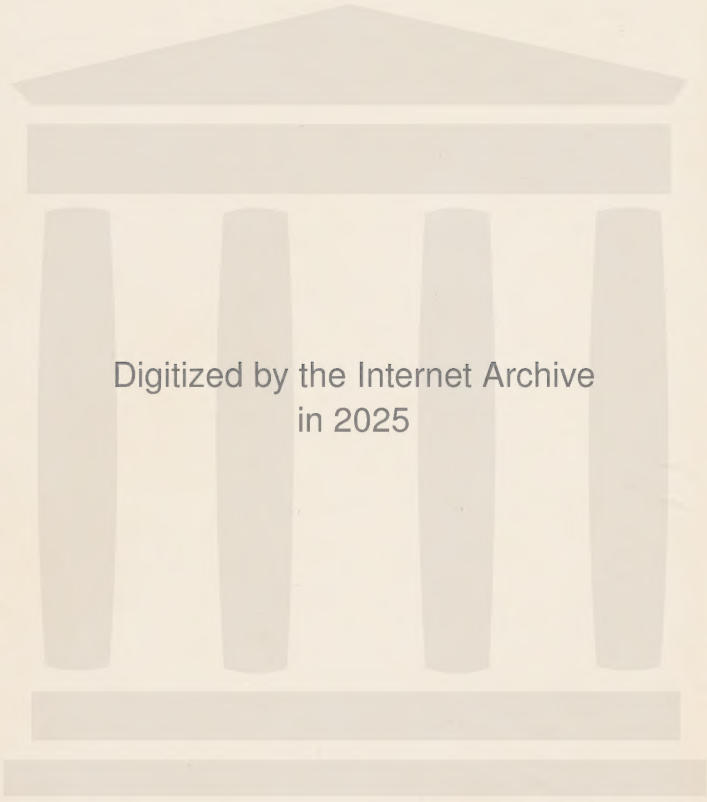
Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lepetredanslemin0000vari

LE PRÊTRE

DANS

LE MINISTÈRE DE LA PRÉDICATION.

Imprimerie de l'institut de la Sainte Famille, Grave (Hollande).

LE PRÊTRE

DANS LE

MINISTÈRE DE LA PRÉDICATION.

OU

DIRECTOIRE DU PRÉDICATEUR EN CHAIRE ET AU SAINT TRIBUNAL

ET

RECUEIL DE SERMONS

pour les Missions, les Retraites, les Dimanches et les Fêtes de l'année, de Panégyriques et de Sermons de Circonstance.

Par l'Abbé J. BERTHIER, M. S.

SECOND VOLUME

7ième édition

(10000 Exemplaires.)

revue, augmentée d'un grand nombre de sujets et enrichie des plus beaux passages des Pères, de St. François de Sales, du B. Louis de Grenade, de St. Alphonse de Liguori, de St. Léonard de Port-Maurice, de Rodriguez, du P. Le Jeune, de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de Pascal, de Lamennais, de Lacordaire, etc.

GRAVE (Hollande).

INSTITUT DE LA SAINTE FAMILLE.

ALMA COLLEGE
251.6
LIBRARY
B462
Alma, California

Maison de la Bonne Presse, Paris, 5, rue Bayard.

Mlle Fayollat, Grenoble. 4, rue Ponsard. René Haton, Paris, 35, rue Bonaparte

L. Vitte Lyon (Rhône) 3, place Bellecour Librairie Brunnet Arras rue Gambetta

43458

NIHIL OBSTAT

Buscoduci, die 11. Junii 1913

M. Rath, Libr. Censor.

EVULGETUR

Buscoduci, die 14. Junii 1913

J. Pompen, Vic. Gen. Busc.

LE PRÊTRE

DANS

LE MINISTÈRE DE LA PRÉDICATION

TOME DEUXIÈME

DEUXIÈME PARTIE

INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE ET POUR CERTAINES CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES

3557. Jusqu'ici, nous avons donné les instructions qui peuvent être utiles dans l'exercice de la prédication extraordinaire; et bien qu'un bon nombre des sujets que nous avons traités, conviennent fort bien à l'exercice de la prédication ordinaire, notre travail ne serait cependant pas complet, si nous nous nous en tenions là.

La prédication ordinaire, dont nous avons dit dans la préface l'importance capitale, requiert d'autres sujets encore; mais avant de les donner, rappelons à nos vénérés confrères les enseignements du Saint Concile de Trente. *Præcepto divino mandatum est omnibus quibus animarum cura commissa est, oves suas verbi Dei prædicatione pascere.* (SES., XXIII, C. I de reform.) *Curam animarum habentes per se vel alios idoneos, si legitime impediti fuerint, diebus saltem dominicis et festis solemnibus, plebes sibi commissas pro sua et earum capacitate pascant salutaribus verbis; si quis eorum præstare negligat per censuras ecclesiasticas cogatur.* (SES. V, cap. II de reform.) Et encore: *Mandat sancta Synodus pastoribus et singulis curam animarum gerentibus ut frequenter inter missarum celebrationem vel per se vel per alios, aliquid exponant, diebus præsertim dominicis et festivis.* (SESS. XXII, cap. XIII.) Voilà les textes du Concile, et, voici comment les entendent les théologiens. Le pasteur, dit saint Liguori, qui omet la prédication pendant un mois continu, ou pendant trois mois à des intervalles différents, pèche gravement. Les curés qui desservent les annexes et les chapelles vicariales sont tenus à la prédication. Le petit nombre de paroissiens ne dispense pas de ce devoir, auquel on ne satisfait pas par une lecture. Ceux qui souvent débiteraient des choses profanes ou des sujets hors de la portée de leur auditoire, se rendraient aussi gravement coupables. Qu'on remarque les paroles du Saint Concile *pro sua et eorum capacitate et sacra eloquia et salutis monita.* Puisque ce devoir est des plus graves, ne nous laissons donc pas arrêter dans son accomplissement, ni par le peu d'empressement qu'ont les fidèles à nous entendre, ni par leurs murmures, ni par une pusillanimité, fille de l'orgueil, ni par une prétendue impuissance. Saint Jean Chrysostome dit: *Sicut aquarum venæ et si nullus veniat aquatum, manant tamen, ita concionator verbum*

Dei prædicare debet etiamsi pauci illud audiant et convertantur. Jérémie voulait cesser de prêcher à cause des murmures des Juifs et Dieu lui ordonna de continuer. Ne donnons pourtant pas aux fidèles lieu de murmurer, ni par des longueurs fastidieuses, ni par des récriminations; mais remplissons notre ministère et sachons leur dire: *Væ mihi si non evagelizavero*, je vous laisserais mourir de faim. Rien n'est plus facile du reste que de dire avec un cœur de père à des âmes, qui toutes doivent nous être chères, des choses utiles et à leur portée, *pro suâ et eorum capacitate.* Nous savons tous notre doctrine chrétienne, expliquons-la, *eos in lege Domini erudire studeant:* c'est là la vraie loi de Dieu, la science des saints. Personne ne peut l'ignorer sans péché. Nous avons dit que la doctrine chrétienne était la matière la plus pratique de la prédication paroissiale (v. nº 480), et qu'avec notre glose et les traits qui la commentent on pourrait, en variant ces traits, prêcher sans grand effort durant toute une vie. Mais nous devons ici faire remarquer à nos vénérés confrères que dans les paroisses où il y a plusieurs messes, un certain nombre de paroissiens choisissent toujours de préférence les plus courtes; or ce sont là précisément ceux qui ont une plus grande obligation d'entendre la parole divine, soit parce qu'ils sont ignorants, soit parce qu'ils sont pécheurs; et on sait que si théologiquement la messe du prône n'est pas obligatoire *per se*, les fidèles sont *per accidens* tenus d'entendre les instructions, s'ils sont dans l'ignorance des vérités du salut, ou si en ne les entendant pas, ils risquent de croupir dans le péché. C'est souvent en vain qu'on chercherait à leur persuader d'assister aux prônes au moins à leur tour, ce à quoi cependant il faut les exhorter fréquemment. Quel moyen donc de remédier à leur ignorance et à leurs maladies spirituelles? S'ils ne viennent pas à nos sermons, disons-leur, ou faisons-leur dire quelques paroles courtes, mais senties, à toutes les messes qui se célèbrent le dimanche dans notre église. C'est ce qu'ont compris et ce que font les pasteurs zélés au grand profit de leurs ouailles. Il est même des évêques qui en font une prescription dans leur diocèse; mais il n'est pas besoin d'une ordonnance épiscopale pour faire sentir à un prêtre selon le cœur de Dieu l'importance de cette mesure. Que peuvent devenir, hélas! de pauvres âmes qui ne font aucune lecture, sinon peut-être celle des journaux hostiles à la religion et qui n'entendent jamais parler de Dieu? Qu'est-ce qui les délivrera de l'ignorance qui les laisse sans défense contre les attaques de l'incrédulité? Qu'est-ce qui soulèvera leur cœur au-dessus des intérêts terrestres et des passions qui les désolent, si leur pasteur ne vient pas à leur aide? Du reste il ne s'agit pas ici d'un discours en forme, mais d'une pensée sérieuse, qu'on leur livre avec conviction et qu'on puise dans la doctrine chrétienne, ou dans l'idée dominante du sermon de la messe du prône. Par exemple: « *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?* C'est Notre-Seigneur qui l'a dit, c'est la vérité: penser autrement, c'est s'égarer. Les saints l'ont compris, et ils sont au ciel. Tout est gagné pour eux. Eussent-ils perdu tout le reste, qu'importe? Comprenez-le, mes frères, tout ce dont vous vous occupez disparaîtra, il ne vous restera dans le ciel, que ce que vous aurez fait pour vous sauver. Donc, renoncez au péché et faites des œuvres de salut. »

Ou encore: « Le baptême est absolument nécessaire au salut. Notre-Seigneur a dit: *Celui qui ne renaîtra pas de l'eau et du Saint-Esprit n'entrera*

s dans le royaume des cieux. Donc, obligation grave de faire baptiser les fants, de ne pas trop retarder leur baptême. Si par de tels délais on ris- ait de les laisser mourir sans sacrement, on se rendrait gravement cou- ble. Quel malheur de priver une âme de voir pendant l'éternité la face Dieu qui réjouit les élus! Nous qui avons reçu ce sacrement, vivons ne manière conforme à notre titre d'enfants et d'héritiers de Dieu. » D'autres is, on donne quelques avis pour disposer les fidèles à éviter tel écueil, abus, tel désordre que l'on prévoit, à sanctifier leurs travaux, à se pré- rer et à préparer leurs enfants, leurs serviteurs, à bien célébrer telle fête r la réception des sacrements. Nous avons dit, avec saint Liguori, ce qu'il nporte de répéter souvent. (V. n° 189; et sur l'importance des avis, v. n° 207.) Par là, un prêtre n'est plus étranger pour sa paroisse. Il lui parle, et elle coute. *Oves meæ vocem meam audiunt.* Le fruit de son zèle n'est pas tou- urs si apparent qu'il le voudrait; mais s'il reste toujours quelque chose du ensonge, la vérité répétée souvent ne peut rester stérile. *Verbum meum u revertetur ad me vacuum.* Elle éveille des remords, elle fait prendre des solutions, elle dissipe des préjugés, elle prépare des retours, au moins ur l'heure dernière. Un moribond redoutera moins la visite de son pasteur, il l'a entendu le dimanche ou à certaines grandes fêtes, dire avec cœur elques paroles dictées par la foi ou la charité. *Docebo iniquos vias tuas impii ad te convertentur.* On conçoit que ces allocutions doivent être cour- s et ne pas dépasser cinq minutes. Conséquemment, ce n'est pas une ande fatigue que de se les prescrire. Cela étant posé, à l'usage de ceux ui n'expliqueraient pas, durant toute l'année, la doctrine chrétienne, comme us l'avons cependant conseillé au n° 198, traçons un plan d'instruction, pour tous les dimanches, 2° pour les fêtes de l'année, 3° pour diverses rconstances particulières.

PREMIÈRE SECTION

DOMINICALES DE L'ANNÉE

3558. 1er **Dimanche de l'Avent.** — On peut traiter du jugement dernier mme au n° 1910; mais afin de varier, on peut adopter le plan suivant Résurrection des corps et séparation. (V. n° 1912.) 2° Manifestation des nsciences, et 3° sentence, ou donner le sermon suivant:

3559. **Autre plan.** — *Sur le jugement dernier d'après Bossuet.* — Les écheurs ou cachent leurs crimes, ou les excusent, ou enfin, bien loin d'en ugir, ils s'en glorifient en les faisant éclater scandaleusement à la face ciel et de la terre. C'est ainsi qu'ils cherchent à éviter la honte, les emiers par les ténèbres qui cachent leurs actions, les seconds par les tifices de leurs excuses et enfin les derniers par leur impudence. C'est our cela que Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là ceux ui se sont cachés seront découverts; là ceux qui se sont excusés seront nvaincus; là ceux qui étaient si fiers et insolents dans leurs crimes, seront attus et atterrés.

3560. I. Manifestation des consciences. (V. n° 1919.) Ils seront convaincus. e grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son pastoral, mpare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloignés, dit-il,

de cet animal et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps ; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une masse qui pique de tous côtés, et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup, aussitôt que vous le tenez entre vos mains. *Intra tenentis manus, totum simul amittitur, quod totum simul ante videbatur.* (S. Grég. pastor., part. III. cap. II, tom. II, page 48.) C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses.

Vous avez découvert toutes ses menées et reconnu distinctement tout l'ordre du crime ; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise, il cache sa tête, il recèle profondément ses desseins, il enveloppe son corps, c'est-à-dire toute la suite de son intrigue, dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement, n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni commencement ni fin, et cette vérité si bien démêlée est tout-à-coup disparue. *Qui totum jam deprehendendo viderat, tergiversatione pravæ defensionis illusus, totum pariter ignorat.* (IBID.) Cet homme que vous croyiez si bien convaincu, étant ainsi retranché et enveloppé en lui-même, ne vous présente plus que des piquants, il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur soit blessé par mille sanglants reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs : ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam ; et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser à son exemple. Adam le premier de tous les pécheurs, aussitôt après son péché, s'enfonce dans le plus épais de la forêt et voudrait pouvoir cacher lui et son crime ; quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfants, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes ; ils disent tout ce qu'ils peuvent, et quand ils ne peuvent rien dire, ils rejettent toute leur faute sur la fragilité de la nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude.

Tous s'excusent, tous se défendent ; ils le font en partie par crainte, en partie par orgueil, et en partie par artifice. Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois, convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons apparentes ; puis, se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, en les débitant, ils se les impriment dans l'esprit et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité, tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience ; *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus*, dit le grave Tertullien.

Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout sera manifesté devant le tribunal de Jésus-Christ. Une lumière très claire de vérité et de justice sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colo-

r leur rébellion : mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser la présomption de le défendre.

Car il faut, messieurs, remarquer ici une doctrine importante ; c'est qu'au u que dans cette vie notre raison vacillante se met souvent du parti de tre cœur dépravé, dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle ntrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la stice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables ; et toufois, à leur honte, toujours la connaissance en sera très claire dans leur prit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le re du témoignage de l'âme : *Merito omnis anima et rea et testis est.* (De stimon. anim. sub. fin., n. 6, p. 84.)

Toute âme pécheresse, dit ce grand homme, est tout ensemble et la criinelle et le témoin. Criminelle par la corruption de sa volonté, témoin la lumière de sa raison ; criminelle par la haine de la justice, témoin r la connaissance certaine de ses lois sacrées ; criminelle parce qu'elle t toujours obstinée au mal, témoin parce qu'elle condamne toujours son stination. Effroyable contrariété et supplice insupportable ! C'est donc tte connaissance de la vérité qui sera la source immortelle d'une confun infinie. C'est ce qui fait dire au prophète : *Alii evigilabunt in opprovium ut videant semper* (DANIEL, XII, 2.) plusieurs s'éveilleront à leur nte pour voir toujours.

3561. II. Mais ce qui servira davantage à la conviction et à la confusion s impies, ce sont les justes qu'on leur produira, les gens de bien avec squels ils seront confrontés. Car il y aura le troupeau d'élite, petit, à vérité, en comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en i, dans lequel il paraîtra sap âmes fidèles, qui, dans la même chair et dans s mêmes tentations, ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là la fleur crée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi us seront produits. Ceux-là sont, à la vérité, tombés par faiblesse ; mais tant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle que, lgré la fragilité, ils ont toujours triomphé autant de fois qu'ils ont ulu combattre, et, comme dit Julien Pomère, ils montreront par ce qu'ils t fait ce que vous pouviez faire, à leur exemple, aussi bien qu'eux.

N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fraité. La nature était faible, la grâce était forte. Vous aviez une chair qui voitait contre l'esprit, vous aviez un esprit qui convoitait contre la air ; vous aviez des maladies, vous aviez aussi des remèdes dans les sacrents ; vous aviez un tentateur, mais vous aviez un Sauveur. Les tentations ient fréquentes, les inspirations ne l'étaient pas moins. Les objets étaient jours présents, et la grâce était toujours prête, et vous pouviez du ins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin de quelque côté que us vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, aucun moyen d'évader ; vous êtes pris et convaincus. C'est pourquoi le phète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui t surpris en flagrant délit ; comme un voleur est confus quand il est pris dans son vol. Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser ; ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. Ainsi, le saint prophète, seront étonnés, confus, interdits, les ingrats enfants sraël. Nul n'échappera à cette honte.

3562. III. Confusion des scandaleux. Tous les pécheurs seront confus, mais il y a des degrés dans la honte. Il est des pécheurs que Dieu livrera à la dérision de l'univers. Ce sera le partage des pécheurs scandaleux. Autres en effet sont ceux qui transgressent la loi et autres ceux qui insultent la loi, en faisant éclater sans crainte leurs crimes à la face du ciel et de la terre : à ces pécheurs insolents, s'ils ne s'humilient bientôt par la pénitence, est réservée dans le jugement cette décision, cette moquerie terrible, et cette juste et inévitable insulte d'un Dieu outragé. Car qu'y a-t-il de plus indigne ? Nous les voyons tous les jours dans le monde, ces pécheurs superbes, qui, avec la face et le front d'une femme débauchée, osent, je ne dis plus excuser, mais encore soutenir leurs crimes. Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement, s'ils ne la faisaient jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du jour, et de tout le témoignage du Ciel : *Delicta vestra et loco omni et luce omni et universa cœli conscientia fruuntur.* (ISAÏ, III, 9.) Ils annoncent leurs péchés comme Sodome, disait un prophète ; et ils mettent une partie de leur grandeur dans une licence effrénée.

Ainsi nous les voyons, ces emportés qui se plaisent à faire les grands par leur licence, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines, par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une faiblesse indigne d'eux, parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte ; si bien qu'ils ne font pas seulement un sensible outrage, mais une insulte publique à l'Eglise, à l'Evangile, à la conscience des hommes. De tels pécheurs scandaleux corrompent les bonnes mœurs par leurs pernicieux exemples. Ils déshonorent la terre et chargent de reproches, si j'ose le dire, la patience du ciel, qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie, par un châtiment exemplaire. Que si Dieu durant cette vie les attend à pénitence, si, manque d'écouter sa voix, ils se rendent dignes qu'il les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non seulement le breuvage de honte éternelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore, ils avaleront, dit Ezéchiel, la coupe large et profonde de dérision et de moquerie, et ils seront accablés par les insultes sanglantes de toutes les créatures : *Calicem sororis tuæ bibes profundum et latum : eris in derisum et in subsannationem quæ est capacissima.* (EZECH. XXIII, 32.) Tel sera le juste supplice de leur impudence.

Prévenons, Messieurs, cette honte qui ne s'effacera jamais ; car ne nous persuadons pas que nous recevrons seulement à ce tribunal une confusion passagère ; au contraire nous devons entendre, dit saint Grégoire de Nazianze, que par la vérité immuable de ce dernier jugement, Dieu imprimera sur nos fronts une marque éternelle d'ignominie : *Notam ignominiæ sempiternam.* (Orat, XV, C. I, p. 230.) Et, ajoute saint Jean Chrysostome, cette honte sera plus terrible que tous les autres supplices. Car c'est par elle, mes frères, que le pécheur chargé de ses crimes et poursuivi sans relâche par sa conscience, ne pourra se souffrir soi-même ; et il cherchera le néant, et il ne lui sera pas donné. Oh ! mes frères, que la teinture de cette honte, si je puis parler de la sorte, sera inhérente alors. Oh ! qu'il nous est aisé maintenant de nous en laver pour jamais ! Allons rougir, mes frères, dans le tribunal de la pénitence. Eh ! ne désirons pas qu'on y plaigne toujours notre

faiblesse. Qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie !

3563. *A propos de l'épitre : Hora est jam nos de somno surgere.*

Autre plan. De l'indifférence et de la négligence. *(D'après Pascal et de Lamennais.)*

N. B. *Donner ce sujet en un jour où les indifférents assistent aux offices.*

Quid tu sopore deprimeris, surge et invoca Deum tuum. (Jon. I. 6.) Jonas, infidèle à la volonté de Dieu qui lui avait ordonné de se rendre à Ninive, s'embarqua sur un navire qui allait à Tharsis ; mais pendant la traversée s'éleva une grande tempête. Jonas descendit au fond du navire et *dormiebat sopore gravi.* Alors le pilote va auprès de lui, et lui dit : « Pourquoi êtes-vous ainsi appesanti par le sommeil ; levez-vous, et invoquez votre Dieu, afin qu'il daigne se souvenir de nous et que nous ne périssions pas. » Que d'hommes résistent aux ordres de Dieu qui les appelle à aller au ciel, et ils fuient du côté de l'enfer. Dieu pour les ramener à lui, leur envoie des tempêtes, des tribulations, et ils ferment les yeux ; ils s'endorment sur l'abîme qui menace de les engloutir. Alors effrayé de leur malheur, le prêtre, pilote des âmes, va à eux et leur crie : *Quid tu sopore deprimeris.* Vous êtes endormis dans le sommeil de l'indifférence. Levez-vous. L'indifférence, voilà, en effet, le mal léthargique dont quelques-uns sont atteints, voilà la tempête qui menace de les perdre. Qu'ils se guérissent donc de ce mal en se levant et en invoquant le Seigneur (1).

3564. I *Existence du mal.* L'indifférence existe et sous une double forme, celle des idées et celle des œuvres. « Qu'apercevez-vous de toutes parts, qu'une indifférence profonde sur les devoirs et sur les croyances, avec un amour effréné des plaisirs et de l'or, au moyen duquel il n'est rien qu'on ne puisse obtenir ? Tout s'achète parce que tout se vend, conscience, honneur, religion, opinions, dignités, pouvoir, considération, respect même : vaste naufrage de toutes les vérités et de toutes les vertus.

3565. 1° *L'indifférence des idées* n'est point une doctrine, puisque les indifférents réels ne nient rien ; ce n'est pas même le doute, car le doute, état de suspension entre des probabilités contraires, suppose un examen

(1) *Exorde d'après le B. L. de Grenade.* Permettez-moi de vous rappeler en peu de mots les sept merveilles du monde dont parlent les historiens de l'antiquité. C'étaient d'abord les murailles de Babylone, qui s'étendaient, dit Pline, sur une longueur de soixante milles, et étaient assez larges pour qu'on pût y conduire six chariots de front. Puis venaient les pyramides d'Egypte, aussi admirables par leur masse imposante que par leur construction ; le colosse de Rhodes, construit en l'honneur du soleil, et haut de soixante coudées, le mausolée de la reine Artémise, c'est-à-dire un magnifique tombeau que cette femme fit élever à son époux Mausole, dont elle voulait éterniser la mémoire ; le temple de Diane, qu'on avait mis deux cents ans à bâtir, et qui fut brûlé, dit-on, le jour de la naissance d'Alexandre-le-Grand. Ces monuments et quelques autres du même genre ont été rangés par les hommes au nombre des plus grandes merveilles du monde. Eh bien ! instruit à l'école du Sauveur Jésus, je vais mettre sous vos yeux une chose en comparaison de laquelle toutes celles que je viens d'énumérer, celles même que l'imagination des hommes pourrait inventer, ne sont absolument rien. En effet, s'il est constant qu'en cette vie une seule chose est nécessaire, c'est à dire l'union à Dieu, et que toutes les autres en comparaison de celle-là sont vaines, frivoles et sans importance, n'est-ce pas, je vous le demande, la plus étonnante de toutes les merveilles qu'un chrétien, qui croit cela sans hésiter, applique son esprit à de tout autres objets, et néglige la seule chose dont il devrait prendre soin avant toutes les autres comme étant la plus nécessaire.

préalable : c'est une ignorance systématique, un sommeil volontaire de l'âme qui épuise sa vigueur, un engourdissement universel des facultés morales, une privation absolue d'idées sur ce qu'il importe le plus à l'homme de connaître. Tel est, autant du moins que le discours peut représenter ce qui n'offre rien que de vague et d'indécis, tel est le monstre hideux et stérile qu'on appelle indifférence. Toutes les théories philosophiques, toutes les doctrines d'impiété, sont venues se fondre et disparaître dans ce système dévorant, véritable tombeau de l'intelligence, où elle descend seule, nue, également abandonnée de la vérité et de l'erreur, sépulcre vide, où l'on n'aperçoit pas même d'ossements.

« Telle est, s'écriait, il y a peu d'années, un orateur éloquent, telle est aujourd'hui la grande plaie de l'Eglise, ou pour nous servir d'une expression des livres saints, sa plaie désespérée, *desperata est plaga ejus.* »

Après des tentatives sans nombre, n'ayant pu faire au Christianisme la plus légère brêche, l'impiété le déclare indigne de ses attaques, indigne même d'examen. Parvenue au fond de l'abîme, elle méprise ; et trop bien instruite, désormais pour affronter l'évidence qui sortirait bientôt d'une discussion sérieuse, à tout ce qu'on peut lui dire, elle répond froidement : Que m'importe ? et détourne la tête en souriant de dédain.

Ce langage de l'impiété ne trouve que trop facilement créance. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux, ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui les frappe ; tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique : le monde intellectuel est nul pour lui. Et, chose remarquable, la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui cet abject penchant à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets naturels.

Quand on considère d'une certaine hauteur les objets sur lesquels s'exerce d'ordinaire l'activité de l'esprit humain, on est tout étonné de la petitesse du cercle où il se renferme volontairement, et que si peu de chose suffise pour amuser sa curiosité, et donner le change au désir infini de connaître qui le dévore. Je ne parle, ni du pauvre peuple absorbé dans les travaux du corps, ni du riche qui s'agite dans le vide des plaisirs ; je parle de ceux qui tiennent du ciel, avec des sentiments élevés, une condition indépendante. Que croyez-vous qui remplisse habituellement leur pensée ? L'Etre éternel, les lois immuables qu'il a établies ? Oh ? non ; ils useront leur vie à combiner des mots, à étudier les rapports des nombres, les propriétés de la matière ; il n'en faut pas davantage pour satisfaire ces puissantes intelligences. Que parlez-vous de Dieu à ce savant qui remplit le monde du bruit de son nom ? Comment voulez-vous qu'il vous écoute ? Ne voyez-vous pas qu'en ce moment son esprit est tout occupé de la décomposition d'un sel jusqu'ici rebelle à l'analyse ? Attendez qu'il ait fait connaître à l'univers un nouvel acide : alors peut-être il vous sera permis de l'entretenir de l'Etre infini qui a créé, comme en ce jouant, l'univers et tout ce qu'il renferme. Cet autre compose une histoire, un poëme, une pièce de théâtre, un roman, dont il s'imagine que dépend sa gloire : ne le troublez pas, il faut qu'il se hâte, car la mort approche, et quelle inconsolable douleur, si elle arrivait avant qu'il eût mis la dernière main à sa renommée ! Il est

vrai qu'il ignore sa propre nature, la place qu'il occupe dans l'ordre des êtres, ses destinées futures, ce qu'il peut espérer, ce qu'il doit craindre ; il ne sait s'il existe un Dieu, une vraie religion, un ciel, un enfer, mais il a pris depuis longtemps son parti sur toutes ces choses : il ne s'en inquiète point, il n'y pense point ; cela n'est pas clair, dit-il ; et là dessus il agit comme s'il était clair que ce ne fût que des rêveries.

Des hommes se sont rencontrés que tout intéresse, hors leur sort éternel. Ils n'ont, disent-ils, le temps d'y songer : mais ils en ont abondamment dès qu'il s'agit de satisfaire la plus fragile fantaisie. Ils ont du temps pour les affaires, du temps pour les plaisirs, et ils n'en ont pas pour examiner s'il y a un ciel, un enfer. Ils ont du temps pour s'instuire des plus vaines futilités de ce monde, où ils ne passerons qu'un jour, et ils n'en ont pas pour s'assurer s'il existe un autre monde qu'ils doivent, heureux ou malheureux, habiter éternellement. Ils ont du temps pour soigner un corps qui va se dissoudre, et ils n'en ont pas pour s'informer s'il renferme une âme immortelle. Ils ont du temps pour aller au loin convaincre leurs yeux de l'existence d'un animal rare, d'une plante curieuse, et ils n'en ont pas pour convaincre leur raison de l'existence de Dieu. Inconcevable aveuglement ! Et qui ne s'écrierait avec Bossuet : « Quoi ! le charme des sens est-il si fort, que nous ne puissions rien prévoir ? »

3566. 2° *L'indifférence dans les œuvres,* est peut-être plus commune. C'est celle de ces hommes qui ont la foi ; mais qui négligent d'en accomplir les œuvres, qui croient tout ce que la religion enseigne, et qui ne font pas ce qu'elle commande... Chacun sait et compte les hommes qui dans un pays, dans une famille, en sont venus à cette négligence. La plaie est constatée, il en faut faire connaître,

3567. II. *La gravité.* Hélas ! ce que nous allons dire n'atteindra pas ceux qui auraient le plus grand besoin de nous entendre ; il faut toutefois que vous compreniez leur malheur afin de savoir, vous qui nous entendez, leur ouvrir les yeux sur les abîmes où ils se précipitent, et vous en garer vous-mêmes. L'indifférence est une insulte à Dieu et à la religion, en même temps que l'avilissement et la perte de l'homme et de la société.

1° *Insulte à Dieu et à la religion.* 1) Dieu est le seul être nécessaire de qui tous les autres dépendent. L'indifférent ne lui fait pas l'honneur de penser à lui, de s'occuper de lui plaire, de chercher à le servir, à reconnaître ses bienfaits. Il foule aux pieds son honneur, sa crainte, ses récompenses. *Si Dominus ego sum, ubi est honor meus.* 2) Dieu a établi une religion seule digne de lui, et de la grandeur de l'homme. Il a fait pour l'établir des prodiges de miséricorde. Cette religion qui a fait la civilisation des peuples et le salut de tous les saints, offre à tous une doctrine admirable, une morale angélique. L'indifférent ne prend pas la peine de l'étudier, ou du moins de la pratiquer. Ce que Bossuet, Pascal, Fénelon, Descartes, Newton, Leibnitz, Euler, ont cru, après examen, le plus attentif, ce qui fut le continuel sujet de leurs méditations, on ne le juge pas même digne d'occuper un moment la pensée. En méprisant le christianisme sans le connaître, on s'imagine s'élever au dessus de ce qui a paru sur la terre de plus grand par le génie et la vertu, pendant vingt siècles ; et ridiculement fier d'un insouciant dédain pour la vérité, quelle qu'elle soit, on s'enorgueillit de garder la neutralité de l'ignorance entre la doctrine qui a produit Vincent

de Paul et celle qui a produit Marat. Peut-on imaginer un mépris plus indigne de la grande œuvre de Dieu parmi les hommes ?

3568. 2° *La perte de l'homme, et de la société :* 1) *de l'homme* dont elle ruine la sagesse, la prudence, la raison même et par conséquent l'honneur et le salut.

En effet, ce défaut absolu de prévoyance, cette sécurité stupide avec laquelle on se précipite dans un avenir inconnu et sans bornes, ne sont-il pas évidemment d'un esprit aliéné ? Le genre humain tout entier, l'existence d'une loi qu'on ne saurait violer impunément; et, sans en croire son témoignage, sans le démentir, sur un misérable *peut-être*, on accepte toutes les suites d'une opposition formelle à cette loi, et l'on se crée à soi-même, par insouciance, la double fatalité du crime et du malheur.

On a vu des patients rire, danser sur l'échafaud; mais la mort qu'ils bravaient, était inévitable, rien ne pouvait les y arracher. Dans l'invincible nécessité de mourir, ils se raidissaient contre la nature, et trouvaient une sorte de consolation farouche à étonner les regards du peuple par le spectacle d'une gaieté plus effrayante que les angoisses de la crainte et les agonies du désespoir. Mais qu'incertain! si sa tête ne va pas tomber, en peu d'heures, sous la hache du bourreau, et sûr de se sauver s'il veut seulement se convaincre de la réalité du péril qui le menace, un homme demeure en repos dans ce doute épouvantable, et préfère à la vie quelques moments de plaisir, ou même d'ennui, que va terminer un supplice affreux et déshonorant: c'est ce qu'on n'a jamais vu, et qu'on ne verra jamais. Quelque mépris qu'on affecte pour une existence fugitive et chargée de tant de douleurs, on ne s'en détache pas de la sorte; il n'est point d'apathie si profonde que ne réveille l'annonce, la seule idée d'une mort prochaine. Et ainsi qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses; ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient; ils les sentent; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage, et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va perdre tout par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse. Demeurer volontairement dans cette indifférence, s'y complaire, repousser l'espérance d'une félicité infinie, et se dévouer de gaîté de cœur, si la religion est vraie, comme on avoue qu'elle peut être, à des tourments dont la seule idée glace d'effroi l'imagination: c'est un délire inexplicable, une démence, une fureur qui n'a point de nom. Car, en supposant même nos intérêts présents opposés à nos intérêts à venir, et la nécessité de sacrifier ou les uns ou les autres, encore ne devrait-on pas sagement hésiter sur le choix. Qu'on observe qu'il y a ici l'éternité d'un côté et de l'autre un moment à peine saisissable, une ombre, moins que cela, le rêve d'une ombre.

Quand donc cette vie fugitive ne serait, pour l'homme religieux, qu'une souffrance continue, quand elle ne serait pour l'indifférent, qu'un plaisir sans mélange, cette souffrance passagère, ce plaisir qui fuit, ne balanceraient pas un instant, aux yeux de la raison, la puissante considération de l'éternité.

Quiconque, plutôt que de perdre une jouissance éphémère, s'expose à être malheureux toujours, mérite de l'être et n'a pas droit qu'on l'en plaigne. S'il va jusqu'à se glorifier de sa folie, son état est plus affreux encore; et ce qui serait le comble de l'égarement, c'est que d'autres, croyant qu'on s'honore par l'indifférence, en fissent parade, tout en tremblant avec raison pour eux-mêmes. S'ils y pensaient sérieusement, dit Pascal, ils verraient... que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement.

Que la brute, privée de réflexion, vive et meure sans s'inquiéter de l'avenir, cette insouciance est sa condition naturelle et nécessaire. Mais que l'homme doué de facultés incomparablement plus nobles, capable de s'élever à l'idée de Dieu, et d'embrasser l'infini par sa pensée, ses désirs et ses espérances, se précipite de cette hauteur dans la vile condition des bêtes, ne veuille plus connaître, à leur exemple, que des penchants et des besoins, et, dégoûté du partage immortel que lui assigna le Créateur, leur envie jusqu'au néant, cela confond, cela épouvante, et l'on n'a point de paroles pour exprimer l'horreur qu'inspire une si profonde dégradation.

L'indifférence aveugle est donc, sans contredit, l'état le plus avilissant où une créature raisonnable puisse tomber.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables, et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Si l'on pouvait éviter l'enfer, en n'y pensant pas, je verrais un motif à cette prodigieuse insouciance; mais n'y point penser est, au contraire, le plus sûr chemin pour y arriver. Détourner son esprit de la vérité, y être indifférent, est le crime même que le bon Dieu punit, et avec bien de la justice; car, si l'on veut y réfléchir, on comprendra que cette prétendue indifférence n'est au fond que de la haine.

Ici, j'en appelle hardiment à l'expérience générale, j'en appelle à la conscience même de l'indifférent: N'est-il pas vrai, qu'il éprouve une répugnance extrême pour tout ce qui lui rappelle la religion, ses menaces et ses promesses? N'est-il pas vrai qu'intérieurement il souhaiterait qu'elle fût fausse? N'est-il pas vrai qu'il a toujours fui l'occasion de s'en instruire, par une secrète appréhension d'être convaincu, ou au moins ébranlé, par les preuves nombreuses sur lesquelles elle s'appuie? N'est-il pas vrai qu'il s'attriste et s'irrite toutes les fois que, dans une de ces discussions qu'on n'est pas maître d'écarter toujours, on présente, en faveur du christianisme, un argument auquel il ne peut rien répliquer de plausible? N'est-il pas vrai que les objections qu'on y oppose, lui causent au contraire de la joie, et une joie d'autant plus vive que ces objections paraissent plus embarrassantes et plus fortes? Or, qu'est-ce que tout cela, sinon la haine de la vérité, et par conséquent la haine de Dieu, vérité suprême? Y-a-t-il lieu de s'étonner qu'il rejette ceux qui le haïssent et à quel autre sort ces infortunés, doivent-ils s'attendre? Et cela d'autant plus que ce mal si profond est des plus

difficiles à guérir. On peut savoir comment guérir un malade qui désire sa guérison, mais celui qui ne veut pas guérir, et ne sait pas même s'il est malade; mais celui qui, aux portes de la mort même, a toute la confiance et la sécurite de la santé, par où le prendre, et qui le sauvera? Nous savons comment on peut réfuter une erreur ou défendre un dogme; mais quelle réfutation reste-t-il donc à faire, ou quelle instruction reste-t-il à donner, quand le doute prend la place de tout, et que le premier dogme est le mépris de tous les dogmes? Il n'est donc rien de plus épouvantable pour l'avenir d'un homme que l'indifférence en matière religieuse, la négligence dans l'accomplissement religieux mène au même résultat; car la foi sans les œuvres ne peut nous soustraire à la damnation.

3569. *La ruine de la société.* L'homme n'agit que parce qu'il croit, et les hommes en masse agissent toujours conformément à ce qu'ils croient, parce que les passions de la multitude sont elles-mêmes déterminées par ses croyances. Si la croyance est pure et vraie, la tendance générale des actions est droite et en harmonie avec l'ordre: si la croyance est erronée les actions au contraire se dépravent; car l'erreur vicie, et la vérité perfectionne. Cela fut bien sensible à l'origine du Christianisme, lorsque la religion de l'esprit, subsistant à côté l'une de l'autre dans la même société, les yeux pouvaient, à toute heure, comparer leurs effets, en même temps que la raison comparait leurs doctrines.

Or, l'indifférence enlevant à l'homme toute doctrine, le livre à toutes les ténèbres de l'ignorance, à toutes les corruptions.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force et par conséquent de l'espoir là où l'on aperçoit de violents transports: mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors qu'une prochaine et inévitable dissolution?

Plus attaché à ses croyances, parce qu'il a moins de motifs de souhaiter qu'elles soient fausses, le peuple résiste longtemps à l'influence des classe supérieures. Il défend, avec sa conscience, sa foi qu'on attaque avec de l'esprit, et entoure au fond de son cœur, d'une barrière sacrée, ses consolations et ses espérances. Mais quand une fois il a succombé, quand, à force de le corrompre, on a changé ses intérêts; quand les vices les plus hideux sont devenus ses mœurs habituelles, sans que le remords trouble son sommeil; quand les peines et les récompenses d'une autre vie ne lui paraissent plus que des préjugés puérils, que la religion pour lui a perdu ses terreurs, et qu'il en ignore également les dogmes et les préceptes; quand il sourit de pitié au seul nom de Dieu! alors je me demande en tremblant, s'il reste quelque moyen humain de ramener un tel peuple à la croyance de la vérité et à la pratique de la vertu. Quand un peuple arrive à cet état d'indifférence absolue pour la vérité, sa fin, n'en doutez pas, est prochaine. C'est le signe le moins équivoque de la décrépitude des nations. Dans leur apathique insouciance elles ressemblent à un vieillard qui a perdu tous ses souvenirs: il n'y a plus à détruire en lui que quelques organes usés, dont les causes naturelles achèvent chaque jour la décomposition.

3570. III. *Hâtons-nous d'indiquer les remèdes à ce mal:* 1° Le plus efficace est *la réflexion* sur les vérités que nous venons d'exposer. Qui, s'il est

raisonnable encore, ne serait effrayé des suites de l'indifférence, *surge qui dormis ;* 2° *Chercher Dieu.* Pascal a dit:

Il n'y a qne trois sortes de personnes: les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé, les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas encore trouvé. et d'autres enfin qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouver. Les premiers sont raisonnables et heureux; les derniers sont fous et malheureux, ceux du milieu sont malheureux et raisonnables. Soyons au moins de ces derniers, et en cherchant la vérité, dans de saintes lectures, dans nos entretiens avec quelque prêtre instruit, nous en viendrons à la découvrir et elle fera notre bonheur. 3° Si nous avons la foi, et qu'il ne nous manque que la pratique des devoirs qu'elle nous impose, *instruisons-nous de ces devoirs,* sans retard *accomplissons-les.* Ne soyons pas par nos exemples la cause de notre propre perte et de celle de notre famille, et de la société dont nous sommes membres; mais assidus nous-mêmes à la prière, à la sanctification du dimanche etc., veillons à ce que ceux dont nous avons la charge, y soient fidèles.

3571. 2me **Dimanche de l'Avent.** — *Euntes, renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis.* Exorde : récit de l'Evangile. — MAT. XI, de 2 à 7. 1° Notre-Seigneur n'a pas donné d'autre réponse, elle suffisait. Dieu seul peut faire des miracles, celui qui fait des miracles ne peut être que de Dieu : or Notre-Seigneur a fait des miracles (Voir nos 2179. et suivants, jusqu'à 2181) ; donc sa doctrine est divine et nous devons la croire ; donc nous devons l'adorer, l'aimer et le servir.

2° Ce que Jésus-Christ a fait dans sa vie, il continue de le faire par son Eglise. (Nos 1051 et suivants jusqu'à 1057.) Donc écouter l'Eglise, croire ses enseignements, traivailler à son triomphe (V. nos 3579 et suiv.)

3572. **Autre plan sur le même texte.** — *Divinité de Notre-Seigneur. — Euntes renuntiate Joanni quæ vidistis : cæci vident, claudi ambulant.* C'est Jésus lui-même qui donne aux disciples de Jean les preuves de sa divinité. Recueillons-les, mes Frères, et gravons bien avant dans notre esprit cette vérité la plus nécessaire au salut. Aussi est-elle établie sur des bases inébranlables.

Les prophètes de l'ancienne loi annonçaient, des siècles à l'avance, des événements à venir, qu'il était impossible à la prudence humaine de prévoir. Ils étaient donc inspirés de Dieu. La réalisation de leurs prophéties, ainsi que leur vie sainte, et les miracles qu'ils opéraient souvent, ne permet pas d'en douter. Dieu seul connaît l'avenir, et celui qui annonce avec certitude ne le peut faire que par l'esprit de Dieu. Aussi le peuple Juif n'a-t-il jamais douté qu'un Messie, qu'un Sauveur, ne dût lui venir du Ciel, puisque les prophètes l'avaient annoncé.

Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu, et tous les oracles des prophètes sur la naissance, la vie, la mort du Messie, ont été accomplis en lui, à l'époque prédite. Il est donc le Messie annoncé par les prophètes. Et il l'est seul ; car nul autre que lui n'a eu les caractères marqués par les prophètes ; et nul autre ne peut les avoir à l'avenir ; car le temps fixé par les prophètes pour la venue du Sauveur est passé depuis dix-neuf siècles.

Et puis les prophètes, inspirés de Dieu même, ont déclaré formellement que le Messie serait Dieu ; Jésus-Christ le vrai Messie est donc vraiment

Dieu. Et quel autre que Dieu eût pu, pour accomplir les prophéties, naître d'une vierge, mourir, pour ressusciter et être adoré des hommes.

3573. II. Jésus-Christ, ce sage par excellence, dont les incrédules eux-mêmes admirent les vertus, a laissé les hommes croire à sa divinité. Il l'a affirmé lui-même, et cela jusqu'à la veille de sa mort et devant ses juges.

Pour faire croire à ses paroles et prouver qu'il était Dieu, il a fait des miracles ; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Ses miracles sont attestés par l'Evangile, dont il est impossible de nier l'authenticité et la vérité. Les Celse, les Julien, ces incrédules des premiers siècles, n'ont pas osé l'entreprendre. Plusieurs des miracles opérés par Notre-Seigneur sont rapportés par les historiens païens eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire à l'impie Rousseau : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » Or, le miracle est le sceau divin apposé à une doctrine. C'est par la seule puissance de Dieu que les lois du monde peuvent être suspendues. Or Dieu ne peut mettre sa puissance au service de l'erreur, sans se faire le complice du mensonge et sans conspirer à la perte des âmes. Puis donc que Jésus-Christ a fait, pour prouver sa divinité, des miracles éclatants, il est véritablement Dieu ; et si nous nous trompions, en le croyant, c'est Dieu même qui nous tromperait.

Quand les incrédules ne voient en Jésus-Christ qu'un philosophe, un sage, ils tombent dans une contradiction absurde. Si Jésus-Christ n'était qu'un sage, les impies devraient dire qu'il est le plus scélérat des imposteurs, puisque, d'après eux, il aurait séduit l'humanité en la trompant ; mais ils n'osent pas tenter de l'affirmer. Un tel blasphème révolterait toutes les âmes honnêtes. Qu'ils soient donc logiques, en adorant le Christ avec nous, puisqu'ils reconnaissent sa sagesse.

3574. III. Jésus-Christ a fait lui-même des prophéties prodigieuses. Il a annoncé notamment la mort qu'il devait subir, sa résurrection, les persécutions auxquelles seraient en butte ses disciples, la ruine de Jérusalem et du temple.

On sait comment toutes ces prophéties se sont accomplies. Jésus-Christ était donc l'envoyé du Dieu pour lequel l'avenir n'a point de secret. Il mérite donc qu'on le croie, quand il affirme sa divinité. Sa résurrection seule peut servir de fondement inébranlable à notre foi. Personne n'a douté de sa mort; et pendant quarante jours après sa mort, il s'est montré vivant à ses Apôtres, non une seule fois; mais souvent. Il s'est fait voir à plus de cinq cents disciples dont plusieurs, au prix de leur sang, ont attesté à la fois, la résurrection et la divinité de leur Maître. Je crois volontiers, a dit Pascal, des témoins qui se font égorger.

3575. IV. La sainteté de Jésus-Christ est divine. Ecoutons, sur ce sujet, un grand homme, un génie. Napoléon Ier disait : « Je défie de citer aucune existence comme celle du Christ, exempte de la moindre altération, qui soit pure de toute souillure et de toute vicissitude. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il est le même, toujours le même, majestueux et simple, infiniment sévère et infiniment doux : dans un commerce de vie pour ainsi dire public, Jésus ne donne jamais de prise à la moindre critique : sa conduite si prudente ravit l'admiration par un mélange de force et de douceur ; qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus est lumineux et comme immuable et im-

passible. Le sublime, dit-on, est un trait de la divinité ; quel nom donner à celui qui réunit en soi tous les traits du sublime ? Tout du Christ m'étonne ; son esprit me dépasse et sa volonté me confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme possible de comparaison. Il est vraiment un être à part : plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au-dessus de moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase ! » « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un homme, a avoué l'impie Rousseau, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. »

3576. V. La doctrine de Jésus-Christ est divine comme sa vie. Né d'une mère pauvre, au milieu d'un peuple grossier, élevé dans l'humble atelier d'un artisan, Jésus-Christ qui ne fréquenta aucune académie, qui ne vécut avec aucun savant, que les Juifs accusaient de n'avoir jamais appris à lire, Jésus-Christ qui, pendant les trente premières années de sa vie, se tint dans la plus profonde obscurité, enseigna aux hommes des vérités que ne soupçonna aucun philosophe d'aucun siècle, d'aucune contrée.

Que nous présentent les écrits de ces sages si célèbres d'Athènes et de Rome ? Souvent des fables, des doutes, des contradictions. Jésus-Christ seul donne au but ; la sagesse la plus admirable se montre dans ses discours. Nulle autre part que dans son Evangile et dans les écrits des auteurs inspirés, on ne la trouve parfaite et sans mélange. C'est par lui, que les merveilles du ciel, que les profondeurs de l'éternité nous sont rendues accessibles ; c'est par lui, que nous connaissons clairement notre origine, notre fin, notre état, nos besoins, nos ressources ; c'est par lui, que les vrais sentiers de la justice nous sont ouverts ; on n'est dans la voie du vrai bonheur que par lui : on n'est dans l'ordre que sous sa conduite ; on n'est rigoureusement homme de bien, homme juste et parfait qu'en suivant ses leçons.

« Jamais, dit l'impie Rousseau, la vertu n'a parlé un si doux langage, jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec autant d'énergie et de simplicité. »

La morale de Jésus-Christ bien pratiquée ferait de l'homme un ange. Son code est le plus parfait, le plus sublime dont il soit parlé dans les annales du monde ; code le plus digne de la majesté de Dieu et le mieux adapté à la nature de l'homme, code qui convient à tous les pays, à tous les climats, à tous les peuples, à tous les gouvernements, à l'homme sain comme à l'homme malade, au puissant comme au faible, au riche comme au pauvre, au savant comme à l'ignorant, à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions ; code enfin, qui renversant tous les murs de division élevés entre les peuples par la main de la politique, fait des diverses sociétés répandues sur le globe une seule famille, lie étroitement entre eux tous ses membres, et cette famille elle-même à la grande famille des intelligences et donne à toute cette famille un Père unique, Dieu. Jésus-Christ est donc véritablement Dieu. A deux mille ans de distance, la parole du Christ demeure l'unique vraie lumière de l'homme sur lui-même et sur Dieu. Elle soutient le monde catholique, entouré de fanatiques ennemis ; elle soutient la loi naturelle investie et battue en brèche par un philosophisme insensé ; elle soutient la raison humaine sujette au vertige ; des plus stériles cœurs elle arrache encore des cris d'admiration et des actes d'amour. Qui aurait inventé cette parole ? Elle est donc absolumentdivine, et par son caractère et par ses effets.

3277. VI. L'Eglise catholique la prêche, et cette Eglise est elle-même la preuve la plus éclatante de la divinité de son auteur.

Le tombeau engloutit tous les projets humains, il amène l'exécution de ceux de Jésus-Christ. Jésus meurt; et les puissances infernales sont vaincues; et le règne de l'iniquité est détruit, et celui de la justice commence. Avant de mourir, Jésus avait prédit deux événements presque incroyables. Il avait annoncé que les Juifs, éclairés jusque-là plus que tous les autres peuples, seraient dispersés et que les autres peuples, assis à l'ombre de la mort, seraient appelés à son admirable lumière; et, à peine a-t-il rendu le dernier soupir, que la synagogue des Juifs est renversée, que ce peuple est dispersé comme un fugitif, à travers le monde et à travers les siècles, que les infidèles renoncent à l'idolâtrie, que la croix du Sauveur passe du lieu du supplice au front des empereurs et qu'à son nom tout genou fléchit sur la terre.

Il avait choisi douze pauvres pécheurs de Galilée, sans fortune, sans éducation, sans crédit; et ces hommes extrêmement peureux et lâches avant sa mort, se trouvent précisément, au jour qu'il leur a promis de leur envoyer son Esprit et ses grâces, tout à coup et tous ensemble changés en des hommes nouveaux, hardis, courageux, intrépides, pleins de lumières et de sagesse prêchant partout la divinité et la résurrection de leur Maître, parlant des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, se faisant entendre des peuples les plus barbares, opérant au nom de Jésus les plus grands prodiges, bravant les menaces et les fureurs des Juifs, les persécutions et les tortures des païens, franchissant tous les obstacles, toutes les barrières, que les uns et les autres voulaient opposer à la publication de l'Evangile, triomphant du monde et des préjugés, des philosophes et de leurs erreurs, persuadant, ébranlant, entraînant tous les peuples, brisant les idoles, renversant les autels de l'idolâtrie, abolissant les cultes impies, faisant disparaître les fêtes, les superstitions infâmes de la gentilité, forçant sans autres armes que celles de la parole et de la vertu, forçant, dis-je, les Césars eux-mêmes de jeter leurs glaives persécuteurs, et de tomber en vrais adorateurs, au pied de la croix de ce même Jésus-Christ, contre lequel vainement ils avaient employé toute leur autorité, toute leur puissance, et dont ils s'étaient flattés d'éteindre le nom et l'Evangile dans le sang de plusieurs millions de martyrs, morts en publiant la gloire de leur Maître et en priant pour leurs bourreaux.

Comment expliquer une œuvre si merveilleuse, sinon par la divinité de Jésus-Christ? Comment une succession d'hommes, qu'on tuait sans relâche pendant quatre siècles, ont-ils fondé une religion immortelle? Comment d'humbles femmes, de jeunes filles délicates, de faibles enfants, purent-ils supporter, au temps des persécutions, des tourments, dont le récit seul effraie les plus intrépides? Comment seize millions de martyrs firent-ils éclore de leur sang une semence de chrétiens? Engageante perspective, en vérité, pour embrasser une religion nouvelle, que celle d'être revêtu d'un manteau de résine et de servir de torche vivante dans les jardins de Néron, ou bien d'être jeté dans l'arène, sous les dents des lions, d'être écorché vivant, d'être roti sur un gril ardent, ou plongé dans un bain de plomb fondu!

Et pourtant le monde est chrétien, et l'Eglise en passant à travers les âges, a dû triompher, non seulement des tyrans, non seulement des supplices, mais encore, des hérésies, des chismes, des scandales de ses propres enfants, aussi

bien que de la calomnie et de la haine de ses ennemis. Tout homme sensé doit donc dire avec saint Augustin : Ou l'Eglise s'est établie par des miracles ; et dans ce cas, Dieu lui-même a prouvé sa divinité; ou elle s'est établie sans miracles, et pour lors le plus grand des miracles, c'est son établissement prodigieux et sa permanente vitalité. Aujourd'hui, en effet, Jésus-Christ, mort depuis deux mille ans, a la puissance de se faire aimer, non seulement par le sauvage infidèle, auquel le missionnaire apprend à le connaître, mais encore par les savants de notre Europe civilisée.

3578. Toutes les forces humaines s'épuisent par la durée, par l'usage, par leurs victoires mêmes. Pourquoi la force de Jésus-Christ ne s'est-elle pas épuisée? Ah! Jésus-Christ est Notre-Seigneur et notre Dieu; c'est le Sauveur attendu pendant quatre mille ans. Il a paru au sommet de l'ancien monde qui l'appelait, et du nouveau qui le salue et l'adore; il a levé l'étendard de sa croix; et un changement immense s'est accompli, qui a tout renouvelé dans l'univers. « Je connais les hommes, disait Napoléon au général Bertrand, et je vous dis que jésus n'est pas un homme. Les esprits superficiels voient une ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empires, les conquérants et les dieux des autres religions; cette ressemblance n'existe pas. Il y a entre le Christianisme et quelque religion que ce soit la distance de l'infini. Par un prodige, qui surpasse tout prodige, Jésus veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir. Ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un frère à son frère, en un mot le cœur, c'est là ce qu'il veut pour lui, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre . . . Le Christ parle et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang. Il allume la flamme d'un amour, qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour. A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe, Créateur du monde?... Général Bertrand, bientôt je serai de la terre. Telle est la destinée des grands hommes, celle de César et d'Alexandre; et l'on nous oublie, et le nom d'un conquérant n'est plus qu'un thème de collège; nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous loue ou qui nous insulte.

« A peine mort, Louis XIV fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles. Négligé de ses courtisans, ce n'était plus leur maître, c'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une éminante décomposition; encore un moment, et voilà ce qui va m'arriver à moi-même. Quel abîme entre ma misère et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers. Est-ce là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu.

« Si vous ne comprenez pas cela, j'ai eu tort de vous faire général. »

Il faut être en effet bien aveugle et bien coupable pour contester cette vérité. (V. nº 3585.) Le faire c'est blasphémer le Père éternel qui a dit de Jésus-Christ: *C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ;* (V. nos 3579 et suiv.) c'est blasphémer Jésus-Christ lui-même et en faire un imposteur; c'est blasphémer le Saint-Esprit qui est descendu sur Notre-Seigneur sous la forme d'une colombe. C'est répudier l'Evangile, sa doctrine, et sa morale qui sont la gloire de l'esprit et du cœur humains. C'est répudier la

pureté, l'humilité, l'abnégation chrétiennes que Jésus seul a sanctifiées et apportées à la terre. C'est blasphémer l'Immaculée Conception de Marie, sa maternité divine; c'est insulter aux Apôtres qui ont prêché le nom de Jésus aux nations; c'est outrager les martyrs qui ont versé pour lui leur sang. C'est insulter à la croyance des Chrétiens de tous les siècles, des docteurs de toute l'Eglise qui lui disent avec saint Thomas: *Dominus meus et Deus meus.* C'est ne rien entendre à l'histoire du monde, qui reste un livre scellé pour qui ne sait pas y lire la divinité de ce Jésus, l'attente des siècles anciens, et le salut des peuples nouveaux. C'est répudier la gloire de l'humanité que l'Incarnation a élevées jusqu'à Dieu, et qui en Jésus-Christ est assise au ciel à la droite du Père. C'est tarir la source du vrai bonheur; car nous devons à Jésus-Christ tous nos souvenirs heureux, la première communion, etc. C'est laisser l'humanité sans consolation et sans espérance dans le malheur et surtout à l'heure dernière.

« Arrière! arrière! cruels sophistes qui voulez arracher de mon cœur la foi du Dieu fait homme! J'ai besoin de ce grand et délicieux mystère. Laissez-le-moi; c'est le principe, le fondement, le gage de mon salut. C'est par lui que j'espère, que je me réforme, que je deviens bon, désintéressé, généreux. Si vous séparez Dieu de l'homme dans la personne divine qui les a réunis, je n'ai plus de rédempteur, j'ai perdu ma richesse, mon espérance; ma force est ébranlée, mon bonheur évanoui. Un Dieu qui n'est pas homme ne rassure pas ma faiblesse: un homme qui n'est pas Dieu ne me sauve pas de la mort. Il n'y a que le Dieu-Homme qui m'éclaire et qui me console; il n'y a que l'Homme-Dieu qui m'encourage et qui me relève. Laissez-moi donc l'Homme-Dieu. C'est en l'Homme-Dieu seulement que je dois espérer; c'est à ses pieds que je puis me reposer, c'est dans ses bras que je veux mourir. » (Mgr. Besson.) (V. nº 3586.)

O Jésus, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, je vous adore et vous aime. Je crois la vérité que vous m'avez enseignée, je veux pratiquer les préceptes et les vertus dont vous nous avez donné l'exemple.

TRAITS ET PENSÉES SUR NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

3579. Combien de témoignages rendus à Jésus-Christ. Le Père lui rend témoignage, en déclarant, par une voix venue du ciel, qu'il est son fils; le Saint-Esprit en venant se reposer sur sa tête au jour de son baptême; l'archange Gabriel en annonçant sa naissance à Marie; la Vierge même qui l'a enfanté et qui est mère de Dieu; l'étable où il est né, l'Egypte où il a fui, le saint vieillard Siméon qui le reçut dans les bras, en s'écriant, *Maintenant, Seigneur* etc.; Anne la prophétesse; Jean Baptiste, le plus grand de tous les prophètes, qui réunit dans sa personne l'ancien et le nouveau testament; la nature tout entière a rendu témoignage à Jésus-Christ. Le Jourdain, la mer de Tibériade, les aveugles et les boiteux guéris par ses mains les morts rendus à la vie par sa puissance, les démons eux-mêmes, quand ils s'écriaient: *Qu'y a-t-il entre vous et nous; car nous savons que vous êtes le Fils de Dieu.* Les vents apaisés, les cinq pains multipliés pour nourrir cinq mille personnes dans le désert, aussi bien que le bois de la croix trouvé dans ce lieu, il n'y a pas longtemps, et dont la piété a répandu des parcelles dans toutes les contrées du monde; le palmier qui est dans cette vallée et dont les branches ont servi au jour de sa triomphante entrée dans Jérusalem; Gethsémani ou jardin des Oliviers, subsistant encore pour accuser le disciple perfide qui trahit son maître. Le Golgotha, cette montagne sainte qui de toutes parts se découvre à nous; le sépulcre où il a été enseveli, et

la pierre encore aujourd'hui existante, qui se fendit au jour de sa passion: cette montagne des Olives d'où il s'éleva dans le ciel à travers les nues; ce Paul, auparavant son ennemi, depuis son plus ardent apôtre, ces douze apôtres qui l'ont confessé, non pas seulement par leur prédication, mais par leur sang, l'ombre d'un saint Pierre guérissant les malades au nom de Jésus-Christ; les vêtements de Paul rendant la santé aux infirmes par la vertu du même Jésus-Christ; les Perses et les Goths, tant de peuples de toutes les contrées de l'univers qui ont voulu vivre et mourir pour lui, bien qu'ils ne l'eussent jamais vu de leurs yeux; les démons que nos fidèles chassent encore aujourd'hui des possédés par la vertu de son nom. Après tant d'illustres et glorieux témoignages qui déposent en faveur de Jésus-Christ, l'on aurait encore de la peine à croire en lui! mais Jésus-Christ se rend témoignage à lui-même. (SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM.)

3580 Que fit à l'éclat de sa vie l'ignominie de sa mort? Pythagore et Socrate sont morts, comme lui, d'une mort violente; en admire-t-on moins leurs vertus? L'innocent que l'injustice immole meurt sans rien perdre de sa gloire. Si vous n'avez pas craint de mettre au nombre des dieux des hommes dont toute la célébrité leur vient d'une mort violente, n'aurions-nous pas aussi nos raisons pour adorer Jésus-Christ comme Dieu, malgré l'humiliation de sa mort. Oui, certes, nous en avons et d'assez puissantes pour lui mériter à lui seul les honneurs divins. N'était-il, en effet, qu'un homme celui-là dont le simple commandement, dont une parole guérissait les maladies, chassait les démons des corps qu'ils tenaient obsédés? N'était-il, qu'un homme celui-là dont le simple attouchement rendait les paralytiques à la santé, les morts à la vie, qui ordonnait aux flots de la mer, soulevés par la tempête, de s'apaiser, et la mer obéissait; qui, dans le désert nourrissait cinq mille hommes avec cinq pains, et faisait remplir douze corbeilles de ce qui n'avait pu être consommé? N'était-il qu'un homme celui-là dont l'œil perçant lisait au fond des cœurs les pensées les plus secrètes? Celui-là qui enseveli dans le tombeau, se ressuscita de lui-même, et se fit voir à une foule de témoins dans une vie nouvelle? Dont le nom seul met encore les démons en fuite, et impose silence aux oracles de vos fausses divinités? Avez-vous de semblables prodiges à nous raconter d'aucun de vos dieux? et votre Jupiter lui-même, avec sa prétendue toute puissance, a-t-il donné jamais à personne un pareil pouvoir? Mais vous ne croyez pas que Jésus ait rien fait de pareil? Interrogez ceux qui en furent les témoins, qui les ont vus de leurs propres yeux et qui nous en ont transcrit le récit fidèle. Si les faits dont il s'agit n'avaient pas eu l'évidence et l'éclat des rayons du soleil, les aurait-on jamais crus? Ceux qui les ont rapportés étaient-ils ou assez fourbes pour se dire témoins oculaires de choses qu'ils n'avaient point vues, ou assez insensés pour aller les débiter par tout le monde, quand il n'y avait à gagner pour eux que la haine publique et la mort? Si cette histoire est controuvée, comme vous le supposez, d'où vient qu'elle a pu s'accréditer et se répandre en si peu de temps d'un bout à l'autre de l'univers, et soumettre à sa créance tant de nations si éloignées les unes des autres, et de mœurs si différentes? Ils auraient donc été dupes des plus grossières illusions, et se seraient sacrifiés pour de chimériques espérances, jusqu'à renoncer à tout! Il n'y a que la force de la vérité qui ait pu les engager à embrasser au risque des plus affreuses tortures. (ARNOBE.)

3581. Vous ne croyez ni la loi ni les prophètes; vous rejetez le témoignage des évangélistes et des apôtres. Interrogeons les éléments, et voyons quel est celui dont ils reconnaissent la divinité, bien qu'il ait pris une forme humaine. A commencer par le soleil: Réponds-nous, ô toi, le premier des astres! pourquoi t'es-tu éclipsé au moment où il était attaché sur la croix? N'était-il qu'un homme, ce crucifié? Il fallait donc en faire autant à la mort du juste Abel. Interrogeons le firmament tout entier: qu'il nous réponde pourquoi il s'est couvert de ténèbres au moment où les juifs perçaient le côté de Jésus-Christ? N'était-il qu'un homme, ce crucifié? Pourquoi donc n'a-t-il pas également pris le deuil, alors que le juste Naboth expirait sous

une grêle de pierres? Interrogeons la terre: demandons-lui pourquoi elle a tremblé à l'aspect du sacrilège attentat dont la nation juive se rendait coupable? N'était-il donc qu'un homme, ce crucifié? Pourquoi le voile du temple s'est-il déchiré? pourtant il n'en était point arrivé ainsi le jour où le sang de Zacharie coula entre le vestibule et l'autel. — Ah! la nature entière, toute muette qu'elle est, me répond: Par ces témoignages de notre douleur, nous attestions que c'était là notre créateur et notre maître. Non, ce n'est point un homme de qui nous pleurions la mort, mais un Dieu indignement outragé. — Interrogeons Marie pour confondre le juif. Dites-moi, ô Vierge! Comment avez-vous pu l'être en devenant mère? Et je crois l'entendre répondre: Mais les juifs croient bien qu'une baguette sèche a fleuri dans les mains d'Aaron, contre les lois de la nature. Mais ils ont sous les yeux la prophétie où il était écrit: *Voilà qu'une vierge concevra et qu'elle enfantera un fils.* — Ils le voient ce fils et ils en veulent à sa mère; ils l'assiègent de questions insidieuses; il faut leur apprendre quel est le père de celui qui eut une vierge pour mère. Vous voulez le connaître, ô juif! Eh bien, écoutez-le qui vous dit par la bouche de son prophète: *Le Seigneur m'a dit: Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* Il est sans mère dans le ciel, comme il est sans père sur la terre. Gloire à Dieu au plus haut des cieux! (Saint Proclus.)

3582. Les trois jeunes Hébreux sortis vivants de la fournaise ardente, étonnent bien plus que s'ils n'y fussent pas entrés. Jonas englouti par la baleine, n'était qu'un événement naturel; Jonas plein de vie dans le ventre du monstre, voilà le miracle. De même Jésus-Christ faisait bien mieux reconnaître sa Divinité, en triomphant de la mort au sein de la mort elle-même, que s'il se fût empêché de mourir. (Saint Chrysostome.)

3583. En voyant le Sauveur des hommes opérer chaque jour tant de merveilles parmi nous, persuader à tant de milliers de Grecs et de barbares répandus dans toutes les contrées de la terre d'embrasser sa foi et d'obéir à sa doctrine, doutera-t-on encore que Jésus-Christ soit ressuscité et qu'il soit la vie essentielle? Est-il donc au pouvoir d'un homme mort de parler si puissamment au cœur de l'homme? Incapable lui-même d'aucune action s'il était mort, pourrait-il agir avec cet empire sur des êtres vivants, et commander à leurs mouvements, arracher à leurs passions violentes, à leurs habitudes criminelles, des cœurs corrompus par l'adultère, par la soif du sang, par la fraude et le mensonge, et les conquérir à des vertus toutes contraires?

3584. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, si la mort en a fait sa proie, comment se fait-il que nous le voyons chasser les démons, les châtier et les mettre en fuite, ces prétendus dieux qu'adore la stupidité? Partout où le nom et la foi de Jésus-Christ se font entendre, les autels de l'idolâtrie sont renversés, les prestiges de ces ennemis de ténèbres sont dissipés. Pas un démon qui ne tremble et ne s'éloigne en entendant prononcer le nom de Jésus-Christ. Est-ce là, je le demande, le fait d'un homme mort? Ce seul témoignage ne prouve-t-il pas incontestablement et qu'il vit et qu'il est Dieu? Or, telles sont les œuvres journalières que produit parmi nous le signe de la croix. Quelle inconséquence donc de croire que ces démons, qui fuient à sa volonté, soient vivants, et que celui qui exerce sur eux une si formidable puissance ne soit plus lui-même au nombre des vivants?

Il est vrai qu'il ne se montre plus à nos yeux, comme autrefois, sous des formes sensibles. Dieu non plus ne se fait pas apercevoir à nos regards. Ne se montre-t-il point par ses œuvres de manière à ne laisser pas douter de son existence? L'aveugle, dont les yeux sont fermés à la lumière du soleil, n'en ressent pas moins la douce chaleur de ses rayons. (Saint Athanase.)

3585. Faire de Jésus-Christ un personnage idéal, fabuleux ou romanesque, que douze Apôtres ont imaginé un jour pour réformer le monde; quoi? ce serait sur un tel personnage qu'ils auraient bâti l'immense édifice du Christianisme; ce serait dans cette imagination vaine qu'ils ont renfermé les mystères les plus profonds, la

morale la plus sévère et les lois les plus parfaites; et ce que ni Platon, ni Aristote, ni Cicéron, ni Solon, ni Lycurge, ni Alexandre, ni Auguste n'avaient ni fait ni pensé, douze homme ignorants et grossiers l'ont accompli..... en rêvant!

Ce serait pour un personnage fabuleux, que seize millions de martyrs, de tout âge, de tout sexe et de toute condition, ont sacrifié leurs espérances et leurs personnes: que les plus grands génies de l'humanité ont épuisé leur talent et leur science; que le ciseau, le burin et le pinceau ont animé depuis dix-huit siècles le marbre et la toile; que depuis dix-huit siècles les Martin se dépouillent de leur manteau, les Elisabeth de leur diadème, les Thérèse de leur beauté et de leur parure, les Vincent de Paul de leur liberté, les Xavier de leur famille et de leur patrie, les Borromée, les Belzunce, les François de Sales, les Affre et les Quelen de leurs honneurs, de leur santé, de leur temps, de leurs biens et de leur vie. Ce serait une personne romanesque, qui pendant dix-huit siècles, s'est fait reconnaître, croire, adorer par les nations les plus éclairées et les plus civilisées du monde; qui a donné naissance à une Eglise immortelle; qui a triomphé de toutes les forces humaines réunies pour abolir son nom et son culte, et qui domine encore aujourd'hui les villes, les Etats, les couronnes, de toute la hauteur de sa croix! Et pour ne pas admettre cette vérité de la divinité du Christ. on admettra le plus affreux et le plus épouvantable de tous les mystères; un Christ menteur, c'est-à-dire un monde converti, régénéré, civilisé par le mensonge.

Le mensonge dans la foi, dans l'amour, dans le zèle, dans la science, dans le dévouement, dans la charité de tous les héros chrétiens; mensonge et folie dans l'Eglise, dans ses monuments, dans ses témoignages; mensonge dans les apôtres qui l'enseignent, dans les conciles qui l'éclairent, dans les apologistes qui la défendent, dans les pontifes qui la gouvernent, dans les temples qu'elle élève, dans les autels qu'elle dresse, dans la croix qu'elle adore; mensonge dans les saintes émotions de votre première communion et de votre mariage, de notre sacerdoce et de notre apostolat; mensonge dans cette chaire, et folie dans ceux qui l'entourent; mensonge et folie partout où il y a un homme qui donne le baptême et un homme qui le reçoit, un homme qui prêche le Christ et un homme qui l'écoute, un homme qui en parle en mourant et un homme qui meurt en espérant en lui; mensonge et folie dans la famille, dans la société, dans l'Etat, dans l'Europe, dans le monde entier; mensonge et folie qui datent de vingt siècles, qui durent et qui persistent par toute la terre et qui promettent de se perpétuer jusqu'à la fin des temps. » (D'après Mgr. Besson.)

3586. *Quis est qui vincit mundum nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei*, demande saint Jean. Consultez l'expérience, et vous verrez avec quelle raison parlait l'Apôtre. La prudence humaine a cru pouvoir se maintenir indépendamment de cette foi, et en a voulu secouer le joug; mais on sait de quelle manière elle y a réussi, et les tristes effets de cette indépendance criminelle. On a vu des chrétiens s'ériger en philosophes; et laissant Jésus-Christ, s'en tenir à la foi d'un Dieu: mais par une disposition secrète de la Providence, leur philosophie n'a servi qu'à faire paraître encore davantage l'égarement de leurs esprits et la corruption de leurs cœurs. Il semble qu'avec la reconnaissance d'un Dieu, ils devaient être naturellement sages et naturellement vertueux; mais parce qu'on ne peut être solidement vertueux et sage que par la grâce, que la grâce est attachée à Jésus-Christ, que Jésus-Christ ne nous est rien sans la foi, que la foi qui nous unit à lui est celle qui nous révèle sa divinité; de là vient qu'avec toutes ces belles idées de la sagesse, ils ont été des insensés, des emportés; qu'ils se sont laissés entraîner au torrent du vice, qu'ils ont succombé aux plus honteuses passions, qu'ils se sont, comme dit saint Paul, évanouis dans leurs propres pensées, et qu'affectant d'être philosophes, ils ont même cessé d'être des hommes. Au contraire, où a-t-on trouvé l'innocence et la pureté de la vie? dans cette sainte et divine foi qui nous apprend que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu: *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius*

Dei? Voilà ce qui nous justifie; voilà ce qui nous ouvre le trésor des grâces et des vertus, voilà ce qui nous donne accès auprès de Dieu. (BOURDALOUE.)

3587. Jésus-Christ est le roi suprême qui a l'empire sur toute la terre. Oui véritablement roi, et le plus grand des rois pour avoir pu envoyer, comme il l'a fait, onze pauvres pêcheurs sans lettres, sans argent, conquérir tout l'univers. Vraiment roi et le plus grand des rois pour avoir affranchi le monde de ses vieilles erreurs et l'avoir soustrait à la tyrannie du mensonge et du démon. Vraiment roi et il avait certes raison de dire: « *C'est pour cela que je suis né et que je suis venu dans le monde;* » car il ne faut à lui ni officiers qui fassent exécuter ses ordres, ni une riche pourpre qui le distingue de ses sujets; sa volonté seule lui soumet tous les obstacles: *Allez, enseignez toutes les nations;* et l'œuvre suit immédiatement sa parole. *Je le veux, soyez guéri, et le paralytique marche; je te l'ordonne, esprit sourd et muet, sors du corps de cet enfant, et le démon obéit. Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le démon; et l'enfer ne se rouvrira jamais. Venez, ô les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous attend depuis l'origine des siècles;* et des torrents de joie inondent ses élus. Quoi! réussir à se faire adorer par ceux-là mêmes qui l'ont crucifié; enlever tous les peuples à leurs superstitions; persuader de le suivre à des hommes pour qui son nom seul était un sujet d'horreur; les engager, sur sa simple parole à renoncer à tout, même à la vie pour confesser sa doctrine! n'est-ce pas là être roi et le plus puissant des conquérants!

3588. Eusèbe de Césarée, dans son sermon pour la dédicace de l'Eglise de Tyr, a dit: « Jésus-Christ, Fils unique de Dieu est le souverain maître de l'univers. Jamais roi est-il parvenu comme lui à ce haut point de gloire et de puissance de remplir de son nom l'univers tout entier et de le faire ainsi publier par toutes les langues? Jamais législateur ne donna au monde des lois aussi saintes, et ne les a fait recevoir avec tant de docilité par les nations les plus reculées; jamais sage n'a adouci avec un aussi prodigieux succès l'humeur farouche des barbares; jamais monarque n'a soutenu durant un si long temps l'effort de toutes les puissances du monde liguées ensemble pour le perdre, n'a répandu, ainsi que le nôtre l'a fait, par toute la terre une nation qui jusque là était inconnue; jamais conquérant n'a pu comme lui, du fond de son tombeau conduire des armées, ériger des trophées, couvrir toutes les contrées de l'univers de temples, érigés à sa gloire. C'est qu'il n'était rien qui put résister à la force du Verbe, roi et Dieu tout ensemble. » (EUSÈBE.)

3589. S'il est engendré, il est Fils; s'il est Fils, il est de même nature que son Père; s'il est de même nature que son Père, il est Dieu; car rien n'est plus de la nature de Dieu que son unité. (BOSSUET.)

3590. *Sacramentum salutis humanæ in nulla unquam antiquitate cessavit, quod prædicaverunt apostoli, hoc annuntiaverunt prophetæ, nec sero est impletum quod semper est creditum, nec minus adepti sunt qui in illud crediderunt promissum quam qui susceperunt donatum.* (LEO M.)

3591. Jésus-Christ ou attendu, ou donné, a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu.

Voilà donc la religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même dès l'origine du monde; on y a toujours reconnu le même Dieu comme auteur et le même Christ comme Sauveur du genre humain. (BOSSUET.)

3592. *Christus sanctificatio est sine qua nemo videbit Filium Dei seu faciem Dei. Christus redemptio est, redemptor et pretium. Christus omnia, ut qui omnia propter Christum dimiserit, unum inveniat pro omnibus et possit libere clamare:* Pars mea Dominus. (HIER.)

3593. *Tota vita Christi in terris per hominem quem gessit, disciplina morum fuit. Omnia enim bona mundi Christus contempsit quæ contemnenda docuit et omnia mala sustinuit, quæ sustinenda præcepit; ut nec in illis quæreretur felicitas, nec in istis infelicitas timeretur.* (AUG.)

3594. Jésus-Christ trente ans caché; trente ans charpentier; trente ans en apparence inutile; mais en effet très utile au monde, à qui il fait voir que le réel est de n'être que pour Dieu. Il sort de ce néant quand Dieu le veut: mais quoique occupé autour de la créature, c'est Dieu qu'il y cherche, c'est Dieu qu'il y trouve. Heureuse l'âme qui entend ce repos et cette action d'un Dieu. (Bossuet.) (V. n. 2178.)

3595. Saint Paulin a dit: *Sibi habeant divitias suas divites; sibi regna sua reges; nobis gloria et possessio et regnum Christus est.*

3596. *Quid quæris quod in illo non invenies? Si ægrotus es, medicus est; si exulas, dux est; si desolatus es, rex est; si impugnaris, pugil est; si sitis, potus est; si tristaris, gaudium est; si alges, vestimentum est; si obtenebraris, lux est; si orphanus es, pater est. Sponsus, amicus est, frater est, summus, optimus, misericordissimus, fatissimus, pulcherrimus, sapientissimus est; omnia sine fine gubernans. Quid autem laboro? omnia quæ velle potes et debes, est Dominus Jesus-Christus, desidera hunc, require hunc, quia hæc est illa pretiosa margerita, pro qua emenda etiam vendenda sunt omnia quæ tua sunt; qua habita, nullius tempestatis procellam timebis.* (Bern.) (V. n. 2208 et suiv.)

3597. *Nobis ergo jam credentibus, ubique sponsus pulcher occurat. Pulcher Deus Verbum apud Deum; pulcher in utero Virginis, ubi non amisit Divinitatem, et sumpsit humanitatem; pulcher natus infans, Verbum, quia et cum esset infans, cum surgeret, cum manibus portaretur cœli locuti sunt, Angeli laudes dixerunt, Magos stella direxit, adoratus est in præsepi, cibaria mansuetorum. Pulcher ergo in cœlo, pulcher in terra, pulcher in utero, pulcher in manibus parentum, pulcher in miraculis, pulcher in flagellis; pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem; pulcher deponens animam, pulcher recipiens; pulcher in ligno, pulcher in sepulchro pulcher in cœlo. In intellectum audite canticum, neque oculos vestros a splendore pulchritudinis illius avertat carnis infirmitas. Summa et vera pulchritudo justitia est: ili illum non videlis pulchrum, ubi deprehendis in justum: si ubique justus, ubique decorus. Veniat ergo nobis inspiciendus oculis mentis, descriptus a quodam laudatore suo Propheta.* (Saint Aug.)

3598. Bernard Colnago se trouvait dans une auberge avec cinq brigands et une méchante femme; que fit-il pour les convertir? Ouvrit-il l'enfer sous leurs yeux? Non, mais prenant une contenance religieuse, il leur dit d'un air grave et modeste: Oh! que Jésus est beau! que Jésus est beau! Ces paroles furent des traits qui percèrent ces cœurs de pierre, et tous se convertirent. Je reviens à vous, mon pauvre pécheur, à vous qui vous laissez éblouir en un instant par un rayon de beauté terrestre, de beauté vile et dégradée, dites-moi donc comment vous avez le cœur assez dur pour résister à la beauté ineffable de Jésus? Je réclame votre cœur ce matin, mes bien-aimés, je veux que ce cœur soit captivé par la beauté de mon Jésus, beauté si douce qu'elle vous rendra heureux en cette vie, et heureux pendant toute l'éternité; beauté si merveilleuse qu'elle fait les délices du paradis même et que quand il n'y aurait autre chose à contempler au ciel que la beauté si pure, si sainte si ravissante de Jésus, ce serait encore un séjour d'ineffables jouissances. (Saint Léonard.)

3599. (V. n. 2206.) Jésus était si prompt à remettre les péchés, qu'il semblait que ses lèvres bénies ne pussent proférer que des paroles de pardon comme celle-ci: *Fili, remittuntur tibi peccata tua. Vade in pace:* «Allez en paix, mon fils, je vous pardonne tous vos péchés.» Jésus entrait dans le temple, des pécheurs le suivaient: Jésus, j'ai péché. — Allez en paix, mon fils, allez, vos péchés vous sont remis: *Remittuntur tibi peccata tua.* Jésus entrait dans les maisons et des pécheurs se jetaient à ses pieds. Jésus j'ai péché. — Allez en paix, mon fils, vos péchés sont remis *Remittuntur tibi peccata tua.* — N'est-ce pas ainsi qu'il en a usé avec la Madeleine avec la Samaritaine, avec Pierre et même avec un larron? — Ah! c'est que l'aimable Sauveur voulait que les portes de sa miséricorde fussent toujours ouvertes, ouvertes à tous les pécheurs, pour qu'à toute heure ils pussent recevoir le pardon. Saint

Pierre le voyant si enclin à faire grâce aux pécheurs, lui demanda combien de fois il devait pardonner à ceux qui viendraient se confesser à lui, si c'était bien jusqu'à sept fois. — Que dites-vous, sept fois, lui répondit Jésus : je ne vous dis pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois. *Non dico tibi usque septies sed usque septua, gies septies.* (Saint Léonard.)

3600. *Omnia igitur habemus in Christo. Omnis anima accedat ad eum, sive corporalibus ægra peccatis, sive clavis quibusdam sæcularis cupiditatis infixa, sive imperfecta adhuc quidem, sed intenta tamen meditatione proficiens, sive multis aliqua sit jam perfecta virtutibus ; omnis in Domini potestate est, et omnia Christus est nobis. Si vulnus curare desideras, medicus est ; si febribus æstuas, fons est; si gravaris iniquitate, justitia est ; si auxilio indiges, virtus est ; si mortem times vita est ; si cœlum desideras, via est ; si tenebras fugis, lux est ; si cibum quæris alimentum est. Gustate igitur et videte quoniam suavis est Dominus ; beatus vir qui sperat in eo.* (Ambr.)

Nemo tibi Christum potest auferre, nisi te illi auferas. (Ambr.)

3601. Penser toujours à Jésus, parler toujour de Jésus, agir toujours pour Jésus. Faites ainsi et vous grandirez sans cesse dans l'amour. C'était l'orgueil qui dominait saint François d'Assise. Quand vous parlez, parlez de Jésus, et quand vous ne parlez pas, parlez à Jésus.

3602. — **Autre plan sur le même texte. — Les miracles.** — *Cæci vident* etc. La preuve distinctive de la vérité d'une doctrine, d'une religion, c'est le miracle. Or, qu'est-ce qu'un miracle ? C'est un prodige éclatant, extraordinaire, dépassant les forces de la nature corporelle, et qui est une marque de l'action de Dieu, qui les opère par lui-même, ou par les anges, ou par des hommes de son choix. Que l'ombre recule sur un cadran solaire, que le soleil s'arrête dans sa course, qu'un mort ressuscite, qu'un aveugle de naissance soit guéri sans remède, qu'une maladie invétérée cesse tout à à coup et que celui qui en était atteint reprenne toutes ses forces sans convalescence, ce sont des miracles. Or, I, les miracles sont possibles ; II, on peut constater certainement un miracle, et III, le miracle prouve la divinité de la religion. (D'après Mgr Besson : *l'Homme-Dieu.*) (V. la note du nº 2915.)

3603. — *Le miracle est-il possible?* — Oui : à moins que pour dire non, on ne se résigne à être athée. « Dieu peut-il faire des miracles, se demande J.-J. Rousseau. Cette question sérieusement traitée, répondit-il, serait impie si elle n'était absurde ; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer. » Il faut en prendre son parti, car il n'y a pas de milieu : ou ne pas croire en Dieu, ou coire à la possibilité des miracles. Un Dieu à qui on refuse le droit de faire des miracles, c'est un Dieu à qui on refuse le droit de parler, ce n'est plus un Dieu, c'est une idole. Un homme qui refuse d'entendre Dieu, n'est plus un homme religieux, c'est un athée ; une nature que l'on condamne à n'être jamais le théâtre d'un miracle n'est plus l'ouvrage de Dieu. Il ne répugne ni à Dieu d'opérer des miracles, ni à la nature de s'y prêter, ni à l'homme d'y croire.

D'abord, pourquoi répugnerait-il à Dieu d'opérer des miracles ? Pourquoi la main qui a allumé le soleil ne pourrait-elle pas le retenir sur l'horizon ? La voix qui a dit aux flots, en les brisant sur un grain de sable : « Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin », ne pourrait les apaiser? Quand Dieu, par une parole, a lancé et soutient le monde dans l'espace, il

n'y a rien que les yeux de l'homme ne puissent s'attendre à voir, rien que son oreille ne doive entendre, rien qui soit de nature à épuiser l'admiration de son esprit. Ouvre les yeux, regarde, écoute, réfléchis et tu avoueras, ô homme, que Dieu peut tout refaire puisqu'il a tout fait, et qu'un mot suffit pour la seconde œuvre comme pour la première.

Puisque Dieu peut faire des miracles, pourquoi ne le voudrait-il pas ? N'est-il pas de sa sagesse et de sa bonté de se manifester à ses créatures, de faire voir à l'homme qu'il n'est pas l'esclave de son propre ouvrage, et qu'il a gardé sur lui l'autorité nécessaire pour en modifier les mouvements comme il lui plaît, au profit des créatures intelligentes, pour le salut desquelles il a tout créé.

Serait-ce qu'il répugne à la matière de se prêter au miracle ? Mais la matirèc n'a rien de nécessaire, c'est un être qui pourrait fort bien ne pas exister, ses lois peuvent donc, subir dans des cas particuliers, des exceptions par l'effet d'une force supérieure. D'ailleurs, par là-même qu'elle est créée, la matière qu'est-elle autre chose qu'un instrument, et quel est le propre d'un instrument ? l'obéissance. La foudre a obéi le jour ou Dieu l'a enfermée dans les nuages, elle obéit encore quand Dieu en retient l'éclair dans sa main. La mort obéit à sa mission, quand elle frappe; elle obéit encore quand elle rend à la voix de Dieu ceux qui étaient déjà sous son joug. Au-dessus de toutes les lois des êtres créés, il y en a une qui domine toutes les autres, c'est celle qui soumet tout être créé à son auteur, tout mouvement de la matière au moteur suprême, tout l'univers à celui qui en est la fin dernière.

Serait-ce qu'il répugne à l'homme de croire au miracle ? Mais, au contraire, le merveilleux l'attire et lui plaît; tous les peuples ont cru aux miracles : Egyptiens, Persans, Grecs, Romains, Gaulois. La croyance aux miracles est aussi ancienne que le monde, et aussi universelle que le genre humain. Chez les païens elle va jusqu'à l'excès, chez les incrédules elle dégénère en magie et en sortilège. On a vu le XVIIIe siècle accueillir plus d'impiétés superstitieuses qu'il n'avait abjuré de pratiques chrétiennes, tant il est vrai que la disposition de l'homme au merveilleux est invincible. Qu'importe que la raison dévoyée de quelques-uns n'admette que ce qui est naturel, elle ne sert point de règle à l'humanité; et si, comme Cicéron le disait, il y a deux mille ans, le consentement de tous est une loi, il faut reconnaître par l'expérience universelle que l'humanité a un besoin immense de miracles.

3604. — II. *On peut constater sûrement le miracle.* — Les miracles sont des faits et se constatent comme tous les faits.

Rien de plus facile que de vérifier les miracles présents. Un homme est mort le vendredi, je le vois, je le touche, je le sens. C'est un premier fait. Je l'aperçois le dimanche suivant, debout, il marche, il parle, il me prend la main. C'est un second fait, dont je puis juger aussi bien que du premier. Je n'ai pas besoin de science pour le constater, je n'ai besoin que de mes yeux. Mais en rapprochant ces deux faits l'un de l'autre, ma raison, qui sait que ceux qui sont morts sont bien morts, et ne se ressuscitent pas, conclut: cet homme était certainement mort, il est certainement vivant, il a donc fallu qu'un miracle de résurrection se soit opéré. Le doigt de Dieu est là.

Quand les miracles ont eu lieu dans les premiers siècles du monde et de l'Eglise, il n'est pas plus difficile de les constater que les autres faits de l'histoire. Des faits extérieurs et sensibles qui étaient certains au moment où ils ont été accomplis, ne le sont pas moins aujourd'hui, quand ils me sont rapportés par des historiens fidèles. Il est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois que Lazare a été vu mort et enseveli, et qu'ensuite on l'a vu debout et vivant. Il est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois que Jésus a été mis à mort le vendredi et a été vu plein de vie par ses disciples le dimanche. Pour croire ces faits, ceux qui en ont été témoins n'ont eu besoin que de leurs yeux; pour les croire à mon tour je n'ai besoin que d'un témoignage sincère. Si je crois les témoins quand ils me disent que Lazare et que Notre-Seigneur sont morts parce que ce sont des faits dont ils ont été témoins, il faut bien les croire aussi quand ils m'attestent qu'ils les ont vus ressuscités. Sur ces deux faits, je fais le même raisonnement que j'aurais fait si je les avais vus moi-même de mes yeux. Lazare et Jésus-Christ sont sûrement morts; ils sont certainement ressuscités d'après les mêmes témoins; donc il y a là un miracle. Et ce raisonnement loin d'être affaibli par les siècles qui nous séparent de cette résurrection est corroboré au contraire par le jugement de ces millions d'intelligences qui dans l'intervalle ont porté sans aucune hésitation le même jugement que moi; et bien loin d'être moins certains à mesure qu'ils s'éloignent de nous, les miracles passés n'en deviennent que plus sûrs à mesure que chaque génération les vérifie et les reconnaît.

Les incrédules veulent des témoins sincères pour admettre des faits miraculeux; nous aussi. Nous avons une liste assez longue de témoins morts pour attester les faits surnaturels de l'Evangile, saint Pierre, saint Paul, saint Luc, saint Jean, saint Jacques, saint Etienne, sont inscrits les premiers. Après eux viennent seize millions de martyrs dont es lettres, les actes, la vie, la mort, sont des témoignages assez sincères.

3605. III. Le miracle prouve la divinité de la religion. Le miracle, dit saint Augustin, rend sensible l'autorité, et l'autorité commande la foi, *miraculis consilaitur auctoritas; auctoritate fides imperatur.* Quelle est cette autorité ? c'est celle de Dieu. Quelle est cette foi ? c'est celle du monde.

Dieu pour commander la foi est intervenu dans le monde, à deux reprises différentes avec un cortège de miracles bien capable de révéler sa présence et de justifier sa parole. Dans ces deux circonstances, il apportait aux hommes une loi sortie de sa bouche et gravée de sa main : dans la première, la loi écrite; dans la seconde, la loi de grâce; dans l'une et dans l'autre, il a parlé à force d'agir, on a vu son bras encore plus qu'on n'entendait sa voix.

Ce fut d'abord à l'origine de la loi écrite. Un prophète paraît revêtu de la puissance de Dieu: c'est Moïse; l'Egypte se trouble, ses fleuves se changent en sang, ses plaines sont dévorées par des sauterelles, ses habitants sont couverts d'ulcères, les premiers-nés de chaque famille sont frappés d'un glaive mystérieux. Moïse commande aux fléaux, il les déchaîne, il les apaise, il sollicite ainsi la permission de quitter, à la tête du peuple Juif dont il est le guide, la terre d'Egypte où ce peuple est esclave. A peine la liberté est-elle conquise, les prodiges qui l'avaient assurées reparaissent pour la

protéger. La Mer Rouge ouverte devant les pas de l'élu de Dieu, se referme sur Pharaon et sur son armée; une nuée mystérieuse éclaire la marche d'Israël lui prêtant sa lumière pendant la nuit et son ombre pendant le jour; la manne pleut du ciel pendant quarante ans pour le nourrir; le rocher s'entr'ouvre pour l'abreuver; le Sinaï s'ébranle pour le tenir dans l'attente, tandis que Moïse converse loin de lui avec l'auteur de toutes ces merveilles.

Enfin, quand après tant de prodiges, le conducteur du peuple redescend, les tables de la loi à la main, quand il vient demander à la nation de de croire et d'adorer le Dieu qui lui a tant de fois montré la puissance de son bras, quand il rappelle dans des chants magnifiques ces plaies miraculeuses, ce passage triomphant, cette lumière, cette nourriture, ce breuvage, cette montagne où tout est miracle, n'y a-t-il pas dans tous ces signes une autorité qui s'impose, n'y a-t-il pas dans la foi de ce peuple une suprême raison. *Miraculis consiliatur auctoritas : auctoritate fides imperatur.*

Ce fut ensuite à l'origine du christianisme. Pendant trois ans, toutes les infirmités humaines cèdent à la voix de Jésus, tous les éléments sont dans sa main; toutes les créatures animées lui obéissent. Il ouvre les yeux des aveugles et les oreilles des sourds: il redresse les paralytiques, il guérit les lépreux, il apaise les tempêtes, il marche sur les flots, il ressuscite les morts, les soldats qui le prennent sont terrassés, Judas qui le trahit meurt en désespéré, Pierre qui le renie vit en pécheur repentant, plié sous le poids d'une croix qui l'accable, il demande à la nature de nouveaux prodiges, et la nature lui obéit; elle s'ébranle, elle se voile de ténèbres, elle pleure son dernier soupir. Jésus mis au sépulcre, brise le sceau qui le fermait et disperse les soldats qui en gardaient l'entrée, il ressuscite, sort triomphant, se montre en onze circonstances différentes à plus de cinq cents personnes, converse avec elles, monte au ciel en leur présence et va s'asseoir, dit-il, à la droite de son Père, d'où il viendra juger tout le genre humain. Et c'est ce second thaumaturge qui apporte la nouvelle loi, qui la fait écrire dans l'Evangile, qui expose cet Evangile aux yeux de tout l'univers, et qui demande qu'on y croie à cause des prodiges qu'il a opérés pour l'accréditer: *Miraculis conciliatur auctoritas ; auctoritate fides imperatur.*

Voilà comment les miracles révèlent l'autorité et forcent la foi. Les rois de la terre ont leur sceau pour attester leurs ordonnances; le roi du ciel a aussi le sceau pour confirmer la vérité qui vient de lui. Ce sceau c'est le miracle.

Connaissez-vous un signe plus digne de Dieu? Les prophéties commencent la révélation, la sainteté de la vie la fait aimer, la beauté de la doctrine la rend admirable; mais le miracle la confirme, la consolide, lui donne des fondements inébranlables, c'est le signe par excellence, parce qu'il trahit le Maître de toutes choses.

Connaissez-vous un signe plus populaire? Ignorants, savants, hommes, femmes, enfants, vieillards, peuples civilisés et peuples sauvages, chacun peut le voir, le reconnaître et le constater. Arrière les prétentions des savants, et les mystères des doctrines secrètes! Place au grand spectacle pour la terre entière, parce que la terre entière doit connaître, adorer et bénir!

Connaissez-vous un signe plus efficace? Il frappe l'esprit en frappant les sens, il touche le cœur en même temps que l'esprit; il met l'homme dans

l'alternative ou de renoncer à la raison ou d'accepter la foi. La science l'étudie, et elle est confondue; l'ignorance le regarde et elle est éclairée. Non, rien n'est plus divin, plus populaire, plus efficace que le miracle. Non, on ne saurait refuser sa foi à la doctrine qui s'annonce avec un tel éclat. Non, Dieu ne nous demande rien de trop, quand il montre ainsi sa main en faisant entendre sa parole. Je vous entends, Seigneur, dans votre doctrine, parce que je vous vois dans vos miracles. Vous me donnez vos œuvres, et je vous donne ma foi: *Miraculis conciliatur auctoritas; auctoritate fides imperatur.*

Et en vous la donnant, je n'ai plus aucun doute; car vous ne pouvez mettre votre puissance au service du mensonge. Si je me trompais en croyant une religion que vous avez établie par des miracles, c'est vous-même qui nous tromperiez, mais vous êtes le Dieu de la vérité, et non celui du mensonge. Il est absolument impossible que vous vous fassiez le fauteur de l'erreur; ma foi est donc la vérité, puisque vous l'avez accréditée vous-même; aussi je m'y attache de toute la force de mon âme. En elle je veux vivre, et en elle je veux mourir, afin de voir un jour à découvert au ciel les mystères que je crois à travers les nuages et les obscurités de la terre.

TRAITS ET PENSÉES SUR LES MIRACLES.

3606. *Quidquid igitur mirabile sit in hoc mundo, profecto minus est quam totus hic mundus, id est cœlum et terra et omnia quæ in eis sunt: quæ certè Deus fecit: nam et omni miraculo, quod fit per hominem, majus miraculum est homo. Quamvis igitur miracula visibilium, naturarum videndi assiduitate vilescunt, tamen ea cum sapienter intuemur, inusitatissimis rarisque majora sunt.* (Aug.)

Dicamus aliquid Deum posse quod nos fateamur investigare non posse. In rebus enim mirabilibus tota ratio faciendi est potentia facientis. (Aug.)

3607. C'est pour se faire connaître dans le temps de la plupart des hommes que Dieu a fait des miracles étonnants, et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avaient oublié: la stabilité d'un si bel ordre ne servait plus qu'à leur persuader que cet ordre avait toujours été, et qu'il était de soi-même; par où ils étaient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les éléments, et enfin tous les grands corps qui le composent. Dieu a donc témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre, qui non seulement ne les frappait plus parce qu'ils y étaient accoutumés, mais encore qui les portait, tant ils étaient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance. (Bossuet.)

3608. *A propos de l'Epître: Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt.*

De l'Evangile.

Le lecteur Théodore, dans son histoire ecclésiastique, dit qu'un grand incendie, s'étant élevé au port d'Antioche, le sacristain de l'Eglise de saint Anastase, nommé Marlien, prit en main le livre des Evangiles, et, montant sur le toit de l'Eglise, s'opposa aux flammes avec ce divin bouclier, déli-

vrant ainsi la maison de Dieu de l'embrasement qui ravageait toute la ville : *Totus mundus in maligno positus est.* Il n'y a que feu de tous côtés dans le monde, feu de colère, de dissension, de convoitise et de passions enflammées. Le meilleur moyen de garantir la maison de Dieu, qui est l'Eglise, de cet embrasement funeste, est de présenter aux fidèles le saint Evangile et de vivifier en eux la foi, le respect et la soumission qu'ils doivent à ses maximes. A cet effet, dans un premier point je vous ferai voir l'excellence de ce divin et admirable livre ; dans le second, je vous montrerai qu'il doit-être la règle de notre foi et de notre vie.

3609. I. *Excellence de l'Evangile.* (V. nos 3613 et suiv.) 1o Rien de grand comme Notre-Seigneur vrai Fils de Dieu. Il est la parole de Dieu incarnée, l'Evangile c'est la parole de Dieu annoncée. Jésus a dit de lui : Je suis la vérité. L'Evangile c'est aussi la vérité. Une femme dit à N. S. *Beatus venter qui te portavit,* et N. S. répondit: *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Saint Augustin nous avertit qu'il faut craindre de laisser perdre une parole de l'Evangile, comme une parcelle du corps de N. S. dans l'Eucharistie. 2o Son nom indique son excellence. Il s'appelle : 1) testament, c'est-à-dire *testatio mentis,* la manifestation des pensées de Dieu, de ses sentiments, que personne n'aurait pu connaître, s'il ne les avait révélés. Les anciens, en peignant l'amitié, la représentaient avec une fenêtre ouverte sur le cœur, pour signifier que c'est une grande marque d'affection que d'ouvrir son cœur à quelqu'un. *Jam non dicam vos servos sed amicos.* L'empereur Constantin ayant écrit des lettres à saint Antoine qui était au désert, pour se recommander à ses prières, et le saint voyant que ses religieux regardaient cela comme une grande faveur leur dit : « Il ne faut pas tenir à grand honneur que l'empereur de la terre nous ait écrit, mais bien que l'empereur du ciel ait daigné nous parler par ses Ecritures. »

Testament, c'est-à-dire dernière volonté, quel bonheur, quelle prérogative, quel avantage n'avons-nous pas sur les infidèles et même sur les juifs, de savoir assurément quelle est la volonté de Dieu, quelle est sa dernière volonté, c'est-à-dire comme saint Paul (Rom. XII. 2.) l'appelle, sa volonté sainte, agréable et parfaite : *Bona, et beneplacens, et perfecta. Non fecit taliter omni nationi!* Si Dieu nous avait laissés sans Evangile et sans Ecriture sainte, nous serions toujours en peine : ceci est-il agréable à Dieu ? Est-ce le plus parfait ? Cette action est-elle selon sa volonté ? Et qui aurait jamais pensé, si l'Evangile ne le disait, que la pauvreté, que l'humiliation sont agréables à Dieu ; que ceux qui pleurent, qui ont faim et qui souffrent les persécutions sont bienheureux ? Les Juifs étaient bien éloignés de le croire, puisqu'ils attendaient et obtenaient pour récompense de leurs vertus les prospérités et les richesses temporelles. *Bona terræ comedetis?* Qui aurait pensé que tout ce qu'on fait à ces pauvres qui rampent par les rues comme des vers de terre, le Roi du ciel le tient comme fait à lui-même ?

Aussi, à proprement parler, est-ce par l'Evangile que s'est accomplie cette promesse : *Erunt omnes docibiles Dei.* C'est presque l'unique voie, ou du moins la plus assurée, par laquelle nous pouvons connaître quel est le bon plaisir de Dieu en la conduite de notre vie ; car ce qui nous semble inspiration peut venir de notre esprit ou de l'esprit malin qui se transfigure souvent en ange de lumière : *Est via quæ videtur homini recta ; novissima autem ejus deducunt ad mortem.* (Prov. XIV, 12.) Les instructions que les

hommes donnent, s'ils ne les tirent de l'Evangile, sont peut-être des paroles d'hommes, sujettes à caution par conséquent.

3610. 2) Le mot testament signifie encore *alliance, contrat,* et l'Evangile est appelé *nouveau* Testament, parce qu'au lieu qu'anciennement Dieu contracta, par l'entremise de Moïse, une alliance avec le peuple juif, par laquelle il était arrêté que ce peuple garderait les commandements de Dieu, et que Dieu lui donnerait des biens temporels, alliance qui fut confirmée par le sang d'une victime dont le peuple fut arrosé; en la loi de grâce, Dieu a contracté avec les hommes, par l'entremise de Jésus-Christ, une nouvelle alliance par laquelle on a arrêté que les hommes vivraient chrétiennement et parfaitement, et que Dieu leur donnerait des récompenses célestes; alliance qui a été confirmée, non pas par le sang d'un animal, mais par le sang adorable de Jésus; et la minute de ce contrat, le titre de cette alliance, c'est le saint Evangile. Or, de même que si une des parties manque en un seul point à ce qui est porté par le contrat, l'autre partie n'est pas obligée à ce qu'elle a promis par la transaction; ainsi, si nous manquons à un seul point essentiel à ce qui est porté dans l'Evangile, nous n'avons aucun droit de prétendre aux biens ineffables et incompréhensibles que Dieu a préparés aux chrétiens fidèles, car qui *peccat in uno, factus est omnium reus.*

Le troisième nom que l'Ecriture donne au nouveau Testament est celui d'Evangile, c'est-à-dire en grec *bonne nouvelle.* Nous sommes si curieux d'apprendre des nouvelles, si joyeux d'en apprendre de bonnes! y en eut-il jamais de meilleure ni de plus assurée que l'Evangile. Ne vous semble-t-il pas que c'est une étrange nouvelle qu'un Dieu se soit fait homme, qu'il ait été fouetté, couronné d'épines et attaché à un gibet? Si nous n'en avions jamais entendu parler, quelle ne serait pas à cette nouvelle notre surprise! quel ne serait pas notre ravissement (1)! Quand on nous a appris dans notre enfance que les Anglais et les Français avaient fait mourir leur roi publiquement sur un échafaud par la main d'un bourreau, combien en en fûmes-nous étonnés? et qu'était-ce en comparaison d'apprendre qu'un Dieu créateur et sauveur du monde, a été attaché par les hommes à une croix à la vue de plus d'un million de personnes? Si un prophète prédisait que vous serez quelque jour maréchal de France, ne vous serait-ce pas bonne nouvelle, jeune homme? Et vous, ma fille, si on vous assurait que vous serez quelque jour reine d'Angleterre, que le roi passant par cette ville vous épousera, ne serait-ce pas une bonne nouvelle? et s'il était besoin de faire, de donner ou d'endurer quelque chose pour voir l'accomplissement de cette prédiction, que ne voudriez-vous faire, donner ou endurer pour la voir accomplir? Et on vous prédit très certainement que, si vous gardez les commandements de Dieu, que si vous vivez chrétiennement, nonobstant votre pauvreté, vous serez quelque jour, et plus tôt qu'on ne pense, roi au royaume des cieux, bon homme; que vous serez épouse du Roi des rois, ma fille; n'est-ce pas là une bonne nouvelle?

(1) « Les hommes charnels entendent la bonne nouvelle de l'Evangile (qui apporte avec lui des biens spirituels et invisibles) sans éprouver aucun sentiment de joie? Semblables aux bêtes de somme, qui préfèrent l'orge à l'or, parce qu'elles ignorent la valeur de ce précieux métal, ces hommes préfèrent les biens charnels aux biens spirituels. » (B. L. DE GRENADE.)

Aussi les moindres paroles de l'Evangile, reçues dans le cœur d'une âme bien née, comme une semence féconde dans une bonne terre, produisent des fruits et des effets merveilleux. Saint Antoine et saint François, entendant lire à la messe ces paroles de l'Evangile : *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres*, les reçurent comme étant dites pour eux en particulier. Saint Théodose entendant ces paroles : Bienheureux ceux qui pleurent, quitta le troupeau dont il était berger et se retira, au fond du désert, pour pleurer et faire pénitence. Saint Siméon stylite, entendant les mêmes paroles, se condamna volontairement à mener une vie très austère, le reste de ses jours sur une colonne ; saint Sérapion, rencontrant un pauvre qui lui demandait l'aumône, lui donna son manteau ; un peu après il donna sa tunique à un autre, et étant interrogé par ses gens : Qui est-ce qui vous a ainsi dépouillé ? il répondit, montrant le livre des Evangiles : C'est ce livre. Saint Jean calybite, très noble gentilhomme romain, va faire pénitence au désert ; y étant importuné de tentation, d'amour et de tendresse envers ses parents, pour se vaincre lui-même, à l'exemple de Saint Alexis, il retourne à Rome et demeure trois ans pauvre et inconnu dans la maison de ses parents. Si vous demandez qui l'a ainsi appauvri : C'est l'Evangile qu'il portait toujours avec lui et qu'il laissa à ses parents à l'heure de sa mort, disant qu'il leur servirait de bouclier en ce monde et de viatique pour l'autre. Saint Hilarion ayant donné tout son bien aux pauvres à l'âge de quinze ans, demeure dans la solitude jusqu'à soixante-et-dix, portant continuellement le cilice, ne mangeant qu'une fois par jour, à l'entrée de la nuit, quelques figues et le suc de quelques herbes, priant et travaillant sans cesse. Si vous lui demandez qui l'a obligé à une si grande austérité, il vous répondra : C'est le saint Evangile ; car il n'avait point d'autre meuble, et il le laissa pour toute succession à son disciple Esychius. Sainte Cécile, très riche et très illustre romaine, méprise les vanités du monde et les délices de la chair ; elle porte la haire, elle jeûne même le jour de ses noces, elle persuade à son mari Valérien de garder la virginité avec elle, elle meurt pour la foi. Qui l'a rendu si sainte et si pure ? C'est le saint Evangile qu'elle porte toujours sur son cœur. *Virgo Christi, Evangelium semper gerebat in pectore.* Saint Clément, évêque d'Ancyre, souffre les plus effroyables tourments que la rage des démons et que la cruauté ingénieuse des hommes aient su inventer et exercer, pendant l'espace de vingt-huit ans. Si vous lui demandez qui l'a ainsi durci et rendu invincible aux tourments : C'est le saint Evangile qu'il avait toujours entre les mains, qu'il portait même quand il sortit de prison pour aller à la mort.

Sainte Consortie, fille de saint Euchère le jeune, étant importunée d'épouser un riche et illustre gentilhomme nommé Aurèle, lui dit : « Dieu est maître de ma volonté ; pour savoir la sienne, allons à l'église, entendons la messe et, après avoir prié Dieu, mettons le saint Evangile sur l'autel, et au premier endroit qui se présentera en ouvrant le livre, nous verrons ce que Dieu demande de nous. » Aurèle y consent et la sainte ayant ouvert l'Evangile, elle tomba sur ces paroles du Fils de Dieu : *Celui qui aime plus son père et sa mère que moi n'est pas digne de moi ;* et les ayant lues, elle dit à Aurèle toute remplie de joie : « Vous pouvez chercher une épouse où il vous plaira ; pour moi je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ qui m'a prise en sa protection. »

Saint Augustin disait à ses auditeurs : J'aimerais à demeurer dans ma chambre, à lire l'Ecriture sainte et à contempler à mon aise les mystères qui y sont contenus sans être interrompu de personne ; il n'y a rien de si délicieux : *Nihil est melius, nihil est dulcius, quam divinum scrutari, nullo strepente, thesaurum ;* il y aurait là pour moi bien plus de contentement que de remplir la fonction que j'exerce, que d'invectiver contre les vices, de reprendre les pécheurs, de me rendre importun à quantité de gens, de prêcher à ceux qui ne me croient qu'à demi, qui m'estiment scrupuleux ou sévère envers eux : *Magnum onus, magnum pondus, magnus labor ! quis non refugiat istum laborem ?* Si vous lui demandez : Pourquoi le faites-vous donc ? Il répond : *Terret Evangelium :* l'Evangile m'épouvante, l'Evangile qui dit que le serviteur inutile fut jeté pieds et poings liés au fond d'une basse fosse, où il n'y avait que des pleurs et des grincements de dents.

3611. II. *L'Evangile est la règle de notre foi et de notre vie :* 1° De notre foi, c'est-à-dire que pour savoir ce que vous devez croire de Dieu, de ses dessein, de ses jugements, de sa conduite et de ce que vous deviendrez après votre mort, vous ne devez pas vous en rapporter à vos petites pensées, mais à l'Evangile ; vous devez vous garantir soigneusement d'une faute très pernicieuse que plusieurs commettent, même parmi les gens du peuple ; ils jugent de Dieu, de ses divines perfections, de sa justice, de sa miséricorde, de sa providence, de ses desseins et de sa conduite selon leur sentiment et leur petit raisonnement ; ils agissent par suite de cela et se le persuadent si fermement, que tous les docteurs du monde et toutes les Ecritures saintes ne les en détacheraient pas, et ils ne croient rien, si ce qu'on leur dit n'est conforme à leur pensée. Pour moi, disent-ils, je crois qu'un homme qui ferait telle action à telle intention ne serait jamais repris de Dieu ; je ne crois pas que Dieu voulût damner un homme pour telle chose ; ni que Dieu demande de nous une si grande perfection qu'on nous la prêche. Si vous êtes un vrai chrétien, vous devez croire fermement que votre esprit, que mon esprit et que l'esprit de tous les hommes, n'est que ténèbres, qu'ignorance, et que stupidité en tout ce qui est des choses divines, et que nous ne savons bien de Dieu que ce qu'il lui a plu nous en révéler par son Ecriture et son Eglise ; et que tout ce que nous en pensons, imaginons et discourons, toutes nos petites raisons, comparaisons ou entretiens qui ne sont pas conformes à la parole de Dieu sont une erreur grossière, une extravagance ridicule qui nous rend téméraires et criminels devant Dieu.

Qu'est-ce qui peut connaître les sentiments de Dieu ? Qui est jamais entré dans son conseil ? Ses jugements sont des abîmes sans fond. Une fourmi est-elle admise au conseil des rois ? *Cogitationes hominum vanæ sunt.* Toutes nos pensées contraires l'Evangile, sont vaines et erronées. Vous dites, Dieu ne m'a pas fait pour me perdre, il ne me damnera pas pour un péché. Beau raisonnement ! Dieu avait-il fait pour les perdre le mauvais riche, Judas et Satan ? Non assurément ; donc, à votre compte, ils ne sont pas damnés. Mais l'Evangile nous apprend qu'ils le sont, et que vous le serez si vous faites le mal ; *malos male perdet.* Vous dites, j'ai des biens en abondance, quand même je ne remplis pas mes devoirs religieux, c'est une preuve que Dieu m'aime. Pensée vaine, l'Evangile vous est contraire. *Quos amo castigo.* S'il ne vous châtie pas, il vous traite comme des enfants illégitimes.

Vous dites : quand j'aurai fait de nombreux péchés, qui m'empêchera de me convertir ? Pensée vaine. *Non volentis, neque currentis, miserentis est Dei.*

3612. 2° *La règle de notre vie.* L'Evangile n'est pas seulement la règle d'un ordre particulier, comme celle de saint Basile ou de saint Benoît, mais aussi c'est la règle de tous les chrétiens, apportée du ciel, non par un ange, comme celle de saint Pacôme, mais par le Fils unique de Dieu. Nous pouvons dire avec saint Paul : *Quicumque hanc regulam secuti fuerunt, pax super illos.* Cette règle nous prescrit comment nous devons nous comporter : 1) Envers Dieu : l'Evangile nous marque comme il faut l'honorer, le prier et l'aimer. 2) Envers les supérieurs. *Obedite præpositis vestris.* 3) Envers les égaux, charité. 4) Envers les inférieurs. *Qui major est in vobis fiat sicut minor.* 5) Envers nous-mêmes. Nos sentiments. *Beati mundo corde, nolite diligere mundum.* Nos paroles. *Nolite jurare omnino. Verbum sanum irreprehensibile.* Nos actions. *Si quis non vult operari non manducet. Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur ;* nos habits qui doivent être modestes.

Voilà le testament de votre Père, voilà les clauses du contrat que Dieu a passé avec nous, les conditions auxquelles il nous promet son paradis, et pas autrement. Voilà la règle de notre vie. Comment la garderiez-vous, si vous ne la lisiez jamais ? Quelle honte de voir des chrétiens, des avocats, des gens de lettres, qui n'ont jamais lu l'Evangile, qui ne l'ont jamais tenu ni eu en leur maison ! Un religieux qui ne lirait jamais sa règle, pourrait-il la mettre en pratique ? Serait-ce un bon religieux ? Si un de vos amis avait composé un livre plein de pointes d'esprit et de profonde doctrine, ne serait-ce pas le désobliger de ne jamais le lire ? *Scrutamini Scripturas !*

Croyez-moi, lisez tous les jours ou de temps en temps un chapitre de l'Evangile des dimanches à genoux, avec respect, aimez à entendre lire et prêcher l'Evangile, et prenez chaque enseignement comme s'il était fait exprès pour vous ; et au lieu d'écouter les maximes du monde, agissez selon l'Evangile. Ceux qui vous disent : il n'y pas de mal à folâtrer, à passer son temps dans la bonne chère, etc., ne seront pas au tribunal de Dieu pour vous défendre ; vous ne serez pas jugés selon leurs pensées ni selon les vôtres ; mais selon les pensées de Dieu qui sont aussi élevées au-dessus de celles des hommes, que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Le ciel et la terre passeront plutôt qu'une seule parole de l'Evangile ne soit pas exécutée.

Qui non obediunt evangelio, pœnas dabunt in interitu æternas à facie Domini. Au contraire : *Nemo est qui reliquerit domum, aut fratres, etc. propter me et propter Evangelium qui non accipiat centies tantum.* (Marc. x, 29, 30.) (D'après le P. Le Jeune)

TRAITS ET PENSÉES SUR L'EVANGILE.

3613. L'Evangile signifie la bonne nouvelle. Oui vraiment, bonne nouvelle, car il annonce à tous, même aux plus méchants des hommes, à des hommes en guerre avec Dieu, assis dans la nuit de l'ignorance et de la superstition, l'abolition des châtiments auxquels ils étaient condamnés, le pardon de leurs péchés, le règne de la justice, les moyens d'être saints, la grâce de l'adoption d'enfants de Dieu, l'héritage de son royaume, l'honneur de devenir les frères du fils de Dieu. Quelles nouvelles valurent jamais celles-là ? Dieu, sur la terre, l'homme dans le ciel, rap-

prochement admirable de toutes choses ; les anges qui se mêlent avec les hommes pour ne faire qu'un seul chœur avec eux, et les hommes introduits dans la compagnie des esprits célestes.

Le magnifique spectacle que nous présente ce livre des évangiles ! Une guerre aussi ancienne que le monde, enfin terminée par une paix soudaine, Dieu réconcilié avec les hommes, Satan confondu à jamais, les démons mis en fuite, l'empire de la mort dompté, le paradis ouvert, la sentence de malédiction révoquée, le péché vaincu et désarmé, l'erreur dissipée, la vérité ramenée sur la terre, la parole du salut semée et fructifiant au loin, la vie du ciel introduite sur la terre, la plus solide espérance des biens futurs.

L'histoire de Jésus-Christ s'appelle donc l'Evangile, l'heureuse nouvelle, par opposition avec ces annonces mensongères de prétendus biens, tels que les richesses, la puissance, les dignités, les honneurs, la gloire humaine, que les hommes appellent des biens, et qui ne masquent qu'une indigence réelle ; tandis que ceux que celui-ci nous annonce sont les biens solides et durables, les seuls biens véritables toujours au-dessus de nos mérites, biens qui se présentent d'eux-mêmes et se donnent avec la plus grande facilité, car il ne nous a fallu, pour les acquérir, ni les travaux, ni les sueurs, ni les fatigues ; mais c'est la pure charité de notre Dieu qui nous les a départis avec abondance.

3614. Quand on lit l'Evangile, tout le peuple se lève par respect et pour montrer qu'il est prêt à faire aussitôt ce qu'ordonne cette parole divine. Or que dit-elle cette parole : *Non assumes nomen Dei tui frustra etc. etc.* et à peine est-on sorti de l'Eglise qu'on blasphème etc. etc. Je vous le demande qu'y a-t-il de plus monstrueux ? Tournez donc les yeux, ô hommes, vers ce que vous entendez et que vous transgressez de la sorte ; et, comparant ces paroles et votre conduite, ayez pitié et honte de vous. (B. L. de Grenade)

Les paroles de l'Evangile portent plus au recueillement que les ouvrages les mieux écrits. (Sainte Thérèse.)

Au mois de Juillet 1792. M. Bravard, directeur du Séminaire saint Charles, diocèse d'Avignon, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de cette ville, se rendait au supplice, en récitant son bréviaire dont il n'avait pas voulu se séparer. Un des bourreaux, outré de ce sang-froid, lui fait tomber le livre des mains. Le digne prêtre le ramasse tranquillement et continue à prier Dieu. Le moment de l'exécution venu, il présenta la tête ; vérifiant par sa fermeté ces paroles de saint Cyprien : *Sacerdos Evangelium Christi tenens, occidi potest, vinci non potest.*

3615. **Autre plan.** — C'est dans les tribulations que Dieu enrichit de ses plus grandes grâces les âmes qu'il chérit. Ainsi St. Jean Baptiste, étant dans les fers, souffrant les peines d'une cruelle prison, apprit avec joie les merveilles opérées par le Sauveur : *Cum audisset in vinculis opera Christi.* (Saint Liguori.) (Et on parle sur les souffrances. V. nos 4543, 4548 et la table.)

3616. 3me **Dimanche de l'Avent.** — Le récit de l'Evangile. Jean I, de 19 à 29, avec ce texte : *Ego vox clamantis in deserto.* Celui dont Notre-Seigneur a fait cet éloge : *Entre les enfants des hommes, il n'y en a pas de plus grand que Jean-Baptiste,* celui qui a passé sa jeunesse au fond d'un désert dans la prière, qui a eu la gloire d'annoncer le Fils de Dieu, et de verser son sang pour la justice, s'humilie lui-même.

Et nous qui avons péché et qui n'avons peut-être jamais fait pénitence, nous avons une grande estime de nous-même et nous laissons l'orgueil dominer dans notre cœur, apprenons à le combattre ; et on donne le sujet du no 1682 qu'on peut compléter à l'aide des pensées suivantes.

TRAITS ET PENSÉES SUR L'ORGUEIL.

(En voir d'autres à Orgueil, à Péchés capitaux et à Humilité.)

3617. C'est aux charlatans de faire paraître sur un théâtre tout ce qu'ils savent. Les petits marchands étalent par les rues le peu qu'ils ont, les grands négociants cachent dans leurs magasins leurs marchandises précieuses. Les guêpes ne font pas de miel, mais elles font plus de bruit que les abeilles. Une méchante grenouille, dans un marais, vous étourdit de son coassement, et un bon poisson se tient muet dans un vivier. Rien ne résonne tant qu'un tonneau vide. Il n'y a point d'oiseau qui ait une voix aussi désagréable que le paon, quand il fait sa roue. Il n'y a point de discours si fâcheux et qui rebute si fort ceux qui l'écoutent, que celui d'un orgueilleux qui ne parle que de lui.

3618. Hérode Agrippa voulut recevoir au théâtre les ambassadeurs de Tyr et de Sidon. Il parut devant la foule vêtu d'une robe royale toute d'argent, dont les rayons au soleil relevaient encore l'éclat. Quand il eut harangué le peuple, on s'écria : « C'est un dieu qui parle et non un homme. » Mais l'ange du Seigneur le frappa à l'instant, et il mourut rongé par les vers.

3619. Saint Antoine vit dans une vision le monde tout couvert de pièges et de filets tendus par le démon pour perdre les âmes. Il s'écria en soupirant : « Qui donc pourra échapper à ces périls ? » Une voix lui répondit : « Les âmes humbles seules. »

3620. Carloman, roi d'Austrasie, ayant pris la résolution de fuir la gloire mondaine, alla avec un de ses officiers, s'enfermer au mont Cassin, sans se faire connaître ni l'un ni l'autre. L'abbé donna à Carloman l'emploi d'aide à la cuisine ; et comme il s'en tirait mal, le cuisinier, impatient, s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet. Mais cet outrage s'étant renouvelé une seconde fois, l'officier qui était présent, n'y tint pas, et il frappa rudement le cuisinier. Ce dernier alla se plaindre à l'abbé, qui fit appeler Carloman et l'officier coupable. Celui-ci pour s'excuser, dit : « Comment aurais-je pu souffrir qu'on outrageât ainsi l'homme le plus distingué par sa vertu et sa noblesse ? » On lui ordonna de s'expliquer ; et, montrant son maître : « Voici, dit-il, Carloman, roi des Francs, qui pour l'amour de Jésus-Christ a renoncé à son royaume. » Alors tous les moines se jettent aux genoux de Carloman, qui tombe aussi à genoux devant eux, cherchant à leur persuader qu'il n'était pas ce qu'on disait, mais un grand pécheur. Pour satisfaire son humilité, l'abbé dut lui confier les emplois les plus bas du monastère, comme de garder les brebis et les oies. Un jour qu'un loup lui avait emporté une oie. « Comment, dit-il, eussé-je conduit et défendu un royaume, moi qui ne sais même pas garder des oies ? »

3621. L'empereur Charles le Gros se rendit un jour au couvent de Saint-Gall ; en Suisse, pour consulter le savant moine Notker, en qui il avait grande confiance. Le chapelain de l'empereur était jaloux ; et un jour que Notker lisait dans le chœur, il chercha à le confondre en lui posant devant plusieurs personnages de la suite du monarque, cette question: « Qu'est-ce Dieu fait dans le ciel ? » Notker répondit : « Sûrement il humilie les orgueilleux et exalte les humbles. » C'était une prophétie. Le Chapelain fit le lendemain une chute de cheval dans les circonstances les plus humiliantes.

3622. Louis XI, roi de France, parlait familièrement à tout le monde ; et quand on lui reprochait de ne pas assez garder son rang, il répondait : « Lorsqu'orgueil chemine devant, honte et dommage suivent de près. »

3623. Aussi saint Dominique, qui avait dans le diocèse de Toulouse un grand nombre d'admirateurs de sa vertu et de son éloquence, se retira-t-il dans le diocèse de Carcassonne ; et quand on lui en demanda la raison : « J'aime mieux, dit-il, les ennemis que j'ai ici, que les admirateurs que j'avais à Toulouse. » (V. n. 2652 et suiv.)

3624. L'orgueilleux Aman était devenu, à force de ruses, le favori du roi Assuérus, qui le fit assoir sur un trône presque aussi élevé que le sien, et ordonna que tous se prosternassent devant lui. Le Juif Mardochée ne voulut jamais lui rendre un honneur, qu'il réservait à Dieu seul. Aman, indigné, voulut perdre toute la race juive : et déjà il avait fait préparer pour Mardochée une potence ; mais le roi ayant lu les annales de son règne, y trouva rappelés les services que lui avait rendus Mardochée, qui avait déjoué une conspiration tramée contre sa vie. Il demanda quelle récompense il avait reçue. Quelques légers présents, lui répondit-on. Alors Assuérus donna ordre à Aman de le revêtir de vêtements royaux, de le faire monter sur le cheval du roi, de conduire lui-même le cheval par la bride, en criant: « Ainsi sera honoré celui que le roi veut honorer. » Aman rentra tout confus. Mais il lui arriva bien pis: le roi ayant appris qu'il voulait faire périr tous les Juifs, ordonna de l'attacher à la potence qu'il avait préparée pour Mardochée.

3625. « Quiconque ne hait point en soi cet amour-propre et cet instinct qui le porte à se mettre au-dessus de tout, est bien aveugle, puisque rien n'est si opposé à la justice et à la vérité. Car il est faux que nous méritions cela ; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire.

«Cependant nulle autre religion que la chrétienne n'a remarqué que ce fût un péché ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner des remèdes.» (Pascal. *Pensées.*)

3626. « Nous sommes faits de la matière la plus vile, le limon de la terre. C'est au milieu des cris que naît le pauvre enfant, privé de tout, et ayant besoin de tout. Les autres animaux, observe Pline le naturaliste, naissent avec chaussures et vêtements, c'est ou la laine, ou les plumes, ou la fourrure, ou les écailles, ou les coquilles ; jusqu'aux arbres qu'une et quelquefois plusieurs écorces défendent. Il n'y a que l'homme qui naisse dans le dénûment le plus complet. Et cependant, quand il aura grandi, il trouvera trop petit le monde il où n'a rien apporté. Les animaux savent vite se procurer ce qui leur est nécessaire, et ils le savent par le seul instinct de la nature. Il ne leur faut pas de maître pour apprendre à marcher, à nager ou à voler. Mais nous, que savons-nous que nous n'ayons appris ? Que de jours avant de pouvoir marcher ? que de leçons avant de pouvoir parler ? Nous ne saurions même pas manger, si on ne nous l'avait montré. Je ne connais qu'une chose que nous fassions par nous- mêmes : c'est pleurer. Ce rire qui nous est si naturel ne nous devient possible que longtemps après avoir pleuré, tant il est vrai que nous sommes plutôt faits pour les larmes que pour la joie ! O folies des humains ! s'écrie à ce propos un sage, avec une si basse origine ils s'imaginent être nés pour le faste et l'orgueil !

« Mais ce corps dont vous faites un si grand cas, je voudrais bien, si beau qu'il vous paraisse, que vous l'examiniez de près. Voyons, s'il est autre chose qu'un vase à l'action délétère qui dissout et corrompt bientôt les plus délicates liqueurs ? N'est-ce pas un amas d'immondices couvertes à la surface d'une couche de neige ? (B. L. de Grenade.)

3627. Saint Ephrem avait passé de longues années dans la vie érémitique. Il se décida un jour à aller à Edesse, sa patrie ; et, avant d'y arriver, il pria Dieu de lui envoyer quelqu'un dans cette ville, pour lui faire connaître ses volontés sur lui, après avoir sollicité cette grâce à genoux, avec ferveur, il se releva avec la confiance d'avoir été exaucé, et entra dans la ville. Or la première personne qu'il rencontra, ce fut une femme de mauvaise vie, sur laquelle il jeta un regard de compassion. Cette femme le regardant avec effronterie : « Pourquoi, lui dit-il, me regardez-vous ainsi ? — Ne savez-vous pas, répondit-elle, que la femme a été tirée de l'homme ? J'ai par conséquent plus de raison de vous regarder que vous, car l'homme a été tiré de la terre et c'est elle qu'il doit regarder. Cette parole fut pour le saint une leçon dont

se servit pour tenir depuis les yeux toujours baissés, pour avoir toujours présent la pensée son néant, et faire de grands progrès dans l'humilité.

3628. C'est pour châtier votre orgueil que Dieu a permis que ce misérable insecte, ue vous foulez sous vos pieds, fût pour vous un instrument de torture. Quand vous ous abandonnez aux mouvements de l'orgueil, jusqu'à vous élever contre Dieu, ensez qu'un être condamné comme vous à la mort est pour vous un sujet d'épou- nte. Lorsque, oubliant que vous êtes homme vous méconnaissez l'homme, votre rochain, Dieu pour vous rappeller à votre néant, vous livre à la morsure d'un puceron. orgueil humain ! quelle raison as-tu de t'enfler comme tu le fais ? Un homme, otre semblable, s'est emporté contre vous ; votre orgueil s'irrite. Essayez de protéger otre sommeil contre les attaques des insectes ; et apprenez ce que vous êtes. Dieu ouvait, s'il eut voulu, réprimer l'orgueil du peuple égyptien, en lâchant contre lui s ours, les lions et les serpents ; il a mieux aimé en faire la proie des moucherons des grenouilles. (Saint Augustin.)

3629. L'orgueil est une folie : *Stultus fatua loquetur* (Gs. 32. 6.)Aussi voyons-nous que mme les fous nous font rire quelquefois, par les extravagances qu'ils disent et qu'ils font ; même les orgueilleux nous prêtent souvent à rire, par leurs discours pleins de nité, par leurs gestes affectés, par leur contenance composée, par la gravité étudiée leur démarche, par l'envie démesurée qu'ils font paraître d'être intimes en toutes oses et par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et de tout ce qui vient d'eux. Cette te de folie est même pire et plus honteuse que l'autre, dit saint Chrysostome, isqu'il y a du péché en l'une et qu'il n'y en a point en l'autre, et de là vient qu'on met encore une autre différence ; c'est qu'on a pitié des véritables fous, au lieu e ces orgueilleux excitent plutôt la risée et la moquerie que la compassion.

il est donc vrai de dire que les superbes sont des fous, et il est vrai encore que us en usons avec eux comme on en use ordinairement avec les fous : car, de même e quelque extravagance que dise un fou on demeure d'accord de tout ce qu'il dit, ur avoir la paix avec lui, et parce qu'on ne veut pas s'amuser à contredire un fou ; même se gardè-t-on bien pour la même raison, de contredire un homme vain orgueilleux.

On sait que les superbes, lorsqu'on leur donne quelque charitable avis pour leur rrection, sont comme les fous et les frénétiques, qui crachent au visage de celui il leur présente une médecine pour les guérir. C'est pourquoi, comme personne ne ut acheter des inimitiés et des querelles, on ne dit rien qui puisse déplaire à celui qui l'on parle. Au contraire, on se déguise si bien devant lui, que comme il est jà très persuadé de lui-même, il reçoit pour vraies toutes les fausses louanges qu'on donne et par là on peut voir quelle folie c'est de faire quelque fondement sur les anges des hommes, puisque nous savons que ce n'est que compliment, c'est-à-dire e déguisements, que flatterie et que mensonge ; car ils interprêtent eux-mêmes ce ot comme venant de ce qu'on ment pour accomplir les devoirs de la civilité.

3630. Cromwell, qui tint quelque temps entre ses mains l'empire de l'Angleterre, sistait à un triomphe préparé pour lui. « Voyez donc quel concours vous attirez, dit-on. — Il serait encore plus grand, répondit-il, s'il s'agissait de mon supplice. » Lorsque le meurtre d'Urie eut appelé la vengeance divine sur la tête de vid, et que ce prince, les pieds nus, la tête voilée, et fuyant devant Absalon, avissait la pente du mont des Oliviers, les serviteurs qui l'accompagnaient avaient tête voilée et pleuraient comme leur maître. Or si, en ce moment, l'un de ses ns fût demeuré à cheval, à coup sûr, il se fut rendu coupable d'orgueil et d'in- nvenance. Le roi des anges et des hommes s'est tellement abaissé, non à cause ses crimes, mais des nôtres, qu'Isaïe l'appelle le dernier des hommes (Isaie liii, ; et moi, misérable créature, couverte de toutes sortes de vices, je me glorifierais r la terre, et me complairais dans de grandes et superbes pensées! (B. L. de renade.)

« De même que les pauvres apprécient mieux leur dénûment en contemplant les magnificences des rois; de même l'âme s'humilie en lisant les exemples illustres et les vies vénérables des saints. » (Saint Jean Climaque.)

3631. La bienheureuse Marie des anges, d'une illustre famille du Piémont, étant encore dans le monde, méditait un jour sur les soufflets qu'un valet donna à Notre-Seigneur. Cette méditation l'embrasa du désir de recevoir le même affront pour l'amour de lui. La cloche d'une église de Turin sonne à cet instant, annonçant la bénédiction du Saint-Sacrement. Elle y va avec sa mère et sa sœur. Quand le prêtre, la bénédiction donnée, se retourne vers l'autel, un inconnu s'approche de la Bienheureuse et lui applique un soufflet tel que le bruit en retentit dans toute l'église. On s'empresse autour d'elle pour la consoler; mais elle remercie Dieu de cette grâce, en sorte qu'on la prend pour une innocente, nouvelle humiliation dont elle est fière. Quel exemple! Méditons la vie et la mort de Notre-Seigneur, et l'humilité nous deviendra facile. Qui ne voudrait être humilié pour l'amour de celui qui subit tous les outrages pour l'amour de nous?

3632. Qui n'admirerait l'amour des humiliations qu'a fait paraître saint Alexis, Fils unique d'Euphémien, riche patricien de Rome, qui n'avait pas moins de mille esclaves à son service, marié à une jeune fille de la plus haute noblesse et de la plus grande fortune, le jour même de ses noces, il partit en secret pour l'Orient, où il resta pendant dix-sept ans, inconnu et mendiant son pain. Au bout de dix-sept ans, il fut ramené à Rome par une tempête et inspiré d'aller vivre d'aumône dans le palais de son père, qui, à sa prière, ne le reconnaissant plus, le logea sous un escalier. Là, pendant dix-sept ans, vivant comme un mendiant, il dut subir de la part des esclaves de son père toutes sortes d'avanies. On alla jusqu'à lui arracher les cheveux ou la barbe, jusqu'à jeter sur lui les lavures de la vaiselle. Il lui eût suffi de dire un mot pour se soustraire à ces opprobres, il aima mieux les souffrir jusqu'à la mort.

3633. Saint Sinoës était un solitaire de Scété, et après saint Antoine un des hommes les plus remarquables du désert. Un moine lui disant un jour: « Mon Père, je me considère comme étant toujours devant Dieu; » il lui répondit: « Ce n'est pas assez, mon fils, il faut aussi vous considérer comme étant au-dessous de toutes les créatures. Cela sert efficacement à acquérir l'humilité. » Saint Pierre de Luxembourg, cet ange terrestre qui fut évêque de Metz à seize ans et cardinal à dix-sept ans, et qui mourut à dix-huit ans, répétait souvent: « Méprisez le monde, méprisez-vous vous-mêmes, réjouissez-vous dans le mépris de vous-mêmes; mais gardez-vous de mépriser qui que ce soit. »

3634. Saint Louis avait l'habitude de laver les pieds aux pauvres, tous les samedis. Un jour, il demanda au prince de Joinville, s'il ne lavait pas les pieds aux pauvres le jeudi saint. « Assurément non! je ne laverai jamais ces vilains. » — « Ce n'est pas bien, dit le roi, je vous prie pour l'amour de Dieu et de moi de vous accoutumer à les laver. »

3635. **Autre plan. — Connaissance de soi-même.** *(D'après saint Thomas de Villeneuve.)* — *Tu quis es?* Qui êtes-vous? (Saint Jean I. 19.) Thème bien court, mais vaste océan de vérité! Plût à Dieu que vous comprissiez ce *tu quis es*, qui êtes-vous? Cela vous servirait plus que toutes les sciences et les bibliothèques du monde! De quoi vous sert, en effet, de connaître les mouvements des cieux, les influences des astres, les propriétés des herbes, les qualités et les espèces des animaux et toute la nature, si vous vous ignorez vous-même? Saint Bernard disait au pape Eugène: « Que votre étude commence par vous, et se termine à vous; soyez à vous-même le premier et le dernier. Vous n'êtes point doué de la sagesse si vous n'êtes pas tout entier à vous-même. » Voilà que vous êtes occupé de votre maison, de votre héritage, de vos affaires, de vos familles, des bêtes qu'il y a dans

votre étable, et il n'y a que vous que vous négligez! Vous donnez à toutes les autres choses une partie de votre journée, de votre vigilance, et aucune à vous-même? Vous êtes la seule chose que vous estimez assez peu pour n'en daigner jamais prendre aucun soin. O âme misérable! que fais-tu en errant ainsi par curiosité hors de toi-même? Tu es répandue, divisée de tout côté et tu es éloignée, exilée de toi-même? Recueille-toi, reviens à toi et demeure avec toi; ne sois pas comme l'œil qui voit tout et qui ne se voit pas lui-même. A quoi peux-tu mieux employer ton intelligence et tes méditations qu'à te connaître toi-même? Et qu'y a-t-il que tu puisses contempler avec plus de plaisir que toi-même? Je te le dis il n'est pas de pire ignorance que celle de soi-même!... Saint Augustin l'avait compris et voilà pourquoi il disait sans cesse à Dieu: « Seigneur, que je vous connaisse, que je me connaisse. » Dans ces deux sciences consiste la parfaite et véritable sagesse.

Or, voici les trois choses qu'il faut connaître de soi-même. Ce qu'on est par nature, ce qu'on est par profession, ce qu'on est par office.

I. Ce qu'on est par nature pour le corps et pour l'âme. 1.) Voulez-vous savoir ce que vous êtes quant au corps par la nature? Interrogez les morts et ils vous répondront: Allez auprès des tombeaux; au cimetière et vous le verrez! Vous n'avez pas besoin d'une autre école: *O que tu es vil et abject, ô homme! tu n'es que poussière et la proie des vers! Loin de toi, ô homme, un orgueil si déplacé, puisque tu aboutis à une telle fin!* (JOB. XXV. 6.) Enfle-toi, élève-toi tant que tu le pourras; que tu veuilles, que tu ne veuilles pas, telle est ta fin *naturelle.* Que tu sois roi, pontife, ou soldat, qui que tu sois, voilà ce que deviendra le corps que tu flattes tant. Pourquoi donc, misérables mortels, détournez-vous les yeux pour ne point voir? Pourquoi toujours dissimuler?... O lamentable cécité! *Le foin est séché, la fleur est tombée, et l'homme aussi vite et aussi promptement que le foin et la fleur a passé à son tour!* (ISAIE XL.) Voyez cette jeune personne éclatante de beauté, fraîche comme une rose naissante. Attendez un peu de temps et vous la trouverez vieillie, couverte de rides, difforme, hideuse, abominable! O jeune fille, dis-le moi, où est-elle ta beauté? Qu'est devenu cet éclat, cette fraîcheur, ce blanc, ce rouge, cet assortiment merveilleux! Qu'as-tu fait de ces agréments, de ce sourire, de cette joie, de cette légèreté, de cette vivacité des sens, de ce sel dans la parole? Le foin est séché la fleur est tombée. Cette rose toute belle, toute odoriférante est fanée à jamais! O femmes mondaines et misérables, qui employez tout votre art, tout votre temps à polir ce foin, à l'orner, à le farder, à le couvrir de riches vêtements, de bijoux précieux et d'autres puérilités, vous qui cherchez toutes les vanités avec tant d'empressement, qui en voulant plaire devenez comme les lacets du démon pour prendre les oiseaux, ou des toiles d'araignée pour prendre les insectes, comme si la corruption de notre nature que nous déplorons hélas! ne suffisait point, sans chercher encore d'autres artifices pour irriter les passions et fasciner les regards. O femmes, dis-je, que vous serez cruellement trompées à l'heure de la mort, lorsque vous verrez que vous avez perdu et votre vie et vos soins!...

La suprême sagesse consiste donc à connaître et à approfondir ce que nous sommes quant au corps par nature. Platon lui-même l'avait compris quand il disait: « La souveraine philosophie consiste dans la méditation

continuelle, assidue de la mort. » Mais ce n'est pas une moindre sagesse encore, que de se connaître par rapport à son âme.

2) Notre âme est en effet une ingénieuse et noble créature, un être perpétuel et immortel, très semblable à l'ange, fait à l'image de Dieu, destiné à le posséder et à habiter les cieux en la société des esprits angéliques. *Nous avons un trésor dans un vase d'argile* (Cor. II. 4.), dit saint Paul. O âme, si tu connaissais donc ton excellence, ta dignité, la gloire ineffable et le haut rang que tu dois occuper, comme tu dédaignerais de t'abaisser jusqu'à l'amour et à la poursuite des biens terrestres; comme tu aurais horreur de souiller ta beauté immortelle à la boue des débauches de cette vie ! Oh! comme tu mépriserais cette vaine fumée, ce vent inutile des honneurs de ce siècle!...

Vois-tu donc, ô homme, quel mal c'est de t'ignorer toi-même? Oh! apprends donc à savoir qui tu es! apprends la grandeur et la noblesse de ton âme, afin que ta vie soit telle qu'est elle-même ta nature! Tu es homme, mène donc une vie humaine, et ne dégénère pas en une vie de brute; vis comme un homme raisonnable par nature, et à qui la raison a été donnée comme une règle pour diriger ses actions; vis ta vie raisonnable; vis selon la règle naturelle, et qu'est-ce autre chose qu'une vie raisonnable, si ce n'est une vie adonnée à la vertu? Car qu'entend-on par vertu, sinon une habitude ou une action réglée par la raison? Vous le voyez, c'est la nature elle-même qui vous oblige à la vertu!

« O homme, te dit saint Ambroise! vis selon ton espèce; n'altère pas ta nature; veux-tu savoir qui tu es? L'apôtre te le dit: *Nous sommes de la race de Dieu.* (Act. XVII.) Et saint Bernard ajoute: Le bois répond à son espèce, et toi tu ne réponds pas à la tienne. Le grain de froment jeté en terre conserve sa qualité, et toi tu dégénères de la tienne. Les fruits ne trompent point la vérité de leur semence, et toi tu altères la pureté de ton âme, la vigueur de ton esprit, la chasteté de ton corps. Etant homme tu ne rougis pas de mener une vie animale; de manger, de boire, de dormir, de te livrer aux basses passions comme la brute! A quoi bon, je te le demande, es-tu doué d'une âme raisonnable? Certainement c'est en vain que tu l'as reçue, comme dit le Psalmiste: *Car elle est oisive et inutile. L'homme est mort en toi, il n'y a que la brute qui vit.* (Ps. 23.) Tu n'as que la figure d'un homme; pour tout le reste tu es une brute. Quelle vileté de sentiments! quelle abjection, que de misère! — Diogène avait raison de chercher en plein midi *un homme*, avec un flambeau, il ne trouva que des brutes.

Nous avons donc vu ce que nous sommes par nature; il nous reste à étudier ce que nous sommes par profession ou condition.

II. *Nous sommes chrétiens.* Et qu'est-ce être chrétien, sinon être disciple du Christ, de l'école du Christ, soldat du Christ, imitateur du Christ. C'est là en effet la règle que vous avez embrassée tous, savoir le christianisme. D'où il suit que votre vie doit être une vie chrétienne. Or, pour qu'elle le soit, il faut considérer trois choses: la profession en elle-même, la règle qu'on professe, et l'exemple de la règle à laquelle on doit se conformer.

1° Votre profession est très relevée en elle-même; et je crois que vous tremblerez si vous la considérez bien. Voyez, dans le baptême, lorsque vous avez choisi cette profession et que votre parrain, se faisant votre caution répondit pour vous devant Dieu et devant l'église, on vous demande

d'abord : Renoncez-vous à Satan et à toutes ses pompes ? Et par leurs bouches vous avez répondu : J'y renonce. Car vous ne pouviez servir Dieu et le Démon en même temps. Ayant donc renoncé à Satan, vous avez été mis au nombre de la famille du Christ. On vous a plongé dans l'eau et vous avez été enseveli avec le Seigneur, pour ne vivre que pour lui seul, lui qui a donné sa vie pour vous, et voilà que vous êtes mort au monde. On vous a oint ensuite du saint chrême et de l'huile sainte, et vous avez été consacré comme le tabernacle, le domicile, le sanctuaire perpétuel de la Divinité. On vous a revêtu d'une robe blanche, et par là est signifiée l'innocence que vous avez retrouvée dans le baptême, qui vous a lavé de la souillure d'origine. On vous a remis un flambeau allumé, qui présentait la foi appuyée sur la charité, et vous avez promis de la conserver ardente et brûlante jusqu'à la mort. — Voilà votre profession, y êtes-vous fidèle ? Voyez, considérez-le. Certainement vous n'avez rien fait de ce que vous avez promis au Christ.

(Expliquer chacun des articles ci-dessus, et puis dire :)

« Ainsi donc vous vivez comme si vous aviez précisément voué le contraire. Et vous n'avez eu aucun souvenir jusqu'ici ni de vos vœux ni de vos promesses. Mais que direz-vous donc au jour du jugement ? Chrétien seulement de nom et de profession, païen de vie et de mœurs. As-tu bien osé, ô profane, mentir de la sorte au Christ et tromper ainsi le Saint-Esprit ? Ne sais-tu pas la punition qu'il a fait essuyer à Ananie et à Saphire ? Mais passons à la règle que vous avez embrassée ; vous ne l'avez observée qu'en peu de points et peut-être en aucun. 2° Votre règle c'est l'Evangile : c'est la règle la plus parfaite, la plus pure, la plus étroite. Elle te paraît large, elle ne l'est pas. Car, si nous en croyons saint Augustin, toute la vie d'un chrétien, s'il vit selon l'Evangile, n'est qu'une croix ! *Ceux qui sont à Jésus-Christ,* dit saint Paul, *doivent crucifier leur chair avec ses vices et ses convoitises.* (GALAT. 5.) »

« Mais croire, professer et vivre cependant d'une manière tout opposée, n'est-ce pas la pire de toutes les folies ? — Aureste, venons au troisième article ; comment suivez-vous l'exemplaire de cette règle, c'est à dire Jésus-Christ ?

3° Ici je n'ai pas besoin de chercher ; non seulement vous ne l'imitez pas, mais vous vivez d'une manière toute contraire à ses exemples. Le Christ dans la pauvreté, vous dans les richesses ; le Christ dans l'humilité, vous dans les honneurs ; le Christ dans les fatigues, vous dans les délices ; le Christ dans les souffrances, vous dans les plaisirs et les voluptés criminelles . . . Vous lui êtes tout opposé ! Vous êtes un Antéchrist ! Et vous voulez cependant régner avec le Christ ? . . . Voilà ce que vous êtes par votre profession. — Or, combien éloigné vous êtes de votre profession ! O hypocrite ! Ne faites-vous pas attention à ce qui est écrit : *Quiconque pèche contre la loi,* sera jugé par la loi (ROM. II. 12) ? Ta profession, si tu ne changes pas de vie, sera ta condamnation. C'est un grand honneur d'être chrétien, mais c'est une chose difficile d'être parfait et bon chrétien.

III. Il nous reste maintenant à connaître ce que nous sommes par office ou par état.

Sans doute, on n'a pas peu fait quand on a vécu selon la loi de nature, qu'on a été un homme intègre et parfait ; on a fait encore davantage, si on a vécu en bon chrétien et en vrai catholique ; mais il reste encore à

satisfaire à d'autres devoirs si vous avez un état. Car combien d'excellents hommes et de vrais chrétiens se seraient sauvés dans un état inférieur et humble qui se sont perdus, soit par ignorance, soit par négligence dans de hautes dignités ! »

Il passe en revue les divers états, et nous le quittons pour le retrouver à la péroraison.

« Voilà donc les choses qu'il faut connaître, ô homme, pour voir si tu réponds aux privilèges de ta nature, de ta profession, de ton état. Voilà ce qu'il faut attentivement considérer et placer souvent sous tes yeux, afin de bien t'examiner toi-même et de ne pas vivre à la façon des bêtes brutes, *car ceux-là*, dit le Psalmiste, *sont conduits à l'enfer comme un troupeau de brebis.* (Ps. XVIIIL.)

Oh ! si vous vous rendiez souvent ce compte à vous-même, si vous vous présentiez ainsi vous-même à vous-même et si vous repassiez soigneusement et en entier l'histoire de votre vie ! oh ! que de fruits naîtraient de cette considération ! Certainement vous vous humilieriez, vous connaîtriez vos défauts, vous les déploreriez, vous les corrigeriez, vous guéririez les blessures de votre âme, vous vous offririez à Jésus-Christ tout jugé, non à juger, et vous éviteriez la damnation, mais non etc., etc.

Cependant, non seulement rien n'est plus utile que cette connaissance de vous-même, mais encore rien n'est plus doux, plus agréable ! Je vous le dis en vérité, il n'y a point pour l'homme juste d'histoire plus intéressante que son histoire propre. Oh ! lorsqu'il considère tous les bienfaits qu'il a reçus de Dieu, les maux qu'il a évités et les miséricordes divines qu'il a éprouvées, lorsqu'il se voit délivré de son premier aveuglement, affranchi de la servitude des passions et des vices, dégagé du nuage obscur qui couvrait son esprit et qu'il se voit placé dans le jour le plus serein de la lumière de la foi, oh ! comme il est heureux, comme il tressaille de joie, comme il rend grâces à Dieu ! comme il invite toutes les créatures de se joindre à lui, trop insuffisant qu'il est, pour louer le Seigneur ! Comme il s'enflamme d'amour pour son bienfaiteur !.... C'est pourquoi, veuillez m'en croire, entre toutes les connaissances il n'en est point de plus utile et de préférable à celle de soi-même parce que par elle vous parviendrez à la vision que vous désirez ; vous irez *de vertus en vertus, vous ferez des degrés d'ascension dans votre cœur et vous contemplerez le Dieu de Sion dans sa gloire* (Ps. LXXXIII 7 et 8.) à laquelle nous conduise Jésus, fils de Marie.

3636. **Autre plan.** — *Délai de la conversion. Sur les quatre voix que Dieu fait entendre dans le désert pour ramener le pécheur.* (D'après saint THOMAS DE VILLENEUVE.)

Ego vox clamantis in deserto (LUC III. 4.)

« Dabord, le désert c'est le cœur du pécheur, car il offre les conditions d'un désert ; il est horrible, inculte et ne reçoit aucune semence qui fructifie ou qui soit utile, il ne produit que des épines et des chiendents, les sentiers sont tous couverts par les ronces épaisses des mauvaises pensées et des mauvais désirs, les bêtes sauvages et féroces, les serpents et les scorpions y habitent ; ce sera, avait dit Isaïe, *le lit des dragons et le pâturage des autruches* (Isaïe XXXIV). Enfin on ne trouve en lui que des glands pour les bêtes immondes, et la sécheresse, la stérilité, l'horreur et la frayeur. Quelle solitude

là où Dieu n'est pas! quelle sécheresse là ou la pluie céleste ne tombe pas! quelle stérilité là ou le soleil ne brille pas et où l'esprit saint ne cultive pas! C'est à ce désert cependant que le Seigneur ne cesse de parler, pour le convertir ; il emploie surtout quatre voix principales : la voix de la grâce et des bienfaits, la voix de la prédication, la voix de la correction, la voix de l'inspiration intérieure.

1° La première voix est celle du bienfait : par elle Dieu traite le pécheur avec bonté et bienveillance : il lui donne la santé, la prospérité des choses temporelles, les honneurs et les richesses, il fait que tout lui succède au gré de ses désirs pour voir s'il se convertira et s'il dira : Mon âme, il est juste que nous servions un Dieu si bon, si tendre et si généreux, qui nous traite avec tant de bienveillance..... Mais parce que nous sommes méchants et pervertis le contraire arrive ; car tous les bienfaits du Seigneur ne servent qu'à nous rendre pires, et de plus nous nous révoltons et lui insultons comme des serviteurs rebelles : la prospérité nous fait oublier notre bienfaiteur et ne sert qu'à nous rendre orgueilleux.... O ingratitude ! ô dureté des enfants d'Adam, et par quelle expression en rendre toute la noirceur ! Toutes les bêtes féroces sentent un bienfait et elles sont apaisées et elles s'adoucissent et s'apprivoisent par les bienfaits. Voyez le lion le plus farouche qui se joue avec son maître ! et l'ours indomptable, et l'éléphant monstrueux ; toutes les bêtes sauvages reconnaissent leur bienfaiteur et rendent grâces des bienfaits qu'elles reçoivent. Toi seul, ô homme raisonnable, comme une bête menaçante et la plus sauvage de toutes, comme la vipère vénimeuse, comme le basilic perfide, tu mords celui qui te nourrit, tu te soulèves contre ton maître, tu méconnais, tu blasphèmes, tu offenses ton bienfaiteur. O férocité digne du dernier supplice, de quel côté que tu te tournes, tu entends la voix de la reconnaissance : toutes les créatures que sont-elles, te dit saint Augustin, sinon des voix de Dieu qui crient vers toi ? Le ciel te crie : ô homme, je ne roule que pour ton utilité et ton avantage ! Le soleil te crie : ô homme, c'est moi qui t'échauffe et qui t'éclaire ; je rends pour ton plaisir et ta consolation la terre au printemps comme un paradis ! La terre crie... etc., la mer crie.. etc. Reconnais ton bienfaiteur ! Mais nous, semblables aux animaux, qui mangent leur nourriture, tête baissée, nous n'écoutons pas ces voix. Reçois, rends, prends garde, nous crie la nature entière ; nous sommes insensibles, s'il n'y avait point d'autre péché sur la terre, l'ingratitude suffirait pour mériter le feu de l'enfer.

2° Mais parce que cette voix est obscure et n'est pas comprise de tous, le Seigneur en fait entendre une autre pour ramener le pécheur, c'est celle de la doctrine, de la prédication, par laquelle il exhorte lui-même le pécheur à revenir à lui ; car la voix de la prédication ne doit pas être regardé comme la voix du prédicateur ; mais comme celle de Dieu lui-même ; de là vient qu'il est dit : *Je suis la voix de celui qui crie* (JEAN I), c'est à dire, par moi qui ne crie pas, et ailleurs : *ce n'est pas vous autres qui parlez, mais l'esprit de votre père qui parle en vous* (MATTH. X), et enfin *qui vous écoute m'écoute* (LUC. X). C'est avec cette voix que Dieu ne cesse pas d'appeler les pécheurs et il ordonne par Isaïe : *de ne point cesser de crier, d'élever la voix comme une trompette, de reprocher à son peuple ses crimes et à la maison de Jacob ses iniquités* (ISAIE XVIIIL). O miséricorde divine ! vous connaissez tous quelle a été la puissance de cette parole : par la prédication il a converti l'univers,

maintenant elle est faible en apparence et ils sont en petit nombre les pécheurs qu'elle ramène !

3° C'est pourquoi, de nos temps, le Seigneur emploie souvent un autre langage, une autre voix, savoir, celle de la correction, du châtiment ; le Seigneur excite donc le pécheur en le châtiant, il voit qu'il est sourd à la voix de la prédication, il multiplie les fléaux et les adversités, il envoie les maladies, les revers, les afflictions au pécheur afin de le faire revenir à lui. C'est ainsi que nous avons coutume nous-mêmes de réveiller ceux qui sont, plongés dans un profond sommeil en les secouant et les frappant avec la main. Dieu en fait de même, il frappe pour voir si enfin ces revers nous ouvriront l'esprit. Mais hélas ! les uns ouvrent les yeux, disant : J'ai péché j'ai commis le mal, et peu de temps après ils retombent dans leur premier sommeil ; les autres se lèvent, se réveillent, se proposent de renoncer au péché, de renoncer aux occasions, de restituer leurs usures, ils se confessent, mais ils diffèrent chaque jour et n'exécutent jamais. Demain, disent-ils, demain, et ce demain ne vient jamais, et tout en différant, la mort approche et l'enfer les dévore ; d'autres sont tellement retenus dans leur léthargique sommeil qu'ils ne sont pas même réveillés, et c'est étonnant de voir comment la main du Seigneur s'appesantit sur eux, les frappe rudement et comment eux, trompés par le sommeil du péché, ne veulent point se corriger, mais s'y livrent sans frein et avec plus d'ardeur... Malheur à nous, mes frères, car nous sommes ainsi aujourd'hui !... O Seigneur, que vous appesantissez bien votre main sur nous ! que de fléaux, que de calamités ! et personne ne revient, personne ne veut faire pénitence, nous sommes devenus insensibles et plus nous sommes châtiés, plus nous devenons insensés.

4° Que reste-t-il à ce pécheur audacieux et endurci ? Rien, sinon la voix toute puissante et l'inspiration intérieure : de là ce que le psalmiste a dit : Le bruit de votre tonnerre a retentit dans la roue (Ps. LXXVIII, 19), c'est-à-dire dans le pécheur, car le pécheur est une roue, car il tourne et retourne sans cesse dans le péché ; c'est pourquoi la voix de Dieu effraie la roue pour qu'elle cesse de rouler dans les péchés ; elle est comparée au tonnerre, parce qu'elle est terrible et toute puissante pour pénétrer dans les oreilles les plus sourdes.

C'est cette voix qui convertit Matthieu, Paul, Madeleine, le Publicain, voix qui est appelée un *feu*, une *grêle*, un *marteau* par le Prophète Jérémie ; un feu comme lorsqu'il mit par elle de l'amour dans le cœur de Madeleine et lorsque les apôtres disaient, sur le chemin d'Emmaüs : *Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous-mêmes pendant qu'il nous parlait sur la route* ? (LUC. XXIV) une grêle, lorsque, par les reproches et les vives remontrances, il ramène comme il fit en disant à Paul : *Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu ? Il est dur pour toi de résister à l'aiguillon dont je te perce* (ACTES 5) ; par le marteau, lorsqu'elle annonce des souffrances, qui vont façonner le pécheur et l'amollir au gré des desseins de Dieu. *Je lui montrerai combien il aima à souffrir pour mon nom* (IBID. VI) ; je dis que cette voix est très forte, car qui est-ce qui peut lui résister ? Dieu alors reproche en Dieu, et je vous le déclare, il serait plus facile alors de soutenir les reproches du monde entier ; car être lié à une colonne au milieu d'une place publique, exposé à tout un peuple, ce n'est rien auprès de tels reproches de la part du Seigneur, *cette correction brise les os de l'homme*,

comme dit Job (33) : elle est insoutenable, mais à la fois aimable et désirable. David demandait au Seigneur, *de ne pas se taire en lui*, au moins (Ps. 27) : je veux lui disait-il, que vous m'affligiez, je veux que vous m'accabliez de reproches, car qui ne sait que c'est le signe d'un grand amour.

Ainsi par la première voix, Dieu inspire la honte et fait naître l'amour par la considération de ses bienfaits.

Par la seconde, il inspire une crainte salutaire.

Par la troisième, il réveille du sommeil et fait sentir sa main.

Par la quatrième, il fait que ne pouvant plus se tromper ni soutenir ses reproches, on se rend enfin et on demeure entièrement en lui. Voilà les voix du Seigneur, celles par lesquelles il parle au désert : *Si vous les avez entendues aujourd'hui,* dit l'Apôtre, *gardez vous donc d'endurcir votre cœur* (Ps. 94).

3637. **Autre plan.** — Avec le texte de l'Evangile : *Medius vestrum stetit quem nescitis*. On pourrait parler de l'Eucharistie, nº 795 ou 2470 et inviter à la recevoir pour les fêtes de Noël et à s'y préparer et faire remarquer qu'en ce jour l'Eglise permet aux prêtres de communier trois fois ce qu'elle ne fait pas même au jour de l'Institution de l'Eucharistie pour montrer combien elle désire voir ses fidèles enfants communier. Ne soyons pas de ceux qui refusèrent l'hospitalité à Dieu venant sur la terre ; et qu'il ne soit pas vrai encore une fois de dire : *Sui eum non receperunt.*

3638. **4me Dimanche de l'Avent.** — Avec le texte de l'Evangile : *Parate viam Domini,* on pressera les fidèles à se disposer à recevoir Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie, et pour cela de bannir le péché qui est le grand obstacle à la venue de Dieu en nos âmes. Afin de vous faire haïr le péché mortel, nous allons vous dire l'offense qu'il fait à Dieu (nº 1498.).

Lorsqu'un roi revient d'une expédition lointaine dans son royaume, c'est une joie, un concours, une fête indicibles. Le Roi de gloire va bientôt venir dans le monde. Il apporte en foule non des biens matériels et périssables, mais spirituels et incorruptibles, la grâce, la justice, la rémission des péchés, les consolations de l'Esprit-Saint, la paix véritable, le salut des âmes et une félicité sans nuage : et tous ces biens, il est prêt à les donner libéralement à tous ceux qui le recevront avec un cœur pur et fidèle. Y a-t-il quelqu'un qui refusât de recevoir un si grand prince, de jouir de tant de richesses ? Pourrait-on négliger une telle occasion de salut ? En toutes choses, l'habileté consiste à saisir les moments favorables. Un bon général ne laissera pas échapper l'occasion de surprendre l'ennemi : le laboureur profitera du temps le plus propice à la moisson ; le matelot mettra à la voile, dès que le bon vent commencera à souffler. Et nous, pourrions-nous avoir un moment plus favorable que celui-ci pour obtenir la grâce divine ? Au jour de Noël, les anges ne se contentent pas de proclamer la gloire du Seigneur ; ils annoncent encore la paix aux hommes de bonne volonté. Les rois de la terre ont coutume de célébrer le jour de leur naissance par de somptueux festins, par d'abondantes largesses. Le malheureux Hérode, au jour de sa naissance, est disposé à donner à une jeune fille la moitié de son royaume. Pensez-vous que le Roi du ciel, au jour de sa naissance, qui est un si beau jour, comble ses fidèles sujets de moindres ferveurs ? (B. L. DE GRENADE.)

N. B. — En terminant, on recommande avec instance la confession avant la Noël, et on presse les parents, les maîtres d'envoyer à confesse, leurs enfants, leurs serviteurs et de leur donner l'exemple.

3639. **Dimanche dans l'octave de la Noël.** — A propos de ces paroles de l'Evangile : *Puer autem crescebat... et gratia Dei erat in illo.* (LUC, II.) On peut donner le sujet suivant: **Pourquoi Dieu s'est fait enfant et a eu une mère?**

Pour sa gloire et pour notre instruction.

3640. I. *Pour sa gloire.* Sa gloire consiste à manifester et à faire connaître ses perfections, et en se faisant enfant, il a fait reluire admirablement sa puissance infinie, sa sagesse incompréhensible et sa bonté ineffable. La puissance de Dieu a coutume de se montrer, non pas à faire simplement de grandes choses, mais à les faire par de faibles instruments. Il disait à Pharaon : *Posui te ut ostendam in te fortitudinem meam, et narretur nomen meum in omni terra :* Je vous ai choisi pour montrer en vous ma force et mon pouvoir, et par ce moyen me rendre célèbre par toute la terre. En quoi montra-t-il sa puissance contre Pharaon ? en ce qu'il lui fit la guerre par des moucherons. Les Egyptiens qui avaient été aveugles et insensibles à toutes les autres plaies, et qui n'avaient point reconnu la main de Dieu, voyant cette armée volante, la reconnurent et s'écrièrent: *Digitus Dei est hic :* Le pouvoir de Dieu agit ici, on n'en peut plus douter.

Et quand la vaillante Judith demanda l'assistance du ciel contre Holopherne et son armée, elle disait à Dieu que ce lui serait une grande gloire, s'il le défaisait par la main d'une femme : *Erit hoc memoriale nominis tui, cum manus feminæ dejecerit eum ;* c'est donc un trait de sa puissance et un grand honneur pour lui qu'il fasse des choses si merveilleuses par la faiblesse d'un enfant. Il est conçu dans la chair, mais celle qui le conçoit demeure immaculée ; il ne se remue point dans le sein de la Vierge, mais il fait tressaillir de joie le petit saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère ; il est enfanté dans une étable, mais avec l'intégrité de celle qui l'enfante ; il est caché dans le coin d'une grotte, et le ciel le découvre ; il est couché dans une crèche, et il dépeuple le paradis pour se faire adorer par ses habitants ; il est entre deux animaux, et les anges publient et annoncent sa gloire ; il est immobile dans un berceau, et il étonne la ville de Jérusalem ; il naît en l'obscurité de la nuit, et les étoiles l'annoncent en l'Orient ; il tremble de froid, et il fait trembler de frayeur les Hérode ; il répand des larmes, et tous les enfants de la province répandent leur sang pour le mettre à couvert de la violence ; il jette des cris enfantins, et il remplit d'étonnement tous les voisins ; il est circoncis comme s'il était pécheur, et il se fait nommer le Sauveur de tous les pécheurs ; il ne parle qu'en bégayant, et il fait taire les oracles ; il est banni en Egypte, et il en bannit l'idolâtrie ; il est fugitif dans le désert, et il le peuple de saints anachorètes et le change en paradis terrestre ; il est sujet à sa mère, et il est victorieux des rois.

César disait par vanité : *Veni, vidi, vici ;* cet enfant peut dire avec vérité : *Nec veni, nec vidi et vici.* Il n'est point allé en Orient, il n'y a point vu les trois rois et il les a assujettis par une glorieuse victoire ; il les a obligés par une douce contrainte de venir se prosterner à ses pieds : *Tanto tempore*

in cœlis, tonavit et non salvavit ; in cunis vagiit et salvavit ; dit saint Chrysostome. Il a si souvent tonné en Orient, et les mages ne s'en sont pas remués ; il gémit et il pleure en une crèche, et il les fait sortir de leur pays. Il a fait tant de miracles dans l'Egypte, en l'air, dans l'eau, aux champs, aux maisons, à la cour, et il n'a converti personne ; il y passe son enfance dans un profond silence et sans aucun prodige, et il convertit tout ce royaume : *Mundum implet, in præsepio jacet ; sidera regit, ubera lambit ; ineffabiliter sapiens, sapienter infans, ita magnus in forma Dei, ita parvus in forma servi, ut nec ista brevitate magnitudo illa minueretur, nec illa magnitudine ista brevitas premeretur.* (S. Aug, ser. 27, de Tempore.) Cette divine enfance de Jésus a fait des choses plus grandes et plus miraculeuses que sa vie, plus que sa mort, plus que ses travaux, plus que ses prédications, que ses miracles, que sa résurrection et que tous les autres mystères ; c'est cette adorable enfance qui a allié ces deux prérogatives jusqu'alors incompatibles, la fécondité et la virginité ; elle a associé la maternité avec l'intégrité : si Jésus ne se fût fait enfant, il ne serait pas le fils d'une Vierge, il n'y aurait point de vierge-mère, effet si prodigieux et si incomparable, qu'aucun empereur ni faux Dieu n'a été si arrogant que de se l'attribuer, pas même par flatterie ou par imagination.

On a bien trouvé des empereurs qui se sont fait appeler les enfants de Dieu, les éternels ; il s'est trouvé des faux dieux qui se sont sottement vantés de gouverner les cieux, de lancer la foudre et de régir l'univers, mais jamais un seul qui ait osé se vanter d'être le fils d'une vierge ; cet honneur était réservé au Fils de Dieu ; mais cette enfance sacrée va bien plus loin en puissance dans sa faiblesse : elle ne fait pas seulement une vierge-mère, elle fait une mère de Dieu ; elle met en l'Eglise une grâce, un état et une dignité incomparablement plus grande et plus éminente que toutes les autres grâces que Jésus y a faites après l'Incarnation. Tout ce qu'il a prétendu, souhaité et accompli par ses voyages, ses travaux, ses sueurs, ses prédications, sa mort, sa passion, sa résurrection et ses autres mystères, c'est la conversion des pécheurs, la sanctification des âmes, c'est-à-dire de faire des enfants de Dieu par adoption ; et ne savons-nous pas, ne nous a-t-on pas souvent prêché que, d'être Mère de Dieu par nature est un ordre et un état sans comparaison plus grand, plus excellent, plus élevé et qui a un apanage et une suite de grâces plus éminentes que la qualité d'enfants de Dieu par adoption ? Or, c'est l'enfance de Jésus qui a établi cette divine maternité ; car si le mystère de l'Incarnation se fût accompli par voie de grandeur et de puissance et non par voie de conception et de naissance, si l'Homme-Dieu eût été formé comme le premier homme, sans naître d'une vierge et sans être enfant, il y aurait bien des enfants de Dieu par adoption, mais il n'y aurait point de mère véritable de Dieu.

3641. 2° Il exerce aussi par son enfance sa sagesse incompréhensible, il répare en nous sa grâce par les mêmes voies par lesquelles elle avait été ruinée ; il surmonte l'esprit malin par les armes dont il nous fait la guerre ; il nous donne la vie par les mêmes instruments par lesquels notre ennemi nous avait donné la mort. *Ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret.* Une femme avait été le commencement de notre ruine, une autre femme est le commencement de notre salut. La parole mensongère qui portait la mort, s'était insinuée au cœur d'Eve, la parole véritable qui portait la vie s'est

insinuée au cœur de Marie, afin que ce qui était perdu par le sexe féminin, fût sauvé par le même sexe. Eve avait cru follement au mauvais ange, Marie sagement au bon ange; la faute qu'Eve a commise par sa crédulité trop légère, Marie l'a effacée par la prudence de sa foi, dit Tertullien.

Il est vrai que Jésus était plus que très suffissant pour notre salut, car tout notre bonheur vient de lui, mais il n'était pas convenable qu'il n'y eût que le sexe viril qui fût employé à cette œuvre; il était plus à propos que les deux sexes contribuassent à notre réparation, puisque tous deux avaient coopéré à notre ruine. Eve a été si cruelle qu'elle a servi à l'esprit malin pour jeter au cœur de l'homme le poison mortel du péché; Marie a été si fidèle qu'elle a présenté aux hommes et aux femmes l'antidote de salut; celle-là a été un instrument de séduction, et celle-ci un organe de propitiation; celle-là a suggéré la prévarication, et celle-ci nous a apporté la rédemption. Allez, Eve, allez à Marie; que la mère s'adresse à sa fille, que la fille réponde pour la mère, qu'elle efface son opprobre, en satisfaisant pour elle; car si l'homme est tombé par la folie d'une femme, il a été relevé par la piété d'une autre femme. Que disiez-vous, Adam, quelle excuse apportiez-vous au Créateur lorsque vous lui disiez: La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté de ce fruit et j'en ai mangé? Cette excuse est une parole de malice qui n'efface pas votre faute mais qui l'augmente; mais la sagesse de Dieu a surmonté cette malice; trouvant dans le trésor inépuisable de sa bonté le sujet de vous pardonner, qu'il devait et désirait trouver en l'humble confession de votre crime, il vous rend une seconde Eve au lieu de la première, une très sage au lieu de la sotte, une très humble au lieu de l'orgueilleuse, une qui vous présente le fruit de vie au lieu du fruit de mort que la première vous avait donné; changez donc de discours et, au lieu de votre excuse malicieuse, rendez des actions de grâces et dites à Dieu: La femme que vous m'avez donnée m'a présenté le fruit de vie, j'en ai usé et il m'a vivifié.

3642. 3° La bonté ineffable de Dieu se montre encore admirablement en ceci: car se faisant homme par voie de naissance, il se communique et fait du bien à tout ce qui appartient à la nature humaine: s'il se fût incarné par voie de création et non de génération, il eût bien honoré le sexe qu'il a pris en union personnelle; mais se faisant homme par voie de naissance, il a encore honoré, ennobli et sanctifié le sexe féminin, choisissant une femme pour l'accomplissement d'un si grand ouvrage; le Père éternel communiquant sa fécondité divine, le Fils empruntant d'elle le sanctuaire de son sein virginal pour y faire son séjour, et une partie de sa très pure substance pour en former son corps, et le Saint-Esprit se l'associant en l'opération d'un si haut ministère: *Ne quis forte sexus a suo Creatore se contemptum putaret, virum suscepit, natus est ex femina* (S. Aug. lib. de vera Religione, c. 16). Et saint Justin, martyr, en prend occasion de nous avertir que, depuis l'incarnation, nous devons honorer le sexe féminin, à cause de la proximité et de l'alliance qu'il a avec Dieu par ce mystère. Et dans saint Jérôme, en la vie de saint Hilarion, une femme demandant la charité à ce saint anachorète, lui apportait pour motif que celle qui avait porté le Sauveur était une femme. Si nous avions l'estime et le sentiment que nous devons avoir de nos mystères, quand une femme nous demande l'aumône, nous la lui donnerions, non par pure compassion naturelle, mais parce

qu'elle est du sexe de Marie, pour honorer et obliger en elle la Mère de Dieu. Cette dévotion serait bien fondée, et ce serait un acte de miséricorde et de religion tout ensemble; comme au contraire, quand une passion ou une tentation vous sollicite à vouloir outrager celle que Dieu vous a donnée en mariage, à déshonorer la femme d'autrui, à flétrir la pureté d'une jeune personne, par des paroles ou autrement, vous devriez penser : Si je le fais, j'offenserai le sexe de Marie, je désobligerai la Mère de Dieu, je lui donnerai sujet de s'irriter contre moi.

Disons encore que le Fils de Dieu voulait honorer toutes les révolutions et périodes de notre vie : s'il eût été homme fait dès le commencement de son Incarnation, comme il l'a été en l'âge de trente ans, il n'eût honoré et sanctifié que l'âge viril, et il a voulu sanctifier et déifier en lui l'enfance, la puérilité, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, et rendre hommage à Dieu, son Père, en tous ces états, pour suppléer à ce qui nous y manque à nous-mêmes; satisfaire pour les péchés que nous y commettons, consacrer toutes les actions de notre vie et nous donner sujet de l'honorer et l'imiter en toutes les périodes de ces âges auxquels il a daigné s'assujettir. Le cardinal de Bérulle qui nous a enseigné ces vérités et recommandé de les mettre en pratique, les avait puisées dans les pères anciens. Voici ce qu'en dit saint Irénée : *Omnes venit per semetipsum salvare, infantes, et parvulos, et juvenes, et seniores; ideo per omnem venit ætatem, et infantibus infans factus, sanctificans infantes; in parvulis parvulus sanctificans hanc ipsam habentes ætatem, simul et exemplum illis pietatis effectus et justitiæ, et subjectionis; in juvenibus juvenis, exemplum juvenibus factus, sanctificans Domino ut sit perfectus magister in omnibus.* (Saint Irénée l. 2 contra hæres. c. 39.) Pour donc vous conformer aux intentions et à la conduite du Sauveur, vous devez consacrer à ses âges et à ses années, l'âge et l'année où vous êtes; quand vous êtes adolescent, adorez son adolescence; quand vous êtes en la jeunesse, adorez sa sainte jeunesse et portez vos enfants à faire de même ou le faire pour eux s'ils n'en sont pas capables. En la première année de votre enfant, l'offrir à la première année de la vie de Jésus; la seconde à la seconde, et ainsi consécutivement; prier Jésus enfant, Jésus adolescent, d'influer grâce, sainteté et bénédiction à l'enfance, à la puérilité, à l'adolescence de votre enfant, et exhorter souvent celui-ci à honorer et imiter les vertus que Jésus a pratiquées en ces âges, comme l'humilité, le silence, la dévotion, la sobriété et l'obéissance.

3643. II. *Pour notre instruction.* Il a voulu nous apprendre : 1° le prix de la virginité, que Marie a tant estimée et que Dieu a couronnée en elle de la gloire de la maternité. O Vierge prudente, s'écrie saint Bernard, ô Vierge dévote, qui vous avait dit que la virginité était agréable à Dieu ? Quelle loi, quelle justice ou quelle Ecriture de l'ancien Testament avait jamais commandé ou conseillé de mener sur la terre une vie céleste et angélique ? Où aviez-vous lu ce que saint Paul a dit depuis, que la sagesse de la chair est une mort, ou qu'il n'avait point reçu de Dieu la commission de commander la virginité et qu'il en donnait seulement un conseil ? Mais vous n'en aviez ni commandement, ni conseil, ni aucun exemple devant les yeux : c'est que l'onction du Saint-Esprit vous instruisait, et que le verbe divin a voulu être votre maître avant que d'être votre fils; il a éclairé votre esprit avant que d'emprunter votre chair pour se faire homme en vous et par vous.

Vous vous consacrez à Dieu pour demeurer Vierge, et vous ne savez pas le dessein qu'il prend de vous faire sa Mère ; vous choisissez d'être méprisée de vos concitoyens et d'encourir la malédiction de la stérilité, et Dieu change cette malédiction en bénédiction, la stérilité en fécondité. Ouvrez donc votre cœur, sainte Vierge, et préparez votre sein, car le Tout-Puissant va faire de grandes choses en vous et pour vous ; en sorte qu'au lieu de la malédiction que vous pensiez encourir, vous serez estimée bienheureuse de toutes les nations ; et ne vous défiez pas de la fécondité, car elle ne fera point de tort à votre intégrité. Vous concevrez, mais sans péché ; vous enfanterez sans douleur, vous demeurerez vierge et vous aurez un fils. Mais quel fils ? Vous serez mère de celui qui a le Dieu tout-puissant pour son Père ; le Fils de la charité du Père sera la couronne de votre chasteté ; la sagesse éternelle et divine sera le fruit de votre sein virginal, et pour tout dire en un mot, vous enfanterez un Dieu et concevrez par l'opération du Saint-Esprit qui est Dieu. Voilà ce que dit saint Bernard à l'incomparable Vierge. (LE JEUNE.)

3644. 2° Pour nous enseigner les vertus de l'enfance chrétienne.

Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum cœlorum. — Que devons-nous donc imiter dans l'enfance pour mériter le ciel ? 1) *L'enfant ne connaît pas de déguisement ni d'artifice ; dictis credunt*, dit saint Hilaire, *et quod audiunt verum habent.* Simplicité dans la foi ; pas de cette philosophie orgueilleuse qui veut tout contrôler, douter de tout. Point de ces fourberies par lesquelles on trompe le prochain et dont on est dupe soi-même.

2) *L'enfant n'a point de haine. Non retinet memoriam injuriarum ;* dit saint Chrysostome, *sed eas inferentes adit ut amicos, ac si nihil factum esset, et quamvis a matre verberibus cœdatur eam semper quœrit.* Les vindicatifs n'oublient rien, ils fuient ceux qui leur ont fait quelque offense.

3) *L'enfant ne tient pas aux honneurs.* Il ne recherche pas la compagnie d'autres enfants d'une condition supérieure à la sienne. *Si reginam illi ostendas diademate ornatam*, dit saint Chrysostome, *non præfert eam matri, pannis detritis vestitœ, malletque illam incultam videre quam reginam mirifice amictam.*

4) *L'enfant se contente de peu. Nihil plus requirit quam necessaria, atque ut lacte repletus est, statim a mamma abscedit,* dit le même Père. Il fait autant de cas du verre que du cristal, du cuivre que de l'or, d'un faux rubis que d'un fin, il sacrifie volontiers les pierres précieuses pour une pomme.

5) L'enfant, *non eisdem quibus nos ærumnis premitur, nec pecuniarum jactura, rebusque similibus.* Il supporte en souriant toutes les pertes ; il ne redoute rien, pas même la mort. Au moment des guerres de la Vendée, un enfant, voyant un soldat de la Révolution brandir contre lui son glaive, se mit à sourire, et son sourire désarma son bourreau.

6) *L'enfant ne soupçonne pas* les autres capables de malice. Il ne scandalise pas.

7) *L'enfant est défiant de lui-même ;* il sait qu'il tient tout de sa mère, que sans son lait il mourrait de faim, qu'il périrait de froid si elle ne le réchauffait sur son cœur, qu'il tomberait à chaque instant si elle cessait de le soutenir ; aussi, dans le sentiment de sa faiblesse, ne veut-il jamais quitter sa mère. il ne cesse de la tenir par la main ou par ses vêtements. Si sa

mère le laisse pour un instant, il pousse des cris, il lui tend ses mains comme pour lui dire qu'il a grand besoin d'elle. Sentons-nous le même besoin de Dieu?

8) Cette défiance que l'enfant a de lui-même n'empêche pas qu'*il se confie entièrement à sa mère.* Il sait qu'il est aimé d'elle, aussi il ne craint rien quand il est avec elle. Le sein maternel lui semble un abri sûr, quand l'orage gronde, quand le poignard d'un assassin le menace; il ne craint pas la faim, sa mère lui fournit sa nourriture; il n'a pas peur de tomber tant qu'elle le soutient. Avons-nous la même confiance en Dieu? Pourtant, *quasi nutrix foveat filios suos; quasi nutritius portabam eos. Inter ubera portabimini..... Deponentes igitur omnem malitiam et omnem dolum, et simulationes et invidias et omnes detractiones, sicut modo geniti infantes, rationabile sine dolo, lac* (la grâce) *concupiscite ut in eo crescatis in salutem.* (I PET. II. 1., 2.)

3645. *A propos de l'épître : Misit Deus Filium suum ut adoptionem filiorum reciperemus.*

Du Chrétien.

Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. (I. Joa. III, 1.) *Exorde : le trait de la note 2 du nº 480 ou le nº 770.* Qu'est-ce donc que ce titre de chrétien tant estimé par les saints, quels privilèges nous confère-t-il, quels devoirs nous impose-t-il, quelles récompenses pouvons-nous en attendre?

3646. *Privilèges du Chrétien.* L'homme est grand par sa nature. *Minuisti eum paulo minus ab angelis, gloria et honore coronasti eum et posuisti eum super opera manuum tuarum.* Les autres êtres portent en eux des vestiges ou des traces de Dieu : l'homme est créé à son image, il a comme Dieu l'être, la connaissance et l'amour; son âme est intelligente et immortelle. Mais dans tout homme, l'image de Dieu est depuis la chute originelle, obscurcie et ternie par le péché, et nous naissons, *natura filii iræ.* Le baptême efface la souillure de l'âme, rétablit en nous l'éclat de l'image de Dieu, il élève l'âme par la grâce dont il l'embellit à la ressemblance de Dieu, il nous marque d'un caractère intérieur qui est le propre des enfants de Dieu par adoption. Le Père se penche vers l'âme baptisée et dit : *Hic est filius meus dilectus*; le Fils imprime en elle ses traits; le Saint-Esprit répand en elle la grâce. Le chrétien est de la famille de Dieu *domestici Dei; il est enfant de Dieu* non pas de nom seulement, mais en vérité, non pas seulement comme toute créature sortie des mains divines, mais comme Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le divin Sauveur est le Fils propre de Dieu; et, prenant notre nature, il nous a faits ses frères. Bien plus, il nous a faits les membres de ce corps dont il est la tête. Nous sommes comme une partie de lui-même, et nous avons droit par lui à être adoptés comme enfants de son Père céleste : *ut adoptionem filiorum reciperemus.*

Toutefois on ne peut avoir Dieu pour Père sans avoir l'Eglise pour mère : le baptême nous fait donc membres et enfants de l'Eglise, c'est-à-dire de cette société que Notre-Seigneur lui-même a établie. Société divine dans son origine, divine dans son but qui est de procurer le bonheur éternel de l'homme, divine dans sa doctrine, dans sa morale, sainte dans ses lois produisant sur la terre toutes les fleurs de sainteté et de vertu. Le chrétien le plus humble, surtout s'il est fidèle à la grâce de son baptême, est donc

placé au-dessus des nobles, des savants, des grands de la terre, des rois et des empereurs eux-mêmes, de tout ce qui n'est pas chrétien enfin; car il n'y a rien de plus grand ici-bas que d'être enfant de l'Eglise, que d'être appelé et d'être vraiment enfant de Dieu, appelé à la couronne du ciel, au royaume de Dieu, à un sacerdoce royal *offerre Deo*, non pas des boucs et des agneaux, comme les prêtres de l'ancienne loi; mais *spirituales hostias*, des prières, des actes de vertus, *ut exhibeatis corpora vestra hostiam sanctam*, et par le ministère du prêtre, l'agneau immaculé. *Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta. Agnosce, christiane*, dit saint Léon, *dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ noli in veterem vilitatem de generi conversatione redire.* C'est pourquoi, il faut remplir

3647. II. *Les devoirs du chrétien. Noblesse oblige.* Les fils de roi ne doivent pas se traîner dans la rue avec les enfants du peuple. On les reconnaît d'ordinaire à la richesse de leurs habits; mais au moins à la dignité de leurs allures. Il ne suffit pas d'être chrétien de nom, il faut l'être en réalité; et pour cela il faut croire la doctrine de Jésus-Christ, observer ce que Jésus-Christ et son Eglise ordonnent. L'Evangile, voilà la loi du chrétien; c'est sur l'Evangile qu'il doit régler sa conduite, et non pas sur les erreurs qui se débitent, ni sur les maximes du monde. Son modèle, c'est Jésus-Christ. C'est de lui, qu'il doit étudier les traits, afin de les reproduire dans son âme. Les vertus de Jésus-Christ, son humilité, sa patience, son obéissance, sa pureté, sa douceur, sa charité, voilà le modèle sur lequel le chrétien doit se réformer, afin de perfectionner en lui sa ressemblance avec Dieu et devenir *in medio nationis pravæ et perversæ..... sicut luminaria in mundo. Mandata ejus gravia non sunt.* D'ailleurs, l'accomplissement des préceptes de Notre-Seigneur et de son Eglise, la pratique des vertus chrétiennes, apportât-elle quelques difficultés, *ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* Il y est par sa grâce, il y est par l'Eucharistie, la source de la grâce où nous pouvons puiser tous les jours la force. Du reste: *inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem.*

3648. III. *Les récompenses* de la vie chrétienne sont en proportion avec sa dignité et la sainteté des devoirs qu'elle impose, elles sont grandes pour ce monde et pour l'autre. 1° *Nunc filii Dei sumus et nondum apparuit quod erimus;* cependant: *Pacem meam do vobis. Superabundo gaudio in omni tribulatione. Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ.* Rien de noble comme la fidélité à Dieu, rien de doux comme la joie d'une bonne conscience, rien de grand comme le mépris de tout ce qui passe, rien de consolant comme la mort après une sainte vie. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* 2° Du reste, le propre du christianisme est de faire mépriser à l'homme les biens, les honneurs du temps, pour mériter ceux de l'éternité. *Gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* Les douleurs passent, la lutte finit vite. *Velox est depositio tabernaculi mei. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* Les douleurs, les épreuves paraissent longues et dures: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam. Gaudete!* Le corps est broyé par la maladie: *Spes christianorum resurrectio mortuorum*, a dit Tertullien. Ah! qu'ils sont aveugles ceux qui rougissent de leur titre de Chrétien, ceux qui le déshonorent par une conduite païenne. Soyez fiers d'être les enfants de Dieu et de l'Eglise. Vivez

l'une manière qui réponde à cette gloire: *Si filii et hæredes: hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* Le monde n'est rien. *In hoc nolite gaudere; sed gaudete quod nomina vestra scripta sunt in cœlis!* (V. sur les premiers chrétiens les notes du nº 5195.)

3649. **Premier Dimanche de l'année.** — *Dum tempus habemus operemur bonum.* (GAL. VI. 10.) I. Nécessité de bien employer le temps que Dieu nous donne. II. Moyens de bien l'employer. (V. nos 3656 et suiv.)

3650. I. *Nécessité.* 1º *Le temps est précieux.* On prend la peine de ramasser les pièces d'or; le temps a plus de valeur; jugeons-en: 1) par ce qu'il a coûté à Notre-Seigneur. Nos iniquités crient de chacun de nous: *reus est mortis.* Pour nous donner le temps de faire pénitence et de nous sanctifier, il a fallu le sang de Notre-Seigneur en croix, et nous abusons de la vie, Notre-Seigneur pourra nous dire: *quæ utilitas in sanguine meo?*

2) Par ce qu'en ont fait les saints, ils peuvent dire: *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Comme leurs souffrances, leurs mortifications, leurs humiliations ont vite fini! Quel bonheur, quelle gloire, quel repos il leur en reste! Ah! s'ils pouvaient regretter quelque chose au ciel, ce serait de ne pas avoir assez souffert pendant les courtes années de leur pèlerinage.

3) Par le désespoir des damnés d'en avoir abusé (v. nº 3669.), et par ce qu'ils en feraient s'ils revenaient sur la terre. Ah! aucune pénitence ne leur paraîtrait assez rude, aucune prière assez longue, aucune humiliation trop amère, pour échapper à leurs éternels tourments.

4) Par ce que nous pouvons en faire nous-mêmes. *Momentum a quo pendet æternitas.* Le moment présent est une semence, la moisson peut en être le ciel. Par un jour, par une heure, par une seconde bien employés, nous pouvons recevoir le pardon de nos péchés, devenir les amis de Dieu, les héritiers de sa gloire. Un seul jour perdu devrait nous laisser des regrets mille fois plus cuisants qu'une fortune manquée. On comprend, après cela, que les saints aient été avares de leur temps. Saint Liguori avait fait vœu de n'en pas perdre un instant, et saint Philippe de Néri n'en laissait pas échapper inutilement une parcelle: il avait coutume de dire qu'en perdant un quart d'heure par jour, ce quart d'heure, joint au sommeil et à d'autres besoins de la nature, faisait qu'il nous reste peu de temps pour mériter l'éternité. (V. nº 3670.) En effet:

3651. 2º *Le temps est court.* 1) Par l'Ecriture: *Dies mei velocius transierunt quam a texente tela succiditur.... velociores fuerunt cursore... pertransierunt quasi naves... sicut aquila volans.* (JOB. Voir nº 1102.) *Umbræ transitus est tempus nostrum.* (SAP. II, 5.) *Tempus breve est,* dit saint Paul; et voici la conclusion qu'il en tire: *Reliquum est ut qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur.* O vous qui jouissez des honneurs, des plaisirs, des biens de ce monde, vous les quitterez bientôt, n'y attachez pas votre cœur. O vous qui souffrez le mépris, la pauvreté, la douleur, consolez-vous, *momentaneum et leve tribulationis nostræ.* 2) Par la raison. Le présent ne peut pas être long, ce n'est qu'un moment passager qui s'échappe en un clin d'œil; le temps passé n'est pas long, car il n'est plus; l'avenir n'est pas long, car il n'est pas encore; les qualités d'une chose supposent son existence, ce qui n'est pas ne peut pas être long; être tel ou tel suppose l'être. La robe que vous portiez il y a trente ans, et qui est détruite, n'est maintenant ni longue, ni large, parce

qu'elle n'est plus ; celle que vous porterez d'ici à trente ans, et qui n'est pas encore faite, n'est maintenant ni longue, ni large, parce qu'elle n'est pas encore ; ainsi le temps passé n'est pas long parce qu'il n'est plus ; le futur n'est pas long, puisqu'il n'est pas encore ; le présent n'est pas long, car ce n'est qu'un point indivisible ; 3) par l'expérience. Que reste-t-il des années de notre vie et que nous en semble ? N'est-ce pas un songe ? L'avenir sera ce qu'a été le passé. Et puis sur ce temps si court, combien en donne-t-on au sommeil ? etc.

3652. 3° *Le temps est irréparable.* 1) par l'Ecriture : *Non est reversio finis nostri.* (SAP. II. 5.) *Quasi aquæ dilabimur quæ non revertuntur.* 2) Par les païens : *Fugit irreparabile tempus*, a dit Virgile. 3) Par l'expérience. Qui peut faire revenir son enfance, sa jeunesse, ses heures écoulées ? Le temps est rapide comme l'éclair ; si on ne le saisit pas au passage, c'en est fait. Quand nous prononçons un mot, la première syllabe n'est déjà plus, quand nous proférons la seconde. — Quel malheur donc de ne pas profiter du temps qui a un tel prix, dont nous pouvons faire un tel profit, dont le cours est si rapide, dont la perte est si irréparable ! Ah ! *dum tempus habemus operemur bonum.* Nous qui sommes si ardents à défendre quelques pouces des limites de notre champ, qui remuons ciel et terre pour conserver intact notre patrimoine, nous livrons les plus belles heures de notre vie à des amusements, à des jeux, à des plaisirs malsains, au premier charlatan qui nous amuse ; s'il faut donner quelque pièce de monnaie à un pauvre, à une bonne œuvre, il semble qu'on nous déchire les entrailles. Pourquoi tenons-nous à l'argent ? parce qu'il nous est utile pour vivre. La vie est donc plus utile que l'argent ; et vous n'êtes pas avare du temps de votre vie ! c'est pourtant ce dont vous êtes le moins riche, et ce n'est que là que l'avarice est permise. Quand vous donnez votre argent, on peut vous le rendre ; personne ne peut vous rendre le temps perdu ; et il n'y a ni or, ni argent, ni trésor de roi qui puissent le racheter. Que penserait-on d'un serviteur qui ne travaillerait pour son maître que quelques heures dans une année ? Ne faisons-nous pas comme lui par rapport à Dieu ? « C'est trop tard pour faire des économies quand on est à fond de caisse. Rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut ménager le temps de la jeunesse, celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, il est encore le plus mauvais et comme la lie de toute la vie. » (BOSSUET.) Qu'avons-nous à faire pour profiter du temps ?

3653. II. *Moyens d'en profiter.* 1° *Ce qu'il faut éviter* : 1) *de vivre en état de péché* (v. n° 1586.) ; 2) *de satisfaire nos passions*, même dans le bien que nous faisons, *omne tempus in quo non virtutibus deservimus sed vitiis, perit, est quasi non fuerit.* (SAINT JÉROME.)

3) *De gaspiller son temps*, en ne faisant rien, ou en ne faisant que des choses inutiles, ou des choses bonnes, mais qui nous font négliger nos devoirs d'état ; saint François de Sales écrivait à une dame : « Souvenez-vous de bien employer le temps. Il n'y a rien qui fasse tant arriver d'honneur, de réputation et de bonheur que de ne point s'amuser. » 4) de faire nos actions indifférentes sans les rapporter à Dieu ; 5) de faire nos actions, de remplir nos devoirs à contre-temps, et non de la manière et avec les circonstances que Dieu demande de nous. (V. n° 3671.) Hélas ! que d'hommes auront de sérieux reproches à se faire à l'heure de la mort, quand ils se

souviendront de la manière dont ils ont employé leur vie. Quel compte Dieu leur en demandera ! Que diriez-vous à un ouvrier à la journée, qui aurait perdu seulement la moitié du jour ?

3654. 2° *Ce qu'il faut faire.* 1) *Redimentes tempus quoniam dies mali sunt.* On rachète le temps, non en faisant revenir les jours perdus qui se sont écoulés, ce qui est impossible ; mais en se repentant du mauvais emploi qu'on en a fait, en faisant pénitence. *Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum.*

Un poète a dit : « Je pleure la perte des biens ; mais je pleure bien plus la perte des jours. Le souverain peut réparer la première ; personne ne peut réparer la seconde. » 2) *Operemur bonum*, hâtons-nous d'autant plus de faire de bonnes œuvres, que nous nous sommes attardés davantage à les entreprendre. Un domestique qui a été négligent au service de son maître, peut réparer les injustices qu'il a commises ne travaillant ensuite plus qu'il ne doit ; nous sommes *domestici Dei* : donc, aumônes, prières, pénitences, sanctification de nos actions ; 3) bon emploi de nos journées, règlement de vie qui nous le fixe. Hâtons-nous ! nous n'avons ici-bas qu'une place d'emprunt dont nos proches nous chasseront demain. Le temps s'écoule ; l'éternité avance ; semons afin de récolter. L'abeille n'attend pas les frimas pour faire son miel ; elle part de grand matin, elle vole agile sur toutes les fleurs. *Vade ad formicam piger. Si labor terret merces invitet. Momentaneum quod cruciat, æternum quod delectat (et vice versa) ;* donc *dies pleni inveniuntur* pendant cette année. *Abjiciamus opera tenebrarum*, le péché ; *sicut in die honeste ambulemus*, etc.

3655. N. B. On pourrait encore donner les souhaits de bonne année. (Voir n° 5515.)

TRAITS ET PENSÉES SUR LE TEMPS.

3656. *Ne dicas priora tempora meliora fuere quam nunc sunt, virtutes faciunt dies bonos, vitia malos.* (Hier.)

3657. Chose étonnante : le démon regarde comme peu de temps toute la durée de notre vie, aussi ne laisse-t-il passer aucun moment du jour ni de la nuit, sans nous tenter : « Le diable, dit saint Jean, est descendu vers vous tout enflammé de colère, sachant qu'il n'y a qu'un peu de temps pour vous nuire. » Quoi ! notre ennemi ne perd jamais le temps qu'il a pour nous entraîner en enfer ; et nous, nous perdrions le temps que Dieu nous donne pour nous sauver ? (Saint Liguori.)

3658. Si l'on vous cédait en propriété tout le terrain dont vous pourriez faire le tour dans une journée, en autant d'argent que vous en pourriez compter, dites-moi : Perdriez-vous du temps, ou ne feriez-vous pas toute la diligence possible pour marcher sur ce terrain ou pour compter cet argent ? Eh bien ! vous pouvez acquérir à chaque instant des trésors éternels dans l'autre vie et vous perdez du temps ?

3659. Saint Bernardin de Sienne a dit qu'un seul moment vaut autant que Dieu, parce que à chaque instant l'homme peut, par un acte de contrition ou d'amour, acquérir la grâce de Dieu et la gloire éternelle. Le temps est un trésor qu'on ne trouve que dans cette vie, on ne le trouve point dans l'autre, ni en enfer, ni au ciel. L'enfer retentit sans cesse de ce cri des damnés : Ah ! que n'avons-nous une heure de temps. (Saint Liguori.)

3660. « Rien de plus précieux que le temps, disait en gémissant saint Bernard, et rien de moins estimé, de plus méprisé par les gens du monde. » Il ajoutait : « Les jours de salut s'écoulent, et personne n'y pense ; nul ne déplore ces moments qu'il a perdus et qui ne reviendront pas. » Voyez cet homme assis le jour, la nuit à une table de jeu, ne

perd-il pas son temps ? Si vous lui demandez ce qu'il fait, il en conviendra lui-même. Nous passons le temps, répondra-t-il. Voyez cet autre désœuvré qui s'amuse des heures entières dans la rue, à regarder les passants ou à s'entretenir de choses indécentes ou inutiles; à lui aussi demandez ce qu'il fait; il vous répondra : Je tue le temps. Pauvres aveugles, qui perdent tant de journées précieuses et des journées qui ne reviennent plus. » (Saint Liguori.)

3661. Saint Grégoire rapporte que sur le point de mourir, un homme riche, mais de mauvaises mœurs, nommé Crisiorius, vit apparaître des démons qui se disposaient à l'enlever. « Donnez-moi du temps, leur criait-il, donnez-moi du temps jusqu'à demain ! » Mais les malins esprits lui répondaient: « Insensé ! c'est à cette heure que tu demandes du temps ? tu en as eu si long, et tu l'as perdu, et tu l'as employé à pécher; et maintenant, tu demandes du temps ? » Le malheureux continuait à pousser des cris et à demander du secours. Près de lui se trouvait son fils du nom de Maxime, lequel était moine : « Mon fils, lui disait le moribond, secourez-moi, mon cher Maxime, secourez-moi ! Cependant, le visage tout en feu, il se jetait d'un côté à l'autre du lit, et ce fut en se démenant ainsi et en criant comme un désespéré, que le misérable expira.

3662. A l'aspect des tombeaux, saint Camille de Lellis se disait à lui-même : « Si ces morts pouvaient revenir à la vie, que ne feraient-ils pas pour la vie éternelle : et moi qui ai le temps, que fais-je pour mon âme ? » Ce saint pensait ainsi par humilité, pour vous, mon cher frère, vous avez peut-être raison de craindre d'être ce figuier stérile dont le Seigneur se plaignit en ces termes : « Il y a trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier et je n'en trouve point. (Luc XIII. 7.) »

Vous qui êtes au monde depuis plus de trois ans, quel fruit avez-vous donné ! Considérez, dit saint Bernard, que le Seigneur ne cherche pas seulement des fleurs, mais encore des fruits, c'est-à-dire qu'il ne veut pas seulement de bons désirs et de bons propos, mais aussi des œuvres saintes. Sachez donc profiter du temps que Dieu dans sa miséricorde vous donnera encore ; prenez garde qu'à force d'attendre, il ne vous arrive un jour de désirer le temps de faire le bien, alors qu'il vous sera dit : « Il n'y aura plus de temps ; (Apoc. X. 6.) Proficiscere, c'est maintenant le temps de partir, de quitter ce monde ; plus de retard, ce qui est fait est fait ! (Saint Liguori.)

3663. Le temps est effrayant. — Et pourquoi ? Parce qu'à chaque instant je puis pécher, je puis mourir et je puis me damner. Misérable que je suis d'avoir consumé le temps en vanités, en puérilités, en folles joies, en divertissements et en péchés. Quel plaisir ai-je maintenant d'avoir ainsi perdu le temps par le passé ? A quel danger ne me suis-je pas exposé en en faisant un si mauvais usage ? Pendant ce temps je pouvais me sanctifier, et je suis encore pécheur. Ah ! si je ne pense pas à le mieux employer par la suite, un jour viendra que je demanderai à Dieu une heure seulement pour me convertir, et cette heure me sera refusée pendant toute l'éternité. (Saint Léonard de Port Maurice.)

3664. Ce serait chose digne de pitié, si une quantité presque infinie de pierres précieuses se trouvant dans une contrée lointaine, les habitants du pays étaient assez ignorants pour s'en servir comme de vils matériaux dans la construction de leurs maisons. Mais combien sont plus dignes de pitié ceux qui, étant doués par Dieu d'intelligence et de volonté, facultés avec lesquelles ils peuvent contempler Dieu, l'aimer, imiter ses perfections, se nourrir de ses délices, prostituent ces dons divins à des choses viles et abjectes, et préfèrent les restes des pourceaux au céleste banquet ? Pourquoi dépenser à des choses de rien ce temps et cette durée de la vie, où ils pourraient acquérir des richesses inestimables et éternelles ? Si donc ces barbares, ces hommes ignorants dont nous parlions tout à l'heure, étaient dignes de pitié, vous l'êtes certainement encore davantage, vous qui écrasez et foulez ainsi aux pieds des choses autrement préférables que des pierres précieuses.

3665. De même qu'il n'est en ce monde aucune créature, si vile et abjecte soit-elle, que le Seigneur n'ait créée, ainsi n'en est-il aucune dont sa providence ne

prenne un soin particulier. Quoi de plus vil que la fourmi ? et cependant le Créateur a mis dans son petit corps une admirable prévoyance à l'aide de laquelle cet insecte se pourvoit de tout ce qui lui est nécessaire. On voit les fourmis se réunir d'abord par troupes, et, se prêtant un mutuel secours, attaquer tout un monceau de blé, se creuser dans la terre des greniers où elles amassent leurs provisions pour l'hiver, puis, pour que leurs provisions ne pourissent pas, les porter dehors par un beau temps, et dans la crainte que l'humidité ne fasse germer les grains, en rongent l'extrémité. Qui ne reconnaîtrait ici la main de la Providence, qui a mis une si grande prudence dans un si petit animal ? Ne soyons donc point surpris que Salomon allègue l'exemple de la fourmi à l'homme paresseux qu'il veut instruire et corriger : « *Vade ad formicam, o piger, et considera vias ejus, et disce sapientiam, quæ cum non habeat ducem, nec præceptorem, nec principem, parat in æstate cibum sibi, et congregat in messe quod comedat.* (Prov. VI, 6—8.)

Qu'il serait à souhaiter, M. F. que le Seigneur mît en nous au moins la prudence qui consiste à ne pas seulement s'occuper du présent, mais à porter les regards de la pensée vers l'avenir ! Tel était le souhait que Moïse, ce grand prophète, formait dans l'intérêt de son peuple, lorsqu'il disait : « Ah ! s'ils avaient de la sagesse ! s'ils comprenaient, et qu'ils prévissent à quoi tout se terminera. *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent !* » (Deut. XXXII, 29.) Ce terme de toutes choses c'est la fin de notre vie. Pourquoi donc détournons-nous de cette fin les regards de notre esprit ? Pourquoi faut-il que les hommes le cèdent en prévoyance à la fourmi ? Celle-ci, durant l'été, rassemble ses provisions, pour se précautionner contre la saison stérile de l'hiver ; elle semble raisonner ainsi : L'été est la saison féconde, il me fournit en abondance des aliments que je ne saurais espérer de l'hiver ; amassons donc pendant l'été de quoi nous nourrir durant l'hiver ; afin de ne pas mourir de faim. — Si donc un chétif insecte est si prévoyant, pourquoi nous, qui sommes doués de raison, n'imitons-nous pas sa conduite ? L'été pour nous, c'est la vie présente, pendant laquelle nous pouvons acquérir une grande abondance de mérites, comme le stérile hiver est la vie future, qui sera le temps, non plus de satisfaire ou de mériter, mais de recevoir et de jouir des biens que l'on aura amassés. Pourquoi donc ne pas recueillir durant l'été de la vie présente de quoi nous nourrir dans l'hiver de la vie future ? Pourquoi laissons-nous se perdre inutile ce temps si précieux, qui ne reviendra jamais ?

3666. L'ange proposa à Esdras trois choses impossibles, lorsqu'il lui dit : « Va, pèse-moi le poids du feu, ou mesure-moi le souffle du vent, ou rappelle-moi le jour qui est passé. *Vade, pondera mihi ignis pondus, mensura mihi flatum venti, aut revoca mihi diem quæ præteriit.* (IV Esdras 5.) Le feu, le plus léger de tous les éléments, manque de pesanteur. Et le vent, qui peut le mesurer ? On peut moins encore rappeler le temps passé. Par conséquent, une fois que le temps du repentir est écoulé, nul ne peut se flatter de le voir revenir. Quels supplices les réprouvés ne subiraient-ils pas volontiers pour rappeler ce temps perdu sans retour ?

3667. Les damnés crient sans cesse au milieu de leur affreux supplice : « La moisson est passée, l'été est fini (durant lequel nous pourrions faire des provisions), et nous n'avons point été sauvés. » *Transiit messis, finita est æstas, et nos non salvati sumus.* (Jérém. VIII, 20.) C'est pendant la moisson, en effet, que les hommes recueillent ce qui doit les nourrir, et ceux qui négligent de le faire, auront nécessairement à souffrir de la faim et des plus pénibles privations. C'est là surtout, ce que déplorent amèrement les réprouvés. Ils pouvaient moissoner d'éternelles richesses par un peu de travail et de peine ; ils ne l'ont pas voulu, ils ont négligé le temps et l'occasion favorables, et cette occasion ne reviendra plus jamais.

3668. On connaît l'histoire de l'éphémère, insecte à quatre pattes et à quatre ailes qui naît près de l'Hippanys, fleuve du Bosphore, et qui ne vit que du matin jusqu'au soir, circonstance d'où il tire son nom. Petit le matin, insecte parfait à midi, vieux le soir, il meurt au coucher du soleil de sorte que la nature semble lui avoir donné

plus de temps pour naître que pour jouir de la vie. Aussi, doit-on admirer ici la grande prévoyance du Créateur qui, dans un insecte à vie si courte, a mis tant de ressources et de moyens; car il voit, il entend, il vole, il marche. Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans ce petit être, c'est que, devant vivre si peu de temps, il n'en met pas moins de soins à se procurer ce qui est nécessaire à sa vie d'un instant, que s'il devait vivre aussi longtemps que les autres animaux. L'homme se rirait de ce soin en comparant la brièveté de la vie de cet insecte avec la durée de la vie humaine. Mais enfin cette vie humaine est plus courte encore comparée à celle des anges. Pourquoi donc les anges n'auraient-ils pas lieu de s'étonner, en nous voyant mettre tant de soins et de sollicitudes pour nous procurer des ressources et amasser des richesses qui ne nous seront nécessaires que pour un espace si court de temps ? C'est donc avec raison que l'Apôtre dit : « Voici ce que j'ai à dire, M. F. le temps est court. Ainsi, que ceux-mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas... Car la figure de ce monde passe. » (I. Cor. vii. 29.-31.) (B. L. de Grenade.)

3669. Pharaon, roi d'Egypte, vit en songe sept vaches grasses et sept épis pleins, et après, sept vaches maigres qui dévorèrent les autres, et sept épis vides qui consumèrent ceux qui étaient pleins. Il cherchait en vain la signification de ce songe, quand Joseph la lui donna: les sept vaches grasses sont sept années d'abondance, qui feront place à sept années de stérilité: et il conseilla de faire provision de grains, de vivres pendant les premières années, afin qu'on ne mourût pas de faim dans les dernières. Pharaon suivit ce conseil; mais le peuple toujours volage jouit des sept années d'abondance; mais à la fin de la première année de disette, il ne lui restait plus rien, il était obligé de tout vendre pour se procurer du grain. Ah! quel ne fut pas alors le regret de ces insouciants! C'est l'image des réprouvés qui n'ont pas su profiter de la vie pour faire de bonnes œuvres. Pour eux désormais, *tempus non erit amplius.*

3670. Quand vous avez un enfant qui fait ses études à l'université de Paris ou ailleurs, si vous craignez qu'il ne dépense inutilement et mal à propos l'argent que vous lui fournissez pour son entretien, vous ne le lui donnez pas tout à la fois, mais petit à petit, au commencement de chaque mois; parce que si vous le lui donniez tout ensemble, il le jouerait ou le dépenserait tout d'un coup. Dieu a un si grand désir de nous voir faire un bon usage du temps, qu'il ne le donne que peu à peu, par mois, par semaine, par jour, par heure, par moment; et ce qui est à remarquer, c'est qu'à chaque heure et à chaque moment, il nous laisse dans l'incertitude s'il nous en donnera davantage. Si vous écriviez à votre fils qui est à Paris: Epargnez l'argent que je vous envoie ce mois-ci, car peut-être ne pourrai-je plus vous en envoyer d'autre pour cette année, à cause des mauvaises affaires qui me sont arrivées: ou il n'aurait point d'esprit, ou il le ménagerait soigneusement. Nous ne savons si après cette année, il y aura du temps pour nous, si après ce mois, après cette semaine, après ce jour, nous en aurons un autre: n'est-ce donc pas être privé de prudence et de jugement, de le laisser écouler sans en faire bon usage? Ce temps est si précieux, que les saints éclairés de Dieu en ont regretté la moindre perte. Saint Augustin s'accuse en ses confessions (lib. 10, cap. 35.) et demande pardon à Dieu de s'être quelquefois amusé à contempler un lézard qui chassait aux mouches, et une araignée qui les enveloppait dans ses filets.

Saint Scocelin qui faisait pénitence dans les neiges et parmi les sapins des montagnes de la Savoie, se reprit et se repentit de s'être un jour amusé à caresser avec la main un lièvre qui s'approcha de lui, parce que, disait-il, j'employai à cette vaine action, le temps que Dieu m'a donné pour faire pénitence: *eo quod tempus pœnitentiæ concessum hac inepta lætitia consumpsissem.* Vous direz peut-être qu'il était faible d'esprit. Saint Bernard qui avait pour le moins autant d'esprit que vous, et qui conduisait par ses écrits les papes, les rois, les républiques entières, n'estimait pas ce saint faible d'esprit, mais très sage et très éclairé, puisqu'il en-

voya de ses religieux tout exprès, de Clairvaux dans les montagnes de la Savoie, pour le visiter. (Le Jeune.)

3671. On dit qu'Alexandre le Grand, entendant les philosophes qui disaient qu'il y a plusieurs mondes, se mit à soupirer; et comme on lui en demandait la cause: « Hélas! dit-il, je m'afflige de ce que ces gens disent qu'il y a plusieurs mondes, et à l'âge où je suis, je n'en ai pas encore conquis un entier. »

O homme chrétien! si vous saviez combien longue est l'éternité, combien sont grandes et en grand nombre les couronnes; combien riche est le royaume, ample et spacieux le nouveau monde qu'il vous faut conquérir, pour vous sauver, vous fondriez en larmes, en considérant que maintenant à l'âge où vous êtes, vous avez déjà passé la meilleure partie de votre vie, et vous n'avez pas encore gagné la moindre partie de ce royaume: ce n'est pas qu'il nous faille accuser la nature ou le créateur de nous avoir donné une vie si courte, pour une entreprise de si longue haleine; non, car on nous répondrait avec Sénèque: *Non exiguum tempus habemus sed multum perdimus.* Nous n'avons pas trop peu de temps pour faire notre salut, mais nous en perdons beaucoup. *Non accepimus brevem vitam, sed facimus; nec inopes ejus, sed prodigi sumus; magna vitæ pars elabitur male agentibus.* Plusieurs personnes usent une bonne partie de leur vie à mal faire, d'autres en usent encore plus à ne rien faire; mais le nombre est bien plus grand de ceux qui l'emploient, presque tout entière, à travailler pour autre chose que ce qu'ils ont à faire. (Le Jeune).

Que pourrez-vous dire à Dieu au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avait donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir. Lui direz-vous: Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: J'ai établi mes enfants, j'ai élevé mes proches, j'ai été utile à mes amis, j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété: vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: j'ai fait des études profondes; j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux; j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes; j'ai fait valoir mes grands talents et les ai rendus utiles aux hommes? Hélas! le grand talent qu'on vous avait confié, était celui de la foi et de la grâce dont vous n'avez fait aucun usage; vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez ignoré la science des saints: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin: j'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état; j'ai fait des amis; j'ai su plaire à mes maîtres? Hélas! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel; vous avez tout mis en œuvres pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu: temps perdu pour l'éternité. (Massillon.)

3672. **Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie.** — C'est en France la solennité des Rois, on peut donc donner le sermon sur l'Epiphanie. (Voir nº 4717.)

Ou à propos de l'Evangile: *Stupebant omnes qui eum audiebant super prudentia et responsis ejus.*

De la prudence.

Scientia sanctorum prudentia. (Prov. IX, 10.) Il n'est pas de saint qui n'ait pratiqué les vertus à un degré héroïque. Or, saint Thomas nous avertit qu'il n'est point de vertu parfaite sans la prudence. Les saints ont donc tous été des hommes prudents. Pour le devenir nous-mêmes, étudions:

I. La nature de la prudence; II. les motifs que nous avons de la pratiquer; III. les moyens à prendre pour y réussir.

3673. I. *Nature de la prudence.* La prudence est une vertu de l'intelligence pratique qui montre ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter dans chaque circonstance, afin d'agir d'une manière droite. La prudence est donc la règle de toutes les actions et de toutes les entreprises humaines. C'est à elle à décider si telle œuvre est à entreprendre, ou à rechercher les moyens de la faire réussir, à observer les circonstances favorables pour l'exécuter, et ensuite à porter l'homme à faire cette œuvre, après qu'il a jugé opportuns l'œuvre elle-même, les moyens et les circonstances. Ce n'est pas assez pour la prudence de savoir qu'un acte est bon en général, elle étudie chaque acte en particulier pour en régler la marche d'une manière droite et sage. Un pécheur est frappé d'une maladie grave. On l'apprend. Il est grand temps de le ramener à Dieu. Le zèle porte avec raison à entreprendre cette œuvre qui, à ce moment surprême, ne peut être négligée par une âme chrétienne. Alors la prudence cherche les moyens de la faire aboutir. Elle en découvre plusieurs. On peut ramener cette âme, ou en allant la trouver pour lui parler de son état, ou en avertissant le prêtre de lui faire visite, ou en priant un parent, un ami, un médecin chrétien de la préparer à la mort. Le souvenir du passé, l'expérience faite dans des cas semblables, l'intelligence du vrai côté de la question présente, de la situation d'esprit du malade, une certaine adresse à découvrir des industries saintes, les conseils que l'on peut demander à quelqu'un sur les meilleurs moyens d'aboutir, la prévoyance des résultats de telle ou telle démarche, viennent ici au secours de la prudence pour découvrir les moyens d'amener cette conversion. Mais ces moyens découverts, la prudence ne s'arrête pas là; elle examine quel est, vu les circonstances, l'état du malade, etc., celui des moyens qui sera plus efficace. Pour tel pécheur, la visite du prêtre réussira mieux; pour tel autre, le prêtre ne sera pas admis, si un ami, un médecin ne lui a pas préparé les voies. La prudence, en pesant ces divers moyens, juge quel sera le plus sûr, en tenant grand compte de l'entourage du malade, de la religion du médecin, etc., et quand elle a jugé quel sera le moyen le plus opportun, elle détermine la volonté à le prendre, en profitant des circonstances les plus favorables pour le succès et en prenant toutes les précautions possibles pour écarter les obstacles qui pourraient se rencontrer. Ce que nous disons de la manière de procéder de la prudence, quand il s'agit de procurer la conversion d'un pécheur mourant, peut s'appliquer à toute autre œuvre à entreprendre, à toute décision sérieuse, et en particulier au choix d'un état dans lequel il est si important de ne pas s'égarer. Mais ce qui nous éclairera encore mieux sur la nature de la prudence, ce sont les vices qui lui sont opposés. Parmi ces vices, les uns viennent du manque de prudence comme la précipitation qui ne prend pas le temps, ni de rechercher les moyens, ni de consulter. On va trop vite et on devient imprudent et téméraire; l'irréflexion qui ne sait pas, entre les moyens qui se présentent, examiner les plus efficaces, de telle sorte qu'en employant le premier qui se présente, on ne réussit pas; l'inconstance qui fait qu'on se désiste de ce qu'on a d'abord sagement décidé. Il est clair que, si on a pris avec sagesse le parti de faire une bonne action, c'est aller contre la prudence d'y renoncer. Enfin la négligence qui renvoie toujours, et qui perd

ainsi les occasions les plus favorables de faire le bien. D'autres vices sont opposés à la prudence par excès; et ils ne sont pas moins funestes; ce sont: la prudence de la chair qui ne juge des choses que d'après les intérêts du temps, et qui croit bon et utile tout ce qui accroît la fortune, le crédit, les honneurs de ce monde, lors même que le salut en serait compromis. Cette prudence est la mort de l'âme; elle est terrestre, animale et diabolique, selon saint Bernard; la ruse qui tend à ses fins par la fourberie et la dissimulation; on l'appelle dol quand elle se sert des paroles pour tromper le prochain, et fraude quand elle trompe par des actes, comme en se servant de faux poids dans les ventes, en faisant des mélanges injustes dans les marchandises; enfin la trop grande sollicitude des choses présentes ou de l'avenir qui ne laissent rien entreprendre de grand. Aussi, pour nous faire éviter ces vices, Notre-Seigneur nous a-t-il recommandé d'être *prudents comme des serpents* et en même temps *simples comme des colombes.*

3674. II. *Motifs de la pratiquer:* 1° Cette seule exhortation de Notre-Seigneur devrait suffire pour nous déterminer à pratiquer la prudence; mais que de fois le Saint-Esprit lui-même nous recommande cette vertu. *Qui festinus est pedibus offendet.* (PROV. XIX, 2.) *Videte quomodo caute ambuletis non quasi insipientes, sed ut sapientes.* (EPH. V, 15.) *Fili, sine consilio nihil facias et post factum non pœnitebis.* (ECCL. XXXII, 24.) *Palpebræ tuæ præcedant gressus tuos. Dirige semitam pedibus tuis. Ne declines ad dexteram, nec ad sinistram.* (PROV. IV, 25, 27.)

2° L'excellence de cette vertu doit nous la rendre chère. La prudence est le complément de toutes les vertus morales, d'après saint Thomas. Saint Ambroise la compare avec raison à une source limpide dont les eaux donnent aux autres vertus qui sont les fleurs dont se parent nos âmes, toute leur fraîcheur et toute leur beauté, et c'est ce qui ressortira encore mieux

3° De la nécessité de cette vertu. Enlevez la prudence, dit saint Bernard, et *virtus vitium erit.* Toute vertu, en effet, doit se tenir dans un juste milieu entre deux vices contraires. C'est ainsi que la libéralité tient le milieu entre l'avarice qui ne donne rien et la prodigalité qui dissipe tout; or, c'est la prudence qui trace à la vertu ce juste milieu. Si donc elle fait défaut, l'homme tombe à droite ou à gauche en s'écartant du droit chemin. Aussi dans une conférence célèbre des anciens moines sur cette question: Quelle est la vertu la plus nécessaire? diverses opinions furent exprimées, et saint Antoine avec sa haute autorité dit que la prudence est la plus nécessaire des vertus morales. Combien qui se sont égarés en s'appliquant imprudemment à certaines œuvres saintes, sans se laisser guider par les bons conseils, ni par les règles de la prudence! Combien surtout se perdent en s'exposant témérairement aux occasions du péché, en se lançant dans un état pour lequel ils n'étaient pas faits! La prudence, le cocher sage des autres vertus, ne les guide plus; ils roulent dans les précipices. Comme un vaisseau sans pilote, ils vont se briser contre les écueils, donc *soyez prudents comme les serpents.*

3675. III. *Pratique de la prudence.* Pour l'acquérir: 1° Il faut la demander à Dieu. On peut bien sans Dieu avoir une certaine prudence humaine qui fait qu'on ne s'aventure pas dans les affaires du monde; mais la prudence chrétienne qui dirige nos pas dans le chemin du ciel, vient de Dieu. *Si quis*

indiget sapientia postulet a Deo. Aussi Tobie disait-il à son fils : *Omni tempore pete ab eo ut vias tuas dirigat.* (TOB. IV, 10.)

2° Il faut réprimer les passions qui obscurcissent l'intelligence ; et l'intelligence est le siège de la prudence. Aussi voit-on que des hommes, d'ailleurs doués de grandes qualités, sont tombés dans de grandes imprudences par suite de leur attachement aux plaisirs ou aux biens de la terre. C'est ainsi que la passion qu'il avait pour Dalila, fit tomber entre les mains de ses ennemis, Samson que Dieu avait doué d'une force prodigieuse. C'est ainsi que les présents égarent les sages et ne les laissent pas juger selon les règles de la justice.

3° La réflexion. Celui qui ne réfléchit pas ne profite pas de l'expérience, et ne fait rien selon la raison ; il ne prévoit ni les suites de ses paroles, ni celles de ses actes. Pourtant l'homme doit rendre compte à Dieu, non seulement de ses démarches, mais même d'une parole inutile. Il faudrait donc se demander avant chaque action, comme le conseille saint Bernard : *Prime an liceat, deinde an deceat ; postremo an expediat.* Et dans un autre endroit, le même saint Docteur veut que les paroles elles-mêmes *bis ad limam veniant quam semel ad linguam.* En effet, quelles funestes suites peut avoir une parole lancée sans réflexion !

4° Savoir consulter et suivre docilement un bon conseil. Lors même qu'on est vertueux, on porte toujours en soi un fond d'amour-propre qui incline à faire ou à dire ce qui plaît ou ce qui est avantageux, plutôt que ce qui est bon en soi. On est rarement bon juge dans sa propre cause. Un conseiller sage est plus désintéressé que nous dans ce qui regarde notre conduite. Aussi le Saint-Esprit dit-il : *Qui confidit in corde suo stultus est,* et Tobie disait à son fils : *Consilium semper a sapiente require.* Moïse le plus sage des hommes n'hésita pas à suivre docilement les conseils que Jéthro son beau-père, qui était un païen, lui donna de se reposer sur des vieillards du soin d'une partie du gouvernement du peuple de Dieu. Ah ! que d'amertumes, que de déceptions, que de chutes on s'épargnerait, si on suivait les conseils d'un directeur, si on prenait la peine, avant d'agir ou de parler, d'invoquer le Seigneur, de réfléchir, et d'écouter non la passion, mais la raison et la lumière de la grâce. On échapperait ainsi aux abîmes dont est bordée notre route à travers la vie et on aboutirait, guidé par la prudence, au bonheur du ciel.

3676. **Autre plan.** — Ou bien à propos de l'étoile qui révèle l'Enfant Dieu aux Rois de l'Orient et figure la clarté de la foi qui illumine leur esprit, parler de la foi qui nous révèle Jésus-Christ avec quelque obscurité ; mais qui nous conduit au bonheur de le contempler un jour à découvert dans le ciel. Les mages sont les prémices d'entre les infidèles appelés à la foi. Leur vocation a été le prélude de la nôtre. Comme eux, croyons fermement ; car pour nous comme pour eux la foi est nécessaire et elle est certaine. (V. nos 1121 et 4590.)

3677. **IIme Dimanche après l'Epiphanie.** — Fête du saint Nom de Jésus. (V. no 4733.)

3678. **Autre plan.** — A propos de l'Evangile : *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ,* parler de ces heureux époux aux noces desquels assistèrent Jésus et Marie.

C'est là l'idéal d'un ménage chrétien que Jésus et Marie protègent. Oh! quelle famille de bénédiction que celle au sein de laquelle Jésus et Marie ont leur place, d'où Jésus n'est jamais banni par le péché, parce qu'on y observe parfaitement la loi de Dieu. Parents chrétiens, vous êtes les chefs de la famille, c'est donc à vous à y faire régner Notre-Seigneur en observant bien tous vos devoirs que nous allons vous rappeler. (V. nos 551 et suiv.)

3679. **Autre plan.** — On pourrait aussi parler de la foi, comme au 20me Dimanche après la Pentecôte où ce sujet revient. (Voir ce dimanche, no 4590.)

3680. **Autre plan.** On pourrait encore de préférence parler en ce jour de la tiédeur.

Tiédeur.

I. *Ce que c'est que la tiédeur*, la décrire, voir nos 3459 et 3463.

3681. II. *Outrage qu'elle fait à Dieu.* Dieu 1o mérite tout notre cœur, pourquoi lui en refuser une partie? 2o Il nous appelle à la perfection: n'est-ce pas lui résister que de n'y pas tendre? 3o Il nous donne des grâces abondantes pour que nous le servions parfaitement; n'est-ce pas une ingratitude et une infidélité que de n'en pas user? aussi 4o voyez comme il déteste la tiédeur. *Utinam frigidus esses; quia tepidus es incipiam te evomere ex ore meo.* Cependant, dira une âme tiède, je n'offense pas Dieu gravement. Quelle excuse! Elle est semblable à celle d'un enfant qui le long du jour ne cesse de mécontenter son père et qui croit se justifier en disant qu'il ne le bat pas et ne l'insulte pas gravement. Est-ce un enfant bien né, et quelle idée son père peut-il avoir de lui?

3682. III. *Dommage qu'elle cause à l'âme:* 1o Elle prive des consolations qu'apporte le service de Dieu. 2o Elle expose à de terribles chutes. *Declinantes autem in obligationes adducet Dominus cum operantibus iniquitatem.* (1)

(1) La grâce dans cette âme se trouvant sans cesse attaquée et affaiblie, ou par les usages du monde qu'elle se permet, ou par ceux de la piété dont elle abuse, ou par les objets des sens qui nourrissent sa corruption, ou par ceux de la religion qui augmentent ses dégoûts, ou par les plaisirs qui la dissipent, ou par les devoirs qui la lassent; tout la faisant pencher vers sa ruine, et rien ne la soutenant: hélas! quelle destinée pourrait-elle se promettre? La lampe qui manque d'huile peut-elle éclairer longtemps? l'arbre qui ne tire presque plus de suc de la terre, peut-il tarder de sécher, et d'être jeté au feu? Or telle est la situation de l'âme tiède: toute livrée à elle-même, rien ne la soutient; toute pleine de faiblesse et de langueur, rien ne la défend; tout environnée d'ennuis et de dégoût, rien ne la ranime: tout ce qui console l'âme juste, ne fait qu'augmenter sa langueur; tout ce qui soutient une âme fidèle, la dégoûte et l'accable; tout ce qui rend aux autres le joug léger, appesantit le sien; et les secours de la piété ne sont plus que ses fatigues ou ses fautes. Or, dans cet état, ô mon Dieu! presque privée de votre grâce, lassée de votre joug dégoûtée d'elle-même autant que de la vertu, affaiblie par ses maux et par les remèdes, chancelante à chaque pas, un souffle la renverse; elle-même penche vers la chute, sans qu'aucun mouvement étranger la pousse, et pour la voir tomber il ne faut pas même la voir attaquée.

Tel est l'artifice ordinaire du démon: il ne propose jamais le crime du premier coup, ce serait effaroucher sa proie, et la mettre hors d'atteinte à ses surprises; il connaît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur; il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide contre l'horreur du crime, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir; il n'attaque pas d'adord en lion; c'est en serpent: il ne vous mène pas droit au gouffre; il vous y conduit par des voies détournées. Non, M. F., les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux, avant d'être adultère. Salomon se laissa amollir par la magnificence et par les délices de la royauté, avant de paître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères; Judas aima l'argent avant de

3° Elle mérite les flammes du purgatoire. 4° Elle peut préparer la damnation par là-même qu'elle conduit à des chutes graves. Notre-Seigneur maudit le figuier stérile. *Terra sæpe venientem super se bibens imbrem et ferens tribulos maledicto proxima.* Donc *admoneo te ut ressuscites gratiam Dei. Rememoramini pristinos dies,* les jours de votre première communion, les jours de votre ferveur, les consolations que vous ayez goûtées. *Aspicientes in auctorem fidei ... Jesum qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* Quelle générosité pour vous! Quelle tendresse dans son cœur! Et le nôtre serait sec! Ah! sacrifions-lui nos négligences. La prière, les sacrements souvent reçus, les bonnes lectures, l'examen avec pénitence pour sanction de nos fautes, jusqu'à ce que nous arrivions à être *spiritu ferventes Domino servientes.*

3633. 3me **Dimanche après l'Epiphanie.** — *Fête de la Sainte Famille,* v. nos 4743 et 4978 ou à propos de ces paroles de l'épître: *Nos vosmetipsos defendentes sed date locum iræ.* (ROM. XII.) Parler du pardon des injures, comme suit:

Plan de saint Léonard.

Le précepte, l'exemple, les châtiments de Dieu, nous commandent de pardonner. (V. nos 3686 et suiv.)

I. Je vous demande un conseil, une personne m'a insulté, (exposer toutes les circonstances aggravantes.) Je vais laisser mon habit, prendre une épée, tirer vengeance. — Que dites-vous, père, vous êtes religieux. Rien dans ma règle qui le défende. Mais l'Evangile. — Ah! l'Evangile, il est pour vous aussi bien que pour moi; et l'Evangile veut qu'on pardonne. *Ego autem dico vobis.* Ce qu'est Dieu... tout lui obéit. *Immunde spiritus, ego præcipio tibi: exi ab eo. Ego dico vobis: diligite;* le démon obéit, l'homme refuse. *Tempestates,* dit saint Jérôme, *verbum Dei faciunt, et tu non facis!* La nature a une loi qui commande la vengeance. Quelle est cette loi? loi des anthropophages dont la fureur n'est assouvie que lorsqu'ils se sont servis des crânes de leurs ennemis en guise de coupe; loi bonne pour les bêtes féroces, qui remplit la terre de meurtres, qui sème partout la discorde. Le monde prescrit la vengeance comme un honneur. Qu'est-ce que le monde? Quelques insensés; car les sages estiment comme une gloire le pardon. Jules César ne se plaignit-il pas de ce que Caton, en se donnant la mort, lui eût enlevé le plus beau triomphe avec l'occasion de pardonner? Etaient-ils infâmes les grands saints qui rendaient le bien pour le mal? Ah! vous ne craignez l'infamie que quand Jésus-Christ ordonne. Si un prince vous ordonnait, si un ennemi vous offrait une fortune, à la condition de pardonner, si une créature criminelle le demandait vous menaçant de vous priver de ses bonnes grâces, vous pardonneriez. Si c'est une infamie, Jésus, détachez vos bras de la croix, plus de souffrances; mais des foudres vengeresses.

Pourquoi trouver infâme de pardonner quand Jésus le commande? Ne peut-il pas vous récompenser aussi bien qu'un prince de la terre? *Ut sitis filii Patris vestri.* Et puis, qu'il y ait tous les inconvénients du monde, *di-*

mettre à prix son Maître; Pierre présuma avant de le renoncer. Le vice a ses progrès comme la vertu; et il n'y a pas loin entre un état qui suspend les grâces de protection, qui fortifie toutes les passions, qui rend presque inutiles tous les secours de la piété, et un état où elle est enfin tout-à-fait éteinte. (MASSILLON.)

vino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum. (Voir nº 3694.)

3684. II. *Attende magistrum,* dit saint Augustin, *et Dominum in ligno pendentem et dicentem : Pater ignosce illis.* Il confie sa Mère à son disciple; et ses ennemis à son Père. — Mais cet exemple n'a été présenté qu'une fois! — Vous vous trompez : tous les jours, il en est ainsi au tribunal de la pénitence. Mon Dieu, j'ai fait ceci. — Je te pardonne, etc. Parcourir les commandements. Mais toi pardonne. — Je ne puis, *Serve nequam omne debitum dimisi tibi ; nonne et te oportuit misereri conservi tui ?* Et si on voulait rappeler à chacun la gravité des offenses dont il s'est rendu coupable envers Dieu, voluptueux, avares, etc., interrogez votre conscience. En comparaison de ce que vous avez fait à Dieu qui est prêt à vous pardonner, qu'est-ce que l'outrage que vous avez reçu du prochain ? et vous ne le pardonneriez pas ? — Je ne puis faire ce que Dieu a fait. — Mais les païens l'ont fait, les saints l'ont fait, saint Etienne, saint Jean Gualbert. Vous le ferez donc, et quels que soient vos crimes, le pardon est assuré. Vous pouvez regarder le ciel avec confiance et dire : il est à moi. *Si dimiseritis hominibus peccata, et Pater meus dimittet vobis.*

Oh ! que vous êtes heureux, vous qui avez à pardonner ! Pas besoin de se casser la tête à cette pensée : *Nescit homo an amore vel odio dignus sit. Dimittite et dimittetur vobis.* Mais si vous ne pardonnez pas, cessez d'être chrétiens ; vous ne l'êtes plus, vous n'acceptez ni les préceptes, ni les exemples de Notre-Seigneur ; il ne vous reste plus que ses châtiments.

3685. III. La loi *Diligite* est écrite avec du sang ; menace de mort contre quiconque la transgresse. *Qui non diligit manet in morte. Si non dimiseritis, non dimittet.* Le premier puni fut Caïn qui assouvit sa haine contre Abel ; maudit de Dieu, il fuit sans espérance. — C'est l'histoire de tous les vindicatifs quels qu'ils soient ; (développer) ; pour tous point de pardon. Ils ne peuvent réciter un *Pater* sans se condamner. Ils ne peuvent s'approcher des sacrements sans sacrilège, s'ils ne déposent pas toute haine grave. Qui les assistera à la mort ? Satan ; et à leur dernière heure, l'image de Jésus crucifié ne leur donnera point d'espérance, s'ils ne pardonnent. *Judicium sine misericordia ei qui non facit misericordiam.* On chantera des messes ; *in interitu vestro ridebo. De ore tuo te judico ;* ce sont eux-mêmes qui ont prononcé leur sentence ; ils savaient qu'on les traiterait comme ils traitaient leur prochain.

Un cadavre d'un vindicatif était exposé dans l'église, le crucifix détacha ses mains pour se boucher les oreilles aux prières. Votre âme, il est certain qu'elle sera précipitée aux enfers. Point d'exemption, point de pardon sans pardon. Puis donc que vous êtes décidé à garder la haine, que l'enfer s'ouvre, que les démons vous saisissent, que vos cadavres soient étendus sur la route et votre sang léché par les chiens, que vos enfants soient orphelins et votre femme veuve. *Judicium sine misericordiâ.*

Est-il possible de sacrifier son âme pour une telle passion ? — Un jeune enfant de douze ans, très intelligent, va mourir poitrinaire ; il fait appeler son père et son oncle ennemis, leur met la main sur la tête et les conjure de se pardonner. Ils s'embrassent en pleurant : Jésus mourant vous demande de pardonner ; le lui refuserez-vous ? Oui, donnez la mort à votre ennemi, frappez-le, mais le coup atteindra Jésus. — Que votre haine se dirige contre moi, mais pardonnez, mes bien-aimés, votre ange gardien, Marie vous le demandent ; pardonnez aussitôt, parlez, rendez service. Si je

vous demandais l'hospitalité pour un de mes amis, en reconnaissance de mes services, qui la lui refuserait? C'est Jésus-Christ qui vous demande de pardonner. Ne le refusez pas.

TRAITS ET PENSÉES SUR LE PARDON DES INJURES.

3686. *Magna est virtus, si non fœdas a quo lœsus es. Magna est fortitudo, si etiam lœsus remittas. Magna est gloria, si, cui potuisti nocere, parcas.*

3687. Aucun ennemi acharné contre vous ne peut vous nuire autant que vous vous nuisez à vous-même, si vous ne l'aimez pas. Il peut nuire à votre maison de campagne, à votre bétail, à votre maison, à votre serviteur, à votre servante, à votre fils ou à votre épouse ou tout au plus, s'il en a le pouvoir, à votre corps. Mais peut-il nuire à votre âme autant que vous? (Saint Augustin.)

3688. Si un roi de la terre vous proposait l'alternative ou de pardonner ou de mourir, hésiterions nous dans le choix? Ici il ne s'agit pas d'une mort d'un moment qui n'intéresse que le corps; mais d'une mort éternelle dont l'âme sera frappée.

On vous a publiquement injurié. L'êtes-vous autant que Jésus-Christ? On vous a maltraité, chargé de coups, dépouillé. Voyez Jésus mutilé des pieds à la tête par le supplice de la flagellation. On vous a donné un soufflet: Jésus-Christ en a reçu bien plus que vous; et encore, de qui? pourquoi? comment? lui, le Dieu du ciel et de la terre! Et personne pour le plaindre, personne qui osât ni prendre sa défense, ni blâmer une aussi cruelle persécution: bien loin de là, tous conjurés contre lui, tous rivalisent de fureur, tous faisant cause commune avec ses bourreaux. Que faisait Jésus-Christ? Jésus-Christ gardait le silence. L'exemple de notre Dieu ne nous touche point? (Saint Chrysostome.)

3689. A ceux qui gardent de la haine à cause des torts qui leur ont été faits, saint Léonard dit: «Voulez-vous donc perdre votre âme pour quelques sous? Fût-on jamais si insensé que d'enlever les portes à un palais pour en soutenir une cabane?»

Si je vous demandais de donner l'hospitalité à une personne pour l'amour de moi en reconnaissance de ce que j'ai fait pour vous, me le refuseriez-vous? C'est Jésus-Christ qui vous demande de pardonner.

3690. O chose digne d'amour et d'étonnement! On voit dans l'Ecriture qu'il existait autrefois beaucoup d'idolâtres, qui, croyant que leurs dieux sanguinaires prenaient plaisir à voir couler le sang humain, immolaient pour plaire à leurs idoles, leurs propres enfants, ce qu'il y a de plus précieux, de plus cher dans la vie des hommes. *Sanguinem filiorum suorum et filiarum suarum, quas sacrificaverunt sculptilibus Chanaan.* (Ps. c. 37.)

Des auteurs dignes de foi rapportent que cet usage était en vigueur non seulement chez les Chananéens, mais encore chez les Eubéens et chez les Egyptiens. Ils ajoutent qu'une Egyptienne nourrissait chez elle un jeune crocodile, qu'elle prenait pour un dieu, suivant l'usage du pays. Devenu grand, il dévora un fils en bas âge de l'Egyptienne. La malheureuse mère s'en réjouit, et de ses voisines, les unes enviaient son bonheur, les autres la félicitaient de ce qu'il lui était né un fils assez heureux pour devenir la pâture d'un dieu. Plus récemment encore, dans les Indes Orientales et Occidentales se produisaient d'aussi abominables sacrifices. On voyait des individus se jeter devant les chars de leurs dieux pour s'en faire écraser et se laisser déchirer par les roues hérissées de pointes, pour faire plaisir à ces mêmes dieux. En énonçant ces faits, je m'étonne que nous puissions retenir nos larmes, nous qui nous glorifions de la foi et du nom du Christ, quand nous voyons combien une détestable infidélité a plus de force chez ces peuples, que n'en a chez nous une religion si pure et si sainte, qui nous ordonne de pardonner. (B. Louis de Grenade.)

3691. Le feu de notre charité ne doit point être si mal allumé que quelqsue gouttes d'eau puissent l'éteindre.

Quand deux corps durs s'entrechoquent il se fait un grand bruit ; mais si un corps dur rencontre une matière molle et souple le coup ne s'entend point. Un boulet de canon renverse une tour avec un fracas épouvantable ; mais s'il donne contre des sacs de laine, il s'amortit et perd entièrement sa force. *Une réponse douce apaise la colère*, dit Salomon, *mais une parole dure met en fureur.* Jamais membre blessé par un autre membre ne s'est vengé de lui, et jamais il n'y a eu d'enfant assez fou, pour qu'après s'être mordu la langue, il se soit arraché les dents de dépit. Ne soyons pas moins sages, et lorsque quelqu'un nous aura offensé, disons en nous-mêmes : C'est un membre du corps dont je suis ; pardonnons-lui, ne lui désirons ni ne lui faisons aucun mal.

3692. *Donantes invicem sicut et Deus in Christo donavit vobis.* (Eph. iv. 32.) C'est-à-dire que ce pardon doit être du fond du cœur ; car c'est de cette sorte que Dieu nous pardonne lorsque nous nous repentons véritablement de nos péchés et que nous lui en demandons pardon. Il ne lui demeure aucun ressentiment de colère contre nous, mais il nous traite avec la même bonté qu'auparavant, il a la même tendresse pour nous, que si nous ne l'avions jamais offensé.

Le soleil, quand il se lève, nous avertit de l'immense bonté de Dieu puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives, pour les ennemis de Dieu, que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui pardonne et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin, pendant que le ciel et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux. (Bossuet.)

3693. Ephestion et Cratère, les deux plus grands favoris d'Alexandre, nourrissaient une jalousie et une inimitié secrète l'un contre l'autre, parce qu'ils voyaient que ce prince partageait entre eux son amitié ; cependant ils se tenaient à l'extérieur dans les termes d'une simple froideur ; lorsqu'un jour, pendant le voyage de l'Inde, ils se piquèrent si fortement sur un sujet qui se présenta que leur retenue leur échappa ; transportés de colère, ils se disent des injures, des injures ils vont jusqu'à mettre l'épée à la main ; leurs amis communs accourent et les séparent. Alexandre lui-même vient, leur fait une sévère réprimande, les réconcilie, et leur fait jurer amitié, en ajoutant que, quoiqu'ils fussent les deux personnes du monde qu'il aimait le plus, il les ferait mourir tous deux s'ils entraient jamais en querelle, ou au moins celui qui commencerait à semer la division. Cette parole produisit un si grand effet sur leur esprit, que depuis ils vécurent en très bonne intelligence, et ne s'offensèrent l'un l'autre ni en actions ni en paroles. Si le respect et l'amour pour un homme a eu la force de dompter des cœurs enflammés de colère, et de réunir des volontés si divisées, l'amour de Notre-Seigneur ne doit-il pas opérer sur nous de plus grands effets ?

3694. Jésus-Christ ne vous dit pas pardonnez-leur parce qu'ils le méritent ; mais il vous dit pardonnez-leur parce que je l'ai bien mérité moi-même. Ce fut ainsi que les enfants de Jacob touchèrent le cœur de Joseph leur frère, qu'ils avaient si indignement vendu, et qu'ils obtinrent de lui le pardon de l'attentat même le moins pardonnable, où leur envie les avait portés contre sa propre personne. Votre père, lui dirent-ils, et le nôtre, nous a chargés de vous faire une demande en son nom : c'est que vous ne pensiez plus aux crimes de vos frères, et que vous oubliiez l'énorme injustice qu'ils ont commise envers vous : *Pater tuus præcepit nobis ut hæc tibi verbis illius diceremus : Obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum, et peccati, atque malitiæ quam exercuerunt in te.* Au souvenir de Jacob, de ce père que Joseph aimait et dont il avait été si tendrement aimé, ses entrailles s'émurent, les larmes coulèrent de ses yeux ; et bien loin d'éclater en menaces, et de reprocher à ses frères fratricides leur barbare inhumanité, il les rassura : *Nolite timere ;* il prit lui-même leur défense, et les excusa en quelque manière ; *Vos cogitatis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum ;* il se fit leur soutien et leur protecteur : *Ego pascam vos et parvulos vestros.*

Or, Chrétiens, ce n'est point au nom d'un père temporel, ni au nom d'un homme comme vous ; c'est au nom du Père céleste, au nom d'un Dieu créateur, d'un Dieu

rédempteur, que je m'adresse à vous. Qui ne sent le besoin de témoigner à Dieu son amour et ne dit avec David : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Pour acquitter cette dette, pardonnons ; par là nous donnerons à Dieu la marque d'amour la moins suspecte et la plus sûre ; car la nature et le monde ne peuvent nous inspirer de pardonner. (D'après Bourdaloue.)

3695. Ne négligeons aucun moyen de forcer notre ennemi à dépouiller ses préventions contre nous ; ne nous inquiétons point s'il a raison, s'il a tort; pas plus que le médecin ne s'embarrasse si le malade s'est attiré son mal par sa faute. Notre unique soin doit être de le guérir. (Saint Chrysostome.)

3696. *Ou à propos de l'Epître : Quod ex vobis est cum omnibus hominibus pacem habentes.*

De la douceur.

Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram (Mat. v. 3.) (V. nos 3699 et suiv.)

Nous aimons le bonheur. N.-S. le promet à ceux qui sont doux. Nous aimons à posséder la terre. Cette possession leur est assurée par le divin Maître. Et quelle terre leur promet-il ? La plus précieuse de toutes, c'est-à-dire le cœur des hommes en ce monde, et en l'autre la terre des vivants, le ciel. Qu'est-ce donc que la douceur qui nous prépare tant de biens ? C'est une vertu qui, avec la patience, nous fait supporter en paix les peines et les injures que nous avons à souffrir en ce monde ; mais la patience a pour but de dominer la tristesse qui nous envahit quand nous avons des croix à porter ; tandis que la douceur réprime en nous la colère, qui nous excite à la vengeance. Pour nous déterminer à acquérir cette vertu, disons les motifs qui doivent nous y porter, et comment nous pourrons la mettre en pratique.

3697. I. *Motifs.* Le premier, c'est l'horreur qu'inspire la colère. (V. no 742 et no 3701.)

Si la colère fait de l'homme un monstre, qui ne voit que nous devons la comprimer par la douceur ? Si on prétendait que ce n'est pas facile de triompher de cette passion, saint Chrysostome répondrait : *Quid dicis, homo ? Leonibus imperamus, et animos eorum mansuetos facimus : et dubitas num mentis ferociam in mansuetudinem mutare possis, quamvis natura bestiæ feroces sint, et præter naturam mansuetæ ; contra tu præter naturam ferox, natura autem mitis ? Et qui bestiis id quod natura eis inest auferre, et quod eorum naturæ adversum inserere potes ; id quod natura tibi præstitit, servare non potes ?*

2o Si la colère empêche d'être homme, comment celui qui en est esclave serait-il chrétien ? Il ne faut pas entendre ici par chrétiens ceux qui se contentent d'avoir reçu le baptême ; car combien d'hérétiques, de scélérats et même de damnés ont reçu le baptême ! J'entends par chrétiens ceux qui mettent en pratique la doctrine de N.-S. et cherchent à suivre ses exemples. Or N.-S. que nous a-t-il appris ? *Discite a me*, dit-il, non pas à faire un monde, à créer les choses visibles et invisibles, ni à faire des miracles, ni à ressusciter les morts ; tout cela est moins pratique ; mais *quia mitis sum et humilis corde.* Ah ! certes, c'est bien ce que nous devons apprendre des exemples de celui que l'Eglise appelle l'Agneau de Dieu, qui selon la prophétie d'Isaïe a su se taire lorsqu'on le tondait. *Cum enim malediceretur non maledicebat, cum pateretur non comminabatur, tradebat enim judicanti se injuste*

(I. Pet. XI. 23). C'est un grand honneur que Dieu nous fait, comme le remarque saint Chrysostome, de nous inviter à imiter, non pas les anges et les archanges qui sont cependant pleins de douceur, mais Dieu lui-même.

3° Avantages de la douceur. (V. n° 3702.) *Invenietis requiem animabus vestris.* Sans cette paix de l'âme, il n'y a point de bonheur ici-bas. Il n'y a point d'intimité avec Dieu, car *non in commotione Dominus.* Les âmes ne peuvent donc devenir parfaites sans la douceur; et l'absence de cette vertu chez les personnes pieuses fait douter de la sincérité de leur dévotion, et est trop souvent cause que les méchants attaquent la piété et la religion elle-même. Qui ne voit que la douceur se fait aimer et estimer? *Fili, in mansuetudine opera tua perfice et super hominum gloriam diligeris. Mansuetus,* dit saint Chrysostome, *gratus et amabilis est videntibus, gratus etiam et his quibus solo nomine notus est. Neque facile ullum invenies, qui audiens laudari hominem mansuetum, illum videre et exosculari non desideret... et ejus amicitia posse frui. Verbum dulce multiplicat amicos et mitigat inimicos.* (Eccli. VI. 5).

On n'éteint pas le feu avec le feu, mais avec de l'eau. Rien n'est donc plus propre à faire du bien autour de soi, à apaiser ceux qui sont aigris contre nous, à faire accepter un bon conseil, ou même une correction charitable, à exercer efficacement le zèle, que la douceur. *Responsio mollis frangit iram; sermo durus suscitat furorem.* (Prov. XV.) (V. n° 3703.) Aussi voit-on que les hommes qui ont fait le plus de bien aux autres, ont été admirables par leur douceur. C'est par la douceur que s'est sanctifié l'illustre conducteur du peuple de Dieu, Moïse. C'est par la douceur que saint François de Sales a converti, en quelques années, plus de 70.000 hérétiques. C'est par la douceur que saint Vincent de Paul a mené à bien les immenses œuvres qu'il a entreprises pour l'utilité du prochain. C'est par elle que ces héros du christianisme ont mérité la terre promise du ciel; c'est par elle que nous la mériterons comme eux.

3698. II. Pratique de la douceur. 1° *Comment la pratiquer.* De cœur d'abord, sur le visage ensuite. *Faciem bonam et cor bonum difficile invenies* (v. nos 3704 et suiv.); ensuite en paroles. Si l'on était porté à laisser échapper quelque parole trop vive, il faudrait se taire et attendre. Ceci est surtout vrai quand on a à faire remarquer quelque tort ou quelque défaut au prochain. (Voir à la note du n° 559 des traits qui prouvent qu'il faut savoir attendre pour corriger ou reprendre.) Enfin en œuvre, rendez toujours des procédés aimables et bons pour des manières injurieuses ou haineuses. Saint François a dit: « Celui qui aime à se faire craindre, craint de se faire aimer, et lui-même craint plus que tous autres; car les autres ne craignent que lui; mais lui craint tous les autres. »

Mais 3° *le moyen d'en venir là.* Saint Grégoire nous l'indique. Il veut que souvent on prévoie les occasions que l'on aura de pratiquer la douceur ou de se laisser emporter par la colère. Celui qui ne prévoit rien, est comme un soldat endormi; l'ennemi peut le désarmer et même le tuer à l'aise. Celui, au contraire, qui est vigilant, qui se rend compte des attaques qu'il aura à soutenir, se tient sur le qui-vive, il a toujours les armes à la main, il sait se défendre et vaincre. Il est donc bon, tous les matins, après sa prière, de se rendre compte de ce qui peut arriver de fâcheux dans la journée et d'être dans la disposition de le supporter avec paix. Et pour s'y exciter il faut:

1) que selon la recommandation de saint Chrysostome, on se souvienne de la mansuétude de Jésus-Christ; c'est ce que faisait saint Elzéard: « Quand je reçois quelque affront, disait-il, ou que je sens quelque mouvement d'impatience, je tourne toutes mes pensées vers Jésus-Christ crucifié, et je me dis: Puis-je comparer ce que je souffre avec ce que Notre-Seigneur a daigné souffrir pour moi? Sainte Brigitte s'étant un peu laissée aller à l'impatience, Notre-Seigneur lui apparut, lui reprochant de ne s'être pas souvenue de ce qu'il avait enduré pour elle. — 2) Il faut penser à ce que l'on a mérité pour ses péchés. *Quasi aqua ignis extinguitur*, dit saint Grégoire, *cum sua cuique ad mentem culpa revocatur.* Quel est le coupable, condamné à mort pour ses crimes, qui ne serait heureux si on se contentait, pour le punir, de lui appliquer un soufflet? Nous avons mérité, par nos péchés, l'enfer avec ses éternels supplices, et nous nous plaindrions d'avoir à endurer quelques affronts!

Le souvenir de nos péches, celui des souffrances de Notre-Seigneur, sont capables non seulement de nous faire supporter avec douceur les peines que nous rencontrons, mais même de nous donner la magnanimité des martyrs, qui priaient pour leur bourreaux, qui les bénissaient de ce qu'ils leur donnaient l'occasion de prouver à Notre-Seigneur leur amour en subissant les tourments et la mort. Ah! ne nous plaignons pas d'avoir trop à souffrir, de voir toujours durer les persécutions que nous subissons. Disons avec les saints: *Encore plus!* Encore plus afin de devenir plus semblables à Notre-Seigneur, afin de lui témoigner plus efficacement notre amour, d'expier nos pauvres péchés, de mériter une plus belle couronne!

TRAITS ET PENSÉES SUR LA DOUCEUR.

3699. *Mansuetorum semper tibi placuit deprecatio.* (Judit. IX. 16) c'est-à-dire qu'elle est toujours exaucée. (Saint Liguori)

Sainte Thérèse dit d'elle-même, qu'elle éprouvait une particulière affection pour ceux qui parlaient mal d'elle.

3700. *Sunt quidam mites, sed quamdiu nihil dicitur vel agitur nisi pro eorum arbitrio: patebit autem, quam longe sint a vera mansuetudine, si levis oriatur occasio.* (Saint Bernard.)

3701. Un célèbre médecin païen, Galien, raconte à son propre sujet qu'étant encore fort jeune, il fit la rencontre d'un homme qui était sur le seuil d'une porte et qui s'efforçait de l'ouvrir promptement; mais comme la clef, malgré tous les efforts qu'il faisait et l'adresse qu'il employait, n'entrait pas dans la serrure et qu'il ne pouvait parvenir à son but, cet homme se laissa emporter par une si furieuse colère, que son visage était en feu, il grinçait des dents, il frappait la terre des pieds. Puis comme si la porte était coupable du refus de s'ouvrir, il s'élançait contre elle avec la rage d'un forcené, et ensuite, comme si la clef avait aussi le tort de ne pas remplir son office, il la mordait, comme ferait un chien. Là pourtant ne s'arrêtèrent pas ses fureurs insensées, car levant au ciel ses yeux égarés et proférant de ses lèvres tremblantes des jurements atroces, il se mit à vomir contre Dieu les plus horribles blasphèmes. Sa bouche était écumante comme la gueule d'un lion et il poussait des gémissements comme un taureau. Cet illustre médecin dit qu'à ce spectacle, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant, il fut saisi d'horreur, car il lui semblait que ce n'était pas là un homme, mais une bête féroce entièrement privée de raison et en qui il n'y avait absolument rien d'humain. Il conçut, dès ce moment, une si grande aversion pour la colère, que jamais, dans tout le cours de sa vie, on ne le vit dans un état d'exaspération.

3702. Le B. L. de Grenade regarde la pratique de la douceur comme une marque de prédestination. La brebis est le symbole de cette vertu, et l'Evangile dit que les brebis seront à la droite au jour du jugement. Le démon excite les méchants à faire la guerre aux bons afin de faire perdre à ceux-ci la charité, tactique perfide que la douceur déjoue. De même que les défenseurs d'une ville assiégée couvrent les murs de sacs de laine, qui supportent mieux que la pierre les efforts des assiégeants: ainsi par la douceur on rend inutiles les attaques de la méchanceté. Il n'est donc pas étonnant que ce qui aide à ce point à conserver la charité et l'innocence doive être compté parmi les signes de prédestination, puisque c'est précisément à la charité et à l'innocence que le salut est promis. (B. L. De Grenade.)

3703. Saint Elzéard, après la mort de son père, fut obligé de passer dans le royaume de Naples pour prendre possession du comté d'Arian; mais le peuple qui favorisait la maison d'Aragon contre les Français, refusa de le reconnaître. Il n'opposa aux rebelles, pendant trois ans, que la douceur et la patience, malgré les raisons qu'alléguaient ses amis pour l'engager à se faire justice. Le prince de Tarente, son parent, lui ayant dit un jour: Laissez-moi la commission de châtier les rebelles, j'en ferai pendre un certain nombre et les autres se soumettront bientôt: s'il faut être un agneau avec les bons, on doit être un lion avec les méchants; il est nécessaire de punir une pareille insolence. Quoi! répondit saint Elzéard, vous voulez que je commence mon gouvernement avec des massacres? Je viendrai à bout de gagner les rebelles avec de bons offices. Il n'y a pas de gloire à un lion de mettre en pièce des agneaux; mais ce qu'il y a de grand, c'est de voir un agneau triompher d'un lion. J'espère qu'avec le secours de Dieu, vous verrez bientôt ce miracle. La prédiction ne tarda pas à être vérifiée par l'événement. Ceux d'Arian, honteux de leur révolte, se soumirent d'eux-mêmes, invitèrent le saint à prendre possession du comté, l'aimèrent et l'honorèrent toujours depuis comme leur père.

3704. « Quand sera-ce que nous serons tous détrempés en douceur et en suavité envers notre prochain? Quand verrons-nous les âmes de nos prochains dans la sacrée poitrine du Sauveur! Hélas! qui regarde le prochain hors de là, il court fortune de ne l'aimer ni purement, ni constamment, ni également; mais là, mais en ce lieu, qui ne l'aimerait, qui ne le supporterait? qui ne souffrirait ses imperfections? qui le trouverait de mauvaise grâce? qui le trouverait ennuyeux? Or, il y est, ce prochain, ma très chère fille, il y est, dans le sein et dans la poitrine du divin Sauveur; il y est comme très aimé, et tant aimable que l'amant meurt d'amour pour lui, amant duquel l'amour est en sa mort et la mort en son amour. (Saint François de Sales.)

3705. On doit pratiquer la douceur même à l'égard de soi-même. Nous devons sans doute nous repentir de nos fautes; mais il n'est pas bon d'en avoir un repentir aigre, chagrin et colère. Il en est qui se courroucent de s'être courroucés, qui se dépitent de s'être dépités; ils croient peut-être guérir une colère par l'autre; tandis que la seconde colère ne fait qu'ouvrir le passage à une troisième, dès que l'occasion s'en présentera, les dépits que l'on a contre soi-même viennent de l'amour propre qui s'aigrit de nous voir imparfaits. Un sage remplit mieux ses fonctions, quand il agit par raison que par passion, et il corrige plus efficacement les coupables; ainsi nous nous châtions mieux nous-mêmes par un repentir tranquille et constant que par un chagrin colère de nos fautes. (D'après Saint François de Sales.)

3706. Il faut que nous nous portions toujours nous-mêmes jusqu'à ce que Dieu nous porte au ciel, et pendant que nous nous porterons, nous ne porterons rien qui vaille. Salomon dit que c'est un animal bien insolent que la chambrière qui devient soudainement maîtresse. Il y aurait grand danger que l'âme, qui a servi longtemps ses propres passions, ne devînt orgueilleuse et vaine, si en un moment elle en devenait maîtresse. Il faut que petit à petit et pied à pied nous nous acquérions cette domination, pour la conquête de laquelle les saints et les saintes ont employé plu-

sieurs dizaines d'années. Il faut, s'il vous plaît, avoir patience avec tout le monde, mais premièrement avec vous-même. (Saint François de Sales.)

Je vous dirai ce mot, mais retenez-le bien. Nous nous amusons quelquefois à être bons anges, mais nous en laissons d'être bons hommes et bonnes femmes. Notre imperfection nous doit accompagner jusqu'au cercueil, nous ne pouvons aller sans toucher la terre. Il ne faut pas s'y coucher ni s'y vautrer; mais aussi ne faut-il pas penser voler: car nous sommes de petits poussins qui n'avons pas encore nos ailes. Nous mourons petit à petit; il faut aussi faire mourir nos imperfections avec nous de jour en jour: chères imperfections qui nous font reconnaître notre misère, nous exercent en l'humilité et au mépris de nous-mêmes, en la patience et en la diligence, et nonobstant lesquelles Dieu considère la préparation de notre cœur, qui est parfaite.

Enfin être bon serviteur de Dieu, ce n'est pas être toujours consolé, toujours en douceur, toujours sans aversion ni répugnance au bien; car à ce compte-là, ni sainte Paule, ni sainte Angèle, ni sainte Catherine de Sienne, n'auraient pas bien servi Dieu. Etre serviteur de Dieu, c'est être charitable envers le prochain, avoir en la partie supérieure de l'esprit une inviolable résolution de suivre la volonté de Dieu, avoir une très humble humilité et simplicité pour se confier en Dieu et se relever autant de fois qu'on a fait des chutes, se supporter soi-même dans ses abjections, et supporter tranquillement les autres et leurs imperfections. Ces brouillards ne sont pas si épais que le soleil ne les dissipe.

Ne pas trop réfléchir à ses misères, car les esprits de cette sorte ressemblent au ver à soie qui s'emprisonne et s'embarrasse dans son travail. (Saint François de Sales.)

3707. *Sévérité.* Dans les supérieurs la douceur ne doit pas exclure une juste sévérité, car saint Grégoire a dit dans ses morales: *Qui præest debet et arridens timeri, et iratus amari;* et Sénèque: *Bonis nocet qui malis parcit.* (V. n. 3199.)

3708. **Autre sujet:** En ce même dimanche on peut traiter du péché que figure la lèpre, et donner les châtiments spirituels, nº 1570.

Autre sujet: Ou encore à propos de ces paroles de l'Evangile: *Domine, si vis potes me mundare,* on parle de

La miséricorde de Dieu.

3709. Quelque infecte que fût la lèpre de ce pauvre homme, il ne manqua pas de confiance en son divin médecin, il ne douta pas de son pouvoir ni de sa bonté.

Sa confiance fut récompensée, et Notre-Seigneur le guérit. La lèpre la plus redoutable, c'est le péché; ceux qui en sentent la laideur et veulent s'en affranchir, peuvent compter eux aussi sur la bonté de Dieu qu'ils ont offensé, afin de rentrer en grâce avec lui.

Car I. Il est bon et miséricordieux. II. les marques qu'il nous a données de sa miséricorde sont capables de nous toucher; III. Nous devons répondre à ses avances paternelles. (V. nº 3716.)

3710. I. *Dieu est bon;* la foi nous le dit aussi bien que la raison. 1º la foi. (V. dans nos *Sententiæ* les textes sur la miséricorde.) 2º la raison nous fait connaître que Dieu est le bien suprême, la source de tout autre bien; que le bien parfait ne tend qu'à se communiquer, que sa colère n'est que son amour qui menace; l'adversité, son amour qui éprouve; sa providence, son amour qui veille; que si le père est si indulgent pour son enfant, que si la mère lui pardonne si volontiers, c'est Dieu qui a versé dans le cœur de l'un et de l'autre ces trésors de commisération et d'indulgence; que si Dieu punit, cela ne vient pas en quelque sorte de lui, mais de nous. *De*

suo optimus, comme dit Tertullien, *de nostro justus*. (V. nº 3721). Aussi le genre humain n'a-t-il jamais révoqué en doute cette vérité. Le bon Dieu, c'est ainsi que le nomme l'enfant qui bégaie, comme le vieillard ; et il y a un instinct qui nous porte à l'invoquer dans toutes nos épreuves.

Mon Dieu ! s'écrie l'impie lui-même à ces heures terribles où il a tout à craindre. Il sait qu'alors Dieu est son seul refuge et son appui assuré. Dieu est bon même pour les êtres qui ne peuvent pas se montrer reconnaissants, pour les plantes, les animaux, dont il se fait le pourvoyeur, pour les hommes auxquels il accorde souvent des bienfaits qu'ils ne soupçonnent même pas, les préservant des plus grands accidents sans qu'ils s'en doutent, semblable à une mère qui couvre son enfant, qui écarte les mouches ou les pourceaux pendant qu'il dort ; il est bon même pour ceux qui ne font que l'offenser, le blasphémer.

3711. II. Mais étudions *les marques touchantes de cette miséricorde ;* 1º dans les saints Livres, nous y voyons cette miséricorde attendre le pécheur pour lui donner le temps du retour. *Expectat Dominus ut misereatur vestri.* Sa justice demande qu'il châtie, après une première faute grave, celui qui a repoussé sa grâce. *Numquid Deus continebit in ira sua misericordias suas?* Sa justice semble faire effort pour arrêter la miséricorde ; mais celle-ci, en ce monde, triomphe ordinairement. En voici des exemples admirables. 1) Dans l'ancien Testament *(a)* Dieu irrité par les crimes de Sodome et de quatre autres villes coupables, veut tirer vengeance de leurs iniquités. Abraham se présente à lui, et lui dit : Perdrez-vous Sodome, s'il s'y trouve cinquante justes ? Et Dieu promet de faire miséricorde, s'il s'y en trouve cinquante. Enhardi par la promesse divine, Abraham insiste ; il demande grâce pour Sodome, s'il s'y trouve trente justes ; il l'obtient encore. Il sollicite encore la miséricorde, s'il y a seulement vingt ou même dix justes ; et Dieu lui promet de ne pas frapper, s'il trouve dix justes. *(b)* Au temps de Noé, toute chair avait corrompu sa voie ; et Dieu attend cent ans avant de frapper, et il fait prêcher par Noé la pénitence. Jonas a annoncé la ruine de Ninive. (V. nos 496 et suiv.)

2) Dans l'Evangile il est dit *(a)* que les serviteurs du père de famille vinrent lui demander d'arracher l'ivraie, qui poussait dans son champ à côté du froment. *Sinite utraque crescere usque ad messem*, répondit-il : il craignait qu'en arrachant l'ivraie, ils n'arrachassent aussi le froment. Ce père de famille, c'est Dieu. L'ivraie, c'est-à-dire les méchants, vivent dans dans son Eglise en même temps que les justes. Toutes les créatures de Dieu qui sont à son service, demandent à exterminer les méchants. Le ciel, la terre, le démon, le feu, les eaux... *Sinite crescere usque ad messem.* Ces enfants rebelles reviendront peut-être, ne frappez pas encore. Un scélérat serait attendri si, pendant qu'il cherche à enfoncer un poignard dans le sein de sa victime, celle-ci prenait des mesures pour mettre en sûreté son meurtrier ; et le pécheur perce le cœur de Dieu par ses crimes sans être ému de cette bonté divine qui le protège et le défend.

(b) Les fils de Zébédée veulent appeler le feu du ciel sur les villes qui n'ont pas voulu profiter de leurs prédications, et Jésus leur dit : *Nescitis cujus spiritus estis.* L'Esprit de Dieu est patient, *patienter agit propter nos.* (V. nº 3722.)

3712. 2° Se contente-t-il d'attendre ? Non. *Ecce sto ad ostium et pulso.* Quel cœur ne serait attendri en voyant un vieillard que son fils ingrat a mis à la porte de sa maison, rester là sur le seuil sans se plaindre, puis par moments frapper à la porte et dire à son enfant : « Je suis là, si tu m'ouvres, j'entrerai et sans te faire des reproches, je prendrai mon repas avec toi. » Eh bien ! ce père, c'est Dieu chassé par le péché de sa maison qui est le cœur de l'homme ; il est à la porte, il frappe. Il frappe : 1) par des invitations pleines de tendresse. *Jerusalem, convertere ad Dominum. Revertere aversatrix Israel et non avertam faciem meam a vobis, et non irascar in perpetuum, convertimini filii revertentes. Venite ad me omnes qui laboratis. Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* 2) Par des promesses. *Ego lactabo eam, et loquar ad cor ejus. Ego reficiam vos. Invenietis requiem.*

3) Par des plaintes amoureuses. *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.* 4) Par des menaces. *Nisi pœnitentiam egeritis.* 5) Par des épreuves. *Visitabo in virga iniquitates eorum.* Il terrasse Saul sur le chemin de Damas, mais c'est pour qu'il se relève converti ; il le rend aveugle, mais c'est pour ouvrir ses yeux à la lumière de la vérité.

3713. 3° Il poursuit. Le bon Pasteur laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après celle qui s'est égarée ; pour la recouvrer, il franchit les rochers, les épines, les torrents, il s'expose lui-même afin de la ramener. Et quand il l'a trouvée, il ne la frappe pas ; il la charge sur ses épaules pour la reconduire au bercail. Ce bon Pasteur, c'est le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il a quitté en quelque sorte le ciel pour venir sur cette terre ; il s'est lassé à nous poursuivre, afin de nous sauver ; il n'a pas craint de donner aux pécheurs la marque la plus grande et la moins équivoque d'amour, celle de mourir pour eux, et on sait dans quelles souffrances.

3714. 4° Il accueille le pécheur qui revient. *Quis speravit in Domino et confusus est ? Expandi manus meas ad populum contradicentem.* Qui étant venu se jeter dans ses bras avec repentir a été repoussé ? 1) Dans l'ancien Testament, David dit : *Peccavi,* et Nathan répond : *Transtulit Dominus peccatum tuum.* Aussi, dit saint Augustin, ce saint roi, *non invenit quid appellaret Dominum nisi misericordiam suam : Deus meus, misericordia mea. O nomen sub quo nemini desperandum.* Manassès a fait le mal devant le Seigneur ; dans l'affliction il prie, et Dieu exauce sa prière. 2) Dans le nouveau, la femme adultère : *Nec ego te condemnabo.* Madeleine : *Remittuntur ei peccata multa. Perpendo Petrum, considero latronem, respicio Mariam et nihil aliud video nisi spei exempla. Ubique exempla suæ misericordiæ apponit* (Saint Grégoire), même à l'égard des bourreaux ; mais l'histoire de l'enfant prodigue en est la plus touchante image. (V. n° 2134.) 3) Dans l'histoire, vraiment *misericordiæ ejus super omnia opera ejus.* Et ce que l'Ecriture nous rapporte n'est que le commencement des miséricordes du Seigneur. Que de pécheurs engagés dans les filets de la triple concupiscence ont été accueillis par lui avec une tendresse de père ! Qui ne sait la vie des Marie Egyptienne, des Pélagie, des Thaïs, des Augustins et de tant d'autres qui, esclaves des plaisirs, se sont repentis et sont devenus des saints ? Des larrons, des voleurs de grand chemin, comme le moine Moïse, ont escaladé le ciel. Des hommes ayant vendu leur âme au démon, comme le trésorier d'une église de Cilicie, nommé Théophile, sont parvenus à

rompre leurs criminels engagements et à obtenir leur grâce. « Que personne ne désespère de son salut, dit saint Chrysostome. Etes-vous un publicain ? vous pouvez devenir un évangéliste. Etes-vous un larron ? vous pouvez voler le paradis. Etes-vous un magicien ? vous pouvez adorer Jésus. Il n'y a point de vice que la pénitence ne puisse ruiner. Ne dites plus : je suis perdu ; vous avez un médecin qui est bien supérieur à votre mal : il peut et il veut le guérir par sa seule volonté. Il vous a fait de rien ; maintenant que vous existez et que vous êtes tout déformé par le péché, il peut vous redresser. Comme le feu consume les épines, ainsi la volonté de Dieu consume nos péchés, et elle rend le pécheur semblable à celui qui n'a point péché. Tâchez de verser des larmes. La pécheresse ne répondit que cela ; et cependant ses larmes lavèrent ses iniquités. » Ne dites pas : c'est fini, je suis retombé trop souvent. Notre-Seigneur dit à Pierre qu'il fallait pardonner septante fois sept fois ; et ce qu'il conseille aux autres, ne le ferait-il pas lui-même ?

4) Et si j'en appelle à l'expérience de chacun d'entre vous, vous serez obligés de convenir que Dieu vous a miséricordieusement prévenus.

« Que dirons-nous chrétiens, de notre vocation au baptême ? Avions-nous imploré son secours, l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux eaux salutaires où nous avons été régénérés ? N'est-ce pas lui, au contraire, qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier ? Mais peut-être que le bienfait est trop ancien et que notre ingratitude ne s'en souvient plus ; disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courrais au crime ? La vengeance ou le plaisir t'emportait. Combien de fois Dieu a-t-il parlé à ton cœur pour te retenir sur ce penchant ? Je ne sais si tu as écouté sa voix, mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitais-tu, quand tu le fuyais ; l'appelais-tu, quand tu t'armais contre lui ? Cependant il est venu à toi par sa grâce, il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu et ne t'a-t-il pas aimé le premier ? Mais, fidèles, j'en vois un autre qui ne court pas au péché : il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne au blasphème, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres pour satisfaire son ambition ; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme ? Descendra-t-il dans cet enfer ? Autrefois il est allé aux enfers, mais il y était appelé par les cris et les désirs des prophètes, qui soupiraient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations, on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche ; dans une fête, dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie, il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement à la pénitence. Le pécheur fuit, et Dieu le presse ; il ne sent pas et Dieu redouble ses coups pour réveiller cette âme endormie. N'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde ?

« Mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, je sais que vous aimez votre Père : est-ce vous qui l'avez aimé les premiers ? Ne confessez-vous pas avec l'Apôtre que la charité a été répandue en vos cœurs par le Saint-Esprit qui vous est donné ? Et Dieu vous ferait-il un si beau présent si, avant que de le faire, il ne vous aimait ? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas ; c'est lui qui fait toutes les avances. » (BOSSUET.)

Il vous a attendus, il vous a invités, pressés par le remords de votre conscience, par les exhortations de vos parents, de vos amis, des prêtres, de revenir à lui, il vous a enlevé ces créatures après lesquelles vous couriez quand vous l'oubliez; que si vous êtes revenus il ne vous a jamais repoussés, ni ses ministres non plus. Si vous avez été préservés du péché (ce qui est une grâce plus grande que d'en recevoir le pardon), c'est à sa miséricorde que vous le devez.

« C'est un beau sentiment de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité : *Omnia peccata sic habenda tamquam dimittantur, a quibus Deus custodit ne commitantur* (tome VI, chap. XVI, p. 362.) Vous devez croire, dit saint Augustin, qu'il vous a remis tous les péchés où sa grâce vous a empêchés de tomber; parce que nous les portons tous, pour ainsi parler, dans le fond de corruption que nous avons dans le sein. Non, mes frères, il n'y a ni erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe : que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes, comme dit saint Paul, (ROM. I, 24.) qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée de toutes sortes de péchés. » (BOSSUET.) C'est sa main qui vous a soutenus. *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* Ne pas en être touché, ce serait avoir un cœur de tigre. Il est temps enfin de comprendre :

3715. III. *Comment nous devons répondre à ses avances paternelles.* 1° Puisqu'il nous attend, ne lassons pas sa patience. *Ne tardes converti.* Le temps de la moisson vient; c'est la faux de la mort qui moissonne, malheur à l'ivraie ! c'est alors qu'on la sépare du bon grain et qu'on la jette aux feux de l'enfer. Donc, *ne dicas misericordia Dei magna est, et ne adjicias peccatum ad peccatum. An ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit, secundum ... impœnitens cor thesaurizas tibi iram.* (V. n° 3723.) 2° Puisqu'il nous invite, ne faisons pas la sourde oreille, mais disons lui comme Samuel : *Loquere Domine, quia audit servus tuus. Sonet vox tua in auribus meis.* Ne méritons pas le reproche adressé aux Juifs : *Dura cervice, vos semper Spiritui sancto resistitis. Vocavi et renuistis. Domine, quid me vis facere ?*

3° Puisqu'il nous poursuit, gardons-nous de le fuir : Ah ! ne repoussons pas Dieu. Pourquoi fuir notre Père, notre bienfaiteur, notre bonheur de la terre et du ciel ? Si nous le faisions, *quæretis me et non invenietis ; et in peccato vestro moriemini.*

« Apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. Que dites-vous ? Cela se peut-il ? Oui, fidèles, nous le pouvons. Ecoutez le psalmiste qui nous y exhorte : prévenons sa face, dit-il : *Præoccupemus faciem ejus.* Que faut-il faire pour le prévenir ? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes : la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde ; au contraire c'est elle qui prévient toujours ; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. » (BOSSUET.)

4° Puisqu'il est prêt à nous accueillir, pauvres prodigues, allons nous jeter dans ses bras. Il ne nous laissera pas tomber, n'ayons pas peur ; ne disons pas comme Caïn : Mon péché est trop grand pour mériter un pardon. La miséricorde, dit saint François de Sales, se rehausse d'autant plus que le tas de nos péchés est plus gros. Le trône de la miséricorde ayant notre

misère pour piédestal, la miséricorde ne peut s'exercer qu'à l'égard des misérables. S'il dépendait de celui qui vous prêche de vous pardonner, hésiterait-il un seul instant, quelque grandes que soient vos iniquités? Et cependant la tendresse qu'il a pour vous n'est qu'un faible rayon de la bonté de Dieu. Qu'elle mère abandonne son enfant infirme, affligé, coupable même? *Et si illa oblita fuerit, ego non obliviscar tui.* Aussi David disait-il : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.* Nous serons donc bien reçus et de Dieu et de ses ministres, quand, nous jetant à leurs pieds, nous leur dirons : *propitius esto mihi peccatori.* Il y aura fête au ciel. Les saints donnent des fêtes aux hommes, mais les pécheurs qui reviennent à Dieu donnent fête aux saints et à Dieu lui-même. *Nonne oportet epulari quia filius meus perierat et inventus est?* Et une fois de retour dans la maison de notre Père, prodigues, ne le quittons plus; *mihi adhærere Deo bonum est.* Autant il y a de péril à désespérer de sa bonté; autant il est funeste de présumer de sa clémence et de s'en servir pour l'offenser. Si Dieu est bon n'est-ce pas une raison de plus de le servir et de l'aimer? N'est-ce pas armer sa justice que de méconnaître sa bonté? O Dieu, la reconnaissance pour vos bienfaits passés, votre patience à me supporter et à m'attendre, votre tendresse à m'inviter, à me poursuivre, à m'accueillir au retour, me forcent à chanter avec le Psalmiste, votre miséricorde, et à ne pas tarder d'écouter votre voix, de me rendre à vos avances paternelles, de me jeter entre vos bras, et sur votre cœur. C'est là le port après le naufrage, l'abri après la tempête. J'y veux demeurer toujours. *Mihi adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam.* Ah! pourquoi faut-il que je me sois séparé de vous? Hélas! j'ai été assez ingrat, assez rebelle. C'en est fait; et à jamais je suis à vous. *Tenui illum nec dimittam :* à la vie à la mort, je suis à vous; *et misericordias Domini in æternum cantabo.*

PENSÉES SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

3716. De même que le propre de l'abeille est de faire le miel et qu'elle ne pique que quand on l'irrite; ainsi le propre de Dieu est de faire des grâces; et il ne punit que quand les hommes l'irritent, et l'y contraignent en quelque sorte par leurs crimes; encore ne laisse-t-il pas de faire toujours paraître sa miséricorde, par la douleur qu'il a d'être obligé de les châtier. Il ne prit la résolution d'envoyer le déluge, que quand il vit que la méchanceté des hommes ne se donnait plus de bornes et qu'elle alla toujours en augmentant.

3717. Les hommes bâtissent avec effort, et pendant longtemps. Dieu fait tout par une parole, mais il est lent à détruire. Il est patient, il attend. Saint Augustin dit qu'il appelle les pécheurs à revenir à lui de quatre manières: *Vocat impertiendo tempus, vocat per internam cogitationem; per flagella correctionis; per misericordiam consolationis.* Et nous que ferons-nous de ces appels?

Adam, où es-tu? je te cherche, car voici que je t'ai perdu! — C'est ainsi, mon âme, que Dieu en a souvent usé avec toi : tu l'as quitté en l'offensant; mais lui, il n'a pas cessé d'aller à ta recherche, de t'appeler. (Saint Liguori.)

3718. *Non adeo cupis dimitti peccata tua sicut ille dimittere.* (Chrys.)

Expectat Dominus ut misereatur vestri. (Isa. xxx. 18.)

Eum qui venit ad me non ejiciam foras. (Joan, vi. 31.)

3719. *Nous vous en conjurons au nom de Jésus-Christ,* écrit l'Apôtre, *réconciliez-vous avec Dieu.* Quoi! s'écrie saint Jean Chrysostôme, c'est donc Dieu qui prie les pécheurs! et que leur demande-t-il? de vouloir se réconcilier et vivre en paix avec lui. (Saint Liguori.)

3720. Une mère serait moins empressée de secourir son enfant tombé dans le feu, que Dieu n'est empressé d'embrasser le pécheur repentant. Supposé, dit Saint Vincent Ferrier, qu'un brigand fût assez audacieux pour s'introduire à la cour d'un roi, et là, sous les yeux mêmes du roi, égorger la reine son épouse et ôter la vie à tous ses enfants, et qu'ensuite il se jetât aux pieds du roi pour demander pardon de ses attentats, pensez-vous qu'il y ait au monde un monarque assez généreux pour lui faire grâce ? Non, répond le Saint, non, vous n'en trouveriez point. Par contre, supposez que lorsque la bienheureuse vierge Marie vivait sur la terre, il se fût trouvé un pécheur assez pervers pour oser s'emporter contre cette vierge Immaculée, lui enfoncer un poignard dans la poitrine et l'étendre morte aux pieds de Jésus ; qu'il eut ensuite massacré tous les apôtres, tous les disciples les plus chers au Sauveur, et qu'un si grand pécheur, après ces énormes forfaits, se fût prosterné aux pieds de Notre-Seigneur pour lui en demander pardon avec un sincère repentir ; qu'aurait fait ce divin Sauveur? Ecoutez, dit le Saint, ce qu'il aurait fait : non seulement il lui aurait pardonné de bon cœur, mais il l'aurait serré sur son sein, et remis en grâce aussitôt. O miséricorde ineffable de Dieu! (S. Léonard de Port-Maurice.)

3721. « Pour bien connaître qu'elle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est le principe de tout le reste. Or, notre Dieu, Chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces ? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons, ainsi Dieu naturellement fait du bien.

Etant bon, abondant, plein de trésors infinis par sa dignité naturelle, il doit être aussi, par sa nature, bienfaisant, libéral, magnifique.

Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même ; il ne veut pas que personne périsse. C'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs ; sa nature d'elle-même lui est si bienfaisante, lui est un motif très pressant, et une raison qui ne le quitte jamais. Quand il nous fait du mal, il le fait à cause de nous ; quand il nous fait du bien, il le fait à cause de lui-même. Ce qu'il est bon, c'est du sien, c'est de son propre fonds, dit Tertullien, ce qu'il est juste, c'est du nôtre ; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance : *De suo optimus, de nostro justus.*

Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit saint Augustin, le donnent par l'une de ces trois raisons : ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité ; ou par quelque intérêt qui leur en revient et ils le font pour l'utilité ; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a imposé cette loi ; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures ; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils, à cause qu'il l'aime ; c'est un sentiment de bonté.

Maintenant il est clair, mes sœurs, que ce ne peut être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa magnificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine ; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures ; d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces ; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent. » (Bossuet.)

3722. Valère Maxime rapporte qu'un père n'avait qu'un fils unique qu'il aimait tendrement. Or, ce fils forma le dessein abominable d'assassiner son père et en cherchait l'occasion. Le père s'en étant aperçu, prend un poignard, le cache sous ses vêtements et appelant son fils l'invite à venir avec lui dans une forêt. Quand ils furent arrivés dans un endroit retiré, solitaire, où ils n'avaient d'autre témoin que Dieu, le père prend en main le poignard. Le fils condamné par sa propre conscience

tremblait; mais le père lui dit aussitôt: Mon fils, je sais ce que tu médites, si tu l'exécutes devant les hommes, tu perdras ta réputation avec ta vie. Ici personne ne te voit: voilà ma poitrine découverte, voici le poignard, frappe. Ton ingratitude n'a pas altéré ma bonté, et je veux en mourant te sauver la vie. Le fils atterré tombe à genoux, et conjure son père de le frapper lui-même, car il est un monstre d'ingratitude. Le père l'embrasse; leurs larmes se mêlent et désormais le fils aime son bon père, comme il le méritait. Nous sommes plus ingrats que ce fils envers Dieu. Nous l'avons offensé mortellement plus d'une foi, nous avons crucifié Jésus-Christ, il a tout enduré. Il aurait pu nous frapper mille fois; il nous a laissé plonger dans son sein le poignard de nos blasphèmes. Et sa patience ne nous touche pas. On admire la patience de cet ancien qui, quand un impudent lui eut craché au visage, ne lui dit que cette parole: Si quelqu'un soutenait que tu n'as point de bouche, j'affirmerais que tu en as une. Que de fois nous avons fait à Dieu un semblable affront! il l'a supporté.

On admire la patience de Philippe II, roi d'Espagne. Il avait veillé jusqu'à minuit à écrire de sa main, au pape, une lettre importante; voulant la fermer, il dit à son secrétaire d'y mettre de la poudre. Le secrétaire, à demi endormi, prit l'encrier et le versa sur la lettre. Le roi se contenta de dire: Il faut recommencer, et il le fit sur le champ. Saint Paul dit que l'âme fidèle est l'épître de Jésus-Christ, écrite non avec de l'encre, mais avec l'esprit de Dieu. Il a travaillé trente-trois ans, il a employé son sang, ses mérites, ses sacrements et les grâces du Saint-Esprit à composer cette lettre, à sanctifier cette âme, et vous l'avez souillée, vous y avez versé l'encre du péché, vous l'avez rendue plus noire qu'un charbon, par l'impureté, par le faux témoignage ou par les autres crimes que vous lui avez fait commettre; le Fils de Dieu dit sans s'impatienter: Il faut recommencer, qu'elle vienne à confesse, je la réformerai; n'admirez-vous pas sa patience?

On admire celle de sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie. Après la mort de son mari, étant disgraciée et affligée de ses parents, elle se trouva un jour, dans une rue étroite, à la rencontre d'une vieille femme qu'elle avait autrefois assistée; cette ingrate ne lui voulant pas céder le pas, la poussa rudement et la fit tomber dans la boue; la sainte ne fit que sourire en se relevant. *Non est minus malum in os pollutum quam in lutum mittere Virginis Filium.* Quand vous communiez indignement, mettant le Fils de Dieu en votre bouche et en votre conscience toute pleine de péchés, ce lui est plus sensible que si la sainte hostie tombait en un bourbier. (Le Jeune.)

3723. «Demandez à un ouvrier, à un marchand indélicat, à un plaideur de mauvaise foi, à un avocat injuste, à un juge inique, pourquoi il s'enrichit par des voies illicites: il n'apportera pas d'autres raisons que le besoin de sa famille, et la miséricorde de Dieu qui pardonne facilement les offenses. A un tel homme voici le langage que je puis tenir:

O homme, ditez-moi, puisque vous avouez que Dieu est assez bon, assez miséricordieux pour vous pardonner vos crimes; pourquoi plutôt ne concevez-vous pas de lui cette espérance, qu'il pourvoira à vos besoins sans qu'il faille perpétrer tant de forfaits? Pourquoi faites-vous Dieu si miséricordieux à pardonner, si barbare et si négligent à secourir votre indigence? Pourquoi, quand vous lui accordez ce qui est plus grand, lui retirez-vous ce qui est moindre? Car la miséricorde qui pardonne les transgressions est autrement grande, que celle qui pourvoit aux nécessités du corps. La première donne la vie éternelle, la seconde entretient la vie temporelle. L'une donne le prix du sang d'un Dieu; l'autre, une nourriture qu'elle ne refuse pas même aux fourmis et aux vermisseaux. Si donc vous avez assez de confiance en la miséricorde divine, pour en espérer un bien si précieux, comment se fait-il que vous n'en avez pas pour en espérer une chose si vile? Ainsi, vous exaltez la miséricorde de Dieu, pour l'offenser avec plus de licence, et non pour tout attendre de lui, renoncer au péché et vous abandonner à lui sans réserve.» (B. L. de Grenade.)

3724. IVe **Dimanche après l'Epiphanie. — 1er sujet.** — *Salva nos, perimus.* La prière, nº 2300.

3725. A propos de: *Venti et mare obediunt ei.*

Les commandements de Dieu.

Dieu est le Souverain Seigneur de toutes choses, donc nous devons lui obéir. C'est un devoir pour l'homme d'observer et d'aimer ses commandements, ce sera le premier point, et dans le second nous dirons les motifs qui nous y doivent déterminer.

I. *Les commandements doivent être:* 1º *observés.* — C'est une merveille de voir l'affection que Dieu a toujours eue pour ses divins commandements, avec quelle ardeur et quelle instance il en a recommandé le souvenir et l'observation à son peuple. D'abord, lui-même les écrivit de son doigt sur deux tables de pierre, afin que nous ne dédaignons pas de graver en nos cœurs ce qu'il a daigné écrire de sa propre main; ensuite, il fait faire un tabernacle et une arche de bois incorruptible, toute couverte de l'or le plus pur, pour y conserver ces tables; en troisième lieu, il commande que le roi de son peuple écrive lui-même et de sa propre main ces saints commandements; en quatrième lieu, il commande au peuple, qu'après avoir passé le Jourdain et en entrant dans la terre promise, on mette de grosses pierres sur le rivage, où soient écrits ces commandements, afin que tous fussent assurés que s'ils ne les gardaient, ils ne jouiraient pas longtemps de cette heureuse terre, qu'ils avaient conquise par la bénédiction de Dieu; et parce qu'ils ne pouvaient pas être toujours là pour les lire, il leur commande de les écrire à l'entrée et sur toutes les portes des maisons, de les imprimer bien avant dans leur esprit et dans le cœur de leurs enfants. Voici ses paroles: « Ces commandements que je vous fais, seront dans votre cœur; vous les enseignerez à vos enfants, vous les méditerez dans la ville et aux champs, le jour et la nuit, vous les écrirez sur les portes de votre maison. »

Et parce que l'espérance de la récompense est ce qui agit le plus sur le cœur humain, il fait des promesses si avantageuses à ceux qui les garderont, qu'elles seraient incroyables, si un autre que lui les faisait: « Si vous gardez mes commandements, dit-il, je vous enverrai la pluie en temps opportun, la terre sera fertile et les arbres se chargeront de fruits; il y aura une si grande abondance de biens, qu'à peine aurez-vous le temps pour les recueillir. Les moissons seront si longues, qu'elles ne seront pas sitôt achevées qu'il faudra commencer les vendanges, et les vendanges dureront si longtemps qu'elles occuperont le temps des semailles. »

Notez que c'était aux Juifs qu'il faisait ces grandes promesses, aux Juifs qu'il avait coutume de récompenser par des biens terrestres, quand ils gardaient ses commandements, et de châtier par des punitions temporelles quand ils les transgressaient, parce qu'ils étaient matériels, grossiers et terrestres; mais aux chrétiens il promet des biens spirituels et célestes, des récompenses éternelles, si grandes et si excellentes que ces félicités qu'il promettait aux Juifs et qui nous semblent si admirables, n'en sont que des ombres et des figures; c'est-à-dire que, comme votre corps est incomparablement plus que votre ombre, ainsi les biens que vous devez espérer, si vous gardez les commandements de Dieu, sont plus grands sans

comparaison et plus souhaitables que toutes ces prospérités qu'il envoya aux Juifs vertueux. Mais si nous ne les gardons pas, nous renonçons au ciel !

On raconte qu'on avait inventé autrefois, en Allemagne, une horloge dont le mécanisme était si admirable, que le ressort du réveille-matin, se détendant à l'heure marquée, éveillait monsieur, frappait sur une pierre à fusil, allumait la chandelle, ouvrait un livre qui était devant les yeux du maître, de peur qu'il prît froid, en sortant les bras hors du lit. Si un écolier disait : je veux avoir une de ces horloges ; mais, au réveille-matin, je veux qu'il y ait un ressort qui fasse que l'horloge étudie pour moi, et me mette la science dans l'esprit pendant que je dormirai, ne serait-ce pas absurde ?

Si un pauvre marchand disait : Je veux acquérir de grands biens, et je ne veux pas tenir magasin, ni exercer le commerce sur mer ou sur terre, je veux toujours me tenir dans ma maison au coin du feu, ne serait-ce pas ridicule ? C'est absurde que de vouloir la fin et non les moyens, la moisson et non la semence, la science et non l'étude, le salaire et non le mérite, la victoire et non la bataille ; vous semble-t-il qu'il soit plus aisé de faire croître du blé dans votre champ que des vertus en votre âme ; d'acquérir la science d'Aristote que la science des saints, la science du salut, la connaissance de Dieu ; d'amasser des biens terrestres et temporels, que des richesses célestes et éternelles ?

Et c'est une moquerie que de dire ce que vous avez si souvent à la bouche : Qu'est-il besoin de tant se tourmenter ? Dieu ne nous a pas faits pour nous perdre, il veut que tous les hommes soient sauvés : car, dites-moi, n'est-il pas vrai que Dieu ne nous a pas faits pour nous faire mourir ? N'est-il pas vrai qu'il veut que tous ceux qui sont en ce monde vivent et aient de quoi se nourrir ? Et laissez-vous pour cela de travailler pour gagner votre vie ? Ne faites-vous pas tout comme si l'entretien de votre famille ne dépendait que de vous ? Comprenez-moi bien et vous serez convaincus. Quand vous venez à confesse, si je vous disais : Mon ami, ne travaillez point pour gagner votre vie, reposez-vous-en sur la providence de Dieu, il ne vous a pas fait pour vous mettre en oubli ; il a bien soin des créatures qui ne lui sont pas si chères que vous ; il nourrit les petits oiseaux qui ne sèment point, qui ne moissonnent point ; il revêt les fleurs des champs qui ne filent ni ne cardent, comme il dit en l'Evangile ; fiez-vous à lui et laissez-le faire, contentez-vous de venir à l'église, et de prier Dieu tout le long du jour : que me répondriez-vous ? Ne me diriez-vous pas : Tout cela est bon, mais si je suivais votre conseil, ma famille et moi nous dînerions bien tard ? Dieu désire qu'on le serve, mais il veut aussi qu'on travaille ; il a dit : Aide-toi et je t'aiderai. L'expérience fait voir que ceux qui ne travaillent point, tombent dans la misère et leurs affaires ne se font pas. Ce que vous me répondriez pour le temporel, je vous le dis pour le spirituel et avec plus de raison : Dieu a préparé sa gloire aux âmes prédestinées, mais il veut qu'elles travaillent pour la mériter et s'en rendent dignes ; il a fait notre salut, mais il veut que nous le fassions.

Nous trouvons bien, en l'Ecriture et en l'Histoire ecclésiastique, que la providence de Dieu a nourri miraculeusement plusieurs saints, qui employaient leur temps à prier Dieu et ne travaillaient point pour gagner leur vie, comme saint Paul, premier ermite, qui fut nourri par un corbeau ; saint Gilles, par une biche ; saint Roch, par un chien ; le prophète Elie, par un ange ; et

ces saints anachorètes, dont Pallade fait mention, qui trouvaient tous les jours du pain sur leur table, apporté par une main invisible ; mais on ne lit point que Dieu ait jamais sauvé aucune créature qui eût l'usage de la raison, ni homme, ni ange sans sa propre action, sans sa coopération. On lit bien dans l'Evangile qu'il nous a recommandé de n'être point en inquiétude des vivres ni des vêtements de notre corps. On ne lit point qu'il nous ait recommandé de n'avoir point de soin du salut de notre âme ; au contraire, il nous a dit formellement : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*

3726. 2° *Aimés.* — Nous devons garder ces divins commandements, non point par un esprit mercenaire, mais par un amour filial. (V. n° 3733.)

Non timore pœnæ sed amore justitiæ, comme saint Augustin dit si souvent : Non point comme des esclaves et des forçats, mais comme des enfants. Aussi quand les Israélites allaient tous les ans dans le temple, ils chantaient par les chemins le psaume cent dix-huitième, qui ne parle que des commandements de Dieu, afin de nous faire savoir que, pour aller au ciel, il faut nécessairement les garder, et ils le disaient en chantant pour montrer qu'il faut les garder joyeusement, de bon cœur et de grande affection. C'est ce que faisait David, en répétant si souvent : J'ai aimé votre loi, j'ai chéri vos commandements ; ils font la joie de mon cœur ; je les ai aimés plus que des millions d'or, plus que les topazes et autres pierres précieuses, plus que toutes les richesses du monde ; ils me sont plus doux que le miel, je prends plus de plaisir à les garder qu'un conquérant à se charger de dépouilles.

Enfin, pour connaître évidemment, comme ces divins commandements sont plus que très raisonnables, très justes et très aimables, faisons deux suppositions. Supposons qu'étant tous assemblés comme nous sommes, Dieu nous dise : Quelques-uns trouvent que j'ai fait trop de commandements, et qu'il y en a qui sont trop rudes et trop incommodes, je permets à chacun de vous d'en abroger un ou deux, ceux que vous voudrez, et je soutiens que personne n'en pourrait abroger un seul, sans avoir contre lui dix mille bons esprits qui le contrediraient ; car, par exemple, voudriez-vous abroger le premier ? je m'y opposerais, et tous ceux qui ont quelques gouttes de bon sang dans les veines : quoi, voudriez-vous que je fusse dispensé d'aimer Dieu ? Certes, voilà une belle dispense. Le plus grand honneur et le plus grand bonheur qui me puisse arriver, c'est de l'aimer, et je me sens obligé de lui dire avec saint Augustin, sur ce premier commandement : *Quid mihi es, quid tibi sum ego, ut amari te jubeas a me, et nisi faciam mineris ingentes miserias ? parvane est ipsa miseria, si non amem ?* Eh ! mon Dieu ! ne m'êtes-vous pas plus que nécessaire ? ne vous suis-je pas plus que très inutile ? comment daignez-vous me commander de vous aimer, et me menacer de grandes misères, si je ne le fais ? est-ce une petite misère de ne pas vous aimer ? Voudriez-vous ôter le second et le huitième commandements, c'est-à-dire permettre les parjures et les faux témoignages, tous les hommes justes s'y opposeraient, on ne pourrait exercer la justice, les juges ne pourraient savoir la vérité pour donner le droit à qui il appartient. Voudriez-vous abolir les dimanches, les serviteurs et les servantes, les apprentis, les laboureurs, tous les gens de travail, qui sont ravis d'avoir ce pauvre jour de repos, crieraient contre vous comme contre un barbare et un impitoyable. Quant au quatrième commandement, tous les pères et toutes les mères de famille ont grand intérêt à ce qu'il soit bien recom-

mandé et soigneusement gardé. Si le cinquième était abrogé, s'il était permis à chacun de tuer, quel est l'homme qui ne serait toujours en crainte et qui pourrait être assuré d'un jour de vie ? Si l'adultère n'était défendu, que deviendraient l'affection et la fidélité conjugales ? quel soin aurait-on d'élever des enfants, quand on ne saurait à qui ils seraient ? quelles jalousies, quelles querelles, quels assassinats n'y aurait-il pas dans le monde ! Si le septième et le dixième commandements ne défendaient le larcin, les paresseux consumeraient comme des guêpes le travail des autres ; les laborieux perdraient l'affection de travailler, pour acquérir des biens qui pourraient être usurpés par des fainéants et des voluptueux.

Ou bien, si vous voulez que nous prenions la chose à un autre point de vue, supposons qu'il n'y ait en ce monde que deux villes, pas davantage, mais villes pleuplées de tous les hommes qui sont sur la terre, et que dans une tous les habitants tant grands que petits gardent entièrement et très exactement tous les commandements de Dieu, et que dans l'autre Dieu n'ait point fait de commandements, mais permette à tous de faire impunément tout ce que bon leur semblerait ; n'est-il pas vrai que la première ville serait un paradis terrestre, un jardin de délices, un lieu de paix et de tranquillité, une image de l'état d'innocence, un tableau du ciel et un avant-goût de la béatitude ? il n'y aurait point d'envie, point de médisance, point de querelle, point d'inimitié, point d'injustice, point de crainte ni de défiance ; on ne craindrait point d'être trompé, ni trahi, ni volé ; une mère ne se défierait point de la vertu de ses filles, ni un mari de la fidélité de sa femme, ni un maître de la probité de ses serviteurs, ni un marchand de la bonne foi de son associé.

Il ne faudrait point de verroux aux portes, point de serrures aux coffres, point de gardes aux vignes, point de sentinelles que sur les frontières. Comme, au contraire, la seconde ville où personne ne serait obligé de garder les commandements de Dieu, serait une forêt peuplée de voleurs qui s'entre-pilleraient l'un l'autre, une tanière de lions qui s'entre-dévoreraient, une étable de vils pourceaux qui se vautreraient dans le bourbier de toutes sortes de fanges. (V. n° 3732.)

N'avons-nous donc pas sujet de remercier Dieu de nous avoir donné des commandements si saints, si justes, si salutaires et si aimables ? Ne devons-nous pas nous soumettre avec beaucoup de respect aux ordres de sa souveraineté ? La manière dont en parle la sainte Ecriture doit nous le persuader ; elle dit que ce sont les paroles de Dieu. C'est pour nous une faveur et un honneur incomparable qu'il ait daigné nous parler, nous découvrir ses desseins, nous faire savoir ses volontés. Il n'a pas fait de même à toute nation. Ces divins commandements sont appelés justifications, parce qu'ils nous justifient et nous rendent justes devant Dieu quand nous les gardons ; ils sont appelés voies et sentiers, parce qu'il n'est point d'autre chemin pour arriver au ciel que l'observance de ces commandements ; ils sont appelés jugements, parce qu'ils nous feront notre procès et nous condamneront, si nous les transgressons ; ils sont appelés témoignages, parce qu'ils nous témoignent et certifient ce que Dieu désire de nous.

3727. II. *Motifs qui doivent nous y déterminer.* 1° La raison, y a-t-il rien de plus insupportable et de plus ingrat que de vivre contre la volonté de celui qui nous a donné la vie, de refuser d'obéir à celui qui ne com-

mande que pour avoir sujet de récompenser notre obéissance? *Quid magis superbum, quid magis ingratum, quam adversus illius vivere voluntatem, a quo ipsum vivere acceperis, quam illius præcepta despicere qui ideo præcipit ut causam habeat remunerandi?* dit saint Jérôme. Saint Augustin ajoute: *Nec enim ipso non creante, nos esse, nec ipso non conservante, permanere; nec recte vivere, ipso non regente possemus, quam ob rem solus ipse verus est Dominus cui non ad suam, sed ad nostram utilitatem, servimus. Nam si nobis indigeret, eo ipso non verus esset Dominus, cum per nos ejus adjuvaretur necessitas sub qua ipse serviret.*

C'est pour nos intérêts, et non pour les siens qu'il nous fait des commandements, c'est pour avoir sujet de nous faire du bien, et afin que le bien qu'il nous fera nous soit plus honorable et plus agréable, nous étant donné comme une couronne et une récompense de nos mérites: *Corona justitiæ;* et s'il procure sa gloire par nos bonnes œuvres et par nos mérites, c'est que la vraie gloire de la créature est d'honorer, d'aimer, de louer et de glorifier le créateur.

Quand un roi de la terre publie des édits et commande quelque chose, vous ne résistez point, vous ne dites pas: il m'est impossible d'y obéir; et quand le roi du ciel publie des ordonnances, vous foulez aux pieds ses divines lois; et néanmoins les empereurs de la terre commandent impérieusement, fièrement, en menaçant, sous peine de telle amende. L'Empereur du ciel commande doucement et comme en flattant: *Ecoutez, mon peuple, croyez-moi: ne reconnaissez point un dieu étranger.* Les rois de la terre font souvent des ordonnances difficiles, pour leur propre intérêt et avec une grande incommodité pour leurs sujets; ils punissent ceux qui les transgressent, mais ils ne récompensent pas ceux qui les gardent. Les commandements du Roi des rois sont très faciles: *Mandata ejus gravia non sunt;* la plupart consistent à ne rien faire, à ne point jurer, à ne point dérober et à ne point tuer; il n'est rien de si aisé ils sont à la décharge et à l'utilité de ses sujets, et non pas pour ses intérêts; car quel intérêt a-t-il que vous dérobiez ou non? mais il y va de votre bien, comme il dit: *Ut bene sit tibi;* car, quand vous ne les gardez pas, vous êtes attaqués par des remords de conscience, tourmentés de vos passions, en impatience contre vos gens, en querelle avec vos voisins, en crainte et en appréhension des châtiments qui vous sont préparés; et si vous les gardez, Dieu vous promet des récompenses qui sont au-delà de toute espérance. C'est comme si un père de famille, après avoir nourri, élevé, caressé son fils avec des tendresses incroyables, après l'avoir pourvu d'emplois et marié richement, lui disait: Mon fils, pour tous les biens que je vous ai faits, je ne vous demande qu'une récompense, portez-vous bien, ayez grand soin de votre santé, réjouissez-vous. Ainsi Dieu nous dit: Ce que je désire de vous, c'est que vous soyez heureux en ce monde et en l'autre, et vous ne le sauriez être sans garder mes commandements, sans refréner vos passions, éviter le péché, et mériter le ciel.

3728. 2° *L'exemple des créatures.* Dieu n'a point promis de récompenses aux autres créatures, et elles lui obéissent ponctuellement; il a dit: Que la lumière se fasse, et elle se fait incessamment en cet hémisphère ou en l'autre; il a mis pour bornes à la mer, le sable du rivage lui défendant de passer outre, et elle obéit. L'homme seul, qui a plus d'intérêt et d'obligation d'obéir à Dieu qu'elles, transgresse ses divines lois. Louis de Gonzague,

avant d'être religieux, était dans la cour du roi d'Espagne. Il entendit un jour le jeune prince, qui étant importuné du vent, lui disait : Tais-toi ; il lui dit fort judicieusement : Monseigneur, votre altesse peut bien commander aux hommes, mais non pas aux vents. On peut dire le contraire de Dieu à notre grande confusion. Il commande aux vents, aux marées, aux éléments et aux autres créatures insensibles, et elles lui obéissent : *Venti et mare obediunt ei.* Il commande aux hommes qui ont de l'esprit et du jugement, et il n'est pas obéi.

3729. 3° *L'exemple de J.-C.* Mais ce qui doit le plus nous toucher, c'est l'exemple admirable de la très parfaite obéissance que notre Sauveur a rendue à la souveraineté de Dieu. Au premier instant de sa conception, son Père éternel lui montra le profond abîme de péché, de misère et de damnation, où les hommes étaient tombés par la faute d'Adam ; il lui montra le désir qu'il avait qu'il les en retirât, non pas par pure autorité, non par un simple commandement, comme quand un roi fait sa première entrée dans une de ses villes, à la première requête qu'on lui présente, il ne fait que dire à un de ses gens: Allez dire au geôlier qu'il ouvre les cachots et qu'il congédie tous les prisonniers ; qu'ils les en retirât non par des actions honorables, éclatantes et glorieuses, comme Samson et David qui exterminèrent les géants et les autres monstres qui incommodaient le monde, mais en renonçant aux honneurs, aux plaisirs auxquels il pouvait très justement prétendre par la noblesse de sa personne; qu'il les délivrât par l'effusion de son sang, par une mort très cruelle, par des souffrances très ignominieuses et très sensibles.

Avec quelles dispositions admirables ce Fils adorable accepte-t-il ce décret de la Souveraineté divine; avec quelle tendresse, quelle ardeur et quelle force d'esprit ! *Deus meus, volui.* Il est au premier moment de sa vie, il commence seulement à le vouloir, et il dit: *Volui* ; si je l'avais voulu cinquante ans, je ne le voudrais pas davantage. Commençons vite, je le désirais depuis longtemps; *Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei ;* ce désir que j'ai d'obéir à votre commandement est au milieu de mon cœur; il faudrait m'arracher le cœur pour pouvoir me l'ôter. Je l'ai imprimé, gravé, buriné au centre le plus profond, le plus sensible de mon cœur. C'est une preuve que la souveraineté de Dieu mérite d'être bien honorée, puisque son Fils lui a voulu obéir à si grands frais, par un acte si excellent et si héroïque, par l'effusion de son sang et par une mort si cruelle et si ignominieuse. Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, dit saint Paul ; il a mieux aimé perdre la vie que de manquer à l'obéissance ; et comme il nous a rachetés par son obéissance aux commandements de son Père, il veut nous appliquer le fruit de sa rédemption par notre obéissance à ses commandements: *Factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ.* Disons-lui donc avec saint Augustin: *Jube quod vis, da quod ubes ;* vous pouvez commander tout ce que bon vous semblera ; *Dominus es, quod bonum est in oculis tuis faciam.* Vous ne pouvez rien commander qui ne soit plus que très juste, car vous êtes un juge très équitable ; vous ne commandez rien qui ne soit doux, utile et facile, car vous êtes père, votre joug est suave et votre charge légère. *Da quod jubes.* Il y a dans notre nature corrompue, beaucoup d'opposition à l'observation de vos divines ois, mais vous êtes tout-puissant pour la vaincre par votre grâce ; le cœur

du roi est en votre main pour en faire tout ce qu'il vous plaît, à plus forte raison le cœur du peuple. Vous promettiez par vos prophètes que vous écririez vos commandements en nos cœurs; ils sont aussi durs que des pierres, mais vous les écrivîtes sur des tables de pierre; gravez-les donc, s'il vous plaît, au centre de nos cœurs, afin qu'étant notre Juge, et ne trouvant en nous aucune transgression à punir, vous ayez sujet de couronner nos mérites qui sont vos dons, dans l'éternité bienheureuse. *Amen.* (D'après le P. Le Jeune.)

PENSÉES SUR LES COMMANDEMENTS.

3730. *Jugum meum leve est et sarcina mea levis: hæc sarcina non est pondus onerati, sed alæ sunt volatori; habent enim et aves pennarum suarum sarcinas et quidem portant illas in terra; portantur ab illis in cœlum.* (Aug.)

3731. *Hæc est una sarcina qua ejus bajulus non premitur sed levatur.* (Aug.)

Quid tam superbum, quid tam ingratum videri potest quam adversus ejus vivere voluntatem a quo ipsum vivere acceperis, quam illius præcepta despicere, qui ideo aliquid imperat, ut causam habeat remunerandi. (Hier.)

Tu qui veram requiem, quæ post hanc vitam Christianis promittitur quæris, etiam hic eam inter amarissimas vitæ hujus molestias suavem jucundamque gustabis si ejus, qui eam promisit, præcepta dilexeris. (Aug.)

3732. On peut dire, en un sens, que plus la loi de Dieu nous impose de graves devoirs, plus elle est légère. Vous voyez les oiseaux du ciel, dit saint Augustin; ils ont des ailes, et ils en sont chargés; mais ce qui les charge, fait leur agilité; et plus ils en sont chargés, plus ils deviennent agiles. Otez donc à un oiseau ses ailes, vous le déchargez; mais en le déchargeant, vous le mettez hors d'état de voler: *Quoniam exonerare voluisti, jacet.* Au contraire, rendez-lui ses ailes, qu'il en soit chargé tout de nouveau, c'est alors qu'il s'élèvera; pourquoi? parce qu'au même temps qu'il porte ses ailes, ses ailes le portent; il les porte sur la terre, et elles le portent vers le ciel: *Redeat onus, et volabit.* Telle est, reprend saint Augustin, la loi de Jésus-Christ. *Talis et Christi sarcina:* nous la portons, et elle nous porte: nous la portons en lui obéissant, en la pratiquant; mais elle nous porte en nous excitant, en nous fortifiant, en nous animant. Tout autre fardeau n'a que son poids, mais celui-ci a des ailes: *Alia sarcina pondus habet, Christi pennas.*

Du reste, la loi de Dieu est pour un chrétien une loi d'amour; car le premier et le plus grand des commandements est *Diliges*; or, *ubi amatur non laboratur.* Que les mondains en jugent par ce que fait dans eux l'amour même du monde.

A quelles lois les tient-il asservis, ce monde qu'ils idolâtrent? lois de devoir, justes mais pénibles; lois de péché, injustes et honteuses; lois de coutume, extravagantes et bizarres; lois de respect humain, cruelles et tyranniques; lois de bienséance, ennuyeuses et fatigantes. Cependant parce qu'ils aiment le monde, ce qu'il y a dans le service du monde de plus fâcheux, de plus incommode, de plus dur, de plus rebutant, leur devient aisé. Rien ne leur coûte pour satisfaire au devoir du monde, pour se conformer aux coutumes du monde, pour observer les bienséances du monde, pour mériter la faveur du monde. Or, qu'ils aiment Dieu, comme ils aiment le monde; que sans changer de sentiments mais seulement d'objet, au lieu de demeurer toujours attachés au monde, ils commencent à s'attacher à Dieu, cette loi du Seigneur qui leur paraît impraticable, changera pour ainsi dire, de nature pour eux. Ils travailleront, et dans leur travail ils trouveront le repos; ils combattront, et dans leurs combats ils trouveront la paix; ils renonceront à tout, et dans leur renoncement ils trouveront leur trésor; ils endureront tout, ils se mortifieront en tout et dans leurs mortifications et leurs pénitences, ils trouveront leur bonheur.

Et les saints anciens, et les saints de nos jours ne sont-ils pas là pour nous dire: *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua!* (D'après Bourdaloue.)

Si vous croyez que l'Evangile est une loi donnée de Dieu, vous devez supposer qu'elle porte les caractères divins de son législateur, que c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos besoins, proportionnée à notre faiblesse, utile à nos misères; que c'est un remède et non pas un piège, le secours et non le désespoir de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un tyran bizarre, qui ne fasse des lois que pour trouver, dans l'impossibilité de les observer, des prétextes de nous perdre; c'est un Père miséricordieux, qui dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit, a bien plus d'égard à nos intérêts, qu'à sa propre gloire. Quelle idée vous faites-vous donc de sa loi sainte? c'est une loi raisonnable, consolante, seule capable de remédier à nos peines, et d'établir une paix solide dans notre cœur. Et quel autre intérêt que le nôtre, aurait pu porter le Seigneur à donner une loi aux hommes? A-t-il besoin de nos hommages? lui revient-il quelque chose de nos vertus? Sa félicité est-elle intéressée à notre fidélité? est-ce une gloire à lui, de s'assujettir les hommes par des lois capricieuses, où l'on puisse dire qu'il ne cherche que l'honneur de se faire obéir, et de dominer sur lesconsciences par les terreurs et les menaces dont il accompagne les préceptes? Il n'a donc cherché que notre intérêt et notre consolation, en nous prescrivant les ordonnances admirables de sa loi sainte. En ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vivre au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes la source de tous les troubles, l'origine de tous les malheurs; il eût fait de la société une confusion affreuse, sans liens, sans règle, sans équité, sans dépendance: où les seules passions qui arment les hommes les uns contre les autres, les auraient liés ensemble, où nos seuls désirs auraient décidé de nos droits. En mettant des bornes à nos penchants; il en a donc mis à nos peines; en nous marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos remèdes; en ne nous laissant point à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous a donc empêchés d'être nos propres tyrans; en nous assujettissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, mais en fixer les inquiétudes.

D'ailleurs, ce qu'il y a ici d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la possibilité de la vie chrétienne, c'est que ceux qui s'en plaignent, n'en ont jamais fait l'épreuve: ils adoptent là-dessus un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde: et sans connaître de la piété que le sentiment de la corruption qui les en éloigne, ils prononcent que les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles parce qu'ils le souhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire: Essayez de la vertu, avant de vous en plaindre. (MASSILLON.)

3733. « Plusieurs observent les commandements, comme on avale les médicines, plus par crainte de mourir damnés, que par le plaisir de vivre au gré du Sauveur. Ainsi comme il y a des personnes qui, pour agréable que soit un médicament, ont du contre-cœur à le prendre, seulement parce qu'il porte le nom de médicament; aussi y a-t-il des âmes qui ont en horreur les actions commandées, seulement parce qu'elles sont commandées; et il s'est trouvé tel homme, dit-on, qui ayant doucement vécu dans la grande ville de Paris l'espace de quatre-vingts ans, sans en sortir, dès qu'on lui eût enjoint de par le roi d'y demeurer encore le reste de ses jours, il alla dehors voir les champs, que de sa vie il n'avait désirés.

Au contraire, le cœur amoureux aime les commandements et plus ils sont de chose difficile, plus il les trouve doux et agréables, parce qu'il complaît plus parfaitement au Bien-Aimé, et lui rend plus d'honneur. » (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

3734. Le palais dans la maladie ne peut supporter une nourriture qu'il trouve délicieuse quand il est en santé. La lumière est insupportable aux yeux malades, tandis qu'elle charme ceux que la maladie n'affecte pas. (AUG.)

3735. La loi de Dieu est toute à notre profit. Le soleil a-t-il besoin de nous pour faire éclater ses rayons? Que vous soyez là à user de sa lumière et de sa chaleur ou que vous n'y soyez pas, il est toujours le même, il n'a pas besoin de vous. Ni Dieu non plus, à plus forte raison. Il y a infiniment plus de distance entre Dieu

l'homme, qu'entre l'homme et un moucheron et quel service un moucheron peut-il rendre à l'homme ?

3736. Tout coûte à qui n'obéit qu'à regret. Dieu recommande-t-il la libéralité, l'avarice l'en offense. Ordonne-t-il l'économie le prodigue en murmure. Les méchants ne sauraient s'accommoder de la parole de Dieu, ils s'en font un sujet de scandale. Ce qu'elle prescrit sur la justice, révolte quiconque vit de rapines. Ce qu'elle dit de l'humilité, révolte les superbes : l'intempérant ne peut souffrir qu'elle prêche la sobriété. Les lois qu'elle porte sur la pudeur, excitent la haine de l'impudique. Il faut donc se taire ou s'attendre à la contradiction de la part des méchants. Un mauvais chrétien aime mieux censurer la loi que de réformer sa conduite : il porte plus volontiers sa haine contre elle que contre ses vices. (Salvien.)

On ne hait point la loi de Dieu sans avoir en soi le principe de la haine qu'on lui porte. *Cuncti qui oderunt mandatum sacrum, causam odii in se habent.* La source du dégoût que ressent le pécheur est dans la corruption de son cœur, et non point dans la loi de Dieu ; car la loi de Dieu est bonne, ce sont les mœurs du pécheur qui sont mauvaises. Qu'il change de conduite, il changera d'affection ; et dès que sa conduite sera régulière, la loi de Dieu n'aura plus pour lui rien de choquant ; et du moment où il deviendra homme de bien, il ne pourra s'empêcher de l'aimer, parce que dès lors il trouvera dans la pureté de ses mœurs une aimable conformité avec la sainteté de la loi. (Salvien.)

3737. Vous exigez de votre esclave qu'il vous soit tout dévoué. Homme d'un jour ! cet esclave est-il moins homme que vous ? Entré dans le monde aux mêmes conditions, votre égal par sa naissance et par sa mort, pourvu des mêmes organes, doué tout aussi bien que vous d'une âme raisonnable, appelé aux mêmes espérances, soumis, aux mêmes lois, tant pour la vie présente, que pour le temps à venir, vous le contraignez bien à vous obéir, à vous être assujetti ; et s'il lui arrive d'oublier un moment le droit que vous avez de lui commander, s'il néglige d'exécuter vos ordres avec une rigoureuse précision, malheur à lui.

Misérable ! tandis que vous savez si bien faire valoir votre qualité de maître sur un homme, vous ne voulez pas reconnaître le Maître et le Seigneur de tous les hommes ! Plaignez-vous encore des plaies dont la colère du ciel frappe vos inexcusables iniquités. Mais attendez-vous à plus encore : à des cachots d'où l'on ne sort plus, à des feux vengeurs qui ne s'éteindront jamais, à des châtiments qui ne finiront pas. (Saint Cyprien.)

3738. **Autre sujet.** — Ou bien à propos du texte de l'Evangile : *Quid timidi estis modicæ fidei,* parler de l'espérance. (V. nos 3741 et suiv.)

Spe salvi facti sumus. L'espérance qui nous sauve ce n'est pas celle qui se fonde sur les hommes.

« L'espérance dont le monde parle, n'est autre chose, à le bien entendre, qu'une illusion agréable ; et ce philosophe l'avait bien compris, lorsque ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot : « C'est un songe de personnes qui veillent : *Somnium vigilantium.* Considérez, en effet, ce que c'est qu'un homme enflé de cette espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas ? Quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui-même ? Il nage déjà parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui paraît impossible ; mais lorsque, s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas ; lorsque la vie lui manque, comme un faux ami, au milieu de ses entreprises, ou que forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis, et ne trouve rien en ses mains de toute cette haute fortune dont il embrassait une vaine image ; que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisait jouir pour un temps de la dou-

ceur d'un songe agréable? et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut être appelée « la rêverie d'un homme qui veille » *somnium vigilantium.* Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de folles prétentions, vieille idole dont tout le monde se moque et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle, mais de l'espérance des enfants de Dieu que je dois aujourd'hui prêcher. » (BOSSUET.) *Spes mea in Deo est,* disait David et il ajoutait: *Sperate in eo omnis congregatio populi, effundite coram eo corda vestra, Deus adjutor noster in œternum.* Espérons tous.

I. *Qu'est-ce, l'espérance.* (V. nº 499.)

3739. II. *Quels sont ses fondements?* 1º La promesse de Dieu; 2º la fidélité de Dieu; 3º sa puissance; 4º sa bonté pour nous. Voilà ce qui commence à reposer nos âmes dès cette terre.

« Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir être justes; la fin de notre repos, c'est d'avoir une assurance certaine, infaillible, de ne déchoir jamais, aux siècles des siècles, de la grâce ni de la justice.

« Pour comprendre parfaitement la différence de ces deux repos, dont l'un est la consolation de la vie présente, et l'autre est la félicité de la vie future, il faut remarquer, que par la grâce du christianisme nous sommes très assurés que Dieu ne nous délaissera pas; mais nous ne sommes pas assurés que nous ne délaisserons pas notre Dieu. C'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous sommes assurés de Dieu, mais toujours incertains de nous et de notre propre faiblesse. Nous sommes assurés de Dieu; car nous sommes très assurés qu'il ne quitte point si on ne le quitte; il ne change pas comme un homme, et ses dons, dit le saint Apôtre, sont sans retour et sans repentance. (ROM. XI, 19.)

« *Non deserit, si non deseratur.* (AUG.) Il ne se retire point à moins que l'on ne l'abandonne le premier. J'ai bien lu, dit saint Augustin, qu'il en a ramené à la divine voie plusieurs de ceux qui l'abandonnaient; mais qu'il nous ait jamais quittés le premier, c'est une chose entièrement inouïe. » (BOSSUET.)

Chose étrange qu'on ajoute foi à tout le monde excepté à Dieu, qui a fait le monde, et qui a donné la fidélité à tous ceux qui en ont tant soit peu. Vous prenez le bon grain, qui pourrait être employé à votre nourriture, vous le prêtez à la terre que vous ensemencez, vous fiant à sa fertilité et espérant qu'elle vous le rendra avec usure; vous donnerez à votre vigne vos travaux et vos sueurs toute l'année, espérant qu'elle n'en sera pas ingrate; vous mettez votre argent en dépôt dans un coffre de bois ou de fer, vous fiant à la serrure qui est à double ressort; vous donnez à votre servante la charge de votre linge, de votre cave, de votre grenier, c'est que vous avez confiance en sa probité; vous faites la paix ou la trêve avec votre ennemi, qui est un turc, ou un barbare, vous vous rassurez sur le serment qu'il a prêté; vous mettez votre argent sur mer, pour être employé en trafic par un étranger, un hérétique, un juif, vous vous fiez à sa signature, qui n'est que sur une feuille de papier. Qui est-ce qui a donné la fécondité à votre champ, la fertilité à votre vigne, pour vous rendre avec avantage la semence et le travail que vous y avez mis? A votre coffre la propriété de garder votre trésor? A votre servante la probité, pour ne vous rien dérober? A votre ennemi la fidélité, pour ne pas rompre

la trève ? A votre associé en marchandises, la conscience pour ne pas vous faire banqueroute ? N'est-ce pas Dieu ? Celui qui a donné la fécondité à votre terre, vous sera-t-il stérile et infécond ? *Numquid terra serotina factus sum Israeli?* Celui qui a donné à votre coffre la propriété de garder votre trésor, ne pourra-t-il pas le garder ? Celui qui a donné à votre servante l'inspiration de vous être loyale, vous sera-t-il déloyal et perfide? Celui qui a donné au barbare l'instinct de garder religieusement la foi qu'il a jurée, faussera-t-il lui-même son serment? Celui qui a défendu sous de très graves peines à votre associé de vous tromper, vous trompera-t-il lui-même? *« Securus es de servo tuo, et non es securus de Domino tuo ! securus es de tua domo, et sollicitus es de cœlo ! Invadit hostis domum, nunquid invaderet cœlum? occidit latro servum pecuniæ custodem, nunquid occideret Dominum servatorum? »* dit saint Augustin. Votre champ peut être grêlé, votre coffre crocheté, votre servante séduite, votre ennemi perverti, votre associé appauvri. Rien de tout cela ne peut arriver à votre Sauveur; et nous ne nous fierions pas à lui, nous ne voudrions pas compter sur lui, pas plus que s'il était le plus infidèle, le plus traître, le plus perfide de tous les hommes. Ne serait-ce pas offenser sa fidélité? (LE JEUNE.) Donc, espérons en lui.

3740. III. *Quel est son objet?* Tout ce qui est dans l'ordre du salut, donc 1° les biens de ce monde qui tendraient à cette fin; (V. n° 3752.) 2° les biens de la grâce pour éviter le péché, triompher des tentations, pratiquer les vertus; 3° les biens de la gloire. Le démon perd les âmes par la défiance qui les porte au murmure, au désespoir; fait que les bras nous tombent dans les tentations. Le général qui craint se retranche dans sa forteresse avec ses soldats; celui qui compte sur la victoire, fait de vigoureuses sorties, il repousse les ennemis et en triomphe. Que ne fait pas faire l'espoir de la victoire à un soldat, l'espoir du succès à un commerçant, de la gloire à un homme de lettres?... Si l'espoir des biens terrestres a de tels résultats, qu'en doit-il être de l'espérance des biens éternels. (V. n° 3759.) Espérons. *Non delinquent omnes qui sperant in eo. Spe salvi facti sumus. Spes,* dit saint Jean Chrysostome, *velut catena fortis de cœlo pendens animas sustinet nostras, et ad cacumen illud trahit eos qui hanc firmiter tenent, et a procellis malorum præsentis vitæ obripit. (Ad Theodorum lapsum.)*

TRAITS ET PENSÉES SUR L'ESPÉRANCE.

3741. *Nemo desperet. Judam traditorem non tam scelus quod commisit quam indulgentiæ desperatio fecit penitus interire.* (AUG.)

3742. Dans une retraite que prêchait le P. Milléricot, Jésuite, l'orateur parlant de la miséricorde de Dieu, s'écria dans son langage pittoresque : «Mes frères, une supposition. Si Judas, au lieu de se désespérer et de se pendre, fût allé trouver saint Pierre et lui eût dit : Veux-tu entendre ma confession ? Saint Pierre eut répondu : Agenouille-toi là, et commence. — Oh ! je suis bien malheureux, Pierre : j'ai vendu et trahi mon Maître. — Tu n'as fait que cela ? Moi, je suis bien plus coupable que toi : je l'ai renié trois fois ! Fais ton acte de contrition, que je te donne l'absolution. »

Cette idée sublime, si bizarrement exposée, produisit dans l'auditoire une émotion indescriptible et salutaire.

3743. *Nullus desperet veniam : etiam si circa finem vitæ ad pœnitentiam convertatur : unumquemque enim Deus de suo fine, non de vita præterita judicat.* (ISID.)

3744. Ecoutez-moi, pauvres pécheurs, qui, par le passé avez eu le malheur d'offenser Dieu et de mériter l'enfer : si le démon vous dit qu'il vous reste peu d'espoir du salut éternel, répondez lui : Il est écrit dans les livres saints : Jamais un pécheur ne s'est perdu après avoir mis sa confiance dans le Seigneur. (Saint Liguori.)

3745. *Nullus speravit in Domino et confusus est.* (Eccli. II. 11.)
Sperantem in Domino misericordia circumdabit. (Ps. XXXI. 10.)
Saint Thomas de Villeneuve a dit : *Quid times peccator ? quomodo te damnabit pœnitentem, qui moritur ne damneris ? quomodo te abjiciet redeuntem, qui de cœlo venit quærere te ?*

3746. Le glorieux saint Bernard, étant un jour malade, se vit transporté au tribunal de Dieu, où le démon l'accusait de ses péchés, et disait qu'il ne méritait pas le paradis. Le Saint répondit : « Il est vrai que je ne mérite pas le paradis ; mais Jésus a deux titres à ce royaume, l'un parce qu'il est le vrai Fils de Dieu, et l'autre, parce qu'il l'a conquis par sa mort ; il se contente du premier, et il me cède le second ; c'est pour cela que j'espère le paradis. » *Pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit.* Celui qui donne le plus, donne volontiers le moins. Comment Dieu nous refuserait-il donc sa grâce et son ciel?

3747. Jean d'Avila écrivait : « Jésus s'est chargé de remédier à nos maux, comme d'une affaire qui lui aurait été propre ; il a pris sur lui nos péchés, quoi qu'il n'en ait point commis, et il en a demandé pardon ; il a prié Dieu, avec autant de ferveur que s'il eût prié pour lui-même, d'aimer tous ceux qui veulent s'attacher à lui. Ce qu'il a demandé, il l'a obtenu : Dieu a voulu que, Jésus et nous, nous fussions si inséparablement unis que nous dussions être aimés avec lui ou qu'il dût être haï avec nous ; mais, comme Jésus n'est ni ne peut être haï, si nous lui restons unis par l'amour, nous sommes aimés avec lui. Jésus-Christ étant donc aimé de Dieu, nous en sommes aussi aimés, attendu qu'il est plus capable de faire que nous soyons aimés, que nous de faire que nous ne soyons haïs, car le Père éternel aime plus son Fils qu'il ne hait les pécheurs. (Saint Liguori.)

3748. Si nous avons de grands motifs de craindre la mort éternelle, à cause des offenses dont nous sommes coupables envers Dieu, nous avons, d'autre part, des motifs bien plus grands d'espérer la vie éternelle, dans les mérites de Jésus-Christ, lesquels sont infiniment plus puissants pour nous sauver, que nos péchés pour nous perdre. En péchant nous avons mérité l'enfer ; mais le Rédempteur est venu à notre secours, et il s'est chargé de toutes nos fautes pour les expier par ses souffrances : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* (Is. LIII. 4.) (Saint Liguori.)

3749. *Homo securum habes accessum ad Deum, ubi Mater ante Filium. Filius ante Patrem. Mater ostendit Filio pectus et ubera : Filius ostendit Patri latus et vulnera. Ibi non potest esse ulla repulsa, ubi tot sunt charitatis insignia.* (Bern.)

3750. *De divina miseratione tunc sperandum amplius est cum præsidia humana defecerint.* (Ambr.)

3751. C'est l'espérance qui aide à supporter les épreuves les plus laborieuses. Voyez ce cultivateur, courbé sur sa charrue, avec quel courage il supporte les frimas de l'hiver, les chaleurs de l'été ! ce qui le soutient et l'élève au dessus des fatigues, c'est l'espérance de la récolte. Ce voyageur affronte les précipices ; il endure la faim, la soif, les veilles ; pourquoi ? parce qu'il espère que tout cela lui profitera. Le médecin brave les vapeurs pestilentielles de la maladie, il ne craint pas de plonger ses mains dans les plaies les plus contagieuses : il compte sur le gain qu'il en doit recueillir. Personne qui ne s'engage dans les entreprises les plus hasardeuses par l'espérance des avantages qu'il entrevoit. A bien plus forte raison le chrétien qui tend à des biens supérieurs à tous les biens de la terre, doit-il supporter les privations et les sacrifices, soutenu comme il l'est par l'espoir des récompenses célestes. (Chrys.)

3752. On dit qu'un empereur de l'antiquité, voulant se donner du plaisir ainsi qu'à ses favoris, leur fit dresser un festin somptueux dans un vaisseau en pleine mer, et qu'à chaque service, quand on levait les assiettes pour en donner de propres, on les jetait dans la mer. Les conviés disaient entre eux : Quelle profusion, quel dommage et quelle perte de prodiguer ainsi cette vaisselle d'argent qui serait si utile à tant de personnes ! mais ils ne savaient pas le secret, ils ne savaient pas que l'empereur avait fait tendre autour du navire des filets qui recevaient tout, et qui, à la fin de la fête, amenèrent à bord et la vaisselle et plusieurs beaux poissons qui s'y étaient pris. Dieu compare sa providence à un filet : *Extendam super eum rete meum,* parce que sa providence est pleine d'yeux comme un filet. Quand un revers de fortune vous est arrivé, il vous semble que c'est fait de vous pour jamais, que tout est perdu sans ressource, que vous êtes plongé au plus profond de l'abîme : *Veni in altitudinem maris.* Craignez Dieu et vous ne perdrez rien, sa providence est autour de vous et de votre maison. *Sperantem in Domino misericordia circumdabit.* Elle recueille tout, elle conserve tout et elle vous rendra tout avec usure et surcroît de prospérité.

Confiance dans les épreuves ! Pendant que votre mari vivait, toutes vos affaires étaient en prospérité. La mort vous le ravit et vous êtes inconsolable. Mais vous avez la foi. Pensez-vous que Dieu ne fut pour rien dans le succès de votre mari en ses affaires ? Si Dieu ne l'eût aidé, votre mari aurait pu tout perdre en débauche ou en banqueroutes. Dieu vous reste, pensez-vous qu'il soit comme ces mauvais écrivains qui ne peuvent tailler une autre plume, quand la première est usée. L'accident qui a donné la mort à votre mari a-t-il enlevé la puissance de Dieu ? *Potens est autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis.* (Le Jeune.)

Nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis longtemps éprouvé, et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes ; nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous : tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une âme fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu : elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage : il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature ; un Père qui ne se propose que le salut de son enfant ; un ami tendre et fidèle, et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes Frères ? en est-il ici-bas même de plus désirable pour la créature ? (Massillon.)

3753. Comme celui qui a reçu d'un roi la promesse écrite et solennelle d'un bienfait, se réjouit quelquefois autant de recevoir cette promesse que de recevoir ce bienfait promis ; car il lui semble déjà posséder ce qui est garanti par une promesse royale : ainsi la bonté et la fidélité de Dieu inspirent quelquefois une telle espérance à l'homme juste, qu'il croit tenir déjà ce qui lui est promis ; ce qui rend son amour plus vif, son zèle plus ardent, sa patience plus courageuse. (B. L. de Grenade).

3754. Si l'acquisition des biens est une satisfaction pour leur possesseur, comment le juste qui sait que la promesse divine rend plus certain ce que l'on espère que ce que l'on possède en ce monde, ne se réjouirait-il pas d'un gage si assuré ? Aussi les vrais chrétiens comptent-ils plus sur les biens éternels que sur ce qu'ils possèdent en ce monde.

3755. Un grand nombre de fidèles s'affligent lorsqu'ils entendent dire que leur salut dépend moins d'eux, que de la grâce divine, comme s'il était plus sûrement placé dans leurs mains que dans celle de Dieu. Pour dissiper cette vaine inquiétude, Notre-Seigneur déclare que son Père lui a remis entre les mains notre salut, et que, pour ce qui le regarde, il ne permettra jamais la perte d'une brebis qu'il a portée sur ses épaules, après l'avoir cherchée au loin, et pour la conservation de

laquelle il a laissé percer de clous ses mains innocentes. Comprenant cette vérité, le prophète royal abandonnait sans crainte à ces mains divines le salut de son âme : « Seigneur, dit-il, je remets mon âme entre vos mains. » *In manus tuas commendo spiritum meum.* Pourquoi cette confiance ? Il en indique aussitôt la cause : « Vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité. » *Redemisti me, Domine, Deus veritatis.* (Ps. xxx, 6.) A quelles mains pourrais-je avec plus de sécurité confier le soin de mon âme qu'à celles qui, pour me sauver, se sont laissé clouer au bois de la croix ?

Le B. Jean d'Avila faisait ainsi parler Notre-Seigneur : Je suis votre Père, car je suis Dieu ; je suis votre frère aîné, car je suis homme. Je suis le prix de votre rançon ; pourquoi craindriez-vous vos dettes, quand, par la pénitence et la confession, il vous est facile de les éteindre ? Je suis votre réconciliation ; quelle colère pourriez-vous redouter ? Je suis le lien de votre amitié ; pourquoi redouteriez-vous l'inimitié du côté de Dieu ? Je suis votre défenseur ; pourquoi auriez-vous peur de vos ennemis ? Je suis votre ami ; pourriez-vous bien manquer de quelque chose tant que vous restez unis à moi ? Mon corps et mon sang vous appartiennent ; pourquoi redouteriez-vous la faim ? Mon cœur vous appartient ; pourquoi craindriez-vous d'être oubliés ? Ma divinité vous appartient ; pourquoi craindriez-vous les misères ? En outre, mes anges vous appartiennent et sont là pour vous défendre ; mes saints sont là pour intercéder en votre faveur ; ma Mère bénie est là pour vous servir de mère tendre et dévouée ; la terre est à vous pour que vous m'y serviez ; le ciel est à vous pour que vous y veniez un jour ; les démons et l'enfer sont à vous, pour que vous méprisiez les uns comme des esclaves et l'autre comme une prison ; la vie est à vous afin que vous méritiez celle qui ne finira jamais ; à vous les plaisirs légitimes pour que vous m'en fassiez l'hommage ; à vous les peines afin que vous souffriez pour mon amour ; à vous les tentations afin qu'elles vous préparent votre couronne ; à vous la mort, qui vous introduira aussitôt dans la vie. (B. L. de Grenade.)

3756. Répondez, enfants des hommes, et répondez. Qui ai-je méprisé de ceux qui m'ont aimé ? Qui ai-je abandonné de ceux qui m'ont invoqué ? Qui ai-je fui de ceux qui m'ont cherché ? J'ai mangé avec des pécheurs ; j'ai appelé et justifié des hommes impurs et flétris ; je presse avec instance ceux qui ne veulent pas de moi ; j'invite tous les hommes à venir à moi. Quelle raison y a-t-il pour me suspecter d'oubli envers les miens, alors que je mets tant d'empressement à aimer et à faire comprendre mon amour ?

Comme mon Père m'a aimé, dit-il, ainsi je vous aime. (Joan. xv, 9.) A quoi de plus grand pouvait-il comparer sa tendresse ? Sans doute la comparaison n'est pas exacte en tout ; mais c'est déjà de sa part une immense preuve d'amour, que d'avoir eu recours à cette comparaison pour faire entendre combien il nous aime. Or, cet amour a pour conséquence une étonnante sollicitude que le Seigneur exprime en ces termes par le prophète Ezéchiel : « Je ferai moi-même paître mes brebis, je les ferai reposer sur moi-même... J'irai chercher celles qui étaient perdues ; je relèverai celles qui étaient tombées ; je banderai les plaies de celles qui étaient blessés ; je fortifierai celles qui étaient faibles ; je conserverai celles qui étaient grasses et fortes, et je les conduirai avec justice. » (Ezéch. xxxiv, 16.) C'est-à-dire je pourvoirai avec soin et avec prudence à tous leurs besoins. Que peut désirer de plus l'âme humaine, pendant qu'elle est unie à ce corps mortel ? Quelles incursions des loups et des bêtes féroces les brebis peuvent-elles craindre sous la garde d'un tel pasteur ? (B. L. de Grenade.)

3757. Les cœurs étroits ne lui plaisent pas (à Dieu) car ce resserrement, cette inquiétude, cette crainte procède d'un manque de lumière et d'une idée trop inexacte de l'infinie bonté de Dieu. Car Dieu est tout amour, et, connaissant notre faiblesse, il compatit à nos imperfections, surtout si elles ne sont pas pleinement volontaires. Il aime un cœur saintement téméraire, qui non-seulement espère, mais surespère,

si je puis m'exprimer ainsi, dans son infinie miséricorde. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

3758. D'après saint Augustin deux sortes de pièges sont dressés par le démon aux hommes : la défiance et la confiance. Quand ils ont commis le péché, il les pousse au désespoir en leur faisant peur de la justice divine ; quand, au contraire, il veut les faire tomber dans le péché, il les excite à la confiance en la divine miséricorde. De là cet avis du même saint : *Post peccatum spera misericordiam ; ante peccatum pertimesce justitiam. Qui verus est in promittendo verus est in minando.* Le filet dans lequel le démon prend et enchaîne en enfer presque tous les chrétiens qui se damnent, est cet aveuglement où il les jette en leur disant : Péchez librement ; car, quelles que soient vos fautes, vous pourrez vous sauver. (Saint Liguori.)

3759. Ne soyons pas présomptueux. *Celui qui aime le péril y périra. Amas periculum ;* vous vous exposez au danger, puisque vous attaquez ce qui vous doit servir de refuge ; vous offensez la bonté de Dieu qui est votre asile et votre unique espérance ; vous dites que vous espérez en elle, et vous la désobligez en vous servant d'elle pour lui être mauvais. *Amas periculum ;* vous vous rassurez sur la bonté de Dieu, qui est pour les gens de bien et vous ne l'êtes pas ; et vous ne craignez pas sa sévérité, qui est pour les vicieux, et vous l'êtes et l'avez peut-être toujours été ; vous vous confiez en sa douceur qu'il ne promet pas à ceux qui l'offensent, et vous ne redoutez pas sa rigueur dont il menace d'une manière terrible tous ceux qui lui désobéissent.

Voudriez-vous donner un coup de poing à un chirurgien, sachant qu'en le faisant vous vous disloqueriez le bras et que vous n'aurez que ce chirurgien pour vous le remettre ?

Sénèque raconte que de son temps, une misérable femme, qu'un gouverneur de ville entretenait, étant à table avec lui, fut curieuse de voir mourir un homme : sitôt qu'elle lui eût dit son désir, il envoya chercher un criminel qui était en prison et le fit exécuter en présence de cette malheureuse ; il en fut extrêmement blâmé, et on lui en intenta un procès, non seulement à cause des circonstances de cette cruauté, mais encore parce que, si les parents de ce prisonnier eussent prouvé après sa mort son innocence, ce juge inhumain n'aurait pas pu lui rendre la vie qu'il lui avait ôtée par une brutale passion. Supposons que cette femme que vous aimez criminellement, ne veuille céder à vos sollicitations infâmes qu'après que vous lui aurez fait cession de tous vos biens et tué votre enfant auquel elle porte une haine mortelle ; si vous faisiez ce qu'elle désire, si vous lui donniez tous vos biens et mettiez à mort votre fils, en disant : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, il me donnera d'autres biens, pour me récompenser de cette perte ; il m'enverra par un ange, de l'or et de l'argent, comme il enrichit Tobie, par l'entremise d'un archange ; je le prierai tant, qu'il fera un miracle, qu'il ressuscitera mon enfant comme il ressuscita le fils de la veuve. Celui qui vous entendrait tenir ces propos, ne dirait-il pas que vous êtes insensé ? C'est pourtant là ce que vous faites, quand vous commettez un péché mortel, sous prétexte de la miséricorde de Dieu. Sachez que la moindre grâce, le moindre mouvement du Saint-Esprit, qui doit vous faire exercer un acte de vraie attrition, est une plus grande faveur, un bienfait plus signalé, un don plus précieux, que si Dieu vous donnait tous les trésors des Indes. Sachez que de ressusciter votre âme, quand elle est morte par le péché, c'est une œuvre plus difficile que si Dieu ressuscitait votre enfant égorgé depuis six semaines. Vous faites volontairement naufrage de tous vos biens spirituels, pour une sotte passion ; vous perdez tous vos mérites et tous les trésors de grâce que Dieu avait amassés en vous ; vous assassinez cruellement votre âme, en commettant un péché mortel ; et vous dites : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, il me rendra d'autres grâces pour recouvrer la perte que je fais ; il ressuscitera mon âme en me convertissant. Quel aveuglement ! (Le Jeune.)

3760. **Vme Dimanche après l'Epiphanie. — 1er sujet.** — *Colligite zizania et alligate ea in fasciculos ad comburendum.* L'ivraie ce sont les méchants qui sont dans l'Eglise ; le feu qui les consume c'est celui de l'enfer — l'enfer, no 1946.

Autre sujet. — A propos de l'épître. *Super omnia charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.* (Col. III.) Traiter le sujet suivant.

La perfection.

3761. *Estote et vos perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Regardez donc, enfants de Dieu, la sainteté, la beauté, la perfection infinie de votre Père céleste, perfection qui ravit les anges et les élus du ciel, et toutes les âmes pures de la terre ; voilà ce que vous êtes appelés à imiter. C'est pourquoi nous allons vous dire. I. En quoi consiste la perfection. II. En quoi elle est obligatoire pour tous. III. Que tous peuvent, avec la grâce de Dieu, arriver à la perfection.

3762. I. *En quoi consiste la perfection.* 1o Elle ne consiste pas dans les œuvres ni dans les pratiques extérieures, cependant si utiles à la perfection. Les livres servent à acquérir la science : sans eux, comment pourrait-on devenir savant ? Mais la science n'est pas dans les livres, mais dans l'âme, dans l'intelligence du savant. De même les jeûnes, les pénitences, les aumônes, les prières et tous les exercices de la dévotion, la pratique des conseils aident puissamment à acquérir la perfection, mais ne sont pas plus la perfection que le chemin n'est le terme d'un voyage. — 2o La perfection d'un être consiste dans son union à sa fin : quand une créature atteint le but pour lequel elle a été faite, elle est parfaite. L'œil est parfait quand il voit clair, parce que Dieu lui a donné pour fin d'y voir. Il serait imparfait, s'il ne percevait pas les objets, ou ne les percevait que d'une manière confuse. Or quelle est la fin de l'homme ? La raison comme la foi nous disent que c'est Dieu. *Fecisti nos ad te, Domine,* disait saint Augustin. La perfection de l'homme consiste donc à être uni à Dieu. C'est même là toute sa perfection. Donc ceux qui ne tendent pas vers Dieu, s'abaissent *et facti sunt abominabiles sicut ea quæ dilexerunt.* Or qu'est-ce qui unit l'homme intérieur, l'âme humaine à Dieu ? C'est l'amour divin ou la charité. L'amour rapproche, en effet, autant que possible, deux êtres distincts ; il les unit d'une manière intime. Et comme on ne peut aimer Dieu véritablement sans aimer le prochain qui est l'image de Dieu, selon le mot de saint Jean : *Celui qui n'aime pas le prochain qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas ?* il s'ensuit que l'amour du prochain est essentiel à la perfection. (V. nos 3765 et suiv.)

3763. II. *En quoi la perfection est-elle obligatoire pour tous ?* 1o On n'est pas tenu d'aimer Dieu 1) autant qu'il le mérite, car Dieu seul peut s'aimer lui-même de cette manière, 2) ni de l'aimer sans distraction, ni interruption. Les Bienheureux, dans le ciel, peuvent seuls l'aimer ainsi. 3) On n'est pas tenu non plus de s'appliquer tellement à l'amour de Dieu et à ce qui regarde son service qu'on ne donne à autre chose que le soin qu'exigent les nécessités de la vie présente et qu'on fasse des œuvres de pur conseil. Mais 2o on est tenu : 1) strictement à n'aimer rien plus que Dieu, rien contre Dieu, rien autant que Dieu, de telle sorte qu'on ne fasse aucun péché mortel. Cette perfection est tellement obligatoire pour tous, que sans elle il n'y a point

d'amour de Dieu, point de ciel par conséquent, mais l'enfer (1). 2) On est tenu d'éviter le péché véniel, à ne pas y être attaché. Quand on n'a pas cette perfection, on ne mérite pas l'enfer pour cela, pourvu qu'on n'ait point d'affection au péché mortel; mais on déplaît à Dieu et on mérite le purgatoire. Donc, tous doivent avoir la perfection ainsi entendue; le premier degré est indispensable, si on veut se sauver; le second est nécessaire aussi, si l'on veut échapper au purgatoire. Par conséquent, évitons tout péché volontaire, même les fautes vénielles délibérées.

3764. III. *Tous peuvent, avec la grâce de Dieu, arriver à la perfection,* non de Dieu lui-même, ce serait un crime d'y prétendre: (ce fut le péché de Satan; *Similis ero Altissimo*); non des Bienheureux dans le ciel; car nous ne voyons pas comme eux la perfection divine qui les captive et les absorbe; mais nous pouvons arriver, non seulement à éviter le péché mortel et le péché véniel délibéré, mais même à nous appliquer à Dieu et aux choses de Dieu, de telle sorte que nous ne donnions à tout autre intérêt que le soin qu'exigent les nécessités de la vie présente et que, pour l'amour de Dieu, nous fassions des choses de pur conseil, c'est-à-dire des œuvres saintes que Dieu nous invite à faire et ne nous commande pas néanmoins. Il est même nécessaire, pour arriver à cette perfection, de faire des choses de conseil. Si on n'observait que les commandements, on se tiendrait dans les limites de ce qui est commun à toutes les âmes qui ont la crainte de Dieu, et de ce qui est obligatoire pour tous, et par conséquent on n'aurait aucune perfection particulière au-dessus de celle qui est essentielle; mais il n'est pas nécessaire, pour avoir cette perfection plus grande que la commune, d'observer tous les conseils évangéliques, comme le font les religieux, bien que ces conseils soient ce qui aide le plus efficacement à acquérir la perfection; il suffit d'observer quelques conseils.

Cette perfection, plus grande que celle qui est obligatoire pour tous, est ce qu'on appelle communément la perfection. « Une des plus grandes illusions, disait M. Olier, est de croire que la perfection n'est pas faite pour tout le monde. On se persuade cela parce qu'on en a une idée fausse; la perfection c'est l'amour que tous peuvent avoir. » Et nous avons les plus pressants motifs de l'acquérir. 1° Dieu nous y invite: 1) par lui-même. *Estote et vos perfecti*, etc. *Sancti estote quia ego sanctus sum.* Dieu nous a fait à son image, le propre de la religion est d'achever en nous cette divine ressemblance; il est clair que quiconque s'approche de Dieu doit se rendre conforme à lui. 2) Par ses Apôtres. *Qui justus est justificetur adhuc. — Æmulamini meliora charismata; ambulate in dilectione. Crescite in illo per omnia.* 3) Pourquoi Dieu nous y invite-t-il ? (a) pour sa gloire *(a)* parce qu'il prend ses complaisances dans les âmes qui jamais ne contristent son cœur. *Hic est*

(1) Nous pouvons être tout à Dieu, avec cette seule disposition, ainsi que l'explique saint François de Sales: « Qui dit tout, n'exclut rien; et toutefois un homme ne laissera pas d'être tout à Dieu, tout à son père, tout à sa mère, tout au prince, tout à la république, tout à ses enfants, tout à ses amis; en sorte qu'étant tout à chacun, il sera encore tout à tous. Or cela est ainsi, d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns, n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres.

L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il aime. Il est donc souverainement donné à Dieu, lorsqu'il aime souverainement sa divine bonté. Et quand il s'est ainsi donné, il ne doit rien aimer qui puisse ôter son cœur à Dieu. Or, jamais aucun amour n'ôte nos cœurs à Dieu, sinon celui qui lui est contraire. »

Filius meus dilectus in quo bene mihi complacui. Il s'appella avec un noble orgueil : *Deus vivorum. (b)* Les âmes parfaites le glorifient en elles. Glorifier Dieu, dit Bossuet, c'est reconnaître qu'il n'y a rien de grand, de beau, de puissant, de saint comme lui ; ces âmes le préfèrent à tout le reste ; *Omnia arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam.* Une seule âme parfaite, dit saint Liguori, rend plus de gloire à Dieu que plusieurs centaines d'âmes imparfaites. *(c)* De plus, ces âmes, par leurs saints exemples, par leurs paroles inspirées par le zèle, gagnent à Dieu d'autres âmes qui le glorifient à leur tour. (b) A cause des avantages qui nous en reviennent. *(a)* Gloire : « La vertu est une habitude de vivre selon la raison ; et comme la raison est la principale partie de l'homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les richesses, parce qu'elle est notre véritable bien ; elle vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la santé de l'âme ; elle vaut mieux que la vie, parce qu'elle est la bonne vie, et qu'il serait meilleur de n'être pas homme que de ne pas vivre en homme, c'est-à-dire de ne pas vivre selon la raison et faire de l'homme une bête ; elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses l'être vaut mieux, sans comparaison, que le sembler être ; il vaut mieux être riche que de sembler riche ; être sain, être savant que de sembler tel ; il vaut donc mieux, sans comparaison, être vertueux que de le paraître, et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur. Il n'est donc pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas assez estimer la vertu; car celui qui ne l'estime pas ne la peut pas avoir, parce qu'on la perd en la méprisant. » (Bossuet.) *Cui servire regnare est;* qu'en est-il de le servir parfaitement, d'approcher de plus près de son cœur? *(b)* Consolation : *Regnum Dei lætitia et pax et gaudium. Quam bonus animæ quærenti eum !* Qu'en est-il pour ceux qui le trouvent ? *(c)* Mérites : *Dies pleni invenientur in eis.* Point de temps perdu ; tout est semence de béatitude et de gloire éternelle.

Donc, si nous sommes sincères quand nous disons à Dieu : *Adveniat regnum tuum*, souvenons-nous que *Regnum Dei intra vos est ;* qu'il y règne pleinement, qu'il se promène en liberté dans notre âme, n'y rencontrant point de concurrent qui lui dispute notre cœur, point de tache qui lui répugne, point de froideur ou d'indifférence qui le glace. Si nous tenons à ce que nous ambitionnons le plus sur la terre, procurons-nous l'honneur insigne, les consolations, les avantages d'être parfaits. Enfants de Dieu, ressemblons à notre Père; grandissons dans son amour qui n'a point de limites ici-bas.

Crescite in illo per omnia. Voilà cette montagne qu'il nous faut gravir; mais pas de découragement, le chemin est facile ; *juxta est sermo valde in corde tuo ut facias illud ;* il ne s'agit que d'aimer ce qui est parfait, et si nous trouvons que la route est longue, *surge et comede* : nous trouvons notre force dans les sacrements et dans la prière; et une fois parvenus sur cette montagne, nous serons aux portes du ciel. Et la mort nous fera entrer dans le repos des élus. « Dépêchons-nous donc d'entrer dans ce repos éternel ; dépêchons-nous, n'ayons rien de lent. *La voie qui nous est ouverte*, dit saint Augustin, *ne souffre point de gens qui reculent, ne souffre point de gens qui se détournent, ne souffre point de gens qui s'arrêtent ;* et si l'on avance toujours dans un si raide sentier, sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids. (Bossuet.)

TRAITS ET PENSÉES SUR LA PERFECTION.

3765. Nous devons ici admirer la douceur de la Providence, qui a mis notre félicité et tout notre bonheur dans une chose si facile, si douce, si conforme à notre naturel ; non à posséder et distribuer de grandes richesses, les pauvres en seraient privés ; non à pénétrer des vérités sublimes, les idiots n'y pourraient atteindre ; non à pratiquer des actions héroïques et difficiles, les malades en seraient dépourvus ; mais à avoir l'amour, c'est-à-dire de la bonne volonté pour Dieu, ce que tout le monde peut faire avec sa grâce. Il n'est rien de plus naturel à l'homme que d'aimer, rien qui coûte moins, qui se fasse plus aisément. Les vrais objets de l'amour sont la bonté et la beauté ; ce sont les deux plus puissants charmes du cœur humain ; Dieu est une bonté infinie, et l'abîme de toutes les beautés et bontés concevables ; il n'est donc rien de plus doux à l'homme, de plus conforme à son naturel, que d'aimer Dieu. Admirez donc la douce conduite et la sagesse de Dieu, d'avoir fait que le vrai purgatoire de nos péchés et le comble de la perfection consistent dans une action si délicieuse : *O dulce et amœnum purgatorium amor Dei !* Ah ! le doux et agréable purgatoire que l'amour de Dieu, dit Cassiodore. *Absolvi vis, ama. Charitas operit multitudinem peccatorum ; ama ergo Deum, o homo ! et ama totus, ut omnia possis vincere sine labore peccata. Tenerœ militiæ et delicati conflictus est, amore solo, de cunctis criminibus reportare victoriam, regnum cœlorum amanti promittitur ; ama ergo, et regna ; quid facilius quam amare ! quid gloriosius quam regnare !* dit saint Chrysologue.

3766. « *Thesaurisez des trésors dans le ciel.* (Matth. vi.) Un trésor ne suffit pas au gré de ce divin amant, mais il veut que nous ayons tant de trésors, que notre trésor soit composé de plusieurs trésors ; c'est-à-dire, Théotime, qu'il faut avoir un désir insatiable d'aimer Dieu, pour joindre toujours la dilection à la dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les abeilles d'augmenter leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour lui ? O cœur de mon âme, qui es créé pour aimer le bien infini, quel amour peux-tu désirer, sinon cet amour qui est le plus désirable de tous les amours.

3767. « Le malade dégouté n'a pas appetit pour manger, mais il souhaite d'avoir appétit ; il ne désire pas la viande, mais il désire de la désirer. Théotime, il n'est pas en notre pouvoir de savoir si nous aimons Dieu par dessus toutes choses, à moins que Dieu même ne nous le révèle ; mais nous pouvons bien savoir si nous désirons de l'aimer ; et quand nous sentons en nous le désir de l'amour sacré, nous savons que nous commençons d'aimer. C'est notre partie sensuelle et animale qui demande à manger, mais c'est notre partie raisonnable qui désire cet appetit, et attendu que la partie sensuelle n'obéit pas toujours à la partie raisonnable, il arrive très souvent que nous désirons l'appétit sans pouvoir l'obtenir.

Mais le désir d'aimer et l'amour dépendent de la même volonté ; c'est pourquoi, aussitôt que nous avons formé le vrai désir d'aimer, nous commençons d'avoir l'amour ; et à mesure que ce désir va croissant, l'amour va aussi en augmentant. Celui qui désire ardemment l'amour, aimera bientôt avec ardeur. L'avarice temporelle par laquelle on désire avec avidité les trésors terrestres, est *la racine de tous les maux* (1. Tim. 6) ; mais l'avarice spirituelle, par laquelle on souhaite incessamment l'or fin de l'amour sacré, est *la racine* de tous biens. Celui qui désire bien la dilection, la cherche bien ; celui qui la cherche bien, la trouve bien ; celui qui la trouve bien, a trouvé la source de la vie, dans laquelle il *puisera le salut du Seigneur.* (Prov. viii.)

3768. Il est vrai, Théotime, que l'on ne saurait jamais parvenir à la perfection, tandis que l'on a de l'affection à quelque imperfection, pour petite qu'elle soit, voire même quand ce ne serait qu'avoir une pensée inutile ; et vous ne sauriez croire combien cela porte de mal à une âme : car, dès que vous aurez donné à votre esprit la liberté de s'arrêter à penser à une chose inutile, il pensera par après à des choses pernicieuses ; il faut donc couper court au mal dès que nous le voyons, pour petit qu'il soit ; une faute, pour petite qu'elle puisse être, faite avec affection, est

plus contraire à la perfection que cent autres faites par surprise et sans affection. (Saint François de Sales.)

Pourquoi, à votre avis, la plupart des malades éprouvent-ils pour les aliments un si profond dégoût que la mort leur est moins odieuse que la nourriture, qu'ils prenaient cependant avec tant de plaisir, lorsqu'ils étaient en santé? La raison n'en est-elle pas que leur estomac rempli de pernicieuses humeurs et ayant en lui-même assez d'ennemis à combattre, se refuse à en recevoir de nouveaux? Qu'on leur fasse prendre un médicament qui les débarrasse de ces humeurs mauvaises, et tout aussitôt l'appétit leur reviendra. Voilà notre image, M. F. Pourquoi, en effet, avons-nous du dégoût pour ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, je veux dire les vertus et les dons célestes et divins, sinon parce que notre âme est toute remplie des humeurs corrompues, des passions et des vices? Si nous ne chassons ces humeurs par les remèdes de la pénitence et par la réforme de notre vie, jamais nous n'aurons faim et soif ni de la justice, ni des choses du ciel, et ainsi jamais nous n'éprouverons le rassasiement salutaire de l'âme. (B. L. de Grenade.)

3769. *Mérites de l'homme.* De toutes les créatures, il n'en est aucune qui retire de plus grands accroissements que l'homme, du travail, de la fatigue, de l'industrie et de la durée du temps. Le soleil, la lune, tous les astres et les cieux eux-mêmes ont actuellement la même perfection et la même splendeur que celle qu'ils ont reçue au commencement de leur existence. Quant aux anges dès le moment où ils furent créés, ils furent ornés à la fois de la sagesse et de toutes les vertus; et ce n'est pas peu à peu comme nous, et par accroissement qu'ils acquirent ces biens. L'homme au contraire, avance tellement peu à peu et par intervalles de temps, que, tout d'abord, il vit comme de la vie de la plante, puis comme de la vie de la bête; en troisième lieu, pendant qu'il est enfant, d'une vie moitié animale, moitié raisonnable; enfin de la vie de l'homme, jusqu'à ce qu'en dernier lieu, s'il a quitté ce monde avec la vie de la grâce, il vive de la vie de l'ange. Aussi peut-il avoir, parmi les créatures, le plus haut rang, comme le plus infime; la Bienheureuse Vierge est supérieure en gloire à tous les anges. C'est pourquoi, pendant que nous en avons le temps, pendant que le moyen nous est donné de mériter et d'avancer, nous ne devons en aucune manière laisser échapper l'occasion de faire des progrès dans la vie spirituelle; « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude de Jésus-Christ. » (Ephes. v. 13.) (B. L. de Grenade.)

3770. *Non arbitror comprehendisse,* dit saint Paul. Ceux qui regardent de loin une montagne croient qu'elle touche le ciel; mais s'ils la montent, quand ils arrivent au sommet, ils se voient bien éloignés du ciel. Ceux qui se croient parfaits n'ont encore fait que quelques pas dans la voie de la perfection. Plus on y avance, plus on s'en voit éloigné. Dans les choses humaines les demi-savants croient tout savoir; ceux au contraire, qui étudient sont effrayés de ce qu'ils ignorent. Un paysan trouve admirable un tableau chargé de couleur, un artiste n'y découvre que des défauts.

C'est une erreur de croire, dit saint Liguori, que Dieu ne nous veut pas tous parfaits. *Dieu veut que nous soyons tous des saints,* dit saint Paul, mais chacun selon notre état; le religieux comme religieux, le prêtre comme prêtre, l'homme marié dans le mariage, le marchand comme marchand, le soldat comme soldat. Il est certain qu'en nous appuyant sur Dieu, nous arriverons graduellement, par de constants efforts là où beaucoup de saints sont parvenus.

3771. *Non progredi, jam reverti est.* (Saint Augustin.)

Nemo perfectus est, qui perfectior esse non appetit et eo perfectiorem quisque se probat, quo ad majorem tendit perfectionem. (Bernard.)

3772. Il y en a qui disent: Le plus petit coin du paradis me suffit. Un grand serviteur de Dieu disait au contraire que celui qui aime sincèrement Dieu, et non le monde, doit au contraire se contenter du plus petit coin sur la terre, mais que quand aux biens célestes, il doit en chercher toujours d'avantage, et n'en être jamais rassasié. (Saint Liguori.)

3773. Sainte Thérèse, appelée à un amour plus parfait par une nouvelle lumière elle correspondit à cette grâce de manière à mériter de s'entendre dire, de la propre bouche de son céleste Epoux, que si le paradis n'était pas créé, il le créerait tout exprès pour elle. Une autre fois, il alla jusqu'à lui déclarer qu'il était tout à elle, puisqu'elle s'était donnée entièrement à lui. Cette Sainte a révélé après sa mort à une religieuse, que Dieu a plus d'amour pour une âme qui tend à la perfection, que pour des milliers d'autres en état de grâce, mais tièdes et imparfaites. (Saint Liguori.)

3774. *Nunquam justus arbitratur se comprehendisse, nunquam dicit, satis est; sed semper esurit sititque justitiam, ita ut si semper viveret, semper quantum in se est, justior esse contenderet.* (Bernard.)

3775. On raconte d'Appelles, que quelques occupations qu'il eût, il ne passait jamais un jour qu'il ne s'exerçât en son art et qu'il ne peignît quelque chose, et que, pour cet effet, dérobant le temps à toutes sortes d'affaires, il avait accoutumé de dire pour excuse : Je n'ai pas donné un coup de pinceau aujourd'hui.

C'est de cette sorte qu'il devint un si excellent peintre, et c'est de la même manière que vous deviendrez aussi un excellent religieux, si vous ne souffrez pas qu'il se passe aucun jour, sans que vous donniez quelque coup de pinceau, c'est-à-dire sans que vous fassiez quelque progrès dans la vertu.

3776. *Vive cum paucis*, dit saint Jean Climaque, *si vis regnare cum paucis;* et saint Bernard : *Perfectum non potest esse nisi singulare.*

3777. La perfection consiste : 1. dans un vrai mépris de soi-même ; 2. dans une entière mortification de ses propres inclinations ; 3. dans une parfaite conformité à la volonté de Dieu. — Celui à qui manque l'une ou l'autre de ces trois vertus, est hors de la voie de la perfection. C'est pourquoi un grand serviteur de Dieu avait coutume de dire que dans nos actions, il vaut mieux nous proposer uniquement de faire la volonté de Dieu que de chercher à procurer sa gloire ; car, en faisant la volonté de Dieu, nous procurons aussi sa gloire, tandis qu'en voulant travailler pour la gloire de Dieu nous nous trompons souvent, nous suivons notre propre volonté sous le prétexte de la gloire de Dieu. (Saint Liguori.)

3778. *A propos de l'épître : Induite vos sicut dilecti Dei, sancti et dilecti, parler :*

De la grâce habituelle.

(Ce sujet est d'une grande importance et mérite d'être traité avec une grande précision.)

Benedictus Deus qui de tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum. Dieu s'est montré à notre égard bien généreux. Il eût pu créer l'homme avec une fin naturelle, qui aurait consisté à connaître le Créateur et à l'aimer sur la terre, pour arriver à le connaître et à l'aimer après la mort plus parfaitement encore, mais sans voir l'essence divine face à face et sans nuage. Si l'homme eût été créé dans ces conditions, il aurait toujours eu besoin du secours de Dieu pour exister, agir et arriver à sa fin ; mais un secours naturel, comme celui qui donne aux plantes la croissance, aux animaux, le mouvement et la sensation, eût suffi.

Dieu a mieux fait. Dans sa miséricorde, il a daigné appeler l'homme comme les anges, à l'aimer et à le connaître tel qu'il est, et d'une manière semblable en quelque sorte à celle dont il s'aime et se connaît lui-même.

Cette fin dépasse la force et les droits naturels de toute créature créé et même possible. Fin véritablement sublime, qui nous fait participants de la nature divine elle-même. C'est une vérité de notre foi que nous sommes appelés à cette destinée suréminente.

Cette vérité est même le fondement de toute la doctrine catholique.

Toutefois pour atteindre cette fin, puisqu'elle est hors de notre portée naturelle, nous avons besoin d'un secours de Dieu autre que celui qu'il nous accorde naturellement pour nous faire exister et agir ; et ce secours que Dieu ne nous doit pas, puisqu'il ne nous doit pas non plus la fin surnaturelle à laquelle il nous destine, ce secours particulier s'appelle la grâce. C'est un don purement gratuit que Dieu nous accorde dans sa bonté, en vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui l'a mérité pour nous, par sa passion et par sa mort.

Or, il y a deux sortes de grâce : l'une est pour l'âme ce que la vie est au corps, c'est un don habituel et durable de Dieu qui fait que notre âme vit surnaturellement et sans lequel nous sommes dans un état de mort par rapport au salut. C'est de cette grâce que nous allons parler. Nous en dirons la nature, l'excellence, les effets.

3779. I. *La Nature.* Cette grâce est le produit d'un amour spécial de Dieu qui affecte la substance même de notre âme d'une manière permanente et lui communique une participation à la vie divine. (V. nº 766.) Cette vie ne détruit pas la vie naturelle de l'homme, elle l'élève et la perfectionne, ainsi que la greffe un sauvageon. Elle n'est pas dans l'âme pour un instant seulement, c'est une habitude, un état permanent, qui demeure en l'homme sans qu'il y pense, pendant qu'il dort, comme la science. Cette habitude n'est pas produite par les efforts de l'homme, comme la science est produite par l'étude ; elle est répandue en nous par Dieu lui-même ; et il ne faut pas la confondre avec les autres habitudes que Dieu répand en nous, comme les vertus ; car elle en est distincte, bien qu'elle soit la source de ces vertus, de la même manière qu'une source se distingue des eaux qui en découlent et que l'arbre se distingue de ses branches, bien que ses branches lui soient unies.

3780. II. De là il est facile de concevoir *l'excellence de la grâce.* L'homme, par elle, participant à la vie divine, peut faire des œuvres surnaturelles, sans doute d'une manière imparfaite par rapport à Dieu ; car la créature n'est pas capable d'une perfection infinie ; mais cependant, déjà dès ce monde, par les mystères, il connaît quelque chose de l'essence de Dieu, il aime Dieu en tant qu'il le connaît par la foi, et comme sa fin surnaturelle, sachant qu'il est appelé à voir son essence dans le ciel, et il se prépare par cette connaissance et par cet amour, à la vision et à la passion éternelles de Dieu. Aussi saint Thomas enseigne-t-il que le bien de la grâce qui nous fait participants de la vie divine est plus grand que tous les biens naturels de l'univers, même que les perfections naturelles des esprits célestes.

La grâce revêt notre âme d'une incomparable beauté, qui est un reflet de la beauté divine. Le fer jeté dans le feu prend la chaleur et la clarté du feu. Le cristal traversé par les rayons du soleil devient étincelant comme la lumière. Ainsi en est-il de l'âme échauffée et illuminée par la grâce. Toute tache du péché originel et mortel est effacée dans cette âme, elle devient lumineuse comme les anges du ciel qui saluent en elle une sœur. Non seulement le péché est effacé, mais toutes les vertus et tous les dons du Saint-Esprit accompagnent la grâce ; et l'âme du juste devient comme un ciel tout émaillé d'étoiles brillantes. L'amour de Dieu et avec lui la prudence, la justice, la force, la tempérance, la pureté, l'humilité, la douceur, sont comme autant d'astres brillants qui ornent ce ciel.

Cet éclat est caché au regard des hommes, car la gloire (de l'âme), fille du Roi du ciel, est au dedans d'elle-même. C'est ainsi que les lampes de Gédéon étaient cachées dans des vases de terre. C'est ainsi que le tabernacle qui servait de temple au peuple d'Israël et qui était si riche dans l'intérieur, était recouvert à l'extérieur de peaux d'animaux.

On ne voit pas la semence jetée dans un champ, mais on s'en rend compte au jour de la moisson quand elle a produit des gerbes d'or. Pendant la nuit on ne sait pas distinguer facilement un homme endormi d'un cadavre, une cabane d'un palais, le lis ou la rose d'une plante vénéneuse, l'or de la pierre. Il faut attendre que le soleil se lève. Il se lèvera au jour de la mort du juste, et d'une manière plus éclatante au jugement dernier. Et alors on appréciera la dignité, la gloire de l'âme en état de grâce. Que ne la voyons-nous ici-bas! Sainte Catherine de Sienne eut ce bonheur. Par un miracle, elle put contempler une âme juste; et elle en fut si ravie qu'elle protesta d'être prête à donner sa vie pour que cette âme ne perdît pas cette merveilleuse beauté; et c'est ce qui portait cette sainte à baiser la terre où les prêtres passaient, par respect pour leur ministère qui procure aux hommes la grâce de Dieu.

Mais si les hommes n'apprécient pas l'éclat de l'âme qui a la grâce, Dieu ne s'y méprend point. Du haut du ciel, il se penche vers cette âme en qui il trouve sa ressemblance, et il dit: *Vos amici mei estis. Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacuit.* Il adopte ce juste pour son enfant, il lui délivre un titre à l'héritage du ciel. Il s'unit à cette âme d'une manière intime; le Saint-Esprit en fait son temple, il y réside. (V. nos 3783 et suiv.)

Les trois Personnes divines habitent en elle; *ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* L'âme qui est enrichie de la grâce devient si agréable à Dieu que, comme s'il n'était éternellement occupé à contempler ses perfections divines, il semble qu'il n'a des yeux que pour contempler cette âme: *Firmabo super te oculos meos; oculi Domini super justos;* des oreilles que pour écouter et pour exaucer ses prières: *Aures ejus in preces eorum, sonet vox tua in auribus meis;* qu'il n'a de bouche que pour louer sa beauté: *Quam pulchra es, amica mea!* de cœur que pour l'aimer et l'affectionner: *Apponis erga eum cor tuum;* qu'il n'a des mains que pour la défendre et pour la soutenir: *Cum ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam;* et enfin qu'il n'a des bras que pour l'embrasser et pour la caresser: *Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me.* Est-il une gloire comparable? Est-il un bonheur pareil? Que sont l'or, l'argent, les pierres précieuses, la vaine fumée de l'honneur mondain comparés à la grâce de Dieu? On conçoit que Notre-Seigneur, pour la procurer à l'homme, ait versé tout son sang; on conçoit que Dieu ait accompli toutes ses grandes œuvres: l'Incarnation de son divin Fils, l'établissement de l'Eglise, l'institution des Sacrements, etc., pour procurer aux âmes l'état de grâce. Et il y aurait des hommes qui n'apprécieraient pas la grâce, qui l'ayant perdue, ne feraient rien pour la recouvrer, qui, la possédant, risqueraient de la perdre pour une bagatelle, qui s'exposeraient aux occasions de péché! *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus.*

3781. III. *Effets de la grâce.* 1° Le premier, que nous avons indiqué déjà, c'est la sanctification, ou la justification de l'homme. Le plus grand pécheur, dès qu'il reçoit la grâce, cesse d'être pécheur, il est renouvelé, il devient juste

et saint, non pas de nom seulement, mais en réalité. Cette œuvre, considérée en elle-même, est la plus grande œuvre de Dieu, au dire de saint Thomas; car son terme est la participation à l'essence de Dieu, qui est un bien éternel, tandis que la création a pour terme le bien de la nature changeante.

2° L'âme renouvelée et vivifiée par la grâce devient capable de faire des œuvres saintes; c'est pour cela que les vertus lui sont données en même temps que la grâce. Avant la justification, ses œuvres étaient mortes et incapables de mériter le ciel; après sa sanctification, comme un bon arbre, elle peut produire de bons fruits: et ces fruits seront dignes d'être cueillis par la main de Dieu. Aussi, bien que la beauté de cette âme soit intérieure, elle se manifeste de quelque manière. Dans le juste, les allures, les paroles, les œuvres sont saintes. Elle se révèle par des actes de pénitence, de religion, de piété, de charité, etc.; et ces actes offerts à Dieu sont méritoires du ciel. Par chacun d'eux elle s'acquiert des trésors célestes. Une fontaine peut toujours monter au niveau de la source d'où elle découle. Nos bonnes œuvres faites en état de grâce, et ayant pour principe la grâce qui nous vient du ciel, remontent jusqu'au ciel où elles seront récompensées; et c'est ce qui fait voir notre aveuglement en même temps que la justice de Dieu. Un orfèvre, un marchand de draps qui ne sont pas justes, s'ils ont à faire à un ignorant, vendent un morceau de verre pour une pierre précieuse ou du mauvais drap pour un drap fin. Vous voudriez que Dieu fît ainsi, qu'en récompense d'une bonne action, il vous donnât la fortune, la santé, de beaux habits! s'il faisait ainsi, il vous ferait tort. La santé, la vie est fragile comme du verre, il veut vous donner une vie durable plus que le diamant, une vie éternelle. Vous voudriez de l'or: les voleurs ou la mort vous le raviraient. Vous voudriez de beaux habits! *Stolam gloriæ induet eum.* La première fois que les soldats firent une expédition en Guinée, et qu'ils virent q 'on s'y pouvait procurer des lingots d'or pour une chemise, combien ils durent être étonnés et regretter de n'y avoir pas porté de grandes pièces de toile. Ah! si quelque chose était sujet de regret aux saints, ce serait de n'avoir pas fait assez de bonnes œuvres. (Voir nos 3785 et suiv.)

3782. 3° *La glorification*, voilà le dernier et suprême effet de la grâce sanctifiante. C'est pour nous préparer la gloire, que Dieu nous donne la grâce. La grâce est la semence, la gloire en est le fruit; la grâce, c'est le bouton de rose; la glorification, son épanouissement; la grâce, c'est l'aurore, la gloire, c'est le soleil en plein midi. Cette vie surnaturelle, commencée sur la terre par la foi, l'espérance, la charité, se consomme par la vision de l'essence divine, la possession des richesses de Dieu, l'union d'un éternel amour avec lui.

Ceux-là seuls arriveront à la gloire qui auront quitté la terre en état de grâce, ceux-là seuls méritent le ciel qui sont dans la grâce de Dieu. *Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso nisi manserit in vite, sic nec vos nisi in me manseritis.* Quel bien que la grâce, quel malheur d'en être privé! (Voir nos 2646 et 1586.) *Si quis in me non manserit mittetur foras sicut palmes et arescet et colligent eum et in ignem mittent et ardet* (Jo xv. 1.6). *Vita corporis anima est, vita animæ Deus est,* dit saint Augustin, *quomodo moritur caro, amissa anima; sic moritur anima, amisso Deo.*

L'état de grâce est donc cette pierre précieuse pour laquelle il faut vendre tous ses biens, afin de se la procurer. Ne pas le comprendre, c'est être enfant: c'est ainsi que le fils d'un roi, tant qu'il est au berceau, préfère une pomme à une couronne royale. Rien n'est aussi précieux que la grâce, rien n'est aussi nécessaire pour vivre et pour mourir. Si nous étions assurés que dans le pays que nous habitons, tous les hommes sont sauvés et que tous ceux qui meurent en dehors sont perdus pour toujours, si peu que nous eussions du souci de notre salut, nous n'en sortirions jamais, quand même il serait ravagé par la peste. Si on nous disait: Vous allez y mourir, vous répondriez avec raison, tant mieux, j'irai au ciel: et si, par hasard, vous en sortiez un instant, vous auriez hâte d'y revenir, vous ne voudriez pas rester dans un pays où vous fussiez sûr d'être damné, dût-on vous offrir des millions et des couronnes. Or, c'est certain que tous ceux qui meurent en état de grâce se sauvent; que tous ceux qui meurent sans la grâce sont damnés. Il ne faut donc pas le perdre pour un empire et le recouvrer aussitôt, si nous avons le malheur de le perdre. Possédez-vous ce grand bien? *Venite, benedicti*, venez que je vous bénisse, enfants sages, mères pieuses, chrétiens fidèles, etc. Prenez garde: on le perd par le péché mortel. *Tene quod habes.* Augmentez-le même par de saintes œuvres, etc., car la grâce peut grandir indéfiniment. *Grandis tibi restat via.* Si vous en étiez dépourvus, que vous seriez à plaindre! et que vous seriez coupables, si vous ne cherchiez pas à la recouvrer par la pénitence. *Quare moriemini domus Israel?* Vous avez la source de la vie, les sacrements. *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant. Haurite aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

PENSÉES SUR L'ÉTAT DE GRACE.

3783. Dieu doit habiter l'âme du juste d'une façon particulière, parce qu'il y opère des effets particuliers. En effet, sa présence dans les créatures emprunte un caractère spécial aux effets spéciaux qu'il y opère. Ainsi, autre est sa présence dans le monde physique, autre dans l'âme pieuse, autre dans l'âme des bienheureux, à cause précisement de la différence des effets qu'il produit en chacun de ces êtres. Au monde physique il communique l'existence; aux âmes pieuses, la grâce; aux âmes bienheureuses, la gloire; c'est-à-dire, le bonheur le plus complet auquel l'homme puisse parvenir. (B. L. DE GRENADE.)

Il y a plusieurs manières d'être présent et d'habiter dans un endroit. Ainsi l'on dira du berger, qu'il est au milieu de son troupeau; d'un roi, qu'il est dans son royaume; d'un père de famille, qu'il est dans sa maison; d'un maître, qu'il est dans son école; du pilote, qu'il est dans son navire; de l'âme, qu'elle est dans le corps; du soleil, qu'il est dans le monde; et néanmoins on le dira de ces choses en des sens différents, parce qu'à la présence de chacune d'elles, est attachée une action particulière. Dieu contenant en lui-même la plénitude des perfections, nous pourrons dire avec raison qu'il habite dans l'âme du juste de toutes ces manières à la fois, et qu'il y opère ses divers effets. Divin pasteur, il veille sur ses brebis; il les garde, les protège avec la plus grande sollicitude, et il les conduit dans les pâturages fertiles. Roi du ciel, il nous dirige et nous conduit par son esprit, et il nous défend contre la haine et les attaques incessantes de l'éternel ennemi du genre humain. Comme un père de famille, il prend soin de nous et il nous fournit en abondance de quoi satisfaire aux besoins de la vie de l'âme et de celle du corps. Son infinie sagesse nous instruit, et il nous dispense par ces inspirations les plus salutaires enseignements. « C'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu, nous dit-il par son pro-

phète, moi qui vous enseigne ce qui vous est utile, et qui vous dirige dans le chemin où vous marchez. » (Isai. XLVIII. 14.) « Je vous donnerai l'intelligence, dit-il ailleurs ; je vous guiderai dans la voie où vous marcherez, et je fixerai mes yeux sur vous. » (Ps. XXXI. 8.)

Quoi de plus noble et de plus grand, chrétiens, que les enseignements d'un tel maître ? Ah ! c'est avec raison que le prophète roi s'écrie : « Heureux, Seigneur, l'homme que vous instruisez et à qui vous enseignez votre loi. » *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum.* (Ps. XCIII, 12.) Pilote expérimenté, Dieu conduit notre frêle embarcation au milieu des flots courroucés du siècle, des vents contraires que les esprits mauvais déchaînent sans relâche, de peur qu'entraînée violemment vers l'écueil des tentations, notre innocence ne fasse un triste naufrage. Faisant pour vous ce que l'âme fait pour le corps, il vous accorde généreusement la vie, le sentiment, le mouvement, la force, la beauté et tout ce qu'exige l'entretien de notre existence. Semblable au soleil dont la lumière ramène la vie sur la terre, Dieu vivifie, féconde, embrase et illumine notre cœur : « car il est la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. » (Joan. I, 9.)

3784. Qu'est, je vous le demande, un état sans monarque, une maison sans père de famille, une école sans maître, un corps sans âme, le monde sans le soleil ? Hé bien ! voilà ce qu'est l'âme du pécheur. Rien de plus triste, de plus ténébreux, que le monde sans le soleil. Pour l'âme du juste elle est toujours réjouie par les rayons du soleil de justice. Rien de plus hideux, de plus repoussant, qu'un corps inanimé. Or l'âme de notre âme est le Christ. Par conséquent, privée du Christ, notre âme sera réduite à l'état de décadence. Ceci nous montre, M. F., combien les conditions du juste et du pécheur sont différentes, et ce que sont pour l'âme la présence du Seigneur et son éloignement. (B. L. de Grenade.)

3785. N.-S. dit à la Samaritaine : *Fortasse petisses ab eo et dedisset tibi aquam vivam.* — Cette eau c'est la grâce. L'eau lave. *Amplius lava me.* L'eau féconde la terre. La grâce produit toutes vertus dans le cœur. L'eau rafraîchit ; la grâce calme les ardeurs des passions, elle étanche la soif des biens d'ici-bas et du bonheur dont nous sommes avides et que les créatures ne peuvent nous donner. C'est une eau vive, elle fait produire des actes extérieurs en rapport avec les vertus qu'elle répand dans l'âme ; elle rejaillit comme l'eau qui s'élève jusqu'au niveau de sa source, descendant du ciel, elle nous fait produire des œuvres dignes du ciel, vers lequel elle élève les âmes. *Nostra conversatio in cœlis est.*

3786. Tout ce que le juste a en lui il le tient de Jésus-Christ, dont la grâce le rend l'image. De même qu'il est impossible que J.-Chr. ne s'aime pas, ainsi il est impossible qu'il n'aime pas celui en qui il se retrouve. Or, comme l'amour est le premier et le plus grand de tous les dons, et la cause de tous les autres, que ne peut pas espérer de ce riche souverain de l'univers celui qui est ainsi aimé de lui ? (B. L. de Grenade.)

3787. Qui possède la charité n'a pas de longs voyages à faire pour voir Dieu ; qu'il entre seulement dans sa conscience, et il y verra Dieu. Si la charité n'y réside pas, ni Dieu non plus ; car là où est la charité, Dieu habite. Vous voudriez voir Dieu assis sur son trône ? Possédez la charité et vous verrez Dieu dans votre cœur, comme sur un trône. *Omnis copia quæ Deus meus non est, egestas est.* (Aug.)

3788. « Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a fait justes ; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a pas besoin de son secours : c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour demeurer ensuite par lui-même ; mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi, l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant, de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là ; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement, et comme au rayon de sa grâce. »

Le soleil avance et dissipe les ténèbres, l'air illuminé conservera-t-il de lui-même la lumière ? Non certainement : on ne doit pas dire, dit saint Augustin, il a été une fois illuminé ; mais il l'est de nouveau à chaque moment, autrement il retomberait dans les ténèbres. (Bossuet.)

3789. *Infinitus enim thesaurusest hominibus, quo usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei.* (Sap. VII. 14.) On estime et on recherche la faveur d'un prince, d'un prélat, d'un homme riche, d'un savant, d'une femme du monde ; et il y a des malheureux qui ne font aucun cas de la grâce de Dieu : ils y renoncent pour une fumée. un plaisir brutal, un peu de terre, un caprice, un rien. (Saint Liguori.)

3790. Saint Grégoire de Nysse a dit : *Unum terribile arbitreris, ab amicitia Dei repelli ; unum solum expectibile, amicitia Dei.* (De Vita Moysis.)

Et saint Laurent Justinien : *In charitate semper dives est ; et sine charitate dives est pauper.*

Saint Thomas dit que Dieu fait plus de cas d'un homme juste que de dix mille pécheurs. On pourrait mieux dire qu'il l'estime plus que tous les pécheurs et que tous les démons ensemble. Un père aime mieux son fils que tous les esclaves rebelles. Un ami estime davantage son ami que tous ses ennemis.

3791. **Sixième dimanche après l'Epiphanie.** — *Le grain de sénevé et le levain.* — L'Evangile de ce jour renferme deux paraboles de Notre-Seigneur, celle du grain de sénevé qui, entre les graines, est une des plus petites ; mais qui, une fois qu'il a germé et s'est développé, est plus grand que toutes les autres plantes, et devient un arbre, de telle sorte que les oiseaux du ciel viennent s'abriter sous ses rameaux. La seconde parabole est celle du levain que la femme dépose dans trois mesures de farine, et qui fait fermenter toute la pâte.

Ces comparaisons simples, employées par le Sauveur lui-même, renferment de grands enseignements, tâchons de les recueillir.

3792. I. Ce *grain de sénevé* c'est, d'après l'interprétation de Notre-Seigneur lui-même, le royaume des cieux ou la prédication de l'Evangile catholique. Quoi de plus petit, de plus faible dans ses commencements ? 1° *En la personne de Notre-Seigneur lui-même.* Il était vraiment Dieu et Fils de Dieu ; mais il s'était anéanti lui-même, ayant pris la forme de l'esclave. Quel anéantissement dans sa naissance, dans sa vie cachée, et surtout dans sa passion et dans sa mort ! Il a été, selon le langage du prophète, *un ver de terre, et non un homme, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Mais c'est pour cela que son Père lui a donné un nom qui est au dessus de tout nom, en sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers.*

2° *Dans les Apôtres* que Notre-Seigneur avait choisis pour être les fondements de son Eglise, et conquérir l'univers. Il s'agissait de réfuter toutes les erreurs, de bannir toutes les superstitions, de renverser toutes les idoles, de persuader aux hommes une doctrine qui combattait tous les préjugés, une morale qui contrariait toutes les passions, et de changer la face entière du monde. Pour cela, il eût fallu, ce semble, des hommes qui pussent en imposer à tous par leur naissance, leur crédit, leur fortune, leurs talents ; et pourtant Notre-Seigneur choisit de pauvres bateliers ignorants, sans fortune, sans talents. Et ils ont réussi. Et leur succès est une preuve de la divinité de l'Eglise. Quand Josué se trouva en face de la ville de Jéricho, le Seigneur lui ordonna de faire, pendant sept jours, le tour de la ville avec son armée, précédée de l'arche d'alliance, les prêtres sonnant de la trompette.

Josué obéit; et au septième jour les murs de Jéricho tombèrent, et Josué entra triomphant dans la ville. Par là toute la gloire de cette victoire revenait à Dieu; ainsi en est-il de l'établissement de l'Eglise. Si Notre-Seigneur eût choisi des conquérants, des puissants du siècle, des savants, on eut pu croire que leurs succès étaient dus à leur influence; mais quand il emploie de tels instruments, on ne peut que voir dans leur succès le doigt de Dieu... Et quelles armes Notre-Seigneur a-t-il mises en leurs mains? Il leur défend d'avoir même un bâton, il veut qu'ils aillent sans chaussure, sans besace, sans provision d'aucune sorte, et cela au milieu de peuples hostiles, *sicut agnos inter lupos.*

Parmi eux, ils devront avoir la simplicité de la colombe; et c'est cette douceur et cette simplicité qui seront leur seule défense contre les attaques dont ils seront l'objet. Et cependant avec ces seules armes, les Apôtres ont triomphé de ce qu'il y avait de plus fort; et bien que les agneaux fussent déchirés par la dent meurtrière des loups, ils ont changé les loups en agneaux; ils ont converti leurs persécuteurs, et ces douze bateliers, sans faire mourir personne et en mourant eux-mêmes pour la foi, ont été les conquérants de l'univers. *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum;* et le grain de sénevé est devenu un grand arbre qui a ombragé le monde, et toutes les âmes pures ont, comme des oiseaux, cherché un abri sous ses rameaux protecteurs.

3° *Dans les justes et les saints.* Ce sont eux que le monde méprise. *Vitam illorum æstimabamus insaniam.* Leur dévotion paraît une faiblesse d'esprit; leur crainte de Dieu, un vain scrupule; on se moque d'eux; mais enfin ils finissent par être reconnus comme enfants de Dieu. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei;* et les grands de la terre implorent leur crédit auprès de la divine majesté.

3793. II. *Le levain,* c'est aussi l'image de l'effet produit dans l'univers, par l'Evangile, par la prédication, par l'Eglise. Non seulement la prédication évangélique, comme le grain de sénevé, s'est répandue comme un grand arbre dans le monde entier, et a abrité sous ses rameaux les nations et les âmes fidèles; mais encore semblable à un levain, elle a fait fermenter la masse de l'humanité et lui a communiqué sa saveur et sa vertu surnaturelles, de telle sorte que le monde en devenant chrétien, est devenu du goût de Dieu, et s'est élevé de la terre vers les choses du ciel. La corruption païenne a disparu et a fait place à la chasteté; l'orgueil, à l'humilité; la vengeance et la haine, à la charité. Cette charité divine a fait fermenter tous les cœurs les remplissant d'ardeurs toutes célestes, et a développé tous les dévouements. Toutes les puissances de l'âme, figurées par les trois mesures de farine, en ont été transformées; l'intelligence, par la connaissance des mystères de la foi; la mémoire, par le souvenir des bienfaits divins; le cœur, par l'amour divin.

Ces trois mesures de farine peuvent désigner aussi les trois parties du monde connues autrefois, où l'Evangile s'est répandu, et a produit des fruits de sainteté; l'Asie, l'Europe, l'Afrique ont eu, dès les premiers siècles, des apôtres, des martyrs, des vierges.

Ah! laissons nos âmes s'imbiber de ce levain céleste qui leur donnera la saveur que Dieu aime. Pourquoi résistons-nous à l'influence salutaire de l'Evangile? C'est lui qui a fait tous les saints... Laissons-le nous convertir

en lui, nous communiquer sa vertu, et nous pourrons la communiquer ensuite aux autres. Il faut que les parents chrétiens soient un levain surnaturel qui transmette à leurs enfants l'amour, la crainte de Dieu. L'action de la vertu, de la piété, du zèle, ne doit pas se concentrer dans les bornes étroites de la famille : il faut qu'elle s'étende aussi dans la paroisse toute entière. Quel bien les saints ont opéré ! Nous pouvons comme eux avoir une action salutaire, si nous imitons leurs vertus.

O mon Dieu, nous ne voulons pas être de ces êtres lourds, toujours courbés vers la terre, mais de ces oiseaux légers qui vont se reposer sur les rameaux du grand arbre de l'Evangile. Ces rameaux ce sont les saints qui, par la puissance dont Dieu les a revêtus, portent les âmes encore chancelantes qui s'accrochent à eux, et les soutiennent de leurs prières et de leurs exemples. *Ramus est Petrus, ramus est Paulus*, comme le dit saint Augustin.

Enfants de l'Eglise, dont l'établissement est si prodigieux et si divin, nous voulons vivre de sa foi, pratiquer ses commandements, pour mériter les récompenses célestes qu'elle nous fait espérer. Nous voulons que nos cœurs, tendres comme une pâte molle, se laissent imprégner du levain des vertus, afin de les communiquer autour de nous. Nous voulons être saints, afin d'aider les autres à devenir saints.

3794. *A propos de l'épître* : *Imitatores nostri facti estis et Domini.*

De la vertu.

Laudemus viros gloriosos. . . homines magni virtute. (Eccli. XLIV. 1. 3.) Les hommes souvent ne sont pas sincères dans les éloges qu'ils nous donnent. Leurs compliments et leurs flatteries ne font que nous tromper. D'autres fois, ils se trompent eux-mêmes en estimant comme méritant des éloges ce qui est plutôt digne de blâme. Le Saint-Esprit ne se trompe pas, et jamais il ne trompe. *Laudemus,* dit-il. Qui va-t-il louer ? les grands conquérants qui ont soumis de vastes royaumes ? non, mais les hommes glorieux *Dominantes in potestatibus suis*, qui savent dominer par la raison et par la foi toutes leurs puissances, c'est-à-dire les sens de leur corps et les facultés de leur âme. Va-t-il louer les savants, les riches, les hommes habiles dans les affaires de ce monde, les grands politiques ? non ; mais *homines magni virtute.* Qu'est-ce donc que la vertu qui mérite les éloges de Dieu lui-même ? Je le demande aux théologiens et ils me disent que c'est une habitude bonne ; une habitude, c'est une disposition habituelle ou ordinaire de l'homme qui ne change pas facilement et qui l'incline à agir de telle ou telle manière. Si cette habitude le porte à mal faire, comme à blasphémer, c'est une habitude mauvaise, ou un vice, et il n'y a rien de pire et de plus contraire à la raison ; si elle porte habituellement à faire le bien, c'est la vertu. Je dis habituellement, car on n'est pas vertueux pour faire de loin en loin quelque acte de vertu ; il n'y a pas d'homme si méchant qui ne fasse de temps en temps quelque chose de bien. Pour être vertueux, il faut être incliné à faire le bien souvent et habituellement.

Croire toujours les vérités du salut, avoir habituellement confiance en Dieu, être d'ordinaire prudent, juste dans sa conduite, courageux pour entreprendre le bien, obéissant, humble, doux, mortifié, etc., c'est être vertueux. Il faut par conséquent se conduire d'ordinaire conformément à la raison et à la foi.

C'est donc vous aider à être des hommes que de vous dire les raisons qui doivent nous porter à pratiquer la vertu et les moyens de la pratiquer. (V. nos 3799 et suiv.)

3795. I. *Motifs.* 1° *Excellence de la vertu.* Etre vertueux, c'est aimer le bien et se porter facilement à le faire et à fuir le mal. Qui ne voit dès lors qu'il n'y a rien de plus grand ni de plus noble pour l'homme ; aimer le mal et s'y porter facilement, c'est la perversité de la nature humaine ; c'est la honte. Pratiquer la vertu, c'est se rendre semblable aux héros, aux saints, aux anges, à Dieu lui-même qui a une aversion suprême et éternelle pour le mal, et un amour nécessaire pour le bien.

C'est la perfection de l'âme raisonnable qui rend un homme bon, et qui lui fait produire des œuvres bonnes, ainsi qu'un bon arbre produit de bons fruits, ainsi qu'un champ fertile produit de riches moissons. La vertu est l'ornement de l'âme comme les vêtements sont celui du corps, comme les fleurs et les fruits sont l'ornement des arbres, comme les étoiles sont l'ornement du ciel. Tandis que les familles tirent leur noblesse de leurs ancêtres, l'âme tire sa noblesse de ses vertus : aussi un empereur disait-il à un de ses sujets qui lui demandait un titre de noblesse : Je puis bien vous enrichir ; mais vous ne deviendrez noble que par la vertu. *Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes.* Ceux qui sont riches en vertu ont seuls le goût de la beauté. La vertu est une beauté resplendissante qui fait pâlir celle de la gloire du monde, celle de la science, etc. Elle chasse de l'âme la laideur du vice qui est hideux.

2° Ses avantages : 1) pour l'homme qui la pratique. *Gloria et honor et pax omni operanti bonum.* (*a*) L'estime des hommes ne se concilie que par la vertu : on peut flatter les plus vicieux, leur donner extérieurement des marques de respect, intérieurement on les méprise. *Tanta res est virtus*, dit saint Chrysostome, *ut etiam illam impugnantes admirentur.* Il n'y a rien, ajoute-t-il, qui rende l'homme aussi éclatant, aussi admirable à voir, malgré les efforts qu'il fait pour se cacher que la splendeur des vertus. Par elle il brille non seulement sur la terre, mais encore dans le ciel. Les démons eux-mêmes qui sont les princes des ténèbres respectent et redoutent l'homme vertueux, car ils le sentent inébranlable ; son courage surmonte les obstacles, les douleurs, la mort elle-même : il sait par conséquent triompher des tentations. C'est pourquoi saint Bernard a dit : *Virtus gradus ad gloriam, virtus mater gloriæ est.*

3796. (*b*) Le vrai bonheur est dans la vertu. Le vice pour un moment de plaisir amène une longue et cruelle amertume ; la vertu, pour un moment de peine et d'effort, procure une longue paix, qui accompagne même après la mort. D'après la doctrine des païens eux-mêmes, le bonheur est dans l'âme et qui ne le comprend ? or, c'est la vertu qui rend l'homme parfait. Le vrai bien est ce qui, étant bien en lui-même, rend bons les autres biens : or, telle est la vertu sans laquelle les richesses, la gloire, etc. sont plutôt des maux. Elle est donc le vrai bien de l'homme, elle fait la santé du corps et de l'âme, la joie de la conscience, la consolation dans l'épreuve. (V. nos 3801 et suiv.)

Elle n'empêche pas il est vrai le juste de souffrir ; mais les épreuves la purifient et la rendent plus brillante ; c'est ainsi que les étoiles, selon la la comparaison de saint Bernard, se cachent pendant le jour et brillent pendant la nuit.

(*c*) *Richesses.* Si vous cherchez des trésors, prenez non ceux qui sont dans les mines de la terre, mais dans la vertu. Avec la vertu on a tout, lors même qu'on manquerait de tout le reste ; sans la vertu, eût-on tout le reste, on n'a rien. (Saint Ambr.) *Si vere divites cupitis, veras divitias amate.* (St. Grég.) Les autres richesses n'ajoutent rien à la valeur de l'homme, et ne chassent pas la pauvreté de l'âme : on les acquiert souvent sans mérite, on les perd malgré soi. Il n'en est pas ainsi de la vertu. Elle ne peut se perdre, dit un païen, Cicéron, ni par les naufrages, ni par les incendies ; elle n'est ébranlée ni par le vent ni par les tempêtes. Les voleurs ne peuvent nous la ravir. Elle nous fait acquérir des trésors pour le ciel où les actes de vertu seront seuls récompensés. *Non nostra sunt quæ non possumus auferre nobiscum,* dit saint Ambroise, *sola virtus est comes defunctorum.* La vertu chrétienne est la source du mérite, et par conséquent la semence du bonheur du ciel.

2) Pour les autres. *Virtus est sidus,* dit saint Bernard. L'homme vertueux est par l'éclat de la vie sainte, une lumière qui guide les autres, et les éclaire. *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona. Exempla trahunt.* Saint Cyrille dit que de faire du bien aux méchants mêmes, c'est le triomphe de la vertu.

3) Pour le peuple. *Justitia elevat gentem.* L'histoire est là pour prouver que ce sont les vertus qui font non seulement les nobles et grandes familles, mais encore les nations fortes et durables. Les peuples ne grandissent, ne triomphent que par la vertu. Si, après avoir conquis une orgueilleuse prospérité, ils cessent d'être vertueux, ils dépérissent et disparaissent ; donc pour nos plus chers intérêts du temps et de l'éternité, pour l'amour de notre famille et de notre patrie, nous devons pratiquer la vertu.

3797. II. *Comment.* 1° en se corrigeant de ses vices, car ils sont opposés aux vertus. 2° En faisant souvent des actes de vertus. *C'est en forgeant qu'on devient forgeron,* dit le proverbe. Les vertus s'acquièrent comme l'habileté dans un art quelconque, dans la peinture, la sculpture, en y travaillant avec application. Avec cette différence qu'on ne réussit pas toujours, quand on le veut, à devenir un artiste célèbre, ni même à faire fortune ; mais on peut, quand on le veut, devenir vertueux, en répétant souvent les actes de la même vertu. Celui qui donne à tous les pauvres qu'il rencontre, devient généreux ; celui qui réprime constamment la colère et dit toujours une parole douce pour une parole offensante, acquiert la douceur, etc. (développer *en insistant sur les vertus les plus nécessaires au salut : la foi, l'espérance, la charité, et ensuite sur les vertus fondamentales, comme l'humilité, la crainte de Dieu, la mortification, la patience, la conformité à la volonté de Dieu, la piété).* Et qu'on le remarque bien, pour être vertueux, il faut avoir toutes les vertus ; on n'a aucune vertu parfaite, si on manque complètement d'une seule d'entr'elle.

3798. 3° Par la miséricorde de Dieu, tout ce qui augmente en nous la grâce, augmente aussi la vertu. Tout acte méritoire du ciel fait grandir en nous les vertus toutes à la fois ; les sacrements bien reçus ont une efficacité merveilleuse pour accroître la vertu dans les âmes. C'est pourquoi on ne trouve de gens vraiment vertueux que parmi ceux qui reçoivent souvent les sacrements. Toutefois, il faut que ceux qui ont le bonheur de se confesser et de communier fréquemment, de s'appliquer à la prière et aux exercices

de la piété, aient soin de cultiver, en les exerçant, les vertus que la grâce augmente en eux. C'est ainsi que l'homme à qui Dieu a donné la santé, peut la fortifier encore lui-même par les aliments, les remèdes, ou par l'exercice. C'est l'exercice des vertus qui réprime le vice contraire.

Nous sommes hommes, nous devons vivre selon la raison. Nous sommes chrétiens, par conséquent les enfants des saints, les imitateurs du Christ, appelés par notre baptême à la sainteté. Tous les dons de Dieu ne nous sont donnés que pour l'acquérir; la vie ne nous est accordée que pour cela. A la mort, quels mortels regrets, si nous ne l'avons pas employée dans ce but! voudrions-nous être cette vigne qu'on coupe et qu'on jette au feu, parce qu'elle n'a produit aucun fruit? ce figuier stérile qu'on arrache, parce qu'il occupe inutilement la terre? Donc pas de vains prétextes, qui ne servent de rien pour excuser notre paresse; mais de saintes œuvres. *Dum tempus habemus operemur bonum. Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.* (1)

TRAITS ET PENSÉES SUR LA VERTU.

3799. *Summa apud Deum nobilitas, clarum esse virtutibus.* (HIER.)

Non nostra sunt quæ non possumus auferre nobiscum; sola virtus comes est defunctorum. (AMBR.)

Potes aurum perdere et nolens potes domum, potes honores, potes ipsam carnis salutem; bonum vero, quo vere bonus es, nec invitus accipis, nec invitus amittis. (AUG.)

3800. Un ancien philosophe nommé Ar stippe en voyageant sur mer perdit tout dans un naufrage, excepté la vie et la réputation de sagesse qui le fit bien accueillir des habitants du rivage où il aborda, et où on le dédommagea de tout ce qu'il avait perdu. Charmé de cette aventure, il écrivit à ses amis de profiter de son exemple et de ne se pourvoir que des biens qu'un naufrage même ne peut nous ravir. Voilà précisément ce que nous disent de l'autre monde, nos parents et nos amis, qui ne sont plus. Nous perdrons tout, excepté la vertu. De même qu'une horloge s'arrête soudain, si elle est retenue par une seule dent des roues, ainsi l'horloge spirituelle n'avancera pas lorsqu'une seule vertu lui manquera. (SAINT PIERRE D'ALCANTARA.)

3801. La vertu, dit Lacordaire, donne la vérité à notre intelligence, la justice à notre volonté, la bonté à notre cœur, et, par conséquent le même mode de penser, de vouloir et de sentir que Dieu lui-même qui est par son essence vérité, justice et bonté. Elle est médiatrice de la terre et du ciel, la médiatrice aussi de tous les siècles et de toutes les générations. C'est par elle que l'ordre subsiste, par elle que le respect s'établit et que l'affection circule dans les veines arides du genre humain. Toute philosophie qui la dédaigne périra sous le mépris; tout parti qui la repousse est un parti vaincu; toute amitié où elle est absente, manque de racines et n'aura pas de durée; tout bonheur où on ne la sent pas, sera comme une fleur ouverte le matin et fanée le soir; toute gloire qui ne se l'attache pas comme une sœur, est une fluer flétrie. Elle est la beauté du temps et l'immortalité de ce qui passe. Semblable à la sagesse de Dieu qui pénètre partout, elle habite la chaumière du pauvre comme le palais des rois; et l'onction qu'elle verse dans le sillon du pâtre, est aussi pure que celle dont elle remplit le cœur et le calice du prêtre. L'enfant se joue avec elle au sortir de son berceau; l'adolescent y puise la candeur de son visage et la tendresse de son regard; l'homme fait, lui demande le courage, la consolation, l'estime publique; le vieillard, sa couche dernière; et le monde, le secret de sa création.

« La vertu est ici-bas le prix et le terme du combat contre les passions. Elle est le règne de la justice dans l'âme. Par elle, l'homme arrive à la possession de son

(1) On pourrait avec fruit faire ressortir la facilité de la vertu, et dire qu'il suffit de vouloir généreusement la pratiquer. Voir les notes du n. 1261 et le n. 4459.

être tout entier. Assis désormais au spectacle des choses humaines comme un vieillard couronné, il les regarde du haut d'une sainte lumière, sans crainte pour lui, sans indifférence pour elle; et, s'il est appelé à y prendre part, il y descend comme les consuls descendaient du temple au Capitole, avec la majesté du droit et la sérénité du pouvoir. Soumis, parce qu'il est homme encore, aux maux de la vie, il les reçoit pieusement de la main qui les distribue, en lui rendant grâces aux jours mauvais, pour ceux qui furent plus doux. Et, de même que la douleur le retient dans le sentiment de la condition humaine, la vue d'une chute toujours possible le retient devant Dieu dans la modestie d'une créature qui doit mourir, et qui peut tomber. C'est la vie sans ombre, la conscience sans trouble, la raison sans égarement, la liberté sans faiblesse, le fruit mûr enfin pour l'éternité qui le sema. Tel apparut Jacob, lorsqu'il retrouva son fils perdu, tel Moïse, lorsqu'il regardait de la montagne la terre promise à son peuple et où il ne devait pas entrer, tel aussi David, lorsqu'il s'avançait avec sa fronde et sa jeunesse contre le provocateur de l'armée de Dieu ou qu'aux pieds d'un roi réprouvé, il jouait de la harpe pour consoler une destinée vaincue par la sienne. Car la vertu n'a pas besoin du secours des ans; elle nait en un jour aussi bien qu'en un siècle, et soit qu'elle brille au front du jeune homme ou sous les rides du vieillard, elle est aux peuples qui la virent, l'expression achevée de la grandeur; ni la Grèce au faîte de son Parthénon, ni Rome au sommet de ses arcs de triomphe, n'élevèrent jamais de marbre plus éloquent ou plus sublime, et, quelque acclamation qui ait suivi la victoire au retour des champs de bataille, de quelque couronne qu'on ait orné les trophées du génie, ce qui reste au plus haut de l'histoire pour l'honneur de l'homme et la leçon de l'avenir, c'est l'image toute-puissante et sacrée de la vertu. »

3802. Le monde qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle, il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise; chaque Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre: l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

En effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de domptsr des peuples, que de dompter une passion; la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares, que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; et quand il ne faut être grand qu'à certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil pour un peu de temps peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours: on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite; si vous vous lassez un instant, vous périssez: la victoire même a ses dangers; l'orgueil loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre: tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous; votre cœur lui-même vous dresse des embûches; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis, mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même!

Telle est pourtant la gloire de la religion. La philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait guère à les vaincre, et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies, et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs, et

de corriger les hommes par la force seule de la raison; l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages; et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce.

C'est la religion enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire comme la philosophie à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts; et l'univers entier a été pour elle un autre lycée, où au milieu des places publiques, elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis, qu'elle a choisi ses sages; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe ont été également appelés à sa divine philosophie; ce n'est pas aux savants tout seuls, qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères; le simple a prophétisé comme le sage; et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres. Il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je? La doctrine était insensée en apparence; et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie: elle n'annonçait que des croix et des souffrances; et les Césars devinrent ses disciples: elle seule vint apprendre aux hommes, que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvaient être assises sur le trône; et que le siège des passions et des plaisirs pouvait devenir le siège de la vertu et de l'innocence. Quelle gloire pour la religion! (Massillon.) (Voir les notes du n. 1530). Rien n'est plus grand et plus digne de respect sur la terre, que la véritable vertu: le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentiments, la noblesse des motifs, l'empire sur les passions, la patience dans les adversités, la douceur dans les injures, les mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les évènements de la vie; en un mot tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son sage, ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Evangile. Plus même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus, plus une âme juste, qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence mérite l'admiration publique; et si les païens eux-mêmes respectaient si fort les chrétiens, dans un temps où tous les chrétiens étaient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens, qui sont encore justes parmi nous, sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles. (Massillon).

3803. Assurément, si la nature humaine était telle aujourd'hui qu'au sortir des mains de son Créateur, la pratique de la vertu, loin de lui offrir des difficultés, lui paraîtrait pleine de délices. Mais étant déchue par le péché de cet heureux état, ce n'est pas merveille qu'elle ne puisse plus après sa chute ce qu'elle pouvait avant. Lorsque nous sommes en santé, courir, sauter, monter, descendre ne nous coûte aucun effort, tandisque nous ne faisons rien de tout cela, sinon au prix de grands efforts, lorsque nous sommes malades. Ne soyons donc pas étonnés de trouver si peu de goût et de suavité dans la vertu, qui nous eût été si facile et si douce au temps de l'intégrité de notre nature; car selon un mot de saint Augustin, le palais d'un malade trouve insipide ce que le palais d'un homme sain trouverait délicieux; et les yeux souffrants sont blessés de la lumière qui charme la vue du reste des hommes. (B. L. de Grenade.)

3804. De même que le sol sur lequel nous marchons, se couvre, abandonné à lui-même, d'épines, de ronces et d'autres herbes inutiles, tandis que pour se couvrir de fruits et de moissons, il doit être travaillé, ensemencé, et l'objet d'un continuel souci; de même notre chair portera d'elle-même comme autant d'épines, les vices et les appétits déréglés; mais elle ne produira des fleurs et des fruits de vertus qu'au prix d'efforts énergiques et soutenus qu'avec l'aide du ciel et de la terre.

C'est l'accomplissement de la malédiction portée par Dieu contre la terre après la chute. Dieu lui dit qu'elle portera des épines et des chardons ; et cette malédiction atteint aussi nos âmes qui se hérissent des épines des vices.

3805. Plutarque dit avec raison : « De même que ceux qui sont restés longtemps dans les ténèbres, souffrent, s'ils passent tout d'un coup à la clarté du soleil ; de même ceux qui sont restés longtemps plongés dans la nuit obscure des vices, ne peuvent de leurs yeux affaiblis et accoutumés aux ténèbres, supporter la lumière splendide des vertus. Cependant après avoir demeuré un peu à la lumière, et s'être familiarisés avec cette importunité momentanée, ils préfèrent de beaucoup la lumière aux ténèbres. »

Voyez ce qui se passe chaque jour sous nos yeux. Nul n'augmente son patrimoine et n'accumule des richesses considérables, s'il ne parcourt la terre et les mers. Nul n'arrive au sommet de la vertu et de la perfection que par un soin diligent et une incessante application. Nul enfin n'acquiert la sagesse et la science, que par beaucoup de travaux et de veilles. De là cette ingénieuse réponse de Démosthène ; comme on lui demandait par quel moyen il était arrivé à cette habileté dans l'art de la parole, qui a fait l'admiration de tous les siècles : « En consommant, dit-il, plus d'huile que de vin. » Parlerons-nous des chefs et des généraux d'armées ? Lequel d'entre eux a remporté la victoire autrement qu'au prix de ses sueurs et de son sang ? Et tous ceux dont la gloire a consacré le nom pour la postérité, n'est-ce point en passant par le feu et le glaive qu'ils ont obtenu ce qu'ils cherchaient ? Au prix de quelles douleurs une mère ne donne-t-elle pas le jour à son cher enfant ? Que de peines, que de fatigues encore pour l'élever et en faire un homme ? Parlerai-je enfin des métaux précieux tels que l'or et l'argent ? Qu'a voulu l'auteur de la nature en les recélant dans es entrailles de la terre, sinon forcer les hommes à ne les en extraire qu'à force de travaux et de dangers ? Si donc le créateur de l'univers a voulu que l'homme ne pût obtenir sans peine rien de précieux ni de grand, n'est-ce pas une folie que de prétendre arriver au souverain bien, dont tous les autres ne sont que l'ombre, sans aucun effort pour pratiquer la vertu ? (B. L. de Grenade.)

3806. Les habitudes, qu'elles soient naturelles ou acquises, perdent autant de leur puissance, faute d'exercice, qu'elles en gagnent dans le cas contraire. Il est facile d'en donner des exemples frappants. Y-a-t-il rien de plus naturel à l'homme que la langue dans laquelle il est né et qu'il a reçue avec le lait ? Cependant qu'il la laisse de côté, et dans un temps plus ou moins éloigné il ne la parlera plus. Voici un fait encore plus fort. Marcher est une action qui nous est plus naturelle, s'il est possible, que de parler telle ou telle langue. Eh bien ! un individu que la maladie a retenu quatre ou cinq mois dans son lit, ne sait pas, quand il se lève, se servir de ses jambes. Si des habitudes si naturelles et si puissantes souffrent tant du défaut d'exercice, qu'arrivera-t-il des habitudes surnaturelles et, en quelque sorte, empruntées ? Que deviendront, si nous les négligeons, la charité et les autres vertus infuses ?

De même que les plantes croissent tous les jours, sans que cela paraisse, et que la ligne d'ombre sur le cadran solaire avance toujours comme le soleil lui-même, sans qu'on la voie avancer ; de même les vertus et les grâces croissent d'une manière invisible en nous sous l'influence des actes et des mouvements pieux. Et quoique le mérite que l'on a soit petit, cependant, à la manière des hirondelles qui peu à peu se construisent un nid fort grand avec de petites parcelles de boue qu'elles portent une à une, les âmes des justes croissent et deviennent grandes en grâce au moyen de ces dévoloppements, si faibles qu'ils soient, quand on les prend séparément. (B. L. de Grenade.)

3807. La nature ne travaille pas pour le plaisir : mais son travail, quoiqu'il ait un autre but, atteindra encore celui-là, tout comme dans un champ qu'on a labouré pour y semer du blé, quelques fleurs naissent au milieu du grain, sans que ce soit néanmoins pour ces petites herbes, charmantes aux yeux, qu'on s'était donné tant de

peine. Le semeur voulait autre chose, ces herbes sont venues en surcroît. Ainsi le plaisir n'est pas la récompense, ni le motif de la vertu, mais seulement son accessoire. (SÉNÈQUE.)

3808. On demandait à Socrate, s'il estimait heureux le roi de Perse: «Je n'en sais rien, répondit-il, car j'ignore s'il est vertueux.»

3809. Entre les exercices de vertus, nous devons préférer celui qui est le plus conforme à notre devoir, et non pas celui qui est le plus conforme à notre goût. C'était le goût de sainte Paule, d'exercer l'âpreté des mortifications corporelles, pour jouir plus aisément des douceurs spirituelles: mais elle avait plus de devoir à l'obéissance. C'est pourquoi saint Jérôme avoue qu'elle était répréhensible, en ce que, contre l'avis de son évêque, elle faisait des abstinences immodérées. Les Apôtres au contraire, commis pour prêcher l'Evangile, et distribuer le pain céleste aux âmes, jugèrent extrêmement bien, qu'ils eussent eu tort de se désister de ce saint exercice pour pratiquer la vertu du soin des pauvres quoique très excellente. Chaque vocation a besoin de pratiquer quelque vertu spéciale: autres sont les vertus d'un prélat, autres celles d'un prince, autres celles d'un soldat, autres celles d'une femme mariée, autres celles d'une veuve, et bien que tous doivent avoir toutes les vertus, tous néanmoins ne les doivent pas également pratiquer, mais chacun doit particulièrement s'adonner à celles qui sont requises au genre de vie auquel il est appelé.

Entre les vertus qui ne regardent pas notre devoir particulier, il faut préférer les plus excellentes, et non pas les plus apparentes. Les comètes paraissent pour l'ordinaire plus grandes que les étoiles, et tiennent beaucoup plus de place à nos yeux; elles ne sont néanmoins pas comparables ni en grandeur, ni en qualité, aux étoiles, et ne semblent grandes, sinon parce qu'elles sont proches de nous.

Il y a de même certaines vertus. lesquelles pour être proches de nous, sensibles, et s'il faut ainsi dire matérielles, sont grandement estimées et toujours préférées par le vulgaire: ainsi préfère-t-il communément l'aumône temporelle à la spirituelle, la haire, le jeûne, la nudité, la discipline et les mortifications du corps, à la douceur à la débonnaireté, à la modestie et aux autres mortifications du cœur, qui, néanmoins sont bien plus excellentes. Choisissez donc, Philothée, les meilleures vertus, et non pas les plus estimées; les plus excellentes, et non pas les plus apparentes; les meilleures et non pas les plus braves. Il est utile que chacun choisisse un exercice particulier de quelque vertu, non pas pour abandonner les autres, mais pour tenir son esprit plus justement rangé et occupé. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

3810. Allons terre à terre, puisque la haute mer nous fait tourner la tête et nous donne des convulsions, tenons-nous aux pieds de N. S. avec Sainte Madeleine; pratiquons certaines petites vertus propres pour notre petitesse. A petit mercier, petit panier. Ce sont les vertus qui s'exercent plus en descendant qu'en montant, et partout elles sont sortables à nos jambes; la patience, le support du prochain, se service, l'humilité, la douceur, le courage, l'affabilité, la tolérance de notre imperfection, et ainsi ces petites vertus. Je ne dis pas qu'il ne faille pas monter par l'oraison, mais pas à pas. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

3811. Quand nous sommes combattus par quelque vice, il faut, tant qu'il nous est possible, embrasser la pratique de la vertu contraire, rapportant les autres à celle-ci: car, par ce moyen, nous vaincrons notre ennemi, et ne laisserons pas de nous avancer en toutes les vertus. Si je suis combattu par l'orgueil ou par la colère, il faut qu'en toute chose je me penche et plie du côté de l'humilité et de la douceur et qu'à cela je fasse servir les autres exercices de l'oraison, des sacrements, de la prudence, de la constance, de la sobriété.

Comme il advint à Job, qui, s'exerçant particulièrement en la patience contre tant de tentations, desquelles il fut agité, devint parfaitement saint et vertueux en toutes sortes de vertus. Ainsi il est arrivé comme dit Saint Grégoire de Nazianze, que par une seule action de quelque vertu parfaitement exercée, une personne a atteint au

comble des vertus ; alléguant Nabab qui, ayant exactement pratiqué l'office de l'hospitalité, parvint à une gloire suprême ; mais cela s'entend quand telle action se fait excellemment avec grande ferveur et charité. (Saint François de Sales.)

Pour acquérir la vertu, l'humilité est nécessaire, car Dieu, dit le Père Eymard, fait les grandes choses avec de grandes misères par de grandes misères, pourvu qu'on ait beaucoup d'humilité ; il n'est qu'une chose avec laquelle il ne peut rien faire : c'est l'orgueil. La charité est aussi nécessaire, car sans elle, les autres vertus ne peuvent plaire parfaitement à Dieu. Il leur manque cette affection pure pour Dieu qui fait agir pour lui, sans chercher son propre intérêt. Il faut donc que la charité prenne dans ses serres, comme l'aigle ses petits, les autres vertus pour les élever vers le soleil de justice qui est Dieu. *(Voir pour l'acquisition des vertus les notes sur l'humilité. n. 4479.)*

3812. Quand vous entrez dans une maison où brillent l'or et le marbre, où l'art a rassemblé à grand frais tous les ornements qui peuvent l'embellir, la fraîcheur des fontaines, l'ombre des jardins, la recherche de l'ameublement, l'affluence des domestiques : dites que toute cette magnificence appartient à la maison et non point à l'homme qui l'habite. — C'est elle qui est riche, et non pas le maître. La preuve, c'est que si l'on vous demande après ce que vous y avez vu, vous répondrez : j'ai vu de beaux marbres, des colonnes d'un goût exquis, de l'or partout : il n'y a dans notre admiration rien pour le maître. C'est là, dit le prophète, la gloire de la maison et non celle de l'homme. Ce qui fait la gloire de l'homme, ce sont ses vertus, ce sont ses aumônes. Tout autre éloge passe au dehors, non à lui-même. (Saint Chrysostome.)

Ce qui fait l'homme, ce n'est pas la richesse, la dignité, la réputation, ni rien qui soit en dehors de lui. Ce qui fait la valeur d'un cheval ce n'est pas le licol garni de pierreries, des rênes chargées d'or, mais c'est son courage et son agilité à la course. Il en est ainsi de tous les autres animaux. Donc tout ce qui n'est pas l'homme lui-même, n'ajoute rien à sa valeur. Si la richesse faisait la bonté des hommes tous les riches seraient bons, et il n'en est point ainsi. Si la pauvreté était un mal, tous les pauvres seraient mauvais, et il y en a de très bons, témoin, le Lazare de l'Evangile. (D'après saint Chrysostome.)

3813. *Si quis omnia alia habeat ; valetudinem, divitias, imagines multas, frequens atrium : sed malus ex confesso sit, improbabis illum. Item, si quis nihil quidem eorum habeat, quæ retuli : careat pecunia, clientum turba, nobilitate avorum et proavorum serie, si ex confesso bonus sit, probabis illum. Ergo hoc unum bonum hominis.* (Sénèque.)

Du reste, il en est ainsi de toutes choses. On appelle un bon navire, non pas celui qui est peint de couleurs éclatantes, ou dont le gouvernail est d'argent ou d'or, ou qui est chargé de marchandises précieuses, mais celui qui est assez solide pour résister aux flots et aux vents. On appelle bonne non l'épée qui a un fourreau enrichi de pierres précieuses, mais celle dont la lame est tranchante. — Dans une règle, on ne regarde pas si elle est belle, mais si elle est droite. On loue dans chaque chose ce qui lui est propre. Donc dans l'homme il importe peu de savoir s'il laboure bien, s'il gagne beaucoup, s'il reçoit de nombreuses visites, s'il couche dans un lit précieux, s'il boit dans une coupe éclatante, mais s'il est bon, c'est-à-dire s'il agit selon sa raison et selon sa conscience qui font le vrai bien de l'homme.

3814. *Quid autem sit vir bonus, dicam : Vir bonus quod honeste se facturum putaverit, faciet, etiam si laboriosum erit ; faciet, etiam si damnosum sit ; faciet, etiam si periculosum erit. Rursus quod turpe erit non faciet, etiam si pecuniam affert, etiam si voluptatem, etiam si potentiam. Ab honesto nulla re deterrebitur ad turpia nulla spe invitabitur.*

Cum velis veram hominis æstimationem habere et scire, qualis sit, nudum inspice, deponat patrimonium, deponat honores et alia fortunæ mendacia, corpus

ipsum exuat, animum intuere : qualis, quantus sit, alieno aut suo magnus. (SÉNÈQUE.)

3815. Si quelqu'un vous offrait d'orner les murailles de votre maison de riches tapisseries brodées d'or, mais à la condition de n'avoir pour vêtement que des haillons, pour lit qu'un cilice, y consentiriez-vous ? Non, vous ne verriez dans une pareille offre qu'une insultante dérision.

Ce n'est pas un autre, c'est vous-même, qui faites, avec votre âme, cet étrange partage. Ce corps, qui en est le domicile, vous l'ornez magnifiquement, et vous ne laissez à votre âme que des haillons et un cilice, vous souffrez qu'elle soit nue et déchirée. Mais c'est le maître et non la maison qu'il faut parer. (SAINT CHRYSOSTOME.)

3816. Saint Augustin a dit : « Dans toutes nos actions, dans toutes nos pensées, dans toutes nos aspirations, nous ne désirons avoir rien de mauvais, nous ne désirons pas une terre mauvaise, ni une moisson mauvaise ; mais nous voulons un bon arbre, un bon cheval, un bon serviteur, un bon ami, un bon fils, une bonne épouse ; mais pourquoi parler de ces grandes choses ? Car nous ne voulons même pas un habit mauvais, nous le voulons bon ; nous ne voulons pas une mauvaise chaussure, nous la voulons bonne ; en un mot il est impossible de citer quelque chose de mauvais que nous désirions ; je me trompe : pourquoi nous faisons-nous tort à nous-mêmes ? Pourquoi tenons-nous vis-à-vis de nous une telle conduite ? Nous ne voulons rien de mauvais que nous-mêmes. » (B. L. DE GRENADE.)

3817. D'après Lactance les philosophes parlent de la vertu comme les chrétiens, mais ils n'ont pu la pratiquer, ni la faire pratiquer aux autres. Car ils sont des hommes, et il leur manque l'autorité d'une sanction divine. Il n'y a que Dieu qui puisse payer la vertu, il n'y a que l'immortalité qui soit la digne récompense de la vertu.

3818. S'il se présentait à vous deux chemins, dont l'un aboutît à une fontaine ardente, l'autre à un jardin de délices, le premier large et spacieux, l'autre étroit et difficile : lequel choisiriez-vous ? Quelque travers d'esprit où l'on soit, on ne balancera pas de prendre celui des deux dont le commencement est pénible, mais dont le terme est si désirable. Partout les premiers pas sont laborieux, mais on en est bien dédommagé par les résultats. (SAINT CHRYSOSTOME.)

3819. Proposez-vous pour modèle et pour objet Jésus-Christ, témoin et prix de tous vos sacrifices. Par cette pratique, l'exercice de la vertu vous deviendra non seulement facile mais consolant et doux. (SAINT CHRYSOSTOME.)

3820. *Omnes virtutes sibi ita cohærent, ut qui una caruerit omnibus careat, qui ergo unam habet, omnes habet.* (HIER.)

3821. *Virtutes disjunctæ perfectæ esse nequaquam possunt, quia nec prudentia vera est quæ justa et temperans et fortis non est, nec temperantia perfecta quæ fortis, justa et prudens non est, nec fortitudo integra, quæ prudens, fortis et temperans non est.* (GREG.)

3822. Un excellent joueur de luth, et qui sait parfaitement la musique, n'a pas besoin de se préparer et de rêver pour exécuter ce qu'il sait ; il y a une si grande facilité, que même en songeant à toute autre chose, il touche admirablement bien le luth. Il en est de-même de ceux qui ont acquis l'habitude de la vertu, ils la pratiquent sans peine.

Lorsqu'un homme avant de jouer d'un luth, songe où il doit mettre tantôt un doigt, ou tantôt un autre, quelle corde il doit toucher, et quelles leçons on lui a données, il fait ce qu'il faut faire pour bien apprendre à jouer du luth, mais c'est une marque qu'il n'a pas acquis l'habitude d'en jouer, parce que celui qui l'a acquise n'a besoin de songer à rien pour bien jouer. C'est pourquoi Aristote dit que quand on possède un art en perfection, il est si facile de le réduire en pratique, qu'on ne délibère plus sur les moyens.

3823. Les songes sont aussi un moyen de connaître si on est bien enraciné dans une vertu. De même que quand les chevaux sont bien dressés à tirer, ils ne lais-

sent pas d'aller toujours leur train, quoique celui qui les mène leur abandonne les rênes, ou s'endorme ; de même quand on a acquis parfaitement la vertu, et qu'on a bien assujetti ses sens à sa raison, les sens demeurent toujours dans cette sujétion, lors même que la raison est enveloppée dans le sommeil.

On connaît aussi qu'on a acquis la vertu quand on en fait les actes avec plaisir. Du reste tant qu'on n'en est pas venu là on ne persévère que difficilement. *Nullum violentum in perpetuum.*

3824. **Septuagésime.** — *Quid hic statis totâ die otiosi?* Travaillez à votre salut, (nos 1383 et 1417).

3825. **Sexagésime.** — *Semen est verbum Dei.* Parole de Dieu. I. Motifs de l'entendre, II. manière de l'entendre.

I. *Motifs de l'entendre*, 1° son excellence, 2° son efficacité dans le passé et dans le présent, soit sur l'ensemble des hommes, soit sur chacun en particulier, 3° sa nécessité ; sans elle l'ignorance s'établit, et le vice est sans frein. 4° Aussi de tout temps, les hommes qui n'ont pas été les ennemis d'eux-mêmes, l'ont-ils entendue avec empressement. (Voir les développements au n° 1147.)

3826. II. *Manière de l'entendre*, 1° avec empressement. Pourquoi on n'aime pas entendre la vérité *(a)* parce qu'elle confond notre orgueil : « Ces vérités évangéliques, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête, vous ne voulez pas les voir, je le sais, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous ; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant nous, elles nous guident ; quand elles sont derrière, elles nous chargent. Vive Dieu ! Ah ! j'ai pitié de votre aveuglement, je veux ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. (V. n° 3832.) La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa sainteté, dans toute sa sévérité ; envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-mêmes ; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable. Otez, ôtez, vous me faites honte ; et c'est ce que je vous demande : Cette honte, c'est votre salut. Que ne puis-je dompter cette impudence ; que ne puis-je amollir ce front d'airain ; Jésus regarde Pierre, qui l'a renié et qui ne sent pas encore son crime. Il le regarde et lui dit tacitement : O homme, vaillant et intrépide, qui devais être le seul courageux dans le scandale de tous tes frères ; regarde où aboutit cette vaillance ; ils se sont enfuis, il est vrai ; tu es le seul qui m'as suivi, mais tu es aussi le seul qui me renie. C'est ce que Jésus lui reprocha par ce regard, et Pierre l'entendit de la sorte, il eut honte de sa présomption, et il pleura sur son infidélité. *Flevit amare* (Luc, xxii, 62).

« Que dirai-je du roi David qui prononce sa sentence sans y penser ? Il condamne à mort celui qui a enlevé la brebis du pauvre, et il ne songe pas à celui qui a corrompu la femme et fait tuer le mari ; les vérités de Dieu sont loin de ses yeux, ou s'il les voit, il ne se les applique pas. Vive Dieu ! dit le prophète Nathan. Cet homme ne se connaît plus ; il faut lui mettre son iniquité devant sa face. Laissons la brebis et la parabole : c'est vous, ô roi ! qui êtes cet homme, c'est vous-même : *Tu es ille vir* (II Reg. xii, 7).

« Il revient à lui, il se regarde, il a honte et il se convertit. Ainsi je ne crains pas de vous faire honte : Rougissez, rougissez, tandis que la honte est salutaire ; de peur qu'il ne vienne une honte qui ne servira plus pour vous corriger, mais pour vous désespérer et vous confondre. Rougissez,

rougissez en voyant votre laideur, afin que vous recouriez à la grâce qui peut effacer ces taches honteuses, et qu'ayant horreur de vous-même, vous commenciez à plaire à celui à qui rien ne déplaît que le péché seul. »

3827. *(b)* La vérité non seulement blesse l'orgueil du pécheur, mais encore elle trouble ses délices. « Laban pleure et ne se peut consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles : *Cur furatus es deos meos* (GENES. XXXI, 36), pourquoi m'avez-vous dérobé mes dieux ? Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens ; et il danse, et il les admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte. »

Aussi je ne m'étonne pas si le pécheur, voyant la parole divine venir à lui impérieusement pour détruire les idoles de chair qu'il a élevées dans son cœur, ne peut souffrir sans impatience de voir tout d'un coup s'évanouir en fumée ce qui lui était le plus cher.

(c) « Mais il y a encore une autre raison de l'impatience que le pécheur nous témoigne ; c'est qu'il goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommode venait l'importuner mal à propos, elle l'effrayait quelquefois par la terreur des jugements de Dieu ; maintenant il l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer ; il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquait son cœur si vivement ; ou elle ne parle plus, ou il ne lui reste plus qu'un faible murmure qui n'est pas capable de l'interrompre ; parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié, et ne se souvient plus de le punir : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus.* (PS. IX, 34) ; c'est pourquoi il dort à son aise sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller ; vous venez, ô prédicateurs ! avec vos exhortations et vos invectives, animer cette conscience qu'il croyait avoir désarmée ; ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant : O homme fâcheux, quel importun vous êtes ; qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos ? Pourquoi ! le demandez-vous ? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort ; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant et en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. *Surge qui dormis, et exurge a mortuis* (EPHÉS. V, 14) ; *Levez-vous, vous qui dormez, sortez d'entre les morts.* Je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si longtemps étouffé la voix. Parle, parle, ô conscience captive ! parle, parle, il est temps de rompre ce silence violent que l'on t'impose.

» Raconte à cet impudique toutes ses infamies, à ce voleur public toutes ses rapines, à cet hypocrite qui trompe le monde, la honte de son ambition cachée, à ce vieux pécheur qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes ; dis-lui que Dieu qui l'a souffert, ne le souffrira pas toujours.

» Ah ! que ce discours est importun ! Plût à Dieu, mon frère, qu'il te le fût encore davantage ! Plût à Dieu que tu ne puisses te souffrir toi-même ! peut-être que ton cœur ulcéré se tournerait au médecin ; peut-être que le sentiment de ta misère te ferait gémir en ton cœur, et regretter les désordres de ta vie passée ; au lieu de t'irriter contre celui qui t'exhorte, tu t'irriterais contre toi-même et tu concevrais une douleur qui serait cause

de ta guérison. Dès lors tu pourrais dire: On m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. Si ce sont des vérités que nous vous prêchons, pourquoi refusez-vous de les entendre? et pourquoi une petite amertume que votre goût malade y trouve d'abord, vous empêche-t-elle de recevoir une médecine si salutaire: *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* » (BOSSUET.)

3828. 2° Avec respect. « Le temple de Dieu a deux places augustes et vénérables, je veux dire l'autel et la chaire. Là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances; là les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple; ici ils parlent au peuple de la part de Dieu; là Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps; il se fait reconnaître ici dans la vérité de sa doctrine. Il y a une très étroite alliance entre ces deux places sacrées; et les œuvres qui s'y accomplissent ont un rapport admirable. De l'un et de l'autre de ces deux endroits est distribuée aux enfants de Dieu une nourriture céleste; Jésus-Christ prêche dans l'un et dans l'autre. Là rappelant en notre pensée la mémoire de sa Passion, et nous apprenant par le même moyen à nous sacrifier avec lui, il nous prêche d'une manière muette; ici, il nous donne des instructions animées par la vive voix. Et si vous voulez encore un plus grand rapport, là par l'efficace du Saint-Esprit et par des paroles mystiques, auxquelles on ne doit point penser sans tremblement, se transforment les dons proposés au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ici par le même esprit et encore par la puissance de la parole divine, doivent être secrètement transformés les fidèles de Jésus-Christ pour être faits son corps et ses membres.

» C'est à cause de ce rapport admirable entre l'autel et la chaire, que quelques docteurs anciens n'ont pas craint de prêcher aux fidèles qu'ils doivent approcher de l'un et de l'autre avec une vénération semblable; et sur ce sujet, chrétiens, vous serez bien aises d'entendre ces paroles remarquables de saint Augustin.

» Je vous demande, mes frères, laquelle de ces deux choses vous semble de plus grande dignité, la parole de Dieu ou le corps de Jésus-Christ? Si vous voulez dire la vérité, vous répondrez sans doute que la parole de Jésus-Christ ne vous semble pas moins estimable que son corps; ainsi donc, autant que nous apportons de précaution pour ne pas laisser tomber à terre le corps de Jésus-Christ qu'on nous présente, autant en devons-nous apporter pour ne pas laisser tomber de notre cœur la parole de Jésus-Christ qu'on nous annonce; parce que celui-là n'est pas moins coupable qui écoute négligemment la sainte parole, que celui qui laisse tomber, par sa faute, le corps même de Jésus-Christ.

» Que veulent dire les Pères, et quelle ressemblance ont-ils pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Evangile? Voici le fond de cette pensée: c'est que le Fils de Dieu retirant de nous son apparence visible, et désirant, néanmoins, demeurer encore avec ses fidèles, a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Evangile qui est en effet comme son corps dont la vérité est revêtue; et par le moyen de ce nouveau corps, âmes saintes, il vit et il converse encore avec nous, il agit et il travaille encore pour notre salut, il prêche et il nous donne tous

les jours des enseignements de vie éternelle, il renouvelle à nos yeux tous ses mystères.

» Le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable, que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique: dans le mystère de l'Eucharistie, les espèces que vous voyez sont des signes; mais ce qui est enfermé dedans, c'est le corps même de Jésus-Christ: et dans les discours sacrés, les paroles que vous entendez sont des signes; mais la pensée qui les produit et celle qu'elle porte dans vos esprits, c'est la doctrine même du Fils de Dieu.

» Jésus-Christ qui est la vérité même, n'aime pas moins la vérité que son propre corps; au contraire, c'est pour sceller de son propre sang la vérité de sa parole, qu'il a bien voulu sacrifier son propre corps. Un temps il a souffert que son corps fût infirme et mortel, et c'est volontairement qu'il l'a exposé à tant d'outrages. Il a voulu au contraire, que sa vérité fût toujours immortelle et inviolable. Par conséquent il ne faut pas croire qu'il se sente moins outragé quand on écoute sa vérité avec peu d'attention, que quand on manie son corps avec peu de soin. Tremblons donc, chrétiens, tremblons, quand nous laissons tomber à terre la parole de vérité que l'on nous annonce; et comme il n'y a que nos cœurs qui soient capables de la recevoir, ouvrons-les-lui en toute l'étendue, et écoutons attentivement Jésus-Christ qui parle: *Ipsum audite.* » (BOSSUET.)

Si quelqu'un, tandis que parle le prédicateur, faisait un grand bruit et poussait des vociférations, personne n'entendrait le discours; encore moins pourra-t-il l'entendre, celui dont l'âme est agitée par une foule de pensées et de désirs. C'est dans le calme et le silence qu'il faut écouter la parole de Dieu. (B. L. de GRENADE.)

3829. 3° *Avec bonne volonté d'en profiter.* Ils n'ont pas cette bonne volonté ceux qui critiquent, qui contrôlent ce que dit le prédicateur, qui ne sont pas dociles à ses enseignements. Comment pourront-ils se convertir ? Quand la volonté s'égare, elle peut être redressée par l'intelligence ; mais si c'est l'intelligence elle-même qui s'arme contre la vérité, qui redressera la volonté ? De là vient que de grands pécheurs dociles à la parole de Dieu, changent de vie, les autres restent obstinés parce qu'ils n'acceptent pas la vérité, taxent le prédicateur d'exagération ou ne s'appliquent pas à eux-mêmes ses enseignements. Ils renvoient la balle aux autres, ils servent tout le monde, excepté eux. Ah ! disent-ils, aujourd'hui on a bien fait le portrait d'un tel, on a bien habillé une telle; mais pour eux, il n'y a rien; ou bien s'il y a quelque vérité qui les atteigne, ils accusent le prédicateur de l'avoir surfaite, parce que cette vérité contrecarre leurs machinations perverses. Prêchez contre la vanité, le luxe, le libertinage, les avares qui n'y sont pas sujets en triomphent; prêchez contre l'avarice, ils vous condamnent pendant que les vaniteux applaudissent. Ni les uns, ni les autres ne se l'appliquent, ils n'ont pas un vrai désir d'en profiter. (V. n° 3835.)

3830. 4° *Avec le soin de la mettre ensuite en pratique.* Que de grains de cette divine semence tombent sur le grand chemin, et sont emportés par les frivolités et les soucis du monde ! La parole de Dieu entre par une oreille et sort par l'autre. (V. n° 3833.)

3831. 5° *Avec le désir d'en faire profiter les autres.* Si un prédicateur s'oubliait en chaire et y prononçait une parole inconvenante ou impertinente,

elle serait colportée partout, et deviendrait la matière de toutes les conversations. Pourquoi n'en fait-on pas autant pour chacune des vérités sérieuses qu'il annonce? Si on le néglige, où est le zèle que l'on doit avoir pour le salut de son prochain, de ses domestiques, de ses enfants? Quand vous allez à un festin de noces, vous apportez à ceux de votre famille au moins quelques restes de gâteau ou des dragées, pourquoi les priver de quelques miettes du pain sacré de la parole de vie? Cependant gardez-en votre part; car ceux qui écoutent la parole de Dieu uniquement pour pouvoir la rappeler à d'autres, ressemblent à la poule qui, découvrant du grain, appelle ses petits, tandis qu'elle reste elle-même à jeûn.

Venite, filii, audite me. Venez au sermon, venez souvent, n'en manquez point par votre faute, *filii*, soyez-y dociles comme des enfants qui ne contestent pas avec leur maître, quand on leur apprend à lire; venez pour entendre non de belles phrases, mais des leçons de vertu, vous n'allez pas à un avocat pour apprendre l'art de la guerre, ni chercher des raisins dans un champ de blé. Ne venez donc chercher au sermon que ce qu'on y donne, la parole de Dieu. *Audite*, ne vous distrayez pas avant le sermon, priez Dieu de vous pardonner vos fautes qui peuvent paralyser l'effet de sa parole. Il est des années, les bons ménagers le savent, où le blé de même qualité, semé par la même main, dans la même terre, est bien plus nourrissant et a plus de poids que dans d'autres années. La même parole produit plus de fruits dans certaines âmes que dans d'autres, c'est Dieu qui récompense les premières et qui punit les autres. *Audite*, ne soyez pas distraits. Quand vous habillez le matin votre petite fille, si elle se courbe à tout instant vers la terre, ou si elle se remue de côté et d'autre, vous ne pouvez pas lui ajuster ses vêtements. Comment voulez-vous que le Saint-Esprit orne votre âme de la grâce, si cette âme est préoccupée des choses terrestres ou de mille bagatelles? *Audite,* c'est Dieu qui parle. Quand on cite un texte de l'Ecriture, dites: Voilà la vérité et pénétrez-vous-en. *Timorem Domini*, quand on vous parle de la justice de Dieu, au lieu de taxer ces enseignements d'exagération, dites comme David: *Confige timore tuo carnes meas. Docebo.* On vous enseigne, ne restez pas longtemps ignorants. Un écolier qui va toujours à l'école et n'y fait aucun progrès, fait la honte de ses parents, la désolation de ses maîtres, et son propre malheur. L'écolier diligent retient l'enseignement du maître, il le repasse quand il est de retour chez lui, afin de le graver dans sa mémoire. Faites comme lui; retenez et mettez en pratique ce qu'on vous a appris. Saint André ayant connu Notre-Seigneur alla annoncer cette nouvelle à saint Pierre son frère: communiquez aux autres les lumières que vous avez reçues. (Le Jeune.)

PENSÉES SUR LA PAROLE DE DIEU.

3832. De même que les hommes corrompus, lorsqu'ils font dans les ténèbres quelque chose de honteux, se trouvent grandement offensés si quelqu'un apporte alors un flambeau qui trahit leur mauvaise action; de même, tous les méchants détestent la prédication de cette vérité sainte, qui, semblable à un flambeau allumé, découvre leurs turpitudes. (B. L. de Grenade.)

3833. Saint François de Sales enseignait que Dieu se disposait à exaucer nos prières, à mesure que nous nous efforcions de pratiquer ce qu'il nous proposait par la bouche de ses organes, et des ambassadeurs de ses volontés, qui sont les

prédicateurs. Car, comme nous lui demandons en l'Oraison dominicale, qu'il nous remette nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, ainsi est-il prêt de faire ce que nous désirons de lui, et que nous lui demandons en l'oraison, si nous sommes prompts à l'exécution de ses volontés, qu'il nous déclare et nous manifeste par sa parole.

C'est ce que confirment ces paroles de Notre-Seigneur. *Si verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis et fiet vobis.*

3834. Si on nous offre une nourriture succulente, que nous la recevions et la gardions dans un buffet, elle ne nous profite pas à moins que nous ne la mangions et ne la digérions. La parole de Dieu est l'aliment de nos âmes, mais à la condition que non contents de la recueillir dans l'intelligence nous en nourrissions notre cœur. Il est des choses qu'on apprend pour les savoir, et d'autres qu'on apprend pour les faire. Pour ces dernières il ne sert de rien de les savoir, si on ne les met en pratique, au contraire *le serviteur qui aura connu la volonté de son maître, et n'aura pas fait ce qu'il désirait de lui sera battu de plusieurs coups,* dit Notre-Seigneur. (Luc. XII. 47.)

N'est-il pas désespéré l'état du malade qui ne peut plus garder de nourriture et qui la rejette aussitôt qu'il l'a avalée, ou qui ne peut ni ne veut plus prendre de remède, ou à qui les remèdes ne profitent pas?

Le Seigneur, dit saint Augustin, fait pleuvoir à la fois sur les moissons et sur les ronces; mais la même pluie prépare les moissons pour le grenier, et les ronces pour le feu. De même la parole de Dieu tombe sur tous. Que chacun voie quelle est sa racine, et ce qu'il fait de cette pluie bienfaisante. S'il lui fait produire des ronces, en est-elle responsable, et ne faut-il pas l'imputer à la racine? »

3835. *Qui habet aures audiendi audiat.* Que veut dire le Maître? Parlait-il à des sourds? non certes: mais il y a des gens qui n'ont d'oreilles que pour le mal. Parlez-leur de Dieu, de la religion, etc. ils en savent assez là-dessus: ils vous prient de ne pas leur en apprendre davantage; leurs oreilles ne sont pas faites pour de tels discours. Mais comme le remarque Plutarque, que l'un des amis faux prenne alors la parole et raconte le déshonneur d'une jeune fille, l'adultère d'une femme, l'origine d'un nouveau procès, d'une nouvelle brouillerie entre les membres d'une famille; ne craignez pas que que vos curieux s'endorment ou que leur intérêt languisse. La plus étroite affinité règne entre les oreilles impures et les discours les plus nauséabonds. Semblables à ces portes néfastes et de mauvais augure par où l'on fait passer les criminels condamnés au dernier supplice et les immondices de la cité, les oreilles curieuses ne s'ouvrent jamais devant les conversations honnêtes et convenables; des paroles où il n'est question que de meurtres, d'impiétés ou d'infamies, en ont seules l'accès. L'écrivain sacré a donc bien raison, M. F., d'appeler incirconcises les oreilles de ces hommes, et de les regarder comme incapables de recevoir la parole de Dieu. Comment des oreilles remplies de souillures et d'impuretés accueilleraient-elles une parole qui demande des oreilles fermées aux passions? (B. L. DE GRENADE.)

3836. *A propos de l'introït: Exsurge, Domine, adjuva nos, ou de l'épître: Sufficit tibi gratia mea.*

De la grâce actuelle. (V. nos 3840 et suiv.)

Sine me nihil potestis facere. Sans moi, dit le Seigneur, *vous ne pouvez rien.* L'homme n'a rien, en effet, que Dieu ne lui donne et ne lui conserve. Nous avons la vie; s'il ne nous la conservait pas, elle s'éteindrait comme une lampe qui n'a plus d'huile. Bien plus, la raison démontre aux philosophes que l'homme, bien qu'en ayant la vie, ne peut sans le secours naturel de Dieu faire des actes de cette vie. Ainsi si Dieu ne nous donnait

pas son concours, notre langue ne pourrait articuler un son, ni notre bras se lever, ni nos pieds se mouvoir. Si le secours de Dieu nous est nécessaire pour les actes de la vie animale et naturelle, à plus forte raison nous avons besoin d'un autre secours spécial que Dieu ne nous doit pas, qui est purement gratuit, mais qu'il nous accorde dans sa miséricorde pour tendre vers l'état de grâce, vers la vie divine sur la terre, pour faire des actes dignes de cette vie divine, et pour arriver par là à la gloire du ciel, à la participation au bonheur de Dieu même. Ce secours spécial est d'un ordre incomparablement plus élevé que celui que Dieu donne pour parler, agir et marcher, soit aux hommes, soit aux animaux. Il est bien au-dessus de toute la nature, il est surnaturel par conséquent, et s'appelle la grâce actuelle. Tâchons d'en faire comprendre la nature, la nécessité et la puissance.

3837. I. *Nature de la grâce actuelle.* La grâce habituelle est un état permanent de l'âme qui est élevée par Dieu à la participation à la vie divine; il dure jusqu'à ce que le péché mortel l'ait fait perdre. La grâce actuelle vient aussi de Dieu seul; mais elle ne dure pas. C'est un mouvement surnaturel que Dieu imprime à l'âme, pour la lancer vers le bien surnaturel, pour la faire tendre à l'état de grâce si elle n'y est pas encore parvenue, et si déjà elle y est établie, pour l'y maintenir, l'y faire grandir, et lui faire mériter la gloire. C'est donc un secours que Dieu, en vue des mérites de Jésus-Christ, accorde à l'homme pour lui faire opérer son salut; de là comprenons le prix de la grâce qui est le fruit des travaux et de la Passion du Sauveur. C'est la main de Dieu qui élève l'homme, qui le fortifie, qui le soutient; c'est la force divine qui se met au service de l'âme; c'est la voix du Seigneur qui l'appelle; c'est l'aliment céleste qui la nourrit; c'est la rosée d'en haut qui la rafraîchit et la féconde. Tantôt Dieu agit directement sur l'âme, c'est la grâce intérieure qui parle à l'oreille du cœur, soit du pécheur, soit du juste; tantôt Dieu se sert d'un moyen extérieur, comme la prédication, une bonne lecture, etc. pour agir sur l'âme: c'est la grâce extérieure, qui n'a d'efficacité qu'autant qu'elle est accompagnée d'une grâce intérieure; mais le Seigneur est si bon qu'ordinairement il donne à l'âme un secours intérieur en même temps que ces moyens extérieurs. Un père qui a des prédilections pour un de ses fils et qui veut le faire parvenir à une haute carrière, lui achète des livres, lui procure un précepteur, l'envoie tous les jours au collège, le fait lever matin, ne le laisse point perdre de temps. L'enfant qui n'y comprend rien, se plaint peut-être et trouve que son père est plus dur pour lui que pour ses frères. Quand Dieu à des desseins de miséricorde sur vous, il vous avertit par les prédicateurs, les confesseurs, les parents, les bonnes lectures. Vous vous en plaignez, vous trouvez que ce qu'on demande de vous est trop difficile: vous êtes un enfant. Ne voyez-vous pas que ce sont des grâces que Dieu vous fait, qu'elles lui ont coûté bien cher et qu'elles vous préparent une place à part dans le ciel. Tantôt Dieu meut l'intelligence de l'homme par une lumière qui éclaire l'âme, qui lui fait voir le malheur du péché, les horreurs des supplices de l'enfer, le bonheur du ciel, la beauté de la vertu (v. n° 3846.); tantôt il excite la volonté par de saintes inspirations, de bons désirs; tantôt il touche le cœur et l'attendrit; tantôt il fortifie la faiblesse de l'homme, mais sous toutes ces formes, *unus Deus qui operatur omnia.* Toutefois ces éclairs lumineux, ces

inspirations, ces attraits, cet appel, ce mouvement surnaturels, cette force divine ne sont pas durables. Le Saint-Esprit souffle où il veut et quand il veut. Ils sont donc dans une grande erreur ceux qui croient que, quand Dieu donne un bon désir, une vocation sainte, on ne peut pas les perdre. Il n'est rien qu'on puisse perdre plus facilement.

3838. II. *Nécessité de la grâce.* Sans la grâce, l'homme, même pécheur, même païen, peut bien connaître certaines vérités, comme l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, et faire quelques œuvres naturellement bonnes. L'histoire est là pour nous apprendre que les Grecs, les Romains ont fait parfois des actes de vertu morale; mais tous les actes salutaires, c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas seulement bons au point de vue de la raison, mais qui préparent à la sanctification de l'âme par l'état de grâce, ou à la gloire du ciel, tous ces actes sont impossibles sans la grâce. Ici il faut prendre à la lettre, la parole de Notre-Seigneur. *Sine me nihil potestis facere.* Ni peu ni beaucoup, comme saint Augustin l'explique. Nous ne pouvons pas même avoir une bonne pensée, pas même prononcer le nom de Jésus d'une manière méritoire pour le ciel, pas même avoir le commencement de la foi si nous l'avons perdue, pas même nous préparer à la grâce si nous en sommes privés; à plus forte raison ne pouvons-nous pas, sans elle, recouvrer l'amitié de Dieu ruinée par le péché, ni nous maintenir dans cette amitié jusqu'à la fin, ni triompher des grandes tentations. Le cheval et le lion ne se domptent pas d'eux-mêmes, ils ont besoin de l'homme pour être domptés; et l'homme ne dompte pas de lui-même ses passions, il a besoin pour cela de Dieu. La grâce est donc nécessaire pour le salut de l'âme, comme la lumière à nos yeux, comme l'échelle à celui qui veut s'élever au sommet d'une maison, comme la nourriture et la respiration à la vie, comme la pluie à la terre, comme les remèdes à un malade, comme les soins d'une nourrice à un enfant qui vient de naître. Elle est nécessaire au pécheur qui ne peut se relever sans elle, au juste qui sans elle ne peut conserver ni accroître sa justice; elle est nécessaire à tous, à l'enfant, au jeune homme, etc. Rien ne la remplace, ni la science, ni la fortune, ni les honneurs.

3839 III. *Puissance de la grâce.* Avec elle nous pouvons tout. *Cum infirmor, tunc potens sum. Omnia possum in eo qui me confortat. Si Deus pro nobis, quis contra nos? Dominus protector vitæ meæ a quo trepidabo.* (V. n° 3849.)

Nous pouvons donc avec la grâce surmonter toutes les mauvaises habitudes, triompher de toutes les tentations: *Fidelis Deus est et non patietur vos tentari supra id quod potestis;* observer tous les commandements; pratiquer toutes les vertus; supporter toutes les épreuves et tous les tourments, et cela avec joie. *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra,* disait saint Paul. Et ne voyons-nous pas dans l'histoire tout ce que les saints ont fait avec l'aide de la grâce? Les uns sont passés d'une vie criminelle à une pureté admirable, sainte Madeleine, saint Augustin, etc. Les autres ont entrepris des travaux qui étonnent; d'autres ont souffert des tourments qui épouvantent: saint Laurent sur son gril...; et qu'on ne s'imagine pas que ces merveilles que l'homme peut faire avec la grâce, soient réservées aux anciens âges; elles se produisent aujourd'hui encore sous nos yeux. Des pécheurs se convertissent; des jeunes gens se préservent de la corruption du siècle, etc. Tous peuvent dire comme saint Paul: *non ego*

autem sed gratia Dei mecum. Et ceux qui ne font pas le bien, peuvent se faire ce reproche : *non potero quod isti quod istœ?* Ah ! ce n'est pas Dieu qui manque à l'homme, c'est l'homme qui manque à Dieu. (V. nº 3851.)

Ne comprenant pas l'excellence de la nécessité, la puissance de la grâce l'homme est ce pauvre qui, quand un riche bienfaisant est prêt à lui venir en aide, ne lui demande rien, ou bien refuse de recevoir ce qu'il donne, ou bien le jette à terre au lieu de s'en servir, faisant ainsi injure à son bienfaiteur. *Petite et accipietis ; Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis !* (SAINT AUG.) C'est un axiome de toute la théologie catholique que : *Facienti quod in se est Deus non denegat gratiam.* Il en est qui non seulement ne demandent pas la grâce, mais qui y mettent obstacle par le nombre ou la gravité de leurs fautes, qui y résistent et en abusent. Que font-ils des remords, des inspirations salutaires ?... Ils fuient les instructions, les bons conseils ; quand ils les entendent, ils les oublient, ou ils vont jusqu'à s'en moquer. Que ce malheur ne soit pas le nôtre, on ne se moque pas de Dieu. Il retire sa grâce de celui qui n'y correspond pas et surtout de celui qui la méprise. *Cui multum datum est multum quœretur ab eo.* (LUC. XII. 48.)

Il est telle grâce à laquelle est attaché notre salut. Une jeune fille a le désir de se consacrer à Dieu, elle n'hésite pas, elle fait aussitôt des démarches pour être admise. On la reçoit, elle devient sainte. Si elle eût tardé, un jeune homme aurait demandé sa main, elle se serait peut-être mariée à un libertin qui l'eût perdue. A la suite d'une confession bien faite, on était résolu de renoncer à la haine, de fuir une occasion. On résiste à cette inspiration divine, il en peut résulter une série d'iniquités qui mèneront en enfer. Donc cherchons la grâce par la prière, les sacrements, les sermons, les bonnes lectures ; et quand nous l'avons trouvée, livrons nos âmes à son action ; suivons les inspirations du Saint-Esprit. Quand nous les avons reçues, remercions celui qui nous les a envoyées ; car saint Bernard dit : « L'ingratitude est meurtrière, ennemie de la grâce et du salut ; rien ne déplaît à Dieu autant qu'elle ; elle ferme tellement le passage à la grâce, que là où elle se trouve, la grâce n'a ni entrée, ni place. Il n'y a que l'ingratitude qui retarde notre avancement ; car le bienfaiteur croyant avoir perdu les grâces faites à un ingrat, ne lui en accorde pas de plus grandes. Heureux celui qui rend grâces pour chaque don qu'il reçoit, à celui qui est la plénitude de toutes les grâces ; car en nous montrant reconnaissants pour ce que nous avons reçu, nous méritons de recevoir davantage. (V. nº 3853.) Par là et comme les saints, nous nous corrigerons de nos défauts, nous irons de vertus en vertus et nous parviendrons au bonheur du ciel.

PENSÉES SUR LA GRACE ACTUELLE.

3840. *Bonus vir sine Deo nemo est.* (SÉNÈQUE.) Vous arracher au péché, le déraciner en vous, combattre contre l'ennemi du salut, tout cela n'appartient qu'à Dieu. Si vous le pouviez par vos seules forces, vous n'auriez plus besoin de Dieu. Mais pouvez-vous voir sans l'organe de la vue, entendre sans oreilles, parler étant muet? Non assurément. De même, vous ne pouvez vous sauver sans Jésus-Christ. (SAINT EPHREM.)

3841. Il n'en est pas des dons célestes comme de ceux que nous recevons de la main des hommes, toujours étroits et mesurés, les dons de l'Esprit-Saint s'épan-

chent avec la largesse, avec l'abondance du fleuve qui déborde ; tout ce qu'il demande c'est que nos cœurs soient avides, qu'ils s'ouvrent pour les recevoir, et la mesure de la foi que nous y apportons est la mesure des faveurs dont nous devons être investis: à quelle force, à quelle puissance ne s'élève pas l'âme ainsi régénérée ! Non seulement elle se voit émancipée des biens qui l'attachaient au monde, inaccessible à sa contagion, mais agrandie et fortifiée, elle commande en souveraine à toute l'armée des démons.

Si donc celui qui est nu et à qui l'on ne devrait rien, ne voulait pas recevoir d'habit, ou si après en avoir reçu un, il le jetait avec dédain, sa nudité ne devrait plus être imputée à personne qu'à lui. De même lorsque Dieu accorde de vouloir et de s'empresser à son service, à un homme conçu et né dans le péché, et à qui il ne doit rien que des châtiments; assurément le mérite n'en est pas à celui qui veut et à celui qui s'empresse, mais bien à Dieu qui, prenant pitié de sa misère, a jugé à propos de venir à son secours ; et si cet homme ne reçoit point la grâce qui lui est donnée, que s'il la rejette, c'est à lui et non à Dieu qu'il faut s'en prendre, s'il persévère dans son iniquité et dans son endurcissement. (Saint Cyprien.)

3842. Les grâces que Dieu nous donne, lumières, appels, bonnes pensées, Jésus-Christ nous les a achetées au prix de son sang. Pour qu'elles fussent accordées à l'homme, il a été nécessaire que le Fils de Dieu ait enduré la mort, et l'ait rendu, par ses mérites, capable des faveurs divines. Celui donc qui méprise, en les laissant perdre, les grâces de Dieu, celui-là méprise le sang et la mort d'un Dieu. Ce mépris a causé la damnation d'une multitude de chrétiens, qui maintenant gémissent dans l'enfer sans espérances de remède. (Saint Liguori.)

3843. Dans nos conversations, si on n'écoute pas ce que nous disons, nous nous en offensons comme d'une injure ; et que Dieu nous parle des plus graves intérêts, nous pensons être innocents, en n'y prenant pas garde.

Dieu garde avec nous pour ce qui est de la perfection la même méthode qu'un maître à écrire garde avec ses écoliers ; tant qu'ils ne forment pas bien leurs premières lettres et qu'ils ne font pas bien leur exemple, il ne leur en donne point d'autres. Tant que nous différons de faire un bon emploie des grâces que Dieu nous a données il diffère de nous en donner de nouvelles; et plus nous nous efforçons de mettre en pratique les bons mouvements qu'il nous envoie dans l'oraison, plus il se porte à nous combler de ses dons.

3844. Aux grâces que Dieu nous dispense, il y a une certaine mesure ; dès qu'elle est pleine, la porte de la bonté divine reste close. Nous devons donc craindre beaucoup d'abuser d'aucune des grâces qui nous sont accordées, car chaque trait de lumière, chaque appel de la part du Seigneur, peut se trouver la dernière faveur qu'il nous réserve : il peut se faire qu'en la négligeant nous nous perdions. (Saint Liguori.)

3845. Si Dieu avait accordé à un infidèle les grâces dont-il t'a comblé, cet infidèle serait maintenant un saint. Et toi qu'as-tu fait? A mesure que Dieu multipliait ses grâces, tu multipliais tes péchés. (Saint Liguori.)

3846. Admirons la doctrine de Platon. Le palais quand on y porte la nourriture en juge la saveur ; les oreilles entendent sur le champ le son qui se produit ; le tact dès qu'il s'exerce, sent le feu et les autres corps chauds ou froids, durs ou tendres. Mais pour les yeux la présence de l'objet ne suffit pas. En effet vous avez beau leur présenter des corps visibles, ils ne peuvent rien voir, sans la lumière du soleil ou d'un flambeau. De même, suivant Platon, la lumière divine est indispensable aux yeux de l'esprit, c'est-à-dire, à notre entendement, pour la contemplation des choses célestes et l'acquisition de la veritable sagesse.

Mais vous direz peut-être : Comment peut-on prétendre que notre entendement est plongé dans les ténèbres, lui qui a imaginé tant d'arts et de sciences, qui a produit tant de livres sur le mouvement des cieux et des astres et sur toute la nature ; qui a fait pour la commodité de la vie humaine tant de découvertes, que les

productions de l'art et du génie de l'homme égalent presque par leur multitude et leur variété, les choses naturelles ? J'avoue qu'il en est ainsi, et c'est précisément la plus grande misère de la vie humaine, que l'homme, qui sait tant de choses peu utiles au salut, ne sache, sans un enseignement extérieur, ni ce qu'il est, ni le terme où il va, ni le chemin qu'il doit prendre.

Il faut donc le reconnaître : entre les choses que saisit notre entendement ; autres sont celles qui ont rapport à la connaissance seule, et où les passions n'ont rien à faire ; autres celles qui regardent les mœurs, le règlement de la vie, et qui par conséquent tiennent de près aux passions. Là où règne la convoitise, de profondes ténèbres se répandent autour des yeux de l'intelligence, parce que la convoitise, comme une fournaise de Babylone, exhale non-seulement les flammes d'une foule de désirs, mais aussi une noire vapeur, une fumée épaisse, qui obscurcit la sérénité et la lumière de notre entendement. (B. L. de Grenade.)

3847. De même que l'eau renferme en elle-même une cause permanente de froid, et que si quelquefois elle s'échauffe, la chaleur vient d'ailleurs et lui est étrangère, ce qui fait qu'elle tire sa fraîcheur d'elle-même, tandis que la chaleur lui vient du dehors ; ainsi l'âme humaine se trouve complètement dans ce cas : car elle renferme en elle-même une cause permanente de péché et de malice qui est la concupiscence, et qui s'attache à l'âme tant que nous vivons ; mais la cause de la piété et de la vertu est hors de l'homme et vient d'ailleurs, car elle nous vient par l'opération de Dieu et la coopération de l'homme ; en effet, Dieu dans cette action occupe la première place, en est la première et la principale cause, tandis que l'homme n'occupe que le second rang ; il n'est qu'un instrument qui n'agit pas, à moins qu'on ne le mette en mouvement. (B. L. de Grenade.)

3848. Comme un père voyageant avec son fils en bas âge, s'il est arrivé au bord d'un fleuve, ou à un passage difficile, prend ce fils sur ses épaules ou dans ses bras, ce qui fait que l'enfant éprouve moins de peine à un passage scabreux que sur une route unie ; car, dans le premier cas, il est porté sur des épaules, au lieu que dans l'autre il marche à pied ; de même Dieu, ce tendre père, ce *nourricier d'Ephraïm qui nous porte en ses bras.* (Osée xi, 3.) Dieu, dis-je, opère en nous, mais non sans nous, ce qu'il y a de plus difficile dans la vie de la vertu, tandis qu'il nous laisse exécuter, mais avec son secours, ce qu'il y a de plus aisé. Aussi parfois, tel qui triomphe aisément de grandes difficultés, échoue en de moindres, et cela, dit saint Grégoire, par une bienveillante disposition de Dieu, afin que les justes voient clairement, que c'est avec l'aide de Dieu qu'ils ont vaincu de grands obstacles, puisque par eux-mêmes ils ont peine à faire les choses les plus insignifiantes. (B. L. de Grenade.)

3849. Cette grâce, même quand elle est efficace, agit de si bonne grâce, qu'elle dispose de tout suavement ; et néanmoins elle atteint à sa fin puissamment ; elle ne contraint personne, et elle gagne tous ceux qui la reçoivent ; elle a je ne sais quelle force, non pas pour forcer nos cœurs, mais pour les amorcer ; elle a une certaine violence, non pour violer notre liberté, mais pour la solliciter ; elle la presse, mais elle ne l'opprime pas ; elle est victorieuse, mais tous ses traits ne sont que des attraits, ses armes ne sont que des charmes, ses triomphes ne sont que des influences douces et bénignes ; pour cela elle n'achève jamais toute seule le dessein de notre conversion, ni l'œuvre de notre sanctification ; la volonté y coopère par sa liberté propre. Voyez cette belle fleur, que nous appelons tournesol. Cette fleur a tant de ressemblance et de rapport avec le soleil, qu'on dirait que c'est le soleil des autres fleurs, tant elle les surpasse en grandeur et hauteur. Sa couleur a beaucoup de rapport avec celle du soleil ; mais elle n'a point de beauté ni de bonne grâce, si elle n'est tournée vers le soleil, si elle ne s'épanouit à ses rayons : ce qui est évident la nuit ; car alors elle est toute languissante, la tête baissée, elle n'a pas plus de brillant qu'une pierre ou pièce de bois. Le soleil se lève le matin, il porte en ses rayons le pinceau pour peindre et embellir cette fleur ; le ressort pour la mouvoir et la tour-

ner vers lui, la clef dorée pour l'ouvrir. Il en est de même de l'âme, à l'égard de Jésus, vrai soleil de justice; elle n'a point de beauté intérieure, que par la grâce sanctifiante, qui est une ressemblance et une participation de la nature divine. Pour recevoir cette grâce, elle se doit tourner vers lui par une vraie conversion; elle doit lui ouvrir son cœur par un acte de foi et d'amour: *Aperi mihi, soror mea sponsa;* mais c'est lui qui fait tout cela en elle, et par elle: *Gratia Dei mecum.* C'est le soleil qui meut cette fleur, et il est vrai qu'elle se meut; c'est lui qui la tourne, et elle se tourne; c'est lui qui l'ouvre, et c'est elle qui s'ouvre, parce que tout cela se fait par une action vitale, en une plante vivante: car, si cette fleur était morte, si elle était de cire, le soleil aurait beau l'éclairer de sa lumière, l'échauffer de ses rayons, elle ne se lèverait, ne se tournerait, ne s'épanouirait pas. C'est Jésus qui vous retire du péché, et c'est vous qui vous en retirez; c'est lui qui vous convertit; et c'est vous qui vous convertissez: c'est lui qui ouvre votre cœur: *Adaperiat Dominus cor vestrum,* et c'est vous qui le lui ouvrez; car tout cela se fait par une action volontaire, par le libre consentement et la coopération de votre volonté. *Trahe me post te:* Tirez-moi après vous, dit l'Epouse; voilà les charmes et les efforts de la grâce: *curremus in odorem unguentorum tuorum:* Nous courrons à l'odeur de vos parfums; voilà le concours et le consentement de la volonté libre. (Le Jeune.)

3850. Voici la réflexion de saint Bernard: «La grâce divine, dit-il, est plus en droit de se plaindre que les hommes lui manquent, que les hommes ne le sont que la grâce leur fasse défaut.» (B. L. de Grenade.)

3851. O Dieu! Théotime, si nous recevions les inspirations célestes selon toute l'étendue de leur vertu, qu'en peu de temps nous ferions de grands progrès en la sainteté! Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont conduites. Quoique le Saint-Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes parts notre cœur, pour répandre sa grâce en lui, toutefois, ne voulant pas qu'elle entre en nous, sinon par le libre consentement de notre volonté, il ne la versera que selon la mesure de son bon plaisir et selon celle de notre propre disposition et de notre coopération, ainsi que dit le sacré Concile; qui aussi comme je le pense, à cause de la correspondance de notre consentement avec la grâce, lui donne le nom *de réception volontaire.* En ce sens, Saint Paul nous *exhorte de ne point recevoir la grâce de Dieu en vain* (II. Cor. vi.) Car, comme un malade qui, ayant reçu la médecine en sa main, ne l'avalerait pas dans son estomac, aurait vraiment reçu la médecine, mais sans la recevoir; c'est-à-dire l'aurait reçu en une façon inutile et infructueuse; de même nous recevons la grâce de Dieu en vain, quand nous la recevons à la porte du cœur, et non pas dans le consentement du cœur. Car ainsi nous la recevons sans la recevoir, c'est-à-dire nous la recevons sans fruit, puisque ce n'est rien que de sentir l'inspiration, sans y consentir. Et comme le malade auquel on aurait donné en main la médecine, s'il la recevait seulement en partie, et non pas toute, n'en éprouverait qu'une partie du bienfait et non tout le bienfait ainsi, quand Dieu nous envoie une inspiration grande et puissante pour embrasser son saint amour, si nous ne consentons pas selon toute son étendue, nous n'en retirerons qu'un bien proportionnel. Il arrive qu'étant inspirés de faire beaucoup, nous ne consentons pas à toute l'inspiration, mais seulement à quelque partie, comme firent ces bons personnages de l'Evangile, qui, sur l'inspiration que Notre-Seigneur leur fit de le suivre, voulaient réserver, l'un *d'aller premièrement ensevelir son père,* et l'autre d'aller prendre congé des siens. (Saint François de Sales.)

3852. Dieu nous éveille lorsque nous dormons, et par conséquent nous nous trouvons éveillés avant que d'y avoir pensé; mais il est à nous de nous lever, ou de ne pas nous lever; et bien qu'il nous ait éveillés sans nous, il ne nous veut pas lever sans nous. Or, c'est résister au réveil, que de ne point se lever et se rendormir, puisqu'on ne nous réveille que pour nous faire lever. Nous ne pouvons pas empêcher que l'inspiration ne nous pousse, et par conséquent ne nous ébranle; mais si à me-

sure qu'elle nous pousse, nous la repoussons, pour ne point nous laisser aller à son mouvement, alors nous résistons.

A quoi tient-il donc que nous ne sommes pas si avancés dans l'amour de Dieu comme saint Augustin, saint François, sainte Catherine de Sienne, ou sainte Françoise? Théotime, c'est parce que Dieu ne nous en a pas fait la grâce. Mais pourquoi est-ce que Dieu ne nous en a pas fait la grâce? Parce que nous n'avons pas correspondu comme nous devions à ses inspirations. Et pourquoi n'avons-nous pas correspondu? Parce qu'étant libres, nous avons abusé de notre liberté. Mais pourquoi avons-nous abusé de notre liberté? Théotime, il ne faut pas aller plus avant; car, comme dit saint Augustin, la dépravation de notre volonté ne provient d'aucune cause, mais de la défaillance de la cause qui commet le péché. Et il ne faut pas penser qu'on puisse rendre raison de la faute que l'on fait en péchant; car la faute ne serait pas péché, si elle n'était sans raison. (Saint François de Sales.)

3853. La raison pour laquelle l'ingratitude est si désagréable à Dieu, c'est qu'elle ruine et anéantit en nous les effets de sa bonté: elle fait que ses bénédictions divines sont inefficaces, stériles et inutiles. Si une terre qui n'est point cultivée et ensemencée, demeure en friche, est hérissée d'épines et de chardons, ce n'est pas chose étonnante, on n'y est pas trompé, on ne s'en fâche pas; si on n'y gagne rien, on n'y perd rien; mais si une vigne qui a été plantée avec beaucoup de frais, cultivée, engraissée, taillée, effeuillée avec soin, se montre ingrate, en ne donnant point de fruits, cela afflige fort le père de famille; son espérance est frustrée, les frais qu'il y a faits sont perdus; ses sueurs, infructueuses. Si un habitant du Canada ou du Sénégal ne prie pas Dieu, ne fait pas de bonnes œuvres, est vicieux, quelle merveille! *Quomodo invocabunt in quem non crediderunt? quomodo credent sine prædicante?* Mais vous qui êtes une vigne plantée de la main de Dieu au terroir de l'Eglise, arrosée de ses sueurs et de son sang, cultivée par tant de grâces, si au lieu de produire de bons fruits, vous n'en portez que de mauvais, c'est ce qu'il trouve bien étrange, c'est de quoi il se plaint avec raison: *Ego te plantavi, vineam electam, omne semen verum, quomodo conversa es in pravum? Quid debui facere vineæ mææ et non feci? expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas.* (Jérém. II. 21. Isa. LII.)

Que pouvait-on attendre d'un chrétien, d'un catholique, qui a tant d'occasions de bien faire, tant de livres de dévotions, tant de pères spirituels, tant de bons exemples, tant de confréries, sinon des fruits mûrs et savoureux, des vertus parfaites et héroïques? *et fecit labruscas,* et il n'a produit que du verjus, que des œuvres imparfaites, des résolutions sans effet.

Les autres péchés ne choquent la bonté de Dieu qu'indirectement, ils offensent directement sa souveraineté, par la désobéissance à sa loi. L'ingratitude choque cette divine bonté en droite ligne, lie les mains à Dieu, elle ferme les trésors de sa libéralité infinie, elle arme la miséricorde de Dieu contre cette même miséricorde; elle fait que, par miséricorde, Dieu vous refuse les effets de sa miséricorde. C'est saint Bernard qui remarque cette vérité.

L'inclination naturelle de la bonté et de la miséricorde de Dieu est de faire du bien comme le propre du soleil est d'éclairer. Quand vous vous opposez à ce que cette bonté ne répande sur vous ses bienfaits, vous lui faites violence et l'offensez; mais comment faire du bien à un ingrat? Il en abusera, le perdra, en sera plus coupable; c'est donc miséricorde de ne pas lui faire miséricorde. Ainsi la bonté de Dieu met une digue à sa même bonté, empêche le flux de ses grâces, fait violence à son inclination naturelle, et c'est l'ingratitude qui en est la cause. (Le Jeune.)

3554. **Autre plan,** *d'après Bossuet.*

De la parole de Dieu.

Non in solo pane vivit homo. Pendant le saint temps où l'Eglise nous commande la pénitence et le jeûne, l'Evangile nous dit que la parole de

Dieu est notre aliment. C'est elle qui doit faire le festin de nos âmes pendant que nous retrancherons à nos corps des plaisirs de la table. Notre âme, en effet, se nourrit de la vérité. Venez donc, ô vérité, illuminez ce siècle d'obscurités, brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connaissent pas vous comprennent, que ceux qui ne pensent pas à vous vous regardent, que ceux qui ne vous aiment pas vous goûtent. Les hommes, en effet, ou ne connaissent pas la vérité, ou ne pensent pas à elle, ou ils n'en sont pas touchés, et la prédication de la parole de Dieu est un remède efficace à ces trois maux. Si les hommes ne sont pas instruits, elle leur découvre ce qu'ils ignorent ; s'ils sont éclairés, elle leur fait penser à ce qu'ils savent ; s'ils y pensent, sans en être touchés, le Saint-Esprit, agissant par l'organe de ses ministres, fera entrer bien avant dans leur cœur ce qui ne fait qu'en effleurer la surface.

3855. I. — Ce serait une grande erreur de penser que les hommes sont assez instruits des vérités chrétiennes pour qu'ils n'aient pas besoin de les entendre rappeler. Aujourd'hui, peuvent s'appliquer aux fidèles eux-mêmes ces paroles d'Isaïe : *Captivus ductus est populus meus eo quod non habet scientiam.* Et qu'on ne s'imagine pas que l'ignorance est le partage d'un petit nombre : ce saint prophète ajoute, qu'elle est si nombreuse que pour l'engloutir l'enfer est obligé de dilater sa bouche et de l'ouvrir sans mesure, et l'ignorance est le partage des grands, des riches, des savants, comme du peuple. *Et descendent fortes ejus et populus ejus ad eum.*

Non seulement on ignore les vérités chrétiennes ; mais souvent on les combat. Sans doute on ne peut pas, quand on est chrétien, nier les vérités principales de la foi ; mais la morale chrétienne est souvent ébranlée par le libertinage, ou minée sourdement par les maximes d'un monde toujours ennemi de Jésus-Christ et de l'Evangile. Si on n'avale pas tout d'un trait le poison du vice, on le suce peu à peu par les conversations que l'on entend, par les lectures que l'on fait, par les exemples que l'on a sous les yeux. *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* Les vérités sont diminuées dans leur pureté, on les mêle, on les falsifie ; dans leur intégrité, on les tronque et on y retranche ; dans leur majesté, on leur ôte tellement leur grandeur qu'à peine les voyons-nous. Ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point, tant nous les mettons loin de nous, ou tant est troublée notre vue par nos ignorances et nos préjugés. Puisque les maximes de l'Evangile sont indignement trahies, Dieu, dans sa justice, a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées et charger des avocats de plaider leur cause. C'est pour cela que des chaires sont élevées près des autels, afin que la vérité, déchirée dans les compagnies mondaines, ait du moins quelque lieu où l'on parle hardiment en sa faveur, et que la plus juste des causes ne soit pas la plus délaissée. Venez donc entendre la défense de la vérité, venez écouter la parole de Jésus-Christ condamnant les maximes du monde et nous éclairant sur nos devoirs. Comment aura le courage de pratiquer l'Evangile, celui qui n'a pas la patience de l'entendre ? Quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles ? Quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse son attention ?

3856. II. — Ceux qui prétendent savoir et n'avoir pas besoin qu'on les avertisse, font bien voir qu'ils ne connaissent pas même leur propre esprit.

L'esprit humain, abîme sans fond, trop étroit pourtant pour se comprendre tout entier, a des retraites si tortueuses, dans lesquelles se cachent ses connaissances, que souvent ses propres lumières ne lui sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent il ne sait pas même ce qu'il sait, et ce qui est en lui est loin de lui.

David connaissait admirablement les lois de l'humanité et de la justice, et cependant dans quels antres profonds de son esprit s'étaient-elles cachées, lorsque Dieu lui envoya Nathan pour les lui rappeler ? Nathan lui parle. Et David n'entend pas encore. Il a besoin que Nathan lui dise : *C'est vous qui êtes cet homme injuste.* Il connaissait la vérité pourtant, mais il s'en était laissé détourner par le charme des passions et par les affaires; et il la tenait en oubli. Il l'avoue lui-même: *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum.* Ecoutez, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse. Votre propre connaissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la science, mais vous n'avez pas la réflexion ; et sans la réflexion la science n'éclaire pas, l'esprit est dans les ténèbres.Vous avez des yeux, mais ils sont fermés ; les vérités chrétiennes sont dans votre esprit comme des flambeaux éteints. Vous avez donc besoin qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir. Il faut donc que la parole du prédicateur vienne exciter en vous la réflexion, et soit comme une étincelle qui rallumera les flambeaux éteints, autrement toutes vos connaissances sont inutiles. Et, en effet, combien de fois ne nous sommes-nous pas plaints de ce que les choses que nous savons ne nous viennent pas à l'esprit, que l'oubli, la surprise, la passion les rend sans effet. Il est donc nécessaire de réveiller souvent nos connaissances, de peur qu'elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force pour notre salut. Les vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus qu'il suffit de conserver dans un magasin; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir presque toujours sous la main, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Et il n'est rien que nous oublions plus facilement que les pensées de la foi. Etant au-dessus des sens elles tiennent peu à notre mémoire; ne les estimant pas à leur juste valeur, nous ne prenons pas la peine de les approfondir; quelquefois même nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : *Oculos suos statuerunt declinare in terram.* Lorsque les vérités du salut se présentent aux yeux de certains, ils sont résolus de fixer leurs yeux sur la terre au lieu de les lever vers le ciel ; il est donc bien nécessaire que la voix du prédicateur les tire de ces objets variés pour les appliquer aux biens invisibles.

3857. III. — Souvent on entend avec attention et on n'est pas ému, ou on ne s'applique pas à soi-même ce que dit le prédicateur, ou on ne pense pas que sa parole soit capable de persuader ce qu'on ne veut pas faire de soi-même, et ait plus d'efficacité que la propre conscience pour convaincre l'esprit et déterminer la volonté ; de là vient qu'on écoute le prédicateur avec plaisir, parce qu'on croit voir dans ses discours la censure des autres, ou parce qu'on y éprouve un certain charme, si sa parole plaît, ou du moins sans dégoût, comme un passe-temps dans lequel on se trouve engagé par la compagnie :

1° L'attention à la parole de Dieu qui est si utile, comme nous l'avons vu, ne doit pas porter sur les autres, mais sur nous-mêmes : *Verbum sapiens*

quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet. Le sage loue tout ce qu'il entend de sensé et se l'applique à lui-même. Après tout, c'est nous qui avons besoin d'être instruits, de réfléchir, d'être convaincus, afin d'arriver par là à réformer notre vie et à nous sauver. Les crimes des autres ne nous feront pas échapper à la damnation; le sage ne s'amuse pas à examiner pour qui on parle, il ne songe qu'à sa concience. Ce sont ses passions qu'on attaque ; ce sont les vertus qui lui font défaut que l'on loue. S'il sent le glaive de la parole qui blesse son orgueil, son sensualisme, il ne cherche pas à l'écarter; il le plonge plus avant encore, par la réflexion, jusqu'à ce que la blessure salutaire aille jusqu'au vif et que la passion soit immolée et que le sang de la plaie coule par les yeux, c'est-à-dire par les larmes versées sur ses égarements (1).

2° S'imaginer que la parole évangélique n'a pas une efficacité particulière pour ébranler nos âmes, c'est oublier sa nature. La parole humaine opère des merveilles dans les affaires de la terre; mais la parole évangélique, qui n'est autre que la parole de Jésus-Christ, a une efficacité telle qu'elle a changé la face du monde. Si on l'écoute aujourd'hui avec moins de profit, il ne faut pas croire qu'elle ait rien perdu de sa vertu. Cela vient de ce qu'on l'entend avec moins de foi, et de ce qu'on ne prête pas l'oreille à la voix de Jésus-Christ, parlant à l'âme. Le son de la parole est au dehors, le Maître est au dedans. La véritable prédication se fait dans le cœur. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit si souvent: *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.*

Certes, il ne parlait pas à des sourds; mais il savait qu'il y en a qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Il y a en nous des profondeurs où la voix humaine ne pénètre pas, où lui seul peut se faire entendre. Qu'elle est secrète et profonde cette école où Dieu est le Maître! Il faut se retirer au fond du cœur ; il faut se recueillir, non là où se goûtent les belles phrases ou les belles pensées, mais là où naissent les bons désirs, où se prennent les bonnes résolutions. Il faut dresser dans ce sanctuaire intime une chaire où le Maître commande avec empire. Là, il faut non seulement écouter, mais obéir, mais se rendre, mais abattre à ses pieds ses passions vaincues, et tous les vices et toutes les erreurs du monde. Ah! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs dociles! On l'entend froidement, ou l'on ne ressent qu'une émotion passagère de bons désirs, qui ne deviennent jamais de généreuses résolutions, flamme errante et volage qui ne prend pas et que le moindre souffle éteint. Et pourtant à qui appartient-il de toucher les cœurs, sinon à la vérité ? C'est elle qui apparaîtra à tous les cœurs re-

(1) Ceux qui ne cherchent dans la prédication qu'à entendre des paroles qui leur plaisent, sont semblables à ceux qui vont entendre chanter un morceau de musique qui charme leurs oreilles. Et ceux qui l'écoutent sans la mettre en pratique, ressemblent au malade qui se contenterait de regarder la boite dans laquelle se trouve le remède qui peut le guérir. (D'après SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Tout ainsi qu'une femme qui n'aimerait pas plus son mari que son laquais, ne lui rendrait pas le devoir qu'elle lui doit, et ne l'aimerait pas comme il faut qu'elle l'aime; et de même que l'enfant qui aimerait son père d'un amour égal à celui qu'il porterait à son valet, n'aimerait pas suffisamment son père; ainsi, celui qui entendrait la parole de Dieu et les prédications avec le même esprit et la même attention qu'il ferait un conte de récréation, ou tel autre propos, ne l'entendrait certes pas comme il faut ; et s'il avait un plaisir égal en l'un comme en l'autre, on pourrait dire assurément, qu'il n'aimerait ni n'estimerait pas assez cette parole divine. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

belles au dernier jour ; et alors on verra quelle est sa puissance : *Videntes turbabuntur timore horribili.* Pourquoi cet effroi horrible ? c'est que la vérité leur parlera et les poursuivra jusque dans l'éternel abîme. Epargnons-nous ces terreurs, et entendons la parole qui dissipe notre ignorance, qui nous fait réfléchir aux intérêts les plus chers et que nous oublions pourtant, et qui porte en notre âme une crainte salutaire, qui nous arrache au charme des biens terrestres pour nous faire goûter les biens éternels. Soyons assidus aux instructions ; envoyons-y nos enfants, etc., attirons-y les pécheurs.

3858. **Quinquagésime.** — Là où l'on célèbre les quarante heures, on peut prêcher l'adoration du Saint Sacrement. (N° 2501.)

3859. A propos de l'Evangile : *Cæcus quidam sedebat secus viam, mendicans.*

De l'aveuglement de l'esprit

De toutes les créatures visibles que la toute-puissance de Dieu a fait éclore du néant, la plus admirable, c'est l'homme : de deux substances qui sont en l'homme, la plus excellente, c'est l'âme : de toutes les facultés de l'âme, la première, la plus spirituelle, et la plus noble, c'est l'entendement ou l'intelligence : cette puissance est à notre âme ce que les yeux sont à notre corps, ce que les juges sont à l'Etat, et ce que le soleil est au monde. Par cette puissance, nous mesurons la hauteur des cieux, la profondeur de la mer, la rondeur de la terre, nous connaissons le mouvement des astres, nous gouvernons les éléments, nous découvrons les propriétés des plantes, nous domptons les animaux, nous obligeons toutes les créatures à nous servir, nous portons le sceptre et la couronne de la monarchie de cet univers. C'est l'entendement qui est le père des sciences, l'inventeur de tous les arts, le premier mobile et le principal ressort des actions humaines, et, ce qui est bien plus honorable, il est la première porte, par où Dieu entre dans notre cœur ; il est le trône de la foi, le sanctuaire de la béatitude ; car, selon la doctrine de saint Thomas, les saints sont essentiellement et formellement bienheureux par la vision de Dieu : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te. Videbimus eum sicuti est,* et c'est le propre de l'entendement d'exercer cette action si haute, si noble, si surnaturelle.

Je sais bien que la volonté est la reine en ce petit monde ; mais aussi je sais que l'entendement est son premier ministre, son chancelier, le chef de son conseil, ou, pour mieux dire, son unique conseiller dont elle suit les avis si aveuglément et avec tant de déférence, que, si on examine la chose de bien près, on verra qu'elle n'aime rien, qu'elle n'embrasse, qu'elle n'entreprend et qu'elle n'exécute rien, si l'entendement ne le trouve à propos, à tort ou à raison : *Nihil volitum quin præcognitum.* De plus, l'entendement a un plus grand avantage sur la volonté, en ce que la volonté, pour jouir de ce qu'elle aime, sort d'elle-même ; elle va chercher son objet, elle s'abandonne à lui, elle s'y colle et s'y attache ; l'affection fait qu'elle se transforme en lui, se rend semblable à lui, se fait sa servante, sa captive et son esclave. *Terram diligis, terra es,* dit saint Augustin ; et le prophète Osée : *Ils se sont rendus abominables comme les choses qu'ils ont aimées ;* l'entendement, au contraire, attire et loge en son sein son

objet, et, s'il est matériel, il le décharge de la matière corporelle, il l'épure, l'ennoblit, le rend spirituel et incorruptible. S'il est vrai de dire, avec la philosophie, qu'une privation est d'autant plus funeste, que la perfection qui lui est opposée est plus excellente, *optimi corruptio pessima*, ne faut-il pas avouer que c'est un malheur bien déplorable quand une si noble puissance est obscurcie, quand cet œil de l'âme a perdu sa lumière, quand ce juge est corrompu, quand ce soleil est éclipsé, quand ce conseiller est perverti, quand ce premier mobile est déréglé, c'est-à-dire quand l'homme vient à tomber dans l'aveuglement de l'esprit. Pour éviter un si grand malheur, il nous faut premièrement considérer les causes d'où il procède et, en second lieu, les remèdes qu'on peut y apporter.

3860. I. *Causes.* 1° La justice de Dieu, qui retire ses lumières. Saint Augustin en donne la raison. Il n'est rien de si juste, dit-il, ni rien de si conforme à la raison, que d'ôter à un serviteur l'instrument qu'on lui a donné, s'il ne s'en sert jamais. Ce maître qui avait donné des talents à ses serviteurs pour en trafiquer, le fit ôter à celui qui le laissait inutile. En effet, si un de vos serviteurs vous disait : Monsieur, il y a deux ans que, par votre commandement, je porte tous les matins à cinq heures en hiver de la chandelle à votre fils pour se lever et étudier ; mais je vous assure qu'il n'en fait rien ; il la laisse brûler sur la table, et dort tous les jours jusqu'à sept heures. Vous lui diriez : Ne lui en portez donc plus. *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* Il y a deux, trois, quatre et cinq ans que Dieu vous envoie des prédicateurs qui vous avertissent de votre devoir, qui vous montrent le chemin du ciel, qui vous prêchent la parole de Dieu, qui vous exhortent à quitter vos mondanités, vos vanités, vos fautes, et vous n'en faites rien ; vous n'en remuez pas le bout du doigt, pour pratiquer ce qu'on vous prêche ; vous dites qu'on a beau prêcher, qu'on n'en fera, ni plus, ni moins. Eh bien ! l'un de ces jours, une longue maladie ou une mauvaise affaire vous mettra dans l'impuissance d'entendre les prédications ; Dieu vous enverra des prédicateurs qui prêcheront à la mode, qui chatouilleront vos oreilles de périodes bien parées ; qui vous mettront dans le chemin large, chemin qui, au dire du Seigneur, conduit à la perdition. Il y a cinq ou six ans que votre mère ou votre femme est pour vous comme un flambeau allumé, qui vous montre le chemin du ciel par ses remontrances ou ses bons exemples, vous n'en faites aucun profit, vous vous moquez d'elle ou vous l'injuriez. Eh bien ! un de ces jours Dieu vous ôtera ce flambeau : *Movebo candelabrum tuum de loco suo ;* elle viendra à mourir, vous n'aurez plus personne qui vous retienne, vous irez de précipice en précipice.

La sainte Ecriture nous offre un fait éclatant qui confirme cette vérité. Achab, roi d'Israël, et Josaphat, roi de Judas, se disposaient à assiéger la ville de Ramoth. Josaphat, qui était pieux, voulut auparavant consulter Dieu. Achab y consentit et il fit assembler sur le champ 400 faux prophètes de Baal. Ces prophètes sachant qu'Achab aimait les flatteries, lui prédirent la victoire. Josaphat, qui n'y ajoutait pas foi, demanda un prophète du vrai Dieu ; on appelle Michée dont Achab ne voulait pas, parce qu'il ne lui annonçait que des malheurs. Michée arrive et prédit à Achab qu'il y mourra, et que son armée sera mise en déroute. Achab aime mieux écouter ses faux prophètes ; et il est tué dans le combat, et son armée est

mise en déroute. Ah! c'est qu'il avait opprimé injustement le pauvre Naboth, c'est qu'il aimait les flatteurs, et s'emportait contre les vrais prophètes de Dieu. Ils lui ressemblent ceux qui n'écoutent pas les prédicateurs apostoliques, ni un confesseur sérieux, Dieu permet qu'ils se perdent en allant entendre des sermons stériles, consulter un confesseur relâché qui les laisse s'égarer.

3861. 2° Satan quand il s'est rendu maître d'une âme, la traite comme Nabuchodonosor Sédécias; il lui crève les yeux. C'est ainsi qu'un vautour fait à sa proie. Quand aux justes dont il n'est pas maître encore, il n'a pas autant d'empire sur eux; mais il leur tend des embûches secrètes qu'ils ne peuvent point découvrir. Ce sont les animaux les plus stupides qui vont se jeter dans un piège apparent, ce sont les pilotes maladroits qui vont butter contre un rocher qui s'élève au-dessus de la mer; un sage pilote ne redoute que les écueils cachés. Satan s'attaque donc aux justes par des artifices, car il sait qu'il ont en horreur les fautes évidentes. Le désir de faire la fortune de leurs enfants, la confiance en leur vertu, en leur propre jugement, un état de tiédeur dont ils ne voient pas les périls. Voilà les pièges cachés que le démon tend sous leurs pas. Ils ne les voient pas et s'y laissent prendre.

3° Une passion qui nous domine. Il est vrai que l'entendement conduit et dirige la volonté, il est le flambeau qui l'éclaire et qui lui montre où elle doit aller; mais elle est toujours la maîtresse, et il est comme un serviteur qui connaît bien les humeurs et les inclinations de celle qu'il sert et qui s'y rend complaisant; il détourne ce flambeau des lieux qu'elle a en aversion, il le tourne, l'arrête et le fait éclairer sur ce qu'elle aime et affectionne. Vous le voyez par expérience, quand vous avez un procès ou une querelle, les raisons vous viennent en foule pour justifier votre cause; votre droit vous semble plus clair que le soleil en plein midi; au contraire, votre partie adverse pense que vous êtes en erreur, et que vous avez le plus grand tort qui puisse s'imaginer. C'est qu'une passion déréglée nous enivre plus que le meilleur vin qui soit au monde; elle jette des ténèbres en notre esprit, et elle nous fait prendre de fausses lueurs pour des lumières bien éclatantes.

Voilà les causes de l'aveuglement, qui est le plus grand mal de l'homme. Quand la volonté s'égare, on la redresse par l'intelligence et le raisonnement; mais quand l'intelligence est aveuglée, par quel moyen peut-on la corriger? Ne voit-on pas tous les jours de grands personnages, prudents et judicieux pour tout le reste, capables même de conduire les autres, si effroyablement aveuglés par une passion d'avarice, par ambition, par affection à leurs parents, que tous les pères spirituels, tous les docteurs de Sorbonne, tous les cardinaux et papes de Rome, ne les en feraient pas démordre? (V. nos 3863 et suiv.) Il faut les comparer à Samson. C'était un grand saint au commencement; l'esprit de Dieu le possédait et le fortifiait, il ne buvait ni vin, ni cidre, il étouffait et démembrait les lions; mais s'étant attaché à une femme, il se laissa prendre par les Philistins, qui lui crevèrent les yeux, le mirent à la chaîne, l'obligèrent à tourner la meule d'un moulin, comme une bête de somme. Voilà l'image de ce qui vous est arrivé: vous étiez autrefois homme de bien, vertueux, spirituel; vous vous êtes collé d'affection à une créature, à un neveu que vou

voulez agrandir, à un emploi dont vous n'êtes pas capable. Satan vous a mis à l'attache, vous a crevé les yeux, vous empêche de voir le mauvais état où vous êtes, les fautes que vous commettez en cette charge. Votre vie est comme le mouvement d'une meule, c'est toujours à recommencer, sans rien avancer, sans amendement, sans changement ; votre confession de Pâques est la même que celle de Noël, et celle de Noël comme celle de Pâques, et ainsi jusqu'à la mort; et comment éviteriez-vous un mal que vous ne connaissez pas? comment le connaîtriez-vous quand vous vous laissez aveugler par votre passion? Vous ne priez jamais Dieu de vous ouvrir les yeux, vous ne consultez personne, vous ne donnez la liberté à qui que ce soit de vous dire vos vérités; si l'on vous les dit, vous le prenez en mauvaise part, ou vous n'en croyez rien. Quand le ciel et la terre se renverseraient pour vous émouvoir et vous convertir, vous demeureriez immobile. *Nescierunt, neque intellexerunt ; in tenebris ambulant, movebuntur omnia fundamenta terræ.* Il est donc grand temps, de sortir de cet état, et pour cela d'employer

3862. II. *Les remèdes.* 1° Il y a un remède préservatif qui est de bien penser que cet aveuglement, quand il est volontaire, ne nous excuse pas, par exemple quand on accepte une charge qu'on est incapable de bien remplir, quand on néglige d'acquérir la connaissance de ses devoirs, ou des sciences qui sont nécessaires pour les accomplir; quand, se fiant trop à soi-même dans des décisions graves, on néglige de consulter, lors même qu'on comprend le besoin que l'on en a. Et certes il est facile de comprendre par l'histoire que l'aveuglement volontaire ne justifie pas. Qui excuse les bourreaux des martyrs? cependant ils croyaient rendre gloire à Dieu en persécutant les Chrétiens. On se fait illusion sur ses devoirs de père, de mère, d'époux, de médecin, etc., on n'ose en parler en confession. On a peur d'être éclairé. Est-on pour cela innocent? assurément non, en ne se confessant pas, on se prive du moyen le plus efficace d'obtenir son pardon et de se corriger.

Il est même des cas où il rend l'homme plus coupable. Tertullien a dit que le délit capital des impies, est de ne pas vouloir reconnaître celui qu'ils ne peuvent ignorer: *Hæc est summa delicti nolentium recognoscere quem ignorare non possunt.* Dieu, au témoignage de saint Paul, se révèle si clairement par ses œuvres, que les philosophes qui ne l'ont pas honoré *sint inexcusabiles.* Et n'est-ce pas là aussi le crime de ces hérétiques qui rejettent tout ce qui serait capable de les éclairer; et de tous ceux qui affectent de ne pas connaître la religion, afin d'en esquiver les devoirs. *Noluit intelligere ut bene ageret.* Un aveuglement ainsi affecté est déjà un crime en lui-même, il ne peut justifier les autres crimes dont il est la cause. Il faut donc le redouter et s'en garantir. (V. nos 3865 et suiv.)

2° Il y a des remèdes qui guérissent l'aveuglement en retranchant les causes: 1) on apaise la justice de Dieu par la pénitence et la prière: *Domine ut videam ;* 2) on échappe aux pièges de Satan en consultant un bon confesseur auquel on rend compte de sa vie, de la manière dont on s'acquitte de ses devoirs, de ses dispositions intérieures. 3) On se défait de ses passions, de ses attaches perverses, en les combattant, de ses préjugés et de ses fausses lumières, du propre esprit, en s'en défiant.

Domine, illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte. Quel malheur d'être dans les ténèbres ! *qui ambulat in tenebris nescit quo vadat ;* et de n'être éclairé de son égarement que par les flammes de l'enfer ! *Sicut filii lucis ambulate.* (D'après le P. LE JEUNE.) (V. nº 1628.)

PENSÉES SUR L'AVEUGLEMENT DE L'ESPRIT.

3863. L'histoire de Naos, roi des Ammonites, nous peint bien cette perversion de l'esprit dont nous parlons. Ce prince ayant réduit à la dernière extrémité les habitants de Gabès en Galaad, ceux-ci le vinrent trouver et le supplièrent d'entrer en composition avec eux; et il leur répondit: « La composition que je ferai avec vous, sera de vous arracher à tous l'œil droit : *In hoc feriam vobiscum fœdus, ut eruam omnium vestrum oculos dextros.* (I REG, XI, 2.) » Voilà le traité que l'ennemi du genre humain entend passer avec ceux qui lui sont assujettis ; il entend à tous leur arracher l'œil droit. On peut dire, en effet, que notre âme est pourvue de deux yeux : l'œil droit qui lui fait voir les choses spirituelles et divines, et l'œil gauche qui lui montre les choses temporelles et terrestres. Le démon ne touche pas à l'œil gauche par lequel nous voyons les choses de la terre, mais il crève l'œil droit qui nous fait voir les choses du ciel ; et ces choses restent cachées à notre vue tant que Dieu ne nous a pas guéris de cette déplorable cécité. (B. L. DE GRANADE.)

3864. *Numquid cognoscentur in tenebris mirabilia tua, et justitia in terra oblivionis ?* (PS. LXXXVII, 13.) Qu'entend-il par la terre de l'oubli ? On connaît la fable, imaginée par les poètes, qui supposait à l'entrée de l'enfer un fleuve appelé Léthé, dont les eaux avaient la vertu de faire perdre tout souvenir de leur vie passée aux âmes qui s'en abreuvaient. L'ennemi du genre humain à des eaux semblables qu'il offre aux hommes du siècle pour égarer leur intelligence et leur inspirer l'oubli d'eux-mêmes, c'est-à-dire de la fin pour laquelle Dieu leur a donné l'existence, et des moyens nécessaires pour atteindre cette fin. Voilà pourquoi le Prophète dit qu'ils habitent « dans la terre de l'oubli. » Vous donc, mon frère, qui n'avez jamais, durant toute votre vie, pensé sérieusement à Dieu, à votre âme, à votre salut, qui n'êtes jamais rentré en vous-même pour vous adresser ces questions : qui m'a créé, et quel est le but de ma vie ? qu'ai-je fait jusqu'à présent ? A quoi ai-je employé ma vie et mes années ? Quelle fin m'attend, quel sera mon sort après cette vie ? Vous, dis-je, qui n'avez jamais réfléchi à ces graves sujets, vous demeurez dans la terre de l'oubli, où les merveilles de Dieu et la justice de ses préceptes ne sont pas connues. Mais voici le châtiment qui vous est réservé : « Comme vous avez oublié la loi de votre Dieu, dit le Prophète, j'oublierai aussi vos enfants. » *Oblita es legis Dei tui, oblviscar filiorum tuorum et ego.* (OSÉE. IV, 6.) « Celui qui veut ignorer, dit encore saint Paul, sera ignoré lui-même. » *Si quis ignorat, ignorabitur.* (COR. XIV, 38.) » Vous délaissez Dieu, il vous délaissera, et lorsque vous frapperez à la porte du ciel, vous entendrez cette désolante réponse : *En vérité, je ne vous connais pas.* (B. L. DE GRENADE.)

3865. Les impies ressemblent, à mon avis, à cette jeune fille dont parle Sénèque, qui, étant aveugle, niait qu'elle le fût et accusait la maison de n'avoir point de lumière. C'est en effet de la sorte que les hommes pervers ne reconnaissent pas la culpabilité de leurs crimes, mais la rapportent aux lois et aux mœurs du monde.

Le mondain se souvient fort peu de la grâce du Sauveur, car ils préfèrent s'abandonner à leurs convoitises, plutôt que d'en être délivrés. Ils sont tellement envahis par la concupiscence, tellement dévorés par la fièvre du plaisir, qu'ils ne reconnaissent pas leur mal et refusent tout moyen d'en guérir. On dirait de ces mendiants qui font de leurs plaies un moyen d'existence. Offrez-leur des remèdes qui les guériraient, ils n'en veulent pas, parce qu'ils trouvent dans leur mal une source de gain, à laquelle ils se garderaient bien de renoncer. Il en est de même des pécheurs qui repoussent le salut que leur offre le souverain médecin, pour ne pas se séparer de

leurs richesses et de leurs voluptés. Ces malheureux sont doublement à plaindre parce qu'ils sont malheureux d'abord, et puis parce qu'ils veulent l'être. (B. L. DE GRENADE.)

3866. *Sicut homo graves habens oculos, melius in loco tenebroso, quam in sole positus videt ; sic homo terrenus in terrenis est astutus et in spiritualibus cœcus.* (Aug.)

3867. Le péché n'est que ténèbres; il enveloppe l'âme d'un nuage épais. *Quiconque fait le mal hait la lumière*, a dit Jésus Christ; et de même que dans une profonde obscurité, on ne distingue aucun objet, ainsi dans le péché, l'on ne voit plus rien. C'est une sorte d'ivresse où tout est confus. Qui vit dans l'impureté et la débauche, ne connaît ni la tempérance, ni la beauté de la philosophie : de même que dans les ténèbres on ne distingue point les pierres précieuses des matières les plus grossières. (Chrys.)

3868. La première chose que les Philistins firent à Samson, quand ils l'eurent pris, fut de lui crever les yeux. C'est ce que fait le démon. S'il ne nous crève plus les yeux, il nous les ferme, et nous empêche de réfléchir et il obtient par là le même résultat.

3869. Dieu est notre lumière ; plus donc l'âme s'éloigne de Dieu, plus elle s'enfonce dans les ténèbres. Il est écrit du pécheur, que *les vices pénétreront jusqu'à la moëlle de ses os*. Or, de même que la lumière du soleil ne peut entrer dans un vase rempli de terre, ainsi la lumière divine ne peut entrer dans un cœur plein de vices. (SAINT LIGUORI.)

3870. Celui qui nait aveugle, sent peu la peine d'être privé de la lumière du jour ; mais, quand on a une fois joui de la vue et de la lumière, la cécité est un état extrêmement pénible. De même, les âmes malheureuses que la fange de ce monde aveugle, et qui n'ont presque pas connu leur Dieu, ne sentent guère la peine qu'il y a de ne le point trouver ; mais, pour celui qui, éclairé de la lumière céleste, a obtenu le bonheur de goûter par l'amour la douce présence du souverain Bien, oh ! quelle est sa douleur de s'en voir privé !

3871. **Autre sujet** : *Væ mundo a scandalis.* On parle du péché de scandale qu'il faut éviter, en même temps qu'il faut se mettre à l'abri des scandales du monde, et des atteintes des scandaleux. (V. nos 1203 et 2167.)

Ou **le même sujet d'après saint Léonard.** Quelle invention barbare, que celle des gladiateurs qui armés du glaive, se tenaient de gaieté de cœur dans l'arène, et sans avoir aucune raison de s'en vouloir se faisaient une gloire de se porter les uns aux autres de cruelles blessures, et s'entretuer ! Si cette barbarie a disparu, il en est une autre qui subsiste qui n'est pas moins cruelle. *Exemplum christianorum suffocat christianos,* dit saint Augustin. Que les démons dorment tranquillement au fond de l'abîme, les scandaleux, de nos jours, ne travaillent que trop pour leur compte, et cela dans toutes les conditions. Arrêtez, scandaleux, arrêtez ; si vous avez le génie du mal, au moins péchez seuls. *Et perditio vobis privata sufficiat,* dit saint Grégoire-le-Grand. Considérez : I. l'énormité du scandale ; II. les châtiments qu'il mérite.

3872. I. *Enormité du scandale.* 1° *Envers Dieu.* Pierre Gonzalez, de l'ordre de saint Dominique, se donnait tant de peine pour conquérir des âmes à Dieu qu'il en tombait presque en défaillance. Comme on lui demandait pourquoi il s'épuisait de la sorte : « Il me semble, répondait-il, que je vais par les rues recueillant goutte à goutte le sang que Jésus-Christ a versé. » Le Bienheureux Pierre Lefèvre, digne compagnon de saint Ignace, s'animait tellement en chaire, qu'on eût dit à chaque sermon qu'il allait rendre le

dernier soupir en finissant. On lui demanda aussi le motif de ce zèle: « Ah! disait-il, il me semble toujours avoir à l'oreille mon Sauveur me disant d'un ton suppliant: « Pierre donne moi une âme. » Et vous, scandaleux, (laissez-moi décharger mon cœur), et vous, scandaleux, suppôts de l'Antechrist, vous avez la témérité de donner la mort à des âmes qui pèsent tant, qui coûtent tant à Jésus-Christ?

Ecoutons saint Bernard: *Si Christus proprium sanguinem fudit in redemptionem animarum, nonne tibi videtur gravius peccare, qui avertit ab eo animas quas redemit, quam qui sanguinem Christi fudit?*

3873. 2° *A l'égard des hommes.* S'il n'est rien de plus divin, comme l'avoue saint Denis, que de coopérer au salut des âmes, il n'est rien de plus diabolique que d'aider à leur perte. Ce n'est pas assez d'appeler le scandaleux *démon*, il faut l'appeler *archidémon;* car il est pire que satan. Et en effet, est-il personne parmi vous qui puisse dire: Le diable m'est apparu et m'a appris à commettre telle iniquité? Non, personne; mais en revanche combien n'en est-il pas qui pourraient me dire en toute vérité: Mon père, tel compagnon m'a enseigné la science du mal? Vous voyez donc que les scandaleux insinuent bien plus efficacement le mal que les démons eux-mêmes. Savez-vous pourquoi? Parce que ce sont des diables travestis. Si un loup pouvait se déguiser en chien, il serait aimé du troupeau, caressé par le berger, et bien vu de tous, n'est-ce pas? Est-il donc étonnant que ce démon déguisé en homme soit si bien accueilli quand il se présente dans telle maison? Cette jeune fille va toute joyeuse au-devant de lui et lui tend la main, la mère se plaint de la rareté de ses visites, le père l'invite à dîner en qualité d'ami; c'est un démon incarné, il est vrai, mais travesti en jeune homme; on ne le reconnaît point; si l'on savait qui il est, on le chasserait à coup de pierres. *Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere.* (JOAN. VIII, 14.)

Et jusqu'où s'étendent les ravages du scandale? Il suffit quelquefois d'un seul scandaleux pour infecter, je ne dirai pas une ville, je ne dirai pas une province, mais la moitié du monde; de même qu'on a vu parfois les vêtements d'un pestiféré, gardés par avarice ou par négligence, au lieu d'être jetés au feu, répandre la peste dans des royaumes entiers.

3874. Le scandaleux nuit non seulement aux vivants mais encore à ceux qui ne sont pas nés. Un scandaleux se survit en quelque sorte à lui-même, pour faire le mal; car il en laisse auxquels il a appris de le faire après lui. Félicitez-vous donc, hommes pervers, vous qui faites avec tant de zèle les affaires du démon en cette vie; vous les ferez encore après la mort; vous pourrirez dans la tombe, vous serez impeccable en enfer; et cependant vous continuerez de commettre des crimes qui ne vous seront que trop imputables, puisque d'autres les commettront grâce à vous. Vous serez morts, mais vos scandales ne mourront point; ils se dérouleront d'âge en âge, de siècle en siècle, plus vivaces que jamais; et tous ceux qui pécheront à cause de vous, vous paieront l'intérêt de leurs péchés. Félicitez-vous, je le répète, et comprenez bien que le péché de scandale est un péché qui ne vieillit ni ne meurt jamais, l'expression est de saint Cyprien: *Numquam ævi senio delicta moriuntur, et exempla fiunt, quæ esse iam facinora destiterunt.* Vous serez avec les démons, vous brûlerez au milieu des charbons ardents, et

vous continuerez à entraîner des âmes en enfer. Oh ! avec quelle rage elles se lanceront sur vous ! Quel effroyable vacarme elles feront autour de vous, toutes ces âmes que vous aurez égorgées !

Mais non, vous n'avez pas besoin d'attendre si longtemps. Ecoutez dès à présent les cris et les clameurs de tant d'innocents qui demandent vengeance au tribunal de Dieu contre vous : *Vidi animas interfectorum, et clamabant voce magna, dicentes : Vindica, Domine, sanguinem qui effusus est.* (In off. S. S. Innocent.) Ah ! combien de pauvres jeunes gens qui crient vers Dieu : Seigneur, vous le savez, j'étais innocent, quelle a été la cause de ma ruine si ce n'est un tel ? Sans lui, je n'aurais pas prévariqué, et après l'avoir fait, j'allais me relever, j'étais résolu de me confesser à la suite de tel sermon ; cet autre compagnon s'est présenté, il a tourné en ridicule et le sermon et le prédicateur, et m'a fait tomber plus bas que jamais. Ah ! vengeance, Seigneur, vengeance ! *Vindica, Domine, vindica.* — J'étais une pauvre orpheline, abandonnée de tout le monde ; ce misérable est venu me trouver, il m'a promis une dot et des habits, m'assurant qu'il ne m'abandonnerait jamais, et à force de séductions, il m'a pervertie. Vengeance, Seigneur, vengeance ! *Vindica, Domine, vindica.* — Vengeance ! crie ce serviteur, que vous avez endoctriné de telle et telle façon. — Vengeance ! crie cette pauvre servante, que vous avez trompée si indignement. *Vindica, Domine, vindica.* Vengeance ! vengeance ! crient ce fils et cette fille, qui ont appris de vous ces blasphèmes, ces paroles impures qui furent les premiers germes de leur malice, qui ont appris même ces obscénités, pour vous avoir vus ou entendus. *Vindica, Domine, vindica.*

Vengeance ! crient ces romans, ces livres frivoles, impurs, que vous avez prêtés à cette pauvre jeune fille, qui a aussitôt sucé le venin : Dieu sait le mal qui en est résulté et qui en résultera. Vengeance ! crient ces chansons lubriques que vous avez chantées de nuit et de jour, par les rues, dans les lieux de plaisirs, dans les réunions, dans les sérénades. Vengeance ! crient ces peintures obcènes, toutes ces Vénus peintes avec les charbons de Lucifer, et que vous exposez dans ce salon, dans cette maison de campagne, ces peintures dignes d'être jetées au feu, avec leurs auteurs et leurs propriétaires, en punition de la perte de tant d'âmes qui ont été empoisonnées par ces couleurs insidieuses. Vengeance ! crient ces veillées, ces bals, ces liaisons, ces spectacles, ces réunions si libres qui ressemblaient plutôt à une prostitution qu'à une honnête récréation, et où tant d'âmes furent immolées et Dieu tant offensé. Vengeance enfin, crient ces propos impies : Pourquoi toujours l'enfer ? Pourquoi toujours l'éternité ? A quoi bon tant de sermons ? Ah ! ces propos ne sont pas tombés par terre : c'est par vous, scandaleux, que la moitié du pays a été pervertie ; c'est à cause de vous qu'on ne fait plus de cas des sacrements, qu'on profane les églises, qu'on méprise les prêtres, que la piété disparaît. Vengeance, Seigneur, vengeance ! crient tant d'excès : *Vindica, Domine, vindica sanguinem qui effusus est.* Que dites-vous, mes bien-aimés ? Croyez-vous que des voix aussi terribles n'auront pas accès, ne seront pas écoutées au tribunal de Dieu ? aussi leur dirai-je les larmes aux yeux, avec saint Jean Chrysostome : « Il eût mieux valu pour eux, il eût mieux valu pour nous, il eût mieux valu pour les autres que ces malheureux ne fussent pas nés : » *Utile erat illis, utile erat nobis, utile erat aliis si nati non fuissent.*

Vous dont la mise immodeste est un péril pour les âmes, ne venez pas me dire que vous n'avez pas mauvaise intention, et que, quant à vous, vous êtes innocentes. Un père qui voit son fils blessé mortellement ne s'en prend pas seulement à l'assassin, mais saisissant dans sa colère le fer même qui a percé le cœur de son enfant, il le brise en mille morceaux. Et pourtant ce glaive est innocent. Eh bien ! mesdames, vous êtes autant de glaives qui transpercent les âmes, selon l'expression de Tertullien : *Periit ille, et tu facta es illi gladius.* Comment donc ne craignez-vous pas que Dieu ne tire de vous une vengeance exemplaire, en voyant un si grand nombre de ses enfants égorgés ? Pourquoi vouloir aller en enfer avec tant de pompe et une suite si nombreuse.

3875. II. *Châtiments du scandale.* — Sainte Jeanne Françoise de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation, n'était âgée que de cinq ans, lorsqu'un jour un hérétique lui ayant offert des bonbons, elle les prit et courut aussitôt les jeter au feu; puis les montrant à celui qui les avait donnés, d'un air courroucé et charmant à la fois: « C'est ainsi, lui dit-elle, que les hérétiques brûleront dans les feux éternels. » Ames vertueuses, âmes innocentes à qui je m'adresse, je voudrais voir éclater en vous une indignation semblable, lorsqu'un scandaleux quelconque s'approche de vous pour vous caresser, et sous une apparence de courtoisie voudrait vous ravir votre innocence. Retournez-vous sur lui avec une sainte colère et montrez-lui le feu éternel qui l'attend au fond des abîmes. Mais non, l'enfer même n'a pas de supplices qui puissent égaler la malice d'un péché tel que le scandale. En effet, supposé qu'un misérable soit assez méchant pour laisser tomber une étincelle dans une poudrière, et livrer par là aux flammes la moitié d'une ville, vous prétendrez tous qu'il est responsable des dommages qui résultent de son crime, des maisons brûlées, des meubles détruits, des marchandises consumées, de la mort de tant d'hommes, de femmes et d'enfants, qui ont péri dans les flammes, ou qui ont été écrasés sous les ruines. Tout le monde n'est-il pas vrai, lui impute les maux infinis qui sont la conséquence inévitable de l'incendie ? Mais comment ce malheureux pourra-t-il jamais satisfaire à une justice aussi rigoureuse ? Or, pensez-vous, scandaleux, que la justice de Dieu soit moins sévère que celle des hommes ? Ces propos mondains, sachez-le bien, n'ont pas été une étincelle, mais une flamme ardente qui a dévoré le cœur de cette pauvre jeune fille, de ce jeune homme et livrés en proie à l'incendie, ils ont franchi les bornes, mettant le feu partout où ils passent. Qui calculera le nombre d'âmes qui par suite courent dans l'abîme, ou y sont entrainés.

Quel châtiment, dites-moi, meriterait celui qui mettrait le feu à une église et la réduirait en cendres? Saint Paul l'insinue: *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus* (I. Cor. III. 17.); « Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra. » Il mériterait d'être brûlé vif. Eh bien ! n'est-il pas vrai qu'une âme baptisée est le temple vivant de Dieu : *Nescitis quia templum Dei estis* (I. Cor. III. 16.) ? Quel châtiment mérite donc celui qui a ruiné autant de temples vivants du Seigneur qu'il a tué d'âmes ? Son châtiment, c'est le feu, oui, le feu, non pas le feu d'ici-bas, il est trop faible, mais le feu de l'enfer. Ce n'est pas encore assez: il y aura en enfer, un feu spécial pour les scandaleux, ou plutôt, il y a autant d'enfers qui vous attendent, malheureux, que vous avez égorgé d'âmes.

3876. Le scandale est un péché fécond qui en engendre une infinité d'autres, il mérite donc un châtiment fécond en supplices infinis. Il vous donne rendez-vous au tribunal de Dieu, pécheurs scandaleux; là vous attendent tous les péchés que vous avez commis, tous ceux que vous avez fait commettre et tous ceux qui se commettront à cause de vous, même après votre mort; il vous seront remis sous les yeux par la justice divine, vous aurez à en rendre un compte exact, et pour chacun d'eux vous serez condamnés à d'affreux supplices, qui aggraveront continuellement votre peine aussi longtemps que les restes ou les effets de vos péchés subsisteront dans le monde. Combien d'enfers donc, combien d'enfers dans un seul enfer vous attendent là-bas, ô scandaleux!

L'Evangile n'attend pas la mort pour les condamner, il fulmine contre eux dès cette vie cette sentence: *Expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus et demergatur in profundum maris.* O très juste sentence! Que n'a-t-il été plongé au fond de la mer, ce père criminel, avant qu'il n'eût perdu tant de pauvres enfants, que ses mauvais exemples ont rendu libertins, débauchés, blasphémateurs, joueurs et impies! Que n'y a-t-elle été plongée, cette mère coupable, avant qu'elle n'eût perverti toutes ses pauvres filles par ses contagieux exemples de vanité, de luxe, de médisance! Que n'y ont-ils été plongés, ces poétes licencieux, ces peintres obscènes, ces acteurs dissolus, ces cantatrices immodestes, ces profanateurs publics des bonnes mœurs, qui, bravant toute pudeur, ont porté le ravage dans un si grand nombre de belles âmes, et de ces étoiles du ciel ont fait de tisons d'enfer! Ah! qu'il leur eût été avantageux d'être traîtés de la sorte, car ils auraient bien moins à souffrir en enfer, et ces pauvres créatures qui furent leurs victimes béniraient Dieu dans le ciel.

Le remède à ce grand mal c'est la pénitence. Sainte Pélagie, qui menait une vie de désordre, fut convertie de la manière suivante: Un jeune homme se rendait chez elle avec des intentions criminelles, mais au moment où il posait le pied sur le seuil de sa porte, il tomba mort sous ses yeux. Frappée et consternée tout à la fois par cet événement, Pélagie éclata en sanglots, fit une confession générale de tous ses scandales, puis, par une inspiration divine, coupa un bras au cadavre de ce jeune homme, et l'emportant avec elle, s'enfuit au désert. Là s'étant fait une petite cellule, elle y suspendit ce bras, et le contemplant tous les jours avec larmes, elle se disait à elle-même: « Pélagie, une âme brûle à cause de toi en enfer. » Alors ses sanglots redoublaient, elle se frappait la poitrine et demandait pardon à Dieu; et elle continua de la sorte, tout le reste de sa vie à pleurer et à faire pénitence. Voilà, scandaleux, un vrai modèle de pénitence.

Pleurons nos péchés, confessons-les. Ce n'est pas assez pour celui qui a volé de se confesser; il faut encore qu'il restitue. Vous avez volé des âmes à Dieu, rendez-lui des âmes. Que ceux d'entre vous qui ont scandalisé le prochain par de mauvais conseils, par des paroles indignes, tâchent de l'édifier par de pieux discours, par de bons exemples, par de salutaires conseils. C'est de là que dépend le bien public et particulier de la population. Formons donc une sainte ligue, prêtres du Seigneur, magistrats, pères et mères, maîtres, patrons et chefs d'ateliers: engageons-nous d'abord à ne point scandaliser ceux qui nous sont soumis, et de plus, à surveiller, à corriger, à avertir quiconque ne se contentant pas de perdre son âme, vou-

drait encore damner celle des autres. Oui, veillez, messieurs, corrigez, châtiez: de cette manière, vous réparerez le tort fait à Dieu, et le préjudice causé au prochain, et vous vous soustrairez vous-mêmes au châtiment terrible que mérite un si grand péché.

3877. **Autre sujet:** Ou encore de la réparation des outrages que reçoit Notre-Seigneur comme il suit:

Réparation.

Sustinui qui simul mecum contristaretur et non fuit, consolantem me quæsivi et non inveni. Ce n'est pas seulement au jardin des Olives que l'âme de Notre-Seigneur fut plongée dans une tristesse mortelle; on peut dire que toute sa vie fut une croix et un martyre. Aussi l'histoire nous rapporte-t-elle qu'on le vit souvent pleurer, mais jamais rire; et encore aujourd'hui, des saints autels sur lesquels il est exposé, il me semble qu'il nous fait entendre cette plainte; *Sustinui.*

1. Nous devons le consoler en réparant les outrages qu'il reçoit II. Nous le pouvons.

3878. I. *Nous le devons.* 1° Ces outrages demandent une réparation, autrement ils risqueraient d'attirer la justice de Dieu sur le monde. Le déicide des Juifs a appellé sur ce peuple ingrat la malédiction. Or l'Apôtre nous dit qu'il est des pécheurs *rursum crucifigentes Filium hominis.* Le Fils de l'homme Jésus-Christ, est encore vivant sur la terre et cela: 1) dans son corps mystique qui est l'Eglise. *Vos estis corpus Christi. Qui est caput Ecclesiæ*: et l'Eglise peut dire: *Adimplec ea quæ desunt passionum Christi.* Le calvaire n'a été que la première page de ce livre qui ne s'achèvera qu'à la fin des temps: c'est l'histoire de toutes les douleurs de l'Eglise, qui s'avance à travers les âges, le front couronné d'épines et portant sa croix, en attendant le triomphe de l'ascension glorieuse, C'est le martyre d'abord, c'est la persécution hypocrite, ce sont les hérésies, les scandales de ses propres enfants. Tous les traits des méchants sont dirigés contre elle; contre elle s'acharnent Satan et ses suppots. Et cette haine infernale se dirige principalement contre le pontife romain. C'est Pierre qui doit surtout réaliser la parole du Maître: *Potestis bibere calicem?* Ce calice d'amertume est son lot. Un jour, las de souffrir, Pierre s'éloignait de Rome, quand Notre-Seigneur se présenta à sa rencontre en portant sa croix. Pierre étonné lui dit: *Domine quo vadis?* Je vais être crucifié de nouveau. Pierre comprit que c'était assez d'un crucifiement pour le Sauveur, et que c'était à lui Pierre de le subir désormais; et il rentra dans Rome où il mourut. Aujourd'hui il en est toujours ainsi. L'Eglise est toujours persécutée; ne perdons pas confiance, elle a les promesses du Maître. Les puissances de l'enfer ne l'emporteront point sur elle.

Si nous avons notre part de la persécution, réjouissons-nous-en même: *le disciple n'est pas au-dessus du Maître.* Nous sommes plus heureux mille fois que ceux qui nous la font subir. Toutefois, quand l'Eglise de Jésus-Christ est désolée par la rage des méchants, quand ses libertés lui sont ravies, quand ses lévites sont arrachés de ses séminaires, quand ses religieux sont expulsés, Jésus-Christ qui aime l'Eglise, attend un consolateur: *sustinui.*

2) Jésus-Christ a de plus sur l'autel son corps réellement présent dans le Sacrement de l'Eucharistie. Ne semble-t-il pas que tous devraient accourir

pour visiter ce céleste ami ? Il est souvent seul. Là il s'immole pour notre salut en sacrifice, et qui vient recueillir les gouttes de son sang ? Où sont les Madeleines qui embrassent sa croix, et lui disent leur amour ? où les centurions et les soldats qui se frappent la poitrine ? Hélas ! il en est qui n'assistent aux saints mystères que *pour se moquer de la religion.* Il est là pour être la nourriture des âmes, et combien désertent la table sainte, sans parler de ceux qui s'en approchent pour donner au Sauveur le baiser du traître ! *Sustinui qui simul contristaretur ;* n'a-t-il pas droit, à la vue de l'indifférence des uns, des irrévérences et des sacrilèges des autres, de dire : *Sustinui.*

Ah ! les outrages faits à son Eglise et à sa Personne adorable dans l'Eucharistie, sont un nouveau crucifiement ; il lui faut de nouvelles Saintes Femmes, de nouvelles Véroniques, de nouvelles Madeleines qui essuient son visage, qui arrosent ses pieds de leurs larmes, de nouveaux disciples fidèles comme Joseph d'Arimathie qui le détachent de la croix ; sans cela la justice de son Père éclaterait comme la foudre pour exterminer le monde, et venger son Fils outragé ; Jésus les attend, il y a droit. Heureux ceux qui s'offriront à lui pour réparer les scandales des hommes dans ces jours de désordres.

2° Avantages de la réparation. *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis, et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* Et cela se comprend : réparer c'est aimer ; or *diligentes me diligo. Coronam gloriæ quam præparavit Deus diligentibus se.* Donc ne méritons pas ce reproche. *Non potuistis unâ horâ vigilare mecum. Vigilate et orate,* auprès du tabernacle, et réparez.

3879. II *Nous le pouvons.* 1° Les attaques que subit l'Eglise se réparent en effet par l'attachement filial, par la docilité, le dévouement, le respect de ses fidèles enfants ; et qui ne peut dans la mesure de son influene, payer à l'Eglise le tribut de ces sentiments ? (V. Sainte Catherine de Sienne, etc., n° 1276.)

2° Les outrages dont Notre-Seigneur est l'objet dans son sacrement d'amour se réparent par les hommages qui leur sont contraires : l'éloignement, par l'empressement à visiter Jésus au tabernacle et à assister à la messe : les irrévérences dans le saint lieu, par le respect intérieur et extérieur en présence du Roi des rois : la désertion de la table sainte, par la communion fréquente ; le sacrilège, par des communions bien faites. Qui ne peut venir à l'église, assister de temps en temps à la messe, y prier avec ferveur, communier avec un cœur pur, et fréquemment ? Jésus, qui m'attendiez en vain, depuis longtemps, me voici. Il vous faut des consolateurs. Je m'offre à vous. Hélas ! j'ai moi-même, trop souvent, percé votre cœur si tendre par mon indifférence, etc. Il est temps que je le console par ma ferveur, etc. Je vous serai fidèle, afin qu'à ma dernière heure vous puissiez me dire : *Vos estis qui permansistis,* etc.

3880. **Mercredi des Cendres.** On peut ce jour-là, prêcher sur *la mort,* ou sur *le jeûne* (voir ces mots), ou bien se servir de l'allocution suivante de Massillon que nous ne faisons qu'abréger : *Rememoramini pristinos dies.* (HEB. X. 30.) Il n'en est pas de la naissance de l'Eglise, mes Frères, comme de celle des superstitions et des sectes. Leur origine a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil et la licence en furent les premières sources, il faut tirer le voile sur ces premiers temps, qui les établirent parmi les

hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres; leur donner la forme, l'accroissement et les progrès; semblables à ces enfants infortunés qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confusion, que les rappeler à leur origine.

Mais pour nous, mes Frères, nous pouvons dire avec confiance : Rappelez les anciens jours : *Rememoramini autem pristinos dies.* Les premiers âges de l'Eglise sont les âges de sa ferveur et de sa gloire. Souvenez-vous de ces temps heureux, où la Foi encore naissante formait tant de martyrs généreux, tant de pénitents austères, tant de vierges pures, tant de pasteurs fidèles, tant de ministres irrépréhensibles : *Rememoramini, etc.*

Rappelez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs était, j'ose le dire, le crime auquel on reconnaissait les Chrétiens; où ils ne devenaient suspects aux tyrans, qu'en paraissant peu conformes au monde corrompu : et où la fuite des plaisirs publics était le seul indice dont on se servait pour dénoncer les fidèles, *Rememoramini etc.*

Rappelez-vous cette rigueur de discipline, où les chutes publiques ne s'expiaient que par les châtiments publics; où le spectacle de la pénitence effaçait le scandale du crime; où les pécheurs regardaient la pénitence la plus rigoureuse, comme une grâce, où ils sollicitaient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes, et de les pleurer; et où, prosternés aux portes de nos temples, couverts de cendres et de cilices, séparés de l'autel saint, après avoir longtemps gémi dans cet état d'humiliation et de peine, ils recevaient le bienfait de la paix et de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité et de la clémence de l'Eglise ; *Rememoramini,* etc.

Au souvenir de ces jours heureux, à la vue de ces faibles vestiges que la cérémonie d'aujourd'hui nous en retrace; à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos pères et nous; entre leur ferveur et notre léthargie, leur innocence et nos dérèglements, leurs austérités et nos mœurs sensuelles, les larmes et les expiations de leur pénitence, et les démarches languissantes de la nôtre; dans quelle disposition de terreur et de confusion ne devons-nous pas entrer? C'est la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, et la seule à laquelle je m'arrête.

Nous sommes pécheurs, vous le savez : la pénitence des innocents ne suffit plus pour nous : nous devons à la justice de Dieu des réparations. Que de plaisirs injustes et honteux à expier! Que de scandales à réparer! Que d'horreurs à effacer? Il nous faut encore la pénitence des pécheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence?

Ah! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté et la majesté de celui que nous avons outragé; regardez la terreur de ses jugements, exercés autrefois sur des prévarications que nous compterions à peine parmi nos fautes; regardez l'univers entier inondé par le déluge; des villes coupables livrées à un feu vengeur; des murmurateurs engloutis; un simple violement du sabbat frappé de mort; une légère défiance de Moïse punie par l'exclusion de la terre promise; regardez son propre Fils devenu la victime de nos péchés, et quels châtiments sa justice a exigés de celui en qui il avait mis toute sa complaisance; regardez et faites selon ce modèle.

Si vous en jugez par les règles que l'Eglise observait envers les pécheurs qu'elle soumettait à la pénitence publique : paraissez ici, illustres pénitents qui gémissiez autrefois des années entières à la porte du Temple, sous la cendre et sous le cilice, et par tout ce que l'Eglise exigeait alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, de prières, apprenez aux fidèles qui m'écoutent, ce qu'elle exigerait encore aujourd'hui, si la sainteté de son esprit décidait de la sévérité de ses règles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Eglise ne fait plus de cette pénitence une police publique ; mais la justice de Dieu, qui est immuable nous dispense-t-elle de la pénitence secrète ? L'Eglise elle-même, qui ne s'est relâchée qu'à regret de la discipline extérieure, en conserve toujours l'esprit ; elle nous charge encore de vous imposer en secret des peines proportionnées à nos fautes, et d'être à nous-même, notre juge.

Et certes, mes Frères, de bonne foi, pourquoi croirions-nous aujourd'hui, sur le devoir de la pénitence, notre condition plus favorable que celle des fidèles des premiers temps ? Est-ce que la justice de Dieu a changé ses règles ? Mais vous savez qu'en Dieu, il n'y a ni mutation, ni vicissitude ; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Est-ce que nos crimes sont moins énormes que ceux des premiers fidèles ? Hélas ! ils ne connaissaient pas même les horreurs que nous avalons comme l'eau. Une seule chute en faisait quelquefois des pénitents publics ; et après une vie entière de souillures et d'iniquités, nous voudrions être plus déchargés qu'eux de l'expiation et de la pénitence !

Est-ce que dans ces premiers temps les crimes étaient moins excusables, et méritaient par là des peines plus rigoureuses ? Mais l'idolâtrie d'où sortaient ces premiers disciples ; les dissolutions du paganisme dans lesquelles ils avaient été élevés ; les excès autorisés par la religion même qu'ils avaient sucée avec le lait ; tout cela semblait rendre après leur conversion, leurs chutes plus dignes d'indulgence et de grâce ; au lieu que nous, nourris des paroles de la Foi, blanchis par la grâce de la régénération au sortir du sein de nos mères, élevés dans une discipline sainte, affermis contre l'horreur du crime par les secours de la Religion et par les exemples des justes, nous ne pouvons justifier nos chutes que par un excès d'ingratitude et de corruption qui les rend plus criminelles et dignes d'un châtiment plus long et plus sévère.

Est-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs, sont devenus plus pardonnables ? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avaient corrompu leur voie du temps de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu; et engloutis sous les eaux, que l'infortuné Achan, qui chargé contre l'ordre du ciel de quelques dépouilles de Jéricho, se trouva le seul anathème au milieu d'Israël ; et d'ailleurs le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine ; et c'est une folie de prétendre qu'à mesure que Dieu est plus outragé, il deviendra plus indulgent et plus favorable.

Est-ce enfin que la ferveur de ces premiers temps rendait les fidèles plus propres à soutenir les rigueurs de la pénitence ; au lieu que nous, nés dans des siècles plus relâchés, nous ne sommes plus en état de les porter, ni l'Eglise en droit de les exiger de notre faiblesse ?

Quoi, mes Frères, la ferveur des premiers fidèles aurait armé l'Eglise à leur égard, de rigueurs et de sévérités ; et l'Eglise aurait réservé, pour notre

mollesse et pour nos dérèglements, son indulgence et ses grâces ? Et depuis quand donc la vertu est-elle devenue un titre onéreux, et le vice un privilège favorable ? Sur quoi pouvez-vous donc croire que nous serons quittes devant Dieu de nos crimes, à meilleur marché, si je l'ose dire, que ces premiers fidèles ? S'il y avait ces différences à mettre, vous le voyez, elles se tourneraient contre nous. Et cependant comparons notre pénitence à la leur, nous savons jusqu'où est montée la mesure de nos crimes ; que faisons-nous pour les expier ? où sont nos larmes, nos macérations, nos jeûnes, nos privations, et la persévérance de nos prières ? où est cet esprit de componction et d'humiliation qui imprime à toutes nos actions un caractère de pénitence ? Que souffrons-nous ? de quoi vous privez-vous pour soutenir le titre de pénitent, le seul titre qui nous reste pour prétendre au salut ?

Ne regardez donc pas, mes Frères, les mœurs publiques comme un titre qui nous rassure ; c'est le fruit de cette instruction. Rappelons-nous sans cesse aux règles et aux devoirs ; ne nous croyons pas en sûreté, parce que nous sommes la multitude ; comme si notre conformité avec le monde qui fait le caractère des réprouvés, pouvait devenir le titre de notre innocence.

Et si vous ne pouvez pratiquer le jeûne tel que l'Eglise le prescrit encore, du moins ne perdez pas l'esprit de pénitence qui convient en tout temps et surtout durant le carême à tout pécheur et même à tout chrétien.

Et pour vous, mes Frères, qui revenus des passions insensées, êtes entrés depuis longtemps dans les voies de la componction et du salut, rapprochez les faibles efforts de votre pénitence, du zèle et de la sainte austérité de ces premiers pénitents ; loin de vous enorgueillir de vos justices défectueuses, qui dans un siècle aussi corrompu, paraissent des singularités et des prodiges de vertu, parce qu'elles mettent entre vos mœurs et les mœurs du reste des hommes pervers et corrompus, une différence infinie ; humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire, pour approcher de la pénitence et de la ferveur des premiers temps ; et pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers fidèles, qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent, et que les justes se raniment ; que les uns sortent de leur léthargie, que les autres renouvellent sans cesse leur ferveur ; que les premiers aient horreur d'eux-mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance, en un mot, que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres ne se rassurent pas sur leurs vertus ; afin que tous ensemble les puissent un jour être réunis dans l'Eglise du ciel, et y jouir de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

3881. **Autre plan, d'après saint Léonard:** *Pulvis es.* Que l'Eglise, pour guérir les infirmités de l'homme, lui présente des cendres comme premier antidote, et la mort comme premier remède, je le conçois. A peine l'homme est-il né, qu'il donne dans mille erreurs : il prend pour des trésors ce qui n'est qu'une vile poussière, et pour de la poussière un trésor inestimable ; il regarde comme un grand bien le comble de ses maux et de ses infortunes, et comme un grand mal son véritable bien. *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum.* (ISAÏE, V, 20.) L'Evangile et l'Eglise s'unissent de concert pour dissiper ses illusions. L'Evangile le dépouille de ces prétendus biens qu'il regarde comme des trésors : *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra : Ne vous amassez pas des trésors sur la terre.* L'Eglise répand sur sa tête des cendres qu'il a en horreur comme un véritable

mal : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris :* « Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. » Poussière ? me dira quelqu'un. Comment l'Eglise peut-elle m'appeler ainsi ? Puisqu'elle reconnaît que je suis homme. *Memento, homo,* comment suis-je poussière ? et si je suis poussière, comment suis-je homme ? Certes, cet œil si brillant avec lequel je regarde maintenant, n'est pas de la poussière ; ce visage florissant n'est pas de la poussière : la poussière ne parle pas, ne sent pas, ne vit pas : je parle, je sens et je vis ; je ne suis donc pas poussière. — Illusion ! vous dit très bien l'Eglise : *Pulvis es,* tu es poussière. Le plâtre, quoique revêtu d'un beau verni, est toujours du plâtre. Si vous prenez le dernier des palefreniers, pour le faire étudier ou lui mettre l'épée au côté, et que celui-ci se voyant une belle livrée sur le corps, se mette à faire l'insolent : Misérable, lui direz-vous, tu sens encore l'écurie ; oublies-tu qu'il est en mon pouvoir de t'y renvoyer ? Et si l'on vous disait qu'il n'est plus palefrenier, ne pourriez-vous pas répondre : S'il ne l'est plus, il l'a été, et il le sera quand je voudrai, puisqu'il dépend de moi, et cela suffit. Voilà précisément ce que Dieu fit entendre à Adam, qui, se voyant orné de science et de grâce, commençait à lever la tête et à se croire plus qu'il n'était, presque un Dieu. *Eritis sicut Dii.* Dieu lui dit : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* Souviens-toi que tu es issu de la boue ; tu es poussière et tu retourneras en poussière ; tu vis d'une vie moribonde qui est une mort continuelle, et pas autre chose qu'un vil amas de cendre.

Et pour confondre notre orgueil, l'Eglise nous dit à tous ce que Dieu dit à Adam : et en le disant, il est certain qu'elle ne nous trompe pas. — Femme vaine, ambitieuse, homme sensuel, ouvrez les yeux et étudiez cette courte leçon que vous donne saint Bernard : *Quid fuisti ? Quid es ? Quid eris ?* Qu'avez-vous été ? poussière. Qu'êtes-vous ? poussière. Que serez-vous ? poussière : *Pulvis es.* Vous êtes poussière, et de la poussière tombée en grande partie ; vous êtes un cadavre, vous êtes un peu de terre pourrie. Et c'est précisément ce que signifie le langage mystérieux du prophète Jérémie : *Terra, terra, terra, audi sermonem Domini.* (JÉRÉMIE 22. 29.) « Terre, terre, terre, écoute la voix du Seigneur. » Saint prophète, à qui parlez-vous ? Je parle à l'homme. Et pourquoi l'appelez-vous trois fois terre ? Parce que l'homme est vraiment trois fois terre : terre dans son origine, terre dans son être, et terre dans sa fin. Il est terre, si vous considérez le passé ; terre, si vous réfléchissez au présent ; terre, si vous regardez l'avenir. Et avec tant de terre devant les yeux et tant de morts sur le corps, vous ne vous réveillerez pas aujourd'hui ? Et vous continuerez votre vie de péché et de scandale, vous garderez vos haines, vos rancunes, vos biens mal acquis ? et avec la mort rivée dans les os, vous poursuivez une vie pareille ?

Avez-vous jamais observé, par un jour d'été, le vent soulevant la poussière des routes et semblant se jouer avec elle dans les plaines de l'air ? Voyez comme cette poussière, animée, pour ainsi dire, par ce souffle impétueux, tantôt s'élève comme une tour, tantôt se déploie comme un pavillon, tantôt s'amoncelle comme un épais nuage, tantôt vient frapper contre le visage des passants ; comme elle va de çà, de là, aux portes, aux fenêtres, pénétrant dans la cabane du pauvre et dans le palais du

riche, montant jusqu'au faîte des tours les plus hautes, descendant dans les plus humbles vallons, ne s'arrêtant jamais tant que dure le vent qui la soulève, la rabat, la fait tourbillonner ou la répand au large, selon ses caprices. Mais que le vent vienne à tomber, et la poussière tombe aussitôt dans l'endroit où il l'a laissée, dans l'intérieur des maisons où sur le faîte des toits, ou par terre au milieu de la campagne. Qu'est-ce que cette poussière et qu'est-ce que ce vent ? La poussière, c'est nous : *Pulvis es, terra es.* Le vent, c'est notre vie. Le prophète Job l'a dit : *Ventus est, vita mea.* (JOB, 7, 7.) Le vent se lève, voilà la poussière qui s'élève aussi ; le vent s'arrête, voilà la poussière qui tombe. La poussière emportée par le vent, ce sont les vivants qui vont, qui viennent, qui entrent, qui sortent. La poussière tombée, ce sont les morts enfouis dans leurs tombes, sur lesquelles vous lisez : « *Hic jacet.* Ci-gît. » Ce qui signifie : « Cette poignée de poussière qui est sous cette pierre s'est levée il y a tant d'années, est restée en l'air durant tant de temps, est arrivée à tel et tel poste, telle et telle dignité ; maintenant elle gît ici. » *Hic jacet.* Ainsi vivants et morts, nous ne sommes tous que poussière : les vivants sont de la poussière soulevée par le vent, les morts de la poussière abandonnée par lui. Les vents qui agitent cette poussière sont de deux sortes : le premier est le vent de la vie : *Ventus est, vita mea.* Le second est le vent de la fortune qui élève plus haut les uns que les autres. Un beau jour ces deux vents tombent à la foi, et la poussière s'abat aussitôt. *Auferes spiritum eorum.* « Vous leur ôterez le souffle ; » voilà le vent : *Et deficient et in pulverem suum revertentur ;* (Ps. 203. 29.) « ils tomberont et retourneront dans leur poussière. » Voilà ce qui reste de nous. Oh ! pauvres mondains ! Vous êtes bien en effet le jouet des vents. Voyez cet homme parvenu au faîte des grandeurs ; regardez comme tout le monde le respecte, l'applaudit, lui fait la cour : combien de temps cela durera-t-il ? Tant que durera le vent. Et après ? Et après, il ne sera plus qu'une poussière foulée aux pieds par ses plus vils valets.

O vie mortelle, souffle fugitif, poussière, qui tourbillonnes dans l'air en formant ces vastes et frivoles desseins de goûts trompeurs, de richesses accumulées, de dignités ambitionnées, de puissance, de renommée, de gloire, de nom immortel après la mort, combien de temps dureras-tu ? Combien de temps ? Je vais te le dire : autant qu'un souffle de vent qui ne suit ni ordre ni règle. Orgueil humain, comprends-tu maintenant que ta vie est une vie mourante, une vie qui se meurt sans cesse, un vain souffle. Baisse, baisse la tête, et confesse qu'en réalité tu n'es que poussière, que ta vie n'est qu'un souffle de vent, et que le Dieu vengeur viendra tout à l'heure t'enlever ce souffle et que tu retourneras en poussière.

Memento, souvenez-vous, et méprisez le monde, méprisez-vous vous-même, faites pénitence. C'est temps, et préparez-vous aussi une vie immortelle pour cette âme qui ira rendre compte à Dieu pendant que le corps retournera en poussière.

3882. **Premier dimanche de Carême.** — A propos de la tentation de Notre-Seigneur, on parle :

Des tentations.

Notre-Seigneur a voulu les subir pour nous apprendre à ne pas être étonnés des assauts de l'ennemi du salut, et pour nous mériter la grâce d'en triompher.

Confiance donc, quand le démon nous attaque. Le démon, comme le dit saint Augustin, ne peut rien nous faire que ce que lui permet celui qui a le pouvoir d'en haut ; aussi ne put-il pas, sans la permission de Jésus, entrer dans les pourceaux des Géraséniens. Du reste, selon le mot de saint François de Sales, on ne peut marier une fille tant qu'elle dit non ; et une âme, tant qu'elle dit non, ne peut se livrer au démon.

Cependant *resistite fortes in fide :* les lâches sont battus, les courageux triomphent ; c'est ainsi que les petits feux sont éteints par le vent, tandis que les grands feux en deviennent plus ardents. *Non est sine pugna victoria,* dit saint Pierre Damien, *non absque victoria pertingitur ad coronam :* donc combattons. Comment réussirons-nous à vaincre ? (V. n° 416.) *(Ce sujet est très pratique et il est bon de le traiter au commencement du carême, afin que les fidèles fassent des efforts pour se préserver du péché pendant ce saint temps, ce à quoi il faut les exhorter souvent.)*

PENSÉES ET TRAITS SUR LA TENTATION.

3883. *Non est gloriosa victoria, nisi ubi fuerunt laboriosa certamina.* (Ambr.) — C'est de Dieu que le démon veut se venger en vous attaquant. C'est donc pour les intérêts de Dieu que nous résistons. Est-il une plus noble cause à défendre, du reste Dieu peut-il nous abandonner, quand c'est pour lui que nous combattons ? (V. n. 3987 et suiv.)

3884. *Tantum admittitur diabolus tentare, quantum tibi prodest, ut exercearis, ut proberis, ut qui te nesciebas, a teipso inveniaris.* (Aug.)

Nullum artius argumentum quod dæmones victi sunt a nobis, quam si nos acerrime oppugnant. (Clim.)

3885. *Hostis noster quanto magis nos sibi rebellare conspicit, tanto amplius expugnare contendit : eos enim pulsare negligit, quos quieto jure se possidere sentit.* (Greg. M.)

3886. Sainte Thérèse, comme plusieurs saints, eut à soutenir de grands assauts de la part du démon ; mais elle ne craignait pas ce misérable ennemi. « Je prenais en main, dit-elle, une croix et Dieu me donnait un tel courage que je n'aurais pas eu peur d'attaquer tous les démons ensemble. Je sentais qu'avec cette croix je les aurais facilement vaincus, et je leur disais : « Maintenant, venez tous ; je suis la servante du Seigneur, et je veux voir ce que vous pouvez faire. » Lorsqu'ils m'apparaissaient, loin de m'inspirer la moindre crainte, ils semblaient plutôt saisis d'effroi en ma présence. Par la bonté de mon divin Maître, je gardais sur eux un tel empire que je n'en faisais pas plus de cas que des mouches. Je les trouve pleins de lâcheté : dès qu'on les méprise, le courage les abondonne. Non, vraiment, ajoute-t-elle, je ne puis comprendre ces frayeurs qui nous font crier : le démon, le démon, quand nous pouvons dire : Dieu, Dieu, et faire ainsi trembler notre ennemi. Ne savons-nous pas qu'il ne peut bouger sans la permission du Seigneur ? Que signifient toutes ces alarmes ? Quant à moi, c'est certain, je redoute bien plus ceux qui craignent tant le démon que le démon lui-même. Ne pouvant rien contre Dieu, il s'acharne contre l'homme qui est son image. »

3887. Saint Ignace de Loyola dit que le démon en use avec nous dans les tentations comme une femme qui querelle un homme : si la femme voit que l'homme lui tienne tête, elle perd courage et s'enfuit ; mais si elle aperçoit qu'il la craigne, elle en devient plus hardie et plus insolante ; enfin ce n'est plus une femme c'est un lion. De même, lorsque le démon nous tente, s'il nous voit de la résolution et de la fermeté, il perd courage et se rebute ; mais s'il nous sent de la faiblesse, il reprend de nouvelles forces, et devient un redoutable ennemi. *Résistez au diable*, dit saint Jacques, *et il s'enfuira de vous.*

3888. *(Impetum diaboli.) Si quis forti animo sustinuerit, in secundo inveniet eum infirmiorem.* (Chrys.)

3889. *Dæmonum est, mala suggerere, nostrum est non consentire. Quoties eis resistimus toties eos superamus, angelos glorificamus, Deum honoramus, qui visitat ut pugnemus, adjuvat, ut vincamus : consolidat ne deficiamus.* (Bern.)

3890. *Etsi omnes, qui mare et terram habitant conveniant ad lædendum : nocere nequaquam poterunt ei, qui a semetipso non lædituv.* (Chrys.)

Diabolus suggerere potest, cogere non potest. (Chrys.)

3891. *Videte fratres, quam debilis est hostis noster, qui non vincit nisi volentem.* (Bern.)

Si un homme qui va au combat, était assuré de vaincre s'il voulait, quelle joie n'aurait-il point. Ne se croirait-il pas assuré d'une victoire qui ne dépendrait que de sa volonté ? Nous pouvons aller au combat contre le démon avec la même confiance et la même joie ; car nous savons bien qu'il ne peut nous vaincre si nous ne le voulons. C'est ce que remarque très bien saint Jérôme, sur les paroles que l'esprit malin dit à Jésus-Christ, lorsque l'ayant élevé sur le pinacle du temple, il lui conseillait de se précipiter. Jetez-vous en bas, disait le tentateur ; et voilà, dit le saint, le véritable langage du diable, qui ne désire rien tant que la chute de tous les hommes. Il peut à la vérité leur persuader de se précipiter, mais il ne peut pas les jeter lui-même dans le précipice.

3892. N'avez-vous point vu, dit saint Augustin, comme les enfants prennent plaisir à voir un ours ou un autre animal enchaîné, et comme ils s'en divertissent ? Vous en pouvez faire de même à l'égard du démon toutes les fois qu'il vous tente ; ce n'est qu'un chien enchaîné qui aboie et qui fait du bruit ; mais il ne saurait vous mordre, si vous ne voulez.

3893. Les voleurs les plus redoutables sont ceux qui sont bien mis et habillés en honnêtes hommes, bien élevés. Les tentations les plus dangereuses sont celles que le démon nous présente sous une apparence du bien, une amitié sainte, certaines relations en vue des œuvres, etc., on mêle le poison à une liqueur agréable et on cache l'hameçon sous une amorce.

— Se tenir en garde contre les illusions. Quand un chasseur tend un piège ou des filets, il fait du mieux qu'il peut pour les cacher et pour ne laisser paraître que l'appât, parce qu'autrement les bêtes et les oiseaux ne s'y laisseraient point prendre, de même lorsque le démon nous tente, il fait ce qu'il peut pour empêcher que la tentation ne paraisse ce qu'elle est, et pour la déguiser sous l'apparence de quelque chose de raisonnable.

Quand la tentation vous attaque ouvertement vous pouvez vous servir d'une infinité de remèdes pour la vaincre, mais quand vous ne la connaissez pas pour ce qu'elle est, et qu'au contraire vous êtes persuadé que c'est une chose juste et raisonnable, comment ferez-vous pour la chasser ? comment peut-on se garder d'un ennemi qu'on ne connaît point, et qu'on prend au contraire pour un ami ? Un grand serviteur de Dieu avait coutume de dire qu'il ne craignait point les défauts qu'il connaissait en lui-même, et qu'il y détestait ; mais qu'il avait peur de ceux qu'il ne connaissait pas, ou qu'il excusait, ou dont il ne faisait pas assez de cas.

3894. *Sæpe antiquus hostis, postquam menti nostræ tentationum certamen inflexerit, ab ipso suo certamine ad tempus recedit : non ut illatæ malitiæ finem præbeat*

sed ut corda quæ per quietem secura reddidit, repente rediens facilius inopinate irrumpat. (Beda.)

3895. Il est des tentations qu'il ne faut pas trop craindre afin de ne pas leur donner trop de force. La raison en est naturelle, l'expérience nous la confirme tous les jours ; c'est que la crainte réveille l'imagination, et que les fréquentes réflexions sur une chose font qu'elle s'imprime plus fortement dans l'esprit et qu'elle l'affecte davantage. Nous voyons par exemple, qu'un homme passera aisément sur une planche étroite qui sera à terre, mais si on la lève bien haut, il ne pourra plus y marcher, de même parce qu'alors la crainte venant à le saisir, et le sang et les esprits à se retirer au cœur, il ne peut plus se soutenir sur ses jambes comme auparavant et ce sera un grand hasard s'il ne tombe. La même chose arrive dans les tentations d'impureté, quand on a la faiblesse de trop les craindre ; ainsi pour s'en délivrer plus aisément, il faut ne pas s'en faire trop de frayeur, de peur que cela même ne nous fasse arrêter notre imagination trop longtemps sur ses objets dont nous ne devons songer qu'à la détourner.

3896. Toutefois protestons dans ces tentations que pour rien au monde nous ne voulons offenser Dieu. On prévient du reste les mauvaises pensées en se pénétrant des pensées saintes qui nous frappent le plus l'esprit, et qui nous consolent davantage. Quand on ne veut pas parler à quelqu'un, on n'écoute pas ce qu'il dit, on parle à un autre, on passe à diverses occupations, afin de l'esquiver. Il en est qui dans le danger se cachent dans la plaie du cœur de Jésus afin d'y demeurer en paix.

Aussi longtemps qu'une jeune fille dit non, dit Saint François de Sales, on ne peut pas la déclarer épouse, on ne peut pas dire qu'elle a fait alliance avec le péché. — Pourtant j'ai beau dire non, je crains, à cause que cette pensée importune s'arrête quelque temps dans mon esprit. — Vous craignez bien! quand une mouche en été bourdonne autour de vos oreilles, vous la chassez n'est-ce pas ? Si l'impertinente revient, vous la chassez de nouveau ; est-ce que, parce qu'elle s'arrête sur votre front, vous y prenez plaisir ? — Non ! — Votre crainte vient donc des scrupules, vous êtes un scrupuleux bel et bon. Eh bien ! finissez-en. Voici un puissant motif de consolation : cette crainte même que vous éprouvez est un indice plus que suffisant que vous ne consentez pas : car si la volonté redoute un mal, c'est bien signe qu'elle n'en veut pas : tranquillisez-vous donc et ne me répondez plus. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

3897. Il est nécessaire aussi dans la tentation de ne pas se relâcher de ses exercices spirituels. — C'est une pratique excellente que de profiter de la tentation pour faire avec énergie un acte de vertu contraire. — Le démon fait comme un habile homme de guerre qui examine les points faibles d'une place avant de l'emporter d'assaut. Fortifions donc les côtés faibles de notre âme, ou encore combattons ses sujétions comme les médecins font des maladies, si elles émanent du froid ils les combattent par des remèdes chauds, c'est-à-dire par les contraires. Si le démon nous tente de vanité, cherchons les emplois les plus bas.

3898. *Dum parvus est hostis interfice : nequitia elidatur in semine.*

Lorsque vous vous tenez près d'un feu pétillant en hiver et que des étincelles volent sur vos vêtements : que faites-vous alors? Dès que vous sentez l'odeur de brûlé, ou vous apercevez la moindre étincelle, vous vous empressez de l'éteindre avec la main. Ainsi devez-vous vous comporter dans un cas d'autant plus grave, que la vie de votre âme l'emporte davantage sur le vêtement du corps. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

Une étincelle non éteinte aussitôt peut amener un grand incendie.

3899. *Diabolus serpens est, lubricus, cujus si capiti, primae suggestioni non resistitur, totus in intima cordis, dum non sentitur illabitur.* (Isidorus.)

3900. Comme la chaste femme ne doit répondre un seul mot, ni regarder en face le vilain poursuivant qui lui propose quelque déshonnêteté ; mais le quittant tout court doit au même instant retourner son cœur du côté de son époux et rejurer la

fidélité qu'elle lui a promise, sans s'amuser à marchander; ainsi l'âme dévote se voyant assaillie de quelque tentation ne doit nullement s'amuser à disputer, ni répondre; mais tout simplement se retourner du côté de Jésus-Christ son époux, et lui protester derechef de sa fidélité, et de vouloir être à jamais uniquement toute sienne. (Saint François de Sales.)

3901. Il sera bon aussi, lorsque l'on sera seul, de faire sur son cœur le signe de la croix: ce mouvement extérieur chassera plus d'une fois la pensée qui nous agite. Saint Bernard rapporte que c'était la pratique habituelle d'une religieuse de son temps. Plusieurs années après sa mort on ouvrit sa tombe et l'on trouva intact le doigt dont elle se servait pour cet acte, tandisque le reste du corps était entièrement détruit. On raconte quelque chose de semblable du prieur d'un monastère de Saint Dominique. Lorsqu'on ouvrait son sépulcre, on trouva une croix imprimée sur la partie de la poitrine où il avait coutume d'en figurer le signe. Le pied de la croix était en pointe, mais les extrémités supérieures formaient trois fleurs de lis. Notre-Seigneur enseignait par ce prodige aux fidèles que cette âme sainte avait conservé la pureté et la chasteté, grâce à la vertu du signe de la croix, au moyen duquel elle s'efforçait de repousser les tentations. (B. L. de Grenade.)

3902. Celui qui ferme les fenêtres n'est pas incommodé par le vent; or, vous le savez, les yeux sont les fenêtres par où la mort entre dans nos âmes. Fermez donc les fenêtres. — Comment chasse-t-on un clou? par un autre clou. Et de même comment chasse-t-on une mauvaise pensée? par une bonne. O ! quel important conseil! (Saint Léonard de Port-Maurice.)

3903. La meule d'un moulin va toujours; mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous: si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu; si c'est du blé et du pur froment, on en aura la farine. Mettons donc dans notre mémoire tout ce qu'il y a de saintes et de pures images, et quelle que soit l'agitation de notre imagination, il ne nous reviendra, du moins ordinairement dans l'esprit, que la fine et pure substance des objets dont nous nous serons remplis. (Bossuet.)

3904. Rien de mieux que de faire connaître son état à son directeur. Quand les voleurs sont découverts, ils prennent la fuite.

— De même que quand il y a quelque serpent ou quelque couleuvre sous une pierre, on les fait fuir si on la lève; de même le démon qui est le père des ténèbres, et qui ne peut souffrir la lumière, s'enfuit sitôt qu'on l'expose au jour.

— Faisons comme les petits enfants qui quand on les moleste menacent de le dire à leur père.

3905. Si vous me demandez quels sont les moyens de vaincre les tentations, je vous répondrai: Le premier est la prière; le second est la prière; le troisième, la prière; . . . et si vous m'interrogiez mille fois, je répéterais toujours la même chose (Saint Liguori.)

3906. *Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me!* (Job. xvii, III.)

— *Quoties gravissima cernitur, urgere tentatio et tribulatio vehemens imminere: invoca custodem tuum, adjutorem tuum in opportunitatibus tuis. In tribulatione clama ad eum et dic, Domine, salva nos, perimus: non dormitat, neque dormit, etsi quando ad tempus dissimulet.* (Bern.)

O homo, ideo non vicisti, quia de tuo praesumpsisti. Qui praesumit de viribus suis, antequam pugnet, ipse prosternetur. (Aug.)

3907. Travaillons de toutes nos forces, non seulement à résister aux démons, mais encore à les attaquer; car celui qui résiste frappe, mais il est frappé: tandis que celui qui attaque, poursuit toujours l'ennemi en vainqueur. Celui qui triomphe du péché, triomphe du démon. (S. J. Climaque.)

Quoties resistis, toties coronaberis, dit saint Antoine. Chaque résistance vaut une couronne.

Nous lisons dans la vie de saint Antoine, qu'une nuit que les démons l'avaient tout brisé de coups, il leva les yeux en haut, et vit une lumière éclatante, qui perçant

le comble de sa cellule, en dissipa les ténèbres, chassa les démons, et lui ôta en un moment toute la douleur des coups qu'il avait reçus. Aussitôt s'adressant à Jésus-Christ: » Où étiez-vous, mon Sauveur, lui dit-il, pendant que vos ennemis me maltraitaient si cruellement? Pourquoi n'êtes-vous pas venu dès le commencement du combat pour les empêcher, et pour me délivrer de leurs mains? — Antoine, lui répondit alors une voix, j'ai été ici dès le commencement de votre combat, et j'en ai été spectateur; et parce que vous avez combattu avec courage, je continuerai toujours de vous assister et je rendrai votre nom célèbre par toute la terre. Ainsi dans les tentations nous pouvons nous assurer d'avoir Dieu et les anges pour témoins de notre résistance; et qui est celui qui ne s'encouragerait pas à bien faire devant de tels spectateurs?

3908. *Péroraison d'un sermon sur les tentations.* Figurez-vous que l'Eglise notre mère vous dit ce que la mère de saint Symphorien disait à son fils, quand il était entre les mains des bourreaux: *Nate, nate, aspice cœlum,* mon fils, mon fils, regardez le ciel: c'est le prix et le trophée de votre victoire. Vous ne combattez pas pour conquérir l'Arabie-Heureuse, les Iles-Fortunées, ni l'empire de tout le monde, mais le ciel: *aspice cœlum,* regardez le ciel; le Père éternel y est, il vous dit: *Certa bonum certamen, apprehende vitam æternam.* Si vous avez si souvent combattu ou dompté vos passions effrénées et vos appétits pour les grandeurs du monde, pour les biens de la terre, pour plaire aux hommes, le combat était rude, et la récompense fort petite: *Certa bonum certamen.*

Le combat le plus heureux, le plus glorieux et le plus avantageux, c'est de vous mortifier, de faire mourir en vous l'ambition, l'avarice, les désirs de la chair et l'esprit de vengeance, pour l'amour de moi: je suis toujours auprès de vous, je vois tous les assauts qui vous sont livrés, la résistance que vous y faites; je vois les ardeurs de votre cœur, la grandeur de votre courage, les victoires que vous remportez, et je n'en laisserai pas une sans de très grandes récompenses.

Aspice cœlum, regardez le ciel, le fils de Dieu y est; il vous dit: *Exemplum dedi vobis.* J'ai méprisé les honneurs, j'ai mené une vie cachée, une vie pauvre, une vie toute de pénitence et d'austérité; j'ai souffert d'être méprisé, calomnié et baffoué. J'ai pardonné de bon cœur, j'ai plaidé pour mes ennemis, excusé et diminué leurs fautes. *Non erubescat facere christianus quod fecit Christus;* n'ayez point de honte de marcher sur les pas de votre Maître et d'imiter votre Dieu. *Aspice cœlum,* regardez le ciel, le Saint-Esprit y est, il vous dit: Si vous entrez dans la lutte contre vos mauvaises inclinations, je serai votre force, je vous donnerai des plaisirs, des consolations et des délices spirituelles qui adouciront les amertumes de vos mortifications. *Aspice cœlum,* la Sainte Vierge y est, elle vous dit: Courage, je vous aiderai, je vous tendrai la main, je parlerai à mon fils pour vous, je vous prendrai sous ma protection. Regardez le ciel, saint Etienne et les autres Saints y sont, ils vous disent: Nous vous avons frayé le chemin, nous avons passé par les mêmes travaux et nous en savons les difficultés, elles ne sont pas si rudes qu'on se les imagine: nous étions hommes comme vous, fragiles comme vous, composés de chair et de sang comme vous, et nous les avons surmontées avec la grâce de Dieu. Regardez le ciel où les Anges sont aux écoutes, comme pour contempler vos combats, pour admirer votre constance et pour honorer vos victoires. Ils célébreront vos louanges, ils vous dresseront des trophées, ils vous conduiront en triomphe, ils vous recevront en leur compagnie, ils vous formeront une couronne de gloire, de splendeur et de félicité éternelle. *Amen.*

3909. **Autre sujet.** — On pourrait aussi ce même jour, à l'usage de ceux qui ne sont pas venus recevoir les cendres, parler de la mort. (N° 1794.)

3910. *Voici du reste des pensées abondantes sur ce sujet.*

PENSÉES ET TRAITS SÉRIEUX SUR LA MORT.

3911. Pour bien gouverner son navire, remarque saint Bonaventure, le nautonier se place à l'extrémité; ainsi l'homme qui veut bien régler sa vie, doit se figurer en

toute occasion, qu'il se trouve à son dernier moment. De là cette exhortation de saint Bernard : « Considérez le commencement, ou les péchés de votre jeunesse, et rougissez ; considérez le milieu, ou les péchés de votre âge mûr, et gémissez ; considérez la fin, c'est-à-dire les désordres de votre vie actuelle, et tremblez, et hâtez-vous d'y apporter remède. » (Saint Liguori.)

3912. O mort ! que tu es effrayante avec ton appareil lugubre. Oh ! quel joug dur et lamentable pèse sur les enfants d'Adam ! Embellissez-la, mes chers auditeurs, tant que vous voulez ; dissimulez la laideur de ses traits sous un fard trompeur, couronnez de fleurs son crâne nu, couvrez de pourpre sa lugubre pâleur ; la mort, hélas ! sera toujours ce qu'elle a été, hideuse et terrible. Saint Bernard l'entrevoyant de loin, recule d'effroi et s'écrie : « O bête cruelle ! ô amertume la plus amère ! ô puanteur et horreur des enfants d'Adam ! » *Oh bestia crudelis ! oh amaritudo amarissima ! oh fœdor et horror filiorum Adam !* L'apôtre saint Paul la voyant de près, alors qu'on le conduisait au supplice, pria Plautille, son disciple, de lui prêter son voile pour se couvrir les yeux, afin de ne pas trembler en voyant tomber sur lui le coup fatal ; c'est du moins ce que nous rapporte saint Antonin : *Petiit a Plautilla : Commoda mihi velum quo caput tuum tegis, unde oculos meos velem tempore decapitationis.* Et cependant, la mort était moins une peine pour lui qu'une récompense, puisqu'elle lui apportait avec sa faux une moisson de palmes et de couronnes. Et vous ne voulez pas que tremblant et désolé je m'écrie : O mort ! ô mort ! que tu es affreuse avec ton funèbre appareil ! Mais vous, vous m'étonnez, pécheurs : quelle extravagance et quelle témérité que la vôtre ! A tout instant la mort vous menace, vous êtes environnés des images de la mort, chaque pas que vous faites vous approche de la mort, à chaque moment vous entendez retentir à vos oreilles l'annonce funeste de quelque mort ; et malgré cela, vous craignez tout, excepté la mort, quelle extravagance encore une fois et quelle témérité que la vôtre ! J'en ai souvent recherché la cause, et je crois l'avoir enfin découverte. Savez-vous pourquoi vous ne craignez pas la mort ? C'est que vous ne l'invisagez jamais que d'une manière abstraite : lorsque vous voyez un mort, au lieu de vous représenter les terreurs qu'il a dû éprouver au moment du terrible passage, vous ne pensez qu'au splendide héritage qu'il a laissé hors de son cercueil. Quoi d'étonnant après cela, si la mort, au lieu de vous abattre, vous ranime au contraire ? Aussi que fait-on pour se préparer à ce redoutable moment ? Qui est-ce qui y pense ? Qui est-ce qui s'y prépare ? (Saint Léonard.)

3913. Si vous voyiez un condamné aller au supplice en badinant, en riant, en portant ça et là ses regards, en parlant de spectacles, de festins, de divertissements, qu'en penseriez-vous ? Mais vous, au moment même où je vous parle, n'allez-vous pas à la mort ? Or quelles sont vos préoccupations ? Regardez là au fond de ces tombeaux vos parents, vos amis, sur qui déjà les arrêts de la céleste justice ont été exécutés. Quelle n'est pas l'épouvante d'un condamné à la vue de ses complices, suspendus au gibet et déjà sans vie ! Contemplez donc ces morts dont chacun semble vous dire : *Hier à moi, et aujourd'hui à toi.* (Saint Liguori.)

3914. Les choses belles ou laides ne font aucune impression sur nous, quand nous les regardons de loin ; il faut qu'elles soient rapprochées pour nous émouvoir. La pensée de la mort, si nous la regardons comme devant arriver dans 20 ans ne nous frappe point, il faut nous la représenter comme présente.

3915. Saint Camille de Lellis allait souvent se pencher sur les tombeaux ; et là il se disait : « Si ces morts revenaient à la vie, que ne feraient-ils pas en vue de se sanctifier ! Et moi qui en ai le temps, que fais-je pour Dieu ? » (Saint Liguori.)

3916. Voici ce que saint Léonard de Port-Maurice rapporte de la sœur Marianne de Jésus, religieuse franciscaine, morte en odeur de sainteté : « Cette grande âme fut convertie à Dieu d'une singulière façon. Elle était jeune encore et vivait au milieu du monde, tout adonnée à la vanité, lorsqu'un jour lui apparut une personne qui lui ressemblait entièrement sous tous les rapports, portant les mêmes vêtements, la

me parure, et qui lui dit: « Te reconnais-tu? » — Mais quoi, vous me ressemblez
t à fait. — Bien mieux, reprit celle-là, je suis une autre toi-même: vois donc ce
tu es. Et en disant ces mots, elle tourna le dos et laissa apercevoir un affreux
elette, et rien de plus. A partir de ce moment et durant l'espace de quatre ans
sécutifs, Marianne n'aperçut plus que des os de mort; de toutes les personnes
c qui elle était en rapport, elle ne voyait que des ossements; les vêtements, la
u disparaissaient à ses yeux pour laisser le squelette à nu; elle ne reconnaissait
sonne qu'à la voix. Entrait-elle dans une église pleine de monde, cette église lui
aissait un tombeau; passait-elle sur les places publiques, ces places étaient pour
comme des cimetières. Si quelqu'un l'approchait, elle entendait le bruit des
ements s'entrechoquant; bien plus, elle ne voyait pas même son propre corps,
s seulement des os décharnés. Ce spectacle continuel de la mort opéra dans cette
ne un changement incroyable; elle vécut et mourut en réputation de sainteté par
ute l'Espagne. (Saint Léonard de Port-maurice.)

3917. Où allons-nous tous? Où allez-vous, jeune homme, où ambitieux, où vaniux, où avare? A vos honneurs, à vos richesses, à vos plaisirs? Vous voudriez y ter; mais y arriverez-vous? vous allez sûrement tous à la mort, et vous y aboutirez.

3918. Le monde est comme un théâtre: une génération passe et une génération rrive. Celui qui joue le rôle de roi n'emporte pas sa pourpre avec lui. Dis-moi, âteau, maison, combien de maîtres as-tu déjà eus? Dans chaque siècle, la terre hange d'habitants; les villes et les royaumes se remplissent continuellement de énérations nouvelles, succédant à celles qui passent à l'autre monde. A la fin de scène, celui qui a fait le rôle de roi, n'est plus roi; le maître de cette campagne, e ce palais, n'en est plus le maître. (Saint Liguori.)

3919. Selon la pensée de saint Cyprien, tous nous naissons la corde au cou, et haque heure de notre vie est un pas que nous faisons vers notre gibet, lequel era la maladie dont nous devons mourir. Un fou pourrait seul se flatter d'échapper la mort. Un pauvre peut espérer de devenir riche; un sujet, de devenir roi; mais ul peut jamais se promettre de ne pas mourir. (Saint Liguori.)

3920 *Certitude.* Le frère du grand serviteur de Dieu, Thomas-à-Kempis, se glorifiait d'avoir bâti une belle maison; mais un ami lui dit qu'il y voyait un grand éfaut. — Lequel? demanda-t-il. — Le défaut que j'y trouve, répondit le sage ami, est cette porte que vous y avez faite. — Quoi! répliqua-t-il, la porte est un défaut? Oui, répondit encore l'ami, car un jour, par cette porte, vous devrez sortir our toujours, et ainsi quitter votre maison et tout le reste. (Saint Liguori.)

3921. Le démon ne saurait vous tromper en vous persuadant que vous ne mourez jamais, comme il l'a fait avec Eve, qu'il séduisit par ces fallacieuses paroles: *Nequaquam morte moriemini.* (Gen. III. 4.) Mais de même qu'un peintre vous fait illusion en faisant paraître au lointain des objets qui sont près de vous, ainsi le démon vous trompe en vous faisant accroire que vous vivrez de longues années.

Un ange descend du ciel couronné de l'arc en ciel et revêtu d'un nuage éclatant, pose un pied sur la terre, et l'autre sur la mer, c'est-à-dire qu'il se place entre temps et l'éternité, et qu'il jure que désormais il n'y a plus de temps. Vous ous flattez, pécheurs, de bien faire plus tard, de vous confesser entièrement etc.: *Tempus non erit amplius.* Malheureux! combien ne donneriez-vous pas alors pour ne seule de ces heures que vous gaspillez si follement dans cette conversation, ans cette ville, dans ces lieux de plaisirs et de divertissements! Combien vous rait précieux alors un peu de temps pour faire une bonne confession générale, mettre ordre aux affaires si compliquées de votre conscience! et ce temps ne vous era pas accordé: *Tempus non erit amplius.* (Saint Léonard.)

3922. *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo.* Et où faut-il aller? dans l'Eternité! Qui est plus en sûreté que celui qui est assis? et cependant Héli tomba u siège où il était assis et mourut. (Saint Augustin.)

« Y eut-il jamais, disait saint Ignace à saint François Xavier, lorsqu'il travaillait à l'attirer au service de Dieu, y eut-il jamais un roi qui emporta dans l'autre monde un fil de pourpre pour marque de sa dignité? Jamais un riche en mourant prit-il avec lui une pièce de monnaie ou un serviteur pour sa commodité. » Les biens de ce monde sont *velut somnium surgentium*. Dans le sommeil nous voyons quelquefois de beaux rêves, de fortunes d'avenir, de bonheur, au réveil tout s'évanouit. Ainsi les biens de ce monde nous apparaissent grands, ils nous amusent un instant et au réveil de l'éternité ils disparaissent pour toujours.

Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur. Voyez-vous là-bas ce ruisseau qui court se jeter dans la mer? comme ses eaux s'écoulent sans cesse et ne retournent jamais en arrière, ainsi, mon frère, passent vos jours raccourcissant de plus en plus la distance qui vous sépare de la mort; ainsi passent plaisirs, divertissements, fêtes, louanges, applaudissements, et que reste-t-il ? Un tombeau, répond Job, et rien de plus. (Job. xvii, 10.) *Solum mihi superest sepulcrum.* (Saint Liguori.)

3923. Vous possédez une terre : mais ou vos pères vous l'ont laissée, ou vous l'avez acquise. Comptez combien de gens l'ont possédée avant vous ; entrez ensuite dans l'avenir, et songez à ceux qui jouiront de ce même bien. Quel est celui qui osera s'en prétendre le propriétaire, soit de ceux qui l'ont été, soit de ceux qui le sont, et le seront. Certes s'ils pouvaient se produire tous à la fois sous vos regards, vous en verriez un grand nombre. Imaginez-vous encore que vous êtes en voyage et que dans votre chemin vous rencontrez un arbre dont les rameaux épais vous invitent à chercher sous leur ombrage un abri contre les chaleurs de l'été. Après y avoir pris quelque repos vous quittez l'ombre hospitalière, et vous cédez la place à un autre voyageur, à un inconnu, étranger comme vous, qui viendra à son tour s'arrêter un moment sous ce même feuillage, se désaltérer à la même source où vous étiez venu étancher votre soif, et qui ne sera pas le dernier, d'autres et d'autres encore viendront et passeront. Dans un même jour cet arbre aura servi de retraite à une douzaine de passagers dont pas un n'eut le droit de s'en prétendre le possesseur. Voilà l'image des biens et des richesses de ce monde : plusieurs en jouissent, mais pour un temps. C'est pourquoi je ne puis assez m'étonner quand j'entends dire : mon champ, ma maison etc.... Ce que vous avez eu en propre, c'est votre indigence et votre nudité ; tout le reste n'est que d'emprunt; vous n'en avez l'usage que pour un temps. Cette couronne, cet office, cette robe de magistrat ne sont que des marques de théâtre que vous portez pour le rôle qui vous est donné à jouer sur la scène de cette vie et que vous transmettez comme vous les avez reçus. Et de même que la bière et le drap mortuaire servent à plusieurs cadavres, ainsi toutes ces brillantes décorations passeront par divers personnages et ne resteront à personne. (Saint Astère arch. d'Amasée.)

3924. L'avare ressent de la peine en donnant un sou pour aumône, ou un franc pour une messe, ou en essuyant un léger dommage. S'il vient à perdre un procès, il n'en dort plus de chagrin ; si on lui apportait la nouvelle qu'il va perdre une propriété, une maison, il n'aurait plus de repos ni jour ni nuit. Vous perdrez à la mort, non pas une maison, une propriété, une petite somme d'argent, mais tout ce que vous avez. Entendez-le bien, mon pauvre pécheur, présentement vous dormez, et vous dormez profondément entre les bras de la volupté; mais arrivé à ce moment suprême, la mort vous secouera, vous réveillera, et vous fera voir clairement que ces amours, ces jeux, ces bals, ces réunions, ces intérêts, ces gains, ces points d'honneur, et tous ces embarras de votre vie si mal dépensée, n'ont été qu'une vive imagination, un fantôme, une pensée, un songe, oui, un songe. Et pour un songe, faut-il risquer son éternité? Je vous le demande, pour un songe, faut-il sacrifier une éternité bienheureuse? Quel déplorable aveuglement! (Saint Léonard.)

3925. L'erreur commune des mondains pendant leur vie, c'est que les choses de la terre leur semblent grandes, tandis que celles du ciel leur semblent petites et in-

certaines, comme des choses qu'on voit de loin ; les tribulations leur paraissent insupportables ; les péchés graves sont à leurs yeux comme des choses qui n'ont pas beaucoup d'importance. Ces malheureux se trouvent comme enfermés dans un lieu rempli de fumée, où ils ne peuvent discerner les objets. Mais à l'heure de la mort, ces ténèbres se dissipent, et l'âme voit les choses comme elles sont : tout ce qui est temporel, se laisse voir tel qu'il est, vanité, mensonge, illusion ; et ce qui est éternel se montre grand, comme il est en effet. Ah ! que le jugement, l'enfer, l'éternité, dont on fait peu de compte dans la vie, paraîtront de grandes choses au moment de la mort. (Saint Liguori.)

3926. Saint Bonaventure remarque que le jeune taureau ne sent pas qu'il est lié tant qu'il reste en repos ; mais qu'il s'en aperçoit quand il voudrait courir. *Peccator non sentit vinculum peccati dum perpetrat, sed tunc vincula sentit cum anima infelix a corpore recedit.*

3927. Comme ce malheureux dépeint par le prophète Amos (Amos. v. 19.), lequel, en voulant fuir de devant un lion rencontre un ours, et étant entré dans une maison pour éviter l'ours, met la main sur un serpent qui le mord, lorsque vous serez en face de la mort, vous chercherez à ne point penser aux désordres de votre jeunesse, et voilà que les iniquités de la vieillesse vous reviendront à l'esprit, vous vous efforcerez de les écarter, et les péchés de l'âge mûr et de l'enfance se présenteront en foule et les péchés seront comme des chiens enragés qui mordent tous ceux qui les approchent, ce sont comme ces vipères qui vous mordront au cœur et vous feront éprouver les tortures d'un enfer anticipé. La vue de vos iniquités vous fera frémir d'horreur. — Vous voudriez les déposer en sortant de ce monde ; mais vous serez contraint de les emporter avec vous. (Saint Léonard.)

3928. Tout se tourne en peine au moribond : ses frères, ses parents, ses amis.

Figurez-vous un voyageur, qui a cheminé pendant plusieurs jours, et reconnaît enfin, à l'approche de la nuit, qu'il s'est trompé de route, et qui pis est, se trouve au milieu d'une sombre forêt, exposé à mille dangers, sans espoir ni apparence de pouvoir rebrousser chemin ; tel est le pécheur ; il est fatigué, épuisé pendant sa vie, mais en suivant une voie qui n'aboutit point à la vie éternelle et il s'aperçoit au moment de la mort qu'il s'est trompé. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

3929. Ce n'est pas par un seul démon que le mourant est tenté. *Replebuntur domus eorum draconibus.* (Isaie. xiii. 21.) L'un lui dit : Ne crains pas, tu guériras. — L'autre : Quoi durant tant d'années, tu as été sourd à la voix de Dieu ; et maintenant il voudrait te faire miséricorde ? — Un autre : Comment à cette heure, pourras-tu remédier aux dommages que tu as causés à tel et tel, dans leur bien, dans leur réputation ? — Un autre : Ne vois-tu pas que tes confessions ont été nulles, sans vraie douleur, sans propos ? comment pourrais-tu maintenant les réparer ? (Saint Liguori.)

3930. *Non potest male mori, qui bene vixerit, et vix bene moritur, qui male vixit.* (S. Aug.)

Percutitur hac animadversione peccator, ut moriendo obliviscatur qui sui vivens oblitus est Dei. (Césaire.)

3931. *Justa pœna est ut, qui recte facere cum posset noluit, amittat posse, cum velit.* Ainsi parle saint Augustin. Mais direz-vous peut-être, qui sait ? il se peut encore qu'en ce moment là, je me convertisse et je me sauve. — Quoi vous jetteriez-vous dans un puits, en disant : Qui sait ? il se peut que tout en m'y jetant, j'aie la vie sauve et ne périsse point ? — Mon Dieu ! qu'est ceci ? Le péché aveugle donc l'esprit au point qu'on en perd la raison ? Quand il s'agit du corps, les hommes parlent en sages, et quand il s'agit de l'âme, ils parlent en fous. (Saint Liguori.)

3932. Au lieu de dire un tel est mort, vous avez coutume vous autres de dire : un tel est allé en paradis ; comme si pour aller en paradis il n'y avait autre chose à faire que de fermer les yeux et rendre l'âme. Oh ! non, non, il n'en est pas ainsi ; telle vie, telle mort. — Ne vous faites pas illusion au point de croire que pour se sauver il suffise de mourir un crucifix à la main, après avoir reçu les sacrements à

la hâte, et tout hors de soi. S'il en était ainsi les Saints n'auraient pas fait une si longue préparation, et l'Evangile ne nous recommanderait pas tant de nous tenir toujours prêts. Ah! il est bien dangereux de ne vouloir commencer à vivre chrétiennement que quand il faudra cesser de vivre. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

3933. Ne vous fiez ni à l'âge, ni à la santé, vous dit saint Augustin: *Non sanitati non ætati credendum est.* Ce ne sont pas seulement des vieillards décrépits qui meurent. Bien des fruits tombent de l'arbre avant la maturité. Sénèque observe que les jeunes gens ont la mort avec la faux levée prête à frapper à chaque instant, derrière le dos, tandis que les vieillards l'ont devant les yeux: *Juvenes mortem hanc a tergo, senes ante oculos.* Et saint Thomas fait la remarque qu'il meurt plus de jeunes que de vieux, *Plures moriuntur ante senectutem, quàm senes.*

Omnis caro fœnum (Is. 40. 6): La vie de l'homme est comparée à l'herbe qui, posée au soleil, se dessèche, à la gelée, brûle, et dans l'eau se pourrit. L'homme la foule aux pieds, les bestiaux la mangent, le vent l'abat, le temps la consume. La vie humaine est plus fragile que le verre qui, étant conservé, ne se brise pas. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

3934. *Quæ est vita nostra? vapor ad modicum parens.* (JAC. IV 15.) Parfois les vapeurs qui s'élèvent du sein de la terre s'illuminent des feux du soleil, et forment un beau coup d'œil; mais ce spectacle combien dure-t-il? Au moindre souffle du vent tout disparaît. Voyez ce grand du monde, aujourd'hui courtisé, craint et presque adoré; demain qu'il sera mort, il sera méprisé, maudit, foulé aux pieds. (SAINT LIGUORI.)

— *Latet ultimus dies ut observentur omnes dies.* (AUG.)

3935. *Quidam tunc suscipiunt vivere, cum desinenda est, immo quidam ante desierunt vivere quam inciperent.* (SÉNÈQUE.)

3936. L'empereur Celse était à peine arrivé depuis sept jours au rang suprême quand il fut assassiné; ainsi finit la pièce pour l'empereur Celse. Ladislas, roi de Bohême, âge de dix-huit ans et fiancé à une princesse de France faisait les préparatifs de fêtes, en attendant son arrivée, lorsque pris un matin d'un mal subit, il meurt. On se hâte d'expédier des courriers à la royale fiancée, pour lui dire de retourner sur ses pas; car pour Ladislas la pièce était finie. (SAINT LIGUORI.)

3937. Il y a des lieux spéciaux affectés aux affaires du monde: c'est au tribunal que s'agitent les procès, les différents, et que s'administre la justice; c'est sur les places publiques et les marchés que s'effectuent ordinairement les contrats; c'est à l'église que se fait le service divin, et au théâtre qu'on joue la comédie; mais pour le passage de ce monde à l'autre il n'y a pas de lieu fixe et déterminé. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

Figurez vous que votre âme est conduite sur le bord de la tombe pour voir votre corps déjà rongé par les vers et tombant en décomposition. Que dirait la malheureuse en le voyant réduit à un état si hideux, et en se rappelant tant de péchés commis par amour pour lui? — Pour lui, elle a repoussé la grâce; pour lui, elle a méprisé l'amitié de Dieu; pour lui elle a perdu tant d'âmes qu'elle a entraînées au péché. Quelle horreur ne concevrait-elle pas alors d'une pareille indignité! Comme elle désirerait de pouvoir animer de nouveau ces membres décharnés afin de les affliger par la mortification, de les mâter par la pénitence. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

Operimentum tuum erunt vermes. (Is. XIV. 11.)
Gravius olent divitum corpora. (S. AMB.)

3938. Les méchants disent: *Mangeons et buvons, nous mourrons demain.* Que dites-vous? Recommencez. Mangeons et buvons, continuez: qu'ajoutez-vous ensuite? — Nous mourrons demain. — Vous m'effrayez, vous ne me séduisez pas. Ce que vous ajoutez, me glace d'épouvante, et m'empêche de vous écouter. Quoi! vous dites: Nous mourrons demain, et à cause de cela, vous concluez: Mangeons et buvons. Ecoutez-moi plutôt. Ecoutez ce que je vous dis: jeûnons et prions, nous mourrons demain. (AUG.)

3939. *Emendemus in melius quæ ignoranter peccavimus ne subito præoccupati die mortis, quæramus spatium pœnitentiæ, et invenire non possumus.* (Missale Rom.) Le moment de la mort n'est pas propre à se préparer à bien mourir. *Venit nox, quando nemo potest operari,* disait N.-S. A l'arrivée de la mort, il fait nuit; on n'y voit plus; souvent on ne peut plus rien faire. Ce qui est fait est fait.

Lorsqu'on souffre d'une forte migraine, tellement qu'on a dû passer deux ou trois nuits sans dormir, on ne saurait même dicter une simple lettre de cérémonie; comment donc, au moment de la mort, réparer une conscience en désordre depuis trente ou quarante années, quand, dans les douleurs de la maladie, on entend peu, on comprend peu, et on ne voit qu'un amas confus de choses qui toutes épouvantent et troublent l'esprit. (Saint Liguori.)

Qu'il est à craindre que les regrets de la dernière heure ne soient inspirés par la crainte de la mort plutôt que par le repentir des fautes commises. C'est la pensée de saint Augustin qui ajoute: *Non peccare metuit sed ardere.*

3940. Si un médecin, qui n'est qu'un homme qui peut se tromper, et qui se trompe si souvent, dit à un malade que sa maladie est dangereuse, qu'il y va de sa vie, il le croit et pense aussitôt à sa conscience, il se prépare à ce grand passage et met ordre à ses affaires; et Notre-Seigneur qui ne peut être trompé puisqu'il est la sagesse, qui ne peut tromper puisqu'il est la bonté, nous dit de prendre garde à nous, qu'il viendra quand nous n'y penserons pas, et plus tôt que nous ne l'attendrons: nous ne le croyons pas ou nous en doutons; et nous le faisons bien paraître, puisque nous ne nous donnons pas plus de mouvement que si nous doutions, ou que nous n'eussions aucune assurance de la vérité de ses paroles, que nous devrions cependant croire sans examen, quand il n'y aurait pas d'autres raisons pour les croire que l'amour qu'il nous porte et dont il nous a donné de si touchantes preuves en se faisant homme pour nous, et homme de douleurs, jusqu'à répandre tout son sang et mourir au milieu de tourments incroyables et des infamies du gibet. C'est ce grand et parfait amour qui le porte à nous avertir du danger où nous sommes; et, en effet, si vous voyiez votre ami sur le bord d'un précipice dont il ne s'aperçevrait pas, ne lui crieriez-vous pas de prendre garde à lui? Ne feriez-vous pas tout ce qui est en votre pouvoir pour l'arracher à ce malheur? Et votre ami, étant averti par vous, ne devrait-il pas se rendre à ce que vous lui diriez? Sans doute. Et bien! ne devons-nous pas avoir au moins la même déférence pour les avertissements que Notre-Seigneur nous donne et que l'amour infini qu'il a pour nous arrache de son cœur et de sa bouche, d'autant plus qu'il ne s'agit pas d'un précipice où notre corps seulement serait brisé et mis en pièces, ni de la perte de l'honneur ou des biens de cette vie, quoique les hommes fassent tous leurs efforts pour échapper à ces malheurs; mais il s'agit d'un précipice où l'âme et le corps seraient perdus; il s'agit de la perte de Dieu, de notre béatitude et d'un malheur infini.

3941. Le médecin encourage le malade, et lui dit que ce n'est rien. Ah! que ne se trouvera-t-il là un ange parlant ainsi de la part de Dieu: Quoi! docteur, vous dites que ce n'est rien! Il est cependant vrai que la trompette de la justice divine, par le commencement de cette maladie, a déjà donné le signal de la mort de cet homme; déjà pour lui est arrivé le temps de la vengeance de Dieu. (Saint Liguori.)

Si times mortem, dit saint Augustin, *ama vitam: Vita tua Deus est; vita tua Christus est, vita tua Spiritus Sanctus est.*

TRAITS ET PENSÉES SUR LA MORT, ET SUR CELLE DU JUSTE EN PARTICULIER.

3942. On demandait un jour à Antisthène quelle était la meilleure fortune qui pût échoir en ce monde à un homme: Une bonne mort, telle fut sa réponse, Antisthène était païen. Que dira donc un chrétien, qui sait, par la foi, que de ce moment dépend l'éternité? (Saint Liguori.)

3943. *Quid est diu vivere, nisi diu torqueri.* (Saint Augustin.)
Ut mors remedium esse videatur non pœna. (Saint Ambroise.)
Cur ergo tantopere vitam istam desideramus, in qua quanto amplius vivimus tanto plus peccamus ; quanto est vita longior, tanto culpa numerosior. (Bern.)

3944. *O mors desiderabilis, malorum finis, laboris clausula, quietis principium,* dit saint Augustin. Ce saint docteur dans sa dernière maladie se rappelant le mot d'un ancien : *Non erit magnus magnum putans quod cadunt ligna et lapides, et moriuntur mortales.*

3945. Avec quel empressement on quitte une maison qui menace ruine ; on sort d'une prison pour habiter un palais. *Educ de custodia animam meam.* Le martyr saint Pione descendant au lieu de son supplice, ceux qui le conduisaient lui demandèrent comment il pouvait aller si gaiement à la mort. « Folle est votre erreur ! répliqua le saint ; ce n'est pas à la mort, mais à la vie que je vais. » C'est encore par la même considération que la mère du jeune Symphorien l'encouragea lorsqu'on s'apprêtait à le martyriser : « Mon enfant, lui dit-elle, songe que l'on ne t'ôte pas la vie, mais qu'on la change en une vie meilleure. » (Saint Liguori.)

3946. La brebis se tait, quand on l'égorge, c'est l'image des justes. Le pourceau pousse des cris déchirants, c'est l'image des pécheurs.
Triplex congratulatio est hominis, ab omni peccato et labore et periculo liberati, dit saint Bernard. La mort du juste le délivre :
1. de tout péché ; 2. de toute peine ; 3. de tout péril.

3947. Nous sommes des enfants qui avons peur d'un masque et bravons le danger réel. La mort n'est que le masque, un fantôme méprisable ; le danger réel, c'est le péché. Car, enfin qu'est-ce que mourir ? C'est quitter un vêtement dont la mort ne nous dépouille que pour le remplacer par un autre plus éclatant. Qu'est-ce que mourir ? c'est se mettre en voyage, c'est faire un plus long somme que de coutume. Vous avez peur de la mort ? Ayez donc peur aussi de dormir, peur de manger et de boire ; car l'un n'est pas moins naturel que l'autre. Ne vous affligez pas de ce qui n'est qu'une loi de la nature ; affligez-vous plutôt de ce qui est une dépravation de la volonté ; et si vous pleurez, que ce soit sur ceux qui pèchent et non sur ceux qui meurent.

De même que le laboureur voyant se dissoudre et mourir le grain qu'il a confié à la terre, ne s'attriste pas, mais en conçoit l'espérance que cette apparente mort sera pour ce blé qui semble s'anéantir, le germe d'une vie nouvelle et le principe d'une récolte plus abondante ; de même le juste qui compte des bonnes actions et a droit au royaume qu'il espère, loin de s'affliger en présence de la mort, s'en réjouit par l'assurance où il est qu'elle n'est que le passage à une vie meilleure, le terme de sa carrière, d'où il s'élance vers la couronne. (Saint Chrysostome.)

Jésus-Christ à voulu goûter la mort, comme le médecin généreux qui, sans avoir besoin pour lui même du breuvage amer qu'il apporte à son malade dans la vue de le guérir, commence par en goûter le premier, afin de lui inspirer de la confiance, en combattant ses répugnances par son propre exemple. (Chrysostome.)

3948. Il faut mourir, notre vie doit finir avec notre dernière maladie, et nous ignorons qu'elle sera pour nous la dernière ; il faut donc que, dans toutes les maladies, nous nous préparions à recevoir la mort que Dieu nous destine. — Mais, dira un malade, j'ai commis beaucoup de péchés, et je n'ai point fait pénitence ; je voudrais vivre encore, non pour jouir de la vie, mais pour satisfaire à la justice de Dieu avant de mourir. — Mon frère, dites-moi, comment savez-vous qu'en continuant de vivre vous ferez pénitence, et ne ferez point encore pis qu'auparavant ? Maintenant vous pouvez avoir la confiance que Dieu vous a pardonné ; quelle plus belle pénitence y a-t-il que d'accepter la mort avec résignation, si Dieu veut que vous mouriez ? Saint Louis de Gonzague, qui mourut à l'âge de vingt-trois ans, s'estimant heureux d'échapper ainsi aux dangers de ce monde : « A présent, disait-il, j'ai quelque probabilité d'être en grâce avec Dieu ; et ne sachant ce qui peut m'arriver dans la suite,

je mourrai volontiers, s'il plaît au Seigneur de m'appeler à l'autre vie.» Le vénérable Jean d'Avila était d'avis que, lorsqu'on se trouve dans une bonne disposition, quoique médiocre, on doit désirer la mort, pour sortir du péril que l'on court ici-bas de tomber dans le péché et de perdre la grâce de Dieu. Ajoutons que, vu notre fragilité naturelle, nous ne pouvons vivre en ce monde sans commettre au moins des péchés véniels; et comme la mort nous met hors d'état d'offenser Dieu, cette seule raison doit suffire pour nous la faire embrasser avec joie. Enfin, si nous aimons véritablement Dieu, nous devons désirer ardemment de le voir et de l'aimer de toutes nos forces dans le ciel, ce qu'on ne peut faire parfaitement sur la terre; mais, si la mort ne nous en ouvre la porte, nous ne pouvons entrer dans cette heureuse patrie d'amour. C'est pourquoi saint Augustin s'écriait: *Eia, Domine, moriar ut te videam*: Seigneur, faites-moi mourir, car il n'y a que la mort qui puisse me procurer le bonheur de vous voir face à face et de vous aimer à jamais en paradis. (Saint Liguori.)

3949. Saint Ambroise dit, dans l'oraison funèbre de l'empereur Théodose: L'âme de ce grand et pieux monarque montant au ciel répondit aux anges et aux archanges qui venaient à sa rencontre, et qui lui demandaient: Qu'avez-vous fait sur la terre? Quelle action avez-vous faite pendant votre vie? J'ai aimé. Il ne pouvait rien dire de plus, ajoute le saint docteur, il ne pouvait donner une meilleure raison pour être reçu dans le ciel où règne l'amour. Nous pouvons dire de même, que celui qui peut au sortir de ce monde, rendre ce témoignage de lui-même avec vérité et dire: J'ai aimé Notre-Seigneur, je lui ai consacré toutes mes affections, et j'ai une très grande assurance de ne quitter cette vie que pour entrer dans la gloire, est assuré de son salut.

Cette assurance vient non seulement de ce que la charité, qui est la reine des vertus, nous lie plus étroitement à Jésus-Christ, et nous acquiert de plus grands droits à l'héritage céleste que les autres vertus, mais principalement de la bonté, de la miséricorde et de la félicité de Notre-Seigneur, qui est bien éloigné d'abandonner à la mort une personne qui l'a aimé pendant sa vie. Eh quoi! Un homme ne le ferait pas! Car pour peu qu'il comprenne les devoirs de l'amitié, il ne manquera pas de voler au secours de son ami, s'il le voit dans la nécessité, surtout dans les occasions importantes où il va de son honneur et de sa vie. Comment donc Notre-Seigneur, qui est le modèle des amis, le seul ami véritable, qui nous a donné de si fortes preuves de son affection qu'il a daigné mourir pour nous sur une croix, oublierait-il celui qui l'a aimé et servi de bon cœur, dans le redoutable combat de la mort, où il a plus besoin de secours que jamais et où il s'agit de toute son éternité.

3950. On demandait à saint Fructueux, archevêque de Braga, à la fin de sa vie s'il craignait la mort. «Non, répondit-il. Bien que je ne sois qu'un misérable pécheur, je regarde la mort comme une passage qui mène à Dieu.» (L'abbé Daras.)

3951. Chaque fois que sainte Thérèse entendait sonner l'horloge, elle remerciait le Seigneur de lui avoir fait passer sans chute une heure de combat et de péril. Aussi fut-ce avec une joie extrême qu'elle vit arriver avec la mort, la fin de ses luttes et le moment d'aller jouir de la vue de son Dieu. (Saint Liguori.)

3952. Dernières paroles de saint Ambroise: Nec timeo mori quia Dominum bonum habemus; et de Mgr. de Quélon, archevêque de Paris: Je vais être jugé par celui que j'ai beaucoup aimé.

3953. Saint Charles Borromée, ayant vu dans ses appartements un tableau représentant la mort sous la forme d'un squelette avec une faux à la main, manda le peintre, et lui ordonna de remplacer cette faux par une clé d'or, parce que c'est la mort qui nous ouvre le paradis. Si une reine se trouvait enfermée dans une obscure prison, qu'elle serait sa joie d'entendre qu'on ouvre les portes pour la conduire de cette prison au palais royal! Tel est le bonheur que désirait David, quand il priait Dieu de délivrer son âme de sa prison. De même le saint vieillard Siméon ayant dans ses bras l'Enfant Jésus, ne lui demanda d'autre grâce que de mourir

pour être délivré des chaînes de la vie présente : « Maintenant, Seigneur, disait-il vous laisserez aller votre serviteur. » (Saint Liguori.)

3954. Le cardinal Fisher allant mourir pour la foi, condamné par Henri VIII, se revêtit de ses meilleurs habits en disant qu'il allait aux noces. Lorsqu'ensuite il aperçut l'instrument du supplice, il jeta son bâton, et s'écria : « Allez, mes pieds, marchez vite ; nous ne sommes plus loin du paradis. *Ite, pedes, parum a paradso distamus.* Avant de mourir, il entonna le *Te Deum*, pour remercier Dieu de la grâce qu'il lui faisait de mourir pour la foi ; et ainsi, tout plein de joie, il posa sa tête sous la hâche. — Saint François d'Assise chantant en mourant, le Père Elie lui dit : « Mon père, à la mort on doit pleurer, et non chanter. — Mais moi, répondit le saint, je ne puis m'abstenir de chanter, en voyant que dans peu je vais jouir de Dieu. » (Saint Liguori.)

3955. Un Evêque était étonné de la joie que manifestait une malade à laquelle il administrait les derniers sacrements, lui en demanda la raison, et elle lui répondit : « Si une princesse était retenue en prison, sachant qu'elle ne peut entrer dans son royaume tant que sa prison n'est pas détruite, ne se réjouirait-elle pas d'en voir tomber les murs ? De même en me voyant près de sortir de cette prison de mon corps, je m'en réjouis et je ris. » (Saint Liguori.)

Du Jeûne.

3956. **Autre sujet.** — On peut enfin traiter du jeûne comme il suit :

Exorde d'après Massillon. Faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés, rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les Chrétiens ; rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps, du zèle et de la sainte austérité de nos pères ; inspirer par tous ces dehors lugubres, des sentiments de componction aux pécheurs, ranimer la foi et la piété des justes, et nous préparer tous à la joie et à la grâce de la résurrection.

Telles sont les vues que l'Eglise se propose dans l'institution de la loi du jeûne ; telle est la fin du précepte ; telles sont les grâces attachées, dans le dessein de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence ; à des âmes faibles qui verront les occasions de péché s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut ; à des justes, dont la ferveur se ralentissant sans cesse, doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre, enfin à tous les fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Eglise vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grâce.

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux ; et il faut que l'Eglise nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : *Nolite fieri tristes.* Insensés ! dit saint Ambroise. Nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence ; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire ? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux ; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grâce va se servir pour délivrer du péché tant d'âmes criminelles, qu'il tremble de voir tous ces dehors consolants de pénitence, et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, M. F., dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans des sentiments d'une sainte allégresse ; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes ; *Ungite caput vestrum : nemo tristis coronatur, nemo mœstus triumphat.*

3957. *Autre exorde. Convertimini ad me in jejunio et in fletu et in planctu.* C'est par les œuvres saintes que nous nous tournons vers Dieu, que nous le cherchons, que nous méritons de le posséder un jour. Or il y a trois sortes

d'œuvres saintes, qui comprennent tout ce que nous pouvons faire de bien ici-bas pour satisfaire à Dieu. L'aumône par laquelle nous offrons, en vue de Dieu, nos biens extérieurs au prochain ou à de saints usages ; le jeûne, par lequel nous affligeons notre corps, en faisons une hostie vivante à la gloire de Dieu, et la prière par laquelle nous élevons vers Dieu notre cœur.

Dans ce saint temps de carême, sans négliger les autres sortes de bonnes œuvres, en les multipliant même, nous avons à faire pénitence par le jeûne, si nous n'en sommes pas légitimement dispensés.

Etudions donc ensemble : I, la nécessité du jeûne ; II, ses avantages ; III, la manière dont nous devons l'observer.

3958. I. *Nécessité* du jeûne. 1° Obligation de droit ecclésiastique. (V. n° 3963.) Une loi de l'Eglise oblige sous peine de péché grave à jeûner tous les jours, les dimanches exceptés, depuis le mercredi des cendres inclusivement jusqu'à Pâques, ainsi que le mercredi, vendredi, samedi des quatre-temps, qui tombent après le troisième dimanche de l'Avent, après le premier dimanche de Carême, après la Pentecôte, et la semaine qui suit la fête de de l'Exaltation de la Sainte Croix. On doit encore jeûner aux vigiles de Noël, de la Pentecôte, de la fête de saint Pierre et de saint Paul (et le jeûne qui précède cette fête doit avoir lieu le samedi, si la fête est renvoyée au dimanche suivant), aux vigiles de l'Assomption et à la Toussaint. Il n'y a pas d'autres vigiles dans lesquelles le jeûne soit obligatoire en France ; mais d'après le droit commun, à moins que les concordats n'aient enlevé cette obligation, on doit aussi jeûner la vigile de la fête de saint Jean-Baptiste et aux vigiles des fêtes principales de chacun des Apôtres, excepté celle de saint Jean l'Evangéliste et celle de saint Philippe et de saint Jacques. La veille de la consécration d'une église, il n'y a que ceux qui demandent cette consécration, et l'Evêque consécrateur lui-même, qui soient tenus au jeûne. L'obligation du jeûne atteint tous les fidèles, qui ont, avec l'usage de la raison, vingt et un ans accomplis. Ceux qui ont moins de vingt et un ans, en sont exempts, lors même qu'ils seraient robustes. La coutume en dispense ceux qui ont soixante ans commencés ; et même, d'après plusieurs auteurs, les femmes qui ont cinquante ans. Il est toutefois des raisons qui nous exemptent de ce devoir. 1) L'impossibilité : ne peuvent jeûner, ni les malades, ni ceux qui ont une santé faible, ni les femmes nourrices, ni les pauvres qui n'ont pour nourriture que du pain et des légumes. Ceux qui pourraient jeûner à la rigueur, mais qui subiraient en le faisant un inconvénient grave, par exemple : une jeune fille, une femme qui risqueraient par là de provoquer de graves colères ; les agriculteurs, les ouvriers qui ont de lourds travaux à supporter, sont exempts du jeûne, et cela lors même qu'ils interrompraient pendant quelque temps leur travail. Ceux qui veillent ou gardent les malades sont aussi excusables, s'ils ne peuvent facilement jeûner. 2) Ceux qui ne savent pas s'ils ont ou non des raisons suffisantes pour ne pas jeûner, peuvent demander la dispense de cette obligation à leur curé ou à leur évêque.

2° Mais il ne faut pas oublier que de droit naturel, comme l'enseigne saint Thomas, l'homme est tenu à faire pénitence, et même à jeûner autant que cela est nécessaire pour expier ses fautes, s'en préserver et élever son intelligence vers les choses spirituelles. L'Eglise qui craignait que ses enfants n'en fissent rien, s'ils restaient livrés à leur négligence, leur a fixé le jeûne

à des époques régulières, afin de leur procurer les avantages salutaires de cette pratique.

3959. II. *Avantages du jeûne.* 1° *Généraux.* Par le jeûne, des peuples entiers ont été affranchis des plus grands fléaux. A la prédication de Jonas, les Ninivites font jeûner les enfants, les vieillards, le peuple et le roi même, les hommes et les animaux ; et Dieu se laisse fléchir. Les Philistins menaçaient le peuple de Dieu qu'ils avaient déjà vaincu, alors *convenerunt omnis Israel in Maspha et jejunaverunt atque dixerunt ibi : Peccavimus Domino ;* et les Philistins subissent une défaite si humiliante qu'ils n'osent plus franchir les frontières du royaume d'Israël.

Quand l'armée d'Holopherne menaçait Béthulie, les habitants de la ville avec leurs femmes s'humilièrent dans le jeûne et la prière. Et c'est Judith, qui elle-même jeûnait tous les jours de sa vie, qui fut l'instrument de Dieu pour la ruine d'Holopherne ; aussi le jeûne et la prière étaient-ils les grandes ressources du peuple de Dieu dans les calamités. Hélas ! aujourd'hui nous ne savons plus en user ; aussi tous les maux fondent-ils sur nous.

3960. 2° *Particuliers : Bona est ratio cum jejunio et eleemosyma magis quam thesauros auri recondere,* disait Tobie. 1) Pratiqué avec charité, le jeûne nous mérite un degré de grâce et de gloire. 2) Il est une œuvre satisfactoire pour nos fautes passées. 3) Le jeûne triomphe du démon. C'est par trois jours de jeûne que Sara se délivra des assauts de cet esprit malin, qui lui avait fait périr successivement sept maris. Et Notre-Seigneur a dit qu'il est certains démons qui ne sont chassés que par la prière et le jeûne. En affaiblissant le corps il rend l'esprit plus dégagé de la matière, à l'âme il ouvre les consolations de la grâce ; il donne à la prière une merveilleuse efficacité. C'est par un jeûne de trois semaines que Daniel se prépara aux révélations que Dieu lui a faits ; et bien avant Daniel, Moïse se prépara par quarante jours de jeûne à recevoir les commandements de Dieu. Ecoutons saint François de Sales : « La plus grande de toutes les austérités corporelles, dit-il, c'est le jeûne : car c'est elle qui met la cognée à la racine de l'arbre. Les autres ne font qu'effleurer, égratigner, émonder. Le corps nourri maigrement est bien aisément dompté ; aussi quand il est bien nourri, il regimbe aisément ; l'iniquité sortant ordinairement de la graisse, ceux qui sont sobres ont un grand avantage pour l'étude et pour les choses spirituelles. Leurs corps sont comme des chevaux qui ont un frein qui les range facilement à leur devoir. (Il faut cependant de la modération) : l'esprit ne peut supporter le corps quand il est trop gras et le corps ne peut supporter l'esprit quand il est trop maigre. » Le curé d'Ars parlait dans le même sens.

« Le démon, disait-il, se moque de la discipline et des autres instruments de pénitence : mais ce qui le met en déroute, c'est la privation dans la nourriture et le sommeil. Il n'y a rien que le démon craigne autant que cela et qui soit aussi agréable à Dieu. Que de fois je l'ai éprouvé quand j'étais seul ! Oh ! que de grâces Notre-Seigneur m'accordait dans ce temps là! **J'obtenais de lui tout ce que je voulais.** » (V. n° 3966.)

Je ne dirai pas que le jeûne conserve la vie. Gallien un des célèbres médecins de l'antiquité vécut 120 ans parce qu'il ne se leva jamais de table rassasié. Celui qui jeûne a moins besoin de sommeil, car la nourriture alourdit le cerveau, et le temps retranché au sommeil qui est une espèce de mort est estimé à bon droit un prolongement de la vie. Les hommes qui

sont les plus robustes et les plus sains de corps sont ordinairement ceux qui usent d'une nourriture grossière et ne boivent que de l'eau. D'ailleurs si c'est une honte à un homme de se faire un dieu de son ventre, n'est-ce pas une gloire de savoir se priver parfois des aliments en vue de plaire à Dieu ? — Le jeûne ne serait-il pas obligatoire que de semblables raisons devraient nous persuader de le pratiquer. Existe-t-il un ordre de choses auquel il ne soit pas profitable ? Il l'est, nous l'avons vu, et pour faire le bien et pour éviter le mal, et pour le corps et pour l'âme, et pour la vie présente et pour la vie future, et pour l'individu et pour la société.

Ne privons pas la société, la patrie, ne nous privons pas nous-mêmes de ces avantages du jeûne; remplissons, s'il est possible, ce saint et salutaire devoir.

3961. III. *Manière de garder le jeûne.* Nos pères dans la foi le gardaient rigoureusement. Nous ne pouvons sans que notre lâcheté frémisse, lire le récit des austérités des saints et des premiers chrétiens. L'Eglise, comme un médecin prudent qui applique des remèdes violents aux malades robustes, mais qui n'en prescrit que de légers aux estomacs faibles, s'est relâchée à cause de nos infirmités, de son antique rigueur. Aujourd'hui, pour observer la loi de l'Eglise, il suffit de ne faire qu'un seul repas, qu'on peut même prendre à onze heures du matin sans péché. Quand il est permis de manger de la viande les jours de jeûne, on ne peut, sans pécher, manger dans le même repas de la viande et des poissons ou des huîtres. A ce repas unique, on peut ajouter une collation le soir. Pour une raison on pourrait même faire collation le matin, et prendre son repas le soir. A la collation, en vertu d'un indult du Saint-Siège, on peut user de lait et de beurre (on excepte ordinairement le vendredi saint). Il est permis aussi d'user de petits poissons à la collation. Si on avait de la peine à rester entièrement à jeun le matin, on pourrait prendre un peu de café, ou un autre liquide, avec une petite tranche de pain. Par ce léger adoucissement, un grand nombre de personnes qui ne peuvent supporter le jeûne, jeûneraient sans fatigue. Voilà pour ce qui est essentiel à l'accomplissement du précepte. Ce qui en fait l'âme, c'est l'esprit de pénitence qui doit nous animer tous, en particulier ceux qui ont des raisons de ne pas jeûner. Que du moins nous fassions jeûner nos yeux, nos oreilles, notre langue, tous nos sens qui ont été des instruments de péché. Si c'est le ventre seul qui a péché, que seul alors il jeûne, et cela suffit ; mais si les autres membres ont péché, pourquoi ne jeûneraient-ils pas aussi ? Que l'œil qui a perdu une âme jeûne donc ; qu'il en soit ainsi de l'oreille, de la langue, de la main et de l'âme elle-même ; que cette dernière jeûne de sa propre volonté. A quoi sert le jeûne si on le laisse à terre : qu'il soit donc élevé vers le ciel sur les ailes de la prière et de la justice. » (SAINT BERNARD.) Mieux vaut jeûner et faire pénitence en cette vie que dans l'autre ; mieux vaut obéir à Dieu et à l'Eglise, en matant notre corps, que de le laisser se révolter contre l'esprit et de devenir l'esclave de ses passions. Heureux les peuples où l'on comprend les avantages du jeûne. Dieu les bénit. Heureuses les âmes mortifiées, elles partageront un jour la béatitude de ce Jésus qui pour nous a supporté les jeûnes et les souffrances.

TRAITS ET PENSÉES SUR LE JEUNE.

3962. Pour découvrir l'origine du jeûne, il faut remonter par delà même l'institution de la loi. Ce n'est pas une invention moderne, mais un trésor précieux qui nous a été conservé et transmis par nos pères. Tout ce qui porte le sceau de l'antiquité en est plus vénérable. Respectons donc la vieillesse du jeûne : *Reverere jejunii caniticm.* C'est avec le premier homme qu'il a commencé, c'est dans le paradis que l'ordonnance en fut rendue : *Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal,* fut-il dit à Adam. Ces paroles, *tu ne mangeras pas,* expriment le commandement du jeûne et de l'abstinence. Si Eve y eût été fidèle, nous n'aurions pas aujourd'hui l'obligation d'y obéir ; *car on se passe du médecin quand on se porte bien, il n'est nécessaire que quand on est malade.* Blessés par le péché, cherchons notre remède dans la pénitence ; or, point de pénitence sans le jeûne. *La terre* désormais *maudite ne produira pour toi que des ronces et des épines.* Il nous est commandé de vivre dans le deuil et non de servir nos plaisirs. Satisfaisons à Dieu par le jeûne. Pour n'avoir pas observé la loi du jeûne, nous sommes exilés du paradis : jeûnons, pour y rentrer. (Saint Basile.)

3963. Saint Grégoire de Nazianze nous apprend que saint Pierre jeûnait tous les jours, et n'avait pour nourriture que des légumes grossiers pris en petite quantité. L'histoire en dit autant de saint Mathieu et de saint Jacques. Dans les premiers siècles, au témoignage de saint Epiphane, les fidèles eux-mêmes avaient assez généralement la coutume de ne toucher à aucune viande. Ils faisaient par le jeûne l'apprentissage du martyre. Ils jeûnaient le mercredi et le vendredi de chaque semaine ; et dans ces jeûnes ils ne prenaient qu'un seul repas par jour et s'abstenaient non seulement de viande, mais même de poisson ; dans les monastères, les moines s'interdisaient tout aliment cuit ; et dans les déserts d'Orient, ils vivaient tout un jour de deux petits pains qui ne pesaient pas une livre.

3964. *Semper virtuti cibus jejunium fuit ; de abstinentia quoque prodeunt castæ cogitationes... et per voluntarias afflictiones caro concupiscentiis moritur et virtutibus spiritus innodatur.* (S. Leo.)

3965. *Jejunium purgat mentem, sublevat sensum, carnem spiritui subjicit, cor facit contritum et humiliatum, concupiscentiæ nebulas dispergit, libidinum ardores extinguit, castitatis vero lumen accendit.* (Aug.)

3966. Quand on comprend les avantages du jeûne, comment ne pas déplorer à ce sujet l'aveuglement du siècle. Peu content aujourd'hui de violer la loi de l'abstinence et du jeûne, on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison, de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Eglise, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos Pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne établie par les Apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si rigoureux et si sévère.

Mes Frères, le saint vieillard Eléazard était donc un esprit faible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son âme par l'usage des viandes profanes et défendues par la loi ? Le supplice de la mère et des sept enfants dans les Machabées n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avait interdits au peuple de Dieu ? Les trois jeunes Hébreux dans la cour du roi de Babylone n'avaient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféraient la sainte simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un monarque superbe ? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens Justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques, un scrupule vain et puéril !

Eh ! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur ? Avaient-ils de la majesté de la religion des idées moins nobles et moins sublimes que vous ? Etaient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent ? Etaient-ce des esprits faibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle ? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte ? On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur. (MASSILLON.)

3967. L'homme rendu par le jeûne supérieur au besoin du corps, semble tenir à la céleste Jérusalem. Le jeûne est la nourriture de l'âme et l'aliment de l'esprit, le régime des anges, l'expiation des péchés, le remède qui donne le salut, la tige de la grâce, le fondement de la pureté ; c'est la voie la plus courte pour arriver au ciel. Elie ne fut transporté sur un char de feu, que parce qu'il s'était élevé sur les ailes du jeûne. Aussi, en quittant la terre, ne laissa-t-il à son disciple d'autre héritage que l'exemple et la succession de ses jeûnes et de ses abstinences. Jean Baptiste paraît parmi les hommes en retraçant les exemples et l'esprit du prophète. Au fond de son désert, il est le prédicateur du jeûne, ne se nourrissant que de sauterelles et d'un miel sauvage. Elevé par la continence au dessus de tout ce qui paraissait possible à la nature, il est regardé non plus comme un homme, mais comme un ange. (SAINT AMBROISE.)

C'est la violation du jeûne qui ferma le paradis ; c'est le retour au jeûne qui le rouvrira. Ce n'est pas le jeûne qui jamais a appauvri les familles, compromis la fortune des particuliers ; ce n'est pas lui qui enflamme les désirs coupables, provoque l'adultère, attente à la pudeur, menace la vie par des coups de sang, la santé par des maux d'estomac, accusez de ces crimes l'intempérance et la débauche. Le jeûne est l'école de la continence, la règle de la pureté, la sauvegarde de toutes les vertus, l'ornement des vieillards, le plus sûr préservatif contre les orages du jeune âge. (SAINT AMBROISE.)

3968. L'utilité du jeûne se réduit à trois choses : à jeûner pour ne point pécher, à jeûner pour donner, à jeûner pour recevoir, c'est-à-dire que le jeûne sert à réprimer les passions, acquérir les vertus et à obtenir des grâces. (SAINT CHRYSOSTOME.)

3969. Nous avons jeûné seuls jusqu'ici, disait saint Bernard à ses religieux à l'entrée du carême, mais maintenant tous jeûneront avec nous jusqu'au soir, les rois, les princes, le clergé, le noble, l'artisan, le riche et le pauvre. Alors les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, l'homme de mer au milieu des flots, l'homme de guerre dans les armées, le voyageur (remarquez-le, vous qui faites tant valoir le prétexte des voyages) et le commerçant, tous obéissent rigoureusement à la loi du jeûne.

3970. Ne faire du jeûne qu'un simple retranchement de nourriture, c'est l'avilir. Ce qu'on vous demande, ce n'est pas seulement une abstinence de bouche, mais des yeux, mais des oreilles, mais des pieds, des mains et de tout le corps. Des mains, pour qu'elles soient pures de toute rapine et de toute avarice ; des pieds pour qu'ils s'éloignent de tout spectacle défendu ; des yeux pour qu'ils se ferment à l'aspect de tout objet capable de les séduire. L'aliment de l'œil, c'est le regard : s'il est criminel, il détruit le mérite du jeûne, s'il est innocent, il en relève le prix. Et certes, il y aurait une étrange contradiction à s'interdire des aliments qui n'ont rien de criminel, et à ne pas défendre à ses regards des jouissances coupables. Vous refusez de la chair à votre bouche ; refusez à votre vue ce qui peut la corrompre. Imposez à vos oreilles un jeûne sévère, le jeûne de la médisance et de la calomnie : *Vous vous éloignerez de toute parole fausse et mensongère*, dit le Seigneur. Ne vous les permettez pas davantage à vous-même, non plus que les paroles immodestes. A quoi vous servirait de vous abstenir de la chair des oiseaux et de tels poissons, si vous déchirez le prochain à belles dents. (SAINT CHRYSOSTOME.)

Saint Bernard développe la même pensée : *Si sola gula peccavit, sola jejunet et sufficit. Si vero peccaverit et membra cætera, cur non jejunent et ipsa ? jejunent*

manus ab otiosis signis et ab operibus omnibus quæcumque non sunt imperata : sed et multo magis anima ipsa jejunet a vitiis et a propria voluntate sua. Etenim sine jejunio hoc, cætera a Domino reprobantur, sicut scriptum est, quia in diebus jejuniorum vestrorum voluntates vestræ inveniuntur.

3971. **Autre sujet: la pénitence:** *Nisi pœnitentiam egeritis omnes similiter peribitis :* Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il nous semble dur d'entendre dire : *Faites pénitence !* Le serait-ce moins d'entendre un jour cette accablante parole: *Allez, maudits, au feu éternel !* C'est pour nous épargner l'enfer que l'Eglise, au commencement du carême, nous invite à payer nos dettes à la justice divine. Mais quand il s'agit de satisfaire à Dieu, c'est plus facile que de payer ses dettes aux hommes.

3972. Votre créancier, dit saint Ambroise, vous redemande votre argent que vous ne pouvez pas toujours lui rendre. Dieu n'exige de vous que ce qui n'est pas hors de votre puissance. On n'est jamais assez pauvre pour ne pouvoir pas rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous n'aurez rien à vendre pour vous acquitter, vous aurez toujours de quoi payer, une prière, un jeûne, des larmes; voilà la monnaie dont le Seigneur se contente. Celle-là vaut à ses yeux mieux que l'or du plus riche héritage, quand il n'est pas accompagné de foi.

3973. Pour nous remettre la peine éternelle que nous avons méritée par le péché mortel, Dieu se contente de la contrition parfaite, du sacrement de pénitence reçu avec les dispositions voulues. Mais voilà ce qui est indispensable. Sans contrition parfaite ou sans le sacrement de pénitence reçu avec repentir et franchise, il n'y a point de pardon pour quiconque a offensé Dieu gravement. Et cette pénitence il faut la faire en ce monde. « Pendant que nous sommes sur terre, faisons pénitence, dit saint Clément Pape. Nous sommes comme une terre molle entre les mains de l'ouvrier. Si le potier fait un vase et que ce vase vienne à changer de forme ou à se briser entre ses mains, il le refait de nouveau, mais s'il l'a mis dans la fournaise avant que d'y avoir corrigé ses défauts, il ne peut plus y remédier. Il en est de même de nous. Pendant que nous sommes dans ce monde et que nous avons encore le temps de faire pénitence, renonçons de tout notre cœur à la corruption de nos vices, afin d'obtenir le salut, car après que nous serons sortis de ce monde, nous ne pourrons plus expier nos fautes par la pénitence. »

3974. N'attendons pas pour faire pénitence la dernière heure, car saint Augustin a dit : « *Si quis positus in extrema necessitate suæ ægritudinis voluerit accipere pœnitentiam, et accipiet mox, reconciliatur, et hinc vadit, fateor vobis, non illi negamus quod petit : sed non præsumimus quod bene hinc exit ; si securus hinc exit, ego nescio ; pœnitentiamdare possumus securitatem autem, non. Non quidem dico : damnabitur ; sed nec dico : liberabitur ; vis ergo a dubio liberari? tene certum et dimitte incertum. Age pœnitentiam, dum sanus es, si sic agis, dico tibi quod securus es quia pœnitentiam egisti eo tempore quo peccare potuisti. Si vis agere pœnitentiam quando jam peccare non potes, peccata te dimiserunt, non tu illa.* (AUG.)

Qui parmi les chrétiens ignore du reste que ce soit une obligation grave de s'approcher de la sainte Eucharistie au temps pascal, et par conséquent de se confesser si on a le malheur d'avoir une faute grave sur la conscience ?

Mais outre cette pénitence strictement nécessaire pour obtenir la rémise de la peine éternelle due au péché, il y a d'autres pénitences qui ont pour but de remettre la peine temporelle que nous devons subir pour nos fautes graves déjà pardonnées, car le baptême seul enlève toutes les peines à la fois, le sacrement de pénitence ne le fait pas d'ordinaire; c'est pour cela que le prêtre impose en l'administrant une pénitence, et si cette pénitence est grave et imposée pour des fautes graves, c'est un grand péché de l'omettre.

C'est pour cela aussi que l'Eglise nous impose des jeûnes et des abstinences. Si elle ne le faisait pas, nous risquerions de mourir sans avoir rien fait pour satisfaire à Dieu. Il est clair que violer sans raison grave ou sans dispense les lois du jeûne et de l'abstinence, c'est se rendre gravement coupable.

Mais que sont les quelques prières que nous donne à réciter notre confesseur? que sont ces quelques jours de jeûne et d'abstinence que nous impose l'Eglise, en comparaison de la multitude et de la gravité de nos fautes, et les années et peut-être des siècles de purgatoire que nous devrions subir à cause d'elles, même après en avoir obtenu le pardon?

Pour qu'il y ait quelques proportions entre nos expiations et les peines qui nous sont dues, il faut donc nous imposer à nous-mêmes des pénitences volontaires, *quia*, dit saint Augustin, *impunitum non debet esse peccatum*; *puniatur a te, ne tu pro illo puniaris. Peccatum tuum judicem te habeat, non patronum. Iniquitas omnis, parva magna sit, puniatur necesse est, aut ab homine pœnitente aut a Deo vindicante . . . Vis ne puniat Deus? Puni tu!* (St. August.)

3975. C'est donc être l'ennemi de soi-même, que de ne pas s'appliquer à la pénitence. C'est vouloir se préparer toutes les rigueurs du purgatoire pendant un temps d'une durée effrayante, pour vivre à l'aise pendant les quelques jours de cette vie mortelle. Quel calcul insensé! Si vous craignez la peine, craignez du moins celle qui est longue et affreuse; mais ne craignez pas celle qu'occasionne la pénitence car elle est douce. *Pœnitens*, dit saint Augustin, *semper doleat, et de dolore gaudeat.* Demandez-le aux damnés. Leur désespoir est de ne pouvoir plus faire pénitence. Des siècles de jeûne, des cilices, des haires, des prisons, des lits de rochers leur sembleraient des fleurs, s'ils pouvaient par là obtenir miséricorde.

Chose étrange! pour se faire les pénitents du diable, passez-moi l'expression, pour se faire les pénitents du diable, toute peine devient légère; et pour être les pénitents de Jésus-Christ, l'ombre même de la douleur paraît une mort. C'est de quoi se plaignait saint Augustin: *Homines sæculi magna faciunt et pro Christo agere levia et blanda non possunt.* Ah! chrétiens, réveillez-vous une bonne fois, et puis, dites-moi, que ne faites vous pas pour avancer votre famille, pour maintenir votre rang! que de fatigues, que de soucis du matin au soir. (St. Léonard de Port Maurice.) On pourrait ajouter: que ne s'impose-t-on pas de privations pour plaire aux créatures, pour se procurer les plaisirs du monde.

C'est qu'on n'écoute que les sens et on perd de vue les lumières de la foi qui nous font voir dans la pénitence non seulement un moyen efficace de nous mettre à l'abri des coups de la justice divine, mais encore la source des plus grands biens.

3976. *Pœnitens*, dit encore saint Augustin, *languores sanat, leprosos curat, mortuos suscitat, sanitatem auget, gratiam conservat, claudis gressum, ari-*

dis copiam, cœcis restituit risum, vitia fugat, virtutes exornat, mentem munit et roborat.

Saint Jérome ajoute : *Amaritudinem radicis dulcedo pomi compensat ; pericula maris spe lucri delectant, dolorem medicinæ spes salutis mitigat. Qui desiderat nucleum frangit nucem, pœnitentiamque agit qui vult æterno adhærere bono.*

Plus nous faisons pénitence, plus vite nous serons mis en possession du souverain Bien, plus pleinement nous jouissons de lui. C'est pour cela que *qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt.* Regardez le glorieux Pierre d'Alcantara qui s'envole joyeux vers le ciel en répétant avec de saints transports ce chant céleste : *O felix pœnitentia quæ mihi tantam promeruit gloriam !* O bienheureuse pénitence, qui m'a valu une telle gloire. » Arêtez, de grâce, illustre pénitent, arrêtez, et avant de vous dérober à nos regards et d'aller recueillir les palmes et les couronnes de gloire qui vous attendent là-haut, consolez nos espérances en nous disant où s'en est allé cette pénitence si terrible que vous avez faite, où ces larmes que vous avez versées, ces jeûnes, ces veilles, ces austérités si inouïes qui ont étonné le monde entier ? Où sont ces veilles que vous n'interrompiez que pour une heure et demie de sommeil toutes les vingt quatre heures, ce jeûne que vous ne rompiez que tous les trois jours ? Où sont ces sanglantes disciplines que vous vous donniez plusieurs fois le jour, le cilice de fer qui vous a sucé le sang de vos veines ? Où sont ces mortifications d'aller toujours pieds nus, la tête découverte par les ardeurs d'un soleil brûlant comme par la gelée, la neige et les glaces ? Où sont toutes ces calomnies, ces persécutions, ces infirmités ; où sont-elles ? Ah ! mon fils, me répond-il, tout cela s'est évanoui. C'est bien peu de choses ce que j'ai souffert pour mon Dieu et en revanche vois la récompense immense que j'en reçois, vois, vois quelle gloire : *O felix pœnitentia quae mihi tantam promeruit gloriam !* Ah ! bénie, mille fois bénie soit la pénitence ! Oh ! qu'il est doux à la mort d'avoir souffert, d'avoir fait du bien pendant sa vie ! Vous êtes donc bienheureux vous qui êtes malades ou dans les tribulations et qui vous appliquez à mener une vie sainte (St. Léonard.) *Facite ergo dignos fructus pœnitentiæ.* (Indiquer ici ce que chacun pourra faire vu sa situation, et pressez-le de l'accomplir.)

TRAITS ET PENSÉES SUR LA PÉNITENCE.

3977. *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quam qui recte pœnitentiam egerint.* (S. Ambr.) Nous voyons souvent des personnes qui, après avoir commis quelque péché, en deviennent ensuite plus diligentes et plus soigneuses de leur salut, de négligentes et paresseuses qu'elles étaient auparavant ; et ainsi la pénitence les rend plus parfaites. De sorte que l'on peut dire que la conversion vient en quelque manière du péché, comme il y a des remèdes qui sont faits de poison. (S. Ambr.)

3978. Le B. Jacques de Todi entra un jour dans un magnifique salon rempli de monde ; et voyant le luxe avec lequel étaient vêtues toutes les personnes qui se trouvaient là, les plaisirs auxquels elles s'abandonnaient, il promena autour de lui un regard d'étonnement ; puis s'écria avec une sorte d'enthousiasme : « N.-S. est un insensé, la sainte Vierge est une insensée, les apôtres sont des insensés, tous les saints sont des insensés. » Tous les assistants furent stupéfaits en entendant un pareil blasphème sortir de la bouche d'un homme si renommé pour sa sainteté, et la curiosité les porta à lui demander pourquoi, il tenait un pareil langage. « Parce que, reprit le Bienheureux, Notre-Seigneur, la sainte Vierge et tous les saints sont entrés au ciel

par la voie des souffrances, tandis que vous, vous prétendez y entrer en suivant la voie des plaisirs et des divertissements. Ou ceux-là furent des insensés, ou c'est vous qui l'êtes. »

3979. **Autre Plan.** *Pour le premier dimanche de Carême, d'après Bossuet.*

Des Démons.

Vade retro, Satana. I. *Existence des démons.* Qu'il soit dans le monde des esprits malfaisants que nous appelons les démons, c'est une vérité reconnue non seulement par le témoignage manifeste de l'Evangile et des Saints Livres, mais par le commun consentement de tous les peuples. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, d'apparitions funèbres arrivées à des personnes très graves, et dans les circonstances qui les rendent très certaines. C'est ce qui ressort aussi de la noire science de la magie qui a été exercée dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens, les sages d'Egypte, et certains philosophes indiens étonnaient par des prestiges et des prédictions qui ne pouvaient venir de leur connaissance des astres. Et certaines agitations des esprits et des corps que les païens eux-mêmes attribuaient aux démons, et ces cruelles tromperies, ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui se produisaient dans les entrailles des animaux, ou dans des sacrifices abominables ne peuvent être attribués qu'aux mauvais esprits. De telle sorte que Platon et Pythagore, qui sont ceux de tous les philosophes qui ont eu des connaissances plus relevées, ont assuré d'une manière très constante qu'il y avait des démons, des esprits malins.

3980. II. *Que sont-ils?* Les esprits sont des créatures de Dieu plus élevées, plus puissantes, douées d'une intelligence bien plus grande que l'homme. De même que ce qui nous paraît quelquefois si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations de l'intelligence humaine, ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connaissances humaines ne sont qu'une branche de la science des esprits. Les démons ont été des anges. Ils sont déchus des dons surnaturels que Dieu leur avait faits. Cela ne doit pas nous surprendre, car toute créature est néant et par conséquent n'est pas impeccable; Dieu seul qui est la règle suprême de tout bien, et le bien par essence, ne peut par sa nature n'aimer ni faire le mal; mais les créatures intelligentes, bien qu'elles soient ses images et représentent l'intelligence de Dieu, ne peuvent pas représenter sa vie et sa force. C'est ainsi qu'un tableau retrace les traits de notre visage, mais n'a pas notre vie ni notre force. Les démons oubliant les dons de Dieu, se sont donc révoltés contre lui, et tout est allé en ruine pour eux du moment où ils se sont séparés du bien suprême. D'anges de lumière ils sont devenus esprits de ténèbres; d'enfants ils sont devenus déserteurs; de messagers divins pour procurer la gloire Dieu, ils sont devenus les pourvoyeurs de l'enfer. Dieu l'a permis ainsi pour qu'on sût bien ce que peut la liberté des créatures, quand elle s'écarte de son principe. Voilà les ennemis que nous avons à combattre, ils sont aussi méchants qu'ils ont été bons, ils sont aussi redoutables qu'ils étaient puissants; car la nature ne change pas. Ils ont gardé tous les dons naturels de Dieu, et n'ont perdu que la justice et la sainteté; car Dieu ne les a punis qu'en se séparant d'eux, du moment qu'ils se sont séparés de lui; et comme le bonheur de l'être intelligent consiste à être uni à Dieu et non à avoir en par-

tage la science, la puissance, ils ont perdu tout bonheur en perdant Dieu ; et leur connaissance et le pouvoir qui leur sont restés, leur sont tournés en supplice, et par un juste châtiment de Dieu qui punit les créatures par où elles ont péché, leurs propres perfections sont devenues leurs bourreaux. Néanmoins saint Paul nous avertit de nous revêtir d'une armure divine ; car nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, ni contre des puissances visibles : qu'est-ce à dire ? Dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre que nous appelons matière qui les rend languissantes et engourdies, et nous avons moins de peine à en triompher ; mais nous avons à lutter contre des esprits purs, incorporels, où tout est force et ruse, qu'ils emploient à nous perdre.

3981. III. *Les causes de leur haine.* Le démon voulant usurper la puissance divine, Dieu d'un coup de foudre l'a précipité ; mais il tend néanmoins depuis à se mettre à la place de Dieu. Il a réussi à entraîner Adam, le roi de la création, dans sa révolte, et pensa par là triompher de toutes les créatures. Et en effet l'homme étant devenu son esclave, le monde dont l'homme est le monarque, passa sous le joug de Satan. *Princeps hujus mundi.* Enflé de ce succès, Satan s'est déclaré le rival de Dieu ; ne pouvant faire de nouvelles créatures, il a appris à l'homme à corrompre l'usage qu'il doit faire de celles qui existent : il s'est fait adorer lui-même dans les astres, dans les plantes, dans les animaux, dans le bois et dans la pierre. Dieu a ses vierges, Satan a eu ses vestales, il a eu ses temples, ses autels, ses sacrifices, les ministres de ses impures cérémonies.

Il enrage, il est vrai, de ne pouvoir pas tout maculer, tout ruiner, d'avoir à reculer devant la toute-puissance divine ; mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée ; et sentant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il la décharge sur l'homme qui est l'image de Dieu, semblable à un ennemi impuissant qui, ne pouvant atteindre l'objet de sa haine, s'amuse du moins contre son portrait. Il remue ciel et terre, pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes, qui sont ses enfants ; il cherche à nous engager dans sa révolte, pour nous faire les compagnons de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Il n'est plus capable que de cette maligne joie qu'a un méchant d'avoir des complices, et qu'a un esprit mal fait de voir des malheureux. Jamais il ne nous donne de relâche. La résolution des anges n'est pas incertaine et changeante comme la nôtre, elle est fixe et déterminée. C'est pourquoi les Saintes Ecritures nous le dépeignent comme un lion rugissant. Et quoique Dieu l'ait précipité et le gouverne avec un sceptre de fer, Satan ne laisse pas pour cela de traverser les desseins de la Providence divine ; bien qu'il sache que Dieu aura toujours raison de lui, que n'entreprend-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse ? Quand nous le chassons, nous n'éteignons pas sa haine ; nous excitons plutôt sa rage. Lors même qu'il est audacieux, il ne nous attaque pas toujours à force ouverte. S'il est orgueilleux, il est aussi dévoré par une basse envie. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue ; que Dieu, par sa grâce, nous égale aux anges ; que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans des trônes augustes, le juge-

ront à la fin des siècles avec les anges fidèles (1). C'est ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées: et c'est par là que Satan est infiniment redoutable; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs, ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher; il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à ce que, par ses suggestions, il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux; si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse, il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes, et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme: *Operatio eorum est hominis eversio.* (Tert., Apol., nº 22.)

Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable: « Il se cache autant qu'il peut; il resserre en lui-même, par mille détours, sa prudence malicieuse, c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondément recherchées. » C'est pourquoi Tertullien poursuit en ces mots: « Il se retire, dit-il, dans les lieux profonds, il ne craint rien tant que de paraître; quand il montre la tête, il cache la queue; il ne se remue jamais tout entier, mais il se développe par plis tortueux, bête ennemie du jour et de la clarté. »

C'est Satan, c'est Satan qui nous est représenté par ces paroles; c'est lui qui ne se déplie jamais tout entier. Il étale la belle apparence et il cache la suite funeste. Il rampe quand il est loin et mord sitôt qu'il est proche. « Prenez garde à vous, mes chers Frères, crie le grand Apôtre saint Paul, prenez garde que vous ne soyez trompés par Satan; car nous n'ignorons pas ces pensées. »

Dieu se rabaisse, Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudrait bien, mes Frères, vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait; que désire ce vieil adultère, sinon de corrompre l'intégrité des âmes innocentes (saint Augustin, *in psalm.*, XXXIX, 4, p. 326) et de les porter, dès le premier pas, à la dernière infamie? Non, vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il vous y faut mener pas à pas. C'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostome, il s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. Oh! ce ne sera, dit-il, qu'un regard; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde, le serpent s'avance; vous le laissez faire, il va mordre.

Qui ne sait que par là David devint adultère et homicide. Inspirant à Judas de livrer son Maître: le crime est horrible, allons par degré, qu'il le vole

(1) Une autre source de sa haine contre l'homme, c'est que c'est par l'humanité de Notre-Seigneur qu'il a perdu l'empire qu'il avait sur le monde.

d'abord, après qu'il le vende. Poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde, au désespoir. Eveillons-nous et ne nous laissons pas séduire à Satan.

Conclusion. — Résistons à ses attaques, défions-nous de ses ruses et nous le vaincrons. La victoire est facile; car s'il est fort comme un lion, rusé comme un serpent, il est néanmoins retenu par la main de Dieu qui lui a mis un frein à la mâchoire, et qui ne lâche la bride qu'autant qu'il lui plaît. Il a un grand empire, mais cet empire est un châtiment; il n'a sous ses ordres que les malheureux qui méprisent les lois divines. Il sent bien que nous lui sommes supérieurs par quelque côté, puisqu'il nous porte envie et a besoin d'employer la ruse à notre égard : *Resistite diabolo et fugiet à vobis.* Craignons nos vices et nos passions qui nous trahissent et se mettent d'accord avec lui pour lui livrer notre âme.

3982. **Deuxième Dimanche.** — N. B. A mesure qu'on approche du milieu du carême, il faut, au moins, par manière d'avis, presser de sortir du péché, de se préparer à la communion pascale; puis quand arrive la troisième et la quatrième semaine, de commencer aussitôt que possible sa confession. Combien il est important, dans les paroisses, où on le peut, de partager les communions pascales en diverses catégories. Le dimanche de la Passion on place la communion générale des enfants ou du moins des jeunes filles, au dimanche des Rameaux celle des femmes, au jeudi saint, ou au jour de Pâques celle des hommes. Quelques instructions particulières, le soir durant la semaine, disposent admirablement les âmes de ces diverses catégories à l'absolution. On trouvera dans les plans de missions et de retraites les sujets à traiter pendant le carême. En s'y prenant ainsi, on ne se trouve pas surchargé à la fin; on a le temps, au saint tribunal, de donner à chaque pénitent les avis et les instructions nécessaires. Les âmes en sont consolées, fortifiées, régénérées.

Sujets à traiter: A propos de ces paroles de l'Epitre: *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra,* on peut en ce jour exhorter à travailler à son salut sans retard et donner la seconde partie du sermon sur ce sujet (nº 1405) ou encore à propos de la Transfiguration de Notre-Seigneur qui nous rappelle le ciel, parler du paradis, donnant le sujet de saint Léonard qui se trouve au nº 4171 et en prenant pour texte: *Domine, bonum est nos hic esse: Faciamus hic tria tabernacula.* (Matth. XVII, 4.)

3983. *A propos de l'épitre: Non enim vocavit nos Deus in immunditiam.*

Des péchés de pensée.

De corde exeunt cogitationes malæ... Hæc sunt quæ coinquinant hominem. (MAT. XV, 19.) (D'après le P. Schouppe). On rencontre parfois des hommes assez peu éclairés, pour croire qu'on ne pèche que par paroles ou par actions, que les pensées de l'esprit, les sentiments du cœur, si désordonnés soient-ils, ne sont pas des fautes, et par conséquent n'ont pas besoin d'être confessés. C'est là une grave erreur.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait

rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale. » (PASCAL, *Pensées.*)

L'Eglise elle-même nous apprend à nous confesser, d'avoir péché *par pensées, par paroles et par actions.* On pèche donc dans l'esprit, dans le cœur, c'est même là qu'est la source de tout péché d'action. *De corde exeunt... homicidia, adulteria, etc.* Pour nous affranchir de ces fautes intérieures, étudions-en les différentes espèces, disons leurs funestes suites, et les remèdes à l'aide desquels nous pourrons nous en préserver.

3984. I. *Diverses sortes de péchés de pensées.* Par péchés de pensées, on entend non seulement les idées, les jugements de l'esprit, mais les inclinations coupables de la volonté, la complaisance dans le mal, le désir du mal, la joie d'avoir fait le mal: or nous pouvons commettre ces fautes

1° *Envers Dieu:* Doutes contre la foi, murmures contre la Providence, désespoir, blasphèmes intérieurs, joie des maux de la religion.

2° *Contre le prochain:* Soupçons et jugements injustes, mépris, haine, jalousie, désir de faire du mal aux autres, souhaiter qu'il leur arrive du mal, se réjouir du mal qu'ils font ou des malheurs qui leur arrivent, désirer de leur ravir leurs biens, etc.

3° *Envers soi-même:* Ambition, orgueil, représentations mauvaises dans l'esprit avec complaisance de la volonté, désirs déshonnêtes, joie d'avoir fait certaines fautes contre la sainte vertu. Ces péchés, quand ils sont volontaires, et quand la matière est grave, sont mortels. Je dis *quand ils sont volontaires,* car il n'y a point de péché où il n'y a point de volonté. Par conséquent, quels que soient les pensées et les sentiments qui traversent notre esprit et notre cœur, si nous ne les remarquons pas, ou si nous ne nous y complaisons pas volontairement, il n'y a pas lieu de nous en inquiéter. (V. n° 3987.) Mais si, avec délibération on se complaît dans le mal, il en résulte:

3985. II. *De funestes effets.* Les mauvaises pensées 1° souillent l'âme qui est le temple de Dieu, et de saintes pensées en sont l'ornement, comme les flambeaux, les fleurs, sont la parure d'une église. *Fode parietem* de ces hommes qui extérieurement paraissent honnêtes, si vous y trouvez des pensées coupables, volontaires, ils sont semblables à des sépulcres blanchis qui au dedans sont pleins de pourriture. Le regard de l'homme ne peut découvrir ces horreurs; mais le regard des anges et celui de Dieu les voient à découvert; 2° elles engendrent tous les autres péchés. L'âme qui en est infectée est comme une source empoisonnée, comme la racine d'une plante vénéneuse qui pousse toutes sortes de rejetons funestes. *De corde exeunt.* Et cela ne peut tarder. Le feu qui est recouvert, finit par se faire jour et à allumer des incendies; 3° mais du moment où l'âme est coupable, elle porte déjà en elle un châtiment, et avant même que sa faute éclate en dehors. Le remords, le trouble, la crainte s'établissent dans un cœur coupable. (V. nos 3988 et 4187.)

3986. III. *Les remèdes.* 1° En retrancher les causes qui sont: 1) la dissipation. L'âme dissipée est comme une maison dont les portes et les fenêtres sont ouvertes, comme un jardin sans clôture, comme une place publique; 2) l'oisiveté, l'âme oisive est semblable au champ du paresseux; 3) le découragement; 4) les mauvaises compagnies et les mauvais livres.

2° Les étouffer promptement comme une étincelle qui tomberait sur de l'étoupe, comme des vipères qui viennent de naître, comme des maladies qui deviendraient vite graves si on ne les traitait dès le principe.

3° Si elles revenaient, quand nous les avons repoussées, les mépriser et continuer notre route, comme un voyageur qui, environné d'un tourbillon de poussière, ferme les yeux et poursuit son voyage. Le démon peut nous offrir sa marchandise; mais il ne peut nous la vendre malgré nous.

4° Par de saintes méditations et de bonnes lectures, remplir notre esprit de pensées salutaires qui en feront le temple saint de Dieu, où le Saint-Esprit habitera.

PENSÉES SUR CE SUJET.

3987. *Auferte malum cogitationum vestrarum.* (ISAIAS I. 16.) Prenez garde! Le démon voudrait vous vendre son lot pour le prix qu'il lui a coûté à lui-même. Il s'est damné par une mauvaise pensée; et c'est aussi par une mauvaise pensée qu'il voudrait vous voir damné; mais si vous voulez le faire enrager, faites en sorte que ces mauvaises pensées qu'il vous suggère rejaillissent comme autant de dards contre lui.

Les démons, vous savez bien ce qu'ils étaient avant d'être démons; c'étaient des anges aussi beaux que bons. Et que firent-ils pour devenir des démons? Ils commirent un seul péché de pensée, et pour cet unique péché de pensée, d'anges pleins de beauté qu'ils étaient ils devinrent d'horribles et affreux démons. (SAINT LÉONARD.)

3988. *Quidquid pudet dicere, pudeat etiam cogitare.* (HIER.) Quand on consent habituellement à de mauvaises pensées, elles nous préparent une mauvaise mort. Si vous ne mourez pas subitement, vous serez terriblement tentés en ce moment là; car le démon fera alors comme un joueur au désespoir qui risque tout son avoir. Quelle attention le joueur ne met-il pas à gagner la partie? Aussi le démon fait-il un effort suprême pour triompher de l'âme à ce moment décisif, attendu que s'il la perd alors, elle est perdue pour toujours. Or je me demande sur quoi le démon pourrait bien vous tenter à l'heure de la mort, ce n'est point sur les mauvaises paroles, car probablement vous ne pourrez plus parler; ce n'est pas davantage sur les mauvaises actions, car, cloués sur un lit, vous pourrez à peine vous remuer; il ne lui reste donc qu'une guerre de pensées; c'est contre votre cœur qu'il dirigera tous ses assauts; une fois maître de cette forteresse, il est en possession de la victoire. Souffrez donc que je vous réitère ma question: que ferez-vous à ce terrible moment, vous qui êtes si esclave de vos mauvaises habitudes, vous qui êtes si faibles? Comment combattrez-vous, si vous n'apprenez jamais à manier les armes? Comment résisterez-vous à cette formidable canonade, vous qui n'avez jamais songé à la défense. (SAINT LÉONARD.)

3989. **Autre sujet: Des prétextes des pécheurs.** Celui qui veut faire le mal cherche des raisons qui le justifient, n'en pouvant trouver de bonnes, il en trouve facilement de mauvaises. Ces mauvaises raisons sont ce qu'on appelle des prétextes. Les prétextes sont des voiles qu'on jette sur le mal, des bandeaux qu'on se met sur les yeux, afin de ne pas voir la laideur du péché. Ce sont encore des breuvages soporifiques destinés à endormir les remords de la conscience, mais non à la guérir. Les hommes peuvent s'illusionner par ces fausses raisons; mais Dieu ne les acceptera pas. Il faut donc en faire connaître les plus ordinaires et en montrer le vide.

3990. I. *On n'est pas obligé à éviter tant de sortes de fautes.* On voudrait nier la loi afin de pouvoir l'enfreindre à l'aise. Si un prévenu ignorant ou

pervers niait la loi devant ses juges, son excuse serait-elle valable ? Quelques-uns osent peut-être nier les châtiments de Dieu. A qui les comparer sinon à un voleur qui nierait qu'il y eût des prisons ? — Dieu ne m'a pas fait pour me damner, disent-ils. — C'est très vrai : mais pas pour l'offenser non plus ; et le croire capable de laisser impunis ceux qui l'offensent, c'est nier sa justice et le mettre au-dessous du père de famille, ou du prince le plus vulgaire. — J'ai péché et il ne m'est rien arrivé. — Attendez un peu. *Altissimus est patiens redditor.* Il vous voit venir et personne ne lui échappe. — Il y en a bien d'autres qui n'observent pas les lois de Dieu et qui sont bien tranquilles — Il est vrai que la voie de la perdition est large et que beaucoup la suivent ; c'est une raison de plus de l'éviter ; car on sait où elle mène. Quand on est surpris par un incendie, est-ce une grande consolation d'être brûlé en compagnie, qu'en sera-t-il donc de subir les feux de l'enfer ? — Dieu ne damne pas ceux qui vivent honnêtement. — Non, pourvu qu'on entende bien l'honnêteté qui consiste à rendre tout ce qu'on doit à Dieu d'abord, puis au prochain et à soi-même. — On exagère la malice du péché. — La malice du péché est en proportion de la grandeur de Dieu ; peut-on exagérer une grandeur infinie, on ne peut même la comprendre. Et qui donc exagère ? L'Eglise, la colonne de la vérité, Jésus-Christ, la lumière du monde, Dieu lui-même qui nous révèle dans l'Ecriture la malice du péché ? — Je ne nuis à personne en recherchant ce qui me flatte. — Vous nuisez à vous-même, si vous tuez votre âme, et vous violez les droits de Dieu. — Il faut faire comme tout le monde. — Malheur à qui fait comme ceux qui se perdent. — On ne peut pas vivre sans plaisir. — Soit ; c'est pourquoi il faut savoir obéir à Dieu et à sa conscience, sans cela la vie est empoisonnée. Dieu n'interdit que les plaisirs coupables, et rien n'en procure d'honnêtes comme son amitié. — Ce que je fais n'est pas grave. — Tant mieux mais prenez garde d'avaler un serpent en le prenant pour une anguille, et n'oubliez pas que les fautes légères mènent aux graves. — Oh ! si je fais quelque faute grave, je m'en repentirai avant de mourir. — Qu'en savez-vous ? Qui vous le garantit ? Combien qui ont tenu ce langage sont morts impénitents. Je tremble que ce sort ne vous soit réservé, et vous en prendriez votre parti !

3991. II. *C'est si difficile et comme impossible de faire le bien. — Deus impossibilia non jubet ; sed jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis.* Il y a eu des saints dans toutes les conditions ; il y a aujourd'hui des hommes de tout état qui servent Dieu ; si ce n'est pas près de nous, c'est dans les pays chrétiens. *Non potero quod isti, quod istæ ?* Suis-je d'une autre nature qu'eux ? — Je suis faible. — Les autres aussi. — Je suis entouré d'occasions. — Fuyez et cherchez votre force dans la prière et les sacrements. — Si on fait trop d'efforts, on tombe dans le scrupule. — Ce n'est pas là ce que vous avez à craindre ; commencez d'abord par craindre Dieu et par faire ce qu'il demande de vous. Les saints n'ont pas l'habitude de perdre la tête par suite des scrupules. — Une trop grande application nuit à la santé. — Le vice tue plus d'hommes que le glaive ; et la vertu aide à se bien porter.

3992. III. *On n'a pas le temps. Omnia tempus habent.* Nous en trouvons pour tout, même pour mal faire. Pourquoi le temps nous est-il donné, sinon pour le salut et pour Dieu ? — J'y travaillerai plus tard (voir la réponse

nº 1406). Que l'homme est fécond pour inventer des raisons de se perdre! et pourtant la parole de Notre-Seigneur est vraie de nos jours plus que jamais: *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo* (Jo. XV, 22). Il ne sert de rien d'en chercher. Ces excuses sont des filets dans lesquels le démon enlace les âmes. Elles ne servent qu'à nous égarer, et devant Dieu, elles ne seront pas admises. «Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaîment, dit Pascal, que quand on le fait par un faux principe de conscience.» Si jusqu'ici nous avons eu à l'esprit ces idées fausses et ruineuses, repoussons-les avec horreur; et sachons-nous en défier pour l'avenir, disant à Dieu avec David: *Non declines cor meum in verba malitiæ*, qu'elles me soient dites par le démon ou par d'autres hommes, *ad excusandas excusationes in peccatis* (Ps. CXL, 4). Je ne serai plus dupe des préjugés et des erreurs vulgaires; j'écouterai la conscience, la raison, la foi.

3993. **Autre sujet.** — On peut aussi à propos de l'Evangile de la transfiguration et de ces mots: *Dicebant excessum ejus*, faire remarquer, que même dans la manifestation de sa gloire, Notre-Seigneur aime à s'entretenir de la Passion, nous apprenant par là à méditer ce mystère dans la prospérité comme dans l'adversité.

Méditation de la Passion. (V. nos 4753 et suiv.)

3994. La croix est le livre des élus. Le Dieu qui se fait lire au ciel dans son essence, se fait lire sur la terre en Jésus-Christ, sa vivante image, et en Jésus-Christ crucifié; car la passion est le résumé de tout l'enseignement divin, de tous les dogmes, de tous les préceptes évangéliques: aussi saint Paul se glorifiait-il de ne savoir et de n'annoncer aux fidèles que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Puissions-nous comme lui puiser dans la méditation cette science sainte! C'est pour vous y exciter, que nous vous disons qu'il n'est aucun sujet de méditation: I. aussi glorieux à Dieu, II. aussi utile pour les âmes.

3995. *Glorieux à Dieu. Confitemini Domino.... notas facite in populis adinventiones ejus... quoniam magnifice fecit* (Isa., XII, 4). Rien ne fait connaître Dieu et ses perfections comme la passion; rien ne porte à le bénir comme les inventions merveilleuses de sa sagesse dans ce mystère; et la gloire extérieure de Dieu n'est pas autre chose que la connaissance de ses perfections *cum laude*, comme le dit saint Thomas.

La passion fait éclater: 1º la sainteté et la justice de Dieu. Le péché est donc un grand mal, puisque pour l'expier il a fallu une telle victime. Et cette victime était sainte, innocente, sans souillure, mais elle s'était faite caution pour le péché; cela a suffi pour qu'elle fût traitée avec cette rigueur. Si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec? 2º Et d'autre part, quelle miséricorde Dieu nous témoigne! *Proprio Filio suo non pepercit; sed pro nobis tradidit illum. Quomodo non illo omnia nobis donavit?* Quelle tendresse dans ce Fils adorable! *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* 3º Quelle sagesse que celle qui a su trouver le moyen de faire valoir les droits de la justice, et d'exercer en même temps une miséricorde infinie! Dieu reçoit une satisfaction surabondante et les hommes sont sauvés. 4º Quelle grandeur que celle de Dieu devant lequel s'anéantit une victime divine! Lors même qu'on aurait immolé à la gloire de Dieu, toutes les créatures, cet hommage n'eût pas été digne de lui. Mais Jésus-Christ est Dieu égal à son Père. Il se sacrifie à la gloire de son Père: son hommage est infini. Voilà

Dieu dignement honoré. 5° La puissance de Dieu éclate dans la passion. *Dei virtutem et Dei sapientiam.* C'est par la croix, c'est par l'humilité, la faiblesse, la douleur, que Satan est dépouillé de son empire, que les âmes lui sont ravies. *Regnavit a ligno. Expolians potestates et delens chirographum decreti quod erat contrarium nobis... affigens illud cruci.* C'est par là que l'humanité trouve un remède à son orgueil, à sa sensualité, c'est de là que Jésus attire tout à lui, selon la prédiction qu'il en a faite. Aussi c'est en prêchant la passion, c'est en plantant la croix, que les missionnaires de tous les siècles conquirent à Dieu des royaumes. On conçoit après cela que lorsque François d'Assise voulait envoyer, à travers le monde, ses premiers religieux prêcher les grandeurs de Dieu, il ne leur donnât pour bibliothèque qu'une grande croix de bois, devant laquelle ils méditaient. Et ces hommes apostoliques puisaient à cette vue de telles lumières qu'ils parlaient de Dieu avec un cœur embrasé et produisaient des fruits merveilleux. Donc il n'est point de sujet de méditation aussi glorieux à Dieu.

3996. II. *Utile aux âmes.* Le B. Albert le Grand dit qu'il est plus profitable de penser un peu chaque jour à la passion que de jeûner tous les vendredis de l'année au pain et l'eau, que de se donner la discipline jusqu'au sang. Et saint Bonaventure: « Celui qui médite la passion, dit-il, y trouve abondamment tout ce qui lui est utile et nécessaire; il n'a pas besoin de chercher ailleurs. » En effet, quel que soit l'état de notre âme, nous trouvons dans la méditation de la passion, avec le remède à nos maux, les secours nécessaires, et les consolations dont nos cœurs sont avides. 1° Remède à nos maux. Notre mal capital, c'est le péché: or, *quid tam efficax ad curandum conscientiæ vulnera quam Christi vulnerum sedula meditatio?* (SAINT BERNARD.) Une maladie cruelle consumait les Israélites au désert. Moïse dressa, au milieu du camp, un arbre sur lequel il plaça le serpent d'airain; et dès que les malades avaient jeté les yeux sur ce signe mystérieux, ils étaient guéris. C'était la figure de Jésus en croix. Regardez-le et vous concevrez la douleur du péché pour lequel Jésus est mort, et vous puiserez la force de l'éviter. *Erit fons patens in ablutionem peccatoris.*

2° Notre âme affranchie de l'esclavage du péché, veut-elle marcher avec courage dans la voie des vertus chrétiennes, pour parvenir à l'union à Dieu, ce qui est la vie parfaite ici-bas? 1) Dans le premier cas, elle a besoin *(a) de vives lumières.* Où les puiser? Docteur angélique, qu'on représente avec un soleil sur la poitrine, car vous avez illuminé l'Eglise comme l'astre du jour illumine le monde, où avez-vous puisé les vôtres? Saint Thomas nous fait voir son crucifix. Voilà son livre! *(b) de grands exemples.* Or quels exemples que ceux de Jésus-Christ! De la croix, comme d'une chaire sublime, il nous prêche l'humilité, l'obéissance, la patience, le renoncement, le dévouement. Et ses exemples portent avec eux la grâce. 2) Dans le second cas, si vos âmes sont parées de toutes les vertus, dont l'Epoux divin veut que ses épouses soient ornées pour fixer en elles sa demeure, et si vous voulez vous unir à lui intimement, *circumire possum cœlum et terram et nusquam te inveniam nisi in cruce,* dit saint Bernard. C'est la croix qui fait connaître la grandeur, la justice, la miséricorde de Dieu qui nous pressent de l'aimer. Et puis où éclate davantage l'amour? D'où Jésus-Christ nous crie-t-il plus fort: *Præbe, fili mi, cor tuum,* sinon de sa croix? Donc, méditez la passion, vous y trouverez tous les secours.

3° Mais, direz-vous, ce sujet est triste. — Oui, triste pour les démons auxquels la croix a ravi leur empire, pour la nature rebelle que la croix crucifie; mais le sujet d'ineffables consolations pour les âmes fideles. *Spes unica. Mihi vivere Christus est. Christo confixus sum cruci.* Saint Elzéard écrivait à sainte Delphine, son épouse, qu'elle ne le trouverait que dans les plaies de Jésus, surtout dans celle de son cœur. Et saint Bonaventure: *Faciamus hic*, dit-il, *tria tabernacula*: une dans les mains, une dans les pieds, une dans le côté, *et ibi loquar ad cor ejus.* Qu'est-ce qui console dans les humiliations, dans les souffrances sinon la pensée de Jésus crucifié.

Donc méditons un mystère qui nous révèle toutes les gloires de Dieu, qui nous apporte remèdes, secours dans tous nos besoins et consolation dans nos tristesses. Faisons souvent le chemin de la croix. *Absconde in corde meo vulnera tua*, c'est la prière de saint Augustin, *ut in his semper legam dolorem et amorem, dolorem ut propter te sustineam omnem dolorem, et amorem ut propter te contemnam omnem alium amorem.* O Marie, nous ne pouvons contempler la croix sans vous trouver à ses pieds. *Fac me tecum pie flere, crucifixo condolere, donec ego vixero.*

3997. **Troisième Dimanche de Carême.** — *Erat Jesus ejiciens dœmonium et illud erat mutum.*

Le démon muet, c'est celui qui possède les âmes dont la bouche est fermée au saint tribunal et qui y cachent leurs péchés; donc le sacrilège (n° 2555). On profite de cette instruction pour rappeler que s'il y a obligation en temps pascal de communier dans sa paroisse, on peut en toute liberté faire sa confession à tout prêtre approuvé; l'important c'est de renoncer au péché, et de s'en repentir. Gardons-nous de défaire d'une main ce que nous édifions de l'autre; et par conséquent n'ajoutons pas à cet avis des détails de mœurs comme celui-ci: Aussi, mes frères, allez-vous voir, pendant ce temps, les danseuses, etc., aller se confesser dans le voisinage. Il y en a d'autres encore qui peuvent avoir de très sérieuses raisons et un vrai besoin d'aller se confesser en dehors de la paroisse, ne les condamnons pas au sacrilège par un blâme imprudent et injuste.

3998. **Autre sujet.** *A propos de l'Epître: Omnis immunditia nec nominetur in vobis.*

Paroles mauvaises. (V. n° 4001.)

Nolite seduci: corrumpunt mores bonos colloquia mala. (I. Cor. xv 33.) Pendant qu'il est des hommes qui sur la terre s'efforcent par de saints discours de sauver les âmes; il en est qui par leurs paroles cherchent à les perdre; et, comme le mal se répand plus facilement que le bien, ils ne réussissent que trop à faire de grands ravages. Pour qu'un tel abus ne pénètre pas parmi vous, nous vous dirons ce qu'il faut penser de celui qui tient de mauvais discours, et ce qu'il faut faire pour vous en garantir.

3999. I. *Que penser de qui tient de mauvais discours?* 1° C'est un impudique au cœur corrompu. De quoi parle un homme ordinairement, sinon de ce qu'il aime. L'avare parle de ses richesses, l'orgueilleux de sa propre gloire, l'impie de sa rage contre la religion, l'homme pieux de Dieu, de la vertu. Chacun enfin parle de ce à quoi il pense d'ordinaire. Ainsi l'impudique parle des choses honteuses qui lui remplissent le cœur. Nous portons

souvent la main sur la douleur que nous sentons, dit saint François de Sales, et la langue sur l'amour que nous avons. Voulez-vous donc connaître si quelqu'un est chaste, observez ses discours. S'ils sont mauvais, ou il est pervers, ou il ne tardera pas de le devenir. Jeunes personnes, si vous deviez vous unir à un inpudique, quel malheur pour vous! donc fuyez celui qui vous tient de mauvais discours. — Vous direz, peut-être, qu'il n'est pas permis de mal juger du prochain. Non, sans doute, si on le juge sans raison; mais le jugement n'est plus téméraire, quand il y a une raison évidente de le porter. Or N.-S. lui-même nous dit: *Ex abundantia enim cordis os loquitur*. On connaît la corruption du cœur de quelqu'un à ses paroles mauvaises, de la même manière que le médecin connaît le mal d'un malade à sa langue, ou à son haleine fétide.

2° Il est l'ennemi de Dieu, l'ennemi du prochain et l'ennemi de soi-même. (Voir les développements aux nos 1203 et suivants.) Ah! que de mal il fait! L'expérience ne l'apprend que trop. Si vous avez entendu de tels discours dans votre enfance, quel trouble n'ont-ils pas porté dans votre cœur? Une mauvaise parole semble peu de chose, mais ses suites sont affreuses. Une goutte d'huile n'est rien: mais elle laisse une tache qui va toujours en s'élargissant; une étincelle n'est rien; si elle tombe sur une matière inflammable, elle produit un affreux incendie. Quand, pour vous justifier, vous dites que ces paroles n'ont pas été clairement déshonnêtes, que vous n'avez désigné le mal qu'à couvert, votre excuse est vaine: c'est comme si vous disiez: J'ai donné du poison à mon prochain, mais il était détrempé dans un bouillon, ou mêlé dans un gâteau. Il n'en a été que plus dangereux; si vous le lui eussiez donné pur, il s'en serait aperçu, et il l'aurait rejeté au lieu de l'avaler. Quand une parole est manifestement déshonnête, les âmes qui ont tant soit peu d'affection pour la chasteté, l'ont en horreur, et la bannissent promptement de leur imagination; quand elle est enveloppée, et couverte d'une équivoque, on ne s'en défie pas sitôt, on s'amuse à la considérer, on fait réflexion à la pointe d'esprit qu'on y trouve, et pendant qu'on se plaît à cette subtilité, le venin se glisse et s'attache insensiblement au cœur. (V. n° 4002.)

On dit pour s'excuser: *Je n'y mets pas de malice, c'est pour rire.* Qu'on se damne en riant ou en pleurant, qu'importe? *Je le dis sans y penser.* Comment est-il possible de parler sans penser à ce que l'on dit? Si je ne pensais à ce que je dis, je ne pourrais pas dire six paroles de suite. La langue est l'interprète de l'esprit, elle ne peut rien proférer qui ne soit d'abord dans l'esprit ou dans l'imagination. La parole est une effusion de la pensée; si donc le vice est dans votre bouche et dans vos paroles, il faut nécessairement qu'il soit dans votre cœur. Si une puanteur insupportable sortait d'un sépulcre ouvert, pourrait-on dire qu'il n'y aurait point de corps mort dans ce tombeau. Si on voyait une fumée noire et épaisse s'évaporer d'une cheminée, pourrait-on dire qu'il n'y a point de feu? Il n'y a jamais fumée sans feu. Si on voyait sortir d'un tonneau de la lie, pourrait-on dire qu'il ne contient que la pure liqueur? On n'entend sortir de votre bouche que des propos infâmes, des chansons lascives, et qu'il n'y ait point en vous de pensées impures, point d'imaginations déshonnêtes, c'est impossible, de toute impossibilité.

Du reste, qui vous a dit que ceux qui vous entendent n'en pensent point

mal ? Voyez, dit saint Jacques, comme un petit feu est capable d'allumer une grande forêt. La langue aussi est un feu ; celui qui brûle une forêt, ne met peut-être le feu qu'à un arbre ou à une branche ; et il est néanmoins cause et responsable de tout l'incendie, parce que le feu a passé d'un arbre à un autre, et de cet autre à un troisième.

Ce jeune homme avait vécu jusqu'à présent fort chastement et dans une sainte ignorance de ce qui flétrit la pureté ; vous dites une parole scandaleuse en sa présence, c'est comme une étincelle de feu qui tombe sur du souffre. Il a l'imagination vive et tenace, elle lui représente souvent ce que votre parole signifie ; après plusieurs résistances, il y consent, et tombe en quelque action impure ; il l'enseigne à son compagnon, son compagnon à son frère, et ainsi de main en main, comme le feu passe de branche en branche.

Au jugement de Dieu, vous rendrez compte de cette longue fusée de péchés, qui sont les effets de votre parole, si vous les avez prévus. Et quand ces effets n'en arriveraient pas, quand même ceux qui vous écoutent n'en concevraient aucune mauvaise pensée, ce ne serait pas votre faute, vous en avez posé la cause, vous avez tendu le piège, vous n'êtes donc pas innocent. *Ex verbis tuis condemnaberis. Les autres parlaient de même.* Pourquoi les fréquentez-vous, et tenez-vous à vous perdre comme eux ? *Je n'ai dit que des paroles à double sens.* Si elles ont pu scandaliser, c'en est assez pour qu'elles soient coupables. Donc : *Pone, Domine, custodiam ori meo, ut non delinquam in linguâ meâ.*

4000. II. *Comment se conduire vis-à-vis de lui ?* 1° *Le fuir,* il n'y a pas de vipère plus venimeuse, pas de voleur plus redoutable. Il est plus terrible que les Néron et les Domitien. C'est le suppôt de Satan, il fait ce que le démon ne peut pas faire par lui-même. Il en faut donc garantir tous ceux dont on a la charge, les enfants surtout. 2° Si on ne peut le fuir d'assez loin, ne pas l'écouter, se garder de sourire à ses discours, mais plutôt l'en faire rougir, en lui disant, que si les pourceaux pouvaient parler, ils n'auraient rien de mieux à dire. Ah ! Mes Frères, respectons notre langue sur laquelle a été déposé l'hostie sainte, respectons l'âme de notre prochain, respectons Dieu et ne perdons pas ceux qu'il a sauvés au prix de son sang !

PENSÉES SUR LES MAUVAISES PAROLES.

4001. On peut avec fruit, pour faire sentir le désordre des paroles mauvaises, et le saint usage qu'il faut faire de la langue, présenter quelques-unes des réflexions suivantes du P. Le Jeune:

Entre toutes les parties de notre corps, que nous avons reçues de la libéralité de Dieu, il n'y en a point que nous soyons obligés d'offrir à son service avec plus de fidélité, et dont le bon usage nous doive être plus à cœur. Cela se montre évidemment en ce que, quand nous sommes sanctifiés, c'est-à-dire tirés de l'usage commun et profane, pour être dédiés à Dieu, le premier de nos membres que l'Eglise lui consacre, c'est la langue ; car au sacrement de baptême, une des premières cérémonies qu'on pratique sur l'enfant, c'est de sanctifier sa langue par l'attouchement du sel bénit, pour montrer que le Fils de Dieu, qui est la sagesse éternelle, dont le sel est l'emblème, veut prendre possession de lui et principalement de sa langue. La raison de cette cérémonie, c'est que notre langue est employée à des fonctions très honorables, qui lui donnent de grands avantages sur toutes les parties de notre corps, tant dans l'ordre de la nature qu'en celui de la grâce.

Dans l'ordre de la nature, l'aigle et le lynx ont les yeux plus clairvoyants que nous; l'oie et le sanglier ont l'ouïe plus subtile; le vautour, l'odorat plus sensible; l'araignée, l'attouchement plus fin. Mais l'homme est doué de la parole dont tous les autres animaux sont dépourvus, aussi bien que de la raison, et il y a tant de rapport et tant de convenance entre ces deux perfections que les Grecs leur donnent un même nom : *Logos*.

La langue est un admirable interprète de l'intelligence. Il n'est rien de si spirituel qu'une haute conception, rien de si secret que la pensée de notre esprit, et la langue la revêt d'une voix articulée, elle l'étale, la met au jour, elle la fait passer de mon esprit au vôtre sans que je la perde ou la diminue en vous la communiquant.

Il n'y a rien de si libre et d'aussi incapable de contrainte, que la volonté de l'homme, et la langue en est une image; on peut bien contraindre les yeux de voir quelque objet, les oreilles d'entendre du bruit, les mains de toucher, mais on ne saurait contraindre la langue de parler : on peut saisir et lier le bras, mais avant que de forcer la langue, il faut gagner les bras, les lèvres et les dents qui lui servent de défense. Le froid, le chaud, la lassitude n'ont point de prise sur elle. Et quand tout le corps serait enchassé et emboité dans un étui, et tous les membres, collés, la langue ne laisserait pas de se promener en son palais, tant elle est maîtresse de soi, et affranchie de toute violence. Mais qui n'admirera le pouvoir qu'elle a dans l'ordre de la grâce et dans les œuvres surnaturelles? C'est elle qui opère les sacrements, qui consacre le sacrifice; qui produit le corps de Jésus, qui le reçoit la première, elle est la première planche par où il entre en notre corps; c'est elle qui rend au Créateur un souverain culte de latrie.

Les sacrements sont composés de matière et de forme; c'est la forme qui en est la plus noble et la principale partie. C'est la forme qui donne l'être, et elle consiste en paroles; et c'est la langue qui doit prononcer ces paroles. Le sacrifice des chrétiens consiste en la production et dans l'oblation du corps et du sang de Jésus; c'est à la langue qu'appartient une opération si divine; si on avait coupé la langue à tous les prêtres, on ne pourrait pas vous absoudre de vos péchés, vous confirmer, vous donner l'extrême onction, ni célébrer la messe, ni offrir à Dieu le très adorable sacrifice, ni produire le corps de Jésus pour vous communier.

Un ancien a parlé fort sagement, quand il a appelé notre langue *thuribulum divinitatis :* L'encensoir de la divinité, non seulement parce que c'est par la langue que nous présentons à Dieu nos oraisons qui sont comparées à l'encens; mais encore et principalement, parce qu'entre tous les membres de notre corps, la langue a cela de propre, qu'elle seule peut rendre à Dieu un honneur différent et distinct que celui qu'on rend aux créatures. Nous honorons Dieu en nous mettant à genoux pour le prier, ainsi que saint Paul le faisait. On l'honore en se prosternant en terre devant lui, comme firent les trois mages. Nous l'honorons en nous découvrant la tête en sa présence, dans sa maison.

Tous ces hommages ne lui rendent pas proprement un culte de latrie et souverain; on les rend aussi aux créatures. Les Egyptiens se mettaient à genoux devant liu le patriarche Joseph, et ils ne l'adoraient pas; ce Saint ne l'eût pas permis. Le prophète Nathan se prosterna en terre devant le roi David, et il ne l'adora pas. Nous nous découvrons la tête devant les honnêtes gens; mais quand je dis au bon Dieu : Vous êtes mon Créateur, mon premier principe, ma dernière fin, ma langue lui donne des éloges qui ne peuvent être attribués à aucun autre. Il est donc bien nécessaire de consacrer la langue à des usages dignes du Dieu qui nous l'a donnée.

4002. *Leur gosier est un sépulcre ouvert; ils se sont servis de leur langue pour tromper avec adresse, le venin des aspics est sous leurs lèvres* (Ps. XIII. 3). Ces paroles expriment bien les ravages des mauvaises langues; car il en sort sans cesse des exhalaisons fétides, des miasmes pestilentiels et contagieux. Quand des hommes sans retenue prononcent des paroles impudiques, obscènes ou grossières; quand ils se vantent des affronts qu'ils ont faits au prochain; quand ils racontent les excès, les meurtres, les adultè-

res commis par eux ou par d'autres; et qu'ils cherchent par ce moyen les applaudissements de leur pareil, n'infectent-ils pas véritablement l'air? Ne corrompent-ils pas de leur langue impure les mœurs des autres? Ne les poussent-ils pas par leur exemple à de pareilles infamies? N'est-ce pas là porter la dépravation humaine à son comble? Car après la perte de la crainte de Dieu, il restait encore, pour nous retenir sur la pente du vice, une certaine pudeur innée, une crainte de l'ignominie, une honte de mal faire, que la nature a mise en nous comme un frein. Mais les hommes corrompus, en exaltant le vice, en se vantant de leurs meurtres, de leurs adultères, de leurs débauches, de leur effronterie; en tirant ainsi vanité de ce dont ils devraient rougir, non seulement débarrassent le vice de tout frein, mais encore ils l'aiguillonnent et entraînent facilement à suivre leurs coupables exemples des hommes légers et enclins au mal. Il n'est pas douteux que le démon n'ait pris la place de Dieu dans le cœur de ces hommes-là, comme il l'a prise dans leur bouche. Car on peut comparer le cœur à la racine d'un arbre, et d'autre part les paroles et les actions aux branches et aux fruits que produit cette racine. Si donc nous jugeons de la racine d'un arbre par les fruits, que sera-ce, cette racine, d'où sortent les fruits si pernicieux, et combien le Seigneur ne sera-t-il pas loin de ce cœur pestilentiel? (B. L. DE GRENADE.)

4003. *Multi ceciderunt in ore gladii, sed non sic quasi qui interierunt per linguam suam* (ECCLI. XXVIII. 26). Paroles qui nous apprennent qu'il vaut mieux périr par le glaive que par le péché de la langue. Le coup porté par le glaive, en effet, sépare le corps de l'âme, mais le péché de la langue sépare l'âme de Dieu; l'un occasionne la mort temporelle du corps, tandis que l'autre entraîne la mort éternelle du corps et de l'âme. (B. DE GRENADE.)

4004. Des paroles vaines sont la marque d'une conscience vaine. La langue fait connaître les mœurs d'un homme, et par ces paroles on peut juger de son intérieur. Il est plus facile de trouver un homme qui tout en parlant d'une manière irréprochable vive mal, que de trouver quelqu'un qui vive bien tout en ayant des conversations coupables.

Celui qui profère des paroles peu décentes, se permettra bientôt les actions malhonnêtes. L'habitude de ne tenir que des discours graves, amène celle d'être grave dans ses mœurs, dit saint Clément d'Alexandrie. *Non longe est a facto qui delectatur in verbo.* (HIER.)

4005. **Quatrième Dimanche de Carême.** — A propos du miracle de la multiplication des pains et du rassasiement de la foule qui suivait Notre-Seigneur, on peut parler de la communion figurée par ce miracle et de ses effets dans l'âme. (V. nos 2530 et 2536 et suiv.)

4006. **Autre sujet.** — Ou bien encore de la fréquentation des Sacrements. (V. no 2423.)

4007. **Autre sujet.** — La nécessité de la confession, comme préparation à la communion pascale. (V. nos 693 et 1218 et les nos 4008 et suiv.) *Ou encore sur les avantages de la confession fréquente (d'après saint Thomas de Villeneuve).*

« Le premier est une quasi-certitude, ou du moins une conjecture bien fondée, de posséder la vie éternelle. Car, à moins d'un miracle, on n'en peut avoir de plus grande dans cette vie: En effet, tant que le pécheur ne se confesse pas, il est en danger évident, mais s'il se repent et qu'avec un ferme propos de ne plus offenser Dieu, il se présente au tribunal de la miséricorde, il fait dès lors ce qui est en son pouvoir, et Dieu sachant qu'il accomplit tout ce qu'il peut, lui accorde le pardon. De là ne naît point, sans doute, une pleine et entière sécurité, dans cette vie; mais si elle n'est pas pleine cette securité, elle donne du moins une grande confiance à celui

qui s'accuse. Car c'est la seule chose que Dieu exige pour pardonner le péché et Dieu ne manquera point à sa promesse. Et quoique la contrition parfaite seule, avec un ferme propos de se confesser, suffise au pardon, néanmoins la conscience n'est pas tranquille tant que la confession est négligée.

Le second fruit est le repos et la paix de l'âme. Car la confession apaise souverainement et étouffe le remords, ce ver intérieur qui ronge la conscience ; lequel s'il n'est étouffé maintenant, déchirera éternellement l'âme par ses morsures. Car il est écrit: *que le ver rongeur ne meurt pas* (Is. 66). Or, l'expérience prouve que rien ne mortifie tant que la confession de ses fautes. Que vous vous repentiez, que vous soyez très affligé d'avoir péché, que vous jeûniez, que vous versiez d'innombrables aumônes, rien ne tranquillise autant la conscience, rien ne la soulage davantage du poids du péché, que de recevoir avec contrition le sacrement de pénitence. Et ce qui prouve l'efficace admirable de ce sacrement c'est que rien ne soulage comme lui une âme oppressée, accablée. De même que l'estomac chargé d'humeurs et plein de pourriture en est toujours malade, s'il ne se procure un vomissement; ainsi la conscience ne trouve son repos qu'après avoir vomi son péché. C'est pour cela que ceux qui ont accoutumé de se confesser fréquemment éprouvent un grand tourment et un poids incroyable lorsqu'ils en sont quelque fois empêchés. Et cette paix et cet allégement de la conscience suffiraient, au besoin, pour porter à la fréquente confession.

Le troisième fruit, c'est la facilité du pardon. Plus les péchés sont graves, plus de temps ils retiennent l'âme malheureuse et captive. Car tomber une fois n'est pas un si grand mal que de demeurer dans le péché et de ne pas se relever après l'avoir commis, et même d'y revenir avec un certain plaisir. Pécher une fois, c'est l'effet de notre fragilité, mais y persévérer et ne point vouloir avoir recours au remède, c'est un mépris. Cette négligence offense donc souvent davantage Dieu, que la faute elle-même.

Il faut par conséquent se confesser bientôt si on veut être bientôt guéri et ne pas périr: il est plus facile de ne pas tomber en maladie que d'en être délivré une fois qu'on en est atteint, et plus nous sommes faibles et enclins à pécher plus nous devons être diligents à nous relever, car cette promptitude de la pénitence est un sujet de mérite.

Le quatrième fruit, c'est la facilité d'éviter le péché. Car un péché, dit saint Grégoire, qui n'est pas effacé au plus tôt par la pénitence, en entraîne de suite une autre par son poids. Et saint Jean dans son Apocalypse a dit: *Que celui qui est souillé se souille encore* (Ps. 22. 11). L'âme une fois tachée par le péché ne craint point de se tacher de nouveau; mais dès qu'elle se voit pure elle évite avec soin de se souiller encore, comme nous le lisons dans les cantiques: J'ai lavé mes pieds, comment reviendrai-je les salir? (Cant. 5. 3.) Il arrive donc ordinairement que ceux qui négligent de se guérir de leurs premiers péchés, venant comme à renverser le mur de la raison et de la crainte de Dieu, portent ensuite la malice ou le péché jusqu'à son comble. Un abîme appelle un autre abîme (Ps. 41. 8). Ajoutez que notre force pour résister au péché est alors très faible; elle est, dit le prophète Isaïe, *comme une fumée, une vapeur légère* (Is. 1. 31). Et si elle n'est aidée de la grâce elle ne pourra soutenir longtemps l'impulsion des vices. Ce qui fait que l'âme qui est en état de péché ne peut éviter les péchés ultérieurs.

Le cinquième fruit est la facilité pour examiner sa conscience. Comment

peut-on examiner sa conscience, quand on ne le fait qu'une fois l'an? Nous oublions le lendemain ce que nous avons fait la veille; et nous voulons nous rappeler exactement ce que nous avons fait pendant toute une année écoulée?.... C'est pour cela que ceux qui ne se confessent qu'une fois l'an, ne se souviennent point de leurs fautes. De là viennent parfois les mauvaises confessions, ensuite les appréhensions et les scrupules et on n'est pas sûr du pardon.

Le sixième fruit, c'est la conservation des mérites. Car, tant que l'homme est en état de péché, ses bonnes œuvres ne lui sont point comptées pour la gloire future, et il perd sa vie avec ses œuvres. Lui étant abominable aux yeux de Dieu, comment ses actions pourraient-elles lui plaire? Nous lisons dans la Genèse: *Que Dieu regarda favorablement Abel et son sacrifice, mais qu'il détourna ses yeux de Caïn et de son offrande* (Genès. 4). Or qu'elle perte que celle-là? Que si, au contraire, on se confesse aussitôt et qu'on quitte son péché, on recouvre les mérites perdus et devient l'ami de Dieu.

Le septième fruit, c'est l'augmentation de la grâce pendant cette vie et celle de la gloire dans l'autre. Car, comme d'après le sentiment commun des docteurs de l'Eglise, le Sacrement confère la grâce par lui-même, autant de fois qu'il est reçu dignement, autant de fois la grâce s'accroît et, par conséquent, les degrés de gloire aussi. Or, quel gain n'est-ce point d'obtenir un degré de gloire pour l'éternité? Aussi ne serait-on pas coupable de péché mortel, c'est toujours un conseil très salutaire de fréquenter la confession; parce que Dieu, si bon et si magnifique qu'il est, accorde à ceux qui sont repentants et confessés non seulement le pardon de leurs fautes, mais encore par surcroît des grâces abondantes.

Ce sont là entre plusieurs autres les effets que produit le sacrement de pénitence. Plût à Dieu! plût à Dieu que vous voulussiez faire vous-même l'expérience de ce que nous disons. Eprouvez-le, je vous en conjure, et vous verrez quelle consolation pour l'âme, quelle paix et quelle assurance pour la conscience, quelle réformation de votre vie, quelle confiance de pardon auprès de Dieu, quel soulagement pour le cœur, quelle satisfaction pour votre corps; enfin, quelle force de résistance dans l'occasion du péché, quelle facilité pour les bonnes œuvres, quelle correction pour les mœurs, quelle augmentation de ferveur, quelle plénitude d'esprit, quelle vivacité d'intelligence, quelle pureté de conscience, quelle joie de l'âme, quelle abondance de grâces et de biens spirituels vous en recevrez pour votre salut éternel.

PENSÉES SUR LA CONFESSION.

4008. *C'est assez de me confesser une fois dans l'année.* Oui, si vous ne péchez pas gravement; mais si vous avez un péché grave sur la conscience, saint Thomas de Villeneuve vous répond: »Quel est celui qui souille ses vêtements et attend un an à les purifier? O misérable que vous êtes, vous souffrez dans votre cœur ce que vous ne souffrez pas dans votre chaussure! Vous laissez sur votre âme ce que vous ne laisseriez point sur votre habit? Votre âme est impure, elle est hideuse et vous feignez de ne pas le savoir! » Un homme de Castel-Grande, nommé François Mugnone, était venu faire une retraite à Caposèle, saint Gérard Majella le rencontrant lui dit: « François; avez-vous fait une bonne confession? Oui. — Non, répondit le Saint, elle n'a pas été bien faite; regardez ce que vous avez derrière vous.» François, se retournant, vit à ses côtés le démon sous une forme horrible. Epouvanté, il alla au plus vite refaire sa confession.

4009. Accusez les mauvaises œuvres que vous avez faites, dit saint Augustin; car celui qui confesse ses péchés, qui les accuse, traite avec Dieu. (Vos péchés mettent entre Dieu et vous un mur de séparation.) Accusez-vous en présence du Dieu qui les accuse et vous vous rapprocherez de lui. Il y a deux êtres en vous: l'homme que Dieu a fait et le pécheur; ce dernier, c'est votre ouvrage. Anéantissez votre ouvrage, pour que Dieu sauve le sien. Concevez une haine pour ce que vous avez fait et un amour pour ce qui est l'œuvre de Dieu. Quand vous aurez commencé par haïr ce que vous avez fait, c'est alors que vous commencerez à faire de bonnes œuvres par la confession des mauvaises. Ne vous épargnez pas vous-même, si vous voulez que Dieu vous épargne.

Servus peccati quo fugit, secum se trahit quocumque fugerit; non fugit seipsam mala conscientia, non est quo eat, sequitur se, imo non recedit à se. Peccatum enim quod facit intus est, vis audire consilium? Si vis à Deo fugere, ad ipsum fuge confitendo, non ipse aliquid latendo, confiteri enim potes, latere non potes. (Aug.)

4010. Si une épine vous entre dans le pied, appliquez-y autant d'emplâtres qu'il vous plaît, tant que vous n'avez pas retiré l'épine, vous ne guérirez pas. De même, si vous avez un péché mortel sur la conscience, pratiquez toutes les austérités imaginables, si vous ne les confessez pas comme il faut, il est très certain que vous vous damnerez. (*Saint Léonard de Port-Maurice.*) *Si te excusas, Deus te accusabit; si te accusas, Deus te excusabit.* (St. Grég)

4011. Si l'on vous disait: patience, il faut que vous soyez piqué ou par une guêpe, ou par une vipère; sans aucun doute, vous répondriez: Je choisis la guêpe; qu'elle me pique deux fois, trois fois, quatre fois, si une seule fois ne suffit pas, pourvu que la vipère ne me touche point. Et pourquoi? Parce que de deux maux il faut toujours choisir le moindre. Bon Dieu! que l'homme est étrange! Tant de jugement quand il s'agit des maux du corps; plutôt la guêpe que la vipère! et s'il s'agit des maux de l'âme; c'est une folie inconcevable: plutôt l'enfer que la confession. (Saint Léonard.)

4012. Saint Vincent Ferrier disait en parlant des damnés: «Eux qui ne voulaient pas se confesser sur la terre se confesseront bien une fois en enfer. Pourquoi le Psalmiste demande-t-il, en s'adressant à Dieu: *qui donc en enfer se confessera à vous?* Ah! c'est parce qu'en enfer on fait la confession des péchés, non pas à Dieu, mais au diable, qui est le curé de cette paroisse. Quant à la forme selon laquelle on se confesse en enfer la voici: *Nos insensati. . . .* Fous que nous étions, pour quelques jours que nous avions à passer sur la terre, pour un léger plaisir qui s'est évanoui comme la fumée, nous avons consenti à venir habiter éternellement au milieu de ces flammes. *Nos insensati. . . .* Fous que nous étions, pareils à des aveugles nous avons été heurter la tête contre les murs; nous avons vécu au milieu de la pleine lumière de l'Eglise catholique et nous sommes restés ensevelis dans les ténèbres de l'erreur. *Ergo erravimus!* Nous avons donc fait fausse route, nous qui prétendions conduire le genre humain tout entier. Maudite liberté! maudite philosophie! maudits plaisirs!» Ainsi se confesseront les damnés, et à cette confession, les démons qui les écouteront auront reçu puissance de leur imposer seulement pénitence, mais non pas de leur donner l'absolution. Et vous savez quel sera le caractère de cette pénitence: pénitence sans miséricorde, pénitence sans délai, sans terme, sans soulagement; les flammes du brasier de l'enfer pour l'éternité!»

4013. *Confessio est salus animarum, dissipatrix vitiorum, oppugnatrix dæmonum. Quid plura? Obstruit os inferni, portas aperit paradisi.* (Aug.)

4014. *Qui se accusat, etsi peccator sit, justus esse incipit: quia nec sibi parcit et Dei justitias confitetur. . . Cessat enim vindicta divina, si confessio præcurrat humana.* (Ambr.)

4015. Dieu se contente de l'aveu de nos fautes pour nous pardonner, dit saint Chrysostôme, et devant les tribunaux humains, quand le coupable avoue son crime, on y voit une raison de le condamner. Ne dites pas: je me confesserai plus tard de

mes fautes. Vous ne pouvez porter une petite charge, comment porterez-vous un fardeau que vous aggravez chaque jour.

4016. *O homo quid times confiteri? Illud quod per confessionem scio, minus scio, quam illud quod nescio! Cur confiteri erubescis peccata tua? peccator sum sicut et tu: homo sum, humani nihil à me alienum. Confitere homo homini, homo peccator homini peccatori. Elige quodvis, si non confessus latus, inconfessus damnaberis: ad hoc Deus exigit confessionem, ut liberet hominem humilem: ad hoc damnat non confitentem, ut puniat superbum.* (Aug.)

4017. Quand on a dit au confesseur: j'ai quelque chose qui m'inquiète, on dit facilement tout le reste; c'est ainsi que quand on a entamé la bordure d'une pièce d'étoffe, elle se déchire facilement jusqu'au bout.

4018. La malpropreté ne saurait régner dans une maison qu'on balaie souvent. Il faudrait agir avec ceux qui pour s'excuser accusent les autres, comme fit un jour un certain confesseur avec une femme qui pour excuser ses péchés, racontait tout le mal qu'elle savait de son mari. Eh bien! lui dit-il à la fin, pour vos péchés, vous réciterez un *Salve Regina;* et pour ceux de votre mari, vous jeûnerez pendant un mois. — Mais, demanda cette femme, comment suis-je obligée de faire pénitence pour les péchés de mon mari? — Et comment venez-vous, répondit le confesseur, accuser les péchés de votre mari et dire tout le mal qu'il a fait pour excuser vos propres péchés? (Saint Liguori.)

4019. **Autre sujet**. — Ou enfin, à propos du récit de l'Evangile du lundi suivant, on pourrait là où on le jugerait utile, traiter des irrévérences commises dans le Saint Lieu.

Irrévérences dans le saint Lieu.

4020. **Plan de saint Léonard.** — Je voudrais avoir le zèle de David: *Zelus domus tuæ*, les larmes de saint Chrysostome: *acerbe fleo*, à la vue des irrévérences, *et numquam flendi finem facio*, le fouet de mon Sauveur. Les irrévérences ôtent à Dieu, I. le respect, II. le crédit, III. la patience. I. Le respect. L'univers est un vaste temple. David disait: *Benedic anima mea Domino in omni loco dominationis ejus.* Elie louait Dieu sur une montagne; Jérémie, dans un puits; Jonas, dans la baleine; Daniel, dans la fosse; mais Dieu a des maisons. Promenez vos regards autour de vous, que vous disent les autels, etc. ? ils disent: *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.* C'est là la maison de Dieu, c'est là qu'il réside avec sa cour, qu'il veut être adoré. La foi nous montre une multitude d'anges. Saint Jean Chrysostome les voyait chaque fois qu'il célébrait. Ecrions-nous: *quam terribilis est locus!* Saint Jérôme n'osait y entrer, quand un fantôme nocturne avait troublé son sommeil. Saint Ambroise réprimandait ceux qui se mouchaient ou toussaient. Saint Martin y tremblait et ne s'y tenait ni assis, ni appuyé, mais debout ou à genoux. C'est en effet le ciel. Quel respect portent-ils aux églises, cette femme vaine, ce jeune homme, ce libertin? Dieu ne tient donc pas au respect. Ah! il en est jaloux. Dans le temple de Salomon, il faisait paraître une nuée merveilleuse qui s'appelait *Gloria Domini;* et tous se tenaient *proni in terram super pavimentum. Pavete ad sanctuarium meum.* Dans le ciel, les anges se voilent de leurs ailes et les premiers chrétiens se tenaient à l'église comme les anges au ciel, au rapport de Tertullien; et si l'un disait une parole, l'autre se tournait vers lui mettant le doigt sur les lèvres en lui disant à voix basse: *Dominus videt et Dominus reddit;* et nous qu'y faisons-nous? quel contraste! Tout nous vient par l'église. Où allons-nous dans les calamités?... quand nous avons péché? et c'est à l'é-

glise que nous oserions faire le mal! L'église est déserte en temps ordinaire, on dirait la demeure du démon que tout le monde fuit; voilà une grande solennité, église, réjouissez-vous! il n'en est rien. Voyons, *quid sentis de fide?* vous croyez à la présence réelle? et *quomodo undique fulgura non deferantur*, dit saint Chrysostome, d'abord contre les femmes vaines, *an saltatura ad ecclesiam pergis?* dit-il. *Omnis mulier orans non velato capite deturpat caput suum.* Où êtes-vous, Judas, Pilate, Caïphe, pharisiens? Vous avez trahi Jésus, etc.: mais ce n'était pas dans le Saint des saints... On n'y prend pas garde; mais notre Dieu est-il une idole de pierre? Il faudra la foudre pour vous réveiller, cette foudre qui frappa et réduisit en cendres, dans une ville de Toscane, un sacrilège dans l'église qu'il avait souvent profanée. Seigneur, donnez-moi votre fouet, que j'en chasse les voleurs qui vous ravissent les âmes; sans cela ils vous enlèveront non seulement le respect, mais encore le crédit.

4021. II. Les irrévérences enlèvent à Dieu *son crédit* et font perdre la foi. Je prends un Indien, je le mène dans une mosquée: il voit les Turcs pieds nus, prosternés ou debout, silencieux, les femmes voilées de la tête aux pieds. Je le mène dans un temple; des marchands autour, c'est là un lieu de foire sans doute; non, c'est l'église. Entrons (description de ce qui s'y passe). C'est ainsi qu'on honore le vrai Dieu. Il sort avec le blasphème de Luther sur les lèvres: Le plus agréable sacrifice que l'on puisse faire à Dieu, c'est de brûler les églises. Où êtes-vous, luthériens, venez, brisez tout, enlevez le crucifix, ce sera un sacrilège; mais ce sera fini et Jésus ne sera pas exposé à en subir de nouveaux.

Vous frémissez! Eh bien, prêtres, emportons tout cela en lieu sûr. Si le sang coule dans l'église, on éteint la lampe; et les âmes y sont assassinées. Au moins fermez les portes aux sacrilèges; ils ne viendront plus, tant mieux. Sinon, finissons-en, mettez le feu à l'église. Dans le royaume de Naples, à la Madone du mont Vierge, le feu prit dans un grand concours, mille personnes furent brûlées. C'est la Sainte Vierge qui mit le feu à cause des profanations qu'elle y subissait. Au moins, prêtres, unissez-vous à moi pour dire: Sortez d'ici: *Vos fecistis speluncam latronum*; autrement nous enlèverons à Dieu:

4022. III. *La patience.* Notre-Seigneur si doux à l'égard des pécheurs, de Madeleine, de la femme adultère, s'arme d'un fouet un jour et ce fut contre les profanateurs du temple. *Nec apostolus, nec propheta sum, tamen et apostoli et prophetæ vice fungor.* Si vous ne faites respecter Dieu par vos enfants, vos femmes, vos serviteurs, attendez-vous à un déluge de maux. *Acuite sagittas, implete pharetras, quoniam ultio Domini, ultio templi est.* Vous insultez Dieu dans sa maison, il ira dans les vôtres, pour y semer la vengeance. Lorsqu'au calvaire il fut insulté, toute la terre s'émut, les rochers se fendirent. Attendez-vous à la conjuration de tous les éléments. Attendez-vous à perdre la foi, Jérémie dit: *Periit fides... quia fecerunt malum in oculis meis; posuerunt offendicula sua in domo in qua invocatum est nomen meum.* Pourquoi tant d'Eglises ont-elles perdu la foi? Certaines révélations disent à cause des irrévérences; mais j'aime mieux croire le Prophète. Prêtres, faites afficher: *Si quis templum Dei violaverit, disperdet eum Dominus.* Attendez-vous à la damnation: *In terram sanctorum iniqua gessit non videbit gloriam Domini.* Un prêtre célébrait; l'hostie s'élève en

criant trois fois : Je pars d'ici ; la voûte s'écroule ; un tremblement de terre enselevit tout sous les ruines. Le cœur s'attendrit à la vue de ces murs profanés, de Jésus crucifié là.

Dieu est partout offensé dans les palais, les rues, dans les armées, dans les maisons particulières ; s'il est un lieu où il doit être à l'abri des outrages, c'est sa maison à lui. En toute nation, de par le droit des gens, chacun est dans sa propre maison comme dans un asile assuré. C'est un grand affront à un homme, c'est la preuve d'une haine forcenée, quand vous l'outragez chez lui. Et c'est dans sa maison même que Notre-Seigneur est le plus offensé. C'est là que se commettent parfois les crimes qu'on n'a pas lieu de commettre ailleurs, des sacrilèges par exemple (1). Comment son bras ne s'appesantirait-il pas sur nous ? Ils ne vont à l'Eglise que pour se moquer de la religion, a dit la Vierge à la Salette. Epargnons-nous les fléaux qu'elle a annoncés.

Parents, maîtres, vieillards, bon exemple, vigilance, sur ceux dont vous avez la charge, etc.

4023. **Dimanche de la Passion.** — Obligation de se confesser en préparation au devoir pascal. (V. nº 1218, ou le 1239.)

4024. **Autre sujet.** A propos de l'Evangile : *Propterea vos non auditis quia ex Deo non estis.*

Endurcissement du cœur. (V. nº 4029.)

Il y a une si étroite union entre notre intelligence et notre volonté, que si l'intelligence obscurcie par les ténèbres ne connaît pas le Souverain Bien, la volonté n'est pas inclinée à se tourner vers lui. *Ignoti nulla cupido.* Quand l'âme est frappée de l'aveuglement de l'esprit, elle tombe inévitablement dans l'endurcissement du cœur, qui a cinq degrés que nous devons parcourir, afin de concevoir une grande horreur pour cet état déplorable.

4025. I. Le premier degré, c'est *l'abandon de Dieu.* (Voir nº 1588.)

II. L'insensibilité. Le cœur se ferme tellement qu'on le dirait bouché par une masse de plomb. Le plomb, c'est le plus vil des métaux, il ne rend aucun son, quand on le frappe. C'est l'image de cette apathie qui nous rend insensibles à toutes les pertes : 1º *Spirituelles.* Le prophète Abdias s'en plaint : *Si fures introissent ad te, si latrones per noctem, quomodo conticuisses.* Si un larron allait chez vous, et commençait à crocheter vos coffres, à dérober votre argent ou vos meubles, quand vous le verriez ou l'entendriez, ne diriez-vous mot ? seriez-vous comme le plomb qui ne retentit pas ? ne crieriez-vous pas au voleur ? craindriez-vous de le scandaliser ? non. Ce pervers prétend par ses libertés vous faire perdre votre honneur, la grâce de Dieu, votre salut ; on vous dit : Dites-le à votre père,

(1) C'est peut-être dans les églises catholiques que se commettent le plus d'irrévérences. Dieu, dit excellemment saint Augustin, ayant ce semble, voulu de notre impiété même nous faire une preuve de la vérité de notre religion, puisque c'est la seule dont le démon tâche de corrompre le culte et s'efforce de pervertir les pieuses pratiques. Pourquoi la seule ? il n'est pas difficile d'en concevoir la raison. Car de toutes les religions c'est la seule où le vrai Dieu est servi ; et l'intérêt de ce capital ennemi de Dieu est, que tous les autres cultes, quoique faux et superstitieux, soient religieusement observés, parce que ce sont ses ouvrages, et qu'il y est lui-même adoré. (BOURDALOUE.)

plaignez-vous à votre mère ou à votre maîtresse ; dites-leur qu'il cherche à vous déshonorer ; et vous répondez : Je n'oserais, je crains de les scandaliser, on le chasserait du logis ! Et c'est pour cela qu'il le faudrait dire, afin qu'on le chassât de la maison comme on crie au voleur, afin qu'il sorte du logis et qu'il s'enfuie. Quoi ! un peu d'argent est-il plus précieux que la grâce de Dieu, qui coûte le sang précieux du Sauveur ? un peu de linge ou un meuble, est-il plus à estimer que votre honneur et votre salut ? *Si vindemiatores introissent ad te numquid saltem racemum reliquissent tibi*, ajoute le prophète. Si une compagnie tout entière de jeunes gens était entrée en votre vigne pour la vendanger à la dérobée, cette perte vous serait sensible, et néanmoins ils vous auraient laissé quelques raisins à recueillir. Ce méchant ravage la vigne de votre âme par le péché, il ruine en vous les dons du Saint-Esprit, les vertus infuses, les habitudes surnaturelles, il ne vous laisse pas un seul fruit, pas un petit grain de mérite de vos bonnes œuvres passées, et vous êtes insensibles à cette perte !

2° *Aux pertes temporelles.* Saint Jean Chrysostome vous compare aux serviteurs des charlatans ; vous voyez sur un théâtre le valet d'un bateleur à qui on fait mille indignités, et qui ne fait que s'en jouer ; son maître le bafoue et se moque de lui, lui donne des soufflets et des coups de poing ; il lui fait dire mille sottises, lui fait faire mille impertinences ; les assistants se moquent de lui, et il endure tout, il se met à rire, un bon repas qu'on lui donne après la comédie, essuie toutes ces indignités. Vous êtes comme cet insensé ; depuis que cet homme pervers a gagné votre cœur, vous êtes insensible à tout : *Verberaverunt me, sed non dolui ; traxerunt me, et ego non sensi.* Vous êtes insensible à la perte du temps, à la perte de votre liberté, et à la perte de votre argent.

Vous aimez tellement à être libre, à n'être maîtrisée de personne et à avoir l'ascendant partout ; cependant ce libertin vous bafoue par ses assiduités, il vous fait perdre la considération de vos voisins, il vous fait faire mille actions noires, infâmes, contre votre inclination, et vous êtes insensible à cette servitude ! vous étiez si avaricieuse et si réservée à donner aux pauvres, cependant vous lui faites des présents, vous lui prêtez de l'argent qu'il ne vous rendra jamais, vous lui donnez du vin ou du bien de votre maître, qu'il vous faudra restituer ; vous êtes insensible à tous ces dommages ! *Traxerunt me et non sensi.* Vous êtes à l'épreuve de toutes les afflictions que Dieu vous envoie pour vous réveiller et vous retirer du mal. Vous avez perdu votre procès, on vous surcharge d'impôts, votre mari ou votre enfant est mort, on flétrit votre réputation, vous êtes souvent malade, et rien ne vous convertit ! vous êtes insensible à toutes ces douleurs ! *verberaverunt me et non dolui.* N'ayant donc point de sentiment des maux qui vous arrivent, ni de ceux que vous faites, vous vous y accoutumez aisément, et vous tombez au troisième degré d'endurcissement, qui est :

4026. III. *L'assiduité au péché.* Les réprouvés sont dans le chemin de la perdition comme les prédestinés dans le chemin du ciel. Saint Paul, le modèle des âmes choisies, disait aux Philippiens : Je ne pense point être arrivé au terme de la perfection, je ne tourne point la tête vers le chemin que j'ai déjà fait, j'oublie tout ce que j'ai laissé derrière, je n'ai d'yeux

que pour ce qui est devant moi, et je fais toujours de nouveaux efforts, afin d'avancer vers le bout de la carrière, et de recevoir la récompense de la vocation céleste. Les prédestinés en font de même, ils sont infatigables dans le chemin du ciel, insatiables de bonnes œuvres; ils ne se lassent jamais de bien faire, ils mettent en oubli leurs bonnes actions passées, et, comme s'ils commençaient chaque jour, ils se hâtent, ils se pressent et s'avancent sans cesse; ils vont haletant continuellement et aspirant à de nouvelles vertus. Le matin, ils font quelques actions de piété; pendant le repas, une pratique de mortification; après dîner, une œuvre de miséricorde; aujourd'hui, ils jeûnent; demain, ils porteront le cilice; après-demain, ils visiteront l'hôpital: *Ibunt de virtute in virtutem.* Ainsi les réprouvés *ibunt in adinventionibus suis,* ils laissent derrière eux les débauches précédentes; ils ne regardent jamais le grand nombre des péchés qu'ils ont commis, ni l'amas des punitions qu'ils ont méritées; ils courent toujours après quelque nouvelle proie; la nuit, ils feront une impureté; le matin, une insolence à l'église; en dînant, une intempérance; après dîner, un jurement en jouant; aujourd'hui, une ivrognerie; demain, un blasphème, et après-demain, une médisance: *Ibunt, ibunt!*

Quand on commença à vous parler de tomber en ce péché, que de surprise, d'éloignement et d'horreur en eûtes-vous? que de refus et de résistance fîtes-vous la première et la seconde fois que vous y tombâtes! que de répugnance! que de crainte, que de honte, que d'aversion et de difficultés sentiez-vous? Vous y alliez à regret et à contre-cœur, comme un bœuf qu'on traîne à la boucherie, comme si on vous eût conduit au supplice. Quand vous étiez tombé, que de tristesse, que d'amertume, que de repentir, que de remords de conscience! Vous ne dormiez pas d'un bon sommeil; vous vous éveilliez en sursaut; vous n'aviez pas une bonne heure dans le jour; il vous semblait que tout le monde vous regardait. Après cela, vous y êtes allé *quasi agnus lasciviens,* en bondissant, en sautant, sans aucune résistance. Enfin, maintenant vous y allez *velut si avis festinet ad laqueum,* comme un oiseau qui vole de haut en bas pour se lancer sur la proie à tire d'aile, promptement, non seulement sans répugnance, mais avec gaîté.

4027. IV. *L'impudence,* lorsqu'à la vue du ciel et de la terre, on fait le mal effrontément. C'est ce que Jérémie reproche: *Frons meritricis facta est tibi, noluisti erubescere.* Vous n'avez plus la couleur de la vertu; une sainte pudeur ne couvre plus votre front; vous avez banni toute honte; vous savez qu'autrefois, si votre compagne eût fait la moindre des actions honteuses que vous faites à présent, vous auriez dit: Je m'en étonne; si j'étais à sa place, je mourrais de honte: cependant vous en faites de mille et mille fois plus infâmes, et vous n'en avez point de confusion; vous êtes si avide du faux honneur, et vous foulez aux pieds la vraie gloire! Ce mauvais homme se moque de vous, quand vous êtes sortie de sa maison, il dit en lui-même: Quelle effrontée! il n'est pas possible d'être plus insensée que cela! Il le conte à ses compagnons de débauche, ils en font des railleries; on vous montre du doigt dans le pays, tout le monde sait votre vie, on ne parle que de votre mauvaise conduite; et vous marchez la tête levée? Quelle impudence! *Noluisti erubescere.*

Lætantur cum male fecerint et exultant in rebus pessimis (PROV. II. 14).

4028. V. *L'obstination* dans le mal (voir la note du nº 4413). Le cœur endurci, dit saint Bernard écrivant au Pape Eugène, c'est le cœur d'un pécheur qui n'a pas horreur de lui-même, parce qu'il ne se sent plus ; c'est un état de léthargie ou d'apoplexie spirituelle qui fait qu'on n'est pas seulement malade à l'extrémité, mais qu'on ne sent pas sa maladie. Voyez ce que c'est qu'un endurci dans la personne de Pharaon ; et sachez que jamais homme au cœur endurci n'a été sauvé, que Dieu ne lui ait ôté son cœur de pierre pour lui en donner un de chair ; mais encore, quels sont les symptômes et les propriétés du cœur endurci ? C'est un cœur qui n'est jamais pénétré de repentir, ni attendri de dévotion, qui ne s'ébranle par aucune prière, qui ne s'épouvante point des menaces, qui est ingrat aux bienfaits, infidèle aux avis qu'on lui donne, cruel à juger son prochain, sans honte pour les actions déshonnêtes, sans crainte dans les plus grands dangers, inhumain dans les choses humaines, téméraire dans les divines, qui oublie le passé à l'exception des injures, qui néglige le présent et qui ne prévoit pas l'avenir ; en un mot, c'est le cœur de celui qui ne respecte ni Dieu, ni les hommes. (V. nº 4031.)

N'est-ce pas là le portrait de quelques âmes ? N'est-il pas vrai que vous ne sentez point de contrition après que vous avez commis deux, trois et quatre péchés mortels, que vous n'en êtes pas fort en peine, que vous dormez, que vous jouez, et que vous mangez aussi gaîment que si vous n'aviez rien fait ; que vous n'êtes jamais touché de dévotion ; que la Pentecôte, la Toussaint, Noël, les prières des quarante heures et les indulgences, se passent sans que cela vous attendrisse et vous fasse venir à confesse ; que les prières de votre père, de votre mère, de vos amis et parents, qui tâchent de vous retirer de vos débauches, ne vous ébranlent pas ; que les prédications du jugement, ni les menaces de la mort éternelle, ne vous épouvantent point, que les afflictions que Dieu vous envoie ne vous émeuvent point. Vous êtes ingrat à Dieu et à vos parents ; vous ne suivez point les conseils salutaires de vos amis, vous jugez témérairement et condamnez les actions de votre prochain, même celles qui se pourraient interpréter bénignement ; vous êtes sans honte, soit dans vos paroles, soit dans vos actions déshonnêtes ; sans crainte des dangers éminents et évidents où vous êtes. Vous allez sur la mer, vous montez sur les toits pour les refaire, vous faites de longs voyages, vous vous querellez dans une taverne, vous vous mettez en danger d'être tué en un mauvais état, en état de péché mortel, en état de damnation éternelle ; entre vous et l'enfer, il n'y a presque rien ; un coup de couteau dans cette querelle, la rencontre des voleurs dans ce voyage, une chute du haut de ce toit, une tempête ou une surprise de pirates, vous livrerait à la damnation, vous ferait malheureux pour jamais ; et vous ne tremblez pas ! Quelle audace ! quelle présomption ! *Impavidum ad pericula, inhumanum ad humana.*

Vous n'avez point de pitié des pauvres, les misères d'autrui ne vous touchent pas, vous vous gorgez de vin, de viandes et de délices ; tant de pauvres vivraient de votre superflu, vous êtes pour eux aussi inhumain que si vous n'étiez pas homme. *Temerarium ad divina.*

Vous oubliez le passé, vous négligez le présent ; vous ne prévoyez pas l'avenir ; vous mettez en oubli les péchés de votre vie ; vous n'en faites point de satisfaction, comme si vous n'en deviez pas rendre compte au jugement. Vous laissez écouler de belles occasions que Dieu vous présente pour faire pénitence ; vous ne prévoyez pas la mort certaine et son heure

incertaine. En un mot, vous ne respectez ni Dieu, ni les hommes; vous n'appréhendez pas la justice de Dieu; vous ne vous souciez pas des jugements, des paroles et des avertissements des hommes, et même ce que je vous en dis maintenant ne vous touche pas plus que si je parlais à un rocher: ces sentiments et ces considérations n'entrent point en votre âme; tant de puissantes vérités, capables de faire impression sur les esprits les plus durs, n'en font aucune sur le vôtre; vous voulez croupir dans vos vices. C'est un très mauvais signe, et vous avez grand sujet de craindre que votre mesure ne soit déjà pleine. Si vous n'êtes pas encore en cet état, si vous avez quelque reste de bonne volonté, suivez le conseil du Saint-Esprit.

Fili, peccasti, non adjicias iterum, sed et de pristinis deprecare, ut tibi dimittantur. Avez-vous commis quelque péché par fragilité humaine, n'y ajoutez pas l'obstination; ne vous opiniâtrez pas à vouloir demeurer en mauvais état les semaines ou les mois entiers, de peur qu'on ne dise de vous comme des enfants de Jacob : *Maledictus furor eorum, quia pertinax.* L'obstination au péché est la veille de la damnation.

Non adjicias. N'ajoutez pas l'impudence à l'effronterie; ne vous glorifiez pas de votre péché; confondez-vous et humiliez-vous; marchez la tête baissée et le cœur brisé de douleur et d'amertume, de peur qu'on ne vous dise: *Quid gloriaris in malitia, qui potens es in iniquitate, propterea Deus destruet te.* Dieu se plaît à confondre, à abaisser, à anéantir les orgueilleux. Or, le plus haut point de la superbe, et l'audace la plus téméraire, c'est de se faire gloire du péché. Si vous avez offensé Dieu par la fragilité de votre chair, apaisez-le par l'humilité de votre esprit.

Non adjicias. N'ajoutez pas la persévérance dans le péché, de peur que la coutume ne la rende tout à fait incurable : *Vulneri vetusto et neglecto callus obducitur.*

Non adjicias. N'y ajoutez pas l'insensibilité. Soyez sensible à la perte que vous avez faite; croyez assurément qu'il ne pouvait vous arriver un plus grand mal que d'offenser Dieu; que si vous vous fussiez rompu les bras ou les jambes au lieu de commettre ce péché, ce vous aurait été un grand bonheur.

Non adjicias iterum. N'ajoutez pas seulement un péché au précédent; car peut-être que, si vous retombez, cette chute donnera le dernier coup à votre âme; que le premier que vous commettrez mettra le comble à la mesure: *Sed de pristinis deprecare, ut tibi dimittantur.* Mais priez Dieu que si vos péchés passés l'ont détourné de vous, il ait encore pitié de vous: *Novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum;* qu'il vous pardonne les péchés passés, qu'il vous préserve des futurs, qu'il vous donne sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre. *Amen!* (D'après le P. Le Jeune.)

TRAITS ET PENSÉES SUR L'ENDURCISSEMENT.

4029. Il est constant que de tous les maux qui peuvent exister, ou être imaginés par la pensée, il n'en sera pas de plus horrible, de plus funeste, que le péché mortel Car l'enfer lui-même, en tant que supplice du péché, ne saurait être comparé à la difformité du péché. Et cependant quiconque est obsédé spirituellement par le démon, loin de sentir ce mal, souvent y trouve sa joie et ses délices. Or peut-on trouver

une plus grande preuve d'insensibilité, que de voir commettre un tel forfait avec plaisir ? Car si les corps, doués de sentiment, ne peuvent ressentir sans une vive douleur, même une piqûre d'épingle, ont-ils un sens spirituel ceux qui ne sentent pas du tout des blessures mortelles ? Tels sont les résultats de l'action du démon dans les âmes de ceux qui sont livrés à lui. Car il ne peut rien en nous, à moins que nous ne nous asservissions à lui en donnant notre assentiment au péché. Quand il n'y aurait rien autre chose pour nous faire haïr le péché plus que la mort, cela devrait suffire. Car quoi de plus détestable que ce qui rend l'homme tellement sourd, aveugle et dénué de tout sens spirituel, que, placé au milieu de la mort, il ne s'émeut point, ne sent rien, ne voit rien, n'entend rien. (B. L. de Grenade.)

Mille fois misérable l'âme qui, voyant tout, ne se voit pas elle-même ; qui, sentant toutes les choses extérieures, ne se sent pas elle-même ; qui, prenant soin de tout, se néglige elle-même ; qui, s'occupant de tout, ne s'occupe point d'elle-même ; qui, veillant sur tout, ne veille point sur elle-même ; qui trouve du temps pour tout, excepté pour pratiquer la vertu, qui aurait dû passer avant tout le reste ! Voyez-vous, mes frères, comment le démon prive de tout sentiment spirituel ceux dont il obsède les âmes par le péché. (B. L. de Grenade.)

4030 Qu'un homme se blesse grièvement, il n'aura rien de plus pressé que d'appeler le chirurgien, dont la main cependant doit le faire souffrir ; mais qu'un enfant éprouve un accident analogue, il ne pensera pas à recourir aux mêmes moyens ; bien plus, à la vue seule du médecin, il se mettra à pleurer et à jeter les hauts cris. On en peut dire autant de ces grands enfants qui, ne sentant pas les blessures de leurs péchés, ne savent pas apprécier l'excellence du remède que leur offre le céleste médecin. (B. L. de Grenade.)

4031. Qand on a commis le péché avec pleine connaissance de cause, on en vient plus facilement à cette obstination. C'est pourquoi les savants orgueilleux, une fois égarés, sont insensibles à tout. Pharaon ressent vivement les fléaux qui affligent son royaume, il reconnaît et avoue qu'ils viennent de Dieu ; il voit son fils et tous les aînés d'Egypte frappés de mort par la main d'un ange, il voit que Dieu ouvre la mer en faveur de son peuple, que les eaux s'affermissent de côté et d'autre pour lui servir de rempart : *Campus germinans* ; et il est si obstiné qu'il persiste à poursuivre ce peuple, et à prétendre l'exterminer.

Les prêtres et les pharisiens touchent au doigt les miracles de Jésus, visibles, palpables, plus évidents que le soleil : un paralitique de trente-huit ans qui est guéri ; un aveugle-né qui recouvre la vue ; un Lazare, mort depuis quatre jours, qui ressuscite en leur présence ; ils se sentent renversés par terre, quand ils veulent le prendre, car ils étaient au jardin avec les soldats ; ils voient l'éclipse du soleil, le tremblement de terre, le roc du Calvaire qui se fend en deux ; les gardes qu'ils ont mis au sépulcre leur déclarent qu'il est ressuscité, qu'un ange resplendissant l'a publié. Quel rocher n'en serait ému et amolli ? et ils persistent en leur obstination et à en vouloir à la mémoire de Jésus et à la gloire de ses miracles.

4032. *Impius cum in profundum venerit peccatorum contemnit.* Essayez de le ramener par une correction charitable dans le sentier de la vertu : *Contemnit,* il se moque de vous. Montrez-lui l'enfer ouvert : *Contemnit,* il le traite de fable. Représentez-lui la gravité de l'outrage qu'il a fait à Dieu par ses rechutes continuelles : *Contemnit,* il vous tourne le dos. Dites-lui que Dieu, irrité de ses résistances, fera éclater sa justice par des calamités, des disgrâces, des maladies : *Contemnit, contemnit, contemnit ;* il méprise tout, et vos avertissements ne font que redoubler sa fureur et lui inspirer la résolution de se liguer plus étroitement avec le vice. — Et d'où peut venir une pareille insolence ? Ne vous en étonnez pas : il est aveugle, aveugle d'esprit ; il vit sans plus éprouver aucun remords de conscience, non plus que si pour lui il n'y avait ni Dieu, ni paradis, ni enfer.

4033. *Cor ejus indurabitur tamquam lapis, exstringetur quasi malleatoris incus* (Job. xli, 15). Aussi qu'arrive-t-il ? Tandis que chacun s'attendrit et pleure en écou-

tant prêcher la rigueur du jugement de Dieu, les peines des damnés, la passion de Jésus, seul le pécheur d'habitude demeure insensible ; c'est avec indifférence qu'il parle et qu'il entend parler de ces choses, comme si elles lui étaient étrangères ; ou plutôt chaque sermon entendu sur ces matières est un coup de marteau sur l'enclume : la dureté s'en accroît. Bientôt même il ne sera plus effrayé ni par les morts subites, ni par les tremblements de terre, ni par les roulements de tonnerre, ni par les coups de foudre ; au lieu de le réveiller et de l'amener à résipiscence, ces accidents serviront plutôt à rendre plus profond le sommeil de mort où il est plongé sans remède : *A vos avertissements, Dieu de Jacob, ils se sont endormis.* (Saint Liguori)

4034. **Autre sujet** : On pourrait encore à propos du *Tulerunt ergo Judæi lapides ut jacerent in eum* (Joan. xii) ; traiter le sujet ci-dessus, n° 4020. Les irrévérences graves dans le saint Lieu, ne sont-elles pas un crime semblable à celui des Juifs ? Ou le sujet suivant :

4035. **Autre plan**. *D'après Bossuet.*

De la vérité.

Mundus... me autem odit quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt (Joan. vii. 7.).

Le monde est injustice et une de ses grandes injustices, c'est de haïr la vérité, non en elle-même ; car quel est l'homme qui pourrait en venir à ce degré de perversité de ne pas aimer le vrai pour lequel son intelligence est faite ? (V. nos 4040 et suiv.) Mais que les splendeurs de la vérité qui ravissent nos sens mettent à jour nos défauts, et que la vérité non contente de manifester ce qu'elle est, vienne à nous manifester ce que nous sommes, alors, comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît, parce qu'il est trop fidèle. Tous ceux qui font le mal haïssent la lumière en craignant de s'en approcher, parce qu'elle découvre leurs mauvaises œuvres. Or, nous pouvons considérer la vérité en Dieu qui en est la source, dans notre conscience qui est un reflet de la lumière divine, dans les hommes qui parlent en son nom, où dont la vie sainte est un enseignement ; et de quelque part que la vérité se présente, elle contrarie nos penchants mauvais. En Dieu, elle les condamne ; en notre conscience, elle nous trouble ; dans les autres hommes, elle nous confond, soit qu'ils nous la prêchent, soit qu'ils nous fassent par leurs paroles ou par leurs œuvres des reproches sur notre conduite. Et c'est pourquoi les hommes pervers la repoussent de toutes parts. Mais nous, chrétiens fidèles, apprenons à aimer la vérité partout où elle est : en Dieu, en nous-mêmes, dans le prochain.

4036. I. **En Dieu.** La loi éternelle qui condamne le crime, et récompense la vertu est en Dieu, ou plutôt c'est Dieu lui-même. Et comme cette loi sainte condamne le pécheur, l'attache aveugle au péché porte en nous nécessairement une secrète disposition qui fait désirer de pouvoir détruire la loi de Dieu, et Dieu lui-même qui en est le principe.

Tous ceux qui transgressent la loi de Dieu haïssent sa vérité sainte, puisque non seulement ils l'éloignent d'eux, mais encore qu'ils lui sont contraires, la détruisent en eux-mêmes, et ne lui donnant aucune place dans leur vie, ils voudraient la pouvoir détruire partout où elle est, principalement dans son origine : ils s'irritent contre ses lois, ils se fâchent que ce

qui leur plaît désordonnément leur soit si sévèrement défendu ; et, se sentant trop pressés par la vérité, ils voudraient qu'elle ne fût pas. Car que souhaite davantage un malfaiteur, que l'impunité dans son crime ? et pour avoir cette impunité, ne voudrait-il pas pouvoir abolir, et la loi qui le condamne, et la vérité qui le convainc, et la puissance qui l'accable ? et tout cela n'est-ce pas Dieu même, puisqu'il est lui-même sa vérité, sa puissance et sa justice ? C'est pourquoi le Psalmiste a prononcé : *L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu* (Ps. LII, 1) ; et saint Augustin, expliquant ces mots, dit que ceux qui ne veulent pas être justes, voudraient qu'il n'y eût au monde ni justice, ni vérité pour condamner les criminels.

Considérez, ô pécheur, quelle est votre audace ; c'est à Dieu que vous en voulez ; et puisque ces vérités vous déplaisent, c'est lui que vous haïssez, et que vous voudriez qu'il ne fût pas. *Nolumus hunc regnare super nos.*

Mais afin que nous entendions que tel est le désir secret des pécheurs, Dieu a permis, Chrétiens, qu'il se soit enfin découvert dans la personne de son fils. Il a envoyé Jésus-Christ au monde ; c'est-à-dire, il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur ? il a censuré hautement les pécheurs superbes ; il a découvert les hypocrites ; il a confondu les scandaleux : il a été un flambeau qui a mis à chacun devant les yeux toute la honte de sa vie. Quel en a été l'événement ? Vous le savez, Chrétiens, et Jésus-Christ l'a exprimé dans les paroles de mon texte. *Le monde me hait*, dit-il, *parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises* (JOAN VII, 7), et ailleurs, en parlant aux Juifs : *C'est pour cela*, dit-il, *que vous voulez me tuer, parce que ma parole ne prend point en vous* (IBID. VIII, 37) et que ma vérité vous est à charge. Si donc c'est la vérité qui a rendu Jésus-Christ odieux au monde, si c'est elle que les Juifs ingrats ont persécutée en sa personne, qui ne voit qu'en combattant par nos mœurs la doctrine de Jésus-Christ, nous nous liguons contre lui avec ces perfides, et que nous entrons bien avant dans la cabale du sacrilège, qui a fait mourir le Sauveur du monde ? Oui, mes frères, quiconque s'oppose à la vérité et aux lois immuables qu'elle nous donne, fait mourir spirituellement la justice et la sagesse éternelle, qui est venue nous les apprendre, et se revêt d'un esprit de juif pour crucifier, comme dit l'Apôtre, Jésus-Christ encore une fois. *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (HEB. VI. 6). Et ne dites pas, Chrétiens, que vous ne combattez pas la vérité sainte que Jésus-Christ a prêchée, puisque au contraire vous la professez ; car ce n'est pas en vain que le même Apôtre a prononcé ces paroles : Ils professent de connaître Dieu et ils le renient par leurs œuvres : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (TIM. I, 16). Les œuvres parlent à leur manière et d'une voix bien plus forte que la bouche même : c'est là que paraît tout le fond du cœur.

Par conséquent, Messieurs, nos aversions implacables et nos vengeances cruelles combattent contre la bonté de Jésus-Christ ; nos intempérances s'élèvent contre la pureté de sa doctrine ; notre orgueil contredit les mystérieuses humiliations de ce Dieu-Homme ; notre insatiable avarice qui semble vouloir engloutir le monde et tous ses trésors, s'oppose de toute sa force à cette immense prodigalité par laquelle il a tout donné jusqu'à son sang et sa vie ; et notre ambition et notre orgueil qui montent toujours, contrarient autant qu'ils le peuvent les anéantissements de ce Dieu-Homme et la sublime

bassesse de sa croix et de ses souffrances. Ainsi, c'est en vain que nous professons la doctrine de Jésus-Christ que nous combattons par nos œuvres; notre vie dément nos paroles, et fait bien voir, comme disait Salvien, que nous ne sommes Chrétiens qu'à la honte de Jésus-Christ et de son saint Evangile, *Christiani ad contumeliam Christi.*

Que s'il est ainsi, Chrétiens, si nous combattons par nos œuvres la sainte vérité de Dieu, qui ne voit combien il est juste qu'elle nous combatte aussi à son tour, et qu'elle s'arme contre nous de toutes ses lumières pour nous confondre, de toute son autorité pour nous condamner, de toute sa puissance pour nous perdre? Il est juste et très juste que Dieu éloigne de lui ceux qui le fuient, et qu'il repousse violemment ceux qui le rejettent. C'est pourquoi, comme nous lui disons tous les jours: Retirez-vous de nous, Seigneur, nous ne voulons pas vous voir: *Scientiam viarum tuarum nolumus* (Job. XXI, 14), il nous dira à son tour: *Retirez-vous de moi, maudits* (Math. XXV, 41) et *je ne vous connais pas* (Luc., XIII, 41); et après que sa vérité aura prononcé de toute sa force cet anathème, cette exécration, cette excommunication éternelle, en un mot, ce *retirez-vous;* où iront ces malheureux ennemis de la vérité et exilés de la vie? où, étant chassés du souverain Bien, sinon au souverain mal? où, en perdant l'éternelle bénédiction, sinon à la malédiction éternelle? où, éloignés du séjour de paix et tranquillité immuable, sinon au lieu d'horreur et de désespoir? Là sera le trouble, là le ver rongeur, là les flammes dévorantes, là enfin seront les pleurs et les grincements de dents: *Ibi erit fletus et stridor dentium* (Math. XIII, 42).

Cessons donc, Chrétiens, de nous opposer à la vérité de Dieu, n'irritons pas contre nous une ennemie si redoutable; reconcilions-nous sans retard avec elle, en conformant notre vie à ses préceptes. Elle n'est pas éloignée de nous. Elle est au fond de nos cœurs.

4037. II. En nous-mêmes. — C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les éléments, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers ont reçu leurs lois particulières qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité, suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il en est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne; mais avec cette différence que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître, au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien; afin que la voyant il l'aime, et que l'aimant il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, âmes saintes, que nous portons en nous-mêmes, et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison, en naissant dans cet ancien monde, selon cette parole de l'Evangile: « *que Dieu illumine tout homme venant au monde* » (Joan. I, 9); et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des chrétiens, en renaissant dans l'Eglise, qui est le monde nouveau; et c'est pourquoi le baptême s'appelait, dans l'ancienne Eglise, le mystère d'illumination, qui est une phrase apostolique, tirée de la divine Epître aux Hébreux (Heb., VI, 4).

Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle de la vérité primitive, qui réside dans l'Esprit de Dieu ; et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. De quelle sorte, chrétiens ? il vous sera utile de le bien entendre ; et c'est pourquoi je tâcherai de vous l'expliquer.

C'est en vain que nous attaquons la loi de Dieu en elle-même ; elle est à l'abri de nos coups et elle reste dans son intégrité, malgré nos haines ; mais il n'en est pas de même de cette loi, quand elle nous est manifestée par notre conscience ; car au-dedans de nous, nous pouvons en quelque sorte mettre nos mains dessus, la falsifier et l'obscurcir ; et le pécheur, ne pouvant rien à la source, s'en prend du moins au ruisseau qui en découle, nous faussons nos consciences, afin de ne pas voir en quoi nous faisons le mal.

D'abord, il y a l'indifférence, qui fait qu'on n'étudie pas la loi, afin de ne pas la connaître, ou qu'on oublie la loi, après qu'on l'a connue, afin de la transgresser plus à l'aise ; on étouffe les cris de la conscience et de la raison, afin de dormir à l'aise dans le péché. La raison est un miroir dans lequel nous découvrons les taches de notre âme. On évite d'y porter ses yeux ; ou encore nous cherchons à altérer la règle de notre vie, ou nous nous déguisons à nous-mêmes nos dérèglements. Comme une femme mondaine, amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour, qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au-dedans ; lorsqu'en consultant son miroir, elle ne trouve ni cet éclat, ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend, premièrement, au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut corrompre la fidélité de sa glace, qu'elle ne lui montre toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen : elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs ; elle se pare, dit saint Ambroise, d'une bonne grâce achetée, elle repaît sa vanité et laisse jouir son orgueil du spectacle d'une beauté imaginaire. C'est à peu près ce que nous faisons, lorsque notre vie mondaine nous rend odieux à nous-mêmes. Lorsque nous courons après nos désirs, notre âme se défigure et perd toute sa beauté. Si en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux, nous nous plaignons de la règle. Ces lois austères dont on nous effraye, ne sont pas les lois de l'Evangile ; elles ne sont pas si fâcheuses ni si ennemies de l'humanité : nous éloignons ces dures maximes et nous mettons en leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, des maximes d'une piété accommodante. Cette loi de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes, ne se doit pas prendre au pied de la lettre ; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu.

Mais, Chrétiens, il est malaisé de détruire tout à fait en nous cette règle de vérité qui est si profondément empreinte en nos âmes ; et quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine ; mais notre amour propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude. Il nous présente un fard agréable, il donne de fausses couleurs à nos intentions' il dore si bien nos vices que nous les prenons pour des vertus.

Notre amour-propre nous fait voir une conversion sincère dans le dégoût qu'on éprouve pour certains crimes, et il nous fait voir du zèle dans la sévérité avec laquelle nous condamnons les défauts d'autrui.

C'est ainsi qu'on combat la vérité jusque dans sa conscience et dans sa raison. (V. nº 4042.) Pas d'illusions, mes Frères, ne nous séduisons pas nous-mêmes ; car on ne peut échapper aux regards de Celui qui scrute les cœurs.

4038. **III. Dans les hommes.** — Si la vérité a le droit de régler la vie de l'homme et de la juger, elle a à plus forte raison celui de la reprendre. Saint Augustin dit que comme on nous enseigne par le précepte ce que nous avons à faire, on nous montre par les reproches que, si nous ne le faisons pas, c'est par notre faute ; et, en effet, chrétiens, c'est là le fruit principal de cette censure ; car, quelque front qu'aient les pécheurs, le péché est toujours timide et honteux. C'est pourquoi qui médite un crime, médite pour l'ordinaire une excuse ; c'est surprise, c'est fragilité, c'est une rencontre imprévue ; il se cache ainsi à lui-même, plus de la moitié de son crime, Dieu lui suscite un censeur charitable, mais rigoureux, qui, perçant toutes ses défenses, lui fait sentir que c'est par sa faute ; et, lui ôtant tous les vains prétextes, ne lui laisse que son péché avec sa honte. Si quelque chose le peut émouvoir, c'est sans doute cette sévère correction ; et c'est pourquoi le divin Apôtre ordonne à Tite, son cher disciple, d'être dur et inexorable en quelques rencontres : *Reprenez-les*, dit-il, *durement : Increpa illos dure* (Tit., I, 13), c'est-à-dire qu'il faut jeter quelquefois au front des pécheurs impudents des vérités toutes sèches, qui les fassent rentrer en eux-mêmes d'étonnement et de surprise ; et si les corrections doivent emprunter en plusieurs rencontres une certaine douceur de la charité qui est tendre et compatissante, elles doivent aussi emprunter souvent quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Les pécheurs ne sont pas assez humbles pour supporter qu'on les reprenne. Quelque justes que soient les reproches, ils savent les éluder, et se tournent contre celui qui les leur fait : *Et donc*, dit le saint Apôtre, *je suis devenu votre ennemi en vous disant la vérité ? Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis* (Galat. IV, 16) ? Il est ainsi, chrétiens, et tel est l'aveuglement des hommes pécheurs. Qu'on discoure de la morale, qu'on déclame contre les vices ; pourvu qu'on ne leur dise jamais comme Nathan : *C'est vous-même qui êtes cet homme* (II, Reg. XII, 7). C'est à vous qu'on parle ; ils écouteront volontiers une satire publique des mœurs de leur siècle, et cela pour quelle raison ? C'est qu'ils aiment, dit saint Augustin, la lumière de la vérité, mais ils ne peuvent souffrir ses censures : *Amant eam lucentem, oderant eam redarguentem.* Elle leur plaît quand elle se découvre, parce qu'elle est belle ; elle commence à les choquer quand elle les découvre eux-mêmes, parce qu'ils sont difformes : *Amant eam cum seipsam indicat, et oderunt eam cum eos ipsos indicat* (ibid). Aveugles, qui ne voient pas que c'est par la même lumière que le soleil se montre lui-même et tous les autres objets. Ils veulent cependant, les insensés, que la vérité se découvre à eux, sans découvrir quels ils sont ; et il leur arrivera au contraire, par une juste vengeance, que la lumière de la vérité mettra en évidence leurs mauvaises œuvres, pendant qu'elle-même leur sera cachée : *Inde retribuet eis, ut qui se ab eâ manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta* (Ibid.). Par conséquent, Chrétiens, que les hommes qui ne veulent pas obéir à la vérité, souffrent du

moins qu'on les reprenne ; s'ils la dépossèdent de son trône, du moins qu'ils ne la retiennent pas tout à fait captive ; s'ils la dépouillent avec injustice de l'autorité du commandement, qu'ils lui laissent du moins la liberté de la plainte. Quoi ! veulent-ils encore étouffer sa voix ? veulent-ils qu'on loue leurs péchés, ou du moins qu'on les dissimule ? Comme si faire bien ou mal c'était une chose indifférente. Ce n'est pas ainsi, Chrétiens, que l'Evangile l'ordonne : il veut que la censure soit exercée et que les pécheurs soient repris ; *parce que*, dit saint Augustin, *s'il y a quelque espérance de salut pour eux, c'est par là que doit commencer leur guérison ; et s'ils sont endurcis et incorrigibles, c'est par là que doit commencer leur supplice.*

Au saint Tribunal, et dans la société même de ceux avec qui nous vivons, cherchons des amis et non des flatteurs, des médecins charitables qui nous guérissent, et non des empoisonneurs qui justifient nos désordres ; au lieu de voir avec une sorte de haine la conduite des Chrétiens fidèles qui est une censure secrète de la nôtre, admirons-la et cherchons à l'imiter.

Enfants de lumière et de vérité, nous devons aimer la lumière, même celle qui nous convainc ; nous devons adorer la vérité, même celle qui nous condamne. Et toutefois, Chrétiens, si nous sommes bien conseillés, ne soyons pas longtemps en querelle avec un ennemi si redoutable : accommodons-nous, pendant qu'il est temps, avec ce puissant adversaire, ayons la vérité pour amie, suivons sa lumière qui va devant nous, et nous ne marcherons point parmi les ténèbres. Allons droitement et honnêtement comme des hommes qui sont en plein jour et dont toutes les actions sont éclairées ; et à la fin nous arriverons à la clarté immortelle et au plein jour de l'éternité. *Amen.*

4039. — **Autre plan,** *sur la vérité, d'après Bossuet.* Les anciens philosophes ont découvert quelques rayons de la vérité. Ils ont frappé à sa porte, comme dit Tertullien ; et s'ils n'ont pu entrer dans son sanctuaire, ils lui ont rendu de loin quelque hommage. Soit qu'après le naufrage de la chute, Dieu ait voulu laisser en nous quelques restes de nos premières grandeurs, soit que dans une grande tempête d'opinions, quelques hommes aient été poussés comme d'aventure au port de la vérité, soit que la Providence pour les convaincre de leurs erreurs ait fait éclater sur eux un rayon de sa lumière, il est certain que les païens ont connu quelques vérités ; mais saint Paul leur a reproché de les tenir captives : les philosophes n'osaient pas les enseigner au peuple. Ils ont connu Dieu, ils ne pouvaient pas l'ignorer à la vue du monde, et ils ne l'ont pas glorifié. Il fallait J.-C. pour annoncer l'Evangile aux pauvres, et depuis lui la vérité est annoncée partout.

O sainte vérité, je vous dois trois sortes de témoignages ; je vous dois le témoignage de ma parole ; je vous dois le témoignage de mon sang. Je vous dois le témoignage de ma parole : ô vérité, vous étiez cachée dans le sein du Père éternel ; et vous avez daigné par miséricorde vous manifester à nos yeux. Pour honorer cette charitable manifestation, je vous dois manifester au dehors par le témoignage de ma parole. Périssent tous mes discours, disait le Prophète (Ps. CXXXVI, 6), et que ma langue soit éternellement attachée à mon palais, si je t'oublie jamais, ô vérité, si je ne te rends témoignage. La vérité est un bien commun : quiconque la possède la doit à ses frères, selon les occasions que Dieu lui présente, et quiconque se veut rendre particulier ce bien universel du genre humain mérite bien de le perdre, et d'être réduit, dit saint Augustin, à ce qui est

véritablement le propre de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire, le mensonge et l'erreur.

Mais, Chrétiens, il ne suffit pas de lui donner celui de la voix, qui n'est qu'un son inutile; et notre zèle est trop languissant, s'il ne consacre que des paroles à la vérité, qui ne peut être assez honorée que par des effets dignes d'elles, car sa solidité immuable n'est pas suffisamment reconnue par nos discours, qui ne sont que des ombres de nos pensées, et il faut qu'elle soit gravée en nos mœurs par des marques effectives de notre affection. Ne donner que la parole à la vérité, c'est donner l'ombre pour le corps et une image imparfaite pour l'original. Il faut honorer la vérité par la vérité, en la faisant paraître en nous-mêmes par des effets dignes d'elle. Comment pouvons-nous, en croyant de si grands mystères, les déshonorer par nos œuvres ? Pourquoi craindre de bâtir sur ce fondement comme s'il était ruineux, quand c'est la pierre angulaire la plus ferme qui le soutient.

Mais, outre le témoignage des œuvres, nous devons encore à la vérité le témoignage du sang. Car la vérité c'est Dieu même; il lui faut un sacrifice complet, pour lui rendre tout le culte qui lui est dû et pour honorer dignement l'éternelle consistance de sa vérité. Nous devons nous préparer tous les jours à nous détruire pour elle, si jamais elle exige de nous ce service. (BOSSUET.)

PENSÉES SUR LA VÉRITÉ.

4040. La vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle seule est la ressource de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise; la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu : elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectable l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté, pour la suivre; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des Sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître; tous nos talents, à la manifester; tout notre zèle, à la défendre; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par elle : en un mot, il semble donc qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous, comme aujourd'hui aux mages, pour se faire aimer, et qu'elle se montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

4041. La vérité est si belle et si excellente en elle-même, qu'étant présentée clairement à notre esprit, il n'est pas possible qu'il ne l'embrasse avec avidité; car c'est pour elle qu'il est fait; c'est elle qui est son aliment et fait sa perfection. Toute la terre invoque et souhaite la vérité, le ciel la bénit; et si cela peut se dire de toute vérité, combien plus de la vérité qui est la plus belle et la plus excellente de toute, de la vérité chrétienne, vérité plus belle que ne le fut jamais cette fameuse Hélène pour l'amour de laquelle moururent tant de Grecs et de Troyens, puisque pour l'amour d'elle sont morts infiniment plus de gens d'honneur et de saints martyrs. (D'après SAINT FRANÇOIS DE SALES.) (Voir n. 4607.)

4042. Toutefois, de même que le sens du goût, chez les malades, trouve amer ce qui est doux, et doux ce qui est amer, de même l'intelligence atteinte de maladie s'égare étrangement dans l'appréciation des choses spirituelles. En outre, comme les membres souffrent, ou parce qu'ils sont eux-mêmes le siège d'une affection morbide,

ou parce qu'un membre voisin est malade, car les biens et les maux sont communs entre les membres voisins ; ainsi notre intelligence est malade, soit lorsqu'une mauvaise doctrine la corrompt et l'empêche de connaître les vérités de la foi, comme il arrive chez les hérétiques, soit lorsqu'une forte passion, semblable à une fièvre ardente, agite la volonté, car alors ce mal s'étend jusqu'à l'intelligence à cause de l'union intime de ses deux facultés entre elles. (B. L. DE GRENADE.)

4043. **Dimanche des Rameaux.** *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (V. nos 2126, 4405 et 4408.) Il faut le redire à toutes les messes plus ou moins brièvement.

Autre sujet : A propos du texte : *Ite in castellum quod contra vos est et.... invenietis asinam alligatam* (MATTH. 21. II). On peut parler de la mauvaise habitude qui lie le pécheur à ses crimes. Saint Bonaventure dit: *Asina alligata denotat peccatorem.* (V. nos 4425 et suiv. et 4413.)

4044. **Jeudi saint.** — Le matin, l'institution de l'Eucharistie, nos 2470 et 2470; le soir, l'agonie de Notre-Seigneur, no 2221.

4045. **Vendredi saint.** — La Passion no 2230. Ou bien le sujet suivant. (V. nos 4753 et suiv.)

Autre plan. *Sur la Passion, d'après Bossuet.*

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum-Christum et hunc crucifixum (I COR. II, 1). Quelques connaissances que nous ayons acquises dans les sciences, dans les arts, ou dans les affaires, il en faut venir à la science de saint Paul qui est la plus nécessaire, et la seule nécessaire : Jésus et Jésus crucifié. Tout se réduit là, mais ces deux mots embrassent tout. C'est sur la croix que Jésus étendant ses bras nous ouvre le livre sanglant où nous pouvons apprendre tous les secrets de Dieu, tout ce qu'il a fait pour le salut des hommes, la règle invariable de nos jugements et de notre conduite, en un mot un mystérieux abrégé de l'Evangile et de la théologie.

Si le Pontife de l'Ancien Testament portait sur sa poitrine ces mots : *Doctrine et vérité ;* le Pontife de la nouvelle Alliance, dont l'autre n'était que la figure, a toujours eu imprimé sur sa poitrine la doctrine et la vérité ; et il les porte d'une manière plus éclatante, quand il va accomplir la grande fonction de son sacerdoce, le sacrifice. Approchons-nous de la croix, et voyons la doctrine et la vérité écrites en lettres de sang par autant de caractères que le corps sacré a de blessures. Mais pour apprendre avec méthode cette science sainte, considérons en notre Sauveur, ce qu'il a sacrifié, ce qu'il a acquis, ce qu'il a conquis. Il a sacrifié tous les biens que les hommes estiment, il a acquis les âmes, il a conquis le ciel pour lui et pour nous. Ce mystère est donc un résumé de toute la doctrine catholique et il est aussi la règle de nos mœurs, car il nous apprend à sacrifier tous les biens périssables, à sauver nos âmes que Jésus a rachetées, à conquérir le ciel qu'il nous a mérité. Toute la science du christianisme se résume donc en Jésus-Christ crucifié. Voyons-le plus en détail.

4046. I. *Ce que Jésus-Christ a sacrifié.* Les hommes n'auraient point de peine à aimer les biens éternels, s'ils savaient mépriser les biens périssables. Nous irions droit à Dieu, si nous n'étions retenus par les attaches que les sens font naître sur notre route. Le premier pas dans la voie du ciel, c'est donc de mépriser les biens qui nous environnent ; et il est aussi le plus difficile, puisque nous avons peine à comprendre que les choses que le monde estime

méritent le mépris, que nous ne devons pas par conséquent craindre de les perdre, ni oublier notre âme pour les conserver. Mais la croix est le livre qui va nous l'apprendre.

Celui qui y est étendu, c'est la sagesse éternelle. Il sait apprécier les choses à leur juste valeur, il a toujours estimé ce qui méritait l'estime, la foi de la Chananéenne et celle du Centenier, le mérite de la veuve qui jetait une obole dans le trésor du temple, et le prix même d'un verre d'eau. Par conséquent, il est facile de conclure que ce qu'il a rejeté avec mépris n'était digne d'aucune estime. Mais qu'a-t-il méprisé ? ouvrez les yeux; lisez le livre sanglant de la croix, les caractères sont gravés avec le fer sur le corps du Sauveur. Il a méprisé les faux biens : il est dépouillé de vêtements ; il a méprisé les plaisirs : depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'a pas une place saine ; il a méprisé les insultes, les perfidies des hommes, et la mort elle-même. Il n'a rien aimé de ce que le monde aime, il n'a rien craint de ce que le monde redoute. Il veut ainsi rompre les liens qui nous retenant à la terre nous empêchent d'aller à Dieu ; et afin que nous puissions acquérir le bien que nous désirons, il nous a appris en souffrant à mépriser ce que nous craignons. Ses ennemis sont en état de tout oser, et lui se réduit en même temps volontairement à la nécessité de tout souffrir, et de tout sacrifier.

C'est l'envie qui le poursuit, c'est elle qui fait oublier tous ses bienfaits, et qui ne peut être assouvie par aucun supplice. Quand ces méchants, dit saint Augustin, lui rendraient le mal pour le mal, ils ne seraient pas innocents ; en ne lui rendant pas le bien pour le bien, ils sont ingrats, mais ils en viennent à lui rendre le mal pour le bien.

Et Jésus ne se défend pas. *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite ; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre, quand on l'accuse ; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances, tout cela est ôté au Fils de Dieu ; tout est lié jusqu'à sa langue, il ne répond pas, quand on l'accuse ; il ne murmure pas, quand on le frappe ; et jusqu'à ce cri confus qui forme le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la faiblesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences, on n'entend point de murmures, on n'entend pas seulement sa voix : *Non aperuit os suum* (Is. LIII, 7) : bien plus il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh ! un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque effort pour se retirer ; et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement : *Faciem meam non averti* (Isa., L. 6) : Je n'ai point détourné mon visage.

Que fait-il donc dans sa Passion ? le voici en un mot dans l'Ecriture : *Tradebat autem judicanti se injuste* : il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter. *Tradebat autem* (I. Pet., II, 26) ; il se donne à eux, pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne ses lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâtons, il tend le dos ; flageller inhumainement, il tend les épaules ; on l'accuse devant

Caïphe et devant Pilate, il se tient pour convaincu : Hérode et toute sa cour se moque de lui, et on le renvoie comme un fou ; il avoue tout par son silence ; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même ; cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas, c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs ; il faut lui mettre une couronne d'épines : *Tradebat autem judicanti se injuste ;* il la reçoit, et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâtons ; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou ; apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleur ; mettez, voilà les épaules ; donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ; la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné ; donne encore ta main qu'on la cloue ; tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats ; revenez cent fois à la charge ; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez à la misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé ; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem ;* il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine, dans une cruauté malicieuse.

Voilà comment les hommes traitent le Fils de Dieu. Voilà l'injustice du monde ; et par conséquent quel cas doit-on faire de ses flatteries, ou de sa haine ? Le monde serait-il capable désormais d'avoir encore quelque attrait pour nous ? Non sans doute, il n'a plus d'éclat ; maintenant le monde est crucifié. Jésus a répandu sur sa face toute l'horreur de sa croix. Dans le moment de sa mort, il fit retirer le soleil, et répandit pour quelque temps les ténèbres sur le monde qui est l'ouvrage de Dieu, mais il a obscurci pour jamais ce qui brille, ce qui éblouit dans ce monde de vanité et d'illusions qui est l'ouvrage du démon et qui a ajouté à l'égard du Sauveur la dérision à la cruauté ; et Jésus a été rassasié d'opprobre, pour nous apprendre à fouler aux pieds l'honneur du monde, et à mépriser ses insultes, comme il a subi toutes les douleurs pour nous désabuser de ses perfides plaisirs, et de ses faux biens (1). Chrétiens, lisons notre livre et apprenons à ne pas sacrifier pour si peu nos âmes que Jésus a rachetées.

(1) Le Sauveur des hommes, pour s'abaisser aux yeux du monde, avait fait des démarches bien étonnantes ; et le Saint-Esprit, pour nous en donner une juste idée, les compare à des pas de géants : *Exultavit ut gigas.* La première qui fut celle de son Incarnation, avait été jusqu'à l'anéantissement : *Exinanivit semetipsum ;* mais dans cet anéantissement, il n'avait pas laissé de trouver encore des degrés de profondeur à descendre : car outre qu'il s'était fait homme, il avait voulu naître enfant ; outre qu'il était né enfant, il avait pris la forme de serviteur et d'esclave ; outre qu'il s'était fait esclave, il s'était revêtu des apparences et des marques du pécheur : pécheur, esclave, enfant, tout cela, dit Zenon de Verone, c'étaient les surérogations infinies de l'adorable mystère d'un Dieu incarné. Cette parole est bien remarquable ; mais son humilité, ou plutôt son zèle pour détruire notre orgueil, le porte encore plus loin en ce jour. Il veut être mis au rang des scélérats condamnés par la justice humaine ; il veut dans cette qualité essuyer tout l'opprobre du supplice le plus honteux ; et cela au milieu de sa nation, dans la capitale de son pays, le jour de la plus grande solennité, au lieu le plus éminent de la ville ; il veut y être mené en pompe et vérifier l'oracle

4047. II. *Il a acquis nos âmes.* (Voir la note de Bossuet du nº 922.)

Le péché nous avait vendus à Satan qui nous avait vaincus; et nous étions devenus sa conquête. Dieu était justement irrité contre nous. Nul ne peut se racheter lui-même, ni rendre à Dieu le prix de son âme. C'est en vain que le genre humain cherche des victimes et fait couler leur sang à grands flots. *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. Tunc dixi ecce venio;* il verse son sang; le Père accepte ce sacrifice d'un prix infini; et il pardonne au coupable par considération pour l'innocent qui se sacrifie pour eux. Nos âmes sont rachetées. *Empti enim estis pretio magno, non corruptibilibus auro et argento redempti estis sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi. Nolite fieri servi hominum.* Les hommes vous attirent pour vous perdre, ils vous disent qu'ils vous aiment: Jésus vous a aimé davantage; ils vous promettent des biens; ces biens ne valent pas votre âme. Ne vous vendez pas pour si peu de chose. Quand vous voulez pécher, si vous perdez de vue Dieu qui vous regarde, songez du moins à ce que vous valez. Que chacun de nous ait une si grande idée de lui-même, qu'il rougisse à la seule pensée du péché.

Empti estis, nous ne sommes pas à nous-mêmes, Jésus-Christ nous a achetés et payés cher. L'achat n'est pas une perte, mais un échange. Je me dessaisis en achetant de ce que je donne, je ne le perds pas, car ce que je reçois le remplace. Notre-Seigneur ne nous a pas achetés avec de l'or et de l'argent qui ne lui coûtaient rien; pour faire voir combien il estime nos âmes, il les a payées de son sang, et nos âmes en sont le prix. Par conséquent, nous lui tenons en quelque sorte lieu de sa chair et de son sang qu'il a sacrifiés pour nous; lorsque nous nous retirons de lui, nous lui faisons la même injure que si nous lui arrachions un de ses membres. Ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux. Il ne nous achète que pour nous sauver et nous ouvrir le ciel.

4048. *Jésus a conquis le ciel.* Jésus est chargé de tous les péchés des hommes. Il faut par conséquent qu'il porte les coups de la justice divine qui est armée contre lui, et il lutte contre ses traits par ses douleurs et par son obéissance. Son Père le laisse sans consolation; il l'abandonne à la rage de tous; Jésus ne parle plus à son Père qu'en tremblant; tous ses autres tourments ne sont pas comparables à ce que le divin Sauveur éprouve, quand il dit: *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti;* mais pendant cette lutte entre la justice du Père et la soumission douloureuse du Fils, notre réconciliation avec le Père se négociait. *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* Comme on le voit quelquefois dans un grand orage, le ciel semble éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps qu'il se décharge, il s'éclaircit peu à peu, et reprend sa première sérénité: ainsi

d'Isaïe, qu'il sera rassasié d'outrages et d'affronts: *Saturabitur opprobriis.* Ce qui me paraît plus surprenant, c'est qu'il fait tout cela sans se mettre en peine du scandale des juifs, ni du mépris des gentils; prévoyant que les premiers ne voudront jamais reconnaître un Messie crucifié, et que les autres le traiteront de fou et d'insensé: *Judæis scandalum, gentibus stultitiam.* Il n'importe: que le juif s'en scandalise et que le gentil s'en moque; ce Dieu si grand par lui-même veut être donné en spectacle aux anges et aux hommes: je dis en spectacle de confusion; car quelle confusion pour lui quand on le chargea de ce bois infâme, l'objet de la malédiction et de l'exécration du peuple! quelle confusion quand il fallut sortir en cet état et se faire voir dans la place publique! C'était ainsi qu'il fallait faire mourir l'orgueil des hommes. (BOURDALOUE.)

la justice divine éclatant sur Jésus de toute sa force, s'apaise peu à peu en se déchargeant; la nuée se dissipe; le Père reprend son visage serein; et pendant qu'il frappe sans miséricorde son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il pardonne à ceux-ci sans réserve pour l'amour de son Fils innocent. O ciel, enfin tu nous es ouvert; nous ne sommes plus chassés de notre patrie! Jésus nous a conquis le ciel; mais nous devons le conquérir nous-mêmes par les mêmes armes que Notre-Seigneur Jésus l'a conquis, par la douleur immense qu'il a conçue à la vue des péchés dont il s'était fait caution, et par son obéissance aveugle à la volonté de son Père. C'est par la contrition, par la pénitence, c'est par l'obéissance à la volonté de Dieu, soit qu'elle se manifeste par les épreuves que nous avons à subir, ou par l'ordre de nos supérieurs, que nous pourrons conquérir le ciel.

Mais c'est maintenant qu'il faut faire pénitence. Les bourreaux l'ont faite en descendant du calvaire, le larron l'a faite à côté du Sauveur, comment, chrétiens, la repousserions-nous, etc.

N. B. *On pourrait aussi donner ce même jour le sermon sur les trois crucifiés* n° 4280.

4049. **Autre plan.** — *D'après le P. Bourdaloue. Prædicamus Christum crucifixum... Dei sapientiam.*

Notre but n'est pas, dans ce sujet, de vous exciter à pleurer la mort de Jésus-Christ qui est cependant un si juste sujet de nos larmes; il s'agit de reconnaître dans cette mort, le dessein de Dieu, ou plutôt l'ouvrage de Dieu. En deux mots, vous n'avez peut-être jusqu'à présent considéré la mort du Sauveur que comme le mystère de son humilité et de sa faiblesse, et moi je vais vous montrer que c'est dans ce mystère qu'il a fait paraître toute l'étendue de *sa puissance*. Le monde jusqu'à présent n'a regardé ce mystère que comme une folie, et moi je vais vous faire voir que c'est dans ce mystère que Dieu a fait éclater plus hautement *sa sagesse*.

4050. I. C'est dans le mystère de la croix que J.-C. a fait paraître toute *la puissance* d'un Dieu; car J.-C. est mort, et il est mort en Dieu. 1) Un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort. 2) Un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhum in et de divin dans sa mort (1). 3) Un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, et qui expirant sur la croix, triomphe par sa croix même de l'infidélité du monde; n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou si vous voulez en Homme-Dieu? Or, c'est ainsi que J.-C. est mort

(1) Nous retranchons ici une des subdivisions du P. Bourdaloue, comme n'étant pas exacte. Ce célèbre prédicateur a prétendu qu'il a fallu que N.-S. fît un miracle pour mourir; or, la doctrine vraie c'est que le corps de N.-S. était passible et mortel et que par conséquent il ne faut pas recourir à un miracle pour expliquer sa mort; car le Verbe a pris une nature humaine semblable à la nôtre, excepté le péché Son humanité était donc mortelle, *(connaturaliter)*, et cette proposition d'après Perrone est voisine de la foi. De ce détail nous tirons une conclusion bien pratique et bien importante pour nos vénérés confrères dans le sacerdoce. C'est qu'il faut bien connaître sa théologie avant de lire les sermonnaires même les plus remarquables, même Le Jeune, même Bossuet, même Massillon, etc., et à plus forte raison les autres orateurs d'un ordre inférieur, autrement on risquerait sans s'en douter de leur emprunter, avec des passages que l'on croira remarquables, des inexactitudes qui peuvent avoir dans certains cas des conséquences très funestes pour les fidèles.

1) Jésus-Christ est mort après avoir prédit toutes les circonstances de sa mort. A l'entendre parler de sa Passion longtemps avant sa Passion, on dirait qu'il en parle comme d'un événement déjà arrivé, tant il est exact à en marquer jusques aux moindres particularités. Il y avait déjà des siècles entiers que les Prophètes avaient prédit cette mort et toutes ses circonstances; cependant la preuve était oncore bien plus sensible et plus convaincante dans la prédiction immédiate qu'en faisait Jésus-Christ lui-même. Aussi tout ce qu'il avait marqué des livres de Moïse et des Prophètes, comme se rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après, et à la lettre, dans la sanglante catastrophe de sa passion et de sa mort.

2) Jésus-Christ est mort en faisant des miracles. Il fait trembler la terre, il ouvre les sépulcres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil; preuve de la vérité de ses miracles. Il n'y eut qu'un seul miracle que Jésus-Christ ne voulut pas faire dans sa passion; c'était de se sauver lui-même. Mais pourquoi ne le fit-il pas? parce que ce seul miracle eût détruit tous les autres, et arrêté le grand ouvrage qu'il avait entrepris. Il a accepté librement et volontiers la mort, car en vertu de son sacerdoce, étant par excellence le souverain Pontife de la loi nouvelle, il n'y avait que lui qui pût et qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la Rédemption du monde, et immoler la victime qui y était destinée. Ce fut donc lui-même qui se sacrifia, et c'est en ce sens qu'il disait: *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a meipso.*

Je dis plus, et Jésus-Christ dans la conjoncture où je le considère, pouvant, comme il est indubitable, se sauver lui-même, et ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand et plus au-dessus de l'homme que s'il l'eût en effet voulu? Enfin cette douceur envers ses ennemis, cette charité héroïque, cette paix et cette tranquillité qu'il fit paraître dans sa passion, tous ces miracles de patience, dans un homme d'ailleurs d'une conduite irréprochable et pleine de sagesse, n'étaient-ils pas plus miraculeux que s'il eût pensé à se tirer des mains de ses bourreaux, et qu'il se fût détaché de la croix?

Il est vrai que ce Dieu mourant a eu ses langueurs et ses faiblesses, mais ses faiblesses et même ses langueurs étaient autant de miracles; s'il sue dans le jardin, c'est une sueur de sang; si quelques moments après sa mort on lui perce le côté, il en sort du sang et de l'eau.

3) Jésus-Christ, par l'infamie de sa mort, est parvenu à la plus haute gloire, et, expirant sur la croix, il a triomphé par sa croix même de l'infidélité du monde. Au seul nom de Jésus crucifié, tout fléchit le genou, comme Dieu l'avait révélé à saint Paul, dans un temps où tout semblait s'opposer à un effet si merveilleux. (V. nº 4052.) Nous avons peine à comprendre l'obstination et l'aveuglement des Pharisiens, après tant de miracles qu'ils avaient vus, nous en voyons actuellement un encore plus grand, je veux dire le triomphe de la croix; et notre foi, malgré ce miracle, est toujours languissante et chancelante. Pour bien profiter de ce mystère, tremblons et pleurons dans l'esprit d'une salutaire onction, au lieu de trembler et de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagère et superficielle. Il faut que Jésus-Christ mourant fasse un miracle en nous, et c'est le miracle de notre conversion.

4051. II. C'est dans le mystère de la croix que Dieu a fait éclater plus hautement *sa sagesse.* (V. nº 4053.) Il fallait deux choses : 1) Satisfaire Dieu offensé : 2) Réformer l'homme perverti et corrompu. Or, pour parvenir à ces deux fins, point de moyen plus efficace et plus infaillible que la croix du Sauveur.

1) Point de moyen plus efficace et plus infaillible que la croix de Jésus-Christ pour satisfaire Dieu offensé. Dieu ne pouvait être satisfait que par un Homme-Dieu, et qu'a-t-il fait cet Homme-Dieu, ou plutôt que n'a-t-il pas fait ? En quoi consistait l'offense de Dieu ? en ce que l'homme avait affecté d'être semblable à Dieu : *Eritis sicut dii ;* et moi, dit l'Homme-Dieu, pour satisfaire mon Père, je m'abaisserai au-dessous de tous les hommes : *Ego autem sum vermis et non homo.*

L'homme s'était révolté contre Dieu ; et moi, dit l'Homme-Dieu, je me ferai obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

L'homme, par une intempérance criminelle, avait mangé du fruit défendu ; et moi, dit l'Homme-Dieu, je me ferai un homme de douleurs : *Virum dolorum.* Pouvons-nous concevoir une réparation plus authentique ?

Ce n'est pas assez. Car j'ajoute que ce Sauveur des hommes nous a fait parfaitement comprendre trois choses auxquelles se doit rapporter toute la sagesse de l'homme, et dont la connaissance était pour vous et pour moi essentiellement attachée au mystère de Jésus-Christ mourant sur la croix ; savoir : (*a*) ce que c'est que Dieu ; (*b*) ce que c'est que le péché ; (*c*) ce que c'est que le salut. Or, un mystère qui me donne de si hautes idées de Dieu, qui m'inspire une horreur infinie pour le péché, et qui me fait appécier mon salut préférablement à tous les autres biens, ne doit-il pas être un mystère de sagesse ?

2) Point de moyen plus efficace et plus infaillible que la croix de Jésus-Christ pour réformer l'homme perverti et corrompu par le péché. Il y a trois sources du péché, selon saint Jean : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair, et l'orgueil de la vie. Trois concupiscences dont voici les remèdes que le Fils de Dieu nous a apportés du ciel et qu'il nous présente dans sa passion : le dépouillement de toutes choses et la nudité où il meurt, contre l'amour des richesses, qui est la concupiscence des yeux ; ses humiliations, contre l'ambition, qui est l'orgueil de la vie ; ses souffrances contre la sensualité, qui est la concupiscence de la chair.

Mais pourquoi fallait-il que Jésus-Christ sans être sujet à nos maux, en éprouvât les remèdes dans sa personne ? Il le fallait pour nous les adoucir et pour nous en persuader l'usage.

Mais pourquoi corriger des excès par d'autres excès, les excès de l'homme par les excès d'un Dieu ? Et moi je dis : quelle sagesse d'avoir corrigé des excès de malice par des excès de perfection, des excès d'iniquité par des excès de sainteté, des excès d'ingratitude par des excès d'amour ? — La croix de Notre-Seigneur est donc un mystère de goire, et il y a lieu de nous écrier avec saint Ambroise : *Si opprobrium tuum gloria est, Domine Jesu, quid erit gloria tua?*

En voilà trop pour confondre un jour notre raison dans le jugement de Dieu, et n'est-il pas déjà commencé pour nous ce jugement ? Car dès aujourd'hui ce Saveur mourant s'est mis en possession de juger le monde : *Nunc*

judicium est mundi. Sa croix sera produite contre nous à la fin des siècles: *Tunc parebit signum Filii hominis.* Pensée terrible pour un mondain, c'est la croix de Jésus-Chist qui me jugera. Au contraire, pensée consolante pour une âme fidèle et juste. O pécheurs, embrassez cette croix avec repentir si vous ne voulez pas qu'elle vous condamne; et vous, justes, attachez-vous à elle jusqu'aux derniers soupirs. (Voir le plan de Bossuet sur ce même sujet, nº 4924.)

PENSÉES SUR LA PASSION.

4052. Le monde lui avait disputé la réalité et l'éclat de sa Royauté: il ne l'avait traité de Roi que par dérision: toutes les marques de sa Royauté avaient été de nouveaux opprobres: le sceptre, un vil roseau; la pourpre, une robe d'ignominie; la couronne, une couronne de douleurs; le trône, un bois infâme, et le lit de ses opprobres et de ses souffrances. Mais, aujourd'hui, ces marques d'une Royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Ce faible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les empires, frapper les géants de la terre et détruire toute science qui s'élève contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur et de confusion, va orner les têtes des Césars plus pompeusement que les lauriers et les diadèmes les plus superbes: et un Roi du premier trône du monde, et du sang le plus auguste de l'univers sera plus glorieux d'avoir enrichi son royaume de se saint et précieux trésor, que s'il avait conquis un empire. Ce trône d'ignominie, où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire, aux pieds duquel les princes et les souverains viendront courber leurs têtes superbes; un trône de puissance et d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre; un trône de grâce et de miséricorde, aux pieds duquel tous les peuples trouveront la vie et le salut; un trône de science et de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, et leur apprendra les vérités de la vie éternelle; enfin, un trône de sagesse et de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix et dans l'abondance.

La puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux, le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par la mort, et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. Père saint! votre Fils et véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore: la malice de ses frères qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur et sa puissance: il est sorti du puits fatal où l'envie l'avait enseveli; et tous les peuples de l'Egypte, et l'univers entier reconnaissent sa domination et son pouvoir suprême: *Filius tuus vivit, et ipse dominatur in omni terra Ægypti.*

Mais, mes Frères, tout reconnaît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ: sa Croix triomphe du Ciel et de l'Enfer, de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnaissent; et nous lui fermerions tout seuls notre cœur, et nous nous obstinerions tout seuls à dire: Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous: *Nolumus hunc regnare super nos?* Les morts entendent aujourd'hui sa voix et sortent de leurs tombeaux; et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme de nos dissolutions! (MASS LLON.)

4053. Comme l'a remarqué Tertullien, les païens, au lieu de se soumettre à leurs dieux, se faisaient les juges et les censeurs de leurs dieux, on délibérait en plein Sénat s'il fallait admettre un dieu dans le Capitole ou non, et selon les goûts et les avis différents, ce Dieu était exclu, ou était reçu: s'il agréait aux juges qui en devaient décider, il passait au nombre des dieux; mais si cette approbation juridique venait à lui manquer, on le rejetait avec mépris. De sorte, ajoute Tertullien, que si ces prétendus dieux ne plaisaient pas aux hommes, ce n'étaient plus des dieux:

Nisi homini deus placuerit, deus non erit. N'est-ce pas là le dernier aveuglement de l'esprit humain ?

Or, Chrétiens, permettez-moi de le dire ici, cet aveuglement règne encore aujourd'hui dans le monde ; et ce qu'il y a de bien plus déplorable, c'est qu'il ne règne plus parmi les Païens, mais au milieu du Christianisme. On voit dans le Christianisme des hommes à qui leur Dieu, si je puis ainsi parler, ne plaît pas : ils ne trouvent pas bon qu'il se soit fait ce qu'il est, ni qu'il ait été ce qu'il a voulu être ; s'il s'est fait homme, cela les révolte : en qualité d'homme, il a voulu s'anéantir et souffrir ; mais ils le voudraient dans l'éclat et dans la grandeur ; et s'ils pouvaient le réformer, ils en feraient un tout autre Dieu. Car voilà l'idée, ou plutôt la présomption de tout ce qu'on appelle esprits forts du monde, c'est-à-dire, des libertins du monde, des sensuels du monde, des ambitieux du monde, et même des femmes du monde. Combien en voyons-nous, jusqu'entre les personnes du sexe, corrompues par la mollesse des sens et emportées par la vanité de leur esprit, en venir là ? En vérité, mes Frères, conclut saint Hilaire, s'adressant à ces faux sages, il faut que nous ayons porté notre orgueil au dernier excès : et s'il nous était permis, je pense que nous irions jusque dans le ciel corriger le mouvement des astres, que nous donnerions un autre cours au soleil, et qu'il n'y aurait rien dans la nature que nous n'entreprissions de changer : *Si liceret, et corpora et manus in cœlum levaremus.* Ainsi s'expliquait ce grand Evêque. Mais ce qui n'est pas possible à nos corps, parce que leur poids les tient attachés à la terre, notre esprit le fait. Car il s'élève non seulement jusque dans le ciel, mais au-dessus du ciel ; et non content d'attenter sur les œuvres du Seigneur, il attente sur le Seigneur même, en raisonnant sur ses mystères, et en s'offensant de l'état humble et obscur où il s'est réduit pour nous.

Eh ! ne nous scandalisons pas de ce qui a été la cause essentielle de notre bonheur. C'est la pensée de Tertullien. Scandalisez-vous de tout le reste, mais épargnez au moins la personne de votre Sauveur ; épargnez sa croix, puisqu'elle vous a donné la vie ; épargnez-la, puisqu'elle est l'espérance de tout le monde. *Parce, obsecro, parce huic spei totius orbis.* Si c'étaient des anges qui s'en offensassent et qui s'en scandalisassent, cela serait en quelque sorte plus supportable ; Jésus-Christ n'a pas souffert pour eux ; mais que ce soit vous pour que ce Sauveur est venu et pour qui il a voulu mourir, c'est un scandale qui doit soulever contre vous toutes les créatures. Et ne me dites point, poursuivait Tertullien, que l'humilité de la croix était indigne de Dieu ; car elle a été utile à votre salut ; or, dès qu'elle a été utile à votre salut, elle a commencé à être digne de Dieu, puisqu'il n'y a rien qui soit plus digne de Dieu que le salut de l'homme : *Nihil tam dignum Deo quam hominis salus.* Ne me dites point que la mort est un opprobre dont un Dieu ne devait pas être susceptible ; car ce que vous appelez l'opprobre de mon Dieu, c'est ce qui est la guérison de mes maux et le sacrement de ma réconciliation : *Totum Dei mei dedecus sacramentum fuit meæ salutis.* Or, il faudrait que je fusse bien méconnaissant et bien sensible, si je venais à concevoir du mépris pour cet opprobre si salutaire, et par conséquent si respectable et si aimable pour moi.

Mais savez-vous pourquoi nous nous scandalisons de la croix de notre Dieu ? c'est justement parce qu'elle est un remède contre nos désordres ; voilà ce qui nous blesse : car nous ne voulions point de ce remède ; nous nous trouvions bien de nos maladies, et bien loin d'en souhaiter la guérison, nous ne cherchions qu'à les entretenir et qu'à les accroître : le Fils de Dieu est venu nous dire qu'il en fallait sortir, et c'est ce qui nous a déplu ; s'il nous avait dit toute autre chose, nous l'aurions écouté ; s'il nous avait proposé les fables du paganisme, nous les aurions reçues : mais parce qu'il nous a révélé des mystères qui tendent à la réformation de notre vie et à la destruction de nos passions, voilà pourquoi nous nous sommes révoltés, semblables à ces frénétiques, qui se tournent avec fureur contre ceux-mêmes que la charité emploie auprès d'eux pour les soulager. C'est ainsi, continue saint Augustin que votre Dieu, tout adorable qu'il est, est devenu un sujet de contradiction

pour les superbes, parce qu'en s'humiliant il a prétendu rabattre leur orgueil. Comme si c'était peu à l'homme d'être malade, s'il n'y ajoutait encore de se glorifier dans son propre mal, et de trouver mauvais qu'on entreprenne de l'en délivrer. Que je parle à un grand du monde d'un Dieu enfant, d'un Dieu couché dans une crèche, cela le trouble; non pas à cause de la difficulté qui paraît dans ce mystère, car souvent il ne pense pas à cette difficulté, et peut-être ne l'a-t-il jamais examinée; mais parce que ce mystère condamne tous les projets de son ambition, et tous les desseins injustes et criminels qu'il a conçus d'agrandir sa fortune à quelque prix que ce soit. Que je mette devant les yeux à une femme du monde un Dieu souffrant et couvert de plaies; son cœur se soulèvera; non pas à cause de l'impossibilité qu'elle y voit, car elle n'y en voit point, mais parce qu'un Dieu dans cet état est un reproche sensible de ses délicatesses, de son amour-propre, du soin qu'elle prend de son corps. Et pour preuve de ce que j'ai dit, que je propose à l'un et à l'autre le mystère d'un Dieu en trois personnes, qui est encore bien plus incompréhensible que celui d'un Dieu humilié, ni l'un, ni l'autre ne s'en offensera; pourquoi ? parce que le mystère d'un Dieu en trois personnes ne porte point de conséquence immédiatement contraire à l'ambition de l'un, ni au luxe et aux mondanités de l'autre.

Ne cherchons donc point la véritable source de nos scandales ailleurs que dans nous-mêmes, que dans nos vices, que dans nos inclinations criminelles, dans nos dérèglements. (BOURDALOUE.)

4054. **Pâques.** — Voir aux fêtes du nº 4845 à 4866.
Pour le lundi de Pâques. v. nº 4866.

4055. **Premier dimanche après Pâques.** — Le prodigue (nº 2136.) — afin d'inviter ceux qui n'ont pas rempli le devoir pascal à le faire encore. — Ou encore à propos de *Fores erant clausæ* dire que pour mériter de voir Notre-Seigneur entrer dans son âme, il faut la tenir fermée, et parler des *occasions.* (V. nº 1665.)

TRAITS ET PENSÉES SUR LES OCCASIONS.

4056. Par suite de la corruption de notre nature, les semences de péchés demeurent en nous, de telle sorte qu'en présence de l'occasion, nos passions, qui étaient comme assoupies, s'éveillent et éclatent au dehors ; nous en avons une image frappante dans le caillou frappé par le fer. Les veines du caillou recèlent des étincelles de feu, lesquelles, par une forte percussion, brillent aussitôt et peuvent allumer un incendie. De même les étincelles de nos passions, qui sont cachées au fond du cœur comme dans les veines du caillou, si elles reçoivent le choc du fer, c'est-à-dire, si une occasion de péché vient frapper notre âme, éclatent aussitôt et brillent au dehors. Or, une seule étincelle, dit le Sage, allume un grand feu, « *a scintilla una augetur ignis* (*Eccli. XI. 34,*) » et ce feu consume et dévore notre âme. C'est en faisant disparaître l'occasion, que nous nous préserverons d'un si grand danger. (B. L. DE GRENADE.)

4057. Supposez un convalescent tellement faible, qu'il ne puisse se tenir debout sans tomber plusieurs fois, par le seul fait de sa propre faiblesse, comment se tiendrait-il debout, et quelle résistance opposerait-il, s'il éprouvait quelque choc? De même, si l'homme a été réduit par le péché à une telle faiblesse, qu'il lui arrive, sans occasion aucune, plusieurs fois de tomber, que sera-ce s'il s'expose à l'occasion, laquelle le pousse en quelque sorte vers la chute?

Il est mille fois plus facile d'éviter à la fois l'occasion que d'éviter le péché seul, en s'exposant à l'occasion. Vous ne pouvez faire ce qui est plus facile, comment ferez-vous le plus difficile? — Souvent le chrétien est plus en sûreté chez les païens qu'au milieu des chrétiens relâchés et charnels. Un ennemi public est moins à craindr

qu'un traître caché : le loup est moins redoutable, tout loup qu'il est, que revêtu d'une peau de brebis. (B. L. DE GRENADE.)

4058. *Nunquam infra unam cavernam habitans cum lupo tutus est agnus.* (HIER.) *Nimium præceps est qui transire contendit ubi conspexerit alium cecidisse.... Amator autem est salutis suæ qui vitat alienæ mortis incursum et ipse est providus qui sollicitus est cladibus cæterorum.* (GREG.)

4059. *Scopulus ille vitandus est, ubi alter offendit : pecora ipsa vitare norunt quæ se læsisse cognoscunt, itinera illa non repetunt, ubi in foveam corruerunt. Tenaces laqueos avis capta declinat.* (ISIDOR.)

Fugit ovis tremebunda veniente lupo, abscondit se columba tremens, accipitre viso, de caverna mus exire non audet esuriens, ambiente catto et tu videns furem, currebas cum eo. (BERN.)

4060. Dites-moi, si quelqu'un d'entre vous, en montant une pente escarpée, s'était déjà cassé la jambe trois ou quatre fois pour s'être précipité du haut en bas, quelle résolution prendrait-il ? De ne jamais plus de sa vie monter par cette pente, mais de prendre un chemin plus sûr, s'il le pouvait, n'est-il pas vrai ?

Qu'un cheval vienne à trébucher dans un mauvais pas, si vous essayez de le faire encore passer par le même endroit, vous verrez qu'il refusera d'avancer, et plus vous crierez et vous frapperez, plus il reculera ; ne se fiant pas à la résolution de ne plus tomber, il fuit l'occasion, et ce n'est qu'une bête. Au contraire, ce jeune homme qui a déjà bronché cent fois dans cette maudite maison, au lieu de fuir l'occasion, la cherche tous les jours une chandelle à la main.

4061. Celui qui veut entretenir sa maison bien propre, ne se contente pas d'enlever les toiles d'araignée, il a soin de faire tomber l'araignée elle-même et de l'écraser. Voulez-vous de bonnes confessions, ce n'est pas assez de vous accuser de vos péchés, il faut en détruire l'occasion ; sans quoi l'occasion est comme une araignée qui vous file aussitôt de nouveaux péchés. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

4062. On dit qu'en Mauritanie il y a des ours qui vont à la chasse des singes ; quand ceux-ci les aperçoivent, ils se sauvent sur les arbres ; alors, que fait l'ours ? il s'étend sous l'arbre, et il fait le mort ; dès qu'il voit les singes descendus, il se dresse, les saisit et les dévore. Telle est la ruse du démon ; il fait en sorte que la tentation paraisse morte ; et si alors on descend de l'arbre, je veux dire, si l'on s'expose à l'occasion, il réveille la tentation et celle-ci tue l'âme. (SAINT LIGUORI.)

4063. *Clama : omnis caro fœnum* (ISAI XL. 6). Là dessus saint Chrysostome dit : *Lucernam in fœnum pone, ac tunc aude negare quod fœnum exuratur.* Et même une personne qui a déjà contracté l'habitude du vice impur, ne peut se contenter d'éviter les occasions prochaines, si elle n'évite encore les occasions éloignées, elle retombera. (SAINT LIGUORI.)

4064. Saint Ignace d'Antioche au moment où on le conduisait au martyre, écrivait aux fidèles en Smyrne. Si je vous écris, c'est seulement pour vous mettre en garde contre une espèce d'animaux féroces à visage humaine, à qui vous devez non seulement fermer tout accès auprès de vous, mais dont vous devez éviter la rencontre, vous contentant de prier pour eux le Seigneur qu'il veuille bien les amener à la pénitence, il nous est permis de l'espérer.

4065. Jamais on ne peut être sûr de conserver son trésor, si avec le trésor, on tient enfermé chez soi le voleur, et l'agneau ne peut être sûr de sa vie ; s'il veut habiter dans une caverne avec le loup ; de même nul ne peut être sûr de conserver le trésor de la grâce, s'il veut demeurer dans l'occasion du péché. (SAINT LIGUORI.)

Celui qui prie et reste dans l'occasion volontaire de péché, mérite le reproche de Jérémie : *Opposuisti nubem tibi, ne transeat oratio* (TOREN. III, 44).

4066. Lorsque vous allez à confesse, ne réfléchissez pas tant au mal que vous avez fait, qu'à l'occasion qui vous retient captive de telle ou telle mauvaise habitude, encore qu'il ne s'agit que de péchés véniels. Examinez si cette occasion ne consiste pas pour vous à entretenir telle liaison, telle familiarité, soit à l'intérieur du cloître,

soit au dehors, à écrire certaines lettres, à demeurer dans tel endroit, ou en d'autres choses semblables, coupez court à tout cela, sans quoi vous nettoieriez l'extérieur du vase et nullement le dedans.

Ne me répliquez pas en disant que c'est trop de sévérité. Je voudrais que vous pussiez plonger du regard dans le fond des abîmes; vous verriez combien, parmi les malheureux qui y sont la proie des flammes éternelles, ont commencé la chaîne de leurs maux par un seul péché véniel. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4067. Un gentilhomme entretenait une liaison criminelle et lorsque sainte Marie-Madeleine de Pazzi l'exhortait à y renoncer, il s'en moquait, en se disant en lui-même: «Il suffit que je m'en confesse.» — Or, un jour que la sainte était dans une de ses extases, elle se mit à crier: «Il ne l'a pas voulu croire! il ne l'a pas voulu croire!» Au sortir de cette extase, on lui demanda ce que voulaient dire ces paroles: «Il ne l'a pas voulu croire!» Elle fit connaître alors que ce gentilhomme était mort et qu'il était damné, pour n'avoir pas voulu quitter l'occasion. Combien qui ne veulent pas croire ni comprendre cette vérité! Ils la croiront et la comprendront un jour, lorsqu'il n'en sera plus temps. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

Ne laissons pas jaillir en nous une étincelle qui puisse allumer l'incendie d'une mauvaise réputation.

4068. *Théâtres.* Saint Grégoire de Nysse rapporte qu'on célébrait à Néocésarée une fête en l'honneur des faux dieux. La foule fut telle au théâtre que les musiciens et les artistes ne purent s'y faire entendre, et la foule s'écria: «Jupiter, donne-nous de la place.» Grégoire le thaumaturge, évêque de cette ville, envoya dire à la foule qu'ils auraient plus de place qu'ils n'en voulaient. En effet, une peste se déclara dans l'assemblée même et dans toute la ville. On ne peut plus ensevelir les morts, de telle sorte que ceux qui sont atteints se rendent d'eux-mêmes aux tombeaux, prévoyant qu'ils n'auront personne pour les y porter. Cette prophétie du saint et ses autres miracles opérèrent un tel effet sur la foule, que Grégoire, à sa mort, ne laissa dans la ville que dix-sept païens, lui qui, à son arrivée, n'y avait trouvé que dix-sept chrétiens. (V. n. 2727 et suiv.)

4069. Tertullien écrivait aux chrétiens: Nos plaisirs sont là où est l'objet de nos vœux. Il vous faut des plaisirs: eh! dès à présent, n'en trouvez-vous pas sur la route de la vie? Ingrat! Vous n'êtes pas satisfait de ceux que la main d'un Dieu libéral vous dispense avec profusion? vous ne les reconnaissez pas? Mais quelle source plus féconde de voluptés saintes, que d'avoir été réconcilié avec votre Seigneur et votre Dieu: que d'avoir été appelé à la connaissance de la vérité à la révélation de vos erreurs, au pardon des péchés que vous avez commis? Quel plaisir plus délicieux que de mépriser le plaisir même, de s'élever au dessus de tout ce qui tient au siècle, que de jouir d'une liberté vraie, de sa conscience toute entière, d'une vie pleine et innocente, de ne redouter pas même la mort, de fouler sous ses pieds les dieux des nations, de mettre en fuite les démons, de vivre pour Dieu? Ce sont là les plaisirs du chrétien, ses spectacles purs, sans relâche et qui ne lui coûtent rien. Voilà pour vous les jeux du cirque et les nobles exercices de votre pèlerinage. Comptez et le temps qui s'écoule et l'espace qui s'échappe; transportez-vous au terme de votre course; éveillez-vous, allez-vous ranger sous l'étendard de votre Dieu. Debout chrétien! voici l'ange qui sonne de la trompette, voici le moment du combat et du triomphe; la palme du martyre brille à tes yeux. Tu veux de la science, voici ce qui doit satisfaire en toi la noble passion d'apprendre. Voici et des hymnes et des sentences; voici des trésors de poésie et d'éloquence, puisés non dans les fictions, mais au sein de la vérité. Il te faut des épreuves et des combats; ils ne te manqueront pas, ils t'environnent. Vois l'impudicité vaincue par la continence, l'incrédulité immolée par la foi, la barbarie soumise par la miséricorde, le libertinage dompté par la modestie; telle est l'arène où s'exerce le chrétien, où il triomphe, où il reçoit la couronne. Que si tu demandes des spectacles sanglants, le sang de Jésus-Christ coule encore. Te parlerai-je d'une pompe qui ne se fera pas longtemps attendre, de l'arrivée du Sei-

gneur, annoncée par tant de signes incontestables, dans tout l'éclat de sa gloire et du triomphe le plus magnifique? Contemple ces légions d'anges, empressés autour de lui; tous les saints ressuscités pour l'immortalité, et le règne des justes commencé pour ne finir jamais, une Jérusalem nouvelle qui s'élève. Mais voici encore d'autres scènes qui s'ouvrent à tes regards: ce jour, le dernier des jours, jour sans lendemain, du dernier jugement qui viendra inopinément pour les nations, les surprendra au milieu de leurs dérisions impies, où jaillira un feu qui dévorera dans un même incendie et les antiques monuments du globe, et les créations récentes de la main des hommes; alors quel spectacle! quelle vaste scène; Quels objets et quels contrastes faits pour exciter tout à la fois et la surprise et l'admiration, la joie et la risée! Tous ces potentats que l'on nous disait être les citoyens du ciel, gémissant au fond des ténèbres avec leur Jupiter et ses complices; tous les persécuteurs du nom chrétien tombés de leurs tribunaux de sang, pour brûler dans un feu bien plus dévorant que les flammes des bûchers allumés contre leurs victimes: à la suite ces sages, ces philosophes, en présence de leurs disciples condamnés aux mêmes supplices que leurs maîtres, associés à leur éternelle confusion, et les poètes traînés aux pieds, non de leur Minos et de leur Rhadamante, mais aux pieds de Jésus-Christ, frémissant, palpitant de honte et de douleur. . . Ils le verront ce fils du charpentier et d'une pauvre ouvrière, ce destructeur du sabbat, ce samaritain, ce possédé du démon, cet homme trahi par Judas, outragé, insulté, chargé de coups, couvert de crachats infâmes, abreuvé de fiel et de vinaigre (alors établi juge suprême des vivants et des morts). Ah! ce spectacle, ce triomphe, nous en jouirons. Nous en jouissons dès maintenant par l'espérance et par la foi, qui en anticipent la consolante représentation. Et quel sera le dénouement du drame? Des béatitudes que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que l'esprit de l'homme ne concevra jamais. Voila, ce me semble, des spectacles bien autrement intéressants que tous vos cirques et vos théâtres et vos décorations.

4070. Henriette, l'aînée des enfants de la reine Marie Leczinska, avait pour les spectacles et les divertissements profanes l'aversion que peut en inspirer la piété, et la plus grande peine quelle eût au monde était qu'on l'obligeât de s'y montrer quelquefois. Une personne lui témoignait de la surprise de ce qu'elle lui voyait l'air triste dans l'endroit où tous les autres vont pour s'égayer: «Il est vrai, répondit la princesse, que, quelque gaîté que je me sente avant d'aller au spectacle, dès que j'y suis et que je vois paraître les premiers acteurs, je me sens saisie d'une profonde tristesse: Voilà, me dis-je à moi-même, des gens qui se damnent de propos délibéré pour me divertir. Cette pensée m'occupe tout entière tant que la pièce dure. » (Rohrbacher. *Hist. univ. de l'Eglise.*)

4071. *Les danses* sont souvent pour la jeunesse une occasion périlleuse. *Ubi saltatio, ibi diabolus, neque enim Deus ad hoc nobis dedit pedes ut cum camelis saltemus, sed ut cum angelis chorum faciamus. In saltibus laetantur daemones et exultabunt ministri daemonium.* (Chrys.)

4072. Baronius rapporte que la fille d'Hérodiade, elle qui fit trancher la tête à saint Jean-Baptiste, traversant un jour une rivière gelée, la glace se rompit sous ses pieds, et que la malheureuse s'y enfonça de telle sorte qu'elle resta prise par le cou au milieu de la glace. Elle fit des efforts violents pour se délivrer; mais sa tête se sépara du corps, et ce fut ainsi qu'elle mourut en dansant. (Saint Liguori.)

On crie à l'exagération, quand on parle du danger des danses entre personnes de différent sexe. Ceux qui le font semblent avoir moins de discernement que certains sauvages eux-mêmes. C'est ainsi que les habitants du Dahomey, un des peuples les plus barbares du monde avant la conquête française, et les plus passionnés pour la danse, ne se permettaient jamais des danses où les hommes fussent mêlés aux femmes

4073. **Autre sujet:** A propos des paroles de l'Evangile: *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis et quorum retinueritis retenta sunt.* On pourrait dans le même but prêcher la divinité et la nécessité de la confession. (V. nos 1232 et suiv.)

4074. **Autre sujet:** Enfin, après un avis bien senti sur le sujet précédent, on peut, sur les paroles de Notre-Seigneur. *Dixit eis: pax vobis,* parler de la paix.

La Paix.

Notre-Seigneur est venu pour la donner à l'homme. Il a été annoncé par les prophètes comme le *prince de la paix, l'Evangélisateur de la paix;* à sa naissance, les anges ont chanté: *Pax hominibus.* Au sermon sur la montagne, il a proclamé heureux ceux qui ont la paix. Avant de mourir, il a dit: *Pacem relinquo vobis.* Après sa résurrection, ayant comme consommé tous ses mystères, il donne la paix à ses Apôtres et à son Eglise. La paix, c'est le fruit de tous ses travaux et de ses souffrances. La paix, la tranquillité de l'âme, c'est le bonheur de l'homme ici-bas; car tous les autres biens sans la paix sont amers; avec la seule paix, tous les maux paraissent doux. La paix, c'est le seul bien qui dépend de nous et que nous puissions nous procurer librement. Il en est qui ne peuvent être riches, etc., cependant ils peuvent avoir une bonne conscience. Les autres biens peuvent nous être ravis malgré nous. Personne ne peut malgré nous, nous ôter le témoignage de notre conscience. O mes frères, recueillons ce souhait de Jésus et ayons la paix: I, avec Dieu, II, avec le prochain, III, avec nous-mêmes.

4075. I. Avoir *La paix avec Dieu,* c'est n'avoir rien à craindre du côté de Dieu; par conséquent 1° c'est avoir satisfait à sa justice pour nos égarements passés: sans cela, nos péchés seraient une réponse de mort qui retentirait dans notre cœur et qui crierait: *Reus est mortis.* Aussi, *non est pax impiis*; point de repos pour qui ne craint pas Dieu. Le glaive de la justice est suspendu sur sa tête; il est prêt à frapper; et quand frappera-t-il? Il peut frapper à toute heure et le jour et la nuit, au milieu des fêtes et pendant le sommeil. C'est donc en faisant pénitence de ses péchés passés, en se confessant qu'on peut effacer la sentence de condamnation portée contre soi. Aussi Notre-Seigneur en souhaitant la paix institue-t-il le sacrement de pénitence, en disant: *Quorum remiseritis.* O vous qui avez reçu ce sacrement, que vous êtes heureux! (Enumérer les effets de la confession) et vous qui n'auriez pas encore rempli ce devoir, voudriez-vous garder toujours dans votre cœur ce péché qui vous torture? Garderiez-vous dans votre sein une vipère venimeuse? Resteriez-vous étrangers au bonheur que Dieu donne à ses amis? 2° Pour n'avoir rien à craindre de Dieu, il faut observer sa loi. Celui qui transgresse la loi des hommes, craint sans cesse d'être surpris par la justice. Le contrebandier est sans cesse dans les transes. Et Dieu est-il moins à craindre que les douaniers? et la transgression de sa loi mérite-t-elle de moins grands châtiments que celle des lois humaines? *Quis restitit ei et pacem habuit?* Donc, vous qui avez la grâce, gardez-vous de la perdre. *Nolite timere eos qui occidant corpus.* Et si vous observez fidèlement la loi de Dieu, *Gaudium vestrum nemo tollet;* car votre récompense vous est assurée au ciel. *Scio cui credidi et certus sum quia potens*

est depositum meum servare in illum diem. Celui qui vit dans le péché, dit saint Chrysostome, est puni en ce monde par les remords avant d'être tourmenté en enfer; mais celui qui acquiert d'abondants mérites, jouit ici-bas d'une grande joie, en attendant la récompense préparée.

4076. II. *Ayons la paix avec nos semblables.* On l'a, quand on n'a rien à craindre d'eux, quand on n'a contre eux aucun fiel dans le cœur. 1° Il en est qui craignent le mal que les méchants peuvent leur faire. Les méchants ne peuvent nous faire qu'une sorte de mal véritable, c'est d'exciter en nous la haine; ceux qui gardent dans leur cœur ce sentiment, si opposé à l'esprit du christianisme, croient quelquefois nuire à leur prochain par leurs désirs de vengeance. Hélas! ils ne nuisent qu'à eux-mêmes. *Qui non diligit, manet in morte.* Quel bourreau que la haine! elle arme l'un contre l'autre, deux êtres faits pour s'aimer. Elle déchire le cœur qui ne lui est pas fermé et le remplit d'amertume. 2e La charité envers le prochain est un baume qui adoucit tout, qui cicatrise toutes les blessures. Elle sait des ennemis faire des amis; c'est par des bienfaits qu'on apprivoise des animaux féroces, c'est par des services rendus, c'est par la douceur, par de bons procédés, qu'on désarme les méchants.

3° Et ne réussit-on pas à les désarmer, si on les aime, le support de leurs injustices, de leurs persécutions est une matière à d'abondants mérites et la source par conséquent des faveurs du ciel. Que rien donc en nous n'altère la charité. Sachons pardonner, oublier les injures et supporter les défauts d'autrui, rendre le bien pour le mal, et rien ne troublera notre paix.

4077. III. *Avec nous-mêmes.* La paix avec Dieu et avec le prochain prépare la paix avec soi-même. Et nous avons besoin de cette paix; car le cœur humain peut être agité par les passions, comme l'océan par les tempêtes. *Unde bella et lites in vobis? . . . Ex concupiscentiis quae militant adversus animam. Non transit ad summam pacem, ubi summum silentium,* dit saint Augustin, *nisi qui cum magno strepitu prius cum suis vitiis belligeravit.* A moins que vous n'arrachiez de votre cœur l'amour désordonné de vous-mêmes, courez où vous voudrez, vous trouverez partout de quoi vous troubler et vous embarrasser. Comment faire la paix avec des ennemis irréconciliables, si on n'en triomphe par une lutte continuelle? Donc, *apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur: et vous trouverez le repos de vos âmes.*

Beati pacifici. Heureux les pacifiques, heureuses les âmes qui, ayant péché et fait pénitence, jouissent de la consolation du pardon obtenu et marchent dans la crainte et l'amour du Dieu qui leur a rendu leurs droits au ciel! En paix avec Dieu, elles sont douces, charitables à l'égard du prochain; triomphant de la haine et de l'égoïsme, elles se dévouent pour les autres, et elles en sont aimées; tenant au-dessous d'elles leurs passions asservies, elles les gouvernent, loin d'en être les esclaves; elles jouissent aussi de la paix qui est la tranquillité de l'ordre, selon saint Thomas. Elles sont comme un océan limpide que la tempête n'agite pas et qui réfléchit la lumière du ciel. Dieu s'incline avec amour vers elles, car lui n'est pas dans le trouble, *non in commotione Dominus. Factus est in pace locus ejus. Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* Qui peut troubler celui qui possède Dieu? *Non contristabit justum quidquid acciderit ei* (PROV. XII, 20). Que sont, à côté de cette paix, tous les biens, tous les plaisirs, toutes les fêtes de ce

monde (1)? *Non quomodo mundus dat, ego do vobis.* Donnez-nous cette paix *quæ exsuperat omnem sensum. Custodiat corda vestra et intelligentias vestras,* en attendant que nous soyons admis au séjour de l'éternelle paix, dont la joie d'une bonne conscience est un avant-gout.

4078. **Autre plan.** — *Pour le même jour, d'après Bossuet.*

La Paix

Dixit eis: Pax vobis. La justice et la paix sont deux amies, qui se tiennent si fortement embrassées que rien ne les peut désunir. Les crimes des hommes avaient banni la justice de la terre, et la paix avait fui et s'était retirée au ciel, d'où elle descend. Notre-Seigneur par son sang versé a retablie la justice en nous purifiant de nos péchés. Le déluge est passé; les cataractes du ciel se sont refermées; les flots de la colère divine se sont retirés; et Jésus, comme la colombe à Noé, nous apporte une branche d'olivier en signe de paix: *Pax vobis;* et les Apôtres se réjouissent, nous devons nous réjouir comme eux... Nous étions des sujets rebelles, et nous rentrons en grâce avec notre Souverain; Jésus-Christ a négocié notre paix, de quelle manière, à quelles conditions, et à quel profit? c'est ce que nous indique l'Evangile de ce jour. *Ostendit eis manus et pedes:* c'est par son crucifiement et par sa mort que nous avons obtenu grâce. *Et fores erant clausæ,* la séparation du monde et de ses faux plaisirs, voilà la condition de la paix; *Accipite Spiritum sanctum,* voilà le fruit de cette paix.

4079. I. *Manière dont la paix s'est faite,* Dieu a envoyé son Fils à la terre, pour être l'ambassadeur de la paix, les hommes l'ont crucifié; et la mort du Sauveur a procuré la paix aux hommes. Comment expliquer ce mystère? Ne semble-t-il pas que ce Dieu devait armer plus que jamais la foudre de la justice divine? Oh! sans doute il en serait ainsi, si on ne considérait que le crime des Juifs, de Pilate, et des bourreaux. Mais la malice des hommes n'est pas capable de renverser les desseins de la miséricorde d'un Dieu. Le Père a livré son Fils pour notre salut; et le Fils s'est livré lui-même pour nous. Il accepte avec obéissance et soumission la mort la plus cruelle; et celui dont une larme, une goutte de sang, avait tant de prix, qu'elle pouvait expier tous nos crimes, a versé tout son sang; et par là il a satisfait à la justice divine pour tous les péchés du monde, même pour le crime de ses propres bourreaux. C'est pourquoi en apparaissant aux Apôtres, *ostendit eis manus et pedes,* en leur disant: *Pax vobis.* Les cicatrices de ses blessures sont la marque indélébile et comme la signature du traité de paix conclu

(1) Nous devons mettre du soin à nos affaires, mais nous ne devons pas nous en préoccuper. Les anges ont une grande diligence pour procurer notre salut, mais cette diligence ne leur donne ni souci, ni inquiétude. Les fleuves qui coulent doucement dans les plaines arrosent et fécondent leurs rives, les torrents impétueux les ravagent. Les pluies d'orage accablent les plantes, et une rosée douce et abondante les féconde. Jamais besogne faite avec impétuosité et empressement ne fut bien faite. Les bourdons font beaucoup de bruit, mais point de miel; ainsi ceux qui y vont avec une sollicitude bruyante ne font jamais ni bien, ni beaucoup. Les mouchent ne nous inquiètent pas par leur force, mais par leur multitude, ainsi les grandes affaires ne nous troublent pas tant que les petites, quand celles-ci sont en grand nombre. Il faut donc accepter en paix toutes les choses qui se présentent à faire, et régler aussitôt par ordre les unes après les autres. Si on veut faire tout à la fois, avec présomption, on perd la paix, et on succombe à la peine. *(D'après saint François de Sales.)*

avec la terre. Il les a portées dans le ciel, pour les présenter à Dieu, et lui rappeler le sacrifice qui a apaisé sa justice, en même temps qu'il nous en a laissé sur la terre les souvenirs dans la sainte Eucharistie. Au ciel Jésus se montre à son Père comme un agneau immolé ; et c'est ce qui fait que *accedamus cum fiducia ad tronum gratiæ. Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum-Christum justum ; et ipse est propitiatio.* Mais que notre confiance ne nous rende pas présomptueux : car ces cicatrices qui paraissent au ciel pour nous aujourd'hui, paraîtrons contre nous au jugement suprême, *videbunt in quem transfixerunt*, si nous ne remplissons pas

4080. II. *Les conditions du traité.* Pendant que nous étions en guerre contre Dieu, nous avons fait alliance avec ses ennemis. *Percussimus fœdus cum morte et cum inferno fecimus pactum.* Il faut la rompre. *Delebitur fœdus vestrum cum morte.* (Is, XXVIII. 15, 18.) Il y a ici-bas, dit saint Augustin, deux cités, mêlées de corps, mais séparées de cœur, qui suivent le courant du siècle, jusqu'à ce que le siècle finisse. Les princes en sont ennemis ; les coutumes et les lois, entièrement opposées : l'une s'appelle Jérusalem, c'est la cité de Dieu, que l'Evangile régit ; l'autre c'est Babylone que gouverne Satan, et qui ne suit que les maximes du monde. Les citoyens de Jérusalem ne doivent pas se mêler avec ceux de Babylone ni partager leurs abominations. Où pourront-ils donc se retirer, dans quelles murailles, sur quelles montagnes qui les en séparent ? Il ne s'agit pas de les séparer de corps, puisque Jérusalem est bâtie au milieu de Babylone. Comment Dieu a-t-il permis ce mélange ? Celui qui a sauvé les enfants dans la fournaise, Daniel dans la fosse au lions, qui a fait trouver à Noé sur un bois fragile, un abri contre le déluge, à Loth un rempart contre les séductions et les flammes de Sodome, aux Israëlites une nuée lumineuse au milieu des ténèbres de l'Egypte, ce même Dieu a entrepris de conserver l'innocence des siens au milieu de la dépravation générale. Vivre innocent loin des séductions, ce n'est pas assez pour éprouver la fidélité des âmes. Mais les laisser au milieu des mêmes écueils, et les en garantir, c'est une œuvre digne de la puissance de Dieu, c'est une épreuve capable de faire éclater la vertu de ses élus. Mais combien hélas ! qui ne savent pas se séparer de cœur des enfants de ténèbres ! Combien s'embarquent sur les fleuves de Babylone ! Ces fleuves, dit saint Augustin, ce sont les choses qu'on aime et qui passent. Nous voyons couler devant nous ces plaisirs du monde ; leurs eaux nous semblent claires ; le cours en paraît tranquille ; et on s'y embarque aisément ; et on se laisse emporter plus avant qu'on ne voudrait par le courant. On se lie avec les occasions dangereuses du monde ; on s'engage dans des liaisons coupables. Les solennités pascales nous ont pressés d'y renoncer, nous avons eu quelque peine à rompre ce commerce. L'avons-nous même fait sincèrement ?... Pourtant la rupture est nécessaire pour avoir la paix. *Fores erunt clausæ ;* c'est parce que les Apôtres étaient retirés du monde, et avaient fermé la porte sur eux, que Jésus leur dit : *Pax vobis.* Ah ! ne craignons pas cet éloignement, cette bienheureuse retraite où Jésus apparaît et apporte la paix. *Gavisi sunt discipuli, viso Domino.*

4081. III. *Du reste les fruits de cette paix* sont si nombreux et si doux ! Jésus-Christ en entrant en société avec les hommes, a rétabli le commerce entre le ciel et la terre ; il a pris tous les fruits de cette terre ingrate : les mépris, les douleurs, la mort ; et il nous a donné en échange, selon la

pensée de saint Augustin, les honneurs, le salut, la vie, le Saint-Esprit qui en est la source avec ses dons et ses grâces. Aussi Notre-Seigneur dit-il à ses Apôtres: *accipite Spiritum sanctum.*

Quand deux nations sont ennemies, elles n'ont point d'ambassadeurs l'une auprès de l'autre. Tout est rompu; mais quand l'alliance s'est rétablie, alors l'une envoie à l'autre ses représentants pour traiter les intérêts communs à toutes deux, ainsi a fait Dieu avec les hommes. Il a envoyé à la terre des ambassadeurs; *sicut misit me Pater et ego mitto vos,* allez, portez à tous les paroles de la réconciliation: *Quorum remiseritis peccata.* Les prêtres, voilà les ambassadeurs de Dieu auprès des hommes. Et auprès de Dieu nous avons pour traiter de nos intérêts celui que Dieu lui-même a envoyé auprès des hommes pour traiter des siens. *Præcursor pro nobis introivit Jesus, ut appareat vultui Dei pro nobis semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Voilà pourquoi il a dit à ses Apôtres qui s'affligeaient de son départ: *Expedit vobis ut ego vadam.* Confiance donc, nous avons des affaires au ciel, et c'est même là que sont toutes nos affaires. Jésus-Christ est notre agent. Il ne les néglige pas. *Semper vivens.* Dieu aussi a des affaires parmi les hommes; les intérêts de sa gloire et du salut des âmes. Il a aussi ses agents, ses prêtres, ses ambassadeurs, ses prédicateurs. Nous devons annoncer à tous que Dieu a fait sa paix avec la terre, publier les conditions de cette paix afin que vous en goûtiez les fruits. Partout, au nom de Dieu nous avons droit d'être entendus, nous pourrions vous ordonner, nous ne faisons que vous prier. *Obsecramus pro Christo: Reconciliamini Deo.* Vous l'avez fait, soyez fidèles; si vous ne l'avez pas fait encore, *obsecramus.* Si Jésus-Christ était sur la terre, il vous parlerait lui-même, mais il est au ciel; et nous vous parlons en son nom, par tout ce que vous avez de plus cher. . . *Pro Christo,* par les plaies de Jésus, *reconciliamini Deo.* Qu'attendez-vous? qu'il vous parle lui-même? Il l'a fait: c'est assez pour votre salut. Il ne lui reste plus qu'à prononcer votre sentence. Si vous voulez entendre sa voix vous appelant à sa gloire, entendez la voix de ses ministres: *Reconciliamini Deo.* Si vous acceptez cette paix, il vous fera jouir de celle qu'il réserve au siècle futur.

Autre plan. — *La paix d'après saint Léonard de Port-Maurice.*

4082. *Inquire pacem et persequere eam.* Plus, en effet, l'âme jouit de la paix et de la tranquillité, mieux aussi elle est disposée à obéir à la raison et à se soumettre aux desseins de la divine Providence, sans se troubler; à supporter les insultes des uns, les fraudes des autres avec magnanimité et avec courage; à nourrir et à entretenir une douce amitié avec Dieu et avec le prochain.

Les plus belles prérogatives de l'esprit sont l'apanage de cette paix, et en dérivent comme le ruisseau dérive de sa source, ou comme un fruit précieux et délicat sort de sa tige; tandis qu'au contraire il serait impossible d'énumérer les funestes conséquences qui résultent pour l'âme de la privation d'un don si excellent; chacun donc parmi vous doit s'appliquer soigneusement à l'acquérir.

Et pour cela que faut-il faire? I. tarir les sources de l'inquiétude de l'esprit, et II. prendre les moyens de tenir son âme en repos.

4083. 1° *Sources des inquiétudes.* I. Un écueil contre lequel une âme peut échouer et le plus fâcheux de tous même, parce que non seulement il lui

ravit la joie et la paix intérieure, mais parce qu'il est de nature à la bou leverser complètement et à la rendre incapable de repos, c'est *le péché*. Le prophète royal, parlant de ceux qui ont la conscience en mauvais état, dit qu'ils ne connaissent pas même le sentier de la paix: *Et viam pacis non cognoverunt* (Ps. XIII, 3), parce qu'ils n'ont pas devant les yeux la crainte salutaire de Dieu: *Non est timor Dei ante oculos eorum* (Ibid.). Les malheureux qui ont la conscience chargée de péchés sont constamment agités par le remords, comme un vaisseau battu par les flots au milieu de la tempête; on les voit sans cesse excités au mal par tous leurs sens, par la langue, par les yeux, par les mains, par les pieds.

Ont-ils un moment de repos d'esprit les hommes vicieux qui entretiennent des relations coupables, les femmes, les jeunes filles qui se font leur complices? les avares qui sont tourmentés par la soif d'acquérir? les ambitieux qui cherchent à s'élever au dessus des autres? Les vindicatifs, les orgueilleux que toute contradiction, que toute injure blesse et aigrit? Ah! non, non; là où règne le péché, où le ver du remords ronge la conscience, il n'y aura ni paix, ni repos, ni contentement, ni joie. *Non est pax impiis, dicit Dominus* (Is. 48, 22): Point de paix pour l'impie; c'est Dieu qui le dit, mes chers auditeurs, cela suffit: *Non est pax;* point de paix, si ce n'est peut-être cette paix, ou plutôt cet étourdissement d'une conscience dépravée qui s'endort dans le crime, après avoir bouché toutes ses issues à la grâce, et étouffé jusqu'à la dernière étincelle du feu sacré au fond de l'âme, afin que rien ne puisse la réveiller de sa funeste léthargie.

4084. 2° Autre source d'inquiétude: *la curiosité* de savoir ce qui ne vous regarde en aucune façon, et de vous mêler des faits et gestes du prochain, ainsi que la démangeaison de critiquer ce qui est bien ou mal. Dispensez-vous de cette sollicitude, et dites-vous: *Quid ad me?* Suis-je établi juge des actions des autres? Ai-je à en rendre compte, par hasard? 3° Autre source: *trop parler*, spécialement sur le compte des supérieurs et de ceux qui sont au-dessus de vous, ou bien même fomenter contre eux la malveillance et l'esprit de parti, surtout si vous y mêliez la calomnie et les faux rapports; c'est pourquoi l'Esprit-Saint vous recommande de mettre vos paroles dans une balance: *Verbis tuis facito stateram* (Eccli. XXVIII, 29).

Les médisances, les paroles inconsidérées engendrent des querelles, troublent et divisent les familles, et déchirent le cœur. Il ne suffit pas de tarir les sources de l'inquiétude, il faut:

4085. II. *Prendre les moyens d'acquérir la paix.* 1° Le premier et le principal consiste à *se faire une idée juste et précise de notre condition mortelle;* elle est naturellement sujette à toute sorte d'accidents, de malheurs et de misères, qu'entraîne après elle, en vertu d'une disposition de la divine providence, la caducité même de notre être à partir du premier moment de son existence, ainsi que l'a si bien exprimé le saint homme Job: *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, expletur multis miseriis,... et numquam in eodem statu permanet* (Job XIV, 1—2).

Cette vérité étant une fois bien établie dans votre esprit, vous ne trouveriez plus étrange de voir de temps en temps les douceurs de la vie vous échapper, vos projets échouer, ou de nouvelles contrariétés survenir, même de la part de vos meilleurs amis et lorsque vous vous y attendiez le moins. En vous rappelant, dis-je, que telle est la loi sous laquelle vous êtes entré

dans le monde, et qui gouverne le reste des sommes, vous supporteriez, si non avec joie, du moins avec indifférence la somme de maux qui vous échoit en partage; car, comme le dit saint Grégoire le Grand, le coup qu'on prévoit s'évite plus facilement et fait moins de mal: *Minus jacula feriunt quæ prævidentur.* Vous souffririez aussi avec plus d'égalité d'âme si vous jetiez les yeux sur tant d'autres qui gémissent sous un joug plus pesant et plus douloureux que le vôtre, selon le mot du philosophe: *Socios habere in pœnis solatium est.* Et puis vous voudrez bien remarquer que nul d'entre vous n'a ni ne peut avoir le droit spécial d'être épargné plutôt qu'un autre, que tout ce qui arrive chaque jour de fâcheux ou d'agréable dans les vicissitudes de la vie, est ordonné ou permis par une Providence souveraine qui dispose toutes choses avec force et avec douceur, *fortiter et suaviter.* Le cœur muni de ces éclatantes vérités, le fidèle chrétien ne se laissera ébranler par aucune des catastrophes qui peuvent l'attendre: *Non contristabit justum quidquid ei acciderit* (PROV. XII. 21).

4086. 2° Un autre moyen très propre à vous aider à acquérir la paix intérieure, c'est de *faire fort peu de cas des choses temporelles et terrestres,* de ne les compter pour rien à côté des biens et des maux de l'autre vie, de juger les richesses indignes de votre sollicitude, et de ne pas tenir à voir arriver tel événement plutôt que tel autre. Sans contredit, si vous vous accoutumez à envisager les choses de cette façon, quoi qu'il arrive en bien ou en mal, rien ne pourra altérer la sérénité de votre âme. Ainsi donc, quelques avantages que vous puissiez vous promettre de votre position ou de votre industrie, n'estimez les biens de ce monde ni plus ni moins que ne l'ont fait tous les sages de la terre, et par dessus tout le roi Salomon qui fut tout à la fois le plus magnifique des monarques et le plus sage des mortels; il ne leur a point trouvé d'autre qualification que celle de vanité: *Vanitas vanitatum* (ECCLE. I, 2); de boue: *Tanquam lutum æstimabitur argentum* (SAP. VII, 1); et enfin de pur néant en comparaison des biens éternels: *Et divitias nihil esse duxi in comparatione illius* (SAP. VII, 8). Mais pour entretenir en nous la paix du cœur, le prophète royal nous exhorte plus clairement encore à ne point nous attacher aux de richesses la terre: *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere* (B. LXI, 11); parce qu'elles éloignent le cœur de Dieu et qu'elles périssent tôt ou tard, en ne laissant après elles qu'affliction et remords; *Pereunt in afflictione pessima.* C'est ce qui est arrivé à tant et tant de misérables qui maintenant, comme le riche de l'Evangile, gémissent, mais en vain, au fond des enfers; de là vient que l'Esprit-Saint proclame bienheureux celui qui ne se laisse point entraîner par l'amour de l'argent, et ne met point son espérance dans des trésors périssables: *Beatus vir qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris* (ECCLI XXXI, 8).

Considérez, de grâce, combien d'excès vous avez commis jusqu'ici, à combien de dangers vous vous êtes exposés, pour un vil intérêt; que de soucis, que de peines vous vous êtes données pour un misérable profit, et tandis que vous espériez trouver dans la fortune votre félicité et votre contentement, vous n'y avez rencontré qu'une source de chagrins, de troubles, d'anxiétés et d'inquiétudes.

4087. 3° De là une troisième règle qui pourra vous aider à acquérir la paix intérieure, c'est de vous faire une maxime invariable, dans vos projets

et vos entreprises quelconques, de ne jamais présupposer que tout réussira aisément et au gré de vos désirs, mais de *vous attendre plutôt à voir les choses tourner au plus mal.* Dans cette prévision, préparez votre cœur à toutes les difficultés et à tous les obstacles qui peuvent traverser vos desseins de mille manières, et établissez-vous dans un tel état d'indifférence que, quelle qu'en soit l'issue, heureuse ou malheureuse, rien ne puisse altérer la sérénité de votre âme, ni intérieurement, ni extérieurement. Une fois votre affaire en train, dites au Seigneur en empruntant les paroles du saint roi David: *In manibus tuis sortes meæ*: Seigneur, je remets mon sort entre vos mains, j'abandonne à votre divine Providence l'issue de toutes mes affaires, prêt à l'accueillir avec reconnaissance, si elle m'est favorable; avec résignation et patience, en cas contraire. Si vous vous comportez de la sorte, rien ne pourra jamais vous ôter la liberté de l'esprit, ni ébranler votre courage; car, quoi qu'il arrive, ce sera toujours ce qu'il y aura pour vous de plus avantageux, selon l'assurance que Dieu même vous en a donnée par la bouche du prophète: *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet* (Ps. 7, 23); le Seigneur promet de nourir l'âme qui se confie en lui. Avez-vous jamais rencontré dans le monde un ami assez généreux pour se charger d'entretenir à ses dépens une famille aussi nombreuse que celle d'Adam? Dieu seul est cet ami libéral et désintéressé, envers celui toutefois qui lui reste fidèle au milieu de cet océan de soucis terrestres et superflus, où la plupart des hommes veut s'engloutir.

Je n'entends point cependant, qu'en vue d'acquérir la joie du cœur et la tranquillité intérieure, vous viviez dans la paresse et la nonchalance, et que, semblables à un prisonnier dans son cachot, vous passiez vos jours assis avec les mains dans les poches, ou que, à l'instar des anachorètes dans leurs déserts, vous ne vous mêliez plus des choses de ce monde ni de vos affaires domestiques; non, ce n'est pas cela que je veux, chrétiens, mes frères. Je dis au contraire que vous devez vous occuper de tout cela, mais avec cette élévation d'esprit, et ce détachement de cœur que vous enseigne l'Esprit-Saint par la bouche de saint Paul, quand il dit: *Tempus breve est; reliquum est ut et qui habent uxores, tamquam non habentes sint; et qui flent, tamquam non flentes; et qui gaudent, tamquam non gaudentes; et qui emunt, tamquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi. Volo autem vos sine sollicitudine esse.* (I Cor. XII. 29, 32.)

Il veut dire que comme l'épée est faite pour se défendre et non pour tuer, le vêtement pour se couvrir et non pour servir le luxe ou la vanité; le vin pour se désaltérer et non pour s'enivrer; les sens pour diriger le corps et non pour trahir l'âme; ainsi devons-nous faire usage de ces choses et de toutes les autres semblables, selon leur destination et les besoins de notre nature, mais sans attachement et sans passion: *Qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur.* Heureux! trop heureux, si nous savions régler toute notre vie sur ces maximes. Oh! quelle paix, quelle tranquillité.

C'est par ces moyens que les saints sont parvenus avec le secours de Dieu, qu'il faut réclamer sans cesse par la prière, à acquérir une paix inébranlable. *Non contristabit justum quidquid acciderit ei.* Témoin Job, saint François de Sales et tant d'autres. Faisons comme eux. Nous sommes faits pour le bonheur. La paix du cœur, c'est le bonheur de la terre. Pourquoi

donc ne pas écarter ce qui lui fait obstacle, le péché, etc. et ne pas s'appliquer à l'acquérir avec plus de soin que les mondains n'en mettent à se procurer des biens, des plaisirs, des honneurs qui les tourmentent? Suivons donc le conseil de saint François de Sales. « Préparez dès le matin, votre âme à la paix; ayez une grande attention à vous y conformer fréquemment dans le cours de la journée, et à la reprendre en main. S'il vous échappe quelque accès de tristesse ou d'impatience, ne vous en étonnez pas et ne vous en mettez pas en peine; humiliez-vous en doucement devant Dieu et tâchez de remettre votre esprit en air de suavité, et toutes les fois qu'il vous arrivera de faire une nouvelle chute, usez-en de même, vous remettant aussitôt à l'œuvre, ni plus ni moins que si vous n'étiez pas tombé. » En agissant de la sorte, je suis certain que vous parviendrez à jouir d'une paix et d'un contentement parfait sur la terre en attendant le repos éternel des élus.

4088. **Deuxième dimanche après Pâques.** — *Persévérance et moyens de persévérance* afin d'affermir ceux qui ont fait leurs pâques dans les bonnes résolutions prises. (V. nos 2885, 2892, 4846.)

4089. **Autre sujet:** En se contentant de recommander la persévérance, par manière d'avis, et d'en indiquer les moyens; parler sur l'Evangile. *Ego sum pastor bonus.* Le bon pasteur par excellence, c'est Jésus-Christ; mais Jésus-Christ en quittant la terre a laissé au prêtre sa dignité, ses pouvoirs, sa mission. (V. no 5315.)

4090. **Autre sujet:** A propos de *Lupus rapit et dispergit oves*, parler du *scandale* et des ravages qu'il opère, nos 624, 626, 1203, 3871.

4091. **Autre plan.** *D'après Bossuet.*

Le bon pasteur.

Ego sum pastor bonus (JOAN. X. 11).

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empressements infinis de sa charité pour les âmes? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon Pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les âmes dévoyées: il les cherche, il les trouve, il les rapporte. Le bon Pasteur, dit le Fils de Dieu, court après sa brebis perdue. *Vadit ad illam quæ perierat* (LUC, XV, 4). Vous voyez bien, comme il la cherche; c'est le premier effet de la grâce, chercher les pécheurs qui s'égarent. Mais il court jusqu'à ce qu'il la trouve: *Donec inveniat eam* (Ibid): c'est le second effet de l'amour, trouver les pécheurs qui fuient. Et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules: c'est le dernier trait de miséricorde, porter les pécheurs affaiblis qui tombent.

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirablement à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée: elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une âme engagée dans les voies du monde; elle s'éloigne du bon Pasteur, et en s'éloignant elle l'oublie, elle ne connaît plus son visage, elle perd tout le goût de ses vérités, il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée; quitte tes attaches; quitte tes plaisirs; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux

de ton innocence et passionné pour ton âme. Elle ne reconnaît plus la voix du Pasteur qui la veut désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui lui veut ôter ce qui lui plaît.

Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise et tombe dans une extrême impuissance.

Que deviendrait-elle, et quelle serait la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle, si le Pasteur charitable ne cherchait sa brebis égarée, ne trouvait sa brebis fuyante, ne rapportait sur les épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir? parce que, comme dit Tertullien, errant de ça et de là elle s'est beaucoup travaillée dans ses malheureux égarements. *Multum enim errando laboravit.*

Voilà, Chrétiens, en général, trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois effets de sa grâce. Mais imitons ce divin Pasteur, cherchons avec lui les âmes perdues; et ce que nous avons dit en général des égarements du péché et des attraits pressants de la grâce, disons-le tellement que chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, âme pécheresse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignements quand on te laisse, ces fuites quand on te poursuit, ces langueurs quand on te ramène; et de l'autre côté ces impatiences d'un Dieu qui te cherche, ces touches pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes, ces condescendances, ces soutiens tout-puissants d'un Dieu qui te porte.

4092. I. *Un Dieu qui cherche.* Je dis que le pécheur *s'éloigne de Dieu*, et il n'y a page de son Ecriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais sans le lire dans l'Ecriture, nous pouvons le lire dans nos consciences: c'est là que les pécheurs doivent reconnaître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées; ils l'ont éloigné du cœur en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as faits pour te séparer de Dieu? Compte tes mauvais désirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagements, tes complaisances pour la créature, Oh! que de pas il a faits, et qu'il s'est avancé malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère! Dieu n'a plus de place en son cœur; et pour l'amour de son cœur, la mémoire trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir: il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement qui le menace. Parlez-lui de son péché: *Eh bien! j'ai péché*, dit-il hardiment; *et que m'est-il arrivé de triste* (Eccli. v, 4)? Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre: *In longum differuntur dies et in tempora longa iste prophetat* (Ezech., xii, 22. 27): parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie et ne songe plus à punir ses crimes: *Dixit enim in corde suo, oblitus es Deus* (Ps. ix. 34): de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée; parce que le péché qui est le mal présent n'est pas sensible, et que le supplice qui est le mal sensible n'est pas présent.

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ces fuites, sinon ses délais; ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire

qui ne finit point et dont on attend toujours la conclusion pour se donner tout à fait à Dieu? N'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration ? Mais après avoir fui longtemps, on fait enfin quelques pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite : nouvelle espèce de fuite; car dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe; si on languit, on meurt bientôt; si l'on ne fait tout on ne fait rien; enfin, marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais après avoir parlé des égarements, il est temps maintenant, mes frères, de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses; combien de fois il a rappelé la terreur de ses jugements et les saintes vérités de son Evangile dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête.

Vous ne voulez pas les voir, ces vérités saintes, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous elles vous guident, quand elles sont derrière vous elles vous chargent. Ah ! Jésus a pitié de vous : il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté et ayez confusion de vous-mêmes; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois, Chrétiens, que cette vérité vous paraît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications ? Il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée. Il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre âme s'égare; tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions, tantôt de la médisance, tantôt de la flatterie, tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru pour vous faire voir le tableau de l'impénitence, un Lazare mendiant vous a paru pour vous exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes dans ses nécessités désespérantes. Enfin, on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre; on a battu toutes les voies par lesquelles on peut entrer dans une âme; et l'espérance et la crainte, et la douceur et la force, et l'enfer et le paradis, et la mort certaine et la vie douteuse, tout a été employé. Et après cela vous n'entendriez pas de quelle ardeur on court après vous.

4093. II. *Un Dieu qui trouve.* Que si en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible; si l'on a tiré de ce cœur quelques larmes, quelque regret, quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après Dieu, après la vertu, après l'innocence; c'est alors que vous pouvez dire que malgré vos égarements Jésus a trouvé votre âme, il est descendu aux enfers encore une fois; car quel enfer plus horrible qu'un âme rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions ? Ah ! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ces vérités que vous aviez oubliées, rappelez ce sentiment précieux. Cette sainte réflexion, cette douleur salutaire, abandonnez-y

votre cœur, et dites avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni* (Ps. CXIV, 4). J'ai trouvé l'affliction et la douleur ; enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence ; mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement. Mais enfin, j'ai trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse ; cette affliction d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés ; je l'ai trouvée cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu : *Et nomen Domini invocavi* (Ibid.). Je me suis attristé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface ; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé ; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé ; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il est ainsi, Chrétiens, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur, quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de force.

4094. III. *Un Dieu qui soutient.* — Il faudrait ici vous présenter la faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature ; mais comme je veux être court, j'en dirai seulement le mot que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'Apôtre : l'empire qui se divise s'affaiblit ; les forces qui se partagent se dissipent ; car il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme : « Toujours, dit saint Augustin, une partie qui marche et une partie qui traîne ; toujours une ardeur qui presse avec un poids qui accable ; toujours aimer et haïr ; vouloir et ne vouloir pas ; craindre et désirer la même chose. » (Conf., VIII cap. IX, X, t. I, p. 153, 154.) Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer ; la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas ; éternel obstacle à ses désirs propres, elle est toujours aux mains avec ses propres désirs : « Ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même, et cette dissipation, quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons. »

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, notre impuissance est extrême ; mais voyez le bon Pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés fortes desquelles, si vous suiviez l'instinct généreux rien ne vous serait impossible ? C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus-Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, mes Frères, sinon que je vous exhorte à ne recevoir pas en vain une telle grâce ? *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (II. COR. VI, 1). Pour vous presser de la recevoir, je voudrais bien, Chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement : mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi dire le divin amour ; ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer, sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés ! ô biens par-dessus tous les biens ! pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections ? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard ; et voilà que nos ans se sont échappés, et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme, fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles : les biens périssables ont gagné ton cœur ; tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur, ni de plus aimable ; repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance ; mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine : si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusqu'au principe, jusqu'à la source du bien, jusqu'à Dieu même ; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté ; comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas ? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes ; et selon que tu aimeras bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux ; dis-moi, qu'aimeras-tu donc ? L'amour est fait pour l'aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable. Quel enfant ne le verrait pas ? Quel insensé le pourrait nier ?

C'est donc une folie manifeste, et, de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu qui nous cherche. Qu'attendons-nous, Chrétiens ? déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié tant d'années ; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous ne voulons pas commencer encore ! Car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour ? Jamais ; qui pourrait le dire ? jamais ; le peut-on seulement penser ? En quoi donc différerions-nous d'avec les démons ? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour ? Pourquoi ne sera-ce pas celui-ci ? Quelle grâce, quel privilège a ce jour que nous attendons, que nous le voulions consacrer entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu ? Tous les jours ne sont-ils pas à Dieu ? Oui, tous les jours sont à Dieu, mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous : et c'est celui qui se passe. Eh quoi ! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas ?

Mais, je ne puis, direz-vous ; je suis engagé. Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre ; malheureux, s'ils sont si faibles, que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu ! Ah ! laissez démêler cette affaire : mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui que mérite l'affaire de Dieu. Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre père (MATT. VIII, 21, 22).

Mais, laissez apaiser cette passion ; après, j'irai à Dieu, d'un esprit plus calme. Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé ; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer par dessus le fleuve, il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écouler ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions, en effet, s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable ; mais une autre succède en la place. Chaque âge a sa passion dominante ; le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice : une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté ; l'esprit étant mûri tout à fait, on veut pousser sa fortune, et on s'abandonne à l'ambition ; enfin, dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer ; pour avancer ces desseins, on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piège de l'avarice ; c'est l'histoire de la vie humaine. L'amour du monde ne fait que changer de nom ; un vice cède la place à un autre vice, et au

lieu de la remettre à Jésus, le légitime Seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons aujourd'hui le cours de cette succession malheureuse; renversons la passion qui domine en nous, et de peur qu'une autre n'en prenne la place, faisons promptement régner Celui auquel le règne appartient. Il vous y presse par ses saints attraits; et plût à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui que vous m'épargnassiez le soin important de vous faire ouïr ses menaces. (BOSSUET.)

4095. **Troisième dimanche après Pâques.** — *Patronage de Saint-Joseph.* (Voir aux fêtes).

4096. **Autre sujet.** A propos de l'oraison : *Da cunctis qui Christianâ professione censentur illa respuere quæ huic inimica sunt nomini, etc.*

De la force et du courage chrétiens.

Justus quasi leo confidens absque terrore erit (PROV. XXVIII. 1). Pendant que les méchants tremblent où il n'y a pas lieu de craindre, le juste, dit le Saint-Esprit, semblable à un lion qui se confie dans sa force, demeure sans peur. Dans un temps où la crainte des hommes, où le lâche respect humain fait tant de poltrons, il est nécessaire d'instruire les fidèles sur la force chrétienne, de leur dire quelle est sa nature, quels sont les motifs de la pratiquer, et par quels moyens ils pourront y parvenir.

4097. I. *Nature.* Toute vertu demande une certaine force, sans cela elle n'est pas vertu. Il faut un certain courage pour obéir, pour pratiquer l'humilité, la tempérance dans le boire et le manger. Ceux donc qui reculent devant la moindre difficulté à faire le bien n'ont aucune vertu : à plus forte raison n'ont-ils pas la force proprement dite, en tant qu'elle est une vertu particulière. Car cette vertu s'exerce dans les choses où la constance de l'âme est le plus difficile, c'est-à-dire quand il s'agit de grands dangers à soutenir. Les maux, quand ils sont graves surtout, produisent en nous la crainte qui est une passion de l'âme. La force maîtrise cette crainte, lors même qu'il s'agirait du péril de mort. Le propre d'une âme forte, c'est de ne pas être ébranlé de ce que les hommes vulgaires redoutent le plus. Or, entre tous les maux de la terre, il n'en est pas de plus redoutable que la mort qui nous enlève tout. Celui donc qui sait ne pas trembler devant la mort, endurée pour une sainte cause, ne sera ébranlé par rien. Il est donc vraiment fort. L'acte propre de la force et le plus difficile de tous, c'est donc de faire soutenir pour la vertu les plus grands maux et la mort même. (V. nº 4101.) Toutefois elle ne s'arrête pas là, elle porte encore à entreprendre de grandes choses, pour le bien, et à attaquer avec courage les ennemis du bien sans dépasser toutefois les lois d'une légitime défense : c'est ainsi qu'on voit David, un tout jeune adolescent, armé seulement d'une fronde, entreprendre d'attaquer Goliath, ce géant orgueilleux qui insultait au peuple de Dieu. Dans ces cas, la force appelle à son secours la colère et l'audace qui sont des passions que la force sait contenir, mais qu'elle a besoin d'employer ; car quand elles sont guidées par la raison, elles aident l'homme à agir avec courage. C'est ainsi qu'on voit des hommes de Dieu, des missionnaires risquer mille fois la vie pour entreprendre de saintes œuvres, et la conquête des âmes à Jésus-Christ.

4098. II. *Motifs.* 1º Quoi de plus nécessaire ? Les vertus, a dit Prudence, seraient vaincues sans la patience et la force ; car sans la force, elles ne pour-

raient jamais triompher des difficultés qui s'opposent à leur exercice. Quoi de plus excellent ? Toute l'antiquité a vanté Hercule qui, doué d'une force physique extraordinaire, sut tuer une hydre, monstre à sept têtes, étouffer les lions, vaincre les amazones, crever les yeux des oiseaux de proie qui infestaient l'Arcadie. Mais triompher de toutes ses passions, de la colère, dont Hercule ne sut pas se rendre maître, des plaisirs des sens, de l'avarice, de l'orgueil, et cela pendant toute sa vie, sans se laisser ébranler par aucun obstacle, voilà qui est digne de notre admiration ; au témoignage du Saint-Esprit lui-même : *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* Et quand la force va jusqu'à risquer sa vie pour le salut du prochain, jusqu'à s'exposer à la peste pour soigner les malades, aux naufrages d'une navigation dangereuse pour évangéliser les infidèles, à la mort pour juger selon la justice, ne mérite-t-elle pas l'éloge de Notre-Seigneur : *Majorem dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis ?* Quand elle va jusqu'à faire dire à saint Ignace : *Ignis, crux, bestiæ, confractio ossium, membrorum divisio, et totius corporis contritio, et tormenta diaboli in me veniant, tantum ut Christo fruar ;* quand surtout elle fait trouver doux et agréables les supplices eux-mêmes endurés pour Dieu, elle devient de l'héroïsme digne de l'admiration de tous; Tertullien rapporte qu'Arius Antonin ayant suscité en Asie une violente persécution, tous les disciples du Christ se formèrent en colonne compacte, ils se présentèrent d'un élan unanime à son tribunal pour y être condamnés à mort, tellement qu'il en fut effrayé ; il en saisit quelques-uns pour les jeter en prison, et renvoya les autres en leur disant : Si vous tenez à mourir, n'avez-vous pas des précipices, et des cordes ? Ce n'est pas une mort de scélérats qu'ambitionnaient ces chrétiens intrépides, mais la mort subie pour la foi.

Les païens eux-mêmes savent admirer un tel courage. Sénèque, un philosophe païen, a dit: « Fouler aux pieds les terreurs des mortels n'appartient qu'à un génie supérieur. On apprend à connaître le pilote durant la tempête et le soldat pendant la bataille. N'avoir pas besoin du bonheur de la terre, voilà le vrai bonheur. » Les Japonais idolâtres, en voyant avec quels transports les chrétiens allaient à la mort, étaient si remplis d'admiration pour un tel courage que quelques-uns d'entr'eux montaient sur les chars qui les traînaient au supplice, afin de partager leur mort (v. n° 4103).

2° Cette vertu est nécessaire, car *regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud. Nolite timere eos qui occidunt corpus*, a dit Notre-Seigneur. Et cette parole a produit plus de seize millions de martyrs, et excités par elle, des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, ont couru s'offrir à la mort au milieu de tous les tourments. Notre-Seigneur a versé pour nous son sang, dit saint Ambroise, nous lui devons le nôtre. Il ne nous le demande pas toujours, mais nous le devons toujours ; et par conséquent il faut être prêt à le lui donner quand il nous le demandera; et en attendant savoir soutenir les peines qui sont inséparables de notre condition en ce monde, les combats intérieurs que nous livre le démon, les tempêtes que soulèvent contre nous les méchants, sans nous laisser ébranler.

3° *Les exemples des saints.* Nous en avons cité plusieurs (voir n^{os} 4102 et 4104). *Confortare et esto robustus.* C'est la force qui donne cette constance qui ne se dément point dans la pratique du bien, et la persévérance qui nous assure le salut (v. n° 4105).

4099. III. *Moyens.* 1° La prière. *Invoca me in die tribulationis, eruam te. Dominus protector vitæ meæ a quo trepidabo.* 2° Prévoir les maux qui peuvent arriver et s'armer d'avance contre eux. *Minus feriunt jacula quæ prævidentur.* La crainte vient de l'imagination qui se frappe d'un mal sensible: mais le mal que les sens redoutent peut être aux yeux de la raison et surtout de la foi un grand bien. La raison peut donc amortir la crainte et faire comprendre à l'âme que souffrir pour une sainte cause c'est un honneur, et même lui faire éprouver, à l'occasion de ce mal que la nature redoute, une vraie consolation. *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* 3° S'exercer à supporter les peines de chaque jour. Les désirs des grandes souffrances sont suspects dans ceux qui ne savent pas supporter les petites. 4° La méditation du courage, de la force que Notre-Seigneur a montrée dans sa passion. C'est là que tous les saints ont puisé leur grand courage. *Christo passo in carne et vos eadem cogitatione armamini* (v. n° 4106). 5° Un grand amour de Dieu. *Quis me separabit a charitate Christi* (voir ROM. VIII. 35, 37.), disait saint Paul. Que n'endure-t-on pas par amour pour les créatures, pour l'or, la gloire, etc., quand on en est passionné? L'amour de Dieu, ne doit-il pas donner le même élan, que dis-je, inspirer une bien plus grande générosité? La crainte vient de l'amour de nous-mêmes. Si cet amour est dominé par l'amour de Dieu, la crainte cesse et on est heureux de témoigner à Notre-Seigneur qu'on l'aime par dessus tout, en endurant pour lui de grandes souffrances ou en entreprenant de grandes œuvres.

Soldats de Dieu par la confirmation, soyons sans peur et sans reproche. *Plutôt mourir que de subir la honte* de trahir notre Chef. Arrière le lâche respect humain, quand il s'agit de la religion, de la foi, des pratiques chrétiennes, de la vraie dévotion! Enfants des martyrs, soyons les émules de leur courage et prêts, comme eux, à subir tous les tourments plutôt que d'être infidèles à Dieu, à la conscience et à la vertu. Que les adversités soient incapables de nous abattre, que les humiliations nous laissent impassibles. *Si Deus pro nobis quis contra nos.*

TRAITS ET PENSÉES SUR LA FORCE.

4100. *In duobus generibus fortitudo spectatur animi. Primo ut exteriora corporis pro minimis habeat et quasi superflua, despicienda magis quam expetenda ducat, secundo ut ea, quæ summa sunt, omnesque res, in quibus est honestas, præclara animi intentione usque ad effectum prosequatur.* (SAINT AMBROISE.)

4101. Le mépris de la mort, a dit Lacordaire, voilà le principe de la force morale. Tant que la conviction de la justice ne va pas jusque-là, tant qu'on craint de mourir, comme si mourir était autre chose que vivre et qu'atteindre Dieu, il n'y a rien à espérer de l'homme dans les grandes occasions. Une menace suffira pour le vaincre; il flottera, sans caractère, à la merci des événements; et, si l'histoire le connaît, elle ne connaîtra pas sa honte. C'est le mépris de la mort qui fait le soldat, qui crée le citoyen, qui donne au magistrat sa toge, au prince sa sauvegarde dans les périls et sa majesté dans l'infortune. Jeunes gens, vous avez devant vous une longue carrière; mais si vous préférez la vie à la justice, si la pensée de la mort vous trouble, cette carrière, que vous peignez si belle, sera tôt ou tard obscurcie par des faiblesses indignes de vous. Citoyen, magistrat, soldats, vous rencontrerez des heures où les mépris de la mort est la seule source de bien dire et de bien faire, où les vertus privés ne servent plus à couvrir l'homme, mais où il faut l'intrépidité d'une âme qui regarde plus haut que ce monde, et qui y a placé sa vie avec sa foi! Si

cette foi vous manque, c'est en vain que la vérité et la justice vous regarderont du haut du ciel, leur éternelle demeure, et que la Providence amènera sous vos pieds des événements capables d'immortaliser votre vie. Vous ne les comprendrez pas. La gloire passera devant vous, elle vous tendra la main, et vous ne pourrez pas même lui dire son nom.

4102. Quand le gouverneur païen d'Autun menaçait des tourments de la mort le jeune Symphonien, d'une noble famille de la ville, le saint répondit: « Je ne crains que mon Dieu, qui est tout-puissant; mon corps est en votre pouvoir, mais vous ne pouvez rien sur mon âme. » Il se mit ensuite à tourner en dérision les fausseté du paganisme, et le réfuta avec tant de force qu'Héraclius, craignant qu'il ne fît des prosélites, le condamna sur le champ à avoir la tête tranchée.

4103. Au XVI. siècle, un jeune Espagnol nommé Jean, né à Medina-del-Campo, âgé de douze ans, fut capturé par des pirates du Malabar et fut donné au roi de cette contrée. Ce prince fut enchanté de l'heureux caractère et des douces manières de cet adolescent et le prit en amitié; mais cette affection était mille fois pire qu'une haine mortelle; car l'amour que ce prince avait conçu pour l'adolescent le porta à employer toutes les ruses possibles pour lui faire abandonner sa foi chrétienne et lui faire embrasser le mahométisme. Les premiers assauts qu'il lui livra pour vaincre sa répugnance furent de belles promesses, et surtout celle de lui faire épouser sa propre fille, qui était douée d'une rare beauté. Pour l'en rendre amoureux, ce prince la fit venir en présence du jeune adolescent, parée de ses plus beaux atours et couverte de riches habits; mais s'apercevant que le cœur de l'adolescent était aussi ferme qu'un rocher devant toutes ces séductions, le prince eut recours aux menaces en lui faisant entrevoir les tourments les plus cruels, s'il ne se rendait pas à ses désirs. Mais comme le généreux jeune homme déclarait qu'il se soumettrait aux plus durs traitements plutôt que d'être infidèle à la loi de son Dieu, l'exécution suivit les menaces. Ce barbare ordonna qu'on lui coupât tous les doigts, puis les deux mains, ensuite les bras, et puis encore les pieds. Il lui fit ainsi dépecer tous les membres, l'un après l'autre, par un martyre d'autant plus cruel qu'il était plus lent. Et comme les bourreaux, en exécutant des ordres si inhumains, lui disaient de temps en temps d'avoir pitié de lui-même et l'engageaient à renoncer à Jesus-Christ qui était la cause de ses tourments, Jean leur répondait, avec un visage serein et un ton de voix convaincu, que jamais il n'avait éprouvé une allégresse si parfaite dans son cœur, que son âme n'avait jamais été inondée de si suaves délices, qu'ils pouvaient multiplier leurs tortures, parce que ses consolations ne feraient ainsi que devenir plus parfaites. C'est avec des sentimeuts aussi nobles que ce jeune adolescent, rempli d'une force éminemment héroïque, rendit son âme à son divin Rédempteur, je ne sais si je dois dire au milieu de ces atroces douleurs ou bien dans cet excès d'allégresse inénarrable.

4104. Je ne crains pas l'exil, dit saint Jean Chrysostome; la terre entière est la demeure de l'homme. Les persécuteurs ressemblent aux cantharides; malgré leurs forces, ils ne sont pas à craindre, ils purifient. Lorsque j'ai été chassé de la ville je ne me suis inquiété de rien, je me suis dit: Si l'impératrice Eudoxie veut m'exiler, je m'acheminerai vers l'exil; la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur. Si elle veut faire scier mon corps par le milieu, qu'elle le fasse; Isaïe a eu le même sort. Si elle me fait précipiter dans les flots, je me souviendrai de Jonas. Si elle ordonne qu'on me lapide, je m'y soumets; j'aurai le sort d'Etienne, le premier martyr. Si elle me fait trancher la tête, elle m'associe à Jean-Baptiste. Si elle m'enlève le peu que je possède, je dirai avec Job: Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'entrerai nu dans le sein de la terre, mon autre mère.

Les ministres d'Eudoxie lui dirent: Impératrice, vous cherchez en vain à effrayer Chrysostome, cet évêque ne craint que le péché. — Le tyran, voyant le glorieux martyr Balaam insensible au charme des voluptés, inébranlable dans les menaces, invincible dans tous les tourments même les plus atroces, se figura de pouvoir venir à bout de sa constance, en faisant au moins succomber, pour ainsi dire, la main du

martyr, puisqu'il ne pouvait pas triompher du cœur de ce héros inaccessible à la crainte. Il fit donc dresser un autel devant l'idole de Jupiter, et par ses ordres, on y plaça un brasier ardent. Il commanda ensuite à ses bourreaux d'étendre la main du martyr sur ce feu, en mettant de l'encens dans le creux de cette main, et puis de la laisser libre. Le barbare persécuteur s'imaginait que le confesseur de Jésus-Christ ne pourrait supporter l'ardeur de ce brasier placé sous sa main et que, vaincu par l'atrocité de la douleur, il la secouerait vivement, en sorte que l'encens tombât dans le feu et qu'ainsi Barlaam ferait du moins forcément cet acte qu'on n'avait pu parvenir à lui faire accomplir volontairement. Durant ce temps, les charbons ardents pétillaient sous la main du martyr, une flamme dévorante brûlait, consumait jusqu'aux os cette main généreuse, et cependant la fermeté du martyr n'était point du tout ébranlée ; parce que, comme dit Baronius, cette invincible main ne se retournait pas ; quoique placée sous ce feu ennemi ; elle ne se laissait pas vaincre, mais elle sut résister, immobile et intrépide à la violence de ce brasier ardent. Ainsi cette main resta victorieuse de ce terrible élément, qui triomphe du fer, et qui l'amollit, qui est victorieuse des métaux et les liquéfie, qui brise les pierres les plus dures, et les réduit en poussière par la calcination.

4105. L'inconstance dans les voies du salut, est le plus grand obstacle que la grâce trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes : tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde ; tantôt formant des projets de retraite, et tantôt d'ambition ; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant : rien ne l'arrête ; rien ne le fixe : notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, et lui faire prendre une consistance durable dans le vice ou dans la vertu ; et le premier objet le saisit et l'entraîne : nous vivons dans une variation perpétuelle, sans règle, sans maxime, sans principe ; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment ; et ne prenant que dans les inégalités de l'humeur et de l'imagination les règles de notre conduite. Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité et de vertu ; c'est que la vertu demande une vie uniforme, et sacrifie constamment à l'ordre et au devoir, les inconstances d'une imagination légère et variable. Nous avons beau nous lasser de notre propre inconstance : nous nous lassons encore bien plus de l'uniformité de la vertu : une vie toujours la même, toujours assujettie aux mêmes lois, toujours soumise aux mêmes règles, toujours gênée par les mêmes devoirs, nous décourage et nous rebute. (Massillon.) *Quid existis in desertum videre ?* demandait Notre-Seigneur à ses disciples. Vous n'y avez point trouvé un roseau d'inconstance, qui tourne à tous vents, mais un rocher en fermeté : vous avez vu Jean-Baptiste qui a une égalité admirable parmi la variété de divers accidents qui lui arrivent, et qui est tel en l'adversité qu'en la prospérité ; tel dans la prison et les persécutions que dans le désert ; tel dans le mépris que parmi les applaudissements : aussi joyeux en l'hiver de l'adversité qu'au printemps de la prospérité, il fait les mêmes fonctions dans la prison qu'il faisait dans le désert. Mais quant à nous, certes, nous sommes si variables, qu'il semble que nous allons selon le temps et la saison, et il se trouve des personnes si inégales, que lorsque le temps est beau, il n'y a rien de si joyeux, et quand il est pluvieux, rien de si triste. Tel est fervent, prompt et joyeux en la prospérité, qui en l'adversité sera si faible, abattu et découragé qu'il faudra employer le ciel et la terre pour le remettre. Vous en verrez d'autres qui désirent la prospérité, parce qu'en ce temps ils font des merveilles, ce leur semble. D'autres aiment mieux l'adversité, d'autant, disent-ils, qu'elle les fait mieux retourner à Dieu. Enfin nous sommes si variables et si bizarres, que nous ne savons pour l'ordinaire ce que nous voulons. Il n'y a point d'égalité parmi nous, et toutefois c'est une vertu des plus nécessaires qui soit en la vie spirituelle. Nous sommes des roseaux d'inconstance, qui nous laissons souvent emporter à suivre nos mauvaises humeurs et inclinations. (Saint François de Sales.)

4106. Gondisalve Vescio, homme d'un esprit élevé, maure de nation et musulman de religion, ayant reconnu la fausseté de sa croyance, embrassa la foi de Jésus-Christ. Par la suite, ayant fait un voyage sur mer, il lui arriva, je ne sais s'il faut dire par malheur ou bien par bonheur, de tomber entre les mains de mahométans, qui le firent esclave. Ces fanatiques, irrités contre lui de ce qu'il avait abandonné l'impie superstition de Mahomet, formèrent la résolution d'en tirer vengeance, en lui faisant endurer les plus cruels tourments que leur rage naturelle pût leur suggérer, pour réparer l'injure que Gondisalve, disaient-ils, avait faite à leur religion. Ils lui firent souffrir un double martyre, une fois avec son fils et une autre fois en exerçant leur fureur sur lui seul. Ils amenèrent devant lui sont innocent enfant et, sous ses yeux, ils le mirent en pièces. Mais Gondisalve, en méditant les tourments endurés par Jésus-Christ, y avait puisé une force invincible. Non seulement la vue des tourments infligés à cet enfant ne fut pas capable de l'ébranler, ce qui était pour un père le spectacle le plus déchirant, mais encore ce souvenir de la Passion de Notre-Seigneur lui donna la force d'encourager son enfant à souffrir intrépidement pour l'amour de Jésus-Christ. Après avoir sacrifié le jeune enfant, les barbares eurent à s'occuper d'ôter au père le reste de la vie qu'il conservait encore. Ils l'attachèrent à un poteau et le flagellèrent si impitoyablement que sa chair tombait en lambeaux et que tout son corps n'était qu'une horrible plaie. Puis ils passèrent deux jours entiers à lui déchiqueter peu à peu la chair jusqu'aux os, afin que sa mort fût lente, ou, pour mieux dire, afin qu'il souffrît plusieurs fois la mort avant de mourir. Pendant ces tortures, l'invincible martyr ne cessait d'invoquer le doux nom de Jésus et protestait qu'il ne pouvait lui arriver une mort plus glorieuse que celle qu'il endurait dans de si affreux supplices, par amour pour son divin Rédempteur, qui avait pour son salut, subi le supplice de la croix. Enfin, ces barbares, n'ayant plus la patience d'entendre plus longtemps répéter ce saint nom, si odieux pour leurs oreilles, lui arrachèrent la langue. Alors, forcé de garder le silence, le martyr exprimait par ses gestes et par ses regards qu'il élevait vers le ciel les sentiments de son cœur. C'est ainsi que ce héros chrétien rendit son âme fortunée à ce Dieu dont la Passion avait été constamment présente à sa pensée.

4107. **Autre plan** : On pourrait aussi, si on avait traité un autre sujet au premier dimanche de l'année, parler du temps comme au nº 3649, en partant de ces paroles de Notre-Seigneur : *Modicum et videbitis me.*

4108. **Quatrième dimanche après Pâques.** — *Cum venerit arguet mundum de peccato.* L'esprit sanctificateur condamnera le monde, parce qu'il fournit aux âmes des occasions de péché. (Nº 1665.)

4109. **Cinquième dimanche après Pâques.** — *Petite et accipietis.* Mais que faut-il demander ? Notre-Seigneur l'a appris : *Pater noster* nº 830, ou encore à propos du même texte, demandez la *miséricorde* de Dieu v. le nº 3709, du 3e Dimanche après l'Epiphanie ; ou encore parler de la nécessité de la prière, etc.

TRAITS ET PENSÉES SUR LA PRIÈRE.

4110. *Nécessité de la prière* — Sainte Thérèse a écrit que dans le désir de voir tout le monde se sauver, elle eut voulu s'élever sur une montagne, et de là se faire entendre à tous les hommes, pour leur dire ce seul mot : « Priez ! priez ! »

4111. L'âme dénuée du secours de la prière est une place démantelée, ouverte de toute part aux attaques de l'ennemi du salut. Appelez donc la prière les nerfs de notre âme, car « de même que notre corps s'entretient, agit, marche, se tient debout, et que toutes ses parties et ses membres sont joints et unis ensemble par les nerfs, de sorte que si vous coupez un nerf, toute cette belle harmonie se détruit, il en est

de même de notre âme qui se soutient par la prière, agit et fait facilement tous les exercices d'un véritable chrétien. Mais si vous venez à couper le nerf de la prière, tout tombe en ruine. » (SAINT CHRYSOSTOME.)

4112. Refuser à Dieu ce tribut, lui témoigner peu d'empressement à jouir de ses entretiens, c'est être mort spirituellement, c'est renoncer à la vie et au sentiment, et se ranger soi-même parmi les animaux sans raison. Eh ! n'est-ce pas en effet le comble de la démence, de méconnaître l'honneur que Dieu nous fait, de n'apporter dans cet exercice que de l'insensibilité ? Oui, je le répète : négliger la prière c'est l'état de mort ; car de même que le corps privé de la vie n'est qu'une matière inerte, abandonnée à la corruption, de même l'âme dénuée de ce secours n'est plus qu'un cadavre. Daniel eut préféré d'être mort au malheur d'être trois jours sans prière. (IDEM.)

4113. Si le commandant d'une place, dit saint Bonaventure, venait à la perdre, faute d'avoir demandé à temps du secours à son roi, il serait regardé comme un traître. De même, Dieu regarde comme un traître celui qui, se trouvant assailli par la tentation, néglige d'implorer son secours. (SAINT LIGUORI.)

Comme une cité sans muraille tombe facilement au pouvoir de ses ennemis, ainsi le démon réduit facilement sous son joug l'âme qui n'est pas fortifiée par la prière. (SAINT CHRYSOSTOME.)

4114. Tremblez, chrétiens ! à propos de la chute de Pierre, si les plus grands saints ont fait des chutes pour avoir omis la prière, qu'en sera-t-il de vous, si vous la négligez ? Et si les plus grands saints succombent en s'exposant à l'occasion, qu'en sera-t-il de vous si vous ne voulez pas abandonner les mauvaises compagnies, et si vous entretenez des liaisons dangereuses ? La parole d'une simple servante a suffi pour faire tomber un apôtre ; et vous que prétendez-vous ? Que vous ne tomberez pas ? (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

Comme le corps a besoin de l'âme pour vivre de la vie naturelle, ainsi l'âme a besoin de la prière pour vivre spirituellement, et comme l'homme ne peut vivre sans respirer, ainsi il ne peut vivre sans prier.

4115. *Efficacité de la prière.* — Le vénérable Bède dit que de même que le bruit et les cris font fuir les voleurs et accourir les voisins au secours, de même la voix de la prière chasse les démons et fait venir les anges.

4116. La prière est à l'âme ce que le soleil est au corps. Le malheur de l'aveugle est de ne pouvoir jouir de la lumière qui nous éclaire ; le malheur bien plus déplorable encore du chrétien est de se priver en ne priant point, de la lumière qui s'attache à la prière. Eh ! quel est l'homme assez ingrat pour ne pas reconnaître une bonté toute miséricordieuse de la part de Notre-Seigneur d'avoir bien voulu nous donner dans la prière le moyen de converser familièrement avec lui ? Privilège ineffable, qui nous élève si fort au dessus des animaux, nous unit aux substances célestes, nous rapproche de Dieu lui-même. Les anges prient Dieu comme les hommes sur la terre. Ils prient avec de profondes adorations, et par là ils apprennent que nous devons apporter dans nos communications avec Dieu, un double sentiment de crainte et de joie : de crainte pour ne point risquer de prier sans les dispositions nécessaires ; de joie pour l'honneur qui nous est accordé à nous, mortels misérables, enfermés dans le cercle étroit de cette vie d'un moment, de pouvoir par la prière acquérir une vie immortelle qui nous mettra en possession de nous entretenir immédiatement à jamais avec Dieu. Non, il n'y a plus à proprement parler de mort pour celui que la prière établit déjà dans un commerce intime avec Dieu, comme il n'y a plus d'obscurité pour celui qui jouit de la lumière du soleil, comme il n'y a plus de misère à redouter pour celui qui est dans la faveur du prince. La mort de l'âme c'est l'absence de la piété, comme la vie de l'âme consiste dans la pratique des vertus chrétiennes. Or c'est la prière qui conduit à cette pratique constante des vertus chrétiennes. (SAINT CHRYSOSTOME.)

La prière ne va jamais seule ; et du moment où elle vient s'établir dans une âme elle y apporte avec elle la haine du vice, l'amour et la pratique de la vertu. (IDEM.)

4117. *Oratio serenat cor, abstrahit a terrenis, mundat a vitiis, sublevat ad cœlestia : reddit capacius et dignius ad accipienda bona spiritualia.* (Cassiodor.)

4118. *Uberior est gratia quam precatio, semper enim Dominus plus tribuit quam rogatur.* (Ambr.)

4119. *Oratio oranti est subsidium, Deo sacrificium, dæmonibus autem est flagellum.* (Aug.)

4120. La prière outre la consolation spirituelle qu'elle procure aussitôt à celui qui s'y applique, a pour l'avenir un double effet, c'est-à-dire le mérite de l'efficacité d'obtenir ce que l'on demande. Il est vrai que la prière faite sans la grâce sanctifiante n'est pas méritoire à proprement parler, pas plus qu'aucun autre acte de vertu fait dans ces conditions, et cependant la prière qui obtient la grâce sanctifiante procède d'une autre grâce, comme d'un don gratuit, car prier est déjà une sorte de don divin. Mais la prière faite en état de grâce, mérite en tant qu'elle procède de la racine de la charité, dont l'objet propre est le bien éternel, dont elle mérite la jouissance. La prière procède de la charité par le moyen de la religion dont la prière est un acte; et elle est accompagnée d'autres vertus qui lui donnent de l'efficacité, c'est-a-dire de l'humilité et de la foi. C'est à la religion d'offrir la prière à Dieu; c'est à la charité qu'appartient le désir du bien dont la prière demande l'accomplissement. La foi est nécessaire, car nous avons besoin de croire que nous pouvons obtenir de Dieu ce que nous lui demandons. L'humilité est nécessaire aussi, car il faut que celui qui demande reconnaisse son indigence. La dévotion qui est le premier acte de la vertu de religion doit aussi intervenir.

4121. L'efficacité de la prière pour obtenir vient de la grâce de Dieu qui nous excite à prier. S'il ne voulait nous accorder ce que nous lui demandons, dit saint Augustin, il ne nous exhorterait pas à demander. Et saint Chrysostome : Il ne nous refuse jamais, dit-il, les bienfaits qu'on lui demande, celui qui par sa miséricorde nous excite à ne pas nous lasser de prier.

Si ce que nous demandons pour nous n'est pas utile à notre béatitude, nous ne le méritons pas. Bien plus il peut arriver qu'en désirant et en demandant une chose on perde tout mérite, par exemple si on demande à Dieu un secours pour pécher, ce qui est une prière inique. D'autres fois on peut demander des choses qui tout en n'étant pas utiles au salut n'y sont pas manifestement contraires, et dans ce cas on peut mériter la vie éternelle sans mériter d'obtenir ce que l'on demande. Aussi saint Augustin dit-il, celui qui prie pour les besoins de cette vie tantôt est exaucé par miséricorde, tantôt n'est pas exaucé par miséricorde. Le médecin connaît mieux ce qui convient au malade que le malade lui-même. Et c'est pour cela que saint Paul ne fut pas exaucé, parce que ce n'était pas utile pour lui, quand il demandait à être délivré de l'aiguillion de la chair. Mais si l'homme demande quelque chose qui soit utile véritablement à son salut, il mérite non seulement par la prière, mais encore en faisant de bonnes œuvres et par conséquent il recevra au moment voulu ce qu'il a demandé. Certaines grâces ne nous sont pas refusées mais sont différées pour nous être données au moment opportun; mais si on ne persévère pas on risque d'en être privé. C'est pourquoi saint Basile dit: «Vous demandez quelquefois sans recevoir, c'est que vous avez demandé mal, sans assez de foi, ou avec légèreté, ou bien vous avez demandé ce qui n'importait pas à votre salut, ou parce que vous vous êtes relâché dans la prière. Quand on prie pour les autres on ne peut mériter strictement pour eux ni la vie éternelle, ni les moyens qui peuvent les y conduire, et c'est pour cela qu'on n'est pas toujours exaucé en priant pour les autres. Telle est la raison pour laquelle on exige que la prière réunisse quatre conditions, c'est-à-dire qu'on demande pour soi, qu'on demande ce qui est nécessaire au salut, qu'on prie avec piété, et enfin avec persévérance. Supposé que ces quatre conditons se trouvent réunies, on obtient ce qu'on demande.

4022. Le mérite de la prière s'appuie surtout sur la charité, et son efficacité s'appuie sur la foi qui nous fait connaître la toute puissance et la bonté de Dieu qui accorde à la prière ce qu'elle demande. (T. 22. g. 83. a. 15.)

Ad vocem clamores tui statim ut audierit, respondebit tibi. (Isa. xxx. 17.) *Vis orationem tuam volare ad Deum, fac illi duas alas : jejunium et eleemosynam.* (Aug.)

4123. *Oratio pie Deo vim infert.* (Climac.)

— *Per ipsam impetratur obtentio omnis boni et amotio omnis mali.* (Bonavent.)

4124. La prière, quand même elle ne serait pas exaucée, est cependant une œuvre méritoire. La bonté de notre Dieu reçoit comme un hommage l'appel à son assistance et à sa miséricorde. Les hommes sont si loin d'en user de cette manière, qu'ils se regardent comme offensés, quand on leur adresse des sollicitations trop vives. Ainsi Jean II, illustre roi du Portugal, dit à un individu qui lui demandait une grâce avec beaucoup d'importunité : « Je n'ai jamais eu regret d'être roi qu'aujourd'hui. » (B. L. de Grenade.)

4125. Qui a jamais fait un mérite à un mendiant de ce qu'il lui demande l'aumône et des présents ? Qui s'est tenu comme honoré qu'on vint lui tendre la main ? Et cependant, c'est ce que fait Dieu qui se tient comme honoré de nous si nous le prions, et nous en récompense comme d'un service que nous lui rendrions.

4126. L'homme par sa chute a perdu la grâce, et il a été blessé dans toutes ses facultés. Il est impuissant par ses propres forces à retourner à Dieu. Quelle ressource lui reste-t-il dans une si triste condition ? direz-vous alors. — Et moi, je vous le demande, qu'elle ressource reste-t-il au malheureux qui n'a pour vivre, ni patrimoine, ni fortune, ni moyens de gagner le nécessaire ? Il n'a plus, me répondrez-vous, qu'à mendier au nom de Dieu. — Hé bien ! il en est ainsi pour l'homme depuis le péché. Plongé dans un abîme de misères, il n'a plus qu'à mendier, qu'à implorer la divine miséricorde, à confesser humblement sa pauvreté, et à s'écrier avec le prophète : *Je suis pauvre et mendiant, mais le Seigneur prend soin de moi* (Ps. xxxix. 23). Je dirai plus, que peut faire le petit oiseau qui vient de sortir de l'œuf, sans plumes, sans ailes et sans forces ? Crier, n'est-ce pas ? gémir, et toucher de ses plaintifs accents les entrailles des auteurs de ses jours. Mais l'homme dont le dénûment et la faiblesse sont plus grands encore, aura-t-il autre chose à faire qu'à supplier jour et nuit le Seigneur, comme son véritable père, et à lui demander son assistance ? C'est pour cela que le saint roi Ezéchias prononçait ces paroles : *Je crierai comme le petit de l'hirondelle ; je gémirai comme la colombe* (Isaï xxxviii, 14).

La prière, tel est donc le seul bien conservé à la nature humaine après son naufrage, le seul moyen d'obtenir aide et consolation. Vous le voyez, chrétiens, votre principale ressource est le gémissement et la prière. Désirez-vous l'amitié et la grâce de Dieu ? gémissement et prière. Désirez-vous la mortification de vos passions ? gémissement et prière. Désirez-vous être soutenus dans les tribulations ? gémissement et prière. Désirez-vous la force dans les tentations, les consolations de l'Esprit-Saint, du secours dans les choses temporelles ? gémissement et prière. Enfin désirez-vous apaiser le courroux du Seigneur ? toujours gémissement et prière. (B. L. de Grenade.)

4127. Il y a des arbustes qui, comme la vigne et le lierre, ne pouvant se tenir d'eux-mêmes, ont besoin de l'appui d'autres arbres pour s'élever. C'est pourquoi la nature les a munis de tendons au moyen desquels ils saisissent les ormes voisins et montent ainsi dans les airs. De la même manière, les hommes, depuis la chute originelle, tendant de haut en bas comme la vigne et le lierre, rampent sur la terre, tant qu'ils n'ont pas Jésus-Christ pour soutien. La vigne c'est donc l'homme ; l'orme, c'est Jésus-Christ. Dès que les hommes s'attachent à lui, ils montent vers le ciel. Les tendons, ce sont les prières assidues par lesquelles ils implorent son assistance, afin de s'unir à lui et de s'élever avec lui. (B. L. de Grenade.)

4128. On peut affirmer en toute sûreté, dit saint Chrysostome, que la prière est la cause de toute vertu et de toute justice, et que sans elle il n'y a pas de piété possible. En outre, la prière du juste dispose en quelque sorte, non seulement de de qui est hors de Dieu, mais aussi de Dieu même. Car c'est elle qui triomphe de

l'invincible, qui lie le Tout-Puissant, qui le fait passer de la sévérité à la clémence. qui de lion qu'il était le transforme en un doux agneau.

4129. Je ne puis mieux vous montrer la nécessité et l'excellence de la prière qu'en la comparant à une mine d'or très riche et inépuisable. Si quelqu'un consacre à la fouiller une heure de travail, il retirera une certaine quantité d'or; s'il travaille deux heures, il en recueillera le double; trois ou quatre heures lui vaudront une quantité beaucoup plus considérable du précieux métal, et il pourra y puiser ainsi sans terme et sans fin, car la veine est si riche qu'en y travaillant toujours on ne pourra jamais l'épuiser. C'est l'huile miraculeuse d'Elisée, qui ne cessa de couler que quand il n'y eut plus de vase pour la recevoir (IV. Reg. IV, 6). (B. L. de Grenade.)

4130. *La prière est honorable. In conspectu angelorum psallam tibi,* disait le Psalmiste. *Quando orabas cum lacrymis... ego obtuli orationem tuam Domino,* disait l'archange Raphaël à Tobie. Nous voyons, par ce dernier passage, qu'à peine la prière sort de la bouche de celui qui prie qu'aussitôt les anges qui sont auprès de lui la reçoivent et la présentent à Dieu. Saint Hilaire nous assure aussi que les anges président aux prières des fidèles et les offrent tous les jours à Dieu, de sorte que, quand nous sommes en prière, nous sommes au milieu des anges, et nous faisons effectivement l'office des anges, en nous exerçant, dès à présent à ce que nous devons faire éternellement avec eux.

Si l'on devient vertueux en fréquentant les gens de bien, si l'on acquiert toutes sortes de faveurs en étant les familiers des grands de la terre, que ne doit-on pas attendre de sanctifications et de faveurs en s'entretenant souvent avec Dieu. *Recte novit vivere qui recte novit orare.* (Aug.)

4131. *La prière console. Dulciores sunt lacrymæ orantium, quam gaudia theatrorum.* (Aug.) *Benedictus Deus, qui non amovit orationem meam et misericordiam suam a me* (Os. 65. 20). *Cum videris non a te amotam deprecationem tuam, securus esto, quia non est a te amota misericordia ejus.* (Aug.)

4132. Dans un sermon attribué à saint Augustin nous lisons: Par la prière, Jérémie est fortifié dans son cachot; Daniel tressaille de joie dans la fosse aux lions et les trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone; Job sur son fumier triomphe du démon; le larron de sa croix trouve le paradis. Susanne est défendue contre deux infâmes vieillards. Etienne du fond du torrent où on le lapide est reçu au ciel. La sainte prière est la colonne des vertus, l'échelle de la divinité, l'époux des veuves, la parente des anges, l'appui de la foi, la couronne des religieux, la consolation des gens mariés. (Corn. Jac. v. 18.)

4133. On n'apprendra jamais à un aveugle ce que c'est que la vue: voir est une chose qui se fait naturellement et qui ne s'apprend pas. De même nul ne peut savoir parfaitement ce que c'est de prier, et combien la prière est belle, s'il ne l'a d'abord éprouvé. (Saint J. Climaque.)

4134. *La prière est utile*: Pourquoi Dieu qui nous aime et qui sait nos besoins attend-il que nous le prions? D'abord sa majesté suprême a droit à recevoir de nous l'hommage de notre respect, et c'est par la prière que nous le lui offrons, reconnaissant que nous avons besoin de ses bienfaits et que nul autre que lui ne peut nous fournir le nécessaire. Nous lui devons donc ce tribut de la prière par lequel nous reconnaissons notre indigence et la libéralité divine.

En second lieu, la condition de l'homme sur la terre demande qu'il reconnaisse qu'il dépend de Dieu, qu'il a besoin de son secours pour alimenter sa vie, pour la conserver et la protéger, et qu'il avoue ouvertement qu'il est le mendiant de Dieu, selon le mot de saint Augustin. Qu'il s'humilie donc devant Dieu, et que se prosternant il demande et mendie ce dont il a besoin.

En troisième lieu, nous attendons de Dieu la grâce et la gloire, ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé. Dieu veut que nous les achetons en quelque sorte par la prière; et certes, de tels dons méritent d'être demandés; et en les demandant nous

en apprécions davantage la valeur, nous évitons de les perdre et nous les conservons avec plus de soin.

Enfin en nous obligeant à prier, Dieu veut que nous nous procurions les grands avantages de la prière. En priant nous exerçons la foi, l'espérance et la charité. Comme des enfants nous nous adressons à notre bon Père qui nous aime tendrement et nous lui demandons de nous donner tout ce qui nous est nécessaire et utile. « La prière, dit saint Jean Chrysostome, n'est pas un faible lien d'amour pour nous enchaîner à Dieu. Elle nous rend familiers nos entretiens avec lui, et nous inspire le goût de la Sagesse. Si celui qui fréquente un homme de grande dignité et de grande vertu retire un très grand fruit de ses rapports avec lui, qu'en doit-il être de celui qui s'entretient perpétuellement avec Dieu. »

4135. Aliment de l'âme, délices et embrassements divins, caresses mutuelles de l'âme et du céleste Epoux; sabbat spirituel que Dieu consent à passer avec elle, habitation solitaire ou Liban où le vrai Salomon se plaît à partager la société des enfants des hommes, la prière répare les pertes de chaque jour, réfléchit à nos yeux mortels les traits du Créateur, et nous découvre nos défauts et nos misères. La prière nous exerce à la pratique des vertus, elle mortifie nos appétits sensuels, et donne naissance à une foule de pieux desseins. Elle sert à la fois de lait pour ceux qui commencent, et de nourriture substantielle pour ceux qui ont déjà grandi; d'asile dans le danger, et de retraite après le triomphe. Les infirmes y trouveront le remède à leurs maux, ceux qui sont tristes y trouveront la consolation, les faibles la vigueur, les pécheurs l'espérance, les justes le calme et la paix, les vivants un secours, les morts un suffrage et l'Eglise entière un refuge assuré. La prière est la porte qui donne accès dans le cœur de Dieu; elle est un avant-goût de la gloire à venir, une manne qui contient toute suavité, une échelle allant de la terre au ciel, que les saints montent et descendent pour y offrir leurs vœux au Seigneur, et en rapporter l'objet de leurs demandes. (B. L. DE GRENADE.)

4136. L'agent agit d'autant plus puissamment sur son sujet qu'il est mieux disposé à recevoir son action. Le feu brûle avec plus d'activité le bois sec. Plus la cire est molle, plus profonde sera l'empreinte du cachet. Or c'est dans la prière que l'homme se présente à l'action de Dieu, comme un malade à son médecin, comme un pauvre au riche qui peut le secourir.

Prier, c'est élever son esprit à Dieu, et l'unir à lui. Il est hors de doute que cette élévation et cette union contribuent beaucoup à notre avancement. Dieu étant, en effet, la source du bien des créatures, la créature sera d'autant plus parfaite qu'elle en sera plus rapprochée. Mais ce rapprochement n'est pas un rapprochement corporel; c'est par l'esprit que nous nous élevons vers Dieu, que nous nous en rapprochons et que nous participons à sa perfection sans limites.

Plus on est près de la lumière, mieux on voit: plus on est près d'un foyer de chaleur, plus on éprouve son action. Mettez un objet quelconque en contact avec un brasier, aussitôt le feu s'en empare et le pénètre jusqu'à parfaite assimilation. Or, si telle est l'action du feu matériel, quelle sera l'action de celui qui surpasse en noblesse, en énergie, en activité pénétrante tout ce qui existe. Avec quelle puissance il semparerait de nous, si nous n'y mettions pas d'obstacle par notre négligence et par notre éloignement.

Voyez encore comme les substances à odeur forte communiquent promptement leurs propriétés. Il suffit de les toucher légèrement pour que la main soit imprégnée de la même odeur et la répandre autour d'elle. Dieu est aussi la source infinie de toute suavité et de tout parfum. C'est pourquoi dès que notre âme s'est mise avec lui en rapport intime, elle conserve quelque chose de ce parfum et de cette suavité. En outre, dans la prière, l'âme a les yeux fixés sur Dieu; et ce regard lui donne une noblesse et une excellence particulière. Il y a cette différence entre les choses sensibles et celles qui sont l'objet de l'intelligence, que les premières nuisent d'autant plus aux sens qu'elles sont plus parfaites; tandis que les choses que saisit

l'intelligence augmentent la perfection de l'intelligence proportionnellement au degré de leur propre perfection. Une lumière trop vive éblouit et aveugle ; une détonation bruyante assourdit. Au contraire, si l'intelligence s'avilit en s'occupant de pensées rampantes, elles s'ennoblit en s'occupant de pensées hautes. Or comme Dieu est d'une noblesse hors de toute comparaison, la prière qui donne pour objet à la pensée de l'âme cette beauté souveraine ennoblit en quelque sorte infiniment l'intelligence. (B. L. DE GRENADE.)

4137. Saint Ambroise pour enflammer notre ardeur, nous met sous les yeux l'exemple de N. S. Jésus-Christ, qui, après avoir travaillé le jour à la conquête des âmes, *passait les nuits* entières à la prière : « C'est un modèle qui vous est donné, dit le saint Docteur, c'est un exemple que vous devez suivre ; car que devez-vous raisonnablement faire pour votre salut, lorsque vous voyez Jésus-Christ passer les nuits entières dans la prière pour l'opérer ? Notre-Seigneur passe les nuits à prier dit, autre part, le même saint, afin de vous inviter par son exemple à vous adonner à la prière ; pourriez-vous ne le pas faire, puisqu'il ne prie que pour vous et pour vous obtenir le pardon de vos péchés ? »

4138. *Conditions et lieu de la prière.* — Priez, non pas dans l'église seulement, mais hors de l'église ; priez, non seulement des lèvres, mais du cœur, non par des paroles, mais par des gémissements : Dieu entend même sans que l'on parle. Peu importe le lieu, c'est le cœur que Dieu demande. Jérémie prie du fond de la citerne où il est plongé et il est exaucé. Daniel reçoit les effets de la miséricorde du Seigneur dans la fosse aux lions d'où sa voix s'élève jusqu'à lui. Le larron prie sur la croix et le royaume du ciel lui est ouvert. Job prie sur son fumier, Jonas dans le ventre de la baleine et leurs voix montent jusqu'au Seigneur. Dans le bain, en voyage, dans votre maison, partout priez. Vous portez avec vous votre temple. *Ne savez-vous pas, dit l'apôtre, que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous* ? Dieu est partout, son immensité n'est bornée par aucun lieu. Il suffit qu'on l'invoque et il répond : Me voici. (CHRYS.)

4139. Lorsque vous levez vos mains pour prier, pensez bien à ce que vous demandez au Seigneur. N'oubliez-pas que c'est le Tout-Puissant que vous invoquez. Ne lui demandez rien que de grand. N'attendez point de lui des choses basses que lui demandent ceux qui n'ont pas encore la foi. Regardez-vous comme de grands biens ceux que Dieu donne aussi aux impies ? Voudriez-vous demander à Dieu des richesses ? Ne les donne-t-il pas aussi aux méchants et aux plus scélérats des hommes qui ne croient pas en lui ? Comment lui pourriez-vous demander comme une grande grâce ce qu'il donne aux plus méchants ? Et ne murmurez point de ce que ces biens, qu'il donne aux plus méchants soient si peu considérables en eux-mêmes, que Dieu les abandonne à ces sortes de personnes, afin de vous ôter l'estime de ces prétendus biens qui peuvent être possédées par des hommes pour qui vous n'avez que du mépris. Il en est d'autres que Dieu nous réserve. Considérons attentivement ce qu'il donne aux méchants qui l'offensent, et jugeons de là ce qu'il garde aux justes. Il se réserve lui-même pour les bons. (AUG.)

4140. *Male usurus eo quod vult accipere, Deo potius miserante non accipit, proinde si hæc ab illo petuntur, unde homo lœditur exauditus, magis metuendum est, ne quod posset non dare propitius, det iratus.* (AUG.)

Qui magnam misericordiam deprecatur, magnam misericordiam confitetur. (AUG.)

4141. Mais un grand nombre sont si attachés aux bien terrestres, qu'ils font des prières et des vœux, distribuent des aumônes, et affligent leur corps par des veilles et des jeunes, non pour honorer le Seigneur, mais pour obtenir de lui ce qu'ils désirent. L'un demande une navigation heureuse, l'autre le gain d'un procès ; celui-ci, le succès d'un mariage ; celui-là, fécondité d'une épouse stérile ; un autre de l'avancement dans la carrière des honneurs et des dignités : sont-ils exaucés, ils laissent ces prières, ces vœux, ces aumônes et toutes ces bonnes œuvres qu'ils avaient entreprises moins pour honorer Dieu, que pour satisfaire leur cupidité ou leur or-

gueil. Ils se servent des œuvres de piété à peu près comme les maçons emploient des étais et des cintres de bois pour soutenir une voûte : le travail achevé, ils rangent dans un coin tout ce bois inutile. (B. L. DE GRENADE.)

4142. Saint Isidore a dit : La prière est empêchée d'obtenir ce qu'elle demande de deux manières : la première, c'est, si celui qui la fait, commet le mal ; la seconde, c'est s'il ne pardonne pas à celui qui l'a offensé. *Nihil potentius homine probo orante*, dit S. Chrysostôme, car la prière le rend participant de la puissance divine. *Citius ad precem judex plectitur si a pravitate suâ petitor corrigatur.* (GREG. M.) *Carrissime, si cor nostrum non reprehenderit nos, fiduciam habemus ad Deum et quidquid petierimus accipiemus ab eo, quoniam mandata ejus custodimus et ea quæ sunt placita coram eo facimus* (I JOAN. 3). Il en est qui vont jusqu'à demander ce qui est défendu, comme la mort d'un ennemi personnel. Il en serait autrement si l'on demandait la mort des ennemis de l'Eglise. Quiconque fait de telles demandes dans sa prière même, combat contre Dieu ; et il a été dit de lui comme de Judas : *que sa prière lui soit imputée à péché.* C'est en effet un péché de demander dans la prière ce que défend celui que l'on prie. Il y en a, selon le mot d'un païen Sénèque, qui auraient honte de laisser entendre aux hommes ce qu'ils osent demander à Dieu. Et c'est une grande miséricorde à Dieu, de nous refuser ce qui nous serait funeste. Un père refuse à un petit enfant le couteau qu'il demande et avec lequel il ne ferait que se blesser ; et ce serait un grand châtiment si Dieu exauçait certaines demandes qu'on ne craint pas de lui faire. (CORN. JAC. 4. 3.)

4143. On remue les lèvres, voilà tout. Le cœur est muet. Vous ne vous entendez pas vous-même, et vous voulez que le Seigneur vous entende ! J'ai fléchi les genoux. Oui, mais vos pensées allaient errant çà et là. Votre corps était là, mais votre esprit était bien loin du temple. Votre bouche parlait, mais au fond du cœur vous étiez tout occupé de vos trafics usuraires, vous supputiez les revenus de vos terres, les loyers de vos maisons ; vous vous rappeliez telle partie de plaisir avec vos amis. Le démon qui sait bien qu'elles sont les ressources et les bienfaits de la prière s'est jeté à la traverse ; il vous laisserait plus volontiers tranquille dans votre maison, dans le silence de la nuit. Mais dans l'Eglise, au moment de la prière, il lâche sur vous des essaims de distractions pour en faire perdre le fruit. (SAINT CHRYSOSTOME.)

4144. *Diabolus malus, invidus, inimicus, quando oramus tunc magis incumbit et obstrepit. Non nos pulsat cum securi jacemus in lectulis. Venimus ad orationem et mille nos cogitationum stimulis pulsat.* (LAURENT.)

4145. *Quanto graviori tumultu cogitationum carnalium præmimur, tanto ardentius orationi insistere debemus : qui ad aures Domini viam facere cupit, summopere studendum est, ut voces actibus adjuventur.* (GREG. M.)

4146. *Oratio cordis est, non labiorum. Neque enim verba deprecantis Deus intendit ; sed orantis cor aspicit. Melius est cum silentio orare corde, sine sono vocis, quam solis verbis sine intuitu mentis.* (ISID.)

4147. Vous fermeriez vos oreilles à votre serviteur, s'il vous parlait sans attention ; et au lieu de satisfaire à son désir, vous puniriez son insolence et le mépris qu'il ferait de vous. Si nous parlons d'une affaire de néant avec un homme semblable à nous, avec un ver de terre, notre esprit est présent, nous pensons à ce que nous disons, et nous traitons de nos intérêts éternels avec la majesté infinie de Dieu avec distraction et nonchalance ? Nous qui sommes si attentifs quand nous prenons nos repas, quand nous entendons quelques nouvelles, quand nous nous appliquons à une affaire d'où nous espérons tirer quelque bénéfice, quand nous visitons quelque personnage ; comment osons-nous devant Dieu, dormir, bailler, laisser égarer nos sens et notre esprit. (CHRYSOSTOME.) Nous soupirons parce que Dieu ne regarde pas la terre, lorsque nous-mêmes nous ne regardons pas le ciel. Il nous est dur que Dieu méprise nos prières ; pourquoi donc méprisons-nous ses commandements. (SABIEN.)

4148. Nous devons prier avec humilité : *Oratio humilis divinum promeretur auxilium.* (Greg.) Le véhicule de la prière, dit saint Chrysostome, c'est l'humilité.

4149. A l'humilité joignons la confiance : *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis et evenient vobis* (Marc. xi, 24). *Non est Deus quasi homo ut mentiatur, nec ut filius hominis ut mutetur. Dixit ergo et non faciet* (Num. xxiii, 19)? *Non tantum hortaretur ut peteremus nisi dare vellet.* (Aug.)

4150. Supposez un homme égaré dans une terre étrangère, ignorant quel est son père, ayant à souffrir l'indigence, condamné à des épreuves diverses, à des travaux sans nombre, à qui l'on viendrait dire : Vous êtes le fils d'un sénateur, d'un grand magistrat ; votre père possède d'immenses richesses ; voulez-vous que je vous ramène chez lui ? Quelle joie cet homme n'éprouverait-il pas en apprenant une aussi agéable nouvelle ? à quels transports d'allégresse ne s'abandonnerait-il pas, s'il avait la certitude de n'être pas trompé dans l'espérance qui lui serait donnée ? Voilà ce que vient annoncer à vous tous un apôtre incapable de vous abuser d'une fausse espérance. Pourquoi, vous dit saint Paul, vous abattez-vous ? Pourquoi ce trouble, cette tristesse qui vous agitent ? Vous avez un père, vous avez une patrie, vous avez un patrimoine. — Quel est ce père ? dites-vous. — Mes bien-aimés, nous sommes les enfants de Dieu. (Saint Augustin.)

4151. Que pourrait faire de plus un ami que de dire à son ami : Demandez-moi tout ce que vous voudrez ? *Hæ sunt duæ alæ orationis, quibus volatur ad Deum : si ignoscit delinquenti et donat egenti.* (Aug.)

4152. *Nemo nostrum parvipendat orationem suam, dico enim vobis, quod ipse ad quem oramus non parvipendit eam Post quam egressa est ab ore nostro, ipse scribit eam in libro suo et unum ex duobus indubitanter sperare possumus, quoniam aut dabit quod petimus, aut quod novit utilius.* (Bern.)

4153. *Plus vult ille dare quam nos accipere.* (Aug.) *Nonnisi quando non postulamus, irascitur.* (Chry.) *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ; ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus auxilio opportuno* (Heb. 4, 16). La confiance est le nerf et l'âme de la prière, c'est elle qui lui donne son efficacité et sa force. *Semper plus Dominus tribuit quam rogatur,* dit saint Ambroise ; et il donne la preuve dans le bon larron : *Ille rogabit ut memor sui esset : Dominus autem ait : « Hodie mecum eris in paradiso. »*

4154. *Quis falli timeat, cum promittit veritas ?* (Aug.) *Quando Deus negabit petentibus, qui etiam non petentes hortatur ut petant ?* (Bern.) *Petite et accipietis ;* et ce bon Sauveur nous enseigne lui-même une prière qui renferme la demande de toutes les grâces nécessaires au salut ; et pour nous porter à prier avec toute la confiance que nous devons avoir envers Dieu, il veut que nous l'appelions, non pas Seigneur, mais notre Père : *Pater noster ;* il veut que nous lui demandions ses grâces.

4155. *Dieu a incliné son oreille à ma prière,* disait David. O incomparable prérogative de la prière, s'écrie à ce sujet saint Augustin. Le Tout-Puissant, assis sur son trône de gloire, entouré de milliers d'anges, quitte aussitôt son trône et prête l'oreille pour accueillir la prière qui s'élève de la terre. Dieu dont la nature est la bonté, comme le dit saint Léon, se tient comme obligé, selon la remarque de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, envers une âme qui le prie, et qui lui offre ainsi l'occasion de contenter ce généreux besoin de nous dispenser ses dons. A cette bonté avec laquelle Dieu exauce, sans délai, quiconque le prie, David le reconnaissait pour son vrai Dieu : *Toujours quand je vous invoquai,* je reconnus que vous êtes mon Dieu. Nous avons tort, comme le remarque saint Bernard, de nous plaindre que le Seigneur nous laisse au besoin de sa grâce ; c'est bien plutôt le Seigneur qui aurait sujet de se plaindre de l'infidélité d'un grand nombre à venir solliciter ses grâces. Et tel était ce semble le reproche que Jésus-Christ adressait un jour à ses disciples en ces termes : *Jusqu'à cette heure, vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez afin que votre joie soit pleine.*

Ne vous en prenez pas à moi, semble-t-il dire, si vous n'avez été pleinement heureux; prenez-vous-en à vous-mêmes, qui ne m'avez pas encore demandé mes grâces; demandez-les dorénavent et vous serez satisfaits. *Aures principis paucis patent, Dei vero omnibus volentibus.* (Chrys.)

4156. *Postulet in fide nihil hæsitans.* C'est souvent parce que nous manquons de confiance que nos prières restent sans effet, tandis que les prières des saints étaient toutes puissantes parce que leur confiance était grande. Il nous faudrait donc, avant et même après la prière, nous exciter à de grands sentiments de confiance en Dieu, et pouvoir dire avec David : *Que votre miséricorde se répande sur nous de la même manière que nous espérons en vous ;* c'est-à-dire selon la grandeur de notre confiance. Que notre espérance soit la mesure de votre libéralité. Dans ces sentiments, demandons à Dieu de grandes choses, car elles ne lui coûtent pas plus que les petites, et cette demande relève davantage l'idée que nous avons de sa bonté et de sa puissance et fait honneur à Dieu par conséquent.

4157. Un jour comme saint Dominique disait à un de ses confidents qu'il n'avait jamais rien demandé au Seigneur qu'il ne l'eût obtenu, ce confident lui dit aussitôt: « Demandez donc à Notre-Seigneur qu'il nous donne maître Conrad dont le savoir et la vie sont si remarquables : il vous sera d'une grande utilité pour l'établissement de votre ordre. Le saint y consentit, et exposa la nuit suivante sa demande à Notre-Seigneur. Le lendemain, au moment où l'on commençait l'hymne : *Jam lucis orto sidere,* Conrad entra dans le chœur, et se jetant aux pieds de saint Dominique, lui demanda l'habit de son Ordre. Il le reçut et le porta saintement toute sa vie. Qui ne verrait dans cet exemple une preuve de la bonté et de la tendresse du Seigneur envers les justes, et de son empressement à écouter leurs prières et à réaliser leurs pieux désirs. (B. L. de Grenade.)

4158. Dieu ne s'appauvrit pas en donnant, il ne craint pas d'être importuné ; car comme l'océan qui ne diminue point tout en alimentant tous les fleuves et toutes les rivières, Dieu en déversant ses grâces sur tous a des trésors toujours inépuisables. Sa nature est de faire le bien ; c'est pourquoi l'Ecriture appelle les prières qu'on lui adresse un encens d'agréable odeur ; car elles lui fournissent l'occasion d'exaucer sa bonté.

4159. *Semper orat,* dit le Vénérable Bède, *qui semper secundum Deum operatur.* Il prie toujours celui qui travaille toujours selon Dieu. Les pères qui aiment bien leurs enfants veulent les retenir plus longtemps auprès d'eux, et c'est pour cela qu'il leur refuse la part de biens qu'ils demandent. (Saint Chrysostome.)

4160. *Cum aliquid aliquando tardius dat Deus, commendat dona, non negat. Desiderata diù dulcius obtinentur, cito autem data vilescunt. Pete, quære, insta, petendo et quærendo crescas ut copias. Servat tibi Deus, quod non vult cito dare, ut et tu discas magna magis desiderare.* (Aug.) *In omnibus operibus orat dum, perveniendi ad cœlestia intentione, ea quæ potest bona operatur.* (Greg.)

4161. Au sujet de cette parabole où l'on voit un homme qui, pour se débarrasser des sollicitudes importunes de son ami, sort de son lit et donne tous les pains qu'on lui demande, saint Augustin fait cette réflexion : « Si, vaincu par l'importunité, cet homme donne contre son gré tout ce que son ami lui demande, combien plus Dieu, qui a un si ardent désir de nous communiquer ses biens, dispensera-t-il ses grâces quand nous les lui demanderons, lui si bon, lui qui nous engage à le prier, et qui s'offense de ce que nous ne le prions pas. (Saint Liguori.)

4162. *Multi minimi dum congregantur unanimes, sunt magni et multorum preces impossibile est contemni.* (Ambr.)

4163. Priez beaucoup pour les autres. Marie Leckzinska recevait avec une bonté particulière ceux qui venaient lui demander quelque secours pour d'autres : elle disait que celui qui ne demande pas pour lui-même, mérite doublement de se faire écouter. *Quisquis pro aliis intercedere nititur, sibi potius ex charitate suffragatur et pro semetipso tanto citius exaudiri meretur, quanto magis devote.* (Greg.)

4164. Quand les nourrices qui élèvent les enfants de la famille royale, veulent se rendre très agréables aux rois et adoucir les ennuis dont ils sont constamment accablés, elles se rendent auprès d'eux en portant entre leurs bras les enfants qui leur sont confiés. Cette vue réjouit tellement le cœur du prince que son front se déride et que son visage devient plus serein. Il quitte cet air grave que commande la dignité royale, sourit à ses enfants, redevient enfant avec eux, et la joie, le rendant plus sensible et plus doux, il se montre facile à accéder aux demandes que la nourrice et même les autres solliciteurs ont à lui adresser. On nous demande parfois quelles sont et la manière de prier, et les prières les plus agréables entre toutes au Seigneur. Nous répondrons nettement qu'il n'est aucune prière plus agréable à Dieu, que celle par laquelle on lui offre humblement son premier-né, et toutes ses vertus et tous ses travaux.

4165. **Autre plan.** Pour le même jour, *d'après Bossuet.*

Allons à notre Père.

Vado ad Patrem. Cette parole de Notre-Seigneur est dite aussi pour nous. *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum.* Son Père est aussi le nôtre par adoption; et nous avons plus grand besoin d'aller à lui que Notre-Seigneur lui-même, qui voyait toujours, même sur la terre, la Face de son Père. A nous qui sommes éloignés de lui, d'aller à lui. Notre-Seigneur tendait à la consommation de sa gloire au ciel; nous devons y tendre aussi; mais d'abord tendons à la perfection qui nous fait trouver Dieu sur la terre, en attendant que nous le possédions. Comprenons donc I. ce que c'est que d'aller à notre Père, II. ce que nous avons à faire en attendant.

4166. I. *Ce que c'est d'aller à notre Père.* Un chrétien marche toujours; mais d'où part-il, et où veut-il arriver? *Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem.* Voilà d'où nous partons et où nous allons. Nous ne sommes pas du monde; quittons-le et allons à notre Père, voilà les raisons de notre passage:

1° *La misère du lieu que nous quittons.* Le temps est court, si nous ne le quittons pas, il nous quittera. *Reliquum est ut qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur,* etc. *(développer,)* (I Cor. VII. 29). *Præterit enim figura hujus mundi.* Vous croyez que c'est une réalité, ce n'est qu'une trompeuse image qui s'efface. Les liaisons les plus fermes sont brisées par la mort; vos regrets passeront comme vos joies; ce que vous possédez, vous échappe. Tout passe; mais autre chose est de passer avec le monde, et autre chose de passer du monde pour aller ailleurs. Les pécheurs passent avec le monde, et périssent avec lui; les enfants de Dieu, de peur de passer toujours, sortent du monde en esprit et passent pour aller à Dieu. Honneurs, plaisirs, biens, pourquoi voulez-vous m'arrêter? Vous tomberez un jour, ou si vous subsistez, bientôt je ne serais plus moi-même pour vous posséder. Adieu, je vous laisse. Vous me demandez quelques instants de ma jeunesse et de ma vigueur; je ne vous les donne pas; je vous paierai trop cher; je suis pressé; je passe.

2° *Bonheur du lieu où nous allons.* Les sages païens ont trouvé le monde si vide que, dégoûtés de ses vanités, ils l'ont quitté sans même savoir où ils allaient; mais moi je sais où je vais: *Je vais à mon Père.* C'est ce que dit le prodigue dans l'excès de sa misère; plus prodigues que lui, disons comme lui: *Surgam et ibo,* ou plutôt comme Notre-Seigneur: *Vado.* Le pro-

digue part, il est vrai, à l'instant. *Quanti mercenarii in domo Patris mei abundant panibus.* Les serviteurs de Dieu les plus imparfaits sont plus heureux que les plus flattés. Marchez donc, lors même que le monde serait beau, il faudrait le quitter pour une beauté plus grande, pour Dieu la beauté infinie. Il est laid et misérable. *Ego hic fame pereo.* Mais vous êtes revenus à Dieu. Ç'a été grande fête à votre retour; des consolations célestes ont enivré votre âme. Ne vous arrêtez pas pour cela. Avançez. Elevez-vous plus haut: à la croix, à la souffrance, à la sécheresse qui lui a fait dire: *Sitio.* Eh bien! j'ai passé par l'épreuve et j'ai persévéré. C'est assez. Non; vous n'êtes pas saint Paul, qui dit: *Non arbitror me comprehendisse; ea quæ retro sunt obliviscens,* j'oublie tout ce que j'ai fait, *ad ea quæ sunt priora extendens meipsum,* il s'étend avec effort pour saisir ce qu'il n'a pu atteindre encore, *ad destinatum persequor.* Où va-t-il donc? *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* Imitateur de Jésus-Christ! il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas parvenu au terme, en reproduisant un tel modèle. Et nous, nous devons aussi être les imitateurs de Jésus-Christ. *Grandis tibi restat via.* Marchons; ne nous arrêtons pas. *Vado ad Patrem.* Approchons de Dieu d'aussi près que possible. La montagne est raide. Si l'on ne monte sans cesse et qu'on prenne un moment pour se reposer, on est entraîné en bas par son propre poids. Mais quand on sera arrivé à l'amour parfait de Dieu, il sera du moins permis de se reposer? Oui, de se reposer dans l'amour; mais l'amour ne se repose pas. Il est actif comme la flamme. En aimant, on acquiert de nouvelles forces pour aimer. Ce n'est point connaître l'amour de Dieu que de lui mettre des limites. Dieu est infini, comment pouvoir dire qu'on l'aime assez? *Vado ad Patrem;* non seulement en me rapprochant de lui, quand j'en suis éloigné, mais en m'unissant à lui davantage. *Estote et vos perfecti sicut Pater vester cœlestis,* jusqu'à ce que nous arrivions à le posséder pleinement et à lui devenir semblables. *Similes ei erimus.*

4167. II. *Mais que faire en attendant. Vos autem contristabimini.* (V. nos 4168 et suiv.) Il y a la tristesse du siècle et la tristesse selon Dieu. La tristesse du siècle vient de la perte des biens qu'il poursuit; et c'est pourquoi, bien que le monde cherche la joie, il ne la trouve jamais durable; car les biens auxquels il s'attache, sont périssables. *Risus dolori miscebitur.* Cette tristesse produit la mort, au témoignage de saint Paul (v. no 1717); car elle vient d'un attachement désordonné. Il y a la tristesse selon Dieu, qui est le propre des saints: ce n'est pas celle qui nous est commune avec les méchants, parce qu'elle vient des maux de cette vie. D'où vient-elle donc ? Des persécutions qui affligent les gens de bien, soit par suite de la malice des hommes, soit par suite des épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de nous exercer; car Dieu réservant les biens éternels aux justes, les châtie quelquefois en ce monde, comme un bon Père ses enfants: et c'est pourquoi ils doivent accepter avec soumission ces paternelles épreuves; mais voici une autre tristesse sainte. Assis sur les fleuves de Babylone, ces fidèles se souviennent de Sion, du ciel, et ils soupirent après la céleste patrie. Mais ce n'est pas là encore tout. La tristesse qui est selon Dieu produit, dit l'Apôtre, *pœnitentiam in salutem stabilem operatur* (II. Cor. VII. 10). C'est le regret du péché. Si je réussis à vous l'inspirer, je pourrai dire avec saint Paul: Je me réjouis, non de ce que vous êtes tristes, mais de ce que vous l'êtes pour la pénitence. Quels que soient nos maux, ne nous en affligeons pas à l'excès;

détestons plutôt le péché qui en est la source. Voyez le prodigue ; s'il s'était contenté de dire : *fame pereo*, il serait resté dans sa misère ; mais comprenant que tout son malheur est venu d'avoir quitté son bon Père, il se dit : *Surgam et ibo*. S'il s'était contenté de murmurer de sa misère ou de blasphémer, sa douleur eut été vaine. Il s'est repenti, et ç'a été là son salut. Donc, nourrissons en notre âme une salutaire tristesse d'avoir péché, d'avoir offensé un Dieu dont les bienfaits et les perfections demandaient tout l'amour de notre cœur. Plus cette tristesse sera vive et durable, plus nous avancerons dans l'amour de Dieu. Car il est un repentir qui est un acte d'amour parfait ; et quand il persévère dans l'âme, il assure son salut. Si nous faisons ainsi : *Tristitia vestra vertetur in gaudium*, en ce monde d'abord, où la paix de la conscience vaut mieux que toutes les joies du siècle, et en l'autre surtout ; car là-haut, *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis*.

PENSÉES SUR LA TRISTESSE.

4168. *Tristitiam longe repelle a te ; multos enim occidit tristitia et non est utilitas in illa* (Eccl. xxx. 34). *Sicut tinea vestimento, et vermis ligno ; ita tristitia viri nocet cordi* (Prov. xxv. 20). Saint François d'Assise avait coutume de dire que c'est au démon et aux méchants à être tristes. Comme les maîtres aiment à être servis de bon cœur et avec un visage gai ; ainsi Dieu *hilarem datorem diligit*.

L'inquiétude, mère de la mauvaise tristesse, est le plus grand mal qui puisse arriver à l'âme, excepté le péché ; car il n'y a aucun défaut qui empêche plus le progrès en la vertu et l'expulsion du vice, que l'inquiétude ; et comme les séditions en une république la ruinent entièrement et empêchent qu'on ne puisse combattre l'ennemi ; ainsi notre cœur étant troublé en soi-même, perd la force d'acquérir les vertus et de se servir des moyens qu'il devrait employer contre ses ennemis, lesquels ont, comme l'on dit, la commodité de pêcher en l'eau trouble.

Secondement, l'inquiétude provient d'un ardent et déréglé désir d'être délivré du mal que l'on sent ou en l'esprit ou au corps ; et néanmoins tant s'en faut, que cette inquiétude serve à cette délivrance qu'au contraire elle ne sert qu'à la retarder.

Qu'est-ce qui fait que les oiseaux et autres animaux demeurent pris dans les filets, si non qu'y étant entrés ils se débattent et remuent déréglément pour en vitement sortir, et ce faisant ils s'embarrassent davantage.

Ceux qui sont parmi les halliers et buissons, s'ils veulent courir et s'empresser à cheminer, ils se piquent, ils se déchirent ; mais s'ils vont tout bellement, détournant les épines de part et d'autre, ils passent plus vitement et sans piqûre.

Quand nous cherchons trop ardemment une chose nous la passons souvent sans la voir, et jamais besogne que l'on a faite à la hâte ne fut bien faite.

4169. Dans la tristesse la persévérance est difficile. Quand on voit qu'un homme chargé marche pesamment et comme à regret qu'il paraît tout hors d'haleine, qu'il s'arrête à chaque instant à chaque pas pour se reposer ou pour reposer sa charge et qu'il en laisse tomber tantôt une chose, tantôt une autre, on juge aussitôt que c'est un homme qui n'en peut plus et qui va tomber avec son fardeau. Mais, quand au contraire, on en voit un autre qui porte gaîment sa charge et qui chante en marchant ; on s'imagine bien que celui-là en porterait encore davantage et qu'il ne demeurera pas en chemin.

4170. De même que les bêtes farouches attendent l'obscurité de la nuit pour sortir de leurs tanières ; de même les démons attendent que les ténèbres de la tristesse se soient répandues sur vous pour vous inquiéter par toutes sortes de tentations. Tantôt satan jette les âmes tristes dans le désespoir, comme nous le voyons dans l'exemple de Caïn et de Judas ; tantôt, croyant mieux en venir à bout par une autre voie, il leur propose les divertissements et les plaisirs, comme le seul moyen de se retirer

de l'abattement d'esprit où elles sont ; et tantôt il leur présente des pensées d'impureté et tâche de faire en sorte qu'elles s'y entretiennent sous le même prétexte.

On dit qu'il y a un poisson nommé Pescheteau, et surnommé le *Diable de la mer*, qui, ramassant et poussant çà et là le limon de la mer, trouble l'eau autour de soi pour se tenir en icelle comme dans l'embûche, de laquelle il aperçoit soudain les pauvres petits poissons, il se rue sur eux, les brigande et les dévore ; d'où peut être venu le mot : *pêcher dans l'eau* trouble, duquel on use communément. Or il en est de même du diable de l'enfer, comme du diable de la mer : il dresse ses embûches dans la tristesse, après avoir troublé l'âme par une multitude de pensées ennuyeuses jetées çà et là dans l'entendement, il se rue, après cela, sur les affections, les accablant de défiances, de jalousies, d'aversions, d'envies, d'appréhensions superflues des péchés passés et fournissant une quantité de subtilités vaines, aigres et mélancoliques, afin qu'on rejette toutes sortes de raisons et de consolations. (Saint François de Sales.)

4171. **Autre plan** *d'après St. Léonard de Port-Maurice. Vade ad Patrem* : Allons à notre Père, c'est-à-dire : Allons au ciel. Je m'étais appliqué avec ardeur à désirer le mieux possible les magnificences de cet immense palais de Dieu et à mettre en relief tout qu'on peut dire de plus beau, de plus ravissant de plus saint, de cet amphithéâtre de gloire et de majesté. Mais, à peine étais-je à l'œuvre, que l'apôtre saint Paul s'offrit à moi et me dit avec un regard plein d'étonnement: que fais-tu ? Que prétend-tu ? Ne sais-tu pas que « ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment ? » *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ Deus præparavit eis, qui diligunt illum* (I Cor. II. 9). Puis, après m'avoir brièvement raconté cette vision merveilleuse, dans laquelle, ravi jusqu'au troisième ciel, il entendit des secrets ineffables, il m'a fermé les lèvres en y appliquant son doigt et m'a défendu de parler : *Audivi arcana verba, quæ non licet homini loqui* (II. Cor. XII. 4).

Où Paul se tait, que pourrais-je bien dire ? Cela étant, mon sermon sur le paradis est fini avant de commencer. Mais non, saint Augustin m'encourage à parler ; tout en accordant que le paradis est incompatible à la faiblesse de notre esprit, il n'en regarde pas la conquête comme impossible à l'ardeur de nos désirs : *Desideria et nota nostra transgreditur : acquiri potest, æstimari non potest.* Dilatez donc vos cœurs ; car, s'il est vrai qu'on puisse l'acquérir, quoiqu'on ne puisse l'apprécier, je veux, pour vous en faciliter l'acquisition, vous en dire quelque chose aujourd'hui ; toutefois ne perdez pas de vue que, malgré tous mes efforts, toute mon éloquence, toutes mes descriptions pour vous donner une idée ou vous tracer une ébauche du paradis, vous devrez toujours vous persuader que la gloire du paradis est incomparablement plus belle que tout ce que nous pouvons imaginer : I. On ne peut la comprendre, *æstimari non postest ;* mais I. on peut l'acquérir facilement : *acquiri potest.* En deux mots le paradis est un grand trésor et qui coûte peu.

4172. I. Il faut savoir que lorsque nous parlons du paradis, nous devons faire comme un architecte qui voulant élever une voûte en l'air, pour couronner un vaste édifice, en construit d'abord un en bois, mais l'ouvrage une fois achevé, et suffisamment affermi, l'échafaudage disparaît et la voûte reste majestueusement suspendue dans les airs, étalant aux regards la beauté de ses formes lesquelles n'ont rien de commun avec les engins et les machines dont on s'est servi pour l'élever. Puisque nous ne pouvons comprendre les

choses surnaturelles et invisibles de Dieu, que par le moyen des choses visibles et naturelles, nous nous efforcerons de donner une idée du paradis à l'aide de similitudes, de comparaisons, de figures, mais ce ne sera là qu'un échafaudage grossier, destiné à servir de point d'appui à notre esprit, qui bâtit nécessairement sur l'imagination ; de telle sorte qu'il devra être jeté en bas après qu'il aura fourni son emploi, pour ne laisser subsister qu'une conception pure et sublime du paradis, différente en tout point des images sensibles que nous aurons considérées.

Nous poserons d'abord pour fondement que le paradis est un lieu réel, destiné à servir de séjour aux Bienheureux. C'est le lieu où règne Jésus-Christ avec sa sainte Mère et ses saints. Jésus-Christ qui a dit : *Mon royaume n'est pas de ce monde.* Non nous ne sommes pas nés pour le monde d'ici-bas, mais pour le royaume que Dieu a créé tout exprès pour manifester sa puissance, sa justice, sa miséricorde. *In principio Deus creavit cœlum.* Ce ciel a été créé plutôt pour l'homme que pour les anges qui n'ont point de corps. Il y a donc un paradis qui est fait pour nous ; mais pour le connaître, recourons à l'échafaudage grossier des figures sensibles.

La preuve la plus convaincante de l'étendue, de la beauté et de la majesté du séjour des Bienheureux, c'est à mon avis, cet univers immense si beau, si ravissant, avec sa voûte parsemée d'étoiles, qui se déroule au-dessus de nos têtes, avec ses magnificences qui nous entourent de toutes parts. Voyez dans quel palais somptueux nous sommes logés ; dans quel jardin de délices nous habitons ! Ah ! mon Dieu ! à la vue de ce monde si beau, de ces créatures qui plongent mon âme dans une ravissante extase, je me sens porté à chanter des hymnes de louanges pour les délices dont mon cœur est inondé par les ouvrages de vos mains : *Delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manum tuarum exultabo* (Ps. XIC. 15). Or, si ce monde, quelque admirable qu'il soit, n'est après tout qu'une prison, où nous sommes tous prisonniers, et si malgré cela il nous paraît un séjour si délicieux, que sera-ce du palais qui nous attend là-haut ? Si l'étable est si magnifique, que sera-ce l'appartement royal ? Si le champ de bataille est si merveilleux, que sera-ce le théâtre de la victoire et la capitale de nos triomphes ? Vous en voyez une légère ébauche dans le firmament.

Levez les yeux et contemplez ce beau ciel incrusté d'innombrables étoiles, véritable théâtre des magnificences de Dieu : et sachez que quelques-unes de ces étoiles sont si vastes qu'elles dépassent plus de cent fois le volume de la terre, et que les plus petites que nous distinguons à peine sont dix-huit fois plus grandes que le globe terrestre ; qu'elles sont d'ailleurs innombrables aussi bien que les grains de sable de la mer. Et tout cela, comparé au paradis n'est qu'un grain de sable. Oh ! quelles merveilles étonnantes ! « O Israël, s'écrie le prophète, que la maison de Dieu est grande et que le bien de sa possession est vaste ! sa grandeur n'a point de fin. » Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti ? *Filii hominum usquequo gravi corde* (Ps. v. 3). Que faitez-vous, et à quoi perdez-vous vos peines, vous qui suez sang et eau pour un pouce de terrain ? Pourquoi tant de procès, tant de guerres, tant de discordes ? Ne voyez-vous donc pas que l'espace où s'agittent vos querelles, où vous placez vos gloires et vos couronnes, n'est qu'un misérable point ? Oui, ce n'est qu'un point, et pour

ce point suspendu en l'air, si mal appuyé, si caduc, si misérable,vous vous exposez à perdre un royaume immense.

Je voudrais que Dieu renouvelât en votre faveur le prodige de l'Apocalypse ; que chacun de nous vît descendre du ciel la Jérusalem celeste, comme le vit saint Jean : *Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo* (APOC. XXI. 2). Et puisque je ne puis vous conduire en paradis, que le paradis descendît vers vous sous l'emblème d'une magnifique cité, avec des murs d'or, un pavé de diamants, des portes d'émeraudes et de saphirs, avec la multitude de ses habitants, environné de pompe et de majesté comme des rois, avec une lumière que n'obscucissent jamais les ténèbres, avec une beauté que rien ne souille jamais, ayant pour soleil l'Agneau qui ne souffre jamais aucune éclipse ; comme je vous dirais encore avec assurance : non, ce n'est pas là le paradis; c'en est l'image, mais non la réalité. Les prophètes et les Evangélistes se servent d'emblèmes grossiers et nous parlent de jardins toujours fleuris et odoriférants, d'automnes toujours chargés de fruits, de perpétuels et harmonieux concerts, d'or et de pierres précieuses, de saphirs et d'ambre, de festins et de musique, de fêtes et de théâtres, toutes choses propres à former un paradis qui flatte les sens, mais nullement le paradis véritable qui doit faire la félicité des esprits. On a recours à ces figures de préférence, parce qu'elles nous charment davantage et sont plus à notre portée ; mais au fond les torrents de délices qui inondent de toutes parts cette Jérusalem céleste, ce sont des secrets, nous dit saint Paul, qu'il n'est pas donné à l'homme d'exprimer ; si bien qu'on peut écrire sur les portes de cette Jérusalem céleste, en caractères de feu, ces mots : *Acquiri potest, æstimari non potest.*

Cela supposé, que fera-t-on pour ne pas sortir d'ici avec une déception complète, et nous former une idée du paradis autre que celle que nous donnent toutes ces figures ? Voici le moyen, et il n'y en a, ni ne peut y en avoir d'autres. C'est d'aller au ciel pour le voir. Deux jeunes gens qui désiraient suivre Jésus en qualité de disciples, lui demandèrent où il demeurait : *Rabbi ubi habitas* (JEAN. I. 38) ? Le Sauveur leur répondit : « *Venez et voyez. Venite et videte.* » Il ne se répandit pas en longs discours, remarque le vénérable Bède, pour leur manifester la richesse, la beauté, la gloire de son royaume ; il se contenta de leur dire : « Venez et vous le verrez ; » parce qu'on peut bien voir la gloire de Jésus-Christ, mais on ne peut l'exprimer : *Gloria Christi videri potest, verbis explicari non potest.* Au ciel donc, mon frères, au ciel ! Tous tant que vous êtes, prenez congé de ce monde ; un monde plus beau vous attend. Adieu parents, adieu amis, adieu terre. Prenez votre essor pour accompagner une âme bienheureuse qui, sortie de la prison de son corps s'envole au paradis. Voyez cette âme fortunée au milieu d'une troupe de de séraphins qui lui disent avec des accents de joie, le temps des tribulations et des larmes est passé ; réjouis-toi, il n'y aura plus pour toi pendant toute l'éternité, ni famine, ni peste, ni guerre ; tu jouiras d'une vie, d'une santé, d'une allégresse et d'une paix inaltérable. Et en parlant ainsi, ils ont déjà franchi avec elle, dans leur vol sublime, les régions de l'air ; déjà la terre avec toutes ses misères a disparu à ses yeux.

Elle monte plus haut encore, et foulant aux pieds les étoiles, elle dépasse le firmament pour entrer dans le ciel le plus voisin du séjour des élus. Déjà elle aperçoit une clarté, un jour, elle respire un air et des parfums

qui présagent le paradis. Ah! le voilà, le voilà ce délicieux séjour! voilà cet immense océan de lumière, mais d'une lumière nouvelle et telle qu'elle n'en a jamais vu de semblable. C'est alors qu'elle commence à voir ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu: *Quod nec oculus vidit, nec auris audivit.* La voilà sur le seuil; elle entre. Mon Dieu! qui pourrait jamais dire le contentement, la jubilation, les délices qui inondent cette âme la première fois que le paradis se déploie à ses regards? Ah! il me semble l'entendre s'écrier: Dieu soit loué! je suis enfin délivrée des craintes, des angoisses, des dangers de me perdre éternellement; après tant de tempêtes, me voici arrivée au port saine et sauve; après tant de combats, je puis chanter l'hymne du triomphe: *In domum Domini ibimus* (Ps. 151. 1). « Nous entrerons dans la maison de Dieu. » Oh! quel bonheur de voir son salut et son éternité en sûreté: *O certa securitas! o secura æternitas!* Cette assurance seule me fait déjà éprouver un véritable paradis. C'est maintenant que je puis dire avec plus de raison que saint Pierre: *Bonum est nos hic esse.* — Et voyez à quels transports se livre le paradis tout entier à la vue de cette âme bienheureuse; voyez comme tous s'empressent à l'envie d'aller à sa rencontre. Oh! quelle joie, quelle fête pour elle.

En reconnaissant ses parents: Voici mon Père, dit-elle; ah! père chéri, que de larmes j'ai versées à votre mort, mais les voilà essuyées pour toujours. O ma mère, ma tendre mère, j'ai pensé mourir de douleur en vous perdant, vous qui étiez l'unique soutien de ma vie, mais comme je vous retrouve en Dieu plus chère et plus aimable encore! Laissez-moi embrasser tous ces amis qui m'ont consolée dans mes tristesses: ô mes chers amis, nous voici, grâce à Dieu, réunis pour ne nous plus jamais séparer. Puis, qu'elle jubilation en voyant une multitude d'âmes qu'elle a tirées du purgatoire, d'autres qu'elle a remises dans la voie du salut, ou qu'elle a aidées à se sauver.

Alors ses guides lui expliquent toutes les merveilles de la délicieuse patrie. Admirez, ma sœur, lui disent-ils, l'élévation l'étendue, la magnificence des palais que Dieu a bien voulu assigner à ses élus. Que dites-vous de ce séjour si lumineux; si vaste, si ravissant? cet air si pur et si tranquille, que n'altérera jamais ni la chaleur, ni l'humidité, ni le froid? Ici plus de mélange de bien et de mal, plus de vicissitudes des saisons, plus de besoin de nourriture et de soulagement.

Contemplez parmi les chœurs des Dominations, des Principautés, des Vertus et des Puissances, ces vierges radieuses, ces martyres invincibles, ces heureux pénitents, ces confesseurs fidèles, ces docteurs, ces prophètes, ces patriarches, ces princes, ces rois, chacun avec sa part de gloire, de pouvoir, de majesté. Que dites-vous de la sublimité des Chérubins, de l'ardeur des Séraphins, de la gloire des apôtres? se pourrait-il rien imaginer de plus beau? et saint Paul n'a-t-il pas eu raison de dire que ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu rien de semblable?

Mais non, le paradis ne paraît pas encore assez ravissant à cette âme bienheureuse, si elle ne voit Marie, sa mère, qui, à elle seule, fait presque la moité de la béatitude céleste. La voici! Oh! quelle jubilation! Le premier regard qu'elle jette sur cette auguste Vierge, lui fait oublier tout ce qu'elle a vu du paradis. Qui pourra jamais redire la joie dont elle est inondée, en se voyant en présence de la reine du ciel, si belle, si aimable, si tendre

et si gracieuse, qui l'accueille avec un doux sourire, l'embrasse, la presse sur son cœur et lui dit du ton le plus affectueux: soyez la bienvenue, ma fille.

Ensuite Marie se fait elle-même son guide pour la conduire au trône de son divin Fils, Jésus, voyant en cette âme une glorieuse conquête de sa passion, lui ouvre son cœur et l'invite à y faire son séjour.

Que se passe-t-il dans ce cœur à cœur de cette âme avec Jésus, qui pourrait le dire? Si jamais ce bonheur m'arrive: il est certain qu'en m'unissant au cœur adorable de mon Jésus, si les larmes n'étaient bannies de cette heureuse patrie, j'éclaterais en sanglots, et je dirais: ô mon doux Jésus! comment un bonheur si grand pour un pécheur tel que moi! une immense béatitude pour celui qui a mérité mille fois l'enfer? tant de suavités pour quelques pénitences? un tel rassasiement pour quelques jeûnes? tant de bénédiction pour quelques gouttes de sueur que m'a coûté le salut des âmes? Ah! je reconnais bien maintenant que vous êtes infiniment bon, oui, infiniment bon, ou plutôt la bonté même, et je puis dire avec raison: *Bonum est nos hic esse,* « Oh! qu'il nous est bon d'être ici! »

Mais voilà que je vois Jésus et Marie prenant au milieu d'eux cette sainte âme et la conduisant au trône de l'adorable Trinité. Là elle se plonge dans l'immense océan de la divinité, elle a disparu à mes yeux, je ne l'aperçois plus; elle est noyée dans les abîmes des grandeurs de Dieu, l'infinité, l'immensité, l'immutabilité, l'éternité, la toute-puissance, la sagesse, la providence, la sainteté, la bonté, la souveraineté, la perfection, la miséricorde, la justice infinies. Jetez donc à terre tout cet échafaudage de figures grossières, de comparaisons matérielles et sensibles que nous avons employées jusqu'ici pour parler du séjour des Bienheureux. Mettez tout cela de côté, oubliez tout ce que je vous ai dit, afin qu'il ne vous reste plus qu'une idée sublime, pure et vraie du paradis. Voici le paradis véritable et sans figure, c'est-à-dire la vue ineffable de Dieu.

C'est une chose certaine que Dieu nous prêtant, pour ainsi dire, ses yeux, nous verrons Dieu, sans voile et sans nuage: « La plénitude que nous attendons de Dieu, c'est la doctrine de saint Bernard, consistera uniquement à être rempli de Dieu même; » *Plenitudo quam expectamus a Deo non erit nisi a Deo.* C'est une chose certaine que cette vue si excellente fera que les bienheureux seront tout à Dieu, et Dieu tout aux bienheureux; c'est une chose certaine qu'elle les rendra semblables à Dieu, impeccables comme Dieu, libres, puissants, tranquilles, heureux, éternels comme Dieu. « Nous lui serons semblables, c'est une proposition de foi; nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est: » *Similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est* (I. JOAN. 3. 2).

O vue du paradis qui es le paradis même! *Videbimus.*

Que ne verrons-nous pas en voyant Dieu?

Nous verrons cet amour divin qui forme comme l'essence de la Divinité. *Deus charitas est* (I JOAN. 4. 6). Nous verrons ce cœur amoureux de la divine bonté qui, comme un aimant, attire tous les cœurs. A cette vue, le cœur de l'homme attendri, et se fondant, pour ainsi dire, en Dieu, s'échappera comme hors de lui-même et se perdra dans cet océan de félicité, comme une goutte d'eau dans la mer, comme une étoile dans le soleil, comme une étincelle dans un vaste incendie. Nous verrons, que peut-on dire de

plus? nous verrons Dieu en Dieu, Dieu en nous, Dieu en toutes choses, et toutes choses et nous-mêmes en Dieu; nous serons tellement abîmés et submergés en Dieu, qu'il sera notre vie, notre respiration, notre tout: et notre vouloir, notre pouvoir, notre savoir, notre avoir, notre jouissance, notre être sera en Dieu; «parce que nous le verrons tel qu'il est.» *Quia videbimus eum sicuti est*. Oh! quel beau, quel délicieux paradis!....

Et quelle est parmi vous l'âme privilégiée qui aura le bonheur d'entrer la première dans ce beau ciel pour y voir Dieu en Dieu, Dieu avec Dieu? O âme fortunée, où êtes-vous! Je vous porte une sainte envie. Quand donc, quand viendra ce jour, cette heure, ce moment heureux où je verrai mon Dieu? Ah! je ne puis m'empêcher de m'écrier avec saint Paul: «Qui me brisera ces liens qui me retiennent?» *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. 7. 28). Liens importuns, quand vous briserez-vous? Quand prendrai-je mon essor vers mon Dieu, comme le feu vers sa sphère, comme la flèche vers son but? O vie trop longue! ô mort trop lointaine, ce m'est une mort de vivre, et ce me serait une vie de mourir. Montagnes, vallées, plaines, forêts, jardins, créatures quelles que vous soyez, dites-moi du moins où est mon Bien-aimé, où est mon Bien suprême, où est mon Dieu? Toutes répondent d'une voix unanime: *Regnum Dei intra vos est* (Luc. 17. 21). Dieu est en vous, et vous en Dieu. — Dieu est en moi et moi en Dieu! Oh Dieu! quelle suavité! quel amour, quel paradis, quelle douceur!

Æstimari non potest. Que celui qui veut la terre garde la terre. Quant à moi je proteste que je veux le ciel et que je le veux à tout prix. Oh paradis!

4173. II. C'est un grand bien que le paradis: mais pour y arriver que d'efforts ne faut-il pas faire? — C'est tout le contraire. D'abord la peine n'est jamais réputée grande quand la récompense est beaucoup plus grande encore: je veux dire que lors même que le ciel dût nous coûter beaucoup, nous devrions tout faire pour y arriver. Mais il n'en est pas ainsi. Le paradis est un grand bien, qui coûte peu. *Æstimari non potest*, il est inappréciable, et l'on ne comprend de lui que ce qu'il n'est pas; mais on peut l'acquérir, *acquiri potest*, et la moindre chose suffit pour cela. Est-il rien de plus vil qu'un verre d'eau froide? Et pourtant Notre-Seigneur nous promet le ciel à ce prix.

O bonté de Dieu! pour un verre d'eau froide! c'est-à-dire qu'il ne demande pas même que nous nous donnions la peine de la faire chauffer. Le voulez-vous à meilleur marché encore? Il vous l'offre pour moins qu'un verre d'eau, pour un acte de la volonté seule. Ecoutez l'apôtre saint Jean: *Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt*. Chrétiens vous dit-il, à vous qui croyez, réjouissez-vous, Jésus-Christ a mis en votre pouvoir de devenir enfants de Dieu, pour jouir ensuite de son héritage dans le ciel. En quoi consiste ce pouvoir? Ecoutez saint Augustin: *Hoc quisque in potestate habere dicitur, quod si vult facit, si non vult non facit;* on dit qu'une chose est en notre pouvoir, lorsqu'il suffit de vouloir pour qu'elle se fasse, et de ne pas vouloir pour qu'elle ne se fasse pas. Par conséquent, s'il est en notre pouvoir d'être enfants de Dieu et ses héritiers, nous n'avons qu'à le vouloir et nous le sommes. C'est ainsi, c'est ainsi: le paradis est à quiconque en veut; il ne coûte qu'une acte de la volonté. Ah! souffrez que je m'écrie:

Mes pauvres gens, où êtes-vous? Ecoutez-moi bien: pour acheter le paradis, il ne faut ni argent, ni trésors: *Venite, emite absque argento* (Is. 55. 1). Ecoutez, hommes du peuple; pour avoir le paradis, il n'est point besoin de noblesse. Ecoutez, ignorants, pour avoir le paradis, il n'est point besoin de science. Ecoutez, malade et infirmes pour avoir le paradis, il ne faut point de santé. Ecoutez, infortunés de tout genre; pour avoir le paradis, il n'est point besoin d'être les favoris de la fortune. Une seule chose est requise, et quelle est-elle? Une bonne volonté, un oui, un je le veux; et cette bonne volonté personne ne peut vous l'ôter, si vous ne vous en dépouillez pas vous-mêmes. Ni le ciel, ni la terre, ni l'enfer, ne peuvent vous l'arracher, ni par conséquent la puissance de devenir enfants de Dieu. C'est ce qu'affirme saint Jean Chrysostôme: *Nemo nobis hanc potestatem auferre potest.* Les tyrans ont voulu la ravir aux martyrs, ils n'y ont pas réussi, le démon a voulu la ravir à Job, il a échoué. Pauvres veuves, infirmes, infortunés et misérables, écoutez-moi bien: un juge inique, un maître scélérat, un puissant orgueilleux, un brigand, un méchant quelconque peut vous enlever la fortune, l'honneur, la vie même; mais le paradis, personne ne peut vous l'enlever: *Nemo nobis hanc potestatem auferre potest.* Cela étant, quels sont ceux parmi vous qui veulent le paradis? Ah! presque tous, dit saint Augustin, se lèvent en criant: Moi, moi: *Quasi omnis una voce exilistis dicentes: Ego, ego.* Presque tous vous m'avez fait cette réponse intérieurement. Vous le voulez donc? Eh bien! écoutez ce que dit Jésus-Christ: *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (MATH. 19, 17). «Si vous voulez le paradis qui est la vie éternelle, observez les commandements de Dieu.»

Qu'en dites-vous? Quoi! je vois que beaucoup d'entre vous baissent la tête, haussent les épaules, et murmurent au fond de leur cœur contre moi. — Mais, père, vous plaisantez, et vos assertions ne s'accordent pas avec les paroles de Jésus-Christ: vous nous avez d'abord dilaté le cœur en disant que pour s'assurer le paradis, il suffit d'un bon, je le veux, puis vous nous le réservez en nous jetant sur les épaules un *serva mandata.* — Doucement, s'il vous plaît, doucement, je n'entends point me moquer de vous, ni me mettre en désaccord sur un seul point avec Notre-Seigneur. En effet, que faut-il pour observer la loi de Dieu? Une bonne volonté, un je le veux car sa grâce ne fait jamais défaut. Me voilà donc d'accord avec Notre-Seigneur. Je parle de la fin, qui est dans le ciel; Notre-Seigneur parle du moyen, qui est l'observance de sa loi: ce moyen ne requiert qu'une bonne volonté, donc le ciel n'en requiert pas davantage. Maintenant laissez-moi poser de nouveau ma question: qui parmi vous veut le paradis? Hélas! *quanti modo dicunt: nolo, qui dicebant: volo!* dit saint Augustin; combien ont changé de langage, qui tantôt disaient hautement: je le veux, et maintenant, parce que ce je le veux implique l'observance de la loi, répondent absolument: je n'en veux pas. Non, non, je ne veux pas du paradis, répond cet usurpateur du bien d'autrui, qui le retient depuis plusieurs années et ne veut pas entendre parler de restitution. Je ne veux pas du paradis, dit cette langue médisante, qui refuse de réparer le tort fait à la réputation du prochain. Je ne veux pas du paradis, dit ce voluptueux, qui n'entend point renoncer à ses infâmes plaisirs. Je ne veux pas du paradis, dit ce vindicatif, qui ne peut entendre parler de pardon ni de réconciliation. Ah! combien qui disent: je n'en veux pas, qui tantôt disaient: je le veux! Quelques-uns

voudraient bien le paradis, mais tout en croupissant dans le péché, et en vivant selon leurs caprices. Ah! les insensés, comment n'ouvrez-vous pas les yeux en voyant que Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour vous sauver, s'est fait une échelle de sa croix; en voyant que tant de martyrs y sont montés en se faisant un marchepied des haches, des chevalets, des bûchers et des potences, tandis que vous, vous ne voulez pas souffrir la plus légère incommodité. Mais grand Dieu! quand il faudrait prendre le ciel d'assaut, avec une échelle de glaives tranchants, quand il faudrait traverser une fournaise aussi ardente que le fut celle de Babylone, ne devrait-on pas y passer, dit saint Augustin, pour jouir du paradis ne fût-ce qu'un seul jour? Et tandis qu'il s'agit de le posséder toute une éternité, nous ne voulons pas même soulever un brin de paille? Que dis-je? nous prétendons y monter par une échelle de plaisirs, de désordres et de prévarications! Il n'en sera rien: *Neque fornicarii, neque adulteri, neque molles, neque masculorum concubitores, neque fures, neque avari, neque ebriosi, neque maledici, neque rapaces regnum Dei possidebunt* (I Cor. VI. 9, 10). Le décret en est lancé: que celui qui ne renonce pas au péché n'aspire point au paradis.

Mais avant de terminer, j'aurais une demande à vous adresser. Vous avez entendu que pour un verre d'eau, Jésus-Christ vous promet le paradis, et même pour moins encore, pour un acte de bonne volonté; comment se fait-il donc que pour un verre d'eau et moins encore, vous rejetiez un si grand bien? Comment cela se peut-il?

Mon pauvre pécheur comprenez-le bien: ce maudit plaisir, cette passion ce caprice, n'est-ce pas moins qu'un verre d'eau? Bien plus, quand vous auriez passé toute votre vie dans les délices, que vous paraîtra-elle à l'article de la mort? Un verre d'eau, et rien de plus. Quelle sera donc alors votre douleur, votre désespoir, votre regret? avec quelle amertume vous vous écrirez: *Ob brevem voluptatem, summam amissi felicitatem!* Pour un rien j'ai perdu le souverain bien, j'ai perdu le paradis. Que dire mes chers frères, à la vue d'un tel désordre? De deux choses l'une, ou que l'on ne croit pas au paradis, ou qu'on ne l'estime pas. Pour voir si vous y croyez, récitez un peu votre *Credo*, et enfin d'abréger, dites seulement le dernier article: *Credo vitam æternam*, je crois qu'il y a un paradis où l'on jouira de la vie éternelle. Croyez-vous cet article? — Oh! père, que nous demandez-vous? certes, nous le croyons. — Si un essaim de barbares venait assiéger cette église et nous sommer de renier cet article et de professer qu'il n'y a pas de paradis, sous peine de passer au fil de l'épée, que ferions-nous? — Eh! mon père, nous nous ferions une gloire de donner notre vie, notre sang et tout ce que nous avons pour la foi. — Mais tout de bon? Sans doute. — Dieu vous bénisse! Je suis ravi de ces dispositions. Comment donc expliquez-vous cette contradiction-ci, mes frères, mes sœurs? Pour maintenir notre croyance au paradis, nous sacrifierions la vie même, et pour gagner le paradis, nous ne voulons pas retrancher le moindre plaisir de cette vie? Quelle extravagance! et que conclure de là, sinon qu'on n'a nulle estime pour le paradis? En effet, il en est ainsi, on ne l'estime pas on lui préfère un bien quelconque d'ici-bas. S'il faut choisir entre le paradis et l'argent, on sacrifie le paradis; s'il faut choisir entre le paradis et une créature, on répudie le paradis; s'il faut choisir entre le paradis et l'honneur, on dit adieu au paradis. Pourvu qu'on sauve sa fortune, son hon-

neur, ses plaisirs, peu importe le paradis. Nous y penserons plus tard, nous nous confesserons plus tard, nous nous convertirons plus tard. Quel aveuglement! quelle stupidité! quelle folie! O paradis méconnu! paradis négligé, paradis foulé aux pieds par les hommes, qui, semblables à de vils animaux, ne veulent point détacher leurs regards de la terre, ne pensent qu'à la terre, ne parlent que de la terre, n'agissent que pour la terre. Voulons-nous donc être du nombre de ces insensés? A Dieu ne plaise! Ah! levez les yeux au ciel: voyez là-haut cette belle patrie qui nous attend. Qui d'entre nous y montera? Le savez-vous? Quiconque le voudra. Et qui d'entre vous ne le veut pas? Que chacun donc dise du fond de son âme: Oui, je veux le paradis, je le veux, je le veux, et je le veux coûte que coûte. Je dois confesser ce péché? je le confesserai. Je dois renoncer à cette habitude? J'y renoncerai. Je dois restituer ce bien mal acquis, me réconcilier avec cet ennemi? je restituerai, je me réconcilierai. Je dois faire une confession générale? je la ferai. Je suis prêt à tout, pourvu qu'un jour j'obtienne le paradis. — S'il en est ainsi, mes frères, faisons un pacte ensemble: Je vous promets le paradis, si vous me promettez de fuir le péché mortel; le promettez-vous? Vous le promettez; il ne faut pas autre chose, l'accord est fait: A revoir donc, au paradis. Oh! quelle joie j'éprouve en ce moment! Souffrez que, les yeux et le cœur tournés vers le ciel, je laisse échapper les sentiments dont mon âme est remplie: O vie véritable! quand finira cette vie de mort? quand viendra cette vie qui doit venir, et qui ne finira jamais? O vie réelle, vie délicieuse, royale, immortelle, vie bienheureuse et divine! O vie de Dieu! Si l'on veut savoir quelque chose de positif sur le paradis, qu'on médite ces mots: Vivre avec Dieu, vivre pour Dieu, vivre de Dieu, vivre en Dieu, vivre comme Dieu; oh! quelle belle vie! Oh! quel beau paradis, quel beau paradis. Tenons-y donc nos regards attachés, consacrons-lui tous nos vœux, tous nos soupirs, tous nos désirs. N'ayons toujours qu'un cœur pour penser constamment au paradis, pour en parler toujours, pour le désirer sans cesse. Que Dieu nous en fasse la grâce.

TRAITS ET PENSÉES SUR LE CIEL.

4174. Un pauvre berger qui n'aurait jamais quitté sa chaumière et ses champs, ni vu de sa vie une maison construite en pierres ou en briques, pourrait-il se faire une idée de nos vastes cités, des magnifiques palais, des jardins délicieux qu'habitent les monarques de la terre?

Pauvres exilés, nous pouvons bien moins encore nous représenter les délices ineffables de la patrie. (Saint Léonard.)

Si les chevaux jouissaient de la raison et qu'ils apprissent que leur maître a préparé pour ses noces un magnifique banquet, ils se figureraient sans doute que le régal se composerait de tout ce qu'il y a de meilleur en fait de foin, d'avoine et d'orge; car les chevaux ne connaissent pas d'autres aliments que ceux-là. Nous raisonnons d'une manière analogue par rapport aux biens célestes. Il fait beau voir dans une nuit d'été, le ciel parsemé d'étoiles; il est fort agréable, au printemps, de se trouver sur le bord de la mer quand elle est calme, et quand on aperçoit au fond des eaux les rochers couverts de verdure et les poissons qui s'y jouent, on est ravi de se promener dans un jardin où abondent les fruits et les fleurs, où coulent des sources limpides, où voltigent et chantent à l'envi des oiseaux variés. Oh! s'écrie-t-on, quel paradis! — Quel paradis. Ah! les plaisirs du ciel sont bien différents. (Saint Liguori.)

4175. Le moyen d'apprécier les immortelles récompenses promises après la vie quel est-il ? Le simple raisonnement vous en donnera quelque idée. La libéralité divine prodigue ici-bas à tous le bienfait de la lumière ; elle fait luire le soleil pour les bons et pour les méchants ; la nature tout entière est le tributaire de l'homme, et pourvoit aux besoins de tous indifféremment. Puisque Dieu se montre si prodigue envers ceux qui le servent comme envers ceux qui le méconnaissent, combien ne sera-t-il pas plus magnifique encore dans les dons qu'il réserve à ses serviteurs fidèles ! Celui qui paie si généreusement ce qu'il ne doit pas, comment donc paiera-t-il ce qu'il croit devoir ? S'il est si libéral à donner, ne le sera-t-il pas bien davantage encore à récompenser ? Oui, rien de plus vrai que ce que dit l'Apôtre : *Que l'on ne saurait concevoir quels sont les biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment.* (EUCHER.)

4176. *Si consideremus quæ et quanta sunt quæ sanctis dabuntur in die judicii, quæ et quanta nobis promittuntur in cœlis, vilescunt omnia, quæ habentur in terris. Terrena namque substantia supernæ felicitati comparata, pondus est non subsidium.* (GREG. M.)

4177. *Præmium virtutis erit ipse, qui virtutem dedit, et qui seipsum, quo melius et majus nihil possit esse, promisit. Quid est enim aliud, quam quod per prophetam dixit : Ero illorum Deus et ipsi erunt mihi plebs, nisi ego ero unde satientur, ego vero quæcumque ab omnibus honeste desiderantur et vita et salus et copia et gloria et honor et pax et omnia bona ? Sic enim et illud recte intelligitur, quod ait Apostolus : Ut sit Deus omnia in omnibus. Ipse finis erit desideriorum nostrorum, qui sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur, hoc munus, hic affectus, hic actus procul dubio omnibus, sicut vita æterna communis.* (AUG.)

4178. Sur la terre, la plus grande peine dont souffrent les âmes qui aiment Dieu, c'est la crainte de ne pas l'aimer et de n'en être pas aimées ; elles ne savent si elles méritent son amour ou sa haine, comme dit le sage. Mais en paradis, l'âme est assurée qu'elle aime Dieu, et qu'elle est aimée de Dieu : elle voit que le Seigneur la tient embrassée avec un grand amour et que cette amoureuse union est à jamais indissoluble. Alors, son amour sera augmenté par les connaissances plus parfaites qu'elle acquerra. Elle comprendra mieux combien Jésus-Christ l'a aimée, en s'immolant pour elle sur la croix, et en se faisant sa nourriture dans le sacrement de l'autel. Elle verra distinctement toutes les grâces que Dieu lui a faites, et tous les secours qu'ils lui a donnés, pour la préserver de tomber dans le péché et pour l'attirer à son amour. Elle verra que ses tribulations, pauvreté, maladies, persécutions, qu'elle regardait comme des disgrâces, n'ont été que des traits d'amour et des moyens providentiels pour la conduire en paradis. Elle verra toutes les lumières, les tendres invitations et les miséricordes, que Dieu lui a prodiguées, après avoir été offensé par ses péchés. Elle verra, du haut de cette heureuse montagne du paradis, tant d'âmes condamnées à l'enfer pour moins de péchés qu'elle n'en a commis, tandis qu'elle se trouvera sauvée avec l'assurance de ne pouvoir plus perdre Dieu. (SAINT LIGUORI.)

4179. *Cum apparuerit similes ei erimus*, comment cela ? En voyant une chose belle, on ne devient pas beau pour cela : mais la vision de Dieu nous unit tellement à lui par l'amour qu'elle embrase, que l'âme participe abondamment à la vie divine. Le fer mis dans une fournaise, y prend tellement les qualités du fer, je veux dire la chaleur et la lumière que, quoiqu'il ne perde pas son essence, on dirait pourtant, à le voir et à le toucher, que ce n'est pas du fer, mais du feu, tant il lui ressemble. De même quoique les bienheureux conservent leur nature dans toute son intégrité, ils sont tellement imbus des excellences de la Divinité, tellement revêtus extérieurement de sa beauté, de sa sagesse, de sa force, et si parfaitement déifiés, qu'ils paraissent plutôt des dieux que des hommes. — Ce bien souverain et infini ne diminue point en se communiquant ; il se donne tout à tous, et on ne se fait point de tort, l'un à l'autre en le possédant : chacun le peut posséder tellement tout entier qu'il n'empêche pas qu'un autre ne le possède de même. (BOSSUET.)

Les Bienheureux sont unis tellement à Dieu qu'ils ne peuvent vouloir que ce que Dieu veut, et ils ont par grâce la Béatitude que Dieu a par nature. (Henri Suso.)

4180. *Intuere cœlum, non solum ex hominibus, sed ex angelis atque archangelis, thronis et dominationibus, principatibus ac potestatibus convocatum, de rege autem, qui horum medius residet, dicere vox nulla sufficiet, effugit omnem sermonem atque omnem sensum humanæ mentis excedit decus illud, illa pulchritudo, illa virtus, illa gloria, illa magnificentia.* (Chrysostome.)

Le Tout-Puissant n'aurait fait que des ouvrages peu dignes de lui, si toute sa magnificence ne se terminait qu'à des grandeurs exposées à nos sens infirmes. Tout ce qui n'est pas éternel ne répond ni à la majesté d'un Dieu éternel, ni aux espérances de l'homme à qui il a fait connaître son éternité ; et cette immuable fidélité qu'il garde à ses serviteurs, n'aura jamais un objet qui lui soit proportionné, jusqu'à ce qu'elle s'étende à quelque chose d'immortel et de permanent. Il n'est pas digne de lui de ne faire, que, comme les hommes, accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au-delà aucune espérance. (Bossuet.)

4181. *Quod æternum non est, nihil est.* C'était la maxime que répétait souvent la reine Marie Clémentine, femme de Jacques III d'Angleterre, dont les enfants furent les derniers des Stuart. Si vous aviez tout à souhait ici-bas, la pensée qu'il faudra tout quitter à la mort troublerait du moins votre bonheur, au ciel rien à craindre. *Semper cum Domino erimus,* Vous verrez une éternité de délices dont vous serez assuré, et dont vous jouirez à toute heure, comme le possédant déjà.

4182. Fallut-il mourir mille fois à chaque jour, fallut-il endurer les plus affreuses tortures, pour le bonheur de contempler Jésus-Christ dans sa gloire, d'être au nombre des bienheureux habitants de son céleste empire, non, les maux les plus cruels ne sont rien. (Chrysostome.)

4183. *Tanta est jucunditas lucis aeternæ ut etiamsi non liceret in ea amplius manere, quam unius diei mora propter hoc solum innumerabiles anni hujus vitæ pleni delitiis et circumfluentia bonorum temporalium, recte meritoque contemnerentur.* (Augustin.)

4184. *O beata regio paradisi, o beata regio delitiarum quam suspicio de valle lacrymarum, ubi sapientia sine ignorantia, ubi memoria sine oblivione, ubi intellectus sine errore, ubi ratio sine obscuritate fulgebit. Beati qui habitant ibi et laudabunt Deum in sæcula saeculorum.* (Bern.)

4185. *Divitiæ diliguntur, ibi serventur ubi perire non possunt, honor si diligitur, illic habeatur, ubi nemo indignus honoretur : salus si diligitur, ibi adipiscenda desideretur ubi adepto nihil timetur, vita si diligitur, ibi acquiratur, ubi nulla morte finitur.* (Aug.)

4186. *Solæ divitiæ veræ sunt quæ nos virtutibus divites efficiunt. Si ergo fratres divites esse cupitis, veras divitias amate. Si culmen veri honoris quæritis, ad cœleste regnum tendite. Si gloriam dignitatum diligitis in illa superna angelorum curia adscribi festinate.* (Greg. M.)

4187. Si l'on vous offrait d'un côté cinq pièces de monnaie de cuivre pour aujourd'hui, de l'autre cinq cents écus d'or pour demain, avec la liberté du choix, prendriez-vous la monnaie de cuivre plutôt que d'attendre au lendemain ? La similitude est exacte Vous ne balanceriez pas dans l'alternative, ne balancez pas davantage entre la monnaie vile du siècle et les trésors de l'éternité. Il n'y a point d'apparence que l'on se contente de peu, lorsqu'on a sujet d'espérer beaucoup. (Eucher.)

4188. *Désir du ciel.* Quel est le voyageur qui ne se hâte point de retourner à sa patrie. » Le paradis est notre patrie ; les patriarches sont nos parents. Pourquoi donc ne courons-nous pas revoir notre patrie et embrasser nos parents ? Grand nombre de nos amis, de nos frères, de nos enfants, nous y attendent déjà, sûrs de leur salut et encore en peine du nôtre : *Jam de sua immortalitate securi et adhuc de nostra salute solliciti.* Quelle joie pour eux et pour nous de nous voir ensemble et de nous embrasser ! Quel plaisir de jouir d'un royaume céleste sans plus craindre de mourir

et avec assurance de vivre toujours, de posséder une éternelle et souveraine félicité. (Cyprien.)

4189. Dans le purgatoire, il y a, pense-t-on, une peine particulière, dite de langueur, à laquelle sont condamnées les âmes qui, en cette vie, ont peu désiré le paradis. Cette opinion est fondée en raison, car, ne désirer pas vivement un si grand bien, un royaume éternel que notre Rédempteur nous a acquis au prix de son sang, c'est en faire trop peu de cas. (Saint Liguori.)

Capiamus, si desiderium quantum possumus extendamus. (Aug.)

4190. *Prix du ciel.* Quelque chose que Dieu coûte, ce ne sera jamais cher. Saint Augustin a donc raison de dire que, pour acquérir la gloire éternelle du paradis, on devrait se soumettre volontiers à un labeur éternel. David a dit : *Pro nihilo salvos faciet illos.* Les saints ont fait peu de chose. *Pro nihilo* pour gagner le paradis : c'est peu de choses, ce qu'ont fait tant de rois, en quittant leurs royaumes pour aller s'enfermer dans un cloître ; c'est peu de chose, ce qu'ont fait tant de martyrs, en subissant de bon cœur les tourments, les ongles de fer, les lames ardentes. « Les peines de cette vie, dit saint Paul, n'ont nulle proportion avec la gloire future dont elles sont le prix. » Souffrir toutes les peines de cette vie pour gagner le paradis, c'est toujours peu de chose.

Animons-nous donc, mes chers frères, à supporter avec patience ce que nous aurons à souffrir dans les jours qui nous restent à vivre ; tout est peu de chose, et même rien, quand il s'agit d'obtenir le paradis. Courage ! toutes ces peines, ces douleurs, ces persécutions finiront un jour, et deviendront pour nous, si nous nous sauvons, autant de sujets de joie et de contentement éternel. Votre tristesse, dit Jésus, se changera en joie. Ainsi, quand les croix de cette vie nous affligent, levons les yeux vers le ciel, et fortifions-nous par l'espérance du paradis. L'abbé Zozime demanda à sainte Marie d'Egypte qui était à la fin de sa vie, comment elle avait pu supporter quarante années d'existence au milieu de ce désert où elle allait mourir, elle répondit : « Par l'espérance du paradis. » Suivons son exemple et nous ne sentirons pas non plus les tribulations de ce monde. Allons, du courage ! aimons Dieu ! gagnons le paradis ; là nous attendent les saints, là nous attend Marie, là nous attend Jésus-Christ tenant en main la couronne qu'il nous destine dans ce royaume éternel.

4191. Comme on offrait à saint Philippe de Néri la dignité cardinalice, il lança en l'air sa barrette en disant : « Paradis, paradis. » Le seul nom de paradis causait au frère Gilles, franciscain, des extases pendant lesquelles on le voyait s'élever de terre. A notre tour, allons puiser des consolations dans la même pensée ; du milieu des misères et des angoisses de cette vie, levons les yeux au ciel en soupirant : paradis ! paradis ! (Saint Liguori.)

4192. *Tantum emit vidua duobus minutis quantum emit Petrus relinquens retia, quantum emit Zachæus dando dimidium patrimoniorum. Regnum Dei tantum valet, quantum habueris.* (Aug.)

Ecce venale est regnum Dei, eme si vis, tantum valet, quantum habes : noli quærere quid habeas sed qualis sis. Res ista valet tantum quantum es : tu te da et habebis illam. Sed malus sum, inquies, et forte me non accipit. Dando te illis bonus eris. (Idem.)

4193. *Dejectæ mentis est, qui familiaris rei meminerit, eum vocatur ad regnam. Jacens animus qui plebeium nummulum thesauris regalibus anteponit, pauper sensus, qui parvis incumbens, perdit magna : et inhians temporibus, perdit sempiterna.* (Chrys.)

Si aurum tibi offeram, non mihi dicis cras veniam, sed jam exigis, nemo differt nemo excusat : redemptio animæ promittetur et nemo festinat. (Saint Ambroise.)

Nullus labor durus, nullum tempus longum videri debet, quo gloria æternitatis acquiritur. (Hieron.)

4194. Pour juger, si une chose coûte cher ou non, il ne suffit pas d'en savoir le prix, il faut en connaître aussi la juste valeur, si non, je vous demande : Est-ce cher à votre avis, d'en donner cent écus ? C'est selon, me répondrez-vous, car ce pourrait

être une chose telle, qu'elle ne vaudrait pas un écu; mais elle pourrait être telle aussi, que ce serait un marché donné de l'avoir pour mille; si c'est un diamant d'une grosseur extraordinaire, si c'est une terre considérable, c'est l'avoir pour rien. Voulez-vous voir si Dieu demande de vous peu ou beaucoup? Regardez ce que vous achetez de lui, regardez ce qu'il vous donne en échange de ce que vous lui donnez: Je serai, dit-il, moi-même votre récompense. Hé quoi! c'est Dieu lui-même qui se donne à vous! c'est un marché donné; c'est ne vous rien demander, que de vous demander seulement que vous renonciez à votre volonté, et que vous mortifiez vos sens. Il les sauvera pour rien dit le psalmiste; que pouvez-vous avoir à meilleur compte. Hâtez-vous donc vous tous qui n'avez point d'argent.

4195. Il n'y a point, dit saint Bernard, de laboureur si grossier, qui se plaigne que le temps employé à semer dure trop, parce qu'il sait bien que plus il faut de temps pour ses semences, plus sa récolte sera abondante. Il en doit être de même du chrétien, les souffrances et les mortifications de cette vie ne doivent point lui paraître trop longues, parce que nous sommes maintenant dans le temps de semer et que plus nous aurons semé et travaillé, plus nous recueillerons de fruits quelque jour. Et l'on ne saurait, ajoute-t-il, augmenter les semences de si peu, que cela ne produise toujours beaucoup plus de gain. Quand le temps de la moisson est venu, et que le laboureur voit que pour un boisseau de blé qu'il a semé, il en recueille vingt ou trente, il voudrait en avoir semé bien davantage.

4196. Est-il un homme qui refuse d'être heureux, quand il peut l'être? Et peut-il s'en trouver qui préfèrent les rigueurs du souverain mal à toutes les délices du souverain bien? Non, sans doute, non: et vous-mêmes vous n'êtes pas hommes à le faire. Il faudrait pour cela cesser d'être homme et être un monstre dans la nature. Quoi? Vous seriez les seuls ennemis de votre bonheur, les seuls qui vous opposassiez à votre félicité, les seuls pour qui les supplices eussent des charmes. (Salvien.)

4197. Quelques gentilshommes étant allés rendre visite à un saint religieux, qui habitait une cellule fort sombre et se livrait à de rudes pénitences, lui en témoignèrent leur étonnement, et demandèrent comment il pouvait vivre dans un lieu pareil et supporter tant d'austérités: «Mettez-vous à la fenêtre de ma cellule, dit l'homme de Dieu, et puis je vous répondrai.» Ils le firent aussitôt. «Eh bien! ajouta-t-il, que voyez-vous? — Mais pas autres choses répondirent les visiteurs, qu'une vieille muraille crevassée, et à travers la crevasse un coin du ciel grand comme la main. — Or reprit le serviteur de Dieu, ce petit coin du ciel est ce qui fait toute ma consolation. Chaque fois que la tristesse s'empare de mon âme, je jette un regard vers le ciel, je pense au paradis. Ah! paradis! paradis! nom cher à mon cœur! paradis! paradis!...» Et en disant ces mots, il fut comme ravi en extase. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer ces gentilshommes à renoncer au monde et à se retirer dans ce saint lieu, pour s'y consacrer au service de Dieu (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4198. Saint Arcade était africain et il consomma son martyre a Césarée en Mauritanie. Quand il eut refusé d'offrir des sacrifices aux faux dieux, le gouverneur furieux jugeant tous les autres tourments trop légers pour lui, ordonna de lui couper un à un tous les membres, en commençant par les articulations des pieds. On procéda aussitôt à cette barbare exécution, pendant laquelle le saint martyr ne fit que bénir le Seigneur, et lorsqu'il se vit réduit à n'être plus qu'un tronc, sans jambes et sans bras, considérant tous ses membres épars sur la terre, il dit: «O heureux membres, qui avez mérité de servir à la gloire de votre Dieu! je ne vous ai jamais tant aimés que depuis que je vous vois séparés de mon corps; car je connais maintenant que je suis tout entier à Jésus-Christ, comme je l'ai toujours désiré.

S'adressant ensuite aux assistants, qui étaient idolâtres, le généreux athlète ajouta: «Sachez qu'il est facile de supporter ces tourments, lorsqu'on a devant les yeux la vie éternelle que Dieu donne à ses serviteurs. Reconnaissez mon Dieu, qui me fortifie dans ces douleurs; et abandonnez ces fausses divinités, qui ne peuvent vous

secourir dans vos besoins. Celui qui meurt pour le vrai Dieu, acquiert la vie : voici que, par ce supplice d'un moment, j'obtiens la grâce d'aller vivre éternellement avec lui, sans craindre de le perdre désormais. » En achevant ce discours, il rendit tranquillement son âme à son Rédempteur, le 12 de Janvier. (Saint Liguori.)

4199. Sainte Mélanie qui vivait au temps de saint Augustin eut le bonheur de faire un jour une sérieuse méditation sur le paradis, et elle en fut tellement touchée, qu'elle renonça sur le champ aux pompes et aux délicatesses du siècle et non contente de ce sacrifice, elle se mit à traiter si rudement son corps, qu'elle l'exténua au point de le rendre méconnaissable. Son oncle, nommé Volusien, homme peu consciencieux et encore païen, l'ayant revue longtemps après cette conversion, fut frappé de son extérieur simple et austère, de son visage pâle et décoloré : « Oh ! s'écria-t-il, qu'est donc devenue cette belle Mélanie d'autrefois ? » La jeune dame lui répondit promptement : « L'amour du ciel l'a défigurée, mais il l'a défigurée pour la rendre plus belle. » Ces paroles firent une telle impression sur cet homme du monde, qu'elles le déterminèrent à se convertir. Tel doit être aussi le fruit de notre méditation ; je voudrais qu'à la suite de ces exercices on pût dire : Qu'est devenu ce jeune homme si dissolu, cette jeune fille si vaine, ce vieillard si dégoûté des pratiques de piété ? Ce qu'ils sont devenus ? L'amour du paradis les a changés, l'amour du paradis les a convertis à Dieu. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4200. *A propos de l'Epître : Estote factores verbi et non auditores tantum.*

Autre plan : la foi pratique. — La foi humaine est le principal ressort de la plus grande partie de nos actions, même les plus importantes, et cela en toutes sortes de professions. Les juges condamnent à la prison et même à la mort sur la foi des témoins ; un banquier verse la somme qu'on lui demande, à cause de la foi qu'il a en une signature ; un père de famille travaille toute sa vie pour ses enfants, sur la foi qu'il a en la fidélité de sa femme ; on confie sa vie à un médecin sur la foi de ceux qui ont dit qu'il était habile ; vous faites un jeune homme héritier, parce que vous croyez que c'est votre frère, et cependant vous ne le savez que par le dire des autres ; comment se fait-il que la foi en Dieu, appuyée sur les témoignages de tant de millions de martyrs, sur les Ecritures que Dieu lui-même a comme signées, ait si peu d'influence sur notre vie. Hélas ! on ne le connaît pas, on ne le croit pas, on ne le médite pas.

4201. I. *On ne les connaît pas.* (V. nos 4635 et 4637 et suiv.)

II. *On ne les croit pas. Difficile est ut male vivat qui bene credit*, dit saint Augustin. Vous laissez vos biens à vos héritiers, parce que vous croyez qu'ils en profiteront ; comme vous vous aimez vous-même encore plus que vos héritiers, vous vous en serviriez pour faire quelques aumônes, si vous croyiez que les aumônes vous profiteront.

Quand vous allez à Paris, si je vous recommandais de n'y point porter de sous, parce qu'ils n'y ont point cours, mais des pièces d'or ; ceux qui vous verraient chargé de sous et laissant ici votre or, diraient assurément que vous ne me croyez pas ; Jésus vous assure que les richesses de la terre, les grandeurs du monde, les sciences curieuses n'ont pas cours en paradis ; il n'y a que les aumônes, les œuvres de charité, les actions vertueuses, qui y soient de prix et de valeur. Vous vous chargez de richesses, vous méprisez les bonnes œuvres ; sans doute vous ne croyez pas à Jésus qui décrie si souvent les unes et recommande instamment et si affectueusement les autres. Si j'allais tous les jours au palais ou au marché pour me mettre en peine de vous persuader de ne point manger d'arsenic, et de prendre promp-

tement un vomitif pour le rejeter, au cas où vous en auriez avalé, ceux qui vous verraient et qui m'entendraient ne diraient-ils pas: ces gens-là ne croient pas que l'arsenic soit du poison; car s'ils croyaient que ce fût du poison, serait-il besoin de tant arguments et de raisonnements pour leur persuader de ne pas le prendre ou de le rejeter. Le prédicateur est ici tous les ans: vingt-cinq ou trente jours l'avent, quarante jours le carême, il étudie, il s'échauffe, il se met en action, pour vous persuader de ne pas recevoir le péché dans votre âme et de le rejeter promptement par la pénitence si vous l'avez reçu, parce que c'est la mort de l'âme; c'est un poison très subtil, très pernicieux et mortel; vu que vous avez beaucoup d'esprit, de jugement, de prudence, d'amour pour vous-même, sans doute vous ne croyez pas aux paroles de l'Evangile que les prédicateurs vous annoncent, puisque vous les entendez si souvent, et que vous mettez si peu en pratique ce qu'ils vous recommandent; ou peut-être vous les entendez sans les entendre et sans aucune application d'esprit: *Videntes non videant, et audientes non intelligant.*

4202. III. *On ne médite point* (v. Méditation nº 2337), et voilà pourquoi on n'a qu'une foi morte. (V. nos 4203 et suiv.) Saint Bernard vous dira: *Bene honoras Deum munere fœtido.* Voilà un bel honneur que vous rendez à Dieu, vous lui offrez un cadavre, une foi morte jointe à des actions infâmes. Les saints n'ont pas fait ainsi: *Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones* (P. Le Jeune).

TRAITS ET PENSÉES SUR LA FOI.

4203. De même que nous redressons le jugement de nos yeux à l'aide de la raison, lorsqu'ils affirment qu'une étoile est à peine un peu plus grande que la lumière d'une lampe. Tel est le rôle que la foi doit jouer vis-à-vis de l'entendement. Quand ce dernier estimera petites les choses divines, qu'elle lui dise: Tu es dans l'erreur; elles sont au contraire d'une grandeur incomparable; ton éloignement et la faiblesse de ta vue t'abusent. Ainsi, elles ne sont pas telles que tu les juges; mais telles que les décrivent la foi et la parole de Dieu.

Ils tiennent la foi captive, ceux qui ne méditent jamais ses enseignements et ses maximes; ceux qui jamais n'examinent ce qu'elle leur propose à pratiquer ou à éviter, ceux qui sont insensibles à son aiguillon si pénétrant et si puissant pour nous exciter à la vertu, ceux qui ne la prennent jamais pour conseillère de leurs œuvres, ceux qui jamais ne règlent leur vie d'après ses inspirations et ses préceptes, ceux qui jamais ne réfléchissent dans le silence et le repos de l'âme aux vérités qu'ils professent en vertu de la foi; ceux qui enfin croient comme s'ils ne croyaient absolument pas, puisque la foi qui est la semence des vertus, le remède de la vie, le talent donné pour le négoce des choses spirituelles, demeure chez eux inactive. Pour qu'une semence germe, il faut la répandre sur la terre; pour qu'un médicament guérisse, il faut l'appliquer sur les blessures; pour que l'argent profite, il faut en faire usage; si on le garde serré dans un mouchoir, il importe peu, eu égard au bénéfice, que ce soit de l'or ou de la boue que l'on enveloppe avec tant de soin. (B. L. de Grenade)

4204. Si nous refusons de croire en Dieu, que peut-il y perdre? Il n'en est pas moins tout ce qu'il est: le vrai Dieu, immuable, que nous le croyions ou non. S'il exige de notre part la solennelle reconnaissance de notre foi,ce n'est qu'en vue de l'utilité qui nous en revient à nous-mêmes. La nature à lui, le rend indépendant de tous les jugements humains. Nos contradictions ne peuvent pas plus altérer sa divinité que nos hommages ajouter à son immortelle gloire. . . . Otez la foi de l'univers, que deviendrait la société humaine. Quel chaos de chimères et de fables! Quelle confusion

de systèmes et de sectes ? Quel assemblage honteux de vices et de superstitions ? L'histoire des nations privées si longtemps des lumières de la foi le prouve trop.

Nécessaire à la société humaine toute entière, la foi prêche la bonté et la justice aux souverains ; l'obéissance aux sujets ; la miséricorde aux riches, la patience aux pauvres, le travail et les devoirs d'état aux citoyens, la charité à tous les hommes. Elle est le lien des esprits qu'elle réunit dans les mêmes vérités, l'appui de l'autorité qu'elle rend inviolable et sacrée, le supplément des lois humaines, qui ne peuvent commander au cœur, le fondement des mœurs publiques qui sont la force des empires, le garant de la probité, laquelle, sans la foi, serait ou fausse ou suspecte, ou chancelante : elle est la consolation des malheureux, la vie du juste, le frein des méchants, la source de toutes les vertus. (Chrysostome.)

4205. *Nullum Deo pœnituit.* (Ambr.) *Auctoritati credere magnum compendium est, et nullus labor... Nullæ majores divitiæ, nulli thesauri, nulli honores, nulla hujus mundi major est substantia quam est fides catholica quæ peccatores homines salvat, cæcos illuminat, infirmos curat, catechumenos baptizat, fideles justificat, pœnitentes reparat, justos augmentat, martyres coronat, virgines et viduos et conjugales casto pudore conservat, clericos ordinat, sacerdotes consecrat, in æterna hæreditate cum sanctis angelis collocat.* (Aug.)

4206. De Bonald a dit : « Ce sont les dogmes qui font les peuples ; » et de Maistre : « L'homme ne vaut que par ce qu'il croit. » *Defuit sanctus quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (Ps. X 1. 2.) *Fide purificans corda eorum.* (Act. XV. 9.) La vérité évangélique, à sa sublimité, à son efficacité pour la sanctification de l'homme, joint une clarté qui la met à la portée de toutes les intelligences. Dieu a voulu que toutes les grandes choses qu'il a faites fussent également pour vous, pour les pauvres comme pour les riches. Le soleil et la lune brillent pour tous.

4207. *Fides religionis catholicæ lumen est animæ, ostium vitae, fundamentum salutis aeternae... Fides lampas est : quia sicut lampas illuminat domum, ita fides animam.* (Chrys.)

4208. *Nonne cum amissa fiducia Deo dicere poterimus : Domine, si error est a teipso decepti sumus ? Nam ista tantis signis et prodigiis confirmata sunt, et talibus quæ non nisi per te fieri possunt et certa a summae sanctitatis viris sunt nobis tradita, cum summa et authentica attestatione probata, teipso cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis.* (Richard.)

4209. Quelle inconséquence de croire au témoignage des hommes, dans ce qu'ils nous racontent sur tel ou tel ; et de ne pas croire aux oracles du Seigneur, dans ce qu'il nous révèle de sa propre nature. (Ambr.)

4210. L'impératrice Justine voulait faire souscrire à tous les évêques et à S. Ambroise en particulier une formule de foi entachée d'arianisme. Le décret était prêt, on demanda au notaire impérial Bénévole de lui prêter le concours de sa rédaction. On ne fut pas surpris de l'entendre refuser net. Ce magistrat important était encore simple catéchumène, comme tant d'autres hommes d'alors ; mais c'était un homme de foi et un homme de bien, le plus intime ami de Saint Gaudence de Brescia, qui lui a adressé plusieurs de ses écrits. Irrité de son refus, Justine lui fit entendre qu'il y allait de sa place de chancelier. Mais Bénévole, détachant aussitôt l'écharpe, insigne de sa dignité, et la remettant fièrement à l'impératrice : « Reprenez vos honneurs, et laissez-moi ma conscience, » dit-il, en lui tournant le dos. Il se retira ensuite à Brescia, sa patrie, où il fut baptisé et vécut dans la foi, sous la sainte direction de l'évêque son ami.

4211. La persécution religieuse sous Elisabeth, reine d'Angleterre, fit de nombreuses victimes ; parmi les nombreux confesseurs de la foi se trouva Jacques Bell. Prêtre sous Marie Tudor, il avait apostasié, puis était venu à résipiscence et travailla avec énergie au salut des âmes. Arrêté et condamné à mort, il pria le juge qui le condamnait d'ajouter à la sentence de sa condamnation que ses lèvres et les extrémités de ses doigts soient coupées pour avoir prêté le serment et transcrit les articles hérétiques, contrairement à sa conscience et à la vérité de Dieu.

4212. C'est de la racine que partent les feuilles des arbres, leurs fleurs et leurs fruits. Si ces arbres n'en produisent point vous dites que la racine est desséchée. Mettez le cœur à sa place et la tête ira bien. Comment est-il possible d'avoir la foi d'un chrétien, quand on vit en Epicurien? de croire ce que Dieu veut, quand on fait tout le long du jour ce qu'il ne veut pas? Vous avez mal au cœur plutôt qu'à la tête; purgez l'âme de ses vices, et la foi vous sera facile : *Homo sensatus credit legi Dei.* (S. Léonard de Port Maurice.)

4213. *Confiteris te nosse Deum, factis autem negas,* dit saint Bernard, *linguam Christo, animam dedisti diabolo.*

4214. Diogène allait cherchant un homme sur la terre : *hominem quæro*; et il semble que Dieu parmi tant de croyants, aille cherchant un chrétien : *Christianum quæro*; tant sont rares ceux qui en font les œuvres, la plupart n'en ayant que le nom! On devrait appliquer à ceux-ci le mot d'Alexandre à un soldat poltron, qui s'appelait Alexandre comme lui : *Aut nomen, aut mores muta* : Change de nom, ou change de conduite. Ou plutôt, disait saint Jean d'Avila : On devrait les enfermer comme fous dans une prison, puisque, croyant qu'une éternité de bonheur est préparée à ceux qui vivent bien, et une éternité de malheur à ceux qui vivent mal, ils se conduisent comme s'ils n'y croyaient pas. C'est pourquoi saint Augustin nous exhorte à voir les choses avec des yeux chrétiens. C'est-à-dire, avec des yeux qui voient selon la foi : *Christianos oculos habete.* Sainte Thérèse disait que tous les péchés viennent du manque de foi. Si c'est une folie de la part des incrédules de fermer les yeux pour ne pas voir le précipice vers lequel ils marchent, bien plus grande est la folie des fidèles qui, voyant le précipice, s'y jettent les yeux ouverts. Si celui là est fou qui en présence de tant de signes aussi manifestes de la vérité de notre foi catholique, se refuse à y croire, bien plus fou est celui qui y croit, et qui vit cependant comme s'il n'y croyait pas. (Saint Liguori.)

4215. Quelle différence y a-t-il entre les démons qui croient Dieu, et qui n'en persévèrent pas moins dans leur malice, et des hommes qui avec la même croyance ne retranchent rien de ce qui flatte leur nature corrompue? D'ailleurs, rien ne doit tant causer de confusion aux libertins que ce qu'ajoute l'apôtre, savoir, que les démons craignent et tremblent en croyant. N'est-ce pas la même chose que s'il disait : O hommes, qu'attendez-vous d'une foi que ne soutiennent ni la crainte ni l'obéissance? Les démons ont quelque chose de plus : ils ont deux parties de la foi, et vous, vous n'en avez qu'une : vous croyez et vous ne tremblez pas : les démons croient et tremblent en croyant. (Salvien.)

4216. *Cum dilectione fides christiani, sine dilectione fides dæmonis. Qui autem non credunt, pejores sunt quam dæmones et tardiores... Noli intelligere ut credas, sed crede ut intelligas, intellectus merces fidei est.* (Aug.) *Transgreditur enim fides fines rationis humanæ, naturæ usum, experientiæ terminos.* (Bern.)

4217. Il y a trois ordres de réalités, trois mondes qui se compénètrent et s'échelonnent : *le monde physique, le monde intellectuel et le monde surnaturel,* auxquels correspondent trois organes de connaissance : *l'œil,* qui examine et scrute le monde de la nature; — *l'intelligence,* qui explore le monde des idées, qui réfléchit sur les phénomènes, remonte des effets aux causes et découvre les lois qui régissent l'univers; — *la foi,* enfin, qui nous met en relation avec les choses de la vie surnaturelle.

Tout d'abord, il est à remarquer que ces trois organes de vision sont impuissants à embrasser *d'un coup* toutes les réalités qu'ils sont aptes à percevoir dans leur propre domaine. L'œil n'a qu'une puissance visuelle limitée, et l'on détermine très bien sa portée, le point au delà duquel il ne perçoit plus rien; et ce point précis où son regard expire s'appelle *la ligne d'horizon.* Si nous n'étions instruits par l'expérience, si nous n'étions renseignés par ailleurs, il nous semblerait, parce que nous ne voyons pas plus loin, *que le monde finit là.*

L'intelligence humaine tout comme l'œil, a son horizon, souvent très borné, très étroit, très raccourci. Et cette prétention de nos rationalistes de faire de la capacité

de leur intelligence la mesure rigoureuse de la réalité des choses, la mesure même de la vérité : « *Je n'admets, moi, que ce que je comprends!* » est aussi insensée que sont naïves les illusions de l'enfant qui s'imagine que là-bas, à l'horizon où il ne voit plus rien, c'est le bout du monde.

4218. Cette formule : « *Je n'admets que ce que je comprends,* » est en somme l'équivalent de celle-ci, dont l'absurdité est plus palpable encore : « *Je ne crois que ce que je vois !* »

D'abord, la nuit, vous ne voyez plus rien, et, pourtant, les réalités sont là. D'autre part, la perception plus ou moins parfaite des choses ne tient pas qu'à la lumière, elle dépend aussi de l'organe. Or, de même que l'œil influe sur la manière de voir, l'état d'esprit sur la façon de penser, de même aussi l'état d'âme a son importance, et combien grande, vis-à-vis de l'acte de foi.

Mais, est-ce que la raison ne voit pas plus loin que l'œil? Est-ce qu'elle ne pénètre pas dans un monde où l'œil n'a pas accès? — S'en tenir systématiquement à la vision de l'œil, ce qui est impossible, c'est rapetisser singulièrement le cercle de la connaissance : c'est s'exiler de tout un monde!

La foi monte plus haut que la raison et pénètre dans un monde supérieur au monde de la raison. Et, s'en tenir à la vision intellectuelle, perdre la foi, c'est descendre, c'est s'amoindrir, c'est rétrécir son horizon; c'est l'extinction d'une lumière; c'est une diminution de l'être, une sorte d'hémiplégie, une paralysie qui nous ferme un monde, le monde surnaturel, comme l'idiotie nous expulse du monde intellectuel, et la cécité, du monde sensible.

Diderot disait : « *Si un voyant devenu aveugle vivait dans un monde d'aveugles de naissance, il devrait se taire ou il passerait pour fou ; car il raconterait tous les jours à ses compagnons des choses absolument vraies, auxquelles ils ne pourraient rien comprendre et que les beaux esprits s'empresseraient de ne pas croire.* »

Non, dans le domaine de la vérité, l'horizon de notre intelligence n'est pas le bout du monde : *c'est le point où commence pour nous le mystère.*

Les réalités objectives ne dépendent pas de la capacité subjective de telle ou de telle intelligence. Les choses que vous admettez aujourd'hui, parce que, depuis hier, vous les comprenez, existaient avant-hier quand elles échappaient encore à votre entendement. — Est-ce parce que votre intelligence est plus bornée que la mienne, que la mesure des réalités externes sera amoindrie pour moi, à cause de vous?

4219. La raison redresse les égarements de nos sens. Ainsi en est-il de la foi vis-à-vis de la raison. Elle lui rend le même service et lui demande le même concours.

Elle règle et dirige les opérations de la raison : la Théologie vient au secours de la Philosophie ; et, quand, incertaine, la raison hésite, ne trouvant plus le chaînon qui unit une vérité à une autre, la foi y supplée; et lorsque, épuisée, la raison s'arrête perdant pied dans l'infini, elle l'emporte sur ses ailes et l'illumine de ses affirmations et de ses certitudes, comme une grande sœur aînée qui donne la main à sa petite sœur plus faible pour l'aider à marcher tant qu'elle peut marcher, et qui la prendra tout à l'heure dans ses bras lorsqu'elle dira : « *Moi, je n'en puis plus, je suis au bout de mes forces et je ne vais pas plus loin!* »

A d'autres moments, *la foi associe la raison à ses propres opérations* et la Philosophie, l'Histoire, les Sciences, prêtent assistance à la Théologie, en lui fournissant, avec le raisonnement et les documents pour l'étude des motifs de crédibilité, la base de l'acte surnaturel, comme la sœur aînée encore qui associe à son travail la petite sœur docile et complaisante : « Tiens-moi ceci! passe-moi celà! » Mais, comme ces petits sont gênants tout de suite dès qu'ils ne sont plus utiles et qu'on les éloigne pour avoir la paix quand l'heure est venue d'aborder des travaux plus sérieux, sitôt qu'il s'agit de voir plus loin et de monter plus haut dans les choses de Dieu, *il faut que la raison s'incline et se tienne à distance*, pour permettre à la foi de gagner sans elle les régions supérieures du surnaturel qu'elle n'est pas capable d'atteindre.

— Ce ne sont donc pas trois puissances qui se combattent, mais trois facultés qui s'entr'aident et se complètent.

Quand l'œil s'arrête aux frontières du monde sensible, l'esprit n'est point au bout de ses forces: il conserve ses meilleures et plus pénétrantes énergies; et, quand, à son tour, l'intelligence rencontre sa limite, la foi prend son essor et s'élance librement vers Dieu.

En sorte qu'il est des vérités qui sont atteintes en même temps par l'œil et par l'esprit: *Je les vois et je les comprends.* Il en est d'autres qui échappent à l'œil et qui ne sont saisies que par l'intelligence: *Je les comprends, mais je ne les vois plus.* Que de choses, en effet, parlent à l'esprit, qui ne disent rien à l'imagination! Que de vérités donnent pleine satisfaction à la raison, auxquelles l'œil ne voit absolument rien, parce qu'elles sont d'un autre ordre, d'un monde qui n'est pas le sien!

De même, il est des vérités religieuses qui sont en même temps du domaine de la foi et accessibles à la raison: *J'en ai la certitude et j'en ai l'intelligence.* Il en est d'autres que la foi seule saisit parce qu'elles sont essentiellement surnaturelles: *J'en ai la certitude, mais je n'en ai pas la compréhension.*

Est-ce violence imposée à l'homme: en qui l'être raisonnable abdiquerait au bénéfice du croyant?

Est-ce oppression de la raison par la foi? Est-ce incompatibilité d'humeur entre Sara et Agar, au foyer tourmenté d'Abraham? Non, c'est la petite sœur qui, se rendant bien compte qu'elle ne peut faire tout ce que fait la grande sœur, reste en chemin, j'allais dire *en panne!* lui passe la main et la laisse aller seule. (M. L'abbé Landrieux.)

4220. **Dimanche dans l'Octave de l'Ascension.** — Ce qui nous éloigne du ciel, le *péché*, fin des châtiments spirituels à partir de l'abandon de Dieu (n° 1588). Le détruire par une bonne confession en préparation à la fête de la Pentecôte.

4221. **Autre sujet.**

De la solitude.

Manete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto. Et les Apôtres et les disciples de Jésus s'enferment dans la retraite du cénacle et s'y préparent à recevoir le Saint-Esprit. Pour obtenir les mêmes grâces, employons la même préparation: la fuite du monde, la solitude, le recueillement. Mais n'est-il pas hors de propos de parler de la solitude aux gens du monde? Non. Vous êtes dans le monde, mais non du monde; malheur à vous si vous en étiez. Or dans le monde même, vous pouvez pratiquer la retraite. Il y a deux solitudes: l'extérieure qui consiste à se séparer en effet des créatures; l'intérieure qui consiste à s'en séparer d'esprit et de cœur. (V. nos 3407 et suiv.)

4222. I. La *solitude extérieure* est difficile aux gens du monde; cependant elle leur est très salutaire. Toutes les fois que Dieu veut faire quelque chose de grand dans une âme, il l'appelle à la solitude. C'est dans le désert que, du buisson ardent, il appelle Moïse pour lui donner sa mission. C'est au sommet du Sinaï qu'il lui dicte sa loi. Marie au temple. Le Thabor. La voix de l'ange à saint Arsène: *Fuge et tace.* Aussi les saints ont-ils aimé la solitude et en ont-ils vanté les charmes.

« Que chacun en pense ce qu'il voudra, dit saint Jérôme, puisqu'en ce monde les goûts sont différents, je puis assurer pour ma part que la ville m'est une prison, et la solitude un paradis. » Le Père de Condren disait:

« Quand je serais tout seul dans une grotte jusqu'au jour du jugement, je ne craindrais pas de manquer d'occupation. Le temps m'est toujours court pour rendre mes devoirs à Dieu. » Aussi saint Bonaventure, dit-il: *Solitudinem veluti matrem orationis et munditiæ quisque amplectatur.* « La solitude, dit le bienheureux Louis de Grenade, est la gardienne la plus sûre de l'innocence; c'est elle qui retranche tout d'un coup les occasions de tous les péchés, puisqu'elle bannit de nos yeux et de nos sens tous les objets qui peuvent les faire naître (v. nº 4230). Que trouve-t-on dans le monde, sinon médisances, mensonges et flatteries? » 1º C'est donc une pratique salutaire pour les gens du monde que de s'arracher tous les ans, ou du moins de loin en loin, s'il est possible, à leurs soucis habituels, pour faire une retraite dans un monastère ou un lieu de pèlerinage. 2º Il y a la solitude de l'église, où on peut se retirer tous les jours. Hélas! Jésus est seul dans son tabernacle. On lui tient compagnie, on lui parle, on l'écoute. 3º Il y a la solitude du foyer domestique. Quels avantages elle apporte au père, à la mère, aux enfants, aux serviteurs! Que de dangers on rencontre, quand on la fuit! Que d'inutilités et parfois que de périls dans certaines visites faites ou reçus. 4º Il y a la solitude d'un appartement solitaire. *Tu autem cum oraveris, intra in cubiculum tuum et, clauso ostio, ora Patrem tuum.*

4223. II. *Solitude intérieure;* mais si nous ne pouvons nous retirer dans un lieu de retraite, ni même dans un appartement solitaire et en fermer la porte, du moins pouvons-nous fermer celle de notre cœur par le recueillement. Le cœur, voilà un sanctuaire, souvent peu visité, un intérieur souvent négligé; il y a des âmes qui sont semblables à ces maisons dont la ménagère est toujours à la croisée, ou dans la rue; et pendant ce temps tout est en désordre (v. nº 4224). O hommes, où courez-vous de visite en visite, de distraction en distraction, d'affaires en affaires? Vous vous fuyez vous-mêmes puisque vous fuyez votre intérieur et vous fuyez le Saint-Esprit qui veut vous y parler. Sachez donc: 1º que le recueillement est nécessaire; 1) pour obtenir les grâces de Dieu. C'est la prière qui obtient tout, mais la prière est l'élévation de notre âme vers Dieu; si l'eau d'une fontaine n'était pas resserrée dans un conduit étroit, elle ne s'élèverait pas ensuite dans les airs jusqu'au niveau de la source; mais elle se répandrait sans éclat dans la campagne: de même si notre âme ne se concentrait pas en elle-même par le recueillement, elle ne s'élèverait pas jusqu'à Dieu; mais elle se répandrait en mille vains objets. 2) Pour recueillir les grâces. La parole du Saint-Esprit n'est pas un tonnerre qui nous assourdit malgré nous; c'est un léger murmure. Si vous n'êtes pas attentif, vous ne la saisirez pas. La grâce qu'il répand en vous n'est pas toujours comme un torrent impétueux qui emporte tous les obstacles: c'est souvent un léger filet d'eau que le moindre gravier fait dévier. Il n'y a donc que les âmes recueillies qui prient parfaitement et qui profitent de toutes les grâces qu'elles obtiennent. Les autres prient mal, obtiennent peu par conséquent et laissent encore échapper par leur légèreté les grâces que Dieu leur fait.

2º Le recueillement nous aide: 1) *à connaître* Dieu qu'on ne peut voir avec les yeux du corps; mais que nous devons connaître par l'intelligence: *Accedite ad eum et illuminamini;* 2) *à nous faire connaître nous-mêmes* avec nos misères, nos défauts; et par là-même il amène l'amour de Dieu, le mépris de nous-mêmes, la mortification.

3° *Il nous préserve des tentations* qui arrivent par les sens. *Mors intrat per fenestras*, et il empêche à nos sentiments de s'évaporer. Un four fermé garde sa chaleur.

4° *Il procure à l'âme une grande paix. Audiam quid loquatur in me Dominus, quoniam loquetur pacem.* L'âme recueillie trouve Dieu, elle s'unit à lui, elle l'aime et en lui elle met son repos, son bonheur. Quelle vie! *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* C'est la vie de Jésus-Christ; c'est la vie des saints, de saint Louis de Gonzague et de tant d'autres qui ne pouvaient se distraire de Dieu. Les mondains s'endorment au sermon, mais les saints remplis de Dieu n'entendent qu'avec peine parler des choses de la terre (v. n° 4225).

Que notre conversation soit dans le ciel, pendant cette préparation à la Pentecôte et toute notre vie; et le Saint-Esprit descendra en nous, il nous *éclairera, nous réchauffera, nous sanctifiera: Suggeret vobis omnia.*

TRAITS ET PÉNSÉES SUR LA SOLITUDE.

4224. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiètent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes et à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauraient fixer la dissipation de notre âme : notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux : notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter de saints cantiques : notre imagination est pleine de fantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut : enfin, dans des mœurs réglées au dehors, et louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes : nous nous fuyons nous-mêmes; nous cherchons les amusements qui nous dissipent : nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes; preuve que nous ne goûtons pas Dieu; car si nous le goûtions, nous nous plairions avec nous-mêmes; nous ne craindrions pas notre cœur, où nous trouverions notre trésor et le Dieu de toute notre consolation : nous aurions de la peine même à nous quitter, parce que nous ne trouverions rien au dehors, qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes, c'est-à-dire, un cœur vide de vrais plaisirs et de bien solides, pleins de passions, de désirs et d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes; et de là nous justifions les inutilités et les plaisirs qui nous aident à nous oublier; nous soutenons qu'ils sont innocents, parce que nous en bannissons tout ce qui peut aller au crime; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe et empêche le recueillement, et que c'est là notre grande misère (MASSILLON).

4225. Le P. Alvarez, paraissant tout concentré en lui-même, on lui demanda ce qu'il avait : « Je m'étudie à vivre comme si j'étais dans un désert d'Afrique, répondit-il. Je voudrais être aussi détaché des créatures que si j'y vivais réellement. »

4226. Le Seigneur disait un jour à sainte Thérèse : Il y a bien des âmes auxquelles je parlerais volontiers; mais le monde fait tant de bruit dans leur cœur, que ma voix ne s'y peut faire entendre.

4227. Il met ça et là en vente la paix de son cœur, celui qui se livre sans une bonne raison aux choses extérieures. *Si creaturis omnibus prodesse cupis, a creaturis omnibus ad Deum te converte...* Plus nous nous répandons au dehors par les sens, plus nous nous éloignons de Dieu; et plus nous rentrons en nous-mêmes, plus nous nous approchons de lui. (H. SUSON.)

4228. Hommes, où courez-vous d'affaire en affaire, de distraction en distraction, de visite en visite, de trouble en trouble? Vous vous fuyez vous-mêmes, puisque vous

fuyez votre intérieur; et vous fuyez en même temps le Saint-Esprit qui vous y veut parler. (Bossuet.)

4229. Le bienheureux Suson écrivait à une religieuse: Gardez-vous d'imiter ces vierges folles qui ne diffèrent point des bêtes féroces enfermées dans une cage. Quand on leur ferme la porte, elles se précipitent vers les barrières! Ces sortes de vierges ont un pied dans le monastère et un autre dehors. Le service de Dieu leur est une prison, la discipline régulière un cachot, ne pouvant cueillir la poire, elles brûlent d'en sentir l'odeur; au lieu de goûter les douceurs de leur union avec Dieu, elles se livrent à l'amitié vaine et funeste des hommes. Il faut qu'elles les saluent souvent, et en l'absence de celui à qui elles s'attachent, elles se le représentent, et parlant encore avec lui, semblables à ceux qui mourant de soif, rêvent qu'ils boivent à longs traits une eau rafraîchissante; et en s'éveillant elles ne trouvent que des mains vides, un cœur triste, une âme dépouillée de la grâce de Dieu.

4230. Cassiodore a dit: Une foule de vices sont vaincus sans combat, si la solitude vient en aide à la grâce. Sénèque lui-même, quoique païen, a écrit: Chaque fois que je suis allé au milieu des hommes, j'en suis revenu plus enclin à l'avarice, à l'ambition, à la luxure, et même à l'inhumanité et à la cruauté. Instruit par l'expérience, il ne manque pas de signaler à son ami les dangers qu'il a traversés. Vous me demandez, lui écrivait-il, ce que vous devez, à mon avis, principalement éviter? La foule. Jamais vous n'y serez en sûreté: jamais pour mon compte, je n'en rapporte les mœurs que j'y ai apportées. Grâce à la foule, le désordre s'introduit là où j'étais parvenu à rétablir l'ordre: des pensées que j'avais chassées reviennent. La fréquentation de la multitude est toujours funeste. Il n'est personne dont la parole, le contact, l'exemple ne finisse par nous laisser quelque défaut. Par conséquent, plus la foule à laquelle nous nous mêlons est considérable, plus aussi il y a de dangers. S'il est difficile, disait saint Chrysostome, à un arbre placé sur le bord du chemin de garder ses fruits jusqu'à leur parfaite maturité; il n'est pas moins difficile au chrétien qui vit près du monde, ou qui s'en rapproche par sa conduite, de conserver son innocence jusqu'au bout. Eloignez-vous donc de la voie publique, transplantez-vous dans la solitude et que le monde n'ait aucun rapport avec vous, ni vous avec lui. (B. L. de Grenade.)

4231. **Autre plan.** *D'après Bourdaloue. Ille testimonium perhibebit de me et vos testimonium perhibebitis.*

Les Apôtres ont rendu témoignage à Jésus-Christ en prêchant sa loi; et sans être appelés au même ministère, nous devons tous rendre témoignage à Dieu, en défendant sa cause et ses intérêts.

Division. On abandonne les intérêts de Dieu, ou par une fausse prudence, ou par une lâche faiblesse. Prudence réprouvée dans les uns, première partie. Faiblesse très préjudiciable dans les autres, deuxième partie.

4232. I. *Prudence réprouvée;* car c'est une prudence dont Dieu se tient déshonoré, que le monde même n'approuve pas, qui fait le scandale de la religion, et qui autorise l'impiété.

1° Prudence dont Dieu se tient déshonoré; car il est de sa grandeur d'être servi par des hommes qui se fassent gloire d'être à lui, et que ses intérêts ne soient jamais balancés par nul autre intérêt. De là cette obligation indispensable pour tout homme chrétien de professer sa foi, même aux dépens de sa vie. Ainsi par proportion sommes-nous obligés en mille occasions de nous déclarer pour Dieu; sans cela nous lui faisons injure, et la parole de Jésus-Christ se vérifie en nous: *Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi.*

2° Prudence que le monde même n'approuve pas. Un ami serait regardé dans le monde comme un lâche, si dans une affaire il manquait à son ami;

un sujet serait traité de rebelle, si dans une guerre, il ne prenait pas le parti de son prince. Il ne faut donc que les règles du monde pour condamner notre indifférence sur ce qui concerne la cause de Dieu.

3° Prudence qui fait le scandale de la religion : parce que dans l'opinion commune, cette indifférence pour la cause de Dieu est prise et interprétée comme une aliénation secrète des intérêts de Dieu. A peine démêle-t-on dans le monde un homme indifférent pour Dieu, d'un libertin qui est formellement et expressément contre Dieu. La raison en est, que le libertinage n'osant pas tout à fait lever le masque, il ne se produit guère au dehors que par une telle indifférence; d'où les faibles tirent un sujet de scandale; et c'est ce qui alluma autrefois le zèle du prophète Elie. Pourquoi délibérerez-vous, disait-il aux Israélites? Si le Seigneur est notre Dieu, que ne parlez-vous pour lui !

4° Prudence qui autorise l'impiété. Le libertinage ne demande point précisément d'être applaudi ; mais c'est beaucoup pour lui d'être toléré. Avec cela il prend bientôt racine et se fortifie. Mais, dit-on, il faut user de discrétion : il est vrai, pourvu que ce soit une discrétion qui aille toujours au terme où le zèle doit tendre. Mais ce que je dirai fera de l'éclat et du bruit ; ce n'est pas toujours prudence d'éviter l'éclat, quand il est nécessaire: il y a une fausse paix plus dangereuse que le trouble. Mais ne faut-il pas ménager le prochain ? point de ménagement lorsqu'il y va du service de Dieu ; c'est ainsi que les Apôtres ont raisonné.

4233. II. *Faiblesse très préjudiciable*, elle nous prive du plus grand honneur que nous puissions prétendre ; elle nous rend odieux et méprisables, elle se dément et se contredit dans nous d'une manière à nous inspirer des remords insupportables dès cette vie ; enfin elle oblige Dieu à retirer de nous ses grâces et à nous faire sentir les châtiments les plus sévères de sa justice.

1° Elle nous prive du plus grand honneur que nous puissions prétendre, qui est d'être les défenseurs de la cause de Dieu ; c'est par la défense de cette cause de Dieu que tant de grands hommes se sont rendus recommandables dans l'ancien Testament et dans le nouveau. Vous n'avez pas la même fermeté : Dieu ne se servira point de vous, comme il s'est servi d'eux.

2° Elle nous rend odieux et méprisables : à qui ? 1) aux gens de bien, qui ne voient notre infidélité qu'avec une juste indignation. 2) Aux pécheurs mêmes et aux impies, qui découvrent le faible de notre conduite, et s'aperçoivent bien que notre indulgence pour eux n'est que timidité et petitesse d'esprit.

3° Elle se dément et se contredit elle-même, de manière à nous inspirer des remords insupportables dès cette vie. Nous ne manquons de fermeté que lorsqu'il faut en avoir pour les intérêts de Dieu; et pour nos intérêts propres, nous ne péchons que par trop de fermeté. Pour peu que nous soyons équitables, pouvons-nous entendre sur cela le témoignage de notre conscience, et n'en pas rougir de confusion ?

4° Elle oblige Dieu à retirer de nous ses grâces, et à nous faire sentir les châtiments les plus sévères de sa justice. Ainsi traita-t-il Héli, et ainsi en traite-t-il bien d'autres.

Ah! Chrétiens, si la crainte doit nous gouverner, que ce soit la crainte du Seigneur, de ce Dieu tout-puissant et surtout de ce Dieu jaloux ; car il

l'est, et il l'est souverainement; et ne peut-il pas bien l'être? et que n'a-t-il pas fait pour avoir droit de l'être? et n'est-ce pas notre avantage qu'il daigne attendre de nous et en recevoir ce témoignage, dont il a prétendu nous faire un mérite? Que lui était du reste nécessaire le témoignage, d'aussi faibles créatures que nous le sommes? ne pouvait-il pas, sans nous, mettre à couvert ses intérêts? Mais par une conduite toute miséricordieuse de sa providence et de son infinie bonté, il a voulu que nous eussions de quoi lui marquer notre attachement et notre zèle, afin qu'il eût de quoi nous récompenser. Secondons ses desseins puisqu'ils nous sont favorables, et par une ardeur toute nouvelle disposons-nous à entendre un jour de sa bouche cette glorieuse invitation: *Venez, bons serviteurs; parce que vous m'avez été fidèles, entrez dans la joie de votre Seigneur.* C'est là que nous trouverons le centuple de tout ce que nous aurons donné à Dieu, et que nous jouirons éternellement de sa gloire.

4234. **Autre sujet.** — On peut aussi, en ce même jour, parler de la *retraite des apôtres.*

Manete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto.

Jésus ressuscité était remonté à son Père, mais il avait donné auparavant une grande mission à ses Apôtres: *Euntes docete*, avait-il dit. Apôtres, partez; l'univers vous attend. Il est plongé dans les ténèbres; *vos estis lux mundi.* Il est livré à une étrange corruption, *ves estis sal terræ.* Ils ne partent pas. Il y a quelque chose de plus pressant à faire; c'est de se préparer à recevoir le Saint-Esprit par la retraite et la prière. La prière est donc une grande œuvre, puisque sans elle les autres œuvres, si importantes soient-elles, ne peuvent réussir. Les Apôtres attendent donc le Saint-Esprit: c'est lui qui déliera leurs langues encore timides et embarrassées; c'est lui qui échauffera leur cœur, et leur inspirera le zèle. Nous aussi nous attendons l'Esprit-Saint. Le prêtre en a besoin pour féconder son ministère, qui est semblable à celui des Apôtres. Le fidèle a besoin de cet Esprit qui consume le péché, de ce souffle salutaire, qui agite et soulève les âmes endormies, et arrache les cœurs à la glu des choses terrestres. C'est lui qui *operatur omnia in omnibus*, dans le prêtre et dans le fidèle.

Toute la paroisse l'attend; il va venir par la parole sainte, par les sacrements reçus, etc. Ainsi donc entrons en retraite comme les Apôtres. C'est dans leur assemblée au cénacle que je vais vous faire voir le modèle que nous avons à suivre. *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria matre Jesu.*

4235. 1° *Hi omnes.* Ils prient tous, les Apôtres, les disciples, les saintes femmes. Quel est celui qui n'a pas besoin de prier? Pécheurs, justes... prions pour nous... pour les autres... parents, pour leurs enfants, comme Monique pour Augustin. Maîtres pour les serviteurs; enfants et serviteurs pour les parents et maîtres. Epouses pour leurs époux.

4236. 2° *Erant perseverantes.* Ils ont appris de notre-Seigneur que *oportet semper orare et nunquam deficere.* Ils prient le jour, la nuit; les bruits du dehors ne viennent pas les interrompre, ni les distraire. Ils ont laissé de côté tout autre souci. Et nous, prions constamment; nous avons pour nous y inviter, non seulement la parole de Notre-Seigneur, mais celle de saint Paul: *Sine intermissione orate*, et celle de Notre-Dame de la Salette: *Je suis chargée*

de prier sans cesse pour vous. Oh! tout est accordé à la prière persévérante. Donc que nos cœurs soient comme des autels toujours fumants, faisant monter vers Dieu, jour et nuit, l'encens de la prière.

4237. 3° *Unanimiter;* ils prient tous ensemble. Le Maître leur avait dit: *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (MAT. XVIII, 20). Donc tous leurs soupirs se mêlent et montent vers le ciel, Apôtres, saintes femmes, sont réunis dans une grande salle et tendent vers le ciel des mains suppliantes. La prière en commun dans les familles et à l'église a une efficacité particulière. *Melius est duos esse quam unum* (ECCL. IV, 9). Aussi la prière publique a-t-elle toujours été en usage dans l'Eglise. Les premiers fidèles *erant perseverantes in communicatione fractionis panis.* Les catacombes leur servirent d'oratoire. Saint Chrysostome invitait les mères à se lever avec leurs enfants durant la nuit, afin de prier à la maison, pendant que les hommes le faisaient à l'église avec le clergé. Et aujourd'hui, la messe, les vêpres, les prières qui se font dans certaines calamités... Nous prions moins qu'autrefois et c'est pour cela que nous sommes moins chrétiens, que nous avons plus de fléaux à déplorer, etc. Nos pères disaient : Si le ciel tombait, nous le soutiendrions avec nos lances. Ah si tous les catholiques savaient manier l'arme de la prière, ils soutiendraient le monde. Seigneur, vous qui cédiez à la prière de Moïse, pouriez-vous résister aux prières de 200.000.000 de catholiques, s'ils vous priaient avec ferveur ? Donc unissons-nous dans la famille, à l'église, à la messe du matin, à la prière du soir. Laissons pendant ce temps, comme les Apôtres, toute autre affaire, nous nous en occuperons le reste du jour.

4238. 4° *Cum Maria matre Jesu.* L'Eglise était née ; mais elle n'avait pas encore grandi ; Marie étendait ses ailes sur le nid de l'Eglise, afin de le réchauffer. Par Elle était venu le Fils de Dieu, par sa médiation devait descendre l'Esprit-Saint.

Le Père, le Fils entendent la prière de Marie et ils envoient le Saint-Esprit. Il descend, sans doute, sur Marie d'abord, puis sur les Apôtres. *Opus est mediatore apud Mediatorem Jesum,* dit saint Bernard ; et il n'y en a point de plus utile que Marie.

Mettons donc Marie avec nous, que son souvenir nous accompagne partout dans la prière.

Si Maria pro nobis, quis contra nos ? Or Marie est pour nous. *Je suis chargée,* a-t-elle dit, *de prier sans cesse pour vous.* Donc, si nous prions avec elle, le Saint-Esprit descendra *et renovabit faciem terræ ;* le mal sera guéri ; le bien, fécondé et fortifié ; les cœurs seront enflammés des flammes du divin amour.

4239. **Pentecôte** (1). *Mittam vobis a Patre Spiritum veritatis : Je vous enverrai de mon Père l'Esprit de vérité.* Quelles promesses ! Méditons-en : I, l'étendue ; II, l'accomplissement ; III, les effets ; recherchons les moyens de conserver ses effets.

4240. I. *Leur étendue.* Notre-Seigneur ne se contente pas de nous donner son Père pour qu'il soit le nôtre, sa Mère pour qu'elle devienne la nôtre, ni de se donner lui-même pour nous sur la croix ; il nous promet encore, avant de remonter au ciel, de nous envoyer le Saint-Esprit. Saint Paul,

(1) Ce sujet peut être traité à la fête de la Pentecôte, ou un jour de confirmation, ou en expliquant le huitième article du symbole.

ayant demandé aux Ephésiens, s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils répondirent, avouant naïvement leur grossière ignorance, qu'ils ne savaient pas s'il y en avait un; et saint Paul leur dit, comme dans une sainte indignation: *Au nom de qui donc avez-vous été baptisés?*

Nous, comme les Ephésiens, nous avons été baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; oserions-nous ignorer comme eux ce que c'est que le Saint-Esprit? C'est la troisième Personne de la sainte Trinité, véritablement Dieu avec le Père et le Fils, mais distincte pourtant de l'un et de l'autre, et ne faisant avec le Père et le Fils qu'un seul et même Dieu (voir les preuves, *Catéchisme du concile de Trente*, huitième article du *Credo*). Jésus, en nous le promettant, veut que la Trinité tout entière soit en quelque sorte notre bien, que nous soyons riches de toutes les richesses et de tous les dons de Dieu.

4241. II. *Jésus a accompli sa promesse* et il a envoyé son Esprit, l'Esprit de son Père. 1° son Eglise. 1) Avant son Ascension, il avait dit à ses Apôtres: *Demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.* Les Apôtres dociles s'enferment au cénacle avec les saintes femmes et Marie, Mère de Jésus, et pendant une retraite de dix jours, ils persévèrent tous ensemble dans la prière. Les moyens de nous préparer à recevoir le Saint-Esprit sont l'éloignement du monde, le recueillement et la prière.

2) Or, dix jours après l'Ascension, le cinquantième jour après Pâques, on entendit un bruit comme celui d'un vent violent qui remplit tout le cénacle; et des langues de feu apparurent se répandant sur chacun des Apôtres et se reposant sur eux; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit qui opéra en eux un changement et des effets merveilleux.

3) Ce qui s'est passé au jour de la Pentecôte, se renouvelle tous les jours dans les âmes et surtout durant la fête où nous célébrons ce mystère. Le Saint-Esprit se donne *(a)* par le sacrement de confirmation, et par les autres sacrements bien reçus; *(b)* par la prière et tous les actes saints qui augmentent en nous la vie de la grâce: *Spiritus Dei habitat in vobis* (1).

4242. III. *Effets produits dans les âmes* par le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit descendit sous forme de langues de feu; ce feu est la figure des effets que le Saint-Esprit produisit dans les Apôtres et peut produire en nous. Le feu éclaire; eux, si ignorants jusque-là, ont d'admirables lumières sur les vérités de la foi et les répandent partout par la parole et par les écrits. Le feu réchauffe: et eux, si tièdes pour le service de leur Maître qu'ils l'abandonnent et le renient, brûlent de répandre leur sang pour sa sainte cause; eux, si imparfaits, mènent désormais une vie toute de sainteté et de pureté.

(1) Si l'on donnait à un philosophe l'esprit d'Aristote ou de Platon, à un orateur l'esprit de Cicéron ou de Démosthène, à un médecin l'esprit d'Hippocrate ou de Galien, et à un théologien l'esprit de saint Thomas ou de saint Augustin, ne serait-ce pas une singulière faveur? *Si scires donum Dei*, ô âme chrétienne! *Si scires donum Dei*, ô âme dévote! si vous saviez quel est celui qui vous est donné, si vous aviez la lumière pour connaître le prix et la valeur de la donation qui vous est faite. On vous donne le Saint-Esprit et non pas l'esprit d'Aristote, de Cicéron, d'Hippocrate, mais l'esprit de Dieu, l'esprit du Verbe, l'esprit de vérité, de sagesse, de sainteté et d'amour, du Père et du Fils. Pouvez-vous manquer d'être agréable au Père, ayant en vous l'amour que son Fils lui porte? Quand on a le cœur d'une personne, on a tout. Si vous êtes en état de grâce, vous avez le cœur de Dieu; car, à proprement parler, le Saint-Esprit est le cœur de Dieu. (LE JEUNE.)

Nous avons besoin comme eux de lumière dans nos obscurités, de saintes ardeurs, car que d'égoïsme, de froideur en nous, à l'égard de Dieu et à l'égard de notre prochain ; de courage pour lutter contre les ennemis de la foi, contre le monde et le respect humain et contre nous-mêmes ; de pureté, car que de souillures dans notre vie ! *Venez, Saint-Esprit ; envoyez-nous d'en haut un rayon de votre clarté, car vous êtes la lumière des cœurs !* Réchauffez notre froideur, lavez nos souillures ! Ce feu descendit sous la forme de langues ; et les Apôtres après l'avoir reçu, parlèrent des langues qu'ils n'avaient pas apprises et *nos audivimus illos loquentes linguam in quâ nati sumus.* Quelle merveille ! Elle s'opère d'une certaine manière dans ceux qui oubliant le langage du monde, parlent comme une langue nouvelle celle de l'Evangile...

4243. IV. *Par quels moyens garder en nous les dons du Saint-Esprit ?* 1° *N'éteignez point l'Esprit en vous,* c'est le péché mortel qui l'éteint ; 2° *Ne contristez point l'Esprit-Saint,* c'est le péché véniel qui le contriste et paralyse son action ; 3° Soyons fidèles à la grâce ; 4° Obtenons par la prière des dons plus abondants du Saint-Esprit.

4244. **Autre plan.** — On pourrait aussi le jour de la Pentecôte, faire voir dans le cénacle le berceau de l'Eglise. Tous sont là appelant le Saint-Esprit de leurs brûlants désirs. Enfin le ciel s'ouvre sous les coups répétés de leurs prières ; un globe de feu descend du ciel. Apôtres, quittez votre retraite, ce feu c'est l'amour qui vous consume. Vos bouches seront éloquentes, ces langues vous le promettent. Petit et timide troupeau, croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. Vous êtes le royaume de Dieu qui doit s'étendre partout. Voilà qu'en effet l'Eglise se fait jour. Elle est éclose sous les ailes de Marie et par le souffle du Saint-Esprit. Les Apôtres sont animés d'une ardeur à tout braver et à tout entreprendre. Pierre prêche à la multitude d'étrangers réunis et en convertit par milliers. Bientôt les limites de la Judée ne peuvent plus contenir leurs ardeurs. Ils se répandent à travers le monde. La Grèce et Rome les entendent, et croient. C'est l'Eglise, d'abord grain de sénevé, qui devient un grand arbre dont les rameaux ont depuis ombragé l'univers. La Pentecôte est la fête de son institution. Parlons de son établissement merveilleux (v. n° 1051), de nos devoirs envers elle (v. n° 1271).

4245. **Autre plan** *sur la Pentecôte, d'après Bossuet.*

Spiritum nolite extinguere. La joie en ce jour est universelle ; car la grâce qui est répandue n'a pas de limites, et s'étend à tous les peuples. C'est pourquoi dès ce jour l'Eglise naissante parle toutes les langues, pour montrer qu'elle est faite pour toutes les nations. C'est aujourd'hui le remède à la confusion des langues opérée à la Tour de Babel. Cette confusion avait pour résultat la désunion des hommes. L'Eglise veut les réunir tous. Mais ce n'est pas assez de nous réjouir de ce mystère ; il faut ne pas éteindre l'esprit qui est en nous par le Christianisme ; car Notre-Seigneur l'envoie pour qu'il demeure en nous. *Apud vos manebit* (JOAN. XIV. 17). Quand on fait partie d'une société quelconque, il faut en prendre l'esprit. Membres de l'Eglise par le baptême, ayons-en et gardons-en l'esprit. *Non dedit nobis Deus spiritum timoris sed virtutis et dilectionis* (II TIM. I. 7). Tout le christianisme est là ; car Notre-Seigneur n'a fait qu'apporter la guerre contre le

démon, le monde, la chair, et la paix avec Dieu, avec les hommes et avec nous-mêmes; et pour soutenir cette guerre, il fallait l'esprit de force; et pour faire régner cette paix, il fallait l'esprit d'amour. Aussi, en ce jour où les princes de l'Eglise *repleti sunt spiritu sancto*, voyons-nous aussitôt que *loquebantur cum fiducia* avec une sainte hardiesse; et d'autre part ils étaient *cor unum et anima una;* ayons l'esprit de Dieu, l'esprit de nos Pères, l'esprit de force pour combattre et vaincre, l'esprit d'amour pour vivre dans la paix avec nos frères.

4246. I. *L'esprit de force.* On lit dans l'histoire de certains peuples anciens que, destinant leurs enfants à la guerre, ils les élevaient d'une manière vigoureuse; mais quel peuple doit être plus aguerri que le peuple fidèle, qui, par le baptême, est destiné à la lutte, qui a à subir tant de tentations? Aussi Notre-Seigneur dit-il à ses Apôtres: *Manete in civitate donec induamini virtute ex alto.* Ils le firent, et ils reçurent la force. Pour nous en convaincre, exposons les trois maximes qui règlent le courage chrétien et voyons comment ils les pratiquèrent.

1° *Trois maximes:* 1) *Première maxime, mépriser les présents du monde.* Notre estime et notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins et les espérances qu'on nous donne. Or, quelles idées et quels désirs nous inspire le christianisme, quels dons nous promet-il? Il nous promet l'adoption divine, la grâce, l'héritage de Jésus-Christ, le bonheur de voir et de posséder Dieu. Si nous sommes préoccupés de ces grandes pensées, pouvons-nous estimer les présents du siècle? O monde, qu'opposeras-tu à ces biens infinis? Des plaisirs? seront-ils purs? Des honneurs? seront-ils durables? La fortune, mais est-elle assurée? *Præterit figura hujus mundi: quam sordet terra cum cœlum aspicio!*

2) *Deuxième maxime, mépriser les jugements du monde.* Le monde nous hait quand nous ne l'aimons pas; et si nous craignons de lui déplaire, nous ne sommes capables de rien de grand. D'où vient que les lois maudites du monde ont quelque crédit encore? On ne peut pas lui déplaire; et voilà pourquoi on lui cède, quand il dit que pardonner c'est faiblesse, que tout doit céder à l'intérêt, qu'il faut que jeunesse se passe, etc. Sans doute, nos inclinations mauvaises ont leur paix dans une conduite contraire à l'Evangile; mais ce qui fait que les erreurs du monde ont force de loi, qu'on se croit comme obligé à les suivre, malgré le cri de la conscience et la profession qu'on fait d'être chrétien, c'est parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin battu; et, de peur de déplaire aux hommes, on dit pour toute raison: C'est ainsi qu'on vit dans le monde. Il faut faire comme les autres. Et on se fait esclaves des hommes et de leurs erreurs. C'est là ce qui mine peu à peu les restes des vertus chancelantes, et nous fait être de tous les crimes, moins par inclination que par l'entraînement des compagnies. Ce n'est pas là l'esprit d'un chrétien que la croix doit avoir durci contre tous les mépris. *Non enim spiritum hujus mundi accepimus. Nolite fieri servi hominum;* comment nous rendre esclaves de leurs jugements, quand nous devons braver même leur haine.

3) *Troisième maxime: mépriser les menaces du monde. Major qui in vobis est quam qui in mundo.* Celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit. Que peut le monde contre lui? Quoi que la rage des hommes entreprenne, quelques tourments qu'il nous prépare, le plus fort ne cédera pas au plus faible.

Quis nos separabit a charitate Christi? tribulatio, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius ; sed in his omnibus superamus (ROM. VIII, 35—37).

2° C'est ce qui prouve déjà *comment les premiers fidèles pratiquaient ces maximes du courage chrétien.*

1) Ils méprisent *les biens.* Ils les estiment si peu, qu'ils n'osent pas les remettre entre les mains des Apôtres, *ponebant ante pedes,* s'en déchargeant comme d'un fardeau. O Apôtres, vous êtes les vainqueurs du monde, puisqu'on met à vos pieds ses dépouilles. D'où vient ce mépris, sinon de ce que les Chrétiens ont reçu le Saint-Esprit, qui leur fait goûter les choses du ciel auprès desquelles celles de la terre sont si viles?

2) Ils méprisent *les jugements du monde.* Il n'y avait que cinquante jours que les Juifs avaient demandé la mort du Sauveur. C'était choquer toutes les oreilles et réveiller toute leur haine que de prêcher la Résurrection du Sauveur; les Apôtres ne craignent pas de le faire. *Vos sanctum et justum negastis et petistis virum homicidam donari vobis.* On devait grincer des dents; mais c'était une maxime de l'Esprit qui les possédait de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

3) *Les menaces* ne les effraient pas davantage. On les prend, on les emprisonne: on les fouette cruellement. On leur ordonne, sous de grandes peines, de ne plus prêcher *en ce nom* qu'on ne désigne pas; car on l'a en exécration. Et ils répondent par le sublime *non possumus.* De peur de laisser l'espérance d'un changement, ils ne disent pas: nous ne voulons pas; mais *non possumus.* C'est ainsi qu'ils effraient ceux qui les menacent. Aussi leurs juges iniques sont à bout. *Quid faciemus hominibus istis,* disent-ils. Des milliers d'hommes se convertissent et disent aux Apôtres: *Quid faciemus, viri fratres,* prêts à se soumettre à eux; et leurs persécuteurs eux-mêmes se reconnaissent vaincus. Que faire à des hommes qui ne craignent ni la perte des biens, ni les jugements des hommes, ni la mort. Voilà une nouvelle impuissance inouïe jusque-là. Il y a quelques jours, Apôtres, vous fuyiez; vous reniiez votre bon Maître, et maintenant rien ne vous ébranle. Oh! un esprit nouveau les pousse, les soutient. Et les Apôtres ne sont pas seuls animés de cet esprit. L'Eglise, après eux, a vu tout l'empire conjuré contre elle, et des sentences de mort affichées à tous les poteaux et à toutes les places publiques; et elle savait maintenir sa liberté de professer le christianisme au prix de son sang. C'était un opprobre, au témoignage de Tertullien, d'acheter à prix d'or cette liberté. O honte! s'écrie-t-il, dans l'ardeur de sa foi, oubliant qu'il est toujours permis de se racheter d'une injuste vexation, un chrétien sauvé par de l'argent, un chrétien riche pour ne pas souffrir! Est-ce que Jésus-Christ ne s'est pas montré riche envers lui par l'effusion de son sang? Dis-moi, Chrétien, n'avais-tu plus de sang dans tes veines, quand tu es allé chercher dans tes coffres le prix honteux de ta liberté; c'est au prix de notre sang qu'il faut savoir la garder. (Voir n° 4253.) Voilà nos Pères dans la foi. Ils ne connaissaient pas d'autre nécessité que celle de la conserver. Pour eux, pas nécessaire d'avoir des biens, ni l'estime des hommes, ni la vie même. Mais il était nécessaire de ne pas pécher. Où en sommes-nous? Hélas! pour faire fortune, pour avoir les faveurs du monde, pour échapper à une crainte vaine, faut-il trahir Dieu et notre conscience? Combien qui crient aussitôt: *Non possumus.* Faut-il faire

quelque sacrifice, rompre avec les penchants mauvais, les inclinations ? *Non possumus* (1). La flamme du Saint-Esprit semble donc éteinte dans bien des cœurs. Efforçons-nous de la rallumer. *Spiritum nolite extinguere.*

4247. II. *Esprit de charité.* Les hommes aguerris ont souvent une certaine rudesse de manière, et il semblerait que l'esprit de force fût incompatible avec la douceur et la charité; mais de même que le feu durcit certains objets et en amollit d'autres, ainsi la flamme du Saint-Esprit trempe les courages, en attendrissant les affections. Il fait les fidèles d'airain pour résister à tous les périls ; il les fait de chair pour être émus par la charité. Il a pour ainsi dire fondu et fait couler, les uns dans les autres les cœurs des premiers fidèles ; *Erat cor unum et anima una.* L'Esprit-Saint n'est-il pas le lien qui unit le Père et le Fils? N'est-ce pas lui qui relie dans un même corps tous les enfants de l'Eglise ? Au jour de la Pentecôte, on remarquait une multitude confuse: *Convenit multitudo et mente confusa est.* Les uns disent ; qu'est-ce que ceci? Les autres disent que les fidèles sont ivres. Toutes les pensées sont différentes, le même esprit ne les anime pas. Mais *multitudinis credentium erat cor unum.* Ils ne font qu'un seul corps, plus de division. Il en devrait être ainsi encore; nous ne devrions jamais nous regarder comme tout seul ; mais comme ne faisant qu'un avec nos frères. Dès lors, il n'y aurait plus d'*envie* ni de *dureté* de cœur. L'envie naît de la considération de notre indigence et des biens que nous remarquons dans les autres. Ce vil sentiment tombe, si on ne se regarde pas soi-même, et si on ne regarde pas les autres comme séparés de soi, et si on se considère soi-même, et si on considère les autres dans l'unité du corps de l'Eglise. Si l'œil pouvait raisonner, serait-il jaloux de l'adresse des mains qui savent si bien le protéger; les mains seraient-elles jalouses de la lumière des yeux, sans lesquelles elles palperaient à tâtons. Quand on aime l'unité de l'Eglise, on a en elle tout ce qu'a chacun de ses membres. Avant la descente du Saint-Esprit, les Apôtres se disputaient la primauté ; mais, après, plus de contention. Otez l'envie, et ce que j'ai est à vous. J'enlèverai l'envie, et ce que vous avez est à moi. L'envie seule nous rend pauvres ; car elle peut nous priver de cette communication sainte des biens de l'Eglise. Mais si nous participons aux biens de nos frères, voudrions-nous avoir *la dureté* de ne pas ressentir leurs maux? Les premiers fidèles apportaient tous leurs biens aux pieds des Apôtres; c'était afin de subvenir aux besoins de ceux d'entr'eux qui n'avaient pas le nécessaire. Les imitons-nous du moins, en

(1) C'est l'esprit du monde qui nous domine, au lieu de l'esprit de Dieu. L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement. Comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne se déclare pour la piété, qu'autant que la piété trouve des partisans favorables ; il ne se fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore.

Et voilà l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne: un esprit de timidité et de complaisance : on craint d'être à Dieu, et dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui on mollit et on se ménage, et dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision et à la censure des hommes, on recule et on se fait de sa lâcheté une fausse prudence, et dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime ; et la première chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage, et pour ne pas perdre l'estime du monde, on paraît encore mondain ; on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages, et pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs, on est de ses dissipations, on participe peut-être à ses crimes. (MASSILLON.)

donnant une partie de notre superflu? O Esprit de force, qui avez armé le courage de nos Pères et attendri leur cœur, venez tremper nos âmes et les aguerrir contre le démon, le monde et nos passions; venez fondre notre dureté et nous donner pour nos frères des entrailles de miséricorde, afin que nous vivions avec eux dans la charité et dans la paix....

4248. **Plan de Bourdaloue.** *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.* Il est important de connaître quel est cet esprit que le Fils de Dieu nous a promis comme aux Apôtres et quels effets il doit opérer en nous.

Esprit de vérité qui nous éclaire, 1re partie. Esprit de vérité qui nous purifie, 2me partie. Esprit de force qui nous anime, 3me partie.

4249. I. *Esprit de vérité qui nous éclaire.* Pouvoir: 1° enseigner sans exception toute vérité; 2° l'enseigner sans distinction à toutes sortes de sujets; 3° l'enseigner en toutes manières, c'est ce qui n'appartient qu'à l'esprit de Dieu. 1° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit de nous enseigner toute vérité; car il y a des vérités que la chair et le sang ne révèlent point, des vérités qui semblent choquer la raison humaine, des vérités gênantes, humiliantes, mortifiantes. Si donc un homme en est persuadé, ce ne peut être que l'effet d'un esprit supérieur qui agit en lui; et cet esprit supérieur, c'est l'esprit de Dieu.

2° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'enseigner toute vérité à toutes sortes de sujets. Donnez au plus habile docteur certains esprits grossiers ou opiniâtres à instruire, avec toutes ses lumières il ne les éclaire pas. Mais quand l'Esprit de Dieu s'en rend maître, comme c'est lui qui les a formés, il les élève à tout ce qu'il veut.

3° Il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'enseigner toute vérité en toutes manières, c'est-à-dire, dans un instant, sans qu'il en coûte ni étude ni travail, et jusqu'à déterminer les hommes à mourir pour la défense des vérités qui leur ont été révélées.

Or, voilà ce que fait le Saint-Esprit dans les Apôtres. Il leur enseigne les vérités les plus dures en apparence et les plus contraires aux sens et à la nature. Il les leur enseigne sans nulle disposition de leur part, puisque c'étaient des hommes à qui Jésus-Christ lui-même avait reproché leur aveuglement et leur lenteur à comprendre et à croire. Il les leur enseigne dans un moment, et jusqu'à les résoudre à souffrir le martyre. On a vu dans la suite ces mêmes effets du Saint-Esprit en des milliers de fidèles. Mais qu'a fait le démon? Il a opposé à cet esprit de vérité, l'Esprit du monde qui conduit tout. Car à nous voir agir, peut-on dire que ce soit l'Esprit de Dieu qui nous dirige, et que nous soyons bien convaincus des vérités qu'il est venu nous apprendre?

4250. II. *Esprit de sainteté qui nous purifie.* C'est pour cela que le Fils de Dieu en parlait à ses disciples comme d'un baptême: *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto.* Voyons: 1° l'excellence; 2° les obligations de ce baptême.

1° Excellence de ce baptême. Ce fut comme un baptême de feu; et ce baptême de feu alla jusqu'à purifier les cœurs des Apôtres d'un certain genre d'attache qu'ils avaient eu, et qu'ils conservaient pour Jésus-Christ même. Car s'attachant à Jésus-Christ, dit saint Augustin, ils ne l'envisageaient point encore avec des yeux assez purs, et ils le considéraient trop selon l'humanité et selon la chair. Voilà pourquoi le Sauveur du monde

leur disait : *Si je ne m'en vais, l'Esprit consolateur ne viendra point dans vous.* Jugeons de là ce que nous devons penser, non seulement de ces attaches grossières qui portent évidemment le crime avec elles, mais de bien d'autres attaches innocentes, à ce qu'il paraît, honnêtes et même saintes, mais dont l'Esprit de Dieu nous ferait voir le danger, si nous voulions nous rendre attentifs à sa voix.

2° Obligations de ce baptême. C'est retrancher tout ce qu'il y a d'humain dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos paroles et dans nos actions. Voilà le miracle que nous devons demander au Saint-Esprit, et c'est pour nous purifier de la sorte qu'il se répandra sur nous.

4251. III. *Esprit de force qui nous anime.* Nous en avons un exemple bien sensible dans les Apôtres. L'esprit de force dont ils sont remplis leur inspire un zèle : 1° qui les fait parler hautement et se déclarer ; 2° qui les encourage à tout entreprendre ; 3° qui les rend capables de tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

1° Zèle qui les fait parler hautement et se déclarer. Ils s'étaient tenus renfermés dans le Cénacle ; mais tout-à-coup ils en sortent, et rendent un témoignage public à Jésus-Christ. 2° Zèle qui les encourage à tout entreprendre. Ils se proposent la conversion du monde entier, ils en viennent à bout. 3° Zèle qui les rend capables de tout souffrir. Persécutions, contradictions, opprobres, rien ne les arrête. Ils méprisent les tourments et la mort. C'est par cette force chrétienne que nous pourrons connaître si nous avons reçu nous-mêmes le Saint-Esprit.

PENSÉES SUR L'ESPRIT CHRÉTIEN.

4252. Qu'est-ce que le christianisme, se demande saint Grégoire de Nysse, c'est la ressemblance avec Dieu, autant que le comporte la fragilité humaine. Avez-vous promis de vous faire chrétien ? N'hésitez pas de vous rendre semblables à Dieu, revêtez-vous de Jésus-Christ. Le chrétien, dit saint Augustin, c'est celui qui se fait pauvre des choses de ce monde, pour être riche de Dieu, qui est regardé comme un homme vulgaire par les hommes, afin d'apparaître glorieux aux yeux de Dieu et de ses anges, qui n'a dans le cœur aucune dissimulation et même feinte, dont l'âme est simple et immaculée, dont la conscience est droite et pure, dont l'esprit est tout en Dieu, dont l'espérance est toute dans le Christ, qui ambitionne plus les choses du ciel que celles de la terre, qui méprise les biens terrestres pour se procurer les biens divins.

4253. Nous n'aurions pas grand peine à parler avec l'éloquence de Cicéron, si nous avions le génie de Cicéron, ni à raisonner comme Aristote, si nous avions le génie d'Aristote. Ne soyons donc pas étonnés, si, animés de l'Esprit de Dieu, nous sommes appelés à reproduire sa vie et à imiter ses œuvres. Ce n'est pas d'ailleurs chose nouvelle que la participation d'une substance aux qualités d'une autre substance : il suffit pour cela de les unir. Le sel communique aux aliments de la saveur, le miel de la douceur, les essences du parfum. Comment l'esprit de Dieu ne communiquerait-il pas à l'homme une sorte de divinité ? *Ce qui est né de la chair est chair,* disait le Sauveur, *mais ce qui est né de l'esprit est esprit* (Joan. III. 6). Par où il nous enseigne que s'il est impossible à la chair de s'élever toute seule au-dessus de sa condition, il ne lui est pas impossible de devenir esprit par l'influence et la vertu du divin Esprit.

Ne l'oublions pas, c'est la participation à cet esprit de sainteté qui nous a faits tous enfants de Dieu. Cela étant, il est tout simple que les enfants ressemblent à

leur père et vivent de la même vie que lui, c'est-à-dire d'une vie divine. Saint Paul nous en donne l'assurance formelle, quand il nous dit: *Pour nous, nous sommes transformés à l'image du Seigneur, et nous avançons de clarté en clarté, éclairés par son Esprit* (II. Cor. III. 18). Je ne suis pas surpris après cela des paroles du Roi-Prophète: *Je l'ai dit: Vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut* (Ps. LXXXI.6). Participant à l'esprit de Dieu, pourquoi ne recevrions-nous pas aussi son nom.

4254. C'est par son Esprit que Jésus-Christ nous dirige vers le ciel et nous montre le chemin de l'éternelle vie, ne se contentant pas de nous instruire des choses nécessaires au salut, mais pressant et excitant notre volonté à les accomplir. Telle est en effet la double action propre à l'Esprit de Jésus-Christ. Celui qui apprend à la brebis à éviter parmi les plantes celles qui lui seraient nuisibles, et à choisir celles qui lui sont salutaires, à regarder le loup comme un ennemi, et à aimer le chien qui cependant ressemble au loup.

Celui-là sait par une providence particulière, répandre dans l'âme des justes une inspiration secrète qui produit en eux la haine des vices et l'amour des vertus, en même temps qu'il leur apprend à craindre le démon, à aimer Dieu, à mépriser les choses terrestres et à n'aspirer qu'au ciel. Comment en effet peut-il se faire que les justes soient prêts à souffrir mille morts plutôt que de commettre un péché mortel, sinon parce que cet Esprit céleste leur découvrant toute la laideur du péché, leur en inspire une haine si grande, que si vous leur mettiez sous les yeux, d'un côté, les feux de l'enfer, et de l'autre une faute mortelle, ils aimeraient mieux se précipiter dans les flammes éternelles que de tomber dans cette faute. (B. L. de Grenade.)

4255. **Autre plan.** — *D'après le P. Ventura. Emitte Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.* Quand Dieu eut créé la terre, elle était *inanis et vacua*, et enveloppée de ténèbres; sa surface était toute recouverte d'eau. Mais *Spiritus Domini ferebatur super aquas*, comme un oiseau sur un nid afin de le féconder. L'action du Saint-Esprit ne fut pas étrangère à la production de la lumière et des astres, à la fécondation des plantes qui revêtirent la terre. Ce qui s'est passé au commencement du monde était la prophétie de ce qui s'est accompli au temps de la Rédemption. Au moment où Notre-Seigneur remonta au ciel, la terre était encore presque partout vide de vérité et stérile en vertus: *Terra erat inanis et vacua.* Elle était enveloppée des ténèbres et des nuages de toutes les erreurs, encombrée de la fange de tous les vices. Le monde moral, le monde social, n'était qu'un véritable chaos, un abîme de désordres. Tout y était ignorance et corruption: *Et tenebræ erant super faciem abyssi.*

Mais au jour où le Fils de Dieu envoya son Esprit sur ses Apôtres, cet Esprit vint apporter aux âmes la lumière de toutes les vérités, le feu sacré de toutes les vertus. C'est à cette double merveille du pouvoir créateur que faisait allusion le roi-prophète lorsqu'il disait: *Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.* C'était dire en réalité que la descente du Saint-Esprit, dont nous célébrons aujourd'hui le solennel anniversaire, serait comme une création nouvelle et changerait l'état des esprits et des mœurs dans le monde entier. Ce sera aussi tout le sujet de ce discours.

4256. I. *Le Saint-Esprit a changé les esprits par la vérité. Factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis et replevit totam domum.* Cette maison était le cénacle. Là se trouvaient la sainte Vierge, âme de l'Eglise, Pierre, le chef de l'Eglise, les Apôtres, colonnes de l'Eglise; là étaient présents les premiers fidèles, prémices de l'Eglise de Jésus-Christ.

Cette maison était donc l'Eglise de Jésus-Christ, la véritable Eglise. Donc en nous disant que l'Esprit est venu remplir cette maison, l'historien sacré a voulu nous dire que dès aujourd'hui le Saint-Esprit est descendu sur l'Eglise, s'est uni à l'Eglise, s'est incorporé l'Eglise pour ne la quitter jamais, pour la vivifier, l'éclairer et la diriger toujours. Dieu le Père, le Créateur a jeté les bases de cette Eglise par sa puissance; Dieu le Fils, le Rédempteur en a cimenté les parties par son sang; le Dieu sanctificateur, l'Esprit-Saint l'a remplie de lui-même. Ainsi, dit saint Augustin, ce que l'âme est pour le corps de l'homme, l'Esprit-Saint commence aujourd'hui à l'être pour l'Eglise, qui est le corps de Jésus-Christ. L'âme remplissant le corps tout entier, communique à chaque membre son énergie, donne à chacun la capacité de remplir sa fonction particulière. C'est par l'âme que les yeux voient, que les oreilles entendent, que la langue parle, que les mains agissent, que les pieds marchent. De même le Saint-Esprit prend aujourd'hui possession de l'Eglise, pour donner à toutes les parties qui composent ce corps mystique le pouvoir d'exercer leurs fonctions respectives. En effet, c'est par l'Esprit-Saint que les Apôtres évangélisent, que les docteurs enseignent, que les thaumaturges opèrent des prodiges, que les pasteurs gouvernent, que les fidèles reçoivent la lumière et la grâce pour obéir. Tel est le mystère que nous révèle saint Paul, lorsqu'il dit: « Il y a une grande variété et une grande diversité de grâces, d'etats, de conditions et de fonctions dans l'Eglise de Dieu ; mais c'est le même et unique Esprit qui opère en tout et partout. » Telle est cette unité de principe et de forme de vie et d'action qui constitue la plus belle prérogative et la base fondamentale de l'Eglise.

Mais pourquoi le Saint-Esprit est-il descendu en forme de langues de feu. Saint Grégoire nous donne la réponse. La langue selon ce grand Pontife, a un rapport intime, nécessaire avec la pensée et le verbe intérieur de l'intelligence humaine; car c'est par la langue que notre intelligence se manifeste au dehors et fait connaître sa pensée, sa raison, son verbe. Or, saint Paul nous a dit que le grand mystère de Jésus-Christ nous a été révélé par le Saint-Esprit. Notre-Seigneur lui-même nous a dit: « Lorsque viendra sur vous cet Esprit de vérité, il vous fera connaître tout ce qui me regarde; il vous mettra à même de comprendre et de confesser que je suis venu de Dieu. » Le Saint-Esprit est donc la langue du verbe divin. C'est lui qui exprime au dehors la pensée substantielle de Dieu, qui révèle ses mystères, ses grandeurs, parce qu'il les connaît de toute éternité, étant coéternel et consubstantiel au Verbe. Il était donc convenable qu'il apparût sous forme de langues; par là il apprenait, de la manière la plus simple et la plus intelligible, ce qu'il est en effet, et quelle doit être son opération, soit par rapport à l'Eglise, soit par rapport aux membres de l'Eglise.

Voulez-vous voir, mes Frères, comment le Saint-Esprit, langue divine du Verbe divin, a instruit aujourd'hui les Apôtres dans le mystère du Verbe? Venez, écoutez ces Apôtres naguère si ignorants, si stupides, si grossiers, toujours si disposés à prendre, dans le sens le plus matériel, les paroles de leur divin Maître. Ecoutez en particulier saint Pierre parlant en présence de tout le peuple, des prêtres et des docteurs de la loi. Grand Dieu! quel miraculeux changement! Quelle sublimité de pensées! Quelle élévation de langage!

Et voilà que 3000 personnes à l'instant même se repentent, croient en Jésus-Christ, reçoivent publiquement le baptême et deviennent chrétiens. Mais ne vous étonnez pas, vous dit saint Léon, de cette sagesse et de cette science qui brillent dans les Apôtres, et qui agissent si promptement et si efficacement sur toute une multitude. C'est le Saint-Esprit, c'est la langue du Verbe divin qui vient de les instruire et qui vivifie leurs paroles. A l'école de Dieu, l'homme apprend sans lenteur.

Ce même prodige, pour qui sait l'observer, se renouvelle tous les jours. Je ne vous dirai pas que c'est de la même manière, avec la même facilité, que des missionnaires catholiques, ces nouveaux Apôtres, agissent sur des peuples barbares et les amènent à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Je vous dirai : Regardez ce qui ce passe autour de vous et sous vos yeux. Interrogez les soi-disant philosophes, qui veulent faire de la sagesse sans Dieu et contre Dieu, hors de l'Eglise et contre l'Eglise, demandez-leur ce qu'ils savent, ce qu'ils croient de Dieu, de l'âme, de la vie future ? Ils seront singulièrement embarrassés pour formuler une réponse. Ils ne savent articuler que des mots sonores, des phrases incohérantes, des systèmes creux et absurdes qui leur servent à couvrir l'ignorance de toute vérité, la disette de toute croyance et de toute conviction. Il en sera de même des hérétiques, qui ont pris au sérieux les principes de l'hérésie: sommés de formuler leur foi et leur symbole, ils ne seront pas médiocrement embarassés et ne trouveront dans leur esprit comme dans leur langage, que vague et incertitude.

Au contraire, interrogez, je ne vous dirai pas un théologien catholique, mais un simple paysan, une bonne femme, un enfant qui sait son catéchisme, et vous l'entendez exposer avec la plus étonnante facilité, avec la plus grande précision, les plus sublimes doctrines sur Dieu et ses attributs, sur Jésus-Christ et ses mystères, sur les sacrements et leur efficacité, sur l'homme et son origine, sa chute et sa destinée sur la vie future avec ses châtiments et ses récompenses. En sorte que les philosophes, même les plus profonds, hors de l'Eglise ne font que bégayer comme des enfants; tandis que les enfants de l'Eglise les plus naïfs et les plus simples parlent en vrais sages, en profonds philosophes. Le prophète l'avait prédit: *Dieu a rendu éloquentes les bouches des petits enfants.* N'en soyons pas surpris; lorsque vos bonnes mères, lorsque les instituteurs chrétiens et les ministres de l'Eglise vous enseignent la doctrine chrétienne, c'est le Saint-Esprit lui-même, la langue du Verbe divin, qui vous enseigne Jésus-Christ et sa religion; et sous un pareil maître, on apprend vite et bien ce qui est enseigné. *Ubi Deus magister est, cito discitur quod docetur.*

Pour bien comprendre ces heureux résultats, il ne faut pas oublier que le Saint-Esprit qui parle aux oreilles des croyants, veut bien ajouter encore d'ordinaire à cette première grâce, la grâce de parler la vérité et de la transmettre à d'autres, comme nous l'avons reçue de Dieu. De même que dans l'ordre naturel, aucune langue d'homme ne parle que parce que une autre langue d'homme lui a parlé; de même dans l'ordre spirituel et surnaturel, nous ne parlons un langage de vérité avec Dieu et avec les hommes, qu'autant que la langue du Saint-Esprit nous a appris ce langage divin. La même grâce qui nous détermine à croire la parole divine, nous fait parler le langage de la divine foi: *Credidi, propter quod locutus sum.* En nous apprenant ce que

nous devons croire, ce que nous devons espérer, ce que nous devons aimer, le Saint-Esprit nous apprendra à parler notre foi, notre espérance, notre amour. C'est de lui que nous tenons ce langage plein de confiance avec lequel nous pouvons parler de nous-mêmes auprès de Dieu, et aussi ce langage plein de force et d'onction avec lequel nous pouvons parler de Dieu aux hommes. Saint Paul, en effet, a dit que c'est le Saint-Esprit qui prie en nous, qui forme au fond de nos cœurs d'ineffables gémissements. Et d'autre part, Jésus-Christ lui-même a dit que lorsque nous avons à parler de Dieu et des choses de Dieu aux hommes, ce n'est pas nous qui parlons, mais bien le Saint-Esprit qui parle pour nous. Tout ceci avait été prédit par les prophètes : « Ils auront tous Dieu lui-même pour précepteur et pour maître. »

A toutes ces grâces qui doivent se perpétuer dans l'Eglise, l'Esprit-Saint en ajouta une qui n'était que transitoire et miraculeuse, mais qui était un symbole de ses salutaires influences dans toute la suite des siècles. *Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils se mirent à parler diverses langues étrangères, selon que l'Esprit-Saint en accordait le don à chacun d'eux.* Aussi comme il se trouvait alors à Jérusalem des hommes de toutes les nations du monde, chacun les entendait dans sa langue et en était entendu. Quel prodige ! Tout le monde était dans l'étonnement et la stupeur. C'était là certainement une grande merveille ; mais le prodige figuré par ce prodige est plus admirable encore. En effet, dit saint Grégoire, les Apôtres, qui parlent déjà la langue de tous les peuples, annoncent dès ce moment que cette Eglise naissante se répandra bientôt parmi tous les peuples, parlera toutes les langues, sera l'Eglise catholique universelle.

Mais remarquez aussi que, tout en parlant différentes langues, les Apôtres n'enseignent que la même religion, ne prêchent que la même vérité. Cette uniformité de doctrine s'est perpétuée de siècle en siècle. Elle est devenue le propre apanage de l'unique Eglise de Jésus-Christ. Aujourd'hui comme dans le cénacle, dans plus de mille langues diverses, sur tous les points du globe, l'Eglise ne proclame qu'une seule vérité, une seule religion. Que ce phénomène unique au monde est frappant ! Comme il révèle bien l'opération de l'Esprit de Dieu ! Depuis dix-huit siècles, trois cents millions de catholiques répandus sur la surface de la terre entière, dans toutes leurs différentes langues, ne croyant, ne confessant, ne pratiquant qu'une même doctrine, une même morale, un même culte, les mêmes prières, les mêmes sacrifices ! voilà un prodige qui ne s'est jamais vu, qui ne se voit nulle part en dehors de la vraie Eglise, de l'Eglise catholique.

Les anciens philosophes qui parlaient la même langue, le grec, étaient divisés en plus de quatre-vingts sectes différentes, touchant les vérités les plus fondamentales. Les hérétiques modernes, eux aussi, alors même qu'ils ne parlent qu'une même langue, n'en sont pas moins divisés. Voyez, le luthérianisme qui parle généralement l'allemand, est divisé en soixante sectes. L'anglicanisme, qui ne parle guère que l'anglais, en Angleterre et aux Etats-Unis, est divisé en plus de trois cents sectes.

Les sectes ainsi naissent des sectes, les opinions engendrent les opinions, comme les vers naissent au milieu des matières en putréfaction. On se parle sans s'entendre, on se tolère sans s'aimer, on s'assemble sans s'unir. Il y a des chrétiens de nom, mais pas de christianisme ; il y a des membres

épars de sociétés nominales, mais pas d'Eglise. Tout est contradiction, lutte et incertitude en matière de doctrine, lorsque par lassitude on ne tombe pas dans l'indifférence et l'incrédulité. C'est la confusion de Babel, confusion d'autant plus funeste qu'elle est dans les croyances, dans les sentiments, dans les pratiques religieuses, dans tout ce qui devrait rapprocher et relier les hommes entre eux. Les incrédules et les hérétiques, dit saint Grégoire, ont voulu imiter les anciens ouvriers de la tour de Babel; ils ont voulu, eux aussi, élever contre le ciel un édifice avec des matériaux empruntés à la terre, bâtir des religions humaines qui aient leurs fondements sur la terre, tandis que la vraie religion doit venir du ciel. Ils ont commis le même crime, ils subissent le même châtiment. Dieu confondit alors les langues des ouvriers de Babel. Il confond aujourd'hui les idées, les pensées des fabricateurs de religion nouvelle; et tandis que l'humilité inspirée par le Saint-Esprit aux membres de l'Eglise, y produit l'unité, hors de l'Eglise, l'orgueil de Babel, inspiré par Satan, ne produit que confusion et division.

La religion des hérétiques est la variété sans l'unité; il n'y a que le catholicisme qui unisse la variété dans l'unité et l'unité dans la variété. Le catholicisme parle différentes langues, est disséminé parmi différents peuples, possède une grande variété d'usages, de rites; et dans cette variété de langues, de mœurs, de rites, c'est toujours la même doctrine, la même foi, la même religion. Quelle en est la cause? C'est que toujours le même Esprit inspire et dirige l'Eglise. Oui, le même Esprit! l'Esprit de vérité immuable, l'Esprit qui n'emprunte pas la vérité à l'inconstance et à la mobilité des intelligences créées! mais l'Esprit qui procède du Père et du Fils, et qui ne donne que ce qu'il a reçu dans les profondeurs de l'éternité.

Qu'ils sont donc injustes et stupides ceux qui nous reprochent de croire à l'infaillibilité de l'Eglise! Il nous disent que nous attribuons à des hommes, sujets à l'erreur, l'infaillibilité qui n'est le propre que de Dieu. Oh! ce n'est pas ainsi que, nous catholiques, nous entendons l'infaillibilité de l'Eglise. Nous savons bien que l'homme est sujet à l'erreur, et c'est précisément pour cela que nous voulons être catholiques, que nous ne voulons pas accepter les doctrines d'invention humaine. Nous savons aussi que l'Esprit-Saint est descendu sur l'Eglise; qu'il est resté dans l'Eglise; que cette langue divine parle par la bouche de l'Eglise; qu'elle instruit les pasteurs de l'Eglise et les préserve de l'erreur. Lors donc que nous croyons à l'infaillibilité de l'Eglise, ce n'est pas à l'infaillibilité de l'homme que nous croyons mais bien à l'infaillibilité de Dieu même. Réjouissons-nous donc d'être dans cette Eglise dans laquelle il a promis d'être toujours.

4257. II. *Il a changé les cœurs par la vertu.* La vertu n'était pas moins rare sur la terre que la vérité. Tous les peuples du monde, à l'exception d'un seul, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, croupissaient dans la fange de tous les vices. Les philosophes, avec leurs faux systèmes d'une morale tout humaine, ne corrigèrent aucun vice, ne réussirent à persuader et inculquer pas même une seule vertu. Ceux même d'entre eux qui plaçaient le souverain bien dans l'honnêteté n'avaient pas assez de cette honnêteté pour en donner l'exemple. Cette prétendue honnêteté n'excluait pas de la conduite de la vie, les actions les plus honteuses, les plus contraires à l'ordre social. Tout en prêchant la vertu, Aristote consacra le vol, le meurtre, le suicide. Platon innocentait les passions contre nature et la communauté des

femmes. La profession de cette honnêteté philosophique n'empêchait pas Cicéron de faire tuer, dans une seule nuit, six mille prisonniers de guerre, pour avoir le nombre légal d'ennemis morts qui devait donner droit aux honneurs du triomphe. La vertu sévère du grand Caton, au témoignage d'Horace, son panégiriste, se plaisait à puiser ses forces et sa chaleur dans le vin, et ne craignait pas de se reposer dans l'ivresse. Je vous laisse à évaluer l'excellence d'une vertu qui ne s'inspirait que du Dieu du vin, pour finir par porter ses hommages à la déesse des sales voluptés. Ces philosophes étaient pourtant les plus honnêtes gens de l'antiquité; et vous voyez qu'ils n'ont été que des scélérats! Je sais que ,dans une circonstance récente, on a eu le triste courage d'essayer de donner un démenti à l'histoire et à la conscience universelle. On a osé affirmer, avec une effronterie sans égale, que l'antiquité païenne est tout ce qu'il y eût de plus moral au monde; ce qui conduirait à dire que l'humanité avec tous les soutiens, tous les secours du christianisme, n'a fait que dégénérer sans cesse. Mais de pareilles assertions en se discutent même pas; elles sont assez démenties et par l'histoire et par la conscience universelle. Il n'en reste pas moins constant que l'ordre social païen ne présente qu'un ensemble de violences, d'injustices, d'impostures, de guerres perpétuelles, d'esclavage, de turpitudes, de fureurs politiques, de fausse morale, de fausse religion. En vain vous y chercheriez l'humilité, principe de toute perfection morale, et la charité, fondement de toute prospérité sociale. L'antiquité païenne n'eut pas même en l'esprit l'idée de ces grandes vertus, puisqu'elle n'en eut même pas le nom dans sa langue.

Mais à peine le Saint-Esprit fut-il descendu sur les Apôtres, en langues de feu que vous voyez aussitôt, à côté des plus importantes, des plus majestueuses vérités, éclore les plus sublimes vertus. En effet, de même que l'Esprit-Saint est apparu sous forme de langues lumineuses pour annoncer qu'il vient éclairer les âmes, il a voulu aussi que ces langues soient une flamme ardente, pour témoigner qu'il vient purifier, sanctifier, féconder les cœurs. Le voilà enfin allumé cet incendie que Notre-Seigneur Jésus-Christ désirait si vivement voir embraser toutes les âmes.

Fixez d'abord votre attention sur les Apôtres naguère si grossiers, si faibles, si timides. Voyez les, transformés en savants, en philosophes, en intrépides héros, tels que l'antiquité n'en a jamais connus.

Bientôt vous les verrez braver les cachots, les tourments, la flagellation, les bûchers, tous les genres de tortures et de morts cruelles; et ce qui est humainement inexplicable, non seulement le calme, mais la joie habitera dans leur cœur et se révèlera dans leurs regards et dans leurs discours. Ils ont été emprisonnés, chargés de chaînes; on ne les relâche qu'après les avoir cruellement flagellés, comme des esclaves ou des malfaiteurs. » Eux, ils se retirent pleins de joie de ce qu'ils ont été devant Dieu trouvés dignes de souffrir et les supplices et les affronts pour le nom de leur divin Maître. » Evidemment ils ont ressenti en eux les effets de cette promesse : « Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui surviendra en vous ». « Vous serez pénétrés, revêtus d'une énergie divine qui ne peut venir que d'en haut ». Et ils ont été transformés en des êtres nouveaux, surhumains, divinisés.

C'est par la vertu du même Esprit que plus tard dix-huit millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de jeunes vierges, des vieillards, des enfants mêmes, ont étonné, désespéré, confondu les plus fé-

roces tyrans et on su déjouer menaces, promesses, séductions et supplices. C'est par la vertu du même Esprit que non seulement les premiers chrétiens, mais aussi les vrais chrétiens de tous les temps, de tous les lieux, ont su échanger l'amour de l'or contre la pauvreté, la gloire contre l'humiliation, les jouisssances charnelles contre les mortifications de tout genre, la vengeance contre le pardon des injures, les dévouements de la charité contre l'égoïsme et l'intérêt personnel. Seul le Saint-Esprit a pu déposer dans le cœur de l'homme et faire éclore ces vertus qui caractérisent le christianisme, qui sont inconnues partout ailleurs.

Vous savez maintenant ce que vous devez penser de ces prétendus philosophes qui veulent faire l'ordre par la force, de la vertu par la science, de la morale sans Dieu. Laissons-les essayer de fonder la société sur le droit à l'exclusion du devoir, sur les passions à l'exclusion de la vertu, sur l'intérêt à l'exclusion du dévouement. Les philosophes païens eux-mêmes méconnurent moins quelquefois la nécessité de l'action divine. Tout païen qu'il était, Cicéron avait rendu hommage à cette vérité méconnue aujourd'hui, que la grandeur morale vient de l'inspiration divine. Sous l'empire du christianisme, il serait trop honteux de rétrograder au-delà du paganisme. Comme c'est le dévouement de Jésus-Christ pour l'homme et de l'homme pour Jésus-Christ qui constitue la sainteté de l'Eglise ; de même c'est le dévouement des parents qui forme le lien des familles ; c'est le dévoument du pouvoir pour le pouvoir et du peuple pour le pouvoir, qui assure la sécurité et la force de l'Etat ; c'est le dévouement des peuples pour les autres peuples se respectant, s'aidant mutuellement, qui réalise la vraie civilisation du monde et le bonheur de l'humanité. Or le dévouement n'est que le sacrifice de soi-même aux autres. Point de dévouement sans l'immolation de l'égoïsme. Or, rien n'immole l'égoïsme que la charité de Dieu; point de charité de Dieu sans le Saint-Esprit; car *c'est par le Saint-Esprit que la charité est répandue dans les âmes.*

Pour nous, nous sentons le besoin de croire, le besoin surtout de croire à la charité de Dieu pour nous. C'est cette croyance d'un Dieu qui nous retire de l'abîme du vice, c'est cette croyance à la charité d'un Dieu qui nous fait croire à la possibilité du pardon et qui nous en fait concevoir la douce espérance. Or, c'est le Saint-Esprit qui crée en nous cette croyance, aussi bien que la douce confiance qui en résulte. Car, nous dit l'Apôtre saint Paul, ce n'est pas un esprit de servitude et de crainte que nous avons reçu. Mais l'Esprit qui vient en nous, l'Esprit que Jésus-Christ nous envoie du sein de son Père, est l'Esprit d'adoption, l'Esprit qui donne à nos cœurs une langue de feu et d'amour pour crier vers le ciel : O vous, notre Père !

La charité, c'est le salut, c'est le ciel, mais nous professons aujourd'hui solennellement que l'acte d'amour lui-même, si simple, si naturel, si impérieux même, quand il s'agit du bienfaiteur universel, est un acte au-dessus des forces du cœur humain. C'est pourquoi nous invoquons aujourd'hui celui qui est le foyer inextinguible de tout amour. Parmi nous il en est qui ont besoin de s'arracher aux impuretés du vice, aux chaînes du péché. Hélas! d'eux-mêmes ils ne peuvent que se perdre. Leur prière même et l'expression de leur repentir ne seraient pas assez pures sans vous, Esprit de pureté : *Sine tuo nomine, nihil est in homine, nihil est innoxium.* Venez, Esprit-Saint, consumez dans ces cœurs malades tout ce qui peut être opposé à votre sainteté, à

votre divine rectitude. Il y a dans ces cœurs révolte, ingratitude, tortuosité. Vous seul pouvez faire fléchir la raideur, attendrir les cœurs endurcis, et mettre fin aux égarements : *Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium.*

Il se trouve aussi des âmes pieuses, des consciences délicates, de fidèles serviteurs et servantes de Dieu, qui sont heureux de se dévouer à toutes sortes de bonnes œuvres, mais qui ne sont pas pour cela exempts ou de certaines terreurs involontaires, ou même de certains abattements, suite de la faiblesse humaine. Venez, Esprit-Saint, habitez par vos consolations dans ces âmes, où vous habitez déjà par la grâce. Nul autre que vous ne peut venir au secours de ces âmes. Nul autre que vous ne peut connaître et visiter les plus secrets replis du cœur. Nul autre que vous ne possède ce baume divin de paix et d'espérance que vous savez verser dans un cœur flétri. Aussi l'Eglise vous a-t-elle appelé le meilleur des consolateurs, l'hôte le plus affectueux, le plus doux réfrigérant pour l'âme désolée : *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium!*

N'en doutez pas, mes frères, ces prières seront entendues, seront exaucées. Nous en avons pour gage les enseignements de la foi, qui nous montrent le Saint-Esprit agissant lui-même sur les cœurs par la prière et formulant lui-même la demande qu'il veut exaucer.

Mais pour mieux assurer l'effet de la prière, ne négligeons pas un moyen héroïque entre tous. Depuis que le Saint-Esprit s'est reposé sur Marie et lui a, par sa toute-puissance, conféré la gloire de sa maternité divine réunie à la gloire de sa virginité sans tache, Marie, épouse sainte de ce divin Esprit, est devenue la trésorière et la dispensatrice de tous ses dons. Souvenons-nous que Marie est cette tige bénie du ciel, dont parle Isaïe, et qui doit porter une fleur unique. Sur cette fleur, qui n'est autre que la fleur nazaréenne, le fruit des entrailles de Marie, doit se reposer l'Esprit de Dieu avec tous ses dons. Quiconque, dit saint Bonaventure, désire obtenir quelque participation aux dons de l'Esprit-Saint, doit donc s'approcher de cette fleur divine. Mais ce n'est que par l'intermédiaire de la tige que nous arrivons jusques à la fleur et par la fleur à l'Esprit de Dieu. C'est-à-dire que par Marie on arrive à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à l'Esprit-Saint. Hâtons-nous donc, par nos prières et nos hommages à Marie, de faire pencher vers nous cette tige précieuse; la fleur divine étant ainsi rapprochée de nous, nous n'aurons plus qu'à tendre la main et à recueillir avec la fleur les dons de l'esprit qui réside en elle. Oui, nous en avons la douce confiance, la pieuse, la miséricordieuse vierge s'est déjà inclinée vers nous; les dons de l'Esprit de Dieu se répandent comme un doux parfum dans vos cœurs. Ainsi est exaucé cette ardente prière qui aujourd'hui, de tous les points du globe, s'est élevé vers les cieux : Donnez à vos fidèles qui se confient en vous vos sept dons ; prêtez à leurs vertus le mérite qui manque à leur indigence ; soutenez-les par votre force jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme des épreuves; accordez-leur la gloire et la joie qui n'ont pas de fin.

Autre plan pour le jour de la Pentecôte. — De la conformité à la volonté de Dieu (d'après saint Liguori).

4258. *Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* Comme mon Père me l'a ordonné, ainsi je fais (JOAN. 14. 31). Telles sont les paroles que nous

adresse N. S. pour faire connaître au monde l'amour qu'il porte à son Père éternel. Il avait déjà dit ailleurs : *Je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.* Ames fidèles, si vous aimez Dieu, et si vous désirez vous sanctifier, vous devez rechercher la volonté de Dieu, et vouloir ce qu'il veut.

C'est pourquoi je veux aujourd'hui vous montrer d'abord, que toute notre sanctification consiste à nous conformer à la volonté de Dieu, et ensuite, comment et en quelles choses nous devons dans la pratique, nous conformer à la volonté divine.

4259. I. — *Notre sanctification consiste à nous conformer à la volonté de Dieu.* Il est certain que notre salut consiste à aimer Dieu; une âme qui n'aime pas Dieu, ne vit pas, mais elle est morte, assure saint Jean. Et la perfection de cet amour consiste dans la conformité de notre volonté à celle de Dieu. L'effet principal de l'amour, dit saint Denis l'Aréopagite, c'est d'unir la volonté de ceux qui s'aiment, en sorte qu'ils n'aient plus qu'un seul cœur et une seule volonté. Ainsi, nos bonnes œuvres, communions, oraisons, pénitences, aumônes, ne plaisent à Dieu qu'autant qu'elles s'accordent avec sa divine volonté; car, si elles étaient faites contre la volonté de Dieu, loin d'être des actes de vertu, elles seraient des fautes dignes de châtiments.

Un jour, pendant que Jésus-Christ prêchait au milieu d'une foule de peuple, on vint lui dire que sa Mère et ses frères l'attendaient, à quoi il répondit: *Quiconque fait la volonté de mon Père céleste, voilà qui est mon frère et ma sœur et ma mère.* Par ces paroles, Notre-Seigneur nous donnait à entendre, qu'il ne reconnaît pour ses parents et ses amis que ceux-là seuls qui font la volonté de Dieu.

Les saints dans le ciel aiment Dieu d'un amour parfait; or, je le demande, en quoi consiste la perfection de leur amour? elle consiste dans leur entière conformité à la volonté divine. C'est pourquoi Jésus-Christ nous a enseigné à demander la grâce de faire la volonté de Dieu sur la terre, comme les saints la font dans le ciel. Aussi, sainte Thérèse disait: « Tout ce qu'il faut chercher dans l'exercice de l'oraison, c'est de conformer sa volonté à celle de Dieu. » Et elle ajoutait: « En cela consiste la plus haute perfection; celui qui excellera le plus dans cette pratique, recevra de Dieu les plus grands dons, et fera le plus de progrès dans la vie intérieure. » L'unique fin que les saints ont eue en vue dans la pratique de toutes les vertus, ce fut l'accomplissement de la volonté de Dieu. Le bienheureux Henri Suzon disait: « J'aime mieux être le plus misérable ver de terre par la volonté de Dieu, que d'être un séraphin par ma propre volonté. »

Un acte parfait de conformité à la volonté de Dieu suffit pour faire un saint. Voyez saint Paul. Pendant qu'il persécutait l'Eglise, Jésus-Christ lui apparut et le convertît; que fit alors le saint? Tout ce qu'il fit, ce fut d'offrir à Dieu sa volonté, afin que le Seigneur disposât de lui selon son bon plaisir: *Seigneur,* dit-il, *que voulez-vous que je fasse?* Et aussitôt, parlant à Ananie, Jésus-Christ le proclame Vase d'élection et Apôtre des nations.

Celui qui donne à Dieu sa volonté, lui donne tout ce qu'il a. Quand on se mortifie pour Dieu par des jeûnes et des pénitences, ou qu'on fait des aumônes, on donne à Dieu une partie de soi ou de ses biens; mais, quand on lui donne sa volonté, on lui donne tout; en sorte qu'alors on peut dire

à Dieu : Seigneur, vous ayant donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous donner, puisque je vous ai donné tout.

C'est là, en effet, tout ce que Dieu demande de nous, notre cœur, c'est-à-dire, notre volonté. Si donc Dieu agrée toute notre volonté, disait le saint abbé Nil, nous devons dans nos prières, tâcher d'obtenir de sa bonté, non pas qu'il fasse ce que nous voulons, mais qu'il nous accorde la grâce de faire tout ce qu'il veut de nous.

Cette vérité, que tout notre bien consiste à faire la volonté de Dieu, chacun la connaît; mais l'important est de la mettre en pratique; c'est pourquoi nous allons vous dire plusieurs choses nécessaires à cet effet.

4260. II. *Comment et en quelles choses nous devons, dans la pratique, nous conformer à la divine volonté.* Pour nous trouver disposés à exécuter en toute occasion la volonté de Dieu, nous devons par avance nous offrir constamment à lui, prêts à embrasser en paix toutes ses dispositions et ses volontés à notre égard. Ainsi faisait David, quand il disait : *Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt.* Et il ne demandait autre chose au Seigneur, que de lui enseigner à faire sa divine volonté. Par là, il mérita que Dieu l'appelât un homme selon son cœur; pourquoi ? Parce que ce saint roi était toujours prêt à exécuter tous ses ordres.

Sainte Thérèse s'offrait à Dieu cinquante fois par jour, afin qu'il disposât d'elle à son gré, et se tenait prête à embrasser tout ce qu'il lui enverrait, prospérité ou adversité. Et voilà le point important, c'est de s'offrir à Dieu sans réserve. Tous sont prêts à se conformer à la volonté de Dieu dans les prospérités; mais la perfection consiste à s'y conformer aussi dans toutes les adversités. Le Seigneur veut et il a pour agréable que nous lui rendions grâces dans les choses qui nous plaisent; mais il est plus satisfait, quand nous acceptons avec résignation les coups de l'adversité. Le vénérable Jean d'Avila disait : « Un seul « Bénit soit Dieu ! » dans les contrariétés, vaut plus que mille actions de grâces dans ce qui réussit à notre gré. »

Et nous devons nous conformer à la volonté divine, non seulement dans les adversités qui nous viennent directement de Dieu, comme les maladies, la perte des biens, des parents ou des amis, mais encore dans celles qui, étant aussi voulues de Dieu, puisque rien n'arrive en ce monde si ce n'est par la disposition de sa providence, ne nous viennent néanmoins de Dieu que d'une manière indirecte, je veux dire celles qui nous arrivent par le moyen des hommes; telles sont les injustices, les diffamations, les calomnies, les injures et toutes les autres sortes de persécutions.

Mais quoi ! Dieu veut-il que les autres pèchent, en nous faisant tort dans nos biens ou notre honneur? — Non; comprenez bien : Dieu ne veut pas le péché qu'ils commettent, mais il veut que nous souffrions cette perte, cette humiliation, et qu'en la supportant, nous nous conformions à sa volonté.

Tous les biens, comme sont les richesses et les honneurs, et tous les maux, comme sont les maladies et les persécutions, viennent de Dieu, dit l'Ecriture. Elle dit : les maux, notez-le bien, parce que nous les appelons ainsi, faute de savoir nous conformer à la volonté de Dieu; mais en réalité, si nous les acceptions comme nous le devrions, c'est-à-dire, avec résignation, parce qu'ils viennent de la main de Dieu, ils seraient pour nous, non des maux, mais des biens. Les pierres précieuses qui enrichissent le plus la

couronne des saints dans le ciel, ce sont les tribulations qu'ils ont souffertes avec patience pour Dieu, en pensant que tout vient de sa main.

Pendant qu'on tourmentait les saints martyrs Epictête et Astion, avec des crocs de fer et des torches ardentes, ils ne faisaient entendre que ces mots : « Seigneur, que votre volonté s'accomplisse en nous ! » Et voici les dernières paroles qu'ils prononcèrent en expirant : « Soyez béni, ô Dieu éternel ! de ce que vous nous donnez la grâce d'accomplir en nous votre bon plaisir. »

Une âme qui aime Dieu, n'est jamais troublée, quoi qu'il lui arrive. On lit dans Césaire, l'exemple d'un moine qui, sans mener une vie plus austère que les autres, opérait néanmoins beaucoup de miracles. L'abbé en était étonné, et il lui demanda un jour quelles dévotions il pratiquait. L'humble religieux répondit qu'il était le plus imparfait de tous, et qu'il s'appliquait uniquement à se conformer en tout à la volonté de Dieu. « Et ce dommage, reprit le supérieur, qu'une personne malveillante a causé dans nos terres, il y a quelques jours, ne vous a-t-il fait aucune peine ? Non, mon père, dit-il; j'en ai même remercié le Seigneur, attendu qu'il fait ou permet toutes choses pour notre bien. » Ces paroles convainquirent l'abbé de la sainteté de ce bon religieux. — Voilà comment, nous aussi, nous devons agir dans tout ce qui nous arrive de contraire ; disons toujours : Seigneur ! tel a été votre bon plaisir, ainsi soit-il.

Par cette conduite, on jouit de la paix que les anges, à la naissance de Jésus-Christ, annoncèrent aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire, à ceux qui tiennent leur volonté unie à celle de Dieu. Ceux-ci goûtent cette paix qui, comme l'Apôtre le déclare, surpasse tous les plaisirs des sens. C'est une paix grande et stable, qui n'est pas sujette au changement. « L'homme saint demeure dans la sagesse comme le soleil, mais l'insensé change comme la lune. » L'insensé, ou le pécheur, est inconstant comme la lune, qui tantôt croît, et tantôt décroît; on le voit aujourd'hui rire jusqu'à la folie, demain pleurer jusqu'au désespoir; il est aujourd'hui tout humble et doux, demain superbe et furieux; en un mot, le pécheur varie sans cesse, selon ce qui lui arrive de bon ou de mauvais. Le juste, au contraire, est comme le soleil, toujours semblable à lui-même, toujours tranquille quoi qu'il advienne. Dans la partie inférieure, il ne pourra éviter de sentir quelque peine des contrariétés qui lui arrivent; mais, sa volonté restant unie à celle de Dieu, nul ne pourra le priver de cette joie spirituelle qui n'est point sujette aux vicissitudes de la vie présente : « *Personne*, a dit Jésus, *ne vous ôtera votre joie.* »

Celui qui se repose dans la volonté divine, est comme un homme qui, placé au-dessus des nuages, aperçoit sous ses pieds les tempêtes en furie, voit les éclairs, entend le tonnerre, mais sans en être atteint ni troublé. Comment, en effet, pourrait-il être inquiet, s'il lui arrive toujours ce qu'il veut ? Quand on ne veut que ce qui plaît à Dieu, on obtient toujours tout ce qu'on veut ; car tout ce qui arrive, arrive par la volonté de Dieu. Salvien a dit de ces âmes résignées : Si elles sont de basse condition, elles veulent être ainsi; si elles tombent dans la pauvreté, elles veulent être pauvres ; en un mot, parce qu'elles veulent tout ce que Dieu veut, elles sont toujours contentes. Vienne le chaud, le froid, la pluie, le vent; celui qui est uni à la volonté de Dieu, dit toujours : Je veux cette froideur, cette chaleur, cette

pluie, ce vent, parce que Dieu le veut ainsi. — Vienne telle perte, telle persécution, telle maladie, et même la mort; il dit également: Je veux cette perte, cette persécution, cette maladie, je veux même la mort, quand elle arrive, parce que Dieu le veut ainsi. — Et quel plus grand contentement peut avoir une âme qui cherche à plaire à Dieu, que d'embrasser en paix la croix que Dieu lui envoie, sachant bien que, en l'embrassant en paix, elle donne à Dieu la meilleure satisfaction qu'elle puisse lui donner? Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, rien qu'à entendre prononcer les mots de « Volonté de Dieu, » éprouvait intérieurement une telle joie, qu'elle était ravie hors d'elle-même et entrait en extase.

Quelle est, au contraire, la folie de ceux qui osent résister à la volonté de Dieu, et qui au lieu de recevoir les tribulations avec patience, s'irritent et s'emportent contre Dieu, jusqu'à le traiter d'injuste et de cruel! Est-ce que, par leur résistence à la volonté divine, ils empêcheront d'arriver ce que Dieu veut? Qui peut résister à la volonté divine? Les malheureux! par leur impatience allégeront-ils la croix que Dieu leur envoie? Non, ils la rendront plus pesante, doublement pénible. *Qui, en lui résistant, a trouvé la paix?* Ah! quelle folie!

Quant à nous, résignons-nous à la volonté divine; par là, nous rendrons notre croix plus légère, et nous acquerrons de grands mérites pour la vie éternelle. C'est là ce que Dieu veut, quand il nous afflige, c'est de nous rendre saints. Il nous envoie des croix, non parce qu'il nous veut du mal, mais parce qu'il nous veut du bien; il voit qu'elles sont utiles à notre salut. Les fléaux même ne nous viennent pas de Dieu pour notre ruine, mais pour notre bonheur, afin que nous nous corrigions de nos vices. Le Seigneur nous aime tant, que, non seulement il désire notre bonheur, mais qu'il s'en occupe avec sollicitude, comme le disait David.

Abandonnons-nous donc toujours entre les mains de ce Dieu, qui a un si grand désir et un si grand soin de notre salut éternel: *Jetez dans son sein tous vos soucis*, écrit saint Pierre, *car il s'intéresse à vous.* Celui qui vit en s'abandonnant entre les mains de Dieu, passera une vie heureuse, et aura une mort sainte. Celui qui meurt entièrement résigné à la volonté divine, meurt saintement; mais, celui qui n'est pas uni à la volonté de Dieu pendant sa vie, ne le sera pas non plus au moment de la mort, et il ne se sauvera point. Ainsi, le but de toutes nos pensées durant le reste de notre vie, ce doit être d'accomplir la volonté de Dieu; nous devons rapporter à cette fin toutes nos dévotions, nos méditations, communions, visites au saint Sacrement, et toutes nos prières, en demandant sans cesse à Dieu qu'il nous fasse connaître et accomplir sa volonté. En même temps, offrons-nous à lui tout prêts à accepter sans réserve tout ce qu'il veut de nous, en lui disant avec l'Apôtre: Seigneur, dites-moi ce que vous voulez de moi; je veux faire tout ce que vous voulez. — Et en toute circonstance, soit agréable, soit pénible, ayons toujours à la bouche ces paroles du *Pater noster: Fiat voluntas tua.* Que votre volonté soit faite! Répétons-les souvent, plusieurs fois dans la journée, et cela du fond du cœur. Bienheureux serons-nous, si nous vivons, et si nous terminons notre vie, en disant à Dieu: *Fiat, fiat voluntas tua!*

TRAITS ET PENSÉES SUR LA VOLONTÉ DE DIEU.

(Voir *Sententiae* à ces mots : *voluntas Dei.*)

4261. *Eadem velle et eadem nolle, ea demum firma amicitia est.* (Hier.) *Praebe, fili mi, cor tuum mihi.* Ce n'est pas nous demander beaucoup ; car, si pour nous satisfaire pleinement, nous qui ne sommes qu'un peu de terre et de poussière, il ne suffit pas de tout ce que Dieu a créé ; et si pour remplir notre cœur, tout petit qu'il est, il ne faut pas moins que Dieu ; comment croyez-vous pouvoir contenter Dieu en ne lui donnant qu'une partie de votre cœur, et réservant l'autre pour vous ? C'est s'abuser que de le prétendre ; notre cœur ne peut être partagé de cette sorte.

4262. Saint Anselme a dit : *Voluntas Dei fons est totius boni ; voluntas hominis totius est exordium mali.* Par la conformité à la volonté de Dieu, nous devenons en quelque sorte semblables aux bienheureux. Car comme il n'y a point de changement et de vicissitude dans le ciel, et que les bienheureux demeurent toujours dans un même état, et y jouissent perpétuellement de Dieu ; ainsi dans le monde ceux qui sont parvenus à avoir une parfaite conformité à la volonté divine, et à établir tout leur contentement en celui de Dieu, ne s'inquiètent et ne se troublent aucunement de l'instabilité des choses et des divers accidents de la vie. Leur volonté est si soumise à celle de Dieu que la connaissance qu'ils ont que tout vient de lui, et que c'est sa volonté qui s'accomplit dans ce qui leur arrive de fâcheux, fait que, préférant la sienne à la leur, toutes leurs souffrances, et toute leur amertume se convertit en douceur et en consolation.

4263. *Non enim poterit labor fieri nisi hoc quisque diligat quod invito auferri possit. Nam cum ea diliguntur quæ possumus contra voluntatem amittere, necesse est ut pro iis miserrime laboremus. . . . Justitia Dei est aliquando, ut sanus sis, aliquando ut aegrotus. Si quando sanus es, dulcis est voluntas Dei : non recto corde es. Quare ? quia non vis dirigere voluntatem tuam ad voluntatem Dei, et quando ægrotas, amora est voluntas Dei : sed Dei vis curvare ad tuam : illa recta est, sed tu curvus. Voluntas tua corrigenda est ad illam, non illa curvanda est ad te, et rectum habebis cor.* (Aug.)

4264. Afin que vous touchiez du doigt les fondements solides sur lesquels une âme doit asseoir sa résignation, vous saurez que c'est un article de foi incontestable que tout ce qui n'est pas péché, Dieu le veut d'une volonté véritable, réelle et infaillible ; quant au péché quoiqu'il ne le veuille pas, parce qu'il ne peut pas vouloir le mal moral, il le permet néanmoins, c'est-à-dire que pouvant l'empêcher, il ne veut pas l'empêcher à cause des fins qu'il a en vue. Ainsi il permettait le péché des bourreaux, en les laissant tourmenter les martyrs, à cause du bien qui en résultait pour les saints eux-mêmes. Or, ce principe posé, s'il vous arrive un accident quelconque : je vous demande si c'est un péché ? — Non. — Par conséquent il est certain que Dieu le veut ; vous n'avez pas à contester. Ce qui plaît à Dieu, pourrait-il vous déplaire ? — Si c'est un péché, vous devez encore vous résigner, parce que Dieu le permet. Par exemple, vous voyez qu'une de vos sœurs manque en quelque chose qui déplaît à Dieu ; mais s'il vous en revient quelque désagrément, ce désagrément doit vous être cher, comme une chose que Dieu veut : peut-être est-ce la fin pour laquelle il a permis ce manquement. (S. Léonard.)

4265. Un homme a reçu une blessure au pied qui le rend boiteux ; mais ce qui fait qu'il boite, c'est sa blessure. Il en est de même d'une action vicieuse : la cause de l'action est Dieu ; mais la cause du péché qui s'y est mêlé procède du libre arbitre de l'homme. — Un homme qui est en colère contre son fils, prend les premières verges qu'il rencontre sous sa main, lui en donne quelques coups et les jettant ensuite au feu, il conserve à ce fils l'héritage qui lui appartient. C'est ainsi que Dieu se sert quelquefois des méchants pour punir et pour corriger les bons.

4266. Le bon Larron en acceptant la croix avec résignation a mérité le ciel. O heureuse croix ! que celle qui est portée avec résignation, quand même elle aurait été

fabriquée par nos péchés ? Croix chérie, que tu es précieuse ! Quiconque t'embrasse recevra les embrassements de Jésus ; et quiconque te repousse sera repoussé de Jésus. — La croix vous est nécessaire, vous devez souffrir comme homme, comme pécheur, comme prédestiné. Souffrir ! telle est la noble enseigne des élus. Embrassez votre croix pour l'amour de Jésus crucifié, quelque dure qu'elle vous paraisse. C'est Dieu qui vous l'envoie ; supportez-la avec patience, avec joie, avec amour. (S. Léonard de Port-Maurice.)

4267. Les seuls mots : *Dieu soit béni !* prononcés dans l'adversité, valent mieux, assurait le vénérable maître d'Avila, que mille actions de grâces de la prospérité. Dieu fait nos volontés, si nous faisons la sienne, dit Bossuet — La résolution de faire tout ce que vous saurez être la volonté de Dieu, c'est, dit saint Léonard, la crême de l'amour de Dieu, la fleur de la charité et la source de tous nos mérites.

4268. Sainte Thérèse s'offrait à Dieu 50 fois par jour pour faire en tout sa volonté. Et elle disait que tout ce qu'il faut chercher dans l'exercice de l'oraison, c'est de conformer sa volonté à celle de Dieu ; et qu'il faut se bien persuader qu'en cela consiste la plus haute perfection. Celui qui excellera le plus en ceci, ajoutait-elle, recevra de Dieu les plus grands dons et fera plus de progès qu'aucun autre dans la vie intérieure.

4269. L'amour pur et parfait des Bienheureux pour le Seigneur, est tout entier dans la parfaite union de leur volonté à la sienne. Si les Séraphins croyaient faire la volonté divine en s'occupant durant toute l'éternité à ramasser le sable des rivages ou à sarcler les jardins, ils le feraient volontiers avec un extrême plaisir. (S. Liguori.)

4270. Le vénérable Pierre de Blois, auteur très respectable et qui jouit d'une grande autorité, dit aussi que celui qui, à l'article de la mort, fera un acte de résignation pleine et entière à la très sainte volonté de Dieu, non seulement sera délivré de l'enfer, mais ne touchera pas même au purgatoire, eût-il commis d'ailleurs tous les péchés du monde. (S. Léonard.)

4271. **Trinité.** — (V. nos 4275 et suiv.) *Docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti : Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Nous avons été baptisés au nom de la Trinité. Dès notre enfance, on nous a fait connaître la Trinité, comme Notre-Seigneur l'a ordonné. Quel mystère ! Pour l'atteindre, il faut ouvrir le ciel ; par delà les saints, les anges, la Vierge Marie elle-même et l'humanité sainte de Notre-Seigneur, il faut s'élever au-dessus du temps et dans les régions insondables de l'éternité ; et là nous trouvons le Père, principe du Fils, le Fils engendré de toute éternité par le Père, le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils, éternel comme le Père et le Fils, c'est-à-dire un seul Dieu, une seule nature divine en trois Personnes distinctes égales en toutes choses.

I. Nous ne pouvons comprendre la Trinité, mais nous devons la croire ; II. Nous pouvons connaître les bienfaits de la Trinité et l'en bénir ; III. Nous savons l'unité de la Trinité et nous devons l'imiter.

4272. I. *Nous ne pouvons comprendre la Trinité, mais nous devons la croire.* 1° Saint Augustin cherchait à sonder ce grand mystère ; et, comme il se promenait sur le rivage, il rencontra un enfant qui, avec une coquille, prenait de l'eau dans la mer et la versait dans une petite fosse qu'il avait creusée. — Que faites-vous, mon enfant, lui demanda-t-il ? — Je veux prendre toute l'eau de la mer et la mettre dans cette fosse. — Mais c'est impossible ! — je l'aurai fait, répliqua l'enfant, ou plutôt l'ange qui en avait pris la forme, avant que vous ayez pu, avec une intelligence humaine, concevoir la Trinité.

Et cela ne doit point nous surprendre. L'incrédulité, dit saint Chrysostome, est la preuve d'un esprit faible et étroit qui n'a aucune grande pensée de ce qui est infiniment grand, c'est-à-dire de la nature de Dieu, comme si Dieu ne pouvait pas être, ou ne pouvait pas faire, ce que l'esprit ne peut comprendre.

2° Mais, si nous ne pouvons comprendre la Trinité, nous pouvons et devons la croire, c'est même un des mystères de notre foi dont la croyance est le plus nécessaire au salut. Aussi, bien qu'il soit le plus relevé, est-ce le premier que l'on apprend aux enfants. La Trinité s'est révélée elle-même à nous d'abord au jour de la création du premier homme. Dieu dit : *Faciamus hominem*, il est seul vrai Dieu et il parle au pluriel : *Faisons l'homme ;* et d'une manière plus claire, ce mystère nous a été manifesté au jour du baptême du Fils de Dieu : l'Esprit-Saint descendit sur lui sous la forme d'une colombe, et le Père fit entendre sa voix. *Voici*, dit-il, *mon Fils bien-aimé*. Notre-Seigneur, le Fils de Dieu, nous parle de son Père à chaque instant et promet de nous envoyer le Saint-Esprit. Saint Jean, ravi dans le ciel, y découvre la Trinité : le Père, le Verbe, l'Esprit-Saint ; trois Personnes qui ne font qu'une même nature.

3° Et, afin que la parole divine, qui ne peut faillir, fût acceptée plus facilement, Dieu a voulu nous offrir, dans les choses que nous voyons ou que nous connaissons, comme l'image de la Trinité. Le soleil a la chaleur, la lumière et la forme ronde, toutes égales, toutes distinctes en quelque manière et ne formant qu'un seul soleil. (V. n° 4278.) Notre âme a l'être, l'intelligence et la volonté, et pourtant elle est unique et simple. C'est ainsi que nous sommes faits à l'image de Dieu. (V. n° 4279.) Croyons donc et nous verrons le Père, dont la vue rassasiera nos cœurs, le Fils image du Père, le Saint-Esprit amour éternel de l'un et de l'autre. *(Voir l'exposition du Credo dans la Glose.)*

4273. II. *Nous pouvons connaître les bienfaits de la Trinité* et l'en bénir. Tous les biens nous viennent du Dieu bon, dit saint Augustin; toutefois, on a coutume d'attribuer en particulier à une Personne divine des bienfaits que toutes ont concouru à nous accorder. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que nous recevons le baptême, la confirmation, l'absolution. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que l'Eglise nous bénit. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que le prêtre nous dira de quitter cette terre ; et pour nous rendre Dieu propice, il lui dira que, bien que nous ayons péché, nous n'avons pas cependant nié la foi de la Trinité. C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que nous devons commencer toutes nos actions et terminer toutes nos prières, comme l'Eglise le fait dans la liturgie. (V. n° 4280.) Et les anges au ciel bénissent la Trinité. Et cette Trinité habite en l'âme juste, comme dans son ciel : *Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père*, dit Jésus-Christ, *et nous viendrons en lui ; et je me révélerai à lui.* Et ne savez-vous pas que l'Esprit-Saint habite en vous ? Il faut donc que notre âme, comme les élus de Dieu, redise sans cesse : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit !

4274. III. *Connaissant l'unité de la Trinité nous devons l'imiter.* Le Père et le Fils sont unis par le même amour qui est la Saint-Esprit. Et Notre-Seigneur veut que tous ses disciples soient un, comme il ne fait qu'un avec

son Père et le Saint-Esprit. *Pater, omnia mea tua sunt et tua mea,* disait Notre-Seigneur. Que tout nous soit commun avec nos frères, les biens et les maux pour les partager avec eux. *Una fides, unum baptisma,* c'est ce que disait saint Paul aux fidèles pour les exciter à s'aimer mutuellement. En effet, croire au même Dieu, le Père dont nous sommes les enfants, le Fils dont nous sommes les frères, le Saint-Esprit que nous aimons tous depuis que nous l'avons reçu au saint baptême, n'est-ce pas un motif puissant de nous entr'aimer? Toutefois, nous n'aurons tous qu'une seule et parfaite charité, qu'autant qu'entre les diverses choses qu'il est permis ou commandé d'aimer, nous aimerons toujours par-dessus tout Dieu, et tout le reste en Dieu selon la volonté de Dieu.

Nous serons ainsi unis par le même esprit d'amour qui sera l'âme de nous tous, comme l'âme anime chacun des membres de notre corps. Ainsi comme les premiers chrétiens, nous n'aurons tous qu'un cœur et qu'une âme, jusqu'à ce que tous au ciel nous voyions la Trinité avec ses beautés qui sont l'objet d'éternelles admirations, nous bénissions la Trinité de nous avoir appelés des ténèbres à son admirable lumière; nous soyons consommés dans l'union avec Dieu et avec nos frères, redisant sans cesse *Gloria Patri.*

TRAITS ET PENSÉES SUR LA TRINITÉ.

4275. Presque toutes les autres fêtes de l'année sont consacrées aux louanges des saints; mais la fête présente est celle du Saint des Saints, de qui, comme d'une source inépuisable de sainteté, a émané la perfection de tous les Saints. Autant donc l'auteur de la sainteté est au-dessus de tous les saints, autant cette fête est supérieure à toutes celles qui leur sont consacrées. Mais elle offre à l'orateur chrétien de grandes difficultés, à cause de l'obscurité de son objet. En effet, il n'est rien que notre faible entendement comprenne moins que Dieu, quoique, suivant Aristote, il n'y ait rien qui soit naturellement plus intelligible, car ce qui n'est pas ne pouvant être compris, l'être des choses est l'objet de l'entendement, comme la couleur est l'objet de la vue; d'où il suit que nous devrions comprendre Dieu mieux que tout le reste, puisqu'il possède l'Etre par excellence.

Nous avons dans le soleil un exemple frappant de cette apparente contradiction: quoique la splendeur radieuse de sa lumière le rende éminemment visible, il est cependant ce que nos faibles yeux peuvent le moins voir. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, si le splendide soleil de justice qui, par sa nature est excellemment intelligible, échappe aux yeux impuissants de notre intelligence? (B. L. de Grenade.)

4276. Pour qu'on n'aille pas s'imaginer que ces deux assertions sont contradictoires, il est important de remarquer que nous n'affirmons pas trois substances, et une substance; ou trois personnes, et une personne; non, nous adorons et confessons, dans une seule et même substance ou nature, trois personnes. *Nature* et *personne* sont deux mots dont la signification est différente. (Idem.)

Cette nature incréée a cela de particulier et de caractéristique, et elle diffère en cela de toutes les créatures raisonnables, et même des pures intelligences, que, dans toutes ces créatures, à une nature unique correspond une seule personne qui la soutient; tandis que dans la nature divine, qui est infinie et d'une fécondité sans bornes, subsistent trois personnes au lieu d'une seule. Et comme elles n'ont qu'une subsistence, elles ne font aussi qu'une divinité, une volonté, une majesté, une puissance égale et indivise. Car tout ce que fait le Père, le Fils et le Saint-Esprit le font pareillement. En eux tout est un, excepté ce qui constitue leur distinction. (Idem.)

4277. De qui est cette image et cette inscription? Chrétien, tourne les yeux sur toi-même. De qui es-tu l'image, et de qui portes-tu le nom? O Dieu! vous nous avez faits à votre image et ressemblance. *Vous êtes en nous, ô Seigneur! comme*

dans un temple, et votre saint nom a été invoqué sur nous (Jer. xiv, 9). O Père, Fils et Saint-Esprit! nous avons été baptisés en votre nom, votre empreinte est sur nous, votre image, que vous aviez mise au dedans de nous, en nous créant, y a été réparée par le baptême. Ame raisonnable, faite à l'image de Dieu, Chrétien, renouvelé par sa grâce, reconnais ton auteur, et à l'image que tu portes, apprends à qui tu es.

Connaître Dieu, aimer Dieu, s'estimer heureux par là, c'est ce qui s'appelle, dans saint Paul, *la vie de Dieu, dont les Gentils étaient éloignés, dans leur ignorance et l'aveuglement de leur cœur* (Ephes. iv, 18). Car c'est par là que nous entendons que Dieu même est heureux, parce qu'il se connaît et aime lui-même: et lorsque nous l'imitons, en nous estimant heureux par sa connaissance et son amour, nous vivons de *la vie de Dieu.*

Que la connaissance de Dieu ne soit pas en nous une simple curiosité, ni une sèche méditation de ses perfections; qu'elle tende à établir en nous son saint amour, nous vivrons de la vie de Dieu, et nous rétablirons en nous son image.

Unissons-nous à la vie de Dieu, à la connaissance et à l'amour qu'il a pour lui-même: lui seul se connaît et s'aime dignement. Unissons-nous autant que nous pouvons à l'incompréhensible connaissance qu'il a de lui-même; et consentons de tout notre cœur aux louanges dont il est digne, que lui seul connaît: nous vivrons de sa vie, et son image sera parfaite en nous.

Tout ce que nous connaissons de Dieu, transportons-le en nous. Nous connaissons sa miséricorde, ce n'est pas assez; imprimons ce trait en nous-mêmes. *Et soyons miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux* (Luc. vi, 36). Nous admirons sa perfection; ce n'est pas assez; imitons-là. *Soyez parfaits,* dit le Sauveur (Matth. v, 48), *comme votre Père céleste est parfait.* (Bossuet.)

4278. Les grands de la terre ont coutume de placer leur écusson et leurs armes de famille dans les lieux et sur les objets qui leur appartiennent en propre. Le Roi des rois n'a pas dû négliger non plus les droits et les prérogatives de sa souveraineté. Or, toutes les créatures, appartenant à Dieu et lui appartenant à un double titre, puisqu'il les a créées et les conserve, il a dû les imprimer sur chacune d'elles comme ses armoiries et son image. Quelles seront ses armoiries? Quelle sera cette image? Dieu a dans son être tout à la fois la Trinité et l'unité: Trinité de personnes, unité de nature. Trinité dans l'unité, tel devra être le chiffre et l'emblème de sa royauté divine; et ce sera aussi le chiffre et l'emblème qu'il imprimera sur toutes les créatures. En effet, dit saint Thomas, toute créature en premier lieu subsiste dans son être; en second lieu elle a une forme propre et qui la détermine dans son espèce; en troisième lieu elle est coordonnée vers une autre chose. En tant donc qu'elle subsiste entière dans son être, toute créature représente le Père, principe qui ne procède d'aucun autre principe. En tant qu'elle a une forme déterminative de son espèce, elle représente le Fils, pensée divine et exemplaire éternelle de tous les êtres.

Enfin elle n'est rapportée et ordonnée à d'autres êtres que par la volonté du créateur, c'est-à-dire par le Saint-Esprit (Saint Thomas i, q. 45, a. 7). Ainsi toute créature porte le vestige de la Trinité, et de l'unité de Dieu; mais cette trace dans les êtres sans raison est obscure, comme celle que les pieds d'un homme laissent sur le sable ou dans la boue. Dans les créatures intelligentes, cette empreinte est plus parfaite. C'est en créant l'homme, que Dieu a dit: *Faciamus hominem ad imaginem nostram.* C'est sur l'homme d'après le prophète, que Dieu s'est plu à imprimer la radieuse ressemblance de sa face divine. En rentrant donc en nous-mêmes, nous dit saint Augustin, nous y trouvons, bien que non pas égale ni éternelle, l'image pourtant fidèle de la souveraine Trinité. Cette fidèle image ne se trouve pas en nous en tant que nous avons un corps. Car en tant que nous sommes âme et corps, substantiellement unis en unité d'être, nous représentons seulement le grand mystère de l'incarnation de Jésus-Christ, Dieu et homme en unité de personne. Ce n'est donc pas selon la forme du corps, dit saint Augustin, mais selon l'âme raisonnable que

nous avons été créés à l'image de Dieu, et que l'empreinte de l'unité dans la Trinité se trouve en nous. En effet, comme Dieu est intelligence, verbe et amour, ou Père, Fils et Saint-Esprit, et que ces trois Personnes sont un seul et même Dieu, de même en tant qu'êtres raisonnables nous sommes nous aussi intelligence, pensée ou raison et amour, et ces trois choses ne sont en nous qu'une seule et même âme intelligente.

4279. Pour ceux qui n'ont pas su connaître que l'homme est à l'image de Dieu, l'homme n'est plus qu'un tableau dont on ignore le prix et la valeur, parce qu'on ne connaît pas la main du grand artiste qui l'a conçu et exécuté. Qu'est-ce qui peut empêcher alors de le mépriser et de le fouler aux pieds? Pour le disciple de Platon, l'homme ne sera qu'un animal à deux pieds sans plumes. Pour Aristote, l'homme sera l'esclave naturel de l'homme, sa condition aura enlevé toute valeur à son âme. Pour Sénèque, rien n'empêchera que l'homme ne soit un instrument de plaisir à la merci d'un autre homme. Socrate et Cicéron dans la pratique n'auront pas été plus clairvoyants. Effacez le signe divin, l'homme n'est plus qu'un être dégradé; permis dès lors à la force de l'exploiter selon ses caprices et ses intérêts.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à l'adorable Trinité de ce qu'elle a mis dans l'homme tant de grandeur et de noblesse et ne lui en a pas laissé ignorer les titres! Qu'ils viennent, ceux qui poursuivent avec tant de patience et quelquefois de bassesse les honneurs et les décorations que le monde promet! Qu'ils viennent ceux qui croient que la religion n'est propre qu'à rabaisser, dégrader, ou même abêtir les hommes! Qu'ils nous disent s'il est une grandeur, une illustration pareille à celle de porter en soi l'image et la ressemblance de la divinité; ou si c'est trop peu pour nous de porter dans nos âmes un abrégé, une réduction du Dieu infini! Plutôt n'y a-t-il pas lieu de s'écrier avec le prophète: *« Seigneur, notre Dieu, qu'est-ce donc que la créature humaine, pour que vous vous soyez ainsi souvenu d'elle?* pour que vous ayez daigné non seulement vous courber jusqu'à elle et laisser dans notre être l'empreinte de vos pieds, mais que vous ayez voulu y réfléter et y fixer les rayons de votre splendeur divine?

Que fait-on dans les arts, quand il s'agit de tableaux sortis de la main d'un grand maître? On les garantit avec soin des injures de l'air et de toute avarie. Notre âme, chef-d'œuvre de Dieu créateur et rédempteur, devra-t-elle être gardée avec moins de sollicitude? Craignons pour elle l'air contagieux du monde, les sensations de toute sorte; n'oublions jamais le conseil du sage: *Gardez avec toute sorte de soin et de vigilance votre cœur, Dieu y a déposé un germe de vie divine.*

4280. L'Eglise ne commence rien sans le signe de la croix accompagné des paroles que Jésus-Christ a révélés: *Au nom du Père, etc.* Dans toutes les oraisons de sa liturgie, elle invoque ou rappelle les trois Personnes divines; elle ne termine aucune hymne, aucun psaume, sans la doxologie sacrée en l'honneur de l'auguste Trinité. Ainsi plus de cent fois par jour, elle oblige ses ministres à louer et à invoquer sur la terre cette adorable Trinité que louent et invoquent sans fin dans les cieux les hiérarchies angéliques. L'Eglise sait bien que nous ne pouvons rien dire à Dieu de plus agréable, rien de plus utile pour nous-mêmes. Ce nom est la terreur de tous nos invisibles adversaires; il renferme d'ailleurs tous les baumes, tous les préservatifs utiles à l'âme contre les contagions du monde.

Il ne sera pas superflu d'ajouter, qu'invoquer le nom de la Trinité sainte, c'est un moyen sûr de plaire à la Reine des cieux. Oui, Marie, fille chérie du Dieu Père; Marie, mère sans tache du Dieu Fils, Marie, épouse sainte du Dieu Esprit de sainteté, Marie ne saurait être indifférente à rien de ce qui intéresse la Trinité auguste. Marie sait bien ce qu'elle doit à chacune des Personnes divines; elle sait bien ce qu'elles lui ont conféré de grandeurs et de privilèges; elle qui de toutes ses gloires a prétendu ne retenir que le titre de servante du Seigneur, ne peut que sympathiser à tous ceux qui se proclameront les serviteurs du Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. Imitons donc la sainte Eglise qui, dans ses litanies, après avoir imploré merci auprès du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, s'avance vers Marie et l'invoque à son tour par cette tou-

chante prière: *Sainte Marie, priez pour nous, Sancta Maria, ora pro nobis.* Oh! l'Eglise est sûre d'avoir accès auprès de cette sainte Mère et de toucher son cœur, quand elle a dit aupavarant: *Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.*

4281. **Autre Sujet.** *A propos de l'Epître. O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei.*

Dieu, ses perfections.

Magnus Dominus et laudabilis nimis.

Qu'est-ce que Dieu? Telle est la question que saint Thomas, confié dès l'âge de sept ans par ses parents aux moines Bénédictins, adressait à ses maîtres. Prévenu de la grâce, cet admirable enfant comprenait que ce qui importe le plus à l'homme, c'est de connaître l'Etre des Etres, le créateur de tout ce qui existe, la fin de l'Univers et de l'homme lui-même. Mais comment dire ce qu'est Dieu? C'est de foi qu'il est incompréhensible. Aucune créature, pas même les anges, pas même l'intelligence de la Vierge elle-même, ne peut comprendre Dieu complètement. Comment, en effet, le fini pourrait-il contenir l'infini? Comment mettre dans un verre d'eau les eaux de l'Océan? et il serait plus facile de le faire, qu'il ne l'est à un esprit créé de comprendre Dieu entièrement. Mais notre impuissance à le concevoir et à en parler dignement est déjà l'éloge de sa Grandeur suprême, et l'aveu de notre néant. Du reste, cette impuissance de dire tout ce qu'est Dieu ne fait que rendre plus grande l'obligation de proclamer bien haut tout ce que nous pouvons en connaître; et Dieu, loin de se plaindre du peu que nous disons de lui, veut au contraire que toutes les langues le louent. *Laudate Dominum omnes gentes.* D'ailleurs, la moindre connaissance que nous pouvons avoir de lui vaut plus que toutes les autres sciences: c'est ainsi qu'un rayon de soleil est plus lumineux que la lune et les étoiles ensemble. Or, nous pouvons connaître d'une manière claire, non seulement l'existence de Dieu, mais même ses perfections, d'abord par les créatures, et ensuite par le raisonnement.

4282. I. *Par les créatures.* Saint Paul nous apprend, comme il est manifeste, et comme la raison le démontre, que Dieu est invisible; mais que les créatures qu'il a faites sont des miroirs fidèles qui reflètent les perfections qui sont en lui. On connaît la cause par ses effets, l'ouvrier par son œuvre, l'architecte par le palais qu'il élève, le peintre au tableau qu'il a tracé, et le Créateur par les créatures.

Les créatures nous font voir en effet: 1° *sa puissance.* Quel pouvoir que celui d'un être qui ferait un soleil avec un grain de sable, le soleil si grand, si lumineux, et un grain de sable si petit et si obscur! Et cependant ce pouvoir ne serait rien comparé à celui qui a fait un grain de sable avec rien. Il y a, en effet, quelque proportion entre un grain de sable si petit soit-il et le soleil; car l'un et l'autre sont des êtres; mais il n'y en a point entre le grain de sable et le néant qui n'est rien. Mais Dieu a fait de rien, non pas seulement un grain de sable et des myriades de grains de sable: mais le soleil, la lune, les étoiles, le ciel, la terre et toutes les merveilles que nous y admirons et celles que nous voyons et celles que nous ne voyons pas qui sont plus parfaites encore, et cela sans travail, par une seule

parole, par un seul acte de sa volonté : *Dixit et facta sunt.* Qui ne verrait là une puissance infini serait bien aveugle.

D'autant que cette parole n'a été dite qu'une fois et son effet dure pendant des siècles, Dieu n'a dit qu'une fois *Fiat lux* et la lumière brille toujours. Il n'a dit qu'une fois que les plantes en produisent d'autres selon leur espèce, et elles le font toujours. Puisqu'il a tout fait, il est indépendant de tout et tout dépend de lui (v. nº 4285).

2º *Son immensité.* Qui peut mesurer l'élévation des cieux, l'étendue de l'espace qu'occupent les astres et toutes les créatures ? Or, partout où sont les créatures, partout Dieu les soutient de sa main, et leur est présent. *Si ascendero in cœlum tu illic es, si descendero in infernum ades, si habitavero in extremis maris illuc manes tua deducet me.*

3º *Sa sagesse* éclate dans le gouvernement du monde. (Voir *Providence, Existence de Dieu*). Quelle harmonie dans tous les êtres qui remplissent cet univers, harmonie que rien ne trouble depuis 6.000 ans; et pourtant que d'éléments disparates parmi les êtres, le froid et le chaud, l'eau et le feu, l'air et la terre, et chacun reste à sa place dans la nature.

4º *La bonté de Dieu* qui donne à chaque créature non seulement l'être, mais toutes les perfections que comporte leur nature, et qui pourvoit à tous leurs besoins : *Aux petits des oiseaux il donne leur pâture* (v. nº 4282).

5º *Son éternité* paraît dans la durée de ses ouvrages: *Omnia opera Domini perseverant in œternum*, rien ne se perd, rien ne s'anéantit, les anges, l'âme humaine, sont incorruptibles : *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!* (V. nº 4287.)

4283. II. *Par le raisonnement.* Les œuvres de Dieu sont parfaites, nous les admirons. Dans le ciel, quel éclat ! sur la terre, quelle variété de paysages, de récoltes, d'arbres, de plantes, de fleurs ! dans les hommes, que de courage, de science, de cœur, de vertus ! Or, personne ne donne ce qu'il n'a pas. Celui qui donne à tant d'êtres tant de perfections les a toutes, comme la mer renferme toutes les rivières, comme la source contient toute l'eau des fontaines. Mais n'allez pas croire que les perfections de Dieu s'épuisent par celles qu'il donne aux créatures. Il aurait pu faire des milliers de mondes plus beaux que celui que nous habitons; il donnera jusqu'à la fin des siècles et éternellement à tout être tout ce qu'il aura de bon et de beau, sans jamais s'appauvrir. Ce ne sont pas ses perfections mêmes qu'il donne, c'est un vestige, une trace imparfaite, une pâle image de ce qu'il a et de ce qu'il est. Nous pouvons affirmer avec certitude qu'il n'est aucune perfection dans les êtres que Dieu ne possède ; quand nous voyons quelque chose de bon, de beau, de grand, nous pouvons dire que Dieu l'a. Il l'a, en effet, et non pas d'emprunt comme les créatures qui, si parfaites soient-elles, n'ont rien qu'elles ne tiennent de Dieu ; mais Dieu les a par nature, et ne les doit à personne.

Vous êtes triste de ce que votre fille n'est pas aussi belle que vous le désireriez, de ce que votre fils n'a pas autant d'intelligence que vous lui en souhaiteriez. Et que voulez-vous qu'ils y fassent, ce n'est pas leur faute; mais Dieu a par lui-même et sans que personne lui puisse en donner, puisque tous les êtres reçoivent tout de lui, toutes les perfections qu'il veut.

Il se tromperait donc étrangement celui qui croirait que les perfections de Dieu sont comme celles que nous admirons dans ses œuvres. Dieu est

bon; mais infiniment plus que tout ce que nous voyons de bon; il est saint, sage, juste, grand, savant, mais à un degré infiniment supérieur à toute sainteté créée. Car toute perfection des créatures a des limites; toujours il lui manque quelque chose, et on peut la concevoir plus grande qu'elle n'est en réalité; tandis que non seulement on ne peut concevoir les perfections de Dieu plus grandes qu'elles ne sont, mais même il est impossible de les concevoir telles qu'elles sont. En lui par conséquent point d'imperfections comme dans les créatures (v. nº 4288).

Les créatures n'ont pas toutes les perfections à la fois; l'un est savant et il n'est pas saint; l'un est saint et n'est pas savant, etc. Dieu a toutes les perfections à la fois: en lui elles sont inséparables; elles lui sont essentielles comme sa nature, et ne sont pas distinctes de sa nature; il ne peut donc les perdre ni les voir s'affaiblir. Un roi peut perdre sa puissance, il en est toujours dépouillé à la mort; les sages peuvent dans leur vieillesse tomber dans l'enfance: les saints peuvent en ce monde perdre leur sainteté, sous l'influence de quelque grande tentation. Dieu ne peut rien perdre, il ne peut changer, autrement il ne serait plus l'être infini, il ne serait plus Dieu (v. nº 4290). On croit une famille royale bien affermie sur le trône, quand elle le possède depuis un temps immémorial; on regarde comme une haute noblesse celle qui date de plusieurs siècles. Quelle n'est donc pas la noblesse des perfections divines, qui n'ont jamais eu de commencement et n'auront point de fin! Si Dieu les connaissait et en jouissait successivement; s'il en concevait à toute heure de nouvelles lumières et de nouvelles jouissances, comme il arrive aux bienheureux dans le ciel, où ils découvrent et admirent tous les jours de nouvelles merveilles, son bonheur serait donc incomparable; mais en Dieu il n'y a pas de succession, pas de passé, pas d'avenir, mais un présent éternel, où il jouit toujours de toutes ses perfections à la fois, où il les possède, non par pièces, mais entièrement. Quel abîme de lumière, de joie, de béatitude!

En un mot, Dieu a la puissance, la sagesse, la grandeur, la science, l'éternité, l'immensité, la beauté, la bonté, la justice, l'amabilité à un degré infini (v. nº 4291). Toute créature parmi celles qui existent et même parmi celles qui peuvent exister, est devant lui bien moins qu'une lampe ou un ver luisant devant le soleil. Jamais les anges ni les hommes ne pourront ni dire ni concevoir ses attraits divins, pas plus qu'une pierre ne peut connaître l'homme, pas plus qu'un animal ne peut gouverner un empire. Aussi le Saint-Esprit nous dit-il: *Magnus Dominus et laudabilis nimis magnitudinis ejus non est finis. Sapientiæ ejus non est numerus.* C'est un océan sans rive et sans fond. On ne peut le mesurer; on ne peut rien lui comparer; il n'est rien qui approche de lui tant soit peu. *Lucem inhabitat inaccessibilem.* Voyez toutes les nations, tous les royaumes. Tout cela, au dire d'Isaïe, comparé à Dieu n'est qu'*arena exigua.* Que nous sommes petits et légers à côté d'une montagne! Joignez toutes les montagnes, toutes les collines, toutes les plaines et tous leurs habitants: tout cela est devant Dieu comme un grain de sable, comme un rien: *Quasi non sint. O altitudo!* des perfections divines.

De là concluons à l'audace du pécheur qui offense ces perfections; à la folie d'une âme qui préfère la créature à Dieu, qui se met au-dessus de Dieu en lui désobéissant, qui met Dieu au-dessous des créatures en les lui préférant. Si certains péchés coûtaient un centime à chaque homme, com-

bien qui s'en corrigeraient! La pensée de Dieu ne les convertit pas. Ils estiment donc Dieu moins qu'un centime. Si un homme vous trompe, vous dites qu'il ne vaut rien; si votre femme vous est infidèle, vous dites qu'elle ne vaut rien; elle ne vaut rien par conséquent cette personne qui fait le mal avec vous, il ne vaut rien ce libertin qui vous égare, et pourtant vous sacrifiez Dieu plutôt que de renoncer à leur compagnie. Concluons à l'obligation où nous sommes si nous avons bon goût et bon cœur, d'aimer Dieu plus que tout le reste et de dire avec saint François d'Assises: *Deus meus et omnia;* et avec David: *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram, Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. Quando veniam et apparebo ante faciem Domini. Domine ostende nobis Patrem et sufficit nobis.* (Le Jeune).

PENSÉES SUR DIEU ET SES PERFECTIONS.

4284. Le potier qui a fabriqué mille vases, peut en fabriquer un plus grand nombre; ainsi Dieu en créant ce monde est loin d'avoir épuisé sa puissance.

Sa justice: sans le jugement de Dieu, il y aurait en ce monde le plus affreux désordre; le monde lui-même ne serait qu'une Babylone et une espèce de labyrinthe. L'ordre règne dans toute la nature, Dieu a daigné y pourvoir par des voies admirables, n'y aurait-il que le monde moral où dussent régner la confusion et la désharmonie? quoi de plus opposé à la sagesse divine? et quelle plus grande confusion que là où le bien et le mal demeurent sans récompense ou sans châtiment? Que dirons-nous donc? Dirons-nous que Dieu a créé, en effet, toutes choses avec sagesse, mais qu'il ne sait pas gouverner son ouvrage? Loin, loin de nous un tel blasphème! ce monde est la maison de Dieu, et elle est la mieux gouvernée. Elle est comme il convient que soit la maison d'un si grand roi. Que s'il y a des choses désordonnées et qu'il permet néanmoins, elles rentreront dans l'ordre parfait par la justice et le châtiment mérité; car Dieu n'est pas moins sage gouverneur que sage créateur. Tout cela paraîtra plus clairement par des exemples.

Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme? Est-ce afin que profane, sacrilège, contempteur de la divinité et de tout ce qui est sacré sur la terre, il blasphème, il outrage, il méprise, et foulant aux pieds les ordonnances du Seigneur, il s'en joue et les couvre de son sarcasme? Est-ce pour que le riche qui a vécu dans l'opulence, les délices, la mollesse et la débauche, meure tranquille, sans rien de plus au delà? Est-ce encore pour que certains dépouillent, persécutent, oppriment et mettent à mort leur prochain vertueux, bienfaisant, juste et innocent sans que personne n'ait le droit de leur dire: Pourquoi en agissez-vous ainsi, sans que le prochain lui-même offensé par eux, ose se défendre par crainte, et qu'ainsi ils meurent heureux, paisibles, regorgeant de biens, comblés d'honneurs et de dignités et rien au delà? Est-ce afin qu'un autre, coupable de tous les attentats et de tous les crimes, obscène, impudique, détruise, pour satisfaire sa débauche, toutes les lois de la nature, toutes les règles des mœurs, vive en liberté, commette le stupre, l'adultère et remplisse tout de ses débordements? Est-ce afin qu'il confonde tout, bouleverse toutes les lois, et parce qu'il est puissant, et qu'il ne peut être réprimé par d'autres juges supérieurs, qu'il demeure dans les délices, qu'il vive heureux et joyeux dans son impunité, et rien ensuite au-delà de la vie? Où est donc Dieu? où est l'équité? la loi, la vérité, la justice? où est enfin la beauté de ses œuvres? où est l'ordre immuable? si telles sont les règles de ce monde, il n'y a point d'être plus exécrable, plus déréglé et plus infortuné que l'homme! Or, Dieu serait-il sage et juste, Dieu serait-il bon, s'il avait fait l'homme ainsi? (Saint Thomas de Villeneuve.)

4285. N'est-ce pas une chose étrange et une merveille digne d'admiration que dans le sacrifice, qui est la plus noble de toutes les actions, et qui par conséquent

devrait avoir des effets très excellents, Dieu veuille que la chose qui lui est offerte soit détruite et anéantie. Que dirait-on d'un receveur des impots, si en les portant au chef de l'Etat, il les jetait dans la rivière, au lieu de les mettre dans les coffres de l'Etat? Ne serait-ce pas se moquer du prince et attirer sa juste colère? Non, les rois de la terre ne souffriraient pas cela, ils ont besoin de leurs sujets, nos impôts leur sont nécessaires; mais le roi du ciel n'a besoin de personne *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Les princes de la terre sont nos rois, mais ils ne sont pas nos dieux, et ainsi ils ont besoin de nos biens; s'ils veulent faire la guerre, ils ont besoin de soldats; s'ils veulent administrer la justice, ils ont besoin d'officiers; pour entretenir la splendeur de leur cour et les gages de leurs courtisans, il ont besoin de nos impôts. Mais le roi du ciel est notre Dieu, et pour cela il n'a pas besoin de nos biens; il fait la guerre par des moucherons au plus florissant royaume, à la monarchie d'Egypte; il administre la justice et fait le procès aux juges, même par l'entremise d'un enfant, il suscite le petit Daniel pour convaincre et condamner les faux accusateurs de Suzanne; il veut que les impôts qu'on lui offre par les holocaustes et sacrifices, se détruisent en les lui offrant; si on lui offre du vin ou quelque autre liqueur, il veut qu'on la répande; si c'est un animal, il veut qu'on le tue; si ce sont d'autres créatures, il veut qu'on les brûle et qu'on les réduise en cendres, pour nous faire toucher du doigt que tous nos dons lui sont inutiles, que nos présents ne lui servent de rien, et que s'il veut avoir des temples, des autels et des sacrifices, c'est par un excès de bonté et non parce qu'il a besoin de quelque chose : *Non in manufactis templis habitat, indigens aliquo.*

4286. « Comme dit Aristote, tout acte, qui part de la nature, est une espèce de jouissance. Aussi, dit Salomon, « l'œil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre (Eccl. 1, 8) ». Douce, en effet, est la lumière, et on aime à voir le soleil. Quant aux plaisirs du goût, plaisirs que nous ressentons en mangeant, il n'est personne qui n'en fasse l'expérience chaque jour. Or la nature de la Divinité est la bonté; et le propre, la nature de la bonté est de faire du bien, de se répandre partout, de bien mériter de tous. Cela convient encore plus à cette bonté suprême et infinie, que la lumière ne convient au soleil, la blancheur à la neige, la chaleur au feu. Aussi serait-il plus facile d'enlever au soleil la lumière, à la neige sa blancheur au feu la chaleur, qu'à Dieu le désir de faire du bien. Si donc tel est le propre de la nature divine, faire du bien sera son plaisir et sa joie.» (B. L. de Grenade.)

4287. Les hommes font une si grande attention à une différence de temps, qu'à la naissance de deux princes jumeaux, quelques minutes donnent la couronne à l'aîné et font le puîné vassal de son propre frère. Le temps donne un si grand avantage et tant de prérogatives aux vieillards, que si leur vieillesse n'est entachée de quelque grand vice, elle les rend dignes de vénération, même sans aucun autre mérite; car nous disons : J'ai vu un vénérable vieillard. Et le Saint-Esprit veut qu'on ait tant de respect pour eux, qu'il défend aux jeunes gens de beaucoup parler en leur présence; combien plus de les offenser; et que sera-ce donc d'offenser celui qui est l'ancien des jours? Vous avez cinquante ou soixante ans, et vous offensez Dieu! considérez votre injustice et votre procédé déraisonnable. Voyez comme vous trouvez mauvais quand un jeune homme vous afflige, comme cela vous est sensible: Il n'y a que deux jours que tu es au monde, dites-vous, je t'ai vu si petit et si faible, qui eût dit autrefois que tu me maltraiterais aujourd'hui ?

Et votre Dieu n'est-il pas plus ancien que vous, plus ancien, non de cinquante ans seulement, mais de cinquante siècles, mais de tout le temps et de toute l'éternité ? Il a été une éternité tout entière que vous étiez moins qu'un moucheron, qu'un grain de sable, moins qu'un atome; vous n'étiez rien du tout, il vous a retiré de ce néant, et vous ne le payez que d'ingratitude. (Le Jeune.)

4288. Supposons un enfant de dix ans qui n'ait jamais vu de lumière, parce qu'il a été nourri et élevé au fond d'un noir cachot; si l'on y apportait une lampe allumée, il serait ravi à la vue de cette lumière, il en admirerait la beauté et l'éclat, il vou-

drait l'entretenir aux dépens d'une partie de ce qu'on lui fournirait pour sa nourriture; et si on lui disait: Il y a hors de ce cachot une lampe cent mille fois plus grande et plus brillante que celle-ci, qui ne rend point de fumée, qui s'entretient d'elle-même sans huile, qui n'a jamais besoin d'être mouchée, qui ne peut jamais s'éteindre, il aurait peine à le croire; et s'il le croyait, il désirerait ardemment et de tout son cœur de voir cette lampe. Vous voyez dans les créatures quelque beauté, quelque bonté, quelque fidélité, quelque libéralité ou quelques autres vertus, et vous en êtes ravi. La foi vous dit: Toutes les créatures, quelque nobles et excellentes qu'elles soient, en comparaison de Dieu, sont moins qu'une petite lampe en comparaison du soleil...

Vous ne pouvez pas atteindre à la connaissance de ce que Dieu est; tâchez au moins de connaître ce qu'il n'est pas; mais avouez par ce moyen qu'il est infiniment au-dessus de la portée de votre esprit. Est-ce connaître une chose de savoir seulement ce qu'elle n'est pas? Si vous n'aviez jamais vu d'aigle, de lion, d'éléphant, et si je vous disais: L'aigle, c'est un oiseau qui n'est pas si petit qu'un moucheron; le lion, c'est un animal qui n'est pas si timide qu'un lièvre; l'éléphant, c'est une bête sauvage qui n'est pas si petite qu'une fourmi, vous ferais-je connaître par ces paroles ce que c'est qu'un aigle, un lion ou un éléphant? Cependant la connaissance que je vous donnerais ainsi de ces créatures serait plus grande que celle que tous les docteurs du monde peuvent nous donner de Dieu avec tout leur esprit et toute leur science naturelle. (Le Jeune.)

4289. De même qu'un tableau, admirablement travaillé et d'une ressemblance frappante, montre le talent et l'art du peintre, sans faire connaître ses mœurs, sa patrie, sa famille, son nom et sa fortune; de même ce monde indique clairement la sagesse, la puissance, la bonté et la providence d'un artisan suprême, sans faire connaître le moins du monde beaucoup d'autres magnificences qui sont en lui; car cet effet, quelque admirable qu'il soit, n'épuise pas toute la puissance de sa cause.

Parcourez des yeux tout ce que le monde offre d'attrayant ou de beau, qu'est-ce que tout cela, sinon des ombres, des gouttes, moins que des gouttes, qui dérivent de cet océan de tous les biens? Si ces gouttes microscopiques seules vous charment tant, que sera-ce de la mer elle-même? Si vous êtes épris des ombres, que sera-ce de la réalité? Si l'effet vous impressionne tant, que ne fera pas la première de toutes les causes? Car que peuvent donner toutes les œuvres de Dieu qui se trouvent en lui bien plus pleinement et plus complètement? De même que l'eau de la mer surpasse hors de toute proportion les eaux de tous les fleuves et de toutes les sources, répandues sur toute la surface de la terre; ainsi cet océan immense et infini de biens surpasse infiniment la somme de tous les biens du monde, et peut verser dans les cœurs des justes plus de joie que n'en sauraient donner tous ces derniers biens réunis ensemble. (B. L. de Grenade.)

4190. *Ego Dominus et non mutor.* Si Dieu ne change pas, d'où vient que quelquefois il nous favorise, que d'autrefois il nous disgrâcie; qu'hier il nous comblait de prospérités et qu'aujourd'hui il nous afflige? Saint Augustin répond à cela qu'il y a grande différence entre changer et être changé, entre faire le changement et souffrir le changement. Un esprit ferme, constant et arrêté opère mille changements et n'est pas changé pour cela; il fait plusieurs actions diverses et il est néanmoins toujours le même.

Le sage, disait un ancien, ne va pas toujours par le même chemin, mais il marche toujours du même pas; ce n'est pas lui qui se change, ce sont les affaires et les événements qui ont leurs périodes et leurs révolutions, leurs mouvements et leurs vicissitudes. Ainsi, un roi fait aujourd'hui condamner à mort son sujet rebelle qu'il récompensait quand il était bon serviteur, ce n'est pas le roi qui change, ni sa justice, ni son gouvernement, mais c'est le vassal qui est changé. Ainsi un bon prédicateur prêche aujourd'hui d'une manière savante à la ville, et demain, d'une manière populaire dans un village; il n'est pas autre au village qu'il n'était à la ville, mais il a d'autres auditeurs. Ainsi un médecin habile ordonne aujourd'hui une potion bien

amère, demain un remède doux; ce n'est pas lui qui est changé, mais la disposition du malade. Ainsi un pilote adroit arbore maintenant les voiles, puis il les plie aussitôt après; ce n'est pas lui qui est inconstant, ce sont les vents et les marées. Ainsi, dit saint Chrysostome, une mère douce et charitable invite son enfant à la mamelle et d'ici à trois mois elle l'en détournera et l'en sèvrera; c'est l'enfant qui est changé, non la mère. Ainsi le même soleil, en même temps, par la même lumière et la même chaleur, produit ici une épine et là, une rose; il fond ici de la cire, là il durcit de la boue. De même le Créateur, sans changer de volonté, de sagesse et de connaissance, change quelquefois de conduite, et s'accommodant au naturel des créatures qui sont muables et inconstantes, il opère en elles divers effets selon la diversité de leurs dispositions. (Le Jeune.)

4291. Nous donnons au soleil diverses couleurs, nous disons qu'il est rouge, pâle, sombre, mais à moins d'un miracle il n'a qu'une seule couleur; nous lui en prêtons plusieurs selon la variété des vapeurs qui sont entre lui et nos yeux.

Nous faisons ainsi de Dieu, nous ne le voyons pas en lui-même, tel qu'il est, mais tel que nous le contemplons dans ses œuvres. Si nous le regardons en tant qu'il punit les méchants, nous l'appelons juste; si, en tant qu'il pardonne au repentir, nous le nommons miséricordieux, etc. Mais en Dieu il n'y a ni variété, ni différence de perfections; mais il est lui-même une très unique et simple perfection; tout ce qui est en lui n'est que lui-même, et toutes les excellences que nous disons être en lui en une si grande diversité, y sont en une très pure unité, et comme le soleil n'a aucune des couleurs que nous lui attribuons. Mais une seule très claire lumière qui est par dessus toutes couleurs, et qui rend visiblement colorées toutes les couleurs; aussi, en Dieu, il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, mais une seule très pure excellence, qui est au dessus de toute perfection, et qui donne la perfection à tout ce qui est parfait. Nous sommes forcés, pour parler de Dieu, d'user d'une grande quantité de noms, disant qu'il est bon, sage, tout-puissant, vrai, juste, saint, infini, immortel, invisible. Et certes, si nous parlons véritablement, Dieu et tout cela ensemble, parce qu'il est plus que tout cela, c'est-à-dire, il l'est en une sorte si pure, si excellente, et si relevée, qu'en une très simple perfection, il a la vertu, la force et l'excellence de toute perfection.

Ainsi la manne était une seule viande, laquelle comprenant en soi le goût et la vertu de toutes les autres viandes (Sap. 16), on eût pu dire qu'elle avait le goût du citron, du melon, du raisin, de la prune et de la poire; mais on eût encore plus véritablement dit qu'elle n'avait pas tous ces goûts. Mais un seul goût qui était le sien propre, lequel néanmoins contenait en unité tout ce qui pouvait être d'agréable et de désirable en toute la diversité des autres goûts. (Saint François de Sales.)

4292. Heureux donc celui qui brûle jour et nuit dans son cœur pour Dieu, comme un amant passionné du monde qui se consume de ne pouvoir posséder ce qu'il aime! Heureux ceux qui craignent Dieu, autant que les malfaiteurs condamnés à mort redoutent leur juge et leur bourreau. Heureuse l'âme qui sert Dieu avec toute la sollicitude qu'un serviteur dévoué porte au service de son maître! Heureux l'homme qui veille au soin de la vertu et qui s'applique à l'acquérir, comme un époux fidèle veille et prend garde à l'honneur de son épouse! Heureux celui qui paraît en présence de Dieu dans la prière, aussi respectueux que des ministres en présence de leur roi! Heureuse enfin l'âme fidèle qui fait autant d'efforts pour apaiser le Seigneur et pour se réconcilier avec lui, que quelques hommes en font pour obtenir la faveur des personnes puissantes dont ils peuvent avoir besoin. (S. J. Climaque.)

4293. **Deuxième dimanche après la Pentecôte.** — Fête du saint Sacrement. Eucharistie, nos 2470 et suiv.

4294. **Troisième dimanche après la Pentecôte.** — Le Sacré-Cœur, voir nos 4909 et suiv.

4295. **Autre plan** *pour le même jour, d'après Bossuet.*

Conversion des pécheurs, œuvre de miséricorde et de justice.

Dico vobis quia ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia (Luc. xv. 7). Pourquoi cette joie ? S'il s'agissait d'une joie humaine, on l'expliquerait facilement. Nous éprouvons une consolation plus sensible à recouvrer ce que nous avons perdu qu'à en jouir toujours à notre aise, nous apprécions la santé par la maladie, l'amitié par la privation d'un ami. Notre intelligence ne pouvant assez connaître les choses en elles-mêmes, nous avons besoin des contraires pour les apprécier à leur juste valeur. Mais les anges, mais Notre-Seigneur dans le ciel, ne sont pas sujets à cette faiblesse. Le motif de la joie des anges et de Notre-Seigneur, c'est la gloire de Dieu, et s'ils se réjouissent si fort de la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y éclate avec plus de magnificence.

La gloire de Dieu, c'est la manifestation de ses divins attributs, de ses perfections. Sa providence, son immensité, sa toute-puissance paraissent dans les créatures inanimées, mais il n'y a que les raisonnables qui puissent ressentir les effets de sa miséricorde et de sa justice ; et ce sont ces deux attributs qui établissent sa gloire et son règne sur les natures intelligentes. C'est par la miséricorde et par la justice que les anges et les hommes sont sujets à Dieu ; la miséricorde règne sur les bons, la justice, sur les criminels ; l'une par la communication de ses dons, l'autre par la sévérité de ses lois ; l'une par la douceur, l'autre par la force ; l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre ; l'une attire, l'autre réprime ; l'une récompense la fidélité, l'autre venge la rébellion ; si bien que la miséricorde et la justice sont en quelque sorte les deux mains de Dieu, dont l'une donne et l'autre châtie ; ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son règne : l'une élève les innocents, l'autre accable les criminels ; afin que Dieu domine sur les uns et sur les autres avec une égale puissance. C'est pourquoi le prophète chante : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité* (Ps. xxiv, 10). C'est-à-dire miséricorde et justice, selon l'interprétation des docteurs, d'autant que la justice de Dieu c'est sa vérité, parce que, comme dit le grand saint Thomas (1-2, Quæst. xciii, art. 2), c'est à cause de sa vérité qu'il est la loi éternelle et qu'il est la loi immuable qui règle toutes les créatures intelligentes. Que si toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice, si ce sont ces deux divins attributs qui rétablissent sa gloire et son règne, je ne m'étonne plus, ô saints Anges, de ce que la pénitence vous comble de joie : c'est que vous y voyez éclater magnifiquement la gloire de Dieu votre Créateur par sa miséricorde et par sa justice : la miséricorde dans la conversion, la justice dans la satisfaction ; la première dans la rémission des péchés, la seconde dans les gémissements du pécheur.

4296. I. *Trois effets de la miséricorde divine* dans la conversion des pécheurs qui répondent à la triple misère dans laquelle est précipitée l'âme

pécheresse. Le pécheur s'éloigne : Dieu le cherche ; le pécheur fuit : Dieu le poursuit et le trouve ; le pécheur est épuisé par ses égarements mêmes, et Dieu le porte.

1° *La brebis perdue se sépare du troupeau*, cela se fait par l'hérésie et le schisme. Ceux qui s'en rendent coupables sont par là même hors de l'Eglise. Mais il y en a qui, sans se séparer extérieurement des fidèles, sont dans l'Eglise, selon le mot de saint Augustin, comme la paille est dans le froment, et sont séparés de cette unité invisible que retient le lien de la charité. Ils sont dans l'Eglise, et l'Eglise est cette grande maison dans laquelle il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais encore des vases de bois et de terre : les uns sont pour des usages honnêtes, les autres pour des usages honteux. C'est l'arche qui porte les animaux impurs et les animaux purs ; c'est le champ qui porte l'ivraie avec le bon grain ; mais les méchants reliés à elle par la foi et par les sacrements, ne sont pas unis par la charité aux justes ; ils sont donc séparés invisiblement des brebis fidèles ; aussi le Pasteur ne leur donne pas la même nourriture. Quel est l'aliment des âmes pures ? C'est l'Eucharistie. Les pécheurs, tant qu'ils sont pécheurs, ne peuvent s'en nourrir sans manger leur jugement et leur condamnation. Reconnais donc, ô pécheur, que tu es séparé du bercail. Ne t'excuse pas en disant que tu as la foi et que tu es membre de l'Eglise. Un bras desséché est membre d'un corps auquel il reste attaché par quelques nerfs ; mais il n'a plus assez d'union au cœur pour y puiser la vie. C'est là ton image. Le cœur de l'Eglise, c'est la charité. Voilà son principe de vie, et tu l'as perdu par le péché. Ne me vante point ta foi : elle est morte. Ne me dis pas que tu t'assembles avec les justes : ton corps s'en approche, mais ton âme en est éloignée. La vie et la mort ne s'accordent pas. Les pécheurs ainsi séparés commencent leur enfer même sur la terre. Ce qui fait l'enfer, c'est moins la peine qui est dans l'ordre de Dieu, que la rébellion contre Dieu et la séparation d'avec lui, qui est un absolu désordre. Le dernier degré de la misère des damnés, c'est d'être loin de Dieu, qui est la véritable béatitude. Or, il est plus clair que le jour que c'est le péché qui opère cette séparation. Donc, pécheur, tu portes ton enfer en toi-même, en y portant ton crime qui te fait descendre vivant dans ces cachots où sont enfermées les âmes rebelles. Et si saint Paul, parlant des âmes qui vivent dans la charité, dit que leur demeure est au ciel et leur conversation avec les anges (PHIL. III, 20), nous pouvons dire que les pécheurs sont abîmés dans l'enfer et que leur conversation est avec les démons. Vous direz que le pécheur peut se relever. Oui, par la miséricodre de Dieu ; mais par sa nature même le péché est une blessure mortelle. Nabuchodonosor fit jeter les trois enfants de Babylone dans la fournaise et il les brûla autant qu'il fut en lui. Ce n'est que par un miracle de Dieu qu'ils furent sauvegardés. Ainsi le péché, autant qu'il est en lui, rendrait notre damnation éternelle, si Dieu ne nous en retirait. Ainsi David pardonné disait à Dieu : *Eduxisti animam meam de inferno* (PS. LXXX. 13). Quel fut le ravissement des patriarches, quand ils virent descendre dans leurs sombres demeures Jésus, leur Rédempteur ; or, les pécheurs sont dans un enfer bien plus obscur, quand Jésus les visite par ses inspirations, les remords qu'il leur envoie... Nos pères soupiraient après sa venue ; mais,

2° *Les pécheurs le fuient* et Dieu les poursuit. Quel état que celui des pécheurs qui fuient Dieu ! Un malade languit: il aurait besoin de nourriture pour se soutenir ; mais il a en dégoût et les aliments et les remèdes: faible image de l'homme qui, à l'exemple d'Adam, a voulu goûter le fruit défendu des plaisirs coupables et qui a perdu le goût des choses célestes. Vous lui montrez la terre promise du ciel ; il en a horreur, et regrette l'Egypte ; vous lui offrez la manne, il la trouve insipide. Il fuit le charitable Pasteur qui le cherche. Mais comment ? Quand nous vous disons: Pardonnez, fuyez les occasions, etc., c'est Jésus qui vous poursuit ; et que répondez-vous ? Pas encore, attendons. N'est-ce pas fuir la miséricorde? Pauvre pécheur, tu as oublié ton bon Pasteur; tu n'écoutes plus sa voix. Quel mal t'a-t-il fait pour le redouter? Pendant qu'il te tend les bras, tu cours au loup ravisseur. Tu t'es lassé à le fuir.

3° *Tu n'a plus la force de revenir sur tes pas* et Dieu te porte. L'âme prend sa force en Celui qui lui a donné l'être. Si elle cherche ailleurs un aliment, elle s'épuise comme celui qui ne prendrait que des aliments qui ne seraient pas nourrissants. De là vient que l'enfant prodigue, loin de son père, ne trouve rien pour apaiser sa faim. Pauvre infidèle, console-toi : Jésus te présente ses épaules : il te soutiendra. O miséricorde de Dieu, digne d'être célébrée par tous les Bienheureux ! C'est la bonté divine qui se manifeste par la création; mais, quand cette bonté rencontre des obstacles, elle s'appelle miséricorde. Quand Dieu a créé, il n'a rencontré aucune opposition ; il en trouve dans la conversion des pécheurs, de la part des pécheurs eux-mêmes et de la part de sa propre justice, c'est pourquoi sa miséricorde éclate par là d'une manière merveilleuse.

4297. II. *La justice y a aussi sa place.* Les anges se réjouissent de ce que le pécheur *fait pénitence.* Qu'est-ce à dire, faire pénitence ? sinon faire de dignes fruits de pénitence, c'est-à-dire des œuvres laborieuses par lesquelles nous exerçons à notre égard la justice divine et vengeons sur nous la bonté de Dieu méprisée. Que se passe-t-il, en effet, quand un pécheur se convertit ? Il est effrayé de voir suspendu sur sa tête le glaive de la justice divine ; la pénitence lui dit : *Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés* : préviens la justice, en te châtiant toi-même. Dieu est armé pour te punir ; arme tes propres mains contre le péché. Dieu acceptera le sacrifice d'un cœur contrit, alors le pécheur se réveille ; et sentant qu'il ne peut échapper à la justice divine, il prend le parti de se joindre à elle, afin de l'apaiser, voyant que Dieu accuse les pécheurs, qu'il les condamne et qu'il les punit.

1° *Il s'accuse lui-même :* c'est la confession. Il dit comme David : *Peccavi Domino.* Comme le prodigue : *Ibo ad Patrem et dicam ei.* Une fausse honte l'arrête. Va, honte maudite, dit-il, que Dieu m'avait donnée pour me faire rougir de mal faire, tu m'as abandonné mal à propos, quand je me suis précipité dans le crime ; il est juste que je t'abandonne. Il s'accuse, le Seigneur ne l'accusera pas.

2° *Il se condamne,* il déteste ce qu'il a aimé ; il déplore ce qui l'a séduit ; il combat contre ses inclinations corrompues ; il les arrache : c'est la contrition, c'est le ferme propos.

3° *Il se punit.* Parce que Jésus est bon, ce n'est pas une raison d'être lâche. Aussi David disait-il : *Cinerem quasi panem manducabam.* Les Ninivites se couvrirent de cilices et couchèrent sur la cendre : ils jeûnèrent eux-mêmes

et firent jeûner jusqu'aux animaux. C'est ainsi qu'ils échappèrent à la ruine qui les menaçait.

C'est ainsi que la justice éclate en même temps que la miséricorde dans la conversion des pécheurs. C'est ainsi qu'est procurée la gloire de Dieu, ce dont se réjouissent les anges. Que tardons-nous de donner cette joie au ciel, et à la terre, et à nous-mêmes.....

4298. **Quatrième dimanche après la Pentecôte.** — *Ex hoc jam eris homines capiens.* Zèle, nº 1457.

4299. **Autre plan,** pour le même jour, d'après Bossuet.

Les plaisirs du monde.

Mundus gaudebit, vos vero contristabimini. Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, souffriront persécution. Que n'ont pas enduré les premiers chrétiens? Non seulement les tyrans les tourmentaient; mais ils se faisaient souffrir eux-mêmes. On leur ôtait la vie; ils se retranchaient les plaisirs; leurs biens, ils s'en dépouillaient. On les exilait et ils ne voulaient avoir de patrie ici-bas; et l'austérité de leur vie écartait d'eux les esprits autant et plus encore que la perfection. Voilà nos modèles. Un chrétien doit déclarer la guerre à la joie et aux plaisirs des sens; I, parce qu'ils sont funestes; II parce qu'ils sont vains; III, parce que le temps de la joie et du plaisir n'est pas venu.

4300. I. *Les plaisirs sont funestes.* Les libertins s'indignent de ce qu'on veut les leur ravir: qu'ils écoutent un païen, Cicéron: « Peut-on désirer ces voluptés que Platon a appelées l'appât de tous les maux? En effet, quelles maladies et du corps et de l'esprit, quels épuisements et des forces et de la beauté, de l'un et de l'autre, quelle honte, quelle infamie, quel opprobre n'est pas causé par les voluptés, dont le transport est d'autant plus ennemi de la sagesse qu'il est plus violent? qui ne sait que les grandes émotions des sens ne laissent aucun lieu à la réflexion, ni à aucune pensée sérieuse? quel serait l'homme assez brutal, pour vouloir passer sa vie dans l'enivrement des plaisirs? quel homme sensé ne désirerait plutôt que la nature ne nous eût donné aucun de ces plaisirs corporels qui dégradent l'âme de sa dignité et de sa grandeur naturelle? » Voilà comment parle celui qui n'a rien su de la chute originelle, ni de la félicité du ciel, qui n'a point appris que la chair convoite contre l'esprit. Rougissons, dit saint Augustin, en entendant des paroles des païens si conformes à la vérité. Je vous en conjure, Chrétiens, que notre philosophie, qui est la seule véritable, ne soit pas moins honnête que celle des infidèles.

L'amour des plaisirs affaiblit le cœur, amollit l'âme, la rend légère en la dissipant au dehors, et ne laisse ni force ni courage pour Dieu à qui nous les devons réserver. De là une sorte d'ivresse qui offusque l'esprit, et fait naître une ardeur violente, qui pousse à tout crime. Le cœur se prend par des attaches intimes, et il ne résiste ensuite plus à rien. Donc gardons-nous des douceurs qui séduisent et des violences qui nous entraînent. Celles-là nous flattent, et durent longtemps; celles-ci nous emportent et nous poussent loin en peu de temps. On n'attend pas qu'un enfant soit blessé pour lui ôter une épée. Otez le regard avant que le cœur soit percé; cessez les familiarités, avant qu'elles deviennent un engagement. Que la difficulté de revenir, quand

on s'est une fois laissé prendre à des attraits perfides, vous retienne. Elle pourrait vous conduire plus loin que vous ne voulez. Mes plaisirs, dit le voluptueux, ne font tort à personne, pourquoi me les enlever ? Vous ne savez pas où vous conduiront ces flatteurs. Voyez, dit saint Augustin, les buissons hérissés d'épines. La racine n'en est pas piquante ; et c'est elle cependant qui pousse ces pointes qui ensanglantent les mains. Ainsi l'attache aux plaisirs est douce d'abord, puis elle devient cruelle, quand elle trouve de la résistance ; elle pousse à des vols, quand elle s'est ruinée par d'excessives dépenses ; elle pousse David à faire mourir Urie. A entendre le langage que fait tenir aux hommes de plaisir le livre de la Sagesse, il n'y a rien de si saint, ils ne parlent que de festins, de fleurs, de joyeux passe-temps. *Coronemus nos rosis. Ubique relinquamus signa lætitiæ.* Mais leur ton change vite. *Opprimamus pauperem justum.* L'âme une fois éloignée de Dieu, fait de terribles progrès dans ses malheureux écarts. Elle tombe d'excès en excès. C'est donc avec raison que Notre-Seigneur et l'Eglise, qui veulent notre salut, nous détachent des plaisirs du monde, qui selon saint Augustin : *Periculosior est blandus quam molestus.* (V. nº 4303.)

4301. II. Un philosophe nous en a appris les ravages, *un roi nous dira leur vanité.* Un philosophe peut parler en théorie, un roi, qui s'est tout accordé, nous parlera d'une manière pratique ; les autres peuvent en avoir été privés par la misère, ou s'en être privés par vertu ; Salomon a tout eu sous la main ; il n'a rien refusé à ses sens ; et cependant il a trouvé que *omnia vanitas et afflictio spiritus.* Pesez ces mots : *Vanité.* Ils n'ont point de consistance. Tous ces grands divertissements touchent plus les enfants que tous les autres. Etre paré; courir ici et là ; se déguiser sont des jeux d'enfants, nous nous en moquons, et nos plaisirs sont d'autant plus ridicules que nous y mettons plus de sérieux ; car il n'y a rien de plus ridicule que le sérieux dans les niaiseries. L'amour des divertissements du monde est donc un reste de l'enfance. Bien plus, c'est une folie. *Stultus in risu exaltat vocem suam ; sapiens vix tacite ridebit.* Il rit avec crainte ; il a peur de se tromper ; il sait qu'il a plus de sujets de tristesse que de joie. Et puis, le plaisir amène le dégoût ; le dégoût cesse pour faire place à de nouveaux désirs ; c'est donc une vanité déraisonnable de se soumettre à de si inutiles changements. *Affliction d'esprit.* Nulle passion qui ne fasse naître d'autres passions qui désolent l'âme. (V. nº 4304.) L'espérance est balancée par la crainte ; l'amour profane produit la jalousie ; nos désirs sont rarement satisfaits ; ils sont contrariés par ceux des autres. Celui qui ne résiste pas à des entraînements est injuste au prochain, odieux à Dieu, pénible à soi-même.

Ne buvons donc plus à cette eau trouble qui sort d'une source corrompue. Ne craignons pas de vivre sans plaisirs, parce que nous renonçons à ceux du corps pour goûter ceux de l'âme. Le plus grand des plaisirs est d'avoir triomphé des plaisirs mêmes. Qui nous donnera de goûter cette joie toujours égale qui naît, non de l'ardeur inquiète de ses désirs, mais de la rectitude constante de sa conscience ; plaisirs par conséquent véritables qui n'agitent pas la volonté, mais qui la calment, qui n'enivrent pas la raison, mais qui l'éclairent, qui ne chatouillent pas le cœur à la surface, mais qui l'attirent à Dieu et à se reposer en lui. Si ces plaisirs, les seuls dignes d'envie ne remplissent pas encore complètement le cœur,

4302. III. *Ce n'est pas le temps de jouir.* 1° Nous sommes voyageurs sur la terre. Se livrer aux plaisirs, c'est s'arrêter en route. 2° C'est le temps de nous préparer à rendre nos comptes. Celui qui passe joyeusement son temps ne s'occupe guère d'affaires sérieuses. 3° C'est le temps du combat, et les plaisirs nous énervent. 4° C'est le temps de nous guérir de nos maladies ; et les plaisirs, comme les désirs des malades, ne font qu'accroître le mal, si on les satisfait. Un malade ne songe pas aux plaisirs, il se contente de désirer la santé, et pour cela il se condamne à un régime sévère. Faisons ainsi. *Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt,* dit Tertulien. Nous ne pouvons nous réjouir avec les mondains, qui ne pourront se réjouir avec nous. Viendra le temps de notre banquet, et l'Epoux leur dira : *Nescio vos* ; et nous entrerons dans la Joie de N. S. Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir, etc. (V. n° 4305.)

PENSÉES SUR LES PLAISIRS DU MONDE.

4303. Il est facile de se détacher d'un monde qui nous abandonne ou qui nous méprise ; mais qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit ; de regarder comme un exil une terre de délices ; et de n'être pas de ce monde, lorsque le monde ne paraît être que pour nous ; de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien ; de gémir comme le prophète, sur la durée de son pélerinage, quand on n'en ressent, ni les travaux, ni les amertumes ; et de marcher sans cesse vers la patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à vous arrêter ! L'insensé de l'Evangile, se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, conviait son âme à se reposer : *Anima, requiesce ;* mon âme, reposez-vous. C'est la première impression que la prospérité fit sur son cœur ; elle l'attacha à la terre, et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures. Comme le serpent dépose un venin sur les fruits qu'il a mordus, ainsi le premier homme, en usant, contre l'ordre de Dieu, des biens de la terre, y laissa un principe de mort pour sa postérité. (*D'après Massillon.*)

4304. Si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissait les peines de notre état présent, et ne liait encore nos cœurs au monde, il ne faudrait pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes, chacun en secret, ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne saurait faire des heureux et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons et que le monde ne saurait nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons, nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique ; et par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons, de notre méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles.

Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos désirs : nous ne jouissons jamais ; nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons ; nous n'y sommes pas assez heureux ; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes ; ce n'est pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu (car il n'y en a point hors de lui) ; c'est une vaine image, après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre ; c'est un prestige qui nous joue ; qui ne se montre jamais que de loin ; et qui s'évanouit, et s'éloigne encore lorsque nous croyons y toucher et le saisir. O mon Dieu ! et c'est à ses songes, que nous sacrifions notre bonheur éternel ! Le monde tout seul est trop triste, et trop dégoûtant pour nous plaire et pour nous séduire : il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, et que nous n'aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits. (Massillon.)

4305. Les maximes et les usages du monde affaiblissent l'horreur que le chrétien doit avoir pour ses plaisirs. Il est donc bon d'armer les âmes contre ces coutumes.

De même que la brute trouve le foin plus agréable que l'or à son goût, ainsi les mondains préfèrent les biens terrestres et passagers aux biens célestes et éternels. Ces biens, vulgairement appelés biens de la fortune, paraissent donc grands aux âmes étroites et petites, mais une grande âme n'estime grand que ce qu'elle juge digne en effet de ce nom. De là cette réflexion de Sénèque: Sachez qu'il n'est rien que nous devions admirer hormis notre âme pour laquelle rien n'est grand, si elle est grande. (B. L. DE GRENADE.)

On ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit-Saint: *Quia leges populorum vanæ sunt ;* que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauraient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront ; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi; on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, étaient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des Chrétiens eussent dégénéré; et que si la corruption a depuis gagné, les dérèglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice; on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile et non sur l'usage; sur les exemples des Saints, et non sur les opinions des hommes ; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir et non des modèles à suivre ; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs: que l'exemple commun qui les autorise, prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis ; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres. Quelle est dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? n'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainsi périrent du temps de Noé ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant sa statue sacrilège; du temps d'Elie tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres? mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu,* nous dit-elle ; or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines! ne suspendras-tu jamais ton cours? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum ?*

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguait de ses citoyens ; si Abraham vivait comme ceux de son siècle ; si Job était semblable aux autres princes de sa nation ; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith; si parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul, qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce ; voyez si dans ces siècles heureux, où les Chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs ; si les Païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics ; s'ils ne se plaignaient pas que les Chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs concitoyens, de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple, d'avoir

leurs lois et leurs usages particuliers ; et si dès qu'un homme avait passé du côté des Chétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes ; enfin, voyez si dans tous les siècles, les Saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre ; ce sont des exceptions, il est vrai ; mais une âme fidèle au milieu du monde, est toujours rare. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples. Mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles ? est-ce que pour être sauvé, il ne faut pas être juste ? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres ? est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les Saints. (MASSILLON.)

Du reste ceux qui débitent les maximes du monde, s'ils entendaient un prédicateur les prêcher du haut de la chaire, en seraient scandalisés et le prendraient à bon droit pour un insensé. Ils reconnaissent donc eux-mêmes la fausseté de ce qu'ils répètent tous les jours.

Les tempêtes qu'a subies l'Eglise, *d'après Bossuet.*

4306. *Erat navis in medio mari* (MARC, VI, 47). La barque de Pierre, c'est l'Eglise. En Jésus est unie la force divine à l'infirmité humaine. Il en est ainsi de l'Eglise qui nous est représentée, tantôt comme un édifice bâti sur le roc, tantôt comme une barque ballottée par les flots, et que Jésus, son pilote, semble oublier dans la tempête. Mais s'il permet que les flots l'agitent, jamais il ne souffrira qu'ils la submergent. Il n'est pas besoin d'en chercher l'assurance dans la promesse divine : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi ;* il suffit d'interroger l'expérience. Dès l'établissement de l'Eglise, le paganisme s'est dressé contre elle et l'a persécutée ; puis la curiosité a amené les hérésies qui lui ont arraché ses enfants ; enfin, la corruption des mœurs des mauvais Chrétiens lui a porté le venin jusque dans le cœur. Elle a triomphé de tout.

4307. I. *Les persécutions.* L'homme a, depuis sa chute, un principe d'opposition aux vérités divines, qui est le produit de l'aveuglement et de la présomption.

1° L'*aveuglement. Omnes gentes quæ obliviscuntur Deum.* Dieu avait éclairé l'homme de la vérité ; mais l'homme a fermé les yeux à cette lumière ; il s'est laissé conduire par les sens ; il n'a plus pensé qu'à ce qu'il voyait ; il a oublié ce qu'il ne voyait pas. Il a donc oublié son Dieu, son Créateur, son Père. Oui, il en a perdu le souvenir ; et toutes les idées élevées ont été effacées par l'oubli, comme par une éponge, et s'il en reste quelques traces dans les païens, elles sont si obscures, qu'on n'y connaît presque rien.

2° Ce long oubli est fortifié encore par l'*orgueil.* L'homme est encore plus présomptueux qu'aveugle. Il ne sait rien et croit comprendre tout ; et si on lui dit quelque chose qu'il ne connaisse pas, il le prend pour un reproche qu'on fait à son ignorance. Il s'en irrite ; et, à défaut de raison à y opposer, il emploie la force ; il use des armes de la fureur pour se maintenir en possession de son orgueilleuse ignorance. Dès lors, il est facile de juger quelle résistance devaient rencontrer, chez cet aveugle présomptueux, les vérités chrétiennes si hautes, si majestueuses, si contraires aux

préjugés et aux passions. Notre-Seigneur les a prêchées, et qu'ont fait les Juifs ? *Quare fremuerunt gentes.* Jésus annonce ce qu'il a vu dans le sein de son Père. Ils ne l'ont pas compris : *Animalis homo non percipit. Non potestis audire sermonem meum.* Ils auraient donc dû se contenter de le mépriser. Non : *Quæcumque ignorant blasphemant.* Ils s'irritent : *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis.*

Le même sort est réservé à l'Eglise qui doit prêcher la même doctrine, capable d'étonner l'ignorance, de révolter l'orgueil, d'effrayer les sens par sa pureté. Aussi est-il difficile de dire tout ce qu'a souffert l'Eglise, pendant quatre cents ans, sous les empereurs infidèles. Qu'il suffise de savoir qu'elle était tellement chargée de la haine publique, qu'on l'accusait hautement de tous les désordres du monde. Si la pluie manquait à la terre, si les barbares faisaient quelques ravages, si le Tibre débordait, les Chrétiens en étaient la cause ; et il n'y avait rien de mieux à faire, pour apaiser les faux dieux, que d'immoler les Chrétiens par tout ce que la rage pouvait inventer de supplices les plus cruels. Qu'aviez-vous fait, Eglise, pour être traitée de la sorte ? Vous aviez prêché la vérité et le monde était comme un malade en fureur qui s'acharne surtout contre celui qui veut le guérir. Aussi, forte de votre innocence, et de la mission que Dieu vous a donné, vous n'avez pas été ébranlée.

Aussi saint Augustin remarque que, quand les enfants de l'Eglise demandaient à leur Mère, si indignement traitée, si Dieu l'oubliait, puisqu'il la laissait ainsi livrée, pendant des siècles, à la fureur de ses bourreaux, elle pouvait répondre tranquillement : Mes enfants, je ne m'étonne point de tant de traverses : j'y suis habituée dès mon enfance : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea.* L'Eglise remonte au commencement des âges. Elle est représentée par Abel, qui a été tué par Caïn : par Hénoch, que Dieu dut tirer du milieu des impies ; par Noé, qu'il fallut délivrer du déluge ; par Abraham, qui eut tant à souffrir : par Isaac, persécuté par Ismaël, par Jacob, poursuivi par Esaü. Moïse, Elie, les prophètes, Jésus-Christ que n'ont-ils pas eu à souffrir ? Par conséquent, ô mes enfants, ne vous étonnez pas de mes souffrances, dit l'Eglise. Cela ne m'a pas empêché de vieillir : *Numquid ideo non pervenit ad senectutem.* Une longue habitude des épreuves fait que mon cœur ne s'en émeut pas. Je laisse faire les pécheurs ; et, me souvenant de celui qui n'a pas détourné sa face des crachats, je ne me lasse point de souffrir ; je semble toujours flottante, mais je sais que la main qui me soutient ne me laisse jamais submerger. (Voir : MARTYR.)

4308. II. *Les hérésies.* C'est la curiosité qui excite cette seconde tempête. Dieu qui a dit à la mer : Tu viendras jusque là, et là tu briseras l'orgueil de tes flots, a aussi mis des bornes à l'intelligence humaine qui est finie du reste : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* Nos yeux ne peuvent sans danger fixer les ardeurs du soleil. Un sage a dit sagement que le chrétien ne veut savoir que peu de chose, parce les choses certaines sont en petit nombre ; il ne veut pas s'égarer dans les questions inutiles, que saint Paul nous commande d'éviter. Il sait se contenter de ce qu'enseigne l'Eglise ; il déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe ; et il croit tout savoir quand il sait tout ce qu'il faut ; mais la curiosité superbe ne sait pas se tenir dans ces limites, s'enfle comme des flots soulevés ; il n'y a rien de si élevé dans

le ciel, ni rien de si caché dans les profondeurs de l'enfer, qu'elle ne s'imagine pouvoir atteindre.

Malheureux ceux qui, en s'agitant ainsi, éprouvent le même trouble que ceux qui sont battus par la tempête : *Moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est ;* ils se heurtent contre des écueils ; ils se jettent dans les abîmes ; ils s'égarent dans les hérésies. *Arius, Nestorius,* etc., votre curiosité vous a perdus et vous fait perdre les autres ; car *omnis anima indocta curiosa est,* dit saint Augustin. Pourquoi chercher ce qu'il ne nous est pas permis de trouver ? Le remède à ce mal, c'est d'écouter la voix de l'Eglise. C'est son autorité infaillible qui empêche nos esprits de flotter à tout vent. Vous voulez savoir, écoutez l'Eglise. Celui qui est en dehors d'elle, dit saint Augustin, n'entend pas ni ne voit pas ; celui qui est en elle n'est ni sourd ni aveugle. L'Eglise a parlé, c'est assez. Cet homme est en dehors de l'Eglise : il enseigne. Qu'enseigne-t-il ? Ne le cherchez pas, dès qu'il est en dehors d'elle, il est impossible qu'il enseigne bien. Quoi ! je croirai sur la foi d'autrui ? oui, sur la foi de l'Eglise. Mais si elle se trompait. Enfant qui déshonores ta mère, en quelle écriture as-tu lu qu'elle pût tromper les enfants ? Tu reconnais qu'elle est ta mère. Si elle peut engendrer les enfants de Dieu, qui doute qu'elle puisse les nourrir ? sera-t-elle seule à engendrer et à n'avoir point de lait à donner ? Le lait des fidèles, c'est la vérité. Enfants dénaturés qui sortez de ses entrailles, pourquoi rejetez-vous ses mamelles. Sucez le lait qu'elle vous offre et vivez. Mais quelle est cette véritable Eglise ? Il n'est pas difficile à la connaître. C'est celle qu'a établie Jésus-Christ qui ne l'a pas bâtie sur le sable. Elle ne vieillit pas parce qu'elle ne meurt pas, mais elle est ancienne. Ceux qui se vantent de l'avoir rétablie, se glorifient d'avoir fait leur mère ; mais s'ils l'ont faite, de qui sont-ils nés ? apprenons donc à ne chercher la vérité que dans l'Eglise. Dieu aurait pu nous conduire à la vérité par nos connaissances particulières : il ne l'a pas fait ; il a voulu qu'on connût la vérité par l'enseignement de l'Eglise. Cette sage disposition est en harmonie avec l'ordre de la charité qui est la vraie loi de l'Evangile. Si chacun cherchait en particulier ce qu'il doit croire, les pensées seraient différentes et les cœurs seraient divisés. Si nous voulons la vérité, cherchons-la dans l'unité et dans la charité. Hélas ! ceux qui ont voulu la chercher au dehors ont désolé leur mère ; mais, trahie par ses propres enfants, dans sa fécondité merveilleuse elle en a engendré d'autres ; et après 20 siècles de défections, le nombre de ses enfants fidèles est aujourd'hui plus nombreux que jamais. Son divin pilote l'a fait surnager à cette seconde tempête (1).

(1) Quand la bourrasque secoue les arbres de nos vergers, les fruits piqués, rachitiques mal venus, tombent à terre ; les autres tiennent bon qui adhèrent fortement à la branche et en qui la sève circule vivace et féconde. (M. l'abbé LANDRIEUX.)

Ecclesia quæ est domus Dei. Cette maison n'est pas fondée sur le sable mouvant des opinions humaines, mais sur le roc ferme, sur la pierre vive, sur la foi inébranlable en la parole de Dieu. Les persécutions des tyrans sont venues avec un déluge de sang, et ont duré trois cents ans ; les hérésies sont arrivées l'une après l'autre, et ont duré mille neuf cents ans. Ces hérésies étaient armées des puissances séculières, car c'étaient souvent les princes, les rois, les empereurs qui étaient hérétiques ; armées des puissances, car c'étaient quelquefois des évêques qui étaient hérétiques, comme Acatius, Nestorius, Jean de Jérusalem ; armées, ou pour mieux dire, déguisées d'un zèle apparent de religion, car c'étaient quelquefois les religieux et les anachorètes qui étaient hérétiques, comme Eutychès, Jovinien, Pélage. C'étaient souvent des gens savants, comme Tertulien, des gens armés de

4309. III. *La corruption des mœurs.* La prospérité même de l'Eglise a amené des ruines. Le zèle allumé par les persécutions s'est ralenti ; la grandeur est venue et la foi s'est affaiblie, l'ivraie a crû avec le bon grain ; et, la charité s'étant refroidie, le scandale s'est élevé jusque dans la maison de Dieu. C'est ce qui étonne les simples et peut faire naître en leurs esprits des doutes. Mais malgré les crimes de ses enfants, qu'elle ne cesse de condamner par ses lois, et par son enseignement, l'Eglise fait son œuvre. Si elle ne peut arracher toute l'ivraie, du moins sème-t-elle toujours du bon grain, et l'homme ennemi, s'il peut mêler l'ivraie à la moisson, ne peut du moins empêcher la moisson de mûrir. S'il y a des terres arides, il y en a aussi de fécondes ; s'il y en a qui profanent les sacrements, il y en a qui y puisent le salut. S'il y a des réprouvés, il y a des élus. Le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile ; et l'Eglise n'a pas perdu sa fécondité. Jetez les yeux sur les monastères, les séminaires, les missions, les vierges qui vivent dans le monde comme n'en étant pas, etc. Mais le nombre des méchants est infini ; je ne puis vivre en leur compagnie. Mais où irez-vous ? Il y en a par toute la terre. Ils seront séparés un jour ; mais l'heure n'en est pas venue. En attendant, séparons-nous d'eux, afin de ne pas subir leur influence ; reprenons-les, afin qu'ils se corrigent ; supportons-les avec charité, s'ils ne se corrigent pas. Il y en a qui changeront, d'autres persévèreront dans leur malice. Dieu les supporte, faisons comme lui. Ils sont destinés à exercer la vertu des uns, à punir les crimes des autres. Laissons les remplir leur tâche ; et ne soyons pas plus que l'Eglise ébranlés par leurs scandales. Toutefois, gardons-nous d'abreuver d'amertume le cœur de notre Mère en leur ressemblant ; car l'Eglise a moins peur des persécutions et des hérésies elles-mêmes, que de la corruption de ses enfants. *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* C'est là ce qui fait sa honte. *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique.*

Vogue toujours, barque de Pierre, au milieu des tempêtes ; les vagues ne t'engloutiront pas : Jésus est ton pilote ; Marie est ton étoile. Vingt siècles de triomphe présagent ta gloire future. Tu es bien l'œuvre de Dieu, puisque tous les efforts des démons et des hommes sont impuissants à te renverser. C'est dans ton sein que je veux vivre et mourir pour échapper au déluge d'iniquités qui inonde la terre et aboutit au port de la bienheureuse éternité...

4310. **Cinquième dimanche.** *Vade prius reconciliari fratri tuo.* Pardon des injures, nos 1197, 3683 (1).

faux miracles et de prodiges contrefaits, comme Simon le magicien, Appolonius de Thyane. Tout cela a fondu sur l'Eglise, mais tout cela s'est fondu ; tous les vents ont soufflé contre l'Eglise, mais enfin ce n'a été que du vent ; toutes ces vagues ont battu ce roc ferme, mais elles s'y sont brisées et réduites en écume : *Fluctus feri maris despumantis confusiones suas.* Enfin l'expérience a montré que cette barque de saint Pierre peut bien être battue des vents, mais qu'elle ne peut couler à fond : qu'elle peut bien être frappée de l'orage, mais non pas brisée ; pressée des persécutions, mais non oppressée ; combattue de ses ennemis, mais non abattue ; traversée par les hérétiques, mais non renversée : *Fluctuat, at nunquam mergitur ista rates.* (LE JEUNE.)

(1) *Iniuria opprimi est amicorum Dei victoria.* (H. SUSO.)
Improborum maledictio bonorum laus est. (H. SUSO.)

4311. Autre sujet. Comme c'est colère qui amène souvent les haines, on pourrait, en passant du texte précédent, reproduire le sermon suivant de saint Liguori

Sur la colère.

Omnis qui irascitur fratri suo reus erit iudicio. Quiconque se met en colère contre son frère, sera condamné par le jugement (Mat. 5. 22).

La colère est semblable au feu: le feu agit avec violence, et quand il s'allume, il empêche la vue par la fumée qu'il produit; de même, la colère porte l'homme à mille excès, et ne lui laisse pas voir ce qu'il fait; elle le rend ainsi digne d'être condamné à la mort éternelle: *Omnis qui irascitur fratri suo, reus est judicio.* La colère est si pernicieuse à l'homme, qu'elle le rend tout difforme même dans son extérieur: sous l'impression de la colère, la figure la plus belle et la plus gracieuse du monde, est comme celle d'un monstre, d'une bête féroce qui épouvante, dit saint Basile. Or, si la colère nous défigure devant les hommes, à combien plus forte raison nous doit-elle rendre difformes aux yeux de Dieu. C'est pourquoi je veux vous montrer dans ce discours.

4312. I. *Les ruines que produit dans l'âme la colère non réprimée.* La colère, dit saint Jérôme, est la porte par laquelle entrent dans l'âme tous les vices. La colère précipite l'homme dans les vengeances, les blasphèmes, les injustices, les médisances, les scandales et d'autres iniquités; car cette passion obscurcit la raison, et fait agir l'homme en bête ou en fou. « Mon œil, troublé par la colère, disait Job, a perdu la vue. » Et David a dit la même chose: « Mon œil est troublé par la colère. » Aussi, saint Bonaventure observe que l'homme irrité agit en aveugle, et ne distingue plus ce qui est juste de ce qui est injuste. En un mot, selon saint Jérôme, la colère fait perdre à l'homme la prudence et la raison. De là cette sentence de saint Jacques: « Les actions d'un homme en colère ne peuvent être conformes à la justice divine, » ni par conséquent exemptes de faute.

Quand l'homme est en proie à la colère, et ne cherche pas à la réprimer, il tombe facilement dans la haine de celui qui a été cause de son irritation. La haine, dit saint Augustin, n'est pas autre chose qu'une colère invétérée. Et selon saint Thomas, la colère éclate et passe vite, tandis que la haine est durable. Si donc la colère persiste en quelqu'un, c'est un signe qu'en lui règne aussi la haine.

En outre la haine produit facilement le désir de la vengeance, parce que, dit saint Thomas, la colère, bien entendu quand elle est pleinenment volontaire, ne va pas sans ce désir. Or, dit le Seigneur, la vengeance ne vous appartient pas. « La vengeance est à moi, et quand le temps sera venu, je saurai punir les péchés comme ils le méritent. » — Si vous voulez vous venger de l'injure que vous a faite votre prochain, Dieu en toute justice voudra aussi se venger de tant d'injures que vous lui avez faites, et spécialement de celle-ci, puisqu'il vous ordonne de pardonner. Chose singulière, ajoute ici l'écrivain sacré: Un homme qui n'est que chair, garde sa colère contre son frère dont il veut se venger, et il ose demander miséricorde à Dieu? Qui donc pourra prier pour les péchés de ce téméraire? Eh! s'écrie saint Augustin, je ne sais de quel front il osera jamais attendre de Dieu le

pardon de ses péchés, celui qui ne veut pas lui obéir, en pardonnant à son prochain.

Mais on dira peut-être: Moi, je suis chef de famille; il faut que je corrige mes enfants, mes serviteurs, et qu'au besoin j'élève la voix contre les désordres qui se présentent. — Je réponds: Autre chose est de s'irriter contre le prochain, et autre chose est de s'irriter contre le péché du prochain. S'irriter contre le péché, ce n'est pas proprement de la colère, mais du zèle; et cela est, non seulement licite, mais parfois même nécessaire, pourvu qu'on y mette la prudence convenable, en faisant voir qu'on s'irrite contre le péché, et non contre le pécheur, car, si la personne qu'on veut corriger, s'aperçoit qu'on parle par un mouvement de passion et de haine contre elle, la correction alors, loin d'être utile, sera plutôt nuisible. Telle est donc la colère contre le péché du prochain, et elle est bien licite, comme l'a remarqué saint Augustin. C'est là proprement s'irriter sans tomber en faute, ainsi que David nous le recommande. Mais il n'en est pas de même de la colère contre le prochain à cause du péché commis par lui: cela n'est jamais permis; car nous ne pouvons pas, dit encore saint Augustin, haïr les autres à cause de leurs vices.

Prions le Seigneur qu'il nous préserve d'être pris de quelque forte passion, et spécialement de la colère. Car, alors, il nous serait difficile de ne pas tomber dans quelque faute grave contre le prochain ou contre Dieu. Combien n'en voit-on pas qui, faute de réprimer en eux la colère, éclatent en horribles blaphèmes contre Dieu ou contre ses saints! Mais dans le temps même où nous nous livrons à l'emportement, le Seigneur arme sa main de verges. Nous lisons dans Jérémie, que Dieu lui demanda un jour ce qu'il voyait. Le prophète répondit: «Seigneur, je vois une verge qui veille pour châtier.» — Ensuite, Dieu lui fit de nouveau la même demande, et il répondit: Je vois une chaudière bouillante. — Cette chaudière représente une personne enflammée de colère, sur laquelle s'élève la verge, c'est-à-dire la vengeance de Dieu.

Voici donc les ruines que cause à un homme la colère non refrénée: elle lui fait perdre d'abord la grâce de Dieu, et puis même la vie temporelle, selon ce qu'on lit dans l'Ecriture: «L'envie et la colère abrègent les jours. La colère tue l'insensé qui s'y livre.» Et durant les jours qu'ont à passer ceux qui se livrent à la colère, ils mènent une vie malheureuse, au milieu de tempêtes continuelles. Mais il me reste à dire plusieurs choses utiles, pour remédier à ce vice.

4313. II. *Comment nous devons refréner la colère dans les occasions qui se présentent.* Avant tout il faut savoir que, au milieu de tant de vicissitudes, il n'est pas possible à la faiblesse de n'éprouver jamais aucun mouvement de colère; personne n'en peut être entièrement exempt, dit Sénèque. Nous devons mettre tout notre soin à modérer la colère, quand elle a trouvé quelque entrée en nous. Et comment la modère-t-on? Par la douceur. Cette vertu est appelée la vertu de l'Agneau, c'est-à-dire, la vertu chérie de Jésus-Christ, qui souffrit sa passion et fut immolé sur la croix comme un agneau, sans s'irriter et sans même se plaindre. *Comme une brebis il sera mené à la mort, et il sera muet comme l'agneau devant celui qui le tond, et il n'ouvrira pas la bouche.* Aussi nous a-t-il laissé cette recommandation, d'apprendre de lui à être doux et humbles de cœur.

Oh! qu'on plaît à Dieu, quand on est doux, souffrant en paix tout ce qui arrive de contraire, les disgrâces, les persécutions, les injures! Le paradis est promis à ceux qui sont doux. Il sont appelés les enfants de Dieu. Certaines personnes se vantent d'être douces, mais faussement: elles sont douces envers ceux qui leur font du bien ou qui les louent; mais envers ceux qui les injurient ou leur font quelque tort, elles ne respirent que colère et vengeance. Telle n'est point la vertu de douceur; elle consiste à être doux et pacifique envers ceux qui nous maltraitent et nous haïssent.

Il faut, comme dit saint Paul, se revêtir d'entrailles de miséricorde envers tout le monde, en se supportant les uns les autres. Vous voulez que les autres supportent vos défauts; et si l'on a quelque sujet de plainte contre vous, vous voulez qu'on use d'indulgence à votre égard; c'est donc ainsi que vous devez agir vous-même envers les autres. Quand vous recevez quelque souffrance d'une personne irritée contre vous, faites entendre une parole douce, et vous l'apaiserez. Certain religieux étant un jour entré par mégarde dans un champ ensemencé, le cultivateur courut à lui en l'accablant d'injures. Le religieux lui répondit humblement: « Mon frère, vous avez raison; j'ai mal fait, pardonnez-moi. » Cette réponse fit un tel effet sur le cultivateur, que, non seulement il sentit se calmer toute sa colère, mais il résolut de suivre ce saint religieux, et d'embrasser le même état de vie. Pour les orgueilleux, les humiliations qu'ils reçoivent, leur servent à augmenter leur orgueil; mais ceux qui sont humbles et doux, profitent des affronts qu'on leur fait, pour augmenter leur humilité, suivant cette pensée de saint Bernard: Celui-là est humble qui tourne l'humiliation en humilité.

Selon saint Jean Chrisostome, celui qui est doux, est utile à lui-même et aux autres. D'abord, il est utile à lui-même: le père Alvarez disait que le temps où l'on reçoit des mépris, est le temps des mérites; c'est pourquoi Jésus-Christ a déclaré que ses disciples seraient bienheureux, quand ils seraient maudits et persécutés. Aussi, les saints ont toujours eu le désir d'être méprisés comme Jésus-Christ l'a été. — En second lieu, celui qui est doux, est encore utile aux autres: il n'est rien, dit le même saint Docteur, qui porte autant les autres à se donner à Dieu, que de voir un chrétien doux et joyeux au milieu des injures qu'il reçoit. La raison en est que la vertu se fait connaître par l'épreuve; et comme l'or est éprouvé par le feu, ainsi la douceur des hommes est éprouvée par les humiliations.

Dieu veut que nous soyons doux aussi envers nous-mêmes. Quand on a commis une faute, le Seigneur veut sans doute qu'on s'humilie, qu'on s'en repente, et qu'on prenne la résolution de ne plus la commettre; mais il ne veut pas qu'on s'irrite contre soi-même ni qu'on se trouble; car, quand on est troublé, on n'est point capable de faire le bien.

Ainsi, dès qu'on se sent offensé, on doit s'efforcer de refréner la colère, afin de répondre avec douceur, comme nous avons dit, ou du moins, afin de tenir la bouche fermée et de garder le silence. Tel est le moyen de remporter la victoire, d'après saint Isidore. Autrement, par une réponse indignée, on serait nuisible à soi-même et aux autres. Le mal serait plus grand encore, si vous répondiez avec colère à celui qui vous corrige. Tel qui ne se fâche pas contre qui le blesse, dit saint Bernard, se fâche contre qui panse ses plaies. Oui, il en est qui ne s'irritent pas quand ils auraient un juste motif de le faire, quand on blesse leur âme en les flattant; mais ils

s'irritent, quand on les reprend pour remédier à leurs désordres. — Contre ceux qui abhorrent les corrections, est portée la sentence de perdition mentionnée par le Sage, à savoir, que la prospérité de ces insensés les perdra. Les insensés regardent comme un bonheur de n'avoir personne qui les corrige, ou de pouvoir dédaigner les corrections qui leur sont faites; mais ce bonheur est la cause de leur perte.

Quand donc il se présente une occasion de s'irriter, il faut d'abord se mettre sur ses gardes, pour fermer l'entrée à la colère; « Ne soyez pas prompt à vous mettre en colère, dit l'Esprit-Saint. » Il en est qui, à la moindre chose qui les pique, changent aussitôt de visage, et se mettent en colère ; or, quand la colère s'est emparée de quelqu'un, Dieu sait où elle le conduira. Il est donc nécessaire que, dans nos oraisons, nous ayons soin de nous prémunir contre ces occasions; car, lorsqu'elles arrivent, si nous n'y sommes point préparés, il nous sera difficile de refréner la colère, comme il est difficile de brider un cheval déjà en course.

S'il arrive malheureusement que la colère ait déjà pénétré en nous, tâchons de la bannir sans délai. Jésus-Christ ordonne à quiconque se souvient que son frère à quelque sujet de plainte contre lui, de différer son offrande à l'autel jusqu'à ce qu'il se soit réconcilié avec son frère. Et celui qui a été offensé, doit avoir soin d'ôter de son cœur, non seulement toute colère, mais encore toute aigreur envers l'auteur de l'offense, comme saint Paul nous le recommande. Et tant qu'on se sent encore irrité, Sénèque conseille de ne rien faire ni rien dire qui soit dicté par la colère. Dans le trouble, il faut qu'on garde le silence, comme faisait David: « J'ai été troublé et je n'ai point parlé. » Combien de gens ne voit-en pas qui, après avoir parlé ou agi dans un mouvement de colère, s'en repentent, quand le feu est passé, et disent: Alors, j'étais en colère!

Ainsi, dans la colère, il faut s'abstenir de parler et d'agir: ne rien faire et ne rien résoudre; car tout ce qu'on fera dans cet état d'agitation et de trouble, blessera la justice, suivant la maxime de saint Jacques: *La colère de l'homme n'opère pas la justice de Dieu.* Il faut encore éviter alors de recevoir les conseils d'une personne qui pourrait fomenter l'irritation. Voici l'avis que donne l'Ecclésiastique à celui dont on demande conseil: *Si vous soufflez sur une étincelle, elle deviendra un grand feu ; mais si vous crachez dessus elle s'éteindra.* Si quelqu'un se trouve offensé par une injure reçue, vous pouvez, par un bon conseil de patience, éteindre le feu, tandis que, par un souffle de vengeance, vous pouvez allumer un grand incendie.

C'est pourquoi celui qui se sent un peu pris de colère, doit se défier de certains faux amis, qui, par une seule parole imprudente, pourraient causer sa perte.

Suivons ce conseil de l'Apôtre: *Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien.* Ne vous laissez point vaincre par le mal, c'est-à-dire par le péché. Si vous vous vengez, ou si vous blasphémez, en cédant à la colère, vous êtes vaincu par le péché. — Mais, direz-vous peut-être, je suis d'un naturel fougeux. — Eh bien! avec la grâce de Dieu, en vous faisant violence, vous pouvez vaincre votre mauvais naturel. Soyez résolu à ne point vous mettre en colère, et vous subjuguerez votre naturel fougeux. — Je ne puis souffrir ce qui n'est pas juste. — A cela je réponds: D'abord, observez que la colère offusque la vue, et ne laisse pas voir les

choses telles qu'elles sont. Ensuite, si vous voulez rendre à votre ennemi mal pour mal, c'est vous qui serez vaincu et perdu, selon ce que disait David: *Si je rends le mal pour le mal, je serai abattu par mes ennemis.*

Triomphez du mal par le bien, rendez le bien pour le mal, comme Jésus-Christ nous l'ordonne. Telle est la vengeance des saints, celle que saint Paulin appelle une vengeance céleste. En agissant ainsi, vous resterez vainqueurs. Et si quelqu'un de ceux dont le Roi-Prophète dit qu'ils ont le venin des aspics sous leurs lèvres; si, dis-je, un tel vous demande comment vous pouvez digérer cette injure, répondez: Ne dois-je pas boire le calice que mon Père me donne? Et puis, vous adressant à Dieu, vous lui direz: Je n'ai point ouvert la bouche pour me plaindre de ce qui m'arrive, parce que c'est vous qui l'avez fait. Car toutes les peines que nous essuyons, viennent de Dieu. Et lorsqu'on vous prend votre bien, si vous pouvez le recouvrer, faites-le; sinon, dites comme Job: *C'est le Seigneur qui me l'avait donné, c'est le Seigneur qui me l'a ôté; que toujours son saint nom soit béni.* — Un philosophe de l'antiquité, ayant perdu tous ses biens dans un naufrage, dit tranquillement: «Si j'ai perdu mes biens, je ne veux point perdre la paix.» Pour vous, en pareil cas, dites: si j'ai perdu mes biens, je ne veux point perdre mon âme.

En somme, quand il nous arrive des adversités, des persécutions, des injures, jetons un regard vers Dieu, qui nous commande dans ces cas la patience, et nous éviterons ainsi de nous irriter: «Souvenez-vous de la crainte de Dieu, et ne vous mettez pas en colère contre votre prochain.» Jetons un regard sur la volonté de Dieu, qui dispose ainsi les choses pour augmenter notre mérite, et notre colère s'apaisera. Jetons un regard sur Jésus crucifié, et nous n'aurons pas envie de nous plaindre. Saint Elzéar, à qui son épouse demandait un jour comment il pourrait recevoir tant d'injures sans s'irriter, lui répondit: «Je regarde Jésus crucifié, et je trouve ainsi le calme et la paix.» Jetons enfin un regard sur nos péchés, par lesquels nous avons mérité bien d'autres humiliations et de plus grands châtiments, et nous souffrirons tout avec résignation. «Quoique parfois, dit saint Augustin, nous soyons innocents de la faute pour laquelle on nous persécute, nous sommes néanmoins coupables d'autres péchés, qui méritent un châtiment plus grand que celui qui nous afflige.»

4314. **Autre sujet,** l'amour de Dieu, en prenant pour texte l'oraison de la messe: *Ut te super omnia diligentes* et en se servant du n° 2755 ou des pensées suivantes.

TRAITS ET PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU.

4315. *Amour de Dieu, d'après saint Thomas de Villeneuve:* Qui est-ce qui n'aime pas son propre bien? O homme, tu aimes ton habit, ton champ, parce que c'est à toi. Aime donc ton Dieu qui est à toi. Oui, aime-le comme t'appartenant; car tu n'as rien qui soit tant à toi que ton Dieu. Il est à toi plus que toi-même.

Dans le monde, on appelle heureux celui qui possède de grands biens, de belles maisons, de riches héritages. Et vous, prophète du Seigneur, que pensez-vous qui doive faire appeler l'homme heureux? *Heureux,* dit-il, *le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. Heureux l'homme à qui Dieu est* (Ps. 143, v. 15). Oh! le bel héritage! oh! le plus riche des domaines! Dieu lui-même .... Heureux et véritablement heureux celui qui est possesseur de son Dieu. Or, si Dieu est à vous et que vous aimiez tout

ce qui est à vous, donc vous devez aimer Dieu ; car pourquoi le séparer de tout le reste que vous possédez et que vous aimez ? Et si Dieu seul est banni de votre amour, de votre cœur, n'a-t-il pas sujet de s'indigner contre un si outrageux mépris ?

Rien ne nous dispose plus à aimer que de nous savoir aimé. Nous aimons ceux qui nous aiment, quoique souvent indignes de notre amour, par cela seul qu'ils nous aiment, et il n'y a, en effet, d'autre compensation digne de l'amour que l'amour. Car, quand même vous donneriez tout à qui vous aime, en lui refusant l'amour, vous ne lui paieriez jamais assez soit par l'or, soit par l'argent, soit par les pierres précieuses, tant que vous ne lui donneriez pas l'amour en compensation ! Que si vous doutez encore de l'amour que Dieu a eu pour vous, repassez les témoignages dignes de foi qu'il vous en a donnés. La croix, les clous, les souffrances, le sang à flots, la mort, la mort la plus cruelle qu'il a reçue pour vous, ne sont-ce point des témoins capables de vous convaincre (Ps. 12, v. 5) ?

Lorsque vous récompensez nos mérites, qu'est-ce autre chose sinon vos propres dons que vous récompensez ? Car notre mérite est un de vos dons. Qui ne sera saisi d'admiration à la vue de tant de bonté ? C'est comme si on présentait à un homme affamé un rayon de miel, la nourriture la plus délicate, la plus douce, et qu'on lui donnât une pièce d'or pour en avoir mangé ; ou si on présentait une coupe pleine de boisson à celui qui est altéré, on lui promettait une récompense, pour avoir bu. C'est ainsi que vous agissez, Seigneur, envers nous, lorsque vous nous donnez gratuitement votre amour, quand nous en sommes altérés et vous nous récompensez d'une gloire éternelle pour vous avoir aimé ! . . .

Et si nous consultons l'expérience, nous apprendrons et nous verrons que nous ne pouvons être heureux dans aucun autre amour. Parce que tout nous repousse et nous renvoie à notre centre. Est-ce que vous n'éprouvez pas que, lorsque vous aimez quelque autre chose pour elle-même, vous êtes dans l'agitation et l'amertume ? Oh ! que toute créature devient âpre et amère, si on ne l'aime que pour elle ! Consultez en cela les sots amants de la créature, que de tragédies n'auront-ils pas à vous raconter : Toute créature, ô mon âme, te repousse ignominieusement, elle te soufflette pour que tu t'éloignes d'elle et que tu t'efforces de t'attacher à Dieu comme si elle disait : « Que me veux-tu, misérable, je ne suis pas le bien que tu cherches et que tu devrais aimer ! va, va où tu dois aller, et ne quittes pas le vrai chemin. » Et toi, follement aveugle et stupide, tu l'embrasses malgré sa résistance, et tu l'adoucis et la flattes de ton sourire, tandis qu'elle te chasse et te charge d'injures. Mais comme malgré toi et tandis que dans ton délire tu vas t'éloigner de Dieu, tu es comme forcé de revenir à lui. Car bientôt ces embrassements si tendres, se changent en dégoût et tu méprises bientôt ce que tu avais tant adoré ; et tu cours en chercher d'autres pour voir si tu pourras remplir le vide de ton cœur et ce vide y existe toujours. (Saint Thomas de Villeneuve.)

Plusieurs, disait saint François de Sales, me demandent des méthodes, des moyens, des secrets de perfection ; et je leur réponds que je ne sais de plus grande finesse que d'aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi à cause de Dieu ; et tout le secret d'arriver à cet amour, c'est d'aimer ; car comme on apprend à étudier en étudiant, à parler en parlant, à courir en courant, à travailler en travaillant, ainssi apprend-on à aimer Dieu et le prochain en l'aimant ; et ceux qui prennent un autre méthode se trompent. Et quand on insistait, il répondait toujours : le meilleur moyen d'aimer Dieu de tout son cœur, c'est de l'aimer de tout son cœur.

4316. *Charitas ex Deo est.* (Joan. iv. 7.) *Amor Dei quo pervenitur ad Deum, non est nisi a Deo.* (Aug.)

Quomodo enim græce loquentem intelliget qui græcam linguam non novit? Sic linguam amoris ei qui non amat barbara erit. (Saint Bernard.)

4317. *Thesaurus indeficiens est amor divinus, quem qui habet, dives est: quo quicumque caret pauper est.* (Basile.)

Nihil tam durum atque ferreum quod non amoris igne vincatur. (Aug.)

Duæ civitates duo faciunt amores, Jerusalem facit amor Dei, Babyloniam facit amor sæculi. Interroget igitur se unusquisque quid amet et inveniet unde sit civis. (Id.)

Mores nostri non ex eo quod quisque novit, sed ex eo quod diligit dijudicari solent, nec faciunt bonos, vel malos mores, nisi boni vel mali sint amores. (Id.)

4318. *Ponderibus suis aguntur omnia et loca sua petunt. Pondus meum, amor meus, illo feror quocumque feror.* (Id.)

Verus amor non sentit amaritudines, sed dulcedinem, quia soror amoris dulcedo, sicut soror odii est amaritudo. (Id.)

Nullo modo onerosi sunt labores amantium sed ipsi delectant sicut venantium, aucupantium, piscantium. In eo enim quod amatur, aut non laboratur, aut labor amatur. (Id.)

Minus, Domine, te amat, qui aliquid tecum amat, quod propter te non amat. (Id.)

4319. *Nihil amantibus durum, nullus labor difficilis, amemus et nos Christum, et facile videbit esse difficile.... Felix conscientia illa, in cujus corde præter amorem Christi, qui est sapientia, castitas, patientia atque justitia, nullus alius versatur amor : nec ad recordationem hominis aliquando suspirat nec videre desiderat, quod quum viderit, nolit dimittere.* (Hier.)

4320. *Tanto quisque a superno amore disjungitur quanto inferius delectatur. Numquam est amor Dei otiosus, operatur enim magna si est, si autem operari renuerit, amor non est.* Le feu qui ne brûle pas n'est pas du feu. *Qui amorem proximi negligit, profecto Deum diligere nescit : et tunc plenius in Dei dilectione proficimus, si in ejus dilectionis gremio, prius proximi charitate lætamur. Amor Dei amorem proximi generat : et amore proximi calescit amor Dei.* (Greg. M.)

4321. *Magna res est amor, si ad suum recurrat principium, si suæ origini redditur, si refusus suo fonti, semper ex eo sumat, unde jugiter fluat.* (Bern.)

4322. *Habere omnia sacramenta et malus esse potest : habere autem charitatem et malus esse non potest.... Non numerositas operum, non diuturnitas temporum, sed major charitas, meliorque voluntas auget meritum. Nam quod patet et quod latet in divinis codicibus, tenet qui charitatem servat in moribus.... Si non vultis in ista eremo siti mori, bibite charitatem : fons est, quem voluit Deus ponere, ne deficiamus, et abundantius cum bibemus, quum ad patriam venerimus.* (Aug.)

4323. *Ut multi arboris rami ex una radice prodeunt sic multæ virtutes ex una charitate generantur : nec habet aliquid viriditatis ramus boni operis, si non manet in radice charitatis.* (Greg. M.)

L'amour divin, seul amour vraiment unitif, est aussi le seul qui puisse nous sauver. Dieu n'a pas décrété qu'on se sauvât par l'aumône, les pauvres seraient exclus; par le jeûne, impossible aux infirmes; par la science et la sagesse, inaccessibles aux ignorants, et aux pauvres d'esprit; par la virginité, inconciliable avec le mariage; par la pauvreté, que deviendraient les riches? Mais l'amour est nôtre, commun à tout âge, à tout sexe, à tout état; nul n'est infirme, nul n'est pauvre, nul n'est vieux pour aimer. Le Christ a promulgé pour tous la loi nouvelle, la loi d'amour. (Diégo Stella.)

4324. Les saints Pères et les Docteurs appellent la charité la reine, la mère, l'âme et la vie de toutes les vertus. Comme reine, elle les gouverne toutes et s'en forme un cortège; comme mère, elle les enfante et les entretient; comme âme, elle leur communique le mouvement et la vie, car sans elle ce seraient des cadavres incapables de se mouvoir vers le ciel. La charité, non seulement regarde Dieu comme le bien absolu et suprême; mais elle se repose entièrement en lui, en l'aimant pour lui-même; elle pénètre pour ainsi dire dans le cœur de Dieu, et elle fait que les deux cœurs n'en forment plus qu'un seul; c'est une propriété de l'amour de transformer celui qui aime dans l'objet aimé. Si vous aimez la terre, vous êtes terrestre, dit saint Augustin; si vous aimez Dieu, je ne craindrai pas de le dire, vous êtes

Dieu, vous devenez participant de sa nature divine. Voyez donc quelle admirable métamorphose opère la charité, puisqu'elle rend une âme propre à ne faire plus qu'un seul esprit avec Dieu: *Qui adhæret Deo, unus est spiritus cum eo* (I Cor. VI 16). Vous comprendrez maintenant cette belle parole de l'apôtre: *Charitas est vinculum perfectionis.* (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4325. *Ad imaginem quippe Dei facta anima rationalis, cæteris omnibus occupari potest, repleri omnino non potest, capacem enim Dei quidquid Deo minus est, non implevit.* (Bern.)

4326. Dieu nous a aimés éternellement dans ses décrets qui sont éternels, il nous a donné la grâce. Il nous a aimés sans intérêt. Qu'avait-il à attendre de nous, sinon l'ingratitude qu'il connaissait d'avance. La création n'a rien ajouté à sa perfection. Il était de toute éternité ce qu'il est depuis qu'il a fait le monde. Il le détruirait aujourd'hui qu'il resterait toujours le même. Et cet amour ne vient pas de l'ignorance ou de la passion, comme il arrive dans les affections humaines, où l'on aime par entraînement des personnes auxquelles on suppose des qualités qu'elles n'ont point en réalité. L'amour de Dieu est toujours uni à une justice et à une sagesse infinie. *Deus autem qui dives est in misericordia, propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos, et cum essemus mortui peccatis convivificavit nos in Christo* (Eph. 2 4). C'est une plus grande faveur de préserver quelqu'un de la chute, que de le relever quand il est tombé, de l'empêcher d'être blessé que de le guérir ensuite de sa blessure, et c'est ce que fait Notre-Seigneur en nous prévenant de sa divine grâce, par pur amour pour nous.

4327. Afin de nous inspirer plus de confiance, il est allé, pour ainsi dire, jusqu'à s'anéantir lui-même, comme dit saint Paul; il s'est abaissé jusqu'à se faire homme pour habiter parmi nous et converser familièrement avec nous. Il en est venu jusqu'à se faire enfant, jusqu'à se faire pauvre, jusqu'à se laisser condamner et crucifier publiquement; il en est venu jusqu'à se cacher sous les espèces du pain, pour être le perpétuel compagnon de notre exil, et s'unir intimement à nous: *Celui,* dit-il, *qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui.* On dirait enfin, tellement il vous aime, que vous êtes l'unique objet de son amour; dites-lui donc bien souvent: Seigneur, pourquoi m'aimez-vous tant? quel bien trouvez-vous en moi? Avez-vous oublié les injures que je vous ai faites? (Saint Liguori.)

4328. Jésus-Christ, dit saint Léon, nous a procuré plus de bien par sa mort que le démon nous avait causé de dommage par le péché. C'est ce que l'Apôtre aussi a bien fait entendre, quand il a dit que la grâce avait surpassé le péché.

4329. L'Eucharistie n'a pas suffi à l'amour de Dieu, il a voulu nous donner le Saint-Esprit, et le faire habiter personnellement en nous, afin que par l'effusion de ses grâces en nous, il sanctifiât notre âme, éclairât notre esprit et consolât notre cœur. Dieu par amour pour nous, nous a donné encore la très sainte Vierge, sa Mère, afin que par l'entremise de cette aimable protectrice, nous nous approchions avec une confiance filiale de sa majesté suprême, et que nous en rapportions une abondance de grâces et de faveurs. Par amour pour nous, il nous a donné les anges pour gardiens, et les saints pour avocats. Par amour encore, son infinie bonté nous a fait le don précieux de la prière, à laquelle il a attaché une efficacité merveilleuse, afin que nous puissions continuellement converser avec lui, recourir à lui, traiter avec lui, et en obtenir les secours opportuns pour vaincre les passions et résister à l'enfer. Oh! que de moyens pour nous conduire à la vie éternelle et nous faciliter l'entrée du paradis! Que de gages d'amour.

Mais que puis-je vous rendre, ô mon Dieu! pour tant de bienfaits? comment répondre à tant d'amour? O Vierge sainte! ô séraphins! ô saints du paradis! âmes ferventes qui aimez Dieu! suppléez à mon impuissance: remerciez, glorifiez, aimez pour moi mon souverain Bienfaiteur; obtenez-moi la grâce de ne plus répondre par l'ingratitude à l'amour de mon Dieu qui m'a tant aimé: que je vive en aimant Dieu,

que je ne respire que pour l'aimer, afin que je puisse le posséder un jour avec vous en paradis. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

Une caresse d'un petit animal suffit pour nous attacher à lui; un amour immense, suprême, éternel de la part de Jésus ne suffit pas pour lui gagner vos cœurs. Etes-vous des hommes ou des bêtes féroces? Encore les bêtes féroces aiment-elles celui qui leur fait du bien. (Saint Léonard.)

4330. Si je me dois tout entier à Dieu parce qu'il m'a fait, qu'ajouterai-je parce qu'il m'a refait. Je n'ai pas été si facilement refait que fait. Dans la première, il m'a donné à moi-même; dans la seconde, il m'a rendu à moi-même. Ayant été donné et rendu à moi-même par lui, je dois me donner tout à lui, et quand même je me donnerai mille fois, qui suis-je, comparé à mon Dieu. (Saint Bernard.)

Quando ignorabam, me instruxit; quando errabam, me reduxit: quando peccabam, me correxit; quando steti, me tenuit; quando cecidi, me erexit; quando ivi, me duxit; quando veni ad ipsum, me suscepit. Nec pro his omnibus quid rependam habeo, nisi tantum ut diligam. Non enim melius, nec decentius, quam per dilectionem rependi potest, quod per dilectionem datum est. (Bern.)

4331. Vous êtes tellement habitué à entendre répéter ces mêmes vérités, que l'habitude vous empêche d'en sentir l'importance. Mais, grand Dieu! un petit animal, un chien qui vous caresse vous inspire de l'attachement; comment donc pouvez-vous résister aux avances d'un Dieu qui s'est fait homme pour vous, et par des travaux immenses d'incompréhensibles humiliations, au prix d'une vie divine, nous a arrachés à une immense misère? Où est la fidélité, où est la justice, où est l'amour que vous devez à Dieu? supposé que désormais et après avoir médité cette vérité, vous recommenciez à l'offenser, vous mériteriez qu'on créât tout exprès pour vous un enfer avec des flammes sept fois plus dévorantes, et des démons sept fois plus implacables. Offenser non seulement celui qui vous pardonne, mais celui qui est mort pour vous pardonner! Un crime pareil n'existe point à la charge des démons; et s'il existait, ils n'en seraient bien plus confus que vous ne l'êtes, vous qui ne savez pas même vous en humilier tant soit peu. (Saint Léonard.)

4332. Saint François d'Assise parcourait la campagne en pleurant sur l'ingratitude des hommes, et en répétant: « L'amour n'est point aimé! L'amour n'est point aimé! » (Saint Liguori.)

4333. *Et nos credidimus charitati.* Pour croire tous les mystères que Dieu a opérés pour notre salut, il ne faut que croire à son amour; à un amour digne de Dieu; à un amour où Dieu nous donne non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. Croyons à cet amour et aimons de même: donnons ce que nous avons et ce que nous sommes. *(Bossuet.) Una uni,* disait le B. Frère Gilles. *O anima,* dit saint Bernard, *sola esto, ut soli te serves. Cum amat Deus, non aliud vult quam amari.* (Bern.)

4334. Saint Bonaventure observe que c'est une chose étonnante de voir Dieu souffrir pour l'amour des hommes, mais qu'il est plus étonnant encore de voir les hommes en présence de Dieu qui souffre ainsi pour eux, qui naît petit enfant et tremble de froid dans une grotte, qui vit en pauvre ouvrier dans une boutique et qui meurt comme un criminel sur une croix, ne pas brûler d'amour pour ce Dieu si aimant, en venir même jusqu'à mépriser cet amour pour s'attacher aux misérables plaisirs de la terre. Mais, comment est-il possible que Dieu ait tant d'amour pour les hommes, et que ceux-ci, si reconnaissants envers les créatures, soient si ingrats envers Dieu? Celui qui nous a aimé le premier, c'est Dieu. *Ne derelinquas amicum antiquum; novus enim non erit similis illi* (Eccli. 9. 14). Ah! si un de mes serviteurs avait fait pour moi ce que vous avez fait, vous, mon Dieu, je n'aurais pas le cœur de lui causer du chagrin; et pourtant, j'ai eu tant de fois le cœur de vous abandonner, vous qui êtes mort pour moi. (Saint Liguori.)

4335. *Charitas Christi urget nos,* et cela moins de ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous, qu'en l'ardeur de l'amour avec lequel il l'a fait: *Baptismo habeo*

baptizari ... Desiderio desideravi. — Vide homo, dicit mundus, quomodo amavit te, qui propter te fecit me : servio tibi qui factus sum propter te ut servias illi qui fecit et me et te, me propter te, et te propter se. Si sentis beneficium, redde debitum : si accipis benignitatem, redde charitatem. (Hugo.)

4336. Dieu seul nous aime véritablement : l'amour de nos parents, de nos amis, et de toutes les personnes qui se vantent de nous aimer, excepté celles qui nous aiment uniquement en vue de Dieu, n'est point un amour véritable, mais un attachement intéressé, qui prend sa source dans l'amour propre. — Oui, mon Dieu, je le reconnais, vous seul m'aimez et voulez mon bonheur, non par intérêt, mais par pure bonté, par pur amour pour moi ; et moi, ingrat, je n'ai causé à personne autant de déplaisirs, autant d'amertumes qu'à vous qui m'avez tant aimé ! Mon Jésus, ne permettez pas que je vive plus longtemps dans cette ingratitude. Lorsque sainte Marie Madeleine de Pazzi avait à la main un beau fruit, une belle fleur, elle se sentait le cœur percé d'un trait d'amour pour Dieu, à cette réflexion : Mon Dieu a donc pensé dès l'éternité à créer ce fruit, cette fleur, pour me donner une marque de son amour. (Saint Liguori.)

4337. *Anima nostra fœda est per iniquitatem , amando Deum pulchra efficientur. qualis amor est, qui reddit pulchrum amantem : Deus autem semper pulcher est ; amavit me prior qui semper pulcher est, et quales amavit nisi fœdos et deformes ? Non ideo tamen ut fœdos dimitteret, sed ut mutaret, et ex deformibus pulchros faceret. Quomodo erimus pulchri ? Amando enim qui semper est pulcher ; quantum in te crescit amor, tantum crescit pulchritudo quia ipsa charitas est animæ pulchritudo.* (Aug.)

Qu'aimé-je donc, ô mon Dieu, lorsque je vous aime ! Ce n'est ni ce qu'il y a de beau dans les apparences corporelles, ni ce que les révolutions des temps nous apportent d'agréable ; ce n'est ni cet éclat de lumière dont les yeux sont charmés, ni la douce impression des chants les plus mélodieux, ni la suave odeur des parfums et des fleurs, ni la manne et le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair. Ce n'est rien de tout cela que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu ; et néanmoins c'est comme une lumière, une voix, un parfum, un aliment, et encore je ne sais quelle volupté que j'aime lorsque j'aime mon Dieu : lumière, voix, parfum, aliment, volupté que je goûte dans cette partie de moi-même, tout intérieure et invisible, où brille aux yeux de mon âme une lumière que l'espace ne borne point, où se fait entendre une mélodie dont le temps ne mesure point la durée, où s'exhale un parfum qui ne se dissipe point dans l'air, où je me nourris d'un aliment immortel que mon avidité ne peut ni diminuer ni détruire, où je m'attache étroitement à un objet infiniment aimable et délicieux sans qu'il y ait jamais satiété dans les délices dont m'enivre sa possession. Voilà ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu.

Et qu'est-ce que cet objet de mon amour ? Je l'ai demandé à la terre, et elle m'a répondu : Ce n'est pas moi ; et tout ce qu'elle contient m'a fait aussi la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes et à tout ce qu'ils renferment de vivant : et ils m'ont répondu : Nous ne sommes point ton Dieu ; cherche au-dessus de nous. J'ai interrogé l'air que nous respirons et il m'a répondu avec tous ses habitants Anaximène s'est trompé : je ne suis pas Dieu. J'ai interrogé le soleil, la lune, les étoiles : Nous ne sommes point le Dieu que tu cherches, m'ont-ils répondu. J'ai dit ensuite à tous les objets qui environnent mes sens : Puisque vous n'êtes point mon Dieu, apprenez-moi du moins quelque chose de ce qu'il est : et tous ont élevé la voix et se sont écriés : C'est celui qui nous a faits. (Aug.)

4338. Ce qui nous détourne de l'amour de Dieu, l'amour des choses sensibles, c'est le goût et le charme que nous y trouvons. Mais n'y en a-t-il pas dans l'amour de Dieu ? Oui, et le charme le plus délicieux comme le plus légitime, le plaisir le plus vif celui qui consiste à aimer le plus durable, le bien unique : ce Dieu que l'on peut aimer avec autant d'ardeur que d'innocence : et c'est là le charme que vous éprouverez en brûlant pour lui du feu le plus pur, en lui sacrifiant tout amour étranger. Ce qui

vous attirait peut-être vers les créatures, c'était, quoi? La magnificence? Il n'est rien qui l'égale en magnificence. Le désir de *la gloire*? Il est la lumière incréée qui efface toutes les autres. La beauté? Quoi de plus beau que lui? La vérité? Il en est la source. La libéralité? Point de bienfaiteur aussi généreux. Vous aimez ce qui est pur et simple? Rien de plus pur que sa bonté sans nul intérêt, prodigue de tous les biens. Vous voulez que l'on tienne à ses engagements? Sa parole est inviolable. Vous recherchez les choses qui vous profitent? Qui vous profitera plus que son amour? Vos hommages se déterminent naturellement en faveur de ce qui vous semble juste, prévenant, affectueux? Dans Dieu se réunit ce qu'il y a de plus redoutable dans la justice, de plus engageant dans les prévenances. Vous aimerez à rencontrer des cœurs qui sachent compatir à l'infortune, conserver la douceur dans la prospérité? C'est de Dieu seul que vous pouvez attendre un cœur qui s'associe vraiment à votre joie, vous console efficacement dans vos peines. Qu'y a-t-il donc de plus raisonnable que d'aimer par dessus tout celui en qui nous trouvons tout? Les richesses et tous les autres avantages qui font le charme de la vie, non seulement se rencontrent en lui, mais viennent de lui.

Réunissez donc désormais dans un seul sentiment ces affections qui jusqu'ici s'égaraient sur des objets étrangers. Rendez à Dieu un cœur qui est à lui. De tout ce que vous aimez aujourd'hui est-il rien qui ne lui appartienne? Il est si grand, que ceux qui ont le malheur de ne pas l'aimer, ne sauraient aimer rien qui ne soit à lui. Est-il juste d'aimer l'ouvrage et de ne pas aimer celui qui l'a fait; de transporter à la créature les hommages dus au Créateur, quand la seule estime de la créature devrait suffire pour nous porter à le préférer à tout? Aujourd'hui, hélas! c'est tout le contraire. On se passionne pour l'ouvrage et l'on oublie celui qui l'a fait. (S. Eucher.)

4339. *Omnia colitis, omnia amatis, et solus Deus in comparatione omnium vilis vobis est.* (Salvi.) Dieu nous demande notre amour; il l'exige. Est-ce qu'il en retire quelque profit? Non. C'est uniquement dans notre propre intérêt, par bonté, pour nous donner le moyen de mériter la récompense, qu'il attache à son amour et à son service. Il en est de la bonté dans Dieu comme de la lumière dans le soleil, de la chaleur dans le feu, du parfum qu'exhale l'encens; ces qualités servent non pas à eux, mais aux autres. (S. Hilaire.)

4340. Dieu nous dit: *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur*; et il ajoute encore: *Ces paroles seront dans ton cœur..... et tu les méditeras, quand tu seras assis dans ta maison; et en marchant par les chemins, et en prenant ton repos et en te levant; et tu les lieras comme un signe dans ta main, et tu les porteras sur ton front, entre les yeux, et tu les écriras sur le seuil et sur la porte de ta maison.* Dieu veut que le commandement qu'il nous fait de l'aimer de toutes nos forces soit gravé dans notre cœur; et afin que nous ne l'oublions jamais, il veut que nous le méditions, quand nous sommes assis à la maison, quand nous sommes en chemin, quand nous allons dormir, quand nous sortons du sommeil; il veut que nous le portions comme un signe et un souvenir, attaché dans nos mains pour l'avoir sans cesse devant les yeux partout où nous nous trouvons. (Saint Liguori.)

4241. *Minatur Deus gehennam ut a gehenna liberet, et ut firmi ac stabiles evittemus minas.* (Chry.)

Breve præceptum tibi præcipitur; dilige et fac quid vis: sive taceas, delectione taceas; sive clames, dilectione clames, sive emendes, dilectione emendes; sive parcas, dilectione parcas. Radix sit intus dilectionis: non potest de ista nisi bonum exire... Dilectio sola discernit filios Dei et filios diaboli. Signent se omnes signo crucis; respondeant omnes amen; cantent omnes alleluja; baptizentur omnes; intrent ecclesias; impleant parietes basilicarum, non discernuntur filii Dei a filiis diaboli nisi charitate. Qui habent charitatem, nati sunt ex Deo; qui non habent charitatem non sunt ex Deo. Magnum est indicium, magna discretio. Quidquid vis habere, hoc solum nisi habeas, nihil tibi prodest; alia si non habeas, hoc habe et implevisti legem. (Aug.) *Reddite quæ sunt Dei Deo*; notre cœur, par conséquent.

4342. *Qui non diligit, manet in morte* (1 Joan III. 14). *Quantitas animæ æstimetur de mensura charitatis quam habet.* (Bern.) *Ego diligentes me diligo:* Oh! quel bel échange, disait sainte Thérèse de donner notre amour à Dieu et de recevoir le sien. L'aiguille de la boussole s'agite sans cesse, de quelque côté que l'on la tourne jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la direction du nord vers lequel elle tend toujours; ainsi en est-il de notre âme tant qu'elle ne se repose pas en Dieu qui est sa fin.

Quid ergo per multa vagaris, homuncio, quærendo bona animæ tuæ et corporis tui? Ama unum bonum in quo sunt omnia bona, et sufficit; desidera simplex bonum quod est omne bonum et satis est. (Aug.)

4343. La plus douce récompense à attendre de l'amour que l'on porte à Dieu, est dans cet amour même. L'interroger avec inquiétude pour savoir quel autre prix on recueillera en l'aimant, est un langage servile que ne connaît point le véritable amour. Aimons Dieu pour Dieu lui-même, non dans l'espoir d'en être récompensés; aimons-le comme il doit être aimé. Aimer Dieu, c'est être déjà au centre de la béatitude, déjà transporté dans le ciel: c'est la source de toutes les délices, le comble de la gloire et des honneurs, le principe de la lumière et le commencement de la félicité. Point d'expression, point d'intelligence humaine capable de rendre et de bien concevoir un semblable bonheur. (Chrys.)

4344. O insensés partisans du monde! s'écrie saint Augustin, malheureux! où allez-vous pour trouver à contenter votre cœur? Venez à Jésus qui seul peut vous donner ce bonheur que vous cherchez: *Quo itis? bonum quod amatis, ab illo est.* O mon âme, garde-toi de cet égarement; cherche Dieu seul, en qui se trouve tous les biens: *Ama unum bonum, in quo sunt omnia bona.*

4345. Le degré d'amour de l'âme ici-bas, disait saint Alphonse, sera son degré d'amour dans le ciel, avec cette différence que l'amour au ciel, nécessaire et non libre, exempt de toute imperfection est plus pur, plus intense. Le censeur prétendait au contraire que l'amour de Dieu au ciel n'est pas le même que l'amour de Dieu sur la terre. Le Saint lui prouva que saint Thomas, Pierre Lombard, Suarez, tous les grands théologiens affirment que la charité de l'homme, *in via*, est la même que la charité de l'âme *in patria*, parce que l'objet formel de l'amour qui est la bonté de Dieu surnaturellement connue, est le même dans les deux états. Il y aura donc au ciel perfectionnement accidentel de la charité, mais non changement essentiel.

On cesse bientôt de faire ce qu'on ne faisait que par force. C'est un arc bandé par une main vigoureuse; une eau resserrée dans des tuyaux étroits: l'arc se relâche; l'eau s'échappe et reprend son cours. Ce que l'on fait de bon gré, au contraire, s'affermit et dure. On s'y attache par les biens indissolubles de l'attrait. (Greg. M.)

4346. *Frumentum tuum, si haberes in inferioribus, ne putresceret, levares illud ad superiora. Frumento tuo quæris mutare locum et cor permittis in terra putrescere, frumentum levares ad superiora, cor leva ad cœlum. Et unde, inquis possumus, qui funes, quæ machinæ quæ scalæ opus sunt? Gradus affectus est, iter tuum voluntas tua est. Amando ascendis, negligendo descendis: stans in terra, in cœlo es, si Deum diligis.* (Aug.)

4347. Saint Denis l'aréopagite dit que l'amour divin consiste plus dans les affections du cœur que dans les connaissances de l'esprit. Dans les autres sciences humaines, la connaissance produit l'amour; dans la science des saints, bien qu'on ne puisse aimer Dieu sans le connaître, l'amour produit la connaissance. (Saint Liguori.)

4348. *Amor aut similes invenit, aut similes facit.* (Aug.) Le pur amour de Dieu, dit saint François de Sales, consume tout ce qui n'est pas Dieu. Il est fort comme la mort; c'est-a-dire: De même qu'il n'y a aucune force créée qui résiste à la mort, quand son heure est venue, de même, pour une âme qui aime Dieu, il n'y a pas de difficulté qui ne soit surmontée par son amour.

Lorsqu'il s'agit de plaire à l'objet aimé, l'amour surmonte tout, pertes, douleurs, ignominies; rien n'est assez dur pour tenir contre le feu de l'amour, dit saint Augustin. Par l'effet de cet amour, les saints martyres, au milieu des tourments, sur les chevalets, sur les grils ardents, se réjouissaient et rendaient grâces à Dieu de ce qu'il leur donnait à souffrir pour son amour

4349. *Summum bonum, quanto perfectius possidetur, tanto magis amatur, et alia contemnuntur; sed in appetitu temporalium bonorum, quando habentur, comtemnuntur et alia appetuntur.* (D. Thom.) *Quid mihi est in cœlo? et a te quid volui super terram? Deus cordis mei: pars mea Deus in æternum.* (Ps. lxxii. 25.) Vois le séraphique François: dépouillé de tous les biens terrestres, mais uni avec Dieu, il trouve déjà ici-bas le paradis, et ne se lasse de répéter: *Deus meus, Deus meus et omnia:* Mon Dieu, vous êtes tout pour moi. (Saint Liguori.)

Illud est verum ac summum gaudium quod non de creatura, sed de creatore concipitur, quod cum acceperis nemo tollet a te, cui aliunde comparata omnis jucunditas mœror est, omnis suavitas dolor est. omne dulce amarum est, omne decorum fœdum est, omne postremo quod delectare potest molestum est. (Bern.)

4350. *Quum diligimus Deum, omnia in ipso reperimus. Unus est qui quæritur, sed in quo omnia continentur. O lucrum mirabile, o compendium singulare: cur nos per diversa fatigamus? A ipsum ergo unanimiter festinemus, postquam cuncta bona ultra non qnœrimus sed tenemus.* (Cassiod.) *Est gaudium quod non datur impiis sed eis, qui te gratis colunt, quorum gaudium tu ipse es: et ipsa est beata vita gaudere de te propter te, ipsa est et non altera.* (Aug.)

4351. Les consolations de l'amour de Dieu sont telles que saint Paul s'écriait: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* On lit pareillement dans la vie de saint Ephrem, qu'au milieu des austérités de la vie monastique, il était tellement enivré de joie qu'il adressait à Dieu ces paroles: *Recede, Domine. parumper, vasis hujus imfirmitas ferre non potest.* Seigneur, je me meurs, oui je meurs de joie, si vous ne suspendez le cours de vos faveurs. — Sainte Catherine de Sienne en disait autant, et saint François Xavier, dans l'excès de sa joie, s'écriait: *Satis est, Domine, satis est:* C'est assez, Seigneur, c'est assez. Telle est la surabondance des douceurs, des sentiments de joie, des ineffables consolations que la charité introduit dans un cœur bien disposé. Tout cela ne suffit-il pas pour que vous soyez ravi des charmes d'une si belle vertu. (Saint Léonard.)

4352. *Anima rationalis cœteris omnibus occupari potest, repleri non potest. Inflari potest, satiari non potest.* (Bern.)

Facta est capax majestatis tuæ, ut a te solo et a nullo alio possit impleri. Charitas est virtus conjungens nos Deo. (Aug.) *Qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo* (I Joan. v. 16). Celui qui aime Dieu, ne peut faire que le bien; s'il fait le mal, c'est un signe qu'il a cessé d'aimer Dieu (Saint Liguori). *Fideles in dilectione acquiescent illi* (Sap. iii. 9). *Acquiesce ergo illi et habeto pacem* (Job, xxii, 21)

4353. *Recti diligunt te* (Cant. i, 3), car ceux qui sont droits aiment la règle, ceux qui sont droits aiment la justice et la vérité, et tout cela c'est Dieu-même. Mais pour y ajuster avec cette règle si simple et si droite, notre cœur si étrangement dépravé, que ne faut-il point souffrir, et quels efforts ne faut-il point faire? Il faut aller assurément nous briser, et à ne plus rien laisser en son entier dans nos premières inclinations. (Bossuet.)

4354. Saint François de Sales avait coutume de dire: « Si je connaissais dans mon cœur la moindre fibre qui ne fût pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais à l'instant. » *Omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini Nostri Jesu Christi.* C'est ce que pouvait dire sainte Agnès. Le sénat romain refusa les honneurs divins à Jésus-Christ, sous prétexte que c'était un Dieu superbe qui voulait être honoré seul. En effet, comme il est notre unique Seigneur, il prétend et à bon droit sans doute, être l'unique objet de nos adorations et de notre amour le plus pur. (Saint Liguori.)

4355. Quiconque aime Jésus, obéit volontiers, se contente de peu, et vit en paix, dit saint Liguori. Et il insistait surtout sur les moyens pratiques d'aimer Jésus-Christ: Qui se soucie peu de la règle, disait-il, se soucie peu de l'amour de Dieu. Sans le silence, pas de recueillement, et sans recueillement, trouble et péché. Qui aime peu l'oraison, aime peu Jésus-Christ. Pour aimer beaucoup Jésus-Christ, il faut beaucoup prier. Qui veut obtenir la sainte persévérance, doit la demander toujours à Jésus et à Marie: C'étaient là comme les axiomes de sa doctrine spirituelle.

4356. Toute sainteté, ajoutait-il, consiste à aimer Dieu. L'amour divin est ce trésor infini qui, suivant le sage, nous rend dignes de l'amitié de Dieu. Dieu est prêt à nous donner ce trésor de son saint amour, mais il veut que nous le désirions beaucoup. Quand on désire peu un bien quelconque, on se gêne peu pour l'obtenir. Par contre, saint Laurent Justinien nous assure qu'un grand désir allège la peine et donne des forces.

4357. Le don de l'amour divin est cette grâce, dit saint François de Sales, qui contient en soi toutes les grâces, parce que la vertu de charité envers Dieu porte avec soi toutes les autres vertus: *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa* (Sap. vii. 11). Celui qui aime Dieu, est humble, chaste, obéissant, mortifié en un mot, il a toutes les vertus: *Ama et fac quod vis*, disait saint Augustin. Aimez Dieu, et faites ce que vous voulez. En effet celui qui aime Dieu, tâche d'éviter tout ce qui l'offense et ne cherche qu'à lui plaire en tout. Plaire à Dieu, et mourir. Perdre tout, et ne jamais déplaire à Dieu. Il faut quitter tout, pour acquérir tout, dit Thomas à Kempis: *Totum pro toto.* Voilà pourquoi nous ne parvenons pas à nous sanctifier, selon ce que disait sainte Thérèse: C'est parce que nous n'aimons pas à donner à Dieu tout notre cœur, que Dieu ne nous donne pas non plus tout son amour. Il faut donc dire avec l'Epouse sacrée: Mon Bien-Aimé s'est donné tout à moi; il est juste que je me donne tout à lui.

4358. Sainte Thérèse allait jusqu'à dire: « Que d'autres soient plus heureux que moi dans le ciel, je le verrai sans peine; mais qu'il y en ait qui l'emportent sur moi en amour de Dieu, je ne sais comment je pourrais le souffrir. « Saint Ignace martyr avait coutume de dire qu'il ne croirait pas aimer Jésus-Christ, tant qu'il n'aurait pas donné sa vie pour lui. Bossuet écrivait au maréchal de Bellefonds, disgracié: «Une étincelle d'amour de Dieu est capable de soutenir un cœur durant toute l'éternité. »

4359. Le généreux martyr Procope, après avoir souffert tous les tourments que peut inventer la plus horrible cruauté, voyant qu'on se préparait à lui en faire souffrir de nouveaux, dit à son juge: « Tu penses par tes supplices faire fléchir mon courage et me faire renoncer à l'amour de Jésus-Christ, et tu ne vois pas que tu ne saurais m'obliger davantage, que tu ne me donnes que des choses extrêmement agréables pour moi, et que je désire par dessus tout, car que peut-il y avoir de plus doux pour celui qui aime Jésus-Christ, que de souffrir pour lui! Est-il rien qui puisse lui procurer de plus grandes richesses? je n'ai qu'une seule crainte, c'est que si tu savais combien les maux que tu me fais souffrir me sont avantageux, tu ne perdisses la volonté d'aller plus loin, pour ne pas procurer tant de bonheur à une personne que tu n'aimes pas. »

4360. On offrit à saint Clément d'Ancyre une grande quantité d'or et de pierreries, à condition qu'il renoncerait à Jésus-Christ; mais lui, levant les yeux au ciel s'écria: « O mon Dieu voilà donc comment on vous met en parallèle avec la poussière et la fange! Pour engager saint Théodore d'Amasée à abjurer la foi, on lui présenta la dignité de pontife des idoles; à cette proposition il se prit à rire: « Pontife, répondit-il, j'espère aller jouir de Dieu au ciel, et vous voulez que j'y renonce pour rester sur la terre, occupé à faire le cuisinier et le boucher, comme ces pontifes qui sacrifient des animaux aux faux dieux. » (Saint Liguori.)

4361. **Sixième dimanche.** A propos de la multiplication des pains, on peut parler de la fréquentation des sacrements, nº 2423, surtout si on ne l'a pas fait au 4me dimanche de carême ; ou des effets de la communion. *Manducaverunt et saturati sunt,* nos 2530, 2536 et suiv.

4362. **Autre sujet :** A propos de l'épitre : *Existimate vos mortuos esse peccato,* prêcher la haine du péché, afin d'écarter des maisons, des champs, la colère pə Dieu ; car le péché amène à sa suite toutes sortes de châtiments, nº 981.

4363. **Autre sujet :** Blasphème, nos 516, 1182, 5925, car en temps de moisson ce crime est fort répandu.

PENSÉES ET TRAITS SUR LE BLASPHÊME.

A qui s'attaque l'homme, quand il blasphème ? Il s'attaque directement à Dieu. O blasphémateur ! s'écrie saint Ephrem, comment ne crains-tu pas que le feu du ciel ne descende sur toi pour te dévorer, ou que la terre s'ouvre sous tes pieds pour t'engloutir ? Les démons tremblent au nom de Jésus-Christ, dit saint Grégoire de Nazianze et nous ne craignons pas de l'injurier. Celui qui veut se venger, s'attaque à un homme comme lui ; mais celui qui blasphème, semble vouloir se venger de Dieu même, qui fait ou permet quelque chose contre son gré. Il y a une grande différence entre l'offense faite au roi dans son portrait et celle qui lui est faite dans sa personne ; l'homme est l'image de Dieu ; mais le blasphémateur offense Dieu lui-même, dit saint Athanase. Celui qui offense la loi du roi, commet un délit ; mais celui qui offense la personne même du roi, se rend coupable du crime de lèse-majesté ; aussi il n'y a pas de grâce pour lui, il doit subir des châtiments horribles. Que faut-il donc dire de celui qui, en blasphémant, outrage la majesté de Dieu. (Saint Liguori.)

4364. Saint Bernardin de Sienne s'écrie : *O lingua diabolica ! quid potest te inducere ad blasphemandum Deum tuum qui te plasmavit, qui te pretioso sanguine redemit ?* Et il ajoute : *Lingua blasphemantis efficitur quasi gladius, cor Dei penetrans.* Lorsque la langue est noire et chargée, les médecins en tirent un présage de mort prochaine ; et moi en voyant la lange noire et envenimée des blasphémateurs, j'y trouve un symptôme trop manifeste de leur future réprobation. Je ne puis me persuader que celui qui n'a fait ici-bas qu'outrager et maudire le nom de Dieu comme les damnés, soit destiné à le louer dans le ciel avec les bienheureux. (Saint Léonard De Port Maurice.) *Non minus peccant, qui blasphemant Christum regnantem in cœlis, quam qui crucifixerunt eum ambulantem in terris.* (Aug.)

4365. Plus les pierres que vous jetez contre Dieu sont grosses, plus elles vous écraseront en retombant sur vous. (Aug.) Je ne sais comment la terre ne s'entr'ouvre pas sous les pieds des blasphémateurs pour les engloutir, dit saint Liguori, car un blasphémateur est pire que les damnés : ceux-ci du moins ne maudissent que celui qui les punit, tandis que le blasphémateur maudit celui qui lui fait du bien. C'est mon habitude. — Si un voleur de grand chemin s'excusait devant les tribunaux d'assassiner les passants pour les dévaliser, parce qu'il en a l'habitude, lui ferait-on grâce ?

4366. Vous m'insultez, dit un jour vivement le pieux M. Dupont de Tours, à un homme qui venait de prononcer une parole de blasphème. Comment cela ? dit le blasphémateur étonné. — Oui, vous m'insultez, Dieu est mon père, et quiconque injurie mon père m'injurie moi-même. Le blasphémateur baissa la tête et se tut.

4367. **Autre sujet :** A propos de l'épitre : *Ultra non serviamus peccato* (Rom. vi), traiter le sujet suivant :

Règne de Dieu.

Quærite primum regnum Dei. Qu'est-ce que ce règne de Dieu que Notre-Seigneur nous invite à chercher ?

4368. *Sur la terre,* il y a un règne de Dieu: 1° que j'appellerai incomplet encore. C'est l'état de grâce ordinaire. Ceux qui ne sont pas dans cet état sont les esclaves du démon. Jésus ne règne pas en eux. Malheureux! la Vierge a pleuré sur eux à la Salette. *Si mon peuple,* a-t-elle dit, *ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils.* Ils refusent à Dieu la soumission à sa loi; ils repoussent son amour.

2° Un règne *complet.* Il est des âmes en état de grâce chez qui le démon a encore une action fâcheuse et en qui Jésus n'agit pas en toute liberté. Ce n'est pas là son règne complet. Mais il est des âmes où son action est libre; elles ne résistent point à sa grâce, elles n'aiment que son bon plaisir, elles ne contristent jamais son cœur par des infidélités délibérées; elles sont dans une pleine dépendance de son esprit. Pour elles, vivre c'est le Christ. En elles se réalise la parole de l'Ecriture: *Regnum Dei, lætitia et pax et gaudium.* Il n'y a que les délices du ciel qui l'emportent sur cette paix. *Adveniat regnum tuum!*

4369. II. *Dans le ciel,* le démon ne peut y pénétrer, il en est à jamais banni. Là haut, plus de passions à combattre, plus de chutes, plus d'infidélités. Tout est parfaitemnnt soumis à la volonté de Dieu, qu'exécutent avec joie les anges et les élus. Plus de division, *ut sint consummati in unum,* oh! quelle paix, quelles délices! *Adveniat regnum tuum,* sur le pécheur d'abord en ce monde: qu'il arrive parfait sur le juste, en attendant le règne éternellement heureux du ciel.

4370. **Septième dimanche après la Pentecôte.** — *Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* Les scandaleux qui flattent et qui perdent. (Voir n° 1203 et aussi à la table.)

A propos de l'Epître : Habentes... finem vero vitam æternam.

De l'éternité.

Creavit hominem inexterminabilem (SAP. II. 23).

Dieu est éternel. Pour lui il n'y a point de temps. C'est lui qui a créé le temps. Mais il était avant lui sans commencement et jamais il n'aura de fin. Dieu se plaît à donner à ses créatures une part à ses perfections. C'est pourquoi il a fait les anges et les hommes pour vivre toujours. Les hommes ont donc une sorte d'éternité! Qu'est-ce que c'est que cette éternité, et quels sont les devoirs qui en résultent pour nous?

4371. I. *Les hommes sont faits pour l'éternité.* C'est une vérité de foi. Dieu nous l'enseigne. *Ibunt hi in supplicium æternum; justi autem in vitam æternam* (MAT. XXV. 46). *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* Tous les peuples, toutes les nations, mêmes païennes, ont constamment cru à l'éternité. Cette vérité est fondée, en effet, sur la raison de l'homme. Voir les preuves, nos 998 et 1029. Ce faible enfant qui vient de naître, quand finira-t-il sa vie? Peut-être mourra-t-il avant d'avoir vu s'achever son premier jour; mais son existence est éternelle. A notre entrée dans la vie, on nous a tous mis dans le char du temps qui ne s'arrête jamais, qui est plus rapide que le cours des torrents, que la vitesse des chars de feu, qui n'a jamais d'arrêt. Dans ce char nous pouvons nous promener en sens divers, nous asseoir, dormir; malgré nous, il avance toujours, même durant notre repos et notre sommeil,

ce char nous emporte; et où? vers l'éternité. Où allez-vous, hommes d'affaires ou de plaisir, qui oubliez Dieu et votre âme, vous qui voudriez vivre toujours pour faire fortune ou jouir? A l'éternité. Où allez-vous, vous qui pleurez et souffrez, et qui êtes tentés parfois de trouver longues la durée de vos épreuves? Ah! elle s'écoule vite; et bientôt vous entrerez dans la maison de votre éternité.

4372. II. *Qu'est-ce que l'éternité?* 1° *En elle-même.* C'est un cercle immense dont on ne peut atteindre la surface; c'est un océan où se déversent tous les fleuves et toutes les rivières, et qui n'a point de rivage; c'est un abîme sans fond, dont on ne sort jamais, et au bord duquel les hommes dorment ou s'amusent; c'est une reine qui étend sa domination sur toutes les créatures raisonnables, sur toutes les générations humaines, dans tous les lieux, dans tous les temps. C'est une maison qui a mille portes d'entrée et qui n'en a point de sortie. C'est une durée interminable, immobile, qui l'emporte sur les espaces de temps les plus reculés, les plus étendus. Les savants peuvent calculer des milliers et des milliards d'années et de siècles, ils ne peuvent calculer l'éternité. Les milliards de siècles s'écoulent et finissent, et quand ils ont fini, l'éternité immobile n'a pas changé, elle reste interminable et sans fin. Un temps si court qu'on le suppose est une partie d'un temps plus long; mais le temps le plus long qu'on puisse calculer n'est pas une parcelle de l'éternité.

Les flots passent et repassent autour du rocher. Ils se choquent, ils se brisent contre sa base. Le rocher reste immobile. Les années succèdent aux années, les siècles aux siècles, l'éternité n'en est pas entamée.

2° *Qu'est-elle pour les hommes? Domus iliorum in œternum.* On ne sortira pas de cette maison. On peut quitter celle qu'on habite, la vendre, l'échanger, la détruire, la rebâtir. Il n'en est rien de l'éternité. (V. nos 4374 et suiv.) Toutefois l'éternité est destinée à réparer tous les désordres du temps. Ici-bas, le juste est éprouvé, le méchant triomphe. Ceux qui ne voient que le présent s'en étonnent. Dieu ne s'en émeut pas, les justes non plus. Le temps n'est qu'une goutte d'eau qui s'évapore bien vite. L'éternité aura raison de tout. Elle sera la récompense éternelle des justes. Ames chrétiennes qui parfois êtes tentées de murmurer, *momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis. Beati qui lugent! Beati qui persecutionem patiuntur.* Et vous qui triompheriez de votre prospérité, ne vous y trompez pas; pour vous laisser en paix un instant, Dieu n'oublie ni vos fautes ni sa justice. *Quæ seminaverit homo hæc et metet.* La satisfaction de nos penchants mauvais fuira vite; mais le châtiment sera sans fin. Où sont tous ces hommes qui ont joui sur la terre, en persécutant les justes, depuis Caïn jusqu'à nos jours? où sont tous ceux qui ont préféré leur bien-être à la grâce de Dieu et à l'observation de sa loi? Dans l'éternité. Et s'ils n'ont pas fait pénitence, qu'est-elle leur éternité? Elle est malheureuse. Et quand finira ce malheur? Jamais. Mais il y a déjà quarante siècles que Caïn est mort. N'importe, s'il n'a pas fait pénitence, les quarante siècles de tourments ne comptent pas pour sa délivrance. Ah! s'il pouvait du moins revenir sur la terre pendant quelques heures, quelle pénitence n'y ferait-il pas de sa faute; et comme il apprendrait aux pécheurs à profiter de la vie que Dieu leur laisse. Mais non, on ne revient plus de l'éternité. Eternellement, il portera le châtiment de son crime. O folie que d'accepter des peines sans fin pour un

intérêt d'un instant, pour un plaisir qui dure si peu ! Que cette folie ne soit pas la nôtre, comprenons donc

4373. III. *Nos devoirs par rapport à l'éternité.* 1° *Y penser. Mémoire.* C'est le Saint-Esprit qui nous invite. *Utinam saperent et novissima providerint.* Aussi David disait-il : *Annos æternos in mente habui.* Les saints avaient sans cesse devant les yeux la pensée de l'éternité. Pour bien apprécier les choses de ce monde, saint Louis de Gonzague se demandait : *Quid hoc ad æternitatem ?* et saint Stanislas Kostka, en parlant de ce qui passe, disait *Ad majora natus sum. Non sum natus præsentibus sed futuris.* Les saints ont été les vrais sages. Il n'y a qu'un enfant qui puisse sacrifier un bonheur durable pour se procurer un joujou de verre qui se brisera dans ses mains. C'est l'aveuglement des hommes qui pensent à tout : à leur fortune, à leur santé, à leurs honneurs, à leur bien-être, à ce qui finira demain ; mais qui oublient ce qui dure toujours. S'ils y pensaient, ils trouveraient dans ces réflexions une lumière pour apprécier à leur juste valeur les choses périssables, pour comprendre le malheur du péché, pour se conduire dans la voie qui mène à l'éternité bienheureuse. Ils y trouveraient une consolation dans leurs peines qui peuvent leur préparer un bonheur sans fin. Mais en détournant leur esprit de cette grande pensée, ils s'endorment sur le bord de l'abîme ; comme si un assoupissement fatal pouvait les préserver d'y tomber. Qu'on le veuille ou non ; qu'on y pense ou qu'on l'oublie, l'homme est à la porte de son éternité. Il peut y entrer à toute heure, qu'il soit malade ou en santé, jeune ou vieux, juste ou pécheur. S'il n'y pense pas, à qui le comparer, sinon à cet ivrogne couché sur la voie ferrée, quand un train arrive avec vitesse ? on lui crie : prenez garde à vous, et il reste assoupi, pensant peut-être que la locomotive va s'arrêter et se détourner pour ne pas l'atteindre. O aveuglement ! pensons à l'éternité ! Sainte Thérèse répétait souvent cette parole : *O éternité.* Imitons-la.

2° *Vivre pour l'éternité,* puisqu'on est fait pour elle. Un peintre célèbre de l'antiquité, Zeuxi, disait : *Pingo æternitati :* il avait l'ambition de laisser après lui des chefs-d'œuvre, qui rendraient son souvenir immortel. Disons mieux que lui : *Vivo æternitati. Si bona quærimus,* dit saint Grégoire, *illa diligamus quæ sine fine habebimus ; si autem mala pertimescimus, timeamus quæ a reprobis sine fine tolerantur.* C'est a nous, en effet, de nous préparer une éternité heureuse ou malheureuse. Notre éternité est entre nos mains.

C'est une consolation pour nous, puisque, si nous le voulons, nous pouvons nous procurer l'éternité bienheureuse. O réprouvés, pourquoi êtes-vous dans les supplices ? Dieu n'a-t-il pas tout fait pour vous les épargner ? Qui pouvez-vous accuser que vous-mêmes ? Vous avez choisi le blasphème, etc. Vous saviez bien ce qui vous attendait. *Perditio tua.* Justes, qui jouissez au ciel des consolations de Dieu, à qui en êtes-vous redevables ? A la grâce de Dieu sans doute ; mais elle n'a pas manqué aux damnés ; vous devez votre bonheur aussi à votre coopération libre à la grâce. Le tout est donc de bien choisir la barque dans laquelle on s'embarque pour l'éternité. Il y a celle de Jésus-Christ et de l'Eglise ; il y a celle de Satan. Choisissons celle de Jésus-Christ. Elle est battue par les tempêtes des persécutions, les tentations : qu'importe ? Il faut lutter contre les flots, ramer avec courage. Q'importe encore ? Arrivés au port, nous aurons le temps de nous reposer. *Relinquitur sabbatismus populo Dei.* Il ne faut pas s'arrêter sur les rives à

cueillir les fleurs qui épanouies le matin s'effeuillent le soir; quelle difficulté y a-t-il là ? Que sont les biens qui passent, la gloriole, les plaisirs d'un instant, auprès de la gloire et des joies éternelles ? Faisons pénitence de nos péchés passés; observons la loi de Dieu et tous nos devoirs; prions; faisons de saintes œuvres. *Dum tempus habemus operemur bonum.* Bientôt *tempus non erit amplius*; mais il nous restera l'éternité pour jouir de Dieu et le bénir de nous avoir donné la grâce de vivre, de travailler et de souffrir pour lui. (V. nº 4378.)

TRAITS ET PENSÉES SUR L'ÉTERNITÉ.

4374. Que penseriez-vous d'un homme qui ayant choisi l'Espagne pour séjour, dépenserait sa fortune entière à se procurer dans les Indes certains domaines où il n'habiterait jamais? Vous le taxeriez, sans doute, de folie. Et n'est-ce pas une folie aussi grande à vous qui vous occupez tant de cette terre qu'il faudra quitter bientôt, et qui n'avez aucune sollicitude pour celle qu'il faudra toujours habiter ?

4375. Rufin parle d'un solitaire qui s'ennuyait de pratiquer si longtemps la pénitence; il alla trouver son supérieur qui lui dit : Souvenez-vous de l'éternité; c'est-à-dire considérez les joies et les supplices éternels, et vous n'aurez plus de dégoût. Quiconque pense souvent à l'éternité se soucie fort peu de ce qui arrive en les trois ou quatre moments de vie mortelle. Nous serons bientôt dans l'éternité, disait saint François de Sales, et alors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de choses, et combien il importait peu qu'elles se fissent ou ne se fissent pas. Maintenant, néanmoins, nous nous empressons comme si c'étaient de grandes choses. Quand nous étions petits enfants, avec quel empressement assemblions-nous de tuiles, de bois, de la boue pour faire des maisons, de petits bâtiments ! Et si quelqu'un nous les ruinait, nous en étions bien fâchés et nous pleurions : maintenant nous connaissons bien que tout cela importait peu. Un jour nous en serons de même au ciel, que nous verrons que nos affections au monde n'étaient que de vraies enfances. Je ne suis jamais attentif à l'éternité qu'avec beaucoup de suavité, ajoutait-il, car comment est-ce que mon âme pourrait étendre sa pensée à cette infinité, si elle n'avait quelque sorte de proportion avec elle ? Certes, toujours faut-il que la faculté qui atteint un objet ait quelque sorte de convenance avec cet objet. Mais quand je sens que mon désir court après ma pensée sur cette même éternité, mon aise prend un accroissement sans pareil; car je sais que nous ne désirons jamais d'un vrai désir que les choses possibles. Mon désir donc m'assure que je puis avoir l'éternité, que me reste-t-il de plus que d'espérer que je l'aurai ? Et cela m'est donné par la connaissance de l'infinie bonté de celui qui n'aurait pas créé une âme capable de penser et de tendre à l'éternité s'il n'eût voulu lui donner les moyens d'y atteindre.

4376. Voici un argument qu'emploie Sénèque pour exhorter son ami Lucilius à la poursuite de la vertu : « Si vous étiez malade, vous abandonneriez le soin de vos affaires domestiques, et les exercices du barreau; personne ne vous serait assez cher pour que vous descendissiez au forum pour défendre sa cause. Toute votre préoccupation serait de vous guérir. Que ne faites-vous de même dès maintenant ? Laissez là tout, et soyez tout entier à votre âme, ce qu'on ne peut faire tant qu'on est occupé. » Qui ne voit combien il est indigne de prendre tant de soin d'un corps qui va périr, et l'âme immortelle, l'âme formée à l'image de Dieu, de la négliger totalement, de la faire la dernière quant aux soins et à l'attention, elle qui est la première en dignité ? Mais il y a encore de quoi étonner davantage : c'est que ceux qui ne reculent devant rien pour la vie corporelle, dès qu'il est question de la vie bienheureuse, de la vraie vie, de celle qui dure toujours, ceux-là même ne veulent plus rien souffrir du tout, rien entreprendre, rien essayer, rien subir de difficile. Y a-t-il des expressions pour faire ressortir toute la différence qui sépare ces deux vies ?

L'une est très courte, l'autre éternelle ; l'une est incertaine, l'autre est sûre ; l'une est plus fragile que le verre, l'autre plus ferme, plus stable que le firmament ; l'une est pleine de tous les maux, l'autre exempte de tous les maux et comblée de biens. Qui ne s'indignerait de voir que vous qui tenez tant à vivre, vous soyez si prêt à tout pour une vie de rien, une vie qui est une ombre ; et pour celle qui est éternelle, vous ne vouliez pas même vous soumettre à un jeûne de quelques jours ?

4377. O homme, examinez-vous donc, si vous êtes d'accord avec vous-même. Si cette vie si courte vous plaît tant, pourquoi ne vous plairait-elle pas davantage, si elle peut-être perpétuelle ? Et ce qui a tant de prix pour vous, lorsqu'il a une fin, pourquoi ne serait-il pas au-dessus de tout prix quand il est sans fin ? L'amour de la vie ne peut être opposé à l'amour de la vraie vie. Soit donc que vous trouviez cette vie sans valeur, soit que vous la trouviez désirable ; il faut que vous soyez de mon avis ; car si cette vie est méprisable, la seule cause de la mépriser, c'est qu'on aspire à une meilleure ; si au contraire on l'aime, on doit aimer d'autant plus celle qui est plus longue et plus précieuse. Saint Chrysostome s'élève en ces termes contre cette démence des hommes : « Si un marchand, vendant des pierres précieuses et des pierres fausses, vous offrait des pierres précieuses au même prix que les fausses, ne vous ferait-il pas un beau cadeau ? Est-ce que vous refuseriez par hasard de donner pour les pierres précieuses ce que vous offririez volontiers pour les fausses ? Pourquoi donc hésiteriez-vous à faire pour l'éternelle et véritable vie, ce que vous êtes prêt à faire pour cette vie fausse ? » Car qu'exige de vous le Seigneur ? Que vous mettiez à rechercher la vie et les biens du ciel la même ardeur avec laquelle vous poursuivez ces biens fragiles et cette vie fugitive. (B. L. DE GRENADE.)

4378. *Volo solum perenne.* C'était la divise de l'empereur Louis : il avait fait peindre un pilier, et au-dessous une couronne avec cette inscription : *Volo solum perenne.* Toute la gloire de ce monde, quelque grande et éclatante qu'elle soit, c'est une couronne sur un roseau ; les délices de cette vie sont creuses, légères, frivoles, muables, inconstantes, passagères, elles ne peuvent durer au plus que la vie humaine : les grandeurs et les voluptés du ciel sont fermes, solides, durables, éternelles : *Solidum perenne. Qui habet hanc spem, sanctificat se.* Achevez donc de vous sanctifier, ô âmes choisies, pour vous y disposer, *perficientes sanctificationem vestram.* Oh ! que les viandes de ces noces vous seront savoureuses, après avoir ici jeûné ! Oh ! que le repos que vous prendrez sur le sein de Jésus-Christ vous semblera doux, après vous être ici lassées à la visite des pauvres ! que la couronne de gloire vous semblera belle et éclatante, après les opprobres et les humiliations que vous recevrez au service de Dieu.

Rendons nos œuvres immortelles. Les ambitieux du monde pour éterniser leur mémoire, font graver leur épitaphe et le narré de leurs exploits sur une lame d'airain. Le saint homme Job (19, 24) disait des paroles si importantes qu'il désirait qu'elles fussent gravées sur la pierre. Les anciens, lorsqu'ils voulaient exprimer l'excellence d'un orateur, disaient que ses discours méritaient d'être écrits sur le cèdre, bois incorruptible : *Cedro digna loqui.* Voyez si vos vertus ne doivent pas être parfaites ; toutes les bonnes pensées que vous avez, toutes les paroles charitables que vous dites, toutes les actions méritoires que vous faites sont écrites et gravées, non pas sur l'airain non pas sur le marbre, non sur le cèdre, mais dans le souvenir de Dieu, être incorruptible, immortel et d'éternelle durée ; comme les hommes sont caducs et mortels, toutes leurs œuvres sont aussi mortelles et périssables, dit Sénèque : Que sont devenus les ouvrages de ces anciens qu'on appelait les merveilles du monde, ces mausolées de marbres et d'airain, ces villes dont les murailles semblaient menacer le ciel et démentir ce proverbe : *Tempus edax rerum?* Oui, les œuvres que les hommes font par eux-mêmes et pour eux sont toutes mortelles ; mais celles qu'ils font pour l'amour de Dieu et par le mouvement de sa grâce, sont immortelles, parce que ce sont des œuvres de Dieu, qui est immortel et qui, si vous persévérez dans sa grâce, vous réserve une récompense immortelle. (LE JEUNE.)

4379. **Autre sujet.** — On pourrait également, à propos des paroles de l'Epître : *Quorum finis mors*, donner la seconde partie des châtiments temporels du péché (n. 1561).

4380. **Autre sujet. — Des bonnes œuvres.** — *Non omnis qui dicit : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum.* Il y en a qui n'ont pas la foi. Hélas ! ils sont déjà condamnés ! Parmi ceux qui ont la foi, il y en a qui ne disent pas même : *Seigneur, Seigneur* : ils ont abandonné la prière ; et d'après sainte Thérèse, l'âme qui ne prie pas n'a pas besoin de démon pour la tenter ; elle se précipite d'elle-même en enfer. Et Notre-Seigneur nous apprend qu'il en est qui n'ont pas abandonné toute prière, qui disent encore : *Seigneur*, et qu'ils n'entreront pas tous dans le royaume de Dieu. Bien plus, il ajoute qu'il en est qui se présenteront à lui en disant : *Est-ce que nous n'avons pas prophétisé en votre nom, et fait de nombreux miracles ?* Et auxquels il répondra : *Non novi vos.* — Ce n'est donc pas assez d'avoir prononcé quelques prières, rendu quelque hommage à la religion et à Dieu, reçu de lui des dons éclatants. Que faut-il de plus ? De bonnes œuvres. Exposons : I, la nécessité des bonnes œuvres, II, quelles œuvres saintes nous devons pratiquer, III, les conditions par lesquelles nous les rendrons méritoires.

4381. I. Il ne suffit pas d'éviter le mal ; il faut de plus faire le bien. *La nécessité des bonnes œuvres* est démontrée par l'Ecriture, par l'enseignement des saints, par la raison.

1° Par l'Ecriture : 1) ancien Testament : *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare* (ECCL. IX, 10). *Desideria occidunt pigrum. Quis habitabit in tabernaculo tuo ? qui operatur justitiam* (Ps. XIV, 1, 2). 2) Nouveau Testament : *(a)* Notre-Seigneur : *Non omnis qui dicit*, etc. (MAT. VII, 21). *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittetur.* On sait qu'il maudit le figuier stérile, en disant : *Ut quid terram occupat ?* Et l'arbre se dessécha. Le serviteur négligent n'avait pas dilapidé le talent confié, il s'était contenté de ne pas le faire fructifier, et cependant *inutilem servum ejicite in tenebras exteriores* (MAT. XXV).

Discedite a me maledicti ; esurivi enim et non dedistis mihi manducare (MAT. XXV, 42). *(b)* Les Apôtres. *Quæ seminaverit homo hæc et metet. Si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat, numquid poterit fides salvare eum ? Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est. Dæmones credunt et contremiscunt* (JAC., II). *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem faciatis.*

2° Les saints ne peuvent pas enseigner une autre doctrine que celle de Notre-Seigneur et des Apôtres. Aussi nous disent-ils tous, que *celui qui n'aime pas demeure dans la mort*, et que l'amour, ou n'existe pas ou opère de grandes choses. *Probatio dilectionis exhibitio operis*, dit saint Grégoire. Et saint Vincent de Paul : « Aimons Dieu, disait-il, mais à la sueur de nos fronts et de la force de nos bras. » Et que n'ont-ils pas fait pour acquérir des richesses spirituelles et pour procurer la gloire de Dieu, et cela dans toutes les conditions ? Aussi n'est-ce qu'avec étonnement que nous lisons dans leur vie, l'histoire de leurs grandes œuvres.

3° La raison *(a)* Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme ? *Ut operaretur.* De même qu'il a fait les arbres pour produire des fruits ; ainsi il a fait l'homme pour faire des œuvres saintes. *Posui vos ut fructum afferatis.* Qui suppor-

terait un serviteur qui ne ferait rien ? (V. nº 4387.) *(b)* Le ciel ne vaut-il pas la peine qu'on se fasse violence ? Que ne fait-on pas pour amasser des trésors ?... Donc il ne suffit pas de dire : Je n'attaque pas la religion, je n'apprends pas à mes enfants à mal faire, je ne fais de mal à personne; il faut pratiquer la religion, apprendre la vertu à ses enfants, faire le bien à ses semblables. Autrement on n'entendra jamais la sentence : *Venite benedicti. Esurivi enim*, etc. (MAT., XXV, 34).

4382. II. *Mais quelles bonnes œuvres avons-nous à faire.* 1. Il en est qui sont *de stricte obligation* et sans lesquelles on se perd; et parmi elles les unes sont : 1) *générales,* et sont imposées à tous. Ce sont celles que les commandements de Dieu et de l'Eglise nous prescrivent sous peine de faute grave, comme faire en temps voulu les actes de foi, d'espérance et de charité, prier, assister à la messe le dimanche et les jours de fête, exercer la charité et la justice envers le prochain, garder la chasteté selon son état, s'approcher des sacrements au temps prescrit, pratiquer le jeûne et l'abstinence commandés. 2) Les autres sont *particulières* aux divers états de vie : les supérieurs, les parents sont tenus à pratiquer la vigilance, la correction, etc., à l'égard de leurs inférieurs et de leurs enfants; les enfants ont à faire des œuvres d'obéissance et de respect; les époux, des œuvres de dévoûment et de support mutuel. Sans l'accomplissement de ces diverses œuvres imposées sous peine de faute grave par les commandements de Dieu et de l'Eglise, et par les devoirs de chaque état, on ne peut aller au ciel.

2. Mais outre ces œuvres d'obligation, il y en a qui ne sont que de *conseil* et sans l'exercice desquelles nous ne pourrons pas parvenir à la perfection à laquelle Dieu nous appelle, par exemple : les lectures spirituelles, la réflexion sur les vérités du salut, l'examen de conscience, certaines pratiques de piété envers la Sainte Vierge; et sans la réflexion sur les vérités du salut faite dans des lectures ou en entendant des sermons, il est même fort difficile au sentiment des théologiens de se sauver. Il y a les œuvres de charité et de zèle, comme celles de la Propagation de la Foi, de la Sainte Enfance, de saint François de Sales, etc. les conférences de saint Vincent de Paul, la visite des malades, l'assistance des mourants, le catéchisme fait aux enfants et aux ignorants, etc. Elles sont toutes résumées dans ces mots : *Visito, poto, cibo, redimo, tego, colligo, condo — consule, carpe, doce, solare, remitte, fer, ora.* Plus nous en accomplirons, plus nous attirerons sur nous les grâces de Dieu, plus il nous assistera dans les tentations (v. nº 4388.), plus nous avancerons en perfection. Le bon Dieu nous rend la monnaie de notre pièce. Soyons généreux envers lui, si nous voulons qu'il le soit envers nous, *cum iniquo iniquus eris.* C'est en multipliant nos bonnes œuvres que nous multiplierons nos mérites.

4383. III. Pourvu que nous accomplissions ces œuvres *dans les conditions voulues,* c'est-à-dire : 1º en état de grâce; 2º avec pureté d'intention. *Quidquid agant homines, intentio judicat omnes.* Voici deux femmes qui servent avec un dévouement égal un vieillard mourant : l'une le fait par charité et en vue de Dieu; l'autre, pour persuader à ce vieillard, qu'elle déteste intérieurement, de lui laisser sa fortune. La première est un ange consolateur; la seconde ressemble à un vautour qui s'apprête à dévorer sa proie. Donc gardons-nous de faire nos bonnes œuvres par intérêt humain, par amour-

propre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ut videamini ab eis; alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum.* (V. nº 4389.)

Dum tempus habemus operemur bonum. Venit nox quando nemo potest operari. Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos quo tu properas (Eccl. IX., 10). Le Saint-Esprit s'adresse à un paresseux qui n'accomplit ni la loi, ni ses devoirs d'état. Vous courez en enfer, lui dit-il, sous prétexte que vous ne faites pas grand mal. Vous vous occupez à des bagatelles, comme ce sot empereur qui passait ses journées à chasser les mouches avec un poinçon d'or. Vous avez un esprit d'or, et il n'est appliqué qu'à prendre des mouches de vaine gloire. Vous avez de la santé et de la fortune et vous ne faites rien pour les pauvres. Vous abandonnez un jour une œuvre de religion et demain une autre, et vous vous croyez innocent! *Operare*, mettez-vous à l'œuvre. Ne vous amusez pas à des bagatelles qui vous échapperont demain: *tu properas*, vous les quitterez vite. Ne craignez pas de travailler des mains, *potest facere manus.* Il est dit de la femme forte, *et digiti ejus apprehenderunt fusum.* Sainte Mélanie la jeune, qui avait d'immenses possessions en Sicile, ne se contentait pas d'en donner les revenus aux pauvres, elle copiait des manuscrits afin de les secourir du fruit de son travail. Qui ne peut entreprendre des œuvres utiles à la gloire de Dieu, et au salut du prochain? « Vous, qui nous objectez que la loi de l'Evangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts; montrez-nous les démarches que vous faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous vous est impossible; oui si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin, sans vous être remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris; c'est une lâcheté non seulement ridicule, mais insupportable. » (Bossuet.) *Manus tua*; c'est votre main, et non celle d'un autre qu'il faut employer. Notre-Seigneur n'a pas chargé un autre de mourir pour vous à sa place, *Manus tua.* Il y en a d'autres, dit-on, pour faire l'aumône, le catéchisme, pour ramener ce pécheur qui s'égare, pour faire cesser cet abus; et pendant qu'on se renvoie la balle l'un à l'autre, le démon triomphe et les âmes se perdent. *Quodcumque potest facere manus tua.* Faites ce que vous pourrez. Il y en a qui s'arrêtent, sous prétexte qu'ils ne réussiront pas: *reddet Deus mercedem laborum*, et non du fruit des travaux. *Instanter operare;* ne renvoyez pas au lendemain; car peut-être que vous n'en aurez, le lendemain, ni le temps, ni la pensée. Toutes choses ont leur saison; c'est maintenant le temps de travailler, de semer, de combattre, viendra le temps du repos, de la moisson, du triomphe. Surtout n'oublions pas les œuvres de charité; car le juste Juge dira aux réprouvés *Esurivi.* Vous faisiez bonne chère, vous donniez des bals, vous nourrissiez des perroquets, etc., et vous laissiez mourir de faim des orphelins. *Sitivi.* Vous passiez votre vie dans les cafés, vous obligiez à boire plus qu'il ne faut des ivrognes, et vous n'aviez pas une goutte de vin pour un vieillard infirme. *Nudus eram; æger eram*, que de promenades, que de

jeux le dimanche! Et vous n'avez pas fait un pas pour visiter un pauvre malade.

4384. *Autre péroraison du P. Le Jeune.* — Saint Jérôme disait, en parlant de la Jérusalem terrestre : *Non Hierosolymis bene vixisse laudandum est.* Tous les hérétiques ont cela de propre, que pour attirer le monde à leur erreur, ils ont coutume de promettre le salut infaillible à quiconque sera de leur secte ; ils rassurent les consciences en leur donnant une fausse paix. L'Eglise ne fait pas de même : parce que comme elle ne peut errer, elle ne peut pas tromper non plus. L'Eglise me dit, après l'Ecriture, et je vous le dis après l'Eglise et après l'Ecriture et de la part de Dieu, qui est auteur de l'Eglise et de l'Ecriture, que ce n'est pas assez, pour être sauvé, d'être dans la vraie Eglise, mais qu'il faut y faire de bonnes œuvres.

Le plus grand abus que je trouve parmi les catholiques, et qui est assurément cause de la damnation de tous ceux qui se perdent (voilà pourquoi je le combats si souvent), c'est qu'ils se figurent que, pourvu qu'ils soient dans la vraie Eglise, qu'ils aient la foi et qu'ils ne fassent point de mal, ils se tiennent assurés du paradis N'est-ce pas votre langage ordinaire ? Un tel est homme de bien, il ne fait tort à personne, il ne dérobe point, il ne s'enivre point, il ne commet point d'adultère, il ne voudrait pas faire une méchanceté : s'il n'y a que cela, c'est mal parler que de dire que c'est un homme de bien : ce n'est pas le langage de l'Ecriture : ce n'est pas un homme de mal, il est vrai ; mais ce n'est pas non plus un homme de bien. Qu'il importe de vous mettre dans l'esprit une vérité si importante, de laquelle dépend votre salut!

Jésus se compare à un père de famille, qui donne à son serviteur un talent, une pièce d'or, pour en faire profit. Après quelque temps, le serviteur lui rend son talent: Maître, voilà ce que vous m'avez prêté, je ne l'ai pas perdu, je vous le rends. Le Maître répond : Prenez-moi ce serviteur inutile ; il ne dit pas ce serviteur injuste, mais inutile, jetez-le dans les ténèbres où il y aura des pleurs et des grincements de dents. En bonne foi, pensez-vous que Jésus ait dit tout cela en vain, et qu'il ne parle de personne ? et s'il parle de quelqu'un, n'est-ce pas de vous qui n'y pensez pas, et qui écoutez ces paroles comme si elles ne vous touchaient point. C'est vous, c'est vous, mon ami qui êtes ce serviteur : ce talent que vous avez reçu, c'est la foi, foi plus précieuse que l'or, foi plus riche qu'un talent. Que de voyages ont fait les Apôtres, que de martyrs ont enduré la mort, que de docteurs ont écrit et disputé, que de prédicateurs ont étudié, veillé et sué, que de conciles ont été assemblés, pour vous annoncer cette foi, pour la défendre, pour vous la conserver pure et entière, sans aucune souillure d'erreur ! Oh ! que vous jouissez à votre aise de ce qui coûte bien cher à tant de grands personnages ! Talent rare et précieux : le jour que votre âme fut créée, une infinité d'autres furent aussi créées, les unes en Turquie, aux Indes, au Japon, toutes en voie de perdition. La vôtre fut envoyée dans le sein d'une mère chrétienne, en un royaume catholique, en une ville pieuse, où il y a mille exercices religieux, mille occasions de bien faire ! Que d'accidents pouvaient arriver à votre mère avant votre naissance, qui vous eussent empêché de parvenir au baptême. Dieu les a tous détournés, pour vous faire recevoir au giron de la vraie Eglise, dans la famille de Jésus, dans l'arche du vrai Noé, dans la nacelle de saint Pierre, dans la voie du salut ; et où est la reconnaissance que vous avez d'un si grand bienfait ? Où est le trafic et l'emploie de ce talent, le bon usage de cette foi ? Quelles œuvres faites-vous en vertu du christianisme ? Vous nourrissez des enfants, vous gagnez votre vie, vous travaillez dans votre boutique ; quand vous n'auriez pas la foi, ne feriez-vous pas tout cela ? Un païen n'en fait-il pas tout autant ? *Nonne ethnici hoc faciunt?* Apprenez de Jésus et ne vous y trompez pas, car l'erreur, à ce sujet, vous coûterait cher, que si vous ne faites que cela, si vous ne faites pas des œuvres dignes d'un chrétien, des œuvres conformes à votre foi, des œuvres qu'un païen ne ferait pas, quand bien même vous ne feriez pas de mal, vous seriez condamné et banni du ciel. Vous trouvez cela étrange ? Plaignez-vous-en donc à Jésus ; je ne

saurais vous prêcher que ce qu'il a enseigné : Prenez, dit-il, ce serviteur inutile; non ce serviteur malfaisant, mais ce serviteur fainéant, qui n'a pas perdu le talent de la foi, mais qui n'en a pas fait bon usage; jetez-le au fond d'une basse-fosse, là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Il y aura des pleurs, à cause des grandes joies que vous aurez perdues par votre faute; il y aura des grincements de dents parce que vous enragerez de dépit contre vous-même, de voir les belles occasions que vous aurez perdues. Oh! direz-vous, si j'eusse été païen, je n'aurais pas tant de regret, j'aurais quelque excuse; mais ayant su ce que j'ai su, vécu où j'ai vécu, vu les bons exemples dont j'ai été témoin, entendu les sermons que j'ai entendus, et avoir fait ce que j'ai fait, avoir négligé tout cela, je mérite bien ce que je souffre. Que cela n'arrive pas, si vous êtes sage; mais puisque vous avez encore le temps *negotiamini dum venio*. Faites bon emploi de ce talent, faites bon usage de cette foi, faites autrement que les païens qui ne l'ont pas. Un païen travaille pour gagner sa vie; faites autrement et dirigez votre intention, travaillez pour obéir à Dieu, priez-le avant de travailler, offrez-lui souvent votre travail, donnez-lui dans la personne du pauvre, une petite partie de votre travail. Un païen obéit à son père et à sa mère de peur d'être blâmé, faites autrement; obéissez à votre père, à votre mère à votre mari, à votre supérieur, pour l'amour de Dieu. Un païen n'aime que ses amis et ses parents: aimez vos ennemis et vos envieux. Un païen ne s'abstient que du péché extérieur par crainte de la justice, il ne s'abstient que de l'homicide et de l'adultère extérieurs; abstenez-vous encore de l'intérieur de la volonté, du désir, de la haine, de l'envie. Si vous faites ainsi, si vous tenez ferme dans la nacelle de saint Pierre, si vous vous abandonnez à la direction de ceux qui y président, si vous suivez leur conduite, si vous pratiquez leurs enseignements, vous direz à l'heure de la mort, *sicut audivimus, sic vidimus;* vous verrez par expérience que ce qu'on vous a enseigné est véritable; vous arriverez à bon port, au port de votre salut et au port de la gloire éternelle. Amen.

4385. *Péroraison d'après le B. L. de Grenade.* — Au jugement s'accomplira fidèlement l'oracle qu'une voix descendue du ciel apporta à saint Jean : *J'ai entendu,* dit-il, *une voix du ciel, qui me disait: Ecris,* c'est-à-dire, l'oracle que je t'apporte ne doit pas être transmis de vive voix. Il mérite que tu l'écrives pour le faire arriver à la postérité la plus reculée, pour être dans tous les siècles la consolation des fidèles au milieu de leurs souffrances. Prends donc le roseau, ô Jean, et écris. — Qu'écrirai-je, Seigneur? *Et audivi vocem de cœlo dicentem mihi: scribe: Beati mortui, qui in Domino moriuntur. Amodo jam dicit spiritus, ut requiescant a laboribus suis: opera enim illorum sequuntur illos* (Apoc. 14. 13). Cette voix, M. F., est descendue du ciel pour ceux qui travaillent ici-bas; le Seigneur s'adresse à eux et leur promet le repos après la fatigue. Ceux donc qui ne se soucient ni de la piété, ni de la vertu, qui fondent toutes leurs espérances sur les mérites de Jésus-Christ et consument leur vie dans le luxe, le sommeil, la paresse, les plaisirs du corps et les vices de toutes sortes, ne sont nullement admis à ce repos.

Il était d'usage, chez les Romains, que les généraux qui s'étaient signalés dans la guerre par leur courage et leur intrépidité, et avaient ajouté à l'empire de nouvelles provinces par eux conquises, entrassent dans Rome, entourés de la foule des prisonniers qu'ils avaient faits et des glorieux trophées qui devaient rappeler leurs exploits et leur bravoure. C'est ainsi que tous les justes, au sortir de cette vie, font leur entrée dans la céleste Jérusalem, rapportant avec eux les monuments les plus éclatants de leurs vertus et de leurs exploits. Les œuvres de miséricorde qu'ils ont accomplies les précèdent. Les jeûnes, par lesquels ils ont dompté les mouvements d'une chair rebelle, les meurtrissures et les coups qu'ils ont infligés à leur corps, les voyages qu'ils ont faits dans des vues de piété, les âmes qu'ils ont gagnées à Jésus-Christ par leurs leçons et leurs exemples, les injures et les outrages qu'ils ont soufferts pour lui, l'humilité, la charité, la douceur, la patience, l'obéissance et les autres vertus par lesquelles ils se sont particulièrement distingués, leur servent

de cortège. Il n'est point jusqu'au verre d'eau froide donné au pauvre pour Dieu, qui ne les suive. Le travail de la vertu est passé; mais l'honneur, le mérite et la gloire ne passeront jamais. Au lieu des captifs que les généraux romains conduisaient avec eux, les justes apportent la gloire qu'ils ont acquise par leur triomphe sur le monde, le démon et la chair dont les satellites sont l'impudicité, la colère, les rixes, les querelles, les rivalités, les haines et d'autres semblables désordres qu'ils ont vaincus avec un indomptable courage. Combien en ce moment ils estiment heureux ces travaux qui leur ont procuré tant d'honneur et de gloire, pour l'éternité

PENSÉES SUR LES BONNES ŒUVRES.

4386. Si la loi évangélique nous fait un devoir de couvrir la nudité des vivants, à plus forte raison devons-nous ensevelir les morts. Nous avons la coutume d'accompagner ceux qui partent pour un lointain voyage, à plus forte raison devons-nous accompagner ceux qui partent pour la maison de leur éternité, d'où ils ne reviendront plus.

4387. *Voca operarios.* Vous n'appelez pas ouvrier d'un métier, celui qui n'y travaille qu'une fois ou deux dans l'année, mais celui qui en fait profession, qui exerce ce métier ordinairement, qui en a les outils et les instruments. Lorsque vous entrez dans la maison d'un artisan, si vous y voyez une enclume, des marteaux, des soufflets, une fournaise, vous dites: c'est un maréchal; si vous n'y voyez rien de tout cela, vous ne croyez pas qu'il soit de ce métier, quoi qu'il en dise. Les ouvriers parlent souvent de leur métier et de ce qui le concerne, parce qu'on parle volontiers de ce qu'on aime, et chacun aime et loue sa profession: *Navita de ventis, de bobus narrat arator, enumerat miles prœlia, pastor oves.* Il est aisé de voir ceux qui désirent faire leur salut, ceux qui en sont les ouvriers, qui en font profession: vous voyez en leur maison des livres spirituels, des croix, de saintes images, des chapelets, de l'eau bénite; ils parlent souvent de Dieu, du paradis, de la dévotion, des mystères de la foi, de ce qu'ils ont lu ou entendu à la prédication; ils fréquentent les sacrements, ils prient Dieu soir et matin, ils assistent aux offices divins le plus souvent qu'ils peuvent. *Stellio manibus nititur, in domibus regum habitat.*

Voici ce que le Saint-Esprit veut vous dire par cette comparaison: Il y a des oiseaux qui ont de belles et bonnes ailes, qui pourraient voler bien haut et bâtir leur nid sur la cime des rochers ou des arbres, et ils le font bien bas à plate terre, ou dans des buissons, sur des épines, exposés à mille dangers, au lieu que le petit lézard qui n'a point d'ailes, s'appuyant seulement sur ses petites pattes, grimpe sur les murailles, et fait souvent sa demeure dans la maison des grands, dans les châteaux et les palais des rois. Vous voyez des gens qui ont un bel esprit, un grand jugement, beaucoup de science, qui pourraient faire essor jusqu'aux nues et au-delà, qui pourraient mériter de grandes couronnes pour l'éternité, et ils s'amusent à la terre, à bâtir des maisons de plaisance, à amasser des trésors, à acquérir des propriétés, au lieu que de pauvres femmes, qui ont fort peu d'esprit et encore moins de science, gagnent le ciel, conquièrent le paradis, bâtissent leur fortune et leur demeure parmi les archanges. Par quelle voie? Elles s'appuient sur leurs mains, *stellio manibus nititur*; elles mettent la main à l'œuvre, pratiquent les solides vertus, assistent les pauvres, visitent les malades, consolent les affligés, redressent les dévoyés: *In intellectibus manuum suarum deduxit eos* (Psal. 77, 72). Voilà une façon de parler étrange, mais bien belle et mystérieuse. Dieu veut vous conduire au ciel, non par l'entendement de votre tête, par votre bel esprit, par des sciences spéculatives, par de hautes et sublimes conceptions, mais par l'entendement de vos mains, par la pratique des bonnes œuvres et des actions vertueuses. (Le Jeune.)

4388. Le roi Joas, étant venu voir le prophète Elisée atteint de la maladie dont il mourut, le prophète lui commanda de prendre ses flèches et son arc. Joas bande son arc, et Elisée, mettant sa main sur celle de Joas, lui ordonne de tirer. Le roi lance trois flèches; puis il s'arrête. Elisée l'en reprend: « Si vous eussiez tiré sept fois,

dit-il, vous auriez entièrement défait la Syrie, mais vous ne la vaincrez qu'autant de fois que vous avez lancé de flèches. » C'est l'image de Dieu qui met comme sa main sur la nôtre pour nous exciter à lancer des traits au démon. Si nous méprisons ses inspirations, il ne nous accorde pas plus de victoire sur nos ennemis que nous n'avons accompli de saintes œuvres.

4389. Je vous dis avec saint Augustin : *Ante Deum es, interroga cor tuum :* Ne vous en tenez pas à la surface de vos désirs qui vous trompe, en ne vous offrant rien que de louable ; allez à la source, sondez-en les vues les plus secrètes : *Intus vide* ; et là voyez ce que vous avez fait jusqu'ici, et quels ont été les motifs les plus réels et les plus enveloppés dans le cœur. *Vide quid fecisti et quid appetisti.* Voyez si les œuvres obscures, et qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Père céleste, réveillent aussi vivement votre zèle, que celles qui sont publiques, et exposées aux regards et aux louanges des hommes : *Vide, etc.* Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie, qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y emploient, et si notre charité ne se refroidit point, dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs. *Vide, etc.* Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférent ; et si les œuvres privées de l'approbation des hommes, ne vous en sont pas un peu moins chères : *Vide, etc.* Voyez si le succès qui les suit vous élève, et si vous êtes ingénieux à en rejeter toute la gloire sur les autres : *Vide, etc.* Voyez enfin, si vous n'agissez que sous les yeux de Dieu ; si les hommes sont pour vous comme s'ils n'étaient pas ; si vous êtes aussi aise que le Seigneur soit glorifié par vos opprobres, que par votre réputation ; si c'est vous-même, une vaine gloire, ou votre salut, que vous cherchez : *Vide quid fecisti, et quid appetisti, salutem tuam an laudem humanam ?* Bon Dieu ! s'écrie ce Père, que d'œuvres saintes sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices ! que de fruits de charité, lorsque nous croirons en paraître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance ! et qu'il nous restera peu de chose lorsque le juge de nos actions ne nous laissant pour notre partage éternel, que les œuvres qui auront été les fruits et les dons de sa grâce, nous aura dépouillés de toutes celles qui paraissaient lui appartenir, mais qui n'appartenaient qu'à nous-mêmes ? L'estime du monde qu'une âme sainte méprise, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paraîtrait-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle ? Est-ce ralentir sa charité, de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle ; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser, et que pour les mettre en sûreté, il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais ? *(Massillon.)*

4390. **Huitième Dimanche.** *Redde rationem villicationis tuæ.* Jugement particulier (nº 1880).

4391. A propos de l'économe infidèle, on peut aussi parler *de la conscience,* comme ci-dessous.

De la conscience.

Finis legis charitas de corde puro et conscientia bona. Une bonne conscience est la mère de la charité ; et la charité étant la fin de la loi, nécessairement nous devons avoir une bonne conscience. Qu'est-ce donc qu'une bonne conscience ? La conscience, mes frères, c'est la règle intérieure de nos actions : l'animal se conduit par l'instinct, par les sens ; l'homme se conduit par les lois qui sont la règle extérieure et par la conscience qui est la règle intérieure de ses actes. La conscience est un tribunal intérieur qui juge l'action qui se présente à faire, qui prononce sur sa bonté ou sur sa malice. De même que Dieu a donné à la brebis une inclination qui lui fait

choisir, dans une prairie, les herbes qui lui sont salutaires et éviter celles qui sont vénéneuses ; ainsi, il a donné à l'homme une faculté qui le fait discerner ce qui est bien et ce qui est mal. C'est la raison qui pousse l'homme au bien et lui défend le mal, qui lui reproche le mal après qu'il l'a commis, et qui le loue et le console pour le bien qu'il a fait ; et plus proprement, la conscience est un jugement, par lequel l'âme prononce qu'une action doit ou peut être faite, parce qu'elle est bonne ou licite, et que telle autre doit être évitée, parce qu'elle est mauvaise. Voilà la nature de la conscience. Il y a diverses espèces de consciences. Tout le monde a une conscience à sa manière ; mais tout le monde n'a pas une bonne conscience. Dans le monde, on appelle un homme consciencieux, quand il respecte le bien d'autrui. Dans ce langage ordinaire, on peut être consciencieux à bon marché, comme on peut être honnête homme sans beaucoup de frais. Mais devant Dieu il faut avoir une bonne conscience, c'est-à-dire une conscience certaine. 1° On appelle une conscience *certaine* celle qui juge avec certitude et d'une manière sûre de la bonté ou de la malice d'une action. Il faut pour avoir une conscience certaine, l'exemption de doute. S'il y a doute, il n'y a plus de certitude. La conscience certaine est la vraie règle de nos actes ; et tout ce qu'on fait contre cette conscience est péché, et jamais on ne pèche en la suivant, lors même qu'on se tromperait. C'est un vendredi, je suis certain que c'est jeudi, je n'ai pas l'ombre de doute ; je mange donc de la viande, c'est une conscience erronée mais certaine, je ne pèche pas. Je suis convaincu que c'est jour de jeûne, quand même cela n'est pas : je dois jeûner et je pèche si je ne le fais pas. Mais pour que la conscience soit certaine, même quand elle est dans l'erreur, et que l'homme soit dans une parfaite bonne foi, il faut qu'il ne remarque aucune inconvenance dans l'acte qu'il fait, qu'il n'ait pas la pensée de consulter à cet égard, qu'il n'ait pas négligé de le faire par crainte ou par honte, autrement sa conscience n'est plus certaine, mais douteuse.

4392. 2° La conscience *douteuse* est celle qui est dans l'incertitude, dans l'hésitation, ne sachant pas si l'action à faire est bonne ou mauvaise ; on ne peut jamais agir avec une conscience pratiquement douteuse, il faut toujours se rendre témoignage que l'action que l'on va poser est permise, que celle que l'on va omettre, n'est pas commandée : sans cela, on s'exposerait au danger manifeste de pécher. Je vais plus loin ; vous vous persuadez qu'une chose est permise, par je ne sais quel égarement de conscience ; cependant vous remarquez dans cet acte que vous aimez à croire permis, quelque chose qui vous choque ; ou bien il vous vient en pensée d'interroger votre confesseur à cet égard, vous négligez de le faire, votre erreur, votre doute sont coupables. Cette conscience douteuse est la source d'une multitude de péchés et de confessions sacrilèges. Mes frères, que de fois dans notre vie ne nous arrive-t-il pas de douter prudemment, (je dis prudemment ; car je ne parle pas ici des scrupuleux qui ont des règles à part ; les doutes qu'ils ont ne sont point des doutes ; et malgré eux ils doivent être en paix et agir sans crainte) : je ne parle que des doutes prudents sur les fautes contre la pureté, ou sur les devoirs d'état pour les gens engagés dans le mariage surtout, sur les confessions faites avec des inquiétudes, au sujet desquelles on n'osait pas consulter. Il faut toujours déposer ces doutes. Agir dans le doute si une chose est grave ou légère, c'est pécher gravement de

l'aveu de tous les théologiens. Et ici qu'on prenne bien garde de se faire une fausse conscience, de chercher à régler ses actions selon ses désirs ou ses intérêts, au lieu de donner pour règle à ses désirs ou à ses intérêts la conscience elle-même. Combien qui blâmeraient dans les autres ce qu'ils cherchent à se persuader être permis pour eux-mêmes, dans le doute donc, afin de ne pas s'égarer, avant d'agir, il faut consulter ; si on ne le peut, il faut prendre le parti le plus sûr, c'est-à-dire éviter ce qu'on croit être un péché, ou faire l'acte qu'on soupçonne être ordonné. Que si après avoir consulté, vous doutez encore, vous pouvez vous exempter d'une obligation douteuse, par un raisonnement qui vous donne une certitude fondée sur ce principe qu'une loi douteuse n'oblige pas.

4393. 3° A la conscience douteuse se rapporte la *perplexe*. C'est celle d'une personne qui est placée entre deux obligations, qu'elle ne peut remplir toutes les deux, et qu'elle croit urger l'une et l'autre, en sorte qu'elle a peur de pécher, quelque parti qu'elle prenne. Cette conscience est fausse, parce qu'il n'y a jamais pour nous nécessité de pécher. Dans cette perplexité, il faut consulter également ; mais si on ne le peut pas, quoi que l'on fasse, l'on ne pèche pas.

4° Enfin c'est avoir une mauvaise conscience que d'être *trop large* dans sa conduite : les *scrupuleux* pèchent par excès ; ceux qui ont une conscience large pèchent par défaut de crainte. Les premiers voient des fautes partout, ils se troublent, ils se découragent, ils ont de perpétuelles inquiétudes sur leur vie passée, sur leurs confessions, sur leurs actions, bien qu'ils aient été rassurés plusieurs fois à ce sujet. Ils n'ont qu'à obéir à leur directeur et avoir confiance en Dieu. Ceux qui ont la conscience large avalent l'iniquité comme l'eau, ils ne voient de mal à rien. Les mauvaises pensées, ils n'en ont pas ; les fautes contre la pudeur, ils n'y voient qu'un scrupule ; et quelquefois ils seront scrupuleux sur d'autres points. Cette conscience large ne les justifie point. Car, *noluit intelligere ut bene ageret. Vide ergo ne lumen quod in te est tenebræ sint. Si lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt.* C'est avec une fausse conscience que les Juifs crucifièrent N.-S. Où n'en peut pas venir cette fausse conscience ? elle fait le mal en se persuadant qu'il n'y a pas là de mal. Le péché, sans la paix, n'est pas absolument le plus grand mal du monde. Le trouble qui accompagne le péché aidera à quitter le péché lui-même ; mais le péché avec la paix, ou la paix avec le péché, voilà le mal d'autant plus affreux qu'il est presque incurable. On en vient à cet état déplorable en résistant à la grâce et en étouffant le remords.

5° Entre le scrupule et la largeur de conscience, a sa place la *conscience timorée* qui est celle des saints. Elle craint Dieu, mais sans trouble ; elle évite les fautes sans inquiétude. *Beatus vir qui semper est pavidus.* Chaque instant ajoute à ses mérites. *Qui timet Deum nihil negligit. Attendit mandatis...* Voyons où nous en sommes, mes frères, et réglons notre conscience. Déposons ses doutes en consultant ; et quand nous serons assurés qu'elle ne nous trompe pas, agissons selon ce qu'elle nous dicte, évitons ce qu'elle nous fait connaître comme mal, et pratiquons ce qu'elle nous commande. Serions-nous dans l'erreur, quand nous obéissons à une conscience certaine, nous méritons le ciel.

TRAITS ET PENSÉES SUR LA CONSCIENCE.

4394. C'est un précieux trésor qu'une bonne conscience. Quelle richesse, quel plaisir lui comparer sur la terre? où trouver ailleurs le repos et la douce sérénité? La bonne conscience ne craint ni les disgrâces et les privations, ni les outrages et les calomnies, ni les violences et les tortures. La mort elle-même, loin de l'abattre, l'élève. Est-il donc dans le monde félicité pareille à celle-là. Qu'est-ce que le monde peut offrir à ses partisans qui vaille un tel bien? Que peut-il promettre à ceux qu'il séduit? Rien qui ne puisse en un moment devenir la proie de la mort. Mais les fruits d'une bonne conscience sont immortels. (Saint Bernard.)

4395. *Vis autem numquam esse tristis? Bene vive. Secura mens tristitiam leniter sustinet. Bona vita gaudium semper habet. Conscientia autem rei semper pœna est. Nunquam securus est reus animus; mens enim mala conscientiæ propriis agitatur stimulis.* (Isid.) — *Conscientiam magis quam famam attende. Falli namque sæpe poterit fama, conscientia nunquam. Nullum conscium peccatorum tuorum magis timueris quam temetipsum. Alium enim potes effugere, tua autem nequitia ipsa est sui pœna.* (Seneca.)

4396. Nous savons que ce que nous faisons est mal, même avant de le faire; mais nous le savons plus clairement encore après, et surtout quand nous en sommes châtiés, comme nous savons avant d'être malades que la souffrance est incommode; et que la santé est un bien; mais nous n'en sommes jamais plus convaincus que quand nous souffrons. Dieu retarde quelquefois ses châtiments, mais la conscience du pécheur ne les laisse point impuni. Ne vous flattez donc pas d'échapper à la justice, quand vous faites le mal. Le piège que vous tendez au prochain, c'est contre vous qu'il est dressé, vous y tombez le premier. (Chrysostome.)

4397. *Quæ pœna major quam timere quod vitare non potes, nec quod timueris evadere.* (Ambr.) Un pauvre bien portant est heureux sur sa paille et avec son morceau de pain. Un malade dans un palais, entouré de consolations et de toutes sortes de secours se plaint sans cesse. Comment celui qui a l'âme malade pourrait-il avoir un moment de repos? — Parce qu'il est impossible de se fuir soi-même, il l'est également d'échapper à l'arrêt sévère de ce juge intérieur, que l'on ne suborne point par de l'argent, que l'on ne gagne point par des caresses; c'est un tribunal divin érigé par Dieu lui-même au fond de nos âmes. (Chrysostome.)

4398. *Peccator conscientiam quasi carnificem circumgestat.* (Chrys.) Si l'on se trouvait à une fête quelconque, à un bal, un concert, et qu'on y fut suspendu par les pieds, la tête en bas, pourrait-on prendre plaisir au divertissement? Tel est celui qui vit dans la disgrâce de Dieu. Son âme est sans dessus dessous, tournée à l'envers; au lieu d'être unie à Dieu et détachée des créatures, elle est aux créatures et détachée de Dieu. Mais les créatures, dit saint Vincent Ferrier, restent en dehors; elles n'entrent point pour contenter notre cœur, que Dieu seul peut contenter: ce sont des eaux qui ne pénètrent pas là où est la soif. (Saint Liguori.)

4399. *Qui commet le péché en devient esclave.* O la déplorable servitude! Quand vous avez à vous plaindre d'un maître dur, vous le changez, non pour être libre, mais pour être moins esclave. Mais celui qui est devenu l'esclave du péché, quelle ressource lui reste-t-il? de se vendre encore? A qui? Il traîne en tous lieux la chaîne dont il s'est garrotté. Il ne saurait échapper à sa conscience; partout elle le suit, elle l'accompagne. Son tyran est au fond de son cœur. Il s'est livré à la trompeuse amorce de ce péché, le voilà commis. Fatale erreur! le plaisir a fui, le péché reste. (Augustin.)

4400. Entrez dans le fond de cette conscience: soulevez ce poids énorme de péchés qui l'accablent; vous y verrez les frayeurs continuelles qui l'agitent, le trouble et les orageuses sollicitudes qui l'assiègent; vous y verrez les remords secrets qui déposent contre le coupable et un juge incorruptible qui de son tribunal rigoureux dresse la sentence; vous y verrez des bourreaux qui exécutent cette sentence par les supplices intérieurs qui rongent le coupable et lui reprochent, sans cesse, ce qui échappa aux

regards des hommes et n'eut que Dieu seul pour spectateur. Les plaisirs n'ont duré qu'un moment, sa souffrance est de tous les instants: voyez-le craintif, tremblant, soupçonneux, inquiet; il redoute jusqu'à des ombres; tout lui fait peur, et ses domestiques et ses complices, et ceux même qu'il ne connut jamais, et cette victime de ses séductions et de ses orgueilleuses brutalités. L'image de ses crimes le poursuit acharnée à ses pas, sur sa couche, à sa table, en public, en particulier, elle erre sous ses yeux, elle s'attache à son sommeil, et tel que le fratricide, il traîne une vie fugitive et misérable. Vainement il essaie d'échapper à soi-même, partout il porte avec lui l'aiguillon brûlant qui le dévore. (CHRYSOSTOME.)

4401. La miséricorde divine à côté du crime a placé le remords, dit encore saint Jean Chrysostôme. Dieu nous a donné une conscience accusatrice, infatigable, dont il est impossible d'éluder les arrêts. Vous auriez beau dérober à tous les hommes la connaissance du crime que vous avez commis, vous portez dans vous-même un tribunal secret qui vous suit, quelque part que vous alliez; bourreau de votre cœur, toujours armé de fouets auxquels il est impossible d'échapper. Il est avec vous sans relâche, dans la place publique, comme dans le foyer domestique, dans le tourbillon du grand monde, comme dans la solitude, à votre table, au chevet de votre lit, partout, sans cesse vous reproduisant votre crime, et avec lui le châtiment qu'il a mérité: toutefois, ce salutaire persécuteur qui vous apporte le remède à votre blessure, ne se déconcerte point par vos froideurs et ne cherche qu'à vous sauver. Tel est le bienfait de la conscience. En retraçant continuellement sous nos yeux l'image des fautes que nous avons commises, et ne permettant jamais que le souvenir s'en efface de notre mémoire, elle prévient des chutes nouvelles. Elle nous sert en nous punissant; elle n'enfonce si profondément l'aiguillon que pour nous relever. Quand vous péchez, ajoute le même saint Docteur, votre conscience vous accuse, elle vous condamne. Si vous ne pouvez échapper à la sévérité de ses jugements, comment pourrez-vous vous soustraire à celle des jugements de Dieu? Tout injuste que vous êtes, vous vous condamnez vous-même; et Dieu, la justice souveraine, pourrait-il vous absoudre? (CHRYSOSTOME.)

Celui qui a pour ennemi un homme puissant, ne peut jamais manger ni dormir tranquille; comment donc celui qui a pour ennemi le Tout-Puissant pourrait-il jouir de la paix? *Pavor iis qui operantur malum*, dit le Saint-Esprit. La terre vient-elle à trembler, le tonnerre à gronder, oh! comme frémit celui qui est en état de péché, le bruit d'une feuille l'épouvante: *Des bruits effrayants retentissent* sans cesse à son oreille; *il est* toujours *en fuite*, bien qu'*il ne voit pas qui le poursuit*. Mais qui donc le poursuit? Son péché même. Après avoir tué son frère Abel, Caïn disait à Dieu: *Le premier qui me rencontrera m'ôtera la vie.* Et bien que Dieu lui eût assuré que personne ne mettrait la main sur lui, l'Ecriture nous apprend néanmoins que Caïn passa le reste de sa vie en fuyant sans cesse d'un lieu à un autre. Qui était le persécuteur de Caïn, sinon son propre péché? En outre, le péché fait naître le remords, ce ver impitoyable qui ronge sans cesse. Le malheureux pécheur a beau se rendre au spectacle, au bal, à la promenade, à un banquet; partout sa conscience lui crie: Tu es dans la disgrâce de Dieu; si tu venais à mourir, où irais-tu? (SAINT LIGUORI.)

Regardez cet être déchu, amoindri, pitoyable, que l'on appelle un fou. Quelle ruine! Il est tombé des régions supérieures de la pensée. Il est expulsé du milieu intellectuel. Le monde des idées lui est fermé. Il y a dans son être atrophie d'une puissance, extinction d'une lumière, d'une vie, une mort partielle. Il se porte bien; il a bon pied, bon œil, comme on dit, mais il traîne, sans en sentir l'horreur, une existence hébétée, stupide; il porte, dans sa florissante santé, les restes flétris d'une intelligence que la mort a touchée avant l'heure.

Inutile d'insister, n'est-ce pas? Le pécheur non plus ne sent pas toujours son état. Parce que le péché n'a touché ni sa tête, ni son estomac, parce qu'il reste vigoureux, actif, homme d'étude, homme d'affaire, homme de plaisir, il ne s'affecte pas de la nuit qui s'est faite dans son âme: il a figure de vivant, mais en lui quelque chose a péri. *Nomen habes quod vivas, sed mortuus es.*

La folie, l'idiotie est à l'intelligence ce que le péché est à la vie surnaturelle. (L'abbé LANDRIEUX.)

4402. Pourquoi des remords quand vous avez accordé à vos sens des plaisirs qui les ont satisfaits et qui par conséquent devraient vous donner le bonheur, si vous étiez faits pour eux ? Pourquoi cela sinon pour qu'une main invisible vous dirige malgré vous vers vos hautes destinées et vous fasse sentir que votre félicité et votre gloire ne sont que dans la vertu. Le tigre déchire sa proie et dort, dit Chateaubriand, l'homme devient homicide et veille ; il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie ; il se traine autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet, il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes ; il est environné de l'odeur du carnage : il soupçonne le goût du poison dans les mets qu'il a lui-même apprêtés ; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit, où tout le monde trouve le silence ; et en embrassant son ami il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché.

Et certes, quand la conscience a convaincu dans le désert un homme d'avoir violé audacieusement les lois de la raison, de quelle paix, de qu'elle joie peut-il jouir ? De quelle gloire peut-on se vanter, quand on est agité au fond de l'âme de cruelles inquiétudes, et qu'on entend cette voix intérieure qui prononce cet arrêt : Tu es digne de mort, tu es dans la damnation, les jugements de Dieu sont sur toi ? Il ne s'agit pas ici de faire l'intrépide ni de se donner des avis d'audace : la conscience va toujours son train et ne se paie point de ces trompeuses apparences, ni de cette fausse bravoure ; si quelquefois elle demeure dans l'assoupissement et le silence, elle se réveille au moindre bruit ; et toujours on la retrouve lors même qu'on y pense le moins, assise sur le tribunal que Dieu lui a érigé dans le cœur de l'homme, pour y prononcer ses arrêts.

Les salutaires impressions de la conscience avant le péché, sont donc une grâce signalée de la miséricorde divine pour nous empêcher d'y tomber, comme les reproches qu'elle nous adresse après le péché, deviennent encore un nouveau bienfait de cette même providence pour amener au repentir. La conscience est donc l'organe, l'interprête de Dieu. C'est Dieu qui nous parle par la voix de la conscience ; c'est Dieu qui nous dirige par la règle de la conscience ; c'est Dieu qui se plaint par les reproches de la conscience ; c'est Dieu qui nous menace par les terreurs de la conscience ; c'est Dieu qui nous applaudit par la paix de la conscience ; c'est Dieu qui nous fait entrevoir ses jugements par les jugements de la conscience. (CHATEAUBRIAND.) *Ego tanti pœnitere non emo*, répondit, dit-on, Démosthène, à une femme qui lui offrait de faire le mal en exigeant un paiement.

4403. **Neuvième Dimanche.** — *Videns civitatem flevit super eam dicens.* Tendresse de Notre-Seigneur. (V. nos 2201 et 2183 et suiv.)

4404. **Autre sujet.** — *Videns civitatem flevit super eam.* Ce qui fit couler les larmes de Jésus, c'est l'abus que Jérusalem fit de sa visite ; c'est l'endurcissement de ce peuple infidèle qui méprisa tous ses desseins de miséricorde ; ce sont les maux qu'il attira sur lui, en différant d'entendre la voix de Dieu qui l'appelait. Ce qui fit le crime des Juifs fait aujourd'hui celui d'un trop grand nombre de chrétiens, qui, entourés de tous les secours religieux, abusent des dons du ciel, et retardent de jour en jour de se convertir.

Disons-leur : I, les motifs pressants de le faire aussitôt, et II, donnons-leur les moyens d'exécuter enfin ce qu'ils diffèrent toujours.

4405. I. *Motifs :* 1° Dieu le veut. (V. nos 1389-1407). Il emploie tour à tour pour vaincre nos délais : 1) ses invitations les plus douces : *Jerusalem con-*

vertere ad Dominum. Redite prævaricatores ad cor. 2) Ses promesses, il nous offre le pardon. 3) Ses menaces. *Væ tibi Corozain, væ tibi Bethsaïda.* Et *tu Capharnaüm, etc. Nisi pœnitentiam egeritis omnes similiter peribitis.* 4) C'est sur nous que coulent les larmes de Notre-Seigneur. *Si cognovisses et tu in hâc die tuâ quæ ad pacem tibi.* 5) C'est pour nous qu'il a répandu son sang; et certes ce n'est pas qu'il ait besoin de nous; c'est en vue de nos intérêts les plus chers,

2° qui nous pressent de nous convertir: 1) Intérêts temporels. *Ne tardes converti ad Dominum et ne differas de die in diem, subito enim veniet ira illius. Nisi conversi fueritis gladium suum vibrabit;* et ce glaive peut vous frapper dans vos biens, dans votre réputation, dans votre famille, dans tout ce que vous avez de plus cher en ce monde. *Ecce circumdabunt te inimici tui vallo et ad terram prosternent te et filios tuos qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* 2) Intérêts spirituels. Quelle perte que celle du pécheur qui tarde de se donner à Dieu! *(a) Lucrum cessans.* Le temps des mérites est perdu. *(b) Damnum emergens.* Perte de Dieu et de ses grâces. *(c) Periculum sortis,* danger de se perdre éternellement; car *qui spernis, nonne et ipse sperneris?* Vous dites: Je me repentirai plus tard. Raisonnement insensé! quand vous voulez détourner quelqu'un de mal faire, que lui dites-vous? Vous vous en repentirez; et vous, vous vous servez pour faire le mal de ce que vous employez pour en détourner un autre. Vous vous repentirez, oui, sûrement, en enfer; mais en ce monde, qu'en savez-vous? Peut-être que ce péché vous portera, non au repentir, mais à de plus grands crimes, ce qui est plus ordinaire. Le propre du péché n'est pas de nous porter à la pénitence, mais de nous éloigner de Dieu, de nous priver de ses grâces, d'amorcer nos passions, et d'engendrer des habitudes vicieuses. Retrouvera-t-on cette grâce dont on abuse? Ne voit-on pas qu'en multipliant ses fautes, on en multiplie les châtiments, et qu'on incline Dieu à se retirer de soi? (V. nos 4408 et suiv.) En restant longtemps dans le péché, on aggrave le poids de ses crimes, on rend sa conversion incertaine: car qui garantit qu'on aura le temps de se convertir? Je sais bien que le démon nous le fait espérer. Le perfide, il en fit autant pour nos premiers parents: *Nequaquam moriemini,* leur dit-il. Il n'ose pas dire de même, car l'expérience prouve trop le contraire; mais il nous dit: *Vous ne mourrez pas si tôt.* Il en fait autant l'année suivante, jusqu'à ce que la mort nous frappe.

Si un pauvre qui vous demande l'aumône à la porte de l'église, vous disait: Je vous donne le royaume d'Angleterre, vous diriez qu'il est encore plus pauvre d'esprit que de bien; n'est-ce pas ce que vous faites quand vous disposez d'un avenir qui n'est pas à vous, mais à Dieu seul, en disant: je me convertirai dans quelque temps.

Mais lors même qu'on aurait le temps, *peccator qui non surgit oneratus parum, quomodo surget quando multum?* On détourne facilement le cours d'un ruisseau à sa source; mais quand il a été grossi par d'autres ruisseaux, il est difficile de le contenir. Qui pourra concevoir que, le nombre des fautes se multipliant, le pardon soit plus aisé à obtenir, et que le mal s'augmentant, la guérison en soit plus facile? N'avez-vous point lu dans l'Ecclésiastique: *Que les maladies invétérées donnent de la peine aux meilleurs médecins, et que celles qui ne sont contractées que depuis peu de jours se*

guérissent plus aisément. Il est plus facile de chasser un ennemi qui assiège une ville que quand il est entrée en vainqueur ; de s'éloigner du bord d'un gouffre que d'en sortir quand on y est tombé. Comment ne pas voir qu'on choisit mal son temps en réservant celui de la vieillesse pour changer de vie ? Quelle serait la folie de celui qui, ayant plusieurs bêtes de somme et beaucoup de paquets pour les charger, mettrait tout sur la plus faible, et laisserait les autres sans les charger ? Telle est la folie de ceux qui réservent pour leur vieillesse le fardeau de leur pénitence, et en laissent libres les meilleures années de leur jeunesse. Elles étaient sans doute bien plus propres à le porter, que ne l'est un âge plus avancé pouvant à peine se supporter soi-même (v. n° 4413). Quelles difficultés pour se convertir surtout à la mort ! Il n'est pas si facile de sortir d'une fosse que de s'y jeter, et comment en sortir quand les forces nous abandonnent, quand l'intelligence est obscurcie par le mal, et aveuglée par un long abus de la grâce, quand la volonté est assoupie, quand les préoccupations des affaires, des enfants que l'on quitte, fait qu'on s'oublie soi-même ? Souvent, dit saint Grégoire, par un juste jugement de Dieu, il arrive à un homme qui a oublié Dieu pendant qu'il vivait, de s'oublier lui-même à la mort. Et le démon emploie toutes ses ressources pour perdre une âme à la dernière heure ; alors se passe déjà ce qui aura lieu à la fin du monde. *Væ terræ et mari quia descendit diabolus habens iram magnam, sciens quia tempus breve est* (Apoc., xii, 12). Aussi les saints Pères, les théologiens, les prédicateurs, sont-ils tous d'accord pour dire aux pécheurs que la plus grande des folies, c'est de persévérer dans leur triste état. « Quand même un dîner est long, leur dit saint Augustin, vous voulez qu'il ne soit pas mauvais ; et dans l'espoir que votre vie sera longue, vous la faites mauvaise. Vous achetez une campagne, vous la désirez bonne ; vous cherchez une épouse, vous la choisissez bonne ; vous désirez avoir des enfants, vous voulez qu'ils soient bons. Pourquoi donc aimer une vie mauvaise ? Si vous la rendez telle, vous serez mauvais au milieu de tous les biens. » (V. nos 4417 et suiv.)

Quelle inconséquence, quel aveuglement que de n'écouter ni la raison, ni l'autorité de tous, et de ne pas vouloir pour soi, ce qu'on veut pour tout le reste ! N'est-ce pas de la haine, de la fureur contre soi-même ? Voudriez-vous retourner à votre maison par un chemin où quatre-vingt-dix sur cent périssent ? Et vous prétendez aller au ciel par une voie où il y en a plus de quatre-vingt-dix sur cent qui se damnent ! L'expérience de tous les jours ne vous fait-elle pas voir que l'on meurt comme l'on a vécu. A votre premier péché vous disiez déjà que vous en feriez pénitence et vous y pensez moins que jamais, parce que vous en avez commis d'autres depuis. Si vous en commettez encore, vous serez plus endurci qu'aujourd'hui. Lors même qu'on réussirait à se repentir à la mort s'épargnera-t-on les tourments d'un long purgatoire ? Donc *ne tardes converti* (v. n. 1844).

4406. II. *Et comment se convertir ?* 1° prier ; 2° réfléchir sur son malheur ; 3° se confesser avec contrition et ferme propos, et désormais observer la loi de Dieu. O Jésus qui avez pleuré sur moi comme sur Jérusalem infidèle, j'ai été, comme elle, le sujet de votre tristesse par l'abus que j'ai fait de vos grâces, de vos sacrements, des remords que vous avez fait naître dans mon cœur. Ah ! j'ai mérité d'être abandonné de vous et de mourir dans

mon péché. Je conprends mon malheur et les dangers auxquels je me suis exposé, aussi je reviens à vous : *Dixi, nunc cœpi.*

4407. *Péroraison du P. Le Jeune. — Ecce sto ad ostium et pulso.* Autant de mots, autant de fléches capables de percer vos cœurs, s'ils ne sont pas de diamant ou de fer. *Ecce* s'emploie dans l'Ecriture pour indiquer un chose étonnante. N'est-ce pas étonnant en effet qu'un si grand Dieu qui n'a besoin de rien attende à notre porte? Ne serait-ce pas plus étonnant encore, si nous ne lui ouvrions pas? Si un personnage pour lequel nous aurions quelque estime nous demandait un service, nous ne nous ferions pas prier, surtout si nous lui avions promis de l'obliger. Voyez comment nous traitons Dieu, il est à la porte de notre cœur, nous avons si souvent promis de le lui donner et nous attendons toujours. *Sto :* depuis combien de temps est-il à attendre? Depuis un an, depuis dix ans peut-être. Si un mendiant attendait seulement huit jours une aumône à notre porte, nous n'oserions pas la lui refuser, et nous faisons attendre Dieu des années; et s'il attend, ce n'est pas pour nous demander. *Expectat Dominus ut misereatur.* Quand vous réclamez son secours, vous voulez qu'il se hâte d'accourir; et vous le faites attendre si longtemps. *Ad ostium,* non pas *ad ostia.* C'est une faveur particulière. Combien de votre âge, de votre pays ne sont plus. Pour eux la miséricorde est passée. Elle dure encore pour vous. Oh! s'ils avaient un quart d'heure du temps que vous employez si mal! *et pulso. Pulsat Dominus, cum per ægritudinis molestias, esse mortem vicinam designat.* Vous pensez avoir beaucoup de temps, ces malaises que vous éprouvez vous avertissent que vous vous trompez. *Sto :* Notre Seigneur est debout, c'est la posture de quelqu'un qui peut passer outre.

Il n'est pas assis, il est droit; prenez garde qu'il ne vous abandonne. Il a posé des limites à la mer elle-même et aussi à votre vie, à vos péchés. Peut-être que les avances qu'il vous fait sont les dernières. *Si quis apparuerit,* ouvrez-lui si vous êtes sages, ouvrez votre cœur large par une pleine docilité à ses aspirations. Il n'y a peut-être qu'une méchante pièce de fer qui le tient fermé, l'obstination avec laquelle vous tenez à une bagatelle, à une misérable créature. Voulez-vous pour si peu perdre le grand bonheur que Dieu vous prépare; il veut faire festin avec vous *cœnabo cum illo*; la boisson qu'il désire, ce sont les larmes qui vous purifieront de vos péchés; sa nourriture, c'est que comme lui vous fassiez la volonté de son Père. A cette condition, il vous admettra à son festin éternel *et ipse mecum.*

TRAITS ET PENSÉES SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

4408. Le père Le Jeune raconte qu'un homme avait à son service un valet qui l'offensa gravement sans sujet, qui séduisit une de ses filles, qui commit des vols considérables dans sa maison; après ces méfaits il s'enfuit et dans sa fuite craignant avec raison d'être surpris par la justice, il recourut à un bon prêtre qui se chargea d'obtenir le pardon de son maître. Celui-ci dit au prêtre : Je veux bien m'en rapporter à vous et lui pardonner, mais j'exige qu'il vienne me demander pardon dans ma maison et à genoux. Le prêtre porte cette réponse au coupable qui dit : Oh! je veux bien demander pardon, mais pas dans la maison de mon maître, mais pas aussitôt, mais pas à genoux, mais quand je serais couché dans mon lit. Si vous entendiez un tel langage, vous diriez qu'un tel homme mérite la potence. Et pourtant c'est celui du pécheur : il a blasphémé Dieu, il a volé ses serviteurs et ses enfants, il a séduit ses filles, Dieu veut pourtant lui pardonner encore si le prêtre le juge repentant, mais il exige qu'il lui demande pardon dans sa maison, dans son église, mais le pécheur veut attendre qu'une maladie l'ait étendu sur un lit. Comment voulez-vous que les anges ne demandent pas à Dieu de le frapper; comment ne pas voir qu'il risque d'attirer sur lui l'abandon de Dieu?

Quels sont les insensés? Saint Liguori répond : les pécheurs. Quelle plus grande folie que celle de pouvoir être aimé de Dieu et de vouloir être son ennemi, de se

faire de gaîté de cœur une vie malheureuse et une éternité plus malheureuse encore ?

L'un est fou de biens, pour un vil intérêt, il perd les richesses du ciel ; l'autre est fou d'honneur, pour un peu de fumée, il sacrifie un trône dans l'éternité ; un autre est fou de plaisirs grossiers, pour une courte et misérable jouissance, il perd la grâce de son Dieu et se condamne aux flammes vengeresses. Malheureux ! si après un péché l'on devait vous brûler une main, le commettriez-vous ? . . . Et ignorez-vous donc que les flammes de l'enfer vous attendent ?

En un mot, les pécheurs perdent le sens au point d'être comme la brute qui s'abandonne à son instinct et saisit ce qui réveille la chair, sans penser à ce qui est permis et à ce qui ne l'est pas ; ils ne pensent qu'au temps sans jamais penser au terme ; quel est le pilote qui, interrogé sur le but de sa course, répondrait, je l'ignore ; qui ne dirait qu'il va contre un écueil briser son navire ? Quels sont les sages du monde, ils savent amasser l'or, obtenir les grandeurs et les honneurs, et ils ignorent qu'ils ont une âme à sauver ! O ciel ! . . .

La folie, c'est que tout cela n'aboutit ensuite qu'à des regrets, à des pleurs éternels. Mais la plus folle des folies, c'est de rester dans le péché.

4409. La conversion commence d'abord par une lumière divine qui éclaire l'âme. Représentez-vous par l'imagination un voyageur égaré, pendant une nuit obscure, loin de toute habitation. Ne trouvant pas d'autre abri, il entre dans une caverne pour y trouver le sommeil et le repos en attendant le retour de la lumière. Cette caverne est toute remplie de serpents et de reptiles dangereux ; mais il ne les a pas aperçus à cause de l'obscurité. Fatigué d'une longue route, il s'endort, s'imaginant qu'il est en sûreté. Supposez qu'au milieu de la nuit quelqu'un entre dans cette caverne, tenant en main un flambeau qui en éclaire toutes les parties, et que le voyageur s'éveillant tout à coup se voie environné de serpents et de reptiles venimeux. Quelle horreur ! Quel tremblement de tous ses membres ! Quels cris d'épouvante ! quelle fuite précipitée ! Croyez-vous qu'il n'abandonnerait pas volontiers s'il le fallait son bagage pour se sauver ? telles sont, M. F, les impressions de ceux qui, éclairés par une lumière divine, contemplent le véritable aspect du péché. (B. L. de Grenade.)

4410. *Pœnitentia quæ ab infirmo petitur infirma est.* (Aug.) La plupart des hommes disent : A 50 ans j'irai vivre dans la retraite, à 60 ans je renoncerai aux emplois. Eh ! qui vous a donné l'assurance d'une plus longue vie ? Qui permettra que tout se passe comme vous l'arrangez ? N'avez-vous pas honte de ne vous réserver que le reste de votre vie et de destiner à la culture de votre esprit le seul temps qui n'est plus bon à rien ? Il est bien tard pour commencer à vivre, quand il faut sortir de la vie. Quel fol oubli des conditions de notre existence ici-bas, que de remettre à cinquante ou soixante ans les sages entreprises, et de vouloir commencer la vie à une époque où peu de personnes peuvent arriver ! (Sénèque).

4411. La bonne mort est la récompense non du serviteur qui s'oublie et s'endort, mais de celui qui craint son seigneur et son maître. Et vous attendrez ensuite pour vous mettre à l'œuvre et à faire pénitence le soir de la vie ? Ah ! il est déjà bien tard, déjà s'avance la nuit où, loin de travailler, les hommes devront mettre un terme à leurs travaux. C'est le Sauveur lui-même qui le dit : Voici la nuit pendant laquelle personne ne peut travailler. *Venit nox in quâ nemo potest operari* (Joan. IX. 4). Nous lisons aussi dans les psaumes : Il n'est dans la mort personne qui se souvienne de vous (Ps. VI. 6). De quoi l'homme se souvient-il alors ? De son épouse qu'il va laisser dans la désolation et la viduité ; de ses enfants prêts à devenir orphelins. Il songe aux douleurs corporelles qui l'accablent, à la fièvre qui le dévore, à la soif qui le brûle, aux insomnies qui le consument, à sa langue qui s'embarrasse, à tous ses membres qui se raidissent. L'âme est tout entière là où l'appelle le sentiment d'une vive douleur. Tantôt le malade se couche sur la face, tantôt sur le dos ; tantôt il s'incline d'un côté ! tantôt de l'autre : il réclame le médecin à grands cris, ou bien il demande des remèdes qui ne lui seront d'aucune utilité. Voilà les

soins qui nous occupent à l'heure de la mort. La violence de la douleur, les angoisses de l'âme éteignent presque entièrement en nous la pensée et le souvenir de Dieu. N'est-ce donc pas folie à vous de vous préparer à mettre la main à l'œuvre, quand il vous reste à peine quelques instants à vivre? (B. L. DE GRENADE.)

4412. C'est pendant la paix, et non pendant la guerre qu'on répare un mur lézardé. Les armes se préparent avant et non après le combat. Aussi Alexandre le Grand chassa-t-il de son armée un soldat qui mettait en état son armure pendant qu'on marchait au combat.

4413. *Habitude*. La volonté étant libre ne peut être contrainte par une force extérieure, mais elle peut s'engager elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une sorte de nécessité par ses actes. C'est ce qu'on appelle l'habitude. Autant qu'elle est maîtresse de ses objets, autant est-elle capable de se lier par ses actes. Elle s'enveloppe elle-même dans son propre ouvrage comme un ver à soie; et si les lacets dont elle s'entoure semblent de soie par leur agrément, ils ne laissent pas toutefois de surmonter le fer par leur dureté. Non, elle ne peut pas si facilement percer la prison qu'elle se fait; ni rompre les entraves dont elle se lie. Et ne me dites pas ici que, puisque vos engagements sont si volontaires, la même volonté qui les fait, les pourra facilement dénouer. Au contraire c'est ce qui fait la difficulté, de ce que la même volonté qui s'est engagée est aussi obligée de se dégager; c'est elle qui fait les liens et qui veut les faire, et elle-même qu'il faut employer pour les dénouer; elle-même qui doit tout ensemble soutenir le choc et livrer l'assaut; qui ne voit donc manifestement que, s'il ne lui vient du dehors quelque force et quelque secours, elle combattra en vain et ne fera que s'épuiser par des efforts inutiles; car comme dit saint Ambroise, on n'est pas longtemps fort et vigoureux quand c'est soi-même qu'il faut vaincre. Le combat que l'on est obligé de soutenir contre soi-même et ses propres cupidités, est trop rude, pour qu'on puisse, seul en sortir victorieux.

Si l'ardeur des passions s'amortit par les ans, la force de l'habitude plus tyrannique encore ne fait que s'affermir. Quelle folie de laisser se fortifier un ennemi qu'on veut vaincre. Il n'est pas nécessaire de rappeler l'histoire des malheureux vieillards qui calomnièrent la chaste Suzanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois si sage. Jetez les regards autour de vous et vous ne verrez que trop que les vices ne s'affaiblissent pas avec l'âge et que les inclinations ne changent pas avec la couleur des cheveux. (D'après BOSSUET.)

« Evitez surtout une erreur, remarque Lacordaire, ne vous dites pas: J'aimerai Dieu, et je le servirai plus tard; je l'aimerai et je le servirai quand la passion des sens sera refroidie dans son sein frémissant. Car vous attendriez en vain cette heure de paix; elle ne vient pas toute seule et du simple cours des années. Le temps ne fortifie dans les êtres que ce qu'il y trouve; et s'il y trouve le vice, il le scelle de jour en jour d'un sceau plus pesant. Ne vous figurez pas que le vieillard respire dans ses cheveux blancs le calme d'une tempérance qui lui soit comme innée; cela est vrai de l'homme qui a combattu ses passions dès l'aurore de sa liberté, et qui leur a fait prendre vers le ciel une route d'autant plus sûre qu'elle coûtait plus d'efforts. Mais l'homme qui a lâchement abandonné les rênes de son âme, qui a compté sur l'âge, et non sur la vertu, celui-là ne reçoit de la vieillesse que l'ombre au lieu du secours. Les ressorts de sa volonté, détendus par une longue déshabitude de l'empire, sont impuissants à le gouverner, et son intelligence, corrompue par les nuages séculaires de la volupté, suscite de ses os une fumée qui l'enivre, et ne lui permet pas même de demander au sommeil la pureté que lui refuse le jour. Ne tournez donc point vos espérances vers le temps; le temps ne vous amènera que la maturité de vos vices ou de vos vertus; commencez en vous, dès cette heure, le règne des choses que vous aimez, le règne du bien, si c'est le bien qui a vraiment votre amour.»

4414. La vénérable mère Jeanne de la Trinité, carmélite déchaussée, avait coutume de dire: « Dans la langue des saints, *demain* est un mot inconnu; ce mot ap-

partient à la langue des pécheurs ; ils l'ont sans cesse à la bouche : Plus tard, plus tard ! disent-ils et ainsi ils diffèrent jusqu'à la mort. » (Saint Liguori.) Saint Grégoire a dit, après saint Augustin : « Qui pœnitenti veniam spopondit, peccanti diem crastinum non promisit. » A ceux qui ne se repentent qu'à la mort saint Augustin dit : « Pœnitentiam dare possum, securitatem dare non possum. Si vis agere pœnitentiam quando jam peccare non potes, peccata te dimiserunt, non tu illa. Qui prius a peccatis relinquitur, quam ipse relinquat, non ea libere, sed quasi ex necessitate condemnat. » (Aug.)

4415. Le démon s'y prend quelquefois avec les pécheurs obstinés, comme font les chasseurs qui tendent des pièges aux grives. Aussitôt qu'un de ces oiseaux a donné dans le piège, ils le saisissent et le font mourir sans bruit en lui tordant le cou, de peur que, par ses cris, il n'épouvante les autres qui volent en l'air, et sont sur le point de s'abattre dans le bosquet. Ainsi l'ennemi de nos âmes ne tourmente pas toujours ces pécheurs endurcis au moment de la mort, parce qu'il les tient déjà entre ses griffes, il les laisse mourir, au contraire, bien tranquilles, pour tromper les autres et leur faire accroire que l'on peut vivre mal et bien mourir. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4416. *(Pœnitentia) Secunda post naufragium tabula*, dit le concile de Trente. Celui qui, dans un naufrage, ne saisit pas une planche de salut, ne peut que périr. *Mementote quomodo salvi facti sunt patres nostri* (I Mac. iv, 9). Comment se sont sauvés David, la Madeleine, saint Paul, saint Augustin, et tant d'autres, qui furent pécheurs ? Tous se sont sauvés en passant par les eaux salutaires de la pénitence et en y noyant leurs péchés. Si David et les autres à la suite de leurs égarements n'avaient point fait pénitence, ils ne seraient point sauvés. En voulez-vous la preuve ? Dites-moi. Caïn s'est-il sauvé ? Esaü s'est-il sauvé ? Judas s'est-il sauvé ? tant d'autres qui sont morts en état de péché mortel, se sont-ils sauvés ? — Certes, non, me direz-vous. — Et pourquoi ? — Parce qu'ils n'ont pas voulu faire sincèrement pénitence, me répondrez-vous, et avec raison. — Ah ! malheureux, comme vous vous abusez ! Si un torrent grossit et devient furieux, vous n'avez garde de vous laisser entraîner par le courant, de crainte de vous noyer ; vous cherchez sur la rive les traces de ceux qui sont passés sans danger. Et tout en suivant, non pas les traces de ceux qui se sont sauvés par la pénitence, mais bien le courant des pécheurs qui ont été engloutis par le torrent de leurs iniquités et se sont perdus éternellement. *Aut pœnitendum, aut urendum*, dit Tertullien, jeûnez, distribuez vos biens aux pauvres, châtiez votre corps par les plus rudes disciplines jusqu'à répandre tout votre sang, tout cela sera inutile si, ayant péché mortellement, vous n'en faisiez une véritable pénitence. Si vous étiez possédé du démon, renverriez-vous de le chasser de votre corps et de recourir aux exorcismes de l'Eglise, et quand il possède votre âme, vous êtes si heureux en sa compagnie que vous renvoyez de le bannir ?

Mais Dieu est bon. Avec vous il l'a été outre mesure ; qui sait si le moment n'est pas venu où il va se montrer sévère. Et supposé qu'il voulût continuer à se montrer bon à votre égard, serait-ce un motif pour vous de continuer à l'offenser ? Voyez quelle noire ingratitude ! quel monstrueux mépris de la bonté et de la patience du Seigneur ! Dieu vous supporte afin de vous donner le temps de détester vos péchés, et vous en profitez pour les multiplier ! Pensez-y bien : si vous n'en finissez pas, il en finira, lui ; il décochera enfin le trait de sa vengeance après vous avoir longtemps, mais vainement attendu à la pénitence. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4417. Saint Fulgence a dit : « Nullus homo debet sub spe misericordiæ Dei in suis diutius remanere peccatis, cum in corpore nemo velit sub spe salutis diutius ægrotare. » L'apôtre nous en avertit : « On ne se moque pas impunément de Dieu. » Et ne serait-ce pas se jouer de Dieu, que de prétendre de l'offenser indéfiniment à sa guise, et puis aller en paradis.

Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? Qu'il ne punit jamais le crime ? vous n'oseriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur ? les

Saüls, les Antiochus, les Pharaons, vous ont appris le contraire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux (sans pénitence), comme les justes? vous savez que rien de souillé n'entrera dans le ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux? mais pourquoi a-t-il creusé l'enfer sous nos pieds? Qu'il vous a déjà donné mille marques de sa bonté? mais c'est ce qui devrait confondre votre ingratitude sur le passé, et vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait? mais on ne vous rapporte de sa justice que ce qu'il nous en a appris lui-même. Qu'il serait obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons était vrai? mais il y a peu d'élus. Qu'il ne châtie qu'à l'extrémité? mais chaque grâce refusée peut-être le terme de ses miséricordes. Qu'il ne lui en coûte rien de pardonner? mais n'a-t-il pas les intérêts de sa gloire à ménager? Qu'il faut peu de chose pour le désarmer? mais il faut être changé, et le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne saurait venir que de lui? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne suffit pas. Que voulez-vous donc dire? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié? et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher auditeur. (Massilon.)

Un pécheur obstiné dira: j'ai tant de fois péché, et Dieu m'a pardonné, j'espère qu'il me pardonnera encore. Non, la mesure finira par être comble. Bien plus, saint Grégoire vous dit: *Quos diu tolerat, durius damnat, sæpe qui diu tolerati sunt, subita morte rapiuntur, ut nec flere ante mortem liceat.* Si vous saviez que dans un mets il y a du poison, le prendriez-vous? Si vous saviez qu'en passant par un chemin vous rencontreriez un bandit armé qui veut vous assassiner, ne prendriez-vous pas une autre route, où vous n'auriez rien à craindre? Mais, dites-moi, sont-ce des vérités ou des fables que les enseignements de la foi sur l'existence du paradis, d'un enfer, d'une vie éternelle? Croyez-vous que si la mort vous surprend en état de péché mortel, vous serez perdu pour toujours? Mais alors, quelle témérité, quelle folie est la vôtre de vous condamner vous-même, dès maintenant à une éternité de peines, en disant: J'espère réparer cela plus tard. (Saint Liguori.)

4418. Si cette église s'écroulait, tarderiez-vous d'en sortir. Votre corps tombe en ruine et vous tardez de sauver votre âme? Si vous aviez un charbon enflammé dans la main, une épine dans le pied, une maladie grave, tarderiez-vous à y porter remède? Vous vous mettriez à l'œuvre sur le champ. — Si un ennemi vous avait blessé mortellement, tarderiez-vous de vous confesser? Dès l'instant où vous avez commis le péché mortel, vous êtes suspendu sur la bouche de l'enfer, retenu seulement par un fil; si ce fil qui est votre vie venait à se rompre, vous rouleriez infailliblement dans le gouffre où les démons vous tiennent tout préparés des milliers de tourments. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4419. *Ea, arbor infructuosa, delata est securis: noli esse secura, amputaberis.* (Aug.) Le sage vous enseigne que Dieu a disposé toutes choses *avec mesure, nombre et poids*: par exemple, il a déterminé d'avance le nombre des jours, le degré de santé et de talent qu'il veut accorder à chaque homme. Or, selon le sentiment de beaucoup de saints Pères, tels que saint Basile, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Augustin, et d'autres, Dieu a fixé de la même manière le nombre de péchés qu'il entend pardonner à chacun: ce nombre rempli, il cesse de pardonner. Nous devons penser, dit saint Augustin, que chacun est supporté par la divine patience aussi longtemps qu'il n'a pas atteint certaine limite; arrivé à cette limite, il n'a plus d'indulgence à attendre. Il en est qui entreprennent de découvrir le nombre des étoiles, le nombre des anges, ou celui des années que tel ou tel doit vivre; mais qui essaiera de deviner le nombre des péchés que Dieu veut pardonner à chaque homme? Il faut donc vivre dans la crainte. Qui sait, mes frères, si à la première fois que vous vous permettrez telle indigne satisfaction, à la première fois que vous consentirez à telle pensée, ou que vous commettrez tel autre péché, qui sait, dis-je, si Dieu voudra encore vous pardonner. (Saint Liguori.)

4020. *Non est quo fugias à Deo irato, nisi ad Deum placatum.* (Aug.) *Novit Deus mutare sententiam si tu noveris emendare delictum.* (Ambroise.) On pourrait croire, dit saint Augustin, qu'il tarde plus à Dieu d'accorder au pécheur le pardon, qu'à celui-ci de le recevoir. Il met tant d'empressement à satisfaire à la compassion qui tourmente son cœur, qu'il semble ressentir pour le malheureux pécheur plus de compassion, que celui-ci n'en ressent pour lui-même. (B. L. de Grenade.)

4421. Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour 99 justes qui persévèrent, ce qui ne veut pas toujours dire qu'un pécheur vaille mieux que 99 justes : un père est plus heureux de voir guérir un seul de ses enfants malades que de la santé de plusieurs autres que ne l'ont pas été, et cependant il aime autant ces derniers. Parfois cependant un général aime plus un soldat qui a déserté, mais qui revient à son poste au fort de la mêlée et accomplit des actes héroïques de bravoure, que ceux qui n'ayant pas déserté n'ont cependant rien fait d'éclatant ; et un laboureur préfère une terre, qui après avoir produit des épines devient très fertile, à une autre terre qui sans avoir produit des épines n'offre pourtant qu'une médiocre récolte. Si les anges mêmes se réjouissent dans le ciel pour un seul pécheur faisant pénitence, à combien plus forte raison le pénitent lui-même doit-il se réjouir de son propre salut? Vrai pénitent, dit saint Augustin, ayez de la douleur et réjouissez-vous de votre douleur; car la douleur des blessures est un signe de santé. Comme le bois vert, jeté au feu, pleure et brûle tout à la fois, que le vrai pénitent soit aussi en même temps dans la tristesse et dans la joie. N'a-t-il pas raison de se réjouir celui qui a vaincu le péché, qui a rompu ses chaînes et ses fers, qui a triomphé de Satan, qui en a secoué le joug, qui est rentré en grâce avec Dieu et qui, par le secours divin, a été rappelé de la mort du péché à la vie de la grâce. (B. L. de Grenade.) L'âme du pécheur qui vient de se convertir éprouve parfois plus de bonheur que celle du juste qui vit depuis longtemps dans la grâce. Un homme de la campagne qui arrive pour la première fois dans une grande ville est émerveillé de ses palais, etc. S'il y reste longtemps son admiration tombe.

4422. En David, la multitude de ses bonnes œuvres couvrit son iniquité et le rendit agréable au Seigneur, comme un champ qui plaît bien davantage à son maître, lorsque, débarassé des ronces qui l'infestaient, il rapporte au centuple, que s'il n'avait point eu de mauvaises herbes, mais aussi sans rendre autre chose qu'une mauvaise récolte. (Saint Augustin.)

4423. Dico omnes ignorare Deum qui nolunt converti ad eum. Neque enim ob aliud procul dubio renuunt, nisi quia gravem et severum imaginantur, qui pius est, durum et implacabilem, qui misericors est, ferum et terribilem, qui amabilis est et mentitur iniquitas sibi, formans idolum pro eo, quod non est ipse. (Bern.) *Et le prêtre imite Dieu.* Primordia conversorum blandis refovenda sunt modis ne si asperitate incipiant, exterriti ad priores lapsus recurrant. Qui enim conversum sine lenitate erudit, exasperare potius quam corrigere novit. (Isidore.)

4424. Si je vous disais : Allons! prenons tous la résolution de vivre au plus mal marchons en avant à tout hasard comme nous l'avons fait jusqu'ici ; tous vous jetteriez les hauts cris et vous diriez que je vous débite des absurdités, et pourtant, plusieurs d'entre vous mettront peut-être tranquillement en pratique ces énormes absurdités. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

Ut sit homo aliquid, convertat se ad illum a quo creatus est, recedendo enim frigescit, accedendo fervescit, recedendo tenebrescit, accedendo clarescit. A quo enim habet ut sit apud illum, habet ut bene sit. Ergo qui vult simul esse cum Deo, non ab illo recedat sed ad illum accedat. (Aug.)

Saint Thomas de Villeneuve dit : Si un muletier avait quatre montures dont trois grasses et une maigre, et qu'il mît sur la maigre le fardeau et la charge des trois grasses, quelle route pourrait-il faire? Tels sont les quatre âges de votre vie ; l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et la vieillesse. Or, vous mettez le fardeau des

péchés des trois premiers âges sur la vieillesse qui est maigre et qui est elle-même une pénitence.

Enfin vous êtes comme celui qui joue avec un autre et qui se laisse gagner toutes les parties, espérant qu'à la fin il gagnera. Vous vous laissez enlever toutes les vertus, tous les jours de votre vie, tous les âges de votre existence et vous espérez tout gagner au moment de la mort?

4425. **Autre plan. Résurrection de Lazare**, *d'après Massillon. Veni et vide.* Venez, âmes pécheresses: l'Eglise veut en ce jour vous faire voir votre image dans le corps de Lazare mort depuis quatre jours et exhalant l'infection du tombeau: *Veni et vide.* 1° L'état du pécheur d'habitude; 2° les moyens d'en sortir; 3° les motifs qui portent Notre-Seigneur à l'en retirer. (V. nos 4429 et suiv.)

4426. I. Je remarque d'abord trois circonstances principales dans le spectacle déplorable qu'offre à nos yeux Lazare mort et enseveli. Premièrement, devenu déjà un amas de vers et de pourriture, il répand l'infection et la puanteur: *Jam fœtet*, et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. Secondement, un voile lugubre couvre ses yeux et son visage: *Et facies ejus sudario erat ligata*, et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. Enfin, il paraît dans le tombeau les mains et les pieds liés: *Ligatus pedes et manus institis:* et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Or, c'est cette corruption profonde, ce funeste aveuglement, cette triste servitude figurés par le spectacle de Lazare, mort et enseveli, qui forment précisément toute l'horreur et toute la misère d'une âme morte depuis longtemps aux yeux de Dieu.

1° Il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Aussi les Livres saints nous représentent partout l'état du péché sous l'idée d'une mort affreuse; et il semble que l'Esprit de Dieu n'a trouvé rien de plus propre que cette triste image, pour nous faire entrevoir du moins toute la difformité d'une âme en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache: elle le prive de la vie, elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie, et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme. Car Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement pour ainsi dire de nos cœurs. Or, par un seul péché, cette vie divine cesse, l'âme n'est plus qu'un cadavre, un seul péché opère ce résultat; mais après un premier péché, il reste encore dans ce cadavre, un reste de chaleur qui rend plus facile sa résurrection. Mais à mesure que l'âme persévère dans le crime, tout s'éteint, tout se corrompt en elle, la corruption devient universelle, et change en un spectacle d'horreur et les dons de la grâce, et les dons de la nature.

Mais comme un cadavre ne saurait être longtemps caché, sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour, on ne peut croupir longtemps dans le désordre sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse bientôt sentir: ainsi la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul; car ses excès venant à être connus, servent de modèle en mille lieux, et le spectacle de ses mœurs rassure peut-être, en secret, des consciences que le crime troublait encore. Nous ajouterions, si nous l'osions, que la corruption que l'habitude du crime met

dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même.

2° Un voile lugubre couvre les yeux et le visage de Lazare: *Et facies ejus sudario erat ligata;* et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable; cependant une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières; mais à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent et arrive enfin la nuit profonde, et l'aveuglement entier, alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle, parce que tout change de face à ses yeux.

3° Lazare paraît dans le tombeau, les mains et les pieds liés: *Ligatus pedes et manus institis;* et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude, le règne de la justice est un règne de liberté, parce que l'âme fidèle et soumise à Dieu devient indépendante et même maîtresse de toutes les créatures; le pécheur au contraire, quoiqu'il paraisse vivre sans joug et sans règle, n'est pourtant qu'un vil esclave dépendant de tout, de son corps, de ses passions, de ses biens, de ses amis, de ses ennemis, etc. D'abord la passion ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur: mais dès qu'une fois elle se sent maîtresse, combien nous fait-elle sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude! servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens; par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle; par le sacrifice des devoirs les plus importants à la passion injuste; par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée, etc.

On se plaint quelquefois des rigueurs de la vertu, et l'on craint la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de tristesse; mais on conviendrait qu'il ne s'y trouve rien de si triste que ce que l'on éprouve dans le désordre, si l'on osait se plaindre de l'amertume et de la tyrannie de ses passions.

4427. II. *Par quels moyens l'âme peut sortir de l'habitude du désordre.* 1° *Le premier moyen,* c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici,* dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne serait pas mort; mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Aussi l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos désirs de conversion, c'est de nous jeter dans la défiance et le découragement: et là-dessus on s'abandonne à la paresse et à l'indolence, et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'en coûte rien à une âme depuis longtemps morte dans le péché pour revenir à Dieu: mais je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, et non pas son découragement: et que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme la *résurrection et la vie,* avec une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes. En effet, quelle que puisse être l'horreur de nos crimes passés, il est à croire que le Seigneur n'est pas éloigné de nous faire grâce, dès qu'il nous inspire le désir et la résolution de la demander: c'est donc à tort que l'état de votre conscience vous décourage et que vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Je vous réponds comme la mère de

Samson à son mari : Si le Seigneur voulait vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur : s'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut, il ne les vous mettrait pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble. Dieu veut toujours le salut de la créature ; dès que nous voulons retourner à lui, ne nous défions que de notre volonté.

D'ailleurs, et ceci doit bien nous rassurer : que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire, du prodige de votre conversion, un attrait pour la conversion de vos frères, et pour manifester sa gloire.

2° *Second moyen.* L'éloignement des occasions qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance, obstacle figuré par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commande qu'on ôte avant de le ressusciter : *Tollite lapidem.*

Et voilà pourquoi tant de pécheurs passent tristement leur vie à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre : c'est qu'en prenant des mesures de changement, ils ne prennent pas de ces mesures qui éloignent les périls par l'éloignement des occasions ; c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. C'est donc une pure illusion de venir nous dire que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne et quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous qui ne conduit jamais à rien de réel, et à aucune démarche sérieuse de changement ? c'est-à-dire, que vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien. Commencez par éloigner toutes ces occasions fatales à votre innocence ; ôtez la pierre qui ferme à la grâce l'entrée de votre cœur : après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage.

3° *Troisième et dernier moyen.* Le ministère de l'Eglise qui délie nos liens : moyen marqué dans l'Evangile par ces paroles que le Sauveur adresse à ses Apôtres : *Solvite et sinite abire :* déliez-le, et le laissez aller.

4428. III. *Motifs qui déterminent N. S.* 1° *Le premier motif* que le Seigneur paraît se proposer dans la Résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs ; et voilà aussi le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur : les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent. Comme tout se fait pour les justes dans l'Eglise, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux : c'est donc une espérance de conversion pour les plus grands pécheurs que de rechercher la société des gens de bien, d'estimer leur confiance, et de les intéresser à leur salut. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent. Et vous qui autrefois, comme peut-être Marie, sœur de Lazare, étiez esclaves du monde, et qui depuis touchés de la grâce, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur, que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie, soit de demander continuellement à Jésus la résurrection de vos frères, et de lui dire comme elle : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Mais que les pécheurs d'un autre côté, ne comptent pas si fort sur les prières des gens de bien, qu'ils attendent d'elles seules le changement de leur cœur, et le don de la péni-

tence : ce serait une pure illusion : les prières des gens de biens rendent le Seigneur plus attendif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes.

2° *Le second motif.* C'est de ranimer la tiédeur et la lâcheté des justes, comme Jésus-Christ en ressuscitant Lazare, voulut réveiller la foi de ses disciples encore faible et languissante. *Gaudeo propter vos,* leur dit-il, *ut credatis.* En effet, il opère des conversions soudaines et surprenantes aux yeux de ceux qui marchent depuis longtemps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, leur tiédeur et leur indolence.

3° *Troisième motif.* La justice divine y ménage pour certains pécheurs, comme pour ces juifs incrédules qui furent témoins de la résurrection de Lazare, une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité. Et c'est là, en effet, le seul fruit que la plupart des gens du monde retirent d'ordinaire de la conversion, et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs ; ils ne font que s'endurcir davantage dans le mal. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de la grâce et de salut, ils paraissaient touchés de ses égarements et de son ignominie : mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie, ils deviennent les censeurs de sa piété même, et ils trouvent dans les miracles mêmes de la grâce si capables d'ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité.

Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes : *De profundis clamavi ad te, Domine.*

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable : c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Esaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes : *Domine, exaudi vocem meam.*

Ah ! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphème ; rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur ; et que la nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon Dieu ! attire à ma prière une attention plus favorable. *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Je ne viens pas ici, Grand Dieu ! excuser devant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit et les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagements, et le caractère de mon cœur et de ma faiblesse : cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée : le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connaître : hélas ! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle : si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma faiblesse : comment pourraient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous examinez avec cet œil de sainteté, qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable ? *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit.*

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi : la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel : la clémence est le pre-

mier caractère de votre Etre suprême, et vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

Oui, Seigneur, à quelque heure qu'une âme criminelle revienne à vous ; dès le matin de la vie, ou sur le déclin de l'âge : après les égarements des premières mœurs, ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu, qu'on espère encore en vous : et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes, n'est encore que le premier degré de vos miséricordes : *A custodia matutina usque ad noctem speret Israël in Domino.*

Mais aussi, Grand Dieu, si vous excaucez mes désirs, si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdue ; si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore ; si vous me tendez la main, pour me retirer de l'abîme où je suis plongé, ah ! je ne cesserai, Seigneur, de publier vos miséricordes éternelles.

PENSÉES SUR LES HABITUDES.

4429. Consuetudo quasi secunda et quasi affabricata natura dicitur. — Ex voluntate perversa facta est libido et dum servitur libidini facta est consuetudo, et dum consuetudini non resistitur facta est necessitas. (Aug.) Un oiseau ne s'aperçoit qu'il est pris dans un filet que quand il veut en sortir. Ce n'est que lorsqu'on veut se dégager de ses mauvaises habitudes qu'on se sent terriblement enchaîné par elle.

4430. Les habitudinaires sont esclaves ; car les serviteurs sont payés de leurs services, tandis que les esclaves servent par force, sans aucun salaire ; c'est à cet état d'esclavages que les pécheurs d'habitude se trouvent réduits ; ils pèchent quelquefois sans plaisir, et même en y éprouvant du dégoût, et quelquefois même sans avoir occasion de pécher, étant devenus esclaves du démon, qui en dispose en son gré. Saint Bernardin les compare à des moulins à vent, qui contribuent à faire tourner la meule, lors même qu'il n'y a rien à moudre ; c'est-à-dire que sans occasion présente, ces malheureux continuent à pécher au moins par de mauvaises pensées. Privés du secours de Dieu, dit saint Jean Chrysostome, ils ne font plus ce qu'ils veulent, mais ce que veut le démon. (Saint Liguori.)

4431. Quis hostis in quemquam tam contumeliosus fuit, quam in quosdam voluptates suæ ? Quidam se voluptatibus immergunt quibus in consuetudinem adductis carere non possunt ob hoc miserimi sunt, quod eo pervenerunt, ut illis quæ supervacua fuerunt facta sunt necessaria, serviunt itaque voluptatibus, non fruuntur, et mala sua quod malorum ultimum est, amant. (Senec.) Saint Léonard dit avoir rencontré des habitudinaires qui avaient vu leurs complices frappés de mort à leurs côtés, au moment où ils commettaient le crime et qui ne se sont pas convertis. D'autres qui ont vu la foudre tomber à côté d'eux et même les attendre et qui n'en ont pas été changés pour cela.

4432. Si l'on est attaqué par un ennemi, après la blessure première, on est peut-être encore capable de se défendre ; mais si l'on en reçoit une seconde, puis une troisième, on perd tellement ses forces, qu'on finit par être tué. Voilà ce que fait le péché : après une chute ou deux, il reste encore au pécheur quelque force, toujours bien entendu, moyennant le secours de la grâce ; mais ensuite, s'il continue à faillir, le péché, par l'habitude, devient comme un géant : *Irruit quasi gigas ;* en sorte que l'âme alors n'a plus assez de force pour résister. — Une fois tournés en habitude, observe saint Augustin, les péchés, si horribles soient-ils, sont tenus pour des peccadilles, sinon pour rien. A toute mauvaise action est naturellement attachée une

certaine honte; mais suivant la remarque de saint Jérôme, les pécheurs d'habitude perdent même la honte du péché. Aussi saint Pierre les compare à l'animal qui se vautre dans le fumier. Comme cet animal immonde se roule dans la fange, et n'en sent pas l'infection, de même le pécheur d'habitude est insensible à cette mauvaise odeur du vice qui révolte tous les autres. (Saint Liguori.) Saint Augustin dit de lui-même que le bruit de la chaîne des péchés qu'il trainait l'avait rendu sourd.

4433. Comme l'oiseau pris dans un filet ne tire plus parti de ses ailes qu'il agite vainement, ainsi la raison que nous avons reçue en partage ne serait plus pour nous qu'un présent stérile, si nous nous laissions prendre dans le filet de nos passions; que celui qui en est l'esclave a beau secouer ses chaînes, il les resserre au lieu de les rompre. A quoi nous sert-elle, cette raison, si ce n'est à nous faire éviter le mal? Mais hélas! les animaux ici nous donneraient des leçons. Il est bien rare qu'ils se laisseraient prendre deux fois au même piège; leur expérience les rend défiants. Nous, dupés mille fois, nous sommes toujours victimes. Cet homme qui s'était déjà enflammé si souvent à l'aspect de la beauté pour en recevoir des impressions qui l'ont rendu malheureux, n'en est pas devenu plus sage; et ses blessures ne sont pas encore fermées, qu'il court s'exposer à de nouvelles pour faire encore la triste expérience qu'un plaisir d'un moment engendre de longs et cruels repentirs. (Saint Chrysostome.)

4434, Une homme, dans sa jeunesse, était consciencieux, pieux même. Surpris sans doute à l'improviste par une violente tentation, par une occasion, que sais-je? il succomba. Pensez avec quelle frayeur il commit ce premier péché, quelle peur il eut que l'air même n'en eut connaissance; il en serait mort de honte, si le fait fût arrivé aux oreilles des siens: aussi a-t-il acheté à tout prix le silence de ses complices, et à plus forte raison l'a-t-il gardé lui-même, même à l'égard de son confesseur, en lui cachant pendant des années, ses premières chutes. Dans les commencements, il était tourmenté sans cesse par les remords de sa conscience; il tremblait comme une feuille au moindre souffle; il frémissait à chaque coup de tonnerre; et comme un cerf blessé, il portait partout avec lui ses craintes et ses épouvantes. Mais maintenant il n'en est plus ainsi, il faut le voir dormir, manger et se rire de ses frayeurs d'autrefois, en disant: Eh! que m'est-il arrivé de fâcheux? Mais, dites-moi, je vous en prie, mon pauvre frère, d'où est venu un changement si étrange? Vos péchés ne sont-ils plus ce qu'ils étaient jadis? Ils l'emportent au contraire et par le nombre et par la gravité? N'êtes-vous plus le même homme? Vous n'avez fait au contraire qu'affaiblir votre constitution avec les années. Pourquoi dans le principe tant de frayeur du péché et aujourd'hui tant de paix, tant de sécurité? la raison la voici; c'est parce que vous avez accumulé les ténèbres, et plongé votre esprit dans une nuit profonde, c'est parce que vous vous êtes familiarisé avec le vice par un vice invétéré, et que vous avez perdu la connaissance de Dieu, de l'éternité, de la malice du péché, que vous avez perdu l'intelligence enfin. Forcez les Persans à laisser croître leurs cheveux, et à porter notre chapeau au lieu de leur turban, ils se soulèveront et se laisseront couper la tête plutôt que de renoncer à leur coiffure. Et cependant, il ne s'agit que d'une mode extérieure.

4435. Je compare le pécheur d'habitude à un chien dont un roi des Indes fit présent à Alexandre. Ce prince ordonne qu'on lance contre lui un taureau furieux; le chien l'ayant aperçu lui tourne le dos et se couche. On fait sortir un loup, le chien ne le regarde même pas; puis un ours, un sanglier, le chien comme pour s'en moquer et par dédain fait semblant d'aboyer, puis se recouche la tête entre les pattes. Alexandre ordonne qu'on lance contre lui l'animal le plus terrible de la ménagerie, et voilà qu'on lâche un lion énorme et d'une férocité extrême. A cette vue le chien frisonne, se redresse, s'agite, son poil se hérisse; il se met en garde l'œil fixé sur son terrible adversaire, et tout à coup, prenant son temps, il se jette sur lui, le saisit au cou avec les dents, l'arrête, le blesse, le déchire et l'étend par terre. Le lion rugit plus encore de douleur que de rage; il se meurt. Le roi com-

mande qu'on en détache le chien victorieux; on l'appelle, on crie, on le tire par la queue, tout est inutile, on lui coupe la queue, on le tourmente avec des barreaux de fer, il ne bouge pas; il n'y eut pas moyen de le détacher; il voulut mourir les dents incrustées dans le cou de son adversaire. L'impudence du chien est insatiable, dit Isaïe. *Canes impudentissimi nescierunt saturitatem.* Ce pécheur récidif dans sa mauvaise habitude a contracté une liaison criminelle, il s'y est engagé avec tant de passion que Dieu a beau crier et menacer, il ne bouge pas. Dieu le frappe par des disgrâces, des contrariétés, des maladies, il renonce à tout plutôt qu'au péché, et malgré ces coups redoublés qui cependant le blessent au vif dans sa fortune dans son honneur, dans sa vie, il reste attaché au mal. (SAINT LÉONARD.)

4436. Si un tyran, chassé par ses sujets, parvient à se rétablir, il fait peser sur eux un joug plus dur, et tente tout pour les mettre dans l'impossibilité d'échapper à son empire. Ainsi fait le démon. — Je sais me commander, disait un prince à un de ses sénateurs. — Je ne doute pas, prince, reprit le sénateur, que vous ne sachiez vous commander, l'important, c'est de savoir vous obéir à vous-même. — Je dis la même chose à ce pécheur d'habitude, et je m'appuie sur l'expérience de saint Augustin : Je remarque en moi, dit cet illustre docteur, un désordre monstrueux, et j'en cherche, la cause : *Unde hoc monstrum, et quare istud ?* Ce désordre le voici : *Imperat animus corpori, et paret statim ; imperat animus sibi, et resistit.* L'âme commande au corps, et il obéit incontinent; que la main se meuve, et la main se meut ; que le pied marche, et il marche ; que les yeux roulent dans leur orbite, et ils roulent ; l'obéissance est si prompte, qu'on peut à peine distinguer, l'exécution du commandement, et cependant le corps qui obéit n'est pas la volonté qui commande. Au contraire, la volonté se commande à elle-même, elle se commande de vouloir : *Imperat ut velit* : et quoique ce soit la faculté qui donne et reçoit l'ordre, elle n'obéit pas. Quelle chose étrange que cela ? Commander, c'est vouloir, refuser, c'est ne pas vouloir ; si la volonté commande, elle veut donc ; si la volonté refuse, elle ne veut donc pas ? et si elle commande et refuse en même temps, comment veut-elle et ne veut-elle pas à la fois ? quel amas d'excentricités, de contradictions et d'impossibilités ? *Unde hoc monstrum et quare istud ?* Oh ! je le comprends, dit saint Augustin, il n'y a rien là de si étrange, c'est l'infirmité de notre volonté : *Non monstrum partim velle, partim nolle, sed ægritudo animi est.* Il en est ainsi ; notre pauvre volonté affaiblie par l'habitude dont elle est l'esclave, n'a pas la force de dire généreusement : je le veux ; celui-là se trompe étrangement qui se vante de pouvoir le faire, ou sa volonté malade est tellement dominée par l'habitude qu'elle ne veut pas, ou son vouloir, si elle en a un, est inefficace et stérile ; la malheureuse se trouve enlacée, et de même que le ver à soie élabore du fil qu'il tire de ses propres entrailles, la prison qui l'enferme, ainsi notre âme, se forme de ses propres actes, la chaîne de l'habitude dont le démon se sert pour la tyranniser et l'entraîner à sa suite. Augustin fut longtemps retenu par ces liens ; et, sous ce joug pesant, il s'en allait gémissant et répétant : *Vincere consuetudinem dura pugna ;* Que c'est une lutte pénible d'avoir à vaincre une habitude ! Voulez-vous en avoir la preuve, ordonnez à un de ces consuétudinaires de renoncer à cette fréquentation, de restituer ce bien mal acquis, de se reconcilier, il ne dira plus : je ne veux pas ; mais je ne puis pas, je ne le puis pas ! (SAINT LÉONARD.) (Enumérez les divers habitudinaires et faites leur dire : *Je ne puis pas.* Leur volonté est bien liée comme celle de saint Augustin : *Non ferro alieno sed mea ferrea voluntate.*)

4437. **Autre plan.** — On peut traiter encore le sujet suivant : *Videns civitatem flevit super eam* (LUC. XIX). C'était au jour du triomphe de Notre-Seigneur. (V. nos 4403 et suiv.)

Il s'avançait sur une modeste monture, on recouvrait de vêtements étendus et de feuillages la route qu'il parcourait, et on criait : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ;* mais en approchant de Jérusalem, il aperçoit

cette ville et il pleure. Grand mystère que ces larmes ! Lui qui voyait la face de son Père, était pourtant sujet aux émotions de tristesse. Mais quelle est la cause de ces larmes ? 1° Jérusalem. Il dit : *Si cognovisses et tu et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi ; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.* 1) Il a prêché à cette ville, il a fait briller à ses yeux le flambeau de sa doctrine : Jérusalem est demeurée incrédule. Elle n'a pas compris le bonheur qu'on lui apportait avec l'Evangile. Elle s'est endurcie et aveuglée : *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.* Il n'achève pas sa phrase : une grande douleur ne peut se rendre. Il pleure et ses larmes en disent assez. 2) L'ingratitude de Jérusalem va attirer sur elle la colère de Dieu. *Non relinquent in te lapidem super lapidem eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* 3) Jésus prévoit que de même qu'il a prêché, prié pour des âmes rebelles qui n'ont pas profité de ses tendresses ni de ses bienfaits, de même il va répandre en vain son sang pour les sauver, et il pleure. O Jésus, que vos larmes sont éloquentes ; comme elles disent haut votre amour pour les pécheurs, votre compassion pour leur sort, et aussi le malheur épouvantable où ils se précipitent, les châtiments qui les attendent !

2° Par delà Jérusalem infidèle, Jésus entrevoyait *tous les pécheurs de la terre.* Tous nous avons été pour quelque chose dans ses larmes ; car 1) le pécheur aussi est aveugle, *in hac die tua :* au jour de ses plaisirs, des triomphes de sa vanité, et de son ambition, il ne connaît pas ce que le Dieu qu'il abandonne lui réservait pour son bonheur temporel ou éternel, *nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.* La fascination de la bagatelle miroite devant ses yeux, et ne lui laisse pas voir les vrais biens. 2) Sur eux aussi vont fondre des châtiments (*a*) temporels, (*b*) et s'ils ne se convertissent pas, éternels ; les démons viendront, *in terram prosternent te, et non relinquent in te lapidem super lapidem,* aucun mérite ; 3) et si le pécheur s'obstine *quæ utilitas in sanguine meo ?* Et voilà pourquoi les yeux du Sauveur se remplissent de larmes, et sa poitrine de sanglots. Oh ! qui ne serait ému à ce spectacle ? Quand Jésus pleure à la crèche et au calvaire, on pourrait peut-être attribuer ses douleurs à la souffrance qu'il endure ; mais c'est au jour de son triomphe qu'il pleure sur Jérusalem et sur les pécheurs... Pourtant le monde insensé oublie les larmes de Jésus. *Venez, couronnons-nous de fleurs, mangeons, buvons,* dit-il ; et l'abîme se creuse sous ses pas. Aussi Marie est venue sur une montagne des Alpes ; elle a vu l'aveuglement des pécheurs, les châtiments qui vont fondre sur eux, le malheur de l'abandon éternel de Dieu qu'ils se préparent, et sa tête appesantie est retombée dans ses mains et elle a pleuré ; mépriserons-nous les larmes de Jésus et de sa Mère ? Leurs plaintes touchantes ne diront-elles rien à notre cœur ? Voulons-nous obstinément nous attirer pour ce monde et pour l'autre les châtiments de l'aveuglement et de l'endurcissement ? Non certes. Donc lavons nos péchés dans nos larmes, confessions, ferme propos, etc.

TRAITS ET PENSÉES SUR LES LARMES.

4438. *Bienheureux ceux qui pleurent.* A qui Notre-Seigneur Jésus-Christ promet-il de les dédommager de leurs afflictions par des consolations sans fin ? Non à ceux qui pleurent ou sur la mort d'un parent, ou pour le mal qu'on dit d'eux, ou pour le tort qu'on leur a fait ; mais à ceux qui pleurent en repassant les péchés qu'ils ont commis : voilà ceux à qui il réserve ces consolations du ciel qui ne peuvent leur manquer. (HILAIRE.)

4439. O lacryma humilis, tua est prudentia, tuum regnum, tribunal judicis non vereris, amicorum tuorum accusatoribus silentium imponis: non est qui te accedere vetat. Si sola intraveris, vacua non redibis; magis crucias diabolum, quam pœna infernalis. Quid plura? vincis invincibilem, ligas omnipotentem, inclinas Filium Virginis. (HIER.)

4440. Deliciæ angelorum sunt delectabiles lacrimæ pœnitentis. Felices lacrimæ quas manus conditoris abstergunt et beati oculi qui in talibus liquefieri elegerunt quam elevari in superbiam, quam omne sublime videre quam avaritiæ et petulantiæ famulari. (BERN)

4441. Nemo ad Deum aliquando flens, accessit qui non quod postulavit acceperit; nullus ab eo beneficia dolenter optavit qui non impetravit. Ipse enim est qui consolatur flentes, dolentes curat, pœniten es informat. Sicut post vehementes imbres, mundus aer ac purus efficitur, ita et post lacrymarum pluvias serenitas mentis sequitur atque tranquilitas. (CHRYS.)

4442. La piété se nourrit des larmes, comme la semence confiée à la terre se féconde par les pluies du ciel. Saint Bernard a dit: Si adeo dulce est flere pro te, quam dulce erit gaudere de te. *Venite, procidamus ante Deum: ploremus coram Domino, qui fecit nos quia ipse est Dominus Deus noster: nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus* (Ps. 94).

4443. **Autre plan** *du P. Bourdaloue. Flevit super eam dicens: Si cognovisses et tu,.. quæ ad pacem tibi* (LUC. XI). C'est ainsi que Dieu parle intérieurement à une âme criminelle et qu'il presse un pécheur par les remords de sa conscience. (Voir nos 4391 et 4394.)

Division. — Le remords du péché est une grâce de Dieu. La miséricorde de Dieu en nous accordant cette grâce qui fait le remords du péché: 1re partie. La malice et le malheur de l'homme qui s'obstine contre cette grâce pour persévérer dans le péché: 2e partie.

4444. I. La miséricorde de Dieu en nous accordant cette grâce qui fait le remords du péché; en voici les avantages:

1o C'est une grâce: car c'est un secours que Dieu nous donne pour nous convertir. 2o C'est une grâce intérieure, puisque c'est la voix même de l'esprit de Dieu qui se fait entendre au fond de notre cœur. 3o C'est la première de toutes les grâces que Dieu donne au pécheur pour commencer l'ouvrage de sa conversion: c'est par cette grâce prévenante que Dieu le touche. Exemple de David et de Caïn. 4o C'est entre les autres grâces la plus merveilleuse dans la manière dont elle est produite. Cette merveille consiste en ce que c'est le péché même qui donne naissance à cette grâce. 5o C'est de toutes les grâces la plus digne de la grandeur et de la majesté de Dieu. Ce n'est point en suppliant que Dieu agit par ce remords, mais en maître et en juge, qui menace et qui répand dans une âme la terreur de ses jugements. 6o C'est de toutes les grâces la plus consolante: elle nous suit partout, et plus nous faisons d'efforts pour la repousser, plus, quelquefois, elle s'attache à nous. 7o C'est la grâce la plus universelle. Il n'y a personne qui ne soit sujet aux reproches de sa conscience après le péché. 8o C'est la grâce la plus assurée pour l'homme pécheur et la moins sujette à l'illusion. L'ange de ténèbres se transforme quelquefois pour nous tromper en ange de lumière; mais il se garde bien de représenter à un pécheur le désordre de son crime. 9o Sans cette grâce tous les dons de Dieu restent stériles à notre égard, et avec elle ils sont tous efficaces: car si notre conscience ne forme ce remords: *Peccavi*, j'ai péché, tout le reste est inutile; et dès que ce remords est une fois bien conçu, il communique

à tout le reste une vertu particulière et sanctifiante. 10° C'est la grâce la plus convaincante pour disposer l'esprit de l'homme à la pénitence. La conscience est alors son propre témoin, et se trouve forcée de s'accuser elle-même et de se condamner. 11° De là c'est la grâce la plus puissante sur le cœur. Elle le pique et le presse si fortement que pour se délivrer du tourment secret qu'il ressent, il est enfin obligé de se rendre (1). Voilà le principe des plus grandes conversions. Que de trésors renfermés dans une seule grâce, et n'est-ce pas là que nous devons reconnaître toute la miséricorde de notre Dieu ?

4445. IIe partie. La malice et le malheur de l'homme qui s'obstine contre cette grâce du remords de la conscience pour persévérer dans le péché. En voici les divers degrés :

1° Puisque le remords de la conscience est une grâce, résister à ce remords, c'est donc résister à la grâce et au Saint-Esprit. 2° Puisque le remords de la conscience est la première grâce du salut et le premier moyen de conversion pour un pécheur, résister à ce remords, c'est donc tarir à son égard les sources de la divine miséricorde. 3° Puisque le remords de la conscience est une grâce toute merveilleuse, nous devons être bien coupables dans la résistance que nous y apportons. 4° Comme le remords de la conscience est la grâce la plus digne de la majesté de Dieu et la plus conforme à sa grandeur souveraine, rien aussi ne lui doit être plus injurieux que les révoltes d'une vile créature qui la rejette et qui emploie tous ses efforts à la repousser. Car plus Dieu agit en Dieu, plus suis-je criminel de ne pas me soumettre et de ne pas lui obéir. 5° Le remords de la conscience est la grâce la plus constante et la plus durable : par conséquent une pleine résistance à ce remords suppose la malice la plus invétérée et la plus insurmontable. 6° Le remords de la conscience est la grâce la plus commune et la plus universelle, c'est une grâce qui n'est pas même refusée au plus méchant homme et au plus impie. Que reste-t-il donc à un pécheur qui se prive de cette dernière espérance ? 7° Le remords de la conscience est la grâce la plus certaine pour un pécheur et la moins sujette à l'illusion : mais de là saint Bernard conclut que la résistance à ce remords est donc aussi la plus prochaine disposition au désespoir. 8° Affreux désespoir que redoublera au jugement de Dieu cette même conscience dont nous aurons tant éludé les poursuites salutaires. Le remords est maintenant pour nous la grâce la plus

(1) « Une mauvaise conscience est une détestable compagne ; c'est une affreuse tempête qui sans cesse agite, bouleverse l'âme et la trouble par les objets épouvantables qu'elle lui présente continuellement. De même qu'un homme percé d'une flèche empoisonnée qu'on ne peut retirer de son corps, ne passe aucun moment sans douleur ; ainsi, une fois que le venin du péché a pénétré dans les entrailles, qu'il a gagné le cœur et fait à l'âme une blessure mortelle, rien ne saurait délivrer le malheureux qui s'est rendu coupable, des angoisses les plus cruelles et de l'amertume continuelle de la douleur. Comme il porte, au dedans de lui-même, la source de toute misère, jamais il ne peut éloigner le chagrin qui l'obsède, mais partout où il va, l'inquiétude et la douleur le suivent. Aussi ne saurait-il trouver ni repos au dedans, ni plaisir au dehors. Maison, ville, assemblée nombreuse, solitude, rien ne peut être agréable à ceux qui portent un cœur déchiré par les blessures de l'injustice et de l'iniquité. Le malade, dont une fièvre ardente dévore les entrailles, ne peut demeurer longtemps dans la même position, mais il s'agite et se retourne, tantôt d'un côte, tantôt de l'autre, sans que ces changements lui apportent le repos qu'il cherche, parce que la cause de cette agitation est en lui-même. Ainsi le méchant a beau changer d'objets et de lieux, il parvient difficilement à se débarrasser du remords de ses crimes, qu'il porte dans son cœur, comme un trait mortel. » (B. L. DE GRENADE.)

convaincante, mais cette conviction dont nous ne profitons pas, ,rvira qu'à mettre devant Dieu le dernier sceau à notre condamnation.

La conclusion, c'est donc d'écouter les remords de notre co ,ce. Il nous en coûte plus pour y résister, qu'il ne nous en coûtera ur les suivre. Ce que nous avons surtout à craindre, c'est que par la f de l'habitude et par un juste châtiment de Dieu, la conscience ne vi on pas à ne point agir du tout, mais à n'agir plus que faiblement.

4446. **Dixième dimanche:** *Percutiebat pectus suum dicens pitius esto mihi peccatori.* Contrition, nº 1244 et ferme propos, nos 126(458.

TRAITS ET PENSÉES SUR LA CONTRITI

4447. Si vous baptisiez un enfant avec du vin blanc et non a l'eau, serait-il baptisé? Non, assurément. Confessez-vous sans contrition, vot fession ne vaut rien.

Non dolere quia peccaveris, magis indignari atque irasci f eum, quam illud peccatum quod ante perpetraveras. (Saint Chrys.) volonté de pécher.

4448. Dieu pardonne les péchés, mais il ne peut pardon as pardonné à un seul qui n'ait eu une véritable douleur de ses péchés; pite douleur véritable. pardonnera non plus, si, après avoir péché, vous n'en a (Saint Léonard.) iere; quoniam pudor

Erubescere debemus, et condemnare peccatum, non culpa minuitur, defensione cumulatur. (Ambr.) ner du tout; mais après

Ce qu'il y a de mieux sans doute, c'est de ne poi et de s'en repentir. Sicut que l'on a péché, le plus grand c'est de le sentir vi sibile est, compunctionem impossibile est ut ignis inflammetur in aqua, ita cordis vigere in deliciis. (Chrys.) , bien plus amèrement que

4449. Il faut que chacun pleure la mort de son ment proportionnés à la perte celle du meilleur de ses amis, et pousse des gé ui la mort d'un fils unique fait qu'il a faite. Imitez la douleur d'une tendre mère he âme, combien vous doit-elle verser des larmes en abondance. Vous n'avez tous vos enfants. Si donc vous être chère! vous devez l'aimer bien davantag vous pénétriez d'une vive et pro- l'avez fait mourir par le péché, il faut que v fonde douleur. (Césaire d'Arles.) tre le péché. Si cela est vrai, vous

4450. La tristesse n'a d'action réelle que faite que pour être le remède du conclurez avec certitude que le Créateur r us a enlevé votre bien; vous en avez péché. Entrons dans quelques détails. Or -elle rendu? Non. Vous avez perdu un conçu de la douleur: votre douleur vous spoir: votre désespoir l'a-t-il ressuscité? fils, cette perte vous a plongé dans le é condamné à la flagellation, déchiré de Non. A quoi lui a-t-il servi? Vous ave , quelle affliction! Les choses n'en sont coups, chargé d'outrages: quelle dou une maladie vraiment dangereuse: en vous pas moins arrivées. Vous voilà attaqu livrant à la tristesse, vous ne guéri z pas votre mal, vous l'aggravez, et quoi donc la tristesse est-elle bonne? N s vous êtes tombé dans le péché; en concevez-vous de la douleur? Votre dou r est efficace, votre dette remise. (Chrys.)

4451. Si la mort vous avait enle une personne chérie, vous éclateriez en gémissements, votre tristesse se manife rait par vos larmes, par la négligence dans vos habits, dans tout votre extérieur on vous verrait l'œil morne, la tête baissée, les cheveux en désordre. Vous avez perdu votre âme, malheureux! Mort spirituellement, vous vous survivez à vous-même, et vous ne pleurez pas, vous ne versez pas des larmes amères et continuelles Vous n'allez pas vous ensevelir dans la retraite et cacher à tous les yeux ou vtre honte ou votre repentir? Voilà pour vous une

nouvelle
songer à
eu de lar
4452. Un
(Saint Léo
campagnes
vous recevre
faire voir au
pas s'en confe
4453. La co
nécessairement
vous donner la
mort, peut-il se r
avec ces seules fo
pécheur un juste,
œuvre plus grande
grande que de rendr
affligés de la faute qu'ils ont co
ensemble pour lui prendre une
ensemble pour lui prendre une
il en est si affecté, il vous répondr
voulez-vous? j'ai volé dans la mais
çoive, parce qu'il en aurait beaucoup
à son tour répondra: eh quoi! j'ai vo
çoive, me chasse de la maison et m'ôt
différence entre le repentir du fils et celu
qu'il porte à son père, le serviteur pour
motif d'intérêt personnel.

ne d'iniquités bien plus déplorable encore, d'avoir péché et de ne pas lever de ses chutes, d'avoir commis tant de fautes, et de n'avoir pas our les pleurer. *Pœnitentia crimine minor non sit.* (Saint Cypr.)

de contrition sincère, voilà la clef d'or qui nous ouvre le paradis. De même qu'en Egypte plus les eaux du Nil s'élèvent, plus les fécondées; ainsi plus votre douleur sera grande, plus de grâces infirme qui ne souffre pas de sa plaie, ne se soucie pas de la gien. Celui qui n'a pas la douleur de ses péchés, risque de ne

est une plante qui ne naît pas dans notre jardin; elle doit du ciel. Dites-moi, s'il vous plaît, pouvez-vous de vous-mêmes — Certes, oui — Mais lorsque quelqu'un s'est donné la iter de lui-même? — Oh! quant à cela, non. — Ainsi, prés de notre libre arbitre, nous pouvons bien pécher, mais nous ne pouvons pas nous relever. Bien plus, faire d'un chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu; c'est une créer un nouveau soleil, ou un monde nouveau, plus à tous les cadavres qui peuplent un cimetière. Réfléur avoir cette douleur véritable. Ils se recommandent nte récolte, gagner un procès, se guérir d'une maladie, Saint-Sacrement, font célébrer des messes, envoient toire en paradis, tout cela pour un peu de boue, et aite, vous recommandez-vous jamais? Est-il quelfait dire une messe pour obtenir une véritable ue non, parce que le monde est aveugle et n'ap-

4454. Bien que les larmes s
trition parfaite. Le tison qui pl
quelquefois le plus vert. Le fils
ensemble pour lui prendre une
affligés de la faute qu'ils ont co
il en est si affecté, il vous répondr
voulez-vous? j'ai volé dans la mais
çoive, parce qu'il en aurait beaucoup
à son tour répondra: eh quoi! j'ai vo
çoive, me chasse de la maison et m'ôt
différence entre le repentir du fils et celu
qu'il porte à son père, le serviteur pour
motif d'intérêt personnel.

Léonard de Port-Maurice).

onnes, elles ne prouvent pas toujours une con- e plus n'est pas toujours le plus embrasé, c'est père de famille et son domestique s'entendent e qu'ils perdent au jeu. Les voilà également . Mais si vous demandez au fils pourquoi pposé qu'il veuille vous dire la vérité: que e mon père, et je crains qu'il ne s'en aper- peine. Le serviteur, au contraire, interrogé on maître, et je crains qu'il ne s'en aper- pain de la bouche. Voyez maintenant la serviteur: le fils se repent pour l'amour nour qu'il se porte à lui-même, par un

Un ours fait des ravages dans la contrée, quelques hommes bien armés vont à la chasse de l'animal féroce pour l'abattre. Ils rencontrent en effet; le plus ardent de la troupe tire sur lui et lui perce le cœur, ce coup l'animal tombe raide mort. Mais si au lieu d'être frappé au cœur, il n'est essé qu'à la patte, il ne meurt pas; seulement il commence à ralentir sa course, jusqu'à ce que le chasseur l'atteigne et l'achève d'un coup de hache sûr la tête. Or, péché n'est pas un ours, mais un dragon infernal: lorsque vous vous repentez de s péchés pour l'amour de Dieu, qui est infiniment bon, vous frappez ce dragon au cœur, en sorte qu'il tombe mort subitement; mais si vous basez votre repentir sur es motifs de douleur imparfaite vous le blessez, il est vrai, mais il ne meurt que quand le confesseur y ajoute son absolution; alors la bête infernale cesse de vivre ans votre cœur. En sorte que si vous veniez à mourir avec cette douleur imparfaite ans avoir été absous, et que vous eussiez commis des fautes graves, vous seriez infailliblement damnés. (Saint Léonard de Port-Maurice.

4455. L'orateur qui a bien appris son discours, le débite avec assurance, celui qui ne l'a pas préparé trébuche à chaque pas. A la mort, qui produira facilement l'acte de contrition? Celui qui l'aura répété souvent durant sa vie.

4456. Quand sainte Marguerite de Cortone pensait aux douleurs de Jésus, elle ne pouvait s'empêcher de pleurer amèrement sur ses fautes. Un jour, son confesseur lui dit: « Marguerite, calmez-vous, ne pleurez plus ; Dieu vous a pardonné. » Mais la sainte lui fit cette réponse: « Ah! mon Père, comment puis-je cesser de pleurer mes péchés, sachant qu'ils ont tenu mon Sauveur dans l'affliction durant toute sa vie. » (Saint Liguori.)

4457. Saül, sachant que David, qu'il persécutait à outrance, avait eu deux fois la facilité de le tuer: la première fois quand il s'était retiré dans une caverne où il était seul, et qu'il lui coupa sa cotte d'armes; la seconde fois lorsqu'il lui prit sa lance au chevet de son lit pendant qu'il dormait, et que cependant il l'avait épargné, ce prince, dis-je, extraordinairement étonné d'une si grande clémence, se repentit aussitôt des maux qu'il lui avait faits, et lui donna de fortes assurances qu'il ne lui en ferait plus, mais qu'il le chérirait et qu'il se rappellerait toute sa vie les grandes obligations qu'il lui avait: *Saül*, dit l'Ecriture, entendant la voix de David, qui lui faisait comprendre que s'il eût voulu se servir de l'occasion, il eût pu lui ôter la vie et se venger, jeta un grand cri, pleura, puis il lui dit: Vous êtes plus homme de bien que moi, puisque vous me rendez le bien pour le mal. Quel est celui qui, ayant son ennemi à sa direction, le laisse échapper sain et sauf? J'ai péché, revenez, mon fils David; je ne chercherai jamais à vous nuire, parce que mon âme a été précieuse à vos yeux, que ma vie vous a été si chère que vous n'avez pas voulu y toucher: cette excessive bonté me fait comprendre combien j'en ai mal agi avec vous en me comportant avec tant de rigueur; j'ai agi comme un homme sans jugement et qui ne suit que sa passion. Que le pécheur, à qui Dieu a sauvé tant de fois la vie qu'il pouvait si justement lui ôter, et qu'il a arraché à l'enfer dans lequel il avait mérité de brûler, a bien plus de sujet de pleurer que Saül.

Le front dans la poussière, je dirai à mon Dieu ce que Saül dit à David: *Justior tu es quam ego, tu enim tribuisti mihi bona, ego autem reddidi tibi mala* (I. Reg. xxiv, 18): Oh! que vous êtes juste, que vous êtes bon, mon Dieu! tandis que vous ne cessiez d'user de miséricorde envers moi, je ne cessais de vous offenser. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

TRAITS ET PENSÉES SUR LE FERME PROPOS.

4458. Il ne suffit pas de savoir où il y a de grands trésors pour être riche, il faut les posséder. Il ne sert de rien d'être devant une table chargée de mets, si on n'y peut toucher. Les bonnes pensées ne sont rien, si le cœur ne sait pas les goûter. C'est par la volonté qu'on est homme de bien (v. n. 1261).

4459. Il y a une grande différence entre le mouvement naturel et le mouvement violent; quand une pierre tombe en bas, plus elle s'avance et s'approche du centre, plus son mouvement est rapide: quand on la jette en haut, plus elle s'avance et s'approche du ciel, plus son mouvement est lent et tardif. La raison en est que lorsqu'elle tombe en bas, le ressort de ce mouvement naturel est en elle, et en sa propre pesanteur; quand elle est portée en haut, le principe de ce mouvement violent est la vertu motrice qui lui est imprimée et qui s'affaiblit petit à petit, et enfin se perd et s'anéantit. Si vous n'êtes pieux et vertueux que parce que votre confesseur vous fait rendre compte de vos exercices spirituels, ou parce que votre mère vous exhorte à la vertu, quand votre confesseur s'en sera allé, votre dévotion s'en ira, quand votre mère sera morte, votre vertu sera aux abois.

Il y a une grande différence entre la velléité et la volonté; entre un homme qui dit: Je voudrais et: je veux. La velléité, c'est un désir mou, stérile, oisif, inefficace, paralytique, qui ne fait rien, qui veut la fin sans les moyens. La volonté, c'est un

désir résolu, effectif, qui met la main à l'œuvre, qui s'applique à la recherche des moyens nécessaires pour parvenir. Je suis assuré que vous avez eu la volonté de venir au sermon. Comment est-ce que je le sais ? C'est que vous êtes sorti de votre maison, vous vous êtes mis en chemin. Si une dame qui demeure au lit jusqu'à onze heures, quand toutes les messes sont dites, disait : Je voudrais bien entendre la messe, on lui dirait : Vous le voudriez, mais vous ne le voulez pas ; si vous en aviez la volonté, vous vous lèveriez plus matin, vous vous hâteriez de vous habiller, et vous vous mettriez en chemin pour aller à l'église. D'où vient que tant de gens se confessent et si peu se corrigent ? tant de gens désirent se sauver, et si peu se sauvent ? C'est que tous le voudraient, et fort peu le veulent ; tous en ont la velléité, fort peu la volonté. Or, la seule velléité ne sert de rien ; il faut mettre la main à l'œuvre, il faut voir quelle vertu nous ne pratiquons pas, que nous pourrions pourtant pratiquer, et commencer dès aujourd'hui à y travailler ; quel est le vice qui prédomine en nous, et par quelle voie nous le pourrons arracher. Par exemple, vous désirez être charitable, parce que le Fils de Dieu a dit : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* Ce n'est pas assez de le désirer, il faut penser par quel moyen vous pourrez le devenir ; commandez à votre fille ou à votre servante de vous avertir, quand il y aura quelque pauvre malade dans le voisinage, et allez le visiter ; de vous faire souvenir d'aller à l'hôpital, ou d'envoyer à dîner à quelque pauvre. Vous désirez corriger le vice qui règne le plus en vous, afin que ce désir ne soit pas une velléité, mais une vraie volonté, commencez à faire quelque pénitence toutes les fois que vous y tomberez.

Plutarque dit que Démosthène étant en la fleur de son âge, résolut de pousser sa fortune et de devenir fameux avocat à quelque prix que ce fût ; mais avocat à Athènes, ville la plus policée qui fût alors au monde, ville qui était le rendez-vous de tous les beaux esprits, qui avait pour tutélaire la déesse des sciences, Minerve, et qui même en portait le nom ; avocat dans la ville d'Athènes, où il fallait haranguer non seulement en présence d'un cercle d'Aréopagites, mais devant un peuple presque innombrable, si difficile à contenter, que si l'orateur prononçait mal une syllabe, les auditeurs le reprenaient sur le champ. Or pour arriver à cet honneur, et devenir célèbre avocat dans une telle ville, voulez-vous savoir quel talent il avait ? Point du tout ; au contraire, il avait quatre grands défauts qui lui devaient fermer le temple de l'honneur, et lui ravir la palme de l'éloquence. Premièrement, il avait une tête qui faisait beaucoup de peine à ses pieds. C'était un jeune homme plein d'activité, volage, inconstant, qui n'eut su demeurer dans sa chambre trois heures de suite. Qui ne sait que les Athéniens consacraient la tortue à la déesse des sciences, pour signifier que celui qui veut devenir savant doit être comme la tortue, se tenir dans sa maison pour être collé sur les livres ? En second lieu, il avait la voix faible, basse, languissante ; n'était-ce pas bien pour se faire entendre à un si grand auditoire ? En troisième lieu, il était bègue ; n'était-ce pas bien pour haranguer un peuple si censeur et si critique ? Saint Chrysostome ajoute qu'il avait une épaule plus haute que l'autre. En bonne foi, qu'est-ce qui vous semble plus difficile, ou de corriger de tels défauts, ou de corriger la mauvaise coutume que vous avez de jurer, de maudire et d'injurier vos domestiques ? Ces défauts étaient entrés et enracinés dans la nature de Démosthène ; les vôtres sont volontaires, et dépendants de votre liberté. Il n'avait pas la grâce de Dieu, point de sacrements pour s'en corriger, vous les avez. Il ne pouvait prétendre, en se corrigeant, qu'à un peu de gloire passagère ; vous pouvez prétendre et aspirer à une gloire éternelle. Cependant il s'en est corrigé et en fort peu de temps, et il y a si longtemps que vous vous confessez de vos blasphèmes et vous ne vous en corrigez point ; d'où vient cette différence ? c'est qu'il le voulait, et vous ne le voulez pas ; vous le voudriez, mais vous ne le voulez pas ; il le voulait d'une volonté sincère, résolue, effective, qui mettait la main à l'œuvre. Ecoutez ce qu'il faisait pour se contraindre à demeurer dans sa chambre : il se faisait raser la moitié de la barbe et des cheveux ; pour fortifier sa voix et s'accoutumer à parler malgré

le bruit, il allait s'exercer tout seul auprès d'un torrent, et tâchait d'en surmonter le bruit par sa voix ; pour corriger le bégaiement de sa langue, il mettait de petites pierres dans sa bouche, et déclamait ainsi en particulier, afin que se sentant plus libre après les avoir ôtées, il parlât plus aisément ; enfin, pour se tenir droit, il se mettait en chaire dans sa maison, et suspendait une épée nue dont la pointe aboutissait juste à l'épaule qui était plus haute, afin de la forcer à se tenir au niveau de l'autre. Et si vous désirez savoir quelle récompense il eut de tant de peine, c'est, dit l'historien, qu'un jour, allant par la rue, il entendit une servante qui le montrait à sa compagne, disant : « Tenez, le voilà, ce Démosthène. » Il fut tellement rempli de cette vaine louange, qu'il dit à un de ses amis qui l'accompagnait, que ce jour-là il avait reçu le salaire de tous ses travaux.

Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam, que ne mettons-nous la même énergie de volonté à renoncer au péché ! Il y a une *pœnitentia theatralis*, dit saint Chrysostome, qui trompe et amuse les enfants, mais non pas les gens de jugements. A la comédie, on voit un acteur qui semble être blessé jusqu'au cœur, qui tombe comme mort sur le théâtre, et qui y demeure étendu sans se remuer ; les enfants disent : « Il est mort ! c'en est fait ! » Vous savez bien le contraire, ce n'est qu'un semblant. A quoi connaît-on qu'il n'est pas mort ? C'est que le lendemain on le voit aller par les rues aussi sain et agile que jamais. Voilà un homme qui semble repentant, pénétré de douleur jusqu'au cœur, parce qu'il fait extérieurement comme font les vrais pénitents ; il vient à l'église, il se met à genoux devant le prêtre, il confesse ses péchés, il frappe sa poitrine ; les idiots disent : « Il est mort au péché, il est bien converti ; » mais les anges disent : « Ce n'est que mensonge, tromperie si fine qu'il ne trompe pas seulement les autres, mais il se trompe aussi lui-même. » A quoi le connaît-on ? Bientôt après, il est aussi jureur, arrogant, médisant, indévot et dissolu qu'auparavant. A quoi sert d'aller à confesse, si nous n'obtenons la fin pour laquelle la confession a été instituée, qui est le pardon de nos péchés.

4460. Une résolution ferme est efficace. Le rocher qui se détache du sommet de la montagne et se précipite dans la vallée, brise, renverse, écrase tout ce qui se rencontre sur son passage et l'empêche d'arriver à son centre. Telle doit être votre conduite. (S. Léonard de Port-Maurice.)

Sainte Thérèse disait : « Le démon ne craint point les âmes irrésolues. »

Un grand nombre se damnent et pourtant ils se confessent. Donc ils se confessent mal. C'est le raisonnement de saint Léonard de Port-Maurice ; et pourquoi se confessent-ils mal ? sans doute, il en est qui n'accusent pas leurs péchés, ou qui s'en confessent sans contrition ; mais l'écueil de la plupart des pénitents, c'est l'absence du ferme propos.

Qui pectus suum tundit et se non corrigit, peccata solidat, non tollit. (S. Aug.)

Il y a des résolutions qui changent à tout vent comme une girouette sur un toit, ou une banderolle au haut d'un clocher.

4461. Aujourd'hui même une femme devient veuve, et vous la voyez s'arracher les cheveux, jeter ses ornements, pleurer et se désespérer de la mort de son mari. Et pourtant, un mois à peine écoulé, vous la voyez parée comme une épouse, parce qu'elle s'est déjà remariée. Je suis sûr qu'en voyant cette métamorphose vous vous moqueriez de ses larmes passées, et que vous diriez franchement que celle-là trompait le public et ne pleurait pas sincèrement. Mais pourquoi donc vous dirai-je ; avez-vous vu le fond de son cœur ? On juge du cœur par les œuvres, me répondrez-vous : si cette femme n'avait repris un mari qu'au bout d'un an, oh ! alors on pourrait croire que sa douleur était véritable, mais se remarier au bout d'un mois Non, non, une véritable douleur ne s'évanouit pas si tôt ! — Eh ! vraiment ! ainsi donc vous concluez de l'inconstance de cette femme, qui, en si peu de jours, est passée du deuil à la noce, que sa douleur ne fut jamais réelle. Et vous, vous n'attendez pas un mois, que dis-je ? pas même une semaine pour retourner de la con-

fession au péché : que penser d'une pareille inconstance ? Votre douleur est-elle sincère ? Il ne sert de rien de réparer toutes les ouvertures faites à une barque, si on en laisse une, tout coule à fond. Il faut vider son cœur, dit l'Esprit-Saint : *Effunde sicut aquam cor tuum* (THREN. 2. 19), il faut le vider comme un vase d'eau, et non comme un sac de grain ; celui qui verse un sac de grain par terre a l'intention de venir le reprendre, mais celui qui épanche un vase d'eau n'a plus aucun espoir de la recouvrer, c'en est fait. (S. L. DE PORT-MAURICE.)

4462. Que diriez-vous si le feu venait à prendre par malheur à l'une ou à l'autre de ces maisons, et que le propriétaire se mît à se chauffer les mains aux flammes de l'incendie ? Pourriez-vous vous persuader qu'il fût affligé de ce sinistre ? Quand même il jurerait qu'il en éprouve du déplaisir, vous auriez peine à l'en croire, vous lui répliqueriez même aussitôt : Si vous étiez vraiment fâché de l'incendie, vous ne resteriez pas à rien faire, vous porteriez de l'eau, vous appelleriez les voisins au secours, vous enverriez sonner le tocsin pour faire accourir tout le monde. Faisons l'application. L'âme de ce malheureux est tout embrasée d'un feu infernal qui la brûle, le feu de l'amour impur ; or, que fait-il pour éteindre cette flamme maudite ? Absolument rien ; et qui plus est, il néglige même d'employer les moyens efficaces qui lui ont été suggérés tant de fois par son confesseur. (ID.)

4463. Un homme en fauchant son blé coupa par le milieu du corps une vipère. Tout fier de son coup, il prit dans sa main la partie où se trouvait la tête et la montra en triomphe à ses compagnons ; mais la tête le mordit, et il en mourut quelques heures après. Partagez vos péchés en deux, et laissez-en la tête, elle suffira pour vous perdre.

4464. Saül reçut de Dieu l'ordre de mettre à mort tous les Amalécites, et de détruire tout ce qu'ils possédaient. Il obéit, mais imparfaitement : il conserva leur roi et ce qu'ils avaient de plus précieux. Par cette infidélité, il mérita d'être maudit de Dieu. Plusieurs pénitents se conduisent comme Saül : ils se proposent d'éviter quelques péchés, mais ils conservent certaines amitiés dangereuses, des biens qu'ils ne possèdent pas en sûreté de conscience, des rancunes et des désirs de vengeance contre le prochain. Ils veulent partager leur cœur entre Dieu et le démon ; le démon se contente de ce partage, mais Dieu ne s'en contente pas. On connaît le jugement que rendit un jour Salomon. Deux femmes se présentèrent devant lui, réclamant un enfant dont chacune d'elles prétendait être la mère. Il ordonna de couper en deux cet enfant, et de leur en donner à chacune la moitié. L'une de ces deux femmes accepte ce jugement, mais l'autre s'empresse de crier : « Je vous en supplie, donnez lui l'enfant vivant ; ne le tuez point. » Salomon découvrit ainsi la véritable mère du jeune enfant, et le lui fit rendre. De même le démon, qui n'est point notre père, mais notre ennemi, se contente d'une partie de notre cœur, tandis que Dieu, notre véritable Père, le veut tout entier. (SAINT LIGUORI.)

4465. **Autre sujet** : L'orgueil, v. nos 1682 et 3616 et suivants ; ou encore pour le combattre, on peut parler de la

Misère de l'homme, *d'après Bourdaloue.*

4466. C'est folie de ne pas reconnaître que l'homme n'est rien. Si on entrait dans un hospice d'aliénés, parmi ces malheureux, on en trouverait un grand nombre qui ne sont fous qu'en un seul point ; c'est-à-dire en ce qu'ils croient être ce qu'ils ne sont pas : l'un se croit empereur, l'autre pape. Hélas ! le nombre des fous est infini, dit le Saint-Esprit. Tous ceux qui croient être quelque chose sont insensés.

Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la misère de l'homme. Nous avons tous été conçus dans le péché, la foi nous l'apprend. Nous en convenons et nous nous reconnaissons de bonne foi sujets aux désordres qu'il

produit, et qui en sont les tristes effets; c'est-à-dire nous savons que ce premier péché nous a attiré un déluge de maux, et que par les deux plaies mortelles qu'il nous a faites, l'ignorance et la concupiscence, il a répandu le venin de sa malignité dans toutes les puissances de notre âme; que c'est pour cela qu'il n'y a plus rien en nous de complètement sain, que notre esprit est susceptible des plus grossières erreurs, que notre volonté est comme livrée aux plus honteuses passions, que notre imagination est le siège et la source de l'illusion, que nos sens sont les portes et les organes de l'incontinence, que nous naissons remplis de faiblesses, assujettis à l'inconstance et à la vanité de nos pensées, esclaves de nos tempéraments et de nos humeurs, dominés par nos propres désirs. Nous n'ignorons pas que de là nous vient cette difficulté de faire le bien, cette pente et cette inclination au mal, cette répugnance dans nos devoirs, cette disposition à secouer le joug de nos plus légitimes obligations, cette haine de la vérité qui nous corrige et qui nous redresse, cet amour de la flatterie qui nous trompe et qui nous corrompt, ce dégoût de la vertu, ce charme empoisonné du vice: de là cette guerre intestine que nous sentons dans nous-mêmes, ces combats de la chair contre la raison, ces révoltes secrètes de la raison même contre Dieu, cette bizarre obstination à vouloir toujours ce que la loi nous défend, parce qu'elle nous le défend, et à ne point vouloir ce qu'elle nous commande, parce qu'elle nous le commande; à aimer par entêtement ce qui souvent en soi n'est point aimable, et à rejeter injustement et opiniâtrement ce qu'on nous ordonne d'aimer et ce qui mériterait de l'être. Renversement monstrueux, dit saint Augustin, mais qui par là même qu'il est monstrueux, devient la preuve sensible du péché que nous contractons dans notre origine et que nous apportons en naissant. Voilà encore une fois ce que nous éprouvons et ce que nous regardons comme les suites malheureuses de notre conception. Or, convenir de tout cela, me direz-vous, n'est-ce pas suffisamment nous connaître? Non, mes chers auditeurs, entre les effets de ce premier péché dont je parle, il y en a encore de plus affligeants. Ce n'est là que le fond de notre misère; mais prenez garde, en voici le comble, en voici l'excès, en voici le prodige, en voici l'abus, en voici la malignité, en voici l'abomination, et si le terme ne suffit pas, en voici, pour m'exprimer avec le Prophète, l'abomination de la désolation.

4467. Le *comble* de notre misère, c'est que notre misère même, quoique humiliante, ne nous humilie pas, et que malgré tant de sujets qu'elle nous donne de nous confondre, nous ne laissons pas d'être encore remplis d'orgueil. Oui, mes frères, voilà le désordre que nous avons tous à nous reprocher. Beaucoup d'ignorance, jointe à beaucoup de présomption; faiblesses extrêmes soutenues d'une pitoyable vanité; indigence affreuse des vrais et solides mérites, accompagnée d'une enflure de cœur, qui seule, selon l'Ecriture, suffirait pour nous attirer l'indignation de Dieu, car qu'y a-t-il de plus propre à irriter la colère de Dieu, qu'un pauvre orgueilleux? Or, qui de nous, s'il se connaît bien, n'avouera pas qu'il a part, comme pécheur, à cette malédiction? *Pauperem superbum, odivit anima mea.* Il y a plus.

4468. *L'excès* de notre misère, c'est qu'étant aussi déplorable que je vous l'ai représentée, toute déplorable qu'elle est, nous ne la déplorons pas. Les Saints et les Elus de Dieu en ont gémi, et nous n'en sommes pas touchés. Saint Paul, dans l'amertume de son âme s'en est affligé, et nous, nous nous

en consolons. Ah! *Seigneur*, s'écriait le saint homme Job, *pourquoi m'avez-vous mis dans une disposition qui me rend si contraire à vous,* et pourquoi par là me suis-je devenu insupportable à moi-même? *Quare posuisti me contrarium tibi et factus sum mihimetipsi gravis?* Est-ce ainsi que parle un mondain? est-ce ainsi qu'il pense? Non, insensible à ses maux, il souffre tranquillement cet état de contrariété entre Dieu et lui. S'il gémit sous le joug des passions, ce n'est point parce que ses passions le rendent contraire à Dieu, mais parce qu'elles troublent son repos, mais parce qu'elles lui causent de mortels chagrins, mais parce qu'il se voit souvent dans l'impuissance de les satisfaire. De ce qu'elles le tiennent captif sous la loi du péché, c'est à quoi il ne fait nulle attention. Il est esclave de la concupiscence qui le domine, mais esclave volontaire, parce qu'il en veut bien être dominé. Il sent dans son cœur mille révoltes intérieures contre Dieu : et ces révoltes continuelles et si dangereuses, bien loin de l'étonner, ne lui donnent pas la moindre inquiétude. Pourvu qu'il arrive à ses fins, il consent à vivre sous l'empire de la chair, et à être vendu au péché. A combien de pécheurs du siècle ce tableau n'expose-t-il pas, leurs véritables, mais damnables sentiments? Allons plus avant.

4469. *Le prodige* de notre misère, c'est qu'au lieu de la déplorer, nous nous aveuglons tous les jours jusqu'à nous en féliciter, jusqu'à nous en glorifier. Car où est l'ambitieux qui ne s'applaudit pas intérieurement des idées, des projets, des succès de son ambition? où est le riche avare qui ne se sait pas bon gré de ses sordides épargnes et de son avarice? où est l'impudique qui ne met pas son bonheur dans les infâmes voluptés? où est le vindicatif qui ne se fait pas un triomphe de sa vengeance? Ces passions dont l'Apôtre de Jésus-Christ faisait le sujet de sa douleur, à mesure que nous oublions Dieu, deviennent le sujet de notre joie. Par un renversement de religion, et même de raison, ces passions deviennent nos divinités; nous leur faisons sans cesse des sacrifices, nous leur obéissons aveuglément; non contents de leur être soumis nous-mêmes, nous exigeons des autres qu'ils s'y soumettent; nous voulons qu'ils en soient les approbateurs; entrer dans nos passions, c'est savoir nous plaire; les contredire, c'est nous offenser; plus ces passions sont vives et ardentes, moins nous souffrons qu'on y résiste; plus elles sont honteuses, plus nous sommes jaloux qu'on les respecte et qu'on ne les choque pas. Ce que je dis, n'est-ce pas le monde tel qu'il est; et cela même, si nous avons une étincelle de Christianisme, ne doit-il pas nous faire horreur? Voici néanmoins quelque chose encore au-delà :

4470. *L'abus* de notre misère, c'est que nous en tirons même avantage, jusqu'à nous en servir comme d'une excuse dans nos péchés et jusqu'à nous en prévaloir contre Dieu. Au lieu que David demandait humblement à Dieu d'être guéri de sa faiblesse, s'en accusant comme d'un mal, *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum, sana me (Ps. 6),* nous alléguons la nôtre, comme une raison que nous supposons devoir couvrir nos dérèglements et nous tenir lieu de justification. C'est-à-dire, parce que nous sommes faibles et que nous avons été conçus dans le péché, nous voulons que Dieu dissimule nos crimes, qu'il les tolère et qu'il ne les recherche pas dans toute la rigueur de sa justice. Mieux instruits que lui-même de l'équité de ses jugements, nous prétendons que parce qu'il connaît notre fragilité, il

soit moins en droit de nous condamner et de nous punir ; et à force de le prétendre, nous nous accoutumons à le penser et à le croire. Dieu qui, selon les oracles de l'Ecriture, est le vengeur inexorable du péché, nous paraît pour des créatures aussi fragiles que nous le sommes, un Dieu trop sévère et trop rigide ; ou plutôt, selon notre caprice et notre sens, nous nous en faisons un Dieu plus humain, un Dieu plus condescendant à nos inclinations, un Dieu moins ennemi de nos désordres ; parce qu'étant, disons-nous, l'auteur de notre être, il sait de quelle masse il nous a tirés et qu'il n'exige pas de nous une sainteté parfaite. Car ne sont-ce pas là les téméraires et pernicieux raisonnements que forme tous les jours l'impiété ? et voilà ce que j'appelle abuser de notre misère même.

4471. *La malignité* de notre misère, c'est que le péché dans lequel nous sommes conçus, par une funeste qualité qui lui est propre, infecte en nous tout ce qui vient de Dieu, et tout ce que nous avons reçu de Dieu : talents de l'esprit, forces du corps, capacité, santé, noblesse, beauté, dons de la nature, et par conséquent du Créateur, prospérités, honneurs, dignités, richesses, dons de fortune, c'est-à-dire de la Providence, mais tout cela, par le malheur de notre conception, occasion de péché, instrument de péché, source de péché. Voilà ce qui perd l'homme chrétien ; mais ce que l'homme charnel et mondain ne sent pas et ne comprend pas. Permettez-moi de vous le faire comprendre et d'en tirer la preuve de vous-mêmes. Dans l'ordre naturel des choses, plus vous êtes heureux selon le monde, plus vous devriez être soumis à Dieu et reconnaissants envers Dieu. Mais parce que le péché a renversé dans vous ce bel ordre, plus Dieu vous comble de ses biens, plus il semble que vous soyez nés pour lui être ingrats et rebelles : jusqu'à ses grâces et à ses faveurs, tout vous pervertit ; la prospérité vous corrompt, les honneurs vous enflent, les richesses entretiennent votre luxe, la santé vous fait oublier le soin du salut. Si Dieu par des moyens tout contraires veut vous forcer de retourner à lui, les remèdes qu'il y emploie, se tournent pour vous en poison. L'adversité vous irrite, l'humiliation vous désespère, la disette (car où n'est-elle pas, et quelles conditions en sont exemptes ?) vous fait tomber dans l'injustice, et l'infirmité dans le relâchement et la tiédeur.

4472. *L'abomination* de notre misère, c'est que non content d'être enfants de colère par nature, nous le sommes et nous voulons bien l'être par notre choix. Avoir péché dans autrui et naître ennemis de Dieu par la nécessité inévitable de notre origine, c'est la malédiction commune où nous nous plaignons d'avoir été enveloppés : mais nous en plaignons-nous de bonne foi, tandis que nous y joignons celle d'être encore ennemis de Dieu par un libre consentement de notre volonté ? Or, vous le savez, hommes mondains, à qui je parle, vous savez jusqu'où sur ce point va le libertinage du siècle, et souvent jusqu'à quel excès vous l'avez vous-mêmes porté. Avoir été conçu dans le péché, c'est le sort de toute la postérité d'Adam, mais vivre impunément dans le péché, mais se plaire dans le péché, mais se faire gloire du péché, mais s'endurcir dans le péché, mais persévérer avec obstination dans le péché, mais s'exposer sans crainte au danger de mourir dans l'état du péché, mais vouloir bien actuellement mourir dans son péché, c'est le sort particulier, mais le sort affreux de je ne sais combien d'âmes perverties que le torrent du monde entraîne : et Dieu veuille qu'entre ceux qui

m'écoutent il n'y en ait point de ce nombre. Job demandait à Dieu, que le jour périt où il avait été conçu. Il souhaitait que ce jour eût été changé en ténèbres, que jamais le soleil l'eût éclairé et qu'il eût pu être effacé du nombre des jours ; et il avait raison, dit saint Augustin, puisque c'était le jour malheureux où il avait commencé d'être pécheur, et, sans le vouloir, même ennemi de Dieu. Que fait le libertin ? par un sentiment bien contraire, il compte parmi les plus beaux jours de sa vie, certains jours où librement, sans remords, il s'est livré à l'esprit impur ; ces jours où pour se satisfaire il a renoncé à son Dieu ; ces jours en eux-mêmes plains d'horreur ne laissent pas, parce qu'il est sensuel et voluptueux, de se représenter à lui, comme des jours agréables : il en conserve le souvenir, il en souhaiterait le retour ; bien loin de pleurer parce qu'ils ont été, son chagrin est qu'ils ne sont plus. Mais sans parler précisément du libertin et sans l'être, mes chers auditeurs, le honteux reproche que nous avons aujourd'hui à nous faire, c'est qu'à ce péché d'origine contracté par une autre volonté que la nôtre, nous ajoutons de notre chef mille autres péchés personnels, d'autant plus punissables devant Dieu, que nous les commettons souvent de dessein formé et que nous ne pouvons les imputer qu'à nous-mêmes. Péchés qui ne sont ni d'ignorance ni de surprise, mais qui procédant d'une malice pure, ont encore plus d'opposition à la sainteté de Dieu, et par là doivent beaucoup plus outrager Dieu. Péchés qu'il nous serait facile d'éviter, et auxquels nous ne succombons que parce que nous ne comptons pour rien d'y succomber. Péchés dont nous recherchons l'occasion, dont nous attirons la tentation, dont nous ne craignons point de courir le risque, et qui par toutes ces circonstances portent avec eux un caractère particulier de réprobation, puisqu'il est vrai alors que nous sommes enfants de colère, non plus par nature et par nécessité, mais par notre propre volonté. Ai-je pu mieux vous exprimer l'abomination de notre misère ? ne nous lassons point d'en sonder l'abîme profond, et sur cela écoutez ce qui me reste à vous dire.

4473. *L'abomination de la désolation* dans notre misère, c'est que, malgré la grâce du baptême qui efface en nous le péché originel, par un dernier désordre qui ne peut être attribué qu'à la dépravation de notre cœur, nous suscitons encore tous les jours dans le Christianisme, si j'ose ainsi m'exprimer, de nouveaux péchés originels, pires que le premier, et d'une conséquence pour nous plus pernicieuse. Qu'est-ce à dire, nouveaux péchés originels, c'est-à-dire, certains péchés dont nous sommes les auteurs, et qui par une fatale propagation, se communiquant et se répandant, passent de nos personnes dans celles des autres. J'appelle péchés originels, ces péchés de scandale contre lesquels le Fils de Dieu a prononcé dans l'Evangile de si foudroyants anathèmes ; j'appelle péchés originels, certains péchés des pères et des mères à l'égard de leurs enfants ; d'un père qui par succession inspire à son fils ses inimitiés et ses vengeances ; d'une mère, qui oubliant qu'elle est chrétienne, pervertit sa fille en lui inspirant la vanité et l'amour du monde ; j'appelle péchés originels, certains péchés des chefs de familles à l'égard de leurs domestiques ; d'un maître, qui, pire qu'un infidèle, fait des siens les ministres de ses débauches ; d'une femme qui, abusant de son autorité, engage la conscience d'une jeune personne que Dieu lui a confiée, et la perd en l'obligeant à être la confidente de ses intrigues. J'appelle péchés originels, certains péchés, des grands à l'égard des peuples, des prê-

tres, des laïques, des supérieurs à l'égard de leurs inférieurs. En quoi le péché d'Adam fut-il plus énorme devant Dieu ? en ce qu'il ne fut pas le péché d'un seul, mais de plusieurs; en ce qu'Adam violant le précepte, nous comprit tous dans le malheur de sa désobéissance; en ce qu'étant notre chef, il ne put commettre ce péché, sans nous en rendre coupables. C'est un mystère de foi que nous révérons. Mais ce qui nous paraît mystère dans le péché d'Adam, est évident et sensible dans les espèces de péchés que je viens de vous marquer. Car je dis toujours que la désolation de notre misère, est de répandre sur autrui notre iniquité, et de ne nous pas contenter d'être pécheurs, mais de pervertir avec nous des âmes innocentes, de les rendre complices de nos désordres et de les en charger ; et d'être aussi bien qu'Adam, le principe et la source de leur damnation. Ah ! Chrétiens, n'est-ce pas ici que je pourrais m'écrier avec le prophète Jérémie et conclure avec lui : *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum ?* Qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit de pareils malheurs ? malheurs qui sont les suites du premier péché ; mais malheurs infiniment plus déplorables que ce péché-là même dont nous ressentons les tristes effets (BOURDALOUE).

PENSÉES SUR LA MISÈRE HUMAINE.

4474. *Generalis est humano generi miseria: triplex si diligenter advertimus, nam et faciles sumus ad seducendum et debiles ad operandum et fragiles ad resistendum. Si discernere volumus inter bonum et malum, decipimur: si tentamus facere bonum, deficimus: si conamur resistere malo dejicimur et superamur.* (BERN.)

4475. *Quis te discernit?* Qu'est-ce qui vous distingue des autres? Voulez-vous savoir de quel bois nous sommes faits, vous et moi? Nous sommes du bois dont on fait les plus grands criminels du monde. Quelle différence y a-t-il entre moi et le plus exécrable scélérat qui ait jamais été? la miséricorde de Dieu. Quelle différence et quelle distinction entre mon âme et l'âme la plus noire qui soit au fond des enfers? c'est la miséricorde de Dieu. Ce grand pécheur, cet infortuné a été tiré du néant, et moi aussi; il penchait naturellement vers le néant, et moi aussi; il avait une chair rebelle à l'esprit, une sensualité contraire à la raison, et moi aussi. Si je n'ai pas été tenté aussi fortement que lui, si je n'ai pas été dans les occasions prochaines comme lui, si j'ai été plus à l'abri que lui, c'est par la grâce et la miséricorde de Dieu. Je suis redevable à cette grâce d'avoir été préservé de tous les péchés du monde. Je dois être reconnaissant comme si je les avais commis et qu'ils m'eussent été remis, parce que j'étais capable de les commettre, si la miséricorde de Dieu n'en eût détourné les occasions, si elle ne m'eût tenu par la main, si elle n'eût fortifié ma faiblesse. C'est saint Augustin qui nous remet souvent en mémoire cette vérité. Reconnaissez la grâce de Dieu, à laquelle vous êtes redevable d'être affranchi des crimes que vous n'avez pas commis; car il ne se commet point de péché par aucun homme, qu'un autre homme ne puisse commettre, s'il était abandonné de Celui qui a fait l'homme. Et ailleurs encore: *Sola gratia Redemptoris electos discernit a perditis quos in unam massam corruptionis redegerat culpa communis.* La seule grâce du Rédempteur distingue les élus des réprouvés, vu que tous étaient dans la masse du péché d'origine; et après cela nous nous enflerons, nous penserons être quelque chose de nous-mêmes, nous dédaignerons les autres!

Noli altum sapere sed time. In veritate didici nihil æque efficax esse ad gratiam promerendam, retinendam, recuperandam, quam si omni tempore coram Deo inveniaris non altum sapere, sed timere. Beatus es, si cor tuum triplici timore repleveris ut timeas quidem pro accepta gratia, amplius pro amissa, longe plus pro recu-

perata: time ergo cum arriserit, time cum abierit; time cum denuo revertetur; cum adest, time ne indigne opereris ex ea; si recesserit, multo magis time; timendum, quia ubi tunc deficit gratia, ibi deficis tu: time ergo subtracta gratia, tanquam mox casurus time, quia reliquit te custodia tua; ne dubites in causa esse superbiam, etiamsi non appareat, etiamsi nihil tibi conscitus sis: quod enim tu nescis scit Deus; numquid qui humilibus dat gratiam, humili auferet datam? ergo argumentum superbiae, privatio est gratiæ; nam si gratia repropitiata redierit, multo amplius tunc timendum, ne forte contingat recidivum pati; proinde omni tempore time Deum et omni corde tuo. (Saint Bernard. Le Jeune.)

4476. **Autre sujet**: *L'humilité.* En voyant l'orgueilleux pharisien condamné et l'humble publicain absous, qui n'envierait le sort de ce dernier ? Autant l'orgueil est un vice détestable, autant l'humilité est digne d'ambition. Disons donc: I, ce que c'est que l'humilité, II, les motifs que nous avons de la pratiquer, III, les moyens de l'acquérir.

4477. I. — *Qu'est-ce que l'humilité ?* (V. nos 4479 et suiv.) C'est une vertu par laquelle l'homme se connaissant lui-même, reconnaît qu'il mérite le mépris; ou c'est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi. C'est l'amour de Dieu qui amène l'humilité et qui la rend facile. L'homme est un abîme de néant et un abîme de grandeur. Ce qu'il a de grand, il le tient de Dieu; et il n'a pas, il est vrai, lieu d'en être fier; mais il ne peut pas l'ignorer et il est naturel qu'il y pense. Il est fait à l'image de Dieu et racheté du sang de Jésus-Christ. D'autre part, que de faiblesses, que de chutes, que d'inclinations perverses dans notre nature; si on n'envisageait que ses misères, on se laisserait abattre et on serait incapable de rien de généreux, on tomberait dans la pusillanimité qui est un vice. Mais quand, par amour, on donne à Dieu avec un grand cœur tout ce qu'on est et tout ce qu'on a, reconnaissant qu'on tient tout de lui, d'une part on ne garde rien pour soi, et d'autre part on sauvegarde cette grandeur que nous savons être en nous; et on allie ainsi deux choses qui semblent incompatibles: notre néant et notre noblesse. L'humilité respecte donc tous les droits: ceux de Dieu à qui elle ne ravit rien, ceux de l'homme à qui elle conserve sa dignité, tout en le mettant à sa place.

L'humble: 1° ne s'estime point lui-même, sachant que tout ce qu'il a de bien lui vient de Dieu: il est comme ce pauvre qui vient de recevoir d'un riche un habit pour couvrir sa nudité et qui n'ose pas s'en enorgueillir.

2° Se méprisant lui-même, il ne poursuit pas l'estime des autres, et ne la recherche pas. (V. nos 4483 et suiv.) 3° Si on l'humilie, il ne s'aigrit point contre ceux qui le blessent, sachant qu'ils le traitent comme il le mérite. 4° Il va même parfois au-devant des humiliations et ambitionne ce que les mondains redoutent. Saint Laurent Justinien comparaît l'humilité à une rivière qui est basse et paisible en été, et qui est haute, profonde en hiver L'humilité ne s'élève point et garde le silence dans la prospérité, tandis que dans l'adversité elle est haute, magnanime et remplie d'un courage invincible. C'est là le plus haut degré de cette vertu, que de pressants motifs nous pressent d'acquérir.

4478. II. *Motifs.* — 1° Le devoir. 2° Les avantages. 1° *Devoir.* — 1) C'est justice de reconnaître notre néant. eussions-nous fait tout bien, *servi inutiles sumus,* et nous avons fait le mal: *Nobis confusio faciei nostræ.* Ce que

Dieu a fait en nous, c'est un riche tissu de soie ou de fil d'argent, et nous n'avons fait qu'y mêler du gros fil de toile qui défigure l'ouvrage.

Si Dieu ne nous avait soutenus, nous serions les plus scélérats des hommes. (V. nos 4466 et suiv.)

Le P. de Condren, dans un voyage, fut obligé de passer la nuit dans une masure où les chiens s'abritaient. Il prit un peu de paille pour s'y reposer; mais s'apercevant qu'elle servait à un de ces animaux, il la lui laissa, dans la conviction que ses imperfections le mettaient au-dessous d'eux.

2o Nous devons obéir à celui qui est notre Maître, notre docteur. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Il nous l'a enseignée par ses paroles et par ses exemples. *Frustra appellaremur Christiani, si imitatores non essemus Christi,* dit saint Léon, *qui ideo se viam dixit esse, ut illam humilitatem eligeret servus quam sectatus est Dominus.*

8) Sans l'humilité toutes les vertus croulent, comme un édifice sans fondements. Le Père Eymard disait: «Dieu fait de grandes choses par de grandes misères pourvu qu'on ait beaucoup d'humilité; il n'est qu'une chose avec laquelle il ne peut rien faire, c'est l'orgueil. L'orgueil, source de tous les maux, reprend son empire, et il est facile d'en comprendre la raison Il n'est point de vertu méritoire du ciel sans la grâce, et Dieu, *Humilibus dat gratiam.* Comment une terre aride peut-elle devenir féconde, sinon en étant au-dessous d'une terre fécondée par des eaux abondantes? Si elle s'élève plus haut, elle reste stérile. Pour conserver le feu, il faut le cacher sous la cendre. Seriez-vous parvenus à un degré éminent de sainteté, gardez-vous de vous enfler, de vous confier en vous-même et de mépriser les autres. Savez-vous ce que vous deviendrez et ce qu'ils feront? Les jugements de Dieu sont terribles. La chute est d'autant plus redoutable qu'on tombe de plus haut; avec le meilleur vin on fait le plus fort vinaigre. D'apôtre on peut devenir traître comme Judas; de saint on peut devenir criminel; d'ange, démon. Aussi, saint François de Sales ayant annoncé sa fin prochaine à ses filles de la Visitation de Lyon, et celles-ci lui ayant présenté un papier, en le priant d'y tracer ce qu'il désirait le plus d'elles, le saint écrivit-il ce seul mot: *humilité.* (V. no 4498.)

2o *Avantages.* — 1) En ce monde (*a*) les faveurs de Dieu, *ad quem respiciam nisi ad pauperculum* (Is., LXVI, 2). *Populum humilem salvum facias. Respexit in orationem humilium. Humiles spiritu salvavit.* Tout vient avec les faveurs d'un Dieu qui donne tout à qui lui rend gloire de tout. (*b*) Les vertus, les saints disent que *humilitas est præcursor charitatis,* et toutes les autres vertus suivent la charité. Donc l'humilité amène l'obéissance, la douceur, la patience, la tempérance, la mortification, etc. Saint Siméon Stylite, prosterné contre terre, priait Dieu de lui indiquer le chemin de la perfection. Il s'endormit et dans un songe il lui sembla qu'il creusait la terre avec grande ardeur; et une voix du ciel lui répéta plusieurs fois : Creuse, creuse encore. C'est le mot de saint Augustin : Plus vous voulez élever haut un édifice, plus profond il en faut creuser les fondements. « Nous devons imiter les semences qu'on jette en terre, lesquelles poussent d'abord leurs racines de haut en bas, puis dressent leurs tiges en l'air. Si elle enfoncent leurs racines profondément dans la terre à mesure qu'elles élevent leurs têtes, toujours est-il qu'elles ont commencé par descendre avant de monter. Cet exemple nous avertit de tendre à la gloire par la voie de

l'humilité. (B. L. De Grenade.) *Humiliamini in conspectu Domini et exaltabit vos* (Jac., iv, 10). *Qui se humiliat exaltabitur :* et cela dès ce monde. « Plus un homme est humilié, plus il a de rapport avec le Fils de Dieu ; comme ceux qui approchent de plus près de la grandeur des princes sont le plus honorés devant les hommes ; de même ceux qui participent de plus près à l'ignominie de Jésus-Christ, sont les plus relevés devant les anges. » Les hommes, du reste, estiment au fond la vertu, même quand extérieurement ils la dénigrent. Et le démon lui-même se déclare vaincu par les humbles. Il dit un jour à saint Macaire : Tu jeûnes et tu veilles, moi je le fais toujours : il n'est qu'une chose en laquelle tu l'emportes sur moi. — Quelle est-elle ? demanda le saint. — C'est l'humilité, répondit Satan. *Gloriam præcedit humilitas,* dit le Saint-Esprit. (V. nos 4503 et suiv.)

(*d*) Les consolations. — *Invenietis requiem.* C'est l'ordre : *Pax tranquilitas ordinis.* Paix avec Dieu dont l'homme a les faveurs, paix avec les hommes dont il respecte tous les droits, et qu'il honore, *superiores sibi arbitrantes ;* paix avec soi-même, aimant les injures et les mépris, n'étant pas sujet à la haine, à la jalousie qui déchirent le cœur.

2) En l'autre monde. *Humiliavit semetipsum propter quod Deus exaltavit illum :* c'est la loi. Les mépris d'ici-bas valent la gloire de l'autre vie. Aussi voyez les saints comme ils sont honorés de Dieu, des élus, de l'Eglise. O vous qui aimez le bonheur, la gloire qui ne finissent pas, et qui en ce monde même ambitionnez les consolations, l'estime des hommes et les faveurs de Dieu, soyez humbles. L'humilité offre donc toutes sortes d'avantages, tandis que l'orgueil offre toutes sortes de périls. On ne risque donc rien en s'humiliant, ainsi qu'en baissant la tête on n'a rien à craindre en passant par une porte ; tandis que si on la dresse trop, on risque de se blesser. (V. nº 4475.)

III. Moyens de le devenir. (V. nº 1691.)

TRAITS ET PENSÉES SUR L'HUMILITÉ.

4479. C'est une vertu tellement propre au christianisme, que les philosophes païens ne l'ont pas plus connue que les trois vertus théologales qui sont plus particulièrement réservées à la religion chrétienne, la foi, l'espérance et la charité. Aussi les Latins n'avaient-ils pas de nom pour la désigner. De même que les objets ignorés des anciens, par exemple, les instruments qui lancent des boulets au moyen de la poudre, n'ont pas de nom latin, de sorte que, pour les nommer dans cette langue, il faut ou bien les appeler tuyaux d'airain à cause de leur forme, ou bien latiniser le mot vulgaire *bombarde ;* de même la vertu, que les chrétiens appellent humilité, n'a pas de nom chez les philosophes, parce qu'ils ne l'ont guère connue. Le mot *humilité,* chez les Latins, loin d'être un nom de vertu, signifiait *abjection.* Et cependant cette vertu tient une si grande place dans la religion chrétienne, que le Fils de Dieu, dès qu'il vint en ce monde, voulut l'enseigner et l'établir en naissant dans une étable et en reposant dans une crèche ; bien plus, il l'a tellement recommandée par sa naissance, par sa vie, et par sa mort, que l'Eglise, dans une oraison, affirme que tout le mystère de l'Incarnation et de la Passion a eu pour but de mettre cette vertu en honneur et de la graver d'une manière ineffaçable dans nos âmes. *Omnipotens æterne Deus, qui humano generi ad imitandum humilitatis exemplum, etc.* (B. L. de Grenade.)

Hæc est in omnibus sola perfectio, suæ imperfectionis cognitio. (Hier.)

4480. La vue la plus perçante est celle qui mesure avec le plus de justesse l'immensité qui sépare le ciel de la terre; de même, à proportion des progrès que nous faisons dans le bien, nous apprenons la distance infinie qu'il y a de Dieu à nous. (Saint Chrysostome.)

O homo, si provideres, tibi displiceres, et mihi placeres; sed quia te non vides, tibi places, et mihi displices. Veniet tempus, cum nec mihi, nec tibi placebis. Mihi quia peccasti, tibi quia in æternum ardebis. (Bern.)

4481. Saint Bernard dit: *Grande malum, si vel modice, plus vero te extollas.* Si en passant par une porte, on baisse la tête plus qu'il ne faut, on ne se fait pas de mal; si, au contraire, on la tient trop élevée, on se blesse au front.

Laudet te alienus et non os tuum (Prov. xxvii, 2). Un parfum excellent s'évente, si vous l'exposez à l'air. Vos bonnes qualités, si vous en faites parade, vous font mépriser au lieu de vous faire admirer.

S'humilier pour être loué, dit saint Bernard, c'est non pas de l'humilité, mais la destruction de l'humilité; car, de cette manière, l'humilité devient de l'orgueil.

4482. Il y a plusieurs choses, dit Sénèque, que nous estimons grandes; non parce qu'elles le sont en effet, mais parce que notre faiblesse nous les fait paraître telles: là-dessus, il cite l'exemple des fourmis, qui portent des fardeaux véritablement très pesants eu égard à leur petit corps, mais qui ne laissent cependant pas d'être très légères. Il en est de même de l'opinion et de l'estime du monde. En effet, je vous demande, l'opinion bonne ou mauvaise qu'on a de vous, vous rend-elle meilleur ou pire? Non assurément, dit saint Augustin; car ni la louange ne rend point saine une conscience malade ni la calomnie ne rend point malade une conscience saine. Croyez, dit saint Augustin, tout ce que vous voudrez; pourvu que ma conscience ne me reproche rien devant Dieu, cela me suffit. C'est là en effet, la seule chose qui importe; tout le reste n'est que vanité, puisqu'il n'ôte ni ne donne rien. Les louanges ajoutent-elles quelque chose au mérite d'un homme? dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. Chacun n'est que ce qu'il paraît aux yeux de Dieu, et rien davantage. Car ce n'est pas, dit l'apôtre, celui qui s'estime lui même qui est estimable, mais celui que Dieu estime.

Il y a des malades, dit saint Augustin, qui paraissent d'un embonpoint merveilleux; mais, ce n'est point une bonne graisse, c'est une enflure et une espèce d'hydropisie. Il en est de même de l'opinion des hommes: elle peut bien nous enfler, mais elle ne peut pas nous faire grands. Que si cela est vrai, pourquoi être toujours comme des caméléons, la bouche ouverte, à humer le vent pour nous enfler? Comme il vaut mieux être sain et paraître malade, que d'être malade et paraître sain; aussi vaut-il mieux être homme de bien et passer pour méchant, que d'être méchant et passer pour homme de bien. De quoi servira qu'on vous croie vertueux; si vous ne l'êtes pas? Saint Jérôme sur ces paroles des Proverbes: *Et que ses actions la louent dans les places publiques*: Ce ne seront pas, dit-il, les vaines louanges des hommes, ce seront vos actions qui feront votre éloge, et qui rendront témoignage de vous, quand il faudra que vous paraissiez en jugement devant Dieu.

Saint Athanase compare ceux qui recherchent l'approbation et la louange des hommes à des enfants qui courent après les papillons. D'autres les comparent à des araignées et leur appliquent ces paroles d'Isaïe: Ils ont tissu des toiles d'araignées, ils disent que de même que ces insectes épuisent la substance de leurs entrailles à faire ces toiles pour prendre des mouches, de même les superbes s'épuisent à travailler continuellement pour acquérir quelque légère estime dans le monde.

4483. De même qu'un homme qui possède beaucoup d'or et d'argent, tremble de peur, lorsqu'il voit des voleurs rôder autour des coffres qui renferment ses richesses, ainsi l'homme humble s'alarme, lorsqu'il entend qu'on le loue, parce qu'il regarde les éloges comme des voleurs de l'humitité, riche et incomparable trésor. Saint Bernard vivait encore dans le siècle, lorsqu'un jour une femme impudique vint à lui pendant qu'il dormait, afin de lui ravir l'innocence. Le saint jeune homme se ré-

veillant soudain se mit à crier à haute voix : au voleur, au voleur. Les serviteurs se lèvent à ce cri, parcourent toute la maison, et ne trouvant point de voleur, disent que c'est à tort que ce cri d'alarme a été jeté. Non, dit le saint ; elle est bien un voleur la personne qui a voulu me dérober le trésor irréparable de la chasteté. On peut dire des louanges, qu'elles sont à l'égard de l'humilité ce qu'était cette femme impudique à l'égard de l'innocence de saint Bernard. Ce sont des voleurs rusés et flatteurs. Quoi de plus doux, en effet, quoi de plus agréable que d'entendre son propre éloge? Si nous trouvons tant de plaisir à entendre louer à raison ou à tort les personnes qui nous sont chères, comment n'éprouverions-nous pas un plaisir bien plus grand, lorsqu'il s'agit de nous, puisque nous n'avons rien de plus cher que nous-mêmes. Or quiconque se complaît dans ce sentiment, se trompe et blesse l'humilité en se glorifiant en soi-même au lieu de se glorifier en Dieu, à qui appartiennent tous les biens. (B. L. de Grenade.)

4484. Cette maxime de saint François d'Assise est bien vraie : « Je suis tout ce que je suis devant Dieu. »

Celui qui nous loue, dit saint Augustin, ne nous délivre point du châtiment que méritent nos iniquités ; de même celui qui nous blâme, ne peut nous ôter le mérite de nos bonnes œuvres. — O mon Dieu ! s'écriait sainte Thérèse, que nous importe d'être méprisés et condamnés par les créatures, si à vos yeux nous sommes grands et sans faute? Les saints ne désiraient que de vivre inconnus et de passer pour abjects dans le cœur de tous les hommes. « Quel tort nous fait-on, demande saint François de Sales, quand on a mauvaise opinion de nous? ne la devons-nous pas avoir telle de nous-mêmes. » Ou peut-être, sachant bien que nous sommes méchants, voudrions-nous passer pour bons? (Saint Liguori.)

4485. Les poètes disent qu'Antée était un géant, fils de la terre et qu'ayant été terrassé jusques à trois fois en luttant contre Hercule, il reprenait de nouvelles forces, chaque fois qu'il touchait la terre. Mais Hercule s'étant aperçu de cela, l'éleva de terre et l'étouffa en l'air entre ses bras. Voilà, dit-il, une figure de ce que fait le démon en combattant contre nous ; il tâche de nous élever bien haut par le moyen des louanges et de l'estime des hommes, pour nous vaincre plus aisément et c'est pourquoi celui qui est véritablement humble, s'abaisse continuellement dans la connaissance de lui-même, et craint l'élévation plus que toutes choses.

4486. Voyant sainte Thérèse si favorisée du ciel et en si grande réputation de sainteté dans le monde, quelqu'un lui dit un jour : « Ma Mère, gardez-vous de la vaine gloire. — La vaine gloire, répliqua-t-elle avec surprise, je ne sais de quoi ; ce sera beaucoup, si en considérant ce que je suis, je ne tombe dans le désespoir. » Aucune musique, disait-elle, ne la réjouissait autant que de s'entendre reprocher ses défauts. On disait communément que pour être aimé de Thérèse, il fallait l'injurier et l'humilier.

4487. Ne méprisons personne. Et vous-même, savez-vous ce que vous deviendrez? Dieu peut en un instant faire un saint du pécheur le plus endurci. Combien se trompait le pharisien qui jugeait si mal Marie Madeleine. Notre-Seigneur lui fit aussi comprendre qu'elle valait mieux que lui.

Les humbles ne méprisent pas leurs frères, sachant que si Dieu ne les soutenait, ils seraient pires qu'eux. C'est pourquoi un ancien Père du désert avait coutume de pleurer amèrement lorsqu'il entendait parler de la chute de quelqu'un et disait : Il est tombé aujourd'hui, il m'en peut arriver demain autant, puisque je suis homme comme lui et sujet à toutes les faiblesses humaines ; si je ne suis pas encore tombé, c'est une grâce particulière de Dieu qui m'a soutenu. De même qu'en voyant un aveugle, un sourd, un boiteux ou quelque homme affligé de quelqu'autre incommodité, nous devons regarder tous ces maux là en autrui, comme autant d'obligations que nous avons à Dieu de nous en avoir exemptés ; aussi nous devons considérer les péchés de tous les hommes comme autant de faveurs de la grâce de Dieu sur nous, puisque nous pouvions tomber dans les mêmes désordres, si par sa miséricorde infinie il ne nous en eût préservés.

4488. Ne vous défendez pas, même quand on vous accuse à tort, et ne cherchez pas à vous faire défendre par d'autres, à moins qu'il ne soit absolument nécessaire de vous disculper, pour éviter le scandale. Ne vous opposez pas que vos fautes soient connues des supérieurs. Quand vous recevrez une humiliation, ne cherchez pas à savoir qui en a été la cause; si vous venez à l'apprendre, ne lui faites point de reproches, ne laissez pas même voir que vous le savez, et ne vous en plaignez point; et dans l'oraison, quand vous priez pour les autres, recommandez avant tout les personnes qui vous méprisent et vous persécutent. (Saint Liguori.)

De même que l'amour de l'argent entraîne les hommes à descendre dans les entrailles de la terre, de même il faudrait qu'ils éprouvassent, après les enseignements du Sauveur, un tel amour de l'humilité qu'ils fussent résolus à la mettre en pratique et à descendre aux lieux les plus bas de ce monde, afin d'y trouver non de l'or et de l'argent, mais cette précieuse vertu. (B. L. de Grenade.)

4489. Premier degré de l'humilité: se connaître et se mépriser soi-même.

Deuxième degré: Accepter que les autres nous méprisent. On est bien aise de voir que les autres sont de même sentiment que soi. On ne se méprise donc pas soi-même, quand on ne peut souffrir d'être méprisé des autres.

Saint Laurent Justinien comparaît l'humilité à un ruisseau qui a beaucoup d'eau en hiver, et qui n'en a presque pas en été; et en effet, il est ordinaire qu'elle diminue dans la prospérité, et qu'elle augmente dans l'adversité.

Acceptons donc avec patience les mépris. Ayons en horreur les éloges.

Exaltatus autem, humiliatus sum et conturbatus (Ps. lxxxvii, 16), disait David, et ce n'est pas sans raison qu'il s'en trouble, car, dit saint Grégoire, avec sage réflexion, il tremble que si les choses dont on le loue sont fausses, il n'en soit puni plus sévèrement devant Dieu; et que si elles sont vraies, il ne perde la récompense qu'il en devait attendre, et qu'on ne lui dise un jour: vous avez été comblé de biens en votre vie, vous avez reçu le prix de vos bonnes œuvres.

Nous lisons de saint François de Borgia que rien ne lui faisait tant de peine que lorsqu'il voyait qu'on l'honorait comme un saint; et un jour qu'on lui demandait pourquoi il s'affligeait tant d'une chose où il ne participait point, il répondit qu'étant si différent de ce qu'on croyait qu'il fût, il craignait d'en avoir à en rendre un compte plus sévère à Dieu.

De même que les gens du monde, qui suivent les maximes du monde, recherchent avec empressement l'honneur, la gloire et la réputation que le monde donne, de même les gens qui ont renoncé au monde et qui suivent véritablement Jésus-Christ, doivent souhaiter avec ardeur tout ce qui est opposé à l'esprit du monde. De sorte que pour devenir semblable à Lui en quelque manière, ils devraient se plaire à porter les livrées de leur divin Maître pour l'amour de Lui et souhaiter à toute heure de se voir chargés, sans sujet, d'injures, d'affronts, de faux témoignages et de toutes sortes d'ignominies, si Dieu n'y était point offensé, et que cela ne fût point imputé à péché à leur prochain. Tout ce qu'on peut dire de l'humilité se trouve compris dans cette règle. C'est là avoir quitté véritablement le monde, de renoncer à ce que le monde a de plus exquis, qui est la réputation et la gloire.

4490. Nous devons surtout pratiquer l'humilité, quand un supérieur ou tout autre nous reprend de quelque faute. Il y a des personnes qui ressemblent aux hérissons: tant qu'on ne les touche pas, elles paraissent calmes et pleines de douceur; mais si un supérieur ou un ami vient à les avertir d'un manquement, aussitôt elles deviennent tout épines et répondent avec aigreur que ce qu'on leur reproche n'est pas vrai, ou qu'elles ont eu raison de le faire et qu'elles ne s'attendaient pas à en être reprises; elles regardent comme leur ennemi quiconque les avertit de leurs fautes, imitant en cela, dit saint Bernard, ceux qui s'emportent contre le chirurgien parce qu'il leur cause de la douleur en pansant leurs plaies: *Medicanti irascetur*. Selon saint Jean Chrysostome celui qui est vraiment humble et saint, si on le corrige, gémit de la faute qu'il a commise; l'orgueilleux gémit aussi quand on le corrige, mais il

gémit de ce qu'on a découvert sa faute; et il se trouble, se défend, et s'indigne contre celui qui l'avertit. (Saint Liguori.)

In igne probatur aurum et argentum; homines vero receptibiles, in camino humiliationis (Eccles. II, 5). C'est dans les humiliations que l'on reconnaît les saints; car c'est là que l'on voit si tel homme est de l'or ou bien du plomb. Telle personne passe pour une sainte; mais reçoit-elle un affront, la voilà toute troublée, elle va se plaindre à tout le monde elle veut se venger: qu'est ce que cela signifie? Cela signifie qu'elle n'est qu'un vil plomb.

4491. D'après saint Chrysostome, le moyen le plus sûr de connaître s'il y a de la vertu dans une âme, c'est d'observer si elles reçoit les humiliations avec calme. Vous gagnerez plus en acceptant un affront qu'en jeûnant dix jours au pain et à l'eau. Celui qui ne souffre pas les mépris avec calme, ne peut jamais avoir l'esprit de perfection. (Saint Liguori.)

Ne croyez pas avoir profité, disait sainte Thérèse, tant que vous ne vous tenez pas pour le plus méchant de tous, et que vous ne désirez d'être traité comme le dernier.

Quand une personne fait profession de piété, s'adonne à l'oraison, communie souvent, jeûne, se mortifie, et qu'elle ne peut souffrir un affront, une parole piquante, — qu'est-ce que cela montre? que c'est un roseau creux, sans humilité et sans vertu. Que sait donc faire une âme qui aime Jésus-Christ, si elle ne sait souffrir une humiliation pour l'amour de Jésus-Christ qui a tant souffert pour elle. (Saint Liguori.)

On lit dans les Pères du désert qu'un jeune religieux ayant demandé à son père spirituel, comment il pourrait arriver à la perfection, celui-ci lui ordonna de se rendre auprès des tombeaux, et là de combler les morts d'éloges, et ensuite de les combler d'insultes. Le jeune homme le fit, et à son retour il dit au vieillard que les morts avaient été insensibles aux éloges comme aux injures. Et bien, mon fils, répondit le maître, faites comme eux.

4492. *Recumbe in novissimo loco,* afin, dit saint Bernard, que vous ne prétendiez pas vous préférer ni même vous égaler à personne, il vous ordonne de prendre la dernière place, c'est-à-dire de vous regarder comme le moindre de tous, et comme le plus grand pécheur. Et vous ne vous exposez à aucun danger en vous abaissant au dessous de tout le monde, au lieu qu'il y en a beaucoup à vous préférer à un seul homme. Que savez-vous si celui que vous croyez plus méchant que vous (car peut-être vous imaginez-vous déjà être bien parfait), mais même celui que vous regardez comme le plus méchant de tous les hommes, ne deviendra pas plus homme de bien que vous et que tous les autres hommes, s'il ne l'est pas encore devant Dieu?

Saint Ignace allant un jour en pelèrinage de Venise à Padoue avec le Père Diego Laynez; et tous deux n'ayant que de vieux habits racommodés, ils rencontrèrent en chemin un jeune paysan, qui les voyant si mal en ordre, s'approcha d'eux pour les regarder de plus près,. et se mit à rire et à se moquer de l'un et de l'autre. Saint Ignace, ravi de cette aventure, s'arrêta; et son compagnon lui ayant demandé pourquoi il ne marchait pas et ne laissait pas là cet enfant: Pourquoi voulez-vous, répondit-il, que nous le privions du plaisir qu'il a trouvé? Et il demeura de cette sorte jusqu'à ce que cet enfant fût las de le considérer et de se moquer de lui qui recevait ce mépris avec plus de satisfaction que les gens du monde n'en ont des honneurs et des respects qu'on leur rend.

Hæc sit tota scientia magna hominis scire, quia ipse nihil est per se et quoniam quidquid est ex Deo est et propter Deum est. (Aug.)

4493. Si les nuages, dit saint Bernard, voulaient se glorifier de la pluie qu'ils répandent sur la terre, qui ne s'en moquerait? *Si gloriantur nubes, quod imbres genuerint, quis non irrideat?* Nous mériterions la même dérision, si nous osions nous glorifier du peu de bien que nous avons fait. Le vénérable Jean d'Avila raconte qu'un grand seigneur, ayant épousé une pauvre paysanne, et voulait qu'elle ne s'enorgueillit point de se voir entourée de serviteurs et parée de riches ornements, ordonna que

l'on conservât son ancien habit, et qu'il fût continuellement sous ses yeux. Vous devez agir de même : quand vous découvrez en vous quelque chose de bon, regardez votre ancien habit, et, vous souvenant de ce que vous étiez autrefois, concluez-en que tout le bien que vous avez est une aumône de Dieu. (Saint Liguori.)

4494. Nous lisons de saint François de Borgia qu'un jour, étant en voyage, il fut rencontré par un homme de qualité de ses amis, qui, le voyant dans un état si dénué de toutes les commodités dont il jouissait auparavant dans le monde, se mit à le plaindre et à le prier d'avoir un peu plus de soin de sa personne. Le saint lui répondit avec un visage gai et une sainte dissimulation : « Que l'état où vous me voyez ne vous fasse aucune peine, je ne suis pas si dépourvu de toutes choses qu'il vous semble, car vous saurez que j'envoie toujours devant moi un fourrier, qui a soin de me tenir toutes choses prêtes. » Cet homme lui demandant qui était ce fourrier : « C'est, répliqua le saint, la connaissance de moi-même et la considération des peines de l'enfer que j'ai méritées par mes péchés ; avec cette connaissance en quelqu'endroit que j'arrive, et quelque mauvais logement que je trouve, je crois toujours être mieux traité que je ne mérite.

4495. « Celui à qui le Père a tout livré, que personne ne connaît sinon le Père, et qui connaît seul son Père, avec ceux à qui il daigne le révéler, ne dit pas : apprenez de moi à fabriquer le monde, ou à ressusciter les morts ; mais *apprenez que je suis doux et humble de cœur*. O Doctrine salutaire, ô vrai Seigneur et Maître des mortels auxquels la mort a été présentée et infusée dans la coupe de l'orgueil ! Il n'a pas voulu enseigner, ce qu'il n'était pas, ni ordonner ce qu'il ne faisait pas lui-même. Je vous vois, ô bon Jésus, des yeux de la foi que vous avez ouverts, comme assis sur une chaire d'où vous enseignez le genre humain tout entier, lui criant : *Venez à moi et apprenez de moi.* Je vous en prie, ô Fils de Dieu par qui tout a été fait et qui vous êtes fait vous-même Fils de l'homme, dites-moi pourquoi vous nous invitez à venir à vous et ce que vous voulez nous apprendre : *Que je suis doux et humble de cœur*, répond-il. C'est donc à cela que se réduisent tous les trésors de la sagesse et de la science qui sont en vous et le plus important que nous ayons à apprendre, c'est donc que vous êtes doux et humble. Est-ce donc si grand d'être petit que nous ne puissions l'apprendre que de vous qui êtes si grand ? Oui assurément. On ne peut trouver ailleurs le repos de l'âme qui est tourmentée par l'enflure de la superbe, qui la fait se croire grande, tant que vous ne l'en avez pas guérie.

« Qu'ils vous écoutent, qu'ils viennent à vous, qu'ils apprennent à être humbles, tous ceux qui cherchent la miséricorde et la vérité, en vivant pour vous et non pour eux. Qu'ils entendent le publicain qui n'osait lever les yeux vers le ciel. Qu'ils entendent le centurion, qui n'était pas digne de vous voir entrer dans sa maison ; qu'ils entendent Zachée le chef des publicains. Qu'ils entendent cette femme qui était pécheresse dans la cité et qui arrose vos pieds de ses larmes. Qu'ils entendent les publicains et la femme de mauvaise vie qui précéderont les pharisiens dans le royaume des cieux. Tous ceux-là, quand ils se convertissent à vous, s'humilient facilement devant vous, au souvenir de leurs iniquités et de votre grande miséricorde. « Mais regardez ce troupeau de vierges saintes qui ont été instruites dans votre Eglise, et dont la langue ne s'est déliée que pour bénir votre nom. C'est à eux qu'il faut crier, c'est eux qui doivent entendre que vous êtes doux et humble. Qu'ils apprennent, non de ceux à qui vous pardonnez leurs péchés, mais de vous, Agneau de Dieu, qui pardonnez les péchés du monde, que vous êtes doux et humble. » O âmes pieuses et chastes, je ne vous envoie pas apprendre l'humilité à l'école des publicains et des pécheurs qui cependant précéderont les superbes dans le royaume des cieux ; mais je vous envoie au roi du ciel, au dominateur des anges immortels qui n'a pas dédaigné de venir servir les mortels (Saint Augustin).

Quand le plateau d'une balance s'élève, l'autre s'abaisse. Plus nous donnons à notre amour propre, plus nous ôtons à l'amour de Dieu.

4496. Saint Grégoire et saint Bernard disent que celui qui fait un grand amas de vertus, et qui n'a pas celle de l'humilité, fait comme s'il portait de la poussière au vent : le premier souffle dissipe tout.

Saint Grégoire appelle l'humilité la racine de toutes les vertus, car de même qu'une fleur tire toute sa fraîcheur et sa beauté de sa racine, et qu'elle se fane bientôt dès qu'elle est cueillie ; de même quelque vertu que ce soit, si on la détache de la racine de l'humilité flétrit bientôt et se perd entièrement. De plus, comme la racine est enfoncée en terre, qu'on marche en toute heure dessus, qu'elle n'a ni beauté ni odeur pour l'ordinaire et que cependant c'est le principe de la vie et de la nourriture de la plante ; de même l'humilité fait que celui qui est humble aime à être caché sous terre, à être foulé aux pieds et méprisé ; elle fuit l'éclat et ne cherche que l'obscurité de la retraite, cependant c'est elle qui conserve en lui toutes les autres vertus, et qui les fait croître chaque jour. En dernier lieu, comme afin qu'un arbre profite, qu'il dure longtemps, et qu'il porte beaucoup de fruits, il faut qu'il soit bien enraciné ; et comme plus la racine en sera profondément dans la terre, plus il durera et fera de fruits ; de même, afin que les autres vertus profitent dans un cœur, qu'elles s'y conservent, et qu'elles y fructifient, il est nécessaire que l'humilité soit bien enracinée, et plus elle y aura jeté une profonde racine, plus elles y croîtront, et se fortifieront à toute heure.

4497. Si vous me demandez quel est le chemin qui conduit à la connaissance de la vérité, je vous dirai que c'est l'humilité. Si vous me demandez une seconde fois quel est le chemin qui conduit à la connaissance de la vérité, je vous répondrai encore que c'est l'humilité : Me répéteriez-vous trois fois, mille fois la même demande, que je vous ferai toujours la même réponse. (Saint Augustin.)

Saint Bernard s'exprime en ces termes : J'ai reconnu en vérité que le moyen le plus propre à conserver et à obtenir la grâce, consiste à n'avoir pas de sentiments d'orgueil et d'estime de soi-même, mais de vivre dans une crainte continuelle. Le feu de la charité se conserve, s'il est sous les cendres de l'humilité.

4498. « La vertu d'humilité, écrit saint François de Sales, nous est tellement nécessaire, que sans elle nous ne pouvons être agréable à Dieu, ni avoir aucune autre vertu, pas même la charité, qui perfectionne tout ; car elle est si inséparable de l'humilité, que ces deux vertus ne peuvent être désunies. Elles ont une si grande sympathie ensemble, que l'une ne va point sans l'autre. Si vous me dites que vous avez la parfaite humilité, et que vous n'avez pas la charité, vous vous trompez.

« L'humilité est une petite vertu, et la moindre de toutes en apparence, et par sa condition et sa nature elle va toujours en bas, parce qu'elle se cache et s'anéantit au fond de la terre et du néant ; mais la charité est la première, la plus excellente, et la plus relevée des vertus, car elle embrasse Dieu, et néanmoins elle veut être unie à l'humilité avec laquelle elle est mariée.

« Lorsque les mondains voient une dévote, ils disent aussitôt qu'elle est une sainte ; et si vous leur demandez pourquoi, ils vous répondent : parce quelle demeure longtemps dans les églises, qu'elle dit quantité de chapelets, qu'elle entend beaucoup de messes. Tout cela est bon ; mais encore pourquoi est-elle sainte ? Parce qu'elle communie fort souvent. Voilà qui est bon ; mais pourquoi encore est-elle sainte ? Parce qu'elle verse une quantité de larmes dans l'oraison. Cela est bon, quand Dieu le donne ; mais que fait-elle encore pour être aussi sainte que vous le dites ? Elle donne fort souvent l'aumône, tout cela est très bon ; mais a-t-elle de la charité et de l'humilité ? Car si elle n'en a point, je ne fais aucun cas de toute sa sainteté, ses vertus ne sont que des fantômes, et non de vraies et de solides vertus.

« Considérez l'évêque de l'Apocalypse, qui disait en lui-même : Je suis riche, je suis savant, je suis éloquent, je suis élevé en dignité. Jésus-Christ voyant sa présomption, lui fit écrire par saint Jean une petite lettre par laquelle il lui marquait : *Dicis, quod dives sum, et locupletatus et nullius egeo ; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et caecus, et nudus* (Apoc. 3).

»Il y a des pauvres qui ne sont pas misérables, parce qu'ils sont vigoureux et forts de sorte qu'ils peuvent gagner leur vie, et cela fait qu'ils ne sont pas vraiment pauvres, mais sans l'humilité et la charité nous ne sommes rien. Cet évêque avait réellement de grands talents et de grandes richesses aux yeux des hommes ; mais parce qu'il n'avait pas ces deux vertus, qu'il était enflé d'orgueil et de vanité, il était aux yeux de Dieu pauvre, misérable et vide de tout bien.

»Si vous pensiez avoir la charité sans l'humilité, vous vous tromperiez; car ce serait comme celui qui voudrait couvrir une maison ou un édifice sans avoir au préalable posé le fondement. La charité est le toit qui couvre tout l'édifice de la perfection chrétienne, et l'humilité en est le fondement, de sorte qu'elle vient en l'âme avant la charité pour lui préparer un logis.

»La sainte et vraie humilité fait que l'âme se tient fort rabaissée, non-seulement devant Dieu ; car cela est facile : il est bien aisé à une mouche de se compter pour rien en comparaison d'un éléphant ; mais il faut encore se compter pour rien devant les créatures, s'estimant la moindre et la plus imparfaite de toutes. L'âme véritablement humble s'abaisse et s'estime vile et abjecte et dénuée de tous biens : non seulement elle se reconnaît pour telle en elle-même; mais de plus, ce qui est plus parfait, c'est qu'elle veut, désire et se réjouit que tout le monde la tienne et la traite pour telle. Il y a encore plusieurs personnes qui s'estiment misérables, imparfaites, viles et abjectes ; mais il s'en trouve peu qui veuillent qu'on les tienne pour telles. » (Saint François de Sales.)

4499. *Qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem portat.* (Greg. M.)

Perit omne quod agitur si non in humilitate custoditur. (Greg. M.)

Cum ex aliis quibuscumque bonis capere soleat incrementum superbia, sola humilitas omnium propugnaculum, turrisque virtutum, ejus forsitan resistit malitiae, obviatque præsumptioni. (Bern.)

4500. Le solitaire dont il est parlé dans la vie de saint Pacôme et de saint Palémon, qui marchait sur des charbons ardents sans se brûler, faisait sans doute des miracles; mais il vint malheureusement à en concevoir de l'orgueil, et à mépriser tellement les autres, que se regardant comme infiniment au-dessus d'eux : « Celui-là est saint, disait-il, en parlant de lui-même, qui marche sur le feu sans se brûler ; qui de vous autres en peut faire autant! Saint Palémon le reprit sévèrement de cette vanité, mais sans fruit : le malheureux tomba peu de temps après dans le désordre et fit une fin déplorable. Les histoires saintes sont pleines de pareils exemples.

Une chute encore plus terrible fut celle du célèbre frère Justin. Après avoir refusé des charges très honorables que lui offrait le roi de Hongrie, il entra dans l'ordre de Saint François, et y fit de tels progrès dans la vertu et la sainteté, qu'il était souvent ravi en extase. Un jour qu'il était à table, dans le couvent d'Ara-Cœli, à Rome, on le vit tout à coup s'élever dans l'air et se diriger vers une image de la bienheureuse Vierge, placée sur la muraille. Instruit de ce prodige, Eugène IV le fit appeler et daigna l'embrasser; ensuite, l'ayant fait asseoir, il eut avec lui un long entretien. Cette faveur enorgueillit le malheureux, au point que saint Jean de Capistran, en le voyant à son retour, lui dit : « Frère Justin, vous étiez un ange en partant, et vous voilà un démon! » Dès lors, en effet, l'orgueil et les autres vices se développèrent en lui. Il tua un de ses confrères d'un coup de couteau ; ensuite il se réfugia dans le royaume de Naples, où il commit de nouveaux crimes, et finit par mourir apostat en prison. (Saint Liguori.)

4501. *Fode in te fundamentum humilitatis et pervenies ad fastigium charitatis. Vis capere celsitudinem Dei? cape prius humilitatem Christi. Sola est virtus humilitatis, reparatio læsæ charitatis.* (Bern.)

4502. Saint Joseph de Calasanze disait : Si vous voulez être saint, soyez humble ; si vous voulez être très saint, soyez très humble. » *Sicut mel concordat in confectionibus medicinæ cum omnibus diversitatibus specierum : sic ex humilitatis dulcedine condiuntur omnia genera virtutum.* (Hug.)

4503. Soyez le plus grand génie du monde, a dit Lacordaire, ayez sur le front toute la gloire imaginable, si l'orgueil apparaît par dessus, vous êtes un homme haï et déshonoré. Le monde ne donne la gloire qu'à la condition qu'on la portera sans être ébloui et paraissant encore plus grand qu'elle.

« Dieu seul, par la doctrine catholique, fait les humbles; toutes les doctrines humaines, sans exception, depuis Platon jusqu'à Kant, toutes enfantent l'orgueil. Vous les reconnaîtrez à cet infaillible critérium. Quand l'orgueil montera dans votre cœur en lisant un livre ou en écoutant une parole, dites-vous: « Il est impossible que la vérité soit là, ou c'est une vérité que l'homme a dite. » Et toutes les fois, au contraire, qu'en lisant un livre ou en écoutant une parole, vous sentirez l'humilité descendre dans votre âme, fût-ce le dernier des mendiants qui ait signé ce livre ou prononcé cette parole, dites-vous: « C'est Dieu qui communique avec moi. » Cette règle n'a pas d'exception.

Gloriosa res humilitas, qua ipsa quoque superbia palliare se appetit, ne vilescat. (Bern.)

4504. Les républicains de 1793 eux-mêmes accordèrent à saint Vincent de Paul les honneurs du Panthéon à cause des œuvres de charité qu'il a entreprises. Celui qui s'abaisse sera élevé.

Comme ce saint se trouvait un jour à la cour de Louis XIII, en compagnie du prince de Condé; ce bon prince voulut obliger Vincent de Paul à s'asseoir auprès de lui. Notre saint s'en excusa avec son humilité ordinaire, en lui disant: « Monseigneur, ce m'est trop d'honneur que Votre Altesse me souffre en sa présence moi qui ne suis que le fils d'un pauvre porcher. » Le prince lui répondit par ces paroles du poète: *Moribus et vita nobilitatur homo.* C'est par les mœurs et la bonne vie que l'homme est grand. Puis il ajouta: « Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons votre mérite. » Les épis qui se tiennent droit, et les arbres dont les rameaux ne plient pas sont ceux qui ont le moins de fruits.

Chargés qu'ils sont des dons de Dieu, les humbles se courbent vers la terre, ils s'humilient à la pensée qu'ils auront à en rendre compte, *cui multum datum est, multum quæretur ab eo.*

4505. D'après le raisonnement de saint Bernard, ou ç'a été une folie à Jésus-Christ de fouler aux pieds la gloire des hommes, ou ç'a été une folie à nous d'en faire si grand cas; mais Jésus-Christ est la sagesse divine. Il n'a donc pu se tromper, donc c'est nous qui sommes insensés de tenir tant à l'estime des hommes.

Du reste, s'il était vrai que cette estime des hommes valût la peine qu'on la poursuive, qu'on sache bien que ce n'est que par l'humilité qu'on peut l'acquérir. Vous ne sauriez faire plus de tort à votre réputation qu'en donnant sujet de croire que vous voulez être honoré et estimé, que vous prenez garde là-dessus aux moindres choses, et que vous y êtes aisé à blesser.

A ne consulter que la prudence, le bon sens et même l'esprit du monde, le moyen le plus assuré pour se faire aimer et estimer des hommes, c'est de s'adonner tout de bon à la vertu, et à l'humilité. Agésilas l'un des plus sages rois de Sparte, interrogé par Socrate comment il pourrait acquérir de l'estime dans le monde: « En essayant d'être tel que vous voulez paraître, » lui répondit-il. Saint Jérôme, parlant de sainte Paule, dit qu'en fuyant la gloire, elle méritait la gloire qui suit toujours la vertu, comme l'ombre suit le corps, et qui s'éloignant de ceux qui la recherchent, recherchent ceux qui la méprisent.

4506. *Inter superbos semper jurgia sunt* (Prov. 13. 10). Autant ils sont sujets à en avoir, autant les humbles en sont éloignés. Il n'y a qu'une seule contestation entre eux, c'est qu'ils disputent toujours à qui sera le plus humilié, et qui déférera davantage à son compagnon. C'était de cette nature qu'était la contestation de saint Paul ermite et de saint Antoine. Il était question de rompre et de partager le pain que le corbeau avait apporté, Paul voulait que ce fût Antoine comme étranger, et Antoine voulait que ce fût Paul comme plus ancien. Chacun d'eux cherchait des

raisons de donner sa préférence à l'autre et de lui céder. Il est bon de contester de cette sorte ; et comme ces contestations naissent d'une véritable humilité, non seulement elles ne troublent ni détruisent point la paix et la charité fraternelles, mais elles la confirment et l'entretiennent.

O sancta humilitas quam dissimilis es superbiae. Ipsa superbia, fratres mei, luciferum de cœlo dejecit ; sed humilitas Dei Filium incarnavit. Ipsa superbia Adam de paradiso expulit ; sed humilitas latronem in paradisum introduxit. Superbia gigantum linguas divisit ; sed humilitas cunctas congregavit dispersas. Superbia Nabuchodonosor in bestiam transmutavit ; sed humilitas Joseph principem Israël constituit. (Aug.)

4507. Saint Alphonse rapporte à ce sujet le trait suivant. Un frère de la compagnie de Jésus, homme sans talent, mais fervent religieux, apparut après sa mort et déclara qu'il était au ciel en même temps que Philippe II, roi d'Espagne ; mais autant Philippe II avait été au-dessus de lui sur la terre, autant il était au-dessus de Philippe dans le ciel.

4508. *Ego plagis animae meae nullum judicio accommodatius medicamentum probus et contumeliis.* (Bern.)

Humiliatio est via ad humilitatem, sicut patientia ad pacem, sicut lectio ad scientiam. Si ergo virtutem appetis humilitatis, viam non refugies humiliationis. Solus, qui vere humilis est parat animæ suæ, qui, ne putetur quod non est, semper quantum in se est vult nesciri, quod est. (Id.)

Le liège se tient continuellement au dessus de l'eau, si on n'a soin de l'y tenir enfoncé.

4509. Toutes les raisons ne suffisent pas pour acquérir les vertus, nous sommes à peu près en cela comme ceux qui sont naturellement peureux. Quelque raison qu'on puisse leur dire pour leur persuader qu'il n'y a pas de quoi avoir peur, ils répondent qu'ils voient bien qu'on dit vrai, et qu'ils voudraient bien se rassurer, mais qu'ils ne sauraient en venir à bout. Je tombe d'accord avec vous, dira quelqu'un, que tout ce que vous dites de l'estime et de l'opinion du monde est très véritable, et je suis très convaincu que ce n'est que vent et que fumée ; cependant je ne saurais gagner sur moi de n'en point faire de cas. Je voudrais le pouvoir, mais je ne sais comment il arrive que malgré moi cela m'entraîne et me trouble. Donc de même que quand on veut guérir quelqu'un de la peur, et que les raisons ne suffisent pas pour le rassurer, on l'oblige à s'approcher des choses qui font le sujet de sa frayeur, à les toucher, et à aller seul la nuit dans les lieux obscurs, afin qu'il se convainque, par sa propre expérience, que tout ce qui lui fait peur n'est qu'un effet de son imagination troublée ; ainsi, pour guérir un homme de la répugnance qu'il a pour la vertu, ce n'est pas assez de lui exposer les motifs de la pratiquer, il faut le faire passer par les divers sentiers du bien et l'exercer à les parcourir.

Pour devenir bon artisan, bon musicien, bon orateur, bon philosophe, il faut s'exercer souvent aux actions qui sont propres à chacune de ces professions et ce n'est que par l'exercice qu'on peut y réussir. Aussi pour acquérir l'humilité et toutes les autres vertus morales, il faut en pratiquer les actions, et ce n'est que de cette sorte que l'on peut en contracter l'habitude. Que si quelqu'un dit que le raisonnement et le discours joints aux enseignements et aux conseils de l'écriture, suffisent pour modérer les passions et pour en régler les mouvements, il se trompe, dit saint Basile, il fait comme un homme qui apprendrait toute sa vie à bâtir ou à battre monnaie, et qui ne ferait jamais ni l'un ni l'autre. Or il est constant que celui qui n'emploierait tout son temps qu'à se remplir l'esprit des règles et des préceptes d'un art, sans les réduire jamais en pratique ne deviendrait jamais un bon artisan ; de même il est certain que l'on n'acquerra jamais l'humilité ni les autres vertus, si l'on ne s'applique à les pratiquer. — *Quis audivit unquam tale et quis videt huic simile :* Dieu être enveloppé dans des langes. Dieu pleurer ! Dieu devenir faible et las ! Dieu souffrir ! Hé quoi, Seigneur, le Prophète Roi ne disait-il pas : « *Altissimum posuisti refugium tuum ;*

non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo (Ps. XC, 9. 10)? Et nous voyons cependant que les fouets, les clous et les épines ont été jusqu'à vous, et qu'on vous a attaché à une croix.

4510. O humilité dont la vie de Jésus est une prédication continuelle ; humilité chantée et louée par la bouche de sa Mère ; fleur des vertus ; aimant irrésistible qui attires à toi le Créateur de tout ce qui existe ; celui qui te délaissera, Dieu le délaissera lui-même, fût-il au plus haut des cieux ; celui qui t'accueillera, Dieu l'accueillera aussi, fût-il le plus grand des pécheurs ! Précieuses sont tes faveurs, et merveilleux tes effets. Tu charmes les hommes, réjouis les anges, chasses les démons et retiens la main du Seigneur irritée. Tu es le fondement des vertus, la mort des vices, le miroir des vierges et le temple de la très sainte Trinité. Amasser sans toi, c'est dissiper ; bâtir, mais non sur toi, c'est renverser ; travailler à acquérir sans toi les autres vertus, c'est jeter de la poussière au vent. Si tu ne l'accompagnes, la vierge frappe en vain aux portes du paradis ; et la pécheresse publique est avec toi, reçue aux pieds du Christ. O Vierges recherchez donc l'humilité ; car elle rehaussera le prix de votre virginité. Aimez-la, vous aussi religieux ; car sans elle vaine sera votre profession. Et vous laïques, ne la négligez pas non plus ; parce qu'elle vous délivrera des pièges du monde. (B. L. DE GRENADE.)

4511. **Onzième dimanche.** — *Bene omnia fecit.* (Sanctification des actions, nos 2642 et 2649.)

Ou encore, à propos de *Tetigit linguam ejus . . . et loquebatur recte* (MARC. VII, 33, 35). Dire que les paroles mauvaises font beaucoup de mal aux autres et à soi-même. Voir nos 668 à 680 et nos 3215 à 3233. Voir aussi paroles mauvaises à la table.

4512. **Douzième dimanche.** — *Diliges proximum sicut teipsum.* Amour du prochain, charité, 608, 3210. (Voir Œuvres de charité, no 5387.)

PENSÉES SUR LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

4513. Deux soldats après s'être battu à l'épée s'embrassent, boivent ensemble et n'y pensent plus. Certaines personnes qui montrent quelque dévotion ne savent pas même en faire autant. Les voleurs mêmes (pardonnez cette comparaison à ma douleur), les voleurs, dis-je, une fois qu'ils ont mangé ensemble le même pain fraternisent et oublient à l'égard les uns des autres leur férocité ordinaire : et nous qui venons nous asseoir à cette table sacrée, nous en sortons pour nous faire la guerre, au lieu de nous unir dans une ligue nouvelle contre le démon, comme étant notre ennemi à tous. Il est impossible d'aimer Dieu, si l'on ne s'aime point les uns les autres. Si un père avait un fils qu'il aimât tendrement, jusqu'à sacrifier sa vie pour lui, se contenterait-il de l'amour qu'on lui porterait à lui-même, quand on ne témoignerait pour ce fils chéri que de l'indifférence ? Non, sans doute ; au contraire, il s'en irriterait davantage. Mais je vous le demande, quels fils ont été jamais plus chers au cœur de leurs pères, que vos frères ne le sont à Jésus-Christ ? . . . . (CHRYST.) *Sicut rex in imagine sua honoratur, sic Deus in homine diligitur et oditur. Non potest hominem odire qui Deum amat, nec potest Deum amare, qui hominem odit.* (CHRYS.)

4514. Nous sommes les membres du corps de Jésus-Christ. Regardez comment les divers membres de notre corps se servent et s'aident les uns les autres : les yeux conduisent les pieds ; les mains défendent la tête ; et tous se portent de concert à secourir la partie la plus faible, comme l'expérience nous l'apprend assez, lorsqu'on a quelque blessure, ou quelque autre incommodité. Dans la distribution qui se fait des aliments, chaque membre n'en retient que ce qui lui suffit et laisse le reste pour la nourriture des autres. D'ailleurs, il y a une telle sympathie entre eux, que, par exemple, l'estomac ne peut être incommodé sans que la tête souffre. Tous les membres s'in-

téressent les uns pour les autres : la douleur de l'un se communique à tous les autres, il n'est pas plutôt guéri qu'ils en ressentent tous du soulagement. Saint Augustin examine parfaitement ceci. Il arrive, dit-il, que le pied marche sur une épine ; qu'y a-t-il de plus éloigné des yeux que le pied ? Il en est à la vérité très éloigné par la situation ; mais il en est très proche par la correspondance mutuelle de tous les membres. Aussitôt donc que le pied a été piqué de l'épine, les yeux se portent à la chercher, le corps se courbe pour la trouver ; la langue demande où elle est, et la main se met en devoir de la tirer. Les yeux cependant, la main, le corps, la tête et la langue se portent bien et le pied même n'a de mal qu'en un seul endroit : c'est que tous les membres se mettent en peine les uns pour les autres ; et qu'ils ressentent tous le mal les uns des autres. Voilà de quelle sorte nous devons nous comporter envers nos frères. Il faut que nous ayons autant de soin d'eux que de nous-mêmes, que nous nous réjouissions de leurs avantages comme des nôtres, et que leurs maux et leurs déplaisirs ne nous touchent pas moins que nos propres afflictions. Chacun des membres fait ce à quoi il est destiné, n'envie point l'emploie de ceux qui en ont de plus relevés que lui ; c'est ainsi que nous devons faire ; chacun de nous doit être content de la charge qu'il exerce, sans porter envie à ceux qui en possèdent de plus considérable. Outre cela, comme dans le corps une partie supérieure ne méprise point celle qui lui est inférieure, mais qu'au contraire elle l'estime, la conserve et la soulage autant qu'elle peut ; de même, ceux qui sont établis dans les premiers emplois de la religion, ne doivent pas mépriser ceux qui sont au dessous d'eux ; mais ils doivent au contraire les estimer, les assister soigneusement dans leurs besoins et les considérer comme des membres qui nous sont absolument nécessaires ; car l'œil ne peut pas dire à la main : je n'ai que faire de votre secours ; et la tête pareillement ne peut pas dire aux pieds : nous ne m'êtes pas nécessaires. Mais les membres qui nous paraissent les plus méprisables et les plus faibles, sont, en effet, ceux dont nous avons le plus besoin. Regardez par exemple, combien les pieds nous sont nécessaires, et à quoi serions-nous réduits si nous venions à en être privés.

4515. Saint Augustin remarque que la charité a cela de particulier que sans dépouiller personne de ce qui lui appartient, et seulement en se réjouissant du bien que fait le prochain, elle se rend propre tout ce qu'il a de mérite et toutes les bonnes actions qu'il fait. Mais il n'y a rien de surprenant en cela, puisque, s'il est vrai qu'on devienne capable du péché d'autrui lorsqu'on s'en réjouit, il n'est pas étonnant que la joie qu'on ressent des bonnes œuvres du prochain fasse qu'on participe à son mérite ; vu principalement que Dieu est toujours bien plus disposé à récompenser qu'à punir. *Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite* (Mat. VII, 12).

Vis beneficia capere ? Confer beneficium alteri ; vis misericordiam consequi ? miserere proximi ; vis laudari ? lauda alium ; vis amari ? ama ; vis partibus primis potiri ? Cede illas prius alteri (Chrys.) *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit* (Eccli. XX. 13). *Nonne ardorem refrigerabit ros, sic et verbum melius quam datum* (Eccli. XVIII. 17). *Lingua eucharis in bono homine abundat* (Eccli. VI. 5). *Tanto quisque perfectior est, quanto perfectius sentit dolores alienos.* (Greg. M.)

4516. L'apôtre nous recommande par son propre exemple de chercher à plaire à tous. Le vrai secret pour y réussir, c'est de ne rien désirer pour soi-même ; car il est bien difficile que ce que l'on fait pour sa propre utilité n'offense souvent les autres par occasion, puisque ce qui est utile à l'un est quelquefois nuisible à l'autre. Mais il faut nécessairement que celui qui ne veut rien pour lui seul, et qui rapporte toutes choses aux désirs des autres, devienne agréable à tous, puisqu'il leur plaît en procurant leurs avantages et qu'il ne choque personne en ne cherchant pas les siens. (Saint Hilaire.)

4517. De même que le feu qui embrase une forêt la purge toute entière, ainsi la charité, quand elle vient à embraser une âme, consume tout ce qui pourrait nuire à la semence divine ; elle la féconde et y fait germer les plus heureux fruits. Où se

trouve la charité, tous les maux disparaissent. Plus de ces cupidités, de ces saillies d'orgueil, de vanité, qui engendrent tous les désordres. On ne voit plus partout que des amis et qui peut se soulever contre son ami ! Avec la charité, l'humilité ne coûte rien. On ne rougit pas de rendre à ceux que l'on aime les services les plus bas ; on va jusqu'à leur savoir gré de les recevoir : pour eux, on n'épargne ni dépense, ni sa vie même. Où il y a une amitié sincère, il n'y a ni envie ni méfiance. Loin de parler mal de nos amis, nous fermons la bouche à ceux qui voudraient les décrier. Dans l'amitié, tout est doux, tout est calme, tout respire la paix : on n'y voit aucune trace de contention, ni de dispute. Vous le savez, ô vous qui avez eu de véritables amis, de ceux-là qui ne le sont pas de nom seulement, mais en effet. (Chrys.)

4518. **Treizième dimanche.** *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* (Manière de bien se confesser, 1239 ; ou bien l'action de grâce, après la communion, v. nos 2543 à 2548, ou le plan suivant.)

4519. **Autre plan,** *d'après Bourdaloue.* — *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* Ces lépreux guéris et obligés de se montrer aux prêtres, nous représentent les pécheurs appelés au tribunal de la pénitence pour y confesser leurs péchés et y être absous.

Division. Par rapport au passé, la confession est le moyen le plus efficace et le plus puissant que la Providence nous ait fourni pour effacer le péché : première partie. Et, par rapport à l'avenir, la confession est le préservatif le plus infaillible et le plus souverain pour nous garantir des rechutes dans le péché : deuxième partie.

4520. I. Par rapport au passé, la confession est le moyen le plus efficace et le plus puissant que la Providence nous ait fourni pour effacer le péché. D'où tire-t-elle cette vertu ? 1° de la volonté ou du don de Dieu ; 2° d'elle-même et de son propre fonds.

1° De la volonté ou du don de Dieu. Un moyen de pénitence et de salut n'est efficace qu'autant que Dieu veut l'accepter ; or, il a voulu et il veut accepter, pour la rémission des péchés, la confession. En quoi Dieu fait surtout paraître deux de ses divins attributs : sa grandeur et sa bonté. Sa grandeur, remettant le péché en souverain et sans observer avec nous toutes les formalités d'une justice rigoureuse ; il lui suffit que nous nous reconnaissions coupables. Sa bonté, exigeant de nous si peu de chose, et se contentant, pour nous pardonner, du simple aveu de notre péché et du repentir de notre cœur. Mais, dit-on, c'est à un homme qu'il faut faire cet aveu. — Il est vrai, c'est à un homme, mais à un homme tenant la place de Dieu, et le ministre des miséricordes de Dieu. Est-ce donc là une condition difficile, eu égard à la grâce que nous obtenons ?

2° D'elle-même et de son propre fonds, car la confession du péché fait trois choses les plus capables de gagner le cœur de Dieu. 1) Elle humilie le pécheur et, par là, lui arrache jusqu'à la racine du péché, qui est l'orgueil. Différence entre l'esprit de l'hérésie et l'esprit de la vraie Religion. Comme l'esprit de l'hérésie est un esprit d'orgueil, il n'a pu souffrir la confession des péchés aux prêtres ; d'ailleurs illusion de ceux qui fuient la confession par la honte qu'ils y trouvent, et de ceux qui voudraient ôter cette honte aux pénitents. 2) La confession excite en nous la douleur et la contrition du péché : car nous ne comprenons jamais plus vivement la malice du péché que lorsque nous en faisons la déclaration au tribunal de la pénitence ; hors de là nous n'y pensons pas ou nous n'y pensons qu'à demi.

3) Enfin, il ne tient qu'à nous que la confession ne commence déjà à expier la peine du péché, et qu'elle ne nous serve de satisfaction pour le péché ; car dès qu'elle nous est pénible et que nous y sentons une répugnance qui nous coûte à surmonter, nous pouvons nous en faire un mérite auprès de Dieu. Aussi saint Ambroise n'a pas craint de dire que la confession du péché est l'abrégé de toutes les peines ordonnées de Dieu contre le péché : *Omnium pœnarum compendium.*

4521 II. Par rapport à l'avenir, la confession est le préservatif le plus infaillible et le plus souverain pour nous garantir des rechutes dans le péché. Ceci se vérifie, en considérant le sacrement de pénitence sous trois rapports : 1° par rapport à Jésus-Christ, qui en est l'auteur ; 2° par rapport au prêtre, qui en est le ministre ; 3° par rapport à nous-mêmes, qui en sommes les sujets.

1° Par rapport à Jésus-Christ : qu'est-ce que le sacrement de pénitence ? C'est une de ces sources de grâces que le Sauveur en mourant fit couler de son sacré côté. Mais quelles grâces sont particulièrement attachées à la confession sacramentelle ? Des grâces de défense et de soutien. Dieu veut que nous allions recueillir ces grâces dans son sacrement : et de là il s'en suit qu'un chrétien qui quitte l'usage de la confession, renonce aux grâces du salut les plus essentielles, qui sont les grâces de précaution contre le péché, et que plus un chrétien s'approche du saint tribunal, plus il se fortifie contre la tentation.

2° Par rapport au Prêtre : car le Prêtre, en qualité de ministre choisi de Dieu, a une grâce particulière pour la direction des âmes et pour les maintenir dans la voie de la justice chrétienne. Et, en effet, que ne peut point sur nous un directeur prudent et zélé, en qui nous avons confiance ? Erreur ou mauvaise foi de ceux qui ne veulent prendre d'un confesseur nulle règle de direction.

3° Par rapport à nous-mêmes : l'expérience nous apprend que la confession est un frein pour arrêter notre cœur et pour réprimer ses désirs criminels. Cette seule pensée : je dois demain ou dans quelques jours paraître au tribunal de la pénitence, est capable de nous retenir dans les plus dangereuses occasions. Au contraire, quand un fois on a secoué le joug de la confession, en quels abîmes ne se précipite-t-on pas ? Les hérétiques ne l'ont que trop éprouvé. On me dira qu'il se glisse bien des abus dans la confession : mais de quoi ne peut-on pas abuser ? Corrigeons les abus et conservons l'usage de la confession.

4522. A propos du texte : *Non est inventus qui daret gloriam Deo, nisi hic alienigena,* parler de

La Reconnaissance, *d'après saint François de Sales*

La gratitude est une vertu par laquelle nous rendons à ceux qui nous ont fait du bien quelque sorte de contre-échange, ou par honneur ou par services, ou par d'autres bienfaits réciproques. Et cette vertu requiert :

1° Que nous estimions et prisions grandement et au plus haut prix le bienfait, et surtout l'affection avec laquelle le bienfaiteur le distribue et nous le départit.

2° Que nous le recevions cordialement. (Voir sainte Thérèse, n° 4523.) 3° Que nous déclarions combien il nous agrée et en fassions une protestation et une reconnaissance. — 4° Que nous conservions le souvenir des bienfaits et en fassions volontiers mention, lorsque l'occasion s'en présente. (Voir les nos 4523 et suiv.)

5° Que selon les occurences et selon notre pouvoir, nous rendions bienfait pour bienfait. Je dis selon les occurences, car l'empressement et la précipitation à contrechanger un bienfait, témoigne un esprit qui se déplaît d'être débiteur à son bienfaiteur.

La dette de gratitude doit être agréable et ne se doit pas payer parce qu'il nous déplaît de devoir, mais parce qu'il nous plaît de rendre le réciproque. Et de fait, rendre un bienfait avec cette inquiétude, c'est plutôt le payer que le rendre, ou encore, c'est plutôt le rejeter et le vouloir effacer, que de le vouloir le contre échanger. Aussi ai-je dit qu'il fallait rendre bienfait pour bienfait. Or ce n'est pas un bienfait, s'il ne procède d'un esprit aimant, doux, agréable, officieux, et s'il ne regarde pas plus l'affection du bienfaiteur que le bienfait; c'est pourquoi il faut rendre, s'il se peut, plus que l'on a reçu, comme font les champs fertiles qui produisent incomparablement plus de graines qu'on en a jeté dans leur sein; car si vous ne rendez que le même bienfait, c'est plutôt une restitution de rigueur, qu'une gratitude d'affection et d'amour, et en cela vous ne rendez pas bienfait pour bienfait, car si vous ne rendez que ce que vous avez reçu, il n'y a point de bienfait de votre part. J'ai dit selon son pouvoir, car celui qui ne peut rendre aucun bienfait doit témoigner le plus de reconnaissance qu'il pourra, en paroles et en souhaits pour le bonheur de son bienfaiteur. (V. nos 1512 et suiv.)

TRAITS ET PENSÉES SUR LA RECONNAISSANCE.

4523. *Scitis quid fecerim vobis* (Joan. XIII. 12)? demandait Notre-Seigneur à ses Apôtres. Il le demande aussi à nous. (*Enumérez les bienfaits reçus en répétant la même question.*) *Optima beneficiorum custos est memoria beneficiorum et perpetua confessio gratiarum.* (Chrys.)

Saint Galmier, né dans le Forez, se fixa à Lyon, où il exerçait le métier de serrurier. Il répétait sans cesse: *Toujours grâces à Dieu,* invitant ainsi tous ceux qui le visitaient, et s'excitant lui-même à la reconnaissance pour les bienfaits du Seigneur. Alexandre le Grand avait coutume de dire qu'il était plus redevable à son précepteur et à son maître qu'à son père Philippe, car si celui-ci lui avait donné la vie, celui-là lui avait appris à bien vivre.

Saint Jean Berckmans, dès sa plus tendre enfance, témoignait sa reconnaissance à ses parents et à ses maîtres avec la plus charmante amabilité. Il ne voyait en eux que l'image de Dieu et la main de Dieu l'instruisant, le reprenant et le punissant par leur ministère. Devenu Jésuite, il ne passait aucun jour sans offrir pour eux, surtout à la sainte Messe, de ferventes prières. Il n'oubliait jamais le plus léger service, et pour rendre sa reconnaissance sensible, il allait ingénûment tous les mois offrir à chacun de ses maîtres une liste des communions, des prières, des pénitences qu'il s'était prescrites pour eux en retour de leurs peines.

Sainte Thérèse recevait les moindres choses avec une reconnaissance qu'elle exprimait de la manière la plus délicate: on lui gagnait le cœur avec l'aumône d'une sardine, comme elle le dit quelque part, et elle n'oubliait jamais dans ses prières ceux dont elle avait reçu le plus léger secours; mais elle ne demanda jamais rien à personne et défendit à ses Filles de se montrer importunes.

4524. *Omnia peccata sic habenda sunt tanquam dimittantur, à quibus Deus custodit ne committantur. Noli modicum diligere, quasi a quo modicum dimissum est : sed potius multum dilige, a quo tibi multum tributum est. Si enim diligit, cui donatum est ne redderet : quantum magis debet diligere, cui donatum est, ut haberet. Quid melius et animo geramus et ore promamus et calamo explanemus, quam Deo gratias ? Hoc nihil dici brevius, nil audiri lætius, nec intelligi gratius, nec agi fructuosius potest.* (Aug.) *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi.*

4525. Nous ressemblons aux petits enfants qui ont toujours la main et la bouche ouvertes pour recevoir et auxquels on a tant de peines à apprendre à dire merci. Sommes-nous dans un besoin pressant, nous prions, nous faisons prier, et quand nous avons obtenu ce que nous sollicitions, ni nous ne remercions, ni nous invitons les autres à le faire pour nous. Si nous sommes sous le poids de quelque grande épreuve, nous sommes prêts à nous en plaindre à Dieu ; si nous sommes comblés de ses faveurs, nous ne pensons plus à celui qui nous les donne.

Le saint abbé Gérasime se promenant un jour sur les bords du Jourdain, vit venir à lui un lion qui, paraissant souffrir horriblement, lui présentait la patte. Gérasime s'assied, prend la patte de l'animal et y voit un abcès formé par l'éclat d'un roseau ; il ouvre l'abcès, le panse et le lion soulagé s'attache au saint abbé et l'accompagne partout, ne cessant de lui donner des marques de sa reconnaissance. Quand le saint homme fut mort, le lion ne cessa de rugir de regret, jusqu'au jour où il expira sur le tombeau de son bienfaiteur. O homme, interroge les animaux, ils t'apprendront la reconnaissance. Les animaux oublient facilement, et cependant le chien se souvient d'un morceau de pain noir, dur et moisi qu'on lui a jeté et toi, qui te souviens de tant de choses, tu oublies non seulement la viande qui entoure l'os que tu jettes aux chiens, mais les plus riches bienfaits de Dieu.

La reconnaissance, disait-il, est un tribut que Dieu exige de sa créature : c'est pour lui faciliter le moyen de remplir ce devoir qu'il a établi dans la loi ancienne des sacrifices d'actions de grâces ; et dans la loi nouvelle celui de l'Eucharistie qui doit nous rappeler les merveilles qu'il a opérées pour notre amour. L'ingratitude est un péché qui tarit la source des grâces : le Fils de Dieu s'en plaignit, quand, après avoir guéri dix lépreux, il n'en vit qu'un revenir sur ses pas pour lui témoigner sa reconnaissance.

4526. **Quatorzième dimanche.** — *Nemo potest duobus dominis servire.* (Les deux étendards, 2145 à 2156.)

4527. **Autre sujet.** A propos de : *Respicite volatilia cœli*, etc., parler de la Providence.

I. Voyons ce que la foi nous enseigne sur la Providence. II. Répondons aux objections des impies contre cette vérité. III. Etudions nos devoirs à l'égard de la Providence.

4528. I. *Il y a une Providence.* 1° L'Ecriture nous l'enseigne, voyez au mot *Providentia* les *Sententiæ et exempla biblica,* et l'Evangile du jour.

2° Par les Saints Pères, *Tam pater nemo,* dit de Dieu Tertullien ; et il serait superflu de citer leurs écrits, quand les païens eux-mêmes et les philosophes impies du dernier siècle, comme Voltaire et Rousseau, ont rendu d'éclatants témoignages à cette vérité. Du reste, comment en pourrait-il être autrement ? (V. n. 4532.) Qui, s'il croit en un Dieu créateur de tout, serait assez furieux, dit Salvien, pour nier qu'il gouverne tout ? Quel est l'ouvrier qui n'a pas soin du vase d'argile qu'il a pétri et ne le préserve des chocs qui le pourraient briser ? Quel est le laboureur qui ne veille pas sur la semence qu'il a jetée dans le sillon, pour en arracher l'ivraie, pour l'arroser à temps ? Quel est le roi qui ne veut se rendre compte de ce qui

se passe jusqu'aux extrémités de son royaume ? Et Dieu ne s'occuperait pas de ses créatures ? Est-ce qu'il ne le pourrait pas ? alors où serait sa toute-puissance ? Est-ce qu'il ne le voudrait pas ? mais alors où seraient sa sagesse et sa bonté ? Dire que Dieu néglige son ouvrage, c'est lui faire une plus grande injure que si on nie son existence. Plutarque disait qu'il se tiendrait pour moins offensé, si on disait qu'il n'a jamais existé, que si on l'accusait d'avoir été vicieux et d'avoir négligé sa famille. Si c'est outrager un homme que de lui faire un tel reproche, qu'en est-il de le faire à Dieu ? De Dieu dépendent tous les êtres, de telle sorte qu'il est impossible qu'un seul d'entre eux se soustraie au gouvernement divin, comme le dit saint Thomas. Il n'est pas nécessaire qu'un être existe ; mais supposé qu'il existe, qu'il soit grand ou petit, il est absolument nécessaire qu'il soit gouverné par Dieu, conservé par Dieu, dépendant de Dieu, comme le rayon dépend du soleil, comme l'image du miroir dépend de l'objet qu'elle représente ; et cela dans tous ses actes, de telle sorte que tous les actes des créatures, excepté le péché, dépendent de Dieu, de son action, de sa volonté. Par conséquent, il n'y a point de hasard, d'accident par rapport à la Providence qui gouverne, qui dispose tout, les animaux, les plantes, les vents, les tempêtes. *Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum quæ faciunt verbum ejus, qui producit ventos de thesauris suis, qui dat nivem sicut lanam.* Dieu ne peut être l'auteur du péché, qu'il abhorre ; mais il est l'auteur de la liberté, il supporte l'abus que l'homme en fait, plutôt que de la lui ravir ; car il est de sa dignité de ne pas être servi par contrainte, et il est de la dignité de l'homme d'être libre et non esclave. Mais du péché même, Dieu dans ses ressources infinies sait tirer le bien et il fait servir à ses desseins ce qui est contre ses desseins. Le pilote se montre surtout habile, quand il se sert des vents contraires pour enfler ses voiles et faire voguer son navire. Un général se fait admirer, quand il fait servir à sa victoire le vent et la poussière, en donnant un poste convenable à ses troupes. Celui qui a donné ces industries à ses créatures, en a infiniment plus à son service ; et il fait réussir à l'accomplissement de ses desseins tout ce qui est contre ses desseins. Les frères de Joseph, pour empêcher qu'il ne les gouvernât, le vendent comme esclave ; et Dieu se sert de cet esclavage pour en faire l'intendant de Pharaon et le gouverneur de ses frères. Les persécutions ont fait les martyrs (v. n° 4534).

4529. L'expérience ne nous fait-elle pas voir de nos yeux, et toucher du doigt, la Providence, dans l'harmonie du monde, dans le mouvement des astres, dans la succession des saisons, dans le brin d'herbe et dans le ciron qui ronge un bois vermoulu. « Ouvrez donc les yeux, ô mortels, c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? Est-il rien de mieux pourvu que cette famille ? Est-il rien de mieux gouverné que cet empire ? Cette puissance suprême, qui a construit le monde et qui n'y a rien fait qui ne soit très bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels ; elle a fait les terrestres qui sont périssables ; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur ; elle a fait les insectes et les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse ; elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers ; elle a fait les fleurs des champs

qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ces créatures, parce que cette même bonté, qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais des plus grandes jusqu'aux plus petites, sa Providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent, dès le matin, par la mélodie de leurs chants ; et ces fleurs, dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa Providence paternelle, ne soient pas ouverts ? *Nonne vos magis pluris estis illis* (MATH., VI, 26) ? N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux.

« Regardez le corps qu'il vous a formé et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués ? Combien de machines a-t-il inventées ? Combien de veines et d'artères a-t-il disposées, pour porter et distribuer la nourriture aux parties les plus éloignées ? » (BOSSUET.) Rappelez-vous votre propre histoire. Quels bienfaits n'avons-nous pas reçus de cette Providence paternelle, dans notre enfance, dans notre jeunesse, que n'en devons-nous pas attendre ! Nos maux, par la misericorde de Dieu, n'ont-il pas même servi à nous détacher de la terre et à nous ramener à Dieu ? Aussi Aristote, le prince des philosophes païens, dit-il que celui qui demande des preuves de la Providence, mérite non qu'on lui réponde, mais qu'on le fouette. (V. n° 4533.)

4530. II. Cependant les impies, pour qui tout est ténèbres, *ne laissent pas d'objecter contre cette vérité* : (Voir n° 1095.) 1° qu'il ne convient pas à Dieu de s'occuper des mouches et des cirons et qu'il ne pourrait suffire à la multitude des créatures. Ah ! ils jugent Dieu d'après leur petit esprit. Saint Augustin, mieux avisé, a dit de Dieu qu'il n'était pas plus grand dans les grandes choses, ni qu'il n'était pas plus petit dans les moindres. Partout il est Dieu ; et sa puissance et sa sagesse sont aussi admirables dans l'œil d'un moucheron que dans les défenses d'un éléphant, dans l'hysope qui croît sur les murs que dans le cèdre du Liban. Aristote a dit : *Nulla res adeo vilis et parva est in natura, qua non liceat spectare aliquod divinum et admiratione dignum.* Si ç'a été une œuvre d'une puissance et d'une sagesse infinies de créer tous les êtres, c'est d'une puissance et d'une sagesse égales de les conserver et de les gouverner. — L'homme s'abaisse en s'occupant de petites choses, mais le soleil garde la pureté de ses rayons en séchant la boue, comme en faisant briller un lingot d'or précieux. L'homme ne peut s'occuper de tant de choses à la fois ; car son intelligence est bornée. Cependant ceux qui embrassent beaucoup, sans rien négliger, méritent tous nos éloges. Qui n'admire Philippe, roi de Macédoine, qui s'occupait des harnais des montures de ses soldats ? Mithriade, de ce qu'il parlait aux soldats de vingt-deux nations différentes, dans la langue de chacun d'eux ? César, de ce qu'il dictait en même temps des lettres à sept ou huit secrétaires ? Et en le faisant, il était sans doute moins embarrassé qu'un paysan ne l'est pour faire une seule lettre. S'il est des hommes dont l'intelligence est si vaste, qu'ils font sans effort tant de choses, qu'en est-il de Dieu dont l'intelligence est infinie ? Aussi est-ce sans peine, sans sollicitude, qu'il

gouverne tout. 2° Pourquoi des êtres inutiles? Qui vous a dit qu'il y en a d'inutiles? Quand on ne sait pas tout, il ne faut pas dire ce qu'on ne sait pas; si on en parle, on fait comme le bourgeois d'une grande ville qui, en traversant les campagnes, se mêlerait de donner sur l'agriculture, qu'il n'a jamais étudiée ni pratiquée, des leçons à un laboureur. Ce dernier sourirait de pitié, lui qui connaît son champ et ses produits. Si nous avions la science du premier homme avant sa chute, nous saurions qu'il n'est pas un être qui ne serve ou à l'homme, ou à un autre être au service de l'homme. L'herbe de la prairie ne vous sert pas à vous; mais à ces animaux qui vous nourrissent. Les moucherons font la pâture des petits oiseaux qui vous réjouissent de leurs chants.

Les animaux sauvages et nuisibles eux-mêmes sont utiles pour nous châtier, si nous offensons Dieu, comme les verges sont utiles pour contenir un enfant rebelle. La diversité des conditions est utile. Elle fait que les hommes se rendent service les uns aux autres; et elle répand dans l'univers cette variété qui en fait la beauté. A un tableau, il faut des ombres. Rien de triste comme une plaine immense, où il n'y aurait que des productions de même nature: l'œil en serait fatigué; pour se reposer, il rechercherait quelque montagne dans le lointain. Si tous étaient pauvres, à qui recourir? Si tous étaient riches, à qui feraient-ils l'aumône? Les maux de ce monde servent à mériter le ciel.

3° Pourquoi les justes souffrent-ils, tandis que les méchants triomphent? Si votre enfant n'avait jamais vu de vin il murmurait contre vous, quand il vous verrait mettre sous le pressoir ces belles grappes de raisin. Ne vaudrait-il pas mieux, dirait-il, pendre ces beaux fruits à un plancher? Il ne prévoirait pas que ces raisins ne tarderaient pas de pourrir, ainsi suspendu; tandis que dans le pressoir, ils feront un vin délicieux qui se conservera longtemps et qui réjouira toute la famille. Le père le sait; et c'est pourquoi il foule ces raisins sans pitié.

Dieu sait que la vertu des bons s'affermit dans l'épreuve, c'est pourquoi il ne leur ménage pas l'adversité; et il fournit ainsi à toute l'Eglise un breuvage généreux qui la fortifie. Combien qui ne croiraient pas à la religion, si elle n'avait pas eu de généreux martyrs? Combien qui se désespéreraient dans le malheur, s'ils n'étaient soutenus et fortifiés par la patience de Job et des Saints? Le laboureur jette en terre le plus pur de son froment, afin qu'il y pourrisse et il rentre avec joie la paille dans ses greniers. Il sait ce qu'il fait, le froment jeté à terre prépare une moisson; ainsi fait Dieu, quand il éprouve ses élus, il leur prépare une moisson de mérite. Et puis nous voyons les souffrances des justes et nous ne voyons pas leurs consolations. Les méchants triomphent. Aman triompha aussi. Et c'est parce qu'il était arrivé au faîte de la gloire, que sa chute fut plus rapide et plus profonde. Et puis que d'amères douleurs que nous ne soupçonnons pas dans ceux qui paraissent heureux, selon le monde! Les grands pleurs sont dans les grandes maisons, a dit Bossuet. Les méchants triomphent en jouissant des biens d'ici-bas, tandisque les justes en sont privés. Grande leçon pour nous dont nous avons grand besoin. Nous tenons aux biens du temps; Dieu n'en fait pas tant de cas, puisqu'il les donne à ses ennemis (v. n° 4540). Les méchants, d'ailleurs, ne sont jamais entièrement pervers; ils ont quelques vertus naturelles peut-être, ou du moins ils font des actes bons, des actes de

loyauté, de justice, de bienfaisance. Il est juste que Dieu les récompense pour cela; il ne leur donne pas le ciel en retour; car ils ne l'ont pas mérité, il leur donne des biens temporels. Ou bien c'est par un juste châtiment qu'il les laisse dans leur prospérité, jusqu'à l'heure du châtiment suprême qu'il leur réserve. Il n'est pas si pressé que nous. Il a l'éternité pour lui; si la justice vient à pas lents, c'est parfois aussi parce qu'elle porte une lourde charge de châtiments (v. nº 4537). Ainsi donc les objections des impies contre cette vérité, ne viennent que de leur ignorance ou de leur irréflexion; et quiconque est attentif à ce que nous venons de dire, adore et bénit la Providence. Si les raisonnements des prêtres suffisent à nous éclairer, qu'en serait-il donc, si nous entendions parler de Dieu par un saint, par la Sainte Vierge elle-même, par le Fils de Dieu? Quelles raisons admirables ne vous présenteraient-ils pas, qui justifieraient pleinement à nos yeux la Providence? mais quand même nous ne les connaissons pas toutes, nous en savons assez pour l'adorer. Un aveugle qui ne voit pas le roi ne laisse pour cela de lui offrir ses hommages (v. nº 4538).

4531. III. *Nous devons à la Providence trois sortes de devoirs:* l'honneur, la crainte, la confiance. 1º L'honneur, le respect, donc jamais murmure et encore moins de blasphème. Lors même que nous ne comprenons pas les raisons de Dieu dans sa conduite à notre égard, et dans le gouvernement du monde, qu'il nous suffise de savoir qu'il est infiniment juste, miséricordieux, sage. Le père n'est pas tenu de dire à son enfant toutes ses affaires; et si l'enfant le questionnait à ce sujet d'une manière importune, il lui dirait: Qu'il te suffise de savoir que je suis père et que j'ai plus d'expérience que toi. Je fais tout pour tes intérêts. Quand nous rencontrons un artiste habile qui s'applique à quelque œuvre d'art, nous nous garderions bien de lui demander la raison de ce qu'il fait, persuadés qu'il en sait plus long que nous; et si nous nous avisions de lui donner des leçons, il aurait raison d'en rire. Et nous oserions demander à Dieu compte de sa conduite!

2º La crainte. *Non audes in officina reprehendere fabrum et audes in hoc mundo reprehendere Deum?* dit saint Augustin. Il vous nourrit, il vous soutient et vous le blasphémez! Insulteriez-vous celui qui vous tiendrait de sa main suspendu par une corde sur un abîme?

3º Confiance. — Rien n'arrive que par la permission de Dieu. *Bona et mala, vita et mors a Deo sunt,* donc tout est bon pour tous; car une main si paternelle que peut-elle donner à son enfant qui ne soit pour son bien? *Nolite timere, capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Quid timidi estis modicæ fidei?* Pierre, à l'appel du Sauveur, marchait sur les eaux; et des qu'il commença à craindre, il commença à s'enfoncer: *Modicæ fidei quare dubitasti? Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* Et Job: *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. Si bona recepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus?* O mon Dieu, qui prenez soin de vos ennemis, abandonnez-vous vos amis? vous qui faites lever le soleil sur les bons et sur les méchants, vous me donnerez les biens temporels, s'il me sont utiles; et si vous me laissez dans l'épreuve, c'est qu'elle servira à mon salut. Quand vous avez versé pour moi votre sang, vous ne me refuserez ni le pain quotidien, ni votre grâce. (V. nº 4539.) Jamais donc je ne murmurerai dans l'épreuve, et je vous bénirai dans la prospérité. Je me jette avec confiance dans votre sein paternel, comme un enfant sur celui de sa mère; vous ne

me laisserez pas tomber, vous me consolerez dans la souffrance, vous me guiderez dans l'obscurité, et vous me conduirez à ce ciel, où voyant à découvert toutes les raisons justes de votre Providence, je vous remercierai à jamais.

TRAITS ET PENSÉES SUR LA PROVIDENCE DIVINE.

4532. « Le genre humain, en donnant sa foi au gouvernement de la Providence, a dit Lacordaire, cède à la clarté d'une loi générale dont il est partout l'acteur autant que le témoin. Tout être sur la terre, même les poissons, sauf les scélérats, nous apparaît sous la forme d'une activité bienfaisante, et plus l'être s'élève, plus il répand autour de lui le parfum et la semence des biens dont il a le trésor. Un être inactif est une chimère, et une activité qui ne se verse pas en bienfaits est un monstre. Comment donc l'Etre infini, l'Etre créateur, l'Etre seul qui ne perd rien en se donnant, comment Dieu, le monde une fois créé, cesserait-il d'être actif à notre égard? et comment, s'il reste actif, nous dispenserait-il autre chose que la lumière, la force et l'amour, en qui se résument tous ses attributs? Mais la lumière illumine, la force soutient et combat, l'amour échauffe ce qui est déjà illuminé et resserre dans une étreinte puissante ce qui est déjà fortifié; or, être éclairé, soutenu, protégé, embrassé, c'est être gouverné. Ou Dieu se tait à notre égard, ou il nous gouverne: c'est l'un des deux. Mais dire qu'il se tait, dire qu'il s'enfonce loin de nous dans son inaccessible essence, spectateur à peine curieux de nos efforts et de nos maux, c'est l'accuser d'être moins utile qu'une goutte de pluie et moins généreux que le calice d'une fleur: ni la pluie ne regarde sa fécondité, ni la fleur son baume. »

Il n'y a pas que les hommes qui fassent des travaux et en prennent soin; il y a encore les abeilles et les fourmis; et même, elles les combinent avant de les exécuter, ne les négligent pas quand ils sont faits, mais y donnent tous leurs soins et toute leur attention. Quel serait donc l'homme assez insensé pour croire à un Dieu, créateur de toutes choses, et pour nier qu'il les gouverne; pour admettre qu'il en est l'auteur, et pour dire ensuite qu'il néglige ce qu'il a créé? (B. L. DE GRENADE.)

4533. Ceux qui trouvent que les choses de ce monde sont faites sans raison, parce qu'ils n'en connaissent pas la raison, sont semblables à ces malades atteints du vertige, lesquels s'imaginent que tout tourne autour d'eux, parce que la tête leur tourne. — Un sauvage qui voit pour la première fois une horloge en admire d'autant plus le mécanisme qu'il le comprend moins et il regarde l'horloger comme un être surhumain. Si celui-ci lui expliquait l'usage de ces roues, de ces ressorts, etc., le sauvage se rendrait compte de la raison de chaque pièce du mécanisme. Dieu se réserve à expliquer ses œuvres dans l'autre vie, il nous en laisse ignorer les raisons pendant que nous sommes sur la terre afin que nous les admirions davantage.

De même que l'habilité d'un médecin se fait voir là où il y a le plus de maladies, de même, la multitude des misères et des péchés montrent davantage la miséricorde, la libéralité, la longanimité et la patience de Dieu si plein de clémence. La B. Elisabeth, fille du roi de Hongrie, fit bâtir un hospice dans lequel elle pansait elle-même, de ses propres mains, les ulcères les plus infectes. Or de même que le soin des infirmes et des malades fit paraître l'insigne piété de cette sainte femme, qui, sans cela, serait peut-être demeurée cachée; de même le monde tout entier rempli de péchés et de misères, est comme un vaste hospice d'hommes couverts d'ulcères, hospice qui montre à tous la bonté, la miséricorde, la providence et la patience de Dieu. Vous voyez donc que tous les maux du monde courent à l'éclat et à la manifester de la gloire divine. Mais parce que toutes choses ont été faites pour la manifestation de cette gloire, voilà pourquoi elles l'ont été de la manière qui pouvait le plus contribuer à cette manefestation, chaque chose devant être appréciée d'après son but. Or ce ne sont pas seulement les calamités, mais encore les péchés mêmes qui servent à publier la gloire de Dieu, puisqu'il attend avec bonté les pécheurs à la pénitence et qu'il châtie ceux qui persévèrent dans le crime. (B. L. DE GRENADE.)

4534. Pourquoi Dieu supporte-t-il les méchants? Et un roi ne laisse-t-il pas vivre dans les galères des malfaiteurs qui ont mérité la mort. ? Un médecin habile ne recourt pas toujours au fer et au feu; il préfère des remèdes plus doux. Vous êtes cultivateur, pourquoi laissez-vous dans votre vigne des échalas qui ne portent point de raisins; et dans vos champs, des haies d'épines qui ne produisent point d'épis; les échalas soutiennent les raisins et les aident à mûrir, et les épines garantissent les épis de la dent des animaux. Les méchants mûrissent la vertu des bons qu'ils exercent, et les préservent par là même de la morsure du serpent infernal. Si vous êtes peintre, pourquoi mettez-vous du noir dans un tableau? Pour faire ressortir les vives couleurs. La vertu des élus est plus éclatante parmi les vices des méchants. *Omnis malus*, dit saint Augustin, *aut ideo vivit ut corrigatur; aut ideo vivit ut per eum bonus exerceatur*. Ces hommes qui nous persécutent peuvent un jour, comme saint Paul, devenir des vases d'élection et rendre service à la cause de Dieu. Dieu se comporte envers les pécheurs comme David envers Saül. David était encore sujet de Saül: néanmoins, comme il était vaillant et aguerri, comme il avait tué le géant Goliath et défait en bataille plusieurs Philistins, Saül commença à le craindre. Saül craignant donc que David ne le supplantât et ne lui enlevât la couronne, commence à le persécuter avec tant de passion qu'il assemble une grosse armée, le poursuit dans le désert, le cherche par montagnes et vallées, pour le faire mourir. Or il arriva un jour que Saül étant campé en la solitude de Gabaon, et étant las et accablé de fatigue, s'endormit, lui et toute son armée, et même Abner, son favori. David, qui n'était guère loin de là, s'étant aperçu du profond silence qui régnait dans le camp de l'ennemi, s'en vient épier ce qu'on y faisait, avec un de ses favoris nommé Abysaï: quand ils voient que le roi et toute sa suite sont ensevelis dans le sommeil, Abysaï dit à David: Eh bien! c'est maintenant que Dieu a mis votre ennemi entre vos mains, il ne tient qu'à vous que vous ne soyez aujourd'hui roi; vous plaît-il que je tue Saül qui vous persécute? Si nous ne profitons pas de cette belle occasion, nous ne la retrouverons pas si aisément. Gardez-vous-en bien, dit David; j'aimerais mieux perdre la vie que de permettre qu'on fît le moindre mal au roi, qui est l'oint du Seigneur; il faut laisser faire Dieu! quand il lui plaira, il fera connaître à Saül le tort qu'il me fait en me persécutant sans cause; de sorte qu'ils ne firent point de mal à Saül, ni à aucun de ses gens; seulement, pour lui montrer qu'il avait eu sa vie en sa puissance, David lui prit tout doucement une lance et une coupe qu'il avait auprès de lui, et puis se retira sur la montagne voisine. Quand ils furent au sommet et qu'ils se virent en sûreté, David s'écria à haute voix: Eh bien! Abner, tu es un habile homme et que tu veilles bien à la défense de ton prince! regarde, on lui a pris sa lance et on a eu toute facilité de le mettre à mort. Quand le roi Saül entendit cette voix et qu'il vit le danger qu'il avait couru et la clémence que David avait exercée envers lui, il fut tellement attendri qu'il s'écria en pleurant: N'est-ce pas vous que j'entends, mon fils David! je suis un insensé de vous persécuter, retournez, je ne vous ferai jamais de mal; véritablement, vous avez bien montré que vous êtes plus sage que moi, que ma vie vous est plus chère que je ne pensais; j'ai mal fait, je me repens de vous avoir ainsi poursuivi. Cette grande miséricorde que David fit à Saül n'était rien en comparaison de celle de Dieu à notre égard, si vous considérez sa patience et sa longanimité invincible; il faut dire que vous êtes plus endurci que Saül, si vous ne pleurez et si vous ne faites pénitence. Saül était déjà réprouvé de Dieu et néanmoins il est touché et ému; voyant un de ses sujets qui ne l'avait pas tué, il confesse sa faute avec larmes, il se repent, il promet de ne le plus persécuter. Pleurez, pleurez donc comme lui, d'avoir tant offensé le bon Dieu; il n'est pas votre sujet comme David l'était de Saül, au contraire, il est votre Souverain; vous ne craignez pas qu'il vous ôte la vie comme Saül le craignait de David, et cependant vous le persécutez, vous l'offensez, vous le blasphémez; quel mal vous a-t-il fait? en quoi a-t-il mérité que vous le persécutiez de la sorte? Il a toujours votre vie entre ses mains; il a toujours le pouvoir de vous précipiter aux enfers; il peut à chaque moment vous perdre et vous anéantir; et s'il voulait croire sa

justice, qui le lui conseille comme Abysaï, il l'aurait déjà fait il y a longtemps; mais non, il vous chérit tant, qu'au lieu de vous mettre à mort, il est près de mourir pour vous; il vous ôte quelquefois votre lance, cette santé, ces biens temporels, ces forces corporelles, cet enfant qui est cause que vous l'offensez. C'est la lance et la flèche avec laquelle vous le persécutez, il vous les ôte quelquefois, pour vous montrer que vous êtes en sa puissance et que toutes les créatures dorment à votre défense, s'il voulait vous perdre ou vous nuire. Pleurez donc, pleurez et dites comme Saül: *Peccavi, apparet quod stulte fecerim:* J'ai péché, je suis un aveugle, un insensé d'offenser un si bon Dieu. Véritablement, mon Dieu, vous êtes juste et moi je suis un misérable et un ingrat: *Tu enim tribuisti mihi bona, et ego reddidi tibi mala.* (Le Jeune.)

4535. Si l'on donnait à un homme inhabile un vaisseau à gouverner, il ne saurait comment s'y prendre et ferait infailliblement naufrage; et pourtant l'insensé veut ôter à Dieu la conduite de l'univers, le chasser du gouvernail, et s'y mettre à sa place pour diriger à son gré les choses d'ici-bas, distribuer, comme il l'entend, les biens et les maux, la douleur et la joie, les châtiments et les récompenses. (Aug.)

4536. Il nous sied bien de nous plaindre de Dieu, tandis que nous lui désobéissons. C'est lui qui a bien plus sujet de se plaindre de nous. Nous lui savons mauvais gré de ce qu'il ne nous écoute pas: l'écoutons-nous? Il ne daigne pas, disons-nous, jeter un regard sur la terre; et nous, regardons-nous le ciel? Nous sommes rebelles à ses ordres et nous sommes surpris de ce qu'il est sourd à nos prières! Quand nous irions de pair avec lui, aurions-nous le droit de nous formaliser de sa conduite à notre égard, puisqu'il ne fait que nous rendre le change? Encore si nous avons bien des maux à souffrir, c'est nous qui nous les sommes attirés; et il s'en faut bien que ce Dieu de bonté nous traite aussi mal que nous le traitons. Un maître de la terre se contenterait-il de rendre à ses serviteurs mépris pour mépris? (Salvien.)

Pourquoi celui-ci est-il riche et celui-là pauvre? Que faites-vous, ô mortel! L'apôtre ne vous permet pas de juger votre frère; et vous, vous appelez Dieu en jugement. Vous voulez qu'il vous rende raison de ce qu'il fait, quand vous êtes investi de toutes parts des témoignages de sa providence, qu'elle se découvre à vous chaque jour, à chaque heure de votre vie. (Chrysostome.)

4537. » Quand un architecte habile cherche à rebâtir un vieil édifice dont il veut faire un palais, un homme qui ne connaît rien des règles de l'art ni du plan de l'architecte, ne voit d'abord que des débris et des ruines. Eh! ne savez-vous pas, Chrétiens, que, dans les Ecritures divines, tout l'œuvre de notre salut est souvent comparée à un édifice, soutenu sur le fondement des Apôtres, et sur la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ. Dieu donc, dans le cours des siècles, s'est proposé de rétablir l'homme comme un bâtiment ruineux. Il a pris le fondement de cette nouvelle structure en la vie de Notre-Seigneur. Les sens humains n'y comprennent rien: tout les choque, tout les embarrasse: de là le scandale et le trouble. Mais à ce grand jugement où Dieu couronnera l'édifice par la glorieuse immortalité de nos corps, où toutes choses étant consommées, il sera *tout en tous*, comme dit l'Apôtre: alors la lumière éternelle venant à se découvrir à nos cœurs, quel ordre, quelle sagesse, quelle beauté, ne verrons-nous pas dans ce qui paraissait à nos sens si confus et si mal digéré! Par conséquent, ô homme, crois en attendant que tu voies » (Bossuet).

« S'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice; songez à l'éternité de ce premier être: ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années, ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde; et nous, mortels, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa

miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants. *Attendis ad dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni.* (Saint Aug.) Il ne serait pas raisonnable: laissons agir l'Eternel suivant les lois de son éternité; et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendu: *Junge cor tuum æternitati Dei.*

« Si nous entrons, Chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines.

« Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet.

« Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux; il y en a de deux sortes: il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience! la santé est un bien; mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre suivant l'usage où on les applique.

« Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle, et qu'il a dans les trésors de sa justice, certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes. C'est pourquoi il fera un jour le discernement; mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

« Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront pour jamais séparés de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. Car il fallait certainement, dit saint Augustin, que la justice divine prédestinât certains biens aux justes auxquels les méchants n'eussent point de part, et de même qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés. (Ennat. in Ps. LV, p. 526.)

« C'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais en attendant, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tînt les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

« S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant, sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur terme arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos: ainsi, ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être; cet état est violent et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde; il faut que les choses changent. Et en effet admirez l'Evangile: *Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, Lazare aussi a reçu des maux.* Ce désordre se pouvait souffrir durant le temps de mélange, où Dieu préparait un grand ouvrage; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste,

une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité, *nunc autem*, une autre disposition se va commencer; chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée: *Nunc autem hic vero consolatur, tu vero cruciaris.* » (BOSSUET.)

Que de philosophie et de profonde sagesse, dans cette réponse! Savez-vous, en effet, pourquoi les philosophes incrédules tombent en tant d'erreurs sur la fin de l'homme en ce monde et sur l'économie de la Providence dans la distribution des biens d'ici-bas? C'est uniquement parce qu'ils séparent le ciel d'avec la terre, le temps d'avec l'éternité, la vie présente d'avec la vie future, Dieu d'avec l'homme. On sépare la prospérité des méchants d'avec cette vie de supplices qui les attend dans l'autre monde. On sépare les souffrances du juste pendant la vie d'avec les récompenses qui lui sont réservées après la mort. Dès lors tout est énigme, obscurité, incertitude, tout est inconciliable, incompréhensible.

Dans l'histoire de ces deux hommes, c'est l'histoire philosophique de l'humanité tout entière qui se déroule devant nous: au flambeau de cette histoire tout s'harmonise, tout s'explique, et le malheur des méchants et les malheurs des gens de bien. Elle vous apprend que la destinée de l'homme n'est pas complète ici-bas. La vie présente n'est que l'enfance; c'est dans la vie future seulement que l'homme arrive à l'âge mûr, à l'âge parfait. En envisageant ainsi les deux termes, vous saisirez les biens et les malheurs du présent, balancés avec une rigoureuse justice par les maux et les biens de l'éternité Ainsi, tout est équitable dans le plan de Dieu.

Quel avantage ont donc apporté au mauvais riche ses plaisirs? Aucun. Quel dommage ont causé au pauvre ses douleurs? Aucun. Qu'est-il resté au riche de ses biens? Rien, excepté le remords et le châtiment. Qu'est-il resté au pauvre de tous ses maux? Rien, excepté le mérite et la récompense. Combien gémit aujourd'hui Nicentius (c'est le nom du mauvais riche) d'avoir été autrefois si heureux! Combien se réjouit Lazare d'avoir été si affligé! Que ne donnerait pas Nicentius pour avoir plutôt passé sa vie dans les misères et les douleurs de Lazare! Quels remerciements Lazare n'adresse-t-il pas à Dieu pour lui avoir laissé ignorer la prospérité et la corruption de Nicentius! Et maintenant que vous semble-t-il du tableau que le divin maître nous a mis sous les yeux?

Que dites-vous de ces deux vies et de ces deux morts? Laquelle des deux vous paraît précieuse et digne d'envie? Laquelle funeste et déplorable? Lorque la mort arrivera pour nous, qui d'entre nous voudra avoir été heureux à la manière de Nicentius? Qui ne voudra, au contraire, avoir été afffigé comme Lazare? (VENTURA.)

Si le châtiment suivait aussitôt la faute, on n'éviterait le mal que comme on évite de se jeter au feu. La peine est boiteuse, disaient les anciens, mais elle avance toujours, et le bruit de ses pas, c'est-à-dire le remords, ne laisse au coupable aucun repos.

Du reste, qu'est-ce que le retard de quelques jours, de quelques années devant le Dieu aux yeux duquel mille ans ne sont pas même un seul jour. Une patience de 30 ans est moins pour le coupable, que pour l'exécution d'un condamné à mort le délai du soir au lendemain matin. En attendant le pécheur reste dans la vie comme dans une prison d'où il ne peut échapper à son juge. Que pendant ce délai, il joue et boive à son aise, qu'importe, il n'en est pas plus à l'abri du supplice qu'on lui prépare. Celui qui a bu le poison mortel peut-il dire qu'il a échappé à la justice dans les quelques instants durant lesquels il reste encore vivant? Le poisson est pris dès qu'il a avalé l'hameçon, quand même il n'a pas encore été rôti.

Si les hommes, au lieu de se laisser égarer par les apparences, y regardaient plus au fond ils verraient dans ce malheureux que les ulcères rongent, un Job plus vigoureux que tous ceux qui sont en santé, et dans le pauvre Lazare un prédestiné qui a sa place dans le sein d'Abraham, et dans les richesses l'aliment des flammes vengeresses qui attendent le mauvais riche dans les enfers.

4538. Le B. Jean de Montmirail avait été un juge inflexible. Il avait appliqué d'une manière inexorable les lois de son temps; mais autant il était ferme, autant il était charitable pour les pauvres. Un jour que dans la ville de Crèvecœur, il avait admis à sa table, parmi de riches seigneurs, un grand nombre de pauvres et parmi eux un aveugle, ce dernier, après le repas, se mit à proférer toutes sortes de bénédictions pour Jean de Montmirail. Un officier qui l'entendit s'approcha de lui et lui demanda pourquoi il était transporté de tant de reconnaissance pour son bienfaiteur : « J'étais, dit-il, un sacrilège, un adultère, un meurtrier, et il m'a sauvé en me faisant crever les yeux. » L'officier ayant rapporté cette parole à Jean de Montmirail, celui-ci alla se jeter aux pieds de l'aveugle en fondant en larmes et en lui demandant pardon du châtiment qu'il lui avait infligé. L'aveugle, confus, lui dit: « Seigneur, vous n'avez aucune raison de me demander pardon. Je vous supplie de croire que je vous suis infiniment obligé, pour cet acte de juste sévérité ; car si vous m'eussiez pardonné, il y a longtemps que mes crimes m'eussent conduit à la potence et que mon cadavre se balancerait en l'air au gré des vents. » Quand Dieu nous châtie en ce monde, nous n'avons pas toujours le bon esprit de convenir que nous l'avons bien mérité, ni la sagesse de comprendre que Dieu nous éprouve en ce monde, pour nous épargner les châtiments mille fois plus terribles de l'autre vie.

4539. Le tableau que fait un grand artiste a toujours plus de prix que celui que fait un de ses apprentis. Dieu qui opère tout par les êtres inférieurs, peut tout seul, et sans eux, faire mieux qu'eux. Vous dites: J'ai perdu mon père, mon mari, etc. Dieu vous reste, il peut, par lui-même, vous soutenir mieux que s'il vous les avait laissés. Si Elcana a pu dire à Anne, son épouse : *Ne suis-je pas meilleur pour vous que dix enfants?* Dieu peut-il à plus forte raison vous le dire. — Un infirme confie sa santé à un médecin, un aveugle remet sa vie entre les mains d'un enfant, un plaideur abandonne le soin de ses intérêts à un avocat, un pauvre se repose sur l'assistance d'un riche bienfaisant. Et nous, malades et aveugles, nous ferions difficulté de nous abandonner, dans nos besoins, à la conduite toujours si sage, toujours si paternelle de notre Dieu. (Saint Léonard.)

4540. Dans une grande maison, ce que l'on réserve aux enfants est toujours le plus précieux; et ce que les serviteurs peuvent avoir de commun avec eux est toujours le moins important. Nous sommes les enfants de Dieu et les méchants n'ont pas seulement l'honneur d'être nommés ses esclaves : ce sont ses ennemis et les victimes de sa fureur. Et néanmoins les plaisirs et les grands avantages, après lesquels les mortels abusés ne cessent de soupirer, sont presque pour l'ordinaire en la possession des méchants. Souhaitez-vous des richesses? Vous n'en aurez jamais plus que Crésus. Les délices? Vous n'en aurez jamais plus que Sardanapale. Le pouvoir? Vous n'en aurez jamais plus que Néron et Caligula, ces monstres du genre humain et néanmoins les maîtres du monde. Où est-ce que l'éloquence, la sagesse mondaine, le crédit des beaux-arts ont été plus grands que dans l'empire romain? C'étaient des idolâtres. Voulez-vous, dit ici saint Augustin, que Dieu vous donne de l'argent? Les voleurs en ont aussi. Désirez-vous une femme, une nombreuse famille, la santé du corps, les dignités du siècle? Considérez que beaucoup de méchants possèdent tous ces avantages. Est-ce l'unique objet pour lequel vous servez Dieu? Vos pieds chancelleront-ils, et croirez-vous servir Dieu en vain, lorsque vous voyez dans ceux qui ne le servent pas, tous ces biens qui vous manquent? Ainsi il donne toutes ces choses aux méchants mêmes, et il se réserve, lui seul pour les bons.» (Bossuet.) Il est prouvé par les Saints Livres et par l'expérience que Dieu est près de ceux qui sont dans la tribulation : *Humilia respicit. Beati pauperes.* Il leur fait des grâces particulières qui sont bien plus rares chez les heureux du siècle, si exposés à se perdre ; et c'est là une compensation à l'inégalité des conditions, qui est tout à l'avantage des pauvres

4541. **Autre sujet.** — On pourrait encore, en ce même jour, parler du règne de Dieu comme au 6e Dimanche après la Pentecôte, nº 4367, en partant de ces paroles : *Nemo potest duobus Dominis servire.*

4542. 15me **Dimanche.** — *Defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat.* En voyant cette veuve qui suit en pleurant le corps de son fils, qui ne se rappellerait la tendresse de notre père et de notre mère, et qui ne formerait la résolution de remplir à leur égard les devoirs que nous impose la loi de Dieu ? *Devoirs des enfants*, nº 533.

On comprend qu'il importe pour une paroisse que le pasteur y rappelle, chaque année, les devoirs des parents et ceux des enfants.

4543. **Autre sujet.** — On pourrait encore, en ce 15me dimanche, parler

des épreuves

à propos de ce texte :

Defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat. Quelle douleur dans le cœur de cette pauvre mère dont l'Evangile nous fait l'histoire ! Elle a perdu son époux : il ne lui reste pour consolation qu'un fils unique, en qui elle mettait toutes ses espérances et sur qui elle concentrait toutes ses affections ; et la mort le lui ravit encore. Son histoire est celle de nous tous. *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* Les années de nos douleurs sont aussi longues que celles de nos jours ; et le meilleur moyen de sanctifier notre vie, c'est de profiter de nos souffrances pour gagner le ciel. Nous ne savons pas le faire ; et c'est ce qui est la cause de nos maux. *Causa laboris ignorantia est*, dit saint Ambroise. C'est pour vous l'apprendre que nous vous dirons : I. Que la souffrance vient de Dieu. II. Pourquoi Dieu nous envoie la souffrance. III. Comment nous pouvons sanctifier nos suffrances.

4544. I. *La souffrance vient de Dieu.* C'est une vérité certaine que tout ce qui existe en ce monde, excepté le péché que Dieu abhorre, vient de Dieu créateur de toutes choses. 1º C'est l'enseignement de l'Ecriture. *Ego Dominus formans lucem et creans tenebras, faciens pacem et creans malum* (Is., XLV, 7). Les ténèbres et le mal ne se produisent pas, il est vrai, par une création proprement dite ; mais par la soustraction de la lumière et du bien qui leur sont opposés. C'est Dieu qui fait lever le soleil et qui le fait disparaître ; qui donne la santé et la vie, ou qui les retire ; de là, les ténèbres, les maladies et la mort ; 2º Pas un saint Docteur qui n'enseigne la même vérité ; et 3º l'Eglise elle-même dans les prières des funérailles dit à Dieu, sur le mort qu'elle accompagne à sa dernière demeure : *Deus qui animam famuli tui de hoc sæculo migrare jussisti.* Mais il a été traîtreusement assassiné ; mais on l'a fait travailler au-dessus de ses forces, on l'a maltraité, on lui a donné du poison. N'importe : *migrare jussisti.* — Nous ne comprenons pas comment ce qui vient de la malice des hommes peut être voulu de Dieu, et cela s'explique pourtant si on réfléchit. Autre chose est la malice que Dieu condamne ; et autre chose l'effet de cette malice qui est la mort, et que Dieu veut. Le juge qui condamne à mort un coupable d'homicide fait un acte juste, lors même que le bourreau qui est l'ennemi personnel du condamné, est heureux de se venger en exécutant la

sentence. Cette vengeance est criminelle, la mort est juste et voulue justement par le juge, bien que ce dernier condamne le sentiment mauvais du bourreau. C'est le juge qui a donné au bourreau le pouvoir d'exécuter la sentence. La sentence était juste ; la malice du bourreau ne fait rien à l'effet. Il demeure juste (1).

Ainsi en est-il de tous les maux que nous souffrons, et qui nous viennent de la part des créatures, auxquelles Dieu a donné le pouvoir de nous nuire. En tant qu'ils sont produits par le crime de ceux qui nous persécutent, ils sont odieux et détestables ; mais en tant qu'ils procèdent de la volonté et des ordres de Dieu, ils sont les effets d'une cause très sainte, qui ne peut produire que de bons effets. Si quelqu'un vous disait : J'ai vu une lumière qui rendait l'air ténébreux, une blancheur qui noircissait un mur comme du charbon, une chaleur qui me glaçait, vous n'y croiriez pas ; car il est contraire à la nature de la lumière de répandre les ténèbres. Il est plus contraire encore à la nature de Dieu de faire ce qui ne serait pas un bien. Ces maux que nous souffrons, en tant qu'ils viennent de Dieu, sont donc un don de sa bonté ; et c'est ainsi qu'il faut les envisager. L'animal court après la pierre qu'on lui jette et ne s'en prend point à celui qui la lui a jetée, ne faisons-nous pas comme lui, quand nous ne voyons que les hommes dans les épreuves que nous subissons, sans considérer la main de Dieu qui nous les envoie ? De là la haine, les murmures, le désespoir et de vaines terreurs (2). Ce n'est pas ainsi qu'agissait le saint homme Job. La perte de ses biens, la ruine de sa maison, la mort de ses enfants n'étaient pas arrivés par suite d'un accident fortuit, mais par la malice du démon et des soldats qui l'avaient volé : cependant il ne dit pas : *Dominus dedit, diabolus vel latro abstulit ;* mais *Dominus abstulit ;* car sans la permission de Dieu, ni les larrons, ni le démon, n'auraient rien pu contre lui. Tels étaient aussi les sentiments du saint roi David. *Obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti.* Saül le poursuivait de sa rage, Absalon son fils se révoltait contre lui, Semeï lançait contre lui ses injures. *Quoniam tu fecisti,* disait David. Partout il voyait la main de Dieu, et avec raison. Mais si nos peines viennent de Dieu,

4545. II. *Pourquoi nous les envoie-t-il ?* 1° Parce qu'il est maître et il veut nous le faire voir. Ne voit-on pas des gens qui sont dans tous les bonheurs

(1) Quand le médecin applique la sangsue sur un membre souffrant du malade, la sangsue suce, avale tant qu'elle peut. Son intention est de se gorger de sang et de l'épuiser, s'il lui est possible ; mais le médecin a bien une autre intention ; son désir est de ne tirer que le mauvais sang, de purger son malade et de le remettre en parfaite santé ; et le malade serait mal avisé, s'il refusait cette ordonnance, ayant plus d'égard à la mauvaise prétention de la sangsue qu'à la bonne volonté du médecin. Quand l'esprit malin, quand un homme pervers vous affligent, leur intention est de vous nuire, de vous sucer le sang jusqu'à la dernière goutte, de vous réduire à l'extrémité : c'est leur dessein, et il ne vient pas de Dieu ; mais bien qu'ils aient ce mauvais désir, ils ne peuvent rien pour cela, si Dieu ne leur donne le pouvoir, et il le leur donne pour vous tirer le mauvais sang ; pour vous purger du péché ou pour quelque autre motif digne de sa sagesse. (LE JEUNE.)

(2) On dit qu'un empereur, pour se divertir avec ses favoris, faisait quelquefois limer les dents et les ongles des bêtes farouches, et puis les faisait lâcher sur un de ses courtisans. Ce pauvre homme était transi de frayeur, ne sachant pas ce qu'on avait fait, il pensait qu'il allait être dévoré ; mais tout se tournait en risée, et il en était quitte pour la peur. Il vous semble parfois que c'en est fait de vous, que vous et votre famille allez être perdus par les persécutions de vos envieux, par les hostilités de vos ennemis ; ne craignez pas, Dieu en a émoussé les pointes, il fera réussir pour votre bien tout ce qu'ils font pour votre ruine.

et qui croient qu'ils ne doivent rien à Dieu ? La fécondité de leurs champs, ils l'attribuent à l'engrais ou à l'habilité de leur culture ; leurs riches vignobles, ils ne s'en croient redevables qu'à leurs soins ou à leur art : vienne une grêle qui dévaste tout, ou un insecte imperceptible qui fasse dessécher leur vigne, ils doivent reconnaître, s'ils sont raisonnables, que Dieu est maître et que c'est en vain qu'on bâtit une maison si Dieu ne l'édifie, et qu'on monte la garde autour d'une ville si Dieu ne la garde lui-même. Dieu n'a-t-il pas droit de faire savoir à sa créature qui l'oublie, qu'il est maître, en lui ôtant ce qu'il lui a donné? Le fit-il sans raison, la créature aurait-elle le droit de se plaindre ? La brebis se plaint-elle, quand son maître la tond ou l'écorche ? Quand donc il nous ôterait nos biens, nos parents, notre vie, sans autre raison que d'exercer sa souveraineté, nous n'aurions qu'à dire comme Héli : Dieu est le maître ; il a droit de faire tout ce que bon lui semble (1). Mais il n'est pas seulement maître.

2° Il est juge. — Il doit punir celui qui est coupable ; et qui peut se flatter d'être innocent ? N'eussions-nous commis qu'une faute vénielle, nous avons mérité plus que tous les maux de la terre, le purgatoire avec ses tourments. Dieu qui pouvait très justement nous frapper de mort et nous plonger pour cette faute vénielle dans ces gouffres de feu, peut-être jusqu'à la fin du monde, nous envoie quelques pertes, quelques maladies et nous nous plaignons! et nous disons : Qu'ai-je donc fait pour être ainsi frappé ? Ce n'est pas la conduite de Dieu qui est injuste, ce sont nos plaintes. *Sub Deo justo nemo miser nisi misereatur,* dit saint Augustin. Job disait : *Non intres in judicium cum servo tuo, Domine, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* Il avait raison. Ah ! si Dieu entrait en jugement avec chacun de nous, sont-ce seulement des fautes vénielles qu'il aurait à nous reprocher ? S'il vous disait : Qu'avez-vous fait de la santé et des biens du monde que je vous ai donnés ? Il en est peut-être qui seraient obligés de convenir que, s'ils les ont perdus, c'est par leur fautes ; (développer).

Interrogabo te et responde mihi. Si nous avons mal aux yeux, quel usage en avons-nous fait ? si nos oreilles deviennent sourdes, à quels discours les avons-nous prêtées ? etc. Disons donc à Dieu, comme saint Bernard, *volo irascaris mihi, Pater misericordiarum, sed illâ irâ quâ corrigis devium, non extrudis de viâ.* La colère redoutable, c'est quand Dieu nous livre à la tyrannie de nos passions, qu'il nous donne tout à souhait comme à un malade désespéré ; sa colère digne d'envie, c'est quand il nous punit justement en ce monde, pour nous ramener à lui. En faisant ainsi, il est moins juge que (2)

4546. 3° Père, et père de miséricorde. 1) Ah ! si nous savions ce que c'est que l'enfer et que le purgatoire que nous avons mérités, nous surabonderions

(1) Plutarque raconte qu'un pauvre homme, prenant son misérable repas, vit une souris qui venait recueillir les miettes qu'il laissait tomber. Pourquoi me plaindrais-je, se dit-il. Je ne suis donc pas la plus malheureuse des créatures, puisque cette souris est contente d'avoir mes restes.

(2) « Il est rapporté de saint Ambroise, dit saint Vincent de Paul, que faisant voyage, il se trouva dans une maison où il apprit du maître qu'il ne savait ce que c'était qu'affliction, et que sur cela ce saint prélat, éclairé des lumières du ciel, jugea que cette maison, traitée si doucement, était proche de sa ruine. « Sortons d'ici, dit-il, la colère de Dieu va tomber sur cette maison ; » comme en effet il n'en fut pas sitôt dehors, que la foudre la mettant bas, enveloppa dans sa ruine tous ceux qui étaient dedans. » Pleurez le pécheur à qui tout réussit, le glaive de la justice divine est suspendu sur sa tête.

de joie, comme saint Paul, dans nos tribulations; car elles sont destinées, dans la pensée d'un Dieu miséricordieux, à nous épargner les supplices de l'autre vie; et nous lui dirions avec saint Augustin : *Hic ure . . . seca, modo in æternum parcas.* (*a*) Pécheurs, sans la pénitence nous périrons tous; la pénitence, nous ne savons pas nous l'imposer nous-mêmes; c'est une miséricorde, quand Dieu nous la fait faire malgré-nous. Qu'il est bon de ne pas nous oublier, quand nous nous oublions nous-mêmes! Quelle condescendance de sa part! cette maladie, cette pauvreté, fruit peut-être de nos crimes, si nous les supportons avec résignation, Dieu les accepte encore comme des satisfactions à sa justice. C'est comme si un voisin que vous auriez volé, vous dispensait de lui restituer la valeur des frais de médecine que vous auriez subis, pour vous guérir d'une chute faite en escaladant son grenier. (*b*) Il n'en donne pas plus que nous n'en pouvons porter. Le médecin qui traite son fils ne lui donne pas des potions plus amères que ne le comporte la faiblesse de l'enfant. *Potum dabis nobis in lacrymis in mensura.* Si un chirurgien devait faire une opération sur la personne d'un fils de roi, il irait avec retenue; il craindrait de le faire souffrir, de lui tirer plus de sang qu'il ne faut. Ainsi Dieu agit-il à notre égard : *cum magna reverentia disponis nos ;* nous sommes ses enfants. Un petit enfant, qui a la fièvre repousse l'apothicaire qui lui apporte une potion amère; mais si c'est son père qui la lui présente, en le flattant, en lui faisant de belles promesses, il l'avale de bon cœur. Quel que soit celui qui nous a préparé la coupe amère de la souffrance, c'est Dieu qui nous la présente 2). Par là, il nous préserve des dangers de la prospérité, qui perd d'ordinaire les hommes. C'est un fait confirmé par l'histoire et par l'expérience. Manassès sur son trône était un sacrilège. Manassès jeté en prison devint un saint. Qu'était David dans la prospérité ? un homicide et un adultère. Quand il eut été frappé par la mort d'un enfant qu'il chérissait, il multiplia les larmes de son repentir. Que fut l'enfant prodigue tant qu'il eut tout à souhait ? un fils rebelle, un libertin; sa misère le ramena à son père et au devoir, et dans le cours des âges que de pécheurs ont été convertis par l'adversité ! Combien à qui les pertes ont ouvert les yeux sur les vanités du monde ! Qu'étions-nous nous-mêmes, mes frères, dans le temps où nous nous croyions heureux ? Qu'est-ce qui nous a fait réfléchir ? le malheur. Et Dieu ne nous l'envoie que pour nous détacher des biens périssables de ce monde. Le démon voudrait s'en servir pour nous livrer au désespoir, au blasphème et aux murmures; mais dans les desseins de Dieu, ce malheur nous est donné pour nous sevrer des créatures. Il veut notre bonheur; or, notre bonheur est dans son amour et dans son service. Mais pour aimer Dieu, il faut nous dépouiller de nous-mêmes, et pour cela employer le fer et le feu; nous craignons trop de nous faire souffrir, il faut que Dieu s'en mêle. Il prend donc en main un glaive à deux tranchants, il l'enfonce jusque dans la moëlle de l'âme; et sourd aux cris du patient, il n'écoute que la voix de sa tendresse pour nous, et de la jalousie qu'il a conçue contre tous les objets qui lui ravissent notre cœur ou qui le partagent avec lui. C'est pour cela qu'il renverse tous ces appuis des chrétiens charnels. Il ternit cette réputation dont ils sont si jaloux; il enlève ces protecteurs dont ils faisaient toute leur espérance; il afflige de langueur ce corps trop chéri, et détruit cette santé ménagée avec trop de soins; il renverse l'édifice de cette fortune élevée aux dépens de

la conscience. Il dit à cette âme infidèle : Je sèmerai d'épines les chemins par lesquels tu marches. Convaincue par ton expérience de la vanité de tes espérances, tu seras obligée de revenir à moi. Je te recevrai et tu trouveras en moi plus de plaisirs que tu n'en as trouvé dans les faux biens qui te séduisaient. Dieu agit de même envers le chrétien imparfait, encore attaché à la terre ; il répand de salutaires amertumes sur toutes les créatures qui l'environnent, afin de l'en dégouter. Il fait pousser des épines au milieu des vaines fleurs que nous offre le monde, pour que nous n'ayons pas la tentation de les cueillir. Voyant qu'une âme tiède n'a guère souci de son salut, il s'en occupe pour elle et lui offre l'occasion de pratiquer des vertus sérieuses. La main de Dieu, dit saint François de Sales, est comme celle du chirurgien, elle ne blesse que pour guérir (1).

3) Dieu par les épreuves veut fortifier nos vertus et augmenter nos mérites. *(a)* Ce n'est pas dans les douceurs de la paix, mais sous la tente et sur le champ de bataille, que s'aguerrit le soldat. Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il ? il ne connaît ni sa faiblesse, ni l'indulgence que méritent les autres. C'est au Calvaire et non au Thabor que se montrent les vrais amis de Dieu. *Ignis probat ferrum, tentatio hominem justum.* Il faut presser et broyer le baume, pour qu'il répande son parfum. C'est le ciseau qui donne au diamant tout son éclat. *Tribulatio patientiam operatur; patientia autem opus perfectum habet.*

(b) En perfectionnant nos vertus, la souffrance augmente nos mérites. Ce qui diminue le mérite de nos vertus, de nos bonnes œuvres, ce qui quelquefois le ruine, c'est l'amour de nous-mêmes. Dans nos meilleures actions, l'amour-propre risque d'avoir sa part. La souffrance répugne tellement à notre nature que nous n'y mettons rien de nous-mêmes. C'est donc l'amour de Dieu et non l'amour-propre qui nous fait souffrir avec résignation. Et qui ne sait que c'est l'amour de Dieu qui augmente nos mérites? Saint Pacôme estimait fort un de ses religieux nommé Théodore, qui était continuellement en proie à un violent mal de tête. Comme on lui disait un jour d'obtenir par ses prières la guérison de Théodore : Je sais, répondit-il, que la prière et le jeûne sont agréables à Dieu, mais rien ne lui plaît tant que la patience dans les maladies.

(c) Enfin en augmentant nos mérites, les souffrances nous préparent le ciel. *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent.* Il n'y a que les pierres polies par le fer des tribulations qui entreront dans l'édifice de la Jérusalem céleste. *Væ vobis qui habetis consolationem nunc. Beati qui lugent; quoniam ipsi consolabuntur* (MATH. V, 5). Les méchants commencent par les larmes et les plaisirs; et ils finissent par la réprobation. *Væ... Per multas tribulationes oportet nos intrare. Si sustinebimus et conregnavimus.* A cause des biens que j'attends, les travaux me sont un passe-temps, disait saint François de Sales. Qui ne voudrait souffrir un jour pour conquérir un royaume dont il serait assuré de jouir pendant un siècle? *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis ; momen-*

(1) Quand vous avez un arbre sur un grand chemin et que vous en aimez les fruits, vous les cueillez avant qu'ils soient parvenus en parfaite maturité, vous craigez qu'on ne les dérobe, vous aimez mieux les avoir à demi-murs, que de n'en point avoir du tout ; ainsi Dieu appelle votre enfant en l'âge de cinq ou six ans, il prévoit que le monde ou la chair le lui ravirait, il a les yeux d'aigles, et prévoit les dangers qui peuvent le perdre. (V. n. 4553.)

taneum et leve, etc. « Si nous pouvions aller passer huit jours au ciel, disait le curé d'Ars, nous comprendrions le prix de ce moment de souffrance : nous ne trouverions pas de croix assez lourde, pas d'épreuve assez amère. » « L'affliction est la fleur des biens que nous attendons, dit saint Grégoire de Nysse, il faut cueillir la fleur à cause du fruit, qu'elle produira. »

Voir nº 2769 et les traits qui y correspondent. C'est ainsi que Dieu se montre père, autant et plus que maître et juge, en nous envoyant des souffrances qui nous font expier nos péchés, affermissent nos vertus, augmentent nos mérites et nous préparent le bonheur et la gloire du ciel (1).

4547. III. *Toutefois, pour que nos souffrances produisent ces heureux frûits, nous devons les accepter chrétiennement.* 1º Ce qu'il faut éviter : *nemo patiatur ut homicida, aut fur, aut alienorum appetitor...* Pas de Judas parmi nous. *Suspensus crepuit medius ;* pas de mauvais larron. Attaché au gibet, il mêlait ses blasphèmes à ceux des bourreaux. Pas de murmure : l'impatience, la colère rendent la croix plus dure et en font perdre le mérite. Quel malheur de laisser perdre un bien qui coûte si cher et qui peut nous procurer de si grands avantages! Quelle folie d'aggraver son mal, au lieu de le calmer, en le rendant méritoire, d'attirer sur soi de nouveaux châtiments par de nouveaux murmures!

2º Ce qu'il faut faire : 1) souffrir au moins avec résignation comme le bon larron. C'est facile, quand on songe que c'est Dieu lui-même qui nous envoie la croix, comme nous l'avons établi, qu'il est maître, qu'il est juge qu'il est père ; comment ne pas au moins se résigner à sa volonté toujours sainte et toujours aimable ? Le bon larron disait à son compagnon : *Nos digna factis recepimus ;* et c'est ainsi qu'il mérita d'entendre sortir de la bouche de Notre-Seigneur cette consolante parole : *Hodie mecum eris in paradiso* (v. nos 4565 et suiv.) ; 2) souffrir comme Notre-Seigneur : (*a*) avec courage. *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ?* et quand Pierre le dissuadait d'aller à Jérusalem pour y souffrir et y mourir : *Vade retro, satana,* lui dit-il, *scandalum es mihi ; non sapis ea quæ Dei sunt, sed quæ hominum.* Et à l'heure de son agonie, il dit à ses Apôtres : *Ecce appropinquavit hora. Surgite eamus.* O hommes, qu'y a-t-il d'amer dans le calice de la douleur que Jésus-Christ ne l'ait bu le premier ? S'agit-il de calomnies et d'opprobres ? on l'en a rassasié, on lui a dit qu'il était possédé du démon. S'agit-il de tourments ? Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'a pas eu une place saine. S'agit-il d'une mort qui fait frémir la nature ? Il est mort sur un gibet infâme, entre deux scélérats, suspendu par ses plaies. *Christo passo in carne et vos eadem cogitatione armamini. Nondum usque ad sanguinem,* etc. Quoi de plus noble que de marcher sous les drapeaux d'un tel chef ! Quelle cause plus noble que celle de la volonté de Dieu ?

(1) Les souffrances sont autant de diamants ajoutés à notre couronne. Sainte Lidwine après avoir souffert pendant vingt-huit ans avec une patience admirable, vit dans une vision une couronne très précieuse, mais non encore achevée ; elle demanda de souffrir beaucoup pour Jésus-Christ, afin que la couronne se complétât. Elle fut exaucée ; car, presque aussitôt des soldats l'accablèrent de coups et d'outrages. Puis, un ange tout éclatant de lumière lui apparut et lui dit : « Salut, ô ma sœur, voici que la couronne que vous avez vue imparfaite est terminée. Sachez que par les mauvais traitements de ces soldats, vous avez marché sur les traces du Sauveur. Les insultes et les plaies que vous avez reçues, sont les pierres précieuses que vous avez vues s'ajouter à la couronne, à laquelle il en manquait encore quelques-unes. »

Quel courage plus digne d'éloge que de souffrir, que de mourir pour elle ? Aussi quels éclatants exemples nous ont laissés les saints à ce sujet. *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis*, disait saint Paul ; *vincula et tribulationes me manent ; sed nihil horum vereor. Scio cui credidi, patior sed non confundor.* Saint François Xavier avait servi avec un grand dévouement les malades des hôpitaux de Rome; Notre-Seigneur lui fit voir tout ce qu'il aurait à souffrir pour la conversion des infidèles et le saint s'écria : *Amplius, Domine, amplius.* Sainte Catherine de Sienne, quand Notre-Seigneur lui offrait le choix entre deux couronnes, l'une d'épines, l'autre de roses, choisit la couronne d'épines. Et saint Jean de la Croix, quand Notre-Seigneur lui demanda quelle récompense il désirait pour ses travaux, répondit : *Et pati et contemni pro te* (v. n° 4567).

(*b*) Avec joie, ainsi a fait notre divin modèle. C'est à son école que l'on apprend ce qu'Aristote et toute la philosophie n'a pu faire comprendre aux hommes. *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem. Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor ?* Qui n'envie la gloire, les biens, les consolations ? Tout cela est dans la souffrance endurée pour Dieu. Quoi de plus glorieux et de plus honoré dans l'Eglise que les martyrs ? Pourquoi ? Ils ont souffert pour Dieu. Quels avantages plus grands peut-on ambitionner que ceux que procure la souffrance ! (V. n° 4568.) Et quelle consolation ne trouve-t-on pas à ressembler à Notre-Seigneur et aux saints, avoir cette marque des amis de Dieu ? *Omnes qui pie volunt vivere... persecutionem patientur. Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra. Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* L'onction de la grâce accompagne la souffrance (v. nos 4569 et suiv.) C'est ce qui explique les sentiments des saints. (V. S. Ignace, n° 2840.) Ecoutez saint Vincent se jouant des tourments du cruel Dacien. « J'ai toujours désiré le festin que tu m'offres. Personne ne m'a rendu un plus grand service que toi. » Saint Jean de la Croix à Notre-Seigneur qui lui demandait quelle récompense il attendait de lui: *Pati et contemni pro te,* répondit-il. Un prêtre demandant un jour au curé d'Ars, si les contradictions qu'il avait rencontrées ne lui avaient jamais fait perdre la paix, M. Viannay s'écria: La croix faire perdre la paix ! c'est elle qui a donné la paix au monde ; c'est elle qui doit la porter dans nos cœur. Il faut demander l'amour des croix, alors elles deviennent douces, j'en ai fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. Oh ! j'avais des croix ; j'en avais presque plus que je n'en pouvais porter. Alors je me mis à demander l'amour des croix; alors je fus heureux. Je me dis: « Vraiment il n'y a de bonheur que là. »

Le B. Grignon de Montfort disait: « Non, cette terre maudite où nous vivons ne fait point de bienheureux; on ne voit pas bien clair en ce pays de ténèbres ; on n'est point dans une parfaite tranquillité sur cette mer orageuse, on n'est point sans combat dans ce lieu de tentation et ce champ de bataille ; on n'est point sans piqûre sur cette terre couverte d'épines ; il faut que les prédestinés et les réprouvés y portent leur croix bon gré mal gré. Retenez ces quatre vers:

Choisis une des croix que tu vois au Calvaire,
Choisis bien sagement : car il est nécessaire
De souffrir comme un saint ou comme un pénitent,
Ou comme un réprouvé qui n'est jamais content.

C'est-à-dire que, si vous ne voulez pas souffrir avec joie, comme Jésus-Christ, ou avec patience comme le bon larron, il faudra que vous souffriez malgré vous comme le mauvais larron, il faudra que vous buviez la lie du calice le plus amer, sans aucune consolation de la grâce, et que vous portiez le poids tout entier de votre croix sans aucune aide puissante de Jésus-Christ. Il faudra même que vous portiez le poids fatal que le démon ajoutera à votre croix, par l'impatience où elle vous jettera, et qu'après avoir été malheureux avec le mauvais larron sur la terre, vous alliez le trouver dans les flammes. »

Oh ! âmes éprouvées (et qui ne l'est pas ?), priez, demandez, non la fin de vos souffrances, mais l'amour des souffrances. Regardez Jésus. *Aspicientes in auctorem fidei. Recogitate eum qui talem sustinuit contradictionem ut ne fatigemini ad versus peccatum repugnantes.* Regardez Marie, regardez la Vierge des Douleurs. Regardez tous les saints et estimez-vous heureux d'être dans les larmes, un jour viendra où le Seigneur les essuiera de sa main divine ! *Beati qui lugent, væ vobis qui ridetis* (1).

TRAITS ET PENSÉES SUR LA SOUFFRANCE

4548. On peut diviser ce sujet en deux points : utilités des épreuves, manières de les supporter :

I. *Utilité.* 1. La tribulation ouvre les yeux que la prospérité tient fermés — l'enfant prodigue. 2. Elle nous guérit de l'attachement aux choses de la terre. 3. Elle affranchit de l'orgueil, de la sensualité, etc. 4. Elle expie nos péchés. 5. Elle nous fait penser et recourir à Dieu. 6. Elle nous procure de grands mérites.

II. *Moyens.* — 1. Etre en état de grâce. 2. Recourir à Dieu et prier persévéramment. *Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum donec misereatur nostri. — Aut dabit quod petimus,* dit saint Bernard, *aut quod nobis noverit utilius.*

4549. Observons que quand nous souffrons quelque tort dans notre réputation, notre honneur, nos biens, quoique Dieu ne veuille pas le péché de celui qui nous offense, il veut néanmoins notre humiliation, notre appauvrissement, notre mortification. Il est certain, et même de foi, que rien n'arrive dans le monde indépendamment de la volonté de Dieu. Saint François de Borgia arriva une nuit à une maison de la compagnie, pendant qu'il neigeait ; il frappa plusieurs fois à la porte ; mais les Pères étaient endormis, elle resta fermée. Le jour venu, on témoigna beaucoup de regret de l'avoir fait attendre, ainsi exposé au mauvais temps ; mais le saint assura qu'il avait ressenti un vrai plaisir à penser que c'étaient Dieu qui lui jetait sur la

(1) *(a)* « Le grand présent de Dieu que la croix ! écrivait le B. Grignon de Montfort. Si vous le compreniez, vous feriez dire des messes, vous feriez des neuvaines, vous entreprendriez de longs voyages, comme les saints ont fait, pour obtenir du Ciel ce présent. Quand Dieu tout bon vous aura favorisé de quelque croix un peu considérable, remerciez-l'en d'une manière spéciale et faites l'en remercier par d'autres, à l'exemple de cette pauvre femme qui, ayant perdu tout son bien par un procès injuste qu'on lui suscita, fit aussitôt dire une messe d'une pièce de dix sous qui lui restait, afin de remercier Dieu de la bonne aventure qui lui était arrivée. »

(b) « La maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est par là comme on devrait toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les chrétiens devraient passer la vie ? et n'est-ce pas un grand bonheur quand on se trouve par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être, et qu'on n'a autre chose à faire qu'à se soumettre humblement et paisiblement ? C'est pourquoi je ne demande autre chose que de prier Dieu qu'il me fasse cette grâce. » (PASCAL, *pensées.*)

tête ces flocons de neige. Il arrive trop souvent qu'un père ne châtie ses enfants que dans la vue de son propre intérêt à lui-même, il n'en est pas ainsi de Dieu à qui il n'en saurait revenir aucun avantage personnel. Sa conduite à votre égard n'a d'autre mobile que votre bien : nul intérêt, nul caprice de sa part. Quel puissant motif de consolations ! Ceux de nos amis auxquels nous nous affectionnons davantage, ce sont ceux dont la conduite pure désintéressée, n'a rien à attendre de notre reconnaissance. Voilà comment Dieu nous aime : il donne et ne reçoit rien. Qu'il nous donne ses préceptes, qu'il nous fasse sentir l'aiguillon de l'adversité : quelque chose qu'il fasse, il n'a d'autre vue que de nous faire mériter les biens éternels qu'il nous promet. (Saint Chrysostome.)

4550. Un jour que saint François d'Assise était en proie à de vives douleurs sur son lit, le frère qui l'assistait lui dit : « Mon père, priez Dieu de vous traiter avec un peu plus de douceur, car il semble que sa main s'appesantit trop. » A ces mots, le saint se précipita de son lit, se mit à genoux, baisa la terre et rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait à souffrir, ensuite, se tournant vers le frère, il lui dit : « Ecoutez, mon frère, si je ne savais que vous parlez ainsi par simplicité, je ne voudrais plus vous voir. (Saint Liguori.)

Gaudes, agnosce Patrem blandientem. Tribularis : agnosce Patrem emendantem. (Aug.) — *A Domino corripimur ut non cum hoc mundo damnemur.* (I. Cor. xi. 32.) *Intelliges, homo,* dit saint Augustin, *medicum esse Deum, et tribulationem medicamentum esse ad salutem. Unde plagis? Quod pateris medicina est, non pœna. In tribulatione sua mane consurgent ad meos* (Os. vi, 1). Et en effet, *Cum occideret eos ; quærebant eum ; et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum.* (Ps. lxxvii. 34.)

4551. Nous sommes exacts à compter les souffrances qui nous affligent; le sommes-nous également à compter les péchés qui nous les attirent? Supputez seulement ceux que vous commettez dans un jour, sans parler de ceux de votre vie, et que je ne veux pas connaître; n'allez pas au delà de ceux dont vous vous êtes rendus coupables dans cette seule journée, vous bornant encore à ceux que votre mémoire vous rappellera. (Saint Chrysostome.)

Ce que la sangsue prétend en suçant le sang du malade, dit saint Grégoire, c'est de se soûler et de le tirer tout, si elle le pouvait jusqu'à la dernière goutte ; mais l'attention du médecin n'est que d'ôter par là ce que le malade à de mauvais sang, et de le guérir par ce moyen. Celle de Dieu est semblable dans les afflictions qu'il nous envoie, et comme un malade serait imprudent, qui, regardant plutôt l'avidité de la sangsue, que la bonne intention du médecin, ne voudrait pas se laisser tirer ce qu'il aurait de sang corrompu; de même, lors même qu'il nous arrive quelque chose de fâcheux, soit par le moyen des hommes, soit par quelque autre créature que ce puisse être, il faut regarder en cela, non pas les hommes et les autres créatures, mais le souverain médecin qui s'en sert comme de sangsue pour nous purifier le sang et pour nous rétablir dans une parfaite santé.

De même, dit saint Grégoire, que dans les blessures et dans les abcès, plus la plaie est grande et dangereuse, plus on souffre avec patience qu'on y applique le fer et le feu ; de même lorsque quelqu'un sent vivement la douleur de la plaie que le péché a faite à son âme, il endure de bon cœur qu'on lui applique le fer et le feu des souffrances, des mortifications et des humiliations dont Dieu se sert pour faire suppurer cette plaie, et pour la guérir parfaitement. Car la douleur du châtiment, continue-t-il devient moindre lorsqu'on reconnaît sa faute. Que si vous ne prenez pas au gré les souffrances et les afflictions qui vous arrivent, c'est que vous ne connaissez pas la grandeur de la plaie que le péché a faite en vous; ainsi ne sachant pas l'abcès qui s'y forme, vous ne sauriez souffrir les opérations qu'il y faut faire.

4552. *Hic ure, hic seca, hic nihil parcas, ut in æternum parcas.* (Aug.)

Peccavi et vere deliqui ; ut eram dignus, non recepi. Nous devrions toujours avoir ces paroles dans le cœur et dans la bouche ; car tout ce que nous pouvons souffrir en ce monde n'est rien en comparaison de ce que mérite un seul péché. Et vous

connaîtriez que vous recevez de lui un moindre châtiment que votre iniquité ne mérite. Quiconque ferait réflexion qu'il a offensé Dieu et qu'il mérite par conséquent la damnation éternelle, quels affronts, quelles injures et quels opprobres ne souffrirait-il point avec joie, pour l'expiation des fautes qu'il a commises contre la divine majesté. Laissez-le, disait David à ceux qui voulaient punir Semeï qui le maudissait, peut-être que le Seigneur regardera mon affliction et qu'il me rendra le bien pour la malédiction présente, peut-être qu'après cela son courroux sera apaisé, et qu'il me pardonnera mes péchés et aura pitié de moi; et ainsi je serai heureux d'avoir été outragé. C'est avec un semblable esprit que nous devrions embrasser les affronts et les déplaisirs qui nous arrivent; peut-être que Dieu ayant égard à notre patience recevrait nos souffrances en déduction des peines qui sont dues à nos péchés; et ce que nous envisageons comme un mal, deviendrait ainsi le plus grand bien qui nous pourrait arriver. Si le temps que nous perdons à nous plaindre et à ressentir nos maux nous l'employions à rentrer ainsi en nous-mêmes, nous plairions davantage à Dieu, et nous trouverions plus de soulagement dans nos peines.

4553. Les croix sont pour les favoris de Dieu.

Il vous fait comme saint Martin à son aumônier. Ce saint prélat fut invité et contraint à manger avec l'empereur; au milieu du repas, selon la coutume du pays, on apporta une coupe de vin, qui fut donnée au saint; on pensait qu'après y avoir bu, il la présenterait à l'empereur, il ne le fit pas, mais il la présenta à son aumônier, parce que, dit-il, étant prêtre, il est le plus digne des convives. Le Fils de Dieu ne présente pas aux grands et aux riches du monde le calice de sa passion que son Père lui a donné; il vous fait l'honneur de vous le présenter et de vous dire comme à ses Apôtres: *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum.*

Saint Pierre était marié avant que d'être appelé à l'apostolat; il eut de son mariage une fille nommée Pétronille. Cette fille à la fleur de son âge, était fort incommodée de longues et fâcheuses maladies, et même paralytique de tous ses membres; on dit à saint Pierre: Vous guérissez tant de malades, et vous ne guérissez pas votre fille! votre ombre remet en santé tous ceux sur qui elle passe, et votre présence ne sert de rien à votre fille. Il n'est pas à propos, répondit-il, que ma fille soit guérie, elle a besoin d'être malade pour le bien de son âme; et afin que vous connaissiez que si je ne la guéris pas, ce n'est pas que je ne le puisse, mais parce que ce n'est pas utile à mon enfant, levez-vous, Pétronille, et venez nous servir à table. Pétronille se lève, sert à table, puis se remet au lit par commandement de son père, et demeure malade comme auparavant.

C'est qu'elle était belle; si elle n'eût été malade, sa beauté eût été un levain de vanité, un piège tendu à la folle jeunesse, un péril de damnation; si elle eût été saine, elle n'eût pas été sainte; si elle se fût bien portée, elle ne se fût pas bien comportée. Dieu agit envers nous comme saint Pierre envers sa fille.

Quand vous avez un serviteur, ou un autre domestique, qui se plaint de vous, qui murmure que vous le traitez mal, si vous voulez vous justifier, le convaincre de mensonge, vous dites: je vous assure que je l'ai traité comme mes propres enfants; s'il a sujet de se plaindre, je ne lui ai fait ni plus ni moins qu'à eux. Quand vous dites cela, vous dites tout; pourvu que vous disiez vrai, il n'en faut pas davantage. Vous trouvez étrange que Dieu vous afflige, de quoi vous plaignez-vous? Quel tort vous fait-il? Il vous traite tout comme son propre Fils, son Fils unique, son Fils bien-aimé, les délices de son cœur, l'héritier de tous ses biens.

Quand votre fils est impoli et décontenancé, vous le reprenez aigrement; vous n'en faites pas tant à votre serviteur. Quand votre fille se courbe trop, ou se met en danger d'être voûtée, vous lui criez: tenez-vous droite; vous ne reprenez pas ainsi votre servante. Prenez donc de bonne part, que votre Père céleste vous corrige, quand vous devenez vicieux; qu'il vous reprenne et vous châtie, quand vous vous courbez vers la terre, quand vous vous abaissez à des actions ou des affections terrestres;

c'est un trait de père et d'ami qu'il vous fait, non pas de juge et d'ennemi : *Flagellat omnem filium quem recipit, omnem, omnem.* (Le Jeune.)

« Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvait presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentait renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectait de leur parler plus durement, et qu'il feignait de ne pas les connaître : *Quasi ad alienos durius loquebatur . . . avertitque se parumper, et flevit.* C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie : il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnaître en nous ses cohéritiers et ses frères : il nous frappe et nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à son amour : il ne peut soutenir longtemps ce caractère de sévérité, qui lui est comme étranger : ses grâces viennent bientôt adoucir ses coups : il se montre bientôt tel qu'il est ; et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur . . . avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre faiblesse ?

« Ame infidèle, prenez garde que Dieu ne punisse vos passions en ménageant ici-bas tout ce qui les favorise, que vous ne soyez pas trouvée digne à ses yeux de ses afflictions temporelles ; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage, et qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les égorger, et le bûcher qui doit les consumer est déjà tout prêt sur l'autel. » (Massillon.)

4554. De même que l'affection qu'un roi a pour ses soldats se témoigne particulièrement dans la paix par les récompenses qu'il leur donne et que le zèle qu'ils ont pour lui se fait connaître dans la guerre en combattant et en mourant pour son service ; de même la tendresse et la bonté que le souverain maître des rois a pour nous éclatent principalement dans le temps des consolations et des grâces et celui des afflictions et des sécheresses marque le degré de l'amour que nous lui portons. Il est commun à tout le monde, dit le Père Avila, de remercier Dieu dans le temps des consolations ; mais c'est le propre des justes de le remercier dans le temps même des adversités. C'est la nuit que le ver luisant brille, c'est dans les épreuves que se révèle la vertu des justes.

4555. La croix est la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'espérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jésus-Christ est mort sur la croix ; il a porté sa croix toute sa vie ; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive, et il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du siècle futur, est un compagnon de sa Croix. Tu seras, lui dit-il (Luc. x. 13), aujourd'hui avec moi en paradis. Aussitôt qu'il fut à la croix, le voile qui couvrait le sanctuaire fut déchiré de haut en bas, et le ciel fut ouvert aux âmes saintes. C'est au sortir de la croix et des horreurs de son supplice, qu'il parut à ses apôtres glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la croix qu'il devait entrer dans la gloire, et qu'il ne montrait point d'autre voie à ses enfants. (Bossuet)

Quomodo stellæ in nocte lucent, in die latent, sic vera virtus quæ sæpe in prosperis non apparet in adversis eminet. (Bern.)

4556. Jésus-Christ disait un jour à sainte Thérèse : « Sois persuadée, ma fille, que celui qui est le plus aimé de mon père, est aussi celui qui en reçoit les plus grandes croix. (Liguori.) Le feu s'accroît sous l'action du vent et l'amour de Dieu s'enflamme dans les épreuves.

Perfectius adversa tolerare patienter quam bonis operibus insudare (Bonavent.)

Saint Jean Chrysostôme a dit : *Quando Deus dat alicui ut mortuos ressuscitet, minus dat cum dat occasionem patiendi. Pro miraculis enim, debitor sum Deo ; at pro patientia, debitorem habeo Christum.*

Saint Joseph Calasanze disait : « Qui ne sait souffrir pour Jésus-Christ, ne saurait gagner Jésus-Christ. »

4557. Si l'on était assuré d'acquérir autant de terrain qu'on en pourrait parcourir dans une journée, combien la fatigue du chemin ne paraîtrait-elle pas légère et agréable. On lit dans la vie des Pères qu'un moine voulait quitter sa cellule ; mais un jour qu'il allait chercher de l'eau, il entendit quelqu'un qui comptait ses pas derrière lui ; il se retourna et vit un jeune homme, qui lui dit : « Je suis l'ange chargé de compter vos pas, afin qu'il n'en reste aucun sans récompense. » Instruit par cette parole, le moine ne songea plus à quitter sa cellule ; il désira peut-être même qu'elle fût encore plus éloignée, afin de pouvoir mériter davantange. (Saint Liguori.)

4558. Un jour sainte Mechtilde entendit que les saints s'écriaient : ô vous, qui vivez encore dans le monde, que vous êtes heureux de pouvoir mériter à tout moment ! Si l'homme savait combien il peut mériter chaque jour, il ne se réveillerait point qu'il n'eut le cœur aussitôt rempli de joie, en voyant commencer le jour où il peut vivre tout à fait à Dieu et où par sa grâce et pour sa gloire il peut augmenter à tout moment ses mérites ; et cela lui donnerait du courage et de la force pour souffrir toutes choses avec joie.

4559. Saint François d'Assise était tourmenté par des douleurs excessives et par des tentations si fâcheuses qu'il semblait qu'il n'y eût point de force humaine capable d'y résister plus longtemps, il entendit une voix du ciel, qui lui commandait de se réjouir, parce que les peines qu'il souffrait devaient lui acquérir un si grand trésor dans le ciel, que quand toute la terre serait convertie en or, toutes les pierres changées en perles et en diaments, et toutes les eaux en un baume précieux, tout cela n'aurait rien de comparable en aucune façon à la grandeur de la récompense qui lui était préparée. Cette assurance lui fut d'un si grand soulagement dans ses douleurs que dès ce même instant, il ne les sentit presque plus, et alors faisant appeler ses religieux, il leur raconta avec une sainte joie, la consolation que Dieu lui avait envoyée du ciel.

4560. Les pauvres, s'ils sont malheureux, ne le sont pas parce qu'ils sont pauvres, mais bien parce qu'ils ne savent pas apprécier la pauvreté. C'est la pensée de saint Chrysostôme qui ajoute : *Crux Christi clavis est paradisi.*

Le paradis est la demeure des pauvres, des persécutés, des humiliés, des affligés ; tels ont été les martyrs et tous les saints. (Saint Liguori.)

Tolle martyrum certamina, dit saint Ambroise, *tulisti coronas.*

4561. Si vous étiez appelé à prendre possession d'un royaume, et qu'entrant dans la ville où vous devriez être couronné, vous fussiez obligé de vous arrêter quelques temps dans une hôtellerie incommode, ne supporteriez-vous pas sans peine ce contretemps dans l'espérance de la couronne. Et le royaume du ciel qui vous est promis, ne vaut-il pas la peine que vous enduriez quelques choses dans l'hôtellerie de ce monde. (D'après saint Chrysostome.)

En voyant le laboureur se donner tant de peine pour ensemencer son champs, l'on serait porté, si l'on n'était pas dans le secret, à s'en étonner. A quoi cet homme en veut-il venir ? Il jette au vent cette semence qu'il a recueillie à grands frais : il a peur de la retrouver, tant il a soin de l'enfouir dans la terre ; il demande de la pluie : Veut-il donc que son grain pourrisse et meure ? Ainsi résonnerait l'ignorance ; le laboureur, au contraire, contemple avec joie la nuée qui lui apporte les rosées du ciel. Le présent n'est rien pour lui, c'est l'avenir qui est tout. Il compte dans sa pensée les gerbes qui vont croître au sein de ces nuages, chargés d'éclairs et de pluies. Et nous aussi, attendons le jour de la récolte..... Ne nous arrêtons pas à n'envisager que le mal présent. Vous êtes pécheurs, l'adversité est un feu qui consume et détruit votre iniquité. Vous êtes justes, l'adversité donne un nouveau lustre à votre vertu. (Chrysostome.)

4562. *Fili si ploras, pie plora, noli cum indignatione, noli cum typo superbiæ. Unde plangis ? quod pateris, medicina est non pœna: castigatio, non damnatio. Noli repellere flagellum si non vis repelli ab hæreditate: non attendere, quam pœnam habeas in flagello, sed quem locum, in testamento.*

Tota vita Christiani hominis si secundum evangelium vivat, est crux atque martyrium. (Saint Maxime.)

4563. Pécheurs, quand vous êtes affligés, pourquoi vous plaignez-vous de Dieu? Vous devriez l'en remercier la face contre terre. Dites-moi: si un coupable avait été condamné à mourir, et que le prince eût commué cette peine en une heure de prison, aurait-il raison de se plaindre? Et s'il se plaignait, le prince n'aurait-il pas plutôt raison de rétablir la sentence, et de faire subir au condamné le supplice qu'il méritait? Or, par vos péchés vous avez mérité l'enfer tant de fois et depuis si longtemps! (Saint Liguori.)

Ceux qui s'éloignent du Seigneur périront. Or, dit saint Jean Chrysostome, qu'est-ce que s'éloigner du Seigneur? C'est ne pas se soumettre à ses corrections, murmurer, se révolter contre la main qui nous châtie, comme les enfants mutins que l'on voit fuir à l'aspect de leurs parents, s'en éloigner lorsque ceux-ci veulent les plier sous le joug de la discipline ou du travail, aller dans une contrée étrangère, courir le risque inévitable d'y rencontrer la disette, les maladies, la faim, l'opprobre et la servitude. De même, gagne-t-on à murmurer contre la providence, à se révolter contre ses décrets de rigueur? Rien que nouvelles calamités.

4564. Il y en a qui, lorsqu'ils perdent un parent, un ami, sont inconsolables; ils se renferment dans une chambre pour pleurer, et ils se livrent à un tel excès de tristesse et d'impatience qu'ils deviennent inabordables. Je voudrais savoir à qui on peut plaire par cette affliction immodérée et cette abondance de larmes: est-ce à Dieu? non, sans doute, car Dieu veut qu'on se résigne à sa volonté; est-ce à l'âme du défunt? non plus, car, si jamais elle est en enfer, elle vous déteste, vous et vos larmes; si elle est sauvée et déjà au ciel, elle souhaite que vous rendiez grâces à Dieu pour elle: et si elle se trouve en purgatoire, elle désire que vous l'aidiez par vos prières, en vous conformant à la volonté divine et en travaillant à votre propre sanctification, afin qu'un jour vous puissiez la rejoindre en paradis. A quoi sert donc de tant pleurer? (St. Liguori.)

4565. Supposons que vous ayez un enfant bien intelligent et de bon naturel qui, lorsque vous le châtiez pour quelque légère faute, ne s'en plaigne point, n'en murmure point et ne tâche point de s'échapper, mais reçoive patiemment les coups, qui vous regarde amoureusement, qui respecte la main qui le châtie; supposons même qu'après que vous l'avez puni, et quand vous jetez les verges à terre, il les recueille et les mette en réserve afin que vous vous en serviez une autre fois, si bon vous semble; n'est-il pas vrai que, quand même vous auriez un cœur de tigre, cette vertu vous attendrirait, apaiserait votre colère, gagnerait votre bienveillance? N'est-il pas vrai que vous aimeriez cet enfant plus que la prunelle de vos yeux? Pensez-vous que Dieu soit moins miséricordieux et plus difficile à fléchir que les hommes? Ce méchant qui a fait mourir votre mari, qui plaide contre vous injustement, qui vous ruine d'honneur et de bien, c'est la verge dont votre Père céleste se sert pour vous châtier; voulez-vous bien faire et tirer profit de ces traverses? ne vous tourmentez pas, ne vous en troublez pas, ne criez point insolemment comme font les mauvais enfants, quand on les châtie; ne tâchez pas de vous échapper des mains de Dieu par des voies obliques et injustes, regardez-le amoureusement, remerciez-le humblement, attendez avec patience le bon plaisir de sa miséricorde, tenez à grande faveur qu'il daigne vous corriger paternellement: Mon Dieu, je baise de tout mon cœur votre main, je révère et j'adore votre justice qui daigne me châtier: *Corripe me, Domine, in misericordia;* corrigez-moi aussi longtemps et aussi rigoureusement qu'il vous plaira: *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.* Et puis si Dieu jette par terre la verge dont il vous a châtié, si celui qui vous a persécuté tombe en quelque disgrâce, relevez-le, recueillez-le, secourez-le, rendez-lui le bien pour le mal, vous calmerez l'esprit de Dieu, vous gagnerez ses bonnes grâces et vous l'obligerez à vous pardonner.

C'est ainsi qu'ont fait tous les saints, et ils s'en sont toujours fort bien trouvés. Dans l'histoire ecclésiastique il est dit que l'an de Notre-Seigneur quatre cent cinquante et un, Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, après avoir ravagé l'Orient, passa en Occident, désolant et ruinant toutes les provinces par où il passait. Il entra en France et, après plusieurs victoires, il mit le siège devant la ville de Troyes en Champagne. Saint Loup, qui en était évêque, voyant qu'on ne pourrait résister à ce lion par les seules forces humaines, recourut au secours divin, et ayant fait faire dans son église des prières et des pénitences publiques, il se revêtit de ses ornements pontificaux, alla avec son clergé au-devant de ce barbare et lui dit avec une sainte hardiesse: Qui êtes-vous, vous qui surmontez ainsi les rois, qui assujettissez les peuples et qui désolez les provinces? Je suis, dit-il, Atilla, le fléau de Dieu: Ah! dit le saint prélat, venez à l'heure; ô le fléau de mon Dieu! entrez en cette ville, et faites y tout ce que Dieu vous permettra par sa très juste et très adorable providence. Cette belle parole désarma ce tigre: il entra dans la ville et la traversa avec toute son armée sans l'endommager tant soit peu. Toutes les disgrâces qui nous arrivent en cette vie sont des fléaux que Dieu nous envoie pour détacher notre cœur des biens terrestres et périssables, comme le fléau sépare le grain de la paille. Voulez-vous qu'elles passent bientôt sans vous nuire, recevez-les de bon cœur comme les fléaux de Dieu, les instruments de sa justice et de sa providence paternelle; croyez fermement qu'elle ne vous feront rien que ce que Dieu voudra, et que l'objet d'une si bonne et si sainte volonté ne peut être que très bon, très juste et très acceptable. (Le Jeune.)

4566. La sœur Madelaine Orsini se trouvant depuis longtemps dans la tribulation, Jésus lui apparut un jour sur sa croix, et l'exhorta à souffrir avec résignation. La servante de Dieu lui répondit: « Mais, Seigneur, vous n'avez été que trois heures sur la croix, tandis que moi, j'endure cette peine depuis plusieurs années. » Alors Jésus lui dit: « Oh! ignorante! que dis-tu? Depuis le premier moment que je fus dans le sein de ma Mère, je souffris dans mon cœur tout ce que j'endurai plus tard sur la Croix. » — Saint Bernard dit: *Volve et revolve vitam Jesu: semper enim invenies in cruce.* Un jour que saint Pierre Martyr était en prison par suite d'une injuste accusation, il s'en plaignait en disant: « Mais, Seigneur! qu'ai-je fait pour souffrir cette persécution? » Jésus crucifié lui répondit: «Et moi, quel mal ai-je fait pour devoir être attaché sur cette croix?» (Saint Liguori.)

4567. Souffrir est un honneur, quand on le fait pour Dieu. C'est une conformité avec Notre-Seigneur, quel plus grand titre d'honneur! Dieu d'ailleurs nous honore, quand il nous donne part aux souffrances de ses Apôtres, de ses martyrs, de ses favoris. On n'envoie sur la brèche que les soldats valeureux. Du reste, les bons serviteurs tiennent plus à la gloire de leur maître qu'à la leur, et ceux qui souffrent pour Dieu, le glorifient plus que ceux qui travaillent pour lui.

L'Evangile ne nous dit-il pas que Notre-Seigneur, en prédisant sa mort, signifiait *qua morte clarificaturus esset Deum.* Aussi Dieu, quand il assemble ses saints, se glorifie-t-il plus des souffrances et de la patience de Job que des plus grands exploits. Rien ne fait voir la bonté de Dieu, sa grandeur, comme d'être disposé à le servir, lors même qu'on n'en attend que la pauvreté, les humiliations, la souffrance.

La souffrance est au dire des saints, le chemin royal du ciel. Le chemin royal, c'est celui que le chef de l'Etat fait ouvrir, et dont il fixe les dimensions, il n'y a que lui qui peut le rétrécir ou l'élargir. Dieu mesure nos croix. Le chemin royal est ouvert à tout le monde, tous peuvent y passer. Les époux ne peuvent pas passer par la virginité, etc., tous peuvent passer par les souffrances.

4568. Saint Laurent était en prison et confié à la garde d'un geôlier appelé Hippolyte qui, voyant les miracles que le saint faisait, lui demanda où étaient ses trésors. « Si vous croyez en Jésus-Christ Notre-Seigneur, répondit Laurent, je vous ferai voir des trésors et je vous promets la vie éternelle. » Hippolyte crut et reçut le baptême. Quels trésors reçut-il et que gagna-t-il à être chrétien? Ses biens furent confisqués, on

lui brisa les dents à coups de pierre, les membres à coups de bâton, on lui arracha la peau et on l'attacha à la queue d'un cheval indompté. Sont-ce là les trésors que lui avait promis saint Laurent ? Oui, de grands tresors avec lesquels il acheta le ciel. *Vitam æternam promitto.*

4569. Rufin, dans son histoire ecclésiastique, rapporte que de son temps un martyr nommé Théodore fut tourmenté un jour entier sur le chevalet, sans se plaindre et sans dire autre chose que ces mots : *Confundantur qui adorant sculptilia.* Théodore fut cependant remis en liberté, et Rufin l'ayant rencontré, lui demanda s'il n'avait pas souffert de grandes douleurs. « A la vérité, dit-il, j'ai souffert ; mais il y avait à côté de moi un ange, sous la forme d'un jeune homme, qui m'essuyait mon visage et m'arrosait d'une eau fraîche qui me donnait tant de plaisir, que j'étais quatre fois plus triste quand on me tira de la torture, que lorsqu'on m'y avait appliqué. » C'est ce qui arriva aussi à saint Laurent ; un soldat nommé Romain lui dit : « Je vois un beau jeune homme, qui essuie la sueur de votre visage. Hâtez-vous donc de me baptiser. »

Notre-Seigneur présenta un jour à la bienheureuse Marguerite-Marie le tableau de deux vies : L'une pleine de douceurs spirituelles, de santé, d'estime ; l'autre pleine d'aridités, de souffrances, de contradictions, lui disant de choisir et lui promettant les mêmes grâces quelque choix qu'elle fît. La Bienheureuse pria Notre-Seigneur de choisir lui-même. Alors, Notre-Seigneur lui présenta le tableau de la vie crucifiée. « Voilà, dit-il, ce qui m'agrée le plus, tant pour l'accomplissement de mes desseins que pour te rendre conforme à moi. L'autre tableau est de jouissances et non de mérites pour l'éternité. » J'acceptai donc ce tableau et l'embrassai de tout mon cœur, dit la Bienheureuse.

4570. Charles V, roi de France, fit mettre sur un carreau de velours un sceptre et une couronne, et sur un autre un casque et une épée. Puis, il commanda au Dauphin, son fils, qui fut depuis Charles VI, de choisir l'un ou l'autre. Le jeune prince courut promptement et gaîment à l'épée et au casque, et fit cette réponse judicieuse : Avec l'épée on acquiert les sceptres et les couronnes. — « Celui qui se décide à souffrir pour Dieu, dit sainte Thérèse, cesse de souffrir ; celui qui embrasse sa croix ne la sent plus ; celui-là la sent qui la traîne de force. » — Saint Léon dit : « Le paradis du ciel consiste dans les jouissances ; le paradis de la terre, dans les souffrances. » — *Gaudeat christianus in adversis, quia aut probatur si justus est, aut, si peccator, emendatur.* (Aug.)

4571. Saint Agapit, martyrisé à l'âge de quinze ans, dit, lorsque le tyran lui fit couvrir la tête de charbons ardents : « C'est bien peu de chose que ma tête soit brûlée, cette tête qui doit être couronnée de gloire dans le ciel. » — Saint Grégoire a dit : *Electorum est hic conteri, quibus servatur de æternitate gaudere.*

Saint Jérôme écrivait à Eustochie : *Quære, et invenies singulos sanctos adversa perpessos ; solus in deliciis Salomon fuit, et forsitan ideo corruit.*

4572. Ne voyez-vous pas la différence qu'il y a entre l'amour d'un père et celui d'une mère ? L'un commande de réveiller les enfants de bonne heure, pour qu'ils s'appliquent à l'étude : il ne souffre pas même qu'ils restent oisifs les jours de fêtes : il fait couler leur sueur, et même parfois leurs larmes. La mère au contraire les réchauffe sur son sein ou les retient à l'ombre pendant les chaleurs du jour. Elle veut qu'ils ne pleurent jamais, qu'on ne les contriste pas, que toujours la fatigue leur soit épargnée. Dieu a pour les hommes de bien les sentiments d'un père ; il les aime plus virilement, il les éprouve par les travaux, la douleur et les infortunes, pour leur faire acquérir la véritable force. Pourquoi envoie-t-il au plus vertueux des maladies ou des deuils, ou des calamités ? Parce que dans les camps, c'est au plus courageux que le général commande les entreprises périlleuses, que ce sont des hommes d'élites qu'il envoie pendant la nuit pour dresser des embûches à l'ennemi, pour explorer un chemin, ou surprendre un poste. Aucun de ceux qui s'en vont ainsi ne dit : Le général me fait une injustice, mais bien : Il a confiance en moi.

Qu'ils disent donc aussi, ceux à qui Dieu fait souffrir des maux insupportables, aux timides et aux lâches: Dieu nous a jugés dignes de montrer jusqu'où peut aller la constance humaine. (SÉNÈQUE.)

Sénèque a encore écrit: « Je me souviens d'avoir entendu dire ces énergiques paroles au grand Démétrius: Je n'ai à me plaindre de vous qu'en une seule chose, ô dieux immortels! c'est de ne m'avoir pas notifié plutôt votre volonté! car alors je serais allé de moi-même au devant de ces décrets auxquels je ne fais qu'obéir maintenant. Voulez-vous m'enlever mes enfants? c'est pour vous que je les ai élevés. Voulez-vous quelque partie de mon corps? prenez-la: Je ne promets pas beaucoup, bientôt je quitterai tout. Voulez-vous ma vie? pourquoi pas? Je n'hésiterai point à vous rendre au moins ce que vous m'avez donné; je vous abandonne de moi-même tout ce que vous demandez. Oui! mais j'aurais mieux aimé vous l'offrir que vous le livrer. Quel besoin y avait-il de l'enlever? vous eussiez pu le recevoir. Cependant même maintenant, vous ne m'arracherez rien, car on n'enlève qu'à celui qui veut retenir. — Je n'éprouve aucune contrainte, je ne veux souffrir rien à contre cœur: Dieu ne m'asservit pas, mais sa volonté est la mienne. » (SÉNÈQUE.)

4573. Saint Jean Climaque dit: J'ai vu trois frères frappés du même malheur; l'un s'en irrita, l'autre n'en éprouva aucun chagrin, le troisième en conçut une grande joie. Ceux qui souffrent en murmurant, se préparent de nouveaux châtiments de Dieu. Un maître s'apaise si son serviteur reçoit de bon cœur la correction, au contraire, s'il murmure, il s'irrite davantage. Que de fois dans l'histoire on a vu des parents, qui se plaignaient de ce que Dieu leur avait ravi un enfant, perdre tous les autres en punition de leurs murmures. Ceux dont la bouche impie accuse d'injustice celui qui ne réclame que ce qui lui appartient, méritent un tel châtiment. Par un amour immodéré, vous regardez comme vôtre ce qui n'appartient qu'à Dieu. Celui qui cherche à éviter les croix fait comme celui qui économise la semence: *Qui parce seminat, parce et metet.* La tribulation est comme un vent violent qui, tout en éteignant une lampe, allume un grand feu. Ainsi c'est donc par la tribulation que les bons deviennent meilleurs, et que les méchants deviennent pires encore. Elle enflamme les premiers pour l'amour de Dieu, et elle éteint les seconds. (B. L. DE GRENADE.)

4574. Voyez combien les hommes supportent de tourments pour guérir leurs maladies corporelles, afin de pouvoir vivre quelques jours et mourir ensuite; et encore, ces quelques jours sont-ils incertains; car, un grand nombre, après avoir souffert des douleurs atroces par les opérations des médecins, sont morts entre leurs mains, ou bien s'étant guéris, ont été emportés par une autre maladie. Les hommes consentent à ce qu'on les attache, à ce qu'on taille dans leurs membres, dans l'espoir d'une guérison incertaine, certains de souffrir beaucoup et de payer fort cher. Dieu qui vous a créés, vous guérit d'une manière certaine et gratis. Souffrez donc sa main, ô âme qui le bénissez, et n'oubliez pas ses nombreux bienfaits; car il guérit toutes vos maladies, celui qui a racheté votre vie de la corruption. (SAINT AUGUSTIN.)

4575. De même que l'eau conserve le goût des terrains à travers lesquels elle coule; de même les peines et les afflictions ont reçu quelque chose de la dignité du Christ, depuis qu'il en est devenu en quelque sorte la source. Un ancien solitaire répondant à un jeune homme malade qui lui demandait la santé: « Vous désirez, mon fils, lui dit-il, qu'on vous délivre d'un mal qui vous est nécessaire. Si vous êtes de l'or, vous serez éprouvé par le feu; si vous êtes du fer, vous serez débarassé de la rouille. » Cette parole dite à un seul, nous pouvons la regarder comme adressée à tous, puisqu'il n'est aucun de nous qui ne se trouve dans l'une ou l'autre de ces deux classes désignées par l'or et le fer.

4576. On raconte du crocodile, l'un des animaux les plus féroces, qu'il fuit si vous l'affrontez, qu'il vous poursuit si vous fuyez. Or, telles sont les épreuves de cette vie: elles cessent d'être à charge et elles fuient en quelque manière, quand on les cherche et les embrasse pour l'amour de Dieu. Mais elles poursuivent et accablent ceux qui les fuient, la peine ayant son principe dans la répugnance de la volonté

encore plus que dans la nature de l'épreuve elle-même. Voulez-vous transformer les grandes peines en petites, comparez-les, suivant le conseil de saint Bernard, à l'une des quatre choses suivantes, ou bien à toutes réunis: d'abord avec les bienfaits que Dieu vous a prodigués; ensuite avec les péchés si graves et si nombreux que vous avez commis contre la majesté divine; puis encore avec les peines de l'enfer que vous avez tant de fois mérités; enfin avec la gloire du paradis, qu'on obtient par les peines de la vie présente. En face de ces quatre objets, elles disparaîtront à vos yeux et se réduiront à rien. C'est en effet une source abondante de consolations que la considération de notre misère. C'est là que saint Augustin cherchait un adoucissement à ses peines, lorsqu'il se voyait assiégé dans Hippone par les Vandales, qui avaient déjà ravagé toute la province. Il répétait, au rapport de Possidonius, ce mot d'un ancien: « C'est petitesse d'esprit que d'être étonné de ce que les pierres tombent et les mortels meurent. » (B. L. DE GRENADE.)

4577. Dieu se montre plus miséricordieux à l'égard des bons, en les soutenant par sa grâce pour qu'ils ne se perdent pas dans l'épreuve, qu'en leur épargnant l'épreuve, comme il ferait plus éclater sa protection s'il préservait du naufrage les voyageurs lancés sur une mer orageuse sans roue et sans gouvernail, que s'il les conservait sans danger à l'abri du port; comme il montra mieux sa Providence en préservant des flammes, même les cheveux des trois enfants dans la fournaise de Babylone que s'ils n'y avaient point été jetés. Une mère n'a jamais tant de zèle pour consoler son enfant que quand elle le voit pleurer: *Juxta est Dominus his qui tribulati sunt corde.* Il y a six jours pour travailler et le septième c'est le sabbat, c'est-à-dire le repos. *Relinquitur sabbatismus populo Dei,* dans le ciel; mais les six jours que nous passons sur la terre sont déstinés au travail et à la peine. Le B. L. de Grenade regarde comme un signe de prédestination la patience dans les épreuves, *beati qui lugent,* etc., *væ vobis divitibus, væ vobis qui ridetis. Fili recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala: nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.*

4578. La patience est l'abrégé de tout le christianisme; c'est une émanation de la charité. Avec la patience marche la sagesse, comme l'emportement est toujours accompagné de faiblesse et de folie. Salomon nous peint cette vertu sous l'image d'une ville fortifiée d'une tour imprenable, contre lesquelles viennent se briser les traits de l'ennemi. L'âme, élevée par la patience au dessus de toutes les disgrâces, trouve en elle une paix profonde. (SAINT CHRYSOSTOME.)

Rien n'établit si bien que l'épreuve la différence entre les méchants et les bons. Les premiers, dans l'adversité s'emportent en murmures, en blasphèmes, et s'abandonnent à l'impatience; les bons au contraire n'y voient que des épreuves conformément à cette parole de l'Ecriture: Soyez ferme dans la douleur, et souffrez patiemment d'être humiliés; car l'or et l'argent sont éprouvés dans le feu. (SAINT CYPRIEN.)

4579. Certains hommes paraissent bons tant qu'ils ne sont pas éprouvés. Ils sont comme ces eaux stagnantes qui croupissent sans donner de mauvaises odeurs, tant qu'on ne les remue pas; mais desquelles, dès qu'on les agite, s'exhalent des vapeurs fétides: *Tangit montes et fumigant.* (PS. CIII. 32.) Vous dites à Dieu que vous n'êtes pas le seul qui l'ait offensé. Et s'il veut faire miséricorde aux autres, il les punira aussi; car il est écrit: *Auferetur zelus meus a te et quiescam, nec irrascar amplius.* Quand Dieu nous délaisse, il nous laisse en paix dans le crime. *Illi Deus irascitur,* dit saint Augusin, *quem peccantem non flagellat.* Sur quoi saint Bernard fait cette prière: *Misericordiam hanc ego nolo; super omnem iram miseratio ista. Volo irascaris mihi, Pater misericordiarum. Hæc mihi consolatio, ut affligens me dolore non parcat.* (JOB.) Le bon larron savait au moins dire: *Nos digna factis recipimus.*

4580. **Autre plan.** — *Sur les souffrances, d'après Bossuet. Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen aspicientes in auctorem fidei Jesum.* Saint Paul nous parle d'un combat auquel nous devons courir par la patience: c'est la lutte contre les afflictions et les souffrances de cette vie; et pour nous apprendre à vaincre dans cette lutte, il nous exhorte à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché à la croix. L'école où l'on apprend à souffrir, c'est le calvaire; le Maître, c'est Jésus-Christ crucifié. Allons au Calvaire: trois hommes y sont attachés à la croix: *unus Salvator*, dit saint Augustin, *alius salvandus, alius damnandus.* Au milieu, l'auteur de la grâce; d'un côté, un qui en profite; de l'autre, un qui la rejette; d'un côté, un qui endure avec soumission; de l'autre, un qui se révolte sous la verge: un juste, un pécheur pénitent, un pécheur endurci. Un juste, qui souffre volontiers et qui mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables; un pécheur souffre avec soumission: il se convertit et reçoit l'assurance du salut; un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer en cette vie. Voilà le spectacle qui doit nous instruire. *Aspicientes in auctorem fidei Jesum*, il souffre lui-même avec patience; il couronne celui qui souffre selon son esprit; il condamne celui qui souffre dans un esprit contraire: et, par là, il nous apprend à souffrir, nous montre le ciel pour prix de nos souffrances, si nous en profitons, et l'enfer comme le châtiment qui nous attend, si nous souffrons en blasphémant.

4581. I. *Jésus, en souffrant, nous apprend que nous devons souffrir* (1). Notre-Seigneur s'est fait semblable à nous, afin de nous apprendre à être semblables à lui; sa vie est notre règle; ses actions sont notre modèle. Nous devons lui ressembler. Sans doute, quand un peintre reproduit le tableau d'un grand maître, il n'atteint pas à la perfection du premier tableau, mais il fait une copie fidèle pourtant. Nous n'atteindrons jamais à la sainteté de Notre-Seigneur; mais nous devons en reproduire tous les traits. Or, un des caractères du Sauveur, c'est d'avoir aimé la croix: *Virum doiorum et scientem infirmitatem.* On dirait qu'il a voulu savoir, par expérience surtout, ce qui était amer; il n'est aucune partie de son humanité qui n'ait éprouvé quelque supplice. Il n'est né que pour souffrir, et quand il a épuisé la coupe de toutes les peines, il dit: *Tout est consommé;* il remet son âme entre les mains de son Père, et expire, mesurant la durée de sa vie à celle de ses souffrances.

Dans son amour pour les souffrances, il a voulu en endurer beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour nous sauver; il eût suffi, en effet, pour notre salut, d'une de ses larmes, d'une goutte de sang, et tout au plus de sa mort; mais sa mort ne suffisait pas à son avidité pour la souffrance. Il y a ajouté les fouets, la couronne d'épines, la sueur de sang, etc. Ne dirait-on pas que toute la vie du Sauveur fut un festin et que les mets de ce festin étaient les tourments? Festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. C'est assez dire qu'un des caractères du Sauveur, c'est l'amour de la souffrance; *Aspicientes in auctorem fidei.* Regardez le Sauveur sur la croix. C'est de ses blessures que nous sommes nés à la grâce; il nous a enfantés à la vie par sa mort et ces grâces que le ciel déverse sur nous sont

(1) Quel spectacle étrange! Je vois au ciel le Fils de Dieu entre le Père et le Saint-Esprit, au Thabor entre Moïse et Elie, et au Calvaire entre deux larrons, comme le remarque saint Jean Chrysostome.

le prix du sang qui découle de sa croix. Enfants de son sang et de ses douleurs, nous espérerions nous sauver parmi les délices et les plaisirs? N'entendez-vous pas saint Pierre qui vous dit: *Christus passus est pro vobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus* (PET., II, 21). *Christo passo in carne et vos eâdem cogitatione armamini?* N'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit: *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam.*

Et certes, ne sommes-nous pas entrés en société avec Jésus-Christ? Nous sommes la chair de sa Chair, et les os de ses os, d'après l'Apôtre. Il est notre Chef et nous sommes ses membres; et la soif que Jésus-Christ a eue de la souffrance n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres. Sur la croix: *A planta pedis usque ad verticem non est sanitas in eo;* et dans son Eglise, qui est son corps, tous les fidèles qui sont ses membres doivent porter, imprimées sur eux, les marques de ses souffrances et de sa croix.

Faudra-t-il, pour faire souffrir les fidèles, ressusciter la rage des bourreaux? Non: le monde n'est peut-être pas, aujourd'hui, assez ennemi de la vérité et de la vertu pour les persécuter de la sorte; mais ne craignons pas qu'en dehors des roues et des chevalets la matière manque à notre martyre. La nature a assez d'infirmités: et notre résignation à les supporter nous tient lieu de martyre. Quand la maladie nous étreint, quand la mort nous ravit un proche qui nous est cher, quand nous sacrifions, par suite d'une perte que nous éprouvons, les biens de cette terre et que notre cœur en saigne, c'est du sang que nous offrons à Dieu, et notre patience nous tient lieu de martyre. On dit que les sueurs et les larmes naissent de la même matière que le sang. Si nous suons dans des œuvres saintes entreprises pour la cause de Dieu, si nous versons des larmes sur nos péchés, c'est du sang que nous offrons à Dieu. Les larmes sont le sang de l'âme, selon saint Augustin. Ah! l'occasion de souffrir ne nous manque pas: les affaires ont assez d'embarras; le monde a assez d'injustice; la fortune assez d'inconstance; il y a assez de bizarrerie dans les jugements des hommes, et d'humeur dans leur conduite, pour que le monde et la nature nous imposent la loi de la souffrance; il n'y a donc qu'à nous appliquer à retirer le fruit des douleurs de cette terre. (V. nos 4584 et suiv.)

4582. II. *Jésus, en couronnant le bon larron, nous apprend le fruit des souffrances.* Jésus ne veut pas attendre le jour de sa résurrection glorieuse pour nous faire voir en sa personne le fruit des souffrances; il nous le montre au Calvaire même, dans la personne du larron pénitent. Dieu a une tendresse particulière pour ceux qui souffrent. Il n'est pas nécessaire de le prouver. *Juxta est Dominus his qui tribulato sunt corde*; il vaut mieux dire les causes de cette tendresse. Or, 1° la première est la contrition d'un cœur repentant. Les âmes qui dans la prospérité ne pensaient pas à Dieu, et s'endormaient dans les plaisirs coupables, sont réveillées par le fouet des souffrances; elles sentent la justice de la main qui les frappe; et la rigueur même de cette main, dans le temps de la miséricorde, leur fait craindre les châtiments que le temps de la justice leur réserve; et c'est ce qui arrive au bon larron. Il entend son compagnon qui blasphème et il s'en étonne. Quoi, dit-il, la rigueur des tourments ne t'a pas encore appris à craindre Dieu? *Neque tu times Deum quod in eadem damnatione es?* Il se reconnaît coupable; il

s'humilie : *Nos quidem digna factis recepimus.* Dieu ne nous frappe durant cette vie qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante; si nous nous humilions aux premiers coups, il suspend son bras. Si donc nous avons quelque souffrance, confessons aussitôt que nous l'avons méritée. Cet heureux voleur, s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un regard vers l'innocent qui souffre avec lui : *Hic vero nihil mali gessit*, dit-il. Cette pensée adoucit ses maux ; car pendant que le juste souffre, le coupable ne doit pas se plaindre. Le bon larron fait donc voir les deux objets dont nous devons nous occuper dans nos douleurs : Jésus-Christ et nous-mêmes, notre crime et son innocence. Souffrons pour expier nos fautes, souffrons de bon cœur, à la vue d'un Dieu qui souffre pour nous. Ces sentiments forceront le ciel et les portes du paradis nous seront ouvertes.

2° Mais les afflictions, ne font pas seulement naître le repentir de nos fautes, elles sont encore comme un feu qui éprouve nos vertus et qui les épure. 1) Qui ne sait, par l'enseignement de la foi, que la vertu doit être éprouvée comme l'or dans la fournaise. On ne connaît point la valeur d'un soldat, bien qu'il ait le costume militaire, s'il n'a jamais combattu. Bien qu'une âme ait les apparences et la montre de la vertu, on ne sait si cette vertu est sincère, si elle n'est pas éprouvée par l'adversité. C'est pourquoi saint Paul dit que *patientia probationem operatur, probatio vero spem.* La vertu attend tout de Dieu ; mais pour qu'elle espère, il faut qu'elle soit digne de Dieu ; et comment le reconnaître, sinon par l'épreuve des souffrances, sans laquelle son espérance est douteuse ? Piété délicate, nourrie à l'ombre et dans le repos, tu prétends à l'immortalité, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu à proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, une perte de biens, une maladie, une insulte, etc. Tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée. Tu n'étais pas une piété chrétienne; tu n'en étais qu'un vain simulacre ; tu n'étais qu'un faux or, brillant au soleil ; mais qui s'évanouit dans le creuset.

2) La véritable vertu chrétienne non seulement résiste au feu de l'épreuve, mais elle s'y épure. Nous nous plaignons quelquefois en disant: Pourquoi m'ôte-t-on cet enfant, ce parent aimé, ces biens, etc? Mon attachement à ces biens était bien légitime. Oui, mais à cet attachement légitime se mêle souvent quelque alliage trop naturel qui lui enlève sa beauté. Il faut le mettre au feu, afin de le purifier; et cela de quelle manière ? Il faut qu'en perdant ces biens, on apprenne combien on péchait en les aimant, dit saint Augustin. En effet, quand on en est privé, le cœur saigne, et on voit qu'on était moins détaché qu'on ne le pensait, et de plus on acquiert l'expérience de la fragilité des choses de la terre. En sorte que la vertu ainsi épurée devient plus agréable à Dieu, qui la couronne. Et c'est ce qui arrive au bon larron. Nous l'avons vu pénitent parce qu'il souffre ; voyons-le en un instant consommé en sainteté. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus, contre lequel tout le monde s'élève avec rage, il se tourne vers lui et lui dit: *Memento mei cum veneris in regnum tuum.* Un mourant, un crucifié, voit Jésus mourant et crucifié et il lui demande la vie et une place dans son royaume. Ses yeux ne voient que des croix et sa foi lui présente un trône. Quelle foi! quelle espérance! et cela au moment où tout le monde condamne Jésus, où ses disciples même l'ont abandonné. La foi du larron commence à fleurir, quand celle des Apôtres a été flétrie, dit saint Augustin.

Les disciples ont délaissé Celui qu'ils savaient être l'auteur de la vie, et le larron reconnaît pour Maître le compagnon de sa mort; il est digne, par conséquent, d'occuper un haut rang parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul à la place de ceux qui devraient être les chefs des martyrs. C'est ainsi que la souffrance le fait passer si rapidement du repentir à la perfection et de là à la couronne. Aussi Jésus lui dit: *Hodie mecum eris in paradiso. Aujourd'hui,* quelle promptitude! *avec moi,* quelle compagnie! *en paradis,* quel repos!

4583. III. *Jésus condamne le larron qui se raidit contre la souffrance.* Dieu abandonne quelquefois à leur prospérité insensée les méchants qui l'outragent; mais il sait aussi les punir par des châtiments tragiques; et le larron impénitent nous fait voir que la croix qui nous est, si nous le voulions, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance. Tant il est vrai qu'il faut moins considérer ce que l'on souffre que l'esprit avec lequel on souffre.

Si vous voulez voir l'image de l'enfer, n'allez pas chercher les fournaises ardentes, ni les volcans qui vomissent de leurs cratères, que Tertullien appelle les cheminées de l'enfer, des tourbillons de fumée, de flammes, de souffre; venez voir un homme qui souffre et qui ne veut pas se convertir. En effet, le caractère de l'enfer ce n'est pas seulement la peine, c'est la peine sans la pénitence. Les Ecritures nous parlent de deux sortes de feu: l'un qui éprouve, l'autre qui dévore; le premier s'éteint dès qu'il nous a purifiés, c'est la peine avec la pénitence; le second ne s'éteint jamais, c'est la peine sans la pénitence; il ne produit que la fureur et le désespoir. Par conséquent, il n'y a rien de plus horrible sur la terre que les hommes frappés de la main de Dieu et en même temps impénitents. Ils portent en eux le caractère essentiel de la damnation. Ils commencent leur enfer ici-bas; de la croix, comme le mauvais larron, ils sont prêts à être précipités en enfer. On leur arrache les biens de cette vie et ils repoussent ceux de la vie future. Frustrés de toute part et ne sachant à qui s'en prendre, ils murmurent et blasphèment contre Dieu; et la peine de leurs péchés devient la mère de nouveaux crimes. De deux hommes crucifiés avec le Sauveur, l'un y a trouvé la miséricorde; l'autre, les rigueurs de la justice. O vous qui souffrez, craignez donc d'abuser de la souffrance et de faire tourner à votre ruine ce qui peut être pour vous un grand moyen de salut. Enfants de Dieu qui êtes sur la croix, gardez-vous de croire que Dieu vous oublie, parce qu'il vous laisse subir les mêmes épreuves que les méchants: il sait bien démêler ceux qui sont à lui. Le même mouvement fait exhaler la puanteur de la boue et la bonne odeur des parfums; le vin n'est confondu avec le marc, bien qu'ils portent tous deux le poids du même pressoir, et c'est même le pressoir qui les sépare.

Si l'épreuve vous presse, persévérez jusqu'à la fin, la tentation ne persévérera pas. Mais ce méchant m'accable d'injustice. *Adhuc modicum et non erit peccator.* Il y a longtemps que je souffre. L'infirmité fait paraître long ce qui est court. Quand tout le monde s'empresse pour servir un malade, lui seul trouve toujours qu'on tarde trop de le soulager. *Hodie,* dit jésus-Christ, cette vie passera comme un jour d'hiver dont le soir touche de si près au matin. Ce n'est qu'un moment que l'infirmité fait paraître long. Oh! quand nous serons au Ciel, nous nous en consolerons vite. Donc,

courage, souffrons, non comme le larron impénitent, mais comme le bon larron et comme lui *mecum eris in paradiso.*

4584. Nous ne voudrions pas rencontrer en notre chemin nulle difficulté, nulle contradiction et nulle peine: nous voudrions avoir toujours des consolations sans sécheresses ni aridités, des biens sans mélange d'aucun mal, la santé sans maladie, le repos sans travail, la paix sans trouble. Hé qui ne voit notre folie? car nous voulons ce qui ne se peut: la pureté ne se trouve qu'en paradis et en enfer: au paradis le bien, le repos et la consolation sont en leur pureté, sans aucun mélange du mal, du trouble, ni de l'affliction; au contraire en enfer, le mal, le désespoir, le trouble et l'inquiétude s'y trouve et est en sa pureté, sans aucun mélange du bien, de l'espérance, de la tranquilité, ni de la paix: mais en cette vie périssable, jamais le bien ne se trouve sans la suite du mal, les richesses sans inquiétudes, le repos sans travail, la consolation sans l'affliction, la santé sans la maladie; bref, tout y est mêlé, le bien avec le mal: c'est une continuelle variété d'accidents divers. Ainsi Dieu a voulu diversifier les saisons, et que l'été fût suivie de l'automne, et l'hiver suivie du printemps, pour nous montrer que rien n'est permanent en cette vie, que les choses temporelles sont perpétuellement muables, inconstantes et sujettes au changement, et le défaut de la connaissance de cette vérité est comme j'ai dit, ce qui nous rend muables et changeants en nos humeurs, d'autant que nous ne nous servons pas de la raison que Dieu nous a donnée, laquelle raison nous rend immuables, fermes et solides, partout semblables à Dieu.

4585. Il y en a qui souffrent volontiers les épreuves qui sont honorables, comme d'être blessé à la guerre, d'être maltraité pour la religion, d'être méprisé des méchants; ils aiment plus l'honneur de la souffrance que la souffrance elle-même. Le vrai patient supporte l'ignominie comme les souffrances, les contradictions et les mépris des gens de bien comme ceux des méchants, ce qui du reste suppose un bien plus grand courage car les piqûres des abeilles sont plus douloureuses que celles des mouches.

Il en est qui seraient, disent-ils, bien heureux de souffrir, mais qui ne voudraient pas en être incommodés; d'autres qui voudraient bien souffrir quelques-unes des incommodités du mal, mais pas en être incommodés; d'autres qui voudraient bien souffrir quelques-unes des incommodités du mal, mais pas toutes. La patience ne met pas de limites, elle veut ce que Dieu veut, de la manière, dans le temps que Dieu permet. (D'après saint FRANÇOIS DE SALES.)

4586. **16me dimanche.** — *Si licet sabbato curare.* — Les Pharisiens étaient si scrupuleux observateurs du dimanche, qu'ils s'indignaient de voir faire des miracles en ce jour: (Sanctification du dimanche, nos 522 et 1188.)

Ou encore, a propos de: *Amice, ascende superius,* parler des avantages de l'humilité, voir nos 4465 et 4476.

4587. **17me dimanche.** — *Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis.* Par ces paroles, saint Paul exhorte les fidèles à remplir saintement les devoirs que leur vocation leur impose, et nous-mêmes les adressant à ceux qui n'ont pas encore fait choix d'un état de vie, nous les invitons à faire ce choix selon Dieu. (V. no 2698.)

On encore à propos de : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*, parler de l'amour de Dieu. (V. nos 2755, 4314.)

4588. 18me **dimanche.** — *Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata.* Ce pouvoir il l'a donné à ses Apôtres. (Divinité de la confession, no 1231.) On pourrait aussi à propos des paroles de saint Paul : *Divites facti estis in omni scientia,* demander aux fidèles s'ils méritent cet éloge et parler de l'IGNORANCE, no 4644. Ou encore, à propos de : *Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris,* dire que Dieu voit donc nos pensées les plus secrètes et parler des mauvaises pensées. (V. nos 1647, 3983, 3987, 4170.)

4589. 19me **dimanche.** — *Dicite invitatis : Venite ad nuptias.* Communion fréquente, no 2423, ou encore du sacrilège en prenant pour texte : *Vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali,* v. nos 2555, 2571. — Ou encore, à propos de : *Mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium,* parler de l'enfer. V. ce mot à la table.

4590. 20me **dimanche.** — A l'occasion de la foi du *Reguli cujus filius infirmabatur,* parler de la foi. (V. no 1121.)

Adauge nobis fidem. Habete fidem Dei.

I. *Qu'est-ce que la foi?* (V. no 485.)

4591. II. *Quels sont ses fondements?* 1o *La parole de Dieu.* C'est historiquement certain que Dieu s'est manifesté, que des miracles éclatants ont prouvé sa révélation, qu'il a donné à son Eglise le pouvoir de nous enseigner de sa part ce qu'il a dit lui-même. Les miracles opérés dans l'Eglise catholique seule, prouvent aussi bien que les vertus des saints qu'elle a produits, que Dieu est avec elle. L'enseignement que l'Eglise nous donne de la part de Dieu est public et éclatant, il retentit dans toutes les chaires, il est publié dans tous les catéchismes, dans tous les mandements des évêques unis au Pape qui veille comme un pasteur vigilant sur tout le troupeau, sur les brebis et sur les agneaux, or : 2o puisque Dieu a certainement parlé, *il a dû dire la vérité ;* car on ne peut pas sans blasphémer supposer qu'il ne sait pas, qu'il ment. La raison nous dit que Dieu a toute perfection à un degré infini, donc toute la science, donc toute la vérité. En nous parlant lui-même, Dieu nous a dit qu'il était le Dieu des sciences et qu'il lui était absolument impossible de tromper.

Voilà le fondement inébranlable de la foi. Aussi l'univers croit avec les Apôtres, les martyrs, les docteurs et tous les saints ; et celui qui pour croire voudrait voir des prodiges, serait un grand prodige, lui qui *mundo credente non credit,* comme dit saint Augustin.

4592. III. *Qualités de la foi* : 1o Assise sur une telle base, elle doit être *solide et ferme.* Ce n'est pas un édifice bâti sur le sable, mais sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, l'auteur et le consommateur de notre foi. Donc elle doit résister : 1) aux tentations du démon, aux doutes qu'il inspire ; aux séductions des impies et des incrédules ; aux railleries des libertins et au respect humain. *Multi ex principibus crediderunt in eum, sed non confitebantur : dilexerunt enim magis gloriam hominum quam gloriam Dei* (Jean, XII, 43). 2o *Docile,* non pas pour accepter des superstitions et des fables : la foi condamne la crédulité comme l'incrédulité ; mais pour accepter : 1) toute la parole de Dieu, telle qu'elle est, dans son intégrité ; Dieu mérite d'être cru, non pas seulement en quelque point de sa doctrine, mais en

tout, car il est toute vérité ; 2) pour accepter l'enseignement divin sans examen, sans contestation. N'approfondissons pas trop certaines vérités. « Dès lors que la foi est le fondement du salut, il est bien aisé d'entendre que la foi n'est pas destinée pour attirer des regards curieux, mais pour fonder une conduite constante et réglée. Car qui ne sait, chrétiens, qu'on ne cherche pas la curiosité dans le fondement que l'on cache en terre, mais la solidité et la constance. Ainsi la foi chrétienne n'est pas un spectacle pour les yeux, mais un appui pour les mœurs. Ce fondement est mis dans l'obscurité, mais ce fondement est établi avec certitude. Telle est la nature de la foi, laquelle, comme vous voyez, ne peut avoir l'évidence qui satisfait la curiosité, mais seulement la fermeté et la certitude capable de soutenir la conduite. » (BOSSUET.) *Srutator majestatis opprimetur a gloria. In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.*

3° *Pratique.* « Qui dit fondement dit le commencement de quelque édifice, et qui dit fondement dit le soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement il faut donc achever l'ouvrage ; et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus.

« Le fondement, d'après les règles de l'architecture, doit être en rapport avec l'édifice. Certes, *ut sapiens architectus posui fundamentum* (I. COR. III, 10). Or, ce fondement est grand et solide, ce n'est autre chose que Jésus-Christ, sa divine parole, ses saints exemples. *Unusquisque videat quomodo superœdificet.* On ne peut bâtir là-dessus que de grandes œuvres.

« O foi et science des chrétiens ! O vie et pratique des chrétiens ! est-il rien de plus opposé ni de plus discordant que vous êtes ? Voyez la bizarrerie : un fondement d'or et de pierres précieuses, un bâtiment de bois et de paille. Je parle avec l'Apôtre (I COR. III, 12), qui nous représente par là les péchés, matière vraiment combustible et propre à exciter et entretenir le feu de la vengeance divine. O foi, que vous êtes pure ! O vie, que vous êtes corrompue ! Quels yeux ne seraient pas choqués d'une si honteuse inégalité, si on la regardait avec attention ? » (BOSSUET.)

La vie est le principe du mouvement. Il y a donc en ce monde quatre sortes de biens, selon les quatre divers principes qui donnent le mouvement à toutes les actions des créatures vivantes et animées ; la vie végétative, la vie sensitive, la vie raisonnable, la vie chrétienne. La vie végétative, c'est la vie des plantes qui ne font que se nourrir et croître ; la vie sensitive, c'est la vie des animaux qui se conduisent par les sens ; la vie raisonnable, c'est la vie des hommes qui se conduisent par la raison ; la vie chrétienne, c'est la vie des fidèles qui se conduisent par la foi. C'est ce qui fait voir que même dans les familles chrétiennes et catholiques, il y a beaucoup de belles plantes, et, comme dit le Père Le Jeune, de bonnes bêtes et d'honnêtes gens, mais fort peu de vrais chrétiens. Si Jésus-Christ nous dessillait les yeux de l'esprit et de la foi, comme il ouvrit les yeux du corps de l'aveugle de Bethsaïde, nous dirions comme lui : *Video homines sicut arbores ambulantes* (MARC. 8, 24), nous verrions que plusieurs personnes qui sont fort estimées et louées dans le monde n'ont point d'autre vie que celle des plantes, point d'autres ressorts et de principes de leurs actions que ceux des arbres.

Voilà un marchand fort soigneux et diligent, qui travaille nuit et jour, qui voyage par mer et par terre, qui se couche tard et se lève de bon matin ; quel est le principe de tous ces mouvements ? pourquoi fait-il tout

cela ? C'est pour acheter de la terre, comme ce noyer et cet ormeau qui jettent des racines de tous côtés pour s'agrafer et s'affermir dans la terre. Cet homme n'était autrefois qu'un petit mercier et c'est maintenant un riche marchand, comme cette plante qui n'était autrefois qu'un petit arbrisseau est maintenant un grand arbre. On dit dans le monde : Voilà une femme de valeur, elle était de naissance obscure, elle n'avait pas grand revenu ; elle a tenu hôtellerie où elle a été une si bonne ménagère, si active et si vigilante, qu'elle a élevé une grande famille, elle a très bien pourvu tous ses enfants et les enfants de ses enfants. Ainsi un cep de vigne jette des racines, suce l'humeur de la terre pour s'élever, s'étendre, jeter des branches et des sarments de tous côtés.

On peut dire, même d'un arbre, voilà un excellent arbre, on en a tiré tant de greffes pour entrer et peupler un verger. Vie d'arbre, vie de plante, vous ne vous occupez qu'à vous établir et à vous affermir sur la terre, à vous étendre, accroître et vous élever, et encore vous n'avez pas tant d'esprit qu'une plante. Voilà un arbre qui est auprès d'une muraille, n'attendez pas qu'il tourne ses branches du côté où la muraille lui fait ombre, mais du côté qui est plus exposé au soleil. Vous portez vos enfants qui sont vos rameaux du côté des grandeurs du monde, qui est moins regardé du soleil de justice, non du côté de la bassesse, de l'humilité et de la pauvreté, que Dieu regarde plus volontiers : *Humilia respicit.*

D'autres ne vivent que pour la vie sensitive. Un tel travaille bien, est fidèle à ceux qui l'emploient, parce qu'on le nourrit délicatement. Un chien est fidèle à ces conditions. Un autre emploie sa matinée à se friser, à se parer. On le vante, on loue aussi un cheval de son beau poil. Hélas ! que de gens ne travaillent que pour manger, boire, dormir, jouir, ou pour fournir le nécessaire à leurs enfants, mais sans plus d'idées élevées qu'une poule ou qu'un passereau. Qui ne voit qu'aux yeux de Dieu et des gens sensés, ils n'ont qu'une vie animale.

D'autres pensent être bien parfaits parce qu'ils sont raisonnables, la prudence humaine, la probité, la raison sont le principe de leurs actions. On exerce la justice par une aversion naturelle pour l'iniquité. On donne quelques secours aux pauvres par compassion humaine. C'est être honnête, mais non encore disciple de Jésus-Christ.

Saint Dorothée raconte que visitant un jour les malades du monastère dont il était abbé, l'infirmier s'adressa à lui et lui dit : « Mon père, je m'accuse d'avoir eu de grandes tentations de vaine gloire, en pensant que vous admireriez ma diligence, quand vous verriez toutes ces chambres si nettes, ces lits si bien faits et toutes ces infirmeries en si bel ordre. » Le saint lui répartit : « Mon frère, on peut avouer que vous êtes bon valet de chambre, mais on ne peut pas dire pourtant que vous soyez bon religieux. » Ainsi, si vous n'êtes homme d'honneur, juste, équitable et zélé pour le bien public que par inclination naturelle, par probité morale et philosophique, on peut bien dire que vous êtes bon magistrat, homme d'Etat sage, mais non pas que vous êtes vrai chrétien.

4593. *Justus meus ex fide vivit.* Mon juste, mais non le juste selon le monde. Il parle, il agit, il fait l'aumône, il obéit, non selon la vie des plantes ou des animaux, ni même selon les règles de la raison humaine, car il est disciple de Jésus-Christ qui a dit : *Qui vult post me venire abneget semet-*

ipsum. Par conséquent, non seulement sa sensualité, mais soi-même, sa raison. La foi est au-dessus de la raison autant et plus que la raison n'est au dessus du corps et des sens ; et comme l'homme qui vit en tant qu'homme ne se conduit pas par les sens comme font les animaux, mais par la raison, ainsi celui qui vit en tant que chrétien, ne se conduit pas par la raison, comme font les hommes, mais il se conduit par la foi et par les maximes de l'Evangile. Cela vous semble étrange qu'il faille renoncer à votre raison, je crois bien : il semble aussi fort étrange à votre cheval, quand il faut qu'il renonce à ses sens et à ses inclinations. Quand vous courez après un emploi et que vous faites galoper votre cheval, tout un jour sans relais, il trouve cela bien dur ; et si vous lui disiez qu'il est nécessaire, que c'est pour obtenir un emploi, il ne vous entendrait pas ; aussi ne vous amusez-vous pas à le lui dire, mais vous le contraignez de passer outre. La foi est au-dessus de la raison beaucoup plus que la raison n'est au-dessus du sentiment et de l'inclination du cheval.

La foi vous dicte que pour aller au ciel et vous procurer la félicité de Dieu, il faut faire pénitence, pardonner à ses ennemis, porter sa croix, etc., la nature n'y comprend rien, il faut n'en pas tenir compte et aller toujours et se montrer chrétien, c'est-à-dire disciple de Jésus-Christ, suivre sa doctrine, imiter ses exemples. Les disciples de Pythagore croyaient avoir donné une preuve convaincante d'une vérité, quand ils disaient : Le Maître l'a dit. Nous ne risquons pas de nous tromper, quand nous disons : Jésus-Christ l'a dit et il l'a fait. Quand un apprenti en peinture, en écriture ou sculpture, a un modèle devant les yeux, si vous lui demandez pourquoi il peint ainsi ce visage, pourquoi il forme ainsi cette lettre : C'est, dit-il, que le modèle est fait ainsi. Si vous demandez à un soldat pourquoi il va d'un côté et d'autre, tantôt aux ailes de l'armée, tantôt à l'arrière-garde : C'est que mon enseigne fait toutes ces marches. Ainsi celui qui est vrai chrétien, vrai disciple, imitateur et soldat de Jésus, pratique telle vertu, non comme les philosophes, parce qu'elle est plus excellente, plus héroïque et plus digne d'un grand courage, mais parce que Jésus l'a enseignée et pratiquée. (D'après LE JEUNE.)

Dæmones credunt et contremiscunt. La foi sans la charité, c'est celle des démons ; la foi avec la charité, c'est celle des chrétiens. La lampe que l'on place sous le boisseau n'est pas éteinte ; mais elle n'éclaire pas l'appartement, car ses rayons rencontrent un obstacle. Il est ainsi de la foi dans une âme en état de péché. Ne soyons pas de ceux qui *confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* (V. nº 4595.) *Si habuero omnem fidem, etc. Quid proderit si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat. Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus... Dignus est perdere inutilem fidem,* dit saint Prosper, *qui noluit exercere charitatem.* Et c'est ce qu'on voit tous les jours. Donc, soyons tous comme ce *justus* qui *ex fide vivit.* Que la foi soit la vie de notre intelligence en l'éclairant de ses lumières, de notre cœur en le réchauffant de ses rayons, de nos œuvres en les inspirant, en les dirigeant, en nous donnant la force d'en entreprendre d'héroïques. (V. nº 4599.)

Croyons fortement, docilement et pratiquement et nous verrons. *Fides est crepusculum gloriæ,* comme l'a dit Guillaume de Paris. Les ombres disparaîtront. *Videbimus eum sicuti est, facie ad faciem.*

TRAITS ET PENSÉES SUR LA FOI.

4594. On peut aimer ce que l'on ne voit pas, dit saint Augustin ; mais on ne peut aimer ce qu'on ne connaît pas, c'est pourquoi les païens n'ont pas aimé Dieu, car sans la foi la connaissance qu'on en a est bien bornée.

Quand saint Antoine, quittant son désert, alla visiter Didyme l'aveugle, après une conversation toute céleste, ce dernier avoua à son saint visiteur qu'il était bien affligé d'avoir perdu la vue. « Ah ! mon frère, répondit Antoine, qui admirait les sublimes connaissances de Didyme, pourquoi regretter les yeux, qui nous sont communs avec les mouches et les fourmis, quand nous possédons une lumière intérieure qui n'appartient qu'aux saints et qu'aux anges ! Cette lumière, c'est la foi. »

Cette lumière nous fait connaître Dieu, l'âme, le ciel, l'homme sous un jour éclatant. Ces choses existent sans que l'homme les croit, tout ainsi que les fleurs, les arbres, les plantes existent pendant la nuit, lors même que nous ne les voyons pas ; mais de même qu'un rayon de soleil nous fait discerner clairement les objets que la nuit nous cache, de même la foi nous éclaire sur les vérités surnaturelles.

4595. Ainsi donc, comme le jardinier met tous ses soins à bien cultiver la racine des arbres, parce que le bénéfice que la racine reçoit de ce travail, se fait sentir dans toutes les branches, qui y puisent leur subsistance ; de même le premier soin d'un bon chrétien doit être de cultiver la foi, qui est la racine de toutes les vertus, parce que cette racine étant bien travaillée et bien cultivée, toutes les autres vertus, qui en sont comme les branches, porteront des fruits plus abondants. (B. L. de Grenade.)

4596. Si vous voulez réformer le monde, laissez-là toute autre prédication, laissez même tous les sermons que vous aviez intention de faire pendant ce saint temps : réduisez-les tous à un seul sujet, à cette parole si efficace : Foi, foi, foi ; et soyez certains que si vous pouvez inspirer aux peuples chrétiens une foi vive et sincère, vous introduirez parmi eux toutes les vertus, vous en bannirez le vice et vous y ferez refleurir l'antique piété. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4597. Saint Augustin a dit : *Esset omnibus signis mirabilius, si ad credendum tam ardua, ad sperandum tam alta, ad operandum tam difficilia, mundus absque mirabilibus signis inductus fuisset a simplicibus et ignobilibus hominibus.*

4598. Même les ennemis de notre religion la proclament véritable. Les païens, les idolâtres confessent, par la bouche de Pline, que nous pouvons nous sauver, que la vie des chrétiens est très sainte. Les hérétiques déclarent que nous pouvons nous sauver. Bèze en fit l'aveu à saint François de Sales. Les Turcs disent que nous pouvons nous sauver, et donnent des louanges infinies à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils appellent le grand prophète. Donc, si nous pouvons nous sauver dans cette religion, elle est vraie. Que voulons-nous de plus ? (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4599. Tant que la foi demeure intacte et entière, quand bien même nous perdrions tous les autres dons de Dieu, nous pouvons garder encore quelque espérance de salut. Qu'un marchand vienne à perdre toutes ses richesses ; s'il n'a point cependant perdu son crédit auprès des hommes, il peut à l'aide de cette ressource, reprendre son commerce et revenir à son ancien état de fortune ; ce qui n'arrive guère à celui qui a perdu son crédit avec ses biens. De même donc un chrétien qui, après avoir été dépouillé de ses richesses spirituelles, c'est-à-dire de ses mérites, garde encore la foi, peut, en la prenant pour règle et pour conduite rentrer avec l'aide de Dieu dans la voie, et recouvrer sa première dignité. (B. L. de Grenade.)

Elle subsiste après le péché avec l'espérance à moins quelles ne soient ruinées toutes d'eux par des péchés d'hérésie ou de désespoir. C'est ainsi qu'on voit les fondements d'une maison rester intacte, quand les murs s'en sont écroulés.

4600. Notre esprit est aussi incapable de contempler les choses divines, que l'œil du hibou de regarder le soleil. Celui qui dans les lumières de la foi prétendrait connaître les mystères de la religion, serait semblable à un nain qui voudrait atteindre

un toit élevé, en étendant le bras. Insensé, mais tu veux l'impossible. Monte donc sur les épaules d'un géant, et alors tu arriveras où tu ne pouvais atteindre par toi-même.

4601. Frédéric II, roi de Prusse, était un philosophe impie ; et souvent en comparant le sort de ses sujets, qui avaient une foi naïve, avec le sien, il pleurait des larmes amères ; et en voyant sortir les catholiques de leurs églises, il disait : « Ils sont heureux ceux-là, ils croient ; et Voltaire lui écrivait dans sa vieillesse : « Soyez sûr qu'on passe des moments bien tristes à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute. »

4602. *Sumentes scutum fidei :* une femme de Sparte en donnant un bouclier à son fils qui allait au combat, lui disait : ou rapporte-le ou qu'on te rapporte sur lui, on aimait mieux alors perdre la vie que le bouclier : à plus forte raison vaut-il mieux perdre la vie que la foi. Il vaudrait mieux avoir les mains et les pieds coupés que de recevoir une piqûre d'épingle au cœur. Cette piqûre serait mortelle. La perte de la foi, c'est la ruine de toute vie surnaturelle.

4603. Dans la vallée de Martigny en Suisse, l'empereur Maximien donna l'ordre à son armée de sacrifier aux faux dieux. La légion thébaine, composée de plus de 10000 hommes, était chrétienne. Elle refusa d'obéir à cet ordre ; l'empereur fit tuer par deux fois un soldat sur dix, afin d'obliger les autres, par la peur, à renoncer à leur foi. Sa cruauté resta sans résultat. Il menaça alors de les faire égorger tous ; mais Maurice, Exupère et Candide, qui étaient les chefs de la légion, lui dirent : « Nous vous devons le service militaire, mais nous ne pouvons renier notre Dieu, et le vôtre. Nous avons fait serment à Dieu avant de le faire à vous. Vous fieriez-vous au second si nous allions violer le premier ? » Et ces dix mille hommes périrent par le fer, plutôt que de trahir leur foi. L'Eglise les honore comme ses glorieux martyrs.

4604. En 203, sous l'empire de Sévère, on arrêta à Carthage plusieurs chrétiens qui n'étaient encore que catéchumènes, entr'autres Perpétue, jeune dame d'une haute condition, qui avait un enfant à la mamelle qu'elle nourrissait elle-même ; et Félicité, jeune femme esclave. Perpétue a écrit elle-même, dans sa prison, l'histoire de ses souffrances : « Nous étions avec nos persécuteurs, lorsque mon père (encore païen) vint faire de nouveau efforts pour ébranler ma résolution. « Mon père, lui dis-je, voyez ce vase de terre que voilà. Peut-on lui donner un autre nom que celui qu'il a ? Non, répondit-il. — De même, je ne puis être autre que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. » A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux ; mais il se contenta de me maltraiter, et se retira confus ; nous fûmes alors baptisés, et je demandai la patience dans les tourments. Peu de temps après, on nous conduisit en prison ; l'horreur et l'obscurité me saisirent d'abord ; car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. On m'avait apporté mon enfant qui était tout languissant, pour avoir resté plusieurs jours sans nourriture ; je l'allaitais. Toute mon inquiétude était pour lui. Je ne laissais pas toutefois de consoler ma mère et mon frère (aussi catéchumènes) ; mais surtout je les conjurais d'avoir pitié de mon enfant. Il est vrai que j'étais sensiblement touchée de les voir eux-mêmes si affligés à cause de moi. Je ressentis ces pensées-là durant plusieurs jours ; mais ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant, je me trouvais toute consolée, et la prison me devint un séjour agréable. Au bout de quelques jours, je vis arriver mon père, un chagrin mortel le consumait. « Ma fille, me dit-il, ayez pitié de la vieillesse de votre père. S'il est vrai que la tendresse que j'ai eue pour vous m'a fait vous préférer à tous vos frères, ne soyez pas cause que je devienne l'opprobre de toute une ville. Songez à vos frères, à votre mère, à la mère de votre mari, à votre enfant qui ne pourra vivre si vous mourez. Qui de nous osera paraître, si vous finissez vos jours par les mains d'un bourreau. Sauvez-vous, afin de ne pas nous perdre tous. » En disant cela, il me baisait les mains ; puis se jetant à mes pieds avec larmes, il m'appelait Madame. J'étais pénétrée d'une vive douleur, en voyant que mon père serait le seul qui ne tirerait aucun avantage de ma mort. Je tâchai donc de le consoler le mieux que je pus. Il se retira avec un abattement inconcevable.

« Un jour, comme nous dînions, on vint tout à coup nous enlever pour subir l'interrogatoire. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, la salle d'audience fut en un instant remplie. On nous fit monter sur un espèce de théâtre où le juge avait son tribunal. Tous ceux qui furent interrogés avec moi confessèrent hautement Jésus-Christ. Quand ce fut mon tour et comme je me préparais à répondre, voilà mon père qui paraît, faisant porter mon enfant par un domestique. Il m'éloigna un peu des marches du tribunal, et avec les conjurations les plus pressantes : « Serez-vous, me dit-il, insensible aux malheurs qui menacent cette innocente créature à qui vous avez donné la vie ? » Alors le président Hilarien, se joignant à mon père : « Quoi, me dit-il, les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux et l'innocence d'un enfant, qui va devenir orphelin par votre mort, ne sont pas capables de vous toucher, sacrifiez seulement pour la santé des empereurs. — Je ne sacrifierai pas. — Vous êtes donc chrétienne ? reprit Hilarien. — Oui, je le suis. »

« Cependant, mon père, qui, espérant toujours me gagner, était resté là, reçut un coup de baguette d'un huissier à qui Hilarien avait ordonné de faire retirer mon père. Le coup me fut sensible. Je soupirai de voir mon père traité si indignement à mon occasion. Le juge prononça la sentence par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Après en avoir entendu la lecture, nous reprîmes gaîment le chemin de la prison. Dès que je fus rentrée, j'envoyai demander mon enfant à mon père, qui ne voulut point me le rendre, et Dieu permit que l'enfant ne demandât plus à têter et que je ne fusse pas incommodée de mon lait. Nous fûmes tous mis à la chaîne. » Ici finit le récit de Perpétue.

Félicité était enceinte de huit mois, et le jour des spectacles approchant, elle était inconsolable de penser que sa grossesse ferait retarder son martyre. Les autres martyrs n'en étaient pas moins affligés qu'elle : ils ne pouvaient se résoudre à laisser exposer au péril cette aimable compagne de leurs peines. Ils se mirent donc en prière pour obtenir sa délivrance. A peine avaient-ils fini leur prière, qu'elle sentit les douleurs de l'enfantement qui furent extrêmement vives, car elle n'était qu'à son huitième mois. La douleur lui faisait jeter des cris de temps en temps ; et un des gardiens lui demanda comment elle ferait quand elle serait déchirée par les bêtes : la sainte répondit : « Maintenant c'est moi qui souffre ; mais alors un autre sera avec moi, parce que je souffrirai pour l'amour de lui . » Le soir qui précéda le martyre, on donna, selon la coutume, à tous les condamnés un souper nommé le festin à discrétion. Le peuple y accourut, et les héros chrétiens en profitèrent pour prêcher, à ce peuple inhumain, la foi et la crainte de Dieu. « Regardez bien nos visages, disait *Satur*, afin que vous nous reconnaissiez à ce jour terrible, où les hommes seront jugés . » Plusieurs crurent en Jésus-Christ.

Le lendemain, on les fit tous sortir de la prison pour les conduire à l'amphithéâtre. Tous rayonnaient de joie. Perpétue marchait la dernière, baissant les yeux dont elle voulait cacher la beauté. Félicité ne pouvait assez dire son bonheur d'avoir été délivrée à temps pour mourir avec les autres. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du balcon d'Hilarien, ils lui crièrent : « Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera dans l'autre. » Pour les en punir, on les condamna à être fouettés. Perpétue et Félicité virent déchaîner contre elles une vache sauvage, qui saisit d'abord Perpétue, et l'enlève et la laisse tomber. Revenue à elle, la jeune martyre, s'apercevant que sa robe est déchirée, la rejoint promptement, moins occupée de ses souffrances que de la peur que la pudeur ne fût blessée. Ayant alors aperçu Félicité, que la vache avait fort maltraitée, étendue sur le sable, elle courut à elle, lui donna la main et l'aida à se relever. Tous les martyrs, plus ou moins meurtris, furent ensuite achevés par le glaive. Perpétue fut égorgée par un bourreau maladroit, auquel elle dut indiquer où il pouvait plus sûrement la frapper.

4605. « Un homme qui découvre des preuves de la religion chrétienne est comme un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il qu'ils sont faux, et négligera-t-il de les examiner ? » (PASCAL. Pensées.)

4606. Est-il étonnant que dans les choses divines nous nous servions des lumières de la foi, puisque la société elle-même ne pourrait subsister sans la foi humaine? Qui nous dit les faits anciens de l'histoire? Qui nous apprend l'existence actuelle des peuples, des villes etc.? Qui nous fait connaître notre père et notre mère? la foi humaine. Pythagore obligeait pendant sept ans ses disciples à accepter son enseignement sur sa parole; en sorte qu'ils ne rendaient d'autre raison de ce qu'ils pensaient que celle-ci: *Magister dixit. Testimonium Dei majus est.*

Si non credideritis, non intelligetis (Isa. vii).

4607. Un cœur innocent et docile entend d'abord la voix de la vérité: les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière: elle ne se communique qu'à ceux qui se font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières; plus on veut raisonner, plus on s'égare; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent: la raison, une fois sortie de la règle, ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle s'avance, plus elle se creuse de précipices, aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, et ne garde plus de mesures dans ses progrès. (Massillon.)

Saint Augustin, se promenant au bord de la mer, cherchait à pénétrer, avec son génie, le mystère de la Sainte Trinité, lorsqu'il aperçut sur le rivage un bel enfant qui puisait avec la main de l'eau de la mer et la mettait dans une petite fosse qu'il avait creusée. «Que faites-vous, mon enfant? lui demanda-t-il. — Je veux puiser toute l'eau de la mer et la mettre dans cette fosse. — Mais, mon enfant, c'est impossible. — Il est plus impossible encore, repartit l'enfant, qu'une intelligence créée comprenne la Trinité.»

4608. Bien que la foi ait ses obscurités, elle a aussi sa lumière; qui doute de l'existence du soleil, quand il ne voit sa clarté qu'à travers les nuages? Du reste la foi est de toutes les lumières dont nous puissions jouir ici-bas la plus claire et la plus consolante, écoutons saint François de Sales: «A mesure que nos sens rencontrent des objets agréables et excellents, ils s'appliquent plus ardemment et avidement à la jouissance de ceux-ci. Plus les choses sont belles, agréables à la vue et dûment éclairées, plus l'œil les regarde avidement et vivement. Et plus la voix ou musique est douce et suave, plus elle attire l'attention de l'oreille; de telle sorte que chaque objet exerce une puissante, mais aimable violence sur le sens qui lui est destiné.

La vérité est l'objet de notre entendement qui a par conséquent tout son contentement à découvrir et à connaître la vérité des choses; et selon que les vérités sont plus excellentes, notre entendement s'applique plus délicieusement et plus attentivement à les considérer. Quel plaisir pensez-vous, Théotime, qu'eussent ces anciens philosophes qui connurent si excellemment tant de belles vérités en la nature? Certes, toutes les voluptés ne leur étaient rien en comparaison de leur bien-aimée philosophie, pour laquelle quelques-uns d'entre eux quittèrent les honneurs, les autres de grandes richesses, d'autres leur pays; il s'en est même trouvé un qui s'es volontairement arraché les yeux, se privant pour jamais de la jouissance de la belle et agréable lumière corporelle, pour s'occuper plus librement à considérer la vérité des choses par la lumière spirituelle; car on lit cela de Démocrite: Tant la connaissance de la vérité est délicieuse! dont Aristote dit fort souvent, que la félicité et la béatitude humaine consiste en la sagesse, qui est la connaissance des vérités éminentes.

Mais lorsque notre esprit, élevé au-dessus de la lumière naturelle, commence à voir les vérités sacrées de la foi, ô Dieu, Théotime, quelle allégresse! L'âme se fond de plaisirs, en entendant la parole de son céleste époux, qu'elle trouve *plus douce et plus suave que le miel de toutes les sciences humaines* (Ps. 118).

Dieu a empreint la trace de sa divinité en toutes les choses créées; de sorte que la connaissance que nous avons de sa divine majesté par les créatures, ne semble être autre chose que la vue des pieds de Dieu; et qu'en comparaison de cela, la foi est une vue de la face même de sa divine Majesté, laquelle nous ne voyons pas

encore au plein jour de la gloire ; mais nous la voyons pourtant comme en la première aube du jour, ainsi qu'il arriva à Jacob; car bien qu'il n'eût vu l'ange avec lequel il lutta, sinon à la faible clarté du point du jour, toujours est-il que tout ravi de contentement, il ne laissa pas de s'écrier: *J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée* (Gen. 32).

Combien délicieuse est la sainte lumière de la foi, par laquelle nous savons avec une certitude non pareille, non seulement l'histoire de l'origine des créatures et de leur vrai usage, mais aussi celle de la naissance éternelle du grand et souverain Verbe divin, pour lequel et par lequel tout a été fait, et lequel avec le Père et le Saint-Esprit est un seul Dieu, très unique, très adorable et béni dans tous les siècles des siècles. Amen.

Ah! dit saint Jérôme à saint Paulin, le docte Platon n'a jamais connu ceci, l'éloquent Démosthènes l'a ignoré. *O que vos paroles*, dit le grand roi, *sont douces, Seigneur, à mon palais, plus douces que le miel à ma bouche* (Ps.118)! *Notre cœur n'était-il pas tout ardent, tandis qu'il nous parlait en chemin* (Luc. 24) ? disent ces heureux pélerins d'Emmaüs, parlant des flammes amoureuses dont ils étaient embrasés par la parole de la foi. Que si les vérités divines sont de si grande suavité, étant proposées dans la lumière obscure de la foi, ô Dieu, que sera-ce quand nous les contemplerons dans la clarté du midi de la gloire?

La reine de Saba, qui, à la grandeur de la renommée de Salomon, avait tout quitté pour le venir voir, étant arrivée en sa présence, et ayant écouté les merveilles de la sagesse qu'il répandait en ses propos, toute éperdue et comme pâmée d'admiration, s'écria que ce qu'elle avait appris par ouï-dire de cette céleste sagesse n'était pas la moitié de la connaissance que la vue et l'expérience lui en donnaient (III. Reg. 10).

Ah! que belles et agréables sont les vérités que la foi nous révèle par l'ouïe ! Mais quand arrivés dans la céleste Jérusalem, nous verrons le grand Salomon, Roi de gloire assis sur le trône de sa sagesse, manifestant avec une clarté incompréhensible les merveilles et les secrets éternels de sa vérité souveraine, avec tant de lumière que notre entendement verra en présence ce qu'il avait cru ici-bas, oh! alors, très cher Théotime, quels ravissements! quelles extases! quelles admirations! quels amours! quelles douceurs! Non jamais, dirons-nous en cet excès de suavité, non jamais nous n'eussions pu penser de voir ces vérités si délectables. Nous avons clairement cru tout ce qu'on nous avait *annoncé de ta gloire, ô grande cité de Dieu* (Ps. 86.); mais nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abîmes de tes délices. (Saint François de Sales.)

4609. *Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci.* Parce qu'on entend parler diversement, parce qu'on voit les esprits divisés, et que celui-là, selon la prédiction du Sauveur du monde, soutient que le Christ est d'un côté, tandis que celui-ci prétend au contraire qu'il est de l'autre on demeure dans une dangereuse perplexité, sans règle et sans consistance. Car à quoi s'en tenir, dit-on ? A quoi, mon cher frère? à la foi de Jésus-Christ. Mais où est la foi de Jésus-Christ? Là où est Jésus-Christ. Mais où est-il? Là où est son Eglise. Mais où est enfin cette Eglise de Jésus-Christ? Là où est depuis saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ, par la plus invariable et la plus incontestable tradition, le siège apostolique et la chaire de Jésus-Christ. Au milieu des tempêtes et des orages, c'est sur cette pierre fondamentale que vous devez vous réfugier ; c'est à cette chaire que vous devez vous attacher, c'est dans cette Eglise que vous devez chercher la vérité, dont elle est la ferme colonne, et c'est sur cette colonne que vous devez vous appuyer. Vous aurez des combats à soutenir: les martyrs en ont bien soutenu d'autres, et en sont sortis victorieux. Les plus rudes attaques ne serviront qu'à éprouver la constance de votre foi, et qu'à l'affermir: cette constance de votre foi, en augmentera le mérite; et selon toute l'étendue de son mérite, elle sera glorifiée et couronnée dans l'éternité. (Bourdaloue.)

« La foi est comme un flambeau qui éclaire notre entendement et nous fait connaître la vérité. Elle est comme un médecin qui nous apprend les remèdes que nous devons employer pour guérir les infirmités de notre âme. Elle est un législateur qui nous donne des règles pour bien vivre et qui nous dirige par des préceptes salutaires. Elle est l'architecte de notre édifice spirituel, le maître qui assigne à tous les autres serviteurs l'office qu'ils auront à remplir. La foi est le soleil qui dissipe les ténèbres de la vie et qui éclaire le sentier que nous devons suivre et le but vers lequel nous devons marcher.

La foi est l'œil du Sage, comme dit Salomon, l'œil qui dirige et redresse les pas de la vie (Eccl. II). La foi est comme un général qui marche à la tête de son armée; elle va devant nous pour nous découvrir les embûches de l'ennemi et nous guider dans un chemin sûr. La foi est l'aile de l'oraison; elle nous porte en la présence de Dieu et obtient de lui tout ce qu'elle demande, puisque le Sauveur a dit: « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et cela vous sera accordé. (Marc. XI. 24.) » La foi, selon saint Bernard, possède encore un titre qui surpasse tous ces titres: c'est qu'il n'y a rien de caché pour elle. « Quel est le mystère que la foi ne puisse atteindre? dit ce saint docteur. La foi ne connaît point d'erreur; elle entend les secrets qui sont cachés à la raison, comprend les choses obscures, embrasse l'immensité, connaît l'avenir, franchit les limites de la raison humaine, de l'expérience et de la nature; enfin, elle enferme à sa manière, dans son vaste sein, l'éternité tout entière. » Voilà ce que dit saint Bernard, *serm. XII.* (B. L. de Grenade.)

4610. Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, étant venu à Rome, y rencontra l'hérétique Marcion, qui l'aborda en lui disant: « Me reconnaissez-vous? — Oui, répondit le saint; je vous reconnais pour le fils aîné de Satan. »

4611. En 1667, lorsque la ville de Lille, assiégée par Louis XIV, fut réduite à se rendre, elle exigea, comme condition de sa capitulation, que le roi jurât, devant Notre-Dame de la Treille, de maintenir dans la ville la foi catholique et de n'y envoyer ni gouverneurs, ni officiers, ni soldats protestants. Louis XIV le jura la main sur l'Evangile.

4612. Au mois de juin 1874, un soldat français, nommé Bonard, allait être fusillé. Il avait jeté dans la Seine un agent de police et commis beaucoup d'autres crimes. Il avait eu le bonheur de se préparer chrétiennement à la mort, et avant de subir son supplice, il dit: « Je meurs plein de confiance en Dieu, à qui j'ai demandé pardon; j'ai été bien coupable, mais il est des hommes qui sont plus coupables que moi; ce sont les écrivains, les rédacteurs de mauvais journaux, qui m'ont perdu, en m'inspirant le mépris de la religion et la révolte contre toute autorité. » (Voir la note du n. 488.)

4613. Lacordaire a écrit: « Le vice est tellement incompatible avec la foi chrétienne, que cette foi s'obscurcit ou s'éteint dans ceux qui ne veulent plus combattre leurs passions; et l'incrédulité, sous ce rapport, est une des plus glorieuses couronnes du christianisme. Ni le musulman, ni le païen n'ont besoin d'apostasier pour être tranquilles dans l'opprobre de leurs sens; le chrétien seul a un Dieu qui le force à rougir. »

4614. Henri VIII, roi d'Angleterre, avait d'abord montré un grand zèle contre l'hérésie, qu'il avait combattue dans un ouvrage. Léon X lui décerna, à cette occasion, le titre de défenseur de la foi; mais une fois qu'il eut répudié Catherine d'Aragon, pour vivre criminellement avec Anne de Boleyn, il devint schismatique, et, dans sa fureur, il immola 20 évêques, 500 prêtres et 360 gentilshommes, qui avaient refusé d'approuver ses turpitudes.

4615. Nos doutes ne viennent que de l'obscurité de nos esprits. Saint Ignace avait reçu de telles lumières sur nos mystères, qu'il disait: « Lors même qu'ils ne seraient pas contenus dans l'Evangile, je ne craindrais pas de les prêcher, ni même de verser tout mon sang pour les défendre. »

4616. Si le vice se double de l'orgueil, le danger est plus grand encore. « Il y a en effet, dit Lacordaire, un vice humble, un vice qui se connaît, qui se méprise, qui frappe sa poitrine : je ne dirai pas qu'il est cher à Dieu ; mais Dieu peut le guérir plus facilement, comme il a guéri Madeleine. Il y a, au contraire, un vice empoisonné d'orgueil, un vice qui lève la tête, qui rit et se moque : celui-là Dieu le hait, et il est un obstacle presque invincible à la foi, parce qu'il est la réunion de deux perversités, dont la rencontre ôte à l'âme les dernières ressources du bien. Déjà l'orgueil tout seul est si insupportable à Dieu : que sera-ce du vice enorgueilli ? Or, rien n'est moins rare que cette lamentable disposition du cœur : esclave que l'on est des plus vils penchants et des plus honteuses pratiques, on se drape dans la fierté d'une conscience sans reproche ; on en appelle à son honneur, à sa probité, à son génie, et l'on couvre du nom de faiblesses aimables la prostitution de tous ses sens à la volupté. On emploie un demi-siècle à pervertir autour de soi l'ignorance de la jeunesse et la beauté de la vertu, et après avoir précipité dans l'abjection nombre d'âmes, dont on ne daigne pas même respecter les ruines dans sa mémoire, au lieu de dire à Dieu, comme saint Pierre : « Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur » ; on se plaint du peu de lumière que Dieu a mis dans ses œuvres, et on lui impute le malheur qu'on a de ne pas le connaître et de ne pas le servir. Croyez-vous, messieurs, que des miracles sont dus à de telles plaintes, et qu'il y ait faute à Dieu, de ne répondre que par le silence et l'endurcissement ? Oh ! oui, *les femmes* que nous appelons *perdues nous précéderont dans le royaume du ciel*, parce que presque toutes ont été victimes avant d'être mercenaires, et que du fond de leur abaissement il leur arrive de lever vers Dieu ce regard doux et humble qui est plus qu'un remords, s'il n'est pas encore une vertu. Dieu les entendra ; il entend le moindre soupir sincère, et il achève toute larme que l'on commence pour lui. Mais l'orgueil de l'ignorance, l'orgueil de la science, l'orgueil du vice, il les méprise tous trois ; il les attend au jour où les anges chanteront une seconde fois, en présence de tout l'univers assemblé, l'hymne du Dieu fait homme : « Gloire à Dieu au plus haut du ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

4617. Bouguer était un savant incrédule du XVIII. siècle. Après sa mort, d'Alembert put dire : « Nous venons de perdre la meilleure tête de l'Académie ». Or, dans les entretiens qu'il eut, avant la fin de sa carrière, avec le P. la Berthonie, entretiens qui préparèrent sa conversion, il lui dit : « Je n'ai jamais été incrédule, mon Père, que parce que j'étais corrompu. Allons au plus pressé, mon cœur a plus besoin d'être guéri que mon esprit. »

4618. M. Boyer, Sulpicien, ami de Frayssinous, portait toujours avec lui, dans ses voyages, quelques livres dont la lecture l'absorbait. Une dame voulant le distraire lui dit : « Savez-vous, monsieur l'abbé, que je suis une incrédule et que je ne crois à rien. — Madame croit pourtant à l'existence de Dieu ? — Pour l'existence de Dieu, soit.... — Madame admet-elle une révélation ? — Oh ! non, la révélation et tout ce qu'on en dit n'est qu'un conte. — Madame a-t-elle examiné les preuves de la révélation, lu quelques ouvrages de Bergier, de la Luzerne, de Frayssinous les écrits de Bossuet et de Fénelon ? — Non. — Et, madame, reprend M. Boyer ; si vous ne connaissez rien de tout cela, dites que vous êtes une ignorante, et non une incrédule. » Hélas ! combien de gens aujourd'hui croient être incrédules et ne sont qu'ignorants !

Les yeux ont été faits pour voir la lumière, et tu es faite, âme raisonnable, pour voir la lumière éternelle qui illumine tout homme qui naît au monde. Les yeux se nourrissent de la lumière : *Luce quippe pascuntur oculi nostri*, dit saint Augustin ; et ce qui fait voir, poursuit ce grand homme, que la lumière les nourrit et les fortifie, c'est que, s'ils demeurent trop longtemps dans l'obscurité, ils deviennent faibles et malades. *Cum in tenebris fuerint, infirmantur* (ibid). Et cela pour quelle raison, si ce n'est, dit le même saint, qu'ils sont privés de leur nourriture et comme fatigués par un trop long jeûne : *Fraudati oculi cibo suo, defatigantur et debilitantur, quasi*

quodam jejunio lucis (ibid). D'où il arrive encore un effet étrange: c'est que si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable, ou vous les verrez enfin défaillir, par manque d'aliments; ou, s'il ne meurent pas tout à fait, ils seront du moins si débiles, qu'à force de discontinuer de voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat: ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité; ôtez-nous cette lumière importune: ainsi la lumière qui était leur vie est devenue l'objet de leur aversion.

Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous en est arrivé de même? Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable; si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force; elle devient languissante et exténuée; elle ne peut plus voir qu'avec peine; après, elle ne désire plus de voir; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience! On s'engage à des attachements criminels, on ne cherche que les ténèbres; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée; celui qui est en cet état ne peut pas voir; la lumière de ses yeux n'est plus avec lui: *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (Ps. xxxvii, 2). Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir? Au milieu de ces ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui; il observe s'il n'y a point quelque endroit par où on lui puisse faire entrevoir le jour; mais il en détourne la vue, il ne peut point voir la lumière, qui lui découvre une erreur qu'il aime, et dont il ne veut pas se désabuser: *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (Ps. xvi, 2). (Bossuet.)

4619. Nul ne s'étonne qu'une terre qui n'est pas cultivée, ne produise aucun fruit. Mais ce dont on s'étonne, et ce qu'on ne peut voir sans indignation, c'est qu'une terre travaillée assidûment et dans laquelle on a jeté une semence féconde, ne rende aucun fruit à celui qui la cultive avec soin. Pour la même raison, il n'y a point à s'étonner que des régions barbares et infidèles, qui n'ont point reçu la semence de la parole divine, ne produisent aucun fruit de piété; mais que la terre des fidèles, après avoir reçu dans son sein cette divine semence, et s'être abreuvée des eaux du ciel, ne rende à ceux qui la cultivent que des épines et des ronces, ne mérite-t-elle pas alors d'être regardée comme « une terre réprouvée, menacée d'une malédiction prochaine et condamnée au feu (Hebr. vi, 8)? » (B. L. de Grenade.)

4620. De même que l'accroissement de la racine profite aux rameaux de l'arbre qui croissent et s'augmentent avec elle, de même un accroissement de la foi fortifie et augmente toutes les autres vertus. La foi, à son tour, est oisive quand elle est morte et dénuée de la charité, la foi se perfectionne et s'augmente par un accroissement de la charité et des autres vertus. Car cette vertu, comme toutes les autres, se développe dans les personnes saintes et parfaites, par les mérites des bonnes œuvres, par les dons et les bienfaits de l'Esprit-Saint. C'est la doctrine de l'Apôtre: Il nous apprend que l'homme juste avance de la foi dans la foi, exprimant par là les progrès de cette vertu qui, partant de faibles commencements et d'une faible clarté, arrive quelquefois à une telle lumière dans des personnes très saintes, que pour elles les mystères de la religion semblent être l'objet moins de la foi elle-même que d'une sorte de vision. (B. L. de Grenade.)

4621. **Autre sujet** pour le même jour, de

l'incrédulité, *d'après Massillon.*

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer

le joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étaient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi, et rien de plus honteux que de ne pas croire.

4622. I. *Rien n'est plus glorieux à la raison que la foi.* Eh quoi, mes frères, serait-il donc plus glorieux à l'homme, de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin? Quoi, l'incrédule croirait se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue, que le hasard a assemblée, et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles! Quoi, il aurait meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au-delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre vérité, de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère! pour moi, disait autrefois saint Ambroise aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme: *Juvat hoc credere,* d'attendre des promesses si consolantes: *Sperare delectat.* C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire. *Non credidisse pœna est.* Ah! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu, que de me croire de la même nature que les bêtes, c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé: *Quod si in hoc erro ; quod me Angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar.*

Celui qui se fait un honneur de ne pas croire, sait-il ce que c'est qu'un incrédule? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourrait désormais se fier à lui? Il ne craint plus de Dieu, il ne respecte plus les hommes; il n'attend plus rien après cette vie; la vertu et le vice lui paraissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oserait nommer, ne sont plus pour lui que des défenses humaines, et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux, et les vertus les plus pures, tout est égal selon lui, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre n'est-il donc pas sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de lui, flatte-t-elle beaucoup son orgueil et pouvez-vous en soutenir la seule image?

D'ailleurs comment ose-t-il faire croire que c'est à la force de son esprit qu'il faut attribuer son irréligion ; puisqu'elle ne vient que des vices de son cœur, et qu'il n'a commencé à devenir incrédule qu'après être devenu vicieux.

Les passions ont toujours été le berceau de l'incrédulité, on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer le joug des devoirs ; et la Religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du dérèglement et du vice.

De plus, mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Paraît-il plus glorieux de se ranger dans ce dernier parti ? de prendre pour guides et modèles, ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps ; ou les Abrahams, les Josephs, les Moïses, les Davids, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps ? qui oserait soutenir ce parallèle ? Ah ! disait autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, parce me, quæso, errare cum talibus.*

4623. II. *Rien n'est plus humiliant que l'incrédulité.* Il n'est besoin pour le démontrer que de la rappeler à son origine ; elle porte un faux nom de science et de lumière : et c'est un enfant de crime et de ténèbres. L'incrédule, c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs, et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend.

L'incrédule est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. — La preuve qu'il n'est pas bien rassuré, c'est le temps des grandes épreuves. Alors ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage que les incrédules ont recours pour se consoler ; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères, et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines : ce sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès ; ce n'est pas celle du sérieux, des contretemps et de la tristesse : le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs.

A la mort surtout, quand Dieu qu'ils ont abandonné, ne les abandonne pas tout à fait, quelles sont leurs transes. C'est là que je voudrais faire parler le pécheur mourant contre l'incrédulité dont il a fait parade. C'est autour de son lit que je voudrais appeler tous les incrédules pour les confondre par un témoignage qui ne saurait leur être suspect, et dire à ce moment avec Tertullien : ô âme ! avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio anima :* parlez dans ce dernier moment, où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité ; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits faibles et crédules ? Dites-nous

si tout disparaissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paraît pas immortel, immuable, l'Etre de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre ? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.* Quoique vous ayez été jusques ici, étrangère par rapport à la foi, et ennemie de la Religion, la Religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avait si étroitement unis : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paraît-elle si fort à craindre : *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem ?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le Ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissements et écouter vos prières ? Si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée ? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te* : D'où vous viennent dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l'Etre suprême ? N'est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public, par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion que vous aviez toujours conservées pendant votre vie ?

Et ce qui prouve encore que l'incrédulité vient des passions : c'est qu'on n'attaque que les vérités qui les contrarient : quelle que soit la profondeur des sciences mathématiques, on n'en trouve pas souvent qui les contestent, bien qu'ils n'en comprennent pas les problèmes. Il importe aux incrédules de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie : voilà la seule vérité qui les intéresse : passez-leur ce point ; l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement : ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

On pourrait dire aux incrédules ce que Tertullien disait aux païens de son temps : « Ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné et qu'ils ne connaissent que par ouï-dire ; ils blasphèment ce qu'ils ignorent ; et ils l'ignorent parce qu'ils le haïssent trop, pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connaître : *Malunt nescire, quia jam oderunt.* Or, rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore : et tout ce que la Religion demanderait de ces hommes frivoles qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum gestit interdum, ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes Frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde, pour incrédules : ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves respectables de la Religion ; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent : car comment aimer ce qui nous condamne : et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes, et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt.* Ce sont des aveugles volontaires. Ils se sont mis un bandeau sur les yeux, et le soleil qui éclaire toute la terre les laisse dans les ténèbres. Le bandeau est épais, c'est celui de leurs iniquités.

Ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde; et ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre: vous trouverez que toute leur capacité et leur étude sur la Religion se réduit à certains discours qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi.

Vous n'y trouvez nul fonds, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de la Religion qu'ils attaquent: ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner attentivement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître. Ils ne savent que le langage des doutes, mais ces doutes qu'ils ont appris, ils ne les ont pas formés. Ils répètent ce qu'ils ont entendu, c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue. On leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies, de les qualifier des titres affreux d'athées ou de libres-penseurs. Ils ne sont rien, ils ne tiennent à rien. Du moins, ils ne savent pas ce qu'ils sont, et ils ne sauraient nous le dire. — Eux qui nous traitent d'esprits faibles et crédules: eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru: eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï-dire souvent que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfants et le peuple: voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuses que dans la fureur et l'extravagance, c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des Prophètes, des Apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints Pasteurs qui nous ont transmis, d'âge en âge, le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre; et il leur semble plus digne de raison, de déférer à l'autorité d'un impie, qui, dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même.

C'est d'ordinaire une société de libertinage qui fait parler le langage de l'impiété, on veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et il semblerait honteux d'être dissolu, et de paraître croire encore devant les témoins et les complices de nos désordres; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage: autrement ce serait être débauché en novice: il faut l'être en impie et en scélérat; on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines; ce reste de Religion paraît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collège. Mais, quand on a fait certain chemin dans la débauche, ah! il faut se mettre au-dessus de ces faiblesses vulgaires: on a bien meilleure opinion de soi, quand on peut persuader aux autres qu'on n'en est plus là: on se moque même de ceux qui paraissent encore craindre: on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job

à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?* Et quoi vous en êtes encore là ? Vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur, quand vous étiez encore au berceau.

O mon Dieu ! que l'impie qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même ! C'est un lâche qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret ; c'est un glorieux qui se vante de ne rien craindre et qui ne nous dit pas tout ce qu'il pense dans son cœur ; c'est un imposteur, qui voudrait nous en imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même.

Otons à l'incrédulité en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche, les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés ; et la même vanité qui forme leurs doutes, les aura bientôt anéantis ou cachés, dès que ce sera parmi nous un opprobre de paraître impie, et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale.

Les plus grands hommes du paganisme ne parlaient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connaissaient la puérilité et l'extravagance : ils pensaient avec les sages, et ils n'osaient parler que comme le peuple. Ils n'auraient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendaient respectable. Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce philosophe si estimé de tous les siècles, et qui devait être si cher au sien, perdit la vie par un arrêt public d'Athènes, pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres, auxquels ses concitoyens devaient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement, sans que le zèle public se réveille ! et sous l'empire même de la Foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du Ciel ; on applaudit à l'impiété. (MASSILLON.)

4624. **Autre sujet.** — A propos de ce père désolé, faire remarquer que la sollicitude des parents pour leurs enfants est leur principal devoir : traiter par conséquent des obligations des parents comme au n° 552 ; et on pourrait avec fruit y ajouter le passage suivant de saint Jean Chrysostome : « *Si quis suorum, etc.* Que pensez-vous qu'il faille entendre par ce soin ? Peut-être, direz-vous, celui de fournir aux enfants les choses nécessaires à la vie ? Pour dire vrai, je crois qu'il s'agit des soins de l'âme. Si vous me trouvez tort, je n'aurai que plus sûrement raison ; car si l'Apôtre parle ainsi à propos des soins physiques, s'il condamne de la sorte, s'il met au-dessous de l'infidèle celui qui refuse aux siens le pain de chaque jour, quelle part fera-t-il à celui qui néglige ce qui est bien plus grand et plus nécessaire ? Faisons donc toucher du doigt quel grand péché c'est de négliger les enfants, que c'est le comble de la malice. Le premier degré de malice, d'iniquité, de cruauté, c'est de mépriser ses amis... Que dis-je, j'allais oublier que Dieu avait fait une loi aux Juifs de ramener ou de relever les animaux de leurs ennemis, s'ils venaient à s'égarer ou à faire une chute. Le premier degré de malice est donc de ne pas prêter secours aux animaux de ses ennemis, le second de négliger ses ennemis eux-mêmes, le troisième de mépriser les hommes, le quatrième de négliger les gens de sa maison, le cinquième de ne pas s'occuper de leur âme plus que de leur corps, le

sixième de négliger non seulement le salut des gens de sa maison, mais encore celui de ses propres enfants, le septième de ne chercher personne pour avoir soin d'eux, le huitième d'écarter ceux qui de leur propre gré voudraient leur donner des soins, le neuvième de ne pas se contenter de les écarter, mais de les attaquer. » Si saint Jean Chrysostome vivait aujourd'hui, il ajouterait un dixième degré: c'est celui qui consiste à confier ses enfants à ceux qui peuvent les perdre. Il dit, en effet, plus loin: « Quelle utilité y a-t-il à envoyer des enfants à des maîtres, chez qui ils apprendront plutôt les vices que les lettres, chez qui en étudiant ce qui est le moindre, ils perdront ce qui est plus important: la vigueur de l'esprit et toute disposition à la vertu? Si les enfants deviennent pervers, continue-t-il, n'en cherchons point d'autre cause que la folie avec laquelle les parents recherchent les avantages de la vie présente. Comme ils n'ont que ces avantages devant les yeux, et qu'ils croient qu'il n'est rien qu'on doive leur préférer, ils en sont amenés forcément à négliger et leur âme et celle de leurs enfants.

4625. « Ces parents, et que personne ne pense que je le dise sous l'influence de quelque passion, ces parents sont plus scélérats que ceux qui assassinent leurs propres enfants. Les assassins séparent l'âme du corps, et les parents dont je parle livrent l'âme et le corps aux flammes de l'enfer. La mort corporelle est un tribut que nous devons tous payer à la nature; mais cette mort spirituelle aurait pu être évitée, si par leur négligence, les parents n'en avaient porté le coup contre leurs enfants. La résurrection triomphe de la mort corporelle; mais la perte de l'âme est sans remède. — Que dites-vous à vos enfants? Un tel, né dans une condition vulgaire, a amassé des richesses, il a bâti des maisons; un autre a obtenu une charge honorable... En leur répétant sans cesse ces refrains, vous leur fournissez matière à tous les maux; vous leur inspirez des passions violentes, celle de l'argent et celle de la vaine gloire plus dangereuse encore. L'une suffit pour tout renverser; mais quand elles fondent toutes les deux à la fois sur un jeune cœur, semblables à deux torrents, elles en arrachent tous les germes du bien et entassent un tel amas d'épines, de sable et de boue, qu'elles rendent cette âme stérile et infructueuse. Qui donc serait assez insensé pour avoir confiance au salut d'un enfant ainsi élevé? » Jérémie dit en effet: *Quand l'Ethiopien changera la couleur de sa peau, et le léopard les bigarrures de la sienne, vous qui avez appris le mal, vous pourrez faire le bien* (XIII, 23). Il n'y a qu'un miracle de la grâce qui puisse réparer les ruines d'une mauvaise éducation (v. nº 4628). Comment les parents aveugles ne voient-ils pas qu'ils attirent sur leurs enfants la colère de Dieu? Sans doute, au jugement de Dieu les enfants ne seront pas punis pour les crimes de leurs parents; mais souvent en ce monde Dieu châtie dans les enfants les fautes de leurs parents. Saint Thomas montre évidemment que cette disposition de la justice de Dieu est très juste et très raisonnable. Et pour bien éclaircir son raisonnement, il suppose que toute peine qui arrive à quelque créature que ce soit, est une punition ou un remède tout à la fois. Par exemple, vous condamnez un voleur à être pendu, c'est une punition et non un remède pour lui. Un prince très innocent devient malade, le médecin le condamne à être saigné, c'est un remède et non une punition. Vous condamnez un bandit à être battu de

verges, c'est une punition de son péché passé et un remède préservatif, s'il est sage. Dieu donc étant très miséricordieux et très juste tout ensemble, afflige souvent les enfants pour les crimes de leur père; et c'est punition pour le père. Quand c'est un crime de lèse-majesté, on les dégrade de leur noblesse, on les déclare roturiers, et très justement; car il est permis de punir un criminel en tout ce qui lui appartient, de confisquer ses biens, d'abattre ses statues, de raser sa maison; l'enfant est une partie du père, un autre lui-même, son image. Le père est souvent plus affligé par l'affliction du fils que par la sienne propre. Témoin Pharaon qui fut insensible à toutes les autres plaies et fut touché par la mort de son premier-né. Cela est une médecine préservatrice pour l'enfant qui apprend par ce châtiment à ne pas tomber dans les péchés de son père, comme le médecin ordonne quelquefois à un enfant certain régime ou certaine potion pour le préserver d'une maladie qui est héréditaire dans une famille; et Dieu punissant ainsi le crime d'un père dans son enfant, veut que le père rentre en lui-même, se range à son devoir et se guérisse par cette affliction, comme on applique le cautère au bras pour détourner la fluxion des yeux; et si l'enfant a contracté par imitation le péché de son père, la peine lui est punition et médecine tout ensemble.

Et, supposé qu'il n'arrive aux enfants aucun châtiment de Dieu pour les fautes de leurs parents, il leur en survient d'assez terribles de leurs parents eux-mêmes; car les parents vicieux rendent vicieux leurs propres enfants. Leurs exemples qu'ils ont sous les yeux tout le long du jour, sont un plus grand danger que les plus périlleuses occasions : *In filiis cognoscitur vir.* A la manière de faire d'un enfant, on connaît facilement quel est son père. Le père est l'original, le fils la copie.

4626. *Péroraison d'après le P. Le Jeune.* — *Salus infantium lucrum parentum,* dit saint Jérôme. C'est la bénédiction de Dieu sur une maison. Dieu promit et donna la bénédiction à Abraham parce qu'il n'avait pas épargné son propre fils, et il frappa de mort le grand prêtre Héli parce qu'il n'avait pas châtié ses enfants. Dieu a tant à cœur de vous assurer le respect et l'obéissance de vos enfants, pourquoi ne chercheriez-vous pas à le faire respecter d'eux? Vous n'aurez point d'inquiétude au sujet de vos enfants s'ils sont vertueux. Ils vous feront honneur, même devant les hommes. Vous laisserez à vos enfants même un souvenir de bénédiction. Quelle sera votre joie au ciel de vous trouver avec eux. Le fils dira: *Gloire au Père* de m'avoir donné sur la terre un père qui m'a sauvé. Le père dira: Gloire au Fils qui par son sang versé a mérité le salut à mes enfants et à moi. La mère, à son tour Gloire au Saint-Esprit qui a su inspirer à mes filles l'horreur du monde, l'amour de la pureté. Et le père, la mère et les enfants mêleront éternellement leurs chants de joie et d'actions de grâces.

4627. *Autre péroraison d'après le même. Eripe me de inimicis meis.* Quels sont les ennemis de l'homme? d'après la manière commune de parler, ce sont le monde, le démon et la nature inclinée au mal; mais Notre-Seigneur nous en fait connaître d'autres bien plus dangereux.

Votre fille ou votre nièce vous est plus dangereuse que le monde. Le monde ne vous porte plus aux vanités, aux danses; ce n'est plus de votre âge; mais vous y allez pour conduire votre fille que vous fardez et parez. Vous avez changé d'âge,

non d'inclination Satan ne vous a pas enlevé une vocation religieuse, et vos parents vous empêchent injustement de la suivre. Souvenez-vous qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Votre enfant vous est plus dangereux que tout autre ennemi. Un ancien philosophe voyant un jeune homme qui mangeait avec trop d'avidité, donna un grand soufflet à son maître qui ne le reprenait pas. Dieu vous punira pour toutes les fautes de vos enfants dont vous avez été cause par vos paroles, vos exemples, vos négligences. Vous êtes plus dangereux pour votre enfant que le démon. Satan ne lui apprend point à blasphémer; s'il n'entendait point jurer, quand il vivrait l'espace de cinquante ans, quand il aurait tous les démons auprès de lui, il ne jurerait pas seulement une fois. Il jure comme vous, il vomit les mêmes blasphèmes, les mêmes malédictions que vous: c'est qu'il a appris en votre école cette détestable leçon.

Vous lui êtes plus dangereux que la chair. L'innocence de son âge l'empêcherait de savoir ce que c'est que le vice, s'il n'entendait pas vos paroles lascives, s'il ne voyait certaines libertés coupables.

Hélas! le pauvre enfant, qui n'en aurait pitié! Il vous a été donné pour en faire un enfant de Dieu, un ornement de l'Eglise, un habitant du paradis, et vous en faites une proie de Satan, un opprobre du christianisme, un tison du four de l'enfer. C'est donc avec raison que saint Jean-Baptiste nous crie: Faites pénitence. Faisons pénitence pour nos péchés, de peur que Dieu ne les punisse en notre postérité. Faites pénitence pour les péchés de vos enfants, de peur que Dieu ne vous en punisse puisque vous en êtes la cause, ou au moins humiliez-vous beaucoup devant Dieu, et dites souvent: *Ne reminiscaris, Domine, peccata mea vel parentum meorum.*

TRAITS HISTORIQUES SUR L'ÉDUCATION

4628. Rien ne fait mieux sentir la différence qu'il y a entre une éducation chrétienne et une mauvaise éducation, que l'histoire de deux frères, tous deux nés dans le même palais: Vinceslas et Boleslas, de Bohême.

L'éducation de Vinceslas fut confiée à sa grand'mère, Ludmille, femme d'un grand mérite et d'une rare vertu, puisque l'Eglise l'honore comme une sainte et la Bavière comme sa patronne; sa fête est célébrée le 16 septembre. Boleslas resta entre les mains de sa mère, Drahomire, princesse sans religion et sans piété, qui joignait à une vanité insupportable un grand fond de cruauté et de perfidie. Ludmille tâcha d'imprimer dans le cœur de Vinceslas l'amour de Dieu et de la vertu; elle lui répétait souvent les paroles de l'Evangile et lui racontait les plus beaux traits de la vie des saints. Par l'intelligente et religieuse éducation qu'elle lui donna, elle en fit un grand saint et un martyr. Drahomire, au contraire, ne cherchait qu'à inculquer dans l'esprit et le cœur de Boleslas les maximes du monde, l'amour de la grandeur et de la domination, ne réprimant aucun de ses caprices, lui laissant tenir des discours licencieux et proférer des paroles blasphématoires. Une telle éducation fut cause qu'il alla jusqu'à attenter à la vie de son père pour lui ravir la couronne, et qu'il trempa ses mains dans le sang de son frère, en l'assassinant dans une église où il s'était rendu pour prier. Voilà donc deux frères dont l'un est saint et l'autre un tyran; l'un est un martyr, l'autre un assassin; l'un est honoré sur nos autels, tandis que la mémoire de l'autre est détestée des peuples. D'où vient cette différence? De l'éducation reçue.

4629. *Lingua universitas iniquitatis*, c'est l'école, l'université où la jeunesse apprend le mal. Rien n'enseigne le vice aux autres comme la langue coupable. Si vous faites un contrat usuraire, vous le cachez à vos enfants, c'est à leur insu que vous commettez certains crimes, mais votre langue débordée leur est une école où ils apprennent toute sorte de vices, non en théorie, mais en pratique, vous leur en donnez la teinture; ils apprennent à votre école à blasphémer; parce que vous parlez avec grande estime des grandeurs du monde, des biens de la terre, des aises du corps, l'ayant appris de vous, ils l'enseignent à leurs enfants; leurs enfants à leurs arrière-neveux;

ainsi le péché se provigne et passe de génération en génération, et s'ils viennent à mourir en bas âge, vous mettez leur salut en très grand danger; car c'est une erreur de croire que les enfants soient innocents, quand ils blasphèment ou disent d'autres mauvaises paroles, les ayant apprises de vous. Ecoutez ce qu'en disent les deux plus grands docteurs de l'Eglise romaine: saint Augustin écrit: « Les membres des enfants sont quelquefois innocents, et leur esprit ne l'est pas, parce que leurs membres sont trop faibles pour faire le mal, et leur esprit assez malin pour le désirer. » Et saint Grégoire le Grand raconte que de son temps un enfant de cinq ans, auquel son père avait appris le blasphème, fut emporté par le démon au moment où entre les bras de son père il venait de blasphémer.

4630. L'histoire nous apprend qu'en 1271 un gentilhomme tenant et caressant sur une galerie fort haute le fils unique du roi de Navarre, le laissa tomber, par mégarde sur une pierre; le voyant tout en sang et aux abois, il cria d'une voix plaintive: Attendez que je meure avec vous, et que j'efface volontiers par mon sang la faute que j'ai faite involontairement; et en disant ces paroles, il se précipita. (Andreas Favin. lib. 6). Votre enfant qui est baptisé est plus l'enfant de Dieu que le vôtre; si par votre négligence ou par votre mauvais exemple, et votre maudite coutume de jurer, ou de parler avec estime des biens de la terre, des grandeurs du monde et des aises du corps, vous le laissez tomber dans de mauvaises habitudes, dans le blasphème, l'ambition, l'avarice, ou la volupté sensuelle, quel reproche en devez-vous attendre de Dieu? Quel regret en aurez-vous à la mort? ne direz-vous pas que vous méritez très justement d'être précipité comme lui, en l'abîme épouvantable de la damnation éternelle? *Videte ne contemnatis.*

4631. **21me dimanche.** — *Suscipe hostias quibus et te placari voluisti et nobis salutem restitui.* (Secrète: *La messe,* n° 2580.)

En prenant pour texte: *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum?* parler de la nécessité de se pardonner les uns les autres, voir à la table le mot pardon des injures. — Ou encore à propos de: *Iratus dominus ejus tradidit eum tortoribus quoadusque redderet universum debitum,* parler de la nécessité de faire pénitence pour obtenir le pardon de nos péchés, voir à la table générale le mot pénitence.

4632. **22me dimanche.** — *Da ut hæc oblatio a reatibus expediat et ab omnibus tueatur adversis.* (Secrète: La messe, manière de l'entendre, n° 2591.)

4633. **Autre sujet.** *A propos des paroles de l'Epître: Charitas vestra magis ac magis abundet in omni scientia,* on peut traiter le sujet suivant.

De l'ignorance.

Evigilate justi, et nolite peccare; ignorantiam enim Dei quidam habent (I. Cor., xv, 34). Prenons garde, ne péchons pas. Il y en a qui ont l'ignorance de Dieu. Cette plaie existe parmi nous, sondons-en la profondeur, et indiquons les remèdes qui en peuvent guérir.

4634. I. *L'ignorance existe.* Notre siècle ne manque ni de soi-disants philosophes, ni d'écrivains, ni de savants; mais à mesure que la lumière se fait sur les choses visibles, pour les choses éternelles et invisibles les ténèbres deviennent plus profondes. C'est en vain que l'Eglise fait luire le flambeau de la vérité, on ne daigne même pas le regarder. En sorte que les temps d'aujourd'hui sont semblables à la lune qui, par moments a une partie de sa surface éclairée par le soleil, tandis que l'autre est dans les ténèbres. L'indifférence religieuse des temps passés nous a menés à l'ignorance. Les enfants,

grâces aux écoles religieuses et au zèle du prêtre ou de saintes âmes qui les instruisent, savent à peu près le nécessaire à leur première communion; mais bientôt ces notions s'en vont pièce par pièce; et à mesure qu'on avance dans la vie, les ténèbres deviennent plus épaisses.

Les hommes de toutes conditions, artisans, commerçants, agriculteurs et étudiants sont absorbés par les intérêts du temps, et très habiles pour tout le reste, ils ignorent la science la plus nécessaire; et attendent pour être éclairés les clartés immenses du tribunal du juste Juge. Les écrivains de notre temps, journalistes, romanciers, historiens, qui tout en paraissant honnêtes attaquent la religion et l'Eglise d'une manière plus ou moins directe, affaiblissent sa morale, justifient les intrigues, l'amour des plaisirs, etc., applaudissent à d'iniques lois, dénigrent les institutions religieuses; les philosophes qui jugent mal le catholicisme, qui nous ramènent sous le nom de progrès à d'anciennes erreurs depuis longtemps proscrites; les politiques qui mettent la religion en dehors de leurs calculs, qui ne veulent pas que l'Eglise ait quelque droit sur la société chrétienne, qu'elle n'ait pas même celui de dire aux Hérodes modernes ce que Jean-Baptiste ne craignait pas de dire à cet Hérode qui lui fit trancher la tête: *Non licet*; cela n'est pas permis, ces soi-disant catholiques qui veulent être indépendants de l'Eglise dans leur conduite publique, enfin les impies eux-mêmes, qu'est-ce qui les inspire le plus souvent? D'autres diront sans doute que c'est la méchanceté. Cela peut être pour quelques-uns. Mais le plus souvent, c'est l'ignorance, comme le font voir aux moins habiles, la plupart des écrits de nos jours. *Quœcumque enim ignorant, blasphemant. Impius ignorat scientiam* (Prov. xxix., 7). Le mal est incontestable.

4635. II. *Il est profond dans ses suites:* 1° *par rapport à Dieu* dont il ruine les desseins de miséricorde. Les anciens sages se flattaient comme ceux de nos jours, d'avoir tout étudié; mais moins orgueilleux que ceux de nos jours, ils avouaient du moins la faiblesse de leur raison, et ils reconnaissaient que l'homme, avait besoin que la divinité vînt l'instruire de de ce qu'il lui importait le plus de savoir. Confessant son ignorance, le peuple le plus civilisé de la terre avait élevé un autel *au Dieu inconnu;* et saint Paul parlant à ses savants et à ses philosophes, leur disait: *Ce Dieu que vous honorez, sans le connaître, je vous l'annonce;* et il leur prêchait Jésus-Christ, le Fils de Dieu, la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, qui est venu à nous plein de grâce et de vérité et qui nous a laissé son Eglise avec sa doctrine, comme un flambeau qui éclaire la route de l'homme à travers la nuit de toutes les erreurs. L'Eglise n'a jamais failli à cette grande mission; et depuis 20 siècles elle est le fanal des nations et du monde, mais ce guide on ne le suit pas, ce maître divin on ne prend pas la peine de l'entendre. On ferme les yeux à cette lumière. Au lieu de marcher aux feux de ce soleil, on suit des astres errants. Voilà un savant qui fait du bruit par ses systèmes extravagants, on le prend pour oracle; un homme d'esprit plaisante contre la religion, on se laisse subjuguer par ses railleries. Il n'est pas de rêveur insensé qui n'ait des libertins qui le croient. On aime mieux s'attacher à des misérables que d'écouter Jésus-Christ et son Eglise. Tout est bon pourvu que ce ne soit pas lui; et on fait tout pour oublier ce qu'on a appris de sa doctrine. La lumière brille au milieu des ténèbres et les ténèbres ne les comprennent pas, et refusent

même de la regarder. C'est en vain, mon Dieu, que vous offrez la manne céleste, le pain vivant de la vérité à ces âmes aveugles; elles regrettent les oignons de l'Egypte. Le fruit de votre incarnation, de vos courses apostoliques et de votre mort est donc perdu pour ces ingrats.

2° *Que l'ignorance égare.* On a beau fermer les yeux, le soleil brille, notre ignorance volontaire n'empêche pas à la vérité de subsister, de se dresser devant nous dans son inflexible force; et cette clarté divine par là même qu'elle est méconnue, laisse aux ténèbres toute leur pernicieuse action, comme le soleil laisse s'étioler dans l'ombre les plantes qu'on soustrait à sa chaleur en les enfermant dans un souterrain, ou dans une cave obscure. Il n'est donc pas surprenant de voir produire de nos jours à l'erreur tous les funestes effets qu'elle a engendrés parmi les païens. Bien plus, l'erreur dans nos temps étant volontaire, est par la même plus coupable, et par conséquent elle doit entraîner les plus fatales conséquences. Les nations infidèles, si elles avaient comme nous les moyens de s'instruire, se convertiraient à la foi, et mèneraient une vie sainte. Ayant tous les secours sous la main nous, nous ne voulons pas en user. *Væ tibi Corozaim, væ tibi Bethsaida. Qui evitat discere, incidet in mala* (PROV. XVII, 16), dit le Saint-Esprit, et il n'est pas étonnant que cette parole se réalise pour nous, qui méprisons même la science du salut. Si *Doctrina bona dabit gratiam; in itinere contemptorum vorago* (PROV. XIII, 15). Gouffre profond dont il faut sonder les abîmes. 1) Fruit de l'indifférence, de la négligence en matière religieuse, l'ignorance augmente encore ce sommeil voisin de la mort où certains hommes sont endormis, s'occupant de tout, excepté de Dieu et de leur âme, dont on ne connaît plus la valeur: Or, *ubi non est scientia animæ, non est bonum* (PROV. XIX, 2). En effet *qui ambulat in tenebris, nescit, quo vadat* (Joa. XII, 35). Il marche à tâtons à travers les précipices dont est semée la vie, et il s'égare.

(a) Son intelligence s'égare. *Verbum enim Domini projecerunt et sapientia nulla est in eis* (Jer. VIII, 9). On ne sait plus répondre aux objections contre la religion. Saint Pierre disait aux fidèles de son temps, qu'ils devaient toujours être prêts à rendre raison de leur foi et de leur espérance à quiconque le demanderait (1 Pet. III, 15); mais un ignorant n'a rien à dire pour donner la foi aux autres, ni pour défendre la sienne: *Conticuit populus meus, eo quod non habuerit scientiam* (Os. IV, 6.). Non seulement il n'a rien à répondre aux objections et aux ralleries, mais il accepte sans défense tout ce qu'on lui débite d'absurde. Il ne connaît pas Jésus-Christ, ni l'Eglise, ni les bienfaits qu'en ont retirés la civilisation et le monde; et au lieu d'admirer les chefs-d'œuvre de Dieu, il donnera ses éloges au premier charlatan qui lui débitera des erreurs nouvelles. Il ne connaît pas les docteurs de l'Eglise, le génie incomparable d'un saint Augustin ou d'un saint Thomas, il ne peut donc les admirer; mais en revanche, il se pâmera d'étonnement devant le premier écrivain qui lui racontera des fables. Il ne connaît pas les saints, les grands bienfaiteurs de l'humanité, ni les œuvres de la charité catholique dans le monde, et le premier qui lui parle de bienfaisance lui semble bien supérieur à saint Vincent de Paul. Enfin, il n'a plus d'idées justes, il ne pense que par un mauvais journal, ou par les discours des autres, il ne sait plus démêler le vrai du faux, le bien du mal; on n'y voit

pas clair pendant la nuit, on prend des branches d'arbres pour des fantômes et des feux follets pour des étoiles. (V. nos 4637 et suiv.)

(b) Cet égarement de l'esprit amène celui de la volonté. On ne sait plus avoir en horreur des doctrines perverses, puisqu'on n'en comprend pas les écarts, ni les suites funestes ; on n'a plus le courage de pratiquer une religion dont on n'admire ni la doctrine ni les bienfaits ; de là de honteuses lâchetés. Un musulman se vantera de l'être ; un chinois, un sauvage n'ont pas honte de professer leur religion ; et un chrétien rougira de l'Evangile, la seule philosophie, la seule sagesse, la seule religion qui honore Dieu et l'homme. Quelle honte ! quel abaissement ! *Doctrina sua noscetur vir : qui autem vanus et excors est patebit contemptui* (Prov. XII, 8).

Mais ce n'est pas tout. Le monde sans le Christianisme a été livré à une corruption hideuse ; celui qui repousse le christianisme doit s'attendre à se rouler dans les mêmes fanges. Ecoutez : *Non est enim veritas... et non est scientia Dei in terra, maledictum et mendacium et furtum et adulterium inundaverunt. Propter hoc lugebit terra, et infirmabitur omnis qui habitat in ea* (Os. IV. 1, 2, 3). *Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam et nobiles ejus interierunt fame, et multitudo ejus siti exaruit* (Is. V. 13). *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino, et descendent fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum, et incurvabitur homo, et humiliabitur vir, et oculi sublimium deprimentur* (Ibid. 14, 15). *Et exaltabitur Dominus exercituum in judicio* (Ibid, 16).

Au jugement, en effet, s'accomplira cette parole : *Si quis autem ignorat, ignoratur* (I. Cor. XIV. 38). C'est alors que les réprouvés diront : *Erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non luxit in nobis, et sol intelligentiæ non est ortus nobis* (Sap. V. 6). *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis et abulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus* (Sap. V. 7). O mes frères, *Testificor in Domino, ut jam non ambuletis, sicut et gentes in vanitate sensus sui, tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a vita Dei per ignorantiam quæ est in illis propter cæcitatem cordis ipsorum* (Eph. IV. 17, 18). Dites donc avec le Sage : *Ne adincrescant ignorantiæ meæ, et multiplicentur delicta mea, et peccata mea abundent et incidam in conspectu adversariorum meorum, et gaudeat super me inimicus* (Eccli. XXIII. 3). Et prenez

4636. III. *Les remèdes* pour guérir cette plaie. *Cor prudens possidebit scientiam*, dit le Saint-Esprit, *cor autem rectum inquirit scientiam* (Prov. 27, 21).

Il y en a dont il est écrit : *Semper discentes, et numquam ad scientiam veritatis pervenientes* (Tim. III. 7). C'est qu'ils étudient toute autre science que celle de la religion et de Dieu. C'est cette dernière science, la plus noble, la plus utile, la plus nécessaire de toutes qu'il faut chercher ; et elle est à la portée de tous ; car Dieu veut le salut de tous les hommes. « Pour la plupart des hommes, destinés à passer dans de continuels travaux cette vie triste et rapide, la seule connaissance indispensable est celle de Dieu et des devoirs qu'il nous impose. Qui sait cela, en sait assez pour être heureux et pour rendre heureux les autres. Le peu que l'homme peut apprendre de plus, ne sert parfois qu'à le corrompre et presque toujours qu'à le tourmenter. » (De Lamennais).

« La science des choses extérieures, a dit Pascal, ne nous consolera pas de l'ignorance de la morale au temps de l'affliction ; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures. »

Non cesses, fili, audire doctrinam, nec ignores sermones sapientiæ (PROV. XIX. 27). Il ne faut jamais cesser de l'étudier. Et pour y réussir il faut : 1° éviter ce qui peut la ruiner en nous, c'est-à-dire les mauvais journaux, les mauvais livres, les mauvais discours ; et 2° prendre les moyens d'acquérir l'instruction religieuse qui nous manque. Ces moyens sont faciles 1) La sanctification du dimanche et l'assistance aux prônes, aux sermons du carême; aux catéchismes surtout de persévérance. L'assistance au catéchisme est à tout âge. *Non cesses.* Est-il un métier si vil qu'on n'ait besoin de l'étudier si on veut y devenir habile ? Et la science de Dieu, l'art de se sanctifier, le plus difficile de tous... 2) Les bonnes lectures, le *Livre de tous*, le catéchisme en famille le dimanche et les veillées d'hiver. Que les parents n'oublient pas que c'est un devoir rigoureux pour eux d'instruire leurs enfants des vérités du salut. Ils les envoient aux écoles, c'est bien. Si ces écoles sont chrétiennes, les enfants y apprendront ce qu'ils ne peuvent ignorer sans crime ; mais si dans les écoles on n'enseignait pas la science religieuse, les parents sont obligés plus strictement d'envoyer leurs enfants au catéchisme et de veiller à ce qu'ils le sachent. Au-dessus de la science du temps, il y a celle de l'Eternité ; au-dessus de la science des nombres et des créatures, il y a la science de Dieu, créateur de toutes choses ; au-dessus de la science de faire fortune, il y a celle de gagner le ciel. *(Louer les âmes qui se dévouent à l'instruction des ignorants.)*

Evigilate justi et nolite peccare : ignorantiam enim Dei quidam habent (I COR. XV. 34).

TRAITS ET PENSÉES SUR L'IGNORANCE ET LA CONNAISSANCE DE DIEU.

4637. « Connaître, aimer, agir, voilà tout l'homme. De l'accord de ses facultés, et de leur parfait développement, résulte le bonheur de l'individu, parce qu'il est éminemment conforme à l'ordre, ou à la nature des êtres, que leurs facultés se développent, et que tout être privé d'une de ses facultés naturelles, ou en qui cette faculté demeure oisive, faute d'un objet correspondant auquel elle puisse s'appliquer, est dans un état contre nature, par conséquent dans un état de souffrance.

« L'objet propre de l'intelligence, ou de la faculté de connaître, est la vérité : donc l'ignorance, état d'imperfection, et l'erreur, état de désordre, sont contraires à la nature de l'être intelligent, et incompatibles avec le bonheur.

« De même que le vrai est l'objet de l'intelligence, le bien est l'objet de l'amour ; et l'amour dérive de l'intelligence, parce qu'il faut connaître le bien avant de l'aimer, et que l'amour n'est que la jouissance intime de la vérité connue.

« L'intelligence est donc le principe de l'amour ; et l'amour, principe d'action, tend à réaliser au dehors son objet, c'est-à-dire le bien ou la vérité ; et il est dit de la vérité suprême, revêtue de notre nature par l'effet d'un amour infini, qu'elle passa en faisant le bien : *pertransiit bene faciendo.*

« L'homme dans l'état d'ignorance, vit, agit au hasard ; et il ne sait, ni ce qu'il doit aimer, ni ce qu'il peut se permettre, ni ce que l'ordre exige qu'il s'interdise ; et si l'ignorance est complète, comme dans l'idiotisme absolu, tout amour est détruit, toute action est détruite, et l'individu meurt, à moins qu'une intelligence étrangère ne le conserve.

4638. « Fait pour obéir aux lois de l'ordre, pour vivre en société avec Dieu, auteur et lien de tous les êtres, pour posséder la vérité infinie par l'intelligence, et pour en jouir par l'amour, l'homme, à qui elle échappe, et qui ne voit alors rien de-

plus grand et de plus parfait que lui-même, commence à s'aimer sans mesure dans ce qu'il a de plus intime et de plus vif, sa pensée et ses sensations; et, conséquent dans le désordre, après s'être choisi pour l'objet d'un amour infini, il se fait le centre de toutes choses, il se fait Dieu; et la philosophie n'est que l'idolâtrie de l'homme, idolâtrie la plus funeste, parce qu'en exaltant l'égoïsme à l'infini, elle rompt tous les liens sociaux.

4639. S'il est un spectacle digne de pitié, c'est assurément celui d'une créature faible, ignorante, calamiteuse, qui, ayant perdu de vue sa véritable fin, remue, avec une opiniâtre ardeur, ce fonds immense de misère, pour y trouver son bien et son repos. On la verra, cette créature infortunée, parcourant l'aride désert de la vie tressaillir d'allégresse à la rencontre des plus vils plaisirs, comme les hommes, au dernier degré de l'état sauvage, poussent des cris de joie, lorsqu'errant affamés au milieu des forêts, ils ont découvert quelques fruits âpres, ou les restes dégoûtants d'une proie abandonnée.

« Dans les actions et les désirs de l'homme séparé de Dieu, tout, en dernier résultat, se rapporte à l'orgueil ou à la volupté, par la raison que j'ai dite plus haut. Il s'aime d'un amour infini dans ce qu'il a de plus intime et de plus grand, sa pensée, son intelligence.

« Mais possédât-on tous ces avantages ensemble, ce ne serait jamais que la possession de l'homme imparfait et misérable, et le cœur ne tarderait pas à demander d'autres biens. J'ai été tout, disait l'empereur Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars, j'ai été tout, et j'ai vu que tout ne sert de rien. Voilà le mot qui termine trente années de travaux et d'ambition heureuse. Parcourez les autres champs de la gloire, interrogez les philosophes et les favoris des Muses, depuis Homère et Pline l'ancien, jusqu'à Voltaire et Diderot, vous n'entendrez que des plaintes amères et des cris de douleur. Semblables à ces dieux du paganisme que les vers rongent sur leurs autels, l'ennui, le dégoût, les soucis, rongent en secret ces âmes superbes, dont le vulgaire imbécile envie la félicité.

« Ainsi des autres états, car l'orgueil est partout. Peuple, grands, savants, ignorants, tous se fatiguent pour être admirés, pour s'élever dans l'esprit des autres et dans leur propre imagination. Presque toutes les vaines occupations des hommes n'ont pas d'autre but; et c'est uniquement pour agrandir l'idée qu'il a de lui-même, que l'un ravage la terre, et que l'autre passe sa vie à en étudier les productions; que l'un se renferme dans son cabinet pour écrire un livre et que l'autre va se faire tuer à mille lieues de chez lui pour un morceau de ruban, qui, en l'exaltant dans sa propre estime, le distraira, croit-il, du souvenir importun de son néant et de sa misère. Nos opinions, et jusqu'à nos divertissements les plus frivoles, n'ont guère d'autre mobile; nous y cherchons avidement un sentiment tel que de supériorité, qui nous dérobe à celui de notre imperfection réelle; et notre orgueil est tout ensemble si désordonné et si indigent, qu'il n'est rien qui ne puisse lui servir de pâture: le hasard d'une carte, les chances favorables d'un dé, et, chose horrible à imaginer, la séparation même de Dieu, et la perte de toute espérance.

4640. « Voilà où nous en venons, lorsque, essayant, de découvrir en nous-mêmes notre bien, nous nous flattons de le trouver dans la triste contemplation de notre propre excellence. Et comme tout est excès, désordre, là où il n'existe point de règle ou de vérité, cette espèce de culte intellectuel et d'adoration que l'homme se rend, le conduit à un mépris excessif de lui-même. Fatigué d'un labeur sans fruit, il se rabaisse autant qu'il avait voulu s'élever. Il dédaigne son intelligence, et la dégrade jusqu'à lui préférer l'instinct des brutes. Il lui reproche de l'avoir trompé par de mensongères promesses, et cherchant désormais un bien-être indépendant de l'âme, il s'aime dans ce qu'il y a en lui de plus aveugle, ses sensations, selon la remarque profonde de saint Paul: « Leur intelligence étant obscurcie d'épaisses ténèbres, aliénés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance que produit en eux l'aveuglement du « cœur, ils s'abandonnent, par désespoir, à l'impudicité et à toutes les œuvres immondes. »

« Mais la disproportion entre l'amour et son objet, entre les facultés et les désirs étant ici bien plus grande encore, l'homme n'est jamais si misérable que lorsqu'il se laisse assujettir aux sens. Tout l'être moral est alors en souffrance, et, à la courte ivresse du plaisir, succède soudain le trouble, le remords déchirant, les longues et douloureuses angoisses.

« Le premier effet, l'effet inévitable des habitudes voluptueuses, est de lier les puissances de l'âme, et d'en exclure toute autre pensée que celle des vils plaisirs dont elle s'est rendue l'esclave. Distrait par des désirs sans cesse renaissants, obsédé par d'impurs fantômes, l'esprit perd sa vigueur et sa fécondité, tout s'altère et dépérit, la mémoire s'éteint, le caractère s'énerve, le cœur se dessèche. On ne sait plus aimer, ni compatir, ni répandre les délicieuses larmes de l'attendrissement. Le visage même s'empreint d'une expression dure et repoussante. Des traits heurtés et morts annoncent que la source des doux sentiments, des pures émotions, des joies innocentes est tarie. On dirait que la vie s'est refugiée tout entière dans les organes. Mais les organes mêmes s'usant bientôt, les infirmités, les maladies, les souffrances accourent en foule. J'ai vu, et le souvenir m'en sera toujours présent, j'ai vu de ces malheureuses victimes d'une passion dévorante, offrir à la fleur de l'âge, la dégoûtante image d'une complète décrépitude.

» A leur aspect on croyait entendre les pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever le cadavre. » (De Lamennais.)

4641. Le plus grand mal que nous ait causé le péché d'Adam, ç'a été l'ignorance de l'entendement; car de là découlent tous les autres désordres auxquels notre âme est sujette. Il en est de nous comme d'une horloge: si l'on arrête la maîtresse-roue, toutes les autres demeurent immobiles ; ainsi lorsque dans l'âme la première puissance, qui est l'entendement, est offusquée par l'ignorance, ni la volonté ni aucune autre puissance subordonnée à celle-là ne peut se mouvoir régulièrement.

Un négociant qui veut écouler de la mauvaise marchandise cherche des magasins obscurs, des appartements sombres; au grand jour il ne réussirait pas à surprendre son client et à lui donner le change. C'est ainsi précisément que le démon en agit avec vous. Ce banqueroutier veut débiter des denrées falsifiées et pour cela il cherche à nous obscurcir l'esprit par l'ignorance, afin de parvenir, à la faveur des ténèbres, à brouiller les choses à sa façon. Ah! quelle chambre obscure que la tête de certaines personnes, qui sont si peu instruites de ce qui est requis pour recevoir les sacrements, observer les commandements de Dieu et mettre leur salut en sûreté. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

Invisa diligi posse, incognita nequaquam. (Aug.)

4642. *Connaissance de Dieu. Beatus, qui te scit, etiamsi alia nesciat.* (Id.)

Infelix, qui omnia novit et te nescit: qui autem te et illa novit, non propter illa beatus, sed propter te solum. (Id.)

Le plus grand crime de l'homme est de ne pas reconnaître celui qu'il lui est impossible de méconnaître. (Tertullien.)

En des temps comme les nôtres, où tout est discuté, ou la confusion est partout, où n'importe qui écrit, à tort et à travers, n'importe quoi sur les plus graves questions; en des temps comme les nôtres, où des vendus, des pantins, des sots malfaisants, embusqués derrière un journal d'un sou, font figure de grands hommes, de docteurs et de savants parce qu'on ne voit pas leurs têtes; — en des temps comme les nôtres, où les théories les plus risquées prennent des faux airs de science, comme ces filles bavardes, évaporées, névrosées du demi-monde se donnent gauchement des allures de grandes dames ; en des temps comme les nôtres, où l'air qu'on respire est malsain, où tous les chemins sont glissants, il importe plus que jamais que vos convictions soient raisonnées, réfléchies, justifiées, solidement bâties, sinon vous serez dupes de votre bonne foi, ou victimes de votre négligence. (M. l'abbé Landrieux.)

4643. Athée. *Lux in mundum venit. Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem. Erant enim eorum mala opera. Omnis enim, qui mali agit, odit lucem, et non*

venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus. Quand on n'est dans les ténèbres que faute de lumière on est en quelque sorte excusable, mais au sein de la lumière se fermer les yeux, c'est la preuve d'une mauvaise volonté, d'un coupable endurcissement. (Saint Chrysostome.)

4644. Je ne vois rien, dites-vous, que voulez-vous que je croie? Insensé, voyez-vous votre âme? Vous avez des yeux pour voir votre corps; en avez-vous pour considérer votre âme? Puis donc qu'il ne paraît de vous que votre corps, pourquoi ne vous enterre-t-on pas? — Mais, répliquez-vous, je ne suis pas mort. — Eh! comment puis-je savoir que vous êtes encore en vie, puisque je ne vois pas votre âme? — Vous m'allez répondre, c'est parce que je parle, que je marche, que j'agis. — O aveugle, ô insensé, vous voulez que je connaisse par vos actions et par les mouvements de votre corps, que vous êtes en vie, et vous ne voulez pas de même reconnaître le Créateur par ses créatures. (Saint Augustin.)

4645. Pour voir le soleil, dit saint Chrysostome, il suffit d'ouvrir les yeux; il ne faut pas aller bien loin pour apercevoir sa lumière. Si pourtant nous allions nous ensevelir au fond d'un souterrain; si nous fermions toutes issues à ses rayons, plus de moyen de le découvrir. Voilà ce qui arrive, enveloppés de toutes parts de la profonde obscurité des ténèbres où nous jettent nos passions, garottés par les chaînes de nos convoitises, qui nous enfoncent dans le limon des affections terrestres, pouvons-nous prendre l'essor et nous élever jusqu'au soleil de justice? Secouons cette poussière, arrachons ce bandeau, qui couvre nos yeux. Elevons nos mains et nos cœurs par la prière. On ne prouve pas que le soleil existe, on se contente de dire à ceux qui le nient: Ouvrez les yeux.

Le soleil est le plus éclatant de tous les astres; mais par ce qu'il y a des aveugles qui ne jouissent pas de sa lumière, faut-il ne pas célébrer ses bienfaits? (Saint Chrysostome.)

4646. Vous, si vous ne reconnaissez point Dieu, dit saint Chrysostome, que faites-vous dans l'empire de Dieu? Quoi! vous êtes dans sa maison, et vous la prétendez sans maître? Ou payez-lui votre loyer, faites-lui du moins quelques remerciements, ou sortez du logis: vous l'infectez des vapeurs de vos blasphèmes.

Qu'il y ait un seul moment où rien ne soit, éternellement rien ne sera. Il y a donc nécessairement quelque chose qui est avant tous les temps et de toute éternité. (Bossuet.)

4647. Saint Bonaventure en parlant de la création dit: *Qui tantis rerum creatarum splendoribus non illustratur, cæcus est; qui tantis clamoribus non evigilat, surdus est; qui ex omnibus his effectibus Deum non laudat, mutus est; qui ex tantis indiciis primum principium non advertit, stultus est.*

4648. Selon saint Ambroise, dire de Dieu qu'il est plus grand que les cieux, que tous les rois de la terre, que tous les Saints, que tous les Anges, c'est lui faire injure, comme ce serait faire une injure à un prince de dire qu'il est plus grand qu'un brin d'herbe ou qu'un moucheron.

Domine Deus virtutum, quis similis tibi (Ps. lxxxviii. 9).

Hic est Deus noster et non æstimabitur alius adversus eum (Bar. iii. 36).

Quel cas fait-on d'un lampion, quand le soleil éclaire?

4649. Dieu dit: *Je suis celui qui suis.* Vous êtes; mais est-ce qu'il n'y a d'être que pour vous? Quoi donc, et le ciel et la terre et l'homme et les anges ne sont-ils pas, puisqu'ils sont votre ouvrage? L'être vous est-il tellement propre que hors de vous il n'y en ait pas? C'est que tout ce qui existe hors de vous quelle qu'en puisse être l'excellence, étant sujet à changement, n'a point d'existence ferme. Etre véritablement, c'est être d'une manière stable, qui ne soit point susceptible de changer Tout change dans l'homme: tout ce qui eut vie la perd par la mort; tout ce qu avait commencé finit. Toute l'histoire de l'homme se réduit à ces deux mots: Il vit aujourd'hui, il mourra; il fut, il sera: il fut, donc il n'est plus; il sera, donc il n'est pas encore; et ce qu'on appelle le présent, échappe à l'instant même qu'on le saisit.

Ce que je dis, pendant que je le dis, déjà n'est plus. Il n'en est pas ainsi de mon Dieu. En lui point de passé ni d'avenir; en lui rien ne dure parce que rien ne passe; tout est fixe, tout est à la fois, tout est immobile. En Dieu, rien n'a été, rien ne sera, mais tout est. Il est, il est, et il ne cesse pas d'être. Il est, et il n'y a pour lui ni degré ni mesure; il est, et rien n'est que par lui. (Saint Augustin).

4650. 23me **dimanche.** — *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero, etc* Disposition requises pour bien prier, v. nº 2308; ou bien de la foi .comme (au nº 4590.)

4651. **Autre sujet** *du P. Bourdaloue.* La seule robe de Jésus-Christ guérit cette femme affligée d'une longue infirmité; que ne peut point, à plus forte raison, pour la sanctification de nos âmes, cet adorable Sacrement, où nous recevons Jésus-Christ même par la communion!

Division: Deux sortes de dispositions ordinaires dans le christianisme, à l'égard de la communion: désir et dégoût. Nous avons besoin d'instruction sur l'un et sur l'autre. Désir de la communion, 1re partie; dégoût de la communion, 2me partie.

4652. I. *Désir de la communion:* 1º Motifs de ce désir. 2º Avantages de ce désir. 3º Règles de ce désir.

1º Motifs de ce désir. Ils se réduisent tous à un motif général, où ils sont renfermés, savoir, que toute âme chrétienne doit désirer et souverainement et par dessus toute chose d'être unie à Jésus Christ, puisque c'est en Jésus-Christ qu'elle trouve tous les biens. Or, c'est la communion qui nous unit réellement, substantiellement à Jésus-Christ, mais ce désir de la communion peut-il convenir à un pécheur dans l'état actuel de son péché? oui: car tout exclu qu'il est de la sainte table par son péché, il peut néanmoins désirer d'y participer, non point avec son péché, mais après s'être lavé et purifié de cette tache. Plus même un homme est pécheur, plus il doit désirer la communion, de la manière que je viens d'expliquer; parce que plus il est pécheur, plus il est malade et faible, et qu'il doit par conséquent plus désirer ce qui peut le guérir et le fortifier.

2º Avantage de ce désir. 1) C'est la première disposition à la communion, quoique ce ne soit pas une disposition suffisante. Le sacrement de Jésus-Christ est une viande, et une viande ne profite jamais mieux que lorsqu'on la mange avec appétit. Jésus-Christ se tient honoré de ce désir, puisque c'est une marque de l'estime que nous faisons de ce saint aliment qu'il nous offre.

2) C'est le principe, et comme le mobile de toutes les autres dispositions. Car voulant communier, et ne voulant pas d'ailleurs communier indignement, je me trouve engagé par là à ne rien négliger de tout ce qui peut me disposer à une bonne communion.

Abus de notre siècle: au lieu d'exciter ce désir dans les âmes, on travaille à l'y éteindre, et de là vient que l'usage de la communion est si négligé par la plupart des chrétiens.

3) Règles de ce désir. Il faut que ce soit un désir humble, un désir éclairé ou demandant à l'être, un désir prudent et sage, docile et soumis; en un mot, un désir chrétien, et non point un désir présomptueux, aveugle, précipité, volage, opiniâtre, et entêté. Dès que ce désir aura les qualités con-

venables, conservons-le, quoi qu'on puisse nous dire pour l'amortir en nous et nous le faire perdre.

4653. II. *Dégoût de la communion.* Il y a un dégoût de la communion qui vient de Dieu et il y en a un autre qui vient de nous-mêmes et de notre fonds. L'un n'est qu'une épreuve de Dieu, ou qu'un châtiment passager de Dieu, et ce n'est point de quoi il s'agit ici ; mais l'autre procède d'une mauvaise disposition de notre cœur, et c'est de cette sorte de dégoût qu'il est question. Voyons-en : 1° le principe, 2° les suites funestes, 3° les remèdes.

1° Principe de ce dégoût : c'est le relâchement de la vie. On quitte les exercices de piété, on ne veut plus tant se faire de violence ni tant veiller sur soi, on s'accoutume à une vie délicate et sensuelle, à une vie dissipée et mondaine : on l'aime et tout ce qui est capable de la troubler, devient insupportable. De là donc l'on conçoit de l'éloignement de la communion, parce qu'elle demande une autre vie que celle-là. Pourquoi tant de communions, dit-on ? On se retire de la sainte table, et l'on se met ainsi plus au large. On parlait et l'on agissait tout autrement, à ces temps d'une ferveur chrétienne, où l'on était animé de l'esprit de Dieu.

2° Suites de ce dégoût. Comme le relâchement de la vie porte au dégoût de la communion, ce dégoût par le retour le plus naturel, mais le plus funeste, porte à un nouveau relâchement de vie. Car ce dégoût éloigne de la communion ; et moins on communie, moins on a de grâces, moins on a de forces, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même, de zèle pour son avancement, et par conséquent plus on se relâche. Voilà comment on a vu des personnes dans les plus saintes sociétés, se dérégler, et comment on a vu des sociétés elles-mêmes tout entières se démentir et devenir le scandale de la religion.

3° Remèdes de ce dégoût. 1) S'appliquer à bien comprendre le principe et les suites malheureuses du dégoût où l'on est tombé, et se faire là-dessus à soi-même d'utiles reproches. 2) Ne point suivre le dégoût où l'on se trouve et agir même contre ce dégoût. 3) Se confier à un directeur dont la conduite soit à couvert de tout soupçon, et prendre ses avis. 4) Avoir recours à Dieu même, et lui demander instamment qu'il fléchisse notre cœur et l'attire à lui.

4654. **24me dimanche.** LA CRAINTE DE DIEU. *Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* (V. nos 4659 et suiv.)

Au commencement et à la fin de son année liturgique, l'Eglise nous parle du jugement ; ne serait-ce point pour nous faire sentir combien elle a à cœur que ses enfants aient la crainte de Dieu, pour nous apprendre qu'au commencement comme à la fin de notre vie, dans le principe comme dans le terme de notre sanctification, nous devons dire : *Confige timore tuo carnes meas, etc.?* Et, mes frères, il semble qu'aujourd'hui plus que jamais il est nécessaire aux hommes d'entendre cette maternelle leçon, parce que la crainte de Dieu ne semble le partage que de quelques bonnes âmes qui auraient tout lieu d'espérer et de se confier en la miséricorde de Dieu.

Disons donc un mot: I, de la nécessité et II, de l'excellence de cette vertu.

4655. I. *Nous devons craindre Dieu,* mes frères. *Initium sapientiæ.* Il semble que la première idée que l'homme se fait de Dieu est une idée de grandeur, de majesté, de justice, et que par conséquent le premier sentiment qui naît

dans son âme est un sentiment de vénération, de respect, de crainte révérentielle pour cette majesté souveraine que la foi et la raison lui découvrent

Et il semble, d'autre part, que cette crainte de Dieu est la disposition la plus nécessaire pour l'homme. *Initium sapientiæ timor* (Ps. xc, 10, ou Eccli., I, 16). *Dixit injustus ut delinquat in semetipso : non est timor Dei ante oculos ejus* (Ps. xxxv, 2). *Quis est homo qui timet Dominum? legem statuit ei in via, quam elegit* (Ps. xxiv, 12). Aussi Dieu qui trace aux hommes leurs devoirs, en sauvegardant ses droits, tout en désirant leur salut, ne leur recommande rien tant que la crainte. Il n'est peut-être pas de mots plus souvent répété dans l'Ecriture que ceux-ci: *timor, timete, beatus qui timet.* Cette loi divine est fondée sur la nature de l'homme qui, comme le remarquent tous ceux qui ont étudié le cœur humain, est plus sensible aux motifs de crainte qu'aux motifs d'espérance, comme il l'est plus aux motifs d'intérêts qu'aux motifs d'honneur et de devoir. Mais, direz-vous, nous sommes sous la loi d'amour et non point sous celle de la crainte; et ce langage est celui de plusieurs âmes qui n'ont rien moins que l'amour de Dieu. Oui, mais le commencement de l'amour c'est la crainte. La crainte est l'aiguille qui introduit le fil de la charité. Fussiez-vous saints, qu'il faudrait encore vous dire: *Timete Dominum omnes sancti ejus.* (v. nº 4669.) *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit.* Ce passage est terrible, dit saint Bernard, et j'ai frémi toutes les fois que j'y ai pensé. Et nous, *nobismetipsis responsum mortis habuimus*, souvent, hélas! nous sommes pécheurs or, le grand levier des âmes pécheresses, c'est la crainte: *Initium sapientiæ timor.* Saint Augustin dit que la crainte seule du Seigneur, qui était présente à ses yeux au milieu même de ses désordres, le retirait du gouffre des voluptés coupables. Et, mes frères, si les pensées redoutables de notre foi sont mal reçues aujourd'hui de la plupart des chrétiens, si on ne veut entendre que de la miséricorde et de l'amour de Dieu, cela veut-il dire qu'on y soit plus sensible qu'à la crainte et que les âmes possèdent l'espérance et l'amour? Point du tout; c'est qu'on aime à caresser ses désordres, on a horreur de tout ce qui réveille le remords. *Loquere nobis placentia.*

Ceux qui sont appelés à enseigner la parole de Dieu devraient prendre garde que comme ceux qui donnent plus à manger qu'il ne faut aux malades augmentent leurs maux: ainsi plus on nourrit d'espérance les âmes opiniâtres dans le péché, plus on leur donne de sujet de continuer leur méchante vie. (Le P. De Grenade.) *Ex utroque homines periclitantur et sperando et desperando.* (Saint Augustin.)

Non pas certes, mes Frères, qu'en vous parlant de crainte de Dieu on veuille vous prêcher le découragement et la défiance, c'est loin de notre pensée; la crainte qui engendre de tels effets est diabolique, ce n'est point la crainte véritable de Dieu. Les démons craignent et n'espèrent pas. C'est là la crainte servilement esclave. « Le loup prêt à se ruer sur la bergerie voit les bergers armés et les chiens en garde: tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois; mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le carnage. Que vous rencontriez des voleurs, si vous êtes les plus forts, ils ne vous abordent qu'avec une civilité apparente: ils sont toujours voleurs, toujours avide de pillerie. La crainte servilement esclave étouffe les affections; elle semble les réprimer pour un temps, mais elle n'en coupe pas la racine. Otez cet obstacle, levez cette digue, l'inclination qui

était forcée se rejettera aussitôt sur son premier cours: par où vous voyez manifestement, qu'encore qu'elle ne parût point au dehors, elle vivait toujours au secret du cœur, bridée et non éteinte, et retenue plutôt qu'abolie.» (BOSSUET.) La vraie crainte de Dieu nous fait redouter ses châtiments, il est vrai; mais surtout le péché qui outrage sa majesté adorable, en provoquant sa justice. Or Dieu châtie celui qui désespère de sa miséricorde; et il est outragé par le désespoir autant et plus encore que par d'autres péchés. Mais celui qui craint Dieu véritablement, évite ce double écueil qui perd tant d'âmes. *Ex utroque homines periclitantur sperando et desperando.* Dieu a deux pieds, dit saint Bernard; et il ne faut jamais embrasser l'un sans l'autre, car si j'embrasse la justice seule, je désespère; si j'embrasse la miséricorde seule, je tombe dans la présomption. Donc fussiez-vous saints, craignez le Seigneur, et si vous êtes pécheurs, souvenez-vous que *horrendum est incidere in manus Dei viventis. Cum metu et tremore salutem vestram operamini.* Qu'on ne dise pas que la crainte paralyse l'amour, le B. L. de Grenade dit au contraire qu'elle l'active, comme l'eau que l'on jette dans un brasier en active la flamme.

Eh bien! où en est le monde par rapport à la crainte de Dieu? Le monde se moque de Dieu, il le blasphème; le monde se rit des châtiments de Dieu. Où en sont quelques âmes soi-disant pieuses? elles ne veulent plus qu'on leur parle de la mort, du jugement. Comme si saint Paul ne disait pas: *Consolamini in verbis istis.* Fénelon dit que l'essence du christianisme consiste dans le mépris de la vie présente. Si nous partageons les sentiments du monde, tremblons, nous n'avons pas le commencement de la sagesse. Ne pas craindre Dieu c'est, d'après Bossuet, une sorte d'athéisme pratique. «Ce à quoi nous ne daignons pas penser est comme nul à notre égard; ceux-là donc disent dans leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne, enfin qui le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale? Et cependant ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre; tout ce qu'ils rencontrent les trouble; et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats; disons ce qui se voit tous les jours.

« Si vous n'avez pas dans le monde des témoins de vos désordres, si vous avez tendu vos pièges si subtilement, qu'ils échappent aux regards humains, vous dites: qui nous a vus? Vous ne comptez donc pas parmi les voyants celui qui habite aux cieux. Pourquoi ne songez-vous pas qu'il a tout vu qu'il est tout intelligence, que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout, que votre propre conscience est la surveillante et son témoin contre vous-même? Et cependant sous ses yeux si vifs, sous ses regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché, vous vous abandonnez à la joie, et vous vivez en repos parmi vos délices.

criminelles, sans songer que celui qui vous les défend et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins. N'est-ce pas manifestement le compter pour rien et dire en son cœur insensé : Il n'y a point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

« Si on cherche les causes d'un si étrange aveuglement, on en trouve l'explication dans l'étroitesse étrange de l'esprit humain qui ne voit pas au-delà des sentiments qui l'absorbent. Quand un homme emporté exhale sa colère, il croit que tout le monde est ému des injures que lui seul ressent. L'oisif qui laisse aller toutes ses affaires avec nonchalance, ne s'imagine pas l'activité que d'autres mettent à s'emparer de ses biens. Pendant qu'il dort à son aise, il pense que tout dort avec lui, et il ne se réveille qu'au bruit de la ruine de sa fortune. C'est une illusion semblable qui fait croire à ceux qui oublient Dieu dans l'indifférence, dans les plaisirs, dans l'impénitence, que Dieu aussi les oublie. *Oblitus est Deus.* Mais c'est là une erreur extrême. Si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours. Je veillerai, dit-il, sur les pécheurs pour leur mal et non pour leur bien. Par conséquent ne prenons pas sa patience pour un pardon, ni son silence pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend parce qu'il est miséricordieux, et il retarde sa justice, car il sait aussi que personne ne lui peut échapper. En attendant que ces femmes infidèles, que ces hommes corrompus et corrupteurs, se couvrent s'ils le peuvent de toutes les ombres de la nuit, au jour arrêté, ils seront découverts, et punis selon leurs œuvres.

« Et certes, peuvent-ils oublier que si Dieu laisse ses ennemis en repos, il les punit davantage par leur sommeil léthargique et par leur endurcissement même que s'il les frappait des coups les plus terribles. Pour le comprendre, il faut savoir que moins le pécheur se pardonne ses crimes, plus Dieu est disposé à lui faire miséricorde. Dieu n'aime pas le mal ; et quand un homme condamne encore ses propres iniquités, il y a quelque chose en lui qui prend le parti de Dieu, et c'est une disposition favorable pour rentrer dans la grâce ; mais dès que nous en sommes venus à ruiner en nous cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes, l'audace de la rebellion est consommée, et il ne reste presque plus de remède. Le prophète Isaïe nous représente Dieu tenant en main la coupe de sa colère. Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs, mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, mes frères, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne ? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne, c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions, la réflection à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant ; on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugements de Dieu, que comme à travers un nuage épais. C'est ce qui s'appelle, dans les Ecritures, l'esprit de vertige (Is., IX, 14) qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leurs faiblesses, ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : O piété ! ô

chasteté ! ô innocence ! ô sainteté du baptême ! ô pureté du christianisme ! Les sens l'emportent sur la conscience ; ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs ! jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans le fond ? un breuvage d'assoupissement, dit le saint prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment : *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces* (Is., I, 17.) Et voici un effet étrange. Je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément assoupis, qu'ils semblent tout à fait morts : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum* (Ibid., 20). C'est l'image des grands pécheurs qui s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Il pèchent sans scrupule, ils s'en souviennent sans douleur ; ils s'en confessent sans componction, ils y retombent sans crainte ; ils y persévèrent sans inquiétude, ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs ! et connaissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu ; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent ; vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous, dans le cœur de Dieu, un amas de haine et de colère : *Thesaurizas tibi iram* (Rom., II, 5), comme dit l'Apôtre : Sa fureur longtemps retenue fera tout-à-coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur, éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos de somno surgere.* Eveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage, cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. (BOSSUET.)

467. II. La crainte de Dieu est nécessaire, nous l'avons vu ; disons de plus *les avantages qu'elle nous procure. Pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus si timuerimus Deum....* (TOBIE, IV, 23.) *Quoniam non est inopia timentibus eum.* C'est ce qu'on ne comprend pas dans le monde. *Sine Deo in hoc mundo.* On a trouvé le moyen de reléguer Dieu dans son paradis et de se bâtir un paradis sur la terre en dehors de sa loi. L'homme veut des jouissances, le bien-être, la fortune, la réputation, et encore sommes-nous dans une société où on la sacrifie volontiers à l'intérêt et aux plaisirs. Il fut un temps où les chrétiens sacrifiaient tout à la crainte et à l'amour de Dieu ; il en fut un autre avant le christianisme, où les païens eux-mêmes recherchaient la gloire plutôt que l'intérêt ou le plaisir ; mais aujourd'hui certains chrétiens de nom plutôt que d'effet, sacrifient volontiers tout à l'intérêt et à la passion, tout, même la gloire ; mais *melius est parum cum timore Domini quam thesauri magni et insatiabiles* (PROV. XV, 16). Pauvres malheureux, qui ne craignez pas le Seigneur et qui vous endormez dans *crapula et ebrietate*, que votre sécurité est terrible et épouvantable ! Que la vanité dans laquelle vous faites consister votre triomphe, que les jouissances dans lesquelles vous mettez votre bonheur, me paraissent capables de tourmenter votre âme. Ah ! que j'aime mieux, *modicum cum timore Domini quam thesauri.* 1° La vraie gloire pour l'homme est de craindre Dieu, parce que la gloire est inséparable du devoir,

Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo. Vous n'êtes plus homme, si vous ne craignez pas le Seigneur; vous êtes dégradé au-dessous des animaux qui sont excusables de ne pas le craindre, puisqu'ils ne le connaissent pas. Vous êtes au-dessous des démons. Mais craindre Dieu quelle gloire! Voyez Tobie: *Multa bona*, etc. Auguste vieillard, cette parole vous fait plus d'honneur que votre grand courage et votre noble vie. La crainte de Dieu orne plus magnifiquement votre front que la couronne de cheveux blancs qui recouvre votre tête. *Multa bona habebimus.* — Mon fils, nous sommes plus grands que le monde, si nous craignons Dieu. A côté de cela, mettez un vieillard qui n'a que de l'indifférence pour son Dieu, qui va paraître devant lui sans songer à apaiser sa colère, qui n'emporte que le regret de laisser son bien sur la terre. Quelle ignominie! quelle terreur! Le roi David disait: *Confige timore tuo.* Comparez-lui ces malheureux qui enflés d'orgueil ne se frappent jamais la poitrine et vivent comme si Dieu n'était rien. A côté du jeune homme sage, de la jeune fille pieuse, mettez un libertin et une pauvre égarée et vous direz avec saint Ambroise: *Honor adolescentum est timorem Dei habere.*

4657. 2º La crainte de Dieu, c'est le bonheur. *Beatus vir qui timet. Gloria et divitiæ in domo ejus. Beati omnes qui timent dominum. Beatus qui semper est pavidus,* Ne pourrait-on pas, mes frères, établir un parallèle entre la prospérité des familles chrétiennes et la fortune de celles d'où la crainte de Dieu est bannie, et n'y trouverait-on pas la preuve que Dieu, dès ici-bas, récompense ceux qui le craignent par les biens mêmes temporels? *Peccatores,* direz-vous, *et abundantes in sæculo obtinuerunt divitias* (Ps. LXXII, 12). Ah! sans doute, Dieu ne donne pas toutes ses récompenses en ce monde, comme il n'y lance pas tous les traits de sa colère; mais il est incontestable qu'il a, même ici-bas des récompenses éternelles pour ceux qui le craignent. Quand il éprouve ceux qu'il aime, il veut grandir leur mérite et leur récompense. Mais la paix de la conscience, mais l'estime des hommes, mais la santé, ne sont-ce pas là souvent les dons qu'il fait à ceux qui le respectent? Du reste, remarquons-le bien: ce qui fait le malheur de l'homme, sur la terre ce n'est pas tant la privation et la douleur que l'esclavage des passions humaines. *Unde bella et lites in vobis?.... ex concupiscentiis.* Il n'y a qu'un vrai malheur, c'est le péché. Or, *per timorem Domini declinat omnis a malo* (Prov. XV, 27) *et timor Domini concupiscentias extirpat* (SAINT CHRYSOSTOME.) *Timor Domini odit malum. Ubi Dei timor adest, nullæ perturbationum maculæ mentem nostram contaminant* (GRÉGOIRE DE NYSSE.) Et si, parcourant tous les âges et toutes les positions de la vie, nous mettions en regard, dans chaque âge et dans chaque position, une âme qui craint Dieu et une autre qui ne le craint pas, vous verriez le bonheur et les consolations du juste et le malheur et la tristesse du pécheur. L'homme qui craint Dieu avance dans la vertu, et voilà pourquoi il est heureux malgré ses épreuves, parce qu'il multiplie ses richesses. *Qui timet Deum nihil negligit.* Et puis, attendez la fin de toutes les choses et, comme dit l'Ecriture, vous verrez quelle est la différence entre le juste et l'impie.

Donc, vous êtes bienheureux, chrétiens, qui ne craignez pas celui qui peut tuer le corps, mais celui qui peut perdre l'âme et le corps en enfer; car en vérité, d'après la parole de Notre-Seigneur, c'est celui-là qu'il faut craindre. Cette crainte salutaire vous préserve du péché, vous porte au re-

pentir si vous avez fait un chute, vous excite à ne rien négliger pour plaire à ce grand Dieu que vous respectez. Grandissez encore dans ce sentiment qui vous honore et qui multiplie vos mérites. Et vous, qui craignez les hommes, pauvres esclaves du respect humain, de la vanité, des flatteries, vous qui reculez devant un sourire, qui tremblez comme un enfant devant une vaine ombre de la nuit, et qui oubliez ce que vous devez à celui qui ébranle le monde pour en secouer les impies, priez et demandez ce qui vous manque. *Confige timore tuo carnes meas.* Si vous avez la tentation d'être fiers, parce que vous avez secoué le joug de Dieu, hélas ! il y a de quoi vous frapper la poitrine et trembler. Si vous disiez : *Propitius esto mihi peccatorri,* on pourrait se rassurer sur votre compte ; mais si, comme le pharisien, vous vous vantez de ne pas être comme les autres, comme les bonnes femmes qui ont le mal en horreur, vous vous préparez la condamnation que subit cet orgueilleux. Donc, mes frères, *Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* Commencez à devenir homme en ayant la crainte de Dieu, etc. (v. nº 4658.)

4658. *Péroraison du P. Le Jeune. — Finem loquendi pariter omnes audiamus, Deum time, et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* Craignez Dieu, si vous êtes sages ; craignez Dieu, et gardez ses divines lois : *Omnes audiamus. Deum time ;* quelque grandes et austères que soient vos pénitences, si vous avez offensé Dieu, craignez, car, qui vous a dit que le repentir que vous en avez eu a été vrai, sincère, surnaturel, qui vous a dit qu'il a eu toutes les conditions que Dieu demande de vous? *De propitiato peccato noli esse sine metu. Omnes audiamus, Deum time.* Encore que votre conscience ne vous reprenne d'aucun péché mortel, et que vous pensiez être juste, craignez : car personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; nous pensons quelquefois que Dieu nous en doit de reste, quand il ne nous doit que des châtiments ; notre cœur est artificieux et rusé, il ne trompe pas seulement les autres, il nous trompe souvent nous-mêmes. *omnes audiamus.* Quand vous seriez très assuré d'être juste, craignez : si un de vos enfants, ayant entendu une prédication, était souvent dans la crainte de Dieu, vous diriez : Ces prédications épouvantent trop le monde, je ne veux plus que mes enfants y aillent ; et toutefois, quand nous serions toujours pénétrés de crainte de Dieu, nous ne ferions rien que ce que saint Paul nous recommande : *cum metu et tremore salutem operamini ;* notez *tremore,* avec tremblement ; il ne dit pas : tremblez quand vous avez offensé Dieu, car en ce même temps Dieu est là-haut qui vous voit, qui vous juge, il ne dit pas seulement : tremblez, quand vous êtes en mauvais état, car entre vous et l'enfer il n'y a que le petit fil de votre vie, qui peut être rompu par mille accidents. Il ne dit pas : tremblez quand vous commettez un péché véniel de propos délibéré : il dit : faites votre salut avec crainte et tremblement ; vous faites votre salut et des œuvres de salut quand vous recevez les sacrements, quand vous entendez la messe ; il faut encore craindre de mal le faire. Saint Grégoire a remarqué que Job ne dit pas : j'ai toujours redouté les jugements de Dieu comme un éclat de tonnerre, mais bien comme un orage et comme une mer irritée. Quand nous entendons un coup de tonnerre nous frémissons, et voilà tout ; il ne produit rien en nous, nous ne faisons rien ensuite de cette crainte. Quand les mariniers sont au milieu de l'orage, et qu'ils voient les vagues, comme des montagnes d'eau, prêtes à couvrir leur vaisseau ; ils ne craignent pas seulement, mais ils mettent la main à l'œuvre, ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter le danger, ils oublient de boire et de manger, ils jettent leurs plus précieuses denrées dans la mer ; alors ils ne disent point de sottises, ils ne s'amusent point à parler d'autrui, ni des affaires du monde, ils ne pensent qu'à sauver leur vie : faites de même. La vengeance est prête à fondre sur vous. Faut-il jeûner, pour apaiser Dieu ? Faites-le. Faut-il s'écarter des compagnies, pour éviter les mauvaises paroles ? Faites-le.

Faut-il décharger le vaisseau, déchoir un peu de votre condition, de vos biens et de vos commodités, pour restituer le bien mal acquis, quitter la maison où vous êtes pour sortir de l'occasion ? Faut-il sortir du monde et entrer en religion? Faites-le : *Salva animam tuam. Quasi tumentes fluctus.* Les matelots, durant l'orage, recourent au ciel de bon cœur: *Qui nescit orare conscendat in mare.* Priez, etc.

TRAITS ET PENSÉES SUR LA CRAINTE DE DIEU.

4659. Si Dieu n'était que bon, nous mépriserions sa bonté; et s'il n'était que juste, le désespoir du salut à la vue de tant de péchés que nous avons commis, nous précipiterait dans l'abîme de tous les vices. (AUGUSTIN.)

4660. *Hoc unum timeamus, ne quid magis quam Deum timeamus.* (GREG. NAZ.)

4661. Saint Grégoire a dit: *Diabolus quos vult perdere, securos fecit.*

4662. *Timor fundamentum est salutis, timendo cavebimus, cavendo salvi erimus. Qui sollicitus est, is vere poterit esse securus.* (TERTUL.)

4663. *Timor præsens securitatem generat sempiternam. Time Deum qui super omnes est, et hominem non formidabis.* (AUG.)

4664. *Timor Dei corrigit, timor hominum differt actionem, sed voluntatem non aufert, sed avidiores reddit ad crimen, quod aliquando suspendit a crimine.* (HIER.)

4665. *Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo; ergo si hoc est omnis homo, absque hoc nihil est homo.* (BERN.)

4666. *In veritate didici nihil æque efficax esse ad gratiam promerandam, retinendam et recuperandam, quam si omni tempore coram Deo inveniaris non altum sapere, sed timere. Sicut scriptum est: Beatus homo, qui semper est pavidus. Time ergo, cum arriserit gratia; time, cum abierit; time, cum denuo revertetur; et hoc semper pavidum est.* (BERN.)

4667. *Qui potest corpus occidere.* Comment oserez-vous pécher, si vous réfléchissez qu'en péchant vous offensez ce Dieu « qui peut vous tuer? » Il peut vous faire mourir en tout temps, et le matin quand vous vous levez, et le soir quand vous vous couchez et que vous allez vous reposer. *Potest occidere :* il peut vous tuer en tous lieux! Il peut vous faire mourir tandis que vous vous promenez au jardin, pendant que vous jouez à cette soirée, pendant que vous dansez à ce bal, pendant que vous êtes au lit, pendant que vous vous livrez à cette conversation. *Potest occidere:* il peut vous faire mourir de toutes les manières. Il peut vous tuer avec une goutte d'eau; c'est ainsi qu'il fit mourir Alexandre dans un banquet. Il peut tuer avec un grain de raisin; c'est ainsi qu'il fit mourir un Fabius en jouant. Il peut tuer avec la piqûre d'un petit animal; c'est ainsi qu'il fit mourir un Baldus en plaisantant. Il peut tuer avec une bouchée de champignons; c'est ainsi qu'il fit mourir un Claude en mangeant. Il peut tuer d'un coup d'apoplexie, avec une petite goutte de sang qui s'épanche dans le cerveau, et qui s'élabore peut-être depuis longtemps dans votre corps. Que savez-vous de ce qui se passe au dedans de vous-même ? (S. LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

4668. Saint Liguori cite cette parole: La miséricorde de Dieu damne plus d'hommes que sa justice, ce qui est vrai en ce sens que beaucoup abusent de la miséricorde pour vivre dans le péché, et la Vierge a chanté: *Misericordia ejus timentibus eum. Spes illorum abominatio* (JOB XI, 20). Oui, l'espérance de ceux qui pèchent, parce que Dieu pardonne, est en abomination devant Dieu. Ainsi, cette espérance-là même appelle sur leur tête une plus prompte vengeance, comme ferait l'audace d'un esclave que la bonté de son maître enhardirait à lui manquer en face.

4669. Quant aux craintes serviles et mercenaires, elles ne procèdent certainement pas de l'amour, mais elles précèdent ordinairement l'amour pour lui servir de fourrier, et elles sont bien souvent très utiles à son service. Vous verrez toutefois, Théotime, une dame honnête qui ne voulant *pas manger son pain dans l'oisiveté* (PROV. 31) non

plus que celle que Salomon a tant louée, étendra la soie en une belle variété de couleurs sur un satin bien blanc, pour faire une broderie de plusieurs belles fleurs, qu'elle embellira ensuite fort richement d'or et d'argent, selon les assortiments convenables. Cet ouvrage se fait à l'aiguille, qu'elle passe partout où elle veut mettre la soie, l'or et l'argent; mais néanmoins l'aiguille n'est point mise dans le satin pour y être laissée, mais seulement pour y introduire la soie, l'or et l'argent et leur faire passage, de façon qu'à mesure que ces choses entrent dans le fond, l'aiguille en est tirée et en sort. Ainsi la divine bonté, voulant mettre dans l'âme humaine une grande diversité de vertus, et les enrichir enfin de son amour sacré, il se sert de l'aiguille de la crainte servile et mercenaire, de laquelle pour l'ordinaire, nos cœurs sont premièrement piqués, mais pourtant elle n'y est pas laissée ; mais à mesure que les vertus sont tirées et placées dans l'âme, la crainte servile et mercenaire en sort, selon le dire du bien-aimé disciple, que *la charité parfaite pousse la crainte dehors* (Joan. 4). Cela est vrai, Théotime, car les craintes d'être damné et de perdre le paradis sont effroyables et pleines d'angoisses : et comment sauraient-elles demeurer avec la sacrée dilection qui est toute douce, toute suave ?

Toutefois, bien que la dame dont nous avons parlé, ne veuille pas laisser l'aiguille dans l'ouvrage quand il sera fait, il est néanmoins vrai que tandis qu'elle y a quelque chose à faire, si elle est contrainte de se détourner pour vaquer à quelque autre occupation elle laissera l'aiguille piquée dans l'œillet, la rose ou la pensée qu'elle brode, pour la trouver plus à propos quand elle retournera pour travailler. De même, Théotime, tandis que la Providence divine fait la broderie des vertus et l'ouvrage de son saint amour en nos âmes, elle y laisse toujours la crainte servile ou mercenaire, jusqu'à ce que la charité étant parfaite, elle ôte cette aiguille piquante, et la remet, par manière de dire, en son peloton. Donc en cette vie, en laquelle notre charité ne sera jamais si parfaite qu'elle soit exempte de péril, nous avons toujours besoin de la crainte; et lorsque nous tressaillons de joie par amour, nous devons trembler d'appréhension par la crainte. (Saint François de Sales.)

4670. De même donc que les nochers qui partent sous un vent favorable, dans une saison propice, n'oublient pourtant jamais les cordages et autres choses requises en temps d'infortune et pendant la tempête, ainsi, quoique le serviteur de Dieu jouisse du repos et de la douceur du saint amour, il ne doit jamais être dépourvu de la crainte des jugements divins, pour s'en servir contre les orages et les assauts des tentations. En outre, comme la pelure d'une pomme, qui est de peu de valeur en elle-même sert toutefois grandement à conserver la pomme qu'elle couvre ; ainsi la crainte servile, qui est de peu de prix en sa propre condition eu égard à l'amour, lui est néanmoins grandement utile pour sa conservation pendant les hasards de cette vie mortelle. Et comme celui qui donne une grenade, la donne en vérité pour les grains et le suc qu'elle a au dedans, mais ne laisse pourtant pas de donner aussi l'écorce, qui en est une dépendance ; de même bien que le Saint Esprit, entre ses dons sacrés, confère celui de la crainte amoureuse aux âmes qui lui sont dévouées afin qu'elles craignent Dieu en piété comme leur père et leur époux, toutefois il ne laisse pas de leur donner encore la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente. Ainsi Joseph envoyant à son père plusieurs charges de toutes les richesses d'Egypte, ne lui donna pas seulement les trésors comme principaux présents, mais aussi les ânes qui les portaient (Gen. xlv). (Saint François de Sales.)

4671. Personne n'est plus assuré d'être sauvé que celui qui craint de ne pas l'être. Les animaux qui sont pourvus de force et d'armes, ne craignent point, parce qu'ils peuvent se défendre à l'aide des ressources qu'ils tiennent de la nature. Les autres, au contraire, tels que les lièvres, les daims et les cerfs, n'ont d'autres moyens de défense et de salut que la crainte et la fuite. Ainsi, l'homme, qui par le péché, a perdu les armes puissantes de la grâce et de la justice originelle, destinées à le rendre invincible, doit maintenant chercher son refuge dans la crainte, s'il veut assurer son salut. (B. L. de Grenade.)

4672. Que la pensée de Dieu nous inspire au moins la crainte que certains animaux inspirent quelquefois à l'homme. J'ai vu des malfaiteurs qui projetaient un vol et qui cependant ne l'accomplissaient pas, détournés qu'ils en étaient, non par la crainte de Dieu certes, mais par la crainte des chiens qui aboyaient de telle sorte que, dans un sens bien réel, il mettaient la bête au-dessus de Dieu. (SAINT J. CLIMAQUE.)

4673. **Autre plan** *pour le même dimanche. Deum time et mandata ejus serva, hoc est enim omnis homo.* Ce n'est pas être homme que de ne pas reconnaître Dieu et de ne pas le craindre; car I, toute la création, et II, l'humanité tout entière nous apprennent à le connaître et à le servir.

4674. I. *La Création.* « Est-il rien de plus manifeste et de plus incontestable, lorsque vous levez les yeux au ciel, et que vous consultez la nature, que l'existence d'une intelligence suprême qui l'anime, qui la conserve et la régit? Voyez l'année dont le soleil mesure le cours, les mois dont la lune fait distinguer par ses phases les différentes parties: cette succession régulière de la lumière et des ténèbres qui marque à l'homme les heures du travail et celles du repos, ces astres qui règlent la navigation, le temps du labeur et celui de la récolte; toutes ces merveilles peuvent-elles n'être pas l'ouvrage d'un ouvrier suprême et d'une raison parfaite, puisqu'il faut déjà tant de raison et tant de perspicacité pour les apercevoir et pour les comprendre? Que dirai-je de cet ordre régulier et invariable des saisons et des productions de la terre, du printemps avec ses fleurs, de l'été avec ses moissons, de l'automne avec ses fruits, de l'hiver avec ses frimas? Cet ordre ne serait-il pas interrompu, s'il n'était maintenu par une volonté toute-puissante?

« Jetez les yeux sur la mer et remarquez les sables qui lui servent de limites, le flux et le reflux qui signalent le mouvement de ses ondes. Regardez les fontaines jaillir sans interruption et les fleuves rouler majestueusement leurs eaux. Parlerai-je des terrains si heureusement disposés en vallons, collines et montagnes? des animaux pourvus d'armes si diverses pour se défendre ou conserver leur liberté? Mais par-dessus toutes ces merveilles, la beauté du corps humain annonce un Dieu pour auteur: cette stature droite, ce visage tourné vers le ciel, ces yeux placés au sommet comme des sentinelles, ces membres dont la proportion est si juste, tout s'y trouve pour le besoin comme pour l'ornement. Ce qui n'est pas moins admirable, c'est que la même forme se remarque dans tous les hommes et se diversifie en chacun d'eux. Tous se ressemblent et tous sont différents. Ah! si lorsque vous entrez dans une maison où tout est propre, ordonné, disposé avec goût, vous ne doutez pas qu'elle n'ait un maître et que ce maître ne soit meilleur encore que tout ce que vous voyez, croyez de même, quand vous considérez le ciel et la terre, que cette immense maison du monde, où l'ordre, la sagesse, la prévoyance brillent de toutes parts, est l'ouvrage d'un maître supérieur à tout ce que le monde renferme de plus beau » (MINUTIUS FÉLIX).

« Ainsi parlent les Pères de l'Eglise au VIII^e siecle de notre ère. Mais laissez, si vous le voulez, ce magnifique témoignage; prenez pour guides les savants de notre ère: pénétrez avec les instruments les plus perfectionnés de l'astronomie moderne, à travers des champs infinis des cieux, et calculez, si vous le pouvez, la distance, la profondeur, l'étendue des globes lumineux qui les peuplent. Que l'univers est admirable! quelle longueur et quelle

grandeur ! quelles mesures inappréciables dans la langue humaine ! quels horizons ! quels feux ! quels mouvements ! Ces corps, qui nous apparaissent voisins les uns des autres, sont néanmoins séparés par d'immenses intervalles. Ce soleil qui, du centre de notre monde, domine également sur les comètes à la marche errante et à la chevelure déployée, et sur les planètes dont l'armée régulière se développe autour de lui, ce soleil avec ce pompeux cortège, n'est qu'une très petite partie de cet univers. Les étoiles, qui d'ici ne nous paraissent qu'un point, sont dans la réalité des corps immenses qui surpassent le soleil en étendue comme en splendeur et chacune d'elles peut être le centre de plusieurs mondes. Du fond de ces déserts célestes, elles lancent l'éblouissant éclat de leurs rayons, qui scintillent à peine à nos regards. Quoique la vitesse de ses rayons soit de quatre vingt mille lieues par seconde, la plus rapprochée de nous met trois ans à nous envoyer sa lumière et douze ans ne suffisent pas à l'étoile polaire pour accomplir cette route mystérieuse à travers les espaces. Voyons enfin ces lueurs blanchissantes qui paraissent comme des jalons sur les points isolés du ciel, ou qui s'étendent en écharpe à travers l'immensité : ce sont des étoiles dont l'éclat pâlit par l'effet de la distance. En apparence très rapprochées, en réalité très éloignées l'une de l'autre, elles accusent déjà l'imperfection de nos instruments, et marquent les limites imposées à l'industrie de l'homme, mais non aux grandeurs de Dieu.

« Embrassez donc, si vous le pouvez, tant de magnificence et de grandeur, rapprochez et comparez ces corps, ces lumières, ces espaces. Qu'est-ce que cet univers auprès du Dieu qui l'a fait ? A peine un reflet de ses perfections. Qu'est-ce que le soleil avec la superbe parure de son lever et de son coucher ? Une étoile plus rapprochée de nous que les autres et un million de fois plus petite que la plus petite d'entre elles. Qu'est-ce que la terre avec ses océans, ses montagnes, ses déserts et ses villes ? Un atome qui se joue dans l'air aux rayons du soleil, un grain de sable un million et demi plus petits que le soleil lui-même ?

« Et si de si grands objets fatiguent votre vue et vos recherches : regardez à vos pieds, prenez l'œil de l'insecte, le corsage de la mouche, l'aile du papillon. Quelle perfection ! La main de Dieu y est aussi clairement empreinte que sur le disque du soleil ou sur la face de la terre. A la vue des merveilles qu'étale l'industrie, vous vous récriez d'admiration sur le génie, les ressources, la grandeur de l'homme qui en est l'auteur. Quand il emprisonne l'air et le feu, qu'il les dompte et qu'il les lance comme un coursier, pour franchir en trois bonds les bornes du monde, quand il donne des ailes à sa parole pour la faire vibrer à la fois aux quatre coins de la terre, vous saluez l'audace des entreprises, les victoires de la science, les conquêtes de l'esprit sur la matière. C'est justice, et vous regarderiez comme un fou celui qui, au lieu de voir dans toutes ses inventions la vive empreinte de l'intelligence humaine, s'obstinerait à n'y voir qu'une combinaison fortuite de sons, d'images ou d'atomes. Eh bien ! le plus chétif insecte est une machine animée dont les ressorts sont mille fois plus étonnants et plus parfaits que ceux de vos chars de feu. L'art qui le fait vivre ne peut être ni compris ni imité. L'intelligence suprême a laissé son nom sur cet admirable mécanisme avec plus d'éclat que l'horloger sur son cadran, l'architecte sur le palais sorti de ses mains, le savant au frontispice de ses livres.

Ce nom, c'est celui de Dieu. Si vous hésitez à le prononcer, ne me citez plus désormais ni Aristote, ni Képler, ni Newton, ni Cuvier. Quoi ! se souvenir de ceux qui ont expliqué le monde et nier celui qui l'a formé ! Quelle contradiction ! quelle folie ! Remarquez que pour confondre l'athée nous ne demandons que l'aile d'un papillon, quand nous pourrions l'écraser du poids de l'univers. (V. nº 4676.)

4675. II. *L'humanité.* « Est-il donc étonnant que l'humanité tout entière croie en Dieu ! Non, cette idée d'une cause première, gravée dans l'âme, en caractères mystérieux, écrite d'un bout du monde à l'autre, ici avec le feu des étoiles, là avec le jus des fruits sauvages, ailleurs avec l'écume qui expire sur le rivage des mers, n'est pas restée, un seul jour ni en une seule langue, sans interprète et sans témoignages dans l'histoire des peuples. Les Phéniciens, les Chaldéens, les Persans, les Indiens, les Chinois, les Grecs, les Romains, toutes les nations se rencontrent dans la même croyance. Platon reconnaît Dieu aussi bien qu'Aristote, Cicéron aussi bien que Sénèque ; Bossuet, Fénelon, Descartes, Mallebranche, en on fait le thème de leurs plus beaux ouvrages. Le roi de Tyr lui rend grâces comme Salomon ; Balthazar tremble devant sa main, et Cyrus se fait l'exécuteur de ses vengeances. Pharaon s'avoue vaincu par ses prodiges, Alexandre vénère sa majesté empreinte sur le bandeau du grand-prêtre. César et Pompée l'implorent tous deux avant la bataille ; les premiers héros francs se demandent avec effroi quel est donc ce Roi du ciel qui fait mourir ainsi les rois de la terre, et le vainqueur de Marengo, prélude au rétablissement du trône en relevant les autels. Numa, Solon, Lycurgue, inscrivent après Moïse le nom de Dieu à la tête de leurs lois. *Dieu est Dieu*, s'écrie Mahomet, au commencement du Coran, et afin que rien ne manque à l'unanimité de ce témoignage, la Terreur, effrayée de ses propres crimes, s'arrête un jour entre deux échafauds pour prendre le temps d'écrire sur les portes des temples qu'elle venait de fermer : *Le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.* Homère et Hésiode avaient chanté ce dogme à la Grèce naissante, Job l'a glorifié parmi les palmes de l'Idumée, et Moïse, sur les hauteurs du Sinaï ; nos forêts encore vierges l'ont entendu bénir par la voix des druides : l'Amérique jusque-là inconnue au reste du monde, le saluait déjà dans sa langue sauvage, et quand la France égarée n'avait plus ni lois, ni juges, ni mœurs, il lui restait un poëte pour dire impunément aux victimes : *Dieu vous vengera !* aux bourreaux : *Dieu vous jugera !*

« Répétons-le avec un grand orateur : « Dieu est ici-bas le plus populaire de tous les êtres. Le pauvre l'appelle, le mourant l'invoque, le pervers le craint, l'homme de bien le bénit ; les rois lui donnent leurs couronnes à porter, les armées le placent à la tête des bataillons, la victoire lui rend grâces, la défaite y cherche un secours, les peuples s'arment de lui contre leurs tyrans ; il n'est pas un lieu, un temple, une occasion, un sentiment où Dieu ne paraisse et ne soit nommé. L'amour lui-même si sûr de son charme, si confiant dans sa propre immortalité, n'ose pourtant pas se passer de lui, et il vient demander aux pieds des autels la confirmation des promesses qu'il a tant de fois jurées. La colère ne croit avoir atteint son expression suprême qu'après avoir maudit cet adorable nom, et le blasphème est un hommage encore d'une foi qui se révèle en s'oubliant. Que dire du parjure ? Voilà un homme qui est en possession d'un secret d'où dépend sa fortune,

son honneur; lui seul le connaît sur la terre, lui seul est juge. Mais la vérité a un complice éternel en Dieu. Elle appelle Dieu à son secours, elle met le cœur de l'homme aux prises avec le serment, et celui-là même qui sera capable d'en violer la majesté, ne le fera pas sans un tremblement intérieur, comme devant l'action la plus lâche et la plus forcenée. Et pourtant qu'y-a-t-il dans cette parole: Je le jure. Rien qu'un mot, mais c'est le nom de Dieu, c'est le nom qu'ont adoré tous les peuples, auquel ils ont bâti des temples, consacré des sacerdoces, adressé des prières; c'est le nom le plus grand, le plus saint, le plus efficace que les lèvres de l'homme aient reçu la grâce de prononcer. » (LACORDAIRE.)

« L'impie qui ne reconnaît pas Dieu insulte donc l'humanité. En se croyant sage contre tous, il renonce seul à la raison que les autres conservent. En niant cette vérité la plus claire et la plus élémentaire de toutes, il prouve qu'il déraisonne, et se montre plus ignorant que les sauvages eux-mêmes. C'est un orgueil insensé qui le mène à ces abîmes d'abaissement qui vérifient une fois de plus la parole du Maître: Celui qui s'élève sera abaissé. Nous, mes frères, nous n'en sommes pas là, nous connaissons par les œuvres de Dieu la sagesse, la puissance, etc., de leur auteur. Adorons ce souverain maître, car il est la majesté infinie. Observons sa loi, car elle est dictée par la sagesse suprême; craignons sa justice, car elle est redoutable; aimons ses perfections, car elles sont capables de ravir tous les cœurs. Plaignons ceux qui ne l'aiment pas, et qui ont perdu sa crainte; car leur malheur demande des larmes, et efforçons-nous d'ouvrir les yeux de ces aveugles, qui demain tomberont dans les abîmes, si notre main charitable ne les en retire. *Deum time, etc.* (d'après Mgr. BESSON).

PENSÉES SUR LE SERVICE DE DIEU.

4676. Nous sommes comme des enfants à qui l'on présente un livre orné de lettres enluminées chargées de dorures, et qui se contentent du plaisir de les voir et de jouer avec elles, sans lire les mots qu'elles forment, sans tenir aucun compte de leur signification. Plus enfants même que les enfants, nous avons devant nous ce livre admirable de l'univers, que vous y avez placé afin que par les créatures comme par des lettres vivantes, nous puissions lire et concevoir l'excellence de celui qui les a faites, l'amour de celui qui les a faites pour nous; et nous, semblables à des enfants, nous nous bornons à savourer les charmes du ravissant spectacle de ces belles choses, sans chercher à comprendre ce que le souverain Maître a voulu nous dire par elles. Profanateurs des œuvres divines, nous avons moins d'intelligence que les enfants, nous renversons et détruisons les desseins de Dieu. Malheur, dit saint Augustin, malheur à ceux qui se délectent du plaisir de contempler les signes que votre main a tracés et qui oublient de chercher ce que vous avez voulu écrire et leur enseigner: la connaissance de leur Créateur.

4677. Cicéron a dit: « Si les œuvres de la nature sont plus parfaites que celles de l'art, et si l'art ne produit rien sans une intelligence, il s'ensuit que celles de la nature ne peuvent avoir été faites que par une intelligence. Quel est celui qui voyant un tableau bien peint ne comprendra pas qu'il a été fait avec le secours de l'art? ou qui, voyant de loin un vaisseau fendre les flots de la mer, ne reconnaîtra pas que ce mouvement est le produit de la raison et de l'art? Et celui-là osera dire que le monde, qui contient les arts et les artistes eux-mêmes, et toutes les autres choses, a été fait sans raison et sans art? (B. L. DE GRENADE.)

DEUXIÈME SECTION

FÊTES DE L'ANNÉE

4678. En suivant l'ordre indiqué par la liturgie, nous donneront dans les trois chapitres suivants des plans ou des instructions, d'abord pour les fêtes de Notre-Seigneur, ensuite pour les fêtes de très sainte Vierge, et enfiin pour celles des Saints.

CHAPITRE I

FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I. — Noël.

(Voir pensées sur la Noël, nº 697 et suivants.)

4679. *25 décembre,* sur ces paroles : *Natus est nobis hodie Salvator,* se demander *quis putas puer iste erit ?* Quel est cet enfant ? C'est Jésus-Christ, le Seuveur du monde. Apprenons à le connaître. (Jésus-Christ, nº 2202.)

4680. **Autre plan.** *Parvulus natus est nobis.* — Description des lieux : venez avec les bergers et devant un berceau d'un nouveau genre, demandez-vous : *quis putas puer iste erit ?*

4681. I. *Il est Dieu.* — Les miracles qui environnent sa naissance le prouvent ; les anges chantent ; une étoile miraculeuse paraît. Adorons-le.

4682. II. *Il est Roi.* — Le ciel le reconnaît pour tel, la terre aussi, et l'enfer lui-même en la personne d'Hérode n'en doute pas. Son Père lui a dit : *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* Soumettons-nous à ses lois. Il est vrai qu'il s'est dépouillé des insignes de sa majesté ; mais personne ne s'étonne de ce qu'un roi partant pour la chasse ne quitte le pourpre et le diadème pour d'humbles vêtements. Et ce Roi immortel vient à la chasse de nos âmes.

4683. III. *Il est Sauveur* 1º par les mérites des ses souffrances. Il fallait une victime. *Holocaustomata et pro peccato non tibi placuerunt. Ecce venio. Ecce Agnus Dei.* Reconnaissance, amour ! 2º par la doctrine sainte qu'il prêchera bientôt par ses paroles, et qu'en attendant il nous prêche, 3º par ses exemples. *Magnus de cœlo venit medicus quia magnus in terra jacebat ægrotus,* dit saint Augustin. Le grand mal de l'humanité, c'est la triple concupiscence : *concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum, superbia vitæ.* L'homme ne vit que pour les plaisirs, les biens d'ici-bas et pour lui-même. C'est la sensualité, la cupidité, l'égoïsme qui désolent et perdent le monde. Regardez : il souffre, il est pauvre, il s'oublie lui-même, il ne songe qu'à vous sauver en se livrant pour vous. C'est le médecin céleste. Sensualisme, avarice, orgueil, venez expirer devant ce berceau. *Hoc prædicat stabulum,* dit saint Bernard, *hoc clamat præsepe, hoc lacrymæ evangelizant, o præsepe splendidum, o felices panni,* quels salutaires enseignements vous nous donnez ! (V. nº 4684.)

O Dieu, ô Roi, ô Sauveur, gloire à vous ! Vous vous anéantissez pour nous élever. Nous voulons vous rendre par nos hommages l'honneur que

vous semblez sacrifier pour nous. A vous amour et reconnaissance ! Nous vous devons tout, à vous notre cœur et notre vie, dont vos exemples seront la règle. O Marie, déposez Jésus dans nos cœurs avec ses vertus !

4684. *Parvulus natus est nobis et filius datus est nobis.* Ce qui nous montre que le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous, et non pour lui ou pour les anges. « Il n'est pas né pour lui, dit à ce sujet un saint abbé, en sorte qu'il dût à sa naissance, ou l'être, ou quelque autre perfection ; puisque, avant de venir au monde, il jouissait d'une éternelle félicité. Il n'est pas né pour les anges, parce que les uns, étant demeurés dans la vérité n'avaient pas besoin de réparateur, et que les autres, en tombant, avaient fait une chute irréparable. C'est donc à nous qu'un si grand Seigneur a été donné ; c'est donc pour nous qu'il est né. » Donc, ô homme, si tu estimais devoir beaucoup à Dieu parce qu'il avait bâti cet immense univers, non pour lui, qui était le même avant que toutes les montagnes existassent, avant que la terre et le globe fussent fornés, ni pour les anges qui étaient des substances spirituelles, et n'ont besoin ni d'espace, ni d'aliments corporels, mais pour toi seul ; comprends maintenant de quel bienfait tu es redevable à Dieu, par la différence qu'il y a entre la création de l'univers, et l'abaissement de Dieu se faisant homme pour te sauver : ce dernier bienfait étant autant au-dessus du premier, que Dieu est au-dessus de ses créatures. Par le premier de ces bienfaits, Dieu t'a donné un monde corporel ; par le second, il s'est donné lui-même. Or, en se donnant à toi, que ne t'a-t-il pas donné ? « Est-ce qu'il est possible dit le pieux auteur, que nous venons de citer, d'énumérer les biens qui nous ont été donnés, lorsque cet enfant nous a été donné ? Il n'est point de don parfait qui, grâce à lui, ne soit descendu vers nous. N'a-t-il pas apporté avec lui toutes les richesses du ciel, tous les trésors de la divinité ? Quoiqu'ils soient cachés en lui, il en a déjà manifesté un grand nombre, et les a distribués comme un *donativum* à ses fidèles combattants. Cependant ils ne sont rien, comparés à ceux qu'il réserve aux vainqueurs. Exposez en détail, si vous le pouvez, les grâces de tout genre, les vertus de toute espèce, les secours de toute nature dont il est la source. C'est à lui que nous devons les sacrements, les consolations des Saintes Ecritures, les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique. C'est à lui que les martyrs, les confesseurs, les vierges de tout âge, de toute condition, de toute langue, de tout pays, sont redevables de leurs couronnes. Vous êtes étonnés, nous dit l'Eglise, de cette multitude de richesses dont ma pauvreté est tout-à-coup environnée, et de la gloire qui m'éclaire : c'est que le Fils de Dieu nous a été donné : oui, le Fils de Dieu, le Dieu de la grâce, le Dieu de la gloire, le Dieu des vertus. Il serait bien plus surprenant qu'il ne fût pas accompagné de ses biens, étant lui-même le bien suprême. « Ceux qui cherchent le Seigneur, dit le Psalmiste, ne seront privé d'aucun bien (Ps. xxxiii. 2). Que sera-ce donc de ceux qui le reçoivent ? Si vous êtes surpris de ce qui nous a été donné par le Fils, je mettrai le comble à votre surprise en ajoutant que tout avec lui nous a été donné. Dieu nous ayant donné son Fils, en qui et par qui toutes choses subsistent, comment ne nous aurait-il pas donné avec lui toutes choses ? Tout est à nous, disait saint Paul (I Cor. iii. 22), parce que le Seigneur et le Créateur de toutes choses nous appartient. » Pourquoi insisté-je, mes Frères, sur ces vérités ? Afin que vous vous glorifiez de ce qu'un Fils vous a été donné, et que vous méprisiez, à cause de lui, les présents et les promesses du monde. (B. Louis de Grenade.)

4685. **Autre plan.** *Exorde.* Récit du mystère. L'heure annoncée par les prophètes, attendue par les patriarches et les infidèles eux-mêmes, est venue. César Auguste, croyant ne servir que sa vanité, a ordonné le dénombrement de ses sujets, il sert à l'exécution du plan divin. Marie et Joseph, pour lui obéir, quittent Nazareth et viennent faire inscrire leur nom à Bethléem, car

ils sont de la famille de David. La bourgade étant envahie par les étrangers, ils ne trouvent point de place dans une hôtellerie, car ils sont pauvres ; ils vont se réfugier dans une grotte servant d'étable à deux animaux (v. nº 4702.) ; or, c'est là que la Vierge met au monde son enfant qu'elle enveloppe de langes et couche dans une crèche. O mystère d'abaissement ! *Exinanivit semetipsum.* Ah ! si vous ne pouviez pas dire comme nous : *et nos credidimus charitati,* nous croyons à l'amour, à l'amour divin qui sait faire des prodiges ; et si votre orgueilleuse raison ne comprenait pas les abaissements d'un Dieu, écoutez chanter les anges : ils disent : Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre. I. Noël, mystère de gloire. II. Mystère de paix pour les hommes de bonne volonté.

4686. I. Mystère de gloire. 1º *Dieu le Père triomphe* : 1) *dans sa puissance.* Quand il eut créé, *vidit cuncta quæ fecerat et erant valde bona,* et il se complut dans son œuvre qui fera à jamais l'admiration de toute intelligence. L'incarnation est une œuvre plus grande que la création elle-même. L'homme relie la créature inférieure aux anges ; mais entre les anges et Dieu, il y a un abîme. Cet abîme est comblé par l'incarnation. Jésus a un corps, une âme ; il est le Dieu qui a pris en lui toute la nature créée pour la relier au Créateur. Ainsi l'incarnation est le complément de toutes les œuvres divines.

2) *Dans sa sagesse.* Dieu a su concilier les droits de sa justice, qui va être satisfaite et de sa bonté qui va pardonner. Ses droits sur le monde vont être reconnus, son Fils va lui rendre toute gloire, faire connaître son nom, ses perfections adorables et soumettre toute intelligence à son empire. Aussi le Père, penché sur la crèche qui lui sert de berceau, doit s'écrier : *Hic est Filius meus dilectus.*

4687. 2º *Le Fils triomphe* : 1) *du triomphe de son Père, non quæro gloriam meam sed gloriam ejus qui misit me Patris ;* 2) de la défaite de Satan dont le règne va finir : les ténèbres du paganisme, dans lesquelles l'ange révolté a enfermé les intelligences, vont se dissiper au rayon du soleil de vérité. 3) *Il triomphe du monde,* qui est orgueil, par son humilité. « Orgueil, dit Bossuet, viens crever devant cette crèche. » Il condamne la sensualité, par sa pauvreté et sa pénitence : la corruption va faire place à la chasteté virginale et à toutes les vertus. Triomphe unique ! *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* Le voilà ce conquérant qui va parcourir comme un géant sa carrière de gloire, qui lui comparerez-vous ? Les grands empereurs sont rares, l'histoire n'en cite que quatre : Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon Ier. Que sont-ils comparés à Jésus-Christ ? C'est la question que se posait Napoléon lui-même. Jésus est le conquérant de tous les siècles et de toutes les âmes. Pour lequel des autres vous êtez-vous levés à minuit afin de célébrer sa naissance ? Et après vingt siècles, vous fêtez tous la naissance de Jésus-Christ. « Nos exploits, disait Napoléon, ne sont plus qu'un thème de collège qui tombe sous la férule de quelque pédant. Qui aime César ? Qui aime Alexandre ? » Jésus demande le cœur et il l'a. Il a le cœur des missionnaires, des vierges pures, etc. Quel est cet amant invisible qui fond sur la jeunesse, la noblesse, la beauté et qui en fait sa proie ? Il est Dieu. Où sont ceux qui l'ont persécuté ? On voit à Rome près du Colisée le socle de la statue d'argent de Néron ; mais la statue où est-elle, depuis que les barbares vainqueurs de Rome l'ont brisée ? Il y a dans

notre siècle des persécuteurs qui n'ont pas la taille de Néron, ni de Dioclétien, ni d'autres ennemis de l'Eglise, où seront-ils demain ? Restera-t-il même un socle de pierre qui les rappelle ? *Christus vincit, regnat, imperat. Heri et hodie et ipse in sæcula.*

4688. 3° *Gloire au Saint-Esprit.* C'est l'architecte de ce chef-d'œuvre. C'est par lui qu'une Vierge a eu un Fils sans cesser d'être vierge, et ce Fils n'a point d'autre Père que Dieu. Prodige unique ! Et ce Fils, étant Fils de Dieu, devenu fils de l'homme, les fils de l'homme peuvent devenir fils de Dieu. C'est le triomphe de l'Esprit-Saint qui est amour ; c'est lui qui a aboli la loi de crainte sous laquelle l'homme était comme un esclave. Désormais l'homme est enfant de Dieu, il se tourne vers Dieu, il lui dit : *Abba, Pater !* Le règne de l'amour commence. Le paganisme n'a pas su aimer Dieu. Les philosophes n'ont pas parlé de la charité ; et la première chose qu'une humble femme apprend à son enfant, c'est de dire : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur.

C'est que par le mystère de ce jour la distance qui semblait éloigner Dieu de l'homme est franchie. Dieu descend sur la terre, il se fait connaître, et l'ignorance qui nous voilait ses attributs, se dissipe. Il se fait semblable à nous, et la ressemblance amène l'affection; il se fait la chair de notre chair ; et la parenté engendre aussi l'amour. Il vient répandre des bienfaits, et les bienfaits amènent la reconnaissance. Il se montre nous aimant à l'excès et l'amour produit l'amour comme le feu attire le feu; il vient souffrant et pleurant pour nous. Quel cœur n'en serait touché surtout quand il prend les traits d'un petit enfant. La fille de Pharaon, ne fut-elle pas émue et n'adopta-t-elle pas Moïse, quand elle le vit pleurer dans sa corbeille de joncs?

4689. 4° *Gloire a Marie. Gaudia matris habens cum virginitatis honore.* Si un Dieu devait naître, il ne pouvait avoir pour mère qu'une vierge, et si une vierge devait devenir mère, il convenait qu'elle ne le fût que de Dieu. Prodige incomparable ! En vérité, le paganisme dans toutes ses poésies tant vantées, n'a rien su imaginer de si beau. *Salvatorem seculorum ipsum regem angelorum, sola virgo lactabat ubere de cœlo pleno. Sancta et immaculata Virginitas quibus te laudibus efferam nescio ; quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. Felix sterilis ! incoinquinata habebit fructum.* C'est le fruit de vie. Et depuis lors, la virginité est la plus grande des gloires de la terre, et elle est l'instrument du salut, dans le prêtre, dans les éducateurs vierges de la jeunesse. Ils forment le Christ dans les âmes. Marie avait triomphé du démon dans sa conception, pour elle-même ; elle en triomphe pour nous dans la Nativité de Notre-Seigneur *semen tuum :* c'est sa race qui va écraser la tête du serpent.

4690. 5° *Gloire à Joseph,* c'est l'humble artisan, plus pur que le lys que les artistes lui mettent en main ; et c'est lui qui, à cause de sa pureté, aura le Roi pour ami. C'est elle qui lui donne une part éclatante aux mystères de notre rédemption et l'associe à la mission divine elle-même. Il servira de père dans le temps au Fils même de Dieu, il le nourrira du travail de ses mains, il défendra sa faiblesse contre ceux qui le persécutent, il portera dans ses bras celui qui soutient le monde de trois doigts.

6° *Gloire aux Anges,* ils chantent, ils bénissent Dieu ; les mystères que leur intelligence sublime ne pouvait naturellement connaître leur sont ré-

vélés ; les places que les anges rebelles ont laissées vides, vont être remplies par l'homme jusque-là banni du ciel. De nombreux compagnons de leur gloire leur vont être donnés ; la gloire de Dieu qu'ils ambitionnent uniquement va éclater sur la terre comme au ciel.

4691. II. *Gloria in altissimis et in terra pax.* Nous avons besoin de la paix : par la guerre même nous cherchons à la conquérir. Jésus nous l'apporte, la voulons-nous ? Ayons bonne volonté. Point de bonne volonté, point de paix. Point de paix pour Satan, pour ses suppôts, *non est pax impiis ;* point pour les ennemis de l'Eglise, point pour les pécheurs qui repoussent ses secours. Ah ! mes frères, vous qui assistez à ces fêtes avec le péché sur le cœur, ne sentez-vous pas qu'elles pèsent sur vous comme un remords ? Ayant la foi, ayons donc les œuvres. Mais vous, âmes de bonne volonté, ayez la paix. *Si quis peccaverit advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum. Ipse est propitiatio pro peccatis nostris ;* mais mourons au péché ! Etez-vous malades d'une maladie de l'âme plus grave que celle du corps : *magnus de cœlo venit medicus quia magnus in terra jacebat ægrotus;* employez le remède qu'il vous apporte. *Contraria opposuit medicamenta peccatis, ut lubricis præciperet continentiam ; tenacibus, largitatem ; elatis præciperet humilitatem.* (Saint Grégoire.) Etez-vous souffrants, pauvres, regardez-le (1). Songez à ce qu'il a fait par amour pour vous... Justes, qui avez encore vos peines, vos craintes de perdre le ciel, confiance et paix. *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi, pacificans sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* Tous aimons de tout cœur le Dieu si grand, qui opère pour nous de tels prodiges, aimons cet enfant qui est Dieu et qui se fait petit, afin de nous être plus cher. Redisons donc tous avec les anges : *Gloria in excelsis Deo :* Gloire à Dieu le Père qui triomphe par son Fils. Gloire au Fils qui fait le triomphe de son Père en triomphant lui-même du démon, du monde et du péché. Gloire au Saint-Esprit par qui s'est opérée la conception du Fils de Dieu : que son amour règne sur tous les cœurs. Gloire à Marie, Vierge et mère de Dieu. Gloire à Joseph vierge, gouverneur que Dieu le Père a donné à son Fils Jésus-Christ. Gloire aux anges qui nous enseignent en ce jour à louer Dieu, et paix à nous tous, à la vie, à la mort, dans l'éternité ! — *Amen.*

(1) La première leçon qu'il nous donne du haut de son berceau et de sa crèche, comme du haut d'une chaire sacrée et divine, la première parole qu'il nous fait entendre, c'est une condamnation de la cupidité, racine de tous les maux, et un éloge de la pauvreté d'esprit et d'humilité, source de tous les biens. Voilà, dit un docteur, ce que nous prêchent cette crèche, ces langes, la pauvreté de cette maison et de cette étable. O maison fortunée ! ô étable plus précieuse que tous les palais royaux, étable où Dieu a posé la chaire de la céleste philosophie, où le Verbe de Dieu devenu muet, nous parle un langage d'autant plus clair que son silence est plus profond. Aussi, ô mon frère, voulez-vous être vraiment philosophe, ne quittez pas cette étable où le Verbe de Dieu pleure silencieusement, pleurs dont l'éloquence surpasse infiniment celle de Cicéron, et le langage harmonieux des anges du ciel. (B. L. DE GRENADE)

Il nous est donc permis de nous écrier avec saint Bernard : « Consolez-vous, consolez-vous, pauvres, qui n'avez connu que les misères de l'indigence, car Dieu est avec vous dans votre pauvreté. Il a choisi une mère pauvre, des frères pauvres, une demeure pauvre ; c'est à de pauvres bergers qu'il annonce d'abord le mystère de sa naissance ; à de pauvres pêcheurs qu'il confie le ministère de la prédication évangélique.

4692. **Autre plan,** *d'après Bossuet. Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri omnibus hominibus.* I. Quel don Dieu nous fait dans ce mystère! Il prend notre nature et se donne à elle. Il se l'unit en unité de personne; il s'approche de nous, nous attire à lui: il s'abaisse pour nous élever. II. *Erudiens nos*: leçons qu'il nous fait: *ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, juste, pie vivamus in hoc sæculo.* III. *Expectantes beatam spem :* promesses qu'il nous apporte. Dieu s'est fait homme afin que l'homme participe à sa béatitude, et soit un jour environné de sa gloire. Quand on nous invite aux plaisirs, aux fêtes du monde, disons que nous en attendons un autre.

4693. **Autre plan** *du même. Natus est vobis hodie Salvator. Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* Les marques qui indiquent le Sauveur, l'Evangile et les Anges eux-mêmes nous l'apprennent, c'est qu'il se soit fait enfant, c'est-à-dire qu'il ait pris la nature humaine, s'abaissant par là au-dessous des anges. Ce n'a pas été assez. Il eût pu prendre la nature exempte d'infirmités, telle qu'elle le fut dans Adam avant sa chute; point du tout, il l'a prise sujette à nos infirmités depuis le péché, il a pris un corps qui peut souffrir la faim, le froid, *pannis involutum*, se mettant ainsi au rang du pécheur. Ce n'est pas assez encore. Il eût pu relever ses infirmités qui lui sont communes avec les pécheurs, en s'entourant du prestige des honneurs et des richesses de la terre; et il se met au-dessous même de certains pécheurs, en épousant la pauvreté et même la misère: *positum in præsepio.* Et c'est à cela qu'on doit le reconnaître pour notre Sauveur. Comment cela ? que pour nous affranchir notre libérateur se dépouille de sa puissance, que notre médecin devienne malade lui-même, que celui qui nous apporte des richesses se fasse pauvre. Ces abaissements ne sont pas une chute, mais une condescendance. Il ne descend que pour nous apprendre à remonter à lui; et les trois degrés de ses abaissements sont ceux que nous avons à gravir pour atteindre le ciel. O homme, ta nature était tombée par ton crime. Dieu l'a prise pour la relever; tu languis au milieu des infirmités, ton Sauveur s'en revêt pour t'en affranchir ; les misères du monde t'effraient et pour t'y soustraire, tu recherches les honneurs et les biens du temps. Dieu les subit pour t'apprendre à ne pas les craindre et à mépriser les faux biens qui te font oublier les biens éternels; mais il faut t'en convaincre avec quelques développements.

4694. *Dieu prend notre nature pour la relever.* Depuis la chute, l'homme tremblait devant Dieu. Quelle était la cause de cette impression ? Dieu est grand, l'homme est petit; Dieu est saint et juste, l'homme est coupable. La grandeur de Dieu saisit ; sa justice épouvante. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses, en se revêtant de notre nature, il couvre sa majesté et nous faisant voir, par le désir qu'il a de nous ressembler, qu'il nous aime, il fait taire les menaces. Que la grandeur de Dieu nous mette à distance de lui, c'est facile à concevoir: *Magnus Dominus et laudabilis nimis. Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo a facis timoris Domini et a gloria majestatis ejus.* L'homme découvre seulement de loin une lumière et une majesté qui l'étonne. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu; et en voyant cette hauteur sans mesure, il se croit perdu s'il s'approche. Voilà pourquoi certains philosophes païens disaient que la nature divine n'était pas accessible aux hommes. Ils ne connaissaient

pas le Sauveur. Il est vrai que la bonté de Dieu est de nature à nous rassurer; mais comment y compter quand nous étions coupables? Adam désobéissant se vit chasser du paradis terrestre par le glaive flamboyant de l'ange de la vengeance, et emporta l'effroi qu'a inspiré depuis à toute sa race la pensée de Dieu irrité contre elle. Aussi voit-on dans l'ancien peuple de Dieu qu'on redoutait la mort quand la majesté divine se manifestait. Voilà qu'elle était l'extrémité de la misère humaine, avant que Notre-Seigneur vînt sur la terre pour nous rapprocher de Dieu. O Sauveur, couvrez la majesté qui nous étonne; désarmez la justice qui nous épouvante; rendez-nous l'accès auprès de votre Père duquel dépend tout notre bonheur. Nous sommes exaucés. *Et hoc vobis signum invenietis infantem.* Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme. Il n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. *Apparuit benignitas.* Quelle consolation! Il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous; il ne nous montre que ce qui nous en approche; la grandeur s'abaisse; la majesté se couvre, la justice ne se montre pas; la bonté seule apparaît; Dieu agit d'égal à égal avec l'homme, afin que l'homme puisse agir d'égal à égal avec Dieu. Les anciens avaient raison de trembler; nous avons raison de nous rassurer. Quel que soit mon néant, je suis homme; et mon Dieu qui est tout, s'est fait homme, et cela pour se donner à moi. Je m'attache à Jésus qui se fait mon frère, en prenant ma nature; et par là il me met en possession de la nature divine. En se faisant semblable à moi, il m'appelle à devenir semblable à lui. Dieu agit en homme, afin que l'homme apprenne à agir en Dieu. O homme, plus de ces vices qui te mettent au niveau des animaux. Si la nature est relevée, il faut que ses actions soient nobles. Toutes les fausses philosophies rêvent la déification de l'homme d'une manière insensée. Dieu l'a opérée d'une manière admirable et conforme à la raison. Qu'on ne dise donc pas que ce mystère est indigne de Dieu; car Tertullien nous avertit que tout ce qui est indigne de Dieu est utile à notre salut, car rien de plus digne de la bonté de Dieu que d'être libéral envers sa créature, et de sauver l'homme perdu. Etant infiniment bon, il tend à communiquer sa bonté et ses grâces. Etant tout puissant, il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît et jusqu'à faire avec la nature humaine qu'il a prise en lui, une même personne. En prenant la nature il élève ce qu'il prend et ne perd pas ce qu'il communique; en nous enrichissant il ne s'appauvrit point; il demeure ce qu'il est et il nous le donne. Il témoigne son amour, il exerce sa toute puissance et conserve sa dignité. L'homme rêvait l'indépendance dans son orgueil insensé, Dieu le veut guérir en devenant obéissant. L'homme voulait être comme Dieu, et Dieu donne une sorte de satisfactions à cette prétention de l'homme, en se faisant enfant comme lui, semblable à ses grands orateurs qui laissent leurs hautes conceptions pour se mettre à la portée du peuple, ou à ces grands rois qui quittent l'appareil de leur majesté pour se rendre accessibles au plus petits de leurs sujets. Il ne veut pas effrayer son serviteur fugitif, ni la proie qu'il veut prendre afin de la sauver. Rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage.

4695. II. Dieu prend nos infirmités pour les guérir. *Pannis involutum.* Ces langes, dit Tertulien, sont comme le commencement de la sépulture, on enveloppe presque de la même manière ceux qui naissent et ceux qui meurent et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse à notre nais-

sance. En voyant dans l'enfance du Sauveur sa nature humaine, voyons dans ces langes la mortalité de cette nature, et les infirmités qui en sont les conséquences. Notre-Seigneur prend nos infirmités, lui qui aurait pu prendre un corps impassible et immortel. L'Evangile nous le représente ayant faim et soif, étant fatigué de la route, versant des larmes sur les maux de sa patrie, étant triste jusqu'à la mort, au jardin des Olives, n'ayant pas la force de porter sa croix sur la route du calvaire. Par là il confond tous les hérétiques qui n'ont pas cru à la réalité de son corps; mais *hoc est vobis signum*: par là il vous montre qu'il est vraiment votre Sauveur; car ses infirmités guérissent les nôtres. Nous n'avons pas, dit saint Paul, un pontife qui ne puisse pas compatir à nos infirmités, et pourquoi? C'est parce qu'il les a éprouvées lui-même *tentatum per omnia absque peccato*. Nous sommes plus sensibles aux maux d'autrui quand nous avons éprouvées des maux semblables. On compatit plus facilement à une grande maladie quand on l'a subie soi-même dans toute sa rigueur. *Unde debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret*. Sans doute il n'eût pas ignoré nos maux, lors même qu'il ne les aurait pas endurés; mais nous n'eussions pas eu recours à lui avec autant de confiance. Nous nous serions imaginé qu'il ne nous plaindrait que comme ceux qui, étant dans le port, plaignent ceux qu'ils voient sur une mer agitée, subir tous les assauts d'une tempête. Nous ne l'eussions pas regardé comme ayant l'expérience de nos misères et comme notre compagnon d'infortune. Mais du moment où il a pris nos infirmités, nous ne doutons plus de sa tendresse et de sa compassion; et nous trouvons, dès lors, en lui une consolation dans toutes nos épreuves, car la compassion qu'il a pour nous n'est pas une affection inutile (1). Ce médecin est tout-puissant; tout ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'Apôtre qu'il compatit à tous les maux qu'il a éprouvés. Et quels maux n'a-t-il pas éprouvés, excepté le péché? Il a senti les infirmités, il les guérira; les tristesses, il les guérira; la mort, il la guérira. Autant je vois d'infirmités en mon Sauveur, autant je me promets de grandeurs, pour moi.

4696. III. *Reclinatum in præsepio*. Dieu prend la pauvreté et la misère, pour nous apprendre à mépriser les faux biens du monde. La naissance de Notre-Seigneur nous approche de Dieu notre fin dernière; les infirmités qu'il prend nous aident à sanctifier les nôtres; sa pauvreté nous ôte tous les obstacles qui s'opposent à notre sanctification et à notre union à Dieu. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est ce préjugé répandu partout que tout le bonheur consiste dans ces faux biens que nous appelons honneurs, richesses, plaisirs. Etrange et pitoyable erreur? L'homme se trouve trop petit: il veut se grandir. Il croit ajouter beaucoup à sa personne par les domaines, les palais, les serviteurs, les équipages, les titres pompeux, les jouissances du luxe de table. La femme vaine qui fait tant de volume, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres, l'homme qui a une position relevée, qui a multiplié ses domaines, ne peut se compter pour un seul homme; ils ne songent pas que ses efforts pour se grossir ou s'élever, sont inutiles, et qu'une seule mort peut tout abattre, et un seul tombeau peut tout enfermer. Et l'entraînement vers ces faux biens est si puissant, que l'homme a grand'peine à s'en déprendre: il s'imagine que si Dieu descendait sur la terre, il devrait s'entourer de tout cet appareil. Aussi les superbes ont-

ils trouvé notre Sauveur trop pauvre. Sa crèche les a étonnés; son dénuement leur a fait peur. Ils auraient voulu comme les Juifs un Messie puissant; mais quand on étudie les choses à fond, il est facile de voir que Dieu en venant sur la terre, n'a que faire des oripeaux du luxe et de la richesse, qui ne peuvent rien ajouter à sa gloire, et qui ne donnent à l'homme lui-même aucune valeur, puisqu'ils sont en dehors de lui. Et puisqu'il venait pour sauver l'humanité, il fallait la délivrer de ce qui fait le grand obstacle à son salut. Les hommes ne sont poussés le plus souvent au mal que par le désir des biens terrestres, ou par la crainte de les perdre. O divin Enfant, pour être Sauveur, il faut en désabuser les hommes. *Hoc vobis signum.* Venez à l'étable, à la crèche, à la misère de ce Dieu naissant; et là apprenez de ses exemples le mépris de tout ce qui passe. Si les honneurs, les richesses, les plaisirs étaient de vrais biens, qui les aurait mieux mérités que lui, et quel ne devrait pas être l'éclat de sa cour? C'est par son libre choix qu'il en accepte la privation; il a jugé que ces biens étaient indignes de lui et de ces disciples; et il n'en a pas voulu. Il les a rejetés; et en les rejetant, il les a condamnés comme des pompes de Satan. Le Fils de Dieu les méprise, comment les estimer? Il les rejette, comment les rechercher? Il les condamne, comment les envier? Toutes les belles pensées des anciens philosophes sur le mépris du monde, que sont-elles, comparées aux exemples d'un Dieu? Quel résultat ont-ils obtenu ? Mais Jésus-Christ pauvre a entraîné à sa suite d'abord de pauvres bergers qui, éclairés d'en haut, sont devenus ses premiers Apôtres, puis des rois qui se sont dépouillés pour lui de leurs richesses et plus tard une multitude d'Apôtres, de martyrs, de moines, de vierges, qui ont tout quitté pour imiter sa pauvreté, en sorte que sa crèche est comme le char de triomphe où il traîne après lui le monde vaincu, et du haut duquel il nous dit: Ayez confiance, *ego vici mundum*: j'ai triomphé de ses attraits trompeurs et de ses vaines menaces. S'il avait entrepris d'en triompher par la grandeur, on aurait attribué le succès de son Evangile non à la divinité, mais à la puissance de celui qui l'aurait annoncé. Mais tout est pauvre, son étable, sa crèche, sa mère; il n'y aura pas lieu de se méprendre sur la cause de sa victoire. A nous de profiter de son triomphe, en foulant aux pieds les biens de la terre, en sanctifiant nos pensées, et en nous approchant par là de Dieu qui est notre fin dernière et fera notre béatitude. O Sauveur, *mirabiliter condidisti* la nature humaine, *sed mirabilius reformasti.* Plus je vous contemple, Enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche, plus j'admire votre miséricorde et plus je reconnais en vous, mon Sauveur, mon divin médecin, mon Dieu (1).

(1) Par les misères qu'il épouse, il expie nos péchés et nous apprend à en faire pénitence; car prenez garde, M. F., c'est la remarque de saint Bernard, si Jésus-Christ naissant pleure dans la crèche, il ne pleure pas comme les autres enfants, ni par le même principe que les autres enfants: *Plorat quippe Christus, sed non ut cæteri aut certe non quare cæteri.* Les autres enfants pleurent par faiblaise, et celui-ci pleure par raison, pleure par amour et par compassion ; les autres pleurent leurs propres misères, et celui-ci pleure les nôtres ; les autres pleurent, parce qu'ils portent la peine du péché, et celui-ci, parce qu'il vient détruire le péché et l'effacer par ses larmes ; Or, ces larmes d'un Dieu, ajoute le même Père, me causent tout à la fois, et de la douleur et de la honte: *Porro lacrymæ istæ, Fratres et dolorem mihi pariunt, et pudorem.* De la honte, quand je considère que le Fils unique de Dieu a compati à mes maux, qu'il en a été si vivement touché, et que j'y suis moi-même si insensible quand je fais réflexion qu'un Dieu a pleuré sur moi, et que je ne pleure pas sur moi-même ; au con-

PENSÉES SUR LA NOËL.

4697. La nature enseigne ce que peut et ce que mérite l'enfance. Quel homme assez barbare pour résister aux manières simples et aimables d'un petit enfant? il adoucit le monstre le plus féroce, il inspire de la tendresse aux cœurs les plus durs Les pères et les mères sentent ce qui en est. Tout le monde l'éprouve; et les mouvements qui s'excitent dans les entrailles à sa seule vue en font foi. Celui donc qui voulait être aimé, et qui ne voulait point être craint, a voulu naître avec tous les agréments de l'enfance. *Si ergo nasci voluit, qui amari voluit, non timeri* (Saint Pierre Chrysologue.)

4698. Mon Seigneur est grand, et sa Majesté divine est infiniment digne de louanges, s'écrie saint Bernard avec le Roi-Prophète; mais considérant ensuite Jésus devenu petit enfant dans l'étable de Bethléem, le saint ajouta avec tendresse: *Parvus Dominus et amabilis nimis*: Ce Dieu si grand, mon Souverain Seigneur, s'est fait petit pour moi, et s'est rendu aimable à l'excès. (Saint Liguori.)

4699. *Ad parvulum accedere quis formidet,* dit saint Thomas de Villeneuve, et saint Bernard: *Ecce infans est, et sine voce; nam vagientis vox magis miseranda est quam tremenda. Tenera membra Virgo Mater pannis alligat, et adhuc trepidas?*

Un Dieu naît, une Vierge enfante, un enfantement ne produit point de douleurs, une vierge nourrit de son lait, elle nourrit le Tout-Puissant, elle l'enveloppe de langes, le Verbe ne parle pas, la joie pleure, et celui qui porte l'univers est porté dans les plus faibles mains!...

Quoi de plus admirable! Et qu'y a-t-il qui ne soit admirable dans cet enfantement! Une mère admirable! un Fils admirable! un enfantement admirable! un temps admirable! un lieu admirable! une obéissance admirable! une mère vierge, un vierge mère de Dieu, ayant un fils et ne connaissant point d'homme! Enfant tendre et Dieu éternel! Enfant d'un jour et Verbe de Dieu avant le temps. Enfantement sans douleurs, sans corruption. Cette nuit est plus éclatante que le plein et éblouissant midi. Cette étable se change en paradis. Le vil réceptacle des animaux est le palais des anges! O lieu plus sacré, plus magnifique que le temple de Salomon! Lieu plus précieux que le Saint des saints, vénéré par les prophètes. Les anges y sont rassemblés en foule comme un essaim d'abeilles sur un rayon de miel; ils entourent, ils environnent, ils chantent de merveilleuses louanges sur cet Enfant! Car, je crois qu'il n'en resta aucun dans le ciel et qu'il n'en fut pas un qui ne voulût assister à un tel spectacle et adorer son prince naissant. Et là se sont rendus les principautés et les puissances, les chérubins et les séraphins! Là les rois et les bergers, et les animaux qui adorent ensemble leur Créateur commun; et nul ne méprise l'autre, ni ne lui dit: qui es-tu? et qui suis-je? Mais admirablement d'accord, les anges, oubliant leur dignité et leur élévation, ne dédaignent point d'adorer le Seigneur avec de simples bergers! (Saint Thomas de Villeneuve.)

4700. O prodige de miséricorde et de toute puissance plus grand que tous les prodiges! ô mystère des plus sublimes de notre foi! Quelle admirable union des deux extrêmes les plus opposés: l'immensité et la petitesse, la béatitude et les pleurs, la majesté et l'esclavage, le Créateur et la créature, Dieu et l'homme! (Saint Léonard de Port-Maurice.)

traire, que je soutiens avec une affreuse indolence, avec une tranquillité et un endurcissement monstreux, le souvenir de mon péché, dont je devrais faire la matière éternelle de mon repentir et de mes pleurs. De la douleur, quand je pense qu'après avoir fait pleurer Jésus-Christ dès son berceau, je lui en donne encore tous les jours de nouveaux sujets; que pouvant le consoler par la réformation de ma vie, j'insulte, pour ainsi dire, à ses larmes par mes désordres; et qu'au lieu qu'il a prétendu détruire le péché et l'anéantir, je le fais revivre dans moi et régner avec plus d'empire que jamais. Sur quoi ce grand Saint s'écriait: *O duritia cordis mei!* (Bourdaloue.)

4701. Méditez la pauvreté du divin Enfant. — Que lui manque-t-il? Il manque de tout. Il manque d'asile; il faut qu'il se réfugie dans une étable. Il manque de berceau; il faut qu'il s'étende sur un peu de paille. Il manque de feu; il faut qu'il se réchauffe de l'haleine de deux animaux. Il manque de couverture et de lange convenables; il faut qu'on l'enveloppe de pauvres lambeaux. Quelle figure fait-il dans le monde? Celle d'un pauvre mendiant, qui ne trouve personne qui veuille bien lui donner à loger, pour une seule nuit, par charité. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4702. *Non erat eis locus in diversorio.* Quelle honte à la nature humaine que le Fils de Dieu soit venu en ce monde exprès pour les hommes, et qu'ils lui aient refusé un logis et qu'il ait été reçu dans la demeure des animaux! Ne vous fâchez pas contre les habitants de Bethléem; votre cruauté est bien plus grande que la leur: ils ne le connaissaient pas, *in mundo erat, et mundus eum non cognovit.* Mais vous le connaissez, vous savez qu'il est le Fils du Père éternel, le Roi de gloire et le Sauveur du monde; cependant vous lui refusez l'entrée de votre cœur; non, mon Sauveur, il n'y a point de place pour vous en ce cœur endurci de l'âme mondaine, mais il y en a bien pour toute autre personne; si on lui fait la moindre courtoisie, elle s'en sentira obligée; si on lui présente un plaisir, un peu de profit temporel où une vanité, elle ouvrira son cœur et s'y attachera. Il ne faut point de rhétorique pour lui persuader d'aimer une chétive créature qui la charme; mais pour vous il n'y a point de place dans son cœur, après tant de bienfaits, non pas même pour votre argent, pas même pour votre paradis.

Laissons là ces obstinés, âmes pieuses! et adressons-nous à Jésus; il est vrai que nous l'avons beaucoup offensé; mais il est un enfant, il s'apaise pour peu de chose. L'ange a dit qu'il est né pour être notre Sauveur, et non pour être notre juge: il a les mains trop petites, il ne saurait tenir la foudre pour punir nos démérites; et quand il pourrait la tenir, il ne saurait s'en servir: il a les mains enveloppées dans les langes, et quand il pourrait s'en servir, sa mère est trop près de lui, et il craindrait de l'effrayer. Voyez comme il sourit sur son sein virginal, comme il tend ses bras du désir de nous embrasser! qui est-ce qui voudrait refuser de si douces caresses? Si ses pieds n'étaient point trop faibles, il s'échapperait du sein de sa mère pour venir à nous: *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.*

Que nos soupirs le réchauffent en la rigueur du froid qu'il fait. (Le Jeune.)

4703. Les autres médecins, lorsqu'ils aiment un malade, font tous leurs efforts pour le guérir; mais, quel est le médecin qui pour guérir un malade, prend sur lui-même sa maladie? Jésus-Christ a été l'unique Médecin qui s'est chargé de nos infirmités pour nous guérir: *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* (Is. 53. 4). Il n'a pas voulu en envoyer un autre pour remplir ce miséricordieux office, il a daigné venir lui-même, afin de gagner tout notre amour. (Saint Liguori.)

4704. *Quæ superbia sanari potest, si humilitate filii Dei non sanatur? Quæ avaritia sanari potest, si paupertate filii Dei non sanatur? Quæ iracundia sanari potest, si patientia filii Dei non sanatur.* (Aug.)

4705. Explication de l'**Incarnation**, d'après le P. Le Jeune.

La première messe de minuit est célébrée en l'honneur de la génération éternelle du Fils de Dieu, et la seconde messe en l'honneur de sa génération et de sa naissance temporelle.

La naissance éternelle est admirable, la temporelle est aimable; je révère et j'adore l'éternelle, je chéris et j'aime la temporelle, je me réjouis de celle-là et je jouis de celle-ci; je glorifie Dieu de la première et je le remercie de la seconde; la naissance éternelle m'a créé, et la temporelle m'a réparé; j'ai été fait par la première, et j'ai été refait par la seconde. Il ne me ser-

virait de rien d'avoir été créé, si je n'étais rachetée : par Jésus engendré du Père j'ai été créé, par Jésus enfanté de la Vierge j'ai été racheté ; j'ai donc plus d'obligation à Jésus enfanté de Marie qu'à Jésus engendré du Père, et je trouve plusieurs grandes merveilles en cette seconde naissance, aussi bien qu'en la première.

Car le Père éternel engendre son Fils non seulement sans corruption, mais avec très grande perfection ; et ainsi quand la sainte Vierge a conçu et enfanté ce même Fils, sa virginité, loin d'en perdre son éclat, en a été relevée et rendue plus pure, plus sainte et plus agréable : *Matris integritatem non minuit, sed sacravit.* Le Père engendrant son Fils, ne perd pas sa divinité, et Marie enfantant Jésus ne perd pas son intégrité ; le Père a une joie souveraine et infinie en engendrant son Fils, et Marie, en donnant le jour à ce même Fils, ne sent aucune douleur, mais une joie extrême ; le Père donne toute sa substance à son Fils bien-aimé, et il ne perd pas ce qu'il donne ; Marie donne à ce même Fils sa substance virginlae, sans dommage, sans diminution de sa pureté. C'est saint Augustin qui fait ces beaux parallèles. Je veux vous expliquer les merveilles de ces deux naissances par une comparaison si claire et si intelligible, que si vous ne l'entendez pas, il n'y a rien au monde qui puisse vous faire comprendre ces mystères.

Entre toutes les créatures purement corporelles, il n'en est point qui soit, plus clairement que le soleil, l'image de Dieu. Vous voyez que le soleil produit un rayon qui est comme son fils ; il n'y a rien de plus visible que le rayon émané du soleil, et néanmoins il n'y a rien que nous ayons tant de peine à voir ; nous ne le pouvons regarder fixement, non pas faute de lumière, mais à cause de l'excès de clarté et de la faiblesse de notre vue ; le Fils de Dieu est engendré du Père *in splendoribus Sanctorum,* en la lumière de sa divinité, par voie de connaissance et de science. Il n'y a donc rien de plus intelligible que cette génération, et toutefois il n'est rien que nous puissions moins connaître ; ce sont des ténèbres pour nous à cause de la faiblesse de notre entendement.

Bien que le rayon soit comme le fils du soleil, étant produit et émané de lui, il est néanmoins aussi ancien que le soleil, et si le soleil était de toute éternité, son rayon serait aussi éternel ; de même, quoique Jésus, selon sa divinité, soit Fils de Dieu le Père, il est néanmoins aussi ancien que lui, il est de tout temps comme lui, il est de toute éternité, il est sans commencement comme lui.

Le soleil, par son rayon, rend la terre féconde, il échauffe l'air, fait germer les plantes ; ainsi le Père par son Fils a créé le ciel et la terre, les hommes et les anges et a fait par lui ses œuvres, *omnia per ipsum facta sunt.*

4706. Le soleil produit son rayon sans altération de sa substance ; il ne perd rien en lui donnant l'être, au contraire, le lustre, la beauté et l'ornement du soleil, c'est son rayon ; ainsi le Fils de Dieu est la splendeur du Père et la figure de sa substance : c'est une très grande perfection au Père que d'engendrer un Fils qui est Dieu comme lui et un même Dieu avec lui.

Le rayon sort du soleil et il est envoyé ici-bas, mais il en sort sans en sortir ; il est ici-bas et il demeure néanmoins là-haut ; vous le voyez dans le soleil, bien qu'il soit sur la terre. Ainsi quand la foi nous enseigne que le Fils de Dieu est descendu du ciel et est venu en ce monde, ce n'est pas à dire qu'il ait quitté le sein du Père, il y est toujours demeuré, il en est sorti sans en sortir. *De Patre processit Filius, non recessit ; nec successurus*

Patri prodivit ex Patre, sed prodivit semper mansurus in Patre, dit saint Pierre Chrysologue.

Je n'eusse jamais cru, si je ne l'eusse vu, que Sénèque eût tant de lumière dans les ténèbres du paganisme ; il apporte cette même comparaison en des paroles si remarquables, que saint Augustin n'aurait pas mieux exprimé ce mystère : *Quemadmodum radii solis contingunt quidem terram, sed ibi sunt unde mittuntur ; sic animus magnus et sacer, et in hoc demissus, ut propius divina nossemus, conversatur quidem nobiscum ; sed hæret origini suæ.*

Ce rayon de soleil vient en cette église et passe par un verre rouge ; comment est-il entré dans ce verre ? Je ne le sais. Comment en est-il sorti ? Je ne le sais ; mais sûrement il y est entré et en est sorti ; il y est entré sans l'ouvrir, il en est sorti sans le rompre, il a passé au travers sans le casser et sans l'endommager tant soit peu. Ainsi le Fils de Dieu est venu en ce monde et a passé par le sein béni de la Vierge : comment y a-t-il été conçu ? je ne sais ; comment en a-t-il été enfanté sans rompre ce sein virginal ; *qui impatibiliter fuerat illapsus, ineffabiliter est elapsus.*

Le rayon passant par le verre, l'a embelli, l'a rendu plus clair et plus éclatant ; ainsi Jésus passant par le sein de Marie, a rendu sa virginité plus pure, plus sainte et plus sacrée.

Qu'a donc fait ce rayon dans ce verre ? Il y est devenu coloré, le verre l'a revêtu de couleur rouge, *Adam, id est, terra rubra ;* il s'y est humanisé, il s'y est fait homme, la sainte Vierge l'a revêtu de notre humanité.

Le rayon empruntant du verre cette couleur rouge, ne la lui a pas ôtée ; Jésus a emprunté de Marie notre nature humaine, sans faire aucun dommage à Marie.

Le rayon, avant d'entrer dans le verre, était rayon, mais il n'était pas coloré, mais depuis qu'il est entré dans ce verre et depuis qu'il est venu dans cette église, c'est un rayon coloré, c'est une couleur rayonnante, c'est un rayon qui est couleur, c'est une couleur qui est rayon. Ainsi Jésus avant l'incarnation, était Dieu de toute éternité, mais il n'était pas homme ; maintenant qu'il est entré en Marie, c'est un Dieu humanisé, c'est un homme déifié, c'est un Dieu qui est homme, c'est un homme qui est Dieu.

Le suppôt, l'appui et le soutien de cette couleur rouge qui paraît ici sur le pavé, c'est le rayon du soleil, car cette couleur ne subsiste que par ce rayon ; ainsi quel est le suppôt et l'appui de la sainte humanité ? C'est le Fils de Dieu, elle n'a point d'autre subsistance, d'autre personne que la sienne.

Ce rayon, en tant que rayon, et lumière du soleil, est répandu par tout le monde ; mais en tant que rayon coloré, il n'est pas partout : il est seulement ici et en quelques autres lieux. Jésus en tant que Dieu et Fils de Dieu est en tout lieu ; mais en tant qu'homme, il n'est pas partout, il n'est qu'au ciel et au Saint-Sacrement.

Quel est le père de ce rayon coloré ? C'est le soleil, mais le soleil n'a pas produit la couleur ; il est vrai, mais il a produit le rayon qui est conjoint à la couleur ; et quelle en est la mère ? c'est le verre ; mais elle n'a pas fait le rayon ? non ; mais elle a produit la couleur rayonnante, elle a revêtu le rayon de cette robe de couleur.

4707. Quel est le Père de Jésus Homme-Dieu ? C'est le Père éternel. Il n'a pas engendré de sa substance l'humanité de Jésus, non ; mais il a engendré de sa substance la personne de son Fils qui est homme. Quelle est la mère

de ce Dieu-Homme? C'est Marie. Elle n'a pas engendré la divinité, non; mais elle a conçu l'homme qui est Dieu; elle a revêtu de notre humanité la divinité du Fils de Dieu. Qui est plus ancien, ou ce rayon coloré, ou le verre? Le rayon en tant que rayon, et en tant que fils du soleil, est longtemps avant le verre: il est dès le commencement du monde, il est aussi ancien que le soleil; mais le rayon en tant que coloré, est plus jeune que le verre. Qui est le plus ancien de Jésus ou de Marie? Jésus, en tant que Dieu ou en tant que Fils de Dieu, est longtemps avant Marie, il est de tout temps comme le Père, de toute éternité comme le Père, sans commencement comme le Père et le Saint-Esprit; mais Jésus en tant qu'homme est plus jeune que sa mère, car elle avait quinze ans quand elle lui donna le jour.

Ce rayon tenant au soleil est si brillant et si éclatant qu'on ne le saurait regarder, il éblouit et aveugle les yeux qui s'y veulent fixer; mais ce même rayon revêtu de couleur rouge est descendu ici-bas, on le regarde fort aisément; ainsi le Fils de Dieu, au sein de son Père, est invisible, ineffable, inaccessible et incompréhensible: *Generationem ejus quis enarrabit? Lucem inhabitat inaccessibilem;* mais ce même Fils de Dieu revêtu de notre humanité et conversant avec nous, s'est rendu visible, palpable et sensible: *Quid vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ.* C'est donc en l'honneur de cette seconde naissance que l'on chante la seconde messe de Noël, et bien que cette naissance temporelle soit arrivée en plein minuit, la messe qu'on chante en son honneur, est célébrée à l'aube du jour.

4708. Et c'est fort à propos, parce que la principale fin et l'intention pour laquelle Jésus-Christ est né d'une vierge, c'est pour nous apporter le jour, pour dissiper nos ténèbres et pour éclairer nos esprits. Pour celà, on commence cette messe par cet introït: *Lux fulgebit hodie super nos, quia natus est nobis salvator;* et en la préface: *quia per incarnati Verbi mysterium mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit.* Oui, M. F. le Fils de Dieu est venu en ce monde lorsque les jours commencent à croître, comme a remarqué S. Augustin, afin de nous apprendre qu'il est venu pour nous illuminer et nous instruire, pour être le directeur des âmes et le Docteur de justice, comme il est appelé par les prophètes; il commence de bonne heure d'en faire la charge, il en exerce l'office au commencement de sa vie; il prêche, il prêche, cet enfant nouveau-né, il prêche tout petit qu'il est. Sa chaire, c'est la crêche; son auditoire, c'est l'univers; sa doctrine, c'est le mépris du monde. Il prêche, non par la bouche; car il ne peut encore parler, pas même en bégayant, mais par son exemple; il prêche non à nos oreilles, mais à nos yeux, *erunt oculi tui videntes præceptorem tuum.* Il dit que la pauvreté est meilleure que la richesse, que c'est un état plus assuré pour le salut, d'être pauvre que d'être riche: le monde dit: *O cives, cives, quærenda pecunia primum est, Virtus post nummos.* Il faut en avoir tant qu'on peut, au besoin il faut se parjurer, suborner de faux témoins, pour gagner son procès, plutôt que de perdre son bien. Ce divin Enfant dit que la vie humble, retirée et cachée, austère et mortifiée, est plus agréable à Dieu: le monde dit qu'il faut paraître, s'agrandir, s'élever et prendre ses divertissements. *Aut Christus fallitur, aut mundus errat: sed divinam falli impossibile est sapientiam: merito ergo prudentia carnis mors est; et sæculi sapientia, stultitia nominatur.*

Voilà deux maîtres tout contraires, deux docteurs diamétralement opposés; il faut nécessairement que l'un ou l'autre se trompe. De dire que cet enfant se trompe, ce serait un blasphème: il est la sagesse éternelle, la sagesse incréée, l'ange du grand conseil. Il faut donc avouer que les grands et ambitieux du monde, les riches et les avaricieux, les dissolus et les voluptueux se trompent lourdement. Nous savons que cet enfant est le vrai Messie, parce que c'est de lui que le prophète Isaïe a prédit qu'une vierge le concevrait et l'enfanterait. Or, le même prophète dit de lui qu'il saurait très bien discerner entre le bien et le mal, *ut sciat reprobare malum, et eligere bonum.* Il choisit l'humiliation, la pauvreté et l'austérité; il rejette la gloire mondaine, les richesses et les aises du corps; donc celles-là sont bonnes et celles-ci sont mauvaises. Ne me comprenez-vous pas? Il faut être bien grossier pour ne pas toucher du doigt une démonstration si palpable.

Je dis donc, ô âme mondaine! que si vous vous sauvez comme vous pensez, prenant toutes vos aises en ce monde, contentant vos appétits sensuels, jouissant des plaisirs charnels, cet enfant était bien simple, et n'avait que faire, de venir du ciel en terre tout exprès pour vous montrer le chemin du ciel, puisque vous pouviez y aller sans le suivre, en tenant un chemin tout contraire; si vous pouvez vous sauver jurant à tout propos, médisant du prochain, et disant des paroles déshonnêtes, cet Homme-Dieu a été bien simple de se faire enfant, lui qui était la parole éternelle, ou de s'abstenir de parler trois ou quatre ans, pour vous apprendre à réfréner votre langue, si vous pouvez vous sauver nonobstant vos rébellions envers vos père et mère, cet enfant a bien perdu son temps, de s'assujettir aux commandements d'une humble vierge et d'un pauvre charpentier, pour vous donner des exemples d'obéissance; si vous pouvez vous sauver en nageant dans les voluptés, vous gorgeant de vin et de viande, ou en traitant durement votre pauvre femme, le Fils de Dieu s'est bien trompé de mener une vie si austère, de supporter des travaux et des fatigues sans nombre, d'endurer patiemment les affronts et les calomnies, pour vous donner un modèle de pénitence et de patience, puisque vous gagneriez bien le ciel sans faire ce qu'il vous a enseigné par son exemple.

Mais non, ce n'est pas lui qui se trompe. La gloire et les plaisirs du monde mènent aux confusions et aux supplices des réprouvés, c'est pourquoi le Sauveur vient aujourd'hui vous enseigner une autre route. Il est la voie, la vérité, la vie. Suivons-le..... (D'après le P. Le Jeune.)

4709. N. B. *Voir plusieurs autres plans, au mot* **Incarnation.**

II. — Circoncision de Notre-Seigneur.

4710. *Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.*

C'est aujourd'hui que Notre-Seigneur versa pour nous les prémices du sang qui devait nous racheter. C'est aujourd'hui qu'il réalise le nom qu'un ange avait apporté pour lui du ciel, et qui signifie Sauveur. *In circumcisione Domini,* dit saint Bernard, *habemus quod admiremur et amemus; habemus etiam quod imitemur.*

4711. I. *Matière à notre admiration* : 1° C'est le Dieu du ciel et de la terre qui dicte des lois à toutes créatures. C'est à son nom que tout genou fléchit, et il se soumet à une loi qui ne pouvait l'atteindre. 2° Il a droit à toutes les béatitudes du ciel, et il s'est soumis à la souffrance. Il vient à peine de naître et déjà il semble dire en réalité : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur ;* il est lavé dans son sang. Il commence dès son bas âge à correspondre avec une grande fidélité à sa vocation. Aristote dit qu'il importe beaucoup de dresser les enfants et de les accoutumer de bonne heure au métier ou à la profession qu'ils doivent exercer toute leur vie. Si on les destine à la guerre, il leur faut faire manier de petites épées ; si c'est aux lettres, il faut leur mettre des livres entre les mains. A Sparte, pour reconnaître le naturel ou inclination d'un enfant, on le promenait lentement par toute la ville, et on remarquait en quel lieu, et à quoi il s'arrêtait avec plus d'attention. Si c'était dans la boutique d'un armurier, il sera bon soldat, disait-on ; si c'était devant un libraire, il sera homme d'étude. Quand vous voyez une petite fille sage, modeste, retenue, vous dites : Elle sera religieuse ; si elle se plaît à danser, à badiner, vous raisonnez autrement. Voulez-vous savoir quel est le génie de Jésus, quelle est son humeur, son inclination et son fort, c'est d'endurer et de répandre son sang ; c'est sa vocation, son vrai métier, et sa profession, *virum dolorum*. S'il est né d'une vierge, s'il est descendu du ciel, s'il a pris un corps mortel et passible, c'est pour endurer et répandre son sang. Il commence à le faire de bonne heure, il commence le plus tôt qu'il lui est possible. 3° C'est la pureté même, la couronne des vierges, la candeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu. *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso* (II. Cor., v, 21). Il veut porter dans son corps avec la marque, la peine du péché.

4712. II. *Matière à notre amour :* 1° Il se fait donc notre Sauveur en même temps qu'il en prend le nom si doux. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas ! 2° à quel prix nous sauve-t-il ? *Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis, sed pretioso sanguine.* Les premières gouttes qu'il en répand, ne sont que les arrhes par lesquelles il s'engage à sacrifier pour nous : sa gloire (car il s'humilie), ses souffrances, tout son sang et sa vie même. *Quis tam amantem non redamaret ?*

4713. III. *Matière à notre imitation.* 1° Son obéissance à son Père. 2° Son dévouement pour les pauvres pécheurs ; 3° son amour de la souffrance et des humiliations qui sont la circoncision spirituelle qu'il nous prêche (v. n° 4715).

O Jésus, soyez-nous Sauveur, et non juge, il en sera ainsi, si dans l'admiration de ce que vous daignez faire pour nous, nous vous aimons sincèrement, étant disposés à vous rendre vie pour vie, sang pour sang, et si nous imitons votre obéissance, votre générosité pour nos semblables, votre esprit de pénitence et d'humilité, que nous nous efforcerons de retracer en nous.

4714. **Autre plan :** *Souhaits de bonne année*, v. n° 5515.

PENSÉES SUR LA CIRCONCISION.

4715. Quelle opposition entre ce Dieu circoncis et nous, et en cela même quel aveuglement de notre part et quel renversement ! Il fait sa gloire et son plus bel emploi de nous sauver, et nous nous faisons un jeu de nous perdre. Lui était-il donc plus important d'être Sauveur, qu'il ne nous importe d'être sauvés ? S'il est Sauveur, est-ce pour lui, et si nous sommes sauvés, n'est-ce pas pour nous-mêmes ? Sans être Sauveur, en eût-il été moins heureux, en eût-il été moins Dieu ? et sans être sauvés, que pouvons-nous être, et quel anathème doit tomber sur nous ? Cependant, pour être Sauveur, rien ne lui paraît difficile ; et pour être sauvés, tout nous devient impossible. Mais, ne nous y trompons pas, et ne croyons pas qu'il veuille nous sauver sans nous ; je l'ai dit, et je ne puis trop vous le redire : il veut bien sans nous, faire les premières avances ; il veut bien sans nous, s'immoler pour nous ; il veut bien pour satisfaire à la justice de Dieu, et pour nous mettre en état de l'apaiser nous-mêmes, se charger de nos iniquités, et en devenir la victime ; se présenter à son Père tout couvert de sang, et s'engager à le répandre jusqu'à la dernière goutte : voilà ce qu'il veut, voilà ce qu'il fait, et comment sans nous et par une pure miséricorde, il est Sauveur. Mais que dans la suite, il vous dispense de tout ce en quoi vous devez contribuer au salut, qu'il vous procure ; mais qu'il en fasse tous les frais, et que vous n'y mettiez rien de votre part ; mais qu'il vous transporte et qu'il vous communique tellement tous ses mérites, que vous soyez pleinement déchargés du soin de vous les appliquer ; mais que tout innocent qu'il est et l'innocence même, que tout saint qu'il est et la sainteté même, il porte toute la peine du péché, et que les pécheurs vivent dans les aises et les commodités de la vie : ce n'est point là ce qu'il a prétendu. (BOURDALOUE.)

4716. Vous seul, ô Jésus, vous pouvez me sauver, vous avez créé le monde et la nature, vous pouvez rendre à la nature sa première dignité ; vous seul, Agneau sans tache et sans souillure, vous pouvez effacer de nos âmes les tâches et les souillures du péché, j'attends de vous cette grâce, ô Jésus, je l'implore à genoux, je la réclame avec une impatiente ardeur. Seigneur, ne me sauvez pas comme vous avez sauvé ce peuple qui après avoir été engraissé de vos bienfaits « devint appesanti, rassasié, enivré, et délaissa le Dieu son Créateur, et se retira du Dieu de son salut (DEUT. XXXII 12). » Je ne vous demande pas, Seigneur, la richesse de Salomon, qui, dans l'ivresse de son bonheur construisit aux faux dieux des autels sacrilèges, je ne vous demande pas non plus l'éclat des rois et des princes, qui, en commandant aux autres, ne savent point commander à leurs propres passions. Non, Seigneur, je ne vous demande pas de me sauver ainsi ; loin de moi cette prospérité mensongère. Sauvez-moi, Seigneur, comme vous avez sauvé votre serviteur Job, qui, dévoré par les vers sur un fumier infect, conserva l'innocence et la justice au milieu de la détresse la plus absolue. Sauvez-moi comme vous avez sauvé tous vos saints; comme Jérémie, qui mérita de mourir sous les corps du peuple en défendant vos intérêts sacrés ; comme Isaïe, mis en lambeaux à cause de votre gloire ; comme Jean Baptiste décapité ; comme cette foule innombrable de bienheureux, qui conservèrent dans les tortures leur foi et leur religion. **Voilà le salut que je désire, ô mon Dieu, il est inséparable de la foi et de la justice.** (B. L. DE GRENADE.)

III. — Épiphanie.

4717. I. *Vidimus stellam.* Cette étoile était l'image extérieure de la lumière de la foi qui a éclairé les Mages, les prémices des païens convertis. — Ce jour est l'anniversaire de notre vocation à la foi. Les Mages furent fidèles à l'appel de Dieu, soyons-le à la foi. — Et on fait de la foi le sujet du discours comme au nº 1121 et 4590.

4718. II. **Plan.** Homélie sur l'Evangile du jour.

Ecce magi venerunt ab Oriente. Les Mages étaient des rois de l'Orient. On croit généralement qu'ils venaient d'Arabie, à cause des présents qu'ils offrirent au Fils de Dieu, et parce qu'ils avaient été figurés par la reine de Saba qui, de l'Arabie, vint voir Salomon. Ils étaient aussi des savants, versés dans l'étude des astres. Une tradition rapporte que, depuis que le prophète Balaam avait annoncé une étoile mystérieuse qui apporterait au monde une nouvelle de salut, douze sages avaient été chargés de génération en génération d'observer tous les jours le ciel. Tous les peuples attendaient le Sauveur. Les Mages furent assez heureux pour voir, les premiers, cette étoile d'un éclat si extraordinaire, qu'au rapport de saint Ignace, elle éclipsait tous les autres astres et jetait l'effroi dans tous les cœurs. L'Enfant de Bethléem fait éclater sa divinité! Les cieux le reconnaissent pour leur maître, car les anges ont entonné sur son berceau l'hymne de gloire et l'ont annoncé aux bergers. Et en même temps les cieux s'illuminent d'une lumière nouvelle qui le fait connaître aux gentils, aux infidèles, jusque-là assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Quelle ignorance, quelles monstrueuses erreurs, quels abîmes de corruption jusque-là! Il n'y a que ceux qui ignorent l'histoire qui puissent rester ingrats, à l'égard de celui qui en se faisant connaître à eux en ce jour, les a délivrés de la barbarie. Quel enfant que Celui qui couché dans une pauvre crèche, donne ses ordres et aux anges et aux astres!

La lumière de l'étoile qui frappe les yeux des Mages en observation du mouvement céleste, n'est que la figure de la lumière intérieure qui leur fait comprendre que le Messie annoncé et attendu des siècles, est enfin venu. Les rayons de l'étoile se dirigeant vers la Judée, ils devinent que c'est là qu'ils trouveront le salut des nations, aussitôt ils se mettent en route pour le découvrir. Rien ne les arrête, ni la route à parcourir, ni les soins de leur royaume, ni la pensée qu'on se rira peut-être de leur crédulité. Ils partent. Par là, ils condamnent ceux qui, pressés par la grâce de chercher Dieu, se laissent vaincre par la paresse, les intérêts humains, et retardent toujours leur retour à Dieu et l'affaire de leur salut... Qu'ils craignent de tomber sous le coup de cette menace, *quæretis me et non invenietis,* ces faux sages qui toujours raisonnent, toujours délibèrent et n'agissent jamais. Chercher Dieu efficacement, c'est agir, et se mettre en route dans la voie du bien. *Ambulate dum lucem habetis,* nous avons plus de lumière que les Mages, *ut non vos tenebræ comprehendant.*

Les Mages sont au nombre de trois; la tradition a conservé leur nom: Gaspar, Melchior, Balthazar. L'étoile les guide et ils arrivent à Jérusalem; mais là l'étoile disparaît. Quelle épreuve pour leur foi, si elle eût été chancelante! mais ils n'en sont pas découragés. Puisque ce roi naît en Judée, les Juifs, pensent-ils, doivent mieux connaître qu'eux la merveille qu'ils viennent contempler eux-mêmes de si loin. Ils demandent donc où est né le roi des Juifs. *Vidimus enim stellam ejus in oriente et venimus adorare eum.* Ce qui fait leur joie, trouble l'âme du roi Hérode, qui apprend leur arrivée et le but de leur voyage, et met en émoi toute la ville de Jérusalem. Hérode convoque les princes des prêtres et les scribes du peuple et il leur demande où doit naître le roi des Juifs. Les Ecritures Saintes à la main, ils répondent que, d'après les prophéties, c'est à Bethléem qu'il doit naître. Les Mages

sont rassurés et prêts à se remettre en route; mais Hérode les fait appeler en secret avant leur départ, les interroge minutieusement sur l'époque où l'étoile leur est apparue, puis les congédie en leur recommandant de chercher avec soin l'enfant qui vient de naître, de l'informer de leur découverte afin que, comme il dit, il puisse aller aussi l'adorer lui-même. On sait ce qu'il en pensait. Que d'enseignements dans ce récit évangélique! Les Mages n'ayant plus l'étoile pour les guider vont consulter les prêtres. Tel est l'ordre de la Providence. Quand Dieu ne nous manifeste pas directement et clairement sa volonté, quand notre esprit est obscurci par les ténèbres, quand la grâce n'agit pas en nous d'une manière sensible, nous n'avons d'autre moyen que de recourir à ceux qu'il a établis pour être nos guides. Le respect humain ne les arrête pas; ils n'ont pas peur de dire non seulement aux prêtres, mais encore à Hérode et à toute sa cour, pourquoi ils sont venus. Les prêtres juifs, comme beaucoup d'indifférents de nos jours, savent bien où le Messie est né; mais ils ne se mettent pas en peine de l'adorer; les Juifs les imitent. C'était pourtant là la nation choisie. Etrange abus des dons de Dieu! il rend ceux qui en sont coupables pires que des infidèles. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur dira plus tard: *Malheur à toi, Corozaïn! Malheur à toi, Bethsaïda! car si de semblables prodiges avaient été faits en faveur de Sidon et de Tyr, elles eussent fait pénitence dans le sac et dans la cendre.* Ah! si les sauvages de l'Afrique et de l'Amérique avaient les secours religieux que nous avons, avec quelle fidélité et quelle reconnaissance ils pratiqueraient notre religion sainte! Dieu abandonna les Juifs indifférents. Tremblons qu'il ne nous abandonne. *Auferetur a vobis regnum cœlorum et dabitur genti facienti fructus ejus* (MAT., XXI, 43). — L'indifférence des Juifs et de leurs prêtres eux-mêmes ne déconcerte pas les Mages, ils pressentent déjà ce que le Sauveur dira plus tard: *Les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites ce qu'ils vous disent; mais ne faites pas ce qu'ils font.* Hérode, lui, tremble déjà pour sa couronne et il s'informe du lieu de la naissance de l'enfant, ce n'est pas pour l'adorer, c'est pour le faire mourir. C'est l'histoire de Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps. Ce divin Sauveur, ce roi immortel des siècles, rencontrera toujours des indifférents comme les Juifs et des persécuteurs comme Hérode, mais aussi de vrais adorateurs comme les Mages. Les rois de l'Arabie se remettent en route; et l'étoile reparaît pour les guider. Quelle joie quand de nouveau ils l'aperçoivent!.. Les lumières de la grâce, un moment voilées, brillent bientôt après aux yeux des âmes dociles à la voix de ceux qui ont charge de les conduire. L'étoile qui les précède s'arrête sur la demeure où repose l'Enfant. Ils se trouvent donc en face de cette étable abandonnée. Quel palais pour celui qu'ils viennent adorer, quelle épreuve pour une foi moins robuste! Ils entrent dans ce réduit si pauvre et ils trouvent l'Enfant avec Marie, sa Mère, l'Enfant ayant pour berceau une crèche, et sa Mère, pauvre, modeste et timide, veillant à ses côtés. Qu'eût fait un esprit fort à cette vue? Il ne fût pas entré dans cette masure où il aurait été convaincu de ne rien trouver à sa hauteur, ou s'il eût daigné en franchir le seuil, il se serait retiré après avoir jeté un regard de dédain sur ces pauvres habitants. L'orgueil aveugle; car Dieu résiste aux superbes, et ne donne qu'aux humbles les divines lumières de sa grâce. Les Mages, dociles à l'action divine, ont compris que c'était bien là le palais que devait choisir celui qui venait nous prêcher le mépris

des grandeurs de ce monde, que cette paille, cette crèche, ce pauvre réduit convenaient bien à celui qui venait nous guérir de l'attache aux biens terrestres et de la sensualité qui nous perdent. La foi dont les clartés sont plus vives que celle de l'étoile qui les a guidés, leur découvre les abîmes de la puissance, de la sagesse, de la miséricorde de Dieu, accomplis sur la terre dans l'Incarnation de son divin Fils. (V. nº 4728.) *Et procidentes adoraverunt eum.* Ils se prosternent et ils adorent. O Jésus, ô Dieu anéanti pour l'amour de nous, que vous êtes grand, puisque vous voyez se courber devant vous les rois venus de loin. (V. nº 4729.) Les humiliations de votre mort seront vite effacée par les gloires de votre résurrection ! mais celle de votre naissance le sont dès maintenant par l'adoration des bergers, et surtout des Mages et des anges eux-mêmes. Là où le mondain ne voit que faiblesses, j'admire celui qui est la vertu et la sagesse de Dieu. *Dei virtutem et Dei sapientiam.* Vous êtes un faible enfant, et de vos mains débiles vous soutenez une étoile dans les airs. Dans votre faiblesse, vous mettez en émoi Hérode sur son trône et toute sa capitale. Vous attirez à vous et vous touchez les cœurs. Oh ! vous êtes vraiment le roi des Juifs. Les Mages sont frappés par les grandeurs de ce Dieu qui se cache; et ils adorent intérieurement celui devant lequel ils se prosternent. Quelle est leur reconnaissance pour le bienfait qu'ils ont reçu ! Les premiers ils ont découvert ce Sauveur du monde encore inconnu même à son peuple. Ils veulent aussitôt lui témoigner leur foi et leur gratitude en lui offrant des présents, de l'encens comme à un Dieu, de l'or comme à un roi, de la myrrhe comme à un homme. (V. nos 4730 et suiv.) On se servait en effet de cette substance pour embaumer les corps. Mais ces présents figurent les dispositions de leurs âmes; l'encens, le parfum de leur prière; l'or, la charité ou l'amour; la myrrhe, la mortification chrétienne que le spectacle de la pauvreté de Bethléem leur faisaient prendre la résolution de pratiquer.

En effet, avertis en songe de ne pas repasser vers Hérode, ils s'en retournèrent dans leur patrie par un autre chemin. Ils entrent à partir de cette visite faite à la crèche, dans une voie nouvelle, voie d'expiation pour leurs péchés, voie d'éloignement de ce qui pourrait leur faire perdre le trésor de la foi où ils ont puisé abondamment. Désormais, non seulement ils croiront, mais plus tard, il seront baptisés, ils deviendront Apôtres de leurs peuples; et l'Eglise les honore comme des saints, et on vénère leurs reliques à Cologne où leurs corps ont été transportés.

Offrons en ce jour, à l'enfant de la crèche les mêmes présents que les Mages, l'or de la charité, de l'amour de Dieu et du prochain, l'encens d'une prière ardente, la myrrhe d'un cœur contrit et prêt au sacrifice. Et en quittant le saint Lieu, retournons par un autre chemin; désertons les voies de l'iniquité que condamme notre foi. Quelle ingratitude envers Dieu qui a fait luire sur nous cette divine lumière, de ne pas vivre selon les maximes de l'Evangile ! Eloignons-nous des occasions de péché que nous avons recherchées jusqu'ici. Et par la parole et par l'exemple, soyons Apôtres au milieu de nos frères.

4719. **Autre plan.** — La conduite des Mages offre un remède I. *à l'indifférence de notre siècle.* 1º Ils observent le ciel et recherchent les choses d'en haut. 2º Il se mettent en route, dès que paraît l'étoile, et qu'ils connaissent les desseins de Dieu. 3º Ils font les sacrifices d'un long voyage pour

découvrir le Messie; qu'ils sont loin d'eux les indifférents qui ne s'occupent point des choses du salut, qui méprisent les inspirations de la grâce et les remords de leur conscience, remettant toujours à plus tard de s'occuper de leurs intérêts éternels et ne sachant faire aucun sacrifice pour Dieu! Qu'il est à craindre qu'ils ne réussissent pas à le trouver.

4720. II. *A l'incrédulité.* 1° Ils interrogent et croient les prêtres dépositaires des Ecritures. 2° Le mauvais exemple qu'ils en reçoivent ne les ébranle pas. 3° Ils trouvent l'Enfant de Bethléem et le jugent non par les sens, mais par les lumières de la grâce et l'adorent. L'incrédule ne croit qu'à sa raison, pourtant si faible et obscurcie par tant de passions. L'autorité n'est rien pour lui. Il s'appuie sur des scandales pour étayer son impiété. Comme si la foi dépendait de ceux qui la professent, ou même de ceux qui la prêchent. Il ne juge que par les sens: *quæcumque tanquam muta animalia norunt in his corrumpuntur.*

4721. III. *A la vie mondaine,* alliée à la profession de foi. 1° Ils prient. 2° Ils aiment Dieu et le prochain. 3° Ils se mortifient eux-mêmes. Les mondains ne prient plus. *Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me.* Ils sont égoïstes, n'ont de dévouement ni pour Dieu ni pour leurs frères. Ils aiment, non la pénitence, mais les fêtes et les plaisirs.

Ayons la foi: sans elle il est impossible de plaire à Dieu; mais la foi ne suffit pas sans les œuvres. Malheur aux indifférents qui ne font rien pour leur salut. Donc des œuvres saintes, la charité, la prière, la mortification chrétienne.

4722. **Autre plan,** *d'après le P. Le Jeune. — Ubi est qui natus est rex Judæorum.* C'est trop peu dire, il est le roi du ciel et de la terre. *Rex regum et Dominus dominantium.* Roi en sa divinité, roi en son humanité; et, certes, sa royauté est bien supérieure à celle des grands de la terre: I. Par les droits qui l'établissent. II. Par sa durée. III. Par la manière dont elle s'exerce. IV. Par son étendue.

4723. *Droits qui l'établissent.* Les autres rois n'ont ordinairement qu'un titre, et ce titre peut être usurpé. Jésus-Christ les a tous. Saint Jean dit qu'il a sur sa tête beaucoup de diadèmes parce qu'il a plusieurs droits à régner. Droit de création, de conservation; droit de conquête, car il nous a conquis sur le démon ; droit de rédemption.

4724. II. *Durée.* Les princes de la terre peuvent être entravés dans leurs droits, soit par leur minorité, soit par la rébellion de leurs sujets, soit par l'invasion étrangère, soit surtout par la mort. Le sable du sépulcre a le même effet sur eux que le sable du rivage sur la mer, *usque huc venies.* De tant de rois qui ont porté la couronne de France, pas un n'a régné quatre-vingts ans; parmi les papes qui ont tenu le siège apostolique, pas un ne l'a tenu quarante ans. La royauté de Jésus est solide, ferme, permanente, continuelle et éternelle: elle n'a point d'interrègne, point d'interruption, rien ne peut en interdire l'exercice, ni la suspendre tant soit peu; ceux qui tâchent de ravir la vie à Jésus dans son enfance, ceux qui en effet la lui ravissent à 33 ans, ne peuvent lui ravir la royauté, il la conserve et l'exerce toujours, même quand il ne conserve pas la vie. Ainsi nous voyons qu'en son bas âge et pendant sa minorité, il est proclamé roi, et cela même par les rois, *ubi est qui natus est rex?* Il exerce sur eux sa puissance, il les

attire de l'Orient, il les fait prosterner à ses pieds, il les contraint par une douce violence de lui rendre hommage comme à leur souverain, à lui payer tribut, à le reconnaître par l'offre de l'or et des autres présents ; et en ce même état, il montre que c'est de lui qu'on a dit, *terribilis ei qui aufert spiritum principum, terribilis apud reges terræ.* Il se fait redouter de Hérode ; voulant, dès sa naissance, faire paraître un rayon de sa grandeur, et faire sentir aux grands sa secrète puissance, cachée dans sa crèche, mais qui paraîtra un jour à leur étonnement, quand il sera sur son trône de gloire : *si tantum terruit cuna vagientis, quid faciet tribunal judicantis !* (Aug.) Et pendant sa vie, payant le tribut au roi de la terre, pour ne pas donner mauvais exemple, il déclare expressément que ce n'est pas par devoir, et qu'il n'y est pas obligé, puisqu'il est Fils du Roi suprême, et même le Roi des rois. Il paie le tribut, mais par miracle, faisant trouver la pièce de monnaie dans la gueule d'un poisson, afin de relever l'hommage qu'il rend au prince temporel par un effet de la puissance et de l'autorité qu'il exerce sur la mer, comme roi de tous les éléments. Mourant, il se fait proclamer roi en la mort même, et fait que le juge qui le condamne, devient le héraut de sa royauté, mettant ce titre sur la croix, en trois diverses langues : *Jesus Nazarenus, rex ;* et en cet état de souffrance, ne voulant produire aucun effet de sa souveraineté sur les hommes, afin d'endurer par eux et pour eux, il en produit sur les créatures insensibles et inanimées, il fait fendre les rochers, il ouvre les sépulcres, il rompt le voile du temple, il couvre l'air de ténèbres, il ravit la lumière au soleil, il marque sa souveraineté en la terre et au ciel, lors même qu'on lui ravit la vie qui est la lumière et la merveille du ciel et de la terre. Après sa mort et son ascension glorieuse, son Père le fait asseoir à sa droite. *Regnum tuum regnum omnium sæculorum* (1).

4725. III. *Manière de régner.* Les autres rois font des volumes de lois. 1° Dieu n'a que quelques commandements qui, bien observés, feraient de la terre un paradis. 2° Les rois commandent impérieusement ; Notre-Seigneur commande avec douceur et en ami. *Audi populus meus et loquar.* 3° La justice des princes est manchotte ; elle n'a que la main gauche pour punir le coupable, elle ne récompense pas la vertu. 4° Les autres surchargent leurs sujets d'impôts. Leur fortune s'élève avec le tribut qu'ils prélèvent sur leurs sujets. Jésus s'est appauvri et s'est anéanti ; il a épuisé ses veines et versé tout son sang pour enrichir ses sujets. *Propter nos egenus factus est cum esset dives.* C'est à lui, non pas à Tite, que convient l'épithète de délices du genre humain. Cet empereur était ainsi surnommé, parce qu'il ne passait pas un seul jour sans faire du bien à quelqu'un. Jésus ne passe pas un jour, une heure et un moment sans faire du bien, non à quelqu'un, mais à chacun de ses sujets : *Venite ad me, omnes qui laboratis.*

4726. IV. *Etendu du royaume.* Les autres rois ne règnent que dans quelque coin du monde ; ils ne commandent qu'à une partie des hommes ; et Jésus est le Roi de l'univers, le monarque du ciel et de la terre ; les autres rois sont ses vassaux. David, le roi des prophètes et le prophète des rois, l'a prédit bien expressément ; car, au psaume soixante et onze, après avoir dit que les rois de Tharse et d'Arabie, et les princes d'Orient apporteraient

(1) Sainte Thérèse éprouvait une grande joie à entendra chanter le *Credo*, mais surtout ces paroles : *Cujus regni non erit finis.*

des présents à Jésus, il ajoute qu'à leur exemple tous les autres rois de la terre le viendraient adorer: *Reges Tharsis et insulæ munera offerent et adorabunt eum omnes reges terræ.*

Quand je m'applique à feuilleter les annales ecclésiastiques, je vois cette prophétie accomplie à la lettre; je trouve que de siècle en siècle, quelques rois à l'exemple de ces trois rois, ou au moins quelques souverains, ont adoré le Fils de Dieu, ont rendu hommage au Pape son vicaire, ont mis leur couronne et leur royaume aux pieds de l'Eglise son épouse.

Dans l'univers entier, Notre-Seigneur a des sujets et même des rois qui lui sont fidèles. Voilà donc la prophétie accomplie; mais ce qu'elle ajoute me fait saigner le cœur: *omnes gentes servient ei.* Cela ne se vérifie pas en vous, Jésus-Christ n'est pas votre roi, il n'a point d'empire sur vous; car quel devoir, quel honneur et quelle obéissance lui rendez-vous? Si vous êtes en la chambre du roi, c'est avec un grand respect, avec un profond silence et avec crainte de commettre la moindre inconvenance; si vous êtes en l'église, à la maison de Dieu, en sa présence et sous ses yeux vous commettez toute sorte d'irrévérences.

Quelle obéissance avez-vous pour ses divines lois? quel est le seigneur de village, le chef de tribu sauvage qu'on voulut offenser, comme on le fait tous les jours envers ce grand Dieu! Blaphème, etc.

Il en est pour qui il n'est pas Roi. Ils disent comme les Juifs: *Nolumus hunc regnare super nos.* Ils démentent tous les jours ce qu'ils croient. *Jesum Christum, Dominum nostrum.* Et qui servent-ils? le plus cruel des tyrans et ils vérifient la parole du Saint-Esprit: *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio.... servies inimico tuo in fame, in siti, in nuditate et in omni penuriâ, et ponet jugum ferreum super servicem tuam, donec te conterat* (Deut. 28, 47, 48).

Et quand cela ne serait pas, vous êtes esclave de votre passion, il n'en faut point d'autre témoin que vous. Quand un homme est adonné à la luxure, à l'ivrognerie ou à l'avarice, ne dites-vous pas qu'il est sujet aux femmes, au vin ou à l'argent? Voyez: il est sujet! vous êtes donc sujet et esclave de la plus vile, abjecte, honteuse, infâme et cruelle servitude qui se puisse imaginer, si vile et si infâme que vous avez honte de servir un tel maître; et si vous avez quelque reste de pudeur, vous rougissez quand on dit que vous êtes sujet à l'envie, à la flatterie ou à l'ambition; et si vous étiez affranchi de votre passion, et si vous regardiez ce que vous aimez dans les fausses lunettes qu'elle vous met devant les yeux, vous auriez horreur de vous-même, vous mourriez de dépit et de confusion de vous voir assujetti à un peu de boue, à une vile créature; cette servitude est cruelle.

Vous savez que servant un tel maître vous ne gagnez que l'enfer, vous n'avez pas un jour de vrai repos ni une heure de solide contentement; vous savez que vous êtes bourrelé par les furies de votre conscience, par l'appréhension de la mort, par la crainte de la damnation, par la prévoyance de l'éternité malheureuse et par la vue de l'inconstance et mortalité des créatures que vous aimez.

4727. Jésus crie: Venez à moi, vous tous qui travaillez et je vous soulagerai: *Venite ad me, omnes, et ego reficiam vos.* Venez donc à lui, priez-le de vous décharger de ce joug pesant, car lui seul peut vous affranchir de cette cruelle servitude et vous délivrer de la tyrannie de vos passions;

offrez-lui à cet effet, avec ces dévots princes, l'or, la myrrhe et l'encens. (V. nos 4730 et suiv.)

Offrez-lui un peu d'or, ou au moins un peu d'argent, mettez votre argent à ses pieds, il ne saurait être mieux employé. Les pieds de Jésus-Christ, dit saint Augustin, sont les pauvres qui rampent sur la terre, qui sont dans la boue ; ce qui vous est superflu est nécessaire à ces pieds de Jésus : *Superflua tua, pedibus Domini sunt necessaria.* Jésus a maintenant froid aux pieds, refuserez-vous de les lui réchauffer ? Tant de linge, d'habits et de couvertures qui sont inutiles dans vos maisons, que vous réservez à des héritiers qui ne vous en sauront point de gré, seraient bien nécessaires aux pieds de Jésus-Christ, aux pauvres qui meurent de faim et de froid.

Offrez-lui l'encens d'une fervente prière : *Dirigatur oratio mea sicut incensum* ; qu'elle monte en haut comme la fumée des parfums du temple, qui n'était point agitée çà et là par le vent ; que votre prière ne demande point les honneurs, la santé ni les biens temporels, mais Dieu seulement et sa grâce. Offrez-lui la myrrhe de la mortification ; il y en a de deux sortes, l'une que l'arbre jette lui-même sans être entamé ; elle est fort rare et en petite quantité ; l'autre qu'il distille par incision et cette dernière coule en plus grande abondance ; il y a des mortifications que nous prenons de nous-mêmes, des jeûnes, des cilices et des disciplines. Ce sera une myrrhe fort précieuse et agréable à Dieu, une mortification très méritoire qui n'affaiblira point votre corps, qui n'intéressera point votre santé, ni ne diminuera vos biens, si vous vous abstenez des danses, du bal, des débauches, des mascarades et de toutes les autres folies du carnaval. La myrrhe préserve de la corruption, cette mortification vous exemptera de la corruption de mille péchés. Il y en a d'autres que la providence de Dieu nous envoie par le ministère des créatures, des disgrâces, des renversements de fortune ; les occasions en sont fréquentes et si elles sont bien ménagées, elles formeront un grand trésor ; et Jésus a pour agréable qu'on les lui offre en quantité.

Mais offrons-nous principalement nous-mêmes et tout ce que nous sommes ; jetons-nous aux pieds de Jésus avec ces Mages. Oh ! si notre cœur était dans l'une de leurs cassettes, qu'il serait saintement heureux d'être posé aux pieds de Jésus-Christ ! Dans laquelle aimeriez-vous mieux que votre cœur fût placé ? pour moi, je voudrais que mon cœur fût à la place de cet or, qu'il fût pur comme l'or, précieux comme l'or, solide comme l'or et posé aux pieds de Jésus. Mais on dit que la sainte Vierge distribua cet or en aumônes ; ainsi il retourna aux mains des créatures et fut employé en usage commun, et je voudrais que mon cœur ne fût jamais séparé des pieds de Jésus ; je voudrais donc plutôt qu'il fût comme cette myrrhe, tout pénétré de l'amertume et du regret de mes péchés ; mais saint Bernard dit que cette myrrhe fut employé à conforter les membres tendres et délicats de l'enfant Jésus, et je ne mérite pas de le toucher de si près. J'aimerais donc mieux que mon cœur, mon corps, mon âme, que tout mon être fût en la place de cet encens, *sicut virgula fumi*, que tout cela fût brûlé, consumé, réduit en cendre et en fumée ; ou, s'il se pouvait, anéanti en l'honneur de l'enfant Jésus, car lui seul mérite de régner, de vivre et de subsister. Vive donc uniquement et éternellement ce grand Roi des rois ! vive le Roi du ciel et de la terre ! vive le Roi des hommes et des anges !

vive le Roi des siècles et de l'éternité! en un mot, âmes chrétiennes, vive Jésus! Amen. (D'après le P. Le Jeune.)

TRAITS ET PENSÉES SUR L'EPIPHANIE.

4728. A la vue du Divin Enfant, le cœur des Mages déborda d'une ineffable allégresse. Si telle fut leur joie, lorsqu'ils vous trouvèrent au terme de leur course, ô mon Seigneur, dans une étable, réduit à tant d'humilité et de pauvreté, quelle sera la joie du juste, quand, la durée de cette vie laborieuse une fois accomplie, une fois franchie cette vallée de larmes, il vous trouvera dans votre royaume, dans votre saint palais, non plus couché sur la paille dans une crèche, mais assis sur le trône de la gloire: non plus dans les bras de votre pauvre mère, mais sur le sein du Père éternel; non dans la bassesse de l'humilité, mais dans la gloire et la majesté dont vous ferez participer vos élus!

Et si telle fut la joie des rois, combien devait l'être davantage celle de la très sainte Vierge, en voyant les larmes et les présents de leur piété, en voyant déjà commencer pour elle le règne de Dieu que lui avait annoncé le saint archange Gabriel, en voyant les auspices favorables qui marquaient la venue de son Fils parmi les Gentils, en répondant si bien à ses vœux? Quelles larmes de joie ne versait-elle pas? (B. L. DE GRENADE.)

4729. O merveilleux Enfant! devant vos langes les anges veillent, les étoiles s'arrêtent, les rois tremblent, les sectateurs de la sagesse inclinent leur front dans la poussière. O étable bienheureuse! O trône de Dieu, ciel véritable, qu'éclairent non des torches enflammées, mais des astres resplendissants! O palais céleste qu'habite, non un roi couronné, mais un Dieu fait homme, qui a pour couche royale une dure crèche, pour lambris dorés les murs sombres d'une étable, illuminés pourtant de divines splendeurs. (B. L. DE GRENADE.)

4730. Je n'ai point l'or de l'amour: car je n'ai aimé que les créatures, je n'ai aimé que mes caprices, et je ne vous ai point aimé, vous qui êtes infiniment aimable. Je n'ai point l'encens de la prière; j'ai malheureusement vécu sans penser à vous. Je n'ai point la myrrhe de la mortification, moi qui, plutôt que de me priver de mes misérables plaisirs, ai tant de fois déplu à votre bonté infinie. Que vous offrirai-je donc? Mon Jésus! je vous offre mon cœur, tout souillé et tout pauvre qu'il est; acceptez-le, changez-le, vous qui êtes venu en ce monde pour laver nos cœurs de nos péchés par votre sang, et ainsi nous changer de pécheurs en saints. Donnez-moi donc cet or, cet encens, cette myrrhe, qui me manquent: donnez-moi l'or de votre saint amour! donnez-moi l'esprit de prière; donnez-moi le désir et la force de me mortifier en renonçant à tout ce qui vous déplaît. (SAINT LIGUORI.)

4731. Ouvrez devant Jésus votre trésor, qui n'est autre que votre cœur, ouvrez-le à la divine charité; et si vous désirez savoir qu'elle est la clef qui l'ouvre, sachez que Dieu dit un jour à sainte Gertrude que la clef du cœur est la volonté. Par conséquent, plier sa volonté à l'amour de Dieu, c'est lui ouvrir son cœur. — Ah! cœur dur et rebelle, si Jésus frappe à ta porte et te dit: « Ouvre-moi; » *Aperi mihi;* ne te ferme pas obstinément, ne lui refuse pas l'entrée en lui refusant ton consentement; donne-toi à lui tout entier au contraire, et sans réserve. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

4732. Qu'est-ce que l'encens du chrétien? L'encens est quelque chose qui s'exhale qui n'a son effet qu'en se perdant. Exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes, puisque celui *qui perd son âme la gagne* (MAT. XXI. 28). Celui qui renonce à soi-même: celui qui s'oublie, qui se consume lui-même devant Dieu, est celui qui lui offre de l'encens. Epanchons nos cœurs devant lui; offrons-lui de saintes prières qui montent au ciel, tout ensemble qui se dilatent dans l'air, et qui édifient toute l'Eglise. (BOSSUET.)

IV. — Nom de Jésus.

4733. *Vocatum est nomen ejus Jesus.* Quand l'enfant Dieu fut circoncis, il fut appelé Jésus. Le nom qui exprime le mieux ce qu'est en lui-même et pour nos âmes le Rédempteur du monde, le nom que Dieu seul pouvait donner, parce que lui seul connaissait parfaitement son Fils, le nom que le Père donna en effet à son Fils unique fait homme pour nous sauver, le nom qu'un ange du ciel apporta à la terre, c'est le nom de Jésus qui signifie Sauveur. C'est lui que l'Eglise chante en ce jour où l'univers entier tressaille en le prononçant. Je dois vous inspirer pour lui la religion et l'amour : la religion pour que vous l'adoriez, l'amour pour que vous l'invoquiez à toute heure. Je vous dirai donc dans ce but sa puissance admirable, et je chercherai à vous en faire goûter la douceur, car *il est saint et terrible* comme parle le Psalmiste. Il est aussi *comme un parfum répandu.* O Marie, donnez-nous part aux sentiments qui inondèrent votre cœur, quand pressant sur votre sein virginal le Fils du Très-Haut devenu le vôtre, vous l'appeliez Jésus. (V. nos 4738 et suiv.)

4734. I. *Terribile nomen.* Le Christ s'est anéanti lui-même : il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. Il y a eu de grands noms sur la terre, des noms qui ont rempli des royaumes et des siècles. On parle encore des anciens conquérants qui ont courbé les nations sous leur sceptre, qui ont entraîné les multitudes enchaînées à leurs chars de triomphe ; mais si leur gloire leur survit encore, leur puissance n'est plus, et l'éclat qui les environne n'est qu'un vain prestige. Le Père a donné à son Fils un nom qui est au-dessus de tous les noms humains, des rois, des guerriers, des grands du monde. Le nom des puissants de la terre n'a été célèbre qu'ici-bas et leur gloire a été mêlée de larmes et de sang; le nom de Jésus fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, il a les bénédictions des anges et des hommes.

1° Au nom de Jésus, les esprits angéliques se prosternent et adorent. Une pieuse révélation nous apprend que Dieu, avant de faire apporter ce nom sur la terre, le montra à toute sa cour qui le salua avec des tressaillements de joie. C'est ce nom qui a eu le pouvoir d'ouvrir le ciel, fermé à tous les enfants d'Adam. Les patriarches s'étaient présentés à la porte du paradis, demandant à y être admis ; et l'ange leur avait demandé sans doute qui ils invoquaient. — *Jehovah! Celui qui est; le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* La porte était restée fermée. Les prophètes avaient dit: *le Dieu des armées. Nec est aliud nomen sub cœlo.* Mais dans la plénitude des temps, les cieux s'étant ouverts et ayant distillé sur la terre le nom de Jésus, jusque-là caché aux hommes, la voie du paradis a été ouverte. *Per nomen Jesu,* dit le vénérable Bède, *omnibus gentibus via ad cœlum patefacta est.* Et en le prononçant, une multitude d'élus ont pris leur essor vers l'éternelle félicité, où ils le bénissent et le chantent sans cesse, où ils le loueront dans les siècles des siècles. Au nom de Jésus, le Père céleste lui-même apaise son juste courroux. Quand il l'entend prononcer, il dépose ses foudres et ses mains s'ouvrent pour laisser découler sur la terre toutes ses grâces. C'est Jésus qui nous l'assure: *quodcumque petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis.* Rien donc dans les cieux qui égale la puissance du nom de

Jésus que les anges adorent, qui introduit dans la maison de Dieu ceux qui, sans ce nom sacré, en auraient à jamais été bannis, qui désarme la vengeance du juste juge et qui attire tous les trésors de la miséricorde. Ah! s'il nous était donné en ce jour de pénétrer dans le séjour des Bienheureux, quels concerts admirables nous entendrions pour célébrer le nom de Jésus! Vierges, ce cantique qu'il n'est donné à aucun autre de chanter, n'est-ce pas un chant d'amour et de triomphe au nom de Jésus qui vous a ravis sur la terre? Saints martyrs, qu'est-ce qui fait votre béatitude, n'est-ce pas de redire ce nom de Jésus que vous avez confessé généreusement au milieu des tourments? Apôtres, n'êtes-vous pas heureux de porter encore sur votre front et sur vos lèvres, ce nom que vous avez porté aux nations qui l'ignorait, *ut portet nomen meum coram gentibus*? Et vous toutes, phalanges angéliques, que répétez-vous sur vos harpes célestes? Jésus, Jésus! Et tous les fronts s'inclinent et le Saint-Esprit tressaille d'amour, et le Père s'applaudit d'avoir donné à son Fils un nom auquel tout genou fléchit au ciel.

4735. 2° Et aussi sur la terre. O Seigneur, *quam admirable est nomen tuum in universa terra! A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini.* 1) Quel nom ici-bas comme le nom de Jésus! Où sont ceux qui invoquent César, Alexandre et les grands ravageurs de provinces? Où sont ceux qui s'inclinent aux noms tant vantés des sages du paganisme? Mais dans l'Eglise, toutes les bouches s'ouvrent depuis dix-neuf siècles à la gloire de Jésus; les âges font écho aux âges; les royaumes aux royaumes; et depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, *laudabile nomen Domini.* Et comme le soleil est toujours levé sur quelque point du globe, à toute heure, un hymne de louange s'élève de la terre et se mêle aux chants du ciel à la gloire du nom de Jésus. Et comme l'Eglise a des promesses d'immortalité, et qu'elle embrassera le monde tant que le monde subsistera, un concert perpétuel résonnera dans les continents, comme sur les flots des mers, au sein des cités comme dans les solitudes, et ce concert redira partout; Jésus! L'humble fille le mêlera à sa tâche, à ses périls et à ses douleurs; la mère apprendra à son enfant à le bégayer; le matelot dans la tempête le prononcera au milieu des agitations des flots; le prêtre à l'autel et en récitant l'office, terminera au nom de l'Eglise toutes les prières : *Per Dominum nostrum Jesum Christum ;* et en le disant son front se courbera vers le crucifix; car en disant Jésus : il nomme son Créateur, son Roi, son Rédempteur et son Juge. L'Apôtre l'apprendra aux sauvages de toutes les langues. Le nom de Jésus retentira dans toutes les chaires: et en entendant dire Jésus, on verra les âmes pieuses s'incliner avec respect; car on n'entendra pas parler de Jésus d'une manière stérile, comme des hommes fameux dont on vante la mémoire. Le nom de Jésus, en l'entendant, on l'adore, on l'aime, on le bénit; les esprits et les cœurs se soumettent à son empire; on sent que celui que désigne ce nom divin est vivant et on lui donne tout ce qu'on est, parce qu'on lui doit tout. Le religieux, la vierge consacrée au Seigneur, se cacheront dans un désert pour pouvoir le bénir plus à l'aise. Le jour, la nuit, ils l'adoreront. 2) Tous les miracles se sont faits dans l'Eglise au nom de Jésus, à ce nom les morts ont retrouvé le chemin de la vie, *in nomine meo serpentes tollent;* les bêtes féroces s'apprivoisent, les poisons, perdent leurs effets délétères. *In nomine Jesu Christi surge et ambula*, c'est à ce nom que s'opèrent les miracles de la grâce, que les âmes sont régénérées, que les sacre-

ments puisent leurs vertus. Sur les étendards, il donne la victoire; au milieu des orages des flots, il donne le calme des mers. *Donavit illi nomen quod est super omne nomen. Quam admirabile est nomen tuum in universa terra!* Il est donc bien vrai que tout genou à ce nom fléchit aussi sur la terre; il en est ainsi aux enfers.

4736. 3º La même révélation qui nous apprend que le nom de Jésus, avant d'être apporté à la terre, fut montré en lettres de lumière aux anges du paradis, nous apprend aussi qu'à cette heure même, les démons tombèrent de leur trône. Jésus, c'est le soleil: dès que son nom fut prononcé ici-bas, les puissances de ténèbres reculèrent épouvantées. 1) Dans la société. Qui entend nommer aujourd'hui ces démons que les païens adoraient comme des divinités, ces démons qui avaient des temples, des autels, des ministres, des esclaves? Leurs autels et leurs temples sont renversés; leur nom est effacé ou refoulé dans l'abîme. *In nomine meo dæmonia ejicient.* 2) Dans les hommes en particulier. Ce n'est pas seulement dans la société que régnait Satan, avant que le nom de Jésus, retentissant à son oreille comme un éclat de foudre, l'eût précipité dans l'abîme; il régnait sur les hommes pris en particulier: tantôt il possédait leurs corps, tantôt il faisait de leurs âmes sa conquête. Comment les saints l'ont-ils banni des possédés? Par le nom de Jésus. Comment l'Eglise aujourd'hui exerce-t-elle ses exorcismes sur les énergumènes, sur les enfants non baptisés, sur les adultes infidèles? Elle commande au nom de Jésus. Et comment l'empire de Satan sur les âmes est-il détruit? *In nomine Jesu.* O athlètes de la foi, comment avez-vous terrassé l'infernal dragon? Vierges, comment avez-vous gardé votre lis virginal à l'abri du souffle brûlant et contagieux de l'enfer? Ames tentées, comment résistez-vous et mettez-vous en fuite celui qui, comme un lion rugissant, rôde sans cesse autour de vous cherchant à vous dévorer? Votre secret, je ne l'ignore pas; votre armure invincible, votre bouclier impénétrable, c'est le nom de Jésus.

Un jeune homme nommé Aglaïde veut perdre une vierge d'Alexandrie, Justine; il va trouver Cyprien le magicien, qui emploie toutes les ressources de son art infernal pour faire naître une passion coupable dans le cœur de cette jeune vierge; mais Justine invoque le nom de Jésus et elle est victorieuse. Cyprien voyant que le nom de Jésus est plus puissant que tous ses enchantements diaboliques, se convertit et meurt martyr avec Justine.

Il est donc vrai que le nom de Jésus est puissant: puissant au ciel qui s'incline devant lui, puissant sur la terre où il est vénéré et adoré, puissant dans l'enfer qu'il terrasse. O nom adorable, comment ai-je ignoré jusqu'ici les ressources que vous m'offriez? Si j'ai à déplorer des chutes, c'est bien parce que je n'ai pas recouru à vous. O nom, la gloire du ciel, l'étonnement de la terre, la terreur des enfers, je vous adore et je vous implore. Par vous j'espère la victoire et le triomphe, car vous êtes redoutable à mes ennemis; mais aussi vous êtes doux à mes lèvres et à mon cœur.

4737. II. En effet, mes Frères, *unguentum effusum nomen tuum.* Que signifie ce nom béni à jamais? Nous l'avons dit: il signifie Sauveur. C'est à cause de cette signification qu'il provoque les adorations du ciel et de la terre et inspire la terreur aux enfers. Le nom de Jésus n'est pas vide de sens. Notre-Seigneur ne l'a pas porté seulement, il l'a réalisé, il l'a ac-

compli. Jésus signifie donc : 1° Celui qui a glorifié dignement Dieu, en lui rendant ses droits méconnus de l'homme, en satisfaisant à sa justice. *Pater, clarificavi te super terram, clarifica Filium tuum ;* et la voix repondit : *Clarificavi et iterum clarificabo.* C'est pourquoi les anges qui lui devront des compagnons de leur gloire, le bénissent ; c'est pourquoi les démons le redoutent, parce qu'il a ruiné leur empire ; mais tout cela doit rendre ce nom doux à l'homme. 2° Ce qu'est au captif, dans un cachot ténébreux, la voix du héraut qui lui annonce la délivrance ; ce qu'est au voyageur perdu dans des abîmes et errant dans des précipices, le rayon du soleil qui lui fait retrouver sa route ; ce qu'est la fontaine d'eau fraîche à celui qui se meurt sous les ardeurs d'une soif brûlante, le nom de Jésus l'est pour les hommes. C'est lui qui nous rappelle notre délivrance, c'est lui qui fait briller à nos yeux la lumière, c'est lui qui nous délivre de la soif brûlante des passions. Le dire, le prononcer souvent, c'est nous rappeler que nous avons un médiateur auprès de Dieu, un avocat qui plaide notre cause, une victime. *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris tantum, sed et pro totius mundi ;* c'est dire que la multitude de nos péchés a été lavée dans son sang. — *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* Qui que nous soyons, nous pouvons avoir accès auprès du Père et devenir ses enfants *per Jesum Christum.* 3° C'est dire que toutes les grâces nous sont assurées, pourvu que nous y soyons fidèles ; car *copiosa apud eum redemptio. In omnibus facti estis divites in Christo Jesu, ita ut nihil vobis desit in ulla gratia.* Point d'infirmité de l'âme et même du corps en tant qu'elle s'oppose au salut, dont nous ne puissions être délivrés ; point de perfection à laquelle nous ne puissions prétendre par Jésus. En disant Jésus, nous lui disons : souvenez-vous de ce titre qui fait votre gloire ; il faut que vous le méritiez dignement ; plus il est glorieux, plus il est juste que vous en remplissiez les charges ; car noblesse oblige. Eh bien, soyez-moi Jésus, et sauvez-moi.

Et ne craignons pas qu'il n'en porte pas toutes les conséquences, mes Frères. Ah ! certes, a-t-il reculé devant les humiliations, les opprobres, les douleurs et la mort qui étaient attachés à son titre de Sauveur ? Non assurément. Pourquoi êtes-vous né ? lui demande saint Bernard ; et il répond *quia Jesus ;* pourquoi le travail, les courses, les sueurs, la croix ? *quia Jesus. Non invenio in eo causam,* disait Pilate ; pourtant il fait marquer sur l'écriteau qu'il plaça en tête de la croix, *causam eius scriptam : Jesus rex Judæorum.* C'est vrai, dit à ce sujet saint Ambroise, voilà la vraie cause de sa mort : Jésus. Il est Sauveur, ne craignez donc point que nous ayant achetés si cher, il nous laisse perdre. O Jésus, vous êtes Sauveur ; en le disant, je ne crains rien de mes péchés, de ma misère, de mon penchant vers le mal. *Propter nomen tuum propitiaberis peccato meo, multum est enim.* Et cette confiance excite l'âme et la console. Elle l'excite, car rien n'abat et ne paralyse comme le découragement. Le nom de Jésus nous relève, et ce courage qu'il nous communique se mêle à son efficacité, pour nous assurer la victoire sur nos ennemis, et nous donner la paix sur nos passions. C'est pourquoi saint Bernard le compare à l'huile et il développe cette pensée : *lucet, pascit, ungit :* il éclaire l'âme d'une lumière divine, il lui envoie un reflet du ciel qu'il lui entr'ouvre par l'espérance ; et la nourrissant, il la fortifie et l'aguerrit ainsi contre la lutte : il lui donne une onction surnaturelle,

une joie sans pareille, fruit de la confiance et du calme des passions. Cette huile adoucit les blessures de l'âme et les cicatrise. (Voir saint Bernard, 2me nocturne de la fête.) *Nihil ita iræ impetum cohibet, superbiæ tumorem sedat, extinguit libidinis flammam, sitim temperat avaritiæ quam invocatio nominis Jesu.* (Saint Bernard.) Que de tristesses dissipées par lui ! Et cela se conçoit : le nom de Jésus nous rappelle celui qui a été humble, doux, chaste, pauvre, mortifié pour l'amour de nous. Comment, en nous le rappelant, pourrions-nous ne pas être excités à pratiquer les vertus pour l'amour de lui ? Et Jésus, en tant que Dieu, fortifie par sa grâce les exemples qu'il nous donne en tant qu'homme. Aussi avec quel amour prononçaient-ils ce nom béni, les saints, saint Paul en particulier et les premiers chrétiens ? *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Saint Augustin, saint Bernard ? *Si scribas, non sapit si non legero Jesum. Si disputes aut conferas... mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* Oh ! qui dira avec quels transports prononçaient le nom de Jésus une Thérèse, une Catherine de Sienne, une Marie Eustelle ? O nom fort et doux, puissant et consolant à la fois, je veux vous exalter, vous bénir, vous invoquer !

Je vous exalterai en me sauvant ; car Jésus ne sera pleinement Sauveur qu'autant que par ma fidélité je ne laisserai pas inefficace la grâce qu'il m'a acquise. Que Satan cherche à anéantir la gloire de ce nom en perdant les âmes, à la bonne heure ; moi je ne veux pas priver mon Sauveur de la gloire de mon salut. Je ne pouvais me sauver sans lui ; mais il ne peut me sauver sans moi ; et après qu'il a tant fait pour m'épargner la damnation, que je serais coupable de m'y plonger ! Mon Jésus, je renonce au péché et à ses occasions pour la gloire de votre nom. Qu'aurais-je à répondre à son tribunal, si je me perdais, quand son nom me rappelle tout ce qu'il a fait pour moi ?

Bien plus, *omne quodcumque facitis in verbo, aut opere, omnia in nomine Jesu*, pour la gloire et au nom de Jésus : tout pour l'exalter, tout pour mériter le ciel. Il faut souffrir, soit : Jésus a souffert pour me mériter le salut, je veux souffrir pour la même fin, etc.

Il faut lutter contre les tentations ; mes passions, comme Goliath autrefois, s'avancent pour me perdre ; comme David je leur dirai : *Ego venio in nomine Domini.*

Ne nous arrêtons pas là, mes Frères, non seulement point de blasphèmes, mais travaillons à bannir de la terre ce crime abominable qui est sorti de l'enfer. *Nos autem in nomine Dei nostri invocabimus :* à notre réveil, dans le travail, la nuit, le jour. (V. nº 4742.)

Mon Jésus, miséricorde, disait saint Léonard, et il recommandait de le dire souvent. Que le nom de Jésus soit sur nos lèvres à la vie, à la mort, qu'il expire dans notre bouche ce nom béni, en même temps que notre dernier soupir. Sainte Chantal l'avait gravé sur son cœur, et en lavant son corps, on trouva après sa mort cette empreinte sacrée. Parents, apprenez à vos enfants à le redire. *Quicumque invocaverit nomen Domini salvus erit.*

TRAITS ET PENSÉES SUR LE NOM DE JÉSUS.

4738. *Jesus mel in ore, melos in aure, jubilus in corde. Nomen Jesu lucet prædicatum, pascit recogitatum, lenit et ungit invocatum; exercitatos reparat sensus, virtutes roborat, vegetat bonos mores atque honestos, castas fovet affectiones.*

Nihil ita sicut hoc nomen Jesus iræ impetum cohibet: superbiæ tumorem sedat: livoris vulnus sanat: luxuriæ fluxum restringit, libidinis flammam extinguit, sitim avaritiæ temperat, ac totius indecoris pruriginem fugat. (BERN.)

4739. En entendant prononcer le nom sacré de Jésus, l'enfer bouleversé frémit; tous les faux dieux tombèrent de leur trône; depuis que le nom de Jésus est connu dans le monde on ne les a plus entendus et on ne les entend plus nommer; on les voit, au contraire, méprisés, foulés aux pieds, et le nom de Jésus seul court partout victorieux. Le nom de Jésus écrit sur les étendards y attache la victoire, le nom de Jésus gravé sur la cime des rochers les affermit, le nom de Jésus écrit sur les antennes des vaisseaux les fait aborder en sûreté au port, le nom de Jésus écrit sur les phares des écueils protège la course des navigateurs, le nom de Jésus tracé sur les portes des habitations attire sur les familles une pluie abondante de bénédictions célestes. Au nom de Jésus la peste disparaît, l'abondance renaît, les guerres cessent, la paix triomphe, les Etats se consolident, les communes s'affermissent. Bien plus, tout ce qu'il y a de vertus et d'efficacité dans les plantes et dans les herbes pour guérir, toutes les influences bienfaisantes qui découlent des astres, c'est au nom de Jésus qu'on les doit, dit saint Vincent Ferrier. Si les remèdes ont quelque valeur, si les herbes ont quelque saveur, si les minéraux ont quelque vertu, c'est grâce au nom adorable de Jésus. En un mot, c'est par ce nom sacré, ce nom béni, ce nom de vie que nous sommes comblés de tous les biens, de toutes les bénédictions. Mais que dis-je, non seulement nous avons en lui la source de tous les biens, mais aussi le préservatif contre tous les maux. Les démons eux-mêmes ne pouvant tenir contre la vertu toute-puissante de ce nom divin, prennent la fuite dès qu'ils l'entendent, furieux de sentir leurs forces s'évanouir au souffle de la bouche qui le prononce. (SAINT LÉONARD.)

4740. Le comte Armogaste qui faisait partie de la suite de Théodoric, fils de Genséric, roi des Vandales d'Afrique, eut à souffrir toutes sortes de tourments pour conserver la foi en la divinité de Jésus-Christ. On finit par lui lier fortement toutes les parties du corps avec des cordes. Armogaste se contenta de prononcer le nom de Jésus et ses liens tombèrent aussitôt comme une toile d'araignée. On renouvela la même épreuve avec des cordes plus fortes qui ne purent résister à l'invocation du nom de Jésus. Ainsi tomberont, si nous invoquons ce nom, les chaînes dont Satan cherche à nous lier.

4741. Saint Edmond était encore enfant; un jour, il quitta en récréation ses compagnons d'études pour fuir leurs conversations mondaines et s'entretenir avec Dieu. Un bel enfant lui apparut qui le salua avec une amabilité céleste. Edmond le regarde avec ravissement. L'enfant lui dit: « Ne me connaissez-vous pas? — Je ne vous ai jamais vu, répondit Edmond. — Je m'étonne que vous ne me connaissiez pas, moi qui suis toujours à vos côtés et qui vous accompagne partout; lisez l'écriture qui est sur mon front. » Et Edmond lut: *Jésus.* « Ayez soin tous les jours, ajouta l'enfant, de tracer sur votre front ce nom sauveur et vous serez préservé de mort subite. » Edmond fut fidèle à cette pratique tous les jours de sa vie.

4742. Saint Bernardin de Sienne, prêchant à Florence, inspira à ses auditeurs un tel amour pour le nom de Jésus, qu'ils firent tous graver ce nom sur leurs maisons, et qu'ils le portaient tous sur eux comme une médaille; jamais on n'envoyait baptiser un enfant sans que le nom de Jésus ne fût imprimé dans ses langes. Par la même pratique, saint Bernardin préserva de la peste Ferrare et Padoue.

V. — Fête de la sainte Famille. *3me dimanche après l'Epiphanie (1).*

C'est une fête de Notre-Seigneur car elle a pour but d'honorer sa vie cachée dans la compagnie de Marie et de Joseph. Il est facile de parler sur ce sujet en se servant des pensées qu'on trouve aux nos 4978 et suiv. voir aussi incarnations nos 4816 et suiv.

4743. **La sainte Famille.** — Le plus beau tableau qui ait été montré à la terre, c'est celui de la Sainte Famille de Nazareth. Là on trouve réunis, Jésus la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance, Marie la vierge immaculée, prédestinée avant tous les siècles à nourrir de son lait virginal celui qui donne la nourriture à tout ce qui a vie ; Joseph l'auréole de la pureté de Marie et l'instrument choisi par la providence pour sauver le Sauveur du monde, et protéger la virginité de Marie.

On honore partout aujourd'hui la sainte Famille, il faut faire voir la légitimité et l'utilité de ce culte ; afin que tous soient excités à l'embrasser et à grandir chaque jour en dévotion envers cette Famille divine ; c'est ce que nous allons faire. Heureux serons-nous, si nous vous persuadons à tous d'honorer et d'aimer Jésus, Marie, Joseph.

4744. I. *Rien de plus légitime* que la dévotion à la Sainte Famille, pour le démontrer il suffit de faire connaître brièvement d'abord séparément Jésus, Marie, Joseph, ensuite de le contempler réunis dans la Sainte Famille de Nazareth, et enfin de publier ce que les Souverains Pontifes, et la piété catholique ont fait pour le culte de la Sainte Famille.

7545. 1° Prenons à part et étudions Jésus, Marie, Joseph, les trois plus saints personnages de la terre et du ciel.

1) Jésus d'abord. C'est le Fils de Dieu, la seconde personne de l'adorable Trinité, ne faisant qu'un seul et même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, ayant par conséquent en partage toutes les perfections qui ravissent les anges, et qui feront notre béatitude au ciel. C'est ce Fils de Dieu qui a daigné pour notre salut se revêtir de notre nature afin de souffrir pour nous, en expiation de nos péchés et afin de nous instruire par ses enseignements et ses exemples. Jésus-Christ c'est le chef-d'œuvre des mains divines, c'est le complément admirable de toutes les œuvres de Dieu ; Dieu parfait et homme parfait. Dieu parfait, ses actions ont une valeur infinie, homme parfait, il est mort pour nous, et nous a sauvé par sa passion. Si les charmes de sa divinité ne suffisaient pas à nous ravir, il est naturel au moins d'aimer son semblable, et il s'est fait en tout semblable à nous excepté le péché. En son âme se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science, et toute la plénitude de la grâce, son cœur est un océan d'amour, un foyer ardent de tendresse, le sanctuaire des vertus les plus héroïques. Son corps, formé par le Saint-Esprit et orné des gloires de sa résurrection, brille comme un soleil dans le ciel, où la béatitude de nos yeux sera de le contempler. C'est l'objet éternel des complaisances du Père céleste. A son nom tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Il mérite donc nos adorations et celles de toute créature.

(1) On trouve de nombreux matériaux sur ce sujet, dans les livres que nous avons publiés sous le titre : Le culte et l'imitation de la sainte Famille. C'est un manuel de cette dévotion à l'usage de familles chrétiennes, se vend à l'Institut de la sainte Famille *Grave. (Hollande).*

2) Après Jésus vient la Vierge, sa Mère, la plus parfaite des créatures; celle qui est seule et sans pareille aux yeux de Dieu, comme parle l'Eglise. Seule, entre tous les enfants d'Adam, elle a été préservée de la souillure originelle, et placée dès son entrée dans la vie au-dessus des anges et de tous les saints. En sorte que l'archange la salua pleine de grâces. Fille préférée de Dieu le Père, elle fut l'Epouse du Saint-Esprit et par son opération elle devint la Mère de Dieu le Fils. C'est un grand honneur pour une femme, d'être fille, épouse et mère de rois. Mais Marie seule a eu cette gloire d'être à la fois fille, épouse, et mère de Dieu, la parente par conséquent de la Trinité, la très digne reine du monde.

Elle a pour la servir toutes les créatures qui obéissent à la Trinité elle-même. A Elle la Sainte Eglise rend un culte qui n'est certes pas celui d'adoration réservé à Dieu seul, mais qui est d'un ordre supérieur à celui qu'elle rend aux Anges et aux Saints à cause de la dignité suréminente et et du crédit sans pareil de la mère de Dieu.

3) Après Jésus et Marie vient le chef de la Famille sainte, saint Joseph, l'héritier de David et des rois de Juda; l'homme juste, c'est-à-dire, orné de toutes les vertus, choisi par Dieu lui-même pour être le gouverneur, le protecteur, le nourricier du Fils de Dieu fait homme, le gardien et le témoin de la virginité de sa Mère, l'émule de la vertu de Marie, le confident des secrets divins; associé par la Providence à l'œuvre de la rédemption du monde, celui à qui Jésus et Marie ont obéi sur la terre comme à leur chef et que Jésus et Marie entourent au ciel comme sur la terre de vénération de d'amour. C'est pourquoi les Pontifes Romains l'ont déclaré patron de l'Eglise universelle à cause de son grand crédit auprès de Marie et de Jésus. Il n'y a aucun saint par conséquent après Marie qui ait plus de droits a nos hommages.

4746. 2° Le culte de la Sainte Famille comprend tous ces devoirs à la fois, à l'égard de Jésus, de Marie et de Joseph. Son objet principal cependant c'est Jésus, le Fils de Dieu dans la compagnie de Marie et de Joseph durant sa vie cachée. A lui seul l'adoration, car seul il est Dieu et Fils de Dieu et ce serait impie de lui égaler Joseph et même la Sainte Vierge. On ne saurait non plus sans faute égaler le culte de saint Joseph à celui de Marie, car la divine Vierge mère de Dieu est au-dessus de tous les saints, mais à ces conditions le culte de la Sainte Famille est tout ce qu'il y a de plus légitime, il réunit pour les honorer comme il convient les personnages les plus nobles, les plus saints de la terre et du ciel, Jésus qui a toujours été adoré dans l'Eglise. Marie vénérée de tous les fidèles comme la mère de Dieu, Joseph canonisé par l'Evangile lui-même *cum esset justus* et par conséquent toujours honoré aussi par le peuple chrétien qui a toujours rendu un culte aux saints. D'ailleurs de tout temps les fidèles ont vénéré à Nazareth et plus tard en Dalmatie et à Lorette la sainte maison qu'habita la Sainte Famille. Or cet honneur s'adressait-il aux pierres, ce serait une folie de le penser, il s'adressait et s'adresse encore par les foules qui vont la visiter, à Jésus, à Marie, à Joseph qui l'ont habitée. Et cela à bon droit.

4747. Ecoutons pour nous en convaincre, saint François de Sales : « Cette Famille n'était composée que de trois, qui nous représentent le mystère de la très sainte et adorable Trinité. Non qu'il y ait de la comparaison, sinon en ce qui regarde Notre-Seigneur qui est l'une des Personnes de la très

Sainte Trinité ; car quant aux autres, ce sont des créatures ; mais pourtant nous devons dire, que c'est une trinité en terre ; qui représente en quelque façon la très Sainte Trinité : Jésus, Marie et Joseph, Trinité merveilleusement recommandable et digne d'être honorée. »

Saint Léonard de Port-Maurice nous dit à son tour : « Cette sainte famille ne fut ni toute humaine, ni toute divine, mais elle tient de l'un et de l'autre, ce qui fait que quelques-uns l'ont appelé la Trinité terrestre. Que n'ai-je pour parler avec le pieux Gerson, que n'ai-je des paroles capables de dépeindre cette admirable Trinité de Jésus, Joseph et Marie !

« Rendez donc de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le ciel, au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; mais honorez aussi la Trinité sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre : Jésus, Joseph et Marie. Gravez dans votre cœur, en lettres d'or, ces trois noms, ces noms célestes, prononcez-les souvent, écrivez-les partout. Jésus, Marie, Joseph : que ce soient là les premières paroles que vous enseignez à vos enfants. Répétez plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et qu'ils soient encore sur vos lèvres au moment où vous rendrez le dernier soupir. »

Aussi Sa Sainteté Léon XIII, a-t-elle loué le culte de la Sainte Famille et établi en son honneur une fête qui se célèbre aujourd'hui dans l'univers.

Rien n'est donc plus légitime que le culte de la Sainte Famille.

4748. II. *Rien n'est plus salutaire*, soit pour chacun de nous, soit pour la famille, soit pour la société.

4749. 1° *Pour chacun d'entre nous.* Il est clair que la dévotion à Notre-Seigneur est le principe du salut, car point d'autre nom ne nous a été donné par lequel nous puissions être sauvés, que celui de Notre-Seigneur. Et c'est lui qui est l'objet principal de la dévotion à la Sainte Famille, lui que nous adorons, lui que nous prions, lui que nous aimons, et avec lui nous honorons Marie. Et chacun sait que la dévotion à Marie est le sauf-conduit qui fait échapper à l'enfer. Nous vénérons en même temps saint Joseph, celui qui est le plus à même de nous recommander efficacement à Marie et à Jésus. Saint Joseph le modèle d'une sainte vie, le patron de la bonne mort. On peut donc dire que la dévotion à la Sainte Famille contient en elle les fruits de salut des trois autres dévotions, et que loin de nuire à ces dévotions particulières elle les soutient et les fortifie. Elle nous assure les faveurs de Jésus, Marie, Joseph, et nous offre les modèles les plus accomplis.

4750. 2° *Pour la famille.* Laissons-le dire à Léon XIII de Vénérée mémoire :

« Le but de cette association tout à fait opportune est de lier étroitement les familles chrétiennes à la Sainte Famille par le lien de la piété ou plutôt de les consacrer à la Sainte Famille afin que Jésus, Marie, Joseph défendent et protègent comme leur appartenant en propre les familles qui leur sont consacrées. Ceux qui entrent dans cette association doivent d'après le règlement qui leur a été donné se réunir avec tous ceux de leur maison devant l'image de la Sainte Famille pour lui rendre les devoirs qui leur sont marqués et travailler avec son secours à ce que tous, ayant l'esprit uni par la foi et leur cœur uni par la charité, cherchent à conformer leur vie à ce modèle parfait.....

« Nous avons déclaré qu'une association de ce genre est utile, salutaire, et parfaitement appropriée aux besoins de l'époque où nous sommes.

« Ceux qui connaissent et déplorent avec nous le changement et la corruption des mœurs, l'affaiblissement et la ruine de la religion et de la piété dans les familles, l'ardeur des convoitises pour les choses terrestres, souhaiteront du moins qu'on apporte un remède salutaire à tant et de si grands maux.

« Et en vérité on ne peut rien imaginer de plus salutaire et de plus efficace pour les familles que l'exemple de la Sainte Famille qui embrasse la perfection de toutes les vertus domestiques. C'est pourquoi, ils auront soin d'enrôler dans cette pieuse association le plus grand nombre possible de familles, surtout les familles des ouvriers, auxquelles on s'efforce surtout de tendre des pièges.....

« Que Jésus, Marie, Joseph ainsi invoqués dans le sanctuaire domestique, nourrissent la charité, règlent la conduite, provoquent par leur exemple à la vertu, et qu'adoucissant les misères de cette terre ils les rendent plus faciles à supporter. Ainsi parlait le Souverain Pontife dans son bref du 14 juin 1892, et que pourrions-nous y ajouter?

4751. 3° *A la société toute entière.* Ici encore nous n'avons qu'à recueillir les solennelles paroles de Sa Sainteté Léon XIII.: « Personne n'ignore, dit-il, que la prospérité privée et publique dépendent surtout de la formation morale de la famille. Plus la vertu aura poussé de profondes racines sous le toit domestique, plus habilement les parents auront su inculquer dans l'esprit de leurs enfants par leurs paroles et par leurs exemples les préceptes de la religion, plus abondant seront les fruits qu'en retirera le bien public. » N'est-il pas clair que si vous sanctifiez chaque individu vous aurez des familles saintes; et que si vous sanctifiez toutes les familles, la société qui ne se compose après tout que des individus et des familles qui sont dans son sein, deviendra elle-même chrétienne et sainte. Ce sont les sources qui font les rivières et les fleuves. Ce sont les familles qui font l'état. Et c'est sans doute pour cela que Notre-Seigneur, le restaurateur, le réparateur de la société a voulu sur les 33 années qu'il a vécu sur la terre, en passer 30 dans la famille de Nazareth en laquelle il a donné au monde le modèle de toutes les autres familles et travaillé ainsi efficacement au salut de la société toute entière. Que les familles soient sans foi, sans pratiques religieuses, nous le répéterons encore, toute tentative pour rétablir l'ordre social ne peut avoir qu'un résultat nul ou provisoire.

On peut arriver peut-être par certains procédés à faire produire à un arbre sans racines quelques feuilles, peut-être même quelques fleurs, mais on en attendra en vain des fruits qui parviennent à maturité. La société sans des familles chrétiennes, est un arbre sans racines ou avec des racines vermoulues qui ne puisent plus le suc nourricier de la tige.

Du reste l'ensemble de la société elle-même, si elle veut se guérir du mal qui la désole, a besoin de jeter les yeux sur la Sainte Famille.

« L'orgueil, dit encore Léon XIII, semble aujourd'hui aspirer à détruire l'ordre social en renversant toute autorité divine et humaine. Et de même qu'avec ces mots: *Vous serez comme des Dieux*, satan séduisit nos premiers parents et leur fit manger du fruit défendu ; de même à notre époque, avec

des promesses de licence, de plaisirs et de richesses, il pousse les peuples à tout renverser, excite leurs esprits et allume leurs cupidités à tel point que pour les retenir, les apaiser et les ramener à de meilleurs sentiments il n'y a plus qu'une force divine qui soit assez puissante.

« Mais pour obtenir ce changement de la droite du Très-Haut, changement qui surpasse de beaucoup tout miracle de l'ordre physique, on ne pouvait rien choisir de plus opportun que ce culte spécial de la Sainte Famille. En effet, en même temps que dans cette très Sainte Famille on voit briller avec une splendeur admirable l'exemple de toutes les vertus opposées à ces graves désordres, le culte spécial qu'on rend à Jésus, Marie et Joseph nous conduit encore à Dieu, source de toute puissance et de tout ordre, et il nous y conduit par l'intermédiaire de ceux qui, lui étant les plus chers entre tous les habitants de la cité céleste, ont reçu la garde des trésors de sa miséricorde. »

Que tous ceux qui ont quelque influence en ce monde le comprennent et le fassent comprendre autour d'eux ! qu'ils propagent le culte de la Sainte Famille ! C'est là que se trouve le vrai socialisme, celui dont Dieu nous a présenté le modèle, celui que prêche l'Eglise, celui qui respectant tous les droits, fait pratiquer tous les devoirs, celui qui étant dans l'ordre divin ne peut manquer de faire régner dans les peuples la paix qui est la tranquillité de l'ordre.

Ainsi donc la dévotion à la Sainte Famille n'est pas moins salutaire qu'elle est légitime. C'est un moyen que l'Eglise nous offre aujourd'hui pour nous sanctifier, pour régénérer la famille, et guérir la société toute entière de l'esprit d'orgueil et de révolte qui est l'esprit de Lucifer, et par conséquent ne peut que tout détruire. Donc par pitié pour nous-mêmes, par pitié pour ces enfants dont l'avenir doit être si cher, par pitié pour la société actuelle placée sur un volcan qui menace de la réduire en cendre, honorons, aimons, invoquons, imitons la Sainte Famille. (Voir la fin du sermon de saint Léonard sur saint Joseph, n° 5249.)

VI. — L'oraison de Notre-Seigneur au jardin des Olives.

4752. — Voir nos 2222 et 4775.

VII. — Mémoire de la Passion.

4753. — Voir méditation sur la Passion, n° 3992 et les sujets traités au vendredi Saint, n° 4045 voir; aussi les pensées suivantes.

TRAITS ET PENSÉES SUR LA PASSION.

Voir n. 2248 et suiv., et les belles pensées à la fête du T. S. Rédempteur n. 4928 et suiv.

4754. Plût au ciel qu'il arrivât à chacun de nous dans cette méditation ce qui arriva à sainte Catherine de Gênes ! Après qu'elle eut fait sa confession générale, Notre-Seigneur lui apparut, portant la croix sur ses épaules et le corps couvert de tant de blessures, que le sang en ruisselait de toutes parts par torrents. Un spectacle si lamentable toucha vivement le cœur de l'humble pénitente; elle en conçut une douleur si vive, un amour si ardent, que, comme hors d'elle-même, elle courait partout en criant: O mon amour, plus de péchés! O mon amour, plus de péchés; et elle s'adonna dès lors à une vie plus sainte et plus parfaite. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

« Si vous voulez aimer Jésus-Christ, méditez tous les jours sur l'amour qu'il vous a témoigné pendant les trente-trois années qu'il a passées sur la terre, et surtout en mourant pour vous sur l'arbre de la croix. L'amour naît de l'amour. » (Saint Liguori.)

4755. Dès que quelqu'un avec une foi vive, regarde Jésus attaché par trois clous sur un gibet infâme, chaque plaie de Jésus lui parle, et lui dit: *Diliges Dominum Deum tuum:* Aime, ô homme! aime ton Seigneur et ton Dieu, qui t'a aimé tant!

Comment avoir la foi en la passion, etc. sans aimer un Dieu qui a tant fait pour vous. Comment Notre-Seigneur se montre-t-il à nous en croix, ce n'est pas tant pour nous rendre sensibles à ses souffrances que pour se faire aimer de nous. Il nous avait plus que suffisamment obligés à l'aimer en nous déclarant que de toute éternité il nous aime: *Je t'ai aimé,* dit-il à chacun de nous, *je t'ai aimé d'une charité éternelle.* Mais voyant que cela ne suffisait point à notre tiédeur, et afin de nous amener à l'aimer comme il le désirait, il a voulu nous prouver d'une manière pratique et par des faits son amour pour nous; il s'est donc mis sous nos yeux, tout percé de plaies, expirant de douleur pour nous, afin de nous faire comprendre, par le spectacle de ses souffrances, l'amour immense et tendre qu'il nourrit pour nous dans son cœur. C'est là ce que saint Paul exprime si bien en disant: *Il nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous.* (Saint Liguori)

4756. *Oh! si scires mysterium crucis!* Si tu savais le mystère de la Croix, disait l'Apôtre saint André au tyran qui cherchait à lui faire renier Jésus-Christ: O tyran! voulait-il dire, si tu connaissais l'amour que t'a porté ton Dieu, lui qui a daigné mourir sur une croix pour te sauver, au lieu de te donner tant de peines pour me séduire, tu abandonnerais tous les biens de ce monde pour te donner entièrement à l'amour de Jésus-Christ.

Saint François de Paule contemplant un jour Jésus en croix, se mit à crier: « O Dieu charité! O Dieu charité! O Dieu charité! » (Saint Liguori.)

In hoc cognovimus charitatem Dei quoniam ille animam suam pro nobis posuit (I. Joan III. 16).

Triumphat de Deo amor. (Saint Bern.)

De Jésus en croix: *Quis hoc fecit? amor dignitatis nescius.* (Idem).

Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis. (Eph. 5. 2.) Et qui donc aurait pu faire mourir un Dieu tout-puissant, s'il n'avait lui-même de son plein gré, voulu donner sa vie pour nous, ainsi qu'il l'a déclaré: *Ego pono animam meam.., nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a me ipso.* Aussi saint Jean remarque-t-il que c'est par sa mort que Jésus nous a donné la plus grande preuve qu'il pût nous donner de son amour: *Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

4757. Si Jésus-Christ nous eût permis de lui demander les preuves les plus grandes de son amour, qui jamais aurait osé lui demander qu'il se fît enfant comme nous, qu'il se revêtît de toutes nos misères, qu'il devînt même, de tous les hommes, le plus pauvre, le plus méprisé, et le plus maltraité, jusqu'à mourir par la main des bourreaux et à force de tourments sur un gibet infâme, maudit et abandonné de tout le monde, même de son Père éternel, qui abandonna ainsi son propre Fils pour ne point nous abandonner à notre perte. (Saint Liguori.)

O hommes! quelle plus grande preuve d'affection pouvait nous donner le Fils de Dieu, que de sacrifier sa vie pour nous, ses brebis? « C'est ainsi, dit saint Jean, qu'il nous a fait connaître son amour. « Personne ne peut, a dit notre Sauveur lui-même, témoigner un plus grand amour qu'en donnant sa vie pour ses amis. Mais vous, Seigneur, vous êtes mort, non pas seulement pour des amis, mais pour nous, qui, par nos péchés, étions devenus vos ennemis, comme le remarque l'Apôtre. O amour immense de notre Dieu! s'écrie saint Bernard; pour nous pardonner, à nous serviteurs rebelles, le Père n'a pas voulu pardonner à son Fils, et le Fils n'a pas voulu se pardonner à lui-même: il a satisfait par sa mort à la justice divine pour les péchés que nous avons commis. (Saint Liguori.)

4758. C'est là le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, c'était assez pour nous racheter d'une seule goutte de sang, d'une larme de ses yeux, d'une simple prière sortie de ses lèvres; car cette prière étant celle d'une personne divine, avait une valeur infinie et suffisait conséquemment pour sauver le monde entier, et une infinité de mondes. « Mais, dit saint Jean Chrysostome, ce qui suffisait pour notre rédemption, ne suffisait point à l'amour immense que ce Dieu nous portait. » C'était peu pour lui de nous sauver; comme il nous aime beaucoup, il voulait encore être beaucoup aimé de nous; et il a fait choix d'une vie toute remplie de souffrances et d'humiliations et de la mort la plus amère entre toutes les morts, afin de nous découvrir l'amour infini dont il brûlait pour nous: *Il s'est humilié, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.*

4759. Dieu qui fait bien toutes choses donne un grand amour à ceux qui doivent se dévouer aux autres. C'est ainsi qu'il met dans le cœur des parents une grande tendresse pour les enfants, afin qu'ils puissent porter les charges de l'éducation. Le Père, en nous donnant son Fils pour être notre Rédempteur, lui a communiqué pour nous un amour ineffable. Si donc nous devons beaucoup à Jésus-Christ parce qu'il a souffert en notre faveur, il faut reconnaître que nous sommes plus redevables à son amour qu'à ses souffrances, car il nous a aimés plus qu'il n'a souffert. Saint Jean Chrysostome nous signale en ces termes l'étendu de notre dette: « Si nous mourions tous les jours pour celui qui nous a tant aimés, est-ce que nous acquitterions notre dette? Nullement; à peine même en paierions-nous par là une faible portion. » (B. L. DE GRENADE.)

Afin de vous faire apprécier, autant qu'il est possible, quelle preuve d'amour il nous a donnée en mourant pour nous, je vais recourir à une comparaison. Supposons que le fils d'un roi soit en danger de mort par suite de la morsure d'un serpent, et que, de l'aveu de tous les médecins, il ne puisse guérir sans que quelqu'un se dévoue à une mort certaine et instantanée, en suçant le venin de la blessure. Quel parti prendraient les hommes en pareil cas? Ils chercheraient un condamné à mort, ou un esclave dont la vie serait comptée pour rien, et ils l'obligeraient à sucer la blessure, afin de sauver, au prix d'une vie sans valeur, celle du prince. Telle serait la décision de la prudence humaine. Maintenant renversons l'hypothèse: supposons que c'est l'esclave qui a été mordu par le serpent, et que personne ne voulant sucer le venin de la blessure, le fils du roi pousse la compassion et la miséricorde, jusqu'à se présenter pour ce dangereux service et pour conserver par sa mort la vie de l'esclave. Qui, je vous le demande, a jamais eu l'idée de faire un tel sacrifice? Quelle charité est parvenue à ce point? Qui ne voit que cela surpasse infiniment la mesure des vertus humaines? Ce trait qui passe toute charité, tout sentiment, et même toute imagination, était réservé à Dieu seul, qui n'est pas moins admirable par sa bonté que par sa puissance et par sa sagesse. Comme sa puissance surpasse infiniment la puissance humaine, ainsi son immense bonté surpasse tout ce qu'il y a de bonté parmi les hommes, et elle accomplit avec empressement ce que les hommes peuvent à peine imaginer. (B. L. DE GRENADE.)

4760. Ecoutez saint Bernard: C'est à bien juste titre qu'il revendique notre vie, lui qui l'a achetée au prix de la sienne. Vivre pour celui qui par sa mort nous a procuré la vie, quoi de plus juste? Vivre pour celui, qui nous promet la gloire, quoi de plus avantageux? Vivre pour celui qui nous menace de l'enfer, quoi de plus nécessaire? « La rédemption a été comme un contract d'échange entre Dieu et l'homme, par lequel Dieu a donné sa vie à l'homme, afin que l'homme donnât sa vie à Dieu, c'est-à-dire afin que Dieu obtînt de l'homme amour pour amour, sacrifice pour sacrifice, bienfait pour bienfait, service pour service, et que, se donnant lui-même, il reçût autant que possible l'équivalent. (IDEM.)

Notre-Seigneur désirait infiniment la gloire de son Père; ce qui devait la procurer plus efficacement en ce monde, c'était le martyre de ses fidèles; et pour les y exciter, il n'y avait rien de plus efficace que sa passion.

Notre-Seigneur qui aurait pu sauver le monde avec une seule goutte de son sang, a voulu supporter tant d'injures et d'opprobres, afin qu'aucun malheur ne pût nous arriver qui ne trouvât en lui le soulagement et le remède. Quelqu'un vous a-t-il donné un soufflet? Il en a reçu avant vous, non seulement un, mais plusieurs. Avez-vous servi de jouet aux hommes? Il l'a fait avant vous. Vous a-t-on appelé fou? Il a été appelé ainsi avant vous. Votre ami vous a-t-il trahi? Il a été trahi avant vous. Avez-vous été faussement accusé? Lui avant vous. Et ainsi des autres.

« N'a-t-il pas fallu que le Christ souffrit ainsi? etc. » Placez devant vos yeux toutes les catégories d'élus, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, et parmi ces derniers, les moines, les anachorètes, les vierges et les autres élus, que saint Jean, dans son Apocalypse, déclare d'avoir souffert la mort, les uns par la confession de la foi, les autres par la mortification de la chair, tous ont bu à cette source, tous ont été fortifiés par cet exemple, tous ont suivi cet étendard. Le Seigneur, suspendu à la croix, réconforte tous les hommes pieux par son exemple, les aide par son assistance, les instruit par ses leçons, les fortifie par ses mérites, les rachète par le prix de son sang, excite leur volonté par ce bienfait immense et par cette grande marque de sa charité. (B. L. DE GRENADE.)

4761. *Omnis figura ejus amorem spirat, et ad redamandum provocat, caput inclinatum, manus expansæ, pectus apertum.* (OFF. DOL. B. V. resp. 1.)

In omnibus rebus non inveni tam efficax medicamentum contra ardorem libidinis, sicut mors Redemptoris mei. (AUG.)

Comme une nourrice pleine de tendresse qui, voyant que son nourrisson a d'autant moins la force de prendre le remède qu'il en a plus besoin, le prend elle-même à sa place, quoique d'une santé parfaite; ainsi notre généreux Rédempteur, pour nous guérir du poison mortel de tant de péchés, a bu à notre place le breuvage amer de sa Passion. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

4762. Si Jésus-Christ au lieu d'être ce qu'il est, Fils de Dieu et vrai Dieu, notre Créateur et notre souverain Maître, n'était simplement qu'un homme, ah! qui serait insensible à la vue de ce jeune homme de sang noble, innocent et saint, expirant dans les tourments sur un gibet infâme, pour expier, non ces propres fautes, mais les crimes de ses ennemis eux-mêmes et pour les délivrer par ce moyen de la mort qu'ils ont mérité? Comment donc un Dieu n'obtient-il pas les affections de tous les cœurs, en mourant dans un abîme d'humiliations et de douleurs pour l'amour de ses créatures? (SAINT LIGUORI.)

Quod sufficiebat redemptioni, dit saint Jean Chrysostome, *non sufficiebat amori. Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Mais nous étions loin d'être ses amis. *Cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est. In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit. Patet*, dit saint Bernard, *arcanum cordis per foramina corporis.*

4763. Oui, à leur grand étonnement, le ciel et la nature ont vu un jour Jésus, le Fils unique de Dieu, le Maître du monde, qui se mourait épuisé de douleurs, et suspendu, par sentence du juge, au gibet des infâmes! pourquoi? parce qu'il aimait les hommes. — Et il se trouve des hommes qui croient cela et qui n'aiment pas Dieu! (SAINT LIGUORI.)

Cum enim posset nobis etiam non moriendo succurrere, voluit tamen hominibus moriendo subvenire, quia nos videlicet minus amasset, nec vim suæ dilectionis nobis ostenderet nisi hoc, quod a nobis tolleret, ad tempus ipse sustineret.

4764. Beaucoup aujourd'hui, dit le Vénérable Bède, ont en horreur le crime de Judas et le commettent malgré cela: *Multi hodie scelus Judæ exhorrent, nec tamen cavent.* Pécheur, mon frère, vous êtes indigné contre Judas à cause de l'énormité de son crime, comment donc ne l'êtes-vous pas contre vous-même? N'êtes-vous pas pire que Judas? Oui, pire que Judas. Judas, après tout, n'a vendu son divin Maître qu'une seule fois, tandis que vous, vous l'avez vendu tant de fois, et pour bien moins que pour trente deniers! vous l'avez vendu pour un plaisir brutal, pour une

vile passion, pour un point d'honneur, pour un misérable intérêt, pour un rien. Judas n'a communié qu'une fois en péché mortel et vous combien de fois avez-vous trahi par un baiser le Fils de Dieu, en communiant sacrilègement, en faisant vos pâques à la manière de Judas. Et Dieu veuille que vous ne soyez pas dans la disposition d'en faire autant cette année-ci! Ah! mon pauvre pécheur, comment ne vous convertissez-vous pas aujourd'hui, à la vue de cette bonté, de cet amour immense de Jésus? Vous l'avez trahi pendant tant d'années, et il vous a toujours traité en ami; vous avez été cruel, il a été miséricordieux; vous vous êtes comporté en Judas, et lui en Jésus! (Saint Léonard.)

A propos de la trahison de Judas, faire remarquer où mène une seule passion qu'on ne combat pas. — Et à propos des soldats qui ont besoin que le traître leur fasse connaître Jésus, qui avait prêché et fait des miracles à Jérusalem, parler de ces chrétiens qui vivent en plein christianisme sans connaissance de la religion.

4765. *Fratres, ut a peccato sanemur Christum crucifixum intueamur, quomodo qui intuebantur serpentem æreum in deserto, non peribant morsibus serpentium: sic qui intuentur fide Christi mortem, sanantur morsibus peccatorum.* (Aug.)

4766. *Auctor pietatis in cruce pendens testamentum condidit, singulis pietatis opera distribuens, apostolis persecutionem, Judæis corpus, patri spiritum, Virgini paranymphum, latroni paradisum, peccatori infernum, christianis pœnitentibus crucem.* (Ambr.)

4767. *Caput angelicis tremebundum spiritibus densitate spinarum pungitur; facies pulchra præ filiis hominum sputis judæorum deturpatur: oculi lucidiores sole coligantur in morte: aures quæ audiunt angelicos cantus, audiunt peccatorum insultus: os, quod docet angelos, felle et aceto potatur, pedes quorum scabellum adoratur, cruci clavo affiguntur: manus quæ formaverunt cœlos sunt in cruce et extensæ clavis affixæ: corpus verberatur: latus lancea perforatur et quid plura? non remansit in eo nisi lingua, ut pro peccatoribus oraret, et matrem discipulo commendaret.*

4768. Ne voyez-vous pas que ses infirmités sont nos forces à nous! Oh! pourquoi lui faites-vous une querelle des remèdes qu'il nous a apportés? Vous lui reprochez ses larmes, mais c'est ce qui nous lave; car plus il a souffert, plus il a mérité pour nous. Que dis-je? même au sein des outrages qu'il souffre, je reconnais un Dieu. Il est pendu en croix et tous les éléments lui sont assujettis. Le soleil se cache, le jour tombe, la terre tremble: et le seul qui ne tremble pas, c'est celui qui est crucifié. Or qu'est-ce que ces miracles, sinon l'hommage rendu par la création à son divin Auteur? Il est attaché à la croix, et vous ne voyez que cela: mais du haut de cette croix il donne un royaume, et vous ne le voyez pas! Vous lisez bien qu'il est mort, mais en mourant il ouvre le paradis au larron, cela vous ne voulez pas le lire! Vous voyez à son sépulcre les saintes femmes qui pleurent; mais vous ne remarquez pas les anges qui y font une garde glorieuse.

4769. On ne peut sans frémir d'horreur, considérer cette complication de mauvais traitements que Jésus eut à souffrir à moins d'un demi-jour, depuis son arrestation jusqu'à sa mort; ce ne fut qu'une chaîne de tortures et d'outrages: liens, soufflets, crachats, dérisions, fouets, épines, clous, agonie et mort. En un mot, Juifs et Gentils, prêtres et séculiers, tous se sont unis pour faire de Jésus, comme Isaïe l'avait prédit, l'homme des mépris et des douleurs. On voit en outre que, le juge ayant pris la défense du Sauveur, dont il reconnaissait l'innocence, cette défense fut telle qu'elle ne servit qu'à multiplier ses souffrances et ses humiliations; car, si Pilate l'eut condamné à mort dès le commencement, il n'aurait pas été mis au dessous de Barabbas, ni traité en insensé, ni flagellé aussi cruellement, ni couronné d'épines.

4770. Selon la remarque de saint Jean Chrysostome ce n'est pas tant l'enfer, où Dieu punit les pécheurs, mais bien plutôt la vue de Jésus en croix, qui nous donne une juste idée de la justice de Dieu. En effet, dans l'enfer, les créatures expient leurs propres fautes, tandis que sur la croix, on voit un Dieu souffrant pour expier les péchés des hommes (Saint Liguori).

La justice de Dieu n'aurait pas été satisfaite aussi complètement par la damnation éternelle de tous les hommes qu'elle l'a été par les souffrances de Jésus-Christ (Saint Jean Damascène).

L'enfer est un grand théâtre de la justice divine, bien propre à nous faire comprendre l'énormité du péché mortel; mais un théâtre plus terrible encore, c'est le calvaire; ici la colère de Dieu ne sévit point contre des criminels, mais elle exerce toutes ses rigueurs contre son Fils unique, parce qu'il a pris sur lui l'ombre du péché; *Non sic expavesco ad pœnas inferni, sicut videns Deum pro peccato morientem*; c'est la réflexion que faisait en tremblant saint Thomas de Villeneuve, et tel est aussi le fruit que nous devons retirer de la méditation de Jésus crucifié: concevoir une souveraine horreur du péché. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4771. Dieu révéla un jour à sainte Gertrude, qu'autant de fois qu'on regardait avec dévotion l'image de Jésus crucifié, autant de fois on attirait sur soi les regards de la miséricorde divine.

Saint Bonaventure a dit: *Semper oculis cordis sui Christum in cruce tamquam morientem videat, qui devotionem in se vult conservare inextinguibilem.*

4772. Il vous arrive que vous êtes tourmenté par des insomnies; voulez-vous un bon remède? repassez en esprit quelque trait de la passion du Sauveur, et le démon lui-même vous rendra le service de vous endormir au plus tôt. (Saint Léonard d Port-Maurice.)

4773. Quelle merveille ont faite les martyrs en donnant leur vie pour Jésus-Christ après que lui-même est mort pour l'amour d'eux? Oh! certes une telle marque de tendresse de la part de leur Dieu leur rendait bien doux tous les tourments, les fouets, les chevalets, les ongles de fer, les cuirasses brûlantes, et les supplices les plus cruels! (Saint Liguori.)

4774. Le spectacle (de Jésus en croix) a été et sera toujours l'objet de la contemplation des saints, c'est pourquoi ils renoncent de bon cœur à tous les biens de la terre, et embrassent avec un courage héroïque les souffrances et la mort: ils veulent se rendre agréables à un Dieu mort pour leur amour. La vue de Jésus chargé d'opprobres et supplicié entre deux criminels, leur fait aimer les mépris beaucoup plus ardemment que les mondains n'aiment les honneurs du monde. La vue de Jésus tout en plaies sur la croix les remplit d'horreur pour les plaisirs des sens, et les presse de crucifier leur chair, afin d'unir leurs douleurs aux douleurs de ce Dieu crucifié. La vue de la patience de notre Sauveur dans les tortures qui terminent sa vie, leur fait accepter avec joie les maladies les plus pénibles, ainsi que les tourments les plus cruels inventés par les tyrans. La vue enfin de l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné en sacrifiant sa vie pour nous dans un océan de souffrances, leur inspire le désir de lui sacrifier tout ce qu'ils ont, leurs biens, leur famille, leur vie. (Saint Liguori.)

Nihil adeo grave, quod non æquanimiter toleretur, si Christi passio ad memoriam reducatur. (Greg. M.)

4775. *Agonie de Notre-Seigneur*, v. n. 2222 et suiv. — Mais Seigneur, n'est-ce pas vous, qui donniez à vos martyrs une si grande joie dans leurs souffrances qu'ils en venaient jusqu'à mépriser les tourments et la mort? Saint Vincent, d'après saint Augustin, parlait avec tant d'allégresse pendant son martyr, qu'il semblait qu'un autre souffrit et qu'un autre parlât. On raconte de saint Laurent que, brûlant sur le gril, il éprouvait une consolation qu'il osait braver le tyran et lui crier: *Versa et manduca:* Tourne moi maintenant et mange. — Et comment après cela, ô mon Jésus! vous qui avez donné à vos serviteurs une si grande joie dans leur supplice, comment avez-vous pris pour partage dans le vôtre une si grande tristesse?

O allégresse du Paradis! vous remplissez de votre joie le ciel et la terre; pourquoi vous vois-je maintenant si affligé et si triste, et vous entends-je dire que votre tristesse est capable de vous donner la mort: *Tristis est anima mea usque ad mortem?* (Marc. 14. 35.) Mon doux sauveur! Pourq oi? Oh! je vous comprends: ce ne

furent pas tant les douleurs de votre passion que les péchés des hommes et entre autres les miens, qui en ce moment vous causèrent cette affliction. (Saint Liguori.)

Plusieurs pénitents sont morts de douleurs à la pensée de leurs péchés. Quelle n'a donc pas été la douleur de Jésus chargé de tous les crimes du monde. *Excessit*, dit saint Thomas, *omnem dolorem cujuscumque contriti.*

4776. Jésus refusa de parler à Hérode. Hélas je vous ai outragé plus qu'Hérode. O mon Jésus, ne me punissez pas comme Hérode, en me refusant de me parler : Hérode ne vous reconnaissait pas pour ce que vous êtes ; moi, je vous reconnais pour mon Dieu : Hérode ne vous aimait pas ; moi, je vous aime plus que moi-même. Oh ne me privez pas du bonheur d'entendre la voix de vos inspirations ; ne me traitez pas comme je l'ai mérité par les offenses que je vous ai faites. Dites ce que vous voulez de moi ; je suis prêt à vous complaire en tout moyennant votre grâce. (Saint Liguori.)

4777. *Flagellation de Notre Seigneur*, v. n. 2236. — On ajoute coup sur coup, plaies sur plaies, blessures sur blessures, douleurs sur douleur, Jésus est tout en sang, tout couvert des pieds à la tête de meurtrissures livides, de plaies et de blessures ; il n'a plus la forme humaine, il est méconnaissable.

Arrêtez bourreaux, arrêtez ! Si vous voulez assouvir votre rage, si vous voulez vous rassasier de sang, laissez cet agneau sans tache ; déchargez votre fureur sur moi qui ne suis qu'un monstre d'iniquité, broyez ce corps coupable, brisez ces membres qui ont servi au péché, déchirez cette chair rebelle, tournez votre colère contre moi, et laissez en paix mon Dieu, qui est innocent. C'est moi qui suis le coupable, c'est moi qui mérite les coups de fouets. Quel mal vous a fait Jésus ? (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4778. Le Sauveur apparut un jour tout flagellé à la vénérable Victoire et lui dit : « Ces plaies qui couvrent tout mon corps vous obligent de m'aimer ; je ne demande de vous en retour qu'un véritable amour : aimez-moi donc, je le mérite bien. — O mon âme rends à Jésus amour pour amour ; compense ses coups de fouets par tes soupirs, ses blessures par ta douleur, son sang par tes larmes. Aime celui qui t'a aimée plus que sa vie même. Que pouvait-il faire de plus ce divin Sauveur pour gagner ton amour ? Réponds. Si tu ne l'aimes pas, tu es un tigre, tu es un rocher, tu es plus cruelle que ses bourreaux, tu es un monstre sorti de l'enfer. O mon Dieu, vous aimer, ou mourir ! (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4779. Déjà coulait de toutes parts ce sang divin, dit en gémissant, saint Bonaventure, déjà ce sacré corps n'était plus qu'une plaie et néanmoins ces furieux ne cessaient d'ajouter blessures sur blessures, comme l'avait prédit le prophète : *Et super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Aussi les fouets ne déchiraient plus seulement toutes les parties du corps, mais emportaient avec eux des lambeaux de chair qu'ils faisaient voler au loin ; et à la fin, les chairs furent tellement ouverte que les os pouvaient se compter. (Saint Liguori.)

4780. *Couronnement d'épines*, v. n. 2237. — Une épine dans le pied du lion suffit pour le faire entrer en fureur ; qu'on juge de ce que dut éprouver le Sauveur qui reçut, non pas une, mais soixante-douze épines, et selon saint Bernard, un milliers de piqûres dans une partie du corps si délicate ! De tous les tourments du Sauveur, le plus douloureux qu'il ait enduré dans son corps, fut ce cruel couronnement. (Saint Léonard de Port Maurice.)

O roi de gloire, vous qui couronnez les martyrs de roses, vous voulez donc être couronné d'épines ! Oh ! que ces pointes meurtrières seraient bien mieux sur ma tête, sur cette tête coupable et superbe que sur le front de mon Jésus ! Mais vous voulez-vous, mon sauveur innocent, vous faire couronner d'épines, afin de me couronner de gloire, moi pécheur indigne ! O bonté infinie, soyez-en bénis à jamais ! (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4781. Sainte Elisabeth, contemplant Jésus couronné d'épines, s'écriait : O Jésus, mon amour ! vous êtes au milieu des épines, et moi parmi les roses ! Oh ! que je suis loin de vous ressembler ! — Répétez avec sainte Thérèse : Non, plus de péchés ! jamais

plus de péchés ! jamais plus ! ils coûtent trop de sang à mon Jésus. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4782. *Ecce homo*, v. n. 2238. — On peut mettre cette parole du Père éternel montrant Jésus à tous les fidèles : *Hic est Filius meus.* Il s'est fait homme pour vous. Voyez ce qu'il endure pour votre salut. Et on peut répondre au Père céleste en disant : *Respice in faciem Christi tui* et lui demander miséricorde.

4783. *Non habemus regem nisi Cæsarem.* Nous n'avons point d'autre Roi que César. — Les mondains qui aiment les richesses, les honneurs, les plaisirs de la terre, refusent de reconnaître Jésus-Christ pour leur roi, parce que Jésus ne fut ici-bas qu'un roi de pauvreté, d'humiliation et de souffrance. Mais s'ils vous renient, ô mon Jésus ! nous vous choisirons, nous, pour notre unique Roi ; nous protestons que nous n'en connaissons point d'autre : *Non habemus regem nisi Jesum.* (Saint Liguori.)

4784 O mon Sauveur, s'écrie saint Bernard, quel crime avez-vous donc commis pour être condamné à mort ? *Quid fecisti innocentissime Salvator, quod sic condemnareris ?* Oh ! je le sais, continue-t-il, votre crime, c'est de nous avoir trop aimés. *Peccatum tuum est amor tuus.* Oui, c'est votre amour pour nous, plutôt que Pilate, qui vous condamne à la mort. O Agneau divin ! n'êtes-vous point encore rassassiés de douleurs ? Si vous prétendez par vos souffrances gagner mon amour. Oh ! cessez de souffrir, car je veux vous aimer comme vous le désirez. — Non, te répond-il, je ne suis point encore satisfait, je ne serai content que lorsque je me verrai mort pour ton amour. — Et maintenant, où allez-vous, ô mon Jésus ! je vais mourir pour toi, ne m'empêche pas ; je ne te demande et ne te recommande qu'une seule chose ; quand tu me verras mort sur la croix pour toi, souviens-toi de l'amour que je t'ai porté, et n'oublie pas de m'aimer. (Saint Liguori.)

4785. *Dernières paroles de Jésus en croix.* Heureux larron, qui avez su dérober le royaume des cieux ! Aujourd'hui la scène va changer pour vous, et de cette croix de tourments vous passerez à un séjour de délices ; de ce gibet infâme vous serez élevé sur un trône de gloire. Mais moi, malheureux que je suis, j'ai bien su dérober à mon Dieu l'honneur que je lui devais, j'ai bien su lui soustraire les affections de mon cœur et celles de ses créatures pour les sacrifier à mes passions ; et maintenant je ne sais par mon repentir, par mes larmes, par mes vertus, ravir le paradis ! (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4786. O legs d'une ineffable charité ! ô excès de bonté ! ô condescendance extrême ! ô bonheur incomparable du chrétien ! avoir pour mère l'auguste Mère de Dieu, laissé par Jésus même à ses disciples, et se voir recommandé à sa tendresse ! O richesse du paradis, Marie ! ô céleste trésor, Marie ! ô don incomparable, Marie ! Voilà ta mère, ô fidèle chrétien, Marie, qui t'accepte pour son enfant et qui t'enfante spirituellement au pieds de la croix, dans des transes inexprimables. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4787. Vous ne parlez pas des douleurs infinies que vous souffrez sur la croix : vous vous plaignez seulement de la soif que vous éprouvez : *Domine ! quid sitis ? De cruce siles, et de siti clamas.* — Ames chrétiennes ! répond Jésus par la bouche de saint Augustin : *Sitis mea salus vestra.* Cette soif qui me dévore, n'est autre chose que le désir que j'ai de votre salut. — En effet, ce Sauveur tout enflammé d'amour désire avec une ardeur extrême de posséder nos âmes, et c'est pour cela qu'il brûlait de se donner tout à nous par sa mort ; voilà quelle était sa soif, dit saint Laurent Justinien : *Sitiebat nos, et dare se nobis desiderabat.* Saint Basile de Séleuci ajoute que Jésus-Christ dit qu'il avait soif, pour nous donner à entendre que, par l'amour qu'il nous portait, il mourait avec le désir de souffrir encore davantage, en sorte que son désir fut plus grand que sa passion : *O desiderium passione majus !* O Dieu infiniment aimable ! parce que vous nous aimez, vous désirez que nous ayons soif de vous comme saint Grégoire de Nazianze nous en avertit : *Sitit sitiri Deus.* Quoi, Seigneur ! vous avez soif de moi, méprisable vermisseau et je n'aurais pas soif de vous, mon Dieu, qui êtes un bien infini ! De grâce, par les mé-

rites de cette soif que vous avez endurée sur la croix, donnez-moi un ardent désir de vous aimer et de vous plaire en toutes choses. (Saint Liguori.)

4788. *Consummatum est*, dit Taulère, *quidquid justicia exigebat, quidquid charitas poscebat, quidquid esse poterat ad demonstrandum amorem.* S'il faillait mourir à cette heure, pourrions-nous tenir le même langage. Avons-nous fait tout ce que Dieu attendait de nous, etc.; ou plutôt n'avons-nous pas fait tout ce qu'il condamnait?

4789. Le voilà qui expire. *Et reddipit spiritum.* Le reconnaissez-vous? Non; plusieurs et beaucoup même ne le reconnaissent pas; car il me paraît impossible de voir un Dieu suspendu en l'air sur trois clous, et de vivre comme on vit; cela n'est pas possible: il faut donc croire que ceux-là ne connaissent pas Jésus; non, ils ne le connaissent pas. Que vous vous offensez, Messieurs, de m'entendre dire que vous ne connaissez pas Jésus, je me rétracterai. Vous le connaissez donc, n'est-il pas vrai? vous le connaissez? Vous connaissez Jésus-Christ et vous l'offensez? Il n'y a donc point de rémission pour vous. Voici les termes précis dans lesquels Jésus-Christ, du haut de la croix, pria pour ses bourreaux: *Pater ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt.* C'est-à-dire « Père éternel, ces malheureux ne me connaissent point, il ne savent pas qui je suis; pardonnez leurs donc s'ils me crucifient. » Mais pour un chrétien qui connaît Jésus-Christ, qui sait ce que Jésus-Christ a souffert pour lui et combien il l'a aimé, et qui néanmoins continue à l'offenser en persistant dans ses habitudes avec plus de perversité que jamais, pour celui-là et d'autres semblables, qui *savent ce qu'ils font*, il n'y a point de prière de Jésus-Christ, et pour ceux-là peut-être n'y a-t-il point de rémission? (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4790. Regarde ton Sauveur, ô mon âme! regarde ta vie suspendue à ce bois: *Et erit vita tua quasi pendens ante te?* Vois comme ton Sauveur, attaché à ce gibet douloureux par ces cruels crochets, ne trouve ni position ni repos. Tantôt il s'appuie sur ses mains et tantôt sur ses pieds; mais là où il s'appuie, la souffrance augmente. Il remue, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sa tête accablée de douleur: s'il la laisse tomber sur la poitrine, les mains, fatiguées du poids, se déchirent davantage; s'il l'incline sur les épaules, elles sont percées par les épines; s'il l'appuie à la croix, les épines entrent plus avant dans la tête. (Saint Liguori.)

Si une aiguille ou une épine nous entre dans le pied, ciel! quelle douleur! que dut donc éprouver Jésus, lorsque d'horribles clous percèrent ses pieds et ses mains, qui étaient plus sensibles et plus délicats, que ne l'est la prunelle de nos yeux. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4791. Voici un Dieu maltraité, crucifié comme un malfaiteur, percé d'une lance comme un assassin de grand chemin, saturé d'approbres, et tout cela pour moi, et tout cela pour vous; et ne pas croire qu'il veuille nous pardonner? Non, non; je ne puis, ni ne veux en douter. Espérance donc, mes frères, espérance dans la miséricorde infinie de Jésus. (S. Léonard de Port-Maurice.)

Il est mort, ô Juifs cruels, il est mort votre Roi, votre Sauveur. Votre haine est-elle enfin assouvie? êtes-vous satisfaits? êtes-vous contents? Le voilà mort: vous l'avez tué. Quel mal vous a fait ce Dieu si bienfaisant, en quoi vous avait-il déplu? Parlez; répondez: *Populo meus, quid feci tibi? aut in quo contristavi te? Responde mihi.* (Saint Léonard de Port-Maurice.)

VIII. — Couronne d'épines de Notre-Seigneur.

4792. *Plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus.* (Math. xxvii, 29.) (V. nos 4780 et suiv. et no 2237.) Décrire cette scène émouvante. Jésus est flagellé: tout son corps est meurtri; il ne faut pas qu'on lui laisse une place saine. Ils prennent donc des branches épineuses et en tressent une couronne qu'ils enfoncent sans pitié sur la tête auguste du Fils de Dieu.

I. C'est là un mystère : 1° *De douleur.* Ces épines déchirent le front du Sauveur, et font couler le sang que la flagellation n'a pas épuisé. Ce sang adorable lui inonde le visage et lui remplit les yeux. Ce tourment inoui que les Caligula et les Néron n'employèrent jamais contre les martyrs, Jésus l'a subi non seulement au moment où il lui fut infligé, et pendant les cruelles heures où les bourreaux s'armant d'une canne de jonc le frappaient sur la tête ; mais pendant tout le portement de la croix jusqu'à sa mort. Quelles douleurs, quand le fardeau de la croix reposait sur ses épines, quand il tombait à terre avec cette ceinture douloureuse au front ! O terre, maudite de Dieu, qui avez produit de telles épines, vous êtes l'image de nos âmes qui ont produit les fruits amers du péché ; c'est pour expier ces péchés que Jésus a tant souffert !

2° *D'humiliation.* C'est pour insulter à la royauté du Sauveur que les soldats le traitent de la sorte. A un roi il faut une couronne ; et il méritait une couronne de gloire ; mais ces cruels lui en donnent une d'épines : ils le soufflettent, ils se moquent de lui. Alors s'accomplit la parole du Prophète : *Non est species ei neque decor ; et vidimus eum et non erat adspectus. Despectum et novissimum virorum. Quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum, quasi leprosum percussum a Deo et humiliatum* (Is. LIII, 2, 3, 4).

4793. II. *Quels enseignements* dans ce mystère ! 1° *Haine du péché. Vulneratus est propter iniquitates nostras,* dit Isaïe dans le même chapitre. Les douleurs de cette tête auguste expient surtout les péchés commis par la nôtre : l'incrédulité de notre esprit, nos pensées perverses, notre orgueil, la vanité dont nous couvrons notre front. Regardons le Sauveur dans cet état, incrédules, orgueilleux, etc., laissons-nous attendrir et donnons-lui une larme de compassion ; à nos péchés, une larme de repentir !

2° *Mortification. Pudeat sub spinoso capite membrum fieri delicatum.* Nous ne savons rien souffrir, ni nous imposer aucune pénitence, nous les vrais coupables, pendant que cette innocente victime endure tant et de si cruels tourments !

3° *Humilité.* Héraclius déposa son diadème pour porter la croix du Sauveur ; et nous nous couronnons d'orgueil, de vanité, de fleurs, pendant que Jésus est couronné d'épines !

Mes Frères, ces épines de Jésus sont faites pour nous mériter une couronne de gloire dans le ciel, à la condition de renoncer au péché, d'en faire pénitence, de nous humilier afin d'être exaltés un jour. Que préférez-vous ? Vous couronner de fleurs avec les pécheurs, ou d'épines avec Notre-Seigneur ? Dans le premier cas, tremblez de supporter les humiliations des réprouvés. Dans le second, espérez fermement la couronne de gloire que je vous souhaite.

4794. **Autre plan.** *Videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate* (Cant. III, 11). La couronne convient : 1° *aux rois,* comme le signe de leur dignité suprême, et Jésus est le Roi des rois, le Roi du ciel et de la terre (v. n° 4795).

2° *Au sacerdoce.* Le Grand-Prêtre la portait. Le Pape porte la tiare ; l'Evêque, la mitre ; le prêtre, la tonsure qui est une couronne. Jésus est le vrai Pontife de la loi nouvelle, et tous les autres pontifes et prêtres n'ont qu'une participation de son divin sacerdoce.

3° *Aux vainqueurs*, que l'on couronnait de laurier ; or Jésus a triomphé de la mort du péché et de l'enfer.

4° *Aux victimes ;* avant de les immoler dans les anciens sacrifices, on les couronnait. La seule victime dont le sang ait apaisé la justice de Dieu, c'est Notre-Seigneur. *Videte regem Salomonem.* C'est pour nous qu'il a souffert, aimons-le, imitons-le (v. n° 4796).

TRAITS ET PENSÉES SUR LA COURONNE D'ÉPINES.

4795. Aussi Pilate, qui avait tout accordé aux Juifs, même la mort de l'innocent, quand ces mêmes Juifs vinrent lui faire des remontrances sur l'écriteau qu'il avait fait placer au-dessus de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, refusa-t-il obstinément de le faire changer, malgré leurs instances : *Quod scripsi scripsi.* Ce fut par un dessein de Dieu que Pilate consacra ainsi la royauté du Sauveur et de la même manière que Caïphe avait prédit qu'il fallait qu'un homme mourût pour le peuple ; et les soldats, sans s'en douter, en tressant une couronne d'épines pour insulter le Sauveur, avaient préparé sans le vouloir le jugement de Pilate.

Chose merveilleuse : les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin Maître croyaient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté et ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde, ils l'ont couronné d'épines : à qui cette couronne pouvait-elle mieux convenir qu'à Celui qui devait être le Roi des âmes souffrantes, et qui ne voulait à sa suite que des sujets préparés à la douleur, aux persécutions, au martyre ? Une couronne de fleurs lui eût-elle été propre, et ces épines n'exprimaient-elles pas le vrai caractère de sa dignité royale ? En effet, Chrétiens, c'est cette couronne d'épines que toute la terre a révérée : c'est pour cette couronne d'épines que les princes et les plus grands monarques ont témoigné tant de zèle et tant de piété, armant des flottes entières et passant les mers, s'exposant à mille périls et regardant comme une précieuse conquête de l'enlever à des peuples infidèles : c'est cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs Etats et qu'ils y ont conservée comme le plus riche trésor : c'est cette couronne d'épines qui a fait les délices des Saints et toute leur gloire.

4796. Lorsque la sainte couronne d'épines, engagée aux Vénitiens, sortit de Constantinople, les habitants fondirent en larmes et éclatèrent en sanglots ; ils la suivirent longtemps des yeux, et après l'embarquement du trésor qu'ils perdaient, ils demeurèrent inconsolables. Le vaisseau qui la portait à Venise échappa aux pièges des Grecs et aux dangers de la mer, et pendant tout le temps qu'on fut en route pour l'apporter de Venise à Paris, quoique le ciel fût extrêmement chargé et qu'il plût souvent, il ne tomba pas néanmoins une goutte de pluie sur ceux qui la portaient ou l'accompagnaient, ce qui parut vraiment miraculeux. Il est impossible de dire tout ce que saint Louis, la reine et les illustres personnages de leur suite, poussèrent de tendres soupirs et versèrent de larmes à la rencontre et à la vue de la sainte relique. La châsse extérieure était de bois et renfermait, outre les sceaux qu'on trouva entiers, la boîte d'argent qui contenait le vase d'or pur où reposait la sainte couronne. Le roi ne voulut partager qu'avec son frère Robert l'avantage de la porter dans la ville de Sens et ensuite dans celle de Paris. La piété tendre du saint roi avait passé dans tous les cœurs, et tout le long de la route, le clergé et les fidèles se précipitaient en foule devant la relique. Saint Louis dégagea aussi des mains des Templiers de la Palestine une portion considérable de la vraie Croix. Ce fut pour posséder plus près de sa personne ces inestimables trésors, que saint Louis fit bâtir dans son palais la sainte chapelle, dont on admire encore aujourd'hui la hardiesse et la solidité. Ce qu'il dépensa, soit pour recouvrer, pour placer et décorer les saintes reliques, soit pour construire sa chapelle, approchait de trois millions de notre monnaie. La construction seule de la chapelle coûta huit cent mille livres. La dédicace en fut faite le 26 avril 1248, avec grande pompe et au milieu d'un grand concours

d'évêques et de peuple. Cette sainte chapelle était le lieu ordinaire où le saint roi vaquait aux exercices de piété ; il y passait quelquefois les nuits en prières avec quelques-uns de ses chapelains.

IX. — Les Clous et la Lance.

4797. *Foderunt manus meas et pedes meos.* La prophétie est accomplie. Les bourreaux se sont armés de clous et les ont enfoncés à l'aide de marteaux, dans les pieds et les mains du Sauveur. Et Jésus est suspendu par ses plaies sur ces clous meurtriers. (V. nos 4790 et 4791.) Quand il a rendu le dernier soupir, un soldat armé plonge sa lance dans le côté du Sauveur et lui perce le cœur ; il jaillit de cette blessure du sang et de l'eau.

Ce sont ces instruments de supplice du Fils de Dieu que l'Eglise nous fait vénérer en cette fête.

I. *Ils sont dignes*, en effet, *de notre culte*, non en eux-mêmes, car les chrétiens n'adorent ni le fer, ni le bois ; mais parce qu'ils ont été teints du sang qui nous a rachetés. Ils ont été sanctifiés par le contact de la chair adorable du Sauveur, victime sainte qui a lavé les péchés du monde : c'est pourquoi nous les honorons comme la croix elle-même sur laquelle mourut le Sauveur.

4798. II. *Et ce culte est des plus salutaires*, comme tout ce qui se rapporte à Notre-Seigneur et en particulier au mystère de sa passion.

1° *Les saints clous* nous rappellent : 1) les souffrances atroces de Notre-Seigneur quand, les os broyés, les nerfs froissés par ces fers cruels, il était suspendu par ses plaies à la croix. *Sic Deus dilexit.* C'est cette méditation qui a enflammé d'amour les cœurs de tous les saints. 2) Les vertus dont ce divin modèle nous a donné l'exemple. *(a)* Celui qui a donné *faciem suam vellentibus et conspuentibus*, n'a pas voulu refuser ses mains aux clous, lui qui aurait pu envoyer aussitôt des légions d'anges pour disperser ses ennemis. *Ego autem non contradico, retrorsum non abii*, il a offert ses mains et ses pieds aux bourreaux : c'est l'obéissance à la volonté de son Père qui l'a lié à la croix. *Perdidit vitam ne perderet obedientiam*, dit saint Bernard. Quel besoin nous avons de cette leçon dans ce siècle d'insoumission et d'orgueil ! Si peu que l'obéissance à la loi de Dieu nous coûte, nous prenons le parti de l'enfreindre. *(b)* Le repentir du mauvais usage que nous avons fait de nos mains et de nos pieds. Ces clous font expier à Jésus en croix nos actions coupables, les vols, etc., les démarches que nous avons faites pour nous rendre dans des occasions de péché, les danses scandaleuses, etc. Qui de nous, s'il y pensait, voudrait encore employer au péché des mains que Dieu nous a données pour le servir, des pieds qu'il destine à marcher dans la voie de ses commandements et à nous conduire au ciel. *(c)* La patience dans les épreuves de la vie. *Homo brevi vivens tempore repletur multis miseriis.* Sanctifier la souffrance, c'est sanctifier la vie tout entière, qui n'est qu'un tissu de douleurs, *in hac lacrymarum valle. Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* Pas une plainte, pas un murmure, lui qui était innocent. Et nous, nous sommes pécheurs.

2° *La sainte lance* nous rappelle : 1) l'outrage que le péché fait à Dieu, dont il perce le cœur plus cruellement que ne le fait le fer du bourreau. 2) L'eau et le sang qui jaillirent du côté du Sauveur, *unde sacramenta*

Ecclesiæ manaverunt, comme parle saint Augustin, c'est la vie de nos âmes qui a jailli de la mort du Sauveur. Allons nous abreuver à cette source de salut. 3) Que le cœur de Jésus nous est ouvert, *ad hoc perforatum est latus, ut nobis patescat introitus*, dit saint Bernard. Et saint Bonaventure disait : *Ibi volo quiescere, ibi loquar ad cor ejus et quod voluero impetrabo.*

O clous sacrés, fixez-moi à la croix avec mon Sauveur ! O Jésus, que l'amour me cloue à vous qui, par amour pour moi, avez été cloué à la croix. O lance bienheureuse qui avez pénétré dans le cœur de Jésus, le sanctuaire de la Divinité, je veux, à votre suite, y pénétrer moi-même, m'y établir, y puiser les grâces dont il est la source, les vertus dont il est le trésor infini, y trouver mon asile et mon repos, en attendant que je me repose sur le sein de mon Sauveur dans le ciel.

X. — Saint Suaire.

4799. Joseph d'Arimathie, disciple secret de Jésus, apprenant la mort du Sauveur du monde, alla hardiment trouver Pilate et lui demander le corps du Fils de Dieu. L'ayant obtenu, il acheta un suaire neuf, afin d'envelopper ce corps adorable et de l'ensevelir dans un sépulcre neuf.

I. *Historique.* — Ce suaire, qui a servi d'enveloppe au corps du Fils de Dieu, mérite donc notre culte ; car Jésus-Christ y a laissé, comme le dit l'Eglise, les traces de sa passion. Les stigmates des plaies sacrées y sont restés empreints, aussi a-t-il été en vénération dans tous les siècles. Il fut conservé avec honneur à Jérusalem jusqu'en 1187, époque où Guy de Lusignan le porta dans l'île de Chypre. En 1450, la veuve du dernier des Lusignan l'apporta en France et en fit présent à la duchesse de Savoie. Il se conserve à Turin dans une église que Sixte IV décora du titre de Sainte-Chapelle. Là, de nombreux miracles ont prouvé combien la dévotion au saint suaire est agréable à Notre-Seigneur auquel elle se rapporte. Qui nous donnera de coller nos lèvres sur ce linge sacré, d'y contempler les traces du Sang divin dont il a été imprégné ?

4800. II. *Leçons.* — Du moins en ce jour, où l'Eglise l'offre à notre vénération, recueillons les leçons qui s'en détachent.

1° Notre-Seigneur, né dans une étable, a voulu être enseveli dans un suaire qui ne lui appartenait pas. Aimons comme lui la pauvreté, et pouvant dire comme Job, *nudus egressus sum et nudus revertar*, ne nous attachons pas à ces biens de la terre que nous quitterons demain. 2° Joseph, qui était noble de naissance, avait sans doute à sa disposition un grand nombre de suaires ; mais par respect pour le corps adorable du Sauveur, il en acheta un neuf, et bien blanc, *in sindone munda.*

C'est une leçon pour nous. Tout ce qui touche au Dieu de toute sainteté doit être pur. Ce corps adorable que Joseph ensevelit, nous le recevons vivant dans la sainte communion. Oserions-nous l'introduire dans un cœur souillé par le péché ? *Absit !* Donc gardons purs notre corps qui est appelé à devenir son tabernacle, et notre âme où il se plaît à habiter.

3° Le suaire qui nous dit la pauvreté du Sauveur, la pureté avec laquelle nous devons nous approcher de lui, nous rappelle les souffrances que ce divin Sauveur a endurées pour nous. Il porte encore les traces des pieds et des mains de Jésus percés par amour pour nous, et les marques du sang dont il a été teint. Il nous dit donc l'amour de notre Dieu pour nous et

nous prêche éloquemment celui que nous devons avoir pour lui. C'est la conclusion que nous devons tirer de tous les mystères de la passion. Du reste, c'est là toute la loi. *Finis legis dilectio.* Aimons Notre-Seigneur et nous ne ferons rien qui lui déplaise. *Ego diligentes me diligo ;* dès lors devant son saint suaire, nous pourrons, en toute confiance, lui demander avec l'Eglise *ut per mortem et sepulturam tuam ad resurrectionis gloriam perducamur.*

4801. N. B. Le saint suaire, portant comme la sainte face, la marque des souffrances de Notre-Seigneur, on peut, en parlant de lui, se servir des pensées qu'on trouvera dans le sujet suivant.

XI. — La sainte Face de Notre-Seigneur.

4802. *Deprecatus sum faciem tuam in toto corde meo, miserere mei secundum eloquium tuum.*

I. *Historique.* — Le culte de la sainte Face a commencé au Calvaire. Il nous vient de cette femme admirable que nous appelons Véronique ou Victorieuse, dont la sixième station du chemin de la croix fait mémoire. Une tradition respectable, conservée dans d'anciennes liturgies, rapporte que Bérénice ou Véronique était cette hémorroïsse que Notre-Seigneur guérit d'un flux de sang, et qui, par reconnaissance, s'attacha à la suite de Notre-Seigneur. On croit qu'elle était la femme de Zachée. Sa maison se trouve sur la voie douloureuse que Jésus suivit du prétoire au Calvaire. Véronique voyant venir le divin Sauveur portant sa croix, et le visage ruisselant du sang qui découlait de la couronne d'épines, courut à sa rencontre, et sans se laisser intimider par les bourreaux, lui présenta, pour essuyer son visage, le voile qu'elle portait sur sa tête. Notre-Seigneur le reçut avec bonté et le lui rendit ensuite, y laissant comme récompense l'empreinte de sa sainte face. O femme admirable ! quand les apôtres fuient leur divin Maître, quand le peuple juif demande sa mort, quand les anges pleurent sans lui porter secours, quand sa Mère elle-même ajoute par sa douleur aux souffrances de sa Passion, quand son Père lui-même semble l'abandonner, vous lui apportez quelque consolation au milieu même de ses plus grands ennemis ! Aussi Jésus vous laisse le plus riche des présents, il imprime son portrait sur votre voile. Etendez ce voile devant les cinq parties de l'univers, faites voir à tous la face douloureuse et défigurée d'un Dieu souffrant, afin que tous à cette vue soient excités au repentir, à l'amour de leur Dieu, à la réparation pour les outrages qu'il reçoit.

Véronique garda cette image sacrée comme un trésor. Plusieurs historiens rapportent que l'empereur Tibère étant malade, avait envoyé des ambassadeurs à Notre-Seigneur dont il avait appris les miracles, afin d'obtenir sa guérison. Les ambassadeurs n'arrivèrent en Judée qu'après la mort du Sauveur, et comme on leur racontait la fable que son corps avait été enlevé par ses disciples, Véronique pour les détromper, leur présenta la sainte face, leur disant qu'en la montrant à l'Empereur il serait guéri. Elle vint donc avec eux à Rome; et l'empereur, dès qu'il eut touché cette sainte image, fut guéri de la lèpre. Aussi voulait-il faire de Jésus-Christ un Dieu et défendit-il de dénoncer les chrétiens. Quoi qu'il en soit, c'est l'opinion unanime de tous les écrivains, que sainte Véronique porta elle-même à Rome la sainte

face. Y mourut-elle? Quelques-uns le croient; d'autres, d'après la tradition d'Aquitaine, soutiennent que Véronique vint dans le midi de la France avec Zachée, qui avait pris le nom d'Amateur et qui est vénéré à Roc-Amadour. Sainte Véronique, d'après une tradition, aurait suivi saint Martial, dans ses courses apostoliques, elle serait morte à Soulac d'où son corps aurait été transporté à Bordeaux.

Il est certain que le voile de sainte Véronique est resté à Rome, et y a été l'objet de la vénération des fidèles, dans tous les siècles chrétiens. On le conserve aujourd'hui à Saint-Pierre de Rome. Plusieurs copies en ont été faites. La ville de Jaïn, en Espagne, en possède une très ancienne, et les Espagnols la portaient à la tête de leurs armées, quand ils combattaient les Maures, c'est sous ce Labarum qu'ils chassèrent ces barbares de leurs pays. C'est sous le Pontificat de Pie IX que des images représentant la sainte face furent remises à diverses églises et monastères pour y être vénérées. Jusque-là les Souverains Pontifes n'avaient permis que rarement de reproduire cette sainte image. Cette dévotion à la sainte face a pour but de faire réparation à Notre-Seigneur pour les outrages qu'il a reçus dans sa passion, et de s'exciter à la vue de cette image, à des actes de piété, de zèle et de pénitence pour empêcher ou expier les outrages inouïs faits de nos jours à Notre-Seigneur par l'impiété, le sacrilège, le blasphème et la profanation du dimanche.

4803. II. *Leçons.* — Pour nous exciter à cette réparation, considérons: 1° *les outrages que Notre-Seigneur a reçus* dans sa passion. Quel état capable d'arracher des larmes aux anges eux-mêmes! Regardez: c'est le vrai Salomon: *Universa terra desiderabat videre vultum Salomonis. Beati qui vident quæ vos videtis.* Zachée monta sur le sycomore pour le voir. Il a voulu que nous eussions son image pour nous consoler de n'avoir pas pu le contempler durant sa vie. Les rois choisissent les meilleurs peintres; il s'est peint lui-même avec son sang. Pourquoi n'a-t-il pas choisi un moment plus heureux? Ah! ce sera le partage des bienheureux de voir sa face glorieuse. A nous, il nous faut sa face douloureuse. Les grands conquérants représentent leurs victoires; c'est par la souffrance que Notre-Seigneur a vaincu le démon, et nous a conquis à son amour. Les tableaux des peintres durent au plus six cents ans. Celui que Notre-Seigneur nous a laissé de sa face adorable, durera jusqu'à la fin des siècles, afin que nous ayons toujours un souvenir visible de sa Passion, comme nous en avons un souvenir mystérieux dans l'Eucharistie. Voyez donc les ignominies que cette sainte face a subies: le baiser de Judas, *meliora vulnera diligentis,* les soufflets, même les coups; et des auteurs disent que la main du soldat qui le frappa devant le tribunal était armé de gantelets de fer. Les bourreaux lui voilèrent la face comme celle d'un lépreux ou d'un condamné à mort. Ils crachèrent sur ce visage que tant de saints ont désiré voir. *Faciem non averti.* On lui a arraché la barbe. *Faciem meam dedi vellentibus.* On a couronné d'épines son auguste front. Les rois portent une couronne d'or, les conquérants une couronne de lauriers, les époux une couronne de fleurs d'oranger; et vous, roi, conquérant, époux, on ne vous donne que des épines.

Maledicta terra spinas germinabit tibi. Est-ce là la face devant laquelle se voilent les anges, qui apparut si éclatante au jour de la Transfiguration? Cruelles épines, épargnez cette tête sacrée et percez mon cœur de remords

et de contrition. Si vous n'en tirez pas du sang, du moins, faites-en jaillir des larmes ! Car ce sont nos péchés qui sont cause de ses opprobres et de ses tourments. Ah ! cette face auguste rappelle aux ignorants eux-mêmes, plus éloquemment que les livres, les effets du péché. On dit qu'Adam sentit surtout le malheur de son péché, à la vue du cadavre sanglant d'Abel : et c'est à la vue de cette face divine que nous devons comprendre :

4804. 2° *L'obligation de réparer nos péchés.* Car enfin, c'est pour faire réparation à la majesté de son Père que Notre-Seigneur a enduré tous ces opprobres. C'est sa sainte face qui y a été le plus sensible. Aussi quand on reçoit une injure se voile-t-on le visage, ou bien le sang y monte pour le couvrir d'un voile de pudeur.

Jésus-Christ est notre tête, tous les membres ressentent les souffrances de la tête et le serpent sacrifie tout son corps pour mettre la sienne à l'abri. Nous serions pires que les serpents, si nous restions insensibles aux souffrances de Jésus, donc essuyons les larmes, les sueurs de cette sainte face, et un jour, *abstergit omnem lacrymam ab oculis sanctorum.* Dieu le Père a fait ainsi. Le Verbe, *exinanivit semetipsum ; propter quod Deus exaltavit illum.* Et aujourd'hui, quels outrages reçoit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il faut de nouvelles Véroniques. La Sainte Vierge à la Salette se reconnaît impuissante à retenir le bras de son Fils.

4805. 3° *Les moyens de faire cette réparation.* 1) *Copier cette sainte face. Si compatimur et conglorificabimur.* Nous portons une certaine image de Dieu par la raison. Dans la gloire, notre ressemblance avec lui sera parfaite. *Similes ei erimus.* Mais Dieu n'y a pas prédestiné que ceux qu'il a prévus être conformes à l'image de son Fils par la grâce et les vertus qui l'accompagnent. Donc ne nous lassons pas et disons comme un peintre : *Pingo diu quia æternitati pingo.* Mettons sous nos yeux ce modèle : *Respice in faciem Christi tui.* Préparons d'abord la toile et faisons disparaître les péchés, *expolientes veterem hominem,* surtout ceux qui insultent la sainte face. La mauvaise communion, c'est le baiser de Judas. Le confesser de bouche et le renier par nos œuvres, c'est imiter les bourreaux qui l'appelaient et se moquaient de lui ; repousser les inspirations de sa grâce, c'est lui cracher au visage ; ceux qui se cachent pour commettre le crime, ressemblent à ceux qui lui voilent la face pour l'insulter. Les âmes prévenues de la grâce, qui ne portent que des épines lui sont plus sensibles que la couronne : et celles qui chargent leur tête de vanité... Un soldat chrétien, qui servait sous l'empereur Sévère, ne voulut jamais, après une grande victoire, se mettre sur la tête une couronne de lauriers, il se la passa au bras, disant qu'il ne convenait pas qu'un chrétien portât autre chose sur la tête qu'une couronne d'épines. Si on vous reproche cette simplicité, dites comme l'épouse des Cantiques : *Decoloravit me sol.* 2) La toile étant préparée il faut étudier celui dont on veut reproduire les traits et *imiter Notre-Seigneur.* Humilité, désir d'expiation, sacrifice, amour des pécheurs et compassion pour eux. — Faire pénitence : *Nolo esse sine vulnere,* dit saint Bernard, *quando video vulneratum.* Sainte Rose de Lima se fit une couronne hérissée de trois rangs de pointes aiguës.

4806. 4° *Les fruits de cette dévotion.* 1) Jésus attendrit Pilate comment n'attendrirait-il pas son Père céleste ? Dieu laissa l'arc-en-ciel à Noé, comme gage de la promesse qu'il lui faisait, de ne plus envoyer de déluge à la terre.

Il a laissé la sainte face à l'Eglise; et quand il la regarde, il se souvient de l'alliance qu'il a faite avec les hommes. Disons-lui : *Respice in faciem Christi tui.* 2) Tout notre bonheur consiste dans le regard de Dieu sur nous et dans notre regard sur Dieu. Sans doute, Dieu nous aime le premier ; mais en l'aimant nous obtenons qu'il nous aime davantage. *Ego diligentes me diligo. Ego dilecto meo et ad me conversio ejus.* Regarder la sainte face avec amour, c'est attirer sur soi le regard et l'amour de Jésus. *Quærite faciem ejus semper* (Ps. CIV, 4). Les pécheurs *verterunt tergum et non faciem ejus* et Dieu dit : *Dorsum et non faciem ostendam.* La mort et l'absence éteignent l'amour : c'est pour l'éviter qu'on recourt à la peinture. *Quam mihi decorus es, Domine mi, in ipsa tui hujus dispositione decoris, ubi te exanimasti, ibi pietas magis emicuit, charitas plus effulsit, amplius gratius radiavit.* 3) Cette face donne l'amour de la vertu. Une femme débauchée, au témoignage de saint Grégoire, se convertit en regardant le portrait du chaste Polémon. Sainte Elisabeth de Hongrie, arrivant à l'église parée comme une reine, jeta les yeux sur l'image du crucifix, et en contemplant la couronne d'épines, elle se dit à elle-même : « Les épines lui percent la tête et une couronne orne la mienne ; » et, saisie par cette pensée, elle faillit tomber en syncope. On la ranima ; mais dès lors elle méprisa toutes les vanités du siècle et porta un rude cilice sous ses vêtements.

4) La grande terreur des méchants au jour du jugement, ce sera la face de Jésus irrité. Qu'importe, en effet, la conflagration universelle, etc., si je suis sûr d'un regard de miséricorde de mon Jésus ? *A facie ejus cruciabantur.* Donc, *præoccupemus faciem ejus in confessione. Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus. Levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra. Adimplebis me lætitia cum vultu tuo.* Donc portons sur nous cette face auguste, contemplons-la souvent, couvrons-la de nos baisers, inondons-la de nos larmes, et cette dévotion sera pour nous un gage de salut.

XII. — Cinq Plaies.

4807. *Erit fons patens. . . habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* (ZACH. XIII, 1). Cette source, c'est le cœur de Jésus dont le sang s'écoule, et par l'ouverture de son côté, et par celle de ses pieds et de ses mains.

Considérons : I. Quel est celui qui est ainsi blessé, et qui verse à travers ses plaies tout son sang. C'est notre Dieu, notre Créateur, le Fils du Père éternel, celui qui a pris un corps pour porter en lui le châtiment qui nous était dû.

Qui ne serait attendri à ce spectacle et ne lui dirait :

II. *Quid sunt plagæ istæ ?* (ZACH. XIII. 6). Qui les a faites ? — Sont-ce les bourreaux ? — Oui ; mais ils ont été des instruments. *Vulneratus est propter iniquitates nostras.* C'est nous qui sommes les bourreaux. Les bourreaux, après avoir consommé leur attentat, se frappaient la poitrine ; nous, qui sommes les vrais coupables, n'en ferions-nous pas autant ?

III. Efficacité de ses plaies : 1° *en général.* — C'est le sang qui en découle qui a lavé le monde, qui purifie les âmes, qui éteint les flammes de l'enfer. C'est de ces plaies qu'ont découlé les sacrements de la loi nouvelle qui sont les sources du salut, où nous devons puiser : *in ablutionem peccatoris. Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (ISAIE. XII, 3).

2. *En particulier.* Chacun y trouve : 1) un remède à tous ses maux : *in omnibus non inveni tam efficax remedium quam Christi vulnera* (SAINT AUGUSTIN) ; *a*) le pécheur y trouve la grâce et le pardon ; *b*) le juste, un asile contre les tentations : *in foraminibus petræ* (CANT. II, 14) ; *c*) l'affligé, l'exemple de la résignation et la force de la pratiquer. 2) Chacun y apprend : l'horreur du péché, la grandeur de Dieu, les secrets de sa charité et de sa miséricorde, et peut y puiser la reconnaissance pour un Dieu si bon, l'amour de celui qui nous a aimés jusqu'à l'excès ; et dire comme saint Bonaventure : *Faciamus hic tria tabernacula* (MARC. IX, 4), l'un dans ses pieds, l'autre dans ses mains, l'autre dans son côté. Heureuses les âmes qui liront souvent dans ce livre des élus, c'est-à-dire le crucifix, qui le couvriront souvent de leurs baisers, de manière à l'user, comme fit saint Bonaventure ! Elles en viendront à supporter pour Dieu toute douleur, et à mépriser pour l'amour de Dieu, tout autre amour. (V. nos 4755 et 4760 et suiv.)

PENSÉES SUR LES CINQ PLAIES.

4808. Saint Bonaventure appelait les plaies de Jésus-Christ des blessures qui blessent les cœurs les plus insensibles et qui enflamment les âmes les plus glacées : *Vulnera corda saxea vulnerantia et mentes congelatas inflammantia.*

Quid enim tam efficax ad curanda conscientiæ vulnera, nec non purgandam mentis aciem, quam Christi vulnerum sedula meditatio. (BERN.) *In omnibus non inveni tam efficax remedium, quam vulnera Christi.* (AUG.) *Qui se intente et devote in sanctissima vita et passione Domini exercet, et omnia utilia et necessaria sibi abundanter ibi invenit ; nec opus est ut extra Jesum aliquid quærat.* (BONAV.)

4809 *Vulnera tua, merita mea. Clamat crux, clamat vulnus quod ipse vere dilexit. Nonne satis propter te vulneratus sum, pro iniquitate tua afflictus sum ? Cur addis afflictionem afflictioni ? Mag.s aggravant me vulnera peccati tui quam vulnera corporis mei. Agnosce, o homo, quam gravia sunt vulnera pro quibus necesse est Dominum Christum vulnerari.* (BERN.)

XIII. — Précieux Sang.

4810. *(Christus) Dilexit nos et lavit nos in sanguine suo* (APOC. I, 5). L'homme par son péché était mort à la grâce, il avait perdu le droit à la vie temporelle et éternelle. Pour qu'il pût revivre, il fallait sacrifier une autre vie qui apaisât la justice de Dieu.

I. *Quis et pro quibus ?* Qui va faire ce sacrifice, c'est Jésus-Christ. (Voir nos 4758 et suiv.) *Christus dilexit nos*, lui l'innocent, le saint, le juste par excellence ; lui le Créateur, le Maître suprême, il va s'offrir en victime pour de pauvres créatures, pour des esclaves du démon. *Vix pro justo quis moritur ; nam pro bono forsitan quis audeat mori ?* (ROM. V, 7) et cependant *cum adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est.* C'est ainsi qu'il fait connaître son amour, comme le dit saint Paul : *Commendat charitatem suam Deus in nobis.* Quand nous ne méritons que des foudres vengeresses, il a pitié de nous.

II. *Quid* ? Et il verse son sang. Donner pour quelqu'un sa fortune, quel sacrifice déjà héroïque ! mais sacrifier son sang ! Quel est le père qui pousse jusque-là l'amour de son enfant ? Les mères elles-mêmes ont-elles souvent sacrifié leur sang, pour conserver la vie au fruit de leur sein ? C'est que le sang est le principe de la vie humaine. Il est donc d'un grand prix : mais

qui pourra dire la valeur du sang de Jésus-Christ? C'est le sang d'un Dieu. Il a par conséquent un prix infini; toutes les richesses de la terre et des cieux, que dis-je? la vie de tous les hommes et de tous les anges ne peut être comparée à une seule goutte de ce sang divin.

4811. III. *Quomodo?* — Or, Jésus-Christ l'a répandu tout entier. Il lui tardait d'être lavé dans ce sang, qui devait sanctifier les hommes: *baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor.....* Aussi, dès sa naissance, il en verse les premières gouttes sous le couteau de la circoncision; au jardin des Oliviers, ce sang coule en sueur abondante par tous les pores de son corps et détrempe la terre. Sous les fouets de la flagellation, il inonde le prétoire; sous la couronne d'épines, il dégoutte de la tête de Jésus; puis il teint les voies douloureuses du Calvaire. Après le crucifiement, il s'échappe à flots par les mains et les pieds percés; et s'il en reste quelques gouttes dans le Cœur de Jésus, elles s'échappent à travers la large blessure que le bourreau fait à son côté. Aussi le prophète compare-t-il la Passion à un pressoir. Le pressoir exprime tout le vin contenu dans les grappes de raisin; et la Passion a fait jaillir tout le sang du Fils de Dieu. *Torcular calcavi solus.... sic Deus dilexit mundum.* Regarde, ô homme, Jésus crucifié, sa face livide: tout son corps a la pâleur de la mort; il n'a plus de sang dans ses veines. Il l'a tout répandu. *Sibi nihil reservat sanguinis* (HYMN. FESTI.) O Dieu, quand vous versez tout votre sang, ne devons-nous pas du moins répandre des larmes! Vous seriez un homme ordinaire, un étranger pour nous, qu'à ce spectacle nous nous laisserions attendrir. Mais vous êtes notre Créateur, notre Père, notre Sauveur, *decet saltem fundere lacrymas*, d'autant plus que:

4812. IV. *Cur?* — C'est pour nous que vous le versez. C'est 1° *pour nous mettre à l'abri des coups de la justice divine.* Quand l'ange exterminateur devait passer dans chaque maison de l'Egypte et mettre à mort le premier-né de chaque famille, il épargna celles dont les portes étaient marquées du sang de l'agneau pascal. Le véritable agneau, dont le sang nous préserve des coups de la vengeance, c'est Jésus-Christ. 2° *Pour laver nos péchés.* Quand Dieu se fut repenti d'avoir fait l'homme, il ouvrit les cataractes du ciel, et ordonna aux eaux des océans de se ruer sur la terre, afin de la purifier de ses souillures; mais cette eau qui submergeait les corps n'avait pas le pouvoir de purifier les âmes. Il fallait du sang pour laver les consciences des coupables.

Aussi, chez tous les peuples, chez les Juifs en particulier, répandait-on le sang, pour se purifier; mais, dit saint Paul, *impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata* (HEB. X, 4).

Quand même on aurait répandu le sang de tous les humains, il eût été impuissant à effacer la tache d'un seul péché. Le sang d'un Dieu pouvait seul apaiser la justice du Père et crier vers lui miséricorde, plus éloquemment que le sang d'Abel n'appelait la justice contre Caïn. Seul, il pouvait éteindre les feux de l'enfer, en purifiant les âmes. Seul, il pouvait fournir à l'homme ces sources sacrées que nous appelons les sacrements et qui, comme des canaux mystérieux, déversent sur nous les mérites de la Passion du Sauveur, nous lavent et nous fortifient. Aussi, dès que Jésus a répandu son sang, tout change dans l'univers... *salubri terra felix irrigata pluvia, ante spinis quæ scatebat germinavit flosculos.* (HYMN. FESTI.) Les Apôtres ont prêché dans l'univers l'amour de Jésus-Christ. Les martyrs ont versé

pour lui, à leur tour, leur sang sous la dent des bêtes féroces et sous le fer des bourreaux; les vierges se sont lavées dans le sang divin et ont mérité de suivre dans le ciel l'Agneau partout où il ira. Quels prodiges de vertus étonnent la terre, lasse de la corruption païenne! Le ciel fermé se peuple. Quelles phalanges innombrables! *Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt et unde venerunt? Hi sunt qui dealbaverunt stolas suas in sanguine Agni.* Et toujours ce sang divin, répandu par les sacrements, purifiera les âmes et multipliera les élus.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des impies qui blasphèment leur Dieu et disent: *Sanguis ejus super nos*, comme les Juifs le disaient à Pilate, en demandant la mort de Jésus? Oh! qu'ils tremblent d'attirer sur eux la malédiction qui pèse sur le peuple déicide. Pourquoi faut-il qu'il y ait des chrétiens indifférents qui ne font rien pour le salut de leur âme? Jésus n'a pas cru trop faire pour les sauver, en versant pour eux son sang: et eux reculent devant le plus léger sacrifice pour gagner le ciel. Ils sacrifient pour un vil plaisir, pour un intérêt d'un instant, cette âme qui vaut plus que l'univers. (V. n° 4815.)

Pourquoi faut-il, enfin, que des âmes n'aiment pas Celui qui les a tant aimées? Ah! Jésus, à la vue de ces ingrats, je vous entends nous dire avec tristesse: *Quæ utilitas in sanguine meo?* Faut-il qu'il coule inutile et que la terre seule s'en abreuve? *Terra ne operias sanguinem.* O terre, ne bois pas tout ce sang; c'est pour les âmes qu'il a été répandu. C'est pour toutes les âmes. *Quid nisi totus orbis*, voilà ce que Jésus-Christ a racheté. Et nous refuserions notre part! Quand Bernard, à vingt ans, voyait le monde lui sourire, il lui semblait entendre l'ombre de sa mère, défunte depuis longtemps, lui dire à l'oreille: Est-ce donc pour les vanités du monde que je vous ai élevé avec tant de soin, ô mon fils; et ce souvenir de sa mère le fit résister à toute séduction, sacrifier l'avenir brillant qui s'offrait à lui et s'enfermer à Cîteaux. Se pourrait-il que la voix de Jésus répandant son sang pour nous, fût moins efficace que celle d'une mère? *Que utilitas in sanguine meo?* Mon pauvre pécheur, dit le Sauveur, est-ce pour vous voir vous damner que j'ai versé tout mon sang? Est-ce pour que vous couriez à de dangereuses occasions, que vous traîniez de honteuses chaînes, que vous sacrifiiez tout à de viles créatures qui ne vous donnent qu'amertume? Est-ce pour que vous aimiez la vanité et le mensonge? Vous ne résisterez pas à ses doux reproches. Vous lui donnerez tout votre cœur en attendant que vous sacrifiiez pour lui, s'il le faut, vie pour vie, sang pour sang. (V. n° 4822.)

PENSÉES SUR LE PRÉCIEUX SANG.

4813. Quelle gloire ne serait-ce pas pour un pauvre paysan que des corsaires auraient jeté dans les fers, si son roi le rachetait par la perte d'un royaume. Mais combien plus grande est notre gloire d'avoir été rachetés par le Fils de Dieu, au prix de son sang, dont une goutte vaut plus que mille mondes, suivant la remarque de saint Pierre: *Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis..., sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi* (I Pet. I, 18). C'est pourquoi saint Paul nous avertit que nous commettons une injustice envers Notre-Seigneur si nous disposons de nous selon notre volonté et non selon la sienne, si nous nous réservons quelque chose, et surtout si nous prenons quelque liberté qui déplaît à Dieu, puis-

que nous ne sommes plus à nous, mais à Jésus-Christ, qui nous a achetés à grand prix : *An nescitis quoniam.... non estis vestri? Empti enim estis pretio magno* (I. Cor. 6. 19).

4814. Le Sang de Jésus nous donne toute confiance, mais en même temps il nous oblige à être tout entier à notre Rédempteur. C'est l'Apôtre qui nous le déclare par le texte cité ci-dessus. Non, mon Jésus! je ne puis plus, sans injustice disposer de moi, ni de ce qui est à moi : je suis devenu votre propriété, puisque vous m'avez racheté par votre mort. Mon corps, mon âme, ma vie, plus rien ne m'appartient ; tout est à vous, entièrement à vous.

Le sang précieux de Notre-Seigneur, est au monde ce que le Nil est à l'Egypte. Ce fleuve déborde chaque année au printemps et là où n'atteint pas son inondation salutaire, c'est le désert, le sable morne, stérile, sans arbres, sans fruits, sans moissons. Le sang du Christ est aussi un fleuve, le fleuve de la vie surnaturelle, qui déborde de l'Eglise et féconde les âmes. Partout où il baigne la société, on voit fleurir la chasteté, l'abnégation et le dévoûment. Plus loin, là où il n'atteint pas, c'est le désert, c'est une pauvre humanité, désolée, sans fruits de vertu et d'honneur.

Mais, grâce à Dieu, plus nous allons, plus l'Eglise se répand et plus aussi le sang de Jésus s'étend par elle sur le monde. Faisons des vœux pour que l'inondation sacrée grossisse d'année en année, pour que le fleuve devienne océan et le débordement, déluge. C'est de là que viendra le salut du monde.

4815. Il faut que je vous fasse juge d'une effroyable ingratitude, qu'on dit avoir été commise en Italie; elle est noire et diabolique s'il en fut jamais. On avait condamné à mort un insigne voleur et on l'avait fait pendre sur le grand chemin, dans la forêt même où il avait coutume de dévaliser les passants ; toutefois, comme les exécuteurs de la sentence étaient pressés de faire d'autres exécutions, ils se contentèrent de l'attacher à un arbre, sans attendre qu'il fût mort ; un honnête marchand qui paissait par là, immédiatement après, le voyant se mouvoir encore, met pied à terre, coupe la corde, le ranime, le met en croupe sur son cheval pour le mener à l'hôtellerie, à l'exemple du pieux Samaritain de l'Evangile. C'est une étrange tyrannie qu'une mauvaise habitude! Ce scélérat était si accoutumé à voler et à assassiner, qu'il tire par derrière le couteau de son sauveur et le lui plonge dans le corps, pour avoir sa bourse en lui ôtant la vie ; et il disait en lui-même: Si je suis jamais mis en prison pour cette action ou pour une autre semblable, cet argent me servira pour gagner ou corrompre le juge, pour me délivrer de prison et me racheter de la mort.

Vous frissonnez, en entendant parler d'un crime si monstrueux, vous avez peine de le croire, et vous n'avez pas horreur, vous n'avez pas peine de le faire ; si vous eussiez été le juge de ce misérable, que dis-je, vous? si un turc, si un arabe, un de ces hommes qu'on appelle barbares, eût été son juge, eût-il été assez avare pour recevoir cet argent et absoudre ce criminel? Vous étiez condamnés à la mort éternelle, pour le péché du premier homme et pour vos propres péchés, Jésus vous en a affranchis par une miséricorde ineffable, il s'est servi de son sang pour rompre vos fers, briser vos chaînes, et vous vous en servez pour lui porter le poignard jusque dans le sein.

Il faut nous convaincre et nous confondre par l'exemple des animaux, puisque la raison et la justice n'ont point ce pouvoir sur notre esprit. Plutarque rapporte que le roi Pyrrhus dans un voyage, rencontra un chien auprès du corps de son maître qu'un soldat avait assassiné, et comme on lui dit qu'il était là depuis trois jours sans boire ni manger, hurlant jour et nuit, il fit enterrer le corps et emmena le chien avec lui. Quelque temps après, le roi faisant la revue de son armée et les soldats passant devant lui l'un après l'autre, le chien qui était couché auprès de lui, reconnut l'assassin de son maître, courut contre lui aboyant, et poussant de grands cris, et puis s'adressant à Pyrrhus avec une voix plaintive, comme pour lui demander justice ; le soldat fut saisi, appliqué à la question, condamné à mort après avoir confessé son crime. Voilà comment il faudrait faire si nous avions la fidélité de cer-

tains animaux; quand nous pensons à la mort et à la passion de Jésus, il faudrait gémir, soupirer auprès du Saint-Sacrement où son corps nous est représenté comme mort, demander vengeance au Père éternel contre le péché qui l'a assassiné, le prier de nous donner des forces pour l'exterminer et anéantir. Mais qu'eût-on dit de ce chien? qu'en eût-on fait, s'il eût caressé le meurtrier de son maître, au lieu d'aboyer contre lui? C'est ce que nous faisons; au lieu de détruire le péché, nous le recevons dans notre cœur, nous le faisons vivre, nous le caressons, et même nous nous servons de la mort de Jésus pour faire vivre et régner le péché; nous disons: Jésus est mort pour nous, il ne se résoudra jamais de nous perdre, quoique nous l'offensions. (Le Jeune.)

XIV. — L'incarnation. *(25 mars.)*

4816. C'est en ce jour que s'est accompli le mystère qui est le fondement de toute la religion, le principe du salut de tous les hommes, la cause de nos immortelles espérances. Le Verbe s'est fait chair. Le Fils de Dieu s'est incarné, il s'est fait Fils de l'homme. (1) Il a pris dans l'unité de sa Personne divine la nature humaine qu'il s'est unie. En sorte que lui qui était Dieu de toute éternité, sans cesser d'être Dieu, s'est fait homme comme nous, homme complet, ayant un corps comme le nôtre, une âme humaine, avec ses facultés propres, l'intelligence, la volonté: c'est ce qu'on appelle le mystère de l'incarnation. Or:

1° Ce mystère *est possible.* Dieu peut faire tout ce qui ne répugne pas à la raison; car sa puissance est sans limites: or, loin de répugner à la raison, dont il dépasse pourtant la portée, ce mystère doit faire le sujet de notre admiration.

4817. 2° Rien de plus *utile à la gloire de Dieu* que l'incarnation.

« Il y a sans doute dans la création seule une gloire immense pour son auteur. L'excellence, la beauté, les splendeurs de cet univers ont une langue muette mais sublime, qui célèbre dans l'harmonieux ensemble de tant d'ouvrages Celui par qui tout a été fait et qui s'est applaudi lui-même en déclarant que tout était bien. Mais la création n'a pas conscience de ses hommages: elle n'entend pas ce qu'elle dit, elle ne sent pas ce qu'elle doit: c'est un organe immense dont les touches sonores s'étendent d'une extrémité du monde à l'autre, attendant la main qui les fera parler.

« Ici paraît l'homme, interprète intelligent et libre de ces grandes harmonies. Seul spectateur de ce monde visible, il en comprend seul l'étendue et la grandeur, seul il embrasse toutes les merveilles dans sa pensée, seul il en rend grâce à son auteur. Mais si l'homme a un esprit pour connaître Dieu sans incertitude, pour le servir et l'aimer sans partage, toutes les créatures prises ensemble n'ont aucune proportion avec l'être de Dieu: toutes les nations ne sont devant lui qu'un atome et un néant, et quelque effort qu'elles fassent pour témoigner à Dieu leur dépendance, Dieu ne pouvant être pleinement honoré par elles, il restait toujours un vide infini que tous

(1) Toute la Trinité a opéré l'Incarnation, mais le Fils seul s'est incarné. Voilà comment l'explique saint François de Sales: « Voilà un prince qu'on revêt de la pourpre royale, il y a deux autres princes qui l'habillent, et lui, qui est le troisième, la reçoit; mais, encore que les deux autres princes l'habillent, il ne laisse pas pourtant de faire quelque chose; car il remue les bras et les mains, pour aider à s'habiller: et de ces trois qui aident à vêtir cette robe, il n'en demeure qu'un d'habillé. Or c'est ainsi que nous devons entendre que les trois personnes divines se sont aidées au mystère de l'incarnation.

les sacrifices du monde n'étaient pas capables de remplir. Il fallait un sujet aussi grand que Dieu, qui d'un côté possédât la souveraineté de l'être et qui de l'autre se mît en état de prière et d'offrande. Il fallait être Dieu pour honorer Dieu ; mais en même temps, il fallait que le Dieu qui honore se fît inférieur pour rendre cet hommage.

« Mais se faisant chair, comme l'a dit saint Jean, avec une admirable crudité d'expression, il a ramassé en lui la création tout entière, la prenant par son fond, pour la consacrer dans son tout et la rendre absolument digne de la gloire de son auteur.

« La nature humaine participe en effet et du monde sensible, dont elle réunit tous les éléments dans son corps, et du monde spirituel, dont elle représente toutes les facultés dans son âme.

« Rappelez-vous maintenant ce qu'était cette nature avant l'Incarnation ? une nature dégradée, couverte de souillures, remplie de péchés ; un esprit où régnaient des ténèbres visibles, un cœur ouvert à tous les penchants mauvais, une mémoire accablée sous le poids de souvenirs honteux, un jugement perverti par l'erreur, un goût corrompu par le vice, une imagination flétrie par de sales images, un corps enfin où la volupté avait gravé ses stigmates, là dressé par l'orgueil contre le ciel même, ici courbé vers la terre par l'esclavage. L'homme était corrompu dans ses tendances, blessé dans ses facultés, bouleversé dans son être.

« Eh bien ! cette adoration, que l'humanité faible, malade, coupable, ne pouvait offrir à Dieu d'une manière digne de lui, le Verbe de Dieu va la rendre à son Père, en prenant une chair qui, sans être entachée par le péché, a toute la ressemblance extérieure du péché lui-même.

« Mais sous ce voile, le Verbe éternel a conservé la sainteté, les mérites, les droits, la dignité de Fils de Dieu. Véritablement homme, il pourra prier, adorer, souffrir, mourir comme tout autre homme ; véritablement Dieu, il donnera à ses adorations, à ses souffrances, à sa mort, la valeur, le mérite des actions de Dieu même. C'est ainsi que sur l'abîme creusé par la nature entre le fini et l'infini, agrandi par le péché entre Dieu irrité et l'homme coupable, Dieu et l'homme se rencontrent en Jésus-Christ, se donnant un mutuel baiser et se réunissant enfin. Dieu, grâce à l'Incarnation, n'est plus le Dieu inconnu à l'homme ; sa gloire est saluée par une voix digne de lui. L'Homme-Dieu se fait le porte-voix de l'humanité et de la création tout entière dont les hommages ont en lui un prix infini quand il meurt sur la croix. L'autel, le sacrifice, la victime, tout est digne de Dieu, la gloire de Dieu est satisfaite. (V. nos 4828 et suiv.)

4818. « 3° En assurant la gloire de Dieu, l'Incarnation *assure aussi le salut de l'homme ;* car, dans l'admirable unité du monde, ces deux buts ne se séparent point, Dieu avec sa gloire et l'homme avec son salut sont renfermés en Jésus-Christ comme en un terme qui réunit les deux extrêmes. » (Mgr. Besson.)

Rien de plus utile en effet que l'Incarnation, 1) pour nous porter au bien : *(a)* pour affermir notre foi, *multifariam multisque modis olim loquens patribus, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio.* C'est Dieu lui-même qui va nous enseigner, *tanquam potestatem habens,* en prouvant ses paroles par d'éclatants miracles. Qui peut récuser son témoignage ? *(b)* Pour ranimer notre espérance. N'est-il pas plus facile à l'homme de deve-

nir Fils de Dieu et héritier de sa gloire, qu'à Dieu de devenir le Fils de l'homme ? Mais, sans l'Incarnation, « Dieu considéré d'une manière immédiate, était invisible, inaccessible et entièrement inimaginable pour l'homme... Voilà pourquoi Dieu s'est rendu, en s'incarnant, accessible, visible, sensible, humain. Il se fait l'un de nous. Il prend notre langage articulé, notre cœur, notre raison, notre sang, nos besoins, nos misères, nos souffrances, notre mortalité, tout, sauf le mal, pour le changer en lui. » (MGR. BESSON.) Quoi de plus capable de nous inspirer la confiance ? (V. nº 4833.) *(c)* pour embraser notre charité. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum Unigenitum daret.* Dieu n'a pas voulu que notre cœur fût partagé entre notre créateur et notre rédempteur; c'est pourquoi il a voulu se charger lui-même d'être notre Rédemption. Circonstances de cet amour : 1) c'est Dieu qui aime l'homme pécheur au point de s'anéantir. L'immense devient petit enfant, l'éternel naît dans le temps, et cela malgré la prévision de l'ingratitude des hommes, du crucifiement, de la mort. (V. nº 4835.) 2) Le prix du bienfait, *quum sit potentissimus plus dare non potuit, sapientissimus plus dare nescivit ; ditissimus plus dare non habuit,* 3) à quelle fin ? *ut habeant vitam æternam. Nos ergo diligamus. Similis simili gaudet,* un amour d'amitié suppose la ressemblance, et même une certaine égalité de condition. Dieu se fait petit pour ravir notre cœur. *Tanto mihi carior quanto pro me vilior.* 2) Pour nous écarter du mal. *(a)* Par ce mystère, l'homme apprend sa dignité et il n'est pas près, par conséquent, de la profaner en se mettant sous le joug du péché et de Satan. *(b)* Notre orgueil, qui nous a perdus, trouve un remède dans l'humilité de Notre-Seigneur, dont les exemples nous apprennent d'ailleurs toutes les vertus. *(c)* Nos fautes sont réparées. Dieu aurait pu sans doute relever par d'autres moyens le genre humain déchu : mais supposé qu'il exigeât une réparation entière pour l'injure que lui fait le péché, l'Incarnation était nécessaire ; car le péché fait à Dieu une injure infinie, que ni les hommes, ni les anges ne sont capables de réparer. La divinité ne pouvait souffrir pour expier nos crimes ; les hommes, par toutes les souffrances n'étaient pas capables de satisfaire à la justice : il fallait que Dieu se fît homme. L'Homme-Dieu souffrira comme homme, et étant Dieu, ses expiations auront un prix infini. La justice sera satisfaite, et l'homme sauvé. L'incarnation, par là, manifeste d'une manière plus éclatante que la création elle-même, la sagesse, la justice, la miséricorde divine. Dieu sait trouver le secret de sauvegarder ses droits en nous pardonnant, et de tirer le plus grand des biens du péché qui est le plus grand de tous les maux. *(d)* Nos souffrances sont adoucies. « Jésus-Christ a été un homme semblable à nous, éprouvé en toutes choses, excepté le péché. Aussi recourons-nous à lui avec une entière confiance, sûrs de sa compassion. Nous ne saurions faire un pas dans la vie sans y retrouver ses traces. Quel est le rude sentier où nous marchons ? Celui de la pauvreté ? Mais le Fils de l'homme y a porté avant nous la croix de l'atelier. Celui de la souffrance ? Mais le Fils de l'homme nous y précède, le dos courbé sous la croix du Calvaire. Celui de l'insulte ? Mais qui de nous a été aussi insulté que le Fils de l'homme sur la croix ? Pleurons-nous un être bien-aimé que la mort nous a ravi ? Au pied de cette tombe, c'est le Fils de l'homme que nous trouvons encore ; et du haut de ce bois adorable où elle expire, la Victime sainte semble

nous dire : J'ai pleuré comme toi. Arrivons-nous au sombre passage du trépas ? Le Fils de l'homme nous y attend et sa Croix a une voix pour nous dire : Regarde Celui qui connut aussi la solitude, le délaissement et l'angoisse. Faut-il mourir ? Allons, pauvre moribond, prends courage ; accepte de tes mains défaillantes l'image de ce Fils de l'homme qui t'offre le spectacle le plus attendrissant, avec le fiel, l'insulte, le déchirement des épines, le dernier râle et le dernier soupir de l'humanité agonisante. Oh ! c'est donc un frère de fatigues, de misères, de combats et de douleur, que nous trouvons sur cette croix ! Et à la vue de cet homme, né, éprouvé, tenté, insulté, oublié, renié, trahi, persécuté, expirant comme nous, nous nous sentons consolés de sa tendre sympathie » (Mgr. BESSON). Nous acceptons avec résignation des peines qui, sans son souvenir, seraient l'occasion de murmures et de désespoir peut-être.

L'effet naturel de l'Incarnation a été et devait être dans le cœur de l'homme le réveil subit et le relèvement sublime du sentiment de sa dignité. Désormais l'homme mesurera sa grandeur sur les abaissements divins ; et quand le Fils de Dieu du pied toucha la terre, l'homme à son tour de la main toucha les cieux. Aussi depuis l'Incarnation a-t-on vu l'homme mieux éclairé sur la grandeur de Dieu, relevé de sa chute, sanctifié par les exemples et la doctrine de Notre-Seigneur, s'affranchir des hontes et des erreurs du paganisme. A la place d'une société avilie par l'ignorance, les infâmes passions, la barbarie et l'esclavage, s'est formée une société civilisée et chrétienne, juste dans ses lois, sage dans ses institutions, proscrivant les folies païennes, rendant la liberté aux esclaves, se faisant l'appui des faibles.

« Aucun sage, dit Voltaire, n'a eu la moindre influence sur les mœurs de la rue qu'il habitait, et Jésus-Christ a influé sur tout le monde entier. » Tout s'est reformé à son image, tout est devenu chrétien ou tend à le devenir. Cette influence, semblable à une sève qui circule dans le monde, croît, s'étend, se propage, monte depuis dix-huit siècles, comme d'une racine mystérieuse, dans tous les rameaux de la famille humaine ; et toujours active, féconde, puissante, elle ne cesse de relever l'individu, la famille, les nations, ou enfante dans leur sein des miracles d'obéissance, d'humilité, de zèle, de courage, de justice, de dévouement et de sainteté : création continue, permanente, vraiment divine, dont il nous reste à vous tracer le tableau.

« Cette influence envahit tout à la fois la terre, l'homme, le temps ; la terre avec toutes les races qui l'habitent, l'homme avec toutes les forces de sa nature, le temps avec toutes les vicissitudes et tous les changements dont il est l'inévitable auteur. N'est-ce pas là une création et cette création n'atteste-t-elle pas un Dieu ?

« Jetez un regard sur la face de la terre et comptez, si vous le pouvez, les nations qui la peuplent. Quelle diversité de climat, de nourriture, de mœurs, de couleur, de langage, de figure et de lois ! Elle est si frappante que ceux qui s'en tiennent aux apparences, n'ont pas voulu reconnaître, sous cette écorce si variée, la caractère intime et profond qui est commun à tous les peuples et qui n'en fait qu'une seule race issue d'un seul auteur. Eh bien ! ces distinctions qui ont fourni des arguments pour combattre l'unité de la race humaine, disparaissent devant l'influence de Jésus-Christ. On ne pouvait pas croire que le vieil Adam pût avouer son sang et dans l'homme noir de l'Ethiopie, et dans l'homme rouge du Canada, et dans la pâle et

noble beauté du Caucase. Or, voici le nouvel Adam qui, sans s'arrêter à ces différences accidentelles, leur montre qu'ils sont les enfants du premier homme, en faisant d'eux les disciples du second. Il les appelle au même titre, il leur propose à tous de l'imiter, il éveille au fond de leur nature les sentiments religieux ; il leur dit : *Je suis la voie, la vérité, la vie... Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.*

« On l'écoute, on le croit, on vient des deux bouts du monde se reconnaître et se confondre dans l'unité de la foi, de l'espérance et de l'amour aux pieds de Jésus; et cette unité, que le socialisme a rêvée inutilement, que les divisions et la guerre détruisent tous les jours, que les fleuves, les montagnes, les mers empêcheront jusqu'à la fin des temps en politique, cette unité se réalise en religion.

« L'espèce humaine, toute variée qu'elle est, apparaît maintenant essentiellement une, puisque tous les fils d'Adam se relient autour du même type, entrent dans la même école, écoutent le même maître, se reforment sur le même modèle, entendent, comprennent, s'appliquent, sans distinction de couleur, de forme, de figure ou de préjugés, cette parole qui crée des disciples dans tous les mondes. *Estote perfecti sicut et Pater vester perfectus est : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Cette sainteté d'imitation qui s'étend à toute la terre, embrasse l'homme tout entier.

4819. « L'homme, avant Jésus-Christ, était retombé de Dieu sur lui-même, et une fois seul avec lui-même, il était tombé de l'esprit égaré dans la chair pervertie, passant des plaisirs purs aux plaisirs honteux et descendant peu à peu jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fange. C'est ainsi que l'homme s'est dégradé en voulant jouir. Il est devenu, à l'école de la joie, impie, voluptueux, abominable. Mais voici une autre école. Si la joie descend, la souffrance monte. Le Christ a appris à l'intelligence, au cœur, aux sens, à remonter vers lui. Et cette échelle par laquelle il fait remonter de la terre au ciel, c'est la croix. C'est vers la croix qu'il a tourné notre esprit, notre cœur, notre corps, pour les ennoblir, les purifier, les immortaliser. Voilà la loi de la vie chrétienne, et cette loi a été annoncée dans ces paroles de Jésus-Christ : *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ;* et l'effet de cet exemple sur l'homme tout entier à été prédit hautement et clairement dans cet autre texte : *Quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi !*

« C'est d'abord l'esprit que Jésus-Christ attire, pour le soumettre en l'humiliant. Il lui persuade de croire ce qui passe pour une impiété aux yeux des Juifs, pour une folie aux yeux des gentils, ce qui sera le scandale éternel de la raison humaine, le mystère de la croix, de sa passion et de sa mort. N'est-ce pas là créer? Il lui persuade d'humilier devant ce mystère les trophées de la victoire, les faisceaux de la dictature, la majesté de la couronne, et c'est pourquoi les plus hautes têtes s'inclinent, les genoux les plus fermes fléchissent, les pensées les plus superbes s'anéantissent et s'effacent. N'est-ce pas là créer?

« Il lui persuade d'obéir même aux tyrans, comme il a obéi lui-même aux hommes les plus coupables, à Caïphe, à Pilate, et à Hérode, et c'est pourquoi César, malgré sa cruauté, sa bassesse, sa corruption, a vu avec tant d'étonnement des légions entières prêtes au combat aussi bien qu'au martyre, courant aux armes et les déposant, donnant la mort et offrant leur vie. Cette foi, cette humilité, cette obéissance, n'est-ce pas dans l'homme un esprit

nouveau? n'est-ce pas là créer? Après l'esprit, le cœur. Le cœur veut la joie et les plaisirs: Jésus lui inspire le sacrifice et la douleur. Au lieu de s'enfermer dans l'égoïsme, qui rejette toute souffrance sur autrui pour jouir, Jésus le décide à compatir, à consoler, à se dévouer, en un mot à être tout aux autres. Il obtient que ce cœur sacrifie la passion du jour, le caprice de chaque heure, la sensation du moment; à chaque heure, le désir qui renaît avec l'occasion; à chaque heure, la pensée qui s'élève et qui ramène le désir; et puisque le cœur doit aimer, Jésus lui fait adopter pour unique amour ce qu'il y a de plus rebutant, de plus vil, de plus abjet; n'est-ce pas là créer?

« Avec l'esprit et le cœur, Jésus a demandé, obtenu, changé le corps de l'homme. Ce corps s'amollissait dans les délices et la volupté, voilà que Jésus l'appelle et le dompte à son tour. Il le courbe sous les coups de la flagellation volontaire, il le régénère et le rajeunit par le jeûne, par la mortification, par l'abstinence, et à la place de cette génération gorgée de délices qui étalait dans le luxe et l'oisiveté le scandale d'une chair triomphante, il crée une génération de solitaires et d'ascètes, au front pâle, au corps amaigri, aux membres épuisés, mais en qui éclatent le génie, la vertu, le zèle et l'éloquence. N'est-ce pas là créer?

« Quand le cœur, l'esprit, le corps sont ainsi santifiés, que trouve-t-on au fond de l'homme? Ce n'est plus comme dans l'esprit enorgueilli et le cœur corrompu, l'ivresse fougueuse du plaisir, non: c'est une autre joie, une autre ivresse, c'est l'ivresse du dévouement et du sacrifice, c'est l'ivresse du Calvaire. Car il arrive un jour que l'homme, dompté, purifié, sanctifié, transfiguré, après s'être immolé en mortifiant son égoïsme, en abaissant son orgueil, en domptant sa langueur, sent qu'il ne vit plus, mais que Jésus-Christ vit en lui. Il a trouvé le bien dans le sacrifice du mal, le vrai dans le sacrifice du faux, Dieu et ses frères dans le sacrifice de lui-même. Et Jésus-Christ, à qui il s'est donné tout entier, le rend aussitôt à lui-même béni et glorifié. Ce n'est plus de la peine qu'il éprouve en se donnant, c'est de la joie; ce n'est plus la contrainte qui courbe son corps dans la prière, c'est l'extase qui l'y tient attaché. Pour lui, la pauvreté est devenue la richesse; l'outrage, une marque d'honneur; l'oubli, un signe que Jésus-Christ ne l'oublie pas; le délaissement, une espérance d'avoir Jésus-Christ plus près de lui; l'agonie, un trait nouveau de ressemblance avec Jésus-Christ; la mort, un bien suprême qu'il gagne à force de fatigues, de sacrifices, d'heroïsme, à force de se rapprocher de la croix de Jésus-Christ. Voilà le mystère de la science dans les âmes qui prient et qui disent: Je ne trouve Dieu que dans mon néant. Voilà le mystère de la grandeur, de la noblesse dans les âmes qui grandissent par la lutte, la pauvreté, la souffrance, l'abnégation. Voilà le mystère de l'amour dans l'âme qui s'écrie, quand elle est éprouvée: Encore plus! Seigneur, encore plus! et qui propose à Dieu cette magnifique alternative de souffrir pour lui ressembler ou de mourir pour le voir; ou souffrir ou mourir!

« La sainteté, qui pénètre ainsi tout l'homme et tout l'espace, pénètre aussi tous les temps: c'est un ferment déposé au sein de l'humanité et qui, de siècle en siècle, d'heure en heure, soulève toute la masse. La parole, l'exemple, la vie de Jésus-Christ, sont devenus comme le levain du genre humain, et tant qu'il existera une âme, ce levain précieux ira s'y mêler

pour chercher, atteindre, solliciter son instinct religieux et en faire un saint. Comptez, si vous le pouvez, les saints qui viennent attester la sainteté même qui les inspire, sans pouvoir l'atteindre, mais sans cesser de l'imiter. Bien loin de désespérer l'homme, elle continue à l'attirer, à l'entraîner, à obtenir de lui des merveilles; chaque jour elle peuple la terre de héros et le ciel de saints. (V. nº 4831.) Pourquoi ces prodiges de science dans saint Paul, dans saint Augustin, dans saint Thomas, dans saint Bonaventure, dans saint Liguori? C'est que les saintes veilles se perpétuent dans l'Eglise au pied du crucifix, à la lueur de la lampe du sanctuaire, et qu'au milieu de leurs insomnies et de leurs travaux, ces grands hommes entendent du fond de leur âme la voix de Jésus-Christ qui les encourage et qui leur crie: *Bene scripsisti de me, Thoma.* Pourquoi la Thébaïde de l'Egypte refleurit-elle sous un autre nom dans le silence de la Trappe et dans l'austérité du Carmel? C'est que Jésus-Christ a jeûné, a prié, s'est mortifié, et que l'influence de cette sainte extase est toujours assez forte pour faire chercher encore aux âmes pures la trace de ses pas. Pourquoi ces pontifes qui s'offrent et qui s'immolent pour leurs troupeaux? Les Borromée sont venus après les Léon et les Grégoire, les Belzunce après les Borromée, les Affre après les Belzunce, et tous ont vu Jésus sous l'image du bon Pasteur, tous ont eu dans la bouche les paroles de Jésus: Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Pourquoi le service gratuit et populaire de toutes les douleurs compte-t-il tant de noms illustres, depuis les Paula, les Marcelle, les Eustatius, ces derniers rejetons des Paul-Emile et des Scipion, jusqu'à sainte Mathilde et aux deux Elisabeth, ces deux reines descendues du trône et prosternées aux pieds des pauvres? Pourqoui tant de mains et tant de bras enchaînés à l'autel par des vœux de miséricorde, depuis la main armée des chevaliers de Malte ou du Temple qui maniaient l'épée avec tant de vaillance et la main non moins secourable des frères de la Merci et des frères Pontifes, qui délivraient les captifs et guidaient les voyageurs, jusqu'à ces bras si puissants, ces mains si douces qui accueillent aujourd'hui l'enfance, la folie, la misère, également étendues vers le pauvre pour le nourrir, vers le soldat blessé pour le soutenir dans sa défaillance, vers le vieillard pour cueillir son dernier souffle et pour faire passer son dernier soupir avec plus de douceur? Ah! ces yeux, ces bras, ces mains, ne voient, ne cherchent, ne trouvent que Jésus. Ces saints veulent, comme Jésus, non pas être servis, mais servir; et l'exemple de Jésus suffit pour perpétuer ce prodige en renouvelant sans cesse la dotation des pauvres, malgré les révolutions qui la confisquent, en recrutant sans cesse la milice de la charité, malgré les lois qui interdisent ce noble recrutement. Comptez les apôtres qui n'ont comme Jésus qu'une tunique et qui passent d'une ville dans une autre sans appeler le feu du ciel sur celle qui les dédaigne. Quelle est cette belle armée qui ne s'éclaircit jamais malgré ses pertes, qui se reproduit par l'exemple avec une fécondité si merveilleuse, et qui se lance, pêle-mêle avec nos soldats, dans tous les ports ouverts à l'industrie, au commerce, à la guerre, pour aller comme Jésus disputer les âmes au démon, dans l'Inde, dans la Chine, le Japon, en Océanie! Jamais les rangs ont-ils été plus serrés! jamais le drapeau de la croix a-t-il été arboré plus loin! A côté d'elle, voici l'armée triomphante des martyrs, dont les palmes étincellent de splendeurs et dont les cohortes innombrables embrassent tous

les siècles, depuis saint Etienne, qui est tombé à Jérusalem sous les pierres des Juifs, jusqu'à nos derniers missionnaires, les Marchand, les Gagelin, les Guenot, noms glorieux qui peuvent être prononcés devant les autels parce qu'ils seront un jour des noms de saints, vaillants cœurs que l'Eglise de Besançon a enfantés à la foi et que l'Eglise de Cochinchine vient d'enfanter au martyre et à la gloire. Ongles de fer, chevalets, échafauds, bûchers, cangues cruelles, gibet infâme, glaives meurtriers, vous n'avez rien perdu de votre puissance, mais les martyrs n'ont rien perdu de leur vigueur, parce que la sainteté de la croix n'a rien perdu de ses attraits.» (Mgr. BESSON.) Depuis l'Incarnation on a vu la beauté de l'homme portant un reflet de la beauté de Dieu. Le sourire des cieux s'est épanoui sur les visages d'enfants, de jeunes filles, de confesseurs, de Pontifes que l'Eglise catholique compte par milliers. Dieu s'étant plus rapproché de l'homme, l'homme s'est plus rapproché de Dieu. Pourquoi faut-il que les impies cherchent à déchristianiser la société, et par là même à la replonger dans les abaissements du paganisme? (V. le trait de Châteaubriand, n° 1268, note 2.) Saint Louis, pour gagner l'affection de ses sujets, déposait sa couronne et ses ornements royaux et allait s'asseoir sous un chêne pour entendre leurs plaintes et leur rendre justice. Et Agésilas craignant que la gloire dont l'avaient couvert ses grandes victoires, ne lui fissent perdre l'amitié de ses proches, de retour dans sa famille, se livrait avec ses enfants aux jeux les plus humbles. Ainsi Notre-Seigneur s'est fait petit, afin de gagner nos cœurs à sa divine amitié. (V. n° 4825.)

O merveille de la Sagesse divine dans ce mystère! O mes frères, remercions Dieu de s'être donné à nous pour nous élever jusqu'à lui; et devenus participants de la nature divine par la grâce qui découle de l'Incarnation, ne retournons pas à notre ancienne honte. Loin de nos esprits, l'erreur; loin de nos cœurs, l'amour coupable des créatures; loin de notre vie, les ténèbres, le péché. Vivons *digne Deo.* Si nous sommes faibles, prenons courage, *non habemus Pontificem qui non possit compati... sanctus, innocens, impollutus, semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Conjurons-le de nous soutenir, il veut que nous lui ressemblions; il nous aidera à le faire, si nous le prions.

TRAITS ET PENSÉES SUR L'INCARNATION ET LA RÉDEMPTION.

4820. Dieu est, d'après la raison et le sentiment de tous, l'être d'une perfection telle qu'on ne peut rien imaginer de meilleur, de plus excellent. Toutes les perfections que nous trouvons dans la création, dans les hommes, dans les anges eux-mêmes, ne peuvent nous donner une idée complète de celles de Dieu. En lui donc sont: la puissance, la science, la bonté, etc. mais à un degré infiniment supérieur à tout ce que nous pouvons comprendre. Il est le bien suprême, et le bien tend par nature à se communiquer: *Cujus natura bonitas,* dit l'Eglise. Les créatures bonnes tendent à faire part à d'autres de ce qu'elles ont. La mère donne à son enfant son sang, ses soins; elle est prête à donner sa vie. La bonté de Dieu est infiniment plus grande. Quoi d'étonnant par conséquent, qu'il ait pour la créature intelligente dont il est le Père, un amour infini, qu'il veuille bien se communiquer à elle de manière à faire sa béatitude dans la gloire? Que cette créature, s'étant perdue par le péché, il franchisse des abîmes pour la ramener à lui, comme le ferait une mère pour un enfant égaré? que la preuve de l'amour la moins équivoque étant de souffrir pour ceux qu'on aime, ainsi que l'ont fait tant de Saints pour les pécheurs, il ait pris une

nature capable de souffrir, et soit mort sur une croix pour nous sauver? N'est-il pas raisonnable que Dieu ayant plus de bonté, plus d'amour que tout être, en donne les marques de toutes les plus éclatantes?

4821. Quoi de plus sublime que le dévouement? Qui n'admire saint Louis lavant les pieds des pauvres? Qui ne loue le soldat qui meurt pour sa patrie, l'homme courageux qui risque sa vie pour sauver celle de son semblable? Et ce serait une humiliation pour Dieu, aux yeux de quelques esprits, de faire à un degré merveilleux, ce que l'on admire le plus, de s'abaisser pour nous élever à lui, de se livrer pour nous sauver? de mettre sa puissance au service de son amour pour nous et d'opérer des miracles pour le témoigner et tout cela afin de nous rendre bons et heureux comme lui? Ces réflexions donnent de grandes lumières sur tous les mystères de la religion; sur l'Incarnation, la Passion de Notre Seigneur, l'Eucharistie. Ce Dieu qui veut se donner à nous à découvert dans le ciel se donne déjà à nous sous les voiles Eucharistiques, et par là nous communique la vie de la grâce, afin de nous préparer à celle de la gloire. *O Bonitas!* Dieu, pour porter l'homme à l'aimer, l'a comblé de bienfaits incomparables, et incalculables. Il l'a enrichi de tous les dons, faits aux autres créatures, lui donnant l'être comme à la terre, et aux corps inanimés, la faculté de croître comme aux plantes, celle de sentir comme aux animaux et enfin l'intelligence comme aux anges. Il a fait l'homme à son image afin que l'homme aimât son Créateur, car la ressemblance est le plus puissant motif de l'amour. Il lui a donné un cœur qui ne peut se passer d'aimer, il lui a fait un commandement exprès d'aimer son Créateur, lui promettant les plus grands biens s'il l'observait et le menaçant des plus grands maux s'il le transgressait. Mais, voyant que malgré tout des hommes s'égareraient jusqu'à tourner le dos à leur Dieu pour s'attacher aux créatures, il a cherché, dans les trésors de sa sagesse le moyen le plus efficace pour les ramener à lui, il est descendu du ciel sur la terre et il s'est fait homme.

4822. Si un prince de la terre, voyant un vert mort dans son trou, voulait le ressusciter, et qu'on l'assurât que, pour rendre la vie à cet insecte, il faudrait que lui-même devînt vermisseau, descendît dans ce misérable trou où le ver est mort, et y fît un bain de son sang en perdant la vie, le ver devant être plongé dans ce sang pour ressusciter, que répondrait ce prince? Ne dirait-il pas: Qu'importe que ce ver ressuscite ou reste mort? à quoi bon sacrifier mon sang et ma vie pour faire vivre un ver? Et qu'importait-il à Dieu que les hommes ne demeurassent pas dans la mort, comme ils l'avaient mérité par leurs fautes? Eût-il manqué quelque chose à sa félicité? (Saint Liguori.) Mais le prince n'est pas le Père du ver mort, et Dieu ne veut pas oublier qu'il est notre père. *Proptereu Christus advenit ut cognosceret homo quantum eum diligat Deus.* (Aug.) *Homo Deum contemnens a Deo discessit; Deus, hominem diligens, ad hominem venit.* (Fulg.) *Quia ad medicum venire non poteramus, ipse ad nos venire dignatus est.* (Aug.) La nué qui cache le soleil nous dérobe sa lumière sans obscurcir le soleil. (Grég. Naz.)

4823. Le Verbe, en se faisant chair, n'a point changé. La parole intérieure lorsqu'elle devient un son, dit saint Augustin, ne change pas pour cela en soi, mais demeurant dans la lumière de l'esprit tout en prenant le son de la chair, elle passe à l'oreille de celui qui écoute, sans quitter l'intelligence de celui qui pense. — Si un roi épouse une pauvre fille, quoique cet honneur s'applique particulièrement à elle, puisque c'est elle qui est unie au roi par les biens du mariage, les parents néanmoins s'en ressentent et deviennent ainsi parents et alliés du roi et obtiennent des richesses et des charges selon l'étendue de leur capacité. Nous pouvons raisonner de même de l'humanité particulière à laquelle le Fils de Dieu s'est uni personnellement; cette union est pour elle une source de bonheur et de gloire; mais il est vrai aussi que tous les hommes y ont part, que cette union les remplit de biens, les comble de gloire, et qu'ils deviennent par là les frères et les alliés de Dieu même.

4824. *Ista naturæ humanæ unio tanta et tam celsa, et summa est subvectio, ut quo attolleretur altius non haberet: sicut pro nobis ipsa divinitas quousque se deponere*

humilius non habuit, quam suscepta natura cum infirmitate carnis, usque ad mortem crucis. (Aug.)

Contraxit se majestas, ut quod melius habebat, videlicet seipsum, limo nostro conjungeret, in persona una sibi invicem uniretur Deus et limus, majestas et infirmitas, tanta vilitas et sublimitas tanta. Nihil enim Deo sublimius, nihil vilius limo, et tamen tanta dignatione Deus descendit in limum, tantaque dignitate limus ascendit ad Deum, ut quidquid in eo Deus fecit, limus fecisse credatur; quidquid limus pertulit, Deus in illo pertulisse dicatur, tam ineffabili, quam incomprehensibili sacramento... Quanto pro me vilior, tanto mihi carior. Adverte, homo, quia limus es et non sis superbus: et quia Deo junctus es, non sis ingratus. (Bern.)

4825. L'histoire ecclésiastique nous ravit d'étonnement au récit de la bonté et de la charité admirable de saint Charles. Il donna en un jour vingt mille écus en aumônes et une autre fois quarante mille écus d'une principauté qu'il avait vendue; il se réduisit à une si grande pauvreté par ses libéralités, qu'il donna à des tailleurs toutes ses tappisseries pour en faire des habits aux pauvres. Son économe, n'ayant autre chose pour donner à un pauvre qui demandait l'aumône, lui donna la robe de chambre du cardinal; elle était si usée que le pauvre s'en alla plaindre au cardinal, en lui disant: Monseigneur, voilà la belle aumône que votre maître d'hôtel m'a faite Le saint ne put s'empêcher de sourire, voyant qu'un pauvre se plaignait qu'on lui avait donné la robe d'un cardinal. Allant par la ville en temps de peste, pour visiter et consoler les malades, il frappa à la porte d'une maison qui était barrée; personne ne répondant, il fait appliquer une échelle, il entre par la fenêtre, il trouve dans la chambre un enfant collé à la mamelle de sa mère morte de la peste, il le prend dans son rochet, comme un trophée de charité, descend par l'échelle, le remet à une nourrice. Pour détourner la colère de Dieu et inviter le peuple à la pénitence, il fit faire une procession, dans laquelle il marchait vêtu de deuil, pieds nus, tête nue, la corde au cou, les yeux baignés de larmes, un crucifix à la main, tirant des larmes à tout le monde. N'est-il pas vrai qu'entendant ce discours, vous avez des sentiments de respect, de tendresse, d'amour et d'affection pour lui? Hélas! qu'était-ce en comparaison de ce que Jésus a fait pour nous? Ce saint donna vingt mille, quarante mille écus; Jésus donne son sang plus précieux que tous les trésors du monde. Saint Charles dépouilla ses salles de leurs tapisseries; Jésus a été dépouillé de ses habits, il a été réduit non seulement à l'extrême pauvreté, mais à la nudité. Saint Charles se mettait en danger de mourir. Jésus est mort actuellement; le saint prit cet enfant et le fit nourrir, mais il ne se fit pas enfant; le Verbe divin s'est fait enfant, il s'est soumis à être emmaillotté, à être lié en un berceau. (Le Jeune.)

4826. Si l'on osait dire qu'il ne convenait pas que Dieu prît la nature humaine, ce serait une preuve qu'on n'aurait pas une juste idée de ce mystère. Dieu prit non les vices de l'homme déchu, mais la nature de l'homme telle qu'elle est l'œuvre de Dieu et non le résultat du péché, en acceptant toutefois la mort par amour pour nous. En préservant la nature des défauts qui sont les suites de la désobéissance d'Adam, il l'orna et l'ennoblit, au-dessus de toute expression, de tant de richesses spirituelles, de vertus, de sagesse, de puissance et de grâce si abondantes, si admirables, que ce ne fut point pour lui un déshonneur, mais plutôt une grande gloire de se faire homme comme il le fit. Un roi ne se déshonorerait pas en se couvrant d'un habit de bure, si cet habit était tout orné de franges d'or et de pierres précieuses, car la beauté de la façon ferait disparaître ce que la matière aurait de commun. C'est ce qu'a fait le Fils de Dieu; car, malgré la rudesse du tissu, il sut l'orner de tant de richesses et de façons, par les mains du Saint-Esprit, qu'il put s'en revêtir sans déshonneur. De plus, le but qu'il se proposait exigeait cet humble vêtement; car de même qu'il n'est qu'au-dessous de la personne royale de prendre un habit de bure pour aller chasser, parce que la bure défend mieux que le drap d'or, de même, ce vêtement convenait mieux au dessein que se proposait le Fils de Dieu de réformer le monde, c'est-à-dire, de faire la guerre à la vanité, aux richesses et aux plaisirs. (B. L. de Grenade.)

4827. Les bons maîtres, quand un de leurs serviteurs a pris la fuite, se mettent quelquefois à sa recherche et s'informent du lieu où il a pu se cacher. C'est ce que Dieu fit à l'égard d'Adam dans le paradis terrestre. Mais, parce que la faute d'Adam consistait en ce que lui, qui n'était qu'un homme, avait voulu se rendre semblable à Dieu, les lois de la justice divine demandaient pour satisfaction qu'un Dieu s'abaissât jusqu'à prendre la nature humaine. Il ne fallait rien moins qu'un semblable abaissement, pour servir de contrepoids à un tel orgueil. Et il s'est abaissé en s'incarnant et plus tard en souffrant une mort cruelle et ignominieuse. Et en agissant ainsi il ne s'est point déshonoré, car le déshonneur n'est pas dans la mort, mais dans la cause qui la donne. Du reste, de même qu'il n'est rien au monde de plus déshonorant que de subir le châtiment de ses crimes; de même il n'est rien de plus honorable et de plus glorieux que de souffrir pour ses bonnes actions, c'est-à-dire pour la patrie, pour la justice, pour la chasteté, pour la gloire et l'autorité de Dieu. Que disons-nous? c'est d'autant plus glorieux et plus honorable que l'ignominie a été plus grande. (B. L. DE GRENADE.)

Notas facite populis adinventiones ejus (Is. XII, 4). Une de ces inventions les plus admirables, c'est celle de l'Incarnation, dans laquelle le Verbe du Père s'unit à notre nature, d'une union si étroite que Dieu et l'homme devienne une même personne. Union dont le secret est incompréhensible à toute la raison humaine et n'est connu que de lui seul: union si ferme et si indissoluble que, comme dit saint Denis, ce qu'elle a joint une fois, ne s'est jamais désuni, et ne se désunira jamais. L'amour, dit le même saint, est une vertu unitive qui transforme l'aimant en l'objet aimé, et qui des deux n'en fait qu'un. Or ce que nul amour au monde n'avait fait, l'amour de Dieu pour les hommes l'a opéré. Cet amour a été si grand que Dieu s'est uni à l'homme de telle sorte qu'en Notre-Seigneur Dieu et l'homme ne font qu'une même personne; que l'homme est véritablement Dieu et Dieu véritablement homme.

4828. Sa puissance éclate dans un chef-d'œuvre. *In quo mihi bene complacui.* L'abbé Rupert a remarqué fort judicieusement qu'il ne dit pas *complaceo*, mais *complacui*, parce qu'il ne commence pas seulement d'être agréable au Père et l'objet de sa complaisance, lorsqu'il se dispose par cette humiliation du baptême à lui gagner des âmes et à racheter les hommes, mais qu'il lui a été toujours très agréable dès le commencement, dès le premier moment de l'Incarnation et l'accomplissement de ce très grand mystère; et le même Rupert ajoute qu'il ne dit pas: *Qui mihi placet*, qui me plaît, mais *in quo mihi bene complacui*, auquel je me plais grandement. Quand vous voyez l'ouvrage de quelqu'un ou le vôtre qui est assez bien fait, il vous plaît, vous le trouvez beau, vous l'approuvez et le louez; mais quand vous avez fait un chef-d'œuvre, une pièce rare par votre industrie, un ouvrage parfait au dernier point, il ne vous plaît pas seulement, mais vous vous plaisez en lui; ce n'est pas seulement l'ouvrage qui est l'objet de votre complaisance, mais c'est vous-même et votre industrie; vous vous plaisez, vous vous réjouissez et vous vous glorifiez en vous-même d'être l'auteur et le principe d'un si excellent ouvrage.

L'Ecriture, parlant des autres saints, dit qu'ils ont été agréables à Dieu, et au commencement de la Genèse, sitôt que Dieu avait produit une créature, elle lui plaisait, il l'approuvait, il la trouvait bonne et il la louait: *Vidit Deus quod esset bonum;* mais il ne dit jamais d'aucune pure créature: *In hac mihi bene complacui:* Je me plais en moi-même à la vue de cet ouvrage, parce que tout ce qu'il a fait est fort peu de chose et presque rien en comparaison de ce qu'il peut faire; il n'y a rien au ciel ni en terre, parmi les hommes et les anges, qui corresponde au pouvoir de Dieu, qui égale ou qui approche tant soit peu de la puissance et de la perfection du Créateur. Mais le chef-d'œuvre de l'Incarnation, cet ouvrage qui est appelé l'ouvrage de Dieu par excellence, c'est un ouvrage digne de Dieu, un ouvrage qui correspond à la puissance de l'ouvrier, c'est-à-dire l'Homme-Dieu qui est de la même nature que son Père, assis sur son trône et associé à sa gloire: *Illius gloriæ sociatur in throno, cujus naturæ copulatur in Filio.* (S. LEO, serm. de Ascens.) Pour cela, le

Père ne dit pas seulement que cet Homme-Dieu lui plaît, mais qu'il se plaît, se réjouit et se glorifie soi-même en cet Homme-Dieu.

Considérez quelle joie, quel contentement et quelle satisfaction vous ressentez en vous-même, quand vous avez fait une bonne œuvre, donné généreuse aumône, relevé un homme de misère, quand vous voyez quelqu'un qui vit, qui subsiste et qui est heureux par votre moyen, retiré de prison ou délivré de maladie ! Quelle joie donc au Père d'avoir fait un acte d'aussi grande bonté, charité, libéralité et magnificence, d'avoir fait une telle effusion et profusion de soi-même, d'avoir donné son Verbe et tous les trésors de sa gloire et sa divine perfection, par un excès d'amour à une nature étrangère ! (Le Jeune.)

Il n'y a rien d'extraordinaire que les pieds du souverain Pontife soient baisés respectueusement par des gens du peuple, ou même par des nobles ; mais ce qui est remarquable, c'est de voir ces mêmes pieds baisés avec un égal respect par les rois et les empereurs. Pareillement, quoique la piété et la religion des Saints soient agréables à l'Eternel, cependant la religion et l'obéissance de Celui qui était en même temps Dieu et homme, lui furent immensément plus précieuses, lorsque pour la gloire de son Père, il se jeta à ses pieds de manière à devenir, comme il le dit lui-même, l'opprobre des hommes et le jouet de la populace. (B. L. de Grenade.)

4829. A ceux qui se scandalisent des humiliations du Fils de Dieu, saint Grégoire de Nazianze dit : Ingrats, pour qui Jésus-Christ est né, pour qui il est mort, est-ce ainsi que vous faites à Dieu un crime de ses bienfaits ? Cesse-t-il d'être grand, parce qu'il s'abaisse par amour pour vous ? Pasteur charitable, il donne sa vie pour son troupeau ; il vient chercher la brebis égarée. Après l'avoir trouvée il l'a mise sur ses épaules qui ont été chargées du bois de la croix, et il lui a rendu la vie... Est-ce pour cela que vous le méprisez ? Que ne lui faites-vous encore un reproche de ce qu'il mangeait avec des publicains, et de ce qu'il en a fait ses disciples pour convertir les pécheurs. Faites donc un crime aussi au médecin de s'abaisser trop pour guérir ses malades.

4830. Méditez pour quel motif le consentement d'une Vierge est attendu et requis pour l'accomplissement du plus grand des prodiges de la toute-puissance divine, et réfléchissez que Dieu a coutume, quand il veut nous faire du bien, de réclamer l'assentiment de notre volonté et notre libre coopération à sa grâce, afin de rehausser les merveilles de sa miséricorde. Oh ! combien de fois n'ai-je pas reçu de ces ambassades célestes, de ces divines inspirations qui me parlaient au cœur ! L'ange qui m'annonça la volonté de Dieu, ce fut cette vocation divine à la foi catholique, dans laquelle je suis né. Comment ai-je rempli les obligations de cette religion, auxquelles je me suis cependant engagé ? — L'ange qui m'annonça la volonté de Dieu, ce fut la voix de mon pasteur et de mon confesseur, de mes supérieurs qui me rappelèrent de mes égarements. Comment ai-je obéi à leurs ordres, et suivi leurs conseils ? — L'ange qui m'annonça la volonté de Dieu, ce furent ces invitations si touchantes qui me sollicitèrent intérieurement et extérieurement à faire le bien et à fuir le mal. Comment ai-je pu correspondre à ces appels par mes œuvres ? Ah ! que de bien la volonté divine aurait opéré en moi, si mon esprit ne s'était pas opposé à ses desseins ! Mais hélas ! je dois l'avouer, je suis de ces chrétiens qui voudraient que Dieu fît tout en eux, et qui ne font rien ou presque rien par eux-mêmes ; ils voudraient que Dieu les prît par les cheveux et les transporta au terme, pour ainsi dire, sans qu'ils s'en aperçussent. (Saint Léonard de Port Maurice.)

4831. De même qu'au printemps, le soleil revenant à nous, tout commence à reverdir, la terre germe, les arbres se couvrent de feuilles, et la face de la terre se renouvelle et prend de nouvelles forces, de même, lorsque par l'Incarnation, le Christ, soleil de justice, est revenu à nous, toute la face de la terre a été renouvelée d'une manière spirituelle. Alors se lèvent les chœurs des vierges, la foule des moines, l'armée des martyrs, des confesseurs, l'ordre des pontifes ; en un mot, alors a été accompli ce que le Prophète avait prédit : *La terre déserte et sans chemin se ré-*

jouira, la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme le lis. Elle poussera et elle germera de toutes parts; elle sera dans une effusion de joie et de louanges... Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, naîtra la verdure des roseaux et du jonc (Isai., 35, 12, 7). (B. L de Granade.)

4832. Quand l'idolâtrie a-t-elle cessé de régner sur la terre? Quand les oracles qui avaient lieu par tout l'univers ont-ils été réduits au silence? Quand les fausses divinités, et ces héros tant célèbres par les hymnes des poëtes, sont-ils tombés de leurs autels dans le mépris avec les démons auteurs de ce culte sacrilège, avec les arts de la magie et du mensonge, qui si longtemps avaient fasciné le genre humain? Quand la sagesse du paganisme a-t-elle commencé à n'être réputée que folie, si ce n'est depuis que la vraie sagesse de Dieu s'est montrée elle-même sur la terre, revêtue de notre nature? De même qu'à la présence du soleil les ténèbres s'évanouissent, ainsi à la lumière de la vérité évangélique la nuit épaisse de l'idolâtrie s'est dissipée. Les démons qui usurpaient insolemment le nom de la divinité ont pris la fuite au moment où elle s'est fait voir comme ces téméraires qui, profitant de l'absence du monarque, enfermés dans l'intérieur de ses palais, osent prendre son nom et trouvent quelquefois des dupes, mais sont confondus et rentrent dans leur obscurité aussitôt que le vraie monarque s'est fait reconnaître. (Saint Athanase.)

4833. Qui pourra douter que les hommes puissent devenir participants de la nature divine, en voyant Dieu devenu participant de la nature humaine? Dieu prenant notre nature, n'est-ce pas un plus grand prodige que de voir des hommes transformés en l'image et en la ressemblance de Dieu par la communication de son divin esprit? Dieu descendant sur la terre, n'est-ce pas un plus grand prodige que des hommes montant jusqu'au ciel, soulevés par la puissance de la grâce de Dieu? Dieu s'humiliant jusqu'à notre bassesse, n'est-ce pas un plus grand prodige que des hommes élevés jusqu'à la hauteur de Dieu? Enfin, le Verbe éternel du Père, c'est-à-dire un pur esprit, revêtu d'une chair mortelle, n'est-il pas une merveille mille fois plus grande qu'un homme charnel changé en une créature spirituelle et en un homme nouveau par la vertu du Saint-Esprit? Ainsi donc, cette profonde humilité de notre Dieu nous est un sûr garant de la dignité que renferme sa promesse; et non seulement elle nous donne à cet égard une entière certitude, mais elle relève en même temps à nos yeux la grandeur du bienfait par lequel Dieu signale son amour. Eût-il été digne en effet, de la souveraine sagesse de descendre jusqu'en de tels abaissements, si elle n'avait eu le dessein de nous élever par là à des hauteurs infinies? Non, Dieu n'eût pas fait tant de frais, si je puis ainsi dire, pour ne nous accorder que des bienfaits médiocres, car il faut qu'entre la fin et tout ce qui est ordonné par rapport à la fin il y ait union et accord. Il a donc résolu d'élever dans nos âmes un grand, un immense édifice, celui qui a donné à cet ouvrage de pareils fondements.

4834. Suétone et Tacite nous apprennent que parmi les cruautés de Néron, une surtout était horrible et affreuse. Dans les fêtes publiques il livrait les saints Martyrs à des chiens furieux dans le dessein de les déchirer et de s'en défaire. Mais comme les chiens respectaient ces infortunés, le tyran avait recours à des inventions d'une cruauté inouie. Il faisait dépouiller les corps des martyrs et les couvrait ensuite de peaux de bêtes féroces, afin que les chiens, habitués à ces apparences sauvages, sentissent leur fureur s'accroître et les dévorassent avec plus d'acharnement. Ah! notre Créateur est bien autrement miséricordieux que Néron ne fut cruel; et il excelle bien davantage à trouver le secret de faire du bien, que ce tyran des moyens de faire le mal! Comme il convenait à son immense bonté de faire germer dans le cœur des hommes un grand amour de Dieu, et parce qu'à cause de leur grossièreté les hommes ne pouvaient aimer un esprit pur et dégagé de toute matière, Dieu s'est lui-même revêtu des dehors de la chair, afin que ceux qui ne savaient l'aimer sans la chair, trouvassent en lui autant de motifs d'amour qu'il avait fait de pas pour eux dans cette vie, sous les dehors de cette même chair. L'expérience nous découvre les

uits de ce mystère chez toutes les âmes pieuses. Elles vont, comme des abeilles sur toutes les fleurs des mystères de la vie et de la mort du Sauveur, depuis le berceau jusqu'à la croix, pour y butiner le miel suave de la dévotion qui devient pour elles une nourriture de vie et fortifie en elles l'amour de ce divin Sauveur si généreux envers leur misère. (B. L. DE GRENADE.)

4835. **Autre plan** *sur l'Incarnation, d'après Bossuet. O admirabile commercium, Creator generis humani corpus sumens de Virgine.*

Dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, la terre ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel. Elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur. Dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les vertus ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit les dons du ciel. Quelle ne devait donc pas être notre pauvreté, quand le Fils de Dieu vint sur la terre, puisque le commerce avec le ciel avait été rompu depuis des siècles, et quelles ne seront pas désormais nos richesses puisque le Fils de Dieu vient le rétablir! *O admirabile commercium* qui est tout à notre profit. Il y a deux sortes de commerce parmi les hommes; celui du besoin que l'on entreprend pour se procurer ce qui manque et qui fait le lien social des divers peuples. Celui de l'amitié et de la bienveillance qui nous fait partager avec les autres ce que nous avons. Dans l'un et l'autre, on trouve quelque avantage; dans le premier, on a le plaisir d'acquérir ce que l'on n'a pas; et dans le second, celui de jouir de ce que l'on a, plaisir qui serait sans goût, si nul n'y avait part avec nous; mais il n'en est pas ainsi du commerce qui s'établit en ce jour avec le ciel.

4836. I. *Dieu se suffit à lui-même.* Il possède en lui-même tous les biens: donc s'il entre en commerce avec les hommes, ce n'est point pour recevoir d'eux, mais pour donner. Et en effet, s'il vient dans le sein de Marie, c'est pour nous enrichir. *Ibi nos ditavit,* dit saint Augustin. Il vient trafiquer avec une nation étrangère; dites-moi, qu'a-t-il pris de nous? Il a pris les fruits malheureux que produit cette terre ingrate: la faiblesse, la misère, l'humiliation. Et que nous a-t-il donné en échange? Il nous a apporté les biens véritables qui croissent en son royaume: l'innocence, la paix, l'honneur d'être adoptés pour enfants de Dieu, l'assurance de l'héritage éternel, la grâce, et la communication du Saint-Esprit. Tout est donc à notre avantage.

4837. II. *Dieu n'a pas besoin pour jouir de ses biens de les partager avec nous.* Il est en lui-même bienheureux, et la béatitude même. Du reste peut-on nier que sans sa bonté notre compagnie lui serait à charge? Si donc il épouse aujourd'hui, dans le sein de la Vierge sans tache, la nature humaine, puisqu'il n'a aucune apparence qu'il ait rien à y gagner, reconnaissons qu'il veut nous enrichir, non seulement en nous communiquant ses dons, mais encore en se donnant lui-même. Et certes ce n'est pas douteux. *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Il nous a donné un Fils qui lui est aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, son trésor; et après que sa libéralité nous a ouvert ainsi son cœur, ne faut-il pas que tout découle par cette ouverture? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (ROM. VIII. 32)? *Seipsum dabit,* dit saint Augustin, *quia seipsum dedit.* La libéralité des hommes est bientôt à sec. En Dieu un bienfait est une promesse d'un nouveau don. Les bienfaits de Dieu s'attirent mutuellement, comme les anneaux d'une chaîne d'or. Celui qui s'est donné mortel aux

mortels, se donnera immortel aux immortels. En Jésus-Christ mortel nous avons les dons de la grâce ; en Jésus-Christ immortel, ceux de la gloire. Les peines endurées pour nous dans sa nature mortelle nous ont mérité toutes les grâces ; la splendeur dont il est revêtu immortel, sera le principe de notre gloire. Il transformera notre corps, tout abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.

Et tout cela nous vient par Marie, que nous ne pouvons oublier dans ce mystère, qui nous révèle si clairement sa grandeur. Certes si nous recevons tout, quand Dieu nous donne son Fils, que devons-nous penser de celle par qui il nous fait un tel don ? A nous Jésus est donné comme Sauveur ; à Marie il est donné comme Fils. *Beatus venter, qui te portavit.* Jésus-Christ est donné à nous, Marie le possède la première ; elle le possède comme seule, pendant neuf mois, dans son sein. Jésus donnera sa vie pour elle ; mais cette vie, il la reçoit d'elle ; le sang de Jésus coulera pour la sanctifier ; mais c'est en Marie que ce sang a pris sa source. Puisque nous recevons le même Jésus que Marie, apprenons d'elle les dispositions avec lesquelles nous devons le recevoir. Jésus se donne mortel et immortel, mortel dans sa vie ici-bas, immortel dans l'Eucharistie qui nous rappelle pourtant le mystère de sa mort. C'est pour vous apprendre que tout ce qu'il a mérité par sa mort et tout ce qu'il possède dans l'immortalité, est à nous. Pour bien recevoir un Dieu qui se donne tout entier, il faut être résolu d'en bien profiter. *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem?* Si nous en profitons, quelle abondance de dons ! Servons-nous de ce qui est à notre profit, *de Salvatore salutem operemur*, dit saint Bernard.

4838. **Autre Plan** *de Bossuet sur l'Incarnation. On peut donner avec fruit ce sermon le jour de Noël. Sic Deus dilexit*, etc. (JEAN II, 16). Les Juifs incrédules demandaient à Notre-Seigneur comment, étant homme, il ne craignait pas de se faire Dieu. Saint Athanase dit à ce sujet, qu'en étant témoin de ses grands miracles, ils auraient dû plutôt lui demander comment, étant Dieu, il s'était fait homme ; et il eût répondu sans doute : *Sic Deus dilexit.* L'amour de Dieu s'irriterait, si on cherchait ailleurs qu'en lui la raison de ce qu'il opère. Il a plu à Dieu de se faire aimer ; et, puisque la nature humaine était toute de glace pour lui, elle avait besoin d'être prévenue et attirée par les bienfaits à l'amour de son Dieu. Il lui fallait de plus un grand modèle qui lui apprît la manière d'aimer Dieu ; car les exemples la frappent plus que les préceptes ; il lui fallait enfin un grand secours pour arriver à aimer le souverain bien dont elle était si éloignée. Jésus-Christ nous offre tout, et nous fait trouver dans ce mystère l'attrait, le modèle, la voie pour arriver à l'amour de Dieu.

4839. I. *L'attrait qui nous attire à l'amour de Dieu.* Pourquoi ces abîmes d'humiliation ? *Exinanivit. Sic Deus dilexit.* Est-ce donc digne d'un Dieu de se faire aimer ? Oui 1° Parce qu'il est roi. Et un roi légitime doit régner sur le cœur de ses sujets. La crainte, l'espérance, l'affection peuvent assujettir le cœur ; mais la crainte trop servile donne au cœur un tyran, l'espérance nous donne un maître ou un patron, l'affection seule donne un roi légitime. C'est pourquoi David chantait : *Exaltabo te, Deus meus rex, et benedicam nomini tuo.* L'amour avait élevé dans son cœur un trône à son Dieu.

2° Mais le titre de roi n'exprime qu'imparfaitement la grandeur de Dieu. Il est le maître suprême de l'univers, et le Créateur de tout ce qui existe ; mais

il n'est proprement notre Dieu à nous que par l'hommage du cœur. L'amour est en quelque sorte le dieu du cœur, car il fait remuer tous les ressorts ; comme Dieu est le principe universel de tous les mouvements des créatures. L'amour serait l'antagoniste de Dieu, et une idole mise à sa place, s'il ne se soumettait à Dieu, et si ce grand Dieu n'était le Dieu de notre cœur, et s'il ne possédait notre amour. C'est pourquoi Dieu revendique ses droits en nous donnant ce commandement : *Diliges Dominum.* Il n'a besoin de rien et ne demande que d'être aimé. C'est la preuve de la pauvreté de la créature de demander autre chose, c'est donc digne d'un Dieu de n'exiger que l'amour. L'amour est le véritable tribut dû à ses perfections et à sa plénitude ; et douter qu'il soit digne de Dieu d'être aimé, c'est douter qu'il soit digne de Dieu d'être Dieu, puisque le caractère de Dieu c'est d'être honoré par sa créature, et que, d'après saint Augustin, *nec colitur ille, nisi amando.*

Donc, il ne faut pas s'étonner qu'il descende pour se faire aimer. Tous les anéantissements deviennent dignes de sa grandeur, dès qu'il tend à se faire aimer. Il voit du haut du ciel toute la terre, devenue un temple d'idoles devant lesquelles les hommes, devenus idolâtres de tout ce qu'ils aiment, brûlent l'encens de l'amour qu'ils doivent à Dieu. Nos passions donnent aux créatures la place de Dieu; nous leur rendons le culte que Dieu mérite seul, l'amour. Il faut donc que Dieu tente tout pour détrôner tout ce qui lui dispute l'empire de nos cœurs, et reconquérir l'autel de notre âme, et y recevoir l'hommage dû à sa majesté. O Dieu vivant, venez sur la terre; afin qu'on vous aime, aimez; afin qu'on vous trouve, cherchez; afin qu'on vous suive, prévenez. Mais est-il convenable que Dieu aille au-devant de sa créature? Oui il faut qu'il commence, non seulement parce que notre faiblesse ne peut s'élever à lui sans être attirée, mais encore parce qu'il est de la dignité du premier de tous les êtres d'être le premier à aimer, et à prévenir les affections par une libéralité surabondante. Voulez-vous savoir qu'elle est l'affection véritable, dit saint Augustin? c'est celle qui descend et non celle qui remonte; celle qui vient de miséricorde et non celle qui vient de misère, celle qui coule de source et de plénitude et non celle qui sort d'elle-même pressée par son indigence. Ainsi, la place naturelle de la tendresse, c'est le cœur d'un souverain. Et comme Dieu est le souverain universel, il est toujours prêt à prévenir et plus pressé à donner par excès de sa miséricorde, que les autres à demander par l'excès de leur misère. Et tous ceux qui participent à la Providence de Dieu doivent faire comme lui. *Prior dilexit.* Et pour attirer notre amour, il nous donne son Fils unique qui s'anéantit pour nous élever, qui s'appauvrit pour nous enrichir, qui se fait l'un de nous, pour que nous l'approchions sans effroi. Il se dépouille de ses foudres et de sa grandeur pour faire la conquête de nos cœurs. Il n'est pas de conquête plus digne d'un roi, plus digne de Dieu. Il avait tous les droits sur nous par sa naissance; il en veut acquérir de nouveaux; il ne met point de limite à l'amour qu'il nous porte, afin que nous n'en mettions point à notre amour pour lui. Aimez autant que le mérite un Homme-Dieu; et pour cela, aimez selon toute l'étendue que l'Homme-Dieu a mise à aimer son Père.

4840. II. *Le modèle de l'amour de Dieu.* Jésus s'est fait semblable à nous, afin que nous devenions semblables à lui. L'amour qu'on doit à Dieu n'aurait pas eu de modèle digne de lui, si un Dieu ne nous l'avait fourni lui-même:

apprenons donc de ce Dieu aimant jusqu'où nous devons aimer et avec quel esprit il faut le faire.

1° L'amour de Jésus c'est une docilité entière à la volonté de son Père: *quæ placita sunt ei, facio semper. Ingrediens mundum*, il voit que son Père n'a que dédain pour les sacrifices des animaux et qu'il désire une victime digne de sa sainteté, de sa justice, capable de porter tous les crimes des humains, que lui seul peut être cette victime, il sait tout ce à quoi cette qualité de victime le devra conduire, il n'hésite pas: *ecce venio, ut faciam Deus voluntatem tuam.* Imitons ce Dieu, adorons les décrets du Père, soit qu'il frappe, soit qu'il console.

2° Mais avec quel esprit ? dans un esprit de complaisance. Notre-Seigneur met tout son plaisir à faire la volonté de son Père. *Ita Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* Acquiescer avec joie à toute la volonté de Dieu, non seulement de bouche, mais de plein cœur, c'est là l'amour que Dieu mérite. Que faites-vous au ciel, esprits bienheureux? L'Apocalypse vous représente disant sans cesse devant le trône de Dieu un *amen* soumis et respectueux, dicté par une sainte complaisance dans le bon plaisir divin. C'est ainsi qu'on aime Dieu dans le ciel; ne le ferons-nous pas sur la terre? Eglise, qui voyagez ici-bas, ta sœur qui triomphe au ciel chante à Dieu ce *oui*, cet *amen* éternel, n'y répondras-tu pas, comme dans un chœur de musique animé par la voix de Jésus-Christ? *Ita Pater.* Nous sommes nés pour les joies célestes. Chanterions-nous le cantique des plaisirs mortels? Oh! c'est une langue barbare que celle de l'exil, parlons le langage de la patrie. Ici-bas, c'est le commencement de la création; au ciel, c'est sa consommation. Commençons ce qui s'achèvera là-haut; et cet *amen* que chantent les élus dans la plénitude d'un amour jouissant, chantons-le dès maintenant dans l'avidité d'un saint désir. Chantons-le pour nous, chantons-le pour les autres, comme Notre-Seigneur qui se réjouit d'avoir tout en main, afin de tout donner à son Père. Vous tous qui avez quelque influence, n'en usez que pour faire régner Dieu.

Mais Dieu semble nous délaisser: tous les malheurs fondent sur nous. *Amen.* Dieu n'est pas de ces amis infidèles qui tournent le dos dans l'affliction. Cette persécution, c'est une épreuve; ce délaissement apparent est une grâce. Jésus l'a éprouvé, et il a su dire: *In manus tuas, Domine.* Ainsi, obstine-toi saintement, chrétien, bien que délaissé et comme abandonné, à le répéter avec confiance entre les mains de ton Dieu, entre ces mains qui semblent te repousser et te frapper pour l'attirer davantage. Si ton cœur ne te suffit pas pour faire un tel sacrifice, prends le cœur du Verbe fait chair; car il est

4841. III. *Ton secours*: il supplée à ce qui te manque. L'homme est un petit monde, il a en lui tout ce qui est dans les créatures qui lui sont inférieures; et, comme ces créatures sont incapables de connaître et d'aimer Dieu, elles peuvent du moins se faire connaître de l'homme et lui révéler en elles la toute-puissance et la sagesse de celui qui les a faites, afin que l'homme connaissant Dieu pas ses œuvres, le loue et l'aime pour ces êtres privés de raison; mais il n'y a qu'un Dieu qui puisse aimer Dieu d'une manière digne de lui. Il fallait donc donner à l'homme un médiateur, aimant Dieu comme il est aimable, adorant Dieu autant qu'il est adorable, afin que par lui nous puissions rendre à Dieu un amour digne de sa majesté.

C'est ce médiateur Dieu et homme qui nous est donné dans ce mystère. Réjouis-toi, ô nature humaine, tu prêtes ton cœur aux créatures pour aimer le Créateur; Jésus-Christ vient te prêter le sien pour aimer dignement celui qni ne peut l'être que par un autre lui-même. Laissons-nous gagner par ce Dieu aimant, aimons comme ce Dieu aimant, aimons par ce Dieu aimant. C'est ce que fait Marie en ce jour. Elle offre sans cesse au Père celui qu'elle porte dans son sein, et dont la bonté la ravit; elle aime, comme Jésus, dans toute l'étendue dont elle est capable, le Dieu qui le lui a donné; et, sentant l'impuissance des créatures, elle présente au Père l'amour du Fils auquel elle s'unit. Faisons ainsi. O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de mon cœur: je veux aimer Dieu si bon pour moi, je veux l'aimer comme Jésus-Christ, je veux l'aimer par Jésus-Christ. Plus de partage dans mon cœur. Dieu y régnera seul. Je romps ces chaînes d'iniquités, je sacrifie ces affections terrestres qui m'ont jusqu'à ce jour entravé, etc.

4842. **Autre plan** *de Bossuet sur l'Incarnation : Creavit Dominus novum superterram : femina circumdabit virum* (JER. XXXI, 22). Les grandes connaissances que Dieu avait données à l'homme avant sa chute, ont fait, par la désobéissance de notre premier père, un funeste naufrage ; mais il nous en est resté des débris ; et parmi eux le désir de la vérité, et celui de connaître des choses nouvelles. L'amour de la nouveauté fait tout tenter parmi les hommes ; c'est chez un grand nombre une sorte de maladie que Dieu vient satisfaire et guérir tout à la fois par les merveilles qu'il opère lui-même ; mais entre ces merveilles, il en est une que Jérémie nous a prédite et qui s'accomplit en ce jour : *Femina circumdabit virum ;* (1) c'est une nouveauté déjà extraordinaire qu'une homme foule aux pieds les honneurs de ce mon-

(1) Dieu fut représenté en une vision au patriarche saint Benoît comme un océan de lumière, comme une mer immense et infinie de splendeur et de clarté, et le monde au milieu comme un atome. Vous savez ce que c'est qu'un atome, c'est un de ces petits points qui paraissent en l'air, dans une chambre, quand les rayons du soleil y brillent. Voyez ce que c'est qu'un homme en comparaison de tout le monde ; tout le monde n'est qu'un atome en comparaison de Dieu ; et qu'est-ce donc qu'un homme en comparaison de Dieu ? Et toutefois, ô merveille, ô dites-le avec moi, mes chers Fr. quand nous le dirions cent mille fois, nous ne le dirions pas assez. O merveille ! Dieu s'est fait homme : *Magnus Dominus et laudabilis nimis : Parvus Dominus et amabilis nimis.* Et n'est-il donc pas infiniment aimable, puisqu'étant si grand qu'il était, il a daigné, pour l'amour de nous, se faire si petit qu'il est ? c'est-à-dire, peuple, écoutez-moi bien, et retenez-le, et pensez-y souvent, c'est le fond du christianisme, le principe et le principal ressort de votre salut. Si vous ne savez ceci, vous n'êtes pas chrétien, et vous ne serez jamais sauvé, si vous ne cherchez à l'apprendre.

Le Fils de Dieu qui est vrai Dieu comme son Père, mais une autre personne de la sainte Trinité que le Père, le Fils de Dieu qui était de tout temps et de toute éternité comme son Père, qui est au ciel et en terre, et en tout lieu comme son Père ; qui est un esprit tout-puissant, infiniment sage, bon et parfait comme son Père ; qui avec le Père et le Saint-Esprit, avait créé le ciel et la terre, ce Fils de Dieu, dis-je, désirant souffrir pour nous, et ne le pouvant pas en sa divinité, parce qu'elle est immortelle et impassible, a daigné prendre un corps et une âme comme les nôtres dans le sein de la très immaculée Marie ; il s'est uni ce corps et cette âme, il s'y est incarné et incorporé, il s'est fait semblable à nous, il a vécu en ce monde comme un d'entre nous ; ainsi il est et sera à jamais vrai Dieu et vrai homme ; c'est ce qu'on appelle le mystère de l'Incarnation, qui est la merveille du ciel et de la terre, l'étonnement des hommes et des anges. En quoi il a vérifié cette belle parole que l'Eglise lui adresse quelquefois : *Abundantia pietatis tuæ et merita hominum excedis et vota :* par un excès de miséricorde, il est allé au-delà non seulement de nos mérites, mais même de nos espérances, de nos souhaits et de nos pensées. (LE JEUNE.)

de que tant d'autres recherchent ; mais qu'un Dieu s'anéantisse, c'est une nouveauté plus rare, et vraiment divine. En effet, il y a dans ce mystère deux choses merveilleuses. Dieu, maître souverain de toutes choses, se fait sujet ; Dieu qui n'a point d'égal à lui-même, se donne des égaux, en s'associant notre nature. Venez admirer cette nouveauté ; mais, en le faisant, n'oublions pas Marie par qui Dieu nous est donné, et disons que le Dieu qui se fait sujet, la choisit pour être le temple où il rend à son Père ses premiers hommages, et que ce Dieu qui s'unit les hommes, l'a choisie comme le canal par lequel il se donne à eux. Dieu honore Marie, puisqu'en elle il s'anéantit et devient soumis à son Père, et parce que par elle il entre en société avec les hommes.

4843. I. *Dieu devient sujet en Marie.* Entre les moyens infinis qu'a Dieu d'établir sa gloire, le plus efficace de tous, c'est de s'abaisser et de s'anéantir. Il est facile de concevoir que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance, ne pouvait rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-Homme. C'est là, en effet, le grand ouvrage de Dieu ; et c'est par conséquent sa plus grande gloire ; car Dieu trouve sa gloire dans la merveille de ses œuvres. Or, Dieu ne pouvait faire ce grand ouvrage qu'en s'abaissant jusqu'à l'humanité ; donc l'ouvrage le plus glorieux d'un Dieu tout-puissant ne pouvait être fait que par l'humilité. *Habitavit in nobis et vidimus gloriam ejus*, jamais il ne s'est vu plus de gloire, parce que jamais il ne s'est vu plus d'abaissements ; et c'est ce qui nous doit faire comprendre le prix de l'humilité, et l'amour que nous devons avoir pour cette vertu fondamentale du christianisme. Dieu l'a aimée à tel point que, ne pouvant s'abaisser dans sa nature divine, (car il doit toujours agir en Dieu, et par conséquent être toujours grand,) il cherche à s'unir une nature étrangère qui lui prête ses abaissements, afin que son Père voie en sa personne un Dieu obéissant et soumis. Aussi, en entrant dans le monde, dit-il : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* ; mais ce sacrifice admirable d'obéissance, le premier qui soit digne d'être agréé du Père, sur quel autel a-t-il été offert d'abord ? Dans le sein de Marie. Et d'où vient, ô Sauveur, que vous choisissez ce temple, pour rendre à votre Père vos premières adorations ? C'est l'amour de l'humilité qui vous le fait faire. C'est parce que ce temple est bâti par l'humilité et sanctifié par l'humilité. Dans l'admirable entretien de la Vierge avec l'ange, Marie ne dit que deux paroles ; et, dans l'une et dans l'autre, éclatent deux vertus capables de ravir le cœur de Dieu : *Quomodo fiet istud*, qui révèle un amour immense de la virginité ; mais à cette parole le mystère de l'Incarnation ne s'accomplit pas encore, bien que le ciel et la terre l'envient à la fois. O Dieu, qu'attendez-vous ? *Ecce ancilla Domini, fiat mihi.* Voilà le langage de l'humilité. Marie ne s'élève pas de la faveur divine qui lui est offerte : elle ne laisse voir que son humble soumission ; et aussitôt les cieux sont ouverts ; tous les torrents de grâce tombent sur Marie ; l'inondation du Saint-Esprit la pénètre, le Verbe revêt un corps formé du sang très pur qu'il lui rendra sur la croix ; le Père la faisant la mère de son Fils unique, l'attire au-dessus de toutes les créatures, en engendrant dans son sein celui dont le sein de Dieu peut seul contenir l'immensité. C'est l'humilité qui a rendu Marie capable de contenir l'immense. Par elle vous devenez, ô Vierge, un temple saint où Dieu se plaît à habiter pendant neuf mois. Tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les grâces, et qu'elle

peut seule attirer Dieu en nous. Si Dieu retire de nous ses miséricordes, c'est que l'humilité est bannie du monde. On poursuit les honneurs du siècle ; on ne sait pas supporter une injure ; on rabaisse les autres pour s'élever ; on court aux occassions de péché, comme si on était impeccable. O homme superbe, néant orgueilleux, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti ne suffit pas ? Apprends du moins de Marie à ne pas te laisser éblouir par les grandeurs de ce monde. Son humilité fait sa gloire puisque Dieu en est ravi, et vient lui-même s'humilier dans son sein virginal et de plus

4844. II. *C'est par elle qu'il veut se donner aux hommes.* Voici une nouveauté non moins surprenante que la première. Si on est étonné de voir le souverain qui se fait sujet, on ne l'est pas moins de voir l'incomparable qui se donne des compagnons. Celui dont la nature est unique, incommunicable, infinie, le seul Sage, le seul Bienheureux, le Roi des rois, le Seigneur des Seigneurs, inaccessible en son trône, le souverainement Grand, qui ne souffre rien qui l'égale, qui laisse tellement au-dessous de lui tout ce qu'on pourrait lui comparer, qu'il se fait, selon l'expression de Tertullien, une solitude de la singularité de son excellence, celui dont on se représente la majesté infinie, cachée dans sa propre gloire, séparée de toutes choses, ne ressemblant en rien aux grandeurs humaines où il y a toujours quelque faible, de telle sorte que ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre ; celui qui de tous côtés est également haut, grand et inaccessible, sort de sa solitude pour se faire des compagnons et encore quels compagnons ? des hommes mortels et pécheurs. Il ne s'est point arrêté aux anges, qui sont d'une nature plus voisine de la sienne : franchissant les montagnes, il a pris la nature humaine reléguée aux plus bas étages de l'univers et qui avait encore apporté l'éloignement du péché, à l'inégalité de sa condition : il l'a prise en corps et en âme ; enfin ce Dieu, en se faisant homme, afin que nous entrions en société avec lui, est venu traiter d'égal à égal avec nous, pour que nous puissions traiter d'égal à égal avec lui. *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi....* (Deut., IV, 7). Quel bonheur pour notre nature ; mais quelle gloire pour Marie, qu'il se donne à nous par son entremise !

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons, en la Genèse, que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur (Genes., III, 15) ; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent qui nous a trompés, que sa tête sera brisée ; c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie : les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous paraît dans le feu même de la colère ; afin que nous entendions, Chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon père qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté ! Adam même qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les Saintes Lettres, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient : Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam. Marie, sa digne Mère, est la nouvelle Eve : et par un secret ineffable,

nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

Le diable se déclarant le rival de Dieu, a voulu s'assujettir son image; et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image, et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or, le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort, et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa faiblesse; et c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du Réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce que le diable a employé à notre ruine, il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela? C'est qu'il est jaloux et pressé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort, qui en était la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et, pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'Eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait; l'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

Et si vous me demandez, Chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante, je vous répondrai en un mot qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît à nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées; et voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instruments de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut; telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères, voyant par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché à opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, en ont tiré cette conséquence: Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doit coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en sa délivrance; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifié par la grâce.

Les saints Pères nous enseignent que, de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie sans difficulté est la nouvelle Eve: il s'ensuit invinciblement que, de même que la première Eve est la mère de tous les mortels, la seconde, qui est Marie, est la Mère de tous les vivants, selon la pensée de saint Epiphane, c'est-à-dire de tous les fidèles. L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la Sainte Vierge; Eve était vierge encore, et Marie est Vierge; Eve encore Vierge avait son époux, et Marie, la Vierge des vierges, a aussi le sien; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie, *Benedicta tu inter mulieres* (LUC, I, 42).

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Un ange des ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur en lui faisant affecter la divinité; *Vous serez comme des dieux* (GENES. III, 5), lui dit-il; l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu: *Le Seigneur est avec vous*, lui dit Gabriel (LUC. I, 28); l'ange de ténèbres parlant à Eve, lui inspire un dessein de rébellion: Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau (GENES. III, 1)? L'ange de lumière parlant à Marie, lui persuade l'obéissance; *Ne craignez point, Marie*, lui dit-il, et... *rien n'est impossible au Seigneur* (LUC. I, 30, 37); Eve croit au serpent, et Marie à l'ange; de sorte, dit Tertullien, qu'une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie répare, croyant à Dieu, ce qu'Eve à gâté en croyant au diable: *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Enfin, pour achever le mystère, Eve séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est digne de porter Dieu: Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, afin que la Vierge fût l'avocate de la vierge Eve: *Ut virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata.*

Un rapport si exact n'est point une invention de l'esprit humain. Après cela, on ne peut douter que Marie ne soit l'Eve bienheureuse de la nouvelle alliance et la mère du nouveau peuple, qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Eve a eue à notre ruine, c'est-à-dire la seconde après Jésus-Christ; et qu'Eve étant la mère de tous les mortels, Marie ne soit la Mère de tous les vivants. C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si constante par l'ordre admirable de ses conseils très profonds, par la merveilleuse économie de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous les mystères.

Si nous voulons connaître la fécondité de Marie, voir ce qui en a été dit, au sermon sur les Sept douleurs, de Bossuet, nº 5024.

Reconnaissons donc, Chrétiens, cette sainte et divine Mère; voyons dans le mystère de cette journée quelle part lui donne à notre salut cette charité maternelle. Jésus est notre amour et notre espérance. Jésus est notre force et notre couronne, Jésus est notre vie et notre salut. Mais ce Jésus que le Père veut donner au monde pour être son salut et sa vie, il le donne par les mains de la Sainte Vierge; elle est choisie dès l'éternité pour être celle qui le donne aux hommes. Cette chair, qui est ma victime tire d'elle son origine, on emprunte de son sacré flanc le sang qui a purgé mes iniquités. Et ce n'est pas assez au Père céleste de former dans les entrailles de la Sainte Vierge le trésor précieux qu'il nous communique; il veut qu'elle coopère par sa volonté à l'inestimable présent qu'il nous fait. Car, comme Eve a travaillé à notre ruine par une action de sa volonté, il fallait que Marie coopérât de même à notre salut. C'est pourquoi Dieu lui envoie un ange; et l'Incarnation de son Fils, ce grand ouvrage de sa puissance, ce mystère incompréhensible qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens, ce mystère, dis-je, ne s'achève qu'après le consentement de Marie; tant il a été nécessaire au monde que Marie ait désiré son salut.

Mais ne croyons pas, Chrétiens, que ses premiers désirs se soient refroidis. Ah! elle est toujours la même pour nous, elle est toujours bonne, elle est tou-

jours Mère. Cet amour de notre salut vit toujours en elle, et il n'est ni moins fécond, ni moins efficace, ni moins nécessaire qu'il était alors. Car Dieu ayant une fois voulu que la volonté de la Sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes, ce premier décret ne se change plus, et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour quelle raison? c'est parce que cette charité maternelle qui fait naître, dit saint Augustin, les enfants de l'Eglise, ayant tant contribué au salut des hommes dans l'Incarnation du Dieu-Verbe, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce, qui ne sont que des dépendances de ce mystère.

Donc, dans toutes nos peines, dans tous nos besoins, recourons à la charité de Marie; et si nous voulons être assistés de ses prières, suivons les exemples de sa sainte vie. Et que choisirons-nous dans sa vie? Comprenons que notre ruine étant un ouvrage d'orgueil, le mystère qui nous répare devait être l'œuvre de l'humilité; et afin que nous évitions la malédiction de la rébellion orgueilleuse d'Eve, obéisssons avec Marie, pour être les véritables enfants de cette Mère commune de tous les fidèles.

Je ne puis plus ici retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que m'écrier avec toute l'Eglise catholique: O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis, enfants d'Eve: *Ad te clamamus.* Car à qui auront leur recours les enfants captifs d'Eve l'exilée, sinon à la Mère des libres? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendriez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Eve inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, est-il rien de plus convenable, ô Marie, notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénies entrailles, qui nous donne la vie éternelle? *Et Jesum*, etc. O merveille incompréhensible des secrets de Dieu! O convenance de notre foi! Car c'est l'accomplissement du mystère que nous recevions Jésus-Christ des mains de Marie; elle nous le présente pour entrer en société avec nous. Vivons comme des hommes avec qui Jésus-Christ s'est associé, pour leur apprendre à agir d'une manière toute divine: *Conversabatur Deus ut homo divine agere doceretur.* (TERTUL.)

XV. — Pâques. Résurrection de Notre-Seigneur.

4845. *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus. C'est le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous.* Ce jour appporte la joie au ciel, aux anges qui chantent le triomphe de Notre-Seigneur, à Marie dont le cœur avait été percé d'un glaive au Calvaire, à la terre tout entière; l'homme voit, dans le Fils de Dieu ressuscité, l'espérance de sa résurrection. (1) (V. nº 4848.)

(1) C'est en ce jour que la mission de Jésus-Christ est autorisée, son ministère reconnu ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les disciples chancelants se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la religion sont confondus, que la Foi de tous les siècles est établie, que la vérité de nos mystères est prouvée, que l'Eglise sort avec son Libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, et tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. (MASSILLON.)

Le soleil sans doute ce jour là se leva plus radicieux, et annonça par l'éclat inaccoutumé de sa lumière le triomphe du Sauveur, comme il avait annoncé sa Passion en se couvrant de

I. *Récit de ce mystère.* Le troisième jour après sa mort, le dimanche, qui se trouvait cette année-là le 27 mars, Jésus-Christ ressuscita avant l'aurore ; et, en vertu de la subtilité qui est une propriété des corps glorieux, il traversa sans la renverser, la pierre qui fermait son sépulcre. Un ange, descendu du ciel, renversa ensuite la pierre, afin que les saintes femmes qui devaient venir au tombeau, le trouvassent ouvert, ce qui mit en fuite les gardes épouvantés. Les saintes femmes arrivèrent, apportant des aromates pour embaumer le corps ; et quel n'est pas leur étonnement, quand elles trouvent la pierre renversée, le sépulcre vide, et qu'elles entendent dire par les anges : « Il est ressuscité, il n'est plus ici. Allez l'annoncer à ses disciples et à Pierre. »

Elles vont aussitôt porter cette nouvelle à Pierre et à Jean qui accourent. Jean, plus jeune, arrive le premier ; mais tous deux ne trouvent que les linges qui avaient enveloppé le corps du Sauveur. Les femmes, qui les avaient suivis au sépulcre, s'en allèrent avec eux. Madeleine demeura seule ; et, à elle la première, Jésus apparut. Il se montra ensuite aux autres saintes femmes, puis à Pierre, puis toujours le même jour du dimanche, aux deux disciples d'Emmaüs, et le soir aux Apôtres réunis. Plusieurs fois il se manifesta à eux les jours suivants, et il se fit voir à plus de cinq cents témoins réunis. « O mort, où est ta victoire ? peut chanter le Sauveur. Un instant tu avais cru me tenir captif ; mais, de la pierre de mon sépulcre, j'ai fait l'escabeau de mes pieds pour m'élancer victorieux ! » Sur la tombe des conquérants fameux on lit : *Hic jacet ;* là il est étendu ; mais du tombeau de Jésus part la voix de l'ange : Il n'est pas là, il est ressuscité ! La gloire de Jésus commence là où finit celle des hommes. (1)

4846. II. *Enseignements de ce mystère.* La résurrection de Notre-Seigneur est le prélude de la résurrection de nos corps ; quand un arbre produit des fruits, c'est une preuve qu'il en produira d'autres ; mais surtout, comme le dit saint Paul, la résurrection de Notre-Seigneur est le modèle de notre résurrection spirituelle : *Quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (ROM. VI, 4). Or la résurrection de Notre-Seigneur a été, et la nôtre doit être *réelle et permanente.*

1° D'abord *réelle.* Le prophète Ezéchiel eut une vision, dans laquelle s'offrit à ses yeux une plaine jonchée de cadavres qui, à sa parole, se relevè-

ténèbres. Les cieux qui s'étaient voilés de deuil pour n'apercevoir pas le dénuement de leur Créateur, resplendirent d'une clarté extraordinaire, lorsqu'ils le virent sortir, vainqueur, du sépulcre. La terre ne put pas ne pas s'associer à cette joie universelle, puisqu'elle vit se lever sur elle un astre plus brillant que les astres qui l'entourent. Un saint personnage rapporte que tous les dimanches, à matines, il était tellement transporté au souvenir de ce mystère qu'il lui semblait entendre toutes les créatures chanter d'une voix forte : « Alleluia, votre résurrection, ô Christ, fait tressaillir de bonheur la terre et le ciel ; alleluia. » (B. L. DE GRENADE.)

(1) « Remarquez qu'entre tous les signes de la Divinité de Jésus-Christ, le plus étonnant c'est qu'il se ressuscita lui-même d'entre les morts. C'est un fait unique, fait dont il n'existe aucun exemple depuis le commencement du monde, et qui est réservé au Fils unique de Dieu. Il y avait eu des saints qui, de leur vivant, rappelaient les morts à la vie. Tel Elie, tel Elisée, son successeur. On avait vu même, non un vivant, mais un mort rendre la vie à un mort. Car les os d'Elisée mort et enseveli depuis longtemps, par leur seul contact, rendirent à la vie un homme tué par les voleurs, et jeté sur le tombeau du prophète (IV Reg. XIII, 21). Mais se rappeler soi-même à la vie quand on est mort, c'est ce qui ne s'est jamais vu, et Notre-Seigneur Jésus-Christ seul a pu accomplir un tel miracle en vertu de sa puissance divine. C'est le principal argument qui prouve sa divinité. » (GRENADE.)

rent et formèrent comme une armée. Mais cette résurrection n'avait rien de réel. Telle ne fut pas celle de Notre-Seigneur, dont la réalité fut prouvée: 1) *par les linges* qui avaient enveloppé son corps, par le suaire plié et mis à côté du tombeau. La seule objection que les ennemis de notre foi pussent faire contre ce mystère, c'était de dire que le corps de Notre-Seigneur avait été enlevé par ses disciples. Mais les linges pliés étaient là comme des témoins, pour y répondre. Si les disciples étaient venus furtivement enlever le corps gardé par des soldats en armes, ils eussent emporté, sans prendre le temps de les dérouler et de les plier de nouveau, linges et bandelettes en même temps que le corps. Les linges et les bandelettes des âmes, ce sont les habitudes coupables qui les enlacent. Si notre résurrection est réelle, nous devons les déposer et nous en affranchir.

2) Les anges, témoins plus éloquents, viennent et disent: « Il est ressuscité, il n'est plus là. » Les anges, et en particulier cet ange gardien de notre vie, scrutateur de nos pensées et de nos sentiments, peuvent-ils dire de chacun de nous: Il est ressuscité? Rentrons au-dedans de nous-mêmes et voyons si notre cœur est sorti du tombeau du péché, ou s'il y est encore retenu par quelque attache.

3) Enfin Notre-Seigneur lui-même prend à tâche de prouver sa résurrection. Il se manifeste vivant par ses apparitions nombreuses aux saintes femmes et aux Apôtres; il fait devant eux toutes les œuvres de la vie; il agit, il leur parle du royaume de Dieu, il mange avec eux, il leur présente ses pieds et ses mains, pour qu'ils s'assurent de la réalité de son corps et de sa résurrection. L'âme doit prouver, surtout par ses œuvres, si sa résurrection est réelle. Les œuvres d'iniquité ont été les preuves de sa mort; les œuvres saintes, la fréquentation des sacrements, l'assistance aux offices, la prière, l'aumône, le zèle pour le salut des autres, doivent être celles de sa vie nouvelle. Avant sa conversion, elle n'avait que les goûts terrestres: maintenant elle goûte, elle cherche les choses du ciel, elle doit parler du royaume de Dieu. Ah! qu'il en soit ainsi pour tous les chrétiens, et qu'il n'y ait plus de ces résurrections qui ne sont qu'apparentes, ou plutôt imaginaires!

2° La résurrection de Notre-Seigneur a été *permanente*. La fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, Lazare lui-même, ressuscités par le Sauveur, moururent une seconde fois; mais *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus*, dit saint Paul, *la mort ne le dominera plus. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles*. Assis dans les splendeurs éternelles à la droite de son Père, il n'en sortira que pour juger tous les hommes.

Le caractère de la vie chrétienne, c'est la persévérance. Nous sommes morts au péché par le baptême: *Si donc nous sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché?* demande saint Paul. Que nous servirait-il d'avoir la vie, si nous devions retourner à la mort? *Il vaudrait mieux*, dit le Saint-Esprit, *ne pas connaître la voie de la justice que de retourner en arrière après l'avoir connue*. Quelle difficulté effrayante offre le retour à Dieu que l'on a abandonné, après avoir été illuminé de sa lumière et avoir goûté le don céleste! Donc: *Gardez bien ce que vous avez et que personne ne vous ravisse votre couronne*. Qui peut nous la ravir? Les occasions.

Notre-Seigneur ressuscité se montre à ses disciples et aux saintes femmes ; mais il ne reparaît plus au milieu de ceux qui l'ont condamné et mis à mort. L'âme ressuscitée ne doit plus paraître dans les compagnies qui l'ont perdue ; sa conversation doit être avec les âmes saintes ; et c'est surtout en ce temps où les chrétiens sont portés à se livrer à des délassements, après le carême et la confession pascale, qu'il est nécessaire de veiller sur soi. A cette condition, sa résurrection sera permanente comme celle de Notre-Seigneur. (V. n° 4847.)

Regina cœli, lætare : Reine du ciel, réjouissez-vous ! autant a été grande votre douleur au Calvaire, autant doit l'être votre allégresse en ce jour ; et si vous avez pleuré sur les pécheurs morts à la grâce, les voilà vraiment ressuscités ; et ils veulent que leur vie nouvelle ne soit pas de quelques jours seulement, mais qu'elle soit éternelle. Daignez, ô Mère, leur en obtenir la grâce, comme vous leur avez obtenu celle de la conversion. Souvent ils vous invoqueront dans le péril de la rechute, exaucez-les ! *(Ne pas manquer de presser de faire leurs Pâques ceux qui seraient en retard.)*

4847. *Péroraison de Massillon. State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au tribunal sacré ; ces larmes, ces aveux qui ont tant coûté à votre faiblesse, ces déchirements du cœur ; tout cela, l'auriez-vous souffert en vain ? *Tanta passi estis sine causa ?* N'allez donc plus reprendre ces chaînes, dont vous n'avez pu vous-même soutenir la pesanteur : ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant, que vous n'avez jamais pu calmer : ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité que vous avez trouvées vous-mêmes si tristes et si difficiles : *state, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Comparez l'état où la grâce des Sacrements vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne sentez-vous pas une joie secrète au fond de la conscience : une douceur, une paix, que le monde et les passions ne vous avaient jamais donnée ? vos troubles ne sont-ils pas calmés, vos remords apaisés ? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaisir ce temple, ces autels, tous ces spectacles pompeux que l'Eglise étale aujourd'hui à vos yeux ? N'entendez-vous pas ses chants d'allégresse, et son innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleste Sion ? N'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation sensible, au lieu qu'elle était auparavant pour vous un glaive perçant, qui portait l'effroi et la douleur jusqu'au fond de votre âme ? Rappelez vos jours de dissolutions et de ténèbres : ont-ils rien de comparable à ce que vous sentiez aujourd'hui ? n'est pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait ? et en avez-vous jamais vu, dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serein, de si heureux et de si auguste ? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer, et ne vous lassez jamais d'un joug, qui fait tout le bonheur et toute la consolation de ceux qui le portent : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenu des enfants de lumière ; soutenez cet heureux titre : vous venez d'être faits héritiers du Ciel : méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au-dessous d'une si magnifique espérance ; vous voilà devenu la victoire de Jésus-Christ, le fruit de sa mort, et le trophée de sa résurrection ; ne diminuez pas la gloire de son triomphe en vous engageant encore sous la servitude dure et honteuse de son ennemi : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que dirai-je de plus, mes Frères ? Les anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le ciel, et vos frères, qui vous ont précédés avec le signe de la Foi ; les saints qui ont annoncé Jésus-Christ à nos Pères, vous regardent avec joie du haut de la demeure céleste : ils célèbrent dans le séjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grâce, et votre réunion avec eux et avec toute l'Eglise du Ciel ; ils chantent aux pieds du

trône le cantique de louange et d'actions de grâces. Voudriez-vous fermer encore les cieux sur vous, vous séparer encore de la charité des citoyens de la Jérusalem céleste, et rompre les liens si heureux et si désirables pour vous. Demeurez donc fermes ; et ne passez plus de la sainte liberté des enfants de Dieu à l'esclavage affreux du démon et du péché : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin ? Vous avez même réjoui les anges de la terre, les ministres de l'Eglise, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos soupirs, de la douleur de votre confession, de la sincérité de votre pénitence ; ils vous ont appliqué avec joie le sang de l'Agneau, et le remède de vos souillures : ils vous ont réconciliés avec l'Autel, et avec le Dieu qu'on y adore : ils vous ont donné le baiser de paix : ils vous regardent comme leur ouvrage en Jésus Christ, comme des enfants de la Foi qu'ils viennent d'enfanter, et de former pour le Ciel, par leurs prières, par leurs gémissements, et par les douleurs les plus vives du zèle sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apostasie ; les obliger de gémir encore entre le vestibule et l'Autel ; et au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie, et leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur ? Ne rendez donc pas, mes Frères, les soins de leur zèle, et les travaux de votre pénitence, inutile : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir, jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage et le prix de la bienheureuse immortalité. Ainsi-soit-il.

PENSÉES SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR.

4848. Célébrons la résurrection du Sauveur, ou plutôt la nôtre. Solennisons la mémoire de ce jour de salut ; publions la victoire remportée sur le démon, la délivrance des chrétiens, et la résurrection des morts. Grâce à la résurrection de Jésus-Christ les flammes de l'enfer sont éteintes, le ver implacable est frappé de mort, l'empire de Satan est renversé, lui-même est consterné : le péché est détruit, les esprits malins sont mis en fuite ; les hommes nés de la terre sont transportés dans le ciel ; les captifs du démon, affranchis de ses liens, s'écrient du sein de Dieu devenu leur asile : *O mort, où est ta victoire ? O enfer, où est ton aiguillon ?* Celui qui nous a procuré cette auguste et sainte solennité, c'est le même Jésus à qui nous devons tous les biens dont nous jouissons ; c'est lui dont la puissance souveraine nous a donné à tous l'existence, et nous tira du néant pour nous appeler à la lumière ; lui qui aujourd'hui nous rend à la liberté et à la vie que nous avions perdues, nous arrachant à la tyrannie du prince des ténèbres. (Saint Chrysostome.)

4849. Réjouis-toi, ô Eglise de Jésus-Christ ; ton Epoux en se ressuscitant te fait toi-même ressusciter avec lui. Le sépulcre a reçu le corps de Jésus-Christ, mais il n'a pu retenir son captif. La mort abattit à ses pieds celui-là qui est le principe de la vie ; bientôt elle l'a rendu vivant, et avec lui tous ceux qu'elle avait déjà frappés. Ce formidable tyran n'a pu soutenir le pied de ce corps. Jésus-Christ mort, s'est montré plus puissant que ne le fut jamais ce conquérant terrible du genre humain. Que le démon eut été vaincu par Jésus-Christ vivant, il pouvait dire : « Je n'étais pas de force à lutter contre la divine toute-puissance. » Il a consenti à mourir pour enlever au démon tout moyen de dissimuler la honte de sa défaite. Un seul grain a été jeté en terre : il a produit une moisson qui a vivifié tout l'univers. Il s'est laissé conduire à la mort comme l'agneau à la boucherie : mais tel que le pasteur, qui par sa houlette écarte les loups du troupeau, Jésus-Christ armé de sa croix a dissipé les légions des démons. (Saint Astère, archevêque d'Amasée.)

4850. O mort, tu es morte, par sa mort, et sa mort nous a donné la vie ; en dévorant son corps tu as été dévorée ; lorsque attirée par l'appât du corps du Sauveur, tu as cru dévorer avec avidité ta proie, l'hameçon qui y était caché t'a percé les entrailles. Nous vous rendons grâces, ô Jésus notre Sauveur, tous tant que nous sommes, de ce que vous vous êtes laissé frapper pour mettre à mort notre plus

terrible ennemi. Il est vrai, dit saint Basile, que la mort, sans considérer la proie qui lui était offerte, a attaqué Notre-Seigneur et l'a fait mourir ; mais elle s'est trouvée prise dans cette mort, car elle est morte elle-même : elle a dévoré un corps, et elle a été dévorée par la vie. En cherchant à perdre un homme, elle a été dépouillée du droit qu'elle avait de perdre tous les autres ; elle l'a déchiré comme un lion, mais en le déchirant, elle s'est rompu les ongles et a brisé les dents : maintenant on la méprise, parce qu'elle n'a plus de forces ; on ne la craint plus comme un lion, on la foule aux pieds parce qu'elle n'en est plus que la dépouille.

Saint Athanase avait dit avant lui : « La mort n'est à présent ni terrible ni redoutable ; elle est tombée, au contraire, dans un tel mépris que les femmes et les enfants s'en moquent. Quand un roi puissant et courageux a fait prisonnier un petit tyran qui faisait des ravages dans ses états, il commande qu'on le lui amène chargé de fers dans sa capitale et qu'on l'expose sur la place publique ; tout le monde accourt alors pour le voir, tous lui disent des injures ; les femmes et les enfants l'accablent d'outrages et de coups sans aucune crainte, parce qu'on sait bien qu'il ne pourra pas se défendre.

Jésus-Christ ayant dompté la mort et l'ayant enchaînée toute honteuse et confuse aux pieds de la croix, les hommes ne la redoutent plus, ils la recherchent même ; les martyrs la foulent aux pieds, les enfants et les jeunes vierges s'en jouent et lui disent par dérision : *O mort, où est ton pouvoir, où sont tes victoires passées ?* Et, en effet, celui qui voit qu'on marche sur la tête d'un serpent, doit juger, s'il a du sens, que le serpent n'a plus de vie.

Quand on voit qu'on approche d'un lion sans crainte, que les enfants le touchent librement et lui enfoncent les mains dans la gueule, peut-on douter que le lion ne soit mort, ou au moins qu'il n'ait perdu ses forces et le pouvoir de nuire ? Ainsi quand nous voyons les fidèles les plus sensibles et les plus délicats, se moquer de la mort, nous devons en conclure avec une assurance invincible que Notre-Seigneur l'a vaincue, qu'il lui a ôté toute la puissance qu'elle avait de faire le mal. » Tel est le sentiment des saints Pères.

Il est vrai que ce n'est qu'au jour du jugement que s'accomplira pleinement la prophétie : la mort a été absorbée par la victoire ; mais jusque là il lui a ôté toute sa malignité et tout son venin et l'a mise dans l'impuissance de nuire. On n'a pas forcé la mort de se retirer des justes, dit saint Bernard, mais on l'a forcé à ne pas nous être nuisible. On lui permet d'être encore librement avec eux, pour quelque temps, mais à condition qu'elle ne leur causera aucun dommage.

Mon Jésus est ressuscité pour ne plus mourir ; mon Jésus est victorieux, mon Jésus a vaincu ma mort par la sienne. Mais est-il bien ressuscité dans mon âme pendant ces jours ? A-t-il triomphé du péché qui retenait mon cœur dans l'esclavage ? Réside-t-il en moi par sa grâce, y vit-il par son esprit, y règne-t-il par son amour, y repose-t-il par sa paix ? O félicité, ô contentement s'il en est ainsi ! Ah ! plaies glorieuses, trophées illustres de la victoire remportée par Jésus, obtenez que je ressuscite si je me trouve encore dans la mort du péché. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4851. *In hac die peccator de indulgentia desperare non debet. Si enim latro paradisum meruit, cur non mereatur veniam Christianus ? et si illi Dominus quum crucifigitur, miseretur : multo magis huic miserebitur, quum resurgit. Nam si passionis humilitas tantum præstitit confitenti, resurrectionis gloria quantum tribuet deprecanti ? Largior enim solet esse ad præstandum læta victoria, quam addicta captivitas.* (Aug.)

Redemptor noster suscepit mortem, ne mori timeremus : ostendit resurrectionem, ut nos posse resurgere confidamus. (Greg.)

Pascha hebraice dicitur transitus, scilicet quia per hoc mysterium de pejoribus ad meliora transitur. Bonus transitus est, de peccato transire ad justitiam, de vitiis ad virtutes, de senectute ad infantiam : ad infantiam autem dico non ætatis sed simplicitatis. (Ambr.)

4852. L'amour de l'argent avait aveuglé un compagnon de Jésus dans la personne de Judas ; il paralysa la langue des soldats auxquels fut confiée la garde du divin tombeau. « Nous vous donnerons de l'argent, leur dirent les Juifs, et vous direz que pendant votre sommeil ses disciples sont venus et l'ont enlevé. » En vérité, les profonds calculs de leur malice ont été déjoués. O malheureuse astuce ! ne faut-il pas que tu aies perdu de vue la lumière d'une réflexion éclairée, que tu te sois précipitée dans les ténèbres d'une noire méchanceté, pour tenir ce langage. Comment ! tu en appelles au témoignage de gens endormis ! Ne dormais-tu pas toi-même en imaginant une pareille combinaison, qui montre surabondamment ta faiblesse ? Car s'ils dormaient, qu'ont-ils pu voir ? Et s'ils n'ont rien vu, méritent-ils le nom de témoins ? (Augustin.)

4853. Est-ce que Dieu ne peut pas faire que le corps ressuscite et vive éternellement, ou bien faut-il refuser de croire qu'il le fera, parce que c'est mauvais et indigne de Dieu. Si on veut savoir ce que Dieu ne peut pas faire, je le dirai : il ne peut pas mentir. Croyons donc ce qu'il peut faire, et non ce qu'il ne peut pas faire. C'est pourquoi ne croyons pas qu'il puisse mentir, croyons qu'il fera ce qu'il a promis car comment d'autre part pourrait-on prouver que c'est mauvais ? Dans la résurrection, plus de cette corruption qui est le mal du corps. (Cité de Dieu.)

4854. **Autre plan** *d'après Bossuet. Quomodo Christus surrexit a mortuis... ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* Jésus-Christ, l'homme nouveau, s'est dépouillé aujourd'hui de tout ce qui lui restait de l'ancien ; et nous montre par son exemple que nous devons commencer une vie nouvelle. L'homme avant sa chute avait reçu de Dieu trois dons : l'innocence, la paix et l'immortalité. Par la malice du démon qui l'a séduit, il a péché et a perdu tous ces dons. Le péché a détruit la sainteté ; la raison s'étant révoltée contre Dieu a senti la révolte des sens qui ont troublé la paix ; et l'âme, séparée de la source de la vie, devint impuissante, laissa le corps sans vigueur et sujet à la mort. Jésus-Christ est venu pour ruiner l'œuvre du démon, et reformer l'homme selon le premier plan de Dieu ; et par sa grâce il lui rend tout ce que le péché lui avait ravi ; mais pas tout à coup, mais en divers âges, durant lesquels lui seront rendus par degrés tous les dons perdus. En ce monde, la justice ; dans l'autre, la paix ; et après la résurrection générale, l'immortalité ; et c'est ainsi que nous arriverons à l'homme parfait, à la plénitude du Christ. Ce monde c'est l'enfance ; le ciel c'est la jeunesse ; à la résurrection générale commencera l'âge mûr de cette vie qui n'aura point de vieillesse ni de déclin. Toutefois l'enfance doit contenir déjà le germe de tout ce qui se développera plus tard ; et ce merveilleux renouvellement qui s'achèvera par la résurrection doit être ébauché dès ce monde. Jésus-Christ abolit premièrement le péché, et c'est notre sanctification ; il nous laisse la convoitise, mais déjà en ce monde il nous donne la force de la vaincre, ce qui commence notre éternel repos ; en mortifiant nos corps et en les assujettissant à la vie de la grâce, nous nous préparons à la résurrection, et c'est là notre espérance.

4855. I. *Le premier que nous devons faire pour nous renouveler en Notre-Seigneur, c'est de détruire en nous le péché*, cette rouille invétérée de notre nature. 1° C'est saint Paul qui nous l'apprend : *Jésus-Christ est mort une fois au péché et maintenant il vit pour Dieu : ainsi vous devez estimer que vous êtes mort au péché et vivants pour Dieu en Jésus-Christ.* Jésus était la sainteté même. Il n'a donc pas pu mourir au péché dont jamais il n'a contracté la moindre souillure. Mais ne l'avons-nous pas vu, durant sa

Passion, victime du genre humain et chargé de toutes les iniquités du monde ? Il est venu sur la terre ayant pris la ressemblance des pécheurs et la forme de l'esclave ; mais celui qui n'avait jamais fait de péché, ne devait pas en être toujours revêtu. Chargé des péchés des autres, il s'en est déchargé en en portant la peine ; et en ressuscitant il rentre aujourd'hui dans les droits de son innocence. Assez longtemps sa nature divine a été cachée. Paraissez maintenant, sainteté et pureté de mon Sauveur, et communiquez un rayon de votre éclat à son corps glorifié. C'est ainsi que Jésus est mort au péché pour toujours ; et nous devons l'être comme lui. Car il n'en est pas de la mort de Jésus comme de celle des autres. Chacun ne meurt que pour soi, et ne paye en mourant que sa propre dette ; Jésus seul est mort véritablement pour les autres, parce qu'il ne devait rien pour lui-même. Sa mort est la nôtre, et, comme le dit saint Jéan, Jésus est le seul en qui tous les enfants des hommes sont crucifiés, sont morts, ensevelis et ressuscités. Donc nous devons mourir avec lui au péché et vivre pour Dieu. 2° Il ne suffit pas de connaître cette doctrine, il en faut venir à l'application. Si, selon le sentiment de saint Paul, le baptême est une mort, la pénitence et la conversion une mort, il ne s'agit pas d'opérer en nous un changement superficiel. L'inclination aux biens sensibles qui nous séparent si facilement de Dieu, est née avec nous ; nous l'enracinons jusqu'à la moelle de nos os par nos fautes. Nous aimons les créatures avec une ardeur qui se trahit assez quand nous devons nous y arracher. Donc un changement superficiel ne suffit pas pour nous en guérir. Donnez-moi un glaive que j'aille jusqu'au fond couper la racine du péché, auquel il faut mourir. *Exhibete vos tamquam ex mortuis viventes.* Qu'il y ait entre votre état qui suit la conversion et celui qui le précède, autant de différence qu'entre la vie et la mort. Il n'est pas ici question de replâtrer seulement l'édifice ; il faut le retoucher jusqu'aux fondements.

4856. II. Ce n'est pas assez de mourir au péché, *il faut en tarir la source en combattant les passions qui y conduisent.* Notre-Seigneur ressuscité, par sa mort non seulement a détruit l'empire du péché, mais encore s'est affranchi de tous les troubles et de toutes les craintes de la terre auxquelles il a été livré durant sa vie mortelle, nous apprenant par là à triompher de toutes les passions. Ressuscité, non seulement il ne meurt plus, ni ne se trouble plus, mais même il est incapable de toute souffrance et de tout trouble. Voilà notre modèle, voilà la bienheureuse paix qu'il nous a conquise. Toutefois cette paix n'est pas en ce monde de celles qui terminent toute guerre, mais de celles qui se conservent par une continuelle lutte ; et c'est par ce combat incessant que se renouvelle notre vie intérieure. Il y a, dit saint Augustin, deux règnes de la charité : celui où elle éteint toutes les inclinations perverses, c'est le propre des seuls Bienheureux ; et il y a le règne de la charité, où ces inclinations ne sont pas éteintes, mais surmontées perpétuellement par la guerre qu'on leur fait ; c'est l'état des saints sur la terre. Au ciel le repos complet, la paix entière, parce qu'il n'y a point de passion à dompter ; ici-bas la victoire sur des ennemis toujours acharnés bien que vaincus. Les saints du ciel sont tous renouvelés ; les saints sur la terre se renouvellent. Là, les vertus se reposent ; ici les vertus travaillent. Nous aspirons à ce repos et à cette paix, il faut les mériter par cette guerre. Le théâtre de cette guerre est en notre âme. Nous ne faisons pas le bien

que nous voulons, et nous sentons l'attrait des biens périssables ; mais, par la grâce de Dieu, nous ne faisons pas non plus le mal auquel nous sommes portés, et nous préférons Dieu aux créatures. Si nous n'avons pas tout le bien, du moins nous ne nous plaisons pas dans le mal. Nous n'aimons pas du moins les ténèbres, bien que nous ne puissions pas soutenir l'éclat d'une trop vive lumière ; et c'est ainsi que l'homme se renouvelle, cherchant à effacer tous les jours quelques rides de sa vieillesse.

Pourquoi Dieu a-t-il permis ce combat ? Afin d'aguerrir l'homme. *Virtus in infirmitate perficitur.* Ainsi exerce-t-on le soldat. Pourquoi encore ? La terre est le lieu de l'orgueil, qui y a perdu nos premiers parents et qui nous perd nous-mêmes. L'orgueil est notre grand ennemi. Dieu n'a pas voulu nous livrer à lui ; et c'est pourquoi il nous donne sa force et nous laisse notre infirmité. L'infirmité est le remède de l'orgueil ; elle est aussi celui de la négligence. L'humilité est opposée à la pusillanimité qui n'ose rien entreprendre ; se défiant d'elle même, elle redoute les périls : comptant sur Dieu, elle sait combattre et vaincre. Vous avez, avant ces fêtes, détruit le péché en vous. Ne vous arrêtez pas ; luttez, fuyez les occasions, extirpez vos défauts, combattez vos passions, et, si vous ne pouvez encore les éteindre, du moins *post concupiscentias tuas non eas. Vetera transierunt et ecce facta sunt omnia nova.* Adieu, vengeance, liaisons dangereuses, attaches criminelles, plaisirs défendus : mon âme triomphe en ce jour de vos attraits perfides. C'est ainsi que Jésus ressuscité nous apprend à renouveler nos esprits en attendant

4857. *Qu'il renouvelle nos corps.* Personne ayant la foi n'ignore que Jésus-Christ, sortant glorieux du tombeau, nous est un gage de la résurrection de nos corps ; mais déjà dès ce monde, se commence ce grand ouvrage. Ecoutez, cendre et poussière, et réjouissez-vous ; pendant que ce corps mortel est en proie aux maladies qui le préparent à une mort inévitable, Dieu travaille par son Esprit à sa résurrection glorieuse. Pendant que nous vieillissons, il nous renouvelle, à peu près, comme nous l'apprend saint Augustin, comme on transforme un temple des faux dieux pour le consacrer au Dieu vivant : on enlève d'abord les idoles, c'est-à-dire, les passions qui régnaient dans ce temple, et on consacre le reste de l'édifice à un culte véritable ; c'est-à-dire qu'on emploie à un meilleur usage les membres du corps qui ont servi à l'iniquité. Mortels, apprenez votre gloire ; terre et cendre, écoutez attentivement les divines opérations qui se commencent en vous. Il faut donc savoir, avant toutes choses, que le Saint-Esprit est en nos âmes, et qu'il y préside par la charité qu'il y répand. Comment cette divine opération s'étend-elle sur le corps ? Ecoutez un mot de saint Augustin, et vous l'entendrez. Celui-là, dit ce saint Evêque, possède le tout qui tient la partie dominante : *Totum possidet qui principale tenet.* Et en nous, poursuit ce grand homme, il est aisé de connaître que c'est l'âme qui tient la première place, et que c'est à elle qu'appartient l'empire. De ces deux principes si clairs, si indubitables, saint Augustin tire aussitôt cette conséquence facile : Dieu tenant cette partie principale, c'est-à-dire l'âme et l'esprit, par le moyen du meilleur, il se met en possession de la nature inférieure ; par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet, et dominant sur l'âme qui est la maîtresse, il étend sa main sur le corps, l'assujettit à son domaine et s'en met en possession. C'est ainsi que notre corps est

renouvelé par la grâce du christianisme. Il change de maître heureusement et passe en de meilleures mains ; par la nature il était à l'âme ; par la corruption il servait au vice ; par la grâce et la religion il est à Dieu.

Il se fait comme un mariage sacré entre notre esprit et l'Esprit de Dieu ; ce qui fait que celui qui s'attache au divin Esprit devient un même esprit avec Dieu. *Qui adhæret Domino, unus spiritus est* (I. Cor. VI, 17). Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de son bien et lui en cède l'usage, ainsi l'âme en s'unissant à l'Esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à un époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. La chair la suit, dit Tertullien, comme une partie de sa dot, et au lieu qu'elle était seulement servante de l'âme, elle devient servante de l'Esprit de Dieu. *Sequitur animam nubentem Spiritui caro, ut dotale mancipium ; et jam non animæ famula sed Spiritus.* En effet, ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'âme, il devient l'instrument fidèle de toutes les saintes volontés que Dieu nous inspire ? Qu'est-ce qui donne l'aumône, si ce n'est la main ? qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche ? Qu'est-ce qui pleure, si ce n'est les yeux ? Qu'est-ce qui brûle du zèle de Dieu, si ce n'est le cœur ? En un mot, dit le saint Apôtre, tous nos membres sont consacrés à Dieu, et doivent être ses hosties vivantes (Rom., XI, 1.). Qui ne voit donc que le Saint-Esprit se met en possession de nos corps, puisqu'ils sont les instruments de sa grâce, les temples où il se repose en sa majesté, et enfin les hosties vivantes de sa souveraine grandeur.

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement, et tirons la conséquence de ces beaux principes. Si Dieu remplissant nos âmes s'est mis en possession de nos corps, donc la mort, ni aucune violence, ni l'effort de la corruption ne peut plus les lui enlever. Tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien, et retirera son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé que nul ne peut rien ravir des mains de son Père. Mon Père, dit-il, est plus grand que toute la nature : *Nemo potest rapere de manu Patris mei* (JOAN., X, 29). En effet, ses mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant saisi par son Esprit-Saint, que l'Ecriture appelle son doigt, et en étant déjà en possession, ô chair, j'ai eu raison de le dire qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers ; et plutôt le Ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse ; parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Ne doutez pas, chrétiens, que si l'Esprit immortel qui a ressuscité le Seigneur Jésus habite en vous, cet Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ, vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous (ROM., VIII, 11).

Nous savons que pendant que nous habitons ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur. Nous aimons mieux sortir de la maison de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur. Car, tant que nous sommes dans le

corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation, parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi, lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous devions y demeurer toujours; et lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner.

Par là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance (IBID., 1). Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancelle pas; pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet esprit tout-puissant te le rendra meilleur, saura bien te le conserver pour l'éternité. Peut-être qu'en voyant tomber ta maison, tu appréhendes d'être sans retraite; mais écoute le divin Apôtre. Nous savons, dit-il aux Corinthiens, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très assurément et avec une entière certitude, que si cette maison de terre et de boue dans laquelle nous habitons, est détruite, nous avons une autre maison qui n'est pas bâtie de main d'homme, laquelle nous est préparée au Ciel (II. COR. V, 1). O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à tous nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostôme, de réparer la maison qu'il nous a donnée: pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la rebâtir toute neuve, il est nécessaire que nous délogions. Car que ferions-nous dans ce tumulte et dans cette poudre? Et lui-même nous offre son palais, il nous y donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. Ne craignons rien, mes frères; songeons seulement à bien vivre; car tout est en sûreté pour le chrétien.

Vivons dans cette espérance, et ne profanons pas nos corps, respectons-les comme le temple de Dieu, ils sont les membres de Jésus-Christ, leur Chef est ressuscité, ils ressusciteront. Que la pureté soit la gardienne, et la sacristine de ce temple, qu'elle en bannisse les abominations du vice. C'est à elle à orner cet autel où doit fumer l'encens de la prière.

4858. Mais, ô temple! ô autel! ô corps de l'homme! ô cœur de l'homme! que je vois en vous de profanations! Fils de l'homme, approche-toi, dit l'Esprit de Dieu à Ezéchiel, et je te montrerai l'abomination. Et je m'approchai, dit le prophète, et je vis le temple et le sanctuaire: et voilà, chose abominable! voilà, dis-je, que de tous côtés chacun y érigeait son idole: dans le propre temple du Dieu vivant, sur l'autel même du Dieu vivant, on y sacrifiait aux faux Dieux. Là était l'idole de la jalousie: ambition, c'est toi qui l'élèves; autant que tu vois de concurrents, ce sont autant de victimes que tu voudrais immoler à cette idole. Là des hommes qui tournaient le dos au sanctuaire, et adoraient le soleil levant, la faveur naissante; ils oubliaient le vrai Dieu, et ils adoraient la fortune; et des femmes au-dedans du temple pleuraient la mort d'Adonis. Ne m'obligez pas à vous dire que c'est le sacrifice de l'amour profane. Ce spectacle vous fait horreur; et ce qui vous fait horreur pour les autres, ne vous fait pas horreur pour vous-même. O corps, que Dieu a choisi pour temple! O cœur, que Dieu a con-

sacré comme son autel, que je découvre en vous d'abominations! que de fausses divinités! que d'idoles qu'on y adore!

Mais peut-être qu'on les aura renversées en l'honneur de Jésus-Christ ressuscité, et que cette dévotion publique de toute l'Eglise vous aura fait nettoyer ce temple, et abattre toutes les idoles. Ah! que j'ai sujet de craindre que vous ne soyez sortis du tombeau comme des fantômes, vains simulacres de vivants, qui n'ont que la mine et l'apparence, qui n'ont ni la vie, ni le cœur, qui font des mouvements et des actions qui sont tout artificielles, et comme appliquées par le dehors; parce qu'elles ne partent pas du principe.... Si vous êtes ressuscités, toutes vos premières liaisons sont rompues. C'est en vain que vous m'appelez, vains et criminels attachements, (devez-vous dire); je ne vous connais plus. C'est en vain que vous m'appelez à ces anciennes familiarités; il est arrivé en moi un grand changement qui ne me permet point de vous connaître. Est-ce donc un changement si étrange que de s'être confessé à Pâques? Ce changement est une mort; ce changement m'a fait un autre homme, et vous voulez que j'agisse de la même sorte? Je ne me contente donc pas d'un changement léger. Chrétien, dans ces saintes solennités tu as bu à la fontaine de vie, dans la source des sacrements: tu as reçu la grâce, je veux le croire: tu as repris une vie nouvelle avec Jésus-Christ; cette vie nouvelle n'est que commencée ici-bas, et quand elle sera consommée, elle aura tous ces admirables effets que je te représentais tout à l'heure. Dans un mois, dans dix jours, dans trois jours peut-être tes anciennes habitudes se réveilleront, l'ivrognerie, l'impudicité, la vengeance te rappelleront à leurs faux plaisirs. Tu avais pardonné une injure à ton ennemi; le venin de la haine reprendra ses forces. Arrête, misérable, considère; eh! que de belles espérances tu vas détruire! que de beaux commencements tu vas arrêter! Si c'est une malice insupportable de déraciner la première verdure des champs, parce qu'elle est l'espérance de nos moissons; si nous tenons à très grande injure que l'on arrache dans nos jardins une jeune plante, parce qu'elle nous promettait d'apporter de beaux fruits; quelle est notre folie, quelle injure nous faisons-nous à nous-mêmes, à l'Eglise et à l'Esprit de Dieu, de chasser cet Esprit qui commençait en nous un si grand ouvrage, de mépriser la grâce qui est une semence d'immortalité, de perdre la vie nouvelle, qui croissant tous les jours en fût venue à cette perfection que je vous ai dite.

Par conséquent, mes frères, comme Jésus-Christ est ressuscité, ainsi marchons en nouveauté de vie.

Par conséquent ne perdons jamais cette crainte respectueuse qui est l'unique garde de l'innocence; craignons de perdre Jésus-Christ qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus nous tend les bras à la croix; venez, dit-il, mourir avec moi. Jésus-Christ sortant du tombeau, victorieux de la mort, nous tend les bras: venez, dit-il, ressusciter avec moi. Jésus-Christ, à la droite du Père, nous tend les bras: venez, dit-il, régner avec moi; vous serez un jour tel que je suis, en cette glorieuse demeure; vivez, consolez-vous dans cette espérance. Je suis heureux, je suis immortel; soyez immortels à la grâce, vous obtiendrez enfin dans le ciel le dernier accomplissement de la vie nouvelle. C'est-à-dire, la justice parfaite, la paix assurée, l'immortalité de l'âme et du corps. Amen.

(Voir la conclusion fin du nº 4866 et ne pas l'omettre.)

4859. **Autre plan,** *d'après Bossuet. (In Domino) et vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.* Tout se renouvelle en cette saison dans la nature, en même temps que Notre-Seigneur prend une vie nouvelle dans son tombeau. Tout nous invite donc à nous renouveler nous-mêmes. Détruisez ce temple, avait dit le Sauveur, et je le relèverai le troisième jour; il parlait du temple de son corps, dit l'Evangile. Ce corps, en effet, était un temple saint, bâti par le Saint-Esprit, consacré d'une huile sainte par la plénitude des grâces et dans lequel la divinité habitait corporellement.

Les Juifs sacrilèges avaient abattu ce bel édifice; mais les méchants ne peuvent ruiner le chef-d'œuvre du Saint-Esprit; et aujourd'hui ce temple auguste se relève sur ses propres ruines, plus magnifique que jamais. Nous aussi nous sommes les temples du Saint-Esprit, et le renouvellement que nous prêche ce mystère, doit s'opérer en nous comme celui d'un vieux temple ruineux consacré d'abord aux idoles : c'est-à-dire qu'il faut : 1° abolir tous les restes d'un culte profane; 2° consacrer le reste de l'édifice au culte du vrai Dieu; 3° soutenir les murs ébranlés et faire les réparations nécessaires : corps de l'homme, cœur de l'homme tu as été profané par le culte des idoles, il faut l'abolir et consacrer désormais tes aspirations et les œuvres qu'elles inspirent au culte de Dieu; et puisque tu es chancelant et ruineux, il faut te soutenir et te réparer tous les jours jusqu'à ce que ton divin architecte te donne à la fin, dans le ciel, ta dernière perfection.

4860. I. *Abolir les traces du culte profane.* Notre cœur a été un jour un temple d'idoles. Telle n'a cependant pas été sa première destination. Dieu l'avait bâti de ses mains pour lui-même. Le monde qu'il a créé est le temple de sa majesté. Au milieu du grand monde, Dieu a placé l'homme comme un petit monde : ainsi l'ont appelé les philosophes païens, parce qu'il résume en lui toutes les beautés de l'univers. Mais il est plus vrai de dire, avec saint Grégoire de Nazianze, que l'homme est un grand monde dans le petit monde; car seul dans l'univers, parmi les créatures visibles, il peut connaître et aimer son Créateur. Il est donc comme le grand temple de Dieu dans le petit temple de l'univers; car il est plus capable que tout le reste de contenir Dieu. En lui Dieu n'habite pas seulement par sa présence et par son essence, il y est comme objet de connaissance et d'amour; et c'est là qu'il doit recevoir des adorations que les créatures sont impuissantes à lui rendre, mais qui pourrait vous dire combien la capacité de ce temple s'est accrue par le saint Baptême, où nous étions devenus le temple de Dieu par une destination plus particulière? Jésus-Christ, Souverain Pontife, nous avait consacrés lui-même, et consacrés par son sang. L'huile sacré de la confirmation (a dédié ce temple); la croix (a été posée) sur le frontispice; l'Eucharistie (a été mise) dans le tabernacle. Dieu, qui nous remplissait comme Créateur, comme Sanctificateur, (nous remplit) maintenant comme Sauveur (par une) union très intime. Telle est notre dignité; mais, ô temple du Dieu vivant, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles? Renversons ces idoles, (*énumérer :*) Ne nous en contentons pas faisons disparaître tous les restes de l'idolâtrie, l'attachement aux biens de la terre, un certain air dédaigneux, un certain désir de plaire. *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes.* Si vous étiez sortis des abîmes éternels, quelle vie vous mèneriez! *Exhibete vos*, comme des hommes revenus d'un

autre monde : conversion sans réserve. Ne laissez pas un germe secret qui fasse revivre la mauvaise herbe du péché. Otez à l'iniquité tout espoir de retour, comme Jésus-Christ a détruit sans réserve la mortalité et ses faiblesses, arrachez l'arbre avec tous ses rejetons ; guérissez la maladie avec tout ce qui peut l'engendrer ; renversez les idoles avec leurs dorures et leurs ornements.

4861. II. *Consacrer ce temple.* Quand Salomon, à la dédicace du Temple de Jérusalem, eut achevé sa prière, le feu du ciel descendit et dévora les victimes ; et la majesté de Dieu remplit cette maison. Ce feu est la figure de l'amour qui embrase nos âmes, et qui consacre toutes nos facultés à un saint usage et par conséquent au culte de Dien. C'est l'amour profane qui élève dans nos cœurs des idoles ; c'est l'amour de Dieu qui rend à Dieu ses autels. Et quand l'amour de Dieu est en nous, *Spiritus Dei habitat in vobis. Innovatus amet nova.* Que le cœur renouvelé aime les choses nouvelles. O temple renouvelé, qu'un nouvel amour te donne un nouveau Dieu. Ce Dieu est le Dieu éternel de toutes les créatures ; mais il faut, puisque tu as aimé autre chose, qu'il commence aujourd'hui à être ton Dieu. *Diliges.* C'est le seul tribut digne de lui, le seul qu'il exige, lui qui n'a besoin de rien ; mais par quelle cérémonie doit se faire cette consécration ? en faisant résonner ce nouveau temple du cantique des louange de Dieu, c'est-à-dire en remplissant d'une sainte joie toutes les puissances de notre âme.

En effet, dit saint Augustin, chacun chante ce qu'il aime ; les bienheureux chantent les louanges de Dieu ; ils l'aiment, parce qu'ils le voient, et ils le louent parce qu'ils l'aiment. Leur chant vient de la plénitude de leur joie ; et la plénitude de leur joie, de l'entière consommation de leur amour. Mais quoique notre amour soit bien éloigné de la perfection, c'est assez qu'il soit au commencement pour commencer aussi les louanges. L'amour affamé chante maintenant, et alors ce sera l'amour rassasié qui chantera. *Modo cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens.* (Saint Augustin.) Il y a l'amour qui jouit, il y a aussi l'amour qui désire ; et l'un et l'autre a son chant, parce que l'un et l'autre a sa joie. La joie des bienheureux, c'est leur jouissance ; l'espérance est la joie de ceux qui voyagent, mais il faut chanter le nouveau cantique parmi nos désirs, pour le chanter dans la plénitude. Celui-là ne se réjouira jamais comme citoyen dans la plénitude de la joie, qui ne gémira comme voyageur dans la ferveur de ses désirs (Saint August.) (Notre cantique est un) cantique de joies avec un mélange de gémissements. Ce sont de ces airs mélancoliques qui ne laissent pas de toucher beaucoup.

Ce n'est pas assez que les puissances de l'âme soient sanctifiées, il faut que les membres du corps qui ont servi à l'injustice soient désormais les instruments des vertus. Quand Dieu domine l'âme, le corps, l'accessoire suit le principal (*comme au troisième point du plan précédent*). Venez donc, corps de péché jusqu'ici ; et comme vous avez servi au mal, soyez un instrument de salut Ne dites pas que c'est impossible ; faites seulement pour Dieu ce que vous avez fait pour le plaisir, l'ambition, la vanité, le jeu. Respectez ce temple. Que la pureté soit sa gardienne, sa prêtresse. Etant toujours dans un temple, pouvons-nous oublier la prière ? *In templo vis orare*, dit saint Augustin, *in te ora*, donc plus rien des anciens débris du

péché, n'en conservons pas même de souvenir, à moins que nous ne fassions comme David qui gardait pour les employer au temple du Seigneur, les dépouilles de ses ennemis vaincus. Attachons à notre mémoire une écriture éternelle de la victoire de Jésus-Christ sur nos passions : des arcs brisés, des épées rompues, des vices arrachés, tout l'attirail de la vanité détruit pour toujours.

III. *Entretien et embellissement du temple.* Le renouvellement de notre vie n'est pas l'œuvre d'un jour, notre vie humaine commence par l'enfance et finit par la décrépitude ; la vie de l'âme va toujours en s'embellissant, et en se rajeunissant jusqu'à la mort, tout en réparant les brèches de l'infirmité que Dieu nous a laissée, pour nous humilier (*comme au troisième point du plan précédent*) ; ne nous lassons pas de relever nos ruines. Allons même plus avant : *crescit in templum sanctum Domino.* Le temple s'agrandit, si l'amour de Dieu sur lequel il est fondé, s'accroît. *Crescite in illo per omnia ;* n'estimons pas que tout soit fait parce que nous avons communié. Persévérons, prenons-en les moyens, etc. Si nous faisons ainsi, il viendra un temps bienheureux, où Dieu, après avoir habité en nous, nous laissera habiter en lui, *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sœcula sœculorum laudabunt te.*

(Voir la conclusion qui se trouve aux dernières lignes du sermon suivant et ne pas l'omettre.)

4862 **Autre plan** *pour le jour de Pâques, d'après Bossuet.*

La vie nouvelle. Ses obstacles.

Quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (ROM., VI, 4). La résurrection de Notre-Seigneur est le modèle de la nôtre ; elle annonce la résurrection de nos corps qui n'aura lieu qu'à la fin des temps ; et nous presse dès maintenant de donner à nos âmes une nouvelle vie. C'est pour cela sans doute que l'Eglise a voulu que nous revinssions tous à la vie de l'âme pendant la Pâque. Voyons donc quelle est cette vie nouvelle que Notre-Seigneur nous prêche dans sa Résurrection et quel en est l'obstacle.

4863. I. *Qu'est-ce que la vie nouvelle ?* Saint Augustin distingue en l'âme deux sortes de vie : l'une est celle qu'elle communique au corps, l'autre est celle dont elle vit elle-même. Comme l'âme est la vie du corps, ce saint évêque enseigne que Dieu est sa vie. Pénétrons, s'il vous plaît, sa pensée : l'âme ne pourrait donner la vie à nos corps si elle n'avait ces trois qualités. Il faut premièrement qu'elle soit plus noble ; car il est plus noble de donner que de recevoir. Il faut en second lieu qu'elle lui soit unie ; car notre vie ne peut point être hors de nous. Il faut enfin qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle ; car la vie consiste principalement dans l'action. Ces trois choses paraissent clairement en nous : ce corps mortel dans lequel nous vivons, si vous le séparez de son âme, qu'est-ce autre chose qu'un tronc inutile et qu'une masse de boue ? Mais sitôt que l'âme lui est conjointe, il se remue, il voit, il entend, il est capable de toutes les fonctions de la vie. Si je vous fais voir maintenant que Dieu fait, à l'égard de l'âme, la même chose que ce que l'âme fait à l'égard du corps, vous avouerez sans doute que, tout ainsi que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme ; et la proposition de saint Augustin sera vé-

ritable. Voyons ce qui en est, et prouvons tout solidement par les Ecritures.

Et premièrement, que Dieu soit plus noble et plus éminent que nos âmes, ce serait perdre le temps de vous le prouver. Pour ce qui regarde l'union de Dieu avec nos esprits, il n'y a pas non plus lieu d'en douter, après que l'Ecriture a dit tant de fois que Dieu viendrait en nous, qu'il ferait sa demeure chez nous (JOAN., XIV, 23), que nous serions son peuple et qu'il demeurerait en nous (LÉVIT, XXVII, 12), et ailleurs, que celui qui adhèreà Dieu est un même esprit avec lui (I COR., VI, 17); et enfin, que la charité a été répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qu'on nous a donné (ROM., V, 3). Tous ces témoignages sont clairs et n'ont pas besoin d'explication.

L'union de Dieu avec nos âmes étant établie, il reste donc maintenant à considérer si l'âme, par cette union avec Dieu, est élevée à quelque action de vie dont sa nature ne soit pas capable par elle-même. Mais nous n'y rencontrons point de difficultés, si nous avons bien retenu les choses qui ont déjà été accordées. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; vous verrez qu'il relève merveilleusement la dignité de la vie chrétienne. Il n'y a rien qui ne devienne plus parfait en s'unissant à un Etre plus noble : par exemple, les corps les plus bruts reçoivent tout à coup un certain éclat, quand la lumière du soleil s'y attache. Par conséquent, il ne se peut faire que l'âme s'unissant à ce premier Etre très parfait, très excellent et très bon, elle n'en devienne meilleure. Et d'autant que les causes agissent selon la perfection de leur être, qui ne voit que l'âme étant meilleure elle agira mieux? Car dans cet état d'union avec Dieu, sa vertu est fortifiée par la toute-puissante vertu de Dieu qui s'unit à elle ; de sorte qu'elle participe, en quelque façon, aux actions divines. Cela est peut-être un peu relevé; mais tâchons de le rendre sensible par un exemple.

Considérez les cordes d'un instrument; d'elles-mêmes elles sont muettes et immobiles. Sont-elles touchées d'une main savante, elles reçoivent en elles la mesure et la cadence, qui sont originairement dans l'esprit du maître, mais il les fait en quelque sorte passer dans les cordes, lorsque, les touchant avec art, il les fait participer à son action. Ainsi l'âme, si j'ose parler de la sorte, s'élevant à cette justice, à cette sagesse, à cette infinie sainteté, qui n'est autre chose que Dieu; touchée, pour ainsi dire, par l'esprit de Dieu, devient juste, devient sage, devient sainte; et participant selon sa portée aux actions divines, elle agit saintement comme Dieu lui-même agit saintement. Elle croit en Dieu, elle aime Dieu, elle espère en Dieu; et lorsqu'elle croit en Dieu, qu'elle aime Dieu, qu'elle espère en Dieu, c'est Dieu qui fait en elle cette foi, cette espérance et ce saint amour. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que Dieu fait en nous le vouloir et le faire (PHILIP., II, 13). C'est-à-dire, ni nous le savons bien comprendre, que nous ne faisons le bien que par l'action qu'il nous donne; nous ne voulons le bien que par la volonté qu'il opère en nous. Donc, toutes les actions chrétiennes sont des actions divines et surnaturelles auxquelles l'âme ne pourrait parvenir, si ce n'était que Dieu, s'unissant à elle, les lui communique par le Saint-Esprit qui est répandu dans nos cœurs. De plus, les actions que Dieu fait en nous, ce sont aussi des actions de vie, et même de vie éternelle. Par conséquent, on ne peut nier

que Dieu, s'unissant à nos âmes, inondant ainsi nos âmes, ne soit véritablement la vie de nos âmes. Et c'est là, si nous l'entendons, la nouveauté de vie dont parle l'Apôtre. (ROM., VI, 4.)

4864. II. *Obstacles à cette vie*, le péché et la convoitise, ou les passions. 1° *Le péché. Quæ societas lucis ad tenebras?* Puisque nous devons agir selon Dieu, et sous l'inspiration divine dans cette vie nouvelle, n'est-il pas clair que nous ne pouvons vivre pire que les brutes ? Aussi par le baptême qui est le sacrement de la vie nouvelle, sommes-nous mort au péché. *Consepulti per baptismum in mortem, ut peccatis mortui, justitiæ vivamus.* C'est ce que marquait admirablement l'ancienne manière d'administrer le baptême, à laquelle sans doute saint Paul fait allusion. On plongeait entièrement dans les eaux, où ils disparaissaient entièrement, les nouveaux baptisés, pour marquer qu'ils étaient ensevelis et morts à la vie du péché, et ils en sortaient aussitôt tout lavés de leurs souillures. La cérémonie du baptême a changé ; mais la grâce du sacrement est la même ; et tout homme baptisé a fait profession de ne vivre plus dans le péché. — Cependant, direz-vous, tout homme est pécheur. Assurément, et celui qui n'en convient pas, n'est pas saint ; mais un chrétien n'est plus l'esclave du péché, il s'affranchit de ces fautes graves qui excluent le règne de Dieu. L'œil ne peut pas se fixer sur le soleil ; mais néanmoins il ne se plaît pas dans les ténèbres, dit saint Augustin. L'homme juste ne se plaît pas dans le péché, bien que parfois il ne puisse soutenir toujours l'éclat d'une vie sainte ; mais il n'est pas asservi au péché, car il lutte contre lui. S'il reçoit quelque blessure dans ce combat, il sait en rendre au démon ; et tant qu'on lutte, on n'est pas encore vaincu.

4865. 2° *Les convoitises qui sont la source du péché.* Car elles sont un attrait qui nous porte vers les choses sensibles au préjudice des biens éternels, vers les créatures au préjudice du Créateur. C'est là ce qui a fait gémir tous les saints. Dieu nous laisse cette infirmité, afin que nous sentions ce que nous sommes par nous-mêmes, et que nous comprenions, si nous réussissons à surnager, que c'est non par nos propres forces, mais par la grâce, par cet attrait formé en nous par le Saint-Esprit, qui nous porte vers les biens éternels et vers Dieu. *Si Spiritu vivimus, Spiritu et ambulemus.* Nos actions doivent être dirigées par l'esprit de Dieu, et non par les inclinations de la nature corrompue. *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite.* Voilà ceux qui sont ressuscités avec Jésus-Christ, *ut in novitate vitæ ambulemus.*

Par un vice inhérent à la nature tombée et viciée, l'homme s'aime lui-même, il caresse et idolâtre sa chair, il est esclave de ses intérêts, passionné pour les honneurs, ardent à poursuivre partout ses avantages, à éviter toute peine physique et morale. La nature, privée de la grâce divine, est portée à tous ces actes de l'amour de soi : c'est là ce qui la préoccupe, ce qu'elle cherche, ce qu'elle médite. Mais cette même nature, élevée par la grâce jusqu'au divin et au surnaturel, procède d'une tout autre manière. Elle regarde, non pas ce qu'exige l'amour de soi, mais ce qu'exige l'amour de Dieu. Ainsi donc, quiconque par le bienfait de la grâce divine, en est venu au point de mépriser les vains honneurs du siècle, de repousser les délices de la chair, d'endurer patiemment les injures reçues, de ne pas craindre la pauvreté, de ne pas refuser les travaux entrepris dans l'intérêt du bien, d'asservir la chair à l'esprit, de comprimer les convoitises, de mettre un frein aux passions, de crucifier sa chair

avec ses vices et ses concupiscences, de dédaigner les choses de la terre, de brûler du désir des biens éternels, celui-là assurément porte en lui la preuve et le témoignage, non-seulement de la grâce céleste, et par conséquent de la résurrection spirituelle, mais encore de la perfection chrétienne. (B. L. DE GRENADE.)

Déplorer le sort de ceux qui n'ont pas rempli le devoir pascal, les presser de l'accomplir ; le sort de ceux qui retomberont, et celui de ceux qui se préparent des rechutes en ne combattant pas les tendances mauvaises de la nature.

4866. **Pour le lundi de Pâques.** *Plan de Bourdaloue.* Jésus-Christ s'entretenant avec les deux disciples d'Emmaüs raffermit leur foi, ranime leur espérance, rallume enfin leur charité. D'où nous pouvons tirer pour nous-mêmes de très solides leçons.

I. *Comment Jésus-Christ raffermit la foi des deux disciples.* Ils commençaient à se scandaliser du mystère de la croix, et à douter qu'un homme mort si ignominieusement fût le Messie. Mais il confond leur incrédulité par trois arguments invincibles. Car d'abord il leur montre que ce grand mystère d'un Dieu crucifié avait été prédit par tous les Prophètes. Ensuite il les fait souvenir, que lui-même il leur avait plusieurs fois parlé de son crucifiement et annoncé sa mort: ses souffrances et sa mort étaient donc la preuve qu'il était le Messie. Enfin il leur fait entendre et leur explique comment il était convenable et nécessaire que le Christ souffrît pour expier les péchés du monde. Caractère des incrédules: ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devrait l'augmenter. Demandons à Dieu le don de la foi, et conservons-le avec tout le soin possible.

II. *Comment Jésus-Christ ranime l'espérance* des deux disciples. Il commençaient à ne plus espérer, parce qu'il y avait dans leur espérance deux erreurs que Jésus Christ leur découvrit, l'une par rapport au fonds, et l'autre par rapport au temps. Erreur par rapport au fonds. Ils espéraient que Jésus-Christ établirait le royaume temporel d'Israël; mais ce n'était point là le royaume qu'il leur avait promis, puisqu'il leur avait même expressément marqué que son royaume n'était pas de ce monde. Ne tombons-nous pas dans une erreur toute semblable? Nous n'espérons en ce Dieu que dans la vue des biens de cette vie. Erreur par rapport au temps. Le Fils de Dieu leur avait dit qu'il ressusciterait le troisième jour, ce troisième jour n'était pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience et leur défiance. Ainsi nous espérons en Dieu; mais pour peu qu'il diffère à nous exaucer, nous nous décourageons; et nous perdons toute confiance. Ne nous attend-il pas lui-même en tant d'occasions? Pourquoi ne l'attendrions-nous pas.

III. *Comment Jésus-Christ rallume la charité* des deux disciples. Leur amour s'était beaucoup refroidi; mais il en rallume toute l'ardeur en trois manières. Par ses discours. Par la pratique des bonnes œuvres, il leur fait exercer l'hospitalité à son égard. Par l'usage de la divine Eucharistie. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Mais de quoi parlons-nous communément, et de quoi nous entretenons-nous? Quelles bonnes œuvres pratiquons-nous? Comment nous approchons-nous du Sacrement de Jésus-Christ et de la sainte Table?

XVI. — Invention de la Sainte Croix.

4867. Après l'insigne victoire remportée par Constantin sur Maxence, sainte Hélène, mère de Constantin, avertie par un songe mystérieux, se rendit à Jérusalem pour y découvrir la croix du Sauveur. Les païens, pour effacer le souvenir de la passion du Fils de Dieu, avaient élevé sur le Calvaire la statue de Vénus. Sainte Hélène la fit renverser et fit faire des fouilles dans l'emplacement de la statue. On y découvrit trois croix avec l'écriteau de la Croix du Sauveur, qui était séparé. Une des croix était manifestement celle du Sauveur, et les deux autres celles des deux larrons crucifiés avec lui ; mais entre les trois comment discerner celle sur laquelle Notre Seigneur était mort? Un miracle dissipa tous les doutes. Macaire, évêque de Jérusalem, après avoir prié, approcha successivement les trois croix d'une femme gravement malade. Deux de ces croix n'ayant produit aucun effet sur la malade, la troisième la guérit complètement aussitôt. C'était donc cette dernière qui était la croix du Sauveur. Sainte Hélène en fit enfermer une grande partie dans un reliquaire d'argent et fit bâtir sur le Calvaire une magnifique église pour y conserver et y vénérer cette précieuse relique.

C'est ce fait que nous rappelle la fête de ce jour. Entrons aujourd'hui dans ces sentiments de respect et d'amour qui animaient sainte Hélène, et pour nous y exciter considérons que la croix est 1° l'instrument de la mort d'un Dieu, etc., comme au n° 2273.

TRAITS ET PENSÉES SUR L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

4868. Jonas retiré dans les environs de Ninive et brulé par les ardeurs du soleil, se réjouit fort de ce que le Seigneur avait fait pousser rapidement un lierre qui lui offrait son ombre, *et lætatus est Jonas super hedera lætitia magna.* Quelle joie fut donc celle des chrétiens quand on découvrit cette croix sous laquelle ils sont bien plus à l'ombre que Jonas sous son lierre. *Mihi absit gloriari nisi in Cruce.* Que Jonas se réjouisse de son lierre, qu'Abraham fasse un festin aux anges sous un arbre, qu'Ismaël soit exaucé en faisant sa prière sous un autre arbre au désert, qu'Elie soit rassasié sous un genévrier dans la solitude, pour nous nous ne voulons d'autre ombre que celle de la croix, d'autre festin que celui qui nous y est préparé, c'est à ses pieds que nous adressons vers Dieu nos supplications, c'est de ses fruits que nos âmes sont nourries. *Mihi absit gloriari.*

Sainte Hélène, l'honneur des impératrices qui recherchent la croix, vint au calvaire où les païens avaient placé la statue de Vénus comme ils avaient placé celle d'Adonis à Bethleem, et celle de Jupiter au sépulcre. Hélène renversa tout cela et mit en honneur ces saints lieux. Sur la montagne de notre âme qui est l'intelligence, n'avons-nous pas mis à la place de la foi de notre baptême une idole impure? Renversons-la et rétablissons en nous le règne de Dieu. (*D'après* SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

XVII. — Ascension de Notre-Seigneur.

4869. On prêche ce jour-là sur le ciel et avec l'exorde spécial à cette fête (v. n° 2037); ou bien sur l'espérance (v. n° 2738 et n° 4871 et suiv.); ou bien on donne l'homélie suivante:

Notre Seigneur après sa résurrection passa encore quarante jours sur la terre, afin d'affermir ses Apôtres dans la foi de sa Résurrection, de leur

adresser ses recommandations suprêmes, de les préparer insensiblement à son départ pour le ciel, afin qu'ils en fussent ensuite moins affligés.

Cependant, il avait accompli sa mission sur la terre. *Opus consummavi quod dedisti mihi, manifestavi nomen tuum hominibus, et ipsi cognoverunt quia tu me misisti.* Il avait établi son Eglise, racheté le monde par sa mort, ruiné par sa croix l'empire du démon. L'heure du triomphe était venue. Le quarantième jour après sa résurrection étant arrivé, il leur apparut, sans doute à Jérusalem, dans le lieu où ils avaient coutume de se réunir; il leur prédit la venue du Saint-Esprit, leur ordonna de prêcher l'Evangile à toute la terre et les emmena ensuite hors de la ville, sur la montagne des Oliviers. Ils étaient, croit-on, au nombre de cent vingt avec la divine Vierge. Cette montagne, témoin quarante-deux jours auparavant de l'agonie du Sauveur, allait l'être de son triomphe. Quand cette sainte troupe fut arrivée sur la montagne, Jésus leva les mains vers le ciel, car c'est d'en haut que descend tout don parfait, et il la bénit. De quelles paroles se servit-il pour cette bénédiction? On ne le sait. Peut-être employa-t-il la formule antique (NUM. VI., 23): *Que le Seigneur vous bénisse, qu'il vous regarde d'un œil favorable et qu'il ait pitié de vous; qu'il tourne vers vous son visage et qu'il vous donne sa paix;* ou bien répéta-t-il la prière prononcée à la Cène: *Pater sancte, salva eos quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos unum sumus.* Quoi qu'il en soit, les bénédictions d'un Dieu sont toujours efficaces, et nous en avons tous notre part. O Sauveur, quand vous étendiez vos mains pour bénir votre Eglise avant de quitter la terre, vous pensiez à ceux qui vivraient dans la suite des âges. Ne m'excluez pas des grâces de vos bénédictions.

Et factum est, dum benediceret illis, recessit ab eis (LUC., XXIV, 51). *Videntibus illis ferebatur in cœlum.* Il s'éleva peu à peu, emporté, non comme Elie, violemment dans un char de feu, mais par la vertu de sa puissance. Les disciples le suivaient des yeux pendant que leurs cœurs étaient animés d'un sentiment d'admiration pour cette merveille et d'un sentiment de joie. Au lieu de déchirer leurs vêtements comme Elisée, ils étaient heureux de contempler, enfin triomphant, ce Maître si bon dont ils avaient vu les opprobres et les souffrances. Ils auraient voulu le suivre dans sa course à travers les airs; mais bientôt une nuée lumineuse l'environna et le déroba à leurs regards. Leur émotion ne leur laissa pas la force de s'écrier comme Elisée: Mon Père, le char d'Israël et celui qui le conduit ont disparu. Du moins de leurs cœurs partait cette prière: O Sauveur qui êtes le soutien des vrais Israëlites et qui les conduisez à la conquête du ciel, pourquoi nous laisser orphelins? (V. n° 4877.) Pourquoi ne pas nous emmener avec vous sur un char de lumière, ou nous permettre de contempler au moins le triomphe qu'on vous prépare au ciel? Mais les hommes ne sont pas dignes d'être les témoins de ces merveilles, tant qu'ils sont sur la terre. Il n'y a que les saints qui ont quitté l'exil et les anges qui doivent être associés au triomphe de Jésus. *Ascendens Christus in altum, captivam duxit captivitatem.* Tous les justes de l'ancienne loi qui gémissaient dans les limbes et pour qui le ciel était jusque-là fermé, ont été délivrés par le Sauveur après sa résurrection, et ils montent au ciel à sa suite. Il y a Adam et Eve, les premiers coupables et les premiers pénitents, qui estiment heureuse la faute qui leur a valu un tel Rédempteur. Il y a les patriarches qui ont tant soupiré après la venue du libérateur promis et qui trouvent que les

siècles n'ont pas été assez longs pour mériter le bonheur qui les enivre. Il y a les prophètes qui ont prédit, avec les humiliations de Jésus, ses victoires et son triomphe. Il y a toutes les saintes femmes de l'ancienne loi, Judit, Esther et tant d'autres qui mêlent leurs voix à celles des saints pour former au Fils de Dieu un concert de louanges que David, sans doute, a entonné le premier: *Omnes gentes, plaudite manibus, jubilate Deo in voce exultationis. Quoniam Dominus excelsus. Subjecit populos nobis. Elegit nobis hæreditatem suam. Ascendit Dominus in jubilo et Dominus in voce tubæ.* Les anges entendent ces concerts et quittent le ciel pour venir à la rencontre de leur Dieu. (V. nº 4878.) A la naissance du Sauveur, *Facta est multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum et dicentium : Gloria in excelsis Deo,* comment ne viendraient-ils pas lui offrir des adorations au jour de sa gloire? Ils se disputent l'honneur de lui faire cortège; des millions de ces esprits célestes environnent son trône. Les uns chantent: *Princes de la cité sainte, ouvrez-en les portes, et le Roi de gloire entrera.* — Les autres répondent: *Quis est iste rex gloriæ? Dominus fortis et potens Dominus potens in prœlio.* Il a combattu, il a vaincu le monde et le démon. A lui la gloire. Et tous à la fois s'écrient : *Dignus est qui occisus est accipere regnum in sæcula sæculorum.* O Seigneur, *ingredere in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.* Vous avez souffert, vous avez pleuré, vous avez combattu, entrez dans votre repos avec ce corps adorable que vous avez sanctifié et dont les membres se sont lassés à poursuivre les pécheurs et à être meurtris pour leur salut. Je m'associe aux saints et aux anges qui vous glorifient ; *cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur. Sanctus, sanctus.* Jésus s'élève par-dessus tous les chœurs angéliques. *Ascendit super Cherubim et volavit* (Ps., XVII, 11). *Nec linguis hominum nec angelorum definiri posse,* dit saint Cyprien, *quæ Patri, in reditu Filii, hilaritas fuit.* L'allégresse du Saint-Esprit est égale à celle du Père. Quelle joie inonde le Fils, en présentant à son Père ses conquêtes, il invite les anges à se réjouir avec lui pour ces brebis perdues qu'il ramène au bercail et il dit à son Père : *Tui sunt et mihi eos dedisti.* Je vous les rends. *Clarificavi te super terram : opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam, nunc autem clarifica me claritate quam habui priusquam mundus esset* (JEAN, XVII, 4). *Et dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis.* Il le fait asseoir pour marquer la stabilité de son règne ; il le fait asseoir à sa droite pour marquer qu'il lui donne tous les trésors de sa gloire et de sa puissance, en l'élevant au-dessus de toute créature, *cui enim dixit aliquando angelorum : Filius meus es tu, sede a dextris meis* (HEB., I, 13)? Ah! il s'est abaissé, il faut bien qu'il soit exalté : *quod ascendit, quid est nisi quia et descendit.* Il a souffert il faut donc qu'il jouisse de la béatitude infinie, *et ita intrare in gloriam suam.* Et son Père lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, *ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum.* Et Jésus règne *donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* Où sont les royautés, les républiques stables comme sa royauté? Les siècles les usent. *Tu autem idem ipse es.* Néron et les persécuteurs se sont usés, il n'en reste pas trace. Les ennemis de l'Eglise s'usent les uns après les autres. La mort les emporte, ils sont placés en escabeau aux pieds du Christ qui a vaincu, qui règne, qui commande. *Regni ejus non erit finis.* Malheur à ceux sur qui il ne règne pas! Malheur aux sociétés qui ne se

soumettent pas à son sceptre! Un jour, il quittera la droite de son Père, ce sera pour juger les humains.

4870. Mais assis à la droite de Dieu, que fait-il ? 1° *Introivit Jesus in ipsum cœlum ut appareat vultui Dei pro nobis* (HEB., IX, 24). *Præcursor pro nobis introivit Jesus, pontifex factus in æternum* (IBID., IV, 20). Il s'approche du trône de son Père, lui montrant ses blessures toutes récentes, toutes teintes du sang versé pour la rémission de nos péchés. (V. n° 4880.) Il est notre ambassadeur auprès de son Père ; il négocie nos affaires auprès de sa personne, il nous obtient grâce par ses mérites, il nous concilie la bienveillance de ce grand Dieu; il maintient la bienheureuse alliance qu'il lui a plu de faire avec nous. Il est là, toujours vivant pour intercéder pour nous. Il est établi entre Dieu et nous, comme un Médiateur général. Nul n'est agréé s'il n'est présenté de sa main. Si la prière n'est pas faite en son nom, elle ne sera même pas entendue. Nul bienfait n'est accordé que par lui. De toutes les parties de la terre, les vœux viennent à Dieu par Jésus. Tous ceux qui invoquent Dieu le font au nom de ce grand Pontife. Ni les patriarches, ni les prophètes, ni les séraphins, ni l'incomparable Marie ne peuvent aborder le trône de Dieu si Jésus ne les introduit. Ils prient pour nous, c'est certain ; mais ils prient comme nous au nom de Jésus et ils ne sont exaucés qu'en ce nom. Sa médiation à lui est efficace. Il ne demande pas seulement que miséricorde nous soit faite, il prouve qu'il faut qu'elle soit faite. Les hommes vous doivent, dit-il à son Père ; mais j'ai satisfait ; et il montre ses plaies ; et son Père s'attendrit et nous fait grâce. Non seulement il nous pardonne, mais il déverse sur nous ses trésors, et c'est pour cela que l'Evangile dit : *elevatis manibus benedixit eis et ferebatur in cœlum* (LUC., XXIV, 50).

2° Par là, il nous prépare une place. *Vado parare vobis locum. Volo ut ubi sum ego, illic sit et minister meus.* Il monte au ciel. *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos* (DEUT., XXXII, 11). (V. n° 4881.)

Quelle consolation pour nous ! Notre place est marquée au ciel, Jésus nous la retient. Pauvres, qui travaillez, courage ; vous vous reposerez là-haut. Vous qui pleurez, *absterget Deus omnem lacrymam ab oculis.* Vous qui avez perdu ceux que vous aimiez, vous les retrouverez un jour. Vous qui êtes tentés, *post tempestatem tranquillum facis. Levate capita vestra quoniam appropinquat redemptio vestra.* Cependant les Apôtres ne pouvaient détacher leurs yeux du ciel et deux anges descendirent en disant : *Viri Galilæi, quid admiramini aspicientes in cœlum.* Regarder le ciel, c'est bien, il le faut même ; mais cela ne suffit pas, il faut de plus le mériter. Jésus prépare une place à tous, il est vrai ; mais comme rien de souillé ne peut entrer là-haut, ils se ferment la porte du paradis, les blasphémateurs, les profanateurs du dimanche, les impudiques, etc. Oh ! mes Frères, ne perdons pas par notre faute la gloire que Jésus nous a conquise. (V. n° 4882.) Là où est le chef, là doivent être les membres. Vivons donc d'une manière digne de lui, digne de nos âmes qui lui ont coûté si cher, digne du ciel où il nous attend, où il nous appelle. (V. n° 4883.) Donc, renonçons au péché, aux occasions de pécher, fréquentons les sacrements, souffrons patiemment, pratiquons l'humilité, et nous partagerons la béatitude et la gloire de Notre-Seigneur.

TRAITS ET PENSÉES SUR L'ASCENSION.

4871. Nous devons savoir que la fête de ce jour n'est pas moindre que celle où nous rendons des honneurs publics à la nativité du Sauveur. Car si le jour de la nativité a donné à la terre notre Seigneur et Sauveur, celui-ci l'a rendu au ciel ; dans l'un il s'est fait vraiment homme par l'incarnation, dans l'autre il a montré sa divinité par son ascension. Dans l'un il a fait preuve d'une humilité admirable, dans l'autre il a manifesté sa divinité de la manière la plus éclatante. Dans l'un il a dévoilé les secrets du temple virginal où il a puisé la vie, dans l'autre il a mis en évidence les mystères du royaume céleste. Dans l'un il est descendu pour nous racheter, dans l'autre il est remonté pour nous glorifier.

Voyez-vous quelle grande affinité il y a entre le jour où notre Sauveur descend du ciel pour venir à nous, et celui où il nous quitte pour remonter au ciel ? Voilà pourquoi dans l'un et dans l'autre les anges apparaissent aux hommes de la terre, annonçant là que le Sauveur du monde est né, ici, qu'il viendra de nouveau. Or, si les anges mettent tant d'empressement à célébrer nos fêtes, eux qui cependant ne leur doivent ni le salut ni la gloire ; que convient-il que nous fassions, nous pour qui se sont accomplis tous ces mystères et qui les voyons servir à notre salut ? Qui donc resterait froid en présence de tels bienfaits de Dieu. (B.L. DE GRENADE.)

4872. *Resurrectio Domini spes nostra est, ascensio, glorificatio nostra. Si ergo recte, si fideliter, si devote ascensionem Domini celebramus ascendamus cum illo et sursum corda habeamus.* (AUG.)

4873. *In hac solemnitate deletum est chyrographum nostræ damnationis, mutata est sententia nostræ corruptionis. Illa enim natura cui dictum est : Terra es et in terram ibis, hodie in cœlum ibit.* (LIG.)

4874. *Non solum hodie cœli possessores firmati sumus, sed superna cœlorum in Christo penetravimus, ampliora recepturi per suam ineffabilem gloriam, quam per diaboli perdidimus invidiam : quid quos diabolus de primi habitaculi felicitate ejecit, hos Dei filius sibi corporatos ad Patris dextram collocavit.* (S. LEO ME.)

4875. *Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo. Quisquis ergo in cœlum ascendere desiderat, ei qui de cœlo descendit, debet se vera fide et dilectione manifeste conjungere, aperte intelligens, quod nullo alio ordine nisi per eum, qui de cœlo descendit in cœlum ascendere possit.* (BÈDE.)

4876. N'avez-vous pas quelque fois remarqué un nuage sombre et noir du côté du couchant ? Si le soleil à son déclin se cache derrière lui, et l'enveloppe, le revêt en quelque sorte de ses rayons, ce nuage paraît alors tout d'or ou de feu, et il est si éclatant qu'on dirait le soleil lui-même. C'est ainsi que l'âme de Jésus, après avoir pénétré son corps change en lumière ses ténèbres, ses souillures en beauté, et remplace en lui l'état le plus déplorable par l'état le plus glorieux. Telle fut la résurrection et l'ascension du Christ, le premier-né d'entre les morts ; telle sera un jour la nôtre. (B.L. DE GRENADE.)

4877. Nulle amitié n'étant comparable à celle de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, comment l'âme fidèle, qui brûle d'amour pour lui ne s'affligerait-elle pas en le voyant s'éloigner ? Que serait, je vous demande, l'aspect du monde, si le soleil venait à lui manquer ? Que serait la terre, que serait le ciel, sinon stérilité, désolation, obscurité ? Or, Jésus-Christ Notre-Seigneur est pour nous le soleil de justice. Car lui a dit : « Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Cette lumière étant donc disparue et le soleil de justice s'étant caché, n'est-il pas juste que nous qui sommes laissés au milieu des ténèbres du monde, nous ressentions l'absence de ce soleil ? (B. L. DE GRENADE.)

4878. Quelle langue pourrait exprimer, quel entendement pourrait saisir, avec quelle joie, au milieu de quelles louanges et de quels chants d'allégresse, notre Sauveur, entouré d'une foule d'anges et de saints, fit son entrée en pareil jour dans la céleste Jérusalem ? Car s'il voulut être accueilli par les acclamations de la foule dans la Jérusalem terrestre, quand il y entra pour mourir, avec quel transport ne fut-il pas reçu, dans la Jérusalem céleste, où il entrait pour régner ? Si sur la terre il est reçu avec

une telle pompe, que dire de celle du ciel ? S'il est ainsi reçu par les hommes, comment le sera-t-il par les anges ? S'il est ainsi accueilli quand il va mourir et qu'il marche au combat, comment le sera-t-il quand il va régner et quand après le combat, il marche triomphant et victorieux ? Enfin si à sa naissance, l'armée céleste fit entendre tant d'hymnes et de cantiques, pendant qu'il vagissait dans la crèche et qu'il pleurait, saisi de froid, que ne fit-elle pas quand les larmes étant essuyées, les travaux accomplis, le démon terrassé, l'enfer dépouillé, le monde racheté, il rentra vainqueur dans le ciel. » (B. L. DE GRENADE.)

4879. Qu'Elie s'élève donc de terre dans son chariot de feu ; qu'Enoch fende les airs et qu'il perce les nues : jamais ces prophètes ne feront l'espérance des hommes, et tous ces prodiges n'ont-été que de faibles figures de celui que nous admirons aujourd'hui. Ces justes ne pénétrèrent pas jusqu'au plus haut des cieux. Cet avantage était réservé à celui que nos écritures appellent les prémices du genre humain. Adam et Jésus-Christ ont été selon Saint Paul deux pères qui ont représenté tous leurs enfants, deux hommes universels qui ont agi pour tous les autres ; avec cette différence que l'un a agi pour leur perte et l'autre pour leur salut ; l'un pour leur mort et leur condamnation, l'autre pour leur justification et leur vie. Comme donc Adam avait perdu le ciel pour tous les hommes, il n'y avait que Jésus-Christ qui pût le reconquérir pour tous les hommes. Comme nous avions tous reçu ce funeste arrêt en la personne du premier : *Tu es terre et tu retourneras en terre ;* il fallait qu'on changea de langage en la personne du second et qu'on nous dit : Quoique tu sois terre tu monteras cependant au ciel... C'est à nous, à nous tous que l'apôtre adresse cette consolante parole : que nous serons enlevés dans le ciel pour aller à la rencontre de Jésus-Christ, au jour de son dernier avènement. (CHRYS.)

4880. Si vous me demandez quel est le mode de son patronage à notre égard, je réponds : Il fait comme ce soldat qui, accusé d'un crime capital devant l'empereur, découvrit sa poitrine et montra les cicatrices des blessures qu'il avait reçues en combattant pour son prince. Ce fut son plaidoyer et l'empereur l'accueillit si bien, que l'accusé fut renvoyé absous.

Voilà comme plaide Jésus-Christ Notre-Sauveur avec cette différence qu'il plaide non pour lui mais pour nous. Il montre les blessures qu'il a reçues pour la gloire de son Père ; et ce geste est plus efficace que la plus longue prière. Que pourrait-on, en effet refuser à tant de blessures, de mérites, de vertus, et enfin à ce sang précieux ? Car l'Apôtre a bien raison de soutenir que ce sang crie plus fort que le sang d'Abel. Celui-ci était le sang d'un serviteur, celui-là est le sang d'un Fils. l'un criait d'en bas, l'autre crie du ciel ; l'un demandait vengeance, l'autre sollicite le pardon et la miséricorde. Or le Père suprême des miséricordes est plus porté à la compassion qu'à la vengeance. Quoi donc de plus efficace pour obtenir cette miséricorde, que l'offrande de ce sang, qui n'est pas moins précieux aujourd'hui aux yeux du Père, que le jour où il fut versé sur la croix ? (B. L. DE GRENADE.)

4881. Nous avons donc deux garants de notre espérance : l'un c'est que l'Esprit de Dieu nous a été envoyé sur la terre, l'autre c'est que notre chair a été élevée au ciel. Car si le Saint-Esprit nous est donné en cette vie, quoi d'étonnant qu'il nous soit donné dans l'autre ? S'il est donné aux pécheurs serait-il étrange qu'il fût donné à ceux qui sont affermis dans la grâce ? Enfin, s'il est descendu jusqu'à nous sur la terre, y-a-t-il à s'étonner que lui-même nous conduise au ciel ? Qu'un roi vienne dans la maison d'un serviteur pour l'honorer, c'est bien plus que de voir entrer le serviteur dans le palais du roi. L'autre gage de notre espérance, c'est qu'aujourd'hui notre chair a été portée en Jésus-Christ Notre-Seigneur au ciel et que la nature humaine tout entière participe à cette élévation et cette gloire. Car si le séjour élevé des âmes bienheureuses a déjàreçu une portion de notre nature, qu'est-ce qui empêche le tout d'y parvenir, s'il estpur de péché ? (B. L. DE GRENADE.)

4882. Si quelqu'un, se trouvant dans l'Inde avait en Espagne sa maison, ses parents, ses frères, ses amis, et un riche patrimoine ; pourrait-il ne pas avoir en Espagne ses

principales préoccupations et ses pensées? Puis donc, que tous les élus ont leur domicile préparé dans le ciel depuis l'origine du monde, puisqu'ils y ont un père, qui est Dieu, des concitoyens et des amis dans les anges, des parents et des frères dans les saints, enfin toutes leurs richesses et un héritage qui ne peut se corrompre ni se flétrir (I Petr., I 4.), comment ne seront-ils pas en esprit et en pensée là où ils espèrent être si heureux un jour?

« O homme, dis-moi, je te le demande, est-ce que tu n'es pas chrétien? Est-ce que la foi ne t'enseigne pas que tu n'as pas ici une cité permanente, mais que tu cherches celle où tu dois habiter un jour? » (HEBR., XIII, 14.) Est-ce que tu n'es pas un pèlerin, un étranger sur la terre comme tous tes devanciers? Est-ce que tant que tu vis, tu n'es pas sur une route? Bien plus, vivre c'est marcher. Car que tu veilles ou que tu dormes, que tu manges ou que tu boives, toujours tu marches, toujours tu approches du terme du voyage. Comment donc as-tu oublié par quel chemin tu marches, vers quelle fin tu avances et quelle foi tu professes, foi qui te propose une autre vie, une autre patrie, une autre félicité? Ne dirait-on pas que tu n'as rien de commun avec le ciel, que tu as ici une cité permanente, que tu es dans la patrie et non dans un exil, à te voir ne rechercher que les biens de la terre, à la manière des brutes qui n'ont rien à espérer dans le ciel? (B. L. DE GRENADE.)

4883. Quelle est la voie que nous devons suivre pour arriver à lui? Lui-même nous l'apprend par ses paroles et par ses exemples. Car à une question de ses disciples il répond : « Je suis la voie, la vérité et la vie ; personne ne va au Père que par moi » (JEAN., XIV, 6). Si donc Jésus est tout cela pour nous, disons avec Saint Bernard : « Seigneur, nous marcherons comme vous, par vous, vers vous. Comme vous, parce que vous êtes la voie ; par vous, parce que vous êtes la vie ; vers vous, parce que vous êtes la vérité à laquelle nous tendons, et dont la vision nous rendra heureux. »

Puisque Jésus-Christ est la voie, et que d'ailleurs il est parvenu au repos par la fatigue, à la gloire par la patience, à la couronne par le combat, suivons-le dans cette voie, si nous voulons le rejoindre. Lui-même nous le dit dans l'Apocalypse : « Quiconque sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône ; comme moi-même j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône » (Apoc., III, 21). Grande récompense assurément vers laquelle doivent se porter tous nos vœux et qu'il faudrait poursuivre le cas échéant, à travers feu et flammes. (B. L. DE GRENADE.)

Honte à nous, mes frères, honte à nous de marcher par une autre voie que celle par où a marché notre Roi. Honte à un membre d'être délicat sous une tête couronnée d'épines. Honte à un simple soldat de se pavaner à cheval en présence de son général qui va à pied. Un serviteur a-t-il à se plaindre quand il partage le sort de son maître? Si le Roi des anges et des hommes, si le Fils de Dieu, l'héritier de toutes choses (Hebr., I, 2,), sans aucune nécessité de sa part, mais conduit par sa seule tendresse pour nous, a daigné tant souffrir et dans sa vie et dans sa mort, comment des esclaves rebelles, des exilés, passant gaîment toute la journée en jeux et en festins, obéissant à leurs appetits comme des brutes, enfin végétant dans une oisiveté continuelle, parviendront-ils dans le royaume où le Fils unique de Dieu n'a voulu entrer que par l'effusion de son sang? Faut-il qu'on porte pour nous une autre loi, qu'on nous prêche un autre évangile, qu'on nous ouvre pour aller au ciel une autre voie que celle qu'ont suivie le Saint des saints et tous ses disciples? (B. L. DE GRENADE.)

4884. **Autre plan** *sur l'Ascension*, d'après le P. Ventura. *Pro nobis præcursor introivit Jesus.* Jésus-Christ est entré dans le ciel comme notre précurseur. (V. nº 4871 et suiv.)

Notre divin Sauveur nous avait bien dit dans sa vie mortelle qu'il était pour nous la voie, la vérité et la vie. Mais aujourd'hui, par son Ascension glorieuse, il nous ouvre la voie de la vraie vie qui est le ciel. Le ciel, jusque-là fermé, nous est ouvert en ce jour. Jésus-Christ ne triomphe pas pour

lui seul ; il va préparer une place à quiconque voudra le suivre. Pour nous bien pénétrer de cette vérité, étudions le terme suprême de notre existence ici-bas, la fin, le but auquel nous devons tendre, et ensuite la voie, la route à suivre pour y parvenir.

4885. I. *La fin de l'existence humaine.* Comprenons d'abord que Jésus-Christ *est tout en tous*, comme le dit saint Paul, qu'en prenant notre humanité telle qu'elle est, excepté le péché, il a réuni en lui et réparé la nature de tous les hommes, et de même qu'Adam représentait toute sa race, et qu'il l'a perdue tout entière par sa révolte contre Dieu, ainsi Jésus-Christ, le nouvel Adam, représente tous les hommes et les sauve par son obéissance à son Père. Les hommes ont donc tous leur part aux mystères de ce divin Sauveur. Tout ce qu'il fait, il le fait pour eux ; et nous pouvons dire avec saint Augustin : *Resurrectio Domini spes nostra est, Ascensio Domini glorificatio nostra est.* Il entre aujourd'hui au ciel, moins pour lui-même que pour nous. Comme Dieu, il n'a jamais quitté le ciel ; c'est donc dans sa nature humaine qu'il y monte. Et cette nature humaine, il ne l'a prise que pour nous. *Meum est quod pependit in ligno, quod in sepulcro jacuit, quod tertiâ die resurrexit, quod in cœlum ascendit,* dit saint Augustin. Par conséquent, lorsque Jésus-Christ entre dans le ciel, c'est la nature humaine qui entre au centre de l'immortalité, qui en prend possession dans la personne de Jésus-Christ.

Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, jamais on n'aurait pu croire à la résurrection des hommes. Saint Paul l'avait bien senti quand il disait : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et sans fondement. » De même, si Jésus Christ n'existait pas avec son corps vivant dans le ciel, nous n'aurions jamais pu croire que ces corps terrestres, mortels, corruptibles, même épurés et transformés, fussent trouvés dignes d'être admis dans le ciel. Mais maintenant nous savons, non seulement par la promesse révélée, mais par le prodige accompli ; non seulement par la parole, mais par le fait, à quoi nous en tenir pour notre propre condition ; nous n'avons qu'à fixer le regard de la foi sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme sa Résurrection a été le gage de la nôtre, de même son Ascension est le gage de notre ascension. Ce que nous voyons réalisé dans le corps de Jésus-Christ nous garantit ce que nous pouvons attendre pour le nôtre. Oui, notre propre corps, comme le sien, sera reçu dans le royaume céleste.

Par son Ascension au ciel, nous qui sommes restés sur la terre, nous ne sommes pas séparés de lui. Nous sommes toujours avec lui par ce grand corps de l'Eglise dont il est le chef. Son Ascension n'est pas l'élévation d'un individu qui peut rester séparé d'avec d'autres individus de la même espèce : c'est l'élévation du chef d'un grand corps qui est l'Eglise, et ce chef ne peut rester séparé d'avec ses membres. Il ne peut rester incomplet : si le chef est dans le ciel, les membres doivent s'y trouver aussi et doivent l'y rejoindre. Le chef n'a précédé les membres que pour soutenir leur espérance.

Jésus-Christ, nous disant que personne ne monte au ciel que lui, a donc voulu nous inculquer cette vérité importante : que, si nous désirons monter au ciel, nous devons non seulement lui ressembler, mais devenir lui-même, c'est-à-dire nous unir intimement à lui et par la foi en ses doctrines, et par l'espérance en ses promesses, et par la charité, fidèle zélatrice de ses lois, et par la grâce sanctifiante qui nous incorpore à lui, qui nous fait de-

venir une même chose avec lui, qui réalise entre nous et lui et entre nous tous, l'union des trois Personnes divines entre elles. Il nous a dit en un mot : « Soyez mes membres, si vous voulez monter au ciel. »

Le voilà donc clairement révélé, le grand mystère de la fin de l'homme, de son avenir éternel ! La fin dernière de l'homme, c'est son intime union avec Dieu dans le ciel pour l'éternité ; union intime et parfaite, union consommée par l'association de tout notre être, corps et âme, avec le corps et l'âme du divin médiateur !

Les philosophes, tant anciens que modernes, n'ont pas su dire à l'homme sa destinée. Quelles erreurs monstrueuses n'ont-ils pas débitées sur l'âme, sur ce qu'elle devient après la mort ; ils n'ont pas su découvrir la résurrection des corps ; et ils ont été impuissants à nous dire la fin surnaturelle de l'homme.

Disparaissez, ténèbres humaines, devant la lumière divine qui, de la vie entière du Verbe de Dieu fait homme, se reflète sur nous et nous investit de toute part ! Jésus-Christ, ainsi qu'il nous l'a fait remarquer lui-même, était sorti du sein de son Père et venu dans le monde, et, après y avoir souffert, y être mort et s'être ressuscité, le voici qui va quitter le monde et retourner à son Père.

Dans ces quelques paroles est retracée à nos yeux l'histoire complète de l'homme ; elle n'est au fond que l'histoire même du Sauveur des hommes. Là nous découvrons notre condition véritable et tout le plan de nos destinées, retracé en caractères non équivoques ; nous y apprenons que tout ce qui s'est accompli en lui, comme chef de l'humanité, se reproduit en nous qui sommes ses membres. Comme lui, nous venons de Dieu et nous devons retourner à Dieu, qui est le principe de notre existence et qui doit être aussi notre fin. Il est mort et nous devons mourir aussi ; il est ressuscité et nous devons aussi ressusciter. Il est monté au ciel en corps et en âme, et nous aussi après notre résurrection, si nous l'avons mérité nous monterons en corps et en âme dans le ciel. La porte en avait été fermée par Adam ; elle vient de se rouvrir pour nous. Le chemin en était devenu également difficile à découvrir et à suivre ; il est désormais indiqué à tous, facilité et consacré par les pas du Sauveur. Puisque c'est en tant qu'homme que Jésus-Christ est entré dans la maison céleste, puisque c'est la substance de l'humanité qu'il a portée au plus haut des cieux, il nous indique de la manière la plus certaine et la plus intelligible que, par la foi en lui, tout homme peut prétendre au ciel. Jésus-Christ est allé se placer à la droite de Dieu ; et nous aussi (que cette assurance ne vous étonne pas, mes frères), nous pouvons aller prendre une place à côté de lui, pourvu qu'en deça de la tombe nous ayons voulu être unis, incorporés avec lui. Oui, ne vous étonnez pas, mes frères, de notre assurance, lorsque nous osons prétendre aller prendre place à côté du Fils de Dieu, jouir éternellement de Dieu, vivre éternellement en compagnie de Dieu, partager éternellement la gloire de Dieu. Le mystère de ce jour est hautement proclamé dans le monde entier, précisément pour faire entrer dans tous les cœurs chrétiens cette noble assurance. L'Apôtre des nations ne l'avait pas compris autrement, alors qu'il attribuait au mystère de l'Ascension une efficacité même présente et actuelle : Par sa résurrection, s'écriait-il, Jésus-Christ nous a déjà ressuscités ; par

son ascension il nous a fait asseoir, en la personne de Jésus-Christ, sur un trône céleste.

Telle est donc, mes frères, la doctrine du christianisme touchant la fin dernière de l'homme, touchant ses éternelles destinées! Quel plus noble but de notre existence, quel plus magnifique terme à proposer aux épreuves d'ici-bas! Le chrétien peut donc se dire à lui-même, parmi les splendeurs du mystère de l'Ascension: « Je n'existe que pour me sanctifier dans le temps, en servant Dieu comme mon maître; et pour jouir, dans l'éternité, de Dieu comme mon rémunérateur. » Le Dieu qui a été mon premier principe est aussi ma dernière fin. Créé par lui, je n'existe que pour lui. Mon terme est aussi glorieux, aussi sublime que mon origine. Je viens de Dieu, je dois retourner à Dieu; je suis la propriété de Dieu. Je tiens à Dieu par les deux bouts de mon existence, par mon principe et par ma fin. Je suis une chose sacrée, céleste, divine, estimée de Dieu du plus grand prix. Je suis le seul être du siècle présent qui appartienne au siècle futur. Voyageur sur la terre, je suis le candidat des cieux. La terre, avec toutes ses richesses, n'est que le lieu de l'exil; c'est le ciel qui est ma patrie. La terre est le lieu du mérite et du travail; c'est le ciel qui est le lieu du repos et de la récompense. Les créatures ne sont que des moyens et des instruments; Dieu seul est ma fin et le terme de toutes mes pensées. Dieu ne m'a placé dans le temps que pour m'assurer le bonheur de l'éternité.

4886. II. *La voie à suivre.* A la pensée de la gloire et de la magnificence qui accompagne l'Ascension de Jésus-Christ dans les cieux, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec saint Bernard: Heureux terme! Heureuse conclusion du pélerinage du Fils de Dieu sur cette terre! Mais considérons de quel lieu est parti le divin triomphateur et nous verrons tout de suite à quelles conditions nous pouvons avoir part à son triomphe, et quelle est la voie qu'il nous faut suivre pour espérer d'aller le réjoindre au céleste séjour.

Jésus-Christ montant aux cieux, est parti du sommet de la montagne des Oliviers. Il est parti d'auprès du jardin de Gethsémani; c'est-à-dire qu'il ne s'est élevé vers les cieux que du même endroit où il s'était prosterné contre terre. Il n'a déployé sa majesté de roi, que là où il avait été lié et garrotté comme un esclave; il n'a été accueilli par les anges que là où il avait été environné de vils satellites; il n'a paru dans toute sa puissance de Dieu, que là où il avait agonisé comme le plus faible des hommes; il n'a accompli son triomphe que là où il avait commencé sa passion.

Quoi de plus instructif? quoi de plus éloquent? Par là, mes frères, nous apprenons, de la manière la plus saisissante, qu'on ne peut le suivre au chemin de la gloire, selon la pensée de saint Paul, qu'après l'avoir suivi dans le chemin des opprobres. Nous apprenons qu'on ne peut partager ses consolations qu'après avoir partagé ses ennuis et ses douleurs. Nous apprenons qu'on ne peut monter au ciel, après lui, qu'après être monté avec lui sur la croix. Si *nous souffrons avec lui avec lui, nous serons glorifiés; si nous sommes associés à ses souffrances, nous le serons à ses consolations.*

Longtemps avant sa passion et sa mort, le Sauveur et le précepteur du monde avait dit: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Lors donc que le Fils de Dieu prononça ces grandes paroles qu'aucune langue humaine n'avait jamais articu-

lées, qu'aucune oreille humaine n'avait jamais entendues, personne ne comprit rien à un langage si étrange et si nouveau.

Que fit donc le Fils de Dieu? Il voulut ajouter l'acte aux paroles, l'exemple à la leçon. Il porta lui-même le premier sa croix, et ainsi il nous montra en même temps et la nécessité et la manière de porter notre croix à notre tour.

Or, c'est cette même leçon, cette leçon pratique donnée sur le chemin du Calvaire, qu'il renouvelle aujourd'hui sur la montagne des Oliviers. Cette montagne, en effet, ne fut-elle pas le premier théâtre de sa Passion? N'est-pas sur cette montagne qu'il avait, dans sa prière, accepté la croix des mains de son Père céleste? N'est-ce pas là qu'il avait commencé à la porter dans son cœur, avant de la porter sur ses épaules? N'est-ce pas là que la terre ensanglantée avait attesté son martyre, de même aussi, que la voie douloureuse et le sommet du Golgotha? Ici donc, sans avoir besoin de paroles, et par le seul fait plus éloquent que tout autre langage il nous répète son grand enseignement, sa grande invitation: *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et marche après moi.*

Ainsi sont condamnés d'avance certains systèmes aussi absurdes que funestes, qui prétendent faire cesser toute souffrance en ce monde et nient audacieusement la nécessité de porter la croix.

Sans doute ce qui tend à améliorer le sort des hommes, à diminuer leurs souffrances, est bon et conforme à l'Evangile, et l'Eglise en cela ne le cède à personne. Mais vouloir, pour amener le bonheur sur la terre, non perfectionner l'état actuel de la société, mais le bouleverser, tenter de fonder la société sur le droit à l'exclusion de tout devoir, sur l'égoïsme à l'exclusion de tout dévouement, sur l'assouvissement de toutes les passions à l'exclusion de toutes les vertus, chercher à détruire la famille par un sensualisme abrutissant, la propriété par la communauté de bien, décréter l'abolution de toute souffrance, de tous les maux, changer la vallée de larmes en un paradis de voluptés, ce sont des rêves absurdes et funestes. *Pauperes semper habetis vobiscum*, a dit la Vérité éternelle. *Tollat crucem suam.* Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des passions, des fautes, des maux par conséquent et des châtiments. Vouloir chercher autre chose qu'un soulagement à la pauvreté et à la souffrance, dans la sagesse des gouvernants et dans la charité, c'est non seulement une chimère, c'est même ce qu'il y a de plus funeste. Il n'est au pouvoir d'aucune puissance humaine, d'aucune constitution sociale, d'aucune science politique ou autre, de guérir la volonté humaine, ni la nature humaine, ni d'assurer à tous l'aisance et le bonheur. Quand donc on fait à tous ces promesses, on promet ce qu'il est impossible sous le ciel de réaliser. On surexcite ainsi les convoitises de l'indigence pour un bonheur impossible, pendant qu'on la dépouille des biens réels qui lui restaient, la résignation et l'espérance chrétiennes. On éveille dans les masses d'horribles instincts, et on ne leur offre, pour les satisfaire, que le crime ou des fantômes. Ainsi, en voulant réaliser le bien-être corporel, on ravale, on dégrade, on abrutit les âmes. On leur promet une félicité menteuse sur la terre, et on les met dans l'impossibilité de parvenir au seul véritable bonheur, au bonheur du ciel. On leur fait oublier leurs de-

stinées immortelles, on les fait renoncer à la société des anges pour les convier aux jouissances de la brute.

Il serait assurément plus commode aux prédicateurs de l'Evangile, de pouvoir dire en flattant la chair, en poursuivant les honneurs, en amassant des richesses, en s'asservissant au monde, on peut arriver au ciel par des sentiers riants et semés de fleurs, mais si le prêtre tenait ce langage, au lieu d'éclairer, il tromperait; au lieu d'édifier, il scandaliserait, il donnerait un démenti à son maître et au vôtre, à son Dieu et à votre Dieu. C'est Notre-Seigneur qui a dit: *Regnum cœlorum vim patitur.* C'est lui qui a mis pour condition à notre enrôlement parmi ses disciples et à notre participation à sa victoire et à son triomphe, ces trois choses indispensables: l'abnégation de soi-même, le portement de la croix, l'imitation des exemples du Rédempteur. L'empreinte de ses pas laissée sur l'ancien théâtre de son agonie, le signe de la croix par lequel il donne à ses disciples sa suprême bénédiction, demeurent comme les dernières notifications de l'irrévocable arrêt. Tout ce que je puis dire pour vous consoler, c'est que, marchant à la suite de Jésus-Christ, vous verrez la foi perdre ses difficultés, la loi ses répugnances, la pénitence ses amertumes, la piété ses tristesses, la voie du salut ses épines, la mort même ses horreurs. Je puis vous parler ainsi en toute assurance avec toute autorité; c'est Jésus-Christ lui-même qui a dit: *Mon joug est suave, mon fardeau est léger.*

Considérons donc, mes Frères, avec les yeux de la foi, le grand et magnifique spectacle que nous présente l'Eglise militante, voyageant sur cette terre et suivant les traces du Sauveur, avant de devenir par sa délivrance l'Eglise triomphante. A sa tête est Jésus-Christ, qui du haut du Calvaire et indiquant sa croix, va répétant la grande leçon: *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et qu'il marche sur mes pas.* Immédiatement après lui, vient l'auguste Marie, sa divine Mère, portant la croix de ses douleurs maternelles, aussi lourde que la couronne de ses privilèges, de ses mérites et de ses vertus. Viennent ensuite les Apôtres; avec la croix de leur apostolat; les martyrs, avec la croix de leurs tourments; les docteurs, avec la croix de leurs études et leurs luttes contre l'erreur; les confesseurs, avec la croix de leurs épreuves et des persécutions de toute sorte; les vierges, avec la croix de leurs alarmes et de leurs mortifications, surmontée du lis de leur pureté; les pénitents, avec la croix de leurs veilles, de leurs larmes, de leurs tentations et de leurs austérités; enfin la multitude innombrable des adorateurs fidèles du vrai Dieu, tous les justes, toutes les âmes pures et saintes des deux Testaments, tous les vrais disciples de Jésus-Christ, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, avec les croix diverses de tous leurs héroïsmes secrets et publics, de toutes leurs peines intérieures et extérieures, de toutes leurs privations, de tous leurs ennemis, de tous leurs délaissements. Parmi cette immense multitude de fidèles, marchant à la suite de l'Homme-Dieu, il n'en est pas un seul qui, chargé de sa croix, ne présente en même temps le signe de la douleur sur son front, la tristesse du devoir sur son visage, les larmes du repentir dans ses yeux, les traces de la pénitence dans son corps, les stigmates de l'abnégation et du dévouement dans son cœur.

Mais aussi voyez en même temps, au milieu de cette sainte caravane, la joie sincère éclate sans contrainte! comme la paix est profonde au milieu des tempêtes du dehors! comme la marche est intrépide et le pas assuré! Ne vous étonnez pas: leurs intentions sont pures et se fixent toujours sur l'objet unique et distinct que l'œil de leur cœur simple et limpide a fixé. Leurs sentiments sont sublimes, rien n'arrête ni n'appesantit le vol de ces colombes affectueuses qui, d'une aile assurée, s'élancent vers Dieu. Leur vie est parfaite, ils n'ont pas craint de viser trop haut ni de prendre pour modèle un type trop parfait, à l'école de celui qui a dit: *Soyez parfait, comme votre Père céleste est lui-même parfait.*

Non, non, rien ici ne doit nous étonner: la foi est la base de tout l'édifice de leur vertu; la foi est le premier moteur de tous leurs mouvements; la foi est la vie de leur vie. C'est la confiance, née de la foi, qui les soutient, c'est l'exemple de Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi, qui les encourage, c'est la charité, transformation de la foi agissante, de la foi qui agit par amour, c'est la charité qui leur fait surmonter, dévorer pour ainsi dire tous les obstacles; l'Esprit de Dieu, esprit tout à la fois de force et de douceur, se fait pour eux onction qui console, flamme qui épure, sainteté qui orne. Qu'elle est auguste, qu'elle est aimable aux yeux de Dieu et des hommes, cette sainte société des élus de Dieu, voyageant sur la terre et citoyens du ciel! Oh! qui nous donnera à vous, à moi, à nous tous marqués du sceau de Jésus-Christ qui nous donnera de lui être incorporés? Ne pouvons-nous pas tous, enfants dégénérés que nous sommes du Père commun, ne pouvons-nous pas du moins nous glisser dans ces rangs glorieux, à la faveur de l'ombre de la croix, par la tolérance du moins de cette Mère tendre qui ne veut pas qu'aucun de ses enfants périsse? Hâtons-nous, il est encore temps d'obtenir d'être inscrit dans cette auguste milice! Si nous ne pouvons prendre place parmi les innocents et les vierges, nous pouvons, il ne tient qu'à nous, être admis parmi les pénitents. Personne n'est exclu; tout homme est invité, appelé à la suite de Jésus-Christ, pourvu qu'il se présente, la croix sur les épaules, l'abnégation dans le cœur autant que sur les lèvres, la résolution de marcher sur les pas de Jésus exprimée par tous les actes de sa vie.

Heureux, mes frères, si la mort vient nous surprendre au milieu de cette sainte société; dans ce chemin en apparence si rude, si escarpé, si impraticable, mais en réalité si tranquille, si sûr, si délicieux! C'est, après tout, le seul chemin qui conduise au ciel. Ne différons plus d'y entrer; car lorsque nous aurons eu le courage de suivre Jésus-Christ au Calvaire, à la croix, à la douleur, à l'humiliation, à la mort, nous serons admis à partager son éternelle gloire, son éternelle vie: *Si compatimur, ut et conglorificemur!* Ainsi soit-il.

VIII. — Fête-Dieu.

4887. C'est une des plus belles fêtes de l'Eglise; car elle nous rappelle et nous fait adorer un des plus grands mystères. Disons I. l'histoire de son institution; II. le but de l'Eglise en l'instituant; III. les sentiments qui doivent nous animer en la célébrant.

I. *Historique.* C'est la Bienheureuse Julienne, religieuse hospitalière de Mont Cornillon près de Liège, en Belgique, qui eut l'inspiration de demander

l'établissement de cette fête. Elle en fit part à Jean de Lausanne, chanoine de Liège, qui en parla à Jacques Pantaléon, archidiacre de Liège, lequel depuis devint Pape sous le nom d'Urbain IV. Robert de Torote, évêque de Liège, ordonna le premier de célébrer cette Fête dans son diocèse, et la fit précéder d'un jeûne. Ce fut une consolation pour la Bienheureuse Julienne ; mais elle mourut en 1258, avant que se réalisât son désir de voir cette solennité célébrée dans toute l'Eglise. Une amie de la Bienheureuse, Eve la recluse, poursuivit l'œuvre entreprise : elle pria l'Evêque de Liège de s'employer auprès d'Urbain IV, qui en fit composer l'office par saint Bonaventure et par saint Thomas : mais pendant que ce dernier lisait devant le Pape le chef-d'œuvre qui suffirait à l'immortaliser, saint Bonaventure qui était présent détruisait ce qu'il avait écrit lui-même. La mort du pape Urbain IV, survenue bientôt après, retarda de quarante ans la célébration de la fête ; mais en 1311, Clément V, au concile de Vienne, ordonna qu'elle fût célébrée partout ; et lui-même présida dans cette ville la première procession du Saint-Sacrement.

4888. II. *Le but de l'Eglise* a été 1° d'honorer le Saint-Sacrement. On l'honore, il est vrai, tous les jours par la célébration de la sainte Messe, etc., tous les ans, le Jeudi-Saint ; mais ce jour est aussi rempli par d'autres cérémonies qui exposent à perdre de vue le Saint-Sacrement. Le pape Urbain voulut donc qu'on lui consacrât un jour spécial, où on le célébrerait avec toute la solennité possible. 2° Pour réparer les outrages que Notre-Seigneur reçoit dans ce mystère. 3° Pour confondre les hérétiques. Jusque-là Béranger seul avait osé nier la présence réelle. C'est pour le confondre, et confondre avec lui tous ceux qui après lui ont embrassé ses erreurs, que l'Eglise entière a adoré, avec toutes les manifestations les plus pompeuses du culte, le Dieu du tabernacle, et a rendu ainsi éclatante la foi des peuples.

4889. III. *Avec quels sentiments devons-nous célébrer cette fête :* 1° *Sacris solemniis juncta sint gaudia. Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi...* Dieu est avec nous. Nous avons tout en lui. Joie aux pauvres. *Manducat Dominum pauper, servus et humilis.* Joie aux riches, joie aux justes, joie aux pécheurs, joie à l'affligé. *Venite ad me omnes et ego reficiam vos.* 2° *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Il demeure toujours avec nous, il se donne tout entier, à tous. Sous le poids de la reconnaissance, invitons les saints du ciel, la Vierge Marie elle-même à remercier avec nous. 3° Amour. *Quis tam amantem non redamaret!* Oserions-nous refuser notre cœur à celui qui nous donne tant de marques de sa tendresse ! Ah ! que tous nos chants soient des actes d'amour. Il faudrait que les pierres elles-mêmes se convertissent en cœurs pour vous aimer, ô divine Eucharistie ; mais que du moins les cœurs qui jusqu'ici ont été durs comme le rocher s'amollissent ! Que tous vous louent, vous remercient, vous fassent oublier par leurs hommages les blasphèmes de l'hérésie, la froideur des indifférents, les outrages des sacrilèges !

4890. **Autre sujet.** — On pourrait encore traiter en ce jour les sujets des nos 2470 et suivant, ou prendre le plan de Bourdaloue :

Plan de Bourdaloue. *Caro mea vere est cibus.* Notre-Seigneur voulant faire connaître aux Juifs son Corps adorable, ne leur dit pas qu'il est le sanctuaire de Dieu, le temple vivant du Saint-Esprit, le chef-d'œuvre de la création, mais qu'il est une nourriture. C'est ce Corps que l'Eglise fête en ce jour. *Festum corporis Christi.* Or ce Corps ne pouvait être plus honoré qu'il l'est par le mystère de l'Eucharistie. Notre-Seigneur a un Corps naturel qui est celui dont il s'est revêtu dans le sein de Marie, et qu'il a sacrifié pour notre salut au Calvaire ; et son corps mystique, c'est l'Eglise, qu'il s'est unie et incorporée, selon la doctrine de saint Paul. Je dis donc que c'est aujourd'hui la grande fête de l'un et de l'autre : pourquoi ? parce que c'est aujourd'hui tout ensemble le triomphe de la Chair de Jésus-Christ, et le triomphe de l'Eglise de Jésus-Christ. Le Sauveur du monde ne pouvait faire plus d'honneur à sa Chair, que de l'établir, comme il a fait, en sacrement et en sacrement le plus auguste de notre religion qui est l'Eucharistie. Et j'ajoute que ce même Sauveur du monde ne pouvait faire plus d'honneur à son Eglise, qu'en lui laissant sa Chair établie de la sorte, et comme érigée en sacrement. Ainsi l'Eglise et la Chair de Jésus-Christ sont-elles honorées réciproquement l'une par l'autre ; car la gloire du Corps de Jésus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le saint Sacrement de l'Autel : vous le verrez dans la première partie. Et la gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans ce Sacrement : ce sera la seconde partie.

4891. I. Il était juste que la Chair de Jésus-Christ fût honorée, et que Jésus-Christ travaillât lui-même à lui faire rendre les hommages qui lui sont dûs. Deux grandes raisons l'y obligeaient. Premièrement, l'honneur qu'il avait fait à cette Chair de contracter une si étroite alliance avec elle, et de l'unir à sa Personne divine dans l'Incarnation ; et secondement, les humiliations extrêmes auxquelles il l'avait réduite dans sa passion. Avez-vous jamais pris garde, Chrétiens, à une belle parole de saint Jean, pour exprimer le grand mystère de l'Incarnation du Verbe ? Il ne dit pas que le Verbe s'est fait homme, il ne dit pas qu'il a pris une âme telle que la nôtre ; mais il dit simplement que le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est.* Hé quoi ! reprend saint Augustin, la chair de l'homme est ce qu'il y a dans l'homme de plus imparfait, c'est en quoi l'homme est semblable aux bêtes ; pourquoi donc rapporter à la chair seule cet étonnant mystère de l'union qui s'est faite entre l'homme et Dieu ? Ah ! répond ce saint Docteur, c'est pour nous apprendre ce que Dieu a fait pour nous, ce qu'il a voulu être pour nous, jusqu'à quel point il s'est anéanti pour nous, puisqu'étant Dieu il a bien daigné se faire Chair. Il est vrai, Chrétiens ; mais c'est par là même aussi que le Saint-Esprit nous a fait comprendre, ce qu'il était important que nous sussions, quelle est la dignité de la Chair de Jésus-Christ, puisqu'en conséquence de ces divines paroles : *Et Verbum caro factum est,* on peut dire, selon tous les principes de la Théologie et de la Foi, que la Chair de Jésus-Christ a été la Chair d'un Dieu, qu'elle a subsisté de la subsistance d'un Dieu, qu'elle a fait partie d'un tout qui était Dieu, et que, comme le Verbe en s'incarnant est devenu Chair, *Et Verbum caro factum est,* ainsi la chair de l'homme par l'Incarnation est devenue la Chair d'un Dieu. De là concluons qu'il n'y a donc point de gloire, point de culte

qu'on ne doive à la Chair de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ même, après une si noble alliance, n'en pouvait trop faire pour honorer sa Chair.

D'autant plus qu'il la réduisit dans sa passion aux dernières humiliations. Car c'est cette Chair vénérable qui fut comblée pour nous d'ignominies et d'opprobres, c'est elle qui fut déchirée de fouets, c'est elle qui fut profanée par les mains des bourreaux ; et pour tout dire en un mot, c'est elle, si j'ose user ici de cette manière de parler, qui fit tous les frais de notre rédemption. Ce fut elle qu'il immola sur l'autel de la croix ; elle était sainte, et il en fit un anathème et un sujet de malédiction : elle était digne de tous les respects des hommes, et il permit qu'elle fût exposée à toutes leur insultes. Il fallait donc qu'il la récompensât et qu'il l'honorât autant qu'elle avait été humiliée. Or c'est justement ce que Jésus-Christ a fait dans la divine Eucharistie : voilà la fin qu'il s'est proposée dans l'institution de ce mystère ; et voilà aussi pourquoi nous célébrons aujourd'hui la Fête de son corps.

En effet, Chrétiens, l'Eucharistie seule fait plus d'honneur à la Chair de Jésus-Christ que tous les autres mystères glorieux de cet Homme-Dieu ; et quand il sortit du tombeau, la gloire qu'il communiqua à son corps, ne fut point comparable à celle qu'il lui avait donnée et qu'il lui donne encore tous les jours, dans son Saint Sacrement. Cette proposition nous paraît nouvelle; mais écoutez-moi, en voici la démonstration. J'avoue, mes Frères, que Jésus-Christ sortant du tombeau, donna à sa Chair d'admirables qualités : impassibilité, subtilité, agilité, lumière et splendeur ; mais après tout, ces qualités n'ont rien qui surpasse l'ordre de la créature, au lieu qu'ici, c'est-à-dire, dans l'adorable Eucharistie, la Chair du Sauveur est élevée à un ordre tout divin : elle y prend un être, elle y acquiert des propriétés, elle y fait ce que Dieu seul peut faire. Et quoi ! il faudrait un discours entier pour vous l'expliquer. Je m'arrête à ce qu'il y a de plus essentiel, et à ce qui doit le plus vous toucher. Je ne vous dis point que cette Chair bienheureuse possède une espèce d'immensité dans l'auguste Sacrement de l'autel, puisqu'il est certain qu'elle n'y est bornée par aucun espace, et qu'en vertu de ce mystère, elle peut être présente à la fois dans tous les lieux du monde. Je ne vous dis point qu'elle y devient toute spirituelle, mais bien autrement que dans sa résurrection, puisque la Chair de Jésus-Christ est dans l'hostie à la manière des esprits, toute en tout, en chaque partie, autre qualité merveilleuse. Je laisse ce qu'a remarqué l'abbé Rupert, qu'elle est comme éternelle et incorruptible dans ce Sacrement, parce qu'elle y sera jusqu'à la consommation des siècles. Tout cela, autant d'effets de la toute-puissance divine, pour honorer le Corps du Sauveur.

Mais ce grand miracle, et celui qui comprend tous les autres, et celui que Jésus-Christ nous a marqué plus expressémment dans l'Evangile, et celui auquel les hommes font moins de réflexions, et celui qui devrait être plus médité, et celui que je trouve incontestablement le plus glorieux à la Chair du Fils de Dieu, je l'ai dit, et il faut le développer davantage, c'est que la Chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est l'aliment de nos âmes. Quoiqu'elle ne soit qu'une substance terrestre et matérielle, elle a la vertu de vivifier nos esprits. Au lieu que naturellement c'est l'esprit qui doit vivifier la chair, ici c'est la chair qui, par un prodige bien surprenant, vivifie l'esprit et qui le soutient, et qui l'anime, et qui lui sert de nourriture pour le conserver. Car, prenez garde, je vous prie, c'est la réflexion de saint Ambroise, quand

le Fils de Dieu parlait aux Juifs de ce Sacrement, il ne leur disait pas: *Ego sum cibus*, je suis la nourriture, mais il leur disait: *Caro mea vere est cibus*, ma chair est la nourriture dont il faut que vous soyez spirituellement nourris. Ce n'est point l'âme, ce n'est point la divinité de Jésus-Christ, qui fait notre aliment spirituel dans l'Eucharistie, c'est sa chair, *Caro mea*. La divinité et l'âme s'y trouvent assurément, mais ce qui nous nourrit et ce qui nous est directement donné en qualité de nourriture, c'est la chair de cet Homme-Dieu, dont notre âme est sustentée, fortifiée, et, pour me servir du mot de Tertullien, engraissée. Or, quel honneur pour une chair, que ce soit elle qui nous rende tout spirituels, elle qui nous communique la grâce, et qui nous fasse vivre de la vie de Dieu même. Oui, Chrétiens, je le répète, ce miracle seul élève la chair du Sauveur du monde à un ordre surnaturel et divin. Car il n'y a que la chair d'un Dieu qui puisse opérer de telles merveilles; et Dieu prenant une chair ne pouvait plus l'honorer, qu'en lui donnant la force et la vertu de les produire. Or tout cela convient à la chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et c'est ce que l'Eglise exprime en un mot, lorsqu'elle nous la présente par les mains des Prêtres: *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* Reçois, chrétien, nous dit-elle, reçois le corps de ton Seigneur et de ton Dieu, et pourquoi? afin qu'il conserve ton âme pour la vie éternelle. Voyez-vous, l'inestimable prérogative du Corps de Jésus-Christ? Dans l'ordre de la nature, c'est à l'âme de conserver le corps; mais dans l'ordre de la grâce, c'est le Corps de Jésus-Christ qui conserve notre âme; et cet ordre qui est un ordre de grâce pour nous, est pour le Corps de Jésus-Christ un ordre de gloire, mais de la gloire la plus éminente et la plus sublime. (1)

Après cela, faut-il s'étonner que Dieu, par une conduite pleine de sagesse et par une disposition de sa providence, nous ait proposé ce Corps à adorer dans nos temples? A qui rendrons-nous plus justement le culte de l'adoration, qu'à une chair qui est le principe de notre vie et de notre immortalité? Et où l'adorerons-nous avec plus de raison que dans son Sacrement, puisque c'est là que Dieu l'a rendue toute-puissante, pour nous animer de la vie de la grâce, et nous vivifier selon l'esprit?

C'est pour cela, Chretiens, que l'Eglise a institué cette fête que nous solennisons sous le titre et à l'honneur du Corps de Jésus-Christ. Elle a voulu se conformer aux sentiments et à l'exemple de Jésus-Christ même. Jésus-Christ a prétendu honorer sa chair dans l'Eucharistie; et l'Eglise honore l'Eucharistie pour honorer cette même chair.

Mais pourquoi cette cérémonie de porter en pompe le Corps du Fils de Dieu? C'est: 1) en mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses Apôtres sa chair et son sang. 2) En action de grâces de ce qu'il allait lui-même autrefois parcourant les villes et les bourgades. 3) Pour

(1) « La chair de Jésus-Christ unie au Verbe, qui est la vie, et ainsi divinisée en quelque sorte, opère les mêmes effets que le Verbe à qui elle est unie. En effet, dit saint Cyrille « de même que, si vous versez du miel dans un liquide, ce liquide prend et conserve la saveur et les propriétés du miel; de même, la chair de Jésus-Christ, notre Seigneur, étant unie au Verbe de Dieu, en possède la puissance, et en devient l'instrument. » Ainsi, comme il appartient au Verbe divin de vivifier les âmes, de les éclairer, de les perfectionner et de les sanctifier; de même aussi la chair de Jésus-Christ, Notre-Seigneur opère dans nos âmes ces divers effets. Pourquoi donc vous étonner que ce pain qui renferme le Verbe de Dieu, opère des œuvres divines? (B. L. DE GRENADE.)

lui faire une réparation authentique des opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de tribunal en tribunal. 4) Pour lui faire honneur, dit le Cardinal du Perron, de toutes les victoires qu'il a remportées sur l'hérésie dans le Sacrement de son Corps. 5) Pour lui faire comme une amende honorable de tant d'outrages qu'il a reçus et qu'il reçoit sans cesse des mauvais chrétiens, dans l'Eucharistie. Quelle doit donc être, pendant cette octave, l'occupation d'une âme fidèle? d'entrer dans les sentiments de l'Eglise et d'honorer avec elle la chair du Rédempteur.

4892. II. La gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu et de posséder le Corps de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'Autel. Car c'est par là, 1° qu'elle est honorée de la présence réelle d'un Dieu; 2° qu'elle est honorée de ses entretiens et de sa familiarité la plus intime; 3° qu'elle est même honorée de l'union la plus parfaite avec lui, puisque ce Dieu-homme, par le moyen de son Sacrement, s'unit aux fidèles qui sont les membres de l'Eglise, et vient demeurer en eux; tellement que dans la pensée des Pères, l'Eucharistie est pour nous comme une extension du mystère de l'Incarnation; 4° qu'elle est enfin nourrie de son Corps et de son sang.

De tout ceci nous devons remporter deux sentiments: 1) de respect et de vénération pour l'Eglise; 2) de zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps. Respect et vénération pour l'Eglise; car pouvons-nous l'honorer assez, après que Jésus-Christ l'a tant honorée? Cependant c'est nous-mêmes tous les jours qui la déshonorons. Zèle pour l'innocence et la pureté de nos corps, puisqu'en vertu de la communion, ils deviennent les sanctuaires vivants et les membres de Jésus-Christ même. Quelle indignité donc, et quelle horreur de les profaner par des excès honteux!

4893. **L'Eucharistie mémorial de la passion,** d'après *Massillon. Quoties-cumque manducabitis panem hunc... mortem Domini annuntiabitis.* Toutes les fois que vous mangerez le corps et que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Comment cela? à la lettre on annonce sa mort, parce que ce mystère fut un prélude de sa Passion; parce que Jésus-Christ empressé de souffrir ce baptême de sang, dont il devait être baptisé, en prévint l'accomplissement, et d'avance s'immola lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang: parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Eglise, le fruit et la plénitude de celui de la croix; parce qu'enfin Jésus-Christ y est comme dans un état de mort; il a une bouche et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas. Mais, mes frères, en ce sens là, l'impie comme le juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps: c'est un mystère et non pas un mérite; c'est la nature du sacrement, et non pas le privilège de celui qui le reçoit; c'est une suite de son institution, et non pas une disposition pour s'en approcher. Or le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux fidèles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mystères que renferme ce sacrement les dispositions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute se passer dans nos cœurs, qui nous dispose, qui nous prépare, qui assortit la situation de notre âme à la nature de ce mystère, qui nous fait porter sur notre corps la mortification de Jésus-Christ, qui nous immole et nous crucifie avec lui. Reprenons

toutes les raisons que nous avons touchées, et changeons la lettre en esprit.

4894. I. On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parce que ce mystère fut un prélude de sa Passion. Dans les premiers temps, l'Eucharistie était un prélude du martyre; du moment que la fureur du tyran s'était déclarée et que la persécution commençait à s'élever, tous les fidèles couraient se munir de ce pain de vie: ils emportaient ce cher dépôt dans leurs maisons: la mort leur paraissait moins terrible, lorsqu'ils avaient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité: ils la désiraient même; et les consolations ineffables que la présence de Jésus-Christ cachée sous des voiles mystiques répandait déjà dans leur âme, les faisait soupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ses Elus, lorsqu'ils le verront face à face. Etaient-ils traînés dans les prisons, chargés de fer comme les scélérats, eux dont le monde n'était pas digne; ils cachent avec soin la divine Eucharistie; ils s'en nourrissent dans l'attente du martyre; ils s'engraissent de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice soit plus agréable au Seigneur. Des vierges chastes, des fidèles fervents, des ministres saints participaient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction: aussi quelle joie dans leurs chaînes! quelle sérénité dans ces lieux sombres et affreux! quels cantiques d'actions de grâces dans ces demeures lugubres, où les yeux ne trouvaient partout que de tristes images de la mort, et les préparatifs des plus cruels supplices! Combien de fois disaient-ils à Jésus-Christ présent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable: Ah! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous: que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés; nos ennemis peuvent perdre notre corps, et vous-même nous le rendrez glorieux et immortel: mais qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés? heureuses chaînes que vous daignez soutenir! saintes prisons que vous consacrez par votre présence! ténèbres aimables où vous remplissez nos âmes de tant de lumières! mort précieuse qui va nous unir à vous, et déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux! De là, quelle force dans tes tourments! pleins de la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, ils sortaient, dit saint Chrysostome, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglants et altérés de mort et de carnage; ils volaient sur les échafauds; ils y portaient une sainte fierté; ils lançaient ça et là des regards de constance et de magnanimité qui glaçaient les tyrans les plus barbares, et désarmaient leurs propres bourreaux; ils annonçaient donc la mort du Seigneur en se préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos siècles et la religion des Césars, ne nous laissent plus le même espoir; la mort n'est plus la récompense de la foi, et l'Eucharistie ne fait plus des martyrs; mais n'avons-nous pas des persécuteurs domestiques? notre foi n'a-t-elle à craindre que des tyrans? et n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de sang? En approchant donc de l'autel, mes Frères, une âme fidèle soupire après la dissolution de son corps terrestre; car pourrait-elle aimer cette vie, et annoncer la mort de Jésus-Christ, et retracer sa sortie du monde pour aller à son Père? elle se plaint que son exil est trop prolongé, elle porte au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre: Ah: Seigneur, puisque vous êtes mort et crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous? que puis-je trouver sur

la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus? le mystère lui-même qui devait me consoler par votre présence, me fait souvenir de votre mort; ces voiles qui vous couvrent sont un artifice de votre amour; et vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le désir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous, qu'un vide affreux du Dieu que je cherche? qui m'empêche de voler avec les ailes de la colombe sur la sainte montagne? je serais heureuse, Seigneur, je le sens; je pourrais à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux: je ne goûte de véritable joie qu'aux pieds de vos autels; ce sont là les moments les plus heureux de ma vie; mais ils durent si peu, il faut se rengager si vite dans les ennuis et les désagréments du siècle; mais il faut s'éloigner de vous pour si longtemps; non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre, et la mort est un gain à qui sait vous aimer.

4895. II. On annonce en second lieu, la mort du Seigneur dans ce mystère, parce que Jésus-Christ s'y immole lui-même, par la séparation mystique de son corps et de son sang. Que s'en suit-il de là, qu'il faut être aux pieds des autels comme si nous étions au pied de la croix: entrer dans les dispositions des disciples et des femmes de Jérusalem qui recueillirent les derniers soupirs de Jésus mourant, et furent présents à la consommation de son sacrifice. Or, quel éloignement n'avaient-ils pas pour un monde qui crucifiait leur Maître? qu'avaient-ils encore à ménager avec ses meurtriers? craignaient-ils de se déclarer les disciples de celui qui se déclarait leur Sauveur, et au prix de tout son sang? ne disaient-ils pas au Père céleste: Eh! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui sommes coupables, et épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes passées qui attachaient un si bon Maître à la croix! quelle impression sensible de ses souffrances dans leur cœur! Ainsi mes Frères, ménager encore le siècle; n'oser se déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jésus-Christ, se mesurer dans ses démarches de dévotion, de telle sorte qu'il y règne encore un air et un goût du monde, qui se mêle, pour ainsi dire, dans les intérêts de notre vertu: ne pas confesser Jésus-Christ la tête levée; n'oser se dispenser d'un spectacle où il est moqué, d'une assemblée où il est offensé, d'une démarche dont l'innocence ne peut sortir entière, d'une bienséance dont les devoirs de la religion souffrent, de je ne sais quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Evangile, et que l'usage vous donne pour des lois, prétendre user de ces ménagements, et néanmoins venir manger la Pâque avec les disciples de Jésus-Christ, conserver encore des intelligences avec ses ennemis, et s'asseoir à sa table; estimer les maximes qui le crucifient, et vouloir être les spectateurs et les compagnons fidèles de sa croix, ah! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde; il l'a attaché à sa croix; il a fait expirer avec lui ses erreurs et ses maximes; donc annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeler le souvenir de sa victoire; et si le monde vit et règne encore dans votre cœur, mes frères, ne disputez-vous pas à Jésus-Christ l'honneur de son triomphe?

4896. III. D'ailleurs, on annonce en troisième lieu sa mort dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix, et qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, et par conséquent à la communion? les souffrances, les mortifications, une vie

pénitente et intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? Pour vous nourrir de la chair de Jésus-Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres; or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrants: et si vous vivez sans souffrir: si vous ne portez pas la mortification de Jésus-Christ sur votre corps; si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens et à vos désirs aucune violence; si vos jours se passent dans une tranquille mollesse; si les afflictions vous impatientent; si tout ce qui contrarie votre humeur, vous révolte; si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes; si celles que le ciel vous ménage, ne sont pas bien reçues; comment votre corps sera-t-il conforme à celui de Jésus-Christ?

4897. IV. Enfin, on annonce la mort du Seigneur dans ce mystère parce qu'il y est lui-même comme dans un état de mort. Il a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas: regardez donc, M. F., et faites selon ce modèle: voilà comment vous devez annoncer sa mort en participant à son corps, il faut y porter des yeux instruits à être fermés pour la terre; une langue accoutumée au silence, ou à des discours de Dieu, comme parle saint Paul; des pieds, des mains immobiles, pour les œuvres de péché; des sens ou éteints ou mortifiés; en un mot, y porter une mort universelle sur votre corps: l'état de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, est l'état du chrétien sur la terre; un état de retraite, de silence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les sens. Regardez encore une fois, et faites selon ce modèle: portons-nous à la table sacrée des yeux fermés à tout ce qui peut blesser notre âme; une langue environnée d'une garde de circonspection et de pudeur; des oreilles chastes et impénétrables aux sifflements du serpent, et à la volupté des sons et des voix, si propres à amollir le cœur; une âme insensible aux mépris comme aux louanges; une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie; égale dans la bonne fortune; voyant avec des yeux étrangers, indifférents, tout ce qui se passe ici-bas; estimant les biens et les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas; et à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues, les vaines entreprises des hommes, toujours attentive à ne pas se laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vue son Dieu, et à avoir toujours sa conversation dans le ciel?

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort: hélas! c'est l'affaire de toute la vie; et la chair de Jésus-Christ est un secours établi, pour nous fortifier et nous aider dans cette entreprise; mais il faut y tendre pour approcher de l'autel parfaitement; il faut être aux prises avec ses sens, avec sa corruption, avec ses faiblesses, et se gagner tous les jours sur quelque article; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par la pénitence, les victoires journalières que les impressions du monde et des sens remportent sur nous; il faut se relever avec avantage de ses chutes.

Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, ô Jésus, et vous demeurez en nous; c'est-à-dire, que votre sang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre res-

semblance; et que nous sommes d'autres vous-même; que comme de jeunes princes héritiers d'un sang royal, on doit voir briller sur notre visage, je ne sais quel air de majesté qui annonce notre noblesse; il ne doit plus paraître en nous que des inclinations nobles, célestes, et des sentiments dignes du sang que nous avons reçu; et cependant je me trouve toujours des désirs terrestres; des penchants bas et rampants; un cœur qui se traîne encore sur la boue, et qui ne sait s'élever au-dessus des créatures, et retourner jusque dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, et qu'on vit éternellement: et j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfants, pour ma gloire; pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que je fasse, Seigneur ? que je me retire de votre table ? quoi ! ce fruit de vie me serait interdit! quoi ! le pain de consolation ne serait plus rompu pour moi? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure; vous voulez m'en rendre digne; vous ne voulez pas que je m'en retire; mais vous voulez que je m'y prépare: vous ne me refusez pas de ce pain des enfants; mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me présenter un serpent. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous: aplanissez-en les hauteurs; redressez-en l'obliquité; purifiez mes désirs; corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous seul pouvez être votre précurseur et vous préparer les voies dans les âmes: remplissez-nous donc, Seigneur, de votre esprit, afin que nous mangions votre corps dignement, et que nous vivions éternellement pour vous. Ainsi soit-il.

L'Eucharistie, Sacrement d'amour, *d'après le B. L. de Grenade.*

4898. *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Pour pénétrer le sens de ces paroles qui sont d'une importance majeure dans les mystères qui nous occupent, il faut partir de ce principe que toute langue créé est impuissante à exprimer l'amour immense de Jésus-Christ pour son Père, et conséquemment pour les hommes dont son Père lui avait confié le salut.

Et croyez-vous que nous ne sommes pas redevables à son amour de l'institution du sacrement admirable de nos autels? Examinez ce sacrement à quelque point de vue qu'il vous plaira, vous verrez jaillir des flammes et des rayons de l'amour le plus éclatant. Ce sacrement vous fera comprendre la grandeur de cet amour, si vous considérez les raisons et les fins pour lesquelles il a été établi. Partout vous découvrirez des preuves incontestables de la charité qui embrasait le cœur d'où il est sorti. Toutes les marques, tous les indices de l'amour véritable et parfait, vous les trouverez dans ce sacrement adorable

4899. I. *Un des effets de l'amour vrai est d'inspirer le désir de s'unir et d'être une même chose avec l'objet aimé.* D'où il arrive que, quand on aime, l'objet aimé absorbe tous nos sens, l'entendement comme la mémoire, l'imagination comme la volonté. Ainsi l'amour est une sorte d'aliénation, une sorte d'existence hors de soi, qui résulte de ce que l'être aimant vit unique-

ment en celui qu'il aime. Or, cet effet de l'amour nous le découvrons dans le sacrement de l'autel. L'un des motifs principaux de son institution a été de la part de Jésus-Christ le désir de devenir un même corps et une même chose avec nous. C'est pour cela qu'il l'a institué sous la forme d'un aliment ; car, de même que les aliments passent entièrement dans notre substance, de même le chrétien qui prend cet aliment divin, ne fait qu'un avec le Sauveur lui-même, selon cette assurance expresse : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* » (JOAN. VI, 7). Cette assimilation a pour cause la participation à un même esprit, qui fait du Christ et de l'âme fidèle un seul cœur et une seule âme ; d'où il résulte une même manière de vivre, quoique à des degrés différents, en un mot l'union la plus précieuse qu'on puisse imaginer.

4900. II. *Le second caractère du véritable amour est de faire du bien à l'objet aimé* et de lui donner ce que l'on possède comme on lui donne son cœur. L'amour véritable ne demeure jamais oisif ; toujours il travaille et toujours il travaille au bien de celui qu'il aime. Mais quels biens, quels présents oserait-on comparer à ceux que Jésus nous a donnés dans ce sacrement ? Il vous y donne sa chair et son sang, et en même temps le fruit du sacrifice dont sa chair et son sang ont été le prix. Nous y recevons non seulement le miel, mais le rayon lui-même ; nous y recevons le Christ avec ses mérites, qu'il nous y communique conformément aux dispositions qui nous animent. De même que dans son contact avec la chair qui vient d'Adam, l'âme au moment où Dieu l'a crée et l'unit au corps, devient participante des maux d'Adam et de ses misères ; de même, par son contact avec le Christ dans cet auguste sacrement, elle devient participante des biens du Christ et de tous ses trésors. Voilà pourquoi ce sacrement est aussi appelé communion ; Dieu nous y communiquant avec sa chair et son sang précieux les mérites et les fruits du sacrifice dont il a été l'instrument.

4901. III. *Le troisième caractère du véritable amour est le désir de vivre éternellement dans la mémoire de l'objet aimé* et d'obtenir toujours de sa part un souvenir. C'est pour cela qu'au moment de leur séparation les personnes qui s'aiment se font mutuellement des présents de nature à les rappeler à la pensée l'une de l'autre. Or ce caractère se retrouve dans l'institution de ce sacrement que le Seigneur a destiné à devenir en son absence un mémorial de sa passion et de sa personne sacrée. *Chaque fois que vous ferez cela,* disait-il à ses apôtres après l'avoir établi, *vous le ferez en mémoire de moi* (LUC., XXII, 19), c'est-a-dire en nous rappelant la grandeur de son amour, de son dévouement et de ses souffrances. Combien il devait nous aimer, celui qui réclamait à ce prix la faveur d'un souvenir !

4902. IV. *Mais pour l'amour ce n'est pas assez du souvenir s'il n'obtient pas un retour d'affection : auprès de cette dernière toute* autre compensation est peu de chose. Plus d'une fois vous verrez l'amour recourir à divers expédients et à divers artifices pour obtenir un retour qui n'existe pas. C'est à ce point qu'est arrivé l'amour de notre Dieu. Dans son désir d'être aimé des hommes, il a institué cette nourriture et ce breuvage sacré qu'on ne saurait recevoir dignement sans être blessé d'amour et en ressentir les atteintes.

V. *Le cinquième caractère de l'amour est le désir de contenter les personnes que l'on aime* et de chercher tous les moyens d'y réussir. Voyez les mille

bagatelles que les parents mettent entre les mains de leurs enfants pour les satisfaire et les amuser. Tel a été encore le but de ce souverain ami des hommes dans l'institution du saint Sacrement. Il en a fait pour les âmes pures une réfection spirituelle qui les remplit, selon la doctrine de saint Thomas, de consolation et de délices inexprimables. Et considérez, je vous en prie, en quel moment le Sauveur nous a préparé une nourriture si suave. C'est dans la nuit où sa passion commençait; lorsqu'il allait subir les tourments et les douleurs les plus affreuses. Quand on lui préparait toutes sortes de tortures, il nous préparait ces douceurs; quand on lui préparait le fiel et le vinaigre, il nous préparait ce miel délicieux; quand on dressait les instruments de son supplice, il nous ouvrait une source de consolations; quand il était sous le coup de tant de souffrances et de la mort même, son cœur lui inspirait de nous accorder un si étonnant bienfait. Oui, on a bien raison de dire que l'amour est plus fort que la mort; car les torrents et grandes eaux de la Passion, loin d'éteindre les flammes de l'amour du Sauveur, n'en purent obscurcir même légèrement la clarté.

4903. Le sixième et le dernier caractère de l'amour est le désir de jouir de la présence de l'objet aimé, et de trouver son absence insupportable. On n'en doutera pas si l'on parcourt ce que l'Ecriture nous raconte des chagrins de la mère de Tobie en l'absence de son fils, et du patriarche Jacob qui à l'âge de cent trente ans, n'hésita pas à partir avec sa maison et sa famille pour l'Egypte, afin de voir avant sa mort, de ses propres yeux l'enfant que son cœur avait tant pleuré. C'est encore un des motifs de l'institution de ce sacrement où le Sauveur réside substantiellement. De cette manière il est à la fois dans le ciel et sur la terre, avec son Père et avec nous; puisqu'il est réellement présent dans ce sacrement dont il nous a laissé la possession. Voilà comment il nous a aimés, à quel point il désirait jouir de notre commerce, et comment il s'est affranchi d'une absence qui paraissait trop longue pour son amour?

Tous les caractères de l'amour parfait se retrouvent donc et à un degré de perfection souveraine, dans l'institution du sacrement de nos autels. Devant des preuves si éclatantes, il est impossible de douter de la grandeur de l'amour de Dieu envers les hommes.

Si rien n'est plus propre à communiquer le feu que le feu lui-même, quoi de plus propre à embraser nos cœurs d'amour que l'amour! Si rien n'excite plus à la confiance que de se savoir aimé de celui qui peut nous secourir, comment ne pas espérer en un Dieu qui nous aime tant? Que nous refusera-t-il après s'être donné lui-même à nous.

Mais voici encore une nouvelle circonstance qui rehausse davantage la grandeur de cet amour. Quelque grande que soit cette faveur, si elle avait été accordée à des personnes qui l'eussent méritée, qui l'eussent appréciée à sa valeur ou qui en eussent fait un usage convenable, ce ne serait pas surprenant. Mais l'accorder à des hommes qui l'ont si mal connue, si mal appréciée, et qui en ont fait un si mauvais usage, c'est un prodige de bonté et de miséricorde. Vous avez voulu, ô mon Dieu, montrer au monde l'étendue de votre charité et vous en avez trouvé le moyen véritable; car vous avez cherché une indigne et misérable créature telle que moi, afin que l'éclat de votre grâce brillât d'autant plus que le sujet en était plus indigne. Lorsqu'un peintre représente une scène où la couleur blanche domine, il a soin

de la faire ressortir en l'entourant d'un point noir. C'est ainsi, ô mon Maître, que vous avez accordé la plus merveilleuse des faveurs à la plus indigne des créatures, afin que son indignité fît ressortir davantage la grandeur de votre bonté! O Roi des rois, qu'est-ce donc que l'homme pour que vous l'aimiez à ce point et pour désirer d'être vous-même aimé de lui? O spectacle étonnant! l'homme serait l'arbitre de votre gloire, comme vous êtes l'arbitre de sa destinée que vous n'en feriez pas davantage pour obtenir son amour! En vous seul est mon salut, ma gloire et ma félicité, et si je m'éloigne de vous. Vous n'avez aucun besoin de moi, et votre amour pour moi ne connaît pas de bornes!

Enfin ce n'est pas une moindre preuve de la charité de notre Sauveur que la forme sous laquelle il a voulu demeurer parmi nous. S'il fut resté sur la terre dans sa condition naturelle, il n'eût attiré que nos adorations. Il est resté sous la forme de pain; et il devient pour nous un sujet d'adoration en même temps qu'un aliment; et il ranime en nos âmes la foi en même temps que la charité. (B. L. DE GRENADE.) *Quis tam amantem non redamaret. Descendre à des détails pour prouver comme on doit l'aimer.*

4904. **L'Eucharistie,** *d'après Léon XIII,* extrait de son encyclique sur ce sujet.

Connaître avec une foi sincère et entière quelle est la vertu de l'Eucharistie, ce n'est autre chose que de connaître l'œuvre de la rédemption du genre humain accomplie par Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme. De même qu'il est d'une foi bien éclairée de confesser et d'adorer comme l'auteur de notre salut Jésus-Christ qui par sa sagesse, ses lois, ses institutions, ses exemples, son sang versé a renouvelé toutes choses, ainsi il appartient à une foi bien éclairée de le confesser et de l'honorer comme présent dans l'Eucharistie pour rester avec les hommes jusqu'à la consommation des siècles, et pour leur faire part de tous les biens qu'il leur a acquis par la rédemption. Mais si on y regarde de près, entre tous les bienfaits que renferme l'Eucharistie, il en est un qui les dépasse tous et qui les résume tous, c'est que l'Eucharistie est pour les hommes la source de vie véritable. *Le pain que je donnerai, dit Jésus-Christ, c'est ma chair pour la vie du monde.*

4905. Jésus-Christ c'est la vie. Il a assuré lui-même qu'il était venu parmi les hommes pour leur apporter l'abondance d'une vie plus qu'humaine: *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient abondamment.* Et personne n'ignore que, dès qu'est apparue sur la terre la bonté et l'humanité du Dieu Sauveur, on a vu aussitôt jaillir sur le monde une vertu créatrice d'un nouvel ordre de choses qui s'est répandue dans toutes les veines de la société civile et domestique. Des lois entre les hommes, de nouveaux rapports, un nouveau droit public et privé, de nouveaux devoirs, une nouvelle carrière ouverte aux institutions, aux sciences et aux arts, et ce qui est plus important, les esprits et les cœurs des hommes tournés vers la vérité de la religion, et vers la sainteté des mœurs, et par conséquent une nouvelle vie toute céleste et même divine communiquée à l'humanité.

Cette vie est semblable à la vie naturelle de l'homme, et comme celle-ci a besoin d'être alimentée et fortifiée par les aliments, la vie surnaturelle doit avoir aussi son aliment propre pour se fortifier.

Ce pain surnaturel ce n'est pas la manne dont le peuple de Dieu se nourrit au désert, ce n'est pas non plus le pain miraculeux avec lequel Jésus rassasia les foules qui le suivaient. Ce pain, dit-il, c'est moi. *Je suis le pain de vie.* Il veut le persuader à tous et par des promesses et par des menaces. *Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.* Et pour nous convaincre de la gravité du précepte qu'il nous fait de nous en nourrir, il ajoute : *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.*

Loin de nous donc cette très pernicieuse erreur qui n'est que trop répandue que l'usage de l'Eucharistie n'est fait que pour ceux qui n'ayant ni souci ni affaire n'ont qu'à se reposer dans les douceurs d'une vie pieuse.

4906. Quand une chose est telle qu'il n'y a rien de plus excellent et de plus salutaire, elle appartient à tous, quelles que soient leurs fonctions et leur dignité, elle appartient absolument à tous ceux qui veulent nourrir en eux la vie de la grâce divine dont la fin est la béatitude de Dieu, et il n'est personne qui puisse ne pas le vouloir.

Et plût à Dieu qu'ils eussent des idées justes sur la vie éternelle et cherchassent à se la procurer, ceux surtout, dont le génie, l'industrie, l'autorité exerce une grande influence sur la direction des événements et des hommes. Mais nous voyons et nous déplorons que la plupart d'entre eux pensent dans leur présomption qu'ils ont donné au monde une vie nouvelle, une vie de prospérité parce qu'ils le poussent par leur impulsion vers des découvertes merveilleuses et utiles. Mais à quelque part qu'on tourne ses regards, la société humaine, si elle s'éloigne de Dieu, au lieu de jouir de la paix, est tourmentée et troublée comme un fiévreux, et pendant qu'elle tend vers une prospérité qu'elle recherche uniquement et sur laquelle elle compte, elle la voit fuir lorsqu'elle la poursuit, et s'évanouir quand elle croit la tenir. Car comme les hommes et les sociétés n'existent que par Dieu, ainsi ils ne peuvent ni vivre, ni se mouvoir, ni faire un bien quelconque qu'en Dieu par Jésus-Christ de qui ont découlé et découlent encore sur l'humanité les dons les plus excellents. Mais la source et le principal de tous les dons, c'est surtout l'auguste Eucharistie qui, tout en alimentant et en sustentant la vie, après laquelle nous aspirons, fait grandir à des hauteurs prodigieuses la dignité humaine qu'on semble tant estimer aujourd'hui. Qu'est-il en effet de plus grand et de plus digne d'ambition que de devenir autant que cela se peut, participant de la nature divine ?

4907. Et n'est-ce pas là ce que Jésus-Christ nous donne surtout dans l'Eucharistie par laquelle il unit et joint plus étroitement à lui-même l'homme déjà élevé aux choses divines par la grâce. Il y a, en effet, cette différence entre la nourriture corporelle et la nourriture spirituelle, que la première se convertit en notre substance ; mais la seconde nous change en elle. C'est ce que saint Augustin fait dire à Jésus-Christ: « *Vous ne me changerez pas en vous comme la nourriture que prend votre corps, mais vous serez changé en moi.*

Dans cet adorable sacrement où se manifeste surtout comment les hommes sont greffés sur la nature divine, on puise un accroissement merveilleux dans toutes les vertus surnaturelles, on ne peut donc jamais assez louer, ni adorer avec assez de respect l'Eucharistie, source de toute vertu. Soit

qu'on la médite avec piété, soit qu'on l'adore avec foi, soit, ce qui importe le plus qu'on la reçoive avec pureté et sainteté, il faut la regarder comme le centre sur lequel repose toute vie chrétienne. Toutes les autres formes de la piété mènent à elle et se terminent par elle. En elle principalement s'accomplit, chaque jour, la promesse faite par Notre-Seigneur: *« Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes sous le poids des misères de la vie et je vous soulagerai. »*

4908. Ce sacrement enfin est comme l'âme de l'Eglise, vers lui se dirige par les divers degrés des ordres toute l'étendue de la grâce du sacerdoce, c'est en lui que l'Eglise puise et possède toute sa vertu, toute sa gloire, tout l'éclat des dons célestes dont elle est enrichie, tous ses biens enfin; et c'est pour cela qu'elle fait tous ses efforts pour mener l'esprit de tous les fidèles à cette union intime avec Jésus-Christ par le sacrement du corps et du sang du Sauveur, c'est pour cela qu'elle s'efforce de le rendre encore plus vénérable en l'entourant de cérémonies sacrées.

L'histoire en est témoin, la pratique de la vie chrétienne a été plus florissante dans le peuple fidèle, dans les temps où la réception de l'Eucharistie a été plus fréquente; et il est prouvé par l'expérience que quand les hommes ont négligé de prendre cette divine nourriture, et en ont eu une sorte de dégoût, la vigueur de la vie chrétienne s'est ralentie. Il faut donc travailler surtout à faire revivre dans toutes les nations catholiques le fréquent usage de l'Eucharistie. C'est là ce que nous enseigne les exemples des premiers chrétiens, les décrets des conciles, l'autorité des Pères et celle des hommes les plus saints de tous les âges. Comme le corps, l'âme a besoin de se nourrir fréquemment, et une nourriture merveilleusement vivifiante lui est fournie par l'Eucharistie. Il faut donc faire disparaître les préjugés contraires, les craintes vaines de plusieurs, et les vains prétextes que d'autres allèguent pour s'abstenir de communier. Car il s'agit ici d'une pratique telle que le peuple fidèle n'a rien de plus utile, soit pour racheter un temps trop souvent absorbé par la sollicitude des choses terrestres, soit pour ramener l'esprit du christianisme et pour le conserver. Là seront d'un grand secours les exhortations et les exemples des hommes d'un rang élevé dans la société et surtout le zèle et les saintes industries du clergé. Les prêtres à qui Jésus-Christ a confié la charge de consacrer et d'administrer les saints Mystères en reconnaissance de l'honneur qu'ils ont reçu ne peuvent rien faire de mieux que de promouvoir tout ce qui peut tendre à l'honneur et à la gloire de l'Eucharistie, et que d'inviter et d'attirer les fidèles aux sources si salutaires de ce sacrement et de ce sacrifice obéissant par là aux vœux du Sacré-Cœur de Jésus. »

Ainsi donc, mes frères, ne trouvez pas étrange qu'on vous parle souvent de l'Eucharistie, qu'on vous presse d'assister souvent au saint sacrifice, de communier fréquemment, nous ne faisons par là que vous dire ce que désire le souverain Pontife et le Cœur Sacré de Jésus, qui brûle de vous communiquer la vie dont il est la source, etc.

XIX. — Sacré-Cœur.

4909. *Comme mon Père m'a aimé ainsi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour* (JOAN., XV). Quelles paroles ! Nous aimons tous nous entendre dire qu'on nous aime, qu'elles descendent donc comme une rosée sur notre cœur. Ce n'est pas un homme, ce n'est pas un saint, ce n'est pas un ange qui nous les adresse ; elles partent du Cœur de Jésus. Ce Jésus, l'objet des complaisances et de l'amour infini de son Père, nous dit qu'il nous a aimés, qu'il nous aime encore, comme son Père, l'a aimé, et nous invite à demeurer dans son amour. O merveille ! O invitation capable de ravir quiconque a un cœur ! Le Cœur de Jésus brûle d'amour pour nous, que le nôtre soit donc embrasé de dévotion pour son Sacré-Cœur. C'est notre devoir, c'est notre intérêt.

4910. I. *C'est notre devoir.* Le Cœur Sacré de Jésus mérite tout notre amour. 1° *D'abord à cause de ce qu'il est en lui-même.* Nous honorons avec respect et avec fruit les reliques des saints, les restes de leurs vêtements, la poussière, les ossements de leur corps. Nous adorons le suaire dans lequel Notre Sauveur fut enseveli, les fragments de la croix sur laquelle il est mort. De quel respect et de quel amour ne devons-nous donc pas entourer la sainte Eucharistie, dans laquelle Jésus lui-même avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, est vivant au saint tabernacle ? Quelle dévotion excellente que celle qui a pour objet le Fils de Dieu, Dieu lui-même !

La dévotion à Marie, si sainte soit-elle, n'est que la porte qui nous introduit à la dévotion envers Notre-Seigneur. Marie est le moyen, Jésus est la fin. Marie est le chemin, Jésus est le but du voyage. Or, par la dévotion au Sacré-Cœur, ne nous occupant pas de ces pieds adorables que Madeleine arrosa de ses larmes et essuya de ses cheveux, ni de ces mains qui répandirent tant de bienfaits, ni de ce front auguste que déchirèrent les épines, ni de ce corps meurtri par les fouets pour l'amour de nous, nous suivons la lance qui ouvrit le côté du Fils de Dieu. Et nous nous attachons à son Cœur Sacré, ce Cœur, la partie la plus noble de son corps adorable, le siège de la vie humaine du Fils de Dieu, le foyer de l'amour qu'il nous a porté. Et nous ne le considérons point comme séparé de l'âme de Notre-Seigneur ou de sa divinité, mais comme inséparablement uni à l'une et à l'autre, comme vivant par conséquent, aimant nos âmes d'un amour ineffable et demandant en retour l'amour de nos cœurs.

Or ce Cœur Sacré est le chef-d'œuvre des mains divines, la création la plus merveilleuse. Rien sur la terre ne peut lui être comparé. Dieu en le formant l'a orné de tous les dons de la nature et de la grâce ; et la science humaine ne peut découvrir les trésors que l'Eternel y a entassés. C'est un soleil de pureté, une source intarissable de tendresse et de miséricorde, un abîme d'humilité, une fournaise d'amour, un sanctuaire paré de tous les ornements des vertus. Quelle douceur inaltérable que celle du Cœur de Jésus ! Quelle humilité qui seule a honoré la grandeur de Dieu comme elle le mérite ! Sa charité est un feu capable d'embraser le monde, si les glaces de l'égoïsme et de l'indifférence n'en paralysaient les effets. Nous admirons les grands cœurs, les cœurs purs, généreux ; si nous les rencontrons, nous ne pouvons nous défendre de les aimer. Or voici le Cœur d'un Dieu, en est-il un qui soit si digne de notre amour et de notre vénération !

4911. 2° *Ce que le Cœur de Jésus est pour nous.* C'est le cœur d'un père, d'une mère, d'un époux, d'un frère, d'un ami ; et qui pourra dire la force de tendresse multiple dont le Cœur de Jésus est rempli pour chacune de nos âmes ! L'amour se témoigne par les œuvres. Or le Cœur de Jésus a inspiré la pauvreté de Bethléem, les humiliations, les travaux de la vie cachée, les fatigues de la vie publique, la conduite si miséricordieuse du Sauveur envers les enfants, les pécheurs, les malades, les affligés, les ingrats, les bourreaux eux-mêmes ; les souffrances et la mort du Calvaire. On ne peut pas donner une preuve plus grande d'amour que de sacrifier sa vie. (V. n° 4914.) Enfin ce Cœur a inspiré l'institution de l'Eucharistie.

Et s'il fallait descendre dans le détail de ce que chaque âme doit à ce Cœur Sacré, il faudrait énumérer toutes les grâces que chacune a reçues dans sa vie. C'est l'amour du Cœur de Jésus qui les a déversées sur nous. *Quis tam amantem non redamet : Qui n'aimera celui qui l'aime à ce point ? Qui n'embrassera celui qui si est pur*, s'écrie saint Bernard. *Restons sur ce Cœur afin qu'il enchaîne des liens et blesse de la flèche de son amour notre cœur encore dur et impénitent. Il est bon d'être là : ne nous en laissons pas facilement arracher ; car vous avez dit vous-même, Seigneur, a ceux qui s'approchent de vous : Réjouissez-vous, parce que vos noms sont écrits dans le ciel.*

« Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter dans ce Cœur ! O Jésus, le plus beau des enfants des hommes, lavez-moi davantage de mon iniquité, afin que purifié par vous, je puisse m'approcher de votre pureté, et que je mérite d'habiter dans votre cœur tous les jours de ma vie. Si votre côté a été percé, n'est-ce pas en effet afin que l'entrée de votre cœur nous fût ouverte ? Si votre cœur a été blessé, n'est-ce pas afin que nous puissions y habiter à l'abri de tous les orages ? Il a été blessé aussi par le fer, afin que cette blessure visible nous fît voir la blessure invisible qu'y a faite l'amour ! (Brev. Roman. 2 offic. *Smi, Cordis*). » (V. n^os^ 4915 et suiv.)

4912. — II. **Notre intérêt** nous presse d'avoir une tendre dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Notre-Seigneur, en révélant son Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial, fit les plus magnifiques promesses aux âmes qui embrasseraient cette dévotion. Nous ne faisons ici que les résumer : aux familles dévotes au Sacré-Cœur, et où son image sera exposée, la paix et la bénédiction ; aux prêtres et aux religieux, la grâce d'arriver à la perfection de leur état ; le don pour les prêtres de toucher les cœurs endurcis ; aux pécheurs, la force de se corriger des habitudes les plus invétérées ; aux âmes tièdes, la ferveur ; aux ferventes, une haute perfection ; et ceux qui répandent la dévotion au Sacré-Cœur, auront leurs noms écrits dans le Cœur de Jésus et ils n'en seront jamais effacés. Quelles promesses ! Et quand c'est Jésus qui les fait, qui douterait de leur vérité ? Du reste, ne les eût-il pas faites, il serait impossible de nier les avantages de cette dévotion.

Le Cœur de Jésus étant, en effet, la source des grâces, comment pourrait-on s'approcher de lui sans en être inondé ? comment ne pas devenir humble, quand on étudie et qu'on aime son humilité ? Un jour, la Bienheureuse Marguerite-Marie avait de la peine à soumettre sa volonté ; elle se plaignait à Notre-Seigneur de sa faiblesse : « Prends ta volonté ; lui dit Notre-Seigneur, cache-la dans la plaie de mon Cœur ! — Oh ! Seigneur, répondit-elle, prenez-la vous-même, enfoncez-la bien avant et fermez-la

dans votre Cœur. » Et depuis lors, elle ne sentit plus aucune résistance. Faisons comme elle, quand nous éprouvons quelques difficultés à pratiquer la vertu. Cachons notre cœur dans le Cœur de Jésus.

Comment ne pas devenir ardent, quand on s'approche de ses divines flammes? Et l'amour divin, dont elles embrasent, est *la racine de tous les biens*, comme le dit saint Augustin. Toutes les vertus font cortège à la charité, comme à leur reine; et tout le bonheur de la vie vient de l'amour de Dieu. *Mon joug est doux et mon fardeau est léger*, dit le Sauveur. *Prenez sur vous mon joug et vous trouverez le repos de vos âmes.* Demeurez dans mon amour, ajoute-t-il; mais celui qui demeure dans l'amour de Jésus demeure dans la joie, a dit saint Bernard. *L'amour de Jésus est tout plein de douceurs et de délices. Il ne tourmente pas celui qui le possède, il le charme; il ne l'énerve pas, mais il le fortifie; il méprise la terre et ne cherche que le ciel.* (IBID.)

C'en est assez pour quiconque a bon goût et bon cœur. Le Cœur de Jésus est le plus noble, le plus pur, le plus aimant, le plus généreux des cœurs. O vous, qui cherchez un cœur grand qui vous aime, qui partage et récompense largement l'affection que vous lui donnez, qui le poursuivez en vain parmi les créatures et n'avez trouvé que déception, voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qui vous a aimés, vous, jusqu'à se livrer pour vous!

Voyez, que d'âmes autour de vous aiment tout, excepté lui; vous connaissez les tristesses de l'amour qui n'est pas aimé. Jésus se plaint de l'indifférence de tant de cœurs: *Sustinui qui simul mecum constristaretur et non fuit. J'attends*, dit-il, *quelqu'un qui partage ma tristesse; je cherche un consolateur.* Offrez-vous donc à lui pour le consoler par un amour généreux. O Cœur divin, Cœur si pur, Cœur si noble, si riche, si fidèle, à qui donnerai-je mon cœur si je ne le donne à vous? Prenez-le tout entier, comme vous prîtes celui de la Bienheureuse Marguerite-Marie; enfermez-le dans le vôtre, je veux demeurer dans votre amour. (V. nos 4918 et 4919.)

4913. *Conclusion.* Mais prenons garde. Notre-Seigneur *lui-même nous dit comment nous devons demeurer dans son amour*, remarque encore saint Bernard: *si vous observez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour.* (IBID.(Le divin Sauveur a aussi révélé à la Bienheureuse Marguerite-Marie les pratiques par lesquelles les âmes fidèles nourriront en elles et témoigneront une vraie dévotion à son Sacré-Cœur. Voici les principales: célébrer la fête du Sacré-Cœur, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu; communier le premier vendredi de chaque mois; faire l'heure sainte en union avec Notre-Seigneur au jardin des Olives, de onze heures à minuit, dans la nuit du jeudi au vendredi; répandre la dévotion au Sacré-Cœur. Ajoutons à ces pratiques, celle de nous enrôler dans la confrérie du Sacré-Cœur et de nous consacrer tous les jours à son amour. Si nous y sommes fidèles, nos noms seront écrits dans le Cœur Sacré et n'en seront jamais effacés. (1)

(1) Rien de plus facile que de méditer sur le Cœur de Marie en suivant le même plan.

TRAITS ET PENSÉES SUR LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

4914. Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, s'écrie saint Liguori, avec Jésus lui-même! C'est le cœur le plus aimable, à cause de ses sublimes vertus; le plus aimant: témoin son incompréhensible dévoûment pour l'homme; le plus désireux d'être aimé, car il nous poursuit sans cesse comme s'il ne pouvait se passer de notre amour; le plus méprisé des hommes qui, en retour de tant de sacrifices, lui prodiguent chaque jour l'ingratitude et l'outrage; le plus souffrant, plus on aime, plus on souffre de se voir repoussé et abandonné; le plus miséricordieux: non seulement il pardonne, mais il expie lui-même nos iniquités; le plus libéral: non content de donner tout ce qu'il a, il se donne lui-même; le plus reconnaissant: il paie au centuple le moindre de nos actes accomplis pour lui plaire; le plus fidèle: jamais il n'a manqué ni à sa parole ni à ses promesses. En nous montrant son Cœur sacré, Jésus n'a-t-il pas ce droit de nous dire: « Aimez-moi de tout votre cœur. » *Patet arcanum cordis per foramina corporis; patent viscera misericordiae.* (Ben.)

4915. Lorsqu'il meurt quelque prince ou quelque grand de la terre d'une mort inopinée, l'on a coutume d'ouvrir aussitôt son corps pour savoir de quelle maladie il est mort. Notre Seigneur étant mort, mais d'une mort d'amour sur l'arbre de la croix, a voulu que son côté fut ouvert pour nous montrer qu'il était véritablement mort, et que sa mort ne provenait point d'autre maladie que du grand amour qu'il avait pour nous, afin que, par cette connaissance, nous fussions excités à l'aimer. Et pour nous prouver que c'était l'amour qui lui ôtait la vie, et non les tourments, voulant rendre le dernier soupir, il dit, mais d'une voix si haute, si éclatante, si ferme: *Pater in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc., 23); Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, qu'il ne semblait qu'il dût sitôt mourir: de sorte que, pour savoir s'il était réellement mort, l'un des soldats lui donna un coup de lance et lui ouvrit le côté et alla droit au cœur, et alors, on vit qu'il était vraiment mort, mais de la maladie de son cœur, c'est-à-dire de l'amour de son cœur.

4916. « Il y a plusieurs raisons pour lesquelles Notre Seigneur voulut et permit que son côté fut ouvert après sa mort, mais je n'en dirai que deux. La première est afin que nous vissions les pensées de son cœur qui ne sont que des pensées d'amour et de dilection pour les hommes: *Ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis* (Jer., 29); Mes pensées, dit-il par son prophète, sont des pensées de paix et non d'affliction. Il voulut donc que son côté fût ouvert pour nous faire connaître le grand désir qu'il a de nous donner les grâces et les bénédictions de son divin cœur, et son cœur même, comme il le fit à sainte Catherine de Sienne; de telle sorte que cette sainte qui, auparavant d'avoir reçu cette faveur de Notre-Seigneur lui disait: Seigneur, je vous recommande mon cœur; lui disait depuis: Seigneur je vous recommande votre cœur. O quel bonheur pour cette sainte d'avoir ainsi changé son cœur avec celui de son divin Sauveur! Certes, elle pouvait bien dire comme le grand Apôtre: *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus* (Gal., 2). Je vis, mais non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, puisque le cœur de Notre-Seigneur était le sien. O certes! les âmes dévotes ne doivent point avoir d'autre cœur que celui de Dieu, point d'autre esprit que le sien, point d'autre volonté que la sienne, point d'autres affections que la sienne, ni d'autres désirs que les siens. En somme, elle doivent être toutes à lui sans réserve.

« La seconde raison pour laquelle Notre-Seigneur voulut qu'on lui ouvrit le côté nous est signifiée par ces paroles du Cantique des cantiques, qu'il adresse à l'âme dévote: *Veni, columba mea, in foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (Cant., 1); venez ma toute belle, venez ma bien-aimée, vous retirer comme une chaste colombe dans les trous de la masure et dans l'ouverture de la pierre: paroles par lesquelles il nous convie d'aller à lui avec toute confiance pour nous cacher et reposer dans son divin côté, c'est-à-dire, dans son cœur qui est ouvert pour nous y recevoir avec un amour et une bénignité sans pareilles, afin de nous servir de refuge

et de retraite assurée dans toutes nos tribulations, pourvu que nous nous donnions tout à lui, et que nous nous abandonnions entièrement à sa sainte providence.

4917. « Vous me demanderez peut-être pourquoi les cœurs des hommes sont si cachés qu'on ne peut les voir ? Je vous dirai pour deux raisons qu'il est expedient qu'il en soit ainsi. La première est, à cause des méchants et des grands pécheurs, car si leur cœur était ouvert on y verrait des choses si sales et si abominables, qu'on en aurait horreur, comme nous le lisons dans sainte Catherine de Sienne, qui avait reçu de Dieu le don de voir les consciences et de connaître les péchés les plus secrets des hommes. Aussi elle en avait tant d'horreur qu'elle était obligée de se détourner d'eux pour ne point les voir ? Saint Philippe de Néri avait aussi reçu de Dieu cette même grâce. Or, lorsqu'il allait par les rues, et qu'il rencontrait des personnes en état de péché mortel, il se bouchait le nez, ne pouvant supporter la grande puanteur qui sortait de leur conscience.

« La seconde raison pour laquelle il n'est pas à propos qu'on voit les cœurs des hommes, c'est de peur que les bons ne s'enorgueillissent et ne se complaisent en eux-mêmes, et que cela porte les autres à la jalousie et à l'envie. Mais pour Notre-Seigneur, il n'y avait rien à craindre que l'on vit son cœur parce qu'il n'y avait rien en lui qui put donner de l'horreur, puisqu'il était la pureté et la sainteté même. Il ne pouvait non plus tomber en vanité, lui qui était l'auteur de la gloire. Il voulut donc que son cœur fut ouvert, afin que nous vissions en lui l'amour qu'il nous porte, et que par cette connaissance nous fussions excités à l'aimer et à boire son calice avec lui. (Saint François de Sales.)

4918. Sainte Lutgarde, s'entendant demander par Notre-Seigneur ce qu'elle voulait, répondit : « Ce que je veux, ce que je vous demande, c'est votre cœur. — Mais moi, dit le Sauveur, je veux plutôt avoir le tien. — Qu'il en soit ainsi, répondit-elle aussitôt, prenez-le, cachez-le dans votre poitrine sacrée, et que je ne le possède jamais que pour vous. » Et depuis lors, Notre-Seigneur enflammait Lutgarde de son amour, et Lutgarde était toujours hors d'elle-même en ne vivant qu'en Jésus et par Jésus.

4919. « Un jour sainte Catherine de Sienne en qui le divin amour avait fait de profondes blessures, demanda instamment à Notre-Seigneur qu'il lui ôtât son cœur et sa volonté propre afin qu'en toutes circonstances, soit tristes, soit heureuses, elle obéît promptement et sans hésitation aux désirs de son Epoux. Pendant qu'elle priait ainsi, le Sauveur lui apparut, et, s'approchant d'elle, lui ouvrit le côté gauche et lui ôta le cœur. Elle sentit en effet, en ce moment que son cœur ne battait plus dans sa poitrine. Elle raconta ce fait à son confesseur, lequel se moqua de ce qu'elle lui disait. Quelques jours après, comme elle se disposait, à sortir de l'église des Dominicains de Sienne, Notre-Seigneur lui apparut encore, entouré d'une grande lumière. Il portait dans sa main un cœur de couleur vermeille et tout radieux qu'il lui mit dans le côté gauche en lui disant : Ma fille bien-aimée, je te donne mon cœur pour ton cœur; puis il lui ferma le côté. Et pour qu'on ne crût pas que ce n'était qu'un vaine imagination une cicatrice resta empreinte dans le côté de Catherine, ainsi que l'ont souvent attesté les amies de la sainte, qui avaient vu cette cicatrice. Dès ce moment, chaque fois que cette bienheureuse Vierge recommandait son cœur à son divin Epoux, elle ne disait plus : « Mon Seigneur, je vous recommande mon cœur; mais je vous recommande votre cœur. » (B. L. de Grenade.)

XIX. — Transfiguration.

4920. *Exorde :* le récit de l'Evangile. (Matth. xvii, Marc. ix, Luc. ix, 28.)

Ce récit renferme de grandes leçons, tâchons d'en recueillir les plus pratiques. Notre-Seigneur a annoncé à ses Apôtres sa Passion : il ne veut pas que leur foi soit ébranlée des souffrances qu'il devra endurer bientôt. Il faut donc qu'il les convainque de sa divinité. Il leur a parlé du bonheur

de son royaume éternel, et de l'abnégation et des souffrances nécessaires pour le conquérir. Il faut qu'il fortifie leur courage dans la lutte, en leur faisant voir un rayon de la gloire promise.

Il prend donc avec lui, pour être témoins de ce mystère, non les scribes et les pharisiens ; mais trois des pauvres pêcheurs de Galilée qu'il s'est choisis. *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* Aussi l'Eglise chante-t-elle en ce jour : *Jesu tibi sit gloria, qui te revelas parvulis.* L'humilité attire les faveurs de celui qui résiste aux superbes. Il en prend trois pour qu'ils puissent rendre un témoignage suffisant à ce grand fait ; il n'en prend que trois, car dans l'ordre de la Providence les faveurs extraordinaires ne sont accordées qu'à quelques âmes d'élite qui ont la charge d'en instruire les autres. Il choisit Pierre, à cause de sa foi et de son amour. *Beatus es Simon Barjona quia caro et sanguis non revelavit tibi. Tu aliquando conversus confirma fratres tuos. Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Il choisit Jean, à cause de sa pureté virginale. *Qui diligit cordis munditiam habebit amicum regem.* Il choisit Jacques qui sera parmi les Apôtres le premier martyr, à cause de sa patience constante à supporter les épreuves. Voulons-nous les faveurs de Dieu, ayons comme Pierre une foi que rien n'abatte et un amour généreux ; comme Jean, une grande pureté ; comme Jacques la constance dans les épreuves et les persécutions. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur. Nemo mittens manum ad aratrum et respiciens retro aptus est regno Dei* (LUC. IX, 62). Avec ses trois disciples favoris, Notre-Seigneur se dirige sur la montagne du Thabor. Il aimait à se retirer dans la solitude pour s'y entretenir avec son Père, nous apprenant par là à nous écarter des créatures pour trouver Dieu. *Intra in cubiculum et, clauso ostio, ora.....* Arrivés sur la montagne, Notre-Seigneur se met en prière, et les Apôtres s'endorment de lassitude. Or, pendant que Notre-Seigneur priait, il se transfigura. Saint Basile de Séleucie, dit que le soleil fut plus surpris en ce jour qu'en celui où Josué l'arrêta dans sa course, car il vit un autre soleil, morne jusque là ; et lui, devant qui toute autre lumière s'efface, s'étonna de se voir obscurci lui-même par une lumière étrangère. Le visage de Notre-Seigneur en effet devint lumineux comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige. Il prit pour un moment une des qualités des corps glorieux : la clarté ; et il laissa rayonner sur sa personne divine la gloire de son âme. Il voulut nous apprendre par là à nous transfigurer nous-mêmes. Il y a une sorte de transfiguration de l'infidélité à la foi. *De tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum... Illuxit cordibus nostris.* Ah ! puissent les pauvres infidèles se transfigurer ainsi ! *Adveniat regnum tuum. Surge, illuminare, Jerusalem.* Il y a une transfiguration de l'état de péché à la vie de la grâce. Le pécheur est enseveli dans les obscurités d'un tombeau. Le péché mortel est comme un nuage qui voile à son âme les clartés de la grâce. Ah ! prions pour les pécheurs ; et si parmi nous il était une âme en état de péché mortel, qu'elle prie et qu'elle se transfigure dans sa prière, par la contrition, le repentir et la confession. Il y a une transfiguration d'un état de grâce tiède et imparfait à la perfection de l'amour divin. Cette transfiguration s'opère encore par la prière et l'oraison. *Factum est dum oraret.* L'oraison nous fait connaître Dieu et nous-mêmes : Dieu pour l'aimer, et nous-mêmes pour nous anéantir et nous mépriser.

L'oraison nous met en face de Dieu, la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde. C'est par l'oraison que nous recevons la grâce sans laquelle nous ne pouvons ni croire, ni espérer, ni aimer, ni grandir dans la perfection.

Et dicebant excessum ejus. L'âme transfigurée par la perfection ne recherche pas les consolations, mêmes surnaturelles, pour elles-mêmes. Son unique désir est de souffrir pour témoigner à Dieu son ardent amour, à l'exemple de Jésus-Christ qui, en ce jour de gloire pour lui, aime à s'entretenir de sa Passion avec Moïse et Elie. Ces derniers viennent tous deux, l'un l'interprète de la loi, l'autre le Père des prophètes, pour rendre hommage à Jésus-Christ, la fin, le couronnement de la loi ancienne et des prophéties.

Les rayons lumineux qui partaient de la personne adorable du Sauveur frappant les paupières des trois Apôtres, ceux-ci s'éveillèrent et virent avec admiration ce spectacle merveilleux. Saint Pierre ravi s'écria : *Bonum est nos hic esse.* Il fait bon ici. Il avait raison; rien n'est doux comme de contempler la face radieuse du Sauveur; et cependant ce n'est qu'un rayon de sa gloire qu'il laissa voir dans sa transfiguration. Qu'en sera-t-il de le contempler dans le ciel ? Ah ! Seigneur *noverim te !* Sainte Thérèse vit quelque chose de votre gloire ; et dès lors il lui fut impossible de rien aimer de terrestre. *Ostende faciem tuam et salvi erimus.*

Bonum est nos hic esse. La transfiguration des âmes est douce aussi. *Bonum* d'avoir la foi. *Bonum* d'avoir l'amitié de Dieu. Pauvres pécheurs ! Jésus a pleuré sur eux. *Si cognovisses et tu quæ ad pacem tibi.* La Vierge a pleuré sur eux à la Salette. *Bonum* d'aimer Dieu parfaitement, d'avancer de vertus en vertus. *Melior est dies una in atriis tuis super millia. Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Saint Pierre aurait voulu que cette joie qui l'enivrait durât toujours. Aussi se hasarde-t-il à dire à Notre-Seigneur : *Si vis faciamus hic tria tabernacula.* Mais l'Evangile remarque qu'il ne savait pas ce qu'il disait. Le bonheur parfait ne peut être goûté dans cette vallée de larmes. Ici-bas, la lutte et la souffrance ; au ciel, la couronne et la félicité. Au moment donc où il parlait encore, une nuée lumineuse environna tous ces saints personnages, et une voix du ciel se fit entendre : *C'est là mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* C'est Dieu le Père qui rend témoignage d'une manière éclatante à la Divinité de Jésus-Christ, comme il l'avait fait au jour de son baptême.

Ecoutez Jésus, c'est le Fils de Dieu, par conséquent la science, la vérité infinie. Ecoutez-le, quand il vous parle par son Evangile dont l'Eglise est l'interprète autorisé. Que ses paroles ne soient pas comme un concert qui frappe notre oreille, ni comme une science qui émerveille notre esprit : mais comme une doctrine qu'il faut croire, comme un précepte ou un conseil qu'il faut mettre en pratique. Nourrissez-vous de ses enseignements, ils seront pour votre âme un aliment qui lui donnera la force. Ecoutez-le, quand il vous parle par la prédication, par les bonnes lectures, dans l'oraison, etc. *Sonet vox tua in auribus meis.* En entendant cette voix, les Apôtres effrayés tombèrent la face contre terre; et Jésus s'approchant les toucha et leur dit : Soyez sans crainte. Ils levèrent donc les yeux et ne virent plus que Jésus, *nisi solum Jesum.* Que ce soit la conclusion de cet entretien. *Neminem viderunt nisi solum Jesum.* Tout est vanité, excepté

aimer Dieu. Pourquoi donc regarder la terre avec ses beautés d'un jour, souvent périlleuses pour ceux qui s'y attachent. Regardons Jésus et lui seul. C'est la gloire, c'est la beauté en laquelle le Père met ses complaisances. Il a fait les délices des saints. C'est notre maître et notre modèle, n'écoutons que lui, ne voyons que lui, cherchant à pratiquer ses enseignements et à copier ses vertus. *Solum Jesum*, et un jour (ce sera alors la transfiguration consommée), nous partagerons la gloire dont il nous montre aujourd'hui un rayon. *Amen !*

XXI. — Exaltation de la Croix.

4621. Cette fête est très ancienne dans l'Eglise. Elle nous rappelle le recouvrement de la croix sur laquelle mourut le Sauveur. Cette précieuse relique était conservée à Jérusalem dans l'église que sainte Hélène avait fait bâtir sur le Calvaire.

L'an 625, Chosroès, roi de Perse, prit Jérusalem et en emporta l'étui d'argent qui renfermait la sainte Croix. Quatorze ans après, Héraclius vainquit les Perses et reprit sur eux le précieux dépôt, qui fut porté en triomphe à Constantinople, et ensuite à Jérusalem, où le patriarche Zacharie reconnut les sceaux respectés par les rois de Perse. Il l'ouvrit avec la clef, adora la croix et la montra au peuple. Il s'opéra à cette occasion plusieurs guérisons miraculeuses.

Les pieux habitants du Liban célèbrent avec une dévotion et une solennité particulières la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. La veille, à la tombée de la nuit, mille feux brillent sur toutes les hauteurs, rivalisant d'éclat avec les étoiles du ciel, et se réfléchissant dans l'azur de la mer. Il n'y a pas une colline, pas un rocher, pas une anse du rivage, pas une habitation, depuis le pied des montagnes jusqu'à leurs cîmes les plus élévés, de Sidon jusqu'à Tripoli, partout où bat un cœur catholique, qui ne rende gloire à Dieu. Toutes les cloches unissent leurs voix aux chants des fidèles, au murmure des ondes, à la joie de la terre, pour exalter l'arbre de vie qui a porté le salut du monde. Célébrons nous-mêmes cette fête. I. La croix a été exaltée, glorifiée. II. Exaltons-la, glorifions-la encore. (V.n° 4927.)

4922. *Elle a été exaltée.* 1° Par Constantin le Grand à qui, au moment où il allait combattre Maxence, une croix merveilleuse apparut avec cette inscription: *in hoc signo vinces ;* et dès lors il fit porter à la tête de ses armées, par cinquante hommes d'élite, le *labarum* qui était l'image de la Croix. Dès lors, la croix, jusque-là enfouie dans les souterrains où se cachaient les chrétiens persécutés, parut au grand jour. Elle fut gravée sur les couronnes des Césars, sur les boucliers, sur les casques des guerriers et jusque sur les monnaies.

2° Par Héraclius en ce jour de son recouvrement. Cet Empereur, pour la porter à l'Eglise du Calvaire, où on la conservait jadis, se dépouilla de sa couronne et ses habits impériaux ; et, les pieds nus, il gravit la montagne, suivi de son armée et d'une grande multitude de peuple qui versait des larmes de joie.

3° La croix a été exaltée par Dieu lui-même. *Propter quod Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* Il l'a exalté en le faisant triompher, par sa croix, du démon. La croix a été une arme mystérieuse qui a renversé l'empire de Satan dans l'univers. Avant Jésus-

Christ, Satan était adoré partout par les infidèles. Qu'étaient les dieux de la Fable, sinon des démons ? Où sont aujourd'hui leurs temples et leurs adorateurs ? Jésus a pris leur place et qui songe à la leur rendre ? Il a triomphé des ténèbres répandues sur la face de la terre. La croix *splendidior cunctis astris*, comme chante l'Eglise, a fait connaître à tous la grandeur de Dieu, sa justice, le prix des âmes. Elle a banni la corruption païenne, *sanctior universis*, en prêchant à tous la pénitence, l'humilité, le mépris des biens d'ici-bas. Elle a levé l'arrêt de notre condamnation *in qua salutis auctor propria morte mortem omnium superavit.* La prophétie du Sauveur est accomplie : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Jésus de sa croix a attiré tous les cœurs à son amour. Il a attiré les Apôtres, les martyrs, les vierges, etc... Puisse-t-il nous attirer tous ! *Regnavit a ligno Deus !*

4923. II. — Laissons-le faire, ne résistons pas à son action sur nous, et *exaltons et glorifions en nous la croix.*

1° En l'honorant *extérieurement ;* respect à la croix quand nous la rencontrons sur notre route; plaçons-la au seuil et dans un endroit apparent de notre maison. Que dis-je ? il faudrait qu'elle ornât tous nos appartements. Portons-la sur nous comme Notre-Dame de la Salette. Baisons-la avec respect et le jour et la nuit; en entrant, en sortant; avant, après nos repas, marquons-nous du signe de la croix, comme le faisaient les premiers chrétiens. Tenons-la sur notre cœur à notre dernier soupir et que nos mains glacées par la mort l'emportent dans notre tombe.

2° *Intérieurement.* 1) Elle a triomphé du démon, ne triomphera-t-elle pas en nous du péché ? Notre lâcheté ou notre malice pourront-elles résister à son action merveilleuse ? 2) Elle a triomphé du monde qu'elle a assujetti à l'empire de Jésus, il faut qu'elle ruine en nous la triple concupiscence, en laquelle se résume tout ce qu'il y a dans le monde. Hélas ! que d'âmes qui vivent encore le sensualisme, l'amour des biens de la terre, l'orgueil ! La croix n'a pas encore jeté en elle de profondes racines. 3) Jésus de sa croix a tout attiré à lui, qu'il attire notre cœur. 4) Quels sont nos sentiments à l'égard des souffrances de cette vie, qui ne sont au fond que des parcelles de la croix du Sauveur, qu'il nous distribue dans sa tendresse pour nous faire expier nos péchés, et acquérir des mérites ? Les estimons-nous comme les saints ? les regardons-nous comme des moyens efficaces de témoigner à Notre-Seigneur un amour sincère ? *Aut pati, aut mori.* 5) Cherchons-nous à faire triompher la croix dans l'âme de nos frères ? où est notre zèle pour procurer ce triomphe à Jésus crucifié ?

Nous avons donc besoin de cette fête pour ranimer notre respect et notre amour à l'égard de la croix. (1) O croix sainte, *arbor decora et fulgida, ornata*

(1) Quand le grand capitaine Judas Machabée eut rebâti le temple de Jérusalem, la nation juive en éprouva tant de consolation, que tout le peuple prosterné contre terre, louait et bénissait le Seigneur. Quelle ne doit donc pas être la joie des Chrétiens, en considérant l'exaltation de la sainte Croix, qui abattue et prise par les infidèles recouvrée et retablie par le grand empereur Héraclius. Notre joie doit être d'autant plus grande que dans l'ancien temple on n'offrait d'autres sacrifices que ceux des taureaux, qu'il ne fut teint d'autre sang que celui des animaux ; mais sur la croix a été offert le sacrifice d'un prix infini ; elle a été teinte du Sang d'un Dieu. Les Juifs fidèles ont toujours cherché à rebâtir leur temple quand les infidèles l'ont renversé ; les bons chrétiens doivent d'autant plus travailler à exalter la sainte Croix que ses ennemis s'efforcent davantage de la renverser et d'en éteindre le culte. (D'après SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

regis purpura, electa... tam sancta membra tangere, inter ligna sylvarum tu sola excelsior quæ meruisti portare talentum mundi. Venez, que je vous presse sur mon cœur, que je vous couvre de mes baisers, comme le fit Madeleine. Mais venez surtout dans mon cœur, poussez-y des racines profondes, arbre de vie. Enracinez en moi les vertus dont Jésus, attaché à vos bras, m'a donné l'exemple, surtout un amour pour ce divin Sauveur, assez généreux pour vivre, souffrir et mourir, s'il le faut, pour lui.

4924. **Autre plan** *sur l'Exaltation de la Croix, d'après Bossuet.*

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. Dieu qui de rien a fait le ciel et la terre et a tiré les astres et la lumière de l'abîme infini des ténèbres, a voulu que la plus grande infamie devînt une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi Jésus, l'innocence même, a fini sa vie comme un criminel, et comme le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez d'amertume, il a choisi volontairement de tous les supplices le plus honteux et de toutes les morts la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix, qu'est-ce autre chose qu'une longue mort, par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée de spectateurs inhumains? Jamais on n'a rien inventé de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. Aussi, le maître de l'éloquence, accusant un gouverneur de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme et proteste que par un tel attentat la liberté publique et la majesté de l'empire étaient violée (CICER. in Verrem, lib. VII). C'était assez d'être né libre, fidèle, pour être exempt de cet horrible supplice. Il fallait que ceux que l'on attachait à la croix fussent non seulement les plus détestables de tous les mortels, mais encore les derniers et les plus abjects. Ainsi, ce que les Romains trouvaient insupportable pour leurs citoyens, les Juifs parricides l'ont fait souffrir à leur Roi.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque du saint Apôtre, le crucifié est maudit de Dieu.

Comment saint Paul peut-il donc dire: *mihi absit gloriari?* La gloire du chrétien ne peut être que la gloire de Dieu; d'autant que le chrétien ne trouve rien qui soit digne de son ambition et de son courage que les choses divines et immortelles. Or, la gloire de Dieu consiste en deux choses: premièrement, en sa puissance absolue, et après en sa miséricorde infinie; car pour avoir de la gloire, il faut être grand, il faut faire éclater sa grandeur. Si l'éclat n'est appuyé sur une grandeur solide, il est faible et n'a qu'un faux jour, et si la grandeur est cachée, elle ne brille pas de cette belle et pure lumière sans laquelle la gloire ne peut subsister. Je dis donc que la gloire de Dieu est en sa puissance et en sa bonté. Par la première, il est majestueux en lui-même, par l'autre il est magnifique envers nous. Par la puissance, il enferme en son sein des trésors et des richesses immenses; mais c'est la miséricorde qui ouvre le sein, pour le faire inonder sur les créatures. La puissance est comme la source et la miséricorde est comme un canal. La puissance fournit ce que distribue la miséricorde; et c'est du mélange de ces deux choses que naît ce divin éclat que nous appelons la gloire de Dieu.

Or, c'est en la croix qu'éclatent le mieux la puissance et la miséricorde divines.

4925. I. *La puissance.* Si Notre-Seigneur meurt entre les mains des bourreaux, ce n'est pas l'impuissance qui le réduit en cet état. La mort des autres hommes est un effet de la défaillance de la nature; mais celle de Jésus-Christ est un effet de sa puissance. *J'ai le pouvoir,* dit-il, *de quitter la vie et j'ai le pouvoir de la reprendre.* Il se glorifie aussi bien de la puissance de mourir que de celle de se ressusciter. N'est-ce pas lui qui par une seule parole faisait revivre les morts? On s'efforce en vain de tarir les grandes sources, elles coulent toujours. Et Jésus avait en lui-même, dans sa divinité, la source éternelle de la vie. Frappez, déchirez ce corps, bourreaux, vous ne tarirez pas cette source; et il faudra que Jésus lui-même en arrête le cours dans l'amour qu'il a pour nous. Aussi, avant de rendre le dernier soupir, il passe en revue toutes les prophéties et voyant qu'il ne manquait plus à leur entier accomplissement, que d'être abreuvé de fiel et de vinaigre, il demanda à boire; et quand on lui eut présenté cet amer breuvage, il remarqua que tout était consommé et rendit le dernier soupir, pour montrer à tous que *ego pono animam meam, nemo tollit eam a me.* Le centenier ne s'y méprit pas: voyant ce qu'il y avait de grand, de noble, de libre dans cette mort, il confessa la divinité de Jésus expirant, lui qui n'avait fait aucun cas de lui pendant sa vie. Vous dirais-je que la puissance de Jésus éclate à sa mort, remue le ciel et les éléments, renverse tout l'ordre du monde, obscurcit le soleil et la lune? Non, il y a à vous faire comprendre des vérités bien plus frappantes. La croix a dompté les démons, abattu l'orgueil des hommes, renversé leur fausse sagesse et triomphé de leur cœur. Une telle victoire est plus glorieuse que de troubler l'ordre de l'univers. Ce qui fait éclater la puissance, c'est la victoire, surtout quand on la remporte sur des ennemis superbes et audacieux. Or, sous un Dieu bon, il y a eu des rebelles, parce qu'il y a eu des ingrats. C'est l'orgueil qui les a soulevés contre le Créateur, et l'orgueil est le grand ennemi de Dieu; car les superbes veulent traiter d'égal à égal avec Dieu. L'orgueil est monté dans le ciel et a débauché des anges; et après, il est descendu sur la terre, pour y perdre l'homme par le moyen des esprits rebelles dont il avait fait des démons. Le prince d'entr'eux, voulant subjuguer l'homme, a tenté de de le rendre rebelle à Dieu, afin d'en faire ensuite son propre esclave. Il lui a soufflé son orgueil; et de là l'histoire de nos malheurs. Dès lors, Satan se fait rival de Dieu et entreprend de se faire adorer par toute la terre. Il n'y réussit que trop.

Chose étrange, mais très véritable : les peuples les plus polis avaient les religions les plus ridicules; ils se vantaient de n'ignorer rien et ils étaient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissaient en toutes choses jusqu'au miracle; sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement insensés. Qui le pourrait croire, fidèles, que les Egyptiens, les pères de la philosophie; les Grecs, les maîtres des beaux-arts; les Romains, si graves et si avisés, que leur vertu faisait dominer par toute la terre; qui le croirait, qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux ? Que non seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome ? Qui ne serait contraint de dire en ce

lieu, que Dieu avait abandonné à l'erreur ces grands, mais superbes esprits qui ne voulaient pas le reconnaître ?

Qu'y avait-il de plus méchant que leurs dieux ? quoi de plus impur que leurs profanes mystères ? quoi de plus cruel que leurs jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, où ils rassasiaient leurs fausses divinités de spectacles barbares et de sang humain ? Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçait à reconnaître l'unique divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de désordres, ils n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnements si sublimes, avec leur éloquence-toute puissante, ils n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies, et de leur religion monstrueuse.

Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus et fugiant qui oderunt eum. Mais, ô Dieu, de quelles armes vous servirez-vous ? Je ne vois ni vos foudres ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire ; je vois seulement une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, et une mort infâme et cruelle, une croix et une couronne d'épines ; c'est tout votre appareil de guerre ; c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Justement, certes, justement ; et en voici la raison solide, que je vous prie, Chrétiens, de considérer. C'est honorer l'orgueil que d'aller contre lui par la force : il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance ; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force : Dieu descendra contre toi, armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le Dieu de l'homme ; un homme sera ton Dieu ; tu as amené la mort sur la terre ; la mort ruinera tes desseins ; tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion ; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix, en un mot, détruire ton empire de fond en comble. O puissance de la croix de Jésus !

Sitôt qu'elle a commencé de paraître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu, les oracles menteurs se sont tus ; le règne des idoles a été peu à peu ébranlé ; enfin elles ont été renversées et Jupiter et Mars, et Neptune, et l'Egyptien Sérapis, et tout ce qu'on adorait sur la terre, a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour reconnaître le Dieu Créateur, et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du Christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers.

Quoi ! malgré ses miracles, Jésus, durant sa vie, n'avait qu'un petit nombre de disciples qui l'abandonnèrent au temps de sa passion ; mais dès qu'il est monté sur la croix, quelle affluence de peuples accourent à lui ! Cette croix infâme, qui devait le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il y a étendu les bras, tout le monde a recherché ses embrassements. *Cum exaltatus fuero, omnia traham ;* il a changé l'instrument d'un supplice infâme en une machine céleste pour enlever tous les cœurs. Voyez cette multitude qui non seulement se glorifie de porter son nom, mais encore s'empresse d'imiter ses souffrances, de sacrifier pour lui

et les honneurs et la vie. On admirait chez les païens le mépris de la mort, comme une chose presque inouïe. Grâce à la croix de Jésus, il est devenu commun parmi nous. Depuis la mort d'un Dieu, la mort a eu pour les Chrétiens des délices. On a vu des vieillards décrépits, de faibles enfants, des vierges timides y courir comme à un triomphe. Le monde s'est plutôt lassé de tuer que les Chrétiens de mourir. Cette héroïque constance des martyrs a désarmé les bourreaux, dont l'aveugle fureur ne faisait qu'établir ce qu'elle pensait détruire ; et les croix des disciples servaient, comme celle du Maître, à la conquête du monde. Les loups devenaient agneaux ; le sang des martyrs était une semence de Chrétiens. Aussi la croix étendait partout sa domination ; il fallait qu'elle regnât partout parce qu'elle était toute-puissante. Aussi Barbares et Grecs, Scytes, Arabes, Indiens, forment bientôt un nouveau royaume qui a Jésus-Christ pour Chef ; l'Evangile porte loin la croix de Jésus pour étendard. Rome, la maîtresse du monde, courbe la tête ; et bientôt elle porte plus loin ses conquêtes par la religion de Jésus, quelle ne l'a fait par ses armes. Constantin élève la croix de Jésus dans ses étendards, au-dessus des aigles romaines, et confesse ainsi qu'il lui doit toutes ses victoires avec l'empire. O Jésus, vous avez vaincu le monde *non ferro sed ligno,* selon le mot de saint Augustin. Il était digne de votre grandeur de vaincre la force par l'impuissance ; par là vous avez fait voir qu'il n'y a rien de faible en vos mains et que vous faites des foudres de tout ce qu'il vous plaît d'employer. Ce n'est donc pas sans un dessein merveilleux de la Providence que la croix sainte du Sauveur a été retrouvée et exaltée, à Jérusalem, sous Constsntin, au moment où le triomphe du Christianisme était complet. Oh ! paraissez maintenant, croix jusque là cachée, paraissez, vous qui avez fait ces miracles, vous qui avez brisé les idoles, subjugué les peuples et donné la victoire aux généreux soldats de Jésus qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs, la gloire des Chrétiens, puisque c'est vous qui manifestez la puissance de leur Dieu ; mais vous serez aussi leur espérance ; car par vous éclate :

4926. II. *La miséricorde de Dieu.* Qui ne se tiendrait infiniment honoré d'avoir un Dieu si puissant qui met sa gloire à nous enrichir ? Et sa miséricorde ne nous presse-t-elle pas de mettre notre gloire à le louer ? Mais où a éclaté d'une manière plus frappante la miséricorde ? Pourquoi Jésus est-il monté sur la croix, et est-il mort sur ce bois infâme ? La justice divine était prête à précipiter dans l'abîme les hommes orgueilleux et rebelles, lorsque tout à coup notre charitable Pontife paraît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes. Posé sur l'autel de la croix, il répand son sang sur les hommes ; il élève à Dieu ses mains innocentes ; et ainsi pacifiant le ciel et la terre, il change une justice implacable en une éternelle miséricorde.

4927. En suivant l'audace des anges rebelles, nous leur avions, par un détestable marché vendu notre corps et notre âme. Dieu par suite nous avait condamnés à leur être livrés ; mais Jésus a pris la sentence portée contre nous et la attachée à l'a croix, afin, ô Père, que vous ne puissiez voir la sentence qui nous condamne sans le sacrifice qui nous absout. De là, notre pacte avec la mort est annulé ; le ciel qui était de fer pour nous, a commencé à répandre ses grâces, et nous a été ouvert par la croix ; véritable échelle de Jacob, à l'aide de laquelle les anges viennent à nous comme

à des frères, nous apprenant à remonter par elle avec eux pour occuper les places que les démons ont laissées vides. *Si cum inimici essemus, etc.* (Voir Rom. v, 8, 9, 10 et 32.) Dans la profondeur de notre misère, ne serions-nous pas accablés de frayeur sans la croix de Jésus ? Mais mon Sauveur, tant que je pourrai embrasser votre croix, je ne perdrai pas espérance, tant que je vous verrai à la droite de votre Père portant les cicatrices de vos plaies sacrées, la terreur de votre majesté ne m'empêchera pas d'approcher de l'asile de la miséricorde, c'est pourquoi votre croix est toute ma gloire, car elle est *Spes unica*. O croix, où éclate à la fois la puissance et la miséricorde divine, vous avez procuré la plus grande gloire de Dieu ; et un chrétien doit par conséquent se glorifier en vous. Mais en est-il ainsi ? La croix n'est-elle pas pour quelques-uns un scandale comme elle l'a été aux païens. N'est-elle pas un scandale à ceux qui ne peuvent souffrir la pauvreté, les injures, qui courent après les plaisirs, qui fuient tout ce qu'ils voient dans la croix, où Notre-Seigneur a trouvé la vie dans la mort, les richesses dans la pauvreté, les délices dans les tourments, et la gloire dans l'ignominie ? Jésus-Christ n'est-il pas mort en vain, si après sa mort on mène toujours une même vie, si l'on applaudit aux mêmes maximes, si l'on met le souverain bonheur dans les mêmes choses? En vain la croix a-t-elle abattu les idoles par terre, si nous en élevons encore dans nos cœurs, sacrifiant à l'ivrognerie, à l'impudicité, à l'avarice, à la vengeance, non des animaux égorgés mais nos esprits, nos corps qui sont les temples du Dieu vivant. Si la croix était notre gloire, nous glorifierions-nous encore dans les vanités? Et pourtant le signe du chrétien, n'est-ce pas la croix? n'est-ce pas par elle qu'on bénit l'eau qui nous baptise, le sacrifice qui nous nourrit, l'huile sainte qui nous fortifie? ne l'a-t-on pas imprimée sur vos fronts dans la confirmation, afin de les durcir contre cette fausse honte qui nous fait rougir des choses estimées basses par le monde et grandes devant la face de Dieu? Combien de fois avons-nous rougi de bien faire ? Ah ! certes, un chrétien n'est pas indigne des honneurs de ce monde ; mais les honneurs du monde ne sont pas dignes de nous. Point donc d'ambition pour la gloire du siècle, mais recherchons l'humilité que le monde regarde comme une niaiserie ; et qu'il soit vrai que nous nous glorifiions en la croix et non dans les biens, les plaisirs, et les honneurs du siècle présent.

XXII. — Fête du saint Rédempteur.

4928. *Redemisti nos Deo in sanguine tuo* (APOCALYPSE, v, 9).

L'homme avait péché et mérité par conséquent l'éternelle disgrâce de Dieu ; et dans cette disgrâce se trouvaient enveloppés tous ses descendants. Dieu aurait pu laisser l'homme livré à son infortune. Il n'avait point relevé les anges tombés, et les avait frappés aussitôt très justement de ses foudres. Plus indulgent pour l'homme qui était plus faible que les anges, il lui laissa le temps du repentir. Mais l'homme pécheur était incapable de réparer par ses propres forces la gravité de l'outrage qu'il avait fait à son Créateur. Alors le Fils de Dieu s'offrit à acquitter notre dette et à expier nos crimes ; et, comme dans sa nature divine il ne pouvait souffrir, il voulut prendre un corps et une âme comme nous, naître de la Vierge Marie, passer trente-trois ans dans le travail et la souffrance et mourir sur la croix pour notre salut.

C'est par là qu'il nous a rachetés et sauvés. Etudions : I les circonstances de ce mystère et II. les conséquences qui en découlent pour nous.

4929. I. *Circonstances.* 1° *Quis ?* Qui a souffert pour nous ? C'est le Fils de Dieu, égal à son Père, la seconde personne de la Trinité, la splendeur de la gloire éternelle, celui par qui tout a été fait et qui porte tout par la force de sa parole. Du ciel, il a abaissé sur nous un regard de miséricorde, et, touché de nos malheurs, lui qui était impassible, a voulu souffrir ; éternel, il a voulu naître et mourir dans le temps ; immense, il a voulu se faire petit ; infiniment grand, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de l'esclave. (V. nos 4931. et suiv.)

2° *Pro quibus ?* Pour l'homme. *Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum ?* Un peu de poussière et de cendre, un néant rebelle digne de tous les coups de la justice, qui peut-être ne payera que par ingratitude les bienfaits reçus... Et c'est lui que vous êtes venu sauver.

3° *Cur ?* Quel intérêt avait-il à se dévouer ainsi ? Aucun. Il était infiniment heureux et glorieux avant notre existence, notre bonheur ne pouvait rien ajouter à sa félicité ni à sa gloire ; et notre malheur n'y pouvait rien retrancher. C'est son amour seul qui l'a inspiré. Nous ne l'aimions pas et il nous a aimés : nous le fuyions et il nous a poursuivis. *Per viscera misericordiæ Dei nostri visitavit nos. Sic Deo dilexit mundum. Cum adhuc peccatores essemus. In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans tui. Nos ergo diligamus.*

4° *Quomodo ?* Il lui eût suffi d'un soupir, d'une larme, d'une prière pour nous sauver, chacun de ses actes ayant un prix infini ; mais, pour nous faire mieux comprendre les droits de la justice divine, l'énormité du péché, le prix de nos âmes, *redemisti nos Deo in sanguine tuo.* Nous lui avons coûté des souffrances telles que leur seule vue accablait son âme au jardin des oliviers, et qu'au spectacle de ses douleurs les rochers se rendirent. Nous lui avons coûté la flagellation, le couronnement d'épines, les crachats, les soufflets, le crucifiement. Regarde, mon pauvre pécheur, Jésus en croix. C'est ton Dieu. Vois à quel état il s'est réduit. Voilà ton œuvre. C'est ainsi qu'il expie ton orgueil, tes sensualités. N'auras-tu pas une larme de compassion sur ton Sauveur qui t'a aimé jusqu'à l'excès, et ne tireras-tu pas

4930. II. *Les conséquences* qui découlent pour toi de ce mystère ? 1° *Effets de la Rédemption.* Par ses maux il nous a acquis tous les biens ; par ses souffrances il nous a mérité la béatitude ; par ses chaînes il nous a affranchis de l'esclavage du démon ; par la sentence de mort qu'il a subie, il a levé la sentence de malédiction portée contre nous et l'a clouée à sa croix. Par sa mort il nous a rendu la vie de l'âme, prélude de la vie éternelle. De là 2° *Quelles obligations découlent pour nous ?* 1) *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum ut (a) peccatis mortui.* Qui de nous voudrait poser encore la cause de ses souffrances ? n'est-ce pas assez qu'il ait souffert une fois de si cruelles douleurs ? Voudrions-nous le crucifier de nouveau ? Voudrions-nous rendre son sang inutile ? donc *peccatis mortui.* (*b*) *Justitiæ vivamus.* 2) *Empti estis pretio magno. Non estis vestri.* Nous sommes d'autant plus à lui, avec tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, qu'il nous a payés plus cher. Mais ce qu'il demande surtout c'est notre cœur. *Præbe, fili mi, cor tuum.* Quelle injustice de garder ce cœur pour

notre égoïsme ou de le donner aux créatures ou au démon! *Christus mortuus est et resurrexit, ut qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.*

PENSÉES SUR NOTRE TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR.

4931. Il faut vous bien persuader que l'œuvre de la rédemption est incomparablement supérieure à celle de la création, ce qui se voit aisément quand on songe combien la fin de l'une diffère de la fin de l'autre. La fin de la création, c'est l'être purement naturel; et la fin de la rédemption, c'est l'être surnaturel et divin auquel les hommes sont élevés, et par lequel ils sont rendus participants de la gloire et de la nature divines.

Celui qui règne donc sur l'univers et qui gouverne tout avec une suprême sagesse sachant d'une manière éminente à quel point la rédemption du monde l'emportait sur sa création, ne jugea pas que le monde dût être racheté par une simple créature, alors que c'était Dieu lui même qui l'avait créé. *Ne corda desideremus voluit esse nobis Creator et Redemptor* (Bern). Je vais plus loin et je dis que, non seulement la sanctification du monde, mais celle même d'un seul pécheur, est quelque chose de plus grand que la création universelle; et pour s'en convaincre, il suffit de comparer encore ici les fins de ces deux œuvres. Or Dieu déclare par ses prophètes qu'il ne cèdera pas à un autre la gloire qui lui appartient: (Isa. xlii et xlviii); il ne pouvait donc pas, la gloire de racheter le monde étant plus grande que celle de l'avoir créé, abandonner la première à une créature pour se contenter de la seconde; car il serait résulté de là, que l'homme aurait dit à Dieu: Je vous rends grâces, Seigneur, parce que vous m'avez créé; tandis qu'il aurait dit à une créature: Je vous rends grâces parce que vous m'avez racheté. Non, cette bonté suprême n'a pas voulu que notre amour fût scindé entre le Créateur et le Rédempteur; il fallait que ces deux qualifications fussent appliquées au même être, aussi bien que notre reconnaissance.

Cet accord ressortira d'une autre considération non moins importante. Supposez qu'un peintre, le plus célèbre de l'univers, ait consacré tout son art à faire un tableau magnifique, et que ce tableau soit ensuite détérioré et dégradé par un accident déplorable; qui pourra, je vous le demande, rendre à cette toile sa perfection et sa beauté premières, si ce n'est le grand artiste qui l'avait peinte? Cette comparaison vous fera mieux comprendre la vérité qui nous occupe. Il est certain que Dieu lui-même est l'Artiste et le Peintre auquel l'âme humaine devait son être et sa beauté, puisqu'il l'avait faite à son image et à sa ressemblance, puisqu'il l'avait ornée de toutes les vertus et de toutes les grâces comme d'autant de brillantes couleurs. Il n'est pas moins indubitable que par le péché originel cette âme avait été obscurcie et déformée, au point qu'il ne restait rien en elle de sa primitive splendeur. Si Dieu veut donc, dans son ineffable bonté, former de nouveau cette image, la rétablir dans son ancienne pureté, autant du moins que le permet notre condition présente, quel autre peintre peut et doit en être le restaurateur, si ce n'est l'auteur lui-même? Ecoutez encore une chose qui se rapporte à ce sujet: la seconde personne de la sainte Trinité, qui est le Fils, se nomme Image et Parole substantielle du Père, parce qu'elle représente parfaitement la divine substance; et voilà l'image selon laquelle l'homme a été formé. De là vient que l'œuvre de la rédemption et de la restauration de l'homme revenait au Fils plutôt qu'au Père ou au Saint-Esprit: le type immortel devait être remis en présence de l'image effacée.

4932. Sénèque raconte qu'au temps des guerres civiles qui désolèrent Rome, quelques soldats furieux, cherchant avidement un Sénateur pour le tuer, un de ses esclaves prit les vêtements de son maître, mit à son doigt son anneau, et s'offrit lui-même à la mort afin de l'en affranchir. Ah! je le demande, si cet esclave guérissait de ses blessures et conservait la vie, que ne devrait pas faire son maître pour récom-

penser sa fidélité ? S'il était bon, il ne trouverait pas de bienfait capable de récompenser un pareil amour. Mais prenons maintenant le contraire, de ce dévouement, et supposons non plus que l'esclave se dévoue pour son maître, mais le maître pour son esclave; supposons même que ce maître soit un roi; que diraient les hommes d'une pareille miséricorde ? Les uns diront que c'est là un excès inconcevable de bonté et d'amour, les autres que c'est une folie à cause de la distance qui sépare le roi de son esclave. Et cependant Dieu, n'est-il pas plus élevé au-dessus de l'homme qu'un roi ne l'est au-dessus de son esclave? La réponse se présente d'elle-même, car tout le monde sait qu'entre le fini et l'infini il n'y a ni proportion ni comparaison. Si les hommes regardent donc comme le comble de la folie qu'un roi meure pour son esclave, que dirons-nous en voyant un Dieu donner sa vie en faveur des hommes? Mais comme nous ne pouvons accuser de folie cette infinie sagesse, il ne reste donc qu'à lui attribuer une bonté et une charité incompréhensible et infinie.

Qu'on se souvienne que ce roi souverain ne s'est pas condamné à la souffrance pour un esclave bon, mais pour un mauvais serviteur; qu'il pouvait nous guérir d'une foule d'autres manières, et que s'il a choisi celle qui lui coûtait davantage, c'est pour se montrer plus bienfaisant et plus utile envers son esclave. En voilà assez pour nous découvrir l'océan sans bornes, et l'abîme de la bonté infinie et de la charité de notre Seigneur et Dieu. (B. L. DE GRENADE.)

Excellence du bienfait de la Rédemption, *d'après le B. L. de Grenade.*

4933. Nous nous bornerons dans un sujet aussi fécond à considérer trois points principaux: ce que le sauveur a fait pour l'homme, le moyen dont il s'est servi, l'amour avec lequel il l'a fait.

4934. I. *Aucune langue humaine ne saurait expliquer ce que Jésus-Christ a fait pour l'homme* dans l'œuvre de la rédemption. Essayons toutefois d'en acquérir une idée approximative; et pour cela, envisageons premièrement les maux dont le péché d'Adam a été la source. Tous ont été guéris par la rédemption; et par elle tous les biens opposés nous ont été rendus; car elle est la complète restauration de l'univers. Or, celui qui pourra compter les maux causés par le péché originel, pourra aussi compter les biens que nous devons à Jésus-Christ: les uns comme les autres sont innombrables.

Envisageons ensuite les biens dont Jésus-Christ était orné. Nous en sommes devenus participants au moyen de la communication de son esprit. Tous ceux, en effet, qui participent à l'esprit du Christ, participent à ses vertus et à ses mérites. De là cette parole de saint Paul, que tous ceux qui ont été baptisés ont revêtu le Christ, c'est-à-dire qu'ils paraissent aux yeux du Père semblables à son propre Fils. L'auteur de l'Ecclésiastique entrevoyait cette vérité quand il disait au Seigneur: « Ayez pitié de votre peuple Israël que vous avez égalé à votre Fils unique » (ECCLI. XXXVI, 14). Quelle dignité est donc la nôtre? Pour l'apprécier justement il faudrait connaître l'étendue des vertus et des mérites du Sauveur dont la passion nous a donné participation.

Enfin les biens qui nous sont venus par la rédemption sont encore le pardon des péchés, la grâce, la gloire, la liberté, la paix, la justice, la sanctification, les sacrements, en un mot tout ce qui concourt à nous assurer le salut. C'est à cause de cette libéralité sans limite qu'il prend les titres de père, d'époux et de chef de l'Eglise: ce qui appartient au père, appartient aux enfants; l'époux partage ses biens avec son épouse, et les membres profitent des prérogatives de leur chef.

4935. II. *Mais de quel moyen Jésus-Christ s'est-il servi pour nous donner tous ses biens?* Ce moyen a été l'incarnation et la passion, dans lesquelles il s'est chargé de nos dettes et de nos misères. En échange de ce qu'il nous a pris, il nous a fait part de ce qu'il avait. Ici le moyen est plus étonnant que la fin; car il est étonnant que Dieu souffre une infinité de maux, et il ne l'est pas qu'il produise une infinité de biens. De ces deux choses en effet, rien de plus digne de la nature divine que la première; rien, au contraire, qui lui soit plus opposé que la seconde. D'où il suit que nous devons plus à Dieu pour ce qu'il a souffert que pour ce que nous en avons reçu; c'est-à-dire plus pour la qualité du remède que pour son efficacité.

Pour juger de la proportion qui existe entre la fin et les moyens, il faut de toute nécessité les comparer entre eux: et plus les moyens offriront de ressources pour atteindre la fin proposée, plus ils seront proportionnés à cette fin. Prenons un exemple: Il s'agira, si l'on veut, d'une maladie et d'un remède propre à la guérir. Avant d'appliquer le remède, vous observerez sans doute ses propriétés, son efficacité, et en même temps le caractère de la maladie. Après cette comparaison seulement, vous déciderez de la convenance du remède en question. Par conséquent la passion du Christ étant le remède destiné à guérir les misères et les infirmités humaines, nous ne connaîtrons bien la convenance de celle-là qu'en la rapprochant de celles-ci. Or si nous opérons ce rapprochement, nous trouverons à coup sûr dans ce remède une vertu capable de nous délivrer de tous nos maux. Chose vraiment digne de nous surprendre, on dirait qu'il a été imaginé pour chacun de ces maux en particulier. Pouvait-il y avoir une satisfaction plus complète de la dette contractée par le genre humain, que le sang précieux répandu par le Fils de Dieu sur la croix? Quoi de plus propre à fermer les plaies de l'orgueil, de l'avarice, de l'ingratitude, de l'égoïsme et de ses conséquences, qu'un Dieu attaché à une croix? Pour nous donner une idée juste de la bonté et de la miséricorde divine, pour allumer en nous la sainte charité, consolider notre espérance, nous secouer dans notre négligence oublieuse, quoi de plus convenable encore qu'un Dieu attaché à une croix? et pour enrichir l'homme de mérites, pour le combler d'honneur, le porter à une douce dévotion, le consoler dans ses peines, le secourir dans ses tentations, l'aider dans ses travaux, lui faire prendre à cœur les grandes choses, pour lui offrir enfin un modèle de toutes les vertus, quoi de plus parfait que Jésus-Christ sur la croix? En un mot, si la vie chrétienne, à la bien regarder, n'est qu'une croix continuelle, y avait-il un moyen plus efficace que la croix pour nous y disposer?

Examinez, du reste, attentivement la nature de la vie chrétienne qui a été la fin de toutes les souffrances du Christ; et vous saisirez plus clairement la convenance de la fin et du moyen. Ne croyez pas que la vie chrétienne, dans sa perfection, soit la vie que mènent aujourd'hui les chrétiens; nous la trouverons dans le Sauveur, dans ses disciples, dont les épreuves étaient si rudes que Saint Paul disait: Nous sommes devenus un spectacle pour les anges, pour Dieu et pour les hommes. (I Cor. IV, 9). Le grand Apôtre ne pensait pas pouvoir mieux exprimer la cruauté des persécutions soulevées contre lui, qu'en se comparant aux bêtes du cirque vers lesquelles se dirigeaient les regards de milliers de spectateurs. Plus bas, il ajoute: Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité, des outrages

de toute sorte. Pour nous point de refuge assuré. Nos mains doivent gagner le pain que nous mangeons. On nous maudit, et nous répondons par des bénédictions. On nous persécute, et nous le supportons. On blasphème à notre sujet, et nous prions. Nous sommes traités comme le rebut du monde entier, comme la poussière qui s'attache aux pieds du voyageur; et l'on estime ne pas pouvoir se rendre plus agréable à Dieu qu'en procurant notre damnation et notre mort.

Voilà, mon frère, ce qu'est la vie chrétienne. Telle a été aussi la vie des prophètes, des martyrs, des confesseurs, des solitaires et de tous les saints. Ils ont enduré, dit le grand Saint Paul, les fers et la captivité: ils ont été lapidés, ils ont été sciés et éprouvés en toutes manières. Ils sont morts par le tranchant de l'épée. Ils allaient çà et là, couverts de peaux de brebis ou de peaux de chèvre, dans le dénûment, la tristesse et l'affliction, eux dont le monde n'était pas digne! Ils erraient dans les déserts, dans les montagnes, et n'avaient d'autres retraites que les antres et les cavernes de la terre (HEBR. XI, 36 et seq). La vie que nous enseigne l'Evangile, que le Fils de Dieu est venu introduire parmi nous, est donc une croix perpétuelle, une mort incessante de l'homme, laquelle le prépare à une transformation toute divine. Car de même qu'il ne saurait y avoir dans les êtres organisés, de reproduction sans corruption; de même, notre régénération spirituelle doit être précédée de la mort du vieil homme. Mais si la vie chrétienne n'est qu'une croix, il n'y aura pas de meilleur maître pour nous y former que la croix elle-même. Elle produira cette vie, comme le feu produit le feu, comme un être d'une certaine espèce produit un être semblable à lui. Et il en est rigoureusement ainsi: rien n'encourageait et n'encourage plus les saints à embrasser les peines, les injustices, les injures, la pauvreté, la sujétion, l'obéissance, la faim, la soif, la nudité, le froid, toutes les misères de cette terre, toutes les aspérités de la vie selon l'Evangile, qu'un regard jeté sur la croix. De cette école sont sortis les martyrs; les apôtres y avaient appris leurs sciences; les vierges, les confesseurs, les anachorètes, ou pour mieux dire tous les saints, y avaient puisé la force qui les soutenait, et les consolations qui adoucissaient leurs épreuves.

A la vue des fruits si merveilleux que cet arbre de vie lui présente pour subvenir à tous ses besoins et à toutes ses nécessités, l'âme dévote ne peut cesser d'admirer la souveraine sagesse qui a trouvé un si excellent remède: elle s'extasie sur la bonté du tendre père qui, au lieu de nous guérir par un simple acte de sa volonté, à consenti, à souffrir toute sorte de fatigues et d'infamies, afin de nous combler de biens et d'honneurs.

4936. III. Si le moyen employé par le Sauveur pour nous racheter est si étonnant, *que dirons-nous de son amour?* Il n'y a pas de comparaison possible entre ce qu'il a souffert et ce que son amour était capable de souffrir. Pendant trois heures il est resté sur la croix: il y fût resté jusqu'au jour du jugement si notre rédemption l'eut exigé. Ainsi la grandeur de son amour est bien au-dessus de la grandeur de ses souffrances; et quoique nous lui devions beaucoup pour celles-ci, nous lui devons encore davantage pour ce qu'il desirait souffrir. Cette considération est très propre à raviver notre reconnaissance et notre amour envers un maître si bon et si aimant.

On pourra revenir, à ce sujet, sur ce que nous avons déjà dit touchant les bienfaits divins. (B. L. DE GRENADE.)

(Voir: *Pensées sur la passion.* nº 2249.)

XXIII. — Dédicace des églises. (1).

4937. *Templum Dei sanctum : Le temple de Dieu est saint.* Dans la solennité de la Dédicace demandons-nous : (2)

I. *Qu'est-ce que l'église où nous nous réunissons pour prier? C'est* 1º *la maison de Dieu.* Dieu étant partout, tout l'univers est un temple où la créature intelligente peut l'adorer. Le ciel est son temple, la terre l'est également. Toutefois, il est certains lieux où il se plait à se manifester plus clairement à l'homme et à recevoir de lui des hommages. Le patriache Jacob se trouvant à Béthel, le Seigneur lui apparut en songe et lui promit la bénédiction pour toute sa race. Et Jacob se réveillant s'écria : *Vraiment le Seigneur est dans ce lieu. Que ce lieu est terrible, c'est la maison de Dieu et la porte du ciel* (GEN. XXVIII, 16)! Quand Dieu eut retiré son peuple de la terre d'Egypte, il se fit bâtir un tabernacle où il résidait, et Moïse dit : Il n'est point de nation, si grande soit-elle, qui ait des dieux qui s'approchent d'elle, comme notre Dieu qui est toujours avec nous.

Plus tard Salomon ayant élevé un temple splendide, une des merveilles du monde, la majesté du Seigneur remplit cette maison, et tout le peuple se prosternant contre terre se mit à l'adorer (II PARAL. VII, 1). Pourtant Béthel, le tabernacle, le temple du Salomon, n'étaient que des figures de nos églices où Jésus-Christ le Fils de Dieu réside vraiment, comme dans le ciel à la droite de son Père, en corps et en âme et en divinité. Il est là comme à Bethléem, comme à Nazareth, comme au Calvaire. L'église est donc la maison de Dieu. (V. nº 4947.)

2º *C'est aussi le trône de la grâce et de la miséricorde.* Après que Salomon eut célébré la dédicace du temple de Jérusalem, le Seigneur lui apparut et lui dit : *Mes yeux seront fixés et mes oreilles seront ouvertes sur celui qui me priera dans ce lieu. Si j'envoie la sécheresse, les sauterelles, la peste, et que mon peuple se convertissant me prie, du ciel je l'exaucerai* (II PARAL. VII, 13, 14). Ce que Dieu promit d'accorder à son peuple qui l'invoquait dans son temple, n'est que l'ombre des bienfaits que nous recevons dans nos églises. Le baptême, la parole de Dieu, la confession, la communion, la messe, quelles grâces! Que de lumières, que de consolations nous avons emportées du saint lieu! Dès lors, il est facile de comprendre

4938. II. *Quels sont nos devoirs envers l'église.* 1º Puisque c'est la maison de Dieu, nous lui devons *le respect.* Le Seigneur avait dit dans l'ancienne Loi : *Tremblez en approchant de mon sanctuaire.* On sait le châtiment d'Osa et des Bethsamites ; ils furent frappés de mort, le premier pour avoir porté la main sur l'arche sainte, les seconds pour l'avoir regardée d'une manière

(1) Ce sujet peut être traité le jour de la fête de la dédicace, ou le jour de la bénédiction d'une église ou d'une chapelle.

(2) A la bénédiction ou à la consécration d'une église, on pourrait rappeler l'enthousiasme du peuple d'Israël à la dédicace du temple reconstruit par Esdras, après les septante ans de captivité. C'étaient des larmes de joie, des transports d'allégresse, des hymnes sacrées, une piété ardente.

indiscrète. Notre-Seigneur s'arma du fouet pour chasser les vendeurs du temple. S'il en était ainsi de l'ancien temple, quelle ne doit pas être notre vénération pour nos églises, où saint Jean Chrysostome voyait les anges prosternés ? On sait que certaines fautes commises dans l'église seraient des sacrilèges.

1) Donc *vénération extérieure.* Les musulmans n'entrent dans leurs mosquées qu'en se prosternant ; les femmes n'y vont que voilées. L'empereur Théodose le Jeune déclare lui-même qu'en entrant dans l'église les monarques déposaient leurs armes et leur diadème. Saint Ambroise parle d'un page d'Alexandre le Grand, qui, dans le temple des faux dieux, tenant une torche, la laissa lui brûler la main plutôt que de troubler les cérémonies. Donc respect dans la tenue, silence, modestie des yeux. (V. nº 4948.)

2) *Respect intérieur,* adoration, humilité, contrition, à l'exemple du publicain. Tertullien rapporte que les premiers chrétiens se tenaient dans l'église comme les anges au ciel. Si l'un s'oubliait à dire une parole, l'autre se tournait vers lui en mettant le doigt sur ses lèvres, et disait à voix basse : *Dominus videt, Dominus reddit :* Le Seigneur voit.

2º Puisque c'est le trône de la grâce, nous lui devons *l'amour,* qui comprend : 1) *le zèle à l'embellir. J'ai été dévoré du zèle de votre maison,* disait David. Pendant que le riche habite dans une maison somptueuse, voudrait-il que celle de son Dieu fût délabrée ? Heureux ceux qui mettent leur soin à parer les autels ! Dieu leur prépare une belle place dans ciel. (V. nºs 4943 et suiv.)

2) *L'empressement à y venir.* Les palais des rois sont remplis de courtisans ; les grands du monde reçoivent de nombreuses visites ; les amis voient venir à eux leurs amis ; votre maison seule restera-t-elle déserte, ô Roi des rois, ô le plus fidèle et le plus généreux des amis ? *Le passereau a son toit, la tourterelle son nid, mon âme a vos autels, ô Seigneur, mon roi et mon Dieu !* L'oiseau aime à venir là où il est éclos ; quel est l'homme qui n'aime pas à revoir la maison où il est né, où il a entendu les premières paroles de sa mère, le foyer où il s'est assis, la table où il a pris ses repas ? L'église est tout cela pour le chrétien. Les Israélites en captivité fléchissaient les genoux trois fois par jour du côté du temple : nous ne nous tournerions jamais avec amour vers le clocher ? A d'autres les théâtres, à moi l'église. Donc je ferai souvent ma visite au Saint Sacrement. (V. nº 2088.)

3) *La ferveur à y prier. Quiconque m'offrira sa prière dans ce lieu, je l'exaucerai,* dit le Seigneur à Salomon. Profitons donc du temps que nous sommes à l'église. C'est le plus précieux de notre vie, malheur à qui le perd ! Nous avons tous des grâces à obtenir pour nous : grâces temporelles, grâces spirituelles, et pour les autres aussi : vivants ou morts : *A cause de l'étendue de votre miséricorde j'entrerai dans votre maison, ô mon Dieu, je vous adorerai avec crainte !* Ces paroles de David résument tous nos sentiments et nos résolutions. Crainte salutaire, confiance et amour pour nos églises.

4939. **Autre plan sur le même sujet.** — *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum.* L'église nous est chère, ô Dieu des vertus, parce que c'est là que vous ornez nos âmes des vertus les plus précieuses. En effet votre saint temple est :

I. *L'école de la foi*, c'est là, en effet, que l'enfant reçoit par le baptême la disposition à la foi, qu'on appelle foi infuse ; c'est de la chaire de vérité, que la lumière divine éclaire son intelligence qui commence à se développer, et la fortifie contre les erreurs et le mensonge.

II. *L'appui de notre espérance*. En effet, deux choses ravissent à l'homme cette vertu : le péché et le malheur ; et c'est dans l'église qu'il trouve un remède 1° au péché. Que de larmes de désespoir se sont converties en larmes de bonheur, que de blessures ont été fermées au tribunal de la réconciliation ! 2° *au malheur*. Bornons-nous à dire de la seule perte des parents, qui est la plus sensible, ce qu'on pourrait appliquer à plus forte raison à toutes les autres. Quand les consolations du monde nous étourdissent au lieu de nous guérir, l'Eglise seule peut mêler l'espérance à nos larmes. *Scio quod Redemptor meus vivit et in carne mea videbo Deum meum. Beati mortui qui in Domino moriuntur.*

III. *Le sanctuaire de la charité*. 1° *De Dieu pour les hommes*.

L'Eucharistie est le chef-d'œuvre des merveilles que Dieu a opérées en notre faveur. *Memoriam fecit*, etc. C'est là qu'il nous accueille et nous adopte à l'entrée de la vie, qu'il nous reçoit entre ses bras, quand, pauvres prodigues, nous l'avons abandonné. C'est de là qu'il bénit nos alliances, nos entreprises ; c'est là encore qu'il nous recevra à l'heure de la mort et qu'il donnera à nos cendres sa dernière bénédiction. 2° *Des hommes pour Dieu*. N'est-ce pas à l'église, en un jour de première communion surtout, que nous avons éprouvé les douceurs de l'amour divin ? Donc aimons l'église, venons-y souvent, etc.

4940. **Autre plan.** *Domum tuam, Domine, decet sanctitudo.* Les rois ont des palais où ils habitent, ils n'ont point de temples. Dieu en a : c'est son droit ; et il en a partout ; car partout ses créatures doivent l'adorer ; or, *Templum Dei sanctum est : quod estis vos.*

I. *Templum Dei sanctum est.* Le Temple, c'est la maison du Seigneur ; or le Seigneur c'est la pureté, la sainteté. Il ne peut voir le mal, ni habiter là où il y a souillure.

Aussi : 1° Le ciel est saint. *Nihil inquinatum in eam incurrit* (SAP. VII, 25). *Hi qui amicti sunt stolis albis,* voilà ses habitants.

2° La terre est aussi son temple, et partout on l'y loue ; et s'il s'y commet des crimes, Dieu a soin de le laver. Il l'a lavé d'abord par les eaux du déluge, puis d'une manière plus efficace par le sang de Notre-Seigneur. *Sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel.* Et tous les jours ce sang coule sur nos autels au Saint Sacrifice ; à ce sang se mêlent les larmes des élus pour purifier la terre.

3° L'Eglise catholique est le temple de Dieu, et elle est sainte dans sa doctrine, dans sa morale, dans ses sacrements qui lavent les consciences, sainte dans ses membres qui sont au Ciel et dans un grand nombre de ceux qui sont sur la terre : les bons prêtres, les religieux, les vierges, toutes les âmes ferventes.

4° Nos églises sont saintes. Elles ont été bénites ou consacrées par les prières de l'Eglise qui en ont banni le démon. Une profanation commise dans le Saint Lieu tient de la nature d'un sacrilège. La sainteté du Dieu qui y réside nous commande le respect et la sainteté.

4941. II. *Quod estis vos. Vos estis templum Dei vivi, et Spiritus Dei habitat in vobis.* Vous êtes les membres de Jésus-Christ, lavés par le baptême, consacrés par la Confirmation, Jésus-Christ a résidé en vous, non seulement par sa grâce, mais réellement par la communion. Votre âme, c'est une église, un tabernacle, un ciboire, c'est le ciel : *cœlum est anima justi.* Donc *templum Dei sanctum est.* Notre corps doit être saint, notre esprit, notre cœur doivent être purs. Donc : 1° Bannissons-en le péché mortel qui les profanerait et chasserait Dieu de la demeure où il se plaît à habiter. 2° *Nolite contristare Spiritum.* Donc pas de fautes légères délibérées. (V. nos 4949 et suiv.) 3° Dans un temple il faut garder le silence. Soyons recueillis au-dedans de nous, afin d'entendre la voix de la grâce. 4° Dans un temple il faut prier, retirons-nous dans le sanctuaire de notre cœur et *clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito.*

Consultons le Saint-Esprit qui habite en nous. Que dirait-on du fils d'un avocat célèbre qui habite avec son père, s'il entreprenait des procès sans le consulter ? du fils d'un médecin distingué qui irait chez un pharmacien faire provision de remèdes pour se guérir sans l'avis de son père ?

O Dieu, qui partout recevez des hommages de vos créatures, au ciel, sur la terre, recevez ceux que je ne cesserai de vous offrir dans mon cœur. *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate ; nam pater tales quærit qui adorent eum.* Je vous honorerai par la pureté de mon âme, que je respecterai comme un sanctuaire, et de là je ferai monter vers vous, dans le silence, l'encens de la prière et de l'amour.

4942. **Autre plan.** Voir aux Dominicales : n° 4020, le plan de saint Léonard sur les *Irrévérences dans le Saint Lieu.*

TRAITS ET PENSÉES SUR LES ÉGLISES.

4943. David était enfin en paix avec tous ses ennemis ; s'entretenant dans son palais avec le prophète Nathan, il lui dit : *Videsne quod ego habitem in domo cedrina et arca Dei posita est in medio pellium* (II Reg. vii, 2). Nathan répondit au roi : Faites donc tout ce que vous avez à cœur, car le Seigneur est avec vous. David dit donc aux princes d'Israël qu'il avait convoqués : *Cogitavi ut ædificarem domum, in qua requiesceret arca fœderis Domini...* (I Par. xxviii, 2). *Opus... grande est, non enim homini præparatur habitatio sed Deo* (I Par. xxix, 1). Il réunit donc pour cette importante construction une somme prodigieuse, qui correspondait à la valeur de 16 milliards de francs. Il est vrai que, surpris par la mort, il ne put mettre la main à l'œuvre ; mais l'entreprise fut exécutée par Salomon, son fils, qui doubla et bien au delà la somme que lui avait laissée son père.

Mais que contenait donc cette arche ? Deux pierres en tout semblables aux autres pierres, sur lesquelles était écrite la loi, et un vase renfermant de la manne du désert, figure de la divine Eucharistie. Et pour deux pierres et une figure tant de dépenses ! Qu'auraient donc fait David et Salomon s'ils avaient eu, comme nous, le corps et le sang d'un Dieu fait homme ? Ou plutôt, qu'auraient-ils fait s'ils avaient eu le bonheur de s'en nourrir, comme nous le faisons. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

4944. Au XII. siècle s'établit la confrérie des constructeurs d'églises. Ceux qui en faisaient partie (et parmi eux il y avait des nobles et des hommes de toutes les conditions), quittaient tout pour se livrer en silence aux plus rudes travaux de construction. Ils s'attelaient eux-mêmes aux chars qui transportaient les matériaux, ils ne rompaient le silence que pour confesser publiquement leurs péchés et chanter des

cantiques. C'est ainsi que furent bâties les églises de Chartres et la plupart de celles de Normandie.

4945. Un vieillard chinois vint un jour trouver un missionnaire et le pria de faire bâtir une église dans son village. Le père lui dit qu'il n'avait pas les fonds nécessaires. « Je vous aiderai, dit le vieillard. — Mais il faudrait au moins deux mille écus, reprit le prêtre qui, le voyant mis très pauvrement, comptait peu sur sa générosité. — Je les ai à votre disposition. — Comment cela ? — Je pense au besoin que nous avons d'église depuis quarante ans, et depuis lors, me retranchant tout ce qui n'était pas nécessaire pour la nourriture et le vêtement, j'ai mis de côté cette somme. »

4946. Saint Ignace d'Antioche écrivait aux Ephésiens : « Faitez-vous un devoir de vous unir le plus souvent que vous pouvez dans le lieu de la prière pour rendre grâce à Dieu et célébrer ensemble ses louanges. A mesure que vous serez assidus à fréquenter un même lieu de prière, vous affaiblissez les forces du démon ; et par votre union vous ruinez son empire. Il n'est rien de plus excellent que la concorde ; elle coupe court à toutes les guerres intérieures et extérieures que nous avons à redouter. »

4947. Quand Clovis, prêt à recevoir le baptême, entra dans la cathédrale de Reims embaumée de parfums et éclairée de mille cierges, à la vue des cérémonies, en entendant les chants des psaumes, il demanda à saint Rémi qui le conduisait par la main, si c'était là le royaume de Dieu dont il lui avait parlé. L'évêque lui répondit que c'en était seulement la porte.

4948. Un jour, le prince de Conti vint à l'office de Saint-Sulpice. L'affluence des fidèles avait empêché de le recevoir avec la distinction due à son rang. Il se trouva par hasard à côté d'un séminariste. Profitant de cette rencontre, il fit au jeune lévite cette question : « Monsieur l'abbé, faites-moi le plaisir de me dire ce que l'on vous apprend au Séminaire. » Le séminariste ne répondit rien. Croyant n'avoir pas été entendu, le prince réitéra sa demande. Mais elle n'eut pas un meilleur succès. Il insista une troisième fois. « Monseigneur, répondit le séminariste, on nous apprend à garder le silence à l'église. — Je vous suis très reconnaissant de cet avis, monsieur l'abbé, reprit son noble interlocuteur, et je tâcherai de le mettre désormais en pratique. »

4949. O homme, ne comprendras-tu jamais ce que ton Dieu t'a fait ? Nettoie à Dieu son temple, car il veut y habiter. Que Dieu t'écoute de près ! Il est en toi, il y demeure, il y règne, son Fils y est avec lui. Quand il t'a fait à son image, il a parlé avec son Fils de l'ouvrage qu'il allait faire et il a dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* (Gen. 1, 26); et maintenant il vient en toi avec lui : il l'envoie continuellement de son sein dans le tien, il y envoie aussi son Saint-Esprit, sanctificateur invisible de ce temple. Il faut être juste pour cela, car il ne peut pas habiter dans une âme souillée. O homme ! comment peux-tu souffrir le péché ? Temple de Dieu, comment penses-tu mettre une idole dans ce sanctuaire ? (Bossuet.)

4950. Après le sac de Jérusalem par l'impie Antiochus, Judas Machabée étant entré dans le temple ruiné, y trouva dans le parvis des ronces, comme dans une forêt. C'était un spectacle déchirant, de revoir ce lieu saint, le plus beau et le plus magnifique temple de l'univers, vers lequel accouraient autrefois en foule les serviteurs fidèles de Dieu, de le revoir, dis-je abandonné et désert, de rencontrer dans ses parvis solitaires des ronces et des arbrisseaux, comme dans un bois ou sur une montagne ! Et cependant, c'est là ce qui se passe dans les cœurs des mauvais chrétiens. Votre âme, consacrée à Dieu par le baptême, n'est-elle pas véritablement un temple vivant dans lequel Dieu habite avec délices ? Et que faut-il entendre par cette forêt couverte de ronces et d'épines, sinon cette même âme regagnée et reconquise par les artifices du démon, dans laquelle viennent se développer sans obstacle les germes de toutes les épines, c'est-à-dire de tous les vices ? » (B. L. de Grenade.)

CHAPITRE II

FÊTES DE LA SAINTE VIERGE

4951. **Le culte de Marie.** Nous avons déjà parlé, au nº 2386 et suivants de la dévotion à Marie en général; mais avant d'entrer dans le détail de ses fêtes, il nous semble bon, de reproduire ici quelques-unes des belles pages de M. le Chanoine Boher, sur le culte de Marie et son efficacité sur la dévotion, et en particulier sur la femme et la Vierge chrétiennes.

La dévotion à Marie répand sur l'ensemble du culte catholique je ne sais quelle poésie pleine de fraîcheur et de suavité. La Vierge a des attraits qui nous ravissent. Les cœurs à l'envie courent vers elle, attirés par l'odeur de ses parfums. Son regard a pour l'âme la vivifiante douceur du rayon printanier. Des mystiques fleurs naissent de partout sous son sourire. L'Eternel pour son Immaculée fondit ensemble les plus pures couleurs de la terre et du ciel. Contemplez-la: en elle, non seulement toutes les vertus qu'on pourrait rêver pour une créature, tous les mérites dont l'imagination voudrait couronner un front mortel, mais aussi des privilèges d'ordre divin, dont on n'aurait jamais cru un être humain susceptible; des dignités qui par elles-mêmes se repoussent et s'excluent et qui semblent défier pour leur conciliation la toute-puissance même de Dieu: Virginité féconde,maternité divine, ineffables mystères, portés par une humilité prodigieuse presque à l'égal des mystères eux-mêmes.

Cette figure de Marie, s'interposant en médiatrice entre le ciel et nous, d'un côté avec la toute-puissance de Mère de Dieu, de l'autre avec toute la tendresse de Mère des hommes, est bien ce qui peut se concevoir de plus gracieux, de plus ravissant, en un mot de plus poétique. Et la poésie qui naît sous son inspiration, embrasse tous les genres, revêt tous les caractères, parce que, par les perfections de sa vertu, par les événements de sa vie, par les divers aspects de sa destinée, la Vierge correspond à tout ce qu'il peut y avoir de pur, de noble, de magnanime dans un cœur, de joies ou de tristesses dans une âme, de situations et d'épreuves dans une existence.

Aussi, dès que toute idolâtrie abattue et balayée, la Vierge put, sans injurieuse assimilation avec d'imaginaires et peu chastes déesses, faire dans l'Eglise sa radieuse manifestation, nous la voyons exercer soudain et de toutes parts l'attraction la plus irrésistible.

Le cours des siècles, loin d'affaiblir ces sentiments ne fit qu'en fortifier l'essor. Reine incontestée des cœurs, la Vierge vit tomber à ses pieds tous les sexes, toutes les conditions, tous les âges; esprits ingénus, penseurs profonds, génies sublimes, tous heureux de se ranger sous son étendard.

Si pour le commun des fidèles, ce fut assez de lui offrir en tête à tête d'humbles prières, et des vœux discrets, tout ce qui se sentit un souffle d'inspiration, tout ce qui sut tenir un luth, une lyre, un pinceau, voulut la chanter, célébrer ses louanges, faire revivre sa beauté. Quels flots de poésie ont été partout, sans discontinuer, répandus en son honneur!

Partout la dévotion a voulu retrouver son image, non seulement dans le lieu saint, en face de celle du Christ, mais dans les champs, sur les chemins, sur les hauts lieux, pour l'apercevoir de plus loin, dans les sites solitaires et recueillis, pour s'y trouver auprès d'elle, plus libre dans ses épanchements. Les fêtes joyeuses n'ont cessé de se multiplier pour sa glorification. Sauf l'encens qui ne s'adresse qu'à Dieu, fleurs, aromes, parfums, trésors de la nature et de l'art, tout lui a été offert avec une inépuisable largesse.

4952. Il est dans l'année un mois magnifique entre tous, où tout sourit, où tout chante dans la nature; où la terre entière n'est qu'un immense autel tapissé de verdure, chargé de fleurs et de parfums; qu'en fera la piété chrétienne? Elle le consacrera à la Reine des cœurs; ce sera le mois de Marie! Pour les cœurs ouverts à ses attraits, elle n'est ni vide, ni stérile cette poésie qui éclate dans le culte de la Mére de Dieu, Marie leur verse autant de joie et de bonheur qu'elle en reçoit de louange et de gloire. Nul n'approche avec amour de l'Immaculée sans ressentir les salutaires effets de sa maternelle bonté. Si l'enfant goûte des charmes à s'abriter sous son manteau, le vieillard incline volontiers devant elle la couronne de ses blancs cheveux, et se sent à ses pieds redevenir enfant, quand il lui donne le nom de Mère. Si la vierge craintive l'invoque comme la sauvegarde de sa vertu, le héros chrétien n'hésite pas à lui demander protection pour sa valeur, fier et heureux de lui offrir plus tard l'hommage de ses trophées. Les grâces personnelles découlant de la dévotion à Marie n'admettent pas d'exclusions; l'homme y prend sa part aussi bien que la femme. Mais au point de vue collectif et général, la femme y recueille des avantages précieux qui embrassent tout le sexe et n'appartiennent qu'à lui.

Quel fut l'état d'oppression et d'avilissement de la femme avant Jésus-Christ sous le despotisme brutal du sexe fort, quel il continue d'être encore chez les peuples que n'a pas régénérés l'esprit chrétien, qui ne le sait et qu'est-il besoin de le décrire? Sous le règne du Christ, une telle dégradation, de pareils outrages à la faiblesse du sexe gracieux cessent d'être possibles.

4953. Traitée par Dieu même avec tant de ménagements et d'égards, conviée à coopérer avec l'Eternel à l'œuvre de l'Incarnation du Verbe, et, avec le Verbe fait chair, à l'œuvre de la Rédemption du monde, la femme peut-elle subir encore de la part du sexe oppresseur de si dégradantes ignominies? Par Marie, la femme a couronné la Création, en posant à son faîte un Dieu. Ce même Dieu, elle le donne au monde pour sa rédemption, mêlant ses larmes au sang divin et partageant avec le Sauveur les honneurs de son martyre.

Dans la Création, l'homme en Adam fournit seul, il est vrai, sous la main de Dieu, la première Eve. Mais comme la femme en Marie prend dans l'Incarnation sa sublime revanche! Nouvelle Eve, elle donne, seule à son tour, la substance du nouvel Adam, et le nouvel Adam est plus qu'un homme, c'est l'homme-Dieu! Comment l'homme prétendrait-il rester encore l'oppresseur, le tyran de la femme, la tenir sous ses talons plongée dans la fange, lorsqu'il voit à quelle sublimité Dieu l'élève, par quels liens il se l'attache, de quel honneur il la revêt, de quelle majesté il la revêt, de quelle majesté

il la couronne? Des traitements si délicats et si glorieux de la part de Dieu devaient modifier du tout au tout les traitements de l'homme.

Dans les mystères chrétiens, la femme apprend à se connaître et à se ressaisir. Elle recouvre en Marie l'estime d'elle-même, le sentiment de sa dignité, la conscience de sa belle et bienfaisante mission. Pourquoi Dieu a-t-il voulu que, Vierge toujours et toujours Immaculée, Marie fût tour à tour Epouse inviolable, Mère divine, Veuve désolée, Martyre incomparable, offrant au ciel, en sacrifice rédempteur, le fruit divin de ses entrailles; qu'elle personnifiât ainsi, dans toutes les phases qu'elle peut avoir à traverser, la destinée de la femme? Sinon, pour en relever l'honneur et pour en glorifier tous les états. Dans tous les états, en effet, elle portera désormais la conscience de sa dignité reconquise, Marie est son idéal, et dans tous les états, sa grande ambition sera d'imiter de son mieux les perfections de son modèle.

Rendue à la libre expansion de son âme, elle révèlera des énergies et des richesses morales qu'on ne pouvait s'attendre à trouver dans un sexe plongé depuis des siècles dans l'impuissance et l'avilissement.

Fille, elle a grandi sous le regard charmé des auteurs de ses jours, comme une plante bénie du ciel, dont nul souffle n'a terni la fleur, et qui embaume du parfum de sa pureté l'enceinte du foyer domestique; et maintenant, sur l'autel où se consacre l'union qui doit changer son nom comme sa destinée, elle porte dans un cœur plein d'innocence les gages du plus heureux avenir, si toutefois le culte jaloux de la pudicité ne l'a point déterminée à chercher plus haut que la terre le maître de ses amours, préludant ici-bas à la vie des anges. Souvent même (phénomène vraiment surhumain!) souvent même on la verra tremblante devant la moindre menace à sa pudeur, mais héroïque devant la mort, réunir dans la même main, avec le lis de la Virginité, la noble palme du martyre. Epouse et mère, elle saura puiser dans la profondeur de sa foi tout ce que peut exiger la patiente douceur, de courageuse abnégation, d'affectueux dévouement, le bonheur de celui dont elle a consenti à partager le sort, tout ce que peuvent réclamer de laborieuse et délicate culture les tendres rejetons que la bénédiction du ciel fait grandir autour d'elle, et qu'elle tient à cœur de présenter avec confiance aux regards de Dieu, avec un saint orgueil à l'estime des hommes.

4954. Il lui arrivera peut-être de voir ces beaux rejetons fauchés dans leur fleur autour de la souche; alors, et dans une épreuve si cruelle, qui soutiendra son cœur brisé? Le Calvaire apparaît à ses yeux avec ses infinies désolations. C'est un divin Fils, Celui qui meurt, criblé de blessures, labouré de plaies sur cette croix; et sa Mère, celle qui debout devant lui, suit en silence son agonie. Quel courage! Quelle résignation! Quel modèle! Qu'elle est majestueuse et magnanime la Vierge du Golgotha! Comme elle porte sans faiblesse le poids de son immense douleur! Ses larmes, chacun a pu les voir couler, mais sa plainte qui l'a entendu?... La femme chrétienne par ce relèvement, exerça sur le sexe viril une féconde et moralisatrice influence: la vertu a son aimable contagion. Dès qu'elle eut sa place légitime dans les affections et la confiance de l'époux, dès que, sans frayeur, elle put épancher librement autour d'elle tout ce que Dieu a mis dans son cœur de grâce persuasive, de puissants et pudiques attraits, elle devint l'ange

de la famille, l'astre du foyer domestique, au doux et tendre rayonnement. Sans choc et sans combat, elle arrivait, par l'éloquence de ses vertus, à dompter, à assouplir, dans le sexe fort, la rudesse orgueilleuse et brutale dont un despotisme tant de fois séculaire lui avait fait comme une seconde et peu traitable nature.

Mieux éclairé sur l'étendue et les attributions de son pouvoir, l'homme se rangea. Il se souvint que la femme lui fut donnée, non pour esclave, mais pour compagne ; que, prise de la région voisine de son cœur, c'est dans ce cœur qu'elle a sa place, qu'elle possède tous droits à son amour et ne saurait porter plus loin le joug de sa tyrannie et la honte de ses mépris. Complément gracieux de son être, chair de sa chair, ne mérite-t-elle pas tout le respect qu'il peut avoir pour lui-même, et, à raison de sa faiblesse, des égards encore plus délicats ? L'homme replia donc, pour le renfermer dans de justes et sages limites, l'exercice de son autorité. Il comprit que, si la force lui avait été donnée, c'était pour protéger, non pour asservir, pour sauvegarder la vertu, non pour la corrompre. Le premier, du reste, il fut récompensé de cet heureux changement, et put se convaincre qu'en abolissant des traitements abusifs, il ne faisait vraiment pas un sacrifice ; car tout ce qu'il abandonnait en despotisme et en violence, la femme le lui rendait bien en tendresse pure, en libre mais inébranlable fidélité. Il s'interdisait d'ignobles et grossières jouissances, mais il en trouvait une ample et précieuse compensation dans les douceurs d'une paix sereine, dans les pures joies de la conscience et dans la parfaite union des cœurs.

Le lien conjugal, n'empruntant plus rien à la violence pour la formation de ses nœuds, n'en devint que plus fort en devenant plus doux. Il prenait sa vigueur dans sa souplesse. Vigilante modératrice des sens, la modestie chrétienne, en proscrivant les excès, conjurait les orages, et rendait chère à des cœurs restés toujours dignes l'indissolubilité de leur union. Ainsi se prolongeaient bien avant dans la vie les joies avouables des premiers jours. Les vertueux et chastes amours ne connaissaient pas de vieillesse.

C'est donc sur la base de l'estime et du respect rendus à la femme que l'Evangile est venu rasseoir l'union familiale. C'est parce que l'épouse y a repris sa légitime influence sur le cœur de l'époux, la mère son tendre empire sur le cœur des enfants et sa grande part dans la formation de leur âme, que la famille chrétienne a révélé dès ses premiers pas, cette beauté morale, qu'on peut lui envier, mais qui ne souffre point de comparaison, et qu'on ne rencontre nulle part en dehors d'elle.

4955. Quand les sentiments qui lui servent de support vinrent à se propager, à se généraliser dans le monde, de manière à pénétrer l'ordre social et à régénérer l'esprit public, alors on vit éclater (miraculeuse floraison !) cette incomparable civilisation chrétienne, dont le respect pour le sexe fragile fut comme la suprême loi, et qui dut à cette déférence, à ces égards presque religieux, dont elle sut, à tous les âges et dans toutes les conditions, entourer la femme, la douce aisance de ses rapports, la gracieuse aménité de ses mœurs, le caractère généreux et chevaleresque de ses institutions.

4956. Que, dans sa dévotion à Marie, la vierge chrétienne ait puisé l'énergie protectrice de son intégrité, comme aussi, l'heure venue, un puis-

sant secours pour l'accomplissement de ses devoirs d'épouse et de mère que même souvent, pour plus de sécurité, elle ait voulu mettre entre le monde et sa vertu la grille du cloître, on n'a nulle peine à le concevoir.

Ce qu'on aurait moins facilement prévu, ce qu'on aurait pu même croire impossible, parce que sa délicatesse, sa conscience et ses vœux semblent y répugner, et que d'ailleurs rien de pareil ne s'est jamais lu dans l'histoire, c'est que, toujours également circonspecte et saintement ombrageuse en tout ce qui a trait à la garde de sa pudeur, inébranlable dans la fidélité à ses serments de fiancée du Christ, elle n'ait pas craint, sortant de sa retraite, de reporter au milieu de nous le lis de sa pureté, de se remettre en contact avec ce monde qui lui avait semblé si dangereux pour elle, et dont elle avait été si heureuse de sortir. Ah! si l'amour de Dieu l'en retira, l'amour du prochain l'y ramène. Le culte de la pudicité lui conseilla la fuite; elle revient conduite par la charité. Forte de la protection de celui à qui elle s'est consacrée, elle vient dire à ce monde dont elle a su rompre les liens: Si je t'ai dérobé mon cœur pour le donner à un meilleur Maître, je ne te suis pas devenue étrangère. Tes pompes, tes joies, tes plaisirs, je les dédaigne; mais tes malheurs, tes misères, j'y compatis. Tes malades, tes pauvres, tes délaissés, confie-les-moi, ce seront mes enfants; j'aurai pour eux un cœur de mère, et si je ne puis entièrement guérir leurs maux, je saurai du moins en émousser la douleur, en adoucir l'amertume. La retraite, le recueillement, la prière qui approvisionnent la vertu, les œuvres de charité qui la dépensent, ne sont-ils pas les deux coefficients de la véritable piété?

La Mère du Christ ne fut ni toujours solitaire, ni toujours contemplative. Coopératrice généreuse, elle seconda son Fils divin dans l'œuvre du salut universel, et le Calvaire dut trembler sur ses fondements à voir leurs cœurs si puissamment unis, dans les larmes et le sang, pour la consommation d'un même sacrifice.

La Vierge s'en souvient. L'Eglise n'est-elle pas le Christ continué, le Christ mystique, poursuivant toujours à travers les temps sa mission de Rédempteur? Le monde n'est-il pas pour lui un calvaire où s'accomplit sans discontinuer le mystère de ses douleurs?

A l'exemple de Marie son modèle, la vierge chrétienne veut être près de lui, concourir à son œuvre, avoir part à ses travaux, à ses souffrances, aux fruits de son immolation. Ne sait-elle pas d'ailleurs que le Christ a voulu se créer avec les pauvres, les faibles, et les petits, la solidarité la plus inviolable? Elle entrera donc avec toute l'ardeur de son âme, dans l'ordonnance de cette divine solidarité. Les malheureux, les affligés, membres souffrants de Jésus-Christ, seront les privilégiés de sa maternelle sollicitude. Pour eux, elle prendra dans le monde un rôle actif, laborieux et public; elle s'arrogera un ministère d'affectueuse compatissance, d'infatigable charité, fécond en œuvres d'assistance matérielle, mais surtout de préservation ou de rénovation morale.

Isolée, son action serait peu féconde, la puissance est dans l'union. Elle recherchera donc la collectivité; elle formera des groupements et deviendra légion ou phalange. Des sociétés, familles ou congrégations religieuses naîtront partout sous le souffle inspirateur de Marie et marcheront sous sa bannière dans une aimante et pacifique croisade pour le soulagement et le salut des malheureux.

De ces familles ou congrégations qui pourrait nous en dire le nombre? L'Eglise pour les produire, est douée d'une inépuisable fécondité. Elles sont un des plus beaux ornements de sa parure, et dans son ciel semé de tant d'étoiles de grandeur et d'éclat variés, elles constituent de bien gracieuses et magnifiques constellations. S'inspirant toutes d'un même zèle, obéissant toutes au même amour, auquel chacune dans sa manifestation donne son caractère particulier, sa couleur ou sa nuance, elles réalisent délicieusement la variété dans l'unité.

Quel ravissant spectacle que celui de cette innombrable armée de cœurs purs, d'âmes virginales qui s'élancent chaque jour, chastes et douces amazones, pour combattre le mal sous toutes formes et arracher les âmes au péril, au malheur et à la perdition!

Ce qui doit surtout étonner dans le rajeunissement quotidien de cette armée salutaire, c'est que tout semble conjuré pour en vider les cadres et pour en empêcher le recrutement, c'est que les âmes vaillantes qui viennent y prendre rang n'ont pas eu seulement à étouffer leurs passions, à subjuguer leur nature, mais la plupart peut-être, à engager au sein du foyer des luttes terribles, à vaincre des résistances opiniâtres, ou à s'arracher des bras des parents mal inspirés comme le passereau qui s'échappe du filet de l'oiseleur. Bien grande est l'ambition de ces familles religieuses. Elles n'aspirent à rien moins, dirait-on, qu'à l'accaparement et au monopole de toutes les misères et de toutes les infirmités. Elles se plient à toutes les exigences du malheur. Dieu leur donne la perspicacité du regard pour découvrir tout nouveau besoin et les saintes industries de la charité pour y subvenir. Rien n'échappe au rayonnement de leur zèle et de leur générosité: Vieillards délaissés, enfants sans mère, cœurs flétris, vertus échouées, malades de l'âme et malades de corps, ulcères physiques et moraux, détresses cachées, désespoirs secrets, tout rentrera dans leur ressort. Qu'ils soient isolés ou réunis, qu'ils aillent s'entasser dans ces asiles dolents que Bossuet appelait le rendez-vous de toutes les douleurs, les membres souffrants de Jésus-Christ verront toujours à leur chevet ces compatissantes émissaires de la divine charité. Sur les champs de bataille, au milieu du sang et du carnage, elles apparaîtront encore comme des anges de paix, et les blessés, les mourants sentiront la caressante douceur de leur main, entendront la consolation de leur parole. Chose plus étonnante encore! Comme si ce n'était pas assez pour la vierge chrétienne de remplir parmi nous ce beau ministère de la charité, la voilà qui veut s'associer encore aux travaux lointains de l'apostolat, et, pleine de courage, auxiliaire d'inestimable valeur, elle s'en va, n'importe dans quelle région, si meurtrier qu'en soit le climat, porter son concours à l'œuvre du missionnaire.

4957. Ainsi retrempée dans la grâce du Christ, la famille, en pénétrant de son souffle l'esprit public, régénéra la société tout entière et porta le niveau moral des peuples à une hauteur inconnue jusque-là.

La dévotion à Marie peut, à bon droit revendiquer sa bien large part dans la merveille de cette régénération; mais elle ne devient, après l'adoration donnée au Christ, la plus grande puissance civilisatrice, que parce qu'elle est la plus féconde source de vertu.

Les vertus de toute sorte éclosent, en effet, çà et là, comme en un printemps perpétuel, dans les jardins de Marie, et toutes plaisent à son cœur.

Mais il en est une qui est plus particulièrement sa fleur bien-aimé et sur qui elle repose ses plus tendres et plus compatissants regards: c'est le lis de la pureté virginale.

Dans les divers états de sa vie, la femme chrétienne a trouvé dans Marie son modèle, son encouragement, sa joie ou sa consolation; mais c'est surtout comme Reine des vierges que Marie a fait naître dans les cœur les plus saints désirs de marcher sur ses traces et lui former cortège. Le culte de la virginité volontaire, ce magnifique triomphe de l'âme sur les sens, qui élève, selon la juste appréciation de saint Chrysostome, un être faible et mortel au-dessus des anges mêmes, ce culte est le fruit le plus spontané et le plus beau de la dévotion à Marie.

Toutes ces légions d'âmes pures et virginales qui, sous la bannière de l'Immaculée, passent de génération en génération à travers un monde qu'elles édifient, sont peut-être dans l'Eglise catholique, le phénomène le plus glorieux. Consacrée par la réligion, la Virginité, loin d'être stérile, possède, dans l'ordre spirituel et moral, la plus heureuse fécondité; car, outre son mérite particuliers comme vertu personnelle, elle est d'ordinaire l'hôte des plus nobles cœurs, l'inspiratrice des plus beaux desseins, l'instrument des œuvres fécondes, la source des dévouements généreux, la compagne obligée de l'Apostolat.

TRAITS ET PENSÉES SUR LA SAINTE VIERGE.

4958. *Nécessité morale de la dévotion à Marie.* — Saint Germain a dit d'Elle: *Nullus est qui salvus fiat nisi per te*; et saint Antonin: *Qui petat sine ipsa duce, sine alis tentat volare.* — Saint Bonaventure: *Quemadmodum infans sine matrice non potest vivere, et nec sine Dominâ nostrâ potes habere salutem.*

4959. Saint François de Borgia craignait avec raison pour la persévérance de ceux en qui il ne trouvait pas une dévotion particulière envers la Bienheureuse Vierge. Un jour qu'il demandait à des novices quel était le Saint auquel chacun d'eux avait le plus de dévotion, il s'aperçut que quelques-uns n'avaient point cette dévotion particulière à Marie; il avertit le maître des novices de surveiller plus attentivement ces pauvres jeunes gens, et il arriva qu'ils eurent le malheur de perdre leur vocation et de renoncer à la vie religieuse. (Saint Liguori.)

Saint Bernard: *Totius boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde, si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare.*

Nihil est, quod tantum me terreat, nec est aliquid, quod tantum me delectet, sicut de beata Virgine sermonem habere: terret, inquam, me indignitas propria, sed me delectat Virginis laus et excellentia. (Bern.)

Quid nos tantilli, qui actione pusilli, quid in eis laudibus referamus, cum etiam si omnium nostrum membra verterentur in linguas eam laudare sufficeret nullus?

Altior enim cœlo est de quâ loqui nitimur: abysso profundior cui laudes dicere conamur. Si cœlum, inquit, te vocem, altior es, si matrem gentium, præcedis, si formam Dei te appellem, digna existis, si dominam angelorum, prima esse probaris. Quid ergo de te digne dicam? (Hier.)

4960. Qui ne sait que l'honneur qu'on rend aux parents rejaillit sur leurs enfants? *Gloria filiorum, patres eorum* (Prov xvii, 6). — Ainsi dit Saint Bernard: Qu'on ne pense pas obscurcir la gloire du Fils en louant beaucoup la Mère; car, plus on honore la Mère, plus on loue le Fils: *Non est dubium, quidquid in laudibus Matris proferimus, ad Filium pertinere.* Saint Ildephonse dit pareillement que tout l'honneur qu'on rend à la Mère et à la Reine est rendu au Fils et au Roi: *Redundat ad Filium, quod impertitur Matri; transit honor in Regem, qui defertur in famulatum Reginæ.* En effet, on ne doute nullement que ce ne soit aux mérites de

Jésus-Christ que Marie doit cette sublime dignité, d'être la Médiatrice de notre salut: non pas Médiatrice de justice, mais Médiatrice de grâce et d'intercession. (SAINT LIGUORI.)

Elle est la plus aimable, la plus aimante, la plus aimée des créatures. (SAINT LÉONARD.)

— *Deus plus amat solam Virginem quam reliquos sanctos omnes.*

4961. De même que Salomon dit que la gloire d'une mère, c'est d'avoir un enfant qui soit sage; ainsi nous pouvons dire que l'honneur d'un enfant, c'est d'avoir une mère qui soit vertueuse et qui soit parfaite. S'il eût été en votre pouvoir d'avoir une mère telle que vous l'eussiez voulue, comment l'eussiez-vous choisie? ne l'eussiez-vous pas voulue douée de toutes les perfections qu'on peut imaginer ou concevoir en une créature entièrement achevée? Le Fils de Dieu était avant la très sainte Vierge, c'est lui qui a choisi sa mère, c'est lui qui l'a créée et formée: sans doute il l'a formée la plus sage, la plus chaste, la plus charitable, la plus modeste, la plus patiente, la plus vertueuse, la plus excellente, la plus parfaite, la plus sainte, et la plus accomplie qui ait jamais été et qui puisse être.

4962. Nous avons tant de motifs d'aimer notre affectueuse Reine, que, si dans tout l'univers on louait Marie, si dans tous les sermons on ne parlait que de Marie, si tous les hommes donnaient leur vie pour Marie, ce serait encore peu de chose, eu égard au dévoûment et à la reconnaissance que nous lui devons pour le tendre amour qu'elle porte à tous les hommes, même aux plus misérables pécheurs qui conserve envers elle quelque sentiment de dévotion. (SAINT LIGUORI.)

4963. Albert le grand: *Beatissima Virgo fuit gratia plena, quia omnes gratias generales et specia les in semetipsa habuit.* Ainsi Marie fut Enfant, mais elle n'eut de cet âge que l'innocence et non le défaut de capacité, puisqu'elle jouit, dès sa conception, du parfait usage de la raison. Elle fut Vierge, mais en conservant le trésor de sa virginité. (SAINT LIGUORI.)

4964. *Cœteris virginibus per partes præstatur gratia: Mariæ vero se totam infundit gratiæ plenitudo, quæ fuit in Christo, quamquam aliter.* (HIER.)

In Christo fuit plenitudo gratiæ sicut in capite influente, in Maria vero sicut in collo transfundente. (HIER.)

Non est in mundo locus dignior utero virginali, in quo Dei Filium Maria suscepit nec in cœlis solio regali, quo Mariam Dei Filius sublimavit. (HIER.)

4965. Marie c'est le chef-d'œuvre pour la perfection duquel ce grand Dieu a déployé sa toute-puissance. Qu'est-ce que le soleil, la lune, les étoiles, les cieux, le monde entier? C'est un jeu de ses doigts: *Opera digitorum* (Ps. 8, 4). Mais l'auguste Vierge Marie, c'est l'œuvre de son bras. *Fecit potentiam in brachio suo* (Luc. 1, 51). L'adorable Trinité tout entière s'est employé à la former, le Père y a mis toute sa puissance, le Fils toute sa sagesse, le Saint-Esprit tout son amour; et ce n'est pas sans raison: puisque le Père éternel formait en elle sa fille, le Fils ornait sa mère, l'Esprit-Saint enrichissait son épouse. Jugez quelle doit être la beauté de Marie. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

4966. Un pieux serviteur de Marie, Alphonse Rodriguez, était un jour occupé à rendre ses hommages à cette auguste Vierge, pour laquelle il professait la dévotion la plus tendre et la plus ardente, quand tout à coup il la vit apparaître devant lui, rayonnante de clarté et de beauté. « Alphonse, lui dit-elle avec cet air céleste, m'aimes-tu? » *Alphonse, amas me?* Alphonse, à cette demande sent son cœur s'enflammer, et levant les mains et les yeux vers la Sainte Vierge, il lui répond comme hors de lui-même :« O ciel! ô terre! ô Dieu! si je vous aime! si je vous aime! Et qui ne vous aimerait pas, vous qui êtes si belle, si sainte et si bonne? Ah! je vous aime tant que je sacrifierais mon sang, ma vie, mon honneur et le monde entier pour vous.» — « Mais, Alphonse, est-ce bien sincèrement que vous le dites? *Amas me?* M'aimez-vous vraiment du fond du cœur?» — « Oh! mon cœur, parles-toi, car ma langue est à bout d'expressions. Ma très sainte Mère, si je vous aime! ah! ne le demandez pas davantage,

parce que je me sens défaillir et mourir d'amour pour vous. » — Le croiriez-vous ? Marie ne se contenta pas encore de cela, et lui renouvella sa demande pour la troisième fois : *Alphonse, amas me ?* — A cette troisième interrogation, le dévot serviteur de Marie, dans sa simplicité, ou plutôt, par une sorte de témérité, pardonnable d'ailleurs à une âme éprise d'amour, alla jusqu'à lui dire : « O Vierge sainte, je vous aime plus que vous ne m'aimez ! » — « Ah ! pour cela, non, reprit Marie avec bonté, cela n'est pas vrai, mon cher Alphonse, cela n'est pas vrai. Certes, je vous aime vous et tous ceux qui me servent cordialement, beaucoup plus sans comparaison que vous ne m'aimez tous ensemble. Il y a même plus de distance entre mon amour et le vôtre qu'il n'y en a entre le ciel et la terre. » — L'entendez-vous, mes chers frères ? La très sainte Vierge nous aime d'un amour que rien ne peut vaincre ni surpasser ; elle nous aime plus tendrement que toutes les mères ensemble n'aiment leurs enfants ? Que dis-je ? son amour pour nous est plus intense que celui de tous les saints réunis pour Dieu même, parce que son amour ne peut ni être vaincu ni surpassé par aucun autre amour. *Amat nos amore invincibili,* dit Saint Pierre Damien. *Quid est homo quod memor es ejus ?*

Oh ! quelle consolation d'être aimés de Marie. Qu'avons-nous fait pour le mériter ?

4957. La sainte Vierge dit à sainte Brigitte : *Si diligis me, fac ut filii tui sint quoque filii mei.* Oui, il me semble que mon auguste reine m'adresse une invitation semblable : Mon fils, si vous m'aimez, faites-moi aimer de tous les peuples auxquels vous donnez la mission. Ah ! s'il en est ainsi, qui me donnera une trompette retentissante qui porte le son de ma voix jusqu'aux extrémités de la terre ! Je voudrais crier de toutes mes forces : Peuples égarés, peuples fascinés par la vanité, réveillez-vous une bonne foi. Aimez Marie, si vous voulez vous sauver. Aimez Marie, si vous voulez vous assurer le ciel. Heureux si vous écoutez ma voix ! Oui, je vous le garantis, en aimant Marie, vous mettez votre salut en sûreté. L'amour de Marie, tel est le caractère des prédestinés. Ah ! je le proteste, je voudrais avoir un cœur qui valût en lui seul tous les cœurs, afin de vous aimer pour tant de malheureux qui ne vous aiment pas ; je voudrais avoir une langue qui valût toutes les langues, afin de publier partout vos grandeurs ; bien plus, je voudrais avoir mille vies en mon pouvoir, et mêmes toutes les vies, pour vous les sacrifier toutes à la fois ; je serais heureux de m'anéantir tout-à-fait pour vous procurer un nouveau degré de gloire, si faible qu'il fût ; et s'il est possible de désirer quelque chose de plus pour votre honneur, je le désire réellement par pur dévouement. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

Saint Jean Berchmans disait : *Nunquam quiescam, donec habuero tenerum amorem erga Matrem meam, Mariam.*

I. — Immaculée Conception.

4968. *Signum magnum apparuit in cœlo.* Un grand prodige m'est apparu dans le ciel. Marie est un prodige dans toutes les circonstances de sa vie et de sa mort. Le premier anneau de cette chaîne non interrompue de merveilles, celui dont tous les autres doivent dépendre, c'est l'Immaculée Conception. Si nous contemplons ce mystère, nous y trouverons : I, un sujet de gloire pour Marie ; II, un sujet d'édification pour nous.

4969. I. *L'Immaculée Conception, sujet de gloire pour Marie.* 1° *En quoi consiste ce privilège.* Nous naissons tous enfants de colère, privés de l'amitié de Dieu et sous le joug du démon, par suite de la désobéissance de notre premier père. Tous, comme conséquence de la chute d'Adam, nous portons le joug de la concupiscence et de l'ignorance. Job en gémissait et disait : *Pourquoi suis-je opposé à vous,* ô mon Dieu ? et il maudissait le jour de sa conception. David disait avec larmes : *Ma mère m'a*

conçu dans le péché ; et saint Paul se plaignait de la loi des membres, qui répugne à la loi de l'esprit; et il demanda à en être affranchi. Les saints les plus privilégiés qui sont nés avec la grâce, comme Jérémie et Jean-Baptiste, ont été conçus dans le péché. Si nous tournons les yeux sur l'humanité, nous n'apercevrons que ténèbres et que souillures. Au milieu de tant de ruines ne rencontrerons-nous pas une colonne debout? Ah! consolons-nous!

Dieu a résolu de toute éternité d'envoyer son Fils sur la terre, et il a décrété qu'il naîtrait d'une vierge. Il a donc voulu sanctifier le tabernacle, dans lequel ce Fils divin résiderait. Cette vierge doit être la Reine des anges: il faut donc qu'elle ne leur soit pas inférieure en pureté; elle doit écraser la tête du démon: il faut donc qu'elle n'ait jamais été sous son joug. Elle sera réparatrice de la faute d'Eve: il ne faut donc pas qu'elle lui soit inférieure. Au soleil de pureté qui va se lever, il faut une aurore digne de lui; (v. n° 4976.) au Père, il faut une fille; à l'Esprit-Saint, une épouse sans tache.

Aussi cet Esprit divin, la contemplant à l'avance, s'écrie-t-il: *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et aucune tache n'est en vous!* Sa conception est pure, sainte, immaculée; c'est ce que nous prouvent les divines Ecritures, c'est ce que nous transmet le témoignage des Pères et des saints, c'est ce que l'Eglise a célébré par ses fêtes, c'est ce que Pie IX a défini solennellement comme article de foi le 8 décembre 1854, à la grande joie et aux applaudissements de tous les fidèles de l'univers.

2° *Excellence de ce privilège.* 1) Il est unique, Marie seule en jouit. 2) Il rend Marie semblable à Dieu qui est pur de toute éternité : Marie est pure depuis le commencement de son existence. Marie, par ce privilège, est affranchie de toute inclination au mal, et placée, dès son entrée dans la vie, à des hauteurs où les plus grands saints ne peuvent prétendre de parvenir à la fin de leur carrière. 3) O Marie, vous êtes vraiment le lis entre les épines! J'admire votre éclat, et votre parfum embaume mon cœur. Je me réjouis de ce prodige que Dieu a fait pour vous, il m'annonce que vous serez la Mère de Dieu et la mienne, et par conséquent il me présage le salut.

4970. II. *Leçons de ce mystère.* 1° *L'horreur que nous devons avoir du mal.* Dieu, quand il veut se choisir une mère, ne la préserve pas de la pauvreté, de l'humiliation, de la souffrance ni de la mort; mais il la préserve de toute souillure. Le mal, le péché, voilà ce qu'il a en horreur par-dessus tout. Sont-ce là nos sentiments? Dieu peut-il se tromper? Assurément non, si nous ne pensons pas comme lui, c'est nous qui nous trompons. (Voir n° 4466.) Tous les maux du monde, s'il le faut, mais le péché jamais. *Potius mori quam fœdari!*

2° *Estime de la grâce.* 1) Dieu apprécie la grâce au-dessus des richesses, des honneurs, de tout ce que les hommes ambitionnent. Il ne donnne pas ces faux biens à sa mère; mais il lui communique sa grâce. Et il trouve cette grâce si belle que le Verbe divin quitte le ciel pour faire du cœur de Marie, qui en est parée, son sanctuaire. Quelle estime faisons-nous de la grâce? C'est par elle que nous sommes enfants de Dieu (1). Quel soin avons-

(1) Tous les autres titres, ou de naissance ou de fortune, qui pourraient dans le monde me distinguer, sont titres vains, titres périssables, titres dangereux: titres vains, puisqu'ils ne sont pas capables par eux-mêmes de me rendre agréable à Dieu; titres périssables, quisque

nous de la conserver, quel regret quand nous l'avons perdue; ne serions-nous pas de ceux qui ne cherchent que la vanité?

2) Marie estime la grâce, bien que confirmée dans l'amitié de Dieu et impeccable par la grâce, comme Notre-Seigneur le fut par sa nature, elle la met à l'abri, dès son enfance, dans le temple de Jérusalem, elle la conserve par la vigilance et les rigueurs de la pénitence, elle l'augmente chaque jour par la prière et par des actes de vertu. Brillante comme un astre à son lever, elle va répandant toujours des rayons plus lumineux. Et nous si fragiles, nous sommes téméraires; nous si gravement coupables, nous avons aversion pour toute pénitence; si pauvres en mérites, nous négligeons d'en amasser de nouveaux; nous ne grandissons pas en vertus, et en multipliant nos ans, nous multiplions nos fautes plutôt que nos mérites. O Marie Immaculée, entrainez-nous après vous de vertu en vertu; nous voulons vous ressembler, estimer ce que vous avez estimé, rechercher ce que vous avez recherché, et par là vous voir au ciel!

Voir aux nos 5106 et suiv. les pensées de Bossuet.

4971. — **Immaculée Conception**, *d'après saint Liguori.* — Il convenait au Père, au Fils et au Saint-Esprit que Marie fut immaculée.

4972. I. — *Au Père.* Il n'est certainement pas à propos que celui qui négocie la paix, soit ennemi de l'offensé. Saint Grégroire dit que lorsqu'on est ennemi du juge, on ne peut se présenter devant lui pour l'apaiser; car, loin de l'adoucir, on l'irriterait davantage. Ainsi, Marie devait être la médiatrice de paix entre Dieu et les hommes, il fallait selon toute raison, qu'elle ne fût pas elle aussi pécheresse et ennemie de Dieu, mais une amie pure, exempte de tout péché.

Si Marie devrait être la femme forte plaçée dans le monde pour vaincre Lucifer, il n'était nullement convenable qu'elle fût d'abord vaincue et réduite en esclavage par Lucifer; la raison voulait bien plutôt qu'elle fût exempte de toute tache et de toute sujétion à l'égard de son ennemi.

Comment donc penserions-nous que le Père éternel, pouvait faire naître son Fils d'une Mère noble en la préservant de toute souillure, eût voulu le faire naître d'une mère infectée du péché, et permettre que Lucifer pût toujours lui reprocher l'opprobre d'être né d'une femme autrefois son esclave et l'ennemie de Dieu.

Saint Thomas dit de Marie: *quod prae omnibus aliis majora privilegia gratiæ acceperit.* Or les anges, Adam et Eve ont été créés immaculés; *Decens erat,* dit saint Anselme, *ut ea puritate, qua major sub Deo nequit intelligi, Virgo illa niteret, cui Deus Pater unicum suum Filium dare disponebat.*

4973. II. — *Au Fils.* Il n'est pas donné aux autres fils de se choisir une mère selon leur gré; mais si cette faculté leur était accordée, en serait-il un seul qui, pouvant avoir pour mère une reine, préférait une esclave; ou qui au lieu de prendre une mère noble et amie de Dieu, en choisît une

la mort les efface si tôt et les fait évanouir; titres dangereux pour le salut, quisqu'il est si facile d'en abuser et si difficile de n'en abuser pas, et qu'on n'en peut attendre autre chose que d'être jugé de Dieu plus exactement et plus rigoureusement. Toute ma confiance doit donc être dans ce titre honorable d'enfant de Dieu! et malheur à vous, mes chers auditeurs, s jamais il vous arrivait de faire consister le vôtre dans une grandeur seulement humaine (BOURDALOUE.)

gnoble et ennemie de Dieu? Si donc le Fils de Dieu a pu se choisir une Mère à son gré, on doit tenir pour certain qu'il la choisit telle qu'elle devait être pour convenir à un Dieu; ainsi parle saint Bernard. (V. nº 4976.)

Dedecus filii pater sine honore (Eccli. III, 13). Quel déshonneur pour Jésus de naître d'une mère infectée par la corruption du péché! *Beata Virgo*, dit l'Eglise, *cujus viscera meruerunt portare Dominum Christum;* ce que le Docteur angélique explique de cette manière: *Beata Virgo dicitur meruisse portare Dominum omnium, non quia meruit ipsum incarnari, sed quia meruit ex gratia sibi data, illum puritatis et sanctitatis gradum, ut congrue posset esse Mater Dei.* (C. 3, 9, 2, a. 11.)

Or si Marie fut une Mère digne de Dieu, reprend saint Thomas de Villeneuve, quelle n'a pas dû être son excellence, sa perfection: *Quæ autem excellentia, quæ perfectio decuit eam ut esset idonea Mater Dei!* Le Docteur angélique enseigne que, lorsque le Seigneur destine quelqu'un à une dignité, il le rend en même temps capable d'en être revêtu; d'où il conclut que Dieu, en choisissant Marie pour sa mère, la rendit certainement, par sa grâce digne de l'être: *Beata autem Virgo fuit electa divinitus, ut esset Mater Dei; et ideo non est dubitandum quin Deus, per suam gratiam, eam ad hoc idoneam reddiderit, juxta illud: « Invenisti enim gratiam apud Deum: ecce concipies in utero et paries Filium »* (Luc. I, 30). Et de là il tire la conséquence que cette Vierge bénie n'a jamais commis aucun péché actuel, même véniel; car autrement, dit-il, elle n'eut pas été une Mère digne de Jésus-Christ; l'ignominie de la Mère serait retombée sur le Fils, qui aurait toujours eu une pécheresse pour Mère: *Non fuisset idonea Mater Dei, si peccasset aliquando, quia ignominia Matris ad Filium redundasset.* Or si pour un seul péché véniel, qui n'ôte point la grâce de Dieu, Marie eut été jugée indigne de la maternité divine, à combien plus forte raison ne le serait-elle pas à cause du péché originel qui l'aurait rendue esclave du démon.

Ah! ce grand Dieu qui est la sagesse même a bien su se bâtir sur la terre une maison qui convint à sa dignité: *Sapientia ædificavit sibi domum* (Prov. IX, 1). Le Très-Haut, dit David a sanctifié son tabernacle dès le matin: *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus... Adjuvabit eam Deus mane diluculo* (Ps. XLV, 5, 6).

Il a visité et sanctifié Marie, dans le sein de laquelle il devait habiter, dès le commencement de son existence: *Mane diluculo;* afin de se préparer en elle une demeure digne de lui; car il ne convenait pas à un Dieu saint de se choisir une maison qui ne fût pas sainte: *Domum tuam decet sanctitudo* (Ps. XC, 5). Et si le Verbe éternel déclare qu'il n'entrera jamais dans une âme de mauvaise volonté, ni dans un corps assujetti au péché: *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis* (Sap. I, 4), comment pouvons-nous penser qu'il ait voulu habiter dans l'âme et dans le corps de Marie, sans l'avoir d'abord sanctifiée et préservée de toute souillure?

4974. III. — *Au Saint Esprit.* (V. nº 4977.) Si un peintre habile pouvait avoir une épouse belle ou difforme, selon le portrait qu'il en ferait lui-même, avec quel soin ne s'appliquerait-il pas à lui donner le plus de beauté possible! Qui pourrait donc soutenir que l'esprit saint ait agi différemment à l'égard de Marie, et que pouvant se former lui-même une Epouse toute belle, comme il lui convenait qu'elle fût, il ne l'ait point fait? Assurément il a fait ce

qu'il convenait qu'il fît; c'est ce que le Seigneur atteste lui-même lorsque, dans les louanges qu'il adresse à la Bienheureuse Vierge, il la déclare toute belle, sans aucune tache: *Tota pulchra es, Amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4, 4).

Nous savons que ce divin époux a aimé Marie plus que tous les saints et tous les anges réunis ensemble, ainsi que l'affirme Suarèz, avec saint Laurent Justinien et d'autres auteurs; il l'aima dès le commencement, et il l'éleva en sainteté au-dessus de toutes les créatures. *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (PROV. 31, 29). Si cette sublime reine ne le cède à aucune créature en trésors de grâces, elle a donc eu la justice originelle, aussi bien qu'Adam et Eve et les anges. — Les filles de la grâce sont sans nombre; une seule est ma Colombe, ma Parfaite.

Permettez donc, ô Reine, que moi aussi, je vous loue comme vous a louée votre Dieu lui-même: *Tota pulchra es, Amica mea, et macula non est in te:* O colombe très pure, toute blanche, toutes belle, toujours amie de Dieu! *Quam pulchra es, Amica mea, quam pulchra es* (Cant. 4, 1).

O Vierge immaculée, très douce et très aimable Marie! vous qui êtes si belle aux yeux de votre Seigneur, ne dédaignez point de jeter un regard compatissant sur les plaies hideuses de mon âme; regardez-moi, ayez compassion de moi et guérissez-moi. O doux aimant des cœurs! attirez aussi mon misérable cœur, vous qui, dès le premier instant de notre vie avez paru pure et belle devant Dieu, ayez pitié de moi qui, non seulement suis né dans le péché, mais encore depuis mon baptême, ai de nouveau souillé mon âme. Ce Dieu qui vous a choisie pour sa Fille, sa Mère et son Epouse, et qui pour cela, vous a préservée de toute tache et préférée dans son amour à toutes les créatures, que pourrait-il vous refuser? O vierge immaculée! c'est à vous de me sauver, vous dirai-je avec saint Philippe de Néri, faites que je me souvienne toujours de vous, et ne m'oubliez pas.

PENSÉES SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION.

4975. *Non mirum si Dominus redempturus mundum, operationem suam tunc inchoavit a Maria ut per quam salus omnibus parabatur eadem prima factum salutis hauriret ex pignore.* (AMBR.)

4976. L'honneur des enfants vient souvent de la dignité de leurs parents. C'est une honte pour un fils d'être né d'une mère digne de reproche. Le Fils de Dieu en se faisant homme devait s'épargner cette honte, d'autant plus qu'il pouvait, d'un seul acte de sa volonté se préparer une mère digne de lui. Si cela dépendait de nous qui ne se donnerait pas une mère parfaite? Le Fils de Dieu qui se glorifie de son Père céleste devait se choisir une mère dont il pût à bon droit se glorifier afin que la noblesse et la gloire ne lui manquassent ni de l'une, ni de l'autre part.

4977. L'habitation doit convenir à l'habitant, et cela est surtout vrai d'une demeure préparé par le Saint-Esprit. N'admirez-vous pas la providence de l'auteur de la nature dans l'art industrieux avec lequel les oiseaux font leurs nids? Il les posent en quelque endroit élevé, les construisent avec de la boue et de la paille, en garnissent l'intérieur de duvet ou de flocons de laine ou de quelque autre matière aussi douce, de peur que la boue séchée, durcie, ou la pointe de quelque brain de paille ne blesse leurs petits encore

dépourvus de plumes. Si l'auteur de la nature a montré tant sollicitude à l'égard des petits des oiseaux, avec quel soin, je vous le demande, n'a-t-il pas dû préparer, dans les chastes entrailles de la très sainte Vierge, l'habitation qu'il destinait à son Fils unique, afin qu'il ne s'y rencontrât rien qui pût offenser de la manière la plus légère Celui qui est le principe de toute pureté ? (B. L. DE GRENADE.)

II. — Translation de la maison de Lorette.

4978. I. Récit de cette translation. II. Leçons de cette fête.

I. *Historique.* — Au moment où la terre sainte allait être perdue pour les chrétiens, vers la fin du XIII^e^ siècle, un prodige extraordinaire s'accomplit. Les musulmans venaient de ravager l'église bâtie à Nazareth par l'impératrice Hélène ; et ils s'apprêtaient sans doute à raser l'humble demeure qu'avait habitée la Sainte Famille ; mais la Providence voulut, par un miracle, préserver ce sanctuaire de la profanation. Le 10 mai, au lever de l'aurore, quelques habitants de la Dalmatie aperçoivent avec étonnement un humble édifice qui s'élève dans un endroit où jamais on n'avait vu de maison, entre Tersate et Fiume. On accourt ; on examine avec une sorte de stupeur cet édifice pour parvenir à se rendre compte de sa translation. Tout à coup, on voit venir l'évêque du lieu, Alexandre. Sa présence excite un cri de surprise ; on le savait très gravement malade, et le voilà en pleine santé. La Sainte Vierge s'est montrée à lui et lui a appris que cette maison mystérieuse est celle même où le Verbe s'est fait chair : et elle l'a laissé guéri.

Nicolas Frangipane, gouverneur de Tersate, avait suivi à la guerre Rodolphe de Habsbourg. A cette nouvelle, il vient, lui aussi, voir le prodige. Il envoie quatre autres délégués pour examiner à Nazareth même l'emplacement de l'édifice. Leurs rapports furent concluants. La maison de la Sainte Famille avait disparu de Nazareth, en effet ; mais les fondations étaient là encore, mêmes matériaux, mêmes dimensions. Dès lors, grand concours de pèlerins, sainte allégresse de tous les peuples voisins. Hélas ! trois ans plus tard, cette sainte demeure était transportée de nouveau dans une forêt de lauriers en Italie, sur les bords de la mer Adriatique ; puis huit mois après, dans le domaine des comtes de Antiquis ; puis quatre mois après, au milieu de la voie publique qui conduit de Recanati au rivage de la mer. C'est là qu'on la vénère encore aujourd'hui. C'est là que les Dalmates viennent encore la visiter ; et ils ne cessent de dire avec larmes à la Vierge : Retournez à nous, ô Marie, retournez. C'est là que chaque année vont prier un grand nombre de pèlerins qui baisent avec amour les pierres de cette sainte demeure, dont ils font le tour à genoux ; et leurs genoux ont creusé le marbre qui l'environne ! — Si nous n'avons pas le bonheur de la visiter, du moins vénérons-la de loin et surtout cherchons à profiter des leçons qui découlent de cette dévotion.

4979. II. *Leçons.* — Le culte de la maison de Lorette ne se rapporte pas aux pierres, ni au bois de ce modeste édifice, mais à ses heureux habitants. C'est là qu'a demeuré pendant de longues années la Sainte Famille, cette Trinité de la terre que les anges du ciel nous enviaient. Ses murs ont été les témoins de la vie sainte et cachée de Jésus, de Marie, de Joseph. Famille divine, le modèle de toutes les familles chrétiennes.

1° Là on louait Dieu et on le servait.

1) La prière était la vie des âmes. Elle n'était point interrompue, du moins pour Jésus et Marie, pas même durant le sommeil ; jamais tous les concerts angéliques n'ont autant honoré le Seigneur que les louanges qui partaient des cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph. *Quoties duo vel tres sunt congregati in nomine meo, ibi sum.* La Trinité tout entière se reposait là avec amour.

2) Les créatures matérielles des cieux et de la terre exécutent nécessairement les ordres de Dieu et se régissent par les lois qu'il a établies ; mais leur obéissance si ponctuelle n'est pas libre ; elle n'est pas digne de Dieu. Les Esprits célestes se voilent la face devant la majesté du Très-Haut, ils exécutent en tremblant ses ordres ; mais ce service fidèle qu'ils lui rendent, qu'est-il comparé à celui de la Sainte Famille, dont tous les membres peuvent dire : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, je fais toujours ce qui lui plaît ?*

2° Là régnait la charité : quelle paix, quelle harmonie entre ces trois âmes si bien faites pour se comprendre et se perdre toutes trois dans l'amour divin, qui fait le lien mystérieux des cœurs ! Jamais le commandement n'est dur, parce qu'on se respecte mutuellement ; jamais de désunions, de querelles, de murmure, ni de plainte. Qui désobéirait, là où celui qui gouverne l'univers donne l'exemple de l'obéissance ? et il obéit avec amour à Marie et à Joseph qu'il voit si aimants, si dévoués à sa personne adorable. Quel empressement à se rendre service mutuellement, quelle sainte joie ! oh ! c'est l'image du ciel. Quand donc les parents seront-ils dévoués et aimants pour leurs enfants comme Marie et Joseph l'étaient pour Jésus ! Quand la soumission des enfants se rétablira-t-elle dans les familles ? Quand la concorde régnera-t-elle dans tous les foyers ? Quand on aura mieux étudié, mieux médité les exemples de la sainte Famille de Nazareth. Notre orgueil, qui a la soumission en horreur, sera ruiné par l'obéissance qui se pratique dans la Sainte Famille.

3° Notre nature orgueilleuse est aussi sensuelle : nous aimons l'oisiveté, le bien-être. Dans cette sainte et pauvre demeure, on travaillait et avec activité. Joseph était un ouvrier sur bois ; Marie avait les soins du ménage ; celui dont les mains divines ont fabriqué l'univers travaillait avec eux. Mais quel travail béni ! Marie et Joseph travaillaient pour Jésus, quelle douce tâche ! Comment eussent-ils pu estimer d'en faire trop ? Jésus travaillait pour expier les péchés des hommes et sauver le monde. Comment eût-il regretté sa peine quand il était prêt à verser pour nous son sang ? Travaillons, nous aussi. C'est la loi portée contre Adam coupable ; c'est la sauvegarde de notre vertu, c'est l'expiation de nos fautes, offrons à Dieu notre travail, et faisons-le en vue de lui plaire et de sauver les âmes.

Grande leçon en vérité que nous rappelle cette maison de Nazareth que les anges ont transportée plus près de nous, afin que nous ayons presque sous nos yeux les exemples de la Sainte Famille. Heureuses les familles qui se formeront sous ce modèle admirable ! Heureuses les maisons qui, comme celle de Nazareth, seront des sanctuaires où Dieu sera loué et servi, où la charité unira tous les cœurs, où le travail, non seulement procurera quelques ressources périssables, mais méritera des trésors pour le ciel.

III. — Attente de la naissance de Jésus.

4980. *Ipse erit expectatio gentium.* Tous les patriarches, depuis notre premier père après sa chute, tous les prophètes avaient soupiré après le jour heureux, où Dieu se souvenant de ses promesses, donnerait au monde le Rédempteur promis. Marie dont la foi était plus ardente que celle des patriarches, dont les lumières étaient plus vives que celles des prophètes, Marie instruite par l'ange Gabriel lui-même que l'Enfant qu'elle portait dans son sein était le Fils du Très-Haut et qu'il s'appellerait Jésus ou Sauveur, devait avoir dans sa poitrine des soupirs plus embrasés, dans le cœur des désirs plus ardents que tous les justes. Ce sont ces sentiments admirables de Marie que l'Eglise honore dans cette fête. Entrons dans cet intérieur de la Vierge Mère et cherchons la raison: I, de ses soupirs d'autrefois et II, de ceux d'aujourd'hui.

4981. I. — *D'autrefois.* 1° Il est si naturel à une mère de désirer de mettre au jour son premier-né; mais Marie avait bien d'autres raisons qu'une mère ordinaire d'attendre avec une sainte impatience la venue de Jésus. Ah! certes, ce précieux fardeau ne pesait point à une mère Vierge, qui enfantera sans douleur, comme elle a conçu sans souillure; mais malgré ses humiliations, cet enfant béni devait être si beau qu'il lui tardait de reposer ses yeux sur ce visage qui ravit les anges, de recueillir son sourire divin, de porter dans ses bras celui qui porte l'univers, d'entendre les paroles de sa bouche dictées par la sagesse divine. *Ostende faciem tuam... sonet vox tua in auribus meis.*

2° Cette sainte ambition de Marie n'était pas celle qui dominait dans son âme, trop généreuse pour ne s'occuper que d'elle-même. Dieu n'était pas connu et ceux qui ne l'ignoraient pas entièrement *non sicut Deum glorificaverunt.* O Dieu, *adveniat regnum tuum... Glorifica Filium tuum ut Filius clarificet te.*

3° Les hommes, loin de Dieu, erraient dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, retenus captifs par la lourde chaîne dont Satan les enlaçait. Les ténèbres de l'intelligence avaient produit la corruption du cœur; et la masse perdue des humains allait roulant de précipice en précipice jusqu'à l'abîme éternel. Dans la ville sainte elle-même, les docteurs de la loi altéraient la vérité. Marie savait que celui dont elle était devenue mère apporterait aux hommes la vraie lumière, la sainteté de la doctrine et de la conduite, l'affranchissement de l'esclavage du démon. *O Oriens, splendor lucis æternæ, et sol justitiæ, veni et illumina. O Clavis David, veni et educ vinctum de domo carceris, sedentem in tenebris.* Et si Jésus plus tard pleura sur Jérusalem, ne semble-t-il pas que Marie dût pleurer en voyant cette ville infidèle, et le monde livré à Satan.

4° Le démon régnait. Marie lui avait échappée dans sa conception immaculée, et Satan semblait se venger de cette défaite par le joug qu'il faisait peser cruellement sur l'humanité. Pour tous ces motifs, Marie soupirait: Venez, ô mon Fils, pour la consolation de votre Mère, pour rendre à votre Père ses droits méconnus; venez, ô lumière du monde, dissiper nos ténèbres; rosée bienfaisante, laver nos souillures, *exurge et judica causam tuam;* refoulez le démon dans son empire de mort.

4982. II. *Aujourd'hui*, Marie a encore des désirs ardents non pas de mettre de nouveau au jour celui qu'elle nous a donné, mais de voir Dieu glorifié, les âmes éclairées et purifiées, l'empire de Satan détruit.

Car 1° le règne de Dieu n'est pas encore complet sur cette terre, c'est l'Eglise qui cherche à l'établir; mais que d'infidèles encore! que d'hérétiques! que de chrétiens indifférents ou blasphémateurs! Si Dieu n'est plus inconnu, il est méconnu d'un trop grand nombre!

2° Jésus naît, grandit et meurt d'une certaine manière dans les âmes et dans les sociétés. 1) En nous il naît par la grâce; il grandit quand nous nous appliquons à acquérir la perfection chrétienne; il meurt, quand nous commettons le péché mortel. Où en sommes-nous? Jésus vit-il en nous, ou les ténèbres de la mort nous environnnent-elles encore? Aveugles volontaires, ne fermons-nous pas nos yeux à la clarté du soleil de la vérité? Le sang de Jésus a été versé pour nous laver, ne restons-nous pas dans nos souillures en fuyant les sacrements?.....

2) Dans les sociétés, Jésus meurt quand l'esprit chrétien n'inspire plus nos lois, nos gouvernements, nos usages. L'humilité, la soumission, voilà l'esprit de Jésus. La société n'est qu'orgueil et révolte. La pénitence, le sacrifice c'est l'esprit de Jésus; la société n'est que sensualité, amour du plaisir, égoïsme.

3° Donc l'empire du démon n'est pas détruit; il s'étend sur un trop grand nombre d'âmes, sur des familles entières d'où le crucifix est banni, sur des sociétés qui semblent rivaliser de corruption avec le paganisme. Aussi si quelque chose au ciel était capable d'arracher des soupirs et des larmes à la Vierge, Mère de Dieu, ce serait la vue des outrages lancés contre le Seigneur, des âmes qui se perdent, des sociétés qui s'égarent, du triomphe de Satan dans le monde présent. Aussi est-elle venue à la Salette se montrer dans les pleurs. O Mère, nous mêlerons nos larmes aux vôtres pour demander que Jésus vienne dans les âmes des pécheurs, dans ces sociétés fondées, fécondées, civilisées par son Evangile et qui le rejettent, que le trône de Satan soit à jamais renversé, et qu'il arrive enfin le règne de Dieu. Que ce soit là le but de nos prières, de nos pénitences. Ne nous contentons pas de fair naître et régner Jésus en nous, en vivant dans la grâce, mais établissons ce règne autour de nous par la prière, l'expiation, le zèle.

IV. — Les épousailles de la Sainte Vierge *(23 Janvier)*.

4983. L'Eglise célèbre en ce jour le mariage incomparable de l'immaculée Marie, et elle nous invite à le solenniser avec joie *cum jucunditate*. Mais pour que cette joie sainte tourne à notre édification, considérons: I, *comment la Vierge s'est disposée à cet état*. C'est 1° par la retraite dans le temple; elle y est restée depuis sa plus tendre enfance jusqu'au jour de ses épousailles; 2° par la prière, car sa vie dans le temple était toute d'union à Dieu; 3° en suivant le conseil des prêtres. Marie était héritière de David et par conséquent de cette noble race qui devait donner au monde un Sauveur. Elle était orpheline, il fallait donc lui donner un appui; c'est pourquoi les prêtres l'invitèrent à entrer dans cet état qu'elle redoutait elle-même; car elle était résolue de garder une perpétuelle virginité. Quelle leçon pour ceux qui, avant de contracter des engagements redoutables, ont

mené une vie mondaine et évaporée, ont couru à travers les occasions dangereuses du siècle, n'ont jamais appelé sur leur avenir, par la prière la bénédiction de Dieu, et n'ont pas même consulté celui qui devrait être toujours leur conseiller et leur guide dans toutes leurs déterminations graves, le prêtre!...

4984. II. *Avec qui Marie va-t-elle contracter ses épousailles?* La loi veut qu'elle choisisse un héritier de David comme elle; mais entre divers prétendants de cette noble race, lequel sera préféré? Plusieurs sont venus pour demander sa main. C'est le ciel lui-même qui va désigner l'élu. Tous comme des voyageurs, ont en main un bâton; et celui de Joseph, par un prodige éclatant, s'épanuit en un beau lis, image de la pureté de son cœur. Joseph lui aussi est vierge, c'est lui que Dieu même choisit pour époux de Marie. Il était nécessaire, en effet, à cause de la dignité incomparable à laquelle Marie était destinée, que tout en restant vierge, elle eût un époux. Etant appelée à devenir Mère de Dieu, elle eût été accusée de crime et lapidée, si Joseph n'eût pas été le témoin et le gardien de son honneur et de sa vertu; et une sorte d'opprobre eût pesé sur elle et sur l'Enfant-Dieu qu'elle devait donner au monde. (1) Mais ciel! quels époux!... La Vierge immaculée dans sa conception, la Vierge dès le premier instant plus pure que les anges, la Vierge que désormais Gabriel saluera pleine de grâces, car depuis des années déjà elle multiplie sa grâce; et Joseph, l'émule de sa vertu, digne d'elle à cause de son amour pour la virginité. Par l'union sainte qu'il contracta avec elle, il entre comme en participation de tous les dons faits à Marie. Ecoutons sur ce sujet la grande voix de Léon XIII: « La dignité de la Mère de Dieu est si haute qu'il ne peut être créé rien au-dessus. Mais comme Joseph a été uni à la Bienheureuse Vierge par le lien conjugal, il n'est pas douteux qu'il n'ait approché plus que personne de cette dignité suréminente par laquelle la Mère de Dieu surpasse de si haut toutes les créatures créées. Le mariage est en effet la société, de toutes la plus intime, il entraîne de sa nature la communauté des biens entre l'un et l'autre époux. » Quelle dot ces deux saints époux apportent ils l'un à l'autre? Tous deux sont, il est vrai, de famille royale: toutefois ils ne conservent, des richesses et de la gloire de leurs aïeux, que l'humiliation d'en être privés; mais, combien les vertus sont un bien plus solide que la fortune et que la naissance, et comme elles sont une plus sûre garantie de bonheur!

4985. III. *Les suites de cette union sainte:* aussi un mariage ainsi préparé, ainsi béni de Dieu apporte-t-il à tous deux: 1° une consolation, et 2° une édification. 1° L'adversité viendra. L'un et l'autre trouveront dans leur tendresse mutuelle un allègement à toutes les douleurs. La pauvreté de Bethléem est douce en telle compagnie. La fuite en Egypte plus tard, puis les labeurs d'une vie rude ne sont pas capables de troubler un bonheur que la vertu a créé. 2° Non seulement Marie et Joseph s'aident à souffrir, mais encore ils s'excitent mutuellement à la pratique de la vertu. Ils sont comme les émules l'un de l'autre; quelle efficacité ont sur ces deux âmes les entretiens brûlants d'amour, les exemples de vertus héroïques qu'elles échangent; ils retracent la vie d'Adam et d'Eve dans l'état d'innocence. Que dis-je, cette

(1) Maluit Dominus aliquos de sua generatione, quam de matris pudore dubitare. (AMBR.)

vie de nos premiers parents avant leur chute n'est qu'une image de la pureté parfaite de Marie et de Joseph, qui font voir à tous ceux qui vivront après eux, jusqu'où des époux qui prient, qui aiment Dieu, peuvent porter l'héroïsme ; et de fait il y aura dans la suite des âges des chrétiens qui, à leur exemple, uniront la virginité au mariage, pour confondre ceux qui dans ce saint état ne savent pas même garder les lois de la chasteté. O union la plus sublime de toutes les unions de la terre ! La retraite, la prière, la direction du prêtre vous a préparée ; le ciel vous a consacrée : aussi le bonheur vous a suivie ; la vertu et les mérites vous ont couronnée. O vous que Dieu appelle à vous consacrer à lui dans l'état religieux ou dans la virginité, ne songez pas à des unions de la terre. La Providence, loin de vous les ménager, pour des motifs dignes d'elle, comme elle fit pour la Vierge Marie, appelée seule entre toutes les créatures à devenir Mère de Dieu, la Providence, dis-je, vous appelle à vous séparer du monde et des affections de la terre. C'est Jésus qui sera seul votre époux, votre appui, votre guide ; avec lui qu'est-ce qui pourrait vous manquer ? Mais que ceux qui ne veulent point suivre les conseils de Notre-Seigneur, que ceux à qui semble trop difficile la virginité, qui cependant a les plus grandes consolations de la terre, aient soint du moins en embrassant un état moins parfait et moins heureux où les attendent les tribulations de la chair, de s'y préparer par la prière, la fuite des dangers du monde, la docilité aux conseils du prêtre ; qu'ils choisissent dans des vues de foi l'époux que Dieu semble leur préparer, préférant la vertu à la richesse. C'est là le moyen de traverser la vie plus paisiblement (car l'union des cœurs en allège les peines), et surtout de gagner le ciel.

V. — Purification de la Sainte Vierge. — Présentation de Jésus au Temple.

4986. Deux mystères qui nous apprennent l'obéissance à la loi de Dieu, avec tous les caractères qui peuvent la rendre méritoire. Marie, en effet, obéit :

I. *Ponctuellement*, en observant toutes les circonstances de la double loi du Seigneur, 1° celle qui regardait sa purification, bien qu'elle ne fût pas faite pour elle ; 2° celle qui l'obligeait à offrir son premier-né au Seigneur. C'est dans le lieu voulu qu'elle les accomplit. Elle fait de bon cœur l'offrande prescrite, bien qu'elle soit pauvre.

4987. II. *Humblement*. L'obéissance coûte à notre orgueil et nous violons la loi par esprit d'insoumission. *Mariam supra legem fecerat gratia*, dit saint Augustin ; *sub lege fecit humilitas ;* ou nous cherchons à nous persuader qu'elle n'est pas faite pour nous ; Marie n'écoute pas ces vains raisonnements de l'amour-propre. Lors même qu'en se confondant avec les femmes vulgaires, elle devra voiler ses privilèges les plus glorieux : sa virginité perpétuelle, sa maternité divine, et étaler par l'offrande qu'elle fait sa pauvreté, elle qui est la fille et l'héritière de David, elle n'hésite pas, heureuse de se cacher parmi la foule et de se montrer la dernière servante du Seigneur, elle qui commande au Législateur lui-même, devenu son propre fils.

4988. III. *Généreusement*. Notre lâcheté, aussi bien que notre orgueil, nous fait violer la loi de Dieu. Marie sacrifie à l'obéissance 1° sa propre gloire,

comme nous l'avons remarqué, et nous ne savons pas sacrifier le respect humain, ce faux point d'honneur qui nous porte à violer la loi de Dieu. 2° Elle sacrifie les douceurs de la vie, car en offrant son Fils à Dieu, elle sait bien qu'elle sera victime avec lui et associée à toutes ses douleurs, et nous ne renoncerions pas aux joies mondaines ? 3° Elle sacrifie enfin son Jésus, son tout, elle l'offre irrévocablement, sachant bien qu'il est destiné au supplice de la croix, pour le salut du monde. Comparez son obéissance à celle d'Abraham. Quelle différence entre l'un et l'autre ! Isaac n'était qu'un jeune homme ; Jésus est Dieu et Fils de Dieu. Dieu se contenta de la générosité d'Abraham, Isaac fut conservé à sa tendresse. Marie devra porter le glaive de douleur, jusqu'à l'heure où réellement elle verra Jésus immolé sur la croix, à la fleur de l'âge, dans le supplice le plus atroce. Et nous ne savons pas sacrifier à Dieu cette occasion de péché, ce défaut dominant qui est la source de toutes nos chutes. Il est dur de renoncer à ce qu'on a de plus cher, et nous ne considérons pas, comme Marie, la gloire qui en revient à Dieu et l'utilité que nous en retirons. Dieu nous obligeât-il aux sacrifices les plus pénibles, il faudrait encore nous soumettre. Il est maître, il ne nous défend que ce qui nous perd, il ne nous commande que ce qui est pour notre plus grand bien. Ne soyons pas les ennemis de nous-mêmes, obéissons dans tous les points. Pour cela foulons aux pieds notre amour-propre, notre lâcheté. Rien n'est fécond comme le sacrifice. Celui de Marie a opéré le salut du monde, la ruine des puissances des ténèbres, la gloire de Dieu, la glorification de Jésus et de sa Mère. Plus nous sacrifions à Dieu, plus nous nous amassons de mérites, de bonheur et de gloire en ce monde et en l'autre. Donc, fidélité aux commandements de Dieu et de l'Eglise, obéissance à nos supérieurs en tout ce qui est juste.

4989. **Autre plan sur le même sujet.** — *Lumen ad revelationem gentium.*(1) Ce mystère est une révélation pour les peuples.

Il leur apprend ce qu'ils avaient ignoré jusque-là, cette science que saint Augustin demandait à Dieu : *Noverim te ; noverim me.*

I. *A connaître Dieu.* 1° *Sa grandeur :* les victimes n'ont pas suffi pour cela ; ni même l'offrande des premiers-nés, cependant si propre à faire voir les droits suprêmes de Dieu sur toutes les familles, il fallait une victime divine, celle qui lui est présentée en ce jour ; il fallait Jésus que Dieu a donné pour chef à toute principauté et à toutes créatures : Jésus en reconnaissant le souverain domaine du Créateur sur lui, manifestera éloquemment la dépendance de toute la création, en même temps qu'il rendra à son Père un hommage digne de lui ; et nous voudrions vivre dans l'indépendance vis-à-vis de ce grand Dieu, et nous ne lui offririons pas, pour reconnaître son souverain empire, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ? 2° *Sa bonté.* 1) Dieu le Père, *sic dilexit mundum ut Filium unigenitum daret.* 2) Le Fils s'offre lui-même par les mains de sa Mère, *dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* 3) Quel cœur que celui de Marie qui fait un tel sacrifice pour nous ! Quelle bonté en Dieu, qui a mis dans ce cœur de Marie

(1) Un Homme-Dieu offert à Dieu, le Saint des Saints consacré au Seigneur, le souverain Prêtre de la nouvelle alliance dans un état de victime, le Rédempteur du monde racheté lui-même, une Vierge purifiée, et une mère enfin immolant son Fils, quels prodiges dans l'ordre de la grâce ! (BOURDALOUE.)

tant de générosité pour de pauvres pécheurs ! qui n'aimerait le Seigneur et sa divine Mère ?

3° *La justice de Dieu.* Pour la satisfaire, il faut une expiation d'un prix infini. Quelle haine cette justice porte au mal , puisque *proprio Filio non pepercit,* bien qu'il fût *sanctus, innocens, impollutus,* et simplement parce qu'il avait pris la ressemblance du péché, et s'était fait caution pour le péché. Si on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? O pécheurs, si vous aimez le mal, tremblez ! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.*

4990. II. *Ce mystère nous apprend à nous connaître nous-mêmes.* 1° Nous sommes *un abîme de néant,* puisque nous sommes pécheurs, et comme tels, voués à porter le poids de la justice divine et en même temps, impuissants à la satisfaire. 2° *Abîme de grandeur,* nous ne comprenons pas le prix de nos âmes ; nous les sacrifions pour un intérêt méprisable, un vil plaisir. Et Jésus s'offre pour elles ; et pour les sauver, Marie offre Jésus. *Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis.* Donc estimez votre âme, ne la profanez pas par le péché, ne la perdez pas pour un plat de lentilles, ou quelques gouttes de miel. *Quam dabit homo commutationem pro anima sua ;* qu'est-ce que l'homme pourait donner en échange de son âme, s'il venait à la perdre ? Depuis que Dieu nous a rachetés à ses dépens, pour quel avantage temporel oserions-nous nous risquer ; et hélas ! pour quelles bagatelles, pour quelles horreurs mêmes, les mondains ne sont-ils pas prêts à sacrifier leur âme ! O Dieu, *noverim te, noverim me.* Que je vous connaisse pour vous adorer, vous aimer et vous craindre, que je me connaisse pour savoir que je n'ai de moi que le péché ; mais que vous m'avez donné une âme immortelle, faite à votre image, et que je dois sauver malgré tous les sacrifices. C'est la grande révélation.

VI. — Annonciation. (Voir *Incarnation,* 4816 les divers plans.)

4991. En ce 25me jour de mars, jour des jours, jour heureux pour la Vierge, pour les anges et pour les hommes, jour que l'Ecriture appelle la plénitude des temps, car il bénit les siècles et l'éternité elle-même, élevons nos pensées vers le ciel et contemplons la Trinité tenant un conseil divin plus solennel et plus grave qu'au moment de la création de l'homme. Les trois Personnes divines délibérèrent, comme dans un sanctuaire fermé même aux anges, qui attendent en silence l'issue du conseil divin. Il s'agit de l'affaire la plus grande, la plus nécessaire qui puisse être traitée, de l'accomplissement des promesses divines, du salut du monde. Dieu se résout d'envoyer son Fils sur la terre, de lui unir notre nature, de le donner pour Sauveur au monde, d'établir ici-bas pour dompter et sanctifier tous les autres royaumes, le royaume des cieux qui n'aura point de fin. Et afin que le ciel et la terre aient l'honneur de concourir à ce grand œuvre, il choisit entre les millions d'Anges qui l'environnent un des princes de sa cour, Gabriel dont le nom signifie *la force de Dieu.* Il lui communique son secret, et le charge de négocier sur la terre le dessein qui a été conclu dans ciel. L'Ange part. Où va-t-il ? Vers Rome, la capitale du monde, où il y a tant de grands hommes, un sénat vénérable, des empereurs qui ont conquis l'univers ? Ou bien vers Athènes dont l'aréopage forme le tribunal le plus célèbre du monde et qui

est le rendez-vous des philosophes les plus subtils, des littérateurs les plus distingués ? Non ; il va dans la Galilée, une des moindres parties d'une des plus petites provinces de l'empire, et non vers Capharnaum la capitale, ou vers une autre ville plus importante, mais dans la petite ville de Nazareth de laquelle on disait avec mépris : *A Nazareth potest aliquid boni esse ?* Et dans Nazareth, il ne s'adresse pas aux magistrats de la ville ; du moins il va trouver là quelque personnage ? Non, c'est vers une vierge qu'il dirige sa course.

4992. *Ad Virginem.* Comme Dieu et ses anges estiment la virginité que le monde méprise ! Ici-bas on traite de folie la générosité de ces âmes qui refusent une alliance humaine. C'est l'humble épouse d'un artisan, appelé Joseph, c'est la Vierge Marie qui mène une vie obscure et inconnue du monde, qui fuit les regards des hommes, qui, née du sang de David, ne conserve des grandeurs de sa race que l'humiliation d'en être privée, c'est elle qui est le terme de l'ambassade céleste et de la visite de l'ange. O sujet d'étonnement ! Seigneur, que vos voies sont loin des nôtres ! Ce n'est pas l'appareil de la gloire, l'éclat des palais, l'ostentation des richesses et de la vanité qui charme vos regards. C'est la pureté. Il y a eu sur cette terre d'Israël des femmes admirables par leurs vertus, Rébecca, Sara, Judith, Esther et tant d'autres : elles n'ont pas été appelées, malgré leur vertu, à de tels honneurs. Elles n'étaient pas vierges.

Ad Virginem. Au sein d'un monde qui croule sous le poids de la corruption, Marie est vierge, et le Seigneur qui trouve des taches dans ses anges, abaissant sur elle ses regards, la trouve plus pure que ces esprits angéliques. Elle deviendra l'objet de ses faveurs : *Virginitate placuit,* dit saint Ambroise. La prophétie d'Isaïe va s'accomplir : *Ecce Virgo concipiet,* etc. *Neque enim aut partus alius Virginem, aut Deum decuit partus alter,* dit saint Bernard.

L'ange entre dans l'humble demeure que l'on vénère encore aujourd'hui à Lorette. Marie est dans sa modeste chambre ; elle est seule, elle prie. O filles chrétiennes, dit saint Ambroise, *sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas, vitaque Mariæ, de qua sumatis exempla vivendi.* Il fait remarquer ensuite les dispositions qui servaient de rempart à la virginité de Marie : *quod in cubiculo, quod sola, quod salutata ab angelo tacet, quod ad virilis juvenis speciem peregrinam turbatur. Quod in cubiculo :* une femme qui est toujours hors de chez elle, qui va en visites, aux promenades, aux théâtres, aux sociétés mondaines, y trouve de grands périls pour sa vertu.

Quod sola. Car entre faire beaucoup de visites et en recevoir souvent il n'y a pas grande différence. Dina se perdit parce qu'elle fut trop curieuse ; et Suzanne qui demeurait toujours dans sa demeure fut très exposée, parce que deux vieillards y venaient souvent. Quand les parents laissent une jeune fille courir à son gré, ou s'entretenir chez elle avec toutes sortes de personnes, si elle fait leur déshonneur, cela ne doit pas les surprendre. Saint Martin disait qu'une femme doit se tenir dans l'enclos de sa maison, comme dans une forteresse, et que le meilleur moyen pour elle d'être victorieuse dans les combats de la chasteté, c'est de ne pas d'être vue.

4993. Que fait Marie quand l'ange entre dans sa demeure ? Elle se trouble. *Trepidare virginum est, et ad omnes viri affatus vereri,* dit encore saint Ambroise ; et saint Bernard ajoute : *solent virgines, quæ vere virgines sunt, semper pavere, et ut timenda caveant etiam tuta pertimescere.* Elles ont rai-

son, la chasteté est un si grand trésor ; nous le portons dans des vases si fragiles ; elle rencontre tant de pièges, qu'il ne faut pas croire exagérées les craintes des âmes chastes ; et il faut bien plaindre les âmes téméraires, volages, curieuses, hardies, qui, ayant fait l'expérience de leur fragilité, osent tout néanmoins ; faut-il s'étonner après cela si elles font naufrage ?

L'ange, en face de la Vierge en prière, n'attend pas qu'elle se lève pour le saluer la première ; quand Dieu honore la vierge, l'ange doit la vénérer. L'archange, en se prosternant sans doute devant celle à qui personne ne pensait, tant elle était modeste et retirée, la salue en disant : *Ave gratia plena : Dominus tecum,* apprenant aux fidèles de tous les siècles cette prière apportée du ciel, par laquelle ils saluent, tous les jours plusieurs fois, la divine Marie. *Ave, je vous salue.* Un esprit angélique offre ses hommages à une faible mortelle ! Ah ! la pureté de l'ange n'a pas le même mérite que celle de l'homme ! l'ange n'a pas de corps, comme le remarque saint Chrysostome.

Pleine de grâce, de foi, d'espérance, de charité et de toutes les vertus, pleine de tous les dons du Saint-Esprit. Sa mémoire est pleine de saintes pensées, son intelligence de lumières célestes, sa volonté de sentiments d'amour pour Dieu, ses œuvres d'intentions saintes, de diligence, de perfection. Sa plénitude n'est pas celle de quelques autres saints ; car tous les saints qui vivront après elle, recevront de sa plénitude. *Tu supergressa es universas. Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus* (voir n° 614). Marie se trouble plus fort : elle pense à ce que signifie ce salut ; *quod, salutata ab angelo, tacet.* Les vierges folles aiment les compliments, les vierges sages s'en effraient ; car ceux qui veulent nous perdre commencent par nous louer. La vierge folle, comme la femme perverse, dont parle le Saint-Esprit, est *garrula et vaga,* bavarde et vagabonde ; le silence est une propriété de la vierge sage. Eve, étant encore vierge, se promenait dans le paradis terrestre ; et à la première parole que lui dit le démon sous la forme du serpent, elle s'amusa à lui répondre et à raisonner avec lui, et fit ainsi paraître beaucoup de présomption, de curiosité, d'envie de parler, vices qu'elle a transmis à tous ses enfants.

Pour rassurer la vierge, l'ange lui dit : *Ne timeas Maria, invenisti gratiam apud Deum.* Vous n'avez rien à craindre, ni des ennemis visibles, ni des ennemis invisibles, ni pour votre pudeur, ni pour votre humilité, parce qu'étant chérie de Dieu comme vous l'êtes, il n'est rien qui puisse vous nuire. *Ecce concipies et paries Filium et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum, et Regni ejus non erit finis* (LUC. I, 32). L'ange instruit la vierge de tout, afin qu'elle sache que le Fils, dont elle est appelée à être la mère, est ce Messie, si célèbre dans l'Ecriture, annoncé depuis longtemps par les prophètes.

4994. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* La Vierge ne doute point que cette merveille ne soit possible à Dieu ; mais, en vierge prudente, elle veut savoir comment pourra s'opérer un tel prodige en elle qui a fait vœu de virginité, vœu qu'elle doit et veut respecter, vœu qu'elle estime plus que tout sur la terre. Elle apprend ainsi aux âmes à tenir à la vertu des anges et à ne pas se désister de la garder, sous certains prétextes de zèle, de piété, qui peuvent leur être suggérés.

« Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la Sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor! le plus souvent parmi nous, on l'abandonne au premier venu et qui le demande l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature, et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu. Remarquez toutes ces circonstances: elle craint toutefois, elle hésite, elle est prête à dire que la chose ne peut se faire, parce qu'il semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition, tant sa pureté lui est précieuse » (BOSSUET). (V. nº 5002.)

L'ange reprit incontinent : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* C'est l'impureté des enfants des hommes avant le déluge qui a chassé d'eux le Saint-Esprit. C'est la pureté de Marie qui va l'attirer. La pureté divine opérera dans la pureté virginale ce mystère qu'annonce la pureté angélique. *Ideoque quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.* Puis il ajoute que sa cousine Elisabeth, déjà avancée en âge et depuis longtemps stérile, est sur le point de devenir mère. *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum ;* celui qui peut faire naître un enfant d'une femme âgée, peut le faire naître d'une vierge, sans que sa virginité soit altérée. Dieu a la toute-puissance en main, il peut aussi dans l'ordre moral faire qu'une âme qui n'a produit jusque-là aucun fruit de salut, devienne féconde en œuvres saintes. Il sait, avec des pierres, faire des enfants d'Abraham ; il peut aussi faire qu'une vierge ait des fils spirituels bien meilleurs et plus nombreux que tous ceux qu'un mariage lui pourrait donner. Et c'est ce qui arrive souvent.

4995. Marie rassurée par les paroles de l'Ange répondit : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum. (a) Sa foi* est complète ; elle croit tout ce que lange vient de lui annoncer. *Beata quæ credidisti,* dira plus tard avec raison Elisabeth ; cette foi a fait le bonheur de Marie et de l'humanité. *(b)* Mais qui n'admirerait *son humilité* après les éloges qu'elle a reçus de l'ange, après la vocation qu'il lui a manifestée, vocation qui la destine à être la Mère de Dieu, la corrédemptrice des hommes, malgré les mérites acquis ? *Gratia plena,* elle se reconnaît la servante du Seigneur. Si vous ne pouvez plus imiter Marie dans sa virginité, imitez au moins son humilité. Cette seconde vertu est aussi importante et plus nécessaire que la première. Si Marie *virginitate placuit, humilitate concepit,* comme le dit saint Ambroise. *Respexit humilitatem ancillæ suæ ;* il fallait nécessairement une mère humble à un Dieu qui s'anéantissait en se faisant homme. Rien n'attire comme l'humilité les faveurs du Dieu qui résiste aux superbes. Donc *quanto magnus es, humilia te in omnibus* (ECCLI. III, 20), en vos pensées, en vos actions, en vos vêtements ; et si nous sommes petits, gardons-nous de nous élever ; car celui qui s'élève sera abaissé. Les païens n'ont pu être humbles que par raison, si jamais ils l'ont été ; mais un chrétien trouve dans sa foi le motif le plus efficace de pratiquer cette vertu. Comment oser être plein d'orgueil quand on croit à un Dieu qui nous a sauvés par ses abaissements, quand on honore comme une Mère la Vierge de toutes la plus humble ? Et l'humilité n'empêche pas la grandeur ; car elle n'a pas empêché Notre-Seigneur d'être le Fils de Dieu, ni Marie d'être sa Mère. *(c) Son obéissance* n'est pas moins admirable. *Ecce ancilla Domini,* puisqu'il est le maître et que je suis

la servante, je ne puis résister à ses desseins. Sans doute l'œuvre de la rédemption du monde, à laquelle il m'associe, ne s'accomplira pas sans de grandes souffrances : n'importe, *fiat mihi !* Quelle parole ! L'univers l'attendait en suspens ; son salut dépendait de l'assentiment de Marie à la proposition de l'Ange. O Marie, votre obéissance fait votre gloire, le bonheur de l'humanité, et la ruine de l'empire de Satan. *Fiat mihi.* Un premier *fiat*, dit par Dieu, a produit la création ; au *fiat* qu'a prononcé la Vierge un mystère plus grand encore s'est accompli. *Et verbum caro factum est et habitavit in nobis.* C'est le mystère que nous vénérons tous les jours en récitant l'*Angelus.* Quand la cloche sonne, disons avec l'Ange : *Ave Maria, gratia plena*, nous rappelant l'amour du Père qui nous a donné son Fils, l'amour du Fils qui s'est anéanti pour nous, la pureté, l'humilité, l'obéissance de Marie, afin de les retracer en nous, et son glorieux titre de Mère de Dieu qui fait notre espérance, comme il fait sa gloire. Car, en devenant la Mère de Jésus, notre chef et notre tête, elle est devenue la Mère de tous ses membres. *O Domine, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ :* que je sois digne d'une telle Mère par l'imitation de ses vertus, afin que je puisse un jour partager sa gloire et la vôtre. *Amen.*

4996. *Plan de Bourdaloue* sur l'**Annonciation.** *Verbum caro factum est. Magnum pietatis sacramentum ;* c'est le grand mystère de la bonté de Dieu. Alliance merveilleuse du Verbe avec l'humanité en Jésus-Christ en Marie sa mère et en nous ses fidèles. En Jésus-Christ l'humanité s'élève à la souveraineté de Dieu ; en Marie, à la maternité divine, en nous au titre d'enfants de Dieu ; Jésus-Christ devient un Homme-Dieu ; Marie la mère de Dieu ; nous devenons nous-mêmes enfants adoptifs de Dieu.

4997. I. *Alliance avec l'humanité en Jésus-Christ.* Voilà le miracle que la foi nous révèle, un Dieu incarné, un Dieu-Homme, jusqu'à pouvoir dire dans le sens propre et naturel, qu'il s'est fait chair ; *Verbum caro factum est.* D'où il suit, par une conséquence nécessaire que la chair de l'homme considérée dans la personne du Rédempteur, est donc véritablement la chair d'un Dieu ; que dans l'instant bienheureux où fut conçue cette chair virginale, elle se trouva donc, toute chair qu'elle était, pénétrée, comme dit saint Paul, de l'onction de Dieu, inséparablement unie au Verbe de Dieu, n'ayant selon le langage des théologiens, point d'autre subsistance que celle du Verbe de Dieu ; qu'en recevant l'être, elle entra donc d'abord en possession de toute la gloire qui appartient à Dieu, et que le Fils de Dieu la reconnaîtra dans toute l'éternité pour une chair qu'il s'est appropriée, qu'il a consacrée, qu'il a déifiée. *Talis fuit ista susceptio*, dit saint Augustin, *quæ Deum hominem faceret, et hominem Deum.*

Entre la divinité et l'humanité, il y a une telle union que les deux natures en Jésus-Christ ne forment qu'une seule personne, la personne du Verbe, de sorte que nous pouvons attribuer à Jésus-Christ toutes les perfections de la nature divine, et toutes les infirmités de la nature humaine excepté le péché. Par cette union, le Verbe incarné s'est rendu propres toutes les misères de l'homme, et l'homme est entré en participation de toutes les grandeurs de Dieu ; il y a néanmoins entre les deux natures qui composent cette adorable personne, la nature divine et la nature hu-

maine, une distinction essentielle, sans qu'elles aient été confondues, et que l'une, comme parlaient quelques hérétiques, ait absorbé l'autre. *O admirabile commercium !* Dieu descend vers l'humanité, pour la faire monter jusqu'à lui.

4998. II. En Marie : le Verbe se faisant enfant, il était convenable qu'il eût une Mère ; et cette créature privilégiée que Dieu a choisie pour être sa mère, c'est Marie. C'est un dogme de notre foi qu'elle est Mère de Dieu puisqu'elle a donné le jour à Jésus-Christ qui est véritablement Dieu. Tous les honneurs que nous rendons à Marie ont pour fondement sa maternité divine qui l'a élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Il n'est aucune grandeur comparable à la sienne, et Marie elle-même n'a pu la mesurer ni l'expliquer. *Intendat mens humana*, dit saint Anselme, *contempletur et stupeat !* Le Père céleste avait un Fils unique et consubstantiel ; mais il n'a pas voulu que ce Fils n'appartînt qu'à lui seul ; il en a fait part à Marie, et elle est véritablement sa Mère sur la terre, comme il est son Père dans le ciel ; *Non est passus manere suum, sed eum ipsum voluit esse Mariæ unicum.* Pensée sublime, mais qui dans sa sublimité n'exprime rien dont notre mystère ne nous fasse voir l'entier accomplissement.

Car quel prodige, Chrétiens ! et quel autre que Dieu-même a pu opérer ce miracle ? La virginité et la fécondité jointes ensemble ; une vierge qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu avant tous les siècles a engendré dans l'éternité : une Mère, dit saint Augustin, devenue Mère par la seule obéissance de son esprit, de même que le Père dans l'adorable Trinité est Père par la seule connaissance de ses infinies perfections. Qui jamais avant Marie entendit rien de pareil ; et si la foi ne nous l'apprenait pas, qui jamais l'eût cru, qu'une créature dût un jour donner en quelque manière l'être à son Créateur, et que le créateur, pût devenir en quelque sorte l'ouvrage de la créature ?

Ce qui me paraît plus surprenant, reprend l'archevêque de Ravenne, c'est que le Verbe divin, qui dans le ciel ne dépend point du Père dont il est engendré, ait voulu dépendre sur la terre de la Mère en qui il s'est incarné. Que dis-je ? le Verbe dépendant ; cela peut-il s'accorder avec la majesté de Dieu ? Il faut bien le dire, puisque c'est une suite de la maternité de Marie. Dès lors que je la reconnais pour la mère de Dieu, non seulement je puis, mais je dois reconnaître que ce Dieu-Homme a voulu dépendre d'elle, qu'il lui a rendu des honneurs et une obéissance légitimes, qu'il s'est soumis à son pouvoir, et c'est aussi ce que l'Evangile nous a expressément marqué dans ces courtes paroles : *Et erat subditus illis.* Paroles auxquelles se réduit presque tout ce que nous savons de la vie mortelle du Sauveur jusqu'au temps de sa prédication. Mais, demande saint Bernard, de qui parlait l'Evangéliste ? Est-ce Dieu, est-ce l'homme qui obéissait à Marie ? Dieu et l'homme tout ensemble, répond ce Père. Or, voyez, poursuit-il, lequel des deux est plus digne de notre admiration, ou la soumission du Fils, ou l'empire de Marie ? *Elige utrum mireris, aut Filii beneficentissimam dignationem, aut Matris excellentissimam dignitatem.* Car voici tout à la fois deux grands prodiges : prodige d'humilité, que Dieu soit dépendant d'une femme, et prodige de grandeur, qu'une femme commande à Dieu : *Utrinque miraculum quod Deus feminæ obtemperet,*

humilitas sine exemplo ; et quod Deo femina præcipiat, sublimitas sine socio. Ne doutons plus du pouvoir de Marie, ni de sa tendre affection pour nous ; et sans considérer davantage son auguste maternité par rapport à Dieu, regardons-la maintenant par rapport aux hommes, et tâchons d'en tirer tous les avantages qu'elle nous promet.

Car je dis que Marie devenue Mère de Dieu, devient par là même la Mère des hommes, la protectrice des hommes, la coopératrice du salut des hommes, et une mère, une protectrice, une coopératrice toute-puissante pour les hommes. Prenez garde, s'il vous plaît. Mère des hommes, puisque tous les hommes sont non seulement les frères, mais les membres de ce Dieu-Homme qu'elle porte dans son sein. Protectrice des hommes, puisque c'est en faveur des hommes qu'elle est choisie, et qu'en ce sens elle doit aux hommes son élévation. Coopératrice du salut des hommes, puisqu'elle sert à former le Sauveur qui vient racheter les hommes, et qu'elle donne le sang qui doit être le prix de cette rédemption et de ce salut ; mais j'ajoute Mère toute-puissante, protectrice toute-puissante, coopératrice toute-puissante ; pourquoi ? parce qu'en qualité de Mère de Dieu, elle a singulièrement trouvé grâce auprès de Dieu.

Le sage et zélé Mardochée dit à la reine Esther, lorsque pour l'exciter à prendre la défense des Juifs menacés d'une ruine prochaine, il lui remontra que si Dieu l'avait élevée sur le trône, c'était plus pour la nation que pour elle-même : *Et quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris ?* Non, ô glorieuse Mère de Dieu, nous ne craindrons point de le dire, car nous le savons, que si le Seigneur vous a distinguée entre toutes les femmes, que s'il vous a honorée de la plus éclatante dignité, c'est pour nous ; et voilà ce qui dans tous les états de vie, dans toutes les conjonctures et tous les temps, nous fera recourir à vous avec confiance. Nous vous exposerons nos besoins, nous implorerons votre intercession, et vous écouterez nos vœux, et vous les présenterez à votre Fils, et vous y joindrez les vôtres et vous ferez descendre sur nous toutes les grâces divines.

L'espérience l'apprend, c'est par la protection de Marie que persévèrent les justes et que se convertissent les plus grands pécheurs. Ah! dans un siècle où les dangers sont si fréquents et les besoins si pressants, ne nous privons pas du secours qui nous est offert. De cet autel, si je l'ose dire, et de ce tabernacle où Jésus-Christ repose, il fait encore aujourd'hui par proportion et pour nous, ce qu'il fit sur la croix pour son disciple bien-aimé Voilà votre mère, lui dit-il, en lui montrant Marie ; *Ecce mater tua.* Et dès cette heure ce disciple que Jésus-Christ aimait, commença à regarder Marie et à l'honnorer comme sa Mère: *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua.* C'est ainsi que nous la pouvons regarder nous-mêmes. Heureux qu'elle daigne bien nous recevoir au nombre de ses enfants, nous reconnaîtrons bientôt que ce n'est pas en vain qu'elle porte le titre de mère des hommes, si de notre part ce n'est pas en vain que nous portons la qualité d'enfants de Marie.

4999. III. *En nous.* C'était une erreur des païens et une erreur aussi grossière que présomptueuse de se figurer qu'ils étaient enfants des dieux, parce qu'ils mettaient en effet au nombre des dieux, leurs ancêtres. Mais cette

erreur quoique grossière, comme remarque saint Augustin, ne laissait pas de leur inspirer de hauts sentiments; parce qu'il arrivait de là que se confiant dans la grandeur ou dans la prétendue divinité de leur origine, ils entreprenaient des choses difficiles et heroïques avec plus de hardiesse; ils les exécutaient avec plus de résolution, et en venaient à bout avec plus de bonheur: *Et sic animus divinæ stirpis fiduciam gerens, res magnas præsumebat audacius, agebat vehementius, et implebat ipsa felicitate securius.* Ne dirait-on pas que parmi ces ténèbres du paganisme, il y avait dès lors quelque rayon ou quelque commencement du Christianisme? et ne semble-t-il pas que la Providence qui sait profiter du mal même, se servait des erreurs des hommes pour préparer déjà le monde à la vraie religion? Oui, répond excellemment saint Augustin, il était de l'ordre de la prédestination et du salut de l'homme, que l'homme fût un jour persuadé qu'il était d'une extraction divine, et voilà pourquoi Dieu par un effet de sa grâce toute-puissante, a voulu que cette persuasion ne fût ni fausse ni téméraire. C'était dans les païens une vanité; mais le mystère que nous célébrons nous a fait de cette vanité une sainte et adorable vérité. Ceux-là se flattaient en se donnant une si haute origine, et nous, si nous avons une moindre idée de nous-mêmes, nous nous méconnaissons, nous nous déshonorons, nous nous dégradons. Ecoutons, dis-je, le disciple bien-aimé; et, sans rien perdre de l'humilité chrétienne, apprenons de lui à connaître notre véritable noblesse. Voyez, mes frères, nous dit-il, quel amour le Père céleste nous a marqué, de vouloir que l'on nous appelle et que nous soyons en effet enfants de Dieu: *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.*

Il est vrai que ceux qui ne sont pas fidèles ne sont pas arrivés encore à jouir de cette adoption divine; mais Dieu se fait homme pour la leur procurer, puisqu'il veut sauver tous les hommes, les Grecs et les barbares, les nobles et les pauvres, les justes et les pécheurs. Il n'a pu revêtir notre nature sans contracter avec les hommes une étroite affinité. Il s'est fait le chef, la tête de l'humanité, afin que tous les hommes devinssent ses membres; il s'est fait fils de l'homme afin que les hommes devinssent par adoption, et non par nature, enfants de Dieu. Et certes, il est moins étonnant que les hommes deviennent fils de Dieu, qu'il ne l'est que le Fils de Dieu se fasse fils de l'homme. De là concluons 1° ce que nous devons à Dieu. *Si pater ego sum, ubi est honor meus, ubi est timor meus.* Respect et obéissance, dévouement à ses intérêts. 2° Ce que nous devons à nous-mêmes. Comme il y a dans le monde, et selon les principes de la philosophie humaine, une fierté raisonnable et sage, qui sans nous faire dédaigner personne, nous inspire néanmoins des sentiments généreux et dignes de notre naissance et de notre rang, je puis ajouter que dans la religion que nous professons, et selon les règles de la morale évangélique, il y a une fierté sainte et toute chrétienne, qui, sans nous enfler, nous remet sans cesse devant les yeux les caractères dont nous sommes revêtus, et nous engage à y conformer nos œuvres. C'est ainsi que le Prince des Apôtres représentait aux fidèles qu'ils étaient un peuple choisi et distingué: *Vos autem genus electum;* un peuple conquis, *populus acquisitionis;* une nation sainte élévée à l'honneur du sacerdoce, et d'un sacerdoce royal. *Regale sacerdotium, gens sancta.*

Qu'un homme d'une certaine distinction dans le monde, soit par la place qu'il occupe, soit par le sang dont il est sorti, ait commis une action lâche, c'est une tache que rien presque ne peut effacer; de quel œil le regarde-t-on et de quel œil se regarde-t-il lui-même, quand il vient à considérer d'un sens rassis la faute qu'il a faite, et qui le couvre de confusion? Or, est-il moins honteux à des hommes nés de Dieu, de s'asservir à leurs sens, de se rendre esclaves de leurs passions, de se laisser dominer par les brutales cupidités de leur chair, de se porter à toutes les injustices qu'inspire une avare et insatiable convoitise, de nourrir dans leur cœur des haines secrètes et invétérées, d'y concevoir les plus noirs desseins pour se tromper et pour se vendre les uns les autres, de n'écouter jamais, je ne dis pas la religion, mais même l'équité naturelle, la bonne foi, la raison?

Ouvrons donc, mes frères, les yeux de notre foi; et découvrant notre dignité, sanctifiés comme nous le sommes par l'alliance d'un Dieu, ne retombons pas dans nos premiers égarements, ne faisons pas de la glorieuse qualité que nous portons, un vain titre qui nous déshonore lorsque notre conduite le dément.

PENSÉES SUR L'ANNONCIATION ET LA MATERNITÉ DIVINE.

5000. *Disce virginem moribus, disce virginem verecundia, solam in penetralibus quam nemo virorum viderat, solus angelus reperit, solam sine comite, solam sine teste, ne quo indigno dominaretur affatu. Disce ergo, virgo, verborum vitare lasciviam. Maria autem angeli salutationem verebatur, ab angelo salutatur, ubi clauso super se ostiolo orabat patrem in abscondito. Non est enim patendum ostiolum virginis ne vel orantis turbaretur silentium, vel continentis castitas tentaretur.* (Ambr.)

5001. *Quod natura non habuit usus nescivit, ingnoravit satis, mens non capit humana, pavet cœlum, stupet terra, creatura omnis etiam cœlestis miratur. Hoc totum est, quod per Gabrielem Mariæ divinitus nuntiatur.* (Hier.)

5002. Dieu dans sa richesse infinie, avait-t-il à offrir à Marie quelque chose de plus grand que la dignité qu'il lui conférait? Peut-il exister, peut-on même imaginer dans une femme un plus sublime honneur que la maternité divine? Une jeune fille donc, mariée à un humble artisan entend un ange lui dire qu'elle est choisie pour être la Mère du Dieu tout-puissant, la Reine des anges et des hommes, la souveraine du ciel et de la terre, en un mot, pour occuper dans ce vaste univers la première place après le Fils unique de Dieu. Ne semble-t-il pas juste que la vue d'une dignité si haute fît oublier entièrement à Marie tout ce que sa virginité pouvait avoir à craindre? Eût-elle dû la perdre, cette perte n'était-elle pas bien compensée par une prérogative si sublime, et d'ailleurs n'était-ce pas du contentement et par l'ordre même de Dieu qu'elle eût cessé d'être vierge? Voilà quels auraient été sans doute notre opinion et nos jugements; mais la Vierge immaculée avait d'autres sentiments, d'autres dispositions et d'autres pensées. Elle était pénétrée d'un si grand amour de la virginité, elle trouvait à cette vertu tant d'attraits et de douceurs, elle en était si vivement et si ardemment éprise que si, comme je l'ai dit, elle eût dû la perdre, la dignité de Mère de Dieu, la plus grande après celle de l'humanité sainte de Jésus-Christ, n'aurait pu qu'imparfaitement la consoler de cette perte. J'aime à penser que cette pureté et cette fermeté de résolution furent tellement agréables aux yeux de la Majesté divine, que si la dignité de cette Mère de Dieu eût pu être obtenue par les mérites qui viennent des vertus, elle l'eût été par les mérites de dispositions aussi saintes. N'est-ce pas ici le lieu de nous élever contre les impudiques, qui ne rougissent pas d'échanger contre les grossières voluptés de la brute le trésor inestimable de la chasteté, et de nous écrier: O trafiquants insensés! ô détestable commerce! ô hommes aveugles et en proie au délire! si vous pesiez la chasteté au poids du

sanctuaire, c'est-à-dire, selon le jugement de Dieu et non selon le jugement des hommes, vous l'estimeriez autant que le fit la trés prudente Vierge Marie qui, éclairée de la lumière céleste, apprécia bien la dignité, la candeur, la beauté, la suave odeur et l'angélique pureté de cette vertu, qu'elle ne voulait échanger contre aucun des biens de la terre ou du ciel. Et toi, misérable insensé tu te vends toi-même, tu vends ton âme et tu t'engages dans les liens d'une servitude et d'une captivité honteuses qui ne seront peut-être jamais rompus. (B. L. DE GRENADE.)

5003. *Maternité divine.* Si les Evangélistes ont peu parlé de la Sainte Vierge, saint Thomas de *Villeneuve* en donne la raison. *Sufficit quod scriptum est quia de illa natus est Jesus. Quid ultra requiris? Sufficit tibi quod Mater Dei est. Ubi ergo totum erat, pars scribenda non fuit.* Et en effet, reprend saint Anselme, dire de Marie quelle est la Mére de Dieu, cela seul dépasse tout ce qu'on peut exprimer ou imaginer de plus grand, après Dieu.

Hoc solum de sancta Virgine prædicari, quod Mater Dei est, excedit omnem altitudinem quæ post Deum dici vel cogitari potest. Donnez-lui, ajoute Pierre de Celles, le nom que vous voudrez ; celui de Reine du ciel, de Souveraine des Anges, ou tout autre titre d'honneur, vous ne parviendrez jamais à l'honnorer autant qu'en l'appelant simplement Mère de Dieu : *Si cœli Reginam, si Angelorum Dominam, vel quodlibet aliud protuleris, non assurget ad hunc honorem, quo prædicatur Dei genitrix.*

La raison en est évidente; car, comme l'enseigne le Docteur angélique, plus une chose approche de son principe, plus elle en reçoit de perfection ; ainsi, Marie étant la créature la plus rapprochée de Dieu, elle est aussi celle qui en a obtenu le plus de grâces, de perfection et de grandeur : *Beata autem Virgo Maria, propinquissima Christo fuit, quia ex ea accepit humanam naturam; et ideo præ cæteris majorem debuit a Christo gratiæ plenitudinem obtinere.* (Ps. 3, q, 27, a, 5:)

Le père Suarèz déduisit de ce principe la raison pour laquelle la dignité de Mère de Dieu est d'un ordre supérieur à toute autre dignité créée: c'est que cette dignité appartient d'une certaine manière à l'ordre d'union avec une Personne divine, ordre auquel elle se trouve nécessairement liée: *Dignitas Matris est ulterioris ordinis: pertinet enim quodammodo ad ordinem unionis hypostaticæ ; illam enim intrinsece respicit, et cum illa necessariam conjunctionem habet.*

C'est ce qui fait dire au vénérable Denis le Chartreux, qu'après l'union hypostatique, il n'y en a point de plus étroite que celle de la Mère dè Dieu avec son Fils : *Post hypostaticam conjunctionem non est alia tam vicina, ut unio Matris Dei cum Filio suo.* Elle est, ajoute Suarèz, en s'appuyant sur saint Thomas, l'union suprême d'une pure créature avec Dieu : *Est suprema quædam conjunctio cum Persona infinita.* Et Albert le Grand assure que la maternité divine est la dignité qui suit immédiatement celle de Dieu : *Immediate post esse Deum, est esse Matrem Dei.* (Super Miss. 7, ad 3—9, 140.) D'où il conclut que Marie ne pouvait être plus unie à Dieu qu'elle ne le fut, à moins de devenir Dieu même : *Magis Deo conjungi, nisi fieret Deus, non potuit.* (SAINT LIGOURI.)

5004. Un des caractères du Messie c'est d'être fils d'une Vierge, ce qui est si particulier à Jésus-Christ, que jamais autre que lui ne s'est donnée cette gloire. Car de qui a-t-on jamais prêché qu'il ait été conçu du Saint-Esprit, et qu'il soit né d'une Vierge ? Qui est-ce qui s'est jamais glorifié qu'un ange ait annoncé cette naissance virginale, ni qu'une Vierge, en consentant à ce mystère, ait été remplie du Saint-Esprit, et couverte de la vertu du Très-Haut ? On n'avait pas même encore imaginé une si grande merveille. (BOSSUET.)

Et maintenant après la prédication de l'Evangile, Jésus-Christ demeure le seul honoré de ce titre de fils d'une Vierge, sans que ses plus grands ennemis, tel qu'étaient un Mahomet, aient osé seulement le contester. (BOSSUET.)

Que ce soit donc là le glorieux titre du Messie, d'être fils d'une Vierge ; qu'il soit seul caractérisé par ce beau nom. Songeons qu'il a trouvé au-dessous de lui, même

la sainteté nuptiale, puisqu'il n'a voulu lui donner aucune part à sa naissance : purifions notre conscience de tous les désirs charnels, quand il nous faudra participer à cette chair virginale, songeons à la pureté de la Vierge qui le reçut dans son sein honorons ensemble avec la distinction convenable, le fils de la Vierge et la Mère-vierge ; puisque le fils de la Vierge est le Fils de Dieu, et que la Mère-vierge est Mère de Dieu ; reconnaissons dans ces deux mots, *Mère-vierge, et Fils de la Vierge,* la plus belle relation qui puisse jamais être connue ; adorons Jésus-Christ comme vrai Dieu ; mais confessons à la fois que ce qui a le plus approché de lui est celle qu'en se faisant homme il a daigné choisir pour être sa mère. (Bossuet.)

5005. Saint Thomas a dit : *Beata Virgo, ex hoc quod est Mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam, ex bono infinito quod est Deus ; et ex hac parte, non potest aliquid fieri melius.* (P. 1, 9, 25, a, G.)

De là cette célèbre sentence de Saint Bonaventure : *Quid mirabilius quam esse Dei Matrem ? ipsa est qua majorem Deus facere non potest : majorem mundum potes facere Deus, majus cœlum : majorem matrem quam Matrem Dei non posset facere.* (Saint Liguori.)

5006. Marie Mère de Dieu. Eh ! dites vous, pour énumérer ses grandeurs, que toutes les grâces, les privilèges, les faveurs, les honneurs accordés soit aux anges, soit aux hommes, l'ont été bien davantage encore à Marie, la mère de Dieu. Vous pouvez le dire sans crainte, vous avez pour vous le savant Albert le Grand, qui assure que c'est là une vérité si claire, qu'elle est connue par son simple énoncé : *Est per se notum ex sermone Beatæ Virgini perfectius collatas esse omnium sanctorum gratias.* Il suffit de comprendre les termes de fils, de même et de serviteurs, pour comprendre clairement que ce qu'un fils accorde à ses serviteurs, il le donnera à plus forte raison à sa mère ; à moins que nous allions croire qu'il fait moins de cas de sa mère que de ses serviteurs. Mais ce serait faire outrage à une telle mère, reprend saint Bernard, de supposer que Dieu lui ait refusé ce qu'il a jamais accordé à quelque mortel que ce soit : *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum ; nefas est suspicari tantæ Virgini fuisse negatum.* (Id.)

Disons du fond de l'âme et de tout notre cœur au Fils et à la Mère avec saint Anselme : *Jesu dulcissime, Mater amabilis, nolo oculos nisi ut te videam :* Doux Jésus, Mère aimable, je ne veux de mes yeux que pour vous contempler. Oui, mes yeux je ne vous ouvrirai que pour voir Marie et pour l'amour de Marie ; je vous ferme donc à toutes les vanités du siècle : *Nolo oculos etc.* Je n'emploierai mes mains qu'à servir Marie, je les retire de toutes les iniquités du monde : *Nolo etc.* Et toi, mon cœur, pourrais-tu bien aimer autre chose que Jésus et Marie ? Ah ! ou je proteste que je ne veux avoir de cœur que pour aimer Jésus et Marie. *Jesu dulcissime, Mater amabilis, nolo oculos, nisi ut te videam, nolo manus, nisi ut tibi serviam, nolo pedes, nisi ut ad te curram, nolo, nolo cor, nisi ut amem te. Amen. Amen.*

C'est ce que je vous souhaite. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

VII. — Sept douleurs de Marie.

5007. *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus :* Soyez attentifs et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur. Jésus a été l'homme de douleur ; aucun prédestiné qui ne lui soit conforme. La Reine des prédestinés a donc dû être la Reine des martyrs. Gabriel, en lui révélant l'incarnation, lui apprit sans doute que l'Enfant divin dont elle devenait la Mère, était la victime pour le péché des hommes. Quand Marie vit couler le sang de Jésus au jour de la Circoncision, elle savait bien que ce sang serait répandu tout entier au Calvaire. Aussi elle ne fut pas surprise de *la prophétie* que lui fit au Temple le vieillard Siméon, en lui prédisant qu'un glaive de douleur transpercerait son âme.

La fuite en Egypte, la perte de Jésus au temple ne furent que des occasions où se manifestèrent plus vives ses continuelles douleurs; mais de même que les travaux et les souffrances de trente-trois années ne suffisaient pas à l'amour de Jésus, et qu'il fallait encore la passion et la mort de ce divin Sauveur; de même ce n'était pas assez pour la Vierge, de trente-trois années de larmes, il fallait encore pour elle les douleurs du Calvaire. I. Considérons-en l'étendue; et II, admirons la générosité et la constance avec lesquelles Marie les supporte.

5008. I. *Douleurs de Marie au Calvaire.* Ne disons rien de cette *douloureuse rencontre* de Marie et de Jésus portant sa croix. Sans doute la Vierge aurait porté ce fardeau avec lui, si les bourreaux ne l'eussent écartée; mais leur rage ne l'empêcha pas de suivre son divin Fils sur la voie ensanglantée qu'il parcourait, ni d'être témoin de son crucifiement. Cependant la croix est dressée et fixée en terre: bourreaux, votre œuvre de sang est achevée, éloignez-vous et laissez s'accomplir le mystère de la douleur de la Vierge.

1° Marie est témoin du supplice de Jésus. Ah! si étant éloignée, elle avait appris la nouvelle de ses souffrances et de sa mort, quelle n'eût pas été sa douleur! Que les mères en jugent par ce qu'elles éprouvent en apprenant que leur enfant a été exposé sur un champ de bataille! Mais Marie est témoin des souffrances de Jésus. Dieu, en commandant à Abraham de lui offrir en sacrifice Isaac, n'osa pas donner cet ordre à Sara, la mère de cet enfant; il se contenta même de la bonne volonté du père, et lui épargna de voir mourir son Fils sous ses yeux. Agar, errant au désert et n'ayant plus de lait à offrir à Ismaël, son enfant, le déposa sur le sable et s'éloigna, ne pouvant supporter le spectacle de ses souffrances: *Non videbo morientem puerum.* Marie est là à côté de Jésus.

2° Pourtant *elle est sa mère*, seule elle a concouru à lui donner son humanité; car Jésus n'a d'autre père que son Père céleste; elle l'aime d'un amour de mère et de vierge tout à la fois.

3° *Jésus est*: 1) *son Fils* unique, mais le fils le plus beau, le plus aimable et le plus aimé; 2) *son Créateur et son Dieu*, et il est semblable au dernier des hommes. Il est la splendeur de la gloire du Père et il est couvert de crachats. C'est la beauté qui ravit les anges; et, de la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'a aucune place saine. C'est celui qu'adorent les esprits célestes; et les bourreaux le blasphèment.

4° Jésus souffre sous ses yeux *et elle ne peut le soulager;* ses ossements craquent sous le poids de son corps; Marie l'entend; elle voit les plaies de Jésus qui s'élargissent, le sang qui coule, et elle en recueille les gouttes; mais elle ne peut le détacher de la croix, ni arrêter ces ruisseaux qui tarissent la source de la vie de son Fils. Jésus est dépouillé de ses vêtements, et elle ne peut le recouvrir. Il dit: *J'ai soif;* et elle ne peut lui offrir à boire. *Mon Père*, s'écrie-t-il, *pourquoi m'avez-vous abandonné?* et Marie ne peut adoucir sa tristesse. *(Voir au n° 2275, les reproches de Marie à la croix, d'après* le P. Le Jeune, *et l'entretien de Marie avec Jésus, d'après* le B. L. de Grenade. *n° 5014.)*

5° *Jésus meurt; mon Père*, dit-il, *je remets mon âme entre vos mains:* il incline la tête: *tout est consommé*, ajoute-t-il, et il expire. Ah! ces mots *tout est consommé*, sont le glaive qui perce l'âme de Marie.

6° Respha, mère de deux des fils du roi Saül, non seulement assista à la mort de ses enfants crucifiés par les Gabaonites, mais même après leur mort elle resta à côté de leurs cadavres qu'elle réussit à garantir des oiseaux de proie et des bêtes féroces. Marie plus courageuse que Respha, ne put écarter la rage de tigre des bourreaux ; l'un d'eux, en effet, perça de sa lance le côté de Jésus, et Marie était là. (V. n° 5013).

7° Des disciples fidèles descendent Jésus de la croix; *Marie le reçoit dans ses bras*, c'est la sixième douleur de Marie; il faudrait la langue d'un ange pour la redire. Marie contemple le front, le visage, les yeux éteints, la bouche fermée, les pieds, les mains, le côté ouvert de Jésus. *Ah!* dit-elle, *ne m'appelez plus Noémi, c'est-à-dire belle, car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume.* (V. n° 5014.)

8° Le corps de Jésus, cette dernière consolation de Marie, le seul trésor qui lui reste, lui est enlevé et mis dans le tombeau!... O Mère affligée, *à qui vous comparerai-je? votre douleur est grande comme l'Océan!* Vous êtes vraiment la Reine des martyrs, ayant plus souffert dans votre cœur qu'ils n'ont souffert tous ensemble dans leurs corps. Aussi les anges de paix en pleurèrent, les rochers se fendirent, les morts se réveillèrent dans leurs sépulchres ; et nous, serions-nous insensibles? Ah! n'est-ce pas pour nous que vous souffrez ? Jésus a été broyé à cause de nos crimes, et c'est à cause de ces mêmes crimes que votre douleur est grande comme l'océan; nous voulons rester au pied de la croix avec vous, afin de pleurer avec vous nos péchés et la mort de Jésus, et de vous consoler en partageant vos tristesses.

5009. II. *Comment Marie souffre.* 1° *Avec résignation.* Pauvres affligés, malades, persécutés, venez apprendre à souffrir : c'est la grande science de l'homme et du chrétien. David, en apprenant la mort d'Absalon, son fils, remplit son palais des cris de sa douleur. Absalon, s'écriait-il, que ne vivez-vous encore, ou que ne suis-je mort avec vous! En Marie aucune plainte, aucun murmure. *Stabat* : elle est et demeure debout; elle pleure, Dieu ne condamne pas les larmes, surtout les larmes d'une mère; mais ses pleurs coulent avec résignation: qu'un tel exemple nous apprenne à souffrir.

Il eut une efficacité merveilleuse sur une mère cochinchinoise, dont parle Mgr. Pellerin, vicaire apostolique de Cochinchine occidentale. On venait d'arrêter son fils unique; et comme il se déclarait chrétien, on allait le conduire au supplice. La mère au désespoir vient apprendre au missionnaire cette nouvelle. Celui-ci lui fait le récit des douleurs de Marie au Calvaire; cette femme se calme, elle s'en va fortifiée. Les bourreaux entraînent son fils, elle les suit; et quand l'un d'eux tranche la tête du martyr, la mère, ne voulant pas laisser rouler dans la poussière cette tête si chère, la reçoit dans un pan de ses vêtements et vient l'apporter au missionnaire. Puisse le spectacle de la résignation de Marie nous inspirer le même héroïsme dans les souffrances! Dans ce but:

2° Etudions *le principe* de cette force de Marie dans la douleur. 1) Jésus en entrant dans le monde avait dit : *Voici que je viens, ô mon Père, pour faire votre volonté.* Au jardin des Olives, il avait répété : *Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne.* Le Père céleste lui avait commandé en effet de sacrifier sa vie pour le salut du monde. Marie connaissait cette volonté adorable, seule juste, seule sainte, et elle l'aimait comme l'ont

toujours aimée les saints, comme les élus l'aiment au ciel. Abraham ne résista pas à la volonté divine qui lui demandait le sacrifice d'Isaac. Comment Marie y aurait-elle résisté?

2) La mort de Jésus était le salut du monde, et Marie en contemplant ses plaies, pense moins à ses souffrances qu'aux fruits salutaires qu'elles doivent produire. Elle voit, par le sang qui coule, les péchés du monde lavés, la colère du Père apaisée, les flammes de l'enfer éteintes. Jésus a accépté la mort avec joie; Marie devenue notre Mère, en vue de nous sauver, accepte avec paix la mort de Jésus, elle est prête à mourir avec lui pour nous ouvrir le ciel. Elle nous enfante dans la douleur; mais quel n'est pas son bonheur de nous donner la vie! Que nous lui avons coûté cher!

L'enfant ne sait pas ce qu'il a coûté à sa mère. O vous qui perdez votre âme, vous ne comprenez pas ce que Jésus et Marie ont fait pour la sauver! *N'oubliez pas les gémissements de votre Mère:* ne renouvelez pas ses douleurs en renouvelant vos infidélités à Jésus. Mais plutôt, venez au pied de la croix, et là pleurez vos péchés et jurez une haine implacable au mal: haine au vice, haine à l'orgueil, haine au plaisir. Anges saints, qui recueillez les larmes de Marie, recueillez aussi nos serments!

PENSÉES SUR LES SEPT DOULEURS.

5010. *Maria quia mente passa est, plus quam martyr fuit; nimirum et ejus dilectio amplius fortis quam mors quia mortem Christi suam fecit.* (Hier.)

Saint Bernard a dit: *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus Martyrum leve fuit, aut potius nihil, in comparatione passionis Mariæ.*

5011. Si lorsque Abraham fit à Dieu le sacrifice de son cher Isaac, le Seigneur le regarda avec tant de faveur qu'il lui promit en récompense, de multiplier ses descendants comme les étoiles du ciel: *Quia fecisti hanc rem, et non pepercisti filio tuo unigento propter me, benedicam tibi, et multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli,* nous devons être persuadés qu'il reçut avec bien plus de faveur encore le sacrifice incomparablement plus précieux qui lui fut fait de Jésus-Christ par son auguste Mère, et qu'il accorde pour récompense à Marie de pouvoir multiplier par ses prières le nombre des élus, ou l'heureuse postérité de ses dévots serviteurs, qu'elle regarde et protège comme ses enfants. (Saint Liguori.)

5012. O Reine de douleurs! les recommandations d'un fils bien-aimé, sont trop chères pour sortir jamais de la mémoire d'une mère; souvenez-vous donc que votre divin Fils, que vous avez tant aimé, m'a donné à vous pour fils, tout pécheur que je suis, dans la personne de Saint Jean. Au nom de l'amour que vous portez à Jésus, ayez compassion de moi. Je ne vous demande point les biens de la terre, je vois votre adorable Fils qui meurt pour moi au milieu de tant de souffrances; je vous vois ô ma Mère! tout innocente que vous êtes, je vous vois supporter aussi pour moi de si grandes peines; et je vois que moi misérable, qui ai mérité l'enfer par mes péchés, je n'ai rien souffert pour votre amour; je veux souffrir quelque chose pour vous, avant de mourir. C'est la grâce que je vous demande; et je vous dis avec saint Bonaventure que la justice exige que vous m'envoyez à souffrir, soit pour me punir si je vous ai offensée, soit pour me récompenser si je vous ai servi: *O Domina si te offendi, pro justitia cor meum vulnera; si tibi servivi, pro mercede peto vulnera.* O Marie! obtenez-moi une grande dévotion à la passion de Jésus et un souvenir continuel de ses souffrances; et par cette extrême douleur que vous avez ressentie en le voyant expirer sur la croix, procurez-moi une bonne mort, assistez-moi, ma Reine! faites que je meure en prononçant avec amour vos très saints noms: Jésus et Marie. (Saint Liguori).

5013. Fermez, fermez vos yeux, ô douce Mère ; ne regardez pas où se dirige la lance que vous apercevez luire dans l'air. Votre désir est sur le point d'être accompli : vous êtes devenu le bouclier de votre Jésus ; car c'est vous et non lui que le coup va frapper. Au lieu des clous et des épines destinés à notre Sauveur et auxquels vous portiez envie, on a gardé pour vous la lance. Bourreaux cruels, cœurs de fer ! ce corps n'a-t-il pas assez souffert pendant qu'il vivait, et ne pourrez-vous l'épargner, même après la mort ? Y-a-t-il un ennemi dont la rage ne s'apaise à la vue du cadavre de celui qu'il haïssait ? Levez vos yeux féroces, et considérez cette figure pâle, ces yeux éteints, ce front incliné, et partout visible l'empreinte sombre de la mort. Fussiez-vous plus durs que le diamant, vous ne pouvez rester insensibles à ce spectacle. Pourquoi donc ne pas vous contenter des tortures du Fils, et chercher à atteindre la Mère ? C'est elle que menace votre lance, elle que perce votre coup ; ce sont ses entrailles que déchire la pointe de ce barbare acier !

Le soldat s'avance, son arme à la main et l'enfonce violemment dans la poitrine du Sauveur. La croix est ébranlée par la violence du coup ; et du côté ouvert il sort le sang et l'eau qui doivent laver les péchés du monde. (B. L. de Grenade.)

5014. Anges de paix, unissez vos larmes aux .... ; étoiles des cieux, versez des pleurs ; créatures qui peuplez l'univers, prenez part à sa douleur immense. Elle embrasse donc ce corps mis en lambeaux ; elle l'étreint contre sa poitrine ; elle touche de son visage les épines qui couronnent la tête, et elle est couverte du sang de son Fils qu'elle baigne elle-même de son sang. O tendre Mère, est-ce bien là votre enfant chéri ? Est-ce là celui que vous conçûtes avec tant de gloire, que vous mîtes au monde avec tant de bonheur ? Que sont devenues les joies si vives qui furent alors votre partage ? Où est ce miroir de beauté donc vous ne pouviez détacher vos yeux ? C'est en vain que vous contemplez sa face, car ses yeux ne voient plus la lumière. C'est en vain que vous lui adresseriez la parole, car ses oreilles n'entendent plus aucun son. Elle est immobile la langue qui racontait les merveilles du ciel. Ils sont fermés les yeux dont la clarté repandait l'allégresse. Vous ne dites rien, ô Reine du ciel ! la douleur ferme votre bouche, mais si votre bouche est muette, votre cœur s'entretient avec le bien doux Jésus, et il lui tient ce langage.

Vous êtes donc mort, vous qui êtes la vie même ! Vous êtes voilé de ténèbres, ô lumière incréée ! Beauté substantielle, c'en est fait de votre splendeur ! Quelles mains ont pu ainsi défigurer votre face divine ? Quelle est cette couronne que je trouve sur votre tête sacrée ? Quelle est cette blessure que j'aperçois sur votre poitrine ? O pontife suprême de l'univers, quelles sont ces insignes extraordinaires dont votre corps est revêtu ? Sont-ce bien là ces yeux qui éclipsaient le soleil lui-même ? Ces mains sont-elles bien les mains dont le contact ressuscitait les cadavres ? Est-ce là cette bouche d'où s'élançaient des fleuves d'une sagesse toute céleste ? Les hommes ont-ils donc été si puissants contre Dieu ? O mon Fils, ô mon sang, d'où est parti l'ouragan qui vous a renversé ? Quelle est la vague qui vous a porté en cet état jusqu'à moi ? Que ferai-je sans vous ? Où irai-je sans vous ? Où chercher un remède à mes maux ? Autrefois les pères venaient dans leur désolation, vous implorer pour leurs enfants que la mort leur avait ravis ; les sœurs vous demandaient leurs frères ; et dans votre clémence infinie, vous les consoliez et vous adoucissiez leur infortune. Mais à qui recourrai-je, moi qui ai perdu mon fils, mon père, mon seigneur, mon tout ! Qu'est devenu le bon Jésus de Nazareth qui consolait les vivants et rendait la vie aux morts ? Qu'est devenu ce grand prophète puissant en paroles et en œuvres ? O mon enfant, autrefois ma félicité, maintenant glaive de douleur pour mon âme, qu'avez-vous fait aux juifs pour être crucifié ? Quelle a été la cause de cet affreux supplice ? Vous les aviez comblés de bienfaits : est-ce la reconnaissance qu'ils vous en ont témoignée ? Votre vie a été admirable de vertu : est-ce la récompense qu'ils vous ont accordée ? C'est ainsi qu'ils vous remerciaient de la doctrine que vous leur enseigniez ?

O mon doux Rédempteur y a-t-il eu quelque faute à vous tenir dans mes bras, après votre naissance, et à m'abandonner à l'allégresse, pour que je vous tienne en

ce moment dans l'état le plus lamentable ? Y a-t-il eu mal à vous nourrir, avec une véritable ivresse, du lait de mon sein, pour que vous me présentiez un calice si amer ? Vous offensai-je quand je me mirois avec amour dans vos yeux divins, pour que vous me condamniez à vous contempler sanglant et déchiré ? N'aurai-je pas dû vous aimer comme je l'ai fait, et avez-vous ordonné que l'amour devint mon bourreau, en sorte que je souffrisse autant que je vous avais aimé ?

Père éternel qui, miséricordieux et bon envers les hommes, gardez votre rigueur pour votre Fils, vous connaissez la fureur de la tempête qui ravage mon cœur ! Vous savez qu'il a reçu autant de blessures mortelles que ce corps très saint a reçu de coups et d'outrages. Et pourtant, quoique la plus malheureuse des créatures, je vous rends mille actions de grâces. Il me suffit pour toute consolation que vous l'ayez ainsi voulu. La victime ne se dérobera pas au glaive qui est dans votre main. Je vous remercie également, et pour les faveurs, et pour les souffrances. Soyez beni pour les biens dont vous m'avez laissé jouir, et pour ceux que vous m'avez retirés. Que les anges joignent leurs remerciements à ceux que vous offrent mes larmes. (B. L. de Grenade.)

5015. **Autre plan sur les 7 douleurs**, d'après saint Liguori. *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* Quel sera jamais le cœur assez dur pour ne pas s'attendrir du fait le plus lamentable qui soit arrivé dans le monde? Une Mère noble et sainte n'avait qu'un fils, et ce fils unique était le plus aimable qu'on puisse imaginer: innocent, vertueux, beau, et si affectueux envers sa mère, qu'il ne lui avait jamais causé le moindre déplaisir, et qu'au contraire il avait toujours eu pour elle tout le respect, toute l'obéissance, et toute l'affection possibles. Aussi, cette mère avait concentré dans son fils tout son amour sur la terre. Or, qu'arriva-t-il ? il arriva que ce fils, objet de l'envie, fut accusé faussement par ses ennemis, et que le juge, craignant de déplaire à ceux-ci, le condamna à une mort infâme, précisément comme ils le demandaient, quoiqu'il eût reconnu et confessé lui-même l'innocence de l'accusé. Cette pauvre mère eut donc à souffrir le cruel supplice de se voir enlever cet aimable et bien-aimé fils à la fleur de l'âge, et cela par une mort barbare; car il le firent mourir dans les tourments, sur un infâme gibet, aux yeux du public, après avoir versé tout son sang. Qu'en dites-vous, âmes pieuses ? ce fait est-il attendrissant ? cette mère est-elle digne de compassion ?

Vous comprenez de qui je parle: ce Fils si cruellement exécuté, c'est Jésus, notre très aimant Rédempteur; et cette Mère, c'est Marie, qui, pour l'amour de nous, consentit à le voir sacrifié à la divine Justice par la barbarie des hommes. Cette immense peine que Marie a soufferte pour nous, peine qui lui coûta plus que mille morts, mérite donc notre compassion et notre reconnaissance; et si nous ne pouvons offrir autre chose en compensation d'un tel amour, arrêtons-nous au moins aujourd'hui quelques instants à considérer l'amertume de cette peine, par laquelle Marie devint la Reine des Martyrs; car son supplice surpassa celui de tous les Martyrs, parce qu'il fut, premièrement, le plus long, et secondement, le plus douloureux.

5016. I. Comme Jésus-Christ est appelé Roi de douleurs et Roi des Martyrs, parce qu'il souffrit pendant sa vie plus que tous les Martyrs, de même Marie est justement appelée Reine des Martyrs, parce qu'elle a mérité ce titre en souffrant le martyre le plus grand qu'il fût possible d'endurer après celui de son divin Fils. C'est pourquoi Richard de Saint-Laurent l'appelle

avec raison Martyre des Martyrs: *Martyr Martyrum.* (De Laud. B. M. I. 3.) Et l'on peut dire d'elle, en lui appliquant les paroles d'Isaie, qu'elle fut couronnée d'une couronne de maux: *Coronans coronabit te tribulatione* (Is. XXII, 18) ; c'est-à- dire que la couronne qui la fit connaître comme Reine des Martyrs, fut son supplice même, lequel surpassa celui de tous les Martyrs réunis.

Que Marie ait été véritablement Martyre, on ne peut en douter, comme le prouvent Denis le Chartreux, et d'autres auteurs; car il est indubitable qu'une douleur capable de causer la mort suffit pour constituer le martyre, quoique la mort ne s'en suive pas. Saint Jean l'Evangéliste est révéré comme Martyr, bien que, loin d'expirer dans la chaudière d'huile bouillante où on le jeta, il en soit sorti plus vigoureux qu'auparavant selon ce qu'on lit dans son Office: *Vegetior exivit, quam intraverit.* Pour avoir la gloire du martyre, d'après Saint Thomas, il suffit que l'on obéisse jusqu'à s'offrir soi-même à la mort: *Martyrum complectitur id quod summum in obedientia esse potest, ut scilicet aliquis sit obediens usque ad mortem.* La B. V. fut martyrisée, dit Saint Bernard, non par le fer du bourreau mais par la douleur du cœur; *Non ferro carnificis, sed acerbo dolore cordis.* Si son corps ne tomba point sous les coups du bourreau, son cœur bénie fut percé par la douleur que lui causa la passion de son Fils, douleur qui suffisait pour lui donner, non seulement une fois, mais mille fois la mort. Cela doit nous faire comprendre que Marie fut une vraie Martyre, et que son martyre surpassa tous les autres, parce qu'il fut plus long, toute sa vie ayant été, pour ainsi dire, une longue mort.

De même que la passion de Jésus-Christ commença dès sa naissance, comme le remarque saint Bernard: *A nativitatis exordio, passio crucis simul exorta;* de même Marie, semblable en tout à son divin Fils, souffrit son martyre durant toute sa vie. Le nom de Marie, selon le bienheureux Albert le Grand, signifie, entre autre chose, Mer amère: *Mare amarum.* C'est pour cela qu'on lui applique ce passage de Jérémie: *Magna est enim velut mare contritio tua:* Votre douleur est comparable à une mer; — car, comme l'eau de la mer est salée et toute amère, ainsi la vie de Marie fut toujours remplie d'amertumes à la vue de la passion du Rédempteur, laquelle fut toujours présente à son esprit. On ne peut douter que Marie, plus éclairée par le Saint-Esprit que tous les Prophètes ne comprît mieux qu'eux toutes les prédictions relatives au Messie, qu'ils avaient consignées dans les divines Ecritures.

4017. Dans cette vallée de larmes tout homme naît pour pleurer; chacun doit souffrir les maux qui lui arrivent journellement. Mais, combien plus amère serait notre vie, si nous connaissions d'avance les peines qui nous sont réservées dans l'avenir! Ce serait le comble de la misère dit Sénèque: *Calamitosus est animus futuri anxius, et ante miserias miser.*

Par compassion pour nous, le Seigneur nous fait la grâce de ne pas nous montrer les croix qui nous attendent, afin que du moins, si nous devons les porter, nous ne les souffrions qu'une seule fois; mais il ne fit pas la même grâce à Marie: Dieu voulant qu'elle fût Reine de douleurs et toute semblable à son divin Fils, elle eut toujours devant les yeux et dut souffrir continuellement toutes les peines qui l'attendaient, et ces peines étaient celles de la passion et de la mort de son bien-aimé Jésus.

David, au milieu de toutes ses délices et des grandeurs royales, quand il eut entendu le prophète Nathan lui annoncer la mort de son fils : *filius qui natus est tibi, morte morietur ;* ne pouvait se consoler : il pleura, il jeûna, il coucha sur la terre. Marie reçut avec une entière résignation la prophétie de la mort de son divin Fils, et elle continua de supporter cette peine sans se troubler ; mais, quelle douleur ne dut-elle pas éprouver sans cesse, en ayant toujours sous les yeux ce Fils si aimable, en écoutant ses paroles de vie éternelle, en admirant sa conduite si sainte !

Abraham souffrit un horrible tourment pendant les trois jours qu'il dut passer avec son cher Isaac, sachant qu'il allait le perdre. Eh ! ce ne fut pas durant trois jours, mais durant trente-trois ans, que Marie eut à souffrir une peine semblable ; et que dis-je ? une peine semblable ! sa douleur fut d'autant plus grande que son divin Fils était plus aimable que celui d'Abraham. C'était là le glaive que le vieillard Siméon lui avait prédit. Marie pouvait donc dire toujours avec David : *Defecit in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus. — Et dolor meus in conspectu meo semper :* Toute ma vie s'est écoulée dans l'affliction et dans les larmes ; car ma douleur, causée par la compassion que je portais à mon Fils bien-aimé, était toujours présente à mes yeux ; je voyais continuellement les tortures et la mort qu'il devait endurer un jour.

Et le temps qui calme ordinairement la douleur des personnes affligées, loin d'adoucir celle de Marie, ne faisait que l'augmenter ; car, à mesure que son Jésus croissait en âge, il lui paraissait de jour en jour plus beau et plus aimable, tandis que, d'un autre côté, le temps de sa mort approchant toujours, elle sentait croître de plus en plus dans son cœur maternel la peine de devoir le perdre sur la terre. — Comme la rose croît parmi les épines, dit l'Ange à sainte Brigitte, ainsi la Mère de Dieu avançait toujours au milieu des tribulations ; et comme les épines croissent en même temps que la rose, ainsi Marie, cette Rose choisie du Seigneur, voyait croître les épines de ses douleurs avec le nombre de ses années...

Et après la mort de Notre-Seigneur et son ascension au ciel, comment Marie demeurée seul sur la terre aurait-elle pu oublier le spectacle de la mort de son Fils qu'elle avait eu sous les yeux ?

5018. II. Après avoir considéré combien fut long le martyre de Marie, *considérons combien il fut douloureux,* car ses souffrances, non seulement eurent plus de durée que celle des martyrs, mais encore, 1° elles furent plus grandes et 2° sans consolations.

1° *Qui pourra jamais en mesurer la grandeur ?* Il semble que Jérémie n'ait su à quoi comparer cette Mère de douleurs, lorsqu'il considérait la peine extrême qu'elle devait endurer à la mort de son divin Fils : Où trouver qui vous ressemble, ô Fille de Sion ! s'écria-t-il ; votre affliction est comme la mer ; qui pourra jamais vous consoler ?

Aussi saint Anselme assure que, si Dieu, par un miracle particulier, n'eût point conservé les jours de Marie, sa douleur aurait suffi pour lui donner la mort à chaque moment qu'elle vécut : *Utique, Domina ! non crediderim te potuisse stimulos tanti cruciatus, quin vitam amitteres, sustinere, nisi ipse spiritus Filii tui te confortaret.* Et selon saint Bernardin de Sienne, la douleur de cette tendre Mère fut tellement grande que, si on la partageait entre tous les hommes, elle suffirait pour les faire mourir tous

à l'instant: *Tantus fuit dolor Virginis, quod, si in omnes creaturas, quæ pati possunt, divideretur, omnes subito interirent.*

Mais, examinons comment les souffrances de Marie ont été plus grandes que celles de tous les martyrs. Remarquons d'abord que les martyrs ont souffert dans leurs corps les tourments du fer et du feu; Marie au contraire, souffrit dans son âme, selon la prédiction de saint Siméon: *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius;* comme s'il eût dit: O Vierge Sainte! les martyrs auront le corps déchiré par le fer; mais vous, vous aurez l'âme percée et martyrisée par la passion de votre propre Fils.

Or, autant l'âme l'emporte sur le corps, autant la douleur de cette divine Mère surpassa celle de tous les martyrs; c'est-à-dire qu'elle fut incomparablement plus grande.

En outre, dit saint Antoine, les martyrs souffrirent en sacrifiant leur propre vie, au lieu que la Mère du Sauveur souffrit en sacrifiant la vie de son divin Fils, qu'elle aimait bien plus que sa propre vie. Ainsi, non seulement elle souffrit dans son âme tout ce que Jésus-Christ souffrit dans son corps, mais la vue des peines de son Fils affligea plus son corps que si elle les eût endurées elle-même. On ne peut douter que Marie n'ait souffert dans son cœur tous les supplices dont elle vit tourmenté son bien-aimé Jésus. Chacun sait que les peines des enfants sont aussi les peines de leurs mères, lorsque celles-ci en sont témoins. Saint Augustin, considérant le tourment qu'éprouva la mère des Machabées, présente au supplice de ses sept fils, dit qu'elle souffrit, par la vue, toutes les peines de chacun d'eux: *Illa, videndo, in omnibus passa: amabat omnes; ferebat in oculis, quod in carne omnes.* C'est ce qui arriva à Marie; tous les tourments, les fouets, les épines, les clous, la croix, qui déchirèrent la chair innocente de Jésus, entrèrent en même temps dans le cœur de Marie pour accomplir son martyre.

Il est certain qu'elle aimait son Fils et la vie de son Fils immensément plus qu'elle-même et que mille vies propres. Le bienheureux Amédée a donc raison d'assurer que cette Mère affligée, à la vue des douleurs de son cher Jésus, souffrit beaucoup plus que si elle eût enduré elle-même toute sa passion: *Maria torquebatur magis quam si torqueretur in se; quoniam supra se incomparabiliter diligebat id unde dolebat.* Cela est évident, puisque, comme le dit saint Bernard, l'âme est plus en celui qu'elle aime, qu'en celui qu'elle anime: *Anima magis est ubi amat, quam ubi animat.* Et c'est ce que notre Sauveur a déclaré lui-même, en disant que notre cœur est là où est notre trésor: *Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.* Si donc Marie, par l'amour, vivait plus en son Fils qu'en elle-même, elle a dû beaucoup plus souffrir de la mort de son Fils, que si on lui eût fait subir à elle-même la mort la plus cruelle du monde.

Et ici se présente une autre considération, qui doit nous faire juger que le martyre de Marie fut immensément plus grand que le supplice de tous les martyrs: c'est que, dans la passion de Jésus, non seulement elle souffrit beaucoup; mais,

5019. 2° *Elle souffrit sans consolation.* Les martyrs, dans les tourments que leur infligeaient les tyrans souffraient, il est vrai, mais leur amourn pour Jésus-Christ leur rendait douces et aimables leurs souffrances. — Un

saint Vincent, étendu sur le chevalet, déchiré par des ongles de fer, brûlé par des lames ardentes, souffrait sans doute ; et néanmoins, il parlait au tyran avec une telle force et un tel mépris de la douleur, qu'il semblait qu'un Vincent souffrît et qu'un autre Vincent parlât, dit saint Augustin : *Tam-quam alius torqueretur, alius loqueretur,* tant son Dieu le fortifiait au milieu de ces tortures par la douceur de son amour ! — Un saint Boniface souffrait, lorsque son corps était aussi déchiré par le fer, lorsqu'on lui enfonçait des roseaux pointus entre la chair et les ongles, et qu'on lui versait du plomb fondu dans la bouche ; et cependant, il ne se rassasie point de répéter : *Gratias tibi ago, Domine Jesu Christe !* Je vous rends grâce, ô mon Jésus ! — Un saint Marc et un saint Marcellien souffraient, étant liés à un poteau et ayant les pieds percés de clous ; et comme le tyran leur disait : « Malheureux ! rendez-vous, et délivrez-vous de ces tourments ; » ils répondirent : « Quoi, de quels tourments parles-tu ? Nous n'avons jamais goûté de festin aussi délicieux qu'en ce moment, où nous avons le bonheur de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ : *Numquam tam jucunde epulati sumus, quam hæc quæ libenter Jesu Christi causa perferimus.* » — Un saint Laurent souffrait ; mais, pendant qu'on le brûlait sur le gril, la flamme intérieure de l'amour divin était plus forte pour consoler son âme, dit saint Léon, que le feu extérieur pour tourmenter son corps : *Segnior fuit ignis qui foris ussit, quam qui intus accendit.* Son courage était tel qu'il allait jusqu'à braver le tyran, en lui disant : Cruel ! si tu veux manger de ma chair, la voilà cuite d'un côté ; retourne-moi donc, et mange : *Assatum est jam ; versa et manduca.* Mais, comment le saint pouvait-il être si joyeux au milieu de ces horribles tortures et de cette mort prolongée ? Ah ! répond saint Augustin, c'est qu'enivré du vin de l'amour de Dieu, il ne sentait ni les tourments ni la mort : *In illa longa morte, in illis tormentis, illo calice ebrius, tormenta non sentit.*

Ainsi, plus les saints Martyrs aimaient Jésus-Christ, moins ils sentaient les tourments et la mort ; la seule vue d'un Dieu crucifié suffisait pour les consoler. Mais notre Mère de douleurs pouvait-elle aussi être consolée par l'amour de son divin Fils et par la vue de ses souffrances ? Non, sans doute, puisque ce Fils souffrant était tout le sujet de son affliction, et que son amour pour lui était son unique et trop cruel bourreau. Ce qui fit tout le martyre de Marie, ce fut la compassion qu'elle éprouva en voyant son Fils innocent et bien-aimé souffrir de si affreux supplices ; ainsi, plus elle l'aimait, plus sa douleur fut amère et inconsolable. — Ah ! Reine du ciel ! *Magna est velut mare contritio tua ; quis medebitur tui ?* Pour les autres martyrs, l'amour put adoucir leurs souffrances et guérir leurs blessures ; mais pour vous, qui aurait pu calmer votre extrême affliction, guérir les plaies douloureuses de votre cœur, si votre Fils lui-même, qui seul eût pu vous soulager, était, par ses souffrances, l'unique cause des vôtres, et si votre amour pour lui faisait tout votre martyre ? — Aussi, comme on représente les Martyrs, chacun avec l'instrument de son supplice, saint Paul avec l'épée, saint André avec la croix, saint Laurent avec le gril, on représente Marie tenant son divin Fils mort entre ses bras, parce que Jésus fut le seul instrument de son martyre, à cause de l'amour qu'elle lui portait. — Richard de Saint-Victor confirme en peu de mots ce que je viens de dire : *In martyribus, magnitudo amoris dolorem lenivit*

passionis ; sed Beata Virgo, quanto plus amavit, tanto plus doluit tantoque ipsius martyrium gravius fuit.

Il est certain que, plus on aime un objet, plus on s'afflige de le perdre : la mort d'un de nos frères nous afflige assurément plus que celled'unanimal ; la mort d'un fils est plus sensible que celle d'un ami. Il s'ensuit que, pour comprendre combien fut grande la douleur de Marie à la mort de son divin Fils, il faudrait, dit le père Cornélius, comprendre toute l'étendue de l'amour qu'elle lui portait : *Ut scias quantus fuerit dolor Virginis, cogita quantus fuerit amor.* Mais, qui pourra jamais mesurer l'amour de Marie ? Le bienheureux Amédée observe que deux amours étaient réunis dans le cœur de Marie à l'égard de Jésus : l'amour surnaturel, par lequel elle l'aimait comme son Dieu, et l'amour naturel, par lequel elle l'aimait comme son Fils. Ainsi de deux amours il se forma un seul amour, mais un amour si grand, que la sainte Vierge aima Jésus, dit Guillaume de Paris, autant qu'une simple créature est capable d'aimer : *Quantum capere potuit puri hominis modus.* Et cet amour ne put être égalé que par sa douleur, ajoute Richard de Saint-Victor : *Unde, sicut non fuit amor sicut amor ejus, ita nec fuit dolor similis dolori ejus.* Si donc l'amour de cette tendre Mère envers son Fils fut immense, la douleur qu'elle eut de se le voir ravir par la mort, a dû être également immense ; et par conséquent, elle a dû être extrême, selon l'expression du bienheureux Albert le Grand : *Ubi improportionabilis amor, ibi improportionabilis dolor.*

Après cela, figurons-nous que la Mère de Dieu, à la vue de son Fils mourant sur la croix, nous dit, en s'appliquant justement les paroles de Jérémie : *O vos omnes qui transitis per viam ! attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus :* O vous qui passez votre vie sur la terre, sans me porter la moindre compassion ! arrêtez-vous un moment pour me considérer, maintenant que je vois mourir sous mes yeux mon Fils bien-aimé, et examinez si, dans tous les cœurs affligés et tourmentés, il se trouve une douleur semblable à ma douleur. — Non, assurément, ô Mère désolée ! lui répond saint Bonaventure ; il n'est point de douleur plus amère que la vôtre : *Nullus dolor amarior, quia nulla proles carior.* Ah ! certes, poursuit Richard de Saint-Laurent, il n'y a jamais eu au monde un fils plus aimable que Jésus, ni une mère plus éprise de son fils que Marie ; si donc il n'y a jamais eu d'amour semblable à celui de Marie, comment pourrait-on trouver une douleur semblable à sa douleur ? *Non fuit talis filius, non fuit talis mater ; non fuit tanta charitas, non fuit dolor tantus ; ideo, quanto dilexit tenerius, tanto vulnerata est profundius.*

Aussi, saint Ildephonse ne craint pas d'assurer que c'est peu de dire que les douleurs de Marie surpassèrent tous les tourments des Martyrs, même réunis ensemble : *Parum est Mariam in passione Filii tam acerbos pertulisse dolores, ut omnium Martyrum collective tormenta superaret.* Saint Anselme ajoute que tout ce qu'on leur fit subir de plus cruel, fut léger, ou plutôt ne fut rien, en comparaison du supplice de Marie : *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus Martyrum, leve fuit, aut potius nihil, comparatione tuæ passionis.* Et selon saint Basile de Séleucie, autant le soleil surpasse en éclat tous les autres astres, autant les souffrances de la sainte Vierge surpassèrent toutes celles des Martyrs : *Virgo universos Martyres tantum excedit, quantum sol*

reliqua astra. Un savant auteur conclut par une belle pensée : il dit que la douleur éprouvée par cette tendre Mère dans la passion fut si grande, qu'elle seule put compatir dignement à la mort d'un Dieu fait homme.

Mais ici, saint Bonaventure lui adresse ces paroles : O Vierge bénie ! pourquoi donc avez-vous voulu, vous aussi, aller vous sacrifier sur le Calvaire ? un Dieu crucifié ne suffisait-il pas pour nous racheter, et faillait-il que sa Mère fût sacrifiée avec lui ? *O Domina! cur ivisti immolari pro nobis? numquid non sufficiebat Filii passio nisi crucifigeretur et Mater?* Ah ! sans doute, la mort de Jésus-Christ était bien plus que suffisante pour sauver le monde, et une infinité de mondes ; mais cette bonne Mère, pressée par l'amour qu'elle nous porte, voulut aussi coopérer à notre salut par les mérites de ses douleurs, en les offrant pour nous sur le Calvaire. C'est pour cela, dit le Bienheureux Albert le Grand, que, comme nous sommes obligés envers Jésus-Christ à cause de la passion qu'il a soufferte pour notre amour, ainsi nous sommes obligés envers Marie à cause du martyre qu'elle a voulu spontanément souffrir pour nous à la mort de son Fils.

5020. L'unique consolation de Marie fut de penser que ses douleurs et celles de Jésus serviraient à notre salut, souffririons-nous qu'elle fut frustrée dans ses espérances. Ses larmes et le sang de son Fils auraient-ils en vain coulés pour nous ? Pauvres pécheurs oublierez-vous les gémissements de votre Mère ? Par pitié pour elle et pour vous, renoncez à ces habitudes qui vous perdent. (*Enumérez.*) (1) O vous qui souffrez, pensez que Jésus et Marie ont soufferts innocents, et avec un grand amour de la volonté de Dieu. Oserons-nous murmurer, nous qui sommes coupables, *opprobrium est mihi videre Dominum meum Jesum vulneratum, te convulneratam et me illæsum.* Vous tous qui voulez vous sauver, sachez que Marie apparut un jour aux sept saints fondateurs de l'ordre des Servites, présentant un habit noir et leur disant que s'ils voulaient lui être agréables, ils devaient méditer souvent ses douleurs, et porter cet habit de deuil qui leur en rappellerait le souvenir. Le scapulaire des sept Douleurs a été institué dans le but de nous le rappeler également. Heureux ceux qui en étant revêtus méditeront les souffrances de leur Mère, ils participeront au ciel à sa béatitude. *Si compatimur et conglorificabimur.*

5021. **Autre plan sur les Sept Douleurs de Marie**, *d'après Bossuet.* Une grande douleur nous touche d'autant plus que nous la voyons plus résignée ; par conséquent rien de plus capable de nous émouvoir que Marie au pied de la croix de Jésus. Si Dieu l'a amenée au Calvaire, ce n'est pas seulement pour qu'elle eût le cœur percé d'un glaive de douleurs, mais afin d'en faire une copie fidèle de Jésus. Contemplons-la. Les rayons du soleil réfléchis

(1) Un jeune homme avait la dévotion de visiter tous les jours une image de Marie, Mère de douleurs, ayant le cœur percé de sept glaives. Une nuit il eut le malheur de tomber en péché mortel, et, quand il fut le matin visiter la sainte image, il s'aperçut qu'il y avait huit glaives au lieu de sept. Tandis qu'il était occupé à regarder ce prodige, il entendit une voix qui lui dit, que c'était son péché qui avait ajouté ce huitième glaive au cœur de Marie. A l'instant, tout attendri et pénétré de repentir, il alla se confesser, et recouvra la grâce de Dieu par l'intercession de sa puissante Avocate. (SAINT LIGUORI.)

Pauvres pécheurs de combien de glaives n'avons-nous pas percé le cœur de notre divine Mère ? n'est il pas temps de lui donner la consolation de nous voir repentants ?

par un miroir redoublent leurs ardeurs ; la Passion du Sauveur réfléchie dans le cœur de Marie nous paraîtra plus capable encore d'embraser nos âmes. Dans la passion, il y a les souffrances de Jésus dans son humanité qui s'est faite victime pour nos péchés ; il y a dans son âme la soumission à la volonté de son Père qui apaise sa justice irritée par la désobéissance de l'homme ; il y a la fécondité de son sacrifice : le plaisir de notre premier père coupable nous a donné la mort, la mort cruelle de Jésus innocent nous rend la vie.

Vierge immaculée, venez prendre part à ce mystère. Approchez de la croix pour recevoir l'impression de trois traits de ressemblance avec Jésus crucifié. *Stabat juxta crucem*, et un glaive de douleur la perce comme une victime ; *Stabat*, sa douleur est forte et résignée comme celle de son Fils, et celui dont elle imite les souffrances et la résignation lui communique sa fécondité. *Ecce filius tuus.*

5022. I. *Marie au pied de la croix en ressent les douleurs.* Il y a une union étroite entre la mère et son enfant. C'est Dieu même qui l'a faite, car il attache d'abord l'enfant au sein de sa mère, de telle sorte que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux et courent ensemble le même péril ; ils ne font ensemble en quelque sorte qu'une même personne. Quand l'enfant vient au monde, le lien de cette union n'est pas rompu. L'enfant commence au contraire à occuper plus de place dans la tendresse maternelle, tellement qu'aussitôt que l'enfant s'agite, les entrailles de sa mère s'émeuvent. Et la mère vit plutôt pour son enfant que pour elle-même. Voyez la Chananéenne aux pieds de Jésus ; entendez ses cris, et voyez si vous pouvez distinguer qui souffre le plus d'elle-même ou de sa fille. *Ayez pitié de moi,* dit-elle, *ô fils de David, ma fille est tourmentée par le démon.* Si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, elle parle de ceux de sa fille. Pourquoi exagérer mes douleurs ; n'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié ? Il me semble que je la porte toujours dans mon sein, puisque, aussitôt qu'elle est agitée, mes entrailles sont émues. Si elle souffre, j'en sens la douleur, et les traits de la fureur de Santan arrivent jusqu'à mon âme.

Tout ce que nous voyons dans la Chananéenne n'est qu'une image imparfaite de ce qu'éprouve Marie au pied de la croix. L'amour de Marie est incomparablement plus fort que celui de toute mère. C'est que l'amour des autres mères pour leurs enfants vient de ce que la nature les a rendues fécondes ; mais la fécondité de Marie vient de plus haut. Mère sans cesser d'être vierge, elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit, et c'est Dieu lui-même qui l'a faite Mère de son Fils, qui a produit en son cœur un amonr pour son divin Fils qui est tout surnaturel ; amour qui dépasse par conséquent toute la nature, amour qui met Jésus en communication avec sa Mère, comme il est en communication avec son Père céleste. Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps une même souffrance ; le Père et le Fils un même trône, la Mère et le Fils une même croix. Si la tête de Jésus est couronnée d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes. S'il boit du fiel et du vinaigre, Marie en goûte toute l'amertume. Si le corps du Sauveur est étendu sur la croix, Marie souffre toute la violence de cette douleur. A d'autres martyrs, il a fallu pour les

torturer les glaives, les fouets et les autres instruments de supplice ; mais l'amour de Marie suffit à son martyre ; et ce serait peu connaître son cœur que de ne pas le comprendre. Elle sent du reste que ses propres douleurs pèsent sur le cœur de Jésus comme les souffrances de Jesus pèsent sur le sien.

Il en est de ce Fils et de cette Mère comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi, leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel ; si bien que l'amour de la sainte Vierge est en cela plus infortuné qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas ; au contraire, il se voit forcé de redoubler les peines du Fils, en les communiquant à la Mère.

Marie est donc au pied de la croix associée aux douleurs de Jésus, elle est victime avec lui.

Ah ! Marie ne peut plus supporter la vie ; depuis la mort de son bien-aimé, rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil ni éteindre tous les feux du ciel, ils n'ont déjà plus de lumière pour cette vierge ; il n'est pas nécessaire que vous ébranliez les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les envelopper dans leur premier chaos ; après la mort de son Fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres ; la figure de ce monde est passée pour elle ; et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort : *Quidquid aspiciebam, mors erat.* (S. AUGUST.)

C'est ce que doit faire en nous la croix de Jésus-Christ. Si nous en ressentons les douleurs, le monde ne peut plus avoir de douceur pour nous ; les épines du Fils de Dieu doivent avoir arraché ses fleurs ; et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisir. Heureux mille fois, ô divin Sauveur, heureux ceux que vous abreuvez de votre fiel ; heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules et que vos clous ont tellement attachés à votre croix, qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains ni étendre leurs bras qu'au ciel ! Ce sont, mes frères, les sentiments qu'il nous faut concevoir, durant ces saints jours, à la vue de la croix de Jésus. C'est là qu'il nous faut puiser dans ses plaies une salutaire tristesse ; tristesse vraiment sainte, vraiment fructueuse, qui détruise en nous tout l'amour du monde, qui en fasse évanouir tout l'éclat, qui nous fasse porter un deuil éternel de nos vanités passées, dans les regrets amers de la pénitence. Mais peut-être que cette tristesse vous paraît trop sombre, cet état vous paraît tropdur ! vous ne pouvez vous accoutumer aux souffrances. Jetez donc les yeux sur Marie ; sa constance vous inspirera de la fermeté, et sa résignation va vous faire voir que ses déplaisirs ne sont pas sans joie.

5023. II. *Sa douleur est forte et résignée.* La douleur est comparée dans l'Ecriture aux flots de la mer ; car elle agite l'âme comme une tempête. Notre-Seigneur a dominé les flots de diverses manières, comme nous l'apprend l'Evangile ; tantôt il a commandé à la mer agitée et aussitôt il s'est fait un grand calme. Il arrive ainsi qu'au plus fort des souffrances, la grâce console l'âme au point qu'elle ne sent plus de douleur. C'est ce qui arrivait à saint Paul, *superabundo gaudio in omni tribulatione.* Dans une autre

circonstance, Notre-Seigneur laisse aux flots leur agitation; les Apôtres crient: *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons;* mais Jésus leur reproche leur peu de confiance en lui et les rassure. De même, nous sentons parfois les angoisses de la douleur, mais la grâce nous rassure et nous nous résignons, tout en étant troublés. Enfin, Notre-Seigneur, au fort de la tempête, marche sur les eaux avec une merveilleuse aisance; et foulant aux pieds les flots irrités, il se glorifie de braver cet élément indomptable, même dans sa grande furie. Ainsi parfois la douleur soulève toutes les vagues, et l'âme généreuse reste assurée au milieu de ce tumulte des flots qui la touchent sans l'ébranler. Cette dernière manière de supporter la douleur est la plus noble, et c'est ainsi que souffre Marie au pied de la croix.

Il est vrai que la tristesse élève avec une effroyable impétuosité ses flots, qui semblent tantôt menacer le ciel en attaquant la constance de cette Vierge-Mère par tout ce que la douleur a de plus terrible; tantôt elle creuse des abîmes, lorsqu'elle ne découvre à ses yeux que les horreurs de la mort; mais ne croyez pas qu'elle en soit troublée. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils; elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour; elle ne veut point être consolée, parce que son Fils ne trouve point de consolateur. Elle ne vous demande pas, ô Père éternel, que vous modériez sa tristesse; elle n'a garde de demander ce secours, dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que vous-même le délaissez. Non, elle ne prétend pas d'être mieux traitée; il faut qu'elle dise avec Jésus-Christ que tous vos flots ont passé sur elle (Ps. XLI, 8); elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle serait fâchée de ne sentir pas tous les maux de son Bien-Aimé. Donc, mes frères, que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini; il est juste de les laisser croître; le Saint-Esprit ne permettra pas que son temple soit ébranlé: il en a posé les fondements sur le haut des saintes montagnes: *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Ps. LXXXVI, 12); les flots n'arriveront pas jusque-là; ni que cette fontaine si pure, qu'il a conservée avec tant de soins des ordures de la convoitise, devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions. Cette haute partie de l'âme, en laquelle il a mis son siège, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Si vous voulez savoir la raison de ce courage, de cette constance de Marie, remarquez avec saint Chrysostome, que Notre-Seigneur, tremblant au jardin des Olives et suant le sang sous l'influence de la crainte, se montre d'une force incomparable pendant les tourments de sa Passion et jusqu'à sa mort. Il a voulu sans doute nous montrer par son agonie qu'il était sensible à la douleur, et par son courage au Calvaire qu'il savait en triompher. Mais aussi l'assurance tranquille qu'il manifeste sur la croix nous fait voir qu'il y offre son sacrifice à son Père, et aucune action ne demande un esprit plus tranquille que le sacrifice. Apprenez-le, vous qui assistez au sacrifice de la croix perpétué sur nos autels.

Jésus, il est vrai, paraît troublé au mont des Olives; mais c'est un trouble volontaire, dit saint Augustin, qu'il lui plaisait d'exiter lui-même. Pour quelle raison, Chrétiens? c'est qu'il se considérait comme la victime; il vou-

lait agir comme victime ; il prenait, si l'on peut parler de la sorte, l'action et la posture d'une victime, et il la laissait traîner à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre, aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes, pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble, il ne fait plus paraître de crainte, parce qu'elle semble marquer quelque répugnance : et encore que ses mouvements dépendent tellement de sa volonté, que la paix de son âme n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble ; afin, mes frères, que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux, qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut. De là, cette action soumise et paisible qui fait qu'au milieu de tant de douleurs, il meurt plus doucement, dit saint Augustin, que nous n'avons accoutumé de nous endormir.

Voilà, Chrétiens, ce grand mystère que j'avais promis de vous découvrir ; mais ne croyez pas qu'il soit achevé en la personne de Jésus-Christ ; il inspire ce sentiment à sa sainte Mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice ; elle doit aussi immoler ce Fils : c'est pourquoi elle se comporte aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la croix, pour marquer une action plus délibérée ; et malgré toute sa douleur, elle s'offre de tout son cœur au Père éternel pour être la victime de sa vengeance. Mes frères, réveillez vos attentions, venez apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher. Voilà Marie au pied de la croix, qui s'arrache le cœur, pour livrer son Fils unique à la mort : elle l'offre, non pas une fois, elle n'a cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eût prédit, par l'ordre de Dieu, les étranges contradictions qu'il devait souffrir. Depuis ce temps-là, Chrétiens, elle l'offre tous les moments de sa vie ; elle en achève l'oblation à la croix. Avec quelle résignation ? C'est ce qu'il n'est pas possible que je vous explique. Jugez-en vous-mêmes par l'Evangile et par la suite de ses actions.

Ah ! votre Fils, lui dit Siméon, sera mis en butte aux contradictions ; et votre âme, ô Mère, sera percée d'un glaive. Parole effroyable pour une mère ! Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son Fils ; mais ne croyez pas, Chrétiens, qu'il veuille épargner sa douleur ; non, non, ne le croyez pas ; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que ne lui disant rien en particulier, il lui laisse appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est ? Ah ! cette pauvre âme confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte, toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous ; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir ; et saint Augustin a raison de dire qu'il est moins dur, sans comparaison, de souffrir

une seule mort que de les appréhender toutes : *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo.*

C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O Dieu ! qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés ? qu'elle sache du moins à quoi se résoudre, ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte : on la veut éprouver ; on le lui prédira, afin qu'elle le sente longtemps : on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô mortels ! étonnez-vous de cette constance ! *Obstupescite !* (JÉR., II, 12). Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité ; là, elle ne demande point : qu'arrivera-t-il ? quoi qu'il arrive ; ici, elle ne murmure pas de ce qui est arrivé : Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse, la douleur n'est pas impatiente : la première ne s'informe pas de l'avenir ; quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre ; la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu la voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation : se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait.

Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime, elle le voit déjà tout couvert de plaies, elle le voit dans ses langes comme enseveli, il lui est, dit-elle, comme un faisceau de myrrhe qui repose entre ses mamelles. *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi* (CANT. I, 12). C'est, dit-elle, comme un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère ! O Dieu, il est à vous ; je consens à tout, faites-en votre volonté : elle lui voit donner le coup à la croix. Achevez, ô Père éternel : ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort ? Je le donne, puisqu'il vous plaît ; je suis ici pour souscrire à tout ; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère, ne vous contentez pas de frapper sur lui, prenez votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrailles, arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé. Ah ! mes frères, je n'en puis plus. Je voulais vous exhorter ; c'est Marie qui vous parlera, c'est elle qui vous dira que vous ne sortirez point de ce lieu sans donner à Dieu tout ce que vous avez de plus cher. Est-ce un mari, est-ce un fils ? Ah ! vous ne le perdrez pas pour le déposer en ses mains ; il rendra le tout au centuple. Marie reçoit plus qu'elle ne lui donne. Dieu lui rendra bientôt ce Fils bien-aimé, et en attendant, Chrétiens, en le lui ôtant pour trois jours, il lui donne pour la consoler tous les chrétiens pour enfants.

5024. III. *Jésus communique à Marie la fécondité de son sacrifice.* Le disciple bien-aimé du Sauveur, qui seul assista à la mort de son maître, que Jésus donna pour fils à Marie, nous révèle ce mystère. Il nous parle, en effet, dans son Apocalypse d'une femme environnée du soleil et ayant la lune sous ses pieds, et en même temps il nous la représente poussant de grands cris dans le travail de l'enfantement. Cette femme c'est la Sainte Vierge. Elle a eu un enfantement sans douleur, comme elle a conçu sans corruption ; mais elle a eu aussi un enfantement laborieux. Elle a enfanté l'Innocent, et elle a enfanté les pécheurs : le premier, sans peine, et

les seconds, dans les douleurs et les larmes. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique; elle ne peut être Mère des chrétiens qu'elle ne donne son Bien-aimé à la mort. O fécondité douloureuse! Pour nous en rendre compte, souvenons-nous que Dieu le Père, qui a engendré dans l'éternité un Fils égal à lui, qui contente entièrement son amour, a voulu dans sa bonté avoir des fils adoptifs. Son amour a voulu donner des frères à ce premier-né, des cohéritiers au Bien-Aimé de son Cœur. Mais, ô merveille de sa charité pour l'homme! il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître ses enfants adoptifs. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum daret, ut omnis qui credit non pereat; sed habeat vitam æternam.* On n'adopte des enfants que quand on n'en a pas de véritable; c'est pourquoi Dieu sacrifie son unique héritier pour nous faire entrer dans ses droits. Oh! que nous coûtons cher à Dieu le Père! Marie n'en est pas quitte à moins. C'est pour cela que Dieu l'appelle au pied de la croix. Elle y vient pour immoler son Fils véritable, afin que les hommes vivent, elle y vient recevoir de nouveaux enfants: *Mulier, ecce filius tuus.* C'est là le dernier adieu de son Fils; c'est là des traits qui percent son âme le plus douloureux.

Saint Paulin, évêque de Nole, parlant de sa parente, sainte Mélanie, à qui d'une nombreuse famille il ne restait plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots: Elle était, dit-il, avec cet enfant, reste malheureux d'une grande ruine, qui bien loin de la consoler, ne faisait qu'aigrir ses douleurs, et semblait lui être laissé pour la faire ressouvenir de son deuil, plutôt que pour réparer son dommage.

N'est-ce pas là ce qui arrive à Marie: *Mulier ecce*, etc. Mon Fils, dit-elle, c'est donc maintenant que vous me quittez, et qui me laissez-vous à votre place? Un homme, pour un Homme-Dieu? Ah! quelle dure consolation! Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant qu'un homme en sentira plus vivement ce qui lui manque; et ce fils adoptif lui révèlera plutôt son malheur qu'il ne le réparera. Aussi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde. Elle devient la mère des Chrétiens, par l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes, les maux que vous avez faits à votre Mère? Pouvez-vous oublier ces cris parmis lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiaste disait autrefois: *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (Eccli. vii, 29): N'oublie pas les gémissements de ta Mère. Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie pas les gémissements de cette Mère si charitable: *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta Mère: *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire, laisse-toi émouvoir au cri d'une Mère. Misérable, quelle est ta pensée? Veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? Veux-tu faire

voir à Marie son Fils crucifié encore une fois ? Veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du Nouveau Testament, et, par un si horrible spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son cœur maternel ? A Dieu ne plaise, mes frères, que nous soyons si dénaturés ! laissons-nous émouvoir aux cris d'une Mère.

« Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée sous la Croix ; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé, mais comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même, j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour ; il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence.

Mais quand je vous vois sacrifier des âmes à la fureur de Satan ; quand je vous vois perdre le sang de mon Fils, en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa Croix, par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience ; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos chutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelles, par vos cœurs endurcis et impénitents ; c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif ; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles. » O Mère, consolez-vous. Votre douleur, vos larmes, la générosité de votre sacrifice, la tendresse avec laquelle vous nous adoptez, ont touché nos cœurs. Désormais, ils n'auront d'amour que pour Jésus et pour vous, etc.

5025. **Autre plan** *sur les* **Sept Douleurs,** *d'après Bossuet.*

Dixit matri suæ : mulier, etc. (JEAN, XIX, 26).

Si jamais l'amour se révèle par de prodigieux effets, c'est surtout à l'heure dernière. Quand on entrevoit qu'on va être séparé de ceux qu'on aime, on cherche du moins à leur laisser un durable souvenir ; et l'histoire est remplie des marques prodigieuses d'affection échangées au moment suprême de la mort. Saint Jean, le disciple de l'amour, a eu soin de recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher Maître d'honorer en mourant et sa sainte Mère et son fidèle disciple.

L'antiquité a fort remarqué le testament d'un certain philosophe, Endamidas de Corinthe, qui, ne laissant pas de quoi entretenir sa famille, légua en mourant, à ses amis, sa mère et ses enfants. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à Jésus d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte Mère ; il leur donne à tous deux et il les donne tous deux, et c'est au profit de l'un et de l'autre. Quel testament admirable ! Le Fils de Dieu n'avait rien qui fût plus à lui que sa Mère ni que ses disciples ; puisqu'il se les attachait au prix de son sang, il en peut donc disposer comme d'un héritage très bien acquis. Or, pendant que tous ses disciples ont pris la fuite, il n'y a que Jean son bien-aimé qui lui reste. Il représente donc tous les chrétiens et Jésus lui donne sa Mère, et Jean en prend possession comme de son bien, qui est en même temps le nôtre. Il nous donne sa propre Mère, et il nous la donne afin qu'elle soit la nôtre.

Afin que nous puissions espérer quelque assistance d'une personne auprès de la Majesté divine, il est nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu et que sa bonté l'approche de nous. Or, Marie peut nous assister parce qu'elle est Mère de Dieu, elle veut nous assister parce qu'elle est notre Mère, deux points qui servent de fondement à la dévotion à Marie.

5026. I. *Marie est toute-puissante auprès de Dieu, parce qu'elle est sa Mère.* La mission la plus importante du Fils de Dieu sur la terre, c'est celle de médiateur entre les hommes et son Père. Par elle, il a réconcilié le ciel avec la terre, il nous a rendu son Père propice, et nous a donné accès auprès du trône de sa miséricorde. C'est sur cette base que repose toute notre espérance. L'union que nous avons avec le Sauveur nous fait approcher de la Majesté divine avec confiance; mais du moment que le Sauveur a choisi Marie pour Mère, il a contracté avec elle une union qui dépasse tout ce que nous pouvons concevoir, et par conséquent elle a auprès de Dieu un pouvoir et un crédit ineffable. Pour faire comprendre l'amour qui existe entre Jésus et Marie, je dis qu'il n'y a jamais eu de mère qui ait eu pour son fils autant de tendresse que Marie en avait pour Jésus, et que jamais fils n'a eu pour sa mère une affection aussi forte que celle de Jésus pour Marie.

5027. 1° Interrogez les mères de la terre sur les secrets de l'amour qu'elles ont pour leurs enfants, elles vous diront qu'elles les aiment comme elles-mêmes et plus qu'elles-mêmes; leurs enfants ne sont-ils pas leur propre chair et leur propre sang? Mais c'est bien plus véritable pour Marie qui 1) seule a fourni à Jésus la matière dont son corps a été formé. La nature a partagé l'amour des enfants entre le père et la mère. Elle donne ordinairement au père une tendresse plus forte et à la mère une affection plus sensible; et si le père vient à mourir, la mère se croit obligée de redoubler d'affection et de soins pour sa famille; mais Marie n'ayant point à partager avec aucun homme le tendre et ardent amour qu'elle avait pour Jésus, en était toute transportée et y trouvait d'ineffables douceurs.

2) Si les mères aiment naturellement leurs enfants, il faut avouer qu'il est des circonstances qui les leur rendent incomparablement plus chers. Sara était arrivée à la vieillesse sans que Dieu lui eût donné un enfant. Dieu par miracle la rend mère d'un fils. Sans doute que Sara sentit pour ce fils une tendresse d'autant plus vive qu'elle l'avait attendu plus longtemps et qu'elle l'avait eu d'une manière plus merveilleuse, voyant en lui l'enfant de la promesse divine. Aussi l'appelait-on Isaac, c'est-à-dire ris, ou source d'ineffables joies. Ainsi donc, la manière dont on a les enfants, quand elle tient du prodige, les rend de beaucoup plus aimables. Comment donc vous dépeindre les affections de Marie quand elle regardait son Jésus. O Dieu, disait-elle, comment est-ce que vous êtes mon Fils? qui aurait pu croire qu'en restant vierge je dusse avoir un Fils si aimable? Et ces transports étaient d'autant plus grands qu'elle tenait davantage à la virginité. On se souvient qu'elle ne consentit à devenir Mère de Dieu qu'après que l'ange lui eût promis qu'elle concevrait par l'opération du Saint-Esprit. En voyant donc son Fils, elle s'estimait véritablement bénie entre toutes les femmes, puisque Dieu l'avait fait échapper à la fois à la malédiction portée contre les stériles et à la malédiction des mères, parce

qu'elle avait enfanté et sans douleur et sans perdre sa virginité. Elle embrassait donc avec ravissement ce Fils d'autant plus aimable qu'il n'avait que consacré la virginité de sa Mère.

3) Les Saints Pères nous assurent d'ailleurs qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour du Sauveur. Cela est certain, et saint Paul l'enseigne. Quel devait donc être l'amour de la Reine des Vierges! Elle savait que son amour pour la virginité l'avait fait choisir pour la Mère de Dieu, c'est ce qui lui rendait la virginité plus chère encore; et d'autre part l'amour qu'elle avait pour la virginité lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de ce Fils qui la lui avait conservée; et dans ces sentiments elle lui donnait mille baisers plus que d'une mère, puisque c'étaient les baisers d'une Mère-Vierge.

4) L'antiquité rapporte qu'une amazone désira passionnément d'avoir un fils qui fût de la race du fameux conquérant Alexandre, roi de Macédoine; et ne lisons-nous pas dans l'Ecriture sainte que Jacob préférait Joseph à tous ses autres enfants, parce qu'il l'avait de Rachel qu'il aimait tendrement. Je veux dire par là que l'amour pour les enfants augmente quand celui de qui on les a eus est digne de plus d'affection. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu Jésus. Vient-il d'une race mortelle? N'est-ce pas le Saint-Esprit qui a déposé en elle ce germe céleste? Au moment où s'opéra ce mystère, la nature étonnée le regardait de loin, avec étonnement, surprise de ce que la vertu divine agît seule sur la chair virginale de Marie pour en former le corps de l'Homme-Dieu. N'est-ce pas là ce que chante la Vierge dans son admirable cantique: *Fecit mihi magna qui potens est.?* Elle voyait qu'elle avait un Fils d'une race divine et elle ne savait comment exprimer son ravissment d'avoir un Fils qui n'eût d'autre Père que Dieu. De là il faut conclure que Marie n'aimait pas son Fils comme les mères ordinaires. Une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils. Elle va même quelquefois plus avant: elle aime jusqu'à ses amis; mais pour la personne de son fils elle s'y attache d'un lien que rien ne peut rompre. Mais qu'était la Divinité en Jésus? lui était-elle étrangère? Certes, votre foi répond: Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né de la Vierge Marie; c'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon la nature humaine le Fils de Marie; en Jésus-Christ il n'y a qu'une personne. Aussi est-ce un article de foi que Marie est la Mère de Dieu; et cette vérité fera jusqu'à la consommation des siècles trembler les démons. Marie aimait donc Jésus-Christ tout entier, elle chérissait comme Homme-Dieu celui qu'elle chérissait comme Fils; et ce prodige n'a rien de semblable sur la terre, et il faut en chercher le modèle dans Dieu lui-même. C'est de son Fils fait homme que le Père céleste a dit au jour de la transfiguration: *C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Il étend donc son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils, et ne sépare pas dans son affection ces deux natures éternellement unies en la personne de son Fils. Or, il y a quelque chose de semblable dans l'amour de Marie pour Jésus, puisqu'elle a été choisie pour la Mère de celui qui n'a d'autre Père que Dieu, il était convenable et digne de la sagesse de Dieu de faire couler dans le cœur de Marie quelque étincelle de l'amour infini que le Père céleste a pour son Fils, il fallait qu'il imprimât en Marie un amour qui passât de loin la na-

ture et allât jusqu'à un degré supérieur de grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une Mère de Dieu et dignes d'un Homme-Dieu. Que les autres mères exaltent tant qu'elles voudront leur amour pour leurs enfants, que peut-il avoir qui soit comparable à celui de Marie pour son unique qu'elle a conçu miraculeusement, sans cesser d'être vierge, et qui est vraiment le Fils de Dieu en même temps que le sien. S'il faut avoir le cœur d'une mère pour comprendre la tendresse maternelle, il faudrait avoir le cœur de Marie pour comprendre son amour pour son divin Fils.

5028. 2° L'amour de Jésus pour sa Mère est plus difficile encore à dire et à comprendre ; car je suis certain qu'autant Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toutes choses, autant il est meilleur Fils qu'elle n'était bonne Mère! Avec quel excès Jésus a aimé la nature humaine! il a tout pris d'elle, la crainte, etc., excepté le péché. Or, il n'y a rien dans la nature de plus juste, de plus nécessaire que l'amour des parents. Il a donc aimé Marie comme le meilleur des fils. 2) Vu surtout qu'elle avait été prédestinée, de toute éternité pour être sa Mère et préparée et sanctifiée dans le temps pour cette mission, et choisie entre toutes les femmes à cause de sa perfection; 3) D'autant plus que s'il est vrai que Marie doit tout à Jésus, même sa virginité, la virginité de Marie a contribué à donner à Jésus ce corps si pur qui a été formé du sang virginal de Marie, afin qu'il fût digne, étant uni au Verbe divin, d'être présenté au Père éternel comme une victime sans tache. Le Sauveur c'est l'amant des vierges : ce sont elles qui forment son cortège; mais s'il aime tant les vierges qu'il a sanctifiées de son sang, comment ne doit-il pas aimer cette Vierge incomparable qui lui a fourni ce sang? L'amour réciproque de Jésus et de Marie est donc inconcevable. Nous pouvons bien nous en faire quelque idée ; mais les Séraphins brûlant d'amour ne saurait comprendre quels torrents de flamme débordent continuellement de Jésus sur Marie, et de Marie retournent continuellement à Jésus.

Jésus est tout pour Marie, Marie est toute pour Jésus. Marie a en Jésus les clefs des bénédictions divines, clef qui ouvre et personne ne ferme. C'est le sang de Jésus qui se répand sur nous en trésors de grâces célestes et à qui donne-t-il plus de droit sur ce sang qu'à celle dont il l'a tiré ? Vous vivez en une telle intimité avec Jésus, ô Marie, qu'il est impossible que vous ne soyez pas exaucée. Parlez donc à son cœur pour nous, d'autant que

5029. II. *Vous êtes la mère des hommes.* La tradition nous apprend que Dieu, pour faire renaître à la vie le genre humain, précipité dans la mort par la désobéissance du premier homme et de la première femme, avait prédestiné un nouvel Adam et une nouvelle Eve, c'est à dire Jésus et Marie. Les saints Pères nous apprennent d'ailleurs que celle qui est la mère de la tête est en même temps la mère des autres membres ; or, Jésus est le chef de son Eglise, et nous sommes les membres de ce corps ; mais au lieu de rechercher les preuves abondantes qui établissent que Marie est notre Mère, il vaut mieux établir qu'elle a pour nous une tendresse maternelle. Remarquons d'abord dans qu'elle circonstance elle est devenue notre Mère. C'est au Calvaire. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il attendu ce moment suprême ? C'est sans doute pour la consoler de la mort de son Fils unique en lui donnant une postérité nouvelle; mais c'est aussi pour une autre raison digne d'être méditée. Jésus de sa croix voyait l'extrême tendresse de sa Mère ; et il

connaissait le secret d'émouvoir les affections. Quand une âme est saisie d'un sentiment très vif pour un objet, elle conçoit aisément le même sentiment pour tout objet qui se présente ; c'est ainsi que ceux qui sont emportés par la colère, la déversent non seulement sur ceux qui les ont blessés, mais même sur les plus innocents. Il en est de même des autres impressions. C'est pourquoi Jésus attendit cette heure solennelle où le cœur de Marie, débordant de tendresse, s'écoulait en larmes abondantes, pour lui dire en lui montrant Saint Jean : *Femme, voilà votre fils ;* c'est-à-dire ; ô vous à qui votre amour fait éprouver à cette heure jusqu'où peut aller la tendresse d'une mère, reportez sur Jean et sur mes fidèles toute l'affection que vous avez pour moi.

Qui ne connait la puissance de la parole que dit Jésus ? et sur qui cette parole a-t-elle plus d'efficacité que sur sa Mère, surtout quand il la prononce d'une voix mourante et comme dans un dernier adieu ? Certes, saint Jean, dès qu'il eût entendu le Sauveur lui dire : *mon fils, voilà votre mère,* se sentit pour elle toute l'affection d'un bon fils ; et depuis ce moment, il la prit chez lui ; à plus forte raison la parole de Jésus a-t-elle fait naître en Marie une tendresse maternelle pour nous. Toutes les fois que nous nous présentons aux yeux de la divine Vierge, elle se souvient de cette parole de Jésus ; et ses entrailles s'émeuvent, d'autant plus que, si nous sommes chrétiens, elle trouve en nous la ressemblance de son divin Fils. Un chrétien est celui qui conforme sa vie à la doctrine et aux exemples de Jésus-Christ ; car Jésus-Christ a commencé par faire avant d'enseigner, et ses enseignements n'ont pas d'autre but que de nous rendre conformes à ses exemples. La Vierge est donc fort touchée de voir en nous les traits de son Fils. Ne voit-on pas des mères caresser extraordinairement un enfant, sans en avoir d'autres raisons sinon qu'elles trouvent en lui quelque ressemblance avec le leur. La mère ne se contente pas d'aimer la personne de son fils, elle va la chercher partout où elle en trouve quelque trace. Que dirons-nous de Marie, quand elle voit dans l'âme des chrétiens, des traits de la beauté parfaite de son Fils, que Dieu y a tracés de son doigt.

Mais il y a plus : nous sommes les membres du Sauveur, et nous composons avec lui un même corps dont il est le chef ; ce qui nous unit à lui de telle sorte que quiconque aime Jésus aime nécessairement ses fidèles ; Marie nous aime donc de l'amour qu'elle a pour Jésus. Et n'avons-nous pas dit que l'amour de Marie sur Jésus est semblable à celui que le Père céleste a pour son divin Fils, et que le cœur de Marie se règle sur le cœur de Dieu ? Or Dieu aime son divin Fils, non seulement en lui-même, mais dans tous les fidèles qui sont ses membres. C'est la réalisation de la prière du Sauveur. *Dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit* (JEAN, XVII, 26). Nous sommes tellement unis au Sauveur, que Dieu le Père déverse sur nous l'affection paternelle qu'il a pour lui. Ainsi donc, Chrétiens, allez à Marie. Comme Dieu le Père, il ne vous séparera pas de l'amour qu'elle porte à Jésus, elle vous considérera comme la chair de sa chair, elle reconnaîtra en vous les traces du sang de Jésus qui vous a sanctifiés, et l'amour qu'elle a pour son Fils est la mesure de celui qu'elle vous porte. Ne craignez donc pas de l'appeler Mère ; car sa tendresse est incomparable ; mais, prenez garde : si vous voulez éprouver tous les trésors de sa tendresse, rendez votre vie conforme à celle de votre divin Chef. Que nous y perdons dans l'affection de Marie

quand elle ne trouve rien en nous qui lui rappelle Jésus, ni humilité, ni zèle, ni pureté. Mais si vous êtes paré des vertus de Jésus, Marie jette sur vous des regards d'amour. C'est là, dit-elle, mon fils bien-aimé, puisqu'il ressemble à mon Jésus; et elle laisse couler sur nous les grâces dont elle est la dispensatrice. O Vierge toute-puissante, puisque vous êtes Mère de Dieu, et toute de tendresse pour moi, puisque vous êtes ma Mère, je vous honore et je vous aime. Défendez-moi puisque vous êtes puissante; aimez-moi comme une mère; et obtenez-moi de vous honorer et de vous aimer éternellement au ciel.

VIII. — Notre-Dame Auxiliatrice *(24 Mai)*.

5030. Nous invoquons la Sainte Vierge dans ses litanies sous ce titre, *Secours des chrétiens*, *Auxilium christianorum*. Marie est en effet la protectrice de l'Eglise contre ses ennemis. C'est Pie V qui fit ajouter cette invocation aux litanies à l'occasion de la victoire insigne remportée à Lépante contre les Turcs par le peuple chrétien. Mais la fête de Notre-Dame Auxiliatrice a été établie par Pie VII. Chassé par les impies du trône pontifical, cet auguste pontife était détenu pendant cinq ans à Savone, comme dans une prison d'où il était impuissant à gouverner l'Eglise. Tout à coup, par la médiation de Marie, il fut rétabli sur son siège au moment où il s'y attendait le moins. Le même prodige eut lieu l'année suivante, quand une nouvelle persécution l'obligea à quitter Rome pour Gênes. C'est en mémoire de cette protection de Marie accordée à sa personne et à l'Eglise, qu'il fixa la fête de Notre-Dame Auxiliatrice au 24 mai, jour anniversaire de son retour à Rome. Mais si Marie est le secours du peuple chrétien en général, elle est aussi celui de chacun de nous en particulier. Il n'est point de situation difficile soit pour nos âmes, soit pour nos corps, où nous ne puissions implorer et obtenir le secours de cette divine Vierge.

5031. Elle est *le refuge des pécheurs*. Pauvres pécheurs, qu'ils ont besoin d'assistance pour se dégager des filets de Satan, pour rompre la chaîne de leurs habitudes coupables, recouvrer la grâce et échapper ainsi à l'enfer qu'ils ont mérité! Peut-être qu'à la vue du nombre et de la gravité de leurs fautes, quelques-uns seraient tentés de désespoir.

Consolamini, pusillamines, leur dit saint Thomas de Villeneuve, *respirate, miserabiles, Virgo Deipara est humani generis advocata idonea ;* elle peut tout auprès de son Fils; *sapientissima*, elle connaît tous les moyens de l'apaiser, *universalis*, personne n'est exclu de sa protection. Au contraire, plus l'enfant est misérable, plus il a droit à la compassion de sa mère. Marie est la Mère des pécheurs. C'est pour eux qu'elle a sacrifié Jésus sur la croix, c'est elle qui a la charge de les réconcilier avec le ciel. Elle a dit à la Salette: « Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous. » C'est là sa mission, sa charge. Donc que personne ne désespère, mais qu'il recoure à elle, avec la ferme volonté de se corriger ; et Marie préparera son retour à Dieu. *Solve vincla reis, profer lumen cœcis.*

5032. II. Marie est la *consolatrice des affligés*. Les tristesses de toutes sortes sont le partage de l'homme ici-bas. Mais une des plus grandes douleurs pour les âmes justes, c'est la tentation, c'est le danger de perdre Dieu.

Respice stellam, voca Mariam, dit saint Bernard. Marie est puissante sur le démon *quasi castrorum acies ordinata*. Marie Egyptienne, (voir nº 1387.) (*b*) Il y a d'autres tristesses qui nous affligent, la perte de nos parents, de nos amis, les déceptions de cette vie, etc. Et Marie nous reste *vita, dulcedo et spes nostra, causa nostræ lætitiæ, janua cœli*. Son nom est pour nous *mel in ore, in aure melos, in corde jubilus*. Il adoucira pour nous-mêmes les amertumes de la dernière heure.

5033. III. *Salus infirmorum*. Nous avons, outre les maux de l'âme et les déchirements du cœur, les infirmités du corps. *Quale gaudium erit mihi*, disait Tobie, *qui in tenebris sedeo et lumen cœli non video*. Le pauvre paralytique gémissait sur son grabat et disait: *Hominem non habeo:* je n'ai personne pour me jeter dans la piscine où je trouverais la santé. Infirmes, malades qui souffrez, ne dites pas: *Hominem non habeo;* vous avez Marie, la santé des infirmes. Combien avant vous lui ont dû leur guérison. Lourdes voit chaque année s'opérer de nombreux miracles. La Salette, Pontmain, tous les sanctuaires de Marie ont aussi à enregistrer des prodiges de sa protection maternelle. Tous sont tapissés des *ex-voto* de la reconnaissance. Si donc la santé vous est utile pour le salut, en invoquant Marie, vous l'obtiendrez; si la souffrance est pour vous plus utile, Marie vous laissera vos infirmités; mais elle vous obtiendra la résignation, qui est un plus grand bien que toutes les prospérités de la terre.

Marie est donc notre secours à tous dans les peines et dans les douleurs de l'âme et du corps.

« O vous, qui sentez que, dans le courant du siècle, vous flottez plutôt à travers les tempêtes, que vous ne marchez sur la terre ferme, ne détournez pas les yeux de l'éclat de cette céleste étoile, si vous ne voulez pas être engloutis par la tourmente. Si les vents des tentations se soulèvent, si vous rencontrez les écueils des tribulations, regardez l'Etoile et invoquez Marie. Si vous êtes soulevés par les ondes de l'orgueil, de l'ambition, de la haine, de la jalousie, regardez l'Etoile et invoquez Marie.

« Si la colère, l'avarice, les plaisirs des sens ébranlent la barque de votre âme, regardez Marie. Si troublés par l'énormité de vos crimes, confus des hontes de votre conscience, effrayés par la crainte du jugement,vous sentez s'entr'ouvrir devant vous le gouffre de la tristesse, l'abîme du désespoir, pensez à Marie.

« Dans les dangers, dans les épreuves, dans les doutes, pensez à Marie, invoquez Marie... En la priant, vous ne désespérerez plus; en pensant à elle vous ne pouvez vous égarer; si elle vous tient, vous ne tombez pas; si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre; si elle vous guide, vous marchez sans peine; si elle vous est propice vous arrivez sûrement au terme. » (Saint Bernard.)

PENSÉES SUR LE POUVOIR DE MARIE ET SUR LA CONFIANCE EN ELLE.

5034. Innocent III lui donne justement ces beaux titres :

Luna in nocte, Aurora in diluculo, Sol in die : Lune pour le malheureux qui est plongé dans la nuit du péché, afin qu'il puisse voir l'état de damnation où il se trouve; Aurore, c'est-à-dire, avant-courière du soleil, pour l'âme qui se reconnaît déjà, afin de l'aider à sortir du péché et à rentrer dans l'amitié de Dieu; Soleil, enfin, pour

l'âme en état de grâce, afin qu'elle n'aille pas tomber de nouveau dans quelque précipice. (Saint Liguori.)

Suarèz a dit : *Inter alios sanctos non utimur uno ut intercessore ad alium, quia omnes sunt ejusdem ordinis ; ad Virginem autem, tanquam ad Reginam et Dominam, alii adhibentur intercessores.* (Saint Liguori.)

Et Saint Bonaventure : *Quando sanctissima Virgo procedit ad Deum pro nobis deprecandum, imperat Angelis et Sanctis, ut eam comitentur et simul cum ipsa Altissimum pro nobis exorent.* (Saint Liguori.)

Saint Bernard : *Quidquid Deo offerre paras, Mariæ commendare memento, si non vis sustinere repulsam.* (Saint Liguori.)

Saint Pierre Damien : *Tota est tibi omnis potestas in cœlo et in terra ; nihil tibi impossibile, cui possibile est desperatos in spem beatitudinis relevare.* (Saint Liguori.)

Saint Antonin : *Oratio Deiparæ habet rationem imperii ; unde impossibile est eam non exaudiri.* (Saint Liguori.)

Saint Bernard : *Loquere, Domina, quia audit Filius tuus ; et quæcumque petieris impetrabis.* (Saint Liguori.)

Queramus gratiam et per Mariam quæramus, quia mater est et frustrari non potest. (Saint Bernard.)

5035. On lit dans le livre d'Esther que, sous le règne d'Assuérus, il fut publié dans ses Etats un édit qui ordonnait la mort de tous les Juifs. Alors Mardochée, qui était un des condamnés, recommanda leur salut à Esther, en la priant d'intercéder pour eux auprès du roi, afin d'obtenir la révocation de la sentence. Au premier abord, Esther refusa de faire cette démarche, craignant qu'Assuérus n'en fût que plus irrité ; mais Mardochée lui remontra qu'elle ne devait pas songer uniquement à sauver sa propre personne, puisque le Seigneur l'avait élevée sur le trône pour procurer le salut de tous les Juifs : *Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis est præ cunctis Judæis* (Esth. iv, 13). Ce que disait alors Mardochée à la reine Esther, nous pourrions aussi, nous pauvres pécheurs, le dire à Marie, notre Reine, si jamais elle répugnait à nous obtenir de Dieu la remise de la peine que nous avons méritée : *Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis es præ cunctis hominibus :* Ne pensez pas, auguste Souveraine, que si Dieu vous a établie Reine du monde, ce soit uniquement pour assurer votre bonheur; il a voulu aussi, en vous élevant à cette haute dignité, vous rendre plus capable de compatir à nos misères et de les soulager.

Lorsqu'Assuérus vit Esther en sa présence, il lui demanda avec amour ce qu'elle désirait : *Quæ est petitio tua* (Esth. vii. 2) ? La reine lui répondit : *Si inveni gratiam in oculis tuis, o Rex ! ... dona mihi ... populum meum, pro quo obsecro* : O mon roi ! si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, accordez-moi le salut de mon peuple pour lequel j'implore votre clémence. — Assuérus l'exauça et ordonna que la sentence fût révoquée. Or, si Assuérus accorda le salut des Juifs à Esther, parce qu'il l'aimait, comment Dieu, qui aime Marie d'un amour immense, pourrait-il ne pas l'exaucer, lorsqu'elle le prie pour les pauvres pécheurs qui réclament son intercession, et qu'elle lui dit : *Si inveni gratiam in oculis, o Rex ! dona mihi populum meum pro quo obsecro.* (Saint Liguori.)

S'il est si rassurant pour un malheureux de pouvoir, dans un procès d'une grande importance, se reposer sur un avocat fidèle, qui puisse et qui veuille le défendre, combien plus devons nous être rassurés et tranquilles en pensant que, dans l'affaire si importante de notre salut, nous avons pour avocate au tribunal de Dieu celle qui est à la fois sa mére et la nôtre. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

Saint Bernard a dit : *Non deest Mariæ potestas quia est Mater omnipotentiæ ; nec deest impetrandi voluntas quia mater misericordiæ.*

5036. On se confie aux hommes, à la science, à la fortune, à la fraude, au démon parfois, et on ne se confie pas à Marie.

Saint Bernard dit que Marie est l'Arche céleste qui nous sauvera certainement du naufrage de la damnation éternelle, si nous nous y réfugions à temps : *Arca in qua naufragium evadimus.* L'arche qui sauva Noé du déluge universel, était une figure de Marie ; mais, remarque Hésychius, Marie est une arche plus vaste, plus puissante, plus secourable : *Arca Noe largior.* L'arche de Noé ne put recevoir et sauver qu'un petit nombre d'hommes et d'animaux ; mais notre auguste Protectrice reçoit tous ceux qui cherchent un abri sous son manteau, et les met tous en sûreté ; que nous serions malheureux, si nous n'avions pas Marie ! — Mais, ma Reine ! combien n'en est-il pas qui se perdent ! et pourquoi ? parce qu'ils ne recourent point à vous. Qui jamais se perdrait, si tous recouraient à vous? (Saint Liguori.)

5037 *Qui operantur in me, non peccabunt* (Eccli. xxiv, 30).

Ceux qui travaillent pour Marie ne pécheront pas, c'est la traduction de saint Liguori : *Loquere, Domina, quia audit Filius tuus, et quæcumque petieris, impetrabis* (Bern.)

Quid ad Mariam accedere trepidet humana fragilitas? nihil austerum in ea, nihil terribile : tota suavis est. (Bern.)

O advocata nostra, officium tuum imple. (Saint Thomas De Villeneuve.)

5038. *Virgo regia ipsa est via, per quam salvator advenit, procedens de ipsius utero, tanquam sponsus de thalamo suo. Per te accessum habeamus ad filium, o benedicta inventrix gratiæ ! genitrix vitæ, mater salutis, ut per te suscipiat nos, qui per te datus est nobis ; excuset apud ipsum integritas tua, culpam nostræ corruptionis ; et humilitas Deo grata, nostræ veniam impetret vanitati, copiosa charitas tua nostrorum cooperiat multitudinem peccatorum ; fœcunditas gloriosa fœcunditatem nobis conferat meritorum.* (Bern.)

5039. *Sicut a te despectus et aversus necesse est quod pereat, sic ad te reversus et a te respectus, impossibile est quod pereat. Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia, hæc tota ratio spei meæ.* (Id.)

5040. *Maria omnia omnibus facta est sapientibus et insipientibus, copiosissima charitate debitricem se fecit, omnibus misericordiæ sinum aperuit ut de plenitudine ejus accipiant universi, captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiam, denique tota Trinitas gloriam, filii persona carnis humanæ substantiam : ut non sit, qui se abscondat a calore ejus.* (Id.)

5041. *Beatam me dicent omnes generationes : ex hoc beatam te dicent omnes generationes, quæ omnibus generationibus vitam et gloriam tribuisti. In te enim angeli lætitiam, justi gratiam, peccatores veniam inveniunt in æternum. Merito in te respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te et per te et de te benigna manus omnipotentis quidquid creavit recreavit.* (Bern.)

5042. Saint Bonaventure dit : *Quis te non diliget, o Maria, pulchriorem sole, dulciorem melle ? omnibus es amabilis, omnibus affabilis. Ave Virgo, Domina mea, Mater mea, imo, Cor meum, Anima mea ! mihi parce Domina, quod me amare dicam te ; si non sum dignus te amare, tu non es indigna amari a me.* (Bonav.)

5043. Quelle est la mère qui ayant toute facilité d'arracher son fils à la mort, en demandant seulement sa grâce au juge, ne le ferait pas? Comment donc penser que Marie, la Mère la plus tendre pour ceux qui s'attachent à son culte, pouvant délivrer un de ses enfants de la mort éternelle, et le pouvant si facilement, n'en ferait rien ? (Saint Liguori.)

Saint Fulgence appelle Marie *Scala cœlestis, quia per ipsam Deus descendit ad terras, ut per ipsam homines mereantur ascendere ad cœlos.*

5044. Marie est appelée par saint Bonaventure, la Sage Abigaïl : *Abigaïel sapiens.* On sait ce qui est rapporté d'Abigaïl au premier Livre des Rois : cette femme, par ses éloquentes prières, sut si bien apaiser David irrité contre Nabal, que ce prince lui-même la bénit, comme pour la remercier de ce que, par ses bons procédés, elle l'avait empêché de se venger de sa propre main : *Benedicta tu, quæ prohibuisti me*

hodie ne ... ulciscerer manu mea (I Reg. xxiii, 43). Voilà précisement ce que la Bienheureuse Vierge ne cesse de faire dans le ciel en faveur d'innombrables pécheurs : par ses sages et tendres prières, elle sait apaiser si bien la Justice divine que le Seigneur lui-même la bénit et la remercie, en quelque sorte, de ce qu'elle l'empêche ainsi de rejeter les coupables et de les punir comme ils le méritent. (Id.)

Saint Anselme : *Scio illam magis propter peccatores, quam propter justos factam esse Dei Matrem ; dicit enim ipse bonus Filius ejus, se non venisse vocare justos, sed peccatores.* (Id.)

Si ipsa propter peccatores facta est Domini Mater, quomodo immanitas peccatorum meorum cogere me poterit desperare veniam. (Id.)

Le Vénérable Bède : *Stat Maria in conspectu Filii sui, non cessans pro peccatoribus exorare.* (Id.)

5045. On dit au second livre des Rois qu'une femme de Thécua parla ainsi à David : Seigneur, j'avais deux fils ; pour mon malheur, l'un a tué l'autre, en sorte que j'ai déjà perdu un fils ; or, la justice veut maintenant m'enlever mon autre fils, le seul qui me reste. Ayez pitié d'une pauvre mère ; faites que je ne demeure pas privée à la fois de mes deux fils. — David, ayant compassion de cette mère affligée, lui accorda la grâce du coupable, et le mit en liberté. Le langage de la femme de Thécua semble être précisément celui de Marie, quand elle voit Dieu irrité contre un pécheur qui se recommande à elle : Mon Dieu ! lui dit-elle, j'avais deux fils, Jésus et l'homme : l'homme a fait mourir mon Jésus sur la croix, et maintenant votre justice veut condamner l'homme. Seigneur ! mon Jésus est mort, ayez compassion de moi ; et si j'ai perdu l'un de mes fils, ne me faites pas perdre encore l'autre. (Id.)

5046. Saint Thomas de Villeneuve dit : Lorsque les démons viennent nous tenter nous n'avons qu'à faire comme les poussins, qui, dès qu'ils aperçoivent les milans, courent aussitôt se réfugier sous les ailes de leur mère ; de même, quand les tentations viennent nous assaillir, à l'instant, sans raisonner avec elles, allons nous mettre en sûreté sous le manteau de Marie. (Id.)

5047. Saint Jean de Dieu, étant à l'article de la mort, attendait la visite de Marie, à laquelle il avait une grande dévotion ; mais, ne la voyant point paraître, il en était tout triste, et peut-être même s'en plaignait. Tout à coup, lorsque le moment fut arrivé, la divine Mère lui apparut, et, comme en lui reprochant son peu de confiance, lui adressa ces tendres paroles, qui sont un encouragement pour tous ses serviteurs : *Hæc est hora qua devotis meis famulis deesse nunquam soleo ;* comme si elle lui eût dit : Mon cher Jean, que pensais-tu ? que je t'avais abandonné ? ne sais-tu donc pas que je ne saurais abandonner mes serviteurs à l'heure de la mort ? Je ne suis pas accourue plus tôt, parce que le temps n'était pas encore venu ; maintenant qu'ils est arrivé, me voici prête à te prendre avec moi, allons en paradis. Peu après, le Saint expira, et son âme s'envola vers les cieux pour y remercier à jamais sa très aimante Reine. Une foule de Saints ont été à la mort favorisés d'une apparition de la sainte Vierge ; mais nul doute que Marie ne tienne d'une manière invisible sa promesse faite à sainte Mechtilde : *Ego omnibus qui mihi pie deserviunt, volo in morte fidelissime, tamquam mater piissima, adesse, eosque consolari ac protegere.* (Id.)

5048. Saint Basile appelle Marie l'hôpital de Dieu : *aperuit nobis Deus publicum valetudinarium.* Or, dans les hôpitaux destinés spécialement pour les pauvres, je le demande, quels sont ceux qui ont plus de droit à être admis, si ce n'est ceux qui sont plus pauvres et plus malades ? Par conséquent, plus on se trouve misérable, parce qu'on est plus dépourvu de mérites et plus accablé sous le poids des maux de l'âme, qui sont les péchés, plus on est en droit de dire à Marie : Auguste Dame ! vous êtes l'asile des pauvres malades ; ne me rejetez donc pas, puisque plus pauvre et plus malade que les autres, je n'en ai que plus de droit à être reçu de vous. (Id).

Si une mère savait que ses deux fils sont divisés par une haine mortelle, et que l'un veut attenter à la vie de l'autre, pourrait-elle faire autrement que d'employer

tous les moyens pour les réconcilier? ainsi Marie, qui est la Mère de Jésus-Christ et la Mère de l'homme, ne peut supporter l'inimitié que le péché établit entre eux, et elle met tout en œuvre pour qu'ils fassent la paix. (Id.)

5049. Si l'on doit admettre la mémorable sentence de saint Anselme: *Velocior est nonnumquam salus, memorato nomine Mariæ, quam invocato nomine Jesu,* nous obtiendrons quelquefois plus vite les grâces que nous sollicitons, en invoquant Marie, qu'en invoquant notre Sauveur même. Il est bien vrai que Jésus-Christ est la Source et le souverain Maître de toutes les grâces; mais quand nous recourons à la Bienheureuse Vierge, elle prie pour nous, et ses prières ont plus de force que les nôtres, parce que ce sont les prières d'une Mère. (Id.)

Ille solus, o Virgo beata, tuas laudes sileat, qui te fideliter invocatam senserit unquam in suis necessitatibus sibi defuisse. Et quid mirum, invocata adest, quæ etiam non vocata præsto est.

A vous maintenant pécheur, qui vous plaignez de n'avoir jamais rien reçu de la très sainte Vierge. Ingrat que vous êtes! combien de fois, vous aussi, vous auriez succombé dans telle et telle occasion. Depuis combien de temps brûleriez-vous déjà en enfer, si Marie ne vous avait tendu la main! C'est à elle que vous devez d'avoir échappé à cette maladie si dangereuse, à elle, d'avoir triomphé de cette tentation si violente, à elle, d'avoir persévéré dans le bien jusqu'à présent. C'est à elle que vous devez la haine du péché, le désir de la vertu, et l'horreur de toute sorte de vices. Bien plus, c'est à elle que vous devez la prospérité de votre maison, de vos enfants, de vos affaires; ce sont là autant de grâces de Marie, mais ce sont des grâces dont on ne tient pas compte. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

IX. — Visitation.

5050. *Exurgens Maria, abiit in montana cum festinatione.* Le Mystère de la Vierge Marie quittant sa solitude, si chère pour elle, qu'elle ne s'en éloignait qu'à regret, mérite toutes nos méditations. Etudions-le en suivant le texte de l'Evangile qui nous le rapporte, et nous y trouverons de grands enseignements.

Marie vient d'apprendre de l'ange qu'Elisabeth sa parente, dans un âge avancé, est devenue mère. Elle doit de la reconnaissance à cette cousine, car le prêtre Zacharie son époux a été son propre tuteur, et a veillé sur ses premières années. Elisabeth à cet âge et dans cette situation doit avoir besoin de son assistance; et puis l'enfant qu'Elisabeth porte et auquel Dieu prépare de si hautes destinées, est encore esclave de la souillure originelle; Marie, en devenant la Mère du Sauveur, comprend que le fruit béni de son sein veut sauver d'abord celui qui sera son précurseur et qui devra annoncer au monde l'Agneau de Dieu. Et ici comprenons quel but nous devons nous proposer dans nos visites. Il ne les faut entreprendre que pour rendre service au prochain, et surtout pour chercher à le sanctifier.

5051. 1° Quand Marie a vu ce que la charité demande d'elle, elle ne balance pas, *exurgens,* elle se lève en toute hâte. *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* Le Dieu consumant que Marie porte dans son sein virginal, l'embrase des ardeurs de la charité. Elle ne s'inquiète ni de la tranquillité de sa retraite qu'elle doit sacrifier, ni des bienséances du monde qui semblaient interdire à son âge un pareil voyage, ni de la longueur de la route, ni des difficultés qu'elle présentait; car il y avait des montagnes à franchir, et Hébron où, selon plusieurs, habitait Elisabeth, était éloigné de 139 kilomètres de Nazareth. Quand Dieu nous commande

une œuvre sainte à accomplir, ne tardons pas : il y a un mourant à assister, courons en toute hâte, un retard serait peut-être irréparable. Il y a un pauvre enfant, une jeune fille exposée à se perdre, nous pouvons les écarter du péril, ne perdons pas de temps. Demain, peut-être, il serait trop tard. Ne craignons pas pour assister le prochain de quitter Dieu pour Dieu, de sacrifier au besoin les douceurs d'une vie paisible dans notre maison. Ne donnons pas aux bienséances du monde plus de valeur qu'elles n'en ont, quand il s'agit du service de Dieu. Hélas ! combien d'âmes que la grâce sollicite, et qui sont arrêtées par la considération de ce que dira le monde ! Est-ce donc le monde qui est notre maître ? N'est-ce pas Dieu ? Et n'est-ce pas une lâcheté, quand Dieu parle, d'étouffer sa voix pour suivre les maximes du siècle ? La difficulté du bien ne doit pas nous arrêter davantage. N'y a-t-il pas plus de peine à se damner qu'à se sauver ? Le bonheur n'est-il pas, même dans ce monde, pour ceux qui servent Dieu généreusement ? Les méchants ne se préparent-ils pas les déceptions et les remords avec les supplices de l'éternité ? *Exurge qui dormis.* Levez-vous donc, vous qui dormez ; et comme Marie, mettez-vous en route pour servir Dieu et le prochain.

2° Marie part, *abiit in montana.* Elle va sur les hauteurs, sur les monts, qui sont plus près du ciel, où l'air est plus pur, qui reçoivent les premiers rayons du soleil. Les Saints, aiment la solitude, ils fuient le monde ; et c'est pourquoi ils trouvent Dieu. Heureux ceux qui sont appelés à vivre dans la solitude d'un cloître. Les monastères, ce sont là les montagnes qui rapprochent de Dieu. S'ils n'y a qu'un petit nombre qui y aspire de nos jours, c'est que la foi est moins vive et qu'une jeunesse perverse a perdu le goût des choses de Dieu. Elle ne sait plus s'élever sur les montagnes à l'exemple de Marie.

5052. 3° *Cum festinatione.* Marie chemine en toute hâte malgré les aspérités de la route. Les grandes œuvres qu'elle va accomplir la pressent. D'ailleurs, autant la Vierge a à cœur de ne pas quitter sa solitude, autant elle souffre dans les chemins. Il ne lui convient pas de s'arrêter en public, à discourir, à voir ou à entendre. *In civitatem Juda.* Du reste, Marie va glorifier Dieu : car le mot Juda signifie louange.

4° *Et intravit in domum Zachariæ* ; elle ne reste pas à la porte, elle entre aussitôt dans la maison de Zacharie. L'Evangile ne dit pas qu'elle le salue, car le propre des vierges, c'est de trembler et de redouter l'abord des hommes. Marie, certes, n'avait rien à craindre ; mais l'Evangile nous instruit. Du reste, Marie ne peut saluer Zacharie, que par signe ; car, en punition de l'incrédulité à la parole de l'ange, qui lui promettait un enfant dans sa vieillesse, il était devenu sourd et muet. Le châtiment de l'incrédulité est souvent en ce monde l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur. Ah ! malheureux sourds et muets que les incrédules ; ils risquent de rester en cet état non pas neuf mois, comme Zacharie, mais durant toute l'éternité. Ils seront privés à jamais, s'ils ne se convertissent pas, des célestes concerts des anges, et des conversations ineffables de Notre-Seigneur et de ses élus dans le ciel.

5053. 5° *Et salutavit Elisabeth.* Marie est devenue la Mère de Dieu, la reine de toute créature, elle est élevée par conséquent en sainteté et en dignité au-dessus d'Elisabeth ; mais en elle les honneurs n'ont pas changé les

mœurs. Elle prévient sa cousine. « Combien est sublime cette humilité qui ne s'élève point dans les honneurs, qui ne s'enfle point par la gloire! Ce n'est pas chose merveilleuse d'être humble dans l'abjection; mais c'est une grande et rare vertu que d'être humble tout en étant honoré. On en voit qui étant devenus riches, de pauvres qu'ils étaient, rougissent de leur extraction et de leurs parents eux-mêmes; d'autres qui, ayant acheté par de l'argent leurs fonctions en sont fiers comme s'il les avaient méritées: d'autres, que l'ambition aveugle et qui deviennent fiers par les honneurs qu'on leur fait; et, ce qui est plus déplorable, il en est qui ayant méprisé les honneurs du siècle, apprennent la superbe à l'école de l'humilité, et sont plus insolents sous les ailes d'un Maître débonnaire, qu'ils n'étaient dans le siècle. Plusieurs même qui étaient méprisés dans leur maison, ne veulent pas l'être dans celle de Dieu. N'ayant pu recevoir les honneurs dans un monde où on les recherche, ils en voudraient là où tous les méprisent. » Ainsi parle saint Bernard. « Il est beau, ajoute-t-il, d'unir l'humilité à la virginité. Combien est agréable à Dieu, l'âme dont l'humilité relève la virginité et dont la virginté orne l'humilité! Mais qu'elle est digne de vénération la vierge, dont la fécondité rehausse l'humilité, et dont l'enfantement consacre la virginité. » C'est le privilège de Marie. Privilège qui n'a pas d'égal; et, malgré tout, Marie est humble. Voilà le modèle de nos rapports avec le prochain, l'humilité qui s'efface et prévient, la charité, les égards pour tous, pour les supérieurs d'abord, pour les égaux ensuite, et même pour les inférieurs. « Sans l'humilité, j'ose le dire, la virginité de Marie n'eut pas été agréable à Dieu. » O vierge! point d'orgueil! L'humilité est aussi nécessaire que la charité. O vous qui cherchez à faire le bien, respectez comme vos supérieurs, les pécheurs, même les pauvres que vous assistez. Saluez-les les premiers, d'un air affable et modeste. C'est ainsi que vous réussirez à leur faire du bien.

5054. 6° *Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exsultavit infans et repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* O effet admirable de la salutation de cette vierge si humble! *(a)* Saint Jean-Baptiste tressaille aussitôt dans le sein de sa mère. Le Verbe de Dieu a laissé ignorer son incarnation à tous les hommes: saint Joseph lui-même ignore encore ce mystère dont Marie a seule le secret; et le Dieu-enfant se révèle à un enfant encore enfermé dans le sein maternel; et en se révélant à lui, il lui communique la grâce, et il la lui communique par Marie. C'est là que commence la mission de Marie, qui est la trésorière et la dispensatrice des dons de Dieu. Voici saint Jean-Baptiste qui, purifié par la grâce, connaît son Rédempteur et son Sauveur. Il voudrait déjà s'échapper de la prison qui le retient, il voudrait déjà remplir son rôle de précurseur, et dire à tous: *le voici, l'Agneau de Dieu.* Que tous ceux qui cherchent la grâce, la cherchent par Marie. C'est par elle *(b)* que sainte Elisabeth est remplie du Saint-Esprit. Déjà elle était sainte; mais de nouvelles lumières éclairent son esprit, de nouvelles ardeurs embrasent son cœur, et dans ses transports elle s'écrie: *Benedicta tu in mulieribus.* (Voir n° 844.) Le Saint-Esprit excite, en effet, à louer et à bénir Jésus et sa Mère. *Benedictus fructus ventris.* C'est un fruit qui ne fait pas tomber la fleur et qui ne charge pas l'arbre qui le porte.

5055. 7° *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?* Le Saint-Esprit révèle à Elisabeth comme à Jean le mystère accompli en Marie; et Elisabeth est confuse de l'honneur qui lui est fait de recevoir son Dieu et

sa divine Mère. *Unde hoc mihi?* Le premier sentiment de l'âme à l'approche de Dieu, c'est la crainte; car la créature est un néant auquel s'est ajouté le péché. Elle s'épouvante comme Elisabeth. *Unde hoc mihi?* Mais ensuite elle se rassure et elle s'élance par le désir vers celui qui est son souverain bien, et c'est ce que manifestent les tressaillements de saint Jean-Baptiste. Enfin, quand elle possède Dieu, elle se réjouit en lui, comme la divine Vierge, *et exsultavit spiritus meus in Deo. (C'est là ce qui fait le sujet du sermon de Bossuet sur ce mystère; mais nous aimons mieux suivre le P. Lejeune.)*

Unde hoc mihi? Ce bonheur vous vient de la bonté de Dieu qui s'exerce de génération en génération sur ceux qui le craignent, et qui leur fait plus de grâces qu'ils n'en méritent. Il vous vient de la tendresse de ce Jésus qui veut d'abord se montrer Sauveur à l'égard de votre fils qu'il destine à le faire connaître au monde. Ce bonheur vous vient de l'humilité de celle qui, étant la servante du Seigneur, veut devenir la vôtre.

Beata quæ credidisti. C'est à la foi et à la docilité de Marie, au paroles de l'ange que nous devons l'accomplissement de l'Incarnation. (1)

(1) Saint Thomas de Villeneuve dit: Après donc que la Vierge royale eut entendu par les paroles d'Elisabeth que le mystère renfermé dans son sein avait été révélé, transportée de joie, pleine de l'esprit de Dieu, embrasée du plus tendre amour, elle chanta au Seigneur un suave et délicieux cantique. Elle fut, dis-je, pressée de chanter d'une voix sonore, tant l'esprit de Dieu l'enivrait de son inspiration, elle, qui ne parlait que rarement. O excessive effusion de l'émotion divine! ô immense fermentation de cœur! Heureuses les oreilles qui méritèrent d'entendre de cette bouche virginale ce joyeux et mélodieux cantique! On n'en a point entendu de semblable depuis le commencement du monde; et c'est avec raison qu'il est appelé le cantique par excellence, le cantique des cantiques; car il l'emporte sur tous et par la majesté de son auteur et par la dignité du sujet et par la magnificence du style. L'Ecriture nous rapporte bien quelques cantiques de femmes célèbres, pour ne pas parler aussi de ceux des hommes. Débora chanta sa victoire sur Sisara; Judith sur la mort d'Holopherne; la sœur de Moïse sur Pharaon submergé dans la Mer Rouge; Anne aussi chanta de longues actions de grâces à Dieu pour la naissance de son fils Samuel. Mais quel tout autre plaisir d'entendre le cantique de notre Prophétesse! On reconnait en elle un habile joueur de harpe qui chasse les démons par ses accords harmonieux; tel qu'autrefois David chassait par ses accords l'esprit qui agitait Saül. Sa harpe même n'était qu'une figure de celle de Marie, et certainement elle récitait un mystère, elle signifiait ce qui s'est accompli; car, par les accords de Marie, le démon est chassé, le précurseur est sanctifié, l'enfant tressaille et la mère prophétise.

O merveilleux cantique! Jésus-Christ dicte au-dedans et la Vierge chante au-dehors. D'un tel compositeur et d'une telle cantatrice quel ne dut pas être l'hymne enchanteur! Mais la chose elle-même qui était l'objet du cantique est si relevée qu'aucune louange ne peut en atteindre la sublimité. Elle ne chante pas les victoires des conquérants les plus fameux, la défaite de Pharaon et de son armée englouti dans la mer; le passage miraculeux d'Israël à travers les vagues suspendues: — elle chante de plus grands prodiges, elle a un plus noble motif de faire entendre ses accords. Elle célèbre de grands mystères; elle reconnaît de magnifiques bienfaits; elle rend grâces non point pour un fils prophète seulement, mais pour le Dieu et le Seigneur des prophètes. Elle chante le Créateur qu'elle porte en son sein. Le Verbe qui se fait chair, les entrailles miséricordieuses de la bonté divine, les grands abaissés, les petits élevés, les pauvres enrichis, la puissance infinie de l'amour, la réparation du monde, la déroute du démon, le destruction du péché; voilà les nobles sujets qu'elle chante. De Sapho coulait-il des chants aussi mélodieux? La lyre du poète rendit-elle jamais des sons plus doux? Le styl admirable répond à la hauteur du mystère; il est suave succinct, fleuri, délicat, limpide, mesuré, orné, gracieux, aimable, rempli d'onction et de piété. Vous ne savez à qui donner la palme, si c'est à l'élégance ou à la sagesse! Une grâce ravissante règne dans tout le cantique; la méthode du discours en est brève, le sens qu'il renferme est infini; les sentences qu'il contient sont des plus graves, des plus profondes. Jamais femme n'a parlé de la sorte, jamais vierge n'a fait entendre de si beaux chants. Muses de tous les siècles, taisez-vous! Et vous aussi taisez-vous, muses tant vantées du

5056. 8o *Magnificat anima mea Dominum.* Quand nous nous entendons louer, nous en sommes plus charmés que du plus délicieux concert : nous voudrions que nos oreilles fussent toujours flattées par les éloges. Marie, au contraire, détourne la conversation et la rapporte sur Dieu. *Mon âme glorifie le Seigneur ; elle l'exalte :* Comment exalte-t-on Dieu ? Certes on ne peut rien ajouter à sa gloire et à sa grandeur en elles-mêmes ! mais nous l'exaltons en nous, quand nous reconnaissons qu'il est grand au-dessus de

paganisme. Qu'elles gardent le silence les sybilles furibondes, que la poésie se cache, que la douce syrène se taise, que Philomèle aussi cesse son ramage ! Taisez-vous, taisez-vous louanges harmonieuses des hommes et des oiseaux. La harpe royale retentit, la Vierge Mère de Dieu chante..... Mais écoutons-la donc chanter elle-même cette Vierge divine.

Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur (LUC. I, 47). Avec quelle piété et quelle humilité elle renvoie à Dieu, suprême dispensateur de tous le biens, les louanges qu'on lui rend. Comme si elle disait : Vous, ma cousine Elisabeth vous me glorifiez et moi je ne me glorifie point moi-même ; mais pour tout ce que vous venez de publier de moi, *mon âme glorifie le Seigneur.* Votre enfant, me dites-vous, à ma voix a tressailli dans votre sein et dans moi, *mon esprit tressaille d'une joie ineffable en Dieu, l'auteur de mon salut.* Vous m'appelez du nom de bienheureuse, et vous n'êtes ni la première ni la seule ; car *toutes les nations me nommeront ainsi,* et les enfants des enfants et ceux qui naîtront d'eux jusqu'à la postérité la plus reculée m'appelleront bienheureuse. Mais, d'où vient que je suis si heureuse ? Est-ce de mon mérite ? Non, c'est uniquement par le regard divin ; car le *Très Haut a daigné arrêter ses yeux sur la bassesse de sa servante, et voilà pourquoi je serai appelée bienheureuse par toutes les générations.* Mais c'est avec raison et avec justice ; car le *Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.* Je reconnais sa grâce, et à Dieu ne plaise que je veuille usurper sa grandeur. Je suis grande, il est vrai, mais je ne suis point grande par moi-même, *c'est parce que le Tout-Puissant* a pu et a fait, a fait parce qu'il a voulu, de grandes choses en moi. *C'est pour cela que son nom est sanctifié,* béni et glorieux. Mais dire combien grands sont les prodiges qu'il a opérés en moi, et quelle est la puissance qu'ils s'est plu à déployer, lui seul le sait et le connaît ! Pour moi, j'avoue mon insuffisance à le dire, mais j'en bénis son nom du plus profond de mon âme !

Est-ce toutefois pour moi seule ? Non, c'est pour le monde entier que ce bienfait est accordé ; *car sa miséricorde s'étend de race en race et d'âge en âge,* pour tous d'une manière suffisante mais *pour ceux qui le craignent,* d'une manière plus efficace. Or, de qu'elle miséricorde parlé-je ? De celle par laquelle il a délivré les hommes de la servitude du démon et les a rendus participant de l'héritage du royaume céleste ; car il a réparé les ruines des anges, et leur défection en rachetant lui-même le genre humain coupable. Il a renversé les orgueilleuses puissances du ciel et il a relevé miséricordieusement les hommes. *Car il a signalé la puissance de son bras* dans son Verbe, dans son Fils, et *il a dispersé les superbes,* soit anges soit hommes, en se jouant des complots qu'ils formaient dans leurs cœurs. Les anges orgueilleux, il les a précipités de leur siège de gloire par sa puissance, et il a élevé de la terre les hommes humiliés. Il a de plus comblé de biens les peuples qui *avaient soif de lui ;* et il a dépouillé et renvoyé vides les Juifs, naguère dans l'opulence, à cause de leur orgueil et de leur aveuglement. Voilà, dis-je, ce qu'il a fait si puissamment et si miséricordieusement depuis que j'ai trouvé grâce devant ses yeux pour devenir sa mère. C'est, en effet, dans mon sein qu'il *a pris son enfant Israël sous sa protection,* non par aucun mérite de sa part, mais *parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde* et aussi de sa véracité, car *il en avait fait la promesse à nos pères* et spécialement *à Abraham et à sa postérité,* non pour un temps, mais *jusqu'à la fin des siècles.* Et ce qu'il a pris une fois, il l'a gardé à perpétuité.

« Voyez avec quelle admirable précision et quelle clarté elle a rendu l'incarnation du Verbe : *Suscepit.* — Avec quelle élégance elle a exprimé le motif du mystère : *Recordatus misericordiæ suæ ;* et avec quel art n'a-t-elle pas prouvé la véracité divine, par ces mots : *Sicut locutus est ad patres nostros ;* selon qu'il l'avait annoncé à nos pères.

Avez-vous jamais entendu un plus éloquent, un plus suave, un plus harmonieux et un plus élégant cantique ? Quoi de plus sage que cette Vierge ! Quoi de plus délicat ! Quel goût ! Quelle prudence ! Avec quelle étonnante brièveté d'éloges elle a rendu la manière, la nature, la raison, l'utilité, les circonstances et le temps de ce divin mystère ! Avec quel tact, avec quel art elle a défini en peu de mots ce qui n'aurait pu être expliqué par un long discours ! O la plus belle entre toutes les femmes, faites-nous entendre un jour cette voix ; car *votre voix est douce et votre figure est infiniment agréable* (CANT. 2, 14).

toute grandeur, et quand nous publions devant les autres sa gloire. Mettez un crucifix devant un miroir convexe et bombé ; ce miroir le reproduit très petit, mettez le devant un miroir creux, le miroir le reproduit très grand.

Présentez Dieu à une âme enflée d'elle-même ; Dieu lui paraît moindre qu'un intérêt d'un instant, ou qu'un plaisir. Présentez-le à une âme humble ; elle le préfère à tout le reste. A ses yeux Dieu est seul grand, seul digne d'amour. Cette âme l'exalte ; tandis que l'âme orgueilleuse le rapetisse. *Exsultavit Spiritus meus in Deo.* Voilà la source de la joie, de la joie spirituelle qui atteint la partie supérieure de l'âme ; la joie des sens ne va pas jusque-là, et surtout l'esprit la désavoue et en rougit. La joie spirituelle est en Dieu, et non dans les choses terrestres, non dans un festin, non dans une danse. Qui serait assez grossier pour prétendre que Dieu n'est pas plus capable de donner la joie qu'un morceau de viande, ou qu'une créature quelconque ? Les joies qu'il donne sont pures, comme la source qui les produit ; elles ne sont pas entées sur les épines de la jalousie, de la vengeance et d'autres passions. Les joies spirituelles sont durables comme leur principe ; elles ne passent pas comme celles qui viennent des créatures sujettes au changement et à l'inconstance. Aux délices que goûte l'âme fidèle en cette vie, succédera la joie du ciel que personne ne lui ravira.

Et Marie demeura trois mois auprès d'Elisabeth. L'arche sainte avait demeuré trois mois aussi dans la maison d'Obédédon ; et à cause de cela cette maison fut bénie. Si la première salutation de Marie produisit de tels effets, que ne durent pas produire ses paroles et ses exemples pendant trois mois ?

Oh ! qu'elle visite ! Oh ! heureuse maison que celle que visite Marie. Oh ! Chrétiens, visitons-nous, non pour médire et déchirer le prochain, ainsi que des mouches s'assemblent sur un fruit qui se gâte, pour en sucer la pourriture ; mais pour louer Dieu et sa Mère, pour nous sanctifier, nous assister, nous consoler ; pareilles aux abeilles qui s'attroupent pour composer des gâteaux de miel. O Vierge, visitez-nous quelquefois, comme vous visitâtes votre sainte cousine ; visitez nos familles pour nous remplir tous du Saint-Esprit et nous apprendre à glorifier Dieu avec vous. Visitez-nous surtout à notre dernière heure, comme vous l'avez fait pour plusieurs saints, afin de nous emmener au ciel ! et pour mériter vos visites, nous irons souvent vous visiter aux pieds de vos autels, et nous rendrons nos visites semblables à la vôtre. Amen.

X. — Notre-Dame des Prodiges. (*9 juillet.*)

5057. *Prodigium magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole.* Nous invoquons Marie sous le nom de Notre-Dame des Prodiges : I, parce qu'elle est elle-même un des plus grands prodiges, et II, parce que, par elle, se sont opérés dans l'Eglise les plus grands prodiges.

I. *Marie est un grand prodige.* 1° Quoi de plus merveilleux d'abord que sa Conception, non seulement parce que sa mère était avancée en âge et depuis longtemps stérile, mais surtout parce que, par un privilège unique, elle a été immaculée dans sa conception ? Au moment même où Dieu unit

son âme à son corps, cette âme fut le temple vivant de l'Esprit-Saint, le sanctuaire des vertus les plus sublimes, telles que tous les saints ensemble n'en ont jamais eu de pareilles. — 2° Marie fut un prodige dans sa Présentation au temple: au moment où les autres enfants n'ont pas encore l'intelligence, et ne connaissent pas encore Dieu, à l'âge de trois ans, Marie, déjà ravie d'amour pour son divin Maître, se consacre à lui corps et âme. 3° Prodige dans sa vie dans le temple: prodige de charité, d'humilité, de pureté. 4° Prodige dans sa maternité divine: prodige dans sa maternité unie à sa virginité. 5° Prodige au pied de la Croix. 6° Prodige dans sa mort qui fut le fruit de son amour pour Dieu. 7° Prodige dans sa résurrection et son assomption dans la gloire. 8° Et au ciel, elle est le prodige des prodiges.

Elle, Fille d'Eve, est élevée au-dessus des Anges; elle règne dans les splendeurs des cieux par-dessus les Séraphins et les Chérubins; elle est assise à la droite de son Fils; et de là elle règne, au ciel, sur la terre, et dans les enfers. A la vue de sa gloire, les Saints sont ravis d'admiration.

Saint Jean s'écrie: *mulier amicta sole*, etc. Un saint Père dit: « O Marie, je ne trouve rien qui vous soit comparable. » — Et dans leur admiration, ils appellent Marie le plus grand prodige.

Oh! oui, ô Marie, vous êtes un prodige de grâce, un prodige de gloire, un prodige de miséricorde, un prodige de puissance. Nous le reconnaissons, nous nous soumettons à votre puissance, nous admirons votre gloire, nous rendons grâce à votre miséricorde.

5058. II. *Marie a opéré de grands prodiges dans l'Eglise:* 1° dans l'ordre de la nature. Ouvrez l'histoire de l'Eglise, parcourez la suite des siècles, lisez les grands événements religieux de chaque époque, étudiez les grâces extraordinaires que le Seigneur a accordées à la terre: vous verrez que souvent c'est au nom de Marie que se sont opérées les merveilles du Très-Haut. Marie a servi, si je puis ainsi dire, de bras droit à la Divinité. Vous verrez les ennemis du peuple chrétien terrassés par celle qui est plus puissante qu'une armée rangée en bataille. Vous verrez les maladies les plus graves abandonner leurs victimes à la prière de Marie. Vous verrez la foudre respecter ceux qui invoquent son nom, pendant qu'elle frappe ceux qui ne pensent pas à l'invoquer; les soldats qui portent sur leur poitrine une image de cette glorieuse Mère, rester seuls, pleins de vie et de gloire, sur le champ de bataille pendant que tous leurs compagnons, que ne protégeait pas ce signe béni, gisent à terre.

Descendez à travers les siècles, et chacun d'eux vous offrira à l'envi les merveilles de la puissance de Marie dont il a été le témoin. Parcourez la surface du monde, pénétrez dans tous les pays où a pénétré avant vous la foi catholique; demandez aux habitants de chaque ville, et même de chaque village, s'ils ne connaissent pas quelque prodige de Marie, et ils se mettront à vous raconter ce que leur ont transmis leurs pères, ou ce dont ils ont été témoins eux-mêmes. Pas un pays chrétien qui n'ait été le théâtre de quelque miracle opéré par la Sainte Vierge. Entrez dans tous les sanctuaires dédiés à Marie: jetez les yeux sur les murs bénis élevés à sa louange; n'entendez-vous pas comme une voix qui résonne sous la voûte sacrée et qui vous dit: Marie est une source de prodiges; n'apercevez-vous pas de toutes parts de nombreux *ex-voto*, hommages des fidèles reconnaissants pour les grâces ex-

traordinaires dont Marie les a favorisés ? Ici, des boiteux longtemps courbés sous le poids de leurs lourdes infirmités, ont déposé, joyeux, le bâton sans lequel auparavant ils ne pouvaient marcher, et qui désormais ne servira plus que de monument à la puissance de Marie. Là, c'est l'hommage de reconnaissance qu'ont déposé des aveugles auxquels elle a rendu la vue. Dans cet endroit c'est celui des sourds, qu'elle a délivrés de leur surdité. Ailleurs, c'est celui des malades de toute espèce, qu'elle a rendus à la santé. A côté, celui des possédés, qu'elle a délivrés du démon, elle qui a écrasé la tête de l'infernal serpent.

Interrogez toutes les créatures et toutes vous diront qu'elles ont obéi à l'ordre de Marie, oubliant les lois naturelles auxquelles elles sont soumises. La mer vous dira que, dans ses vagues soulevées, elle a respecté les enfants de Marie. Le ciel vous dira qu'il les a abrités contre les orages. La vie vous dira que Marie la prolonge pour ses favoris. La mort elle-même vous dira qu'elle lui a rendu, pour les laisser vivre encore, ceux qu'elle tenait déjà sous sa main inexorable. O Marie, très digne Reine du monde ; *Regina mundi dignissima*, toutes les creatures du monde vous sont soumises !

5059. 2° Mais que sont ces prodiges qui se sont opérés par Marie dans l'ordre de la nature, comparés à ceux qui se sont opérés par elle dans l'ordre de la grâce ?

1) Selon la pensée des saints, c'est un plus grand acte de la puissance de Dieu de convertir une âme pécheresse que de créer un monde nouveau. Dieu, pour créer l'univers, n'a eu besoin que d'une parole ; mais, pour sauver une âme, il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang. La conversion d'une âme est donc un prodige et un grand prodige. Mais, entre les conversions, il en est d'extraordinaires, de surprenantes, de miraculeuses. Quand, par exemple, un saint Paul est terrassé sur le chemin de Damas, c'est un prodige de grâce.

Quand un pécheur, jusque-là endurci et insensible à toutes les grandes vérités de notre foi, se roulant au gré de ses passions, dans les plus détestables habitudes, se trouve tout à coup terrassé, ému, changé ; quand des larmes de repentir coulent de ses yeux jusque-là froids et insensibles : c'est un miracle de la grâce ; et Marie a opéré et opère chaque jour encore ce prodige. — Ah ! mes frères, demandez à la plupart de ces pécheurs qui ont eu le bonheur de revenir sérieusement à Dieu, qui les a tirés du fond du précipice, qui a brisé les lourdes chaînes qui les tenaient esclaves. Ils vous répondront : Nous avons invoqué Marie, le refuge des pécheurs, la réconciliatrice des pécheurs, et le démon a été vaincu.

2) Que si la conversion d'un pécheur est une merveille, la sanctification d'une âme est une œuvre non moins admirable. Rien de grand, rien de noble, rien de riche, rien qui charme plus agréablement le regard de Dieu, qu'une âme parfaite, qu'une âme devenue le sanctuaire de toutes les vertus. L'Esprit-Saint habite avec complaisance dans ce temple paré de l'or de la grâce. Mais de même qu'entre les fleurs qui parent la terre il en est qui brillent d'un plus vif éclat, ainsi entre les âmes saintes il en est qui sont d'une plus resplendissante beauté : ces âmes, dégagées des choses de ce monde, se rapprochent merveilleusement de Dieu par leur amour.

C'est, par exemple, une jeune vierge qui dans un corps de boue, et au milieu du monde, conserve dans son cœur le trésor d'une pureté sans tache ; c'est une femme faible et timide qui porte avec la faiblesse de son sexe un cœur fort et généreux au service du Seigneur. C'est un vieillard qui, dans les glaces de l'âge, conserve son âme embrasée de l'amour de son Dieu. Ce sont là, mes frères, des prodiges de grâce, qui, plus tard, seront couronnés par des prodiges de gloire ; car les âmes qui ici-bas s'élèvent au-dessus des autres par leur éminente vertu, resplendiront comme des soleils dans les perpétuelles éternités.

Or, mes frères, à qui ces âmes doivent-elles leur perfection extraordinaire, à qui devront-elles leur éclat merveilleux dans les splendeurs célestes ? Demandez-le leur à elles-mêmes, et elles répondront : A Marie. C'est avec l'aide de Marie et sous sa douce et forte protection qu'elles s'élèvent si haut dans la region des vertus ; c'est le secours des chrétiens qui fortifie leur faiblesse. Les âmes les plus parfaites sont celles qui aiment le plus Marie, et qui puisent plus abondamment aux grâces de Dieu dont Marie est la dispensatrice.

5060. 3° Et si, après avoir parlé des prodiges opérés par Marie dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, je parlais encore de ces *autres prodiges qui appartiennent à la fois à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel,* je veux dire des apparitions de la Sainte Vierge ; quel vaste champ de prodiges se déroulerait devant nous : Notre-Dame du Mont-Carmel, Notre-Dame du Rosaire, Notre-Dame de Lourdes. Quels prodiges ! — Mais, nous ne pouvons vous oublier, ô touchante, ô admirable merveille de la miséricorde de notre Mère ! Céleste apparition de la Salette, comme vous brillez d'un vif et consolant éclat entre les merveilles opérées par Marie ! Saint Jean, dans l'Apocalypse, s'écriait : *Signum magnum ;* et nous, n'avons-nous pas droit de nous écrier : *Signum magnum apparuit in monte. Mulier, amicta sole, — terra sub pedibus ejus.* O Mère ! *quam pulchri, supra montes, pedes evangelizantis pacem, prædicantis bona, annuntiantis salutem !*

Il est donc établi que les plus grands prodiges se sont opérés dans l'Eglise par Marie, et que Marie elle-même est un grand prodige. C'est donc avec raison que l'Eglise l'invoque sous le titre de Notre-Dame des Prodiges.

O Mère, ô merveille des mains divines, ô vous l'instrument des miracles, justifiez votre glorieux titre une fois de plus ; et opérez en faveur de vos enfants, en ce jour, un prodige nouveau. Convertissez-nous ! Sanctifiez-nous !

XI. — Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

5061. *Gaudens gaudebo in Domino quia induit me vestimentis salutis* (Is. LXI, 10). Je me réjouis dans le Seigneur parce qu'il m'a revêtu d'un vêtement de salut.

Ce vêtement de salut, c'est le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. I. Nous dirons l'origine de la dévotion à Notre-Dame du Mont-Carmel et du scapulaire. II. Nous exposerons les avantages que le scapulaire nous offre, et III. les conditions à remplir pour nous les procurer.

5062. I. *Origine.* C'est la Vierge elle même qui a apporté du ciel le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Aussi l'Eglise honore-t-elle Marie

en ce jour, sous ce vocable qui lui est dû à plusieurs titres. Les grands du monde prennent leur titre de noblesse des terres qu'ils possèdent. Et Marie a droit d'être appelée la dame du Mont-Carmel. Le Mont-Carmel est une montagne célèbre qui se trouve entre la Judée et la Syrie; c'est là que le prophète Elie confondit les faux dieux; c'est de là qu'il envoya son serviteur jusqu'à sept fois regarder du côté de la mer; et à la septième fois, le serviteur vit une nuée qui s'élevait pure au-dessus des eaux, et qui, de là, se répandant en torrents de pluie sur la terre, fit cesser la sécheresse qui désolait depuis trois ans la contrée, en punition des crimes d'Achab et de Jézabel. Le prophète, inspiré de Dieu, comprit que cette nuée qui s'élevait douce et pure au-dessus des eaux amères et salées de la mer, et répandait la fécondité sur la terre, était la figure d'une vierge qui sortirait immaculée de l'océan de corruption qui débordait, et donnerait au monde celui que les soupirs des patriarches appelaient comme une rosée céleste. Il fit part à son disciple de cette révélation; et dès lors, dans l'école des prophètes établie au Carmel, on saluait et on honorait, neuf siècles avant sa naissance, cette vierge bénie. Cette vénération se conserva sans interruption, comme le porte une tradition respectable, jusqu'à la venue de Notre-Seigneur sur la terre. La Vierge Marie, qui résida longtemps à Nazareth, ville voisine du Carmel, put visiter les solitaires qui habitaient cette montagne; et le bréviaire romain dit que ces hommes de Dieu, préparés à la foi chrétienne par saint Jean-Baptiste, l'embrassèrent, en entendant, après la Pentecôte, la prédication des Apôtres. Dès lors il professèrent une dévotion très tendre à la Sainte Vierge, qu'ils purent voir et entendre pendant sa vie mortelle, et ils lui bâtirent, les premiers, une chapelle, dans l'endroit même d'où Elie avait vu la mystérieuse nuée. Dans cette chapelle, ils se réunissaient souvent pour la prier, et ils l'invoquaient comme leur protectrice. C'est pourquoi on leur donna le nom de Frères du Mont-Carmel, titre que les Souverains Pontifes eux-mêmes leur ont reconnu. Marie, en effet, s'est montrée à travers les siècles la protectrice de cet ordre; et quand on demandait au Pape Honorius III de le supprimer, la Sainte Vierge apparut pendant la nuit à ce Pontife et lui ordonna de le prendre sous sa protection. Un jour que saint Pierre-Thomas demandait à Marie de défendre son ordre, la Vierge lui apparut et lui dit: « L'ordre des Carmes, Pierre, durera jusqu'à la fin du monde; car le prophète Elie son fondateur a demandé et obtenu cette faveur de mon Fils au jour de la Transfiguration. »

Mais entre les privilèges particuliers accordés par Marie elle-même à l'ordre des Carmes, celui qui intéresse le plus la piété, c'est celui du scapulaire. Saint Simon de Stock, carme anglais et général de l'Ordre, priait avec ferveur la Sainte Vierge pour ses frères toujours en butte à la persécution, quand Marie, durant la nuit du 16 juillet 1251, lui apparut environnée d'un grand cortège et lui remit un scapulaire tel qu'on le porte encore aujourd'hui dans son ordre, en lui disant: « Voici un signe de salut, un bouclier dans les périls, un gage de paix et de protection spéciale. Celui qui mourra, en étant revêtu, sera préservé des feux éternels. » Benoît XIV a dit: Nous pensons que cette vision doit être regardée par tous comme vraie. En effet, à partir de ce moment, les persécutions cessèrent, un grand nombre de miracles s'opérèrent par le scapulaire; l'ordre des Carmes prit une merveilleuse extension sous la conduite de saint Simon de Stock, de telle sorte

que vers la fin du XIIIme siècle, il comptait 7 500 monastères peuplés par 180 000 religieux. Et une multitude de fidèles de l'un et de l'autre sexe, voulurent porter le scapulaire du Carmel, afin de s'en procurer les avantages

5063. II. *Ces avantages* sont, en effet, précieux. Il y a ceux que Marie elle-même a indiqués dans les promesses faites à saint Simon. 1° C'est un signe de salut et d'une protection spéciale de la Reine du ciel, *et si Maria pro nobis, quis contra nos?* 2° C'est un bouclier contre les périls; et, en effet, on a vu des balles s'aplatir sur le scapulaire que les soldats portaient dans le combat, et ne leur faire aucune blessure.

3° Celui qui mourra revêtu de cet habit fera la mort des élus et ne subira pas les flammes éternelles. Quelle promesse! — 4° Une autre promesse a été faite par la sainte Vierge au Pape Jean XXII, qui l'a publiée dans la bulle dite Sabbatine. Après avoir commandé à ce Pontife de confirmer l'Ordre des Carmes et de ratifier ses privilèges, elle promit de délivrer au plus tôt, du purgatoire, ceux qui auront porté le scapulaire de l'Ordre. 5° Les Souverains Pontifes ont enrichi de nombreuses indulgences la dévotion au Saint Scapulaire. 6° Les membres de la confrérie du Scapulaire ont part à toutes les prières et bonnes œvres des religieux de cet Ordre et de tous leurs confrères. Qui ne voudrait se procurer de si grands avantages? qui serait assez ennemi de lui-même pour se priver d'une sauvegarde dans les périls, de la protection de Marie à l'heure dernière et de son assistance en purgatoire?

5064. III. Toutefois, pour avoir droit à ces privilèges, 1° il faut: 1) être inscrit dans la confrérie du Mont-Carmel, avoir reçu le scapulaire d'un prêtre, ayant les pouvoirs voulus pour cela. 2) Il faut porter sur soi ce scapulaire de la manière usitée; à ces conditions on a droit aux promesses faites par la Sainte Vierge au B. Simon de Stock. Mais, 2° pour participer aux privilèges de l'indulgence sabbatine et être délivré promptement par Marie des flammes du purgatoire, il faut, de plus: 1) garder la chasteté selon son état. 2) Dire le petit office de la Sainte Vierge, d'après le rite romain, ou l'office canonial que récitent les prêtres. Ceux qui ne savent pas lire doivent, à la place de l'office, garder tous les jeûnes de l'Eglise, et faire abstinence le mercredi, le vendredi et le samedi de chaque semaine, à moins que cette pratique n'ait été commuée ou changée en leur faveur, par un prêtre ayant le pouvoir de le faire.

Réjouissons-nous donc dans le Seigneur d'être revêtus d'un vêtement de salut, portons-le sans interruption avec respect: renouvelons-le, quand il est usé; gardons-le le jour et la nuit, tremblant d'être surpris par la mort sans cette sauvegarde; baisons-le avec amour dans la tentation, soyons fiers de porter les livrées de la Reine du ciel, plus que les serviteurs des grands ne le sont des livrées de leurs maîtres. Si nous n'étions pas encore enrôlés dans cette confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, hâtons-nous de nous y associer; et faisant partie par là de la famille de Marie, vivons d'une manière digne de cette auguste Mère, de telle sorte que ce vêtement de salut soit aussi un vêtement de justice, *indumento justitiæ circumdedit me.* Dès lors, notre salut sera assuré; et si nous passons par les flammes du purgatoire, Marie nous en délivrera et nous introduira au ciel. Alors: *Gaudens gaudebo*, etc.

XII. — Notre-Dame des Neiges *(5 août).*

Beata virgo Maria nive candidior. (Sophr. de assumpt. B. M.)

I. Objet de la fête. II. Enseignements de la fête.

I. *Historique.* — Sous le pontificat du Pape Libère, un patrice romain nommé Jean et sa femme, de noble naissance comme lui, n'ayant point d'enfants, résolurent de faire la Sainte Vierge leur héritière. Et pour qu'elle daignât leur faire connaître à quel usage ils pourraient consacrer leur immense fortune, ils multiplièrent leurs prières et leurs aumônes. La nuit du 5 août, la Sainte Vierge leur apparut séparément et leur dit qu'elle aurait pour agréable qu'on lui bâtit une église au lieu du mont Esquilin, qu'on verrait le lendemain couvert de neige. Le lendemain le patrice Jean et sa femme allèrent trouver le Pape et lui firent connaître cette mystérieuse révélation. Le Pontife fit assembler le clergé et le peuple et s'avança en procession vers le mont Esquilin. O merveille! un emplacement assez vaste pour y construire une magnifique église se trouvait couvert d'une neige d'une blancheur éclatante. Dès lors, on entreprit d'y construire la basilique qui prit d'abord le nom de basilique Libérienne, puis de Sainte-Marie *à la Crèche;* car on y conserve le berceau de Notre-Seigneur, et qu'on désigne ordinairement aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie-Majeure, parce que c'est la plus belle des nombreuses églises de Rome dédiées à la Sainte Vierge. On célèbre aujoud'hui, à Rome, l'anniversaire de cette apparition et de ce miracle, avec une grande solennité; et dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, on répand dans la journée des fleurs de jasmins blancs, qui l'embaument, en mémoire de la neige qui marqua son emplacement.

5066. II. *Leçons à en tirer.* 1° Cette neige figurait la pureté de celle que les saints appellent: *Nive candidiorem.* Quelle blancheur que celle de l'âme de Marie! Le Dieu dont le regard si pur trouve des imperfections dans les anges eux-mêmes, s'est écrié en la contemplant: *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Point de péché, ni originel, ni véniel. Tout est noble, grand, beau, saint, digne du Dieu, qui a habité ce tabernacle après l'avoir sanctifié. 2° C'est sur l'emplacement d'une neige immaculée que doit s'élever un temple à la gloire de Dieu et de sa Mère. *Templum Dei sanctum est quod estis vos.* Si nous voulons que Dieu habite en nous, comme il y a droit, bannissons le péché de nos âmes, purifions-les de toute tache. Alors, *ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.*

O Marie, blanche comme la neige, communiqez à vos enfants votre pureté, afin que celui qui a habité en vous comme dans son sanctuaire de prédilection, se complaise aussi à habiter en eux, et afin que nous méritions d'habiter un jour avec lui et avec vous dans les tabernacles éternels.

XIII. — L'Assomption.

Plan sur la mort de la Sainte Vierge, *d'après saint Liguori.* (V. n° 5074.)

5067. *Pretiosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus.* La mort étant la peine du péché il semble que la Mère de Dieu, toute sainte et sans tache ne devait point y être assujettie comme les autres enfants d'Adam, lesquels sont infectés de la contagion du péché. Mais Dieu voulant rendre en tout Marie semblable à Jésus-Christ, il convenait qu'après la mort du Fils, la Mère mourût également; en outre, le Seigneur, pour donner au justes un

exemple de la mort précieuse qu'il leur prépare, voulut que la Sainte Vierge mourût, mais d'une mort toute pleine de félicité.

— Considérons en ce jour combien fut précieuse la mort de la Bienheureuse Vierge, afin de nous exiter à ce spectacle à nous préparer à une sainte mort, ce qui est tout le bien de la vie humaine.

Il y a trois causes qui rendent ordinairement la mort amère : l'attachement à la terre, le remords des péchés commis, et l'incertitude du salut. La mort de Marie fut tout à fait exempte de ces amertumes ; elle fut accompagnée de trois avantages excellents, qui la rendirent très précieuse et très agréable : cette divine Mère mourut avec une grande paix de conscience, comme elle avait toujours vécu entièrement détachée des biens mondains ; elle mourut avec la certitude de jouir de la gloire éternelle.

5068. I. Détachement : Il n'y a point de doute que l'attachement aux biens terrestres ne rende amère et misérable la mort des mondains, ainsi que l'Esprit-Saint le déclare : *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !* (Eccli. xli, 1.) Mais, comme les Saints meurent détachés des objets terrestres, leur mort, au lieu d'être amère, est douce, aimable, et précieuse, c'est-a-dire, suivant l'explication de saint Bernard, digne d'être achetée à tout prix.

Aussi l'Esprit Saint dit encore : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (Apoc. xiv, 13). Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ; Quels sont en effet, ceux qui meurent déjà morts ? ce sont ces âmes qui au moment de passer à l'éternité, ont le bonheur d'être déjà détachées du monde et comme mortes à toutes les affections terrestres, ayant trouvé en Dieu seul tout leur bien, comme saint François d'Assise, qui disait : *Deus meus, et omnia !* Mon Dieu et mon tout !

Mais, qu'elle âme fut jamais plus détachée des choses de ce monde et plus unie à Dieu, que la belle âme de Marie ! Elle était bien détachée de ses parents, puisque dès l'âge de trois ans, époque où les enfants tiennent le plus à leurs parents et ont le plus grand besoin de leur secours, Marie les quitta avec tant de courage, et alla se renfermer dans le temple, pour ne plus penser qu'à Dieu. Elle était bien détachée des richesses, puisqu'elle résolut de vivre toujours dans la pauvreté, en se procurant le nécessaire par le travail des mains. Elle était bien détachée des honneurs, puisqu'elle aimait la vie humble et abjecte, quoiqu'elle méritât d'être honorée comme étant du sang royal.

Saint Jean a vu Marie sous la forme d'une femme revêtue du soleil et tenant la lune sous ses pieds : *Signum magnum apparuit in cœlo* (Apoc. xii, 1). Les interprètes disent que la lune signifie les biens terrestres, qui sont caducs et sujets à décliner comme cet astre. Tous ces biens là Marie ne les eut jamais dans son cœur ; elle les méprisa toujours et les tint sous ses pieds, vivant en ce monde comme une touterelle solitaire dans un désert, sans mettre son affection en aucune chose créée, selon ce qui est dit d'elle dans les cantiques : *Vox turturis audita est in terra nostra* (Cant. ii, 12). Marie ayant donc toujours vécu entièrement détachée des choses d'ici-bas, et unie à Dieu seul, la mort qui l'unissait encore plus étroitement à son Seigneur dans le ciel, par ses liens éternels, loin d'avoir pour elle aucune amertume, lui fut extrêmement douce et agréable.

5069. II. Ce qui rend précieuse la mort des justes, *c'est la paix de la conscience.* Les fautes commises durant la vie sont les vers qui rongent et tourmentent le plus cruellement le cœur des malheureux pécheurs au moment de la mort: sur le point de paraître au tribunal de Dieu, ils se voient entourés de leurs péchés, qui se dressent devant eux et les épouvantent, en leur criant sans cesse, selon saint Bernard: *Opera tua sumus, non te deseremus.* Marie ne put assurément, à l'heure de sa mort être affligée par aucun remords de la conscience, puisqu'elle fut toujours sainte, toujours pure, toujours exempte de toute ombre de faute, actuelle et originelle: en sorte que l'Epoux divin la proclama toute belle à ses yeux: *Tota pulchra es amica mea et macula non est in te* (CANT. IV, 7). Dès qu'elle jouit de la raison, c'est-à-dire dès le premier instant de son Immaculée-Conception dans le sein de sa mère, elle commença à aimer Dieu, de toutes ses forces, et elle continua ainsi toute sa vie, s'avançant toujours de plus en plus dans l'amour divin et dans la perfection. Toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses affections, n'eurent que Dieu pour object; elle ne dit aucune parole, elle ne fit aucun mouvement, elle ne jetat pas un coup d'œil, elle ne respira pas une seule fois, que ce ne fut pour Dieu et pour sa plus grande gloire, sans jamais s'écarter d'un pas, sans jamais se détacher un instat de l'amour divin. Ah! sans doute qu'à l'heure de sa bienheureuse mort, toutes les excellentes vertus qu'elle avait pratiquées durant sa vie, vinrent environner son lit: cette foi si constante, cette confiance si amoureuse en Dieu, cette patience si forte au milieu de tant de peines, cette humilité au milieu de tant de privilèges, cette modestie, cette douceur, cette compassion pour les âmes, ce zèle infatigable pour la gloire de Dieu, et surtout cette parfaite charité envers lui, avec cette entière conformité à sa sainte volonté: en un mot, toutes les vertus vinrent l'entourer et la consoler, en lui disant; *Opera tua sumus et non te deseremus*: O notre Maîtresse et notre Mère! Nous sommes toutes les filles de votre bon cœur, maintenant que vous quittez cette misérable vie, nous ne voulons point vous abandonner; nous irons aussi vous former un éternel cortège et vous honorer à jamais dans le paradis, où, à cause de nous vous devez être établie Reine de tous les anges et de tous les hommes.

5070. III. Enfin, *l'assurance du salut éternel*, rend la mort douce: sa mort est appelée, passage, parce qu'elle nous fait passer d'une vie courte à une vie éternelle. Ainsi, tandis que la frayeur de ceux qui meurent dans l'incertitude de leur salut, est extrême, parce qu'ils approchent de l'heure fatale avec la juste crainte de passer à une mort éternelle, au contraire on ne peut concevoir la joie que les saints éprouvent à la fin de leur vie, parce qu'ils espèrent avec quelque assurance d'aller posséder Dieu dans le ciel.

Une sœur de l'ordre de sainte Thérèse, à laquelle le médecin annonçait que sa mort était prochaine, fut si contente qu'elle lui répondit: « Et comment, Monsieur le Docteur, me donnez-vous une si agréable nouvelle sans me demander des étrennes? » Saint Laurent Justinien, étant près de sa mort et entendant ses amis pleurer autour de lui, leur dit: *Abite hinc fratres cum vestris lacrymis; tempus lætitiæ est non lacrymarum:* Allez pleurer ailleurs; si vous voulez demeurer ici avec moi, il faut vous réjouir comme je me réjouis, en voyant la porte du ciel s'ouvrir pour que j'aille me réunir

à mon Dieu. — Un Saint Pierre d'Alcantara, un Saint Louis de Gonzague et un grand nombre d'autres Saints, en apprenant que leur mort approchait, firent de même éclater par leurs discours le contentement et l'allégresse qu'ils éprouvaient. Cependant ils n'aivaient point une certitude parfaite d'être dans la grâce de Dieu, ils n'étaient point sûrs de leur sainteté.

Mais quel ravissement ne dut pas éprouver la Mère du Sauveur, quand elle sut qu'elle allait mourir, elle qui avait une entière certitude d'être agréable à Dieu, surtout depuis que l'archange Gabriel l'eut assurée qu'elle était pleine de grâce et que le Seigneur était avec elle: *Ave gratia plena! Dominus tecum..., invenisti enim gratiam!* Elle sentait bien que son cœur brûlait continuellement de l'amour divin, en sorte que, selon Bernardin de Bustis, par un privilège particulier, qui a été accordé à aucun autre saint, Marie aima Dieu actuellement à tous les instants de sa vie, et cela avec une telle ardeur qu'il a fallu, dit saint Bernard, un miracle continuel, pour qu'elle pût vivre au milieu de tant de flammes.

Cette divine Mère est comparée dans les sacrés cantiques à une colonne de fumée, exhalant l'odeur de la myrrhe, de l'encens et de tous les parfums: *Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii* (CANT. III, 6)? La mortification totale figurée par la myrrhe, ses prières ferventes, figurées par l'encens, et toutes ses saintes vertus, jointes à sa parfaite charité, allumaient en elle un si grand incendie, que sa belle âme, immolée et toute consumée par l'amour divin, s'élevait continuellement vers Dieu comme une colonne de fumée qui répandait de toutes parts l'odeur la plus agrèable au Très-Haut, dit Rupert. Saint Sophrone énonce la même pensée en termes encore plus expressifs: « *Virgula fumi,* » *quia concremata intus in holocaustum incendio divini amoris, ex ea flagrabat suavissimus odor.* Telle vécut l'aimante Vierge, telle elle mourut; comme l'amour divin lui donna la vie, de même il lui donna la mort; car, ainsi que le disent communément les théologiens et les Saints Pères, l'amour fut la seule maladie qui la fit mourir, et Saint Ildephonse assure qu'elle devait, ou ne pas mourir, ou ne mourir que d'amour. Saint Jean Damascène approuve que Dieu apparut à sa Mère, arrivée à sa dernière heure. Alors Marie poussa un soupir d'amour plus ardent, et comme le papillon se plonge dans la flamme d'une lampe, l'âme de Marie dans un élan d'amour se jette dans la fournaise d'amour. Le lien du corps succombe à ce transport et cette céleste colombe se dégageant des liens de la vie, s'envole vers le ciel. *Moriatur anima mea morte Justorum.* Il en sera ainsi pour nous, si nous vivons détachés de la terre, purs de toute souillure, et par là même assurés de notre salut, car le péché seul peut nous faire perdre Dieu. O Mortels *usquequo diligitis vanitatem et quæritis mendacium.* Jusqu'à quand apporterez-vous péchés sur péchés, entassant ainsi la matière qui attise le feu de l'enfer, en vous préparant de mortels regrets. O Marie priez pour nous maintenant, afin que nous nous convertissions et à l'heure de notre mort. Puissions-nous mourir comme vous sans regrets, sans remords, avec la confiance d'aller jouir de Dieu. Faites-nous mourir le jour de quelqu'une de vos fêtes, visitez-nous à notre dernière heure non comme vous l'avez fait pour plusieurs de vos saints d'une manière miraculeuse; nous ne le méritons pas, mais du moins en nous assistant.

5071. Autre plan. *Astitit Regina a dextris tuis :* La Reine a pris place à votre droite. Après l'Ascension de son divin Fils, Marie passa encore sur la terre vingt-trois ans, durant lesquels elle fut le soutien et la consolation de l'Eglise. Mais son amour pour Dieu ne pouvant plus être contenu dans un corps mortel, languissant du désir de posséder Jésus, elle touchait à sa dernière heure. Les Apôtres, comme le porte une pieuse tradition, vinrent tous la visiter et la prier de les bénir encore ; et c'est assistée par eux qu'elle rendit le dernier soupir. Saint Thomas, toutefois, n'arriva que trois jours après. Les autres disciples le conduisirent au sépulcre de la divine Vierge, contempler encore une fois ses restes vénérés. Mais ils ne trouvèrent que les linges dont le corps virginal avait été enveloppé, exhalant un parfum très suave. Pleins d'admiration ils fermèrent le tombeau, convaincus que Notre-Seigneur n'avait pas souffert que le corps si pur qui lui avait servi de sanctuaire, fût la proie de la corruption, et l'avait ressuscité et introduit dans le ciel. C'est cette résurrection et cette Assomption de Marie que l'Eglise célèbre le 15 août. Il semblerait, comme le dit saint Bernard, que *Plangendum nobis, quam plaudendum magis esse videtur*, car notre mère quitte la terre ; toutefois quel enfant ne serait heureux de voir sa mère partir pour aquérir un royaume? Aussi l'Eglise nous dit-elle *Gaudeamus* etc. ; et pour entrer dans ces sentiments :

I. Considérons la gloire et la félicité de Marie ; II, recherchons-en les causes.

5072. I. 1° *Gloire de Marie.* Qui racontera son Assomption? s'écrie saint Bernard. Tout est glorieux en Marie, jusqu'à sa mort, qui est le fruit de l'amour divin. Mais comment peindre l'éclat de son corps ressuscité ? Elle était déjà si belle durant sa vie mortelle ! Si on en croit une tradition, saint Denis, qui l'avait vue, l'aurait prise pour une divinité, s'il n'avait eu la foi ; mais maintenant que ce qui est mortel en elle a été absorbé par la vie, que son corps virginal a été affranchi des souffrances et de la mort et revêtu de la gloire divine, quel soleil pourra lui être comparé ? Elle a révélé quelque chose de cette gloire à deux pâtres de la Salette ; et ces pauvres enfants ont dit que la lumière, qui environnait la Vierge, était plus brillante que celle du soleil.

Et certes qu'est-il là d'étonnant? Après la résurrection, l'éclat du corps ressuscité du dernier des élus, du petit enfant mort après le baptême, du pécheur mort après une bonne absolution, dépassera en clarté tout ce que nous pouvons admirer de beau, de brillant dans ce monde périssable. Qu'en est-il donc du corps de la Reine des élus, de celle qui les a tous dépassés en vertus et en mérites ! Aussi tout s'ébranle au ciel pour la recevoir. Les anges l'élèvent de terre, et la transportent sur leurs ailes vers les cieux. O Mère, vous nous quittez, mais nos cœurs vous accompagnent.

Les vierges accourent à sa rencontre ; les martyrs lui offrent leurs palmes ; les prophètes, les patriarches triomphent. Saint Jean-Baptiste tressaillit à la voix de la Vierge, quels transports doivent être ceux des élus à l'Assomption de Marie ! (V. n° 5077.) Le Père reçoit sa Fille bien-aimée ; le Fils, sa Mère ; le Saint-Esprit, sa plus fidèle Epouse. Elle traverse toutes les phalanges célestes qui se demandent avec étonnement : *Quelle est celle qui s'élève du désert appuyée sur son Bien-Aimée ?* Comment va-t-elle, venant de la terre, prendre place au-dessus de nous ? Ah ! il est juste que le nouveau

Salomon fasse asseoir sa Mère sur un trône à côté du sien et l'établisse la très digne Reine du monde, et qu'au ciel tout s'incline devant Marie, comme tout genou fléchit devant son divin Fils. O Marie, je ne trouve rien de semblable à vous! Tout est au-dessus de vous ou au-dessous de vous. Au-dessus de vous, je ne trouve que Dieu, au-dessous de vous, tous les saints, tous les esprits célestes. Votre gloire fait celle de vos enfants, et elle est leur espérance. C'est pour les protéger que vous êtes placée si haut.

2° *Bonheur, félicité de Marie. L'œil de l'homme n'a rien vu qui puisse être comparé à ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.* Qu'en est-il donc du bonheur de la plus pure des créatures, de la Mère de Dieu? Maintenant s'accomplit pour elle la prophétie qu'elle a faite elle-même: *Voici que toutes les nations m'appelleront bienheureuse;* et nous, qui gémissons dans la vallée des larmes, nous sommes heureux de son bonheur comme de sa gloire et nous demandons d'y avoir part un jour. Mais pour y réussir qu'avons-nous à faire?

5073. II. *Etudions les causes de la gloire et de la félicité de Marie.* On serait porté à croire que la gloire et que la félicité de Marie sont dues à sa Maternité divine; mais il n'en est rien. Dieu ne récompense pas la dignité, mais les mérites. Il a exalté et béatifié sa Mère, non à cause des prérogatives dont il l'a enrichie, mais a cause des vertus qu'elle a pratiquées. *Hoc in ea mangnificavit Dominus*, dit saint Augustin, *quia fecit voluntatem Patris, non quia caro genuit carnem.* Et Saint Thomas: *Sicut habuit meritum omnium et amplius, ita congruum fuit ut super omnes ponatur.*

1° Il l'a glorifiée plus que toutes les créatures, parce que, par amour pour Dieu elle a été *la plus humble de toutes.* Celui qui s'humilie sera exalté : telle est la loi portée par Dieu lui-même. Elle est invariable. Marie a été humble dans le temple; humble dans le mystère de l'Annonciation. *Voici,* dit-elle, *la servante du Seigneur!* humble dans celui de la Purification où elle se confond avec les femmes ordinaires, humble à Nazareth et dans la vie publique de Notre-Seigneur, humble surtout au Calvaire. C'est pourquoi, Dieu qui résiste au superbe, lui a donné la plénitude de la grâce; *respexit humilitatem ancillæ suæ.* Anges qui vous étonnez de la voir si haut, sachez que si elle monte, c'est parce qu'elle est descendue par l'humilité *quod autem ascendit, quid est nisi quia et descendit;* elle s'est anéantie, et c'est pour cela que Dieu l'exalte. Si nous voulons participer à sa gloire, soyons humbles comme elle.

2° Elle est bienheureuse parce qu'*elle a souffert par amour pour Dieu. Si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec lui.* C'est une autre loi portée par la justice divine. *Il a fallu que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire.* Et c'est par beaucoup de tribulations que nous devons y entrer nous-mêmes. Or Marie a souffert au temple; selon le témoignage de saint Ambroise, elle ne prenait de nourriture que pour écarter la mort et non pour satisfaire la nature. Elle a souffert de la pauvreté à Bethléem, en Egypte, à Nazareth. Elle a souffert surtout au Calvaire, et aussi après l'Ascension de Jésus à cause des persécutions de l'Eglise. Aussi l'appelons-nous *Reine des martyrs*, et voilà pourquoi sa félicité surpasse celle de tous les saints. (V. n° 5076.)

Que ces pensées sont consolantes! Si Dieu eût récompensé sa Mère à cause de sa dignité suréminente, nous n'aurions aucun espoir de partager

la gloire et la félicité dont il l'a comblée. Mais nous pouvons par amour pour Dieu être humbles, nous pouvons aimer la croix. Qui ne fuira maintenant les honneurs et les plaisirs de la terre, qui ne descendra dans les abîmes de son néant et ne recherchera les mépris et les croix, avec autant d'ardeur que les mondains en mettent à s'en affranchir ? Sans doute la nature s'y refuse; mais si le travail nous effraie, que la récompense nous excite. *Trahe nos post te:* Marie, embrasez-nous de votre amour pour Dieu, entraînez-nous après vous dans la pratique de l'humilité et de l'amour de la croix, et de là à l'élévation de votre gloire et de votre béatitude. Nous voulons un jour vous voir et vous posséder au ciel.

TRAITS ET PENSÉES SUR L'ASSOMPTION.

5074. « Parmi toutes les fêtes que l'Eglise a consacrées au culte de la très sainte Vierge, celle que nous célébrons aujourd'hui tient sans contredit le premier rang. Les autres jours elle honore des mystères qui se sont accomplis en ce monde, c'est-à-dire sur ce vaste océan, où les orages et les tempêtes, où les flots soulevés et les ténèbres ne font jamais défaut, où, par conséquent, il ne peut guère arriver rien de prospère et d'heureux qui ne soit obscurci par quelque nuage. Grande fut la joie de Marie lorsqu'elle enfanta le Sauveur du monde, joie à laquelle les anges mêlèrent des cantiques célestes, mais combien elle fut tempérée par le dénûment de l'étable, par la dureté de la crèche, par la pauvreté des langes, par les vagissements et les larmes du divin Enfant! Grande fut la joie de Marie lorsque son Fils, huit jours après sa naissance, reçut le nom glorieux de Jésus, nom qui est au-dessus de tout nom; mais il s'y mêla les premières douleurs et les premières gouttes du sang précieux de l'enfant divin. Grande fut la joie de Marie au jour de la présentation de Jésus dans le temple: en entendant les magnifiques témoignages de Siméon et d'Anne « son père et sa mère, dit l'Evangéliste, étaient dans l'admiration de ce qu'on disait de lui, » (Luc. II, 33.) mais de quelle amertume cette joie ne fut-elle pas suivie, lorsque le saint vieillard, interrompant ses chants de louanges, prédit les combats et les souffrances du Fils, et la douleur de la Mère, et le glaive qui devait transpercer son âme? Grande fut la joie de Marie à la vue de son Fils ressuscité; mais le souvenir récent de sa passion, l'image du sang divin, les cruelles blessures qui avaient défiguré son corps, étaient toujours présents à l'esprit de la Vierge très pure. Grande enfin fut la gloire, grande fut l'allégresse de Marie au jour de l'ascension. Quoi de plus digne de l'Homme-Dieu, en effet, que lui, le Créateur et le Souverain du ciel, y remonte à travers l'espace par sa propre vertu ? Et cependant cette joie de la sainte Vierge ne fut pas exempte de douleur, puisque ce Fils bien-aimé se séparait d'elle et la laissait dans cette vallée de larmes. Ainsi, mes frères, vous le voyez, toutes les joies que ressentit la Sainte Vierge sur la terre furent mêlées de larmes. Mais dans l'allégresse de cette fête je n'aperçois aucun mélange de deuil; aucun nuage ne vient troubler la sérénité de ce beau jour; tout respire la joie et le bonheur. Ce jour, c'est le terme de ses épreuves, la fin de ses larmes, un port tranquille et assuré après une longue navigation. » (B. L. DE GRENADE.)

5075. Selon Saint Augustin, nous devons croire avec certitude que Jésus-Christ a préservé de la corruption le corps de Marie après sa mort; car, autrement, il n'aurait point observé la loi qui ordonne au fils d'honorer sa mère, et par conséquent d'empêcher son déshonneur: *Sicut honorem matris præcipit, ita inhonorationem damnat.* (SAINT LIGUORI.)

O mort que fais-tu dans ce corps ? Penses-tu pouvoir le garder ? ne te souvient-il point que le Fils de cette Dame dont tu possèdes le corps, t'a vaincue et t'a rendue esclave ? Ah ! certes, il n'arrivera pas qu'il te laisse la gloire de ta victoire; tu sor-

tiras avec honte, de ce corps où tu est entrée avec orgueil. L'arche d'alliance était de bois incorruptible, le corps de Marie qu'elle figurait ne devait pas être une proie à la corruption. Au sac de Jéricho, toutes les maisons furent pillées exepté celle qui avait logé les espions de Josué. Quand les corps de tous les hommes sont livrés aux vers, le corps de Marie qui a logé le vrai Josué non pendant une nuit mais pendant neuf mois, sera respecté.

Dieu a commandé aux enfants l'assistance de leurs parents, et ce précepte est observé même par les cigognes qui portent leur mère quand celle-ci par suite des années ne peut plus fuir vers de plus doux climats ; il ne faut pas douter que Notre-Seigneur n'ait voulu observer lui-même cette loi au plus haut point de perfection, à l'égard de sa mère. Mais quel est l'enfant qui ne ressuscitât sa bonne mère s'il le pouvait et ne la mît en paradis après qu'elle est décédée ? (D'après Saint François de Sales.)

5076. La reine de Saba vint visiter le roi Salomon pour considérer sa sagesse et le bel ordre de sa Cour, et à son arrivée elle lui fit présent d'une grande quantité d'or, de parfums et de pierres précieuses : *Non sunt allata ultra tam multa aromata, quam ea quæ dedit regina Saba regi Salomoni* (III Reg. 10). Mais la Vierge montant au ciel en la cour de son Fils, y porta tant d'or de charité, tant de parfums de dévotion et de vertus, tant de pierres précieuses de patience et de souffrance, qu'elle avait supportées pour son nom, que tout cela reduit en mérites, on peut bien dire que jamais on n'en porta tant au ciel, jamais on n'en présenta tant à son Fils, comme le fit cette sainte Dame.

Voulez-vous voir clair en cette doctrine ? Sachez qu'en matière de bonnes œuvres, il n'y a personne qui commence assez tôt à en faire, ni qui les continue si diligemment que le fit Notre-Dame : car quant à nous autres, nous commençons bien tard à en faire, et si nous en faisons, bien souvent nous les perdons par le péché, et nous ne continuons pas, de telle sorte que l'âme ne s'en trouve pas fort grand, et bien qu'à l'aventure nous assemblons quelques deniers de mérite, ce n'est que quelquefois, et bien souvent nous jouons et dissipons notre argent en un coup de péché : et si bien par la pénitence nous sommes rétablis, si voyez-vous qu'il y a bien du mauvais ménage en nos affaires ; car nous perdons beaucoup de temps, et nos forces demeurent affaiblies après le péché et même après la pénitence, de telle sorte que notre amas ne peut être grand. Mais parlons des plus parfaits. Saint Jean-Baptiste même, notre grand patron, ô peuple, n'a pas été exempt du péché veniel. Or, le péché veniel ralentit nos œuvres, retarde nos progrès, empêche notre avancement. Mais notre sainte Dame ayant été comblée de grâces en sa conception, dès qu'elle eut l'usage de sa raison, n'a jamais cessé de profiter et de croître de plus en plus en toute sorte de vertus et de grâces, de telle sorte que l'amas de ses mérites fut incomparable. (Saint François de Sales.)

5077. Tous les habitants du ciel ont des droits à la posséder dans leurs rangs. Les hommes disent qu'elle leur appartient, puisqu'elle appartient à la nature humaine. Les anges par la raison que sa vie a été plus qu'angélique parmis les abaissements de l'humanité. Les vierges l'appellent à présider leurs chœurs, puisqu'elle est le modèle et le type de la virginité ; les martyrs, parce qu'elle est plus que martyre ; les apôtres, parce qu'elle a été leur guide et leur soutien ; ainsi, de toutes les autres catégories des bienheureux. Mais à toutes ces demandes le Fils répond, dans la juste émulation de son amour, qu'il ne convient pas à la dignité de sa Mère de rentrer dans un chœur particulier, qu'elle doit être au-dessus de tout genre de gloire, comme elle fut dans la vie au-dessus de toute vertu. Il la plaça donc à sa droite, sur un trône à côté du sien. (B. L. de Grenade.)

Saint Bernard dit avec raison que, sur la terre, il n'est point de bien plus auguste que le temple du sein virginal dans lequel Marie a reçu le Fils de Dieu comme il n'est point dans le ciel de place plus sublime que le trône royal où le Fils de Marie a fait asseoir sa Mère. Heureuse et mutuelle hospitalité donnée par Marie à Jésus et par Jésus à Marie !

De même que Dieu le Père, en introduisant son premier-né dans le monde, ordonna aux anges d'adorer cet homme comme étant véritablement Dieu, ainsi aujourd'hui qu'il introduit dans le ciel la Mère de son Fils, il commande aux anges de reconnaître cette Vierge pour la Mère de leur souverain Seigneur, de la regarder comme leur Reine et leur Maîtresse, et de lui rendre l'obéissance, le respect et l'honneur auxquels ces titres lui donnent droit.

Que dire après cela de Marie, qui se voyant en ce jour exaltée non seulement parmi tous les hommes, mais parmi toutes les créatures qui sont, qui seront ou qui ont été, se souvenait cependant qu'elle avait été dans ce monde l'épouse d'un pauvre ouvrier, et qu'elle avait assisté, ô douleur, à l'ignominieux spectacle de la croix et de la mort de son Fils? Quels furent ses sentiments!

Mais qui dira ses transports de joie en voyant son Fils, l'objet de ses vœux et de ses désirs les plus chers, non plus entre les bras de l'humble Vierge sa Mère, mais dans le sein de Dieu le Père tout-puissant, non plus suspendu à ses mamelles, mais faisant le bonheur des saints, non plus crucifié entre deux voleurs, mais régnant au milieu des esprits célestes! Avec quelle vérité et quelle allégresse elle put répéter alors ces paroles de l'Epouse du Cantique: « J'ai trouvé celui que mon cœur aime; je le tiens entre mes bras et je ne le laisserai point aller » (CANT. III, 4). (B. L. DE GRENADE.)

5078. **Autre plan sur l'Assomption,** *d'après Bossuet.*

Fête quand le Verbe descend en Marie; fête quand Marie remonte vers Dieu. Jésus rend à Marie la vie qu'il tient de lui; et comme il est libéral, il la lui rend immortelle. Aussi, dans l'un et l'autre mystère, les anges chantent; et en ce jour on pourrait vous représenter toute la cour céleste accueillant en triomphe sa souveraine; mais il est plus pratique de vous montrer Marie suivie seulement de ses vertus, et toute triomphante d'une suite si glorieuse. Ses vertus, en effet, ont préparé son triomphe, elles en font tout l'éclat et toute la perfection. Pour que Marie entrât dans la gloire, il fallait: I, que Marie se dépouillât de cette misérable mortalité comme d'un habit étranger; c'est son amour qui l'a fait; II, qu'elle se revêtît de l'immortalité glorieuse, c'est sa virginité qui la lui a valu; III, enfin que dans cet appareil elle fut placée sur le trône au-dessus des anges et des séraphins, c'est l'humilité qui l'a ainsi exaltée.

5079. I. *L'amour a triomphé de la mortalité.* Le Fils de Dieu ayant voulu ruiner la mort par la mort même, il faut passer par les mains de la mort pour lui échapper, et descendre au tombeau pour renaître à la vie. Jésus ne s'est pas exempté de cette loi; il faut donc que sa Mère, pour arriver au triomphe, laisse entre les bras de la mort tout ce qu'elle avait de mortel; mais tout est grand en Marie. Un miracle lui a donné Jésus; un miracle doit le lui rendre; et sa merveilleuse vie doit se terminer par une mort plus merveilleuse encore. C'est l'amour de Marie qui rompant les liens qui retenaient son âme à son corps et l'empêchaient de s'unir à Jésus, fera se rejoindre au ciel ce qui ne pouvait être séparé sans extrême violence. C'est qu'en Marie deux amours se joignent ensemble, pour n'en faire qu'un, c'est que Marie aimait Jésus comme son Fils et comme son Dieu. La nature et la grâce concourent en son cœur pour lui donner une affection plus profonde. Il n'y a rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes dont on ne peut pénétrer le fond. Mais

en Marie, un abîme appelle un autre abîme ; et certes la nature en elle était plus parfaite qu'en toute autre mère ; et la grâce ordinaire ne peut faire aimer un Dieu dans un fils, il a fallu que le Père en lui donnant d'engendrer dans le temps celui qu'il a engendré dans l'éternité, lui communiquât quelque chose de l'amour qu'il a pour ce Fils bien-aimé, la splendeur de sa gloire. Après cela, comment concevoir et dire l'union qui est entre Jésus et Marie, et qui est une image de l'union qui existe entre Dieu et son Verbe. De là il est facile de conclure qu'il n'y eut jamais un si grand effort que celui que faisait Marie pour s'unir à Jésus ; et jamais une aussi grande douleur que celle qu'éprouvait Marie séparée de Jésus. Et pendant les longues années que Marie resta sur la terre après l'ascension du Sauveur, ses mérites allaient toujours grandissants, et par conséquent son amour augmentait et avec lui sa douleur et l'ardeur de ses désirs. Quoi ! Jésus ne désirait rien tant durant sa vie que de mourir pour nous ; et Marie aurait pu désirer autre chose que de vivre avec lui ? Le grand Apôtre brûle de mourir pour être avec son cher Maître, et Marie ne soupirerait pas après le bonheur de posséder son Fils ? Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce d'inconcevables douleurs le cœur de sa mère. Quelle différence entre lui et Jésus, entre sa mère et Marie ! Ah ! Quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, Saint Etienne par exemple, elle lui disait : *Si vous trouvez mon Bien-Aimé, annoncez lui que je languis d'amour.* O mon Fils, ajoutait-elle, pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? après m'avoir amenée auprès de votre croix, pour vous voir mourir, pourquoi tardez-vous de m'appeller à vous voir régner ?

Et ses soupirs étaient si ardents qu'il n'en est pas un qui ne fût capable de rompre les liens de sa mortalité. Ce n'est donc pas étonnant qu'à la fin, cet amour, cette douleur se perfectionnant toujours, la terre ne fut plus capable de les contenir ; ce feu poussait des flammes trop vives pour être contenu dans la cendre d'un corps mortel ; et, sous son influence, sans secousses extraordinaires, la Vierge rendit doucement à son Fils son âme bienheureuse, comme un fruit mûr se détache sans violence de l'arbre, ou comme une fumée de parfums s'élève d'une composition de myrrhe et d'encens, sous l'influence d'une douce chaleur. C'est l'amour qui a construit le char qui emporte Marie triomphante. Apprenons à désirer Jésus qui est infiniment désirable. Où sont ceux qui soupirent après lui ? Hélas ! on se repose dans les biens d'ici-bas, et dans cette disposition est-on chrétien ? *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*, dit saint Augustin. Comment sera-t-il habitant du ciel celui qui voudrait toujours l'être de la terre ? Comment arriver au repos de la patrie, en refusant le travail du voyage ? En s'arrêtant toujours, on ne parvient pas au terme, Marie a toujours gémi, en se souvenant de Sion ; et ses désirs ont procuré sa bienheureuse mort. Mais elle ne demeurera pas longtemps sous son ombre.

5080. II. *La virginité la revêt d'immortalité.* Sanctifié par la virginité, le corps de Marie, le temple de la Sagesse éternelle, n'a pu rester dans le tombeau ; le triomphe de la Vierge serait incomplet si son corps n'y avait sa part. 1° La virginité le préserve de la corruption. La corruption est moins une suite de la composition de nos corps que des tendances mauvaises qui sont en eux. Tant que nos corps ont des inclinations déréglées, sources de péché, ils ne sont pas dignes d'être unis à une âme bienheureuse. Il faut qu'ils

soient détruits comme un vieil édifice ruineux, qu'on laisse tomber pièce par pièce, afin de le relever de nouveau dans un plus bel ordre. Ce n'est qu'après que la mort les aura réduits en cendres que nos corps seront ressuscités par le Créateur ; mais en Marie, il n'y avait pas ce foyer de péché qui est en nous. Sa virginité était si pure qu'elle a attiré le Fils de Dieu sur la terre ; et Jésus l'a perfectionnée encore d'une manière merveilleuse. Son corps n'avait donc pas besoin de passer par la corruption du tombeau.

2° *La virginité l'avait préparée à la résurrection.* Bien que Dieu ait décrété de ne ressusciter les hommes qu'à la fin des temps, il peut pour des raisons devancer l'heure en faveur de ses favoris et surtout en faveur de sa Mère. Il est des terres où les fruits mûrissent plus vite ; et il y a des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux ; le corps très pur de Marie est une terre trop bien préparée pour attendre la fin du monde avant de produire des fruits d'immortalité. Sa pureté le rend prêt à recevoir aussitôt la vertu vivifiante de Jésus qui ne laissera pas dans le tombeau ce corps virginal, qu'il a tant aimé. (V. n° 5075.)

3° *La virginité fera sa parure de gloire.* Les ressuscités seront comme les anges du ciel, d'après l'Evangile lui-même. Mais qui mérite plus d'avoir un corps *angélisé*, selon l'expression de Tertullien, que les vierges qui ici-bas imitent déjà les anges. Et si le corps des autres élus doit briller comme des étoiles dans les perpétuelles éternités, qu'en doit-il être de celui de la Reine des vierges et des anges ? Aussi l'Ecriture sainte trouve-t-elle à peine dans le monde assez de rayons pour peindre son éclat. Elle met la lune sous ses pieds, des étoiles sur sa tête, et elle lui donne pour vêtement le soleil. Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous en voyant les honneurs que la belle vertu vous prépare : elle purifie vos corps, et les dispose à la résurrection glorieuse. *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus.* Vigilance donc et prière. Voilà donc que l'amour divin a ôté à Marie sa robe mortelle, la Virginité lui a préparé une parure éclatante.

5081. III. *L'humilité lui tend les bras pour la couronner.* Il est dit de Jésus *quod ascendit, quid est, nisi quia et descendit.* La gloire de Marie ne lui plairait pas, si elle y arrivait par une autre voie. Elle s'élève par son humilité. L'humilité se dépouille de ses propres biens, et elle s'enrichit en se dépouillant ; car elle retrouve tout en Dieu, à qui elle attribue tout ce qu'elle avait. *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes.* 1° Marie a eu : 1) une dignité incomparable, celle de Mère de Dieu ; elle ne se proclame que sa servante ; 2° elle a eu une pureté parfaite ; elle se mêle avec les pécheurs, en se purifiant avec les autres ; 3° elle a un Fils qui était tout son trésor, elle l'a sacrifié à la gloire de Dieu au calvaire ; et elle accepte comme en échange un homme mortel, saint Jean. O échange, s'écrie saint Bernard, on lui donne le serviteur pour le Maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu, et Marie ne le refuse pas : tant est grande son humilité, sa soumission ! Elle a tout perdu *tanquam nihil habentes.*

2° *Mais l'humilité lui rend tout.* O Marie, parce que vous vous êtes appelée servante, l'humilité vous prépare un trône. Montez, et recevez l'empire de toutes les créatures. O Vierge, plus pure que les rayons du soleil, parce que vous vous êtes confondue parmi les pécheurs, vous serez leur avocate, et leur espérance après Jésus-Christ *refugium peccatorum.* Parce que vous avez su

sacrifier Jésus, et qu'il vous avait laissée longtemps gémir sur la terre étrangère, Jésus veut rentrer dans ses droits, cédés à Jean pour un peu de temps ; il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire montant *innixa super dilectum.* Vous êtes appuyée sur lui ; car c'est de lui que vous viennent tous vos mérites et toute votre gloire. Cieux, chantez. Et Moïse redit sa prophétie, il sortira une étoile de Jacob. Isaïe répétera : Voici cette Vierge qui devait enfanter. David : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato,* etc. (Ps. XLIV, 10, 14, 15) ; et la Vierge répond : *magnificat.* Le triomphe est complet : Marie est placée sur son trône, entre les bras de son Fils, l'humilité a fait sa gloire.

O Vierge, personne ne peut comme vous parler au cœur de votre Fils : parlez-lui de nous, ne lui demandez pas pour nous les biens terrestres ; nous n'y voudrions pas tenir plus que vous ; mais demandez pour nous l'amour de Dieu, la pureté, l'humilité qui nous feront participer à votre bienheureuse mort, à votre résurrection et à votre triomphe.

5082. **Autre plan,** *sur le même sujet d'après Bossuet : Dilectus meus mihi et ego illi* (Cant. II, 16). Toute l'Eglise ne retentit durant cette solennité que du cantique par lequel la Vierge et Jésus son Bien-Aimé se redisent leur amour. Parlons donc nous-mêmes de l'amour divin, et contemplons-en les effets dans la divine Marie. C'est l'amour qui l'a fait vivre, c'est l'amour qui l'a fait mourir, c'est l'amour qui a fait la gloire de son triomphe.

5083. I. *L'amour l'a fait vivre.* L'amour dominant de nos cœurs, n'est dû qu'à Dieu seul ; et c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre qu'à lui. Toutes les créatures sortent du sein de Dieu par sa puissance ; mais il en est quelques-unes qu'il rappelle à lui par sa bonté : ce sont les créatures intelligentes, qui sont faites pour retourner à lui comme à leur principe ; et Dieu a mis en elles un moyen de retourner à leur source ; ce moyen c'est l'amour du bonheur qui domine toutes les créatures intelligentes. Ce bonheur n'est que dans le bien suprême qui est Dieu, et tout amour qui n'y tend pas s'égare. *Diliges Dominum,* voilà la grande loi, et c'est en même temps le vrai culte dû à Dieu. Mais qui a aimé Dieu autant que Marie. *(Voir les développements, première partie du plan précédent.)* Cet amour étant si ardent, Marie devait mourir quand elle vit expirer Jésus. Elle devait mourir à tout moment, car elle le voyait toujours mourant, toujours lui adressant le dernier adieu. La Sainte Ecriture compare cette douleur à un glaive pénétrant. D'où vient que percée par ce glaive, elle n'est pas morte ? L'amour donne à l'âme une nouvelle vie. Celui qui aime Dieu n'est plus en soi-même : jour et nuit, Dieu lui est présent, il faut que toutes les créatures lui en parlent ; et l'âme ne peut souffrir ce qu'on en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même, comme étant indigne de lui. Elle souffre ; mais le désir de se conformer aux désirs de son bien-aimé la soutient. C'est l'amour de Dieu qui soutenait les martyrs au milieu de tortures ; c'est l'amour qui a soutenu Marie au pied de la croix et après la Passion du Sauveur. Elle ne voulait que se conformer au bon plaisir de Jésus. Or, Jésus voulait qu'elle restât sur la terre pour la consolation de l'Eglise naissante, et Marie sachant tout l'amour que le Sauveur portait à l'Eglise, vivait pour elle ; elle était l'appui des chrétiens fidèles ; elle voyait son Fils dans chacun d'eux. Elle priait pour ceux qui étaient dans la souffrance ; elle consolait les affligés ; elle excitait les Apôtres à porter partout la connaissance de Jésus ; elle encourageait les vier-

ges ; elle vivait pour achever la couronne de son Fils que doivent former les âmes rachetées. C'est là le diadème dont le vrai Salomon a été couronné par sa mère.

L'amour qui faisait vivre Marie était du reste soutenu par la communion; *Sub umbra illius quem desideraveram sedi :* ne pouvant posséder Jésus dans sa gloire, elle le trouvait du moins dans l'ombre de la foi, sous le voile du mystère dans l'Eucharistie. Il est des arbres qui donnent de l'ombre, mais point de fruits. Jésus au saint Sacrement est un arbre mystérieux qui, tout en nous ombrageant, porte des fruits pour la vie éternelle. Marie s'en nourrissait; et elle trouvait dans l'Eucharistie le repos, le rafraîchissement et la vie. O vous, qui aimez Jésus, vous ne trouverez la vie que là. Toutefois la communion augmente l'amour sans l'assouvir.

5084 II. *Aussi l'amour va faire mourir la Vierge.* L'amour divin a en effet des langueurs mortelles, quand il est séparé de son objet. Les séraphins ne pourraient rendre avec quels transports Marie soupirait après Jésus. *Revertere dilecte mi, et similis esto capreæ*, venez avec la rapidité des chevreuils et des cerfs. En vain Jésus dit: *modicum et videbitis me.* Quoi! Jésus, vous comptez pour peu tant d'années de soupirs! Chaque moment sépare de l'éternité. En en perdant un seul, on perd l'éternité, puisqu'on vous perd, vous l'Eternel. Et ces soupirs s'augmentant amenèrent la mort de la Vierge. O Jésus, donnez-nous part aux ardeurs de Marie pour vous. Et puisqu'en Marie ils venaient de votre union avec elle, que dans l'Eucharistie nous nous unissions tellement à vous que nous ne désirions plus que de vous posséder.

5085. III. *L'amour l'a fait triompher.* Comment dire la gloire de ce triomphe? (*Voir le 3e point du plan précédent.)* C'est l'amour qui l'opère ; c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs. Ceux-là seront les plus élevés en gloire qui auront eu ici-bas de plus grands désirs de posséder Dieu. La flèche qui part d'un arc bandé avec plus de force, s'élève plus haut, et pénètre plus profondément au but. Ainsi l'âme pénètre plus avant dans l'immensité de Dieu, quand elle s'est élancée par des soupirs plus enflammés. Qui dira donc l'élévation de celle qui eut de tels élans? Sa gloire, son crédit répondent à son amour. C'est donc à elle que nous devons recourir avec confiance. Mais si nous voulons tout obtenir, suivons son conseil: *Faisons tout ce que Jésus dira.* (JEAN, II, 5.) C'est le moyen de nous la rendre favorable et d'obtenir par elle des miracles. Demandons qu'elle fasse changer l'eau, la froideur de nos sentiments, en un vin excellent, l'ardeur de la charité.

5086. **Autre plan sur le même sujet,** *d'après le P. Lejeune.*

Quæ est ista quae ascendit de deserto deliciis affluens. Ce qui en ce jour fait l'admiration des anges et l'édification des hommes, c'est le char triomphal et glorieux sur lequel cette victorieuse vierge est heureusement portée jusqu'au palais céleste. Ce carrosse virginal est monté sur quatre roues qui roulent si favorablement qu'elles l'enlèvent de la terre, qu'elles l'élevent dans le ciel et qu'elles ne s'arrêtent point qu'elle ne soit parvenue et assise au trône de la gloire, à la droite de son Bien-Aimé : *Astitit Regina a dextris tuis. Qui vicerit, dabo ei sedere in throno meo.* Ces quatre roues sont les quatre vertus et les quatre prérogatives qui l'ont rendue signalée en l'Eglise militante, qui la rendent maintenant illustre en l'Eglise triomphante et qui l'ont acheminée à la gloire qu'elle possède dans le ciel : sa

charité très ardente, sa pureté plus qu'angélique, son humilité très profonde et sa maternité divine. Vous savez que l'Eglise, en cette solennité, célèbre quatre mystères et nous les propose à honorer : la mort précieuse de Marie, son heureuse résurrection, sa triomphante assomption, sa glorieuse réception au trône de gloire. Ces quatre mystères si sacrés sont le fruit de ces quatre vertus : c'est sa charité qui l'a fait mourir, sa pureté qui l'a fait ressusciter, son humilité qui l'a fait monter au ciel, et sa maternité qui l'a fait asseoir à la droite de son Fils ; et ce seront les quatre points de ce discours.

5087. I. *La charité.* Marie pouvait-elle ou devait-elle mourir ? La mort n'a pas d'autre entrée dans le monde que la porte du péché. Son épée ne peut être effilée que par la pierre du péché. Nous mourrons ou pour le péché présent, ou pour le péché futur, ou pour le péché passé. 1° Pour le péché que nous commettons. Dieu avait promis à Noé un délai de 120 ans pour que les hommes fissent pénitence et néanmoins 100 ans après cette promesse il envoya le déluge. A cause de l'énormité des péchés des hommes, il abrégea de 20 ans le temps de la miséricorde. Ainsi il arrive souvent qu'il tranche le fil de la vie et abrège les jours qu'il eût donnés à quelqu'un à cause de ses péchés. 2° A cause des péchés que nous sommes en danger de commettre, Dieu nous envoie souvent la mort. *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus :* Dieu l'a appelé à soi de peur que le monde, que le démon ou la chair, n'altérassent son innocence, comme on cueille un fruit qui n'est pas bien mûr de peur que les passants ne le dérobent : Celui que les dieux aiment meurt en sa jeunesse, dit le poète tragique. Quand deux hommes se battent en duel, un ami qui voit qu'ils sont en danger de se tuer l'un l'autre, se met entre les deux, il les sépare et fait aller l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; il leur rend en cela un bon service. Il y a là-dedans un duel intestin, une lutte dangereuse : la chair et l'esprit, le corps et l'âme se querellent ; l'âme est en danger d'être tuée par le corps et s'en plaint par la bouche de saint Paul : *Infelix ego,* dit-elle, *quis me liberabit de corpore mortis hujus ? Gratia Dei per Jesum Christum.* Jésus-Christ les sépare, il appelle l'âme à soi et envoie le corps en terre ; il leur fait en cela une grande grâce et leur rend un très bon office. 3° Le péché que nous avons commis en Adam est cause que nous mourrons. Dieu avait donné l'immortalité au premier homme pour lui et pour toute sa postérité, mais à condition qu'il obéirait à son commandement ; toutes nos volontés étaient renfermées dans la sienne : il a transgressé le commandement, il a perdu son privilège, il est devenu mortel et il nous engendre mortels.

Mais il est certain que la sainte Vierge n'avait commis ni péché mortel ni péché véniel, qu'elle était impeccable et confirmée en grâce, que par sa Conception immaculée elle avait été préservée du péché originel. Comment donc pouvait-elle mourir ? Par l'amour. *Fortis est ut mors dilectio.* Elle meurt par amour pour son Fils : 1) en tant que Dieu. Elle sait qu'il n'est rien qui rende un si grand hommage à Dieu que le sacrifice dans lequel, par la destruction de la créature, on reconnait la souveraineté du Créateur, le domaine absolu et la puissance suprême qu'il a sur toutes choses. On proteste que toute créature serait obligée de s'anéantir pour le servir et l'honorer, s'il le désirait ; et ainsi la Sainte Vierge fait un holocauste de soi-même, elle veut mourir et être dissoute ; elle serait contente et désirerait, si Dieu le trouvait à propos, être consumée, réduite en cendres et

anéantie par hommage à sa majesté souveraine ; et c'est ce désir et cet amour qui lui donnent le coup de la mort et qui l'immolent à la divinité de son Fils.

Elle est donc martyre et plus que martyre : car ce n'est pas seulement ni principalement la peine qui fait le martyre, mais la cause pour laquelle on souffre : *Pœna non facit martyrem, sed causa*, dit saint Augustin. Plusieurs hérétiques ont souffert de grands tourments et ne sont pas martyrs, parce qu'ils sont morts pour leur opiniâtreté et non pas pour l'amour de Dieu. C'est cet amour qui fait les saints quand il est en eux jusqu'à la mort ; c'est ce qui fait que quelques-uns meurent en état et dans l'habitude de la charité ; d'autres en l'acte et l'exercice de la charité, et ce sont les plus saints ; d'autres dans l'acte de la charité et pour la défense de la charité, ce sont les très saints, mais la sainte des saints meurt non seulement en état et en habitude de charité, non seulement en l'acte et en l'exercice de la charité, non seulement ensuite pour la défense de la charité, mais par les efforts et la violence de la charité ; elle est donc la plus noble, la plus magnifique et la plus illustre de tous les martyrs. Les autres martyrs meurent pour l'amour de Dieu, mais non pas par l'amour de Dieu, c'est-à-dire que l'amour est cause qu'ils consentent à leur mort, mais l'amour ne les tue pas ; c'est le tyran qui les fait mourir : leur amour concourt à leur mort, mais passivement seulement et non pas activement. En Marie, l'amour coopère activement et il ne coopère pas seulement ; mais c'est lui qui fait tout, c'est lui qui donne le coup, c'est lui qui la fait mourir, c'est lui qui détache son âme sacrée d'avec son corps virginal ; il n'est pas seulement la cause finale ou le motif de sa mort comme aux autres martyrs, mais cause efficace et active. Dans les autres martyrs, l'amour ne leur donne pas proprement la mort, il l'avance seulement ; il ne leur ôte pas la vie, mais il l'abrège et la raccourcit : s'ils n'étaient morts pour l'amour de Dieu, ils seraient morts de maladie ou par quelqu'autre cause naturelle. L'amour seul donne la mort à Marie, et n'ayant point commis ni contracté de péché, il n'y avait rien que l'amour en elle qui pût ouvrir la porte à la mort.

2) Elle meurt par amour envers Jésus en tant qu'homme ; car l'amour demande de la conformité et de la ressemblance entre ceux qui s'aiment. Jésus a goûté la mort, il est né pour mourir ; il n'a pris un corps que pour être la victime qui expiât les péchés des hommes. Marie veut rendre hommage par son trépas à la mort adorable de son Jésus ; elle lui a ressemblé en la vie, elle lui veut ressembler en la mort : *Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.* Jésus en mourant a béni la mort, il l'a consacrée, sanctifiée, vivifiée ; et depuis que la mort a passé par ce canal de vie, elle n'a pas seulement perdu son aigreur et son amertume, mais elle est devenue douce, souhaitable et un principe de vie. La Vierge donc l'a voulu goûter, et pour montrer que ce n'est pas à cause du péché, la mort ne s'arrête et ne se repose pas sur elle, car elle n'y trouve pas son centre qui est le péché, et pour montrer qu'elle ne meurt pas en vertu de cet arrêt : *Pulvis es et in pulverum reverteris. Tu es poussière et tu retourneras en poussière,* elle n'est pas réduite en poussière par la mort ; et pour montrer qu'elle ne meurt que pour honorer la mort de son Jésus, sitôt qu'elle l'a honorée, sitôt qu'elle a rendu hommage à son séjour de trois jours en l'état de la mort, elle ressuscite.

5088. II. *La pureté.* Chaque être, dit la philosophie, doit être placé dans le lieu qui lui convient et nous voyons que la nature garde cet ordre. La terre plus grossière sert de marchepied à toute créature, l'air plus subtil s'élève plus haut; et le feu plus subtil encore que l'air tend toujours à monter. Nos corps étant charnels et impurs doivent être réduits en cendres. Que peut-on attendre d'un grand incendie qu'un amas de cendres? Quelle merveille que nous soyons réduits en cendres après avoir été embrasés de concupiscence, enflammés de colère, et brûlés de mille passions! Mais le corps de Marie tout pur, immaculé et virginal, et qui n'a jamais eu la moindre étincelle de péché; ce corps qui a toujours été le sanctuaire du Saint-Esprit, qui a fourni le précieux sang pour former la sainte Humanité, qui a été l'espace de neuf mois le séjour délicieux de Jésus, pourrait-il demeurer au sépulcre et être réduit en cendres? En terre, en terre notre corps souillé par tant de crimes; en terre ces yeux de corbeaux qui sont allés à la chasse d'objets coupables; cette bouche de cannibale qui a si souvent déchiré la réputation d'autrui, cette langue qui a vomi des blasphèmes, ces mains, etc., ces pieds, etc. Mais ces yeux de colombe de Marie qui ne sont jamais ouverts que pour admirer les grandeurs de Dieu dans ses œuvres, ou pour témoigner de la compassion au prochain; cette bouche.... ces mains plus blanches que l'ivoire.... ce corps plus pur que les étoiles ne pouvaient qu'être enchâssés, non dans le firmament, mais dans le ciel.

Plusieurs années après la mort de saint Etienne de Hongrie on trouva son corps réduit en cendres, tandis que la main dont il s'était servi pour faire de grandes aumônes était intacte. La langue de saint Antoine restait vermeille 33 ans après sa mort. Sainte Edithe, fille du roi d'Angleterre, 13 ans après sa mort apparut à saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, le pria de transporter son corps et de le placer en un lieu plus honorable; et afin de l'assurer que c'était la volonté de Dieu, elle lui donna pour signe qu'on trouverait son corps tout entier et sans corruption à cause de sa virginité, excepté les yeux, les mains et les pieds dont elle s'était servie en son bas-âge pour quelques légèretés ou quelques fautes puériles. Si bien que les membres de Marie qui n'ont jamais servi à aucune légèreté, ni à aucun péché véniel, qui ont rendu tant d'honneur et de gloire au Fils de Dieu, tant de charité au prochain et tant de services à l'Eglise ne pouvaient être tributaires de la pourriture.

Durant les quatorze premières années de sa vie, en l'âge le plus faible et le moins parfait, elle pratiqua tant de vertus et elle acquit tant de mérites qu'elle mérita de hâter l'Incarnation du Verbe, et que la descente du Fils de Dieu sur terre fut avancée; n'aura-t-elle pas bien mérité aux autres années de sa vie que la réunion de son âme avec son corps et son ascension au ciel ait été avancée, et qu'elle ait devancé la résurrection générale des autres saints? Je lis en l'« Ecclésiastique » que le prophète Hénoch fut transporté au paradis parce qu'il était agréable à Dieu: *Henoch placuit Deo et translatus est in paradisum.* Marie qui a été si agréable à Dieu pouvait-elle demeurer sur la terre?

5089. III. *L'humilité.* L'élévation doit être en proportion de l'humilité. Or Marie s'est abaissée au dernier point, soit dans son enfance, soit après être devenue Mère de Dieu, soit après l'ascension de Notre-Seigneur au

ciel. 1) Si nous regardons la chose de bien près, sans nous flatter et avec la lumière du Saint-Esprit, nous verrons que quand nous nous intéressons aux affaires du monde, si nous n'y sommes obligés par le devoir de notre charge ou par la charité chrétienne, c'est ordinairement par ambition, par vanité ou par présomption. La sainte Vierge était si humble et si éloignée de l'estime d'elle-même que, comme si elle eût été inutile à tout, elle se tenait retirée en un petit coin, cachée, inconnue et oubliée du monde; elle était comme une colombe en son petit trou, se contentant de gémir pour les péchés des hommes. *Columba mea in foraminibus petræ.*

2) Et même après qu'elle eut conçu le Sauveur, sainte Elisabeth faisant son panégyrique, célébrant ses louanges, l'appelant mère de son Seigneur, elle s'humilie très profondément, et ne pouvant reconnaître en soi aucun vice ni la moindre imperfection, elle se retranche au fond de son néant, au centre et à la bassesse de son extraction; elle attribue toutes ces grandeurs, non à ses mérites, non à ses vertus ni à ses dispositions, mais à Dieu seul: *Beatam me dicent; respexit humilitatem ancillæ suæ:* Le Seigneur a daigné abaisser ses yeux jusqu'à la bassesse de sa servante.

3) Et après l'Ascension du Sauveur, qu'elle humilité ne montra-t-elle pas? Ecoutez une belle remarque se saint Bernard au chapitre premier des Actes des Apôtres. Saint Luc décrivant l'Eglise primitive dit qu'après l'Ascension du Sauveur, ses disciples, par son commandement, se retirèrent en une chambre pour y attendre la venue du Saint-Esprit: ils étaient tous, persévérants en l'oraison. Qui tous? Il en fait la liste, Pierre et André, Jacques et Jean avec les femmes, et Marie, mère de Jésus. Il semble que saint Luc s'oublie ici étrangement et qu'il manque de respect envers la sainte Vierge. Non, dit saint Bernard, saint Luc ne s'oublie pas, il ne manque point de respect envers la sainte Vierge, il sait bien ce qu'il fait et il le fait tout exprès, c'est qu'il est un historien fidèle, un évangéliste véritable, qui raconte les choses telles qu'elles sont et selon l'ordre qu'elles ont, comme il le dit en la préface de son Evangile, il ne veut pas manquer un seul point à la vérité ni à la moindre circonstance de l'histoire qu'il rapporte, et parce que la sainte Vierge, par son humilité incomparable, se mettait toujours la dernière, parce qu'elle choisissait toujours la dernière place et donnait à chacun la préséance, il la nomme la toute dernière, donnant à chacun le rang qu'il tenait en cette assemblée. Quel admirable exemple d'humilité! elle montre bien en ceci qu'elle a déjà reçu le Saint-Esprit qui se communique et qui repose au cœur des personnes humbles.

La sainte Vierge s'est humiliée, elle mérite d'être honorée; elle qui en qualité de Vierge, était au rang des archanges, s'est mise aux pieds des veuves et des pénitentes; elle mérite d'être élevée par-dessus les neuf chœurs des anges, elle s'est abaissée jusqu'à la poussière de la terre, c'est la raison pour laquelle elle doit être exaltée au plus haut des cieux; elle a choisi le dernier rang selon ce conseil que son Fils nous a donné: *Recumbe in novissimo loco.* C'est la raison pour laquelle il faut qu'il tienne sa promesse et qu'il lui dise: *Amica, ascende superius.*

5090. IV. *La maternité divine.* Notre Seigneur est assis à la droite de son Père, parce qu'ayant la même nature divine que son Père, il partage son empire sur toutes les créatures. La Vierge n'a pas la nature divine; mais

elle a fourni à Notre-Seigneur un corps de la même nature que le sien; et l'humanité glorifiée de Notre-Seigneur garde en elle quelque chose qu'elle tient de sa divine Mère. Personne donc n'a autant de droit de s'approcher de Jésus au ciel que Marie, personne après Jésus ne peut exercer un aussi grand empire que sa Mère. N'est-elle pas reine à bon droit la fille, la mère, l'épouse du roi? Aussi saint Bernardin de Sienne nous dit-il qu'autant de créatures obéissent à Marie, qu'il y en a qui obéissent au Créateur. Reine des Anges, reine de tous les saints, reine du ciel et de la terre. Et Marie là haut se tient debout *astitit regina a dextris tuis*, parce qu'elle est prête à voler au secours de ceux qui l'invoquent. Qu'elle nous obtienne donc : *(a)* la charité qui ruine le péché en nous, et nous fait mourir de la mort des justes, *(b)* la pureté ; *vitam præsta puram*, *(c)* l'humilité ; *sola virtus humilitatis est læsæ reparatio castitatis*, dit saint Bernard. *(d)* Imiter la maternité divine dans la famille, dans les âmes : *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in nobis.* A ces conditions nous partagerons la gloire et la félicité de la Mère de Dieu. (D'après le P. Le Jeune.)

XIV. — Cœur de Marie.

N. B. On peut parler sur ce beau sujet en suivant le plan indiqué plus haut nº 4909 sur le Cœur de Jésus.

5091. *Omnis gloria filiæ regis ab intus. Homo videt ea quæ parent ; Deus autem intuetur cor.* Faisons comme lui, ne nous contentons pas de considérer la beauté, la gloire extérieure de Marie, allons jusqu'à ce qui est le plus intime, jusqu'à son cœur. Pas de plus noble étude. On voit des hommes fouiller les entrailles de la terre, explorer des contrées inconnues, interroger les profondeurs des cieux, pour dérober à la nature quelques-uns de ses secrets et faire avancer la science. Mais qu'est-ce que la création matérielle comparée au chef-d'œuvre des mains divines, au cœur de Marie ? Mais comment en parler, nous *homunculi*, comme dit saint Bernardin de Sienne, quand toutes les langues des hommes seraient insuffisantes ! Du moins nous pouvons dire en bégayant ce que ce cœur est en lui-même, ce qu'il est par rapport à nous.

5092. I. *Ce que le cœur de Marie est en lui-même.* Marie, il faut s'en souvenir, c'est la Mère de Dieu, et Dieu a dû se préparer en elle un trône digne de lui. Quand il eut fait la terre, *vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona ;* mais en contemplant Marie, il ne peut contenir ses transports. *Quam pulchra es, amica mea. Oculi tui columbarum.* Il loue ses yeux pareils à ceux de la colombe, ses joues, *genæ tuæ*, sa voix si douce, tout ce corps comme céleste ; mais la langue humaine dont il se sert étant impuissante à dire ce qu'est le cœur de Marie, il ajoute *absque eo quod intrinsecus latet ; sans parler de ce qui est au dedans ;* il n'entreprend pas d'en faire l'éloge.

Le cœur, c'est ce qu'il y a de plus noble en l'homme, le foyer de la vie, le siège des vertus généreuses, du dévouement, et avec le secours de la grâce, des vertus surnaturelles, de la charité. Ce que Dieu s'est plu à embellir surtout en Marie, c'est le cœur qui, autant que le sang virginal qui en découle, devait servir à former l'humanité du Verbe fait chair, le corps du Fils de Dieu. Et si les Pères appellent Marie, l'œuvre très excellente du

Créateur, en laquelle il a déployé sa puissance, il faut dire que c'est surtout à son cœur qu'il a prodigué le plus libéralement ses dons. Dans ce cœur tout est digne du Dieu qui l'a fait, digne des desseins du Créateur sur Marie, digne du Fils dont elle est la Mère, digne du Saint-Esprit dont elle est l'épouse.

Bonté parfaite, pureté céleste, générosité admirable, tendresse inépuisable, humilité profonde, charité ardente, voilà le cœur de Marie. Ames tendres et affectueuses, qui cherchez un cœur capable de reposer le vôtre, vous le trouverez en Marie; vous qui êtes inclinés à aimer la créature, apprenez donc qui vous devez aimer. Le cœur de Marie ravit les anges et les saints, pourquoi ne ravirait-il pas votre cœur? *Raptrix cordium ;* à lui vos affections, il y a droit non seulement à cause de ce qu'il est en lui-même, mais encore

5093. II. — *A cause de ce qu'il est pour vous.* C'est le cœur d'une mère. Quels trésors de tendresse, de miséricorde, d'amour, Dieu a cachés dans le cœur maternel! Qui pourra comprendre le cœur de l'homme? Mais le cœur d'une mère... La mère seule peut le comprendre. O mères, qui m'entendez, dites-nous donc quel est votre amour pour vos enfants? Etalez donc à nos yeux étonnés les richesses de bonté que votre cœur renferme. Mais vous ne pouvez vous-mêmes l'exprimer. Le langage humain est insuffisant à rendre ces émotions; et souvent, dans l'impuissance de les manifester par vos paroles, vous recourez à vos larmes. Eh bien, Marie est des mères la plus tendre: c'est celle que Dieu nous a donnée, et c'est la sienne. Et elle aussi, pour nous manifester son cœur, a eu recours aux larmes. Et elle a pleuré sur le Calvaire, en nous enfantant dans la douleur; et ces larmes disaient: O hommes, voyez combien je vous aime; pour vous j'offre à Dieu mon Fils sur la croix, et je m'offre moi-même en victime avec lui. Elle a pleuré sur la montagne de la Salette sur les fléaux qui nous menacent. Au calvaire debout, à la Salette affaissée sur une pierre! Et à travers ses larmes elle disait: Le bras de mon Fils est lourd, il va vous frapper, les récoltes vont manquer, les petits enfants vont mourir. Quel cœur!

Eh bien, à cause de ce qu'il est pour nous et en lui-même ne mérite-t-il pas d'être aimé? Mais *nolite diligere verbo neque lingua, sed opere et veritate.* L'amour c'est la fusion de deux cœurs dans le même sentiment; ce sont deux cœurs qui battent à l'unisson. Le cœur de Marie est un abîme d'humilité, et vous seriez orgueilleux; un océan de charité, et vous seriez fermés par l'égoïsme; un soleil de pureté, et le vôtre serait profané par de honteuses affections? *Absit.* O Cœur, je vous aime, que je vous devienne semblable!

XV. — Nativité de Marie.

5094. *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.* Les grands de la terre ont toujours solennisé par une fête le jour de leur naissance. Les plus sages n'ont pas approuvé cette coutume; il est des saints comme Job et Jérémie qui ont regretté ce jour, et Salomon lui a préféré celui de la mort. L'Eglise, elle, ôte le nom de naissance au jour où les saints sont venus au monde, pour le donner à celui où ils ont quitté cette terre.

Quand il s'agit des autres hommes, la naissance a ses tristesses ; car ils naissent dans la disgrâce de Dieu, malheureux, sujets aux châtiments de la justice divine et inclinés au mal par la fragilité de leur nature ; mais il en est tout autrement de la naissance de Marie.

Rien qui en elle soit un sujet de tristesse, ni pour Marie elle-même, ni pour le ciel, ni pour la terre.

5095. I. *Pour Marie elle-même.* 1° En naissant elle est aimée de Dieu, non pas d'une manière commune, *surge amica mea et veni ;* c'est assez être enfermée, *propera.* C'est en cet endroit du saint cantique que Dieu lui donne ce nom de bien-aimée par excellence, comme le Père céleste le donnera plus tard à Notre-Seigneur. Pourquoi Dieu l'aime-t-il ainsi ? Elle est si belle, 1) dans son corps, formé par un miracle de la Toute-Puissance dans le sein d'une mère jusque-là stérile ; et les œuvres de Dieu sont parfaites. Quel ouvrier que le Tout-Puissant, que de richesses entre ses mains, avec quelle sagesse il opère ! Et Marie, cette œuvre admirable, il ne la fait pas pour un autre que lui, il y met donc tout son art. Le corps de Jésus doit être formé du sang de Marie, il doit habiter longtemps son sein virginal. Est-il croyable que le ruisseau soit si beau et que la source ne soit pas limpide ? Le Saint-Esprit n'a-t-il pas voulu donner au corps de Jésus une demeure selon sa dignité ? On n'enchâsse pas un diamant dans de l'étain, un lis ne naît pas sur un chardon. Du reste, le corps de Marie est issu du sang des Patriarches et des rois de Juda, il doit servir d'asile à l'âme de toutes la plus pure, et cela pour toujours. Quand on bâtit une cabane pour un soldat, on n'y met pas grand soin ; s'il y manque quelque chose, on peut la renverser facilement et en refaire une autre ; mais si on édifie un palais qui doive être la demeure perpétuelle des rois, on en trace le plan à l'avance, on n'y épargne ni richesses, ni grandeurs. Le corps que nous avons n'est qu'une pauvre cabane pour loger notre âme pendant la vie qui est un temps de guerre. Au bout de quelques années, il sera réduit en cendres, et Dieu le reformera au jour de la résurrection ; mais le corps de Marie est un palais royal qui doit durer toujours, car la Vierge n'a pas connu la corruption du tombeau ; en lui doivent résider la plus glorieuse des princesses, l'âme de la Vierge et le Roi des rois.

2) Qelle intelligence que celle de Marie ! Marie devait être sans cesse en contemplation des paroles, des actions et des mystères de Notre-Seigneur. Elle devait être comme la tutrice, la gouvernante, l'ange gardien de Jésus. Dans l'enfance et la jeunesse du divin Sauveur, elle devait s'entretenir habituellement avec Jésus, en Egypte, à Nazareth, dans les voyages. Comment un homme sans culture pourrait-il converser longtemps avec un savant ? Il fallait donc que Marie eût un esprit très élevé, pour prendre part aux conversations de Jésus ; et Jésus aimait tant les entretiens de sa Mère que les conservations avec d'autres lui parraissaient comme des épines en comparaison.

3) Et que dire de la grâce de Marie ? *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* — Marie, à sa naissance, était donc aimée de Dieu.

2° Par conséquent, si elle devait souffrir, ce n'était pas en expiation du péché qui ne fut jamais en elle ; ses souffrances ne faisaient que l'associer davantage à la mission de Notre-Seigneur, et lui procurer l'occasion d'em-

bellir sa couronne éternelle en augmentant ses mérites, et sa vie devait être estimée bienheureuse. 3° Par là-même que Marie était affranchie du péché, elle n'était point inclinée vers le mal par cette pente fatale que nous remarquons en nous; elle était incapable de pécher, non par nature, mais par suite des heureuses qualités dont le Créateur l'avait douée, des grâces extraordinaires qu'il lui avait faites, de la providence paternelle qui écartait d'elle tout ce qui pouvait ternir sa pureté. Rien donc dans la naissance de Marie qui puisse être pour elle un sujet de tristesse. Elle n'a au contraire qu'à bénir celui qui lui donne l'existence. *Magnificat anima mea Dominum. — Fecit mihi magna qui potens est. — Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

5096. II. Mais sa naissance est aussi un sujet de joie *pour le ciel tout entier.* 1° Le Père a enfin une fille digne de lui; le Fils se prépare une mère dans la plus pure des vierges; en elle, le Saint-Esprit trouve une épouse fidèle. Personne, comme Marie, n'exaltera la Trinité! Personne qui doive, comme elle, procurer l'honneur de Dieu! elle sera par excellence la servante du Seigneur. Elle lui rendra plus de gloire que tous les saints ensemble.

2° Saint Bernardin de Sienne dit que les anges, en ce jour, ont dépeuplé le ciel, pour se rendre dans la maison de sainte Anne et entonner ce cantique: *Quæ est ista, quæ ascendit de deserto deliciis affluens?* Ils se penchent avec amour vers ce berceau où ils reconnaissent une reine dont la place au ciel était vide jusque-là. Par elle naîtra le salut aux hommes, les frères des anges, et les anges ne peuvent rester étrangers au bonheur des humains.

L'incarnation, que présage la naissance de Marie, ajoutera du reste à la gloire accidentelle des anges. En elle ces esprits célestes admirent le chef-d'œuvre de la création sur lequel l'ouvrier seul l'emporte, comme le dit saint Pierre Damien. Le ciel est donc tout entier en fête.

5097. III. *Que la terre se réjouisse à son tour.* 1° Prophètes, patriarches, saints de l'ancienne loi qui avez prédit, attendu avec tant de transports cette femme qui devait écraser la tête du serpent et vous ouvrir les cieux, et qui attendez encore, dans les profondeurs des limbes, cette clef de David qui doit ouvrir pour vous les portes de votre prison et celles du ciel, réjouissez-vous. Voici l'heure de la délivrance. Bientôt vous verrez la face de Dieu qui jusqu'ici vous a été voilée.

2° Et vous, hommes qui luttez encore sur la terre, réjouissez-vous aussi. *In nativitate ejus multi gaudebunt*, dit l'Evangile du précurseur du Sauveur. N'y a-t-il pas lieu, à plus forte raison, de se réjouir à la naissance de sa Mère? O vous, qu'enveloppent les ténèbres de l'ignorance, levez la tête et contemplez l'aurore du Soleil de justice qui va dissiper vos erreurs et vos doutes. Infortunés, assis à l'ombre de la mort, tressaillez d'allégresse, voici venir la nouvelle Eve, la Mère des vivants; la première, en vous donnant la vie du corps, vous a transmis la mort de l'âme; Marie vous apporte la vraie vie, celle de l'âme.

Pauvres orphelins, qui ne connaissez pas votre Père qui est au ciel et qui avez fui loin de lui, une Mère vous est donnée qui vous ramènera et vous réconciliera avec lui! Captifs, vos chaînes vont tomber! Affligés, voilà votre consolatrice! Faibles, voilà celle qui sera puissante pour vous soutenir comme une armée rangée en bataille! Marie est la joie de tous les

siècles qui la suivent, comme elle a été l'espérance de tous ceux qui l'ont précédée; elle est pour la pauvre humanité la porte du ciel. Il n'est parmi les êtres que les démons à qui il soit permis de s'attrister de sa naissance; car elle a écrasé la tête du serpent infernal; et elle est sauf-conduit qui fait échapper à l'enfer.

Donc tous, livrons-nous à la joie, participons à l'allégresse du ciel et de la terre en ce jour. Une Mère nous est donnée; en nous réjouissant, cherchons à lui ressembler. Plus de péché!... Comment participer pleinement à la joie qu'elle nous apporte, si nous restions esclaves de Satan, l'ennemi de Dieu, ayant l'âme rongée par le remords? Elle est aimée de Dieu dès avant sa naissance, elle vivait déjà avant de naître; et nous, depuis des années, nous avons à peine commencé à vivre. *Qui justus est, justificetur adhuc.* O Mère, par votre Nativité, faites que les pauvres pécheurs, naissent à la grâce. Naissez vous-même avec votre esprit, avec vos vertus, dans l'âme de tous vos enfants, afin qu'un jour, après avoir participé à la vie surnaturelle que vous leur communiquez, ils partagent votre gloire. Amen.

5098. **Plan sur la Nativité,** *(d'après saint Liguori.)* — Les hommes ont coutume de célébrer la naissance de leurs enfants par des fêtes et des réjouissances; mais ils devraient plutôt donner des signes de tristesse et de deuil, en considérant que ces pauvres créatures viennent au monde non seulement privées de mérites et de raison, mais encore infectées du péché, enfants de colère, et comme telles, condamnées aux souffrances et à la mort. Il est bien juste, au contraire, qu'à la naissance de Marie, la joie et les louanges éclatent de toutes parts; car, en arrivant à la lumière de ce monde, si elle est petite en âge, elle est grande en vertus et en mérites; elle naît Sainte, et grande Sainte. — Pour comprendre le degré de sainteté que cette Vierge bénie apporta en naissant, nous avons à considérer: premièrement, combien fut grande la première grâce dont le Seigneur l'enrichit; secondement, combien fut grande la fidélité avec laquelle elle correspondit aussitôt à cette grâce.

5099. I. Quant au premier point, *il est certain que Marie fut la plus belle âme que Dieu ait créée;* elle fut même l'œuvre la plus grande et la plus digne que le Tout-Puissant ait faite en ce monde, après l'incarnation du Verbe; elle fut, en un mot, comme le dit Saint Pierre Damien, une œuvre telle que Dieu seul la surpasse: *Videbis solum Opificem opus istud supergredi.* Aussi, la grâce du Seigneur descendit en Marie, non goutte à goutte, ainsi que dans les autres saints, mais, selon la prédiction de David, comme la pluie sur une toison: *Sicut pluvia in vellus* (Ps. LXXI, 6). Et l'âme de Marie absorba heureusement toute cette abondance de grâce, sans en perdre une seule goutte, dit saint Thomas: *Virgo Sancta totam sibi hauserat gratiam;* (Cat. aur. In Luc. I, 47.) de telle sorte qu'elle en fut toute remplie.

La grâce que reçut la bienheureuse Vierge Marie surpassa, non seulement celle de chaque saint en particulier, mais encore celle de tous les saints et de tous les anges réunis; cette opinion, si glorieuse pour notre Reine, est aujourd'hui commune, et elle est regardée comme certaine par les théologiens modernes.

Or, si c'est là une opinion commune et certaine, on doit admettre en outre comme très probable que Marie reçut cette grâce, supérieure à celle de

tous les saints et de tous les anges ensemble, dès le premier instant de son Immaculée conception. Le père Suarez soutient fortement ce sentiment que d'autres respectables théologiens ont adopté; mais, outre l'autorité des théologiens, nous trouvons en sa faveur deux raisons d'un grand poids et assez convaincantes par elles-mêmes.

La première, c'est que Marie fut choisie de Dieu pour être la Mère du Verbe.

En effet, on ne peut douter que, lorsqu'il fut arrêté dans les décrets divins que le Verbe éternel se ferait homme, la Mère ne lui ait été en même temps préparée. Cette Mère, ce fut Marie. Or, saint Thomas enseigne que le Seigneur donne à chacun une grâce proportionnée à la dignité à laquelle il le destine: *Unicuique a Deo datur gratia secundum hoc quod eligitur.*

Si donc la bienheureuse Vierge Marie fut choisie pour être la Mère de Dieu, il était convenable que le Seigneur l'ornât, dès le premier moment, d'une grâce immense et d'un ordre supérieur à celles qu'ont obtenues tous les autres hommes et tous les Anges, puisque cette grâce devait correspondre à la dignité immense et sublime à laquelle Dieu l'élevait: ainsi concluent tous les théologiens avec saint Thomas, qui assure que cela n'est pas douteux: *Virgo fuit electa ut esset Mater Dei; et ideo non est dubitandum quin Deus, per suam gratiam, eam ad hoc idoneam reddidit.* En sorte qu'avant d'être Mère de Dieu, ajoute-t-il, Marie fut douée d'une sainteté si parfaite, qu'elle devint propre à cette grande dignité: *In Beata Virgine fuit perfectio quasi dispositiva, per quam reddebatur idonea ad hoc quod esset Mater Christi, et hæc fuit perfectio sanctificationis.*

5100. Enfin, dit éloquemment saint Bernard, Marie fut si élevée en sainteté, qu'il ne convenait pas à Dieu d'avoir une autre Mère que Marie, et qu'il ne convenait pas à Marie d'avoir un autre Fils que Dieu: *Neque enim filius alius Virginem, nec Deum decuit partus alter.* La seconde raison par laquelle on prouve que Marie surpassa en sainteté tous les saints ensemble dès le premier instant de sa conception, est fondée sur le grand office de Médiatrice des hommes qu'elle exerça dès le commencement; c'est pourquoi il a fallu qu'elle possédât, dès le commencement, un fond plus abondant de grâces que tous les hommes ensemble.

On sait combien les saints Pères et les théologiens s'accordent à donner à Marie le titre de Médiatrice, pour avoir obtenu par sa puissante intercession et par mérite de convenance, le salut à tout le genre humain, en procurant au monde perdu le grand bienfait de la rédemption.

Si Marie, comme destinée à être la mère de notre Rédempteur commun, reçut dès le commencement la fonction de Médiatrice pour tous les hommes, et par conséquent pour tous les saints, il fallait qu'elle reçut aussi dès le commencement plus de grâces que n'en ont eu tous les saints, pour lesquels elle devait intercéder. Je vais m'expliquer plus clairement encore: Puisque la médiation de Marie devait rendre tous les hommes agréables à Dieu, il fallait nécessairement qu'elle fût plus sainte et plus agréable à Dieu que tous les hommes ensemble. Sans cela, comment aurait-elle pu intercéder pour tous les hommes? Pour qu'un intercesseur puisse obtenir grâce d'un prince en faveur de tous ses sujets, il est absolument nécessaire qu'il en soit plus aimé que tous. Ainsi, conclut saint Anselme, Marie put être la digne Réparatrice du monde ruiné, parce qu'elle fut la plus pure et la plus

sainte de toutes les créatures : *Pura sanctitas pectoris ejus, omnis creaturæ puritatem sive sanctitatem transcendens, promeruit ut Reparatrix perditi orbis dignissime fieret.*

Marie fut donc Médiatrice des hommes, dira-t-on, mais, comment peut-elle être encore appelée Médiatrice des Anges ? — Beaucoup de théologiens prétendent que Jésus-Christ mérita la grâce de la persévérance aux Anges mêmes ; de sorte que, comme il fut leur Médiateur *de condigno*, Marie peut se dire leur Médiatrice de *congruo*, ayant accéléré par ses prières la venue du Rédempteur. Du moins, en méritant de *congruo* de devenir la Mère du Messie, elle obtint aux Anges la réparation des vides faits dans leurs rangs par les chutes des démons. Elle leur procura donc au moins cette grâce accidentelle. C'est pourquoi Richard de Saint Victor affirme que cette glorieuse Vierge sut réconcilier à Dieu le genre humain et réparer les pertes des Anges.

Concluons donc que Marie, soit comme Médiatrice du monde, soit comme destinée à être la Mère du Rédempteur, reçut dès le commencement de son existence une grâce plus grande que celle de tous les Saints réunis. Quel charment spectacle devait donc offrir au ciel et à la terre la belle âme de cette heureuse Enfant, même lorsqu'elle était encore renfermée dans le sein de sa mère! Elle était la plus aimable des créatures aux yeux de Dieu ; car, déjà pleine de grâce et de mérite, elle pouvait se dire dès lors parfaitement agréable au Très-Haut : *Cum essem parvula, placui Altissimo.* Elle était en même temps, de toutes les créatures qui eussent paru dans le monde jusqu'alors, la plus remplie d'amour de Dieu. De sorte que, si Marie fût née immédiatement après sa conception très pure, elle serait encore venue au monde plus riche en mérites et en sainteté que tous les Saints ensemble ; figurons-nous donc combien plus sainte elle dut se trouver, en naissant après avoir multipliée sans cesse ses mérites durant les neuf mois qu'elle vécut dans le sein de sa mère.

5101. II. *Marie fut en effet fidèle à sa première grâce.* Dès sa conception, Marie jouit de l'usage de la raison, c'est l'opinion commune. Elle comprit donc tout ce qu'elle devait à Dieu pour l'avoir ainsi enrichie de ses dons ; reconnaissante envers lui, elle commença aussitôt sans perdre un instant, à opérer tout le bien qu'elle put, faisant fructifier fidèlement ce grand capital de grâce qui lui avait été confié. Appliquée tout entière à aimer la Bonté divine et à lui plaire, elle l'aima de toutes ses forces dès le premier moment, et elle continua de l'aimer ainsi sans cesse durant les neuf mois qui précédèrent sa naissance, s'efforçant toujours de s'unir de plus en plus à Dieu par de fervents actes d'amour. Exempte de la faute originelle, elle était par là même libre de tout attachement terrestre, de tout mouvement désordonné, de toute distraction, de toute opposition des sens, qui aurait pu l'empêcher d'avancer toujours davantage dans l'amour divin ; tous ses sens étaient même d'accord avec son esprit béni pour s'élever vers le Seigneur. Ainsi sa belle âme, délivrée de tout obstacle et ne s'arrêtant jamais, volait sans cesse vers Dieu, l'aimait sans cesse, et croissait sans relâche dans son amour.

Plusieurs grands théologiens disent que l'âme qui possède une habitude de vertu, produit toujours un acte égal en intensité à l'habitude qu'elle possède, toutes les fois qu'elle correspond fidèlement à la grâce actuelle

qu'elle reçoit ensuite de Dieu; d'où il suit qu'elle acquiert chaque fois un nouveau mérite égal à la somme des mérites déjà acquis, laquelle se trouve ainsi doublée. Cette augmentation, disent-ils, fut accordée aux Anges, lorsqu'ils étaient dans la voie; et si elle fut accordée aux Anges, comment aurait-elle été refusée à la Mère de Dieu, pendant qu'elle vécut sur la terre, surtout dans le temps dont je parle, où elle était dans le sein de sa mère, époque à laquelle sa fidélité à correspondre à la grâce surpassa certainement celle des Anges? Ainsi Marie, pendant tout ce temps-là, doublait à chaque instant cette grâce sublime qu'elle reçut avec l'être; car, en y correspondant de toutes ses forces et d'une manière parfaite dans chacun des actes qu'elle produisait, elle multipliait conséquemment ses mérites à chaque instant; de sorte que, si dans le premier instant elle eut mille degrés de grâces, elle en eut deux mille dans le second, quatre mille dans le troisième, huit mille dans le quatrième, seize mille dans le cinquième, trente deux mille dans le sixième... Nous voilà seulement au sixième instant; multipliez ainsi pendant un jour entier, multipliez pendant neuf mois, et considérez quels trésors de grâces, de mérites et de sainteté, Marie apporta au monde en naissant.

Réjouissons-nous donc avec cette Enfant bien-aimée, qui naît si sainte, si agréable à Dieu, et si remplie de grâce; et réjouissons-nous, non seulement pour elle, mais encore pour nous, puisqu'elle vient au monde pleine de grâce, non seulement pour sa gloire, mais encore pour notre bien. (SAINT LIGUORI.)

5102. Vous êtes donc, ô Marie, *gratia plena, de cujus plenitudine accipiunt universi*, comme dit saint Thomas de Villeneuve, et saint Bernard: *Judicemini igitur quanto devotionis affectu a nobis eam voluerit honorari, qui totius plenitudinem posuit in Maria; ut proinde, si quid spei in nobis est, si quid salutis, ab ea noverimus redundare.*

Malheur à l'âme qui, négligeant de se recommander à Marie, se ferme ce Canal des grâces! Quand Holopherne voulut s'emparer de Béthulie, il en fit couper les aqueducs: *Incidi præcepit aquæductum illorum* (JUDITH, VII, 6). C'est ce que fait le démon, lorsqu'il veut se rendre maître d'une âme: il tâche de lui faire abandonner la dévotion envers la Sainte Vierge; ce Canal une fois fermé, l'âme perd facilement la lumière, la crainte de Dieu, et enfin le salut éternel.

Défions-nous de ses ruses, aimons, honorons, imitons Marie avec persévérance. Dans les tentations, dans l'épreuve, dans les périls, invoquons-la, etc.

5103. **Autre plan,** *sur la Nativité de Marie d'après Bossuet.* Deux fêtes principales de la Vierge, la Nativité qui la donne à la terre, l'Assomption qui la donne au ciel. Nous nous réjouissons de toutes deux, mais cette dernière doit plutôt faire la joie des anges. *Nativitas tua Dei genitrix Virgo gaudium annnuntiavit.* La nature a mis dans les hommes une égalité complète à la naissance et à la mort. *Nudus egressus sum ex utero matris meæ et nudus revertar illuc.* Les grands fleuves comme les petites rivières prennent tous leur source sous un rocher ou une motte de terre, et se confondent dans l'océan, où on ne distingue plus le Danube du Rhin, ni d'un ruisseau, bien qu'ils aient fait plus ou moins de bruit dans leur course. *Primam vocem*

similem omnibus emisi plorans, a dit Salomon ; et dans le tombeau tous sont confondus, quel que soit le tapage plus ou moins grand qu'aient fait dans le cours de leur vie, la vanité, l'ambition, etc. Dieu seul peut mettre à ces deux termes de la vie humaine une distinction ; il l'a fait pour Marie, dont la mort a été le fruit de l'amour divin, dont le corps n'a pas connu la corruption du tombeau, et dont la naissance a eu des avantages merveilleux ; nous allons nous en entretenir. Deux choses discernent les hommes et les distinguent : le bien qu'ils ont reçu qui fait voir leur abondance, et le bien qu'ils font, qui honore leur libéralité.

5104. I. *Ce que Marie a reçu à sa naissance*, 1° *de ses parents*. Les parents de Marie étaient pieux et saints. La sainteté des parents ne passe pas aux enfants ; mais leur est cependant d'un grand avantage. Aussi saint Paul dit-il que les enfants des fidèles sont saints, parce qu'ils sont destinés à la sainteté et par là au salut. Dieu favorise les enfants à cause des pères. Salomon à cause de David ; les Israélites, à cause de Jacob, d'Isaac et d'Abraham. C'est un bonheur d'être consacré à Dieu en naissant, par des mains pures et saintes. Mais il est à remarquer que Marie est la fille des prières de ses parents ; elle est le fruit moins de la nature que de la grâce, et vient plutôt de Dieu et du ciel que des hommes et de la terre. D'autres saints ont eu ce privilège : Samuel par exemple et Jean-Baptiste ; cependant Anne seule pria pour avoir Samuel ; le père de Jean-Baptiste fut incrédule. Quand on annonça à Sara qu'elle deviendrait mère, elle se prit à rire. Mais Joachim et Anne ont obtenu Marie par l'union de leur foi et de leurs prières. Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne qui la fait descendre des rois et des patriarches, et qu'elle transmettra à Jésus, l'attente des Justes de l'ancienne Loi, et l'accomplissement des promesses que Dieu leur fit. Ce sang a passé, il est vrai, dans les veines d'autres nobles reines de Juda qui en ont été le canal ; toutefois bien que les divers conduits d'une fontaine transmettent les mêmes eaux, celui qui la jette dans les airs en gerbes de rosée, ou qui la répand dans un vase artistement disposé pour la recevoir a quelque chose de plus noble ; ainsi Marie l'emporte sur toutes les autres princesses de sa race ; car par elle le sang de David rejaillit plus haut même que sa source, puisqu'il est reçu dans la personne du Fils de Dieu, comme dans un bassin sacré, d'où il s'élèvera vers le ciel pour apaiser la colère divine, et se répandre sur la terre pour l'inonder de grâces. 2° *De Dieu* elle a reçu la grâce de l'Immaculée Conception. Privilège unique, qui la prépare à l'union la plus intime à la divinité, puisqu'elle lui est accordée en vue de la maternité divine ; et au jour de la naissance de la Vierge, cette grâce s'est déjà multipliée de telle sorte que Marie, en venant au monde, est à des hauteurs de sainteté auxquelles nulle créature ne peut prétendre.

5105. II. *Ce que Marie nous apporte :* 1° l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ. Une nuit épouvantable couvrait la face du monde : ténèbres de l'infidélité chez les païens ; ténèbres des ombres et des figures chez les Juifs. Nuit sans repos ; car le repos n'est qu'en Jésus-Christ : *ego reficiam vos*. Aussi les hommes, comme des malades, dans une nuit sans repos, s'écriaient : *Utinam dirumperes cœlos et descenderes*. Voici le premier rayon de lumière en Marie : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit*. Ce n'est pas encore le soleil ; mais c'en est l'aurore. Marie porte déjà les grâces qui l'attireront

sur la terre, et bientôt, nous le verrons s'élancer comme un géant, pour parcourir sa carrière du levant au midi, partant du sein virginal de Marie sa Mère. Un homme, une femme, nous avaient perdus ; un homme et une femme doivent nous sauver. Déjà elle paraît cette femme bienheureuse qui doit écraser la tête de Satan et nous enfanter à la grâce. Mère du Chef, elle le sera des membres. *Spes nostra salve ! cum jucunditate Nativitatem B. M. celebremus.* C'est la créature la plus privilégiée de Dieu ; aussi les anges eux-mêmes accourent pour saluer en ce berceau celle qui sera leur Reine. Accourons pour exalter celle qui sera la Mère de Dieu et notre Mère. Louons celle qui a tant reçu, aimons celle qui nous apporte de si grands biens. Surtout imitons les traits de celle que Dieu nous a donnée pour Mère, et recourons avec confiance à son intercession dans nos douleurs, nos périls, etc.

5106. **Autre plan,** *sur ce même sujet, d'après le même.*

Nox præcessit, dies autem appropinquavit (ROM. XIII, 12). On crayonne avant de peindre, on dessine avant de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature elle-même agit de la même sorte et on dirait que, dans certaines opérations, elle exerce sa main à faire des œuvres plus achevées. Dieu, l'auteur de la nature, agit de même. Aussi avant d'opérer le mystère de l'Incarnation qui est son chef-d'œuvre, il le prépare dès l'origine du monde. La loi de nature, la loi de Moïse, les cérémonies, les sacrifices, les prophéties n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ. Tertullien, se représentant Dieu appliqué à mettre tous ses soins à façonner de ses mains le limon de la terre pour en former le corps d'Adam, se demande pourquoi cette application ; et il répond que c'est parce qu'il pensait à faire le portrait de Jésus-Christ à venir, *Christus cogitabatur homo futurus.* Si Dieu agissait ainsi en créant le premier homme, dont Jésus-Christ ne devait naître qu'après tant de siècles, il a en vue, en donnant Marie sa Mère au monde, de le former avec un soin plus grand et d'en faire une copie plus parfaite de son divin Fils ; et ce jour nous fait paraître en Marie un Jésus-Christ commencé. J'admire trois choses en notre Sauveur, l'exemption du péché, il fallait qu'il fût saint pour nous purifier de nos crimes, la plénitude de la grâce pour enrichir notre pauvreté, une source inépuisable de charité pour guérir toutes nos misères. Ce sont les trois rayons de ce soleil qui doit chasser toutes nos ténèbres ; et nous les trouvons en Marie, non dans toute leur force ; mais d'une manière qui nous montre qu'elle est l'aurore du Soleil de justice.

5107. I. *Marie exempte du péché.* Rien de plus touchant dans l'Evangile que la tendresse divine pour les pécheurs réconciliés : n'en concluons pas que la conversion soit d'un plus grand prix à ses yeux que l'innocence. Aussi Jésus-Christ l'a-t-il choisie. *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus.* Sans doute le bon Pasteur laisse les 99 brebis fidèles pour courir après la brebis égarée ; mais autres sont les sentiments de Notre-Seigneur selon sa nature divine, et autres sont ceux qu'il a selon sa nature humaine, comme Sauveur de tous les hommes. Comme Dieu, il aime surtout la sainteté, qui s'approche de plus près de lui ; car il est la sainteté essentielle ; et quelques graces qu'aient à ses yeux les lar-

mes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une innocence toujours fidèle. On goûte un jour serein au milieu de l'hiver, mais on lui préfère encore la sérénité constante d'une saison plus douce. Mais ce Dieu qui donne la préférence à l'innocence, est en même temps ce Sauveur miséricordieux, qui est venu en ce monde pour les pécheurs. *Non veni vocare justos, sed peccatores.* Voilà sa mission. Comme Sauveur, il doit chercher ceux qui sont perdus; comme médecin, il doit guérir les malades. Voilà pourquoi il vit avec eux. Les anges, qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de sa sainteté avec confiance: voilà la prérogative de l'innocence; mais, en qualité de Sauveur, il préfère les pécheurs, comme le médecin qui, bien qu'il ait plus de plaisir parmi les gens qui sont en santé, aime mieux toutefois passer sa vie avec les malades pour les soulager. Toutefois, si Jésus aime tant l'innocence, se condamnera-t-il à n'en trouver aucune trace sur la terre? Ne rencontrera-t-il ici-bas rien qui lui ressemble? Et si quelqu'un doit lui offrir cette consolation, n'est-ce pas sa divine Mère? Ne faut-il pas qu'il trouve du moins sous son toit, dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante d'une sainteté inaltérable? Il est vrai qu'il aime les pécheurs jusqu'à en faire les chefs de son Eglise. Mais il a choisi ses Apôtres pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même: *Dilectus meus mihi et ego illi.* Les Apôtres pourront plus facilement attirer les pécheurs, quand ils pourront dire, comme saint Paul: *Quorum primus ego sum;* mais il en est tout autrement de cette créature qu'il a faite pour lui-même, pour être sa consolation ici-bas, l'image de sa sainteté, la médiatrice des hommes auprès de lui. Aussi je vois briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus qui la couronne. Venez honorer ce rayon éclatant; la nuit est passée et le jour approche. O jour serein, quand luiras-tu sur la terre plongée dans les ténèbres. Chrétiens, ce jour approche: en voici l'aurore en Marie; c'est une pureté qui n'a point de tache. Certes, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire de lui ôter l'innocence parfaite, pour la laisser à Jésus seul. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il n'est pas nécessaire de remplir l'air de nuages et de tempêtes; il suffit que la lumière soit moins éclatante. La pureté parfaite est en Jésus de droit; elle est en Marie par privilège. Jésus l'a par nature et Marie par grâce. Jésus est la source et Marie l'écoulement. Et ce qui doit nous consoler, c'est que cette sainteté de Marie, loin d'être un reproche et comme une condamnation pour les pauvres pécheurs, est pour eux un sujet d'espérance, puisqu'elle découle de Jésus, Notre Sauveur, et qu'elle donne à Marie plus de crédit pour faire descendre sur nous la grâce dont elle a

5108. II. *La plénitude.* Jésus-Christ est la source de toutes les grâces pour tous les hommes; et c'est l'alliance qu'il a faite avec la nature humaine, qui nous prépare la vision, la possession de Dieu, et tous les secours nécessaires pour atteindre cette fin sublime. Mais plus un être s'approche d'un principe, plus il participe à sa vertu. Or, qui s'est approché de plus près de Jésus que Marie, sa Mère, qui l'a porté dans son sein, qui lui a fourni son sang? Jésus appartient à Marie; et pour ne point partager son cœur, il n'a point voulu avoir de père sur la terre. Quelle alliance entre ces deux cœurs! La mère ordinaire l'est plus par l'esprit et par le cœur que par le corps; et, certes, il en est ainsi de Marie d'une manière incomparable. C'est par le Saint-Esprit qu'elle a conçu; c'est par la foi qu'elle est devenue mère: *Beata*

quæ credidisti. Aussi tous les Pères disent-ils: *Prius concepit mente quam corpore.* Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps, qu'afin de s'unir plus étroitement à notre esprit. Quand Jésus-Eucharistie s'offre à vous, que vous le recevez dans votre bouche, avez-vous jamais pensé qu'il voulût s'arrêter à votre corps? Ne court-il pas à vous pour chercher votre âme? Et si vous lui refusez passage pour y arriver, ne lui faites-vous pas une sorte de violence qui offense son amour? Donc, si l'union du Corps de Notre-Seigneur avec sa Mère a été telle qu'on ne peut s'en imaginer une plus étroite, Jésus aurait souffert en Marie une sorte de violence, si l'union de l'esprit de sa Mère avec le sien n'avait pas répondu à l'union qu'il avait avec Elle par son Corps. L'esprit de Marie est donc tout rempli de la grâce de Jésus; et quand nous réunirions tous les dons répandus sur toutes les créatures, nous ne pourrions avoir une idée de sa plénitude. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils pour sa Mère; et jugeons d'Elle, non par ce à quoi une créature peut prétendre, mais par ce que Dieu peut donner à une créature. Que servirait-il à Marie d'avoir un tel Fils, s'il ne la faisait naître digne de lui? Ayant à se former une Mère, pouvait-il porter trop loin, ou commencer trop tôt la perfection d'un si grand ouvrage? Cette plénitude de la grâce rend Marie capable de coopérer à la sanctification de tous les hommes. Quel sujet de joie pour nous! Attendu que Marie est

5109. III. *Une source de charité pour nous.* La Sagesse divine, ayant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, ce décret ne se change plus; il est et sera toujours véritable que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle contribuera éternellement dans toutes les autres opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance: la vocation, c'est le premier pas; la justification, c'est notre progrès; la persévérance, la fin du voyage. Vous savez qu'en ces trois états, l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire. Mais il faut vous faire voir manifestement, par les Ecritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages.

1° *La Vocation,* Jean-Baptiste est encore dans le sein de sa mère, endormi dans le péché originel et dans l'obscurité; il ne peut ni voir ni entendre et Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il attire à lui ce cœur insensible. Où étiez-vous, pécheurs, quand Jésus est venu vous troubler? Vous vous cachiez et il vous voyait; il vous a appelés et vous ne le cherchiez pas. Si Jésus approche de Jean, n'est-ce pas par la charité de Marie? S'il agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voie de Marie? Marie est donc la Mère de ceux que Jésus appelle.

2° *La Justification,* qui a la foi pour base. Les Apôtres étaient déjà appelés; mais Jésus ayant fait son premier miracle aux noces de Cana, *crediderunt in eum discipuli ejus.* Or, qui a obtenu ce miracle, c'est Marie. *Carne Mater capitis nostri,* dit saint Augustin, *Spiritu mater membrorum ejus.*

3° *La Persévérance.* Les persévérants sont ceux qui savent monter jusqu'au Calvaire. Saint Jean est leur modèle au pied de la Croix; et Jésus le donne à sa Mère, afin qu'elle le protège jusqu'à la fin. Marie est donc la coopératrice de Jésus dans toutes les opérations de la grâce. Donc, *dies appropinquavit.* Réjouissons-nous: Jésus va venir; et déjà nous avons une Mère.

Les premiers cris de cette enfant bénie sont déjà des prières pour nous ; et nulle prière qui soit mieux accueillie de Jésus que celle de sa Mère. C'est celle qui sait le mieux lui parler au cœur. Parlons à Marie de nos peines, de nos besoins ; elle en parlera efficacement à Jésus ; mais surtout exposons-lui nos infirmités morales et spirituelles. Nous n'avons pas ses vertus ; il faut qu'elles naissent en nous. Obtenons-les par elle.....

XVI. — Le nom de Marie.

5110. — *Et nomen Virginis Maria.* Ce nom fut sans doute apporté du ciel ; car Dieu seul pouvait nommer dignement celle qui est au-dessus de tout éloge sorti de la bouche des hommes. Du reste, c'est de Dieu qu'Eve reçut son nom. Parlons donc du nom de Marie; disons:

I. *Sa puissance.* Ce nom signifie souveraine, et Marie, en effet, devenant la Mère du Créateur du monde, devient à bon droit la souveraine de l'univers. Son nom est puissant: 1° *au ciel.* 1) Jésus lui-même a voulu ici-bas se soumettre à l'empire de sa Mère. La prière de Marie au Ciel tient de la nature du commandement. Dieu peut-il refuser quelque chose de ce qu'on lui demande au nom de sa Mère? Aussi saint Anselme dit qu'on obtient plus vite le salut en prononçant le nom de Marie, qu'en invoquant celui de Jésus, non que celui de Marie soit plus puissant en lui-même, puisqu'il ne l'est que par la vertu de Jésus; mais Jésus étant Juge doit peser les mérites et les démérites de celui qui l'invoque. Tandis que quels que soient les démérites de celui qui invoque Marie, les mérites de cette digne Mère font que sa prière est écoutée favorablement. 2) Les saints nous disent qu'au nom de Marie, les anges se prosternent, comme à celui de Jésus, non certes pour l'adorer, mais pour saluer leur reine; et toute la cour céleste professe cette vénération pour ce nom béni.

2° *Sur la terre. Nomen tuum Dominus ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum.* (Voir *Ave Maria*, à ce mot, *Maria,* n° 841.) L'Eglise fête le nom de Marie, comme celui de Jésus. Elle veut que dans les offices on s'incline en le prononçant.

3° *Dans les enfers.* Les ennemis invisibles redoutent le nom de Marie, dit saint Bonaventure. A ce nom ils sont forcés de se retirer, de se voir privés de toutes leurs forces, de perdre toute consistance comme la cire exposée au feu. Et que de faits dans tous les âges sont là pour prouver l'efficacité de l'invocation de ce nom contre les esprits de ténèbres! Cette puissance du nom de Marie est à notre service. Invoquons-le donc pour fléchir la colère divine, pour nous rendre favorables les bons anges, et pour nous soustraire aux assauts des mauvais. D'autant qu'il est si doux de l'invoquer.

5111. II. *Douceur du nom de Marie.* Ce nom ne signifie pas seulement souveraine, il veut dire encore lumière et océan d'amertume ; et, dans l'une et dans l'autre signification, il s'offre à nous plein de douceur. 1° Pauvres aveugles pour les choses de Dieu, nous avons besoin de la lumière. Le vieux Tobie, dans sa cécité, s'écriait : *Quale gaudium erit mihi, qui in tenebris sedeo et lumen cœli non video!* Ah ! il nous faut la lumière. *Profer lumen cœcis.* C'est que Marie a reçu les plus grandes lumières, dans la méditation des Ecritures, dans les entretiens avec les esprits célestes, dans la contemplation des mystères de Dieu, dans le moment où le Saint-Esprit descendit

en elle pour y former le corps du Sauveur, dans ses rapports si intimes avec Notre-Seigneur lui-même. On peut dire que de même que Dieu a fait au commencement deux grands flambeaux pour présider au jour et à la nuit, ainsi au firmament de l'Eglise, il a placé Jésus, ce divin Soleil de justice, et Marie qui, belle comme la lune, guide nos pas errants à travers les ténèbres de ce bas monde. Aussi l'Eglise la salue-t-elle comme l'étoile du matin, *stella matutina*, parce qu'elle se lève de bonne heure, prévenant de sa clarté ceux qui sont exposés sur les flots, les réjouissant par l'espérance de découvrir le rivage et d'arriver au port. Aussi cette même Eglise dit que Marie éclaire par sa vie sainte toutes les Eglises, qu'elle seule a détruit toutes les hérésies dans l'univers entier. Marie est le flambeau éclant, placé par Dieu sur le chandelier, afin que tous soient éclairés de sa lumière. O Etoile des mers, dissipez nos ténèbres, guidez-nous vers les cieux.

2° Marie signifie (1) océan d'amertumes et c'est ce qui doit nous réjouir; car, 1) on souffre moins quand on souffre en noble compagnie; et en ce monde il y a tant de tristesses, tant de larmes. Qu'il nous est doux de penser que Marie a souffert! Comme nos larmes deviennent douces, quand on pense à celles qu'elle a versées, elle la reine des anges et des élus, la Mère de Dieu! 2) Et ces larmes où les a-t-elle surtout versées? Au Calvaire où elle nous enfanta dans la douleur. Ses larmes sont donc unies à sa qualité de Mère. Elles nous rappellent que nous sommes ses enfants. Est-il rien de plus doux que le nom d'une mère? C'est celui que l'homme a bégayé le premier, qui éveille en lui les plus douces et les plus profondes émotions, qui fait verser aux plus durs des larmes. Aussi saint Antoine de Padoue applique-t-il au nom de Marie ce que saint Bernard dit du nom de Jésus: *Mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* Aussi, comme les saints aiment à le redire ce nom à la fois puissant et doux!

Puissant pour nous défendre dans nos faiblesses, doux pour nous réjouir dans nos tristesses. Donc *in periculis, in angustiis, in rebus dubiis Mariam cogita, Mariam invoca, non recedat ab ore, non recedat a corde et sic in temetipso experieris quod merito dictum sit: Et nomen Virginis Maria.*

Qui nomen tuum puro corde invocat, quidquid postulat indubitanter consequitur. (BERN.)

PENSÉES SUR LE NOM DE MARIE.

5112. Le nom de Marie. Oh! je voudrais vous le voir graver dans le coeur pour l'aimer toujours, sur la langue pour la bénir sans cesse, sur les yeux pour la contempler sans fin, sur les mains pour toujours la servir. Je voudrais vous voir penser continuellement à Marie, invoquer continuellement Marie, honorer continuellement Marie. En un mot, je voudrais que vous et moi nous vécussions toujours avec Marie, pour mourir sous la protection de Marie, et partager éternellement dans le ciel la félicité de la bienheureuse Vierge Marie. (SAINT LEONARD DE PORT-MAURICE.)

(1) Marie veut dire *mer*, nom qui marque parfaitement l'affluence des grâces dont elle a été comblée. Car de même que tous les fleuves entrent dans la mer, ainsi tous les dons et tous les trésors des grâces célestes ont été versés dans l'âme de cette glorieuse Vierge. Nous lisons qu'au commencement du monde, Dieu ordonna à toutes les eaux qui étaient sous le ciel, de se rassembler en un même lieu qu'il appelle mer (GEN. I, 10). Il a voulu de même que toutes les eaux de la grâce céleste vinssent affluer dans la seule âme de Marie; de là ce nom de *mer* qu'il lui a aussi donné. La sainte Vierge, en effet, est un océan de grâces. (B. L. DE GRENADE.)

5113. C'est votre faute, pécheurs ; c'est votre faute, si vous succombez à toutes les tentations, si vous êtes vaincus à chaque assaut du démon. Pourquoi n'employez-vous pas cette sainte relique? en d'autres termes, pourquoi ne vous recommandez-vous pas à Marie? Pourquoi n'appelez-vous pas de coeur et de bouche, Marie à votre secours? (Id.)

5114. Thomas à Kempis : *Si consolari in omni tribulatione quaeritis, accedite ad Mariam, Mariam invocate, Mariam honorate, Mariae vos commendate; cum Maria gaudete, cum Maria dolete, cum Maria orate, cum Maria ambulate, cum Maria Jesum quaerite, cum Maria et Jesu vivere et mori desiderate.*

Fratres, si ista exercetis, proficietis ; Maria libenter pro vobis orabit, et Jesus libenter Matrem suam exaudiet. Haec sancta oratio : «Jesus et Maria!» brevis ad legendum, facilis tenendum, dulcis ad cogitandum, fortis ad protegendum. Elle est de plus riche en indulgences, car Pie X lui a accordé 300 jours d'indulgence, *toties quoties.*

5115. Saint Bonaventure : *Beatus vir, qui diligit nomen tuum, Maria!*

Gloriosum et admirabile est nomen tuum ; qui illud retinent, non expavescent in puncto mortis.

Le bienheureux Henri Suson, parlant également de cette douceur, disait qu'en prononçant le nom de Marie, il se sentait tellement pénétré de confiance et enflammé d'amour, que, versant des larmes de joie et transporté hors de lui-même, il aurait désiré que le cœur lui bondît de la poitrine jusque sur les lèvres; car, assurait-il, ce nom si doux se liquéfiait comme un rayon de miel au fond de son âme. Après quoi il s'écriait: «ô nom plein de suavité! — O Marie! que devez-vous donc être vous-même, si votre nom seul est si aimable et si gracieux ?» (Saint Liguori.)

L'affectueux saint Bernard adresse à sa bonne Mère ces paroles pleines de tendresse : *O magna, o pia, o multum amabilis Maria! tu nec nominari potes, quin accendas, nec cogitari, quin recrees affectus diligentium te.* (Id.)

XVII. — Notre-Dame de la Salette *(19 septembre).*

5116. Voir nº 2915.

(N. B. *Bien que le sermon suivant ait été fait pour être donné au pèlerinage, il sera facile en retranchant quelques détails de le donner avec profit ailleurs.*)

Vadam et videbo visionem hanc magnam. Moyses pascebat oves Jethro, cumque minasset gregem ad interiora deserti, venit ad montem Horeb, apparuitque ei Dominus in flamma ignis de medio rubi et videbat quod rubus arderet et non combureretur. Dixit ergo Moyses: Vadam et videbo visionem hanc magnam. (Exod. III.)

Les enfants gardent leur troupeau dans ce désert et Mélanie appelle Maximin et lui dit: *Viens donc voir cette clarté là-bas.* Et ils aperçoivent dans la clarté la Mère de Dieu qui les appelle à elle; ils s'approchent d'elle, ils accourent. Et vous aussi, Pèlerins, apprenant cette nouvelle vous avez dit: *Vadam et videbo visionem hanc magnam ;* et quand vous vous approchiez en tremblant comme Moïse, et comme les bergers plus tard, la voix de Dieu vous a dit comme à Moïse: *Locus in quo stas, terra sancta est.* Ne craignez pas pourtant: *Avancez mes enfants, n'ayez pas peur,* et contemplez avec nous cette grande vision: *Marie qui pleure, Marie qui parle, Marie qui monte* au ciel.

O Marie, envoyez-nous un rayon de cette lumière qui vous environnait il y a 54 ans, qu'elle éclaire nos âmes, qu'elle enflamme notre cœur, qu'elle nous aide à recueillir les fruits de la grande vision que nous sommes venus vénérer.

5117. I. C'était le 19 septembre 1846, la veille des Sept Douleurs, quand Marie se fit voir. A peine eut-elle écarté le rideau lumineux qui la cachait que les bergers l'aperçurent. Elle pleurait. Au Calvaire vous étiez debout; ici vous êtes assise comme écrasée sous le poids de votre douleur. *Cui comparabo te, Virgo filia Sion; magna est velut mare contritio tua.* La mère de Tobie... Ses enfants se sont égarés. Elle vient du ciel, elle attend leur retour; *flebat irremediabilibus lacrymis.* Ah! pécheurs, ne reviendrez-vous pas? Elle vous attend; Elle gémit; Elle s'offre à vous réconcilier. Augustin ne peut tenir aux larmes de Monique.... *Cui comparabo te,* etc., à Respha... Ses enfants sont morts par le péché, Elle écarte les anges prêts à déverser la coupe des vengeances divines, et les démons prêts à les entrainer avec eux dans l'abîme. O Mère, que vos larmes coulent sur tant de morts. *Quis dabit capiti meo aquam...* et je pleurerai avec vous. Et vous, mes frères pleurez avec Marie sur les pécheurs, pleurez sur vous-mêmes, *super vos-metipsos flete.* Que de sujets de larmes dans notre vie! Oh! ne soyez pas insensibles; les rochers du Calvaire ne le furent point, ni ceux du Gargas non plus. Ils laissèrent passage à une source, souvenir des larmes de ma Mère. Emportez ce souvenir; nourrissez dans vos cœurs la contrition; elle vous préservera de la rechute; et renouvelez-en les sentiments toutes les fois que vous allez recevoir le sacrement de pénitence. O Mère, vos larmes sont éloquentes; vos paroles ne le sont pas moins.

5118. II. Marie parle au sein de la lumière. Jésus se montra environné d'une semblable splendeur sur le Thabor, et une voix du ciel cria: *C'est là mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* Il me semble entendre partir du crucifix de la Vierge cette parole: C'est là ma Mère bien-aimée... écoutez-la. Elle parle en effet comme ayant autorité; Elle appelle tous les humains son peuple. Quelques-unes de ses paroles semblent sortir de la bouche même de son Fils. *Je vous ai donné,* etc. Ecoutez-la. Sa tendresse, du reste, doit vous rendre dociles; Elle vient pour vous sauver. Voyez: Elle a peur de ne pouvoir retenir le bras de son Fils; Elle craint qu'il ne vous abandonne

Ses enseignements sont pratiques, et c'était là aux yeux d'un grand évêque la grande preuve de l'apparition. Impossible de dire aux fidèles quelque chose qui leur aille sans retomber dans ces enseignements. Ecoutez plutôt: *Je vous ai donné six jours pour travailler.... Ceux qui conduisent les charrettes... Faites-vous bien votre prière?... Il ne va que quelques femmes âgées à la messe... Le Carême... Ipsam audite.* Elle tient tant à ce qu'on l'écoute, qu'elle emploie *les menaces: Si mon peuple ne veut pas se soumettre. Les promesses: Les pierres et les rochers...; les larmes.* Tout le temps qu'elle a parlé, elle n'a cessé de pleurer. Elle veut qu'on le fasse passer à tout son peuple... Par deux fois, elle le répète... C'est le moyen, en effet, de procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes, et de travailler au salut de notre patrie. *Miseros populos facit peccatum.* Un jour vous travaillerez à le faire passer, enfants de l'école apostolique. Vous y travaillez déjà, bienfaiteurs qui les nourrissez et méritez par là la récompense des Apôtres; prêtres du Seigneur, vous vous efforcez de les inculquer aux fidèles, et vous tous, soyez des Apôtres chez vous et autour de vous. Et suivez-la quand elle gravit la colline et remonte au ciel...

5119. III. Elle effleure à peine le gazon, et puis... Elle s'élève, regarde le ciel et ses larmes cessent de couler *ipsam sequens non devias.* Le grand ob-

stacle au salut, c'est l'attachement à la terre, *viscum est pennarum spiritualium. Mundus enim transit et concupiscentia ejus.* C'est à peine si nous devons toucher des pieds cette terre. *Reliquum est, ut qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur, ut qui habent uxores tanquam non habentes sint, et, qui emunt tanquam non possidentes. Præterit enim figura huius mundi.* — *Sursum corda!* Et les difficultés de l'observation de la loi de Dieu et les difficultés du détachement, et les tristesses de la vie s'évanouiront.

Une fois la Vierge élevée en l'air, et les yeux levés vers le ciel, ses larmes tarissent et elle disparaît.

« Si nous avions su que ce fût une sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle. » Plus heureux que les bergers, ô Mère, nous vous connaissons, et nous voulons vous le dire: *Trahe nos post Te.* Nous voulons le dire pour nous, et pour tous ces pèlerins qui sont venus vous voir. Nous nous trouvous si bien avec eux, que nous ne voudrions plus nous en séparer. *Trahe nos post Te.* Ah! je le sais, c'est à la condition de pleurer nos péchés, nous les pleurerons; d'observer la loi de Dieu et de l'Eglise, nous l'observerons: de nous détacher de la terre, nous la méprisons; de regarder le ciel, notre unique ambition est de le posséder. *Trahe nos post Te.*

Nos cœurs vous suivent, ô Marie! Puissions-nous tous vous contempler là-haut. Vous ne vous êtes fait voir ici, dans cette merveilleuse apparition que pour nous procurer cette vision si grande de votre gloire au ciel. *Vadam et videbo visionem hanc magnam.* Vous l'avez dit pour l'apparition de la Salette, que vous êtes tous venus voir. Dites-le pour le ciel dont la Salette est un avant-goût. *Vadam et videbo. Vadam,* je marcherai dans la voie de la pénitence, des commandements. *Et videbo,* et je verrai. Donc, mes frères, au revoir! Où? en paradis, où nous formerons le cour de Marie.

XVIII. — Notre-Dame des Sept Douleurs.

5120. (Voir nos 5007 et suiv.)

XIX. — Notre Dame de la Merci.

5121. *Redemit eos de manu inimici* (Ps. CV, 10).

I. *Objet de la fête.* — Au commencement du XIIIme siècle, au moment où la plus grande partie de l'Espagne était sous le joug des Musulmans, ces barbares retenaient dans les fers un grand nombre de prisonniers chrétiens et leur faisaient souffrir toutes sortes de mauvais traitements, pour les forcer à abjurer la foi. Or, le 1er août 1218, la sainte Vierge apparut, la même nuit, séparément, à trois saints personnages: saint Pierre Nolasque, d'une noble famille du Midi de la France, qui s'était retiré à Barcelone où il avait dépensé sa fortune pour racheter les captifs, saint Raymond de Pennafort, dominicain aussi pieux que savant, et le roi Jacques d'Aragon. « Je suis, dit-elle, à saint Pierre Nolasque, la Mère du Fils de Dieu qui pour le salut et la rédemption du genre humain répandit tout son sang. Je viens ici chercher des hommes qui veuillent, à l'exemple de mon Fils, donner leur vie pour le salut et la liberté de leurs frères captifs. Je désire donc que l'on fonde à mon honneur un ordre dont les religieux rachètent les esclaves chrétiens, se donnent même en gage, s'il est nécessaire, pour

ceux qu'ils ne pourraient racheter autrement. » Ces trois saints personnages se rencontrèrent le lendemain dans la cathédrale de Barcelone, et se racontèrent la vision qu'ils avaient eue. Dès lors, Pierre Nolasque prit l'habit et un grand nombre d'hommes dévoués s'adjoignirent à lui pour fonder l'ordre de Notre-Dame de la Merci ou de la Miséricorde. Ces héros chrétiens remplirent d'une manière admirable leur mission. Plusieurs d'entre eux, non contents de recueillir les aumônes des fidèles pour racheter les captifs, sont restés eux-mêmes dans les fers, pour délivrer ceux dont la foi était en péril. C'est cette apparition de la sainte Vierge, c'est Marie elle-même, fondatrice de l'ordre de la Merci, que l'Eglise nous fait vénérer en ce jour.

5122. II. *Leçons qui en découlent.* 1° Qui n'admirerait la miséricorde de l'auguste Mère de Dieu ? Des splendeurs de sa gloire et du sein de la béatitude dont elle jouit, elle n'oublie point ses enfants qui gémissent ici-bas dans les fers et dont le salut est en péril ; elle descend du ciel pour créer un ordre religieux qui puisse les assister efficacement. C'est bien la Mère de miséricorde ; et l'ordre qu'elle a fondé est bien nommé l'ordre de la Merci, ou de la Miséricorde.

2° Aujourd'hui, si les esclaves sont moins nombreux qu'autrefois dans les prisons des Maures, que de chrétiens gémissent dans un plus cruel esclavage ! Que d'infortunés sont garrottés par Satan, par leurs passions, par les honteuses chaînes d'habitudes coupables ! O Mère, les abandonnerez-vous ? Certes, cet esclavage est volontaire, il est vrai, et mérite moins de pitié ; mais souvenez-vous que vous êtes le refuge des pécheurs et la Mère de celui qui, pour les racheter, est mort sur la croix ! Oh ! la Vierge s'en souvient ; aussi, est-elle descendue de nos jours sur divers points de la France pour les délivrer. A la Salette, n'a-t-elle pas voulu faire appel à des âmes généreuses qui en son nom devinssent les Rédemptrices de leurs frères ? Il faut que cet appel soit entendu de tous les chrétiens. Il faut des Rédempteurs d'âmes dans toutes les nations où Dieu est offensé, dans toutes les paroisses, dans toutes les familles.

Partout, hélas ! Satan a ses esclaves. Il enlace le monde dans ses impurs filets ; et quand il s'est saisi d'un pécheur, il le livre à ses affreux satellites qui le dépouillent de tous les dons de la grâce, qui lui enlèvent la foi elle-même, en attendant qu'ils l'entraînent avec eux dans l'éternel abîme. Quelle servitude ! Quel dénûment ! Pourrions-nous en être témoins sans que notre cœur fût attendri ? Oh ! offrons-nous à Marie pour être en son nom et sous sa protection les Rédempteurs de nos frères.

3° Et pour cela, qu'avons-nous à faire ? La Vierge nous le dit : *(a)* « Le bras de mon Fils est si lourd que je ne puis plus le retenir. Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse. » Elle semble avoir besoin que nous unissions nos prières aux siennes, pour retenir le bras de son Fils, armé par les crimes des hommes. Donc, des prières et des expiations pour désarmer la colère de Dieu et attirer sur eux la grâce sans laquelle ils vont à la damnation. *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes et dicent : Parce Domine, populo tuo.* Que toutes les âmes généreuses le comprennent. Ce n'est que la pénitence et la prière qui peuvent obtenir la grâce des coupables. *(b)* « Vous le ferez passer à tout mon peuple ; » elle le répète deux fois ! Elle veut du

zèle pour convertir les pécheurs. Elle vient apporter le feu sur la terre, et que désire-t-elle sinon d'en embraser toutes les âmes ? Que notre siècle a besoin de cette leçon ! L'iniquité a abondé et la charité s'est refroidie. On s'occupe de tout, et le salut des âmes est le dernier des soucis pour beaucoup de gens.

Pauvres pécheurs, seriez-vous plus à plaindre que les prisonniers des Turcs ? Ne trouverez-vous pas aussi une main qui fera tomber vos chaînes et qui vous rendra la liberté des enfants de Dieu ? O Marie, divine corédemptrice des hommes, *solve vincla reis.* Attirez à vous un grand nombre d'âmes, qui par l'expiation, la prière, de bonnes paroles, de saints conseils arrachent leurs frères au démon et à l'enfer.

XX. — Le Rosaire.

5123. *Salutate Mariam, quæ multum laboravit in vobis* (Rom. xvi, 6). *Saluez Marie.* Les anges dans le ciel la saluent ; la terre tout entière la glorifie. Il y a autant de créatures qui servent Marie qu'il y en a qui obéissent à la Trinité, selon le langage d'un saint. Nous la saluons cent cinquante fois par le Rosaire dont nous allons dire : I, l'origine ; II, la nature ; et III, les avantages.

I. *Origine du Rosaire,* et de la fête du Rosaire. 1° *Du Rosaire.* Saint Dominique, voyant que ses prédications apostoliques aux hérétiques de son temps, n'avaient pas tout le succès, que son zèle ambitionnait, priait un jour avec ferveur dans une chapelle de la Sainte Vierge, conjurant cette Mère de miséricorde de lui enseigner un moyen de changer le cœur des Albigeois endurcis. La Sainte Vierge lui apparut, et lui dit que comme l'*Ave Maria* avait été le principe de la Rédemption du monde, il fallait qu'il fût celui de la conversion des hérétiques, qu'en prêchant le Rosaire il obtiendrait un succès merveilleux. Dominique abandonne donc la controverse ; il prêche la récitation de l'*Ave Maria* et explique les mystères du Rosaire. En quelques années il convertit plus de 100 000 hérétiques. C'est donc saint Dominique qui, sous l'inspiration de la Sainte Vierge, a établi le Rosaire et la Confrérie du Rosaire.

2° *De la fête du Rosaire.* Trois siècles plus tard, les Turcs menaçaient la chrétienté, avec une flotte de 200 vaisseaux, commandée par Ali-Pascha. Pie V fit appel aux princes chrétiens ; et une flotte composée de navires vénitiens et espagnols, s'embarqua sous les ordres de Don Juan d'Autriche. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, au jour où les confrères du Rosaire célébraient leur fête, et invoquaient partout la Vierge. Don Juan parcourt les rangs, montrant à tous le drapeau, sur lequel brille l'image de Jésus-Christ ; et tous au signal donné invoquent à haute voix la Sainte Trinité et saluent la Vierge Marie ; puis se battent comme les lions. Ali-Pascha est tué, et sa tête mise au bout d'une pique devient le signal d'une complète victoire. C'est ce qui détermina saint Pie V à établir dans toute l'Eglise une fête en l'honneur de la Sainte Vierge, sous le nom de *Sainte Marie de la Victoire.* Deux ans après Grégoire XIII changea ce titre en celui de *Notre-Dame du Rosaire.*

5124. II. *Nature du Rosaire.* 1° *Sa matière.* Le Rosaire se compose de quinze dizaine d'*Ave Maria,* entrecoupée chacune d'un *Gloria Patri* et d'un

Pater, et accompagnée chacune de la méditation d'un des quinze mystères de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. 1) Les cinq premières dizaines sont accompagnées de la méditation des cinq mystères joyeux, qui sont : l'Incarnation de Notre-Seigneur, la visite de la Sainte Vierge à sainte Elisabeth, la naissance de Notre-Seigneur dans une étable, la présentation de Notre-Seigneur au temple et la purification de Marie, la perte et le recouvrement de Notre-Seigneur au temple. 2) Dans les cinq dizaines suivantes on médite les cinq mystères douloureux : l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des olives, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix et le crucifiement. 3) Enfin les cinq dernières dizaines sont récitées, en méditant les cinq mystères glorieux : La résurrection, l'ascension de Notre-Seigneur, la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, l'assomption de Marie et son couronnement dans le ciel. Le Rosaire a donc trois parties que l'on peut séparer, et dont chacune forme le chapelet de cinq dizaines.

2° *Excellence* de cette matière, 1) des prières vocales d'abord. Le *Pater* apporté du ciel et tombé des lèvres du Fils de Dieu. L'*Ave Maria*, voir nos 830 et suivants ; 2) de la méditation des mystères. Ils sont un abrégé de l'Evangile, de la religion toute entière, ils nous rappellent tout ce que nous devons croire, et nous offrent le modèle de tout ce que nous devons faire, présentant à notre imitation Jésus le Dieu de toute sainteté, et Marie la créature la plus parfaite. Le Rosaire est donc un livre à la portée de tous, où les ignorants eux-mêmes puisent la science des saints.

5125. III. *Avantages du Rosaire.* 1° *Efficacité*, 1) de ces prières. *(a)* Le *Pater*, la prière dictée par Dieu lui-même qui ne vous en a point appris d'autres, doit être la plus efficace sur le cœur de Dieu. *(b)* L'*Ave Maria*. « De grands saints, dit le bienheureux Grignon de Montfort, ont composé des livres entiers des merveilles et de l'efficacité de cette prière, pour convertir les âmes. Apprenez que l'*Ave Maria* est la plus belle de toutes les prières après le *Pater*. C'est le plus parfait compliment que vous puissiez faire à Marie ; car c'est le compliment que le Très-Haut lui envoya faire par un archange.

« C'est par le compliment aussi, que vous gagnerez infailliblement son cœur, si vous le dites comme il faut. L'*Ave Maria* bien dit, est selon les saints, l'ennemi du diable qu'il met en fuite, et le marteau qui l'écrase ; c'est la sanctification de l'âme, la mélodie des prédestinés. L'*Ave Maria* est une rosée céleste, qui rend l'âme féconde, c'est un baiser chaste et amoureux, qu'on donne à Marie, c'est une rose vermeille qu'on lui présente ; c'est une perle précieuse qu'on lui offre. »

2) De la méditation, voir nos 2231 et suivants. L'homme en répétant ces prières se fait l'écho du ciel. Il est vrai que les mêmes formules reviennent sans cesse ; mais Notre-Seigneur nous avertit de ne pas chercher dans la prière la variété, *nolite multum loqui*. Du reste l'amour n'a qu'un mot, et en le redisant toujours, il ne se répète jamais.

2° *Indulgences.* Ceux qui ont leur nom inscrit dans les registres de cette confrérie, en récitant le Rosaire une fois par semaine, même en le partageant en trois chapelets, peuvent gagner une indulgence plénière le premier dimanche de chaque mois, et à toutes les fêtes de la Sainte Vierge, à la condition de se confesser, de communier, et de visiter la chapelle du Rosaire. Le dimanche cependant, si on a communié à cette chapelle, il n'est pas nécessaire de la visiter de nouveau. *(Maurel S. J.)*

Il faut toutefois que le Rosaire ou le chapelet soient bénits par un prêtre ayant reçu un pouvoir spécial à cette fin. Sans être membre de la confrérie du Rosaire, mais en récitant au moins trois fois par semaine un chapelet, bénit par un religieux dominicain ou par un prêtre ayant reçu ce pouvoir, et en méditant en même temps les mystères du Rosaire, on gagne cent jours d'indulgence à chaque *Pater* et à chaque *Ave Maria*, pourvu qu'on n'interrompe pas la récitation du chapelet. *Le chapelet*, on le sait, se compose de cinq dizaines d'*Ave Maria* précédées chacune d'un *Pater Noster*, et suivies d'un *Gloria Patri :* quand on a appliqué au chapelet les indulgences de sainte Brigitte, on peut gagner en le récitant une indulgence de cent jours pour chaque *Pater, Ave* et *Credo*, sans qu'il soit nécessaire de méditer pendant cette récitation. Mais pour lors il faut réciter le chapelet dit de sainte Brigitte. Les indulgences du Rosaire étant applicables aux âmes du purgatoire, sont un moyen précieux de les soulager et de les délivrer.

3° *Participation aux prières* des autres membres de la confrérie du Rosaire. Nos prières isolées sont moins efficaces ; mais là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. Qu'en est-il donc d'être unis à une multitude innombrable d'associés du Rosaire ? Après ce que nous venons de dire de l'origine du Rosaire, de son excellence, de ses avantages, on conçoit ces paroles du Pape Grégoire XVI : « Le Rosaire est l'instrument merveilleux de la destruction du péché, du recouvrement de la grâce et de la gloire de Dieu. » Et ces autres du bienheureux Grignon de Monfort : « On a toujours remarqué, que ceux qui portent la marque de la réprobation comme tous les hérétiques, les impies, les orgueilleux, et les mondains, méprisent l'*Ave Maria*, le chapelet. Les hérétiques apprennent et récitent encore le *Pater*, mais pas l'*Ave Maria*, ni le chapelet. C'est leur horreur, ils portaient plutôt sur eux un serpent qu'un chapelet.

« Les orgueilleux aussi, quoique catholiques, comme ayant les mêmes inclinations que leur père Lucifer, n'ont que du mépris, ou de l'indifférence pour l'*Ave Maria*, et regardent le chapelet, comme une dévotion qui n'est bonne que pour les ignorants et ceux qui ne savent pas lire. Au contraire, on a vu par expérience, que ceux et celles, qui ont d'ailleurs de grandes marques de prédestination, aiment, goûtent et récitent avec plaisir l'*Ave Maria*... Je ne sais comment cela se fait, ni pourquoi ; mais cela est pourtant vrai, je n'ai pas un meilleur secret pour connaître si une personne est de Dieu, que d'examiner si elle aime à dire l'*Ave Maria*... et le chapelet. Je dis : Si elle aime à dire ; car il peut arriver qu'une personne soit dans l'impuissance de le dire ; mais elle aime toujours... Je vous prie donc instamment par l'amour que je vous porte en Jésus et Marie... de réciter... le chapelet et même, si vous en avez le temps, le Rosaire tous les jours ; et vous bénirez, au moment de votre mort, le jour et l'heure où vous m'aurez cru. » En effet, si on a redit souvent, tous les jours de sa vie à la Sainte Vierge : *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort*, peut-il se faire qu'elle nous abandonne à notre dernière heure et qu'elle ne soit pas pour nous la porte du ciel ? (1)

(1) Voir *Ave Maria*, n. 847.

Le docteur Récamier, peut-être la plus grande célébrité médicale de notre temps, avait toujours un chapelet avec lui, et il le récitait en allant visiter ses malades. « Quand je trouve

XXI. — Pureté de Marie.

5126. I. *Ce que l'Eglise nous enseigne sur ce sujet:* 1° Immaculée Conception, exemption de toute souillure originelle; 2° Exemption de tout péché actuel, même véniel et de toute imperfection; 3° Virginité avant, pendant et après son enfantement divin.

II. *Comment nous devons imiter*, 1° son éloignement du péché; 2° sa pureté, 1) *inter conjugatos*, 2) dans la viduité, 3) dans la virginité.

III. *Moyens de l'imiter*, 1° humilité; 2° modestie; 3° prière et sacrement.

PENSÉES SUR LA PURETÉ DE MARIE.

Voir Maternité (n. 5130).

5127. Celui qui a pu former le premier homme du limon de la terre, sous le concours d'un père et d'une mère, celui qui a formé Eve d'une des côtés d'Adam pouvait à plus forte raison former dans le sein de Marie le corps de l'humanité sainte de son Fils.

5128. « Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le Fils d'une vierge? Un si beau titre n'était jamais tombé dans l'esprit humain; et cette gloire était réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur, où elle a été consacrée à Dieu, où l'on a souffert toutes sortes de persécutions et la mort même, plutôt que de consentir à un mariage humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges. » (Bossuet).

5129. Le Fils de Dieu et Fils d'une Vierge. Ces deux choses devaient aller ensemble, afin qu'on pût dire en tout sens: *Qui comprendra sa génération?* (Isai. LIII, 8), toujours virginale, et dans le sein de son Père, et dans celui de sa Mère. O Jésus! nous la croyons, si nous ne pouvons pas la comprendre. Elle nous apprend qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté et la religion chrétienne. Elevé parmi des mystères si chastes, qui peut souffrir de la corruption dans sa chair? Le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas la pureté? Mais qui peut approcher de son saint corps, l'unique fruit d'une mère vierge; si pur, qu'il n'a pu souffrir, ni en lui-même, ni en sa Mère même la sainteté nuptiale: qui peut, dis-je, approcher de ce sacré corps avec des sentiments impurs? ou ne pas consacrer son corps, chacun selon son état, à la pureté, après l'avoir reçu? (Bossuet.)

XXII. — Maternité de Marie.

5130. *Cum jucunditate Maternitatem Beatæ Mariæ celebremus.* Avec joie, car la Maternité de Marie est le plus beau triomphe, la plus glorieuse prérogative de cette divine Vierge et de plus elle est pour nous le grand motif de notre confiance. La Vierge Marie a une double maternité: maternité réelle et naturelle, et maternité adoptive.

I. *Réelle:* elle a un Fils dont elle est la Mère, Fils qu'elle a conçu à la voix de l'ange, Fils qu'elle a enfanté à Bethléem, qu'elle a nourri de son lait, Fils qu'elle a vu grandir et qui lui était soumis à Nazareth, dont elle a recueilli le dernier soupir sur le Calvaire. Et ce Fils quel est-il? c'est Jésus. *Vocatum est nomen ejus Jesus, Filius altissimi vocabitur.* Ici, mes frères, il faut nous étonner: Marie a le même Fils que Dieu le Père; elle donne la vie humaine à celui que le Père engendre de sa substance. Le Verbe éternel par qui tout a été fait, reçoit d'elle son corps; l'immense

la médecine impuissante, disait-il, je m'adresse à Celui qui sait tout guérir, seulement j'y mets de la diplomatie, je prends la Sainte Vierge pour intermédiaire! »

est contenu dans son chaste sein; celui qui porte tout est porté par elle; celui qui donne la nourriture à tous les animaux, attend d'elle le lait; celui qui commande au ciel et sur la terre, obéit à Marie. C'est là le grand privilège de Marie, celui qui lui a valu l'Immaculée Conception; celui qui l'a fait grande au-dessus de tous les anges et de tous les hommes.

O Marie! à quelle créature vous comparer; ou plutôt est-il une créature, qui vous soit comparable? *Cui enim dixit aliquando angelorum : Tu Mater mea es.* Quelle prérogative! Et remarquez que cette Maternité est unie à la virginité. On ne sait qu'admirer davantage de cette maternité virginale, ou de cette virginité féconde; mais tous ces prodiges se réunissent dans la maternité de Marie. O Mère de Dieu, le Créateur pouvait faire un ciel plus beau, pouvait-il vous élever à une dignité plus grande?

5131. II. *Marie a une maternité adoptive.* Elle ne pouvait devenir la Mère du chef sans l'être des membres; mais il est une circonstance solennelle où Marie a manifesté l'adoption dont elle nous favorisait. C'est le Calvaire. *Ecce Mater tua.* C'est là qu'elle nous a enfantés dans la douleur. Depuis elle est mère: mère de l'Eglise, mère de chacun de nous; mère en nous donnant la vie, mère en nous la conservant. Mère à la Salette. Oh! si la maternité réelle élève Marie, l'adoptive nous élève nous-mêmes, elle nous rend les frères de Jésus, les enfants de sa Mère. Regardez donc votre aîné, regardez donc votre Mère. Quels traits! c'est l'humilité, c'est l'esprit de pénitence. Ah! si nous leur devenons semblables, avec Jésus et Marie nous vivrons éternellement. (Voir pensées sur la maternité plus haut nos 5127 et suiv.)

XXIII. — Patronage de la Sainte Vierge.

5132. Un patron est un protecteur capable par son crédit de nous assister, de nous défendre, et d'une bienveillance assurée pour ses clients. Or, Marie est, par excellence, la patronne universelle des hommes, car c'est la Vierge puissante, *Virgo potens*, c'est la Vierge clémente, *Virgo clemens*.

I. *Virgo potens:* s'inspirer du no 2389.

II. *Virgo clemens:* s'inspirer du no 2390. Voir aussi les nos 5025 et suiv. *Sancta Maria, sentiant omnes tuum juvamen: omnes*, les pécheurs, les justes, les affligés, les malades, *quicumque implorant tuum sanctum patrocinium ;* et tous l'implorent. *Ad te clamamus exsules filii Evæ. Ad te suspiramus in hac lacrymarum valle.*

XXIV. — La Présentation de la Sainte Vierge.

5133. *Audi filia et vide, et inclina aurem tuam* (Ps. XLIV, 11).

Ecoutez-moi, ma fille, et prêtez l'oreille à ma voix.

Marie, mes frères, n'était encore qu'une faible enfant, quand Dieu fit entendre ces paroles à son cœur. Malgré son âge si tendre, elle comprit cette voix qui l'appelait loin du monde. Aussitôt elle quitta son père, sa mère, ses compagnes d'enfance, toutes les innocentes jouissances de son âge, pour aller s'enfermer dans le temple, s'y consacrer au Seigneur, et y vivre tout occupée de le prier, et de veiller à la propreté du saint lieu. C'est cette consécration de Marie à Dieu, que l'Eglise propose aujourd'hui à notre imitation; car, quoique Dieu ne demande pas à chacun de nous de

quitter sa famille et son état pour le servir, il veut que tous nous vivions pour lui ; il nous commande à tous de lui donner notre cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi ;* et tous nous devons le lui offrir, puisqu'il en est le Créateur et le maître. Or, mes frères, dans cette offrande, nous ne saurions nous proposer un modèle plus accompli que celui que nous fournit dans sa présentation, Marie la plus parfaite de toutes les créatures.

Nous considérerons donc ensemble afin de l'imiter, la manière dont elle se consacra à Dieu. Nous verrons qu'elle le fit dès l'âge le plus tendre, qu'elle s'offrit tout entière et pour toujours. Sa promptitude nous apprendra à nous donner à Dieu et à quitter le péché sans délai. Sa générosité nous excitera à renoncer entièrement à tout ce qui offense Dieu. Sa persévérance nous montrera comment nous devons persévérer nous-mêmes. Ces considérations serviront à la fois, à la gloire de Marie, et à notre propre édification. En un mot, Marie s'offre à Dieu : 1° sans retard, 2° sans réserve, 3° sans retour, tel sera tout le partage de cet entretien.

O Marie, notre espérance et notre modèle, obtenez-nous par votre intercession, de recueillir avec attention et avec fruit les leçons si instructives que vous nous donnez par votre exemple.

5134. I. *Marie s'offre à Dieu sans retard.* A l'âge où les autres enfants ne savent pas encore prononcer le nom de leur mère, Marie, par une faveur extraordinaire de Dieu, jouissait déjà parfaitement de sa raison ; c'est l'enseignement de la théologie. Dès l'âge le plus tendre, elle comprit que le premier usage que nous devons faire de notre raison doit être de la consacrer à Dieu, qui ne nous l'a donnée que pour l'employer à le connaître et à l'adorer. Elle comprit que Dieu est jaloux des prémices de notre vie ; rien ne lui plaît autant que l'offrande que nous lui en faisons, c'est ainsi que le laboureur aime surtout à recueillir les premiers fruits de l'arbre qu'il a planté. Marie pressentit que ce doit être pour l'homme une grande consolation, quand, arrivé à un âge avancé, ou au moment de paraître devant Dieu, il peut se dire : Dès mes premières années, je me suis consacré au Seigneur ; dès que j'ai eu la connaissance, je l'ai adoré, je l'ai aimé. Ces raisons, jointes au goût extraordinaire que Dieu lui donnait, pour une vie passée loin du monde et dans la prière, lui firent prendre son parti sans retard. A la voix de Dieu qui lui disait : Lève-toi, ma bien-aimée, hâte-toi, et viens me servir dans mon temple. *Surge, propera, amica mea et veni.* Elle répondit aussitôt : *Surgam et quæram quem diligit anima mea.* Je me lèverai, et je chercherai celui que mon cœur aime. Elle fit part à son père et à sa mère de son pieux projet. Ses saints parents qui avaient consacré à Dieu leur fille dès avant sa naissance, voient dans le désir de leur enfant, la volonté de Dieu ; ils y consentent aussitôt, quelque pénible que dût être pour eux la séparation d'une fille unique, qu'ils aimaient tendrement. Ils comprirent que la tendresse qu'on doit aux enfants ne doit point contrarier les vues de Dieu sur eux, et que ce bon Père, qui prend soin de toutes ses créatures, veille d'une manière particulière sur ceux qui se consacrent à lui. Qu'une conduite si sage serve de modèle aux parents dont les enfants désirent entrer dans une maison religieuse pour y faire plus facilement leur salut. Loin de mettre obstacle à un si saint désir, pères et mères, faites tous les sacrifices que vous pourrez, pour procurer ce grand bonheur à vos enfants ; Dieu saura vous dé-

dommager de ce que vous ferez pour lui, et prendra soin de vous et de ceux dont vous vous privez pour les consacrer à son service.

Marie quitte donc la maison paternelle, âgée seulement de trois ans, au rapport de saint Epiphane et de saint Germain. Rien ne l'arrête. La faiblesse de son âge, la tendresse de ses parents, les prières de ses compagnes, les jeux innocents de l'enfance, la vie retirée et pénitente qu'elle va embrasser, rien ne la fait chanceler un seul instant.

Elle n'a qu'un vœu, elle ne demande qu'une chose : d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de sa vie. Elle quitte Nazareth accompagnée de ses parents : seule elle n'aurait pu franchir les montagnes qui la séparaient de Jérusalem. Il me semble que les anges en voyant celle que Dieu destine à être leur Reine, aller s'offrir à lui avec tant de générosité, durent lui faire cortège, et chanter devant elle ces paroles des Saints Livres : *Qu'ils sont beaux, ô fille du Roi du ciel, les pas empressés que vous faites* pour aller vous consacrer à Dieu ! — Comme le Père céleste dut regarder avec complaisance sa fille bien-aimée allant se consacrer à lui ! Comme Dieu le Fils dut chérir dès lors celle qui allait se préparer sans le savoir à devenir sa Mère ! Comme le Saint-Esprit dut brûler d'amour pour une épouse qui allait lui faire hommage des premiers battements de son cœur !

O mes frères, unissons-nous aux anges et à la Trinité elle-même pour admirer Marie ; mais ne nous arrêtons pas à considérer un si beau modèle, voyons si nous l'imitons, du moins en ce que nous pouvons et devons l'imiter. — Petits enfants, qui m'écoutez, imitez-vous Marie, votre bonne Mère, en offrant au bon Dieu votre cœur, en aimant ce Père tendre qui vous donne la vie, et en fuyant ce qu'on vous dit l'offenser ? Oh ! comme Dieu aime les petits enfants ! *Laissez-les venir à moi*, dit-il, *car c'est à eux que je veux donner mon royaume ;* ne tardez donc pas, mes bons amis, de vous offrir à lui. Pères et mères, et vous maîtres et maîtresses, qui avez de petits enfants confiés à vos soins, c'est à vous de veiller à ce qu'ils s'offrent à Dieu et commencent à l'aimer ; c'est à vous à mettre dans leur bouche des actes de foi, d'espérance et d'amour ; vous le faites, j'en ai la confiance ; mais peut-être apprenez-vous à ces chers enfants à faires ces actes du bout des lèvres, sans qu'ils comprennent ce qu'ils prononcent. Par quelques bonnes paroles sur la bonté et la grandeur de Dieu, expliquez-leur la prière que vous leur apprenez, et engagez-les à la réciter du fond du cœur. Les actes d'amour que feront ces innocentes créatures, attireront sur eux et sur vous les bénédictions du ciel. Pour nous, mes frères, qui sommes déjà sortis de l'enfance, avons-nous imité la promptitude de l'offrande de Marie ? Le premier usage que nous avons fait de notre raison a-t-il été de nous offrir à Dieu, de l'adorer, de l'aimer ? O vous, qui avez fait ainsi, que vous êtes heureux d'avoir été fidèles de bonne heure à un si grand Maître et d'avoir acquis ce trait de ressemblance avec la Reine du ciel ! Mais n'en est-il pas qui, au lieu d'offrir à Dieu leur première raison, ont commencé à l'offenser dès qu'ils ont commencé à le connaître ? N'en est-il pas qui ont passé des années entières dans l'état de péché, et par conséquent dans la haine de Dieu et qui, peut-être, aujourd'hui croupissent encore dans ce malheureux état, renvoyant toujours de rompre leurs chaînes ou même les aimant ? Nous

nous donnerons à Dieu, disent-ils, mais il faut laisser passer le temps de la jeunesse, il faut attendre que les circonstances changent, que nous soyons plus libres ; il est, du reste, si pénible de le servir. Vains prétextes qu'invente la lâcheté, et que détruit tout à fait l'exemple d'une enfant de trois ans, quittant tout pour se donner aussitôt à son Dieu.

Non, mes frères, le service de Dieu n'est pas pénible ; pour tous son joug est doux et son fardeau léger ; mais il l'est surtout pour un grand nombre d'entre vous auxquels Dieu ne commende pas de quitter les parents, famille, amis et biens de ce monde ; il ne leur demande qu'une chose : quitter le péché en revenant à lui par une sincère pénitence et par l'accomplissement fidèle désormais de sa loi qui fait le bonheur de la terre ; car elle procure la paix de l'âme ; tandis que le péché n'apporte après lui que le trouble et les remords pour ce monde, et pour l'autre les feux éternels. — Ne tardez donc pas de rompre vos chaînes ; seriez-vous jeunes, ne tardez pas : *Ecce sto ad ostium et pulso.* Ouvrons pendant qu'il en est temps encore ; demain peut-être il serait trop tard. O mon Dieu, ô mon Maître, ô mon Père, je quitte le péché, je reviens à vous sans plus différer. Oui, mon Dieu, je veux me donner à vous, prenez mon cœur sans retard : hélas ! il ne vous a été que trop longtemps infidèle. Je maudis le jour où je n'ai pas vécu pour vous ; désormais donc, je vous appartiens, et je vous aime. — J'en ai la confiance, mes frères, la promptitude de l'offrande de Marie vous a déterminés à vous donner à Dieu sans retard ; mais voici une deuxième qualité de sa consécration que nous ne devons pas moins imiter que la première.

5135. II. *Marie s'offre à Dieu sans réserve.* Elle ne veut rien garder pour elle, ni partager son cœur entre le Créateur et la créature. Elle sait que Dieu demande notre cœur tout entier, qu'il nous commande de l'aimer de toute notre âme. Aussi, voyez avec quelle perfection elle lui sacrifie tout ; d'abord elle dit adieu à ses parents qui l'ont accompagnée ; elle renonce aux soins si légitimes de sa mère dont elle avait un si grand besoin, puis elle va se présenter au Grand Prêtre pour qu'il la consacre à Dieu tout entière. Elle prend place parmi les jeunes vierges qui habitaient de petites cellules autour du temple. Elle, la fille de David et l'héritière des rois de Juda, n'ambitionne que d'être la servante du Roi du ciel. Loin de vouloir paraître aux yeux des hommes et de chercher à leur plaire, elle se cache avec bonheur dans une petite cellule où Dieu seul la verra ; là elle lui fait hommage de son esprit pour le connaître et étudier dans les Livres Saints la loi qu'il a donné aux hommes. Elle lui offre son cœur pour l'aimer et le prier sans cesse ; sa bouche pour chanter ses louanges ; ses membres qu'elle n'emploie qu'à balayer et à orner son temple. Elle lui consacre tout son corps en lui promettant de rester toujours vierge, en faisant vœu de n'avoir jamais d'autre époux que lui. O Marie, il ne reste donc rien en vous qui vous appartienne, puisque vous sacrifiez à Dieu le monde, vos parents, votre âme, votre corps. Comme le Père céleste dut accepter avec complaisance une offrande si pure et si entière ! comme il dut répandre à pleines mains les trésors de sa grâce dans une âme qui n'y mettait aucun obstacle ; ainsi qu'un père tendre comble de tous les bienfaits un enfant qui fait tout pour lui plaire. Pour nous, mes frères, à la vue de notre Mère faisant à son Dieu un hommage d'elle-même, si complet et si entier, voyons si nous avons renoncé entièrement à tout ce qui offense Dieu en nous ; car c'est

la seule condition qu'il exige pour que notre offrande soit sérieuse; humilions-nous d'avoir mis jusqu'ici si peu de générosité dans la manière dont nous nous sommes offerts à Dieu. Vous qui depuis quelques années seulement, avez fait votre première communion, vous avez en ce beau jour où Dieu se donnait tout à vous, promis de vous donner à lui; mais n'en est-il point qui, mettant de la rapine dans leur offrande, aient dit: Mon Dieu, je me donne à vous, mais je garde ce compagnon, cette compagne qui peuvent me porter au mal; je garde pour moi cette conversation, cet entretien où je suis exposé à pécher, ce désir coupable de plaire, etc...? Vous l'avez gardé en effet, et c'est là la cause de vos chutes et de la perte de l'amitié du Dieu, auquel vous aviez voulu vous donner. Vous qui, plus âgés, avez fait à Dieu la même protestation de fidélité au moment de Pâques, d'une mission, d'un jubilé, où la grâce avait touché vos cœurs, n'auriez-vous point fait la réserve de quelque habitude malheureuse de commettre tel ou tel péché? C'est trop pénible, avez-vous dit, de renoncer à cela, j'offre à Dieu tout le reste; mais cela, je ne puis.

O mes frères, que nous sommes malheureux de ne pas comprendre que Dieu veut notre cœur tout entier, puisqu'il l'a créé tout entier, qu'il ne veut point entrer là où le démon a une place. Chassez-le donc, le démon; chassez-le tout à fait, quoi qu'il vous en coûte. Que n'en coûta-t-il pas à Marie pour s'enfermer dans le temple, loin de ses parents, à son âge? O mon Dieu, vous rendez si facile par votre grâce ce qui nous répugne tout d'abord, et l'on se prépare un sort si heureux en ne vous refusant rien, que dès maintenant nous nous offrons à vous sans partage; nous rompons avec tout ce qui vous offense; nous pardonnons, puisque vous voulez que nous pardonnions; nous fuirons cette réunion dangereuse, ce perfide ami, ce plaisir coupable, cet attachement défendu, cette habitude criminelle que jusqu'ici nous avons refusé de vous immoler; nous vous le promettons, soutenez-nous par votre grâce, et vous, ô Marie aidez-nous par votre intercession. Pour vous, âmes qui avez eu le bonheur de rompre avec tout péché mortel, et qui ne voudriez pas pour tout au monde perdre l'amitié de Dieu, n'avez-vous point entretenu dans votre cœur une inclination favorite vers un mal léger, il est vrai, mais qui ne laisse pas de contrister l'Esprit-Saint, et de rendre ses grâces moins abondantes? C'est, par exemple, une habitude de médire en matières légères, une certaine aversion pour le prochain, un attachement trop grand aux biens de la terre, un désir de paraître, d'être estimé, l'amour des conversations inutiles, une vie molle, et une foule de petits défauts qui déplaisent à Dieu. Sachez bien que vous faites grand tort à votre paix et à votre avancement dans la vertu, en laissant retenir l'élan de votre cœur vers Dieu, par ces fils qui l'attachent à la terre. Comme Marie, embrassez une vie de prière, de charité, d'humilité; et comme elle, vous trouverez grâce devant Dieu, qui comblera votre âme de consolations célestes. C'est ainsi que tous nous trouverons dans cette deuxième qualité de l'obiation de Marie, des leçons qui vont bien à nos âmes. Il nous reste encore à méditer ensemble une troisième qualité de son offrande.

5136. III. *Une fois donnée à Dieu, Marie ne se reprend plus;* mais elle reste irrévocablement fidèle à la consécration qu'elle lui a faite d'elle-même. Si elle quitte le temple, ce n'est que par un ordre exprès de Dieu qui lui commande de se choisir un époux, pour être le gardien de sa virginité; si

elle choisit saint Joseph, ce n'est qu'après s'être assurée que l'un et l'autre resteront vierges dans le mariage même. Aussi l'Evangile nous dit-il que Marie était vierge quand l'ange lui annonça qu'elle allait concevoir dans son sein le Fils éternel de Dieu, et même elle ne consentit à devenir Mère de Dieu que lorsque l'envoyé céleste l'eut assurée qu'elle ne perdrait point sa virginité. Quelle persévérance ! quelle fidélité aux engagements qu'elle a pris envers Dieu, et plus tard, quelle obéissance à ses volontés ! Elle appartient à Dieu dans la jeunesse et dans l'âge mûr, et elle lui appartiendra également dans la vieillesse. Son amour pour lui ne se dément ni dans la prospérité, ni dans l'épreuve. Elle lui est fidèle quand Jésus-Christ, son divin Fils, est reçu en triomphe dans Jérusalem ; elle le sera encore quand les Juifs seront devenus ses bourreaux, et quand, sur le Calvaire, il mourra sur la croix pour expier nos péchés ; et le dernier soupir de la Vierge fidèle sera un élan d'amour vers le Dieu après lequel elle tendait. — O Marie, où sont les âmes qui imitent votre persévérance ? Les âmes pieuses mêmes, aujourd'hui sont ferventes, et demain tièdes ; aujourd'hui évitent soigneusement les moindres fautes, et demain succombent à leurs défauts ; elles servent Dieu avec ardeur dans un moment de consolation, et se dégoûtent dans un moment d'épreuve. Ames inconstantes, sachez donc que Dieu ne change pas et qu'il mérite toujours également d'être aimé, soyez-lui donc toujours irrévocablement fidèles à l'exemple de Marie, dans la joie comme dans la tristesse. — Et nous, pauvres pécheurs, quelle n'est pas notre inconstance ! aujourd'hui nous sommes à Dieu, et demain au démon ; pénitents hier, aujourd'hui nous sommes coupables ; maintenant prêts à tout sacrifier plutôt que de retomber dans ce malheureux péché d'habitude que Dieu vient de nous pardonner, et que de nous exposer de nouveau à cette occasion de chute, bientôt nous succomberons à la moindre tentation et nous affronterons les mêmes dangers. — Cependant, ô mon frère, Dieu a toujours les mêmes droits sur nous ; l'enfer est aussi redoutable un jour que l'autre ; le bonheur du ciel a toujours le même prix. Comprenons donc qu'en revenant au péché que nous avons abandonné pour quelque temps, nous chassons Dieu de notre cœur, pour mettre le démon à sa place, et nous faisons ainsi le plus sanglant outrage à la Majesté suprême. Il nous en coûte parfois de combattre sans relâche nos passions, de résister sans cesse aux tentations qui nous assaillent ; mais Marie persévéra dans les plus rudes épreuves ; mais le ciel ne mérite-t-il donc aucun effort ? Si on nous promettait un trésor à la condition que nous fuirions tel ou tel péché, ou si on nous menaçait de la mort, si nous y tombions, nous nous garderions bien de le commettre jamais ; et nous serions moins constants pour gagner le ciel et nous arracher à l'enfer ! Nous sommes faibles, sans doute, mais Dieu nous soutient par sa grâce, si nous la lui demandons par la prière. Marie priait sans cesse, et c'est à sa prière qu'elle dut sa persévérance ; comme elle, levons les yeux vers notre Père du ciel, lui qui est si bon et si miséricordieux, lui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, et il viendra à notre secours. Soutenus de sa grâce, nous éviterons l'occasion du péché, cette conversation, cette compagnie, ce danger, qui sont la cause de nos chutes, nous romprons avec tout cela, quoi qu'il nous en coûte. Marie, pour se soustraire à l'esprit du monde, quitta tout pour s'enfermer dans le temple. Et Notre-Seigneur nous dit que si notre bras droit nous scandalise, nous

devons le couper et le jeter loin de nous, nous apprenant par là que nous devons renoncer à tout ce qui nous porte au mal, quand même cela nous serait aussi cher que notre bras droit ; c'est ainsi que par la prière et la fuite des occasions, nous ferons de nous-mêmes, à l'exemple de Marie, une offrande irrévocable et sans retour.

Je termine donc, mes frères, avec la douce confiance que, comme Marie qui en ce jour s'est offerte à Dieu sans retard, sans réserve, sans retour, tous en ce jour nous nous consacrerons à ce bon Maître, sans retard, sans réserve et sans retour. Par là, nous procurerons à Dieu une grande gloire, aux anges un sujet de joie, et une bien douce consolation au cœur maternel de Marie. O Dieu, notre Bienfaiteur, notre Rédempteur, notre Père, nous vous offrons enfin le sacrifice de nous-mêmes par les mains de Marie, et en union de celui qu'elle vous offrit elle-même, sacrifice prompt et sans délai, dès ce moment nous sommes à vous ; sacrifice entier et sans partage ; que pourrions-nous vous refuser à vous qui nous avez tout donné ! Sacrifice constant et sans aucun retour ; ne sommes-nous pas heureux d'être à vous ? et à qui irions-nous si nous vous abandonnions ? Nous sommes à vous dès ce moment, tout entiers et pour toujours ; gardez-nous tous maintenant et dans l'éternité. — Ainsi soit-il.

XXV. — Notre-Dame de Lourdes *(11 Février)*.

5137. I. *Récit du fait.* C'était quatre ans après que Pie IX eut défini l'Immaculée Conception de Marie. Près de la petite ville de Lourdes, dans les Hautes-Pyrénées, se trouvent sur les bords du Gave, les roches Massabielles, où sont creusées par la nature diverses excavations communiquant entre elles, comme les trous d'une immense éponge. C'est dans une de ces excavations que s'est montrée environnée de lumière, jusqu'à dix-huit fois, la Vierge Marie à une humble fille de quatorze ans, Bernadette Soubirous, depuis Sœur de la Charité de Nevers. La première apparition eut lieu le 11 février 1858. La Vierge se montrait là avec un sourire céleste, une beauté ineffable. Ses vêtements étaient gracieux et simples. Une robe blanche, un long voile blanc, une ceinture bleue flottant jusqu'au-dessous des genoux ; sur chacun de ses pieds nus, une rose d'or épanouie et brillante. En présence de l'enfant, la Vierge prend la croix d'or qui pend au chapelet à grains blancs et à chaîne d'or qu'elle porte, elle fait le signe de la croix avec le crucifix, et roule dans ses doigts les grains du chapelet, sans que ses lèvres remuent. Elle parle à Bernadette dans le patois du pays. L'enfant regarde et écoute ravie, elle fait le signe de la croix avec la Vierge et récite devant elle son chapelet. Entre autres paroles prononcées à des jours différents, la Vierge dit à Bernadette: *Allez dire aux prêtres qu'il doit bâtir ici une chapelle et qu'on y doit venir en procession.* Une autre fois, montrant le fond de la grotte: *Allez boire à cette fontaine et vous laver*, dit la vision; mais au lieu indiqué, il n'y avait point de source ; sur un signe de la Vierge, l'enfant creuse avec ses mains, fait un trou dans le sable, et il s'y amasse un peu d'eau bourbeuse, premières gouttes de cette fontaine miraculeuse, bientôt après si abondante, où tant de malades ont trouvé la santé. Vers le même temps, la Dame dit à Bernadette: *Vous prierez pour la conversion des pécheurs... Vous baiserez la terre pour la*

conversion des pécheurs, et l'on vit l'enfant à genoux monter la pente qui s'élevait au-dessus de la niche, en répétant trois fois : *Pénitence, pénitence*, et imprimer ses lèvres sur le sol. Ces mots : *pénitence*, répétés trois fois, lui avaient sans doute été dits par la Vierge. La foule se pressait autour de l'enfant, parfois au nombre de 10 000 personnes; elle ne voyait l'Apparition que par le reflet qu'en portait le visage de Bernadette ravie et comme en extase.

Déjà l'Apparition s'était montrée seize fois, et jamais elle ne s'était fait connaître. Plusieurs fois l'enfant lui avait demandé son nom ; elle n'avait répondu que par un gracieux sourire. Mais le 25 mars, fête de l'Annonciation de la Vierge, la jeune fille lui adresse la même question avec une instance nouvelle. L'Apparition qui tenait habituellement les mains jointes, les relève, les joint à la hauteur de la poitrine, lève les yeux au ciel et formule bien distinctement cette réponse : *Je suis l'Immaculée Conception.* Bernadette n'avait jamais entendu ce mot et n'en comprit pas le sens. Le 5 avril, la Vierge se montra une dernière fois, elle fit comme ses adieux à l'enfant. Elle lui dit qu'elle ne lui promettait pas le bonheur en cette vie, mais plutôt dans l'autre, et elle disparut pour ne plus revenir. Depuis lors, le concours à Lourdes est immense, grand est le nombre des miracles, des conversions, des merveilles de grâces opérées.

5138. II. *Enseignements de l'Apparition.* 1° Le 8 décembre 1854, Pie IX, aux applaudissements de l'univers catholique, avait proclamé dogme de foi l'Immaculée Conception de Marie. Le ciel avait mêlé sans doute ses applaudissements à ceux de la terre. Et Marie venait, près de quatre ans plus tard, sur cette terre de France, qui a toujours été son royaume préféré, dans la ville de Lourdes, traversée par tant d'étrangers de tant de nations diverses qui vont trouver la santé dans les vallées voisines, Marie venait ratifier la définition de son Pontife, en disant avec un sourire du ciel : *Je suis l'Immaculée Conception.* Elle demandait un monument public, une église digne d'elle, qui perpétuât le souvenir de cette définition et le concours de ses enfants vers cette église pour l'honorer sous ce vocable : *Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une Chapelle et qu'on doit y venir en procession.*

2° Marie, en témoignant la joie du triomphe de son Immaculée Conception sur la terre, n'oublie pas les pécheurs sur lesquels elle est venu pleurer à la Salette. Le salut des hommes n'est-il pas le but de toutes les œuvres de Dieu et de toutes les manifestations des Saints? Aussi la Vierge recommande-t-elle plusieurs fois à Bernadette de prier pour les pécheurs. Et voulant lui indiquer la prière qu'elle doit employer de préférence, elle porte toujours à son bras un chapelet. Par moment elle le prend entre ses mains, fait le signe de la croix pour inviter l'enfant à le faire avec elle, et elle déroule les grains de son chapelet blanc sans murmurer une parole. C'était nous faire comprendre avec quelles armes nous désarmerions la colère de Dieu, nous triompherions de Satan et lui arracherions les âmes qu'il perd! Le Rosaire, qui a écrasé tant d'hérésies, ne peut-il pas extirper celles de notre temps et ruiner l'œuvre des francs-maçons, comme il l'a fait pour celles des Albigeois leurs ancêtres?

3° Marie veut la pénitence, elle le répète par trois fois; elle invite Bernadette à baiser la terre pour la conversion des pécheurs. En vertu de la com-

munion des Saints, les pénitences des justes profitent aux pécheurs et préparent leur retour, mais la pénitence doit être en proportion avec la multitude et le nombre des crimes. Or, jetons un regard autour de nous, dans la société, dans la paroisse, peut-être dans la famille, qu'y voyons-nous ? La profanation du dimanche, etc. Prêtons l'oreille, qu'entendons-nous ? Le blasphème, les impiétés, les conversations obscènes. *Non est qui faciat bonum ;* donc *pénitence, pénitence, pénitence,* acceptation des peines de la vie, jeûnes, abstinences, abnégations. Sachons, du moins, baiser souvent la terre pour la conversion des pécheurs, comme la petite Bernadette.

O Marie, ô Immaculée, nous vous louons et vous bénissons d'être venue nous dire : *Je suis l'Immaculée Conception,* pour affermir notre foi en votre glorieux privilège. Faites, qu'en honorant votre pureté sans tache, nous ne soyons pas trop indignes de vous. *Vitam præsta puram.* Hélas ! il est des pécheurs qui sont vos enfants pourtant, et dont la belle âme faite pour Dieu est défigurée par le péché ? Vous les aimez, nous les aimons, nous voulons prier et faire pénitence pour eux. *Vitam præsta puram. Iter para tutum,* à eux et à nous, *ut videntes Jesum semper collætemur. Amen.*

XXVI. — Mois de Marie.

5139. Il est d'usage, dans beaucoup de paroisses, de prêcher tous les jours du moi de Mai, sur les grandeurs de Marie. Nous avons la confiance que les 40 sujets que nous avons donnés dans ce recueil, sur la divine Vierge, fourniront une matière suffisante aux prédicateurs pour tout le mois, d'autant plus que dans les indications que nous donnons ci-dessous, nous ne renvoyons pas aux sermons de Bossuet sur la sainte Vierge, qui sont peut-être ceux où l'aigle de Meaux s'est élevé plus haut. Et on les trouvera à peu près tous résumés dans ce livre, aux fêtes de la Sainte Vierge.

On pourrait, le jour de l'ouverture, donner le sujet suivant:

5140. *Mensis iste vobis... primus erit in mensibus anni* (Ex. XII, 2).

Le premier des mois pour un chrétien fervent, ce n'est pas celui qui commence l'année: mais celui qu'il peut consacrer tout entier à honorer la divine Vierge, la Mère de Dieu; car, en ce mois, il rendra à Marie l'honneur qu'elle mérite, et attirera sur lui-même les grâces dont elle est la dispensatrice.

5141. I. *Il est juste de consacrer un mois à Marie.* De même que tous les jours l'Eglise nous invite par le son de la cloche à lui consacrer quelques instants en récitant l'Angelus, et que dans chaque semaine nous lui consacrons un jour, le samedi: ainsi il a paru convenable de consacrer dans l'année un mois entier à cette Reine de nos cœurs. Quand il s'est agi de choisir ce mois, on a compris qu'il était juste de lui offrir le plus beau de tous, le mois de mai, le mois des fleurs, le mois de la joie qu'apporte la résurrection à toutes les âmes fidèles, le mois de l'espérance dans l'attente de la Pentecôte et d'une diffusion nouvelle du Saint-Esprit sur les âmes, le mois aussi de la dissipation et des périls pour la vertu : car les passions bouillonnent plus vives quand la nature entière prend une animation nouvelle. Aussi, dès que cette pratique eut pris naissance à Rome au XVIII^me^ siècle, elle se répandit aussitôt dans toute l'Italie, et même en France, où madame Louise de France, devenue carmélite à Saint-Denis, concourut efficacement

à la répandre. Entravée dans notre patrie par la Révolution, elle a pris un nouvel essor dès que la paix a été rendue à la Religion; et aujourd'hui, sur tous les points de la France et dans tous les pays catholiques, les chrétiens sont en fête pendant tout le mois de mai.

Et ce mois, qui était le seul auparavant où Marie n'eût aucune fête, est devenue une fête universelle et comme le résumé et le couronnement de toutes ses fêtes. Pendant ce mois, en effet, on médite tous les mystères de la vie de Marie, les vertus admirables qu'elle a pratiquées, les divers titres qu'elle a à notre vénération et à notre amour.

5142. II. *Et tout cela au grand profit de nos âmes;* car si Dieu a promis une longue vie, et des récompenses particulières à ceux qui honorent leur mère de la terre, qu'en doit-il être de ceux qui honorent leur Mère du ciel?

Le mois de Marie est comme un jubilé annuel accordé aux âmes, qui les réjouit après la pénitence du carême, et qui supplée aux imperfections de cette pénitence. Jubilé offert à tous, aux pécheurs, aux justes, aux affligés.

1° Dans la nature tout renaît, faudrait-il que les âmes restassent dans la mort quand tout revit? Qui peut mieux préparer la réconciliation des pauvres pécheurs avec Dieu que la protection de Marie, que le mois assure à tous ceux qui honorent avec foi le Refuge des pécheurs, la divine Réconciliatrice, la Médiatrice des hommes auprès du médiateur Jésus.

2° Les justes qui veulent conserver la grâce et grandir dans l'amour de Jésus, savent assez que la dévotion à Marie est un gage de persévérance et de salut, que la Vierge est la Mère du bel amour, et qu'elle embrase de ses flammes les cœurs qui lui sont dévoués. Aussi les justes sont-ils toujours les plus empressés à honorer Marie.

3° Que de cœurs sont ici-bas sous la pression de la douleur! Qui pourra les remettre en fête, sinon celle que l'Eglise appelle Consolatrice des affligés et cause de notre joie? Ah! Marie a le secret d'essuyer nos larmes de sa main maternelle. N'est-ce pas la mère qui sait le mieux apaiser les cris et rendre le sourire à son enfant dans les pleurs?

Le mois de Marie est donc un jubilé, c'est-à-dire une fête universelle. Et l'Eglise en fait en effet un jubilé; car elle accorde à tous ceux qui suivront les exercices du mois, l'indulgence plénière qu'ils pourront gagner en se confessant et en communiant dans le mois, et une indulgence de 300 jours chaque fois qu'ils assistent à un des exercices. C'est donc le cas de faire voir que nous aimons Marie, et que nous tenons à notre salut. Donc, assistance aux exercices, chants, bouquets de fleurs offerts à Marie, récitation du chapelet tous les jours, s'il est possible; si on ne peut venir à l'église, faire une lecture chez soi sur les grandeurs de Marie, et quelques prières particulières en son honneur. Mais ne nous épargnons pas, la Vierge mérite plus que tout ce que nous pouvons faire. Pourvu que nous ne lui rendions pas le culte qui n'est dû qu'à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous ne risquons pas de rien faire de trop. Et sachons bien que tout ce que nous ferons pour la divine dispensatrice des grâces retombera sur nous en pluie de bénédictions.

N. B. *On ferait dans les jours suivants connaître Marie au point de vue historique.*

5143. **Premier jour.** *La Vierge dans le plan divin.* Rien n'arrive dans le temps que Dieu ne l'ait prévu de toute éternité. Rien ne se fait, ni ne

se fera de bon et de saint qu'il ne l'ait ordonné, dans ses éternels décrets. C'est la doctrine incontestable de saint Thomas, Dieu a donc prévu de toute éternité la chute de l'homme au paradis terrestre, chute qui devait entraîner dans la condamnation, toute la malheureuse postérité d'Adam coupable. Et de toute éternité il a, dans sa miséricorde, ordonné et disposé, pour sa plus grande gloire, la réparation de cette chute, la Rédemption de l'homme et les moyens par lesquels se feraient cette réparation et cette Rédemption. De toute éternité il a décrété, par conséquent, que son Fils adorable viendrait sur la terre, qu'il prendrait un corps et une âme comme nous, et qu'il aurait comme homme une mère. Marie, dès lors, a été prédestinée à la dignité suréminente de Mère de Dieu, et associée dans la pensée divine à l'œuvre de la Rédemption, œuvre merveilleuse qui l'emporte sur la création elle-même autant que la grâce l'emporte sur la nature, autant que le ciel l'emporte sur la terre. Et comme Dieu sait apprécier les choses à leur juste valeur, il s'ensuit que le Rédempteur futur et la Vierge sa Mère ont occupé, de toute éternité, la première place dans le plan divin. Dieu, dès avant les siècles, a eu un tel amour pour la Mère de son Fils, qu'en elle seule il a mis ses complaisances plus qu'en toutes les autres créatures. *(Bulla ineffabilis.)* — Aussi l'Eglise met-elle dans la bouche de Marie ces paroles de nos Saints Livres : *J'ai été prédestinée de toute éternité ; avant que la terre existât, avant que fussent creusés les abîmes, avant que les montagnes reposassent sur leurs lourdes bases, j'étais avec Dieu.* J'étais présente à sa pensée. Les Grecs ayant confié au célèbre peintre Zeuxis le soin de faire le portrait de la belle Hélène, celui-ci choisit les cinq plus belles vierges qu'il pût trouver, et prit de chacune ce qu'elle avait de plus parfait, pour le reproduire dans son tableau. Dieu a fait de même ; il a réuni en Marie toutes les beautés, toutes les vertus qui sont éparses dans les créatures. Commentant ces paroles de nos Saints Livres que nous avons citées plus haut, le savant Corneille de la Pierre dit, en effet, que Marie est l'œuvre magnifique de Dieu, et non une œuvre d'une heure, d'un mois, d'un an, d'un siècle, mais de tous les siècles.

Tous les êtres, sortis des mains du Créateur, sont comme des essais et comme une ébauche de ce qu'il préparait à sa mère. Toutes les qualités qu'il a données aux créatures sont des traits dont il voulait l'embellir ; les Anges sont le prélude de sa virginité ; les Séraphins, celui de sa charité ; les Chérubins, celui de sa sagesse ; les cieux celui, de sa pureté ; les étoiles, celui de sa splendeur ; les prairies, celui de ses charmes ; les arbres, celui de ses fruits ; les animaux, celui de sa puissance d'action ; les vertus de tous les justes, celui des dons variés de grâce, dont la Vierge est enrichie. *(Cornelius in Prov. cap. VIII.)* Eve, la mère des vivants, figure la fécondité de Marie, qui, en donnant le jour à Jésus, donnera la vie de la grâce à l'humanité. L'arche de Noé, en dehors de laquelle il n'y avait que naufrage, annonce Marie par qui seule est venu le salut au monde. Que signifie le buisson ardent que vit Moïse et que les flammes ne pouvaient consumer, sinon celle à qui les feux des passions n'ont pu porter atteinte ? Que signifie la verge d'Aaron d'où jaillissait une fleur, sinon Marie la vraie tige de Jessé, sur laquelle s'est épanoui Jésus, comme une fleur divine ? La toison de Gédéon, qui reste sèche pendant que la terre est couverte de rosée, est la figure de la Vierge que les eaux du péché n'atteignent point,

tandis qu'elles submergent l'humanité toute entière. Judith, Esther, les libératrices de leur peuple, sont le prélude de la Mère de Dieu, qui affranchira le genre humain tout entier du joug de Satan.

5044. Et voulant que, dans tous les siècles, les hommes attendent avec leur Rédempteur celle qui lui donnera le jour, Dieu les annonce lui-même tous les deux à la fois, à nos premiers parents, aussitôt après leur chute. Avec Jésus le libérateur, il promet la femme qui de son pied victorieux écrasera la tête de l'infernal serpent. Dès lors, les yeux et le cœur des patriarches se tournent à la fois vers l'un et l'autre. Ils apellent de leurs vœux le Libérateur et sa Mère. Les prophètes annoncent à la fois l'un et l'autre. De l'aveu de la plupart des Pères, c'est Marie que Salomon chante au livre des Cantiques. Et le prophète Isaïe, révélant une de ses prérogatives : *Voici* dit-il, *qu'une vierge concevra et enfantera un Fils et ce Fils sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.* De telle sorte que les païens eux-mêmes n'ignoraient pas entièrement les grands mystères qui allaient s'accomplir. Les Gaulois n'avaient-ils pas élevé longtemps avant sa naissance un autel à la Vierge qui devait enfanter ? et un poète païen, Virgile, n'appelle-t-il pas dans ses vers le règne de la Vierge ? Pendant que l'humanité l'attend, Dieu la prépare. Il choisit des patriarches dignes de figurer parmi ses ancêtres : Abraham d'abord, puis Isaac, puis Jacob et entre les enfants de Jacob, Juda ; et parmi ses descendants, David. Longtemps plus tard, deux illustres époux de cette famille royale, héritiers de la foi d'Abraham, et de la piété de David, gémissaient de ce que après vingt années d'une sainte union, Dieu n'eût point encore béni leur mariage : c'étaient Héli et Joachim, descendant de David par Nathan, frère de Salomon, et Anne, descendant aussi de David par Salomon.

Bien qu'Anne fût avancée en âge, tous deux pleins de confiance en Dieu priaient le ciel de leur donner un enfant. Leurs vœux s'accomplirent d'une manière merveilleuse, et Anne devenue mère par miracle, donna le jour à la Vierge Marie, à l'Immaculée, la plus parfaite des créatures.

Marie, la première dans le plan divin après Notre-Seigneur, ne doit-elle pas être après lui la première dans nos pensées, dans notre estime, et la première dans nos affections ?

O Marie, vous êtes le chef-d'œuvre des mains divines. Rien, ni sur la terre, ni au ciel, ne peut vous égaler parmi les pures créatures. Tout est au-dessus de vous ou au-dessous de vous ; mais vous êtes sans pareille. Au-dessus de vous je ne trouve que Dieu ; et au-dessous de vous je vois non seulement tous les humains, mais même tous les Anges, tous les Archanges, etc. Je vous honore comme la Reine du ciel et de la terre. Jamais je ne ferai assez pour vous prouver ma vénération, ô Marie ! Je vous aime comme ma Mère, et rien ne me séparera de votre amour. Pour vous le témoigner, je consacrerai ce mois à vous bénir, à vous prier, etc.

2e jour. Immaculée Conception. Voir nº 4968.

3e jour. Nativité de Marie. Voir nos 5094 et suiv.

4e jour. Nom de Marie. Voir nº 5110.

5e jour. Présentation de Marie. Voir nº 5133.

6e jour. Epousailles de Marie. Voir nº 4983.

7e jour. Annonciation. Voir nº 4991.

8e jour. Commenter l'*Ave Maria*. Voir nº 838.

9e jour. Visitation. Voir no 5050.
10e jour. Attente de la naissance de Notre-Seigneur. Voir no 4980.
11e jour. Naissance de Notre-Seigneur. Voir nos 4679 et suiv.
12e jour. Présentation de l'Enfant Jésus et Purification. Voir no 4986.
13e jour. Sainte Famille à Nazareth. Voir no 4743.
14e jour. Les Noces de Cana, pouvoir de Marie sur Jésus, Marie n'a rien perdu de ce pouvoir. Voir nos 2389 et 5025.
15e jour. Sept Douleurs de Marie. Voir no 5007.
16e jour. Assomption de Marie. Voir no 5071.
17e jour. Beauté de Marie. Voir no 2387.
18e jour. Bonté de Marie. Voir no 2390.
19e jour. Pureté de Marie. Voir no 5126.
20e jour. Maternité de Marie. Voir no 5130.
21e jour. Notre-Dame Auxiliatrice. Voir no 5030.
22e jour. Notre-Dame des Prodiges. Voir no 5057.
23e jour. Notre-Dame du Mont-Carmel. Voir no 5061.
24e jour. Le Cœur très pur de Marie. Voir no 5091.
25e jour. Notre-Dame de la Merci. Voir no 5121.
26e jour. Notre-Dame du Rosaire. Voir no 5123.
27e jour. Notre-Dame de la Salette. nos 2915 et 5116.
28e jour. Notre-Dame de Lourdes. Voir no 5137.
29e jour. Pratiques de la dévotion envers Marie. Voir no 5137.
30e et 31e jours. Un des sujets indiqués aux nos 2400 et suivants, ou dans les fêtes de la Sainte Vierge. Insister sur la persévérance, et sur les pratiques à faire tous les jours, ou le sujet suivant.

Les vertus de Marie.

5145. *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Nous admirons l'éclat et la variété des astres du firmament. Ce n'est là qu'une ombre des ornements dont Dieu a paré celle dont il a fait ici bas son temple et son ciel, la Vierge Marie. En elle brillent toutes les vertus que nous remarquons dans tous les autres saints. Elle les a toutes : car les vertus parfaites sont inséparables les unes des autres. Si elle était dépourvue d'une seule d'entr'elles, elle n'en aurait aucun à un degré parfait. On pourrait donc louer en elle, toutes les vertus théologales, et morales, et faire sur chacune d'elles un long discours. Mais ce champ serait trop vaste ; contentons-nous donc de dire que les vertus de Marie, I, n'ont eu aucun des défauts des nôtres, II, qu'elles ont été sublimes, III, qu'elles ont été fécondes.

5146. I. *Sans imperfection.* Bien que Marie eût notre nature, elle n'en avait pas les défauts : en sorte que ses vertus étaient toutes pures et inaltérables comme les étoiles. Aussi l'Esprit Saint lui dit-il : *Tota pulchra es, amica mea et macula non est in te.* C'est que n'ayant pas été conçue dans le péché originel, elle n'avait point cette pente et cette inclination au mal, cette pesanteur ou lâcheté pour le bien, ni cette rébellion de la sensualité que nous ressentons tous les jours, qui sont les effets de ce premier péché, les causes et les sources de toutes les imperfections que nous commettons ; son corps était entièrement soumis à l'esprit, son esprit à la raison, sa raison et sa

volonté à la volonté de Dieu et la partie inférieure de son âme à la supérieure. Elle était, comme le premier homme, dans l'état d'innocence et de justice originelle; elle n'avait point de rébellion dans son corps, point de passions désordonnées, point de mélange d'imperfection dans ses vertus; sa foi n'avait point les obscurités de la nôtre, son espérance n'était jamais accompagnée de présomption, sa charité était toujours bien ordonnée, sa prudence n'avait point d'éclipse, sa justice n'avait point d'acception de personne, sa générosité n'était point altière, sa tempérance n'était point indiscrète, son humilité n'était point pusillanime, sa patience n'était point lâche, son silence n'était point sauvage, ses oraisons étaient sans distractions, ses bonnes œuvres étaient sans vanité, son austérité de vie sans austérité pour les autres. Enfin, toutes ses vertus étaient exemptes et affranchies d'une imperfection très déplorable qui a été, dès le commencement, dans les plus excellentes vertus des grands saints du ciel de la terre. Leur sainteté et toutes leurs vertus étaient caduques et périssables; ils pouvaint les perdre par leur faute; et en effet, plusieurs anges les ont perdues dans le ciel; et le premier homme, dans le paradis terrestre; mais celles de la Sainte Vierge étaient incorruptibles et inaliénables, elle était confirmée en grâce et dans la paisible possession des dons de Dieu: *Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo.*

Quand la plupart des autres saints sont dans la voie, le Saint-Esprit, à proprement parler ne repose pas en eux: il a toujours les armes en main pour les défendre des tentations et les empêcher d'être vaincus; mais dans le cœur virginal de Marie, il reposait très parfaitement, il n'avait point sujet de craindre.

5147. II. *Sublimes.* Comme les étoiles sont si éloignées de la terre et si élevées au-dessus de nous que nous n'en pouvons voir la grandeur, ainsi les vertus de la Sainte Vierge sont si excellentes, si éminentes et si relevées qu'elles sont au delà de nos expressions, de nos conceptions et de nos plus hautes et sublimes pensées. Les anges n'en parlent que par admiration. *Quelle est celle-ci,* disent-ils, *qui s'avance comme une aurore! quelle est celle-ci qui monte du désert!* son Bien-Aimé même, qui doit être incapable d'admiration par la plénitude de sa science, admire tout ce qui est en elle, ses paroles, ses démarches, ses gestes et son maintien. *Oculi tui columbarum, labia tua vitta coccinea; quam pulchri sunt gressus tui!*

Le grand saint Grégoire, considérant les admirables vertus de la Sainte Vierge, assure avec vérité qu'elles ne sont pas seulement au-dessus des plus excellentes vertus de tous les hommes, mais au delà des perfections et des mérites de tous les anges.

Et saint Bernard dit que les vertus, qui de leur nature sont communes et moins précieuses, étaient en Marie très grandes, très héroïques et excellentes: *Omnes virtutes singulares prorsus invenies in Maria quæ videbantur esse communes,* parce qu'elle les pratiquait avec des dispositions très saintes et très parfaites; et de là vient que le Saint-Esprit la loue de ses plus petites actions, comme de ce qu'elle filait sa quenouille, de ce qu'elle faisait des ouvrages de lin et de laine: *Digiti ejus apprehenderunt fusum, quæsivit lanam et linum et operata est,* et que son époux était charmé par la simple vue de l'un de ses cheveux, c'est-à-dire par la moindre de ses pensées, tant elles étaient belles et méritoires : *Vulnerasti cor meum in uno*

crine. Elle était plus agréable à Dieu et méritait mille fois plus par un seul tour de son fuseau que saint Laurent sur son gril, que sainte Rufine dans l'huile bouillante et que les autres martyrs sur le chevalet, parce qu'elle faisait toutes ses actions par un amour plus fervent et avec des dispositions incomparablement plus parfaites que les saints n'ont jamais fait et ne feront jamais.

De plus, les dons du Saint-Esprit et les habitudes surnaturelles lui furent donnés, non seulement comme aux autres saints, pour sa propre satisfaction, mais pour parer et embellir en elle la couche de l'époux céleste, pour tapisser et pour orner le trône du Verbe divin, pour en faire une digne habitation du Fils de Dieu: *Ut dignum Filii Dei habitaculum effici mereretur.* La sainteté et les autres vertus lui furent données, non seulement pour la disposer à pratiquer les bonnes œuvres, mais encore pour la rendre capable de concevoir et de donner au monde le Saint des Saints, la sainteté incrée et incarnée; et ceci montre encore que ses vertus sont:

5148. III. *Fécondes.* Comme les astres envoient continuellement des influences ici-bas, ainsi les vertus de la sainte Vierge sont très fécondes et en produisent de semblables dans les cœurs de ceux qui lui appartiennent, et qui ne s'en rendrent pas indignes. Son Fils lui dit dans l'Ecriture: *In electis meis mitte radices.* Toutes les vertus des âmes prédestinées, et toutes les bonnes œuvres que les saints pratiquent, sont des fruits de ses semences, sont des moissons de ses mérites et des productions de ses influences.

Les saints Pères lui attribuent l'honneur et la gloire de tout ce qui s'est fait et qui se fait de grand, d'excellent, d'héroïque et de louable dans l'Eglise. Si les saints Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze et autres, ont défendu le mystère de la Très Sainte Trinité; s'ils l'ont fait adorer et sanctifier par tout le monde, ç'a été par le secours de la sainte Vierge. *Per te Trinitas sanctificatur,* lui dit saint Cyrille d'Alexandrie. Si l'impératrice Hélène et l'empereur Héraclius ont rendu célèbre et fait honorer par tout le monde la croix du Fils de Dieu, ç'a été par les inspirations de la sainte Vierge: *Per te crux pretiosa celebratur et adoratur in toto orbe terrarum;* si les saints Apôtres ont retiré les hommes de l'idolâtrie et converti le monde à la foi et à la connaissance du vrai Dieu, ç'a été par les bons exemples de la sainte Vierge: *Per te omnis creatura idolorum errore detenta, conversa est ad agnitionem veritatis;* si l'empereur Constantin, si Charlemagne, saint Louis et autres monarques ont fait bâtir et consacrer des églises au vrai Dieu, c'est la sainte Vierge qui leur a inspiré cette dévotion: *Per te in toto orbe terrarum constructæ sunt ecclesiæ.*

La raison de ceci est, que les vertus de la Vierge, comme nous avons vu, sont des dispositions ou des effets de sa maternité, et elles se ressentent de cette alliance, elles en empruntent la propriété qui est d'être féconde et productive, et par conséquent toutes les bonnes œuvres des saints, toutes les vertus des âmes prédestinées rendront à jamais honneur et hommage aux vertus de Marie, par le rapport qu'elles ont à elle comme des effets à leurs causes, comme des ruisseaux à leur source et des copies à leurs modèles. *Conclusion.* Un enfant doit reproduire les traits de sa mère. Ayons toutes les vertus. Si une seule nous manque absolument, nous n'en avons aucune d'une manière parfaite. La prunelle de nos yeux ne peut pas

regarder à la fois le ciel et la terre. Si nous manquons d'une vertu nous avons donc une affection pour le vice contraire, l'œil de notre cœur est tourné en bas, et nous ne regardons plus les choses célestes. Ayons les parfaites et non défectueuses : autrement Dieu nous dirait : *Vinum tuum mixtum est aquâ.* Si votre vigneron vous livrait du vin détrempé d'eau, votre fermier du froment mêlé d'ivraie, qu'en penseriez-vous ? Ne mêlons pas à nos bonnes œuvres des circonstances qui les rendent vicieuses. Rendons les excellentes par de saintes intentions : c'est l'intention de plaire à Dieu et par un motif de pur amour qui relève nos œuvres. Enfin que nos vertus soient fécondes, et exercent autour de nous une influence salutaire. Pour lors Marie nous bénira et nous protégera comme ses enfants. (D'après le P. Le Jeune.)

PENSÉES SUR L'IMITATION DE MARIE.

5149. *Quid nobilius Dei matre, quid splendidius ea, quam splendor elegit, quid castius ea, quae corpus sine corporis contagione generavit. Et, ut de caeteris ejus virtutibus taceam, virgo erat non solum corpore, sed etiam mente : corde humilis, verbis gravis, animo prudens, loquendi parcior, legendi studiosior : non in cumulo divitiarum, sed in prece pauperum spem reponens, interita opere, verecundia sermone arbitrum mentis non homines, sed Deum quærere : nullum lædere, omnibus bene velle, majoribus assurgere, æqualibus non invidere. Jactantiam fugere, rationem sequi et amare. Quando ista fastidivit humilitatem ? quando risit debilem ? quando vitavit inopem ? Nihil in oculis torvum, nihil in verbis procax, nihil in actu inverecundum, non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior : ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis, figura probitatis. Talem hanc Evangelista monstravit, talem Angelus reperit, talem Spiritus sanctus elegit. Quid enim in singulis moret ? Quæ digna fuit ex qua Dei filius nasceretur.* (Amer.)

Talis fuit Maria, ejus unius vita omnium sit disciplina. (Id.)

5150. *Vere in plenitudine sanctorum detentio virginis Mariæ, cui non defuit fides patriarcharum, spes prophetarum, zelus apostolorum, constantia martyrum, sobrietas confessorum, castitas virginum, fecunditas conjugatorum, sed nec ipsa puritas angelorum.* (Bern.)

5151. Saint Bernard dit en parlant de Marie : *Colite quam amatis ; quia tunc eam vere amatis, si imitari velitis, quam laudatis.*

Saint Ambroise : *Sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas vitaque Mariæ, de qua refulgeat forma virtutis ; hinc sumatis exempla vivendi : quid corrigere, quid effugere, quid tenere debeatis.*

5152. Marie fut très belle, mais sans nuire à ceux qui la regardaient ; au contraire, la vue de sa beauté dissipait les mouvements impurs, et faisait naître dans les cœurs l'amour de la vertu, ainsi que l'assure Saint Ambroise, et après lui, Saint Thomas. C'est pour cela qu'elle est comparée à la myrrhe qui préserve de la corruption. Elle se livrait aux exercices de la vie active, mais sans que ses actions la détournassent de l'union avec Dieu. Dans la vie contemplative, elle était recueillie en Dieu, mais sans négliger les choses temporelles, et les devoirs de la charité envers le prochain. La mort put l'atteindre, mais sans ses angoisses et sans la corruption du corps. (Saint Liguori.)

5153. *Quicumque sibi Mariæ optat præmium, imitetur exemplum.* (Ambr.)

— La vraie dévotion à Marie consiste à vouloir ce que veut Marie. (Saint Léonard.)

CHAPITRE III

FÊTES DES SAINTS

Du culte des Saints en général.

5154. Avant d'aller plus loin sur ce sujet nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des remarquables passages de l'étude de M. le chanoine Boher, *sur la dévotion.*

Ce culte est éminemment rationnel ; il sort comme malgré nous du fond de notre nature.

La glorification des grands hommes n'est-elle pas en effet, de tous les peuples et de tous les temps ? Q'une tête s'élève haut, dans quelque ordre que ce soit, au-dessus du niveau commun, la gloire aussitôt la couronne de ses rayons.

Les princes de la science, de la poésie et de l'art, n'ont ni moins de courtisans, ni moins d'adulateurs que les princes du sang. Quand on a pour eux érigé des monuments, dressé des statues, décrété des solennités publiques, des centenaires nationaux, qui, dans cette espèce de *culte naturel* et de *dévotion civile* dont on les honore, s'avisa jamais de trouver rien d'excessif ? C'est que, par instinct et par raison, l'humanité se reconnaît solidaire. Quand ses membres s'élèvent, elle se sent grandir, elle s'honore en les ennoblissant ; et quand un génie prend son essor, il lui semble se voir tout entière emportée par lui vers les hautes régions de la lumière et de sa gloire.

Et cependant, aptitudes, talents et génie, l'homme ne se les donne pas. On ne peut, sans la plus grave des erreurs, les confondre avec le mérite. Le mérite, fruit de la liberté, réside essentiellement dans les œuvres ; et les œuvres du talent, du génie, du savoir ne sont pas, bien s'en faut, toujours honorables. Pour accorder mon estime à tel et tel homme qu'on est convenu d'appeler *grand*, je suis forcé de dédoubler le personnage, d'effacer l'homme pour ne voir que le poète, le savant, le héros. Un regard sur leur vie intime suffirait peut-être à changer mon estime en dégoût, mon admiration en mépris.

Où l'estime peut et doit être sans restriction, l'admiration sans réserve, c'est lorsqu'elles s'adressent à ces grands artistes en culture morale, en perfectionnement spirituel que l'Eglise appelle ses saints. Dans l'échelle des supériorités humaines, le saint tient, sans contredit, le premier rang. Il est le plus bel ornement de notre espèce, le suprême honneur de l'humanité.

Il y a en action, dans toute la vie du saint, un poème merveilleux, un chef-d'œuvre incomparable. Seulement son chef-d'œuvre, ce ne sera pas, à la manière des artisans vulgaires, sur le marbre, ou dans ses chants, que le saint le réalisera. Il travaille, lui, sur le bloc vivant de sa propre nature, qu'il dégrossit, qu'il épure et qu'il idéalise sur un type divin qui lui est apparu dans les cieux. Seul le saint a su lui rendre, dans toute son énergie, le sentiment de sa grandeur originelle et de ses hautes destinées, orientant sûrement sa voile sur le port éternel où elle doit aborder. Seul il a mon-

tré au monde, qui ne l'aurait jamais soupçonné et qui s'en étonne toujours, quelle ravissante floraison de vertus angéliques pouvait encore s'épanouir sur son front vicié et vieilli.

C'est la reine des sciences, c'est l'art des arts, que la sanctification. Grande et laborieuse entreprise ! Si laborieuse, que la plupart des hommes semblent ne rien craindre tant que d'y mettre la main, que bien des cœurs, d'ailleurs généreux ou même héroïques, ne l'envisagent qu'avec effroi. Lors donc qu'un chrétien, dans la conscience de sa faiblesse native, mais comptant sur le secours d'en haut, en entreprend résolument l'édifice, et victorieux de toute difficulté, le conduit à son couronnement, qui n'admirerait un si grand courrge !

5155. Tout saint, ne fut-il qu'un enfant, prend donc rang, de plein droit, dans la pléiade des grands hommes. Il a sur nos hommages des titres hors de pair; d'autant mieux que pour lui vouer notre vénération, point n'est besoin de distinguer en lui, comme nous avons dû le faire plus haut, l'homme du personnage. Le saint se présente à nous tout d'une pièce, comme d'une seule coulée, et tout son métal est de l'or pur.

Assimiler les saints de Dieu aux simples illustrations de la terre, sauf peut-être le degré dans l'estime et dans les honneurs, ce serait manquer de justice.

Il est vrai : la dévotion qui nous amène aux pieds du saint, est dans un mode particulier, l'accomplissement de cette loi qui poussa partout le genre humain à la glorification des grands hommes, mais c'est aussi quelque chose de plus et de mieux.

Le saint, dès ici-bas, appartient à un ordre supérieur. Il était entré par toutes les puissances de son âme dans un monde surnaturel et divin. Par l'esprit, il vivait de la foi ; par le cœur de la grâce ; et tandis que son corps se prêtait encore aux relations obligées de la terre, son âme conversait déjà dans les cieux. Tout son être et toute sa vie, il les avait voués à Jésus-Christ, et ce don de lui-même, il le sentait bien, avait été agréé. Il tenait au Christ comme les membres tiennent à la tête et au cœur.

Comment aurait-il pu mettre en doute le mystère de cette ineffable union ? D'où lui venait, sinon des lèvres divines, ce souffle mystérieux qui, par moment, allumait dans son cœur des flammes si brûlantes et partout si douces ? Aurait-il tiré de son propre néant ces si sublimes vertus qui toujours nous émerveillent et souvent aussi nous effraient, et ces chastes délices où il croyait déjà saisir les prémices des cieux, et ce pouvoir miraculeux qui mettait à sa merci la nature et forçait les lois du monde physique à se suspendre ou à s'assouplir dans ses mains ?

Telle était auprès de Dieu la condition priviligiée du saint, lorsqu'il gémissait encore dans le creuset de son épreuve et les larmes de son exil. Que doit ce donc être maintenant que, vainqueur du trépas, le saint, soldat valeureux du Christ, est allé rejoindre son divin Chef au lieu de l'éternel triomphe ? Entre le Sauveur et ses élus, dans les cieux, plus de réserve dans l'amour, plus de limite dans la confiance.

5156. L'union commencée ici-bas, consomme là-haut son doux mystère, et l'unité du corps mystique apparait dans tout son éclat. C'est une même gloire, une même vie qui, de l'Homme-Dieu, comme de sa source, se répand avec une profusion graduée sur tous ses membres béatifiés. Si donc,

quand il vivait parmi nous, le saint nous paraissait vénérable, quels plus beaux titres n'a-t-il pas à notre vénération aujourd'hui que ses vertus, soustraites à toute défaillance, ont reçu du Seigneur leur lustre et leur consécration ? Répandre des bienfaits, c'était, sur terre, son bonheur ; se pourrait-il que puisant au Ciel dans les trésors du divin amour, sa main incomparablement plus riche n'en soit pas devenue plus généreuse encore et plus libérale ? Sa voix de pécheur repenti ou d'exilé suppliant opérait des prodiges et domptait la nature ; cohéritier du Christ et prince dans son royaume, qui peut fixer aujourd'hui les limites de son pouvoir ?

Honneurs décernés aux grands hommes et culte rendu aux saints, ce sont deux faits analogues, deux expressions de la même loi ; mais entre l'une et l'autre, quelle distance ! Que visent dans une illustration mondaine, les hommages admirateurs ? Le génie, le savoir, la valeur ou le rang. Dans les saints, au contraire, ce que nous glorifions, c'est l'homme lui-même, l'homme spirituel et moral, avec toute sa vie et toutes ses œuvres ; par delà le saint, c'est Jésus-Christ, qui a formé le saint ; c'est Dieu, qui a envoyé le Christ.

Nous baisons avec émotion ses reliques, et par respect devant son image, nous découvrons nos têtes et nous inclinons nos fronts, est-ce à dire que nous y attachions, à la manière des païens, quelque idée de divinité ou quelque secrète vertu dont nous attendions une assistance ?

Le catholique n'y attache rien. Il y reconnait ce que nul ne peut s'empêcher d'y voir ; les restes précieux d'un corps qui fut le fidèle associé, le compagnon de fortune et de combat d'une âme sainte ; les traits aimés d'un frère glorieux dont l'exemple offre à nos devoirs un modèle accompli, dont le souvenir stimule notre zèle et encourage notre faiblesse ; car sorti de nos rangs, le saint marche à notre tête, et nous appelle sur ses traces à la conquête de son propre bonheur. Et parce que mérites, vertus, gloire, puissance, les saints tiennent tout de leur union spirituelle avec le Christ, dont ils forment comme l'appendice et le prolongement, nous étendons ainsi jusqu'à eux le culte que nous rendons au Christ, dans la mesure même de leur respective union avec lui.

Ce culte ne ressemble en rien à celui que l'on prostitue trop souvent aux vaines illustrations de ce monde, culte purement civil et social. Par essence, il est moral, sanctifiant, religieux. Ce n'est pas l'admiration stérile et froide de l'intelligence. Il descend dans le cœur, s'en empare, éveille en lui l'amour, provoque le dévouement. C'est comme pour le Christ, une véritable dévotion.

5157. Mais pour le Christ, parce qu'il est Dieu, la dévotion prend sa forme souveraine et devient le culte de Latrie, c'est-à-dire l'adoration dans le sens absolu de ce mot.

Pour les saints, au contraire, la dévotion toute limitée, se tient plus bas, prend un nom plus humble, et s'appelle le culte de Dieu ou de servage, parce que, si haut qu'ils soient placés dans le ciel, les saints restent toujours, et plus parfaitement qu'ils ne furent autrefois, les fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Telles étant sur la question des saints, les convictions du catholique, qu'y peut-on découvrir qui doive offenser la raison ou la foi du prétendu réformé ?

S'inscrirait-il en faux contre l'existence des saints et la permanence de la sainteté dans l'Eglise ? Il devrait nous dire alors ce que serait venu faire le Fils de Dieu sur la terre. En dehors de la formation des saints, quel intérêt étranger et supérieur à celui-là l'aurait déterminé à épouser notre nature criminelle et si avilie ?

La mort d'un Dieu se justifierait-elle, si la sainteté n'était pas le prix de son sacrifice ? Il aurait baigné la terre de son sang très saint, et néanmoins pour la sainteté, la terre resterait inféconde ! Il se serait perpétué et multiplié sans fin dans l'Eglise à l'état de victime, et, de l'autel où il s'immole, du tabernacle où il réside, il ne verrait pas se renouveler sans cesse autour de lui une couronne de saints !

5158. D'autre part reconnaître les saints et leur refuser nos hommages, n'est-ce pas pour la raison autant que pour la foi une odieuse contradiction ? La sanctification, qui ne le sait ? est une vocation commune à tous. Chacun s'estimerait heureux d'en posséder le trésor; et si la lâcheté nous empêche de la poursuivre, ou la faiblesse de l'atteindre, ne sommes-nous pas ravis d'en voir s'élever de nos rangs de glorieuses personnnifications ?

Pourquoi donc notre dévotion envers les Bienheureux provoque-t-elle de la part du protestant des censures et des sarcasmes ? S'il condamne la vénération et l'amour dont nous les entourons, qui donc, après Dieu nous permettra-t-il de vénérer et d'aimer ? Que peuvent, du reste, les interdictions de l'hérétique contre la puissance attractive de la sainteté ? Qu'elle se montre, et tout cœur droit, chastement séduit, s'empresse de céder à ses charmes : c'est qu'elle porte au front des reflets de la beauté céleste, et sur les traits la ressemblance du Sauveur. Etonnez-vous ensuite que nous reportions sur ces copies vivantes quelque chose de l'amour que nous inspire le type divin !

Et d'ailleurs, durant le labeur de sa sanctification, le serviteur de Dieu vit si souvent le ciel se pencher complaisamment sur sa tête, et le Christ lui-même l'admettre, bien mieux l'attirer aux douceurs de la plus tendre familiarité, et l'on voudrait que notre dévotion se refusât ou fit des réserves ! A tant de misère, sied-il tant d'orgueil ? Il suppose donc qu'en quittant ce monde le saint a rompu tout rapport avec nous, qu'il cesse d'entendre notre voix et de s'intéresser à notre cause, ou que, parvenu près de Dieu, reposant sur son sein, il a perdu, loin de la perfectionner, cette puissance d'impétration, qui attirait, de son vivant, tant de bienfaits sur la terre ?

Mais où tendent de tels enseignements, sinon à briser l'unité de la famille humaine, à mettre en tronçons sans correspondance l'Eglise de Jésus-Christ, à dessécher dans l'âme chrétienne la source de ses plus douces consolations ? Quoi donc ? Une humanité partagée, moitié sur terre, moitié dans les cieux, et de l'une à l'autre nul va-et-vient, nulles relations, aucun contact, ce serait là l'idéal du protestant ! conception étrange où l'étroitesse le dispute à la dureté !

Militante ou triomphante, l'Eglise est indivisible; la succession de ses phases et la diversité de ses états n'altèrent en rien son unité. La séparation des rameaux n'est qu'apparente : ils se touchent toujours et se tiennent dans le tronc divin d'où ils tirent leur sève. Tout lien n'est pas dissous par le trépas. L'amour, plus puissant que la mort, sauve de ses coups l'union des âmes. On se parle, on se répond des deux côtés de la tombe, de l'un à l'autre bord on se donne la main. Le saint ne nous quitte que

pour être plus près de nous. Mieux instruite de nos intérêts, plus éclairée sur nos périls, sa sollicitude en devient plus vive et sa sollicitation plus pressante. Ami de Dieu, mais resté notre ami, avec bonheur il transmet nos prières, les appuyant de tout son crédit, et le Seigneur accorde souvent à ses mérites ce qu'il refuserait à notre indignité.

5159. Nous honorons les saints, parce qu'ils sont eux-mêmes l'honneur du Christ, la plus heureuse réalisation de sa pensée, le plus beau fruit de sa grâce; et que depuis le premier linéament qui en commença l'ébauche, jusqu'au dernier coup de pinceau qui en acheva le dessin, tout en eux est son œuvre, le chef-d'œuvre de sa sagesse et de son amour; que leur beauté, c'est lui-même qui l'a façonnée en leur imprimant ses traits; leur manteau de gloire, c'est sa main qui le leur donne, en les revêtant de sa propre splendeur.

Dans le saint, c'est moins le saint que l'Homme-Dieu, auteur de leur sainteté, que nous vénérons. Notre dévotion ne s'arrête pas au saint, mais par le saint monte droit à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à Dieu. Car avec Bossuet, avec l'Eglise entière, nous confessons sans hésiter que tout culte religieux se doit terminer à Dieu comme à sa fin nécessaire. Et si l'honneur que l'Eglise rend à la Sainte Vierge et aux saints peut être appelé religieux, c'est à cause qu'il se rapporte nécessairement à Dieu (1).

Dieu le premier et plus que personne honore les saints, et comme le chante David, il les honore au delà de tout mérite et de toute attente; il les honore à l'excès (2). Il les aime comme lui seul peut aimer, les appelant ses amis, ses enfants bien-aimés, frères du Christ son Fils unique, et les cohéritiers de son royaume éternel. Qu'a donc de mieux à faire notre dévotion, que de prendre exemple sur Dieu même, de modeler notre conduite sur celle du Christ, de reproduire ici-bas autant qu'il est en nous les beautés de l'ordonnance céleste, et de faire de notre économie religieuse comme un calque du plan divin? Les saints, nous les appelons à notre secours, non qu'ils puissent nous secourir par eux-mêmes et tirer de leur propre fond, sans puiser à plus haute source, les bienfaits que nous espérons. Au ciel, comme sur la terre, leur suffisance, pour parler comme l'Apôtre, vient toute de Dieu. D'eux-mêmes, les Bienheureux ne peuvent rien nous donner, mais ils peuvent beaucoup obtenir; toute leur puissance est dans leur intercession.

5160. Les saints sont entrés bien plus avant que nous dans l'estime et l'amitié du Seigneur. Nos prières en passant par leurs mains accroissent leur valeur et leur efficacité. La gloire de Dieu s'en rehausse davantage et son cœur en est plus attendri, car l'honneur que fait la prière à celui vers qui elle monte, n'est-il pas en raison directe de la dignité de celui qu'elle humilie à ses pieds? La prière du juste est bien plus puissante que celle du pécheur, et celle du saint déjà couronné plus douce au cœur de Dieu que celle du juste qui lutte encore.

Mais les saints, redisons-le, ne se bornent pas à offrir à Dieu nos prières, ils y joignent aussi les leurs, mêlant leurs parfums à notre encens; nouvelle raison qui rend bonne et utile leur fraternelle intervention. Notre prière

(1) Bossuet, Loc. Cit.
(2) Psal. 138. V. 14.

pénétrée, embaumée, agrandie par la leur, arrive avec plus d'assurance au trône de l'Eternel. En passant par les saints, elle ne fait pas de détours, elle assure son succès, elle ne s'attarde pas, elle prend des forces, elle n'implique pas un défaut de confiance envers Dieu, mais une bien légitime défiance de nous-mêmes, car elle n'a que trop conscience de notre infirmité.

ARTICLE I. — *Panégyriques communs, pouvant servir à plusieurs saints de même catégorie.*

5161. I. **Culte des saints. Fête Patronale.** — *Mirabilis Deus in sanctis suis : Dieu est admirable dans ses saints.* Admirable pendant leur vie ; car par eux il a opéré de grandes œuvres et leur a fait pratiquer de grandes vertus. Admirable après leur mort ; car I, il les honore magnifiquement et II, il veut que nous les honorions nous-mêmes.

5162. I. les honore, 1° *au ciel.* Il les fait rois : car tous ont une couronne au front, tous sont assis sur des trônes resplendissants et portent aux mains les palmes de la victoire ; à tous il fait part de sa majesté, de sa puissance, de sa gloire, en même temps que de sa félicité. Leur triomphe est complet sur le monde, sur le démon, sur la chair et sur la mort. Aucun ennemi ne pourra les atteindre. *L'œil de l'homme n'a rien vu, son cœur n'a rien senti, qui soit comparable à ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.*

2° *Il les honore sur la terre :* 1) *par les miracles qu'ils opèrent.* Leur poussière même, les fragments de leurs vêtements font quelquefois des prodiges et chassent les démons eux-mêmes. 2) Par le culte que leur rend l'Eglise inspirée par Dieu. L'Eglise catholique, en effet, célèbre leurs fêtes, bâtit des temples, dresse des autels à Dieu en leur honneur ; et tous ses enfants, dociles à sa voix, accourent en pèlerinage au lieu où reposent les corps des saints, se prosternent devant leurs cendres. On a vu, à travers les âges, les empereurs, les Pontifes, les grands mêlés au peuple pour honorer ceux que Dieu honore. Quel conquérant, quel monarque, quel savant est honoré, après sa mort, comme les saints le sont, eussent-ils été d'humbles pêcheurs comme Pierre, ou de pauvres bergères, comme Geneviève ou Germaine Cousin ! Et l'honneur que reçoivent les saints durera ici-bas autant que l'Eglise, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. Toutes les grandeurs des siècles disparaissent ; tous les mérites s'oublient. Jamais l'Eglise n'oubliera d'honorer les saints. Ceux qui ambitionnent les honneurs, n'ont donc point de plus sûre voie pour y arriver que la sainteté. Insensé celui qui mendie les honneurs de la terre. Ils ne sont qu'une vaine fumée que le vent dissipe ! La vraie gloire au ciel et sur la terre, c'est Dieu qui la donne, et ce sont les saints qui la méritent. *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum.*

5163. — II. Mais si Dieu honore les saints et les fait honorer par son Eglise, c'est afin que *chacun de nous leur rende un culte ;* non pas le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu : (adorer une créature ce serait une idolâtrie) ; mais un culte de respect et d'amour qui nous porte à les vénérer, à les invoquer et à les imiter.

1° *A les vénérer.* Nous lisons dans la sainte Ecriture que le patriarche Loth se prosterna devant les anges qui vinrent le voir ; Abdias, un des prin-

cipaux officiers d'Achab, se prosterna devant Elie. Les saints Pères sont unanimes à nous dire que, de tout temps, dans l'Eglise, on a honoré les saints. Nous honorons, dit un saint Docteur, les serviteurs, afin que cet honneur revienne à leur Maître ; et saint Ambroise : Quiconque, dit-il, honore les martyrs, honore Jésus-Christ, et celui qui méprise les martyrs, méprise Jésus-Christ. La raison elle-même nous dit que tout être doit être estimé et honoré selon sa dignité. Or, les saints sont les amis de Dieu, les héritiers de sa gloire, les conquérants du ciel, les vainqueurs du démon. Il faut donc les honorer et vénérer leurs images, leurs reliques, non en elles-mêmes, mais par respect pour les saints dont elles rappellent le souvenir. Mais, entre tous, honorons d'un culte spécial celui que nous avons choisi pour patron, célébrons sa fête, exposons son image dans nos familles.

« Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentiments de la Sainte Vierge et des saints.

« Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Eglise. Mais, certes, c'est attribuer à Dieu une faiblesse déplorable que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures ; car, que sont les saints et la Sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grâce ? Si le soleil était animé, il n'aurait point de jalousie en voyant la lune qui préside à la nuit, comme dit Moïse, par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire par la réflexion de ses rayons. Quelque haute perfection que nous reconnaissions en Marie, Jésus-Christ pourrait-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte ? » (BOSSUET.)

5164. 2° *A les invoquer.* C'est une vérité catholique que les anges et les saints prient pour nous. La sainte Ecriture le prouve, les saints Docteurs nous l'enseignent. Saint Chrysostome nous dit que de même que le soldat demande avec confiance une grâce à son prince, en lui montrant ses blessures, de même les saints, en montrant à Dieu leurs membres mutilés pour l'amour de lui, peuvent tout obtenir. Et le saint Concile de Trente nous dit que les saints qui règnent avec Jésus-Christ offrent leurs prières pour nous. Nous sentons que les âmes saintes qui sont sur la terre peuvent nous obtenir des grâces et nous nous recommandons à leurs prières. Les saints ici-bas sont pourtant eux-mêmes sujets aux infirmités et dans le temps de l'épreuve. Quand ils sont au ciel, plus intimement unis à Dieu et glorifiés par lui, n'ont-ils pas alors plus de crédit ? et la charité qui ne meurt pas, ne les porte-t-elle pas, là-haut, à prier avec d'autant plus de sollicitude pour notre salut, qu'ils sont plus en sûreté pour le leur ? Selon le mot de saint Cyprien : *Jam de sua immortalitate securi, et de nostra solliciti.*

« Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres. Oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères. Nous leur parlons avec confiance, et, quoiqu'ils ne paraissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présents ; leur charité aussi, en même temps, nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. » (BOSSUET.)

Il est donc non seulement permis, mais encore bon et utile d'invoquer les saints, d'implorer leur secours, non pour obtenir d'eux des bienfaits que

Dieu seul peut accorder ; mais afin qu'ils nous aident à les obtenir de Dieu par Jésus-Christ, notre unique médiateur. Aussi voyons-nous, de tout temps les saints de la terre invoquer les saints du ciel, et c'est notre consolation ici-bas de penser que nous avons au ciel des amis, qui nous assistent quand nous réclamons leurs secours. Il est peut-être de même de notre famille ; mais notre saint patron est surtout attentif à nous aider, si nous recourons à lui. Invoquons-le donc souvent dans nos prières du matin et du soir, dans nos tentations, dans les périls.

5165. 3° *Les imiter. Ce qu'il y a de plus important dans la religion* c'est, au sentiment de saint Augustin, *d'imiter ce que l'on honore.* 1) « Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire ? ils en sont pleins, ils en sont comblés, c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Eglise, dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur : et, en exaltant la gloire des saints, elle veut nous exciter à la mériter comme eux, en faisant ce qu'ils ont fait. Autant de fêtes que nous célébrons, dit saint Basile de Séleucie, autant de tableaux nous sont proposés pour nous servir de modèles. Tout ainsi, dit saint Basile (*Homél.* XVIII, n. 1, t. II, p. 141), que les abeilles sortent de leur ruche quand elles voient le beau temps, et, parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel y verse tous les matins avec la rosée ; de même, aux jours illustrés par la solennité des martyrs, nous accourrons en foule à leurs mémoires, pour y recueillir, comme un don céleste l'exemple de leurs vertus. Les solennités des martyrs, dit saint Augustin, sont des exhortations au martyre ; les martyrs, dit le même Père, ne se portent pas volontiers à prier pour nous, s'ils n'y reconnaissent quelques-unes de leurs vertus. C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Eglise catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience, etc. » (BOSSUET.) 2) Les saints nous offrent le modèle de toutes les vertus que nous devons pratiquer ; les Apôtres nous apprennent le zèle ; les martyrs l'attachement à la foi et la générosité pour Dieu ; les vierges, la pureté ; tous, la mortification, l'humilité, la prière.

3) Les saints ont été ce que nous sommes (1). Il y a au ciel des parents comme Job et sainte Monique, des enfants vertueux comme Rose de Lima, des grands comme saint Louis, des pauvres comme Isidore le laboureur et Germaine Cousin, des docteurs de l'Eglise comme Bonaventure, des âmes simples et droites comme frère Gille, des époux comme saint Elzéard et sainte Delphine, des vierges comme Catherine de Sienne, des religieux comme François d'Assise, des hommes vivant dans le monde comme saint Benoît Labre. Pas une carrière qui n'ait eu ses saints. Pas un d'entre nous qui ne puisse devenir un saint, en remplissant ses devoirs d'état, comme les saints à sa place les auraient remplis, en évitant comme eux les péchés

(1) Tertullien a dit : *Solutio totius difficultatis, Christus ;* c'est-a-dire qu'il n'y a point de difficulté dans la vie chrétienne, dont l'exemple de Notre-Seigneur ne nous aide à triompher. Mais Notre-Seigneur était impeccable. Les saints sont faibles, inclinés au mal comme nous, tentés comme nous, occupés d'affaires comme nous, etc.

et les occasions de péché, en pratiquant les vertus, en priant, en s'approchant des sacrements.

Lorsqu'on canonisa saint François Xavier, saint François de Sales dit : Voilà déjà trois saints du même nom, il faut que je fasse le quatrième, m'en dût-il coûter la vie. Et il se tint parole à lui-même. Pourquoi ne formerai-je pas le même projet ? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je fasse encore un saint de mon nom, de ma profession, un saint père de famille, etc. (P. DE LA COLOMBIÈRE.)

Honorons donc ceux que Dieu et l'Eglise honorent ; invoquons-les ; mais demandons-leur surtout la grâce de les imiter, afin de partager un jour leur félicité et leur gloire.

PENSÉES SUR LES PANÉGYRIQUES DES SAINTS.

5166. *Dicit sermo divinus, ne laudaveris hominem in vita sua tanquam si diceret: lauda post mortem, magnifica post consummationem. Duplici tamen ex causa utilius est homini memoriæ laudem dare quam vitæ, ut illo potissimum tempore merita sanctitatis extollas, quando nec laudantem adulatio movet, nec laudatum tentat elatio. Lauda ergo post pericula, nec prædica securum, lauda non qualis felicitatem, sed quum pervenerit ad portum : lauda ducis virtutem, sed quum perductus est ad triumphum. Quis possit hic sine trepidatione laudari, qui et de præterito meminit se habere quod doleat et de futuro videt, sibi superesse quod timeat.* (AMBR.)

5167. *Quædam sunt, quæ in festivitatibus sanctorum vigilanter considerare debemus, auxilium sancti, exemplum ejus, confusionem nostram. Auxilium ejus, quia qui potens in terra, potentior est in cœlis ante faciem domini sui. Si enim, dum hic adhuc viveret, misertus est peccatoribus et oravit pro eis, nunc quanto amplius, quanto verius agnoscit miserias nostras, orat pro nobis patrem ? quia beata illa patria charitatem ejus non mutavit, sed augmentavit : uno potius movit sibi viscera misericordiæ quum ante fontem misericordiæ adsistit. Debemus etiam vitam ejus attendere : quia quandiu in terris visus est et cum hominibus conversatus est, non declinavit neque ad dexteram, neque ad sinistram : sed viam regiam tenuit donec veniret ad illum, qui dicit : Ego sum via, veritas et vita. Item diligentiori intuitu confusionem nostram aspiciamus : quia homo ille similis nobis fuit, passibilis, ex eodem luto formatus ex quo et nos. Quid ergo est, quod non solum difficile, sed impossibile credimus, ut faciamus opera, quæ fecit, ut sequamur vestigia ejus ?* (BERN.)

5168. De même qu'un pauvre connaît bien davantage sa pauvreté, quand il voit les trésors des riches ; ainsi l'âme s'humilie bien plus profondément et reconnaît beaucoup mieux sa bassesse et sa misère, quand elle jette les yeux sur les grands exemples que les Saints nous ont donnés, et sur les choses remarquables qu'ils ont faites. Saint Jérôme rapporte que saint Antoine abbé étant allé visiter saint Paul, premier ermite, et ayant admiré la sainteté de sa vie, ses disciples allaient au-devant de lui à son retour, et lui demandèrent où il avait été. Hélas ! répondit le Saint, malheureux pécheur que je suis, c'est bien à faux que je porte le nom de religieux ! J'ai vu un Elie, j'ai vu un Baptiste dans le désert, lorsque j'ai vu un Paul dans la solitude. Ce que ce grand saint disait par un pur sentiment d'humilité et d'abaissement, nous pouvons, nous autres ne le dire qu'avec trop de vérité, si nous considérons et leur propre exemple, et celui de tant d'autres qui les ont précédés, ou suivis.

5169. Toute sainteté vient de Jésus-Christ et nous est donnée par lui. Quand on expose plusieurs miroirs au soleil, quoiqu'ils jettent tous un grand éclat, qu'ils répandent tous des rayons, et qu'à les voir on les prît tous pour autant de soleils, il n'y a cependant qu'un soleil qui brille dans tous ces miroirs et qui leur communique toute leur clarté ; ainsi il n'y a qu'un seul saint, qui est la gloire du Père, de qui tous les hommes empruntent toute leur sainteté ; je veux dire Notre-Seigneur

Jésus-Christ: Nous avons tous reçu de sa plénitude, nous ne sommes riches que de ses biens, nous ne sommes puissants que par ses forces. (Saint Ambroise.)

5170. *Mirabilis in Sanctis suis, in quibus et præsidium nobis contrahit et exemplum.* (Leo M.)

Cum religionis summa sit, imitari quod colimus. (Aug.)

Unde est ista justitia, sanctos colere et sanctitatem contemnere? Primus gradus pietatis est sanctitatem diligere, postea sanctos, quia non sancti ante sanctitatem fuerunt, sed sanctitas ante eos. Sine causa ergo justos honorat, qui justitiam spernit. (Chrys.)

Si sanctorum cupis habere consortium, a malitiæ et nequitiæ cogitatu pectus emunda, quia non nisi sanctos et justos, simplices, innocentes et puros cœlestis aula suscipiet. (Hier.)

II. — Toussaint.

5171. On peut, en ce jour, parler sur le ciel, comme au nº 2037, en se servant de l'exorde que nous indiquons en note, ou traiter le sujet suivant :

Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore sanctorum omnium.

Nous honorons, en ce jour, tous les heureux habitants des cieux : la divine Marie, son virginal époux saint Joseph, tous les chœurs des anges, les Apôtres, les Martyrs, les Docteurs, les Pontifes, les Confesseurs, les Vierges et cette multitude d'élus, que saint Jean contempla dans sa vision sans pouvoir la compter, multitude assemblée de toutes les tribus, de toutes les langues et de toutes les nations. Nous les célébrons tous, et ceux qui ont déjà des fêtes particulières, et ceux qui n'en ont point. Il y en a un grand nombre, dont l'Eglise elle-même ignore la sainteté, et elle ne veut pas les laisser sans honneur; voilà pourquoi elle a institué cette fête. En ce jour, nous les félicitons de leur triomphe, nous sollicitons leur protection, et nous nous excitons au désir de les imiter, afin de pouvoir les rejoindre. Quel tableau à retracer à nos yeux, que celui de cette armée rangée dans le plus bel ordre, autour du Fils de Dieu et de sa divine Mère. Ce serait le lieu d'admirer et de s'écrier: *Quam pulchra tabernacula tua Jacob!* Mais peut-être est-il plus pratique de ne choisir, dans ce tableau que quelques traits que nos yeux infirmes pourront plus facilement saisir, et de dire que ces saints que nous honorons ont été ce que nous sommes, afin que nous comprenions bien qu'il nous faut être un jour ce qu'ils sont. Pas une des conditions honnêtes en ce monde qui n'ait donné au ciel des élus; il y a en paradis une foule de saints qui ont été dans la situation où nous nous trouvons nous-mêmes. (1)

5172. 1º Il y a au ciel *des saints qui ont eu, ici-bas, en partage, les grandeurs et les richesses, d'autres qui ont vécu dans la pauvreté.* Parmi les

(1) « Epictète, célèbre philosophe stoïcien, dit avec raison que la vie humaine ressemble à une comédie où l'on met en scène divers personnages. Pendant que dure la représentation, l'un des acteurs remplit le rôle de roi; l'autre celui de soldat, un autre, celui de laboureur et d'artisan; mais la pièce finie, toute cette variété de personnages disparaît, et tous reprennent leur costume ordinaire. De plus, les acteurs recueillent quelquefois plus d'éloge à jouer le rôle d'artisan que celui de roi, car on examine moins quel personnage ils représentent, que la manière dont ils le font. De même, il peut se faire qu'un cordonnier ou un autre artisan qui a rempli soigneusement les devoirs de son humble condition, soit plus récompensé après cette vie que beaucoup de rois ou de pontifes; car le Seigneur considère moins les dehors que l'intention, moins l'offrande que le zèle, moins la dignité de l'œuvre que l'ardeur de la charité, d'autant plus que celui qui a été fidèle dans les petites choses, l'eut été aussi dans les grandes, s'il avait été placé dans une condition plus haute. » (B. L. de Grenade.)

premiers, il en est qui ont tout quitté effectivement, d'autres qui ont usé des biens de ce monde comme n'en usant pas. Notre-Seigneur a dit: *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum;* et cette parole a inspiré l'horreur des honneurs et des richesses. On a vu un saint Antoine, on a vu des courtisans, tout quitter et s'enfuir dans les solitudes; ils possèdent au ciel d'ineffables richesses. Il y en a qui ont moins quitté, mais qui néanmoins ont beaucoup quitté, parce qu'ils n'ont rien gardé: *Ecce nos reliquimus omnia.* Fût-on un humble domestique, un pauvre ouvrier, c'est beaucoup que de renoncer à tout, c'est le plus parfait, c'est le plus facile. Le voyageur chargé marche moins rapidement que celui qui n'a rien à porter. L'athlète, avant de lutter, quitte ses vêtements; s'il avait seulement une cravatte, son adversaire s'en servirait pour l'étrangler. Dans la lutte avec le démon, *nudi cum nudis luctari debemus.* Elle est incroyable la multitude d'âmes qui l'a compris. Déserts de la Thébaïde, monastères florissants de l'occident, dites-nous donc combien d'habitants vous ont peuplés? Ils sont au ciel. N'en est-il point qui aient le courage de leur ressembler? Oh! il y en a qui ont renoncé au monde et qui voudraient toujours être dans le monde, afin d'avoir l'occasion de le quitter toujours. Vous qui êtes dans le monde, pourquoi ne voudriez-vous pas le quitter une bonne fois, s'il en est temps encore, d'autant qu'il est plus horrible que jamais?

Jésus a dit: *Beati pauperes spiritu:* le détachement du cœur suffit: aussi il y a eu des saints dans les richesses, dans les grandeurs: saint Louis, saint Henri, saint Edouard, saint Etienne, sainte Elisabeth de Hongrie; mais ces saints ne tenaient ni aux richesses ni aux grandeurs. Ils se servaient de leur condition comme d'un marchepied pour s'élever vers Dieu. Leurs biens étaient le patrimoine des pauvres. Ils ne dédaignaient pas de descendre vers les petits et de faire monter les petits jusqu'à eux. Tous les samedis, saint Louis servait à table douze pauvres. Mais combien que nous ne connaissons pas! Oui, il y a des âmes qui ont les richesses et qui n'y tiennent point, des âmes qui ne possèdent que pour donner, dont la main gauche ignore ce que donne la main droite. Le christianisme les a produites, et le ciel les couronne. Ne me parlez pas de cette bienfaisance philanthropique, que l'ostentation inspire; elle reçoit en ce monde sa récompense. — Au ciel, il n'y a pas seulement ces riches qui sont devenus pauvres par leur propre volonté, mais encore des hommes qui, sur cette terre sont nés et ont vécu dans la pauvreté. Il y a saint Benoît Labre, cet humble mendiant qui s'est sanctifié en demandant aux portes le pain de chaque jour. Il y a la pauvre bergère de Pibrac, Germaine Cousin. Il y a la pauvre Anne-Maria Taïgi qui, avec le labeur de chaque jour, dut porter la charge de l'éducation de ses nombreux enfants. Et cette multitude de pauvres inconnnus qui supportent leur détresse, qui ne murmurent jamais contre Dieu, qui ne se plaignent pas de la dureté de quelques riches, qui prient pour ceux qui le rebutent, s'unissant à celui qui n'a pas eu une pierre pour reposer sa tête. Ils sont au ciel, les douleurs du temps ont fait place à la béatitude. Les pauvres haillons de l'exil ont été remplacés par les vêtements de gloire. O pauvres! si vous saviez les avantages de la résignation!

5173. 2° Il y a au ciel des saints qui, sur la terre, *ont été savants, d'autres qui ont été ignorants.* Que de grands Docteurs dont l'Eglise s'honore: les Basile, les Chrysostome, les Augustin, les Jérôme, les Thomas d'Aquin, etc.

Il y a d'humbles intelligences qui n'ont su que leur catéchisme, qui n'ont lu que dans les plaies du Crucifix. Frère Gille est à côté de saint Bonaventure. (Raconter cette histoire, voir nº 2346.)

5174. 3º *Il y a des époux.* Parmi eux il en est qui ont poussé l'héroïsme jusqu'à la pratique de la chasteté parfaite. Valérien est au ciel avec Cécile sa jeune épouse, parce qu'à sa persuasion il a demandé le baptême et a subi le martyre avec elle. Saint Henri, empereur d'Allemagne, y est avec Cunégonde qu'en mourant il rendit vierge à ses parents, apres avoir passé plus de vingt années ensemble dans l'union la plus pure. Saint Elzéard y est avec sainte Delphine son épouse, à laquelle pendant qu'il était éloigné d'elle, il donnait rendez-vous dans le Cœur de Jésus. Il y a cette multitude de saints époux qui, n'ayant pas eu le courage de garder la chasteté parfaite, ont rempli saintement les lois du mariage, et ont donné à Dieu des serviteurs, à l'Eglise des enfants, au ciel des élus. Job est au ciel avec ses fils pour lesquels il offrait chaque jour à Dieu des sacrifices. Monique y est aussi avec cet Augustin qu'elle a tant pleuré. Sainte Félicité et sainte Symphorose, la mère de saint Symphorien y sont avec leurs enfants. Sainte Chantal y est, elle qui eut six enfants en huit ans de mariage, et qui veillait avec tant de sollicitude sur leur innocence, et cette multitude de mères saintes qui veillent et qui prient...

5175. 4º Au ciel il y a *des maîtres de maison,* comme David; *ambulans in via immaculata hic mihi ministrabat,* comme madame Acarie qui tous les mois communiait avec ses serviteurs; comme sainte Chantal qui venait travailler avec ses domestiques pour les instruire et leur parler de Dieu. Il y a *des serviteurs; Filius hominis non venit ministrari sed ministrare.* Sainte Zite qui voyait dans ses maîtres les représentants de Dieu. Sainte Dule qui subit le martyre plutôt que de céder aux infâmes sollicitations de son maître. Ils sont rois maintenant, la couronne est sur leur front.

5176. 5º *Il y a des enfants,* comme saint Barula et Ignace Ferandez (racontez leur histoire nº 908 et 916). Il y a *des jeunes gens*: saint Venant qui, à quinze ans, endurait tous les tourments plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas, ces âmes admirables, qui, à la noblesse de la naissance, à l'éclat des jeunes années, joignirent l'incomparable beauté de la vertu. Ils ont eu des imitateurs nombreux qui, par la fuite des compagnies, par la fréquentation des sacrements, par la prière, ont su au milieu des séductions garder leur âme pure. Leurs affections n'étaient que pour Jésus et son auguste Mère. Et l'amour de ces éternelles beautés savait à leurs yeux, enlever tout attrait aux beautés de la terre qu'ils ont su fouler aux pieds; aussi maintenant ils possèdent la beauté de Dieu et sont enivrés des plaisirs célestes. Oh! qu'elles sont bien récompensées les luttes soutenues ici-bas! Oh! vraiment il valait bien la peine de renoncer à tout plaisir!

Il y a surtout *des Vierges chrétiennes.* A leur tête, est Thècle devant laquelle se prosternaient les lions; puis celles qui marchant sur ses traces, ont su inspirer le respect même aux libertins. Depuis que Marie a levé sur le monde l'étendard virginal, quelles phalanges nombreuses se sont enrôlées sous cette glorieuse bannière! Elles sont dans le ciel. *Nuptiæ replent terram, virginitas cœlum.* Parmi elles, ici-bas il y a eu des vierges folles, elles sont restées à la porte; mais les sages se sont jetées entre les bras de Jé-

sus et se sont assises aux noces de l'Epoux. *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi, quem vidi, quem dilexi!* Et en effet, pour échapper à tout autre qu'à lui, que n'ont-elles pas dû faire? Fallait-il des murailles? elles les élevaient; des barrières? elles jetaient des grilles de fers entre elles et le monde: *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo*, disaient-elles. Et le monde leur jetait l'injure, et elles priaient pour les âmes qui y sont exposées. Ou bien, elles restaient dans la famille pour être les anges de paix du foyer domestique. Là encore, que de moqueries amères a subies la vieille fille, que de fois on lui a offert un époux mortel en traitant de folie son obstination à le refuser! Heureuse folie qui est sagesse devant Dieu. Maintenant elles chantent le cantique qu'il n'est pas donné à d'autres de chanter. *Sequuntur Agnum.*

Au ciel il y a des vieillards, saint Jean l'Evangéliste, saint Paul, ermite, saint Hilarion, saint Antoine, saint Liguori.

5177. 6° Il y a: 1) *des âmes qui n'ont jamais perdu la grâce:* sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi, saint François de Sales; 2) *de grands pécheurs qui ont fait pénitence:* le bon larron, saint Augustin, sainte Madeleine; et tous sont dans le sein de Dieu, tous jouissent de leur propre bonheur et de celui des autres à cause de la charité parfaite qui les unit. Tous nous invitent à les rejoindre. Et certes leur exemple n'est-il pas à lui seul un puissant encouragement? Ils ont été ce que nous sommes, donc nous pouvons être ce qu'ils sont. *Multi vocati*, prenons garde qu'ils n'y ait que peu d'élus. Pour les rejoindre, pas nécessaire d'opérer des miracles ni de faire des choses extraordinaires. *Si vis ad vitam ingredi serva mandata.* Remplissons nos devoirs d'état. Qu'avons-nous à y perdre, même pour ce monde! Donc que les riches soient saints, que les pauvres le soient aussi, etc. *(Récapituler.)*

III. — Panégyrique d'un saint quelconque.

5178. Saint N. s'est sanctifié lui-même. Il a sanctifié les autres.

I. *Il s'est sanctifié.* 1° Il avait compris la parole de l'Ecriture: *Sancti estote quia ego sanctus sum. Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Il a mis tout son cœur à cette grande œuvre, dès son enfance et pendant tout le cours de sa vie, qui n'a été qu'une série d'œuvres saintes.

(Si le saint, comme Augustin, a eu une jeunesse orageuse, on dit les larmes qu'il a versées sur ses égarements, et on ajoute que dès qu'il a été appelé, *continuo non acquievi carni et sanguini.*)

Est-ce ainsi que nous entendons l'usage que nous devons faire de la jeunesse, de la vie? Chers jeunes gens, vous dites qu'il faut que jeunesse se passe: mais est-ce à offenser Dieu? *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab eâ;* et les vices du jeune âge pénétreront jusque dans ses os, et descendront avec lui dans la tombe. Ce serait si beau à votre âge d'avoir la crainte de Dieu. Vous trouveriez tant de consolations à son service, et vous attireriez tant de bénédictions sur votre avenir! Et vous qui avez passé cet âge où l'homme pourrait avoir tant d'ardeur pour le bien, et qui peut-être avez usé dans l'amour des créatures l'élan de votre cœur, que faites-vous du temps que Dieu vous donne? Si vous lui en avez ravi une partie, c'est une raison de plus de ne pas lui refuser ce qui vous en reste. *Sancti estote. Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.*

2° Comment s'est-il sanctifié ? 1) *par la fuite du monde* et de ses dangers. Il avait entendu la parole du Maître: *Væ mundo a scandalis ;* c'est pourquoi, ou il a quitté le monde pour se retirer dans la solitude; ou en restant dans le monde, il n'a pas été du monde. A l'école de saint Antoine, il savait que le monde était enveloppé par Satan comme d'un immense filet dans lequel les âmes se laissent prendre par leur plus mortel ennemi; c'est pourquoi il a fui les fêtes du monde, ses sociétés, ses compagnies dangereuses. Et c'est ainsi qu'il s'est sanctifié. Le monde n'est pas moins dangereux que de son temps, au contraire....

2) *Par la prière et les sacrements.* Il avaient compris que c'étaient là les grandes sources de la grâce, il y a puisé avec joie... Imitons-le. 3) A. *par les bonnes œuvres*... on raconte le bien qu'il a entrepris et ce qui peut en rester encore... B. *les vertus qu'il a pratiquées. (a) L'humilité ;* méditant ces paroles du Saint-Esprit: *superbiam in corde tuo nunquam dominari permittas,* il s'est anéanti lui-même à l'exemple de Notre-Seigneur; et c'est pour cela qu'il est honoré aujourd'hui dans toute l'Eglise. *(b) La mortification,* il ambitionnait les plaisirs de l'autre vie, c'est pourquoi il s'est retranché toutes les satisfactions de ce monde, veillant sur ses yeux et sur tous ses sens, afin que la mort du péché n'entrât pas par les fenêtres de l'âme... N'espérons pas aller au ciel sans rien faire ! Ce n'est pas toujours ceux qui disent: *Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais ceux qui font la volonté de mon Père.* C. Cette volonté de Dieu s'accomplit *en étant fidèle à ses devoirs d'état ;* aussi ce saint si zélé pour entreprendre des œuvres non commandées, pour pratiquer des vertus héroïques, a-t-il eu garde de négliger ses devoirs... Où en sommes-nous à cet égard, nous qui voulons comme lui aller au ciel ?... Parents, époux, enfants, etc.

5179. II. *Il a sanctifié les autres :* 1° *par ses exemples ; sic luceat lux vestra coram hominibus ;* ses exemples ont éclairé comme une lumière céleste sa famille, le monde, tous ceux qui l'approchaient et ils ont encore sur ceux qui l'invoquent une efficacité merveilleuse; 2° *par ses prédications* (s'il est Pontife ou prêtre) — ou du moins par ses conversations saintes. *Si quis loquitur, quasi sermones Dei. Mandavit unicuique de proximo suo,* et tous nous devons avoir autour de nous une action salutaire.

Sancti estote. Il le faut, nous n'avons que cela à faire. Pour cela, fuyons le monde, puisons aux sources de salut, etc. En étant saints, nous sanctifierons les autres. Parents, soyez saints, et vos exemples et vos paroles rendront saints vos enfants, etc. *Non est parvum quid, perdere aut lucrari regnum Dei !* (IMIT.)

IV. — Autre Panégyrique d'un saint quelconque.

5180. *Laudemus viros gloriosos in generatione sua.* L'Esprit-Saint nous invite à louer les saints de l'ancienne loi; à plus forte raison devons-nous louer ceux de la nouvelle, qui ont été formés sur les enseignements et les exemples divins du Fils de Dieu.

I. Nous devons donc à saint N. de le louer et II, nous nous le devons à nous-mêmes.

5181. I. *A saint N. nous devons l'honneur et la louange* à cause de ce qu'il a été, de ce qu'il est et de ce qu'il sera. 1° *Ce qu'il a été :* orné de toutes

les vertus. (On les énumère et on rapporte quelques traits de sa vie.) S'il a été apôtre, on dit qu'il a tout quitté pour suivre Jésus-Christ, qu'il a porté la gloire de son nom au sein des nations infidèles.

S'il a été martyr ou apôtre, qu'il a donné à Notre-Seigneur la marque la moins équivoque d'amour qui est de sacrifier sa vie pour ceux qu'on aime.

S'il a été Pontife ou prêtre, qu'il a procuré à Dieu par le saint Sacrifice qu'il offrait avec tant de piété, plus de gloire que tout le ciel ne peut lui en rendre, qu'il a été, par ses enseignements, la lumière du monde, par ses exemples, le sel de la terre, qu'il a couru après la brebis égarée pour la ramener au bercail, qu'il a sanctifié les justes, consolé les affligés, assisté les pauvres.

D'un grand du monde, qu'il a exercé envers ses sujets la justice, mais avec la bonté d'un père, qu'il les a aimés comme ses enfants, qu'il a employé sa puissance à faire aimer et craindre Dieu, triompher la vertu et confondre le vice.

De tous, qu'ils ont pratiqué la pénitence, supportant avec joie les peines de la vie, cherchant dans la mortification de nouvelles croix, afin de se rendre conformes à Notre-Seigneur et de mériter par conséquent sa gloire

L'humilité : ils ont agi, *non ut videantur ab hominibus :* mais en secret et pour plaire à Dieu ; et il est dit : *qui se humiliat exaltabitur ;* par là ils se sont préparés à l'apostolat et au martyre.

Tous ont entrepris pour la cause de Dieu de saintes œuvres. Si c'est un père ou une mère de famille : il a élevé ses enfants pour le ciel, exerçant à leur égard la vigilance la plus tendre, les instruisant des vérités du salut, corrigeant en eux les défauts de la nature, les édifiant par de saints exemples, priant pour appeler sur eux les bénédictions célestes.

Si c'est une vierge. *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini nostri Jesu Christi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi ;* et on loue l'excellence de ce sacrifice.

S'il a été pécheur, on dit qu'égaré un jour par les illusions du monde, ses yeux se sont laissés séduire par la fascination de la bagatelle, mais dès qu'ils ont été éclairés de la lumière, *continuo non acquievi carni et sanguini,* et ses yeux ont versé des larmes amères qui ont purifié son âme. Et certes l'amitié de Dieu laborieusement retrouvée par la pénitence est plus encourageante pour nous que l'innocence toujours conservée ; et Notre-Seigneur ne l'aime-t-il pas, lui qui laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après celle qui s'égare, lui qui a donné à Madeleine tant de marques de tendresse ?

Si on connaît des œuvres qu'il ait fondées pour le bien du prochain, ou la gloire de Dieu, on les rappelle, ainsi que les épreuves qu'il a essuyées pour la cause de la religion.

De tous on peut dire qu'ils ont sanctifié leurs actions les plus communes et accompli leurs devoirs d'état, que leur cœur a été, par une prière assidue, un encensoir toujours fumant aux pieds du trône de l'Eternel, que pour tant de saintes œuvres, tant de travaux entrepris, d'épreuves essuyées, ils méritent l'honneur en ce monde.

Du reste n'a-t-il pas rendu des services à ceux qui l'ont invoqué, la santé aux malades, la prospérité aux campagnes désolées ? A lui donc honneur, actions de grâces, reconnaissance.

2° *Ce qu'il est :* l'ami de Dieu ; et Dieu l'exalte. *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum.* Les honneurs, que nous lui rendons sur la terre, ne sont rien en comparaison de ceux que Dieu lui rend dans le ciel. *Nimis honorificati sunt amici tui Deus.* Il les revêt de sa gloire, il les inonde de sa béatitude ; il les exalte au-dessus de toutes les grandeurs de la terre ; ils sont l'objet de ses complaisances, ses favoris, les princes de sa cour ; il met sur leur tête une couronne immortelle. *Constitues eos principes super omnem terram.*

3° *Ce qu'il sera.* Eternellement heureux, éternellement grand, puissant, et jusqu'à la fin du monde, le protecteur de ceux qui l'invoqueront. *Nimis confortatus est principatus eorum.* Ce saint sera par son intercession, par ses reliques, notre rempart contre le démon, le paratonnerre qui écartera de nous les fléaux, notre médiateur auprès de notre Médiateur Jésus. Nous devons donc respecter saint N. comme un grand saint qui gouverne et protège notre pays, et recourir à lui dans nos périls, dans nos besoins.

5182. II. *Nous le devons à nous-mêmes. Populus christianus memorias martyrum religiosa solemnitate concelebrat et ad excitandam eorum imitationem et ut meritis eorum consocietur et orationibus adjuvetur.* (SAINT AUGUSTIN.) Trois profits nous reviendront donc du culte rendu à saint N.

1° *Participation à ses mérites.* Saint Bernard disait : Je ne suis pas chartreux, ni de l'ordre de Cluny, ni des Prémontrés, cependant j'espère d'avoir la récompense de ces religieux parce que je les honore, les chéris, les embrassant tous dans la charité, et me réjouissant de leurs bonnes œuvres. Bien plus, *alius operatur non amans, alius amat nihil operans, et ille quidem opus suum perdit, hujus vero charitas non excidit.* Saint Grégoire dit : *Ex bonis alienis si dilexeritis ea, vestra feceritis bona.* Gardez-vous de vous décourager ou de dire : Je ne jeûne pas comme celui-ci, je ne suis pas vierge comme celle-là.

Les oreilles ne se plaignent pas de ne pas voir ; les yeux voient pour eux-mêmes et pour les oreilles et pour tout le corps. Réjouissez-vous de ce que quelqu'un a reçu du ciel une grâce ; et vous aurez en lui ce que vous n'avez pas en vous, dit saint Augustin.

En voici un qui pratique la virginité ; aimez-le, sa vertu devient la vôtre. Il peut mieux que vous, veiller et travailler ; si vous en êtes bien aise, son travail et ses veilles vous deviennent méritoires ; car vous êtes en lui par la charité qui vous unit.

Il est clair que si en apprenant un meurtre vous dites en vous-même de celui qui l'a commis : Ah ! qu'il a bien fait, vous vous rendez coupable d'homicide.

Or Dieu est plus prêt à récompenser qu'à punir. Quand donc vous vous dites : Oh ! que ce saint a été admirable en humilité, en dévouement, que je suis heureux des âmes qu'il a gagné à Dieu, que j'aurais voulu travailler avec lui, et comme lui ; vous participez à ses mérites.

2° *Vous avez part à ses prières en l'invoquant.* Il doit vous assister puisque vous êtes son client, son favori, et qu'il sait vos besoins et vos infirmités ; il le peut puisque son crédit est si grand auprès de Dieu ; il le veut, car sa charité au lieu de s'affaiblir, a grandi dans le ciel, où il est plongé dans l'océan divin.

3° *Le but de la fête de saint N. est de nous faire imiter ses vertus.* Vous voyez la gloire qu'il lui en résulte sur la terre et au ciel, quoi de plus capable de vous exciter à lui ressembler ?

Il était de chair et d'os comme nous et pourtant il a été, etc.... Vous pouvez donc faire comme lui. Vous avez des dangers, mais il a su s'en affranchir. Vous avez comme lui le baptême, l'eucharistie, la pénitence, les sermons, la prière ; comme lui vous avez un ciel à gagner. Il vous dit : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.*

O grand saint, vous méritez nos hommages à cause de vos vertus et de vos grandes œuvres (les résumer) ; nous avons tout intérêt à vous honorer, afin de participer à vos mérites et à vos prières et de chercher à vous ressembler. Nous voulons aller où vous êtes, étendez sur nous votre protection, préservez-nous des périls, obtenez-nous de pratiquer vos vertus ici-bas (votre humilité, etc.), d'accomplir comme vous nos devoirs et de sanctifier nos œuvres, afin de partager votre gloire. *(D'après le Père Lejeune.)*

N. B. Le plan précédent permet de louer facilement et avec profit un saint quelconque ; cependant donnons encore ici quelques plans très courts.

V. — Panégyrique d'un Apôtre.

5183. *Elegit duodecim ex ipsis quos apostolos nominavit* (Luc. VI, 13).

Quel nom ! Le plus grand de tous dans l'Eglise, nom qui a la même signification que celui des anges, mais qui est réservé aux hommes que Notre-Seigneur a envoyés au monde pour prêcher son évangile, et qu'il a revêtus de sa puissance pour faire des miracles, pour enseigner, pour gouverner l'Eglise et pour nourrir les brebis de Jésus par la grâce des sacrements. Aussi Notre-Seigneur choisit-il ses Apôtres. Il tend ses filets sur cet océan du monde ; et bien que les eaux en soient troublées, il n'y pêche pas à l'aveugle : il choisit, mais qui choisit-il, quelques princes de la synagogue, quelques Pontifes illustres, quelques hommes fameux par leur science, leur noblesse, leur fortune ? Non. Les grands viendront plus tard en foule. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête sous le joug de l'Evangile. Les orateurs et les philosophes viendront aussi ; on les verra renoncer à la pompe de l'éloquence et à la sagesse profane pour embrasser la simplicité de l'Evangile et la folie de la croix. Jésus ne les rebute pas ; mais il les diffère. Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires ; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil. Ils viendront en leur temps quand l'univers aura vu que la conversion du monde aura été accomplie sans eux, quand ils sauront convenir que l'Eglise n'a pas besoin d'eux ; mais qu'ils ont un grand besoin d'elle, eux que leur grandeur éloigne le plus du ciel, et que les périls et les tentations approchent le plus de l'abîme. Il faut que Dieu les humilie pour les sauver, puisque tout contribue à les élever, à les perdre. Aussi Notre-Seigneur choisit des pauvres, des pécheurs, afin que toute langue confesse que c'est lui seul qui a fait ce grand ouvrage. Gédéon fit cacher dans des vases de terre les lumières qui devaient épouvanter les ennemis du peuple de Dieu, et Notre-Seigneur pour vaincre la puissance des ténèbres dans l'univers

confie la lumière de son évangile à des hommes sans crédit, sans fortune, etc., afin qu'on reconnaisse bien que ce n'est pas par leur influence, mais par la seule puissance de Dieu qu'ils réussiront. Jamais conquérant, jamais prince, jamais république n'a conçu un semblable dessein. Sans secours humain, ces pêcheurs se partagent le monde pour le conquérir ; ils entreprennent de changer toutes les religions de l'humanité, la seule véritable jusque là qui est celle des juifs et toutes les fausses. *(D'après Bossuet.)* Dans ce collège divin eut sa place saint N. que nous honorons en ce jour, et qui avec les autres Apôtres a été de ceux *qui viventes in carne*, I, *plantaverunt ecclesiam sanguine suo*, II, *calicem domini biberunt et* III, *amici Dei facti sunt.*

5184. I. *Plantaverunt Ecclesiam,* (1) ils ont établi l'Eglise. Quelle œuvre divine ! 1° *Difficultés.* Il s'agit : 1) de persuader à l'esprit humain les choses les plus difficiles à croire et à faire, 2) de le persuader à des gens de toutes conditions, et dans tout l'univers, et 3) sans instruments ni ressources humaines, et pourtant 2° ils ont réussi.

1) Quels mystères que ceux de notre foi pour les esprits qui n'y sont pas préparés ! Il s'agit de croire que la Mère de ce Jésus qui a été attaché à un gibet jusqu'à lui infâme, est la plus pure des vierges, et que son Fils est le vrai Dieu, qu'il s'est ressuscité lui-même, qu'il ressuscitera un jour tous les hommes, qu'il est contenu tout entier dans l'hostie du tabernacle ; et quels devoirs cette foi ne nous impose-t-elle pas ? aux vindicatifs elle prescrit le pardon des injures, aux voluptueux elle commande de renoncer même aux pensées coupables, elle ordonne l'abstinence et le jeûne ; aux avares elle défend toute injustice ; elle veut que plutôt que de renoncer à sa religion, et de transgresser ses lois, l'homme quitte père, mère, frères, époux.

(1) Elie montant au ciel et laissant son esprit de zèle à son disciple Elisée, n'était que la figure de Jésus-Christ, lequel après être monté à la droite de son Père, fit descendre sur ses disciples cet esprit de zèle et de feu qui devait être le sceau du sacerdoce, et par conséquent embraser, purifier tout l'univers, et porter à toutes les nations la science du salut et l'amour de la vérité et de la justice. Aussi à peine sont-ils remplis de cet Esprit-Saint que ces hommes auparavant si timides, si soigneux de se cacher, et de se dérober à la fureur des juifs, sortent de leur retraite comme des lions généreux, entraînent tout après eux, ne connaissent plus de péril, portent sur le front, avec le signe de leur divin Maître, une intrépidité qui défie toutes les puissances du siècle; rendent hardiment témoignage devant les Princes des Prêtres assemblés, à la Résurrection de Jésus-Christ, et sortent de leur conseil, en se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour son saint nom.

La Judée même ne peut pas suffire à l'ardeur et à l'étendue de leur zèle : ils passent de ville en ville, de province en province, de nation en nation : ils se répandent jusques aux extrémités de la terre : ils attaquent les abus les plus anciens et les plus autorisés : ils arrachent aux peuples les plus féroces, les idoles que leurs ancêtres avaient de tout temps adorées : ils renversent les autels que l'encens et les hommages de tant de siècles avaient rendus si respectables ; ils prêchent l'opprobre et la folie de la croix aux nations les plus polies, et qui se piquaient le plus d'éloquence, de philosophie et de sagesse. Les obstacles que tout présente à leur zèle, loin de les ralentir, les raniment, et semblent leur annoncer le succès : le monde entier conjure contre eux, et ils sont plus forts que le monde ; on leur montre des croix et des gibets, pour les forcer de se taire ; et ils répondent qu'ils ne peuvent pas ne pas annoncer ce qu'ils ont vu et entendu ; et ils publient sur les toits ce qu'on leur défend même de confier au secret des oreilles : on les fait expirer sous le fer des bourreaux ; on invente de nouveaux tourments pour éteindre avec leur sang la nouvelle doctrine qu'ils annoncent, et leur sang la prêche encore après leur mort ; et plus la terre en est inondée, plus elle enfante de nouveaux disciples à l'Evangile. (MASSILLON.)

2) S'il ne s'était agi de persuader ces vérités et ces devoirs qu'à des gens ignorants et grossiers qui croient tout ce qu'on leur dit, comme le lierre qui s'attache à la première muraille qu'il rencontre, ou à de pauvres femmes et filles crédules, la chose eût été peut-être humainement possible : mais non. Notre-Seigneur a dit aux Apôtres : *Prædicate evangelium omni creaturæ*, et saint Paul : *Sapientibus et insipientibus debitor sum.* Il faut donc faire accepter la foi et ses obligations : *(a)* aux grands du monde, et les amener, eux qui avaient à cœur de se faire passer pour dieux, à s'humilier devant celui que leurs soldats ont crucifié.

(b) A des savants enflés de leur prétendue sagesse, toujours prêts à discuter et à contredire, qui certes devaient n'avoir que peu de goût pour recevoir des leçons de la bouche de pauvres pêcheurs de Galilée.

(c) A des âmes corrompues que l'exemple même de leurs dieux retient dans le vice.

(d) Et il faut établir cette foi, avec la morale qu'elle impose, non sur une poignée de gens ; mais à Rome la capitale du monde et dans toutes les provinces qui en dépendent. De quelles ressources prodigieuses n'aurait-il pas fallu disposer pour une telle entreprise! (1) et cependant

3) les Apôtres *(a)* n'ont rien de ce qui a une influence naturelle sur les hommes : 1) point de fortune ; ils ne peuvent donc acheter l'empire romain dont les revenus grossis des tributs de toutes les provinces étaient immenses ; leur Maître leur a défendu d'avoir même un bâton ; et un des plus illustres d'entr'eux en est réduit à travailler d'un métier vulgaire pour se suffire à lui-même et à ceux qui l'accompagnent ; *(b)* ils avaient été jusqu'à la mort de Notre-Seigneur, sans courage ; dès qu'on se saisit de leur Maître, ils prirent honteusement la fuite ; et le chef d'entr'eux le renia à la voix d'une servante ; *(c)* mais peut-être que leur nombre va suppléer à leur médiocre courage : *Elegit duodecim :* ils ne sont que douze. *(d)* Alors ils devront être éloquents comme Cicéron et Démosthènes. Ils font fi de l'éloquence humaine ; ils ne se glorifient que de prêcher Jésus crucifié ; *(e)* au lieu de flatter les passions, ils leur déclarent une guerre implacable. *Si quis vult venire*

(1) « Sur ces simples observations, on peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le Christianisme s'était établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout à coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre, et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde ; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le Christianisme. Aussitôt les passions s'élancent avec fureur contre l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples à grands flots, se précipitent sous leurs bannières, l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, et la politique les empereurs.

Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge, ni le sexe ne sont épargnés, les places publiques, les routes, les champs même, et jusqu'aux lieux les plus déserts, se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds ; les jeux se mêlent aux carnages ; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge ; et ce cri barbare : *Les Chrétiens aux lions,* fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. » (DE LAMENNAIS.)

post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me. 2) Ils ont en partage le dénuement, l'humiliation, la patience à tout souffrir sans se plaindre ; et pourtant

2° *Ils ont réussi.* Paul pouvait dire : *Fides vestra annuntiatur in universo mundo.* Cette victoire a été si complète, 1) qu'une multitude innombrable a sacrifié sa vie pour cette foi, et pour ses lois, 2) parmi ces martyrs, il y avait des savants comme saint Denis, l'aréopagite, saint Justin, saint Cyprien ; 3) tandis que la persécution ruine les œuvres des hommes, elle a étendu l'Eglise. La vigne dont on coupe les rameaux devient plus féconde, et chacun de ses rameaux coupé peut faire un cep nouveau. Le sang des martyrs a été une semence de chrétiens ; 4) les empereurs eux-mêmes ont courbé sous la croix leur front couronné du diadème. Ils ont regardé comme plus prétieuse que tous les diamants les parcelles de la croix du Sauveur ; et Constantin n'a pas rougi de porter de la terre dans une hotte comme les manœuvres, en élevant un temple à saint Pierre le pêcheur de Galilée.

N'y a-t-il pas lieu de raisonner avec saint Augustin : Ou la foi s'est établie sans miracles ou par des miracles. Mais dans le premier cas, le plus grand miracle de tous c'est son établissement lui-même ; elle est donc divine. Si elle s'est établie par des miracles, elle est donc aussi divine ; car il est impossible que Dieu mette, même par un seul miracle, sa puissance au service du mensonge. O Apôtres saints qui avez accompli cette grande œuvre, vous êtes les ambassadeurs de Dieu, ses envoyés, vous avez conquis l'univers en son nom, vous méritez après Dieu et après Marie tous les honneurs, vous êtes dignes de toute notre reconnaissance et de notre amour.

Et vous en particulier, saint N. à qui est échue dans la division du monde comme lot de votre apostolat... *(Prendre dans le bréviaire les noms des lieux évangélisés par chaque apôtre),* nous vous vénérons, nous vous bénissons, nous vous demandons de vivre et de mourir dans cette foi que vous avez prêchée.

5185. II. *Calicem Domini biberunt.* Ce n'était pas assez pour les apôtres des fatigues de l'apostolat, des périls courus sur mer et sur terre dans leurs longues courses évangéliques, ce n'est pas assez des fouets, des prisons, des persécutions de toute sorte, il faillait qu'ils arrosassent de leur sang cet arbre vigoureux de l'Eglise qu'ils avaient planté. C'est par la mort que Jésus a triomphé, au Calvaire, du démon, du monde et du péché. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; il devait triompher aux mêmes conditions. Aussi Notre-Seigneur posait-il cette condition à ceux des douze qui lui demandaient une place à part de son royaume. Avant de la promettre, le Maître leur dit : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?* — Il fallait qu'ils donnassent à leur bon Maître la marque d'amour la plus claire et la plus péremptoire de toutes, celle que le Sauveur leur avait donnée en mourant pour les hommes. *Majorem charitatem nemo habet.* Ils n'ont pas reculé.

Tous ont scellé de leur sang les vérités qu'ils annonçaient et par là en ont prouvé une fois de plus la divinité. Saint N. en particulier a souffert : *(prendre dans le bréviaire l'histoire de son supplice).*

5186. III. C'est en plantant l'Eglise, c'est en buvant le calice de la passion et du martyre qu'ils sont devenus les amis de Dieu, *et amici Dei facti sunt,* Dieu les a honorés : 1° sur la terre : 1) par les miracles qu'ils ont opé-

rés en son nom, et qui ont été plus grands que ceux-mêmes que Notre-Seigneur avait opérés lui-même ; 2) par le succès merveilleux de leurs prédications. Que sont, à côté d'eux, les conquérants tant vantés de l'antiquité, qui ont tout soumis à leur ambition en versant des flots de sang, en répandant partout sur leur passage le pillage, la terreur, la mort, en laissant les peuples conquis dans l'esclavage, la corruption et la barbarie, tandis que les Apôtres en parcourant le monde n'ont déversé sur tous que des bienfaits : partout ils ont répandu la lumière qui a banni les ténèbres de l'ignorance et les horreurs des corruptions païennes, et cela sans verser d'autre sang que le leur ; 3) par le culte que reçoivent dans l'Eglise jusqu'à leurs restes mortels ; (voir Reliques). 2° Dans le ciel : *Nimis honorati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum. Sedebitis super sedes, judicantes duodecim tribus Israël.*

Grand saint N., qui avez planté la foi dans le monde ; plantez-la bien avant dans nos cœurs. Faites que notre foi soit agissante ; car sans les œuvres, elle ne peut nous sauver. Vous avez versé votre sang pour la défendre, ne permettez pas que nous, qui sommes, les pierres superposées de l'édifice dont vous êtes le fondement, nous cédions aux railleries des impies, à la lâcheté du respect humain ; obtenez-nous le courage de mourir, s'il le fallait, pour rester fidèle à notre foi. Une telle mort est de toutes la plus glorieuse, et elle prépare les gloires du ciel dont vous jouissez et après lesquelles nous soupirons.

VI. — Pour un évangéliste.

5187. *Dispersi.... pertransibant evangelizantes verbum Dei* (Act. VIII, 4). Tous les Apôtres que Notre-Seigneur s'est choisis, ont ainsi passé à travers les nations, prêchant partout la bonne nouvelle. Saint N. en particulier a parcouru telles contrées..., opéré tels prodiges de conversion et autres... Mais il n'a pas, comme d'autres Apôtres, achevé à sa mort son apostolat. *Defunctus adhuc loquitur.* Sa gloire toujours vivante, son apostolat, exercé encore de nos jours, c'est son Evangile ! Pour louer l'ouvrier par son ouvrage nous dirons, I, que l'Evangile humainement parlant devait être réprouvé par tous, II, qu'il a été honoré merveilleusement par tous, III, qu'il a exercé sur tous un ascendant miraculeux.

5188. I. Ce que l'Evangile annonce est la vertu et la sagesse de Dieu ; mais les pensées des hommes sont tellement éloignées que c'est, selon saint Paul, pour les Juifs un scandale, et pour les païens une folie. L'Evangile c'est la bonne nouvelle, et tous en sont avides, les Juifs qui attendaient le Messie durent donc ouvrir ce livre ; mais en le lisant, quelle déception ! Ils attendaient un Messie puissant, adoré de tous les rois et de tous les peuples du monde, un Messie belliqueux, qui devait conquérir par les armes toutes les contrées de la terre, qui devait délivrer Jérusalem du joug des Romains ; et l'Evangile ne leur annonce qu'un Messie né dans une étable, n'ayant pas une pierre où reposer sa tête, n'étant suivi que de douze pauvres pêcheurs leur défendant même de se servir d'une épée pour le défendre, annonçant la ruine de Jérusalem : quel Juif, lisant cela, n'a dû fermer ce livre et le repousser ? Aux yeux des païens, qui n'estimaient que la gloire, que les plaisirs, que les biens de ce monde qui les procurent, n'était-ce pas une

folie que les exemples et les enseignements du Sauveur, prêchant l'humilité, l'amour de la dernière place, l'abnégation de soi-même, l'horreur des satisfactions des sens, la pauvreté ? Qu'on en juge par le dégoût qu'ont pour ce livre, aujourd'hui encore, ceux qui aiment le monde. L'homme animal ne perçoit pas les choses de Dieu. Et l'Evangile est un livre divin. C'est pourquoi

5189. II. Contre toute prévision humaine, il a été honoré plus que tous les livres ensemble.

1° *Les plus grands génies des siècles* ont lu ce livre; ils l'ont étudié, ils en ont été tellement ravis qu'ils l'ont transcrit de leurs propres mains; l'ont traduit en toutes sortes de langues, en ont commenté toutes les phrases, ont trouvé partout une sublimité de doctrine, une pureté de morale, dépassant tout ce qu'avaient pu découvrir ou enseigner les plus grands philosophes de l'antiquité. Faut-il nommer ces génies? On les appelle Ambroise, Jérôme, Augustin, Grégoire le Grand, Cyprien, Basile, Chrysostome, Hilaire, Irénée, et ceux qui ont étudié l'histoire savent que c'étaient les esprits les plus cultivés de leur temps.

2° *Dans les conciles généraux*, où se trouvaient assemblés les hommes les plus sages et les plus vénérables de la terre, au concile de Nicée où assistait le grand Constantin; à celui de Chalcédoine, où se trouva l'empereur Martien; à celui de Constantinople, où siégeait Constantin IV, l'Evangile était placé sur un trône au milieu de ce sénat vénérable. L'Evangile était pour les conciles l'oracle qui devait apprendre tout ce que devait croire l'univers.

3° *Les fidèles* l'ont en si haute estime, que les premiers chrétiens en portaient une page sur eux, espérant que c'était pour eux un bouclier et une armure pour se défendre contre les ennemis du salut. Entre plusieurs présents magnifiques que le roi Robert envoya à l'empereur Henri Ier, ce dernier choisit un Evangile. Et aujourd'hui encore, quand on on lit une page dans l'église, tous se lèvent avec respect, protestant par cette attitude qu'ils sont prêts à faire tout ce que ce livre divin recommande.

5190. III. Mais ce qui en prouve la divinité plus efficacement encore, c'est l'ascendant merveilleux que ce livre a eu sur les esprits. 1° *Par ses menaces.* Ce livre dit : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua*, etc. Quand Elisée proposa à Naaman, pour se guérir de la lèpre, de se baigner dans les eaux du Jourdain, Naaman, s'en moqua d'abord; mais sur les conseils de son serviteur, il le fit et fut aussitôt guéri. Quand l'Evangile a proposé, pour être guéri de la lèpre du péché, de recevoir l'eau du baptême, on a vu des hommes de la plus haute science, des conquérants fameux, au lieu de s'en moquer, se mettre parmi les enfants pour apprendre la doctrine chrétienne, et se préparer à ce sacrement. Ainsi firent un saint Augustin, qui avait enseigné la rhétorique à Milan; un saint Cyprien, un Constantin le Grand, qui, après avoir vaincu Maxence, dont l'armée comptait plus de 200 000 soldats, au lieu d'aller triompher au Capitole, revêt le sac de la pénitence, baisse la tête sous la main du pape saint Sylvestre et reçoit de lui le baptême. Ainsi fit Clovis, vainqueur des Allemands à Tolbiac, il courba la tête devant saint Remi. Et on sait en quelle estime saint Louis tenait cette grâce du baptême.

2) L'Evangile a dit : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* Cette parole a opéré des prodiges si extraordinaires, que si l'histoire la plus certaine n'en faisait foi, on aurait peine à y croire. Foulque, comte d'Anjou qui avait manqué au serment prêté à Héribert, comte du Mans, touché de cette parole, fit un pèlerinage à Jérusalem : là, il se mit une corde au cou, et un de ses serviteurs le traîna depuis le temple jusqu'au Saint Sépulcre, pendant qu'un autre le frappait sur les épaules nues; et le pénitent ne faisait que dire, en face de tout le monde : Mon Dieu, ayez pitié de ce misérable pécheur. Henri II, roi d'Angleterre, après avoir persécuté et fait mourir saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, ayant lu cette parole de l'Evangile, alla nu-pieds, couvert d'un sac, les yeux baignés de larmes, dans l'église de saint Dunstan, au tombeau de saint Thomas; et là, découvrant ses épaules, il reçut volontairement plus de deux cents coups de fouet, en présence de tout son peuple. Ah ! ces grands hommes ne voulurent pas périr éternellement. Malheur à ceux qui refusent toute pénitence après avoir gravement péché; malheur à ceux qui renoncent à leur baptême et trois fois malheur aux parents qui ne font pas baptiser leurs enfants!

3) L'Evangile a dit : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis.* Théodose avait vaincu le tyran Maxime et ses trois armées; mais il fut vaincu par cette parole de l'Evangile. A cause d'un jugement trop précipité, porté contre les habitants de Thessalonique, il fut excommunié et, par conséquent privé du bonheur de recevoir l'Eucharistie. Pour pouvoir être admis à la table sainte, il fit une pénitence de huit mois, qu'il passa dans les larmes et les sanglots; et comme un de ses favoris, nommé Ruffin, lui disait de ne pas tant se mettre en peine : Ah ! répondit-il, n'ai-je pas sujet de me lamenter, puisque je me suis rendu indigne de recevoir l'Eucharistie, qui est accordée aux esclaves et aux mendiants ? — Peut-on s'expliquer, en lisant cette histoire, l'indifférence des chrétiens de nos jours qui s'excluent volontairement de la table sainte, soit par leur indifférence, soit par leurs crimes ? Hélas ! ils n'auront pas la vie en eux.

5191. 2° *Les promesses* de l'Evangile n'ont pas eu moins d'ascendant que ses menaces. Elles sont contenues dans les béatitudes que saint Luc réduit à quatre.

1) *Beati pauperes.* Ces paroles ont dépouillé de leurs biens, de leur palais, de leurs couronnes, des riches du monde, des grands, des rois, des empereurs eux-mêmes. Celui qui entreprendrait de faire désister de leurs prétentions deux rois se disputant une province, sur laquelle ils peuvent tous deux avoir droit, perdrait son temps et son éloquence; et voici qu'une seule phrase de l'Evangile fait sacrifier de bon cœur, non pas seulement une province, mais un royaume.

2) *Beati qui lugent, qui esuriunt.* Et cette parole a fait quitter les délices d'une vie molle : *(a)* à des favoris des empereurs, qui sont allés, comme saint Arsène jeûner et pleurer leurs péchés dans le désert, *(b)* à des dames romaines, qui se faisaient porter en litière par leurs esclaves, comme une sainte Paule, qui s'est retirée à Bethléem, pour y vivre dans les larmes et la pénitence.

3) *Beati mundo corde.* Les païens rendaient des honneurs presque divins aux vierges qu'ils appelaient vestales. Elles vivaient aux frais de l'Etat, qui leur fournissait des carrosses comme à des princesses; elles portaient une

sorte de couronne sur la tête, et la pourpre sur les épaules ; les consuls, les empereurs même, au jour de leur triomphe, leur cédaient le pas ; si elles rencontraient sur leur route un criminel qu'on menât au supplice, elles pouvaient obtenir sa grâce; et malgré ces honneurs, elles n'étaient que sept, qui ne gardaient pas le célibat toute leur vie, mais seulement pour un temps; et cette seule parole de Notre-Seigneur, sans offrir aucun avantage terrestre, a persuadé de garder la pureté parfaite à des millions de jeunes gens des deux sexes et cela pour toute la vie. Au IVe siècle, la seule ville d'Oxyrinque, dans la basse Thébaïde, comptait 10 000 religieux et 20 000 vierges; et, depuis lors, quelles phalanges nombreuses de vierges! — Et ce qui est plus merveilleux encore, c'est que cette parole ait réussi à faire garder la virginité à des hommes engagés dans le mariage, même à des rois, même à des empereurs.

4) *Beati qui persecutionem patiuntur.* Cette parole a produit les seize millions de martyrs dont nous dirons plus loin les gloires.

C'est donc une grande folie de ne pas croire à l'Evangile, dont la divinité est si clairement établie par les prodiges qu'il a opérés, par le sang des martyrs qui l'ont confirmé, par tant de docteurs qui l'ont défendu, par tant de nations qui en ont fait leur loi; mais c'est une plus grande folie que d'y croire et de ne pas le pratiquer, que de ne faire attention ni à ses promesses, ni même à ses menaces. Comment expliquer notre apathie? Viendrait-elle de ce que nous ne sommes touchés que des choses présentes, que nous avons sous les yeux, et non de celles qui sont éloignées? Qu'une loi ait été publiée sous des peines très graves, quand même vous ne l'avez pas lue, quand même vous ne connaissez pas ceux qui l'ont faite, quand même personne n'a subi encore le châtiment pour l'avoir transgressée, si deux ou trois voisins vous assurent que la loi existe, vous la respectez. Vous avez entre les mains l'Evangile qui contient les ordres de Dieu. Vos pasteurs vous les expliquent et vous n'obéiriez pas! — Ne voit-on pas tous les jours que vous faites, que vous donnez, que vous quittez mille choses, dans l'espérance de l'avenir. Quand vous ensemencez vos champs, quand vous étudiez, quand vous placez de l'argent à intérêt, n'est-ce pas dans l'espoir de l'avenir? Et pour Dieu et pour le ciel, nous ne ferions rien? Ce serait la suprême déraison. Prenez-y garde, mes frères. L'Evangile s'appelle le nouveau Testament. Dans ce Testament Jésus-Christ nous assure la possession du ciel; mais à la condition que nous nous montrerons des enfants de Dieu. Pas d'héritage, si nous n'exécutons pas les conditions.

O saint N. Vous avez écrit votre Evangile pour nous sauver. Ne permettez pas que, par notre grande faute, il serve à notre condamnation. Ce livre que vous avez écrit pour nous, que les Juifs ont regardé comme un scandale, les païens comme une folie, nous savons, nous, que c'est la parole de Jésus-Christ, notre Dieu: nous la respectons avec tous les chrétiens; mais obtenez-nous de la pratiquer, comme nous vous le promettons en ce jour de votre fête. *(D'apres le P. Lejeune.)*

VII. — Panégyrique d'un martyr.

5192. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I, JOAN., V, 4). C'est la foi qui remporte la victoire sur le monde. Jésus par son sang versé a triomphé de la mort et on lit dans Saint-Pierre de Rome: *Christus vincit, regnat, imperat.* Et saint Paul nous dit: *Sancti per fidem vicerunt regna.* Mais c'est surtout par la foi poussée jusqu'à l'héroïsme du martyr. Quelle victoire! Pour nous en rendre compte, dans un premier point, mettons en regard les deux camps qui combattent, et dans un second, voyons quelle a été l'issue du combat. *Regina martyrum ora pro nobis.*

5193. I. Voici *les deux camps qui sont en face;* d'un côté les persécuteurs, de l'autre les fidèles enfants de l'Eglise; d'un côté les bourreaux, de l'autre les martyrs.

1° *Les persécuteurs*: 1) *leur force*, c'est le peuple romain si puissant et si fort que la force même lui a donné son nom. C'est le peuple, dont les soldats aguerris ont triomphé de presque toutes les nations du monde connu : ce sont ces empereurs de Rome qui ont, sous leur sceptre, l'univers tout entier, et qui s'appellent Néron, Domitien, Trajan, Antonin, Alexandre Sevère, Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien et Maximien, sans parler d'autres persécuteurs qui ont fait moins de martyrs que ceux que nous venons de nommer, ni d'autres rois, tributaires des romains, qui n'ont pas manqué de se liguer contre le Christ et son Eglise. 2) *Leurs richesses*, elles étaient telles que l'histoire nous apprend qu'un simple favori d'un empereur, en mariant une de ses filles, lui donna une dot qui aurait suffi à cinquante reines. Ils n'étaient donc pas embarassés pour trouver contre l'Eglise des engins de destruction et des bourreaux... 3) *Leur nombre.* Rome seule comptait cinq millions d'habitants; et ses empereurs avaient sur leurs têtes autant de couronnes que les romains avaient vaincu de peuples. Si l'Allemagne aujourd'hui se liguait avec la Russie et si ces deux puissances réunissaient tous les soldats qu'elles sont en état de mettre sur pied, quelle est la nation qui ne tremblerait pas? L'empire romain avait sous ses ordres les Gaules, l'Espagne, l'Allemagne, l'Afrique, l'Egypte, etc. Tous ces peuples étaient armés à la fois contre l'Eglise. Encore si l'Eglise avait eu à les combattre un à un, on s'expliquerait que la lutte fût moins inégale; mais c'est sur tous les points à la fois qu'elle est attaquée, et elle doit seule se défendre contre tous en même temps. 4) Mais ces ennemis si puissants, si riches, si nombreux, sont-ils *ardents à la lutte?* Oui, il s'agit de combattre pour leurs divinités auxquelles ils sont attachés dès l'enfance; ils regardent les chrétiens comme des impies, parce qu'ils veulent ruiner le culte des dieux, abolir des coutumes immémoriales : ils veulent de plus faire renoncer Rome à sa corruption, et les passions comme des bêtes féroces s'irritent quand on veut leur ravir leur proie; du reste tous les gouverneurs de province avaient à cœur de conquérir les bonnes grâces des empereurs en persécutant à outrance. Leur orgueil ne pouvait souffrir d'avoir le dessous dans cette guerre à l'Eglise. Aussi, 5) *que n'ont pas tenté les persécuteurs?* Ils ont employé tour à tour *(a) la barbarie;* tantôt on mettait sur la tête des martyrs un casque ardent, comme on fit à saint Christophe : tantôt on leur cassait toutes les dents à coups de pierres; d'autres fois on leur versait du plomb fondu dans la bouche, ou bien on les déchirait avec des tenailles de fer, ou bien on leur enfonçait des alènes entre les doigts et les

ongles. D'autrefois, on leur appliquait sous les bras des lames de fer rougi, ou on leur ouvrait les entrailles pour les remplir d'avoine qu'on faisait manger aux animaux ; on leur brisait les jambes ou les bras avec des barres de fer, on les enduisait de miel, et on les exposait en été à la piqûres des guêpes et des mouches. Plusieurs ont été attachés à la queue de chevaux ou de taureaux indomptés et entraînés ensuite à travers les épines et les rochers. D'autres ont été enterrés dans les entrailles d'un cheval mort et nourris dans ce tombeau pendant des mois, jusqu'à ce qu'ils fussent dévorés vivants par les vers qu'engendrait le cadavre de l'animal. Quelques-uns ont été écartelés par les branches d'un arbre approchées violemment d'abord et relâchées ensuite, après qu'on les y avait attachés ; d'autres étaient enfermés dans un sac de cuir, avec un serpent et un singe et jetés ainsi à l'eau ; plus souvent on les faisait déchirer dans les arènes sous la dent des bêtes féroces. Quelquefois, on les faisait passer sous la meule d'un moulin qui broyait tous leurs membres ; ou bien on les pendait par les bras et on leur attachait aux pieds un poids énorme qui disloquait tous leurs os. Les quarante martys de Sébaste furent plongés la nuit dans un étang glacé, et tout près du lieu de leur supplice, on avait mis des bains d'eau chaude pour les inviter à renier leur foi.

On flagellait les chrétiens, ou avec des cordes au bout desquelles étaient des balles de plomb, ou avec des scorpions, c'est-a-dire des rosettes de fer en forme d'éperon ; et après que leur corps n'était devenu qu'une plaie, on les couchait dans une prison sur des débris de tuiles ou de pots cassés ; ou bien on les arrosait de vinaigre, ou d'eau salée, ou d'huile bouillante.

D'autres ont été écorchés tout vivants, comme saint Barthélemy, ou ont eu la peau et les chairs déchirées avec des peignes de fer. A d'autres on perçait tous les membres avec des alènes pointues. Quelques-uns ont été sciés par le milieu du corps, quelques autres, comme saint Jacques, ont vu leurs membres coupés les uns après les autres, les mains d'abord, puis les bras, puis les pieds et les jambes. Un grand nombre ont été brûlés ou a petit feu avec des sarments, ou dans un four embrasé, ou dans un taureau d'airain placé sur un brasier. Du temps de Néron, plusieurs ont été enduits de soufre et de poix, auxquels on mettait le feu, et leurs corps servaient de torche pour éclairer pendant la nuit. Parfois on appliquait aux mêmes martyrs cinq ou six de ces horribles supplices, afin de vaincre leur résistance.

(b) Et quand la cruauté ne réussissait pas à les ébranler, on recourait aux *flatteries ;* c'est ainsi qu'on promettait pour époux à sainte Marguerite le consul Olibrius, à sainte Agnès le fils du préfet de Rome, à sainte Suzanne l'Empereur Maximien. Parfois on employait, pour leur persuader de se laisser séduire par ces espérances, des femmes artificieuses qui usaient de toutes les ressources de leur habileté pour les ébranler. On faisait venir les parents eux-mêmes, leurs pères, leurs mères, quelquefois leurs femmes et leurs petits enfants, qui employaient tour à tour les prières, les larmes, les reproches.

(c) A la barbarie, aux flatteries, on joignait *les perfidies* de la ruse. Si le Tibre déborde, si la sécheresse désole les campagnes, si la terre tremble, si la famine, si la peste éclatent, aussitôt on crie : Les chrétiens aux lions, dit Tertullien ; et on leur prête tous les malheurs qui fondent sur l'empire. Quand on voit qu'ils se soutiennent les uns les autres, on les sépare. Ainsi fit-on à saint Prime et à saint Félicien qui étaient frères. Le persécuteur dit ensuite

à Félicien que son frère avait enfin eu le bon sens de se rendre et d'adorer les dieux. Félicien répondit: Je sais que mon frère est plus ferme que vous ne le dites; mais eût-il abjuré, sachez que je ne le ferai jamais. On s'aperçoit que les chrétiennes redoutent moins la mort que la honte, et on leur propose de renoncer à la religion ou de perdre leur honneur. — Quand on remarque que les chrétiens méprisent les tourments et ambitionnent le ciel, les tyrans au lieu de les faire mourir, les laissent languir dans une prison obscure, on les enterre jusqu'au cou ou jusqu'à la ceinture, et on les nourrit dans ce tombeau vivant. *(Parler ici du genre de martyre subi par le saint dont on fait le panégyrique.)* (Voir nos 1775 et suiv.)

5194. 2o Nous connaissons les bourreaux, voyons maintenant *quelles sont les victimes*. Elles ont été nombreuses et prises dans toutes les conditions. Il y a eu des sénateurs et des consuls romains, des femmes d'empereurs, mais qui préféraient à toutes les dignités du monde l'humilité de la croix. Il y a eu des officiers des armées, des soldats aguerris; mais qui jamais ne se sont servis de leurs armes pour se défendre. Il y a eu des savants; mais qui mettaient toute leur science au service de la folie de la croix. Il y a eu le plus souvent pour lutter contre tant de redoutables ennemis avec une constance qui étonne, des vieillards, des jeunes gens, des enfants, ce qu'il y a par conséquent de plus faible sur la terre. Saint Polycarpe subit le martyre à quatre-vingt-dix ans, saint Ignace d'Antioche et saint Pothin de Lyon à quatre-vingt-seize, saint Jacques le mineur à cent ans, saint Siméon de Jérusalem à cent vingt ans. — Parmi les jeunes gens, admirons d'abord sainte Catherine, qui après avoir refusé la main de l'empereur, son bourreau, fut rouée à dix-huit ans. Sainte Agnès fut martyrisée à treize ans; saint Symphorien d'Autun était plus jeune encore; saint Pasteur en Espagne n'avait que trois ans, et saint Juste, son frère, n'en avait que sept ans; saint Cyr, fils de sainte Julitte n'avait guère que trois ans, il balbutiait encore en confessant Jésus-Christ, et le gouverneur lui brisa le crâne sur les marches de son tribunal. Saint Majorique, fils de sainte Denise, n'était guère plus âgé. Il s'effraya à la vue des peignes de fer et des autres instruments de supplice qui étaient plus grands que lui, mais sa sainte mère ne pouvant s'approcher de lui pour l'encourager, lui fit tant de signes des yeux, de la main et de la tête qu'elle le rassura, et qu'il mourut martyr. (On peut raconter ici l'histoire de Barula, et d'Ignace Fernandez, voir nos 908 et 916.)

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.
Des femmes, des enfants, ô Sagesse éternelle.
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler? (V. no 5202).

5195. II. *Issue de la lutte.* Aussi les martyrs sont morts, ils sont morts sans se défendre eux-mêmes, morts comme des brebis égorgées par les loups; et en mourant ils ont triomphé. *Cecidit Babylon illa magna!* Elle est tombée cette religion païenne qui n'était qu'un ramassis confus de vaines divinités. Qui songe aujourd'hui à rétablir leur culte? Mahomet les armes à la mains, et promettant aux hommes tout ce qui flatte le plus les passions, ne l'a pas osé. Les Juifs eux-mêmes si prompts à tomber dans le culte des idoles, même quand Dieu leur envoyait des prophètes, n'y sont jamais tombés depuis qu'ils ont crucifié Jésus-Christ. L'idolâtrie cette ennemie redoutable qui voulait étouffer le christianisme, est vaincue. Ses temples sont ruinés, ses autels démolis, ses statues sont réduites en poudre. Tout ce qu'il a

fait pour éteindre la religion chrétienne a servi à l'étendre. Il pensait bannir le christianisme de l'empire romain, en bannissant les chrétiens; et les chrétiens exilés portaient la foi à des contrées étrangères. Les dix empereurs qui ont le plus persécuté l'Église ont presque tous fini d'une manière misérable. Comment la mort des martyrs a-t-elle été le triomphe? De la même manière que la mort du Fils de Dieu a été le commencement de sa gloire sur la terre. Une telle victoire est, il est vrai, humainement inexplicable. Ce n'est pas par elle-même que la faiblesse triomphe de la force, que la mort triomphe de la vie, ce n'est que par un miracle de la main de Dieu.

Et c'est ce qui prouve la divinité de la foi qu'ont défendue les martyrs; cela prouve que le catholicisme est la seule religion véritable. Elle seule s'est établie d'une manière divine. Dieu a accompli à son égard ses promesses. Il a dit que les puissances de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle. Il a tenu parole. Il a fait voir que le fondement qu'il lui a donné n'était pas sur le sable, mais sur le roc; et elle n'a pas été ébranlée; *et nunc erudimini qui judicatis terram.* Que les ennemis que l'Église a aujourd'hui, hérétiques, ou persécuteurs de toutes sortes, s'instruisent. Que sont-ils comparés aux empereurs de Rome? Tout au plus, s'ils peuvent finir comme eux; mais pas d'espoir de mieux réussir qu'eux. On s'attaque à plus fort que soi, quand on s'attaque à Dieu. Un chien s'use les dents à renverser un bloc de rocher. On chasse les religieux, ils s'en vont dans des contrées sur lesquelles n'a pas lui la lumière de l'Evangile; et le flambeau de la foi éclaire des contrées nouvelles.

Vous qui avez la foi, que vous êtes heureux d'être bâtis sur le fondement des Apôtres, et sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ! Votre foi a autant de témoins qu'il y a eu de martyrs. Quand cinq ou six personnes sensées ou probes, vous disent une chose, vous le croyez; mais quand seize millions de martyrs vous affirment les vérités de votre *Je crois en Dieu*, et qu'ils sont morts pour les défendre, comment osez-vous en douter?

Pensez-vous que les martyrs et les Apôtres aient parlé en se jouant, quand ils vous ont annoncé l'Evangile? S'ils n'avaient fait que parler, vous seriez peut-être tentés de le penser; mais ils sont morts pour témoigner de la vérité de ce qu'ils disaient. On n'endure pas de tels tourments pour des mensonges ou des bagatelles. Ces martyrs étaient-ils des insensés ou des gens sages et prudents? S'ils étaient insensés, d'où vient qu'on les loue, qu'on les vénère dans l'univers depuis des siècles; d'où vient que Dieu les honore, en permettant que leurs cendres elles-mêmes fassent des miracles? Ils étaient donc sages, sages en mourant plutôt que de faire un péché mortel; car après tout on ne leur demandait que cela. Il leur suffisait pour se délivrer des tourments de faire semblant de brûler de l'encens aux faux dieux, tout en gardant leur foi dans le cœur. Ils ont mieux aimé mourir. Si ces millions d'hommes étaient sages, il faut convenir qu'ils sont bien insensés ceux qui avalent l'iniquité comme l'eau, qui estiment si peu la grâce, qu'ils la sacrifient pour une bagatelle, pour un intérêt d'un instant, pour une satisfaction misérable. (1)

(1) Un ancien anachorète, saint Macaire, ayant visité les cellules des autres religieux qui vivaient en grande perfection, retournait tout confus, s'humiliait et disait: Je viens de voir

De peur de déplaire à une ignoble créature, il en est qui osent lui permettre des familiarités coupables. Saint Nicétas enchaîné et ne pouvant se défendre autrement se coupa la langue et la cracha à la face de celle qui voulait le perdre. Sainte Anisie aima mieux qu'un soldat la perça de son épée que de lever seulement le voile qui lui cachait son visage.

Grand saint N. que nous fêtons, obtenez-nous cette foi qui vous a fait si grand, cette horreur du mal qui vous a mérité l'éternelle couronne. Que votre protection nous aide à suivre la route que nous tracent vos exemples. (1)

PENSÉES SUR LE MARTYRE.

5196. Un des éloges que Plutarque fait d'Alexandre le Grand, consiste à dire que si les autres souverains étaient nés rois, le fils de Philippe conquit sa royauté à la pointe de sa lance et au prix de maintes blessures qu'il reçut en divers combats. On peut appliquer aux anges le même langage. Comme ils ont reçu après leur création avec leur noblesse naturelle, et la grâce dont ils furent ornés, l'empyrée pour séjour, la gloire éternelle dont ils jouissent leur a peu coûté. Mais aux martyrs, qu'il en a coûté de plaies et de tourments répétés pour en obtenir la possession! Si les premiers chantent et publient la gloire du Seigneur, par la beauté dont ils ont été revêtus, soit du côté de la grâce, soit du côté de la nature, les seconds la publient par les cicatrices dont leurs corps ont été couverts pour l'honneur de leur Maître. (B. L. DE GRENADE.)

5197. Qu'y a-t-il donc au monde par quoi les hommes puissent mieux glorifier leur Créateur? Les cieux, la terre se taisent; la splendeur du soleil, de la lune, des étoiles se taisent; je dis plus, la gloire que donnent à Dieu les anges, les chérubins et les séraphins se tait; tout cela n'est rien, comparé à la gloire que lui donnent les martyrs. Qu'ont fait toutes ces créatures? Se convertir à Dieu, le connaître comme leur Créateur, qui leur a donné tous les biens qu'elles possèdent, et cela, sans qu'une chair rebelle s'y opposât. Par ce seul moyen elles se sont acquis une couronne éternelle de gloire. Et pour qu'en elles brillent la beauté, la toute-puissance du Créateur

de vrais moines, en comparaison desquels je ne mérite pas d'en porter seulement le nom. Quand je considère la vie de ces chrétiens, nos devanciers, je dirais volontiers: *Vidi christianos, non sum ego christianus.* Comparé à ces gens-là, je ne suis chrétien que de nom, de baptême, d'apparence, et non pas d'effet, et de mœurs, et de vie, et de vertus; car qu'est-ce que nous faisons qui approche de ce qu'ils ont fait? Du moins tendons autant que possible à leur ressembler. (D'après le P. LE JEUNE.)

Regardez, disait Tertullien, pour sa justification et pour celle de ses frères attaqués de toutes parts et exposés à toute la violence des tyrans, regardez comment nous vivons, et vous ne mépriserez pas ce que nous croyons. Il n'y a entre nous ni fraude ni injustice; il n'y a ni traîtres ni scélérats. Vous avez dans vos prisons des chrétiens, mais leur seul crime, c'est le nom qu'ils portent et la profession qu'ils en font, hors de là que pouvez-vous dire contre eux, et de quoi les pouvez-vous accuser? Nous nous assemblons, mais seulement pour invoquer Dieu; et nos prières presque continuelles sont suivies des exercices d'une sainte pénitence. Du reste, quel tort faisons-nous à personne, et quelle charité même n'exerçons-nous pas envers tous? A quels devoirs manquons-nous? Jugez donc, concluait cet ardent apologiste, jugez par notre vie qui nous sommes, et de ce que nous sommes, jugez quelle doit être cette foi par qui nous le sommes. Telle était la règle qu'il donnait pour bien connaître la religion chrétienne, et pour en faire voir l'excellence. Mais à s'en tenir maintenant et précisément à cette règle, au lieu que c'était alors la gloire de la religion, n'en serait-ce pas, dans l'état présent du Christianisme, la honte? (D'après BOURDALOUE.)

(1) Dans les trois sermons précédents, nous n'avons fait que coordonner et résumer le P. Lejeune. Mais nous estimons ces sujets fort pratiques de nos jours, où la foi a si grand besoin d'être ranimée dans les âmes.

Aussi ne donnerons-nous que peu de panégyriques, d'apôtres, d'évangélistes et de martyrs en particulier.

qui a pu former de telles intelligences, ce ne fut néanmoins qu'une pure grâce et un don de Dieu, sans fatigue ni travail pour elles, sans grands mérites par conséquent; tandis que dans les martyrs intervient avec la grâce une force, une patience qu'on ne saurait assez admirer.

5198. «Etre enchaîné à cause du Christ, dit saint Jean Chrysostome, est plus glorieux que le titre d'Apôtre, de docteur et d'évangéliste. Celui qui aime le Christ, comprendra la vérité de mes paroles. Celui que l'amour du Christ dévore et enivre en quelque façon, celui-là comprendra quelle est la vertu des âmes, des cachots. Si vous lui en laissez le choix, il préférera porter les fers pour le Christ qu'habiter dans les cieux. Il estimera cela plus honorable que d'être assis à sa droite, plus glorieux, que d'occuper l'un des douze trônes. La captivité, n'eût-elle aucune autre récompense, ce serait une récompense suffisante à ses yeux, de souffrir quelque chose pour celui qu'il aime. Pour moi, si l'on m'eût donné à choisir entre le ciel et ces fers, j'eusse préféré les fers. Si j'eusse pu habiter avec les anges ou bien partager la captivité de Paul, j'eusse préféré la captivité. M'eût-on proposé me ranger au nombre des puissances célestes, de celles-là même qui sont devant le trône de Dieu, ou bien d'être entraîné comme Paul, j'eusse préféré le sort de Paul au sort des puissances angéliques. Aucune félicité n'est comparable à cette félicité. J'estime Paul moins heureux dans ses ravissements que dans sa prison. Je l'estime moins heureux d'avoir entendu un langage divin que d'avoir été plongé dans un cachot. C'est lui-même qui se prononce de la sorte. Ecoutez-le se glorifier lui-même. Il ne dit pas: je vous exhorte, moi qui ai entendu des accents ineffables; mais: « je vous exhorte, moi captif pour le Seigneur.» O chaînes fortunées, ô mains bienheureuses d'avoir été parées de telles chaînes! Non, les mains de Paul, n'étaient pas aussi glorieuses lorsque elles rendaient le mouvement aux paralytiques de Lystres, que lorsque elles étaient garrotées et chargées de fers. Vous admirez Paul tenant enroulée autour de ses bras une vipère qui semble le respecter. N'en soyez pas étonné: elle respectait les fers qui le liaient; la mer elle-même les avait respectés, car alors aussi il était en captivité. Ah! s'il m'eût été donné de vivre en ces temps, j'eusse embrassé ces fers, et je les eusse cachés dans ma poitrine, et je n'eusse jamais cessé de couvrir de baisers l'instrument des souffrances que le grand Apôtre endurait pour son Dieu. Si mes fonctions pastorales me l'eussent permis et que j'eusse joui d'une santé robuste, je n'eusse pas hésité d'entreprendre un long voyage pour contempler ces chaînes et la prison où il a été enfermé. Pierre aussi, a eu le bonheur de porter les fers, était enchaîné, environné de soldats, et pourtant si content, si calme, qu'il dormait d'un profond sommeil. C'est dans cet état qu'il reçut la visite de l'ange. Eh bien! si alors quelqu'un m'eût dit: Choisissez le parti que vous préférez, voulez-vous être l'ange qui délivre Pierre, ou Pierre lui-même? j'eusse préféré certainement être Pierre pour lequel l'ange était descendu des cieux, afin d'avoir le bonheur de porter les fers.»

5199. C'est une chose extrêmement glorieuse pour l'homme de suivre le Seigneur. Par où il semble manifeste que la créature humaine soutenue par la grâce, procurera le plus haut degré d'honneur à son Dieu, quand elle montrera, non par des paroles, mais par des actes, qu'elle estime assez la bonté et la majesté divine, pour ne pas hésiter à lui témoigner sa fidélité en souffrant tous les tourments que la rage des hommes et des démons est capable d'inventer, plutôt que de faire ou de dire une seule chose contraire à sa volonté. Pourrait-on demander à un être de chair un témoignage plus explicite de courage et de fidélité? Quel est le degré supérieur auquel pourrait s'élever notre nature secondée par toute la puissance de la grâce? Avons-nous quelque chose de plus précieux que la vie à sacrifier au Seigneur, surtout quand elle lui est offerte avec les plus vigoureux tourments.? (B. L. DE GRENADE.)

Aussi quelle récompense Dieu réserve-t-il aux martyrs! Saint Jean nous raconte leur gloire, au livre de ses révélations: Je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue,

debout devant l'Agneau, avec des robes blanches et de palmes en leurs mains; et ils chantaient les louanges de Dieu.... Et un des vieillards prenant la parole me demande : Qui sont ceux-ci qui paraissent revêtus de robes blanches, et d'où viennent-ils? Et je leur répondis : Seigneur, vous le savez. Et il me dit: Ce sont ceux qui sont venus ici, après avoir traversé de grandes épreuves, et ont lavé et blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils seront nuit et jour dans son temple, et celui qui est assis sur le trône régnera avec eux. Ils n'auront plus, ni faim, ni soif, et les ardeurs du soleil ni d'un autre feu ne les tourmenteront plus. L'Agneau qui est au milieu d'eux, sera leur pasteur, et il les conduira aux sources d'eaux vives, et Dieu essuiera de leurs yeux toute larme (Apoc. VII, 9, 17).

Quelle folie, quel aveuglement de ne pas vouloir acheter sans blessure et sans effusion de sang, par le seul accomplissement de la loi divine, ce que les saints martyrs n'ont obtenu qu'au prix de mille tortures! Que feront ces hommes, lorsqu'ils se verront privés d'une si grande gloire, où ils seraient arrivés rien qu'en portant le léger fardeau de la loi du Seigneur ? Quel deuil alors, quelle fureur contre eux-mêmes, en se rappelant leur lâcheté et leur folie? (B. L. de Grenade.)

5200. Qui a persuadé à nos martyrs de ne tenir aucun compte de la vie présente? Je le demande à l'incrédulité. Si notre foi chrétienne n'est pas l'œuvre de Dieu, qui donc a pu inspirer à nos saints confesseurs une résolution si fort au-dessus de la nature? Le moyen que Jésus-Christ, s'il ne fût qu'un homme, ait pu persuader à tant de milliers de confesseurs, non pas à des hommes seulement, mais au sexe le plus délicat, à l'âge le plus débile, de mépriser la vie, de braver les fureurs des bêtes féroces, les flammes des bûchers, les plus affreuses tortures et les morts les plus cruelles pour être plutôt à la possession d'une autre vie, et cela, dans un long cours de siècles! Pour en prouver l'impossibilité, faut-il beaucoup de raisonnements ? Non, il suffit d'interroger soi-même.

Nous avons eu, depuis l'avènement de Jésus-Christ, des empereurs païens et des empereurs chrétiens. Les premiers, pour la plupart, dans le dessein d'anéantir la foi chrétienne, ont eu recours aux précipices, aux gouffres de la mer, à la dent des bêtes féroces, à tous les supplices que la fureur la plus raffinée et la plus barbare ait pu jamais imaginer, et ils ont échoué, et toute la violence des persécutions, bien loin d'arrêter les progrès de la foi, n'a fait qu'accélérer et en propager les conquêtes. D'autre part, vous n'avez pas vu un seul empereur chrétien entreprendre de contraindre les païens par les supplices et la persécution à renoncer à l'idolâtrie. Comment se fait-il que le paganisme, traité par eux avec tant de douceur, tombe et périsse de soi-même sans qu'aucun effort humain en précipite la chute, tandis que tous les obstacles qui se réunissent contre le christianisme, ne servent qu'à le répandre et à le faire triompher, s'il n'y a pas un Dieu, un Jésus-Christ qui vit dans les martyrs et opère par leur sang. (Grysostome.)

5201. Un grand nombre de martyrs s'offrait d'eux-mêmes à la mort. Au rapport de Tertullien, un gouverneur d'Asie, nommé Attius, vit un jour une si grande multitude se présenter à lui pour confesser Jésus-Christ qu'il lui répugna de faire périr tant de monde; il se contenta de donner la mort à quelques-uns, et renvoya les autres en leur disant: « Quant à vous, si vous avez envie de mourir, il ne manque pas de précipices où vous pouvez vous jeter, allez-vous en. » (Saint Liguori.)

5202. D'ordinaire, il suffit aux femmes d'apercevoir une épée, quelques gouttes de sang, pour tomber à terre évanouies; tant elles ont de sensibilité et de faiblesse. Et cependant la vue d'horribles instruments de supplices, du sang qui arrosait leurs corps, loin d'abattre ces jeunes martyrs, les remplissait de joie et de reconnaissance envers Dieu. Rien de plus naturel encore chez les êtres vivants que l'amour de la vie et l'horreur de la mort: telle est la délicatesse de notre corps, qu'il ne peut supporter la piqûre d'épingle. Cela étant, comment ces vierges auraient-elles résisté à d'aussi grandes épreuves; comment auraient-elles pu s'élever au-dessus des lois de la na-

ture, si elles n'avaient été soutenues intérieurement par leur Créateur et leur Maître? Si donc c'était Dieu qui combattait et triomphait en elles, il s'en suit que la foi et la religion, objets de se courageux témoignage sont vraies. (B. L. DE GRENADE.)

Un historien du temps des persécutions a écrit: En parcourant une des provinces de l'Egypte, je vis de mes yeux, une foule innombrable devant le tribunal du juge. Il interrogeait les chrétiens l'un après l'autre. Dès qu'ils avaient déclaré leur foi, le procès était terminé; on les mettait au nombre des condamnés. Quoiqu'ils témoignassent un noble empressement et une noble émulation à subir cet interrogatoire et à confesser leur foi, ni ce spectacle, ni la multitude des accusés n'apaisaient la fureur du tyran. L'instruction terminée, les condamnés se rendaient dans un champ hors des murs de la ville. Il n'était pas besoin de liens pour les retenir; leur foi en remplissait admirablement l'office. Personne ne manquait au rendez-vous, bien que la surveillance fût impossible. Tous s'avançaient joyeux; et c'était à qui tomberait le premier sous le fer des persécuteurs. Ceux-ci n'eurent pas assez de force pour suffir à leur tâche: ils avaient beau se relever à certains intervalles, leurs bras se lassèrent, et le fil de leur épée fut émoussé. J'ai vu moi-même les bourreaux n'en pouvant plus, aiguisant leurs glaives, en réclamant de nouveaux; j'ai vu la nuit venir avant que l'exécution eût été terminée. Tout le temps qu'elle dura, ni homme, ni enfant, ne faillit à sa résolution: chacun craignait de voir le jour finir avant d'avoir subi le martyre; tant était grande leur joie et leur confiance en présence de la mort dans laquelle ils voyaient la porte d'une vie de félicité. Pendant qu'on mettait les uns à la mort, les autres ne demeuraient ni affligés, ni oisifs, ils chantaient avec enthousiasme les louanges du Seigneur, en entendant leur tour: de manière qu'ils expiraient au milieu d'un excercice qui devait continuer dans le ciel. Quel chœur merveilleux et vénérable! quelle phalange de vaillants! cortège brillant et glorieux pour le Christ! (B. L. DE GRENADE.)

5203. Tyran reconnais ta faiblesse. Dissipe les ténèbres où te plonge ta haine insensée. Jette tes yeux sur la terre, elle te comprendra qui tu es, porte les vers le ciel, tu y verras quel est celui à qui tu oses faire la guerre. Nommément tu appelles les démons à ton aide, misérables auxilières qui, frappés par la vertu de la croix sont réduits à faire de toi l'instrument de leur fureur. Pourquoi s'opiniâtrer à poursuivre ce qu'on ne peut atteindre? Pourquoi lancer des traits contre le ciel? Cesse de diriger les armes contre l'Eglise. Si le troupeau est sur la terre, il a son pasteur dans le ciel. En mutilant les rameaux, tu donnes à l'arbre plus de sève et de fruits. (CHRYSOSTOME)

5204. *Injuria est pro martyre orare, cujus debemus orationibus commendari.* (AUG.)

5205. *Nos sine ferro et sanguine martyresesse possumus, si patientiam veraciter in animo custodimus.* (GREG. M.)

Duo sunt quippe martyrii genera unum in publico, aliud in mente simul et in actione. Itaque esse martyres possumus, etiam si nullo ferro percutientium trucidamur. (ID.)

Egestas bene tolerata propter Christum, facit martyrium. (CHRYS.)

VIII. — Pour un pontife.

5206. On peut donner un des sujets, n° 5178, ou n° 5180, ou bien le suivant:

Saint N. I, *s'est sanctifié lui-même*, II, *il a sanctifié les autres*.

I. *Lui-même* 1° par la pénitence, 2° par l'aumône, 3° par la retraite et la prière; c'est pourquoi Dieu l'a appelé à sanctifier: II. *Les autres*. C'est le but de l'épiscopat. Oeuvres entreprises et menées à bien 1° pour convertir les idolâtres, ou les hérétiques, ou les pécheurs, 2° pour préserver et soutenir les justes.

Toute la vie chrétienne est là: se sanctifier soi-même, et par les moyens indiqués, et sanctifier les autres au moins par de bons conseils, de saints exemples et une prière fervente.

XI. — Pour un saint docteur.

5207. *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum* (MATTH. V, 19).

Celui qui fait est déjà grand; mais plus grand est celui qui fait et enseigne. Grand dans l'Eglise, grand dans le ciel. Or saint N. comme Notre-Seigneur *cœpit facere et docere.*

I. *Cœpit facere.* 1° à devenir saint: 1) par l'éloignement du monde, 2) par la prière, 3) par la pratique des vertus; 2° à devenir savant: 1) par la méditation des Ecritures, 2) par l'étude des sciences saintes.

5208. II. *et docere;* 1° son enseignement: *qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* Mais pour briller ainsi au ciel, il faut commencer sur la terre à être la lumière du monde: *vos estis lux mundi.* Aussi notre saint ne mit pas sous le boisseau la lampe qu'il avait allumée par la méditation et par l'étude; il en répandit la clarté, 1) par ses exemples: on cite quelques traits remarquables de ses vertus; 2) par des prédications qui ont fourni des matériaux à tous les autres prédicateurs; 3) par des écrits. *Scripta manent.* Toute la terre se tut pour entendre sa grande voix, et toute la terre parle pour applaudir à ses enseignements.

Ses écrits sont un arsenal, où nous pouvons puiser des armes pour triompher de toutes les erreurs et pour défendre la doctrine, la discipline de l'Eglise et la piété chrétienne, 2° le succès de ses enseignements, 1) de son vivant, 2) de nos jours encore: aussi *magnus vocabitur,* — grand dans l'Eglise qui est le royaume de Dieu sur la terre, grand dans le ciel, où les docteurs ont une auréole à part qui les distingue des autres élus.

A son exemple, commençons par faire: le principe de toutes les œuvres surnaturelles; c'est la foi. Notre-Seigneur nous a donné les docteurs pour l'affermir en nous, *quosdam doctores... ut non circumferamur omni vento doctrinæ.* Cette loi a été acceptée par les plus vastes intelligences du monde; il n'y a que ceux dont l'esprit est trop étroit pour la contenir qui la bannissent, et cette foi sans les œuvres est une foi morte. Donc qu'elle nous fasse faire les œuvres du salut. Et par là notre vie sera elle-même un enseignement, celui de l'exemple, qui n'est pas le moins efficace. Nous pouvons aussi enseigner la vertu, sinon en chaire, du moins dans des entretiens particuliers, sinon dans des écrits publics, du moins dans des lettres que nous écrivons; afin que nous approchions d'aussi près que possible de la gloire de saint N.

X. — Pour un saint prêtre.

5209. I. *Sa préparation au sacerdoce:* 1° *dans sa première enfance,* sa piété; 2° *dans sa jeunesse,* 1) son éloignement du monde, 2) son application à l'étude, 3) son amour pour les choses de Dieu, les cérémonies de l'Eglise.

II. L'*exercice de son sacerdoce*: 1° *envers Dieu,* 1) sa piété au saint autel, 2) son amour de la prière; 2° *envers le prochain,* 1) zèle *(a)* dans ses pré-

dications, *(b)* au saint tribunal, 2) fruits de son zèle, *(a)* conversion des pécheurs, *(b)* sanctification des justes. Un ministère si bien préparé et si rempli lui a mérité la gloire des Saints. Respect du prêtre, obéissance au prêtre, quand il parle du haut de la chaire ou au saint tribunal. Inspirer aux jeunes gens le désir de devenir de saints prêtres, recommander aux parents de ne pas mettre obstacle à ce désir, et à tous de demander à Dieu pour son Eglise des prêtres saints.

XI. — Pour un fondateur ou une fondatrice d'ordre religieux.

5210. *Filiis Aaron dederunt civitates ad confugiendum* (I PARAL. VI, 57). Dieu pour mettre les enfants de son peuple à couvert des poursuites injustes d'un ennemi, avait fait établir dans la Judée des villes de refuge, où celui qui était poursuivi injustement trouvait un asile assuré. Ce n'était là que la figure de ce qu'ont fait par l'inspiration divine les saints fondateurs d'ordre, et en particulier, saint N. *Filiis Aaron dedit civitates ad confugiendum; (en énumérer le nombre en divers lieux).* Ces monastères sont en effet des villes de refuge, I, et pour ceux qui s'y abritent contre les atteintes de l'ennemi du salut, II, et pour la société elle-même. Grande vérité que notre siècle a besoin de comprendre.

5211. I. *Refuge pour ceux qui s'y abritent.* C'est dans les déserts de la Thébaïde qu'aux premiers siècles de l'Eglise les chrétiens, fuyant les persécutions et la mort, allaient chercher un asile. Du reste, ces sollitudes les mettaient à l'abri non seulement de la fureur des tyrans, mais encore des séductions du monde. Saint Antoine, dans une vision, contempla le monde couvert de pièges. Depuis lors, il n'a pas changé! et la route qu'y suivent ceux qui y sont engagés est toujours bordée de précipices et infestée de brigands. C'est la raison d'être des monastères qui: 1° écartent de ceux qui y entrent toutes les occasions de péché *(développer)*; 2° leur fournissent tous les moyens de salut *(développer)*; 3° consolent de toutes les déceptions du siècle et donnent le bonheur à ceux qui ne trouvaient parmi les hommes qu'amertume et sujet de désespoir. Aussi, que d'âmes préservées, sanctifiées dans les monastères! On peut appeler les couvents la porte du Ciel pour un grand nombre. Ils sont donc les bienfaiteurs de leurs frères, ceux qui ont établi, comme saint N., ces villes de refuge.

II. Mais *ils sont aussi les bienfaiteurs de la société*, qui doit aux monastères: 1° *la civilisation dont elle est fière.* Ce sont les religieux qui ont bâti nos anciennes églises, cultivé les sciences et les arts, conservé les manuscrits de l'antiquité qui, sans eux, auraient subi le naufrage des siècles. Ce sont les religieux qui ont assaini les marais, défriché le sol, élevé des asiles à toutes les infortunes humaines, exercé l'apostolat autour d'eux *(et on insiste sur l'apostolat particulier de l'ordre dont on loue le fondateur)*; 2° *l'exemple de toutes les vertus* qui, souvent bannies du monde, ne trouvent leur refuge que dans les couvents. C'est là que règnent la pureté, la charité, la mortification, la pauvreté, l'obéissance chrétiennes, dont les mondains ne connaissent souvent que le nom; 3° *des paratonnerres* contre les foudres de la Justice divine. Ils sont donc à la fois injustes et insensés ceux qui dénigrent les monastères; et ils sont dignes d'être exaltés les saints qui ont ménagé à leurs frères dans la foi et aux sociétés elles-mêmes ces villes de

refuge. Grand saint N., qui dira les âmes affligées qu'ont consolées vos institutions salutaires, les âmes tentées qu'elles ont soutenues, les âmes exposées qu'elles ont abritées, les âmes pécheresses qu'elles ont sanctifiées? Vos œuvres saintes qui vous ont mérité la couronne, sont continuées ici-bas par une multitude d'enfants dont la phalange glorieuse fera votre couronne dans l'éternité.

Apprenons, mes frères, à estimer la vie religieuse; si nous n'avons pas le courage de l'embrasser, du moins respectons cette divine instutition. Que les parents soient heureux de donner aux couvents leurs enfants. Ils ne peuvent rien faire de plus utile ni de plus heureux pour eux. Que ceux qui sont appelés à la vie religieuse remercient Dieu de cette grande grâce, et qu'ils redoutent de la perdre par des infidélités ou de coupables délais. Et vous qui, vivant dans le monde, ne pouvez être du monde, si vous voulez être à Jésus-Christ, apprenez à imiter les vertus des religieux, autant du moins que votre position le comporte, afin d'avoir part un jour à leur gloire et à leur béatitude.

XII. — Pour un saint religieux.

5212. *Mortui estis et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (Col. III, 3).

I. Sa mort au monde. II. Sa vie en Dieu.

I. *Mort au monde.* Il renonce: 1° aux biens; 2° aux honneurs; 3° aux plaisirs; 4° à la famille, c'est bien tout quitter; mais pour tout trouver. Cette mort prépare la vie.

II. *Vita vestra est abscondita.* La vie de l'homme consiste surtout dans les actes de l'intelligence et de la volonté, c'est par là que l'homme se distingue des êtres privés de raison et s'élève au-dessus d'eux. Le monde n'est qu'un obstacle à cette vie. Notre Saint la cultive. 1° *Son intelligence* se nourrit: *(a)* de saintes lectures de l'Evangile et des Pères; *(b)* de saintes études sur la science du salut; *(c)* de la méditation des choses de Dieu. Elle contemple, par avance, ces merveilles que l'œil de l'homme n'a pas vues, que son oreille n'a pas entendues. Quelle vie!

2° *Sa volonté* s'exerce à la pratique des vertus: 1) de la pauvreté; 2) de la pureté; 3) de l'obéissance; 4) de toutes les vertus morales, et enfin, et surtout de l'amour divin qui commence en ce monde la vie du Ciel; car toutes les vertus passent, la charité demeure. C'est l'amour divin qui remplit le cœur de l'homme, qui le console, qui le fait vivre d'une vie divine. Donc *qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur*, détachment, réflexion sur Dieu, pratique des vertus, surtout amour divin; car le premier et le plus grand des commandements, c'est: *Diliges*, etc.

XIII. — Pour un saint laïque.

5213. *Erat vir ille simplex et rectus ac timens Deum et recedens a malo* (Job. I, 1). Quand on loue un Apôtre, un martyr, un Pontife, un prêtre ou un religieux, les auditeurs risquent de ne pas s'appliquer à eux-mêmes les exemples de vertus qu'on leur présente, bien que la perfection essentielle du christianisme soit la même pour tous. Mais on n'a pas à redouter cet inconvénient en vous parlant de saint N., qui s'est sanctifié dans un état com-

mun de vie chrétienne. Il n'y a rien dans sa vie qui ne soit à notre portée, rien dont nous ne puissions faire notre profit. Dire les moyens qu'il employa pour devenir saint, c'est nous apprendre ce que nous devons faire nous-mêmes. Exposer les fruits qu'il retira de sa sainteté, c'est dire ceux que nous recueillerous nous-mêmes, si nous l'imitons.

I. *Moyens par lesquels il est parvenu à la sainteté.* Il avait compris la parole de Notre-Seigneur : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.* Aussi, 1° dès son enfance, on le vit toujours vigilant, pour écarter les périls de perdre la grâce : 1) Evitant les occasions, fuyant le monde, ses fêtes, ses assemblées, ses divertissements qui sont la source ordinaire de la perte des âmes ; 2) veillant sur ses sens, ses yeux, ses oreilles, tous ses sens par la mortification chrétienne ; 2° non content de mettre sa vertu à couvert sous le bouclier de la vigilance, il s'armait de la prière pour lutter contre le démon. Et, afin de rendre ses oraisons plus efficaces, il venait les unir à celles de Notre-Seigneur au tabernacle : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Avec quelle assiduité il visitait le Saint Sacrement, assistait au saint Sacrifice, s'unissait à Jésus dans la communion ! C'est de là qu'il sortait comme respirant des flammes de charité et devenu terrible au démon, parce qu'il s'était revêtu de la force de Dieu même ; 3° aussi, 1) quelle patience à supporter les persécutions ; 2) quelle charité envers le prochain ; 3) quel zèle pour procurer la gloire du Dieu qu'il aime. Et l'exercice de ces vertus augmente sa grâce et sa sainteté. Faisons comme lui. Fuite du monde, mortification, etc.

II. *Fruits de sa sainteté.* Dieu est juste. Les rois de ce monde punissent les criminels, sans récompenser les gens de bien. Dieu est plus magnifique dans ses récompenses que terrible dans ses châtiments. Il a donné à saint N. : 1° en ce monde : 1) consolations. Nous savons ce qu'il a souffert pour Dieu, mais comment nous rendre compte des joies dont Dieu l'a enivré : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* 2) Bénédictions sur les œuvres qu'il a entreprises ; 3) estime des hommes ; 4) sainte mort ; 5) honneur qu'il reçoit dans le ciel et sur la terre. Voilà les fruits de la sainteté : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Momentaneum et leve tribulationis nostræ.*

XIV. — Pour un saint pénitent ou une sainte pénitente.

5214. Racontons : I, ses égarements ; II, son retour à Dieu.

I. *Ses égarements,* 1° *leurs causes :* 1) la faiblesse de l'âge ou du sexe ; 2) les occasions ; 3) le manque *(a)* de direction, *(b)* de prière, *(c)* de fréquentation des sacrements. 2° *Leur gravité :* quand on s'éloigne de Dieu, on peut rouler dans tous les abîmes : perte de la vertu, de la réputation, etc., 3° *malheurs* qui en furent la suite.

II *Son retour,* 1° *ses causes :* 1) la réflexion : *(a)* sur les malheurs mêmes, *(b)* sur la bonté de Dieu, etc. ; 2) les bons conseils. 2° *Ses qualités.* Le retour fut : 1) sincère ; il se traduisit : *(a)* par les larmes, *(b)* par la fuite du péché et de ses occasions, *(c)* par les œuvres de pénitence ; 3) persévérant. *(a)* Jamais il ne se démentit, *(b)* bien plus, saint N. racheta le temps perdu, en aimant Dieu avec plus d'ardeur, en entreprenant de grandes œuvres pour sa gloire, en endurant pour lui de grandes douleurs ; 3° *ses suites :* aussi Dieu : 1) lui rendit-il son amitié, 2) il le combla de consolations, 3) lui fit même des grâces extraordinaires : *(a)* don des miracles, *(b)* bénédictions

répandues sur les œuvres de saint N., *(c)* enfin il a essuyé de sa main les larmes de sa pénitence en l'introduisant dans la gloire du ciel.

Quels enseignements pour de pauvres pécheurs comme nous! *Secutus es errantem, sequere pœnitentem.* C'est temps de penser à la dégradation, aux malheurs que le péché nous attire. Depuis longtemps nous promettons à Dieu de revenir à lui. Il nous invite, il nous presse. Ses bras nous sont ouverts. Qu'il ne nous dise pas un jour: *Vocavi et renuistis.*

Et si nous sommes revenus à lui déjà, continuons de lui témoigner la sincérité de notre retour par les larmes du repentir, par la persévérance, par le zèle à aimer Dieu d'autant plus que nous l'avons offensé davantage.

Et un jour nous partagerons la gloire du saint dont nous n'avons que trop, hélas! imité les égarements.

XV. — Pour une vierge.

5215. *Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus* (CANT. IV, 12).

Dieu parlant de l'âme, qui est devenue son épouse par la foi et la charité, la compare à un jardin fermé; à un jardin, parce que dans cette âme on voit germer à l'envi toutes les semences du bien, s'épanouir les fleurs des vertus chrétiennes et mûrir les fruits des mérites pour le ciel! Jardin fermé, parce que ces âmes sont impénétrables aux traits de l'ennemi, inaccessibles aux séductions du monde et aux affections des créatures. Ces paroles du Saint-Esprit peuvent avec vérité s'appliquer à sainte N., dont nous célébrons la fête en ce jour. Nous pourrions, en pénétrant aujourd'hui avec vous dans le jardin fermé de son âme, y respirer le parfum, y admirer l'éclat de toutes les vertus: une patience qui lui a fait supporter toutes les épreuves, une douceur qui lui a attiré tous les cœurs, un zèle qui l'a fait se dévouer pour toutes les œuvres saintes, etc. Mais il est dit, dans l'Ecriture, que l'Epoux céleste, en descendant dans son jardin, regarde, avec complaisance sans doute, si les autres fleurs s'épanouissent, *venit ut aspiceret si floruerint;* mais il en est une qu'il aime à cueillir entre toutes: *ut lilia colligat;* non seulement il en contemple l'éclat; mais il veut la porter avec lui comme un lis embaumé.

Cette vertu, c'est la pureté. A son exemple, entre les vertus qui ornèrent l'âme de sainte N. choisissons sa pureté virginale, admirons-en l'éclat; respirons-en le parfum, et voyons comment elle a réussi à la pratiquer.

Le premier point nous fera aimer la vertu des anges, le second nous apprendra ce que nous avons à faire pour être purs.

5216. I. *Pureté de sainte N.* Dieu est admirable dans ses saints, non seulement à cause des dons dont il les enrichit, des grandes œuvres et des prodiges qu'il opère par eux, mais encore dans la providence avec laquelle il sait proportionner les vertus de ces saints aux besoins des temps et des lieux où il les fait naître dans le champ de son Eglise. Au moment où naquit sainte N. et dans le lieu même de son berceau, l'hérésie ou l'incrédulité, cette fille naturelle de la corruption du cœur, voulant couvrir d'un voile la honte de sa coupable mère, cherchait à légitimer le vice et à présenter la chasteté comme impossible. Sans doute

l'Eglise, gardienne fidèle de toutes les vérités, surtout de celles qui nous élèvent plus haut et nous rapprochent de Dieu de plus près, enseignait par tous ses docteurs que Dieu ne nous conseille que ce qui est au pouvoir de l'homme avec la grâce de Dieu, que si le mariage est un état saint, la virginité est un état plus parfait et plus heureux, puisqu'il nous détache des soucis de la terre et de la famille, et nous rend plus aptes à l'amour de Dieu seul. Mais si les paroles émeuvent, les exemples entraînent; et Dieu, pour venger la doctrine de l'Eglise et la faire briller d'un nouvel éclat, choisit la vierge N. Voyez ce berceau où l'on a déposé, à sa naissance, cette admirable enfant, regardez un instant ce doux visage, le reflet d'une âme innocente: c'est là l'instrument de Dieu pour faire connaître et aimer la vertu des anges. Suivons-la dans sa noble carrière; il fait si bon regarder la blancheur des lis et en respirer le parfum dans un siècle corrupteur et corrompu, qui a besoin du souvenir de N. comme celui où elle vécut avait besoin de ses vivants exemples.

Innocente et pure dans le berceau sans le savoir, dès qu'elle connut le prix de la pureté, elle s'y attacha de tout son cœur, et elle mit tout en œuvre pour la conserver, avant même de pouvoir se rendre compte des écueils dont le monde l'environne. L'amour de Dieu lui faisait sentir la vanité de toute créature, et la soulevait au-dessus de tout ce qui passe. C'est en vain que le démon mit tout en œuvre pour égarer son esprit par la fascination de la bagatelle. En vain ses parents, ses amis, le monde firent-ils miroiter à ses yeux les avantages que lui offrait une union terrestre. N. ne voulait que Jésus; et n'aspirait qu'après le jour où elle pourrait se consacrer à lui à jamais. Elle resta inébranlable, comme un rocher au milieu des tempêtes. Ce jour tant attendu arriva et N. prononça ce vœu de virginité qui consacre l'âme à son créateur, et la fait l'épouse du Christ. Son bonheur est à son comble. *Inveni quem diligit anima mea,* dit-elle, *tenui eum nec dimittam. Regnum mundi, et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi quem vidi.* Elle a connu sa beauté ineffable, sa tendresse, ses richesses, sa noblesse: c'est pour cela qu'elle l'a aimé, *quem amavi.* Et en l'aimant elle a pu dire avec une noble fierté: *quem cum amavero, casta sum; cum accepero, virgo sum.* Cet amour lui a procuré plus de paix que tous les biens d'ici-bas et un appui plus solide que tous ceux de la terre, *in quem credidi.* Aussi avec quel soin lui a-t-elle gardé sa foi durant toute sa vie, jusqu'à l'heure dernière, ne soupirant qu'après le bonheur de s'unir à lui éternellement. *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est.* Et après une glorieuse carrière, l'heure des noces éternelles sonne enfin. *Ecce sponsus venit: aptate vestras lampades.* Ah! sa lampe est toujours ardente des flammes de la charité. Elle répond: *veni, Domine Jesu;* et, plus d'amour que de douleur, elle s'endort du sommeil des justes et son âme s'envole au ciel. O Vierge, ange donné quelques jours à la terre qui n'était pas digne de vous, et qui avez passé sans laisser se flétrir votre blancheur, maintenant que vous avez embaumé le monde de vos parfums, qui charment encore après des siècles, il est temps de prendre place parmi les esprits célestes dont vous fûtes l'émule ici-bas. Vierge sainte, auguste Mère de Dieu, recevez dans votre suite cette enfant qui a marché sur vos traces. Et vous qui accompagnez au ciel l'Agneau partout où il va, ouvrez vos rangs. N. est digne de chanter avec vous ce

cantique dont les vierges seules connaissent les accords. O sainte N. vierge du Christ, votre pureté rendue plus resplendissante par la gloire dont elle est couronnée ravit nos âmes. *O quam pulchra est casta generatio cum claritate, quoniam et apud Deum nota est et apud homines.* Dieu la connaît, et l'estime ; aussi lui réserve-t-il des récompenses à part ; c'est la vertu de sa Mère, c'est celle de son divin Fils, c'est celle qui nous rend semblables à la sainteté éternelle. L'Eglise aussi la connaît et dans sa liturgie elle l'exalte. Que de vierges elle invoque et loue par toute la terre ! C'est que vivre dans un corps de boue sans en ressentir la pesanteur, traverser les souillures du monde sans laisser ternir son innocence, garder la chasteté virginale et renoncer à toutes les affections même légitimes, pour donner à Dieu seul ses affections, ce n'est pas de la terre, c'est du ciel ; ce n'est pas être homme mais ange. O pureté virginale, au front radieux comme un reflet du ciel, au regard tourné vers la patrie, au sourire angélique, toute revêtue de simplicité et de modestie, je vous admire ; et certes le mondain dédaigneux lui-même ne peut se défendre de vous estimer. Tout en jetant parfois sa bave railleuse sur la vieille fille dont il n'est pas digne, il sent qu'elle est le paratonnerre qui arrête la foudre prête à le frapper à cause de ses désordres. Plus d'une fois la femme du monde, lasse des déceptions et des amertumes de la vie, se surprend à porter envie à la vierge. Heureux ceux et celles qui embrasseront la pratique de la chasteté parfaite, de la virginité ! Et vous qui, engagés dans un autre état ne pouvez plus prétendre aux gloires des vierges, du moins soyez chastes selon ce que comporte votre condition ; souvenez-vous de la parole du Maître qui est vrai pour tous : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt ;* et n'oubliez pas que si vous repoussez avec horreur un animal fangeux qui voudrait entrer dans votre maison, Dieu repousse de son ciel les âmes souillées. *Nihil inquinatum in eam incurrit.* Mais sainte N. en nous apprenant à estimer la pureté, nous enseigne :

5217. II. *Les moyens à prendre pour la pratiquer.* C'est peu d'admirer l'éclat du lis, il faut savoir le cultiver. Le lis a besoin d'une terre propice où il puisse prendre racine, de la chaleur du soleil, et de la rosée pour la féconder, d'une barrière qui protège sa tige délicate. 1° *L'humilité.* L'écriture l'appelle le lis des vallées ; le sol rocheux des montagnes ne fournirait pas assez de suc nourricier à ses racines qui ont besoin de s'enfoncer profondément pour fournir assez de sève à sa fleur. Qu'est-ce à dire, mes frères, sinon que la pureté ne grandit et ne s'épanouit que dans les cœurs humbles. Les montagnes dans l'Ecriture désignent les orgueilleux ; et les vallées, les humbles ; et de même que Dieu frappe de la foudre les hauts sommets et arrose les vallées par les torrents qui les fertilisent, ainsi il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Il faut que les racines du lis pénètrent bien avant dans la terre, c'est-à-dire que l'âme qui veut s'élever bien haut par la pratique de la pureté, doit d'abord descendre dans l'abîme de son néant. C'est ce qu'avait compris sainte N.

Pendant que tous l'admirent, elle seule s'ignore. Aussi elle aimait à se cacher, à voiler dans sa jeunesse cette beauté vaine dont tant d'autres sont idolâtres. Elle aimait mieux obéir que de commander, et les occupations les plus humbles étaient celles qu'elle préférait. Elle fut humble et c'est pour

cela qu'elle fut pure. *Qui se humiliat exaltabitur.* Voulez-vous, comme elle, triompher des assauts du vice, triomphez d'abord de l'orgueil. Quand l'esprit de l'homme par orgueil se révolte contre Dieu, les sens se révoltent contre l'esprit. Pourquoi voyons-nous déborder dans la société, une corruption digne du paganisme ? Parce que la société est orgueilleuse et insoumise et le Seigneur pour punir les orgueilleux permet qu'ils deviennent esclaves du vice qui les met au niveau des brutes. Donc, *humilia te in omnibus.*

5218. *La prière.* Le lis a besoin de la chaleur du soleil et de la rosée. Le soleil des âmes, c'est Dieu ; la rosée, c'est la grâce. C'est dans l'oraison, dans la prière que les âmes s'exposent à ses divins rayons et reçoivent la céleste rosée. *Scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det,* pouvait dire notre sainte. Elle ne raisonnait pas comme les libertins qui disent la chasteté impossible ; mais elle n'était pas assez présomptueuse pour espérer pouvoir la garder par ses propres forces. *Propter quod adii Dominum et deprecatus sum.* Dès son enfance, s'éloignant des amusements innocents de son âge, elle mettait son plaisir à prier, etc. C'est par la prière qu'elle triompha des tentations. C'est par cette arme redoutable qu'elle porta au démon, au monde et à la chair, de si grands coups. Nous n'avons pas fait comme elle, et c'est pour cela que nous sommes tombés. A l'avenir soyons plus sages et cherchons en Dieu notre force.

5219. *La vigilance.* O lis arrosé par les eaux du ciel, réchauffé par les rayons de l'astre du jour, planté dans les terres des vallées, que deviendrais-tu, si un souffle brûlant venait dessécher ta fleur, et si l'orage battait ta tige si frêle. Il te faut une barrière qui te mette à l'abri de tant de souffles ennemis. Pureté virginale, la plus délicate des fleurs, qui comme un miroir te ternis au moindre souffle, il te faut une haie, un rampart qui te protège. Tant d'ennemis, de nos jours surtout, veulent s'abattre sur toi pour te profaner. La barrière qui te garantit, c'est la fuite du monde, c'est la vigilance et la garde des sens. Aussi ne vit-on notre sainte quitter sa retraite que quand la piété l'appelait à l'Eglise, la charité, au chevet des malades, et partout où il y avait un affligé à consoler, un pécheur à convertir ; mais on l'eut cherchée en vain dans les fêtes du monde, dans les places ou les promenades publiques. Et quand elle quittait la solitude qui lui était si chère, non contente de donner sa chasteté en garde à sa charité, elle veillait constamment sur elle-même, sur ses yeux, et tous ses sens, tenant toutes ses facultés sous le frein de la mortification et fermées aux créatures. Nous portons le trésor de la pureté dans les vases fragiles, *videte quomodo caute ambuletis.* Il y a partout des filets tendus, regardons bien où nous mettons le pied, ne nous engageons pas dans les sentiers du siècle, aimons la retraite, et gardons par la vigilance ce trésor qui nous rendra dignes de voir Dieu. (*Si la sainte qu'on loue avait été martyre, on ajouterait ce qui suit :* une victime si pure, une virginité si bien gardée, ne pouvait qu'être offerte en holocauste à la gloire de Dieu. Une vie si sainte méritait d'être couronnée par le martyre. Il fallait que pour former la couronne de cette glorieuse vierge, la rose se mêlât au lis. N'était-il pas juste, que Jésus n'ayant pas hésité à donner à son épouse la plus grande marque d'amour qui est de sacrifier son sang pour elle, son épouse lui rendit sang pour sang. Aussi quelle joie pour cette sainte, quand elle entendit prononcer la sentence de de la mort! Elle alla au martyre comme à une fête.....) *Décrire son martyre.*

C'en est assez, nous avons admiré la virginité de notre sainte et appris à son école à pratiquer la vertu dont elle nous a donné de si éclatants exemples. O Vierge du Christ, *trahe nos post te.* Nous voulons comme vous être aussi près que possible de l'Agneau, auquel vous faites cortège. Hélas! nous avons terni en nous par le péché l'éclat de ce lis virginal qui fait votre gloire. Nous voulons laver notre âme des souillures passées, par les larmes du repentir. Et afin de nous garder purs désormais comme vous, nous fuirons le monde, ses fêtes, ses dangereuses occasions; et veillant sur nos yeux, sur nos sens, sur nos pensées et nos affections, nous garderons à Jésus ce cœur qui n'est fait que pour lui et qui ne trouve qu'amertume en dehors de lui. Par là nous mériterons de partager votre gloire; mais ô Vierge, aidez de vos prières ceux qu'ont édifiés vos exemples.

XVI. — Pour une sainte femme.

5220. Sainte N. fut I, *le modèle des épouses*, par sa soumission, son respect, son attachement à son époux, qu'elle s'appliqua à sanctifier; II, *le modèle des mères*, par les soins donnés à ses enfants; bons exemples, vigilance, bons conseils, prière; III, *modèles des veuves.* 1° Elle médita les conseils de saint Paul: *discat primum domum suam regere. Irreprehensibiles sint. In operibus bonis testimonium habens.* Evitant les défauts de cet état: *Non solum otiosæ, sed et verbosæ et curiosæ, loquentes quæ non oportet. Speret in Deum et instet obsecrationibus et orationibus die ac nocte.* Notre Sainte a fait tout cela. Elle est donc le modèle des femmes chrétiennes; et les hommes eux-mêmes trouvent en elle des exemples à imiter; car ne pourraient-ils pas ce qu'a pu une femme?

ARTICLE II. — *Panégyrique de quelques saints en particulier.*

N. B. Nous suivrons dans cet article l'ordre liturgique.

I. — Saint André.

5221. C'était le frère de saint Pierre, et il fut appelé même avant lui à suivre Notre-Seigneur. Après la dispersion des Apôtres, il évangélisa successivement la Scythie d'Europe, l'Epire, la Thrace, où il fit des conversions innombrables. Il partit ensuite pour Patras dans l'Achaïe, où il continua avec succès ses prédications, et où il subit le martyre. Pour faire connaître le caractère propre de ce saint Apôtre, disons:

I. *Qu'il fut le disciple de la croix.* Le premier choisi entre les Apôtres, il est entré pleinement dans l'esprit de son Maître. Il lui a entendu dire qu'il désirerait ardemment être lavé dans son sang, que si quelqu'un veut venir après lui, il faut qu'il porte sa croix, et qu'il le suive; et dès lors, André a la noble ambition de la croix. Dès que le proconsul l'a condamné au même supplice que son maître, du plus loin qu'il aperçoit cet instrument de son martyre, au lieu de reculer d'effroi, André s'écrie: *O bona crux, diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quæsita, nunc concupiscenti animo præparata, securus ad te venio:* on voit par là que le désir de souffrir pour

Notre-Seigneur consumait sa vie. (1) Où en sommes-nous, chrétiens, par rapport à cet amour de la croix, qui est le propre de notre religion sainte? Ne sommes-nous pas de ces hommes qui n'ambitionnent que les plaisirs, qui *s'aiment eux-mêmes*, qui sont cupides de voluptés ? comme parle saint Paul.

5222. II. Saint André fut *le prédicateur de la croix*. La bouche parle de l'abondance du cœur. Celui qui ambitionne vivement la souffrance, laisse paraître ses sentiments. Saint André en eut une belle occasion. Le peuple voulait le délivrer, car il aimait ce saint Apôtre ; et il y eût réussi si André n'eût apaisé la foule, la conjurant de ne pas lui ravir le bonheur qu'il attendait depuis longtemps. Pouvait-il prêcher plus éloquemment l'amour de la croix ? Il s'approche donc de l'instrument de son supplice et il l'embrasse avec des transports de joie. On l'y attache et, suspendu entre le ciel et la terre pendant deux jours entiers, il prêche Jésus-Christ crucifié à tous ceux qui se pressent autour de lui. Tous l'écoutent avec admiration, et ne se retirent pas sans verser des larmes, et sans confesser que Jésus-Christ est le vrai Dieu, de telle sorte qu'il resta à peine quelques païens à Patras après la prédication de saint André ; et l'Eglise d'Achaïe devint une des plus florissantes (2). Si nous savions au moins par nos œuvres prêcher à nos frères l'abnégation chrétienne, dont on n'aura bientôt plus l'idée, parce qu'on n'en aura plus l'exemple sous les yeux, quel bien s'opérerait dans les familles et dans les paroisses! *Semper mortificationem Jesu in corpore vestro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur.*

5223. III. Saint André fut *le martyr de la croix*. Comme pour Notre-Seigneur, comme pour Pierre, la croix fut pour André, son frère, l'autel sur lequel il s'offrit à Dieu. Le saint Apôtre avait dit au proconsul Egée qui le sommait de sacrifier aux idoles : J'immole chaque jour sur l'autel l'Agneau

(1) « Nous avons vu les cheveux de certains criminels en entendant leur sentence de mort, blanchir subitement ce que fait à peine une longue vie, une seule nuit l'avait achevé ; d'autres ont perdu l'usage de la parole, d'autres celui de la raison, d'autres enfin ont défailli devant la mort et expiré avant l'heure du supplice. Et que parlé-je des hommes ? Le seul instinctde la nature donne aux brutes elles-mêmes, dépourvue de raison, une vive crainte du trépas. Qui ne sait que le rugissement du lion ou le cri de l'aigle tue, par la crainte qu'il inspire, les bêtes fauves et les oiseaux ? Si donc tout ce qui est mortel, si les bêtes brutes mêmes ont une telle frayeur de la mort et du trépas, qui ne verrait avec admiration un homme arrêter des regards joyeux et triomphants sur la croix, qui est la plus horrible image de la mort, jusqu'à pouvoir dire: « toujours je t'ai aimée, toujours j'ai désiré t'embrasser ô bonne croix ! » (B. L. DE GRENADE.)

(2) Voilà le predicateur que Dieu veut que vous écoutiez. C'est saint André sur sa croix ne prenez pas garde au prêtre qui vous parle, prêtez l'oreille à la voix du prédicateur qui se fait entendre en ce jour dans l'univers, vous n'aurez rien à lui répliquer. Il vous prêche aujourd'hui le même Dieu qu'il prêcha aux Juifs et aux Païens, un Dieu qui vous a sauvés par sa croix. Le croyez-vous? La vie que vous menez, le fait-elle voir? Cet amour de vos aises, cette horreur de la peine et de la souffrance, tout cela marque-t-il, que vous êtes bien convaincus de la prédication de saint André? Ah! si par impossible, on nous prêchait un autre Evangile qui prescrivît l'amour du plaisir, nous n'aurions rien à changer à notre conduite, ni à nos pensées. Saint André n'a donc pas réussi à vous persuader l'amour de la croix, ni par ses exemples, ni par ses paroles. Et pourtant au jugement de Dieu la croix paraîtra pour vous être confrontée. *Tunc parebit signum Filii hominis :* et la croix de saint André, après lui avoir servi de chaire pour nous instruire, lui servira de tribunal pour nous condamner. Voyez, dira-t-il, voyez ces infidèles, la vue de ma croix les a convertis, et elle vous laisse insensibles. Epargnons-nous cette confusion. Soyons amis et prédicateurs de la croix. *(D'après Bourdaloue.)*

immaculé; il n'avait plus qu'à s'immoler lui-même, afin d'être comme Notre-Seigneur, prêtre et victime. Notre-Seigneur n'avait demeuré sur la croix que trois heures; saint André y demeura suspendu deux jours, après lesquels il rendit le dernier soupir, nous laissant de grands exemples et de grands enseignements. Grand Saint, obtenez-nous l'amour des croix. Notre vie en est semée, et nous ne savons pas en profiter pour notre salut. Au lieu de les embrasser comme vous avec joie, nous les redoutons, nous ne nous en chargeons qu'en murmurant, nous ne les portons qu'à contre-cœur, en sorte que ce qui, dans les desseins de Dieu, devrait être pour nous un instrument de salut et un principe de gloire, peut devenir par notre faute une occasion d'offenser Dieu et de nous perdre. Ah! mes frères, qu'ils sont à plaindre ceux qui vivant au temps de saint André, ont aimé le plaisir et non les croix! qui ne préférerait avoir partagé le supplice de l'Apôtre, plutôt que les satisfactions misérables des païens de son temps? Dans un siècle d'ici, que seront devenues pour nous les satisfactions des sens auxquelles nous sommes attachés? Si nous savions nous les retrancher par amour de Dieu, nous mériterions des délices du ciel. Ne soyons pas les ennemis de nous-mêmes, et comprenons enfin que: *si quis vult post me venire abneget semetipsum. Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corda vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem*, d'abord par la pénitence et par la chasteté, et s'il le faut, un jour, par le martyre.

II. — Saint François Xavier.

5224. Il a eu I, les vertus des religieux les plus saints, II, le courage des martyrs, III, le zèle et le succès des apôtres.

I. *Vertus.* 1° D'abord il ambitionnait la gloire mondaine; mais une fois que saint Ignace lui a répété la parole de notre Seigneur: *que sert à l'homme*, etc. il renonce à l'avenir qui s'offrait à lui brillant, il renonce à ses biens, à sa famille. En partant pour les Indes, passant non loin du château où sa mère vivait encore, il se prive de la consolation de lui dire adieu, tant est sincère son détachement de la terre. 2° Sa chasteté. Les saints nous apprennent qu'une preuve que cette vertu est bien affermie dans l'âme, c'est quand on lutte contre les tentations même dans le sommeil. Or, un jour qu'il subissait en dormant un de ces assauts du démon, dont les plus grands saints ne sont pas affranchis, il résista avec une telle énergie que le sang lui en jaillit par la bouche. 3° Son obéissance. Il a promis en faisant ses vœux à Montmartre d'aller en mission partout où le Pape l'enverra, et il partira pour les contrées barbares; là, au plus fort de ses succès, il recevra des lettres de son père saint Ignace, il ne les lira qu'à genoux.

5225. II. *Courage des martyrs.* Quels périls n'affronta-t-il pas et sur mer et sur terre pour étendre le royaume de Dieu? Son intrépidité n'en fut jamais ébranlée. Racontant les dangers qu'il avait courus au fort d'une tempête, dans le détroit de Ceylan, il dit: « A la vérité étant comme je suis, le plus méchant des hommes, j'ai honte d'avoir versé tant de larmes par un excès de plaisirs célestes, lorsque j'étais sur le point de périr. » Jamais sa patience ne fut lasse des privations et des souffrances. « Encore plus Seigneur! encore plus, » s'écriait-il, quand les épreuves pleuvaient sur lui. Les

îles du Môre étaient redoutées de tous à cause de leur stérilité, des aspérités du sol, des tremblements de terre fréquents qui les ébranlaient et de la barbarie de leurs habitants ; aussi eurent-elles ses préférences. « Cette mission est pour moi, dit-il à ses amis, puisque personne n'en veut. Si elles avaient des mines d'or, on tenterait tout pour les leur enlever. Faut-il que les marchands soient plus intrépides que les missionnaires ? » Il y aborda donc, les évangélisa, et les convertit.

5226. III. Est-il besoin de dire après ce que nous venons de raconter qu'il avait *le zèle des apôtres ?* Le zèle fut la passion de sa vie : 52 royaumes évangélisés, les Indes, le Japon ne suffisaient pas à sa grande âme. Il est mort en soupirant en face de l'empire de Chine qu'il voulait convertir ; allons, Xavier, se dit-il à lui-même, puisque ton Dieu est partout, il faut qu'il soit partout adoré. Ce serait un reproche pour toi, qu'il fût loué dans tous les lieux du monde par les créatures insensibles et qu'il ne le fût pas par les créatures intelligentes. Mais il faut proclamer qu'il a eu *le succès des apôtres :* en 10 ans de vie, il a converti à la foi 52 royaumes, un million d'idolâtres baptisés, et plus de sujets gagnés à la vraie religion que Luther et Calvin ne lui en ravirent à la même époque. Aussi Dieu récompensa ses vertus par le don des miracles. François Xavier a ressuscité comme Notre-Seigneur trois morts ; et l'Eglise l'honore comme un de ceux qui ont le plus étendu ses conquêtes. S'il n'a pu conquérir la Chine, son esprit y a pénétré et c'est lui qui soutient tant de missionnaires qui évangélisent ce pays que Xavier mourant a désigné à leur zèle. (1)

Quels enseignements pour notre lâcheté ! Où est notre détachement ? comment pratiquons-nous la vertu des anges qui est la gloire du chrétien comme de l'apôtre ? Quelle soumission avons-nous pour ceux qui ont la charge de nous guider ? Comment supportons-nous les peines de la vie ? Quel zèle avons-nous pour donner à Dieu ceux sur qui nous avons quelque autorité, ou quelque influence, pour aider à l'œuvre de la propagation de la foi ? Grand saint, donnez-nous votre esprit.

(1) Que ne peut point un homme possédé de l'esprit de Dieu, détaché de tout et ne songeant qu'à étendre le royaume de Jésus-Christ ? Qui ne voit combien sont misérables les conquêtes de l'ambition humaine à côté de celles du zèle apostolique ? Si Xavier avait embrassé la carrière des armes ou celle des lettres, quelque succès qu'il pût s'y procurer, il serait ignoré aujourd'hui ; et son nom est béni à travers les siècles par tous les peuples. Quelle gloire pour lui au jour du jugement, quand il traînera à sa suite la multitude des âmes qui lui doivent leur salut ! *ex omnibus gentibus, et tribubus et populis et linguis.* Mais, en entendant ces merveilles, quels reproches ne doivent pas se faire certains chrétiens de nos jours ? Un seul prédicateur, Xavier, convertit des peuples entiers et des milliers de prédicateurs sont impuissants à convertir certains pécheur. D'où cela vient-il ? de ce que les prédicateurs n'ont pas la sainteté de Xavier ? mais notre foi ne serait plus divine, si elle dépendait de la vertu du ministre qui l'annonce. Celui qui dit : si le prédicateur était saint je l'écouterais, commet trois injustices, selon saint Bernard, l'une par rapport à la grâce dont il borne l'efficacité, en l'attribuant à la seule vertu ; l'autre envers les prédicateurs auxquels il impute son impénitence qui ne vient pas d'eux, mais de son obstination ; l'autre à l'égard de soi-même, en cherchant de vaines excuses pour différer sa conversion. Xavier prêchait-il un autre évangile, annonçait-il d'autres peines et d'autres récompenses ? Non ; mais il s'adressait à des hommes qui, bien que nés dans l'infidélité étaient dociles à la grâce ; et aujourd'hui des gens nés dans le christianisme le combattent. Ainsi se réalise la parole de Notre-Seigneur. *Multi ab oriente venient et recumbent cum Abraham. Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.*

III. — Saint Étienne. *(26 Décembre.)*

5227. *Stephanus plenus gratia et fortitudine* (ACT. VI, 8). — Voilà ce que la sainte Ecriture nous dit, du premier héros du christianisme, du premier martyr de l'Evangile. (1) Chaque saint a une vertu propre qui le caractérise. Les vertus de saint Etienne, sont la force et la grâce. La force contre les ennemis de Dieu, la grâce ou la compassion pour ses propres ennemis. L'une et l'autre ne sont que la charité, la vertu la plus noble, la plus excellente, la plus nécessaire. C'est la charité qui a produit en saint Etienne: I, le zèle de l'honneur de Dieu, et II, la générosité pour ses persécuteurs; c'est ce que nous allons admirer.

5228. I. *Zèle pour Dieu.* — Le zèle est l'épanouissement de la charité, comme la flamme est celui du feu. La charité d'Etienne qui était un des premiers diacres opérait des prodiges nombreux dans le peuple. Quelques-uns des membres de la synagogue entreprirent de discuter avec lui, et ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit divin qui l'animaient. Ils recoururent alors aux moyens qu'ils avaient déjà employés contre le Fils de Dieu. Ils apostent de faux témoins qui l'accusent; on le traîne devant le conseil, et tous ses juges voient sa face rayonnante comme la face d'un ange. Etienne prend la parole, non pour se justifier, mais pour rappeler aux Juifs les bienfaits de Dieu, et les convaincre du tort qu'ils avaient de résister à ses grâces. Il s'oublie lui-même, il ne défend que la cause de Dieu et des âmes. Il voudrait convertir ceux qui ne songent qu'à le mettre à mort.

Voilà son zèle. L'imitons-nous? Souvent nous sommes plus sensibles au plus léger affront qu'on nous fait, qu'aux plus sanglants outrages qui s'attaquent à Dieu. Cependant Dieu a tant de zèle pour nos intérêts qu'il menace d'un enfer éternel ceux qui lèsent gravement notre personne, notre réputation, notre honneur, nos biens; et si on blasphème son nom, si on profane son jour, si on transgresse ses lois, si on opprime l'Eglise son épouse, si on

(1) Afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre, qui n'ajoute rien au mérite du sujet, souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple juif, lorsque poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la nécessité inévitable de traverser la mer Rouge pour se délivrer de l'oppression et de la servitude des Egyptiens. C'est saint Chrysostome qui fait cette remarque. Moïse par une vertu divine, ayant étendu sa main sur les eaux, les avait déjà divisées, et montrait aux Israélites dans la profondeur de cet abîme qui venait de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devaient prendre et qui les devait sauver. Toutes les tribus étaient rangées en ordre de milice: mais quelque confiance qu'ils eussent tous dans la protection de leur Dieu, chacun frémissait à la vue de ce passage; les flots élevés et suspendus de part et d'autre faisaient trembler les plus hardis. Que fait Moïse? pour les rassurer et les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureusement à l'autre bord, et détermine par son exemple, par son intrépidité, tout le reste du peuple à le suivre: figure, dont voici l'accomplissement dans saint Etienne. Le Sauveur du monde qui fut souverainement et par excellence le conducteur du peuple de Dieu, mourant sur la croix, avait ouvert à ses élus, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voie aussi difficile que nouvelle, savoir la voie du martyre, qui selon la pensée des Pères, devait faire par l'effusion du sang, comme une espèce de mer Rouge dans l'Eglise. Un nombre infini de chrétiens était destiné à essuyer, si je puis parler de la sorte, le passage de cette mer, mais parce qu'ils étaient faibles, il fallait les encourager et les soutenir. Qu'a fait Dieu, ou plutôt qu'a fait saint Etienne suscité de Dieu pour être leur chef après Jésus-Christ? comme un autre Moïse, il s'expose le premier, il marche à leur tête, il les attire par son exemple, en leur faisant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voie du sang répandu pour le nom de Jésus-Christ, est un chemin sûr qui conduit à la gloire et à la vie: et voilà ce qui lui acquit la qualité de Prince des martyrs. (BOURDALOUE.)

calomnie ses ministres, ses religieux, qui sont ses plus fidèles serviteurs, nous y sommes insensibles!

Or, je lis dans l'Apocalypse : *timidis et incredulis... pars illorum in stagno ardenti igne et sulfure* (Ap. xxi, 8). Oui, il y a des hommes qui par une timidité coupable, par une lacheté criminelle à défendre les interêts de Dieu, n'auront pas d'autre part en l'autre monde que celle qui y est faite aux incrédules eux-mêmes. Les parents qui ne répriment jamais leurs enfants, les maîtres qui laissent tout faire à leurs serviteurs, ceux qui dans un pays ont la charge de bannir les désordres et qui les favorisent. — Ils n'ont point de zèle pour Dieu. Aussi *infernus dilatavit os suum absque termino.* Les crimes se multiplient et les âmes se perdent. Malheur à eux quand le prêtre, à leur lit de douleur, fera les prières de la recommandation de l'âme; il dira à Dieu pour l'incliner à leur faire misericorde? *Zelum Dei in se habuit ;* et les anges diront: C'est faux, il n'a pas instruit ses enfants, il n'a pas veillé sur eux ni sur ses serviteurs.

Il ne s'agit pourtant pas pour un grand nombre de défendre la foi devant la synagogue, devant un conseil de savants haineux armés pour nous détruire, il s'agit de faire le bien dans notre maison, dans notre voisinage, parmi ceux sur qui nous avons quelque influence. Où est notre zèle ? Nous excusons notre lâcheté en disant que tout est inutile. Erreur, l'expérience prouve le contraire. Taisons-nous, voici Bernardin, disaient les jeunes gens en voyant arriver ce saint jeune homme. Et quand même nous ne devrions pas réussir, faut-il pour cela nous réduire à ne rien faire ni pour Dieu, ni pour les âmes? Dieu laissera-t-il sans récompense ceux qui n'auront pas réussi ? Pas plus qu'on ne laisse sans honoraires, ce médecin qui n'a pas guéri le malade.

5229. II. Saint Etienne par son zèle ne réussit pas à convertir ses persécuteurs, mais sa patience, *sa générosité à leur pardonner*, eurent plus de résultats.

En l'entendant leur reprocher qu'ils avaient toujours résisté au Saint-Esprit, les Juifs grinçaient des dents; mais lui, levant les yeux au ciel, dit: Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. En entendant parler de celui qu'ils ont crucifié naguère, les Juifs se bouchent les oreilles, ils poussent les hauts cris, ils se jettent sur Etienne et l'entraînent hors de la ville. Ils le dépouillent de ses vêtements qu'ils déposent aux pieds d'un jeune homme, nommé Saul; et ils accablent de pierres le saint diacre qui dit: Seigneur Jésus, recevez mon âme, et qui, tombant à genoux, ajoute : *ne statuas illis hoc peccatum. Nesciebat iis irasci per quos sibi videbat regni cœlestis aulam aperiri,* dit saint Augustin. Cette générosité est si admirable que Notre-Seigneur descend du ciel pour la contempler. *Ecce video cœlos apertos et Jesum.* C'était en effet sublime de mourir si courageusement, encore jeune, à trente ans, au moment où il commençait à prêcher Jésus-Christ, où une si belle mission lui était offerte. Il n'avait travaillé que pour la gloire de Dieu et pour leur salut, et voilà sa récompense. N'importe, il n'a dans le cœur aucun fiel: lui qui debout remettait son âme entre les mains de Dieu, tombe à genoux pour prier pour ses bourreaux, et il expire. Vindicatifs, instruisez-vous, et vous qui vous laissez abattre par les épreuves... vous qui n'avez à combattre que vous-mêmes et qui vous laissez vaincre par la molesse... Et sa prière obtient la conversion de Saul qui se change

en Paul, et devient un vase d'élection pour convertir à Jésus des royaumes; et les miracles qu'ont opérés dans l'Eglise les reliques de saint Etienne, miracles qui sont sans nombre, ont converti à Dieu, quantité de juifs et de païens. En l'île de Minorque, 500 juifs se convertirent ainsi en neuf jours. O efficacité merveilleuse de la charité, qui fait qu'on se sacrifie soi-même pour l'honneur de Dieu et le salut du prochain!

Suivons les exemples de saint Etienne, il prêche Jésus-Christ et il souffre; si nous ne pouvons prêcher, nous pouvons donner de bons conseils, instruire les ignorants, reprendre ceux qui offensent Dieu, comme il reprenait les juifs, et cela en toute patience, même si on nous rend le mal, comme à lui, pour le bien que nous cherchons à faire.

Ecoutons ces paroles: *Ecce video cœlos apertos.* Je vois les cieux. Nous les voyons, ou plutôt nous n'en voyons que le pavé, il est si beau. Que sera-ce d'être admis dans le festin des noces? Peut-on les voir sans désirer d'y entrer? *Cœlos apertos.* Ils sont ouverts à ceux qui font de saintes œuvres. Pour les autres, ils sont fermés. Oui, les cieux sont ouverts à qui veut voir et à qui veut entrer; les portes sont ouvertes à qui veut les franchir. Ne fermez pas votre cœur et votre bouche, et vos mains, de peur que les cieux ne se ferment. Que tardez-vous encore? les cieux sont ouverts. Et *Jesum*, Jésus du haut du ciel nous regarde, ses yeux sont toujours fixés sur nous, pour être témoins de nos combats. Quelle gloire de l'avoir pour spectateur de nos luttes et pour récompense de nos triomphes! Il est *à la droite de Dieu.* Il a donc assez de puissance pour nous aider. Il est debout pour nous voir avec plus de plaisir, quand nous luttons, pour nous aider plus tôt quand nous nous lassons, pour nous couronner plus vite, quand nous triomphons: donc courage! *(D'après le Père Lejeune.)*

IV. — Saint Jean l'Evangéliste.

5230. *Discipulum quem diligebat Jesus* (JOAN. XXI, 20). Que de titres saint Jean a à nos louanges! Il fut un des douze Apôtres et appelé des premiers. Son zèle lui valut le surnom d'enfant du tonnerre. Il était toujours de ceux que Notre-Seigneur choisissait pour être le témoin de ses grandes manifestations; il est le prophète du nouveau Testament; comme les autres Apôtres, il subit le martyre; comme eux, il fonda de nombreuses églises dans l'Asie mineure, mais parmi toutes ces grandeurs de notre saint, choisissons pour nous édifier, celle que l'Eglise elle-même semblent le plus admirer en lui: la prédilection spéciale que Notre-Seigneur eut pour lui. *Inter cæteros magis dilectus*, et méditons les deux grandes marques qu'il en reçut. I. *Valde honorandus est B. Joannes qui supra pectus Domini in cœna recubuit, et* II, *cui Christus in cruce matrem virginem virgini commendavit.*

5231. I^re^ *marque.* Jésus qui avait aimé les siens les aima jusqu'à la fin. A la dernière Cène, après leur avoir lavé les pieds, il leur donna son corps en nourriture et son sang en breuvage; il les institua prêtres de la loi nouvelle. Que pouvait-il faire de plus? En se donnant tout entier, il fait un don infini: que peut-il réserver pour un Apôtre favori? Ah! il reste une place sur le cœur du divin Sauveur, et il l'offre à saint Jean; et cet heureux disciple qui communie comme les autres, repose sa tête sur

la poitrine de son bon Maître. Voilà son privilège. Mais voyons-en les résultats.

L'Eglise elle-même nous dit : *Beatus Apostolus cui revelata sunt secreta cœlestia. Fluenta evangelii de ipso sacro pectoris dominici fonte potavit.* C'est de là qu'il pénétra les secrets de Dieu, qu'il découvrit ce qui se passait dans le sein de la Divinité avant tous les siècles ; c'est de là que son regard d'aigle put contempler ce soleil divin, dont l'éclat accable celui qui veut le regarder. C'est là qu'il connut qu'au commencement était le Verbe, etc. *Tres sunt qui testimonium dant*, etc. C'est aux ardeurs de ce foyer qu'il forgea à l'Eglise des armes pour vaincre toutes les hérésies.

C'est aussi au contact de ce cœur qui est venu *ignem mittere in terram*, que s'est formé l'Apôtre de la charité. C'est là qu'il a senti mieux encore qu'il ne l'a connu que *Deus charitas est : nos ergo diligamus Deum.* Ces douces émotions de la charité restèrent si vives dans saint Jean que les glaces de la vieillesse ne purent les éteindre, et que ne pouvant plus articuler que quelques paroles, il redisait sans cesse : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres*, etc. Heureux saint Jean, nous envions parfois le bonheur de la femme qui toucha le bord de la robe de Jésus, celui de Madeleine qui arrosa ses pieds de ses larmes ; etc. ; comment n'envierions-nous pas le privilège qui a été le vôtre, et dont vous avez retiré de si précieux fruits ?... Il est vrai que, si Notre-Seigneur ne nous a pas fait la grâce de nous reposer sur son cœur durant sa vie mortelle, il nous fait celle de reposer lui-même dans le nôtre par la communion. Pour être moins sensible, cette faveur n'en est pas moins précieuse et nous devons en retirer comme vous lumière et amour. Celui qui vient à nous a dit : *Ego lux in mundum veni. Lux vera quæ illuminat.* Pendant qu'il repose en nous, disons-lui donc : *Illumina tenebras meas*, dissipez nos illusions... Nous n'avons pas moins grand besoin d'amour : nous sommes au temps où *refrigescet charitas multorum.* Pourquoi ne sommes-nous pas embrasés au contact du cœur de Jésus ? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur nobis ?* Nous ne l'écoutons pas assez dans l'action de grâces ; nous mettons, entre ce foyer de lumière et d'amour de notre âme, l'écran de nos distraction. *O Jesu, illumina oculos, ure cor meum.*

5232. II^e^. *marque de prédilection.* Jésus va mourir ; il n'a à coté de lui que la Vierge sa Mère et le disciple qu'il aimait. Il sent toute la douleur qui va déchirer le cœur de la Vierge, quand il rendra le dernier soupir ; il veut lui donner une consolation suprême : Femme, lui dit-il en lui montrant saint Jean, voilà votre Fils, c'est celui qui pourra le mieux essuyer vos larmes, et faire pour vous dans votre vieillesse ce que j'aurais voulu faire moi-même pour vous. Puis se tournant vers saint Jean, et voulant récompenser son courage, (car seul de tous les Apôtres il a osé monter au calvaire), et lui donner en même temps une preuve de plus de sa tendresse : Mon fils, dit-il, voilà votre Mère. Soyez son enfant. Soyez l'un pour l'autre un témoignage vivant de l'amour que je vous porte à tous deux. Sans doute, Jésus a voulu donner Marie pour Mère, en la personne de saint Jean, à tous ceux qui croiraient en lui ; mais néanmoins Jean seul a eu la charge de remplacer les soins de Jésus auprès de Marie. Quelle gloire unique pour cet Apôtre bien-aimé ! O grand saint Jean, que vous manque-t-il, même après la mort

du Sauveur ? Il vous reste dans l'Eucharistie, puisqu'il vous a fait son prêtre et il vous a laissé sa Mère.

Aussi, dès cette heure, dit-il lui-même dans son Evangile, le disciple prit Marie avec lui, pour lui rendre tous les devoirs d'un bon fils à la plus noble et à la meilleure des mères. Qui dira le respect, la docilité, l'amour qu'il lui témoigna ? En retour Marie fut son guide, sa consolation, sa force. C'est sans doute la reine des martyrs qui lui inspira le courage de supporter les tourments que lui fit subir, dans une chaudière d'huile bouillante, le cruel Domitien. C'est la reine des Apôtres qui l'enflamma d'un zèle à poursuivre sur les montagnes un jeune homme qu'il avait converti d'abord et qui s'était fait ensuite chef de brigands. N'est-ce pas la Mère du bel amour qui le fit grandir encore dans cet amour de Dieu puisé à la cène. O grand saint, nous voudrions imiter vos vertus. Donnez-nous l'amour de l'Eucharistie, et l'amour de Marie, et nous serons assez riches : nous ne demanderons rien de plus ; mais pour que ce double amour si pur se développe dans nos âmes, il faut d'abord que vous nous obteniez ce qui vous a mérité la prédilection de Notre-Seigneur, c'est-à-dire la pureté. *Matrem virginem virgini commendavit.* Si on nous assurait que nous pouvons prétendre à être les favoris d'un roi de la terre, nous en serions ravis, et aucune condition ne nous paraîtrait trop dure pour mériter une telle faveur. Nous pouvons être les favoris du roi du ciel. C'est la pureté qui nous le méritera. Efforçons-nous donc d'être purs. C'est aussi la fidélité à Dieu dans les souffrances. *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* nous demande le Sauveur ; répondons-lui comme Jean et son frère : *Possumus*, à ces conditions, nous aimerons Marie et Jésus ici-bas, et au ciel toujours. (V. n° 5235.)

PENSÉES SUR SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

5233. Qu'il ait suffi de cette parole de Notre-Seigneur pour conférer à son disciple la divinité de Fils de Marie, nous n'en saurions douter, quand nous voyons les rois élever, d'un mot, un simple chevalier au rang de comte et de duc : que ne fera donc pas la parole du Roi des cieux, du Souverain Seigneur «qui appelle ce qui n'est point, comme ce qui est,» (Rom. IV, 17.) lorsqu'il donne à la sainte Vierge le nom de Mère et à saint Jean le nom de fils? (B. L. de Grenade.)

Appeler Marie sa mère ! Quoi de plus doux, de plus sublime et de plus divin? Je suis persuadé que, si quelque sentiment d'envie pouvait pénétrer parmi les Esprits célestes, les Séraphins eux-mêmes seraient jaloux de l'honneur fait à saint Jean. Ils honorent Marie comme leur reine et leur maîtresse, et lui, l'appelle sa Mère !

5234. On rapporte de sainte Scholastique, qu'elle goûtait tant de charmes à conférer des choses de Dieu avec son frère saint Benoît, que ne pouvant un jour décider ce saint religieux qui était venu la visiter, à prolonger pendant la nuit leur pieux entretien, elle fit à Dieu une courte et ardente prière qui lui obtint ce qu'elle désirait. Si les colloques de ces saintes âmes étaient remplis de tant de douceur et de suavité, que devons-nous penser des entretiens de Marie et de saint Jean, bien plus avancés en grâce et en sainteté, et pour qui le souvenir de Jésus avait d'autant plus de douceur qu'il était plus récent? Si Jean Baptiste et sa mère furent remplis de l'Esprit-Saint à la seule salutation de la sainte Vierge, quels transports et quelle ardeur saint Jean ne devait-il pas éprouver, en recueillant toutes les paroles de Marie ? (Id.)

5235. *Celui qui aime la pureté du cœur aura le Roi pour ami.* Nous pouvons ajouter : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Joannem* : Celui qui aime la pureté de cœur aura saint Jean pour son ami. Témoin saint Edouard, roi d'Angle-

terre ; il garda la virginité toute sa vie avec sa sainte épouse Edithe. Il avait une dévotion particulière à notre saint Evangéliste, et il accordait de bon cœur ce qu'on lui demandait en son nom. Un pèlerin lui demanda un jour l'aumône au nom de l'Apôtre saint Jean ; son aumônier n'y étant pas et lui n'ayant alors rien autre chose sous la main, donna à ce pauvre un anneau de grand prix qu'il avait au doigt. Quelque temps après, deux Anglais allant en pèlerinage à Jérusalem, s'égarèrent durant une nuit fort sombre et obscure; un vénérable vieillard leur apparut, les mena à la ville, les logea, les traita fort honorablement, et le lendemain au matin, il leur dit qu'ils poursuivissent hardiment leur chemin, qu'ils retourneraient heureusement dans leur pays, qu'il les conduirait et leur servirait de guide parce qu'il était Jean l'Evangéliste, qui aimait beaucoup leur roi Edouard à cause de son excellente chasteté, et qu'ils lui portassent cet anneau que le roi lui avait donné, quand il lui demanda l'aumône sous l'habit de pèlerin.

V. — Saint François de Sales.

5236. *In lenitate ipsius sanctum fecit illum* (Eccli. xlv, 4). La douceur a été le caractère propre de ce saint Docteur. C'est elle qui le rend si aimable à tous. C'est elle que nous devons recueillir comme fruit de sa fête. Et pour atteindre ce but, considérons que la douceur en saint François de Sales fut : I, le fruit des victoires qu'il remporta sur lui-même ; II, le principe des victoires qu'il remporta sur les autres.

I. *Le fruit de ses victoires.* On se représente, d'ordinaire, saint François de Sales comme doux par tempérament et doué d'une nature heureuse, insensible aux injures et aux difficultés de la vie. C'est là une véritable erreur historique, démentie par le saint lui-même. Du reste, si la douceur de saint François de Sales n'eût été qu'une sorte d'insensibilité naturelle, il n'y aurait pas lieu de l'en louer ; car un tel tempérament n'est point une vertu. Ce qui fait la gloire de notre saint, c'est qu'ayant une nature délicate, vive et ardente, il sait parvenir à l'assouplir par une attention constante à la maîtriser et à la dompter. Un jour qu'on l'insultait et qu'on mêlait les menaces aux injures, un de ses amis lui reprocha son insensibilité : « Vous croyez que je suis insensible, mettez la main sur mon cœur, et vous sentirez avec quelle force il bat. Mais je ne veux pas, par une impatience, perdre en un moment le peu de douceur que j'ai acquis par des efforts de vingt-quatre ans. » C'est donc depuis de longues années qu'il travaillait à se vaincre lui-même, et par cet effort constant il réalisa le mot de l'Imitation : *Tantum proficies, quantum tibi ipsi vim intuleris.* Aussi en vint-il à dominer entièrement la colère. « Vous aurez beau faire, disait-il à un insulteur, je tiendrai tellement mon cœur que vous ne réussirez pas à le fâcher contre vous. Vous m'arracheriez un œil que je vous regarderais encore de l'autre avec affection. » Quand on en est arrivé là, rien ne trouble plus l'âme : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* Toujours la sérénité, la paix, la patience, la résignation dans l'épreuve, l'égalité d'humeur. La paix est le fruit de la guerre. Ceux qui ne savent pas se vaincre eux-mêmes ne sauront jamais la goûter : *Unde bella et lites in vobis, nonne hinc ex concupiscentiis ?* Donc : *Vince teipsum*, selon la divise des anciens. Vous en serez récompensé au dedans de vous, et en dehors de vous, comme ce grand saint en qui

5237. II. La douceur fut *le principe des victoires* qu'il remporta sur les autres. l'Eglise ne se défend pas *more castrorum*, disait saint Thomas

Becket, à ceux qui voulaient prendre les armes contre ses agresseurs, et on ne triomphe pas des méchants, en s'armant contre eux. Notre-Seigneur a donné à ses Apôtres le moyen de conquérir le monde en leur disant: *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.* C'est en se montrant agneaux qu'ils ont converti les loups en agneaux. Ainsi a fait saint François: 1° Est-il *un ennemi* personnel du saint qui ait pu résister aux charmes de sa douceur? *Responsio mollis frangit iram.* 2° *L'hérésie,* c'est la haine de l'Eglise; par sa douceur saint François a converti 70000 hérétiques. Avec eux jamais de paroles blessantes; pas de controverses aigres avec eux: «Qui prêche avec charité, disait-il, prêche assez contre l'hérésie. » Rien ne le rebutait de la part de ces pauvres frères égarés, ni les menaces, ni les mauvais traitements, ni les périls de mort. Sa patience inaltérable triomphait de tout.

3° Il a triomphé *du monde,* cet autre ennemi de Dieu qui n'est pas moins perfide que les autres. Le monde cherche à dénigrer la piété qui le condamne.

Saint François a trouvé le secret dans ses instructions, de lui rendre la piété aimable; sans altérer les vrais principes de la morale chrétienne qui n'est qu'abnégation, il a su les présenter avec tant de grâces, d'esprit, de charmes, que tout mondain de bonne foi est obligé de se rendre; saint Fulgence disait qu'il avait un grand désir d'entendre prêcher saint Paul. Qui de nous ne désirerait d'entendre saint François de Sales? Eh bien! nous pouvons l'entendre à loisir. Le bien qu'il a fait dans ses instructions, ses ouvrages le continuent à travers les âges. Que ne les lisons-nous souvent! Il y a là tant de science, tant de bon vieux sel gaulois, tant de droiture, que si nous avions bon goût, ils nous feraient prendre en aversion les romans, et les fades écrits qui absorbent inutilement les heures pourtant si courtes de notre vie.

C'est ainsi que saint François de Sales, en triomphant de lui-même, a triomphé des autres, que les victoires remportées sur ses passions, ont préparé les victoires glorieuses de son apostolat.

Imitons-le, en cherchant à nous vaincre nous-mêmes, en mettant dans nos cœurs la charité pour le prochain, et sur nous lèvres et dans notre extérieur le miel de la douceur; par là nous triompherons de nos ennemis, nous ferons aimer la religion, nous ramènerons à Dieu les pauvres pécheurs et nous nous préparerons la gloire des saints.

VI. — Saint Thomas d'Aquin.

5238. L'année qui vit mourir saint François d'Assise, et monter sur le trône saint Louis, vit aussi naître saint Thomas, au château d'Aquin, dans le rayaume de Naples. Il fut le dernier de sa famille; et le nom de Thomas qu'il reçut au baptême et qui signifie abime, indiquait d'avance qu'il serait un abîme de science et de sainteté. En effet, selon le mot du cardinal grec, Bessarion: I, il a été le plus savant des saints, et II, le plus saint des savants.

5239. I. *Le plus savant des saints.* Quand il était au berceau et qu'il pleurait, le meilleur moyen de le consoler était de lui mettre entre les mains un livre qu'il pût feuilleter. A cinq ans, il fut mis à l'école des moines du mont Cassin, et déjà il savait garder le silence et réfléchir. Pendant la ré-

création, il demandait quelquefois à ses condisciples : Qu'est-ce que Dieu ? A dix ans, il était si avancé, que son père l'envoya à l'Université de Naples. Là il conquit l'admiration de ses maîtres. Et ses comptes-rendus furent bientôt plus clairs et plus savants que les leçons des professeurs. A dix-neuf ans, il prit l'habit de Saint Dominique ; et quand ses frères l'eurent relégué dans une prison du château paternel, grâces à la charité de ses sœurs qu'il avait converties, le temps de sa captivité devint celui d'études sérieuses. Délivré de cette odieuse persécution, il se rendit à Cologne où enseignait Albert le Grand. En passant par Paris, son compagnon de route lui faisait voir, du haut d'un monticule, tous les monuments de cette capitale, en lui disant : Frère Thomas, que donneriez-vous pour être roi de cette superbe ville ? J'aimerais mieux, répondit-il, avoir le traité de saint Chrysostome sur saint Mathieu, que cette royauté. Arrivé à Cologne, il voulut échapper aux éloges que ses progrès lui avaient attirés à Naples. Il se condamna donc au silence, et ses condisciples lui donnèrent le surnom de bœuf muet. L'un d'eux, s'imaginant que ce silence venait de la difficulté qu'il avait à comprendre, lui offrit de lui expliquer les leçons. Thomas accepta avec reconnaissance ; malheureusement sa charité trahit son humilité, et son condisciple ne saisissant pas une question qu'il s'efforçait de lui expliquer, Thomas le fit avec tant de clarté que ce condisciple s'aperçut qu'il avait en lui non un élève mais un maître ; et il révéla aux autres le secret de cette vaste intelligence qui se cachait. Albert ne tarda pas à s'en apercevoir ; aussi le chargea-t-il de soutenir une thèse importante devant toute l'Université, tout en lui laissant peu de temps pour s'y préparer. Thomas le fit avec un tel éclat, qu'Albert à la fin de la séance dit : Nous l'appelons le bœuf muet ; mais ses mugissements s'élèveront si haut, qu'il retentiront un jour dans tout l'univers. Thomas avait alors vingt-deux ans.

Albert le Grand s'étant rendu à Paris, pour y prendre le grade de docteur, mena avec lui son disciple. Thomas étudia en vrai religieux, c'est-à-dire en vue de procurer la gloire de Dieu ; il disait plus tard qu'il ne comprenait pas qu'un religieux s'appliquât à d'autres études qu'à celles qui ont Dieu pour objet. Trois ans après, il revint à Cologne, enseigner sous Albert le Grand, avec le grade de bachelier. Il y donnait à ses élèves les règles de conduite qu'il avait toujours suivies lui même : « Je vous conseille de ne pas vous attacher d'abord aux questions difficiles. La connaissance des vérités les plus simples vous conduira insensiblement à celle des vérités plus profondes. Ne vous pressez pas de dire ce que vous avez appris. Parlez peu, fuyez les conversations inutiles, aimez à vous cacher pour donner à la lecture et à la méditation tout le temps que vous emploieriez à vous entretenir sans fruit avec les créatures. Evitez les courses et les visites inutiles. Laissez à chacun le soin de ce qui le regarde, et ne vous occupez pas de ce qui se dit ou se fait dans le monde. Conservez le souvenir de ce que vous apprenez. Ne prenez pas superficiellement ce que vous lisez ou entendez ; mais tâchez d'en approfondir le sens. Ne demeurez jamais en doute sur ce que vous pouvez savoir avec certitude. Travaillez avec activité à enrichir votre esprit, et à classer vos connaissances. »

C'est à Cologne que saint Thomas fut ordonné prêtre, et il revint à vingt-six ans à Paris pour y enseigner la théologie, qu'on ne pouvait enseigner, d'après la règle commune de l'Université, qu'à trente-cinq ans. Ceux qui

sont les guides des peuples étaient avides de recueillir ses enseignements ; et sa réputation se répandant partout, on lui adressait de tous les points de l'Europe les questions les plus difficiles, il suffisait à tout, et sa doctrine rayonnait partout, comme celle de l'astre du jour dont les rayons répandent par toute la terre la lumière et la fécondité. Aussi l'a-t-on représenté de de tout temps avec un soleil, emblème de l'éclat de sa doctrine. Il dictait à quatre secrétaires à la fois sur les questions les plus difficiles et les plus disparates.

A l'enseignement il joignit la prédication. Sa parole apostolique, lumineuse et profonde, retentissait dans toutes les chaires de Paris. Après un voyage à Rome pour y réfuter les erreurs de Guillaumes de Saint-Amour qui attaquait les religieux mendiants, il revint à Paris, où cédant à l'obéissance, il prit le grade de docteur. Dès lors, il reprit avec plus de zèle le triple enseignement du professeur, du prédicateur et de l'écrivain. Il composa un traité de théologie en 256 chapitres et sa Somme contre les gentils. Un jaloux lui dit un jour, qu'il ne gagnait pas à être connu, que sa réputation était au-dessus de sa science. — Vous avez raison, répondit-il, aussi voudrais-je que tout le monde se détrompât en me voyant étudier sans relâche. Il étudiait en effet partout. On sait cette distraction qu'il eut à la table du roi saint Louis, où il s'écria tout à coup : Voilà qui est décisif contre les Manichéens. Son supérieur le pria de se souvenir du lieu où il était : mais le roi dans l'admiration lui fit appeler un secrétaire, pour noter aussitôt le raisonnement qu'il avait découvert.

Dans une autre circonstance, Thomas lisait le traité de la Trinité de Boëce, tenant en ses mains une bougie allumée ; cette bougie se consumant lui brûla la main sans qu'il s'en aperçût. A Naples, le cardinal légat du Saint Siège demanda à le voir et se fit accompagner par l'archevêque de Capoue, un des élèves du saint Docteur. Thomas descendit dans la cour où ils l'attendaient ; mais son application à l'étude lui fit oublier qu'on l'avait demandé. L'archevêque de Capoue fut obligé de le tirer de ses méditations.

Le pape Urbain IV l'appela à Rome pour y enseigner la théologie ; il le fit avec ses succès accoutumés, et sans interrompre ses prédications. C'est là qu'il écrivit la Chaîne d'or et les Commentaires de Job. C'est là qu'il composa l'office du Saint Sacrement, et qu'il commença sa Somme théologique qui occupa les neuf dernieres années de sa vie. C'est la grande œuvre de saint Thomas, celle qui a exercé la plus grande influence sur toutes les écoles catholiques depuis le XIIIe siècle. C'est ce qui fit dire au pape Jean XXII que Thomas a plus éclairé l'Eglise que tous les autres Docteurs ensemble. Il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles. Pour dire le cas que l'Eglise a toujours fait de ce livre, il suffit de rappeler qu'au sein du Concile de Trente, au milieu de la salle, se trouvait une table sur laquelle était placée avec les Saintes Ecritures et les décrets des Papes, la Somme de saint Thomas. Un luthérien célèbre a dit : Débarrassez-moi de Thomas, et je ferai crouler l'Eglise. Il avait tort : l'Eglise repose sur le roc de Pierre ; mais la Somme est un des plus solides appuis de sa doctrine. Un homme, élevé dans les principes de Calvin, est poursuivi par le doute, il lit la Somme, et se convertit. Il devient l'illustre cardinal Duperron, aussi capable de convaincre les hérétiques que saint François de Sales l'était de les persuader. C'est assez dire que saint Thomas a été le plus savant des Saints.

5240. II. Il est temps de dire *qu'il a été le plus saint des savants.* Il était encore au berceau quand sa nourrice lui trouva entre les mains un papier qu'elle voulut lui enlever: elle ne put y réussir. Théodora sa mère vint et essuya la même résistance; mais ne tenant aucun compte de ses cris, elle saisit la main de l'enfant et lui arracha ce papier mystérieux sur lequel étaient écrits ces mots: *Ave Maria.* C'était l'augure de cette piété envers Marie qui l'accompagna partout, qui fut la sauvegarde de sa pureté au milieu des écueils, qui lui mérita de voir avant sa mort la Sainte Vierge et d'entendre ses douces paroles. C'est dans la prière que ce saint enfant puisait l'ardeur qu'il mettait à l'étude. A Naples il aimait à aller prier dans l'église des Dominicains, et à s'entretenir avec eux. C'est là qu'il trouva sa vocation. Etant à l'Université de Paris, afin que l'aridité de l'étude n'altérât pas sa piété, il avait toujours sur sa table de travail les conférences de Cassien, et il les lisait tous les jours. Il avait appris de saint Dominique que la science dessèche le cœur, et que la vie de l'intelligence n'est après tout que la moindre partie de la vie de l'âme. A Cologne, en se préparant au sacerdoce, il passait une partie des nuits aux pieds du tabernacle, et une fois prêtre il entendait toujours ou servait une messe d'action de grâces après avoir célébré la sienne.

Quand saint Bonaventure lui demandait dans quel livre il puisait les belles choses qu'il écrivait, il lui montrait son crucifix. Dans les disputes touchant les accidents de l'Eucharistie, qui divisaient les docteurs, ceux-ci ayant résolu de s'en rapporter au sentiment de Thomas, qui n'avait alors que 32 ans, Thomas se mit à écrire ce qu'il pensait; mais avant de le faire connaître, il va le soumettre au Maître des maîtres devant le tabernacle; et c'est alors, qu'il entend une première fois cette réponse: Thomas tu as bien écrit de moi. Et on vit le saint soulevé de terre dans l'ardeur de sa prière. Il entreprend de commenter Isaïe. Des difficultés insurmontables se présentent, il recourt à la prière et au jeûne, et saint Pierre et Paul viennent pendant la nuit lui révéler ce qu'il cherche en vain. Vers la fin de sa vie, les extases se multiplient, et Dieu lui fait voir de si grandes choses que ce qu'il a écrit ne lui semble rien en comparaison. Cependant Notre-Seigneur lui a dit une seconde fois dans l'église de Saint Dominique de Naples: Vous avez bien écrit de moi et il a ajouté: Quelle récompense demandez-vous? et Thomas a répondu: Point d'autre que vous, Seigneur.

Avec cette piété durent venir tous les autres biens. Une charité que Dieu, dès son enfance récompensa par un miracle. Il avait dix ans et venait de quitter le Mont-Cassin pour aller étudier à Naples. Pendant quelques jours de vacances au château de ses parents, il demanda à être fait le distributeur des aumônes; car une grande famine sévissait dans la contrée. On lui accorda cette grâce et Thomas donnait tout ce qu'il trouvait. Le maître d'hôtel du château s'en plaignit à son père. Et un jour que Thomas emportait dans un pan de son manteau ce qu'il destinait aux pauvres, son père l'aborde, en lui demandant ce qu'il cache ainsi. Thomas effrayé ouvre son manteau, et il n'en tombe que des fleurs. Landolphe ému jusqu'aux larmes embrasse son fils avec transport, et il lui permet de suivre l'inspiration de sa charité!

De là ce courage à suivre sa vocation, malgré les poursuites de Théodora sa mère, malgré la fureur de ses deux frères qui le firent saisir et

enfermer dans le château de Roche-Sèche où ils déchirèrent son habit religieux, malgré les sollicitations de ses deux sœurs qu'il parvint à convertir ; il persuada même à l'une d'elles de quitter le monde comme lui.

De là cette pureté extraordinaire qui le fit traverser sans souillure sa jeunesse dans une Université des plus corrompues, et qui, au jour où ses frères, ajoutant à la persécution la séduction la plus atroce, introduisirent dans sa prison une ignoble femme, lui fit prendre un tison pour chasser cette infâme créature. Après cette victoire, avec le même tison, il traça sur le mur de cette prison une croix, devant laquelle il tomba à genoux pour remercier Dieu. Ce jour-là même pendant son sommeil, les anges vinrent lui ceindre les reins d'une ceinture mystérieuse ; et depuis lors, jamais il n'éprouva aucune tentation. Cette pureté lui inspira la plus grande réserve avec les personnes du sexe ; et à ceux qui s'en étonnaient connaissant combien il était affermi dans la vertu, il répondait : En ayant une pour mère, je dois les craindre toutes.

De là cette obéissance, qui lui faisait accompagner un bon frère lai qui ne le connaissait pas. (Voir nos 3197 et 3239.)

De là cette humilité qui le faisait reprendre aussitôt, comme on le lui marquait, les mots qu'il avait cependant bien prononcés dans les lectures, et savoir supporter en paix les contradictions. De là enfin cet amour de la vérité qu'il recherchait dans ses études et ses méditations, afin de la faire luire ensuite dans ses discours et dans ses écrits.

Ah, sans doute, si Thomas a été le plus savant des saints, c'est parce qu'il a été le plus saint des savants, le plus pur des savants. Le génie de saint Thomas est une conquête de la chasteté. Thomas étudiant libertin eût traîné bientôt à la tombe une existence usée par le plaisir ; et son intelligence et sa mémoire se fussent éteintes dans la honte. Thomas père de famille aurait fini ses jours sans honneur, comme ses frères, dans un humble château d'Italie. Thomas, saint, pur, consacré à Dieu dès sa jeunesse, devient l'oracle des siècles chrétiens et le flambeau de la science catholique jusqu'à la fin des siècles. O jeunesse, étudiez comme Thomas, mais priez comme lui : l'honneur de l'intelligence est frère de l'honneur de la vertu. La folie est un péché parce qu'elle est la fille de la luxure, a écrit lui-même le docteur angélique.

C'est en se rendant au concile de Lyon où un bref particulier de Grégoire X l'avait invité, que cet astre brillant du double éclat de la science et de la vertu, s'éteignit au monastère de Fosse-Neuve de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine. En y entrant fatigué, il fit sa visite au Saint-Sacrement et dit, c'est ici pour toujours le lieu de mon repos. Sur son lit de douleur, il commenta à la demande des religieux le Cantique des cantiques, fit avec larmes la confession générale de toute sa vie au P. Regnault, son fidèle ami, qui l'accompagnait toujours. Puis il se fit étendre sur la cendre pour recevoir le viatique. Dès qu'il vit l'hostie entre les mains du prêtre, il dit à haute voix : « Je vous adore, mon Dieu et mon Sauveur ; je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage, vous pour qui j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné. J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole. Ou si cela m'était arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement et je soumets tous mes écrits au jugement

de la sainte Eglise romaine. » Après avoir reçu le saint viatique, il demanda l'Extrême-Onction, et répondit lui-même aux prières. Voyant pleurer tous ceux qui l'entouraient, il leur dit de remercier Dieu avec lui, car la mort lui était un gain, et qu'il s'estimait heureux de mourir de bonne heure, grâce que Dieu a refusé à plusieurs de ses serviteurs. Puis il s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars dans la cinquantième année de son âge. Sa mort fut un deuil pour tous les Pères du Concile de Lyon et pour toute l'Eglise. Au moment même où il expirait à Fosse-Neuve, Albert le Grand, vieillard octogénaire, étant au réfectoire avec ses religieux, se mit à fondre en larmes. Et comme on lui en demandait la cause: Thomas d'Aquin, mon fils en Jésus-Christ, le flambeau de l'Eglise, vient de mourir.

Grand Docteur, et grand saint, vous nous avez laissé vos écrits et vos exemples, puissent-ils nous éclairer et nous guider vers cette vérité éternelle que vous contemplez face à face, après l'avoir cherchée sur la terre avec tant de labeurs.

VII. — Saint Joseph.

5241. *Qui custos est Domini sui, glorificabitur* (PROVERB. XXVII, 18). *Le gardien de son Seigneur sera glorifié.* C'est Joseph qui a été sur la terre le gardien fidèle de son Seigneur et de son Dieu. Nous devons donc le glorifier en lui rendant un culte de respect et d'amour. Ce culte doit consister à l'honorer, à l'invoquer, à l'imiter.

5242. I. *Nous devons honorer saint Joseph ;* car 1° Dieu l'a honoré. Le Père lui a confié son Fils unique : le Fils s'est confié lui-même à lui et lui a obéi ; l'Esprit-Saint lui a confié son épouse. 2° Marie l'a honoré comme son virginal époux, et lui a obéi. 3° L'Eglise le célèbre par ses fêtes. Pie IX, de glorieuse mémoire, l'a proclamé patron de l'Eglise universelle. Comment après cela ne pas l'honorer nous-mêmes en célébrant son mois, ses fêtes, et en lui consacrant le mercredi de chaque semaine ?

5243. II. *L'invoquer.* Nous avons besoin d'amis, dont le crédit auprès de Dieu nous aide à obtenir la multitude des grâces qui nous sont nécessaires. Or, nous ne pouvons, après l'auguste Marie, en trouver un plus puissant, plus dévoué que saint Joseph. « A quelques saints il a été donné de nous protéger dans quelques cas particuliers ; mais saint Joseph a le pouvoir de défendre, de soutenir avec une paternelle affection ceux qui recourent à lui dans tout besoin et dans toute affaire. » C'est le sentiment de saint Liguori.

Aussi sainte Thérèse assure-t-elle ne lui avoir jamais rien demandé qu'elle ne l'ait obtenu. Qu'elle n'est pas, en effet, sa puissance sur le Cœur de Jésus et sur celui de Marie ! Peut-il demander une grâce que Marie ne la demande avec lui et que Jésus ose refuser ? Invoquons-le donc le matin, le soir, dans nos prières, dans le travail, dans la tentation, à la vie et à la mort. Mais il est diverses faveurs pour lesquelles les saints et les âmes pieuses recourent particulièrement à lui.

1° On l'invoque surtout dans les besoins temporels. Saint Joseph a été le procureur de tous les monastères fondés par sainte Thérèse. 2° Pour obtenir des vocations religieuses. Par son intercession, des monastères

vides se sont remplis de sujets; 3° pour obtenir la vie intérieure, la vie de foi, dont-il a été un si parfait modèle; 4° pour obtenir la grâce d'une sainte mort. Celui qui écrit ces lignes visitait, sur son lit de douleur, une femme jeune encore et mère d'une famille déjà nombreuse. Elle avait reçu les derniers sacrements en pleine connaissance; et elle savait qu'il n'y avait plus d'espoir pour elle. Son mari, ses petits enfants pleuraient autour de sa couche. Elle seule était calme, résignée et heureuse. Avec les accents d'une foi héroïque elle consolait sa famille. Nous lui demandâmes le secret de cette joie aux approches de la mort. « Ah! dit-elle, depuis vingt-cinq ans, je demande à saint Joseph le grâce d'une bonne mort; j'ai la confiance qu'il me l'a obtenue!... »

5244. III. *Imiter saint Joseph.* Il était juste; il possédait donc toutes les vertus, et on trouve en lui un parfait modèle de toutes celles que nous devons pratiquer. Mais si nous voulons choisir dans sa vie quelques exemples particuliers, étudions les diverses manières dont on représente ordinairement ce grand saint. 1° On nous le peint souvent un lis à la main, image de sa pureté virginale, qui le fit choisir pour époux à la plus pure des vierges et pour père nourricier au Fils de Dieu. *Celui qui aime la pureté de cœur aura le Roi pour ami. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !*

2° On représente saint Joseph tenant à la main un instrument de travail. Il était ouvrier, c'est par la mortification salutaire du travail qu'il conserva et embellit la pureté de son cœur. L'oisivité est la mère de tous les vices. L'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler. Que ceux qui travaillent n'en murmurent point, et que ceux qui n'y sont pas assujetis par le besoin, s'y soumettent pour se procurer les avantages précieux du travail.

3° On le représente enfin tenant entre les mains l'Enfant Jésus. Jésus se trouvait bien sur ce trône plus pur que les ailes des Chérubins; et Joseph trouvait, dans cette union à Jésus, l'embelissement de sa pureté virginale et le courage de traviller avec ardeur pour nourrir le divin Enfant. C'est en nous unissant à Notre-Seigneur que nous conserverons la pureté et que nous puiserons la force de sanctifier nos travaux et toutes nos peines. Or, nous nous unissons à Notre-Seigneur par la prière et la communion. Heureuses les familles, heureuses les âmes dont saint Joseph sera le modèle; heureux ceux qui honoreront ce grand saint, l'invoqueront et l'imiteront! Une vie pure, une sainte mort et la béatitude du ciel sera leur récompense.

5245. **Autre plan** *sur saint Joseph, d'après Bossuet. Depositum custodi* (1 Tim. VI, 30). Pour célébrer ce grand saint, exalter sa grandeur et ses vertus, rien de plus efficace que de dire qu'il a été le dépositaire de Dieu. Pour confier un dépôt, nous choisissons un ami, un homme d'une probité irréprochable. Quelle marque de confiance donna, quel honneur fit Dieu à saint Joseph en lui confiant le dépôt de la virginité de Marie, sa fidèle épouse, de Jésus son divin Fils et du secret des mystères qui ont opéré le salut du monde. Ce choix fait éclater la pureté, la fidélité, l'humilité et la vie cachée de saint Joseph.

Gardez le dépôt, gardez la virginité de Marie; et pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté. Gardez cette vie précieuse de laquelle dé-

pend le salut des hommes, et employez à la conserver, parmi tant de difficultés, la fidélité de vos soins. Gardez le secret du Père éternel: il veut que son Fils soit caché au monde; servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée.

5246. I. *La Virginité de Marie.* Il importe avant toutes choses que nous entendions combien cette virginité est chérie du ciel; combien elle est utile à la terre, et ainsi nous jugerons aisément par la qualité du dépôt de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour, et faisons voir, par les Saintes Lettres, combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que c'était un conseil de la Providence que, comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, ainsi quand il naîtrait dans le temps, il sortît d'une Mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avaient annoncé qu'une Vierge concevrait un Fils (Isaïe, VII, 14.) Nos pères ont vécu dans cette espérance; et l'Evangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très considérable; et qu'examinant la nature de la sainte virginité, selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige en quelque sorte le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet, demandons aux anciens Docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne; ils nous répondront d'un commun accord que c'est une imitation de la vie des Anges; qu'elle met les hommes au-dessus du corps, par le mépris de tous ses plaisirs, et qu'elle élève tellement la chair, qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits; et de là il est aisé de comprendre combien cette vertu devait avancer l'Incarnation. Car qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation? C'est l'union très étroite de Dieu et de l'homme, de la divinité avec la chair. Le Verbe a été fait chair, dit l'Evangile (Joan. I, 14); voilà l'union, voilà le mystère.

Mais, fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur, pour unir des natures si éloignées? C'est aussi pour cette raison que la sainte Virginité se met entre deux, pour les approcher par son entremise. Et en effet, nous voyons que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse: il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons; mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature et tient quelque chose de la lumière. Ainsi, nous pouvons dire, fidèles, que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Et par là, ne voyez-vous pas et la diginité de Marie et celle de Joseph son fidèle Epoux? Vous voyez la diginité de Marie, en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde; et vous voyez la dignité de Joseph, en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui

conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, *gardez ce dépôt. Depositum custodi.* Gardez chèrement le sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous; et ainsi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère? Ecoutez ce savant Evêque, et suivez exactement sa pensée. Il remarque avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le contrat sacré, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre; il y a secondement l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes; il y a enfin les enfants qui sont un troisième lien; parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ses fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de saint Joseph, et il nous montre que tout concourt à garder la virginité. Il y trouve premièrement le contrat sacré, par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie; si bien que leur mariage est très véritable parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre (Contra Julian, lib. v, cap. XII, tom. X, page 642). Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? De se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Voilà les promesses qui les assemblent. Voilà le traité qui les lie.

Qui pourait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes quelles sont plus pures et plus dégagées; et le feu de la convoitise qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrassements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité; mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans saint Grégoire de Tours au premier livre de son histoire.

(Bossuet raconte ici le trait de saint Jujurieux de sainte Scolastique, voir la note 2 du nº 512.) Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait que dans le mariage de saint Joseph? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité; et il est aisé de l'entendre. Car, dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimiez en Marie? ah! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure,dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux, et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte épouse, et secondement

en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel ! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver le sacré dépôt ? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour tout virginal ; il reste maintenant a considérer ce qu'il y a de plus admirable, c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses soins ; mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage ?

Il est certain assurément que Notre-Seigneur n'a point eu ici-bas d'autre père à proprement parler que son Père céleste, mais c'est la virginité de Marie qui l'a attiré sur la terre ; il est le fruit bienheureux que la virginité a produit ; et Joseph a part à ce grand miracle puisque cette pureté angélique est le dépôt qui lui est confié ; du reste cette pureté n'est pas seulement le dépôt, elle est encore le bien de saint Joseph, elle est à lui par le mariage qui les unit, et par les soins avec lesquels il la garde. Marie l'a consacrée à Dieu, Joseph la garde et la possède, et il a droit sur ce fruit qu'elle produit, bien que le Saint-Esprit seul l'ait rendue féconde. C'est pourquoi Jésus est le Fils de Joseph, non selon la chair, mais selon l'esprit. O mystère de pureté, ô paternité bienheureuse ! Combien est chaste, combien est sainte la doctrine du Christianisme ! Ne comprendrons-nous donc jamais ce que nous sommes ? quand est-ce que nous entendrons la dignité de nos corps depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable ? Honorons par la chasteté cette pureté que nous a donné le Sauveur.

5247. II. *Jésus dépôt de Joseph.* Dieu ne se contente pas de confier à la pureté de Joseph la virginité de Marie, il lui remet en main son propre Fils afin qu'il le conserve par sa fidélité. Jésus n'avait point de Père sur la terre ; il est né comme un orphelin ; et son Père du ciel semble le délaisser ; il s'en plaindra un jour de sa croix ; mais déjà dès son enfance, il est en proie aux persécutions, il doit fuir en exil ; et il semble que tout ce que son Père a fait pour lui, c'est de le mettre en garde d'un homme mortel qui conduira sa pénible enfance ; et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme ? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin ; et depuis lors, il ne vit plus que pour Jésus-Christ ; il n'a plus de soin que pour lui ; il prend pour ce saint enfant un cœur et des entrailles de père. Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un mystère si grand et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Ecritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostome. Il remarque dans l'Evangile que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors ; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le révère et lui obéit, c'est lui qui dirige toute sa conduite comme en ayant le soin principal, et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela ? dit saint Chrysostome ; en voici la raison véritable : C'est, dit-il, que c'était un conseil de Dieu de donner au grand

saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité.

Dieu accorde ainsi la paternité de Joseph avec la pureté virginale. Il y a quelque chose dans le nom de père que la virginité ne peut pas souffrir, vous ne l'aurez pas en Joseph ; mais tout ce qui appartient à un père sans que la virginité en souffre, je vous le donne. Et par conséquent Marie ne concevra pas de Joseph parce que sa virginité en serait blessée ; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin enfant, et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Comment cela se peut-il, demanderez-vous ? C'est Dieu *qui finxit singillatim corda eorum.* (Ps., XXXII, 15.) C'est sa main qui fait un cœur de père en Joseph, et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur ? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait en quelque sorte couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père ; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle ; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour maître.

Et après cela, Chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt ? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son Fils unique ? de sorte qu'il ne serait pas bien nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important pour votre instruction que vous ne perdiez pas un si bel exemple ? Car c'est ici qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph, depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui, certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient pauvres ; mais ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce ; sinon celui dont il est écrit que *venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens* (Joan. I, 11.) et qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête ? Mais n'est-ce pas assez de leur indigence ? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions ? Ils vivaient ensemble dans leur ménage pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. (Matth. VIII, 20.) Mais Jésus ne leur permet pas ce repos : il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet Enfant vive ; la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus-Christ par une étoile ; et il semble qu'il ne leur amène de loin des adorateurs que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

Que fera ici saint Joseph ? Représentez-vous, Chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Egypte, et de souffrir un exil fâcheux, et cela pour quelle raison ? parce qu'il a Jésus-Christ avec lui ? Cependant croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet Enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même. Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces ? Non, fidèles, il ne l'attend pas ; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher Fils : il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité ? Chrétiens, ne le croyez pas ; voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph ? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié ? Ah ! qui pourrait ici raconter ses plaintes ! Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire en cette rencontre : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (Luc. II, 48). Votre père et moi nous vous cherchions avec une extrême douleur.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet Enfant ne veut pas être avec vous, sa pauvreté a honte de votre luxe ; et sa chair, destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère.

5248. III. *Joseph, gardien du secret des mystères du salut.* Il était dans les desseins de Dieu de laisser ignorer jusqu'au moment marqué par sa Sagesse la virginité de Marie et la divinité de Jésus. Pourquoi le fait-il ? C'est qu'il voit au fond de nos cœurs combien nous sommes tyrannisés par le vain désir de paraître. C'est le premier vice qui se montre en l'homme, et c'est le dernier qui le quitte. Combien étouffe-t-il de vertus par la crainte de paraître chrétien ! Combien fait-il commettre de bassesses, par un lâche respect humain ! Combien fait-il faire de crimes, pour arriver à s'élever au-dessus des autres ! C'est pourquoi Jésus se cache, afin de nous apprendre à mépriser le bruit et l'éclat du monde ; et dans sa vie cachée il paraît plus anéanti même que sur la croix. Au Calvaire, le larron pénitent et les bourreaux eux-mêmes confessent sa divinité ; dans sa vie cachée, après la fuite en Egypte, rien ne le trahit ; et de même qu'il a choisi ses Apôtres pour se faire connaître à l'univers, il a choisi Joseph pour garder le silence et se tenir caché. Les Apôtres sont des lumières pour faire voir Jésus au monde ; Joseph est un voile pour le couvrir ; et sous ce voile mystérieux se cachent et la virginité de Marie et la divinité de Jésus. Mystère admi-

rable ! Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre, et le monde ne le connaît pas ; il possède un Dieu-homme, et il n'en dit mot ; il est témoin d'un si grand mystère, et il le goûte en secret sans le divulguer. Les mages et les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ ; Siméon et Anne publient ses grandeurs ; nul autre ne pouvait rendre meilleur témoignage du mystère de Jésus-Christ que celui qui en était le dépositaire, qui savait le miracle de sa naissance, que l'ange avait si bien instruit de sa dignité, quel père ne parlerait pas d'un Fils si aimable ! Et cependant l'ardeur de tant âmes saintes, qui s'épanchent devant lui avec tant de zèle pour célébrer les louanges de Jésus-Christ, n'est pas capable d'ouvrir sa bouche pour leur découvrir le secret de Dieu qui lui a été confié. *Erant mirantes*, dit l'évangéliste (LUC. II, 33) : ils paraissaient étonnés, il semblait qu'ils ne savaient rien ; ils écoutaient parler tous les autres, et ils gardaient le silence avec tant de religion, qu'on dit encore dans leur ville au bout de trente ans : *N'est-ce pas le Fils de Joseph ?* (JOAN. VI, 42) sans qu'on ait rien appris durant tant d'années du mystère de sa conception virginale. Quelle humilité ! quel amour de la vie cachée et de la retraite où l'on trouve Jésus ! Quelle obéissance à la sanction divine ! Il y a la vocation éclatante de l'apostolat. Joseph ne l'a pas reçue ; il sait se contenter d'entrer dans les desseins de Dieu sur lui. La gloire des chrétiens n'est pas dans les grands emplois, mais à faire ce que Dieu veut. Les méchants font souvent plus de bruit en ce monde que les bons ; aussi David demande-t-il : *Justus autem quid fecit ?* Le juste, semble-t-il dire, ne fait rien ; et, en effet, il ne fait rien pour contenter les regards du monde ; il fait tout pour les yeux de Dieu à qui il obéit. Voilà la vraie grandeur.

Jésus-Christ est encore caché, car l'heure de sa gloire n'est pas arrivée ; nous sommes cachés en Dieu avec lui sur cette terre, et par conséquent il ne faut pas chercher la gloire du monde. *Cum Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus cum ipso in gloria.*

O Dieu, qu'il fera beau paraître, en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers, et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire ? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois, craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole, qu'il a prononcée dans son Evangile : *Vous avez reçu votre récompense* (MATT. VI, 2). Vous avez voulu la gloire des hommes, vous l'avez eue ; vous êtes payés, il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu ; qui par une reconnaissance malicieuse s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense ! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa Majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui, vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph. Vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ah ! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a

pas paru ; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie, et sa gloire sera d'autant plus grande qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée, où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient ! Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas ; et c'est lui faire trop d'injure que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur.

O Joseph, gardien des dépôts et des secrets de Dieu, gardez en nous la pureté, la fidélité à Dieu dans les épreuves, l'amour de l'humilité, de l'obéissance, de la vie cachée en Dieu, afin qu'un jour nous participions à votre gloire.

5249. **Autre plan,** *d'après saint Léonard.*

Joseph fut grand comme juste, plus grand comme époux, très grand comme père. I *Comme juste.* Je ne parle point ici de cette grandeur dont s'enorgueillit l'ambition, qui ne vive qu'à faire étalage de titres pompeux, pour s'attirer la vaine estime des hommes. Et pourtant ce genre de grandeur ne manqua non plus à notre saint. Si vous parcourez sa glorieuse généalogie, vous verrez qu'il peut se vanter de compter parmi ses ancêtres jusqu'à quatorze rois, et autant de patriarches et de conducteurs de peuples, formant une ligue de sceptres et de couronnes pour cet illustre descendant plus grand que tous ses ancêtres. Noblesse si éclatante, que, remontant partant de prophètes et de patriarches jusqu'au ciel, Joseph, s'il est permis de le dire, donna la noblesse temporelle au Verbe lui-même, selon la parole de saint Bernardin de Sienne : *Fuit Joseph tantæ nobilitatis ut quodammodo, si liceat dici, dederit temporalem nobilitatem Deo in Domino Jesu Christo :* Et cependant ce n'est pas là la grandeur dont il fait cas : l'illustration de ses ancêtres ne fait pas son propre mérite ; et la qualification de simple charpentier lui est aussi chère que le titre de prince ; et le sceptre royal n'est pas plus à ses yeux que le marteau de l'ouvrier. La grandeur qui rehausse sa dignité, c'est celle qu'il emprunte à tant de vertus héroïques et qui lui valut le beau titre de juste : voilà le trésor qui lui plut davantage ; car c'est pour cela qu'il sera l'admiration de tous les siècles et portera gravé sur le front cet éloge qui résume toutes ses gloires : *Joseph autem vir ejus, cum esset justus.*

Saint Jean Chrysostome a dit : *Joseph vocari Justum attendite, propter omnium virtutum perfectam possessionem.* Que peut-on dire de plus d'un homme, que dire qu'il possède toutes les vertus et qu'il les possède toutes parfaitement ? N'est-ce pas là un éloge sublime, le comble des éloges ? Et qui pourrait se comparer à une telle grandeur ? Qu'Adam se présente avec les animaux prosternés à ses pieds ; que Moïse apparaisse soumettant toutes les créatures à ses ordres au moyen de sa verge ; vienne Abraham avec toute sa postérité comme un soleil au milieu des étoiles ; vienne un Josué, commandant au roi des astres ; vienne un Salomon avec les reines courbées devant son trône ; et vous, patriarches, montrez les anges qui vous assistent ; Apôtres, montrez l'Eglise qui vous vénère comme ses premiers chefs ; Thaumaturges, montrez la nature elle-même soumise à votre parole et sachez que toutes ces prérogatives ne vous relèvent pas encore assez pour vous égaler à Joseph ; car ces privilèges et ces vertus vous sont départis avec mesure, tandis que Joseph les a possédés tous et dans un de-

gré parfait. Rendez donc hommage à un mérite si sublime et tombez à ses pieds, prophètes, patriarches, apôtres, martyrs, thaumaturges, vous tous, grands du ciel et de la terre, comme autrefois, outre le soleil et la lune, les étoiles aussi s'inclinèrent devant le premier Joseph : *Vidi per somnium, quasi solem, et lunam, et stellas undecim adorare, me.*

Proclamez à haute voix auteurs sacrés et promulguez partout avec des accents de joie les vertus admirables de ce grand saint, son intégrité virginale, son ardente charité, ses ravissements et ses contemplations sublimes, son humilité profonde, en un mot sa nature toute imprégnée par la grâce et la grâce devenue en lui une sœur de nature. Célébrez cette patience invincible dans les souffrances, cette obéissance si prompte, cette foi, cette constance, cette fidélité si parfaite; car quoi que vous disiez vous n'en direz jamais assez; vos paroles seront toujours au-dessous de la vérité puisque saint Bernard nous assure que Joseph fut absolument le premier dans toutes les vertus et en atteignit le sommet. *Credo eum fuisse mundissimum in virginitate, profondissimum in humilitate, ardentissimum in Dei amore, altissimum in contemplatione, sollicitissimum pro hominum salute.*

5250. II. *Plus grand comme époux.* Il suffit que les Evangélistes nous le représentent comme époux de Marie : *Virum Mariæ, de qua natus est Jesus,* c'est-à-dire, comme celui de tous les mortels qui ressemble le plus à l'œuvre la plus parfaite entre les pures créatures qui soit sortie de la main de Dieu, savoir à sa mère: « Car, dit saint Bernard, Joseph a été fait à la ressemblance de la Vierge son épouse: » *Erat enim Joseph factus in similitudinem Virginis sponsæ suæ. Virum Mariæ,* « Epoux de Marie » c'est à dire celui qui s'approcha de plus près de cette sublime créature laquelle s'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et ravit, en quelque sorte, au sein du Père éternel son Fils unique, *Virum Mariæ,* « Epoux de Marie, » c'est-à-dire un même cœur, une même âme, avec ce cœur et cette âme qui porta le Fils de Dieu. *Virum Mariæ,* « Epoux de Marie, » c'est-à-dire le chef de la première souveraine du monde, car « l'homme est le chef de la femme, » *Caput mulieris vir. — Virum Mariæ,* « Epoux de Marie » c'est-à-dire le maître de cette auguste Maîtresse qui connaissait ce précepte de la Genèse: « Tu seras sous la puissance de l'homme: » *Sub viris potestate eris,* et qui si parfaitement en tout le reste, ne surpassa pas moins toutes les autres femmes par le respect et la soumission qu'elle portait à son époux. *Virum Mariæ.* « Epoux de Marie, » c'est-à-dire de cette grande Reine que les Dominations, les Chérubins et les Séraphins se font gloire de servir. *Virum Mariæ,* « Epoux de Marie, » c'est assez, dit saint Bernard, vous dites tout, en disant qu'il a été semblable à la Vierge son épouse: *factus in similitudinem Virginis sponsæ suæ,* semblable pour les traits, pour le cœur, pour les inclinations, pour les habitudes, semblable en vertu et en sainteté. Si Marie fut l'aube qui annonça le soleil de justice, Joseph fut l'horizon illuminé par les brillantes splendeurs.

Celui qui donne sa main à une reine en reçoit le sceptre royal; au moment où il lui met l'anneau au doigt, elle-même dépose la couronne sur sa tête, et fut-il un simple pâtre, il entre aussitôt dans tous les honneurs dus à un roi et doit être respecté comme tel. Or, je tire de là un argument sans réplique. Marie est la reine des saints et des anges; Joseph est l'époux : donc d'après la loi, il est aussi roi des saints et des anges.

5251. III. *Très grand comme Père.* N'est-ce pas là le fils de cet artisan? disaient les Juifs avec mépris à propos de Jésus. — Le fils d'un artisan sans doute: mais de quel artisan? Je vous l'expliquerai, répond saint Pierre Chrysologue; c'est le fils de ce grand artisan qui a fabriqué le monde, non avec le marteau mais par un ordre de sa volonté, *non malleo sed præcepto*; de cet artisan qui a combiné les éléments, non par un effort de génie mais par un simple commandement, *non ingenio sed jussione*; de cet artisan qui a allumé le flambeau du jour à la voûte du ciel, non avec un feu terrestre mais par une chaleur supérieure, *non terreno igne sed superno calore*; de cet artisan en un mot, qui d'un seul mot, a fait jaillir l'univers du néant, *cuncta fecit ex nihilo.* Vous avez raison illustre docteur; ils auraient dû reconnaître que Jésus est le fils du grand artiste de l'univers. Mais souffrez que pour la gloire de Joseph, on dise aussi qu'il est le fils de ce pauvre charpentier qui, dans une humble boutique, manie la scie et le rabot; puisque la Sainte Vierge elle-même donne à Joseph ce beau titre de Père de Jésus, en disant à celui-ci: *Pater tuus et ego,* « Votre père et moi. »

Ce n'est pas la génération seule qui constitue la paternité, mais aussi l'autorité et les soins du gouvernement. Joseph n'eut aucune part, il est vrai, à la production de Jésus-Christ, mais il eut à son égard l'autorité aussi bien que la sollicitude et les devoirs d'un père. Est-il, en effet, une seule des fonctions du meilleur des pères qui n'ait été exercée par « ce serviteur fidèle et prudent, que le Seigneur préposa au gouvernement de sa famille »: *Quem constituit Dominus super familiam suam?* N'est-ce pas Joseph qui recueillit dans ses bras l'enfant Jésus à peine né?

N'est-ce pas Joseph qui le déroba aux fureurs de son royal persécuteur? N'est-ce pas lui qui lui fournit durant trente années, du travail de ses mains et à la sueur de son front la nourriture, le vêtement et le logement? Combien de fois les bras de Joseph ne servirent-ils pas de berceau à l'enfant Jésus! que de tendres baisers il lui prodigua! que de fois il lui donna à manger de sa main, l'habilla, lui apprit à parler, l'exerça au travail! car ce divin Enfant voulait paraître en tout semblable aux autres; et lorsqu'il fut devenu grand, que de fois Joseph ne reposa-t-il pas sur son cœur! Or, si Joseph se comporta en père si tendre, si dévoué à l'égard de Jésus, comment pensez-vous que dut se comporter Jésus à l'égard de Joseph? Est-il besoin de dire qu'il a été pour lui le meilleur des fils, lui témoignant un respect, une soumission, une obéissance parfaite en toute chose, comme à son père bien-aimé? O toits, ô murs, ô heureuse enceinte qui avez été témoins de ses travaux, de ses récréations, des célestes entretiens qui eurent lieu entre Jésus et Joseph, dites-nous combien de fois Joseph, pour se ranimer dans ses fatigues, répétait le doux nom de son Jésus, et avec quel empressement respectueux Jésus accourait à lui, comme s'il l'eut appelé, lui disant avec une joie céleste empreinte sur son visage: Me voici mon père, que voulez-vous? que m'ordonnez-vous? Joseph, dont l'humilité fut si profonde que les quatre évangiles ne rapportent pas une seule parole de lui, Joseph, me semble-t-il, pour condescendre au désir de Jésus, dut parfois lui dire: Voyons, mon fils, assistez-moi dans ce travail. Et Jésus l'assistait.

5252. Oh! quelle merveille quand on y pense! Jésus aida ce pauvre artisan à travailler le bois, comme il aida le grand artisan de la nature à

fabriquer l'univers : *quando præparabat cœlos aderam,* lorsque le Créateur, c'est le Fils de Dieu, la sagesse incréée qui parle ainsi, lorsque mon père s'apprêtait à créer le monde j'étais présent, et j'en représentais l'idée dans cette intelligence infinie ; quand il étendait la voûte des cieux, quand il posait des bornes à la mer, quand il suspendait les nuages en l'air, j'étais avec lui arrangeant toutes les choses. *Cum eo eram cuncta componens.* La même la Sagesse incarnée peut également dire d'elle-même. Lorsque Joseph, mon père entrait dans son atelier pour travailler, j'étais avec lui, comme compagnon de ses travaux, *cum eo eram cuncta componens.* Quand il coupait et façonnait le bois, j'étais avec lui, *cum eo eram.* Quand il le sciait et le rabotait, j'étais avec lui, *cum eo eram ;* quand il adaptait les pièces ensemble, je les arrangeais avec lui : *cum eo eram cuncta componens.* Comme lui je mettais la main au rabot, et je mêlais mes sueurs aux siennes. *O miranda prorsus, Joseph, sublimitas tua !* Quelle sublime dignité, s'écrie Gerson, quelle grandeur merveilleuse que celle qui nous fait apparaître Joseph comme l'émule de Dieu même ! un pauvre ouvrier en bois l'émule de l'architecte du monde.

Sans doute les habitants de Nazareth venaient souvent admirer cet incomparable atelier ; tous les prophètes y accourraient aussi de loin. O heureux Joseph s'écrie Isaïe, cet enfant qui travaille avec toi, et t'appelle son père, c'est l'admirable, le Dieu fort, le prince de la paix, l'ange du grand conseil : *admirabilis, Deus fortis, princeps pacis magni consilii angelus.* Celui que tu reconnais pour ton fils, dit le prophète Michée, c'est ce grand personnage dont l'origine date des jours de l'éternité : *egressus ejus ab initio diebus æternitatis.* Je le reconnais aussi dit le prophète royal, cet enfant qui t'appelle son père, c'est celui à qui appartient la terre et tout ce qu'elle renferme : *Domini est terra, et plenitudo ejus.* Si l'Apôtre a tiré un argument invincible en faveur de la souveraineté de Jésus-Christ sur toutes les créatures, du nom de Fils que Dieu lui a donné : *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis hæreditavit ; cui enim angelorum dixit : Filius meus es tu ?* Nous pouvons de même déduire la souveraineté de saint Joseph, sur tous les saints, sur tous les anges, et son élévation sur le trône le plus sublime dans le ciel, du nom de père que Dieu lui donna, car quel est l'ange auquel le Seigneur ait jamais dit : Vous êtes mon père ? *cui enim angelorum dixit : pater meus es tu ?* Si Dieu, en présence de toute la cour céleste, l'appelle son père, le vénère comme son père, jugez s'il ne fut pas d'une grandeur incomparable comme père. Réjouissez-vous donc, mes frères, car le paradis est près de vous ; l'échelle qui y conduit n'a que trois degrés, Jésus, Marie, Joseph. Voici comment on monte et descend par cette échelle : en montant nos suppliques sont d'abord remises entre les mains de Joseph, Joseph les présente à Marie, et Marie les donne à Jésus. En descendant, les rescrits émanent de Jésus, qui les concède à Marie, et Marie les remet à Joseph. Jésus fait tout pour Marie, parce qu'il est son fils. Marie obtient tout en sa qualité de mère, et Joseph peut tout en sa qualité de juste, d'époux et de père.

Donc l'invoquer, lui demander souvent de surmonter les tentations, de nous protéger dans les épreuves de la vie et surtout à l'heure de la mort.

Notre-Seigneur l'a appelé du nom de père, l'Evangile le désigne sous ce nom ; Marie elle-même le désignait ainsi : *Ecce pater tuus et ego.* A quel

pontife, à quel apôtre, à quel prophète, à quel patriarche, à quel ange même un tel titre a-t-il été décerné ? Quelle élévation que d'exercer l'autorité paternelle sur celui dont la devise est : *Roi des rois, dominateur des dominateurs.* On admire le soleil obéissant à la voix de Josué, qu'en est-il donc du soleil de justice obéissant pendant trente ans à Joseph.

VIII. — Patronage de Saint Joseph.

5253. Pie IX a déclaré saint Joseph patron de l'Eglise universelle. Leon XIII nous donne les raisons qui justifient ce titre glorieux. Ecoutons sa grande voix qui instruit le monde et les siècles: « La divine maison, que Joseph gouverna, avec la dignité de père, contenait les prémices de l'Eglise naissante. De même que la sainte Vierge est la Mère de Jésus-Christ, elle est la Mère de tous les chrétiens qu'elle a enfantés au Calvaire... Jesus-Christ est comme le premier des chrétiens, qui, par l'adoption de sa rédemption, sont ses frères.

« Telles sont les raisons pour lesquelles le Bienheureux patriarche regarde, comme lui étant particulièrement confiée, la multitude des chrétiens qui compose l'Eglise, c'est-à-dire cette immense famille répandue par toute la terre, sur laquelle, parce qu'il est l'époux de Marie, et le Père de Jésus-Christ, il possède comme une autorité paternelle. Il est donc naturel et très digne du Bienheureux Joseph, que de même qu'il subvenait autrefois à tous les besoins de la famille de Nazareth, et l'entourait saintement de sa protection, il couvre maintenant de son patronage et défende l'Eglise de Jésus-Christ.

« Il existe des raisons, pour que les hommes de toute condition, et de tout pays, se recommandent à la garde du Bienheureux Joseph. — Les pères de famille trouvent en Joseph la plus belle personnification de la vigilance et de la sollicitude paternelles; les époux, un parfait exemple d'amour, d'accord et de fidélité conjugale; les vierges ont en lui, en même temps que le modèle, le protecteur de l'intégrité virginale. Que les nobles de naissance apprennent de Joseph à garder, même dans l'infortune, leur dignité; que les riches comprennent, par ses leçons, quels sont les biens qu'il faut le plus désirer, et acquérir au prix de tous les efforts.

« Quant aux ouvriers, aux personnes de condition médiocre, ils ont comme un droit spécial de recourir à Joseph et à se proposer son imitation. Joseph, en effet, de race royale, uni par le mariage à la plus sainte des femmes, regardé comme le père du Fils de Dieu, passe néanmoins sa vie à travailler, et demande à son labeur d'artisan, tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille. »

Que tous donc recourent à lui, et ils ne tarderont pas d'expérimenter l'efficacité de son patronage.

IX. — Saint Louis de Gonzague.

5254. *Ait rex ut introduceret pueros, qui starent in palatio* (DAN. XIV). Nabuchodonosor croyait qu'il manquerait quelque chose à l'ornement de sa cour, s'il n'avait auprès de sa personne des jeunes gens pour le servir. Aussi lui amena-t-on des jeunes gens *ex semine regio, decoros forma, doctos disciplina.* Le Roi du ciel n'a pas dans sa cour que des vétérans en sainteté, ou des enfants qu'il couronne avant qu'ils aient su combattre; il

a aussi de jeunes hommes qui ont su traverser les écueils de l'enfance et de la jeunesse sans perdre la pureté de leur cœur, et acquérir en peu de temps l'héroïsme des anciens. Et parmi eux qui n'admirerait saint Louis de Gonzague *ex semine regio*, d'une des plus nobles familles d'Italie; car son père le marquis de Castiglione était prince du saint empire. Il avait tous les avantages du corps et de l'esprit que le monde estime, *decoros forma, doctos disciplina;* et sur ce riche fond, la grâce vint élever l'édifice des plus sublimes vertus, le dépouillant du vieil homme et le revêtant du nouveau qui est tout sainteté et justice: aussi l'a-t-on nommé un homme sans corps ou un ange incarné.

5255. I. Le fondement de toute sainteté, c'est *la mortification de la nature*, depuis que la nature viciée par la faute du premier père s'est révoltée contre la raison, et que la loi des membres lutte contre celle de l'esprit, et contre la grâce. Tout enfant, éclairé sans doute d'une lumière extraordinaire, Louis comprit la nécessité de lutter contre la nature, avant même qu'elle eût fait sentir ses attaques. Dominé dès ses plus jeunes années par cette grande pensée: *Quid hoc ad œternitatem*, il déclara la guerre à la triple concupiscence, sentant que les richesses, les plaisirs et les honneurs étaient des empêchements pour la vertu et la conquête du ciel. Jamais personne n'a mis autant d'empressement à rechercher les biens de la terre que Louis n'en a mis à les fuir. Jamais voluptieux n'a trouvé autant de goût aux plaisirs des sens que saint Louis n'a eu de joie dans les souffrances. Jamais les honneurs de ce monde n'ont donné autant de jouissance aux ambitieux que notre saint en a rencontré dans le mépris et l'abjection. Sa simplicité dans ses habits et dans ses meubles passait quelquefois les limites que la bienséance prescrit aux personnes de qualité. Jeune il a plus de plaisir à renoncer à ses droits en faveur de son frère, que celui-ci n'en éprouve en les acceptant. Devenu membre d'un ordre alors pauvre des biens de la terre, il recherche en tout pour son usage ce qu'il y a de moindre.

Il n'a un corps que pour en faire une victime qu'il immole à la gloire de Dieu. Dès l'âge de sept ans, il s'interdit tout jeu. A treize ans, il jeûnait trois fois par semaine, il couchait sur la dure, et se servait de ses éperons en guise de cilice; jamais il ne se chauffait en hiver; et par le froid rigoureux, il passait de longues heures la nuit en prière. Ce qui consolait sa mère, en le voyant quitter le monde, c'était de penser que dans l'état religieux on modérerait au moins ses pénitences. Quelle mortification de tous ses sens! Il ne pouvait prononcer ni entendre une parole qui présentât l'ombre du péché, il n'arrêtait pas même ses yeux sur le visage de sa mère. C'est pour fuir les honneurs de ce monde, les cours où il semblait condamné à vivre, qu'il fit le sacrifice qui coûtait le plus à son bon cœur, celui de s'arracher à la tendresse de ses parents; mais le désir de suivre Jésus dans la voie de l'humiliation et du sacrifice absolu, le fait triompher et des menaces d'un père qui fonde en lui les espérances de sa famille, et des larmes d'une mère qu'il aime tendrement.

Une fois dans le couvent, jamais on n'entendit sortir de sa bouche un seul mot qui fût à sa louange et il couvrait toujours ce qu'on pouvait louer en lui. Un jour qu'il avait prêché au réfectoire à l'édification de tous, un Père parla de lui en termes avantageux, il en fut confus et aussi affligé

que d'autres sont fiers d'entendre faire leur éloge. Il avait fait un recueil de réflexions sur tous les sujets que l'homme a de se mépriser, recueil qu'on trouva après sa mort. Il cédait toujours la première place à ses frères. Les offices les plus bas étaient ceux qu'il ambitionnait et qu'il remplissait avec délices. C'est ainsi que la grâce le dépouille de la nature.

5256. II. De plus *elle le revêt des vertus les plus sublimes et en fait un ange dans un corps.* La mort au monde est pour les chrétiens la condition et le prélude de la véritable vie dont Dieu est la source. C'est par la prière et les sacrements qu'on puise à cette source, et la prière de Louis était ardente et constante dès la première enfance. Il savait s'écarter de la compagnie de ses meilleurs amis et du tumulte des cours pour s'entretenir avec Dieu: Le jour ne suffisait pas à satisfaire son attrait pour la prière, il y employait ses nuits. Novice, il est absorbé par la pensée de Dieu, au point de ne pouvoir pas s'en distraire; les médecins lui prescrivent la distraction, mais l'effort qu'il fait pour perdre le souvenir de son Bien-Aimé, le fatique plus que l'application constante à la prière. C'est aussi dans les sacrements que Louis puisa la vie divine. Lorsqu'il était bien jeune encore, il eut le bonheur de rencontrer saint Charles Borromée qui fut dans l'admiration des dispositions heureuses qu'il découvrit en lui, et qui lui recommanda par dessus tout de fréquenter les sacrements. On sait avec quel soin il fut fidèle à ses recommandations, et avec quelles dispositions il se préparait à communier; c'est en fondant en larmes qu'il entendait la messe. Faut-il s'étonner après cela qu'il pratiquât toutes les vertus, une pureté que rien ne vint ternir, car il ignora le péché plutôt qu'il ne l'évita. Il fut plutôt préservé de la tentation qu'il n'en fut victorieux, car dès l'age de huit ans, il fit à genoux devant un autel de la Vierge, vœu de virginité. De là cette modestie qui lui faisait cacher même le bout de ses pieds aux domestiques qui le servaient lorsqu'il était malade. De là cette obéissance aux moindres signes de ses supérieurs et aux petites prescriptions de la règle; de là cet amour pour Dieu qui embrasait son cœur et dont la flamme rayonnait sur son visage, et s'échappait en des paroles brûlantes pour enseigner la sagesse aux anciens en religion et réchauffer ses compagnons de noviciat, de telle sorte que leurs conversations n'étaient que des conférences spirituelles. De là cet amour pour le prochain qui lui fit quitter sa retraite pour aller rétablir l'union parmi les membres de sa famille que des questions d'intérêts divisaient; de là cette ambition qu'il avait d'aller porter la foi aux peuples infidèles, ambition qui lui fit choisir la Compagnie de Jésus; de là ce dévoûment qui lui fit demander comme une grâce d'aller soigner les pestiférés dans les hôpitaux de Rome. Il ne fut pas le seul de sa Compagnie à se vouer à ce ministère; mais nul ne le fit avec plus de courage; et quand on recommandait à quelque Jésuite de se ménager pour n'être pas victime du fléau, il répondait: Comment ne pas nous dépenser, quand nous avons sous les yeux les exemples de Louis de Gonzague. Lui, en effet, non seulement ne se ménageait point, mais il portait envie à ceux qui succombaient. Un père étant mort de la contagion: Que j'envie son sort, disait Louis; quelle faveur si Dieu m'avait pris à sa place! *Majorem charitatem*, en effet, *nemo habet nisi ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* C'est ce genre de martyre qui devait couronner une vie si sainte. En peu de temps, Louis avait rempli une longue carrière; ce fruit si précoce était mûr pour le ciel. Il tomba malade en soignant les pestiférés.

Se sentant atteint, sa première pensée fut de remercier Dieu de l'espérance qu'il lui donnait d'être délivré bientôt de cet exil. Ayant connu par révélation le jour de sa mort, qui devait être le jour de l'octave du Saint Sacrement, il récita le *Te Deum*, en action de grâces. Le jour venu, il semblait mieux, mais quand les autres paraissaient se rassurer, lui ne se faisait pas illusion. Le Provincial étant venu le voir, lui demanda comment il se trouvait: Mon Père, dit-il, nous nous en allons. — Et où? — Au ciel, comme je l'espère, par la miséricorde de Dieu.

En effet, le soir en invoquant le saint nom de Jésus, il rendit son âme à Dieu à l'âge de vingt-deux ans.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit son âme inondée dans le ciel d'une telle splendeur qu'elle s'écria: Ah! quelle gloire que celle de Louis, fils d'Ignace.

Voilà où conduit la ruine de la nature et le triomphe de la grâce. La triple concupiscence mène au péché et du péché à la mort éternelle. *Post concupiscentias tuas non eas.* Mais la vie surnaturelle qui se puise dans les sacrements, et la prière, qui s'épanouit dans la pratique de toutes les vertus et surtout de la pureté et de la charité, mène au ciel.

X. — Saint Jean-Baptiste.

5257. *Quis putas puer iste erit?* (Luc, I.)

Il a tous les titres à notre vénération. L'Ecriture l'appelle *ange*, car il est envoyé de Dieu; *prophète du Très-Haut*, il a prédit le Messie; Apôtre, il l'a prêché, *missus a Deo;* il a été martyr, Hérode le fit décapiter; solitaire, il a passé sa vie dans les déserts; vierge, car il a pratiqué une parfaite pureté. *Nesciens labem.* (1) Comment parler de lui dignement, à moins qu'il ne fasse pour nous le miracle qu'il fit pour son père Zacharie qui était muet, et qui se mit à bénir Dieu à la naissance de son enfant? Mais pour tout résumer, il suffit de se rappeler une doctrine qui est certaine, c'est que dans l'ordre de la nature, les créatures sont d'autant plus parfaites qu'elles sont plus semblables au Fils de Dieu et que dans l'ordre de la grâce, elles le sont d'autant plus qu'elles s'approchent davantage du Fils de Dieu fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, Jean-Baptiste lui ressemble: I, dans sa naissance, II, dans sa vie pénitente, III, dans sa mort.

5258. I. *Dans sa naissance*, le même ange annonce la naissance de l'un et de l'autre; le nom de tous les deux est apporté du ciel; la naissance de l'un et de l'autre est un sujet de joie pour tous. Tous deux sortent de leur pays pour fuir la persécution d'Hérode; tous deux avant de prêcher se re-

(1) Je trouve (Saint Jean) plus que vierge, parce qu'il est vierge même des yeux, qu'il a plantés sur les objets insensibles du désert, et sans les arrêter sur les hommes; plus que confesseur, car il a confessé le Sauveur avant que le Sauveur se soit confessé lui-même; plus que prédicateur, car il ne prêche pas souvent de la langue, mais de la main et du doigt, qui est le comble de la perfection; plus que docteur, car il prêche sans avoir ouï la source de la doctrine; plus que martyr, car les autres martyrs meurent pour celui qui est mort pour eux, mais lui meurt pour celui qui est encore en vie, et contréchange, selon sa petitesse, la mort de son Sauveur avant qu'il la lui ait donnée; plus qu'évangéliste, car il prêche l'Evangile avant qu'il ait été fait; plus qu'apôtre, car il précède celui que les Apôtres suivent; plus que prophète, car il montre celui que les prophètes prédisent; plus que patriarche, car il voit celui qu'ils ont cru; et plus qu'ange, et plus qu'homme, car les anges ne sont qu'esprit sans corps, et les hommes ont trop de corps et trop peu d'esprit celui-ci a un corps, et n'est qu'esprit. (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

tirent au désert et prennent la pénitence pour sujet de leur prédication. Tous deux ont une enfance sainte; mais admirons aujourd'hui celle de Jean-Baptiste. A la voix de Marie, Jean fut sanctifié dans le sein de sa mère; et comme Marie resta avec sa cousine très problablement jusqu'au neuvième jour, après la naissance de saint Jean, n'y a-t-il pas lieu de penser que pendant tout ce temps la grâce se répandit chaque jour plus abondante dans cette âme d'enfant? Pendant huit jours, Marie a pu caresser et bercer celui qui était jusqu'entre ses bras le précurseur de son divin Fils; et les Pères nous disent, avec saint Ambroise, que la seule vue de Marie inspirait la pureté. *Si quos inviseret, puritatis insigne conferret.* Que n'a-t-elle donc pas dû faire en caressant saint Jean, et en le pressant entre ses bras? Du reste, quelle merveille que Marie ait travaillé à la perfection de saint Jean, quand Notre-Seigneur lui-même en a fait sa première œuvre! *Venit Christus ad Joannem.* Ne faut-il pas qu'il aimât Jean-Baptiste plus que tous les autres, puisque sa première visite est pour lui? Ne faut-il pas qu'il eût grandement à cœur de le délivrer du péché pour aller, dès qu'il fut descendu en ce monde, répandre dans son âme la grâce? Oh! heureux enfant, visité et sanctifié par Jésus et Marie dès avant votre naissance, quelles merveilles présagent pour votre avenir de si heureux commencements! Personne parmi les enfants des hommes, personne après Marie n'a été purifié de si bonne heure que vous. Vous êtes né à la grâce, avant de naître à la lumière. O mes enfants, dont l'innocence n'a été encore ternie par aucun péché, que vous êtes heureux! Parents, veillez sur eux afin qu'ils ne la perdent jamais.

5259. II. *Dans sa vie.* Le petit Jean-Baptiste comprit bien la leçon qu'il avait reçue si tôt: que le péché est le plus grand des maux et que la grâce est le plus grand des biens: aussi pour se préserver de toute souillure et pour conserver la sainteté qui lui avait été communiquée miraculeusement, il se retira tout enfant au désert, où, sa mère venant à mourir bientôt, il fut miraculeusement nourri par la Providence qui n'abandonne pas même les petits des corbeaux. Sa pénitence y fut telle que saint Pierre qui avait renié son Maître, que saint Mathieu qui avait été publicain, que saint Paul qui avait été d'abord persécuteur de l'Eglise, n'en firent jamais de semblable. Ecoutez ce qu'en dit le Sauveur: *Venit Joannes neque manducans neque bibens;* saint Bernard ajoute: *neque vestiens*; car comme les sauterelles ne sont pas une nourriture faite pour l'homme, les poils de chameau ne sont pas non plus un vêtement fait pour lui. C'est un ange dans un corps mortel; et ce corps comment le traite-t-il? Il n'a pour abri que la voûte des cieux, pour lit que la terre nue, pour oreiller qu'une pierre, il a les yeux tournés vers le ciel. Personne pour l'engager à modérer sa pénitence, il n'a pour compagnie que les animaux sauvages des forêts. C'est ainsi qu'il conserve la grâce, et se préserve des occasions de pécher. C'est ainsi qu'il s'élève à une sainteté telle que les juifs sont prêts à le prendre pour le Messie. Pécheurs, à cette vue ne comprendrez-vous pas du moins qu'il faut faire pénitence? Jean-Baptiste innocent mène une vie si dure, et vous qu'avez-vous fait pour expier vos péchés? La peur du mal lui fait fuir les hommes, ne vous fera-t-elle pas du moins éviter les libertins, les mauvaises occasions?

5260. III. *Dans sa mort.* Mais les austérités de la pénitence de la vie de saint Jean, n'égalent pas les rigueurs de sa mort. On exalte à bon droit saint Etienne qui le premier après l'ascension de Notre-Seigneur a subi le

martyre, et a tracé la voie à ceux qui devaient après lui mourir pour la foi, mais pourtant déjà Notre-Seigneur était mort pour Etienne; et ce dernier ne faisait que rendre ce qu'il en avait reçu; la route lui était déjà tracée par le Sauveur lui-même. Saint Etienne et les martyrs qui sont venus après lui avaient sous les yeux les exemples de Notre-Seigneur, qui allégeaient leur sacrifice, et la mort qu'ils subissaient paraissait moins amère depuis que Jésus en avait triomphé; Jean-Baptiste n'a eu aucun de ces allégements: il est mort pour le Christ, avant que le Christ fût mort pour lui; il n'a eu pour le soutenir, ni ses exemples, ni sa visite. Il est mort d'une manière qui a dû être bien cruelle pour une âme si pure, pour récompenser l'habileté à la danse de la fille d'une adultère. Sa mort a été le prix décerné à une danseuse. Jésus aurait pu le visiter: il n'était pas loin de lui; lui envoyer au moins quelques-uns de ses disciples, il ne l'a pas fait. Pourquoi? il fallait que Jean-Baptiste retraçât fidèlement les traits de Jésus, qui à sa mort a été abandonné de tous les siens, et qui dans les douleurs de son agonie a crié vers son Père: Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Qui ne serait frappé de la ressemblance de Jean avec Notre-Seigneur, dans son enfance, dans sa vie pénitente et dans sa mort! Si l'ange en parlant de Jésus a dit: Il sera grand; Jésus en parlant de Jean: *non surrexit major.* Il mérite donc tous nos hommages; mais la meilleure manière de l'honorer, c'est de profiter de ses enseignements. *Ille lucerna erat ardens et lucens;* sur quoi saint Bernard dit: *Lucens digito, verbo, exemplo.* Du doigt il nous montre l'Agneau de Dieu, la victime destinée à effacer nos péchés. Quelle consolation de savoir que par Jésus nous pouvons obtenir miséricorde! *Verbo,* il nous apprend comment nous mériterons grâce: *facite dignos fructus pœnitentiæ; facite,* pas de simples désirs, pas de fleur de bonnes pensées, pas de feuilles de bonnes paroles seulement; mais des œuvres, des prières, des aumônes, si nous le pouvons, quelques pénitences en souffrant, du moins avec résignation, les peines de la vie, *appropinquavit enim regnum cœlorum.* Notre fin est prochaine, qu'elle soit pour nous le commencement du royaume des cieux.

XI. — Saint Pierre.

5261. *Simon Joannis amas me?* En ce jour, 29 juin, l'Eglise honore surtout saint Pierre; et pour parler de ce grand Apôtre d'une manière qui soit en rapport avec le mois du Sacré-Cœur, il est bon d'étudier quel fut son amour pour Jésus-Christ. Ce ne fut qu'après que saint Pierre, en expiation de son triple reniement, eut protesté trois fois à Notre-Seigneur de son amour, qu'il devint la pierre fondamentale de l'Eglise, le chef des pasteurs et des fidèles: *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* Ce n'est qu'autant qu'à l'exemple de saint Pierre, nous aimerons Jésus-Christ que nous deviendrons des pierres vivantes de cet édifice qu'on appelle l'Eglise, et que nous mériterons d'être admis dans cette cité de Dieu où l'on jouit de délices infinies. — Il nous importe donc de connaître les qualités de l'amour de saint Pierre pour son Maître, afin de les retracer dans notre amour pour notre divin Sauveur. — Or la réponse de saint Pierre nous indique les qualités de son amour. M'aimez-vous plus que les autres Apôtres? demandait Notre-Seigneur. Pierre résolument de répondre: Oui, Seigneur, vous savez que je vous

aime. Paroles qui laissent voir en même temps et l'humilité et la générosité de l'amour de cet Apôtre pour Jésus-Christ.

5262. I. *Humilité de l'amour de saint Pierre.* — Notre-Seigneur avait demandé à saint Pierre, m'aimez-vous plus que les autres; et saint Pierre a répondu : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime; et il a craint de dire que son amour pour Jésus-Christ était plus grand que celui de ses collègues dans l'apostolat. — Avant la passion de Jésus-Christ, il avait dit à Jésus : « Quand tous seraient scandalisés à votre sujet, moi je le ne serai jamais, » comptant trop sur lui-même et ne s'appuyant pas assez sur la grâce, se préférant aux autres par un sentiment d'amour-propre, et s'exposant même à renier son Maître en se mêlant à la foule de ses ennemis. Sa triple chute lui a appris combien cet amour présomptueux, vain et imprudent, était imparfait, et dans quel malheur il peut précipiter une âme. Instruit par sa faiblesse, il aime avec humilité, il n'ose pas même dire d'une manière absolue qu'il aime. *Tu scis*, Seigneur, dit-il, vous savez mieux que moi quelles sont mes véritables dispositions. Je puis me faire illusion à moi-même; mais vous qui connaissez tout, vous ne pouvez vous tromper à cet égard; malgré le feu qui consume mon âme, malgré l'ardeur de mes affections pour vous, je crains de ne pas vous aimer assez. — Voyant même que Notre-Seigneur répétait trois fois la même question, il s'affligea de cette triple demande. Pourquoi ? parce qu'elle lui fit douter davantage encore de ses dispositions, elle lui rappela sa triple chute, et lui fit craindre que Notre-Seigneur ne fût pas convaincu de son amour. Voyant par cette réponse de saint Pierre que l'amour de cet Apôtre était rempli de l'humilité, sans laquelle la charité n'est qu'illusion, Jésus n'hésita pas à lui dire : *Pasce oves meas.* Je vous fais le chef de mon Eglise. Plus votre amour paraît faible à vos propres yeux, ô Pierre, plus il est grand aux miens. Celui qui s'abaisse mérite d'être élevé. Quand vous vous êtes élevé vous-même, j'ai permis votre chute; maintenant que vous vous abaissez, je vous élève.

Si Jésus-Christ demandait aujourd'hui, à chacun de nous : M'aimez-vous ? Nous répondrions tous : Oui, Seigneur, je vous aime. Mais prenons-y garde, si notre amour n'est pas humble, il est loin d'être parfait. Il est des âmes qui dans leur amour de Dieu, dans leur dévotion, sont pleines d'elles-mêmes, elles se croient quelque chose à cause de ce qu'elles voient de bien en elles, à cause des exercices de piété auxquelles elles s'appliquent, à cause de leurs fréquentes communions, parce qu'elles sont exemptes de certains défauts qu'elles remarquent chez autrui. Elles se préfèrent aux autres. Comme saint Pierre, avant sa chute, elles protestent à Dieu de leur attachement, tout en négligeant la prière. Quelquefois, en comptant sur la grâce et sur leur vertu, elles vont dans certains lieux, dans certaines compagnies où elles courent mille dangers. Alors le Seigneur, pour les punir de leur orgueil, permet que l'édifice de leur perfection dont elles sont si fières, s'écroule, et qu'une triste expérience leur apprenne qu'elles ne sont rien, et ne peuvent rien sans lui. Humilions-nous donc, reconnaissons sincèrement notre néant; disons à Dieu que nous l'aimons, mais craignons de ne pas l'aimer assez; croyons même que tout le monde l'aime plus que nous, et conjurons ce bon Maître d'augmenter en nous son amour.

5263. II. — La réponse de saint Pierre, en même temps qu'elle marque l'humilité, marque aussi *la générosité de son amour.* Oui, Seigneur, répondit-

il, vous savez que je vous aime. Et un moment avant cette réponse, ayant aperçu Jésus sur le rivage de la mer où il pêchait, il se jeta à la nage pour être plus tôt auprès de lui.

La générosité de l'amour de cet Apôtre avait éclaté déjà avant sa chute: *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te. — Domine ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes.* Les paroles mêmes qui marquèrent sa présomption, marquent aussi une certaine générosité: *Etsi omnes scandalizati fuerint, ego nunquam scandalizabor. Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* Mais après avoir pleuré son triple reniement, par des larmes qui coulèrent tout le reste de sa vie, sa générosité s'accrut d'une manière admirable par la pénitence. A peine sorti du cénacle, ne pouvant contenir l'ardeur de son zèle, il se mit à prêcher Jésus-Christ crucifié; et à ses deux sermons, il convertit 8 000 Juifs. Rien ne put ralentir son ardeur: ni les menaces ni les persécutions. Le chasse-t-on d'une contrée, son amour le porte dans une autre, qu'il laisse encore pour aller annoncer Jésus-Christ ailleurs. Jérusalem, Antioche, Rome, l'Orient et l'Occident furent successivement le théâtre de son zèle. A quels travaux ne se dévoua-t-il pas, quelles fatigues, quelles privations n'essuya-t-il pas? mais ni la vie, ni la mort, ni les tribulations, ni le présent, ni l'avenir, ni les anges, ni les hommes, selon la parole de saint Paul, rien ne fut capable de le séparer de la charité de Jésus-Christ; et il couronna cette vie d'un généreux amour, par la marque la moins équivoque et la plus éclatante de son dévouement à son divin Maître; il subit pour lui, et comme lui la mort de la croix. Il fut crucifié la tête en bas, ne se reconnaissant pas digne du même supplice que le Fils de Dieu. — O grand saint Pierre, vous pouvez vraiment dire au Seigneur: *Etiam tu scis quia amo te.* Si on connaît l'arbre à ses fruits et l'amour aux œuvres qu'il inspire, il a dû être bien intense, le feu qui a jeté à nos yeux des flammes si éblouissantes et si vives. — Et nous, mes Frères, aimons-nous Jésus-Christ et son cœur adorable d'un amour généreux? 1° A quoi avons-nous renoncé pour Jésus-Christ? Pouvons-nous dire: *reliquimus omnia?* N'y a-t-il pas encore quelque créature qui tient à notre cœur et qui le captive? Sommes-nous détachés des richesses, détachés de nos aises, détachés de nous-mêmes? Qu'avons-nous fait jusqu'ici pour Jésus-Christ? Qu'avons-nous entrepris pour sa gloire? Au lieu de lui conquérir des âmes, nous avons peut-être par nos scandales, précipité les âmes de nos frères dans le mal. Au lieu de travailler à servir Dieu, nous n'avons fait que désobéir à sa loi. Qu'avons-nous souffert pour l'amour de Jésus-Christ? Hélas! la moindre peine nous abat, la moindre contradiction nous irrite, le plus petit mal nous est insupportable, nous ne savons rien endurer, nous résigner à rien, sommes-nous prêts, comme saint Pierre, à mourir pour Jésus-Christ? Hélas nous ne songeons même pas à vivre pour lui. — Reconnaissons donc que jusqu'ici nous n'avons pas aimé d'un amour généreux, pas plus que d'un amour humble. Pardon, Seigneur, d'avoir été jusqu'ici si présomptueux et si faibles dans notre charité pour vous. Désormais, tout en nous défiant de nous-mêmes, *neque vita, neque mors*, etc. Grand Apôtre, obtenez-nous cette grâce. Que nous puissions dire avec vous: *Etiam Domine, tu scis quia amo te* (1).

(1) A propos de saint Pierre, on pourrait parler du Pape et se servir de cette belle citation de saint François de Sales:

« L'Eglise est une monarchie, dit ce saint Docteur, et partant il lui faut un chef visible

XII. — Saint Vincent de Paul.

5264. *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum faciet* (REG. II, 35).

Il fut un prêtre fidèle qui agit selon le cœur de Dieu, cet homme qui, sans fortune, d'une naissance obscure, exécuta des entreprises auxquelles n'auraient pas suffi tous les trésors des rois, qui réforma les mœurs, propagea la foi chez les infidèles, ouvrit des asiles à toutes les infortunes, vint au secours des provinces désolées par la guerre et la famine, avec une munificence plus que royale. Ce prêtre, c'est saint Vincent de Paul. Méditons ce qu'il a été et ce qu'il a fait.

5265. I. *Ce qu'il a été.* 1° Le fils d'un bon laboureur, mais prévenu dès son enfance de la grâce de Dieu, dès lors sérieux, appliqué à ses devoirs, généreux envers les pauvres. Quand son père l'envoyait porter des grains au moulin, s'il rencontrait un pauvre, il ouvrait les sacs pour lui en donner une part. Un jour il sacrifia pour eux, toutes à la fois, quelques pièces qu'il avait économisées péniblement pendant des années. Plus tard, Vincent aimera à rappeler la pauvreté de ses parents et à dire, qu'il n'était que le fils d'un pauvre paysan et qu'il avait gardé les pourceaux.

2° Dans sa jeunesse, il se montra appliqué à l'étude autant qu'à la piété; aussi conquit-il ses grades de bachelier à l'Université de Toulouse; mais jamais il ne parla de ses succès; il chercha toujours à se faire passer pour un ignorant. Il pouvait dire comme saint Paul : Je n'ai pas estimé savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

3° Devenu prêtre, une affaire l'amena à Marseille; et, à son retour, il fut pris par des pirates qui le vendirent comme esclave à Tunis. Il eut pour maître un homme de Nice qui avait renoncé à sa religion et épousé une musulmane. Cette femme voulait savoir de Vincent comment vivaient les chrétiens; elle lui demandait de chanter les cantiques de sa religion, et Vincent chantait le *Salve Regina* et le *Super flumina Babylonis.* Cette femme y trouvait tant de plaisir, qu'elle disait à son mari qu'elle ne pensait pas qu'on pût en trouver autant dans le paradis de Mahomet. Elle persuada à son mari de se sauver en France avec son esclave. Il le fit, et tous deux

qui la gouverne comme souverain lieutenant de Notre-Seigneur ; autrement, quand Jésus-Christ dit : *Dic Ecclesiæ,* à qui parlerions-nous ? Et comment conserverions-nous l'unité de la foi ? Quand quelqu'un se voudrait émanciper, qui pourrait le réduire au bercail ? Comment pourrait-on empêcher qu'il y eût de la division dans l'Eglise ? et lorsque, suivant la parole de saint Jérôme, l'univers s'étonna d'être devenu Arien : *Totus orbis se Arianum esse miratus est,* comment se fût-il converti ? Tout royaume divisé sera désolé : *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur ...* C'est donc chose certaine que l'Eglise doit avoir un lieutenant général. Or voyons maintenant quel il peut être. Ce ne peut être que saint Pierre et ses successeurs. Car, laissant à part le consentement universel de tous les siècles, en voici une raison bien puissante : C'est que jamais il n'y a eu d'évêque qui ait pensé être souverain et commun pasteur de toute l'Eglise, que les successeurs de saint Pierre; et jamais on n'a avancé ni mis en doute qu'aucun autre le fût. Surtout maintenant, il n'est aucun prélat dans tout le christianisme qui s'attribue cette qualité, et duquel on propose qu'il soit pasteur général, sinon le Pape... Que dirons-nous donc ? Il n'y a personne qui ait jamais prétendu, être le chef unique de l'Eglise, que les successeurs de saint Pierre; il n'y a personne qui le prétende, il n'y a personne de qui on ait jamais eu cette pensée que du Pape. Et, d'autre part, il faut qu'il y ait quelqu'un qui le soit. Donc le Pape l'est sans aucun doute. C'est de lui que parle saint Jérôme dans l'Epître à saint Damas, où il dit : *Non novi Vitalem. Meletium respuo; ignoro Paulinum. Cuicumque tecum non colligit, spargit: hoc est: Qui Christi non est, Antichristi est.* » *(Voir la note du n. 1051.)*

arrivèrent à Avignon où le renégat abjura. Le légat du Pape qui reçut son abjuration, conduisit Vincent à Rome, où une mission lui fut confiée pour Henri IX. Au lieu de profiter de cette circonstance pour se faire une position avantageuse, il se retira chez les Pères de l'Oratoire ; et comme on lui offrait de devenir aumônier de la reine Marguerite, il préféra accepter une paroisse de campagne : Clichy. Cependant sur le conseil de M. de Bérulle qui était son directeur, il accepta de devenir le précepteur de M. de Gondy qui était général des galères. C'est là le point de départ de ses grandes œuvres. Mais les honneurs qu'il recevait dans cette maison pesaient à son humilité, il se résolut donc de la quitter et devint curé de Chatillon-les-Dombes ; mais Mme de Gondy fit tant qu'elle obtint qu'il fût rendu à sa famille.

5266. II. *Ce que saint Vincent de Paul a fait.* Pendant son séjour à Chatillon, il a établi la première confrérie des Dames de Charité, qui s'est ensuite répandue dans toute la France. Il travailla avec succès à la conversion des paysans qui se trouvaient dans les terres de M. de Gondy, ce qui donna lieu à Mme de Gondy de faire une fondation de missions, qui devaient se donner de cinq ans en cinq ans par toutes ses terres. M. de Gondy le fit nommer aumônier des galères dont il était général, ce qui donna à ce saint l'occasion de visiter les prisonniers, de les consoler, de les instruire, de baiser avec amour leurs chaînes et d'améliorer leur triste sort. Mme de Gondy l'ayant chargé de sa fondation de missions dans ses terres, il offrit cette somme à plusieurs religieux pour qu'ils exécutassent la fondation ; tous ayant refusé, Vincent réunit dans le collège des Bons-Enfants à Paris quelques prêtres qui désiraient s'associer à lui pour cette œuvre. Ce furent les commencements de la congrégation de la Mission qui, du vivant même du saint, se répandit en Pologne, en Irlande et jusqu'a Madagascar.

Avec le concours de Mlle Legras, il fonda à Paris ces admirables Filles de la Charité, que les malades ont eu jusqu'ici à leur chevet dans tous nos hôpitaux, que nos soldats ont trouvées sur tous les champs de bataille, pour panser leurs plaies, et leur montrer le ciel de leurs virginales mains.

Que ne fit-il pas pour rendre plus douce la souffrance, à la multitude des malades entassés dans les hôpitaux de Paris, pour recueillir les enfants trouvés dans des asiles où il leur procurait de véritables mères pour les nourrir, les élever dans l'amour et la crainte de Dieu ?

Point d'infortunes qui n'attendrissent le cœur de Vincent. Ce n'est pas à Paris, le théâtre le plus ordinaire de sa charité, qu'il bornait son zèle, il embrassait dans son cœur les provinces que la guerre et la famine avaient dévastées. La Lorraine, la Picardie, la Champagne obtinrent par ses soins des aumônes vraiment princières. Il secourut même les catholiques persécutés de l'Irlande et de l'Ecosse.

Les soins qu'il donnait aux pauvres, aux malades, ne lui faisait point oublier la plus grande et la plus efficace des œuvres, la sanctification du clergé. Il préluda à l'établissement des séminaires par les retraites données aux ordinands à Paris, et partout où les évêques appelaient les prêtres de la Mission, animés de son esprit. Il fut l'âme des conférences ecclésiastiques à Paris et l'inspirateur de tout le bien qui se fit par les prêtres fervents qui les fréquentaient.

Est-il un saint dont les œuvres aient été plus fécondes, et plus durables ?

C'est sous son patronage que sont placées encore aujourd'hui la plupart des œuvres de charité ; et les Lazaristes, les filles de Saint-Vincent de Paul, perpétuent dans le monde entier ce que leur saint fondateur a entrepris à la gloire de Dieu, et pour le bien des hommes.

Voilà ce que l'amour de Notre-Seigneur et l'amour des âmes peuvent faire produire par l'humble fils d'un laboureur. Mettons dans nos cœurs ce double amour, mes Frères, et notre vie sera féconde dans nos familles, dans notre voisinage. Pas d'égoïsme ; mais la tendresse, la compassion pour nos frères, pour les pécheurs, les malades, les malheureux. L'aumône quand nous pouvons la faire, la visite des malades, de saints conseils donnés à propos; c'est ainsi que les hommes nous béniront et que Dieu nous récompensera.

XIII. — Sainte Madeleine.

5267. Son père s'appelait Syr et sa mère Eucharie. Sa noble famille avait de grands biens en Galilée: le château de Magdalon qui échut en partage à notre sainte; à Béthanie le château de Marthe, et à Jérusalem la part qui revint à Lazare.

I. *Ses égarements.* Pauvre Madeleine, la voilà donc seule qui habite les villes de la Galilée, et son château. Capharnaüm était une ville commerçante, non loin du lac de Génézareth: un grand nombre d'étrangers y accouraient; le concours est une source d'abondance, et par conséquent de dangers. — Sans appui, sans guide, le monde lui sourit, et la fascination de la bagatelle qui obscurcit les vrais biens est un bandeau sur ses yeux. Elle a une âme grande et un cœur ardent et généreux. Elle ne connaît pas la vérité; elle se donne au mensonge qui lui sourit. Elle aime la créature. Mon Dieu, elle s'égare loin de vous! Ah! cette triste histoire est celle d'un grand nombre d'âmes. Pauvres âmes, si elles recevaient les grâces que nous recevons, que deviendraient-elles? et elles se perdent. . . Jésus-Christ nous a sauvés; un jour peut-être, nous chancelions entre le monde et Jésus. Jésus nous a pris; quelle reconnaissance doit être la nôtre! Il nous a arrachés au gouffre qui allait nous engloutir. Madeleine ne pense qu'à demander le bonheur à l'amour de la créature; elle jette plaisir sur plaisir dans son cœur que Dieu seul peut remplir, et ce pauvre cœur reste vide. Dieu pour la punir permet que sept démons s'emparent d'elle.

5268. II. *Son retour.* Pendant que Notre-Seigneur parcourait les villes de la Galilée, il la délivra de ces esprits qui l'obsédaient. Cette faveur du bon Maître touche son cœur et lui fait croire à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La grâce agit en elle et la voilà qui renonce aux vanités; ce n'est point assez, elle veut réparer publiquement le scandale qu'elle a pu donner au monde, et donner à Jésus une marque publique de sa reconnaissance. Elle n'a pas rougi de scandaliser une ville. Le péché qui ruine tout en l'homme lui inspire la honte du bien et la hardiesse du mal. La pénitence fait rougir du mal et donne la hardiesse pour le bien. A Naïm chez Simon, la deuxième année de la prédication du Sauveur, elle entre, elle la pécheresse, dans cette maison d'orgueilleux pharisiens; leur mépris ne l'arrête point, leurs paroles injurieuses ne sont point capables de l'intimider. Où allez-vous, Madeleine? Ah! la grâce vous poursuit, et l'amour de Jésus-Christ vous anime déjà. Oh! quelle foi! Les pharisiens ne voient en Jésus, qu'un homme, vous y découvrez un

Dieu. Ils l'honorent, mais ils ne l'aiment pas. Simon juge même mal et Notre-Seigneur et Madeleine: *Hic si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit eum, quia peccatrix est.* En ceci il se trompe doublement. C'est parce que Notre-Seigneur est prophète qu'il change le cœur des pécheurs et les attire à lui; et Madeleine n'est plus pécheresse puisqu'elle renonce à ses habitudes coupables pour s'attacher à Notre-Seigneur. O injustice des jugements du monde à l'égard de ceux qui se donnent à Dieu! — Madeleine s'approche et se prosterne aux pieds de Jésus, les arrose de ses larmes et les essuie de ses cheveux. « Madeleine abattue aux pieds de Jésus, n'ose plus lever cette tête qu'elle portait autrefois si haute pour attirer les regards; elle renonce à ses funestes victoires qui la mettaient dans les fers; vaincue et captivée elle-même, elle pose toutes ses armes aux pieds de celui qui l'a conquise, et les parfums précieux, et ses cheveux tant vantés, et même ses yeux qu'elle rendait trop touchants, dont elle éteint tout le feu dans un déluge de larmes. Jésus-Christ l'a vaincue cette malheureuse conquérante; et parce qu'il l'a vaincue, il la rend victorieuse d'elle-même et de toutes ses passions. . . Mais regardez, elle baise (les pieds du Sauveur); avec quelle ardeur elle les embrasse; et après cela, ne doutez jamais que la joie de suivre Jésus ne passe toutes les joies du monde; non seulement celles qu'il donne mais même celles qu'il promet, toujours plus grandes que celles qu'il donne. » (BOSSUET.) Elle entend sortir de la bouche du Sauveur ces paroles: Il lui est beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Elle ne fait que de se convertir, et non seulement elle l'aime beaucoup; mais Notre-Seigneur lui-même reconnaît qu'elle *a aimé beaucoup*, compensant par l'intensité de son amour ce qui manque à sa durée. N'est-ce pas notre histoire? Un jour le monde commençait à nous séduire, et Jésus nous appelait: *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere.*

Alors nous avons rompu avec le monde; ses rires, ses railleries amères, ses haines, peut-être, n'ont pu nous arrêter, et nous sommes allés nous jeter aux pieds de Jésus pour nous livrer à son amour. Si nous ne l'avons pas fait encore, il est temps de le faire. Nous qui avons affronté le blâme du monde pour nous égarer, nous nous laisserions arrêter par ses censures pour revenir à Dieu?

5269. III. *Sa fidélité.* Madeleine s'attache à Jésus, elle est avide d'entendre sa parole. Elle quitte tout pour goûter ses divins enseignements. Jésus prêche; elle le suit; elle sacrifie ses biens pour subvenir à ses besoins et à ceux des Apôtres. Elle n'a plus de sollicitude du temps. Un jour Notre-Seigneur se rend à Béthanie. Marie s'y trouve: Marthe se préoccupe. Marie est à ses pieds. — *Non est tibi curæ*, dit Marthe en se plaignant; mais Jésus prend le parti de Madeleine: *Elle a choisi la meilleure part*, dit-il. — Oui, la meilleure parce qu'elle est la plus noble; la meilleure parce qu'elle est la plus douce; la meilleure parce qu'elle est la plus agréable à Dieu; la meilleure parce qu'elle est la plus utile aux âmes. — *Quæ non auferetur ab eâ.* Dans le ciel on ne fera que continuer ce que cette vie commence sur la terre.

La résurrection de Lazare est accordée aux prières de Marie. (JOAN. XI.) C'est à sa prière que le divin Sauveur frémit et se trouble, et qu'il demande, *ubi posuistis eum?* et il pleure. Il ne peut voir, sans verser des larmes, couler les larmes de Marie. Six jours avant la pâque, elle vint laver les pieds

et la tête du Sauveur dans la maison de Simon le lépreux : respect aux petits, respect aux prélats de l'Eglise. Quand l'âme a fait pénitence et qu'elle a arrosé les pieds du Sauveur, elle peut s'élever jusqu'à sa tête et demander ses divines caresses : *Osculetur me osculo oris sui.* Mais néanmoins elle n'oublie point ses péchés et se tient toujours aux pieds du Sauveur, alliant ainsi l'humilité à l'amour : l'humilité par laquelle elle se confond, l'amour par lequel elle s'unit à lui. Judas la condamnait ; mais Jésus la défendit lui-même, fit son panégyrique et prédit que partout où serait prêché l'Evangile, on louerait cette femme. Sans doute elle se trouvait mêlée aux filles de Jérusalem à qui Jésus dit : *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants.* Elle était au pied de la croix. Quel courage la foi et l'amour divin donnent à la femme chrétienne ! Quel admirable trafic fait cette pénitente ! Elle donne des larmes aux pieds de Jésus, et ses pieds lui rendent du sang ; mais du sang qui la lave de toutes ses fautes. Elle recueillit les gouttes de ce sang, et la Sainte Ampoule se conserve encore à Saint-Maximin en Provence. La suite fait voir que ce ne sont pas les âmes pécheresses qui aiment le moins Notre-Seigneur. On ensevelit le divin Maître ; le soir du samedi, Madeleine prépare les aromates ; et le lendemain, de grand matin, elle se rend au sépulcre. L'ange lui apparaît, elle ne s'arrête pas, elle va dans la grotte. Un autre ange lui dit d'avertir Pierre et Jean ; elle va les appeler et revient avec eux. Ils la quittent ; elle reste. *Discipulis recedentibus non recedebat.* Jésus-Christ lui apparaît sous la forme d'un jardinier ; il ne veut pas se laisser toucher. Il se soustrait quelquefois aux âmes qui l'aiment. Jésus apparaît aux saintes femmes et se laisse baiser les pieds. Elle raconte la résurrection aux Apôtres. Jésus se rendit à Béthanie, Marie y était ; elle assista à son ascension ; elle était au Cénacle. Persécutée par les Juifs et chassée de son pays à cause de son zèle pour le règne de Jésus-Christ, elle fut exposée à la mer sur un vaisseau sans voile ni rames. Elle aborde à Marseille, elle convertit la Provence, elle passe ses nuits en prière, pendant trente ans à la Sainte-Baume. Les anges la portent à Aix où elle demande le viatique à saint Maximin, et elle s'envole vers les cieux, se réunir pour une éternité à celui qu'elle avait aimé uniquement. Là ses larmes sont essuyées par la main divine du Sauveur. Mais là son amour a grandi. Tout passe : la foi, l'espérance, les prophéties, le don des langues ; mais *charitas non excidit.* O sainte ! donnez-nous vos larmes, donnez-nous votre amour de Jésus.

5270. **Autre plan,** *d'après Massillon. Mulier quæ erat in civitate peccatrix, lacrymis cœpit rigare pedes ejus* (Luc. vii, 17). Celle qui était regardée comme le scandale de la cité devient la gloire de la grâce et le modèle de la pénitence. Deux préjugés empêchent les hommes de se convertir. Premièrement, ils se figurent la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la cessation du crime, et ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils se représentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état sans douceur et sans consolation ; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changements les trouvent peu sensibles, parce qu'ils les trouvent toujours découragés. Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés. I. Sa pénitence non seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. II. Sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur ; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle.

5271. I. *La pénitence de la pécheresse, non seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare tous ;* et c'est en quoi consiste la véritable conversion du cœur.

1° Elle avait fait un injuste usage de son cœur ; il n'avait jamais été occupé que des créatures ; et Madeleine née pour n'aimer que Dieu seul, Dieu était le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t-elle connu son Sauveur, *ut cognovit,* dit l'Evangile, que rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : première réparation de sa pénitence, son amour. Ne dites donc pas lorsqu'on vous propose son exemple à suivre, que vous ne vous sentez point né pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'est l'amour qui fait les véritables pénitents. Eh quoi ! votre cœur ne serait pas fait pour aimer son Dieu ? vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge ?

2° Elle avait fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avait fait les instruments de ses passions. La seconde réparation de sa pénitence est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avait abusé dans ses égarements. Car ce ne sont pas les sentiments qui prouvent la vérité de l'amour ; ce sont les sacrifices. Or ces sacrifices, elle les pousse non seulement jusqu'à renoncer aux choses visiblement criminelles ; elle en retranche même celles qui auraient pu passer pour innocentes, parce qu'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle aurait pu avoir d'en user encore. Et en effet, comme le pécheur en abusant des créatures, perd le droit qu'il avait sur elles ; tout ce qui est permis à une âme innocente, ne l'est pas toujours à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer. Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence : en vain paraissez-vous revenu des égarements grossiers des passions, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien, quand même tous les attachements conservés ne seraient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent, si vous restez attaché à ce qui peut vous perdre.

3° Elle avait fait servir jusque-là, par un assujettissement indigne, tous ses sens à la volupté et à l'ignominie ; elle commence à réparer ses voluptés criminelles par l'humiliation et en triomphant des dégoûts qu'inspirent les ministères les plus tristes, se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant d'un torrent de larmes, les essuyant de ses cheveux, les baisant : troisième réparation de sa pénitence. En effet, il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent : il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont opposées les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Autrement en vous épargnant, vous deviendrez malheureux ; car dans la vertu, c'est abréger ses peines que d'augmenter et multiplier ses sacrifices, et tout ce qu'on épargne des passions devient plutôt la peine et le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

4° Le dernier désordre enfin qui avait accompagné son péché, était un scandale public dans le dérèglement de sa conduite : scandale de la loi qui se trouvait déshonorée dans l'esprit des païens répandus dans la Palestine, parce que témoins des égarements de notre pécheresse, ils en prenaient occasion de blasphémer le nom du Seigneur et de mépriser la

sainteté de la loi : scandale du lieu, car ses égarements avaient éclaté dans Jérusalem, la capitale du pays, d'où le bruit se répandait bientôt dans le reste de la Judée. Or elle répare tous ses scandales par sa pénitence : le scandale de la loi ne se contentant pas de la pratiquer extérieurement après sa conversion, et d'une manière extérieure et pharisaïque : mais venant reconnaître Jésus-Christ qui en était la fin et l'accomplissement ; au lieu que souvent nous devenons superstitieux sans devenir pénitents, et nous remplaçons les abus du monde par les abus d'une fausse dévotion. Le scandale du lieu : cette même cité qui avait été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence ; et elle ne craint point d'avoir pour spectateurs de son changement, ceux qui l'avaient été de ses crimes : elle n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avait pas été dans le mal ; au lieu que nous, souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, nous les craignons dans la vertu ; et les yeux du public qui ne paraissent pas redoutables dans nos égarements, le deviennent dans notre pénitence.

5272. II. *Les consolations et les nouveaux plaisirs que la pécheresse trouve dans la pénitence.* Elle est heureuse avec Jésus-Christ en ce qui avait fait ses malheurs dans le crime.

1° Un amour injuste avait fait son premier crime, et la première source de tous ses malheurs ; la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau, d'avec cet amour profane qui jusque-là avait occupé son cœur. Premièrement, différence dans l'objet : elle s'était attachée dans son dérèglement, à des hommes corrompus, inconstants, perfides, etc., sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches ; l'excès de sa passion l'avait engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison ; et cela pour des hommes en qui elle ne trouvait d'ordinaire, que de l'ingratitude ; au lieu que dans sa pénitence, tout lui est compté ; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. Troisièmement enfin, différence dans la certitude de la correspondance ; l'amour de notre pécheresse pour les créatures avait été suivi des plus cruelles incertitudes ; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée.

2° La seconde consolation de sa pénitence, c'est le sacrifice de ses passions : elle met aux pieds de Jésus-Christ tous les attachements de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs ; elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines. On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris ; c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Il est donc vrai que notre pécheresse en sacrifiant ses passions, et tout ce qui les suit, met aux pieds de Jésus-Christ ses liens, ses troubles, ses servitudes, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or quand la vertu n'aurait point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions, de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfi-

die, de l'injustice des créatures, etc. Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse, *allez en paix*. Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie.

3° Enfin son péché l'avait avilie aux yeux des hommes; car le monde qui autorise tout ce qui conduit au dérèglement, couvre toujours de honte le dérèglement lui-même. Mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire que ses crimes ne lui en avaient ôté. Cette pécheresse si méprisée, si décriée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur, il la loue par les endroits mêmes les plus glorieux selon le monde: la bonté de cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour; il l'élève au-dessus du Pharisien, etc. Tel est le pouvoir admirable de la vertu; elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes; elle rétablit une réputation perdue; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles; enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avaient attiré de honte et de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finissions notre honte et notre inquiétude avec nos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous alarment; mais plus nous différons, plus elles grossissent. Craignons-nous de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence? Puisque nous avons pu porter jusqu'à ce jour, les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les mille agitations du désordre, ne craignons plus celles de la vertu, d'autant plus que la grâce adoucit et rend aimables les peines de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même. (MASSILLON.)

XIV. — Sainte Anne.

5273. *Supra modum mater mirabilis et bonorum memoria digna* (II MACH. VII, 20).

Il est une femme plus admirable que celle à qui l'Ecrivain sacré applique cet éloge et qui a plus de droit à vivre dans le souvenir des gens de bien et à mériter leur culte. C'est sainte Anne, que nous célébrons en ce jour. Quelqu'un faisant l'éloge de Philippe, roi de Macédoine, concluait ainsi tout ce qu'il avait à dire à sa louange: Il fut le père du grand Alexandre. Nous louerons sainte Anne suffisamment en disant: I, qu'elle fut la mère de la Vierge Marie, II, l'aïeule de Notre-Seigneur, III, qu'elle eut toute la sainteté que suppose une telle dignité.

5274. I. *Anne fut la mère de la Vierge Marie.* Quand Anne, femme d'Elcana, après avoir gémi longtemps dans la stérilité, vit ses prières exaucées de Dieu, et qu'elle devint mère de Samuel, elle entra dans des transports de joie; et quand elle vint offrir son unique enfant au Seigneur, elle s'écria: « Mon cœur a tressailli dans le Seigneur. Personne n'est saint comme lui. Personne n'est fort comme notre Dieu. Celle qui était stérile a donné le jour à plusieurs. » Elle n'avait pour lors pourtant que son cher Samuel. Mais cet enfant de bénédiction n'en valait-il pas un grand nombre d'autres? Anne, mère de Samuel, n'était que la figure d'Anne, mère de Marie. Toutes deux sont demeurées longtemps sans enfant, toutes deux ont obtenu par la prière de devenir mère. Toutes deux ont fait entendre après cette faveur le cantique de l'action de grâce, toutes deux ont rendu au Seigneur, en le

lui consacrant, ce qu'elles avaient reçu de lui; mais quelle différence entre la pemière Anne et la seconde! Quelque grand qu'ait été Samuel dont Dieu fit le juge et l'oracle de son pleuple, qu'est-il comparé à Marie? — O sainte Anne, vous n'aurez pas à regretter, comme tant de femmes, d'être devenue mère. Vous n'aurez point de larmes à verser sur celle que vous avez nourrie de votre lait: cette enfant de bénédiction surpassera votre attente. Elle réunira en elle toutes les vertus qui ont rendu si célèbres les Sara, les Rachel, les Débora, les Esther, les Judith. Mille fois mieux que cette dernière, elle sera la joie d'Israël, la gloire de Jérusalem, l'honneur du peuple de Dieu. Que dis-je? dès l'instant où vous l'avez conçue, la grâce a devancé la nature, elle a arrêté dans son cours le torrent du péché qui, parti de la désobéissance d'Adam, s'en va jeter son écume impure sur tous ses descendants. Marie en a été affranchie; et pendant que le sein des autres mères est, pour leurs enfants, comme un tombeau, où ils sont morts à la grâce, le vôtre est un sanctuaire, où votre fille immaculée bénit et loue Dieu d'une manière plus efficace que les anges ne le font dans le ciel. Ca au jour de sa conception Dieu l'a élevée en grâce par de là tous les anges *Tu supergressa es universas.* Donc: *Beatus venter qui te portavit, et beat ubera quæ suxisti.*

Mais s'il a été glorieux pour Anne d'avoir nourri de son sang et de so lait la divine Vierge, ce n'est pas moins honorable pour elle, d'avoir aid Marie par l'éducation à perfectionner en elle la grâce, et d'avoir eu l courage de conduire et d'offrir elle-même dans le temple, son unique, s douce, son immaculée Marie, afin que s'achevât ce chef-d'œuvre de sainteté Quelle générosité digne d'Abraham! que dis-je celle d'Abraham n'en éta qu'une ombre!

O parents, apprenez que si Dieu vous donne des enfants, c'est moins pou votre consolation que pour sa gloire; et plus il vous les donne saints, remplis de brillantes qualités, plus est grand votre devoir de les lui rendr s'il les appelle. O Anne, mère de Marie, je vous admire encore plus quar vous rendez Marie à Dieu qui vous la demande, que quand par des prièr vous demandez Marie à Dieu et qu'il vous la donne. *Supra modum mat mirabilis et bonorum memoria digna.* Mais par là même, qu'Anne est mè de Marie, elle est

5275. II. *L'aïeule, la grand' mère de Jésus.* Etre mère d'une reine de terre, être la grand'mère d'un roi ici-bas, c'est une grande gloire pour u femme. Qu'en est-il d'être la mère de la Reine du ciel et de la terre, et grand'mère du Roi immortel des siècles, du Fils de Dieu fait homme. C'e votre privilège unique. Grande sainte, vous n'avez point eu à cet égard concurrent. *Supra modum mater mirabilis.* On peut se dispenser de rappo ter les miracles qu'ont faits la divine Vierge et Anne sa mère. Quel mi cle serait comparable pour Marie à celui d'avoir été Mère de Jésus, q miracle Anne aurait-elle pu opérer qui eût quelque prix, comparé à ce d'avoir été mère de Marie, et par conséquent la grand'mère de Jésus? *S pra modum mater mirabilis.* Quand on représente les saints, on met à c d'eux ce qui fait leur titre de gloire: s'ils sont martyrs, les instruments leur supplice; s'ils ont fait des miracles, quelques-uns des malades qu'ils guéris; mais sainte Anne, on la représente avec la divine Vierge. Cela su

à sa gloire. Que dis-je, c'est le comble de sa gloire, quand on sait que Marie est la Mère du Fils de Dieu.

5276. III. Mais ce que nous ne devons pas moins admirer, c'est que *la sainteté d'Anne ait été en rapport avec sa dignité.* D'après l'enseignement de saint Thomas, qui est celui de toute la théologie catholique, quand Dieu choisit quelqu'un pour un emploi, pour une dignité, il lui donne les grâces voulues pour s'en acquitter comme il convient. La vertu de sainte Anne était donc celle qui convenait à sa qualité de mère de l'Immaculée, de grand'mère de Notre-Seigneur. Un autre principe de saint Thomas, c'est celui-ci : plus une chose s'approche d'une source, plus elle participe à son action. Plus on s'approche du feu, plus on se réchauffe. Or, qui a été plus près de la source de toute grâce que Marie ? qui a été plus près de Marie et après Marie de Dieu que sainte Anne ? Sa sainteté a donc été à part : *Supra modum mater mirabilis ;* et l'Eglise, dans l'oraison de sa fête, dit que Dieu lui a accordé le don de mériter de devenir la mère de la Mère de Dieu.

Que pouvons-nous donc faire de trop pour l'honorer ? Quoi de plus agréable à Jésus et à Marie que l'honneur que nous rendrons à sainte Anne ? Quel moyen plus sûr de nous assurer la protection de Marie ? Mêlons donc aux louanges et aux prières que nous adressons à la Fille, celles que nous adressons à la mère. Grande sainte, donnez-nous votre amour pour Marie, et notre salut est assuré.

XV. — Saint Laurent.

5277. *In medio ignis non sum æstuatus* (ECCLI. L, 6). *Per multas tribulationes oportet nos intrare ;* on peut donc dire de tous les saints : *Transierunt per ignem, et eduxisti eos in refrigerium.* Mais il n'en est point à qui ce texte s'applique avec plus de vérité qu'au glorieux saint Laurent, dont la fête est si solennelle dans toute l'Eglise ; on la célèbre, en effet, avec vigile et avec octave, sans doute parce que son sang commença à éteindre le feu des persécutions, et qu'après, l'Eglise ne tarda pas de triompher de ses persécuteurs.

Racontons : I, sa vie, et II, son glorieux martyre.

5278. I. *Sa vie.* 1° Quand Valérien l'interrogea sur sa naissance, le saint répondit : Je suis espagnol, bien que j'aie été nourri à Rome dès ma jeunesse. On m'a fait chrétien dès le berceau, et j'ai toujours été élevé dans la connaissance et la pratique des lois divines.

2° Il faut que ses vertus fussent grandes pour le faire élever à la dignité d'archidiacre des Papes ; car, en ces temps, pour promouvoir aux saints ordres, on exigeait l'innocence conservée depuis le baptême.

3° Sa charge lui donnait le soin d'administrer les trésors de l'Eglise, de secourir les pauvres, de pourvoir aux frais des ministres sacrés ; et saint Laurent s'en acquittait à la grande satisfaction du pape saint Sixte II.

4° Son désir du martyre. Cependant Valérien, dont la fureur contre les chrétiens était extrême, fit arrêter le Souverain Pontife qu'il jeta dans la prison Mamertine. Saint Laurent l'apprit et il courut vers celui qu'il aimait comme son père. Où allez-vous, mon père, lui dit-il, sans votre fils ? Vous n'offriez pas sans moi le saint Sacrifice. Ai-je donc fait quelque chose qui vous ait déplu ? Me croyez-vous capable d'une lâcheté ? Vous m'avez con-

fié le soin de dispenser aux fidèles le sang du Sauveur, et aujourd'hui vous me refuseriez de mêler le mien à celui que vous allez répandre ? Ne reculez pas devant le sacrifice d'un enfant que vous avez élevé, son triomphe sera le vôtre. Saint Sixte, touché des généreux sentiments de son diacre, lui répondit : Mon fils, je ne vous abandonne pas, de plus grands combats que les miens vous sont réservés ; à moi qui suis cassé de vieillesse, Jésus ménage de moins rudes épreuves ; à vous, qui êtes dans la vigueur de l'âge, de grands tourments sont préparés. Prenez patience, dans trois jours vous me suivrez ; en attendant, prenez soin de distribuer les trésors de l'Eglise que je vous ai laissés.

5° Saint Laurent s'éloigne donc du Pontife, et il va distribuer les biens de l'Eglise aux veuves, aux pauvres, aux prêtres du Seigneur qui étaient cachés pour se soustraire à la persécution. En arrivant auprès d'eux, ce saint diacre commençait par leur laver les pieds et par leur donner le baiser de paix ; ensuite il donnait à chacun ce qui lui était nécessaire. Qui n'admirerait ici sa charité et son humilté, autant que son zèle pour le martyre ?

6° Après avoir passé la nuit dans ces saintes œuvres, le lendemain, il vit traîner saint Sixte au supplice ; et il lui cria de loin : Père, ne m'abandonnez pas. J'ai fait tout ce que vous m'avez ordonné et distribué tous les trésors. Les soldats entendant ce langage se saisirent de lui et l'emmenèrent chez un tribun, qui rapporta le fait à Valérien, et c'est ainsi que commença

5279. II. *Son martyre.* Valérien l'interrogea sur ses trésors ; le saint diacre ne répondit point et fut remis entre les mains d'Hippolyte, chevalier romain, qui le conduisit en prison. Parmi les prisonniers se trouvait un aveugle, nommé Lucile, à qui Laurent promit la guérison, s'il voulait recevoir le baptême. Lucile se fit baptiser, en effet, et il recouvra aussitôt la vue. Le bruit de ce miracle, s'étant répandu dans la ville, grand nombre de malades et d'aveugles se firent mener à la prison, et saint Laurent les guérit tous. Hippolyte, émerveillé de ce qui se passait, demanda respectueusement à Laurent où étaient ses trésors. — Si vous voulez croire en Jésus-Christ, ô Hippolyte, répondit Laurent, je vous ferai voir des trésors et je vous promets la vie éternelle. Hippolyte déjà ébranlé se convertit. Valérien, cependant, ne perdait pas de vue les trésors de l'Eglise. Il se fit donc amener Laurent et lui demanda de nouveau de les lui découvrir. Laurent demanda trois jours, et pendant ce temps, accompagné par Hippolyte, il réunit tous les pauvres qu'il avait assistés et les conduisit à l'empereur, en lui disant : voilà les trésors de l'Eglise. L'empereur le fit déchirer par des scorpions, puis battre avec des verges, puis suspendre en l'air et brûler avec des lames de fer, afin de l'amener à renoncer à Jésus-Christ. Laurent, au milieu de ces supplices, se riait du tyran, qui ordonna de le frapper avec des fouets armés de plomb. Il le fit étendre ensuite sur un chevalet ; on disloqua tous ses os, on lui déchira de nouveau tout le corps avec divers instruments de supplices ; . . . . plus tard, il lui fit frapper la bouche à coups de pierres, et il le fit étendre sur un lit de fer, au-dessous duquel il ordonna d'allumer des charbons, en ménageant la flamme de manière à prolonger les tourments du martyr, en le brûlant à petit feu.

Tes feux, disait Laurent à Valérien, ne sont que des rafraîchissements pour moi, ils réservent toute leur ardeur pour te brûler toi-même éternel-

lement. Puis, peu après, il ajouta : Ne vois-tu pas que ma chair est assez rôtie d'un côté ? Tourne-la donc de l'autre. Cependant sa vie s'éteignait au milieu des flammes, et sentant l'heure de la victoire arrivée, il remercia Dieu, et rendit le dernier soupir. Ainsi mourut ce héros chrétien, qui confessa la foi à Rome, avec non moins de courage que saint Etienne à Jérusalem.

Nous avons besoin de tels exemples de nos jours, où nous cédons si lâchement, non aux tourments que la Providence épargne à notre faiblesse, mais à un sourire, à un vil respect humain ; apprenons de saint Laurent à vivre en saint, pour mourir en saint. Comme lui, pratiquons la pureté, l'humilité, la charité à l'égard de nos frères, et si nous n'avons pas comme lui la gloire de mourir martyr, du moins nous aurons une place dans le ciel, où Dieu couronne les martyrs.

XVI. — Saint Joachim.

5280. *Gloria hominis ex honore Patris sui* (Eccli. III, 13). Cette gloire a été la vôtre, auguste Mère de Dieu ; elle a été aussi celle de votre bienheureux Père dont nous vous demandons de célébrer dignement les louanges ; mais s'il a été une de vos gloires, vous avez été sa consolation et sa couronne.

I. *Gloria hominis ex honore Patris sui.* 1° Saint Joachim, sous ce rapport, n'a rien à envier à aucun mortel. Il est fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ces patriarches aimés de Dieu, qui lui ont transmis leur foi aux promesses divines, leur détachement des biens de la terre, leur obéissance aux ordres du ciel. Il compte parmi ses ancêtres des rois, et David en particulier. Bien que réduit à une condition modeste, il était berger, il avait conservé les nobles sentiments de ses ancêtres, et était l'émule de leurs grandes vertus. Serait-ce exagéré de dire que par la foi, par la justice, il l'emportait sur tous ! Car,

2° Il devait lui, être la gloire de sa fille unique, la Vierge Marie, l'immaculée, la plus pure des créatures. Quelle sainteté ne lui fallait-il donc pas pour n'être pas indigne d'une telle fille ! Son nom nous indique qu'il préludait par sa vertu à celle de son enfant ; car Joachim signifie *préparation du Seigneur,* il préparait la venue de celle qui donnerait un Sauveur à la terre et dont le sein virginal serait le sanctuaire du Très-Haut ; mais sanctuaire bien autrement saint que celui qu'avait préparé David, et qu'édifia Salomon. Notre-Seigneur a dit : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.* Au fruit on connaît l'arbre ; mais quel arbre que celui qui a produit Marie ! Après Marie elle-même dont Jésus est le fruit béni, en est-il un qui puisse être comparé à Joachim et à sainte Anne, que Joachim choisit pour épouse à vingt-quatre ans, et qui d'une naissance aussi illustre que lui, ne lui cédait point en sainteté ?

5281. II. Le même esprit divin qui m'apprend que la gloire du père fait l'honneur des enfants, m'apprend aussi que : *Filius sapiens lætificat patrem.*

1° Cette joie se fit longtemps attendre, car ceux qui servent le Seigneur doivent être prêts à l'épreuve. Anne resta pendant de longues années stérile ; et c'était un opprobre chez les Juifs ; ils ne connaissaient pas les gloires de la virginité que Jésus et Marie ont révélées à la terre. Une tradition raconte que Joachim, allant faire une offrande au temple, fut rebuté

par un prêtre qui lui reprocha de n'être pas père. Il s'en alla confus sur les montagnes avec ses troupeaux, et là il priait, pendant que Anne de son côté priait dans son jardin. Un ange les consola tous deux séparément; et quand Joachim fut de retour à sa maison, les deux saints époux se racontèrent l'un à l'autre la vision qu'ils avaient eue. La promesse de l'ange ne fut point vaine; car neuf mois après, le 8 septembre, naquit la divine Vierge, à laquelle par un miracle unique de grâce, ses bienheureux parents n'avaient point transmi la souillure originelle dans laquelle ils avaient été eux-mêmes conçus. Quelle joie pour ses deux vieillards, de caresser enfin cette enfant de bénédiction, attendue depuis si longtemps! on goûte d'autant plus un événement heureux qu'on a soupiré après lui davantage.

2° Mais cette joie fut plus grande encore quand cette enfant grandissant, laissa voir ce que la grâce avait mis en elle de dons célestes. Quelle pureté, quelle candeur, quel amour de Dieu, quelle obéissance, quel respect pour ses saints parents! Dès le berceau elle aspirait à se consacrer au Seigneur d'une manière solennelle. Pour un père vulgaire c'eût été un désespoir; pour Joachim, enfant d'Abraham, non seulement selon la chair, mais encore selon l'esprit, ce fut un grand sacrifice, mais accompagné de grandes consolations. Il ne recula pas; et comme son aïeul avait conduit son unique fils sur la montagne pour l'offrir à Dieu, Joachim conduisit au temple sa fille bien-aimée pour la lui consacrer.

3° L'ange lui avait-il appris la destinée de cette enfant du miracle? Lui avait-il dit à quelle mission elle allait se préparer au temple? Nous ne saurions le dire; mais si saint Joachim a pu entrevoir que sa fille allait se préparer à être mère de Dieu et que le Verbe divin fait homme, Jésus-Christ, serait son petit-fils, il a dû dire comme le vieillard Siméon: *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* En effet, il est probable que saint Joachim mourut pendant que la sainte Vierge était au temple, et que les prêtres en cherchant un époux à Marie voulurent donner à l'orpheline un appui. Ils choisirent saint Joseph qui, selon quelques-uns, était le frère de saint Joachim et par conséquent mieux à même que personne de servir de tuteur à la divine Vierge.

Donc ne nous contentons pas d'honorer Marie et Joseph, nous ne pouvons rien faire qui leur soit plus agréable que d'honorer aussi saint Joachim leur père; et un moyen facile d'obtenir que Marie s'intéresse à notre cause, n'est-ce pas de faire intervenir auprès d'elle saint Joachim? Grand Saint, plus grand par votre enfant de bénédiction que par vos nobles ancêtres, sachez qu'étant les serviteurs et les dévots de votre fille, les adorateurs de votre petit-fils Jésus, nous vous honorons, nous vous bénissons. Votre culte célébré par les Epiphane, les Damascène, ira grandissant dans l'Eglise comme celui de saint Joseph. Donnez-nous d'imiter vos vertus et assurez-nous la protection de Marie. — Amen. —

XVII. — Saint Michel.

5282. *Factum est prælium magnum in cœlo, Michael et angeli ejus prœliabantur cum dracone* (APOC. XII, 7).

L'écriture nous parle de divers combats célèbres, en particulier de celui de Josué qui arrêta le cours du soleil; mais il n'en est point de plus

remarquable que celui qui a eu lieu dans le ciel même, au commencement des temps, où saint Michel fit la guerre à Satan et triompha de lui. Dans l'impossibilité où nous sommes d'expliquer la nature et l'excellence de ce conquérant fameux, disons du moins ses œuvres admirables. Pendant que Lucifer s'éloigne de Dieu dès sa création, Michel se tourne vers Dieu dès sa création ; Lucifer persévère dans sa révolte, Michel dans sa soumission à Dieu ; Lucifer entraîne dans sa rébellion un tiers des anges, saint Michel gagne à Dieu la plus grande partie des anges, et il continue de lui gagner des âmes, trois considérations qui feront le partage de ce que nous avons à dire à la louange de ce prince de la milice céleste, et à l'édification de ceux qui l'honorent.

5283. I. *Sa fidélité.* Les prémices sont au Seigneur. Le premier usage de l'intelligence créée doit être de le connaître et de le servir. Les anges reçurent dès le premier instant de leur création ce commandement : *Et adorent eum omnes Angeli ejus.* L'ange est libre comme l'homme ; et Dieu ne veut pas le contraindre. L'ange peut donc tomber. Lucifer que Dieu avait enrichi de dons excellents, et qui était placé dans le ciel bien au-dessus d'une multitude d'anges, au lieu de reconnaître que les dons reçus du Créateur l'obligent à plus de fidélité à son égard, s'écrie dans son orgueil : *Non serviam. Super astra dei exaltabo solium meum et similis ero altissimo.* Mais Michel aussitôt et en même temps, fait contrepoids par sa soumission à la révolte de Lucifer. Il est le premier des êtres intelligents à rendre à Dieu la gloire qui lui revient de ses œuvres. Et Dieu ne peut pas désormais faire à ses créatures le reproche qu'elle l'ont toutes outragé avant de l'avoir adoré et aimé. — L'homme naît, hélas ! dans l'opposition à Dieu, et dans la disgrâce de Dieu ; ce n'est pas par sa faute, mais par la faute de nos premiers parents ; mais dès que sa raison se réveille, son grand devoir est de la tourner à connaître et à servir Dieu. Les parents ont-ils toujours le souci de diriger vers le Créateur l'intelligence et le cœur de leurs enfants ? Et ne pouvons-nous pas dire avec plus de raison que saint Augustin : *Sero te amavi ?* Si nous nous sommes donnés à Dieu de bonne heure, persévérons du moins comme saint Michel.

5284. II. *Sa persévérance.* Dieu seul est immuable ; mais l'ange quand il a fixé son choix est constant dans la détermination qu'il a pris. Aussi Lucifer, une fois éloignée de Dieu, persévère-t-il dans sa révolte. Plus coupable que l'homme, il n'y a eu pour lui aucune miséricorde. Il n'a eu personne pour le tenter, il s'est séduit lui-même. Il ne peut plus escalader le ciel ; mais il est un autre ciel qu'il cherche à troubler, c'est l'âme humaine d'où il voudrait bannir Dieu. Certaines peuplades des pays chauds, ne pouvant s'en prendre au soleil qui les brûle, s'attaquent, dit-on, à l'image du soleil retracée par les fontaines et elles cherchent à troubler les sources. Ainsi fait le démon, en attaquant les hommes. Saint Michel une fois tourné vers Dieu, ne se détacha plus de lui ; du reste, il n'avait qu'un ennemi à vaincre, Satan, et il en a triomphé tout d'abord et l'a mis hors de combat. Il a mérité que Dieu fixât dans son amour une volonté qui l'a aimé, quand elle aurait pu ne pas le faire. Il est confirmé éternellement dans l'amour de Dieu.

Ah ! n'imitons pas la constance du démon dans le mal, si nous avons contracté des habitudes coupables. Nous avons été inconstants dans le ser-

vice de Dieu, et nous serions fixés dans celui du démon! La persévérance dans le mal nous préparerait la réprobation ; la persévérance dans le bien assurera pour nous la possession éternelle de Dieu.

5285. III. *Son action salutaire.* Selon la pensée de saint Denis, et l'enseignement de saint Thomas, les anges d'un ordre supérieur éclairent ceux d'un ordre inférieur, et c'est ce qui explique l'influence fatale de Satan sur les autres anges ; mais *projecti sunt, et non est inventus amplius locus eorum in cœlo.* La fidélité de saint Michel fut plus efficace pour le bien que l'influence de Lucifer ne le fut pour le mal. Aussi l'Ecriture Sainte l'appelle-t-elle *princeps magnus.* (DAN. XXII.) Grand par l'excellence de sa nature, grand par sa victoire sur Satan, grand par la multitude d'anges qu'il a entraînés à sa suite dans la lutte, grand par les armes dont il s'est servi. *Quis ut Deus,* s'est-il écrié ; et ce cri lui a rallié le grand nombre des phalanges angéliques. Qui est comme Dieu ? On représente saint Michel une balance en main, pour montrer que dans sa haute intelligence, il a pesé Dieu d'une part et de l'autre toutes les créatures ; et en faisant cette comparaison, il dit : Qui est comme Dieu ? Et d'une autre main il a saisi un glaive pour combattre les ennemis de Dieu qu'il a précipités dans l'abîme.

Si nous écoutions notre raison quand nous sommes tentés, nous dirions aussi : *Quis ut Deus.* Est-ce que ce plaisir, cet intérêt qui nous charment valent Dieu ? Et cette influence que saint Michel a exercée sur les anges, il l'a exercée sur la synagogue du peuple de Dieu, dont il fut le protecteur. Il l'exerce sur l'Eglise dont il a la garde, il l'exerce sur les âmes qui sont dans l'Eglise. *Archangele Michael, constitui te principem super omnes animas suscipiendas. Venit in adjutorium populo Dei ; stetit in auxilium pro animabus justis.* (Off. rom.) *Explicat victor crucem Michael salutis signifer, præpositus paradisi cujus oratio perducit ad regna cœlorum.* Quand à votre dernière heure le prêtre fera les prières de la recommandation de l'âme, il dira : *Suscipiat eum Sanctus Michael, qui militiæ cœlestis meruit principatum.* Quand une âme pure quitte son corps, c'est à saint Michel que *tradidit Deus animas sanctorum ut perducat eas in paradisum exsultationis.*

Contra ducem superbiæ sequamur hunc nos principem, ut detur ex agni trono nobis corona gloriæ. Suivons-le en nous donnant aussitôt à Dieu, en étant constants au service de Dieu, en entraînant après nous notre prochain, par nos exemples et nos exhortations, dans la voie de la fidélité à Dieu. (1)

XVIII. — Des Anges.

5286. Plus un être est parfait, plus la connaissance que l'on en a perfectionne notre intelligence. Et un faible degré de connaissance des êtres les plus parfaits vaut mieux que la connaissance complète des créatures inférieures. Hélas! aujourd'hui on ne le comprend point. Aussi les hommes s'évertuent à enfouir leur intelligence dans la matière; et ils sont fiers de

(1) Entre tous les Anges du ciel, aucun ne l'emporte en gloire sur saint Michel ; saint Basile et d'autres Pères pensent même qu'aucun ne l'égale ; et cette opinion est bien fondée, puisque saint Michel fut choisi pour abattre l'orgueil de Lucifer et de tous les anges rebelles, et pour les chasser du ciel. — O mon âme, si tu aimes ce saint archange, qui chérit tant les hommes, réjouis-toi du rang élevé qu'il occupe en paradis ; et de même qu'il est le protecteur universel de l'Eglise et de tous les fidèles, prie-le de se faire ton protecteur spécial auprès de Dieu, qui l'aime beaucoup, et qui se réjouit de voir glorifier par toutes les créatures ce serviteur si fidèle et si zélé pour son honneur. (St. Ligouri.)

découvertes, qui les appauvrissent pourtant, si elles les empêchent de connaître Dieu et ses anges. Elevons donc nos esprits à l'étude de ce qui est au-dessus de nous: et parlons des anges.

Les anges sont des créatures spirituelles: ils ne sont pas Dieu, puisqu'ils ont été créés par lui; ils ne sont pas de la même nature que l'âme humaine unie à un corps et incomplète sans lui. Les anges n'ont point de corps, en sorte qu'ils n'occupent point de place, ils peuvent être dans un même lieu sans se gêner. Il n'est pas possible de les partager. S'ils se sont montrés avec un corps, c'était afin de rendre sensible leur présence: ce corps était emprunté, ou formé d'air; et il ne leur appartenait pas en propre. Les anges ne sont pas sujets comme les créatures corporelles aux maladies, au froid, ni à la chaleur. Ils ne peuvent ni grandir ni vieillir.

Traitons-en I, en général, II, en particulier. I. *En général.* 1° *Leur existence.* Que les anges existent c'est une vérité indubitable. La Sainte Ecriture nous l'atteste en maints endroits. Nous les voyons apparaître à Abraham, à Jacob, à Josué, et presque à tous les prophètes. L'Evangile nous apprend qu'ils ont annoncé la naissance de Notre-Seigneur, qu'ils l'ont servi au désert: et l'histoire de l'Eglise nous rapporte une foule d'apparitions des anges, et de manifestations des démons. Du reste il manquerait quelque chose à l'univers si les anges n'existaient pas, et si outre la matière comme les plantes, et l'âme humaine unie à un corps qui est matière, il n'y avait pas dans l'échelle des êtres de purs esprits plus dégagés de la matière et plus près de Dieu, pour former l'échelon le plus élevé des créatures. C'est une vérité certaine que les anges ont été créés avec le monde au commencement des temps.

5287. 2° *Leurs propriétés.* 1) Les anges étant des esprits ne sont pas enfermés dans un lieu, bien qu'ils soient cependant dans un lieu; ils peuvent se transporter d'un lieu à un autre avec une célérité merveilleuse. 2) Etant des esprits plus parfaits que l'âme humaine, ils ont à un degré plus parfait tout ce que l'âme humaine a de propriétés spirituelles, *a*) Ils ont une intelligence plus étendue que l'homme. L'homme ne connaît que par le secours des sens, et la portée des sens n'est pas étendue. L'intelligence angélique est toute meublée d'idées qui ne lui viennent pas des sens et qui vont plus loin que les nôtres. Nous avons besoin de raisonner pour passer d'une chose connue à une autre inconnue, les anges voient sans raisonnement les effets dans leurs causes, les conclusions dans leurs principes. Nous interrompons l'application à nos connaissances pendant le sommeil, les anges ne sont pas sujets à cette infirmité: ils connaissent sans interruption, bien qu'ils ne soient pas toujours appliqués à la connaissance d'un objet en particulier. Nous oublions facilement ce que nous avons appris, les anges n'oublient pas.

b) L'âme humaine a une volonté libre qui se porte à aimer ou à repousser ce qu'elle connait. Les anges ont donc aussi une volonté et une liberté plus parfaite, puisque leur intelligence est plus élevée. Ils ont donc pu, au moment de leur création, mériter des châtiments ou des récompenses.

De là il faut conclure que les anges sont d'une nature plus parfaite que les hommes. *Minuisti eum paulo minus ab angelis;* et par nature, l'ange le plus imparfait est au-dessus du plus parfait des hommes; mais par une grâce de Dieu, non seulement l'humanité de Notre-Seigneur, et la Vierge Marie sont élevés bien au-dessus de tous les anges; mais même d'autres

hommes peuvent arriver par leurs mérites à être placés au-dessus de certains anges.

5288. 3° *Leur nombre* est prodigieux et dépasse celui de toutes les espèces d'êtres matériels; et d'après la doctrine de saint Thomas, il n'y a aucun ange qui soit de même espèce qu'un autre, de telle sorte qu'ils diffèrent tous les uns des autres par quelque perfection particulière.

5289. 4° *Leur grâce et leurs mérites et démérites.* 1) Leur grâce. Dieu en créant les anges leur donna non seulement une nature excellente, mais encore des dons plus parfaits et gratuits : il leur donna pour fin de le connaître et de l'aimer en quelque sorte comme il se connaît et s'aime lui-même, de partager ainsi sa gloire et sa béatitude, et il leur accorda des moyens pour arriver à cette fin, et un temps d'épreuve pour la mériter. 2) Ce temps ne fut pas long, et un des princes de la milice angélique, saint Thomas dit même qu'il était le plus élevé de tous, voulut avoir pour lui la domination de toutes les créatures, et se révolta ainsi contre les droits de Dieu; il entraîna dans sa rébellion, des anges de toutes les hiérarchies. Le nombre de ceux qui restèrent fidèles est plus grand que celui des révoltés. Le châtiment suivit aussitôt le crime et les rebelles furent précipités dans l'enfer. Ainsi se partagèrent les anges, en bons et en mauvais.

5290. II. *Des anges en particulier* 1° *Des bons anges.* 1) Leur état. Les anges jouissent de la béatitude éternelle et voient toujours la face du Père, ou l'essence divine; ils ne peuvent plus, ni pécher ni mériter. 2) Leurs relations, *a)* par rapport à Dieu, ils l'aiment et le servent, *b)* entr'eux ils sont rangés dans trois compagnies qu'on nomme hiérarchies ou principautés sacrées. La première hiérarchie comprend ceux qui ne reçoivent aucune lumière, aucune connaissance que de Dieu seul. La seconde celle qui est éclairée par la hiérarchie supérieure et qui illumine la troisième. Cette dernière reçoit des lumières des anges supérieurs sans les illuminer elle-même. Chaque hiérarchie a trois chœurs, ce qui fait neuf chœurs angéliques. Dans la première, celui des Séraphins, qui sont consumés d'amour de Dieu, celui des Chérubins, qui ont la plénitude de la science et celui des Trônes qui par leur force soutiennent la grandeur et la majesté de Dieu. Dans la seconde hiérarchie, les Dominations distribuent aux autres anges leurs fonctions et leurs ministères; ceux qui exécutent les grandes actions qui regardent le gouvernement de toutes les choses corporelles, et font pour cela de grands prodiges s'appellent Vertus. Ceux qui empêchent que l'ordre des choses établi par Dieu ne soit troublé par les démons, se nomme Puissances. Dans la troisième, les Principautés ont la garde de toute l'humanité; les archanges exécutent les messages divins extraordinaires ou ont la garde des nations, des églises : enfin ceux qui ont la garde des hommes en particulier s'appellent anges. C'est là ce que nous apprennent les Pères.

Ils s'aiment tous pour l'amour de Dieu. *c)* Ils l'emportent sur les mauvais et les gouvernent. *d)* Bien que Dieu gouverne tout par sa Providence, l'exécution de son gouvernement se fait par les anges, c'est le sentiment non seulement des saints Docteurs mais encore de tous les philosophes qui ont admis des substances spirituelles. *e)* Par rapport aux hommes. Il est de foi que les anges de Dieu ont la garde des hommes. C'est la doctrine commune que chaque homme, même infidèle a un ange gardien. Cet ange est donné à chaque homme ou au moment de sa conception, ou à celui de sa nais-

sance. Cet ange, 1, offre à Dieu, les prières et les bonnes œuvres de son protégé. 2. Il éclaire son esprit, et donne à son imagination de bons mouvements. 3. Il combat le démon, apaise les tentations, écarte les périls du corps et de l'âme, il prie pour celui dont il a la garde, il lui inflige des punitions s'il est coupable; mais il ne l'abandonne pas même quand il est en état de péché, autrement qu'en lui refusant une spéciale assistance. Il l'accompagne au tribunal de Dieu, et ensuite au ciel s'il est sauvé. Il ne l'abandonne que quand il est réprouvé. O admirable conduite de Dieu sur l'homme! O Charité vraiment merveilleuse! s'écrie saint Bernard; et il en conclut que nous devons à notre ange gardien, *reverentiam pro præsentia, devotionem pro benevolentia, fiduciam pro custodia,* et que dans tous les périls nous devons l'invoquer. Invoquons aussi les anges de ceux avec qui nous avons à traiter. Respectons non seulement notre ange gardien, mais encore celui de notre prochain, et gardons-nous bien de scandaliser qui que ce soit. Imitons aussi les anges. Quelle fidélité ils mettent à remplir leur mission, malgré l'ingratitude des hommes! On admire un saint Charles Borromée qui s'arrêtait à instruire un berger. L'ange gardien d'un pâtre le fait toujours et nous regarderions comme au-dessous de nous de catéchiser nos enfants, nos domestiques? Et tout en veillant sans cesse sur nous, ils voient sans cesse la face de Dieu. Remplissons comme eux tous nos devoirs, mais en ne perdant pas de vue la présence de Dieu. (1)

5291. 2° *Des mauvais anges.* 1) De leur état. Ils ont conservé les dons naturels que Dieu leur a accordés: leur intelligence, par conséquent, est étonnante : ils ont cependant perdu en partie leurs connaissances surnaturelles. Leur volonté dans son exercice est obstinée dans le mal, et ils font commettre aux autres toutes sortes de péchés; mais eux-mêmes ne peuvent pécher que par jalousie et orgueil. Ils ne déméritent pourtant point; car le temps du mérite et du démérite est passé pour eux. Ils souffrent toutes les douleurs qu'éprouvent les âmes damnées.

2) De leurs relations. *a)* Avec Dieu, ils haïssent non point son essence qu'ils ne comprennent pas, mais les effets de sa justice, et ils exécutent servilement ses ordres. *b)* Avec les bons anges, ils les haïssent et sont contraints de se soumettre à eux. *c)* Entr'eux. Lucifer est leur chef et il y en a parmi eux qui, étant d'une nature plus parfaite, sont placés au-dessus des autres. Ils ne s'accordent entre eux que dans leur haine pour le bien, et pour les hommes en particulier. *d)* Envers les hommes. Dieu se sert des démons pour punir les hommes coupables soit en ce monde, soit dans l'autre. Et saint Thomas enseigne que chaque damné aura un démon pour le tourmenter. Les démons cherchent à perdre les hommes, et ils ont une action, soit sur les âmes, soit sur le corps. 1. Sur les âmes. Dieu le permettant ainsi pour

(1) Sainte Françoise romaine voyait son ange à ses côtés sous une forme humaine; chaque fois que quelqu'un se permettait en sa présence une action ou une parole inconvenante, il se couvrait le visage de ses mains. Il n'est ni père, ni frère, ni ami, dont l'affection puisse surpasser l'amour dont chacun de nous est l'objet de la part de son ange gardien. Les hommes nous aiment souvent par intérêt, et c'est ce qui fait qu'ils nous oublient facilement, lorsque nous sommes dans le malheur, et bien plus encore lorsque nous les offensons. Notre ange gardien nous aime uniquement par charité; c'est pourquoi il redouble de soins envers nous, quand nous sommes éprouvés; et il ne nous abandonne pas, lors même qu'il nous arrive de tomber dans le péché: il s'efforce alors de nous ouvrir les yeux, afin que par un sincère repentir nous retournions sans retard à Dieu. (SAINT LIGUORI).

éprouver les hommes, et pour humilier les démons qui souvent sont battus par des enfants, les démons peuvent exercer sur les âmes des tentations ordinaires. D'après un sentiment presque commun, chaque homme a un démon pour le tenter; ce démon se retire quand il est vaincu; mais c'est pour revenir ensuite à la charge. *(Voir la manière de combattre les tentations, nº 416.)* Et aussi des tentations extraordinaires. Le démon peut connaître et faire par lui-même ou par ses suppôts des choses merveilleuses pour séduire les hommes. Ceux qui entrent en commerce avec les démons, soit d'une manière expresse, soit d'une manière implicite en se servant pour obtenir quelque effet merveilleux de moyens que Dieu n'a pas établis, et qui ne peuvent produire naturellement un tel effet, pèchent gravement d'un péché de superstition.

2. Sur le corps. Les démons peuvent les obséder, ou les molester par une action extérieure, ou les posséder, c'est à dire s'établir en eux et les tourmenter. Les exorcismes de l'Eglise et l'histoire en fournissent des preuves convaincantes. Donc, *sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus circuit quærens quem devoret, cui resistite fortes in fide.*

5292. **Autre plan** *sur les anges gardiens, d'après Bossuet. Videbitis cœlos apertos et angelos Dei ascendentes et descendentes.* Satan monte et descend, il monte par l'orgueil et il descend par envie pour perdre l'homme; il monte aussi pour nous accuser au tribunal de Dieu. Mais il n'est pas question de lui en ce jour. Il s'agit des bons anges *ascendentes et descendentes.*

Si vous n'avez pas assez entendu la dignité de notre nature et la grandeur de nos espérances, vous le pourrez connaître aisément par la sainte solennité que nous célébrons en cette journée. C'est ici qu'il vous faut apprendre par la société que nous avons avec les saints anges, que notre origine est céleste, que l'homme n'est pas ce que nous voyons; et que ces membres, que cette figure, et enfin tout l'extérieur de ce corps mortel nous le cache plutôt qu'il ne nous le montre; car, puisque nous voyons ces Esprits bienheureux destinés à notre conduite, venir converser avec les hommes et se faire leur compagnons et leurs frères, puisque l'amour chaste qu'ils ont pour les hommes leur fait quitter le ciel pour la terre, et trouver leur paradis parmi nous, ne devons-nous pas reconnaître qu'il y a quelque chose en l'homme qui l'approche de ces Esprits immortels, et qui est capable de les inviter à se réjouir de notre alliance ? C'est ce que le grand Augustin nous explique admirablement par cette excellente doctrine sur laquelle j'établirai ce discours; c'est qu'encore que les anges soient si fort au-dessus de nous par leur dignité naturelle, il ne laisse pas d'être véritable que nous sommes égaux en ce point que ce qui rend les anges heureux fait aussi le bonheur des hommes; que nous buvons les uns et les autres à la même fontaine de vie, qui n'est autre que la vie éternelle; et que nous pouvons tous chanter ensemble par un admirable concert ce verset du divin Psalmiste: *Mihi autem adhærere Deo bonum est* (Ps. LXXII, 28). Tout mon bien, c'est d'être uni à mon Dieu par de chastes embrassements, et de mettre en lui mon repos.

C'est une loi immuable que les esprits qui s'unissent à Dieu se trouvent en même temps tous unis ensemble. Ceux qui puisent dans les ruisseaux et qui aiment les créatures se partagent en des soins contraires et divisent

leurs affections. Mais ceux qui vont à la source même, au principe de tous les êtres, c'est-à-dire au souverain Bien, se trouvent tous en cette unité, et se rassemblant à ce centre, ils y prennent un esprit de paix et un saint amour les uns pour les aurtes; tellement que toute leur joie, c'est d'être associés éternellement dans la possession de leur commun bien, ce qui fait, dit saint Augustin, qu'ils font tous ensemble un même royaume et une même cité de Dieu. Par la Rédemption le commerce de la terre avec le ciel est rétabli. C'est pour cette raison que vous les voyez monter et descendre. Ils sont les ambassadeurs de Dieu vers les hommes, ils sont les ambassadeurs des hommes vers Dieu. Ils ne sont pas seulement les anges de Dieu, ils sont encore les anges des hommes. Dieu les envoie pour nous assister, nous les lui renvoyons pour l'apaiser. Ils viennent chargés de ses dons, ils retournent chargés de nos vœux; ils descendent pour nous conduire, ils remontent pour présenter à Dieu nos prières et nos bonnes œuvres.

5293. I. *Descendentes.* Cette descente n'est pas un simple passage d'un lieu à un autre; c'est l'effet de la charité qui leur est propre. Bien que leur charité soit, comme la nôtre, l'amour de Dieu par dessus tout, elle a encore un autre effet qu'en nous. Elle élève les mortels de la terre au ciel, elle pousse les esprits immortels du ciel à la terre. Elle nous fait monter, elle les fait descendre. Misérables, bannis ici-bas, nous devons soupirer vers la patrie; cachés le long des fleuves de Babylone, nous gémissons en nous souvenant de Sion; eux dans le repos de la patrie bienheureuse, boivent à longs traits au fleuve de délices qui réjouit la cité de Dieu. Resterons-nous toujours captivés par les attraits d'une terre étrangère; et eux, livrés au repos, oublieront-ils de secourir leurs frères qui travaillent ici-bas? Non, la charité ne le permet pas. Placée entre eux et nous, elle tend la main aux uns et aux autres; elle nous invite à monter du ruisseau à la source, à ne pas nous arrêter aux créatures, à remonter au Créateur; elle invite les anges à descendre de la source, pour nous apprendre à remonter avec eux. La terre n'est pas un siège pour nous reposer, c'est un escabeau. Le degré pour aller au trône n'est pas le siège, c'est le marche-pied. Les anges ne peuvent s'élever plus haut; car il n'y a rien au-dessus de ce qu'ils possèdent; mais la charité les porte à venir à nous par une miséricordieuse condescendance. O bonheur que ces intelligences sublimes ne dédaignent pas les pauvres mortels, que du lieu de la paix, elles veuillent bien se mêler à nos luttes! Que peut produire cette terre ingrate qui soit capable de les attirer? Je l'ai dit, c'est la charité qui les presse; mais il faut donner les diverses raisons de leur descente. 1° D'abord, c'est la volonté de Dieu, et cela suffit pour que ses fidèles ministres accourent à nous; 2° l'ordre du monde demande que les créatures inférieures soient conduites par les supérieures; 3° les hommes devant remplir les sièges laissés vides par les démons, il est tout naturel que les bons anges viennent pour compléter leurs légions, faire des recrues parmi les hommes. Mais 4° il est plus doux et plus capable de nous toucher de dire que ce qui fait descendre les anges du ciel, c'est le désir d'exercer la miséricorde. Ils connaissent Dieu; ils savent que *miserationes ejus super omnia opera ejus;* ils voient quelles entrailles paternelles il a pour les pécheurs, avec quelle bonté gratuite il les appelle, les prévient, les accueille; en le voyant, ils ne peuvent oublier qu'eux-mêmes ont reçu la même grâce que

les hommes. Cette grâce nous a relevés, et elle a empêché leur chute ; elle nous a guéris de nos blessures, en eux elle a prévenu les coups qui nous les ont faites; elle a remédié à nos maladies, elle les en a préservés. Ils comprennent donc, à la vue des œuvres de Dieu, que rien n'est aussi grand que d'exercer la miséricorde, que c'est reconnaître la miséricorde dont ils sont l'objet, que de l'exercer à l'égard d'autrui. Ne serait-ce pas mépriser la miséricorde que de dédaigner de la pratiquer? De peur d'être ingrats envers Dieu, ils veulent être bienfaisants à l'égard des autres ; et ils cherchent à imiter ainsi la bonté de leur Créateur. *Estote misericordes sicut Pater vester misericors est.* Mais comment exercer la miséricorde au ciel, où il n'y point de misérables? Peut-on consoler les affligés, où toutes les larmes sont essuyées? peut-on secourir ceux qui travaillent, où tous les travaux sont finis? peut-on visiter les prisonniers, où tout le monde jouit de la liberté? peut-on recueillir les étrangers, où nul n'est reçu que les citoyens ?

Là, ils ne voient que des bienheureux; ils quittent ce lieu de bonheur afin de rencontrer des affligés. Apprenez ici, chrétiens, de quel prix sont les œuvres de miséricorde. Il manque, ce semble quelque chose au ciel, parce qu'on ne peut pas les y pratiquer. Encore qu'on y voit Dieu face à face, encore qu'il y enivre les esprits célestes du torrent de ses voluptés; toutefois leur félicité n'est pas accomplie, parce qu'il n'y a point de pauvres que l'on assiste, point d'affligés que l'on console, point de faibles que l'on soutienne, enfin point de misérables que l'on soulage.

C'est pourquoi ils jettent les yeux sur notre terre. Ici, toutes les misères abondent: c'est leur pays natal. La riche moisson pour ces esprits bienfaisants ! il n'y a que des misérables, parce que il n'y a que des hommes. Tous les hommes sont des prisonniers, chargés des liens de ce corps mortel. Esprits purs, Esprits dégagés, aidez-les à porter ce pesant fardeau, et soutenez l'âme qui doit tendre au ciel, contre le poids de la chair qui l'entraîne en terre. Tous les hommes sont des ignorants, qui marchent dans les ténèbres.

Esprits, qui voyez la lumière pure, dissipez les nuages qui nous environnent. Tous les hommes sont attirés par les biens sensibles ; vous qui buvez à la source même des voluptés chastes et intellectuelles, rafraîchissez notre sécheresse par quelques gouttes de céleste rosée. Tous les hommes ont au fond de leurs âmes un malheureux germe d'envie, toujours fécond en procès, en querelles, en murmures, en médisances, en divisions. Esprits charitables, Esprits pacifiques, calmez la tempête de nos colères; adoucissez l'aigreur de nos haines ; soyez nos médiateurs invisibles, pour reconcilier en Notre-Seigneur, nos cœurs ulcérés. Aussi ils accourent en foule : *Videbitis cœlos apertos*, tant ils sont empressés d'exercer ces œuvres de miséricorde. Apprenons à ne pas les négliger nous-mêmes.

Mais qui dira les œuvres miséricordieuses qu'ils accomplissent à notre égard ? Ils s'intéressent à tous nos besoins, à toute heure et à tout moment; ils se tiennent prêts pour nous assister. Sentinelles toujours en garde, ils veillent jour et nuit. Quelle reconnaissance ne manifesta pas le jeune Tobie à l'Ange, qui l'avait accompagné durant un voyage : c'est durant toute notre vie que ces princes de la cour céleste nous gardent; ils se font nos serviteurs jusqu'à notre mort. (1) Tantôt ils diminuent les efforts du démon, ainsi que

(1) Voyez avec quelles précautions les enfants portent leurs petits frères; eh bien, les esprits célestes, nos frères ainés, ont pour nous la même sollicitude.

Raphaël enchaîne Asmodée. Tantôt, d'accord avec l'Ange gardien de nos ennemis, ils nous réconcilient avec eux ; ils pleurent sur nos égarements : *Angeli pacis amare flebunt*, etc. Comment reconnaître de tels services ? Si un homme franchit seulement une rue pour nous parler, nous regarderions comme impolitesse de ne pas lui répondre. Ils viennent du ciel et nous ne les écoutons pas, et nous ne leur parlons point ! Il est facile de récompenser leurs services, ils ne veulent que notre salut ; que, du moins, nous ne les déshonorions pas en les renvoyant les mains vides, quand :

5294. II. *Ascendentes, ils remontent à Dieu* pour nous servir encore ; car, en remontant, ils ne nous abandonnent pas. En descendant du ciel, ils ne perdent pas leur félicité. Comment pourraient-ils éclairer les aveugles, s'ils perdaient leur lumière ? En remontant au ciel, ils ne perdent pas la sollicitude qu'ils ont pour nous ; ils y vont traiter nos affaires, plaider notre cause, porter nos prières et nos bonnes œuvres. Comment Dieu a-t-il voulu que nos prières lui arrivassent par ses Anges ? La prière du juste pénètre le ciel, c'est vrai ; mais cependant le poids de ce corps mortel la retarde. Ne constatons-nous pas tous les jours la peine que nous avons à élever notre esprit à Dieu. C'est pourquoi Dieu nous envoie un Ange aux ailes rapides, qui dit comme Raphaël : *Ego obtuli orationem tuam Domino ;* et saint Jean nous dit, dans l'Apocalypse, que : *Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo.* Présentées par une main si pure, nos prières sont mieux accueillies. Ils portent aussi nos œuvres, nos bons désirs ; ils font valoir jusqu'à nos pensées. Surtout, qu'elle est leur joie, quand ils peuvent offrir à Dieu les larmes du repentir, ou des travaux supportés pour l'amour de lui ! Quand ils peuvent annoncer au ciel que cet esprit rebelle s'est rendu, que ce prodigue est revenu, quels concerts il y a dans le ciel ! *Ita erit gaudium in cœlo.* Courage, pécheur, âme pénitente ; voyez donc en quel lieu on fait fête de votre conversion.

Et vous qui souffrez, qui travaillez péniblement pour Dieu, les Anges comptent vos travaux, je dis plus, ils vous les envient. Leur nature peut aimer le bien suprême, mais elle ne peut endurer les douleurs de cette vie ; ils ne peuvent imiter l'Homme-Dieu dans ses souffrances. Ah ! certes, direz-vous, ils n'ont pas à nous envier ce triste avantage. Vous parlez selon l'esprit du monde ; mais les Anges qui ont vu un Dieu s'humilier, souffrir et mourir connaissent le prix des souffrances ; et si la charité ne les en empêchait, ils nous porteraient envie. Ne pouvant donc offrir à Dieu leurs propres souffrances, ils sont heureux de lui présenter les nôtres. Aussi, autour du trône de Dieu, vantent-ils à l'envi la patience de Job dans ses grandes épreuves ; ils prennent part aux honneurs du combat, en chantant la vaillance du vainqueur.

Ah ! chrétiens, qui croyez n'avoir affaire qu'avec les hommes, sachez que vous êtes en société avec tout un monde invisible : *Accessistis ad multorum millium Angelorum frequentiam.* L'un d'eux est chargé de vous ; mais tous prennent part à tout ce qui vous intéresse, mieux que vos parents et que vos plus chers amis. Rendez-vous dignes de leur amitié et de leur estime. Du moins, ne méritez pas leur indignation. Après avoir porté nos vœux au ciel, ils devront aussi porter nos crimes, si nous vivons d'une manière coupable. Ils seront les témoins irrécusables de nos hontes. Nos fautes seront écrites comme

dans un livre, dans la connaissance des Esprits célestes, au témoignage de saint Augustin. La pureté des Anges fera ressortir la laideur de nos péchés, de telle sorte que nous serons en horreur, non seulement au ciel, mais encore à nous-mêmes.

Ah ! maudit péché, tu fais tourner à la perte des hommes tout ce que Dieu a fait pour les sauver. Le sang de Jésus, répandu pour vous laver crie vengeance contre vos crimes, ô pécheurs ; les sacrements sont changés par vous en source de malédiction ; et, ces Anges si bons, par votre impénitence, deviennent des accusateurs. Ah ! quand ils voient tomber une âme, ils tentent tout pour la relever. *Cecidit et contrita est*, disent-ils ; et aussitôt ils courent aux remèdes pour panser ses plaies. *Tollite resinam, si forte sanetur.* Mais si nous méprisons leurs soins, nous les verrons bientôt changer de langage : *Curavimus Babylonem et non est sanata : derelinquamus eam.* La famille consternée d'un mourant appelle plusieurs médecins qui délibèrent ; on attend avec anxiété leur réponse. Si tous disent qu'il n'y a plus d'espoir, que de larmes ! Ah ! il y a souvent une consultation invisible, mille fois plus redoutable : c'est celle des Anges qui disent : *Curavimus Babylonem*, etc. Il faut nous l'épargner. Ne changeons pas des amis, des protecteurs, des guides charitables en des accusateurs, en des vengeurs de nos crimes. Nous avons assez affligé nos Anges par nos endurcissements ; réjouissons-les par notre pénitence, et désormais, aimons, respectons, écoutons les Anges qui descendent et montent pour nous.

XIX. — Saint François d'Assise.

5295. *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (Col. I, 24). En la fête de ce saint, on devrait tendre les autels d'écarlate, car François a été martyr. Mais ce n'est pas au 4 octobre qu'on peut honorer son martyre, puisque c'est le jour de son triomphe ; c'est plutôt au jour où il a reçu les sacrés stigmates sur le mont Alverne. Du reste, ce n'est pas par les tyrans qu'il a été martyrisé, mais par Notre-Seigneur lui-même. Ce divin Sauveur, qui aimait infiniment son Père, et haïssait infiniment le péché, aurait voulu rester sur la terre jusqu'à la fin du monde pour y souffrir toujours ; mais il convenait que son Père le couronnât de gloire après sa passion au Calvaire ; alors pour accomplir dans la personne de ceux qui croient en lui ce qu'il aurait voulu faire lui-même, il a laissé sur la terre son Eglise et dans l'Eglise des saints qui continuent par la prière, les saintes œuvres, les croix, de faire ce qu'il a fait durant sa vie mortelle, et ce qu'il désirerait faire toujours. *Adimpleo ea quæ desunt.* Rien n'y manquait de ce qui est nécessaire pour satisfaire à Dieu et expier le péché ; car *copiosa apud eum redemptio ;* mais ses souffrances ne paraissaient pas suffisantes à son amour. Il veut qu'à sa place nous apaisions encore la justice de son Père, par nos œuvres saintes et nos souffrances. Il ne mérite plus, assis qu'il est à la droite de son Père, il veut que nous méritions ; il n'expie plus, étant enivré de la béatitude de son Père, il veut que nous offrions nos expiations à Dieu. Et c'est par la grâce qu'il nous a méritée, que nos œuvres et nos souffrances, qui, en elles-mêmes ont si peu de valeur, deviennent méritoires de la gloire du ciel. Mais entre les saints, nul plus que saint François n'a accompli la mission de Notre-Seigneur sur la terre : car il a été triple-

ment martyr. On peut, en effet, être martyr de trois manières, de volonté et non d'effet, comme saint Jean l'Evangéliste que Dieu a miraculeusement délivré du bain d'huile bouillante dans lequel l'avait fait plonger Domitien ; d'effet et non de volonté, comme les saints Innocents qui n'ont pas même pu penser à être martyrs ; de volonté et d'effet, comme tant de saints qui ont subi volontairement la mort pour la foi. Or, saint François a été martyr de ces trois manières.

5296. I. *De volonté et non d'effet.* Son ambition était de mourir pour Notre-Seigneur. Le désir du martyre faisait chercher de toute part à saint François d'Assise un infidèle qui eût soif de son sang ; et certes il est véritable, encore que tous nos sens y répugnent, qu'un chrétien, qui est blessé de l'amour de notre Sauveur, n'a pas de plus grand plaisir que de répandre son sang pour lui. C'est là peut-être le seul avantage que nous pouvons remporter sur les anges. Ils peuvent bien être les compagnons de la gloire de Notre-Seigneur, mais ils ne peuvent pas être les compagnons de sa mort. Ces bienheureuses intelligences peuvent bien paraître devant la face de Dieu, comme des victimes brûlantes d'une charité éternelle, mais leur nature impassible ne leur permet pas de faire une généreuse épreuve de leur affection parmi les souffrances, et de recevoir cet honneur, si doux à celui qui aime, d'aimer jusqu'à mourir, et même de mourir par amour. Pour nous, au contraire, nous jouissons de ce précieux avantage, car de deux sortes de vie qu'il a plu à Dieu de nous donner, l'une immortelle et incorruptible, fera durer notre amour éternellement dans le ciel, et pour l'autre, qui est périssable, nous la lui pouvons immoler pour signaler cet amour sur la terre. Et c'est, comme je vous disais tout à l'heure, ce qui peut arriver de plus doux à une âme vraiment percée des traits de l'amour divin. (BOSSUET). Pour se procurer ce bonheur, François s'embarqua pour la Syrie. Repoussé par la tempête, il se dirigea vers le Maroc, et il marchait si vite, transporté par l'ardeur de ses désirs, que son compagnon ne pouvait le suivre. Là, il tombe malade, puis retourne en Syrie à travers mille périls. Présenté au Sultan, il s'offre à entrer dans le feu pour prouver la divinité de la religion ; le Sultan est plein d'admiration pour cet homme, et au lieu de le faire mourir, comme il le faisait pour tant de chrétiens, il lui offre des présents que saint François refuse. Il s'en va sans avoir obtenu ce qu'il ambitionnait, ou plutôt il l'obtient.

5297. II. *D'effet, non de volonté.* La privation du martyre fut pour lui un rigoureux martyre. Quelle douleur en effet pour un cœur ardent comme le sien, de se voir priver de ce qu'il estime la plus grande des grâces, et de se le voir refuser par Dieu lui-même ! Plusieurs saints ont entrepris comme lui d'aller au martyre ; mais ils ne sont pas parvenus au lieu même du martyre : ils en ont été écartés par la tempête ou par d'autres causes, mais saint François dut croire que Dieu ne le jugeait pas digne de cette grâce ; et si Notre-Seigneur disait : *Quomodo coarctor usquedum perficiatur*, François a dû dire comme Thérèse : Je me meurs de douleur de ne pouvoir mourir. La Vierge Euphémie, de Chalcédoine, voyant que les lions lui léchaient les pieds comme des chiens fidèles, fit une prière à Dieu pour que l'un d'eux au moins lui donnât le coup de la mort, et elle fut exaucée. François en eût fait autant, s'il eût été permis ; mais c'eût été exciter ce Sultan barbare à un nouveau crime, et il se retira tout confus, se souve-

nant de ces paroles de nos saints Livres : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* — Et lui s'en allait humilié de n'avoir pas subi le même sort. — Vous vous trompez, grand saint, Dieu, s'il vous prive de ce martyre, vous en réserve un plus long et plus glorieux.

5298. III. *D'effet et de volonté.* Jésus-Christ veut vous immoler lui-même comme une victime sainte à la gloire de son Père. Entre les divers sacrifices, il en est qui sont agréables à Dieu, non du côté de la victime, mais du côté de celui qui l'immole, comme quand Abel et Abraham offraient à Dieu des brebis ou d'autres animaux. D'autres plaisent à Dieu du côté du côté de la victime, mais non par celui qui l'immole, comme le sacrifice qu'ont fait de leur vie les martyrs : le persécuteur qui les immolait commettait un crime ; enfin il est des sacrifices où la victime et les sacrificateurs plaisent à Dieu, tandis que la manière dont ils sont offerts lui déplaît. Ce serait le cas d'un prêtre qui célébrerait sans être en grâce. Dans le sacrifice de saint François, tout est digne de Dieu.

1° C'est Jésus-Christ qui, sous la forme d'un séraphin en croix, le perce de traits.

2° C'est François qui est une victime sainte. Etre saint, c'est être dégagé de toute créature pour s'attacher à Dieu. Or, qui a porté plus loin que ce saint le détachement *(a)* des biens de ce monde ? Jamais dans sa jeunesse il ne refusa l'aumône. Après sa conversion, en présence de l'évêque, il se dépouilla même de ses vêtements. « Ce roi pauvre qui, venant au monde, n'y trouve point d'ami plus digne de sa grandeur que celui de la pauvreté, c'est là ce qui touche son âme. Ma chère pauvreté, disait-il, si basse que soit ton extraction, selon le jugement des hommes, je ne puis que je ne t'estime, depuis que mon maître t'a épousée. Et certes, il avait raison, chrétiens. Si un roi épouse une fille de basse extraction, elle devient reine : on en murmure quelque temps ; mais enfin on la reconnaît ; elle est ennoblie par le mariage du prince ; sa noblesse passe à sa maison, ses parents ordinairement sont appelés aux plus belles charges, et ses enfants sont les héritiers du royaume. Ainsi, après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté, bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette alliance. Les pauvres, depuis ce temps-là, sont les confidents du Sauveur et les premiers ministres de ce royaume spirituel, qu'il est venu établir sur la terre, Jésus même, dans cet admirable discours qu'il fait à un grand auditoire sur cette mystérieuse montagne, ne daignant parler aux riches, sinon pour foudroyer leur orgueil, adresse la parole aux pauvres, ses bons amis, et leur dit avec une incroyable consolation de son âme : O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu : *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei* (Luc. VI, 20). (Bossuet). Une fois religieux, François fut plus pauvre que les mendiants ; car les mendiants possèdent ce qu'on leur donne, et un religieux de saint François est incapable de posséder. *(b)* Quel cas a-t-il fait des honneurs et de la gloire de ce monde ? Etant encore dans le siècle, il changeait d'habit avec les pauvres, se revêtait de leurs haillons, et était fier qu'on le montrât du doigt et qu'on le traitât d'insensé. *(c)* Quant aux plaisirs des sens, il en était si éloigné qu'il n'était pas seulement mortifié, mais mort à tout ce que les mondains recherchent. Mort dans les vêtements chauds en été, glacés en hiver ; et, de plus, il se roulait encore dans la neige

quand il en trouvait l'occasion : mort dans les aliments, refusant à sa soif même de l'eau claire que les pauvres ont du moins à loisir, et pratiquant un jeûne et une abstinence extraordinaires.

3° Manière dont il a été offert en victime, c'est par amour pour Dieu que Jésus-Christ en a fait une victime; et c'est pour cela qu'il s'est servi d'un séraphin dont le nom signifie ardeur; aussi son sacrifice a-t-il été capable, comme celui de Jésus, d'apaiser la justice de Dieu pour les débauches qui débordaient de son temps. Aussi, comme Jésus sur la croix, François a-t-il mérité par son sacrifice une postérité nombreuse. *Si posuerit pro peccato animam suam videbit semen longœvum.* Quelle postérité que celle de ce saint patriarche! Son Ordre admirable a donné à l'Eglise six Papes, des patriarches! des évêques sans nombre; il a servi de refuge et de port à des empereurs, à des rois, à des princes qui sont allés y faire pénitence; il a fourni de grands docteurs comme saint Bonaventure; il a donné aux missions des légions d'Apôtres. Il a donné au ciel plus de 1 000 martyrs, plus de 1 600 religieux qui ont fait des miracles éclatants, plus de 110 religieuses déclarées saintes par l'Eglise. Si la cause contient éminemment ses effets, si on connaît un père par ses enfants, un arbre par ses fruits, jugez de la sainteté de François, la cause de ce saint Ordre, le père de si saints enfants, l'arbre qui a porté des fruits si salutaires.

Voilà, mes frères, celui que le monde a pris pour un insensé; et en effet il a pratiqué la sainte folie de la croix, qui est la sagesse de Dieu, auprès de laquelle celle du monde n'est que folie. Saint François pauvre, saint François humilié, saint François pénitent a mérité sur la terre la plus grande des gloires, celle de revivre dans des enfants nombreux qui perpétuent ses vertus, d'être exalté dans toutes les chaires, d'être admiré de tous ceux qui savent apprécier la vraie grandeur, et de jouir de la béatude de Dieu lui-même. Quel grand du monde vivant de son temps dans les richesses, etc., est honoré aujourd'hui comme ce saint patriarche? Apprenez donc de là à rechercher ce que les mondains fuient, à fuir ce qu'ils recherchent; comme ce saint, reproduisons en nous par de saintes œuvres et des souffrances endurées chrétiennement, la vie de Jésus-Christ.

XX. — Sainte Thérèse.

5299. *Gratia Dei sum id quod sum et gratia ejus in me vacua non fuit.* Dieu est admirable dans ses saints, admirable dans les dons qu'il leur accorde et dans les récompenses dont il les couronne; et les saints sont admirables dans la manière dont ils correspondent aux grâces de Dieu, et dans ce qu'ils entreprennent et souffrent à sa gloire. Devant faire l'éloge de sainte Thérèse, nous mettrons sous vos yeux le spectacle de cette double merveille, d'une part la libéralité de Dieu envers cette sainte, et de l'autre la reconnaissance, l'amour, la générosité de Thérèse à l'égard de son Dieu.

5300. I. *Gratia Dei sum id quod sum. Admirabile nomen tuum in universa terra. Cœli enarrant gloriam Dei.* Mais ce n'est que l'image de ce qu'il fait dans les âmes qui sont le palais où il se plaît à habiter, et en particulier, dans celle de Thérèse. Pour elle Dieu a été prodigue de ses grâces lorsqu'elle était dans l'âge le plus tendre, prodigue en la retenant avec amour quand le monde l'attirait, prodigue de dons merveilleux lorsque Thérèse vaincue s'est livrée à lui tout entière.

1° Dieu qui la prépare à de grandes œuvres, lui donne: tous les dons de la nature: noblesse, fortune, intelligence, beauté même; rien ne lui est épargné. Un esprit droit, un bon sens rare s'unit en Thérèse à un cœur grand et généreux; mais ce ne sont là encore que les parvis du temple que Dieu veut élever. Sur l'autel de ce cœur, il allume le feu de son amour; et après Dieu lui-même, l'amour de Dieu est le plus grand de tous les biens. Les lumières de la grâce illuminent le sanctuaire intérieur que Dieu s'est choisi. Thérèse ouvrait à peine les yeux aux richesses et aux honneurs de ce monde qu'elle en comprit la vanité, et que déjà en lisant la vie des martyrs, elle ambitionnait la gloire de mourir pour Jésus-Christ. Elle a à peine sept ans, quand elle fait part à son frère Rodrigue de son désir; et ces admirables enfants quittent furtivement la maison paternelle pour aller chez les Maures, verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ. Leur oncle les rencontre, et les ramène à leur parents. Alors Thérèse se venge de ne pouvoir être martyre en cherchant à vivre en solitaire. Elle se construit un ermitage dans le jardin de son père, et elle y passe de longues heures dans la prière. L'aigle, dit-on, voulant reconnaître ses aiglons les élève dans ses serres et les présente au soleil, pour voir si leurs yeux pourront en affronter l'éclat: ainsi Dieu essayait de bonne heure l'âme de Thérèse à contempler ces lumières surnaturelles dont il devait plus tard l'inonder; et déjà cette enfant les voyait sans effroi. Dieu nous a prévenus aussi dès l'enfance: quel cas avons-nous fait de ses inspirations?

5301. 2° Thérèse grandit, et admirons ici la faiblesse humaine dans les plus grandes âmes, et la miséricorde de Dieu qui les en guérit. Thérèse ne laisse pas éteindre en elle la flamme de la charité; car jamais elle n'a fait de fautes graves dans sa vie. Cependant la vanité un instant la captive. Elle lit quelques écrits légers, à l'exemple de sa mère; elle fréquente une jeune parente un peu mondaine; et voilà qu'elle commence à s'occuper de la blancheur de ses mains; la crainte de Dieu s'affaiblit en elle et il semble qu'elle n'est plus retenue que par la crainte de perdre l'honneur humain. Dieu la prend comme par la main pour la retirer de ces périls, et la conduit dans un monastère: elle n'avait alors que quatorze ans. Il lui inspire de se consacrer à son service. Thérèse hésite; à la fin elle fait part de son désir à son père qui la conduit au monastère de l'Incarnation, et là elle est comblée de consolations spirituelles, *et ego lactabo eam et ducam eam in solitudinem et ibi loquar ad cor ejus.* Thérèse malgré ces grâces, tout en gardant avec soin l'amitié de Dieu, n'y regarde pas de si près, quand il s'agit de péché véniel: Dieu pour lui ouvrir les yeux, lui envoie une grande maladie. *Ignis probat ferrum et tentatio hominem justum.* Malgré cela Thérèse abandonne l'oraison, aime les conversations avec les gens du monde, trouve trop sévère une religieuse, sa parente, qui l'avertit. Elle n'a pas la paix; car Dieu paie ses ingratitudes par de nouvelles faveurs; et un cœur comme le sien sent vivement ce qu'il y a d'ingratitudes dans ses infidélités. O Dieu que vous êtes bon! quel intérêt avez-vous donc à posséder nos cœurs pour leur faire de telles avances! Vos bienfaits triomphent enfin de Thérèse. Elle reprend l'oraison et lit les confessions de saint Augustin. Le triomphe de la grâce est complet. Cette lutte entre la nature et la grâce est ordinaire dans les âmes même des saints. Nous l'avons éprouvée nous-mêmes. Nous avons senti les révoltes de la nature, nous avons lutté contre Dieu lui-même qui nous en-

voyait tour à tour des épreuves et des consolations pour nous attirer à lui. Dieu s'est vengé de nos infidélités par de nouveaux bienfaits, n'y soyons pas insensibles.

5302. 3° Maintenant que Thérèse est toute à lui, Dieu sera tout à elle. Il versera sur elle des torrents de lumière et d'amour. Elie le patriarche du Carmel est élevé au ciel sur un char de feu : le feu de l'amour divin emporte Thérèse jusqu'à Dieu. Thérèse est pénétrée d'abord au fond de son âme de la grandeur de Dieu ; puis ce Dieu si bon lui parle de ces paroles qu'il n'est pas donné à l'homme de reproduire ; puis il se montre à elle d'abord il lui fait voir ses mains, ensuite sa personne toute entière environnée de gloire. Il la choisit pour son épouse, et en signe de l'union qu'il contracte avec elle, il lui offre un clou trempé de son sang. Et la sainte est enivrée des consolations célestes. *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te.* Maintenant elle est libre, et toute livrée à l'amour : avant, elle était plus ou moins captive. Nous n'avons de repos qu'en nous livrant entièrement à Dieu. Seigneur, que de dons vous avez faits à cette servante privilégiée ! Elle peut bien dire avec l'Apôtre : *Gratia Dei sum id quod sum*, et comme lui elle peut ajouter :

5303. II. *Et gratia ejus in me vacua non fuit.* Dans sa reconnaissance, Thérèse dut dire : *quid retribuam Domino pro omnibus.*

1° L'amour divin ne se paie que par l'amour ; les bienfaits de Dieu sont comme des charbons embrasés par lesquels il veut attiser en nos cœurs la flamme de sa charité. Thérèse avait aimé aux jours de son enfance et même à ceux de ses infidélités ; mais plus tard elle aima sans réserve. De sa poitrine partent des soupirs. Combien de fois, dit-elle, je me suis souvenue de ces paroles de David : *Sicut desiderat cervus ad fontes aquarum*, etc. Elle peut dire à son Bien-Aimé, comme l'épouse des saints Cantiques : *Vulnerasti cor meum.* Un jour, en effet, un ange lui apparut, tenant en ses mains un dard enflammé, et lui en perça le cœur à diverses reprises : et Thérèse succomba presque à cette blessure, tout en trouvant à ce martyre une joie ineffable. Elle disait à son confesseur qu'elle ne pouvait imaginer personne qui aimât Notre-Seigneur autant qu'elle. Ayant entendu chanter ce cantique : *Que mes yeux vous voient, ô Jésus !* elle tomba évanouie et on l'emporta comme une morte dans sa cellule ; le lendemain elle était encore hors d'elle-même. Sa mort a été toute d'amour. Quand on lui apporta le saint viatique, elle, dont la faiblesse était si extrême qu'elle ne lui permettait pas de se remuer, elle s'élança hors de sa couche et ce cygne d'une si grande blancheur entonna son dernier chant : O mon Epoux, dit-elle, l'heure si désirée est venue de vous contempler enfin.

5304. 2° L'amour n'est point oisif ; ou il n'existe pas, ou il opère, et Thérèse a fait pour Dieu de grandes choses. Ses écrits dont l'Eglise appelle la doctrine céleste, ont éclairé, consolé et édifié un grand nombre d'âmes. Elle a fondé de son vivant 30 monastères de la réforme. Chose admirable, les anciens solitaires peuplaient les déserts, Thérèse a fait fleurir la solitude au sein des villes elles-mêmes. Les missionnaires donnent à Dieu des âmes ; mais Thérèse lui donne des saints qui pratiquent la perfection évangélique, et qui ne sait que les saints rendent à Dieu plus de gloire que des milliers d'âmes imparfaites ? Et comme si ce n'était pas assez de tout entreprendre par amour pour Jésus, le cœur de Thérèse embrasse le monde

il se consume en prières pour toutes les âmes; et on a dit que par là elle gagna à Dieu autant d'âmes que saint François Xavier lui-même.

5305. 3o Thérèse a souffert pour celui *qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* La grande marque d'amour, c'est le martyre. Si Thérèse n'a pas subi le martyre du sang; il en est un autre pui plait aussi à Dieu, c'est celui de la contrition. On parle de la douleur de Madeleine qui passe trente ans à pleurer ses égarements; mais qui n'admire davantage le regret qu'a Thérèse des fautes qui n'ont été que légères? Quel martyre pour son cœur si aimant de voir les progrès de l'hérésie, et les profanations dont l'auguste Sacrement de l'autel était l'objet, quel martyre de ne pouvoir jouir encore de la vue de Celui après lequel elle soupirait si ardemment! Je me meurs de douleur de ne pouvoir mourir, chantait-elle. Rien ne la consolait en ce monde que de pouvoir souffrir pour témoigner à Dieu la sincérité de son amour: *Aut pati, aut mori*, telle était sa devise. Aussi, que de voyages entrepris, que de maladies supportées, que d'obstacles rencontrés, que de persécutions subies! Quelle pauvreté endurée dans ses fondations! Certains prédicateurs déclament contre elle du haut de la chaire, on la dénonce à l'inquisition, les magistrats lancent contre elle des arrêts. Et elle, comme saint Paul, dit: *Patior sed non confundor. Scio cui credidi.* O femme admirable, qui dans un corps faible, portez une âme de héros, que vos exemples sont nécessaires à un siècle d'égoïsme, de sensualité, d'apathie! Où sont ceux qui ayant reçu des grâces de Dieu, les paient autrement que par des paroles? *Gratia Dei sum id quod sum ;* où sont ceux qui entreprennent de grandes choses pour sa gloire, qui ne sont consolés d'être séparés de lui que par le bonheur de souffrir pour lui? On ne les trouve guère que parmi les enfants de cette incomparable mère. O Carmélites, soyez fières de celle qui vous a enfantées à l'amour de Jésus; comme elle, vous pouvez dire: *Gratia Dei sum.* Quelle grâce que votre vocation! Mais, comme elle, ajoutez: *et gratia ejus in me vacua non fuit.* Aimez, priez, souffrez comme elle, afin de partager un jour sa gloire.

XXI. — Saintes reliques.

5306. *Nimis honorati sunt amici tui Deus.* Quel honneur Dieu rend à ses saints! Dans le ciel, il a revêtu leur âme de sa propre gloire, il veut que de la terre nous honorions et invoquions ces âmes bienheureuses, afin de nous assurer leur protection et d'obtenir par leur entremise la grâce de leur ressembler. Mais l'âme des saints n'est qu'une partie d'eux-mêmes que Dieu a prise avec lui, nous laissant sur la terre leurs corps, leurs vêtements, les lieux qu'ils ont habités. Ce sont ces restes vénérés, I, que Dieu honore, II, il veut que son Eglise les honore, III, il aime à ce que chaque fidèle les vénère.

5307. I. *Dieu les honore.* 1° Déjà il a honoré les corps des saints *de leur vivant;* car il en avait fait, 1, *les membres de Jésus-Christ.* Ces corps ont été en effet les tabernacles de Notre-Seigneur. Plus riches que l'ancien qui ne renfermait que les tables de la Loi et un vase de manne, ils ont porté l'auteur de la Loi, le pain vivant descendu du ciel, Jésus dans l'Eucharistie qui les a sanctifiés, purifiés, et a déposé en eux les germes de l'immortalité bienheureuse. 2, Ils ont été *les temples du Saint-Esprit, corpora vestra tem-*

plum sunt, consacrés par le baptême et par la confirmation. Ces temples, les saints les ont conservés dignes du Dieu qui les habitait; et de l'autel de leur cœur, que de sacrifices, d'actions de grâces, de louanges, de mortifications, n'ont-ils pas offerts à Dieu, qui en retour (1), 2° honore ces corps même *après la mort*. Il veut que leurs sépulcres soient glorieux, et que même dispersées, les pierres de ces temples saints publient la puissance de celui qui récompense leur humilité par la gloire des miracles. Au contact de ces cendres, que des morts ont recouvré la vie! L'Ecriture sainte elle-même ne nous apprend-elle pas qu'un mort ressuscita au contact des ossements du prophète Elisée? Que la ceinture et les mouchoirs de saint Paul guérissaient les malades, aussi bien que l'ombre de saint Pierre? Que de malades doivent leur guérison aux saintes reliques! que de pécheurs leur doivent le repentir! que de justes une ferveur nouvelle! que de possédés leur délivrance! que d'âmes tentées ou affligées la force de vaincre le démon et de surmonter les peines de la vie! que de cités, que de provinces la préservation de la guerre, de la peste, et d'autres calamités! L'histoire est pleine de prodiges que Dieu a opérés par le moyen des saintes reliques.

5308. Dieu se prépare *à honorer les corps des saints par les gloires de la résurrection. Exsultabunt ossa humiliata. Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* La béatitude de l'âme, sa gloire rejailliront sur ces corps qui ont participé aux œuvres saintes de l'âme. C'est justice. *Fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. Fulgebunt sicut sol*, dans cette cité qui n'a besoin ni du soleil, ni de la lune, parce que la clarté de Dieu l'illumine. *Nimis honorati sunt amici tui Deus.* Ce n'est point assez (2).

5309. II. *Dieu veut que son Eglise honore les reliques.* Aussi de tout temps a-t-on vu les fidèles recueillir avec respect le sang des martyrs, s'exposer à la mort pour ensevelir leurs corps vénérés, faire célébrer le saint sacrifice sur leurs ossements, élever sur leurs tombeaux des oratoires, des basiliques,

(1) Un autel où l'on avait coutume d'offrir à Dieu des holocaustes étant démoli, le dévot capitaine Judas Machabée et ceux de sa suite portèrent tant d'honneur aux pierres qui en restaient, qu'ils ne voulurent pas les employer à un usage profane, ni les laisser dans un lieu exposé aux passants; mais ils les déposèrent religieusement en un lieu convenable, attendant que quelque prophète envoyé de Dieu leur enseignât de sa part ce qu'il en faudrait faire. Le corps d'un saint est un autel sacré, un temple auguste, un divin sanctuaire, où l'on a offert à Dieu mille hosties de louanges, de mortifications, de pénitences et d'œuvres de charité. Que ce temple soit démoli par la mort, les matériaux n'en laissent pas d'être sacrés et vénérables comme les pierres du temple dont le Psalmiste disait: *Placuerunt servis tuis lapides ejus.*

(2) Naaman favori du roi de Syrie pria le prophète Elisée de lui permettre d'emporter dans son pays de la terre de Palestine, parce qu'il avait appris que cette terre serait un jour sanctifiée par les pas du Rédempteur du monde. Nous avons bien plus raison d'honorer ces cendres des saints. Notre-Seigneur ne les foulera pas aux pieds, il les prendra, les façonnera de nouveau. Honorons, dit saint Ambroise, les saints martyrs, les princes de la foi, les intercesseurs du monde, les héros du royaume de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ. Et vous me dites: Qu'est-ce que vous honorez dans une chair morte? J'honore en la chair du martyr les cicatrices qu-elle a reçues pour le nom de Jésus, j'honore la mémoire de celui qui montre qu'il est vivant par les miracles qu'il opère; j'honore les cendres qui ont été consacrées par la profession de foi; j'honore en ces cendres les semences de l'éternité; j'honore le corps qui m'apprend à aimer le Fils de Dieu et à ne point craindre la mort pour l'amour de lui; pourquoi est-ce que les fidèles ne rendraient pas honneur à ce corps que les démons révèrent et qu'ils honorent dans le sépulcre après l'avoir déshonoré par les supplices? J'honore le corps que Jésus a glorifié par le martyre, et qui régnera avec lui dans le ciel.

enfermer leurs restes mortels dans l'or, dans la soie, dans des châsses de grand prix, accourir en pèlerinage dans les lieux sanctifiés par leurs reliques, y prier et y pleurer. Quand les hérétiques osèrent attaquer ces manifestations de respect et d'amour pour les saintes reliques, les docteurs de l'Eglise, comme saint Jérôme élevèrent leurs grandes voix pour les flétrir. Ce saint Docteur fait voir que l'impie Vigilance outrage tous les évêques de l'univers, qui visitent les basiliques élevées sur les tombeaux des saints ; il ajoute que les démons eux-mêmes devant les reliques manifestent par leurs rugissements qu'ils sentent la présence des élus de Dieu ; et dans le concile de Trente, l'Eglise déclare qu'ils méritent la condamnation, qui a été prononcée contre eux et qu'elle prononce de nouveau, contre ceux qui soutiennent qu'on ne doit point honorer les reliques des saints et que le respect que leur rendent les fidèles est inutile. Et cette Eglise honorera les corps saints de ses enfants sur la terre jusqu'au jour où Dieu les glorifiera au ciel.

5310. III. *Dieu aime à ce que chacun de nous honore les saintes reliques.* Pourquoi les honore-t-il lui-même et les fait-il honorer par l'Eglise, sinon pour inviter chacun de nous à leur rendre l'honneur qui leur est dû? Pourquoi accorde-t-il des miracles, des guérisons et des grâces autour des saintes reliques, sinon pour favoriser le culte que nous leur rendons, et nous en démontrer l'utilité et l'efficacité? N'est ce pas Dieu, du reste, qui a mis dans le cœur de l'homme un sentiment naturel, qui le porte à garder avec respect le souvenir des grands hommes et de ceux qui lui ont été chers, et de les entourer d'une sorte de respect? Est-il une nation, même païenne, qui n'ait pas eu une espèce de culte pour ceux qui l'avaient fondée. Avec quel soin ne garde-t-on pas la plume d'un grand écrivain, l'épée d'un grand capitaine, les restes d'un grand conquérant, ce qui a appartenu à un père, à une mère, à un ami, quelques cheveux, un bijou qu'ils ont porté? Or, toutes les œuvres des grands hommes ne s'élèvent pas au-dessus de la nature ; les saints seuls ont vécu d'une manière surnaturelle et divine. Qui peut-on comparer aux martyrs, *qui plantaverunt Ecclesiam sanguine suo?* Quels plus grands écrivains que les Apôtres qui ont écrit et prêché une doctrine divine, et qui par elle ont fait la civilisation ; que les docteurs de l'Eglise, qui ont défendu la foi avec une éloquence admirable! Quels plus grands conquérants que les saints qui, en gagnant le ciel, ont remporté la victoire sur le démon, et ont été les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, au lieu d'en être les bourreaux! Et ne sont-ils pas nos pères et nos frères dans la foi, nos protecteurs, nos amis? Donc, honorons leurs restes précieux, Dieu le veut, l'Eglise nous y invite, notre nature, notre raison nous y portent. Donc ne craignons pas d'entreprendre un voyage pour aller visiter les lieux sanctifiés par leur sainte vie. Les mondains, qui se rient de nos pèlerinages en font en souvenir d'un impie fameux. Ils ne rougissent pas de profaner des églises pour y donner la sépulture à ceux qui n'ont été célèbres que parce que qu'ils étaient incrédules. Ne craignons pas d'accompagner en procession, avec des prières et des chants, les restes des saints, comme le faisaient avec tant de magnificence nos pères, comme saint Louis le fit avec toute sa cour, pour la couronne d'épines, comme l'empereur Héraclius le fit pour la croix du Sauveur, comme des milliers de pèlerins de l'univers entier le font chaque année à Lorette. Allons nous prosterner devant les restes des saints aux jours de calamité, dans les épreu-

ves qui nous affligent, dans les tentations qui nous accablent. Selon la pensée de saint Chrysostome, les corps des saints protègent nos villes plus efficacement que des remparts inexpugnables, non seulement contre les ennemis visibles, mais contre les ennemis invisibles, les démons, et même contre les coups de la colère divine. Portons sur nous quelques saintes reliques, baisons-les avec respect. Tous ces actes de piété nous attireront la protection de ceux qui ont d'autant plus de sollicitude pour notre salut qu'ils sont dans une plus grande sûreté pour eux-mêmes, et qui ont d'autant plus de pouvoir pour nous obtenir des faveurs qu'ils sont plus près de Dieu; et ils nous aideront à nous sanctifier. Il s'échappe en effet des reliques des saints une vertu sanctifiante et de grands enseignements. Les corps des vierges apprennent aux femmes et aux jeunes personnes chrétiennes à se respecter; les corps des pénitents invitent les pécheurs à saisir la seule planche de salut qui leur reste; les corps des martyrs nous prêchent l'énergie de la foi qui sait braver le respect humain, et même la persécution; ceux des Apôtres nous excitent au zèle: *Quam pulchri pedes evangelizantium pacem*! Si nous comprenons ce langage des morts qui vivent dans le sein de Dieu, nous deviendrons nous-mêmes des saints (1).

XXII. Oraison funèbre commune.

5311. *Après les panégyriques donnons au moins une oraison funèbre commune (d'après saint François de Sales).*

Nous nous imaginons que ceux que nous pleurons sont morts et en la mort; et ils ne le sont plus, ils le furent seulement au dernier instant de cette vie mortelle. De telles pensées ne sont pas dignes de nous; si nous voulons être de ceux auxquels le sage donne le titre de fous: *Visi sunt oculis insipientium mori* (SAP. III, 2). Nous ressemblons à ceux qui vont sur mer le long de la rade et terre à terre. Il leur paraît que les arbres les laissent et se reculent d'eux, et que le navire dans lequel ils sont portés est immobile et ne change point de place; car il nous semble que ceux qui sont décédés sont toujours en la mort, et que nous sommes en la vie. Mais hélas! que nous sommes trompés! Ils sont en paix, et au repos de la vraie et constante vie; et nous, nous sommes bien avant dans la mort, en laquelle nous nous enfonçons toujours de plus en plus jusqu'à tant que nous l'ayons passée.

5312. Ah! que nous sommes donc bien trompés quand nous appelons morts ceux qui ont passé cette vie mortelle, et vivants ceux qui la passent encore! Nous nommons vivants ceux qui meurent, parce qu'ils n'ont pas achevé de mourir; et ceux qui ont achevé de mourir, nous les appelons morts. Nous imitons les peintres qui ne savent représenter les anges qu'avec des corps, parce que jamais ils ne furent vus autrement; car ainsi nous

(3) O Saints du ciel, que vous avez été sages d'avoir su mortifier votre chair, pour l'amour de ce Dieu, qui fut ici-bas l'unique objet de vos affections! Maintenant, renfermés dans l'or, vos ossements sont conservés avec tous les honneurs dus aux saintes reliques; et vos bienheureuses âmes jouissent de Dieu, en attendant le grand jour où vos corps viendront s'associer à la même gloire, comme ici-bas ils ont eu part aux mêmes croix. Voilà bien la meilleure manière d'aimer son corps, c'est de le faire souffrir en cette vie pour lui procurer l'éternelle félicité, et de lui refuser les plaisirs qui le conduiraient à un malheur sans fin. (ST. LIGUORI.)

nommons les défunts morts, parce que nous ne les ayons jamais vus sinon en la mort de cette vie, ou en la vie de cette mort. Mais si nous les voyions maintenant qu'ils en sont délivrés, mon Dieu! que nous serions honteux de les avoir appelés morts! et que nous serions en peine de trouver de belles paroles pour exprimer l'excellence de la vie en laquelle ils sont arrivés! Aussi notre langue française ne les appelle pas morts, mais dépassés, protestant assez que la mort n'est qu'un passage et un trajet au delà duquel est le séjour de la gloire. C'est vers ce séjour que s'est envolé N... dont nous voulons vous faire l'éloge, car *computatus est inter filios Dei; si autem filii et hæredes.* Dieu opère en nous notre salut; mais il procède de diverses manières dans sa miséricorde; il nous donne certains biens sans nous, et d'autres avec l'entremise de nos désirs, de nos volontés et de nos travaux.

5313. I. N... *fut admirablement pourvu des biens que Dieu donne à l'homme sans son concours* — naissance, parents, c'est beaucoup d'être le fruit d'un bon arbre, et le ruisseau d'une bonne source (comparez la branche paternelle et la branche maternelle à deux rivières qui en se joignant forment un flanc.) N... hérita des vertus de ceux dont il reçut le sang. *Puer autem erat ingeniosus et sortitus animam bonam.* Il eut à cœur de faire honneur à ses ancêtres et même de les surpasser. On peut parler de l'intelligence, de la manière dont il la cultiva par les études; du cœur et des sentiments généreux qu'il manifesta, de la fortune et de l'usage qu'il en fit. Mais ces avantages que Dieu donne ne sont pas ceux qui réhaussent le plus le mérite. C'est l'accomplissement des devoirs dans un homme qui est le plus vrai titre de gloire.

5314. II. *Accomplissement du devoir.* Saint Paul partage les devoirs d'un chrétien en trois vertus: *ut sobrie, juste et pie vivamus.* 1° à l'égard de soi la tempérance, 2° à l'égard du prochain la justice, 3° à l'égard de Dieu la piété. *(Il est facile de remplir ces trois subdivisions de quelques traits recueillis dans la vie des héros ou de l'héroïsme).* Voici ce que fait N... O trépas que tu nous prives de grandes choses! Si nous croyons le désir des siens, et de tous les gens de bien, N... a fort peu vécu; si nous voyons ses actions, il a assez vécu; si nous considérons le malheur des temps, il a trop vécu; si nous regardons la mémoire de ses œuvres, il vivra toujours dans notre souvenir. Les vertus qu'il a pratiquées, quand ses forces l'abandonnaient, ne l'ont point quitté; elles sont venues toutes ensemble l'assister à sa dernière heure, et se sont manifestées plus éclatantes à ce moment redoutable. C'est ainsi qu'un fleuve dont l'embouchure est étroite se jette avec plus d'impétuosité dans la mer, qu'un arbre produit plus de fruits avant de périr. Ces vertus l'ont soutenu de telle sorte qu'il a pu dire avec l'apôtre: *cum infirmor, tunc potens sum.* Et ce grand arbre chargé de fruits, cet arbre sur les branches duquel tant d'oiseaux du ciel ont trouvé un abri est tombé du côté du midi, c'est-à-dire du ciel et *in quocumque ceciderit loco, ibi erit.* Faut-il regretter le trépas de celui qui a si bien vécu et qui est mort si chrétiennement? Il a accepté la mort de bon cœur, et vous vous en affligeriez à l'excès? Non, non, quiconque vous a dit qu'il était mort, vous a trompé; ceux qui ont si bien vécu ne meurent jamais. Laissez David pleurer la mort d'Absalon qui était mort en réprouvé, mais consolez-vous sur le trépas de celui qui n'est pas mort, mais qui est sauvé de l'éternelle mort.

Ne pensez pas à sa vie pour regretter sa mort ; mais pensez plutôt à sa mort pour regretter sa vie, et pour vous exciter à mériter de mourir comme lui, en vivant comme il l'a fait. — Toutefois comme il faut être pur de toute souillure pour voir la face de Dieu, ne cessons de prier pour N... afin qu'introduit bientôt dans le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, il nous aide à aller l'y rejoindre.

TROISIÈME SECTION.

ALLOCUTIONS DIVERSES ET SERMONS DE CIRCONSTANCE.

I. — A l'anniversaire du sacerdoce ou à la première messe ou aux funérailles d'un prêtre.

5315. *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex.* Il convenait que Médiateur entre Dieu et les hommes, le Prêtre éternel, Jésus-Christ, fût saint, innocent, sans souillure, afin de pouvoir efficacement apaiser la justice divine et nous ouvrir les cieux. Jésus-Christ toutefois, étant le Prêtre du ciel et de la terre, ne devait pas rester toujours ici-bas ; il avait à occuper une place plus élevée que le ciel même ; mais, en remontant dans sa gloire, il n'a pas voulu nous laisser orphelins ; c'est pourquoi il a laissé : I, sa dignité, II, ses pouvoirs, III, sa mission au prêtre catholique. (1)

5316. I. *Dignité du prêtre.* Saint Ephrem dit que la dignité du prêtre est un prodige qui étonne : elle est grande, immense, en quelque sorte infinie. En effet, les prêtres sont : 1° les ambassadeurs de Dieu, et quelle dignité que celle des ambassadeurs du Roi des rois ; 2° les ministres même de Dieu ; et, en effet, ils doivent non seulement exécuter ses ordres, mais encore les faire exécuter par les fidèles ; 3° les dispensateurs des mystères de Dieu. Les merveilles que Dieu opère pour les âmes, il les opère par le prêtre. Le prêtre fait sur la terre ce qu'a fait Jésus-Christ. Il lui est tellement uni qu'on a pu l'appeler un autre Christ. C'est pourquoi l'Evêque en l'ordonnant, verse sur lui l'onction sainte qui le consacre à Dieu.

Aussi les saints exaltent-ils à l'envie la dignité sacerdotale. O prêtre, s'écrie saint Bernard qui les résume tous, Dieu vous a placé au-dessus des rois de la terre, au-dessus des empereurs, au-dessus même des anges. Aussi saint François d'Assise disait-il que, s'il rencontrait un prêtre et un ange, il saluerait le prêtre le premier. (V. n° 5332.) Et saint Jean Chrysostom e nous assure que celui qui honore le prêtre, honore Jésus-Christ, et que celui qui injurie le prêtre, insulte Jésus-Christ lui-même (voir n° 5334). Si le prêtre doit respecter lui-même sa dignité, le fidèle le doit à plus forte raison : *Nolite tangere christos meos*, dit le Seigneur : Gardez-vous de porter une main ou une langue criminelle sur ceux qui me sont consacrés et ne dé-

(1) On trouvera des développements sur la dignité et la sainteté des prêtres au n. 3467 et suiv. et au n. 817 et suiv.

versez plus votre malice sur mes prophètes (Ps. CIV, 15). Quand on veut détruire la religion, disait le vénérable curé d'Ars, on commence par attaquer les prêtres. (V. nº 5324.)

5317. — II. *Puissance du prêtre. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie,* a dit Jésus-Christ à ses prêtres. Le prêtre, en vertu de cette parole est donc puissant : 1º *au ciel.* Quand Josué arrêta le soleil devant l'armée entière du peuple juif, quel étonnement fut celui de la foule, en voyant Dieu obéir en quelque sorte à la voix d'un homme ! Mais, ô prodige plus éclatant encore : à la voix du prêtre, les cieux s'ouvrent, le Fils de Dieu en descend ; il renouvelle en quelque manière son incarnation, sa mort bienheureuse ! il se remet entre les mains du prêtre, Lui qui commande aux anges, il se laisse porter par lui !

5318. 2º Sur la terre, la puissance du prêtre n'est pas moins merveilleuse : tout ce qu'il y délie est délié dans le ciel. Il ferme par l'absolution la porte de l'enfer ; la sentence qu'il prononce sur le pécheur, est ratifiée par Dieu lui-même. Abraham demande grâce pour cinq villes, c'est un saint patriarche et un grand serviteur de Dieu, il se met de la cendre sur la tête, il se jette à terre et conjure en tremblant ; et il n'obtient pas la grâce de cinq villes qui sont consumées par le feu du ciel. Le prêtre eut-il confessé des millions de pécheurs ayant commis tous les crimes des habitants de Sodome, peut en restant assis, non pas seulement leur obtenir grâce, mais les absoudre et leur pardonner. Judas se repent de son péché ; il s'en confesse devant les princes des prêtres de l'ancienne loi. Ils répondent *quid ad nos ;* ils pouvaient bien connaître de la lèpre ; mais ils ne pouvaient la guérir ; et Judas va se pendre de désespoir. L'insensé, s'il avait attendu quelques jours et qu'il eût confessé ses péchés à saint Pierre ou à un autre des Apôtres, on lui aurait dit : *Je vous absous* et il eut été pardonné. Deux cents anges ne pourraient pas vous absoudre, disait le curé d'Ars. Après avoir donné au prêtre un tel pouvoir, Jésus-Christ a pu ajouter : *Qui vos audit, me audit. Celui qui vous écoute, m'écoute.* Revêtu de la puissance divine, le prêtre enseigne au nom de Jésus-Christ. Malheur à ceux qui sont rebelles à son enseignement. Heureux, au contraire, ceux qui, comme des brebis dociles, écoutent la voix de leur pasteur, soit de la chaire, soit dans le saint tribunal ! *Celui qui est de Dieu, écoute la parole de Dieu.* O'Connel, le libérateur de l'Irlande, prenait toujours la dernière place dans les réunions de prêtres. Il était l'enfant soumis des pasteurs : Notre clergé nous l'a défendu, disait-il à ceux qui voulaient entrer dans les sociétés secrètes : et à ses yeux, cette défense devait suffire. (V. nº 5333.)

C'est que le prêtre est l'homme de Dieu, tout ce qui est contre Dieu est contre lui. Et depuis longtemps, il n'y aurait plus de prêtre, si le sacerdoce n'était d'institution divine. Mais toutes les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre le sacerdoce. Il est le médiateur, le sauveur des hommes, il a donc contre lui tous les ennemis de l'homme ; Satan et tous ceux qu'il inspire. Le mondain qui méprise le prêtre ne soupçonne pas qu'il sert le démon.

5319. III. *Mission du prêtre* 1º *par rapport à la société.* C'est le sacerdoce catholique qui, éclairant le monde du soleil de la vérité, a dissipé les vapeurs pestilentielles de la corruption des mœurs et a chassé la barbarie. Un

protestant, Gibbon, a dit que les évêques avaient fait la France comme les abeilles leur rayon de miel. Qui apprend aux hommes à respecter leurs semblables, à les aimer, à haïr l'injustice, la vengeance, le vice, sinon le prêtre ? Et sans le prêtre, plus de religion; et sans la religion la société serait un repaire de bêtes fauves s'entre-dévorant les unes les autres, selon la parole d'un impie lui-même.

2° *Par rapport à la famille.* C'est le prêtre qui, par le mariage chrétien, bénit la famille; c'est lui qui, par ses conseils, garde à l'époux la fidélité d'une épouse; qui apprend au père à élever ses enfants pour Dieu; à l'enfant, à respecter ses parents. C'est lui encore qui apaise les guerres intestines qui troublent la paix du foyer. C'est lui qui console la famille au jour des grandes douleurs.

3° *A l'égard de l'individu.* Il nous accepte tous comme un père, à notre entrée dans la vie, et nous fait enfants de Dieu. Il nous a nourris dans notre enfance du lait des vérités élémentaires de la foi, il nous relève après nos premières chutes. Plus tard, il nous fortifie par la sainte communion, le Pain des forts. Il nous reprend et nous ramène dans la bonne voie quand nous nous éloignons de Dieu. L'eussions-nous insulté, dénigré, qu'en nous jetant à ses pieds, nous l'appelons encore Père : et lui nous bénit comme ses enfants. A notre dernière heure, il sera à côté de notre lit de douleur pour recueillir notre dernier soupir et remettre notre âme entre les mains de son Créateur. Nous comprendrons alors qu'il est notre meilleur ami. (V. n° 5328 et suiv.)

Sa dignité, ses pouvoirs, sa mission lui ont été donnés pour nous. C'est à notre profit qu'il les exerce. Il nous appartient tout entier, et nous pouvons recourir à toute heure à son ministère. (V. n° 5331). Si Dieu lui a laissé des faiblesses en le faisant si grand, c'est afin que nous ne fussions pas effrayés par l'honneur dont il l'a environné, et qu'il pût compatir à nos misères (V. n° 5323). Il est comme l'un de nous, le plus souvent enfant du peuple comme la plupart d'entre nous. Que de titres à notre confiance. Recourons donc à lui dans nos tentations, nos périls, nos tristesses.

TRAITS ET PENSÉES SUR LE PRÊTRE.

5320. *Per ipsos Christum induimus, per ipsos Dei filio conjungimur; per ipsos membra beati ipsius capitis efficimur. Quomodo ergo nobis isti non solum reverendi magis, quam reges aut judices sed etiam nobis erunt honorabiles, quam parentes.* (Chrys).

5321. Quelle langue parmi les anges et les hommes pourrait jamais expliquer un pouvoir aussi merveilleux? Qui aurait jamais pu s'imaginer que la voix d'un homme, qui n'a pas même naturellement la force de soulever un brin de paille, serait douée, par grâce, d'une force assez prodigieuse pour faire descendre le Fils de Dieu du ciel en terre? C'est là un pouvoir bien plus grand que celui de transporter les montagnes d'un lieu dans un autre, de dessécher l'océan ou d'arrêter le cours des astres. C'est un pouvoir qui rivalise en quelque sorte avec ce premier *Fiat*, par lequel Dieu tira le monde du néant. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

5322. Vous me demanderez si tel prêtre est plus ou moins digne du sacré ministère qu'il remplit. Que vous importe? il est prêtre. Gardez-vous d'aller à l'encontre du précepte de Jésus-Christ, qui vous ordonne de respecter sa personne. L'or n'est pas moins de l'or pour être allié à de la boue, un diamant n'en est pas moins précieux parce qu'il se trouve mêlé à des matières impures. (Ephrem.)

5323. Il y a, dit-on, de mauvais prêtres. Que voulez-vous conclure de là? Que tous leur ressemblent. La conséquence est affreuse : où en serait le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes. On a vu tant d'épouses infidèles : n'y a-t-il donc plus de pudeur et de fidélité dans le lien sacré du mariage ? tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère : la justice et l'intégrité sont-elles donc bannies de tous les tribunaux.

Il y a des ouvriers, des soldats, des agriculteurs, etc., qui sont des scélérats, si on en concluait que tous le sont, on insulterait de la manière la plus injuste tous ceux d'entr'eux qui sont honnêtes. Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes, ne serait-il supportable que contre les gens de bien? pourquoi une conséquence ridicule partout ailleurs, ne serait-elle sensée que contre la vertu ? La perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres disciples fussent des traîtres et des infidèles?

Quoi de plus injuste et de plus insensé que de faire à tous un crime de la faute d'un seul ? D'autant plus qu'il n'est point sur la terre de classe d'hommes plus honnête, plus vénérable que celle des ministres de la vraie religion. Il n'en est point à qui les pauvres et les affligés recourent avec plus de confiance, point qui compte tant d'hommes d'une probité irréprochable; et certes! si ceux qui les attaquent avaient en pays étranger à confier à quelqu'un une somme importante, la pensée leur viendrait tout d'abord de la remettre à un prêtre catholique, estimant avec raison qu'elle serait entre ses mains en sûreté.

5324. Parlant du prêtre saint Bernard a dit : Il vaut mieux, à cause des bons, protéger même les méchants, que de mépriser les bons à cause des méchants. A cause donc des bons prêtres, honorez même ceux qui sont mauvais, de peur qu'à cause des mauvais vous ne finissiez par mépriser les bons. Il vaut mieux, en effet, rendre d'injustes honneurs à ceux qui sont mauvais, que d'en refuser de justes à ceux qui sont bons. (Saint Bernard.)

5325. *Si bene vixerint, eorum est lucrum, si bene docuerint, vestrum. Accipite igitur quod vestrum est, nolite discutere quod alienum est. Frequenter enim de malo homine bona doctrina procedit, sicut terra vilis pretiosum aurum producit : numquid propter vilem terram pretiosum aurum contemnitur? Igitur sicut aurum eligitur et terra relinquitur, sic et vos doctrinam accipite et mores relinquite.* (Chrys.)

5326. Lorsque vous voyez un prêtre peu digne de ses fonctions, ne vous en prenez pas à sa dignité. Ce n'est pas la chose qu'il faut condamner, mais l'homme. Judas fut un traître, tous les apôtres l'étaient-ils ? N'accusez donc pas le sacerdoce en lui-même mais le prêtre qui déshonore son sacerdoce. Parce qu'il y a des médecins qui tuent leurs malades en leur donnant du poison pour remède, blâmerai-je la profession ? non, mais seulement l'assassin qui l'exerce. (Id.)

5327. Comme le Seigneur n'a rien fait sans le Père, de même ne faites rien sans l'Evêque et les prêtres. (Ign. ad Magnesios.)

5328. Quand en Afrique les Vandales ariens conduisaient en exil les évêques et les prêtres catholiques, le peuple les accompagnait, des cierges à la main; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras, puis, les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient avec larmes : « A qui nous laissez-vous ? qui baptisera nos enfants? qui nous délivrera de nos péchés? qui ensevelira nos morts? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous ? » Ah! ce peuple comprenait ce que c'est que le prêtre.

5329. Après la Révolution française, un vieux pauvre appelé Jean Louis, dont l'existence était pour tous un mystère, venait s'asseoir régulièrement à la porte de la cathédrale de Saint-Jean de Lyon. L'abbé Sorel de Vabriant, en allant dire sa messe, lui remettait tous les jours une aumône. Ceci durait depuis vingt-cinq ans, et un jour que l'abbé Sorel ne rencontre plus son pauvre, il s'inquiète et cherche à découvrir sa retraite, craignant qu'il ne fût malade. Il le trouve dans un mauvais réduit couché sur la paille. « Vous êtes bien bon, monsieur l'abbé, de vous sou-

ir d'un mendiant comme moi. Hélas! je suis à la fin de ma vie, et il n'y a plus pardon pour moi. » Le prêtre l'encourage. « Ah! si vous connaissiez mon hore histoire, reprend le pauvre, vous penseriez comme moi. Fils d'un pauvre neron de la Bourgogne, je devins le serviteur de confiance de nobles maîtres , pour se dérober à la mort, vinrent, m'emmenant avec eux, se réfugier à Lyon ar y passer inaperçus. C'est moi qui les ai trahis, qui les ai dénoncés, qui les accompagnés à l'échafaud, et qui ai eu pour prix de ma trahison les biens qu'ils ssédaient, biens que j'ai dissipés, je ne sais comment; et pour vivre, j'ai été uit à mendier. Ah! c'étaient deux beaux et bons maîtres.» Et s'approchant d'un leau, il ôte le voile qui le recouvre: « Voilà, dit-il, leur portrait.» — « Ah! c'est n père, c'est ma mère,» s'écria l'abbé Sorel. — « C'est moi qui suis leur assassin, rit le pauvre, vengez-vous, Monsieur, et vous voulez que Dieu me pardonne? » prêtre, surmontant sa douleur, embrasse le moribond, l'arrose de ses larmes, dit qu'il lui pardonne, qu'il lui assure le pardon de Dieu avec lequel il le réncilie. Voilà le prêtre. Fussiez-vous les assassins de son père et de sa mère, si us vous repentiez, il vous pardonnerait, vous serrerait sur son cœur et vous bénit.

5330. L'abbé Aurain était curé d'une paroisse de la Vendée pendant la Terreur. célébrait les saints mystères, quand les soldats arrivèrent pour se saisir de lui; ssitôt il quitte l'autel, s'échappe par la sacristie et franchit à la nage une rivière ur se réfugier sur les montagnes. Un des soldats qui s'acharne à le poursuivre, jette aussi à la rivière; et quand l'abbé Aurain est hors d'atteinte sur la mongne, il entend partir des cris déchirants; il descend avec la même vitesse qu'il monté, et, voyant un des soldats qui se noyait, il se jette à l'eau, le retire, le mène sur le rivage. Cet homme reconnaît avec étonnement à ses côtés le prêtre l'il poursuivait. « C'est vous qui m'avez sauvé la vie; on nous a donc trompés nous disant du mal des prêtres.» — « Mon ami, répond l'abbé, je n'ai fait que on devoir; mais n'employez pas à poursuivre les bons, la vie que je vous ai avée. »

5831. Les médecins et les parents de Pie V le conjurant de ménager sa santé, il ur répondit vivement: « Le Saint Siège n'est pas un siège à dormir, mais un siège soucis. La santé, la prolongation de ses jours est la dernière chose dont un Pape doive s'occuper. »

C'est pour être tout entier aux âmes que le prêtre doit renoncer au mariage. and François de Sales travaillait à la conversion des hérétiques à Thonon et x environs, pendant le grand jubilé, une bonne femme calviniste venait quelquefois le trouver pour être instruite dans la foi catholique; elle s'avouait convaincue éclaircie sur tous les points, toutefois elle voulait que les prêtres fussent mariés, nt les ministres lui avaient inculqué cet article. Etant venue trois ou quatre fois our parler à l'évêque, elle ne put l'aborder à cause de la grande foule et des ccupations qui l'accablaient. Enfin elle obtint une audience et se plaignit à lui de e que, depuis la dernière conférence, elle était venue trois ou quatre fois sans lui ouvoir parler. Eh bien! lui dit-il, vous voyez maintenant que nous n'avons pas tort; ous voudriez que nous fussions mariés; si j'ai peine de répondre à tant de gens ui viennent me trouver pour le salut de leurs âmes, comment pourrais-je le faire j'étais chargé du soin d'une femme, de plusieurs enfants et d'une grande famille? ela convainquit sa petite raison; elle n'en voulut pas davantage pour avouer qu'il st bon que les ecclésiastiques ne soient pas mariés.

5332. Saint Martin de Tours étant à la table de l'empereur Maxime, ce dernier lit à son échanson d'offrir la coupe d'abord à l'évêque, pensant que l'évêque la ui offrirait ensuite à lui-même. Mais le saint la présenta auparavant au prêtre qui accompagnait, comme étant le plus digne des convives. Personne n'en fut choqué, on admira même la conduite de l'évêque.

Saint Louis avait un tel respect pour son confesseur que si pendant sa confession une porte ou une fenêtre s'ouvrait, le roi se levait aussitôt pour la fermer. « Vous êtes mon père, disait-il, c'est à moi de vous servir. »

5333. Alexandre le Grand avait conquis l'univers; et la terre, suivant l'Ecriture, s'était tue en sa présence. Lorsqu'il vint à Jérusalem, le grand prêtre Jaddus revêtit ses ornements pontificaux et alla au-devant de lui avec ses lévites et une foule immense. A sa vue, le conquérant descend de cheval et se prosterne à ses pieds. Son ami Parménion en paraît étonné et lui en demande la raison. « Ce n'est pas le grand-prêtre que j'adore, répond Alexandre, c'est le Dieu qu'il représente. »

Un de nos plus grands philosophes contemporains, M. de Bonald, avait l'habitude de se découvrir respectueusement devant son propre fils, parce qu'il était prêtre. On rapporte qu'un de ses amis le trouva causant tête nue avec lui. Le jeune prêtre s'étant retiré, il dit à son visiteur: « Entre vous et moi, mon ami, point de façons, n'est-ce pas! Couvrons-nous. Avec mon fils, c'est autre chose! Depuis qu'il a reçu l'onction sainte, il est plus grand que moi! » Quelle parole et quel exemple! On y voit réunies toutes les vieilles traditions de la France.

5334. Nilamon, qui menait une vie très sainte, avait toujours redouté l'ordination sacerdotale. Quand Théophile, patriarche d'Alexandrie, lui ordonna de la recevoir, Nilamon, n'osant désobéir, demanda du temps pour s'y préparer. Théophile ne lui donna qu'un jour. Nilamon revint le lendemain, et conjura le patriarche de lui permettre de prier encore. Tous deux se mettent à genoux. Le patriarche, bientôt après, fait inviter Nilamon à s'approcher. Il ne répond pas, il avait expiré, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, en demandant à Dieu la grâce de mourir plutôt que de se voir revêtu d'une dignité qu'il estimait trop grande pour lui. (Voir n. 814.)

II. — A l'arrivée d'un curé dans une nouvelle paroisse.

5335. *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie (S. JEAN XX, 21).

C'est Notre-Seigneur qui parle a ses disciples. Il leur confie la mission dont son Père l'a chargé lui-même. Son Père l'a envoyé pour être le prêtre, c'est-à-dire le médiateur entre lui et les hommes, par la prière et le sacrifice, par la prédication de l'Evangile, par l'institution des sacrements. Et Notre-Seigneur envoie ses Apôtres avec une mission semblable, et, par eux et par leurs successeurs, il envoie, dans la suite des siècles, tous les prêtres dans les paroisses dans le même but.

Notre Vénérable Evêque, le représentant du Pape, Vicaire de Jésus-Christ pour son diocèse, sachant que votre pasteur vous avait quitté pour le ciel, *(ou pour un autre poste)*, m'a envoyé pour le remplacer auprès de vous. *(S'il y a lieu, comme d'ordinaire de faire l'éloge du prédécesseur, on ajoute:* Que je voudrais, mes frères, pouvoir déployer au service de vos âmes, le même zèle, la même intelligence, les mêmes qualités que vous avez admirés en lui, et qui font aujourd'hui la cause de vos justes regrets. Du moins, trouverez vous en moi un grand désir de vous faire à tous le même bien que lui, et votre bon cœur saura avoir gré à ma bonne volonté.) Je viens donc à vous avec la mission de Monseigneur l'Evêque, c'est-à-dire avec la mission de Dieu.

5336. Comment prêcher, en effet, sans mission; comment, sans l'autorité divine, remplir auprès des hommes les fonctions de médiateur et d'ambassadeur de Dieu, de dispensateur des saints mystères; et le prêtre doit être tout cela. 1° *Omnis namque pontifex, pro hominibus constituitur in iis quæ*

sunt ad Deum, ut offerat dona, et sacrificia pro peccatis. Car tout prêtre est établi pour les hommes dans les choses qui regardent Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés (HEBR. V, 1). Et c'est un sacrifice d'un prix infini que j'offrirai tous les jours à Dieu sur l'autel pour votre salut. C'est celui-là même par lequel Notre-Seigneur Jésus Christ a racheté le monde. Je l'offrirai pour les vivants et pour les morts de la paroisse, pour apaiser la colère de Dieu, obtenir le pardon de vos fautes, remercier le Seigneur des grâces qu'il vous a faites et en solliciter de plus abondantes encore. Pendant que je l'offrirai pour vous, ne restez pas étranger à cette sainte action. Venez prier avec moi, et les jours de la semaine et le dimanche surtout. Vous avez besoin du saint Sacrifice et de ses fruits; et j'ai besoin de vous pour que mes prières soient plus efficaces auprès de Dieu.

5337. 2° Le prêtre ne doit pas seulement offrir des prières et des sacrifices, il doit aussi annoncer aux hommes la parole, les vérités et les volontés de Dieu. C'est pour cela que je suis envoyé : *Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur ce que je vous ai appris moi-même.* Je vous dois donc à tous la parole de Dieu, et je l'annoncerai à tous, *publice et per domos,* comme le faisait saint Paul. J'espère qu'en vous avertissant de vos devoirs, vous accepterez mes avis avec tant de docilité que je n'aurai pas comme lui à verser des larmes en vous les donnant : *Cum lacrymis monens unumquemque vestrum* (ACT. 20, 31). Ou si je dois verser des larmes, ce sera des larmes de joie sur vos bonnes dispositions, ou des larmes de compassion sur vos douleurs que je veux toujours partager.

1) C'est vous d'abord, mes petits enfants, que je devrai instruire. Comme le divin Maître, je dis à tous les parents : *Sinite parvulos venire ad me* (MARC. X, 13). Laissez venir à moi les petits enfants. Je leur apprendrai la crainte de Dieu, le respect de leurs bons parents, l'obéissance à leurs ordres, la reconnaissance pour leurs bienfaits. Mais, *omnibus debitor sum.* Etant le pasteur de tous, je dois les conduire tous dans les gras pâturages de la doctrine de l'Evangile.

2) *Venite filii,* venez jeunes gens, venez, jeunes personnes, *audite me,* écoutez-moi, et guide fidèle, je vous écarterai des précipices où pourrait se perdre votre vertu et peut-être votre foi.

3) Venez justes, entendre la doctrine du salut afin de devenir plus justes encore. 4) Venez, pécheurs venez. *Non enim veni vocare justos, sed peccatores* (MAT. IX, 13).

Venez donc, car ce n'est pas pour les justes que je suis venu, mais pour vous. Ce sont les malades qui ont le plus besoin du médecin. Venez et vous trouverez en moi un ardent désir de vous guérir de toutes les maladies de votre âme. Peut-être en est-il qui exigeront des remèdes un peu amers, et jamais nous n'emploierons l'amertume, que quand elle sera nécessaire à votre salut. Et c'est toujours la charité du pasteur et la tendresse du père qui dirigeront notre conduite et dicteront nos paroles. Aussi espérons-nous, que brebis dociles, vous écouterez la voix de votre pasteur. Vous viendrez l'entendre aux jours de dimanches et de fêtes et dans les autres circonstances de l'année où nous vous convoquerons dans le saint lieu. J'attends cette bonne volonté des hommes surtout qui sont la partie la plus noble de notre troupeau, celle qui doit entraîner les autres à sa suite dans la voie du bien.

5338. 3° Non seulement nous serons pour vous l'ambassadeur et le porte-voix de Dieu qui vous exhortera par notre bouche; mais nous serons de plus, le dispensateur de ses mystères, je veux dire le dispensateur de ses sacrements. Nous serons toujours comme Notre-Seigneur, attendant sur le puits de Jacob, la Samaritaine, prêts à verser sur vous les eaux de la grâce pour étancher la soif de vos âmes. Avec ces eaux salutaires nous laverons 1) l'âme de vos petits enfants dès leur naissance; vous vous hâterez de nous les apporter, afin que nous vous les rendions aussitôt enfants de Dieu. 2) Nous serons toujours prêts à verser par l'absolution la grâce du pardon sur ceux qui viendront nous avouer leurs faiblesses, et 3) à les nourrir ensuite du pain eucharistique. 4) Le jour et la nuit, dès que nous serons appelés, nous volerons auprès de nos malades, afin de les fortifier contre les dernières luttes par le viatique et l'Huile Sainte, et de leur ouvrir le ciel.

Voilà notre mission, elle est belle, elle est divine, elle est toute à votre profit; mais si vous le comprenez, et si vous en profitez elle sera notre grande consolation. Quelle joie pour un père de voir ses enfants marcher dans la justice et la vérité! Cette joie sera la nôtre, nous l'attendons de votre bonne volonté, de l'esprit religieux qui vous anime, de la bénédiction du ciel, de la protection de la sainte Famille Jésus, Marie, Joseph, modèles des familles chrétiennes, modèles du père, de la mère et des enfants, et de la protection du saint Patron de cette paroisse, sous laquelle nous nous plaçons avec vous. *(Consécration à Marie ou à la sainte Famille, et invocation au saint Patron* v. n^os^ 250 et 254.)

III. — A l'arrivée d'un Evêque.

5339. La visite de Votre Grandeur, Monseigneur, désirée depuis longtemps est aujourd'hui une grande fête pour toute la paroisse. Car tous nous voyons et saluons en Votre Grandeur le premier pasteur de ce diocèse, le père de nos âmes, l'héritier du siège et de la piété des saints Evêques les N. N. *(nommer les plus célèbres)* vos prédécesseurs.

L'empressement de mes paroissiens à recevoir Votre Grandeur me fait espérer des fruits salutaires de sa visite. Il y a de la bonne volonté dans un grand nombre *(dire le bien qui se fait)* et j'espère que vos encouragements développeront ces germes heureux de sanctification.

Malheureusement, il y a encore de l'indifférence parmi un certain nombre de mes paroissiens, et il règne même certains abus qui risqueraient de devenir funestes. J'ai fait mon possible pour les faire cesser, *(on signale avec grande modération les principaux abus)*. La parole de Votre Grandeur sera plus efficace que la mienne, mes bons paroissiens l'écouteront avec respect et la mettront en pratique, de telle sorte que j'ai la ferme confiance que votre visite produira des fruits de sanctification, non seulement dans les chers enfants sur lesquels vous allez faire descendre le Saint-Esprit, afin de les fortifier contre les luttes qui les attendent, mais encore dans tous mes paroissiens qui sont déjà fidèles et surtout dans ceux qui jusqu'ici se seraient montrés indifférents. Bénie soit donc l'arrivée de Votre Grandeur, Monseigneur. *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

IV. — En quittant une paroisse, *(si l'on est curé, car un vicaire fait bien de s'effacer le plus possible).*

5340. Monseigneur l'Evêque m'avait assigné votre chère paroisse, pour ma portion de vigne à cultiver et dès lors vous êtes devenus ma famille, mes enfants, au milieu desquels j'aurais aimé mourir. Mais voici que cette même volonté du premier pasteur de ce diocèse, qui m'avait donné à vous, m'appelle à un autre poste; j'éprouve une vive douleur de me séparer de vous, car je sens que cette nouvelle sera aussi pénible pour vous. Vous m'avez, en effet, donné des marques de bienveillance que je ne pourrais jamais oublier. C'est l'obéissance seule qui m'arrache à votre affection. Et avant de vous quitter je veux vous adresser, comme à un troupeau bien cher, avec mes adieux mes derniers conseils, espérant qu'ils se graveront dans votre mémoire et que vous les garderez toujours fidèlement.

Adieu donc *(voir les adieux des missionnaires nos 270, 2891, et ne pas manquer de demander pardon, à la fin, si quelque parole ou quelque acte avait pu blesser, dire qu'on ne garde dans son cœur que l'affection pour tous, même pour ceux qui, suadente diabolo, auraient été un sujet de tristesse.)*

Pas d'excessive douleur, car c'est la Providence de Dieu qui permet cette séparation que les supérieurs imposent; et rien de ce qui se fait par ordre de Dieu, qui ne soit pour le plus grand bien des âmes. En vous quittant, je ne vous laisserai pas orphelins, car bientôt un nouveau pasteur vous sera donné et par l'Évêque et par Notre-Seigneur par conséquent. Tous accueillez-le comme l'envoyé du ciel pour le salut de la paroisse: Enfants, jeunes gens, et vous tous, dès qu'il sera venu, voyez en lui un père et recourez aussitôt à lui; ce serait un grand malheur, si, à l'occasion d'un changement de pasteur vous retardiez de vous approcher des sacrements. Le démon pourrait en profiter pour vous perdre.

Que ceux mêmes qui n'avaient pas l'habitude de fréquenter les sacrements le fassent désormais; je serai bien heureux de l'apprendre; car je ne cesserai pas de m'intéresser à votre salut et de me réjouir si vous êtes fidèles, et de m'attrister, si vous oubliez Dieu. *Et nunc commendo vos Deo*, à la sainte Famille Jésus, Marie, Joseph, aux saints patrons de la paroisse, et je ne cesserai de porter votre souvenir au saint autel. J'espère que la charité que vous m'avez témoignée, vous inspirera de prier tous les jours pour moi, et pour les âmes dont j'aurais la charge, afin qu'à elles aussi, je fasse quelque bien; mais en vous souvenant de moi dans vos prières, rappelez-vous mes recommandations et mettez-les en pratique. Si vous le faites, nous ne serons séparés que pour peu de temps, et nous nous rejoindrons au ciel.

V. — A l'anniversaire d'un mariage. *(d'après Mgr. Pie).*

5341. *Et videant ambo filios filiorum suorum, usque in tertiam et quartam generationem et ad optatam perveniant senectutem. (Miss. Rom.)*

Ce vœu que l'Eglise forme pour tous les époux se réalise rarement. Une union conjugale qui dure cinquante ans est une exception dans les familles. La vie des parents est remplie de tant de sollicitudes! Mais quand cette exception se réalise dans toutes les conditions qui rendent une union heureuse et honorable, c'est le cas de revenir après cinquante ans, auprès de

ces autels où ont été reçus les premiers serments, remercier Celui de qui descend tout don parfait.

5342. I. *La famille. Erant autem justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela* (Luc I, 6). Ces paroles, que l'Esprit-Saint a dites de deux saints époux, nous les appliquerons aux héros de cette fête. Et le Saint-Esprit, avant de louer Zacharie et Elisabeth, avait parlé de leurs ancêtres, afin de montrer qu'ils avaient hérité non seulement de la noblesse et des biens, mais encore des vertus de leurs aïeux. La foi a coutume d'être enracinée, quand elle a été reçue des ancêtres, *(rappeler ici les souvenirs historiques et édifiants de la famille)*, voilà ce que vous aviez reçu, voilà ce que vous transmettrez à vos enfants.

5343. II. *Les vertus*, c'est la véritable noblesse, *erant justi ambo ante Deum, incedentes*, etc. Quel plus grand honneur sur la terre que de persévérer pendant un demi-siècle *in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela*, sans murmure à l'égard de Dieu, et sans querelle avec ceux de sa maison, faisant régner autour de soi la paix, par une concorde parfaite, s'entr'aidant l'un l'autre dans l'observation de la loi, par de bons conseils et de saints exemples. *Beati qui ambulant in viis ejus.* Sans doute, il y a pour l'époux des travaux à soutenir pour établir des enfants : *Labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es et bene tibi erit.* Ces labeurs, l'épouse les partage. *Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuæ ;* que de grappes sont venus cueillir sur cette vigne, féconde en bons conseils et en saints exemples, les nombreux enfants et petits-enfants qui se pendent au cou de leur mère et de leur grand'mère ; et cette famille nombreuse entretient comme une fête perpétuelle sous votre toit et forme comme une couronne de jeunes oliviers autour de votre table. *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. Ecce sic benedicetur homo, qui timet Dominum.*

5344. III. *L'avenir.* Il ne reste plus qu'à former des vœux pour vous : *Benedicat tibi Dominus ex Sion ; et videas bona Jerusalem omnibus diebus vitæ tuæ.* Puissiez-vous voir prospérer les biens de votre famille, ceux du temps et surtout ceux de l'éternité.... Mais pour des hommes de cœur, ce cercle est trop étroit : *Bona Jerusalem*, les biens du pays..., les biens de l'Eglise, sans lesquels ceux de la famille ne peuvent faire goûter un bonheur parfait : *et videas filios filiorum tuorum, pacem super Israël.*

VI. — Aux agriculteurs.

5345. *Non oderis opera laboriosa et rusticationem creatam ab Altissimo* (Eccli. VII, 16).

Toutes les carrières, tous les arts, tous les métiers honnêtes sont bénis de Dieu et de l'Eglise, et utiles à la société : mais il en est un que Dieu lui-même a établi, que nous devons célébrer devant vous, l'agriculture. Nous dirons : I, ses gloires ; II, ses précieux avantages, afin de la faire aimer encore davantage à ceux qui y consacrent leur vie, et afin d'exciter leurs enfants à marcher sur les traces de leurs pères.

5346. I. *Gloires de l'agriculture ;* 1° *Les peuples anciens : les païens* l'ont estimée tant qu'ils ont estimé la vertu. « Les plus anciens et les plus grands des peuples, les Chaldéens, les Egyptiens, les vieux Romains qu'étaient-ils ?

des peuples guerriers et laboureurs. » Les poètes, Hésiode chez les Grecs, Virgile chez les Romains, ont chanté les gloires de l'agriculture. « Xénophon n'admet pas qu'un homme libre puisse trouver une occupation plus digne de lui que le travail des champs... » Je ne rappellerai pas les Fabricius, les Cincinnatus, tous ces consuls que Rome allait chercher aux champs pour les mettre à la tête de ses armées, et qui retournaient à leur charrue après avoir triomphé des ennemis de la patrie. « Certes l'antiquité avait raison de penser ainsi de l'agriculture, car l'agriculture est le fondement même de la vie humaine... la nourricière du genre humain. Si la réelle noblesse, c'est de servir à quelque chose ici-bas, qu'y a-t-il de plus noble et de plus grand que de donner au genre humain sa nourriture et sa vie ? » *(Mgr. Dupanloup auquel nous empruntons les citations suivantes.)* (1)

Certes nous ne méprisons pas le commerce, ni l'industrie, ni une profession honnête quelconque ; « mais enfin c'est l'agriculture qui ravit au sol la sève de vie renfermée dans son sein ; c'est à elle que l'homme doit *robur panis, oleum lætitiæ* et cette liqueur dont il ne faut pas abuser sans doute ; mais dont l'Ecriture ne craint pas de dire qu'elle est faite pour réjouir le cœur de l'homme... »

C'est à Dieu d'abord que nous demandons le pain de chaque jour. Car Dieu est l'agriculteur suprême : *Pater meus agricola est.* C'est lui qui a fait la terre, les arbres, les plantes, les animaux, c'est lui qui féconde tous les travaux de l'homme par son soleil et sa rosée ; mais après Dieu nous devons notre pain à l'agriculteur. — Mais ce qui a pu inspirer aux peuples anciens l'estime de l'agriculture, ce n'est pas seulement la nécessité de cette carrière :

2° c'est encore le souvenir des antiques traditions du genre humain. A quoi Dieu appliqua-t-il le premier homme qu'il venait de tirer du néant ? *posuit hominem in paradiso ut operaretur... eum.* Ainsi donc le premier travail marqué à l'homme par Dieu, c'est l'agriculture. Aussi voyons-nous les enfants d'Abraham, les patriarches, vivre au milieu de leurs troupeaux et de leurs champs ; les plus grands hommes du peuple que Dieu s'est choisi, ont été agriculteurs ou bergers. « Moïse, le législateur d'Israël, conduit pendant quarante années les brebis de Jétro aux pieds du mont Horeb ; Gédéon battait son blé, quand l'ange le vint appeler pour délivrer son peuple ; Booz était aux champs avec ses moissonneurs, quand il fit la rencontre de Ruth ; Saül cherchait les ânesses de son père et David gardait les troupeaux, quand on vint les faire rois ; Elisée menait une des douze charrues de sa maison, quand l'Esprit des prophètes se reposa sur lui. » C'est l'origine divine de l'agriculture qui l'a fait estimer de tout temps, aussi bien que sa nécessité.

5347. II. Mais *ses avantages* la rendent non moins précieuses. *O fortunati nimium sua si bona norint, agricolæ,* a dit un poëte. Quels sont ces biens ? 1° *Les charmes de la campagne,* de la verdure, des fleurs au printemps, des moissons en été, des fruits en automne, de la neige en hiver, l'air libre, le chant des oiseaux, le ciel ouvert. C'est après cela que soupirait un autre poète. *O rus, quando ego te aspiciam !* C'est ce qui faisait goûter les charmes de la solitude à Jérôme et qui lui faisait écrire à Héliodore : Jusques à quand resterez-vous dans la prison enfumée des villes ? Que chacun pense

(1) *Agricultura nil melius, nihil uberius, nihil homini libero dignius. (Cicero.)*
Beatus ille qui procul negotiis, (ut prisca gens mortalium) paterna rura bobus exercet suis, solutus omni fœnore. (HORACE.)

ce qu'il voudra, écrivait-il encore; mais pour moi le monde m'est une prison, et la solitude un paradis. 2° *L'aisance acquise par le travail.* On peut rencontrer ailleurs cet avantage; mais est-il aussi solide, quand il n'est pas attaché au sol qui est inébranlable? L'humble maison, les champs du laboureur sont à l'abri des faillites qui ruinent en un jour les économies de longues années, et des variations du commerce et de l'industrie qui laissent parfois l'ouvrier sans travail. Aussi qui pourra dire le nombre des pauvres dans nos villes et les misères profondes qu'ils y endurent? Là, en effet, on ne se connaît pas, et à peine peut-on trouver une main amie qui tende un morceau de pain ou l'aumône nécessaire pour un loyer. 3° La vie rude du laboureur fortifie ses membres, et lui assure le plus souvent *une santé robuste et une longue vie.* Qui fournit à nos armées les hommes les plus robustes, les membres les plus vigoureux? l'agriculture. C'est un fait qu'on ne peut nier.

5348. 4° Avec la santé fleurit souvent *la vertu au sein de la vie champêtre.* Les travaux pénibles de l'agriculture, en fatiguant le corps, en répriment les révoltes; la nourriture douce et frugale du laboureur laisse endormi le feu des passions, que des exemples pervers ne viennent pas réveiller. C'est aussi parmi les laboureurs qu'on trouve vivante encore cette foi de nos pères, qui semble aujoud'hui s'éteindre. « S'il est un fait incontesté, écrit Monseigneur Plantier, c'est que les populations agricoles sont partout les plus religieuses. »

Dans d'autres états, l'homme n'étant témoin que des œuvres de l'homme, oublie facilement son Créateur dont il ne voit pas l'action: et se sentant l'auteur de tout ce qui l'entoure, il compte sur lui-même et croit pouvoir se passer de Dieu. Mais le laboureur est toujours en face des œuvres merveilleuses du Créateur. Chaque jour à ses yeux, le Seigneur étale les trésors de sa puissance et de sa miséricorde, et souvent aussi il fait éclater sa colère; les fleurs, les fruits, les frimas de l'hiver comme les chaleurs de l'été, une rosée bienfaisante comme une grêle dévastatrice, le soleil qui féconde comme le nuage obscur où s'amoncellent les tonnerres, parlent de Dieu au laboureur, et lui font sentir sa dépendance de Celui de la miséricorde duquel il attend le pain de chaque jour, et dont la colère, si elle se déchaînait, le laisserait sans ressources.

Dans son village, le laboureur est, du reste, plus à l'abri des traits de l'impiété qui désolent nos villes; les publications anti-religieuses ont peine à pénétrer jusqu'à lui. Aussi, assez généralement il vénère le prêtre, il respecte l'autorité de l'Eglise dont il accomplit les lois; la religion et tout ce qui y touche sont pour lui chose sacrée.

Qui n'estimerait donc cette noble et avantageuse profession de l'agriculture ? Parents chrétiens, vous ne pouvez rien désirer de plus pour vos enfants que la santé, la vertu et la religion, avec les douceurs d'une vie simple et paisible que l'agriculture leur fournit abondamment. Donc, loin de les détourner d'une profession si noble et si salutaire, faites-la leur aimer et estimer en leur en démontrant l'utilité et les charmes. Donnez-leur du goût pour les travaux champêtres, et pour cette vie laborieuse et rude qui est la gardienne de leur innocence. Apprenez-leur à aimer ce champ arrosé des sueurs de leurs pères, et cette chaumière où sont morts leurs aïeux. Inspirez-leur de l'aversion pour cette manie de courir à la ville, aujourd'hui si

répandue, et que des parents insensés et dégoûtés de la vie des champs entretiennent eux-mêmes chez leurs enfants.

A peine un jeune homme a-t-il atteint sa quinzième année qu'on s'occupe de lui procurer une place à la ville. On veut que la jeune fille quitte le toit de sa chaumière, pour devenir, en ville, demoiselle de magasin ou femme de chambre dans quelque maison. Ou bien, on entasse les jeunes gens dans des ateliers ou dans des fabriques, sans se préoccuper des discours qu'ils pourront y entendre, ni des exemples qu'ils auront sous les yeux. Par là, dit-on, on gagne davantage et avec moins de peine. Parents insensés qui raisonnez ainsi, ne songez-vous donc à procurer à vos enfants que le bien-être matériel, des vêtements à la mode et une nourriture plus délicate ? Ne comptez-vous pour rien leur innocence ? N'avez-vous nulle sollicitude pour leur salut éternel ? Quoi ! vous les lancez loin de vous sur une mer orageuse, où très probablement ils feront un triste naufrage, qui leur enlèvera la vertu et peut-être la foi, et vous vous en consolez par la pensée de l'aisance dans laquelle ils vivront ? Sont-ce là des sentiments chrétiens ?

Il s'en faut bien, du reste, que ces rêves de bonheur, dont vous vous flattez à l'égard de vos enfants, se réalisent ; car là où l'on trouve des emplois plus lucratifs, on dépense aussi beaucoup plus, la santé s'y altère aussi bien plus vite ; et la misère, comme nous l'avons remarqué déjà, y est plus fréquente et plus cruelle.

Ne vous contentez pas toutefois d'aimer l'agriculture, sanctifiez les travaux qu'elle vous impose par les pratiques religieuses, surtout par la sanctification du dimanche. Prenez garde ! Dieu peut, en une matinée, vous faire perdre plus que ne valent vos travaux du dimanche de plusieurs années ; il a en ses mains la gelée, la grêle, les ouragans, les sécheresses. Donc, respectez son jour et son nom. Le blasphême attirerait sur vos champs et sur vous sa malédiction. Etant toujours en face de ses œuvres et de ses bienfaits, aimez-le, priez-le. Et comme Abraham, *marchez en sa présence.* (Citer le trait du curé d'Ars, n° 1181.)

VII. — A des artistes.

A la bénédiction d'une œuvre d'art : canal, pont, orgues, etc. à une réunion d'artistes ou de savants...

5349. L'Eglise est une bonne mère qui désire toutes sortes de biens pour ses enfants. Tout en donnant la préférence à l'âme sur le corps, au ciel sur la terre, elle ne dédaigne pas de se réjouir de tout ce qui peut procurer aux hommes des avantages véritables.

Si vous parcourez l'histoire des siècles, vous la verrez presque toujours posant la première pierre de tous les édifices élevés pour améliorer, ici-bas, la condition de ses enfants. Dans les âges de foi, elle ne bâtit pas seulement ces églises monumentales qu'on regarde aujourd'hui comme des chefs-d'œuvres de l'art, elle eut aussi ses frères Pontifes qui jetaient des ponts sur les rivières, creusaient des canaux, protégeaient les voyageurs.

Le Dieu qu'elle adore est le Dieu des sciences ; elle ne peut donc qu'applaudir au progrès qu'elles font, et à l'utilité qui nous en revient. La religion, fille du ciel, est assez élevée au-dessus de la terre pour n'être pas jalouse des conquêtes de la science. C'est l'honneur du Dieu que nous

aimons d'avoir peuplé la terre des hommes de génie qui améliorent la matière et la subjuguent à leur empire. Les hommes ne font après tout en cela que cultiver la raison qu'ils tiennent de Dieu et qu'user de l'empire que le Créateur leur a donné sur la toute terre. Dieu et sa religion, qui ne progressent pas, parce qu'ils ont toute leur perfection, restent au-dessus de tous ces progrès du temps, *cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum.* Mais Dieu et l'Eglise, des hauteurs d'où ils dominent le monde, se plaisent à regarder les œuvres des hommes quand elles sont grandes. Du reste la terre est le théâtre des travaux et des souffrances de l'Homme-Dieu, celui des luttes et des victoires des saints, c'est la carrière où se polissent les pierres qui devront entrer dans la cité éternelle, c'est la base sur laquelle repose cette échelle mystérieuse *scalam stantem super terram, et cacumen illius tangens cœlum et Dominum innixum scalæ* (GEN. XXVIII, 12). Donc la religion est loin de mépriser cette terre, qu'elle voudrait sanctifier.

Tous les arts qui peuvent l'embellir lui sont chers, et elle les a cultivés plus et mieux que personne. L'art, c'est la règle qui dirige l'homme dans les œuvres qu'il entreprend, de telle sorte qu'elles retracent les beautés que Dieu a mises dans ses œuvres. L'art imite la nature. C'est Dieu qui a fait la nature, et il l'a bien faite. Il est l'artiste souverain ; mais il ne l'a faite si belle que parce qu'il est lui-même la beauté suprême, et qu'en créant il donne aux êtres sortis de sa main un rayon de sa beauté. *Creator eorum speciosior est.* Qui nous fait connaître cette beauté infinie de Dieu, comme la religion véritable ? Les peuples qui avaient des dieux de bois ou de pierre, ou qui adoraient des hommes célèbres abaissaient leur génie en le donnant à la terre. Le foyer des inspirations sublimes était éteint pour eux ! et ils étaient assis à l'ombre de la mort. C'était à l'Eglise, en nous faisant connaître les perfections sans limites du seul vrai Dieu, d'élever notre goût et nos pensées et par conséquent de donner un élan nouveau à l'art. Aussi a-t-elle toujours applaudi aux grandes œuvres des artistes, elle a favorisé leurs concours, et les a honorés jusqu'à l'égal des héros et des sages. C'est la religion, c'est son histoire, ce sont les saints qui ont fourni à la sculpture, à la peinture, à la musique, les sujets où elles se sont élevées le plus haut.

La religion a appelé les arts à concourir avec elle à la gloire de Dieu et au bien des âmes : l'architecture est venue ; et elle a produit nos cathédrales. La sculpture en venant à son tour, a reproduit l'histoire de l'Eglise : la peinture achève ce que la sculpture a commencé et la musique prête sa voix pour célébrer les grandeurs de Dieu et la gloire de ses saints. Et c'est en conspirant au bien que l'art demeure ce qu'il est. D'après l'enseignement de saint Thomas, l'art ainsi que la science doivent toujours se rapporter au bien et ce qui ne se rapporte pas de sa nature au bien n'est pas un art. Ce qui ne cherche qu'à flatter les passions mauvaises n'est donc pas de l'art; c'est un artifice de Satan pour perdre les âmes. La science qui se met en opposition avec la foi n'est pas une science, c'est l'erreur, *falsi nominis scientiæ.* C'est cet accord de la religion et de la science et des arts qui explique notre présence à cette fête et la cérémonie qui va s'accomplir. Bénissez, Seigneur, cette œuvre que vous avez inspirée ; qu'elle serve aux intérêts de ce peuple qui vous est fidèle, sans lui faire oublier les intérêts de l'éternité ; car quels que soient les avantages de ce monde, ils ne doivent

pas nous faire perdre de vue l'unique nécessaire, le salut, et tout est vanité excepté aimer Dieu. Donc que les savants n'oublient pas la science des saints, que les artistes aient le goût de la vraie beauté qui est Dieu, *pulchritudinis studium habentes.* (Ces orgues vont louer Dieu avec vous, mes frères, elles accompagneront vos chants, elles les fortifieront; en charmant vos oreilles, elles vous feront penser aux harmonies du ciel, et à ces concerts où tous les élus mêleront leurs voix pour adorer et bénir leur Dieu et sa divine Mère. N'oubliez pas en les entendant, que l'homme lui-même est un orgue ; ses sens portent le même nom que cet instrument: et toutes les puissances de son âme, tous les organes de son corps doivent, à l'aide du souffle de la grâce, sous l'influence de la volonté qui tient le clavier, former un concert à la gloire du Créateur.) Nous allons bénir ce pont dont les arches magnifiques jetées sur un torrent nous livrent un passage facile et sûr. Chaque fois, que vous le traverserez souvenez-vous que nous avons un pont qui relie la terre avec le ciel. C'est la religion ; ne vous écartez ni à droite ni à gauche de la voie qu'elle vous trace, si vous ne voulez pas tomber dans l'abîme: *Beati immaculati in via qui ambulant in lege Domini,* ils aboutiront sans peine à l'autre rive qui est le ciel.

VIII — Bénédiction d'un chemin de fer. *(D'après Mgr. Pie.)*

5350. I. But de cette cérémonie. II. Symbole de cette cérémonie.

I. *Son but.* 1° *Acte de foi.* — Tout ce que le monde a de plus grand: la puissance, le courage, le génie, sont réunis à cette heure pour manifester leur foi au Dieu Créateur, et lui protester par un acte d'adoration solennelle, qu'ils reconnaissent qu'en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être, que c'est lui qui nous a faits et que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* Si la science façonne la matière, l'enchaîne sous son joug, c'est Dieu qui la lui a soumise. Donc, que les inventions les plus merveilleuses de cette science, en sillonnant l'espace, annoncent partout la gloire de son nom. *Benedicite ignis et æstus Domino.*

2° *Acte de confiance et prière.* Chacune des conquêtes de l'homme apporte des périls proportionnés à ses avantages. En accélérant le mouvement et en effaçant les espaces, on approche peut-être du terme de la vie humaine où cesse tout mouvement; en condensant la vapeur et en lui donnant une force à qui rien ne résiste, vous placez près de vous un foyer terrible d'explosion et de mort. Dieu l'a voulu ainsi, afin que l'homme sentît d'autant plus sa faiblesse qu'il développe davantage sa science et sa puissance, et qu'il recourût à celui qui peut seul le garantir des périls. Le prêtre qui a charge d'âmes, et qui a l'habitude de prier, sent toute la responsabilité qui pèse sur ceux qui tiennent les rênes de ces chevaux de feu, et il ne peut se défendre de prier pour eux. La moindre distraction de leur part peut jeter sans préparation au tribunal de Dieu tant d'âmes à la fois, et jeter le deuil dans tant de familles ! En présence de la faiblesse humaine, livrée aux forces aveugles de la nature, on sent le besoin de réclamer que l'œil de Dieu, à qui rien n'échappe, que son bras à qui rien ne résiste, supplée à l'infirmité de l'œil et du bras de l'homme; voilà le but de cette cérémonie qui a aussi:

5351. II. *Son symbole.* 1° *Les guides de ces chars de feu ont besoin de Dieu ;* il y a ici un grand nombre de ceux qui ont la charge de diriger les hommes, dont les passions et les rivalités sont souvent plus rebelles que les éléments les plus indomptés ; et les rênes qui les contiennent ne sont-elles pas capables de brûler, elles aussi, la main qui les soutient ? Les conducteurs des peuples ont, eux aussi, besoin de la prière. *Da, Domine, sedium tuarum assistricem sapientiam. Vias tuas demonstra . . . . et semitas edoce.* Ordonnez à vos Anges de les garder. *Ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.*

2° Les choses matérielles sont la figure des choses spirituelles. *Ces chars qui franchissent l'espace sont l'image de l'Eglise,* ce char de Dieu, *currus Dei decem millibus multiplex millia lætantium,* qui nous transporte de la terre au ciel. *Prosperum iter faciet nobis Deus salutarium nostrorum.* Ce char est assuré. Son guide c'est le Pape, assisté de Dieu. Nous ne risquons pas de chavirer sous sa conduite. Malheur à ceux qui ne s'y rangent pas. Heureux ceux qui sont dociles à la voix de ce pilote ; après les orages de la vie, ils aboutiront au port de l'Eternité bienheureuse.

IX. — A la bénédiction d'un cimetière (1).

5352. Le cimetière nous prêche : I, la grandeur de Dieu ; II, le mépris des choses de ce monde ; III, le respect de nous-mêmes.

I. *La grandeur de Dieu. Les cieux racontent la gloire de Dieu,* dit David ; mais le cimetière ne le fait pas moins ; car les perfections de Dieu éclatent dans l'état où se trouvent réduits les corps des hommes après la mort. Qui ne voit là : 1° le souverain domaine et l'indépendance de Dieu, qui dispose, comme bon lui semble, de la vie des créatures et même des plus parfaites, de la vie des hommes qui commandent aux animaux, de la vie des rois qui commandent aux hommes. A quoi connaît-on que vous êtes maître de de votre troupeau ? En ce que vous y faites prendre tantôt des agneaux, tantôt des brebis pour les abattre. Dieu, parmi les hommes, prend tantôt un enfant, tantôt un vieillard, tantôt un riche ou un noble, tantôt un pauvre. Vous disposez de votre troupeau selon vos besoins ; Dieu a si peu besoin des hommes qu'il les laisse pourrir en terre. Quand nous avons un bon serviteur nous voudrions le conserver longtemps, parce que nous en avons besoin. Dieu n'a besoin de personne. Il envoie souvent la mort à ses serviteurs fidèles, quand ils sont à la fleur de leur âge, afin qu'ils sachent bien que *servi inutiles sumus.* Parmi eux, il y en a qui sont éminents en science, qui pourraient faire un grand bien sur la terre, et Dieu les moissonne ; et leur corps s'en va nourrir les vers. Dieu n'y perd rien. Si vous saviez par cœur tout ce qu'il y a dans vos livres, vous n'auriez pas à regretter de les voir consumer par le feu, vous n'y perdriez rien ; Dieu y perd encore moins, quand les hommes meurent. Ce savant, qui connaissait tout ce qui est contenu dans ses livres, les voit consumer dans un incendie, les regrette pourtant, car ces livres pourraient servir à d'autres, et il aurait bien

(1) Les païens eux-mêmes ont respecté la demeure des morts. Quand Cyrus poursuivait les Scythes, ils fuyaient devant lui, lui abandonnant tout. Cyrus, étonné, en demande la raison. « Ce peuple nomade, lui dit-on, n'a ni foyer, ni champs, ni biens à défendre, si vous voulez qu'il lutte contre vous, attaquez les tombeaux de ces ancêtres ; c'est là ce qu'il respecte le plus. »

de la peine à s'en procurer d'autres; mais à la mort du plus saint du monde, Dieu n'en ressent point de perte; il peut, quand il veut, en faire d'autres, qui feront plus et mieux, et, d'un souffle de sa bouche, il peut rendre la vie à leur corps.

2° Le cimetière manifeste la justice de Dieu. Pourquoi ces corps de tous ces hommes, depuis 6000 ans, sont-ils réduits en cendres, ces corps élevés avec tant de soin, les corps des saints qui n'ont jamais fait de péchés, des martyrs qui ont souffert pour Dieu ? en punition du péché d'Adam, ô terreur de la justice de Dieu. C'est ce qui frappe les hommes, n'eussent-ils qu'une étincelle de foi ou de raison. Aussi est-ce au cimetière que Dieu est le mieux respecté. Après l'autel, où Jésus-Christ s'immole, il n'est point de lieu si vénérable à nos yeux que le cimetière, il n'en est point où Dieu soit moins offensé. Dieu est offensé dans les maisons, les palais, les églises même, et rarement on ose pécher au cimetière, tant y éclate sa gloire.

5353. II. *Le mépris du monde.* Qu'est-ce qu'un cimetière ? 1° C'est la demeure des défunts. Où sont vos pères ? Au cimetière. Venez donc souvent prier sur leur tombe. Ne leur devez-vous pas cette marque d'affection ? 2° C'est aussi votre demeure. Ils ont tout quitté, vous quitterez tout. Vous avez des champs plus vastes que le champ de la mort. Vos greniers sont pleins. Ce n'est même pas assez pour votre ambition. L'univers ne suffit pas à Alexandre, et, mort jeune, il dut se contenter d'un tombeau. Il en sera de même pour vous.

C'est bien là votre maison. L'autre, vous la quitterez; celle-là, vous la garderez toujours. Ailleurs, vous vous croyez maîtres, vous n'êtes que des fermiers à terme plus ou moins court. Ici vous demeurerez jusqu'à la fin des siècles. Oui, c'est bien votre maison; riches, ne vous attachez pas trop à l'autre; pauvres, consolez-vous de ce qui vous manque. C'est votre maison, vous qui êtes épris du monde et de ses faux biens. Le cimetière nous apprend donc le détachement de la terre.

5354. III. Mais aussi *le respect de nous-mêmes.* Si l'homme est un abîme de néant, il est aussi un abîme de grandeur. C'est pour nous le rappeler que l'Eglise bénit cette terre, où doivent reposer nos cendres. Cette bénédiction est la preuve du respect qu'elle a elle-même pour nos corps : 1° Parce qu'ils sont *les temples du Saint-Esprit, les membres vivants de Jésus-Christ,* lavés par le baptême, consacrés par la confirmation, sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur dans la communion. Mais si l'Eglise les traite ainsi, quand ils sont déjà voués à la corruption du tombeau, comment devons-nous les respecter nous-mêmes, maintenant qu'ils sont unis à notre âme immortelle ? *Prenant les membres du Christ,* dit saint Paul, *les ferai-je servir à d'infâmes plaisirs ?*

5355. 2° L'Eglise respecte nos corps, *parce qu'ils doivent ressusciter un jour.* Quand le laboureur jette le grain dans son champ, il sait que ce grain doit pourrir, mais il sait aussi qu'il doit produire une tige vivante et féconde, et c'est pour cela qu'il prépare le champ où il le dépose. Ainsi fait l'Eglise, elle sait que le corps de l'homme qu'elle confie à la terre doit s'y décomposer, mais aussi qu'il doit revivre, et c'est pour cela qu'elle prépare et consacre par la prière le champ de la mort. Que ceux qui ne sont plus les enfants de l'Eglise et qui n'ont point d'espérance consentent, s'ils le veulent, à dormir comme une bête dans une terre profane. Pour nous, enfants

de Dieu et de son Eglise, nous qui savons que l'homme, supériéur à l'animal par sa raison, l'est aussi par sa destinée, que Jésus-Christ est ressuscité comme prémices et présage de la résurrection de ses membres, que la mort n'est qu'un sommeil, nous comprenons que notre corps mérite le respect. (1)

Grande vérité que nous nous rappellerons chaque fois que nous passerons à côté de cette demeure qui sera bientôt la nôtre. En donnant à nos morts un souvenir et une prière, nous nous souviendrons qu'il faut nous détacher de tout et nous respecter. Ces enseignements bien compris nous mériteront une mort sainte ; et au jour de la résurrection glorieuse, la pierre sépulcrale qui recouvrira nos restes, sera comme l'escabeau d'où nous nous élancerons pour *aller dans les airs au-devant du Christ, et, ainsi, nous serons toujours avec le Seigneur.*

X. — A la bénédiction d'une cloche.

5356. On consacre et on bénit la cloche parce qu'elle doit devenir pour nous : I, la voix de Dieu, et II, la voix de l'Eglise.

I. *La voix de Dieu.* Dieu nous parle dans son temple par la voix du prêtre et hors du temple par la cloche. *Cette voix domine celle des eaux, c'est une voix magnifique et puissante, qui retentit comme la foudre du Dieu de majesté ; elle ébranle le désert* (Ps. XXVIII, 3). Elle nous rappelle les grands devoirs que Dieu nous impose : 1° *envers lui-même.* 1) Le matin, le soir, aux jours d'orage et de calamité, elle nous invite à la prière. 2) Le dimanche, elle nous invite au repos et elle semble nous dire : *Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième.*

2° *Envers le prochain,* parfois elle nous rappelle que Dien veut que nous secourions nos frères. Le tocsin jette un cri d'alarme, et nous courons assister ceux dont la demeure devient la proie des flammes ou des eaux débordées.

5357. 3° *Envers nous-mêmes.* Elle nous marque les heures du travail. De quelque manière que Dieu nous parle, il a droit d'être entendu et nous devons prêter à sa voix une oreille attentive. Donc prions le matin et le soir, et aux jours des grandes épreuves. Quand elle nous appelle au saint lieu, disons avec David : *Je me réjouis de l'heureuse nouvelle qu'on m'annonce, nous irons dans la maison du Seigneur* (Ps. CXXI, 1). Hâtons-nous, à l'appel de la cloche, de voler au secours de nos frères. Dieu regarde, comme fait à lui-même, tout ce que l'on fait au plus petit de ses enfants.

Quand la cloche nous appelle au travail, empressons-nous de remplir ce grand devoir d'expiation, il nous préservera des périls que l'oisiveté enfante. Malheur à ceux qui entendent en vain cette voix de Dieu ! Le Seigneur leur parle encore, mais par la voix de la conscience, par les remords, en atten-

(1) Depuis que le Sauveur est mort pour rendre la vie au monde, plus de mort ; ce n'est qu'un sommeil, qu'un repos ; le mot seul de cimetière l'indique assez, lieu où l'on dort. Mot consolant, mot profond, et plein de sagesse. Toutes les fois que vous venez accompagner là un corps privé de la vie, ne vous découragez point. Vous ne le menez pas à la mort, il va dormir. Pensez alors, vous surtout, sexe sensible et facile à vous laisser abattre par la douleur ; pensez, et au lieu où vous êtes, c'est le séjour du repos après les fatigues de la vie, et au temps où nous sommes ; plus rien de redoutable dans la mort : Jésus en a détruit la puissance. (CHRYSOSTOME.)

dant qu'il leur parle à son tribunal par sa voix foudroyante qui leur dira : *Retirez-vous de moi, maudits, je vous ai appelés et vous avez refusé de m'entendre.*

5358. II. La cloche est *la voix de l'Eglise*, notre mère ; c'est pourquoi elle est tantôt joyeuse et tantôt plaintive ; car une mère partage les joies et les douleurs de ses enfants. 1° *Voix joyeuse* qui nous annonce l'exaltation d'un pontife aimé, un jubilé publié dans l'univers catholique, un triomphe de la patrie victorieuse, une fête chrétienne, une fête de paroisse, ou le bonheur d'une famille. Au jour d'une première communion, la cloche nous invite à partager le bonheur des jeunes âmes à qui Notre-Seigneur se donne. Un nouveau-né vient-il de devenir l'enfant de Dieu, la cloche porte à tous cette heureuse nouvelle qui fait oublier à la mère ses douleurs. La cloche retentit encore, quand deux époux unissent leur vie et leur cœur sous la bénédiction de l'Eglise (1).

2° *Voix plaintive.* 1) Quand on porte à un moribond le viatique et l'huile sainte, elle invite les fidèles à accompagner Notre-Seigneur et à prier pour cette âme qui va entrer dans son éternité. 2) Le glas funèbre annonce le trépas, les offices pour les morts, la mémoire des fidèles trépassés, au deux novembre ; l'Eglise s'associe ainsi aux tristesses et aux consolations de ses enfants et nous invite à y prendre part à notre tour. Saint Paul ne dit-il pas que nous devons *pleurer avec ceux qui pleurent, et nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie ?* Ne sommes-nous pas les enfants du même père qui est dans le ciel ?

Entrons donc dans les sentiments que la cloche nous inspire, ou plutôt, que l'Eglise nous suggère par elle ; prions pour nos frères quand ils sont en fête, afin que leur bonheur dure ; prions pour eux avec plus de ferveur encore quand la maladie ou la mort répandent la douleur à leur foyer ; et surtout n'oublions pas les défunts dont l'Eglise nous rappelle les souffrances. Grand prédicateur que la cloche, le héraut, la voix majestueuse de Dieu et de l'Eglise (2) ! Que jamais elle ne retentisse à notre oreille sans que nous nous rendions attentifs au devoir qu'elle nous presse d'accomplir, aux sentiments qu'elle veut faire naître dans nos cœurs. Enfants de Dieu et de l'Eglise, écoutons leurs voix toujours graves et imposantes.

Heureux le peuple fidèle où la cloche catholique fait battre à l'unisson tous les cœurs ! Personne n'y est abandonné, personne n'y pleure seul. Chacun a des amis pour partager ses joies ; le temple saint se remplit aux jours des solennités joyeuses ou funèbres, les morts n'ont pas à déplorer l'ingratitude des vivants. La loi de Dieu est observée et ouvre à tous le ciel où les introduira la douce voix de Notre-Seigneur : *Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé.*

(1) Chataubriand a écrit : «Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui publièrent dans tous les lieux la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère. Tout se trouve dans les rêveries enchantées, où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. »

(2) Les fonctions de la cloche sont bien résumées dans les vers suivants :

Laudo Deum verum, plebem voco, congrego clerum,
Defunctos ploro, pestem fugo, festa decoro.

XI. — A la bénédiction des drapeaux.

5359. Le Dieu de paix dont nous sommes les ministres est aussi le Dieu des armées. Chez le peuple juif, c'est Dieu qui dirigeait les combats, qui donnait les grands capitaines, qui inspirait aux prophètes leurs accents belliqueux ; Constantin remporta ses victoires sous l'étendard de la croix. Nos anciens chevaliers se revêtaient d'une armure que l'Eglise avait bénite. L'Eglise qui prêche la paix a toujours eu des bénédictions pour le soldat (1). C'est que la paix et la justice qui la fait régner, en ce monde où l'iniquité cherche à prévaloir, ne peuvent s'établir que par la guerre. Le droit a besoin de la force pour triompher. Le prêtre et le soldat travaillent l'un et l'autre, quoique diversement, à établir le règne de la justice, et la paix qui en découle: le premier en exposant les principes du droit, le second en employant le glaive à les faire respecter. De là cette fraternité du prêtre et du soldat, dont le but est le même, et qui tous deux doivent porter jusqu'au sacrifice le dévouement aux saintes causes qu'ils défendent.

Salut, étendards glorieux, autour desquels se rallient tant de braves. Vous portez dans vos plis l'honneur de la patrie, puissiez-vous porter la bénédiction du ciel. *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri invocabimus.* Quelque grandes que soient les forces d'un peuple, elles sont bien infimes si Dieu ne les soutient. Et c'est pourquoi nous sentons le besoin de recourir à lui, pour qu'il nous aide à vaincre les ennemis de la justice qui voudraient troubler notre paix. Bénissez donc, Seigneur, ces drapeaux ; que leur vue inspire le courage à notre armée, qu'ils ne soient terribles que pour les méchants et qu'ils fassent la sécurité des bons. (2)

(1) Pourquoi croyez-vous que les romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards ? Sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit à la Divinité qui y préside, et afin qu'à force de l'avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de la perdre de vue. Pourquoi croyez-vous que les Israélites dans leurs marches et dans leurs combats fussent toujours précédés du Serpent d'airain, que Constantin devenu la conquête de la Croix, fit élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré aux pieds des autels; et qu'enfin, encore aujourd'hui, l'Eglise consacre par des prières de paix et de charité, ces signes déplorables de la guerre et de la dissension ? Sinon pour vous faire souvenir que c'est le Dieu même des armées, qui préside aux victoires et aux batailles; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples, qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des Etats, ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain. (MASSILLON.)

(2) Bénissez vous même ces étendards sacrés; laissez-y des traces de sainteté, qui au milieu des combats aillent aider la foi des mourants, et réveiller l'ardeur de ceux qui combattent; faites-en des signes assurés de la victoire: couvrez, couvrez de votre aile cette troupe illustre qui vous les offre dans ce temple; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi; servez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre; environnez-la de votre force; mettez à sa tête cet ange redoutable dont vous vous servîtes autrefois pour exterminer les Assyriens; faites-la toujours précéder de la victoire et de la mort. (MASSILLON.)

XII. — Bénédiction d'une école ou d'une salle d'asile.

5360. Nulle part l'Eglise n'apporte avec autant de bonheur des bénédictions qu'à ces maisons où sont assemblés les petits enfants dont Notre-Seigneur a dit : *Sinite parvulos venire ad me.* La maison qui va être bénite ne l'est-elle pas déjà par la présence de ces créatures innocentes où Dieu habite ; mais les prières que nous allons prononcer attireront la bénédiction du ciel, non seulement sur ces enfants, mais encore sur leurs parents, sur les bienfaiteurs qui ont élevé cet asile. La prière de cœurs encore purs s'élèvera vers Dieu de cette maison et attirera les faveurs du ciel sur ceux qui ont su comprendre qu'il n'y a rien de plus funeste pour l'enfance qu'une éducation sans Dieu, et rien de plus salutaire qu'une éducation chrétienne. Deux vérités dont nous chercherons à vous convaincre plus profondément encore.

5361. I. *Rien de plus funeste qu'une éducation mauvaise.* Les païens eux-mêmes l'avaient compris. (Denis l'Ancien, nº 571.) *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit non recedet ab eâ. Si mutare potest Æthiops pellem suam aut pardus varietates suas, et vos poteritis benefacere cum didiceritis malum* (JÉR. XIII, 23). *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus et cum eo in pulvere dormient* (JOB, XX, 11). Malheur donc aux enfants ainsi élevés, malheur aux parents qui oublient le plus sacré de leurs devoirs. « Malheur à l'empire qui ne sait plus élever ses enfants ! a dit Lacordaire, malheur à l'empire qui confond l'enseignement avec l'éducation, qui croit que le bien jaillit de la science et de la littérature, quelles qu'elles soient, et qu'aligner des mots qui se pondèrent, c'est préparer l'âme de l'homme et du citoyen ! L'éducation est la tradition de l'obéissance, du respect et du dévouement, à une âme impatiente du joug et pétrie d'égoïsme, tradition sublime dont rien ne répare l'absence, et dont la nécessité prouve invinciblement la prépondérance spontanée du mal sur le bien. » (M. de Miran, nº 578.)

5362. II. *Rien n'est plus salutaire qu'une éducation chrétienne.* 1º L'enfant, a dit un païen, est comme une cire molle, et c'est pour cela qu'il faut le préserver avec soin de l'empreinte du vice; mais c'est ce qui le dispose aussi à recevoir facilement les impressions du bien. L'enfant à qui on apprend dès ses plus tendres années à connaître Dieu, se tourne facilement vers lui, il l'aime, il le prie, il le craint ; et la crainte de Dieu est le plus fort appui de la vie humaine : elle préserve l'enfance du vice qui épuise l'intelligence, corrompt le cœur, ruine même la santé.

2º Cette crainte apprend à l'enfant le respect et la reconnaissance envers les parents, en faisant voir en eux l'autorité de Dieu et les instruments de sa miséricorde. Et le respect et l'amour des enfants font le bonheur des parents en même temps que la sécurité des enfants, toujours prêts à s'égarer s'ils ne sont pas soutenus par le frein de l'autorité paternelle et maternelle. La famille ne peut donc se promettre paix et prospérité, même en ce monde, sans l'éducation chrétienne des enfants.

3º La société elle-même n'a pas d'autres citoyens utiles que ceux que lui fournit une éducation chrétienne. Celui qui n'est pas bon pour soi, pour qui sera-t-il bon ? Les jeunes gens esclaves de leurs passions sont

le fléau social. C'est l'éducation chrétienne qui façonne le caractère, l'assouplit et l'affermit tour à tour, le plie à une discipline et à des obligations légitimes, en même temps qu'elle lui communique l'énergie pour de saintes résistances, lui inspire les nobles sentiments et les dévouements généreux, tout ce qui fait le citoyen en un mot. A la vue de la génération actuelle, sans cesse en révolte, passionnée pour le bien-être qui l'énerve, ne suivant d'autre guide que l'égoïsme, comment ne pas s'alarmer pour la société ébranlée et qu'espérer d'elle encore, si une bonne éducation donnée à la jeunesse ne vient raffermir les bases de cette société chancelante, et arrêter des ruines bientôt peut-être irréparables.

Tous les intérêts s'unissent donc pour dire aux parents de confier leurs enfants à des maîtres chrétiens, pour inviter les enfants à venir tous mettre leur innocence à l'abri de ces murs que nous allons bénir, pour dire à ceux à qui vont être confiés le soin de cette demeure, et la garde de ce que la famille, la société ont de plus cher, la garde de l'âme immortelle de ces enfants, de remplir avec zèle leur noble mission.

XIII. — Mariage.

5363. Il appartient à Dieu, qui ne change point, et à la religion qu'il a établie, de donner de la stabilité à tout ce qui est changeant comme l'inconstance humaine. C'est le Dieu Créateur lui-même qui bénit au Paradis terrestre nos premiers parents, et qui, par cette bénédiction, scella le lien indissoluble du premier mariage. Les infidèles en oubliant Dieu, ne firent du mariage qu'une association passagère, et les Juifs eux-mêmes recoururent dans certains cas au divorce. Il fallut que Notre-Seigneur vînt rétablir l'union conjugale dans son institution primitive, en élevant le mariage à la dignité de Sacrement, et en sanctionnant lui-même d'une manière irrévoquable les promesses de fidélité que les époux se font l'un à l'autre, afin qu'elles ne fussent pas sujettes à l'inconstance ni aux caprices. Vous allez donc, M., contracter un engagement que rien ne pourra rompre : pas même les lois humaines ; car l'homme ne peut séparer ce que Dieu a uni ; et c'est ce qui doit rendre durable le bonheur d'une union légitime, puisque par là est bannie la crainte de la voir se rompre. (V. nos 821 et suiv.)

5364. I. *Nature du mariage.* Tout ce que Dieu a fait est pour le bonheur de l'homme ; et Dieu en exigeant quelque chose de l'homme, lui donne toujours son secours pour l'accomplir. C'est ainsi, époux chrétiens, que le contrat que vous allez faire au pied des autels est un Sacrement, qui, dans vos âmes bien préparées, j'en ai la confiance, produira la grâce à l'aide de laquelle vous serez fidèles aux obligations contractées. Car le mariage est un Sacrement de la loi nouvelle que l'Apôtre appelle grand. Il est grand, en effet, car il représente l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, union indissoluble. Eternellement, Jésus-Christ gouvernera son Eglise, et la protégera ; et éternellement l'Eglise sera obéissante et fidèle à son divin Chef. — Grand par les grâces précieuses dont il est la source. C'est lui qui élève et sanctifie l'amour mutuel des époux, et qui le rend plus fort en l'épurant. Nous sommes les enfants des Saints, disait Tobie à sa jeune épouse, et nous ne pouvons pas nous conduire dans le mariage comme

des nations qui ignorent Dieu. — Et c'est pourquoi tous deux passèrent en prière la nuit qui suivit leur union. Les chrétiens doivent se tenir le même langage. — Grand par les obligations qu'il impose.

5365. II. *Obligations.* 1° *Les cœurs des époux ne doivent faire qu'un.* En aimant Dieu, toujours par-dessus tout, ils doivent bannir toute affection dangereuse pour d'autre que la personne à qui ils ont promis fidélité au pied des autels. Ils ne peuvent désormais se séparer l'un de l'autre, afin qu'ils puissent toujours s'assister mutuellement dans leurs peines et dans l'accomplissement du devoir, se supportant charitablement l'un l'autre, malgré les diversités de caractère ou d'humeur.

2° *Ils doivent s'édifier l'un l'autre* par la pratique de la vertu : ils ne sont unis que pour s'entr'aider à aller au ciel, quel malheur s'ils étaient l'un pour l'autre un instrument de ruine ! Qu'ils se souviennent que leur état est une alliance honorable, et dont le vice ne doit pas ternir la dignité. Pour eux aussi il est écrit, que rien de souillé n'entrera dans le Ciel ; et il n'y a aucun état où l'homme ait le droit de fouler aux pieds les lois de la raison et de la nature. Que d'admirables époux dans le cours des siècles ont compris cet enseignement ! Il y en a qui, dans le mariage, ont gardé la virginité parfaite ; mais tous ceux qui ont été chrétiens ont du moins respecté la loi de Dieu en se respectant eux-mêmes.

3° Si le ciel leur donne des enfants, les époux *ont le devoir sacré de les élever saintement,* de les instruire par leurs enseignements et leurs exemples, de les corriger et de veiller sur leur innocence, afin d'en faire des élus pour le ciel.

Donc, mon cher frère et ma chère sœur, le temps des frivolités de la jeunesse est passé pour vous. L'étendue de vos obligations vous commande désormais le sérieux de la vie, que vous avez du reste appris de bonne heure au sein d'une famille chrétienne. Vous aurez besoin désormais plus que jamais, de l'assistance divine, que nous allons appeler sur vous en vous bénissant (et en célébrant pour vous le Saint-Sacrifice). Que vos parents qui assistent à cette cérémonie sainte, la réclament aussi pour vous de Celui de qui découle tout don parfait.

O Dieu, la source de tout bien, bénissez ce jeune homme, afin qu'il fasse le bonheur de l'épouse qu'il s'est choisie et l'édification de la famille qu'il fonde. Bénissez cette jeune fille, qu'elle soit aimable comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle comme Sara, qu'elle soit grave dans ses mœurs, vénérable par sa prudence, et que tous deux voient les enfants de leurs enfants grandir dans votre amour, et qu'ils peuplent un jour avec eux votre beau Ciel !

XIV. — Bénédiction d'un navire.

5366. *Me insulæ expectant et naves maris* (ISA. LX, 9). Un coin de terre est trop peu pour l'homme créé pour l'infini. L'homme s'est trouvé à l'étroit dans des maisons de pierre qui l'immobilisent ; il a voulu se créer des demeures qu'il promène dans les espaces pour exercer dans tout l'univers son rôle de roi de la création. Il a demandé aux océans leurs routes, aux forêts, leurs géants dont il s'est fait un pont mobile, aux ailes des vents, leur agilité ; et de nos jours ne trouvant pas les vents eux-mêmes

assez rapides, il a dérobé à la vapeur sa puissance pour précipiter sa course. Ce vaisseau va donc porter à des contrées lointaines tantôt les forces d'une nation qui va venger les droits méconnus de la justice, tantôt les richesses de son industrie et de son commerce, pour rapporter ou la victoire, ou des richesses nouvelles acquises dans une contrée éloignée.

Mais si l'homme ne voit dans le navire que l'instrument de ses victoires ou de sa fortune, le chrétien qui a des horizons plus vastes y voit le moyen d'étendre la civilisation et la foi. *Me insulæ expectant :* il y a des îles lointaines qui attendent encore le salut. *Sedentibus in tenebris et in regione umbræ mortis.* Va donc, citadelle du génie de l'homme, à travers les flots, porter avec l'honneur de la patrie, les merveilles de l'art, les richesses de notre sol ; mais surtout puisses-tu porter souvent des messagers de la bonne nouvelle aux infidèles qui ne connaissent pas le vrai Dieu, ni celui qu'il a envoyé pour les sauver, Jésus-Christ.

Ce navire qui va voguer au milieu des tempêtes et des récifs nous fait penser à cet autre navire, jeté aussi sur l'océan du monde et environné de périls, notre âme qui doit aboutir au port de l'éternité bienheureuse. Que la bénédiction que nous allons donner à ce vaisseau le préserve des naufrages, mais qu'elle s'étende aussi, pour les garantir des naufrages éternels, aux âmes de ceux qui le monteront, et de tous les témoins de cette imposante cérémonie !

XV. — Bénédiction d'une prison.

5367. *In carcere eram et venitis ad me* (MAT. XXV, 36).

Développez ce texte, pour les bons ; et pour les méchants : *Infirmus et in carcere et non visitastis me ; quandiu non fecistis uni ex minoribus his, mihi non fecistis.*

I. C'est donc une chose sainte que de s'occuper des malheureux : *Res sacra miser :* disaient les païens ; mais dans la doctrine de l'Evangile le malheur est quelque chose de divin. Jésus-Christ a souffert, il a été condamné, enchaîné, il s'est identifié en quelque sorte avec toute souffrance et captivité. *Quamdiu uni,* etc.

II. *(Si la prison est cellulaire) ; non est bonum esse hominem solum. Væ soli,* l'expérience apprendra le résultat de cette séparation ; mais elle ne peut être profitable qu'à la condition que des âmes charitables viendront visiter ces solitaires pour leur parler de Dieu et des espérances de l'autre vie. Donc, que ceux qui sont à la tête de ces maisons visitent ceux qui sont captifs, qu'ils permettent à la charité de les visiter, que les Sœurs qui les assistent leur tiennent lieu de leurs mères qu'ils n'ont peut-être plus ou qui pleurent d'être séparées d'eux.

III. Et vous, captifs comme Jésus-Christ, souvenez-vous de celui qui a souffert comme vous. Quand tous vous délaisseraient, vous ne seriez pas seuls. Il est avec vous. Il ouvre sa prison, son tabernacle, à côté de la vôtre. De sa voix il dit à un des larrons crucifiés à côté de lui : *Hodie mecum eris in paradiso.* Il vous le dira si, avec repentir et amour, vous courrez à lui. O religion, tu adoucis toutes les infortunes ici-bas, et tu prépares à tous ceux qui t'aiment les joies éternelles !

XVI. — Confrérie du Saint-Sacrement.

5368. I. *Origine de cette confrérie.* Pour lutter contre le protestantisme qui attaquait le plus auguste de nos mystères, celui de l'autel, et contre le jansénisme qui bientôt après devait écarter les chrétiens de l'Eucharistie, la Providence suscita à Rome un religieux de la Minerve, Thomas Stella, qui établit la confrérie du Saint-Sacrement à Rome même, avec l'approbation des Souverains Pontifes. La renaissance païenne avait envahi jusqu'à la ville éternelle, et les hommes commançaient à se préoccuper plutôt des jouissances matérielles que de rendre à Jésus-Christ l'honneur qui lui est dû. Thomas Stella gémissait de cette indifférence pour la divine Eucharistie. Il enrôla plusieurs personnes ferventes qui s'occupèrent avec zèle de pourvoir les églises de lampes qui brûlassent jour et nuit devant le tabernacle, de dais pour porter le Saint-Sacrement aux malades. Les hommes accompagnaient le saint viatique avec un cierge allumé, et les femmes, au son de la clochette, priaient dans leurs maisons pour les malades. Le troisième dimanche de chaque mois, les confréries du Saint-Sacrement faisaient célébrer une messe solennelle, pendant laquelle les hommes tenaient des cierges allumés au moment de l'élévation. Les Souverains Pontifes furent si édifiés des œuvres saintes de ces pieux associés, qu'ils les enrichirent de nombreuses indulgences, ils permirent d'ériger la confrérie dans toutes les paroisses avec participation aux mêmes faveurs. Aussi saint François de Sales et saint François Régis, avec plusieurs autres saints missionnaires, se sont-ils faits les propagateurs de cette confrérie, qui est aujourd'hui établie dans un grand nombre d'églises.

5369. II. *Excellence de cette confrérie* : 1° Son objet est incomparable. La dévotion à l'Eucharistie est bien au-dessus de la dévotion aux saints, aux anges et à la Sainte Vierge elle-même. C'est Dieu lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent sur nos autels pui en est l'objet. 2° Quelles fonctions que celles dont elle investit ses associés! Il est noble au ciel ce ministère des anges qui se prosternent devant le trône de Dieu, louent, adorent et bénissent. Quelles fonctions que celles de Marie, de Joseph, des mages, des bergers qui adoraient Notre-Seigneur dans sa crèche! Quel office que celui des Apôtres et des saintes femmes qui accompagnaient Notre-Seigneur dans ses courses apostoliques, écoutaient ses enseignements et pourvoyaient à ses besoins! Nous admirons Jean et Madeleine recueillant au Calvaire les gouttes du sang du Rédempteur. N'est-ce pas ce que font les confrères du Saint-Sacrement au pied des autels où Jésus prend comme une nouvelle naissance, où il résume tous les mystères de sa vie et de sa mort ?

5370. III. *Avantages de cette confrérie.* 1° Rehausser dans les paroisses le culte divin ; 2° Edifier les fidèles et leur faire sentir la majesté du Dieu du tabernacle ; 3° Braver le lâche respect humain et par conséquent affermir en soi la foi qui est la source de toute justice ; 4° S'assurer les faveurs particulières du Dieu du tabernacle et les indulgences dont les Souverains Pontifes ont enrichi cette dévotion.

Donc, soyons fiers d'être enrôlés dans cette association si respectable par son antiquité, par son but, par les nobles fonctions dont elle nous investit et si utile au culte divin, à l'édification de nos frères, en même temps que si profitable pour nous. Soyons fidèles à toutes les pratiques qu'elle nous

impose, surtout formons la cour de Notre-Seigneur au pied de l'autel et plus encore à la table sainte.

XVII. — Confrérie du Sacré-Cœur.

5371. I. *Son objet.* Le Cœur de Jésus. (V. Sacré-Cœur, n. 4909.)

II. *Son but.* La réparation des injures qu'il reçoit. (V. Réparation.)

III. *Ses avantages.* Les promesses de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie. Les indulgences. La participation aux prières des associés à Rome, à Moulins, à Paray-le-Monial, à Montmartre.

IV. *Ses pratiques.* Réciter tous les jours, le *Notre Père*, le *Je vous salue, Marie*, le *Je crois en Dieu.*

XVIII. — La garde d'honneur du Sacré-Cœur.

5372. En 1847, un soldat, etc. (V. n. 2510.) Vous êtes gardes d'honneur du Sacré-Cœur. Le saint Père a sa garde noble composée de soldats des plus illustres familles. Vous êtes gardes du Cœur de Jésus, du Fils de Dieu, du roi immortel des siècles! Soyez nobles dans vos pensées, dans vos sentiments, pas de respect humain, pas de lâcheté! Soyez vigilants, *custos quid de nocte?* vigilants, comme des sentinelles, pour défendre l'honneur et les intérêts du Sacré-Cœur, pour accomplir ses ordres, et même ses désirs. Donc empêcher autant qu'on le peut ce Cœur sacré d'être outragé par le blasphème, et la profanation du dimanche, par les paroles et les œuvres criminelles, par la désertion coupable de la table sainte et de la confession; défendre ses intérêts, c'est défendre la religion, l'Eglise et le prêtre, qu'on attaque aujourd'hui comme tout ce qui est saint. Accomplir ses *ordres*, être fidèle aux commandements. *Si præcepta mea servaveritis manebitis in dilectione mea.* Ses *désirs*, mais son désir, c'est le salut des âmes. *Deus non vult mortem peccatoris sed potius ut convertatur et vivat.* Donc lui ramener ceux qui s'égarent. (Paul de la Croix, n. 1922.)

Mais c'est surtout quand les pauvres âmes sont sur le point de paraître devant leur juge, qu'il faut tout tenter pour les arracher à l'abîme. Hélas! c'est pour toujours qu'elles seront séparées de Jésus, si elles ne reviennent pas à lui. Elles ne pourront jamais l'aimer! Quel malheur! Donc du zèle.

Et Notre-Seigneur vous dira un jour: *Vos estis qui permansistis mecum... et ego dispono vobis... regnum.*

XIX. — Aux gardes-malades.

5373. *Factus sum infirmis infirmus ut infirmos lucrifacerem* (I. Cor. I, 27). Quelle charité dans le cœur de l'apôtre des nations qui avait la sollicitude de toutes les églises! Cela ne l'empêchait pas de dire: *Quis infirmatur et ego non infirmor?* Il avait raison saint Jean Chrysostome de dire que le cœur de Paul était le cœur du Christ. Nous voudrions que tous les fidèles fussent embrasés de cette charité pour les malades; et vous surtout qui vous occupez de les veiller, comprenez l'excellence et les avantages de cette sainte fonction, et apprenez la manière de bien la remplir.

I. *Excellence.* Les anciens Pères disaient: Celui qui sert patiemment les malades est comme un ange. N'est-ce pas une fonction angélique de servir

Notre-Seigneur? N'est-ce pas ce que faisaient les anges au désert après la quarantaine de jeûne du divin Sauveur? Ce fut une fonction angélique que celle de Marthe qui lui préparait à manger, que celle de Madeleine qui lui embrassait les pieds, que celle de Simon qui l'aida à porter sa croix, que celle de Véronique qui essuya son visage. Cette sainte femme ne ressemble-t-elle pas à l'ange qui vint au jardin des Olives pour fortifier Jésus dans son agonie? N'est ce pas ce que fait la garde-malade? La foi, la parole du Maître lui-même ne nous apprend-elle pas que tout ce que l'on fait au plus petit d'entre les siens, Notre-Seigneur le regarde comme fait à lui-même? Vous êtes les gardes du corps de Notre-Seigneur: aussi les plus grands saints ont-ils estimé cette fonction et on a vu dans tous les temps des femmes admirables, d'une naissance illustre, s'employer à cette sainte œuvre. (Le poète Lamartine, v. n. 808.)

5374. II. *Avantages.* 1° *Pour les infirmes.* Il n'est pas besoin de les énumérer. Il en est, hélas! qui meurent faute de soins. Quelle amertume compromettante pour le salut doit abreuver les cœurs de ces pauvres abandonnés! Un tel délaissement n'est-il pas une douleur plus grande que celle qu'apportent les maladies les plus graves? Et, dans cet état, comment la maladie peut-elle atteindre pour eux le but qu'elle a dans les vues de la Providence, but que saint Bernard exprime par ces mots: *Ægritudo carnem vulnerat, mentem curat.* Le mal ne fait que les aigrir, s'il n'y a pas là une main charitable pour les assister, un ange consolateur pour les fortifier et leur montrer le Ciel. Ah! combien de ces infortunés n'iront au Ciel que parce que vous leur en aurez ouvert les portes!

2°. *Pour les gardes-malades eux-mêmes.* Les veilles coûtent sans doute à la nature, et cependant saint Pierre Chrysologue nous apprend que « plus on veille, plus on vit. » Qu'y a-t-il, en effet, de plus semblable à la mort que le sommeil, et qu'y a-t-il de plus vivant que celui qui veille? Et puis, tout ce qui mate le corps élève l'âme. Cet acte de charité fortifie la charité. *Non te pigeat visitare infirmum; ex his enim in dilectione firmaberis* (Eccli. VII, 39). Et la charité est la source de tous les biens. C'est l'amitié de Dieu, c'est la grâce sanctifiante, c'est la semence de la gloire. Aussi saint Valérien a-t-il dit: *Si vis videre Deum, require mendicum... visita infirmum, curre ad carcerem.* Et en effet, Notre-Seigneur au jour du jugement dira aux justes: *Venite benedicti... infirmus eram et visitastis me.* Oh! quelle récompense! quand on la considère, on s'explique la conduite des Saints, on ne s'étonne plus d'entendre Job dire: *Oculus fui cœco, et pes claudo... pater eram pauperum* (XXIX, 15). On comprend Tobie captif à Ninive, qui *pergebat ad omnes, qui erant in captivitate et monita salutis dabat illis... consolabatur eos, dividebatque unicuique prout poterat, de facultatibus suis, esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat et mortuis atque occisis sepulturam sollicitus exhibebat.* La possession de Dieu, la béatitude de Dieu, voilà la récompense des veilles au chevet des malades. O saintes, ô riches, ô nobles veilles, que vous êtes loin de celles des libertins et des mondains! Ouvrières généreuses, que vous serez haut placées en paradis par rapport à celles qui dansent jusqu'à une heure du matin! En vous voyant, elles qui vous méprisaient peut-être, elles s'écrieront: *Ergo erravimus. O nos insensati: Vitam illorum æstimabamus insaniam.* Ah! ne perdons aucune occasion de rendre ce beau service à Notre-Seigneur et à nous-mêmes.

5375. III. *Mais comment le faire avec profit.* Le tout est d'obéir à la recommandation du Saint-Esprit: *Induite vos, sicut electi Dei, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam.* Ainsi faisait Job, qui a pu dire de lui: *ab infantiâ crevit mecum miseratio* (JOB, XXXI, 18). 1° *La douceur* d'une garde-malade est meilleure pour le malade que le miel dans une potion amère. Rien qui fasse sentir au malade que son état est rebutant, qu'il s'exagère ses souffrances. Rien dans les paroles, les signes, les actes, de sec ou de brusque. Qu'il sente qu'on lui est dévoué, mais en vue de Dieu seul et non par une inclination naturelle. Si l'on a à faire avec une personne de différent sexe, il faut même se tenir dans une grande réserve de paroles et de soins, afin de ne pas l'exposer, et de se sauvegarder soi-même.

2° *Super omnia autem hæc charitatem habete,* continue saint Paul. Ce qui doit tout dominer, c'est l'amour de Dieu, le désir de faire aimer Dieu à ce pauvre malade, de sauver son âme. Que les soins qu'on lui donne aient pour but d'acquérir sur lui une influence de salut, afin qu'on puisse bientôt lui parler de Dieu et des Sacrements. Que tout tende là. Qu'on l'amène aussitôt que possible à prier. Qu'on lui propose une neuvaine pour demander sa guérison. Rien n'est accepté aussi facilement; et si rien ne presse, qu'on l'invite à recevoir les sacrements à la fin de la neuvaine, afin d'en assurer les fruits. Si le danger est imminent, qu'on se garde bien d'attendre à la fin de la neuvaine. On le presse avec douceur, mais avec force, de se réconcilier aussitôt avec Dieu, afin qu'il puisse obtenir plus sûrement sa guérison, on peut ajouter, si c'est vrai, que sans cela on craint qu'il ne voie pas la fin des neuf jours. Ah! ne plongeons pas les malades en enfer pour leur épargner une mauvaise nuit. Du reste, c'est un préjugé étrange qui ne doit pas trouver place dans un esprit chrétien, que la visite du prêtre ou la réception des Sacrements, puissent fatiguer un malade. L'expérience prouve, au contraire, que les secours religieux, en donnant à l'âme la paix, aident à recouvrer la santé. Des médecins sérieux, même protestants, ont été obligés d'en convenir. Ah! quel malheur, si une pauvre âme à laquelle vous donneriez vos soins de vos mains, tombait en enfer parce que vous auriez trop tardé d'appeler le prêtre ou de le préparer à sa visite! — Que si vous vous trouviez auprès d'un moribond auprès duquel le prêtre ne pût arriver à temps, c'est le cas, non de se livrer à une douleur, à un émoi insensé, mais de préparer soi-même le moribond à ce redoutable passage du temps à l'Eternité. Pour cela, il est bon d'avoir une méthode qui vous trace tout ce qu'il y a à faire; mais tout se résume à faire produire au mourant l'acte de contrition parfaite, sans lequel il n'y a point de salut pour celui qui, étant en état de péché, ne peut pas se confesser. — Mes Sœurs, Dieu qui vous a appelées à cette grande œuvre, qui vous offre de si grands avantages si vous lui êtes fidèles, Dieu compte sur vous pour remplir son Paradis. L'Eglise compte sur vous. Les pauvres malades réclament vos soins. Hélas! combien parmi eux seraient délaissés sans vous; mais surtout ayez pitié des pauvres pécheurs.

XX. — Aux associés de la Bonne Mort et aux veilleuses.

Qui ont charge de s'enquérir des malades, dans les bourgs, les villages et surtout les villes, afin qu'ils ne meurent pas sans sacrements.

5376. *Quod vobis dico, omnibus dico : vigilate.* Ce n'est pas seulement à ces pieux associés, mais à tous les fidèles que je dis avec Notre-Seigneur : Veillez ; et avec saint Paul : *Non dormiamus sicut et cæteri, sed vigilemus.* Nous avons besoin de la vigilance. (V. nº 5378 et suiv.)

I. *Pour nous mêmes,* car *qui sibi nequam est cui alii bonus erit?* 1º Veillons sur nos sens. *Spiritus enim promptus est, caro vero infirma. (En appeler à l'expérience de chacun.)* Comment est-on tombé dans des abîmes qui faisaient peur d'abord ? par quelques négligences. «Ce que nous ne craignons pas de notre malice, craignons le de notre faiblesse : ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre faiblesse tout ensemble, parce que de l'un à l'autre notre malice nous porte à tout, et que notre faiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas ! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes ; nous avons à entretenir un édifice branlant, veut-on soutenir la structure qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action, étayer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recouvrir le comble ; c'est par là que la faiblesse succombe, c'est par là que les pluies pénètrent.» (Bossuet.) 2º Le monde, comme le vit saint Antoine, est tout recouvert d'un filet pour prendre les âmes. 3º *Vigilate quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret. Vigilat hostis ; dormis tu !* s'écrie saint Augustin, *corde, fide, spe, charitate, operibus vigila.* Que sert à un soldat d'être brave, s'il se laisse surprendre par l'ennemi ? Ah ! si dans un pays inconnu, nous traversions une forêt dont les sentiers fussent parsemés de cadavres de voyageurs assassinés, quelles seraient nos transes et notre vigilance ! Hélas ! que d'infortunés se sont endormis, et ils sont tombés. Samson dormait et on le livrait aux Philistins ; Jonas dormait et on délibérait de le jeter à la mer. David ne veilla pas sur ses yeux ; la femme de Loth non plus. Nous sommes entourés d'assassins, de pestiférés, nous sommes de la paille à côté d'un brasier, veillons. Les justes eux aussi ne doivent pas l'oublier, *nulla satis magna securitas ubi periclitatur æternitas. (S. Greg.)*

L'ours dévore en une gorgée tout le miel que mille abeilles ont mis une année à recueillir. *Non quasi insipientes sed ut sapientes. Anima quæ amat, vigilat,* dit saint Bernard ; elle craint de déplaire à celui qu'elle aime et de perdre ses faveurs. *Sapiens cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum et in conspectu altissimi deprecabitur. Qui mane vigilant ad me invenient.* On a besoin de son secours tout en veillant. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Il ne suffit pas de veiller le matin, il faut veiller la nuit. *Dormio et cor meum vigilat.* (V. nº 5381.)

5377. II. *Veillons sur les autres. Mandavit unicuique de proximo suo.* Les méchants veillent pour nuire ; les bons, pour être utiles. On met des sentinelles aux portes des cités ; on met, à la suite des troupeaux sur les montagnes, un berger qui passe la nuit avec eux ; on fait garder la vendange pendant la nuit, et quel bien garde-t-on ainsi, de quels maux préserve-t-on ? on cherche à conserver des biens matériels, à empêcher quelque dégât.

Dans les hopitaux même livrés aux impies, on veille les malades, on veut leur épargner un accident qui aggrave leur mal et compromette leur vie. Vous avez à veiller sur les âmes. Et qu'est-ce qu'une âme?... Vous êtes des veilleuses d'honneur, des anges gardiens visibles. Ah! ne laissez pas ces âmes s'égarer ni se perdre. Qu'elles vous soient plus chères que la vigne ne l'est au vigneron, autrement, *exterminavit eam aper de silva.* Qu'elles vous soient plus chères que les brebis ne le sont au berger, que les enfants ne le sont à leur mère. Quel malheur, si elles venaient à être réprouvées pour toujours! Ne dites pas qu'elles vous sont étrangères. Un chrétien voit des frères dans tous les hommes. Le seraient-elles, qui de vous ne se reprocherait pas comme un crime, s'il laissait un aveugle qui ne lui serait rien, tomber dans une rivière et s'y noyer, lorsqu'il aurait pu par une parole le prévenir, et l'arrêter? C'est en enfer que ces âmes se précipitent et cette chute est irréparable. Si elles y sont plongées un jour, parce que vous leur avez refusé, par une négligence grave, un secours que vous pouviez et deviez leur accorder, ne vous accuseront-elles pas du sein des flammes qui les tortureront, et Dieu ne vous demandera-t-il pas compte de leur ruine éternelle? Pauvres paralytiques étendus sur le grabat de leurs iniquités, les pécheurs, si vous ne vous occupez pas d'eux, pourront dire: *Hominem non habeo.* Je n'ai personne pour me soulever et me jeter dans la piscine du salut. Il faudrait dans toutes les rues des villes, dans tous les hameaux de nos campagnes, des sentinelles vigilantes auxquelles le prêtre n'eut qu'à dire: *Custos quid de nocte?* auxquelles même il n'eut pas besoin de faire cette demande, et qui se hâtassent de le prévenir à la première alarme.

Mais est-il vrai que ces âmes sur qui vous avez à veiller ne vous soient unies que par le lien de la charité que nous devons à tous? Parents, n'avez-vous pas des enfants? Enfants, n'avez-vous pas un père, et peut-être une mère qui ont abandonné les pratiques religieuses? Epouses chrétiennes, votre cœur n'est-il pas dans des transes pour le sort éternel de cet époux auquel vous avez uni votre vie, et dont vous ne voudriez pas être éternellement séparées; donc *vigilate et orate.* Veillez jour et nuit, veillez sur vous, veillez sur ceux qui vous sont chers. Priez, priez avec des larmes; à la prière joignez l'aumône et le jeûne qui les rendent efficaces. *Parce, Domine, ne in æternum irascaris nobis.*

PENSÉES SUR LA VIGILANCE.

5378. *Nulla nimia securitas ubi periclitatur æternitas.* (BERNARD.)

Incassum munita sunt cetera, cum locus unus, de quo hosti patet aditus, non est munitus. (GREG. *m.*)

5379. *Nusquam est securitas, fratres, nec in cœlo, nec in paradiso, multo minus in mundo. In cœlo enim cecidit angelus sub præsentia divinitatis, in paradiso Adam de loco voluptatis, in mundo Judas de schola salvatoris.* (BERN.)

5380. Voici ce que dit saint Basile le Grand: «Les médecins recommandent aux malades de prendre garde à ce qui leur arrive, et d'observer tout ce qui peut rétablir leur santé; de même la parole de Dieu, qui est la médecine de nos âmes, nous délivre du péché, par l'observation de cette recette. *Prenez garde à vous*; et sondez l'état où votre âme se trouve. »

5381. Écoutez saint Jérôme s'adressant à Héliodore: « Je vous parle ici comme un pilote qui n'ignore point la fureur des flots, et qui, après avoir fait naufrage et être

devenu habile par sa propre expérience, avertit d'une voix tremblante ceux qui sont prêts à s'embarquer, de prendre garde au péril qui les menace. Dans ce dangereux détroit, l'impudicité semblable à Charybde, dévore notre salut; et le plaisir sensuel, ainsi qu'une autre Scylla, attire notre pudeur en de funestes naufrages. Ces côtes sont barbares, et le démon, comme un pirate, porte avec ses compagnons quantité de chaînes pour attacher ceux qu'il doit réduire en esclavage. Gardez-vous donc bien de vous y fier, gardez-vous bien de vous croire en sureté; car, quoique la mer paraisse calme et aussi tranquille qu'un étang, quoiqu'il semble que le vent puisse à peine agiter la superficie de ses eaux, cette surface si unie couvre des montagnes très élevées qui cachent les périls que vous devez craindre et les ennemis qui vous doivent être si redoutables. Préparez donc les cordages, déployez les voiles, et faites le signe de la croix sur vos fronts: ce calme est une véritable tempête. »

5382. Nous marchons ici bas dans une voie étroite, bordée de précipices: on n'y peut poser les deux pieds à la fois. Quelle circonspection n'y faut-il pas! Etre attentif à tout, mesurer non seulement ses pieds, mais ses regards! Aussi l'oracle ne nous permet-il pas de regarder ni à gauche ni à droite. Vous avez beau fixer le pied, vous tenir fortement attachés au sol où vous êtes, si vos yeux viennent à se distraire, ils se troublent, la tête tourne et vous tombez dans le précipice. Le péché est ce précipice, abîme profond, marqué par d'épaisses ténèbres. Soyons sur la défensive, ne marchons qu'avec crainte et défiance dans un chemin aussi périlleux. Point de rires immodérés, vous vous livrez à des joies, aux excès de la table: imprudent! Le moindre faux pas entraîne. C'est avec la sobrieté qu'on marche d'un pas ferme. Point de bagage superflu. Pour arriver heureusement au terme, il ne faut avoir rien qui embarrasse; et nous, ce sont mille soins divers qui nous enchaînent, mille fardeaux pesants qui nous accablent. Nous voulons marcher, garrottés de mille liens à travers cette voie étroite et glissante.

XXI. — Distribution des prix.

On peut donner le sujet, n° 5360, *pour la bénédiction d'une école, ou le suivant.*

5383. *Dignus est operarius mercede sua.* Celui qui travaille mérite une récompense; vous avez travaillé, mes enfants, et voici que la récompense vous est offerte. Des couronnes sont prêtes à orner vos fronts, et des prix magnifiques attendent qu'on les distribue à ceux dont les efforts ont été couronnés de succès.

Toutefois les récompenses humaines, bien qu'elles soient justes et attribuées à chacun de vous par des maîtres intègres, qui vous aiment tous également, et qui voudraient vous voir tous couronnés, se ressentent toujours de l'infirmité de notre nature. *Homo videt ea quæ parent: Deus autem intuetur cor.* Il y en a qui ont moins travaillé que d'autres et qui ont mieux réussi; il y en a qui devant Dieu ont eu de grands mérites et qui ne seront peut-être pas récompensés en ce jour. Peut-être quelques-uns n'ont-ils mérité ni devant Dieu ni devant les hommes. Je dois en ce jour donner à chacune de ces catégories une utile leçon.

5384. I. Vous qui par votre application à l'étude et vos succès pouvez dire: *reposita est mihi corona,* cette couronne est pour moi, réjouissez-vous! Vos maîtres, vos parents et nous, nous applaudissons à votre triomphe; mais n'oubliez pas, mon enfant, que les prix qui vont vous être donnés ne sont qu'un symbole des récompenses que Dieu réserve à l'enfant pieux et laborieux, et que vous y perdiez beaucoup si, en étant couronné en ce

monde, vous vous laissiez enfler par l'orgueil jusqu'à mépriser vos frères; vous risqueriez de n'avoir point un jour sur votre front la couronne de justice que Dieu rendra à ceux qui l'aiment.

5385. II. Pour vous qui avez consciencieusement par des motifs de foi rempli tous vos devoirs d'écoliers chrétiens, et qui doués peut-être d'une intelligence moins heureuse que vos frères, n'avez rien à attendre en ce jour, gardez-vous de porter envie aux autres, ou de murmurer de ce que le succès n'a pas couronné vos efforts, ou de vous laisser abattre par le découragement. *Dignus est operiarius mercede sua.* C'est le Saint-Esprit qui nous l'apprend et sa parole est la vérité suprême. Dieu a d'autres couronnes que celles qui s'étalent à nos yeux: *Gloria, honor et pax omni operanti bonum* (Rom. II, 10).

5386. III. Pour vous, qui durant cette année auriez consumé inutilement par votre faute les belles et utiles journées du pensionnat, les sacrifices de vos bons parents, les soins de vos maîtres si dévoués, vous ne receuillerez en ce jour que ce que vous avez semé: *tribulatio et angustia in omnem animam operantis malum* (Rom. II, 9). Le trouble de votre conscience, les reproches de vos parents, si vous aviez été vraiment paresseux, ne seraient que votre moindre châtiment; Dieu en a d'autres; et c'est par delà cette vie que *l'homme moissonnera* complètement *ce qu'il aura semé.*

Donc, mes enfants, que ceux qui vont recevoir des récompenses s'en préparent de meilleures; que ceux qui vont en être privés se réservent celles du ciel. Tous mettons-nous bien dans l'esprit en ce jour que l'honneur devant les hommes, et les faveurs de Dieu sont attachés à l'accomplissement consciencieux des devoirs. La paresse, la négligence nous privent donc de tous les biens. Parents, faites comprendre ces vérités à vos chers enfants; c'est à vous de les former à une vie sérieuse, appliquée et solidement chrétienne. Pendant qu'ils étaient entre les mains de leurs maîtres, votre sollicitude étant partagée par eux, était par là même moins anxieuse; mais voici que ces chers enfants vont vous être rendus pendant quelques mois, vous serez seuls à répondre d'eux: veillez à ce que les vacances ne leur fassent pas perdre cette pureté, cet amour du travail et de la discipline dont on leur a donné dans cette maison les salutaires habitudes. Préservez-les des lectures et des compagnies qui pourraient leur être funestes. Et vous, mes enfants, reportez sur vos parents l'obéissance, la docilité, l'affection que vous avez témoignées à vos maîtres. L'obéissance des enfants fait leur salut, et leur affection pour leurs parents et pour leurs maîtres fait le bonheur des uns et des autres. Donc aimez vos parents, mais n'oubliez pas vos maîtres que leur souvenir vous accompagne dans vos vacances et durant la vie, si vous ne devez plus revenir dans cette maison: souvenez-vous des exemples et des principes que vous avez reçus d'eux. Quel malheur pour vous, si ayant reçu un enseignement chrétien, vous viviez comme ceux qui ont été élevés sans Dieu! Quelle douleur pour vos parents et pour ceux qui ont eu pour vous ici la tendresse d'un père ou d'une mère! Epargnez-leur, mes enfants, cette amertume, en demeurant chrétiens: ce n'est pas assez, en restant fidèles aux pratiques de la piété qui a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. C'est par elle que vous mériterez non seulement ces couronnes, aujourd'hui fraîches et demain flétries, qui orneront

en ce jour vos cheveux blonds ou bruns, mais cette couronne d'honneur qui parera plus tard vos cheveux blancs, et les couronnes immortelles que Dieu prépare à ceux qui l'ont aimé et servi sur la terre.

XXII. Œuvres de charité. Aumône. (1).

5387. *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* N'aimons pas de bouche, ni en paroles seulement, mais en œuvre et en vérité (I JOAN. III, 18).

I. *Nous sommes obligés d'aimer notre prochain.* 1° *La nature* nous en fait un devoir. Nous sommes tous frères. On garde avec respect des tableaux de famille, bien qu'ils n'aient aucune valeur artistique et qu'ils soient détériorés par le temps. Le pauvre, couvert de haillons et de plaies, est l'image de Dieu notre Père. (V. n° 5411.) 2° *Notre-Seigneur* nous l'ordonne. (V. n° 3210.) 3° *Notre intérêt* le réclame, car Notre-Seigneur a promis de regarder comme fait à lui-même tout ce que nous ferons au plus petit d'entre les siens. (V. n° 5412 et suiv.)

« Quand le Fils de Dieu s'est fait homme, quand il s'est revêtu de nos faiblesses, et qu'il a passé, comme dit l'Apôtre, par toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché », il est entré avec nous dans des liaisons si étroites, et il a pris pour tous les mortels des sentiments si tendres et si paternels, que nos maux sont ses maux, nos infirmités ses infirmités, nos douleurs enfin ses douleurs propres. C'est ce que l'Apôtre saint Paul a exprimé en ces paroles dans la divine Epître aux Hébreux.

« Nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux, ayant lui-même passé par toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché, à cause de sa ressemblance avec nous. Et ailleurs dans la même épître : Il a voulu, dit l'Apôtre, être en tout semblable à ses frères, pour être pontife compatissant.

« Il a eu faim sur la terre; et il nous proteste dans l'Evangile, qu'il a faim encore dans tous les nécessiteux; il a été lié cruellement, et il se sent encore lié dans tous les captifs; il a souffert et il a langui; et vous voyez qu'il déclare qu'il souffre et qu'il languit encore dans tous les infirmes.

« De sorte, dit Salvien, que chacun n'endure que ses propres maux. Il n'y a que Jésus-Christ seul qui, s'étant fait le père de tous, le frère de tous, l'ami tendre et cordial, et pour tout dire en un mot, le Sauveur de tous, souffre aussi dans tous les affligés, et mendie généralement dans tous les pauvres. *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicet.*

(1) *Exorde* d'après Bridaine, *misereor super turbam... non habent quod manducent.* La prédication de l'Evangile ne faisait pas oublier à Notre-Seigneur les besoins des foules. Le soin d'annoncer sa divine parole ne doit pas nous absorber tellement que nous ne plaidions la cause des pauvres. En le faisant, vous qui possédez les biens de la terre, nous prenons en main vos intérêts, aussi bien que ceux des membres souffrants de Jésus-Christ. Et vous, pauvres, *argentum et aurum non habeo, quod habeo hoc tibi do,* le secours de ma voix.

Autre exorde. Nous sommes réunis dans cette enceinte pour plaider la cause de tels pauvres (ou de telle œuvre de bienfaisance.) Je serai l'avocat et vous serez les juges. Je n'aurai pas de peine à gagner mon procès, connaissant votre charité, et ayant à défendere une œuvre de charité (et la charité est un grand devoir) et même entre les œuvres de charité une des plus excellentes (*et à la fin on fait valoir cette œuvre*).

« Du reste l'Eglise est un corps, dont Jésus-Christ est la tête. Il y a donc une union intime entre lui et chacun de ses membres. Pourquoi Dieu dans la sentence ne parle-t-il que des œuvres de charité, condamnant ceux qui ne les ont pas faites, et donnant son royaume à ceux qui les ont pratiquées? C'est afin que les cœurs durs à l'égard d'autrui ne s'imaginassent pas qu'il suffit pour aller au ciel de ne pas voler le bien d'autrui, et afin que les cœurs compatissants qui trouvent tout naturel de soulager les autres quand on le peut, ne crussent pas qu'une vertu qui coûte si peu fût d'un prix médiocre devant le juste juge. Et puis il est juste que ceux qui n'ont pas fait miséricorde n'obtiennent pas miséricorde, *judicium sine misericordia ei qui non facit misericordiam. Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*» (BOSSUET.) Qu'ils sont heureux; car ils imitent Dieu dans l'attribut qu'il se plaît à manifester le plus sur la terre. Se rendant semblables à lui, ils sont aimés de lui, et ont droit à ses faveurs. (V. nº 5419.)

5388. II. *Comment témoigner cette charité? N'aimez pas de bouche seulement, mais en œuvre et en vérité. Si quelqu'un voit son frère dans la nécessité et s'il n'a pas pour lui des entrailles de miséricorde, comment la charité de Dieu est-elle en lui?* Donc les œuvres, donc l'aumône en particulier. 1º Malheur à celui qui ne la fait pas, quand il le peut et le doit. On sait le sort du mauvais riche. « Deux conditions opposées ont pour écueils de leur salut les mêmes extrémités; les premières fortunes et les dernières. Les uns par présomption, les autres par désespoir, arrivent à la même fin de s'abandonner au vice. On aime l'oisiveté dans l'un et l'autre état; car l'un est si abondant qu'on n'y a pas besoin du travail, et l'autre si misérable qu'on y croit que le travail est inutile. Ce qui est le plus horrible dans l'un et l'autre état, on néglige son âme: là, on y est poussé par le luxe et les applaudissements; ici, par la misère et le mépris de tout le monde. En ces deux états on oublie Dieu, les uns par trop de repos, les autres par trop de misères croient qu'il n'y a point de Dieu pour eux. C'est pourquoi la loi de Dieu veut que les riches déchargent les pauvres du poids de leur désespoir, que les pauvres déchargent les riches de leur excessive abondance. » (BOSSUET). Car c'est leur rendre grand service.

5389. 2º *Heureux celui qui la fait!* Répandre des bienfaits, c'est se rendre semblable à la divinité, a dit un païen fameux, Sénèque. Dieu qui ne laisse pas privés du nécessaire même les animaux les plus vils, et qui par conséquent a tant de moyens de faire vivre les pauvres a voulu que les riches eussent l'honneur de faire vivre leurs semblables. C'est une gloire pour eux s'ils savent le comprendre; et loin de mépriser les pauvres, ils doivent les respecter comme des hommes que Dieu leur recommande. S'ils écoutent les plaintes des malheureux, le Seigneur écoutera les prières qu'ils lui adresseront. Il l'a promis, comme il a menacé d'être sourd aux cris de ceux qui ne savent pas entendre les supplications du pauvre. Du reste Dieu rend le centuple en ce monde. (V. nº 5420 et suiv.) *Donnez et on vous donnera.* Voulez-vous que votre prière vole vers Dieu, donnez-lui pour aile l'aumône, dit saint Augustin. Dieu, du reste, exauce les prières que les pauvres font pour ceux qui les ont secourus. (V. nº 5422.) *Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône, le péché... Celui qui comprend la misère du pauvre est heureux: le Seigneur le délivrera aux jours mauvais.* Au jour de ses justices il lui dira: *Venez les bénis de mon Père.* Saint Jérôme et saint Chrysostome

disent n'avoir jamais appris ni vu qu'un homme charitable ait fait une mauvaise mort. Aussi, quand on demandait à Alphonse, roi d'Aragon, ce qu'il garda pour lui, lui qui donnait tant aux autres, il répondait: Je garde ce que je donne. (V. nº 5424.) En effet, nous n'emportons dans l'autre vie que ce que nous donnons, nous laissons tout le reste. Nous emportons même beaucoup plus que nous n'avons donné. En donnant des biens périssables, nous recevons des biens infinis, éternels. Dans les marchés, personne n'a de la peine à sacrifier la monnaie qu'il a en mains afin de se procurer ce qui lui est nécessaire, et il est d'autant plus heureux qu'il a pu se procurer à de meilleures conditions les choses qu'il estime fort, pensant alors qu'il a fait un bon marché. Et vous auriez de la peine à sacrifier de l'or et de l'argent, c'est-à-dire de la poussière pour vous procurer la vie éternelle? (Saint Basile.) Imitez la terre, ô hommes, ajoute-t-il, et portez comme elle des fruits, ne soyez pas pire qu'elle; car vous avez une âme et elle n'en a point. Elle porte des fruits non pour elle-même, mais pour votre utilité; tandis que vous, vous entassez pour vous-mêmes les fruits de votre libéralité. Le mérite des bonnes œuvres revient en effet à celui qui les a faites. Le froment jeté en terre produit du grain à celui qui l'a semé, ainsi le pain que vous donnez au pauvre, plus tard, vous donnera une récolte abondante. « Les pauvres sont plus puissants que les rois. Les rois par leurs édits, donnent quelque prix aux monnaies; les pauvres les rehaussent de prix jusqu'à une valeur infinie, sitôt qu'ils y appliquent leur marque. Faites-vous donc des trésors qui ne périssent jamais: thésaurisez pour le siècle futur un trésor inépuisable; mettez vos richesses à couvert dans le ciel, contre les guerres, contre la rapine, contre toute sorte d'événements; déposez-les entre les mains de Dieu. Faites vous, par vos aumônes, des bons amis sur la terre, qui vous recevront, après votre mort, dans ces éternels tabernacles. (1) » (Bossuet.)

Si la nourrice d'un fils de roi reçoit une pension pour toute sa vie, si un pauvre charbonnier qui a accueilli en un temps d'orage le roi dans sa cabane, pendant une nuit, reçoit des privilèges pour lui et sa famille, quelle pension, quels privilèges méritent ceux qui ont nourri, logé, le Roi des rois dans la personne des pauvres!

Voyez *quid emas*, quel incomparable bonheur que le paradis soit à vendre, que nous puissions acheter avec de l'argent le royaume des cieux, la vie éternelle et la jouissance de Dieu! Si Dieu ne le permettait, oserions-nous seulement y penser? Allez, allez, vous qui ne faites aucune aumône tout en étant fortunés, si vous êtes damnés, ce sera bien juste. Satan aura bien sujet de se moquer de vous et dire: Oh les sots! ils eurent volontiers donné la moitié de leurs biens pour acheter trente ou quarante ans de vie, et d'une vie toute tissue d'afflictions, de maladies et de misères; et ils n'ont rien voulu donner pour acheter des millions d'années d'une vie très heureuse. Et ne me dites pas qu'une marchandise si précieuse ne se vend pas à bon marché, que vous n'avez ni or, ni argent ni joyaux pour l'acheter.

(1) « Cela suppose qu'on ne s'autorise pas de l'aumône pour vivre dans le péché. Distribuer ses richesses aux pauvres, et ne pas se préserver du mal, c'est, au sentiment de saint Grégoire, donner ses biens à Dieu et soi-même au péché; de façon que Dieu reçoit la part la plus noble. Que l'on ne puise donc pas dans la doctrine de cet article une raison pour ne pas renoncer au vice. » (B. L. De Grenade.)

Quanti emas, un verre d'eau, un petit service peuvent vous acquérir cette récompense, si vous n'avez rien à donner. Il y a l'aumône du cœur et celle de la bourse, on peut s'exempter de celle-ci et pas de celle-là. L'aumône du cœur c'est aimer votre prochain, c'est désirer le soulager, c'est être affligé de ne pouvoir le secourir, c'est lui rendre cordialement et pour l'âme et pour le corps de petits services.

Quando emas, c'est pendant la vie, après il est trop tard. (V. les nos. 3240 et suiv. et 5430 et suiv.)

5390. 3° *Il est facile de la faire*: « Jésus-Christ a créé aux pauvres de nouvelles ressources, non en creusant de nouvelles mines, ni en découvrant de nouveaux trésors ; mais en nous apprenant à réprimer nos passions qui engloutissent tout, à retrancher le jeu, où l'on en voit qui deviennent subitement prauvres ou dans un instant riches. Leur état et leur fortune se changent avec la même volubilité que les dés qu'ils jettent. On s'y fait un jeu du danger, et un danger du jeu : autant de mises, autant de ruines. Le jeu où par un assemblage monstrueux on voit régner dans le même excès et les dernières profusions de la prodigalité la plus déréglée, et les empressements de l'avarice la plus honteuse; le jeu où l'on consume des trésors immenses, où l'on engloutit les maisons et les héritages, dont on ne peut plus soutenir les profusions que par des rapines épouvantables: on fait crier mille ouvriers; on prive le mercenaire de sa récompense, ses domestiques de leur salaire, ses créanciers de leur biens: et cela s'appelle jouer; jeux sanglants et cruels où les pères et les mères dénaturés se jouent de la vie de leurs enfants, de la subsistance de leur famille et de celle des pauvres.» (BOSSUET.) Ah! si on retranchait à tous les vices, à la vanité, au luxe, à la bonne chère. etc., tout ce qu'ils absorbent, les pauvres seraient tous riches. Si nous retranchons les dépenses inutiles, nous ferons de grandes aumônes sans rien perdre. Du reste: *Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, si vous avez peu, donnez peu.* Le verre d'eau froide ne perdra pas sa récompense, et Notre-Seigneur loua la veuve qui mettait son obole dans le trésor du temple. (1)

(1) « Ne regardez pas seulement le tronc de l'Eglise, ayez-en un pour les pauvres dans votre maison ; c'est un conseil de saint Chrysostôme, fondé sur ces mots de saint Paul : que chacun de vous mette à part chez soi, le premier jour de la semaine, ce qu'il voudra, amassant peu à peu selon sa bonne volonté (I COR. XVII, 2). Faites ainsi, dit saint Chrysostôme, de votre maison une église ; ayez un petit coffre, un tronc ; soyez le gardien de l'argent sacré ; constituez-vous vous-mêmes l'économe des pauvres : la charité et l'humanité vous confèrent ce sacerdoce. Que ce tronc, continue saint Chrysostôme, soit placé dans le lieu où vous vous retirez pour prier ; et toutes les fois que vous y entrerez pour faire votre prière, commencez par y déposer votre aumône, et ensuite vous répandrez votre cœur devant Dieu. Si vous en agissez ainsi, ce tronc vous servira d'armes contre le diable. (Hom. de Eleemos., t. III, p. 254.)

« Le lieu où est déposé l'argent des pauvres est inaccessible aux démons; car l'argent rassemblé pour l'aumône met une maison plus en sûreté que le bouclier, la lance, les armes, toutes les forces du corps, toutes les troupes des soldats. Vous donnerez à votre prière des ailes pour monter au ciel ; vous rendrez votre maison une maison sainte. Et pour que la collecte prescrite par l'Apôtre se fasse aisément, que chaque ouvrier, chaque artisan, lorsqu'il a vendu quelque ouvrage de son art, donne à Dieu les prémices, en mettant dans ce tronc une petite partie du prix ; et qu'il partage avec Dieu la moindre portion de ce qu'il retire de son travail. Que l'acquéreur, ainsi que le vendeur, suivent ce conseil; et que tous en général qui retirent de leurs fonds ou de leurs travaux des fruits légitimes, soient fidèles à cette pratique. » (BOSSUET.)

5391. 4° *Les exemples des saints doivent nous exciter à faire l'aumône.* Alfred, roi d'Angleterre, traqué par les Barbares s'était réfugié avec sa cour dans des marais où il manquait de tout. Un pauvre étant venu lui demander l'aumône : Que vous reste-t-il de nourriture, dit le prince à la reine ? Il ne nous reste plus qu'un pain, répondit-elle. Donnez-en la moitié au pauvre, dit le religieux Alfred. Celui qui a nourri cinq mille hommes voudra bien permettre que la moitié de ce pain nous suffise. — En effet, ses gardes étant allés à la pêche, rapportèrent, contre toute espérance, une si grande quantité de poissons que, selon les historiens du temps, il y en aurait eu de quoi nourrir une armée. Le père de saint Charles Borromée faisait tant d'aumônes que ses amis lui faisaient observer qu'il faisait tort à ses enfants. Point du tout, dit-il, si je prends soin des pauvres, mes enfants trouveront partout un père miséricordieux qui veillera à tous leurs besoins. Et, en effet, tous ses enfants occupèrent les dignités les plus élevées.

Saint Jérôme, faisant l'éloge de sainte Paule, dit lui-même qu'il dut lui recommander de modérer ses largesses; elle répondit: Mon unique désir est de mourir en mendiant mon pain. Je voudrais être ensevelie dans un linceul emprunté à la charité! Du reste, si je demande plus tard l'aumône, personne ne me la refusera, et si je la refuse à ces pauvres, personne la leur donnera.

Le prince Cosme de Médicis faisait des aumônes extraordinaires. L'intendant de ses revenus s'en alarma et lui recommanda de les diminuer. J'ai un grand livre, dit-il, sur lequel j'inscris tout ce que je reçois de Dieu et tout ce que je lui rends. Je suis toujours en arrière ; quand j'aurai équilibré mon compte avec Lui, je diminuerai mes aumônes. (LÉONARD DE PORT-MAURICE.)

Jacques Eveillon, né à Angers en 1572 était en 1643 vicaire-général de l'église de Nantes. Aussi modeste que bienfaisant, il avait banni de sa maison non seulement le luxe, mais même les plus simples commodités de la vie, pour être en état de faire plus d'aumônes. Un jour qu'on s'étonnait qu'il n'eût point de tapisseries dans son appartement, il répondit : « Quand je rentre chez moi, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid, mais je rencontre à ma porte des pauvres nus et tremblants qui me demandent des habits. » (V. N° 5425 et suiv.)

Nous voulons aller au ciel, comme les saints ; suivons la même voie, celle des œuvres de charité. Réponse aux objections : *Unam hanc vocem nostri* dit saint Basile, *non habeo, non dabo, pauper enim sum. Ac sane pauper es omnisque expers boni ; inops charitate, inops humanitate, inops fide in Deum, inops spe æterna.* Faites au moins à vos frères la même part qu'aux teignes, donnez aujourd'hui ce qui s'usera demain. (V. N° 5429.) Dans les autres instructions, il nous est difficile de constater le fruit de nos paroles. Celle-ci est la seule dont nous puissions connaître facilement les résultats ; donnez-nous donc la consolation de les voir abondants...

TRAITS ET PENSÉES SUR LES ŒUVRES DE CHARITÉ.

5392. *Eleemosyna amica Dei semper ei propinqua est : pro quibuscumque voluerit, facile munus gratiæ impetrat, vincula peccatorum ipsa dissolvit, fugat tenebras, extinguit ignem, huic cum multa fiducia portæ cœli aperiuntur et veluti Regina intrante nullus janitorum, nullus custodum qui adsistunt, audent dicere: Quæ tu es?*

vel unde? Sed omnes eam e regione suscipiunt. Virgo est habens alas aureas, circumscripta per omnia venustate, sed succincta, vultum habens candidum atque mansuetum, pennata est et levis, et semper ante solium regale consistit. (Chrys.)

5393. *Ille dives est in ecclesia, qui pauperi non sibi dives est.* (Ambr.)

Noli pauperem contemnere, ille te divitem facit. (Id.)

5394. *Quæ stultitia est, illic relinquere unde exiturus es? et illic non præmittere, quo iturus es? Illic ergo substantiam tuam colloco, ubi patriam habes.* (Chrys.)

Qui collocat thesauros in terra, non habet quod speret in cœlo. Ut quid respiciat in cœlum, ubi nihil habet repositum? Quicquid pro anima tua feceris, hoc tuum est: quod autem reliqueris, perdidisti. Melius servatur pecunia, quæ in dextro pauperis collocatur. Hanc calumniator non extorquet, invidus non criminatur, latro non aufert, fur nocturnus non diripit, servus fugam meditans non invadit, sed semper est tuta, semper integra, semper salva. (Id.)

5395. Assurez-vous la faveur du Juge par vos présents. Ce que vous aurez mis dans la main du pauvre vous le retrouverez dans la main du souverain Juge. Lorsqu'au moment de quitter la vie, vous ferez vos dernières dispositions, n'oubliez pas de porter au nombre de vos héritiers, votre âme qui va bientôt vous échapper. Inscrivez sur votre acte testamentaire le nom du Juge. Il lui faut des avocats, pour le moment où elle va paraître au pied du redoutable tribunal; les pauvres que vous aurez nourris vous prêteront leur voix. Votre miséricorde pour les pauvres déterminera celle que vous avez à attendre de Jésus-Christ. Je regarde, nous dit-il, comme fait à moi-même tout ce qui fut fait à leur égard. (Id.)

5396. *Thesaurus cœli est manus pauperis: quod suscipit, ne in terra pereat, et reponit in cœlum. Manus pauperis est gazophylacium Christi, quia quidquid pauper accipit, Christus acceptat. Da ergo, homo, pauperi terram, ut accipias cœlum: da nummum, ut accipias regnum: da pauperi, ut des tibi: quidquid pauperi dederis, tu habebis: quod pauperi non dederis, habebit alter. Clamat Deus: Misericordiam volo. Qui, quod vult Deus, Deo negat, a Deo sibi, quod desiderat, vult negari. Homo petit Deus, sed tibi, non sibi; humanam misericordiam petit, ut largiatur divinam. Est in cœlis misericordia, ad quam per terrenas misericordias pervenitur. Dicturus causam in judicio Dei, patronam tibi misericordiam, per quam liberari possis assume.*

Qui de patrocinio misericordiæ certus est, de venia sit securus, de absolutione non dubitet.

Fratres, per misericordias pauperum misericordiam paremus, ut possimus esse de pœna liberi, de salute securi. Beati, inquit, misericordes, quia ipsi misericordiam consequentur. Gratis misericordiam sperat ibi, qui hic non fecerit misericordiam. (Petr. Chrysol.)

5397. Selon la pensée de Salvien, une des plus grandes grâces que Dieu puisse faire aux hommes, c'est de leur inspirer de la volonté de sacrifier à Dieu leurs biens par l'aumône. Car c'est pour nous un plus grand profit de remettre nos biens entre les mains du Créateur, que de les avoir reçus de lui. En les recevant nous n'obtenons que des choses temporelles, en les donnant, elles deviennent en quelque sorte éternelles.

5398. Où est l'homme de bon sens qui s'attriste du présent qu'on lui fait d'un royaume? On vous parle de la rémission de vos péchés, comme étant la récompense de l'aumône, et vous montrez un visage chagrin! Pensez donc, non au sacrifice de votre argent, mais à l'interêt qui vous en reviendra. Voyez-vous celui qui sème regretter la semence qu'il jette au hasard: votre champ, à vous, c'est le ciel; vous y semez pour l'éternité. (Chrysostome.)

Da pauperi et accipe paradisum. (Saint Methode.)

Vous tenez à votre argent, votre argent ne vous sauvera pas; vous ne pensez qu'à grossir votre trésor, votre trésor retombera sur vous; et plus vous vous enrichissez dans le siécle, plus vous vous appauvrissez devant Dieu. Le moyen de vous enrichir encore serait de partager avec Jésus-Christ.

Associez Jésus-Christ à vos possessions de la terre si vous voulez que Jésus-Christ vous associe à la possession de son royaume du ciel... (CYPRIEN.)

5399. *Non memini me legisse, mala morte mortuum, qui libenter opera charitatis exercuit. Habet enim multos intercessores et impossibile est multorum preces non exaudiri.* (HIER.)

5400. Vous semez, disait saint Jean Chrysostome; mais pas à pleine main. C'est ce qui me fait craindre que vous n'ayez pas une ample moisson à recueillir.

Le cœur du miséricordieux est un port ouvert à tous ceux qui font naufrage, bons et mauvais, n'importe. A quoi bon ces inquiètes recherches, si tel homme qui vous demande l'aumône l'a mérité? Il est pauvre, il est battu par la tempête de l'adversité: ne lui fermez pas le port de la miséricorde. Dieu nous dispense de ces pénibles soins. Il ne vous dit pas de commencer par lui faire subir un interrogatoire sur ses mœurs et sa conduite. Soyez son bienfaiteur, vous n'êtes pas son juge. S'il fallait aller aux informations, pour ne donner qu'à ceux qui le méritent, nous risquerions de n'en jamais trouver; mais en donnant indifféremment et sans choix, les bons compenseront pour les mauvais, et nous mériterons nous-mêmes de rencontrer, comme Abraham, des anges à qui distribuer nos largesses. (CHRYS.)

5401. *Elisæus vasa vacua implebat et deficientibus oleum dedit. Hodie vero contemnuntur vasa vacua et plena superimplentur: ligna in sylvas et aquæ in maria deferentur, aranti terræ aqua subtrahitur et flumina quæ non indigent, irrigantur.* (PETR. RAVENNAT.)

5402. On dit qu'on ne donne pas aujourd'hui, parce que le temps est mauvais; et moi je dis que le temps n'est si mauvais que parce qu'on donne peu. L'aumône est une semence, dit saint Cyprien: et il n'y a pas moins de folie à retrancher la charité dans les mauvais temps, qu'il y en aurait à n'ensemencer pas son champ lorsque la recolte a été petite.

5403. Sur la veuve qui mit deux oboles dans le trésor du temple et dont Notre-Seigneur dit qu'elle avait plus donné que tous, Bossuet dit: Que l'homme est riche! Son argent vaut tout ce qu'il veut; sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent, un verre d'eau vous sera compté; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner, un désir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion; si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle! Oh! que l'homme est riche, et quels trésors il a en main! (BOSSUET.)

5404. On raconte dans la vie de saint François Xavier, qu'il demanda un jour à Pierre Veglio, homme riche, de quoi doter une jeune fille qui se trouvait dans une situation périlleuse. Pierre, qui jouait en ce moment aux échecs, lui répondit en plaisantant: «Comment voudrais-je vous donner de mon argent, quand je m'efforce de gagner celui des autres?» Mais il ajoute aussitôt: «Voici ma clef; allez prendre ce qu'il vous plaira.» Le saint prit trois cents écus, et dit ensuite à son ami: «Pierre sachez que votre aumône a été agréable à Dieu. Je vous promets en son nom que vous aurez toujours de quoi vivre dans l'aisance, en outre, avant de sortir de ce monde, quand vous trouverez le vin amer, vous saurez que votre fin est proche, et qu'il est temps de vous préparer à la mort.» C'est ce qui arriva. Un jour, Pierre trouva que son vin avait un goût amer, et il se disposa à bien mourir; il eut ainsi une heureuse mort après une heureuse vie. (SAINT LIGUORI.)

5405. La conversion de ces malheureuses créatures qui font la honte et le scandale des pays chrétiens fut aussi pour saint François Girolamo l'objet d'un zèle tout particulier, et il eut le bonheur d'en ramener un grand nombre à la vertu. Un jour qu'il prêchait dans la rue, une de ces femmes perdues de mœurs vint se jeter à ses pieds, fondant en larmes et le suppliant de lui trouver un asile où elle pût rentrer en grâce avec Dieu. Le saint la recommanda à l'assemblée, et tout à coup une fenêtre, s'étant ouverte, on jeta de l'argent dans la rue. Aussitôt François lève les yeux vers l'endroit d'où il est tombé et s'ecrie: Qui que vous soyez, qui avez fait cette

bonne action, prenez courage, la grâce de Dieu est près de vous! Le jour suivant, une femme vint se placer dans son confessional, lui dit que c'était elle qui avait jeté de l'argent par la fenêtre et implora son secours pour opérer le changement de vie qu'elle méditait. Elle fut depuis un modèle de pénitence et de régularité. *(Rohrbacher. Hist. univ. d. l'Egl. t. 26, p. 64.)*

5406. Saint Grégoire rapporte qu'il y avait à Rome un tailleur de pierre, nommé *Deus-dedit*, homme pauvre des biens temporels, mais riche en vertu. Un saint anachorète, souvent ravi en extase, voyait s'élever dans le ciel un superbe palais, qui, chaque samedi, recevait un accroissement et des embellissements nouveaux. Il ne savait ce que pouvait signifier une pareille vision. Un jour, Dieu lui révéla que ce palais était construit pour saint *Deus-dedit*, qui, le samedi, distribuait aux pauvres tout ce qu'il avait gagné pendant la semaine par son travail. Oh! que ce vertueux ouvrier l'entendait bien! celui-là avait trouvé le véritable moyen de se délivrer de la maladie de l'avarice, et nonobstant sa pauvreté, il sut, par ses aumônes, se construire un splendide palais dans le ciel. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

5407. *Est duplex liberalitas: una quæ subsidio rei adjuvat, id est, usu pecuniæ altera, quæ multa operum collatione impenditur: quæ multo frequenter splendidior multoque præclarior.* (Ambr.)

Tanto autem magis delectat opus bonum, quanto magis diligitur Deus. Summum atque incommutabile bonum. (Aug.)

5408. N'être ami qu'en parole, les hommes eux-mêmes s'en moquent, à plus forte raison Dieu. Le nom de Jésus-Christ que nous portons et qui lui a coûté tant de sang, comment ne serait-il pas deshonoré par des actions basses? N'y aurait-il aucune bienséance à garder quand on est enfant de Dieu? Un prince n'oserait faire le commédien, et un chrétien croirait qu'il n'y a point de honte à se divertir en païen?

Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur. Pas d'exception. (Chrys.)

Operantibus quæ foras sunt non omnino metuendum est ne eis desit facultas operandi... Numquam enim miserandi efficacia deerit in quo misericordia ipsa non deficit. (Leo iii.)

5409. *Miséricorde spirituelle.* Le Bienheureux Avila dit: les péchés de notre prochain peuvent se regarder de deux manières, ou comme une offense faite à Dieu, et en ce cas là nous devons en avoir de l'indignation, et souhaiter qu'ils soient punis, ou comme un mal de notre prochain, et alors bien loin de nous en mettre en colère, nous devons en avoir pitié. Car le péché étant le plus grand de tous les maux qui puissent arriver aux hommes, il n'y a point par conséquent qui soit plus propre à exciter notre compassion, quand on le considère de cette sorte; et même, plus un homme a péché, plus il la doit attirer, parce que son mal est plus grand, et qu'il en est plus à plaindre. De même que les injures et les extravangances que dit un frénétique donnent plutôt de la compassion que de la colère, parce qu'on les regarde comme un effet du mal qu'il souffre, plutôt que comme une offense qu'il fait.

5410. Il y a deux classes des personnes que Jésus-Christ a établies ses représentants sur la terre: les supérieurs et les pauvres. Il a dit aux premiers: *Qui vos audit, me audit* (Luc. 10, 16): « Qui vous écoute, m'écoute; » et pour les pauvres il a dit: *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* (Matth. 25, 40): « Quiconque vous fait du bien le fait à moi-même. » Or, pour reconnaître Notre-Seigneur dans la personne des supérieurs, il suffit d'une foi ordinaire; mais pour le reconnaître dans les mendiants et les pauvres grossiers et ignorants, il faut une foi rare, qui pénètre à travers les haillons dont ils sont vêtus et découvre la majesté du Sauveur cachée sous cette enveloppe informe. *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:* Bienheureux celui qui a l'intelligence de ce mystère! C'est cette foi qui faisait que Robert, roi de France, partout où il allait, soit à cheval, soit en voiture, attirait autour de lui une foule de pauvres, qu'il appelait sa garde d'honneur; c'est cette

foi qui faisait que saint Jean l'aumônier, patriarche d'Alexandrie, appelait les pauvres ses enfants ; c'est cette foi qui faisait que sainte Marguerite, reine d'Ecosse, et sainte Edwige, reine de Pologne, les servaient à genoux, leur lavaient les pieds et baisaient leurs plaies. C'est elle, enfin qui porta tant de saints à sacrifier les grandeurs, le repos, la vie même, pour instruire les ignorants, convertir les pécheurs, gagner des âmes à Dieu. (SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE).

5411. Dieu, dit Jésus-Christ, est votre Père céleste, et vous êtes frères. Ce mot explique tout. Il explique pourquoi la charité ne connaît ni limite, ni exceptions. Il explique pourquoi la loi de l'aumône et la loi du pardon sont si inflexibles et si universelles. Il explique pourquoi la sanction de ces divins préceptes est si solennelle et si terrible. C'est la paternité divine qui s'étend à tous les hommes, qui exige à la fois et le sacrifice des sentiments intimes par le pardon, et le sacrifice des biens extérieurs par l'aumône, qui a enfin l'éternité tout entière pour récompenser la charité ou pour en venger l'oubli. N'est-ce pas là la paternité d'un Dieu ? Mais le nom du Fils ne saurait se séparer de celui du Père, ni l'idée de la fraternité humaine en Jésus-Christ de l'idée de la paternité divine. Achevez, en effet, la lecture du texte qui dévoile ce mystère. Non seulement, aux yeux de Jésus-Christ, tous les hommes sont frères : *omnes autem vos fratres estis*, mais ils sont ses frères à lui-même : *fratres mei.* Devant cette parole tombent toutes les distinctions de race, de caste, de nation, de personne. Il n'y a plus ni Juifs, ni Gentils, ni Grecs, ni Romains, ni esclaves, ni hommes libres. Aux yeux de Dieu, qui fit l'immensité,

L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

« Aux yeux de Jésus qui meurt pour l'humanité tout entière, le sujet vaut le roi, tous deux ont une âme, et chacune de ces âmes a coûté à Jésus tout son sang. Oh ! qu'elle est divine cette égalité qui élève tout-à-coup les hommes à la hauteur de Jésus Christ et qui les assimile les uns aux autres, sous le niveau de cette parole fraternelle : *Fratres mei !* Vous êtes mes frères. Vaines acceptions de personnes, disparaissez ; apparences mondaines, effacez-vous ; tombez, masques trompeurs, qui nous cachez les traits de cette ressemblance de Jésus Christ avec les hommes et tous les hommes entr'eux. Il n'y a plus que des hommes, ou plutôt il n'y a plus que des âmes. Le pauvre, c'est une âme ! c'est pourquoi Jésus le déclare bienheureux ! La femme si longtemps méprisée, c'est une âme ; c'est pourquoi Jésus la relève, la loue, la console ! Le difforme et le disgracié, c'est une âme ; c'est pourquoi Jésus le distingue dans la foule et le guérit ! L'enfant qui marche à peine, c'est une âme ; c'est pourquoi Jésus le caresse et le prend sur ses genoux ! L'enfant qui n'est pas encore né, c'est déjà une âme. Oh ! gardez-vous de le refouler avec le néant et de mépriser un seul de ces petits : *Videte ne contemnatis unum de pusillis istis ;* parce que ce petit, c'est une âme immortelle créée de Dieu, rachetée du sang d'un Dieu, appelée à posséder Dieu dans les splendeurs éternelles.

Voilà la famille humaine constituée dans toute son étendue et dans toute sa profondeur. Encore n'est-ce pas le dernier mot. Si tous les hommes sont les enfants de Dieu et les frères de Jésus-Christ, il est bien permis à notre Sauveur d'avoir ses amis, ses privilégiés, comme Jacob eut son Joseph et son Benjamin. Ce ne seront ni les forts, ni les puissants, mais ceux qui souffrent et qui pleurent, ceux que le monde a dédaignés jusque-là. D'une parole il relève la candeur de l'innocence du premier âge : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient.* D'une parole il fait voir la dignité de l'épouse et de la mère : *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse.*

D'une parole il ennoblit tous les services, depuis celui du prince qui sert son peuple jusqu'à celui de l'esclave qui sert son maître : *Parmi vous*, dit-il à ses disciples, *celui qui voudra être le premier, se fera le serviteur de ses frères*, semblable au Fils de l'homme qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

D'une parole il encourage et il console toutes les faiblesses, toutes les douleurs, tous les abandons, toutes les misères : *Tout ce que vous avez fait au plus petit* de mes frères, *c'est à moi que vous l'avez fait.*

Ainsi il se substitue à la place des malheureux et des pauvres. Le malheureux, le pauvre, c'est donc Jésus-Christ. Jésus-Christ relève ce front incliné par la souffrance : il y fait resplendir un rayon céleste ; il revêt de sa propre divinité ceux dont il a pris ici-bas la condition et les livrées. Ah ! si ses paroles vous blessent ou vous étonnent, qu'en faut-il conclure encore, sinon que nous sommes amoureux de nos aises, coupables, méchants, égoïstes, au cœur jaloux et à l'esprit retréci, tandis que notre Maître a le cœur grand, généreux, divin, infini, en un mot qu'il est Dieu. Vous n'êtes qu'égoïsme parce que vous êtes homme. Jésus-Christ n'est que charité, parce qu'il est Dieu : *Deus charitas est.* » (Mgr. Besson).

5412. Du temps des Apôtres, vint à mourir à Joppé une femme chrétienne adonnée aux bonnes œuvres et aux aumônes. On lava son corps et on l'exposa dans un appartement de la maison ; puis on appelle saint Pierre et on l'amène auprès du cadavre ; toutes les veuves entourent en pleurant le saint Apôtre et lui montrent les vêtements que leur avait faits Tabithe. Pierre, touché de ce spectacle, tombe à genoux ; il prie, puis il ordonne à la morte de se lever et elle se lève pleine de vie. A la mort des chrétiens généreux, les parents ne songent, le plus souvent, qu'à leur rendre quelques derniers devoirs et à se partager leurs dépouilles ; mais les prières des pauvres montent vers Dieu, et Dieu, touché des prières des pauvres et des aumônes accomplies, leur donne la vie éternelle.

5413. Henri IV s'égara dans une forêt obscure. Pressé par la soif, il frappa à la porte d'une chaumière et demanda à se désaltérer. Le maître de la maison qui ne le connaît pas, détache le seul fruit qui pendait à son arbre pour le lui donner ; peu après, le roi revient à la chaumière avec ses habits royaux et comble de largesses celui qui lui a rendu ce service.

C'est Jésus-Christ caché sous les haillons du pauvre que nous obligeons en faisant l'aumône. Au jour du jugement, en se montrant à nous dans sa gloire, il nous récompensera royalement ou plutôt divinement.

5414. Saint Jean l'Aumônier raconte que la charité lui apparut sous la forme d'une femme couronnée de lauriers et plus brillante que le soleil. Elle s'approcha de lui et lui dit : « Je suis la fille aînée du Grand Roi : et si vous meritez mes faveurs, je vous introduirai près de lui, car personne n'approche de lui avec plus de confiance que moi. » Saint Jean consacra donc sa vie à la pratique de la charité. Il se dépouillait de tout pour les pauvres. Un homme riche, remarquant qu'il n'avait qu'une mauvaise couverture à son lit, lui en apporta une de grand prix. Saint Jean s'en servit une nuit pour lui faire plaisir ; mais il ne put dormir en pensant que tant de pauvres étaient moins bien que lui, et le lendemain il la vendit pour en donner le prix aux pauvres. Le riche la racheta et la lui rapporta ; mais le saint archevêque la vendit une seconde et une troisième fois, en disant agréablement à son bienfaiteur : « Nous verrons bien qui se lassera le premier. »

5415. Martin, jeune soldat d'une région romaine, rencontre un jour près d'Amiens, un pauvre qui avait demandé en vain l'aumône aux passants et qui lui tend la main. Le jeune soldat n'avait que ses armes et ses vêtements. Il s'arrête attendri et examine comment il pourra assister ce malheureux. Il se décide à couper son manteau par le milieu avec son épée, il en donne la moitié au pauvre et se couvre lui-meme, comme il peut, avec l'autre moitié. On se moque de lui ; mais la nuit suivante Notre-Seigneur lui apparut couvert de la moitié du manteau donné au pauvre, et disant : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce manteau. » Martin se fait baptiser et devient un grand saint, un grand évêque et le thaumaturge des Gaules.

5416. Agrippa, vaincu par Tibère, fut enchaîné devant le palais de l'empereur. Là il mourait de faim et de soif ; un esclave lui apporta un vase d'eau, qui lui sauva la vie. Agrippa, rentré dans ses Etats éleva à la plus haute dignité cet esclave. Que ne fera donc pas Notre-Seigneur ?

5417. La sœur de saint Louis tricotait un jour un vêtement de ses mains royales. Le saint roi venant à passer, lui dit : « Ma sœur, vous me donnerez ce vêtement. —

Beau Sire, je le destine à un Prince plus grand que Votre Majesté. — Quel est donc ce mortel ? — C'est un pauvre de Jésus-Christ, et par conséquent c'est Jésus-Christ lui-même à qui je l'ai promis. »

5418. Saint Jean l'Aumônier, visitant un jour un hôpital accompagné de Troïle, qui était venu acheter à Alexandrie un vase d'argent, lui dit : « C'est aujourd'hui d'aimer et de secourir les frères de Jésus-Christ. » Troïle donna donc aux pauvres les trente deniers destinés à l'achat du vase ; mais il en fut tellement attristé qu'il en devint malade. Saint Jean l'alla consoler, et, devinant la cause de son mal, il lui offrit de lui rendre les trente deniers, à la condition qu'il lui céderait le mérite de cette aumône. Troïle accepta volontiers ; mais, la nuit suivante, il eut un songe dans lequel il vit un palais magnifique sur lequel étaient écrits ces mots : « La demeure éternelle et le repos de Troïle. » Mais un homme vénérable effaça cette inscription et y traça ces mots : « La demeure éternelle et le repos de Jean, patriarche d'Alexandrie, achetés pour trente deniers. » Depuis lors, Troïle devint aussi généreux qu'il avait été avare.

5419. Esther, quand son peuple était sur le point de périr, avait toutes les faveurs du roi Assuérus qui en avait fait son épouse. Son oncle Mardochée lui dit : Gardez-vous de croire qu'il faille échapper seule au malheur qui nous menace, vous qui seule, parmi les juifs, vivez dans le palais du roi. Si vous ne dites rien pour nous sauver, les juifs seront délivrés par un autre moyen, et vous et la famille de votre père vous périrez. Qui sait si vous n'êtes pas parvenue au trône afin de nous préparer le salut dans ces temps malheureux ? (Tob. IV, 13.) On peut en dire autant à ceux à qui Dieu a donné en partage les biens de la fortune. Si peu qu'on connaisse la Providence, il est clair qu'elle a en vue en les favorisant, non de flatter en eux l'amour du bien-être, mais de les mettre en mesure de secourir les pauvres. Hélas ! il en est qui sont riches pour les plaisirs, les jeux, la bonne chère, et pauvres pour faire l'aumône. Ils sont riches pour le mal et pauvres pour le bien. Ils ont assez pour se perdre, et ils n'ont pas assez pour se sauver et acheter le ciel. Qui sait si ce n'est pas ce qui prépare la ruine de leur fortune ?

5420. Saint Jean de Dieu s'était chargé, à Grenade, seul et sans ressources, du soin de plus de quarante malades. Pour subvenir à leurs besoins, tous les jours il parcourait les rues avec une hotte sur le dos et une marmite à chaque main, en criant : « Mes frères, pour l'amour de Dieu, faites-vous du bien à vous-mêmes. » Cette nouvelle manière de demander l'aumône eut un effet prodigieux.

5421. « Si on désire un exemple frappant de ce nouveau privilège de la miséricorde, on le trouvera dans l'histoire de la veuve qui donna l'hospitalité au prophète Elie. (III Reg. XVII.) Au milieu d'une désolante famine, il restait à elle et à son enfant pour tout bien un peu d'huile et un peu de farine. Le prophète lui demande à manger. Au lieu de s'occuper de ses propres besoins, elle s'occupe d'abord des besoins du prophète. Elle ne lui donne pas peu sur beaucoup ; mais le peu qu'elle avait, elle offre tout. Et quoique son fils souffrît de faim, elle accorde ses premiers soins à Elie, tenant plus compte de la miséricorde que de la nécessité. Sa foi et sa libéralité ne demeurèrent pas sans récompense. La petite provision d'huile et de farine ne diminua plus jusqu'au retour de l'abondance ; et l'enfant loin d'être victime de la charité de sa mère, en recueillit les précieux fruits. Pourtant, observe saint Cyprien, cette femme ne connaissait pas le Christ : elle n'avait pas entendu ses enseignements ; elle ne s'était pas nourri de la chair et du sang de son Rédempteur. Si nonobstant elle fut miséricordieuse, quelle raison pourra justifier l'inhumanité du riche, membre de l'Eglise chrétienne ? » (B. L. de Grenade.)

5422. On méprise les pauvres, comme impuissants à faire du bien et à faire du mal. Du bien : qui nous en procure autant qu'eux ? Lorsque Tabithe fut morte, qui la ressuscita, dit saint Jean Chrysostôme ? fut-ce les serviteurs qui l'environnaient, ou bien les pauvres qu'elle avait assistés. *Quando mortua est Tabitha, quis eam suscitavit ? servi circumstantes, an mendici ? (In Epist. ad Heb. Idem* XI, t. XII, 116.) Et quant au mal qu'ils peuvent faire, écoutez ce que dit l'Ecclésiastique : Mon fils,

ne privez point le pauvre de son aumône et ne detournez point vos yeux de lui, de peur qu'il ne se fâche; et ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent, de vous maudire derrière vous; car celui qui vous maudit dans l'amertume de son âme, sera exaucé dans son imprécation; il sera exaucé par Celui qui l'a créé.... Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin, acquittez-vous de ce que vous devez, et répondez-lui favorablement et avec douceur (Eccli. iv, 4, 5, 6, 8). Dieu écoute les malédictions des pauvres; il les écoute et les châtie; l'un par justice contre eux, et l'autre par justice contre nous. » (Bossuet.)

5423. De même que les personnes en instance auprès des rois de la terre pour en obtenir quelque grande faveur, estiment une bonne fortune pour elles qu'un de leurs favoris vienne frapper à leur porte et demander l'hospitalité, et fondent là-dessus l'espérance d'un succès complet; de même les chrétiens doivent s'estimer heureux d'acceuillir les pauvres de Jésus-Christ dans leurs maisons, et compter sur ce moyen d'obtenir du Seigneur l'accomplissement de leurs désirs. (B. L. de Grenade.)

5424. La pieuse Marie Leckzinska se promenait dans le jardin du château de son père, quand elle entendit, de l'autre côté de la palissade, une voix plaintive. Elle s'approche et voit une pauvre femme qui la suppliait de venir au secours de sa misère. Marie attendrie, lui donne une pièce d'or. C'était tout ce qu'elle avait. En remarquant dans sa main cette pièce d'or, la pauvre femme s'écrie: «O ma bonne princesse, Dieu vous bénira: vous serez reine de France.» Au moment où cette parole fut dite, le mariage de Louis XV était conclu avec l'infante d'Espagne, et six mois plus tard, il épousait Marie Leckzinska.

Devenue reine de France, on la vit se refuser une robe qui lui plaisait, en disant: « C'est trop cher, j'ai assez de robes, et nos pauvres manquent de chemises. » Elle donnait tout ce qu'elle avait, et quand il ne lui restait plus rien, elle vendait ses bijoux. « Si je refuse l'aumône à un pauvre, qui ne se croira pas dispensé de la lui faire? » Aussi quels témoignages d'affection ne lui donnait-on pas? Elle n'arrivait jamais à Compiègne qu'au milieu d'un peuple innombrable qui, dans l'ivresse de sa joie, se livrait à d'aimables folies. On l'obligeait à s'arrêter, on lui barrait le chemin, on écartait ses gardes, on caressait ses chevaux. La reine se prêtait à tout comme une mère, elle se montrait avec un gracieux sourire, et les cris de joie redoublaient et les chapeaux volaient en l'air. Quand elle quittait le château, la population l'accompagnait en versant des larmes.

Le Dauphin son fils imita sa mère; il disait: « Pour qu'un prince pût goûter quelque joie dans un festin, il faudrait qu'il y pût inviter toute la nation, ou que du moins il pût se dire: Aucun de mes sujets n'ira ce soir se coucher sans souper. »

5425. Quand Louis XVI était encore dauphin de France, sa cassette était le trésor des pauvres. Dans une chasse, dans une promenade, il se dérobait à sa suite pour visiter de misérables cabanes de paysans; il examinait le pain qu'ils mangeaient, goûtait leurs mets grossiers et maniait même la paille de leur couche. D'autres fois, il envoyait ses serviteurs s'enquérir dans la ville des malades abandonnés, des vieillards infirmes et sans secours, et puis déguisé sous le vêtement le plus commun, il allait lui-même les visiter, leur laissait un secours avec quelques bonnes paroles et se retirait sans se faire connaître. Sa fin fut semblable à ses commencements. Il montait en voiture pour se rendre à l'échafaud, à ce théâtre fatal où tant de nobles victimes l'avaient précédé, lorsqu'on lui dit qu'une pauvre famille se trouvait sans asile par l'écroulement de son habitation. «Donne vite cinq cents francs, dit-il aussitôt à son ancien et fidèle ami le comte de Nantouillet. — Mais, Monseigneur, il n'y a plus rien dans votre cassette. — Donne toujours, l'aumône porte bonheur: demain je serai plus riche. » Demain je serai plus riche! En effet, le lendemain de grand matin, il avait changé l'espérance d'une couronne incertaine contre une couronne immortelle.

5426. La charité de saint Louis, roi de France, était prodigieuse. « Tous les mercredis, vendredis et samedis du Carême et de l'Avent, rapportent ses historiens, le

pieux monarque servait lui-même treize pauvres qu'il faisait manger dans son appartement. Il mettait devant eux le potage et deux sortes de mets. Il leur coupait aussi le pain et le leur distribuait. Outre cela, il posait près de chacun des treize pauvres deux pains entiers qu'ils emportaient avec eux. S'il se trouvait parmi ces pauvres un aveugle, le roi lui mettait le morceau de pain dans la main, disposait l'écuelle à sa portée et lui indiquait la manière de la tenir. Si l'aveugle ou l'infirme avait devant lui du poisson, le roi en tirait diligemment les arêtes, de sa propre main. Avant de servir ces pauvres, il donnait à chacun douze deniers parisis; il en donnait davantage à ceux qui avaient de plus grands besoins, par exemple à une mère de famille.

En tout temps encore, le samedi, avant que les treize pauvres fussent assis à table, il faisait choisir avec grand soin les trois d'entre eux les plus malheureux, et les faisait conduire fort discrètement dans sa garde-robe. Là, le roi ceint d'un linge et agenouillé devant eux, leur lavait les pieds. Ses chambellans s'offrirent plus d'une fois à laver eux-mêmes les pieds trop sales de certains pauvres; mais le roi ne permit jamais qu'un autre que lui y mît la main. Il advint un jour qu'un de ces pauvres qui ne reconnaissait pas le roi, lui dit avec simplicité: « Lavez-moi avec plus de soin. » Les assistants s'indignaient qu'il osât parler ainsi au roi, et le reprenaient de son exigence; mais le pieux roi, se rendant au désir du pauvre, lui nettoya parfaitement les pieds et les baisa dévotement. Il faisait tout cela le plus secrètement possible, et l'on croit qu'il choisissait de préférence des aveugles, afin que, ne le connaissant pas, ils ne révélassent pas au dehors sa bonne œuvre.

5427. Il y avait, en dehors de la ville de Boston, un pauvre nègre infirme, couvert de plaies, sans ressources, et gisant sur un grabat, dans une petite cabane, sur le bord du grand chemin. Tout le monde passait devant cette maison, et personne ne se disait: « C'est là la demeure du malheur, allons la visiter. » L'évêque de Boston, Mgr. Cheverus, depuis archevêque de Bordeaux, l'eut bientôt découverte; et pour lui, découvrir le malheur et le soulager, c'était une même chose. Il se fit donc l'infirmier de ce pauvre nègre; tous les soirs après la chute du jour il allait panser ses plaies, faire son lit et pourvoir à tous ses besoins, mais sans rien dire à personne; il voulait que Dieu seul connût sa bonne œuvre. La Providence ne le permit pas.

Sa servante ayant remarqué que tous les matins l'habit de l'evêque était couvert de poussière et de duvet, fut curieuse de savoir d'où cela pouvait provenir, et pour le découvrir, ayant suivi de loin son maître dans une de ses sorties nocturnes, elle le vit entrer dans la cabane du nègre; elle s'approche alors, regarde à travers les planches mal jointes et quel est son étonnement de voir le charitable évêque allumer le feu, prendre entre ses bras le malade gisant sur son lit de douleur, panser ses plaies, lui donner à manger, remuer sa couche pour la lui rendre aussi douce que possible, puis le reporter dans son lit, le couvrir, l'embrasser en lui souhaitant une heureuse nuit comme ferait la mère la plus tendre pour son enfant chéri.

5428. Mgr Daviau, d'abord archevêque de Vienne, puis de Bordeaux, ne se laissait rien de ses ressources; son intendant, ne sachant plus comment renouveler sa lingerie, imagina un stratagème: « Je viens, dit-il, vous implorer pour une bonne œuvre, il s'agit d'un vieillard qui n'a plus de chemises. J'ai pensé que vous lui viendriez en aide et que vous l'aideriez à en acheter. Ce serait une charité bien placée. Ce vieillard mérite toutes vos bontés et n'attend de ressources que de vous. — De tout mon cœur! s'écrie le digne prélat. « Tenez, voilà deux cents francs. C'est tout ce qui me reste. Prenez-les et achetez des chemises à ce bon vieillard. » C'est par ce moyen que l'archevêque eut des chemises neuves.

5429. Ne prenez pas pour excuse le nombre de vos enfants, n'avez-vous point quelqu'un qui soit décédé ? ne le comptez-vous plus parmi les vôtres, depuis que Dieu l'a retiré en son sein ? pourquoi donc n'aurait-il pas son partage ? Mais puisque vous survivez vous-même à votre enfant mort, pourquoi ne voulez-vous pas hériter de quelque partie de vos biens ? et pourquoi ne voulez-vous pas compter Jésus-Christ

parmi vos héritiers? Quand vous laissez vos biens à vos héritiers, vous les quittez, et ils vous oublient; vous faites tout ensemble et des infortunés et des ingrats. Quelle consolation d'aller à celui que vous avez laissé héritier d'une partie de vos biens! et je ne dis pas pour cela que vous attendiez le temps de la mort. « Mais vous avez plusieurs enfants et une nombreuse famille. C'est ce qui vous impose l'obligation d'une charité plus abondante; car vous avez plus de personnes pour lesquelles vous devez apaiser Dieu, plus de péchés à expier, plus de consciences à nettoyer des fautes continuelles auxquelles notre fragilité est sujette, et de tant de tentations auxquelles elle est exposée. Vous êtes prêtre dans votre famille, vous devez instruire, faire la prière pour tous, sacrifier pour tous; et comme vous augmentez votre table et la dépense de votre maison, selon le nombre de vos enfants, pour entretenir cette vie mortelle, ainsi pour nourrir en eux cette vie céleste et divine, autant que le nombre des enfants s'accroît, autant devez-vous multiplier la dépense des bonnes œuvres. Ainsi Job multipliait ses sacrifices selon le nombre de ses enfants; et autant qu'il en avait dans sa maison, autant le nombre de ses victimes était multiplié devant Dieu. (Job. I, 5).

« Soyez le père des enfants de Dieu, afin que Dieu soit le père de vos enfants. Vous qui donnez l'exemple à vos enfants de conserver plutôt le patrimoine de la terre que celui du ciel, vous êtes doublement coupable, de ce que vous n'acquérez pas à vos enfants la protection d'un tel père, et de ce que, de plus, vous leur apprenez à aimer plus leur patrimoine que Jésus-Christ même et que l'héritage céleste. Soyez plutôt à vos enfants un père tel qu'était Tobie, qui crut qu'il ne pouvait laisser au sien d'héritage plus assuré que la justice et les aumônes. (Tobie, xiv, 11). (Bossuet).

N'attendons pas la mort pour faire l'aumône, ce serait trop imiter cet empereur Manuel qui, voyant les Perses emporter ses trésors, disait à ses soldats: « Prenez cet or, je vous le donne. »

5430. La mère de sainte Luce voulait attendre la mort pour faire de bonnes œuvres. Sa sainte fille lui dit: Vous donnerez bien peu au Seigneur en ne lui donnant que ce que vous ne pouvez emporter avec vous.

5431. « Ce que vous admirez, ce en quoi vous faites consister la richesse et la puissance, tant que vous le possédez, demeure avec un nom abject. Ce ne sont que des maisons, des esclaves, des écus; quand vous les avez donnés ce sont des bienfaits. (Sénèque). »

5432. Celui qui épargne la semence recoltera peu (II Cor. ix, 6). Mais pour quelle raison, je vous prie, êtes-vous si économe pour semer? Si vous cultiviez un terrain fertile, non seulement vous videriez vos greniers pour l'ensemencer, mais même vous emprunteriez du grain aux autres. Et quand vous travaillez pour le ciel et que vous y cherchez la récompence de vos travaux, là où il n'y a ni inégalité dans la température, ni contagion des vents, mais où toutes les semences rendent avec usure, vous hésiter, vous vous négligez, et vous ne comprenez pas que nous pouvons perdre en économisant et récolter en disperdant. (B. L. de Grenade).

5433. Lorsqu'on demanda au peuple des pendants d'oreilles pour fabriquer cet infâme veau d'or, les boucles d'oreilles, les anneaux, les bracelets, etc., arrivèrent aussitôt. Mais lorsque le Christ demande un morceau de pain pour le pauvre, souvent on le repousse indignement et même on l'accable d'injures. On voit par là combien l'homme est libéral et même prodigue quand il s'agit de servir le démon, et combien il est avare et inhumain quand il faut secourir Jésus-Christ dans la personne du pauvre. Dans le premier cas, les hommes sont toujours riches, quelle que soit leur fortune, et dans le second ils sont toujours pauvres et indigents. Que peut-il y avoir de plus indigne et de plus triste? (Id.)

5434. Péroraison. Dans le royaume du ciel en présence des anges, devant l'assemblée de tous les hommes qui sont ressuscités, Dieu ne parle pas de ce qu'Abel a souffert, de ce que Noé a sauvé le monde, de ce qu'Abraham a conservé sa foi, de

ce que Moïse a donné la loi, de ce que saint Pierre a monté le premier sur la croix de Jésus-Christ, il dit seulement que le pauvre a été rassasié: *J'ai eu faim*, etc. (SAINT MATTH. XXV, 31). En effet, celui qui est miséricordieux est digne de miséricorde.

La main du pauvre est le trésor du ciel, il y dépose l'aumône qu'elle reçoit de peur que celle-ci ne périsse sur la terre. « Amassez-vous des trésors dans le ciel, » dit l'Ecriture. MATTH. VI, 20. La main du pauvre est le trésor royal du Christ, parce que tout ce que le pauvre reçoit, le Christ l'accepte. Donnez donc, ô homme, la terre au pauvre, afin de recevoir le ciel; donnez de l'argent afin de recevoir un royaume; donnez des miettes, afin de recevoir le tout; donnez au pauvre, afin de donner à vous-même, parce que tout ce que vous donnez au pauvre, vous l'aurez; ce que vous ne donnerez pas au pauvre, un autre l'aura. Dieu s'écrie (MATTH. IX, 13) « Je veux la miséricorde; » celui qui refuse ce que Dieu veut, veut que Dieu lui refuse ce qu'il désire. « Je veux la miséricorde. » O homme, Dieu vous demande, mais c'est pour vous, et non pour lui. « Je veux la miséricorde. » Il veut la miséricorde humaine, afin d'accorder la miséricorde divine. La miséricorde est au ciel, mais on peut y arriver par la miséricorde de la terre; car, dit le Prophète (Ps. XXXV): « Votre miséricorde est au ciel, Seigneur. » Vous qui devez plaider votre cause au jugement de Dieu, vous aurez la miséricorde pour avocate; pratiquez-la donc afin que vous puissiez être acquitté par elle. Celui qui est certain d'être protégé par la miséricorde, est sûr d'être pardonné, d'être absous; car l'Ecriture dit (MATTH. V, 7): « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. » C'est en vain qu'il espère la miséricorde dans le ciel, celui qui ne l'a pas faite sur la terre. Celui qui fait la miséricorde court à la récompense, celui qui ne la fait pas court au châtiment. (SAINT CHRYSOSTOME.)

5435. **La charité, marque de la vraie religion.** *In hoc cognoscent quia discipuli mei eritis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Il n'y a de vraie religion que celle qui apprend à aimer le Bien suprême et infini, et tout ce qui en est l'image, et que celle qui nous inspire la haine du mal. Or, la religion chrétienne seule est celle qui a commandé à l'homme l'amour de Dieu et du prochain, en même temps que la haine de ses propres tendances mauvaises. La société païenne avant Notre-Seigneur ne connaissait pas le vrai Dieu, et ceux-mêmes qui savaient par leur raison s'élever à découvrir son existence, ne l'ont pas glorifié comme Dieu et n'ont pas su par conséquent l'aimer. Dès lors ils n'ont pas su aimer les autres hommes qui sont l'image de Dieu; et ils sont tombés dans l'amour d'eux-mêmes, dans l'égoïsme, qui est le père de la barbarie, ou dans l'amour des plaisirs coupables qui consume tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans l'homme. Aussi Notre-Seigneur a-t-il donné comme signe distinctif de la religion véritable qu'il a établie, la charité. *In hoc cognoscent omnes.* Mais pour faire ressortir ces vérités, il est nécessaire de montrer par des détails d'une part ce que les païens ont fait pour l'humanité souffrante, et d'autre part ce que la religion chrétienne a accompli pour la soulager.

5436. I. *Ce que les païens ont fait pour l'humanité souffrante.* Sans doute, parmi les païens, on peut recueillir quelques actes d'humanité, et quelques paroles qui prouvent que tout n'est pas vicié dans l'homme même privé de la foi; mais il n'en est pas moins vrai que le monde païen considéré, non dans quelques exceptions, mais dans la généralité des hommes, ne connaissait pas la miséricorde. Il y avait dans les hommes les plus doux, et chez les peuples les plus polis, une dureté de cœur, un mépris de l'humanité, une haine des pauvres, une horreur des malheureux, un goût du

meurtre, tels que nous pouvons à peine, avec nos idées chrétiennes, et à la distance où nous sommes, concevoir des mœurs si basses et si cruelles.

Les étrangers, les prisonniers, les vaincus, les esclaves, les malades, les débiteurs, les pauvres, les enfants, les vieillards, les femmes, les ouvriers, tout ce qui était faible, tout ce qui souffrait, tout ce qui travaillait, toutes les infirmités, toutes les misères humaines, tout cela était haï, moqué, écrasé. Qui n'a entendu parler de ces grandes et odieuses distinctions qui partageaient alors, et divisaient tout le genre humain ? Qui ne sait comment les Grecs et les Romains vouaient au mépris, à la haine, à la mort, aux enfers même, tout ce qui n'était pas eux, sous le nom de barbares ? C'est sous ce nom qu'ils désignaient tous les étrangers.

Quand au droit de la guerre, il était affreux, et le sort du vaincu effroyable : c'était l'esclavage ou la mort. Et qui pourrait s'en étonner, quand on sait ce qu'étaient entre les citoyens même, entre les habitants d'une même cité, les traitements infligés aux pauvres et aux débiteurs ?

La loi les livrait à la merci de l'usurier qui les avait ruinés. Tant que le malheureux n'aura pas payé, il sera esclave, enchaîné comme un esclave, fouetté comme un esclave ; vendu enfin ou décapité. Mais si le débiteur a plusieurs créanciers ? Eh bien ! la loi ne recule pas devant l'horrible conséquence : on le coupera par morceaux, *per partes secanto*, et chacun en aura sa part.

Si on trouvait quelques traces du respect dû aux vieillards dans Sparte et dans Rome, ce respect avait ses limites.

Quand venaient les infirmités, la décrépitude, on se fatiguait trop souvent de ces êtres impuissants, maladifs, inutiles, on pensait même que pour eux la vie est un fardeau ; la mort, un bienfait, et quelquefois, par humanité, on les tuait. Les peuples du vieux Latium les précipitaient parfois du haut d'un pont.

Hérodote et Strabon nous apprennent que les Massagètes, ce peuple valeureux qui fut le vainqueur de Cyrus, allaient jusqu'à manger la chair de leurs vieillards, après les avoir tués par compassion et par honneur.

Et rien n'est plus connu, d'ailleurs, que cette île du Tibre, où les Romains envoyaient, mourir leurs vieux esclaves, aux pieds d'Esculape, pour se délivrer eux-mêmes, dit Suétone, du souci et de l'ennui de les guérir. *Tœdio medenti.* C'était comme une dévotion ; ou plutôt c'était un principe d'économie recommandé par le sage Caton ; on s'en défaisait, comme on se défait « d'un vieux bœuf, d'un meuble usé, d'un vieil outil, d'une vieille ferraille. » Platon loue les médecins de ne donner les secours de leur art qu'aux malades bien constitués. Pour ceux qui ne pouvaient être utiles à la société, il n'y avait rien de mieux que de les laisser mourir sans prolonger leurs souffrances. Aussi, dans toute la longue durée des siècles païens, chercherait-on en vain un hospice pour les malades, pour les vieillards, un asile pour la souffrance. En Egypte, un homme n'a pas de pain, il en demande : la mort ; c'est la loi. En Grèce, à Athènes, il n'a pas d'asile, la mort aussi ; c'est la loi draconienne que Solon a conservée. Partout le pauvre était regardé comme un être vil, abject, n'inspirant que le dégoût.

Et qu'est-il étonnant, quand les parents eux-mêmes pouvaient, d'après les lois, vendre, exposer, tuer même leurs propres enfants, surtout s'ils

naissaient difformes. Le peuple lui-même, l'ouvrier, était l'objet du mépris des philosophes et de la haute société païenne. Mais rien n'égale la cruauté dont on usait envers les esclaves. D'après les lois, l'esclave avait perdu tous les droits d'un homme. On le vendait, on l'achetait, on le donnait, on l'enchaînait, on le battait, on le tuait à volonté. Tel ami de l'empereur Auguste en engraissait les poissons de ses viviers. Caligula, pour faire faire des économies à l'Etat, nourrissait avec les esclaves les bêtes féroces du cirque. Pédanius Secundus, préfet de Rome, ayant été tué par un de ses esclaves, selon l'antique usage, tous les esclaves qui habitaient sous le même toit durent être crucifiés. Ils étaient quatre cents, hommes, femmes, enfants, vieillards.

Et les hommes qu'on traitait ainsi, étaient-ce seulement quelques malheureux ? Non, c'étaient des milliers de créatures humaines. Les chiffres historiques sont prodigieux. Dans la seule Attique, un recensement officiel fait par Démétrius de Phalère donna, 20000 citoyens libres seulement et 400000 esclaves. A Rome, tel Romain avait, 1000, 10000, 20000 esclaves. D'ailleurs l'esclavage était partout, chez les peuples les plus civilisés, comme chez les barbares.

Mais à côté de l'esclavage, il y avait, avant le christianisme, une autre horreur plus épouvantable encore : il y avait les jeux du cirque, et les combats des gladiateurs.

Voir des hommes s'entre-tuer, ou être broyés sous la dent des bêtes, c'était la grande fête, la suprême volupté du peuple-roi. Le Romain n'avait pas de plaisir plus doux, et, sous l'abjecte tyrannie des empereurs, ne demandait plus à ses maîtres que deux choses en échange de la liberté : du pain et des jeux.

Et il y avait parmi tous ces consuls, tous ces patriciens, tous ces édiles, tous ces candidats à la faveur du peuple et de l'empire, une affreuse émulation à qui montrerait plus de bêtes et ferait déchirer plus d'hommes.

Sylla fit paraître dans le cirque cent lions à crinières ; César quatre cents ; Pompée, dit le Grand, six cents ; Auguste se réduisit à quatre cent vingt panthères et vingt éléphants. Il y eut de ces combats de bêtes et d'hommes qui se prolongèrent cinq ou six jours de suite.

Les combats des hommes contre les hommes étaient plus affreux encore ; c'était par centaines et par milliers qu'on jetait les gladiateurs sur l'arène. César, pour les jeux de son édilité, en fit combattre six cents quarante en trois cent vingt paires. Ce n'est rien encore : Titus, l'espoir du monde et l'amour des Romains, fit durer cent jours les fêtes de son triomphe : cent jours durant, des milliers d'hommes durent s'égorger pour l'honneur du prince et le plaisir des Romains ; Trajan, — ce bon prince, — alla jusqu'à cent vingt-trois jours, et en fit combattre dix mille ; Adrien, se borna à six jours. Commode, lui, donna plus de mille de ces combats ; il lui en fallait jusque pendant ses repas, afin de goûter tous les plaisirs à la fois.

Il y eut tel mois à Rome où plus de vingt mille hommes s'entre-tuèrent pour divertir d'autres hommes.

Claude, qui n'était pas du reste un méchant homme, ne pouvait s'en passer ; et il aimait à les faire combattre sans casque, afin que peuple et prince vissent mieux le visage des mourants.

L'ivresse du peuple à ces jeux est d'ailleurs indicible. Rome est là tout entière ; l'empereur préside ; les gladiateurs s'inclinent devant lui en passant : César, nous allons mourir, salut ! Les premières places sont réservées pour les chevaliers, les sénateurs, et aussi pour les vestales. A chaque coup, on voit le peuple se lever. Quand le fer plonge dans la gorge, ils tressaillent tous de joie.

Mais parmi toutes ces horreurs, il en est une, c'est la dernière, qui m'a plus saisi que toutes les autres. La voici : Les jeux terminés, le soir, aux flambeaux, quand tous ces corps blessés et mourants gisaient sur l'arène, des hommes venaient avec un fer chaud les percer à coups redoublés, afin d'en finir, et s'ils s'obstinaient à vivre encore, les traînaient pêle-mêle avec des crocs, sous le cirque, dans un antre qui se nommait spoliaire, et là, de tout jeunes gladiateurs, apprentis du métier, les achevaient à coups d'épée et à coups de pied pour s'exercer. Et pendant ce temps-là, César, sénateurs, chevaliers, vestales et peuple, s'en allaient charmés.

Tels étaient les divertissements, les plus vives délices du peuple-roi, et non pas à Rome seulement, mais dans tout l'empire. En Gaule, en Espagne, en Grèce, en Asie, partout, il fallait au Romain, le cirque, les combats des gladiateurs et des bêtes ; et les débris de ces amphithéâtres, encore debout dans toutes les contrées du vieux monde, attestent cette suprême passion pour le sang et le meurtre. Toutes ces horreurs étaient d'ailleurs, je l'ai dit, sanctionnées par les lois. Tout cela saisit l'âme d'une tristesse profonde ; mais tout cela, encore un coup, est utile à rappeler dans un siècle où on affecte trop d'oublier de quel abîme Jésus-Christ a tiré le genre humain.

Tout était donc perdu, tout était désespéré pour l'humanité et pour la vertu sur la terre : l'égoïsme, l'orgueil, le mépris de l'homme, la haine du pauvre, la passion du meurtre, le goût du sang dans d'infâmes plaisirs, régnaient sans obstacle, lorsqu'enfin Jésus-Christ parut, et renouvela la face du monde.

5437. II. *Ce qu'a fait le Christianisme.* 1° *Sa doctrine,* Dieu naît dans une étable, il vit dans la pauvreté et le travail jusqu'à 30 ans ; et puis il prêche ; et sur la montagne où les foules avides l'écoutent, il dit : *Beati pauperes. Beati mites. Beati misericordes. Beati qui lugent ;* et il ajoute : *Estote ergo misericordes sicut Pater vester cœlestis misericors est.*

Sainte montagne, qui entendis pour la première fois cette parole adorable, je vous salue, je vous bénis ! Ainsi donc, la miséricorde céleste, la miséricorde éternelle, voilà le modèle, l'image et la mesure de la nôtre ! Désormais le malheur ne sera plus un crime, ni l'indigence un opprobre, ni la compassion une faiblesse. Les pauvres, les bons pauvres, ceux qui comprendront leur béatitude, seront heureux ! *Beati pauperes.* Et heureux aussi seront les riches, car ils peuvent, en la prodiguant les premiers, obtenir pour eux-mêmes la miséricorde.... *Beati misericordes.* Aussi, vinrent tomber, confondus, au pied de cette sainte montagne, tous les cruels enseignements de la sagesse antique.

Et cette parole d'une simplicité si étonnante, et tout à la fois d'une force divine, devait vaincre le monde, remuer profondément les entrailles du genre humain, renverser la sagesse profane, attendrir tous les cœurs des hommes, traverser sans s'affaiblir tous les âges, consacrer tout à la fois

les droits sacrés du pauvre, et les sublimes prérogatives du riche, et fonder à jamais, sur les ruines confondues de l'égoïsme et de l'orgueil, l'empire nouveau de la charité. Notre-Seigneur d'ailleurs en maints endroits complète cette doctrine, qu'il résume tout entière en deux mots : *Diliges Dominum. Diliges proximum ; in his universa lex pendet et prophætæ.* Dieu est notre Père à tous : à lui l'amour. Tous les hommes sont son image, et ses enfants, ils sont donc pour nous des frères. Notre aîné, c'est Jésus-Christ qui nous dit : *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos. Quidquid uni de minimis meis fecistis, mihi fecistis.* Il meurt en priant pour ses bourreaux ; mais bientôt ressuscité, il dit : *Allez, enseignez à toutes les nations quæcumque mandavi vobis,* par conséquent surtout la charité. Les Apôtres en effet prêchent : *Non est Gentilis et Judæus, Barbarus et Scytha, servus et liber : omnes filii Dei. Unum corpus multi sumus.* Voilà la vraie religion. *Religio munda et immaculata visitare pupillos et viduas.* Voilà la fin de l'égoïsme qui n'aimait que soi et qui est inévitable dans celui qui n'aime pas Dieu ; mais l'amour de Dieu dilate le cœur, l'arrache à l'orgueil, et le porte à se déverser sur les autres en bienfaits, en s'oubliant lui-même. C'est là une marque de plus de la vérité de la religion. Le paganisme avait pu dire : *Connais-toi toi-même.* Dieu seul a dit : *abneget semetipsum,* pour venir au secours des autres ; et en cela il a rendu grand service à celui qui s'aime lui-même ; car, quand on n'aime que soi, on s'aime mal.

L'eau qui coule reste limpide et engendre la fertilité sur ses rives ; l'eau stagnante n'engendre que des reptiles. Voilà le règne de la charité inauguré au sein du paganisme. Ainsi furent jetés dans le monde ces noms de prochain et de frères, noms si bienveillants et si tendres, mais si nouveaux et si inconnus jusqu'alors ; noms d'une invention manifestement divine et d'une efficacité puissante qui ont fait plus que décider pour un jour de la fortune du monde, qui auraient décidé pour tous les siècles de la paix et du bonheur de l'humanité tout entière, si l'humanité voulait obéir à l'Evangile.

Ah ! sans doute, même depuis le Christianisme, l'égoïsme et l'orgueil vivent encore ; mais par Jésus-Christ, ils ont reçu au cœur une blessure mortelle. Depuis Jésus-Christ, l'égoïsme et l'orgueil ne peuvent plus se proclamer le droit public de l'humanité : ni la vérité, ni la raison philosophique, ni la vertu ne sont là.

L'Eglise catholique continue, à travers les âges, la mission de son Fondateur sur la terre ; et depuis dix-neuf siècles, elle se fait l'apôtre de la charité, non seulement en paroles, mais encore en œuvres.

5438. 2° *Ses œuvres.* Il faudrait parcourir tous les siècles pour les admirer ; contentons-nous donc de tracer à grands traits le tableau des œuvres de charité accomplies par l'Eglise dans les premiers siècles, au moyen âge et dans les temps modernes.

1) Qui n'a entendu raconter les prodiges de la primitive Eglise ? Qui ne s'est ému à l'histoire de cette société naissante, où la multitude des croyants ne faisait qu'un cœur et qu'une âme ; où les riches et les pauvres, ayant mis volontairement en commun leurs trésors et leurs misères, tous vivaient ensemble dans une touchante égalité, ne formant plus qu'une même famille de frères, d'où les froides paroles de tien et de mien étant bannies, on put

croire un moment que la félicité du ciel était descendue avec la charité sur la terre ?

Cependant, la grâce multipliait ses conquêtes : par la vertu de la parole apostolique, le nombre des disciples croissait de jour en jour ; de nouvelles églises se fondaient de toutes parts. L'empire de la charité ne pouvait pas se restreindre à Jérusalem, et les Apôtres durent se partager tout l'univers pour le conquérir à la foi et à l'amour de Jésus-Christ.

Alors fut institué le diaconat, c'est-à-dire le ministère des pauvres. Le service des pauvres ! c'est le mot : oui, les pauvres seront servis dans l'Eglise ; leur dignité est si haute et l'Eglise la comprendra si bien, que désormais, parmi les chrétiens, ce sera un honneur de les servir, et non seulement un honneur, mais une dignité religieuse, un ordre sacré !

Dès lors, je vois de saintes veuves, des femmes vénérables par leur âge et par leurs vertus, qui n'espèrent qu'en Dieu sur la terre, qui vivent avec bonheur dans la retraite, les jeûnes et la prière, mais qui savent aussi quitter leurs paisibles demeures, « pour se consacrer au soulagement des malheureux, exercer les devoirs d'une sainte hospitalité, secourir tous ceux qui souffrent tribulations, laver les pieds des saints, c'est-à-dire des fidèles, et se dévouer avec un zèle infatigabe à toutes les œuvres de miséricorde. »

Le Christianisme se répand partout ; et, dès les premiers siècles, nous voyons établies, de toutes parts, et pratiquées avec un zèle infatigable, toutes les œuvres corporelles et spirituelles de la miséricorde. Les indigents et les nécessiteux étaient secourus, les malades et les vieillards soulagés, les orphelins recueillis, les étrangers et les voyageurs abrités. On allégeait les fers des esclaves, on consolait la détresse des captifs, on lavait les pieds des voyageurs, on essuyait les larmes des affligés : on souffrait en pleurant avec eux. L'action, le mouvement de la charité étaient constants, immenses, universels : les provinces entières souscrivaient, prodiguaient leurs biens et se dévouaient, à l'envi, pour les œuvres de miséricorde. Les riches de la Macédoine et de l'Achaïe se regardaient comme les débiteurs des pauvres de Jérusalem, sollicitaient comme une grâce le bonheur de les secourir et croyaient, en les soulageant, remplir un devoir sacré.

Mais c'est à Rome, surtout, qu'à la voix de Pierre et de Paul, la dignité des pauvres fut relevée, et que les œuvres de miséricorde devinrent incomparables.

Déjà, du temps du pape Corneille, au milieu des persécutions, — c'est une lettre de ce Pape lui-même, conservée par Eusèbe, qui nous l'apprend, — l'Eglise de Rome comptait quinze cents veuves, ou infirmes, ou pauvres, auxquels elle donnait des aliments. Et de plus, c'est Denys de Corinthe, dans sa lettre aux Romains, qui nous l'apprend, elle secourait au loin les pauvres de toutes les églises.

Qui n'a versé une larme d'attendrissement aux paroles si connues du diacre saint Laurent, quand, sommé par les persécuteurs de livrer les trésors de l'Eglise, il promit de le faire ; puis, rassemblant tous les pauvres, tous les malades que l'Eglise de Rome nourrissait, et montrant aux bourreaux avides ces innombrables foules, *numerosissimos pauperum greges*, il leur dit : « Vous cherchez les trésors de l'Eglise, les voilà ! »

Après les persécutions, dans cette Rome si fière et si dure, les pauvres devinrent si grands aux yeux des chrétiens, et la miséricorde si noble, qu'on

vit les plus illustres dames romaines, les Paule, les Marcelle, et tant d'autres encore, filles des Marcellus, des Paul-Emile, des Scipion et, à la suite des grandes dames, les patriciens, les sénateurs, tel que le grand chrétien Pammaque, descendre avec joie de leur grandeurs, se dévouer avec bonheur au service des misérables, consacrer leurs immenses richesses à nourrir les indigents de Rome, panser leurs blessures, essuyer leurs larmes et baiser avec amour ces membres dégoûtants, dont Jésus-Christ souffrant ennoblissait à leurs yeux les douleurs et les plaies!

Cette charité n'excluait personne et Julien l'Apostat, frémissant de honte, s'écriait: « N'est-ce donc pas assez que ces chrétiens nourrissent leurs pauvres? Faut-il que nous leur laissions la gloire de soulager les nôtres? » Il avait oublié que les chrétiens ne distinguent pas entre les malheureux et que tous les pauvres sont leurs frères.

Dès lors, les Barbares eux-mêmes devaient voir dans la charité chrétienne des merveilles qui les feraient se prosterner d'admiration. C'est l'historien Socrate qui nous raconte comment les soldats romains, ayant fait sept mille prisonniers perses, ces malheureux mouraient de faim et de misère. Mais aussitôt Acacius, évêque d'Amidée, rassemble son clergé. « Dieu n'a besoin, leur dit-il, ni de plats ni de coupes. Puisque notre église, grâce à la libéralité des fidèles, possède de nombreux vases d'or, n'est-il pas juste de les employer à délivrer ces pauvres captifs et à venir au secours de leur faim? » A ces paroles, il fait fondre les vases sacrés, en emploie une partie à racheter les prisonniers et l'autre à les nourrir. Puis il les renvoie dans leur pays avec des provisions de voyage. Le roi des Perses fut confondu de cette charité, et il écrivit à Théodose, le priant de lui faire voir de plus près cet étrange ennemi, qui lui rendait ses sujets vaincus après les avoir comblés de biens. Théodose fit connaître ce désir à Acacius, et l'homme de Dieu alla à la cour de Perse expliquer au prince païen le mystère de la charité chrétienne.

5439. 2) Au moyen âge, l'empire romain croule sous les coups que lui portent de toute part les Barbares. Partout la désolation et la ruine; mais la charité reste dans l'Eglise, dans ses pontifes, dans ses prêtres, pour apaiser et dompter les vainqueurs et consoler les vaincus.

Qu'il est beau de voir les Goths, et les Vandales, les Francs et les Germains, les Saxons et les Danois, les Russes et les Bulgares, les Scandinaves et les Tartares, les Polonais, les Poméraniens, les Hongrois tomber, les uns après les autres, aux pieds de Jésus-Christ et de ses ministres, abjurer tous, avec l'idolâtrie, la barbarie et former dans le bercail élargi de l'Eglise, les nations européennes modernes!

Alors naissent des mœurs plus pures, des lois plus douces, un droit des gens équitable, et la grande famille chrétienne se trouve fondée sur le principe de la charité. Le Pontife romain devient le Père des rois et le Père des peuples, plus fort par la charité que les Césars ne l'avaient jamais été par les armes, priant pour les malheureux, demandant grâce pour les coupables, prenant en main la cause des innocents, détournant les guerres, protégeant les villes, défendant tour à tour les peuples contre les rois, les rois contre les peuples, commandant aux uns la clémence, aux autres la soumission, et déclarant sans détour à tous, avec les glorieux Apôtres, que la tyrannie n'est jamais un droit et que la révolte est un crime.

Plus de combats de gladiateurs, l'esclavage est adouci, en attendant qu'il disparaisse. Il y a encore des guerres; car il y en eut toujours, mais l'Eglise intervient et impose la *Trève-Dieu* qui donne au peuple le temps de respirer et d'ensemencer ses terres; et, pour que ces fiers courages se tournent à de saintes causes, l'Eglise institue les ordres militaires, toujours prêts à défendre l'honneur de Dieu, le droit méconnu, l'innocent opprimé.

On vit alors dans le monde, si j'ose le dire, comme un débordement de miséricorde: pas une infirmité, pas une misère, pas un besoin, pas une faiblesse, pas une douleur de l'humanité qui soit restée sans assistance. Les étrangers et les voyageurs, les orphelins et les veuves, les indigents et les malades, les enfants et les vieillards, les captifs, les blessés, les agonisants, tous étaient secourus, soulagés, et cette immense action de charité, dont tous les chrétiens étaient les membres actifs, c'est l'Eglise, la mère commune, qui en était le cœur.

Je serais infini si je voulais raconter les fondations de plus de quatre mille hôpitaux, tous pendant ces siècles qu'on appelle barbares, établis par la religion, dotés par la charité, et desservis par des instituts religieux. C'étaient, en Europe seulement, plus de quatre cent mille malades recueillis et secourus chaque jour par la charité!

On le sait, c'est au commencement du moyen âge que saint Benoît et ses fils jetèrent, à Subiaco et sur le mont Cassin, les fondements de cet ordre célèbre, qui bientôt, se multipliant d'une manière inouïe, eut, dit un écrivain célèbre, la triple gloire de convertir l'Europe, de défricher ses déserts et de rallumer dans son sein le flambeau des sciences, en même temps qu'ils exerçaient partout, au nom de la fraternité en Jésus-Christ, la plus noble et la plus universelle hospitalité qui fût jamais.

C'est dans ces monastères qu'on voyait, dans la même cellule, à la même table, le roi qui avait quitté le monde, avec le barbare converti. Bientôt, les disciples de saint Colomban, les Prémontrés, fondés par saint Norbert, les enfants de saint Bernard à Clairvaux, les Camaldules de saint Romuald, partageaient avec les enfants de saint Benoît, non seulement la gloire de labourer nos terres incultes, de percer nos forêts, mais aussi cette autre gloire si touchante de la grande et large hospitalité chrétienne.

Saint Bernard de Menthon fonde l'hospice du Grand Saint-Bernard, saint Jean de Matha, l'ordre de la Rédemption des Captifs, saint Pierre Nolasque, l'ordre de la Merci qui ne tarde pas d'avoir en Europe 500 monastères. Je ne fais que nommer les Chartreux, les Trappistes, les Franciscains, les Dominicains, les Frères du Bien-mourir qui consolaient l'indigent à son heure dernière, les Frères enterreurs qui ensevelissaient les pauvres, les Frères des écoles pies qui instruisaient les ignorants, etc., etc.

Il serait même trop long d'énumérer tous les ordres religieux que la charité chrétienne a créés et qui, tous à leur tour, ont exercé la charité sur une large échelle, dans ces âges qu'il est de mode aujourd'hui d'appeler ignorants, et auxquels nous devons pourtant tout ce que nous avons de civilisation, de sciences, d'arts et surtout de vie chrétienne.

5440. 3) Dans les temps modernes, la charité, éternelle comme Dieu qui en est la source, n'a pas tari. A-t-on oublié saint Vincent de Paul? A son souvenir, je crois voir les malades se soulever de leurs couches de douleur pour le bénir; les vieillards, avant de mourir, veulent baiser, en la baignant de lar-

mes, la main du saint prêtre qui les arracha au délaissement et à l'infortune; les orphelins et les enfants abandonnés, qu'il recueillit dans son sein, tournent vers lui des regards pleins d'espérance; les hérétiques et les infidèles qu'il éclaira, les bons habitants des campagnes qu'il évangélisa, les captifs, dont il portait les chaînes, les provinces entières qu'il nourrit, les rois qu'il consola sur leur lit de mort, les premiers pasteurs dont il fut le conseil, le sacerdoce dont il renouvela la gloire, tous le proclament à la fois leur ami, leur providence et leur père. L'impiété elle-même se tait devant lui.

L'Artois, la Picardie, la Champagne, pendant 10 années entières désolées par la guerre et toutes sortes de maux, n'ont que lui pour les assister. La Pologne si souvent malheureuse, et Gênes, et Rome, et l'Italie, et les pauvres catholiques irlandais et les îles Hébrides, et la Lorraine, reçoivent avec étonnement, de ce pauvre et humble prêtre étranger, des soins, des secours qu'ils avaient vainement demandés à leurs amis et à leurs frères, vainement sollicités de la puissance des maîtres du monde. L'Afrique, et les rives de Tunis et d'Alger, et les pauvres insulaires de Madagascar, et l'Asie, et les bagnes de Constantinople virent arriver jusqu'à eux à travers les mers, malgré les tempêtes, le nom, les aumônes et la charité de Vincent de Paul; après avoir fait le bien pendant près d'un siècle, saint Vincent de Paul se survit à lui-même. D'abord dans ces prêtres généreux et modestes, qui sont encore aujourd'hui parmi nous les pères du sacerdoce, et les missionnaires de nos pauvres campagnes; et dans ces admirables filles de la charité auxquelles je ne donnerai pas aujourd'hui d'autre louange, sinon, comme le disait leur Bienheureux père, qu'elles ont « la modestie pour voile, la miséricorde pour sœur, les pauvres pour famille, la charité pour mère, et pour toute joie sur la terre la consolation d'essuyer les pleurs. »

Et dans cette multitude enfin d'ouvriers de charité, d'hommes de miséricorde, pour parler comme l'Ecriture, *viri misericordiæ*, dont saint Vincent de Paul fut le conseiller chéri, le guide infatigable, et qui, depuis lui, et la puissance de son nom, se sont multipliés à l'infini au milieu de nous.

Et ce mouvement, imprimé par saint Vincent de Paul au XVII^e^ siècle, ne fut pas seulement puissant, il fut admirablement fécond : il produisit et développa la miséricorde sous toutes les formes les plus touchantes; il multiplia les œuvres de la charité au delà peut-être de tout ce qui s'était vu jusqu'alors dans aucun siècle, depuis l'origine de l'Eglise.

Qu'on cherche à se rendre compte de toutes les œuvres charitables qui sont nées dans ce siècle, de tous les ouvriers de charité qui ont paru à la fois sur tous les points de la France, depuis le frère, la sœur, consacrés par vœu à ce ministère sublime, jusqu'à la dame du monde, jusqu'au jeune homme chrétien qui fait de la charité le délassement et l'honneur de sa vie, on sera rempli d'étonnement et d'admiration.

C'est sous les auspices de saint Vincent de Paul que s'établirent à Paris en 1853 les conférences qui portent son nom. Trente ans après, elles s'élevaient au chiffre étonnant de 4000, dont plus de 1500 en France. La charité, là s'exerce non plus par des prêtres et des religieux, ni seulement par des femmes, mais par des hommes et par des jeunes gens de condition qui visitent les pauvres à domicile, leur portent, non seulement leur aumône, mais leur dévouement et des paroles chrétiennes. Les dames de charité sont partout, et

ces visites à domiciles, en faisant voir de près toutes les misères des pauvres, ont fait créer des œuvres qui répondent à tous leurs besoins, des ouvroirs pour les pauvres, des officines où l'on rase gratuitement les pauvres, des fournaux économiques pour les nourrir, des crèches pour les petits enfants, des patronages pour les jeunes gens des deux sexes, des orphelinats de tous côtés, l'œuvre de la réhabilitation des mariages, des écoles chrétiennes, des frères de toute sorte.

La France sait-elle qu'elle compte dans son sein plus de cent mille religieuses qui élèvent les petites filles du peuple, soignent ses malades, soulagent ses indigents, recueillent ses viellards et font sentir, à toute heure du jour, le cœur même et la tendresse de l'Eglise pour ses enfants les plus délaissés.

Les Sœurs de saint Vincent de Paul sont à elles 28,000; et les Petites Sœurs des Pauvres, nées d'hier, se comptent par milliers. Et tout cela sans subvention de l'Etat, mais quelquefois en payant à l'Etat un impôt exorbitant, et avec les seules ressources de la charité.

Comment oublier don Bosco, les frères de saint Vincent de Paul de Paris, et surtout ces œuvres apostoliques écloses de nos jours qui, en même temps que les anciens ordres, ont porté avec l'Evangile les bienfaits de la civilisation dans tout l'univers, séminaires des missions étrangères, Pères-Blancs, Pères des missions d'Afrique de Lyon, Maristes, Oblats, Missionnaires du Sacré-Cœur, Assomptionnistes, Missionnaires de la divine parole d'Allemagne, Missionnaires de la Salette, etc., etc.

Et partout ils sont suivis par des religieuses qui veulent partager leur dévouement et parfois leur martyre. C'est le Christianisme seul qui a fait cela pour l'humanité. C'est donc la vraie religion de l'humanité. Dans le christianisme, il n'y a que la religion catholique qui enfante tant, et de si nobles dévouements.

Les protestants n'ont pu produire une Société de Sœurs de Saint Vincent de Paul. Le catholicisme est seul divin. *In hoc cognoscent omnes.* Et c'est là ce qui fait le repos du monde, c'est là la vraie solution de la question sociale. La bienfaisance née du christianisme, en le reniant et en se séparant de lui, devient froide et glacée; elle ne peut que soulager le corps sans consoler les âmes. Ses théories communistes n'ont rien produit que la haine. Le factieux murmure à l'oreille du pauvre: « Lève-toi, et venge-toi; là-bas il y a des riches! » Le chrétien, au contraire, souffle à l'oreille du riche: « Lève-toi, et dévoue-toi; là-bas il y a des pauvres! » Puis il se place entre les deux, et il leur crie aux uns et aux autres, à haute voix: « Il y a Dieu *qui vous regarde.* » Et le pauvre et le riche se respectent et s'aiment; l'un souffre pour Dieu et pour ceux qui l'assistent; l'autre donne pour l'amour de Dieu. Voilà le spectacle qu'offre dans nos temps modernes la charité, comme elle l'a offert au moyen âge et aux temps apostoliques. Je remonte encore, je regarde au delà, c'est la nuit et, dans cette nuit des horreurs qui ne peuvent se dire.

Alors sous mes yeux, deux mondes: l'un rayonnant et vivant des lumières de la charité; l'autre sans amour, assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Et entre ces deux mondes, sur un des plus illustres sommets de l'humanité, une Croix:

Et sur cette croix, le cœur percé et les bras tendus vers nous, le Dieu de charité: *Deus charitas est.*

Ah! il y a parfois, dans le cours des siècles, de ces mots d'un éclat, d'une force prodigieuse, qui s'en vont retentissant sous la voûte des cieux, et réveillent de là tous les échos de la terre.

Précédées d'un éclair divin, qui part de l'orient et resplendit jusqu'à l'occident, ces paroles de l'éternité illuminent tout à coup et réveillent tout le genre humain. Tel fut le cri qui partit de la croix: *Deus charitas est*, Dieu est charité.

On ne connaissait que la crainte où le mépris des dieux! Mais tout à coup, voici l'amour, la charité de Dieu! *Deus charitas est!*

Autrefois, chez son peuple même, Dieu s'était nommé d'un nom redoutable. « Je suis Celui qui est! *Ego sum, qui sum,* » et les hommes tremblaient à ses pieds. Mais voici que désormais il se nommera d'un nom qui fait tressaillir les cœurs: « Je suis Celui qui aime! *Deus charitas est!* »

A cette parole, le genre humain s'étonna d'abord, puis se troubla, puis s'attendrit; puis vaincu, lorsqu'à la suite de leur maître, Pierre et Paul y eurent mis leur sang, il tomba aux pieds des prédicateurs évangéliques, redisant avec eux la sublime parole: *Deus charitas est!*

Et depuis vingt siècles, l'amour est dans le monde, et de l'intarissable blessure du divin crucifié, la charité ne cesse de se pencher sur les hommes. Puisse-t-elle embraser le monde et chacune de nos âmes: c'est le vœu de Notre-Seigneur. *Ignem veni mittere in terram;* car si jamais elle s'éteignait, on verrait renaître l'égoïsme et la barbarie (1).

XXIII. — A des jeunes gens étudiants, soldats, etc.

5441. *Que personne n'ait lieu de mépriser votre jeunesse*, disait saint Paul à Timothée (I Tim. IV). Il en sera ainsi pour vous: I, si vous remplissez vos devoirs; II, si vous prenez les moyens d'y être toujours fidèles.

I. *Devoirs du jeune homme.* Démétrius de Phalère recommandait aux jeunes gens de respecter leurs parents à la maison, les passants sur la route et eux-mêmes quand ils étaient seuls. Donc respect et obéissance à l'égard de vos parents, si vous voulez avoir une vie longue et heureuse. Respect aux passants non seulement en n'insultant personne, mais en ne disant jamais une parole qui puisse scandaliser l'enfance ou la jeunesse. (V. nº 1206, la note (*c*) de 1212, saint Edmond, nº 3071 et nº 5445.) Respect à vous-mêmes, à votre esprit, à votre cœur, à votre corps. « Vous avez reçu du Créateur un visage ou respirent la force et la bonté. Vos lèvres s'animent d'un sourire dont la grâce survit à leur mouvement; vos yeux donnent une flamme qui jaillit des profondeurs d'une vive intelligence, mais qui, tempérée par la modestie, cause un respect sans frayeur; votre front pur et calme couronne de sa sérénité la magie vivante de vos traits, et quelque part que tombe sur vous le regard d'une âme, cette âme connait et aime la vôtre. O jeune homme, ce sont là de grands dons! Mais il ne faut qu'une heure pour les ternir; il ne faut qu'un crime pour les déshonorer. La nature dont vous êtes le chef-d'œuvre, ne résistera point aux coups que vous lui portez dans le secret de votre conscience; la beauté se retirera de vous à

1) Tiré en substance de Mgr. Dupanloup: *La Charité chrétienne.*

mesure que Dieu sortira de votre cœur, et bientôt cette tête, objet d'admiration et d'amour, ne sera plus que le chef ignoble d'un scélérat ou d'un débauché. Vous n'aurez pas détruit en vous l'image naturelle de Dieu, vous l'aurez défigurée.» (LACORDAIRE). Dieu vous voit, et rien n'est beau comme la pureté dans le jeune âge. (V. nº 5446.)

5442. II. *Moyens d'être fidèles à ses devoirs :* fuite des occasions (v. nº 1213 et nº 5447); prière (v. nº 2300); fréquentation des sacrements (v. nº 2423); travail (v. nos 3050 et 3330), et pour les étudiants, application à l'étude (v. nos 5448 et suiv. et nos 5451 et suiv.). A l'œuvre donc, ne dites pas : Il faut que jeunesse se passe. Elle passera toujours ; si elle est coupable, elle passera plus vite, mais ce sera une jeunesse avilie et profanée. Les prémices sont au Seigneur, il en est jaloux, et le divin Sauveur, rencontrant un jeune homme qui pouvait lui dire avec vérité : J'ai observé tous les commandements dès mon enfance, *le regarda* avec affection et *l'aima*, dit l'Evangile. (V. nos 2208 et suiv.)

Le marquis de Fénelon n'avait que seize ans, quand il alla demander du service dans l'armée de Louis XIII. Vous êtes bien jeune, lui dit le roi. Sire, répondit le jeune homme, je n'en aurai que plus de temps pour servir votre Majesté ! Dieu ne vous dit pas que vous êtes trop jeunes pour l'aimer. Il y a des saints de votre âge, et n'avons-nous pas plus de raison de passer de longues années à son service qu'à celui du plus grand des rois (1) ?

TRAITS ET PENSÉES POUR LES JEUNES GENS.

5443. *Quid amabilius verecundo adolescente ? quam pulchra est et quam splendida gemma morum est verecundia in vita et vultu adolescentis, quam vera* et *minime dubia bonæ spei nuntia, bonæ indolis index.* Docile à la règle du devoir, il courbe sous son joug toutes ses passions et tous les mouvements de son cœur pour comprimer sévèrement toute affection, même légère qui en troublerait la tranquilité. La pudeur écarte de ses lèvres toute parole déshonnête, elle est la sœur de la continence. Rien qui manifeste mieux sa candeur virginale et l'innocence de son âme. Elle éclaire à la fois son intelligence, pour en éloigner tout ce qui pourrait la corrompre. Tout intéresse dans sa personne, jusqu'à cette naïve rougeur qui vient colorer ses joues et s'imprimer sur son visage. (BERNARD.)

5444. *Sicut fructus non invenitur in arbore in qua flos prius non apparuerit, sic in senectute honorem legitimum consequi non poterit, qui in adolescentiæ disciplinæ alicujus exercitatione non laboravit. Disciplina igitur absque obedientia qualiter fieri poterit ? Adolescens sine disciplina.* (CYPR.)

Juventus ad amorem liberior, ad lapsum incautior, ad infirmitatem fragilior, ad correctionem durior. (AMBR.)

5445. Lycurgue, législateur païen de Sparte, commandait aux jeunes gens de marcher en silence, les mains cachées sous le manteau, de ne pas regarder de côté et d'autre, mais de baisser les yeux.

(1) On trouvera dans notre livre : *Le Jeune homme il faut*, la matière de nombreuses instructions à donner aux jeunes gens. Si on avait à parler à des soldats, on pourrait prendre pour sujet la parole du maréchal Duguesclin aux siens : « Mes amis, j'ai trois choses à vous recommander : la première, c'est la crainte de Dieu ; la seconde, c'est le soin de votre honneur ; et la troisième, c'est le service du roi. » (V. *Soldats*, n. 5458.)

Après la crainte de Dieu, on pourrait ajouter l'horreur du respect humain : car, selon le mot de saint François de Sales, « les jeunes gens dévorent toutes les difficultés de loin, et fuient à toutes les difficultés de près. »

5446. Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge: et moi je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, et que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre? les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume? faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu; que le vice prépare les voies à la vertu, et que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux?

D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse? Hélas! mes frères, vous le savez, les premiers dérèglements ne laissent-ils pas un fond de faiblesse qui semble se fortifier avec les années? et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs? (MASSIL.)

5447. Autant les compagnies perverses sont dangereuses, autant sont utiles les amitiés saintes. Deux jeunes chrétiens faits esclaves étaient tombés aux mains de deux mahométans de Tunis, voisins l'un de l'autre. L'un était catholique et Français, l'autre Anglais et protestant. Le Français convertit le protestant; mais si bien que des marchands anglais étant venus pour le racheter, il aima mieux rester dans les fers que de s'exposer à redevenir protestant dans sa patrie. Ces jeunes gens unis par le malheur, et plus encore par la foi, eurent à supporter pour elle les traitements les plus barbares. Le Français, un jour, fut assommé de coups. Son ami vint le visiter, et ne sachant pas s'il était vivant ou mort, l'appela à grands cris; le Français ne répondit que par ces mots: «Je suis chrétien,» comme il répondait naguère à son maître, lorsqu'il le rouait de coups. L'Anglais se prosterne devant lui et baise ses membres meurtris comme les reliques d'un martyr. Le Français, guéri, alla rendre visite à son ami, qu'il trouva réduit à la même extrémité. Sans se laisser arrêter par le maître brutal de l'Anglais, il s'approche de lui et lui demande à haute voix qui il aime le mieux de Jésus-Christ ou de Mahomet. L'Anglais répond qu'il est chrétien et veut mourir chrétien. Son maître, furieux, tire un poignard et menace le Français de lui couper une oreille; celui-ci saisit le poignard et, poussé sans doute par une inspiration surnaturelle, il ose se couper une oreille lui-même et la présenter au Turc en lui demandant s'il veut encore l'autre. Ce courage frappa tellement les Turcs qu'ils laissèrent désormais ces deux jeunes gens pratiquer en paix leur religion; mais bientôt après le Seigneur les appela à lui, et ils moururent presque en même temps.

5448. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze étudiaient ensemble à Athènes. Une ardeur égale pour l'acquisition des sciences et surtout de la vertu, les unit de la manière la plus intime. Ils saisissaient toutes les occasions de se soutenir et de s'animer l'un l'autre. Ils avaient une table commune, et ne formaient qu'un même cœur. «Nous n'avions, dit Grégoire, aucune liaison avec les étudiants qui montraient de la grossièreté, de l'impudence ou du mépris de la religion. Nous ne fréquentions que ceux qui étaient paisibles et réguliers et dont la conversation pouvait nous être profitable. Nous ne connaissions que deux rues de la ville, celle qui conduisait à l'église et celle qui conduisait aux écoles publiques. Nous laissions aux autres celles par lesquelles on allait aux théâtres ou aux divertissements profanes. Notre sanctification faisait notre grande affaire. C'était en cela que nous mettions toute notre gloire.»

5449. C'est dès son enfance que saint François Régis commença son apostolat parmi ses condisciples d'études. Il les portait au bien non seulement par les exemples, mais encore par les paroles. Il leur avait donné une règle dont ils étaient scrupuleux observateurs. Un des points importants de cette règle était de communier tous les huit jours. Il continua à exercer ainsi le zèle jusqu'à dix-huit ans. Pendant qu'il étudiait la théologie à Toulouse, il se levait la nuit et se rendait à l'église pour y prier; on en avertit le supérieur, qui répondit: «Ne troublez pas les entretiens de cet ange avec Dieu, ce jeune homme est un saint, et je serais bien trompé si on ne célébrait quelque jour sa fête.»

5450. Saint François de Sales écrivait à un ami : C'est une maxime de trois grands aimants, tous trois saints, tous trois docteurs de l'Eglise, tous trois grands amis, tous trois grands maîtres de la théologie morale, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin : *Amicitia quæ desinere potuit nunquam vera fuit.* Tenez, mon cher frère, voilà l'oracle sacré qui nous annonce la loi invariable de l'éternité de notre amitié, puisqu'elle est sainte et non feinte, fondée sur la vérité et non sur la vanité, sur la communication des biens spirituels et non sur l'intérêt et le commerce des biens temporels ; bien aimer, et pouvoir cesser de vous aimer, sont deux choses incompatibles.

Les amitiés des enfants du monde sont de la nature du monde ; le monde passe, et toutes ses amitiés passent : mais la nôtre, elle est de Dieu, en Dieu, et pour Dieu : *Ipse autem idem ipse est, et anni ejus non deficient. Mundus perit et concupiscentia ejus. Christus non nec perit nec delatio ejus.* Conséquence infaillible. (Saint François de Sales.)

5451. Le plaisir d'apprendre est le plus grand de tous à un es pritraisonnable. (Platon cité par Bossuet.) *Plenitudo est et beatitudo perfecta ut cito quisque intelligat, et bene vivat. Sed si forte utrumque non potest, melius est bene vivere, quam cito intelligere. Qui enim bene vivit, meretur amplius intelligere, qui male vivit et quod intelligit, perdet.* (Aug.)

5452. *Sedulo monendi sunt scholastici ut humilitate induti christiana, discant non contemnere, quos cognoscunt, morum vitia quam verborum amplius, devitare, sed casta cordi linguam exercitatam non conferre audeant, quam etiam præferre consueverant : his enim maxime utile est nosse, ita esse præponendas verbis sententias, ut præponitur animus corpori. Ex quo fit discretos invenire sermones, sicut malle debent prudentiores quam formosiores habere amicos.* (Aug.)

5453. *Melius est nescire aliquod, quam cum periculo discere.* (Aug.)

Addiscendum quod opus est, mala ætas sera videri potest : quod etsi senex, magis tamen decet discere quam ignorare. (Aug.)

5454. Saint Jérôme était déjà avancé en âge, quand il commença l'étude de l'hébreu pour vaincre les tentations qui l'assaillaient et se mettre mieux en état d'expliquer les livres saints. Il y éprouva des peines incroyables qu'il surmonta courageusement. Son amour pour l'étude allait si loin que, pour s'y livrer avec plus d'ardeur et de continuité, il oubliait le soin de son corps. « Pour me vaincre, dit-il, je me fis disciple d'un moine qui, de juif, s'était fait chrétien ; et moi, qui avais tant aimé les sages préceptes de Quintilien, l'éloquence majestueuse de Cicéron, le style grave de Fronton et la douceur de Pline, je me mis à apprendre l'alphabet et à étudier une langue dont les mots sont si rudes et si difficiles à prononcer. Il n'y a que moi et ceux avec qui je vivais alors qui sachions quelles peines, quelles difficultés j'eus à surmonter, combien de fois je me sentis rebuté, désespérant d'en venir à bout, et combien de fois, après avoir tout abandonné, je recommençais de nouveau, par l'ardeur que j'avais d'apprendre. Je rends grâces à Dieu de ce que je recueille maintenant de cette étude des fruits d'autant plus doux que la semence en a été plus amère. (Voir Panégyrique de saint Thomas, n. 2346.)

5455. Saint Antonin était fils d'un notaire de Florence, il demanda, étant bien jeune encore, à entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le Père auquel il s'adressa, le voyant de petite taille et de chétive apparence, lui demanda quelles études il faisait, et sur sa réponse qu'il étudiait le droit canon, il lui dit : « Je vous recevrai dans notre Ordre quand vous saurez le droit par cœur. » Cette parole fut loin de déconcerter le postulant.... Il étudia avec tant d'ardeur qu'en peu de temps, il apprit par cœur les règles et les textes du droit. Aussi le Père, reconnaissant la main de Dieu sur ce jeune homme, lui donna l'habit lorsqu'il n'avait que seize ans. Antonin devint archevêque de Florence.

5456. En étudiant les sciences, ne perdons pas Dieu de vue. Le célèbre Ampère, que sa grande science fit nommer inspecteur général de l'Université, écrivait à la fin de sa vie : « Mon Dieu, que sont toutes ces sciences, tous ces raisonnements, toutes

ces découvertes du génie, toutes ces conceptions que le monde admire et dont la curiosité se repaît avidement! En vérité, rien que de pures vanités.... Etudie les choses de ce monde, mais ne les regarde que d'un œil; que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle. Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille; que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton ami céleste. N'écris que d'une main; de l'autre, tiens au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient au vêtement de son père. »

5457. Charlemagne fonda à Paris une célèbre école; il allait lui-même en présider les examens, et il faisait placer les bons élèves à sa droite et les paresseux à sa gauche. Il disait aux premiers: « Puisque vous avez le zèle de la science, je vous donnerai les plus hautes fonctions de mon royaume. » Et aux autres, parmi lesquels se trouvaient souvent des enfants des grands et des nobles: « Si vous ne faites des efforts pour réparer votre négligence par votre travail, vous n'aurez jamais de moi aucune faveur. »

XXIV. Aux Soldats.

5458. *Interrogabant eum et milites dicentes : Quid faciemus et nos ?* (Luc. III, 4.) De tout temps les soldats ont senti le besoin de s'occuper de la grande affaire de tout homme en ce monde, qui est d'atteindre la fin pour laquelle nous sommes tous créés; aussi, apprenant que Jean-Baptiste prêchait la pénitence, vinrent-ils le trouver au désert, pour lui demander ce qu'ils avaient à faire. Jean se garda bien de leur dire d'abandonner une profession si honorable et si nécessaire à la sécurité des nations, comme il l'eût fait, si elle était incompatible avec le service de Dieu; il se contenta de leur recommander de fuir les vices qui étaient les plus communs parmi les soldats de cette époque, leur faisant ainsi comprendre que, pourvu qu'ils sussent s'en garantir, ils marcheraient dans le droit sentier et arriveraient au terme. De là il est facile de conclure I, que la profession du soldat n'est pas incompatible avec la religion et II, que le soldat doit se préserver des vices que la religion condamne.

5459 I. *La profession du soldat n'est pas incompatible avec la religion.* Le soldat est homme; le soldat est chrétien par son baptême, par sa première communion, par l'éducation qu'il tient d'un père chrétien, d'une mère vertueuse. Parce qu'il a revêtu l'uniforme, quitté l'outil de son métier, il n'a pas abjuré la foi de son enfance; personne qui lui impose cette condition; et quand les tyrans osèrent la leur imposer, les soldats ne craignirent pas de subir le martyre plutôt que l'apostasie: témoin saint Maurice avec les milliers de soldats de la légion thébaine, dont nous avons souvent visité le tombeau glorieux; témoin saint Zénon avec toute sa légion, dont il reste encore des monceaux d'ossements, que nous avons vénérés avec amour dans une église de Rome. Donc n'allez pas croire, écrivait saint Augustin au comte Boniface, qu'on ne puisse pas plaire à Dieu dans la profession des armes, *non enim benefacere prohibet militia sed malitia.* En 1828, au camp de Lunéville, le vieux maréchal de France, prince de Hohenlohe, disait : J'ai pris part à quatre-vingt-quatre batailles ou sièges; mais il y a longtemps que j'aurais brisé mon épée et quitté la carrière des armes, si elle eût été incompatible avec la religion. Bien plus, le soldat a surtout besoin de la religion; car sa discipline est ferme, ses devoirs sont grands. Il peut être appelé demain à faire le sacrifice de sa vie *pro aris et focis*, et pour la patrie; or la religion seule inspire de grands dévouements: seule en effet elle

nous offre une récompense capable de nous faire sacrifier tout ce que nous avons de cher sur la terre, en nous montrant le ciel, comme le salaire d'un devoir accompli. Aussi tous les grands hommes dans l'antiquité païenne, et tous les Docteurs de l'Eglise, sont-ils d'accord pour dire avec Xénophon, qu'à l'heure de la bataille celui qui craint le plus la divinité, est celui qui redoute le moins les hommes ; avec Gustave Adolphe, roi de Suède : Les meilleurs chrétiens font les meilleurs soldats. L'antiquité ecclésiastique n'a pas craint d'affirmer, dit Mgr Pie, l'alliance de l'armée et de l'Eglise, du prêtre et du guerrier. Ecoutons saint Augustin : « Il y a, disait-il, plus d'une milice. Les uns ont une vocation ; les autres, une autre. Les uns, en priant pour vous, combattent contre d'invisibles ennemis : vous, en combattant pour eux, vous travaillez contre les barbares visibles. Plût à Dieu qu'il y eût toujours une même foi, une même piété dans les uns et dans les autres, dans les prêtres et dans les soldats, parce qu'alors la tâche des uns et des autres serait plus facile, et le démon avec ses suppôts serait plus promptement vaincu. » (V. nº 5462.)

Cette vérité a été comprise. Aussi depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon Ier et même jusqu'à nos jours, la plupart des gloires militaires ont été des gloires religieuses. Quels guerriers que saint Louis, Bayard, Duguesclin, Villars, Turenne, Condé, et on sait combien sincèrement ils étaient chrétiens. Ils ne craignaient pas après la victoire, d'incliner leurs lauriers devant la croix du Christ, auquel ils attribuaient leurs triomphes. Cambronne n'allait jamais au feu sans se recommander à Dieu, et sans se signer. Drouot disait à Napoléon Ier qu'il ne désirait rien que de mourir sur un champ de bataille, ou bien le crucifix en mains, dans la paroisse où il avait été baptisé et fait sa première communion. On sait que c'est lui qui versa des larmes, en entendant dire à l'Empereur que le jour de sa première communion était le plus beau de sa vie. Et comment oublier, de nos jours, les Lamoricière, les de Sonis, les Chanzy, les Courbet, les de Miribel, les Charette ? Que d'officiers, dans nos armées, donnent aux soldats l'exemple, non pas seulement de la vie chrétienne, mais même de la piété la plus tendre et de la fréquentation des Sacrements !... Donc, *non prohibet benefacere militia sed malitia.*

5460. II. *C'est de cette malice que doit se garantir le soldat. Valde enim turpe est,* dit saint Augustin, *ut quem non vincit homo, vincat libido.* (V. nº 5463.)

Donc, corrigez-vous des habitudes vicieuses qui vous rendraient les esclaves du démon et de vos passions. *(Enumérez ces habitudes :* Négligence de la prière et des devoirs religieux, blasphème, vice et ivresse. *Valde turpe,* dit saint Augustin, *ut obruatur vino qui non vincitur ferro).* (V. nº 5466). « Soyez braves tant que vous voudrez, disait Henri IV à ses compagnons ; mais n'oubliez pas que l'honneur de Dieu doit passer avant tout. » C'est l'honneur de Dieu et c'est le vôtre, qu'étant chrétiens par la foi, vous le soyez par la conduite. L'honneur du soldat, c'est la victoire ; sa honte, c'est la défaite. Il y a des victoires et des défaites en temps de paix comme en temps de guerre. La victoire sur ses passions, que l'on peut remporter tous les jours et presque à toute heure, est plus glorieuse encore que celle qu'on remporte sur un champ de bataille. Donc, combattez le bon combat, et vous obtiendrez comme les saints soldats que vénère l'Eglise, la couronne de la gloire éternelle.

PENSÉES SUR LES SOLDATS.

5461. Saint Augustin écrivait au comte Boniface, Gouverneur d'Afrique : Que la sobriété et la frugalité se manifestent dans votre vie ; car quelle honte serait-ce que celui qui ne se laisse pas vaincre par l'ennemi, fût vaincu par la sensualité, et que le vin abattit celui que le fer ne pourrait abattre.

5462. On regarde la piété comme le partage d'une âme faible et timide, et on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence ; comme s'il fallait être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu.

On applaudit aux victoires d'un conquérant : mais si son cœur est corrompu, mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ses succès, mais le héros mérite peu de louanges ; et l'on prend pour grandeur d'âme, ou une férocité de naturel qui le rend intrépide, ou une ivresse de raison qui lui cache le danger, ou une bassesse d'âme qui s'expose et risque tout pour s'attirer de vains éloges. (MASSILLON.)

5463. Vous qui au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *uno tantum gradu, ego morsque dividimur ;* vous qui ne devez compter sur la vie que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin, qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs, que par le plus faible de tous les liens. Ah ! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie ? et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes ? Peut-être dans la fureur des combats, vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès ; vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés, dans le temps même peut-être qu'ils faisaient encore avec vous des projets de crimes.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranlerait-elle pas ? pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur de leur surprise ? Est-ce parce que ces exemples sont trop fréquents, que vous n'en êtes plus frappés ? C'est-à-dire, que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente ?

Vous prenez sur votre repos, sur vos plaisirs, sur vos besoins mêmes, quand il s'agit du devoir ; eh ! voilà le plus difficile point ; ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien ; soutenez ces travaux avec une foi chrétienne, offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités ; et puisque il faut les souffrir, ne les souffrez pas sans mérite ; si le prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas ; c'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune ; vos services ne seront comme cela, jamais perdus ; et les fruits de la guerre seront pour vous des fruits de paix et d'éternité. Mais encore une fois vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut, et vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Père céleste.

Croyez-moi, Messieurs, la religion rassure l'âme, bien loin de l'amollir : on craint bien moins la mort, quand on est tranquille sur les suites. Une conscience que rien n'alarme, voit le péril de sang-froid et l'affronte courageusement, dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, et qui, en vengeant la querelle du Prince, honore le Seigneur et respecte sa puissance dans celle de son souverain.

Enfin, les Moïse, les Josué, les David, les Ezéchias, ont été de grands hommes de guerre et de grands saints, des héros du siècle et de la Religion ; les siècles chrétiens ont eu leurs Constantins et leurs Théodoses, terribles à la tête de leurs armées, humbles et religieux au pied des autels. (MASSILLON.)

XXV. — A des ouvriers ou à d'autres envahis par le socialisme.

1. Le socialisme.

5464. Voilà un de ces mots perfides, employés par le génie du mal pour séduire les simples. Qui n'a entendu vanter le socialisme qui promet à tous, dès ce monde, une prospérité telle, qu'il n'y aura plus besoin d'en attendre une autre? Vraiment, les hommes qui le prônent, sont les vrais amis de l'humanité et de la société, et se défier d'eux c'est se montrer les ennemis des hommes. Il en serait ainsi, en effet, si le mot socialisme était pris dans le sens de bien être, de bonheur social; mais tant s'en faut qu'il s'agisse de la prospérité de la société. Il s'agit au contraire de sa ruine; et il faudrait par conséquent, si on voulait parler franchement, l'appeler l'antisocialisme, ou l'ennemi de la société. Toutefois si on lui donnait son vrai nom, on ne s'y tromperait plus et on n'en voudrait point; et les fauteurs de ce système veulent à tout prix qu'il se répande. L'erreur est comme le feu qui s'étend jusqu'à ce qu'il embrase tout sur son passage.

Il importe donc de faire connaître clairement le fond même du socialisme, afin que les âmes droites ne soient pas trompées sur sa nature par ses mensongères promesses. C'est d'autant plus nécessaire que Notre Saint Père le Pape Léon XIII nous a avertis que c'est là la pire erreur des temps modernes, et celle qui, si elle se répandait, amènerait toutes les ruines. Certes, une si grande autorité mérite d'être entendue, car le Pape est le pasteur du troupeau de Jésus-Christ, et c'est à lui de détourner les brebis fidèles des pâturages empoisonnés de l'erreur. Qu'est-ce donc que le socialisme? C'est la doctrine de ceux qui, rêvant pour la société des conditions tout autres que celle dans lesquelles elle a subsisté jusqu'ici, c'est-à-dire depuis 60 siècles au moins, veulent en guérir tous les maux en remettant tous les droits de propriété ou d'éducation entre les mains de l'Etat, qui sera chargé ensuite de pourvoir aux besoins de tous.

5465. Qu'on remarque d'abord que cette doctrine vient bien tard, et qu'il ne faut pas une mince dose d'orgueil, et même de folie pour prétendre que, la société subsistant telle qu'elle est depuis tant de mille ans, personne n'a pu découvrir les vraies bases sur lesquelles elle doit reposer; que Dieu qui a fait la société, ne lui a pas donné plus tôt ce qui était nécessaire à sa prospérité; que le Fils de Dieu lui-même dans l'Evangile n'a pas su le découvrir aux hommes, lui qui est venu pour tout renouveler, et pour que les hommes aient la vie et l'aient abondamment. Cette théorie nouvelle est donc une insulte à Dieu et à son Christ en même temps qu'à la raison humaine toute entière. Et c'est ce qui doit déjà la rendre suspecte à tout homme de bon sens. C'est, en effet, ne pas avoir le sens commun, que de s'élever avec quelques cerveaux rêveurs contre le sens commun de l'humanité.

Fruit du libéralisme qui au nom de la liberté établit le despotisme de l'Etat et contre la religion et contre les gens de bien, le socialisme va plus loin encore que les libéraux. Ceux-ci se contentent d'enlever à l'Eglise et aux parents le droit d'élever leurs enfants et de ravir la propriété aux religieux, qu'ils mettent hors la loi; mais le socialisme va plus loin. Il refuse à tout homme le droit de posséder en propre des biens fonds. La pauvreté volontaire, telle que Notre-Seigneur l'a conseillée sans l'imposer à per-

sonne, n'a pas droit de cité dans le siècle actuel, il faut la proscrire ! mais en revanche le socialisme veut imposer une pauvreté forcée non seulement, à quelques hommes mais à tous ; en effet quand le socialisme régnera en maître, la première chose qu'il doit faire pour procurer à tous le bonheur parfait, ce sera d'enlever tout ce qu'il a, à quiconque possédera quelque chose et d'en donner la propriété à la société et à l'Etat. L'Etat avec toutes ces richesses, qui ne lui auront pas couté cher, pourvoira au besoin de tous soit en donnant à chacun sa part de tant de biens, soit en fournissant à chacun le nécessaire ; mais dans les deux cas, rien ne manquera à personne. Voilà la solution de la question sociale qui préocupe tant de nos jours les esprits. Il n'y avait pas besoin de chercher longtemps pour la trouver. Le premier va-nu-pieds qui a dépensé en débauches le peu qu'il avait, s'il n'a point de conscience, décrète aussitôt qu'il n'y a rien de mieux à faire que de prendre à ceux qui ont.

Ce que le voleur de grand chemin fait sur une petite échelle, le socialisme veut le faire en grand et légalement, en décrétant tout d'un coup que ceux qui ont, n'auront plus rien, et en confiscant tout ce qu'ils possèdent au pofit de l'Etat.

Ainsi propriétaires de tout genre, voilà ce qu'on vous promet comme récompense de vos travaux, de vos économies, de votre industrie, de votre intelligence dans les affaires : la spoliation de tout ce que vous avez hérité de vos pères, de tout ce que vous avez justement acquis ; vous savez au prix de quelles peines. Vous pensiez que vos labeurs qui sont bien à vous ainsi que les fruits qu'elles ont produits, tourneraient à votre profit, et à celui de vos enfants, point de tout. C'est l'état qui les absorbera pour les donner à des inconnus, peut-être à ceux qui par leur inconduite ont dilapidé ce qu'ils possédaient ou dont la paresse n'a jamais rien su acquérir.

En vérité, voilà une perspective encourageante pour les prodigues, les dissipateurs, les flaneurs de tout calibre ; voilà bien ceux dont le socialisme fera les affaires. Mais sont-ils la société, ces hommes qui n'en sont que l'écume, et un système qui favorise le dévergondage et la fainéantise, n'est-il pas déjà condamné par tout ce qu'il y a de sensé ? Et pourtant c'est surtout au profit de cette classe d'hommes que le socialisme est prêché et c'est parmi eux qu'il recrute ses croyants les plus sincères ; car on rêve volontiers la confiscation des biens quand on n'a rien a y perdre et tout à y gagner. Toutefois le socialisme prétendrait-il faire le bonheur de cette classe de la société ? La rendrait-il économe et laborieuse, en lui offrant sa part de biens sans qu'elle ait rien à faire pour en jouir ? Ne serait-ce pas là l'affermir dans sa paresse ? Et cette part qu'elle recevrait ainsi, combien de temps la garderait-elle, à quoi l'emploierait-elle ? Il est facile de le deviner, et un nouveau partage serait nécessaire le lendemain et peut-être tous les jours.

5466. Sans profit pour la classe inférieure de la société, le socialisme ferait la désolation de tous ceux qui travaillent, il leur enlèverait tout courage. Pourquoi mettre ses soins à l'industrie, au commerce, aux arts, si cela ne sert de rien, et ne profite qu'à d'autres qui s'en occuperont d'autant moins qu'ils compteront davantage sur le travail d'autrui ? Adieu, dans toutes classes de la société, à l'indusrie, au commerce, aux arts, et par conséquent à la richesse publique, si le socialisme prévalait. Adieu aussi à la liberté et à la justice. L'homme

n'est pas une chose, mais une personne, c'est-à-dire un être intelligent qui est maître de ses actes, et du fruit de ses œuvres. Il a des droits qui méritent d'être respectés; les socialistes en font une chose comme les animaux dont Virgile a dit: Oiseaux, ce n'est par pour vous que vous faites vos nids; brebis, ce n'est pas pour vous que vous portez une riche toison; ce n'est pas pour vous, abeilles, que vous faites votre miel; et vous, bœufs, ce n'est pas pour vous que vous traînez la charrue. Les socialistes veulent réduire l'homme à la condition des brutes en en faisant la bête de somme de l'Etat, ne possédant aucun fonds pour lui-même, ni pour ses enfants, remettant fidèlement le fruit de ses peines aux employés de l'Etat, sauf à attendre d'eux le nécessaire sans savoir s'il lui sera accordé à temps.

Et n'oublions pas que c'est au nom de la liberté que doit s'établir ce servage.

En confisquant la liberté, le socialisme confisquerait le droit de propriété, fondé sur la loi naturelle, et sur le droit des gens, contre lesquels les lois d'une nation particulière ne peuvent rien. Car une loi qui sanctionnerait l'injustice dans un pays, serait un brigandage en grand et non une loi: Un pouvoir qui entreprendrait de fouler aux pieds les droits de tous les propriétaires, serait une tyrannie pire que celle des Néron, des Caligula et de tous les princes que l'histoire regarde comme les fléaux de l'humanité. Ces tyrans ont pu dépouiller des particuliers, mais jamais tout un peuple. Soustraire les enfants aux parents, c'est plus cruel encore que de ravir les biens à leur propriétaire. Belle société en vérité que celle que nous promet le socialisme! mieux vaudrait-il vivre à l'état sauvage. La fin de la société est de protéger les droits des citoyens et des familles qui en font partie, de défendre au besoin leur liberté, leur vie, leurs biens, contre d'injustes agresseurs. Si au lieu de tendre à cette fin un Etat se donnait la mission d'être lui-même l'agresseur injuste de tous les citoyens, sous prétexte de partage plus équitable, ce serait le règne de la barbarie.

Il n'est pas permis de voler pour faire l'aumône. La justice passe avant la charité. C'est renverser toutes les notions de l'équité que de spolier des citoyens pour rendre les autres plus fortunés. Il ne faut pas faire le mal pour qu'il en arrive un bien.

5467. Toutefois le socialisme se présente avec des airs de compassion pour les malheureux qui peuvent les séduire, en leur promettant une égalité qui n'est qu'un rêve, comme nous l'avons déjà fait comprendre. Il y a une égalité entre tous les hommes en ce sens que leur âme vient du même Dieu, et tend vers lui comme à sa fin dernière. C'en est assez pour faire honneur à la dignité humaine.

Mais pour le reste, de par la nature, les hommes ne seront jamais tous égaux. Les arbres, les plantes, les animaux de même espèce ne le sont pas, ni même les feuilles d'un même arbre. Les Lapons n'auront jamais la taille des Patagons, et il y aura toujours loin d'un Saint Thomas aux intelligences médiocres qui remplissent la terre. Dans le monde visible, si tout était égal, l'œil ne rencontrerait qu'une monotonie fatiguante, et il n'y aurait plus cette variété qui fait le charme de l'univers. Si tous les hommes étaient égaux, ils n'auraient plus besoin les uns des autres, et perdraient l'occasion de se rendre mutuellement les services qui les unissent les uns

aux autres, et font le charme de la société. Vouloir refaire ce que la nature a fait, c'est une chimère. *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous,* a dit Notre-Seigneur dans l'Evangile ; il le faut pour exercer la charité des riches ; il le faut pour fournir à quelques-uns l'occasion d'expier pour les autres, d'augmenter ainsi leurs propres mérites, et de se sanctifier plus facilement. Il y a plusieurs voies offertes à l'homme pour atteindre sa fin. Les uns y tendent par les aumônes, les autres par la patience. L'aumône du riche sert au pauvre, la souffrance et la prière du pauvre profitent au riche. — Dans le jardin de l'humanité, il ne faut pas qu'une sorte de fleurs. Il est nécessaire qu'on y voit fleurir la libéralité dans la prospérité, la résignation dans les épreuves, et que dans toutes les conditions, les hommes ne s'attachent pas trop aux choses de cette terre, car leur fin dernière n'est point en ce monde.

Le socialisme en promettant l'égalité qu'il ne pourra jamais donner, fait une œuvre immorale au premier chef. Il inspire à toute une classe d'hommes sans conscience, le désir de partager le bien d'autrui, et par conséquent en fait des voleurs au moins en désir. A d'autres déshérités de la fortune qui sont plus consciencieux, il fait prendre en horreur le sort que la Providence leur a fait, il les porte par conséquent aux murmures contre le ciel, à la haine contre ceux qui paraissent plus heureux, et peut-être aussi au secret désir, non de s'approprier le bien d'autrui par eux-mêmes, mais de voir l'état consommer cette iniquité afin d'en retirer leur part, et dès lors ils ne sont guère plus innocents que ceux qui rêvent le pillage.

Franchement il vaudrait mieux dire aux malheureux ce que Tobie disait à son fils : *Nous menons une vie pauvre, il est vrai, mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu.* Pourvu que nous soyons honnêtes, nous n'avons pas besoin d'être riches, Dieu nous garde du désir injuste du bien d'autrui, plus que de tous les maux du monde.

Et puis, quelle œuvre satanique que d'armer les hommes les uns contre les autres. La paix, l'union des citoyens fait le bonheur de l'humanité. Faire envisager aux pauvres les classes supérieures de la société, comme des ennemis qui possèdent injustement ce qui appartient à tous, n'est-ce pas rompre les liens de la concorde et préparer des séditions ?

5468. Le communisme qui veut que tous les biens de la nation appartiennent également à tous, sans faire intervenir l'état dans le partage, est plus absurde et plus dangereux encore. Ces doctrines sont donc subversives de la société, de la famille, de la justice, de la paix publique. Voilà pourquoi l'Eglise les proscrit. Dès lors elles sont aussi la ruine de la religion ; car le catholicisme a toujours su dire à tous les attentats : *Cela n'est pas permis, non licet.* Ce n'est pas lui, par conséquent, qui pourra jamais accepter des théories qui heurtent le droit naturel et le droit divin. Jamais ils n'autorisera ni les particuliers ni les Etats à voler le bien d'autrui ; et il dira toujours et aux peuples ameutés et à ceux qui les gouvernent : *Non furtum facies.* Vous ne volerez pas. Entraîner donc les hommes dans le socialisme, ou le communisme, c'est les jeter hors de l'Eglise catholique et par conséquent de la voie du salut.

Ne fallait-il pas dire des vérités si grandes aux fidèles afin de les préserver de la séduction, afin de leur faire comprendre qu'ils ne peuvent en

conscience donner leur vote à des candidats qui professent le socialisme ou le communisme, et qu'ils doivent écarter d'eux et de leurs enfants les hommes, les journaux, et les écrits qui tendent à propager cette peste plus pernicieuse pour la société que le choléra?

PENSÉES SUR LE SOCIALISME.

5469. « Si nous ne formons tous qu'un même corps, travaillons à maintenir l'union entre les membres. Faute d'union, le corps souffre et meurt, pour tomber dans la langueur, il n'est pas nécessaire qu'il y ait division, il suffit qu'il y ait manque d'harmonie. Aussi l'apôtre veut-il que les membres conspirent mutuellement à s'entr'aider les uns les autres. Point ici de différence entre le plus ou le moins, le corps tout entier est en souffrance, quand les plus petites parties sont lésées. Ainsi, dans la société, les individus les moins honorables en apparence n'exigent pas moins d'égards que ceux qui paraissent les plus importants.

« Ne dites donc pas: Tel homme est de la lie du peuple. Tout faible qu'il est, il est membre du corps social, et membre tellement nécessaire que, s'il n'y était pas, il n'y aurait point de corps. Ce qui le constitue tel, ce n'est point parce qu'il s'y trouve des membres plus ou moins nobles; c'est parce qu'il y en a plusieurs et de différents. Vous, pour être plus grand, vous ne formez point le corps, pas plus que moi, pour être moindre. Dans un édifice qui se compose de parties diverses, les plus petites n'entrent pas moins que les plus grandes dans l'ensemble de la construction, et ne peuvent s'en détacher impunément. Qu'il faille diversité, la chose est incontestable, si dans le corps humain tout était œil ou tête, il n'y aurait plus qu'un monstre. Que chacun reste à sa place: les faibles, pour conserver les forts, les forts, pour protéger les faibles; tous pour entretenir l'union. »

5470. « Rien n'est plus bas que le pied, ni plus auguste que la tête: pourtant, que le pied soit blessé, qu'une épine vienne s'y enfoncer, tous les membres en souffrance se courbent et s'agitent pour venir à son secours; la tête est la première à s'abaisser jusqu'à lui pour diriger les mouvements du corps, tout entier empressé à y porter remède. De même que l'œil soit malade, langueur, tristesse, inertie générale dans tous les membres; les pieds ne marchent plus, les mains cessent d'agir, l'estomac est paresseux; il n'y a pourtant que l'œil qui ait reçu la blessure. Pourquoi vous en prendre à ces pieds, à ces mains? Si ce n'est parce que l'œil étant lié à tout le reste par les nœuds les plus intimes, le reste compatit tout entier à ce que souffre un de ses membres. »

« Dans le corps humain, une dépendance mutuelle assujettit chacun des membres l'un à l'autre; par exemple le pied obéit sans contrainte aux mouvements de l'œil, il sait bien que si l'œil lui refusait son ministère, il ne saurait où se diriger; l'œil à son tour obéit aux mouvements du pied, et par la même raison. Telle est l'harmonie qui doit régner parmi les saints, et les tenir dans une dépendance réciproque les uns des autres. Celui qui est plus élevé ne doit pas refuser son ministère à celui qui l'est moins, ni dédaigner ses services, sous prétexte de la supériorité. Il n'en est pas un seul qui n'ait besoin de l'autre. »

5471. « Il n'est rien qui édifie comme le bon ordre, l'exemple de la discipline, la paix et la charité; et, d'autre part, rien de plus rebutant que ce qui trouble l'ordre et nuit à l'harmonie. Vous en avez la preuve, non pas seulement dans tout ce qui intéresse la religion, mais dans quelque état de choses que ce soit. Partout où il n'y a point de subordination, il n'existe point de hiérarchie; partout où vous déplacez ce qui avait des droits à la prééminence, pour y substituer ce qui n'est que médiocre, vous renversez, vous bouleversez tout. C'est suivant une expression populaire, mettre la tête en bas et les pieds en haut, c'est-à-dire dégrader la raison, la mettre au dernier rang, pour élever à la place les passions, la colère, l'exagération,

le caprice. Dès lors il n'y a plus que ténèbres et confusion, soulèvements, tempêtes ; il n'y a plus qu'anarchie et chaos. » (CHRYSOSTOME.)

5472. L'égalité dans les conditions n'eut pas manqué d'être une source de querelles. Dieu a voulu qu'il y eût parmi les hommes divers degrés de subordination, comme du fils au père, des jeunes aux vieillards, de la femme à l'homme, du disciple au maître, du sujet au prince. Faut-il s'étonner qu'il ait établi cette dépendance dans le monde, puisqu'il l'a établie dans notre propre corps? Tous les membres n'en sont pas également placés; les diverses parties dont il se compose ont plus ou moins de noblesse, tel membre est fait pour ordonner le mouvement, tel autre pour l'exécuter; l'un commande, l'autre obéit. La même inégalité se retrouve dans les animaux qui peuplent nos campagnes, qui se répandent dans l'air, ou qui habitent au fond des eaux. Nous les voyons former des familles soumises à des chefs dont ils suivent les ordres, soit pour leur police, soit pour leurs travaux et leurs combats, ou pour les excursions lointaines. Une liberté sans règle et sans frein ne serait qu'une source de désordres et de calamités. » (ID.)

5473. « N'avez-vous pas des yeux pour voir quel besoin nous avons tous les uns des autres? Le militaire ne peut se passer de l'ouvrier, ni celui-ci du commerçant; ni l'un ni l'autre de celui qui cultive la terre; l'esclave de celui qui est riche, le pauvre du riche, ni le riche du pauvre; celui qui ne peut travailler, de celui qui lui fait l'aumône; et enfin celui qui la donne de quelqu'un qui la reçoive. Renversez cet ordre, rompez la chaîne de ces besoins mutuels, plus de société. Sous ce point de vue, le pauvre qui paraît être la chose la plus inutile dans ce monde est ce qui sert le mieux.... Reconnaissez donc dans cette inégalité de biens le secret de la providence et de la sagesse. C'est elle qui entretient l'harmonie universelle par les rapports nécessaires qui lient les hommes entre eux, et les forcent à s'entr'aider mutuellement. Si elle n'existait pas, et que chacun pût se suffire à soi-même, le monde ne serait qu'un vaste repaire peuplé d'animaux féroces. » (ID.)

5474. « La société humaine n'est tout entière qu'un échange de services; elle est toute fondée sur la communauté des besoins et des secours. Vous êtes riches: c'est pour soulager le pauvre; pauvre, pour assister le riche. Vous ne pouvez rien l'un sans l'autre. Membres d'un même corps, il est impossible que vous vous isoliez sans que tout le système de l'harmonie sociale ne soit en souffrance. Que le ventre, ou l'œil, ou le pied vînt à dire: Je reçois les aliments, la lumière, le mouvement, je les garde pour moi: que deviendrait le reste? Ils ne les reçoivent que pour les distribuer. Les professions utiles c'est la classe pauvre et laborieuse qui les donne à la société, elles n'existent que par les riches, qui alimentent et leurs travaux et leurs ressources; les riches eux-mêmes n'existent que par les pauvres qui fournissent à leurs besoins ou à leurs plaisirs » (ID.)

5475. « Combien j'entends répéter: Qu'il n'y a plus d'indigence! C'est là une sorte de blasphème qui tendrait à priver la piété chrétienne et la société tout entière des avantages et des services que l'on doit à l'indigence: sans elle, à quoi serviraient les richesses? N'accusons ni la pauvreté ni la richesse; l'une et l'autre peuvent être dans nos mains, si nous le voulons, des instruments de vertu. Job fut successivement riche et pauvre et dans l'une et l'autre condition Job a triomphé. Riche, il disait: *Ma maison a toujours été ouverte à l'étranger.* Pauvre, *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté.* Apprenons aux chrétiens à mieux juger des choses et à ne pas calomnier les œuvres de Dieu, mais à condamner la volonté perverse de l'homme. » (ID.)

.....

2. — De la loi.

5476. *Le socialisme paraît légitime à certains esprits parce qu'ils s'imaginent qu'une loi le rendrait juste. Il importe donc de donner de la loi une notion vraie.* « Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu et les autorités qui existent ont été ordonnées par Dieu. Celui donc qui leur résiste, résiste à l'ordre de Dieu. » Ce sont les paroles de saint Paul, du Docteur des nations, ou plutôt, se sont les paroles de Dieu lui-même parlant par la bouche du grand Apôtre. De là le respect de toute autorité dans la famille, dans la société civile, dans l'Eglise de Dieu. Car le père dans la société domestique, le chef de la nation dans l'état, les évêques dans leurs diocèses, le pape dans toute l'Eglise sont établis par Dieu et revêtus de son autorité à l'égard de ceux qui sont au-dessous d'eux ; ils sont comme les représentants et les agents de la Providence pour l'ordre et le bien de la famille, de la société et de l'Eglise; voilà pourquoi celui qui leur résiste, résiste à l'ordre de Dieu.

Mais, qu'on le remarque bien, c'est quand les autorités de la terre agissent comme représentants et agents de Dieu, qu'elles ont droit de commander. Si elles agissent autrement, si dans les ordres qu'elles donnent, elles cessaient d'être les instruments de la Providence pour le bien, et si elles commandaient le mal, leurs ordres non seulement n'auraient pas droit à l'obéissance des subordonnés ; mais même ils seraient de nature à provoquer leur juste résistance.

5477. Qui croira obligé d'obéir un fils à qui son père ordonne de voler son voisin ? qui même croira innocent le fils qui exécuterait cet ordre de son père ? et s'il était surpris, surtout étant majeur, à voler le voisin, qui accepterait cette excuse : « Mon père me l'avait commandé. » Et quel tribunal l'absoudrait ?

Les lois se distinguent du précepte d'un père ou d'un maître en ce qu'elles sont plus durables et qu'elles s'adressent à tous, mais comme le précepte elles doivent être conformes à la justice. De ce qu'elles doivent durer plus longtemps et de ce qu'elles atteignent un plus grand nombre d'hommes que les ordres d'un père et d'un maître de maison, il n'en est que plus nécessaire qu'elles soient justes; autrement elles imposeraient l'injustice d'une manière plus vaste et plus durable; et par conséquent, l'autorité qui les porterait se ferait non pas le représentant de la puissance de Dieu, pour le bien, mais l'agent du mal pour la destruction. Commander, c'est un acte de raison, dit saint Thomas, ce qui est contre la justice est contre la raison en même temps et ne peut donc être une loi, ni un ordre obligatoire en conscience.

C'est une sorte de nécessité de justice que toutes les volontés humaines soient soumises à l'empire de Dieu, dit encore le saint Docteur. Donc si la volonté des législateurs est contraire à celle de Dieu, et si elle cherche à s'imposer, elle agit injustement ; et non seulement ce n'est pas un devoir d'obéir ; mais c'est un devoir de désobéir, comme c'est une obligation pour un fils de désobéir à son père, qui lui ordonne de mal faire. — Il n'est donc pas permis de porter de telles lois, rien n'est même plus contraire à la fin pour laquelle la Providence à établi les législateurs que cet abus ; et s'il n'est pas permis de les porter, il n'est pas permis non plus de les exécuter ; et ceux qui en sont les victimes, ne font qu'user de leur droit, quand ils résistent

d'une manière passive à leur exécution. Celui qui voit le fils de son voisin dévaliser sa maison, par ordre de son père, n'est pas tenu de laisser faire.

5478. Ainsi donc avant de dire, *c'est la loi*, il faut voir si la loi est juste; et si manifestement elle ne l'est pas, ce n'est pas une loi, une règle qui puisse lier la conscience, quand au contraire la conscience alarmée doit lui résister ou du moins a le droit de le faire, car on n'est pas obligé d'accepter une injustice...

Qu'un jour le roi d'Angleterre fasse porter par ses chambres une loi qui interdise l'agriculture, et qui prononce la confiscation des biens de tous les agriculteurs. Qui regardera cette loi comme conforme à la raison et à la justice ? Quel agriculteur se croira obligé d'abandonner ses champs et sa maison ? Et si on emploie la force pour l'en chasser, qui lui trouvera tort de fermer sa porte, pour retarder au moins l'exécution d'une telle iniquité?

Qui ne le voit? Ce que nous disons ici des agriculteurs s'applique à toutes les catégories honnêtes de citoyens.

La vérité que nous exposons, est tellement conforme à toutes les notions de la philosophie, de la théologie, du droit, du bon sens chrétien, qu'il est impossible de la contester de bonne foi.

Les princes ne portent pas en vain le glaive, dit Saint Paul; mais ils le portent *pour châtier* dans une juste colère *celui qui fait le mal*. C'est leur faire insulte que de leur reconnaître le droit de frapper ou de condamner un innocent qu'ils ont le devoir de protéger et de défendre.

Prendre le parti des princes et des lois qui sanctionnent l'injustice, c'est donc faire injure à l'autorité établie par Dieu, et à Dieu lui-même qui n'à pu l'établir qu'à une tout autre fin. C'est admettre le droit du plus fort aux dépens du faible. C'est dire avec Bismark que la force prime le droit.

Les premiers chrétiens, tout en se laissant conduire à la mort comme des agneaux, ne laissaient pas de chercher à échapper à leurs persécuteurs ni de protester par la bouche de Tertulien, et des autres apologistes contre l'iniquité des lois qui les condamnaient; et ils n'avaient pas peur d'adresser ces protestations aux empereurs eux-mêmes et au sénat romain. La victime qu'on égorge injustement a bien au moins le droit de laisser échapper une plainte.

Ils ne font que leur devoir et qu'imiter les apologistes des premiers siècles, les Papes et les évêques qui déclarent injustes les lois contraires à la liberté religieuse, et adressent leurs protestations aux chefs des états.

N'avilissons pas davantage l'autorité déjà si méconnue dans ces temps de révolte; et par conséquent, ne lui reconnaissons pas le droit de fouler aux pieds les règles éternelles de la justice contre lesquelles ni la force ni les passions ne sauraient prévaloir: car elles sont fondées sur la justice même de Dieu.

Parents, ne commandez jamais le mal à vos enfants. Ce serait abuser pour leur perte et la vôtre, de l'autorité que Dieu vous donne, ne donnez jamais un vote pour élire un législateur qui votera lui-même des lois injustes. Ni vous ni les vôtres ne vous prêtez jamais à l'exécution d'une injustice, aidez plutôt ceux qui en sont les victimes à s'en défendre. Tous, sachez obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et vous n'aurez pas à vous en repentir à la mort.

3. — La liberté.

5479. Mot dont on abuse autant que de celui de loi. On a beau leur faire signifier tout autre chose que ce qu'ils expriment, on voit une foule aveugle se passionner pour eux. Et il y a lieu de s'étonner que dans un siècle qu'on qualifie de siècle de lumière, il y ait tant d'hommes qui n'y voient pas clair, et qui avalent l'erreur ou le mal dès qu'on leur donne un nom qui semble indiquer une vente ou un bien.

L'homme est libre, mais pourquoi et en quel sens? C'est ce sur quoi il importe de ne pas se méprendre.

5480. L'homme est libre parce que Dieu l'a fait à son image, et que Dieu est libre. L'homme et l'ange ne ressembleraient pas à Dieu, s'ils n'étaient libres; et ils sont libres parce que comme Dieu ils sont intelligents. Dieu est la souveraine liberté, parce qu'il est l'absolue indépendance et l'intelligence infinie. Mais Dieu seul a l'indépendance parce qu'il ne doit rien à personne, et qu'il donne à tous les êtres ce qu'ils ont. Seul aussi il a une intelligence infinie et une liberté souveraine dans toutes les œuvres.

Mais toutes les autres créatures n'existent pas par elles-mêmes; car elles ne se sont pas donné l'être et elles le tiennent de Dieu. Elles dépendent de lui, et il est absolument impossible qu'il en soit autrement. Il est impossible que Dieu ne soit pas Dieu, et il est impossible qu'une fois qu'il a créé il ne soit pas le maître de sa créature. Il faudrait que cette créature cessât d'être créature pour ne pas dépendre de Dieu; et si elle cessait d'être créature, elle n'existerait plus. Dieu, tout puissant qu'il est ne peut faire une créature qui ne lui doive pas l'obéissance, pas plus qu'il ne peut faire un cercle carré, pas plus qu'un père, une fois qu'il a un fils, ne peut pas faire qu'il ne soit pas son fils. Encore moins un fils peut-il faire que son père ne soit pas son père.

Aussi Dieu gouverne tous les êtres, sortis de sa main, mais conformément à leur nature. Il gouverne les corps, les astres, la terre par des lois invariables qu'il leur a données, et auxquelles ils ne peuvent se soustraire. La pierre jetée en l'air tend nécessairement à retomber sur la terre en vertu de la loi de la pesanteur que Dieu lui a donnée.

5481. Les animaux privés de raison ont aussi une loi intérieure qu'ils doivent inconsciemment suivre, et c'est un instinct que Dieu a mis en eux. Cet instinct c'est le désir du bien être sensible ou la peur d'un animal sensible dont aucun animal ne peut se défendre. Instinctivement l'animal cherche ce qui peut assouvir sa faim, il fait ce qui peut lui nuire. N'étant pas intelligent il est incapable de choisir entre un bien sensible et un bien d'ordre plus élevé. C'est le seul bien sensible qui le guide. Bien manger c'est sa loi, jamais il ne pourra à un bon repas préférer le jeune, ni s'exposer aux coups de bâton pour faire un acte de vertu. L'instinct est pour lui la loi qui le gouverne, il lui obéit nécessairement et cette loi vient de Dieu; en la suivant les animaux ne sont pas libres et ne méritent par conséquent ni chatiment ni récompense, car il ne peuvent faire autrement.

Mais il convenait que Dieu eut des créatures moins esclaves de ses lois qui puissent connaître divers ordres de bien, et se déterminer librement à embrasser l'un ou l'autre selon les règles de la conscience et de la raison. C'est pourquoi Dieu a créé les anges et les hommes, capables de discerner

diverses sortes de bien, et de choisir entre ce qu'ils connaissent, pouvant par conséquent faire ou pas faire, faire une chose ou faire l'autre. Les anges et les hommes sont intelligents et libres comme Dieu, mais ne sont pas plus indépendants de Dieu que les astres et les pierres. — Ils dépendent même d'autant plus de Dieu qu'ils en ont plus reçu. Les astres, la terre, les pierres ne lui doivent que l'être; les plantes ne lui doivent plus que la faculté de végéter, les animaux celle de sentir le bien être ou la douleur, l'ange et l'homme qui ont reçu un don bien plus grand, l'intelligence, doivent donc beaucoup plus à Dieu. Le créateur ne les enchaîne pas comme les corps par la pesanteur, comme les animaux par un instinct auquel ils ne puissent pas résister; il leur a donné dans la raison une loi qui les avertit de ce qu'ils doivent faire et éviter s'ils ne veulent pas aller contre leur nature raisonnable, et par conséquent contre l'ordre divin.

5482. S'ils sont libres parce qu'ils sont intelligents, leur liberté a une imperfection à laquelle Dieu ne peut-être sujet. Ils peuvent choisir entre le bien et le mal. Dieu, la sainteté et la perfection infinie ne peut faire que le bien; de fait les anges ont déjà fait leurs choix, et tous les hommes qui sont morts également, et après le temps de l'épreuve, c'est fini. Le sort des anges et de l'homme reste invariablement fixé. Du moment que l'ange et l'homme sont libres, ils sont responsables de leurs actes; par conséquent s'ils ont fait mal en pouvant faire le bien, ils en doivent porter le châtiment. En violant la loi de Dieu manifestée pour eux par la conscience et par la raison, ils ont outragé l'ordre divin, auquel on ne peut se soustraire sans offenser le Créateur qui l'a établi. Et l'ordre violé amène dans l'univers qui est l'œuvre de la Sagesse divine un désordre. Dieu se doit à lui-même de le faire cesser en châtiant ce coupable. C'est un désordre permanant que le coupable reste impuni. — Ainsi donc qu'on n'entende pas la liberté d'une manière absurde comme certains qui pensent qu'être libres, c'est avoir le droit de mal faire, mais il est responsable du mal qu'il fait; et s'il a le pouvoir de mal faire, il n'en a pas le droit. Dieu et la raison lui interdisent même de le faire. De ce que ma main peut ou faire l'aumône au pauvre, ou s'armer d'un poignard homicide et tuer son frère, en conclure que je serai innocent en commettant ce fratricide, c'est ne plus raisonner. C'est étouffer la conscience, c'est insulter à l'ordre de Dieu, c'est se perdre soi-même en cherchant à se persuader que tout est permis, malgré les remords, malgré les protestations de l'humanité tout entière qui toujours et partout a eu des tribunaux et des châtiments pour punir les criminels, loin de reconnaître qu'ils eussent le droit de faire le mal par là même qu'ils en avaient le pouvoir. Ainsi donc par sa liberté l'homme peut choisir entre le bien et le mal, entre la vie et la mort, entre la bénédiction et la malediction. La vie et la bénédiction s'il choisit le bien, la mort et la malédiction, s'il choisit le mal.

5483. La liberté c'est la dignité, c'est la noblesse de l'homme. Si librement il obéit aux lois de sa raison, il s'élève au-dessus de tous les autres êtres qui en sont dépourvus. Si volontairement il méconnait sa dignité et au lieu d'obéir à la conscience il cède comme les animaux, aux séductions des sens ou à la peur des hommes, il se dégrade et se fait esclave de ses passions. *Celui qui fait le péché, est l'esclave du péché,* a dit Notre-Seigneur et il a ajouté que *c'est la vérité qui nous affranchira.* Quand l'homme ne se respecte

pas lui-même, il ne respecte plus ses semblables ; et c'est ce qui est arrivé au dehors de la vrai religion; l'homme s'est précipité dans toutes les hontes, et il a imposé ou subi partout l'esclavage. Dans ce grand peuple romain, maître un moment de l'univers, gémissaient avant Notre-Seigneur, dans la servitude perpétuelle, plus des trois quarts du genre humain. Les esclaves étaient regardés par les païens comme des êtres vils, de la vie desquels leurs maîtres se jouaient pour leur amusement ou pour leur caprice. Qui a fait tomber les fers de l'esclavage et les chaînes plus lourdes encore et plus honteuses de la corruption ? La vérité évangélique ! Lamenais nous le dit avec toute l'histoire : « C'est la prédication évangélique qui a répandu cet amour sublime, immense de Dieu et des hommes, appelé charité, d'où sortit peu à peu une société nouvelle fondée sur un droit nouveau, sur le principe sacré de la fraternité humaine qui, progressivement mieux compris, devait briser les chaînes des peuples et les régénérer. Pendant dix-huit-siècles, des voix innombrables répètent une même parole, et cette parole est une protestation saintement inflexible contre l'abus de la puissance, contre la brutalité de la force égoïste, une solennelle réclamation en faveur du faible, du pauvre, des opprimés, des déshérités de la famille universelle au nom du Père qui est dans les cieux. C'était là, certes, une source féconde d'inspirations élevées, complètement étrangères à l'éloquence antique. Rien n'égale l'énergie du langage des Pères et la hardiesse de leur pensée, lorsque, rappelant aux grands et aux riches les devoirs qu'ils oublient, ils traitent avec une liberté dont ils semblent ne pas même soupçonner la généreuse audace, les fondementales questions que l'on croit si neuves de notre temps, et les résolvent sans hésiter par les maximes évangéliques d'égalité et de fraternité ; lorsque, du haut de la chaire chrétienne, ils font descendre sur l'injustice, de la dureté avide, l'indifférence meurtrière, les malédictions prononcées contre elles et l'humanité du Souverain Juge.

« Puis, à leurs menaces prophétiques, à leur pieuse douleur viennent bientôt se mêler des sentiments plus doux. Ils consolent ceux qui souffrent, relèvent les humbles, les délaissés, leur montrant au-delà de cette vie si courte la réparation due à leurs tribulations passagères, la récompense certaine de leur patience à les supporter, de leur victoire contre les tentations qu'excitent en eux les maux sous lesquels ils gémissent, de leur fidélité, enfin, à la loi du devoir qui oblige tous les hommes également. De là un genre de pathétique plein de chaleur et de vives émotions, mais qui jamais ne remue les passions violentes et envieuses, cachées dans les basses régions de l'âme. Dérivé de l'amour divin, il en a la pureté ; et comme l'eau s'imbibe dans les plis d'un vêtement, il s'ouvre jusqu'au fond du cœur des secrètes voies, par cette sorte de douceur pénétrante qu'on a nommée *onction* et qui distingue la parole chrétienne de toute autre parole.

« Les orateurs chrétiens exercèrent encore pendant la longue période de la barbarie féodale, et plus tard à l'époque des pouvoirs absolus, une éminente fonction. Lorsque tout se taisait devant la force brutalement enivrée d'elle-même, une seule voix, celle du prêtre, s'élevait du pied de l'autel pour apprendre à ses maîtres superbes qu'au-dessus d'eux existait un maître plus puissant, juge sévère de leurs actes, pour leur rappeler les devoirs dont, sans cela, l'idée même se serait bientôt perdue, pour menacer le crime, flétrir le vice, défendre au nom de Dieu le faible et l'opprimé. Ainsi se conserva,

quoique violée souvent, la loi morale ; ainsi se perpétuèrent les saintes maximes destinées à devenir, chez les peuples affranchis, la base du droit public. Otez la chaire chrétienne et ses enseignements et ses protestations incessantes, qu'aurait été la société dans les temps féodaux ou sous le despotisme de certains rois ? ce qu'elle a été partout, où le christianisme n'a point pénétré. Il la sauva d'une ruine certaine, il y déposa le germe de la civilisation future, il en prépara le développement, tel qu'on l'a vu s'opérer depuis. Jamais la parole fit-elle rien de plus grand ? Elle vainquit à la fois et l'ignorance et le vice, elle brisa toutes les tyrannies, quel qu'en fût le principe. Le peuple ne s'y trompa point ; dans sa misère et son abaissement, il la sentit passer sur lui comme le souffle même de la vie. En aucun temps, en aucun lieu, l'éloquence ne remua si profondément les masses, ne produisit de si merveilleux effets. »

5484. Et cette prédication évangélique qui sait dire à tous *non licet, cela n'est pas permis*, dans certains pays catholiques on ne va plus l'entendre ; et même, quand elle arrive par la voix des livres, ou des feuilles publiques religieuses, on la rebute. Aussi la vraie liberté disparaît-elle. Les passions grandissent et l'étouffent. Tandis que nos pères croyaient avec raison que la liberté leur imposait le devoir d'obéir à la conscience plutôt qu'aux hommes, et mettaient leur gloire à mourir plutôt que d'être infidèle à Dieu, offrant ainsi au monde un spectacle sublime, celui du martyr mourant pour la justice, nos chrétiens lâches prétextent la liberté pour faire le mal, et ils sacrifient leur conscience à leurs passions et à leurs écrits.

La criminalité augmente et au nom de la libéralité on accepte toutes les servitudes. Il n'y a que les prêtres et les religieux pour faire valoir les droits d'une conscience libre, et on les pourchasse, afin qu'ils n'élèvent plus la voix pour protester contre l'injustice, et contre le joug de fer qu'elle fait peser sur les individus ou sur les familles chrétiennes. Que le peuple ne l'oublie pas, il n'y a que la prédication de l'évangile entendue et comprise, il n'y a que la vérité qui l'affranchira, *veritas liberabit vos.*

Allons donc entendre la parole de Dieu, aimons à lire l'Evangile et à le méditer. Ayons horreur des écrits qui attaquent la religion ou l'Eglise catholique, et n'acceptons pas toutes les injustices quand elles se couvrent du masque de la foi.

4. — Le Libéralisme.

5485. Ce nom qu'usurpent ceux qui entendent mal la liberté est un mensonge sous lequel se masquent ceux qui veulent rendre esclaves les honnêtes gens et les catholiques surtout. Ils parlent beaucoup de liberté, mais pour l'accorder au mal encore plus qu'au bien. Contre les lois de la logique et de la raison, ils soutiennent qu'il a le droit de penser tout ce qu'on veut et d'écrire tout ce qu'on veut, même des impiétés, de professer tous les cultes, même l'idolâtrie.

5486. Le meilleur gouvernement est celui qui respecte les libertés et les assure à tous. Ainsi donc le gouvernement doit les mêmes faveurs à l'erreur qu'à la vérité, au vice qu'à la vertu. L'erreur, le mal ce n'est pas un être, c'est le rien. Le rien ne peut avoir de droit. L'erreur, le mal emprisonnent les intelligences et les cœurs. On peut parfois les tolérer quand on

ne peut les empêcher sans crainte d'un plus grand mal ; mais les favoriser, leur donner droit de cité dans une nation, c'est préparer la ruine de la nation. Un père qui laisserait faire le mal tout à l'aise dans sa famille serait un père dénaturé, les chefs des nations qui le permettent et le favorisent, manquent à l'un de leur principaux devoirs qui est d'être les instruments de la Providence pour extirper le mal, et répandre le bien. Avec de telles idées non seulement on ne peut pas être un bon chef d'état ; mais on ne peut même faire un bon jardinier, que dis-je, le jardinier le plus vulgaire comprend qu'il faut arracher la mauvaise herbe. Pour justifier cette étrange aberration on ose soutenir que, quand on laisse se produire au grand jour l'erreur et la vérité, la vérité par elle-même triomphe. C'est juste le contraire qui est vrai. Une semblable utopie est la négation du péché originel et de toute espérance. Un père de famille qui confierait l'éducation de sa petite fille, à une maîtresse sainte et vertueuse d'un côté, et de l'autre à une femme perdue, qui lui enseignerait tout le mal, pourrait-il sans folie se promettre que les enseignements mauvais resteront sans résultats, et que la droiture de cœur de sa fille la portera naturellement à suivre les enseignements de vertus qu'elle recevra d'ailleurs ?

C'est tout le contraire qui arrivera. Cette enfant à moins d'un miracle, étant portée au mal comme toutes les filles d'Eve, se portera vers le mal et se perdra peut-être pour toujours. Répandez la mauvaise presse au même temps que la bonne, l'ivraie aura vite étouffé la moisson. Et si l'erreur envahit les intelligences, si les crimes se multiplient avec les proportions effrayantes, les doctrines libérales y ont leur très grande part.

5487. Le Libéralisme tend à rendre les gouvernements indépendants des lois divines et ecclésiastiques. Il renverse donc l'autorité de Dieu sur les nations, et sur leur chef, donnant ainsi le démenti à la parole de Dieu. *C'est par moi que les rois règnent, et ceux qui font des lois décrètent des choses justes.* D'après les libéraux ce n'est pas la justice qu'il faut regarder dans les lois, mais le nombre de ceux qui les votent. Dès que la majorité a parlé, Dieu, l'Eglise, la conscience, n'ont plus rien à dire ; et dès lors les lois, contraires à la raison et aux intérêts des âmes peuvent et doivent être appliquées ; et le libéralisme cherche à y asservir les consciences. Déjà de son temps de Lamennais s'en plaignait.

« Remarquons, disait il, les conséquences des partis, et combien souvent, il y a loin de leurs principes à leurs œuvres. Le libéralisme proclame avec faste la liberté, il abonde en protestations de son amour pour elle : et quand on attaque dans un sens opposé au catholicisme, toutes les libertés religieuses ensemble et jusqu'aux libertés naturelles de la famille, il applaudit et tressaille de joie. A l'entendre, quoi de plus odieux que le monopole et le privilège ? Il ne combat, si l'on veut l'en croire, que pour en affranchir le monde. A merveille ; mais s'agit-il du privilège de l'éducation, du monopole des doctrines et de tout ce qui forme l'homme moral et intellectuel, il trouvera bon que le gouvernement se l'arroge, il le pressera même d'établir une servitude au-dessous de laquelle on ne peut rien concevoir ; et si les prêtres élèvent la voix pour réclamer en faveur du droit paternel et de la liberté de conscience, il trouvera de rebellion cette résistance à l'esclavage, et provoquera contre lui les violences du pouvoir qu'il domine et qu'il pousse impérieusement à la tyrannie.

« Il affecte un grand zèle pour l'instruction du peuple, il veut qu'on la répande jusque dans les dernières classes de la société, et reprochant à l'Eglise d'étouffer les lumières, il l'accuse de tenir les hommes dans une ignorance profonde, afin de régner sur eux plus aisément, après les avoir abrutis. Si je comprends bien ces accusations, il faudrait que l'Eglise, pour répondre aux besoins du siècle et aux désirs du libéralisme s'occupât d'instruire la population ignorante : je saurais y trouver un autre sens. Qu'arrive-t-il néamoins ? On dit au clergé : « Vous multipliez vos écoles au-delà de toute mesure ; (un grand nombre) d'enfants y sont instruits par vous, la plupart gratuitement. » Aussitôt le libéralisme, enflammé de colère, demande qu'on supprime au plus vite les écoles *illégales*, et qu'on ne tolère que celles de l'université, qui n'ouvre ses portes qu'aux enfants des riches. Est-ce assez de passion et assez de misère ? . . . »

5488. Plus tard Louis Veuillot écrivait : « Sommes nous libres, nous catholiques, lorsqu'on nous refuse le droit de suivre les conseils de l'Evangile *sans l'autorisation du pouvoir politique*. . .

« Aux Etats-Unis personne n'a besoin de la permission du pouvoir pour faire des vœux de religion, les chrétiens peuvent se réunir et mener en commun la vie de prière, d'étude et de charité. (La nouvelle loi) nous atteint tous tant que nous sommes, enfants de l'Eglise catholique, car il n'est pas un de nous que la vocation divine ne puisse appeler demain dans quelqu'unes de ses sociétés proscrites ; car il n'est pas un de nous qui ne soit pas outragé dans la personne de la sainte Eglise notre mère. C'est elle, c'est l'Eglise qui a établi, qui recommande à notre respect et à notre amour les pieuses institutions que condamne (la loi). « Toutes les associations seront permises, même celles des francs-maçons. Et ce droit qui est laissé à tous, on nous le refuse, à nous catholiques. C'est ainsi qu'on entend l'égalité.

« Vous proscrivez vos frères, vos concitoyens, vous les obligez à fuir le sol de la patrie.

« Vous les proscrivez sans pouvoir leur reprocher d'autre crime que celui d'avoir consacré leur vie au service de Dieu et du prochain. En les condamnant à l'exil, vous frappez un grand nombre de familles, vous frappez tous ceux qui les aiment, c'est-à-dire tous ceux qui les connaissent ; vous nous frappez, nous catholiques, qui regardons leur proscription comme une atteinte portée à la liberté de notre Religion ; et joignant la dérision à l'outrage, vous nous parlez de fraternité !

Ces hommes qui ont démasqué ainsi le libéralisme n'ont pas vu ce que nous voyons. Nous avons fait depuis eux de grands progrès.

N'est-ce pas au nom de la liberté ou du libéralisme qu'on voit les fonctions publiques dans certains états, données, non à ceux qui les méritent le plus, mais à ceux qui en abusent parfois scandaleusement pour faire leurs propres affaires ? Demain peut-être, si vous ne portez pas le signe de la bête, de la franc-maçonnerie, vous ne pourrez ni vendre, ni acheter ; et déjà dans certains pays, vous ne pouvez pas même être garde-champêtre, si vous allez à la messe, ou si vous faites élever religieusement vos enfants. Vous pouvez vous associer pour tous les tripots, mais si vous le faites pour louer Dieu et vous dévouer à son service, vous êtes hors la loi, votre domicile est violé, les biens acquis sont confisqués, et vous êtes

trainés dans la rue. Vous êtes là sans asile et sans ressources, vous louez une chambre pour vous y réfugier avec un de vos frères, ou une âme charitable vous l'offrira par piété à tous deux. Ce n'est pas toléré : à deux vous sembleriez reconstituer une association défendue au grand péril de la chose publique. Il en serait autrement de deux forçats qui sortiraient de la même prison. On ne leur interdira pas la vie à deux ; et s'ils savaient s'y prendre, ils n'auraient même pas à désespérer d'arriver aux plus hautes fonctions sociales. Et tout cela se fait par ceux qui n'ont sur les lèvres que ces grands mots : liberté, égalité, fraternité, qu'ils ont emprunté à l'Eglise catholique en se parant de ses plumes pour tromper le public, pour asservir, si c'était possible, le catholicisme et pour mettre hors la loi ceux qui lui sont fidèles et les traiter non comme des frères, mais comme les pires ennemis. C'est le retour des persécutions païennes, mais avec une devise hypocrite de plus ; car les païens, en confisquant les biens des premiers chrétiens, en les dispersant, en les jetant dans les fers, n'osaient pas au moins parler de liberté, ni d'égalité, ni de fraternité.

Mais ce qui est peut-être plus étrange encore, c'est qu'il y ait encore des gens dupés à ce point, qu'ils voient dans cet état de choses un régime libéral, égalitaire, fraternel, et qu'ils se persuadent que tout va pour le mieux, parce que jusqu'ici leur porte n'a pas encore été crochetée. On leur a fait cependant payer cher par les impôts, la prétendue liberté dont ils croient jouir. On les oblige à faire élever leurs enfants sans Dieu, on ruine les institutions charitables qui tendaient le plus efficacement au bien temporel et spirituel des pauvres, des malades. N'est-ce pas là le deuil public de la liberté du bien.

Et tout cela dure depuis plus d'un siècle et le public ne serait pas encore éclairé sur le libéralisme ; on se laisserait encore payer de mots et on n'exigerait pas enfin de ceux à qui on confie, par son vote, le soin des choses publiques, un amour sincère de la liberté de tous, et surtout de celle des gens de bien, et la volonté généreuse de réparer tant de ruines ? Et on continuerait de se défier de la religion, qui seule assure à l'homme la vraie liberté, et on aurait en suspicion ceux qui la pratiquent, et qui par conséquent offrent des garanties particulières d'honnêteté, et par conséquent de respect pour la liberté de leurs semblables...

Les méchants sont des esclaves de leurs passions et de satan et ils ne veulent point laisser la liberté au bien.

XXVI. — A une société de sauveteurs.

5489. *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* (I. Joan. III, 16).

Notre-Seigneur nous a aimés, non pas de bouche seulement ; mais en mourant pour nous sauver. Et nous devons nous aimer en œuvre et en vérité ; et s'il le faut, nous devons sacrifier notre vie pour nos frères. Voilà le principe aussi simple que sublime sur lequel repose le dévouement chrétien. Jésus-Christ renouvelle son sacrifice sur nos autels, et les prêtres qui approchent le plus près de l'adorable victime, et les fidèles qui y participent, y puisent le dévouement dans sa source. C'est au Calvaire qu'a été fondée votre société, et depuis lors les hommes sont morts pour sauver leurs frères. Les Apôtres, les martyrs, sont des sauveteurs ; sauveteurs aussi sont ces ana-

chorètes qui, dans les rigueurs de la pénitence, expient les péchés du monde. Sauveteurs que ces pontifes, comme saint Charles Borromée, que ces prêtres dévoués en si grand nombre qui assistent les pestiférés sur leur lit de douleur, ou les blessés sur un champ de bataille. Au milieu du XVIIIe siècle, Claude d'Apchon de Gornejon était archevêque d'Auch, quand un incendie se déclara dans une maison de la ville. Tous se portent au lieu du sinistre. L'archevêque est là organisant le sauvetage. On parvient à retirer des flammes tous les habitants de la maison. Mais quand elle est tout embrasée, on se souvient qu'un enfant a été oublié dans son berceau. On demande que quelque homme intrépide se dévoue pour le sauver. Personne ne l'ose, tant le danger de mort est imminent. L'archevêque promet une somme importante : c'est en vain. L'archevêque fait alors placer une échelle à la fenêtre, il quitte sa soutane et entre dans la maison embrasée. L'anxiété la plus déchirante saisit la foule. Mais bientôt l'archevêque reparaît avec le berceau. Dès qu'il a déposée l'enfant, il dit : Mes enfants, c'est moi qui ai gagné la somme promise, j'en suis le maître. Je la consacre à faire élever cet enfant.

Mais nous n'en finirions pas, si nous voulions vous dire tous les actes héroïques accomplis par les fidèles eux-mêmes pour sauver la vie à leur semblable. Elle serait longue, mes frères, l'histoire de vos dévouements, et les décorations que nous voyons sur vos poitrines, disent que vous vous êtes exposés vous-mêmes pour sauver vos frères. Mais en étant généreux pour les autres, ne vous oubliez pas vous-mêmes. N'oubliez pas que le plus grand devoir de l'homme, c'est de sauver son âme, qu'il ne nous servirait de rien de sauver la vie aux autres, si nous nous perdons. Donc soyons chrétiens, puisons à la source du dévouement, en nous approchant de l'Eucharistie, etc.

XXVII. — A l'ouverture d'un jubilé.

5490. — I. *Ce que c'est.* Jubilé veut dire joie, et le jubilé, en effet, aporte la joie : 1° *au ciel,* où elle est plus grande pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent ; 2° *au purgatoire,* car les indulgences du jubilé ont une efficacité merveilleuse pour délivrer les âmes qui y gémissent, et qui tendent vers leurs parents des mains suppliantes ; 3° *à la terre,* à la société qui est menacée quand ses membres sont loin de Dieu, aux familles qui sont dans le deuil quand quelques-uns de ceux qui en font partie abandonnent les pratiques religieuses, aux âmes rongées par les remords, quand elles ne sont pas en grâce. La paix va se faire avec Dieu. Quelle joie pour les parents et pour les enfants, quand la paix se fait après la guerre ! Jésus va passer dans le peuple fidèle. Quel transport d'allégresse quand un roi traverse ses Etats !

II. *Ses effets.* Chez le peuple juif, dans l'année du jubilé, 1° *les esclaves recouvraient leur liberté.* Les esclaves du péché, des passions, du respect humain vont rompre leurs chaînes. 2° *Les dettes étaient éteintes.* Qu'elles sont grandes nos dettes envers la justice divine ! Le jubilé acquitte tout. 3° *Les biens vendus retournaient à leurs premiers maîtres.* Les biens de la grâce, les droits au ciel, perdus par le péché, vont être recouvrés.

III. *Dispositions* à apporter au jubilé : 1° *Reconnaissance* et amour au chef de l'Eglise qui accorde cette grande grâce. 2° *Grande bonne volonté* pour en profiter et par conséquent prière, assistance aux instructions. 3° *Zèle* pour amener les autres à faire leur jubilé. 4° Acomplissement entier des œuvres prescrites (*qu'on énumère en insistant sur* vere pœnitentibus et contritis. Voir Jouve: *Le missionnaire des campagnes.*)

XXVIII. — Contre les mauvaises lectures.

5491. *Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos sub vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces* (MAT. VII, 15).

C'est la recommandation de Notre-Seigneur. Jamais elle ne fut plus pratique qu'aujourd'hui. Ceux que nous estimons des prophètes, que nous respectons peut-être comme des savants, parce qu'ils savent tenir une plume, qui viennent à nous sous la peau de la brebis, nous faisant de doucereuses promesses de liberté, de plaisir, les écrivains pervers, qui nous offrent mauvais livres, mauvais feuilletons, mauvais journaux, gravures dangereuses, sont au dedans des loups ravisseurs. Démasquons-les et disons les ravages qu'opère leur férocité de loup.

5492. I. *Qui sont-ils* ces hommes qui attaquent la pudeur ou la religion? Pour le moins, ils ont perdu l'une ou l'autre. 1° La pudeur, l'innocence des mœurs, quel trésor! C'est la source de toutes les vraies consolations du cœur, de tous les nobles élans, de toutes les joies de la famille; la perdre, quel malheur! quels remords, quelle honte! Il en est qui après avoir subi ce désastre, cachent du moins leur honte en dévorant leurs larmes; il faut les plaindre; mais que méritent-ils ceux qui, après le naufrage de leur vertu, veulent entraîner les autres dans leur ruine? A qui les comparer, sinon à cette infâme balayeuse des fanges d'une grande ville qui, voyant passer d'honnêtes femmes bien mises, lance avec rage contre elles la boue de son balai. Elle ne veut pas être sale seule, et la propriété des autres aigrit sa jalousie. C'est l'histoire de ces romanciers qui ne goûtent que d'affreuses passions et qui cherchent, sous le nom d'amour, à les faire naître dans l'âme d'une jeune fille jusque-là modeste, d'un jeune homme auparavant vertueux.

2° Mais il en est qui ne se contentent pas d'outrager la chasteté, le respect des parents et des lois, la fidélité conjugale et tout ce qui fait le bonheur de l'homme et du foyer, ils vont jusqu'à attaquer ce qui est le plus ferme appui de la vertu, le prêtre, l'Eglise, la religion, la foi, Dieu lui-même. Et cela sous la peau de brebis, sous les dehors trompeurs d'une science fausse, qui peut faire des dupes parmi les ignorants et les simples. Il n'y a qu'une vérité dont Dieu seul est la source. Toute science qui est contre Dieu, est contre la vérité. L'auteur de la raison est l'auteur même de la religion. Le Dieu de la foi est celui de science; et il ne peut donc y avoir de l'opposition entre la science et la foi, Dieu ne pouvant être en désaccord avec lui-même. Il nous a donné deux yeux pour nous conduire au milieu des ténèbres, il a donné aussi deux yeux à nos âmes pour les éclairer de la lumière de la vérité, la foi et la raison; celui qui a perdu la foi est borgne, il n'y voit que d'un coté; et souvent en perdant un œil, il sent bientôt s'obscurcir l'autre; il marche donc à tâtons. C'est un aveugle. Jusque là encore, il ne faut que le plaindre et prier pour lui; mais quand il

entreprend de semer ses mensonges, d'étouffer dans les âmes des autres la vérité : *C'est un aveugle qui conduit un autre aveugle, tous deux tombent dans la fosse.* C'est plus, c'est un scélérat qui ravit à ses semblables le plus grand de tous les biens. Il ôte aux affligés la dernière consolation de leur misère; aux riches et aux puissants, le seul frein de leurs passions, il arrache du fond du cœur le remords du crime, l'espoir de la vertu ; peu content de faire perdre à l'homme Dieu, son ciel, sa grâce, il lui ôte même le moyen de les recouvrer, en lui enlevant la religion. *Intrinsecus sunt lupi rapaces.* Est-il un loup dont la dent meurtrière soit plus redoutable ? Est-il pour l'homme de plus terribles ennemies que les écrivains pervers et impies ? Il fut un temps où les lois les condamnaient à mort. Elles n'étaient que justes, tout aussi bien que celles qui condamnaient à l'échafaud les empoisonneurs publics, les incendiaires. Pendant longtemps, en France, on fit brûler de la main du bourreau les écrits licencieux, et c'est le moins qu'on puisse faire dans une société chrétienne, puisque les Grecs, païens eux-mêmes, en firent autant pour les écrits dangereux d'Epicure, et qu'Auguste, païen lui aussi, exila le poète Ovide à cause de ses vers licencieux. Et nous, trompés par l'apparence d'un style qui nous charme, d'une science borgne qui s'étale à nos yeux, nous irions payer de l'argent, dont ont si grand besoin nos familles et les bonnes œuvres, le poison que l'on nous vend ; et nous aiderions à ces scélérats à faire, à nos dépens, aux dépens de nos âmes, leur scandaleuse fortune ! Chose ignoble, à part quelques écrivains au service de Satan, et qu'il faut abhorrer comme l'ennemi du genre humain dont ils sont les suppôts, et dont il faut fuir les écrits de plus loin que les loups enragés, la plupart des auteurs des mauvais livres n'ont en vue que de spéculer sur les passions humaines qu'ils flattent, pour se créer des rentes. Il est de ces auteurs qui se sont réalisé jusqu'à 100000, jusqu'à 200000 francs de rentes. Tuer ses semblables, tuer les âmes, tuer la foi, insulter Dieu pour faire fortune, est-il un métier plus odieux, plus méprisable ? Donc *attendite a falsis prophetis.*

5493. II. *Ravages qu'ils opèrent. Intrinsecus sunt lupi rapaces.* Si leur ignoble conduite ne vous faisait pas horreur, et ne vous inspirait pas de la haine pour leurs écrits, du moins ayez pitié de vous-mêmes et de la société dont vous êtes les membres ; car les fruits de tels arbres ne peuvent être que des fruits de mort, *a fructibus eorum cognoscetis eos.* 1° *Pour vous,* 1) Pour votre vertu. *Corrumpunt mores bonos colloquia mala...* Or, *verba volant, scripta manent.* On y revient à des heures de loisir, on repasse ce qui a fait naître de dangereuses émotions, on se complaît dans les tableaux perfides de scandaleuses scènes. On les médite à loisir ; et quand ce poison, d'autant plus dangereux qu'il est plus emmiellé, agit tous les jours, ne serait-ce qu'à petites doses, il s'inocule dans l'âme et la corrompt ; il épuise en elle la piété, la crainte de Dieu, toutes les vertus ; il développe les germes de toutes les passions, il donne le goût des amours profanes qui sont la source de tous les troubles, de toutes les jalousies, de tous les crimes. Les cœurs les plus généreux jusque-là, pour tenir tête aux séductions, finissent par s'amollir, et Satan fait, par les journeaux, les romans et les feuilletons, ce qu'il n'avait pu faire par ses suggestions. Saint Jean Chrysostome avait donc raison de dire : *arma Dæmonum mali libri.* Qui ne déplorerait de nos jours les victoires sinistres remportées à

l'aide de ces perfides et trop cruelles armes, dans l'enfance, dans la jeunesse, dans les hommes d'un âge mûr et jusque dans les vieillards ? Rousseau a dit : *Jamais fille chaste n'a lu de romans*, et on peut ajouter, si elle en lit elle cessera d'être chaste... (V. Bonard, nº 4612.)

2) Mais si au moins la foi survivait à toutes ces ruines, il resterait un moyen de les réparer, mais la bonne conscience une fois étouffée par les mauvaises lectures, la foi ne tarde pas à sombrer ; du reste, comment pourrait-elle se défendre, quand tous les jours les mauvais livres sèment de fausses doctrines et battent en brèche toutes nos croyances ? Qui, surtout s'il a une instruction religieuse médiocre, pourrait résister à tant de sophismes ? Je lis le *pour* et le *contre*, dites-vous. Vous prenez une bonne nourriture et en même temps du poison. Vous en mourrez. Je n'y vois point de mal. On va vous donner un breuvage empoisonné qui n'a pour vous que le goût du miel. C'est bien dommage qu'il n'ait que ce goût et que vous n'en remarquiez pas le venin. C'est ce qui fait que vous l'avalez et que vous en mourrez. J'en prends et j'en laisse, dit-on encore. Vous en laissez, soit ; mais vous en prenez beaucoup trop, assez pour vous enlever le respect du sacerdoce, de la religion, de ses mystères augustes, assez pour faire une fin de réprouvé. Chose inouïe jusque là, nous voyons dans nos villes, et jusque dans nos campagnes, des hommes mourir dans l'impénitence, repousser le prêtre, ou retarder de le faire appeler ; des parents qui entourent des malades conspirer avec eux pour les perdre éternellement. N'est-ce pas avoir perdu la foi, et presque la raison ; car enfin, l'immortalité de l'âme, le ciel, l'enfer, vérités aussi certaines que l'existence elle-même de Dieu, seraient-elles douteuses, la raison dirait encore de ne pas affronter les tourments éternels, auxquels, par la miséricorde divine, il est si facile de se soustraire ; mais les moribonds dont je parle ne savent pas même faire ce raisonnement, et ils vont sans émoi voir l'enfer qu'ils refusent de croire. (V. Chab. nº 497.)

5494. 2º *Pour la société.* Il y a, chacun le constate, un malaise général dans le monde actuel. L'autorité n'est pas respectée, la justice n'est plus redoutée. Les idées les plus fausses circulent, la paix a fui des familles, la discorde règne partout. Partout, les crimes les plus affreux grandissent avec des proportions effrayantes ; leur nombre qui, il y a quarante ans, était de 79000 en France, s'est élevé de nos jours jusqu'à 234000, c'est-à-dire, qu'il y en a près de quatre fois plus aujourd'hui qu'il y a quarante ans. Dans ces dix dernières années, le suicide seul a triplé, surtout chez les enfants. D'où viennent de si grands maux ? *Ecclesiæ subversio mali libri*, a dit saint Jean Chrysostome. Voltaire lui-même écrivait au roi de Danemark, à propos de l'irréligion et de la corruption des classes élevées : *Les livres ont tout fait.* Et les Evêques suisses, dans une lettre collective, se demandant qui est responsable de tous les crimes présents, répondent : « Ah ! la responsabilité de tous ces maux, c'est sur la presse antichrétienne qu'elle retombe de tout son poids. Oui, c'est elle qui les a engendrés. »

Et Sa Sainteté Léon XIII a dit : « Il ne se tromperait guère celui qui attribuerait à la mauvaise presse le déplorable état de choses où nous sommes arrivés présentement. »

Malheur à ceux qui pouvant empêcher un si grand mal ne le font point ! Il y a des tribunaux pour punir les falsifications des boissons et des aliments, les assassinats, il n'y en a point pour poursuivre ceux qui, altérant

la vérité et corrompant la vertu, aliment et vie de l'intelligence et des âmes sont les pires empoisonneurs et les pires assassins. Aussi les Souverains Pontifes ont-ils appelé la liberté de la presse : *une peste, un délire, une liberté de perdition.* Et puisque nos lois la protègent, à nous de former un cordon sanitaire autour de nos familles et de nos âmes. *Attendite,* chefs d'atelier maîtres de maisons, parents chrétiens, *a falsis prophetis,* sous quelque nom qu'ils se présentent. *Attendite,* pasteurs des âmes. *Attendite,* jeunesse. Brûlez tout ce qui chez vous peut semer la mort, et gardez-vous des productions immorales ou impies plus que de la dynamite, plus que du feu, plus que du choléra. (V. n° 5496.) Femmes, préservez-en vos époux ; époux, sachez les interdire à vos femmes, si vous voulez qu'elles vous soient fidèles. — *Attendite* — et comme vous ne savez pas toujours discerner les mauvais livres, les mauvais journaux des bons, consultez vos pasteurs. (V. n^os^ suiv.)

TRAITS ET PENSÉES SUR LES LECTURES.

5495. Défions-nous même des livres médiocres qui pullulent. « Autrefois, dit Lacordaire, lorsqu'un homme doué des plus grands dons de l'intelligence, Pythagore, par exemple, croyait avoir reçu du ciel une pensée utile au bonheur des humains, il en était en quelque sorte effrayé : il la considérait longtemps en lui-même, puis, incertain de son propre génie, il allait de sanctuaire en sanctuaire interroger les sacerdoces fameux par leur tradition, les sciences *blanchies par l'âge,* selon le mot de Platon, et après des années, nourri de ces divins entretiens, à peine se croyait-il le droit d'ouvrir ses lèvres pour enseigner à son tour. Ce n'était pas à la foule qu'il osait livrer le fruit de ses longues méditations mais à de rares disciples, en s'éprouvant avec eux dans des abstinences, des jeûnes, et toutes les austérités d'une vie retirée des hommes. Aussi la gloire, à tout le moins, récompensait ce respect pour la vérité ; le nom de Pythagore vivait, si sa doctrine ne vivait pas. Il en est autrement de notre siècle, Messieurs, le plus jeune de nos contemporains ne craint pas, dès qu'il découvre une idée dans son esprit, de la livrer au vent de la publicité ; il parle, il écrit, il imprime, il est mécontent, si sa pensée ne fait pas en huit jours le tour de l'Europe. La publicité lui obéit ; elle emporte, de l'Occident à l'Orient, la feuille légère qu'une conscience intrépide vient de lui confier, mais elle rapporte le lendemain, plus vite encore, le silence et l'oubli ; ce que le mystère eût protégé, la publicité le tue. Il est vrai que la publicité est la grande route des intelligences ; mais il ne suffit pas de prendre une grande route, il faut la suivre jusqu'au bout et rien n'est plus difficile ni plus rare, à en juger par le spectacle dont nous sommes les témoins. Notre siècle est le siècle des grandes voies, mais des voies qui sont courtes.

« Un signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle, ajoute-t-il, c'est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte, et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. Or, parmi les symptomes dont nous sommes les témoins, il n'en est pas de plus visible, pas de plus triste non plus, que la passion des livres chimériques, c'est-à-dire qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination ou aux sens. La France est inondée, chaque jour, de pages médiocres par le style et nulles par le fond, qu'un homme ne peut lire sans mépris pour lui-même, parce que leur lecture est un sacrifice fait au néant, et qui, néanmoins, trouvent un peuple d'adorateurs. Cette profanation de l'intelligence correspond à l'abaissement du caractère. Là où la raison n'est plus soutenue par les Livres sacrés, expression directe de la pensée de Dieu, elle perd l'habitude des hauteurs de l'intelligence..... La foule n'est jamais grande par elle-même ; elle ne l'est que par une émanation d'en-haut. Quand elle se retire du ciel, elle ne rencontre sous ses pieds que la terre. Elle se jette sur les plus viles pâtures, et le premier livre venu lui tient lieu de Bible,

comme le premier charlatan lui tient lieu de Jésus-Christ. » — Où sont, parmi tant de livres écrits de nos jours, ceux qui passeront à la postérité ? Quelle absence de doctrine dans un trop grand nombre ! Qu'avons-nous à gagner à les lire ? La vie est même trop courte pour lire tous les bons livres. N'en lisons que d'excellents, et nous y trouverons un aliment salutaire pour notre intelligence et pour notre cœur.

5496. La pieuse princesse Marie Leczinska, épouse de Louis XV, ne céda jamais, à la curiosité d'ouvrir un livre qu'elle sût blesser tant soit peu la religion ou la pudeur. Un jour quelques-unes de ses dames d'honneur sont auprès d'elle : la conversation tombe sur un ouvrage entaché d'erreurs, que vient de publier un homme fort connu à la cour. Ces dames parlant très pertinemment des choses traitées dans ce livre, la reine leur témoigne tout son étonnement de les en voir si bien instruites. Elles avouent alors, qu'elles ont été bien aises de juger par elles-mêmes de la nature de cet ouvrage. «Pour moi, reprend la reine, je ne me permettrai jamais de lire un écrit de ce genre. »

Dans une autre circonstance, se trouvant chez la duchesse de Luynes, Marie Leczinska aperçoit sur la cheminée un mauvais livre, attribué à une dame de grand nom. Elle le prend, le jette au feu, en disant : « Vous pensez assurément comme moi, Madame ; voilà le cas que nous devons faire de pareilles productions. » Le meilleur usage que l'on puisse faire d'un mauvais livre, c'est, en effet, de le livrer aux flammes. Et n'est-ce pas un grand acte de charité que de le soustraire à des mains imprudentes pour le déchirer et l'anéantir aussitôt ?

5497. De Maistre a dit : « Dans ces sortes de cas où l'erreur doit avoir de si fatales conséquences, celui qui la défend est plus coupable que celui qui assassine. »

5498. Pas de livres suspects : Saint Jérôme écrivait à Furia : *Non necesse habes aurum in luto quærere.*

5409. Saint Ignace de Loyola et saint Jean de Dieu achetaient une multitude de livres édifiants, et les portant avec eux de ville en ville, les faisaient vendre à bas prix afin que tous les fidèles en fussent pourvus ; par ce moyen ils gagnèrent beaucoup d'âmes à Dieu. (Saint Léonard de Port-Maurice.)

5500. C'est un bon livre qui rendit si admirable aux yeux du monde entier, l'illustre et infortuné monarque Jacques II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ce prince dans son exil, faisait ses délices de la lecture de livres de piété ; mais son livre de prédilection était *la Balance du Temps, ou la différence entre le temporel et l'éternel.* C'est là qu'il puisa ces sentiments qui en firent un prodige de constance dans la foi, un modèle de fidélité à Dieu et à son Eglise. Vivement pénétré des maximes éternelles que ce livre imprime dans le cœur de tous ceux qui le lisent, il professait avoir les plus grandes obligations envers le prince d'Orange, qui, en lui ravissant trois royaumes temporels, l'avait mis en état d'en conquérir un d'une valeur infiniment supérieure, savoir le royaume éternel ; aussi recommandait-il tous les jours ce prince à Dieu d'une manière spéciale. Un jour, un des Seigneurs de sa cour qui l'avaient suivi en France, lui fit part d'une peine qui le tourmentait beaucoup et l'empêchait de dormir : « Je vous trouverai bien un remède efficace et salutaire, lui dit le roi ; » et s'étant fait apporter l'ouvrage du père Nieremberg : « Prenez ce livre, mylord, ajouta-t-il, lisez-le avec attention, et je vous promets que vous dormirez d'un paisible sommeil. » Il voulait par là lui faire comprendre que rien n'est plus propre à procurer la paix et le repos de l'âme que le mépris des choses temporelles, et la méditation des vérités éternelles, dont ce livre nous pénètre. (Id.)

XXIX. — Les Pèlerinages.

5501. *Omnes peregrini et hospites sunt super terram !* (Heb. xi, 13.) *Tous sont sur la terre des pèlerins et des étrangers.* La vie du chrétien, dit Bossuet, n'est qu'un long et pénible voyage, pendant lequel de légers plaisirs nous attachent, des compagnies nous arrêtent, des ennemis nous harcèlent,

des fatigues nous accablent et, lorsque nous voulons nous arrêter, une voix s'élève et nous crie : « Marche ! marche ! » Heureux ceux qui comprennent qu'ils sont étrangers ici-bas, et ne se laissent pas entraîner par les intérêts périssables du temps présent ! C'est pour exciter ses enfants à mépriser la terre et à cheminer sans relâche vers le ciel, que l'Eglise bénit les pèlerinages, dont nous devons dire : I, la raison, et II, les avantages, sans omettre d'indiquer, III, la manière de les sanctifier.

5502. I. *Raison des pèlerinages.* Notre Père est au ciel, avec la Vierge Marie, notre Mère, et les saints nos frères aînés. Nous sommes de la famille de Dieu. Ce Père si tendre, la Mère de nos âmes, les frères heureux que nous honorons, peuvent-ils nous délaisser ? Non assurément. Il y a, entre eux et nous, une communication intime, permanente, qu'ils ont rendue sensible en se manifestant, à travers les âges, en certains lieux du monde. Qui ne sait les grandes manifestations du Sinaï où Dieu donna sa loi à son peuple, de l'ancien Tabernacle où il rendait ses oracles, du Thabor où Notre-Seigneur se transfigura, du Calvaire où il est mort ?

Et, à travers les âges chrétiens, Notre-Seigneur lui-même, la Vierge surtout et les saints se sont révélés à la terre, et ont sanctifié et consacré certains lieux par des apparitions merveilleuses. C'est la pieuse croyance des catholiques. Et, de tout temps, les hommes ont senti le besoin d'aller vénérer ces lieux saints. Les juifs devaient, tous les ans, se rendre au temple de Jérusalem ; et quand une dure captvité leur rendait ce devoir impossible, Daniel, des contrées lointaines de son exil, trois fois le jour, ouvrait la fenêtre et fléchissait le genou du côté du temple. Retenu à Constantinople par ses travaux apostoliques, saint Jean Chrysostome s'écriait : « Ah ! qui me donnera de pouvoir me prosterner aux pieds du Bienheureux Apôtre saint Paul, de baiser ses chaînes vénérables, de demeurer attaché à son sépulcre ! Que ne puis-je embrasser ses cendres et m'enflammer du feu de sa charité ! »

Dans les siècles de foi, on vit des multitudes accourir aux tombeaux des saints Apôtres, entreprendre les lointains pèlerinages de Jérusalem. Et, de nos jours, les apparitions de la Vierge à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, ont suscité un mouvement prodigieux vers les sanctuaires qui ont été élevés dans ces lieux vénérables. Qu'est-il là d'étonnant ? C'est un besoin de l'homme de suivre les traces de Dieu, de sa sainte Mère et des saints ; de répondre, par des manifestations de foi, aux manifestations de leur miséricorde et de leur amour. Aussi le démon, ce singe de Dieu, a-t-il voulu avoir des pèlerinages de mensonges pour entretenir les âmes dans l'erreur, comme les vrais pèlerinages entretiennent les fidèles dans la vérité. Les païens allaient à Delphes et dans d'autres temples plus célèbres parmi eux ; Alexandre le Grand conduisit toute son armée à travers les déserts au temple de Jupiter Ammon ; les mahométans vont à la Mecque.

Le monde lui-même, le monde égaré et frivole, qui se rit des pèlerinages inspirés par la foi, a ses pèlerinages à lui. On visite une grotte pittoresque, de hauts sommets, le tombeau d'un impie fameux, justifiant ainsi aux yeux les moins clairvoyants les vrais pèlerinages dont on se moque. Des railleries insensées ne détourneront pas les enfants de l'Eglise d'une dévotion qu'elle approuve, qu'elle bénit, qu'elle encourage par les indulgences dont elle daigne l'enrichir. Toujours les pèlerins rempliront ces basiliques où

Dieu, où la Vierge semblent dire, comme aux jours de la Dédicace du temple de Salomon: *Je me suis choisi ce sanctuaire ; mes yeux et mon cœur y demeureront attachés pendant les siècles, et ceux qui viendront m'y invoquer, seront exaucés* (1).

5503. — II. En effet, *de précieux avantages* sont attachés aux pèlerinages. Les bons ont besoin de sortir quelque fois du milieu de Babylone, de se trouver ensemble au pied des autels, de se connaître, de se compter, d'échanger leurs pensées, de se communiquer leurs pieux desseins. Quelle consolation pour eux de se voir! *Consideremus invicem*, disait saint Paul. Il y a sur le visage des vrais chrétiens un reflet de leur belle âme, qu'il est doux de contempler. *Erat populus jucundus secundum faciem sanctorum* (JUDIT. XVI, 24). En eux on trouve des frères, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme. Par ces saintes relations :

1° *Leur foi,* quelquefois endormie sous la glace de l'indifférence, ou entravée par le respect humain, se réveille et éclate en ardentes prières, en de saints cantiques, en d'imposantes cérémonies.

2° *La confiance*, que les maux de l'Eglise ébranlaient, se relève et s'affermit. Du reste, comment douter de la miséricorde et de la puissance de Dieu et de sa sainte Mère, dans ces sanctuaires dont chaque pierre crie : Miracle ! recouverte qu'elle est du témoigne de la reconnaissance pour des bienfaits obtenus !

3° *La charité* s'enflamme au contact des cœurs fervents, et le souvenir des bienfaits de Dieu embrase les âmes.

Sicut enim ferrum ferrum acuit, ita etiam conventus auget charitatem. Nam si lapis, lapidi attritus ignem emittit, quanto magis anima animæ admixta, dit saint Jean Chrysostome.

4° Que *de faveurs* accompagnent la foi, l'espérance, la charité, ranimées par les pèlerinages ! Pour les accomplir, on a dû s'imposer des sacrifices de ce à quoi l'homme tient le plus: sacrifices du bien-être et de l'or. On subit des privations, des fatigues et on fait des dépenses. De plus, on prie avec une ferveur plus grande, la prière et le sacrifice obtiennent tout de la clémence divine. Aussi qui comptera les conversions, les consolations, les miracles même obtenus dans un pèlerinage, pourvu que l'on s'applique à le sanctifier ?

5504. — III. *Manière de sanctifier un pèlerinage.* 1° L'entreprendre en état de grâce, ou du moins pour des motifs de foi, avec le désir de se réconcilier avec Dieu ; 2° y faire une confession qui rassure la conscience, revenant au besoin sur les confessions passées, pour en réparer les défauts ; 3° prendre pour l'avenir des résolutions énergiques d'éviter le péché mortel au moins, et les occasions du péché mortel, et même de mener une vie vraiment et solidement pieuse ; 4° prier pendant le pèlerinage et au retour.

(1) Marceau était un illustre commandant de vaisseau, qui mourut en 1851. Il aimait les pèlerinages, comme tous les vrais chrétiens : « Je vais souvent à Recouvrance, écrivait-il un jour, dans la petite chapelle de la Vierge, où je me trouve en très haute compagnie ; car je rencontre là des gens bien recueillis, souvent couverts de haillons, et je suppose que ce sont de grands amis du bon Dieu. Je lui demande bien pardon de me trouver ainsi au milieu de ces braves gens, et j'espère que, grâce à eux, il doit bien consentir à écouter mes prières. »

el bien ferait aux âmes un pèlerinage ainsi accompli, chaque année ! erait comme une retraite pour tant de chrétiens qui ne peuvent facile- la faire autrement. Et, après le pèlerinage d'une vie sanctifiée par un inage annuel, ils se trouveraient réunis dans le temple éternel de la e de Dieu.

XXX. — Propagation de la Foi, Sainte Enfance.

05. Entre les œuvres de charité, celles qui se recommandent le plus eur importance et leurs résultats sont celles de la Propagation de la et de la Sainte-Enfance. Pour nous en convaincre, voyons : I, quelle e elles procurent à Dieu ; II, combien elles sont nécessaires aux pau- infidèles ; et III, quels précieux trésors elles procurent à ceux qui y cipent.

06. I. *Glorieuse à Dieu.* Faites tout pour la gloire de Dieu, dit saint ; et, pour obéir à ce commandement, nous disons tous les jours à : *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive.* C'est là le vœu ous ceux qui ont la foi et qui comprennent ce que Dieu mérite d'amour e respect de la part de toutes les créatures. Or, il est des peuples sur ce règne divin n'a pas lui ; Dieu désire d'un amour infini d'être connu x, d'être aimé de ces cœurs qu'il a faits pour lui, d'être servi par ces s qu'il a rachetées au prix de son sang.

uel moyen de satisfaire son amour et de procurer sa gloire plus efficace l'œuvre de la Propagation de la Foi qui, en moins d'un siècle, a envoyé toute la terre des milliers de missionnaires, converti des millions d'infi- s, en a fait des phalanges de saints destinés à peupler le ciel ? Pour com- dre la gloire que Dieu en retire, il faudrait voir la ferveur de ces nou- ux chrétiens, entendre ce que les missionnaires en racontent d'admirable !

507. II. *Utiles aux infidèles.* Cette œuvre est nécessaire aux infidèles. vres infortunés, *ils sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.* sont privés du baptême. Ces pauvres enfants, que des parents inhu- ns exposent tous les jours à la dent des bêtes ou à une mort misérable, verront jamais Dieu. Dix mille enfants furent exposés en une même ée, dans une seule province de la Chine, le Sut-Chuen. Ces infortunés âtres n'aimant pas Dieu, n'aiment ni leurs enfants ni leur prochain. Quel- s-uns d'entre eux font des festins avec la chair de leurs ennemis. Chez tres, les femmes, les esclaves, sont enterrés tout vivants avec leurs ris, avec leurs maîtres morts. Grâce à l'aumône d'un sou par semaine, enfants abandonnés sont achetés, baptisés et nourris, les barbares civili- , etc. Ils se convertissent, ils s'aiment. Compatissons donc à la misère ces pauvres. (V. nº 5509.)

508. *Salutaires à ceux qui s'y dévouent. Heureux celui qui comprend la ère du pauvre,* dit le Saint-Esprit ! En effet, si Dieu ne laisse pas un re d'eau froide sans récompense, que réserve-t-il donc aux associés de Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance ? 1º Faire un sacrifice pour foi, c'est s'y attacher davantage soi-même, et la foi est le plus grand s biens. Dieu ne permettra pas que les impies la ravissent aux âmes qui rchent à la répandre. 2º Quel avantage, du reste, que d'avoir part aux ères et aux mérites des martyrs, des fidèles convertis ! 3º Des indulgences

précieuses ont été accordées aux associés de la Propagation de la Foi. 4° Après la mort, celui qui nourrit l'apôtre, aura la récompense de l'apôtre. (V. n° 5510.) Venez, lui dira Notre-Seigneur, le béni de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. Ecoutons donc la voix de Dieu, la voix de l'Eglise, celle des sauvages, qui, des profondeurs de leurs misères, lèvent vers nous leurs mains suppliantes; n'oublions pas nos propres intérêts; prenons part à une si excellente œuvre, invitons les autres à s'y enroler. Prions pour qu'elle se développe.

PENSÉES SUR LA PROPAGATION DE LA FOI, ETC.

5509. Pharaon avait donné ordre de faire mourir tous les enfants mâles des Israélites. Une mère, pour faire échapper son nouveau-né au massacre, le déposa dans une corbeille qu'elle enduisit de bitume, et exposa sur le fleuve du Nil la corbeille et l'enfant, ordonnant à sa fille de surveiller de loin ce dépôt si cher. La fille de Pharaon, étant venue se baigner, découvrit la corbeille et le bel enfant qu'elle renfermait; et la sœur du petit Moïse s'étant approchée, elle lui ordonna d'aller chercher une nourrice. La jeune fille appela sa mère, et la jeune princesse, confiant l'enfant à sa propre mère, lui dit: « Prenez cet enfant et nourrissez-le-moi, je vous donnerai une récompense. » Ainsi fait la religion, elle arrache à la mort et au péril d'être submergés par les flots du siècle de pauvres petits êtres. Elle les confie à des éducateurs charitables, et quelquefois ces enfants comme Moïse deviennent des apôtres, des conducteurs du peuple de Dieu. — Saint Vincent de Paul, parlant des enfants trouvés aux dames qui s'y intéressaient, leur disait: « Vous avez adopté ces enfants, Mesdames, voyez si vous voulez les abandonner, cessez donc un moment d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains, ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable. Ils mourront tous demain si vous les délaissez. » Ah! on peut à plus forte raison en dire autant des pauvres âmes des infidèles.

5510. Saint Paul témoigne aux Philippiens sa joie de la participation qu'ils avaient mise à l'Evangile. Assister les ministres de l'Evangile c'est participer soi-même à la prédication de l'évangile. Vous secourez dans ses besoins l'apôtre qui l'annonce: vous avez droit à la même couronne que lui. Dans les combats, le prix de la victoire n'est pas seulement pour celui qui a tenu tête à l'ennemi; il n'appartient pas moins à ceux qui ont soutenu l'athlète dans sa lutte. Servir les saints est donc quelque chose de bien glorieux. Tel homme s'est dépouillé de ses biens pour l'amour du Seigneur, uniquement occupé de Dieu, attentif à ne se permettre aucune parole, aucune pensée qui blesse sa sainte loi, il s'est élevé à la plus haute perfection. Quelque loin que vous soyez de l'imiter, il dépend encore de vous de l'égaler dans ses récompenses. Comment cela? en lui rendant tous les services qui sont en votre pouvoir, en prenant sa défense, en l'assistant dans ses besoins. Par là n'aplanissez-vous point pour lui la voie étroite et difficile où il est entré? Les pieux solitaires dont la vie réellement angélique qu'ils mènent au fond de leurs déserts vous transporte d'admiration et excite dans vos cœurs un chagrin secret de leur ressembler si peu, il ne tient donc qu'à vous de vous en rapprocher par le moyen que je vous indique. Bonté ineffable de notre Dieu, qui veut bien ménager par là même aux cœurs les plus froids et incapables d'embrasser les durs exercices de la pénitence, une voie bien plus facile pour arriver au même but! C'est ce que saint Paul appelle *communiquer à l'évangile de Jésus-Christ.* (Chrys.)

XXXI. — A des pensionnaires.

5511. La colombe sortit de l'arche et y rentra; et Noé lui ouvrit, et la colombe dut battre de l'aile en reconnaissance; sur la terre ravagée par

les eaux du déluge elle n'avait trouvé que des fanges entassées. L'arche pour une jeune fille, c'est le pensionnat. Peut-être le démon vous inspire-t-il le dégoût de cette retraite ; et vous écoutez peut-être cet ennemi de vos âmes. Ah ! vous n'avez pas l'expérience. Le monde à votre âge est si dangereux. Sans doute Dieu a partout ses élus ; mais il est des lieux où la vertu est difficile et rare. Tel est le monde. Un poète en décrivant les naufrages des Troyens, a dit : *Apparent rari nantes in gurgite vasto :* c'est l'image de ce qui se passe au milieu du siècle. Pauvres jeunes filles qui ont grandi comme vous à l'ombre d'un asile et qui maintenant sont jetées dans la tourmente, que je crains pour elles les naufrages. Qu'il est à redouter que cette pureté, qui s'épanouissait comme un lis dans leur cœur, ne soit desséchée par le soleil ou le vent brûlant du monde. Si l'édifice de votre vertu n'est pas bâti sur la terre ferme, les fleuves vont déborder, les vents vont souffler, et tout s'écroulera. Pour vous, mes enfants, vous êtes à l'abri, le vent du monde vient expirer impuissant aux pieds des murs de cette enceinte, les vagues qu'il soulève, trouvent une digue qui les refoule. Heureuses enfants, comprenez votre bonheur, Dieu vous fit une grande grâce en vous donnant la vie, en vous adoptant pour enfants au baptême, mais à quoi vous servirait la vie, si vous étiez livrées à la mort du péché ; à quoi votre titre d'enfants de Dieu, si vous étiez les esclaves du démon ? Que serait même pour vous l'Eucharistie, si vous aviez le malheur d'être privées de cet aliment divin ? et dans le monde on s'en éloigne, hélas ! Donc aimez cette maison sainte, comme un port du salut.

5512. 1° *Aimez ces grilles* qui sont pour vous des barrières contre la rage du lion rugissant qui cherche à vous dévorer. Ah ! qu'elles seraient aveugles celles qui ne verraient dans cette vie du pensionnat qu'une sorte de réclusion d'une année, qui soupireraient après la fin, qui se consoleraient par le souvenir des choses du siècle dont elles rempliraient leur mémoire. Je les comparerais à cet enfant sans raison qui caresserait un aspic dont il ignorerait le venin ; elles cultivent, en effet, sans s'en douter, l'amour empoisonné du monde.

5513. 2° *Aimez la chapelle* où réside Notre-Seigneur. C'est à ses pieds qu'il faut venir chercher force et consolation. 3° Aimez l'*autel de la Vierge*. Venez tous les jours le visiter. 4° *Aimez la règle* du pensionnat qui assujettit votre volonté à l'obéissance, qui vous marque le temps de la prière et de l'étude, qui ordonne votre vie tout entière ; aimez-la surtout quand elle vous prescrit le silence qui est le père des grandes pensées et des grandes vertus, et qui apporte un remède à l'abus de la langue auquel votre sexe est si exposé. 5° *Aimez votre père spirituel,* vous êtes ses enfants, sa joie et sa couronne. Bon pasteur, il vous conduit sous sa houlette, vous guide dans les sentiers du bien. Il rompt pour vous le pain de la parole de Dieu, il jette dans votre cœur, comme dans une bonne terre, la semence des vertus. Il prie pour vous surtout à l'autel. Ah ! quelle reconnaissance vous lui devez ! Ayez pour lui une confiance filiale. Point de secret pour lui. Quel grand don que la confiance ! la paix, la sécurité l'accompagne. Quel malheur ce serait d'en manquer !

5514. 6° *Aimez les religieuses.* Vous avez laissé votre mère selon la nature. Mais Dieu vous a donné ici plusieurs mères selon la grâce. Ces mères vous donnent la vie de l'âme par une éducation chrétienne, la vie de l'intelligence par la science religieuse et profane qu'elles vous enseignent, la vie du cœur

par les vertus qu'elles font naître en vous par leurs exhortations et leurs exemples. Aimez-les, vous qui avez bon cœur, obéissez-leur filialement. Respectez en elles des épouses de Jésus-Christ. Ayez confiance en elles. Il vous sera utile, même quand vous les aurez quittées, de pouvoir leur dire vos périls et vos tristesses. 7° Aimez *vos compagnes*. Vous aviez peut-être des sœurs dans le monde, mais vous en avez trouvé cent pour une. Il faut les aimer toutes. J'aurais dû en dire autant de vos maîtresses. On croit aimer beaucoup quand on s'attache sans mesure à quelqu'une d'entr'elles et c'est de l'égoïsme et de l'étroitesse. Elargissez votre cœur. Aimez-les toutes, priez pour toutes, pour celles même qui vous ont quittées. Témoignez votre charité à celles qui sont avec vous, par des procédés, des prévenances aimables, des paroles d'où soient bannis la dureté, le dédain, la froideur, et surtout par de saints exemples. Si vous faites ainsi, vous coulerez des jours heureux et féconds pour l'avenir dans cette maison sainte. Si vous ne goûtiez pas ce bonheur, ce n'est pas au pensionnat qu'il faudrait vous en prendre, mais à vous-mêmes. Pour lors, il faudrait rectifier vos pensées et vos sentiments, afin que toutes sans exception, vous profitiez de la grâce que Dieu vous a faite : de telle sorte qu'ici vous puissiez acquérir toutes une vertu solide, qui vous fasse résister victorieusement plus tard aux séductions du monde, et qui vous conduise toutes au ciel !

XXXII. — Souhaits de bonne année.

5515. I. Fin d'année. II. Commencement d'une année nouvelle.

I. *Fin de l'année.* Voici finie déjà cette année qui s'offrait naguère radieuse à nos espérances, elle s'est évanouie comme un songe, et il ne nous en reste pas une minute. Après quelques-unes, peut-être après une seule de ces années fugitives qui s'écoulent comme un rapide torrent, c'en sera fait de nous. Heureux alors, si nous avons profité du temps si court et si irréparable que Dieu nous aura donné.

Dans le cours si rapide de cette année, nous avons eu néanmoins 1° bien des maux à déplorer, et 2° nous avons reçu de grands bienfaits de Dieu.

1° *Maux :* 1) *temporels (on les énumère).* Que de familles en deuil, que de tombes nouvelles au cimetière, que de pauvres orphelins ! En peu de temps, la mort fait de grands ravages : elle est à cheval et marche vite. Heureux si nous savons profiter de nos douleurs pour mériter ce séjour heureux où le Seigneur essuiera toutes nos larmes. Ah ! les maux temporels ne sont pas de véritables maux, ils peuvent servir à notre salut ; il en est d'autres qui sont plus terribles.

2° *Les maux :* 2) *spirituels.* N'en est-il pas qui étaient dans la grâce, au commencement, et qui, dans le cours de cette année, ont perdu Dieu : d'autres qui, pécheurs déjà, ont aggravé leur chaîne et ont passé dans l'iniquité, et, par conséquent, sans mérites, un temps si précieux pour gagner le Ciel. Ah ! pénitence et contrition : *miserere mei Deus.* Epargnez-nous, Seigneur, les maux temporels qui, trop souvent, sont le châtiment de nos fautes ; mais surtout pardonnez-nous nos offenses, et ne vous souvenez pas de nos iniquités passées. Nous n'avons été malheureux que parce que nous avons été coupables ; car nous avons méconnu :

3° *Les grands bienfaits* que vous nous avez accordés. 1) Dans l'ordre temporel. — *Enumérez-les.* — 2) Dans l'ordre spirituel : Sacrements, Temps Pascal, première Communion, remords, inspirations, etc. *Te Deum laudamus.*

5516. II. *Commencement d'une année nouvelle.* Dans le monde on s'offre des souhaits, qu'ils ne soient pas mensongers. Et quand ils sont sincères, pour qu'ils soient efficaces, qu'on ait soin de les offrir à Dieu qui, seul, peut les réaliser. Le prêtre, dans lequels la parole du Seigneur doit être toujours vraie, vient vous offrir les siens, et avant de vous les adresser, il a eu soin de les déposer au pied des saints Autels. Bonne année aux vieillards! Leurs jours trop souvent ressemblent à ceux d'un automne ou d'un hiver assombris par d'épais nuages. Puissent-ils n'avoir cette année aucune larme à essuyer, aucun mépris à dévorer ; et que, cette année, en les rapprochant de plus près du terme de toute vie, les rapproche du bonheur du Ciel. Bonne année aux parents, que leurs enfants adoucissent leurs soucis et les dédommagent de leurs soins par leur docilité, leur affection filiale et leur dévouement! Bonne année à cette chère jeunesse! *Bonum est viro si portaverit jugum Domini ab adolescentia.* Ce n'est qu'à cette condition qu'une année est heureuse. Bonne année aux enfants ; grandissez en sagesse, en grâce, en âge, devant Dieu et devant les hommes! Soyez si bien gardés par la vigilance de vos bons parents, si bien guidés par leurs exemples, que pas un parmi vous ne perde la grâce, et ne s'égare du sentier de la vertu! Bonne année, justes! *Justus justificetur adhuc ; thesaurizate vobis thesauros in cœlo.* Bonne année, pécheurs! Ah! *non est pax impiis. Derelinquat impius viam suam et convertatur ad Dominum qui fecit illum.* Cette année ne vous est donnée que pour cela. Bonne année, riches! *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Bonne année, pauvres du Seigneur! Puissent vos privations être adoucies par la charité de tous ; mais si vous souffrez encore, faites-le de manière à vous procurer le bonheur qui ne passe pas.

Après avoir exprimé les vœux que je forme pour vous, mes Frères, je sens le besoin d'élever encore mes pensées vers l'Eglise notre mère qui combat sur cette terre. Qu'elle triomphe durant cette année de ses ennemis, qu'elle étende ses limites jusqu'aux extrémités de la terre, que tous les égarés rentrent dans le bercail du bon Pasteur.

Et comment vous oublier, Eglise souffrante du Purgatoire, chères âmes qui nous avez quittés peut-être dans l'année qui vient de finir et que nous pleurons. Ah! nous voulons que cette année soit la fin de vos souffrances et par nos prières, etc., nous chercherons à vous ouvrir le ciel.

Et vous, Eglise triomphante, vous êtes à l'abri des maux et des vicissitudes du temps, mais en sûreté pour votre salut, vous vous intéressez au nôtre ; vous vous réjouissez quand les pécheurs se convertissent et quand les justes quittent le purgatoire ou la terre pour aller grossir vos phalanges célestes. Puissiez-vous ouvrir vos rangs à un grand nombres d'élus.

Et vous, Reine du ciel et de la terre, vous qui plusieurs fois êtes venue pleurer ici-bas, pour nous dire avec quelle tendresse vous aimez les pécheurs, puissiez-vous en cette année, par vos prières, nous donner la joie de les voir revenir tous à Jésus. Dieu Eternel, qui nous donnez des années et dont la béatitude et la gloire essentielle ne peuvent ni diminuer ni croître, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Père Créateur, que vos enfants vous bénissent; Fils rédempteur, qu'elles

vous aiment ces âmes pour le salut desquelles vous avez versé votre sang; Esprit sanctificateur, embrasez des flammes du pur amour tous les cœurs qu'a glacés l'indifférence et l'égoïsme du siècle. *Amen!*

XXXIII. — A des Séminaristes.

5517. Sur la vocation. (V. nº 3467)

XXXIV. — Pour les vocations ecclésiastiques.

(D'après Mgr. Pie.)

5518. Point de société sans religion, point de religion sans sacerdoce; donc, sans prêtre la société chrétienne irait à sa ruine, nous n'aurions qu'une société païenne. Or, le nombre des prêtres diminue. Il est insuffisant pour les vastes champs qui s'offrent à l'apostolat dans les missions, insuffisant pour le ministère pastoral: il y a des paroisses vacantes; il y en a d'autres où les prêtres ne sont pas assez nombreux pour faire face aux besoins de toutes les âmes, quel malheur ! Il faut des prêtres pour élever chrétiennement la jeunesse. Donc, il faut en multiplier le nombre: pour cela il faut des hommes et des ressources.

5519. I. *Il faut des hommes*, quelle que soit notre condition dans la société, ne disputons pas nos fils à l'Eglise. Autrefois tous les rangs fournissaient leur contingent à la milice du Seigneur, et c'était justice. Dans une société bien organisée, il n'est point de classe qui doive rester étrangère à ce qui les intéresse toutes. Et rien n'intéresse autant chacun d'entre nous que les intérêts religieux du pays. Le sacerdoce se recrutant donc autrefois dans tous les rangs, tous se trouvaient ainsi reliés à la religion; et cette alliance de tous les états dans le sacerdoce les reliait aussi entre eux ou du moins diminuait la distance qui les eût séparés sans cela. Depuis qu'on a voulu tout niveler, les divisions sociales sont plus tranchées que jamais. L'Eglise n'est plus riche aujourd'hui; on faisait foule autour d'elle, quand elle distribuait de brillantes dignités et d'opulents revenus. Depuis qu'elle est pauvre, on l'a délaissée. Ni la beauté, ni la noblesse, ni les malheurs de cette Fille du ciel, ne suffisent à lui conquérir des cœurs que l'appât de l'or eût séduits. N'est-ce pas indigne des grandes âmes d'abandonner ainsi la plus sainte des causes au jour de l'infortune ? N'est-ce pas là une sorte d'ingratitude et de trahison, qui ne peut faire honneur? « Mesdames, disait Mgr. Mermillod, en traitant ce sujet; vous vous inclinez sous la main des fils de vos fermiers, qui vous bénissent et vous pardonnent vos péchés; et vos fils à vous n'ont de mains que pour conduire des chevaux et applaudir aux succès des actrices. » N'est-ce pas là une humiliation et un châtiment qu'on attire sur soi en méprisant le sacerdoce ?

Les familles dont l'élévation est plus récente ont besoin aussi de l'Eglise; c'est elle qui sauvegarde le plus efficacement les principes sur lesquelles reposent leurs droits de propriété, et qui les préserve ainsi des spoliations que d'autres ont d'autres fois subies. Elles doivent donc, elles aussi, fournir leur tribut à la milice sainte. Qu'on ne dise pas que les enfants n'ont pas toujours la vocation. Certes, personne ne le conteste; mais du moins ne faut-il pas étouffer la vocation dans ceux qui l'ont, et l'empêcher de germer

dans des jeunes cœurs, en parlant avec mépris d'une carrière qui, après tout, est la plus noble de toutes, et en leur vantant les biens et les plaisirs d'un monde qui passe.

5520. III. *Des ressources.* Toutefois, c'est de tradition depuis les Apôtres, que *non multi potentes, non multi nobiles.* Pendant que les heureux de ce monde s'en vont aux honneurs et aux plaisirs, Dieu *de post fœtantes accepit* les Moïse, les David, les Vincent de Paul. Pour les nourrir, il faut du pain, et que ceux qui ne contribuent pas à la prospérité des séminaires en leur donnant des enfants, y contribuent du moins par leurs aumônes. Dans la société civile, quand on ne contribue pas d'une manière à un devoir commun à tous, on doit le compenser d'une autre manière. N'en serait-il pas de même dans la société religieuse et dans ce qui l'intéresse le plus ?

Vous demandez des prêtres, des prêtres saints, des prêtres instruits, vous avez raison, demandez-les à Dieu; mais si vous voulez les recueillir, semez-les. *Quæ seminaverit homo hæc et metet.* Semez des germes de vocation dans vos enfants, semez des aumônes offertes aux séminaires, et vous moissonnerez d'abord des prêtres tels que vous les souhaitez, puis les grâces qu'ils déverseront sur vous, sur vos familles et sur vos enfants, et ensuite la palme des élus ; car celui qui nourrit l'apôtre, aura la récompense de l'apôtre. (V. nº 5509 et suiv.)

XXXV. — Pour une prise d'habit, *d'après Bossuet.*

5521. (N. B. *On peut aussi, pour une prise d'habit choisir un des sujets qui se trouvent nos 2949 et suiv.*) *Oportet vos nasci denuo.* Qui vous oblige, ma sœur, à attenter à votre liberté en vous enfermant, en vous arrachant au repos de votre vie, en embrassant une vie austère contre l'éclat que vous promettait le monde, en vous jetant pour toujours dans l'obscurité d'un monastère ? J'entends ce que répond votre cœur, il faut que je renaisse par la grâce à une vie nouvelle qui n'ait rien de commun avec la nature. Et, en effet, à notre première naissance nous apportons une liberté indocile qui affecte l'indépendance, une molle délicatesse qui nous fait soupirer après les plaisirs, et un vain désir de paraître qui nous répand en dehors, et nous fait nous oublier nous-mêmes. Il faut renaître, ma sœur, c'est ce que vous allez faire dans la vie religieuse qui oppose à ces trois désordres des remèdes infaillibles. Il est vrai qu'elle vous contraint, mais en même temps elle vous règle. Elle vous mortifie, mais en même temps elle vous purifie; elle vous cache, mais en même temps elle vous recueille et vous unit à Jésus. O contrainte, ô pénitence, ô retraite, il n'est pas étonnant qu'on quitte pour vous toutes les espérances du monde.

5522. I. *Pour régler l'indépendance de notre liberté, il est nécessaire de la contraindre.* Il y a deux sortes de liberté : l'une qui franchit la loi ; et l'autre qui s'accorde tout ce que la loi ne défend pas ; et dans l'une et dans l'autre, il y a un certain désir d'indépendance. C'est ce qui n'est que trop manifeste dans la première qui est celle de Lucifer *a sæculo confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti : non serviam.* Augustin avait aimé autrefois cette liberté des pécheurs ; mais il sentit bientôt qu'elle le jetait dans la servitude. *Volens,* dit-il, *quo nollem perveneram.* Voilà le précipice où se perdent tous les pécheurs, en faisant ce qu'ils veulent, ils attirent inces-

samment ce qu'ils fuient : des habitudes qui les enlacent, et dont ils sont esclaves, la damnation éternelle. Reconnais donc, ô sujet rebelle, que tu te forges toi-même des fers par l'usage de ta liberté dissolue, et que tu te jettes dans la servitude, pour avoir voulu étendre sans mesure ta chimérique indépendance.

Celui qui veut faire tout ce qui est permis, a raison de craindre d'en venir à ce qui est défendu. Celui qui prend sa course à travers les choses permises, doit redouter qu'étant sur le bord du mal, il ne soit emporté plus loin qu'il ne pense, soit par le penchant du chemin, soit par l'impétuosité de son mouvement. Aussi Job, dit-il : *verebar omnia opera mea ;* il marchait en tremblant, de peur de tomber et *pepigi fœdus cum oculis ;* il se retranchait des regards innocents, afin d'éviter des pensées qui auraient pu devenir coupables.

Voilà pourquoi la vie religieuse multiplie les observances, afin de régler notre liberté. Nous sommes trop libres à nous porter au péché, à nous jeter dans la grande voie qui conduit à la perdition, qui nous donnera de perdre ce qui, dans notre liberté, peut faire que nous nous égarions ! O liberté malheureuse, que ne puis-je te retrancher tout à fait ! que ne puis-je m'imposer l'heureuse nécessité de ne plus pécher ! mais cette nécessité est le partage des élus : elle n'est pas possible en ce monde. Sur cette terre nous aurons toujours à combattre la liberté de pécher. Que fait la vie religieuse ? Ne pouvant pas arracher la liberté de mal faire, elle la bride du moins autant qu'il se peut ; elle la serre de près par une discipline sévère ; afin que l'on n'aille pas jusqu'aux choses défendues, elle en retranche qui sont permises, et se borne à celles qui sont nécessaires. (La clôture), ou la retraite, la séparition du monde écarte les occasions. La vie régulière est bien aise d'être observée de près, elle cherche des supérieurs qui aient les yeux ouverts sur elle, elle sait qu'on la mène par la main afin de lui laisser moins de liberté de sortir de la voie droite ; elle ne craint pas que par là elle se retranche la liberté véritable. On n'empêche pas le cours d'un fleuve en le resserrant dans des digues qui l'empêchent de tout ravager, on lui donne le moyen de couler plus doucement dans son lit. Ceux-là détruisent son cours, qui entreprendraient d'élever des barrières pour lui fermer le passage. C'est ainsi que font ceux qui détournent leur liberté de son cours en l'empêchant d'aller à Dieu ; l'âme religieuse au contraire la dirige vers son vrai but. La vie régulière n'est donc pas une prison où l'on opprime sa liberté, c'est un asile fortifié où elle se défend contre les dérèglements du péché. Sa discipline est donc une grâce.

5523. II. S*on austérité également.* Les sages instituteurs de la vie religieuse ont voulu corriger par une amertume salutaire l'amour des plaisirs, qui nous captive par des douceurs pernicieuses. Ils n'ont fait en ceci que ce que fait Dieu lui-même. L'homme ici-bas est sujet à deux sortes de maux : les uns qui l'affligent, les autres qui le flattent. Les premiers sont nombreux : les pertes, les maladies, les persécutions de toutes sortes ; les maux qui nous flattent ne le sont pas moins : l'ambition, l'entraînement des plaisirs, etc. Il faut que nous surmontions les unes et les autres, ô étrange misère des enfants d'Adam ! Ce n'est donc pas assez d'être sujets à la douleur ? faut-il qu'il y ait des maux qui nous plaisent, et que nous aimons, afin que nous complaisant dans notre misère nous perdions l'envie d'en sortir ? *Quis*

me liberabit à corpore mortis hujus? Gratia Dei. Dans l'ordre admirable de la Providence, les maux qui affligent servent à nous guérir de ceux qui nous flattent; les douleurs répriment nos passions; les afflictions nous dégoutent des vaines douceurs des plaisirs; aussi voyons-nous que le peuple juif dans la prospérité s'égarait, et revenait à Dieu, quand il se sentait frappé. La vie religieuse suit le même plan que Dieu et use des mêmes moyens. Elle emploie pour nous guérir les mêmes remèdes que le souverain médecin. Jetez les yeux sur les gens du monde, voyez les dérèglements où les emportent leurs passions. D'où vient un si grand mal? Ils ne mettent point de borne à leurs inclinations mauvaises; au contraire, ils attisent ce feu, et ses ardeurs augmentent; ils flattent en eux l'amour des plaisirs, et le rendent ainsi comme invincible.

La vie religieuse, au lieu de donner des armes à cet ennemi, l'affaiblit par la pénitence et le travail; elle tient le corps sous le joug comme un esclave rebelle. La nature y éprouve une peine; mais cette peine est un remède qui la guérit. Il faut toujours des peines à souffrir, tant que nous aurons des maux à corriger. Ces peines purifient le corps et épurent l'intelligence; elles reportent à l'esprit les douceurs qu'elles refusent aux sens. C'est une grâce. N'en soyez pas fière et

5524. III. *Tenez-vous dans l'humilité de la vie cachée.* Cacher sa jeunesse, sa beauté, ne pas paraître quand on aurait pu le faire avec quelque avantage, et lutter contre cette tendance si naturelle qui nous porte à voir, à être vue, à briller au milieu du monde, c'est encore un sacrifice; mais c'est aussi un avantage incomparable. 1) Un trésor enfoui se conserve plus sûrement. L'âme a deux trésors: la pureté et l'humilité, qui toutes deux craignent les regards. Elles croient toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'exposent à être vues des hommes. La virginité, dit Tertullien, quand elle est entière et parfaite, ne craint rien tant qu'elle-même; et elle redoute même les regards des femmes. C'est pourquoi elle se cache avec soin, se réservant aux regards de Dieu, les seuls qu'elle ne craigne pas. L'humilité semble encore plus timide: elle ferme la porte sur soi pour n'être point vue; elle laisse ignorer à la main gauche le bien que fait la main droite; oubliant ce qu'elle a fait, elle considère ce qui lui reste à faire; à plus forte raison craint-elle que la vue et les louanges du monde ne lui fassent perdre son mérite. C'est pourquoi ces deux vertus aiment la retraite, afin d'y être à l'abri, l'une des séductions, l'autre des vaines récompenses du monde qui risqueraient de lui faire perdre celles de Dieu. C'est ainsi qu'elles se conservent et grandissent en ce Dieu, dans le sein duquel elles se recueillent. Aussi saint Martin a-t-il dit: *Prima virtus et consummata victoria est non videri.* Les filles du siècle cherchent à se produire; elles ont peine à trouver des places assez éminentes pour se mettre en vue. De quels artifices ne se servent-elles pas pour attirer les regards? Et quels regards? Souvent des regards ardents et avides qui boivent à longs traits sur leurs visages le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs. C'est ainsi qu'elles perdent la chasteté des autres, en attendant que la leur fasse naufrage; et l'humilité n'est-elle pas submergée dans la même tempête? Ce besoin de briller, d'attirer sur soi l'estime des hommes, la vanité qu'on y emploie, sont les fruits de l'orgueil et le tombeau de l'humilité.

2) Du reste cette vie cachée vous met à l'abri des soucis, des affaires, des vanités du monde qui pèsent aux mondains eux-mêmes, en absorbant leur temps et leur vie inutilement. Aussi entend-on souvent dire qu'on n'est pas à soi, qu'on ne fait ce que l'on veut qu'à demi, parce qu'on nous ôte notre meilleur temps; toutes les journées finissent trop vite. Et à quoi cela se consume-t-il? Le plus souvent à des banalités, auxquelles le besoin de remuer et de paraître ne permet pas de se soustraire. Que de temps perdu à ce qu'il serait si utile d'éviter: lectures, bals, fêtes, visites où Dieu n'est pour rien, soins de vanité. La nécessité et la pudeur ont fait autrefois les premiers habits, la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements. La nécessité les a faits simples, la pudeur les faisait modestes; la bienséance se contentait de les faire propres; mais la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus eu de bornes; et pour orner un corps mortel, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps s'y consume. Combien en a-t-on employé à ce vain ajustement qui vous environne? Combien d'heures s'y sont écoulées! et n'est-ce pas une servitude? *Omnem hanc ornatus servitutem a libero capite repellite.* Que dirai-je de la coiffure... C'est ainsi que le monde prodigue les heures, c'est ainsi qu'il se joue du temps: il le prodigue jusqu'aux cheveux; c'est-à-dire la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature regarde comme superflu, la curiosité en fait une affaire; elle devient inventive et ingénieuse pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement.

Votre retraite, ma Sœur, vous affranchira de toutes ces servitudes à la fois. Pendant que d'autres, *sollicitus est quæ sunt mundi, cogitat quomodo placeat,* vous *cogitat quæ Domini sunt.* Arrachée par votre solitude aux affaires et aux vanités du siècle, vous aurez le temps de vous occuper de l'unique nécessaire et de parer votre âme des vertus qui vous rendront agréable à votre divin Epoux.

Hâtez-vous donc de quitter les ornements du siècle: ce que vous quittez est loin de valoir ce que vous trouvez. Le monde vous offrait des fleurs, mais le moindre vent les aurait flétries; il vous promettait des avantages, mais la mort vous les aurait bientôt enlevés. Ceux que la vie religieuse vous fournit sont plus durables; les plaisirs qu'elle vous promet sont plus purs. C'est une milice rude, il est vrai; mais plus on s'y exerce, plus on remporte de victoires. Aimez la discipline régulière, qui vous créera l'heureuse obligation de ne plus pécher; aimez la pénitence, par laquelle vous dompterez les maux qui nous flattent, et sanctifierez ceux qui nous blessent; aimez cette vie cachée, qui sera la sauvegarde de votre vertu, vous soustrayant à la vie inutile des mondains, et vous laissant le temps de penser au salut, à ce Jésus à qui vous donnez seul votre cœur, et de vous préparer par là cette vie éternelle qu'il a promise à ceux qui quittent tout pour le suivre.

XXXVI. — Pour une profession, *d'après Bossuet.*

5525. (N. B. *On peut aussi, pour une profession, donner un des sermons des numéros 2949 et suivants. Les deux premiers points de ce plan peuvent servir à faire un discours sur la liberté.)*

Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis. Pour encourager les martyrs dans leurs sombres cachots, Tertullien leur représentait le monde comme une grande prison, où ceux qui aiment les biens périssables sont chargés de chaînes durant toute leur vie. Point de cachot si obscur, leur disait-il, que le monde, où tant d'erreurs éteignent la lumière de la vérité ; point qui contienne autant de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes ; point de fers plus durs que les siens, puisqu'ils captivent même les âmes ; point de prison plus infecte : car on y respire l'infection de tous les crimes, de toutes les brutales convoitises. De sorte que ceux qui vous en retirent pour vous jeter en prison, vous délivrent de la captivité plutôt qu'ils ne vous y engagent. C'est ce que fait Dieu pour vous en ce jour. Il vous retire du monde pour vous donner la vraie liberté : car le monde enchaîne les âmes par le péché, par les passions et par les exigences de ses coutumes, qui absorbent toute la vie; et la vie religieuse vous affranchit de toutes ces servitudes.

5526. I. *Du péché.* C'est une vérité qui semble d'abord incroyable, que la vie religieuse donne la liberté, attendu qu'elle impose à la nature des contraintes ; mais en quoi consiste la liberté, sinon à se délivrer du péché ? Et la discipline régulière à quoi tend-elle, sinon à vous affranchir de cette tyrannie ? Ce seul raisonnement est convaincant ; mais il faut entrer dans les détails pour en faire voir à tous toute la force. *Si Filius vos liberaverit, vere liberi eritis ;* c'est Dieu qui donne la vraie liberté ; et en nous l'apprenant, il nous fait comprendre qu'il est une liberté fausse. Nous pouvons, en effet, imaginer trois espèces de liberté dans les créatures.

1) La première est celle qu'ont d'une certaine manière les animaux, auxquels Dieu n'a donné que l'instinct pour les conduire ; car, comme ils sont dépourvus d'intelligence, ils ne peuvent connaître une loi proprement dite. Aussi courent-ils où les emporte un entraînement aveugle et brutal. Est-ce là, ô homme, ce qui pourrait te plaire ? Pourtant tu voudrais voir toutes les lois abolies, pour ne te laisser conduire que par tes désirs déréglés. Souviens-toi, du moins, que tu es homme ; et ne te range pas avec les bêtes. Il a fallu, dit Tertullien, que Dieu donnât une loi à l'homme, non pour le priver de la liberté, mais pour lui témoigner de l'estime. Dieu aurait semblé mépriser l'homme, s'il ne lui eût marqué l'ordre de sa vie ; il l'eût traité comme les animaux, auxquels il n'a pas donné de loi proprement dite, à cause du peu de cas qu'il en fait. La liberté qui convient à l'homme n'est donc pas celle qui consiste à vivre sans loi.

2) Il y a la liberté qui s'affranchit de l'obéissance à la loi et à l'autorité ; mais ce n'est pas la liberté, c'est la révolte. Le premier homme voulut être indépendant. Il usa mal de son libre arbitre, dit saint Augustin ; et par là, il se perdit avec sa liberté, qui ne fut pas détruite, mais affaiblie. L'homme confondit donc deux choses bien distinctes : la liberté et l'indépendance. Et, hélas ! que cette confusion est commune de nos jours ! Il prétendit être libre plus qu'il n'appartenait à un être créé sous l'empire souverain de Dieu.

Il était libre, comme un fils sous l'autorité d'un bon père ; et il a voulu l'être jusqu'à perdre le respect et la soumission. C'est la liberté des rebelles, qui n'aboutit qu'à la servitude du péché et de la damnation (1). Apprenez donc aux hommes en quoi consiste

3) *La vraie liberté.* Le premier degré de la liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance ; mais c'est là ce qui n'appartient qu'à Dieu. Le second degré où les hommes peuvent se ranger, c'est d'être au-dessous de Dieu et de ne dépendre que de lui, et de s'attacher tellement à lui, qu'ils soient au-dessus de tout le reste. Voilà la liberté raisonnable, qui tient à honneur de céder à Dieu, et s'estimerait avilie de se rendre esclave des créatures, qui ne croit pouvoir se conserver qu'en se soumettant à celui qui lui a soumis toutes choses. C'est ainsi que dans une nation il y a le prince souverain, qui tient le premier rang ; et après celui qui, ne dépendant que du souverain, voit tous les autres au-dessous de soi. Si telle est la notion de la vraie liberté, qu'est celle des gens du siècle comparée à celle de l'âme religieuse? C'est la servitude. En refusant à Dieu l'obéissance, ils se rangent sous le joug de Satan, et des créatures infâmes leur dictent des lois. Vous, non content d'être fidèle aux lois de Dieu, vous acceptez ses conseils et des prescriptions minutieuses qui lient votre liberté pour qu'elle ne s'égare pas. (*Le reste comme au plan ci-dessus.*)

5527. **Autre plan** *pour une* **profession.**

Avantages de l'état religieux *(d'après Bossuet).*

I, La fuite du monde. II, La pratique des vœux.

I, *Fuite du monde.* 1° *Sa vanité.* Le monde entier n'est rien, tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Le ciel qui nous couvre par sa voûte immense est comme une tente : on la dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain, *venit finis.* Tout ce qui paraît le plus solide n'est qu'une ombre fugitive qui disparaît. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on fait un grand sacrifice en quittant le monde. On ne renonce qu'à de vrais maux déguisés sous l'apparence du bien. Perd-on un appui,

(1) *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio . . . servies inimico tuo . . . in fame, in siti et nuditate et omni penuria* (DEUT. XXVIII, 47).

Notre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonté de Dieu comme il n'est jamais si serf que quand il sert à notre propre volonté ; jamais il n'a tant de vie que quand il meurt à soi-même, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soi.

Nous avons la liberté de faire le bien et le mal : mais de choisir le mal, ce n'est pas user, mais abuser de cette liberté. Renonçons à cette malheureuse liberté, et assujettissons pour jamais notre franc arbitre au parti de l'amour céleste, rendons nous esclaves de la dilection de laquelle les serfs sont plus heureux que les rois. Que si jamais notre âme voulait employer sa liberté contre nos résolutions de servir Dieu éternellement et sans réserve, ô alors, pour Dieu, sacrifions ce franc arbitre, et faisons-le mourir à soi, afin qu'il vive pour Dieu. Celui qui voudra le garder pour l'amour propre en ce monde, le perdra pour l'amour éternel en l'autre, et celui qui le perdra pour l'amour de Dieu en ce monde, le conservera pour le même amour en l'autre. Celui qui lui donnera la liberté en ce monde, l'aura serf et esclave en l'autre ; et celui qui l'asservira à la croix en ce monde, l'aura libre en l'autre, où étant abîmé en la jouissance de la divine bonté, sa liberté se trouvera convertie en amour, et l'amour en liberté ; mais liberté de douceur infinie, sans effort, sans peine, et sans répugnance quelconque ; nous aimerons invariablement à jamais le Créateur et Sauveur de nos âmes. » (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

quand on rejette un roseau brisé, qui loin de nous soutenir nous percerait la main? Faut-il du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine?

2°. *Son malheur.* Que quitte-t-on? Ce que quitte celui qui à son reveil sort d'un songe affreux. Sacrifier à Dieu la nature entière, c'est lui sacrifier le néant, la vanité, le mensonge. Du reste, ce monde fragile est ingrat et perfide. Combien dure est sa servitude! Que n'en coûte-t-il pas pour mendier ses faveurs, que de sollicitudes pour ceux qui veulent parvenir, et même pour ceux qui sont parvenus! Quelle pauvreté au sein de l'abondance! car les désirs des mondains sont insatiables. L'envie s'y mêle, et on y est malheureux, non seulement de son propre malheur, mais encore de la prospérité d'autrui. On n'y peut ni assouvir ses passions, ni les vaincre; on sent la tyrannie et on ne veut point en être délivré.

Ah! si on pouvait traîner le monde entier dans les cloîtres, on lui arracherait facilement l'aveu de sa misère. On n'entend dans toutes les familles que gémissements. L'un est dans un désastre qui lui enlève tout le fruit de longs et pénibles travaux; l'autre dans son emploi souffre des dégoûts mortels. Celui-ci perd; celui-là a peur de perdre; cet autre n'a pas assez; l'ennui les poursuit tous jusque dans les spectacles et les plaisirs. Tous s'avouent malheureux; et chose étrange, les enfants de Dieu conservent parfois une estime secrète pour ce que le monde, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. Il en est qui, tout en étant bons, se laissent éblouir par un éclat si grossier. Il sont étonnés d'entendre les gens du monde se plaindre de leur sort, comme si c'était là une nouvelle, comme si Notre-Seigneur n'avait pas dit: *Malheur au monde.*

5528. 3° *Le monde est incompatible avec les vrais biens.* Les peines qu'il endure sont le commencement des douleurs éternelles, comme la paix des âmes détachées du siècle est l'avant-goût des joies du ciel. Le monde est le royaume de Satan; les ténèbes du péché couvrent cette région de mort. Oh! qu'elle est redoutable cette puissance de ténèbres qui aveugle les plus clairvoyants? Elle séduit les esprits et leur enlève la vérité, après même qu'ils l'ont connue et aimée. Sous son influence, on ne voit plus ce que l'on voyait, on craint même de le revoir; et on se plaît dans son aveuglement. Aussi est-il dit à tous que *l'amitié du monde est l'ennemi de Dieu, et nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.* Aussi y avons-nous renoncé à notre baptême. Qu'y avons-nous promis? de renoncer aux pompes de Satan. Ne sont-elles pas celles du monde? Le renoncement aux vanités du siècle est donc nécessaire à la vie chrétienne. C'est ainsi que l'entendaient les premiers chrétiens. Sans quitter leurs familles ni leurs travaux, il vivaient retirés du siècle comme les religieux les plus fervents.

On se taisait, on priait, on travaillait sans cesse des mains, on se cachait; en sorte que les chrétiens étaient appelés un genre d'hommes qui fuyaient la lumière. On obéissait au pasteur, au père de famille: point d'autre attente que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avènement du grand Dieu de gloire; point d'autre assemblée que celle où l'on écoutait les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'Agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies; point d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessait pas de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous?

Quand on ne veut pas aimer Dieu, quand on veut suivre l'entraînement de ses passions, qu'on aime le monde et qu'on le cherche. Mais quand on croit à l'Evangile, quand on craint la justice de Dieu, quand on se défie de sa propre fragilité, quand on est chrétien enfin, on doit haïr le monde et ses maximes, fuir ses fêtes et ses plaisirs.

Celui qui embrasse l'état religieux que fait-il de plus ? Il s'éloigne d'un ennemi avec lequel on ne peut jamais faire la paix; il détourne les yeux pour ne pas voir ce qui peut le séduire. Est-ce là un grand sacrifice? N'est-ce pas plutôt un soulagement, une sûreté, une tranquillité ? En laissant donc de côté le désir de la perfection, d'ailleurs si enviable, en ne considérant que l'intérêt, et le bonheur de cette vie pour une âme chrétienne, où sera ce bonheur, sinon loin d'une mer orageuse, où il n'y a qu'écueils et que naufrages? où sera-t-il, sinon loin des objets qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents? Hélas! Je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban et je craindrais de me mettre à l'abri de la tempête? Aussi quand saint Paul exhorte à la virginité, quelles raisons allègue-t-il? Il veut affranchir les âmes des tribulations de la chair, et leur offrir un moyen de prier sans empêchements, en étant dégagé des embarras du siècle.

De là vient, qu'ouvrant les livres des saints Pères, je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits à tout le peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert et de la fuite du siècle.

J'aperçois même, dans la règle de saint Benoît, qu'on ne craignait point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de la raison: les parents sans crainte de les tyranniser, croyaient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau.

C'est ce qu'on pensait avec raison puisque tout chrétien doit mépriser le monde, il est plus facile de le faire de loin que de près. Aussi, dès les premiers temps de l'Eglise, vit-on en Orient des hommes et des femmes qui menaient la vie religieuse. Dans l'Occident quelle foule de vierges et de personnes de tout âge et de toutes conditions qui, dans la retraite et le silence, ignoraient le monde et étaient ignorées de lui ! Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine; mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Eglise, après la conversion de Constantin. Les chrétiens si simples et si ennemis de toute mollesse craignaient plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avaient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables qui vivaient dans des corps mortels sans tenir à terre : les solitudes sauvages fleurirent ; des villes entières étaient presque désertes ; d'autres villes comme Oxyrinque, dans l'Egypte, devenaient autant de monastères. Voilà la source des communautés religieuses ; oh ! qu'elle est belle ! qu'elle est touchante ! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi !

Mais hélas ! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres ! Il me semble que j'entends saint Antoine

qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit ; mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre en nous donnant l'Evangile de son Fils. Je vois saint Pacôme qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable.

J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays. Jusqu'au delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire qui, ayant vendu le livre des évangiles pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, même jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout.

Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consolant les autres solitaires qui se plaignaient de ne le point voir, en leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point ; mais je ne puis pas être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir.

Sortons, sortons de Babylone persécutrice des enfants de Dieu et enivrée du sang des saints ; hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies.

Que celui qui par condition doit vivre au milieu du monde se sépare du moins de son esprit, qu'il renonce à ses maximes, qu'il fuie ses périls : mais en vérité qu'ils sont heureux ceux qui peuvent le quitter réellement en embrassant la vie religieuse, qui a du reste d'autres avantages.

5529. II. *La pratique des vœux.* 1° *La pauvreté.* Rien n'effraye plus qu'elle : c'est pourquoi Notre-Seigneur qui est venu révéler des vérités cachées, commence ses instructions en renversant les idées mondaines, et en disant : *Bienheureux les pauvres d'esprit* (dire ses avantages comme au n. 3003).

Que redoutez-vous en la pratiquant dans sa perfection ? Oseriez-vous, épouse de Jésus attaché nu sur la croix, vous comparer aux riches du siècle ? vous avez promis de tout quitter, et leur ambition est de posséder de grands biens ; et cependant entrez dans les palais ; et si le dehors brille, souvent le dedans n'est que misère : des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires ; des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir ; on souffre, et on cache sa souffrance ; non seulement on est pauvre selon sa condition, mais pauvre honteux ; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, près de faire banqueroute, et de la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre, voilà les gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain. Et pour vous, vous ne manquez de rien. Vous avez sous la main tout le nécessaire, sans être chargée d'aucune bienséance qui tyrannise, sans avoir besoin de gagner beaucoup, sans risquer de perdre, ne manquant que d'un superflu qui donnerait plus de peine que de plaisir. Qui est celui qui pourrait se vanter d'être si heureux dans la famille, s'il a quelque expérience de la vie ? Comment donc se plaindre de la pauvreté religieuse et ne pas la bénir comme un bienfait ?

5530. 2° *La virginité*, n'est-elle pas l'affranchissement des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage ? L'Apôtre les a signalées ; et tout le monde en parle. Ne parlons pas des dissensions scandaleuses entre époux, qui cependant ne sont pas rares ; les dissensions dont on ne laisse rien paraître, sont plus nombreuses encore. Choisissons parmi les époux les meilleurs, nous trouverons néanmoins souvent en eux des humeurs, des préventions, des liaisons, des habitudes différentes. On se voit de si près, si souvent, et avec tant de défauts de part et d'autre, et cela durant toute une vie. L'affection s'use, l'imperfection rebute, il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas le laisser voir, on prend aussi sur son prochain et on s'aperçoit de la contrariété qu'on lui cause ; le cœur souffre et on se devient une croix l'un à l'autre. On aime sa croix, mais on la porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir ou par une affection affaiblie qui ne se réveille qne dans les grandes occasions. Les rapports journaliers ont perdu tout leur charme ; supposons même une amitié vive et persévérante, ne prépare-t-elle pas une douleur presque inconsolable à la mort de l'un ou de l'autre ?

Joignez à ces tribulations celles d'enfants ingrats ou rebelles, ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents, ou enfin bons, mais malades ou ravis par la mort à la tendresse des auteurs de leurs jours, les contradictions à essuyer des domestiques, des voisins, des ennemis, et parfois d'amis importuns. O tribulations, qu'il fait bon vous voir de loin, dans la solitude d'un monastère! O sainte Virginité qui affranchis des sollicitudes de la terre, tu donnes aux âmes un époux qui ne peut mourir, en qui elles ne trouvent jamais ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour ; elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas. Exigeât-il beaucoup de ses épouses, qu'elles ne pourraient jamais payer trop cher l'honneur qu'il leur fait; mais il ne demande d'elles que ce qui fait leur bonheur.

5531. 3° *L'obéissance*. On est tenté de penser que c'est un joug écrasant de s'assujettir, non seulement à la sagesse, à la charité, mais encore aux fantaisies, ou aux duretés des supérieurs. C'est là pourtant un grand bienfait ; car bon gré mal gré, il faut se soumettre. A qui se soumettrait-on dans le siècle ? à un mari, parfois à un serviteur, à ses propres caprices, à ses propres passions, ou du moins à une vaine sagesse qui, sous une apparence trompeuse, est souvent pire que les passions elles-mêmes. En religion on se soumet à Dieu à proprement parler. C'est certain pourvu qu'on ait la foi : les supérieurs tiennent sa place. Le servir n'est-ce pas régner ? s'ils abusaient de leur autorité, tant pis pour eux ; il ne vous en reviendra que des biens sérieux ; vous aurez l'occasion de vous humilier, de mortifier votre amour-propre trop sensible. La Providence se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien ; ne vous élevez point contre celui qui tient la place de Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus, parce que nous avons encore plus besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés, consolés par des supérieurs sans défauts.

Du reste, la solitude, le silence, l'obéissance exacte à la règle et aux con-

stitutions, qui, au lieu d'être un joug pénible, ne sont que l'Evangile, ou la loi de grâce appliquée, et par conséquent le joug doux et léger du Maître, garantissent presque de tout ce qu'il y aurait à souffrir des supérieurs et des égaux, pourvu qu'on sache se taire, ne pas se mêler de ce dont on n'a pas la charge, et chercher son soutien en Dieu, et non en des amitiés particulières, source de critiques et de murmures. Que peuvent les défauts des supérieurs, sinon nous retrancher quelque vaine consolation, mortifier notre goût en des bagatelles ? N'est-ce pas pour nous un sujet de mérite ? Le pis qui puisse vous arriver, c'est de n'être jamais dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, c'est que les supérieurs vous humilient et vous mettent en pénitence, comme si vous ne deviez pas y être toujours, comme si la vie chrétienne et religieuse n'était pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle! Où est-il donc, ce joug si dur de l'obéissance ? hélas ! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui, qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal; mais moi j'obéis bien, heureux de n'avoir qu'à obéir !

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude. Au contraire ce qui est rude, c'est d'être livré à soi-même. Il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste. Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard: Qui me donnera cent supérieurs, au lieu d'un, pour me gouverner ! Ce n'est pas une gêne, c'est un secours : plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé moi-même. Il en est des supérieurs comme des clôtures : ce n'est pas une prison qui tient en captivité, c'est un rempart qui défend l'âme faible contre le monde trompeur et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté ? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par là sa liberté, loin de la perdre.

O bonheur de la vie religieuse, ô pauvreté plus riche que tous les trésors, ô chasteté plus douce que tous les plaisirs, ô obéissance, vraie liberté des enfants de Dieu, abnégation complète d'une âme à qui Dieu est tout ! Le monde est crucifié et mort pour elle; elle n'y pense plus ; elle est crucifiée et morte pour le monde, mais elle vit en Dieu. Voilà la vie religieuse. Qui ne l'estimerait, qui ne l'envierait, s'il comprend son bonheur pour ce monde et pour l'autre ?

5532. **Autre plan. Pour une profession.** *Sur la* **virginité,** *d'après Bossuet. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.* L'Apôtre saint Jean voulant décrire la gloire des vierges les représente sur une montagne avec l'Agneau. D'où vient qu'elles sont sur une montagne élevée, bien au-dessus du monde, sinon parce que la virginité les sépare ? Et d'où vient qu'elles sont avec l'Agneau, sinon parce que la virginité les unit? Et c'est aussi ce que saint Paul exprime par ces paroles: Je vous ai promise à un seul; c'est la séparation d'avec tout autre. Je vous ai promise à un

seul époux, c'est l'union la plus intime. Voilà donc le rôle des épouses de Jésus-Christ sur la terre : c'est la séparation d'avec le monde et les créatures, et l'union à Notre-Seigneur.

5533. I. *Séparation de la vierge.* Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute, qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes ; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semble nous égaler aux intelligences. Qui pourrait lire sans s'étonner de quelle sorte Dieu forme l'homme ? Premièrement, il prend de la boue ; est-il une matière plus vile ? Après, il y inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance ; est-il rien de plus admirable ? C'est pourquoi je vous disais, chrétiens, que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble que l'un et l'autre puissent disputer à qui nous appartenons à plus juste titre. Notre mortalité nous donne à la terre ; l'image de Dieu nous adjuge au ciel ; et nous sommes tellement partagés, qu'il semble qu'on ne puisse faire justice sur ce différend sans nous ruiner et sans nous détruire par une destruction violente ; toutefois il n'en est pas de la sorte. La sage Providence de Dieu ne laisse pas notre condition si fort incertaine que cette importante difficulté ne puisse être facilement terminée.

Mais qui jugera donc un si grand procès ? Qui décidera cette question, qui met toute la nature en dispute ? Chrétien, n'en doute pas, ce sera toi-même. L'homme est la matière de tout le procès, et il en est lui-même le juge. Oui, nous pouvons prononcer souverainement si nous sommes de la terre ou du ciel : selon que nous tournerons nos inclinations, ou nous serons des brutes ou nous serons des anges célestes. C'est pourquoi, dit saint Augustin, Dieu a formé l'homme avec l'usage de son libre arbitre ; animal terrestre, mais digne du Ciel, s'il sait s'attacher à son créateur. *Terrenum animal, sed cœlo dignum, si suo cohæreret auctori.* Ne nous plaignons pas, chrétiens, si cet esprit, d'une nature immortelle, est liée à une chair corruptible. Dieu qui, par un très sage conseil, a trouvé bon de le mêler à cette matière, lui a inspiré une secrète vertu par laquelle il s'en peut détacher avec le secours de sa grâce ; et si nous conservons à l'image de Dieu, c'est-à-dire à la raison qu'il nous a donnée, la prééminence qui lui est due, ce corps même (qui n'en serait étonné), oui, ce corps tout pesant, tout mortel qu'il est, passera au rang des choses célestes, parce que l'âme qui est la partie principale à laquelle appartient le domaine, attirera son corps avec elle, non-seulement comme un serviteur très obéissant, mais encore comme un compagnon très fidèle.

Ainsi je vous exhorte, mes frères, par les paroles du saint apôtre, que vous vous dépouilliez de l'homme animal (EPHES. IV, 22). Défaites-vous de l'homme terrestre, qui n'a que des désirs corrompus ; déclarez-vous, par une juste sentence, venus du ciel et faits pour le ciel, en rejetant les affections corporelles qui vous tiennent attachés à la terre. Retirez-vous, retirez-vous, soyez purs, ne touchez point aux choses immondes, et je vous recevrai, dit le Seigneur (I COR. XV, 49, II COR. VI, 17). Mais c'est à vous, ô vierges sacrées, chastes épouses du Sauveur des âmes, c'est à vous que cette séparation salutaire est particulièrement commandée ; car vous vouez

à Dieu la pureté parfaite. Or, la pureté qu'est-ce, sinon la séparation? Nous appelons impur ce qui est mêlé; et pur, ce qui n'est gâté ni corrompu par aucun mélange, tant que l'eau n'a point perdu la limpidité de sa source, elle est pure; elle s'agite en passant sur la terre, elle en détache quelques parties qui se mêlent avec elle, elle perd sa netteté; elle cesse d'être pure dès qu'elle est mêlée. Mais élevons plus haut nos pensées. Dieu est l'être infiniment pur, parce que sa nature est entièrement dégagée de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption, élevée au-dessus de tout le créé. Il ne reçoit rien de dehors; car il est infiniment riche; et il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections; et sa pureté se répandant par degrés sur les créatures, ne trouve rien de plus près d'elle que les intelligences célestes, qui sont séparées de toute matière. Mais après les anges du ciel doivent venir ceux de la terre. C'est la virginité qui les fait et qui les sépare du créé; et aucune vertu ne va plus loin. Il y a, en effet, des vertus morales qui se tiennent dans certaines limites; mais il y en d'autres qui ne sont jamais satisfaites qu'elles ne soient parvenues à ce qui est plus élevé. Le courageux est ferme contre les périls; mais le magnanime peut à peine rencontrer assez de dangers, et assez d'entreprises hardies pour exercer sa vertu. La libéralité donne généreusement aux autres; mais la magnificence va presque jusqu'à la prodigalité. La tempérance apprend à régler selon la raison les plaisirs des sens; la virginité plus courageuse ne veut pas même les regarder, elle les foule aux pieds et s'élève vers le ciel entièrement dégagée. Du moment où la virginité est une vertu, elle a son siège dans l'âme plutôt que dans le corps. Nous ne prêchons pas la virginité, comme le ferait un médecin ou un philosophe, ou comme la pratiquaient les vestales, les prêtresses des faux dieux, mais nous louons la virginité chrétienne, elle qui tient le cœur en haut au-dessus des plaisirs qui passent. C'est donc le cœur qu'il faut purifier en le séparant, en l'élevant: ce qui n'empêche pas cette vertu de rejaillir aussi sur le corps et de le sanctifier, ainsi que le soleil se peint dans une nuée; et c'est pourquoi saint Basile dit que tous les sens de la vierge doivent être vierges. Notre vue est-elle vierge, si elle ne se repaît que de vanité? nos oreilles, etc., notre bouche, etc. Donc vigilance, la convoitise qu'on combat, est comme un prisonnier qui tâche de s'évader; elle se présente à la porte de tous les sens. Elle fait la modeste au commencement, elle demande peu, une petite curiosité; et si on la lui accorde, elle prend de l'audace, et l'âme en est troublée. Une pierre qu'on jette dans l'eau n'en touche qu'une petite partie et elle en agite toute la surface; donc vigilance et détachement général, afin de goûter:

5534. II. *L'union à Jésus.* Les esclaves des plaisirs coupables ne peuvent s'unir au Dieu de toute sainteté; les âmes les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de cette souveraine beauté qui ne se montre qu'aux esprits purs. Comme rien ne détache de la terre comme la virginité, qui sépare l'âme en l'élevant, il est clair que c'est avec elle que Jésus s'unit avec plus de complaisance. Qui pourra dire l'amour qu'il porte à la sainte virginité? Il ne veut point de mère qui ne soit vierge; en célébrant la dernière pâque, il met sur sa poitrine un disciple vierge; en mourant sur la croix, il honore de ses derniers discours les vierges; c'est lui qui dans sa gloire veut avoir les vierges en sa compagnie. C'est que la

vierge, *cogitat quæ Domini sunt ;* retirée loin des soins du monde dans son intérieur, elle n'ouvre la porte qu'à Jésus seul. Aussi est-ce là le sanctuaire que Jésus se plaît à habiter, parce qu'il n'y entre que son saint amour ; il aime d'autant plus à en remplir les âmes qu'il les trouve plus vides de l'amour du monde. Quelle doit être votre joie, ô Vierge, dans cette mystérieuse union ! C'est là, dit saint Bernard, que les amertumes contentent, parce que la charité les change en douceurs. *Dilectus meus mihi et ego illi ;* et cet Epoux n'a-t-il pas tout ce qui peut satisfaire l'épouse la plus exigeante ? O disciple bien-aimé, disciple vierge, dites-nous quelque chose des délices des vierges. *J'ai entendu,* dit-il dans l'Apocalypse, *une voix du ciel, comme le bruit de grandes eaux, et comme le son de plusieurs instruments de musique ; et ils chantaient un cantique devant le trône, et nul autre qu'eux ne pouvait l'apprendre. Ce sont les vierges, et ils suivent l'Agneau partout où il va.* C'est un cantique nouveau ; car la virgirnité est propre à la nouvelle alliance ; toutes n'entendent pas ce cantique, car Jésus a dit que tous ne comprennent pas le conseil de garder cette vertu ; ce cantique retentit comme le bruit de grandes eaux, parce qu'il vient d'une joie abondante ; il raisonne avec justesse parce qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien qui ressemble au débordement de la joie mondaine. Courage donc, voyez cette sainte compagnie qui vous tend les bras ; venez, dit-elle, venez chanter avec nous les louanges de l'Agneau sans tache ; là les Agnès, les Cécile, les Ursule, etc. vous montrent la place qui vous est marquée, si vous gardez la foi à votre Epoux, si pour lui rester saintement unies, vous réglez toutes les passions de votre âme ; et saint Augustin vous apprend que c'est plus facile pour vous de les modérer, qu'il n'est facile aux amateurs du monde de les contenter. Veillez sur vos oreilles : c'est par elles qu'Eve a été séduite ; gardez vos yeux : ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile, comme un rempart de votre pudeur qui retient vos yeux et exclut ceux des autres. Craignez où il n'y a pas lieu de craindre, afin d'être en sûreté dans le péril même. Votre Epoux est plein d'amour, *concupiscet rex decorem tuum,* mais il est jaloux : *respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos.* Il ne peut souffrir que votre cœur se partage, c'est pourquoi, en vous donnant à lui, vous renoncez aux biens de ce monde et même à votre liberté, lui protestant par là que vous foulez tout aux pieds pour n'aimer que lui. Soyez fidèles : et vous chanterez à sa suite, au ciel, le cantique virginal.

5535. **Plan** *de Massillon pour une* **profession.**

Misit de summo, et accepit me, et assumpsit me de aquis multis ; ... et eduxit me in latitudinem quoniam voluit me.

Division. Deux consolations de la vie religieuse. I. Une consolation d'élection. II. Une consolation de préservation.

I. *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, et nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolants de la première. Or, telle est la vie religieuse en effet, dans les âmes que Dieu appelle à cet état.

1° On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'âmes jetées au milieu du monde : 1) Préférence de pure bonté. Car, au lieu que

les hommes ne nous préfèrent, dans la distribution de leurs grâces, que parce qu'ils nous trouvent ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits; Dieu, dans ses choix, ne consulte que sa miséricorde, parce que nous en sommes tous également indignes. Ainsi les heureuses inclinations, le premier âge passé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, sont les suites heureuses, et non les causes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes secours, n'ont pas persévéré dans le dessein qu'elles avaient de s'ensevelir avec Jésus-Christ dans ces saintes retraites? 2) Préférence consolante par sa singularité. Considérez ce qui se passe dans l'univers: comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'âmes justes et fidèles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errants, de pécheurs, de mondains, de tous les pays et de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition et de la colère: c'est un atome au milieu d'une espace immense: et cependant c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie; il vous a élue même parmi ses élus. Que de grâces renfermées dans une seule grâce! il vous a séparée de tant de peuples qui ne le connaissent pas, ou qui le connaissant ne l'adorent pas comme il faut, de tant de fidèles, qui en l'adorant, violent sa Loi sainte; il vous a privilégiée encore par dessus ce petit nombre d'âmes justes, qui au milieu des périls du monde le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde et lui: sentez-vous tout le prix de cette préférence?

2º Nouveau sujet de consolation dans votre élection: Les moyens dont Dieu s'est servi pour vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour nous retirer du monde! que de secrètes invitations! que de nuages dissipés! que de dégoûts vaincus! que d'obstacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événements inattendus! que de révolutions et de changements pour nous frayer le chemin où il voulait vous conduire! de sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdues de vue, et que vous pouvez lui dire avec le prophète: C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, et qui dès le sein de ma mère avez mis votre main sur moi. Telles sont les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens.

3º Autre sujet de consolation dans votre élection: les secours et la protection que Dieu promet, et qui sont toujours les suites de cette élection. C'est une vérité du salut que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous. Tel est l'avantage d'une âme qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée; elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa faiblesse et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle, c'est Dieu même qui l'y conduit, et c'est assez: elle peut dire avec le Prophète: *Le Seigneur est mon guide; rien ne me manquera.* Au lieu que les âmes mondaines entrées la plupart dans l'état où elles se trouvent, sans vocation du Ciel, sont livrées à leur propre faiblesse. De là vient que nous voyons tous les jours tant d'âmes dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons désirs, et nées avec d'heureuses inclinations, se plaignent sans cesse de leur faiblesse; des âmes pour qui tout est un écueil et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Hélas! elles errent au gré de leurs passions, dans un monde où la main de Dieu ne les a pas

placées. Pour vous que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ne craignez donc pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations ; ses devoirs les plus pénibles soutiendrons votre foi, loin de l'abattre ; et vous serez vous-même surprise de votre force et de votre courage. Mais ne comptez pas tellement sur la grâce de votre élection, que vous laissiez affaiblir en vous cette première ferveur de l'esprit : si vous vous relâchiez, en vain étiez-vous appellée aux noces de l'Epoux ; vous risqueriez d'être rejetée, comme les vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

5536. II. *Consolation de préservation.* En effet, vous quittez le monde ; mais qu'est-ce que ce monde misérable duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais ? Premièrement, c'est une région de ténèbres ; secondement, une voie toute semée d'écueils et de précipices ; troisièmement, c'est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes.

1° Une région de ténèbres ; la vérité n'y trouve ou que des aveugles qui ne la connaissent pas, ou que des ennemis qui la combattent ; et sans parler de tous les divers genres d'aveuglements si répandus dans le monde, qui attaquent le fondement de la Foi et de la Doctrine sainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altèrent les règles et les maximes. On annonce tous les jours ces maximes saintes avec autant de force, d'exactitude et de lumière, que dans les premiers âges de l'Eglise : cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent ; et ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers, ce sont les erreurs de presque tous les hommes ; c'est la doctrine du monde entier, contre laquelle il n'est plus temps de s'élever. C'est ainsi que presque tous les hommes marchent, sans le savoir, dans les ténèbres ; et c'est ainsi que vous auriez vécu, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous avait retiré de cette région de ténèbres, pour vous faire passer à un royaume de lumières : vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude ; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres. Les miséricordes du Seigneur sur vous sont donc dignes d'une reconnaissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre, comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule ; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'est plus consolant pour une âme que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes.

2° Le monde est une voie toute semée d'écueils et de précipices. Tout est danger dans le monde : Danger dans la naissance, dans l'élévation, dans les soins publics, dans l'usage des grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, etc., voilà le monde, si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt en heurter un autre ; et ne croyez pas que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour un autre, quand même des exemples domestiques de vertus auraient quelques temps défendu votre innocence. Ah ! que les exemples touchent peu, dans cette première saison de la vie qu'on destine à l'oubli de Dieu !

Vous auriez peut-être envié le bonheur des âmes qui servent Dieu, et qui sont à lui sans réserve; mais rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'aurait jamais eu que vos faibles désirs; et le monde, toujours votre cœur et vos affections véritables. Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, et de la difficulté d'y faire son salut, je veuille justifier les vaines excuses des mondains. Il est difficile, disent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde; cela est vrai. Mais combien d'âmes fidèles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux! Le plus sûr, dites-vous, serait de tout quitter, et de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous; mais il ne faut pas que les désirs d'un état devenue impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent; c'est une illusion de ne pas faire ce qu'on doit, parce qu'on voudra faire ce qu'on ne peut pas.

3° Le monde est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes. On croirait d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé; mais il s'en faut bien. Hélas! si l'on pouvait y être heureux, du moins en oubliant Dieu, et en ne refusant rien aux passions insensées; si on n'évitait pas les supplices éternels, destinés aux pécheurs, du moins on jouirait du présent; mais ce présent même, cet instant rapide, est refusé aux pécheurs. Dieu qui nous a faits pour lui ne veut pas que nous puissions être un instant même, heureux sans lui; il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. En vain, nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette espérance; et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde, il ne l'a laissée qu'à ses disciples. Ainsi en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable; et ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Oui, si vous connaissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls et ses inquiétudes. Réjouissez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde, pour faire sa demeure au milieu de votre cœur, et y rétablir une paix et une sérénité éternelle. *Gaudeamus et exultemus et damus gloriam ei quia venerunt nuptiæ Agni et uxor ejus præparavit se* (APOC. XIX, 7).

XXXVII. — Sur les Fléaux ou calamités publiques, *(d'après le B. L. de Grenade).*

5537. Parmi les tristes erreurs, qui désolent le monde, il faut mettre au premier rang l'aveuglement déplorable qui rapporte les diverses calamités de la vie, non pas à Dieu qui gouverne l'univers, mais à la nature, à la fortune, au hasard, ou même aux astres. Cette persuasion a pour effet de rendre nos maux inguérissables, puisque les châtiments divins, destinés à en être les remèdes, restent sans efficacité. Or quelle espérance peut-on concevoir du salut d'un homme gravement malade, s'il n'éprouve aucun soulagement des remèdes employés? Tel est notre état; en vain le céleste médecin nous envoie-t-il, pour nous guérir le remède des afflictions, nous

n'en devenons pas meilleurs que par le passé. Dieu s'en plaint souvent par la bouche des prophètes : *On s'est fatigué à la nettoyer*, dit Ezéchiel ; *mais la rouille y est entrée si profondément, qu'elle n'a pu même en sortir par le feu* (XXIV, 12). *C'est en vain*, dit le Seigneur dans Jérémie (XI, 30), *que j'ai frappé vos enfants ; ils n'ont pas profité du châtiment.* Et ailleurs, le prophète parlant à Dieu dit : *Vous les avez frappés et ils ne l'ont pas senti, vous les avez brisés de coups et ils n'ont pas voulu se soumettre* (V, 3). La cause de cet endurcissement, c'est la fausse persuasion que les calamités publiques viennent, non de Dieu qui punit nos crimes, mais du cours ordinaire de la nature. Cette erreur étant la source des plus grands maux, j'ai cru vous être utile en travaillant à la combattre aux moyens de passages très clairs de la Sainte Ecriture, et en vous montrant que tous les fléaux qui affligent la terre ont leur principe non dans le hasard, ou la mauvaise fortune, mais dans la divine providence qui punit les hommes coupables pour les rendre meilleurs. *Tantummodo vos cognovi ex omnibus cognationibus terræ : idcirco visitabo super vos omnes iniquitates vestras* (AMOS III, 2). Je n'ai connu que vous de toutes les nations de la terre : c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités afin de remplir mon dessein, je mettrai sous vos yeux, en les appuyant du témoignage des saintes écritures, cinq vérités qui s'enchaîneront mutuellement, et vous feront clairement comprendre dans quel funeste aveuglement le monde est plongé.

5538. I. — La première de ces vérités est que tous les malheurs qui arrivent dans le monde sont envoyés ou permis par le Seigneur. Ecoutez-le parler dans Isaïe : *Je suis le Seigneur*, dit-il, *et il n'y en a point d'autres ; c'est moi qui forme la lumière et les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux : je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses. Ego Dominus, et non alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem et creans malum : ego Dominus faciens omnia hæc* (XLV, 7). Non seulement les grandes choses, mais aussi les plus petites sont l'objet des soins de la divine providence, comme l'atteste la vérité elle-même dans saint Luc (CHAP. XII, 6, 7) : « N'est-il pas vrai que cinq passereaux se donnent pour deux oboles ? Et néanmoins il n'en est pas un seul qui soit en oubli devant Dieu. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. » *Nonne quinque passeres veniunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo. Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt.* Chose étonnante, les sages de l'antiquité enseignaient la même doctrine sur l'universelle sollicitude de la providence divine. Plutarque nous assure qu'aucune chose ni grande ni petite n'échappe à la sagesse de la divine providence. Si un philosophe païen parlait ainsi, quels ne doivent pas être les sentiments d'un chrétien qui adore un Dieu incarné et crucifié pour notre amour ? Les choses elles-mêmes que dans le langage vulgaire on attribue au hasard sont du ressort de la providence et du gouvernement de Dieu, comme le démontre abondamment saint Augustin dans la *Cité de Dieu*. Qui n'attribuerait à la fortune l'événement qui est ainsi raconté au troisième livre des Rois : « Il arriva qu'un homme ayant tendu son arc, tira une flèche au hasard, et elle vint percer le roi d'Israël entre le poumon et l'estomac ? » (III REG. XXII, 34.) Eh bien ! tout le contexte indique clairement que le doigt de Dieu dirigeait cette flèche.

Et cependant, nous voyons tous les jours des hommes qui sont dans l'illusion sur cette vérité, et rapportent tout ce qui arrive à la nature ou au hasard. De là ces paroles de saint Augustin : « Personne de ceux qui souffrent l'adversité n'attribue son malheur à ses péchés. A ses yeux, ce qu'il souffre était inévitable, ses fautes n'y sont pour rien. C'est pourquoi on ne croît plus que Dieu puisse punir les péchés, parce que, quand il punit, on ne le remarque pas. » C'est contre eux que s'élève Jérémie, pleurant dans ses *Lamentations*, le malheur et la ruine de son peuple, et se plaignant du manque de foi de ceux qui attribuaient ces calamités non à la divine providence, mais aux caprices du sort : « Qui est celui qui a dit qu'une chose pût se faire sans que le Seigneur l'ait commandée ? Est-ce que les maux et les biens ne sortent pas de la bouche du Très-Haut ? Pourquoi l'homme murmure-t-il pendant sa vie, l'homme qui souffre pour ses péchés ? (THREN. III, 37, et suiv.) » Le Seigneur lui-même dit dans Sophonie : (I, 12.) « Je visiterai dans ma colère ceux qui se reposent sur leur lit, qui disent en leur cœur : Le Seigneur me fera ni bien ni mal. » J'ai rassemblé tous ces témoignages, afin de bien graver dans vos esprits la pensée du saint homme Job : « Le mal ne sort pas de la poussière, le châtiment ne germe pas du sol. » Ce pieux patriarche indique par-là que tout ce qui arrive dans le monde vient moins des causes inférieures que de la cause première qui régit toutes choses et ne fait pas défaut au plus faible des insectes, à la plus petite des fourmis. Telle est la première proposition, ou plutôt la première vérité.

5539. II. — *La deuxième proposition, non moins certaine que la première, c'est que le Seigneur, dans les coups dont il nous frappe, se montre tantôt un juge plein de sévérité, et tantôt un père plein de clémence.*

Qui ne sait que Dieu a plus d'une fois anéanti une nation qui l'outrageait ? Quelle calamité que la ruine de Jérusalem ! Quels coups que ceux qui frappèrent le sacrilège Antiochus ! Quelle fin que celle de Judas ! Mais ceci s'applique surtout aux châtiments qui atteignent les âmes plutôt que les corps. Le plus souvent Dieu nous châtie en père, afin de nous ramener par l'affliction à de meilleurs sentiments. Il nous dit au Psaume quatre-vingt-huitième : « Si ses enfants abandonnent ma loi, et s'ils ne marchent point dans mes préceptes..., je visiterai avec la verge leurs iniquités et je punirai leurs péchés..., mais je ne retirerai point de lui ma miséricorde, et je ne manquerai point à la vérité des promesses que je lui ai faites. » *Si dereliquerint filii ejus legem meam, et in judiciis meis non ambulaverint..., visitabo in virga iniquitates eorum, et in verberibus peccata eorum* (PS. LXXXVIII, 31, 33).

Aussi l'Apôtre atteste que le Seigneur a envoyé aux Corinthiens pour leur salut diverses calamités, et que plusieurs même ont été atteints par la mort : « Lorsque nous sommes jugés de la sorte, dit-il, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » *Dum judicamur autem, a Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Nous trouvons sur ce sujet un beau témoignage dans le deuxième livre des Machabées : « Je conjure, dit l'Ecrivain sacré, ceux qui liront ce livre, de ne point se scandaliser de tant d'horribles malheurs, mais de considérer que tous ces maux sont arrivés, non pour perdre, mais pour châtier notre nation. Car c'est la marque d'une grande miséricorde de

Dieu envers les pécheurs, de ne pas les laisser longtemps vivre selon leurs désirs, mais de les châtier promptement. En effet, le Seigneur n'agit pas à notre égard comme à l'égard des autres nations, qu'il souffre avec patience, se réservant de les punir dans la plénitude de leurs péchés, lorsque le jour du jugement sera arrivé; il n'attend pas de même pour nous punir que nos péchés soient montés à leur comble. C'est pourquoi il ne retire jamais de nous sa miséricorde, et parmi les maux dont il afflige son peuple, il ne l'abandonne point (II MACCH. VI, 12, 16) ». La vérité de ces pensées est confirmée par les paroles mêmes de mon texte : « Je n'ai connu que vous, dit le Seigneur, entre toutes les nations de la terre : c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités. »

Tous ces témoignages de la sainte Ecriture nous montrant dans les afflictions un soin paternel de la bonté de Dieu, que nous reste-t-il, sinon à croire qu'en effet il nous envoie pour notre salut les maux que nous souffrons, et par conséquent à les recevoir avec les sentiments de la pieuse Judith, « considérant que ces supplices mêmes sont moindres que nos péchés, croyant que ces fléaux dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger et non pour nous perdre, » *reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse, flagella Domini, quibus quasi servi corripimur, ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus* (JUDITH VIII, 27).

Mais si le châtiment de nos péchés atteste la miséricorde paternelle de Dieu à notre égard, par contre il faut regarder comme une marque de sa colère qu'il épargne les pécheurs obstinés dans leurs crimes. Le Seigneur menace de ce malheur plus grand que tous les autres les Juifs ingrats : « Je ne punirai point, dit-il, vos filles de leur prostitution, ni vos femmes de leurs adultères. » *Non visitabo super filias vestras cum fuerint fornicatae, et super sponsas vestras cum adultaverint* (OSÉE IV, 14). Et le Psalmiste : « Le pécheur a irrité le Seigneur; le Seigneur dans sa colère ne le punira point. » *Exacerbavit Dominum peccator, secundum multitudinem iræ suæ non quæret* (PS. IX, 4). C'est-à-dire, Dieu est tellement irrité contre lui, qu'il ne le punira point dans la vie présente, pour le châtier beaucoup plus sévèrement dans la vie future. Ainsi, c'est une grande punition pour le pécheur d'échapper ici-bas à toute punition, et c'est une grande grâce que Dieu lui fait de lui infliger ici-bas un châtiment qui finit, pour lui épargner un éternel supplice. De là cette prière de saint Bernard : « Seigneur, déployez contre moi vos rigueurs en cette vie, mais épargnez moi dans l'autre. » *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.*

5540. III. — *La troisième proposition n'est pas moins véritables, savoir, que les calamités générales sont envoyées de Dieu pour punir les péchés des hommes.* Car on sait que Dieu envoie des malheurs particuliers et individuels à certains justes, comme il l'a fait pour Job et pour Tobie, afin d'éprouver la foi et la patience de ces saints personnages, et d'en faire pour les autres hommes des modèles de ces vertus. Il ne s'agit donc pas des afflictions particulières, mais des fléaux publics que le Seigneur fait fondre sans délai sur des nations coupables, comme nous l'apprennent ces mémorables paroles de Moïse : « Vous saurez que le Seigneur votre Dieu est lui-même le Dieu fort et fidèle, qui garde son alliance et sa miséricorde jusqu'à mille générations envers ceux qui l'aiment; et qui au contraire pu-

nit promptement ceux qui le haïssent, en sorte qu'il ne diffère point de les perdre entièrement et de leur rendre sur le champ ce qu'ils méritent (DEUTER. VII, 9).» Ce passage vous apprend que les pestes, les famines, les naufrages, les guerres, les dévastations et la destruction elle-même de l'univers arrivent à cause de l'iniquité des hommes. Cela est vrai surtout de la stérilité qui désole souvent les campagnes au témoignage du prophète Osée qui s'exprime ainsi: « Ecoutez la parole du Seigneur, enfants d'Israël, car le Seigneur va entrer en jugement avec les habitants de la terre, parce qu'il n'y a point de vérité, qu'il n'y a point de miséricorde, qu'il n'y a point de connaissance de Dieu sur la terre. Les outrages, le mensonge, l'homicide, le larcin, et l'adultère s'y sont répandus comme un déluge, et l'on y a commis meurtres sur meurtres. C'est pourquoi la terre sera désolée, et tous ceux qui y habitent tomberont dans la langueur jusqu'aux bêtes de la campagne et aux oiseaux du ciel, et les poissons même de la mer seront enveloppés dans cette ruine (OSÉE IV, 1, et suiv.).» Jérémie tient le même langage.

5541. IV. — La vérité de la troisième proposition étant établie, *la quatrième s'ensuit nécessairement, savoir, que l'unique remède de tous les fléaux publics, c'est la pénitence et la détestation des péchés qui ont provoqué la colère de Dieu et attiré ces châtiments:* Aussi le prophète Jérémie, après avoir pleuré la ruine du peuple, se hâte d'indiquer le seul moyen de salut qui reste encore: « Examinons avec soin nos voies, dit-il; cherchons le Seigneur et retournons à lui. » *Scrutemur vias nostras; quaeramus et revertamur ad Dominum* (THREN. III, 40).

Il est louable, sans doute, d'ordonner alors des prières publiques et des processions solennelles; mais les actes de piété ne suffisent pas, si nous n'ajoutons à la prière la pénitence et la fuite des péchés, comme l'atteste à chaque page la sainte Ecriture. Ecoutez Jérémie: « Nous avons agi injustement, nous nous sommes attiré votre colère: c'est pourquoi vous êtes devenu inexorable. » *Nos inique egimus et ad iracundiam provocavimus: idcirco tu inexorabilis es* (THREN. III, 42); et plus loin: Vous avez mis une nuée au-devant de vous, afin que la prière ne passe point. « *Opposuisti nubem tibi, ne transeat oratio* (ibid. 44). Quelle est cette nuée qui empêche l'efficacité de la prière? Le Prophète royal nous l'apprend, quand il dit: « Si j'ai vu l'iniquité au fond de mon cœur, le Seigneur ne m'exaucera pas.» *Iniquitatem si aspexi in corde meo, non exaudiet Dominus* (PS. LXV, 18).

Il faut donc, aux prières publiques, joindre une pénitence sincère et la fuite des péchés qui ont provoqué la colère de Dieu. Prenons pour modèle les Ninivites. Non seulement ils crièrent avec une grande piété vers le Seigneur, mais ils renoncèrent aussi à leurs désordres accoutumés, et c'est cela surtout qui apaisa le Seigneur et changea sa colère en miséricorde. Voici ce que nous lisons au livre de Jonas: « Dieu considéra leurs œuvres; il vit qu'ils s'étaient convertis, en quittant leur mauvaise voie; et la compassion qu'il eut d'eux l'empêcha de leur envoyer les maux qu'il avait résolu de leur faire. » *Et vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de via sua mala; et misertus est Deus super malitiam, quam locutus fuerat ut faciat eis, et non fecit* (JON. III, 10). Ce n'est donc pas assez, pour être délivré d'un fléau, que les fidèles rassemblés en grand nombre adressent au ciel des prières publiques. Car ce fléau nous désole, parce qu'il y a parmi nous

beaucoup de haines et d'inimitiés. Il nous désole, parce que le mensonge et le parjure se multiplient. Il nous désole, parce que nous n'entendons autour de nous que détractions et médisances. Il nous désole, parce qu'un grand nombre retiennent injustement ou ravissent le bien d'autrui. Il nous désole, parce que beaucoup d'hommes intentent des procès injustes et les soutiennent par le mensonge. Il nous désole, parce que beaucoup tendent des pièges à la vertu des épouses. Il nous désole enfin, parce que la plupart répètent que ces maux arrivent, non à cause de leurs iniquités, mais à cause des iniquités de leurs frères. L'un se rejette sur les péchés des juges, l'autre sur ceux des avocats, un autre sur ceux des greffiers, un autre sur ceux des marchands; nul ne songe aux siens propres. Pour moi, je serai porté à croire que ces fléaux ont pour cause principale cet amour propre, si aveugle pour ses propres fautes, et si clairvoyant pour celles des autres. Tant que nous ne bannirons pas du milieu de nous de pareils désordres, nous fatiguerons vainement de nos prières les oreilles de Dieu. De là ces paroles du Sauveur: « Tous ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux; mais celui-là y entrera qui fait la volonté de mon Père.» *Non omnis qui dicit mihi: Domine, Domine intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei* (MATH. VII, 21).

5542. V. — *Reste la cinquième et dernière proposition,* la plus terrible de toutes, savoir que *la marque la plus certaine de la réprobation, c'est de ne pas s'amender sous la verge des châtiments divins.* Nous allons en démontrer la vérité par des témoignages manifestes de la sainte Ecriture.

Citons d'abord cette parole où Dieu compare son peuple à une vigne qui, n'ayant porté aucun fruit malgré les soins du vigneron, est abandonnée par son maître à la proie des bêtes sauvages et aux oiseaux du ciel. « J'en arracherai la haie, dit le Seigneur, et elle sera exposée au pillage; je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds. Je l'abandonnerai, et elle ne sera ni taillée, ni cultivée; les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle (ISAI. V, 5, 6). L'arbitre souverain de l'univers fait ce que les hommes ont coutume de faire quand ils possèdent un vignoble stérile: ils cessent de le cultiver. Ainsi encore les médecins, tant qu'un malade leur laisse quelque espoir, lui interdisent avec rigueur tout aliment, qui pourrait lui nuire; n'espèrent-ils plus le guérir, ils lui permettent de manger tout ce qui lui plaît. C'est ce que insinue cette menace du Seigneur: « Mon peuple n'a point écouté ma voix. et Israël ne s'est point appliqué à m'entendre: c'est pourquoi je les ai abandonnés aux désirs de leur cœur, et ils marcheront dans la voie de leurs conseils » (PS. LXXX, 12, 13). Et dans Zacharie: « Je ne serai plus votre pasteur: que ce qui se meurt, achève de mourir; que ce qu'on égorge soit égorgé, et que ceux qui échapperont du carnage, se dévorent les uns les autres. *Non pascam vos: quod moritur, moriatur; quod succiditur, succidatur: et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui* (ZACHAR. XI, 9).

Plaise à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'on ne puisse jamais nous appliquer justement ces passages, à nous que tant de calamités n'ont pas rendus meilleurs, et qui sommes toujours enfoncés dans la même lie du péché, parce que nous fermons l'oreille aux menaces du Seigneur, ne voulant pas croire que ce sont nos crimes qui nous ont mérité les maux que nous souffrons. Par suite de cet étrange aveuglement, les hommes ne s'amendent

point quand Dieu les châtie, que dis-je ? ils deviennent souvent pires par leur impatience. « O prodige, s'écrie saint Jean Chrysostome, la peine ne corrige plus, et le malheur provoque l'homme au péché. » Qu'arrive-t-il ? Le même saint docteur nous l'apprend aussitôt : « Ainsi, dit-il, s'augmente chaque jour la matière de notre châtiment. » Il arrive encore ce dont le Seigneur se plaint par la bouche d'Isaïe : Jusques à quand vous frapperai-je, vous qui continuez à pécher (ISAI. I, 5.) ? » Tant de fois châtiés, les juifs ne se corrigeaient pas ; mais continuaient de commettre fautes sur fautes, et d'exciter à les punir le juste juge de tous les hommes. Ainsi s'augmentait la matière de leur châtiment.

Et nous qui vivons sous la loi de grâce, tant de fléaux que Dieu nous envoie, ne nous rendent pas meilleurs. C'est le prince des ténèbres qui nous aveugle ainsi, et qui nous empêche d'apercevoir le bras de Dieu qui nous punit et nos crimes qui arment ce bras vengeur, puisque les barbares eux-mêmes savent attribuer leurs maux aux iniquités qu'ils ont commises. Ainsi les matelots du vaisseau qui portait Jonas, persuadés que la tempête qui s'éleva tout-à-coup était envoyée de Dieu pour punir quelque grand crime de l'un des passagers, s'empressèrent de jeter le sort pour découvrir le coupable.

Et quoi ? mes frères, des barbares et des païens sont persuadés que c'est Dieu qui envoie aux hommes les malheurs qui leur arrivent pour les punir de leurs fautes, et nous, éclairés par la lumière de l'Evangile, nous ne le croyons pas, ou du moins nous n'en profitons pas pour devenir meilleurs ! C'est donc, comme je le disais tout à l'heure, une des marques les plus certaines de réprobation, de n'être pas amené à faire pénitence par les châtiments divins.

Que me reste-t-il, mon Jésus, qu'à vous prier et à vous conjurer au nom de notre foi commune, au nom de notre salut, d'éviter un si grand malheur, et de méditer souvent l'avertissement de Jérémie cité plus haut : « Examinons nos voies ; cherchons le Seigneur, convertissons-nous à lui (THREN. III, 40). » Car la pénitence seule apaise le Seigneur et change sa colère en miséricorde, selon la parole du même Prophète : « Si cette nation fait pénitence de son péché, je me repentirai aussi moi-même du mal que j'avais résolu de lui faire. » *Si pœnitentiam egerit gens illa a malo suo agam et ego pœnitentiam super malo quod cogitavi ut facerem ei* (JÉRÉM. XVIII, 8). (B. L. de GRENADE.)

PENSÉES SUR LES CALAMITÉS.

5543. Saint Jean Chrysostome dit : *Causa enim terræ motus est ira Dei ; porro causa divinæ iræ nostra sunt peccata ; noli autem supplicium timere, sed supplicii parentem, peccatum.*

Concutitur civitas, mens vero non conquatitur. (CHRYS.) (DE LAZARO, CONC. 67.)

Quod si non audieritis me... dabo vobis cœlum sicut ferrum, et terram æneam. Consumetur incassum labor vester ; non proferet terra germen, nec arbores pomæ præbebunt (LEVIT. XXVI, 14, 19, 20).

Polluisti terram in fornicationibus tuis, et in malitiis tuis ; quam ob rem prohibitæ sunt stillæ pluviarum (JER. III, 2, 3).

Quia domus mea deserta est..., propter hoc prohibiti sunt cœli, ne darent rorem... et vocavi siccitatem super terram (AGG. I, 9, 10, 11).

Ignis, grando, fames et mors, omnia hæc ad vindictam creata sunt (Eccli 39, 35).

Addam plagas vestras in septuplum propter peccata vestra, immitamque in vos bestias agri, quæ consumant vos et pecora vestra, et ad paucitatem cuncta redigant, desertæque fiant viæ vestræ (Levit. xxvi, 21).

Armabit creaturam ad ultionem inimicorum (Sap. v, 18). Saint Grégoire dit: *Jure nos omnia feriunt, quæ vitiis nostris serviebant.*

Qui seminat iniquitatem metet mala (Prov. xxii, 8).

5544. *Pro (scandalis) amovendis,* dit saint Bernard de Sienne, *nullum remedium reperitur nisi Dei flagellum.*

« Jusqu'où les hommes ne porteraient-ils pas leur sacrilège audace, s'ils n'avaient rien à redouter de sa justice? Vous vous plaignez que les éléments ne soient pas à l'ordre de vos besoins ou de vos plaisirs; mais je vous demande: Servez-vous Dieu, vous qui voulez que toutes choses vous servent? lui obéissez-vous, vous qui faites de toute la nature la tributaire de vos caprices? (Cypr.)

5545. *Heu consolabor super hostibus meis et vindicabor de inimicis meis* (Isa. i, 24). Si Dieu pouvait pleurer, il le ferait, quand il nous châtie. Saint Basile dit: *Indignans miseretur, et minitans salvare desiderat.* Si quelqu'un vous crie: Prenez garde à vous, c'est une preuve qu'il ne veut point vous faire du mal. C'est ainsi que Dieu agit avec nous. Celui, dit saint Jérôme *qui prædicit pœnam non vult punire. Neque Deus hominibus sed vitiis irascitur. Quod miseretur proprium illi est; nam quod condemnat nos eum cogimus.*

Crescit malitia, crescit inopia rerum, dit saint Chrysostôme.

Peccata vestra prohibuerunt bonum a vobis (Jer. v, 52). — *Numquid grande est ut consoletur te Deus. Sed verba tua prava hoc prohibent* (Job xv, 11).

5546. La douleur ne cesse pas, si on ne retire l'épine qui la cause.

Il abandonne à la mort le médecin qui ne fait pas l'imputation des chairs rongées par la gangrène; *Magnæ misericordiæ est,* dit saint Augustin, *nequitiam impunitam non relinquere.* Aussi Job disait-il: *Hæc mihi sit consolatio et affligens me dolore non parcat.*

5547. Jonas dormait au fond du navire dans lequel il voulait fuir la présence de Dieu; mais le Seigneur, lorsque ce malheureux était près de tomber dans la mort temporelle et dans la mort éternelle, le fit avertir par le pilote, qui lui dit: *Quid tu sapore deprimeris? Surge, invoca Deum tuum* (Jon i, 6). Comment pouvez-vous ainsi dormir? Levez-vous et invoquez votre Dieu.

Voilà, mes chers frères, ce que Dieu fait maintenant pour vous: vous demeuriez endormis dans le péché, privés de la grâce divine et condamnés à l'enfer; le fléau est venu, lequel est une voix de Dieu qui dit à chacun de vous: *Quid tu sapore deprimeris? Surge, invoca Deum tuum.* Réveillez-vous, pauvre pécheur, ne continuez pas de vivre dans l'oubli de votre âme et de Dieu. Ouvrez les yeux et voyez: vous êtes près de tomber dans l'enfer où gémissent déjà tant de misérables qui ont commis moins de péchés que vous, et vous dormez! vous ne pensez pas à vous confesser, à vous préserver de la mort éternelle? *Surge, invoca Deum tuum:* Vite, levez-vous, sortez de cet abîme infernal où vous êtes plongé, demandez pardon à Dieu. (Saint Liguori.)

5548. *Pœnæ nos ad Deum perducunt.* (Chrys.)

Mittet contra eum fulmina... Cor ejus indurabitur quasi lapis, et stringetur quasi malleatoris incus (Job xli, 14, 15).

C'est l'image de ceux que les châtiments de Dieu ne convertissent pas.

Lorsque l'impie Jéroboam étendit la main contre le Prophète qui prédisait sa ruine, le Seigneur lui dessécha cette main, en sorte qu'il ne pouvait plus la retirer à lui: *Et exaruit manus ejus quam extenderat contra eum, nec valuit retrahere eam ad se* (III. Reg. xiii, 4).

Alors le roi conjure l'homme de Dieu de supplier le Seigneur de lui rendre l'usage de sa main. Voici ce qu'observe Théodoret sur ce fait: *Valde stultus supplex rogavit Prophetam, ut sibi peteret, non sceleris remissionem, sed manus curationem.*

C'est-à-dire : O insensé Jéroboam ! tu pries le Prophète de t'obtenir la guérison de ta main et tu ne le pries pas de t'obtenir le pardon de ton péché ! Ainsi font beaucoup de pécheurs : ils prient Dieu de les délivrer du fléau qui les frappe, ils prient les serviteurs de Dieu d'arrêter par leurs supplications le châtiment dont ils sont menacés, et ils ne prient point pour obtenir la grâce de quitter le péché, et de changer de vie. Or, comment ont-ils la prétention d'être délivrés du châtiment, quand ils n'en veulent pas ôter la cause. (Saint Liguori.)

5549. Quand Dieu a levé le bras pour nous punir, il est bien aise qu'on lui retienne la main, et qu'on se place entre deux pour l'empêcher. Un père qui aime extrêmement son fils n'a pas dessein de le châtier, toutes les fois qu'il le peut ; au contraire, il est charmé de trouver quelqu'un qui l'en empêche, et quelquefois il donne pour cela le mot à quelqu'un de ses amis. Il en est de même de Dieu, c'est un père qui nous chérit tendrement, et qui nous l'a bien fait voir, puisqu'il a donné tout son sang pour nous. Quand il s'agit de nous châtier, il voudrait bien n'en pas venir aux effets ; il voudrait que ses amis se missent au-devant des coups ; il cherche quelqu'un qui veuille le faire ; et lorsqu'il ne trouve personne, il en a regret et il s'en plaint : « J'ai cherché, dit-il, parmi eux un homme qui mît une barrière entre nous, et qui prît le parti de la terre contre moi, afin que je ne la perdisse pas ; et je n'en ai point trouvé. Vous ne m'avez point opposé de muraille pour la maison d'Israël. » Sur quoi saint Jérôme dit, que de même que les murailles et les remparts d'une ville servent à repousser les attaques de l'ennemi, de même les prières des Saints servent à repousser les effets des menaces de Dieu.

XXXVIII. — Plan de retraite de sept jours pleins, pour un prêtre qui veut faire sa retraite en particulier.

5550. Dans ces sortes de retraites, il nous semble nécessaire de faire chaque jour trois méditations et une lecture, que nous indiquons dans le plan suivant, et de parcourir entièrement dans les méditations ou les lectures, ce que nous avons écrit du n° 3432 au n° 355.

La veille au soir : Méditation 3432.

Premier jour. — 1re méditation : Fin de l'homme, 3439. — 2e méditation : Péché : Châtiments spirituels, 3441 ; lecture : Confession générale, 1786. — 3e méditation : Portes de l'enfer, 3452.

Deuxième jour. — 1re méditation : Tiédeur, 3459. — 2e meditation : Défauts, 3537 ; lecture : Examen de conscience, 3313 et 754. — 3e méditation : Mort, 3444

Troisième jour. — 1e méditation : Jugement, 3449, — 2e méditation : Vertus, 3521 ; lecture : Devoirs, 3509. — 3e méditation : Enfer, 3451, ou Ciel, 3458.

Quatrième jour. — 1re méditation : l'Enfant Prodigue, 2136. — 2e méditation : Le Démon et Jésus-Christ, 2145 ; lecture : Condition d'une bonne confession, 1239. — 3e méditation : Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 2221.

Cinquième jour. — 1re méditation : Sainteté, 3469. — 2e méditation, 3548, 2337 ; lecture : Occasions de péché, 1665. — 3e méditation : la Messe, 3544.

Sixième jour. — 1re méditation : Amour de Dieu, 2755. — 2e méditation : Sanctification des actions, 2642 ; lecture : Zèle, 3500 et suiv. — 3e méditation : Dévotion à Marie, 3555, 2386.

Septième jour. — 1re méditation : Préparation à la Communion, 2515. — 2e méditation : Persévérance, 2885 ; lecture : Saint Office, 3551, et Science, 3470 et suiv. — 3e méditation : Sacré-Cœur, 4909.

CONCLUSION.

5551. Voici donc, Prêtres vénérés et chers confrères, que nous touchons à la fin de ce long travail, que nous avons entrepris afin de vous aider à exposer aux fidèles la doctrine du salut d'une manière exacte, précise et claire. Nous avons la confiance que cet ouvrage vous sera sérieusement utile et vous dispensera de beaucoup de recherches, si vous voulez bien l'étudier à fond ; nous en avons pour garant ce grand nombre de prédicateurs de tous les instituts religieux et du clergé séculier qui ont fait de nos premières éditions leur manuel, et qui ont bien voulu nous témoigner l'estime qu'ils en font. Or, cette nouvelle édition est bien plus complète que les précédentes. Nous aimons donc à penser qu'elle mettra tout prêtre en mesure d'exercer avec fruit le sublime ministère de la prédication. A l'aide de ce volume, il pourra instruire : toute la doctrine chrétienne y est contenue ; — il pourra intéresser, surtout par les nombreux traits historiques qu'il contient. Il pourra toucher les âmes, et par ces traits eux-mêmes, qui sont parfois à eux seuls capables de faire fondre en larmes tout un auditoire, et par les accents émus des Léonard de Port-Maurice, des Le Jeune, etc., que nous avons repoduits. Du reste, ce livre abrégeant le travail de préparation des instructions, laissera plus de temps pour les méditer aux pieds du crucifix et puiser par là dans le Cœur de Jésus le *pectus quod disertos facit*. Le ministère de la prédication étant rendu par ce livre plus facile pour nos confrères, nous aimons à penser qu'ils profiteront de toutes les occasions pour faire entendre et devant les grands auditoires et dans les petites assemblées la parole du salut, cette parole qui *non revertetur ad me vacuum*, bien qu'on ne voit pas toujours d'une manière sensible et immédiate le fruit qu'elle produit.

Un prêtre qui possédera la doctrine de cet ouvrage ne sera pas non plus embarrassé pour faire à ses pénitents, au Saint Tribunal, des exhortations en rapport avec leurs besoins et avec les fêtes de l'année. Enfin, un pasteur saura y trouver ce qui est bon de dire dans ses visites à ses paroissiens.

Le prêtre, s'il est pasteur surtout, n'est pas prédicateur en chaire seulement : il doit prêcher partout et par les exemples d'une vie sainte et par ses paroles. *Si quis loquitur quasi sermones Dei.* Hélas ! si nous ne parlions de Dieu et des choses saintes qu'en chaire, combien d'âmes, de nos jours, ne nous entendraient pas ! C'est dans les familles, c'est à chaque âme en particulier qu'il faut porter la vérité dont *auditum avertent.* « Puisque le peuple ne vient plus à nous, a dit le Pasteur Suprême, Léon XIII, il faut aller au peuple. » Le Prince des pasteurs avait dit déjà, ce que nous n'avons pas compris assez tôt : *Ite ad oves quæ perierunt domus Israël.*

Et saint Paul a ajouté : *publice et per domos.* C'est ce qu'il faisait lui-même. *Nocte ac die non cessavi, cum lacrymis monens unumquemque vestrum.* Les ennemis de Dieu veulent nous reléguer dans les sacristies. Ne soyons

pas leurs dupes. Comme Notre-Seigneur, qui *circuibat omnes civitates et castella docens... et prædicans evangelium regni et curans omnem languorem et omnem infirmitatem* (MAT. IX, 35). allons de maison en maison, dire à ceux qui ont oublié le devoir pascal que nous les attendons ; aux blasphémateurs et aux profanateurs du dimanche, que ces deux crimes attirent sur le monde la colère de Dieu ; à ceux qui souffrent, que Dieu essuiera toutes leurs larmes ; à ceux qui courent après les folles joies du monde, que la mort nous fera tous danser sur la même cadence ; aux justes, qu'il faut devenir plus justes ; aux enfants, que les prémices appartiennent au Seigneur ; aux ignorants, rappelons les choses nécessaires au salut ; aux malades, faisons voir le ciel qui sera la récompense de leurs souffrances endurées avec résignation. Encore une fois : *Si quis loquitur quasi sermones Dei.* Ah ! si nous avions fait plutôt ce que font les missionnaires, parmi les hérétiques ou les infidèles, nous aurions gardé notre action sur le peuple chrétien, et il ne se serait pas remis entre les mains des juifs et des francs-maçons. Il est devenu moins docile à notre voix ; mais est-ce une raison de ne plus lui parler, puisqu'il a un plus grand besoin de nous entendre ? Parce que la brebis s'est égarée, faut-il l'abandonner ? Est-ce là ce que fait le bon Pasteur, qui est prêt à donner sa vie pour elle ? Parce que dans le naufrage des âmes, il y en a un trop grand nombre qui se noient, est-ce une raison pour le sauveteur de se laisser abattre et d'assister inpassible à leur perte, sans leur tendre une planche de salut ? Ne faut-il pas au contraire se dépenser et en saisir le plus grand nombre possible, pour les jeter dans la barque de Pierre ? N'est-ce pas le moins que nous devions faire, d'en sauver le plus que nous pourrons, si nous ne pouvons les sauver toutes ? *Si labor terret merces invitet.* Cette récompense, cest le ciel. C'est Dieu lui-même : *Ego merces tua magna nimis. Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. Amen!*

LAUS DEO ET MARIÆ !

ERRATA.

Page	23,	ligne	27,		au	lieu	de	*ili illum non videlis*	lisez *ibi illum non videbis*
»	26,	»	32,		»	»	»	consilaitur	» conciliatur
»	64,	»	14,		»	»	»	nos	» non
»	209,	»	34,		»	»	»	surhum in	» surhumain
»	233,	»	9	d'en bas,	»	»	»	pas	» que
»	238,	»	7,		»	»	»	de l'efficacité	» et l'efficacité
»	239,	»	1,		»	»	»	clamores	» clamoris
»	323,	»	33,		»	»	»	cum	» tum
»	361,	»	11	d'en bas,	»	»	»	attendre	» atteindre
»	410,	»	5	» »	»	»	»	conregnavimus	» conregnabimus
»	563,	»	8	» »	»	»	»	ni	» si
»	658,	»	6,		»	»	»	faillait	» fallait
»	659,	»	33,		»	»	»	Santan	» Satan
»	817,	»	3,		»	»	»	Henri IX.	» Henri IV.
»	848,	»	7,		»	»	»	dépassés	» trépassés
»	873, à la fin de l'avant dernière ligne ôtez le que								
»	873,	ligne	27,		au	lieu	de	pui	» qui
»	884,	»	13,		»	»	»	prauvres	» pauvres
»	894,	»	13	d'en bas,	»	»	»	disperdant	» dispersant

TABLE GÉNÉRALE ALPHABÉTIQUE

N. B. — Les chiffres de cette table renvoient aux numeros et non aux pages.

ABANDON de Dieu, 1588, 1607 et suiv.

ABNÉGATION, 3102, 3538, voir Mortification, Détachement.

ABSOLUTION (sous condition), 132.

ABSTINENCE, 109, 699 à 704, 1284, 2932.

ABUS, 291.

ACCEPTION (point d'— de personnes), 66; il n'y en a point auprès de Dieu, 604.

ACCUSATION générale après l'acte de contrition, 139.

ACTE de Foi, — d'Espérance, etc., voir ces mots.

ACTION du prédicateur, 58.
— (péchés d'—), 635.

ACTIONS (sanctification des), 2642 à 2673, 4511, 5408.
— de grâces, 3547, 2543, 2544, 4518.

ADIEUX des missionaires, 270; du P. Lejeune 2891; d'un prêtre quittant une paroisse, 5340.

ADORATION de N. S. au Saint Sacrement, 2501 à 2515, 3858.

ADULATION voir Flatteries.

ADULTÈRE, 1217 (page 424).

ADVERSITÉ, 1734 et suiv., 4267, voir aussi Souffrances et Conformité à la volonté de Dieu.

AFFECTIONS tendres et humaines, 2691, 2723 à 2726, 2806, 3058, 3116.

AFFLICTIONS, voir Souffrances.

AGONIE de N. S., 2222, 4775.

AGRICULTURE, sermon aux agriculteurs, 5345; gloires de l'—, 5346; avantages de l'—, 5347.

AME (immortalité de l'—), 998, 1029, 1032 et suiv.; nous devons travailler au salut de notre — (voir salut); soins de l'— des enfants, 554; prix et dignité de l'—, 1029(a).

AMES du Purgatoire, voir Purgatoire.

AMENDE honorable à N. S., 274, 3877 à 3880, 4909.

AMITIÉ, 2732, 5447 et suiv.
— particulières, 3117, 3047.

AMOUR coupable, voir 1212.

AMOUR de Dieu, traits et pensées sur l'—, 911 à 923, 1378, 2770 à 2847, 3218, 4315 à 4361; sermons, 2755, 4314; degrés de l'—, d'après saint François de Sales, 2848; désir d'aimer Dieu, 3767; l'— rend noble, 4342; l'— console 4349.

AMOUR du prochain, 4512, voir Charité envers le prochain.
— des âmes, 580 et suiv.
— de l'église, 1275.
— de N. S. pour nous, en parler souvent, 192, voir J. C., sa Passion etc.

ANDRÉ (saint), 5183, 5221 à 5224.

ANGES, on trouve un plan qui peut aller à ce sujet dans le sermon sur le culte des saints, voir 247, 5161; — Gardiens, 4130, 5286, 5292; leur virginité, 3068.

ANNE (sainte), 5273.

ANNIVERSAIRE, du sacerdoce, 5315; — du mariage, 5341; — du baptême et de la profession religieuse, voir Renovation des vœux.

ANNONCIATION, 4991 à 5007; voir aussi Ave Maria et Incarnation.

ANTOINE DE PADOUE (traits sur), 1482, 2490.

APOLOGIE, voir Chrétiens, Eglise, Evangile, Apôtre, Martyrs, Religion, Œuvres de charité.

APOTRES, leur mission et leurs successeurs, 1 et suiv.; panégyrique d'—, 5183.

APPÉTIT, voir Passions.

ARRIVÉE des missionaires, 175; — d'un curé dans une nouvelle paroisse, 5335; d'un Évêque, 5339.

ARTISTES (à des), 5349.

ASCENSION, 2037; divers sujets, pensées et traits sur l'—, 4869 à 4887.

ASILE, voir Salle d'asile.
ASSIDUITÉ au st. tribunal, 64.
ASSISTANCE des mourants, voir Mourants.
ASSOCIATION universelle des familles chrétiennes en l'honneur de la sainte Famille, 325.
ASSOMPTION de la St. Vierge, sermons et pensées, 5067 à 5091.
ATHÉE (athéisme), 1004, 1022, 1023; ce que c'est qu'un —, 1008, 4643 et suiv.
ATTENTE de la naissance de N. S., 4980.
AUMONE, corporelle, 615; — spirituelle, 616, 805 en note, 5409; sermons, pensées et traits sur ce sujet, 5387 à 5435.
AUXILIATRICE, voir Notre Dame.
AVARICE, 716; pensées et traits sur l'—, 717.
— dans le prêtre, 3538.
AVE MARIA (explication de l'—), 838; traits et pensées sur l'—, 848.
AVENT (dominicales de l'—), 3558.
AVEUX, (moyens de les faciliter en confession), 85.
AVEUGLEMENT, sermon, pensées etc. sur l'— de l'esprit, 3859 à 3871, 1582, 1628, 1704.
AVIS, leur importance, 207; collection de tous les — à donner dans les missions, 375.

BAPTÊME, 551, la note; 554, 770 à 790.
BARTHÉLEMY, Apôtre (saint), 5183.
BÉNÉDICTION des enfants, 246; sermon AD HOC, 247; — des objets de piété, 268; formules de ces bénédictions, voir Formules; — Apostolique, 272; — d'une Église, 4937; — d'un souvenir de mission, 277; — d'une croix, 2272; — des cloches; — d'un cimetière; — des drapeaux; — d'un navire; — d'un canal; etc., voir ces mots.
BIENFAITS de Dieu, voir Dieu.
BIENS d'autrui tu ne prendras, 637.
— , voir Richesses.
BIBLIOTHÈQUE paroissiale, 322.
BLASPHÈME, ses diverses espèces, 516; moyens de se corriger du —, 1187; sermons, pensées et traits sur le —, 1182, 2925, 4363 à 4367.
BONHEUR des justes, il faut en parler souvent, 191; sermons, traits et pensées sur le —, 1311 à 1366; le — d'après saint Augustin, 1366; d'après le B. L. de Grenade, 1374.
BONNE MORT (associés de la), 5376.
BONNES ŒUVRES, leur prix, etc., 809, 1618, 4009, 4322 et suiv., 4380 et suiv.
BON plaisir de Dieu, voir Plaisir, Volonté de Dieu.
BONS, ce qui fait leur vie, 1078; ils ne doivent pas s'étonner des attaques des méchants, 1082 et suiv., v. aussi Justes.
BONS exemples, voir Exemples.
BONTÉ de Dieu, 3709, 4124 et suiv.
BRÉVIAIRE, voir Office divin.
BRIÈVETÉ des sermons, 61.

CALAMITÉS publiques, 5537 à 5550, voir aussi Adversité, Souffrances, Conformité à la volonté de Dieu.
CALOMNIES, 665 à 681.
CANAL (bénédiction d'un), 5349.
CANTIQUES dans les missions, 180.
— spirituels, 3425 à 3428.
CARÊME (dominicales de), 3882 à 4054; stations de —, 8, 295.
CARMEL, voir Notre-Dame.
CAS RÉSERVÉS, 156.
CATÉCHISME, grand, 214, 480; — petit, 209, 872; obligation de faire le —, 3509 et suiv.; zèle pour le —, 908; — de persévérance, 3510; —, sa valeur, 493.
CATHOLICISME, 1063, v. aussi Religion.
CÉCILE (sainte), 3425, 5215, 5193.
CÉLIBAT, 2744, voir Virginité, Chasteté.
CENDRES, mercredi des —, 3880; d'après saint Léonard, 3881.
CENSURES réservées, 163.
CÉRÉMONIES diverses, leur utilité, 244.
— qu'il ne faut jamais omettre, 246.
— du pardon des ennemis, 276.
— pour les morts, 455.
CHANGEMENTS d'emplois, de climats, etc., 3208 et suiv.
CHANTRES, chanteuses, 3425 à 3428.
CHANTS sacrés, 2628, 180.
CHAPELET, récitation du — dans les missions, 206, voir Rosaire.
CHAPELLE (bénédiction d'une), voir Église.
CHARGES, voir Emplois.
CHARITÉ apostolique, (ses caractères) 25 et suiv.; — envers Dieu, 192, 506, 1071, voir Amour de Dieu, Perfection; acte de —, 893.
CHARITÉ envers les pauvres, 967, voir aussi Aumônes.
CHARITÉ envers le prochain et envers soi-même, ce qu'elle ordonne et dé-

fend, 609, 617, 1197, voir Charité mutuelle, Œuvres de charité, Haine, Ennemis; pensées sur la —, 4513 à 4518.

CHARITÉ mutuelle, 3210; — dans le cœur, 3214; — dans les paroles, les rapports, etc., 3215; — dans les actions, 3216; pensées et traits sur la —, 3218 à 3270.

CHASSE, elle ne convient guère au prêtre, 3480 et suiv.

CHASTETÉ, voir Virginité, Vertu et Vœu de — et les notes de 1212.

CHATIMENTS temporels du péché des anges et des hommes, 1561; — spirituels, 1570; pensées et traits sur les —, 1598, voir aussi Calamités.

CHEMIN de la Croix prêché, 267, 2253, voir aussi Croix.

CHEMIN de fer (bénédiction d'un), 5350.

CHŒUR (assistance au), 3091.

CHRÉTIEN, 770, 3645 et suiv.; principaux devoirs d'un — envers Dieu, 1175, 1545; envers ses parents, ses supérieurs, 1195; envers ses semblables, 1197; envers lui-même, 1207; premiers chrétiens, 4245, note (1) de 5195, 3880; ce que c'est qu'être —, 480 en note; pensées sur l'esprit —, 4252 à 4255.

CIEL, perte du —, 1640; sermon sur le —, 2036, 4171; pensées et traits sur le —, 2057, 2962 et suiv., 4174 à 4200; — du prêtre, 3458.

CIMETIÈRE, il nous prêche la grandeur de Dieu, 5352, le mépris du monde, 5353 et le respect de nous mêmes, 5354.

CIRCONCISION, 4710.

CIRCONSTANCES (sermons de), 5315 à 5550.

CLOCHES (bénédiction des), 5356.

CLOTURE d'une mission ou d'une retraite, 270, 477; — d'après saint Léonard, 2908, voir aussi Adieux.

CLOUS (saints) et LANCE (sainte), 4797.

CŒUR de Jésus, 4909 à 4920.

— de Marie, 5091 à 5094.

COLÈRE, 742 à 747, 3696, 3701 et suiv. — de Dieu, 1590, voir aussi Péché, Fléaux.

COMMANDEMENTS de Dieu, 82, 481 à 691; sermons, traits et pensées sur les —, 3725 à 3738; — de l'Église, 107, 447 472, 691 à 704.

COMMUNAUTÉS, voir Religieux.

COMMUNION (obligation de la), 694; — fréquente, sa nécessité et ses avantages, 2440 à 2456; désir de la —, 938, 2524; préparation à la —, la foi, 2516, 2521; l'humilité, 2517; l'amour, 2518, 2528; pureté, 2520; reconaissance, 2525; autre plan sur la préparation à la —, 2519; effets de la —, 2530 à 2555, 4005; 4361; désir et dégoût de la —, 4651; — spirituelle, 940, 2576; effets de la première —, 946.

COMMUNIONS générales, 255, voir Eucharistie.

COMMUNION des Saints, 866.

COMPAGNIES mauvaises, 900, 1214, 2696; — des femmes, 3046; voir Occasion, Fréquentation.

CONCEPTION Immaculée, 4968 à 4978.

CONCORDE, 3235 et suiv.

CONCUPISCENCE, 3538, voir Envie.

CONFÉRENCES dialoguées, leur utilité, 239; sujets à traiter sous cette forme, 241; — pour les hommes, 284.

CONFESSEURS, juridiction et pouvoirs, 168; cas réservés, 156 et suiv.; nombre des — dans les missons, 63; règle de conduite des —, 64, 3511; favoriser les confessions générales, 68 et suiv. et 106; interrogations à faire sur les commendements, 79, et les devoirs d'état, 111; moyens de faciliter les aveux, 84, 101, 108, 142; règles concernant l'absolution des enfants, 144; des habitudinaires, 92, 129; des onanistes, 97; de ceux qui sont dans les occasions prochaines, 115; de ceux qui sont tenus à la restutition, 95, 103; de ceux qui sont dans l'ignorance, 137, et quand il faut les avertir, 99; 100; de ceux qui demandent conseil sur leur vocation, 136; de ceux dont le mariage est nul, 98, 357; de ceux qui sont exposés à cacher leurs péchés, 108, 2563; des pénitents de la dernière heure, 142; de ceux qui doivent dénoncer *sollicitantes*, 143; pénitences commémoratives, 127, et autres pénitences, 133; instruire les pénitents ignorants, 137; exciter à la contrition, 138, 139; indiquer les moyens de persévérance, 133 à 137; recommander la fréquentation des sacrements, 134, 135, et la pratique du zèle, 141; absolution sous condition, 132; examen après chaque séance, 155; sceau de la confession, 153.

CONFESSION, en temps pascal, 693,

4007 à 4020; voir Scrupuleux, Malades; sermon, conférence sur la facilité, l'utilité, la nécessité de la —, 1218; conditions d'une bonne —, 1239, 4061; ses qualités, 1263; avantage de la — fréquente d'après saint Thomas de Villeneuve, 4007; autres plans sur la —, 1267, 4023, 4073, 4519(d'après Bourdaloue); réponse aux prétextes qui empêchent de faire une bonne —, 2563; — fréquente, 4008, 4018; — des petits enfants, 144; — des hommes, 285.

CONFESSIONS générales, les favoriser, 68, 223; moyens de reconnaître ceux qui ont besoin d'une —, 106; nécessité de la —, 481; sermon sur la —, 1786.

CONFESSIONAL (assiduité au), 64.

CONFIANCE en Dieu, voir Puissance, Bonté et Miséricorde de Dieu, et 4924.

CONFIRMATION, 790; ses effets, 4242, voir aussi Pentecôte.

CONFORMITÉ à la volonté de Dieu, 3158 et suiv., 2748 à 2853; sermon sur la —, d'après saint Liguori, 4258; pensées et traits sur la —, 4261 à 4271, 1734.

CONFRÉRIES du saint Sacrement, 5368; — du Sacré Cœur, 5371; — de la Garde d'honneur du Sacré Cœur, 5372; voir aussi Congrégations.

CONGRÉGANISTES (allocution à des), 2416.

CONGRÉGATIONS, manière de les fonder, 324; règlement servant de plan d'instruction, 325, 326; sermon aux enfants de Marie, 2416.

CONNAISSANCE de soi-même, sermon de 3635.

— de Dieu, 4277 et suiv., 4281, 4637 et suiv., voir aussi Ignorance, 4673 à 4678.

CONSCIENCE, 1605, 1621; bonne —, 4391; — perplexe, 4393; pensées et traits sur la —, 4394 à 4403; voir Remords; manifestation des —, 3560.

CONSÉCRATION à Marie, 250; sermon AD HOC, 2386; formule de —, 252; après la cérémonie, 404; après une retraite, 254; — à la sainte Famille, 254; — au Sacré Cœur, 274; — d'une Église, voir Église.

CONSEILS évangéliques, 2980; pensées et traits sur les —, 2986 à 2997, voir aussi Vœux.

CONSOLATIONS spirituelles, 1357 et suiv., 2375, 4349 et suiv.

CONSTITUTIONS, voir Règles.

CONTRITION, en parler souvant, ses motifs divers, 195, 895; divers moyens d'inculquer à tous la nécessité de la —, 195; qualités de la —, 1247; sermons, traits et pensées sur la —, 1243, 4446 à 4458; exciter à la —, 138; acte de —, 852, 894.

CONVERS, converses, 3202.

CONVERSATIONS, voir Entretiens, Paroles mauvaises.

CONVERSION, exhortation à la —, 2126, 4043; délai de la —, 1404, 1844, d'après saint Thomas de Villeneuve, 3636, 4404 à 4425; — des pécheurs d'après Bossuet,4295; — de Madeleine, 5270.

CONVOITISE, 1354.

CORPS, pourquoi Dieu nous a donné un — et comment nous devons le traiter, 1743 et suiv.

CORRECTION, obligatoire pour les parents, 558, 577, 590 et suiv.

— fraternelle, etc., 3246 à 3269; — obligatoire pour les pasteurs, 3514 et la note de 3217.

COUCHER, 3344.

COURAGE, voir Force.

COURONNE d'épines (la sainte) et couronnement d'épines, 4792 à 4797, 2237, 4780.

CRAINTE de Dieu, 1529, 1533; sermons, traits et pensées sur la —, 4654 à 4678; — servile, 1705.

CRÉATION, ce qu'elle nous enseigne, 4674.

CRÉDO (explication du), 854 à 871.

CROIX, (adoration, bénédiction, plantation d'une), 2272; en la — éclate la puissance et la miséricorde (Bossuet), 4924; chemin de la —, 267, prêché, 2254; voir Crucifix, Exaltation et Invention de la —.

CRUCIFIMENT (le), de N. S., 2242.

CRUCIFIX, pensées sur le — et la Croix, 2279 et suiv.; voir Croix.

CULTE (son origine), 1017, 1045; — des Saints, 5154, 5161; — de Marie, etc., voir Devotion.

DAMNATION, 1596

DAMNÉS, leur confession, 4012, voir Remords, Enfer.

DÉDICACE des Églises, plans et pensées, etc., 4937 à 4951.

DÉFAUTS, manière de les combattre

tous à la fois, 752; — dominant, 1682; pensées sur les —, 1694 et suiv., 1699, 1661; — à éviter dans le prêtre, 3537 à 3544.
DÉFIANCE de soi-même, voir Obéissance, Direction, Prière.
DÉFUNTS (messe pour les), 264; cérémonies pour les —, 455, voir Purgatoire et 4386.
DÉLAI, voir Conversion.
DÉMON, ce qu'il est, ses aides, ce qu'il donne, etc., 2146 à 2151, 2156 et suiv., 3979, 4170, 5286; ruses du —, 4062.
DÉMONSTRATION évangélique, voir Panégyrique d'un Apôtre, d'un Évangéliste, d'un Martyr, etc., et 5435.
DÉNONCIATION, 143.
DÉPART des missionnaires pour la mission, 175 et suiv.; — de la mission au plus tôt, 303; — d'un curé ou d'un vicaire, 5340.
DÉSESPOIR, voir Espérance et Pensées sur la douceur.
DÉSIRS bons, 2660, 3767; où doivent tendre nos —, 1366; — de la comunion, voir Communion; — mauvais, 633.
DÉSORDRES dominants, les attaquer souvent, 201.
DÉTACHEMENT des biens de la terre, des créatures, 722, 2765, 2809 à 2817; — des parents, 2814, 3078, 3118, voir aussi Abnégation.
DEVOIRS des enfants, des parents, etc., voir ces mots; — des serviteurs, inférieurs et maitres, 599 à 605; principaux — des chrétiens et des hommes en particulier, 726, 754, 1175; — des divers états, 753, 765.
DÉVOTION, sermon, pensées et traits sur la —, 2853 à 2873, 4346; les persécution de la —, 2873 à 2885.
— à la Sainte Famille, 193 à la fin.
— à Marie, 193, 950, 2401, 2408, voir aussi Marie.
— au saint enfant Jésus, 952.
— au saint Sacrement, etc., v. ces mots.
DÉVOUMENT à l'Église, 965; aux prêtres, 966.
DIEU, son existence, 855, 872, 991, 1033, 4641 à 4649, 4673; traits et pensées sur —, 1004 à 1019: perfections de —, 4281 à 4293; miséricorde, justice, volonté, connaissance de —, voir ces mots; bienfaits de —, 4326 à 4360; pourquoi Dieu s'est fait enfant et a eu une mère, 3639.
DIMANCHE, examen sur la sanctification du —, 519; traits et pensées sur le —, 522 et suiv.; sermon sur le —, 1188; profanation du —, 2924, 2930, 4586.
DIRECTEUR, choix d'un —, 3351.
DIRECTION, sa nécessité, 3350; traits et pensées sur la —, 3428 à 3432; — du prêtre, 3523.
DISCORDE, 3235 et suiv.
DISCOURS, voir Entretien, Paroles mauvaises, Médisance.
DISCRÉTION, 688 et suiv.
DISTRACTION dans l'oraison et la prière, 2379, 4143 à 4148,
DISTRIBUTION de prix, 5383.
DIVINITÉ, voir Jésus-Christ.
DIVORCE, 824.
DOCTRINE chrétienne, voir Évangile, Catéchisme, Ignorance, Église.
DOMINICALES, 3557.
DOUCEUR, 3696 à 3708; — dans le prêtre, 3525, 5237.
DOULEURS (sept) de Marie, 5007 à 5030, voir Salette; scapulaire des —, voir Formules.
DRAPEAUX (bénédiction des), 5359.
DROITURE d'intention, voir ce mot.
DURÉE des missions, 297.

ECCE HOMO (l), 2238, 4782.
ÉCOLE (bénédiction d'une), 5360.
ÉCOLIERS, voir Etudiants, Pensionnaires.
ÉCRITURE-SAINTE, sa vertu, 47 et suiv.; étude de l'—, sa nécessité etc., 3476 à 3481.
ÉDUCATION, 567, 580 et suiv., 4624; traits sur l'—, 4628 et suiv.
ÉGLISE, 865; l'— catholique est la seule véritable, 1047; ses chefs, 1051; son établissement, 4244; ses bienfaits, 1274; nos devoirs envers elle, 1271; l'amour, 1775; persécutions qu'elle a subies, 1057, 1085, 4306, 5198, 5203, voir Martyr, Évangéliste; sa doctrine, 1102 et suiv.; pensées et traits sur l'—, 1285, 1295; —, maison de Dieu, 4937 à 4951.
ÉGOISME, 4638.
ÉLÈVES, leurs devoirs à l'égard de leurs maitres, 599; voir Etudiants.
EMPÊCHEMENTS, voir Mariages nuls.
EMPLOIS divers, 3203 à 3209.
ENDURCISSEMENT du cœur, 4024 à 4034; 4404 et suiv.

ENFANCE évangélique, 3639.
— (œuvre de la sainte), 5505 à 5511.
ENFANT JÉSUS, 3639 et suiv.
ENFANTS, devoirs des —, 533 à 550, 1195, 4542; confession des —, 144; catéchisme des petits —, 872; traits à raconter aux —, 908 à 989; bénédiction des —, 246; sermon AD HOC, 247; efficacité de la prière des —, 926.
ENFANTS de Marie (à des), 2416.
ENFANT Prodigue, 2136, 4166.
ENFER, sermons, pensées et traits etc., 1944 à 2034, 4011 et suiv., 3760; portes de l'—, pour les fidèles, 2034 et suiv.; pour le prêtre, 3452.
ENNEMIS, voir Pardon, Injures; — de Dieu et de l'Église, 1069 et suiv.
ENTRETIENS mauvais, voir Paroles mauvaises, Médisance; — pieux, 3342, 3412 à 3425.
ENTREVUES tête à tête, leur danger, 3045, voir Occasions.
ENVIE (l), 731 à 735.
ÉPIPHANIE, 4717 à 4733.
ÉPOUSAILLES de la sainte Vierge, 4983.
ÉPOUX, leurs devoirs, 605, 2677; interrogations à leur faire au saint tribunal, 96.
ÉPREUVES, voir Souffrances et Conformité à la volonté de Dieu.
ERRATA.
ESPÉRANCE, 499 à 506, 3738 à 3760; acte d'—, 892.
ESPRIT SAINT, 864, 4108, voir aussi Pentecôte.
ÉTAT DE GRACE. voir Grâce; — de péché, voir Péché.
ÉTAT RELIGIEUX, ses avantages, son excellence, etc., 2949 à 2971, 5527 et suiv., voir aussi Religieux.
ÉTENDARDS (les deux), 2145 à 2173, 4526.
ÉTERNITÉ, 2021 à 2034; les hommes sont fait pour l'—, 4371; ce que c'est que l'—, 4372; pensées et traits sur l'—, 4374 et suiv., voir la Péroraison du Pére Lejeune en note de 1977.
ÉTIENNE (saint), 5227, ou pardon des ennemis, 3683.
ÉTUDE du prêtre, obligation de l'—, 3475; de la sainte Écriture et de la Théologie, 53; amour de l'—, 980; voir Science, Travail.
ÉTUDIANTS, 5441, 5451.
EUCHARISTIE, comme sacrement, 795, 2470, voir Communion; nom de l'—, 2456, 4821, 4900; —, mystère de foi, 2461, 4327; —, mystère d'amour, 2462; pensées sur l'amour de N. S. dans l'—, 2463 à 2470; pensées, traits, etc. sur l'institution de l'—, 2480 à 2501, 3637, 4293; adoration de l'—, 2501; —, mémorial de la Passion, 4893; —, sacrement d'amour, d'après le B. L. de Grenade, 4898; —, d'après Léon XIII, 4904; —, comme sacrifice, voir Messe.
ÉVANGILE, 1084, 1105, 1151 en note; excellence de l'—, 3608; il est la règle de notre foi, 3611, de notre vie, 3612; pensées sur l'—, 3613; respect que nous lui devons, 3614.
ÉVANGÉLISTE, 5187.
ÉVÊQUES, respect qui leur est dû, 1277.
EXALTATION de la sainte Croix, 4921; d'après Bossuet, 4924; pensées sur l'—, 4927.
EXAMEN, avant la confession, sa nécessité, 802, 1240; sur les commandements, voir Glose; — succint et complet, 754; — de conscience, 3313; pensées et traits sur les — de conscience, 3363 à 3369; — de prévoyance, 3314; — particulier, 3315; — général, 3316; manière de faire l'—, 3317.
EXCOMMUNICATIONS diverses, 162 et suiv.
EXCUSE des pécheurs, voir Prétextes.
EXCUSER (ne pas s'—), 3197, 3239; voir aussi Correction et surtout 3253.
EXEMPLES de N. S., 2188, voir Imitation de N. S.
— bons, 596, 1462, 1484 et suiv., 2696, 2679; — mauvais, ce qu'ils font, 596 et suiv., 1484.
EXERCICES de piété d'une âme chrétienne ou religieuse, 3299 à 3432; — de missions ordinaires, 205 à 241, extraordinaires, 244 à 277; ordre des — du matin et du soir, 287.
EXISTENCE de Dieu, voir Dieu.
EXSPECTATION de la Naissance de N. S., 4980.
EXTRÊME-ONCTION, 805 à 814.

FACE (sainte), 4802.
FAIBLESSE très préjudiciable, 4233.
FAMILIARITÉ, le prêtre doit l'éviter, 27, 2721, 3526.
FAMILLE, ne pas craindre d'avoir une nombreuse —, 631 á la fin.
FAMILLE (sainte), dévotion à la —, 193

254; association de la — 325; sermon sur la légitimité et l'utilité du culte de la —, 4743 et suiv., 4978.
FEMMES, avis à leur donner après la communion générale, 429, voir Epoux, Mères; ce qu'elles doivent à la dévotion à Marie, 4951; manière de se conduire avec elles, 53; le prêtre doit redouter toute familiarité avec elles, 4526 et suiv.
FERME PROPOS, divers moyens d'inculquer la nécessité du —, 193, 803; sermon, 1260, 4447 à 4465.
FÊTE-DIEU, 4887, 4890, 4893.
FÊTES de N. S., 4679 à 4951.
— de la Sainte Vierge, 4951 à 5154.
— des Saints, 5154 à 5315.
FÊTE-PATRONALE, 5161, voir Panégyrique.
FIANÇAILLES de la Sainte Vierge, voir Epousailles.
FILLES (jeunes), voir Personnes.
FIN de l'Homme, 1435, 2108 à 2119, 2946; — du religieux, 2943; — du prêtre 3439 et suiv.
FINS DERNIÈRES, nécessité de prêcher sur les —, 226; sermon sur les —, 3444, voir aussi Mort, Jugement, etc.
FLAGELLATION de N. S., 2236, 4777.
FLATTERIE, 664, 709, 3246.
FLÉAUX, voir Calamités.
FOI, de ceux qui sont dans la bonne —, 99; manière d'établir la — dans les âmes, 137, 485 à 499, et 889; péchés contre la —, 487; Propagation de la —, 5505 à 5511; Sermons sur la —, 1121 à 1147, 3676, 4590 à 4621; la — pratique 4200 à 4220.
FORCE de la — et du courage chrétien, 4096 à 4107, 4145, 4151.
FRANÇOIS D'ASSISE (saint), 5295.
— DE SALES (aint), 5236
— XAVIER (saint), 5224.
FRAUDE (la), 639.
FORMULE pour la bénédiction des cierges, 361; des croix et des stations, 362; des images et des statuts, 364; des médailles ou croix de S. Benoît, 365; des chapelets, 366; des rosaires, 367; bénédiction commune, 368; papale, 369; réception du scapulaire rouge, 370; du Mont-Carmel, 371; de l'Immaculée Conception, 372; des Sept-Douleurs, 373; des Tertiaires, 374.
FRÈRES ET SOEURS, devoirs naturels, 907.
FRÉQUENTATION des sacrements, voir Sacrements.
FRÉQUENTATIONS mauvaises, 1212 en note lettre (g) et suiv. 1214, 1652; — entre personnes de différent sexe, 122, 826, 1216, 2693, 2726, voir Occasions.
FUITE du péché, des occasions, voir ces mots.

GARDE D'HONNEUR, voir Confrèries.
GARDES-MALADES, voir Veilleuses.
GLOIRE vaine, 708.
GLOSE, son importance, 214; détaillié, 480.
GOURMANDISE, 735 à 742, 1215.
GRACE, ses diverses espèces, 766; — habituelle, 3778 à 3790, 1623; — actuelle, 3846 à 3854; le nonbre des —, 1551; moyens d'obtenir la —, 4126 à 4130.
GRAIN de Sénevé, 3791.
GRANDEUR de l'homme, voir Homme.
GRANDS, 604, 1146, 2166.
GRATITUDE, voir Reconnaissance.

HABITUDES, 92, 4043, 4404, 4413, 4425 à 4437, 4459, 1260.
HABITUDINAIRES, 129, 4430, voir Habitutes.
HAINE, 611 et suiv., 835, voir Impies.
HÉRÉSIES, ce que c'est que l'—, 1093; d'où elles viennent et où elles mènent, 1114, 1117, 4308.
HÉRÉSIARQUES, voir Hérétiques
HÉRÉTIQUES, 1064, 1084, 1107 à 1119, 1290.
HISTOIRES, voir Traits.
HOMME, sa grandeur, 1029 et suiv., 1076, 1743, 1744, 1747; misère de l'—, 4466; l'indifférence le perd, 3568.
HOMMES (voir Réunion des —); confessions des —, 285; avis à donner aux —, 465; messe pour les —, 328; les principaux devoirs des —, 1175 et suiv.
HOMICIDE point ne seras, 608; l'— et le suicide, 619; — spirituel, voir Scandale.
HUMANITÉ, ce qu'elle nous apprend, 4675.
HUMILITÉ, sa nécessité dans le prêtre, 32, 3452 en note (page 1087); sermon, 4476 à 4511; voir Orgueil.
HONNÊTETÉ, 1043.
HYPOCRISIE, 715.

IDÉES (indifférence des), voir Indifférence.

IGNORANCE, 4634 à 4650.
IMMACULÉE CONCEPTION, voir Conception.
IMITATION de Jésus-Christ, 955, 2193, 4315, voir Exemples de N. S.
— de Marie, 5149.
IMMORTALITÉ, voir Ame, Éternité, Enfer.
IMPÉNITENCE, 1595, 1624 et suiv.
IMPIES, leur haine pour l'Église, 756 et suiv., 1077 et suiv.; châtiment des —, 1083 et suiv., 3561 et suiv.
IMPRÉCATION, voir Blasphème.
IMPRUDENCE des mères, voir Mère,
IMPUDIQUES, 729, 1207.
IMPURETÉ, 726, 1138; sermon contre l'—, 1207; source de l'—, 1213; effets de l'—, 4640; — dans le prêtre, 3452, 3526 et suiv.
INCARNATION, 876, 4327; divers sermons, 4705, 4816 à 4845; voir Annonciation.
INCRÉDULES, 1041, 1120, 1137, 4618, voir Incrédulité, malheurs des —, 1311.
INCRÉDULITÉ (sermon), 4621,; pensées sur l'—, 1141.
INDIFFÉRENCE (sermon), 3563; — des idées, 3565; — dans les œuvres, 3566; gravité de l'—, 3567; remède à l'—, 3270.
INDULGENCE, 3320 á 3329.
INFÉRIEURS (leurs devoirs), 599, 601 et suiv.
INGRATITUDE envers Dieu, 1512, 1535 et suiv., fin de 3899.
INJURES, 681 á 684, voir Pardon.
INJUSTICE, 636 à 659, 2034 à 2036.
INNOCENCE, 973,
INQUIÉTUDE, 4168 bis
INSTRUCTION au saint Tribunal, 137, 487; son importance dans la prédication, 47, 197, 294, voir Ignolance; — des mères chrétiennes, 409, 429, 2673; — des enfants, voir Éducation.
INTENTION, 709, 1651, 2652, 2667.
INTERDIT, 166.
INTÉRÊTS de Dieu (d'après Bourdaloue), 4231.
INTERROGATIONS à faire au pénitent, 78, 755; aux personnes de divers états, 765.
INVENTION de la sainte Croix, 4867.
IRRÉGULARITÉS, 167.
IRRÉLIGION, voir Réligion.
IRRÉVÉRENCES dans le saint Lieu, 4020.
IVRESSE, 736 et suiv.

JACQUES LE MAJEUR (saint), 5183.
JALOUSIE, 28, 3223.
JEAN-BAPTISTE (saint), 5257.
— L'ÉVANGÉLISTE (saint), 5230.
JÈSUS-CHRIST, ce qu'il est' 858, 2151, 2174 et suiv., 3579; son armée, 2152, ce qu'il donne aux siens, 2153; son histoire, 2173; — dans l'éternité, 2174; dans le temps, 2177; imitation de —, 2193; — Capitaine, 2197; sa beauté, sa puissance, sa bonté, 2202 à 2218, 3596, 3940, 4403; sa Passion, 2218, voir Passion; sa mort, 3580; nous devons l'aimer, 2247, 4327 à 4360; — époux de l'âme religieuse, 2971; sa divinité, etc., 3571 à 3602, 4768, 5200; sa vie cachée, 2178, 3594; sa vie publique, 2179; — notre tout, 2207, 3590.
JEUNES, 695 à 699; sermon, 3959 à 3971.
JEUNES GENS (instructions aux), 5441 à 5458.
JEUNES PERSONNES, réunion pour elles, 296; sermon AD HOC, 2689 à 2750; voir Pensionnaires.
JEUX (fuite des), 983; pour le prêtre, 3479.
JOACHIM (saint), 5280.
JOIE SPIRITUELLE, 3407, voir Consolations.
JOSEPH (saint), 5241 à 5252; Patronage de —, 5253.
JOUIR (ce que c'est que), 1367.
JOURNAUX, voir Lectures.
JOURNÉE, voir Exercices.
JUBILÉE, 5490.
JUDAS, trahison de —, 2230.
JUGEMENT (bon), 3190; — téméraire, 684 à 688; — particulier, 1880 à 1910, 3449, 4390; — général, 1910 à 1944; plan de Bossuet, 3559.
JUREMENTS, voir Serments.
JUSTES, leur bonheur, 1311 à 1383; mort des —, 1321, 1363 et suiv., 3942 et suiv.
JUSTICE DE DIEU, fin de la —, 226, 1551, 1897 à 1909, 1920, 4770, 4284, voir Péché. Enfer, Prouidence, Miséricorde et Providence pe Dieu.
JUSTICE, voir Injustice.

LABOUREURS, voir Agriculture.
LANCE (sainte), 4797.
LANGUE, 669 et suiv., 3233, 4001, voir Médisance, Silence et entréttens surtout vers la fin
LARMES, 4437 à 4443; — de Jésus, 4403 et suiv.; — de Marie, voir Douleurs, Salette.

LATRIE, voir Culte.
LAURENT (saint), 5277.
LAZARE (résurrection de), 4425.
LECTURES bonnes, 979; — spirituelle, 3306 et suiv., 3358 à 3363; — pour le prêtre, 3552; — mauvaises, 2697; sermons sur le danger des —, 5491 à 5501, voir Livres.
LETTRES d'amitié, 3049.
LEVAIN, 3793.
LEVER (du matin), 3301, 3352.
LIBÉRALISME, 5485 à 5489.
LIBERTÉ, 2121 à 2126, 2988, 2989, 5479 à 5484, note de 5526.
LIVRES mauvais, les brûler, 404.
LOI (la), 5476 à 5479; — de Dieu, voir Commandements.
LORETTE (translation de la sainte maison de), 4978.
LOUANGES, 664, voir Flatteries.
LOUIS DE GONZAGUE (saint), 5254.
LOURDES, voir Notre-Dame.
LUC (saint), 5187.
LUXE des habits, 711, 2720, 3978, voir Vanité; — des maisons, 712.
LUXURE, 725 et suiv.
LUXURIEUX point ne seras, 631.

MADELEINE (sainte), 5267; sa conversion, 5270.
MAGIE, 508.
MAGISTRATS, 604.
MAITRES (devoirs des), 600 et suiv., voir Parents.
MAITRESSES de novices, 588.
MALADES (visites qu'on leur fait en mission), règles à suivre pour l'absolution des —, 300.
MALHEUR des parents qui négligent l'éducation de leurs enfants, 583 et suiv.; — des méchants et des incrédules, 1311 et suiv.
MARC (saint), 5187.
MARIAGE, sacrement de —, 821 et suiv., 824, 2740; — nul, 98, 357; bénédiction d'un —, 5363, voir Noces d'or, Epoux, Vocation; manière de revalider un —, 358; — de la sainte Vierge, voir Epousailles.
MARIE, sermon, 2386; ECCE MATER TUA, 2400; pourquoi Dieu a voulu avoir une mère, 3640 et 4996; toute puissante et toute bonne, 2389, 2390, 5025; Dieu se donne par elle, 4844; voir N. D.; vertus de —, 5145 à 5154; dévotion à —, 950, 4958, 2386, 3555; plan de saint Léonard, 2405; pratiques de dévotion envers —, 2408; Annonciation de —, AVE MARIA, Assomption, Conception, voir ces mots; consécration à —, enfant de —, voir ces mots; inculquer souvent la dévotion à —, 193; — dans le plan divin, 5143; influence du culte de —, 4951; confiance en —, 2933 et 5034 à 5050; mois de —, 5139.
MARTYR (panégyrique d'un), voir Panégyrique.
MATERNITÉ DE MARIE, 4996, 5000, 5025, 5090, 5130.
MATHIAS (saint), 5187.
MATHIEU (saint), 5183 à 5187.
MAXIMES saintes à inculquer, 203.
MÉCHANTS, d'où vient leur haine pour le bien, 1077 et suiv.; malheur des —, 1311, 1324 et suiv.
MÉDISANCE, 666 à 680, 3215, 3233 et suiv.
MÉDITATION, 2337, 4203 et suiv., voir Oraison; — dans les missions, 220; plan de — pour un prêtre qui veut faire sa retraite en particulier, 5550.
MÉMOIRE DE LA PASSION, v. Passion.
MENSONGE, 660 et suiv.
MERCREDI DES CENDRES, v. Cendres.
MÈRES CHRÉTIENNES, instructions pour elles, 409, 2673; avis après leur communion générale, 429; réunion des —, voir Réunions; vigilance des —, 441; imprudence des —, 551 et la note.
MÉRITE, 2646, 2653, 2664, 2665, 3766, 3769, 4557 à 4560, voir Actions.
MESSE pour les défunts, 264; obligation d'entendre la —, 520, 1193; sermon, 2580, 4631; manière d'entendre la —, 2591, 4632; traits et pensées sur la —, 2593 à 2632; examen sur la —, 520; première —, 5315, 817; servants de —, voir ce mot; — pour le prêtre, 3544; il doit s'y préparer, 3545, célébrer saintement, 3546, et faire son action de grâce, 3547; cinquantième anniversaire, voir Noces d'or.
MICHEL (saint), 5282.
MIRACLES, 2180 et la note de 2915; sermon, 3602; traits et pensées, 3606 et suiv.
MISÈRE HUMAINE, 4466 et suiv., 4474 et suiv.
MISÉRICORDE DE DIEU, 1552, 3709, 3716, 4416 et suiv.

PERFECTION, 3089; en quoi elle consiste, 3140 et suiv., 3762; tendance à la — religieuse, 3290 à 3298, 3761; en quoi la — est obligatoire pour tous, 3763; tous peuvent arriver à la —, 3764; moyens d'acquérir la —, 4315; traits et pensées sur la —, 3765 et suiv.; autre sermon, 4165.
PERSÉCUTIONS, voir Eglise, Martyrs et Evangélistes.
PERSÉVÉRANCE, 949, 2885 à 2915, 4088, 4169, 4355, 4847.
PERSONNES (jeunes), réunion pour elles, 286, 2689.
PHILIPPE ET JACQUES (saints), 5183.
PIERRE (saint), 5261, 1271.
PIÉTÉ, 932, 2864 et suiv., voir Dévotion; — dans le prêtre, 3548.
PLAIES (les cinq) de N. S., 4807 et suiv.
PLAISIR (bon) de Dieu, 3158 et suiv.
PLAISIRS, 4108, 4299; leurs suites fâcheuses, 4300 à 4306; — des chrétiens, 4069, voir Sensualité.
PLANS de missions, 294; — de quatre semaines, 296; — de trois semaines dans une paroisse indifférente, 304; — dans une paroisse de foi, 307; — de quinze jours dans une paroisse indifférente, 310; — dans une paroisse de foi, 313; — de douze jours dans une paroisse indifférente, 314; — dans une paroisse de foi, 315; — de huit jours, 316; — de Retraite, de Triduum, voir ces mots; — de Prônes et d'Instructions pour les Dimanches et Fêtes de l'année, voir Prônes; — pour un prêtre qui veut faire sa retraite seul, 3433, 5550.
POLITIQUE, voir Société.
PONT (bénédiction d'un), 5349.
PORTES de l'enfer pour les fidèles, 2034; — pour le prêtre, 3452.
PRATIQUE de dévotion, voir Dévotion.
PRÉCIEUX SANG (fête du), 4810, 4813.
PRÉDESTINATION, 505.
PRÉDICATEUR (conseils relatifs à la conduite du), 20 et suiv.
PRÉDICATION ordinaire et extraordinaire, leur importance, 6 et suiv.; conseils relatifs à la —, 42 et suiv.; méthode pour composer ses sermons, 49; répéter souvent les mêmes vérités, 189; necessité de la —, 3520, 3557; — PER DOMOS, 5552.
PRÉFÉRENCE aveugle, 579.
PRÉPARATIFS de mission, 168.
PRÉPARATION à la communion, à l'oraison, à la prédication etc., voir ces mots; — à la mort, voir Retraite du mois.
PRÉSENCE de Dieu, 1900, 3334 à 3340, 3379 à 3392.
PRÉSENCE RÉELLE de N. S. dans l'Eucharistie, 2480 à 2501, voir Eucharistie.
PRÉSENTATION de N. S., 4986; — de la sainte Vierge, 5133.
PRÉSOMPTION, 3759.
PRÉTEXTES des pécheurs pour ne pas se convertir, 3989; — pour ne pas se confesser, 2563, 1219 et suiv.
PRÊTRE, il doit l'exemple aux fidèles, 22; sa réserve avec les personnes du sexe, 23, 3526; sa sobriété, 24; sa charité, 26; zèle du —, 25, 3500, 5551; vertu du —, 3521; défauts du —, 3537; piété du —, 3548; première messe d'un —, 817, 5315; mort du bon et du mauvais —, 3445; péché du —, 3441; portes de l'enfer pour le —, 3452; sainteté du —, 3469; tiédeur du —, 3459; science du —, 3471; divers devoirs du —, 3544 à 3555, voir Confesseurs; dévotion du — à Marie, 3555; plan sur le — 4089; dignité, puissance, mission du —, 5316 à 5335.
PRIÈRE, prêcher souvent sur ce sujet, 199, 923, 829; efficacité de la — des enfants, 926; sermons, 2300 à 2337, 1176, 4109, 4650; la — en famille, 2306, 5399; — pendant les retraites et missions, 4234; — du prêtre, 3508, 355; quand faut-il prier, 1177; nécessité de la —, 4110; efficacité de la —, 4115; la — honore, 4130; console, 4131; elle est utile, 4134; N. S. nous donne l'exemple de la —, 4137; condition et lieu de la —, 4138 à 4164.
PRINCIPAUX MYSTÈRES, voir Mystères.
PRISE D'HABIT, voir Vêture.
PRISON (bénédiction d'une), 5367.
PRIX, voir Distribution.
PROBITÉ, ses avantages, 653 et suiv.
PROCÈS injustes, 641.
PROCESSIONS, 273.
PROCHAIN, (devoirs envers son), 1197.
PRODIGES, voir N. D.
PRODIGUE (enfant), 2136, 4166.
PROFANATION des sacrements, voir Sacrilèges; — du dimanche, voir ce mot.

PROFESSION religieuse, 2949, 2971, 5521 à 5536.
PRONES pour les dimanches et fêtes, 355, 3557.
PROPAGATION de la Foi, 5505 à 5511.
PROPOS (ferme), voir ce mot ; — mauvais, 626.
PROPRE VOLONTÉ, voir Volonté.
PROTESTANTS, 1062, 1064, 1107, 1108, 1110 et suiv., 1113 et suiv., 1273, 1297, 1299.
PROVIDENCE divine, 872, 4527 à 4541, voir 5537 et suiv.
PRUDENCE, 3672 ; — réprouvée, 4232, voir Réserve.
PURETÉ (péché contre la —), 631 ; vertu de —, 974 ; sermon, 1207, voir Chasteté, Virginité.
PURETÉ d'intention, voir Sanctification des actions ; — de Marie, 5126.
PURGATOIRE, 2091 à 2108 ; on l'abrège par des messes, 2589.
PURIFICATION de la sainte Vierge, 4986.

QUARANTE-HEURES, voir Adoration.
QUINQUAGÉSIME, 3858.

RAILLERIES contre la dévotion etc., 1783 et suiv.; sermon, 2873.
RAISON HUMAINE, sa petitesse, 1093, 1698 ; sa fonction, 4218 et suiv.
RANCUNE (la), 610, 611.
RAPINE (la), 638.
RÉALITÉ, trois ordres de —, 4217 à 4220.
RÉCEPTION des missionnaires, 175 ; des scapulaires, voir Formules et Confréries.
RÉCIDIFS, voir Rechute.
RECHUTE, malheur de la —, 2886 ; traits et pensées sur la —, 2892.
RECONNAISSANCE, 3390, 3547 en note, 4329 à 4360, 4522 à 4526.
RÉCRÉATIONS, 3342, 3412 à 3425.
RECUEILLEMENT, voir Solitude, Silence, Présence de Dieu.
RÉDEMPTEUR (fête du Très Saint), 4928, 4931.
RÉDEMPTION, 4820 à 4835 ; excellence du bienfait de la —, 4933.
RÉFECTOIRE, 2055, 3343, 3112 à 3115.
REGARDS mauvais, 633, 3051, 3107, 3097, voir Yeux.
RÈGLES religieuses ou constitutions, 3270 à 3299, 4353, 4355 ; — sur la fréquentation des sacrements, l'absolution des enfants, des habitudinaires, voir ces mots.
RÈGLEMENT pour les jeunes personnes, 326 ; — des âmes scrupuleuses, 359 ; — de vie, 2750 á 2754 ; — des confréries, voir Congrégations.
RÈGNE de Dieu, 4368.
RÉGULARITÉ, voir Règles.
RELIGIEUX (état), ses avantages, 2949 ; traits et pensées sur l'—, 2960 à 2971 ; — convers, 3202 ; emplois ou charges des —, 3203 à 3210 ; esprit —, 3298 ; vœux —, 2977 et suiv.
RELIGIEUSES, conseil de Bossuet aux —, 3258 ; divers exercices des âmes —, 3299 à 3432.
RELIGION, vertu de —, 507, 510 ; nécessité de la —, 989 ; pour l'homme, la famille et la société, 991 à 1019 ; réponses aux objections contre la —, 998, 1043 ; la — catholique, la seule vraie 1047 ; son histoire, 1050 à 1121, 3062, 3801 et suiv.
RELIQUES (saintes), 5306 à 5310.
RÉMISSION des péchés, 867, voir Confession, Pénitence, Contrition.
REMORDS, 1621, 4443, voir Conscience, 4400 et suiv.
RENIEMENT de Pierre, 2234.
RENONCEMENT à soi-même, 3103, 3133 voir Détachement, Abnégation et Volonté propre.
RÉNOVATION des vœux du Baptême, 276, 2994 ; sermon AD HOC, 2145 ; — de religion, 2994 et suiv.
RÉPARATION des outrages que reçoit Notre-Seigneur, 3877 à 3880.
REPAS des premiers chrétiens, 741 ; voir Gourmandise.
RÉPÉTITION des mêmes vérités, 189, 317.
REPOS du dimanche (notre santé l'exige), 1189 ; voir Dimanche.
RÉPUTATION du Prêtre, voir Réserve.
RÉSERVE du Prêtre dans le ministère, 3526 à 3533.
RÉSIGNATION, 1734, 2848 à 2853, 4264 ; voir Souffrance et Conformité à la volonté de Dieu.
RESPECT des parents, de la vieillesse, 971 et suiv., voir Devoir des enfants ; — à l'Eglise et à ses ministres, 1277 et suiv.
RESPECT humain, 1755 à 1786, voir Intérêts de Dieu, Railleries.

RESTITUTION, 103, 646, 658, 2035, voir Injustice; — pro adulterio, 95.
RÉSURRECTION de Lazare, 4425.
— de la chair, 868 et suiv., 4848 à 4854.
— de Notre-Seigneur, 4845 à 4867.
— spirituelle, 4862.
RETRAITE, son importance, 1302; ouverture d'une — de communauté, 2940; — des apôtres, 4234; — du mois, 2360, 3345 à 3350; plan de —, 329; — ecclésiastique, 330, 3433; — de communauté, plan, 339, 344; — paroissiale, dans une paroisse indifférente, 346, dans une paroisse de foi, 348; — de congrégation ou de pensionnat, 349; — d'hommes, 284, 301; — de première communion, 350; — particulière pour un prêtre, voir Plans de retraite; Triduum, voir ce mot; — du Cénacle, 4234.
RÉUNIONS mondaines, 2695, voir Compagnies, Fréquentations.
RÉUNIONS spéciales, 279; — des hommes, 279; manière de les préparer, ordre à suivre, 280, 283; nombre de ces réunions, 281; réunion des mères et des jeunes personnes, 286; voir ces mots.
RÉVALIDATION des mariages, 358.
RÉVOLUTION, 1024.
REVUE du mois, voir Retraite, Confession générale.
RICHES, 604, 2077, 2166.
RICHESSES, 720; leur valeur, 723, 2079, 2817, 3014, 3796, 3922; ne pas porter envie à ceux qui les possèdent, 2083; ne pas les désirer, 4139 et suiv.; les mépriser, 4086.
ROSAIRE, 206, 366, 5123 et suiv.

SACERDOCE, 814, 817, 3501 à 3504.
SACRÉ-CŒUR, 4909.
SACREMENT (saint), dévotion au —, 937; visites au —, 2501, 2632, 3318, 2507 à 2515, voir Eucharistie, Confrérie.
SACREMENTS (exposition des sept), 768; règles relatives à la fréquentation des —, 135, 2430, 3325, 3319; sermon sur la —, 2423; traits et pensées sur la —, 3324, 2931, 4018; revenir souvent sur la —, 200.
SACRILÈGE, conseils pour prévenir le —, 108; sermon sur le — , 2555 à 2576, 4017; dans le prêtre, 3453; il faut revenir souvent sur le —, 194.
SAINT, SAINTE, voir les mots qui suivent cet adjectif et Culte des —.
SAINTE FAMILLE, dévotion envers elle, 193; consécration à la —, 254; sermon sur la —, 4743.
SAINT-ESPRIT, voir Pentecôte.
SAINTETÉ (désir de la), 956; — du prêtre, 3469.
SALETTE (N. D. de la), 2915, 5116.
SALLE d'asile (bénédiction d'une), 5360.
SALUT, des moyens de —, 766; sermon sur le —, 1383 à 1457.
SALUTATION angélique, voir AVE MARIA.
SANCTIFICATION des actions, 2642 à 2673.
SANCTIFICATION du dimanche, voir ce mot.
SANG (le précieux), 4810.
SANTÉ du corps, 3084, 3087.
SATAN, voir Démons.
SAUVETEURS, 5489.
SAVANTS (à une réunion de), 5439.
SCANDALE, diverses manières de le donner, 624, 626 et suiv.; sermon sur le —, 1203; — du prêtre, 3454; — au sujet des humiliations etc. du Fils de Dieu, 4053; autre sermon sur le —, 3871; énormité du —, 3872; châtiments du —, 3875.
SCANDALEUX (leur confusion), 3562.
SCAPULAIRES, voir N. D., Formules.
SCEAU de la Confession, 153.
SCHISMATIQUES, 1115.
SCHISMES, 1119.
SCIENCE, sa valeur, 1027, 1141.
— du prêtre, 47, 3470 à 3500.
SCRUPULE, 1787 et suiv.
SCRUPULEUX, règlement des —, 81, 359.
SECRET, 688, voir Silence.
SÉMINARISTES, 3467.
SÉNEVÉ, 3791.
SENS (modestie des), 1750, 4402.
SENSUALITÉ, 1711, 1726, 2691; voir Impureté, Luxure.
SENTENCES qu'il faut inculquer souvent, 203.
SEPT-DOULEURS (voir Douleurs).
SEPTUAGÉSIME, 3824.
SERMENTS, 517.

SERMONS de missions, 223, voir Prédication.
SERVICE DE DIEU, 2866, 4673, 4676.
SERVANTS DE MESSE, 2612, 2623, 2624, 2609, 2610.
SERVITEURS (devoirs des), 599, 601 et suiv.
SÉVÉRITÉ dans la correction, 594, 3199, 3707.
SEXAGÉSIME, 3825.
SIGNE de la croix, 2271, voir Crucifix.
SILENCE, 673, 689; plan sur le — d'après Bossuet, 3392; avantages du —, 3340, 4355; le — en récréation, 3412; bonheur du —, 3407; pensées sur le —, 3396 à 3411.
SIMON ET JUDE (saints), 5183.
SIMULATION, voir Hypocrisie.
SOBRIÉTÉ, 737, 3011, voir Repas, Gourmandise.
SOCIALISME, 5464 à 5475.
SOCIÉTÉ, besoin qu'elle a de la foi, 4204, 4206.
SOCIÉTÉ sans religion, 1281, 1316, 1317, 3569, voir Religion.
SŒUR, 607.
SOLDATS (à des), 5441, 5458 à 5464.
SOLITUDE, 3407, 4221 à 4231.
SOLLICITUDES, il faut les éviter, 2946 à 2948, voir la note de 4077.
SORTIES inutiles, 2694; — pour les religieux, 2993.
SOUFFRANCES, leurs avantages etc., 1734 et suiv., 2769, 2829 à 2848, 3615, 4348, 4543 à 4586, voir Conformité à la volonté de Dieu.
SOUHAITS de bonne année, 5516.
SOUTANE, 3536.
SOUVENIR de mission, 277, 278.
SPECTACLES, voir Theâtre.
STATIONS de Carême, 8, 294.
STYLE du prédicateur, 55.
SUAIRE (le saint), 4799.
SUICIDE, 617, 619; — spirituel, 624.
SUPÉRIEURS, 600, 604; obéissance aux —, 3133 et suiv.; gémissements des —, 3192 et suiv.; condescendance des —, 3194; sévérité et douceur des —, 3199.
SUPERSTITION, 508.
SUSPENSES réservées, 165.
SYMBOLE des Apôtres, 854 à 871.

TABLEAU de la mort, 1794, 1820.
TÉMOIGNAGE (faux), 659, voir Mensonge.
TEMPÊTES qu'a subies l'Eglise, 4306.
TEMPS, 3649, 3656, 3921, 4287.
TENTATIONS, moyen de les combattre, 416, 3119, 3882; Dieu ne tente personne, 836; pensées sur les —, 3883, 3988, 4170; péroraison sur les —, 3908.
TESTAMENT, 809, Ancien et Nouveau —, voir Evangile.
THÉATRES, 1666, 2695, 2727, 4068 à 4071.
THÉRÈSE (sainte), 5299.
THOMAS, Apôtre (saint), 5183.
THOMAS d'Aquin (saint), 5238.
TIÉDEUR du fidèle, 3680; — du prêtre, 3459, 3463.
TOURIÈRE ou portière, 3204.
TOUSSAINT, 5171.
TRAHISON de Judas, voir Judas.
TRAITS HISTORIQUES à raconter aux enfants, 908; utilités des —, 17, 53; voir à la fin de chaque sujet les — propres à ce sujet.
TRANSFIGURATION, 4920.
TRANSLATION de la maison de Lorette, 4978.
TRAVAIL, 3050; ses avantages, manière de le rendre utile etc., 3330, 3333, 3369 à 3378; plan de sermon sur le —, en note de 3452.
TRÉPASSÉS, voir Défunts.
TRIBUNAL (règles à suivre au saint), 63 et suiv.; fortifier au — ce qui a été dit en chaire; premières interrogations à faire au —, 79; examen après chaque séance au —, 155.
TRIDUUM d'adoration dans une paroisse de foi, 353; dans une paroisse indifférente, 354.
TRINITÉ, 875, 4271 à 4281.
TRISTESSE, 4167 et suiv.
TUTEURS, leurs devoirs sont les mêmes que ceux des parents, voir Parents; malheur des — s'ils négligent leurs devoirs, 583 et suiv.

UNION l'— ses avantages, 2733.
USURE (l'), 640.

VAISSEAU, voir Navire.
VANITÉ, 709, 714; — dans ses actions, 2661; — d'où elle naît et ses effets, 2690, 2712.
VEILLEUSES, gardes-malades, 5373, 5376.
VÉRITÉ (la), c'est un crime de la trahir

1076; plans de Bossuet, 4035, 4039, 4040.
VÉRITÉS à croire, 854, 1147; — à répéter souvent, 189, 317.
VERTU, la désirer, 688, 734; la — conduit au bonheur, 1369; persécutions contre la —, 2873, 4509; excellence de la —, 3794 à 3825.
— de pauvreté, 3003.
— de chasteté, 3037; moyens de la garder, 3043, 4324.
— d'obéissance, 3120.
VERTUS du prêtre, 22 et suiv.; — envers les supérieurs, le prochain et soi-même, 3521, 3524, 3526; — humaines, 1043; — des mondains, 2966; — de Marie, 5145.
VÊTURE, 2949, 2971, 5521, 5527, voir Bonheur du juste, 1318.
VIATIQUE, 1799, 2457, 2460.
VICES, 4640; — dominants dans un pays, voir Désordres.
VIE, ce que c'est que notre —, 2108; — humaine, 2119, 3933; — nouvelle, ses obstacles, 4862; — intérieure, 4268, voir Solitude, Présence de Dieu; — éternelle, 870, voir Eternité, Immortalité; règlement de —, 2750.
VIERGE (panégyrique d'une), 5215.
VIGILANCE sur soi, 5376; — sur les autres, 5377 à 5383; — des parents, 557 et suiv.; voir la note de 1796, 2936.
VINCENT de Paul, (saint), 5264.
VIRGINITÉ, il faut y exhorter, 2702; vœu de —, 3037 et suiv.; influence du culte de Marie sur la —, 4951; excellence de la —, d'après Bossuet, 5532; — de Marie, 3640.
VISITATION de la Sainte Vierge, 5050.
VISITE, à la — d'un Evêque, 5339.
— à faire dans les missions, 178; — à l'église, 936; — au Saint Sacrement, 2501, 2632, 3318, 2507 à 2515; — de politesse, 3048; — des paroissiens, 3479, 3513, 3514, 3535 vers le milieu de la note.
VOCATION, 136, 563, 958; devoirs des parents au sujet de la —, 553, 2680; — diverse, 2698; — au sacerdoce, 814; — religieuse, 2705; traits et pensées sur la —, 817, 963, 2734, 4830, 2993.
VOCATIONS ecclésiastiques, 817, 3467; sermon au profit des —, 5518.
VŒUX ordinaires, 518; — religieux, 2977 à 2997; — du baptême, 276; renovation des —, sermon AD HOC, 2145; — de pauvreté, 2997, voir Pauvreté; — de chasteté, 3037, voir Religieux, Souhaits.
VOL (le), 637.
VOLONTÉ de l'homme, 1261, 4830 et les notes de 2797; puissance de la —, 4458; — propre, 3133 à 3210.
VOLONTÉ de Dieu, voir Conformité à la volonté de Dieu.
VOLUPTÉ, 1739 et suiv., 2008, voir Impureté.
VOLUPTUEUX, voir Impudique, Impureté, Luxure.
VUE (la), 1628, voir Aveuglement.

YEUX mortification des —, 3051, 3096; modestie des —, 3105, 3107; voir Regards, Aveuglement.

ZÈLE, 1457; moyens de l'exercer, 1461; traits et pensées sur le —, 1466 à 1498; comment on peut pratiquer le —, 1478; — pour le catéchisme et pour la foi, 908; parler souvent du —, 202; conférence sur le —, 241.
ZÈLE sacerdotal, ses caractères, 26 et suiv., 988, 3500; obligation du —, 3501; efficacité du —, 3504; mérite du —, 3505; moyens d'exercer le —, 3508 à 3515; traits historiques sur le —, 3515 à 3520.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE

SECOND VOLUME.

N. B. — Les chiffres renvoient aux pages et non aux numéros, et cette table est loin d'être complète; pour plus de détails recourir à la table précédente.

TOME II.

DEUXIÈME PARTIE.

INSTRUCTIONS POUR LES DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE ET POUR CERTAINES CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES

PREMIÈRE SECTION.

DOMINICALES DE L'ANNÉE.

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT: on peut traiter les sujets suivants:
Jugement dernier. 3
Jugement dernier (d'après Bossuet) 3
De l'indifférence et de la négligence (d'après Pascal et de Lamennais) 7

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT: sujets à traiter: Divinité de la doctrine de Notre-Seigneur. . . . 13
Divinité de Notre-Seigneur . . . 13
Traits et pensées sur Notre-Seigneur Jésus-Christ 18
Les miracles 24
Traits et pensées sur les miracles 28
De l'Evangile 28
Traits et pensées sur l'Evangile . 33
Souffrances 34

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT: sujets à traiter: L'orgueil . . . 34
Traits et pensées sur l'orgueil . 35
Connaissance de soi-même. . . 38
Délai de la conversion. 42
L'Eucharistie. 45

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT: sujets à traiter: Préparation à la communion, ou le péché. . . . 45

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL: sujets à traiter: Pourquoi Dieu s'est fait enfant et a eu une mère? 46
Du chrétien 51

PREMIER DIMANCHE DE L'ANNÉE: sujets à traiter: Nécessité et moyens de bien employer le temps . . . 53
Souhaits de bonne année. . . . 55
Traits et pensées sur le temps . 55

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE: sujets à traiter: L'Epiphanie (où l'on fait la solennité en ce jour) 59
De la prudence 59
De la foi 62

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE:
Fête du saint Nom de Jésus . . 62
Parents chrétiens (leurs devoirs) 62
De la foi 63
De la tiédeur 63

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE: Fête de la sainte Famille 64
Pardon des injures (d'après saint Léonard) 64
Traits et pensées sur le pardon des injures 66
De la douceur 68
Traits et pensées sur la douceur 70
Péché: chatiments spirituels . . 72
La miséricorde de Dieu 72
Pensées sur la miséricorde de Dieu 77

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE:
Les commandements de Dieu . 80
Pensées sur les commandements de Dieu 86

De l'espérance 88
Traits et pensées sur l'espérance 90
Cinquième Dimanche après l'épiphanie:
Premier sujet: L'enfer 95
Autre sujet: La perfection . . . 95
Traits et pensées sur la perfection 98
Autre sujet: La grâce habituelle . 100
Pensées sur l'état de grâce . . . 104
Sixième Dimanche après l'épiphanie:
Premier sujet: Le grain de sénevé et le levain 106
Autre sujet: La vertu 108
Traits et pensées sur la vertu . . 111
Septuagésime. — Le salut 118
Sexagésime. — La Parole de Dieu.
Motifs et manière de l'entendre . 118
Traits et pensées sur la parole de Dieu 122
De la grâce actuelle 123
Pensées sur la grâce actuelle . . 126
La parole de Dieu (d'après Bossuet) 130
Quinquagésime: sujets qu'on peut traiter:
Adoration du saint sacrement . . 134
Aveuglement de l'esprit 134
Pensées sur l'aveuglement de l'esprit (d'après le P. Le Jeune) 138
Le scandale 139
Le scandale (d'après saint Léonard) 139
Réparation des outrages que reçoit Notre-Seigneur 144
Mercredi des cendres; on peut prêcher sur la mort ou le jeûne 145
Autre plan d'après saint Léonard *Pulvis es* 148
Premier Dimanche de carême: on peut parler:
1. Des tentations 151
Traits et pensées sur les tentations 151
Péroraison d'un sermon sur les tentations 155
2. La mort 155
Pensées et traits sérieux sur la mort 155
Pensées et traits consolants sur la mort, sur celle des justes en particulier 161
3. Du jeûne 164
Traits et pensées sur le jeûne . 168
4. De la pénitence 170
Traits et pensées sur la pénitence 172
5. Des démons 173
Deuxième Dimanche de carême: sujets à traiter:
1. Du salut 176
2. Du paradis 176
3. Des péchés de pensées . . . 176
Pensées sur ce sujet 178
4. Des prétextes des pécheurs . 178
5. Méditations de la passion . . 180
Troisième Dimanche de carême: sujets à traiter:
1. Du sacrilège 182
2. Paroles mauvaises 182
Pensées sur les mauvaises paroles 184
Quatrième Dimanche de carême: sujets à traiter:
1. La communion 186
2. La fréquentation des sacrements 186
3. Nécessité de la confession . . 186
Pensées sur la confession . . 188
4. Irrévérences dans le saint lieu (d'après saint Léonard) . . 190
Dimanche de la passion: sujets à traiter:
1. Obligation de se confesser . 192
2. Endurcissement du cœur . . 192
Traits et pensées sur l'endurcissement 196
3. Irrévérences dans le saint lieu 198
4. La vérité (d'après Bossuet) . . 198
5. Autre plan sur la vérité (d'après le même) 203
Pensées sur la vérité 204
Dimanche des rameaux; sujets à traiter:
1. Exhortation à la Conversion . 205
2. De la mauvaise habitude . . 205
Jeudi saint: Le matin: Institution de l'Eucharistie; le soir: Agonie de Notre-Seigneur 205
Vendredi saint:
La Passion de Notre-Seigneur . . 205
Plan de Bossuet sur la Passion de Notre-Seigneur 205
Autre plan d'après Bourdaloue . 209
Pensées sur la Passion 212
Paques et lundi de paques . . . 214
Premier Dimanche après paques: sujets à traiter:
1. Le Prodigue 214
2. Des occasions 214
Traits et pensées sur les occasions 214
3. Divinité et nécessité de la confession 218
4. La paix 218
5. La paix (d'après Bossuet) . . 220
6. La paix (d'après saint Léonard) 222.

Deuxième Dimanche après paques: sujets à traiter:
1. Moyens de persévérance . . . 226
2. Dignité, pouvoirs et mission du prêtre 226
3. Du scandale 226
4. Le Bon Pasteur (d'après Bossuet) 226
Troisième Dimanche après paques:
1. Patronage de saint Joseph . . 231
2. De la force et du courage chrétien 231
Traits et pensées sur la force 233
3. De la brièveté et du prix du temps 236
Quatrième Dimanche après paques:
Des occasions de péché . . . 236
Cinquième Dimanche après paques:
1. Du Pater 236
2. De la miséricorde de Dieu . . 236
3. De la prière 236
Traits et pensées sur la nécessité, l'efficacité, le mérite, l'utilité, etc. de la prière . . 236
4. Allons à notre Père (d'après Bossuet) 246
Pensées sur la tristesse . . . 248
5. Le ciel (d'après saint Léonard de Port-Maurice) 249
Traits et pensées sur le ciel, son prix, etc. 257
6. La foi pratique 262
Traits pensées sur la foi . . 263
Dimanche dans l'octave de l'ascension:
1. Châtiments spirituels du péché, l'abandon de Dieu, etc. . . . 267
2. De la solitude 267
Traits et pensées sur la solitude 269
3. Nous devons rendre témoignage à Dieu en défendant sa cause et ses intérêts (d'après Bourdaloue) 270
4. Retraite des Apôtres 272
Pentecote:
1. Etendue, accomplissement, effets, etc. des promesses de Notre-Seigneur 273
2. Berceau de l'Eglise, son institution 275
3. Autre plan d'après Bossuet sur la Pentecôte 275
4. Plan de Bourdaloue 279
Pensées sur l'esprit chrétien . 280
5. Autre plan d'après le P. Ventura 281
6. Autre plan d'après saint Liguori: conformité à la volonté de Dieu 288
Traits et pensées sur la volonté de Dieu 293
Trinité 294
Traits et pensées sur la Trinité . 296
Autre sujet pour le même jour: Dieu, ses perfections 299
Pensées sur Dieu et ses perfections 302
Deuxième Dimanche après la pentecote:
L'Eucharistie 306
Troisième Dimanche après la pentecote:
1. Le Sacré-Cœur 306
2. Conversion des pécheurs, œuvres de miséricorde et de justice (d'après Bossuet) 306
Quatrième Dimanche après pentecote:
1. Le zèle 309
2. Les plaisirs du monde . . . 309
Pensées sur les plaisirs du monde 311
3. Tempêtes qu'a subies l'Eglise (d'après Bossuet) 313
Cinquième Dimanche après la pentecote:
1. Pardon des injures 316
2. La colère 317
3. L'amour de Dieu 321
Traits et pensées sur l'amour de Dieu, la reconnaissance que nous lui devons, etc. . . . 321
Sixième Dimanche après la pentecote:
1. De la fréquentation des sacrements 331
2. Des effets de la communion . 331
3. La haine du péché 331
4. Le blasphème 331
Traits et pensées sur le blasphème 331
5. Le Règne de Dieu 331
Septième Dimanche après la pentecote:
1. Du scandale 332
2. De l'éternité 332
Traits et pensées sur l'éternité 335
3. Châtiments temporels du péché 337
4. Des bonnes œuvres 337
Péroraison du P. Le Jeune sur les bonnes œuvres 340

Péroraison d'après le B. L. de Grenade sur les bonnes œuvres 341
Pensées sur les bonnes œuvres 342
Huitième Dimanche après la pentecote:
1. Jugement particulier 343
2. De la conscience 343
Traits et pensées sur la conscience et les remords . . . 346
Neuvième Dimanche après la pentecote:
1. La tendresse de Notre-Seigneur 348
2. Exhortation à la conversion ou délai de la conversion . . 348
Traits et pensées sur le délai de la conversion 351
3. Résurrection de Lazare (d'après Massillon) ou état du pécheur d'habitude 357
Pensées sur les habitudes . . 361
4. Les larmes de Notre-Seigneur . 363
Traits et pensées sur les larmes 364
5. Autre plan de Bourdaloue sur les larmes de Notre-Seigneur ou les remords et la miséricorde de Dieu 365
Dixième Dimanche après la pentecote:
1. La contrition et le ferme propos 367
Traits et pensées sur la contrition 367
Traits et pensées sur le ferme propos 369
2. De l'orgueil 372
3. De la misère de l'homme (d'après Bourdaloue) 372
Pensées sur la misère humaine 377
4. L'humilité 378
Traits et pensées sur l'humilité 380
Onzième Dimanche après la pentecote:
1. Sanctification des actions . . 390
2. Médisance ou paroles mauvaises 390
Douzième Dimanche après la pentecote:
Amour du prochain 390
Pensées sur la charité envers le prochain 390
Treizième Dimanche après la pentecote
1. Manière de se bien confesser . 392
2. Action de grâce après la communion 392
3. La confession (d'après Bourdaloue) 392
4. La Reconnaissance (d'après saint François de Sales) 393
Traits et pensées sur la reconnaissance 394
Quatorzième Dimanche après la pentecote:
1. Les deux étendards 395
2. La Providence 395
Traits et pensées sur la Providence divine 400
3. Règne de Dieu 406
Quinzième Dimanche après la pentecote:
1. Devoirs des enfants 406
2. Des souffrances ou épreuves . 406
Traits et pensées sur les souffrances, etc. 413
3. Autre plan sur les souffrances (d'après Bossuet) 423
Quelques pensées de saint François de Sales sur les souffrances 427
Seixième Dimanche après la pentecote:
1. Sanctification du dimanche . . 427
2. L'humilité 427
Dix-septième Dimanche après la pentecote:
1. Des devoirs d'état 427
2. De l'amour de Dieu 428
Dix-huitième Dimanche après la pentecote:
1. De la divinité de la confession 428
2. De l'ignorance 428
3. Des mauvaises pensées . . . 428
Dix-neuvième Dimanche après la pentecote
1. De la fréquentation des sacrements 428
2. Du sacrilège 428
3. De l'enfer 428
Vingtième Dimanche après la pentecote:
1. De la foi 428
Traits et pensées sur la foi 432
2. L'incrédulité (d'après Massillon) 439
3. Des obligations ou des devoirs des parents 444
Deux péroraisons (d'après le P. Le Jeune) 446
Traits historiques sur l'éducation 447

VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE:
1. De la messe 448
2. Du pardon des injures . . . 448
3. De la nécessité de faire pénitence 448
VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE:
1. Manière d'entendre la messe . 448
2. De l'ignorance 448
Traits et pensées sur l'ignorance et la connaissance de Dieu . 452
VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE:
1. Dispositions requises pour bien prier 456
2. De la foi 456
VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE:
1. De la crainte de Dieu 457
Traits et pensées sur la crainte de Dieu 464
2. La création et l'humanité nous apprennent à connaître Dieu et à le servir 466
Pensées sur le service de Dieu 469

DEUXIÉME SECTION.

FÊTES DE L'ANNÉE.

Chap. I. FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.
I. Noël:
1. Connaissance de Jésus-Christ . 470
2. Autre plan: Il est Dieu, Roi et Sauveur 470
3. Le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous 471
4. Autre plan: Noël, mystère de gloire et de paix 471
5. Autre plan: (d'après Bossuet) . 475
6. Autre plan: (d'après le même) 475
Pensées sur la Noël 479
7. Explication de l'Incarnation (d'après le P. Le Jeune) 480
II. Circoncision de Notre-Seigneur:
1. Sermon sur la circoncision . . 484
2. Souhaits de bonne année . . 485
Pensées sur la circoncision . . 486
III. Épiphanie:
1. De la foi 486
2. Homélie sur l'Evangile du jour 487
IV. Nom de Jésus:
1. Sermon. 495
2. Pensées sur le —. 500
V. Fête de la sainte Famille . . . 501
VI. L'oraison de Notre-Seigneur au jardin des Olives 505
VII. Mémoire de la Passion . . . 505
Traits et pensées sur la Passion . 505
Agonie de Notre-Seigneur . . . 510
Flagellation de Notre-Seigneur . . 511
Couronnement d'épines 511
Ecce homo 512
Dernières paroles de Jésus en croix 512
VIII. Couronne d'épines de Notre-Seigneur 513
Traits et pensées sur la couronne d'épines 515
IX. Les clous et la lance. 516
X. Saint suaire 517
XI. La sainte face de Notre-Seigneur 518
XII. Cinq plaies 521
Pensées sur les cinq plaies . . 522
XIII. Précieux sang 522
Pensées sur le précieux sang . . 524
XIV. L'incarnation 526
Traits et pensées sur l'Incarnation et la Rédemption 533
Divers plans de Bossuet sur l'Incarnation 539
XV. Pâques: Résurrection de Notre-Seigneur 548
Pensées sur la résurrection de Notre-Seigneur 552
Autre plan d'après Bossuet . . . 554
Autre plan d'après Bossuet . . . 560
Autre plan d'après Bossuet la vie nouvelle, ses obstacles . . 562
XVI. Invention de la sainte Croix 566
Traits et pensées sur l'invention de la sainte Croix 566
XVII. Ascension de Notre-Seignenr 566
Traits et pensées sur l'Ascension 570
Autre plan sur l'Ascension d'après le P. Ventura 572

XVIII. Fête-Dieu 578
Plan de Bourdaloue 580
L'Eucharistie mémorial de la Passion, d'après Massillon 583
L'Eucharistie, sacrement d'amour d'après L. de Grenade 587
L'Eucharistie d'après Léon XIII. 590
XIX. Sacré-Cœur 593
Traits et pensées sur le Sacré-Cœur 596
XX. Transfiguration 597
XXI. Exaltation de la Croix 600
Autre plan d'après Bossuet . . . 602
Pensées sur la Croix d'après Bossuet 605
XXII. Fête du Saint Rédempteur . . 606
Pensées sur notre T. S. Rédempteur 608
Excellence du bienfait de la Rédemption (d'après le B. L. de Grenade) 609
XXIII. Dédicace des Églises . . . 612
Trois autres plans sur le même sujet 613, 614, 615
Traits et pensées sur les Églises 615

Chap. II. Fêtes de la sainte Vierge.

Le culte de Marie 617
Traits et pensées sur la sainte Vierge — nécessité morale de la dévotion à Marie etc. 623
I. Immaculée-Conception :
L'Immaculée-Conception d'après S. Liguori 627
Pensées sur l'Immaculée Conception 629
II. Translation de la Maison de Loretto 630
III. Attente de la naissance de Jésus 632
IV. Les épousailles de la sainte Vierge 633
V. Purification de la sainte Vierge. Présentation de Jésus au temple 635
Autre plan sur le même sujet . . 636
VI. Annonciation 637
Plan de Bourdaloue sur ce sujet 641
Pensées sur l'annonciation et la maternité divine 645
VII. Sept douleurs de Marie . . . 647
Pensées sur les sept douleurs . . 650
Plan sur les sept douleurs (d'après S. Liguori) 652
Plan sur les sept douleurs (d'après Bossuet) 658
Autre plan de Bossuet 665
VIII. Notre-Dame Auxiliatrice . . . 670
Pensées sur le pouvoir de Marie et sur la confiance en elle . . 671
IX. Visitation 675
X. Notre-Dame des Prodiges . . . 680
XI. Notre-Dame du Mont Carmel . 683
XII. Notre-Dame des Neiges . . . 686
XIII. L'assomption (d'après saint Liguori) 686
Autre plan sur ce sujet 690
Traits et pensées sur l'Assomption 692
Plan de Bossuet 694
Autre plan de Bossuet 697
Plan du P. Le Jeune 698
XIV. Cœur de Marie 703
XV. Nativité de Marie 704
Plan de saint Liguori 707
Plan de Bossuet 710
Autre plan de Bossuet 712
XVI. Le nom de Marie 715
Pensées sur le nom de Marie . . 716
XVII. Notre-Dame de la Salette . . 717
XVIII. Notre-Dame des 7 douleurs 719
XIX. Notre-Dame de la Merci . . 719
XX. Le Rosaire 721
XXI. Pureté de Marie 724
Pensées sur la pureté de Marie . 724
XXII. Maternité de Marie 724
XXIII. Patronage de la sainte Vierge 725
XXIV. Présentation de la sainte Vierge 725
XXV. Notre-Dame de Lourdes . . 731
XXVI. Mois de Marie 733
Premier jour 734
Plan pour les autres jours . . . 736
Vertus de Marie 737
Pensées sur l'imitation de Marie 740

Chap. III Fêtes des saints.

Du culte de saints en général . . 741
Article I. Panégyriques communs pouvant servir à plusieurs saints de même catégorie 746
I. Culte des saints. Fête patronale . 746
Pensées sur les panégyriques des saints 749
II. Toussaint 750
III. Panégyriques d'un saint quelconque 753
IV. Autres panégyriques d'un saint quelconque 754

V. Panégyrique d'un Apôtre . . . 757
VI. Pour un Evangéliste 761
VII. Panégrique d'un Martyr . . . 765
Pensées sur le martyre 769
VIII. Pour un Pontife 772
IX. Pour un saint Docteur 773
X. Pour un saint prêtre 773
XI. Pour un fondateur ou une fondatrice d'ordre religieux 774
XII. Pour un saint religieux . . . 775
XIII. Pour un saint laïque 775
XIV. Pour un saint pénitent ou une sainte pénitente 776
XV. Pour une vierge 777
XVI. Pour une sainte femme . . . 781
ARTICLE II. Panégyriques de quelques saints en particulier:
I. Saint André 781
II. Saint François Xavier 783
III. Saint Etienne 785
IV. Saint Jean l'Evangéliste 787
Pensées sur saint Jean l'Evangéliste 789
V. Saint François de Sales 790
VI. Saint Thomas d'Aquin 791
VII. Saint Joseph 796
Autre plan sur saint Joseph d'après Bossuet 797
Autre plan sur saint Joseph d'après saint Léonard 804
VIII. Patronage de saint Joseph . . 808
IX. Saint Louis de Gonzague . . . 808
X. Saint Jean Baptiste 811
XI. Saint Pierre 813
XII. Saint Vincent de Paul 816
XIII. Sainte Madeleine 818
Autre plan d'après Massillon . . 820
XIV. Sainte Anne 823
XV. Saint Laurent 825
XVI. Saint Joachim 827
XVII. Saint Michel 828
XVIII. Des Anges 830
Autre plan d'après Bossuet . . . 834
XIX. Saint François d'Assise . . . 838
XX. Sainte Thérèse 841
XXI. Saintes Reliques 844
XXII. Oraison funèbre commune . 847

TROISIÈME SECTION.

ALLOCUTIONS DIVERSES ET SERMONS DE CIRCONSTANCE.

I. A l'anniversaire du sacerdoce ou à la première messe ou aux funérailles d'un prêtre 849
Traits et pensées sur le prêtre . 851
II. A l'arrivée d'un curé dans une nouvelle paroisse 854
III. A l'arrivée d'un Evêque 856
IV. En quittant une paroisse . . . 857
V. A l'anniversaire d'un mariage . . 857
VI. Aux agriculteurs 858
VII. A des artistes 861
VIII. A la bénédiction d'un chemin de fer 863
IX. Bénédiction d'un cimetière . . 864
X. Bénédiction d'une cloche . . . 866
XI. Bénédiction des drapeaux . . . 868
XII. Bénédiction d'une école ou salle d'asile 869
XIII. Bénédiction d'un mariage . . 870
XIV. Bénédiction d'un navire . . . 871
XV. Bénédiction d'une prison . . . 872
XVI. Confrérie du Saint Sacrement . 873
XVII. Confrérie du Sacré-Cœur . . 874
XVIII. Garde d'honneur du Sacré-Cœur 874
XIX. Aux gardes-malades 874
XX. Aux associés de la bonne mort et aux veilleuses 877
Pensées sur la vigilance 878
XXI. Distribution des prix . . . 879
XXII. Œuvres de charité — Aumône 881
Traits et pensées sur les œuvres de charité 885
Autre sujet: La charité, marque de la vraie religion 895
XXIII. A des jeunes gens, étudiants, soldats, etc. 905
Pensées pour les jeunes gens . . 906
XXIV. Aux soldats 909
Pensées sur les soldats 911
XXV. A des ouvriers ou à d'autres envahis par le socialisme:
1. Le socialisme 912
Pensées sur le socialisme . . . 916
2. De la loi 918
3. La liberté. 920
Le libéralisme 923
XXVI. A une société de sauveteurs . 926
XXVII. A l'ouverture d'un jubilé . . 927
XXVIII. Contre les mauvaises lectures 928
Traits et pensées sur les lectures 931
XXIX. Les pèlerinages 932

XXX. Propagation de la foi, Sainte Enfance 935
Pensées sur la propagation de la foi, etc. 936
XXXI. A des pensionnaires . . . 936
XXXII. Souhaits de bonne année . 938
XXXIII. A des séminaristes . . . 940
XXXIV. Pour les vocations ecclésiastiques 940
XXXV. Pour une prise d'habit (d'après Bossuet) 941
XXXVI. Pour une profession (d'après Bossuet) 945
Autre plan pour une profession: Avantages de l'état religieux, (d'après Bossuet) 946
Plan de Massillon pour une profession 954
XXXII. Sur les fléaux ou calamités publiques, (d'après le B. L. de Grenade) 957
XXXVIII. Plan de retraite de sept jours pleins pour un prêtre qui veut faire sa retraite en particulier 965

Conclusion 966
Errata 968
Table générale alphabétique 969
Table des matières 985

251.6
B462

43458

BERTHIER, M. S., J.
AUTHOR

La Prêtre Dans Le Ministère De
TITLE
La Prédication.
2ième Volume. 7ième Édi+

DATE DUE | BORROWER'S NAME

STORAGE

43458

U. S. A.